TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPHIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT,
rue de Seine, 8.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

OU

RECUEIL GÉNÉRAL

DE

MÉDAILLES, MONNAIES, PIERRES GRAVÉES, BAS-RELIEFS, ETC.,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

LES PLUS INTÉRESSANTS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE,

GRAVÉS PAR LES PROCÉDÉS DE M. ACHILLE COLLAS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL DELAROCHE, PEINTRE, MEMBRE DE L'INSTITUT;
DE M. HENRIQUEL DUPONT, GRAVEUR;
ET DE M. CHARLES LENORMANT, CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES.

NUMISMATIQUE

DES ROIS GRECS.

A PARIS,

AU BUREAU DU TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE,

LIBRAIRIE Ve LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8;

CHEZ GOUPIL ET VIBERT, ÉDITEURS MARCHANDS D'ESTAMPES,
BOULEVARD MONTMARTRE, N° 15.

—

1849.

NUMISMATIQUE
DES ROIS GRECS.

PREMIÈRE PARTIE. – EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

ROIS DE SICILE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Si l'on suivait un ordre particulier dans le classement des monnaies des rois grecs, ce serait par la Macédoine qu'il faudrait commencer cette suite. Les rois de Macédoine sont effectivement les premiers dont nous trouvions les noms inscrits sur les médailles : la plus ancienne effigie monétaire bien constatée est celle d'Alexandre-le-Grand; et les généraux qui s'étaient partagé sa dépouille furent les premiers à adopter sans détour, sur leurs monnaies, le bandeau royal.

Toutefois, nous avons cru qu'il serait plus agréable et plus commode à nos lecteurs de retrouver ici l'ordre géographique de Strabon, adopté par Eckhel. Un recueil auquel on veut imprimer le caractère de l'*utilité*, encore plus que celui de la *nouveauté*, ne saurait, sans inconvénient, s'écarter du plan de l'ouvrage sur lequel repose l'ensemble de la science numismatique.

Fidèles à la marche suivie par Eckhel, nous ne nous en sommes départis que quand la classification adoptée par ce savant nous semblait empreinte d'une erreur manifeste. C'est ce qui nous arrive, dès notre début, pour la série des rois de Syracuse. Eckhel a rejeté avec raison les attributions faites à l'un et l'autre Denys, de monnaies accompagnées de légendes phéniciennes; mais il a cru devoir reconnaître sur d'autres monnaies, frappées de son propre aveu sous le règne d'Hiéron II, des portraits restitués de Gélon Ier et d'Hiéron Ier; et Visconti, dans son Iconographie grecque, a embrassé l'opinion d'Eckhel. D'abord, et quand bien même on admettrait comme un fait la restitution de portraits des anciens princes, du moment qu'on sait l'époque à laquelle ces restitutions ont été exécutées, il serait plus naturel de les classer à cette dernière époque. L'application de cette règle ne souffre d'exception qu'à l'égard des monnaies impériales romaines, dans lesquelles la restitution ne se restreint pas au portrait d'un ancien prince, mais contient la copie exacte d'une monnaie contemporaine de cet empereur. Ici, au contraire, tout le monde convient depuis long-temps qu'il n'a pu exister de monnaies contemporaines de Gélon Ier et d'Hiéron Ier, ornées de leur effigie.

De plus, la comparaison des monnaies offrant le portrait d'un Hiéron et d'un Gélon avec celles qu'on ne conteste pas à Hiéronyme, fils de Gélon II, et petit-fils d'Hiéron II, nous empêche de croire aux prétendues restitutions de Gélon Ier et d'Hiéron Ier. L'air de famille qu'on remarque entre les têtes d'Hiéron, de Gélon et d'Hiéronyme est tellement frappant, qu'on ne peut hésiter à reconnaître ici une filiation suivie des trois différens personnages.

Dans une brochure peu connue (1), M. Panofka a fort ingénieusement retrouvé dans la famille d'Hiéron II la place de Philistis, d'après les inscriptions si connues du théâtre de Syracuse : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟ. Nous reconnaissons, à l'exemple de ce savant, Philistis, comme la femme d'Hiéron II; il ne manque donc, pour que la numismatique nous ait conservé les portraits de tous les membres de sa famille, qu'une monnaie de Néréis, la femme de Gélon II.

Les médailles de Philistis offrent, comme on le verra d'après les exemples que nous avons rassemblés, les mêmes variations d'âge que celles d'Hiéron II : c'est une raison de plus pour que la numismatique adopte l'ordre indiqué par M. Panofka.

Il ne reste à objecter contre l'opinion par nous suivie, que les passages des auteurs anciens suivant lesquels Hiéronyme se serait montré pour la première fois en public avec le diadème sur la tête, tandis que son aïeul s'était abstenu de cette marque extérieure de la souveraineté. Nous pouvons croire néanmoins qu'Hiéron, si modeste dans sa vie publique, n'éprouvait pas les mêmes scrupules à l'égard de l'addition du diadème à ses portraits monétaires : et en effet, à l'époque où ce prince prit le titre de roi, il y avait déjà plus de quarante ans que le bandeau royal figurait sur les monnaies de Macédoine, de Syrie, d'Égypte, etc. L'adoption de tels insignes n'était donc plus d'une aussi grande importance politique, et ne pouvait plus exciter autant d'ombrage qu'à l'époque des Denys ou à celle d'Agathocle.

(1) Lettera a sua Ecc. il Duca di Serradifalco, etc.... Poligrafia Fiesolana. 1825, in-8°.

Les monnaies d'or et de bronze d'Hiéron II sont très communes; celles d'argent sont de la plus grande rareté. En revanche, on connaît un grand nombre de monnaies d'argent de Philistis et de Gélon : c'est une raison de plus pour attribuer toutes ces pièces à un seul et même règne. En laissant désigner des divisions du théâtre par les noms de sa femme et de sa belle-fille, en permettant à Gélon et à Néréis de porter les titres de roi et de reine, en faisant battre monnaie à l'effigie de sa femme et de son fils, Hiéron II étendait sa domination, affermissait sa famille, tout en donnant des preuves de la modération dont les historiens de l'antiquité s'accordent à lui faire honneur.

Au surplus, la nouvelle classification que nous avons adoptée pour les rois de Sicile a reçu d'avance l'approbation de plusieurs des numismatistes les plus distingués de notre époque, parmi lesquels nous sommes heureux de pouvoir nommer M. Millingen et M. le duc de Luynes.

PLANCHE I.

§ Ier. *ROIS DE SYRACUSE.*

AGATHOCLE. — De 317 a 289 av. J.-C.

N° 1.

Tête de Pallas à droite, armée d'un casque orné d'un Pégase.

℟. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Foudre ailé. Dans le champ, à gauche, la lettre Τ. AV. 3 1/2. Mionnet, N° 44.

Les variétés de cette jolie médaille sont assez nombreuses; elles ne consistent que dans la différence des monogrammes ou initiales du revers.

Agathocle usurpa le titre de *Roi*, l'an 307 avant J.-C. (de Rome 447), à l'imitation, dit Diodore (XX. 54), d'Antigone et des autres rois successeurs d'Alexandre.

N° 2.

Tête de l'Afrique à droite, coiffée de la dépouille d'un éléphant.

℟. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ. Athénée Nicé à droite, ailée, vêtue d'une longue robe, armée d'un casque, d'une cuirasse et d'un bouclier, et vibrant sa lance. A ses pieds, une chouette. AV. 4. Mionnet, N° 42.

Nous donnons, d'après la reproduction très imparfaite de Torremuzza (*Sicil. Num. Vet.*, ab. CI, n° 4), cette médaille unique du cabinet de Vienne. Eckhel (*Doctr. Numm. Vet.*, tom. I, pag. 261) a cité le passage de Diodore, relatif à l'expédition d'Agathocle en Afrique, et qui sert de commentaire complet à cette médaille :

« Voyant les soldats qu'épouvantaient le nombre et la force de la cavalerie des barbares, il lâcha en divers lieux du camp des chouettes dont il s'était depuis long-temps pourvu contre le manque de cœur du plus grand nombre; ces chouettes volant à travers les rangs et se posant sur les casques et les boucliers, rendaient courage aux soldats; chacun en tirait un présage favorable, à cause de l'opinion où l'on est que cet oiseau est consacré à Minerve. (XX. ii.) »

Cette expédition d'Agathocle en Afrique eut lieu 310 ans avant J.-C. (l'an de Rome 444). Le tyran de Syracuse n'avait pas encore pris le titre de roi.

N° 3.

ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Proserpine à droite, couronnée de roseaux.

℟. ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ. Victoire à droite, nue jusqu'au-dessus des cuisses, debout, tenant de la main droite un marteau, de la gauche un clou, avec lequel elle achève d'ériger un trophée. Dans le champ, à droite, la *triquetra*. AR. 6.

Cabinet de M. le duc de Luynes.

Nous devons à l'obligeance de ce savant, et à l'intérêt dont il honore notre entreprise, de pouvoir publier cette variété inédite d'une des plus belles médailles de la fabrique sicilienne. La tête couronnée d'épis est celle de Proserpine, comme le témoigne l'inscription grecque ΚΟΡΑΣ que portent tous les autres exemplaires connus : la pièce de M. le duc de Luynes est la seule que distingue la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ.

ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ est une variante du génitif dorique ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ.

N° 4.

ΚΟΡΑΣ. Tête de Proserpine à droite, couronnée d'épis, et ornée de pendans d'oreilles.

℟. Victoire à demi-nue, debout à droite, tenant de la droite un marteau, de la gauche un clou, érigeant un trophée. Dans le champ, à gauche, un monogramme composé des lettres AN; à droite, la *triquetra*. A l'exergue : .ΓΑΘΟΚΛΕΟ. AR. 5. Mionnet, n° 49.

L'inscription ΚΟΡΑΣ auprès d'une figure *couronnée d'épis* est une des plus précieuses que fournisse la numismatique pour la connaissance de la religion grecque : elle prouve que, dans la croyance des Syracusains, les deux personnes des mystères d'Eleusis se confondaient en une seule divinité, à laquelle était attribué le nom de *Coré*, ou *Proserpine*. Une Proserpine couronnée d'épis est la contre-partie exacte de la *Demeter Chloé* de l'Attique.

N° 5.

ΚΟΡΑΣ. Tête de Proserpine à droite, ornée de pendans d'oreilles et d'une couronne d'épis.

℟. ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ. Victoire à demi-nue, debout, à droite, tenant de la droite un marteau, de la gauche un clou, érigeant un trophée. Dans le champ, à droite, la *triquetra*. AR. 6 1/2. Mionnet, N° 48.

Variété du numéro précédent; elle n'en diffère que par la position de la légende du revers, et l'emploi du génitif ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΟΣ, comme au n° 3, au lieu d'ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ que porte le n° 4.

N° 6.

ΣΩΤΕΙΡΑ. Buste de Diane à droite, ornée de pendans d'oreilles, portant un carquois sur l'épaule gauche.

℟. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Foudre ailé. Æ. 5. Mionnet, N° 54.

Le foudre ailé se rapporte, comme Eckhel l'a fait observer, au culte de Jupiter, adoré à Syracuse principalement sous les noms d'Eleutherius et d'Hellanius. Les médailles de Cyzique offrent également au revers d'une *tête couronnée d'épis*, et désignée par la légende ΚΟΡΗ ΣΩΤΕΙΡΑ, *Proserpina Servatrix*, différens attributs de Jupiter. La Diane *Sotira* de la médaille d'Agathocle n'est donc qu'une forme de la Coré Syracusaine. Comme *Artémis Potamia* (Ποταμίας ἕδος Ἀρτέμιδος. Pind. Pyth. II, v. 12.), elle se confond d'un autre côté avec Aréthuse; *Coré*, entourée de dauphins, sur les monnaies syracusaines, est également une Aréthuse. Dans la religion Eleusinienne, Artémis et Coré sont identiques. (Cf. Herod. II, 156.)

N° 7.

ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête d'Apollon couronnée de laurier à gauche. Derrière, une étoile.

℟. Pégase volant à gauche. Dessous, ΑΓ. Æ. 3 1/2.

Ici le nom *Agathocle* (si c'est effectivement à lui qu'on doit attribuer cette médaille) ne paraît que sous forme d'abréviation, selon l'usage observé par le plus grand nombre des magistrats des villes grecques. La tête de la face est plutôt celle de *Jupiter Hellanius* que celle d'Apollon. Le Pégase, qui se rapporte à l'origine corinthienne des Syracusains, se trouve constamment au revers

des têtes de Pallas, sur les monnaies de l'époque de Timoléon (V. Raoul-Rochette, *Lettre à M. le marquis Arditi*, p. 311. des Ann. de l'Inst. Archéol. 1829); ce serait une raison de plus de croire que cette monnaie est la première sur laquelle Agathocle ait essayé d'introduire son nom.

HICÉTAS RÉGNA NEUF ANS SUR LES QUATORZE QUI SÉPARENT LA MORT D'AGATHOCLE DE L'AVÈNEMENT D'HIÉRON II.

(*Diod. XX. Ecl.* 6.)

N° 8.

ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête de Proserpine à gauche, couronnée d'épis et ornée de pendans d'oreilles. Derrière, un flambeau.

℞. Figure dans un bige à droite. Au-dessus, une voile enflée par le vent; dessous, la lettre Θ, ou bien une patère. A l'exergue : ΕΠΙ ΙΚΕΤΑ. AV. 3 1/2. Mionnet, N° 56.

Les variétés de cette jolie monnaie d'or, la seule que l'on possède d'Hicétas, n'offrent aucune importance.

HIERON II. — DEPUIS 270 JUSQU'A 216 AV. J.-C.

N° 9.

Tête de Proserpine à gauche, ornée d'une couronne d'épis et de pendans d'oreilles. Derrière, un bucrâne.

℞. Figure dans un bige à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Dessous : ΑΓ. AV. 3. (Acquis par le cabinet de Paris en 1826.)

N° 10.

Tête de Pallas à gauche, ornée de pendans d'oreilles et d'un collier, armée d'un casque sur lequel est sculpté un serpent. Derrière, une corne d'abondance.

℞. ΙΕΡΩΝΟΣ. Pégase volant à droite. AR. 4 1/2. Mionnet, N° 71.

N° 11.

Tête de Neptune, barbue et diadémée à gauche.

℞. ΙΕΡΩΝΟΣ. Trident entre deux dauphins. Dessous, à gauche : Ν. Æ. 5. Mionnet, N° 73.

PLANCHE II.

N° 1.

Tête d'Hiéron diadémée à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΕΡΩΝΟΣ. Victoire dans un quadrige, à droite. Dans le champ, une étoile; à droite, la lettre K. AR. 9 1/2. Mionnet, N° 18.

Ce magnifique tetradrachme d'Hiéron fait partie de la collection de lord Norwich : la gravure que nous publions a été exécutée d'après un soufre communiqué par M. Mionnet.

N° 2.

Tête d'Hiéron diadémée à gauche.

℞. Victoire dans un bige courant à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Æ. 9 1/2. Mionnet, N° 20.

N° 3.

Tête d'Hiéron diadémée à gauche.

℞. Guerrier à cheval, coiffé d'un *pileus*, armé d'une lance, courant à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Dans le champ : ΣΩ. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 23.

N° 4.

Tête d'Hiéron diadémée à gauche. Derrière, un foudre.

℞. Guerrier à cheval, coiffé d'un *pileus*, armé d'une lance, courant à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Dans le champ, un monogramme composé des lettres AR. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 24.

N° 5.

Tête d'Hiéron diadémée à gauche.

℞. Guerrier à cheval, armé d'une lance, courant à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Dans le champ : ΜΙ. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 28.

Nous avons multiplié les portraits d'Hiéron afin de donner une idée des différences d'âge et d'embonpoint qu'offrent ces médailles; la même observation s'applique aux monnaies de Philistis, sa femme.

N° 6.

Tête d'Hiéron couronnée de laurier à gauche. Derrière, un trident.

℞. Guerrier à cheval, coiffé du *pileus*, courant à droite. A l'exergue : ΙΕΡΩΝΟΣ. Dans le champ, la lettre Α. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 34.

Hiéron fait ici comme Philetère et les Attalides; il orne sa tête d'une couronne appartenant au sacerdoce suprême, avant d'usurper le bandeau royal : le caractère de jeunesse propre à cette tête confirme notre observation.

N° 7.

Tête de Proserpine à gauche, les cheveux enveloppés dans un réseau. Devant : Ο; derrière, tête de pavot.

℞. ΙΕΡΩΝΟΣ. Pégase à gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 84.

Voici quelles sont les autres variétés peu intéressantes de la monnaie d'Hiéron. On y retrouve les types ordinaires de Syracuse, et l'on doit croire que ces pièces ont été frappées dans les premières années de la domination d'Hiéron.

1. Tête de Proserpine couronnée d'épis, à gauche.

℞. Pégase volant à droite. Exergue : ΙΕΡΩΝ. Æ. 6. Mionnet, N° 82.

2. Tête de Pallas casquée à gauche.

℞. Pégase volant à gauche. Au-dessous, un monogramme composé des lettres ΑΡ. Exergue : ΙΕΡΩΝ. Æ. 6. Mionnet, N° 83.

3. Tête d'Apollon laurée à gauche. Derrière la tête, une lyre.

℞. Cheval galopant à droite. Exergue : ΙΕΡΩΝ. Æ. 3. Mionnet, N° 85.

PHILISTIS, FEMME D'HIÉRON.

N° 8.

Tête de Philistis voilée à gauche. Derrière, une feuille.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ. Victoire dans un quadrige à droite. Au-dessous, un monogramme composé des lettres ΓΑ. AR. 6 1/2. Mionnet, N° 41 du Suppl.

N° 9.

Tête de Philistis voilée à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ. Victoire dans un quadrige à droite. Devant les chevaux, la lettre Κ. AR. 7. Mionnet, N° 104.

N° 10.

Tête de Philistis voilée à gauche. Derrière, un thyrse.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ. Victoire dans un quadrige, marchant à droite. Devant, la lettre Α. AR. 7. Mionnet, N° 97.

N° 11.

Tête de Philistis voilée à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔ... Victoire dans un bige, allant à droite. Devant, la lettre Α. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 108.

PLANCHE III.

GÉLON II, mort avant son père.

N° 1.

Tête de Gélon diadémée à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΒΑ. ΓΕΛΩΝΟΣ. Victoire dans un bige, courant à droite. Sous les chevaux : Κ. AR. 4. Mionnet, N° 2.

(La légende du revers doit s'expliquer ainsi : Συρακόσιοι βασιλεύοντος Γέλωνος : *Les Syracusains, sous le règne de Gélon.*)

N° 2.

Tête de Gélon diadémée à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ ΓΕΛΩΝΟΣ. Victoire dans un bige courant à droite. Au-dessous, la lettre Ε. AR. 5. Mionnet, N° 1.

N° 3.

Tête diadémée de Gélon à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΓΕΛΩΝΟΣ. Aigle à droite, posé sur un foudre. Dans le champ, à gauche, la lettre Ε; à droite : ΒΑ. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 6.

Voyez l'explication de la légende au n° 1.

N° 4.

Tête de Gélon diadémée à droite.

℞. Lion marchant à droite. A l'exergue : ΓΕΛΩΝΟΣ. AR. Mionnet, N° 8.

Gravé d'après Torremuzza (*Sicil. Num. Vet.*, Tab. xcvii, n° 11).

N° 5.

Tête de Gélon diadémée à gauche. Derrière, foudre.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ ΓΕΛΩΝΟΙ (*sic*). XII. AR. Mionnet, N° 9.

Gravé d'après Torremuzza (Tab. xcvi, n° 12.)

Les médailles de bronze décrites dans l'ouvrage de M. Mionnet (n° 10 à 15), comme reproduisant l'effigie de Gélon, sont des monnaies de Syracuse avec la tête d'Hercule; c'est par cette raison que nous n'avons pas jugé à propos de les faire graver.

N° 6.

Tête de femme laurée à droite.

℞. ΓΕΛΩΙΩΝ. Épi. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 16.

Cette médaille, sur laquelle nous lisions d'abord avec M. Mionnet ΓΕΛΩΝΟC, nous paraissait présenter une véritable énigme, à cause du style dans lequel elle est traitée; et en effet tous les caractères de l'art se seraient accordés pour qu'on reconnût ici une monnaie authentique et contemporaine de Gélon Ier, tandis qu'à l'époque où régnait ce prince, la numismatique grecque n'offre aucun exemple de monnaie de bronze.

Un examen plus attentif nous a fait découvrir la véritable leçon : ΓΕΛΩΙΩΝ. C'est ainsi qu'elle a été publiée par Torremuzza (Tab. xxxiii, n° 19), et mentionnée par M. Mionnet, n° 227 du Supplément aux villes de Sicile.

HIÉRONYME, fils de Gélon II; régna treize mois. — De 216 a 215 av. J.-C.

N° 7.

Tête de Proserpine couronnée d'épis à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ. Foudre ailé. Dans le champ, à gauche : ΞΑ. AV. 2 1/2. Mionnet, N° 86.

N° 8.

Tête diadémée d'Hiéronyme à gauche. Derrière, corne d'abondance.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ. Foudre ailé. Dans le champ : ΑΦ. AR. 5. Mionnet, N° 91.

N° 9.

Tête diadémée d'Hiéronyme à gauche. Derrière, la lettre Κ.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ. Foudre ailé. Dans le champ : ΚΙ. AR. 6. Mionnet, N° 87.

N° 10.

Tête diadémée d'Hiéronyme à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ. Foudre ailé. Dans le champ, à gauche : ΜΙ. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 89.

N° 11.

Tête diadémée d'Hiéronyme à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΙΕΡΟΝΥΜΟ... Foudre ailé. Dans le champ, à droite : ΑΠ. Æ. 5. Mionnet, N° 92.

§ II. *TYRAN D'AGRIGENTE.*

PHINTIAS, contemporain d'Hicétas a Syracuse.

N° 12.

Tête de Proserpine couronnée d'épis, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΦΙΝΤΙΑ. Sanglier à gauche. Æ. 5. Mionnet, N° 111.

Torremuzza (Tab. cvii, n° 2) reproduit une médaille de Phintias avec la tête de Diane; une autre monnaie du Cabinet de Paris offre la tête d'Apollon laurée à gauche : au revers, on voit un cheval au galop, à droite (Mionnet, n° 113). La légende, qui a été mal lue, doit être celle d'Hiéron II.

Le portrait de Théron, publié par Visconti dans son *Iconographie*, est, comme on sait depuis long-temps, apocryphe. Suivant M. Mionnet (Suppl. t. I, p. 460), c'est une médaille de *Térina*, dont la légende a été refaite au burin par un faussaire.

CHAPITRE II.

ROIS DE L'EUROPE SEPTENTRIONALE.

PLANCHE IV.

§ I. *ROIS DE LA SARMATIE EUROPÉENNE.*

SCILURUS, CONTEMPORAIN DE MITHRIDATE II (EUPATOR).
— Ier SIÈCLE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

N° 1.

Tête de Mercure, coiffée du *pileus*, à droite.

℟. ..ΑΣ... ΣΚΙΛΟΥΡ.. . Caducée. Æ. 3 1/2.

(*Choix de médailles d'Olbiopolis, du cabinet de M. de Blaremberg* (Paris, 1822, in-8°), n° 202, p. 63; reproduit par M. Raoul-Rochette, *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. I, n° 9.)

N° 2.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛ... ΣΚΙΛΟ... Même type. Æ. 3 1/2.

(*Ibid.*, nos 203 et 10.)

Scilurus, prince scythe, paraît avoir possédé un empire considérable dans le nord de l'Europe. Mithridate II, Eupator, roi du Pont, dont il avait excité la jalousie, ne s'empara du Bosphore Cimmérien (1) qu'afin de pouvoir lui faire la guerre avec plus d'avantage. Outre la Chersonnèse taurique qu'il avait fortifiée et qu'il défendit contre les généraux de Mithridate (2), on doit croire que ses domaines s'étendaient au nord et à l'ouest de cette péninsule, et les médailles que nous reproduisons, trouvées dans les ruines de la ville grecque d'Olbiopolis ou d'Olbia, prouvent que Scilurus avait fait reconnaître son autorité dans cette ville.

Scilurus avait, selon les uns, cinquante, et selon les autres, quatre-vingts fils (3); Plutarque (4) lui attribue l'apologue si connu du vieillard donnant un faisceau à briser à ses enfans. Sa grande influence sur les nations scythiques est prouvée par l'envoi que firent les Roxolans (5), le peuple le plus septentrional que Strabon paraisse avoir connu, d'une armée considérable au secours de Pharnacus, son fils.

Les conséquences que M. Raoul-Rochette avait tirées de la découverte faite à Olbia des médailles du roi Scilurus, avaient été contestées par M. de Koehler (p. 61 de ses *Observations sur les antiquités du Bosphore cimmérien*, Pétersbourg, 1823, in-8°); mais la publication dans le musée Chaudoir d'une médaille portant la légende d'Olbiopolis avec le nom de Scilurus, et celui d'une reine Pythodoris, a donné pleine raison à M. Raoul-Rochette.

PYTHODORIS, FEMME DE SCILURUS.

N° 3.

ΠΥΘΟΔΩΡΙΔΟΣ ΒΑ. Tête de femme voilée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩ.. ΣΚΙΛΟΥΡ... ΟΛΒΙΟ. Char à quatre roues traîné par deux chevaux. Æ. 3.

(Sestini, *Descrizione del Museo di Chaudoir*. Florence, 1831, in-4°, p. 37, Tab. I, n° 15.)

Sestini (6) présume que la reine Pythodoris était la fille de Polémon Ier, roi du Bosphore Cimmérien, mariée d'abord à Cotys V, roi de Thrace, et peut-être, après la mort de ce prince, à Scilurus.

Il donne ensuite la description d'une quatrième médaille de Scilurus, laquelle offrirait sur la face le portrait de ce roi (portrait que M. Raoul-Rochette avait déjà cru reconnaître, mais par erreur, sur les médailles de M. Blaremberg), et au revers, un arc et un carquois, avec la légende ordinaire ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΚΙΛΟΥΡΟΥ; cette médaille, que Sestini paraît ne pas avoir vue, n'est sans doute qu'un exemplaire peu distinct de la pièce déjà connue, dont la fabrique est généralement mauvaise et les échantillons mal conservés.

Nous n'avons pas cru devoir reproduire ici la médaille d'un autre roi sarmate, *Inthimævus*, que donne M. Raoul-Rochette (*Ibid.*, pl. IV, n° 1.), d'après un dessin envoyé par M. de Stempkowsky, mais à l'authenticité de laquelle M. de Koehler (1) a opposé des raisons très solides.

§ II. *ROIS DE QUELQUES PARTIES DE LA THRACE.*

AMADOCUS, ROI DES ODRYSES.

N° 4.

ΑΜΑ..ΚΟ. Bipenne. Au-dessus, un caducée posé horizontalement.

℟. Cep de vigne dans un carré entouré de perles. Æ. 5.

(Neumann. *Num. Vet. incd.* Part. II. Tab. IV. n° 16.)

N° 5.

Tête barbue et laurée de Jupiter, à droite.

℟. ...ΔΟΚΟΥ. Cavalier coiffé du *pileus*, allant à droite. A l'exergue : ..ΔΡΙΖΙΤΩΝ. Æ. 6.

(Sestini, *Lett. num.*, t. IX. 1. 13. Tab. I, fig. 16.)

Les Odryses formaient un peuple puissant, qui habitait l'intérieur de la Thrace, entre la chaîne de l'Hæmus et celle du Rhodope. L'histoire mentionne deux rois du nom d'*Amadocus*, qui ont gouverné cette nation, et suivant Harpocration (V. Ἀμάδοκος), le second était fils du premier. On doit croire, d'après un passage obscur de Xénophon (Anab. VII. 2. 32.), que la nation des Odryses formait une ligue de diverses peuplades soumises chacune à des rois particuliers. *Amadocus* ou *Medocus* (et en effet, Cary, dans son *Hist. des rois de Thrace*, p. 10, semble avoir eu tort d'attribuer à deux personnages différens ces noms qui n'offrent que des variantes de transcription (2)), Amadocus paraît d'abord comme ayant offert un asile et fourni des secours à Seuthès, fils de Mæsadès, roi d'une partie des Odryses, et dont le père avait été dépossédé de ses États. Cette alliance d'Amadocus et de Seuthès doit avoir été conclue avant la bataille d'Ægos-Potamos (405 av. J.-C.), puisque Alcibiade parlait alors de l'avantage que devaient retirer les Athéniens de l'alliance d'Amadocus et de Seuthès (3). Seuthès, de son côté, malgré l'appui d'Amadocus, n'avait pas fait grand progrès pour recouvrer ses États héréditaires : car, à l'arrivée de Xénophon (400 ans av. J.-C.), il vivait encore du produit de ses courses sur le pays dont son père avait été souverain (4). Grâces à l'appui des Grecs qui revenaient de l'Asie, Seuthès étendit sa puissance : il occupa les villes maritimes de la Thrace, et s'éleva contre son ancien bienfaiteur (5). En 390, Thrasybule, général athénien, réconcilia Seuthès et Amadocus (6). Depuis ce temps, il n'est plus question d'Amadocus Ier.

(1) Strabon. VII, pag. 308.
(2) *Ibid.*, pag. 312.
(3) *Ibid.*, pag. 308
(4) Apophthegm. p. 174. (T. VI. p. 667. Reiske.) de Garrulit. p. 511. (T. VIII. p. 34. Reiske.)
(5) *Ibid.*, pag. 306
(6) Museo di Chaudoir, pag. 38

(1) Ouvrage cité pag. 66.
(2) Cf. Wessel., ad. Diod. XIII. 105.
(3) Diod. l. l.
(4) Anab. VII. 2. 34.
(5) Aristot., *Polit.*, V, 10.
(6) Xenoph., *Hist. Græc.*, IV. 8, 26.

Trente-quatre ans après, nous voyons un autre Amadocus à la tête des Thraces révoltés contre Chersobleptès, fils de Cotys I[er], et roi des contrées maritimes, comme l'avait été Seuthès. Probablement cet Amadocus avait tranquillement succédé au trône de son père, et nous ne le trouvons point ici comme un sujet révolté contre Chersobleptès, mais bien comme un roi voisin de ce dernier, et profitant des troubles de l'empire de Chersobleptès, afin d'agrandir son propre territoire (1). Après avoir été soutenu par les Athéniens dans ses prétentions sur les villes maritimes, Amadocus se réunit à Philippe, roi de Macédoine, alors que ce prince fit sa première campagne contre Chersobleptès. Les témoignages relatifs à Amadocus II manquent au-delà de cette époque.

Auquel des deux Amadocus faut-il attribuer les deux médailles que nous avons reproduites d'après Sestini? Certainement à Amadocus II. Bien que son père paraisse avoir joui d'une puissance moins étendue et moins contestée, l'époque à laquelle vécut le second coïncide mieux avec celle où les princes voisins de la Macédoine contractèrent l'habitude d'inscrire leurs noms sur les monnaies, comme le faisaient depuis long-temps les prédécesseurs de Philippe. Le carré au revers de la monnaie n° 4 conviendrait assez, il est vrai, à un contemporain d'Archélaüs I[er], tel que l'était le premier Amadocus; mais nous retrouvons le même type sur une monnaie qu'on ne peut refuser à Térès II, successeur du second Amadocus; et d'ailleurs la monnaie n° 5 offre une grande ressemblance avec celle de Philippe, fils d'Amyntas, l'allié et probablement aussi le maître d'Amadocus II.

TÉRÈS ou TÉRAS, roi des Odryses.

N° 6.

ΤΗΡΕΩ. Bipenne. Le Τ de la légende est compris dans le manche de la bipenne.

℞. Cep de vigne chargé de raisins dans un carré. Æ. 6.

(Sestini. *Lett. num.*, t. VIII, p. 38.)

N° 7.

Bipenne.

℞. Grappe de raisin. Æ. 4 1/2.

(Neumann. *Num. Vet. ined.* Part. II. Tab. IV, n° 17.)

On ignore si Philippe chassa Amadocus II de ses États, comme il l'avait fait à l'égard de plusieurs autres petits rois de la Thrace; mais on voit par la lettre de Philippe aux Athéniens, écrite l'an 340 avant J.-C. (2), qu'il avait détrôné Térès, probablement successeur immédiat d'Amadocus, lequel, ainsi qu'on l'a vu plus haut, régnait encore en 356.

Nous avons déjà fait observer que le type des médailles de Térès était le même que celui d'Amadocus, n° 4. Au reste, il est assez singulier que la monnaie de deux rois des Odryses offre des types entièrement étrangers aux médailles qui portent le nom de ce peuple : la Bipenne appartient à Ténédos, le cep de vigne dans le carré est propre à Maronée, ville maritime de la Thrace; et pourtant on ne dit pas qu'aucun roi des Odryses ait étendu sa domination jusqu'à la mer Égée.

§ III. *ROIS DE THRACE.*

LYSIMAQUE, roi de Thrace 322 av. J.-C., roi de Macédoine, 286; meurt, 281.

N° 8.

Tête de Lysimaque à droite, diadémée et ornée de la corne de bélier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Pallas assise à gauche, portant dans la droite une petite Victoire, le coude gauche posé sur un bouclier. Dans le champ, la lettre Κ. AV. 4. Mionnet, N° 13.

Nous avons multiplié les exemples de la monnaie d'or et d'argent de Lysimaque, la plus commune, afin de donner une idée des différences de fabrique qu'offre cette monnaie.

Lysimaque s'était attribué la corne de bélier, comme descendant de Bacchus : il voulait aussi rappeler, par cet attribut que portait Alexandre, l'opinion superstitieuse qui dès long-temps l'avait désigné comme le successeur du héros macédonien. (*Voy.* Eckhel, *Num. vet. syll.* p. 63. Visconti, *Iconogr. grecq.*, t. II, p. 102, in-4°.)

N° 9.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Même type. Dans le champ, à gauche, un monogramme composé des lettres ΜΥΤ. A l'exergue, un trident. (Fabrique barbare.) AV. 5. Mionnet, N° 17.

N° 10.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Même type. Dans le champ, à gauche, un monogramme composé des lettres ΑΡ. Sur le bord, à gauche, la lettre Κ. AV. 4. (2[e] Collection Cousinéry, aujourd'hui au Cabinet de Paris.)

N° 11.

Tête de Pallas casquée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Victoire debout, à gauche, tenant de la droite une couronne, de la gauche un bâton terminé en forme de trident, et destiné à supporter un trophée. Dans le champ, à gauche, tête de lion; à droite, un monogramme composé des lettres ΠΟ. AV. 4. Mionnet, N° 24.

N° 12.

Tête de Lysimaque diadémée et ornée d'une corne de bélier, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Pallas casquée, assise, tenant dans la droite une Victoire; de la gauche un sceptre pur, le coude gauche posé sur un bouclier. Dans le champ, à gauche, un monogramme composé des lettres ΗΡ. A l'exergue, un croissant. AR. 7. (Acquis par le Cabinet de Paris de M. le général Guilleminot.)

Cette monnaie, sur laquelle on retrouve le type adopté par Alexandre-le-Grand, doit avoir été frappée après l'avènement de Lysimaque au trône de Macédoine.

N° 13.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Même type. Dans le champ, à gauche, le monogramme ΗΡ et une étoile. AR. 7. Mionnet, N° 37.

N° 14.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Même type. A gauche, un monogramme composé des lettres ΦΙΑ, et un second composé des lettres ΠΕ; à droite, la lettre Ο. Sous le siége, une massue et un épi. AR. 8. Mionnet, N° 35.

N° 15.

Même tête.

℞. Mêmes légende et type. Dans le champ, à gauche, tête de lion et le monogramme composé des lettres ΠΑΡ. Sur le trône, la lettre Κ AR. 8 1/2. Mionnet, N° 41. (Fabrique presque barbare.)

(1) Peut-être aussi Amadocus II, dépossédé par Cotys I[er], n'était-il remonté sur le trône qu'à la mort de ce dernier. Cf. Demosth. adv. Aristocr. pag. 623. Reiske.

(2) Ap. Demosth., pag. 160, Reiske.

PLANCHE V.

N° 1.

Tête de Lysimaque à droite, ornée du bandeau et portant une corne de bélier.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Minerve casquée, assise, appuyée du bras gauche sur un bouclier, et tenant dans la main droite une Victoire. Dans le champ, un monogramme composé des lettres ΕΓΧ, et entouré d'une couronne de laurier; à l'exergue, un autre monogramme composé des lettres ΑΡ. AR. 8.

Cabinet Guilleminot, aujourd'hui à la Bibliothèque Royale.

N° 2.

Même tête à droite, ornée de la même manière.

℟. Mêmes légende et type. Dans le champ, à gauche, une torche; sous le siége, le Méandre. AR. 8. Mionnet, N° 62.

La *torche* ici représentée dans le champ est le type ordinaire des monnaies d'Amphipolis de Macédoine; le *méandre* se trouve habituellement sur celles de Magnésie d'Ionie. Ces deux villes ayant appartenu à Lysimaque, l'une après la mort d'Antigone, l'autre après la fuite de Démétrius Poliorcète et la défaite de Pyrrhus, on ne sait comment déterminer la patrie de cette médaille; le flambeau toutefois se rencontrant sur certaines monnaies d'Asie, l'attribution à Magnésie présente plus de probabilité.

N° 3.

Même tête à droite.

℟. Mêmes légende et type. Dans le champ, à gauche, une mouche et la lettre Θ. AR. 4. Mionnet, N° 110.

Didrachme frappé à Éphèse, dont l'*abeille* est le type monétaire constant.

N° 4.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Jupiter assis à gauche, tenant de la droite un aigle, de la gauche un sceptre. Dans le champ, à droite, un cheval marin; dessous, la partie antérieure d'un lion. AR. 4. Mionnet, N° 115.

Ce didrachme reproduit le type adopté par Alexandre-le-Grand. Le *cheval marin* désigne *Lampsaque*, ville de la Mysie.

N° 5.

Tête d'Hercule jeune couverte de la peau de lion, à droite.

℟. Mêmes légende et type. Dans le champ, à gauche, partie antérieure d'un lion et un monogramme composé des lettres ΠΑ. Sous le siége, un monogramme composé des lettres ΜΥΡΤ. AR. 4. Mionnet, N° 119.

La partie antérieure du lion conviendrait à *Lysimachia*; mais on remarque le même symbole sur la médaille précédente, évidemment frappée à Lampsaque, et sur tous les didrachmes de Lysimaque, frappés avec les types d'Alexandre-le-Grand. Le lion d'ailleurs est un attribut particulier à Lysimaque lui-même, comme on le verra par quelques unes des médailles suivantes.

N° 6.

Tête imberbe couverte d'un casque asiatique, à droite.

℟. ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Trophée érigé sur un tronc d'arbre, tourné à gauche. Dans le champ, à droite : ☧. Mionnet, N° 123.

Cary, qui a publié cette médaille (Histoire des rois de Thrace, Pl. I, N° 2), après Haym (Trésor. Brit. I. 139), pense qu'elle a été frappée en Thrace, et que le trophée du revers doit se rapporter aux victoires de Lysimaque sur Seuthès; les caractères de la fabrique confirment la première conjecture de Cary. Le casque qu'on remarque au droit de la médaille offre l'analogie la plus frappante avec celui dont la tête de Persée est ornée sur les médailles du Pont et de la Paphlagonie : c'est donc le héros *Persée* que nous voyons ici; Lysimaque l'aura fait représenter sur ses monnaies après que son mariage avec Amastris, reine d'Héraclée de Bithynie, et nièce de Darius Codoman, l'eut fait entrer dans la famille des Achéménides, laquelle, suivant la tradition adoptée par les Grecs, descendait de Persée, fils de Jupiter et de Danaé. (V. Eckhel, *Syllog. num. vet.* p. 172. *Doctr. num. vet.* tom. II. p. 341. Memnon, *ap. Phot. cod.* 224. p. 369. Hoesch. Herodot. VII. 50 etc.....)

N° 7.

Tête imberbe casquée de Mars ou de Pallas, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Lion courant à droite. Au-dessus : ΔΙ; au-dessous, un monogramme composé des lettres ΜΕ, et un fer de lance. Æ. 4. Mionnet, N° 128.

Le lion était devenu le symbole favori de Lysimaque, depuis qu'Alexandre, irrité de ce qu'il avait fourni du poison au philosophe Callisthène afin de l'aider à mourir, l'eut fait exposer aux attaques d'un lion. Lysimaque, ayant attendu de pied ferme la bête furieuse, lui plongea le poing dans la gueule, et lui arracha la langue. Quinte-Curce (VIII, I.) traite de fable ce récit rapporté par Justin (XV, 3); et par d'autres auteurs, et prétend qu'un lion tué à la chasse par Lysimaque, dans la Syrie, avait donné lieu à la fiction que nous venons de rapporter.

Il existe une répétition du même type en plus petit module, laquelle ne porte au revers que la partie antérieure du lion courant à droite (Mionnet, Suppl. n°ˢ 34 et 35.) Le n° 35 a passé du cabinet Allier de Hauteroche dans celui de la Bibliothèque Royale.

N° 8.

Tête d'Hercule jeune à droite, couverte de la peau de lion.

℟. ΒΑΣΙ. ΛΥΣΙ. dans une couronne d'épis. Æ. 3. Mionnet, N° 133.

N° 9.

Tête de Lysimaque diadémée à droite.

℟. ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ. Lion courant à droite. Dessous : ΑΡ. Æ. 6. Mionnet, N° 26.

Nous donnons, après Visconti, cette médaille de *Lysimachia*, ville de la Chersonnèse de Thrace, fondée par Lysimaque; médaille sur laquelle l'auteur de l'Iconographie a reconnu, non sans raison, le portrait du fondateur.

N° 10.

Tête imberbe ornée de tresses pendantes, coiffée d'un bonnet phrygien à fanons alongés, entouré d'une couronne de laurier, à droite.

℟. ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. Déesse coiffée du *modius*, assise sur un trône à dossier, à gauche, tenant de la droite une petite Victoire. Derrière elle, un sceptre. AR. 5. (Cabinet impérial de Vienne.)

N° 11.

Même tête.

℟. Mêmes légende et type. AR. 5. (Acquis de M. Prosper Dupré par le Cabinet de la Bibliothèque Royale.)

N° 12.

Même tête également à droite. On remarque sur la coiffure, à la hauteur de l'oreille, une étoile.

℟. ΑΜΑΣΤΡΙΕΩΝ. Même type aussi à gauche. Dans le champ, à gauche, un emblème religieux, ou un pavot.

Cabinet de M. Prosper Dupré, à Paris.

« La médaille n° 6 (n° 11 de notre publication,) frappée par la reine » Amastris à Héraclée de la Bithynie, présente la tête de Lysimaque en pro- » fil, couronnée de lauriers et coiffée du bonnet phrygien. La ressemblance » de ce profil avec la tête gravée sur les médaillons de ce roi de Thrace ne » me paraît point douteuse. Mais, sur ces médaillons, Lysimaque porte les » attributs de Bacchus. Sur la médaille n° 6, il paraît avec les symboles du

» dieu Mois ou *Lunus*. Ce dieu était universellement révéré dans la Bithynie » où régnait Amastris, ainsi que dans la Lydie, où cette reine fit un long séjour avec Lysimaque, qui était alors son époux. (Visconti, Iconogr. Grecq. » tom. I. p. 103. In 4°.) »

L'opinion hasardée de Visconti, qui reconnaissait Lysimaque avec les attributs du dieu Lunus dans le médaillon ci-dessus décrit, nous a déterminés à réunir ici le plus grand nombre possible des exemplaires de ce médaillon, afin que le lecteur ait sous les yeux, pour ainsi dire, toutes les pièces du procès.

M. Allier de Hauteroche, qui a possédé une pièce semblable à notre n° 12, a laissé manuscrite une dissertation qu'il se proposait de publier, pour réfuter sur presque tous les points l'opinion de Visconti, opinion que l'auteur de l'Iconographie avait déjà modifiée en partie dans son supplément (P. 11, à la fin du 1er vol. de l'Icon. R. In-4°). Dans ce mémoire, M. Allier soutient, avec raison selon nous, que les trois médailles, tant celles qui portent le nom de la reine Amastris, ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, que celle dont la légende est celle des Amastriens ΑΜΑΣΤΡΙΕΩΝ, ont été frappées, non point à Héraclée de Bithynie, mais à Amastris même, ville fondée par la nièce de Darius, veuve de Denys-le-Bon, roi d'Héraclée, et femme répudiée de Lysimaque. Les deux premières médailles appartiennent à l'époque qui s'est écoulée entre la fondation d'Amastris et la mort de la reine; la troisième doit avoir été frappée après que Lysimaque eut vengé sur les fils de Denys le meurtre de leur mère.

Sans nier l'apparence de ressemblance qui existe entre le portrait de Lysimaque et la tête de la médaille d'Amastris, M. Allier demande si c'est après avoir été répudiée par le roi de Thrace, que la veuve de Darius a pu mettre sur ses monnaies l'effigie de son infidèle époux.

Quant au personnage mythologique désigné par le bonnet phrygien, la couronne et l'étoile, M. Allier ne reconnaît pas ici *Lunus*, mais *Mithra*, le principal dieu des Perses, à la religion desquels Amastris et les pays gouvernés par elle avaient dû rester attachés.

Pour adopter l'opinion de M. Allier, il faudrait savoir d'abord si l'art grec, à l'époque de la médaille, avait déjà admis, même en Paphlagonie, les représentations de *Mithra*. Sans doute, il y a quelque bizarrerie à se figurer Lysimaque sous les traits du dieu hermaphrodite Lunus. On peut même contester l'autorité de Visconti, quand il reconnaît dans le type du revers Cybèle assise : « Le culte de Cybèle, dit l'auteur de l'Iconographie, était général dans toutes ces contrées : et ses rapports avec le dieu Lunus, qui se » confond à certains égards avec Attis, sont connus dans la Mythologie. » Nous croyons qu'on ne doit voir ici ni Mithra, ni Lunus, ni Attis; il ne faut pas songer à l'amazone, fondatrice mythologique d'Amastris, (Steph. Byz. V. Ἄμαστρις), le caractère de la tête étant évidemment viril. Les médailles autonomes en bronze d'Amastris nous offrent l'image de Persée, l'auteur de la race des Achéménides (V. ci-dessus, n° 5), coupant la tête de Méduse : or, sur ces médailles, Persée porte un bonnet phrygien, à fanons pendans, semblable à celui du prétendu *Lunus* de Visconti; pour nous, cette tête est donc celle de *Persée*. Quant à la déesse assise et coiffée du *modius*, nous trouvons dans Vaillant (*Numismata imper. a pop. græceloq. percussa*, p. 41), un médaillon d'Amastris, frappé sous le règne d'Antonin, avec cette inscription : ΗΡΑ ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΩΝ. Nous avons donc ici une *Junon* tellurique, comme celles d'Olympie et d'Argos, qui portaient aussi une coiffure analogue au modius. Quant à la question iconographique, nous ferons remarquer que les deux premières médailles offrent quelque ressemblance avec Lysimaque; mais que la troisième, ainsi que celle d'Allier aujourd'hui à la Bibliothèque Royale, s'en éloignent entièrement.

N° 13.

Tête imberbe diadémée à droite.

℟. ΑΥ. Cavalier courant à droite. Dessous, un fer de lance et la partie antérieure d'un lion. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 121.

Nous avons réservé pour la dernière place cette petite médaille d'argent de Lysimaque, à cause d'une opinion évidemment erronée, qui reconnaît ici le portrait d'Agathocle. Ce fils de Lysimaque, qui l'aidait à supporter le poids des guerres et de la couronne, fut sacrifié au ressentiment et peut-être à la jalousie d'Arsinoë Philadelphe, que Lysimaque avait épousée dans sa vieillesse. L'opinion qui donne cette médaille à Agathocle, opinion à laquelle Sestini semble avoir donné l'autorité de son nom dans la seconde édition de ses *Classes generales*, repose uniquement sur la jeunesse de la tête, dont on a voulu faire un portrait; mais on sait mieux aujourd'hui se défendre de ces abus des systèmes iconographiques : la tête imberbe et diadémée que l'on voit ici est celle d'Apollon ou de Mercure : elle paraît pour la première fois sur les monnaies d'Amyntas II, et se retrouve parmi celles de plusieurs autres rois de la Macédoine, notamment d'Alexandre IV.

Nous avons fait suivre la publication des médailles de Lysimaque par celle de plusieurs pierres gravées qui semblent offrir le portrait de ce roi. A, est le célèbre camée du cabinet de Paris, déjà donné par Visconti dans son Iconographie; B, est un autre camée; C, une cornaline; D, une chalcédoine : ces trois pierres sont tirées des empreintes de la collection Cadès, classe 20, n° 19, 20 et 21. Le premier morceau est surtout d'une grande importance pour décider la question débattue à l'occasion des médailles. La tête qu'offre ce camée, beaucoup plus âgée que sur aucune médaille connue de Lysimaque, offre pourtant avec le profil monétaire une analogie indubitable; on reconnaît le roi de Thrace au lion dont son casque est orné, attribut dont nous avons constaté plus haut (n° 7) l'origine, et que reproduisent tant de médailles de Lysimaque. Rasche (Lex. rei nummar. V. *Lysimachia*) voulait que l'ancien soldat d'Alexandre eût introduit sur ses monnaies l'effigie de son général et de son roi : l'opinion de ce numismatiste nous paraît avoir été réfutée sans réplique, d'abord par Eckhel (Syllog. p. 63. *Doctr.* tom. II, p. 56), puis surtout par Visconti, aux développemens duquel le cadre de cet ouvrage m'oblige à renvoyer le lecteur.

Il reste une objection, spécieuse pour beaucoup de personnes : comment les portraits d'un roi, mort plus que septuagénaire, n'offrent-ils sur les monnaies, pour ainsi dire, aucune trace de vieillesse? C'est qu'à l'époque de Lysimaque on n'introduisait encore les portraits sur les monnaies que d'une façon détournée. Le roi ne paraissait pas lui-même; on lui donnait comme une apothéose anticipée, en le représentant avec les attributs d'un dieu. D'où il suit qu'on cherchait moins une ressemblance exacte, et dans laquelle les progrès de l'âge fussent successivement indiqués, qu'une création dans laquelle l'imagination des peuples pût confondre les traits du roi avec l'idée de la divinité. Cette particularité ne s'applique pas seulement aux médailles de Lysimaque : elle a rendu très problématique aux yeux de bien des savans la présence de l'effigie d'Alexandre-le-Grand sur ses monnaies : elle embarrasse la classification iconographique des premiers Ptolémées, et, chose remarquable, se reproduit, à l'aurore de l'empire romain, pour les portraits monétaires de Livie.

PLANCHE VI.

SEUTHÈS III. — Vers l'an 325 av. J.-C.

N° 1.

Tête barbue et diadémée de Jupiter, à droite.

℟. ΣΕΥΘΟΥ. Cavalier courant à droite. Æ. 4. Mionnet, N° 1.

N° 2.

Tête barbue et diadémée de Jupiter, à droite.

℟. ΣΕΥΘΟΥ. Cavalier marchant à droite. Æ. 4. (Cédée par M. de Cadalvène à la Bibliothèque Royale.)

SEUTHÈS IV. — Vers l'an 200 av. J.-C.

N° 3.

Aigle posé à droite.

℟. ΣΕΥΘΟΥ dans une couronne de laurier. Æ. 2 1/2. (Cédée par M. de Cadalvène à Bibliothèque Royale.)

Les trois médailles que nous venons de décrire ont d'abord été attribuées par Cary à Seuthès III, roi des Odryses; Visconti ensuite, ayant cru reconnaître un portrait sur la première; et partant de cette observation certaine qu'il n'a point existé de portraits monétaires antérieurs à Alexandre-le-Grand, reporta la seule médaille que l'on connût alors de Seuthès, à Seuthès IV, contemporain de Philippe V, roi de Macédoine.

Dans la première partie de son ouvrage, M. Mionnet avait suivi l'attribution de Cary; dans la seconde, il cède à l'autorité de Visconti, et continue d'attribuer à Seuthès IV les médailles de ce nom nouvellement découvertes.

L'analogie de la première médaille, avec le type le plus familier à Philippe II, fils d'Amyntas, aurait dû, ce nous semble, avertir l'auteur de l'Iconographie, que la pièce ne pouvait appartenir qu'à l'âge du second Philippe, ou au moins à celui d'Alexandre. S'il avait pu rester quelque incertitude sur le caractère idéal de la tête qu'on voit au droit du n° 1 : celle du n° 2 dissipe tous les doutes. Ces deux médailles appartiennent donc avec évidence à Seuthès III.

Nous croyons pouvoir laisser la troisième à Seuthès IV, à cause de l'*aigle* représenté au revers : cet attribut ne paraissant sur les médailles des rois de

Thrace qu'à l'époque où les Romains commencent à étendre leur influence sur cette contrée ; toutefois nous convenons que cette attribution est encore bien incertaine. Sestini (*Descript. Num. Vet.* p. 83) a décrit le n° 3 : mais la mauvaise conservation de l'exemplaire qu'il avait entre les mains lui a fait prendre pour un foudre la partie supérieure de la couronne dans laquelle le nom de Seuthès est enfermé.

Cary parle de Seuthès III comme d'un prince dont le trône aurait été renversé par Lysimaque : mais les témoignages anciens sont loin de s'exprimer d'une manière aussi absolue. Dès avant la mort d'Alexandre, profitant de la défaite de Zopyrion, lieutenant du roi de Macédoine en Thrace, et dont l'armée avait été entièrement détruite par les Gètes, Seuthès appelle les Odryses à la révolte (Q. Curt. X, 1). Lysimaque, ayant obtenu en partage la faible partie de la Thrace que Philippe et Alexandre avaient possédée en toute souveraineté (Paus., I. 9, 5), dirige d'abord ses efforts contre les Odryses (*Ibid.* 7). Mais après un combat dont l'issue fut incertaine (Diod. XVIII, 14), Lysimaque, détourné par d'autres soins, laisse Seuthès en possession de ses Etats. Plus tard, Seuthès devient l'allié d'Antigone dans sa lutte contre Lysimaque; le roi de Thrace le défait au passage de l'Hémus (Diod. XIX, 73); mais ce combat qui tire Lysimaque d'une fâcheuse extrémité ne décide pas encore du sort de l'empire : seulement il est probable qu'après la mort d'Antigone, Seuthès accepta la suzeraineté de la Macédoine, comme l'avaient fait les premiers rois des Odryses à l'égard des prédécesseurs de Lysimaque. En tous cas, l'issue désastreuse qu'eut l'expédition de Lysimaque contre Dromichète, roi des Gètes, nous montre les dangers que couraient les rois les plus puissans de la Grèce, en s'aventurant contre les peuples du Nord.

Quant à ce qui regarde Seuthès IV, nous voyons peu après l'époque à laquelle Q. Marcius, légat de Rome en Macédoine, eut fait évacuer à Philippe V les villes maritimes de la Thrace, ce roi diriger une expédition contre les Odryses (Polyb. excerpt. legat. XLVIII) On peut en conclure qu'alors Philippe craignait que ce peuple n'entrât trop avant dans l'alliance des Romains. Cary et Visconti donnent avec assurance le nom de Seuthès au roi qui gouvernait alors les Odryses; cette opinion, toutefois, ne s'appuie que sur un passage de Tite-Live (LXII, 51,) qui nomme Cotys, fils de Seuthès, le roi des Odryses, accouru au secours de Persée, fils de Philippe V de Macédoine.

CAVARUS, ROI DES GAULOIS DANS LA THRACE, CONTEMPORAIN D'ANTIGONUS GONATAS.

N° 4.

Tête imberbe d'Apollon couronnée de laurier, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΥΑΡΟΥ. Victoire debout, à gauche, la main droite levée (tenant probablement une couronne). Dans le champ, à gauche, ΚΙ. Æ. 4 1/2. (Donné par M. Carabed au Cabinet de la Bibliothèque Royale.)

N° 5.

Tête barbue et diadémée de Jupiter, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΥΑΡΟΥ. Corne d'abondance d'où sortent en retombant deux épis. Æ. 3. (Même origine.)

Après l'invasion de Brennus en Grèce, une partie des Gaulois qui l'accompagnaient passa dans l'Asie mineure ; une autre fut détruite par Antigonus Gonatas, qui délivra la Macédoine de leur joug : une troisième s'établit en Thrace, dans le voisinage de Byzance. Cavarus fut le second roi de ces Gaulois de la Thrace : il paraît avoir, pendant une partie de son règne, exercé une grande influence sur les nations voisines : la ville de Byzance lui payait un tribut annuel de quatre-vingts talens : en récompense, il assura la navigation du Bosphore et fournit de grands secours aux Byzantins contre Prusias, roi de Bithynie, et les Thraces, soulevés par ce dernier prince contre Byzance et contre lui ; dans une occasion importante, il fut accepté pour arbitre par Prusias, Byzance et les Rhodiens. Mais sa prépondérance n'eut qu'un temps : détourné des voies qu'il avait jusqu'alors suivies par les conseils pernicieux de Sostrate le Chalcédonien, il vit peu à peu décroître la puissance de sa nation dans la Thrace. On ignore seulement si ce fut avant ou après sa mort que les Thraces révoltés mirent fin à l'empire des Gaulois sur leur pays. (V. Polyb. IV, 46 et 52. VIII, Excerpt. 24. Athen. VI. 13.)

Les premières médailles de Cavarus ont été découvertes en 1823, à Islimié près Choumla, par M. Carabed, drogman de France à Héraclée. M. de Cadalvène, qui les a publiées (Recueil de Méd. gr. inéd., p. 40), a rangé en même temps, parmi les princes gaulois de la Thrace, un roi *Sarias*, dont les médailles sont depuis long-temps connues. Les argumens de M. de Cadalvène ne nous ont pas paru assez convaincans pour nous décider à ôter les médailles de Sarias de la place que Sestini (*Lett. contin.*, t. V, p. 3. Tav. I, n° 4.) leur a donnée à la suite des rois d'Illyrie.

COTYS II OU III.

N° 6.

Tête imberbe de Mercure coiffé du pétase, à droite.

℟. ΚΟΤΥΟΣ. Aigle tourné à gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 134.

COTYS III ET SADALÈS II, OU SADALÈS Ier ET COTYS III.

N° 7.

ΚΟΤΥΟC. Tête nue et barbue, à droite.

℟. ΒΑ. CΑΔΑΛΟ entre les rayons d'une roue. Æ. 5.

ΒΑ pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΓΑΔΑΛΟ pour ΓΑΔΑΛΟΥ, génitif dorique usité en Macédoine.

SADALÈS II OU III.

N° 8.

Tête imberbe et diadémée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΔΑΛΟΥ. Aigle tourné à gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 135.

Pour faire comprendre les difficultés d'attribution que présentent les trois médailles ici publiées n°s 6, 7 et 8, et même les deux médailles, Planche VII, n°s 1 et 2, nous devons mettre sous les yeux du lecteur la série chronologique des princes auxquels elles peuvent être attribuées.

Avant J.-C.	
171.	Cotys II, fils de Seuthès IV, (Voyez plus haut, n°s 1, 2 et 3.) auxiliaire de Persée, contre les Romains, rentré en grâce auprès de la république après la défaite du roi de Macédoine. (Liv. XLII. 32 et 67, XLV, 42. Polyb. exc. leg. 96.)
81	Sadalès I, nommé par Cicéron, Verr. 1, 24.
57.	Cotys III, présumé fils du précédent, obtient des Romains le territoire des Thraces Besses et envoie son fils Sadalès II au secours de Pompée contre César. (Cic. in L. Pis. 34. Caes. bell. civ. III, 4.)
Entre 48 et 43.	Sadalès II, réconcilié avec César, laisse ses États au peuple romain. (Dio Cass. XLII, p. 206; XLV, p. 389. Steph.)
Entre 45 et 42.	Rhescuporis I, roi des Thraces Sapéens, auxiliaire de Pompée et ensuite de Brutus. (Caes. l. c. Dio, XLVII, l. c.)
Avant 31.	Sadalès III, cité par Plutarque, comme auxiliaire de Marc-Antoine. (In M. Ant. 61.)
Entre 31 et 16.	Cotys IV, probablement mis sur le trône par Auguste à la place de Sadalès III. (Dio, LIV, p. 624. Steph.)
16.	Rhescuporis II, fils de Cotys IV, tué en combattant contre les Thraces Besses. (Dio. ibid.)
	Rhémétalcès I, tuteur des enfans de Cotys IV et roi de Thrace après leur mort, ami d'Auguste, le seul auquel des médailles soient indubitablement attribuées.
7.	Cotys V et Rhescuporis III règnent en même temps sur la Thrace.

Ce qu'on ne peut nier au premier abord, c'est qu'il existe une parité de fabrique entre quatre de ces médailles (les n°s 6 et 8, Pl. VI; 1 et 2, Pl. VII). La première et la deuxième (n°s 6 et 7) sont évidemment les plus anciennes: car elles portent encore la figure d'un dieu : tandis que les trois autres offrent des portraits. Cary attribue de préférence cette médaille n° 6 à Cotys III, à cause de l'aigle du revers, signe de son alliance avec les Romains : mais nous avons déjà trouvé l'aigle sur les médailles de Seuthès IV, et peut-être de Seuthès III ; or, ce dernier n'avait aucune espèce de rapport avec les Romains. Cotys II devint d'ailleurs allié de la république après la défaite de Persée.

Sestini donne la seconde médaille (n° 7) à Cotys III, et à son fils, Sadalès II; mais d'où vient que le fils porte seul le nom de Roi BA? Sadalès II aura-t-il fait frapper cette monnaie après la mort de son père, et le nom de ce dernier n'est-il que commémoratif? ou bien, si réellement Cotys III est le fils de Sadalès Ier, ne conviendrait-il pas de prendre l'ordre des noms en sens inverse de l'opinion de Sestini, et d'attribuer la médaille à Sadalès Ier et Cotys III?

La troisième médaille (n° 8) nous offre pour la première fois un portrait; on doit donc lui donner une attribution plus récente. C'est pour cela, et non à cause de l'aigle, comme le fait Cary, que nous croyons cette monnaie du règne de Sadalès II. Cary insiste avec raison sur la ressemblance du n° 6 avec le n° 8. Si le n° 6 présentait comme l'autre un portrait (et dans le mauvais état de conservation des pièces nous ne pouvons jurer du contraire), nous aurions peut-être ici les monnaies de Sadalès III et de Cotys IV.

Enfin personne n'a hésité jusqu'à ce jour à considérer les nos 1 et 2 de la planche VII comme un monument de l'alliance momentanée de Cotys V, fils, et de Rhescuporis III, frère de Rhémétalcès Ier. Cette opinion a rencontré d'autant plus de faveur que les dissensions de ces deux rois tiennent une assez grande place dans les Annales de Tacite (II, 64 et seq.). Toutefois, après que Rhémétalcès eut admis l'effigie ou au moins inscrit le nom d'Auguste sur ses monnaies, comprendrait-on que Cotys V et Rhescuporis III, rois par la simple tolérance de l'Empereur, eussent méprisé l'exemple de soumission laissé par leur prédécesseur? Les deux médailles nous sembleraient donc plus naturellement appartenir à Cotys IV et à Rhescuporis II, son fils. Nous avons vu (n° 7) une médaille de Cotys et Sadalès, où le nom de Cotys est probablement commémoratif: on serait d'autant plus porté à adopter ici la même opinion, que Cotys est ici de plus au nominatif, ΚΟΤΥΣ.

RHÉMÉTALCÈS Ier. — L'AN 16 AV. J.-C.

N° 9.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Tête imberbe et diadémée de Rhémétalcès, à droite.

℟. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Tête d'Auguste diadémée, à droite. Devant, un capricorne tenant un globe. Æ. 5. (Bibliothèque Royale, 2e Coll. Cousinéry.)

Ici commence en Thrace la série des rois, par la permission des empereurs romains. Nous en retrouverons de semblables au Bosphore cimmérien, et dans d'autres parties de l'Asie.

Le capricorne indique le signe sous lequel Auguste était né.

N° 10.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Tête de Rhémétalcès diadémée, à droite.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Tête d'Auguste nue, à droite. Æ. 3 1/2. (Bibliothèque Royale, 2e Coll. Cousinéry.)

N° 11.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Têtes diadémées de Rhémétalcès et de sa femme, à droite.

℟. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Tête d'Auguste nue, à droite. Æ. 3. (Bibliothèque Royale, 2e Coll. Cousinéry.)

On ignore le nom de cette reine, femme de Rhémétalcès Ier.

N° 12.

Même légende et mêmes têtes à droite. Sur le cou, un monogramme en contremarque.

℟. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Têtes d'Auguste et de Livie, à droite. Devant eux, le signe du Capricorne. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 145.

Le monogramme frappé en contre marque sur le cou se décompose facilement ainsi: ΡΑΙΣΚ. Ce sont les initiales du nom de Rhescuporis, frère et successeur de Rhémétalcès Ier.

N° 13.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Têtes diadémées de Rhémétalcès et de sa femme à droite.

℟. ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Tête d'Auguste nue à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 143. Supplément.

N° 14.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Têtes conjuguées et diadémées de Rhémétalcès et de sa femme, à droite. Devant, tête de Cotys V leur fils.

℟. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Têtes conjuguées et diadémées d'Auguste et de Livie, à droite. Devant eux, le signe du Capricorne. Æ. 3. Mionnet, n° 146.

Une autre médaille, avec la tête de Cotys auprès de celle de son père, a passé par les mains de M. Rollin à Paris. Voici la description qu'en donne M. Mionnet, suppl. N° 41:

ΒΑΣΙ. . . . . Tête diadémée de Rhémétalcès Ier à droite. Devant, la tête de Cotys V, enfant.

℟. ΚΑΙΣΑΡ. . . . . . Tête laurée d'Auguste, à droite. Devant, un capricorne. Æ. 4 1/2.

M. Mionnet en a fait graver une semblable (suppl. n° 42.).

N° 15.

ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Chaise curule. Devant, un sceptre. Au-dessus, un monogramme composé des lettres ΡΑΙΣΚ.

℟. ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Corne d'abondance et haste en sautoir. A droite, un Capricorne entre les jambes duquel est un globe. Mionnet, N° 147.

« La chaise curule est celle qu'Auguste avait envoyée en signe d'honneur » au roi de Thrace: nous en retrouverons des exemples aux rois de Bos» phore. Sur une médaille semblable, publiée par Neumann (Num. Pop. » Part. I, p. 133), on voit une tête jeune au-dessus de la chaise curule, » probablement encore celle de Cotys V. » (Eckhel, Doctr. Num. Vet. Tom. II, p. 58).

Pour la valeur du monogramme, voy. le n° 12. Cette médaille appartient donc au règne de Rhescuporis III, et non à celui de Rhémétalcès Ier.

N° 16.

ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ ΒΑσιλεως. Chaise curule à droite.

℟. ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Corne d'abondance et haste en sautoir. Le Capricorne est presque effacé. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 148.

On lit ici ΒΑ, et non plus ΡΑΙΣΚ. en monogramme comme sur les nos 12 et 15.

PLANCHE VII.

COTYS V ET RHESCUPORIS III, OU PLUTÔT COTYS IV ET RHESCUPORIS II.

N° 1.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΟΤΥΣ. Tête imberbe diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΑΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ. Victoire marchant à gauche, tenant de la droite une couronne, de la gauche une palme. Æ. 7. Mionnet, N° 161.

N° 2.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΟΤΥΣ. Tête de Cotys diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΑΙΣΚ... Trophée. Æ. 4. Mionnet, N° 153.

Voyez les doutes que nous avons élevés plus haut (planche VI, n° 8.) sur l'attribution ordinaire de ces deux médailles.

Une pièce que Pellerin nous paraît avoir donnée avec beaucoup plus de raison à Cotys V, est celle dont voici la description:

ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Tête d'Auguste nue, à droite. Devant la tête, un monogramme composé des lettres ΚΡ.

℞. ΕΠΙ ΜΑΤΡΟΔΩΡΟΥ ΠΡΟΞΕΝΟΥ. Tête imberbe diadémée à droite. Dans le champ, la lettre K. AR. 6. Mionnet, N° 149.

La conjecture de Pellerin, qui interprète le monogramme de cette médaille de Byzance par les initiales des noms de Cotys et de Rhescuporis, est justifiée par la ressemblance évidente qui existe entre la tête du revers et celle de Rhémétalcès Ier, père de Cotys V.

La pièce existe à la Bibliothèque Royale, dans un très mauvais état de conservation; mais son authenticité ne peut faire l'objet d'un doute. Nous voulions la donner en regard d'une autre médaille du cabinet de Vienne, dont Eckhel donne ainsi la description :

ΒΥΖΑΝΤΙΝ (*sic*). Tête imberbe diadémée.

℞. Tête d'Auguste nue. Devant la tête, le monogramme composé des lettres KP. AR. 4. Mionnet, N° 150.

L'empreinte de cette dernière pièce ne nous étant pas parvenue à temps, nous réservons pour le *Supplément aux monnaies des rois d'Europe* les deux médailles de Cotys V.

La médaille de Thasos, publiée par Cary (planche II, n° 8) avec l'inscription : ΚΟΤΥΟΣ ΧΑΡΑΚΤΗ, est étrangère à ce roi : l'inscription ne peut être qu'une imitation barbare de la légende ordinaire : ΗΡΑΚΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ.

RHÉMETALCÈS II. — L'an 19 de J.-C.

N° 3.

ΓΑΙΩ ΓΕΡΜΑΝΙΚΩ ΣΕΒΑΣΤΩ. *A Caïus Germanicus, empereur.* Tête laurée de Caligula à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΑΣ. *Le Roi Rhémétalcès.* Figure virile, debout, tenant un sceptre de la main gauche, la droite étendue vers une autre figure assise, à gauche, sur une chaise curule. Æ. 8.

(Cary, pl. II, n° 12.)

Rhescuporis III, ayant tué en trahison Cotys V, son neveu, fut exilé à Alexandrie par Tibère, qui bientôt le fit mettre à mort. La Thrace fut ensuite partagée (l'an 38 de J.-C.) entre Rhémétalcès II, fils de Rhescuporis III, et les fils de Cotys V, jusqu'à ce que Caligula eut réuni les deux royaumes en faveur de Rhémétalcès; Cotys IV, fils de Cotys V, reçut alors en échange le royaume de la petite Arménie. A la mort de Rhémétalcès II, Claude incorpora la Thrace à l'Empire.

La médaille que nous reproduisons d'après Cary est un monument du don que Caligula fit à Rhémétalcès II, de l'entière souveraineté de la Thrace.

Le témoignage de la même dépendance se trouve sur la médaille suivante, rapportée par M. Mionnet, n° 45 de son Supplément:

ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ. Tête laurée de Caligula.

℞. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΑΣ. Tête diadémée de Rhémétalcès à gauche, avec la chlamyde. (Cabinet de M. Tôchon. D'Ennery, Catal. N° 3329.) Æ. 6.

Cette médaille, que Visconti a donnée (tom. III. p. 302. In-4°), est précieuse, en ce que seule elle offre le portrait de Rhémétalcès II. Nous espérons pouvoir nous en procurer une empreinte assez à temps pour qu'elle figure dans le *Supplément aux rois d'Europe*.

Grâce à ces deux pièces, celle que nous donnons, n° 4, d'après M. Millingen, n'a pas besoin d'explication.

N° 4.

ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ. *A Caïus César.* Tête laurée de Caligula, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Aigle posé sur une branche, la tête tournée à gauche, les ailes à demi déployées, tenant dans son bec une couronne. Æ. 3.

Millingen, *Ancient Coins*, pl. III n° 8.

§ IV. *ROIS DE PÉONIE.*

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

On a pu voir, dans les observations dont sont accompagnées les médailles des rois de Thrace, quels obstacles le défaut de témoignages historiques apporte à la classification des monnaies de ces princes demi-barbares. Les difficultés sont encore plus grandes à l'égard des rois de Péonie; car, sur quatre rois qu'on range communément à cette province, un seul, jusqu'à présent, se trouvait expressément cité dans ce qui nous reste des historiens de l'antiquité.

Un monument nouvellement découvert est venu jeter quelque lumière sur la classification de ces rois: l'inscription trouvée sur l'Acropolis d'Athènes, en 1833, et publiée dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome* (novembre de la même année), contient un décret honorifique en l'honneur d'*Audoléon, roi de Péonie, fils de Patraüs* ou *Patréus* (ΔΕΔΟΧΘΑΙ ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ ΕΠΑΙΝΕΣΑΙ ΤΟΜ ΒΑΣΙΛΕΙΑ (*sic*) ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΑ ΠΑΤΡΑ[ ]ΟΥ ΠΑΙΟΝΑ lignes 35-37). Ce décret a été rendu sous l'archontat de *Diotime*. Nous trouvons parmi les archontes éponymes d'Athènes un Diotime à l'an 3 de l'olympiade CVI (354 av. J.-C.). Mais si la Péonie n'a eu qu'un roi du nom d'Audoléon, le Diotime de l'inscription ne peut être le même que celui de l'année 354 av. J.-C. En effet, Diodore nous apprend (XVI. 19.) que dans l'an 3 de l'olymp. CXVII (310 av. J.-C.), Cassandre, roi de Macédoine, secourut Audoléon, roi de Péonie, contre les attaques des Autariates; il faudrait donc croire qu'Audoléon eût régné au moins 44 ans, et même plus de 50 ans, puisque l'inscription parle des services antérieurs rendus par Audoléon aux Athéniens. Il est vrai que pour trouver une place au Diotime dont le décret révèle l'existence, il faut descendre jusqu'à l'an 4 de l'olympiade CXXI (291 av. J.-C.), où commence la lacune dans la liste des archontes. (Voy. Clinton, *Fasti hellenici*, p. 190, Krüg). Mais nous devons croire qu'à cette époque Audoléon vivait encore, puisque ce fut Lysimaque qui se chargea plus tard de placer son fils sur le trône.

De ces rapprochemens nous pouvons tirer quelques inductions relatives à la durée du règne d'Audoléon; l'inscription de plus décide l'ordre dans lequel il faut classer les médailles de Patraüs : elle dément l'opinion accréditée, je pense, sur la foi de Reineccius (Hist. Julia. Part. II § 10, p. 140) qui fait d'Agis, le père d'Audoléon. Diodore, dont tous invoquent le témoignage à ce sujet, place seulement sous l'an 2 de l'olymp. CV (359 av. J.-C.) la mort d'Agis, roi de Péonie, sans désigner son successeur immédiat : nous devons croire maintenant que ce fut Patraüs.

Par ce moyen nous pouvons arranger ainsi d'une manière probable les annales des rois de Péonie.

Avant J.-C.

- 360. Philippe II, roi de Macédoine, trouve en montant sur le trône, les Péones, voisins de la Macédoine (au nord), ravageant le pays et méprisant les Macédoniens. (Diod., XVI, 12.)
- 359. L'année suivante, Philippe profite de la mort d'Agis pour attaquer les Péones et les soumettre à la Macédoine.
- 356. (Règne de Patraüs.) Nouveaux mouvemens des Péones contre la Macédoine. (Diod. XVI. 22.)
- 335. Alexandre-le-Grand soumet de nouveau la Péonie. (Diod. XVII. 9.)
- 331. Ariston, commandant, après Arétas (Arrian. III. p. 60. Steph.), de la cavalerie auxiliaire des Péones dans l'expédition d'Alexandre contre les Perses, se distingue à la bataille d'Arbelles. (Q. Curt. IV. 9.) On ne sait qui régnait alors de Patraüs ou d'Audoléon.
- 310. Cassandre, roi de Macédoine, aide Audoléon à combattre les Autariates.
- Après 295. Pyrrhus, roi d'Épire, épouse une fille d'Audoléon. (Plut. Pyrrh. 9.)
- Vers 291. Décret des Athéniens en l'honneur d'Audoléon.
- Après 286. (Audoléon pouvait être mort depuis quelques années.) Lysimaque s'introduit en Péonie, sous le prétexte de rétablir Ariston, fils d'Audoléon, sur le trône de son père, et s'empare du pays par un stratagème. Ariston s'enfuit à Sardes. (Polyæn. Stratag. IV. 12. 3.) Xermodigestus, ami d'Audoléon, livre à Lysimaque les trésors que le roi de Péonie avait enfouis. (Diod. ap. Tzetz. Chiliad. VI. 53 (1). Fin du royaume de Péonie.

(1) Cet Ariston, fils d'Audoléon, ne peut être en aucun cas le même que l'Ariston

Le nombre et la variété des monnaies, tant de Patraüs que d'Audoléon, s'accordent avec les inductions historiques pour donner une assez longue durée aux règnes de ces deux princes; et, en effet, comme nous l'avons déjà dit, le décret parle d'Audoléon comme d'un prince depuis long-temps placé sur le trône (ἐπειδὴ ὁ Παιόνων βασιλεὺς Αὐδωλέων ἔκ τε τῶν ἔμπροσθεν χρόνων εὔνους ἐστὶν τῷ δήμῳ τῶν Ἀθηναίων... lignes 11-15).

Il est donc nécessaire maintenant qu'on intervertisse l'ordre adopté jusqu'à ce jour dans le classement des médailles de Péonie, et qu'on donne le pas à celles de Patraüs sur celles d'Audoléon. Reste à savoir ce que l'on doit faire des autres rois *Lyccius* (*le Lycceus* d'Eckhel et le *Lycceius* de Mionnet) et *Eupolemus*.

Quant à Lyccius, son nom ne s'est conservé que sur un tétradrachme d'argent, du cabinet de Florence, publié par Eckhel (Syll. tab. XIII, n° 5). Or, sur cet exemplaire unique, le dessin d'Eckhel, que nous avons reproduit, indique un *trou* à l'emplacement de l'Υ final: ce qui laisse quelques doutes relativement à la valeur de cette dernière lettre. Ne pourrait-on pas lire ΛΥΚΚΕΙΟΝ ou même ΛΥΓΚΕΙΟΝ? Par ce moyen, nous pourrions rayer *Lyccius* du catalogue des rois grecs, et acquérir à la numismatique les médailles d'une ville importante, *Lyncus*, la capitale de la Lyncestide, citée plusieurs fois par Thucydide (IV. 83. 124. 129. 132). Nous serions d'autant plus enclins à cette conjecture que Ptolémée (III. 13) ne donne pas *Lyncus*, mais *Héraclée*, pour capitale à la Lyncestide, et que Strabon (VII. p. 323) paraît considérer aussi Héraclée comme la principale ville de cette province: or le type de la médaille publiée par Eckhel convient parfaitement à un pays dans lequel aurait dominé le culte d'Hercule (1)

La Lyncestide confinait à la Macédoine par le midi, et à la Péonie par l'est. Or Eckhel n'a pas eu d'autres raisons pour donner la prétendue médaille de Lyccius à la Péonie que sa ressemblance, sous le rapport de la fabrique, avec celles de Patraüs et d'Audoléon. Au reste, la solution de ces diverses questions dépend d'un examen nouveau de la médaille, examen que nous ne nous trouvons pas à même de faire.

La leçon ΕΥΠΟΛΕΜΟΥ est certaine sur la médaille n° 17, dont les exemplaires ne sont pas d'une excessive rareté. Diodore mentionne deux fois (XIX. 68 et 77) Eupolémus comme un des généraux de Cassandre, roi de Macédoine. C'est à cet Eupolémus que M. Millingen (Recueil de méd. 1812, pl. III, n° 18) attribue la médaille que nous donnons ici, supposant qu'il a pu se rendre indépendant après la mort de Cassandre. Autrefois on rangeait la médaille d'Eupolémus à la Mysie, province dans laquelle on en a trouvé plusieurs exemplaires; Sestini et M. Mionnet l'ont restituée à la Péonie. Si cette attribution est fondée, les autres témoignages nous permettent de placer l'usurpation du général de Cassandre entre la mort d'Audoléon et l'époque à laquelle Lysimaque feignit de rétablir Ariston sur le trône. Cette dernière hypothèse complète, comme il suit, la liste des rois de Péonie.

1. Agis.
2. Patraüs.
3. Audoléon.
4. Eupolémus?
5. Ariston.

qui commandait la cavalerie des Péones à la bataille d'Arbelles. Car Lysimaque ne put songer à s'emparer de la Péonie qu'après que la Macédoine fut devenue sa conquête : or, à cette époque, Ariston aurait eu au moins *soixante-cinq ans*, en supposant qu'à la bataille d'Arbelles il n'eût pas dépassé encore sa vingtième année; et, Polyen en parle comme d'un très jeune homme, τὸ βασιλικὸν μειράκιον. L'Ariston contemporain d'Alexandre devait donc être un frère de Patraüs ou d'Audoléon.

(1) On apprendrait aussi par là que *Lyncus* était devenue Héraclée. L'*ethnique* Λυγκησταὶ se trouve déjà dans Thucydide. Mais celui que nous croyons lire sur la médaille, probablement plus ancien, est justifié par Etienne de Byzance. (V. Λύγκος. Λέγεται καὶ Λύγκιος.)

AUDOLÉON.

N° 5.

Tête imberbe casquée, de face, un peu tournée à gauche.

℟. ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ. Cheval marchant à droite, traînant une longue bride. Au-dessous, un caducée debout. AR. 5 1/2. (Cédée par M. de Cadalvène à la Bibliothèque Royale.)

La tête casquée doit être celle de Minerve; on en voit une semblable sur un as italique, avec l'inscription ROMA. (*Zelada, de nummis uncialibus*, Tab. XII), sur les monnaies de Samé et de Céphalénie et sur une jolie médaille de bronze d'un des premiers Antiochus de Syrie. (Mionnet, n° 123.)

N° 6.

Même tête de face, un peu tournée à droite, ornée de même.

℟. ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ. Cheval marchant à droite. Au-dessous, un monogramme qui paraît composé des lettres ΑΙΓ. AR. 5. 1/2 Mionnet, N° 2.

N° 7.

Tête barbue et laurée de Jupiter, à droite.

℟. ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ. Cavalier armé marchant à droite. Au-dessous, un globule. AR. 5 1/2. (2e Collection Cousinéry.)

Imitation semi-barbare du type le plus ordinaire des tétradrachmes de Philippe II.

N° 8.

Tête casquée de Minerve un peu tournée à gauche.

℟. ΑΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ. Cheval marchant à droite. Dessous, le monogramme du n° 6. AR. 3. Mionnet, N° 4.

PATRAÜS ou PATRÉUS.

N° 9.

Tête d'Apollon laurée à droite.

℟. ΠΑΤΡΑΟΥ. Guerrier à cheval, à droite, foulant un ennemi terrassé. Derrière, un monogramme composé des lettre ΥΙΙΗ. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 8.

La forme ΠΑΤΡΑΟΥ appartient au dialecte de la Macédoine. Les Athéniens, au moins autant qu'on en peut juger par la lacune d'une lettre qu'on remarque dans l'inscription de l'Acropolis, disaient plus correctement ΠΑΤΡΑΙΟΥ. (V. les observations préliminaires.)

La tête d'Apollon peut faire allusion au nom même de Patréus. On sait que dans différentes parties de la Grèce, Apollon était adoré sous le nom de *Patrous*.

M. Cousinéry (*Méd. de la ligue Achéenne*, p. 54) a pensé que le revers des tétradrachmes de Patraus, faisait allusion aux expéditions de ce prince contre la Macédoine; cette conjecture n'est pas dénuée de vraisemblance.

N° 10.

Même tête à droite.

℟. παΤραοΥ. Cavalier terrassant un ennemi renversé. Dessous, ς. AR. 7. (Cadalvène.)

N° 11.

Tête d'Apollon diadémée à droite.

℟. ΠΑΤΡΑΟΥ. Partie antérieure d'un sanglier à droite. AR. 3. Mionnet, N° 4.

N° 12.

Tête imberbe diadémée à droite, dans un cercle de perles.

℟. ΠΑΤΡΑΟΥ. Aigle posé à droite. AR. 3. Mionnet, N° 15.

N° 13.

Tête laurée de Jupiter à droite.

℞. Aigle posé à droite, la tête tournée à gauche. Derrière, une torche. Devant, un monogramme. Æ. 5 1/2.

On a vu l'*aigle* au revers d'une médaille d'argent de Patraüs, n° 12. Cette coïncidence avec la présente médaille, jointe à la résolution du monogramme dans les lettres ΠΑΤΡ, suffit-elle pour donner à Patraüs la monnaie de bronze qui va suivre? M. Cousinéry (p. 43 de l'ouvrage cité plus haut) l'a pensé; mais nous ne partageons pas son avis.

Ces médailles de bronze, avec la *tête de Jupiter* au droit et l'*aigle* au revers, ont déjà fait beaucoup de chemin dans les livres de numismatique. On les rangeait d'abord à *Panormus* de la Sicile, puis à *Patræ* de l'Achaïe; M. Mionnet a pensé qu'elles pourraient appartenir à *Parium* de la Mysie.

Quant à nous, la ressemblance de ces médailles avec celles des Épirotes nous paraît indubitable. Pourquoi ne lirait-on pas le monogramme ΑΠΕΙΡ. au lieu de ΠΑΤΡ.? Les médailles de bronze de l'Épire portent déjà quelquefois le monogramme ΑΠ, au lieu de la légende entière ΑΠΕΙΡΩΤΩΝ.

Dans tous les cas, ces médailles de bronze ne peuvent convenir ni à l'âge aujourd'hui bien constaté de Patraüs, ni à l'art de la Péonie.

N° 14.

Tête laurée et barbue à droite.

℞. Aigle posé à droite. Derrière, le monogramme du n° 12. Audevant, un autre monogramme composé des lettres ΜΙ. Æ. 3 1/2.

LYCCIUS.

N° 15.

Tête laurée d'Apollon à droite, dans un cercle de perles.

℞. ΛΥΚΚΕΙΟΥ. Hercule nu, à gauche, étouffant le lion de Némée. A l'exergue, l'arc et la massue. Æ. 6.

Eckh. Syll. Tab. XIII. n° 5.

EUPOLÉMUS.

N° 16.

Trois boucliers macédoniens superposés.

℞. ΕΥΠΟΛΕΜΟΥ. Épée dans son foureau. Dans le champ, un monogramme composé des lettres ΠΥΡ. Æ. 3 1/2. Mionnet, Suppl. N° 6.

Rome est assise sur un amas de boucliers semblables au revers de plusieurs médailles de Nicée et de Nicomédie.

CHAPITRE III.

ROIS DE MACÉDOINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous avons déjà dit, en parlant des médailles des rois de Syracuse, que ceux de la Macédoine nous semblaient les premiers qui eussent introduit leurs noms sur les monnaies. Du reste, nous connaissons un grand nombre de médailles inscrites au nom des villes qui, dès l'origine, firent partie du royaume de Macédoine : d'où résulte une incertitude complète sur les limites réciproques du droit monétaire des villes et des rois.

Beaucoup de médailles ont été publiées sous le nom des *anciens rois de Macédoine*, et nous les avons reproduites en nous conformant à l'opinion reçue. Mais, au fond, rien ne nous prouve que ces médailles appartiennent plutôt aux rois qu'à des villes. Plusieurs de ces monnaies étaient rangées autrefois à *Ægæ*, l'ancienne capitale de la Macédoine. Peut-être aurait-on dû se hâter moins de renoncer à cette attribution (1).

La fréquente répétition, dans la série des rois de Macédoine, des mêmes noms, tels que ceux d'Alexandre, de Philippe, d'Antigonus, etc., a créé beaucoup d'obscurité dans cette partie de la numismatique. Elle a favorisé en même temps le penchant des antiquaires à trouver des monumens aux princes qui n'ont fait que passer sur le trône, et par conséquent des *raretés :* en faisant la part de ce que certaines conjectures offrent d'ingénieux et même de plausible, nous redouterons, moins peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, d'abréger la liste des rois de Macédoine : la science gagne plus qu'elle ne perd à cette sobriété d'attribution.

PLANCHE VIII.

ROIS INCERTAINS DE LA MACÉDOINE.

N° 1.

Cheval à droite entre trois globules.

℞. Aire en creux. AR. 1. Mionnet, Suppl. N° 8.

N° 2.

Cheval à droite. Au-dessus : Η.

℞. Casque encaissé dans un carré en relief, aire en creux. AR. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 14.

Attribuée par M. Mionnet à Alexandre I[er]; ce savant veut que l'Η soit pour l'Α, initiale du nom d'Alexandre; pour nous, l'Η même est incertaine.

N° 3.

Chèvre accroupie, la tête tournée vers la gauche.

℞. Aire en creux. AR. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 1.

La chèvre est bien certainement un symbole propre à la Macédoine. Per-

(1) M. Mionnet, que nous avons consulté sur cette question, est aujourd'hui d'avis de ranger à Ægæ toutes les monnaies qui portent au droit une *chèvre* accroupie. Cette figure de *chèvre* (ΑΙΞ) forme les armes parlantes de la ville.

diccas, le plus ancien de ses rois, selon Hérodote et Thucydide, avait commencé par paître les brebis et les chèvres (ὁ δὲ νεώτατος αὐτέων Περδίκκης (νέμων) τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων. Hérod. VIII, 137). Caranus, le chef de la dynastie, suivant d'autres auteurs, avait suivi pour guide un troupeau de chèvres (*ducibus capris imperium quærere*, Justin. VIII, 2). Enfin, Dion Chrysostome reprochait à Alexandre d'être descendu d'un chevrier : ὁ προγονός σου Ἀρχέλαος — ἢ οὐκ αἰπόλος ἦν ὁ Ἀρχέλαος, οὐδὲ ἦλθεν εἰς Μακεδονίαν αἶγας ἐλαύνων. (Orat. IV. p. 163, Reiske). De là aussi le nom donné par Caranus à la ville d'Ægæ. Cette dernière circonstance rend fort incertaine l'attribution à un roi de la médaille, n° 3.

N° 4.

Cavalier à droite.

℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 6. Mionnet, N° 18.

Attribuée à Alexandre Ier, à cause de l'analogie du type.

N° 5.

Tête de cheval à droite.

℞. Chèvre dans une aire en creux, à gauche, la tête tournée à droite. AR. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 22.

Attribuée par Sestini (*descr. num. vet.* p. 128), à Archelaus Ier.

N° 6.

Cheval à droite. Au-dessus, une feuille.

℞. Aire en creux. AR. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 9.

N° 7.

Cheval à droite. Sa bride paraît attachée par un anneau.

℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 4. Mionnet, Suppl. N° 10.

L'H du n° 2, la *feuille* du n° 6, le *sceptre* d'autres médailles, ne sont peut-être autre chose que l'*anneau* du n° 7.

N° 8.

Cheval marchant à droite.

℞. Casque dans une aire en creux. AR. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 15.

Attribuée à Alexandre Ier.

N° 9.

Cheval à droite.

℞. Casque dans une aire en creux. AR. 3.

N° 10.

Partie antérieure d'un cheval à gauche.

℞. Casque dans une aire en creux, tourné à droite. AR. 2. Mionnet, Suppl. N° 21.

Attribuée à Archélaüs.

Les nos 2, 8 et 9, et le n° 10, qui ne paraît être qu'une subdivision monétaire des précédens, offrent un type qu'on retrouve avec les noms de Perdiccas II, et d'Archelaüs. *Voy.* plus bas les nos 15 et 16. Voilà tout ce qu'on peut dire à l'appui des attributions qu'on leur a données jusqu'à ce jour.

ALEXANDRE Ier, FILS D'AMYNTAS Ier. — DE L'AN 500 A L'AN 454 AV. J.-C.

N° 11.

Cavalier coiffé du pétase, armé de deux lances, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ dans une aire en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 9. Mionnet, N° 4.

N° 12.

Guerrier, coiffé du pétase, debout, armé d'une lance, à pied à côté de son cheval, à droite, dans un cercle de perles.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, autour d'une aire en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 1.

N° 13.

Guerrier marchant à droite, coiffé du pétase, vêtu de la chlamyde, tenant de la droite son cheval par la bride, et portant horizontalement sa lance de la gauche. Derrière, un croissant.

℞. Carré en saillie, divisé en quatre parties égales. Autour, on lit : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ; le tout dans un carré creux et régulier. AR. 9. Mionnet, Suppl. N° 18.

N° 14.

Guerrier armé de deux lances, à pied, à côté de son cheval, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ autour d'une aire carrée. AR. 3. Mionnet, N° 5.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, génitif dorique, pour ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. — C'est tout-à-fait gratuitement, selon nous, que M. Cousinéry, dans son Voyage de Macédoine (tome II *ad calcem*), a reclamé d'abord pour un roi inconnu des Bisaltes, puis pour Alexandre II, les médailles que le consentement unanime des numismatistes donne à Alexandre Ier. Ce prince, dont le règne fut long et paisible, dut probablement aussi à son alliance avec les Perses un développement de puissance et un accroissement de territoire inconnu aux premiers rois de Macédoine; on l'appelait *le riche*, et ses mines des frontières de Thrace lui donnaient un *talent d'argent* par jour (Hérodot. V, 27). La beauté du travail de ces médailles d'Alexandre, qui surprend M. Cousinéry, n'a rien que de très naturel, si l'on songe qu'à l'époque de la mort d'Alexandre, Onatas, Ageladas et Polygnote florissaient déjà dans la Grèce. Les arts d'ailleurs étaient alors encore plus avancés dans l'Ionie, et les relations d'Alexandre avec les Perses devaient multiplier ses rapports avec l'Asie-Mineure.

PERDICCAS II, FILS D'ALEXANDRE Ier. — DE 454 A 413 AV. J.-C.

N° 15.

Cheval courant à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚ. Casque dans une aire en creux carrée. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 6.

ARCHÉLAÜS, FILS DE PERDICCAS II. — DE 454 A 413. AV. J.-C.

N° 16.

Cheval courant à gauche.

℞. ΑΡΧΕΛΑΟ. Casque. Le tout dans un carré creux. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 13.

Nous avons donné séparément ces deux médailles de Perdiccas et d'Archélaus, afin de les rapprocher sur la même planche des autres pièces du même type qui ne portent pas d'inscriptions.

PLANCHE IX.

SUPPLÉMENT AUX ROIS INCERTAINS DE LA MACÉDOINE.

N° 1.

Cygne à droite, la tête tournée à gauche. Au-dessus, un lézard; devant, H. Le tout dans un cercle de perles.

℟. Carré creux divisé en quatre parties inégales. AR. 2. Mionnet, N° 480, Supplément aux villes de Macédoine.

Attribuée d'abord à Camarina de Sicile, puis restituée à la Macédoine, et donnée à Héraclée de la Sintique.

N° 2.

Cygne à droite, la tête tournée à gauche. Au-dessus, un lézard; au-dessous, la lettre A. Le tout dans un cercle de perles.

℟. Carré creux divisé en quatre parties inégales. AR. 2. Mionnet, Suppl. N° 479.

Mêmes attributions que le n° 1.

N° 3.

Cygne à droite, la tête tournée à gauche. Au-dessus, un lézard. Le tout dans un cercle de perles.

℟. Aire en creux divisée en quatre parties profondes et en biseau dans l'intérieur. AR. 2. Mionnet, Suppl. N° 478.

Voyez pour l'attribution les n°s 1 et 2.

N° 4.

Partie antérieure d'un lion dévorant une proie, tourné à droite. Au-dessus, une plante. Le tout dans un cercle de perles.

℟. Aire en creux divisée en quatre parties inégales. AR. 3 1/2.

Acquise par la Bibliothèque Royale de M. de Cadalvène en 1826, et rangée à Acanthe.

N° 5.

Satyre accroupi, tourné à droite, tenant de la main droite un rhyton, entre deux perles.

℟. Aire en creux divisée par deux lignes diagonales. AR. 2 1/2.

Pièce décrite par M. Mionnet à Lesbos, n° 12, et maintenant rangée *aux incertaines de Macédoine.*

N° 6.

Partie antérieure d'un taureau agenouillé à gauche, la tête tournée à droite, dans un cercle de perles.

℟. Aire en creux divisée en quatre parties égales par deux barres qui se coupent à angles droits. AR. 3.

Acquise par la Bibliothèque Royale, en 1826, de M. de Cadalvène, et rangée à Acanthe.

N° 7.

Dans un cercle de perles, un homme coiffé du *pileus* et conduisant deux bœufs marchant à droite.

℟. Carré creux dans lequel est inscrit un carré en relief, divisé en quatre parties égales par des barres transversales. Autour du carré creux : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΓΕΤΑΣ ΗΔΩΝΕΟΝ. *Gétas, roi des Édoniens.*

Les deux pièces n°s 7 et 9 sont tirées des planches d'un recueil de médailles inédites que M. Millingen va incessamment publier. M. Millingen, dont l'intérêt bienveillant nous est si précieux, a permis que nous calquions sur sa planche les dessins que nous reproduisons ici.

Pour l'explication de ces précieuses médailles, voyez le commentaire qui accompagne le n° 15 de cette planche.

N° 8.

Dans un cercle de perles, un homme coiffé du *pileus*, armé de deux lances, marchant près d'un cheval allant à droite.

℟. Aire en creux divisée en quatre parties égales. AR. 9. Mionnet, Suppl. N° 324 des villes de Macédoine.

Attribuée d'abord à Alexandre Ier, roi de Macédoine : puis reportée aux Bisaltes par M. Mionnet, dans son Supplément.

N° 9.

Dans un cercle de perles, un homme coiffé du *pileus*, conduisant deux bœufs qui marchent à droite.

℟. Mêmes carrés qu'au n° 7, avec la légende : ΓΕΤΑ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΔΩΝΑΝ. *(Monnaie) de Gétas, roi des Édoniens.* AR. 9.

N° 10.

Chèvre agenouillée à gauche, la tête retournée, entre deux globules.

℟. Carré creux divisé en quatre parties égales. AR. 5. Mionnet, Suppl. N° 5 des rois de Macédoine. (2e Collection Cousinéry : publiée par ce dernier, *Voyage de Macédoine*, tome II, pl. VII, n° 11.)

Type d'Ægæ.

N° 11.

Chèvre agenouillée à droite, la tête tournée à gauche. Au-dessus, un monogramme surfrappé.

℟. Aire en creux divisée en quatre parties égales. AR. 5 1/2. Mionnet, Suppl. N° 6 des rois de Macédoine. (2e Collection Cousinéry.)

N° 12.

Bœuf agenouillé à droite, la tête tournée à gauche. Au-dessus, un globule. Encadrement de perles.

℟. Aire carrée en creux divisée en quatre parties égales. Mionnet, N° 81 des villes de Macédoine.

Attribuée à la ville d'Acanthe.

N° 13.

Lion à droite, dévorant un taureau tourné à gauche. Au dessous, une plante. Encadrement de perles.

℟. Aire carrée en creux divisée en quatre parties égales. AR. 7. Mionnet, N° 85 des villes de Macédoine.

Même attribution.

N° 14.

Guerrier coiffé du *pétase*, portant deux lances, à pied à côté de son cheval, marchant à droite.

℟. ΟΣΣΕΩΜ. Carré en relief dans un carré creux, sur lequel est disposée la légende. AR. 3 1/2.

Cette pièce, publiée par M. Millingen, *Ancient coins et* (pl. III, n° 3), appartient à une peuplade de la Bisaltique, contrée montueuse de la Macédoine. Voyez plus bas le commentaire du n° 15. ΟΣΣΕΩΝ est un génitif éolique pour ΟΣΣΕΩΜ *(monnaie) des Osséens.*

N° 15.

Lion à gauche, dévorant un sanglier tourné à droite.

℟. Aire carrée en creux divisée en quatre parties égales. AR 6 1/2. Mionnet, N° 82 des villes de Macédoine.

Attribuée a Acanthe.

La réunion de ces quinze médailles a pour objet de faire apprécier au lecteur l'incertitude qui existe relativement à la plupart des monnaies d'argent, frappées à une époque reculée en Macédoine et dans les parties avoisinantes de la Thrace. Jusqu'à ce jour, on s'était tiré de ces difficultés d'attribution, en donnant toutes les pièces offrant un type commun au peuple ou au roi dont le nom se rencontrait sur quelqu'une de ces pièces. Ainsi, toutes les monnaies d'ancien style qui offraient un *cheval* ou un *cavalier*, étaient d'Alexandre I[er] ou de Perdiccas II; toutes les chèvres se rapportaient à Archélaus; tous les médaillons semblables ou presque semblables à notre n° 9 étaient d'Acanthe : et, par extension, on donnait à cette ville l'ensemble des monnaies nombreuses et variées qui présentent, soit un lion, soit un taureau. Le même système a continué d'être suivi jusqu'à nos jours : il n'est, pour ainsi dire, encore aucun numismatiste qui hésite à concéder à Neapolis de Macédoine toutes les pièces où l'on remarque le masque de Méduse de face, à Leté toutes celles qui reproduisent un homme poursuivant ou enlevant une femme, etc. ... par la seule raison qu'on rencontre un certain nombre de ces pièces avec le nom de Neapolis, de Leté, etc.... Cousinéry, qui avait fait un long séjour sur les lieux, qui savait le gisement des mines d'où l'argent employé à ces différens monnayages avait été tiré, Cousinéry, le premier, a tenté de réformer la méthode suivie par les numismatistes. Malheureusement, il lui manquait l'érudition et le sentiment de critique nécessaires pour développer et confirmer les idées que la connaissance des localités lui avait inspirées.

Des faits nouveaux ou mieux observés sont venus ajouter aux incertitudes qui existaient jusqu'alors, et ébranler le système favori des numismatistes imparfaitement attaqué par Cousinéry. Ainsi l'on donnait d'un consentement unanime à Alexandre I[er] les pièces sans inscription, représentant un guerrier marchant à côté de son cheval (n° 8 de la planche IX), et l'on connaissait pourtant des médailles absolument semblables avec le nom des *Bisaltes* et des *Osséens* (pl. IX, n° 14), peuples des montagnes de la Macédoine. Les *Orrescii* ne peuvent pas réclamer seuls *l'homme conduisant deux bœufs*, depuis qu'on connaît les pièces identiques portant (sauf le mouvement de la tête du conducteur) au revers le nom et le titre de Gétas, roi des Edoniens, peuple limitrophe de la Thrace et de la Macédoine (n°s 7 et 9).

Les variations des noms appliqués aux types semblables doivent inspirer à l'avenir une grande réserve aux savans trop pressés de donner des attributions aux pièces incertaines. Cousinéry a fait voir que divers peuples, tels que les Macédoniens, les Thraces, les Athéniens, les insulaires de Thasos, avaient multiplié leurs établissemens autour du mont Pangée, afin d'exploiter les mines que cette montagne renfermait. Peut-être ces exploitations se faisaient-elles en commun, et par suite des traités de commerce; peut-être ces différens types indiquaient-ils les mines d'où l'argent était sorti, les usines où les pièces avaient été frappées, et non spécialement les peuples ou les princes qui mettaient ces pièces dans la circulation. Par ce moyen, beaucoup de pièces pouvaient avoir cours sans la désignation plus précise d'un peuple ou d'un roi.

Considérées sous ce point de vue, les incertaines de Macédoine et de Thrace offrent un vaste champ à l'observation et à l'étude. Ainsi, les pièces qui représentent un cheval (pl VIII, n°s 2, 6, 7 et 8) présentent les mêmes variétés d'initiales que les n°s 1, 2 et 3 de notre planche IX. Ce sont des A, qui peuvent signifier Acanthe, Alexandre, Archélaus, ou des H, que M. Cousinéry attribue à Eioné, colonie athénienne du mont Pangée. Le n° 5, où l'on voit un satyre accroupi, est constamment sans inscription. C'est peut-être une subdivision des pièces également anépigraphiques qui offrent un homme poursuivant une femme, et que l'on a transportées de Lesbos à Lété de Macédoine.

Aux pièces d'Acanthe, justifiées par l'épigraphe, nous serions tentés de joindre les n°s 4 et 13 de notre planche IX, sur lesquels une plante (Ἄκανθος) semble exprimer d'une manière graphique le nom d'Acanthe. Les autres pièces n°s 6 et 12, et le n° 13, sur lequel un sanglier est substitué au taureau que déchire le lion, doivent, selon nous, prendre place, jusqu'à nouvel ordre, parmi les incertaines.

Nous avons déjà donné (pl. VIII, n°s 1, 3 et 5) des médailles probablement frappées à Ægæ, et qui reproduisent ce type de la chèvre accroupie. Les n°s 10 et 11 de la planche IX sont du même genre, mais de plus grande dimension. M. Cousinéry a prétendu décomposer le monogramme du n° 12 en ΔΕΡΔ, et attribuer cette pièce à Derdas, fils de Perdiccas II, dépossédé du trône par Archélaus, son frère consanguin. M. Mionnet trouve avec raison cette conjecture bien gratuite (*V.* Suppl., tom. III, p. 175). En général, nous ne pouvons admettre le système de Cousinéry, qui considère toutes les médailles anépigraphiques, offrant ou le cheval ou la chèvre, comme appartenant aux rois de Macédoine, qui, les premiers, ont battu monnaie; qui juge celles où l'on remarque des initiales, comme propres aux princes qui leur ont succédé, et place enfin, en dernier lieu, les monnaies décorées de légendes complètes. Ce système, spécieux au premier abord, est démenti par l'examen des pièces, au nombre desquelles on en trouve d'anépigraphiques de tous les types et de tous les genres de travail, jusques et y compris le règne d'Archélaus.

PERDICCAS II. (Voyez pl. VIII, n° 9.)

N° 16.

Tête d'Hercule barbue, coiffée de la peau de lion, tournée à droite.

℞. ΠΕΡ. Dans un carré creux, l'arc et la massue d'Hercule. AR. 2 1/2.

Cabinet de Munich. Publiée par M. Mionnet, Suppl., tom. III, pl. X, n° 2, et par Cousinéry, *Voyage de Macédoine*, tom. II, pl. VII. n° 10.

PLANCHE X.

ARCHELAUS I[er]. — De 413 a 399 av. J.-C.
(Voyez pl. VIII, n° 16.)

N° 1.

Homme coiffé du *pileus*, vêtu de la chlamyde, sur un cheval marchant lentement à droite, tenant de la droite la bride du cheval, de la gauche deux lances obliques. Au-dessous, la lettre A. Dans un cercle en relief.

℞. Partie antérieure d'une chèvre à droite, dans un carré creux et un encadrement formé par quatre barres. AR. 7. Mionnet, Suppl. N° 24.

Médaille attribuée à Archélaus I[er], à cause de la similitude du type qu'elle présente avec celui du n° 3.

Une autre médaille, également sans inscription, décrite par M. Mionnet, n° 7 (tom. 1, p. 507) offre à son revers un type totalement identique à celui de notre n° 3.

Voyez dans Cousinéry (voyage de Macédoine, tom. II, pl. VII, fig. 8) une autre pièce semblable au n° 7 de Mionnet, sauf le commencement de légende ΑΛ qu'on distingue sous les pieds du cheval. Cousinéry attribue cette pièce à Alexandre I[er].

N° 2.

Tête virile imberbe, diadémée à droite.

℞. ΑΡΧΕΛΑΟ. Cheval libre marchant à droite, dans un carré creux. AR. 6. Mionnet, N° 14.

N° 3.

Cavalier coiffé du *pileus*, tenant de la gauche la bride de son cheval et portant de la droite deux lances obliques, courant à gauche.

℞. ΑΡΧΕΛΑΟ. Partie antérieure d'une chèvre couchée à droite, la tête tournée vers la gauche, dans un carré creux. AR. 6 1/2. Mionnet, Suppl. N° 25.

N° 4.

Tête virile imberbe et diadémée à droite.

℞. ΑΡΧΕΛΑΟ. Cheval à droite, marchant sur sa longe. AR. 6. Mionnet, Suppl. N° 28.

N° 5.

Cavalier coiffé du *pileus*, tenant de la droite la bride de son che-

val, de la gauche deux lances transversales, allant à droite. Dans un cercle de perles.

℟. Partie antérieure d'un lion, gueule béante, à droite, dans un carré creux. AR. 3. Mionnet, N° 8.

N° 6.

Cavalier au galop à droite.

℟. Partie antérieure d'un lion, à droite. Au-dessus, un caducée. Dans un carré creux. AR. 3. Mionnet, N° 10.

N° 7.

Cavalier à droite, coiffé du *pileus*, tenant horizontalement deux lances de la main gauche.

℟. Partie antérieure d'un lion, à droite, dans un carré creux. AR. 3. Presque semblable au N° 8 de Mionnet.

L'attribution à Archélaus des nos 5, 6 et 7 est incertaine.

N° 8.

Tête d'Hercule barbue, couverte de la peau du lion, à droite.

℟. ΑΡΧΕ. Partie antérieure d'un loup, à droite, tenant dans ses pattes une proie qu'il dévore. Dans un carré creux. AR. 1/2. Mionnet, Suppl. N° 26.

N° 8 *bis*.

Tête d'Hercule à droite, imberbe, et coiffée de la peau du lion.

℟. ΑΡ. Tête de lion à gauche. Au-dessus, massue. Le tout dans un carré creux. AR. 1. Mionnet, Suppl. N° 27.

« Combe, dans la description du cabinet de Hunter (p. 44, n° 5, Tab. VII, « fig. 9), a attribué cette médaille à Argos de l'Acarnanie; je la crois plutôt » d'Archélaus, roi de Macédoine. » (*Note de M. Mionnet.*)

N° 9.

Casque à mentonnière, à droite.

℟. Couronne de chêne. Dessous, la lettre Α. Æ. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 30.

« Cette médaille a été attribuée sans fondement à Archélaus roi de Macédoine; je la crois plutôt de l'Épire. » Mionnet, l. c.

Selon Platon (Gorg. p. 471, a.), Archélaüs était fils bâtard de Perdiccas II; d'après le récit de ce philosophe, une esclave d'Alcétas, frère de Perdiccas, lui avait donné le jour. Quand Perdiccas fut mort, Archélaus fit périr dans des embûches Alcétas, son maître et son oncle, et le fils de cet Alcétas encore enfant.

Son règne fut de 23 ans, pendant lesquels il éleva la Macédoine à un haut degré de puissance.

Les nos 1, 3, 8 et 8 *bis* appartiennent évidemment à Archélaus Ier. Nous avons déjà dit que la chèvre se rapportait à l'origine fabuleuse du royaume de Macédoine. Hercule, ses armes et le lion qu'il combat, font allusion à la prétention qu'avaient les rois de Macédoine de descendre du héros thébain, par Téménus, roi dorien d'Argos. Le cavalier est un type commun à la Macédoine et à la Thessalie.

Les nos 5, 6 et 7 sont des pièces de coin macédonien, et d'un âge voisin de celui d'Archélaus : c'est tout ce qu'on en peut dire de satisfaisant

Une question assez grave a été soulevée par Froelich, relativement aux médailles nos 2 et 4. Ce savant s'est demandé si ces pièces n'appartiendraient pas plutôt à un Archélaus II, fils d'Amyntas II, et frère de Philippe II, le père d'Alexandre, qu'à Archélaus Ier. Après s'être prononcé pour la négative dans son premier ouvrage (*reg. vet. Numism.* p. 6 *et seq.*), Froelich est revenu dans son Supplément (*ad Numism. reg. vet. accessio*, p. 51 *et seq.*) à l'opinion que deux Archélaus avaient régné sur la Macédoine, et a donné au second de ces rois les médailles que nous reproduisons ici sous les nos 2 et 4.

Pour bien faire juger cette question, il importe de mettre sous les yeux du lecteur les textes que Froelich a dû interpréter d'une manière favorable à sa manière de voir.

Justin est le seul auteur qui nomme un Archélaus parmi les fils d'Amyntas II, lib. VII, 4. « Qui ex Eurydice tres filios sustulit, Alexandrum, Per» diccam et Philippum Alexandri Magni macedonis patrem, et filiam Euryo» nem : ex Gygæa autem Archelaum, Aridæum, Menelaum. »

Le même historien indique incidemment la mort de cet Archélaus dans le passage suivant, VIII, 3 : Post hæc Olynthios (Philippus) aggreditur : recepe» rant enim per misericordiam, *post cædem unius*, duos fratres ejus, quos » Philippus ex noverca genitos, veluti participes regni, interficere gestiebat. » Ob hanc igitur causam urbem antiquam et nobilem exscendit et fratres » olim destinato supplicio tradit. »

Pour combler la lacune qui existe entre ces deux passages, on peut raisonnablement supposer qu'après la mort d'Alexandre et de Perdiccas, fils d'Eurydice, la première femme d'Amyntas II, Archélaus se souleva contre son frère consanguin Philippe, et ayant pris le titre de roi, se maintint dans une partie de la Macédoine assez long-temps pour avoir pu faire frapper monnaie en son nom. Philippe l'ayant vaincu et fait mourir quelque temps après, ses deux frères Aridée et Ménélas, qui l'avaient soutenu dans ses prétentions au trône, se refugièrent à Olynthe, où Philippe les poursuivit.

Telle est effectivement l'hypothèse que Froelich a adoptée : seulement ce savant, en restituant à Archélaus II les belles et rares monnaies que nous reproduisons, s'est appuyé sur des raisons iconographiques, qu'Eckhel a pu discuter, mais qui ne sauraient plus avoir aucune valeur, aujourd'hui qu'il est reconnu qu'aucun roi de Macédoine n'a mis son portrait sur la monnaie avant Alexandre-le-Grand.

Cousinéry, qui a repris la seconde opinion de Froelich, n'allègue d'autre preuve à l'appui de cette opinion, que l'excessive rareté de nos médailles nos 2 et 4; l'analogie de leur type avec celui des monnaies d'Amyntas, père d'Archélaus II et de Philippe, analogie bien moins frappante que celle des monnaies nos 2 et 4, avec la médaille fourrée de Pausanias, médaille que nous reproduisons ici, n° 13.

Pausanias monta sur le trône six ans après la mort d'Archélaus Ier; il en fut chassé un an après par Amyntas II. Ce dernier étant mort vingt-quatre ans plus tard, Pausanias fit une nouvelle tentative pour se ressaisir du pouvoir, qu'il garda quelque temps dans une partie de la Macédoine, et dont il ne fut chassé que par les Athéniens (Voyez plus bas : Pausanias). En examinant les médailles de Pausanias, nous sommes tentés de les rapporter plutôt à la seconde qu'à la première époque de son règne. Si cette conjecture est fondée, Froelich et Cousinéry ont eu raison de donner à Archélaus II, autre compétiteur de Philippe II, fils d'Amyntas, les médailles nos 2 et 4.

Dans tous les cas, on peut attribuer sans hésitation à Archélaüs II la pièce suivante :

N° 9 *bis*.

Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau du lion, à droite, dans un cercle de perles.

℟. ΑΡΧΕΛΑ. Arc et massue d'Hercule. Æ. 4 1/2. Mionnet, Suppl. N° 29.

Dumersan, catalogue du Cabinet Allier (pl. V, n° 6). La fabrique de cette monnaie de bronze ne peut, en aucun cas, se rapporter à l'époque d'Archélaus Ier.

AEROPUS. — De 399 a 394 av. J.-C.

N° 10.

Tête d'Hercule barbue, à droite, coiffée de la peau du lion.

℟. ΑΕΡ.... La partie antérieure d'un loup, à droite, tenant une proie. Au-dessous, massue. AR. 2.

(Sestini, lett. num. tom. V, p. 4, n° 1, et *descr. num. vet.*, Tab. III, n° 6).

N° 11.

Tête imberbe, à droite, coiffée du *pileus* attaché par un lien.

℟. . ΕΡΟΠ . . Cheval marchant à droite. Æ. 2 1/2. Mionnet Suppl. N° 35.

N° 12.

Tête imberbe, coiffée du *pétase* attaché par un lien, à droite.

℟. Α . . . Partie antérieure d'un lion, à droite, dévorant une tête de sanglier. Dans un carré creux. Æ. 2. Mionnet, Suppl. N° 33.

« Cette pièce avait été attribuée par Pellerin à Aornos d'Epire. » (*Note de M. Mionnet.*)

Archélaus mourut victime d'une conspiration, à la tête de laquelle s'était

mis Craterus. Celui ci ayant succombé quelques jours après le succès de son entreprise, on fit monter sur le trône Oreste, fils d'Archélaüs, en lui donnant Aeropus pour tuteur. Oreste régna quatre ans sous la tutelle d'Aëropus; après quoi, ce dernier le fit mourir, et régna quatre ans à sa place. (Diod. XIV, 37, *Dexippus ap. Syncell.*, p. 163, a)

PAUSANIAS. — L'AN 394.

N° 13.

Tête jeune, imberbe et diadémée, à droite.

℟. ΠΑΥΣΑΝΙΑ. Cheval debout, à droite, dans un carré formé de quatre lignes (médaille fourrée). AR. 5. Mionnet, N° 15.

La tête imberbe que nous voyons ici, et qui a déjà paru sur les médailles d'Archélaüs Ier nos 3 et 4, est celle d'Apollon ou de Caranus, le fondateur du royaume de Macédoine.

La même tête paraît coiffée du pileus sur les médailles d'Aeropus nos 11 et 12.

N° 14.

Cheval courant à droite.

℟. ΠΑΥΣ. Partie antérieure d'un lion, à droite. AR. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 38.

N° 15.

Tête jeune, imberbe et diadémée, à droite.

℟. ΠΑΥΣΑΝΙΑ. Partie antérieure d'un lion courant à droite. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 40.

N° 16.

Tête jeune imberbe diadémée à droite.

℟. ...ΝΙΑ. Partie antérieure d'un lion, gueule béante, à droite. Æ. 6. (Pièce donnée, par M. Cousinéry, à la Bibliothèque Royale, en 1829.)

Pausanias était fils d'Aeropus. Après qu'il eut succédé paisiblement à son père, Amyntas le renversa du trône, au bout d'un an de règne. Amyntas étant mort vingt-quatre ans après, Pausanias renouvela ses prétentions au trône, et se maintint quelque temps dans une partie de la Macédoine, jusqu'à ce qu'Iphicrate, général athénien, lequel avait embrassé le parti des fils d'Amyntas, l'en eût chassé. (Aeschin. *de falsa leg.*, p. 211—213. Reiske.)

Les médailles de Pausanias appartiennent plutôt, par la nature du travail et du métal, à la seconde qu'à la première époque de son règne.

Toutes celles que l'on connaît jusqu'à ce jour sont fourrées, à l'exception d'une seule qui est d'argent pur, et fait partie de la collection de la Banque d'Angleterre. (Renseignement communiqué par M. de Cadalvène.)

PLANCHE XI.

AMYNTAS II. — DE 393 A 369 AV. J.-C.

N° 1.

Cavalier au galop à droite, coiffé du *pileus*, vêtu d'une cuirasse et d'une chlamyde flottant derrière le dos, brandissant sa lance de la droite, et tenant la bride de son cheval de la gauche, le pied chaussé d'une bottine.

℟. ΑΜΥΝΤ. Lion à gauche, tenant dans sa gueule la moitié d'une lance brisée, et l'autre moitié dans sa patte droite. Dans un carré creux. AR. 6. Mionnet, Suppl. N° 41.

N° 2.

Tête d'Hercule barbue, coiffée de la peau du lion, à droite.

℟. ΑΜΥΝΤΑ. Cheval debout à droite, dans un carré creux. AR. 5. Mionnet, N° 17.

N° 3.

Tête d'Hercule barbue, à droite, coiffée de la peau du lion.

℟. ...ΝΤΑ. Cheval debout, tourné à droite, dans un carré creux. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 43.

« Cette médaille était probablement fourrée dans l'origine. » *Note de M. Mionnet.*

N° 4.

Tête d'Hercule imberbe, couverte de la peau de lion.

℟. ΑΜΥΝ. Aigle debout, tourné à gauche, regardant à droite. Dans un carré indiqué par quatre barres. AR. 1. Mionnet, Suppl. N° 42.

N° 5.

Tête d'Hercule imberbe, couverte de la peau de lion, à droite.

℟. Aigle posé à gauche, la tête tournée à droite. Dans un carré creux. AR. 2.

N° 6.

Tête virile jeune à droite.

℟. ΑΜΥΝΤΑ. Casque à droite. Æ. 2. Mionnet, N° 20.

N° 7.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite, dans un cercle de perles.

℟. Aigle déchirant un serpent, à droite. Æ. 3. Mionnet, N° 21.

Amyntas, qui chassa Pausanias du trône de Macédoine, descendait d'Alexandre Ier en ligne directe et à la 4e génération; son père se nommait Aridée ou Ménélas, et son aïeul, fils d'Alexandre Ier, était un Amyntas. L'avènement d'Amyntas II rendit le pouvoir royal à la famille de Caranus, que le meurtre d'Oreste, fils d'Archélaus, en avait dépossédée.

Après un an, Amyntas fut détrôné par les Illyriens; mais dix ans plus tard, il remonta sur le trône, et régna glorieusement treize années encore. Dans l'intervalle de la première à la onzième année, un Argéus, dont nous n'avons point les médailles, occupa quelque temps le trône de Macédoine.

Amyntas modifia le type du lion introduit par Archélaüs Ier : le lion qui brise un trait fait peut-être allusion aux victoires d'Amyntas, soit sur Pausanias, soit sur les Illyriens. Le casque, qu'on a déjà vu sur les monnaies de Perdiccas II et d'Archélaüs son fils, est probablement celui de Caranus. L'aigle qui paraît ici pour la première fois, est un type commun à l'Epire et à l'Acarnanie.

ALEXANDRE II. — DE 369 A 367 AV. J.-C.

N° 8.

Tête imberbe et diadémée à droite.

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ. Cavalier galopant à gauche. Dessous, un foudre. Æ. 3 1/2.

(Dumersan, Catalogue Allier, pl. V, n° 3.)

N° 8 *bis*.

Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau de lion, à droite. Encadrement de perles.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Victoire conduisant un bige. Au-dessous, un trident. Æ. 4.

(Dumersan, Catalogue Allier, pl. V, n° 4.)

N° 9.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. (Légende presque effacée.) Cheval courant à gauche. Æ. 3 1/2. Mionnet, Suppl. N° 47.

Nous reviendrons sur ces trois médailles attribuées à Alexandre II, fils aîné d'Amyntas, lors de l'examen des monnaies de bronze d'Alexandre-le-Grand.

PERDICCAS III. — De 364 a 359 av. J.-C.

N° 10.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ. Cheval marchant à droite. Dessous, une massue. AR. 6. Mionnet, N° 24.

N° 11.

Tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ. Lion marchant à droite, et brisant une lance dans sa gueule. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 25.

N°s 12 et 13.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ. Lion à droite, brisant une lance dans sa gueule. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 26.

N° 14.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ. Taureau cornupète à droite. Æ. 3. Mionnet, N° 28.

N° 15.

Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau du lion, à droite.

℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ. Aigle debout à gauche, la tête tournée à droite. Æ. 3. Mionnet, N° 29.

Alexandre, fils aîné d'Amyntas, régna un peu plus d'un an, et fut tué par Ptolémée Aloritès, qui gouverna trois ans, probablement sous le nom de Perdiccas, second fils d'Amyntas, et dont il s'était fait nommer tuteur. Perdiccas étant parvenu à se défaire de Ptolémée, régna cinq ans, au bout desquels il périt dans une expédition contre les Illyriens.

Les guerres continuelles des rois de Macédoine contre les peuples voisins de l'Adriatique nous expliquent pourquoi nous trouvons sur leurs monnaies des types propres à ces peuples, tels que l'aigle et le taureau *cornupète*.

PLANCHE XII.

PHILIPPE II. — De 359 a 336 av. J.-C.

N° 1.

Tête d'Apollon laurée à droite.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Figure dans un bige à droite, tenant de la droite un fouet et de la gauche les rênes. Au-dessous, un foudre. AV. 4. (2e Collection Cousinéry.)

N° 2.

Même tête laurée à droite.

℞. Mêmes légende et type. Au-dessous, la tête du soleil radiée, et un monogramme composé des lettres ΑΠ. AV. 4. Mionnet, N° 32.

N° 3.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. Même légende et même type à droite. Au-dessous, la Victoire marchant à droite. AV. 4. Mionnet, N° 35.

N° 4.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. Même légende et même type, à droite. Au-dessous, un diota. AV. 4. Mionnet, N° 36.

N° 5.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. ΜΝΑΣΙΜΑΧΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Même légende et même type, à droite. Au-dessous, la fleur du balaustium et les lettres ΡΟ. AV. 4.

(Millingen, *Ancient coins unedited*, pl, III, n° 9.)
Mnasimachus est le nom d'un magistrat rhodien.

N° 6.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Même type à droite. Au-dessous, un casque. AV. 4. (Acquise par la Bibliothèque en 1809.)

N° 7.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. Même légende et même type, à droite. Au-dessous, foudre et fer de lance. AV. 4. Mionnet, N° 44.

N° 8.

Tête jeune nue, à gauche.

℞. ΙΙΙΙΙ. Figure dans un char traîné par un seul cheval, à gauche. Au-dessous, un monogramme barbare.
AV. 2. Mionnet, N° 47.

N° 9.

Tête imberbe laurée, à droite.

℞. Sans légende. Figure dans un char attelé d'un seul cheval, courant à droite, la tête tournée à gauche. Le tout environné de plusieurs symboles. AV. 7. Mionnet, N° 48.

N° 10.

Tête barbue et laurée de Jupiter, à droite.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier à droite, portant une palme de la main droite. Au-dessous, une grappe de raisin. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 55.

N° 11.

Même tête ornée de même, dans un cercle de perles, à droite.

℞. Même légende et même type, à droite. Au-dessous, un monogramme composé des lettres ΗΓ, la lettre Α et une torche. AR. 6 1/2.

N° 12.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. Même légende et même type, à droite, dans un cercle de

perles. Au-dessous, un aplustre, et un monogramme composé des lettres ΠΡ. AR. 6. Mionnet, N° 83.

N° 13.

Même tête ornée de même, à droite, dans un cercle de perles.

℞. Même légende, transcrite d'une manière barbare, et même type à droite. Au-dessus, Α, une torche et un autre symbole. AR. 6. Mionnet, N° 77.

N° 14.

Même tête ornée de même, à droite.

℞. Même légende. Cavalier à gauche, la main droite levée. Au-dessous, un fer de lance, un grain d'orge et un monogramme composé des lettres ΜΙΤ? AR. 6. Mionnet, N° 89.

N° 15.

Même tête ornée de même, à droite, dans un cercle de perles.

℞. ΦΙΛΙΠ Même type à gauche. Devant, Μ. AR. 6 1/2. Mionnet, N° 86.

N° 16.

Tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, à droite. Dans un cercle de perles.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Même type à gauche. Au-dessous, un foudre. A l'exergue, ΔΗ. AR. 5. Mionnet, N° 703.

Voyez pour cette médaille l'examen de celles de Philippe III, Aridée.

N° 17.

Tête de Proserpine, à droite, ornée de pendans d'oreilles et d'un collier de perles. Devant, deux dauphins.

℞. .ΟΠΠΙΛΙΦ rétrograde. Cavalier armé d'une lance, courant à droite. AR. 4.

N° 18.

Tête barbue et diadémée, à droite.

℞. Cavalier à droite, la main droite levée. Devant, Α. Au-dessous, Φ. Æ. 4.

Il est inutile de rappeler ici les évènemens du règne de Philippe II, fils d'Amyntas. La monnaie de ce roi est, comme on sait, extrêmement commune, et paraît avoir été répandue dans l'antiquité plus qu'aucune autre, tellement qu'on continua de désigner sous le nom de *Philippes*, *Philippei*, la monnaie d'or non seulement d'Alexandre son fils, mais encore des empereurs romains, jusqu'à Valérien inclusivement, et peut-être plus tard encore.

La monnaie que nous reproduisons n° 5, d'après M. Millingen, prouve qu'on en a frappé au type de Philippe II, après la mort de ce roi : on voit en effet sur cette pièce les initiales et la marque des Rhodiens, et l'on sait que les Rhodiens, ennemis constans de Philippe II, se confièrent, sous le règne suivant, à la suprématie des rois de Macédoine.

Le type de la monnaie d'or de Philippe tire son origine des victoires de ce prince à Olympie. (V. Plut., *Vit. Alex.*, 4.) Celui de la monnaie d'argent rappelle les médailles des rois de Macédoine, ses prédécesseurs. Les n°s 16 et 18, sont controversés entre Philippe II et Philippe III, Aridée.

Notre planche offre la dégradation des monnaies de Philippe depuis le travail grec le plus élégant, jusqu'aux imitations grossières tentées par les Barbares : beaucoup de ces dernières ont été découvertes dans notre pays, et paraissent avoir été exécutées en Gaule.

PLANCHE XIII.

ALEXANDRE III. — Depuis 336 jusqu'a 323 av. J.-C.

Les évènemens du règne d'Alexandre-le-Grand n'ont pas besoin d'être rappelés : mais un fait qui appartient à la numismatique, et qui fut le résultat de ces évènemens, c'est l'extension énorme que reçut tout d'un coup la monnaie macédonienne. Non seulement on frappa monnaie à l'effigie d'Alexandre dans les pays successivement soumis par ce conquérant, mais encore les peuples libres briguèrent sa protection en admettant son nom et ses types favoris sur leurs monnaies. Cet exemple fut continué long-temps après la mort d'Alexandre. Voilà ce qui rend si importante l'étude des symboles et des initiales qu'on rencontre sur les médailles d'Alexandre, et particulièrement sur les tétradrachmes d'argent. Cette étude, dans laquelle la conjecture tient malheureusement trop de place, nous fournit des renseignemens précieux sur l'art qui florissait dans l'Asie-Mineure trois siècles avant l'ère chrétienne, et sur l'importance relative des villes qui tenaient alors le premier rang dans cette partie de l'ancien monde. Nous nous sommes donc attaché à donner une liste aussi complète que possible des villes qui sont présumées avoir battu monnaie au nom d'Alexandre, et nous avons réuni sur nos planches XIV, XV et XVI, ceux des tétradrachmes d'argent de la collection royale qui présentent les symboles les plus saillans. Quant aux pièces d'or, notre planche XIII offre un choix moins étendu : les réflexions qui en accompagnent l'explication sont courtes, et renvoient presque toujours à la liste des villes qui forme le texte des planches XIV et XV. On trouvera après cette liste un résumé des conclusions probables qu'on peut tirer de cette étude.

Les symboles qui déterminent les pays dans lesquels les pièces d'Alexandre ont été fabriquées, se trouvent toujours au revers de la médaille. La tête, qui est constamment celle d'Alexandre divinisé, sous les traits et avec les attributs d'Hercule, n'offre que des variétés de travail, et jamais des différences essentielles dans le type. Si nous avions cru qu'après la docte et lumineuse dissertation de Visconti, il existât encore des doutes sérieux sur l'authenticité des portraits monétaires d'Alexandre, nous aurions multiplié les exemples de ce portrait; mais nous ne croyons pas que la question puisse aller beaucoup au-delà du point où l'a portée Visconti. Dans le travail d'une époque qui n'introduit la ressemblance individuelle que d'une manière détournée, qui s'attache moins à reproduire la minutie des détails que le caractère de la physionomie, il existe nécessairement une incertitude propre à entretenir le doute dans un grand nombre d'esprits. Pour résoudre ce doute, il est inutile, selon nous, de choisir tel ou tel exemplaire dans lequel domine le type idéal ou la tendance individuelle : on doit partir de ce point admirablement prouvé par Visconti, que les anciens tenaient les têtes d'Hercule de la monnaie d'Alexandre pour des portraits de ce prince : puis, quand on aura constaté l'analogie générale du profil qu'offrent ces monnaies avec le buste authentique d'Alexandre, que l'on conserve au Musée du Louvre, on se fera sans peine une opinion de *sentiment* sur la question, opinion qu'on ne pourra, il est vrai, démontrer par des preuves matérielles, mais qui n'en équivaudra pas moins à une certitude.

Ainsi, d'une part, l'impossibilité de persuader les esprits trop prévenus, de l'autre, l'inutilité de la multiplication des preuves quand on s'adresse à des hommes convaincus, nous ont fait réduire les exemples du portrait d'Alexandre à un petit nombre de répétitions. De la plupart des pièces, nous ne donnerons que les revers sur lesquels se trouvent les symboles caractéristiques des localités; quant aux types principaux, l'explication en est partout, et il suffira de la rappeler en peu de mots. Les pièces d'or offrent d'un côté la tête de Minerve, et de l'autre côté la *Victoire prête à élever un trophée :* on a rapproché de ce double type un certain nombre de passages des historiens d'Alexandre, qui témoignent de la prédilection de ce prince pour le culte de Minerve et celui de la Victoire. Quant à la nature de l'objet que tient la Victoire sur presque tous les statères d'or, il a existé jusqu'à ce jour la plus grande incertitude dans l'opinion des archéologues; les uns ont cru voir ici un trident, les autres ont désigné cet attribut comme une espèce de guidon : l'objet que porte la Victoire n'est autre chose que ce bâton terminé par une espèce de croix avec deux pointes relevées aux extrémités, sur lequel on élevait une *panoplie*, ou ensemble des armes d'un ennemi vaincu, pour en former un trophée. La pointe du milieu portait le casque, et sur les deux bras de la croix on étendait les manches de la cuirasse.

Les pièces d'argent représentent Alexandre sous les traits d'Hercule, l'auteur de la race de Caranus; au revers on voit Jupiter le père d'Hercule et en même temps celui d'Alexandre, suivant l'opinion populaire que le conquérant entretenait avec tant de soin.

CAMÉE ET INTAILLES.

Nous avons réuni en tête de cette planche quelques pierres antiques d'un travail élégant et sur lesquelles on a cru reconnaître des portraits d'Alexandre. Nous publions ces pièces sans nous porter garant du mérite de l'attribution.

A. Est un camée avec la signature ΑΔΜΩΝ *Admon*, nom d'un graveur dont on connaît plusieurs autres ouvrages. M. Sillig, dans son catalogue des artistes de l'antiquité, a prétendu, sans en donner la preuve, qu'Admon appartenait au siècle d'Auguste. Nous ignorons dans quelle collection se trouve ce camée que nous ne connaissons que par les *empreintes de Cadès.*

B. et *C.* sont des cornalines qui nous sont parvenues par la même source.

D. Est une très belle cornaline du musée Blacas, avec la signature ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ *Pyrgotèle*, nom du graveur célèbre qui partageait avec Lysippe le privilége exclusif de reproduire les traits d'Alexandre. Winckelmann (Opp. tom. VI. Pl. I, p. 107-111) a démontré par des raisons solides que les pierres, même antiques, qui portent la signature de Pyrgotèle, ne peuvent appartenir à ce graveur.

E. Est encore une cornaline du musée Demidoff.

F. Est une cornaline du musée Piombino, et *G.* une sardoine, qui passent toutes deux pour offrir les portraits d'Alexandre et d'Olympias sa mère.

N° 1.

Tête de Pallas, à droite, armée d'un casque orné d'un serpent.

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Victoire debout, à droite, tenant de la droite une couronne, de la gauche l'armature d'un trophée. Dans le champ, un canthare. AV. 5 1/2. Mionnet, N° 99.

Distatère d'or, frappé peut-être à Téos d'Ionie.

N° 2.

Tête de Pallas armée d'un casque orné d'une griffon, à droite.

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Même type. Dans le champ, un caducée, et un monogramme composé des lettres ΑΡ AV. 4. Mionnet, N° 142.

Symbole vague. Statère d'or, comme les suivans, jusques et y compris le n° 19.

N° 3.

Même tête, armée d'un casque ornée d'un serpent.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Même type. Dans le champ, un cheval paissant. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 132.

Pièce frappée à Alexandria Troas. (V. pl. XIV, n° 3.)

N° 4.

Même tête.

℞. Même légende. Victoire tenant une longue palme et une couronne. Dans le champ, une proue, ou plutôt un monogramme composé des lettres ΧΟΠ. AV. 4. Mionnet, N° 84.

N° 5.

Même tête.

℞. Même légende. Victoire tenant une couronne et l'armature d'un trophée. Dans le champ, tête de bélier surmontée d'un disque et de deux feuilles de palmier. AV. 4. Mionnet, N° 106.

Nous trouvons ici une reproduction exacte de la coiffure *d'Ammon Knouphis Criocéphale*, ou à tête de bélier, telle que nous l'offrent les monumens égyptiens. On sait la prétention qu'avait Alexandre d'être le fils de Jupiter Ammon.

N° 6.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une inscription phénicienne. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 191.

Pièce frappée à Acé, de la Galilée supérieure : les lettres ⊣O, עך, sont les initiales d'ĀKo ou ĀCE.

N° 7.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΑΡ, et légende phénicienne. AR. 4. Mionnet, Suppl. N° 194.

Pièce frappée dans l'île d'Aradus, voisine de la Phénicie. Nous ne connaissons aucun philologue orientaliste qui se soit encore occupé de l'interprétation de la légende très incertaine qu'offre cette pièce.

N° 8.

Même tête.

℞. Mêmes légende et type. Dans le champ, tête de cerf. AV. 4. Mionnet, Suppl. N°s 103 et 200.

Pièce frappée à Éphèse. (V. pl. XV, n° 1.)

N° 9.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une abeille. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 210.

Pièce frappée à Éphèse. (V. pl. XV, n° 1.)

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, deux chevaux à mi-corps réunis, et monogramme composé des lettres ΔΙΟ. AV. 4. Mionnet, N° 119.

Pièce frappée à Périnthe, ville de Thrace, dont elle reproduit le type monétaire.

N° 11.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, griffon accroupi. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 90.

Pièce frappée à Téos d'Ionie. (V. pl. XV, n° 22.)

N° 12.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une lyre. Dessous, ΕΑΙ. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 204.

Pièce frappée à Methymna d'Eubée, ou à Colophon d'Ionie. (V. pl. XV, n° 11.)

N° 13.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une rose et la la lettre Δ. AV. 4 1/2. Mionnet, N° 114.

Pièce frappée à Rhodes. (V. pl. XV, n° 18.)

N° 14.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une grenade. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 255.

Pièce frappée à Sidé de Pamphylie.

N° 15.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΚΗ et bipenne. AV. 4. Mionnet, N° 108.

Pièce frappée à Ténédos. (V. pl. XV, n° 23.)

N° 16.

Même tête.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕ... Dans le champ, une tête de Silène, barbue : au-dessus, un globule; à droite, le monogramme ΜΥΡ. Dans une couronne de laurier. AV. 4.

Pièce frappée peut-être à Lébédus. V. plus bas dans la liste des villes.

N° 17.

Même tête.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Même type. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΥΠΟ, et une tête de griffon tournée à droite. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 106.

Pièce frappée à Téos ou à Phocée. (V. pl. XV, n° 22)

N° 18.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, un serpent. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 131.

Pièce frappée peut-être à Pergame. (V. ce nom, ci-dessous dans la liste des villes.)

N° 19.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le monogramme ΜΗ, pentagone et pétoncle. AV. 4. Mionnet, Suppl. N° 128.

Pièce frappée à Pitané, de la Mysie. (V. pl. XV, n° 15.)

N° 20.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le monogr. ΑΗ. AV. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 159.

Quart de statère, ainsi que le suivant.

N° 21.

Même tête.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc et massue. Dans le champ, un canthare. AV. 2. Mionnet, N° 147.

PLANCHE XIV.

En tête de cette planche est un fragment de camée sur sardonyx à trois couches, trouvé en Grèce, et vendu à la Bibliothèque royale, par M. Cousinery, qui malheureusement l'avait fait retoucher par un graveur moderne.

Ce monument, malgré la retouche, n'en est pas moins important par le volume de la pierre et le mérite du travail. On peut trouver dans la tête casquée quelque analogie avec les traits d'Alexandre; et il est à croire que cette analogie n'est pas tout entière le résultat du travail moderne.

VILLES QUI ONT FRAPPÉ MONNAIE AU NOM D'ALEXANDRE.

ABDÈRE de Thrace.

Le griffon du statère d'or, pl. XIII, n° 11, conviendrait aussi bien à Abdère qu'à Téos. Quant à celui qu'on rencontre sur le tétradrachme d'argent, pl. XV, n° 22, l'attribution à Téos en est certaine, la pièce ne pouvant appartenir qu'à la fabrique d'Ionie.

ACA, ACÉ, ou ACO, ville de la Galilée supérieure.

N° 1.

Tête d'Alexandre, couverte de la peau du lion, à droite, dans un cercle de perles.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter, tenant l'aigle de la droite, la gauche posée sur une haste pure. Dans le champ, une inscription phénicienne. Dans un cercle de perles. AR. 7. Mionnet, N° 155.

L'inscription phénicienne III III ⌐ ☰ ⊣O, doit se lire ainsi : עך AKO: XXXVI. — Cette date est celle d'une ère particulière à la ville d'Acé. = (V. Pellerin, Rois, pl. II, Lindberg, *De inscriptione meletensi*, (Havniæ, 1828) p. 49.)

Acé, après avoir porté le nom de Ptolémaïs, est devenue Saint-Jean-d'Acre.

ALABANDA de Carie.

N° 2.

Même tête. Par dessus, tête de femme tourelée en contremarque.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, Pégase à droite. Sous le siége, un monogramme composé des lettres AMBP. AR. 9. Mionnet, N° 191.

Corinthe, à laquelle on a pensé pour l'attribution de cette médaille, n'a jamais frappé de monnaie au nom et à l'effigie d'Alexandre. La fabrique propre à l'Asie-Mineure nous laisse le choix entre deux villes de Carie, Alabanda et Antioche sur le Méandre. Toutes deux ont pour type de pièces absolument semblables le Pégase volant : nous préférons toutefois Alabanda, Antioche n'ayant pu être fondée qu'au moins *quarante-cinq ans* après la mort d'Alexandre.

ALEXANDRIA Troas.

N° 3.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΔHP et KATO, une ancre, un cheval paissant. Sous le siége, ΣΩ. AR. 8. Mionnet, N° 159.

Le *cheval paissant* n'appartient pas seulement à Alexandria de la Troade, ville fondée par Antigonus, roi d'Asie, sous la dénomination d'Antigonia, et à laquelle Lysimaque, après la mort d'Antigonus, donna le nom d'Alexandria en l'honneur du conquérant macédonien; on trouve encore ce type sur un médaillon célèbre d'Odessa : toutefois, et bien qu'Alexandria Troas n'ait pris ce nom qu'un certain nombre d'années après la mort d'Alexandre, on doit attribuer de préférence à la ville qui portait le nom de ce prince, les pièces frappées à son effigie.

Nous avons déjà vu, pl. XIII, n° 3, une pièce d'or avec l'insigne du cheval paissant.

ANCYRA de la Phrygie, puis de la Galatie, après la conquête des Gaulois.

J'avais d'abord été tenté de donner à cette ville la médaille, pl. XVI, n° 4, à cause de *l'ancre* dont elle est décorée, symbole qu'on trouve aussi sur les médailles d'Ancyre (Mionnet, n°s 47, 49, 95, 90, etc....), et qu'on peut considérer comme les armes parlantes de cette ville (en grec ἄγκυρα, ancre, et Ἄγκυρα, le nom de la ville d'Ancyre, cf. Paus. Att. 4, 5.)

Toutefois l'identité de fabrique de notre pièce avec les monnaies de Seleucus Ier, roi de Syrie, sur lesquelles on rencontre si souvent l'ancre comme symbole favori de ce prince (Vid. Eckh. *Doctr. Num.* III, p. 212), ne nous permet pas de douter que le tétradrachme, pl. XVI, n° 4, n'ait été frappé en Syrie.

Un tétradrachme qui ne diffère de ceux d'Alexandre que par la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ (Mionnet, rois de Syrie, n° 15), présente à la fois comme signes monétaires, une *ancre* et un cheval paissant. Cette pièce se rapproche d'ailleurs comme fabrique de celle que nous publions, pl. XV, n° 3, sous la rubrique d'Alexandria Troas.

D'un autre côté, on lit sur un tétradrachme d'Alexandre les initiales EP, à côté de l'ancre (Mionnet, n° 461), et les mêmes initiales jointes à l'ancre se trouvent encore sur un statère d'or (Mionnet, n° 124). Enfin, la pièce qu'Eckhel (*Num. vet.*, Tab. VI, n° 1) publie comme appartenant à Alexandria Troas, offre encore la réunion de l'ancre et du cheval paissant : mais ici la fabrique est bien celle de cette partie de l'Asie-Mineure.

APOLLONIA d'Ionie ou de Carie.

On peut donner a cette ville, ou à Apollonie de la Carie, la médaille, pl. XVI, n° 5, qui porte sous le siége de Jupiter ΑΠΟ en monogramme.

M. de Cadalvène (Méd. inéd., p. 259) attribue à Apollonia de la Carie une médaille avec le Pégase dans le champ, et le monogramme ΑΠΟ. Nous donnerons le trait de cette médaille sur notre pl. XVII.

ARADUS, ile de Phénicie.

N° 4.

Même tête, à droite.

℞. Même revers. Dans le champ, un palmier. Sous le siége, un monogramme composé des lettres AP. AR. 9. Mionnet, N° 161.

N° 5.

Même tête, à droite.

℞. Même type, même légende. Dans le champ, un palmier. Sous le siége, monogramme composé des lettres AP, inscription phénicienne. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 160.

On ne peut hésiter à donner à la Phénicie les 2 pièces n°s 4 et 5. Le palmier (en grec φοῖνιξ) désigne ce pays d'une manière indubitable; les initiales AP conviennent à Aradus, île peuplée et commerçante de la côte de Phénicie, et dont la numismatique autonome est d'ailleurs extrêmement nombreuse. On pourrait, il est vrai, penser à *Arca*, depuis Cæsarée du Liban, autre ville de la Phénicie, et cela avec d'autant plus de vraisemblance, que, suivant le témoignage de Lampride (*in Alex. Sever.* V), on célébrait encore à Arca, au troisième siècle de l'ère chrétienne, des jeux solennels en l'honneur d'Alexandre, roi de Macédoine. Néanmoins, comme un grand nombre de médailles de bronze, tant avec que sans le nom d'Alexandre, sur lesquelles on trouve AP en monogramme, ont pour type une proue de vaisseau, nous croyons qu'un tel symbole ne peut convenir qu'à une ville maritime telle qu'Aradus, et non à une ville méditerranée comme l'était Arca ou Césarée.

M. Mionnet (tom. VII, pl. 21, n° 4) a publié la légende phénicienne du n° 5, comme si on devait y lire : – ⊣ o III N N h ⋎, c'est-à-dire שת (pour שנת, *senat, année*) XXXXIII. AKO X., et M. Lindberg (*De inscrip. melit.*, pag. 50) a conclu de cette leçon qu'on devait voir sur cette médaille la coïncidence de deux ères, celle d'Acé et celle d'Aradus. Mais la lecon de M. Mionnet n'est pas exacte, et l'on ne peut lire sur la pièce rien au-delà de la légende qui exprime l'an 44 de l'ère d'Aradus, ère d'ailleurs sur le commencement de laquelle, non plus que celle d'Acé, on ne possède aucun témoignage certain.

ASIA de Lydie.

N° 6.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, $\frac{A\Sigma}{KE}$, et une couronne. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 167.

Les pièces, sur lesquelles on voit les initiales AΣ, et des lettres numérales depuis Δ, 4, jusqu'à KH, 28 (la nôtre offre le chiffre KE, 25), avaient été attribuées par Pellerin et Eckhel à Ascalon de la Phénicie; mais la fabrique plate

et large de ces pièces ne peut convenir qu'à l'Asie-Mineure. La conjecture de Sestini (*Lett. Num.* VI. p. 27), qui donne ces tétradrachmes à Asia de la Lydie, nous paraît donc plus vraisemblable.

ASPENDUS DE LA PAMPHYLIE.

C'est à cette ville ou à Selgé de Pisidie qu'on peut rapporter le double tatère d'or décrit par Mionnet, n° 102, et dont l'insigne est une *petite figure nue*. Cette figure est disposée exactement comme un des deux lutteurs qu'on voit sur les monnaies d'Aspendus et de Selgé.

ASSUS DE MYSIE.

N° 7.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, un griffon accroupi à gauche, et un monogramme composé des lettres ΠΥΡΑ. A l'exergue, un foudre ailé. AR. 10. Mionnet, N° 168.

Le griffon accroupi se voit sur presque toutes les autonomes d'Assus de la Mysie. La fabrique plate convient à cette province, voisine de l'Ionie. Il est fâcheux cependant qu'on ne puisse rendre compte du *foudre* qui se trouve sous le trône de Jupiter.

BYZANCE DE THRACE.

M. Mionnet donne à Byzance la pièce que nous reproduisons, pl. XVII, n° 7, et qui offre sous le trône de Jupiter les initiales BY.

CALLATIA DE LA MÉSIE.

Eckhel (Syll. III, 4) a publié un tétradrachme d'Alexandre, qui offre, en contremarque, un *épi*, *une tête couronnée d'épis* et les lettres ΚΑΛ, initiales évidentes de Callatia. On pourrait donner également à cette ville une pièce acquise de M. de Cadalvène par la Bibliothèque en 1826, et à l'exergue de laquelle on voit un long épi de blé.

CEA, ILE DE L'ARCHIPEL.

N° 8.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, chien en arrêt. Sous le siége, monogramme composé des lettres ΑΙ. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 169.

L'attribution de cette pièce à l'île de Céa ou Céos remonte à Pellerin (Mél. I, p. 132). Ce numismatiste avait cru reconnaître en effet dans l'animal qu'on voit aux pieds de Jupiter la demi-figure de loup que présentent les médailles de Céos. Eckhel (*Doctr. Num.* II, p. 101), en rapportant la conjecture de Pellerin, se contente de faire observer que la demi-figure de loup se rencontre encore sur la monnaie d'Argos et d'Epidaure. Il aurait pu ajouter que le symbole de notre tétradrachme n'a aucun rapport avec le type de Céos, lequel n'est point un loup, mais le chien *Sirius* entouré de rayons. On peut d'ailleurs affirmer qu'aucune des Cyclades n'a battu monnaie à l'effigie d'Alexandre. L'attribution reste donc complètement incertaine : tout ce qu'on peut dire c'est que le genre de la fabrique oblige à se renfermer dans les limites de l'Asie Mineure.

CHALCIS DE MACÉDOINE. — CHALCÉDOINE DE BITHYNIE.

Ces deux villes peuvent se disputer le tetradrachme, pl. XVI, 9, sur lequel on voit ΧΑ en monogramme.

CHIOS, ILE D'IONIE.

N° 9.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, Π^Ε, et un sphinx sur une amphore. A l'exergue : ΚΡΑΤΩΝ. AR. 9. Mionnet, N° 174.

ΚΡΑΤΩΝ, *Craton*, est le nom d'un magistrat.

N° 10.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, un sphinx accroupi, et ΧΙΟΣ en monogramme. Sous le siége, Δ. AR. 9. Mionnet, N° 185.

Si la lecture du monogramme que nous proposons est admise, le n° 10 doit appartenir à Chio, aussi bien que le n° 9, lequel offre le *Sphinx sur l'Amphore*, symbole particulier à cette île.

CLAZOMÈNES, D'IONIE.

N° 11.

Même tête, à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, partie antérieure d'un bélier courant à droite. AR. 7. Semblable au N° 190 de Mionnet.

N° 12.

Même tête à droite.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, partie antérieure d'un sanglier ailé, ΦΙ. A l'exergue, ΕΥΘΥΔΑΜΑΣ. AR. 9. Mionnet, N° 188.

ΕΥΘΥΔΑΜΑΣ, *Euthydamas*, nom de magistrat.

Point d'hésitation quant à l'attribution du n° 12, sur lequel on voit le *sanglier ailé*, symbole constant de Clazomènes. La fabrique du n° 11 ne paraît point ionienne : le *bélier* se rencontre fréquemment sur les médailles d'Antioche de Syrie, province dans laquelle l'usage des flaons épais et ramassés semble s'être long-temps maintenu.

COLOPHON D'IONIE.

Sur un tétradrachme publié par Eckhel (Num. vet., Tab. VI, n° 2), on voit les initiales ΚΟΛΟ jointes à la lyre, symbole familier des médailles de *Colophon*. L'attribution de la pièce à cette dernière ville est certaine.

On remarque une lyre de la même forme, mais avec les initiales ΕΛΙ, sur le statère d'or de notre planche XIII, n° 12.

COS, ILE DE CARIE.

Eckhel (Cat. Mus. Cæs., part. I, p. 92, n° 75) donne à cette île un tétradrachme portant les initiales ΚΟΙ.

La Bibliothèque royale possède un statère d'or (Mionnet, n° 112) sur lequel on remarque les mêmes initiales. Les autonomes de Cos portent quelquefois ΚΟΙΩΝ au lieu de ΚΩΙΩΝ. (V. Mionnet, *Iles de Carie*, N°s 23 et 37.)

CYMÉ D'EOLIDE.

N° 13.

Même tête à droite.

K. Même type et même légende. Dans le champ, vase à un anse, au milieu d'une couronne de laurier. A l'exergue, ΑΘΗΝΙΚΩΝ. AR. 11. Mionnet, N° 193.

Le vase à une seule anse est un symbole particulier à Cymé d'Eolie. ΑΘΗΝΙΚΩΝ doit désigner un magistrat : la forme de ce nom propre est insolite.

DARDANUS DE LA TROADE.

N° 14.

Même tête à droite.

K. Même légende et même type. Dans le champ, un coq. AR. 8. Mionnet, N° 196.

Le *coq* étant le type ordinaire de Dardanus de la Troade, on devrait, sans hésitation, comme l'a fait Pellerin (Mel. I, p. 126), attribuer à cette ville notre pièce n° 14; mais la fabrique de ce tétradrachme est rarement celle de l'Asie-Mineure : peut-être devrait-on songer à quelque ville de la Pisidie, pays dans lequel le dieu *Mois*, ou *Men-Arcæus*, était honoré d'un culte particulier. Sur des médailles impériales d'Antioche de Pisidie, on voit le coq aux pieds du dieu *Men*.

ERYTHRES D'IONIE.

N° 15.

Même tête à droite.

K. Même légende et même type. Dans le champ, une massue, un arc dans son étui et les lettres ΕΡΥ. A l'exergue, ΔΙΟΔΟΤΟΣ. AR. 9. Mionnet, 202.

Attribution motivée par les initiales ΕΡΥ, l'arc et le carquois, type ordinaire d'Erythres, et le caractère de la fabrique. ΔΙΟΔΟΤΟΣ, Diodotus, est un nom de magistrat.

PLANCHE XV.

DÆDALA de la Carie.

M. Mionnet, dans son Supplément (n° 208), a donné à cette ville une médaille sur laquelle on voit les lettres Δ.....ΑΛ, jointes à un casque et aux initiales ΜΑ : déjà le même numismatiste avait décrit (n°s 487 à 493 de son ouvrage) des pièces qui offrent le *casque* et les initiales ΔΑ. Quant aux lettres ΜΑ, on les trouve unies au casque sur un grand nombre de tetradrachmes d'Alexandre, et nous publions même une de ces pièces, pl. XVI, n° 5; reste à savoir ce qu'on doit interroger de préférence sur la pièce de M. Mionnet, n° 208, de ΜΑ ou de ΔΑ, initiales également fréquentes sur les médailles d'Alexandre. En tous cas, ces indices nous semblent trop légers pour que nous conservions sur notre liste le nom d'une ville qui ne paraît avoir jamais joui d'aucune importance, et qui d'ailleurs n'est connue dans la numismatique que par une médaille unique de l'époque impériale.

ÉPHÈSE d'Ionie.

N° 1.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, une abeille et ΕΦΕ. AR 6. Mionnet. N° 198.

L'abeille jointe aux initiales ΕΦΕ ne laisse aucun doute sur l'attribution de cette pièce à Éphèse : et pourtant, en l'absence d'un témoignage aussi positif, nous refuserions à l'Ionie une pièce dont le flaon est aussi épais; le fait qui découle de cette contradiction apparente doit être réservé pour nos conclusions.

ESTIOTES, peuple de la Thessalie
LÆA de la Carie.

M. Mionnet (Suppl., n° 213) a rapporté l'attribution proposée par Sestini (Lett. num. VI, p. 27, n° 4) d'un tétradrachme d'Alexandre, avec les initiales ΕΣΤΙ, aux Estiotes de la Thessalie. On ne connaît d'ailleurs aucune médaille particulière des Estiotes, et les villes de l'Estiotide, telles que Gomphi, Phaestus, Metropolis, jouent seules un rôle dans la numismatique des anciens. La conjecture de Sestini, si elle était admise, aurait des conséquences sérieuses, puisqu'elle ferait compter la Thessalie au nombre des pays qui ont battu monnaie en l'honneur d'Alexandre; mais cette conjecture nous semble trop légère. Nous en dirons autant de l'attribution proposée par le même numismatiste (*Descr. num. vet.*, p. 130), d'un autre tétradrachme d'Alexandre, avec les initiales ΛΑΙ à Læa, ville presque inconnue de la Carie.

HÉRACLÉE d'Ionie.

On pouvait s'étonner qu'Héraclée manquât à la liste des villes d'Ionie qui ont contribué à la numismatique d'Alexandre. C'est à Héraclée plutôt qu'à Proconnèse qu'on doit donner, selon nous, la pièce pl. XVI, n° 8, et qui offre les initiales ΗΡΑ sous le trône de Jupiter, jointes aux initiales ΠΡΟ, dans le champ. La fabrique de ce tétradrachme paraît ionienne; et d'ailleurs, nous avons observé, dans un grand nombre de cas, que les initiales placées sous le trône avaient plus d'importance que celle qu'on trouve dans le champ.

LAMPSAQUE de la Mysie.

N° 2.

Même tête.

℟. Mêmes légendes et type. Dans le champ, partie antérieure d'un cheval ailé. AR. 6 1/2. Acquise par la Bibliothèque royale de M. de Cadalvène en 1826.

Le *cheval ailé* ne permet pas de méconnaître ici Lampsaque : voici encore une *pièce épaisse* frappée dans le voisinage de l'Ionie.

N° 3.

Même tête à droite.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, Λ et un flambeau. Sous le siége, un dauphin. AR. 7. Mionnet, N° 223.

Eckhel a publié (Num. vet. anecd., Tab. VI, n° 3) une pièce presque semblable à la nôtre, si ce n'est que le *cheval marin* y est joint au Λ au flambeau. Ce témoignage suffit-il pour qu'on donne à Lampsaque toutes les pièces qui, comme celles que nous publions, ne portent que le Λ, avec le *flambeau*, attribut ordinaire d'Amphipolis? Faut-il étendre cette faculté d'attribution jusqu'à donner à Lampsaque, comme l'a fait M. Mionnet, la pièce reproduite sur notre pl. XVI, n° 7, et qui offre la réunion d'un *bucrâne* à l'initiale Λ ? ou plutôt fera-t-on concorder le caractère de la fabrique avec le témoignage de M. Cousinéry, qui atteste qu'on trouve en Macédoine le plus grand nombre des pièces avec le symbole du flambeau (V. Eckh., *Doctr. num. vet.* II, p. 102)? Si cette dernière considération prévalait, le *dauphin* qu'on voit sur notre n° 3 et le *bucrâne*, qui orne le n° 5 de la pl. XVI, conviendraient à Delphes et à la Phocide; mais rien ne nous prouve d'ailleurs l'accession de cette dernière province au système monétaire de la Macédoine.

LAODICÉE de Syrie.

N° 4.

Même tête à droite.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, un scorpion. Sous le siége, ΜΕ en monogramme. AR. 6. Mionnet, N° 227.

Le *scorpion* se trouve sur les médailles autonomes de Laodicée de Syrie, ville fondée par Seleucus Ier, dans les premières années de son règne. Le caractère de la fabrique de notre tétradrachme confirme l'attribution de cette pièce à Laodicée, que Pellerin (Mel. I, p. 128) a proposée.

N° 5.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, un monogramme incertain et une chouette. Sous le siége, un cône? AR. 8. Mionnet, N° 228.

C'est aussi Pellerin qui donne à Laodicée ce tétradrachme remarquable par le symbole de la chouette. La chouette se trouve sur les médailles autonomes de Lébédus et de Pergame, et la fabrique s'éloigne ici du caractère constamment observé dans les pièces qui appartiennent à la Syrie.

LÉBÉDUS d'Ionie.

Nous venons de voir, n° 5, une pièce dont le symbole pourrait convenir à Lébédus. La pièce, pl. XIII, n° 16, parmi les statères d'or, présente une *tête de Silène*, répétée comme symbole sur un tétradrachme d'argent (Mionnet, n° 321), et Sestini (*Descr. degli. Stateri*, p. 86) a donné, sans trop de preuves, il est vrai, à Lébédus des statères autonomes dont le type principal est une tête de Silène (Comp. Mionnet, tom. VII, pl. LIII, n° 9). Eckhel (*Doctr. num.*, p. 104) s'étonne peu qu'on ne trouve pas de pièces d'Alexandre avec les insignes de Lébédus, se fondant sur ce que cette ville fut détruite par Lysimaque. Mais d'abord cette destruction, qui avait pour objet l'agrandissement d'Éphèse, n'eut lieu qu'après la mort d'Antigonus (Paus. I, 9, 8, VII, 3, 2). Ainsi depuis la victoire d'Issus jusqu'à la mort du roi d'Asie, il s'est écoulé *trente-deux ans* pendant lesquels Lébédus a pu s'associer aux villes de l'Ionie dans les honneurs qu'elles rendaient à Alexandre vivant ou à sa mémoire : enfin Colophon partagea le sort de Lébédus, et pourtant, comme nous l'avons vu plus haut, il existe des pièces d'Alexandre qu'on ne peut refuser à Colophon.

MAGNÉSIE d'Ionie.

N° 6.

Même tête.

℟. Même légende et même type. A l'exergue, le Méandre, AR. 8 1/2. Mionnet. N° 231.

L'ornement qu'on voit ici sous le siége de Jupiter sert à désigner, dans le langage de l'art hellénique, les détours du fleuve Méandre : transporté dans l'architecture, cet ornement a conservé le nom du fleuve. Sur le n° 226 de Mionnet, les initiales ΜΑ, jointes au Méandre, viennent confirmer l'opinion qui donne les pièces portant ce signe à Magnésie d'Ionie, ville située sur le fleuve Méandre. D'autres pièces que nous avons déjà citées, en parlant de celles qu'on attribue à Dædala de Carie, offrent les initiales ΜΑ sans le Méandre : il est impossible de décider si ces dernières pièces appartiennent ou n'appartiennent pas à Magnésie.

MÉTHYMNA de Lesbos.

N° 7.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, Arion sur le dauphin, tenant une lyre. AR. 9. Mionnet, N° 232.

N° 8.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, ΠΑΤΡ en monogramme, et une lyre. AR. 9 1/2. Mionnet, N° 236.

Pellerin (Mel. I. p. 113) fait remarquer l'analogie qui existe entre la *lyre* telle qu'on la voit sur notre n° 8, et le même instrument, quand il sert de type aux médailles de Méthymna. Mais la pièce que Pellerin donne à cette ville porte aussi les initiales ΜΕ en monogramme, et celui de notre n° 8 se résout en ΠΑΤΡ, lettres qui ne peuvent appartenir qu'à un nom de magistrat; la monnaie de Mytilène présente la même lyre que la monnaie de Méthymne, il en résulte que la pièce reproduite sur notre planche pourrait tout aussi bien appartenir à Mytilène qu'à Méthymne.

Quant au n° 7, qui a pour symbole *Arion monté sur le dauphin*, l'attribution à Méthymne n'en est point sujette à contestation.

On pourrait rapporter à la même ville le n° 278 du Supplément de M. Mionnet, dont le symbole est une *tête de sanglier*. Le sanglier figure à une époque reculée, sur les autonomes de Méthymna.

MILET d'Ionie

N° 9.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, lion à gauche, regardant un astre. ΜΙ et ΣΙΚ en monogrammes, et un signe incertain. AR. 9. Mionnet, N° 249.

Le lion regardant un astre, joint aux initiales ΜΙ, rend ici l'attribution à Milet indubitable. Dans un article des Annales de l'Institut archéologique (1834), M. J. de Witte vient d'expliquer d'une manière très plausible le lion qu'on voit constamment au revers des médailles de Milet par l'existence mythique du géant *Léon*, qu'Hercule aurait vaincu sur l'emplacement même de Milet.

Le signe incertain qu'on voit à droite dans le champ ressemble à un *Iod* de l'alphabet samaritain.

MYLASA de Carie.

N° 10.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, un trident et ΜΥ en monogramme. AR. 9. Mionnet, N° 253.

Les médailles autonomes de Mylasa de Carie offrent un *trident* absolument semblable à celui qu'on voit sur notre médaille. Cette indication est confirmée par la présence des initiales ΜΥ.

MYRHINA d'Éolide.

N° 11.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, vase à une anse, ΑΠΟ et ΧΑΤΙ en monogrammes. A l'exergue, ΔΙΟΓΕΝΗΣ. AR. 9 1/2. Mionnet, N° 257.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ, Diogène, nom de magistrat.

N° 12.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, vase à une anse, dans une couronne de pampre, ΙΦΙ et ΣΟ en monogrammes. AR. 10. Mionnet, N° 260.

Ces deux médailles présentent une analogie évidente entre les symboles qu'on y voit représentés, et les types des médailles autonomes de Myrhina.

MYTILÈNE de Lesbos.

Nous avons dit plus haut qu'une partie des tétradrachmes attribués à Méthymne pourrait convenir à Mytilène, ville non moins importante de l'île de Lesbos. Il faudrait savoir si, parmi les pièces qui portent ΜΥ en monogramme, toutes appartiennent à Mylasa de Carie. En tout cas, on s'étonnerait que Mytilène n'eût point sa place dans la numismatique d'Alexandre.

ODESSA de la Thrace.

Sestini (Lett. num. IX, p. 13) a publié un tétradrachme d'Alexandre avec la légende entière ΟΔΗΣΙΤΩΝ, et les initiales ΕΚΑ. Nous donnons à la même ville d'Odessa la pièce pl. XVI, n° 6, sur laquelle on voit ΟΔΗ en monogramme, avec les initiales ΘΕ dans le champ de la médaille.

OLBIA de la Sarmatie européenne.

On pourrait donner à Olbia ou Olbiopolis les pièces sur lesquelles on voit *un arc* ou *un carquois*, telles que les n°s 299 et 327 de Mionnet. En général, on doit s'attendre à ce qu'il existe des médailles d'Olbia à l'effigie d'Alexandre, puisqu'on en connaît des autres colonies grecques, bâties au nord du Pont-Euxin, telles que Callatia, Odessa, Phanagoria et peut-être Panticapée.

PELLA de Macédoine.

N° 13.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, Pallas lançant un javelot, à droite. AR. 7. Mionnet, N° 264.

Le symbole qu'offre cette médaille se trouve non seulement à Pella, mais sur les tétradrachmes d'Antigonus Gonatas, et sur les pièces d'un grand nombre de villes de la Macédoine et de la Thessalie. Ce symbole ne nous paraît donc désigner que la Macédoine en général et le caractère de la fabrique ne dément pas cette opinion.

PERGAME de la Mysie.

Pergame, comme nous l'avons dit sous la rubrique de Laodicée, peut réclamer les pièces qui ont une chouette pour symbole. Je serais tenté de donner à la même ville le statère, pl. XIII, n° 18, à cause du *serpent roulé* qu'on voit sur cette pièce, et qui rappelle le culte d'Esculape à Pergame.

PÉRINTHE de Thrace.

Nous avons publié, pl. XIII, n° 10, un statère d'or, sur lequel on voit deux têtes de chevaux adossées, type distinctif de la ville de Périnthe, en Thrace.

PHANAGORIA du Bosphore cimmérien.

N° 14.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, les lettres ΦΑ, chacune surmontée d'une étoile. Sous le siége, ΘΕ. AR. 7.

Cette pièce, publiée pour la première fois par M. de Cadalvène (*Recueil de méd. gr.* p. 114), qui la donne avec toute raison à Phanagoria du Bosphore cimmérien, fait aujourd'hui partie de la collection royale.

PHOCÉE d'Ionie.

Les pièces décrites par M. Mionnet, n°s 303 et 304, offrent un poisson dont on ne peut nier la ressemblance avec le *phoque*, type reconnu des statères d'or de Phocée. La Bibliothèque royale a acquis de M. Cadalvène, en 1826, une nouvelle pièce sur laquelle on distingue le même symbole. La *tête de griffon* du statère d'or, pl. XIII, n° 17, la *tête de Silène* du n° 16 de la même planche, sont des types qui pourraient convenir à Phocée, mais moins directement.

PITANÉ de Mysie.

N° 15.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, pentagone. AR. 7. Mionnet, Suppl. N° 246.

Le *pentagone*, type des médailles autonomes de Pitané, a été considéré par Eckhel (*Doctr. num.* II, p. 476) comme un symbole d'Hygie. C'est peut-être aussi une espèce d'hiéroglyphe en *rebus* du nom de Pitané. (Πεντάγωνος ou Πεντάγραμμος : Πιτάνη.) On sait combien la numismatique grecque est féconde en jeux de mots de cette espèce.

V. pl. XIII, n° 19, un statère d'or, frappé à Pitané.

PRIAPUS de Mysie.

N° 16.

Même tête.

R/. Même légende et même type. Dans le champ, un hermès ithyphallique AR. 6. Mionnet, N° 266.

L'hermès ithyphallique conviendrait mieux peut-être, comme symbole monétaire, à Lampsaque, la patrie mythique de Priape. Nous avons donné, sous le n° 2 de cette planche, un tétradrachme de Lampsaque, absolument semblable, comme fabrique, à notre n° 16.

PRIENE d'Ionie.

N° 17.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, un trident, et les lettres ΠΡΙ. Sous le siége, ΒΙ. AR. 8 1/2. Mionnet, Suppl. N° 247.

Attribution fondée sur les initiales ΠΡΙ, et la présence du *trident* qu'on retrouve sur les autonomes de Priène.

PROCONNÈSE, ile de la Propontide.

Nous donnons, pl. XVI, n° 8, une pièce que Proconnèse peut disputer à Héraclée d'Ionie. A l'article Héraclée, nous avons exposé les raisons qui nous font pencher en faveur de cette dernière ville.

RHODES, ile de la Carie.

N° 18.

Même tête.

℟. Même type et même légende. Dans le champ, ΣΤΑΓ en monogramme, une rose ou fleur du *balaustium*. Sous le siége, ΡΟ. AR. 9. Mionnet, N° 269.

Le beau tétradrachme de Rhodes, que nous reproduisons ici, est celui dont Visconti a fait usage dans son Iconographie grecque, afin de prouver l'existence de l'effigie d'Alexandre sur les tétradrachmes d'argent, qui portent le nom de ce prince.

V. pl. XIII, n° 13, un statère d'or frappé à Rhodes.

SELEUCIA de Syrie.

N° 19.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, un foudre et la lettre Ξ. Sous le siége, un caducée. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 281.

Un *foudre* dans le champ de la médaille nous semblerait un indice bien léger de la ville de Seleucia, si, d'une part, la lettre numérale Ξ ne convenait à l'ère des Séleucides, et si, de l'autre, la fabrique de la pièce ne rappelait pas aussi bien celle de la Syrie.

SELGÉ de Pisidie.

V. *Aspenaus* et *Tarsus*.

SIDÉ de Pamphylie.

Nous avons donné, pl. XIII, n° 14, une statère d'or, qui porte pour symbole les armes parlantes de Sidé une *grenade*, en grec σίδη.

SMINTHE de la Troade.

V. pl. XVI, n° 10, une drachme que nous donnons à cette ville, et les motifs de cette attribution à l'article de Ténédos.

SMYRNE d'Ionie

N° 20.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, un taureau cornupète, à gauche. Sous le siége, ΔΙ en monogramme. AR. 8. Mionnet, N° 276.

N° 21.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, ΔΙΦΙ. Dessous, le zébu, ou bœuf de l'Inde. AR. 9. Mionnet, N° 277.

Le zébu, ou bœuf de l'Inde, se rencontre non-seulement sur les autonomes de Smyrne, mais encore sur celles de Magnésie d'Ionie, de Tralles de Lydie, et autres villes de l'Asie-Mineure : quant au bœuf *cornupète*, ou frappant la terre avec sa corne, c'est là un symbole d'un emploi si général, qu'on ne saurait en tirer un argument en faveur de Smyrne ou de toute autre ville. M. Mionnet (n°s 278 et 279) attribue encore, mais avec plus de certitude, à Smyrne, des pièces qui portent pour insigne une *tête de femme tourrelée*.

TARSUS de Cilicie.

Eckhel (*Num. vet.*, tab. VI, n° 6) a donné à Tarse un tétradrachme portant une *tête casquée* et la *triquetra formée par trois croissans*. Cette pièce nous paraîtrait mieux convenir à Selgé de la Pisidie, dont la triquetra est le symbole ordinaire.

TÉOS d'Ionie.

N° 22.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, ΜΕΤ en monogramme, et un griffon accroupi. Sous le siége, une feuille de lierre. AR. 10. Mionnet, N° 284.

Nous trouvons dans les *Num. vet.* d'Eckhel (Tab. VI, n° 8) une pièce avec le *canthare* et les initiales ΤΗΙ, qu'on doit incontestablement rapporter à Téos. Le tétradrachme que nous publions n'offre pas les mêmes élémens de certitude. Le sphinx n'est point assis comme sur les autonomes de Téos, mais accroupi. Nous trouvons une grande analogie entre la pièce n° 22 et celle qu'on a déjà vue pl. XIV, n° 7, sous la rubrique d'Assus de Mysie.

V. pl. XIII, n° 1, un double statère d'or, que nous donnons à Téos.

TÉNÉDOS, ile de la Troade.

N° 23.

Même tête.

K. Même légende et même type. Dans le champ, ΗΡΑ en monogramme. Sous le siége, une bipenne. AR. 7.

La *bipenne* convient parfaitement à Ténédos. Nous avons déjà rencontré le même symbole sur un statère d'or, pl. XIII, n° 15. Eckhel donne à la même île la drachme de notre pl. XVI, n° 10, à cause du *rat* qui sert de symbole à cette pièce. Mais le culte de l'Apollon *Sminthien*, ou *tueur de rats*, n'était pas particulier à Ténédos. Le centre de ce culte paraît avoir existé à Sminthé, ou Sminthium, ville de la Troade, dont on a des médailles autonomes. La drachme de la planche XVI nous semble appartenir à Sminthé.

V. pl. XIII, n° 15, un statère d'or de Ténédos.

TÉNUS, ile de l'Archipel

Sestini (*Descr. num. vet.*, p. 132) cite une pièce avec ΤΗ et *une grappe de raisin* qu'il donne à Ténus : ce n'est peut-être qu'une variante de Téos.

THESSALONIQUE de la Macédoine.

Sestini, dans le même ouvrage (p. 132), attribue à cette ville une pièce sur laquelle on voit *cinq oranges dans une couronne*.

Il existe encore sur la monnaie d'Alexandre un assez grand nombre de types intéressans, mais qui ne présentent pas les élémens d'une attribution certaine. La *proue de vaisseau* qu'on voit pl. XVI, n° 2, conviendrait à *Phasélis* de la Lycie : les pièces sur lesquelles on remarque *la harpé* (Mionnet, n° 345) rappellent le culte dont Persée était honoré dans la Cilicie et les provinces voisines, ou même sur les côtes du Pont-Euxin. Le *croissant* (M., n° 302), ou *l'étoile entre deux croissans*, doit appartenir aux contrées de l'Asie qui adoraient spécialement le dieu *Mois*. *L'épi de blé*, qui nous a fait songer à Callatia, est aussi le type ordinaire d'*Érésus*, dans l'île de Lesbos. Le *rhyton*, le *masque scénique*, *le flambeau allumé*, *Cérès portant deux flambeaux*, méritent d'être rapprochés des médailles cistophores frappées principalement à *Tralles*, à *Sardes*, à *Apamée de Phrygie*; l'*acrostolium* est un symbole phénicien. Le *cône* se rencontre sur les incertaines de Cilicie; mais nous ne connaissons aucune médaille qui nous l'offre surmonté d'une étoile comme le N° 274 du Suppl. de M. Mionnet. Quant à la *Victoire*, au *caducée*, et à d'autres symboles absolument vagues, il serait téméraire d'en tirer aucune conclusion. ΦΙΛ, sur un statère d'or, semble indiquer la ville de Philippes, en Macédoine. F (sur la pièce n° 330, Mionnet) est l'initiale certaine des Éléens.

Nous répétons ici dans l'ordre géographique la liste des villes qui ont frappé monnaie au nom d'Alexandre.

Colonies grecques au nord du Pont-Euxin. Callatia. Olbia? Odessa. Panticapée? Phanagoria.

Thrace. Abdère? Byzance? Perinthe.

Macédoine et Grèce. Chalcis? Elis. Pella? Thessalonique? Philippes? Phocide?

Mysie. Assus. Pitane. Pergame? Lampsaque.

Troade. Alexandria Troas. Dardanus. Sminthé. — Ténédos.

Eolide. Cymé. Myrhina.

Ionie. Clazomènes. Colophon. Ephèse. Érythres. Héraclée? Lebédus? Magnésie. Milet. Phocée? Priène. Smyrne. Téos. — Chios. — Eresus? Méthymna. Mytilène.

Carie. Alabanda. Dædala. Mylasa. — Cos. Rhodes.
Lycie. Phaselis ?
Pamphilie. — Aspendus? Sidé.
Pisidie. Selgé?
Cilicie. Tarsus ?
Phrygie. Apamée ?
Seleucide. Laodicée. Seleucie.
Phénicie. Acé. Aradus.

On voit par ce tableau que *toutes* les villes notables de l'Ionie ont dû battre monnaie au nom d'Alexandre. Les provinces voisines, telles que la Mysie, la Troade, l'Éolide, la Carie, viennent immédiatement après. Au nord, l'importance du commerce de la mer Noire explique comment la monnaie d'Alexandre, devenue d'un usage général, a dû se multiplier sur les côtes; au midi, nous voyons la Syrie, la Phénicie et les provinces dépendantes du royaume fondé par Seleucus, conserver quelque temps le nom d'Alexandre sur les monnaies. Les premières pièces qui portent le nom de Séleucus ont encore le type d'Alexandre : on en connaît même à ce type, avec le nom d'Antiochus Ier.

On a fait depuis long-temps la remarque que les pièces frappées dans l'Asie-Mineure étaient plus larges et plus plates que celles qui proviennent de la Macédoine ou de la Syrie. Mais on a pu voir par les tétradrachmes d'Éphèse, de Lampsaque et de Dardanus, que cette règle n'avait point d'application absolue. Il est à présumer que, dans les premières années d'Alexandre, toutes les pièces frappées en son nom ont été d'une forme épaisse et ramassée. Si l'on en connaît peu de semblables que l'on puisse donner avec certitude à l'Ionie et aux provinces voisines, c'est que ces provinces ont dû en frapper en moindre nombre pendant la vie d'Alexandre : peut-être aussi les symboles vagues ont-ils prédominé dans cette première époque. L'aplatissement progressif de la monnaie se fait sentir en Europe tout aussi bien qu'en Asie : mais en Macédoine on battit monnaie au nom des nouveaux rois, tandis qu'en Ionie, le culte de reconnaissance que les villes délivrées du joug des Perses par Alexandre avaient voué à la mémoire de ce héros, reçut avec le temps une plus grande extension. On peut croire néanmoins que l'Ionie donna le premier exemple de l'élargissement des pièces, si l'on fait attention au volume que présentent les tétradrachmes d'Antigonus, roi d'Asie. Les pièces de Lysimaque, en Macédoine, sont déjà plus larges que celles d'Alexandre, mais beaucoup moins que celles d'Antigonus. La Syrie se montra plus fidèle que l'Europe elle-même au flaon épais de l'époque d'Alexandre : ce caractère de fabrique se maintint presque jusqu'aux derniers Seleucides.

L'usage de battre monnaie au nom d'Alexandre dut se prolonger surtout en Ionie; mais on ne saurait déterminer avec précision le temps pendant lequel une telle habitude prévalut ; les marques numérales qu'on trouve sur beaucoup de médailles d'Alexandre n'appartenant pas à une ère déterminée, ne peuvent éclaircir cette question. En 1759, Pellerin reçut de Syrie les produits d'une découverte numismatique, faite aux environs de Latakié, l'ancienne Laodicée. On distinguait dans cet ensemble, au milieu d'un grand nombre de tétradrachmes d'Alexandre, quatre pièces à l'effigie d'Antiochus IV Épiphane (Voy. Mel. I, p. 105). Antiochus Épiphane mourut 164 ans avant Jésus-Christ, l'an 158 de l'ère des Seleucides. Si l'on suppose, ce qui est très probable, que les plus récentes des pièces d'Alexandre, trouvées dans le même dépôt, n'étaient pas de beaucoup d'années antérieures à celle d'Épiphane, on devra en conclure que l'Asie continuait encore à frapper monnaie au nom d'Alexandre, un *siècle et demi* après la mort de ce conquérant.

La plupart des pièces d'Alexandre ne portent que son nom au génitif ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Les pièces avec le nom de roi, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ sont moins nombreuses : on doit les regarder comme généralement postérieures aux premières : mais on ne saurait poser de règle absolue à cet égard.

PLANCHE XVI.

N° 1.

Même tête.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Même type. Dans le champ, bucranium et Α. Sous le siège, Ε. AR. 7. Mionnet, N° 226.

Pièce frappée peut-être dans la Phocide. (V. Lampsaque, à la liste des villes.)

N° 2.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, une proue de vaisseau. AR. 7. Mionnet, N° 306.

Le symbole de cette pièce convient à Phasélis de la Lycie.

N° 3.

Même tête.

℞. Légende barbare, même type. Dans le champ, un monogramme incertain. AR. 7. Mionnet, N° 503.

Exemple de la falsification barbare des monnaies d'Alexandre.

N° 4.

Même tête.

. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Même type. Dans le champ, une ancre et le monogramme ΥΠΑ ou ΠΑΥ en monogramme. Sous le siége, Α. AR. 7. Mionnet, N° 462.

V. *Ancyra*, dans la liste des villes.

N° 5.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Même type. Dans le champ, un casque, dessous ΜΑ. Sous le siége ΑΠΟ en monogramme. AR. 10. Mionnet, N° 495.

Nous avons précédemment attribué ce tétradrachme à Apollonie d'Ionie ou de Carie.

N° 6.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Même type. Dans le champ, ΘΕ. Sous le siége, ΟΔΗ en monogramme. AR. 10. Mionnet, N° 449.

Voyez ci-dessus *Odessa*, ville à laquelle nous avons donné cette pièce.

N° 7.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, ΔΙ., et un casque. Sous le siége ΒΙ. AR. 8 1/2.

M. Mionnet attribue cette pièce à Byzance. (V. ce nom dans la liste ci-dessus.)

N° 8.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, ΠΡΟ et un casque. Sous le siége ΗΡΑ. AR. 10. Mionnet, N° 485.

Nous avons, dans la liste des villes, reconnu sur cette pièce le monogramme d'Héraclée d'Ionie.

N° 9.

Même tête.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Même type. Dans le champ, ΜΥΡ, dans une couronne de laurier. Sous le siége ΧΑ en monogramme. AR. 7. Mionnet, N° 445.

Le monogramme ΧΑ rappelle à la pensée Chalcédoine de la Bithynie, et Chalcis de Macédoine.

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, un rat. AR. 4. Mionnet, Supplément, N° 315.

Pièce frappée à Sminthé ou à Ténédos. V. ces deux noms dans la liste des villes.

N° 11.

Tête d'Alexandre, couverte de la peau du lion, à droite.

℞. Un carquois et une massue. Dans le champ, à gauche, AR en monogramme, dans une couronne de laurier. A droite, la lettre Σ. AR. 3. Mionnet, N° 430.

N° 12.

Tête d'Hercule nue et barbue, à gauche.

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc dans un carquois, massue. AR. 2. Mionnet, N° 431.

Cette pièce mérite d'être rapprochée du n° 573 de Mionnet que nous reproduisons sur notre pl. XVII. Le type du revers des deux médailles est le même ; mais ici, au lieu de la tête *cornue* d'Alexandre, nous voyons celle d'Hercule barbu.

N° 13.

Tête d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ...ΞΑΝΔΡΟΥ. Lion marchant à droite. AR. 2. Mionnet, N° 432.

Cette jolie médaille a été rangée à tort parmi les pièces frappées du vivant d'Alexandre. Elle est commémorative comme celles dont nous reproduisons les types sur notre planche XVII. Nous y reviendrons en parlant des autres monumens numismatiques consacrés à la mémoire du conquérant macédonien.

N° 14.

Même tête.

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc dans son étui, massue, grappe de raisin et la lettre Α. Æ. 4. Mionnet, Supplément, N° 379.

Les variantes très nombreuses de cette médaille offrent des différences notables, et méritent d'être étudiées avec attention. On verra, sur notre pl. XVII, la pièce 508 de Mionnet, à légende phénicienne, et qui semble offrir en même temps les initiales grecques du nom de Tyr. La plupart de ces pièces de bronze ont pour légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ : mais d'autres (telles que le n° 554 de Mionnet) échangent ce mot contre celui de ΒΑΣΙΛΕΩΣ : une médaille de la 2e collection Cousinéry ne porte que les initiales ΒΑ : dans le module inférieur du bronze on remarque une inconstance plus grande encore, soit que le type demeure intact, soit qu'on ne remarque plus au revers de la pièce (comme sur le n° 545) que la massue d'Hercule. Ainsi le n° 546 a ΒΑ pour légende : 548 Β * Α, ces deux lettres séparées par une étoile comme si elles représentaient les initiales de deux mots différens : 354 porte ΒΑΣΙΛΕΩΣ en entier ; mais 553 n'a que ΒΑΣΙ. Cette dernière forme et celle de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ne peuvent s'expliquer que par un sens emphatique attaché au nom de roi, comme si Alexandre était le roi par excellence ; ou bien on devra considérer la tête du droit comme exprimant à elle seule le premier mot de la légende, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. — Cette dernière interprétation, conforme aux habitudes de l'antiquité, donnerait une valeur nouvelle à l'opinion qui reconnaît dans la tête ornée des attributs d'Hercule le portrait d'Alexandre. Mais elle a le désavantage de laisser sans solution les initiales ΒΑ qu'on trouve sur les n°s 15, 16 et 17 de notre pl. XVI, au droit desquels on voit la tête de Jupiter, un bouclier orné de l'égide, et la tête de Minerve. Faut-il diviser les initiales, comme le n° 548 de M. Mionnet, cité plus haut, semble l'indiquer, et comme l'ont fait d'ailleurs presque tous les numismatistes, en lisant ainsi Βασιλέως Ἀλεξάνδρου ? Nous ne le croyons pas ; nous pensons au contraire que le ΒΑσιλέως de ces médailles ne doit point être séparé, et qu'il ne peut se rapporter qu'à Alexandre. ΒΑ se recontre ainsi sans division sur les médailles de Cassandre, d'Antigonus Gonatas et de Philippe, suivi des initiales du nom de ces rois. ΒΑΣΙΛΕΩΣ, Le ROI, quand on rencontre cette expression isolée, doit donc être considéré comme la désignation expresse d'Alexandre, empruntée d'abord à l'usage des Perses, puis passée dans l'habitude. On sait qu'une grande partie des pièces d'argent qui portent le nom d'Alexandre ont été frappées après sa mort ; il doit en être de même pour le bronze, et surtout pour les trois types qui terminent notre pl. XVI.

N° 15.

Tête de Jupiter, laurée, à droite.

℟. ΒΑ. Proue de vaisseau, bipenne et ΑΡ monogramme Æ. 3. Mionnet, N° 562.

N° 16.

Tête de Méduse, de face, au milieu du bouclier macédonien.

℟. ΒΑ. Casque à deux aigrettes entre un caducé et ΣΙ en monogramme. Æ. Mionnet, N° 564.

N° 17.

Tête de Pallas, casquée à droite.

℟. ΒΑ. Proue de vaisseau, bipenne et ΑΡ. en monogramme. Æ. 3. Mionnet, N° 559.

V. au n° 14 les motifs qui nous font attribuer à Alexandre les n°s 15, 16 et 17.

N° 18.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête d'Alexandre, couverte de la peau du lion, à droite ; dessous, une étoile.

℟. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ Β ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Deux temples en face l'un de l'autre. Au-dessus, deux croissans. Le tout dans un cercle de perles. Æ. 9. Mionnet, N° 581.

La légende du revers se lit ainsi : *Communauté des Macédoniens, néocores pour la seconde fois.*

N° 19.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête virile diadémée à gauche ; dessous, un foudre, dans un cercle de perles.

℟. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕ... ΩΝ ΝΕΩ Β. Alexandre domptant Bucéphale. Æ. 7. Mionnet, N° 610.

Même légende, quoique abrégée, que celle de la pièce précédente.

Ces deux pièces ont été frappées en Macédoine sous le règne de l'empereur Caracalla, selon l'opinion la plus généralement adoptée. Le *néocorat*, mentionné au revers, était une fonction qui consistait à entretenir les temples, et en particulier ceux d'Auguste et des autres empereurs divinisés. (νεώς, *temple*, et κορέω, *nettoyer*.) Les villes et les peuples grecs se disputaient à l'envi ces fonctions adulatrices, et les inscrivaient avec orgueil sur leurs monnaies.

Nous reviendrons sur ces deux pièces, en décrivant les autres médailles commémoratives d'Alexandre, qui seront reproduites sur notre pl. XVII.

PLANCHE XVII.

SUITE ET FIN D'ALEXANDRE III, LE GRAND.

N° 1.

Tête d'Alexandre, coiffée d'une peau d'éléphant, à gauche.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter, assis, tenant d'une main l'aigle, et de l'autre s'appuyant sur son sceptre. Dans le champ, à gauche, cheval ailé. Sous le trône, un monogramme composé des lettres ΑΠΟ. AR. 7. (Cabinet de M. Révil, à Paris.)

Cette pièce très curieuse et peut-être unique a été publiée pour la première fois par M. de Cadalvène, *Recueil de méd. grecq.*, page 260. En faisant plus haut (page 23, 2ᵉ col.) mention de cette médaille, nous avions promis d'en donner le trait sur notre pl. XVII; mais, depuis la publication de notre quatrième livraison, ayant appris que la pièce originale avait passé entre les mains de M. Révil, nous nous sommes adressés à cet amateur distingué, qui a bien voulu nous permettre de prendre une empreinte de ce monument. La fabrique de cette pièce a été attribuée justement par M. de Cadalvène à Apollonie de la Carie. Le même numismatiste a cité la singularité que présente le droit de la médaille comme un argument en faveur de l'opinion qui reconnaît dans la tête coiffée de la peau de lion des pièces ordinaires d'Alexandre, le portrait de ce prince, et non la représentation idéale d'Hercule jeune : nous partageons entièrement à cet égard l'opinion de M. de Cadalvène. C'est bien en effet toujours les mêmes traits que nous avons sous les yeux; seulement la coiffure est différente, et la peau d'éléphant dont la tête du héros macédonien est recouverte, rappelle les conquêtes de l'Inde et de l'Afrique. On ne saurait décider si cette pièce a été frappée du vivant ou après la mort d'Alexandre; mais, à coup sûr, elle est postérieure aux dernières campagnes de ce conquérant.

N° 2.

Tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à gauche.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter, assis, tenant l'aigle et s'appuyant sur son sceptre. Dans le champ, à gauche, la lettre M. Sous le trône, monogramme incertain. AR. 5. (Cabinet de M. Révil, à Paris.)

C'est aussi dans la belle collection de cet amateur que nous avons rencontré le seul exemple de *didrachme* d'argent d'Alexandre qui nous soit connu, et que le possesseur de cette pièce nous a permis de reproduire.

N° 3.

Tête d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, entre un carquois et une massue. Au-dessous, ΤΥ, et la légende phénicienne ||| ||| ≍ꓘ𐤀. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 508.

Pellerin a le premier publié cette médaille (*Mel.*, 4ᵉ Suppl., Frontispice), en l'attribuant à Acé de la Palestine, depuis Ptolémaïs; mais les vestiges de l'inscription phénicienne ne s'accordent pas avec la leçon que Pellerin en a donnée : les deux premiers caractères (en commençant par la gauche) sont indubitablement grecs : nous croyons y reconnaître les initiales de la ville de Tyr, ΤΥ. Le premier caractère phénicien, à partir de la droite, n'est point un ע, comme Pellerin l'a cru, mais un ר; le mot עכ, qu'on lit sur les tétradrachmes d'argent, (pl. XV), ne peut donc figurer ici; la notation numérale III III ≍, XXVI, est exactement rendue par Pellerin; nous appelons l'attention des orientalistes sur la nouvelle leçon que nous donnons de cette légende.

N° 4.

Tête d'Alexandre, nue, munie d'une corne de bélier, et ceinte d'un diadème, tournée à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Lion marchant à droite. AR. 2. Mionnet, N° 573.

Cette jolie pièce a beaucoup de ressemblance pour la fabrique avec celle que nous avons déjà donnée, pl. XVI, n° 13, parmi les médailles frappées du vivant d'Alexandre, mais en faisant observer qu'elle devait être commémorative, comme celle que nous reproduisons maintenant. Voici donc pour la première fois le portrait d'Alexandre avec la corne de bélier qui convient au fils de Jupiter-Ammon. Schlager, dans une dissertation spéciale (*De numo Alexandri Magni*), en a publié une presque semblable, si ce n'est qu'au revers un amour est à cheval sur le lion passant. On va voir, n° 5 de cette planche, un autre portrait d'Alexandre, frappé très probablement sous le règne de Caracalla, et que distingue la corne de bélier. Les témoignages prouvent qu'il devait exister des portraits du conquérant macédonien, exécutés de son vivant, et portant cet emblème qui dérive immédiatement de la mythologie égyptienne. D'un autre côté, les portraits d'Alexandre avec la corne de bélier offrent la plus grande ressemblance avec les têtes qui décorent le droit des statères d'or et des tétradrachmes d'argent ordinaires de Lysimaque. Nous avons donné (pl. V, nᵒˢ 4 et 5) deux drachmes d'argent au nom de Lysimaque, avec le type ordinaire d'Alexandre, c'est-à-dire le portrait du conquérant coiffé de la peau de lion, et on verra dans notre Supplément aux rois d'Europe un tétradrachme de Lysimaque qui n'offre avec ceux d'Alexandre d'autre différence que celle de la légende. Tous ces rapprochemens nous déterminent à abandonner l'opinion que nous avions émise sur la foi de Visconti, quand nous avons donné la numismatique de Lysimaque, et à nous ranger du parti de Cousinéry, qui voulait que la tête à corne de bélier, comme la tête à peau de lion, fût toujours celle d'Alexandre-le-Grand. Nous reprendrons l'examen de cette question, en publiant, dans notre Supplément aux rois d'Europe, un magnifique statère de Lysimaque de la collection de M. le duc de Luynes, portant une inscription phénicienne.

N° 5.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête d'Alexandre, diadémée, tournée à droite.

℞. μακΕΔΟΝΩΝ ΔΙϹ ΝΕΟΚΟΡΩν. (*Monnaie*) *des Macédoniens, néocores pour la seconde fois.* Serpent sortant de la ciste mystique. Æ. 7. Mionnet, N° 634.

N° 6.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête d'Alexandre, à droite, portant un casque orné d'un griffon.

℞. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΝΕΟΚορων. *Communauté des Macédoniens néocores.* Lion marchant à droite. Au-dessus, une massue. Æ. 7. Mionnet, N° 641.

Voici encore deux échantillons des pièces très nombreuses que les Macédoniens frappèrent en commémoration d'Alexandre, sous le règne de Caracalla, et pour plaire à ce prince, qui affectait d'imiter Alexandre dans toutes ses actions extérieures, et en multipliait les images, auxquelles même il accolait la sienne. Voyez l'examen qu'Eckhel (*Doctr. num. vet.* II, p. 111) a fait de ce point de critique, et surtout le curieux passage d'Hérodien (IV, 8) sur lequel le numismatiste viennois s'est principalement appuyé.

Les types de cette monnaie du règne de Caracalla sont très nombreux : nous nous sommes bornés à en donner quatre variétés, craignant qu'on ne nous reprochât avec raison de nous éloigner de notre sujet, lequel doit se borner aux monnaies frappées du vivant des princes, et ayant eu cours sous leur règne.

N° 7.

ALEXANDER MAGNVS MACEDON (*sic*). *Alexandre-le-Grand, de Macédoine.* Tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. OLYMPIAS REGINA. *La reine Olympias.* Olympias, voilée, à demi couchée sur un lit, et caressant de la main Jupiter, qui s'approche d'elle sous la forme d'un serpent. Æ. 8. (Contorniate.)

On nomme *contorniate* des pièces munies d'un rebord (*contorno*, en italien), frappées pendant la décadence de l'empire romain, et dont l'usage était de servir de *tessères* ou contre-marques dans les spectacles publics, et surtout dans les jeux du Cirque. Les contorniates contiennent des sujets mythologiques, des portraits d'écrivains célèbres, de monarques illustres ou populaires, ou même de coureurs en faveur auprès de la multitude; on en compte un grand nombre avec le nom et le portrait d'Alexandre, et presque toutes sont d'une dimension supérieure à celle que nous reproduisons. Nous n'avons introduit ici cette contorniate que pour prouver combien l'opinion qui reconnaissait le portrait d'Alexandre dans la tête coiffée de la peau de lion était établie dans l'antiquité.

Ici se termine la numismatique d'Alexandre-le-Grand. Nous ferons observer que, pour la monnaie de bronze de ce prince, comme pour celle des règnes sui-

vans, nous n'avons pas fait acception des différences de module, toutes les fois que le type était identiquement le même.

Eckhel (*Doctr. num. vet.*, II, p. 106) cite avec confiance un tétradrachme d'Alexandre, du cabinet de Vienne, au revers duquel on voit un aigle et une massue dans une couronne. Nous nous sommes procuré l'empreinte de cette pièce, et nous avons reconnu avec M. Arneth, le conservateur actuel du cabinet impérial, qu'elle était sortie d'un coin moderne. La même conviction avait empêché M. Mionnet de comprendre cette médaille dans sa description.

M. de Cadalvène a publié (p. 107 de son recueil) une médaille d'or d'Alexandre semblable pour les types au nº 4 de la planche XVII, si ce n'est qu'Alexandre ne porte pas la corne de bélier. Cette médaille existe dans la collection de la Banque d'Angleterre; nous la reproduirons dans notre Supplément aux rois d'Europe, si nous parvenons à nous en procurer assez à temps une empreinte.

Voyez, à l'article d'Alexandre IV, l'examen des monnaies de bronze attribuées à Alexandre II.

PHILIPPE III, ARIDÉE. — De 323 a 316 av. J.-C.

N° 8.

Tête de Pallas, à droite, coiffée d'un casque que décore un serpent.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Victoire marchant à gauche, tenant d'une main une couronne, et de l'autre l'armature d'un trophée. Dans le champ, à gauche, ΚΗΣ et un monogramme composé des lettres ΑΓ; à droite, FA. AV. 4. (Cédée par M. Prosper Dupré à la Bibliothèque Royale.)

Après la mort d'Alexandre-le-Grand, Aridée, son frère, fils de Philippe II et de Philinna, danseuse de Larisse, fut reconnu roi par les compagnons du conquérant, satisfaits d'ajourner ainsi la solution de leurs différends. Il prit le nom de Philippe, et régna sept ans, d'abord sous la tutelle de Perdiccas, à qui Alexandre avait remis en mourant son anneau, puis sous la direction successive d'Antipater et de Polysperchon. Sa femme Eurydice, qui avait sur lui un grand empire, l'ayant décidé à éloigner Polysperchon et à appeler à son secours Cassandre, fils d'Antipater, Polysperchon irrité fit venir Olympias, mère du héros macédonien, de l'Épire, où elle s'était réfugiée avec Alexandre, fils du conquérant et de Rhoxane. Olympias s'étant emparée de Philippe Aridée, et d'Eurydice, sa femme, les fit tous deux mourir.

On a justement attribué à Philippe Aridée les pièces tant d'or que d'argent qui, avec le nom de Philippe, offrent des types entièrement conformes à ceux qu'Alexandre-le-Grand avait introduits dans la monnaie macédonienne. La pièce inédite que nous publions ici est de ce genre : les initiales des Éléens que porte cette pièce (FA, avec le *digamme éolique*, comme sur les médailles bien connues des Éléens) la rend tout-à-fait digne d'attention.

N° 9.

Tête de Pallas, à droite, coiffée d'un casque sur lequel est un griffon.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Victoire tenant une couronne et l'armature d'un trophée. Dans le champ, à gauche, un bouclier et un monogramme composé des lettres ΔΗΜΗΤ; à droite, la lettre Α. AV. 4. Mionnet, N° 657.

N° 10.

Tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ entre un arc et une massue. Au-dessous, un trident. AV. 2. Mionnet, N° 661.

N° 11.

Même tête.

℟. Arc et massue surmontés d'un canthare. Au-dessous, ΦΙΛΙΠΠΟΥ. AV. 2. Mionnet, N° 660.

N° 12.

Même tête.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ entre l'arc et la massue d'une part, et le trident de l'autre. AV. 2. Mionnet, N° 662.

N° 13.

Même tête.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Partie antérieure d'un lion, à droite. Au-dessous, un foudre. AV. 2 1/2. (2ᵉ Collection Cousinéry : pareille au N° 664 de Mionnet.)

N° 14.

Tête d'Alexandre en Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. Foudre divisant en deux lignes la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ. AV. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 474.

N° 15.

Tête d'Hercule, nue, à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Un foudre. Au-dessous, une tête de lion. AV. 1. Mionnet, N° 669.

N° 16.

Tête d'Alexandre en Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Canthare. AV. 1 1/2. Mionnet, N° 666.

N° 17.

Même tête.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Trident. AV. 1 1/2. Mionnet, Suppl. N° 475.

Toutes ces subdivisions du statère d'or (du nº 10 au nº 17) sont données à Philippe IV Aridée, à cause de la tête d'Hercule jeune dont elles sont ornées, et par les mêmes raisons qui déterminent l'attribution des statères portant les types de Minerve et de la Victoire; mais cette attribution ne va pas au-delà des limites de la probabilité. N'oublions pas que le type d'Hercule imberbe coiffé de la peau de lion a déjà paru sur les monnaies d'Amyntas (Voy. pl. XI, nºs 5 et 7) et de Perdiccas III (Voy. pl. XI, nºs 9, 10, 11, 12, 14 et 15), et que Philippe II est présumé avoir continué ce type (Voy. pl. XII, nº 16), avant qu'Alexandre-le-Grand ne l'accommodât à sa propre effigie. Il ne serait donc pas étonnant que quelques unes des pièces ici reproduites, entre autres le nº 15, sur lequel Hercule paraît la tête nue, et non couverte de la peau de lion, appartinssent à Philippe, fils d'Amyntas. D'un autre côté, le nº 13, au revers duquel on voit la partie antérieure d'un lion, conviendrait à Philippe, fils de Cassandre dont la monnaie porte si souvent le type du lion. (Voy. pl. XVIII, nºs 3 et 4.)

N° 18.

Tête d'Alexandre en Hercule, tournée à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Jupiter aétophore. Sous le trône, les lettres ΠΥ. AR. 7. (Cabinet de M. Révil, à Paris.)

Les initiales ΠΥ feraient croire que cette pièce, d'un travail très remarquable, a été frappée à Byzance, les médailles autonomes de cette ville portant les initiales ΠΥ au lieu de ΒΥ, comme l'a très bien prouvé M. Pinder dans un article des *Annales de l'Institut archéologique* (1834, p. 307).

N° 19.

Même tête.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Même type. Dans le champ, la lettre Μ. Sous le trône, la lettre Β. AR. 8. Mionnet, N° 693.

Nous avons cru inutile de multiplier les exemples de tétradrachmes de Philippe Aridée au type d'Alexandre; les drachmes d'argent de ce prince sont aussi fort répandues, frappées en différentes villes, et ne diffèrent que par la légende des drachmes d'Alexandre III. Toutes les pièces de quatre et d'une drachme sont de la fabrique ramassée et du travail serré qui caractérise les médailles que nous avons jugées (p. 28, col. I) devoir être contemporaines du conquérant et sorties des ateliers de la Macédoine. On n'en connaît pas de cette forme aplatie, si fréquente parmi les tétradrachmes qui portent le nom d'Alexandre, raison de plus pour croire avec nous que les plus plates de ces pièces sont toutes commémoratives et ont été frappées long-temps après la mort du prince dont elles reproduisent l'image. Le portrait d'Alexandre est aussi sur les tétradrachmes de Philippe. Visconti a eu tort de prétendre que les têtes d'Hercule, sur les médailles de Philippe Aridée, avaient toutes un air idéal (V. *Iconogr. gr.*, tom. II, p. 63, not. I, in-4º). Il suffira, pour se convaincre de l'erreur de Visconti à cet égard, de comparer la tête de notre nº 17 avec les portraits que l'illustre archéologue a attribués lui-même à Alexandre.

N° 20.

Tête imberbe, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier marchant à gauche, la main élevée. Au-dessous, fer de lance, et les deux lettres Ξ et M superposées. AR. 4. Mionnet, N° 704.

Cette drachme d'argent offre la plus grande analogie avec le didrachme que nous avons donné, p. XII, n° 16, sous la rubrique de Philippe II. On n'y remarque d'autre différence que la *causia*, ou coiffure macédonienne qui couvre la tête du cavalier sur la pièce pl. XII, n° 16, tandis qu'ici le cavalier a la tête nue. Visconti (pl. XL, n° 6) a publié la médaille de notre planche XII sous le nom de Philippe IV, fils de Cassandre; mais l'opinion de cet archéologue, qui reconnaît *un portrait* sur cette pièce, ne saurait soutenir l'examen : le caractère plutôt idéal de cette tête, le travail de la médaille qui est encore rude comme au temps de Philippe II, nous a fait reporter la pièce en question à l'époque de ce dernier roi : nous convenons toutefois que la présence d'Hercule pourrait faire rendre la pièce de la planche XII, et celle que nous reproduisons ici, n° 20, à Philippe Aridée, si d'ailleurs le caractère du profil n'était trop différent de celui qu'on remarque sur les pièces d'Alexandre. Il faut dire aussi que la drachme donnée sans contestation à Philippe Aridée offre au revers Jupiter Aétophore assis, et que le cavalier est un type constant sur la monnaie d'argent de Philippe, fils d'Amyntas.

N° 21.

Tête imberbe et diadémée à droite.

℟. φιλιπποΥ. Cavalier courant à droite. Au-dessous du cheval, foudre. AR. 3. Mionnet, N° 717.

N° 22.

Même tête.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Même type. Au-dessous le monogramme ΑΡ, et un point. Æ. 4. Mionnet, N° 760.

Quarante et un ans se sont écoulés depuis qu'Eckhel, encore préoccupé d'idées iconographiques qui avaient avant lui embarrassé la marche de la science, et dont il avait pour sa part contribué plus que personne à dissiper les illusions, attribua les pièces d'argent et de bronze reproduites ici, n°s 20 et 21, à Philippe Aridée, par la seule raison que la physionomie retracée sur les médailles était celle d'un jeune homme, et que Philippe Aridée était mort fort jeune (Voy. *Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 114). On ne s'est point aperçu combien l'argument sur lequel le numismatiste viennois s'appuyait était futile, et l'on a continué de donner à Philippe Aridée des pièces dont le revers offre la plus grande analogie avec le type favori de Philippe, fils d'Amyntas. Nous sommes loin toutefois d'affirmer que les pièces d'argent ou de bronze qui offrent d'un côté une tête imberbe diadémée, et de l'autre un *cavalier*, soient toutes de Philippe II. Il existe entre ces médailles, et surtout dans le bronze, des différences de fabrique si grandes, que, si beaucoup de ces pièces doivent remonter au père d'Alexandre, quelques unes peuvent descendre jusqu'à Philippe V. Il est donc possible qu'il en existe de Philippe Aridée et même de Philippe IV, fils de Cassandre, sans pour cela que nous soyons en état de distinguer ce qui convient à ces différens princes, et surtout disposés à approuver Visconti, quand il renchérit sur l'opinion d'Eckhel, en faisant d'une pièce semblable à notre n° 23 un portrait de Philippe IV (1), fils de Cassandre. Ce qu'on ne peut nier, c'est que, malgré la différence de la fabrique, cette tête imberbe et diadémée ne soit la même tête imberbe et diadémée qu'on a nommée tantôt Apollon, tantôt Caranus, et qu'on a dû remarquer aux règnes d'Archélaüs (pl. X, n°s 2 et 4), d'Aéropus (X, 11), de Pausanias (X, 13, 15), d'Amyntas (XI, 1, 6) et de Lysimaque (V, 13). On a déjà vu au règne de ce prince la même tête attribuée à Agathocle, fils de Lysimaque. L'extrême ressemblance de fabrique qui existe entre la pièce de Lysimaque (pl. V, n° 13) et notre n° 21 serait la seule raison un peu plausible qui ferait donner cette dernière pièce à Philippe Aridée.

N° 23.

Tête imberbe et diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier galopant à droite. Dans le champ, bipenne. Sous le cheval, monogramme composé des lettres ΚΗ. Æ. 5.

Cette pièce est une de celles que nous croyons postérieures au règne de Philippe Aridée. (Voyez le commentaire du n° précédent.)

PLANCHE XVIII.

CASSANDRE. — De 315 a 296 av. J.-C.

N° 1.

Tête d'Apollon laurée à droite.

℟. ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Trépied. Dans le champ, le monogramme ΑΕ et un caducée. Æ. 4. Mionnet, N° 800.

N° 2.

Tête de Pallas casquée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛεως ΚΑΣΣΑΝδρου. Massue, arc et carquois. Æ. 4. Mionnet, N° 772.

N° 3.

Tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Lion accroupi, tourné à droite. Dans le champ, ΗΡ en monogramme. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 768.

N° 4.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Lion marchant à gauche. Sous le lion, la lettre ΓΠ renversée. Æ. 3. Mionnet, N° 778.

Cassandre, fils d'Antipater, s'était vu exclu par son père mourant de la tutelle de Philippe Aridée; il s'apprêtait à disputer le pouvoir à Polysperchon qu'Antipater lui avait préféré, quand Aridée le convia lui-même à combattre Polysperchon et Olympias appelée d'Épire par ce dernier général. Arrivé en Macédoine, Cassandre trouva Philippe Aridée égorgé par les ordres d'Olympias; il fit mourir à son tour cette reine, et renfermer dans une étroite prison Alexandre, fils du héros macédonien, venu d'Épire avec son aïeule et Rhoxane, mère de cet Alexandre. A l'arrivée de Cassandre, Polysperchon s'était enfui en Asie, et avait été chercher un autre Alexandre, fils du conquérant et de Barsine, jeune homme de dix-sept ans qui vivait à Pergame. Mais, tandis que ce nouveau compétiteur s'apprêtait à disputer à Cassandre le trône de Macédoine, Cassandre parvint à gagner Polysperchon, son guide, qui le fit mourir. Restait encore en prison l'Alexandre, fils de Rhoxane, seul héritier désormais du sang du héros macédonien : Cassandre l'ayant fait assassiner avec sa mère, après cinq ans de captivité, resta quatorze ans paisible possesseur de la couronne.

On doit s'étonner de ne posséder d'un prince dont le règne fut long et la puissance bien affermie, que des monnaies de bronze d'un travail médiocre : les types adoptés par lui n'offrent rien de remarquable, à l'exception du lion des n°s 3 et 4, qu'il aura sans doute renouvelés des anciens rois de Macédoine. Voyez le lion représenté sur les pièces incertaines (pl. X, n°s 5, 6 et 7) et sur celles d'Archélaüs (X, 8), d'Aéropus (X, 10, 11), de Pausanias (X, 15, 16), de Perdiccas (XI, 12, 13). On sait que le lion était un type favori de Lysimaque, le voisin et l'émule politique de Cassandre.

Le n° 1 a été peut-être frappé par les Thébains en l'honneur de Cassandre qui les avait rétablis dans leur patrie (V. Paus., IO, 7, 1). Apollon Isménien était, comme on sait, le dieu protecteur de Thèbes, et la médaille offre la tête et l'attribut principal d'Apollon.

N° 5.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑνδρου. Cavalier marchant à droite, la main levée. Dans le champ, à droite, une étoile. Sous le cheval, la lettre Δ; entre les jambes antérieures, Γ. Æ. 4. Mionnet, N° 792.

N° 6.

Bouclier macédonien, portant au centre une tête de Méduse.

(1) Les *cornes de bouc* que Visconti a cru voir sur la pièce du Cabinet Royal qu'il a publiée (n° 751 de Mionnet), n'existent point.

℟. ΒΑσιλέως Κασσάνδρου. Casque à deux aigrettes retombantes. Dans le champ, bipenne. Æ. 3. Mionnet, N° 804.

La manière dont nous avons complété les initiales de la médaille est celle que les numismatistes ont adoptée, et qui les a décidés à donner cette pièce à Cassandre. Nous sommes loin de rejeter cette opinion; mais nous ne pouvons non plus dissimuler l'incertitude qui règne à l'égard des monnaies de bronze sur lesquelles on voit d'un côté le bouclier macédonien, et de l'autre le casque propre à cette nation. (V. plus bas, même pl., n° 12.)

PHILIPPE IV. — De 296 a 295 av. J.-C.

Ce fils aîné de Cassandre, qui lui avait succédé, mourut de la peste très peu de temps après son père. Nous avons vu plus haut (sous les n°s 20 et 22 de la planche XVII) les deux pièces attribuées par Visconti à ce jeune prince, mais sans le moindre fondement. Eckhel lui donna la pièce que nous avons rangée parmi les Philippes incertains (Pl. XX n° 6) à cause de la ressemblance de cette pièce avec la médaille de Cassandre, père de Philippe IV, qu'on vient de voir sous notre n° 5; et l'on ne peut nier que la conjecture d'Eckhel offre plus de vraisemblance que celle de Visconti. M. Mionnet (*Suppl.* t. III. p. 242. n° 567) avait rangé à Philippe IV une médaille figurée inexactement dans Neumann (*Num. vet. ined.* Tab. VI. fig. 5), et qui n'est autre que la pièce indubitablement de Philippe V que nous avons reproduite Pl. XX, n° 2. Voyez n° 13 de cette planche, une pièce d'or qui pourrait appartenir à Philippe IV.

ALEXANDRE IV. — De 295 a 294 av. J.-C.

N° 7.

Tête imberbe diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Cavalier galopant à droite. Dans le champ, une bipenne et le monogramme ΜΑ. Sous le cheval, monogramme composé des lettres ΟΜΕ ou ΜΕΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 821.

N° 8.

Même tête

℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Cheval libre galopant à droite. Au-dessous, le monogramme ΗΡ. Æ. 3. (2e Collection Cousinéry.)

Philippe IV, fils aîné de Cassandre, étant mort, Antipater son frère lui succéda, et, pour premier acte de son pouvoir, fit périr Thessalonicé, leur commune mère, fille de Philippe et sœur d'Alexandre-le Grand. Alexandre, troisième fils de Cassandre, vengea sur Antipater le meurtre de sa mère; mais bientôt il fut détrôné par Démétrius Poliorcète, qu'il avait appelé à son secours contre Antipater.

On se demande par quelle faveur un prince, qui n'a fait que passer sur le trône, a été gratifié par les numismatistes de médailles variées de types et qui se rencontrent par milliers. Visconti, qu'une pareille singularité n'arrête pas, et qui voit sur notre n° 7 le portrait d'Alexandre IV, avec la même facilité qu'il avait reconnu celui de Philippe IV sur les n°s 20 et 21 de notre planche XVII, s'autorise pour étayer sa conjecture, relativement à ce prince, du nombre considérable des pièces d'Alexandre IV, bien, dit-il, que le règne de ce dernier n'ait duré que quelques mois; mais le raisonnement de Visconti tourne évidemment dans un cercle vicieux.

Nous devons nous étonner qu'au nombre des princes du nom d'Alexandre qui peuvent se disputer tant de pièces incertaines (sans parler de l'Alexandre II, frère aîné de Philippe II, et auquel nous avons déjà rapporté les n°s 8, 8 *bis* et 9 de la pl. XI), on n'ait pas songé à faire figurer les deux Alexandre fils du conquérant, l'un né de Rhoxane, fille d'Oxyarte, roi de la Bactriane; l'autre, surnommé Hercule, né de Barsine, fille d'Artabaze, et qui tous deux portèrent le titre de roi. Nous avons vu plus haut que Cassandre n'avait osé jouir complètement de son usurpation qu'après avoir assassiné l'Alexandre, fils de Rhoxane, qu'il retenait en prison depuis cinq ans. Or, qu'y aurait-il d'étonnant à ce que pendant ces cinq années Alexandre eût été le roi officiel, et qu'on eût inscrit son nom sur la monnaie? D'autant plus que Dexippe (*Apud* Syncell. *chronogr.* p. 264. D) dit positivement qu'Alexandre, fils de Rhoxane, fut reconnu roi en même temps que Philippe Aridée : Μετὰ τὴν Ἀλεξάνδρου τελευτὴν διαιροῦνται τὴν ἡγεμονίαν Μακεδόνων μέν, ὡς ἤδη λέλεκται, Ἀριδαῖος ἀδελφὸς αὐτοῦ..... καὶ Ἀλέξανδρος παῖς Ἀλεξάνδρου ἐκ Ῥωξάνης τῆς Ὀξυάρτου. Plus loin, le même auteur ajoute qu'Olympias, dans l'intervalle qui s'étendit entre la mort de Philippe Aridée et l'usurpation de Cassandre, gouverna la Macédoine avec les deux fils d'Alexandre (Βασιλεύει Μακεδόνων ἀρξαμένη σὺν δύο παῖσιν Ἀλεξάνδρου), l'un né de Barsine, fille d'Artabaze, et nommé Hercule; l'autre, né de Rhoxane, et nommé Alexandre comme son père. On a vu plus haut les prétentions et le sort d'Alexandre Hercule; ce roi d'un jour réclamerait difficilement des médailles. Nous pensons donc que les pièces qui ne peuvent être ni d'Alexandre II, ni d'Alexandre-le-Grand, conviennent beaucoup mieux au fils de Rhoxane qu'à Alexandre IV. Le n° 8 de la planche XI ne diffère pas sensiblement du présent n° 7; le n° 9 de la planche XI offre de l'analogie avec le n° 8 de la planche que nous décrivons. Seulement la tête d'Hercule de la première pièce caractériserait plus exactement encore le fils d'Alexandre-le-Grand. Quant au n° 8 *bis* de la planche XI, le *bige* qu'on voit au revers de cette pièce défend qu'on s'éloigne du règne de Philippe II, le seul des rois de Macédoine qui ait placé un *bige* sur ses monnaies; si ce n'est pas, comme on l'a cru, une monnaie d'Alexandre II, ce ne peut être qu'une pièce des premiers mois d'Alexandre III, alors qu'il n'avait pas encore substitué ses types favoris à ceux de son père Philippe.

ANTIGONUS, ROI D'ASIE. — De 306 a 301 av. J.-C.

N° 9.

Tête de Pallas casquée, à droite.

℟. ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Victoire comme sur les statères d'Alexandre. Dans le champ, à gauche, une couronne. AR. 4. Mionnet, Suppl. N° 587.

Antigonus, comme on sait, n'a point occupé le trône de Macédoine; mais il était Macédonien lui-même, et son fils Démétrius succéda aux fils de Cassandre dans le patrimoine d'Alexandre-le-Grand. C'est faute d'avoir pu lui trouver une place plus commode dans la série géographique des peuples, qu'Eckhel a placé à la Macédoine les monnaies d'Antigonus, et nous avons cru avec ce numismatiste qu'il y avait avantage à rapprocher les monumens du père de ceux du fils.

Dans le partage de l'empire d'Alexandre, Antigonus le Cyclope avait obtenu la grande Phrygie; sa puissance s'étant rapidement accrue, il vit bientôt son fils Démétrius triompher des généraux de Ptolémée Soter à la bataille navale de Leucolle, l'an 306 avant J.-C. C'est alors qu'Antigonus donna l'exemple aux autres successeurs d'Alexandre en prenant publiquement, le premier, le titre de roi, jusque là réservé aux souverains de la Macédoine, et en investissant son fils du même titre.

La pièce n° 9 est évidemment un témoignage de cette usurpation d'Antigonus : on trouve ici son nom, accompagné du titre de roi, sur une pièce absolument semblable d'ailleurs aux statères d'or d'Alexandre. Nous avons cité de pareils exemples aux règnes de Philippe Aridée et de Lysimaque : nous retrouverons la même particularité quand nous publierons les médailles de Seleucus Ier, roi de Syrie, et de son fils Antiochus. M. Mionnet (*Suppl.* n° 591) cite un statère de Démétrius Poliorcète, également au type d'Alexandre, qui existait autrefois dans la collection de M. d'Agincourt, à Rome. On ne sait ce qu'est devenue cette pièce dont le dessin n'a jamais été publié.

N° 10.

Tête barbue, tournée à droite, ceinte d'une couronne formée d'une plante dont les feuilles sont disposées en grappes.

℟. Apollon tenant l'arc, et assis sur une proue de vaisseau, qui porte la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Au-dessous, un trident, et le monogramme ΑΡ. AR. 9 1/2. (Cabinet de M. le duc de Luynes.

Les numismatistes reconnaissent dans ce magnifique tétradrachme un monument de la victoire navale remportée par Démétrius, fils d'Antigonus, sur Ptolémée Soter, dans les eaux de Leucolle et de Salamine de l'île de Chypre, l'an 306 av. J.-C. Mais ils sont loin de s'entendre sur le nom qu'on doit donner à la tête représentée au droit de cette médaille. Ce qui cause la principale difficulté de l'interprétation de cette tête, c'est l'incertitude où l'on est sur la nature de la plante qui la couronne : presque tous se sont accordés à désigner cette plante sous le nom de lierre; Froelich seul a fait observer, fort justement selon nous, qu'on n'avait pas l'habitude, dans l'antiquité, de représenter les corymbes du lierre sans ses feuilles. Ce numismatiste avait cru en conséquence qu'on devait reconnaître ici une plante marine. Une chose étrange, c'est

qu'Eckhel (*Doctr. num. vet.* II. p. 118) après avoir cité avec approbation l'opinion de Froelich, l'abandonne aussitôt pour embrasser celle qui voit un lierre dans cette plante. Cette inconséquence évidente l'entraîne à désigner le dieu représenté sur ce tétradrachme d'Antigonus, comme un *Bacchus indien*, interprétation développée aussi par Fea, dans ses Notes à l'histoire de l'art de Winckelmann (tom. I, p. 5; et III, p. 148). Winckelmann lui-même s'était, avant Eckhel et Fea, prononcé, mais sans aucune vraisemblance, pour le dieu Pan (V. *Monum. inéd.*, 41). Visconti, dans le *Museo Pio Clementino* (tom. VI, Tab. 9), a réfuté l'opinion d'Eckhel et de Fea; il a prouvé que le passage d'Hérodien (1-3), sur lequel s'appuyait principalement Eckhel, devait renfermer une erreur historique, et que ce n'était pas Antigonus qui s'était ridiculisé en portant le costume de Bacchus, mais Démétrius, fils d'Antigonus; il est vrai que l'archéologue romain ne nous semble pas avoir substitué à l'opinion d'Eckhel une opinion plus plausible, quand il a prétendu qu'on devait voir ici une figure de Silène sous les traits les plus nobles: il est possible que les anciens aient quelquefois représenté Silène autrement que comme un vieillard chauve et camus; mais qu'ils lui aient jamais donné cet aspect grandiose, qu'ils aient figuré sur son front le partage des cheveux que Winckelmann a si justement signalé comme un caractère propre à Jupiter, à ses frères et à ses fils, c'est là ce que nous ne pouvons nous résoudre à admettre. Le passage de Sénèque (*De ira*, III, 22), que Visconti a allégué à l'appui de sa manière de voir, prouverait que, quand bien même Antigonus aurait honoré Silène d'un culte particulier, ç'aurait été seulement dans l'intention d'aller au-devant de plaisanteries auxquelles donnait lieu sa ressemblance extérieure avec les figures de Silène: par conséquent il se serait gardé de retrancher des représentations de Silène qu'il aurait fait exécuter le caractère essentiel qui faisait sa ressemblance avec ce dieu, son nez écrasé, *collisum nasum*, comme dit Sénèque.

Nous pensons donc qu'on doit revenir à la première opinion de Froelich, qui reconnaissait un buste de Neptune sur le tétradrachme d'Antigonus, d'autant plus que Neptune reparaît sur les médailles de Démétrius Poliorcète frappées à l'occasion de la même victoire (V. même planche, n°s 15, 17, 18, 19 et 20). Parmi les flatteries dont les Athéniens avaient accablé Démétrius Poliorcète, on remarque qu'ils l'adoraient comme fils de Neptune. (V. *Athen.* lib. VI, p. 253, C.)

Visconti a été mieux inspiré, selon nous, quand il a reconnu dans le type du revers de notre médaille la représentation de la trirème sur laquelle Démétrius était monté quand il défit les amiraux des Ptolémées, et que le roi d'Asie avait consacré à Apollon après sa victoire. (V. *Athen.* V, p. 209, E.)

N° 11.

Même tête, tournée à droite.

℟. Pallas d'ancien style, casquée, portant un bouclier et vibrant le foudre qu'elle tient dans la main droite. Dans le champ, casque à aigrettes relevées et ΣΙ. AR. 4. Mionnet, N° 853.

Nous avons hésité sur l'attribution définitive qu'il fallait donner à ce didrachme d'argent: d'un côté l'on voit sur cette pièce la tête de Neptune, des tétradrachmes d'Antigonus, père de Démétrius; de l'autre, la Minerve Itonide, qui orne le revers des tétradrachmes d'Antigonus Gonatas; peut-être y aurait-il moyen de trancher la question si nous étions fixés sur l'authenticité de la pièce d'or de Démétrius Poliorcète du Cabinet de Florence, dont nous donnons le trait n° 16, d'après Eckhel. Cette pièce, portant au revers la Minerve Itonide, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'Antigonus, roi d'Asie, mais Macédonien de nation, eût adopté le même type. Le casque à aigrette qu'on voit dans le champ de notre n° 11, reparaît, il est vrai, sur une médaille indubitable d'Antigonus Gonatas. (Voy. pl. XIX, n° 1.) Mais ce serait là un argument bien léger à opposer à la présence de Neptune, divinité dont le type paraît exclusivement propre à Antigonus le Cyclope et à son fils. Seulement notre argumentation tomberait s'il était prouvé que la médaille de Florence ne fût pas antique. Dans ce cas, la Minerve Itonide, comme le Pan, serait un type introduit par Antigonus Gonatas, à l'occasion de la défaite des Gaulois: et notre n° 11, malgré la présence de Neptune, retournerait de droit à cet Antigonus. Autrement, l'attribution que M. Mionnet a faite de la médaille à ce dernier prince ne me paraît pas justifiée.

N° 12.

Bouclier macédonien, décoré d'une tête d'Hercule de face.

℟. Β. Α. Casque macédonien, en forme de *pileus*, garni de jugulaires, et surmonté d'une aigrette bifurquée et pendante. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 588.

Encore une pièce semblable au n° 6 de cette pl., et au n° 16 de la pl. XVI, et que l'on interprète cette fois en faveur d'Antigonus le Cyclope, comme s'il fallait lire: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Nous avons vu qu'en d'autres occasions on lisait: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ; d'autres fois on proposera de lire ΒΑΣΙΛΕΩΣ, d'un seul mot, en ajoutant d'après des initiales ou des monogrammes ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ ou ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Nous avons (pag. 20, col. 1re) traité la question de ces initiales. Si, dans la circonstance présente, il fallait, au milieu d'une telle incertitude, adopter le nom d'un roi dont le nom commençât par un Α, le buste d'Hercule, gravé au centre du bouclier macédonien, nous déciderait en faveur d'Alexandre; mais ce sont là des questions sur lesquelles on ne peut rien affirmer.

DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE. — De 294 à 287 av. J.-C.

N° 13.

Tête de Démétrius Poliorcète, diadémée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Cavalier macédonien, coiffé du *pileus*, portant horizontalement sa lance, et galopant à droite. Sous le trône, un monogramme composé des lettres ΟΙΛΕ? AV. 4 1/2. Mionnet, N° 827.

N° 14.

Tête d'Alexandre en Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℟. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Jupiter aétophore. Dans le champ, la lettre Ε et massue. AR. 7. Mionnet, N° 829.

N° 15.

Victoire ailée, montée sur une proue de vaisseau, et embouchant la trompette.

℟. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Neptune nu, la chlamyde roulée autour du bras gauche, et brandissant son trident de la droite. Dans le champ, un astre et le monogramme ΗΡΑ. AR. 8. Mionnet, N° 831.

Nous joignons à la pièce précédente le trait d'un statère d'or du Cabinet de Florence, publié par Eckhel, *Num. vet. anecd.* T. VI, n° 9.

N° 16.

Victoire sur une proue de vaisseau, et embouchant la trompette.

℟. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Pallas d'ancien style, brandissant sa lance. Dans le champ, bipenne. AV. 4. Mionnet, N° 826.

Il doit y avoir ici inexactitude dans le dessin du revers. Pallas ne brandit pas sa lance, mais lance la foudre sur les n°s 11 et 21 de cette planche.

N° 17.

Même type qu'au n° 15.

℟. Même légende et revers qu'au n° 15. Dans le champ, la lettre Α et le monogramme ΟΝ. AR. 2. Mionnet, N° 389.

N° 18.

Tête de Démétrius, cornue et diadémée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Neptune, debout, appuyé sur son trident, le pied droit posé sur un rocher. Dans le champ, monogrammes composés des lettres ΕΙΛΟ? et ΑΡ. AR. 9. Mionnet, N° 841.

N° 19.

Tête cornue et diadémée de Démétrius, à droite.

℟. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Neptune, assis sur un rocher, s'appuyant d'une main sur son trident et de l'autre tenant un *acrostolium*. Dans le champ, Ξ et le monogramme ΑΡΤ. AR. 8 1/2.

Pièce acquise par la Bibliothèque Royale de M. de Cadalvène, en 1826.

N° 20.

Tête cornue et diadémée de Démétrius, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Neptune nu, debout, et brandissant son trident de la main droite. Dans le champ, un monogramme composé des lettres HPA et une feuille de lierre. AR. 2. Mionnet, Suppl. N° 594.

En 307, Démétrius, surnommé Poliorcète, ou le *Preneur de villes*, fils d'Antigonus, dit le Cyclope, remporte, dans les eaux de l'île de Chypre, deux victoires signalées sur Ptolomée Soter et ses généraux, et immédiatement après ces victoires il ceint avec son père le bandeau royal. Six ans plus tard, Antigonus est vaincu à Ipsus par la ligue des successeurs d'Alexandre, et périt dans cette bataille. En 294, Démétrius Poliorcète, que la défaite et la mort de son père n'avaient point abattu, s'empare du royaume de Macédoine, en faisant mourir Alexandre IV, fils de Cassandre, lequel l'avait appelé à son secours contre son frère Antipater. Huit ans après, Démétrius est chassé de la Macédoine, et bientôt voulant remuer l'Asie, il tombe entre les mains de Séleucus Ier, qui le traite avec les plus grands égards jusqu'à sa mort. Tel est le sommaire des événemens qui signalèrent la vie de Démétrius Poliorcète. On voit que sur les vingt trois années qu'il porta le titre de roi, ce prince en passa dix avec son père, que sept autres années d'un règne troublé dans l'Asie Mineure succédèrent à la bataille d'Ipsus, et qu'enfin Démétrius ne fut que six ans maître de la Macédoine. D'après ces renseignemens il est facile de classer dans un ordre probable les pièces n° 13 à 20, et qui toutes appartiennent incontestablement à ce roi.

1° N° 14, Tétradrachme d'argent aux types d'Alexandre. Cette pièce peut à la rigueur avoir précédé la bataille navale de Leucolle; en tous cas, elle est le premier essai de la puissance de Démétrius, puisqu'elle ne porte pas encore le titre : ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *le roi*. Cette médaille, du Cabinet de France, est jusqu'à présent unique.

2° N°s 15 et 17. La proue de navire de cette monnaie d'argent rappelle la victoire de Leucolle, et le type adopté par Antigonus le Cyclope. Neptune au revers de ces pièces, brandissant son trident, semble combattre en faveur de Démétrius. Il se confond ici avec Antigonus lui-même, qui n'était pas à la bataille, et dont l'influence a dirigé son fils. La *Victoire*, ou la *Renommée*, comme le veut Eckhel, embouche la trompette et célèbre le triomphe de Démétrius. L'absence du portrait de Démétrius prouve que cette pièce est plus ancienne que les suivantes, à l'exception du n° 16.

3° N° 16. Le statère d'or de Florence, s'il est authentique, doit marcher sur la même ligne que le tétradrachme précédent. On n'y voit pas non plus le portrait de Démétrius, et la Minerve Itonide remplace Neptune comme auxiliaire du fils d'Antigonus.

4° N° 20. Alliance du portrait de Démétrius avec le type de Neptune combattant. Cette pièce montre les progrès de la puissance de Démétrius. On se demande comment, du vivant de son père, qui n'a pas mis sa tête sur ses monnaies, Démétrius a pu introduire son effigie sur les siennes? C'est qu'Antigonus était fort laid, qu'il ressemblait à Silène (Voy. le passage de Sénèque, *de Ira*, III, 22), tandis que Démétrius était célèbre pour sa beauté.

5° N° 18. L'attitude du repos qu'on a donnée au Neptune représenté sur le revers de ce tétradrachme d'argent nous semble indiquer une époque assez postérieure à la bataille de Leucolle. La forme large et le travail élégant de la pièce accusent une école asiatique, et nous font croire que cette belle médaille a été frappée avant l'avènement de Démétrius au trône de Macédoine. On voit ici très clairement, pour la première fois, les cornes naissantes du taureau qui décorent le front de Démétrius et le caractérisent comme un Bacchus jeune. Nouvelle preuve à l'appui de la correction que Visconti a proposée pour le passage d'Hérodien, cité plus haut dans le commentaire du n° 11. Plutarque, Diodore, Athénée, s'accordent à représenter Démétrius comme un imitateur fanatique de Bacchus. (Comp. Visconti, *Icon. grec.*, tom. II, p. 56, note 1, in-4°.)

6° N° 19. Ce rétradrachme d'argent ne diffère de la pièce précédente que par la fabrique, qui est plus ramassée, et la pose du Neptune, qui est assis et tient l'*acrostolium*, monument de la victoire navale. Cette pièce a pu être frappée après l'avènement de Démétrius au trône de Macédoine, mais ce n'est là qu'une présomption.

7° Il n'en est pas de même du magnifique double statère d'or n° 13, au revers duquel on voit un cavalier macédonien coiffé de la *causia*. Ce type nous reporte évidemment à l'Europe, et ne peut appartenir au temps pendant lequel Démétrius occupait l'Asie Mineure.

Pour suivre régulièrement la série des rois de Macédoine, il faut placer après Démétrius Poliorcète les sept mois de la domination de Pyrrhus, puis les cinq dernières années de la vie de Lysimaque, pendant lesquelles ce prince régna sur la Macédoine. L'an 281, Lysimaque perd le trône et la vie en combattant contre Seleucus Ier Nicator. Celui-ci, en mettant le pied sur le sol de la Thrace, est assassiné par Ptolémée Céraunus, fils de Ptolémée Soter et d'Eurydice, fille d'Antipater. L'année d'après, Ptolémée Céraunus périt en combattant contre les Gaulois, qui font leur première invasion dans la Grèce. Méléagre, frère de Ptolémée, lui succède; mais les Macédoniens le chassent au bout de deux mois de règne, et mettent à sa place Antipater, neveu de Cassandre, lequel est lui-même renversé quarante-cinq jours après, par un Macédonien, nommé Sosthénès. Celui-ci, qui ne paraît pas avoir pris le titre de roi, tombe au bout de deux ans, victime de l'invasion de Brennus. La Macédoine reste en proie à l'anarchie la plus complète, pendant laquelle on cite encore un Ptolémée, un Alexandre, et de nouveau Pyrrhus d'Epire. Tout l'espace de temps compris entre Ptolémée Céraunus et Antigonus Gonatas est de sept ans.

On n'a pas de médailles de tous ces princes, à l'exception de Pyrrhus, qui n'a guère pu frapper de pièces en Macédoine, et de Lysimaque, dont les monnaies sont rangées sans distinction à la Thrace.

ANTIGONUS Ier, GONATAS. — De 277 a 239 av J.-C.

N° 21.

Tête de Pan, cornue, le *pedum* sur l'épaule, au centre du bouclier macédonien.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Pallas d'ancien style (comme au n° 11), et brandissant la foudre. Dans le champ, casque macédonien à aigrettes pendantes, et le monogramme HA. AR. 9. Mionnet, N° 851.

Antigonus Ier avait été surnommé Gonatas à cause de la ville de Goni, en Thessalie, dans laquelle il avait été élevé.

On donne ordinairement au règne du fils de Démétrius quarante-quatre ans, dans lesquels on compte le temps pendant lequel il occupa le Péloponnèse, avant de succéder à son père en Macédoine, et les années qu'il passa dans ce dernier pays. Pour être plus exact, il faudrait attribuer à cet Antigonus quarante-sept ans de règne, c'est-à-dire trois ans dans le Péloponnèse, depuis que Démétrius son père avait été fait prisonnier par Séleucus, jusqu'à la mort de Démétrius; sept ans encore dans le Péloponnèse; trente-huit ans depuis son retour en Macédoine. Quant à nous, nous ne faisons figurer dans notre supputation que les trente-huit ans de la Macédoine.

Eckhel a très bien expliqué les types du tétradrachme n° 21 : la tête inscrite au centre du bouclier macédonien est celle de Pan, le dieu sauveur de la Grèce, qui frappa de terreur devant Delphes Brennus et les Gaulois, et permit ainsi à Antigonus Gonatas de remonter sur le trône de son père. La Minerve Itonide du revers semble combattre aussi pour le salut de la Grèce. Eckhel a pensé ingénieusement que le type de cette Minerve d'ancien style était celui de la Minerve d'Itone, en Thessalie, qu'on retrouve sur les médailles de cette province, sur celles d'Alexandre, fils de Néoptolème, roi d'Épire, et pour laquelle les rois de Macédoine professaient un culte particulier. Les deux pièces d'étoffe qui pendent des bras de la Minerve sont les *ailes* de la tunique thessalienne, dont Suidas a parlé. (V. Θετταλικαὶ πτέρυγες.)

La pièce suivante (pl. XIX, n° 1) confirme et complète l'interprétation d'Eckhel.

PLANCHE XIX.

SUITE D'ANTIGONUS GONATAS.

N° 1.

Tête de Pallas, casquée, tournée à droite.

℞. Pan élevant un trophée. Dans le champ, la lettre B, le monogramme AP, un bucrâne, un casque à double aigrette relevée, et, entre les jambes de Pan, les initiales du roi Antigonus en monogramme, ANT. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 609.

ANT en monogramme conviendrait également bien à Antigonus Doson, petit-fils d'Antigonus Gonatas. On pourrait revendiquer une partie des pièces qui portent ce monogramme pour Antipater, fils de Cassandre. Mais le Pan représenté sur notre n° 1, élevant un trophée probablement composé des armes des Gaulois, ne saurait en aucun cas se rapporter à un autre prince qu'à Antigonus Gonatas. (V. le dernier n° de la planche précédente.)

N° 2.

Tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. Cavalier marchant, à droite. Les lettres BA et ANT en monogrammes (pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ, (*Monnaie*) *du roi Antigonus*). Dans le champ, un astre. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 868.

Voici une des pièces controversées entre les deux Antigonus, et sur l'attribution desquelles il est impossible d'asseoir aucune certitude. Quelques unes de ces pièces portent le nom ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ tout entier (V. Mionnet, *Suppl.*, n° 619). Cette particularité, jointe au nombre que l'on a de ces médailles, nous empêche de songer à Antipater.

N° 3.

Le monogramme ANT au centre du bouclier macédonien.

℞. ΒΑΣ. Casque en forme de *pileus*, surmonté d'une aigrette bifurquée et pendante. Dans le champ, les monogrammes ΝΙΚ, ΚΙ et ΣΑΤΡΙ? Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 621.

Cette pièce pourrait convenir à Antigonus Doson. (V. les n^{os} précédens.)

DÉMÉTRIUS II. — De 239 à 229 av. J.-C.

N° 4.

Tête de Jupiter laurée à droite.

℞. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Pallas d'ancien style, lançant la foudre. Dans le champ, le monogramme ΑΡ. A ses pieds, une bipenne. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 879.

Le style de cette médaille, qui rappelle l'époque de Philippe V, nous empêche de songer ici à Démétrius Ier Poliorcète. Le type de la Minerve Itonide, usité par Antigonus Gonatas, convient à Démétrius II, son fils. Ce prince, qui régna dix ans sans évènemens mémorables, ne laissa qu'un fils enfant, qui occupa plus tard le trône sous le nom de Philippe V.

N° 5.

Monogramme dans lequel on trouve les lettres ΔΗΜΗΤΡΙ (pour ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ), au centre du bouclier macédonien.

℞. ΒΑΣΙ. Casque à aigrette pendante des deux côtés. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 630.

La solution du monogramme inscrit au centre du bouclier macédonien en ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ est certaine; mais rien ne nous dit si nous devons reconnaître ici une médaille de Démétrius Ier Poliorcète ou de Démétrius II.

N° 6.

Tête de face au centre du bouclier macédonien.

℞. Même casque qu'au n° précédent. Dans le champ, à droite, monogramme dans lequel on trouve les initiales ΔΗΜΗΤΡΙ; à gauche, caducée. Æ. 3. Mionnet, N° 886.

N° 7.

Caducée au centre du bouclier macédonien.

℞. Β. Α. Casque comme aux n^{os} précédens. Dans le champ, caducée, rose, et le monogramme ΔΗΜΗΤΡΙ. Æ. 3. Mionnet, N° 888.

N° 8.

Tête de Pallas casquée, tournée à droite.

℞. Proue de vaisseau. Dans le champ, les lettres ΒΑ et un monogramme qu'on peut décomposer en ΔΗΜΙ. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 643.

Les n°s 6 et 7 qui précèdent appartiennent bien certainement à un roi du nom de Démétrius; en est-il de même du n° 8, et la variation notable du monogramme royal ne détruit-elle pas la probabilité de l'attribution? Nous sommes bien disposés à le croire, et à ne voir ici qu'une médaille du genre de celle que nous avons publiée, pl. XVI, n° 17, en la donnant, faute de mieux, à Alexandre-le-Grand.

Entre Démétrius et Philippe V, il faut placer Antigonus Doson, petit-fils d'Antigonus Gonatas, par Alcyonée, né de ce prince et d'une concubine. D'abord tuteur du jeune Philippe V, fils de Démétrius II, Antigonus Doson, que distinguaient ses talens militaires, ne tarda pas à s'emparer de la couronne, qu'il garda neuf ans jusqu'à l'époque de sa mort. Il entra dans la ligue achéenne contre Cléomène, roi de Sparte, et le premier s'empara de cette ville. On l'avait surnommé Doson, dit Plutarque, comme étant un grand donneur de promesses qu'il ne tenait pas (Δώσων, participe futur de δίδωμι, donner).

Plusieurs des médailles attribuées à Antigonus Gonatas pourraient appartenir à son petit-fils (V. les n°s 1, 2 et 3 de cette planche). Peut-être aussi Antigonus Doson, qui n'était roi qu'à titre, pour ainsi dire, provisoire, eut-il la modération de ne pas inscrire son nom sur les monnaies.

PHILIPPE V. — De 221 à 179 av. J.-C.

N° 9.

Tête de Persée, à gauche, coiffée d'un casque muni d'ailerons et terminé en tête de griffon, la *harpé* sur l'épaule, au centre du bouclier macédonien.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue dans une couronne de chêne. Dans le champ, ΞΩ, ΔΙ et ΒΕ en monogrammes. AR. 9. (2e Collection Cousinéry.)

C'est le roi, fils de Démétrius II, qui, ayant soulevé la colère des Romains par son alliance avec Annibal, fut vaincu par Flaminius à la bataille de Cynocéphales, en 196, et mourut dix-sept ans après, de regret d'avoir sacrifié Démétrius, l'aîné de ses enfans, aux dénonciations intéressées de Persée, son autre fils.

Les types du tétradrachme de ce roi, n° 10, ont encore trait aux prétentions qu'avaient les rois de Macédoine de descendre, par Caranus, d'Hercule et de Persée. Cette prétention était d'autant plus extraordinaire de la part de Philippe, qu'il n'était pas du sang royal d'Alexandre, et qu'il avait à rattacher Antigonus le cyclope, son trisaïeul, à la souche de Caranus : raison de plus sans doute pour qu'il affichât avec plus d'affectation la croyance qu'il voulait inculquer dans l'esprit des peuples.

Nous avons déjà vu, à la monnaie de Lysimaque, autre intrus dans la famille de Caranus, un Persée avec le casque asiatique (V. pl. V, n° 6). La tête de griffon qui termine ici le casque de Persée se retrouve à Iconium de la Lycaonie, à Ægæ de la Cilicie, à Amphipolis de la Macédoine. La *harpé* était un glaive d'une forme particulière que Minerve avait remis à Persée, et dont celui-ci se servit pour couper la tête de Méduse.

N° 10.

Tête de Philippe, diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Pallas de style ancien, lançant la foudre. Dans le champ, ΣΤΡ et ΠΕΡ en monogrammes. AR. 9. Mionnet, Suppl. N° 646.

Le revers de ce beau tétradrachme reproduit le type de la Minerve, type constamment usité par les rois de Macédoine, au moins depuis Antigonus Gonatas. (Voy. pl. XVII, n° 16, et XVII, n° 21.)

On retrouve ΠΕΡ en monogramme, sur les monnaies de bronze de Persée, fils de Philippe; c'est peut-être une raison de croire que le tétradrachme n° 10 a été frappé après la mort de Philippe.

N° 11.

Tête de Philippe, diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue dans une couronne de chêne. Dans le champ, les lettres détachées ΜΕ, ΞΩ et ΒΕ en monogrammes. AR. 6. Mionnet, N° 893.

Didrachme d'argent.

N° 12.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, ΞΩ, ΔΙ et ΑΝ en monogrammes. AR. 4.

Drachme d'argent, cédé à la Bibliothèque Royale, par M. de Cadalvène, en 1826.

Le N° 901 de Mionnet, portant au revers : *Hercule debout*, est le produit d'un coin moderne.

N° 13.

Tête de Persée, tournée à droite.

℞. ΒΑσιλεως Φιλιππου. Aigle éployé. Æ. 5. Mionnet, N° 905.

L'aigle du revers de cette pièce est destinée à rappeler Jupiter, le père de Persée, et par conséquent le premier auteur de la race de Caranus.

N° 14.

Tête de Jupiter, tournée à droite.

℞. ΒΑσιλεως ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier marchant à droite. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 658.

N° 15.

Même tête, tournée de même.

℞. Pallas combattant. Dans le champ, ΒΑ... Φ... et massue. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 664.

Le caractère de la fabrique des deux pièces, n°s 14 et 15, ne nous permet de remonter au-delà du règne de Philippe V.

N° 16.

Roue composée de six croissans, au centre du bouclier macédonien.

℞. ΒΑσιλεως Φιλιππου. Massue. Æ. 4. Mionnet, N° 916.

Le style de cette pièce et le type du revers la rattachent infailliblement au règne de Philippe V.

N° 17.

Tête de Philippe, à droite, coiffée d'un casque d'une forme singulière. Derrière sa tête, ROMA, en monogramme; devant, la lettre Φ.

℞. Cavalier portant une palme, et galopant sur un base qui porte l'inscription : L. PHILIPPVS. A l'exergue, un signe monétaire. (Denier d'argent de la famille Marcia.)

« Un Q. Marcius Philippus, commissaire des Romains dans la Macédoine, avait contracté hospitalité avec le roi Philippe. (Liv. XLII, 38 et 39.) L. Marcius Philippus, issu de la même famille, et qui, par les droits de sa magistrature, présidait à la fabrication de la monnaie romaine, n'a pas négligé de consacrer le souvenir de cette liaison avec le roi de Macédoine, dans un type qui en même temps fait allusion à son nom. La médaille qu'on a gravée (sous le n° 17) présente d'un côté la tête du roi Philippe, dont les traits ont *beaucoup de ressemblance* avec ceux de la tête qu'on voit sur les médailles de ce prince....... Un monogramme, qui tient lieu de légende, donne le nom de Rome; celui de Philippe est indiqué par la seule initiale grecque Φ. Le type du revers présente la statue équestre d'un des ancêtres du magistrat qui a fait frapper la médaille, et dont le nom L. PHILIPPVS est gravé au-dessous. Le monogramme placé dans l'exergue, désigne le nom et la valeur de la monnaie : c'est un X, chiffre latin du nombre *dix*, traversé d'un trait qui le fait ressembler à une petite étoile. On sait que le *denarius* tirait son nom de *dix ds, deni asses*, dont il représente la valeur. » (Visconti, *Iconogr. gr.*, tom. II, pag. 69, in-4°.)

Nous n'avons rien à ajouter à cette excellente description du denier de la famille Marcia, si ce n'est que la ressemblance de cette pièce avec les portraits de Philippe, frappés dans la Macédoine, était aux yeux de Visconti plus évidente qu'aux nôtres. Personne, au reste, n'a rendu jusqu'à ce jour un compte satisfaisant de l'étrange coiffure qui couvre la tête de Philippe sur le denier romain. On ne sait si c'est, comme le pense Visconti, une *causia*, ou chapeau macédonien, sans *fond*, ou bien simplement un bandeau royal muni de jugulaires On connaît des casques antiques en bronze, sur lesquels des cheveux sont figurés, comme s'ils représentaient la chevelure même du guerrier qui devait les porter. Il serait possible qu'ici Philippe portât un casque de cette espèce : les cornes de bouc dont le devant du casque ou du bandeau est orné ne conviennent pas à Philippe, seulement à cause des chèvres qui conduisirent Caranus sur l'emplacement de la ville d'Ægæ (V. p. 14. col. 2.). Elles rappellent aussi le type adopté par Antigonus Gonatas, depuis que la Grèce en général, et la Macédoine en particulier, avaient cru devoir leur salut à l'intervention du dieu Pan.

La médaille romaine est d'ailleurs précieuse, en ce qu'elle nous révèle un genre de coiffure dont Philippe devait faire un usage habituel, mais que le *decorum* officiel avait empêché de transporter sur les monnaies propres à la Macédoine.

T. QUINTIUS FLAMINIUS, CONSUL.

N° 18.

Tête nue, légèrement barbue, tournée à droite.

℞. T. QVINCTI. Victoire ailée, portant une palme et une couronne. AV. 5. Mionnet, Suppl. N° 706.

« Quoique la légende de cette médaille soit latine, le type de la fabrique et le poids annoncent qu'elle a été frappée hors de Rome. Visconti, dans son *Iconographie romaine*, pense que c'est probablement par un des descendans de T. Quintius Flaminius, à l'occasion de quelque expédition dans la Macédoine. Il est plus vraisemblable, je crois, que ce sont les Grecs eux-mêmes qui firent frapper cette médaille au moment où Flaminius fit proclamer la liberté de la Grèce, après la défaite de Philippe V à la bataille de Cynocéphale.

» La reconnaissance des Grecs ne se borna pas dans cette occasion aux honneurs d'une médaille d'or, portant non seulement une légende latine, mais encore le nom et la tête du libérateur de leur patrie. On sait par Plutarque qu'ils lui consacrèrent de plus un temple à Chalcis.

» La médaille dont il est ici question aurait donc été frappée par les Grecs. Je puis ajouter, à l'appui de cette opinion, que le type de la victoire, qui se trouve empreint sur cette médaille, est commun aux monnaies d'or d'Alexandre et de plusieurs de ses successeurs, qui circulaient encore en Macédoine, et que leur poids se trouve parfaitement conforme à celui de la médaille de Flaminius; qu'enfin le travail en est grec. » (Note de M. Mionnet, *Suppl.* tom. III. p. 260.)

T. Quinctius se trouve ici avec l'ancienne orthographe latine pour *Quintius*, comme on l'a écrit dans les âges suivans.

PLANCHE XX.

SUITE DE PHILIPPE V.

N° 1.

Tête d'Hercule barbue, couverte de la peau du lion, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Harpé, dans une couronne de chêne. Dans le champ, ΔΙ, ΑΝ et ΣΟ en monogrammes. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 670.

Voyez, pour l'explication des types de cette médaille, pl. XIX, n°s 9 et 13.

N° 2.

Tête de Jupiter, laurée, tournée à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Pan, imberbe, marchant à droite, le *pedum* sur l'épaule droite, et le bras gauche enveloppé dans la *nébride*. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 926.

On a déjà vu, à propos des pièces d'Antigonus Gonatas, et plus récemment encore, dans le commentaire du n° 17 de la pl. XIX, par quelles raisons Pan intervenait sur les médailles des derniers rois de Macédoine.

N° 3.

Tête de Persée, coiffé de la tiare, tournée à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cheval libre, galopant à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 927.

Le *Persée* a été expliqué pl. XIX, n° 9 : le *cheval libre* est un type commun à presque tous les rois de Macédoine.

N° 4.

Tête imberbe et radiée, tournée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Foudre dans une couronne de chêne. Dans le champ, ΔΙ et ΓΑ en monogrammes. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 953.

Cette pièce a été attribuée par Visconti à Andriscus, jeune homme de la Mysie, qui, profitant de la haine que les Romains s'étaient attirée par leur mauvaise administration après la chute de Persée, se fit passer pour le fils de Persée, prit le nom de Philippe, leva une armée, battit les généraux romains, et ne succomba, après un an de règne, que sous les coups de Métellus, 148 ans avant J.-C.

L'opinion de Visconti se fonde sur une conjecture iconographique qui soutient mal l'examen : la tête que l'illustre archéologue a prise pour celle d'Andriscus, semble plutôt idéale; et les rayons dont elle est ornée nous font croire qu'il ne s'agit ici que d'une représentation du Soleil. La pièce reste donc, jusqu'à nouvel ordre, à Philippe V.

N° 5.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℟. ΒΑ . Φ. Deux chèvres accroupies. Dans le champ, épi. Æ. 5. Mionnet, N° 911.

Les deux chèvres accroupies, type renouvelé des plus anciens rois de Macédoine, rappellent la fondation d'Ægæ par Caranus. (V. p. 14. col. 2. *ad calcem.*)

N° 6.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℟. ΒΑ . ΦΙ. Cavalier courant à droite, la main levée. Un caducée en contre-marque. Æ. 5. (2e Collection Cousinéry.)

Nous avons dit (article de Philippe IV, fils de Cassandre) par quelles raisons plausibles Eckhel avait donné à ce jeune prince la présente médaille.

N° 7.

Même tête.

℟. Mêmes initiales et même type. Æ. 3. (Pièce cédée à la Bibliothèque par M. de Cadalvène, en 1826.)

Cette médaille peut convenir aussi à Philippe IV.

N° 8.

Tête d'Hercule jeune, tournée à droite, la peau du lion nouée autour du col, la massue sur l'épaule.

℟. ΒΑ . ΦΙ. Proue de vaisseau. Dans le champ, ΔΙ en monogramme. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 676.

N° 9.

Tête de Persée, à droite.

℟. ΒΑ . Φ. Harpé dans une couronne de chêne. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 920.

N° 10.

Tête imberbe, tournée à droite, au centre du bouclier macédonien.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. *Pileus* sans aigrette, muni de jugulaires. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 681.

N° 11.

Tête d'Hercule, imberbe et couverte de la peau de lion, à droite.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue. Æ. 2. Mionnet, N° 919.

Toutes les pièces réunies sur cette planche, et jusqu'à présent décrites, doivent, à l'exception des nos 6 et 7, être rangées sans contestation à Philippe V. La nature du travail annonce un commencement de décadence.

N° 12.

Même tête, tournée à gauche.

℟. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Foudre. Æ. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 679.

Le n° 11, un peu plus fin d'exécution, a été rangé jusqu'à présent à Philippe Aridée; mais on a reporté à Philippe V le n° 12, lequel n'offre au revers qu'une simple variante des petites monnaies d'or de Philippe Aridée (*Comparez* pl. XVII, les nos 10, 11, 12, 14 et 15). Nous croyons ces deux attributions trop incertaines pour qu'on prononce affirmativement; mais s'il fallait exprimer une préférence d'opinion, on devrait, selon nous, ranger les deux pièces à Philippe Aridée.

PERSÉE. — DE 220 A 178 AV. J.-C.

N° 13.

Tête diadémée et légèrement barbue du roi Persée, tournée à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ. Griffon marchant à droite, le pied droit levé. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 683.

On sait la défaite de Persée par Paul-Émile, sa fuite dans l'île de Samothrace, le triomphe humiliant qu'il subit à Rome avec ses fils Philippe et Alexandre et sa fille. On ignore seulement l'époque et les causes de sa mort.

Le statère d'or que nous reproduisons ici a long-temps fait partie de la collection de M. Allier de Hauteroche : cet amateur l'a légué par testament au Cabinet royal de Paris. Le caractère rude de la fabrique nous fait croire avec M. Mionnet que cette pièce a été frappée dans quelque ville de la Thrace. Le griffon du revers a rapport au héros Persée, dont le roi portait le nom. (V. pl. XIX, n° 9, le casque de Persée terminé par une tête de griffon.)

N° 14.

Tête du roi Persée, diadémée, tournée à droite. Sous la tête on lit : ΞΩΙΛΟΥ.

℟. ΒΑΣΙΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ. Aigle éployé, posé sur un foudre, dans une couronne de chêne; sous la couronne une étoile. Dans le champ, la lettre Σ et ΖΩΠ en monogramme. Æ. 10 Mionnet, N° 689.

ΞΩΙΛΟΥ doit désigner le nom de l'artiste auquel est dû ce magnifique portrait du roi Persée. L'artiste Zoïle a été cité par M. Raoul-Rochette dans la lettre à M. le duc de Luynes, sur les *Graveurs des monnaies grecques* (Paris, 1831, in-4°, p. 47).

N° 15.

Tête du héros Persée, tournée à droite, la harpé sur l'épaule.

℟. Aigle éployé, posé sur un foudre. Dans le champ, Η, Σ, ΒΑ, initiales de Βασιλεως, et ΠΕΡ, initiales de Περσεως, en monogramme. Æ. 6. Mionnet, N° 938.

N° 16.

Tête d'Hercule, imberbe et couverte de la peau de lion, à droite.

℟. Cavalier, marchant à droite. ΒΑ et ΠΕΡ en monogramme. Sous le cheval, ΑΡ et ΞΩ en monogrammes. Æ. 4. Mionnet, N° 949.

N° 17.

Bouclier macédonien ayant au centre une roue composée de croissans.

℟. Harpé. ΒΑ, ΠΕΡ en monogramme, et une étoile. Æ. 3. Mionnet, N° 951.

ROI INCERTAIN.

N° 18.

Foudre au centre d'un bouclier macédonien.

℞. *Pileus*, surmonté d'une aigrette pendante des deux côtés, entre les deux lettres B et A. A l'exergue, monogramme incartain. Æ. 3 1/2.

Voici encore une pièce qu'il faudrait, si l'on s'en rapportait aux interprétations ordinaires, attribuer à un Alexandre ou à un Antigonus; mais que dire de la mollesse du travail et du mauvais dessin du *pileus* représenté au revers de la pièce? Nous croyons que jusqu'au dernier jour de l'indépendance macédonienne ou a frappé des pièces avec la légende BA; c'est pour cela que nous avons relégué la médaille n° 18 à la fin de la série des rois de Macédoine.

PLANCHE XXI.

APPENDICE AUX ROIS DE MACÉDOINE.

ADÉUS, TYRAN D'HÉRACLÉE SINTIQUE. — ÉPOQUE INCONNUE.

N° 1.

Tête d'Apollon laurée, à droite.

℞. ΑΔΑΙΟΥ. Trépied, le monogramme HP, et la lettre Σ. Æ. 5. Mionnet, N° 201.

Attribution très incertaine à un prince inconnu dans l'histoire. Cette attribution remonte à Pellerin, qui a résolu, d'une manière ingénieuse, les initiales HP Σ, en ΗΡΑΚΛΕΙΑΣ ΣΙΝΤΙΚΗΣ. Malheureusement, comme l'a observé Eckhel (Doct. II, p. 72), on retrouve les mêmes initiales sur une médaille des Éléens, publiée par Pellerin (1[er] Rec., pl. X, n° 3), et ici il est impossible de songer à Héraclée Sintique. Quoi qu'il en soit, Adéus est bien un nom macédonien; Polybe (XXVIII, 8) nomme un Adéus, de Berœa, en Macédoine, parmi les ambassadeurs que Persée envoya à Gentius, roi d'Illyrie.

N° 2.

Tête d'Hercule barbue, à droite, coiffée de la peau de lion.

℞. ΑΔΑΙΟΥ. Trépied, le monogramme HP, et la lettre Σ. Æ. 5. Mionnet, N° 202.

Nous ne savons quel jugement porter d'une médaille avec le nom d'*Apollodore*, citée par Pinkerton, comme existant dans le Musée Hunter, sans indication du métal, et admise avec un peu de légèreté peut-être par Sestini, dans ses *Classes generales* (edit. 2ª, p. 37). Sestini attribue cette pièce qu'il n'a pas vue, à Apollodore, tyran de Cassandrea, dont la férocité était devenue proverbiale chez les anciens à l'égal de celle de Phalaris. L'époque précise du règne d'Apollodore n'est point connue, mais doit toujours être reportée après celle de Cassandre, roi de Macédoine (de 315 à 296 avant J.-C.), qui changea le nom de Potidée en celui de Cassandrea — (Polyb. VII, 7. Diod. Exc. Vales. p. 562. Polyaen. VI, 7. Ovid., *de Ponto*, II. 9. V. 43. et Heins. ad h. l.)

CHAPITRE IV.

ROIS DES CONTRÉES DE LA GRÈCE AUTRES QUE LA MACÉDOINE.

§ I[er]. *THESSALIE.*

TISIPHONUS, TYRAN DE PHÈRES EN THESSALIE. — DE 359 A 353 AV. J.-C.

N° 3.

Partie antérieure d'un lion couché, à droite.

℞. ΤΕΙΣΙΦΟΝΟΥ. Partie antérieure d'un cheval allant au galop, à droite. Æ. 2 1/2. Mionnet, Suppl. N° 272.

Tisiphonus était frère de Thébé, épouse d'Alexandre, tyran de Phères; de concert avec ses frères, Lycophron et Pytholaüs, et à l'instigation de Thébé, il mit à mort Alexandre, et régna nominativement à sa place, laissant le pouvoir entre les mains de Thébé. Son empire fut de courte durée : ayant de nouveau par ses cruautés excité la haine de ses sujets, il se vit en butte aux entreprises des Aleuades, membres d'une tribu dont l'origine était illustre entre les Thessaliens. Ceux-ci ayant appelé à leur secours Philippe II, le roi de Macédoine entra en Thessalie l'an 352, et déposséda les frères de Thébé. Il paraît que, dès cette époque, Tisiphonus n'existait déjà plus, ce qui nous fait placer, par conjecture, la fin de son règne à l'année précédente 353. (Xenoph. *Hellen.* VI. 4. 37 et 5. 1. Diodor. XVI. 14 et 37. Conon, *Narrat.* L. Clinton, *Fast. Hellen.* p. 288, etc... cf. pour les Aleuades, Herod. VII. 6. Diod. XV. 41. Harpocr. lex. V. Τετραρχία et Vales. ad h. l.)

La médaille attribuée par Sestini (*Lett. Num.* tom. VIII, p. 138, pl. VI, fig. 10), à Alexandre, tyran de Phères, en Thessalie, n'est sans doute qu'une pièce d'Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, peu différente de celle que nous avons publiée planche XVI, n° 14.

§ II. *ROIS D'ILLYRIE.*

MONUNIUS, CONTEMPORAIN DE PERSÉE, ROI DE MACÉDOINE. — VERS 170 AV. J.-C.

N° 4.

Une vache tournée à droite, allaitant un veau. Au-dessous, une mâchoire.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ ΔΥΡραχηνων. (*Monnaie*) *de Monunius, roi de Dyrrachium.* Jardin d'Alcinoüs, dans une aire carrée en creux, divisée en quatre parties inégales. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 164.

Le type de cette médaille est celui de Dyrrachium ou Epidamnus, ville fondée par les Grecs, sur la côte de l'Illyrie. Le nom du roi Monunius occupe la place réservée ordinairement aux magistrats éponymes de la ville de Dyrrachium. Froelich, qui le premier (*Reg. numism.* pag. 46) a rendu un compte satisfaisant de cette pièce, l'attribue à un roi de la peuplade barbare des Dardaniens, prince dont le nom est écrit dans Tite-Live (XLIV. 30), *Homunus,* et par Polybe, dans Athénée (X. p. 440), *Menunius.* Froelich suppose que ce roi, contemporain de Gentius, au frère duquel il avait fiancé sa fille (Liv. l. l.), s'empara de Dyrrachium et força les Grecs de cette ville d'inscrire son nom sur leur monnaie. Eckhel fait observer à ce sujet que sur d'autres pièces on trouve le nom de Monunius accolé à celui d'un autre magistrat; d'où il conclut que le roi de ce nom a dû être un citoyen de Dyrrachium, qui, après avoir passé par les fonctions municipales, aura profité de sa position pour s'emparer du pouvoir suprême. Nous ne sommes pas à même de décider entre Froelich et Eckhel; seulement nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que le style des médailles de Monunius semble bien ancien pour un contemporain de Gentius et de Persée.

N° 5.

Vache debout, à gauche, allaitant un veau. Au-dessus, une mâchoire.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ ΔΥΡ. Jardin d'Alcinoüs, dans une aire carrée en creux, divisée en quatre parties inégales. AR. 5. Mionnet, N° 165.

Cab. I. de Vienne.

GENTIUS. — VERS 170 AV. J.-C.

N° 6.

Tête virile imberbe, nue, couverte d'un bonnet, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΓΕΝΤΙΟΥ. Vaisseau. Æ. 5. Mionnet, N° 167.

Cab. I. de Vienne.

Gentius, roi d'Illyrie, contemporain et allié de Persée, roi de Macédoine,

fut vaincu par le proconsul Anicius, peu de temps avant la victoire de Paul-Émile sur Persée. Après avoir orné le triomphe de son vainqueur, il mourut à Iguvium, aujourd'hui Gubbio, ville de l'Ombrie, où il avait été relégué. La pièce de bronze que nous reproduisons a été publiée pour la première fois par Froelich (*Reg. num.* p. 45). Visconti qui l'a répétée dans son Iconographie (pl. XLI, n° 19), a cru voir au droit de la médaille la tête de Gentius, coiffée de la *causia* macédonienne. Cette opinion est hasardée, et sans doute il ne faut reconnaître ici qu'un buste de Mercure couvert du *pileus*. La préoccupation de Visconti l'a entraîné à chercher encore l'effigie de Gentius sur une pièce dont les types et le module sont les mêmes que ceux de la présente médaille, mais qui, au lieu de la légende ΓΕΝΤΙΟΥ, porte le nom d'un peuple de l'Illyrie, les Daorses, ΔΑΟΡΣΩΝ. Au lieu de la pièce des Daorses que Visconti a reproduite même planche, n° 20, après Eckhel (*Num. vet. anecd.*, p. 95), nous en donnons ici, n° 7, une troisième d'un plus petit module, qui, comme les deux précédentes, appartient au cabinet impérial de Vienne. Cette médaille inédite des Daorses offre des traits barbares et qui ne ressemblent guère à ceux que Visconti a attribués à Gentius.

N° 7.

Tête virile imberbe, couverte d'un bonnet.

℞. ΔΑΟΡΣΩΝ. Vaisseau. Æ. 4.

BALLÉUS. — Époque incertaine.

N° 8.

Tête virile imberbe, nue, à gauche.

℞. ΥΟΙΛΛΑΘ. Diane marchant à gauche, tenant un flambeau. Æ. 3. Mionnet, N° 168.

N° 9.

Tête virile imberbe, nue, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΛΛΑΙΟΥ. Diane marchant à gauche, tenant un flambeau. Æ. 3. Mionnet, N° 170.

Ces médailles, qui ont été successivement attribuées à des villes de la Cyrénaïque et de la Syrie, à des rois de la Gaule, de la Thrace et de l'Asie-Mineure, doivent être, suivant la conjecture de Pellerin (Rois, p. 201), adoptée par Eckhel (XIV, p. 168), restituées à un roi d'ailleurs inconnu de l'Illyrie. Le caractère de la fabrique favorise cette opinion, qui d'ailleurs est confirmée par la situation des localités dans lesquelles on trouve le plus fréquemment ces médailles.

---

§ III. *ROIS D'ÉPIRE.*

ALEXANDRE Ier, fils de Néoptolème, mort en 326 av. J.-C.

N° 10.

Tête de Jupiter, couronnée de chêne, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. ΤΟΥ. ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ. (*Monnaie*) *d'Alexandre*, (*fils*) *de Néoptolème*. Foudre posé horizontalement entre un fer de lance et un astre. AV. 4. Mionnet, N° 3.

Alexandre, roi d'Épire, de la dynastie des Eacides, était fils de Néoptolème, et petit-fils de cet Arisbas qui, élevé à Athènes, introduisit le premier la civilisation chez ses sujets, demeurés jusque là dans la barbarie (Justin, XVII. 3). Le règne d'Arisbas remonte, par conjecture, à l'année 351 avant J.-C.; à Arisbas, succéda Néoptolème, son fils aîné, qui régna dix ans, laissant en mourant un fils du nom d'Alexandre, qui lui succéda. Ce dernier prince, frère d'Olympias, gendre de Philippe II, de Macédoine, oncle d'Alexandre-le Grand, voulut rivaliser avec le conquérant qui, portant un nom semblable au sien, lui touchait de si près par les liens du sang, et entreprit en Italie des expéditions qui finirent par sa défaite et sa mort, en 326, auprès de la ville de Pandosie.

La magnifique pièce d'or n° 10 porte, ainsi que les suivantes, le cachet de l'art perfectionné de la Grande-Grèce. Il en existe une imitation moderne fort habilement exécutée. Le type de Jupiter et du foudre rappelle la possession de l'antique oracle de Jupiter Dodonéen, qui avait contribué à l'influence politique de la dynastie des Eacides (Strab. VII. p. 324).

Froelich (*Num. reg.* p. 27. seq.) a fixé les principales époques du règne d'Alexandre, fils de Néoptolème, mais il n'indique pas l'année de l'avénement de ce prince.

Les pièces de bronze attribuées précédemment à Arisbas ont été, avec toute raison, restituées par Sestini, à Thèbes de la Béotie (V. Cl. Gener. ed. 2^a^. pag. 43). Les initiales ΑΡΙΣ, qu'on lit sur ces pièces, sont celles d'un nom de magistrat.

Nous citons, sans garantie, une pièce de la première collection Cousinéry, aujourd'hui au Musée de Munich, et que Sestini (*Desc. Num. vet.* p. 163) attribue à Néoptolème, fils d'Arisbas :

Trois boucliers disposés en rond. ℞. ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ. Colonne sur sa base, ornée d'un *acrostolium*, et surmontée d'une statue. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΑΠΕΙΡωτων. Æ. 3. Si cette pièce est authentique, il nous semble qu'à cause du métal, elle conviendrait davantage à Néoptolème, fils d'Alexandre Ier, jeune prince que les Molosses mirent à deux fois sur le trône à la place d'Eacides, et de son fils Pyrrhus. (V. plus bas le comm. du n° 16 de cette planche.)

N° 11.

Tête du Soleil, vue de face et radiée.

℞. ΑΛΕΞανδρου. Foudre. AV. 1. Mionnet, N° 4.

N° 12.

Tête du Soleil, vue de face et radiée.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ (του) ΝΕΟΠΤΟΛεμου. Foudre posé horizontalement. AR. 2. Mionnet, N° 5.

N° 13.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Foudre. Au-dessous, une couronne radiée. AR. 1. Mionnet, N° 6.

Cette pièce, qui ne porte que le nom d'Alexandre, sans indication du père de ce prince, peut rester, malgré cette omission, au fils de Néoptolème; car le n° 11 de cette planche, qu'on ne peut, ni pour le type, ni pour la fabrique, séparer du n° 12, prouve que, quant aux pièces de la plus petite dimension, Alexandre, fils de Néoptolème, pouvait faire une exception à la règle constamment suivie sous son règne, de joindre au nom du monarque celui de Néoptolème, son père. Quoi qu'il en soit, la pièce est controversée. Pellerin, qui le premier l'a connue et publiée (*Add.* p. 12), la donne au fils de Néoptolème. Eckhel (D. N. II. p. 175) la rapporte à celui de Pyrrhus; M. de Cadalvène (p. 144 de son *Recueil*) revient à l'opinion de Pellerin, sans citer ni Pellerin, ni Eckhel.

A notre sens, la médaille doit être rangée au nombre des *Alexandres incertains* de l'Épire.

N° 14.

Aigle à droite, entre un trépied et un autre symbole.

℞. ΑΛΕΞΑνδρου ΤΟΥ ΝΕοπτολεμου. Foudre, le tout dans une couronne de laurier. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 8.

N° 15.

Tête imberbe et diadémée, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Foudre posé horizontalement. Æ. 3.

Le médaillon d'argent (Gr. 8.) d'Alexandre, fils de Néoptolème, cité par Mionnet, n° 7, d'après Tiepolo, est décrit de nouveau par Sestini (*Desc. Num. vet.* p. 163), comme appartenant au baron de Schellersheim. Il faudrait avoir vu cette pièce pour se porter garant de son authenticité.

Sestini (l. l.) cite une autre pièce du même prince (Arg. 3), au type d'Hercule imberbe, en offrant au revers l'image de la Minerve Thessalienne. Nous reviendrons sur cette médaille, qui doit exister au Musée de Munich, en parlant de celles qu'on attribue à Alexandre II, roi d'Épire.

PYRRHUS, FILS D'EACIDES. — DE 296 A 272 AV. J.-C.

N° 16.

Tête de Pallas, à droite, avec un casque orné d'un griffon. Derrière, chouette; dessous, A.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Victoire marchant à gauche, tenant dans la main droite une couronne, et dans la gauche un trophée. AV. 5. Mionnet, N° 11.

Les premières années du règne de Pyrrhus, et l'intervalle du temps qui s'écoula entre la mort de son cousin-germain Alexandre, fils de Néoptolème (— 326), et son propre avénement au trône, présentent plusieurs problèmes de chronologie qui n'ont peut-être pas été étudiés assez sérieusement par les modernes. Sans nous livrer ici à la discussion étendue que réclamerait l'examen de ces difficultés, nous nous contenterons d'indiquer la manière probable suivant laquelle il nous semble qu'on doit classer ces époques, en s'appuyant surtout sur l'autorité de Plutarque, laquelle nous semble d'un grand poids, cet auteur ayant dû suivre les indications laissées par Hiéronyme, écrivain qui fut le compagnon constant de Pyrrhus, et dont l'autorité ne peut être mise en doute, en ce qui concerne les circonstances matérielles de la vie de ce prince.

— 326. Mort d'Alexandre, fils de Néoptolème. — Son oncle Eacides, qui avait été son tuteur, lui succède.

— 318. Naissance de Pyrrhus, fils d'Eacides et de Pththia.

— 316. Eacides est renversé du trône, et l'on met à sa place un fils d'Alexandre, nommé Néoptolème, comme son aïeul. Pyrrhus, âgé de deux ans, est recueilli par Glaucias, roi d'Illyrie.

— 306. Pyrrhus, à l'âge de douze ans, aidé de Glaucias, chasse Néoptolème et devient roi d'Epire.

— 301. Pyrrhus ayant fait un voyage en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de Glaucias, les Molosses profitent de son absence pour rétablir Néoptolème. — La même année, Pyrrhus, qui avait alors dix-sept ans, s'étant réfugié auprès de son beau-frère Démétrius Poliorcète, combat vaillamment à la bataille d'Ipsus.

Vers 296. Pyrrhus, qui avait épousé en Egypte Antigone, fille de Ptolémée-Soter et de Bérénice, rentre en Epire, et partage le trône avec son neveu Néoptolème.

— 295. Pyrrhus fait mourir Néoptolème qui conspirait contre lui, et reste souverain unique de l'Epire.

Tels sont les dates et l'enchaînement d'événemens que nous fournit le texte de Plutarque, sans aucune tentative de correction, à l'exception d'un seul passage dont l'altération nous semble évidente (Cap. 11). Ἐπεὶ δὲ στασιάσαντες οἱ Μολοσσοί, καὶ τὸν Αἰακίδην ἐκβαλόντες, ἐπηγάγοντο τοὺς Νεοπτολέμου παῖδας... *Les Molosses s'étant révoltés et ayant chassé Eacides, rappelèrent les enfans de Néoptolème.* Il s'agit de savoir si à l'époque de l'expulsion d'Eacides (que nous plaçons en 316), les Molosses rappelèrent les fils de Néoptolème, ou ceux d'Alexandre, fils de Néoptolème, roi prédécesseur d'Eacides. Ces passages d'une branche à l'autre, si fréquens à cette époque, étaient surtout motivés par l'inconvénient qu'on trouvait à laisser le sceptre entre les mains débiles d'un enfant. Quand Néoptolème mourut, son frère Eacides n'osa pas se substituer au jeune Alexandre, qui sans doute avait atteint déjà son adolescence : mais il profita de la mort prématurée de ce prince, pour accomplir ses projets d'usurpation. Si Alexandre avait eu à l'époque de sa mort des frères adultes, Eacides aurait rencontré des obstacles plus sérieux dans ses desseins. Ce qui le favorisa au contraire, ce fut le bas âge des enfans que laissait Alexandre. Le fils aîné de ce prince devait, selon l'usage grec, s'appeler Néoptolème comme son grand-père, et en effet, c'est un Néoptolème que nous trouvons plus tard opposé à Pyrrhus, fils d'Eacides, dans les vicissitudes de cette histoire. Nous n'hésitons donc pas à lire dans le passage cité de Plutarque : Ἐπηγάγοντο τοὺς Ἀλεξάνδρου τοῦ Νεοπτολέμου παῖδας. Cette correction est justifiée d'ailleurs par le soin que prit constamment le roi d'Epire, de joindre à son nom celui de son père, ainsi que ses médailles, même du petit module, en font foi, voulant ainsi se distinguer de son neveu Alexandre III, roi de Macédoine.

Le reste du règne agité de Pyrrhus n'offre plus de difficultés. En — 287. Conquête de la Macédoine sur Démétrius. Pyrrhus est chassé de cette contrée au bout de sept mois, par Lysimaque. — 280. Passage en Italie et commencement de la guerre contre les Romains. — 278. Conquête de la Sicile, dont Pyrrhus est maître pendant deux ans. — 275. Pyrrhus embrasse de nouveau la cause des Tarentins; battu complètement à Maleventum, il reprend la route de l'Epire. — De 275 à 272. Nouvelle conquête de la Macédoine sur Antigonus Gonatas, et expédition dans le Péloponnèse, où Pyrrhus trouve la mort. Pyrrhus, mort en 272, aurait eu, suivant notre calcul, quarante-six ans quand il fut tué dans une rue d'Argos.

Les pièces que nous publions, n° 16-21, appartiennent à la plus belle époque de la numismatique de Syracuse. C'est pendant les deux années où Pyrrhus fut maître de la Sicile, que furent gravés ces coins auxquels l'antiquité n'offre rien de préférable sous le rapport de la délicatesse du travail. Les têtes de Minerve, de Diane, de Proserpine, qu'on remarque au droit des pièces n°s 16, 17-18, 19-21, sont des types très fréquens à Syracuse : les revers des n°s 16-18 sont des emblèmes des victoires et de la libéralité de Pyrrhus : le revers des n°s 19-21 montre l'alliance d'un des types nationaux de l'Epire, la Minerve Itonienne avec le type national des Syracusains, la tête de Proserpine.

N° 17.

Tête de Diane, à droite, carquois derrière le dos.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Victoire marchant à gauche, tenant dans la main droite une couronne, et dans la gauche un trophée. Dans le champ, foudre et la lettre Π. AV. 3. Mionnet, N° 12.

N° 18.

Tête de Diane, à droite, carquois derrière le dos. Derrière, flambeau.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Victoire marchant à gauche, tenant dans la main droite une couronne, et dans la gauche un trophée. Dans le champ, foudre. AV. 4. Mionnet, N° 13.

N° 19.

Tête de Proserpine, couronnée d'épis, à gauche. Devant, tête de pavot; au-dessous, pétoncle.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Pallas Thessalienne, marchant à gauche, se couvrant de son bouclier de la main gauche, et frappant avec sa lance qu'elle tient dans la droite. Dans le champ, foudre, astre et la lettre Α. AR. 4. Mionnet, N° 15.

La pièce n° 19 est sortie d'un coin moderne très habilement fabriqué; nous l'avons reproduite comme une imitation exacte de la pièce d'or (N° 14 de Mionnet) qui a disparu du cabinet de France dans le vol de 1831.

N° 20.

Tête de Proserpine, couronnée d'épis, à droite. Derrière, une couronne.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Pallas marchant à gauche, se couvrant de son bouclier et frappant de sa lance. Dans le champ, foudre et la lettre Ε. AR. 5. Mionnet, N° 16.

N° 21.

Tête de Proserpine, couronnée d'épis, à gauche. Derrière, un flambeau.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΥΡΡΟΥ. Pallas marchant à gauche, se couvrant de son bouclier et frappant de sa lance. Dans le champ, foudre et la lettre Δ. AR. 5. Mionnet, N° 19.

PLANCHE XXII.

N° 1.

Tête d'Achille, imberbe et casquée, à gauche, le casque orné d'un griffon.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Femme voilée, assise sur un hippocampe, allant de gauche à droite; cette déesse a la main droite sur un bouclier orné d'une tête de Méduse. AR. 6. Mionnet, N° 22.

La tête reproduite au droit de cette pièce est évidemment celle d'Achille, chef de la race des Eacides, à laquelle appartenait Pyrrhus. On voit au revers Thétis qui apporte à son fils les armes fabriquées par Vulcain. La tête d'Achille offre une grande analogie avec celle de la statue connue aujourd'hui sous le nom

d'Achille Borghèse (*Musée des Antiques*, n° 144). L'origine de cette dernière dénomination remonte à Visconti. Il est singulier que ce savant n'ait point songé au rapprochement que nous faisons ici, d'après M. Raoul Rochette (*Achilléide*, p. 421), au lieu de chercher, par des inductions forcées, à faire considérer la tête de notre médaille comme celle de Pyrrhus lui-même.

L'exemplaire magnifique que nous reproduisons appartient à M. Millingen.

Visconti a fait observer l'analogie de composition qu'offre la présente médaille avec certaines pièces des Bruttiens; ce qui l'a conduit à croire que la médaille n° 1 avait été gravée dans cette partie de l'Italie. Cette opinion semble fondée; seulement il faut dire que la pièce de Pyrrhus est d'argent, et celle des Bruttiens en or, et d'un bien plus petit module (Mionnet, t. Ier, p. 179, Nos 759 à 761), et que, de plus, la tête du droit, que Visconti, par une erreur de mémoire, donne pour celle de Mars avec un casque, est au contraire celle de Neptune simplement diadémée.

La même pièce se trouve quelquefois en plus petit module, et la légende abrégée *du roi Pyrrhus*, ΒΑ ΠΥΡ, en deux monogrammes. (Voy. Sestini, *Mus. Fontana*, p. 43. n° 1. et Mionnet, Suppl. N° 16.)

N° 2.

Tête de Jupiter couronnée de chêne, à gauche. Dessous, Α.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Thétis assise sur un siége, à gauche, la tête tourrelée, tenant dans la main droite un sceptre, et soulevant de la gauche une draperie posée sur ses épaules. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 23.

N° 3.

Tête de Jupiter, couronnée de chêne. Derrière, foudre.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Femme assise sur un siége, à gauche, la tête tourrelée, tenant dans la main droite un sceptre, et soulevant de la gauche une draperie posée sur ses épaules. Au bas, la lettre Α. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 24

N° 3 *bis*.

Même tête, tournée à gauche. Sous le col, monogramme composé des lettres ΠΥΘ.

℞. Même légende. Figure semblable, assise de même. A l'exergue, la lettre Α.

Nous reproduisons sous les nos 2, 3 et 3 *bis*, plusieurs exemplaires des plus belles médailles qui soient sorties du ciseau grec. Les nos 2 et 3 appartiennent au Cabinet de France; le n° 3 *bis* fait partie du Musée britannique. La tête du droit est celle de Jupiter Dodonéen, dieu topique de l'Épire. La Junon du revers se trouve identiquement reproduite sur une pièce de bronze de Locres, dans le Bruttium (Mionnet, t. Ier, p. 96, N° 919). Cette analogie fait penser que les médaillons d'argent de Pyrrhus ont été gravés à Locres pendant le séjour et l'influence de ce prince en Italie.

N° 4.

Tête de Jupiter, barbue et diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Foudre dans une couronne de laurier. Æ. 6. Mionnet, N° 26.

N° 5.

Tête de Pallas, casquée. Derrière, chouette.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Épi dans une couronne de chêne. Æ. 4. Mionnet, N° 28.

Eckhel (t. II, p. 172) regarde cette pièce comme frappée en Épire. La tête de Pallas, gravée au droit de cette pièce, offre pourtant bien de l'analogie avec celle de la même déesse sur le beau médaillon syracusain, planche XXI, n° 16.

N° 6.

Tête de Proserpine, couronnée d'épis, à droite. Derrière, foudre.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Cérès assise sur un siége, et tournée vers la droite, tenant dans la main gauche un épi. Æ. 6. Mionnet, N° 32.

Pièce probablement de coin syracusain comme les nos 20 et 21 de la planche XXI. Néanmoins il faut se rappeler que le culte de Proserpine était aussi local en Épire.

N° 7.

ΠΥΡ. en monogramme, au milieu d'un bouclier.

℞. ΒΑΣΙ. Bonnet conique semblable à celui des Dioscures. Au-dessous, monogramme formant le nom ΜΥΡΤΙΛΟΣ, le tout dans une couronne de laurier. Æ. 4. Mionnet, N° 36.

Pièce dont la composition rappelle un type macédonien (Voy. planche XIX, nos 3 et 5), et qui doit avoir été frappée lors de la première ou de la seconde conquête de la Macédoine, par Pyrrhus.

N° 8.

Tête de Pallas, à droite.

℞. ΠΥΡ. en monogramme. Éléphant, à droite. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 27, Suppl.

On reconnaît ici l'animal qui contribua aux premières victoires de Pyrrhus sur les Romains, et qui, ainsi qu'Eckhel l'a fait remarquer, devint depuis la cause de sa mort, puisque ce fut la chute de son éléphant qui occasionna dans les rues d'Argos l'embarras au milieu duquel il périt (Paus. II, 21).

M. Mionnet (N° 21) cite une médaille suspecte du Musée de Pembrock, dont la description est ainsi :

Tête de Pallas casquée, à droite.

℞. ΠΥΡΡΟΥ. Cupidon sur un dauphin, à droite. AR. 4.

La même médaille se retrouve dans le recueil de Gessner.

La pièce de Tiepolo (Mionnet, N° 25), avec la tête de Pyrrhus et la Victoire traînée par des éléphans au revers, est depuis long-temps reconnue comme apocryphe. Les Nos 14 et 15 du Supplément de M. Mionnet, sont des médailles de Phthia (*Voy.* plus bas, n° 9), moins la légende du droit.

N° 9.

ΦΘΙΑΣ. Tête de femme, voilée et couronnée de chêne, à gauche. Derrière, bucrâne surmonté d'une patère.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Foudre. Æ. 6. Mionnet, N° 9.

On ne peut douter que le nom de Phthia, inscrit au droit de cette médaille, n'ait été porté par la mère de Pyrrhus, laquelle était fille de Ménon, général thessalien, et avait épousé Eacides, fils d'Arisbas; mais ne doit-on, comme l'a cru Visconti, voir ici qu'un simple portrait de la mère de Pyrrhus? Ne faut-il pas, au contraire, accorder une grande attention au voile et au feuillage de chêne qui caractérise ce personnage comme une Junon dodonéenne, aussi bien qu'au caractère jeune et idéal de la tête? Nous ne doutons pas que la solution de ce problème ne soit dans la confusion qui s'établissait facilement, suivant les pratiques de l'apothéose, entre les personnages illustres et les divinités elles-mêmes. Athénée (liv. IX, p. 395) cite une fable suivant laquelle la nymphe Phthia avait été séduite par Jupiter sous la forme d'une colombe. Jupiter à Argos se change en coucou pour tromper Junon (*Paus.* II. 36, 2. et 17. 4. *Schol. Theocr.* IV, 64). Qu'est-ce qui nous empêche de reconnaître dans la Phthia du mythe rapporté par Athénée, une forme de la Junon de Dodone, d'autant plus que, suivant la tradition conservée par Hérodote (II, 52), la colombe est un symbole éminemment dodonéen? Ainsi donc, pour nous, le souvenir de la mère de Pyrrhus n'est rappelé sur la médaille n° 9 que d'une manière détournée et par voie de simple allusion. Peut-être soupçonnera-t-on l'artiste d'avoir voulu introduire dans les traits de la nymphe Phthia quelque ressemblance avec la mère de Pyrrhus; mais en tout cas, nous ne devons reconnaître ici qu'une lueur iconographique, et non pas un véritable portrait.

ALEXANDRE II, FILS DE PYRRHUS. — 271 AV. J.-C. MORT AVANT 233.

N° 10.

Tête d'Alexandre-le-Grand, avec une corne de bélier, ceinte du diadème et recouverte d'une peau d'éléphant, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Pallas thessalienne marchant à droite, et combattant, la main droite armée d'une lance, et la gauche d'un bouclier. Dans le champ, casque, aigle, bouclier et les lettres ΔΙ. AR. 8. Mionnet, N° 37, Suppl.

N° 11.

Tête d'Alexandre, cornue, ceinte d'un diadème, et couverte d'une peau d'éléphant, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Pallas marchant à droite et combattant; dans la main droite une lance et dans la gauche un bouclier. Dans le champ, aigle, et les monogrammes ΔΙ et ΗΑΟ? AR. 8. Mionnet, N° 38.

La médaille, dont nous donnons, à cause de la beauté du travail, deux exemplaires, n°s 10 et 11, tirés tous deux du Cabinet de France, présente un problème numismatique qui, malgré l'autorité d'Eckhel et de Visconti, ne me semble pas encore résolu. Mon respectable collègue M. Mionnet, dans le supplément de son grand ouvrage, accompagne encore le nom d'Alexandre II d'un point d'interrogation, et j'adhère de grand cœur, au moins en ce qui concerne les tétradrachmes n°s 10 et 11, à cette manifestation de prudence. L'adversaire décidé de l'attribution à Alexandre II de ces pièces, a été jusqu'au terme de sa vie, M. Cousinéry, homme d'une érudition superficielle, mais dont l'expérience numismatique n'était certes pas à dédaigner. Nous allons mettre succinctement sous les yeux du lecteur les principaux argumens de la cause.

En faveur de l'attribution à Alexandre II, on a fait valoir le type de la Minerve Itonide, divinité à laquelle Pyrrhus, père de ce prince, avait consacré les dépouilles des Gaulois auxiliaires d'Antigonus Gonatus (Paus. I. 13. 2), qu'il avait introduite sur ses propres médailles (V. plus haut pl. XXI, n°. 19-21), et qu'on retrouve même, si la leçon de Sestini est correcte (V. pl. XXI, n° 15), parmi les pièces d'Alexandre, fils de Néoptolème. L'aigle aux pieds de la Minerve est un type essentiellement épirote; d'ailleurs Pyrrhus, père et modèle d'Alexandre, avait reçu de ses soldats le surnom d'Αἰετός, *aigle* (Plut., *Vit. Arist.* 6, *Pyrrh.* 10 et 31. AElian. H. A. VII, 45). La dépouille d'éléphant sur la tête au droit de la médaille ne doit pas étonner de la part d'un prince petit-fils d'Agathocle, tyran de Syracuse, par sa mère Lanassa. On a vu (pl. I, n° 1, cf., pl. XXIII, n° 8) une pièce d'or d'Agathocle, avec la tête de l'Afrique coiffée d'une peau d'éléphant. Alexandre II aura imité sur sa monnaie le type adopté par son aïeul.

Jusqu'ici Eckhel et Visconti sont d'accord : ils diffèrent complètement quant au nom et même au sexe qu'il faut attribuer à cette tête revêtue de la peau d'éléphant. Eckhel veut que ce soit une tête de femme, comme celle du statère d'Agathocle; Visconti reconnaît Alexandre II lui-même sous les traits de Bacchus, vainqueur de l'Inde.

A ces argumens, M. Cousinéry (lettre insérée dans le *Mag. encycl.*, fév. 1810, p. 282, cf. *Voy. en Macéd.*, t. I, p. 246 et suiv.), oppose tout un système assez fortement lié. Selon ce numismatiste, les tétradrachmes n° 10 et 11 n'ont été frappés ni dans l'Épire ni dans la Macédoine, mais bien en Égypte, où on les trouve le plus fréquemment. La tête est celle d'Alexandre divinisé et représenté comme vainqueur de l'Afrique. La corne de bélier, observée par Beger (*Thes. brand.* t. I, p. 211) et niée par Eckhel (*Num. vet.* p. 104), existe positivement sur la pièce, qui remonte au commencement du règne de Soter, alors que le lieutenant d'Alexandre n'osait encore, par respect pour la mémoire de son maître, inscrire son propre nom sur la monnaie qu'il faisait frapper. A l'appui de son opinion, Cousinéry cite plusieurs autres médailles, et entre autres la pièce de bronze que nous reproduisons sous notre n° 16, et qui, avec la légende ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, offre une répétition exacte de la tête des n°s 10 et 11. Cette dernière médaille, suivant Cousinéry, serait du commencement de Ptolémée Philadelphe, qui d'abord aurait employé des coins gravés sous le règne de son père.

Quelques objections graves néanmoins s'élèvent contre l'opinion de Cousinéry : le caractère de la fabrique des n°s 10 et 11, la largeur de la pièce, le fini de l'exécution touchant à la sécheresse, n'offrent aucun rapport avec les médailles connues d'Alexandre et de Ptolémée Soter. L'aigle placé aux pieds de la Minerve Itonide ne se rapproche ni par la forme, ni par le mouvement, de celui des médailles des Ptolémées. En tous cas, si la pièce est d'un Ptolémée, elle ne peut être que de Ptolémée Alexandre. A ce dernier, Visconti (*Icon. gr.*, t. III, p.252 de l'éd. in-4°) a donné, avec toute vraisemblance, la médaille que Cousinéry voudrait reporter à Ptolémée Philadolphe.

Ces motifs nous font incliner en faveur de l'opinion d'Eckhel et de Visconti; mais les explications que ces illustres archéologues ont données du type principal ne nous semblent pas satisfaisantes. La tête n'est certainement pas celle d'une femme; ce serait difficilement le portrait d'Alexandre II. Nous répugnons à admettre l'influence de la monnaie d'Agathocle sur celle d'Alexandre II; mais nous reconnaissons le modèle suivi par ce prince dans le tétradrachme d'Alexandre, coiffé de la peau d'éléphant, tétadrachme publié d'abord par M. de Cadalvène (*Rec.* p. 260), et reproduite par nous (plan. XVII, n. 1). Nous serions tentés de voir dans cette dernière medaille un monument élevé par Ptolémée Soter, à la mémoire de son général. La forme et le travail de la pièce conviennent parfaitement à l'époque qui a suivi immédiatement la mort d'Alexandre de Macédoine. Quant aux médailles n°s 10 et 11, que nous regardons comme d'évidentes imitations du tétradachme de la pl. XVII, n° 1, nous ne croyons pas impossible qu'Alexandre II, prince guerrier, ait élevé un tel monument monétaire à la mémoire de son homonyme Alexandre, roi de Macédoine, que déjà Pyrrhus, son père, et Alexandre, fils de Néoptolème, s'étaient proposé pour modèle. A son tour, et à une époque postérieure, Ptolémée-Alexandre d'Égypte aura imité le type introduit par Ptolémée Soter et répété par Alexandre II d'Épire. Cette influence réciproque de pays en apparence aussi éloignés les uns des autres que l'Épire et l'Égypte, n'a pourtant pas lieu de nous étonner dans un temps où la politique des divers princes grecs se croisait par mille fils compliqués, et où l'émulation de l'art existait en même temps entre les princes et les artistes de ces différentes contrées.

N° 12.

Tête d'Alexandre, cornue, ceinte d'un diadème et couverte d'une peau d'éléphant, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Pallas marchant à droite et combattant, tenant dans la main droite une lance et dans la gauche un bouclier. Dans le champ, aigle sur un foudre et le monogramme ΔΙ. (Médaille fourrée.) AR. 3. Mionnet, N° 40.

N° 13.

Tête d'Hercule jeune, à droite, couverte de la peau de lion, nouée autour du cou.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle sur une massue, tourné à droite et regardant à gauche. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 342, Suppl. (des Rois de Macédoine).

N° 14.

Tête d'Hercule jeune, à droite, couverte de la peau de lion.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle posé, tourné à gauche. AR. 2.

N° 15.

Tête d'Hercule jeune, à droite, couverte d'uue peau de lion; nouée autour du cou.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Deux aigles debout, en regard; au milieu, une feuille de lierre. AR. 1. Mionnet, N° 33.

Les trois pièces d'argent n°s 13, 14 et 15, se rapprochent beaucoup par la fabrique des tétradrachmes n°s 10 et 11, et doivent suivre, selon nous, la fortune numismatique de ces dernières pièces. Le style de l'aigle gravé au revers des petites pièces d'argent est identiquement conforme à celui du même oiseau sur les tétradrachmes. Les médailles qui n'ont qu'un aigle au revers sont encore rangées, dans le Supplément de M. Mionnet, à la suite d'Alexandre de Macédoine : mais le n° 15 au type des deux aigles, est déjà rendu, par le même numismatiste, à la série des rois d'Épire.

N° 16.

Tête jeune, à droite, coiffée de la peau d'éléphant, et le diadème sur le front.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Aigle éployé, posé sur un foudre, et tourné à gauche. Æ. 5 12. Mionnet, N° 223, des Rois d'Égypte.

Cette pièce est d'Égypte : nous ne l'avons rapportée ici que comme un des élémens du problème soulevé par les tétradrachmes attribués à Alexandre II (Voy. plus haut le Comm. du n° 11).

Dans une publication récente (*Num. nonnulla Græca*, etc., insérée dans le Recueil de l'Académie de Munich, 1835, p. 194), M. Streber a restitué, avec toute raison, à Pergame de Mysie, deux pièces, que Sestini (*Desc. Num. vet.* p. 163 et 164) avait données l'une à Alexandre Ier, roi d'Épire, l'autre à Alexandre II. Ces deux pièces, se trouvent mentionnées dans le Supplément de M. Mionnet, n°s 4 et 37. Sur la première on distingue ΓΑ et non ΑΛ ΝΕΟ, sur la seconde ΠΕΡ seulement, au lieu de ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, leçon de Sestini.

PTOLÉMÉE, fils d'Alexandre II. — Vers 230 av. J.-C.

N° 17.

Tête de femme, coiffée du modius.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Aigle sur un foudre. Devant, couronne. Æ. 5. Mionnet, N° 44.

Pièce incertaine, mais attribuée avec quelque probabilité, par Eckhel, à Ptolémée, roi d'Épire, fils d'Alexandre II et d'Olympias, lequel mourut après un règne fort court. Je renvoie à la discussion de ce savant, D. N. t. II, p. 176. Si l'opinion d'Eckhel relativement à l'attribution du n° 17 est fondée, la pièce suivante n° 18 doit se rapporter au même Ptolémée, fils d'Alexandre II.

A Ptolémée succéda son fils Pyrrhus II, auquel pourraient revenir quelques unes des pièces qui passent sous le nom du grand Pyrrhus. Pyrrhus II eut deux filles; l'une, Néréis, épousa Gélon, fils d'Hiéron, roi de Syracuse; et l'autre, Leudamia ou Léodamia, après la mort de son père, fut égorgée par les Épirotes révoltés, à l'autel de Diane, auprès duquel elle s'était réfugiée (Just. XXVIII, 3, 4 et 5, qui sert à corriger Pausanias. *Eliac.* II. 12, 2). Eckhel (*Num. vet. anecd.*, p. 105), n'est pas exact sur ces circonstances de la fin de la dynastie des Eacides.

N° 18.

Tête de femme, à droite, avec une longue chevelure, et ceinte d'un diadème.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙου. Aigle éployé, tourné à gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 38, Suppl.

PLANCHE XXIII.

§ IV. *ROIS DES CONTRÉES VOISINES DE L'ÉPIRE.*

MOSTIS. — Époque incertaine.

N° 1.

Tête de Mostis, ceinte du diadème, à droite, la chlamyde sur les épaules.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ ΕΠΙ ΣΑΔΑΛΟΥ. ΕΤΟΥΣ ΛΗ. (*Monnaie*) *du roi Mostis, sous* (*la magistrature*) *de Sadalès, l'an* 38. Minerve, assise sur un siége, tournée à gauche, la main gauche sur un bouclier posé à terre, et la droite tenant une petite Victoire. Dans le champ, les lettres ΚΜ en monogramme. AR. 11 1/2. Mionnet, N° 46, Suppl.

Jusqu'à Visconti, les médailles de Mostis, roi d'ailleurs totalement oublié par l'histoire, avaient été classées à la suite de celles des rois d'Épire. Cette opinion se fondait sur le type de la pièce que nous reproduisons n° 2, et qui offre, en effet, les têtes accolées de Jupiter et de Junon, type favori des Épirotes. Ce précieux médaillon d'argent, dont nous donnons une empreinte fidèle sous notre n° 1, a induit Visconti à reporter Mostis à la suite des rois de Thrace. A l'appui de son opinion, l'archéologue romain (*Icon. gr.*, tom. II, p. 116 de l'éd. in-4°) fait valoir la ressemblance qui existe entre le type du revers de Mostis et celui des tétradrachmes de Lysimaque. Il remarque aussi que le nom du magistrat éponyme a été porté par plusieurs rois de Thrace. Les raisons alléguées par Visconti ne nous ont pas paru assez concluantes pour que nous ayons osé transporter, à son exemple, les médailles de Mostis à la suite de celles des rois de Thrace. On peut avoir imité les types de Lysimaque tout aussi bien en Épire ou en Illyrie qu'en Thrace, et le nom de Sadalès doit avoir été répandu dans des pays voisins de la Thrace tout autant que dans cette contrée elle-même. En tous cas, il est possible que Mostis, roi de l'Épire ou d'une contrée voisine de l'Épire, comme l'indique très positivement le n° 2, ait fait quelques conquêtes en Thrace, et reçu d'une des villes de cette vaste province l'honneur d'une pièce frappée à son effigie. La date marquée sur la médaille doit désigner, comme le pense Visconti, les années du règne de ce prince.

Le médaillon de Mostis est unique. Après avoir fait partie des collections Ainslie et Knight, il a passé dans le Musée britannique. Visconti l'a publié pour la première fois, planche XLI, n° 18 de son Iconographie grecque.

N° 2.

Têtes accolées de Jupiter et de Junon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ. Aigle sur un foudre, à gauche. Derrière, le monogramme ΠΑΤ ou ΠΑΤΡ. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 46.

N° 3.

Tête virile imberbe, avec un casque à mentonnière, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ. Cuirasse. Dans le champ, le monogramme ΠΑΤΡ. Æ. 4. Mionnet, N° 48.

Voyez dans Visconti (*Icon. gr.*, tom. II, p. 115 de l'éd. in-4°, note 2) la réfutation d'une opinion émise par Pellerin (*Rois*, p. 31), qui considérait le type de notre n° 3 comme particulier aux Dalmates, sur lesquels aurait régné Mostis.

N° 4.

Tête d'Apollon, laurée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ. Cheval passant, à gauche. Æ. 5. Mionnet. N° 49.

SARIAS. — Époque incertaine.

N° 5.

Tête de Cérès, voilée et couronnée d'épis, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΡΙΑ. Deux épis debout. Æ. 4. Mionnet, N° 1.

N° 6.

Tête de Jupiter, diadémée et barbue, tournée à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΡΙΑ. Carquois occupant le milieu du champ. Æ. 4. Mionnet, N° 2, Suppl.

Les médailles du roi Sarias ont été publiées pour la première fois par Froelich (*ad. num. reg. access.*, p. 32). Ce savant n'avait point osé déterminer la place de ce prince parmi les rois de l'Europe. Nous avons déjà, page 9, rapporté l'opinion de Sestini, qui rangeait Sarias à la suite des rois d'Illyrie, et nous avons, en même temps, exprimé nos doutes contre le parti qu'a pris M. de Cadalvène (*Rec. de méd. gr.*, p. 40) de joindre les pièces de Sarias à celles du roi gallothrace Cavarus. Depuis la publication de notre pl. VI, M. de Cadalvène a bien voulu nous communiquer une lettre qui lui fut adressée par Sestini dans les derniers temps de sa vie, et qui contenait une adhésion formelle à l'opinion du numismatiste français. Malgré ce surcroît d'autorités, nous persistons dans nos premiers doutes. L'analogie entre les types de Cavarus (V. pl. VI n°s 4 et 5) et ceux de Sarias n'est point aussi évidente que M. de Cadalvène semble le croire; et l'on ne peut décider s'il existe, entre les pièces de ces deux princes, des ressemblances de fabrique, puisque les deux pièces uniques de Sarias qui existaient dans le Musée Savorgnan à Venise, ne sont aujourd'hui connues que par les gravures très imparfaites de Froelich. Le nom de Sarias d'ailleurs n'a point une physionomie celtique, et ne saurait guère, par conséquent, figurer dans une dynastie gauloise comme celle qui s'établit dans la Thrace à l'époque d'Antigonus Gonatas.

§ V. *ROIS DE SPARTE.*

CLÉOMÈNE III. — Mort en 220 av. J.-C.

N° 7.

Tête de Cléomène, diadémée, à gauche.

℞. ΛΑκεδαιμονιων. Figure de l'Apollon d'Amyclæ, tournée à droite, tenant une lance dans la droite levée, et un arc dans la main gauche. Dans le champ, une couronne de laurier. AR. 8. Mionnet, N° 64, et Suppl. N° 43.

L'attribution de cette médaille à Cléomène III, roi dont Plutarque a écrit la vie à la suite de celle d'Agis IV, appartient à Visconti. Jusqu'à lui, aucun numismatiste n'avait osé prononcer sur cette pièce célèbre trouvée à Sparte par Fourmont, et qui parut pour la première fois dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. XL, p. 93). L'explication de Visconti est plausible, mais n'a pas les caractères d'évidence dont ce savant semble s'applaudir. Rien ne peut nous faire rejeter absolument l'opinion de Dutens, qui croyait voir sur la pièce lacédémonienne le portrait d'Antigonus Doson, roi de Macédoine, qui fit la conquête de Sparte, et qui d'ailleurs ne paraît pas sur les médailles macédoniennes.

D'autres tyrans, tels que Lycurgue, Machanidas, Nabis, ont régné à Sparte après Cléomène, et avec un bien autre déploiement d'autorité; et quelle qu'ait été l'influence de l'exemple donné par les rois des autres pays, nous ne pouvons nous empêcher de considérer l'introduction de l'effigie de Cléomène sur la monnaie de Sparte, comme une entreprise bien hardie pour un prince qui affectait de servir les intérêts du peuple en détruisant l'aristocratie des éphores et du sénat. On sait, du reste, que Cléomène, dernier roi de la famille des Agides, et qu'on avait accusé lui-même d'avoir mis fin par un crime à celle des Eurypontides, chassé de Sparte par les Macédoniens, se réfugia en Égypte auprès de Ptolémée Evergète I[er], et se donna la mort vers 220 av. J.-C., sous le règne de Ptolémée Philométor, qui n'avait pas conservé pour son hôte illustre les sentimens de bienveillance de son père.

La description inexacte et l'explication forcée que Visconti a donnée du revers de la médaille attribuée à Cléomène, nous obligent à insister sur l'examen de cette partie curieuse et obscure du monument.

Visconti, en effet, me semble dans l'erreur, quant au nom qu'il faut donner à la figure représentée au revers de la pièce : ce n'est point Minerve que retrace le *Xoanon* ou figure d'ancien style. Le corps, en forme de gaîne ou de colonne (χαλκῷ κίονι εἰκασμένον, Paus. III, 19, 1), le casque, la lance et l'arc dont la statue est armée, nous font reconnaître ici la statue d'Apollon, telle qu'elle existait à Amyclae. Pausanias, il est vrai, qui décrit avec soin la figure de l'Apollon amycléen, ne dit point qu'une chèvre ait été placée auprès de cette statue comme on en voit une sur notre médaille. Néanmoins un tel attribut nous paraît convenir à la divinité qu'on adorait à Amyclae. Nous trouvons dans le lexique d'Hesychius (V. Αγιγαῖος) qu'Argalus, l'aîné des fils du héros Amyclas (Cf. Paus. III. 1-3), portait le surnom d'*Agigaeus*, et tout nous prouve qu'on ne doit établir aucune distinction entre Amyclas, le héros primitif de la Laconie, et l'Apollon amycléen, divinité principale de cette contrée avant l'arrivée des Doriens.

Cette liaison d'*Agigaeus* avec Amyclas nous explique aussi comment l'Apollon amycléen peut, à l'exemple de Minerve, porter une égide sur sa poitrine. Homère aussi donne l'Egide à Apollon : Va, dit le maître des dieux en envoyant son fils au secours d'Hector, *prends dans tes mains l'égide* :

Ἀλλὰ σύ γ' ἐν χείρεσσι λάβ' Αἰγίδα θυσσανόεσσαν... *Illiad.* O. v. 229.

Quoi qu'il en soit, et pour que le lecteur juge par lui-même si l'on doit reconnaître ici une Minerve non décrite par les auteurs anciens ou la figure de l'Apollon amycléen, nous avons fait dessiner en grand le type gravé au revers de la médaille. En examinant ce dessin on verra combien la description que Visconti en a donnée est imparfaite, et ce qu'il faut penser du parti aventureux que l'archéologue romain a tiré de son inexacte description.

Ce n'est point un *acrostolium*, mais le profil d'une grande *palmette* qu'on remarque au bas de la gaîne par laquelle la statue est terminée. Au-dessus de la palmette on voit non une *chouette*, comme le veut l'archéologue romain, mais un *coq* placé sur le côté, et sans doute en opposition avec un autre coq qui devait être modelé sur la partie opposée de la gaîne. On connaît les deux coqs placés sur des colonnes de chaque côté de Minerve, dans les peintures des vases panathénaïques (V. *Mon. de l'Inst. archéol.* pl. XXII. *Bull.* 1830, p. 193 et 1832, p. 170. De Witte, *Catal. Durand*, n[os] 675, 702, 703, 707); mais ce qui est plus rare et plus curieux, c'est la figure d'Apollon placée, comme celle de Minerve, entre deux coqs (Gerhard, *Rapp. volc.* p. 158, note 482); or, si l'on renonce, comme on doit le faire, à l'*acrostolium* et à la chouette, que devient ce prétendu ensemble de preuves qui faisait voir, sur le revers de la médaille attribuée à Cléomène, un monument de la victoire d'Ægos-Potamos? Comment concevoir qu'à l'époque de Lysandre, en 405 av. J.-C., plus de 50 ans après Phidias, on eût élevé un monument aussi grossier que celui dont la médaille nous donne l'idée, ἀρχαῖον καὶ οὐ σὺν τέχνῃ πεποιημένον, comme dit Pausanias en parlant de la statue d'Amyclae? Et, dans le système même de Visconti, quel rapport aurait avec Cléomène le monument d'une victoire remportée deux siècles avant lui?

Dans notre hypothèse de l'Apollon amycléen, père d'Agigaeus, l'attribution de la pièce à Cléomène offrirait au contraire plus de vraisemblance : d'abord la famille à laquelle ce prince appartenait était celle des *Agides*. On connaît ensuite le zèle que montra Cléomène pour la mémoire d'Agis IV, et le soin qu'il prit de l'imiter dans ses entreprises contre l'autorité des Ephores (Cf. Plut. *Vit. Cleom.* I et III). Je sais que Pausanias (II. 9, 1) accuse Cléomène d'avoir empoisonné le fils qu'Agis avait laissé en mourant, et un tel forfait ne s'accorderait guère avec ce culte pour la mémoire du roi Eurypontide. Mais cette incrimination ne paraît pas plus fondée que le reproche dont l'absout Plutarque (V.) d'avoir participé au meurtre d'Archidamus, frère d'Agis.

Cléomène aura donc fait frapper la pièce que nous reproduisons au moment où, après avoir égorgé ou expulsé les Ephores, il releva en quelque sorte l'autel de l'Apollon amycléen, en renversant l'aristocratie dorienne, et en appelant, comme Agis en avait eu l'intention, le peuple entier de la Laconie au partage des terres qu'il divisa toutes, sans excepter son propre patrimoine. C'est alors, et quand il ne rencontra plus d'obstacle dans l'exercice de son autorité, que ses ennemis purent l'accuser, comme le fait Polybe (II. 47, 3) d'avoir *changé la royauté légale en une véritable tyrannie*, τὴν ἔννομον βασιλείαν εἰς τυραννίδα μεταστήσαντος. Une entreprise aussi ouverte, et mal palliée par l'élection d'Euclidas, son propre frère, au second trône de Sparte, laissé vacant par la mort d'Archidamus, s'accorde assez bien avec l'introduction supposée du portrait de Cléomène sans légende royale, sans nom même, sur la monnaie de Sparte.

En tous cas, on ne saurait supposer une intention semblable à Agis, prince qui manifesta bien la même volonté que Cléomène d'anéantir l'aristocratie lacédémonienne, mais dans une mesure infiniment plus populaire, et d'ailleurs sans qu'il se fût jamais trouvé seul roi comme Cléomène, ni qu'il eût conduit ses projets au-delà d'une simple tentative d'exécution.

Nous mentionnons, uniquement pour mémoire, et avec la réserve nécessaire, les médailles d'Agésilas, en argent, citées par Sestini, avec les légendes ΑΓΕΣΙΛΑΟΥ et ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ, ou ΛΑ seulement, la dernière comme étant de la collection Ainslie (*Cl. Gener.* éd. 2. p. 50).

Quant à la médaille d'Aréus, roi de Sparte, au type des tétradrachmes d'Alexandre, cette pièce, publiée d'abord par Froelich (*Ad. Num. reg. acc.* p. I), comme faisant partie du Musée Savorgnan, et citée depuis par tous les numismatistes, jusqu'à M. Mionnet, qui lui a donné place dans son ouvrage (tom. II. p. 222, n° 63), ne nous semble pas devoir être autre chose qu'une pièce d'Alexandre, retouchée au burin, sur laquelle on aura pu faire aisément du nom ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ celui de ΑΡΕΟΣ.

SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT

LES ROIS D'EUROPE.

CHAPITRE I[er]. — Rois de Sicile.

§ I[er]. *Rois de Syracuse.*

AGATHOCLE, roi de Syracuse.

N° 8.

Tête de l'Afrique, coiffée d'une peau d'éléphant.

℞. ΑΓΑΤΟΚΛΕΟΣ. Pallas, ailée comme la Victoire, lançant un javelot de la main droite, et se couvrant de son bouclier de la gauche; à ses pieds, une chouette. AV. 4. Mionnet, N° 42.

Nous publions de nouveau, d'après une empreinte qu'a bien voulu nous envoyer M. Arneth, conservateur du Médaillier impérial de Vienne, la médaille d'or unique d'Agathocle, qui avait déjà paru sur notre pl. I. n° 1, mais d'après le dessin très imparfait donné par Eckhel dans ses *Num. veteres anecdoti.*

CHAPITRE II.

§ II. *Rois de quelques parties de la Thrace.*

AMADOCUS, roi des Odryses.

N° 9.

ΑΜΑΔΟΚΟΥ. Bipenne.

℞. Cep de vigne dans un carré. Æ. 5.
Cabinet de M. Rollin, à Paris.

Cette pièce est celle que nous avons donnée pl. IV, n° 4, d'après Neumann. Depuis la publication de nos premières planches, la vente du Cabinet Wiczay a mis la France en possession d'un grand nombre de pièces importantes parmi lesquelles on compte la médaille d'Amadocus, malheureusement très fruste, que nous reproduisons ici. C'est une pièce d'une épaisseur singulière, et tout-à-fait différente de tout ce que nous connaissons des monnaies de bronze antiqué. Peu de temps après que la pièce d'Amadocus, éditée par Neumann, eut passé entre nos mains, le Cabinet de France a fait l'acquisition d'une autre pièce du même prince, d'un module inférieur, comparativement plus épaisse encore que la précédente, et qui, bien que distincte par un carré creux très sensible au revers, doit appartenir à la même époque de l'art que la médaille de Wiczay. Cette seconde pièce se trouve également dans Neumann (*Num. vet.* P. II. Tab. IV. n° 7.)

La nouvelle pièce offrait des linéamens encore moins sensibles que ceux de l'autre médaille. Afin d'éviter le reproche qu'on nous a fait quelquefois de donner des pièces indistinctes (comme s'il ne valait pas mieux s'en tenir aux indications de la médaille même, quelque fruste qu'elle soit), nous avons pris cette fois le parti de faire dessiner au trait la nouvelle acquisition du Cabinet de France. On la trouvera sous le n° suivant.

N° 10.

Hache à deux tranchans. Dans le champ, les lettres K O.

℟. Cep de vigne. Æ. 3.

Voyez le n° précédent.

§ III. *Rois de Thrace.*

LYSIMAQUE.

N° 11.

Tête cornue et diadémée de Lysimaque, à droite.

℟. ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΣ. Pallas assise sur un siége, tournée à gauche; la main droite tenant une petite Victoire, et le coude gauche appuyé sur un bouclier posé à terre. A l'exergue, un trident couché. AV. 4 1/2. Mionnet, N° 5, Suppl.

Cabinet de M. le duc de Luynes.

M. Mionnet, en décrivant ce beau statère, n'a point fait mention de l'inscription phénicienne qui se trouve sous le bras étendu de la Minerve, et qui nous semble devoir être lue צור, et exprimer le nom de la ville de Tyr. Je sais que sur les médailles connues de Tyr, la légende ordinaire est צר, précédée de la préposition ל; mais les deux leçons, avec ou sans le ו se trouvent dans l'hébreu, et d'ailleurs la pièce de Lysimaque est plus ancienne que celles des rois de Syrie qui ont été frappées à Tyr. Aristobule est un nom de magistrat ou de gouverneur, peut-être celui d'Aristobule de Cassandrée, l'un des lieutenans d'Alexandre, lequel survécut longues années au conquérant et écrivit son histoire, dont Arrien a fait un grand usage.

Nous avons publié (pl. XV. n° 5) un statère d'or frappé à Rhodes au nom de Philippe II, roi de Macédoine, bien que ce prince ni même son fils n'eussent jamais régné nominativement à Rhodes. Il est inutile de rappeler les pièces nombreuses frappées en l'honneur d'Alexandre par les villes libres de l'Asie. Le statère d'or dont nous donnons l'empreinte doit être mis au nombre de ces pièces honorifiques et commémoratives. Tyr, soumise à la suprématie des rois d'Égypte, ou une autre cité également placée en dehors des états de Lysimaque, aura, par honneur, inscrit le nom de Lysimaque sur ses monnaies, à l'époque où le roi de Thrace se ligua avec Ptolémée Soter contre Antigonus. Et, en effet, à aucune époque de son règne, Lysimaque n'a possédé une ville dans laquelle fût employé le langage phénicien. Comparez les pièces d'Éphèse, de Magnésie d'Ionie et de Lampsaque, frappées au nom de Lysimaque, pl. V, n°s 2-4.

Disons aussi que la tête jeune et héroïque du droit de cette pièce ne peut être celle de Lysimaque. En reconnaissant le portrait de ce roi sur les médailles qui portent son nom (V. pl. IV. n° 8. Pl. V. n° 18), j'ai cédé à l'autorité de Visconti fortifiée de l'opinion d'Eckhel. Aujourd'hui, et après mûr examen, je suis, comme je l'ai annoncé dans le commentaire de la pl. XVII, n° 1, beaucoup plus tenté d'adopter la manière de voir de Cousinéry (V. *Voy. en Macéd.*, tom. I, *ad calcem*, et la lettre insérée au *Mag. Encycl.*, février 1810), et de reconnaître sur les pièces de Lysimaque un portrait d'Alexandre divinisé. En tous cas je livre le problème au jugement du lecteur.

N° 12.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion nouée sous le cou, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Jupiter assis sur un siége, à gauche, tenant un aigle sur la main droite, et un sceptre de la gauche. Dans le champ, la partie antérieure d'une panthère et un monogramme incertain dans une couronne de chêne. AR. 7 1/2.

Cabinet de M. Rollin, à Paris, autrefois à Hedervar.

On a vu (pl. V, n°s 4 et 5) des drachmes avec le type d'Alexandre et le nom de Lysimaque : le beau tétradrachme que nous publions présente les mêmes particularités et doit se rapporter aux premières années du règne de ce prince.

N° 13.

Tête imberbe, casquée, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Partie antérieure d'un lion, à droite. Derrière, un caducée et le monogramme ΟΛ. Æ. 3. Mionnet, Suppl. N° 34.

C'est la pièce publiée par Neumann (*Num. vet. ined.* I. 132), et que nous n'avions fait qu'indiquer dans le commentaire du n° 7, pl. V. La médaille a passé du Cabinet de Hedervar dans celui de M. Rollin, à Paris.

COTYS II ou III.

N° 14.

Tête imberbe, coiffée du *pileus*, à droite.

℟. ΚΟΤΥΟΣ. Taureau cornupète, à gauche. Æ. 2.

(Cabinet de M. Rollin, autrefois à Hedervar.)

Médaille que M. Mionnet n'a pas comprise dans son Supplément, et qui doit appartenir à Cotys II. Voyez le commentaire de la pl. VI. n° 8.

C'est sur la foi de Sestini (*Lett. Num. cont.*, tom. V. p. 32), que nous avons publié, pl. VI. n° 6, une médaille du Cabinet de Chaudoir, sur laquelle le numismatiste florentin a cru lire les noms de *Cotys* et de *Sadalès*. Nous n'avons pas sous les yeux la médaille de Chaudoir, mais il nous est parvenu une pièce semblable pour le type et le module, du Musée de Hedervar, et cette pièce, quoique passablement conservée, ne se prête nullement à la leçon donnée par Sestini. Une autre pièce semblable, arrivée récemment d'Espagne, nous fait penser que la patrie de la médaille est bien éloignée de la Thrace, province dans laquelle on ne trouve d'ailleurs rien de semblable à la prétendue pièce de Cotys et de Sadalès, ni pour le type, ni pour la fabrique.

COTYS IV et RHESCUPORIS II.

N° 15.

ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Tête d'Auguste, nue, à droite. Devant, monogramme composé des lettres K et P.

℟. ΕΠΙ ΜΑΤΡΟΔΩΡΟΥ ΠΡΟΞΕΝΟΥ. *Sous le proxène Matrodore.* Tête imberbe et diadémée, à droite. Dans le champ, le même monogramme qu'au droit de la pièce. AR. 6. Mionnet, N° 149.

C'est la pièce du Cabinet de France publiée par Pellerin, et attribuée, par cet habile numismatiste, à Cotys V et Rhescuporis III (V. le commentaire de la pl. VII, n° 1). La leçon de Pellerin est certaine, mais il a fallu les yeux de lynx de ce numismatiste pour deviner cette légende presque complètement effacée. Le dessin au trait que nous donnons est plutôt une restitution qu'une copie fidèle de la médaille d'argent, la plus fruste que nous ayons peut-être rencontrée.

Nous avons renoncé à donner l'empreinte de la médaille de Vienne, qui n'est guère mieux conservée. La description qu'on a pu lire pl. V, n° 2, nous semble suffire.

RHÉMÉTALCES.

N° 16.

ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ. Tête laurée de Caligula, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΑΣ. Tête diadémée de Rhémétalcès, à gauche, avec la chlamyde. Æ. 6. Mionnet, N° 45, Suppl.

C'est la médaille du Cabinet Tôchon, que nous avons décrite dans le commentaire du n° 3, pl. VI, et que nous donnons ici au simple trait, d'après Visconti, faute d'avoir pu nous procurer une empreinte de l'original, comme nous l'avions espéré au commencement de notre publication.

§ IV. *Rois de Péonie.*

LYCCIUS.

Les objections que nous avions élevées (P. 12) contre la médaille de Lyccius, n'étaient pas fondées. Le laconisme des expressions dont M. de Cadalvène a fait usage (p. 49 de son Rec.) nous avait fait croire que la médaille de Florence, donnée par Eckhel, était unique, et que le numismatiste français n'avait fait que reproduire l'exemplaire déjà connu; il n'en est point ainsi : la pièce décrite par M. de Cadalvène est autre que celle de Florence, et fait aujourd'hui partie de la collection de la Banque d'Angleterre. On connaît un troisième Lyccius, dans le cabinet de M. Borel à Smyrne (1). Ainsi l'existence du roi Lyccius ne peut plus être mise en doute, et la médaille de la ville de Lyncûs n'a jamais existé.

CHAPITRE III. — Rois de Macédoine.

ALEXANDRE II.

N° 17.

Tête d'Alexandre, diadémée, tournée à gauche.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Lion passant, à droite. AV. 4. (Cadalvène, *Rec. de méd. inéd.*, p. 107.)

Cette pièce, que nous avions omis de rapporter en son lieu est, comme les médailles d'argent, pl. XVI, n° 13, et XVII, n° 4, un monument commémoratif du conquérant macédonien.

N° 18.

Tête laurée, à boucles pendantes, à droite. Derrière, légende barbare.

℞. Légende barbare, dans laquelle on retrouve les élémens du nom d'Alexandre. Massue, arc et carquois. AR. 4.

Nous ne donnons qu'à cause de sa singularité cette imitation barbare des drachmes d'Alexandre. Elle offre pour le type peu de différence avec la demi-drachme que nous avons donnée pl. XVI, n° 11.

La médaille a été publiée, pour la première fois, par Neumann, *Num. vet. anecd.*, tom. I. pl. V. n° 6. De la Collection de Hedervar, elle a passé dans le Cabinet de M. Rollin, à Paris.

N° 19.

Tête d'Hercule jeune, couverte d'une peau du lion, à droite.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Figure dans un bige, à droite. Dessous, un trident. Æ. 5. Mionnet, N° 23.

Nous avons donné, pl. VIII. n° 8 *bis*, cette médaille d'après les planches au trait du catalogue de la Collection Allier. Depuis l'époque de la publication de notre pl. VIII, la pièce originale est revenue du Musée de Hedervar dans le Cabinet de M. Rollin, à Paris.

J'ai expliqué, dans le commentaire de la pl. XVIII, n° 8, les raisons qui me faisaient rapporter au commencement du règne d'Alexandre III cette médaille qui passe communément pour appartenir à Alexandre II.

PHILIPPE ARIDÉE.

N° 20.

Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Jupiter, vu de trois quarts, assis sur un siége, à gauche, tenant un aigle de la main droite, et un sceptre de la gauche. Dans le champ, à gauche, le monogramme ΚΕ et une torche. AR. 4.

Cabinet de M. Rollin, autrefois à Hedervar.

Nous donnons cette drachme pour la variante curieuse qu'elle présente dans la pose de la figure gravée sur le revers.

DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE.

N° 21.

Tête de Démétrius, cornue et diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Neptune debout, à gauche, le pied droit posé sur un rocher, le bras droit appuyé sur sa cuisse, et la main gauche sur son trident. Dans le champ, les monogrammes ΗΡ et ΚΕ. AR. 9

Pièce de la Collection de Hedervar, aujourd'hui dans le Cabinet de M. Rollin; le caractère de la tête diffère remarquablement des portraits connus de Démétrius Poliorcète (Cf. pl. XVIII, nos 13, 18 et 19).

Je profite de cette occasion pour annoncer au lecteur que s'il n'a pas trouvé sur nos planches la médaille sur laquelle Visconti voit le portrait d'une Eurydice, reine de Macédoine (*Icon. gr.* pl. XL, n° 12), c'est parce que cette attribution d'une pièce de la ville d'*Eurydicée* à une reine *Eurydice* nous paraît tout-à-fait gratuite et provoquée par le désir dont Visconti paraît trop souvent préoccupé de multiplier, coûte que coûte, le nombre des portraits monétaires qui nous ont été légués par l'antiquité. Pour nous, la tête de la médaille d'Eurydicée est ou une Cérès, ou plutôt la nymphe *Eurydice* couverte du voile que les ombres portaient dans les enfers.

(1) L'empreinte de cette pièce nous est parvenue trop tard pour que nous pussions la faire figurer sur notre planche.

DEUXIÈME PARTIE. — ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

ROIS DU PONT ET DU BOSPORE CIMMÉRIEN.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Le Pont et le Bosphore Cimmérien (ou plutôt *Bospore*, pour nous conformer à l'orthographe grecque), ayant été possédés pendant un assez long espace de temps par les mêmes princes, les numismatistes les plus accrédités ont jugé à propos de réunir dans une seule série les médailles qui se rapportent tant aux rois du Pont qu'à ceux du Bospore.

L'empire du Bospore, plus ancien que celui du Pont, remonte à une époque reculée. La première dynastie, celle des *Archaeanactides*, qui dura 42 ans (depuis l'an 487 jusqu'à l'an 445 de l'ère chrétienne), n'a point laissé de monumens numismatiques.

La seconde dynastie fut celle des *Leuconides* : elle dura 194 ans, depuis l'an 309, jusqu'à l'an 115 avant l'ère chrétienne. Le premier de ses rois fut Spartacus, ou plutôt Spartocus Ier; le dernier, nommé Périsade, comme quelques uns de ses prédécesseurs, ne pouvant résister aux attaques des Barbares voisins de la Colchide, céda son trône au grand Mithridate, ou *Mithradate*, d'après les monumens numismatiques.

Le Bospore resta dans la maison des Achéménides, dont Mithradate descendait, jusqu'à la mort de Pharnace II. A l'usurpateur Asandre succéda l'usurpateur Scribonius; enfin, Agrippa, l'an 14 avant notre ère, établit sur le trône du Bospore Polémon Ier, déjà roi du Pont, et qui succomba l'an 1er avant J.-C, sous les attaques des Aspurgitains.

L'empire des Aspurgitains renferme un espace de près de trois siècles et demi, du commencement de l'ère chrétienne au règne de Constantin. Depuis quelques années, les monumens numismatiques des rois Aspurgitains se sont multipliés, pour ainsi dire à l'infini : nous ferons en sorte que cette partie de notre publication ne prenne pas un développement fastidieux pour le lecteur, l'histoire des rois Aspurgitains du Bospore n'offrant qu'un intérêt purement local.

On verra plus bas (Comm. du no 3), que le royaume du Pont fut fondé, à l'époque de la conquête de la Perse par Alexandre, par Mithradate II, descendant de la famille des Achéménides, et satrape héréditaire de cette partie de la grande monarchie des Perses. A la mort de Darius, fils de Pharnace, le Pont passa entre les mains de Polémon Ier; Polémon II, son fils, résigna son royaume entre les mains de Néron, l'an 63 de l'ère chrétienne, et reçut en échange la souveraineté d'une partie de la Cilicie.

On trouve plusieurs ères différentes sur les médailles du Pont et du Bospore. 1o L'ère du Pont, dont la date remonte à l'an 301 avant l'ère chrétienne, le premier du règne de Mithradate III. L'ère du Pont (dont l'origine a été fixée à la fois par Cary et Froelich), se rencontre sur les médailles de Mithradate III, de Mithradate VI Eupator, de Pharnace II, et plus tard, dans le Bospore, sur celles de Polémon Ier et des princes Aspurgitains qui lui succédèrent.

2o L'ère césarienne employée par Pythodoris et Polémon II (V. ci-dessous, le Comm. du no 19).

3o L'ère du règne d'Asandre, et celle du règne de Polémon II, usitées seulement par chacun de ces princes.

PLANCHE XXIV.

LEUCON, FILS DE SATYRUS, ROI DU BOSPORE. — DE 393 A 353 AV. J.-C.

No 1.

Tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩς ΛΕΥΚΩΝος. Arc et massue d'Hercule. Æ. 6. Mionnet, No 1. Suppl. Nos 3, 4.

(De Blaramberg, *Notice sur quelques objets d'antiquité découverts en Tauride*, Paris, 1822. vign. de la p. 1.)

Ce prince est célèbre par les rapports qu'il entretint avec Athènes, et les guerres qu'il eut à soutenir contre les Barbares de son voisinage. Le passage classique sur Leucon est dans Démosthène (*Adv. Leptin.* p. 466, Reiske). M. de Koehler (*Rem. sur les antiq. du Bosp. Cimm.* p. 45) a contesté l'attribution précédemment faite à Leucon, fils de Satyrus, des médailles dont nous reproduisons un *specimen*. Ce savant voit dans la pièce de bronze de Leucon, portant au revers les armes d'Hercule, une imitation *évidente* des tétradrachmes d'argent d'Alexandre-le-Grand, qui offrent au revers Jupiter assis. Un tel rapprochement ne nous paraît pas assez fondé pour priver de toutes médailles un roi fameux dans les annales des colonies grecques de la mer Noire et pour supposer en même temps l'existence d'un Leucon II, dont les auteurs anciens n'ont pas prononcé le nom.

M. de Koehler a publié séparément, à Pétersbourg, en 1824, une médaille d'un roi de Bosphore, du nom de Spartocus. N'ayant pas à notre disposition la médaille de l'opuscule de M. de Koehler, nous nous contentons de citer la description de la médaille de Spartocus, d'après M. Mionnet. (Suppl. No 5.)

Tête diadémée de Spartocus? à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ [Σ]ΠΑΓΤΟΚΟΥ. Arc dans un carquois; dans le champ, le monogramme OME. AR. 6. (Cabinet du comte de Romanzoff.)

PÉRISADE II, FILS DE SPARTOCUS IV. — RÈGNE EN 289 AV J.-C.

No 2.

Tête de Périsade, ceinte du diadème, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ. Pallas assise sur un siége, à gauche, tenant dans la main droite une petite Victoire, le coude gauche appuyé sur son bouclier. Sous le siége, le monogramme ΠΑΝΤ; plus bas, un trident. AV. 4 1/2. Mionnet, No 2.

Cette belle pièce, publiée pour la première fois par de Boze (*Mém. de l'Ac. des Inscrip.* tom. VI. p. 552), avait été attribuée par ce savant à Périsade Ier, frère puîné de Spartocus III, et fils du Leucon qui précède. Cette opinion a été réfutée par Visconti (*Icon. gr.* tom. II. p. 121); ce dernier a fait voir que Périsade Ier, mort en 310 avant J.-C., n'avait pu imiter un statère d'or de Lysimaque, lequel n'avait pris le titre de roi qu'en 307 ou 306 : il en a conclu que la pièce devait être attribuée à un autre Périsade, fils de Spartocus IV, et dont l'existence n'a été révélée que par une inscription de Panticapée (*Vaxel*, *Recueil de quelques antiquités de la mer Noire.* Berlin, 1803. in-4o, no 7. R. Rochette, *Ant. du Posph.* Pl. VI. nos 4 et 5. Boëckh. *Corp. inscr.* no 2107.)

L'argumentation de Visconti nous paraît sans réplique. La pièce, en effet, est identique, pour la forme, le poids, le type du revers et la disposition de la légende, aux statères de Lysimaque (V. pl. IV, no 8-10). Il n'y a de différence que pour la tête qui offre le portrait de Périsade, ceinte du bandeau royal. Cette dernière circonstance, au reste, vient à l'appui de l'opinion de Visconti : à l'époque de Périsade Ier, il s'était écoulé trop peu de temps encore depuis la mort d'Alexandre, pour qu'un petit roi du Bospore osât dès lors placer son effigie sur la monnaie qu'il faisait frapper. Le monogramme ΠΑΝΤ indique Panticapée, la capitale des États des rois Leuconides.

MITHRADATE III, FILS DE MITHRADATE II. — ROI DEPUIS L'AN 302 JUSQU'A 266 AV. J.-C.

N° 3.

Tête diadémée de Mithradate III, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ. Jupiter-Aétophore assis, tourné à gauche, tenant un casque de la main droite, et la main gauche posée sur la haste pure. Dans le champ, le monogramme ΚΑΙ, astre et croissant superposés. AR. 9. Mionnet, N° 6, Suppl.

Cette pièce, attribuée d'abord à Mithradate II (selon Vaillant, *Achaem. imp.*), fondateur du royaume de Pont, a été restituée avec toute vraisemblance par Visconti, à Mithradate III son fils. C'est au commencement du règne de Mithradate III que commence l'ère du Pont : une pièce semblable à celle que nous publions a de plus la date de l'an 29 (*Sestini, Lettere*, tom. VI, p. 36.), et l'on sait que Mithradate III a régné 33 ans.

Les princes à la famille desquels appartenait Mithradate étaient parens des rois de Perse, et gouvernaient le Pont comme satrapes héréditaires. L'un d'eux, Mithradate II, profitant de la conquête d'Alexandre pour se rendre indépendant dans sa satrapie, son fils prit ouvertement le titre de roi et étendit son autorité sur la Paphlagonie et la Cappadoce.

Le revers du tétradrachme de Mithradate III est imité de celui des pièces d'Alexandre. L'astre qu'accompagne le croissant de la lune est le soleil : cette réunion de symboles, comme le nom même de Mithradate, indique l'origine persane des rois du Pont, et la religion qu'ils avaient importée avec eux dans cette contrée.

PHARNACE Ier, FILS DE MITHRADATE IV. — DE 184 A 157 AV. J.-C.

—

MITHRADATE V, ÉVERGÈTES, FILS DE PHARNACE Ier. DE 157 A 123 AV. J.-C.

Nous partageons pleinement l'opinion de M. Mionnet qui regarde comme faux les médaillons d'or de ces deux princes, publiés par Visconti, l'un du cabinet de Florence, l'autre d'après Vaillant, dans son ouvrage posthume sur les rois du Pont. Cette conviction nous a empêché de reproduire les pièces données par Visconti.

MITHRADATE VI, EUPATOR, DIONYSUS, FILS DE MITHRADATE V. — DE 123 A 63 AV. J.-C. — DEVIENT MAITRE DU BOSPORE-CIMMÉRIEN EN 115, PAR LA CESSION DE PÉRISADE III.

N° 4.

Tête diadémée de Mithradate VI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. (Monnaie) *du roi Mithradate Eupator.* Cerf paissant, à gauche. Dans le champ, croissant surmonté d'un astre. A l'exergue, monogramme composé des lettres ΣΤΟΚΑ? le tout dans une couronne de lierre. AV. 5 1/2. Mionnet, N° 6.

N° 5.

Tête de Mithradate VI, ceinte du diadème, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΤΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Cerf paissant, à gauche. Dans le champ, croissant surmonté d'un astre, et le monogramme ΠΤΕΡ? le tout dans une couronne de lierre. Æ. 4. Mionnet, N° 7.

N° 6.

Tête de Mithradate VI, diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ. ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Pégase paissant, à gauche. Devant, un croissant surmonté d'un astre; derrière, la date ΕΣ (an 205) et le monogramme ΧΙΤΟΣ ?; au bas, Ζ; le tout dans une couronne de lierre. AR. 9. Mionnet, N° 10.

Cabinet de M. le duc de Luynes.

N° 7.

Tête de Mithradate VI, diadémée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ. ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Pégase paissant, à gauche. Devant, un croissant surmonté d'un astre; derrière, la date ΖΣ (207), et le monogramme ΜΑΙ. A l'exergue, la lettre Ζ, le tout dans une couronne de lierre. AR. 9. Mionnet, N° 12. Suppl.

Cabinet de France : autrefois de la Collection Allier de Hauteroche.

N° 8.

Tête de Mithradate VI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΤΡΑΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Cerf paissant, à gauche. Dans le champ, ΓΙΣ (an 213), croissant surmonté d'un astre, les monogrammes ΠΟΡ et ΜΑΡΚ, et la lettre Α. AR. 9 1/2. Mionnet, N° 11.

N° 9.

Tête de Mithradate, diadémée, à droite.

℞. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ ΦΡΙΞΟΣ. Victoire marchant à droite, tenant de la droite une couronne et de la gauche une palme. Æ. 6. Mionnet (Ionie), N° 1210.

Cabinet de M. Rollin, autrefois à Hedervar.

Nous avons multiplié les exemples de la monnaie, tant d'or que d'argent, de Mithradate Eupator, désigné dans les textes écrits par le nom incorrect de Mithridate. Les circonstances de la vie de ce célèbre capitaine n'ont d'ailleurs pas besoin d'être rappelées.

Nous avons déjà expliqué (comm. du n° 2) l'origine des symboles astronomiques qu'on remarque sur les médailles des rois du Pont, de la famille des Achéménides. Le cerf des nos 4, 5 et 8, le Pégase des nos 6 et 7, ne font allusion, comme l'a cru Visconti, ni au culte de Diane à Comana, ni à la ville d'Amasis. Il faut voir dans ces animaux, comme dans les astres qu'offrent les mêmes pièces, des symboles qui se rapportent, soit à la religion des Perses, soit au héros Persée, auteur, suivant les Grecs, de la nation Persique. Voyez dans Ælien (*Hist. anim.* VII. 46) un récit évidemment empreint de mythologie, qui donne pour gardien à Mithradate un taureau, un cheval et un cerf, tous animaux du culte d'Ormuzd et de Mithra.

Visconti a ingénieusement conjecturé que la tête des médailles de Mithradate était imitée d'un statue de ce prince qui le représentait guidant un char et les cheveux agités par le vent (Plin. *Hist. nat.* XXXIII. 54).

La pièce n° 9 a été frappée à Smyrne, à l'époque de la première guerre de Mithradate contre les Romains. Hermogène et Phryxus sont les noms de deux prytanes de Smyrne. La restitution à Mithradate VI de cette pièce, sans légende du côté de la tête, appartient à Visconti.

PHARNACE II, FILS DE MITHRADATE VI, ROI DU BOSPHORE, DE 63 A 47 AV. J.-C., SE REND MAÎTRE DU PONT SUR LA FIN DE SON RÈGNE.

N° 10.

Tête de Pharnace II, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. (*Monnaie*) *du Roi des Rois, Pharnace-le-Grand.* Apollon assis sur un trône, et tourné à gauche, tenant une branche de laurier de la main droite, et le coude gauche appuyé sur une lyre; devant lui, un trépied. Dans le champ, à droite, la date ΕΜΣ (an 245). AV. 5.

Cabinet de M. Rollin, autrefois à Hedervar.

Pièce frappée à Panticapée, l'an 52 av. J. C.

Le type du revers convient à Panticapée, colonie de Milet, où l'on honorait d'un culte célèbre l'Apollon Didyméen (V. Visconti, *Icon. gr.* tom. II, p. 139. de l'édit. in-4°).

La vie de Pharnace ne demande pas plus de détails explicatifs que celle de son père.

ASANDRE, ARCHONTE DE BOSPORE, 47 AV. J.-C., ROI EN 39, MORT L'AN 14.

N° 11.

Tête nue d'Asandre, tournée à droite. Derrière, un petit poisson.

℞. ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ. (*Monnaie*) *d'Asandre, archonte du Bospore.* Victoire, les ailes élevées au-dessus de la tête, debout sur une proue de vaisseau, et tournée à gauche, tenant de la main droite une couronne, et dans la gauche une palme. Au haut, ΕΤους Β (l'an 2). Dans le champ, la lettre Φ et un monogramme peu distinct; au bas, Δ. AV. 5. Mionnet, N° 27. Suppl.

Cabinet de M. Rollin, autrefois à Hedervar.

Nous avons donné, en tête de ce numéro, les dates principales du règne d'Asandre, soit comme archonte, soit comme roi, d'après le travail de M. de Koehler (*Méd. d'Asandre*, p. 338 et suiv.) plus conforme aux monumens que celui de Visconti dans l'Iconographie grecque.

Suivant le calcul de M. de Koehler, Asandre avait soixante ans quand il devint archonte, et quatre-vingt-treize quand il mourut. Ce prince, nommé gouverneur du Bospore cimmérien par Pharnace II, se révolta contre son maître, après que celui-ci eut été défait par César. Pharnace étant mort dans sa campagne contre Asandre, César voulut mettre en sa place un fils naturel du grand Mithradate; mais ce jeune homme, que l'on désigne sous le nom de Mithridate de Pergame, n'ayant pas été assez appuyé par les Romains dans son entreprise, fut repoussé par Asandre, et succomba comme Pharnace. Investi du pouvoir royal par Marc-Antoine, Asandre vit cette faveur du triumvir confirmée par Auguste après la bataille d'Actium. Afin de mieux s'établir sur le trône, il avait épousé Dynamis, fille de Pharnace, et, avec Darius, dernier rejeton de la race des Achéménides. A sa mort, Dynamis se vit forcée d'épouser un aventurier du nom de Scribonius, qui s'empara du Bospore, mais dont Rome n'approuva pas les prétentions.

Nous n'avons pas jugé à propos de reproduire la médaille de plomb du Cabinet de France (Mionnet, N° 28), qui n'offre aucune différence avec le type de l'or d'Asandre roi, que la date très distincte, quoi qu'en dise Visconti, de l'an XXIII (ΚΓ rétrogrades).

N° 12.

Tête nue et imberbe d'Asandre.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire debout sur une proue de vaisseau, les ailes déployées au-dessus de la tête, tenant dans la main droite une couronne et dans la gauche une palme. Dans le champ, les lettres ΙΔ (an 14). AV. 4 1/2. Mionnet, N° 26.

N° 13.

Tête casquée d'Asandre, tournée à droite.

℞. ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Proue de vaisseau. Æ. 6.

Koehler, *Méd. d'Asandre*, n° 5, pl. VIII, n° 3.

N° 14.

Tête d'Ariane, couronnée de lierre, à droite.

℞. ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Carquois. Æ. 7.

Koehler, *Méd. d'Asandre*, n° 9, pl. VIII, n° 7.

Pièce d'Asandre, archonte, surfrappée sur une médaille de Panticapée.

N° 15.

Tête d'Asandre, couronnée de laurier, à droite.

℞. Légende effacée. Aigle éployé, à droite. Un astre. (Pièce surfrappée.) Æ. 8.

Koehler. l. c. n° 12, pl. VIII, n° 9.

L'aigle avec l'étoile est un type de Panticapée.

Avant la publication dont je viens d'extraire les n°s 13, 14 et 15, le bronze d'Asandre n'était pas connu. M. de Koehler a joint aux pièces qui précèdent un assez grand nombre d'autres médailles que nous n'avons pas jugé à propos d'insérer ici, soit parce que nous les avons jugées mal attribuées (V. Koehler, pl. VIII, n°s 10 et 13), soit parce que les variétés données par le numismatiste de Saint-Pétersbourg n'étaient autres que des accidens de surfrappage, dans le genre de notre n° 14.

POLÉMON Ier, ROI DU PONT L'AN 37, DU BOSPORE L'AN 14, MORT L'AN 11 AV. J.-C.

N° 16.

Tête d'Auguste, nue, tournée à gauche.

℞. Tête de Polémon Ier, nue, tournée à droite. Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres Μ et Δ. A l'exergue, la date ΑϞΣ (291) de l'ère du Pont. AV. 5.

Cabinet de France; inédite.

L'an 291 de l'ère du Pont (Voyez le comm. du n° 3 de cette planche), adoptée par les rois du Bospore cimmérien, répond à l'an 6 avant l'ère chrétienne. La médaille que nous publions a donc été frappée environ quatre ans avant la mort de Polémon Ier. La différence qu'on remarque entre la tête du n° 16 et celle du n° 17 provient d'abord de la différence des âges, puis de ce que la première médaille appartient à la fabrique presque barbare du Bospore cimmérien, tandis que la seconde doit avoir été frappée dans le Pont, province où la culture des arts était beaucoup plus développée.

N° 17.

Tête diadémée de Polémon Ier, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ ΕΥΣΕΒΟΥΣ, en légende circulaire. (*Monnaie*) *de Polémon, roi pieux.* Au milieu, un grand astre à huit rayons. AR. 4. Mionnet, N° 44. Suppl.

Médaille autrefois du cabinet d'Allier de Hauteroche, qui l'a publiée dans une dissertation spéciale. Le caractère adolescent de la tête prouve que la pièce a dû être frappée pendant les premières années du règne de Polémon Ier, dans le Pont.

N° 18.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ. Tête laurée de Polémon Ier, tournée à droite.

℞. IMPerator CAESAR AVGustus. Tête d'Auguste nue, tournée à droite. Æ. 4.

Cary. (*Hist. des Rois du Bosphore.* pl. 1. fig. 6.)

Cette médaille bilingue, en bronze, que M. Mionnet a admise dans son Supplément (N° 45), nous paraît néanmoins suspecte. L'emploi simultané des deux langues est insolite dans le Pont, comme au Bospore; et d'ailleurs il serait étrange qu'un roi tributaire de Rome se fût attribué la couronne de laurier, sans la faire partager à son suzerain.

Polémon Ier, fils de Zénon, rhéteur de Laodicée dans la Phrygie, fut, en récompense des services de son père, investi d'une principauté en Cilicie, l'an 39 avant J.-C. Deux ans après, placé sur le trône de Pont, laissé vacant par la mort de Darius, fils de Pharnace : bientôt ensuite accrû de la petite Arménie; suit Antoine dans la guerre contre les Parthes, l'appuie contre Auguste, rentre en grâce plus tard avec le vainqueur d'Actium, dont il obtient le royaume du Bospore, usurpé par Scribonius. Etabli dans ce nouvel empire par Agrippa, Polémon épouse Dynamis, déjà veuve d'Asandre et de Scribonius, puis après la mort de Dynamis, Pythodoris, fille d'un riche citoyen de Tralles. Après plusieurs guerres heureuses contre les Barbares voisins du Bospore, Polémon Ier succombe dans une campagne contre les Aspurgitains.

PYTHODORIS, FEMME DE POLÉMON Ier, RÈGNE SEULE SUR LE PONT ET LE BOSPORE, DEPUIS L'AN 1 AV. L'ÈRE CHRÉTIENNE, JUSQU'A L'AN 38 DE J.-C.

N° 19.

Tête laurée de Tibère, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΠΥΘΟΔΩΡΙΣ. ΕΤΟΥΣ Ξ (An 60). Balance. AR. 4. Mionnet, N° 32.

Cette pièce a dû être frappée l'année d'après la mort de Polémon Ier, et pendant la minorité de Polémon II, son fils aîné. On sait qu'à cette époque Pythodoris déploya une grande énergie contre les Barbares qui avaient fait périr son époux. (Voy. un Mém. de Belley, *Rec. de l'Ac. des Inscr.* XXIV p. 167 et suiv.)

L'ère dont fait usage Pythodoris ne se retrouve que sur une médaille de Polémon II, frappée à Sabanissa. Cette ère remonte à l'année 47 avant J.-C., date de la victoire de Zela, remportée par César sur Pharnace II. L'an 60 de cette ère, nommée *Césarienne*, répond à l'année de la mort d'Auguste, et en effet, il existait dans le cabinet de l'abbé de Rothelin une médaille décrite par M. Mionnet dans son Supplément (N° 46, Cf. la note *ibid.*), laquelle, avec la date de l'an 60 que porte notre n° 19, offrait, au lieu de la tête de Tibère et du type de la Balance, le portrait d'Auguste et le Capricorne, symbole particulier à ce dernier prince.

POLÉMON II, fils de Polémon Ier et de Pythodoris, roi du Pont, l'an 2 av. J.-C., reçoit de Caligula le Bospore, l'an 31 ap. J.-C., en est déposséde par Claude l'an 41, résigne le Pont l'an 65.

N° 20.

ΒΑϹΙΛΕѠϹ ΠΟΛΕΜѠΝΟϹ. Tête diadémée de Polémon II, à droite.

℞. ΕΤΟΥϹ. Γ (An 3) Tête laurée de Caligula, à droite. AR. 4. Mionnet, N° 47. Supplément.

Cabinet de France, autrefois du Cabinet Allier de Hauteroche.

N° 21.

ΕΤΟΥϹ. ΙϚ (An 16). Tête laurée de Claude, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕѠϹ ΠΟΛΕΜѠΝΟϹ. Écrit en cinq lignes, dans une couronne de laurier. AR. 4. Mionnet, N° 49. Suppl.

Cabinet de France, autrefois du Cabinet Allier de Hauteroche.

N° 22.

ΒΑΣΙΛΕΩϹ ΠΟΛΕΜΩΝΟϹ. Tête diadémée de Polémon II, à droite.

℞. ΕΤΟΥϹ ΙΕ (An 15.) Tête d'Agrippine jeune, à droite. AR. 4. Mionnet, N° 35.

La date des médailles de Polémon II est celle du règne de ce prince.

PLANCHE XXV.

PYTHODORIS.

N° 1.

Buste de femme, diadémé, tourné à droite, les cheveux tombant sur les épaules. — Intaille sur cornaline. (Cabinet de M. le vicomte Beugnot.)

Cette pierre, l'une des plus remarquables qui aient été découvertes pendant le cours des dernières années, provient des bords méridionaux de la mer Noire. Si l'on met en rapport cette circonstance avec la perfection de la gravure, tout-à-fait en rapport avec le siècle d'Auguste, on devra reconnaître ici le portrait d'une reine de ces contrées et de cette époque. Si l'on remarque ensuite que le caractère de la tête ne s'éloigne pas sensiblement du type monétaire de Polémon II dans son enfance (pl. XXIV, nos 20 et 22), on sera disposé peut-être à attribuer à cette tête le nom de la reine Pythodoris, mère de Polémon II (Voy. pl. XXIV, n° 19). En tous cas, on ne nous saura pas mauvais gré d'avoir profité d'une occasion, même douteuse, pour faire connaître une des productions les plus gracieuses de la glyptique des Grecs.

N° 2.

ΒΑϹΙΛΕѠϹ ΠΟΛΕΜѠΝΟϹ. Tête diadémée de Polémon II, à droite.

℞. ΕΤΟΥϹ ΙΘ. *L'an* 19. Tête laurée de Néron, à droite. AR. 4. Mionnet, N° 38.

N° 3.

ΒΑϹΙΛΕѠϹ ΠΟΛΕΜѠΝΟϹ. Tête diadémée de Polémon II, à droite.

℞. ΕΤΟΥϹ ΚΓ. *L'an* 23. Tête laurée de Néron, à droite. AR. 4. Mionnet, N° 52, Suppl.

POLÉMON II et TRYPHÈNE.

N° 4.

ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΠΟΛΕΜΩΝΟϹ. Tête diadémée de Polémon II, à droite.

℞. ΒΑϹΙΛΙϹϹΗϹ ΤΡΥΦΑΙΝΗϹ (*Monnaie*) *de la reine Tryphène*, en quatre lignes entourées d'un diadème. AR. 4. Mionnet, Suppl. N° 53.

Polémon II était le fils aîné de Polémon Ier et de la reine Pythodoris; son frère puîné, Zénon, régna dans la grande Arménie, sous le nom d'Artaxias. Quant à lui, il resta avec sa mère, laquelle ayant épousé en secondes noces Archélaüs, roi de Cappadoce, conserva dans le Pont l'autorité suprême jusqu'à sa mort, placée (par conjecture) à l'an 37 ou 38 de notre ère. Polémon, qui gouvernait le Pont sous les ordres de sa mère, reçut de plus, après sa mort, le Bospore Cimmérien des mains de Caligula. Ce dernier royaume resta cinq ans entre les mains de Polémon, jusqu'à ce que Claude le lui eût retiré pour le donner à Mithradate. Polémon reçut en échange une partie de la Cilicie, probablement la petite Arménie; plus tard, sous Néron, Polémon fut forcé de céder le Pont, qui fut converti en province romaine. Depuis cette dernière époque (65 ap. J.-C.), l'histoire de Polémon II, époux pendant quelque temps de la Bérénice qu'aima plus tard Titus, n'appartient plus à l'histoire ni du Pont, ni du Bospore. On trouve Polémon nommé dans Tacite (*Ann.* XIV, 26) parmi les rois qui reçurent un accroissement de territoire à l'avénement de Tigrane au trône d'Arménie, l'an 60 de l'ère chrétienne.

Tryphène, épouse de Polémon II, sans doute pendant qu'il gouvernait le Pont, n'est connue que par la médaille reproduite sous notre n° 4.

ROIS DU BOSPORE.

(Voyez les observations préliminaires en tête du chapitre)

Roi incertain.

N° 5.

Tête nue d'Auguste, à droite.

℞. Tête nue, imberbe, à droite. Devant, un globule; derrière, un monogramme formé d'un Δ surmonté d'un Μ. Sous la tête, ΘϘΣ (299) de l'ère du Pont. AV. 4.

Dumersan (catalogue Allier, pl. VIII, fig. 12).

La pièce dont nous reproduisons le dessin fait partie d'une série de médailles qui ont exercé la sagacité des archéologues, sans qu'on ait pu jusqu'à ce jour les expliquer d'une manière satisfaisante. Il y a peu d'années, on n'en connaissait que de quatre années différentes, depuis 299 jusqu'à 307 de l'ère du Pont. Comme l'année 299 (2 ou 3 de notre ère) répond assez exactement à l'époque où l'on croit que Polémon Ier, roi du Pont et du Bospore, succomba dans sa campagne contre les Aspurgitains; comme d'ailleurs on ne peut douter, en comparant les pièces controversées avec les médailles indubitables du Bospore, que les premières n'aient été frappées dans une des villes de cette contrée, on pouvait regarder comme raisonnable l'opinion qui attribuait l'émission de cette monnaie aux Barbares qui se seraient établis dans le Bospore après la mort de Polémon Ier. Ce dernier fait, qui paraît indiqué par Strabon (1), est confirmé d'ailleurs par le silence que garde le même historien à l'égard des villes du Bospore, dans l'énumération qu'il fait des possessions de Pythodoris, veuve de Polémon.

Cette hypothèse, développée par Cary et Visconti, est devenue insuffisante depuis l'apparition de deux médailles du même genre, l'une avec la date de 290, l'autre avec la date de 291, toutes deux certainement comprises dans le règne de Polémon Ier. Nous avons les premiers publié (pl. XXIV, n° 16) la dernière de ces pièces, dont le Cabinet de France a fait l'acquisition depuis deux ans; l'autre appartient à M. de Chaudoir. M. Mionnet (*Supp.* tom. IV, p. 480, note *b*),

(1) XII, p. 536. Πολεμῶνος,..... τελευτήσαντος ἐν τοῖς Ἀσπουργιανοῖς τῶν περὶ τὴν Σινδικὴν βαρβάρων. Cf. XI, p. 495. La *Sindique* indique le voisinage de Phanagoria, la ville asiatique du Bospore; et Strabon place précisément les Aspurgitains entre Phanagoria et Gorgippia (XI, p. 495), τούτων δὲ εἰσὶ καὶ οἱ Ἀσπουργιανοί, μεταξὺ Φαναγορίας οἰκοῦντες καὶ Γοργιππίας. Le géographe grec, qui vivait sous Auguste, dit, dans un autre endroit (VII, p. 312) en parlant des villes du Bospore : καὶ νῦν ὑπὸ τοῖς τῶν Βοσποριανῶν βασιλεῦσιν, οὓς ἂν Ῥωμαῖοι καταστήσωσιν, ἅπαντά ἐστι. Parmi les rois du Bospore, institués par les Romains, il faut bien comprendre les Sarmates-Aspurgitains, vainqueurs et successeurs présumés de Polémon.

avait exprimé des doutes sur la légitimité de cette pièce : le possesseur (*Corrections et additions à l'ouvrage de Sestini*, 1835, p. 69) insiste dans le sens contraire, et son opinion se trouve confirmée par la découverte de la médaille du cabinet de France, portant la date voisine de 291.

En décrivant la médaille du Cabinet de France, j'ai cru pouvoir désigner la tête du revers comme étant celle de Polémon Ier, dont le portrait nous est d'ailleurs connu par une monnaie d'argent frappée dans le Pont (pl. XXIV, n° 17). Je n'abandonne pas cette désignation, que je reconnais d'ailleurs inapplicable aux médailles frappées dans le Bospore, à dater de huit ans plus tard, depuis 299 jusqu'à 307. Ce qui complique encore la question, c'est qu'à partir de 313 on voit recommencer une nouvelle série de pièces d'or parfaitement semblables aux médailles de 290, 291 et 299-307, c'est-à-dire offrant au droit une *tête nue à cheveux courts*, et au revers une autre tête également *nue et à cheveux courts*, au-dessous de laquelle est placée la date tirée de l'ère du Bospore. Toutes ces têtes depuis 290 (règne d'Auguste) jusqu'à 332 (fin du règne de Tibère), ne peuvent pourtant être les mêmes. — La tête de Tibère ne peut paraître sur la monnaie du Bospore qu'à dater de 310, année qui répond à l'avénement de cet empereur : à moins qu'on ne suppose avec Visconti que les nouveaux souverains du Bospore ayant été confirmés dans leur conquête par l'entremise de Tibère auprès d'Auguste (ce qui est purement conjectural, comme M. de Koehler l'a fait observer), auraient obtenu l'autorisation de placer sur leur monnaie d'or l'effigie de l'empereur régnant et celle de son fils adoptif. Malheureusement, cette hypothèse, tout-à-fait forcée et contraire au témoignage général des monumens de cette époque, ne peut se concilier avec les médailles de l'an 290 et de l'an 291 frappées sous le règne de Polémon Ier.—Si ce n'est pas le portrait de ce dernier prince qu'on trouve au revers de la pièce, par quelle conjecture pourrait-on justifier la présence de Tibère sur un monument de cette période du règne d'Auguste? On s'explique d'ailleurs comment le problème que je viens d'exposer n'a pas été résolu, quand on songe que les médailles avec dates des princes barbares du Bospore n'ont pas leurs portraits, et que celles qui ont leurs portraits sont toutes dépourvues de dates. La première fois qu'on voit apparaître un de ces souverains sur la monnaie datée du Bospore, c'est seulement sous le règne de Domitien. Le prince représenté au revers de Domitien (pl. XXVI, n° 7) est non seulement désigné par son nom de Rhescuporis, mais encore on le reconnaît pour un barbare à sa chevelure allongée et répandue sur les épaules. Cette particularité, qu'on observe sur les médailles du Bospore jusqu'à Constantin-le-Grand, nous frappe aussi dans les pièces de Tiberius-Julius-Sauromates et de Tiberius-Julius-Rhescuporis, rois des premiers temps de l'empire Sarmate du Bospore. D'où nous pouvons conclure avec assurance qu'un portrait avec des cheveux courts (tels que ceux qu'on voit sur les pièces 290-332), ne peut, en aucun cas, être celui d'un roi Sarmate du Bospore. Au reste, on ne peut guère douter, d'après des exemples indubitables, que l'usage n'ait changé à diverses reprises dans le Bospore, relativement à ces effigies monétaires. De 333 (commencement du règne de Caligula) à 365 (règne de Vitellius), les portraits reproduits sur les deux faces des monnaies d'or du Bospore sont empruntés aux familles impériales : les rois du Bospore eux-mêmes ne paraissent qu'en 380, associés aux empereurs régnants. Avant 333 et pendant tout le règne de Tibère, on a pu graver sur les médailles les têtes réunies de Tibère et d'Auguste; et auparavant encore, au lieu de Tibère, c'était peut-être, comme nous l'avons cru pour les pièces de Polémon Ier (290 et 291), quelques princes différens des membres de la famille impériale et des rois sarmates du Bospore : par exemple, Polémon II, déjà représenté sur les pièces frappées dans le Pont, et par conséquent roi de nom, tandis que sa mère Pythodoris gouvernait de fait; pour qu'on admette cette dernière hypothèse, il faut entrer dans une série de considérations que nous allons tâcher de déduire, en montrant plutôt ce qu'on ne sait pas, que ce qu'on sait sur l'histoire du Bospore.

La source des richesses de ce pays était dans la fertilité de la Crimée et des parties voisines de la Russie méridionale, redevenues un des greniers de l'Europe depuis que ces contrées ont été soustraites au joug des Turcs. L'or qu'on employait au monnayage devait être le prix des céréales importées en Grèce et dans les provinces voisines de la mer Noire. Les souverains du Bospore pouvaient aussi tirer de l'or des mines de l'Oural par leur commerce avec l'Asie intérieure. Si le métal qu'ils consacraient à la fabrication des monnaies avait été le produit de leur propre sol, on n'aurait pas vu, à mesure que décroissait la prospérité des villes fondées sur les bords du Palus-Méotide, le titre de la monnaie d'or baisser, et passer successivement de l'or pur à l'*electrum*, de l'*electrum* à l'argent, de l'argent au bronze grossièrement *saucé*. Par conséquent, on ne peut en aucun cas produire l'hypothèse que nous avons développée ailleurs (comm. de la pl. IX, n° 15), à l'occasion des monnaies frappées dans les montagnes de la Thrace et de la Macédoine : l'atelier monétaire du Bospore a dû être placé dans les villes, et non à proximité des mines. La possession de la Colchide, par exemple, que Strabon attribue à Pythodoris, et la supposition suivant laquelle l'or de cette contrée aurait été consacré à la monnaie du Bospore, ne suffiraient pas pour expliquer comment on aurait continué à frapper des pièces avec l'effigie de Polémon II, tandis que les villes du Palus-Méotide auraient été déjà au pouvoir des Barbares. Si l'on admet que Polémon II a eu part aux monnaies frappées depuis 299 jusqu'à 307, on sera forcé d'admettre, que Polémon II et Pythodoris étaient restés en possession de Panticapée, tandis que les Aspurgitains avaient déjà pris Phanagoria, située dans le voisinage de leur territoire.

Cette explication, dont nous avouons l'incertitude, mais qui seule nous semble pouvoir résoudre les difficultés soulevées par les médailles des années 290 et 291, gagnera peut-être quelque vraisemblance à être transportée sur un terrain un peu plus large : on l'admettra moins difficilement, si, appliquée à la monnaie de bronze du Bospore, elle résiste encore à cette épreuve. Les pièces de cette dernière classe, appartenant avec certitude à la première époque de l'empire Sarmate, peuvent se diviser ainsi qu'il suit : 1° un petit bronze, jusqu'à présent unique, d'un roi *Sauromate* avec sa tête, et celle d'Auguste au revers (Vaillant, *Num. Græca imp.*, p. 6. Koehler, *Antiq. du Bosp.*, p. 187, m. 8); 2° une médaille (Æ 3) d'un roi inconnu, avec les initiales de Panticapée; au revers, la tête d'Auguste (Sest. *Lett. Num.* t. 1, p. 35. Mionnet, N° 54); 3° les monnaies de bronze de différens modules d'un roi nommé *Tiberius-Julius-Sauromates* (Koehler, l. l. m. 11-25. Mionnet, Suppl., nos 11-28); 4° des pièces aussi de différens modules, de Tiberius-Julius-Rhescuporis (Koehler, m. 26-36. Mionnet, Suppl., 29-30, 32-42); 5° des médailles avec le *monogramme* et la tête d'un *Rhescuporis*, portant au revers la tête de Tibère (K. m. 45-49. M. Suppl. 55-62) et ensuite celle de Caligula (K. m. 50-52. M. 63-65); 6° des médailles de *Mithradate*, soit seul, soit accompagné de son épouse *Gepaepyris* (Mionnet, 66, 67); 7° des médailles de Gepaepyris seule (M. Nos 68, 69); 8° des pièces de Cotys Ier (M. 81-91); 9° enfin, des pièces d'un nouveau Rhescuporis (Mionnet, Nos 31 et 95-98).

La première question que soulève le classement de ces médailles est celle-ci : le roi nommé simplement *Sauromates*, et dont l'effigie accompagne celle d'Auguste sur une médaille, est-il le premier roi barbare qui ait régné sur le Bospore? M. de Koehler l'a pensé : et en conséquence il a donné à Sauromate Ier, non seulement la pièce du Cabinet de Vaillant ci-dessus décrite, mais encore les médailles d'or anonymes des années 299-307. Toutefois, on ne peut rien affirmer à cet égard (1). Depuis l'an 2-3 avant notre ère, date présumée de la mort de Polémon Ier, jusqu'à l'an 14 après J.-C., époque à laquelle Tibère monta sur le trône, il a pu régner plus d'un roi sur le Bospore. Ce n'est pas tout : le Sauromate premier, roi du Bospore, n'est point nécessairement distinct, comme l'a cru M. de Koehler, de Tibérius-Julius Sauromate. Sauromate, confirmé dans son pouvoir par Tibère à son avénement, a pu joindre à son nom ceux de *Tiberius-Julius*. Quant aux monnaies que M. de Koehler attribue à Sauromate Ier, on a vu plus haut que ces pièces devaient plutôt ressortir de la dynastie grecque que de la dynastie sarmate, la tête représentée au revers de ces pièces étant probablement celle de Polémon II, et les monogrammes qui accompagnent cette tête ne se prêtant pas, comme ceux des époques suivantes, à reproduire les noms des premiers rois barbares, Sauromate ou Rhescuporis.

Quant à nous, il nous semble que M. de Koehler, dans la distinction qu'il établit entre *Sauromate* Ier et *T. J. Sauromate*, et dans le parti décidé qu'il prend de mettre Sauromate Ier à la tête des rois barbares du Bospore, aurait dû être arrêté par un monument qu'il a le premier publié, et dont les différens archéologues ont invoqué tour à tour l'autorité, sans en tirer, je pense, tout le parti qu'on devait en attendre. C'est une inscription publiée dans la Dissertation sur la reine *Comosarye* (pl. VII, p. 72-73), commentée par Visconti (*Icon. gr.*, tom 11, p. 150), reproduite par M. Raoul-Rochette (*Antiq. du Bosp.* pl. VIII, n° 4), et par M. Boeckh (*Corp. insc. gr.* p. XI, n° 2123), sur laquelle le roi *Tiberius J. Sauromate* est désigné comme *fils du roi Rhescuporis*. A cette inscription, il en faut joindre une seconde des mêmes Recueils (Koehl. pl. VIII, p. 66-69. R.-Rochette, pl. VIII, n° 5; Boeck., *ibid.*, n° 2124), qui désigne T. J. Sauromate comme ayant *recueilli l'héritage royal de ses ancêtres*, ἀπὸ προγόνων Βασιλεύοντα. Il est clair, d'après ce dernier monument, que les ancêtres de T. J. Sauromate avaient régné sur un peuple barbare, avant que la dynastie grecque n'eût été chassée du Bospore : mais la première inscription laisse dans l'incertitude de savoir si Rhescuporis, père de T. J. Sauromate, avait conquis le Bospore, ou si cette gloire doit être laissée à Sauromate. Sur ce dernier point on ne peut rien affirmer, mais il est permis de décider qu'entre le roi Rhescuporis et T. J. Sauromate, il ne reste point de place pour le Sauromate Ier de M. de Koehler : d'où nous devons conclure (ce que nous avons déjà fait pressentir), que le Sauromate, contemporain des premières années d'Auguste, est le même que le *T. J. Sauromate* des premières années de Tibère (2). La pièce ano-

(1) Nous ne sommes rien moins que certains de l'existence de la médaille *décrite* et non *figurée* par Vaillant; M. de Koehler cite Morell (*Spec. Rei Numar.* tom. 1, tab. 8), comme ayant reproduit la médaille de Vaillant : c'est une erreur; personne n'a revu cette pièce qui appartient sans doute à un des *Sauromates* postérieurs.

(2) Si, d'après la note précédente, le Sauromate, au revers d'Auguste, cité par Vaillant, cesse d'être admis, il sera permis de placer T. J. Rhescuporis avant T. J. Sauromate, et de confondre le premier avec le Rhescuporis de l'inscription : cette opinion se rapproche de celle qu'a émise M. Raoul-Rochette sur les princes auxquels il faut attribuer la fondation de l'empire Sarmate du Bospore. Mais on doit remarquer que sur l'inscription n° 2123 Rhescuporis ne porte pas, comme Sauromate, les prénoms de *Tiberius Julius*.

nyme avec le revers d'Auguste et l'inscription ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ, reste incertaine entre Rhescuporis Ier, roi *possible* du Bospore, et Sauromate Ier, le même que *T. J. Sauromate*.

A T. J. Sauromate il est naturel de faire succéder un Rhescuporis qui porte les mêmes prénoms, et qui par conséquent, d'après toutes les probabilités, doit avoir régné du vivant de Tibère. Parmi les pièces d'or à *doubles têtes romaines*, il en est depuis l'an 313 jusqu'à l'année 332 du Bospore, qui portent au revers la tête de Tibère et le monogramme de Rhescuporis : les plus anciennes de ces médailles peuvent appartenir à T. J. Rhescuporis; les dernières doivent être données à un second Rhescuporis, qui vécut sous Tibère et Caligula, et dont la tête *jeune et imberbe* sur la monnaie de bronze, diffère du portrait *barbu et viril* de T. J. Rhescuporis sur la même monnaie. Nous distinguerons donc dans cette première époque trois Rhescuporis : le premier, père de Sauromate Ier; le second, T. J. Rhescuporis, successeur de Sauromate Ier; le troisième, fils et successeur de T. J. Rhescuporis. La jeunesse de ce dernier, témoignée par les médailles, explique comment Caligula a pu le déposséder pour mettre à sa place Polémon II sur le trône du Bospore, et si l'on suppose qu'à l'époque de cette dépossession, Rhescuporis III (Rhescuporis II de Koehler) n'avait encore que seize à dix-huit ans, on regardera aisément ce prince comme le père de Rhescuporis IV (III de Koehler), qui occupait le trône du Bospore sous Domitien, 47 ans après l'expulsion de Rhescuporis III; et même les probabilités de la vie humaine ne s'opposeraient pas à ce que Rhescuporis III, chassé du Bospore à la fleur de l'adolescence, en fût rentré en possession dans un âge avancé (63 ou 65 ans). Cette dernière observation peut jeter une assez vive lumière sur toute l'histoire de la dynastie sarmate : mais avant d'exposer les conséquences qui résultent de notre hypothèse, nous devons tâcher de résoudre une difficulté assez grave que présente la monnaie de bronze de T. J. Rhescuporis.

On remarque fréquemment sur le bronze du Bospore des lettres ΜΗ, ΚΔ, ΙΒ, qui répondent aux nombres 48, 24, 12. Ce qui prouve que ces nombres se rapportent à des divisions monétaires, c'est que généralement les médailles qui portent le chiffre le plus élevé, 48, sont les plus pesantes, et les pièces marquées 12, les plus légères. Toutefois, on remarque une extrême variation, sinon dans le rapport relatif des différentes pièces, au moins dans la valeur réelle de l'unité que rappellent les nombres 12, 24, 48 : la chose est au point que certaines pièces marquées 12, par exemple celles de Mithradate et de Gepaepyris (contemporains de Claude), sont aussi larges et aussi pesantes que les médailles de Cotys II (contemporain d'Adrien), marquées 48. On devrait, de ce rapprochement, tirer la conséquence que la monnaie de bronze du Bospore a dû subir une dépréciation encore plus rapide que celle de la monnaie d'or. La marche de cette dépréciation pourrait se constater d'une manière assez satisfaisante depuis T. J. Sauromate, jusqu'à Cotys II, pendant un espace d'environ 130 ans, sauf une exception des plus frappantes et des plus difficiles à expliquer. Une monnaie de *T. J. Rhescuporis*, marquée 24 (pl. XXV, n° 10), paraît égale en dimension et inférieure comme poids aux monnaies de Mithradate et de Gepaepyris marquées 12; or, Mithradate et Gepaepyris ont certainement vécu sous Claude, et T. J. Rhescuporis a très probablement régné pendant que Tibère était empereur. Faudrait-il accorder au poids relatif de la monnaie de bronze plus d'importance qu'à la valeur présumée des prénoms *Tiberius Julius?* Serait-on conduit à penser que Rhescuporis II, fils du premier Tiberius J. Rhescuporis, remonté sur le trône, en dépit des empereurs romains, pendant les troubles qui suivirent la mort de Vitellius, aurait alors repris les prénoms de Tibère Jules que son père avait déjà portés? C'est pourtant à une conséquence aussi singulière et, je l'avoue, aussi peu vraisemblable, qu'amènerait l'importance exclusive qu'on attacherait aux signes de numération énoncés sur la monnaie de bronze : c'est pourquoi nous restons dans la même incertitude que nos devanciers, et laissant là toute prétention de reporter un T. J. Rhescuporis dans le voisinage du règne de Domitien, nous concluons, avec Visconti, que si les nombres 48, 24, 12, ont servi à désigner des divisions monétaires, la base réelle de ces divisons a dû varier d'après des lois et des circonstances que nous ne pouvons plus comprendre.

J'en reviens à l'hypothèse qui me fait prolonger le règne de Rhescuporis III (II de Koehler) depuis Caligula jusqu'à Domitien, ou, si l'on trouve la conjecture trop aventureuse, donner pour père à Rhescuporis IV (III de Koehler), contemporain de Domitien, le Rhescuporis qui vivait sous Caligula. Le règne de Rhescuporis IV est signalé par une particularité remarquable et sur laquelle nous avons appelé déjà l'attention. Rhescuporis IV est le premier roi sarmate qui ait associé son portrait à l'effigie impériale sur la monnaie d'or. Or, cette particularité s'explique, si l'on admet avec nous que Rhescuporis IV monta sur le trône en vertu d'une revolution qui effaçait à tout jamais la *dynastie grecque*, et rendait à la *dynastie barbare* toute sa puissance. Un tel fait, ce me semble, une fois constaté, doit donner la clef de bien des événemens antérieurs. Tâchons donc, par ce moyen, de restituer, d'une manière plus complète qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, la série des révolutions que subit l'empire du Bospore, depuis la mort de Polémon Ier, vers 297, jusqu'à l'avénement de Rhescuporis IV, avant 380.

Les Barbares voisins du Bospore appartenaient à la grande nation sarmate expulsée des provinces voisines de la Médie (1), sans doute par l'irruption des Scythes, dans le VIe siècle avant notre ère. Ces peuples avaient conservé des traces de leur ancien séjour dans l'Asie Centrale. Ils adoraient Astarté, la déesse babylonienne, sous le nom d'*Astara*, et associaient au culte de cette déesse celui d'un dieu dont le nom, *San-Ergès*, rappelle les noms sémitiques de Nergilus, de San-Herib, de Sandocus et de San-Don. (V. Boeckh. *C. inscr. gr.* p. XI, n° 2119.) On retrouvera Astara souvent reproduite sur les médailles des rois sarmates : San-Ergès n'est pas sans doute étranger à ces monumens, comme on le verra par la suite.

La peuplade Sarmate victorieuse de Polémon Ier était celle des Aspurgitains : Strabon ajoute qu'ils s'emparèrent du Bospore après la mort du roi grec. Visconti, qui avait fait ces rapprochemens fort naturels, en avait cru trouver une confirmation évidente dans une médaille de *Sauromate l'Aspurgitain*; depuis Visconti, des exemplaires mieux conservés de cette médaille ont fait connaître qu'elle appartenait non à Sauromate, mais à Cotys (pl. XXVI, n° 6). Mais l'opinion de Visconti n'avait pas besoin pour être accueillie du témoignage de la médaille de Sauromate l'Aspurgitain : le texte de Strabon bien interprété suffit pour faire reconnaître comme aspurgitaine la première famille sarmate qui régna sur le Bospore, et la médaille de *Cotys l'Aspurgitain*, comme on le verra plus bas, peut très bien se concilier avec l'opinion tout-à-fait vraisemblable de Visconti.

Les Sarmates, avant de s'emparer du Bospore, avaient fait long-temps la guerre aux souverains grecs de ce pays; ces peuples devaient sans doute appartenir à la même souche que ceux qui dominèrent en Thrace aux époques voisines du commencement de l'ère chrétienne. Ainsi s'explique cette communauté, entre les dynasties du Bospore et de la Thrace, des noms de Cotys, de Rhescuporis, de Rhémétalcès, qui ont causé si long-temps l'erreur des numismatistes.

Si l'on admet mon hypothèse relativement aux monnaies d'or que je donne à Polémon II, la conquête des Aspurgitains ne fut pas complète, Polémon II ou plutôt Pythodoris gardèrent Panticapée : les Aspurgitains battirent monnaie dans le reste du Bospore. Toutefois, les progrès des Aspurgitains ne s'étaient point arrêtés. Sauromate Ier (présumé le second roi de la dynastie, après la conquête de la plus grande partie du Bospore), obtint de Tibère l'investiture romaine. T. J. Rhescuporis, son successeur, acheva de s'emparer du Bospore, et c'est à son règne qu'il faut rapporter les plus anciennes des monnaies sur lesquelles on remarque le monogramme d'un roi aspurgitain : ce prince, victorieux des princes grecs, voulut se concilier la protection de Rome, en consacrant les deux côtés de la monnaie d'or aux effigies de la famille impériale.

Cependant Polémon II n'avait pas renoncé à ses prétentions; il les fit valoir auprès de Caligula, et profita de la minorité de Rhescuporis III pour reprendre les principales villes du Bospore. Claude, à son avénement, déplaça Polémon II, et éleva en son lieu Mithradate, qui prétendait descendre du grand Mithradate, et par conséquent de la race des Achéménides. Ce roi fut troublé dans la possession du Bospore par les intrigues de son frère Cotys, lequel, étant parvenu à s'emparer de la couronne, voulut se concilier la faveur des Sarmates, en prenant sur la monnaie le nom national d'Aspurgitain. Cette concession à ce qu'on pourrait appeler la caste guerrière du Bospore, et en même temps la protection des Romains que ce prince avait su conquérir, lui assurèrent un règne assez long, depuis Claude jusqu'à Vitellius. Mais le moment vint où les troubles de Rome laissèrent un champ libre aux prétentions de la véritable famille aspurgitaine expulsée par Caligula : la dernière médaille de Cotys avec date répond au règne de Vitellius, la première de Rhescuporis III ou IV est du temps de Domitien. Sans doute, les monumens numismatiques ultérieurement découverts rempliront cette lacune, et apprendront à quelle époque dut avoir lieu la révolution qui replaça Rhescuporis sur le trône de ses pères. Cette révolution ayant eu lieu en dehors de l'influence romaine, qui devait de préférence s'attacher aux princes grecs, on comprend comment Rhescuporis a pu faire un pas dans la voie de l'indépendance en se plaçant sur la monnaie d'or en regard de l'effigie impériale. Mais cette usurpation n'alla pas plus loin, et les successeurs de Rhescuporis continuèrent de donner des marques de leur obéissance à l'empire, par les tributs qu'ils lui payaient et par la place d'honneur qu'ils laissaient sur leur monnaie d'or à l'empereur régnant.

Telle est la manière dont nous concevons l'histoire des révolutions du Bospore pendant le premier siècle de la dynastie aspurgitaine; et d'après ces idées nous pouvons dresser le tableau suivant, qui fera voir d'un coup les phases de la puissance sarmate et de la puissance grecque dans cette contrée.

(1) Diod. II, 43. Plin. H. N. VI, 7.

ANS DE ROME.	ÈRE DU BOSPORE.	AVANT J.-C.	EMPEREURS ROMAINS.	ROIS GRECS.	ROIS SARMATES.
756	299	2	Sous Auguste. . .	Mort de Polémon Ier.	Conquête du Bospore par Rhescuporis Ier.
De 756 à 764	De 299 à 307	2 av. à 5 ap. J.-C.	. . . .	Polémon II, resté maître de Panticapée, continue la monnaie d'or usitée dans le Bospore depuis Pharnace II (V. pl. XXIV, n° 10).	
Vers 765	Vers 308	Vers l'an 6 ap. J.-C.	. . . .	. . . .	Avènement de Sauromate Ier?
767	310	14	Tibère monte sur le trône.	. . . .	Sauromate reçoit de Tibère l'investiture du Bospore, et prend les noms de *Tiberius Julius*.
Vers 770	Vers 313	Vers 17	. . . .	Polémon II est entièrement expulsé du Bospore.	Rhescuporis II monte sur le trône, s'empare de Panticapée, prend comme son prédécesseur les noms de *Tiberius Julius* et reçoit à son tour l'investiture romaine.
Vers 787	Vers 330	Vers 34	. . . .	. . . .	Rhescuporis III, très jeune.
790	334	37	Caligula, empereur .	Polémon rétabli dans le Bospore.	Expulsion de Rhescuporis III.
794	338	41	Claude, empereur. .	Mithradate substitué à Polémon II.	
799	342	46	. . . .	Cotys chasse Mithradate.	
807	350	54	Néron, empereur.		
821	364	68	Galba, empereur.		
822	365	69	Othon, empereur. Vitellius, empereur.		
823	366	70	. . . .	Fin du règne de Cotys et de la dynastie grecque.	Retour de Rhescuporis III, ou avènement de Rhescuporis IV.

J'ajoute la concordance des nouveaux nombres par lesquels je propose de distinguer les rois du Bospore, avec la numération adoptée par les anciens auteurs :

	CARY ET VISCONTI.	Rt-ROCHETTE.	KOEHLER ET MIONNET.
Rhescuporis Ier . .	. . . .	Rhescuporis Ier, confondu avec T. J. Rhescuporis, et associé à Cotys Ir.	. . . .
Sauromate Ier, le même que T. J. Sauromate.	Sauromate Ier. .	Sauromate Ier. . .	Sauromate Ier. Sauromate II.
T. J. Rhescuporis II. Rhescuporis III. .	Rhescuporis Ier.	Rhescuporis II . .	Rhescuporis Ier. Rhescuporis II.
Mithradate . . .	Mithridate. . .	Mithridate . . .	Mithridate.
Cotys Ier. . . .	Cotys Ier . . .	Cotys II	Cotys Ier.
Rhescuporis IV? .	Rhescuporis II. .	Rhescuporis III. .	Rhescuporis II.

J'ai attribué la tête du revers de cette pièce n° 5 à Polémon II : précédemment j'avais donné à Polémon Ier celle du revers de la médaille pl. XXIV, n° 16. En examinant les nos 12, 13 et 14 pl. VII du catalogue d'Allier, je ne vois rien qui exclue la probabilité de l'attribution à Polémon II. On a vu plus haut quelle invraisemblance présentait l'opinion de Visconti qui reconnaissait ici la tête de Tibère réunie à celle d'Auguste. Plus tard, le même savant (*Icon. gr.* tom. II, p. 177) a associé, sans plus de fondement, Tibère à Drusus; Sestini désignait la tête placée au revers d'Auguste, comme celle de Jules-César, les caractères iconographiques s'opposent à cette dernière dénomination. L'objection la plus grave qui s'élève contre le parti que j'ai embrassé est celle-ci : la tête représentée sur les médailles d'or du Bospore de 290 à 310 est nue, et tous les portraits qu'on possède de Polémon Ier et de Polémon II sont diadémés; peut-être la médaille d'*Asandre Aretonte*, que nous avons donnée (pl. XXIV, n° 11), résoudra-t-elle cette difficulté. Asandre qui a les cheveux longs et le diadème quand il devient roi (Ibid., n° 12), paraît comme Archonte avec les cheveux courts et la tête nue. Polémon Ier et son fils qui portaient le bandeau royal dans leurs domaines du Pont n'ont-ils gouverné qu'à titre d'Archonte la ville grecque de Panticapée? Cette colonie de Milet avait-elle profité des troubles politiques pour reconquérir une sorte d'autonomie, et l'absence du bandeau royal sur les monnaies d'or relatées, peut-elle être considérée comme un hommage rendu à l'indépendance nationale de la cité? M. Boechk (C. *Insc. gr.* p. XI. Introd. Z 19) a donné des détails intéressans sur la constitution libre de Panticapée, et a prouvé que les rois Leuconides n'avaient dû porter dans cette ville que le titre d'archontes.

SAUROMATE Ier.—Règne depuis environ l'an 6 jusque vers l'an 17 de l'ère chrétienne.

N° 6

Τιβεριου Ιουλιου BACIΛΕωC CAYPOMATOY (*rétrograde*). (*Monnaie*) du *roi Tiberius Julius Sauromate*. Buste diadémé de Sauromate, à droite, les cheveux longs, avec le *paludamentum*.

℞. Victoire allant de droite à gauche, tenant une couronne dans la main droite et une palme de la gauche. Dans le champ, MH (48). Æ. 8. Mionnet, N 13, Suppl.

Koehler, *Ant. du Bos.* m. 13.

N° 7.

Même légende (non rétrograde) qu'au n° précédent. Buste diadémé de Sauromate II, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Les lettres MH (48) au milieu d'une couronne de laurier, fermée par une gemme. Æ. 7. Mionnet, N° 14, Suppl.—Koehler, m. 14.

Voyez le commentaire du n° 5.

N° 8.

T. IOY. . . . . TOY. (Débris de la même légende qu'aux deux nos précédens.) Couronne placée sur une chaise curule, entre un bouclier et un sceptre consulaire.

℞. Les lettres MH (48) au milieu d'une couronne de chêne. Æ. 7. Mionnet, N° 26. Suppl. — Koehler, m. 25.

Les objets représentés au droit de cette pièce, c'est-à-dire la chaise curule (*sella curulis*), la couronne d'or (*corona aurea*), la patère d'or (*patera aurea*) et le sceptre d'ivoire (*scipio eburneus*), faisaient partie des présens que le sénat romain envoyait aux rois qu'il prenait sous sa protection. M. de Koehler (l. l. p. 109-113), a très bien exposé le point de doctrine archéologique qui se rapporte à ces présens du sénat.

N° 9.

BACIΛΕωC CAYPOMATOY. Tête diadémée de Sauromate Ier, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Bouclier. Dans le champ, les lettres MH (48). Æ. 6. Mionnet, N° 48.

Nous n'avons pu donner que le trait de cette pièce excessivement fruste. M. Mionnet, dans la première partie de son ouvrage, l'avait décrit à Sauromate Ier; le caractère de la tête et du travail doit faire reporter cette médaille au Sauromate contemporain de Septime-Sévère (III de notre texte, IV de celle de Koehler).

M. de Koehler (l. l., p. 113) a décrit un exemplaire beaucoup mieux conservé de cette monnaie, qu'il attribue à Sauromate III (II de notre liste).

℞. Un bouclier (patère?), au milieu du champ : à gauche, une tête de cheval, une hache et une petite chaise curule : à droite, un trident, une tête casquée et une épée, au-dessous, les lettres M H.—Æ. 8.

Le *cheval avec un harnais d'or* et l'*armure complète* faisaient encore partie

des présens que le sénat faisait aux rois amis de Rome. (*Appian. Pun.*, VIII, 32.)

M. Mionnet (Suppl., n° 112) a répété la description de M. de Koehler; mais il n'a point averti que la médaille était semblable à celle qu'il avait indiquée n° 48 de son corps d'ouvrage.

Nous citerons encore au nombre des types qui appartiennent à T. J. Sauromate Ier, 1° un grand bronze, au revers du buste d'Astarté (Koehler, l. l. m. 11, M. Suppl., 11); 2° Sauromate assis sur la chaise curule. ℞. ΤΕΙΜΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ, *honneurs (rendus) au roi Sauromate*, bouclier, lance, etc. (K. m. 21, M. Suppl., N° 21 R.-Rochette, pl. II, n° 5); 3° le même type au droit. ℞. M H dans une couronne (K. 21. M. Supp. 22); ces deux dernières pièces aussi grand bronze.

RHESCUPORIS II. — De 17 a 34 de l'ère chrétienne.

N° 10.

ΤΙΒΕΡΙΟϹ . ΙΟΥΛΙΟϹ . ΒΑϹΙΛΕΥϹ . ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙϹ. Tête diadémée et barbue de Rhescuporis Ier, à droite.

℞. Tête de femme, diadémée, à droite, entre les deux lettres Κ et Δ (24) Æ. 5. Mionnet, N° 59. — Koehler, m. 26.

Voyez pour l'explication de cette médaille le commentaire du n° 5.

La tête du revers doit être celle de la reine, épouse de T. J. Rhescuporis, dont le nom est d'ailleurs inconnu.

N° 11.

ΒΑϹΙΛΕωϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙΔΟϹ. Tête diadémée de Rhescuporis Ier, à droite, avec la chevelure flottante et la chlamyde.

℞. Tête de femme, surmontée du *modius* et voilée, à droite. Monogramme composé des lettres ΒΑ. ΡΗ. Devant, les lettres ΚΔ (24). Æ. 5. Mionnet, N° 31, Suppl.

M. de Koehler (l. l. p. 102) a révoqué en doute l'existence ou du moins l'authenticité de la pièce que nous reproduisons et que M. R.-Rochette (*Ant. du Bosp.*), avait décrite d'après le catalogue de M. Gallera. Depuis cette époque la médaille est entrée dans le Cabinet de notre Bibliothèque, et l'authenticité n'en a pu être contestée par aucun de ceux qui l'ont vue. M. R.-Rochette de son côté, a été trompé par le catalogue de M. Gallera, et croyant que le revers de la pièce portait le monogramme de Cotys, il en a conclu qu'un roi de ce nom avait dû occuper le trône en même temps que T. J. Rhescuporis. La médaille sur laquelle M. R.-Rochette a fait principalement reposer ses inductions, n'offre pas le monogramme de Cotys, mais celui de Rhescuporis, ΒΑ ΡΗ, avec cette espèce d'*anse* au sommet qui ne peut être un Ω, comme l'ont cru quelques numismatistes. Ce monogramme n'est pas exactement reproduit dans le Suppl. de M. Mionnet qui a décrit la médaille (à tort, selon nous) parmi celles de T. J. Rhescuporis; cette pièce est certainement de notre Rhescuporis IV (III de Koehler et de Mionnet).

La tête voilée et coiffée du *modius* du revers est, comme l'a très bien démontré M. de Koehler (l. l. p. 81), celle d'*Astarté* ou d'*Astara*, déesse d'origine sémitique, et importée probablement dans le Bospore par les Sarmates (V. le commentaire du n° 5). La reine *Comosaryç*, épouse de Périsade Ier, laquelle a dédié le monument sur lequel est invoquée *Astara* associée à *Sanergès* était probablement de race sarmate.

N° 12.

ΤΙΒΕΡΙΟϹ . ΙΟΥΛΙΟϹ · ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙϹ. Tête diadémée de Rhescuporis Ier, à droite, avec le *paludamentum*. Devant, un trident; derrière, une massue.

℞. ΜΗ dans une couronne d'olivier. (Descript. des Méd. ant. du Cab. de M. Allier, pl. VIII, fig. 18.) Æ. 6. Mionnet, N° 33, Suppl.—Koehler, m. 36.

N° 13.

ΒΑϹΙΛ... ΡΗϹΚΟΥΠΟΡΙΔΟϹ. Tête diadémée de Rhescuporis, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Astarté assise sur un trône, tournée à gauche et tenant de la main droite une patère. Devant, une étoile. Æ. 5. Mionnet, N° 241.

Cette pièce, décrite par M. Mionnet, d'après Koehler (*Med. gr.*, pl. III, fig. 4), est depuis entrée dans le Cabinet du Roi, par l'acquisition de la collection Guilleminot. Elle appartient indubitablement à Rhescuporis V (IV de Koehler et de Mionnet).

On trouvera plus bas (pl. XXVI, nos 8 et 9), deux médailles qui reviennent de droit à T. J. Rhescuporis.

Nous citerons encore parmi les monnaies de ce prince, 1° bustes affrontés de T. J. Rescuporis et de son épouse ayant pour revers le droit de notre n° 9, pl. XXVI. Æ. 8. (K. 28. M. Suppl. n° 34).

2° Même type qu'au revers de la médaille précédente. ℞. Porte de ville (arc de triomphe entre deux murailles), surmontée d'une statue équestre (celle de T. J. Rhescuporis), Æ. 8. (K. m. 29. M. N° 35. R.-Rochette, pl. II, n° 2). Voyez plus bas le commentaire de la pl. XXVI, n° 9.

3° le même type, ayant au revers ΜΗ dans une couronne. Æ. 7. (K. m. 32. Mionnet, N° 38).

4° Buste de T. J. Rhescuporis. ℞. Cavalier en course (K. m. 33. Mionnet, N° 37. R.-Rochette, pl. II, fig. 3).

5° Rhescuporis assis sur une chaise curule. ℞. Une partie des dons du sénat romain, avec l'inscription ΤΕΙΜΑΙ etc... (K. m. 34, Mionnet, N° 40.)

RHESCUPORIS III. — Vers 34 ap. J.-C., remplacé en 47 par Polémon II, dans les villes du Bospore.

N° 14.

Tête nue d'Auguste, à droite.

℞. Tête nue de Tibère, à droite. Derrière, le monogramme ΒΑσιλεως Ρησκουποριδος. Dessous, ΓΚΤ (an 326). AV. 3. Mionnet N° 56, Suppl.

J'ai établi, dans le commentaire du n° 5, la distinction que l'on doit faire entre les pièces d'or de Rhescuporis II (le même que T. J. Rhescuporis), et Rhescuporis III (le IIe de Koehler et de Mionnet). La limite de cette distinction n'est pas précise : mais Rhescuporis n'a pu monter sur le trône long-temps avant la mort de Tibère. Je range les pièces des années 313, 321, 325, 329 et celle de 326 que j'ai fait graver, parmi celles de T. J. Rhescuporis II.— La médaille 331, quoique offrant encore la tête de Tibère, doit appartenir à Rhescuporis III; il en est de même, à plus forte raison, de la médaille portant la tête de Caïus et la date 334.

N° 15.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΤΙΒΕΡΙΟΥ. (*Effigie*) *de Tibère César.* Tête nue de Tibère, à droite.

℞. Tête jeune de Rhescuporis III, à droite. Derrière la tête, le monogramme ΒΑσιλεως Ρησκουποριδος. Au-devant, ΙΒ (12). Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 56, Suppl.—Koehler, m. 56-59.

Voyez le commentaire du n° 5. M. de Koehler est le premier qui ait fait voir par le caractère des têtes, la distinction qu'il fallait établir entre Rhescuporis Ier (II de notre liste), et Rhescuporis II (III, selon notre manière de compter).

N° 16.

ΓΑΙΟ . . . . . ΕΡΜΑΝΙΚΟΥ. (*Effigie*) *de Caïus César Germanicus.* Tête nue de Caligula, à droite.

℞. Tête jeune et imberbe de Rhescuporis III, à droite. Æ. 6. Mionnet, N° 63. Suppl. — Koehler, m. 50-52.

Le mauvais état de la pièce nous a déterminés à n'en donner que le trait; sur les exemplaires bien conservés on voit au droit la marque numérale ΙΒ (12) et le monogramme de Rhescuporis.

Voyez d'ailleurs le commentaire n° 5.

MITHRADATE. — De l'an 41 a 46.

N° 17.

ΒΑϹΙΛΕωϹ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ. Tête imberbe et diadémée de Mithradate, à droite.

℞. Massue sur laquelle est posée la dépouille d'un lion, entre un carquois et un arc. Dessous, les lettres IB (12). Æ. 6. Mionnet, N° 62, Suppl.

Voyez sur le roi Mithradate, descendant de Mithradate-le-Grand, placé par l'empereur Claude sur le trône du Bospore, le commentaire du n° 5, et Tacite (*Ann.* XII, 18. Cf. Dion. LX, 8).

Visconti (*Icon. gr.* tom. II, p. 156), pour expliquer les armes d'Hercule qu'on voit au revers de la médaille de Mithradate, rappelle ingénieusement la prétention que pouvait avoir ce prince de descendre d'Hercule, par Stratonice, Démétrius Poliorcète et les Téménides. Peut-être aussi les rois du Pont, d'origine achéménide, se rattachaient-ils par une prétention plus directe à la souche des Héraclides de Lydie.

N° 18.

ΒΑCΙΛΕωC ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ. Tête diadémée de Mithradate, à droite.

℞. ΒΑCΙΛΙCCΗC ΓΗΠΑΙΠΥΡΕωC. Tête diadémée de Gépæpyris, à droite. Devant, dans le champ, les lettres IB (12). Æ. 7. Mionnet, N° 67, Suppl.—Voy. Visconti, pl. XLII, fig. 12.

Cabinet Impérial de Vienne. — Empreinte communiquée par M. Mionnet.

C'est à M. Mionnet (Suppl. tom. IV, p. 494, notes *b* et *c*) que revient l'honneur d'avoir fixé la vraie leçon du droit de cette pièce, et rendu la reine Gepæpyris, à Mithradate, son véritable époux. M. de Koehler croyait encore que Gepæpyris était la femme de Sauromate Ier. Quant au nom même de cette reine, Sestini (*Class. gén. ed.*, 2. p. 62) a fait voir le premier qu'on devait le lire *Gepæpyris* et non *Pepæpyris*, comme tous les numismatistes, y compris Visconti, l'avaient lu jusqu'alors.

Le nom insolite de *Gepæpyris* peut faire croire que cette princesse appartenait à la race des Aspurgitains[1], et que Mithradate, pour s'affermir sur le trône du Bospore, avait cherché une alliance dans la famille expulsée par Caligula.

N° 19.

. . . . . . HC . ΓΗΠΑΙΠ. . . . Tête diadémée de Gépæpyris, à droite.

℞. Tête voilée d'Astarté, à droite, surmontée du *modius*. Derrière, IB (12). Æ. 6. Mionnet, N° 68, Suppl.

Voyez le commentaire des deux numéros précédens.

COTYS Ier. — DE 46 A 69 AP. J.-C.

N° 20.

Tête laurée de Claude, à droite.

℞. Tête jeune et diadémée de Néron, à droite. Derrière la tête, le monogramme ΒΑσιλεως Κοτυος. Dessous, NT (an 350). AV. 4. Mionnet, N° 65.

Voyez pour les principaux événemens du règne de Cotys Ier, frère de Mithradate, Tac. *Ann.* XII, 15 et le commentaire du n° 5.

L'adoption de Néron, par Claude, n'ayant eu lieu qu'en 803 de Rome (346 du Bospore), la médaille de Cotys portant la date de 342, doit, comme l'a cru Allier de Hauteroche, offrir la tête de Britannicus au lieu de celle de Néron; en 349, ce serait déjà plutôt Néron que Britannicus. En 350, date de notre médaille et de la mort de Claude, on ne peut plus penser qu'à Néron.

N° 21.

Tête nue d'Agrippine jeune, à droite.

℞. Tête laurée de Néron, à droite. Derrière, le monogramme ΒΑσιλεως Κοτυος. Au-dessous, BNT (an 352). Vaillant, *Præst. nn.*, t. II, p. 61. AV. 4. Mionnet, N° 74, Suppl.

Pièce frappée deux ans après l'avènement de Néron au trône impérial, et pendant la domination politique d'Agrippine.

N° 22.

Tête laurée de Claude, à droite.

℞. Tête laurée de Néron, à droite. Derrière, le monogramme de Cotys. Au-dessous, ZNT (an 356). AV. 4. Mionnet, N° 77, Suppl.

En 356 du Bospore, 813 de Rome, Néron avait depuis un an fait mourir sa mère : mais il n'avait pas encore osé répudier Octavie. La tête de Claude divinisé vient remplacer sur la monnaie de Cotys celle d'Agrippine. On trouvera curieux ce contre-coup des révolutions du palais de Rome à l'extrémité de la mer Noire.

PLANCHE XXVI.

N° 1.

ΚΛΑΥΔΙΟΥ . ΚΑΙCΑΡΟC (CΕΒΑCΤΟΥ). (*Effigie*) *de l'empereur Claude César.* Tête laurée de Claude, à droite.

℞. (ΙΟΥΛΙ)ΑΝ . ΑΓΡΙΠΠΙΝΑΝ . ΚΑΙCΑΡΟC. *Julia Agrippina*, (*mère*) *de* (*Néron*) *César.* Tête d'Agrippine, à gauche. Devant, le monogramme de Cotys. Æ. 6.

Dumersan, Descript. des méd. ant. du Cab. de M. Allier, pl. IX, fig. 6. Mionnet, N° 89, Suppl.

N° 2.

. . . ΚΑΙCΑΡΟC. Tête laurée de Claude, à droite. Sous la tête, IB (12).

℞. ΙΟΥΛΙΑΝ . ΑΓΡΙΠΠΙΝΑΝ CΕΒΑCΤΗΝ. *Julia Agrippina, Auguste.* Tête d'Agrippine, à gauche. Devant, le monogramme de Cotys. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 87, Suppl.

On remarquera la nuance qui existe entre ces deux pièces de bronze, d'ailleurs presque semblables; la première, qui désigne Agrippine simplement comme impératrice, a dû être frappée peu après son mariage avec Claude (802 de Rome); la seconde, qui la nomme mère de Néron, a suivi l'adoption de ce dernier par Claude, en 807.

N° 3.

(CΕΒΑ)CΤΟΥ ΝΕΡωΝΟC ΚΑΙσαρος. (*Effigie*) *de l'empereur Néron, César.* Tête laurée de Néron, à droite.

℞. Les lettres MH (48) dans une couronne de chêne. Æ. 8 1/2. Mionnet, N° 81, Suppl.

Ce grand bronze qui ne porte point de monogramme des rois du Bospore, doit néanmoins être rangé à ce royaume à cause des lettres numérales du revers. Voyez dans le commentaire du n° 5, ce que j'ai dit sur ces chiffres.

M. de Koehler cite (*Ant. du Bosp.*, p. 101) un grand bronze de Cotys avec l'effigie de Claude : mais cette médaille ne doit pas différer de la précédente, si ce n'est par la légende, qui, au lieu de ΝΕΡωΝΟC ΚΑΙCΑΡΟC CΕΒΑCΤΟΥ, aurait dû se lire dans son état complet (ΝΕΡωΝΟ)C ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΚΑΙCΑΡΟC CΕΒΑCΤΟΥ. M. Mionnet (Suppl., N° 84), a corrigé tacitement cette erreur assez grave de M. de Koehler.

Ce dernier cite encore (*Méd. gr.* pl. X, n° 28) un grand bronze de Néron, frappé dans le Bospore, sous Cotys, avec le revers de la Victoire. (V. Mionnet, Suppl., n° 85.)

N° 4.

ΝΕΡΩΝΟC ΚΛΑΥΔΙΟΥ CΕΒΑCΤΟΥ ΚΑΙCΑΡΟC. (*Effigie*) *de l'empereur Néron Claude-César.* Tête laurée de Néron, à droite.

℞. ΠΟΠΠΗΙΑC CΕΒΑCΤΗC. (*Effigie*) *de l'impératrice Poppée.* Tête de Poppée, à gauche. Devant, dans le champ, le monogramme de Cotys. Au-dessous, les lettres IB (12). Æ. 6.

Dumersan, Descr. des méd. ant. du Cab. de M. Allier, pl. IX, fig. 7, Mionnet, N° 91, Suppl.

N° 5.

Tête laurée de Vitellius le père, à droite.

℞. Tête nue de Vitellius le fils, à gauche. Derrière, le monogramme de Cotys. Au-dessous, la date ΕΞΤ (365).

Sestini, *Lett. Num.* tom. II, tab. 2, fig. 23.

M. Mionnet (Suppl., tom. IV, p. 500, n. *a*) a relevé d'après les dates l'erreur de Visconti, qui attribuait cette médaille au règne de Vespasien, lequel ne commença que dans l'année 366 du Bospore, 823 de Rome.

N° 6.

ΤΕΙΜΑΙ ΒΑCΙΛΕѠC ΚΟΤΥΟC. *Honneurs (rendus) au roi Cotys.* Chaise curule sur laquelle est une couronne. A droite, le sceptre d'ivoire surmonté d'un buste.

℞. ΤΟΥ ΑCΠΟΥΡΓΟΥ. *L'Aspurgitain* (suite de la légende du droit). Bouclier et lance. A gauche, tête de cheval et casque. A droite, tête d'homme couronnée et épée. Au bas, les lettres ΚΔ (24). Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 86, Suppl.

On doit comparer cette médaille avec celles de T. J. Sauromate et T. J. Rhescuporis, qui portent la même légende ΤΕΙΜΑΙ ΒΑCΙΛΕΩC, et pour les attributs représentés sur les deux côtés de la médaille, voir ce que j'en ai dit pl. XXV, n°s 8 et 9.

J'ai exposé, dans le commentaire du n° 5, pl. XXV, les motifs d'après lesquels Cotys, prince de race Achéménide, avait dû prendre sur ses médailles le nom d'*Aspurgitain*. Le mot ΑCΠΟΥΡΓΟΥ, en effet, ne peut que désigner la race des souverains sarmates du Bospore. M. Raoul-Rochette est le premier qui, dans ses *Antiquités grecques du Bospore*, p. 127-128, pl. III, fig. 1 et 2, ait restitué à Cotys la médaille attribuée jusque là à Sauromate Ier par tous les numismatistes, à l'exception du père Hardouin. (*Num. Popul.*, p. 141.)

RHESCUPORIS IV? — Règne en 84 de l'ère chrétienne.

N° 7.

ΒΑCΙΛΕѠC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC. Tête diadémée de Rhescuporis III, à droite.

℞. Tête laurée de Domitien, à droite. Dessous, ΠΤ (an 380). AV. 4. Vaillant, *Præst. nn.*, tom. II, p. 110. Mionnet, N° 93, Suppl.

Cette médaille est, comme je l'ai dit dans le commentaire du n° 5, pl. XXV, la première sur laquelle le portrait des rois Sarmates soit associé à celui des empereurs : une légende développée contourne le buste du roi : la *date* est placée sous la tête de l'empereur. Cette disposition continue d'être observée jusqu'à la fin du royaume de Bospore.

Si la gravure de Vaillant est exacte, Rhescuporis était d'un âge avancé à l'époque de Domitien : cette observation confirmerait la conjecture que j'aie émise dans le commentaire du n° 5, pl. XXV, relativement à l'identité de Rhescuporis III et de Rhescuporis IV.

On connaît une seule médaille de l'année suivante 381. — Mais la lacune de 16 ans qui existe entre la dernière date de Cotys et la première de Rhescuporis IV, prouve que le règne de ce dernier a dû être plus long : il faut encore attendre neuf ans avant de rencontrer la plus ancienne médaille du successeur présumé de Rhescuporis IV, Sauromate II (III de Koehler et Mionnet).

N° 8.

ΒΑCΙΛΕѠC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔ... Chaise curule sur laquelle est placée une couronne. A gauche, un bouclier et des armes ; à droite, un sceptre surmonté du buste de Tibère.

℞. Les lettres ΜΗ (48) au milieu d'une couronne de chêne fermée par une pierre précieuse. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 96, Suppl.

N° 9.

ΒΑCΙΛΕѠC ΡΗCΚΟ... Rhescuporis, nu, debout, tourné à droite, la chlamyde jetée sur l'épaule gauche, portant la main droite à sa bouche, et le bras droit appuyé sur sa cuisse ; il est placé entre deux captifs : l'un est prosterné derrière lui ; l'autre est accroupi, et le roi a le pied gauche posé sur ses épaules. Devant, un trophée.

℞. La Victoire *aptère*, ou sans ailes, tournée à gauche, tenant une couronne de la main droite, et une palme de la gauche. Dans le champ, les lettres ΜΗ (48) effacées. Æ. 8 1/2. Mionnet, N° 98, Suppl.

M. Mionnet a rangé, par erreur, ces deux médailles à Rhescuporis III (IV de notre liste) : si les légendes de ces pièces avaient été complètes, on aurait certainement lu les prénoms ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΙΟΥΛΙΟΥ qui appartiennent à Rhescuporis II (le Ier de Koehler et Mionnet). Les deux médailles, avec des légendes mieux conservées, ont été décrites par M. de Koehler à T. J. Rhescuporis, m. 35 et 30, et la description de M. Koehler a été répétée par M. Mionnet, sous les n°s 41 et 36 de son Supplément : le lecteur doit être prévenu de l'identité des n°s 96 et 36, 98 et 41 de l'ouvrage de M. Mionnet.

En revanche, j'ai montré, pl. XXV, n° 11, qu'on devait rendre à notre Rhescuporis IV une pièce décrite par M. Mionnet à notre Rhescuporis II.

L'attitude et le costume de Rhescuporis sur la médaille n° 9, rappellent les figures de *Neptune ;* et cette observation est confirmée par d'autres médailles des rois du Bospore (par exemple, aux n°s 10 et 16 de cette planche), où le buste royal est accompagné d'un trident : T. J. Rhescuporis paraît être le premier qui se soit ainsi assimilé à Neptune, et les médailles de ce roi, qui représentent un *arc de triomphe*, une *statue équestre*, jointes à l'attitude de victorieux, qu'on remarque sur notre n° 9, prouvent que T. J. Rhescuporis a dû s'illustrer par quelque action d'éclat : notre observation se rapproche donc de celle de M. R.-Rochette (l. l. p.131 et suiv.), à la différence que ce savant considérait T. J. Rhescuporis comme le fondateur de l'empire sarmate du Bospore, et que nous croyons seulement que ce prince a dû achever la conquête des villes grecques du Palus-Méotide.

SAUROMATE II — Vivait sous Trajan et Hadrien.

N° 10.

ΒΑCΙΛΕѠC CΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête de Sauromate II, ceinte du diadème, à droite.

℞. Tête laurée de Trajan, à droite. Dessous, ΕΥ (an 405). AV. 4. Mionnet, N° 72, Suppl.

N° 11.

ΒΑCΙΛΕѠC CΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête diadémée de Sauromate II, à droite.

℞. Tête laurée d'Hadrien, à droite. Dessous, ΗΙΥ (an 418). Mionnet, N° 76.

Les dates extrêmes de Sauromate II sont 390 (9 ans après la dernière de Rhescuporis IV) et 420 (6 ans avant la première de Cotys II.) Sauromate II est connu pour avoir envoyé une ambassade à Trajan et entretenu des rapports fréquens avec le gouvernement romain. Plin. *Epist.* X. 13, 14, 15).

Sauromate II a placé le portrait de Trajan jusque sur la monnaie de bronze. (Koehler, *Méd. gr.*, pl. X, fig. 9. Mionnet, Suppl., N° III). On trouve encore, parmi les bronzes, des types déjà connus, tels que ΜΗ dans une couronne de chêne, au revers du buste du Roi (Mionnet, N° 113) ou de la Victoire. (*Ibid.* n° 114.)

J'ai déjà dit (pl. XXV, n° 9) qu'une médaille donnée par M. de Koehler (*Ant. du Bosp.*, p. 113) à Sauromate II, et insérée dans le Suppl. de M. Mionnet, sous le n° 112, devait être rendue, à cause du caractère de la tête, à notre Sauromate IV.

N° 12.

ΒΑCΙΛΕѠC CΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête barbue de Sauromate II, à droite.

℞. Aigle éployé, tenant à son bec une couronne. A droite, le buste de Septime-Sévère. Dans le champ, des lettres indistinctes. Æ. 6. Mionnet, N° 77, et Supplément, N° 217.

Cette médaille, ainsi qu'une autre presque semblable et tout aussi fruste que la première (Mionnet, N° 78, et Suppl. 218), a exercé la sagacité des archéologues, à cause des dates que l'on a cru lire sur ces pièces. M. Mionnet, qui lisait d'abord sur la nôtre n° 12, 428, a rangé, dans la première partie de son ouvrage, la médaille à notre Sauromate II. Mais ce savant s'étant aperçu ensuite que le petit buste du revers était celui de Septime-Sévère, et que, d'ailleurs, les lettres-chiffres étaient retouchées, restitua (dans son *Recueil de planches*, p. 131 et 132) les deux médailles à notre Sauromate III. Là-dessus,

Visconti (*Icon. gr.* tom. II, p. 165 et 166) reprit l'examen des dates, et crut lire sur les deux pièces 492 et 484 : ces deux nombres, en effet, rentrent dans la durée connue du règne de Sauromate III. Mais la présence du buste de Septime-Sévère, jointe au caractère iconographique de la tête royale, suffit pour qu'on place ces médailles parmi celles de Sauromate III. Quant aux dates, elles nous semblent, malgré l'autorité de Visconti, plus qu'incertaines : je pense même qu'on pourrait poser cette question : existe-t-il des médailles de bronze des rois du Bospore avec dates (autres que les pièces des derniers rois, qui sont du module de l'or et devaient être au moins dorées)? Jusqu'à présent, je ne connais aucun monument qui puisse permettre de répondre à cette question d'une manière affirmative et sans restriction.

COTYS II, CONTEMPORAIN D'HADRIEN.

N° 13.

ΒΑCΙΛΕωC ΚΟΤΥΟC. Tête diadémée de Cotys II, à droite.

℞. Tête laurée d'Hadrien, à droite. Au-dessous, ϚΚΥ (an 426). AV. 4. Mionnet, N° 80.

On ne connaît de Cotys II, avec la date 426, postérieure de 6 ans à la dernière de Sauromate II, que la date 428, année que Cotys partage avec son successeur immédiat Rhémétalcès. Cotys II et Rhémétalcès, qui tous deux paraissent jeunes sur leurs médailles et n'ont régné long-temps ni l'un ni l'autre, doivent avoir été frères et fils de Sauromate II, sans doute aussi petits-fils de Rhescuporis IV. Ces deux jeunes princes paraissent avoir rencontré un puissant compétiteur. Cotys eut besoin de l'appui d'Hadrien pour monter sur le trône (*Phleg. Trall. ap.* Constant Porphyr. Them. occid. 12). A la mort de Cotys, la même protection (*Arr. Peripl.*, p. 18. *Huds.*) assura l'avénement de Rhémétalcès; mais celui-ci ayant été bientôt expulsé par Eupator (*Capitol. in Anton.* IX), les deux compétiteurs portèrent leur conte station au tribunal de l'empereur Antonin, qui prononça en faveur de Rhémétalcès : Eupator ne remonta sur le trône qu'après la mort de Rhémétalcès.

Ce nom d'*Eupator*, qui rappelle le surnom du grand Mithradate, semble indiquer une prétention de se rattacher à la famille de ce célèbre capitaine. La tête d'Eupator, virile et barbue, s'éloigne pour le type de celles des rois précédens, Rhémétalcès, Cotys III et Sauromate II, lesquelles ont toutes trois un air de famille tout-à-fait frappant. La vieille contestation entre la dynastie *grecque* et la dynastie *sarmate* subsistait donc encore, et rien ne nous empêche de considérer Eupator comme un descendant direct de Cotys Ier, toujours prêt à faire valoir ses prétentions au trône, et profitant de toutes les occasions pour rétablir la famille de Mithradate.

N° 14.

ΒΑCΙΛΕωC ΚΟΤΥΟC. Tête diadémée de Cotys II, à droite.

℞. Les lettres ΜΗ (48) dans une couronne de chêne, fermée par une gemme. Æ. 7. Mionnet, N° 82.

N° 15.

ΚΑΠΕ. Temple à cinq colonnes de face.

℞. Le monogramme de Cotys au centre d'une couronne de chêne : au-dessous du monogramme, ΚΔ (24). Æ. 6. Mionnet, Suppl. N° 125.

Les initiales ΚΑΠΕ, du droit de cette pièce, sont celles du mot ΚΑΠΕΤΩΛΙΟΝ, *capitole*, et désignent un temple de Jupiter Capitolin, élevé sans doute par les rois du Bospore dans la capitale de leurs Etats; c'était encore une manière de montrer leur soumission au gouvernement romain. La pièce (d'ailleurs très fruste), est aussi large, mais moins épaisse, que le n° précédent, et peut, à la rigueur, passer pour la moitié de cette dernière pièce : rapport qu'expriment les chiffres 48 et 24.

N° 16.

ΒΑCΙΛΕωC ΚΟΤΥΟC. Tête imberbe et diadémée de Cotys II, à droite. Devant, un trident.

℞. Cavalier en course, à droite. Dessous, les lettres ΜΗ. Æ. 8. Mionnet, N° 124, Suppl.

Type déjà connu à T. J. Rhescuporis.

On connaît encore, parmi les revers des médailles de Cotys II, celui du *large bouclier*, comme à Sauromate III (pl. XXV, n° 9). Mionnet, Suppl., n° 118-120. On trouve aussi le revers de notre n° 15 associé à la tête de Cotys II. (Mionnet, n° 123.)

RHÉMÉTALCÈS, CONTEMPORAIN D'HADRIEN ET D'ANTONIN.

N° 17.

ΒΑCΙΛΕωC ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΟΥ. Tête barbue et diadémée de Rhémétalcès, à droite. Devant, une massue.

℞. Tête laurée d'Hadrien, à droite. Au-dessous, ΗΚΥ (an 428). AV. 4. Mionnet, N° 85, et Suppl. N° 126.

428 est la première date de Rhémétalcès : elle coïncide, année pour année, avec la dernière de Cotys II, présumé frère de Rhémétalcès : Rhémétalcès, d'abord expulsé par Eupator, fut rétabli en vertu des ordres d'Antonin; la dernière date de son règne est 452 (154 de J.-C.). (Voy. le commentaire du n° 13.)

Rhémétalcès a, dans le bronze, les revers de ΜΗ *dans la couronne* (Mionnet, n° 138 Suppl.), du bouclier *avec les autres présens du sénat* (*Ibid.*, N° 139) et *la victoire au revers de la chaise curule.* (*Ibid.*, N° 140.)

EUPATOR, CONTEMPORAIN D'ANTONIN ET DE MARC-AURÈLE.

N° 18.

ΒΑCΙΛΕωC ΕΥΠΑΤΟΡΟC. Tête barbue et diadémée d'Eupator, à droite. Devant, une massue.

℞. Tête laurée d'Antonin, à droite. Au-dessous, ΒΝΥ (an 452). AV. 5. Mionnet, N° 91.

Cette date 452 (155 de J.-C.) est la première d'Eupator : elle est postérieure de deux ans à la dernière de Rhémétalcès. La dernière connue d'Eupator est de l'année 467. Voyez, pour la famille à laquelle nous croyons devoir rattacher Eupator, ci-dessus le commentaire du n° 13.

Eupator est cité par Lucien (*Alex.* LVII, t. II, p. 261. *Hemst.*) comme payant aux empereurs le tribut qui doit avoir été la condition de l'existence de tous les rois du Bospore.

N° 19.

ΒΑCΙΛΕωC ΕΥΠΑΤΟΡΟC. Tête barbue et diadémée d'Eupator, à droite.

℞. Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Au milieu, un sceptre. Dessous, ΑΞΥ (461). AV. 5. Mionnet, N° 99, et Suppl. N° 149.

N° 20.

ΚΑΠ... Temple à cinq colonnes de face.

℞. Le monogramme d'Eupator. Au-dessous, ΚΔ (24), le tout dans une couronne de laurier. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 157, Suppl.

Le type de cette médaille est conforme à celui du n° 15 de la présente planche.

La manière dont sur le revers est formé le monogramme d'Eupator mérite quelque attention, et peut servir à expliquer les autres monogrammes des rois du Bospore : en décomposant celui d'Eupator, on trouve ΝΟ ΒΑ ΕΥ : ce qui donne Νόμισμα Βασιλέως Εὐπάτορος, *monnaie du roi Eupator.* Le Ν qui se trouve formellement exprimé dans le monogramme d'Eupator, et qui sert à compléter les initiales du mot Νόμισμα, serait-il compris dans le corps même du chiffre de Rhescuporis et de Cotys ; et l'espèce d'anse (d'ailleurs inexplicable) que j'ai déjà signalée comme existant au sommet des monogrammes de ces rois, exprimerait-elle l'ο de Νόμισμα? C'est ce que nous laissons à juger au lecteur.

PLANCHE XXVII

N° 1.

Tête de cheval, à droite. Derrière, le monogramme BAE.

℞. Buste casqué avec une crinière, à droite. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 159.

Cette médaille appartient à une suite de monumens numismatiques qui, jusqu'à une époque assez récente, ont été confondus avec les pièces d'Eupator. La seule que possède le Cabinet de France est d'une si mauvaise conservation que nous n'avons pu la faire reproduire que par un simple trait. Mais les Musées de la Russie en renferment un grand nombre d'autres dont nous allons décrire les types :

1° Tête barbue. ℞. Serpent se dressant sur sa queue. Æ. 3 Mionnet, Suppl., N° 165.

2° Tête jeune et imberbe, à droite. ℞. Levrier accroupi, à droite. Æ. 3 Mionnet, Suppl., N° 1666.

3° Tête laurée, à droite. ℞. Corne d'abondance ornée de bandelettes. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 167.

4° Lion courant à droite; au-dessus, un astre; le tout dans une couronne de chêne. ℞. Palme à laquelle est attachée une couronne. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 168.

5° Tête laurée d'Apollon, à droite, dans une couronne de laurier. ℞. Trépied à côté d'une couronne de laurier. Æ. 2 ou 5. Mionnet, N° 162.

6° Tête diadémée imberbe, à gauche; au-dessus, la harpé ou une palme. ℞. Terme de Priape ou plutôt Hermeracle au corps duquel est attachée une palme par une bandelette. Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 161.

7° Tête laurée et imberbe, à droite, dans une couronne de chêne. ℞. Tête de taureau. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 163.

8° Tête barbue et diadémée, un capricorne en contre-marque ℞. BAE · Dauphin, et au-dessous, un carquois et un arc. Æ. 2. Mionnet, Suppl., N° 169.

Toutes ces pièces portent au revers le monogramme BAE qu'on voit à la même place sur notre médaille n° 1. Deux de ces pièces, la 6e et la 7e, ont été figurées dans les *Antiq. du Bospore*, par M. Raoul-Rochette, pl. II, nos 6 et 7. Nous en reproduirons le calque dans notre Supplément aux rois d'Asie. Cette suite de monumens a été décrite pour la première fois dans un article de M. le colonel de Stempkowski, inséré au *Journal d'Odessa*, en 1827, aux nos 60 et 61. On ne connaissait auparavant que deux de ces pièces, celle que nous donnons et la dernière de la description qui précède. Sestini les avait attribuées toutes deux à Eupator. M. de Stempkowski fit observer que le travail de ces pièces ne pouvait guère convenir à l'époque de ce prince, et que d'ailleurs le monogramme d'Eupator, déjà connu par une médaille de bronze (celle de notre pl. XXVI, n° 20), différait de celui qu'on lit sur les pièces nouvellement décrites. Il inféra de ces remarques qu'on devait reporter beaucoup plus haut l'époque de ces médailles, et qu'il fallait en chercher la place dans une période de plus d'un siècle, depuis le règne de Pærisade II jusqu'à l'établissement des Achéménides dans le Bospore, espace pendant lequel on ne trouve effectivement à placer aucun autre monument numismatique. Le roi auquel appartiendraient les pièces décrites, serait dans cette hypothèse, un Eumélus II ou III. L'opinion de M. de Stempkowski a été approuvée par Sestini, *Mus. Hed.* Part., II, p. 28 — *Mus. Chaudoir.*, pag. 67, et nous l'adoptons en partie; ne croyant pas plus que ces deux numismatistes, que les pièces décrites aient été frappées sous le règne d'Eupator. Quant à l'âge du roi inconnu auquel ces monumens appartiennent, on ne saurait le faire remonter aussi haut que l'a pensé M. de Stempkowski. La tête du n° 7, de la description précédente, paraît se rapporter à Auguste; le capricorne en contre-marque sous le n° 8 désigne le même prince; le roi auteur de ces médailles, et qui n'est sans doute ni un Eupator, ni un Eumélus, doit donc être considéré comme un contemporain d'Asander ou de Polémon I.

SAUROMATE III, A RÉGNÉ DEPUIS MARC-AURÈLE JUSQU'A SEPTIME-SÉVÈRE.

N° 2.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête barbue et diadémée de Sauromate, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Tête laurée de Commode, à droite. Devant, un fer de lance. Dessous, ΖΟΥ (an 477). AV. 5. Cabinet de M. Allier de Hauteroche. Mionnet, Suppl., N° 172.

Cette médaille est en électrum ou or d'un titre très bas.

C'est aux années 930 et 931 de Rome (177 ou 178 de J.-C.) que répond la première date que l'on voit sur les médailles de Sauromate, de même que la dernière se rapporte aux années de Rome 962-963 (209-210 de J.-C.). Du reste le commencement de ce règne est incertain à cause de l'intervalle de 7 ans qu'il y a entre la dernière date des médailles d'Eupator et la première de celles de Sauromate. Il en est de même de la fin du règne de ce prince, car la dernière date que portent ses médailles et la première de celle de Rhescuporis, laissent entre elles une lacune de deux années (Mionnet, Suppl., note a).

N° 3.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête barbue et diadémée de Sauromate, à droite, avec la chlamyde.

℞. Têtes laurées et affrontées de Septime-Sévère, tourné à droite, et de Caracalla, à gauche. Au milieu, un trident. Dessous, ϚϘΥ (496). AV. 4 1/2. Mionnet, N° 116.

N° 4.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête barbue et diadémée de Sauromate III, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Sauromate à cheval, allant de gauche à droite, tenant de la main droite une haste transversale. Dans le champ, un signe et B. Æ. 8 1/2. Mionnet, Suppl. N° 200.

Le signe que l'on remarque dans le champ de cette médaille, derrière le cavalier, a été décrit par Cary et Mionnet comme un astre; à la vérité, il présente quelque analogie avec l'X barré des deniers consulaires romains : mais comme sur les autres pièces de la suite il se présente autrement figuré, nous devons penser que cette différence légère n'en change pas la signification, qui peut se rapporter au culte d'Astarté.

N° 5.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête barbue et diadémée de Sauromate III, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Figure vêtue de la *sindone*, assise sur un trône, à gauche, la tête surmontée du modius, le bras droit étendu et tenant un petit globe; une haste dans la main gauche. Derrière, le signe monétaire *. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 205.

La figure de femme que présente ce revers est celle d'Astara ou Astarté, dont nous avons déjà reconnu le buste au revers de la médaille n° 11, pl. XXV. Voyez au commentaire de ce numéro ce que nous avons dit de la présence de cette déesse sur les médailles du Bospore.

Deux variétés de cette médaille (Mionnet, Suppl., 210-211) présentent Astarté accompagnée de l'Amour; addition qui lui donne le caractère de Vénus-Uranie.

N° 6.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Buste diadémé et barbu de Sauromate, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Astarté assise sur un trône à pieds de lion, à gauche, vêtue de la *sindone*, la tête surmontée du modius, tenant dans la main droite un globe et dans la gauche une haste pure. Dans le champ, la tête laurée de Septime-Sévère; derrière la déesse, une figure carrée à quatre compartimens, dans chacun desquels est un point; au-dessus, le signe monétaire *, et vers le bas, les lettres BM. Æ. 4. Mionnet, N° 122, et Suppl. N° 208.

La tête de Septime-Sévère qui se trouve au revers de cette médaille, est là comme un témoignage de déférence pour le prince régnant. M. Mionnet donne, d'après Sestini, sous le n° 206, Suppl., une médaille dont il décrit le revers comme représentant une femme tenant sur la main la tête de Caracalla. Nous pensons que ce savant a été induit en erreur par la description de l'antiquaire italien, et que cette tête n'est autre que celle de Septime-Sévère, placée dans le champ de la médaille et non tenue par la déesse, comme lui même le dit encore au n° 211 de sa description. Ce n'est pas que ce fait fût contraire aux idées de l'antiquité, puisque le Cabinet du roi possède un bijou d'or, trouvé sur l'emplacement même de Phanagoria, et qui représente la déesse de la ville, Astarté, tenant la tête du dieu Pan, barbue, avec laquelle celle de Septime-Sévère

offre quelque similitude, en sorte que la substitution sur les médailles des traits de l'empereur à ceux du dieu n'est pas une chose impossible.

L'objet qui se trouve ici derrière la figure assise, et qui avait été pris par M. Mionnet pour le dossier du trône ou pour une espèce de *vexillum*, n'est bien certainement ni l'un ni l'autre, quoique nous n'en puissions déterminer la nature et la signification. Néanmoins on le retrouve entièrement semblable sur une médaille gauloise en or (Mionnet, t. I, n° 117. S.), et l'on pourrait, à la rigueur, y voir une de ces figures connues par les antiquaires sous le nom de *Jardins d'Alcinoüs*, et si souvent reproduites sur les médailles de Dyrrachium d'Illyrie, et de Corcyre. Quant aux lettres B. M., il est impossible de leur attribuer une valeur numérale. Il en est de même des lettres MH, PMA, PM · Δ, qui se retrouvent sur d'autres médailles du même Sauromate, et qui, considérées comme dates, ne pourraient se rapporter à l'ère du Bospore, ni s'accorder entre elles.

Nous avons donné plus haut (Voy. pl. XXV, n° 9 et pl. XXVI, n° 12) deux médailles qu'il faut restituer à Sauromate III. Voyez aux commentaires de ces numéros ce qui a été dit des lettres-chiffres de la monnaie de bronze du Bospore.

N° 7.

ΒΑCΙΛΕωC CAYPOMATOY. Tête barbue et diadémée de Sauromate, à droite.

℞. Figure militaire debout, la tête tournée vers la droite, tenant un trident de la main droite, et la gauche appuyée sur une massue. Dans le champ B et le signe monétaire ✱. Æ. 7. Mionnet, N° 121.

Cette médaille, qui appartient au Cabinet du Roi, provient de la Collection de Pellerin, et fut d'abord publiée, par Cary, parmi les incertaines. Elle est malheureusement très fruste; mais nous avons voulu donner un dessin au trait de ce type si curieux dans lequel le roi, bien caractérisé par l'ajustement de l'armure et du paludamentum, réunit les attributs de Neptune et d'Hercule. Déjà nous avons reproduit (pl. XXVI, n° 9) une médaille où l'on voit Mithradate dans l'attitude particulière à Neptune, et (pl. XXV, n° 16, 17 du texte) une autre qui présente la massue et la peau du lion, accompagnée d'un trident. Nous citerons encore un très beau grand bronze de Sauromate, décrit par Sestini (*Mus. Chaudoir*, t. IV, p. 72, fig. 5), au revers duquel paraît Hercule armé de sa massue, et entraînant une des cavales de Diomède. Toutes ces circonstances sont autant d'indices d'un culte particulier rendu par les rois du Bospore à ces deux divinités, culte qu'on doit attribuer à des prétentions de race, entretenues par ces souverains, dans le dessein peut-être de légitimer leur domination (Voyez le commentaire de la pl. XXV, n° 17).

N° 8.

βασιΛΕωC · CAYρομάτου. Tête barbue et diadémée de Sauromate, à droite.

℞. Figure militaire debout, la main droite posée sur une lance renversée. Dans le champ, ΦϚ (an 506). Æ. 3. Mionnet, N° 120, et Suppl. N° 199.

On remarquera que sur cette curieuse médaille le roi porte les cheveux courts; particularité qui nous avait fait hésiter à l'attribuer à Sauromate; mais, en l'examinant avec attention, on peut découvrir les vestiges de la légende ordinaire, βασιλέως Σαυρομάτου, qui avaient échappé jusqu'ici aux regards des numismatistes. Il ne reste donc plus de doutes sur l'attribution de cette médaille à un Sauromate. Maintenant, il reste à savoir auquel des princes de ce nom nous devons la rapporter. M. Mionnet l'avait placée à Sauromate III, puis, dans son Supplément, à Sauromate IV. Cette classification était basée sur la date qu'on voit au revers, et c'est précisément la réalité de cette date que nous contesterons. En effet, le caractère que l'on a pris pour un stigma a ici la forme bien plus d'un S romain que de la lettre grecque, et d'ailleurs, dans les dates des autres médailles, les lettres-chiffres sont constamment placées à rebours, ce qui n'a pas lieu ici. Nous persistons donc à croire qu'il n'y a pas eu de dates sur les monnaies de bronze du Bospore, autres que celles destinées à être dorées.

RHESCUPORIS IV ou V. — Paraît au revers des empereurs depuis Caracalla jusqu'à Alexandre-Sévère.

N° 9.

ΒΑCΙΛΕωC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC. Tête diadémée de Rhescuporis IV ou V, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. Tête barbue et laurée de Caracalla, à droite. Devant, le signe monétaire ✱; dessous, ΑΙΦ (an 511). AV. 4 1/2. Mionnet, N° 125.

Les dates extrêmes de Rhescuporis IV ou V, sont 508 et 525. Cette année de l'ère du Pont répond aux années 981-982 de Rome (229, 230 av. J.-C.).

Les médailles de ce règne commencent par être en *électrum*, et vers la fin leur titre baisse jusqu'à n'être plus que de l'argent.

N° 10.

ΒΑCΙΛΕωC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC. Tête diadémée de Rhescuporis, à droite avec le *paludamentum*.

℞. Tête laurée d'Elagabale, à droite. Devant, le signe ✱. Au-dessous, ΕΙΦ (an 515). AV. 4 1/2. Mionnet, N° 128.

N° 11.

ΒΑCΙΛΕωC ΡΗCΚΟΥΠΟΡΙΔΟC. Tête diadémée de Rhescuporis, à droite. Devant, un sceptre (et non pas un poignard, comme on l'avait cru jusqu'ici).

℞. Tête laurée de Sévère Alexandre, à droite, avec le *paludamentum*. Dessous, ΒΚ·Φ (an 522). AV. 4 1/2 Mionnet, N° 130.

Cette médaille est d'une extrême barbarie; c'est à cette époque que la monnaie du Bospore commence à devenir d'un très mauvais style.

Il existe des médailles de Rhescuporis au type d'Astarté assise; nous ne les reproduisons pas ici, parce que ce revers a déjà été décrit et commenté (pl. XXVII, n$_{os}$ 5 et 6). Par une raison semblable, nous ne ferons que citer les médailles décrites par M. Mionnet (Suppl., N°s 244 à 246), au revers desquelles paraît le roi à cheval, levant la main en signe de commandement

Quant à la médaille qui porte au revers le type du cavalier nu, allant au galop, à droite (Mionnet, Suppl., N° 243), elle est incertaine; sa légende ne peut se lire, et la tête rappellerait assez celle de T. J. Rhescuporis.

COTYS III. — De 525 à 530.

N° 12.

ΒΑCΙΛΕωC ΚΟΤΥΟC. Tête diadémée de Cotys III, à droite. Devant, un trident.

℞. Tête laurée d'Alexandre-Sévère, à droite, avec le *paludamentum*. Devant, un point. Dessous, ϚΚΦ (an 526). AV. 4 1/2 Mionnet, N° 136.

Les médailles de ce règne commencent par de l'argent et finissent par n'être plus que du bronze pur.

M. Mionnet, se fondant sur des différences de têtes, a fait deux Cotys, qui auraient, selon lui, régné successivement, le premier jusqu'en 528, et le second à partir de cette année jusqu'à 530; les premières dates de Rhescuporis VI et d'Ininthimevus étant 531. Nous n'admettrons pas cette division et nous considérons toutes ces médailles comme appartenant à Cotys III, qui sans doute régnait en même temps que Sauromate IV, dont on a des médailles des années 526 (du Mersan, Cab. Allier), 527, 528 (Mionnet, N°s 257, 258), et même de 529 (Kœhler, *Méd. Grecq.*, p. 40), en admettant que l'un peut avoir possédé Panticapée et l'autre Phanagoria. On peut même supposer que Cotys survécut à Sauromate, ou qu'il régna seul pendant une année après la chute de celui-ci. Ainsi se trouvent justifiées les médailles d'un seul et même Cotys portant des dates postérieures au règne de Sauromate. Un fait semblable n'a rien d'étonnant dans un temps de révolutions, et il vaut mieux, ce nous semble, faire une telle supposition que de multiplier les princes dans un espace de temps aussi court.

N° 13.

ΒΑCΙΛΕωC ΚΟΤΥΟC. Tête diadémée de Cotys III, à droite. Devant, un sceptre.

℞. Tête de Sévère Alexandre, à droite. Dessous, ΘΚΦ (an 529). AR. 4. Mionnet, N° 140.

SAUROMATE IV. — De 526 à 529.

N° 14.

ΒΑCΙΛΕωC CAYPOMATOY. Tête imberbe et diadémée de Sauro-

mate IV, à droite, avec le *paludamentum*. Devant, une couronne.

℞. Tête laurée de Sévère Alexandre, à droite. Devant, deux points. Dessous, ΖΚΦ (an 527). AR. 4. Mionnet, N° 257, Suppl.

Il existe au Cabinet du Roi une médaille de Sauromate au type d'Astarté, et remarquable par la barbarie de sa fabrique : elle a été acquise avec la Collection du général Guilleminot.

Entre Sauromate IV et Ininthimevus qui suit, il y eut un Rhescuporis VI dont on ne connaît qu'une médaille, à la date de 531 (Collect. de Saint-Florien). Cette date étant aussi commune à Ininthimevus, on peut encore croire à un double règne; le nom du dernier de ces princes a quelque chose de barbare et d'insolite qui indique une usurpation. M. de Kœhler l'avait écrit *Ininthimeyus;* nous avons cru devoir le rétablir dans sa véritable orthographe, beaucoup plus conforme à la prononciation du grec.

ININTHIMEVUS. — De 531 a 535.

N° 15.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΝΙΝΘΙΜΗΥΟΥ. Tête diadémée d'Ininthimévus, à droite. Devant, un sceptre.

℞. Tête laurée d'Alexandre-Sévère, à droite. Dessous, ΑΛΦ (an 531). AR. 4 1/2. Mionnet, N° 143.

N° 16.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΝΙΝΘΙΜΕΥΟΥ. Têtes affrontées d'Ininthimévus, diadémé et barbu, et d'Astarté, coiffée d'un modius.

℞. Figure d'Astarté, assise à droite, tenant une patère de la main droite. Derrière, le signe ✱. Dans le champ, Β et la figure carrée décrite planche XXVII, n° 6. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 265.

La tête d'Astarté qui se voit ici opposée à celle du roi, est la même qu'on a vue précédemment figurée au revers de Rhescuporis II (pl. XXV, n° 11).

RHESCUPORIS VI. — De 531 a 549.

N° 17.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ. Tête diadémée de Rhescuporis VI, à droite, avec le *paludamentum.*

℞. Tête laurée de Philippe, à droite. Devant, une massue. Dessous, ΑΜΦ (an 541). Potain, 4 1/2. Mionnet, Suppl., N° 268.

Nous avons dit plus haut (n° 14) qu'il était possible que Rhescuporis eût régné simultanément avec Ininthimevus ou que celui-ci eût usurpé le trône pendant quatre années. Le nom barbare de ce prince qui indiquerait une origine étrangère, appuie cette dernière supposition, et de la sorte serait expliquée une lacune de quatre ans dans les médailles de Rhescuporis.

N° 18.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠ. Tête de Rhescuporis VI, à droite.

℞. Tête laurée de Trébonien-Galle, à droite. Devant, deux globules (sur une autre pièce, un astre). Dessous, ΘΜΦ (an 549). Pot. 4. Mionnet, N° 277 ou 278, Suppl.

N° 19.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΔ. Tête diadémée de Rhescuporis VI, à droite.

℞. Tête laurée de Trajan-Dèce, à droite. Devant, le signe ✱. Dessous, ϛΜΦ (an 546). Pot. 4 1/2. Mionnet, N° 273. Suppl.

PHAREANSÈS, contemporain d'Émilien, de Valérien et de Gallien.

N° 20.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΑΡΕΑΝΣΟΥ. Tête diadémée de Phareansès, à droite.

℞. Tête laurée d'Emilien, de Valérien ou de Gallien, à droite. Devant, deux globules. Dessous, ΝΦ (an 550). Pot. 5. Mionnet, Suppl. N° 279.

On possède encore une pièce de ce roi de l'année suivante, 551; elle a été publiée, comme la précédente, par M. de Kœhler (*Med. Gr.* pl. II, fig. 6 et 7) qui le premier a fait connaître le roi de la suite du Bospore, intermédiaire entre Rhescuporis V (VI) et Rhescuporis VI (VII). L'imperfection des exemplaires produits par M. de Kœhler lui avait fait attribuer à ce prince le nom d'*Areanses :* depuis lors, des médailles mieux conservées ont fait reconnaître qu'il fallait lire *Phareansès.* M. de Kœhler n'a point d'ailleurs à se reprocher de n'avoir point deviné la forme correcte d'un nom, qu'aucune loi d'analogie étymologique n'aurait pu conduire à restituer. Phareansès n'est pas moins qu'Areansès étranger à la langue grecque, et désigne, comme presque tous les noms des princes du Bospore, une origine barbare. On ne saurait, par conséquent, faire un objet de critique d'une mauvaise leçon donnée en pareil cas, d'après une médaille mal conservée, et l'on aurait droit de trouver peu raisonnable la prétention de ceux qui profiteraient d'un monument plus lisible pour se targuer d'une supériorité quelconque à l'égard de leurs devanciers.

RHESCUPORIS VII.

N° 21 (22 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ. Tête diadémée et barbue de Rhescuporis VII, à droite. Devant, un trident.

℞. Bustes affrontés de Gallien et d'Odenat, peut-être : tous deux la tête laurée. Dessous, ΞΦ (an 560). Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 283.

Les dates extrêmes de Rhescuporis VII, sont 552 et 564. Ce prince peut avoir régné plus long-temps, car la date unique de Sauromate V qui suit est 572; ce qui laisse un intervalle de huit ans à partager entre les deux règnes.

SAUROMATE V.

La médaille suivante a été publiée par M. de Waxel (*Relevé de quelques Antiquités*, pag. 13, n° 39); celle-ci et une autre pièce portant la même date, sont les seules qui soient connues.

ΒΑΣΙΛΕΟΣ (*sic*) ΣΑΥΡΟΜΑΤΟΥ. Tête diadémée de Sauromate V, à droite; devant, un trident.

℞. Têtes radiées de Tacite ou Probus, à droite avec le *paludamentum;* dessous la date ΒΟΦ (an 572). Æ. 5.

TIRANES.

N° 22 (21 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΕΙΡΑΝΟΥ. Tête diadémée de Tirane, à droite.

℞. Buste de Probus, à droite. Au-dessous, ΓΟΦ (an 573) Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 288.

PLANCHE XXVIII.

THOTHORSES. — De 575 a 600.

N° 1.

BACIΛEως θοθορCOY. Tête diadémée de Thothorses, à droite.

℞. Tête laurée de Dioclétien, à droite, avec le *paludamentum*. Dans le champ, ...Φ. (an 5..). Æ. 4.

Après Thothorses devraient se trouver le Rhescuporis et le Sauromate dont parle Constantin Porphyrogénète (Voyez Cary, pag. 78 et suiv.). Ces deux princes peuvent être Rhescuporis VII et Sauromate V, qui auraient continué à régner pendant l'usurpation de Tirane et de Thothorses, en sorte que Sauromate V, fils de Rhescuporis, comme le dit l'historien, continuant à régner après Thothorses, aurait semblé lui succéder en remplissant l'intervalle de cinq ans qui se trouve jusqu'au règne de Rhadamses. De cette manière les médailles s'accordent avec le témoignage de l'histoire, et les princes cherchés par Cary sont bien connus.

RHADAMSES. — De 605 a 616.

N° 2.

βασιλεως ΡΑΔΑμσεως. Tête diadémée de Rhadamses, à droite.

℞. Tête diadémée de Constantin-le-Grand, à droite. Date effacée. Æ. 4.

RHESCUPORIS VIII. — De 610 a 617.

N° 3.

BACIΛEωC ρησκουΠOPIC (*sic*). Tête diadémée de Rhescuporis VIII, à droite, avec le *paludamentum*. Dans le champ, une rosace.

℞. Tête diadémée de Constantin-le-Grand, à droite. Dans le champ, A et Y et la date IX (an 614). Æ. 4.

La date 610 qui se trouve sur une médaille de ce roi, prouve qu'il partagea le royaume avec Rhadamses au moins pendant six années.

CHAPITRE II.

ROIS DE DIVERSES CONTRÉES ET VILLES DE L'ASIE-MINEURE.

§ Ier. *ROIS DE PAPHLAGONIE.*

PYLÆMENE.

N° 4.

Tête de bœuf, de face.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΛΑΙΜΕΝΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Pylæmènes Evergète*. Caducée posé horizontalement. Æ. 3. Mionnet, N° 127.

Cette médaille a été publiée anciennement par Spon (*Recherch.* p. 307).

N° 5.

Tête nue d'Hercule, imberbe, à droite, la peau du lion nouée autour du cou, et la massue sur l'épaule.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΛΑΙΜΕΝΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Victoire debout, à gauche, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche une palme. Æ. 5 1/2. Mionnet, Suppl. IV, N° 186.

La tête représentée sur cette médaille a les attributs d'Hercule, cependant il se pourrait qu'elle fût une effigie destinée à retracer le plus ancien Pylæmène, celui qui, au siége de Troie, conduisit les Paphlagoniens, et dont parle Homère dans l'Iliade (B. v. 831). Plusieurs rois ont porté le nom de Pylæmène, au temps d'Alexandre-le-Grand et vers la fin de la république romaine. Reineccius pense que tous les rois de Paphlagonie portaient ce nom auquel on ajoutait quelque surnom, comme nous voyons tous les Ptolémées, rois d'Égypte, se distinguer par ceux de Philopator, d'Épiphanes et plusieurs autres. Celui qui a fait frapper la médaille que nous décrivons porte le surnom d'Évergète.

C'est sans doute pour cette raison que la Paphlagonie porte aussi le nom de Pylæménie, comme le dit Pline (Liv. vi, § 2). En effet, Nicomède, roi de Bithynie, pour avoir un prétexte spécieux de placer son fils sur le trône de Paphlagonie, au rapport de Justin (Liv. xxxvii, c. 4), lui donna le nom de Pylæmène. Il eut ainsi l'air de rendre ce royaume à la race royale. Ce Pylæmène chassé par Mithradate VI, fut rétabli par Pompée, et légua en mourant son royaume aux Romains.

Il y a encore eu un autre Pylæmène cité par Eutrope, qui donna du secours aux Romains contre Aristonicus. C'est à l'un de ces derniers Pylæmène qu'appartiennent les médailles que nous avons décrites; en effet, la fabrique n'en paraît pas plus ancienne que cette époque.

§ II. *TYRANS D'HÉRACLÉE.*

TIMOTHÉE et DENYS.

N° 6.

Tête à gauche de Bacchus, couronnée de pampre. Derrière, le thyrse.

℞. ΤΙΜΟΘΕΟ — ΔΙΟΝΥΣ... (*Monnaie*) *de Timothée et de Denys*. Hercule érigeant un trophée. AR. 4. Mionnet, N° 179.

N° 7.

Tête à gauche de Bacchus, couronnée de lierre. Derrière, un thyrse.

℞. ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ. (*Monnaie*) *de Denys*. Hercule érigeant un trophée au pied duquel est sa massue. Æ. 5. Mionnet, N° 180.

La tête de Bacchus, autrement Dionysus, peut faire allusion au nom du prince pour lequel cette monnaie a été frappée, comme le sujet du revers désigne une de ses victoires, ou plutôt la ville d'Héraclée.

L'histoire des tyrans d'Héraclée de Bithynie a été écrite par Memnon, et les traits principaux en ont été conservés par Photius (Cod. 224); l'abbé Gédoyn les a traduits en français (*Mém. de l'Acad. des bell. let.*, t. xiv, p. 279). Le premier de ces tyrans est Cléarque, qui, quoique disciple d'Isocrate et de Platon, fut cruel et sanguinaire. Sa tyrannie commença, selon Diodore de Sicile, l'an de Rome 390, 363 avant J.-C. Il fut tué par des conjurés, après un règne de douze ans, et remplacé par son frère Satyrus qui l'égala en cruauté, et qui fut tuteur de ses enfans; ceux-ci lui succédèrent sept ans après; ce sont Timothée et Denys, dont les médailles attestent la puissance.

Timothée, ayant associé à la tyrannie son frère Denys, régna pendant quinze ans avec beaucoup de sagesse et d'humanité, et, au rapport de Diodore, fut universellement regretté de ses sujets. Denys, qui lui succéda, évita par sa prudence et sa sagacité les dangers auxquels l'exposèrent les guerres d'Alexandre-le-Grand, et les entreprises des généraux qui après sa mort se partagèrent ses conquêtes. Il avait épousé Amastris, fille d'Oxathrès, qui était frère de Darius Codoman, roi de Perse. Il acquit une grande puissance, se concilia l'amitié des princes de l'Asie; mais bientôt il préféra la mollesse et la magnificence aux soins du gouvernement. Adonné aux plaisirs et à la bonne chère, il acquit, dit-on, un extrême embonpoint, et ne mourut cependant qu'après trente ans d'un règne remarquable par sa modération.

Il laissa, de son union avec Amastris, deux fils, Cléarque et Oxathrès, que Lysimaque fit périr, et une fille nommée Amastris. Nous ajouterons qu'après la mort de Dionysius, Amastris, sa veuve, épousa Lysimaque, et en eut un fils nommé Alexandre. (Voyez ci-dessus, pour les médailles d'Amastris, pl. V, n° 10.)

§ III. *ROIS DE BITHYNIE.*

La Bithynie, dépendante de Darius et des satrapes de l'Asie-Mineure, était peuplée depuis long-temps par des tribus de la même origine que les peuples de la Thrace, et qui, selon Strabon, XII, p. 541, étaient passées des bords de l'Europe dans cette contrée, où ils avaient les noms de Thyniens et de Bithyniens. Cependant, Pausanias (VIII, 9, 4), dit que les Bithyniens étaient originaires de l'Arcadie. La domination des Perses, qui pesait sur eux, cessa de les asservir lorsqu'Alexandre marcha contre Darius et entreprit de renverser son trône. La Bithynie se trouvait hors de la route du conquérant qui négligea d'y porter ses armes, de sorte que Zipétès, qui la gouvernait alors, profita de cette circonstance pour secouer tout joug étranger, et pour mettre en même temps sous son pouvoir plusieurs colonies grecques établies dans le voisinage, qui se gouvernaient en républiques, et qui avaient jusqu'alors joui de l'autonomie.

Quelques capitaines macédoniens, qui se disputaient l'Asie, s'opposèrent d'abord aux projets de Zipétès; mais leurs propres intérêts leur firent abandonner cette entreprise, et Antigonus et Lysimaque laissèrent le prince bithynien s'affermir si bien dans sa domination, qu'il prit le titre de roi (Diodore de Sicile, l. XIX, § 60). Ce titre lui est, en effet, donné par quelques auteurs. Denys d'Halicarnasse cite Zipétès au nombre des huit rois qui ont régné sur la Bithynie. Cependant, Memnon, qui a donné des détails précieux sur l'histoire de ce pays et de ses rois (Voyez dans *Photius*, Cod. CCXXIV, ch. 21, p. 722), ne lui donne que le titre d'éparque (ἐπάρχων) ou gouverneur. Il n'avait du moins que ce titre à l'époque où il s'opposa à Séleucus Nicator: mais il est certain que l'ère de la Bithynie commence sous ce prince. Les dates de cette ère, placées sur les médailles des rois bithyniens, font voir qu'elle a commencé vers l'an 287 avant J-C. (*Spanheim, de præstantia et usu numorum.*, t. I, p. 515), à l'époque où Lysimaque et Pyrrhus se disputaient le royaume de Macédoine.

Trois rois ou princes souverains avaient régné sur la Bithynie avant Zipétès; leurs noms et leurs actions se trouvent dans l'*Histoire des rois de Bithynie*, par Reineccius, et dans celle qu'a donnée Sevin (*Acad. des inscr. et belles-lettres*, tom. XII, *Mém.*, p. 316. Tom. XV, p. 21, et tom. XVI, *Mém.* p. 141). Vaillant a aussi écrit leur histoire qu'il a jointe à celle des rois du Pont et du Bospore. Ces princes sont: Dydalsus, Botiras et Bas.

Zipétès laissa en mourant quatre fils qui se disputèrent sa succession; Nicomède, qui était l'aîné, l'emporta sur ses frères et régna seul. Il héritait d'un empire qui venait de s'élever par la sagesse et les talens militaires de son père, et il succéda à Zipétès l'an 278 avant J.-C.

La Bithynie n'a point de médailles de rois avant Nicomède I[er], ce qui peut faire supposer avec raison que, plus affermi que son père dans son pouvoir, il osa prendre le titre suprême et le consacra en quelque sorte en écrivant sur sa monnaie le mot βασιλέως, et en y plaçant son effigie, suivant en cela l'exemple encore récent des successeurs d'Alexandre. Mais, craignant que son ambition n'animât contre lui les princes grecs ses voisins, et que les partis qui s'étaient formés dans ses états ne parvinssent à le renverser, il chercha un appui dans les Gaulois qui venaient alors de faire une incursion dans la Thrace; il les engagea à passer le Bospore et à former des établissemens dans quelqu'une de ses provinces. Ce fut l'an 278 avant l'ère chrétienne qu'arriva ce passage des Gaulois en Asie, et l'origine du nom de Galatie donné à la contrée où ils se fixèrent, et qui fut aussi appelée Gallo-Grèce ou Gaule Asiatique.

Cette ressource, qui devait sembler téméraire, réussit cependant, et par ce moyen Nicomède éloigna une guerre qui pouvait être dangereuse. Son règne fut heureux; il sut en perpétuer le souvenir en élevant une grande ville à laquelle il donna son propre nom. Nicomédie, capitale de son royaume et digne d'être habitée par un grand prince, fut pendant six cents ans une des villes les plus florissantes de l'Asie, et devint, sous Dioclétien, la résidence des Césars.

NICOMÈDE I[er].

N° 8.

Tête de Nicomède I[er], ceinte d'un diadème, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Diane assise sur un trône près duquel est un bouclier; elle tient de la main droite deux javelots, et de la gauche le *parazonium* ou une fronde. Derrière elle est un arbre ébranché. Dans le champ, une petite Victoire et le monogramme ΔΙ. Æ. 8. Mionnet, N° 1.

Cabinet Impérial de Vienne.

Après un règne de vingt-sept ans, Nicomède mourut l'an 252 de l'ère vulgaire. Il laissa trois enfans: Zélas, Prusias et Lysander.

Nous avons le portrait de Nicomède sur le tétradrachme unique d'argent du Cabinet de Vienne (Eckhel, *Mus. Vindob.*, t. I, p. 153) représenté sous ce numéro. Quoique cette pièce ne porte point de date ou plutôt parce qu'elle n'en porte point, nous pensons qu'on doit l'attribuer à ce prince. En effet, quatre rois ont eu le nom de Nicomède, et les médailles qui portent ce nom offrent des traits et des physionomies différentes, outre que les dates que l'on y trouve ne peuvent appartenir qu'à Nicomède II ou à Nicomède IV. Or, comme il y a toujours des époques sur les médailles depuis Nicomède II, celles qui n'en portent pas doivent appartenir au plus ancien des Nicomèdes. Ce sentiment est celui de Visconti. Nous remarquerons aussi que le premier Nicomède n'a joint à son nom aucune épithète, comme s'il lui eût suffi d'y ajouter le titre de roi, titre d'autant plus glorieux qu'il était le premier de sa race qui eût osé s'en décorer. Le flanc plus épais et moins large, qui a de l'analogie avec celui des médailles d'Antiochus I[er], contemporain de Nicomède, annonce aussi une époque plus ancienne. Le revers de la monnaie de ce Nicomède diffère de celui des autres princes du même nom. On y voit, selon Visconti et Mionnet, qui ont copié Frœlich, Diane assise, armée, telle qu'elle était représentée et honorée par les Thraces, ce qui pourrait faire penser que Nicomède se glorifiait, ainsi que son peuple, de l'origine qu'il tirait de cette nation guerrière (Frœlich, *Vet. num.*, p. 40).

La figure du revers est celle de Diane ou d'une Amazone. Les auteurs qui ont expliqué ce type ont suivi Frœlich, qui a cru y voir la Diane adorée chez les Thraces sous le nom de *Bendis* et nommée Διλογχος (*Dilonchos*), soit parce qu'elle est honorée deux fois, comme céleste et comme terrestre, soit parce qu'elle porte deux javelots. Cependant, si ces javelots conviennent à la déesse de la chasse, il n'en est pas de même du bouclier rond qui est à ses pieds et de la fronde qu'elle tient à la main, et qui sont plutôt les attributs d'une femme guerrière. Il est rare aussi de voir Diane avec un sein découvert, ce qui était un usage des Amazones (Frœlich, *Quat. tentam.* p. 257).

N° 9.

Tête diadémée de Nicomède, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Même revers que le précédent. Le monogramme ΠΙ. Æ. 4. Mionnet, N° 2.

Le même portrait et le même revers se trouvent sur cette médaille de bronze déjà publiée par Pellerin. Eckhel n'a pu hésiter à la donner au premier Nicomède que parce qu'une gravure inexacte ne lui en montrait pas le véritable caractère, et Visconti la lui rend avec une sorte de doute que nous devons changer en conviction.

Nous ne possédons point la médaille d'argent n° 8, et nous l'avons fait graver d'après une empreinte qui nous a été communiquée par M. Arneth, conservateur du Musée impérial de Vienne. Sur notre médaille de bronze il est évident que la figure tient un *parazonium*, sa coiffure n'est nullement celle de Diane. Nous ne déterminerons donc point ce sujet sur lequel nous avons rapporté des conjectures plus ou moins vraissemblables.

N° 10.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΒΑΣΙλεως ΝΙΚΟμηδου. Cavalier à droite, armé d'une double lance. Dessous, ΣΩ. Æ. 4. Mionnet, N° 4.

Ici la tête ne serait point celle du prince, selon M. Mionnet, qui y voit Apollon. Il est vrai que le caractère de tête est moins prononcé que sur les autres médailles, mais elle peut représenter ce prince dans sa jeunesse. Le type du cavalier rappelle ceux de la Macédoine et de la Thessalie. Si le prince n'est point représenté du côté de la tête, il l'est peut-être sur le revers dans une attitude guerrière. Son nom et son titre ne sont indiqués que par des lettres initiales. Les lettres ΣΩ, qui se lisent dans le champ, pourraient indiquer le nom d'un magistrat.

N° 11.

Tête voilée, à droite.

℞. Cavalier à droite. Sans légende. Æ. 4. Mionnet, N° 5.

Sur cette médaille aucune inscription ne désigne Nicomède; mais l'identité de son revers avec celui de la précédente avait pu faire croire que cette médaille avait été frappée pour ce prince. Il est plus raisonnable de la restituer à la Thessalie.

PRUSIAS I[er].

N° 12.

Tête diadémée, à droite, de Prusias I[er], avec une barbe courte.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Jupiter debout, à droite, vêtu du *pallium*, tenant dans la main droite élevée une couronne, la gauche appuyée sur la haste pure. Dans le champ, un foudre et les deux monogrammes ΜΕ ΑΜΡΣ. AR. 9 1/2. Mionnet, N° 6.

N° 13.

Même tête, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Même revers que le précédent; il ne diffère que par les monogrammes ΠΥΩ. ΔΙΩ. AR. 9. Mionnet, N° 7.

Zélas, fils aîné de Nicomède, craignant avec raison les embûches que lui tendait sa belle-mère, se retira dans la Cappadoce. Cependant, après la mort de son père, il revint et réclama contre le testament qui le déshéritait en faveur de ses frères. Les Galates l'aidèrent à soutenir son droit et à reconquérir son trône; mais au lieu d'être reconnaissant, il voulut trahir ceux qui l'avaient secouru, et tomba lui-même dans le piége qu'il préparait. Les chefs des Galates, qu'il voulait faire périr, le massacrèrent dans un festin.

Il laissa le trône à Prusias son fils. Il paraît que son règne agité ne lui laissa pas le temps de faire frapper de monnaies, quoiqu'il ait été sur le trône près de vingt ans.

Prusias n'avait que treize ou quatorze ans lorsque son père mourut, il lui succéda, et malgré les circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva, il sut se maintenir par l'habileté de son esprit et l'énergie de son caractère. Il fit avec succès la guerre aux rois de Pergame, affranchit le commerce du despotisme des Byzantins, et se fit respecter des Gaulois sur lesquels il vengea par des humiliations la mort de son père. Il s'était procuré l'alliance de Philippe V, roi de Macédoine, en épousant sa sœur, dont il eut un fils qui porta son nom et qui lui succéda. Ayant soumis les villes de Cius et de Myrlea, il les fit rebâtir, et donna son nom à la première, et à la seconde le nom de son épouse Apamea.

Profitant du désordre que mettait dans l'Asie la guerre des Romains avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, il s'était emparé de la Phrygie, que les Romains lui enlevèrent pour la donner à Eumène, roi de Pergame : il s'en vengea en recevant à sa cour Annibal fugitif, et mourut peu de temps après, vers l'an 186 de notre ère. Ce prince avait eu le surnom de *boiteux*, ayant eu la cuisse fracassée au siége de la ville d'Héraclée.

Le type de Jupiter portant une couronne à la main, qui se trouve constamment depuis ce prince sur les tétradrachmes des rois de Bithynie, doit faire allusion aux *sotéries*, fêtes solennelles en l'honneur de Jupiter Sauveur, qui avait un temple dans la capitale du royaume.

Si rien n'indique sur les médailles attribuées à ce Prusias, qu'il soit le premier du nom, les particularités qui le distinguent de Prusias II suffisent pour appuyer cette attribution.

PRUSIAS II.

N° 14.

Tête diadémée de Prusias II, imberbe, à droite, avec des ailes attachées au diadème.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Jupiter debout, à droite, vêtu du *pallium*, tenant de la main droite élevée une couronne, et s'appuyant de la gauche sur la haste pure. Devant lui, l'aigle sur un foudre, et le monogramme ΜΦΡΣ. AR. 10. Mionnet, N° 11.

N° 15.

Même tête et même revers que les précédens, et les monogrammes ΜΕ et ΜΡ. AR. 9. Mionnet, N° 14.

N° 16.

Même tête et même revers, et les deux monogrammes ΑΕΙΠΩ et ΑΜΦΥ. AR. 11. Mionnet, N° 15.

Les tétradrachmes qui représentent Prusias II lui donnent une physionomie moins énergique que celle de son père : il est de plus distingué par un attribut qui semble le rattacher aux rois de Macédoine, par le symbole de Persée dont la famille d'Antigonus se vantait de descendre. Son diadème est, en effet, orné des ailes que l'on voit au casque du héros fils de Jupiter et de Danaé, dont la tête est le type ordinaire des médailles de Persée, roi de Macédoine. Nous avons vu que la mère de Prusias II était une sœur de Philippe V. Le revers de ces tétradrachmes est le même que celui des médailles de Prusias Ier, mais au lieu du foudre seul, on y voit l'aigle tenant le foudre dans ses serres.

Prusias, surnommé *le Chasseur* (Appian. *in Mithridat.*, p. 72), fut un prince que sa faiblesse fit tomber dans les vices les plus odieux et les plus méprisables. Trahissant envers Annibal l'hospitalité que son père avait accordée à ce général carthaginois, il l'immola à la vengeance des Romains (Justin. lib. XXXII, c. 4). Il leur sacrifia les liens du sang, en s'unissant à eux pour renverser du trône Persée, son cousin et son beau-frère (Polyb. *Legat.* 106, pag. 936). Jaloux d'Eumène, roi de Pergame, il ravagea ses états (Appian. *in Mithr.*, p. 172), il dévasta le temple de Jupiter Nicéphore, enleva les statues des dieux et particulièrement celle d'Esculape, ouvrage de Phyromacus, et s'empara des trésors et des chefs-d'œuvre des arts qu'avaient réunis les rois de Pergame (Diodor. *Exceptr. Vales.*, p. 336). Non seulement il pilla le temple de Diane à Hiéraconia, mais il livra aux flammes celui d'Apollon à Lemnos (*Excerpta* Polyb. Henr. Valesii, p. 171).

Cet ennemi des hommes et des dieux fut puni par la perte de ses troupes de terre et de mer que les maladies et la tempête firent périr. Il fut réduit à descendre aux plus grandes bassesses auprès du sénat de Rome, jusqu'à se présenter à sa porte sous le costume humiliant d'un affranchi. Devenu enfin l'objet de la haine de son peuple, il s'abandonna aux plus perfides conseils, et à l'instigation de sa dernière femme, sa faiblesse dégénérant en cruauté, il alla jusqu'à vouloir faire périr son fils Nicomède, qu'il avait éloigné de sa cour et envoyé à Rome comme otage : ce prince ne déjoua les projets de son père qu'en lui donnant lui-même la mort. Prusias fut tué par son fils dans le temple de Jupiter où il avait cherché un asile : il expira, haï et méprisé, l'an 148 avant l'ère chrétienne (Diodor. *in Phot. Biblioth.*, Cod. 244). Selon une autre version, il fut tué par Attale qui protégeait Nicomède (Strab. lib. XIII, p. 624). Tite-Live accuse de ce meurtre Attale et Nicomède (lib. L), et si l'on en croit Dion, cité par Zonaras et Polybe (*Loc. cit.*, p. 174), ce furent les sujets irrités de ce prince qui le massacrèrent. Il avait régné trente-huit ans, selon Visconti (*Iconogr.*, t. 2, p. 186), et quarante-un selon le calcul de Vaillant (*Regum. Bithyn. Hist.*, p. 339).

N° 8 de la planche XXIX.

Tête ailée et diadémée de Prusias, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Hercule nu, debout, la main droite posée sur la massue, la dépouille du lion sur le bras gauche. Dans le champ, le monogramme ΜΠΥ. Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 10.

Nous placerons ici ce numéro dont l'ordre a été interverti, attendu que le diadème orné d'ailes doit faire donner cette médaille à Prusias II; le type d'Hercule fait penser qu'elle a été frappée dans la ville d'Héraclée.

PRUSIAS INCERTAINS.

Les médailles suivantes n'ayant point de portraits ni de dates et portant des types qui conviennent également aux deux Prusias, on ne peut les attribuer à aucun d'eux particulièrement.

N° 17.

Tête de Mercure, coiffée du pétase, à droite. Derrière, deux contremarques, l'une portant un trépied, l'autre un caducée.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Une lyre. Æ. 5. Mionnet, N° 26.

N° 18.

Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℞. Victoire ailée, casquée, debout, tenant dans la main droite une couronne, la gauche sur un bouclier. Æ. 7.

PLANCHE XXIX.

N° 1.

Tête d'Apollon laurée, à gauche, surfrappée de deux contremarques, dont l'une représente une tête de Diane, avec l'arc et le carquois derrière l'épaule, et l'autre une lyre.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣιου. Victoire ailée et casquée, vêtue, tenant de la main droite une couronne de laurier, et de la gauche un bouclier orné de la tête de Méduse. Le monogramme Η Γ. Æ. 7. Mionnet, N° 36.

N° 2.

Tête à gauche de Pallas, avec un casque à trois aigrettes, un collier et des pendans d'oreilles.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Victoire marchant à droite, les bras élevés, portant un trophée. Æ. 7. Provenant de la Collection du général Guilleminot.

N° 3.

Tête à droite de Mercure, avec le pétase. Deux contremarques, l'une avec le trépied, l'autre avec le caducée.

℟. . . . . . ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Une lyre. Æ. 5. Mionnet, N° 26.

N° 4.

Tête à droite de Bacchus, couronnée de lierre.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Centaure, à droite, tenant une lyre. Le monogramme ΗΜΥ. Æ. 5. Mionnet, N° 32.

N° 5.

Tête à droite de Mercure, coiffée du pétase.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Hermès couvert de la *penula*, la main droite élevée, tenant de la gauche un caducée. Æ. 10. Mionnet, N° 25.

N° 6.

Tête laurée de Jupiter, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ et foudre; le tout dans une couronne de chêne. Æ. 6. Mionnet, N° 34.

N° 7.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Lyre. Æ. 4. Mionnet, N° 44.

N° 8.

Voir planche XXVIII, après le n° 16.

N° 9.

Aigle, les ailes éployées, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Foudre placé horizontalement. Æ. 4. Mionnet, N° 46.

N° 10.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟ. Arc et carquois. Æ. 4. Mionnet, N° 43.

N° 11.

Buste de cheval, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕ. . ΠΡΟΥΣ . Flèche. AE. 4 Mionnet, N° 45.

N° 12.

Aigle, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Foudre. AE. 1 1/2. Provenant de la Collection du général Guilleminot.

N° 13.

Partie antérieure d'un cheval, à gauche.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΡΟΥΣΙΟΥ. Sanglier debout, à droite, sur un fer de lance. Devant, le monogramme MM...? Æ. 4. Mionnet, Suppl. N° 7.

(Voy. Sestini, *Osserv. ex Mus. Ainsley. Lettr. Numism.* V, p. 24, tab. 11, fig. 2).

NICOMÈDE II, ÉPIPHANE.

N° 14.

Tête diadémée de Nicomède II, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩϹ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Cavalier en course, allant de droite à gauche, armé d'un bouclier rond et d'une lance. Dans le champ, les lettres ΞΡ (an 160 de l'ère de Bithynie) et un monogramme. AV. 5. Mionnet, N° 49.

L'assassinat de Prusias fit monter sur le trône son fils Nicomède qui fut le second de ce nom; sa jeunesse, passée chez les Romains, lui avait laissé pour eux une habitude de soumission qui lui fit tourner ses vues ambitieuses du côté qui pouvait le moins éveiller la jalousie de Rome. Certain de n'être pas contrarié par Mithradate, il s'empara de la Paphlagonie qui touchait à ses États du côté de l'orient, et espérant y joindre la Cappadoce, il épousa la sœur de Mithradate, Laodicée, veuve d'Ariarathe. Mais Mithradate, qui n'avait point été consulté, n'approuva pas cette union, et, après avoir chassé Nicomède de la Cappadoce, il rendit ce royaume au fils de sa sœur. Peu d'événemens remarquables ont signalé le long règne de ce prince, qui occupa le trône pendant cinquante-sept ans, et qui, parvenu à une grande vieillesse, périt assassiné par son fils, comme lui-même avait fait périr son père. La date de sa mort ne diffère, dans les historiens, que de peu d'années; une médaille de ce prince porte l'année 190 de l'ère de Bithynie, qui correspond à l'an 98 avant J.-C.

N° 15.

Tête diadémée de Nicomède II, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Jupiter debout, vêtu du *pallium*, tenant dans la main droite une couronne, la gauche posée sur la haste pure. Dans le champ, un aigle sur un foudre; monogramme ΠΑΡ, et l'époque ΝΡ en monogramme (an 150 de l'ère de Bithynie). AR. 10. Mionnet, N° 51.

Le titre d'Épiphane, donné sur la monnaie d'or à Nicomède, semble à Visconti une divinisation et non une simple épithète qui se bornerait à le nommer illustre; il se fonde sur ce que ce nom suit immédiatement le nom du prince et non le titre de roi : mais comme au contraire sur les médailles d'argent il suit le mot Βασιλεως roi, on peut penser que le changement de place de cette épithète n'ôte ni ne diminue de sa valeur, puisque Nicomède ne serait qu'illustre sur la monnaie d'argent et qu'il ne serait dieu que sur la monnaie d'or.

NICOMÈDE III.

Le portrait qui se trouve sur les médailles des deux derniers Nicomèdes est absolument le même que celui que nous avons vu sur celles de Nicomède II. Cependant les dates prolongeraient beaucoup trop le règne d'un seul prince, et d'ailleurs les historiens nous en font connaître deux autres. Nous décrivons donc à Nicomède III et IV les médailles avec la tête de Nicomède II, dont les dates coïncident avec les règnes de ces princes. Ce n'est pas le seul exemple de princes qui aient conservé sur leur monnaie l'effigie de leurs prédécesseurs.

N° 16.

Tête diadémée, à droite, de Nicomède II.

Même revers que le précédent; monogramme ΑΜΥΤΡ, l'époque ΕΣ (an 205). AR. 8. Mionnet, Suppl. N° 20.

Les médailles attribuées par Vaillant à Nicomède III avaient été données à Nicomède IV par Eckhel, et ont été depuis restituées à son prédécesseur par Sestini et Visconti, que M. Mionnet a suivis dans son Supplément. La médaille que nous décrivons était dans le Cabinet de feu M. Allier de Hauteroche et a été publiée dans sa description par M. du Mersan, pl. XI, n° 18.

Quelques historiens ont accusé du meurtre de Nicomède II, son fils Socrate, qui ne jouit pas du fruit de son crime et qui fut même chassé de la Bithynie.

Nicomède III, qui fut appelé au trône, était fils de Nicomède Épiphane et d'une danseuse nommée Nysa. Mithradate Eupator reproche à cette princesse son ancienne profession, dans une harangue à ses soldats rapportée par Justin (lib. XXXVIII, cap. 4).

On a pensé que le titre de Philopator (qui aime son père), donné à ce prince dans l'histoire, mais qu'il ne prend point sur ses médailles, était une protestation contre le meurtre dont son frère Socrate était seul coupable. Celui-ci, à l'instigation de Mithradate, se révolta contre Nicomède que l'amitié de ses sujets et l'appui des Romains délivrèrent bientôt de son concurrent. Mais son règne ne fut pas paisible, il fallut qu'il payât la protection des Romains en faisant la guerre à Mithradate; il fut défait et contraint de se réfugier à Rome, jusqu'à ce que Sylla ayant forcé le roi de Pont à déposer les armes et à faire la paix, le remit sur son trône où il resta pendant plusieurs années. La dernière époque de son règne que l'on trouve sur les médailles est l'an 190 de l'ère de Bithynie qui correspond à l'année 86 avant J.-C.

N° 17.

Tête diadémée, à droite, de Nicomède III, avec une barbe courte.

Revers semblable au précédent; monogramme ΜΙΧ, et l'époque ΗΞ (an 208). AR. 10. Acquise du Cabinet Allier.

NICOMÈDE IV.

N° 18.

Tête diadémée, à droite, de Nicomède IV.

Même revers que les précédens; monogramme ΑΝΠΡ, l'époque ΓΚΣ (an 223 de Bithynie, 73 av. J.-C.). AR. 8. Mionnet, Suppl. N° 23.

C'est en cette année 680 de Rome (73 avant J.-C.), sous le consulat de Lucullus, que la Bithynie fut léguée aux Romains par Nicomède IV, et devint une province romaine gouvernée par des proconsuls.

N° 19.

Même tête et même revers que les précédens; monogramme ΜΗΧ, époque ΚΣ (an 220). AR. 9. Acquise de la Collection Cousinéry.

Vaillant passe presque sous silence Nicomède III, et donne ses médailles à Nicomède IV. Visconti admet au contraire un quatrième Nicomède, fils ou petit-fils du troisième, et dont le règne dut être fort court; ce fut lui qui, mourant sans héritiers, légua son royaume au peuple romain (Appian. *in Mithrid.* § 7).

PLANCHE XXX.

§ IV. *REINES DE PRUSIAS SUR LA MER.*

MUSA ORSOBARIS.

N° 1.

ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΜΟΥΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ. *De la reine Musa Orsobaris.* Tête à gauche, les cheveux noués sur le sommet de la tête.

℞. ΠΡΟΥΣ...ΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ.... *Monnaie des habitans de Prusias sur la mer.* Tête d'Hercule. Æ. 5. Mionnet, N° 69.

Ces deux noms de Musa Orsobaris désignent, selon Visconti, la même princesse; d'autres antiquaires avaient pensé que le nom d'Orsobaris pouvait être celui du père de la reine Musa. Visconti appuie son opinion sur ce qu'Orsobaris est un nom de femme.

La tête d'Hercule, au revers, rappelle que ce héros fut le fondateur de la ville de Cius, qui avait été rebâtie sous le nom de Prusias, comme nous l'avons vu à l'article de Prusias Ier. La légende indique la position maritime de cette ville.

Visconti conjecture qu'Orsobaris aurait pu être l'épouse de Socrate, ce frère de Nicomède III qui lui avait disputé le trône. Il se fonde sur ce que Mithradate avait une fille du même nom (Appian, *Mithrid.*, § 117) et qu'il aurait pu la donner en mariage à ce roi éphémère de la Bithynie, pour troubler Nicomède, allié de Rome. Nous n'avons point de médailles de Socrate, qui aurait plutôt fait frapper sa monnaie que celle de sa femme. Nous nous bornons à indiquer sur ces deux reines des conjectures plus ingénieuses que solides. Le travail de leurs médailles nous paraît d'une époque un peu postérieure à celle indiquée par Visconti.

N° 2.

ΩΡΑΔΑΛΤΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΚΟΜΗΔΟΥΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ. *Monnaie d'Oradaltis, fille du roi Lycomède.* Tête diadémée de la reine Oradaltis, à droite.

℞. ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗ. *Monnaie des habitans de Prusias sur la mer.* Foudre ailé, le tout dans une couronne de laurier. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 24.

N° 3.

Même tête et même revers.

Cette médaille est la reproduction, au simple trait, de celle qui précède.

L'un des deux exemplaires appartenait à Neumann qui l'a publié (*Num. pop.*, part. II, p. 17).

N° 4.

ΩΡΟΔΑΛΤΙΔΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΛΥΚΟΜΗΔΟΥ ΘΥΓΑΤΡΟΣ. Même tête.

℞. ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΣ. Foudre, le tout dans une couronne de laurier.

Cette médaille diffère de la précédente en ce que le foudre n'est pas ailé; elle a été décrite par Eckhel (*Num. vet. anecdot.*, p. 192), elle était dans le Cabinet Savorgnan, à Venise. Elle diffère encore de la première par l'orthographe du nom de la reine qui, sur celle-ci, est écrit *Orodaltis.*

Lycomède, père d'Orodaltis, qui prend le titre de roi, ne peut être, selon Visconti (*Iconogr.*, t. 2, p. 193), que l'un des ancêtres d'un autre Lycomède, Bithynien, à qui Jules César conféra la prêtrise de Comana, et qu'Hirtius (*Bell. Alex.*, c. 66) dit être issu du sang des rois de la Cappadoce. Plusieurs petits souverains des contrées limitrophes de la Cappadoce et du Pont prenaient, en effet, le titre de roi, ainsi que nous l'apprend Strabon (liv. XII, p. 541 et ailleurs). Nous ne partageons pas l'opinion de Visconti; la fabrique de cette médaille doit la faire attribuer aux derniers temps du royaume de Bithynie. Orodaltis pourrait être l'épouse de l'un des deux derniers Nicomèdes.

Quant à l'usage de placer sur les monnaies les têtes des reines, il paraît qu'il était particulier à la ville de Prusias : peut-être ce titre n'était-il qu'honorifique. C'est ainsi que nous trouvons sur les médailles de Mitylène le titre d'*héroïne* avec les noms et les portraits de Julia Procla et de Nausicaa, et que nous ne savons pas la signification de ce titre.

§ V. *ROIS DE PERGAME.*

PHILETÈRE.

Il était d'usage dans plusieurs dynasties de donner le même nom aux princes qui régnaient successivement : nous en avons vu l'exemple dans la Paphlagonie, nous le reverrons dans la Cappadoce, l'Égypte et la Perse, en traitant des souverains qui ont porté les noms d'Ariarathe, Ptolémée et Arsace. Les rois de Pergame désignés par les historiens sous leurs noms particuliers, ne portent sur leurs monnaies que le nom de Philétère. Nous n'avons point sur leurs médailles la ressource des dates, et c'est avec la plus grande réserve que l'on doit prononcer sur les attributions données aux têtes des successeurs du premier Philétère. Cependant leurs médailles portent des monogrammes dans lesquels

on retrouve les initiales de leurs noms et qui peuvent dissiper en partie l'obscurité qui règne dans cette partie de la numismatique.

Le premier Philétère, fondateur du royaume de Pergame et de la dynastie qui a porté son nom, était un eunuque paphlagonien, gouverneur de cette ville sous Docimus, qui lui-même administrait au nom de Lysimaque la Phrygie et les pays adjacens. Ses talens et sa fidélité lui avaient acquis la confiance de son maître. L'usage de confier le gouvernement de vastes provinces à des eunuques entrait dans la politique des rois de Perse. Et, en effet, des hommes qui ne pouvaient concevoir l'espérance d'établir sur un pays la domination de leur postérité, devaient être moins tentés de s'emparer d'un pouvoir qu'ils n'avaient point d'intérêt à transmettre à d'autres. Les princes macédoniens imitèrent en cela, comme sous beaucoup d'autres rapports, la politique de leurs prédécesseurs. Cependant Philétère trahit Lysimaque dont les immenses trésors étaient déposés dans la ville de Pergame; il offrit tout ce dont il était dépositaire à Séleucus, qui marchait contre son maître, et bientôt après, Lysimaque et le roi de Syrie ayant péri tous deux dans l'intervalle de sept mois, Philétère conçut le projet de disposer pour lui-même de la puissance souveraine et des richesses qui pouvaient la lui assurer. Toutefois, il n'osa pas se décorer du titre de roi qu'il ne prend pas sur ses monnaies, et l'abbé Sevin, qui a écrit l'histoire du royaume de Pergame (*Mém. de l'Acad. des bell. lettr.*, t. XII), le lui donne d'après une médaille qui n'est publiée que par Goltzius, et dont on ne peut admettre l'authenticité. Il exerça le pouvoir absolu pendant vingt années qui finirent en 263 avant J.-C., et laissa ses états en héritage à l'un de ses neveux.

Le tétradrachme que nous publions offre des traits dont l'embonpoint et la mollesse s'accordent avec ce que l'on sait de Philétère.

N° 5.

Tête à droite, ceinte d'une couronne de laurier enlacée dans un diadème.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Pallas, assise sur un siége à pieds de lion, tournée à gauche, tenant de la main droite une couronne de laurier au-dessus du nom du prince, le coude gauche appuyé sur un bouclier dont le centre porte une tête de Méduse; près d'elle, sa lance posée transversalement; derrière elle, un arc; devant, les lettres ΔΙ, et une abeille. AR. 8. Acquise de M. Ed. de Cadalvène, en 1826.

La couronne de laurier ou d'olivier que porte Philétère, a fourni à Visconti (*Icon.*, t. II, pag. 201) une conjecture utile à l'explication de la médaille. Les princes, dit-il, qui n'osaient pas prendre les marques de la dignité royale, ne négligeaient pas de porter les ornemens de quelque sacerdoce, et il pense que Philétère était revêtu de celui de Vesta affecté aux prytanes de Pergame.

Le revers représente Pallas. Je ne pense pas que personne ait encore fait la remarque, que par la manière dont elle tient la couronne de laurier, elle semble la poser sur le nom même du prince, dont elle paraîtrait ainsi consacrer l'autorité royale. Les divers symboles qui varient dans le champ de ces médailles se rapportent probablement au culte de différentes divinités. Quant à l'arc qui s'y trouve constamment, nous en parlerons plus loin.

EUMÈNE Ier.

Philétère disposa de ses états en faveur de son neveu Eumène Ier, son successeur immédiat dans cette dynastie, qui gouverna la Mysie pendant cinquante ans. Visconti, dans son *Iconographie*, n'a pas donné de portrait de cet Eumène dont il n'a pas reconnu les médailles. Selon nous, aucune des têtes placées sur les monnaies de Pergame ne représentent les traits des successeurs de Philétère, sauf l'exception que nous signalerons plus loin. La tête est constamment la même et nous paraît celle du fondateur de la dynastie, religieusement conservée par ceux à qui il avait légué le pouvoir.

N° 6 (7 de la planche).

Tête laurée, à droite, de Philétère.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Pallas assise, tenant de la main droite une couronne de laurier, le coude gauche appuyé sur le bouclier. Près d'elle, la lance transversale; derrière, l'arc; devant, une palme et un monogramme dont les lettres forment le mot ΕΥΜΕΝΟΥΣ, *d'Eumène*. AR. 8. Mionnet, Suppl. N° 1191.

Le revers de ces pièces ne varie point jusqu'à Attale II. C'est toujours Pallas couronnant le nom de Philétère, quoique Visconti pense que la couronne fasse allusion aux jeux solennels que l'on célébrait à Pergame en l'honneur de cette déesse. (Polyb., liv. IV, c. 49.)

La palme qui se voit dans le champ est relative à quelque victoire, et le monogramme est évidemment composé des lettres qui forment le nom d'Eumène. Il n'y aurait donc pas de raison d'attribuer cette pièce à Eumène Ier plutôt qu'à Eumène II, si ce n'était le caractère de fabrique parfaitement identique avec celle des monnaies de Philétère.

ATTALE Ier.

Pendant quarante-deux ans d'un règne qui finit l'an 197 avant J.-C., Attale soutint des luttes dangereuses contre les rois puissans de la Syrie, de la Bithynie et de la Macédoine; il recula les limites de ses états et gouverna ses sujets avec modération et justice. Il fonda la bibliothèque de Pergame. C'est pour l'ornement de ses magnifiques palais que furent inventées les tapisseries nommées *attaliques*. Son nom fut immortalisé par les lettres et les arts qu'il avait fait fleurir, et des statues lui furent élevées à Sicyone, et jusque dans Athènes, où le nom d'*Attalide* fut donné à l'une des dix tribus de l'Attique. (Paus., liv. I, c. 5 et 8.)

N° 7 (11 de la planche).

Tête laurée, à droite, de Philétère.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Minerve assise, à gauche, tenant de la main droite une couronne de laurier, le coude gauche appuyé sur son bouclier. La lance transversale; derrière, l'arc. Dans le champ, Α et une feuille de lierre. AR. 8.

Cabinet de M. le duc de Luynes.

N° 8 (12 de la planche).

Autre semblable. Α et grappe de raisin. AR. 7. Mionnet, Suppl., N° 1195.

Nous donnons à Attale Ier ces médailles attribuées par Visconti à Attale II. La lettre Α qui est dans le champ doit désigner un Attale, mais la tête est encore celle de Philétère, quoiqu'elle offre quelque différence dans le travail plutôt que dans la physionomie. Cette tête porte aussi la couronne des prytanes. Nous pensons donc qu'Attale Ier qui succéda à Eumène Ier, son cousin, conserva sur la monnaie la tête de Philétère. On n'y voit point le titre de roi qu'Attale prit cependant après la victoire éclatante qu'il remporta sur les Gaulois appelés par Nicomède Ier dans l'Asie-Mineure, ainsi que nous l'avons vu à l'article de ce prince. Les historiens disent, en effet, qu'Attale fut le premier de cette dynastie qui se fit appeler roi. (Polyb. *Excerpta de virt. et vit. Édit. Gron.*, p. 1429. Strabon, l. XIII, p. 623.)

EUMÈNE II.

Eumène II porta seul la couronne pendant quarante ans. Il suivit comme son père le parti des Romains contre Antiochus-le-Grand, et la défaite du roi de Syrie augmenta sa puissance. Cependant, jaloux de Persée, roi de Macédoine, il détermina les Romains à lui faire la guerre. Ce fut alors qu'il s'aperçut combien il était impolitique de ne pas laisser quelques barrières qui pussent s'opposer à l'ambition de Rome, et il hésita entre la république et Persée. Le sénat offensé cessa de protéger Eumène, et ne suspendit sa vengeance que par égard pour Attale, son frère, qui régnait pour ainsi dire avec lui. Eumène avait épousé Stratonice, sœur d'Ariarathe IV, roi de Cappadoce, princesse du sang des Séleucides, dont il eut Attale III qui succéda à son oncle Attale II. Il mourut l'an 137 avant J.-C.

N° 9 (8 de la planche).

Tête de Philétère, couronnée de laurier, à droite.

℟. Minerve assise, à gauche, tenant une couronne de laurier de la main droite, le bras gauche appuyé sur le bouclier; la lance transversale, l'arc. Dans le champ, le monogramme composé des lettres ΕΥΜΕΝΟΥΣ et un flambeau. AR. 9. Mionnet, Suppl. N° 1193.

Le caractère de la tête, qui diffère un peu de celles que nous venons de voir, pourrait faire penser qu'elle représente Eumène lui-même. Cependant, il y a entre cette tête et celle de Philétère des rapports qui nous font croire que si Eumène a fait faire son portrait, c'est en se rapprochant du type primitif: comme on voit sur les médailles d'Alexandre la tête d'Hercule à qui l'on a donné le caractère du roi de Macédoine.

ATTALE II.

Attale II, frère d'Eumène, lié avec lui autant par les nœuds du sang que par ceux de l'amitié et par la conformité de leur politique, le surpassa en valeur et servit utilement les Romains, qui plus tard le secoururent contre les Galates et contre Prusias II, roi de Bithynie. Mais étant monté sur le trône à soixante-deux ans, et ayant poussé sa carrière jusqu'à plus de quatre-vingts ans, la faiblesse de l'âge le fit tomber dans les mains de ses favoris; il oublia dans le sein des voluptés les qualités qui avaient fait de lui un grand prince, et n'en conserva que son amour pour les arts. Il régna pendant vingt ans et rendit le sceptre au fils de son frère, Attale III, que Lucien accuse d'avoir hâté la mort de son oncle par le poison. Attale II mourut l'an 137 avant J.-C.

N° 10.

Tête laurée, à droite, de Philétère.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Pallas assise, à gauche, le coude appuyé sur un sphinx, tenant devant elle de la main droite le bouclier orné de la tête de Méduse. Près d'elle, la lance transversale; derrière, l'arc: sous son bras, la feuille de lierre, et sur le siége, la lettre A (initiale du nom d'Attale). AR. 8. Mionnet, Suppl., N° 1196.

Ce tétradrachme, que nous attribuons à Attale II, présente des différences sensibles avec ceux d'Attale Ier, quoique l'on y voie encore la tête du premier Philétère. Minerve ne tient plus la couronne, mais le bouclier, et le nom de Philétère est placé derrière elle, entre la figure et l'arc qui occupe le champ. La lettre A n'est plus dans le champ, mais sur le siége de Minerve.

N° 11 (6 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Attale II.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Pallas assise, à gauche, sur un siége à pieds de lion, le coude gauche appuyé sur un sphinx, tenant devant elle, de la main droite, le bouclier orné de la tête de Méduse; près d'elle, la lance transversale. Derrière, l'arc; devant, dans le champ, une feuille de lierre. A l'exergue, un monogramme composé des lettres ΑΤΤΑ. AR. 8. Mionnet, Suppl. N° 1187.

Il n'est pas certain que ce monogramme rappelle le nom d'Attale; les pièces du même caractère portent divers autres monogrammes que nous ne tenterons pas d'expliquer.

Ici la tête est tout-à-fait différente des autres: elle ne porte plus la couronne des prytanes, mais le diadème; ses traits sont ceux d'un homme avancé en âge. Le revers est semblable à celui du numéro précédent; Attale II est donc le seul des successeurs de Philétère qui, après avoir consacré sur ses premières monnaies la tête du fondateur de la dynastie, y ait ensuite fait placer la sienne avec les attributs de la souveraineté.

Successeurs de PHILÉTÈRE incertains.

Les médailles suivantes ne portant point d'initiales, peuvent être attribuées à différens successeurs de Philétère, selon le rapport que leurs types ont avec les symboles placés sur les tétradrachmes de ces princes.

N° 12 (12 *bis* de la planche).

Tête laurée, à droite, de Jupiter ou d'Esculape.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡου. Serpent dressé devant un instrument inconnu. Æ. 5. Mionnet, N° 684.

N° 13.

Tête casquée de Pallas, à droite. Dessous, ΔΙΟΔΩΡΟΥ, *de Diodore* (nom d'un magistrat).

℟. ...ΕΤΑΙΡΟΥ. Serpent dressé sur sa queue. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 697.

Le culte d'Esculape, indiqué par le serpent, était en honneur à Pergame où il avait été apporté d'Epidaure (Pausan., l. II, c. 26).

N° 14.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. Figure de femme assise, donnant à manger à un serpent dressé devant elle. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 692.

Cette figure de femme est celle d'Hygie. On voit sur les médailles frappées à Pergame, cette déesse, ainsi que Télesphore, et Esculape qui avait dans cette ville un temple très célèbre.

N° 15.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙ... Thyrse orné d'une bandelette. Æ. 3. Mionnet, N° 695.

N° 16.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Feuille de lierre. M. Æ. 2. Mionnet, N° 694.

Nous avons remarqué la feuille de lierre sur les tétradrachmes d'Attale et d'Eumène comme symbole: elle est ici comme type principal; elle est donc, comme nous l'avons dit, un souvenir du culte de Bacchus indiqué sur la médaille précédente par le thyrse.

N° 17.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Arc. Æ. 2. Mionnet, N° 696.

L'arc est constamment placé derrière Minerve sur les médailles des rois de Pergame; il est ici le type principal au revers de la tête de cette divinité. Cet attribut peut indiquer les rapports qu'avait la Minerve adorée dans cette contrée, avec les Amazones fondatrices de presque toutes les villes de l'Asie-Mineure.

N° 18.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℟. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ. Trépied. Æ. 2. Mionnet, N° 685.

§ VI. *ROIS DE CARIE.*

L'origine des peuples de la Carie est inconnue. Les plus anciens auteurs (Corinn. et Bacchyl. *apud Athen.*, V, p. 174) ont dit que cette contrée avait d'abord porté le nom de Phénicie; ce qui ferait croire à l'établissement de colonies phéniciennes dans ce pays. Cependant, les Cariens, selon Hérodote (pag. 69) se prétendaient aborigènes et descendus de Car, frère de Lydus et de Mysus, fondateurs de la Lydie et de la Mysie; ils confirmaient cette généalogie par l'ancienneté du temple de Jupiter Carius, bâti dans la ville de Mylasa où de temps immémorial s'assemblaient avec eux les Lydiens et les Mysiens.

Les seuls rois de Carie dont nous ayons des médailles sont ceux de la famille de Maussole, époux d'Artémise, femme d'un esprit et d'un courage au-dessus de son sexe, et qui combattit en personne à la bataille de Salamine; Lygdamis, son fils, était sur le trône l'an 3 de la 83e olympiade. Il n'est pas certain qu'Hécatomnus ait été le fils de Ligdamis, ce prince faisait son séjour à Mylasa, tandis qu'Artémise et son successeur avaient établi le leur à Halicarnasse. Toutefois, Hécatomnus paraît immédiatement après Lygdamis dans la suite des rois de Carie, et à ne consulter que le temps de son avénement à la couronne, il pourrait être son fils.

Eckhel donne une médaille d'Hécatomnus (*Doct. Num.* II, p. 596) d'après la description de Beger (*Thes. Brandenburg*, t. I, p. 266).

ΕΚΑΤΟΜ... Lion marchant.

℟. Jupiter *Labradaeus* ou *Labrandien*, marchant à droite, enveloppé dans son *pallium*, portant de la main droite la *bipenne* ou hache à deux tranchants, et de la gauche la haste. AR. 2.

Nous n'avons point reproduit cette médaille dont l'antiquité nous paraît au moins douteuse, et qui d'ailleurs est gravée dans l'ouvrage de Beger, de manière à ce qu'on ne puisse juger de son authenticité. Le lion qui lui sert de type ne se trouve pas sur les médailles de ce pays. Cependant, on voit sur celles de Cnide une tête de lion. Quant au Jupiter Labrandien, ce type de la ville de Mylasa se trouve constamment sur les médailles de tous les rois de Carie successeurs d'Hécatomnus. Nous en avons traité en détail à l'article de Jupiter dans notre *Galerie Mythologique*, p. 52.

MAUSSOLE II.

Maussole, second de ce nom, était fils d'Hécatomnus; il acquit un grand renom et fut le plus puissant des rois qui étaient montés jusqu'alors sur le

trône de la Carie. Lucien en parle comme du prince le plus beau et le mieux fait de son siècle (tom. I, p. 287). Il épousa Artémise sa sœur : mariage que la coutume autorisait dans ce pays (Arrien, p. 99). Il quitta le séjour de Mylasa pour s'établir à Halicarnasse, ville qui surpassa bientôt par sa magnificence toutes celles de la Carie. Cherchant à agrandir ses États par des conquêtes, il fut heureux dans presque toutes ses entreprises, et après s'être assuré de l'alliance des peuples qui habitaient les îles voisines de ses États, Chio, Cos et Rhodes, il finit par les soumettre à ses lois. Le portrait de Maussole ne se trouve point sur ses monnaies, parce que cet usage, qui ne fut établi que par les successeurs d'Alexandre, n'existait point encore. D'ailleurs, ces princes, qui pour les Grecs étaient des rois, n'étaient que des satrapes des rois de Perse, au nom desquels ils gouvernaient ces contrées. Après vingt-quatre ans de règne, il mourut l'an 401 avant J.-C. (Lucien, *Dial. Mort.*, 24); Artémise lui succéda. Tout le monde sait qu'elle immortalisa sa douleur par un monument auquel elle donna le nom de son époux, et qui fut compté parmi les merveilles du monde. Les écrivains les plus célèbres de la Grèce furent appelés par cette reine à composer des ouvrages à la louange de Maussole. (Hyg., *apud Aulu-Gell.* p. 494.)

N° 19.

Tête de face d'Apollon, couronnée de laurier.

℟. ΜΑΥΣΣΩΛ... Jupiter-Labradaeus, marchant à droite, enveloppé dans son *pallium*, tenant de la main droite la bipenne, et dans la gauche la haste pure. Dans le champ, Π. AR. 6. Mionnet, N° 3.

N° 20.

Même tête et même revers. Dans le champ, des lettres effacées. AR. 6. Collection Borell, à Smyrne. Empreinte communiquée par M. de Cadalvène.

N° 21.

Même tête et même revers. Dans le champ, la lettre Π. AR. 3. Mionnet, N° 4.

HIDRIEUS.

Hidrieus, frère de Maussole, régna sur la Carie après la mort d'Artémise; il avait commandé les armées du vivant de son frère, sous les ordres duquel il fit le siége de Latmos. Dévoué, comme son prédécesseur, aux intérêts d'Artaxerxès, roi de Perse, dont la puissante protection lui paraissait utile à sa politique, il le servit utilement dans sa guerre contre les habitans de Cypre, et il mourut l'an 410 avant J.-C. Il avait épousé sa sœur Ada, à laquelle, suivant ses volontés, les Cariens déférèrent la couronne.

N° 22.

Tête d'Apollon, de face, couronnée de laurier.

℟. ΙΔΡΙΕΩΣ. Jupiter-Labradaeus, marchant à droite, enveloppé dans son *pallium*, tenant dans la main droite la bipenne, et dans la gauche la haste pure. Dans le champ, la lettre E. AR. 6. Mionnet, N° 8.

PLANCHE XXXI.

N° 1.

Même tête et même revers. AR. 4 1/2. Mionnet, N° 9.

PIXODARUS.

Pixodarus, le plus jeune des fils d'Hécatomnus, résolut de chasser du trône la princesse Ada, veuve d'Hidrieus. Pour se donner un appui, il rechercha l'alliance d'un favori du roi de Perse, et donna sa fille en mariage au satrape Phthontopatès, qui reçut l'investiture du royaume de Carie (Diod. pag. 463). Ada fut dépouillée de ses États, mais Pixodarus, qui, malgré les obligations qu'il avait à la cour de Perse, avait voulu s'allier aux Macédoniens, ne jouit pas long-temps du pouvoir, et mourut en 418 avant J.-C., après un règne de cinq ans.

N° 2.

Tête à gauche d'Apollon, couronnée de laurier.

℟. ΠΙΞΩΔ. Jupiter-Labradaeus, à droite, tenant la bipenne et la haste. AV. 1. Mionnet, N° 12.

N° 3.

Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℟. ΠΙ. La bipenne. AV. 1. Mionnet, N° 13.

N° 4.

Tête de face d'Apollon, couronnée de laurier.

℟. ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ. Jupiter-Labradaeus, portant la bipenne et la haste. AR. 5. Mionnet, N° 14.

N° 5.

Même tête et même revers. AR. 4. Mionnet, N° 15.

PHTHONTOPATÈS.

Le satrape Phthontopatès succéda à son beau-père Pixodarus : mais lorsqu'Alexandre, vainqueur des Perses à la bataille du Granique, pénétra dans la Carie, il remit sur le trône Ada qui avait imploré son secours, et chassa Phthontopatès malgré les grands efforts de résistance que celui-ci fit dans la ville d'Halicarnasse où il avait cherché un dernier refuge. L'histoire ne dit point ce que devint ce prince; il cessa de régner l'an 420 avant J.-C. (Diod. p. 505.)

N° 6.

Tête laurée d'Apollon, vue de face.

℟. ΦΘΟΝΤΟΠΑΤΟΥ. Jupiter-Labradaeus debout, avec ses attributs. AR. 6. Mionnet, N° 17.

Roi incertain de Carie.

N° 7.

Tête laurée d'Apollon, de face.

℟. ΒΑ. ΠΑΙ... Trépied. AR. 2.

Médaille acquise de M. Rollin, en 1834.

Les lettres ΒΑ ΠΑΙ semblent indiquer un roi dont le nom nous est inconnu, mais dont le titre serait placé pour la première fois sur les monnaies de ces princes, qui étaient, comme nous l'avons dit, soumis à l'influence de la Perse : toutefois les rois de Carie les plus riches et les plus puissans n'avaient pas osé prendre cette qualité.

Le travail de cette médaille ressemble à celui des autres médailles des rois de Carie, quoique la tête d'Apollon ne soit pas tournée du même côté. Le trépied se rapporte au culte de ce dieu qui était en honneur dans toute la Carie; on le retrouve sur quelques médailles de Cnide et d'Halicarnasse.

Nous publions cette pièce avec l'espoir que quelque antiquaire plus heureux que nous en donnera l'explication.

§ VII. *ROIS DE LA CILICIE SUPÉRIEURE.*

La Cilicie avait des rois au temps de la guerre de Troie : elle fut, vers le règne de Cyrus, sous la domination des Perses, et lorsque ceux-ci eurent été vaincus par Alexandre, et que les États de ce conquérant eurent été partagés par ses successeurs, toute cette contrée fut soumise aux rois de Syrie. Enfin, Pompée

ayant vaincu Tigrane, la Cilicie devint province romaine et on lui laissa des rois dont la faible autorité était dépendante des Romains.

TARCONDIMOTUS.

Tarcondimotus obtint des Romains le titre de roi de la Cilicie supérieure et le laissa à sa postérité (Strab. xiv, p. 904). Plutarque (*M. Ant.* 61) rapporte qu'il gouverna la Cilicie supérieure. Cicéron l'appelle le plus fidèle allié et l'ami du peuple romain, au-delà du Mont-Taurus (*Ep. Fam.* I, lib. xv). Dans la guerre civile il prit le parti de Pompée (Plut., *Pomp.*, p. 994.), et après la bataille de Pharsale il se tourna du côté de César, qui lui pardonna d'avoir combattu pour son rival (Lucan., lib ix, 219). Il fut entraîné dans la guerre de Brutus et de Cassius (Diod., lib. xlvii; § 26), puis enfin ayant suivi la fortune d'Antoine, il périt à la bataille d'Actium l'an 31 avant J.-C.

N° 8.

Tête diadémée de Tarcondimotus, à droite.

℞. M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Jupiter, à demi nu, assis à gauche, portant sur la main droite une Victoire, et tenant de la gauche la haste pure. Æ. 5. Mionnet, N° 638.

La médaille que nous venons de décrire nous donne le véritable nom de ce prince, corrompu dans Strabon, Plutarque et Lucain.

Les mots M · ANTONIOY (*Marci-Antonii*), qu'on lit au bas de la médaille, font penser à Eckhel (*Doct. Num.* III, p. 83) que Tarcondimotus avait pris ce surnom parce qu'il avait embrassé la cause d'Antoine; nous trouvons des exemples semblables sur les médailles de Polémon, prince et prêtre d'Olba, ville de la même contrée, et sur celles des rois du Bospore. Nous pouvons donner une autre preuve de cette manière d'exprimer le dévouement de certains princes à leurs protecteurs, en citant une médaille d'un chef gaulois qui a mis sur sa monnaie le nom de Jules-César. La médaille porte d'un côté le mot DVRAT et une tête de femme diadémée, et au revers le nom IVLIOS et un cheval au galop (AR. 3). M. de Lagoy qui publie cette médaille (*Notice sur l'attribution de quelques médailles des Gaules*, p. 15) l'attribue avec vraisemblance à Duratius, roi ou chef des Pictones, nommé dans les Commentaires de César (liv. viii), renommé par son amitié pour cet empereur, et qui, assiégé dans la ville de Limonum (Poitiers), par Dumnacus, roi des Andecavi, fut délivré par Fabius, lieutenant de César.

PHILOPATOR.

Tarcondimotus eut deux fils, Philopator I[er] et Tarcondimotus II. Voyant Antoine vaincu à la bataille d'Actium, ils abandonnèrent son parti (Dio. l. II, c. 7). Cependant Auguste enleva d'abord le royaume à Philopator, mais dix ans après, vers l'an 19 avant J.-C., il rendit à Tarcondimotus II l'autorité que son père avait exercée, en exceptant quelques places maritimes. Un autre Philopator, connu seulement par ce qu'en dit Tacite (*Ann.* II, c. 41), et qui était peut-être le fils de Tarcondimotus II, lui succéda et mourut vers la dix-huitième année après J.-C. Il est incertain auquel de ces deux Philopator nous devons attribuer une médaille rapportée par Haym (*Thes Britan.*, tom. I, p. 146), et appartenant alors au chevalier Hans Stoane. Cette médaille, mal gravée dans l'ouvrage de Haym, est reproduite avec plus de caractère dans Combe (*Vet popul. et reg. num.*, p. 189, pl. X, n° 22). C'est cette pièce dont nous n'avons pu nous procurer l'empreinte, que nous reproduisons ici au simple trait.



Tête de femme, tourelée et voilée, à droite.

℞. ΒΑCΙΛΕΩC ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟC. Pallas debout, à gauche, tenant de la main droite une petite Victoire, et posant la main gauche sur son bouclier. Dans le champ, un pentagone. Æ. 5. Mionnet, N° 639, et Suppl. N° 571.

§ VIII. *PRINCES ET PRÊTRES D'OLBA.*

Polémon, que nous avons compté au nombre des rois du Pont et du Bospore, avait d'abord été investi d'une petite principauté dans la Cilicie. Cette principauté était attachée à la dignité de prêtre de Jupiter dans la ville d'Olba, située sur les montagnes qui forment les limites de cette contrée vers le nord-est. Polémon, par ses talens et par les services qu'il rendit à Marc-Antoine et à Octave, se concilia la faveur des Romains qui ajoutèrent à ses États la ville d'Iconium, dans l'Isaurie, au revers des montagnes sur lesquelles était construite la ville d'Olba. L'abbé Belley a éclairci tout ce qui a rapport à ces prêtres-rois, dans une excellente dissertation. (*Mém. de l'Acad. des Bell. lettr.* t. XXI, p. 421.)

POLÉMON.

N° 9.

μ. αντoΝΙΟΥ. ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ. *De Marcus Antonius Polémon, grand-prêtre.* Tête nue de Polémon, à droite.

℞. ΚΕΝΝΑΤ . ΔΥΝΑΣΤΟΥ . ΟΛΒΕΩΝ . ΤΗΣ . ΙΕΡΑΣ . ΚΑΙ . ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. *Dynaste des Cennates, de la ville sacrée des Olbiens et des Lalassiens.* ΕΤους. Α. (an 1[er]). Un siége sacré. Derrière, un symbole composé de trois croissans réunis par la pointe. Æ. 6. Mionnet, N° 273.

Polémon prend sur cette médaille le surnom de Marc-Antoine, comme une preuve de son dévouement à ce général romain. Le titre de dynaste, dont nous trouvons ici l'unique exemple, annonce une puissance inférieure : ces princes n'osaient ou ne pouvaient pas prendre le titre de rois. Le pays des Cennates n'est mentionné dans aucun géographe, mais nous avons ici la preuve qu'il dépendait de la principauté d'Olba : quant aux Lalassides, selon Pline et Ptolémée, leur pays s'étendait des montagnes à la mer, jusqu'à la ville d'Anemurium. L'an 1[er] est celui du règne de Polémon, et ne se rapporte à aucune autre ère. (Eckhel. *Doctr. Num.* t. II, p. 64.)

Le siége qui remplit le revers de notre médaille était ou celui de Jupiter ou celui du grand-prêtre, qui y était assis pendant les cérémonies religieuses. Quant au symbole qu'Eckhel a appelé *triquetra*, et qu'il croit pouvoir regarder comme un symbole de l'origine argolique dont se vantaient plusieurs villes de cette contrée, il n'est pas, ainsi que la triquetra des médailles de Syracuse, composé de trois jambes; ce sont plutôt trois croissans réunis, comme on les voit sur plusieurs médailles de la Cilicie. Ce symbole est celui des trois phases de la lune et se rapporte au culte d'Hécate. M. le duc de Luynes a savamment discuté ce sujet dans ses *Études numismatiques sur quelques types relatifs au culte d'Hécate* (ch. iii, p. 99).

AJAX.

N° 10.

ΑΙΑΝΤΟC . ΤΕΥΚΡΟΥ. *D'Ajax, fils de Teucer.* Tête diadémée d'Ajax, coiffée d'un bonnet, à droite. Devant, un caducée.

℞. ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩ ΛΑΛΑΣ. ΕΤους Α. *Grand-prêtre, toparque des Cennates et des Lalassiens. An* 1[er]. Trois croissans réunis par la pointe. Æ. 5 Mionnet, N° 276.

Le dynaste qui régnait sous Auguste s'appelait Ajax; il était fils de Teucer, et il paraît par le récit de Strabon (liv. xii, p. 668), que sa famille prétendait descendre des Eacides. L'histoire ne nous donne aucune particularité sur ce prince. Il ne prend point, comme Polémon, le titre de dynaste, mais ceux de grand prêtre et de toparque. Le bonnet qu'il porte rappelle celui de Vulcain et d'Ulysse sur les monumens : ce doit être un emblème sacerdotal. Nous remarquerons que les trois croissans, qui ne sont qu'un accessoire sur la médaille de Polémon, forment le type principal du revers de celle d'Ajax. La lettre numérale indique la première année de son gouvernement.

N° 11.

ΑΙΑΝΤΟC ΤΕΥΚΡΟΥ. Tête diadémée d'Ajax, à droite. Devant, un caducée.

℞. ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩΝ ΛΑΛΑΣ. ΕΤ. Β (an 2). Un foudre. Æ. 5. Mionnet, N° 277.

Le caducée est un symbole de Mercure, que l'on regardait comme le premier instituteur des rites sacrés et des cérémonies religieuses (Diod. l. i, § 16). Le foudre est relatif au culte de Jupiter. Ajax avait dédié un temple à ce dieu dans la ville d'Olba, et il en était le pontife. Strabon (liv. xiv, p. 989), son contemporain, nous apprend que ce sacerdoce se perpétua dans sa famille, et que plusieurs pontifes portèrent les noms d'Ajax et de Teucer.

N° 12.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. *De César Auguste.* Tête d'Auguste, couronnée de laurier, à droite.

℞. ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝ. Toparque des Cennates... ΕΤ. Β. *Du grand-prêtre Ajax fils de Teucer. An* 2. Foudre. Æ. 6. Mionnet, N° 278.

L'époque du règne d'Ajax est indiquée par cette médaille frappée en l'honneur d'Auguste; ce règne ne peut guère avoir précédé l'an 27 avant J.-C., puisque Octave ne prit qu'en cette année le titre d'auguste. On ignore combien de temps Ajax gouverna; mais nos deux dernières médailles marquent la deuxième année de son règne.

§ IX. *TYRAN DE COS*,

NICIAS.

N° 13.

ΝΙΚΙΑΣ. *Nicias.* Tête laurée, à droite.

℞. ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΚΩΙΩΝ. *Antiochus (magistrat) des citoyens de Cos.*

Tête laurée à droite d'Esculape. Æ. 9. Mionnet, N° 80.

L'histoire n'a point parlé de Nicias; le seul Strabon (liv. XIV, p. 658) nous apprend qu'il était son contemporain et qu'il s'était rendu maître de l'île de Cos. Il y exerça l'autorité souveraine, puisqu'il fit mettre son nom sur la monnaie. Si l'on en croit Visconti (*Iconogr.*, t. II, p. 217) il y fit placer son effigie. On pourrait contester cette opinion. L'île de Cos, comme toutes celles de la mer Égée, était sous la domination romaine, et un prince subalterne dont la puissance était aussi bornée que celle de Nicias, n'eût probablement pas osé ce qu'auraient craint de faire des souverains plus puissans que lui. Cependant la tête que nous voyons sur notre médaille est évidemment un portrait, et le nom de Nicias peut se rapporter à sa tête. Le nom du magistrat qui est au revers varie souvent. On avait cru voir dans cette tête celle de Lépide, mais ce triumvir n'eut jamais aucun pouvoir sur les provinces de l'Orient. Il serait difficile d'y reconnaître Antoine ou Auguste. Ce que dit Visconti relativement à la barbe de ces personnages, tombe devant un examen plus scrupuleux des figures, qui sont imberbes. L'exemplaire que nous publions offrirait plus d'analogie avec le portrait de Tibère, mais les autres exemplaires n'ont, dans le bas de la figure surtout, aucune ressemblance avec ce prince. Toutefois la couronne de laurier annoncerait un empereur romain. Visconti répond à cette difficulté en disant que la couronne que porte la figure qu'il attribue à Nicias, est probablement celle qui appartenait aux présidens des jeux solennels, ou qui distinguait à Cos les prêtres de quelque divinité. Nous avons vu la même chose aux rois de Pergame.

Le revers de cette médaille porte la tête d'Esculape, divinité principale de cette île, dont les autres médailles offrent souvent les attributs.

§ X. *GOUVERNEUR DE LA PHRYGIE*,

DOCIMUS.

N° 14.

ΔΟΚΙΜΟΣ *Docimus.* Tête laurée, à droite, de Docimus.

℞. ΔΟΚΙΜΕΩΝ. *(Monnaie) des Dociméens.* Esculape debout, tourné à droite. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 507.

Ce Docimus était un des généraux d'Antigonus, roi de Macédoine; il l'abandonna pour passer dans le parti de Lysimaque qui lui laissa gouverner la Phrygie (Diodor. liv. XIX, c. 75, et liv. XX, c. 107; Paus., liv. I, c. 81). Ce fut du nom de Docimus qu'une petite ville de cette contrée fut appelée Docimeum (Strabon, liv. XII, p. 577).

Cette ville devint dans la suite fort considérable par l'exploitation de ses belles carrières de marbre, qui servirent à fabriquer les colonnes du Panthéon d'Agrippa, celles qu'on voit encore à Rome dans la basilique de Saint-Laurent et celles qui existaient dans l'église de Saint-Paul hors les murs, mais qui ont été detruites dans l'incendie de 1823.

C'est sous les empereurs que les habitans de Docimeum firent frapper la médaille que nous décrivons, et qu'ils consacrèrent ainsi la mémoire de leur fondateur ou de celui à qui ils devaient la richesse de leur ville. Le revers, qui porte le nom des Dociméens, présente la figure d'Esculape, dont le culte était très répandu dans toute la Phrygie. La tête de Docimus paraît être idéale, comme celle de plusieurs autres fondateurs de villes.

Nous avons dû exclure de notre publication les portraits plus évidemment encore idéalisés d'*Adramytus* et de *Tius*, fondateurs des villes d'*Adramytium* et de *Tios*, que Visconti a admis dans son *Iconographie grecque.* Ces types, qui se rapprochent de la mythologie, n'appartiennent pas en effet à la *Numismatique des Rois Grecs.*

CHAPITRE III.

ROIS DE CYPRE, DE CYBIRE, ET DE GALATIE.

§ I. *ROIS DE CYPRE.*

Les monnaies que nous attribuons maintenant aux rois de l'île de Cypre étaient restées long-temps parmi les incertaines de la Cyrénaïque. On avait cru y remarquer une certaine analogie de fabrique avec celles de cette contrée. Eckhel lui-même avait accepté cette attribution, et M. Mionnet a décrit d'après lui les médailles du Cabinet de France que nous publions, à la place où Eckhel les avait laissées. M. Borrell, consul d'Angleterre à Smyrne, ayant remarqué que l'on trouvait constamment ces médailles dans l'île de Cypre et sur les côtes de la Caramanie, fut conduit à faire des recherches dont le résultat a enrichi la numismatique d'une série historique tout-à-fait nouvelle et qui ont été publiées sous le titre de : *Notice sur quelques médailles grecques des rois de Chypre.* Paris, 1836.

Cependant, il règne une grande incertitude à l'égard de la succession des rois de Cypre, et les derniers érudits qui se sont occupés de cette question, ainsi que M. Borrell lui-même, sont loin de l'avoir éclaircie. Nous allons donner succinctement le tableau des époques qui nous sont fournies à l'égard de ces princes par les écrivains de l'antiquité, et nous tâcherons, à l'aide de ces témoignages, de combler les lacunes qui existent dans la série des faits.

Av. J.-C. 391. — Evagoras, qui se prétendait descendu de Teucer et des Eacides, chasse de Salamine un lieutenant du roi de Perse, et devient souverain de presque toute l'île de Cypre. (Diod. XIV, 98.)

386. — Guerre d'Artaxerxès Mnemon contre Evagoras, terminée deux ans après par la reconnaissance d'Evagoras comme roi de Salamine. A cette époque, Pythagoras, fils d'Evagoras, devait avoir au moins dix-huit ans, puisque, dès la première année de la guerre, Evagoras, obligé d'abandonner sa capitale assiégée par les Perses, y laissa ce fils pour commander dans la ville et soutenir le siége. (Diod. XV, 4.)

375. — Nicoclès, eunuque, fils de Timarchus (Poll. II, 4, 21), conspire contre Evagoras et s'empare de son trône après l'avoir fait mourir. (Diod. XV, 47.)

Ce Nicoclès ne paraît pas avoir joui long-temps des fruits de son crime; car peu d'années après nous voyons un autre Nicoclès, fils d'Evagoras (Isocrate, *Evag.*, 28), en possession du trône de son père. C'est à son intention qu'Isocrate composa l'éloge d'Evagoras, et deux discours sur la royauté intitulés Πρὸς Νικοκλέα et Νικοκλῆς.

On ne sait si c'est de lui ou de l'eunuque Nicoclès dont il est question dans Athénée (XII, p. 531, *c. d.*), comme d'un prince qui luttait de mollesse et de débauche avec Straton, roi de Sidon, et qui, à l'exemple de ce dernier, périt de mort violente. La catastrophe indiquée dans ce passage d'Athénée peut en effet se rapporter, ou à l'expulsion de Nicoclès l'eunuque par Nicoclès fils d'Evagoras, ou à une conspiration que Pythagoras aurait ourdie contre ce dernier Nicoclès.

Les noms de Pythagoras, Protagoras, Pnytagoras, rapportés par les auteurs, donnent lieu à une grande incertitude. Le fils d'Evagoras, nommé par Diodore (XV, 4) Pythagoras, est appelé Protagoras par Isocrate (*Evagor.* 23). Plus tard, et après la mort de Nicoclès, fils d'Evagoras, nous voyons apparaître (Diod. XVI, 46) un *Protagoras*, roi de Salamine, contre lequel un second *Evagoras* poursuit la reprise de ses droits héréditaires. Enfin, à l'époque d'Alexandre, nous trouvons un roi de Salamine, *Pnytagoras*, qui combat sous les ordres d'Alexandre au siége de Tyr (Curt. IV; Arrian. II, 20, 6; 22, 2), et auquel le conquérant macédonien accorde en récompense un accroissement

de territoire dans l'île de Cypre (Athén. IV, 167, c.); ce dernier nom, *Pnytagoras*, est, comme on le verra plus bas, le seul qu'on rencontre sur les médailles.

N'y a-t-il dans tout ceci qu'un seul nom, qui, à cause de sa forme insolite, aura été, dans certains manuscrits, remplacé par les noms beaucoup plus fréquens de *Pythagoras* et de *Protagoras?* On pourrait, à la rigueur, admettre l'existence de trois personnages distincts, Pnytagoras, fils d'Evagoras; Protagoras, roi de Salamine, après Nicoclès, fils d'Evagoras, et Pnytagoras, roi de Salamine, contemporain d'Alexandre. Mais la rencontre dans la même histoire de trois noms si voisins les uns des autres serait au moins singulière; et d'ailleurs, il y a trop peu d'intervalle entre l'époque à laquelle nous voyons Protagoras déjà maître de Salamine (av. J.-C. 350), et celle où Pnytagoras combat au siége de Tyr sous Alexandre (av. J.-C. 332, différence 18 ans), pour qu'on hésite à considérer ces deux rois comme un seul et même personnage.

La difficulté est plus grande, quant à l'identité du Pythagoras, fils d'Evagoras, et du Pnytagoras contemporain d'Alexandre. — On voit en effet par Diodore, et surtout par Isocrate (*ll.*) que Pythagoras avait pris une part très active à la résistance de son père contre Artaxerxès. Ce rôle éminent ne saurait être attribué à un homme de moins de vingt ans. Un intervalle de cinquante-quatre années sépare la guerre d'Evagoras contre Artaxerxès (av. J.-C. 386) du siége de Tyr (332). Pnytagoras aurait donc eu au moins soixante-dix ans à cette dernière époque : l'histoire offre peu d'exemples d'une telle prolongation d'activité guerrière, et si Pnytagoras en avait réellement donné la preuve, les anciens n'auraient pas manqué de nous en instruire.

D'un autre côté, différens motifs s'opposent à ce qu'on rattache le Pnytagoras, contemporain d'Alexandre, à la famille d'Evagoras. Le Pythagoras ou Pnytagoras, fils du roi de Cypre, après avoir rendu des services si éminens à son père, aurait dû lui succéder de préférence à Nicoclès, s'il n'eût péri avec son père, comme le soupçonne Wesseling (*ad Diod.* XV, 47), ou s'il n'était déjà mort avant lui. Pausanias (II, 29, 4) rapporte qu'avec Evagoras finit la race des Eacides en Cypre. Il ne peut être ici question d'Evagoras I[er], puisque nous voyons Nicoclès son fils occuper le trône peu d'années après sa mort. Pausanias indique sans doute l'Evagoras que Diodore (XVI, 45), nous représente comme disputant à Protagoras, ou plutôt Pnytagoras, la possession de Salamine, à titre d'héritage paternel. Cet Evagoras II devait donc être fils de Nicoclès; et si c'est à lui que finit, comme l'insinue Pausanias, la race de Teucer, Pnytagoras, son heureux compétiteur, devait être étranger à cette race. M. Borrell attribue un certain nombre de médailles à cet Evagoras II. Mais d'après le texte de Diodore (XVI, 46), il ne paraît pas que ce prince se soit jamais remis en possession de Salamine. Nous ne déciderons donc pas si le fils d'Evagoras s'appelait Pnytagoras, comme le contemporain d'Alexandre; mais nous établirons, en raison du temps écoulé et de la diversité des circonstances, une distinction entre le fils d'Evagoras I[er] et le roi, qui, après s'être maintenu à Salamine contre Evagoras II, finit par prendre part sous Alexandre au siége de Tyr.

La nomenclature des rois de Cypre, telle que nous l'avions adoptée d'abord, ayant exigé une rectification postérieure au tirage des planches, nous en donnons ici un tableau qui facilitera la confrontation des médailles et de leur description.

SÉRIE DES ROIS DE CYPRE.

N° 1.	Evagoras I[er],	N° 20	de la planche	XXXI.
2.	—	1	—	XXXII.
3.	—	2	—	XXXII.
4.	—	3	—	XXXII.
5.	—	4	—	XXXII.
6.	Nicocles,	15	—	XXXI.
7.	—	16	—	XXXI.
8.	—	17	—	XXXI.
9.	—	18	—	XXXI.
10.	—	19	—	XXXI.
11.	Pnytagoras,	5	—	XXXII
12.	—	6	—	XXXII.
13.	Ménélaus,	7	—	XXXII.
14.	Rois incertains,	8	—	XXXII.
15.	—	9	—	XXXII.
16.	—	10	—	XXXII.
17.	—	11	—	XXXII.
18.	—	12	—	XXXII.

EVAGORAS I[er].

Le premier des rois de Cypre que nous offre cette série est Evagoras I[er] qui se vantait de descendre de Teucer, fondateur de Salamine sa ville natale. Il se révolta contre la domination de la Perse, et étant revenu d'un exil qu'il avait partagé avec les citoyens les plus distingués de Salamine, il partit secrètement de Soli, ville de Cilicie, et après plusieurs combats se rendit maître de la ville et s'empara de l'autorité. Jusqu'alors les princes qui avaient gouverné les neuf petits États indépendans dont l'île de Cypre était composée, n'avaient pas eu la faculté de battre monnaie puisqu'ils étaient vassaux de l'empire de Perse; mais Evagoras dut sant doute exercer ce droit, qui devenait pour lui une nécessité, afin de solder les troupes qu'il opposait à ses ennemis.

N° 20 (1 de la série des rois de Cypre).

ΕΥΑ. Tête tourelée de Vénus, à droite.

℟. Lion, à gauche, dévorant une proie, portant sur la croupe un aigle. Dans le champ, un astre. Musée du grand-duc de Toscane. Borrell. *Méd. des Rois de Cypre*, p. 15, gravée au frontispice. AV. 4. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 46.

Le lion se rapporte au culte de Vénus-Astarté dont la tête est gravée sur l'avers de la médaille, et que caractérise l'étoile de Vénus qu'on voit dans le champ.

L'aigle rappelle le culte de Jupiter Salaminius (Voyez *Gal. Myth.*, p. 49). Voyez à la pl. XXXII les autres médailles d'Evagoras.

Evagoras laissa en mourant trois fils : Nicoclès, Pythagoras et Demonicus.

NICOCLÈS

Nicoclès succéda à son père dans le gouvernement de Salamine; la plupart des détails relatifs à ces deux princes sont dus à l'orateur athénien Isocrate, leur panégyriste et leur ami. Il peut paraître extraordinaire que Nicoclès prenne sur les médailles le titre de roi, indiqué par les initiales BA (Βασιλεως). Cependant Diodore (XV, 9) nous apprend que dans le traité fait entre Evagoras et Oronte, général d'Artaxerxès, il fut stipulé qu'Evagoras traiterait avec Artaxerxès de roi à roi, et que depuis ce traité le fils aîné d'Evagoras prit ce titre. Diodore dit encore qu'après la pacification qui suivit la révolte des neuf princes de l'île de Cypre contre Artaxerxès Ochus, la plupart d'entre eux prirent le titre de roi, ce qui confirme qu'ils ne l'avaient pas avant cet événement.

N° 15 (6 de la série des rois de Cypre).

Tête de Vénus, ceinte d'une couronne de forme élevée et ornée de fleurs. Derrière, les lettres BA. (initiales du mot βασιλεως).

℟. ΝΙΚΟΚΛΕΟΥΣ ΠΑΦΙΟΝ. *De Nicoclès, (roi) des Paphiens.* Apollon nu, tourné à gauche, assis sur l'omphalos, tenant de la main gauche un arc et de la droite une flèche; à ses pieds, un rameau. AR. 6. Mionnet, N° 48, et Suppl., tom. VII, p. 310. Médaillle unique du cabinet du grand-duc de Toscane.

La tête que l'on voit sur ce tétradrachme est celle de Vénus dont le culte était répandu dans toute l'île de Cypre; elle est ceinte d'une couronne de forme orientale. Sur d'autres médailles des rois de Cypre, cette couronne crénelée a tout-à-fait la forme de celle que portent Cybèle et les villes personnifiées.

Le revers du tétradrachme représente Apollon comme nous le voyons sur les médailles des rois de Syrie et sur celles de Crète. Eckhel avait attribué cette médaille à un Nicoclès postérieur que Diodore (liv. XX, c. 21) appelle roi des Paphiens et dont il décrit, ainsi que Polyænus (*Stratag.*, l. VIII, c. 48) la triste fin. Ptolémée, fils de Lagus, contre lequel il avait conspiré avec Antigonus, le fit périr; sa femme et ses frères, au désespoir, mirent le feu à son palais et se donnèrent eux-mêmes la mort. La ruine de toute cette famille arriva l'an 310 av. J.-C.

Le style archaïque de la tête de Vénus doit, selon nous, la faire remonter à une époque plus reculée, et le mot *Paphion* n'indique point que Nicoclès fût uniquement roi des Paphiens, mais que cette médaille a été frappée par les habitans de Paphos pour le roi de Cypre. La lettre O au lieu de l'Ω (omega) est encore une forme ancienne qui appuie notre opinion.

Les autres médailles de Nicoclès portent au revers de la tête de Vénus, selon les descriptions d'Eckhel et de M. Mionnet, la tête d'Apollon dont le culte était en honneur dans plusieurs parties de l'île de Cypre : c'est plutôt celle d'Adonis dont le culte était associé à celui de Vénus. Il y avait à Amathunte un temple de Vénus et Adonis où était déposé le célèbre collier d'Ériphile (Paus., IX, 41, 2). Adonis adoré en Phénicie (Lucian. *de Dea Syria*, VIII), était chez ces peuples l'équivalent de l'Apollon des Grecs (Macrob. *Saturnal.*, liv. I, c. 21). Cf. de Witte, *Nouvell. Ann.*, p. 510, note 1. D'ailleurs l'association de Vénus et d'Apollon se présente quelquefois aussi sur les monumens grecs. On voit Apollon à côté de Vénus sur un vase du Musée du Louvre que nous croyons encore inédit. Cf. de Witte, *Nouvell. Ann.*, p. 76.

N° 16 (de la série).

Tête tourelée, à droite, de Vénus.

℞. NIK en monogramme. Tête laurée, à gauche, d'Apollon ou d'Adonis. AR. 4. Borrell, N° 1. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 81.

N° 17 (8 de la série).

Autre semblable. AR. 4. Mionnet, *id.*, N° 82.

N° 18 (9 de la série).

Autre semblable. AV. 2.

N° 19 (10 de la série).

Autre semblable. AR. 2. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 83.

Les pièces (N°s 16 — 19) doivent avoir été frappées à Salamine.

PLANCHE XXXII.

SUITE DES MÉDAILLES D'ÉVAGORAS Ier.

Les médailles suivantes avaient été attribuées par M. Borrell à Evagoras II; c'est pourquoi elles se trouvent ici classées après celles de Nicoclès; mais le règne très court de ce prince qui s'assit à peine sur le trône, qui fut dépossédé de ses États, n'y revint que pour en être chassé, et qui enfin n'y reparut que pour être mis à mort (Diodor, liv. XVI, ch. 46), ne permet pas de lui attribuer des monnaies qu'on peut avec plus de raison donner à Evagoras Ier.

N° 1 (2 de la série des rois de Cypre).

BA. Tête tourelée, à gauche.

℞. ΕΥΑ. Tête casquée de Pallas, à gauche. AV. 1. Borrell, N° 3. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 44.

N° 2 (3 de la série).

BA. Tête de Vénus, à gauche.

℞. ΕΥ. Tête laurée, à gauche, d'Adonis. AV. 2. Borrell, N° 4. Mionnet, *Cyrén.*, N° 47.

N° 3 (4 de la série).

Tête tourelée de Vénus, à droite.

℞. ΕΥΑ. Tête casquée, à gauche, de Pallas, avec un collier et des pendans d'oreilles : le casque entouré d'une couronne de laurier. AR. 5. Borrell, N° 5. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 86.

N° 4 (5 de la série).

BA. Tête tourelée, à gauche, de Vénus.

℞. ΕΥΑ. Tête de Pallas, casquée, à gauche, avec des pendans d'oreilles et un collier, le casque entouré d'une couronne de laurier. AR. 5 1/2.

Pallas partageait à Salamine les honneurs suprêmes avec Jupiter. (Cf. Meursius, *Cyprus*, p. 593, éd. Lam.)

PNYTAGORAS.

N° 5 (11 de la série).

BA. Tête de Diane, à gauche, avec un collier et des pendans d'oreilles. Derrière, le carquois.

℞. ΠΝ. Tête laurée de Vénus, à gauche, avec des pendans d'oreilles et un double collier. AR. 4. Borrell, N° 9. Mionnet, *Cyrén.*, N° 85.

M. Borrell conjecture que la tête de femme est celle d'Ariadne, que Thésée déposa sur le rivage de Cypre (Plutarque, *in Thes.*, 20); on peut plutôt y voir celle de Vénus, divinité de cette île, qui s'y trouve constamment comme type principal associé à d'autres divinités.

Il est probable que les monnaies qui portent les initiales ΠΝ doivent être attribuées à Pnytagoras, contemporain d'Alexandre, et auquel le roi macédonien, comme nous l'avons vu, accorda une augmentation de territoire, et qui en jouit jusqu'à ce que Ptolémée se fût rendu maître de l'île entière.

N° 6 (12 de la série).

BA. Tête de Diane, à gauche.

℞. ΠΝ. Tête de Vénus, à droite, les cheveux flottans, avec collier et boucles d'oreilles. AR. 2. Borrell, N° 6. Mionnet, *Cyrénaïque*, N° 84.

M. Borrell avait attribué cette médaille à Pythagoras, second fils d'Evagoras Ier, frère de Nicoclès, et oncle du jeune Evagoras dont il usurpa le trône, dont il paraît avoir joui jusqu'à l'arrivée d'Alexandre dans l'Orient. Les lettres ΠΥ qu'il avait lues au lieu de ΠΝ pourraient indiquer les initiales de ce nom : mais les lettres sont au bord de la médaille, et une lecture plus attentive nous a fait voir ΠΝ.

MÉNÉLAUS.

N° 7 (13 de la série).

MEN. Tête tourelée de Vénus, à gauche.

℞. Tête d'Adonis, à gauche, ceinte d'un diadème et portant un collier. Derrière, un symbole formé comme une croix de Lorraine. AV. 4 1/2. Borrell, N° 11. Mionnet, *Cyrén.*, N° 43.

A la mort d'Alexandre, les petits souverains de Cypre exercèrent en leur propre nom l'autorité qui leur avait été confiée. Ptolémée, fils de Lagus, avait conclu avec eux une alliance offensive et défensive; mais il eut à combattre ses concurrens, Antigone, Lysimaque, Séleucus et Cassandre; il envoya donc à Cypre un corps considérable de troupes dont il donna le commandement supérieur à Ménélaüs son frère, qui pendant quelque temps gouverna l'île en son nom. Il paraît probable que les lettres initiales MEN sont celles du nom de ce prince, d'autant que l'on ne voit point sur ses médailles celles qui indiquent le titre de roi.

Après la série des princes dont nous avons pu trouver les noms indiqués, viennent les médailles qui ne peuvent offrir de conjectures raisonnables. Cependant chacune d'elles pourrait être rapprochée de celles avec lesquelles son type lui donne le plus d'analogie.

Ces médailles sont évidemment de l'époque d'Alexandre, la tête casquée de Pallas a une ressemblance complète avec celle qu'on voit sur les médailles du roi de Macédoine, et M. Borrell a pensé que la lettre A, initiale du nom d'Alexandre, prouvait que ces médailles avaient été frappées en l'honneur de ce prince, et que la lettre K était l'initiale du nom des habitans de Cypre (Κυπριων).

Rois incertains.

N° 8 (14 de la série).

Tête à gauche de Vénus, avec une couronne élevée et ornée de fleurs.

℞. Tête à gauche de Pallas, casquée, le casque orné d'une couronne de laurier. AV. 1. Mionnet, *Cyrén.*, N° 42.

N° 9 (15 de la série).

Tête de femme, à droite, avec collier et pendans d'oreilles. Derrière, symbole formé d'une croix à deux branches.

℞. Tête à gauche, couronnée de laurier. Derrière, en symbole, une espèce de fleur. Devant, deux lettres illisibles. AV. 1. Mionnet, *Ibid.*, N° 48.

N° 10 (16 de la série).

Tête tourelée de Vénus, à gauche. Derrière, K.

℞. BA. Tête à droite de Pallas; sur le casque, un griffon. AR. 4.

N° 11 (17 de la série).

Tête tourelée de Vénus, à gauche. Derrière, K.

℞. Tête d'Adonis, à gauche, ceinte d'un bandeau orné de festons. AR. 4. Mionnet, *Cyrén.*, N° 89.

N° 12 (18 de la série).

Tête tourelée de Vénus, à gauche.

℞. Tête casquée de Pallas, à droite, le casque entouré d'une branche de laurier. AR. 1.

§ II. *ROI DE CYBIRE DANS LA PHRYGIE,*

MOAGÉTÈS.

L'histoire fait mention de plusieurs Moagétès, tyrans de Cybire et des pays voisins. Tite-Live (liv. XXXVIII, c. 34) et Polybe (*Exc. leg.*, c. 30) en nomment un qui fit la guerre aux Galates, vers l'année 189 avant J.-C. Un autre Moagétès régna un siècle après, c'est celui dont parle Strabon (liv. XIII, p. 631) et qui fut le dernier des tyrans de Cybire, ayant été vaincu par le préteur Murena l'an 84 avant J.-C. La ville de Cybire fut alors réduite en province romaine. C'est à ce dernier Moagétès que l'on attribue les médailles que nous allons décrire.

N° 13.

Tête d'Hercule, barbue, à droite, la massue sur l'épaule.

℞. B. ΜΟΑΓΕ (βασιλεως Μοαγετου) en monogramme. Lion marchant, à droite. Æ. 6. Mionnet, N° 409.

N° 14.

Buste de Diane, à droite, le carquois sur l'épaule. Dans le champ, les lettre E. Γ. (an 3).

℞. B. ΜΟΑΓ en monogramme. Cerf marchant, à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 411.

La lettre B désigne le mot βασιλεως, comme sur les médailles des derniers rois de Macédoine, où cette lettre précède le monogramme qui indique le nom du roi. Celui de Moagétès est également formé par un monogramme. Les lettres qui sont dans le champ indiquent, selon Pellerin (Rois, p. 192), les années du règne. Le travail de ces médailles a beaucoup de ressemblance avec celui des médailles des rois de Galatie.

§ III. *ROIS DE GALATIE.*

Nous avons déjà parlé des Gaulois établis dans l'Asie-Mineure qui furent appelés par les Grecs Helleno-Galates, et par les Romains Gallo-Grecs. Ils se nommaient originairement dans leur langue, Celtes. Ayant passé le Rhin, ils entrèrent dans la Germanie, descendirent dans la Pannonie, se rendirent dans la Thrace, firent des expéditions en Macédoine, et suivirent Brennus à la malheureuse expédition de Delphes. Ils n'y périrent pas tous, plusieurs retournèrent dans la Gaule avec une partie des trésors qu'ils avaient pillés en Grèce.

Mais avant l'entreprise de Delphes, environ vingt mille Gaulois qui s'étaient détachés de l'armée de Brennus étaient passés dans la Thrace (Tit.-Liv., lib. XXXVII, cap. 16), et Nicomède, roi de Bithynie, conclut avec eux un traité d'après les conditions duquel ils passèrent en Asie, l'an 278 avant J.-C. Après plusieurs guerres qu'ils soutinrent contre Antiochus Soter, roi de Syrie, et Attale, roi de Pergame; ils s'établirent enfin dans la partie de la Phrygie voisine de la Cappadoce et de la Paphlagonie qui prit alors le nom de Galatie. Cet événement est de l'an 241 avant J.-C., trente-sept ans après leur passage en Asie.

Après s'être rendus maîtres de la contrée, ils la partagèrent en trois pays qui furent distingués par les noms de Tectosagès, Trocmi et Tolistobogi. Chacune de ces trois nations fut divisée en quatre parties qui composèrent ensemble douze tétrarchies, dont chacune était gouvernée par un tétrarque. Dans la suite le gouvernement fut déféré à trois chefs, ensuite à deux, et enfin au seul Dejotarus, auquel succéda Amyntas qui avait été son secrétaire. Dans les derniers temps les tétrarques prirent le titre de rois (Voyez l'abbé Belley, *Mém. de l'Acad. des Bell. lettr.*, tom. XXXVII, p. 391, et Bimard de la Bastie, *Sur la science des Méd. du P. Jobert*, tom. II, p. 335).

Strabon (liv. XII, p. 558 et p. 560) donne les noms de plusieurs petits rois ou tétrarques de la Galatie, dont l'un se nommait Adiatorix; il dit que les Romains donnèrent plusieurs villes à un prince ou dynaste qu'il nomme Téporix ou Atéporix; comme on peut le lire sur un marbre d'Ancyre publié par Montfaucon (*Palæogr. græc.*, p. 154). D'autres noms barbares des rois de la Galatie sont encore rapportés par Tite-Live (liv. XXXVII, cap. 16, et liv. XLV, c. 34), ainsi que dans Reineccius (*in Tetrarchia Galatica*). Nous y ajouterons ceux qui sont placés sur les médailles de ces princes dont nous allons donner la description.

Les noms de ces rois sont rapportés dans les historiens avec peu d'exactitude. On trouve dans Appien (*Bell. Mithr.*, cap. III) celui de Bitutus ou Bituitus auquel Mithradate s'adressa dans sa défaite pour l'aider à se donner la mort. Parmi les rois de la Gaule propre, le même nom se retrouve dans Strabon (liv. IV, p. 191) et dans Athénée (liv. IV, p. 152, D). Au milieu des noms dont l'origine est évidemment gauloise, on en trouve dont la forme grecque prouve qu'une fois ce royaume établi, ses rois ne furent pas toujours pris parmi ceux qui l'avaient fondé.

BITOVIUS.

N° 15 (18 de la planche).

Tête d'Hercule, à droite. Derrière, la massue.

℞. ΒΙΤΟΥΙΟ ΒΑCΙΛΕΥC. *Bitovius, roi.* Lion marchant, à droite. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 8.

BITOVIOGOGUS.

N° 16 (19 de la planche).

Tête nue d'Hercule, à droite. Derrière, la massue.

℞. ΒΙΤΟΥΙΟΓΟΓΟ ΒΑCΙΛΕΩC. *De Bitoviogogus, roi.* Lion courant, à droite. Æ. 6. Mionnet, N° 10.

Bimard de la Bastie (*Science des Méd., par le P. Jobert*, tom. II, pag. 339) propose de lire : ΒΙΤΟΥΙΟΣ ΓΟΓΟ διατορου, *Bitovius, fils de Gogodiatorus.* Ce dernier était roi d'une partie des Galates appelés *Trocmi*, et vivait du temps de Pompée. Il pense que l'on peut corriger ainsi la leçon de Strabon (liv. XII, pag. 567) où ce roi est appelé Bogodiatorus.

BITUCUS.

N° 17 (20 de la planche).

Tête nue d'Hercule, à droite. Derrière, la massue.

℞. ΒΙΤΟΥΚΟC. ΒΑCΙ. *Bitucus, roi.* Lion courant, à droite. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 11.

CÆANTOLUS.

N° 18.

Tête nue d'Hercule, à droite. Derrière, une massue.

℞. ΚΑΙΑΝΤΟΛΟΥ. ΒΑΣΙΛΕ... *De Cæantolus, roi.* Lion courant, à droite. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 13.

Cette médaille ayant été oubliée sur la planche, nous en reproduisons ici un simple trait.



PSAMYTUS ou PSAMYTES.

Nº 19 (2 de la planche XXXIII).

Tête nue d'Hercule. Derrière, une massue.

℞. ΨΑΜΥΤΟΥ . ΒΑΣΙ. *De Psamytus, roi.* Lion courant, à droite. Æ. 6. Mionnet, Nº 17.

Le style barbare de ces médailles ne permet pas d'y reconnaître des portraits : cependant, l'ébauche grossière de la médaille de Psamytus a un caractère un peu différent de celui des médailles qui précèdent et qui suivent. On pourrait croire que l'ouvrier, tout en présentant une tête d'Hercule, a cherché à lui donner quelques uns des traits de la figure du prince qui faisait frapper sa monnaie.

IATICUS ?

Nº 20 (3 de la planche).

Tête virile nue, à droite.

℞. ..ΙΑΤΙΚΟ.. Lion courant, à droite Æ. 6. Mionnet, Nº 18.

M. le marquis de Lagoy possède une médaille inédite d'un roi de Galatie du nom de *Riganticus :* comme le P qui commence ce nom est tout-à-fait sur le bord de la pièce, il serait possible que la véritable leçon fût PιγΑΝΤΙΚΟΥ. C'est au moins là ce que conjecture M. Millingen, auquel M. de Lagoy a communiqué la médaille. Le savant possesseur de ce monument doit incessamment le publier.

VANTICUS.

Nº 21 (4 de la planche XXXIII).

Tête nue imberbe, à droite.

℞. Lion courant, à droite. Au-dessous, ..ΥΑΝΤΙΚ.. Æ. 5 1/2. Mionnet, Suppl., Nº 103.

Cette médaille avait été attribuée à tort, par Florez, à Anticaria, ville de l'Espagne Tarragonaise. Elle est tellement identique avec la précédente, que l'on peut penser qu'Iaticus et Ianticus ou Riganticus ne seraient qu'un seul personnage.

DEJOTARUS.

Déjotarus est celui qui fut défendu par Cicéron (*orat. pro Dejotaro*). Allié de Pompée dans la guerre contre Mithridate l'an 66 avant J.-C., il joignit l'Arménie Mineure au royaume de Galatie; et prit le titre de *Philoromaios*, ami des Romains. Il suivit dans la guerre civile le parti de Pompée, et se trouva à la bataille de Pharsale. Il se réconcilia avec Jules-César, mais il fut privé de la tétrarchie de Galatie. Dans la guerre des triumvirs, il envoya des secours à Brutus par Amyntas; celui-ci ayant passé du côté d'Antoine, assura ainsi sa tranquillité et celle de Déjotarus qui mourut dans un âge avancé (Reineccius, *Hist. Jul.*, t. III, p. 232).

Nº 22 (1 de la planche XXXIII).

Buste ailé de la Victoire.

℞. ΒΑΣΙ... ΔΗΙΟΤΑΡΟΥ. *Du roi Dejotarus.* Aigle sur un sceptre, Dans le champ de chaque côté, le bonnet des Dioscures surmonté d'un astre. Æ. 6. Mionnet, Nº 16.

BROGITARUS.

Cicéron est le seul auteur ancien qui nous offre quelques éclaircissemens sur l'histoire de ce roi gaulois (*de Haruspic. respons.*). Brogitarus était gendre de Déjotarus, et il obtint par ses présens et ses promesses la protection de Clodius, l'un des tribuns de Rome, qui fit passer dans l'assemblée du peuple une loi par laquelle on accordait à Brogitarus le titre de roi et la souveraineté de Pessinunte, ville capitale des Tolistoboïens. On croit que cette ville, ainsi que Comana de Cappadoce, était gouvernée par des prêtres, et que ses tétrarques n'en étaient que les protecteurs (Strab. l. XII, 567). Déjotarus, qui en était tétrarque, prit les armes contre son frère, sous le prétexte de défendre la religion. En effet, le grand-prêtre qui avait voulu soutenir ses droits avait été expulsé de la ville et le temple avait été dépouillé. Brogitarus fut vaincu et sa puissance fut de courte durée. Cet événement doit se rapporter à l'an 695 de Rome, vers 58 avant J.-C.

Nº 23 (21 de la planche XXXII).

Tête de Jupiter, couronnée de chêne, à droite, au milieu d'une couronne de chêne.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΒΡΟΓΙΤΑΡΟΥ . ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ. *Du roi Brogitarus, ami des Romains.* Aigle éployé sur un foudre, tourné à droite. Derrière, une enseigne militaire ornée de banderoles. Dans le champ, les monogrammes ΠΑΥ et ΜΑΡΤ. A l'exergue, la lettre Π. AR. 6. Mionnet, Nº 12.

Le travail de cette médaille se rapproche de celui de la médaille de Déjotarus. La tête de Jupiter rappelle le culte du dieu révéré à Pessinunte, et la lettre Π à l'exergue pourrait être l'initiale du nom de cette ville. Il est naturel que Brogitarus prenne le titre d'ami des Romains, pour attester également leurs bienfaits et sa reconnaissance.

Cette médaille, qui était dans le Cabinet de M. Roustan, à Marseille, avant de passer dans celui du roi, a été publiée par ce savant amateur en 1799 (*Mag. Encyclop.*, 4 année, tom. V, p. 465).

AMYNTAS.

Amyntas, scribe ou secrétaire de Déjotarus, obtint d'Antoine, auquel il s'était dévoué, de succéder à la principauté de Déjotarus à laquelle il joignit la Lycaonie et une partie de la Pamphylie. Il faut restituer à cet Amyntas les médailles que Sphanheim avait attribuées à Amyntas II, roi de Macédoine, aïeul d'Alexandre.

Nº 24 (15 de la planche XXXII).

Buste de Mercure, à droite. Derrière, le caducée.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥΝΤΟΥ. Caducée ailé au milieu du champ. Æ. 3 1/2. Mionnet, Nº 1.

Nº 25 (16 de la planche XXXII).

Tête à droite de Diane, avec l'arc et le carquois.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥΝΤΟΥ. Cerf debout, tourné à droite. Æ. 4. Mionnet, Nº 2.

Nº 26 (17 de la planche XXXII).

Tête barbue d'Hercule, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥΝΤΟΥ. Lion marchant, à droite. Æ. 5 1/2. Mionnet, Nº 4.

Le travail des médailles d'Amyntas est très supérieur à celui des médailles barbares des premiers rois de Galatie, et rappelle le style grec qu'un prince lettré devait nécessairement faire fleurir.

CHAPITRE IV.

ROIS DE CAPPADOCE.

La Cappadoce, située entre l'Asie-Mineure et la Grande Asie, était, dans les premiers temps, habitée par les Leuco-Syriens (Hérodot. I, 72), c'est-à-dire Syriens blancs. Après avoir passé sous différens gouvernemens, entre autres sous celui des Assyriens, au temps de Sémiramis, elle tomba sous la puissance des Perses, lors de la défaite d'Astyages, roi des Mèdes, par Cyrus. Elle fut depuis gouvernée, comme beaucoup d'autres contrées voisines, par des satrapes qui prétendaient, ainsi que ceux qui régnaient sur le Pont, descendre des sept concurrens au trône de Cyrus, et être comme lui de la famille des Achéménides. Strabon dit (liv. XII, p. 534) que ce grand pays fut divisé en deux satrapies, l'une voisine du Pont-Euxin (la mer Noire), l'autre séparée de la première par une chaîne de montagnes, et qui conserva le nom de Cappadoce.

Les gouverneurs de la Cappadoce avaient pu, sous la protection du grand roi, exercer la souveraineté : mais les Macédoniens, au temps de la conquête d'Alexandre, ne leur reconnurent pas ce droit, et Ariarathe II ayant refusé de céder à Eumène qui régnait à Pergame, le gouvernement de la Cappadoce, fut puni par Perdiccas comme rebelle, et soumis au même supplice que le roi de Perse infligeait aux satrapes désobéissans, celui de la croix. Il périt l'an 321 avant J.-C.; ce prince avait eu un règne heureux et tranquille, il avait vécu quatre-vingt-deux ans. Son fils, Ariarathe III, reconquit la Cappadoce sur les Macédoniens en 302 et en chassa Amyntas; Ariamnès, son fils, lui succéda. On ne sait ni la durée ni les événemens de son règne, toutefois il fonda une dynastie qui régna sans interruption sur la Cappadoce pendant 160 années. (Syncell. *Chronogr.*, p. 219.)

Ariarathe IV, fils d'Ariamnès, avait épousé, du vivant de son père, Stratonice, fille d'Antiochus II, roi de Syrie, surnommé Théos, vers l'an 248 avant J.-C. (Diodor. l. XXXI, *Eclog.* 3. Justin, l. XXVII, c. 3). On ne peut fixer l'époque précise du commencement de son règne ni celle de sa mort.

ARIARATHE V, EUSÈBE, OU LE PIEUX.

Ce prince, encore enfant, monta sur le trône à la mort de son père, et parvenu à la jeunesse, il renouvela l'alliance de sa famille avec les souverains de la Syrie, en épousant Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand. Ce mariage, qui entraîna Ariarathe dans une ligue contre les Romains, manqua de lui faire perdre sa couronne, et suscita après sa mort une guerre civile qui causa de grands malheurs à la Cappadoce. La reine, craignant de voir passer la couronne dans une autre famille et n'ayant pas d'enfans, en supposa deux; mais, dans la suite, devenue féconde et ne voulant pas priver son véritable fils de son héritage, elle révéla au roi la vérité et fit assurer la succession à son héritier légitime. Son père, pour éviter les troubles qui eussent pu résulter de ces événemens, voulut de son vivant abdiquer en faveur de son fils, qui refusa la couronne et se rendit par son amour filial digne des éloges de la postérité. Ariarathe V, après un long règne, mourut l'an 166 avant J.-C. (Polyb. *Excerpt. legat. fragm.* CIX), âgé de cinquante-un ou cinquante-deux ans.

N° 5.

Tête diadémée d Ariarathe V, à droite, dans un cercle de perles.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ. *Du roi Ariarathe.* Pallas assise, à gauche, tenant de la main droite une petite Victoire, et le coude gauche appuyé sur un bouclier. Dans le champ, une chouette sur une grappe de raisin, un Δ et un monogramme composé des lettres ΑΠΤΕ. AR. 8. Mionnet, N° 1.

Cette pièce est unique, le prince y paraît âgé; nous restituous à Ariarathe V ce portrait que Visconti (*Iconogr.* III, 222), et M. Mionnet d'après lui, avaient donné à Ariathe IV. Ce tétradrachme rappelle la fabrique de ceux de Lysimaque et encore plus celle des tétradrachmes des rois de Pergame. Le travail ne peut guère le faire rapporter à un Ariarathe plus ancien et on ne peut l'attribuer à un des trois autres princes du même nom qui lui ont succédé, attendu que ces princes sont tous distingués par une épithète ou un surnom.

ARIARATHE VI, PHILOPATOR.

Après la défaite d'Antiochus, Ariarathe V avait envoyé à Rome son fils, encore fort jeune, pour l'accoutumer aux mœurs et aux usages des Romains dont il était devenu l'ami. Nous avons vu qu'il avait voulu remettre ses États à son fils, celui-ci refusa de les accepter, et sa tendresse pour son père lui fit prendre le surnom de Philopator. Lorsqu'il fut parvenu au trône, il renouvela avec la république un traité d'alliance et d'amitié. Ce prince cultiva les lettres et la philosophie, attira les savans à sa cour, et fit de son palais l'asile des talens. Son exemple et son influence répandirent le goût et les lumières dans les villes de la Cappadoce. Son règne fut cependant orageux. Ariarathe, pour ne pas déplaire aux Romains et éviter toute liaison avec les princes qui n'étaient pas leurs amis, refusa d'épouser sa cousine que Démétrius Ier, roi de Syrie, lui offrait en mariage. Démétrius, pour punir un refus qu'il regardait comme un affront, se joignit au parti d'Holopherne, frère supposé d'Ariarathe, qui revendiquait la couronne (Justin. liv. XXXV, c. 1); il chassa de son royaume le souverain légitime et paralysa à force d'intrigues et d'argent les secours que celui-ci pouvait attendre de Rome. Cependant, Ariarathe, aidé de son beau-frère Eumène II, roi de Pergame, renversa l'usurpateur et recouvra ses États (Polyb. *Excerpt.* N° 126, *ed Gronov.*). Après un long règne il se joignit aux Romains dans la guerre contre Aristonicus, fils naturel d'Eumène, et y perdit la vie l'an 132 avant J.-C.

L'abbé Belley (Voyez *Acad. des bell. lettr.* tom. XL, p. 31) avait attribué à Ariarathe V les médailles qui portent l'épithète *Eusebès* ou le Pieux, et Eckhel (*Doctr. Num.* tom. II, p. 197) avait observé que l'opinion de cet académicien était dénuée de preuves; Visconti (*Iconogr.* tom. II, p. 224) appuie l'opinion de l'abbé Belley d'abord, sur ce qu'Ariarathe V monta sur le trône encore enfant, et en effet plusieurs médailles nous le représentent dans un âge fort tendre. Il n'y a que deux Ariarathe dont le règne se soit prolongé au-delà de trente ans, l'un Ariarathe V, l'autre Ariarathe VI, son fils; mais celui-ci est distingué par le titre de Philopator.

Nous donnons à Ariarathe VI toutes les pièces suivantes où le nom de Philopator se trouve exprimé dans un monogramme, excepté dans le tétradrachme où il est écrit tout entier. Par ce moyen nous rétablissons une lacune qui se trouvait dans les années du règne de ce prince que l'on avait mal à propos, à notre avis, partagé entre Ariarathe V et Ariarathe VI, d'autant que le portrait est le même sur toutes ces médailles, sauf les différences de travail qu'y a introduites la main d'artistes plus ou moins habiles. Nous voyons encore dans ces têtes la gradation de l'âge du personnage parfaitement en harmonie avec celle des années de son règne.

N° 6 (8 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Ariarathe-le-Pieux, qui chérit son père.* Pallas Nicéphore debout, tenant de la main droite la lance, appuyée sur le bouclier. Dans le champ, Σ. A l'exergue, Γ (an 3). AR. 7. Mionnet, N° 19.

N° 7 (9).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ. *Du roi Ariarathe-le-Pieux.* Pallas Nicéphore, tenant de la droite la lance, appuyée sur le bouclier. Dans le champ, un monogramme formant le mot *Philopatoros.* A l'exergue, Ε (an 5). AR. 4. Mionnet, N° 21.

Le monogramme dont nous venons de parler est répété sur toutes les pièces de ce prince, excepté sur celles de l'an 2 de son règne; il s'y trouve depuis l'an 3, qui est la date du tétradrachme où nous avons le mot *Philopatoros* en entier.

N° 8 (10).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ. Pallas Nicéphore avec la lance et le bouclier. Dans le champ, le monogramme de *Philopator*, et Γ. AR, 3.

N° 9 (11).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VI.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le mono-

gramme de *Philopator* et ΦΕ. Exergue, ΙΒ (an 12). AR. 4. Mionnet, N° 23.

Sur cette médaille et la précédente le monogramme est moins bien formé que sur les autres, mais c'est évidemment le même, tracé par un monétaire qui devait ignorer le grec, ce qui n'a rien de surprenant dans un pays comme la Cappadoce dont la population n'était pas grecque.

N° 10 (6 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VI.

℞. Même légende. Pallas Nicéphore, tenant de la droite la lance; près d'elle le bouclier. Dans le champ, le monogramme de *Philopator*. AR. 4. Acquise de feu Cousinéry.

N° 11 (7 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe V.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le monogramme de *Philopator*. A l'exergue, ΓΛ en monogramme (an 33). AR. 4. Mionnet, N° 10.

ARIARATHE VII, ÉPIPHANE.

Les Romains, en reconnaissance de ce qu'Ariarathe VI s'était dévoué à leurs intérêts et avait payé de son sang le secours qu'il leur avait prêté, augmentèrent le territoire de la Cappadoce en y joignant la Lycaonie et une partie de la Cilicie. La reine, veuve d'Ariarathe Philopator, se saisit de la régence, et son atroce ambition lui fit immoler cinq de ses enfans pour détruire les obstacles qui l'eussent empêchée de régner : mais le peuple indigné plaça sur le trône le sixième de ses fils, Ariarathe, qui fut surnommé Épiphane, et qui régna une quinzaine d'années, si l'on s'en rapporte aux dates de son règne indiquées sur ses monnaies.

Ce jeune prince, pour se donner un appui, épousa Laodice, fille de Mithradate, roi de Pont, et sœur du grand Mithradate; mais son beau-frère, sacrifiant les liens du sang à sa politique et à ses projets d'agrandissement, fit assassiner le roi de Cappadoce par Gordius, un de ses courtisans qu'il avait gagné (Justin. liv. XXXVIII, ch. 1), vers l'an 117 avant J.-C.

N° 12.

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VII, Épiphane.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Ariarathe Épiphane.* Pallas Nicéphore, à gauche, avec la lance et le bouclier. Dans le champ, les lettres Μ . Κ. Dessous, Α (an 1er). AR. 3. Mionnet, Suppl., N° 13.

Le titre d'Épiphane (illustre) par lequel ce prince est désigné était devenu très commun chez les princes d'Orient depuis Antiochus IV, roi de Syrie. Nicomède II, roi de Bithynie, contemporain d'Ariarathe VII, s'en était décoré.

N° 13.

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VII, Épiphane.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, Μ.Ο.Α. Audessous, ς (an 6). AR. 4. Mionnet, N° 25.

ARIARATHE VIII, PHILOMETOR.

Laodice, veuve d'Ariarathe VII, resta tutrice de ses deux enfans, et ce fut sous ses auspices que son fils aîné Ariarathe VIII commença de régner. Cette princesse avait épousé en secondes noces Nicomède III, roi de Bithynie, qui avait pensé que par ce mariage il pourrait joindre la Cappadoce à ses États. On accuse la reine d'avoir partagé les vues ambitieuses de son second époux. Le surnom de Philometor que prit le jeune roi est une marque de déférence pour sa mère, mais qui ne prouve probablement que sa dépendance. Toutefois, Mithradate, roi de Pont, et oncle du jeune prince, sous prétexte de s'opposer aux projets de Nicomède, lui déclara la guerre. Les intentions de l'ambitieux Mithradate devaient être suspectes; en effet, le jeune prince se défia de l'assassin de son père, assembla une armée, et Mithradate, poursuivi avec vigueur, fut contraint de chercher son salut hors de la Cappadoce. La trahison vint à son secours; il proposa une entrevue à son neveu qu'il massacra de sa propre main, l'an 106 avant l'ère chrétienne. Ariarathe VIII avait régné onze ans; Ariarathe IX, son frère, appelé à lui succéder, fut bientôt vaincu et chassé de ses États par Mithradate; il succomba au chagrin et mourut un an après. Nous n'avons point de médailles qu'on puisse lui attribuer.

N° 14.

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VIII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΥ. *Du roi Ariarathe, qui chérit sa mère.* Pallas Nicéphore, à gauche, avec la lance et le bouclier. Dans le champ, le monogramme ΜΥΟ. Dessous, Η (an 8). AR. 4. Mionnet, N° 33.

N° 15.

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe VIII.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, Μ.Κ. Dessous, ΙΑ (an 11). AR. 4. Mionnet, N° 35.

La mort d'Ariarathe VIII a été placée, par les chronologistes modernes, à l'an 661 de Rome, 93 ans avant J.-C. Eckhel a suivi cette version; mais Visconti (*Icon.* tom. II, ch. XI, p. 231) remarque qu'entre le massacre d'Ariarathe VIII Philometor, la mort de son frère Ariarathe IX, arrivée peu de temps après et l'avénement d'Ariobarzane Ier, il se passa plusieurs événemens, tels que l'invasion de la Cappadoce par Mithradate, la révolte des peuples de la Cappadoce contre le gouvernement de cet usurpateur, l'occupation du royaume par un faux Ariarathe, supposé par Nicomède II, et ensuite par un fils de Mithradate, et enfin l'évacuation de la Cappadoce ordonnée par les Romains, puis le recours des peuples à Rome qui, réclamant leurs droits et demandant un roi de leur choix, élurent Ariobarzane Ier. Il calcule la durée des règnes précédens et il en conclut qu'on ne peut placer la mort d'Ariarathe IX plus tard que l'an 102 avant J.-C.

ARIOBARZANE Ier, PHILOROMÆUS, OU L'AMI DES ROMAINS.

Après la mort d'Ariarathe IX, qui avait à peine paru sur le trône, Nicomède, qui gardait ses prétentions sur la Bithynie, supposa un troisième fils d'Ariarathe VII, et fit appuyer son imposture par la reine Laodice. D'un autre côté, le meurtrier d'Ariarathe Épiphane, Gordius, envoyé dans la Cappadoce par Mithradate, voulut la gouverner en son nom : mais les Romains avaient permis aux peuples de la Cappadoce de se donner eux-mêmes leur roi, et ils choisirent Ariobarzane qui fut la souche d'une seconde dynastie. Deux fois chassé par Mithradate, il fut rétabli dans ses États d'abord par Cassius Longinus, en second lieu par Sylla l'an 94 avant J.-C., et enfin par Pompée l'an 67. Cette dernière fois son royaume avait été envahi par Tigrane, roi d'Arménie, allié de Mithradate (Appien. *Mithrid.* § 57, 60 et 114. Justin. l. XXXVIII, c. 2).

Ariobarzane prit par reconnaissance le nom de *Philoromœus*, ami des Romains. C'est la première fois que ce titre, souvent employé depuis, paraît sur les médailles d'un roi.

N° 16.

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane Ier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ. *Du roi Ariobarzane, ami des Romains.* Pallas Nicéphore, avec la lance et le bouclier. Dans le champ, les monogrammes ΠΑΥ et ΑΥ. Dessous, ΙΓ (an 13). AR. 4. Mionnet, N° 38.

N° 17.

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane Ier.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le monogramme ΝΙΡ. Dessous, ΙΓ (an 13). AR. Acquise de feu Cousinéry.

N° 18.

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖ... ΦΙΛΟΡΩΜΑ... Dans le champ, les monogrammes ΠΑΥ et ΣΙ. AR. 4. Mionnet, Suppl., N° 22.

PLANCHE XXXIV.

ARIOBARZANE II. PHILOPATOR.

Le règne orageux du premier Ariobarzane fut long, puisque nous avons des médailles qui marquent la 34e année de ce règne. Ariobarzane était déjà avancé en âge lorsqu'il fut replacé sur le trône par Pompée, et il voulut abdiquer en faveur de son fils qu'il avait eu de la reine Athenaïs : mais celui-ci n'accepta le trône qu'après que Pompée l'eut obligé d'y monter. Sa piété filiale lui fit prendre le titre de Philopator qui le distingue sur ses médailles. Cet événement appartient au plus tard à l'an 64 avant J.-C. Pompée était de retour à Rome l'an 63 (Valer. *Maxim.* liv. V, c. 7). Les événemens du règne d'Ariobarzane II sont inconnus, on sait seulement qu'il fit rebâtir à ses frais l'*Odéon* d'Athènes qui avait été incendié par Aristion pendant le siége de cette ville sous Sylla. (*Hist. de l'Acad. des bell. lettr.* tom. XXIII, p. 189.)

Ce prince, victime des ennemis que lui avait faits l'humeur inquiète de sa femme, qui comme sa mère se nommait Athenaïs, périt victime de leurs complots, l'an 52 avant J.-C. (Cicéron *ad Famil.* liv. xv, ep. 2). Une inscription que le P. Corsini a publiée à Florence, et que rapporte l'abbé Belley (*Acad. des bell. lettr.* tom. XXIII, p. 194) donne à Athenaïs le surnom de Philostorgos, qui désigne sa tendresse pour ses enfans, il paraît qu'elle fut mère d'Ariobarzane III.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙοΒΑΡΖΑΝ... ΦΙΛΟΠΑΤΩ... Pallas Nicéphore, avec la lance et le bouclier. AR. 5. Mionnet, N° 59.

Cette médaille est unique dans le Cabinet du Roi; M. Mionnet en cite une autre du Cabinet de feu M. Allier de Hauteroche, qui porte la lettre H, peut-être l'an 8 de son règne.

ARIOBARZANE III, EUSÈBE, PHILOROMÆUS.

Cicéron, qui avait été nommé proconsul en Cilicie, fut chargé par les Romains de protéger Ariobarzane III qui avait succédé à son père en 52 avant J.-C., contre les complots que l'on formait autour de lui pour lui enlever le trône. Ceux qui étaient intéressés à perpétuer les troubles de la Cappadoce offraient le sceptre à son frère; c'étaient sans doute les mêmes qui avaient fait périr son père. Le proconsul contint les factieux, et rétablit la paix qui dura pendant dix ans. Au bout de ce temps, lors de la guerre civile contre les meurtriers de César, Ariobarzane ayant paru prendre le parti des triumvirs, Cassius fit envahir la Cappadoce par son neveu, assassiner le roi et emporter ses trésors. (Appian. *Bell. Civil.* § 63.)

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane III.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ. *Du roi Ariobarzane-le-Pieux, ami des Romains.* Pallas Nicéphore, la main gauche appuyée sur le bouclier; près d'elle, la haste. Dans le champ, un astre et Θ. AR. 4. Mionnet, N° 62.

Ce portrait offre la plus grande ressemblance avec celui du prédécesseur, au point que l'on peut croire que le même coin a servi pour les deux têtes.

N° 3 (4 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Ariobarzane III.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜ... *Du roi Ariobarzane-le-Pieux et l'ami des Romains.* Pallas Nicéphore, avec la haste et le bouclier. Dans le champ, un astre sur un croissant et un monogramme composé des lettres ΑΗΜΡΥ. AR. 4. Acquise de M. L'Hérie.

N° 4 (3 de la planche).

Tête diadémée et barbue, à droite, d'Ariobarzane III.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΖΑΝΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΡΟΜ..... (*sic*). Pallas Nicéphore, avec la haste et le bouclier. Dans le champ, un astre sur un croissant, et deux monogrammes incertains. AR. 4. Mionnet, N° 64.

Le travail de cette médaille est barbare et les lettres sont beaucoup moins régulières que sur les autres. Le règne de ce prince ne fut que de dix ans, depuis l'an 52 jusqu'à 42 avant J.-C. Cependant nous le voyons ici avec une barbe et la physionomie beaucoup plus âgée que sur les médailles précédentes. Visconti (*Icon.* tom. II, p: 256) remarque que l'on trouve cette différence de costume sur les médailles de quelques rois de la Syrie, pays voisin de la Cappadoce.

Elle prouverait ici ce que nous avons observé à l'égard d'Ariarathe VIII, qu'au commencement de ce règne on se serait servi des coins du règne précédent.

L'astre et le croissant que l'on trouve au revers des médailles d'Ariobarzane VII, devant le type habituel de Minerve, désignent le culte du soleil et de la lune, et ont rapport à l'origine des rois de cette contrée qui descendaient des Achéménides, et dont les rois de la seconde race se vantaient d'être issus, comme ceux de la première. Les mêmes symboles se retrouvent sur les médailles des rois de Pont.

ARIARATHE X, PHILADELPHE.

Les ennemis d'Ariobarzane III avaient engagé son frère Ariarathe à le dépouiller de ses droits, et ce prince qui, selon le témoignage de Cicéron (*ad Famil.* liv. xv, epist. 2) avait repoussé l'idée d'un pareil attentat, prit le surnom de Philadelphe pour attester son amour fraternel. Ce ne fut qu'à la mort d'Ariobarzane qu'il se fit reconnaître roi : mais il trouva des rivaux qui, à défaut de droits, s'appuyèrent de la puissante protection des Romains. Marc-Antoine, séduit par les artifices d'une courtisane nommée Glaphyra, opposa les enfans de cette femme aux descendans d'un prince dont la famille s'était dévouée aux intérêts de Rome, et fit descendre Ariarathe du trône pour y placer Sisinus fils de Glaphyra et d'un des généraux de Mithradate qui n'avait pas craint de se mésallier en l'épousant. Ariarathe, profitant de l'absence du triumvir, remonta sur le trône de son père; mais il y resta peu de temps, et quelques années après, Antoine étant revenu en Cappadoce, renversa pour la seconde fois ce faible prince qu'il remplaça par Archelaus, frère de Sisinus (Dion. liv. XLIX § 32), qui probablement était mort dans cet intervalle.

N° 5.

Tête diadémée, à droite, d'Ariarathe X.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΑΔΕΛΦ... *Du roi Ariarathe-le-Pieux et l'ami de son frère.* Pallas Nicéphore, avec la haste et le bouclier. Dans le champ, un trophée. AR. 4. Mionnet, N° 65.

Le trophée que nous voyons au revers doit être relatif à quelque victoire remportée par Ariarathe X, peut-être à celle qui le fit triompher pour quelque temps de Sicinus. Du reste, ce prince peu guerrier avait pour amusement d'obstruer le lit des rivières et d'en former des étangs dont les eaux stagnantes en s'écoulant causaient de grands dégâts dans les territoires voisins. (Strabon, liv. XII, p. 538.)

ARCHÉLAUS.

Le trône de la Cappadoce fut usurpé par ce prince l'an 36 avant l'ère chrétienne; il s'y maintint paisiblement pendant cinquante-deux ans; et quoique placé par Marc-Antoine, il ne fut point dépossédé par Auguste qui lui pardonna d'avoir suivi le parti de celui auquel il devait la couronne. Son royaume fut même agrandi de quelques provinces de la Cilicie et de l'Arménie, et lorsque ses propres sujets l'accusèrent auprès de l'empereur, celui-ci permit qu'il fût défendu par Tibère, qui plaida pour lui. Mais son ingratitude envers son défenseur fut punie dans la suite; car Tibère ayant succédé à Auguste, et de nouvelles accusations ayant été portées au sénat contre Archelaus, le nouvel empereur le força de venir à Rome pour se défendre. Le roi de Cappadoce âgé, infirme, feignant même une aliénation d'esprit, avait déjà désarmé la colère de Tibère, lorsque la mort vint le surprendre l'an 17e de l'ère vulgaire. (Tacite, *Annal.* liv. II, c. 42. — Dion. liv. LI, § 2; liv. LV, § 9, et LVIII, § 17.)

Archélaüs s'occupait des sciences naturelles, et son ouvrage sur les pierres précieuses est cité par Pline (liv. XXXVII, § 12 et 24), et par Plutarque (*de Flum.* art. *Mæander*). Il ne laissa point d'héritiers mâles de ses deux fem-

mes, dont la première issue d'une famille illustre (Josèphe, *Bell. Jud.* liv. I, c. 24, n° 2), lui avait donné une fille qui épousa Alexandre, fils d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs; sa seconde femme, Pythodoris (*Suprà*, pag. 53 et 55) était veuve de Polémon Ier qui avait gouverné le royaume de Pont. Après la mort d'Archelaüs, la Cappadoce fut réduite en province romaine.

N° 6.

Tête diadémée, à droite, d'Archélaüs.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ. ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΟΥ ΚΤΙΣΤΟΥ. *Du roi Archélaüs, chérissant la patrie qu'il a fondée.* Au milieu de cette légende circulaire, une massue et la lettre K. AR. 5. Mionnet, N° 66.

Le titre de Φιλόπατρις, qui chérit sa patrie, est extrêmement rare sur les monnaies des princes, ce qui fait que les antiquaires les plus anciens avaient changé ce nom en celui de Philopator. L'autre titre que prend Archelaüs, celui de Κτίστης, fondateur, a rapport, selon Eckhel, à la ville de Sébasté, située dans une île opposée à la côte de Cilicie, où Archelaüs avait fixé sa résidence après l'avoir embellie et à laquelle il avait donné le nom d'*Auguste*, en grec Σεβαςός (Josèphe, *Antiq. Jud.* XVI, 4, 6). La massue indique qu'Archelaüs rapportait son origine à la race des Téménides, qui descendaient d'Hercule. La lettre K peut indiquer la 20e année du règne de ce prince, qui correspond à la 16e avant J.-C. Cependant, c'est peut-être l'initiale du nom de la ville de Césarée où on pourrait penser que cette médaille a été frappée, d'après sa fabrique, qui est beaucoup plus belle que celle des monnaies des autres princes prédécesseurs d'Archelaüs, et qui répond à celle des pièces impériales d'argent frappées dans la même ville.

N° 7.

Tête nue et imberbe d'Hercule, avec la peau de lion nouée autour du cou.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ. *Du roi Archélaüs.* Le mont Argée. Dans le champ, les lettres Λ.Θ (an 39). AR. 3. Mionnet, N° 68.

Si cette médaille, qui provient de la Collection Cousinéry, est authentique, elle rappelle par la tête d'Hercule la descendance dont se vantait Archélaüs. Le mont Argée est le type ordinaire des monnaies de Césarée, ville de la Cappadoce, située au pied de ce mont, appelée anciennement *Mazaca* (Chandler, *Inscr. Antiq.* p. 9), ensuite *Eusebia*, d'après un Ariarathe ou un Ariobarzane, surnommé *Eusèbe* ou *le Pieux*, et enfin *Césarée* du nom de Jules-César (V. Belley, *Acad. des bell. lettr.* t. XL, p. 124).

CHAPITRE V.

§ Ier. *ROIS D'ARMÉNIE.*

Après la mort d'Alexandre, les peuples de l'Arménie, ainsi que ceux de la Bithynie et de la Cappadoce, surent se soustraire à la domination macédonienne. Un Perse nommé Phratapherne (Justin, XIII, 4) probablement un ancien satrape, s'empara de la souveraineté, et la famille de ce prince régna sur l'Arménie, quoique dans une sorte de dépendance des Séleucides (Strabon, liv. XI, p. 531). Antiochus III, le Grand, remplaça ces souverains par deux de ses généraux, Zadriade et Artaxias, qui avaient conquis l'Arménie, et qui, peu de temps après, secouèrent le joug de leur maître, et tâchèrent de se placer sous la protection des Romains. Plusieurs autres petits princes régnèrent sur différentes parties de cette contrée, et un roi que Diodore (Excerpt., lib. XXXI, p. 517, éd. de Wesseling), nomme Ardoates vint au secours d'Ariarathe III, roi de Cappadoce, et le rétablit sur son trône d'où il avait été chassé par les Macédoniens.

L'Arménie étant divisée en une quantité de vallées intérieures par les montagnes qui la couvrent, cette configuration du sol favorisait l'établissement d'un grand nombre de souverainetés indépendantes, il n'est donc pas étonnant que les monumens numismatiques de cette partie de l'Asie fournissent l'indication de princes dont le souvenir ne s'est pas d'ailleurs conservé dans les monumens littéraires qui nous sont parvenus de l'antiquité.

ARSAMÈS.

Une médaille unique du cabinet de France fait connaître ce prince, qui a dû être contemporain des premiers rois de Syrie, et qui peut avoir donné son nom à la ville d'Arsamosate, qui commence à être connue dans l'histoire sous le règne d'Antiochus III, ou sous celui d'Antiochus IV. Pellerin avait publié cette médaille (Rec. des rois, pl. XXI); il avait cru y lire *Lisamès* ou *Aisamès*. Une erreur de Froëlich (lettre II, p. 79) qui, sur une autre médaille, avait vu, quoiqu'à tort, le nom d'Arsamès, le mit dans une meilleure voie, et il lut enfin Arsamès, qu'aucune mention historique n'avait encore fait connaître. Visconti découvrit enfin dans Polyen (Stratag., IV, 17), un chef arménien de ce nom qui avait pris le parti d'Antiochus Hierax dans la guerre de ce prince contre Séleucus II son frère, et il ne doute pas que notre médaille ne soit de cet Arsamès, qui dut régner vers l'an 245 avant J.-C. (*Iconogr.*, t. II, ch. XII, p. 245).

N° 8 (9 de la planche).

Tête à droite d'Arsamès, couverte d'une tiare conique, dans une couronne.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΜΟ.. *Du roi Arsamès.* Arsamès monté sur un cheval en course, à droite, coiffé de la tiare, et la main droite armée d'un javelot. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 1, et Suppl., N° 1.

La tiare d'Arsamès n'a pas le fanon qui couvre l'oreille, ni le rebord qu'on remarque sur celles de Tiridate et de Xerxès; mais son portrait peut présenter les marques d'une plus haute antiquité, et, par conséquent, un costume différent de celui de ses successeurs.

SAMÈS.

L'existence et le nom de ce prince avaient été constatés par les savantes recherches de l'abbé Belley (*Acad. des B.-L.*, t. XXVI, p. 355, 380) Samès fut le fondateur de la ville de Samosate, comme Arsamès avait été celui de la ville d'Arsamosate. Cette terminaison *sata* réunie au nom d'un personnage forme la dénomination de plusieurs villes d'Arménie. Froëlich (*Reg. vet. Num.*, p. 13, *et Notit. elem.*, p. 181, pl. XV, n° 2), avait conjecturé que ce roi était un jeune poete grec qui vivait sous Philippe V, roi de Macédoine, et qu'Antiochus-Le-Grand aurait gratifié de quelque province de la Commagène où il aurait pu prendre le titre de roi : mais ce poëte s'appelait Samus ou Samius (Méléagr., *Antholog.*, élég. I, v. 14), et non Samès; et loin d'être roi, il mourut victime de Philippe dont la cruauté lui faisait haïr et massacrer ceux qui avaient d'abord joui de sa faveur. Visconti (*Icon.*, II, p. 248), adopte la conjecture plus vraisemblable de l'abbé Belley, qui voit dans ce prince un chef barbare fondateur de Samosate.

N° 9 (8 de la planche).

Tête radiée, à droite, de Samès.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ · ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ. *Du roi Samès, honorant les Dieux, et juste.* Victoire marchant à droite, tenant de la main droite une couronne. Dessous, ΓΛ (peut-être l'an 33). Æ. 4. Mionnet, N° 3.

Sestini (*Lettere continuaz.*, t. IV, p. 100, tab. VI, fig. 21) a publié une médaille de Pythodoris, femme de Samès. Il en donne ainsi la description : ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΠΥΘΟΔΩΡΙΔΟΣ (en caractères fugitifs). *De la reine Pythodoris.* Tête de la reine, voilée, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ (légende très peu lisible). *Du roi Samès, honorant les dieux et juste.* Char à quatre roues traîné par deux chevaux. Æ. 3. Mais nous avons déjà publié cette médaille (*supra*, p. 5, pl. IV, n° 3), d'après le même auteur (*Descr. del Mus. di Chaudoir*, Florence, 1831, in-4°, p. 37, tab. I, n° 15), en l'attribuant à Pythodoris, femme de Scilurus, roi de la Sarmatie Européenne. Il avait lu ainsi la légende très fruste du revers : ΒΑΣΙΛΕΩ...... ΣΚΙΛΟΥΡ...... ΟΛΒΙΟ..... Nous nous en tiendrons à la première version.

XERXÈS.

Un prince arménien de ce nom, contemporain d'Antiochus IV Épiphane, roi de Syrie, qui lui avait déclaré la guerre, obtint la paix en se soumettant à payer le tribut que son père n'avait pas acquitté, et reçut en mariage Antiochis, fille de ce Séleucide. Visconti (*Icon.*, t. II, p. 250) attribue la médaille que nous publions à ce Xerxès que Barthélemy avait placé sous Antiochus III. Il pense aussi que le nom de *Xerxène* que portait une région de l'Arménie voisine de l'Euphrate lui avait été donné par Xerxès qui avait pu joindre cette province à ses États. Strabon (XI, p. 566) place cette région parmi celles qui furent ajoutées à l'Arménie.

N° 10 (11 de la planche).

Tête barbue, à droite, de Xerxès, coiffée de la tiare conique.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ. *Du roi Xerxès.* La Victoire debout, à droite, tenant de la main droite la haste et le bouclier, et de la gauche élevée, une couronne au-dessus du nom de Xerxès. Dans le champ, la lettre H (peut-être l'an 8). Æ. 2. Mionnet, N° 5.

ABDISSAR.

Le nom d'Abdissar est une forme sémitique qui se retrouve dans la double inscription phénicienne bilingue, découverte à Malte dans le dernier siècle, (Barthélemy, *Mém. de l'Acad. des B.-L.*, t. XXX, p. 405; Gesenius, *Monum. Phœn.* p. 90), et dans laquelle ce nom est traduit par celui de Dionysius. L'époque du règne d'Abdissar est incertaine. Nous le plaçons, comme Visconti (*Icon.*, t. II, p. 252), après Xerxès, à cause de la ressemblance frappante de ses médailles avec celles de ce roi d'Arsamosate.

N° 11 (12).

Tête d'Abdissar, à droite, coiffée de la tiare.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΒΔΙΣΣΑΡΟΥ... *Du roi Abdissar...* et quelques lettres fugitives que M. Mionnet a lues : ...ΔΑΡΑΒ... Aigle, à droite. Æ. 2. Mionnet, N° 6.

N° 12 (13).

Tête d'Abdissar, à droite, coiffée de la tiare.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΒΔΙΣΣΑΡΟΥ. Tête de cheval, bridée, à droite. Æ. 2. Mionnet, N° 6.

§ II. *PRINCES DE LA PETITE ARMÉNIE.*

MITHRADATE.

Une partie de la petite Arménie, située entre l'Euphrate et les États du roi de Pont, était, vers l'an 170 avant l'ère chrétienne, gouvernée par un Mithradate auquel Polybe (*Excerpt. de virt. et vit.*, p. 1381, édit. Gronov.), ne donne que le titre de satrape : mais on sait que ces gouverneurs agissaient en souverains. Visconti conjecture que ce Mithradate était le neveu d'Antiochus Épiphane, né d'une fille d'Antiochus-le-Grand. On ne sait d'ailleurs aucune circonstance de la vie de ce prince. Il est ailleurs question d'un Mithradate postérieur, roi d'une partie de la Commagène ou de l'Arménie, et frère d'un Antiochus qui combattit contre Pompée.

N° 13 (14).

Tête à droite de Mithradate, coiffée de la tiare.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟ.. ΚΑΛΛΙΝΙΚ... *Du roi Mithradate Callinicus.* Pallas debout, à gauche, tenant la haste. Æ. 4. Mionnet, N° 9.

Spanheim (I, p. 482) a publié, et Visconti (*Iconog. Gr.*, II, p. 258) a reproduit d'après une empreinte du Cabinet de Berlin une médaille d'un Mithradate dont voici la description :

Tête jeune de Mithradate diadémée et couverte d'une tiare de forme conique tombant sur le col.

℟. ΒΑΣΙΛΕ... ΜΙΘΡΑΔΑ... ΦΙΛΟ... Massue dans une couronne de laurier Æ. 4. Mionnet, N° 8.

Visconti, d'après le commencement du surnom qu'il a lu avec Spanheim ΦΙΛ, a pensé qu'il était ici question d'un autre Mithradate que du Mithradate Callinicus précité. La forme de la tiare, différente de celle des contemporains de Tigrane, lui a donné lieu de penser qu'il était ici question du Mithradate neveu d'Antiochus Épiphane, et qui aurait rappelé par le surnom de *Philometor, celui qui aime sa mère*, les liens qui l'unissaient à la famille des Séleucides. N'ayant pas sous les yeux la pièce du Cabinet de Berlin nous ne pouvons décider si Spanheim et Visconti ont bien lu le surnom ΦΙΛ; en tout cas, la pièce que nous publions avec le surnom de *Callinicus* doit, d'après le caractère de la fabrique, être attribuée au contemporain de Pompée. Peut-être doit-on lire : ΚΑΛ, au lieu de ΦΙΛ, sur la pièce de Berlin. En ce cas, et sur les deux monuments, il ne serait question que d'un seul et même Mithradate.

Nous joindrons ici la description des autres médailles de ce Mithradate qui ont été connues depuis la publication de Visconti.

Aigle sur un sceptre, tourné à droite. (Il semblerait que l'oiseau est à tête de femme casquée.)

℟. ΒΑΣΙΛΕ... ΜΙΘΡΑΔΑ... ΚΑΛΛΙΝΙΚ..., palme. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 3. M. Mionnet n'indique pas à quelle source il a puisé la description de cette pièce, qui n'est pas à la Bibliothèque royale.

Aigle debout, à droite, avec une palme posée sur l'aile gauche.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩ... ΜΙΘΡΑΔΑΤΟ... ΛΛΛΙΝΙΚΟ... en quatre lignes; au milieu un caducée. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 4.

Nous ajoutons ici, pour plus de clarté : 1° le trait de la médaille de Berlin précitée, d'après l'Iconographie de Visconti; 2° le trait de la médaille décrite en dernier lieu, et dont un exemplaire est entré dans le Cabinet du Roi par suite de l'acquisition d'une partie de la collection de M. Wiczay.



ANTIOCHUS ET MITHRADATE.

... ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Tête jeune d'un Antiochus, couverte de la tiare arméniaque.

℟. ..... ΜΕΓ. ΜΙΘΡΑΔ. ΦΙΛ..... (probablement ΚΑΛ...) *Du grand Mithradate Callinicus.* Bœuf cornupète (Sestini, *Descr. Num., vel.*, p. 506, n° 1).

Æ. 6. Mionnet, Suppl., N° 5. Cette médaille a été aussi décrite à la Commagène par Mionnet, t. V, p. 131, N° 15, mais d'une manière incomplète.

Cette dernière pièce semblerait indiquer l'union du second Mithradate, désigné plus haut, avec son frère Antiochus. Si cette conjecture était fondée il s'ensuivrait que même en admettant là le cas ΦΙΛ de la médaille que nous voyons reproduire sur le second monument, les deux pièces se rapporteraient au second et non au premier Mithradate. Mais peut-être est-il encore ici question d'une pièce mal lue de Mithradate Callinicus.

TIGRANE.

Ce prince, encore jeune, avait été envoyé par Tigrane son père à la cour de Mithradate II, roi des Parthes, qui regardait l'Arménie comme un royaume dépendant de son empire, depuis que les Séleucides avaient été obligés d'abandonner leurs prétentions sur ces contrées. Le roi des Parthes se déclara le protecteur, du jeune Tigrane à qui l'on contestait l'héritage de son père, et qui par la suite s'empara de plusieurs provinces tributaires des Parthes. La mort de Mithradate II ayant fait éclater des troubles dans ses États, Tigrane en profita habilement, subjugua la petite Arménie, et profitant de la faiblesse des derniers Séleucides, se rendit maître de la Syrie qu'il gouverna pendant quelques années avec tranquillité. Il épousa la fille de Mithradate-le Grand, et soumit bientôt, avec le secours de son beau-père, la Cappadoce et la Cilicie : mais son alliance avec Mithradate lui attira la haine des Romains qui le dépouillèrent de ses conquêtes. Son humiliation le conduisit au point de déposer sa tiare aux pieds de Pompée son vainqueur. Il acheta la paix par les plus grands sacrifices, et fut trop heureux de conserver l'Arménie qu'il laissa en mourant à son fils Artavasde, vers l'an 61 avant J.-C.

N° 14 (15 de la planche).

Tête barbue, coiffée de la tiare, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* La Fortune assise, à gauche, sur un gouvernail qu'elle tient de la main gauche, et tenant de la droite une corne d'abondance. Æ. 4. Mionnet, N° 6.

Nous retrouverons à l'article des Rois de Syrie les tétradrachmes frappés pour Tigrane comme roi de cette contrée, ainsi que la médaille de la reine Erato, au revers du même prince.

ARTAVASDE.

Fils et successeur de Tigrane, ce prince régna moins avec la force qu'avec les moyens politiques qui inspirent peu d'estime pour les souverains. Il ne fut loyal ni envers les Romains ni envers les Parthes entre lesquels il voulut conserver ses propres intérêts; aussi eut-il à soutenir la guerre, d'abord contre Mithradate III et Orode Ier (Longuerue, *Annal. Arsacid. ad ann.* A. C. 90 et 58), et ensuite contre Antoine qui se permit une trahison pour prévenir celle qu'il craignait. Le général romain se présenta en ami, et s'empara d'Artavasde et de toute sa famille qu'il présenta à Cléopâtre chargés de chaînes d'or. Cependant le roi d'Arménie conserva dans sa disgrâce plus de fierté qu'on n'aurait pu en attendre d'un prince dont la conduite avait eu si peu de noblesse, et Cléopâtre se trouvant outragée par son orgueil, s'en vengea en le faisant décapiter après la bataille d'Actium, l'an 31 avant J.-C.

Artavasde ne manquait pas de qualités qui l'eussent fait briller partout ailleurs que sur un trône; il avait des talents littéraires, et il avait composé en grec des tragédies, des discours et des mémoires historiques dont une partie existait encore au temps de Trajan.

N° 15 (10 de la planche).

Tête jeune d'Artavasde, à droite, coiffée de la tiare.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΤΑΥΑΣ... *Du roi des rois Artavasde.* Victoire marchant à gauche. Æ. 5. Mionnet, N° 10.

CHAPITRE VI.

ROIS DE SYRIE.

La nation syrienne, loin d'être renfermée dans les limites de la Syrie proprement dite, s'étendait au-delà de l'Euphrate dans la Mésopotamie; et le peuple même qui habitait la Cappadoce jusqu'au Pont-Euxin était Syrien d'origine. On comprend encore dans la Syrie, la Phénicie et la Palestine, situées sur les bords de la Méditerranée depuis la frontière de la Cilicie jusqu'aux limites de l'Égypte. Le mont Taurus la couvre vers le nord : elle est bornée à l'est par l'Euphrate et au sud par l'Arabie déserte et l'Arabie Petrée. Dans le démembrement de l'empire d'Alexandre, après la mort de ce conquerant, la Syrie et tout le pays compris entre l'Inde et la mer Égée devinrent le partage de Séleucus Nicator, et ne furent plus connus que sous le nom de royaume de Syrie. Dès l'année 307 avant J.-C., Séleucus était maître de tout ce qui est entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Après la bataille d'Ipsus, Séleucus obtint encore une grande partie des pays qui avaient appartenu à Antigonus. Le repos dont l'Asie jouit pendant les dix-huit années qui suivirent cette bataille fut employé par Séleucus à fonder et embellir un grand nombre de villes, entre lesquelles les plus considérables furent les deux villes du nom de Séleucie, l'une sur le Tigre près de Babylone, l'autre sur l'Oronte, qui donna son nom à une province entière appelée Séleucide, à laquelle on joignait la Pierie, située au pied du mont Pierius.

Nous verrons plus tard les successeurs de Séleucus perdre l'Asie au-delà du mont Taurus et de l'Euphrate, et les divisions qui éclatèrent dans la famille des Séleucides affaiblir considérablement leur puissance, qui finit tout-à-fait à l'époque où Pompée réduisit Tigrane à abandonner la Syrie, laquelle devint province romaine, après que la dynastie fondée par Séleucus, et connue sous le nom de dynastie des Séleucides, y eut régné pendant deux siècles et demi.

La numismatique de cette contrée est du plus haut intérêt pour la chronologie, parce que les médailles frappées sous ses princes portent des dates qui sont tirées de l'ère la plus célèbre des successeurs d'Alexandre, et celle qui se rattache de plus près à l'histoire des Juifs.

SÉLEUCUS Ier, NICATOR.

Les noms de six Séleucus et de quatorze Antiochus que l'on trouve répétés dans cette série ne laissent pas que d'offrir quelques difficultés pour leur classement : mais après les travaux de Noris, de Freret, ceux de Vaillant, de Froelich, de Pellerin, d'Eckhel et de Visconti, nous espérons lever les incertitudes que présente l'iconographie de ces princes. Nous trouverons aussi dans les monnaies qu'ils ont fait frapper des caractères qui en détermineront l'attribution à diverses parties de ce vaste empire.

Séleucus, fondateur de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus, l'un des généraux de Philippe. Il suivit Alexandre dans sa grande expédition, et entre autres qualités, il s'en fit admirer par sa rare valeur. Alexandre, après la conquête de la Perse, lorsqu'il épousa Barsine, fille de Darius Codoman, et qu'à cette occasion il maria quatre-vingts chefs macédoniens avec les filles des plus illustres satrapes, donna pour épouse à Séleucus Apamée, l'une des filles d'Artabaze, celui qui s'était distingué par sa fidélité envers Darius.

Après la mort d'Alexandre, Séleucus fut d'abord gouverneur de Babylone (Arrien *apud* Phothium, cod. XCII, p. 223). Attaqué par Antigonus, il s'unit à Ptolémée, roi d'Égypte, fut vainqueur, et réussit à ranger sous son autorité presque toutes les contrées de la haute Asie. Il poussa ses conquêtes jusqu'au Gange, et ayant forcé Sandrocottus, roi des Indes, à faire la paix, il se vit le possesseur tranquille du plus grand empire qui ait été formé des débris de celui du conquérant macédonien. Sa politique lui fit rechercher l'alliance de Démétrius, roi de Macédoine, qu'il regardait comme un obstacle à l'agrandissement de Lysimaque, de Ptolémée et de Pyrrhus. Il épousa sa fille, mais peu après il se brouilla avec son beau-père qui mourut son prisonnier en Syrie.

Tous les historiens vantent sa magnificence et ses belles actions. (Appien, Syriac., § 57. Strabon, t. XVI, 749.) Il fonda plus de soixante villes, éleva des temples, fit planter des jardins, rendit à la Grèce les statues de ses dieux qui avaient été enlevées par les Perses, et replaça dans Athènes la bibliothèque de Pisistrate (Pausan., liv. I, c. 16); enfin, il acquit par ses succès militaires le surnom de *Nicator*, ou le *Victorieux*. Sa tendresse paternelle ajouta encore à sa célébrité, lorsqu'il céda généreusement à son fils Antiochus la belle Stratonice son épouse, pour laquelle ce jeune prince n'avait pu vaincre son violent amour. Séleucus, après la mort de Lysimaque, fut enfin maître de toute l'Asie et de la Macédoine sa patrie, où il espérait finir ses jours, lorsqu'au moment où il y arrivait, l'odieuse trahison de Ptolémée Céraunus, réfugié près de lui, le fit périr victime d'un lâche assassinat, l'an 381 avant l'ère chrétienne. Il était âgé de plus de soixante-dix ans.

N° 16.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus.* Victoire debout, à gauche, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche l'armature d'un trophée. Dans le champ, un monogramme composé des lettres ΜΗΡΟ. AV. 4. Acquise de M. Ed. de Cadalvène.

Cette médaille d'or est tout-à-fait conforme à celles d'Alexandre-le-Grand, et doit être une des premières qu'ait fait frapper Séleucus, puisqu'il n'y a pas fait encore placer son effigie. Nous verrons au n° 10 de la planche XXXV une autre médaille d'or où nous reconnaîtrons les traits de Séleucus.

Les tétradrachmes d'argent ont aussi beaucoup de ressemblance avec ceux du roi de Macédoine. La tête d'Hercule doit y être considérée comme le portrait idéalisé d'Alexandre, le général macédonien ayant continué de conserver sur sa monnaie, pendant la plus grande partie de son règne, l'effigie de celui auquel il était redevable de sa puissance.

N° 17.

Tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. Jupiter imberbe, assis, portant de la main droite une Victoire qui tient une couronne de laurier, et tenant de la main gauche la haste. Dans le champ, un monogramme composé des lettres ΞΩΠΥ, peut-être Ζωπύρος (*Zopyros*), peut-être le nom d'un gouverneur persan établi par Séleucus sur la ville où a été frappée cette pièce. Sous le siége Β Ε Λ, que l'on peut regarder comme l'indiquation de *Jupiter Belus*. AR. 7. Mionnet, N° 3.

Cette médaille aurait été frappée à Babylone, ou à Séleucie sur l'Euphrate, que Séleucus avait fondée près de l'ancienne capitale de la Chaldée.

N° 18.

Tête d'Hercule jeune, à droite, coiffée de la peau de lion.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Jupiter Nicéphore, barbu, tenant la haste. Dans le champ, le monogramme ΔΣΥ dans un rond. Sous le siége, ΚΡ, indicant peut-être Jupiter *Ceraunus*. AR. 4. Mionnet, N° 4.

La fabrique de cette médaille se rapproche de celles de la Syrie, et on peut penser qu'elle a été frappée à Laodicée, où Jupiter Ceraunus était adoré.

N° 19.

Tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. Même légende. Jupiter imberbe, portant l'aigle de la main droite, et tenant la haste de la gauche. Dans le champ, le monogramme HPK. Sous le siége, le monogramme ANTI, désignant peut-être la ville d'Antioche de la Piérie, où cette médaille aurait été frappée. AR. 8. Mionnet, N° 13.

PLANCHE XXXV.

N° 1.

Tête imberbe d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite.

℞. Même légende. Jupiter *Ætophore*, barbu, la coiffure surmontée d'un symbole oriental, tenant la haste de la main gauche. Dans le champ, une ancre, un cheval paissant, le monogramme HPAK. Sous le siége, ΜΥ. AR. 7. Mionnet, N° 15.

N° 2.

Tête barbue et laurée de Jupiter, à droite.

℞. Même légende. Pallas armée du bouclier, lançant de la droite un javelot, dans un quadrige d'éléphans allant à droite. Dans le champ, une ancre, Α, et à l'exergue, Θ. AR. 7. Mionnet, N° 19.

L'ancre et le cheval paissant qui servent de symboles à cette médaille, pourraient désigner l'un la ville d'Ancyre, l'autre celle d'Alexandria Troas: mais cette dernière ville n'ayant été fondée qu'à la fin du règne d'Antigonus, on peut penser que le même type du cheval paissant pourrait se rapporter à l'une des villes d'Alexandrie situées dans l'Inde, où cette pièce aurait été frappée, ainsi que celles de bronze qui portent des éléphans. L'une de ces villes fondées par Alexandre est encore aujourd'hui la capitale de la Perse orientale, sous le nom de Herat. Nous reviendrons sur le type de l'ancre qui se trouve reproduit sur les médailles de plusieurs rois de Syrie.

N° 3.

Tête barbue et laurée de Jupiter, à droite.

℞. Même légende. Pallas armée du bouclier, lançant de la droite un javelot, dans un char attelé de quatre éléphans, allant à droite. Dans le champ, une ancre, Α et Θ. AR. 3. Mionnet, N° 22.

Séleucus avait dans ses armées un très grand nombre d'éléphans dont il se servait dans les batailles. La paix qu'il fit avec Sandrocottus, roi des Indes, lui en procura cinq cents (Strabon, liv. XV, p. 724) Justin, liv. XV, c. 4). C'est à quoi se rapporte le type de ces médailles où Pallas combat dans un quadrige d'éléphans. Pallas *Promachos* exprime la victoire des Grecs sur les contrées indiennes indiquées par l'éléphant.

N° 4.

Éléphant allant à droite.

℞. Même légende. Buste de cheval, avec des cornes de taureau, bridé, à gauche. Dessous, une ancre, type indien. Æ. 5. Mionnet, N° 23.

La tête de cheval n'est pas un type rare en numismatique; mais, sur les médailles de Séleucus, on avait pensé qu'elle faisait allusion à un événement important de la vie de ce prince. Lorsque Séleucus fuyait devant Antigonus, il s'échappa de Babylone, et dut son salut à la vitesse de son cheval, dont il immortalisa le souvenir par une statue élevée au sein de sa capitale. Une tête de cheval en bronze, que l'on voyait encore à Antioche dans le moyen âge, passait, d'après la tradition, pour celle du cheval de Séleucus (J. Malela, *Chron.*, liv. VIII, p. 85).

Il est plus probable que le cheval *à cornes de taureau* est *Bucéphale* (*tête de taureau*), en l'honneur duquel Alexandre lui-même avait fondé dans l'Inde une ville nommée *Bucephala* (Plin. VI, 20), à l'endroit même où Bucéphale mourut, âgé de près de trente ans (Arrien. *Anab.*, V, 19, 1). Séleucus lui-même porte d'ailleurs des cornes de taureau. (V. plus bas, n°s 9 et 10.)

N° 5.

Tête ailée, à droite, de Méduse.

℞. Même légende. Taureau frappant la terre de ses cornes, à droite. Dessous, Ξ. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 19.

N° 6.

Autre à peu près semblable. Æ. 4.

N° 7.

Tête ailée, à droite, de Méduse ou de Séleucus Ier.

℞. ΒΑ. ΣΕ (βασιλεως Σελευκου). Taureau frappant la terre de ses cornes, à droite. Æ. 2. Mionnet, N° 28.

Plusieurs antiquaires, et après eux M. Mionnet, ont décrit cette tête comme celle de Séleucus portant des ailes et une peau de lion; mais nous pensons avec Visconti (tom. II, pag. 281, note 3), que c'est une tête de Méduse dont elle a tous les caractères. Méduse rappelle ici Pallas ou le nom de Persée, faisant allusion à la Perse et à la possession de cette contrée par Séleucus. Le taureau cornupète est celui de Mithra, et un autre symbole de la Perse.

N° 8.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. . . . ΛΕΩΣ . . . ΕΥΚΟΥ (βασιλεως Σελευκου). Apollon nu, assis sur l'*omphalos*, tenant de la main gauche l'arc. Æ. 2. Acquise de M. Ed. de Cadalvène.

Cette médaille a été placée ici par erreur; elle appartient évidemment à un Séleucus postérieur, le type d'Apollon ayant été introduit par Antiochus Ier.

N° 9.

ϹΕΛΕΥΚΟϹ. ΝΕΙΚ.... Tête diadémée, à droite, de Séleucus.

℞. ΔΙΟΚΑΙϹΑΡΕΩΝ. Temple hexastyle; le fronton est orné d'une tête de bœuf, et surmonté d'un trophée; aux deux angles de l'entablement, des aigles. Æ. 9. Mionnet, N° 29.

Visconti remarque (*Iconog.*, t. II, p. 284 et suiv.), qu'il est difficile de décider à laquelle des villes du nom de Diocésarée on peut attribuer cette médaille. Il pense d'abord qu'il n'est pas possible de la donner, comme ceux dont Eckhel rapporte l'opinion, à la ville de Diocésarée anciennement nommée Sepphoris, dans la Galilée, attendu que les Juifs n'élevaient point de temples à leurs bienfaiteurs, et que d'ailleurs il serait difficile d'imaginer quel bienfait ils auraient reçu de Séleucus Nicator. Il conjecture que la ville de Diocésarée dont il s'agit était une ville du pays des Cennates, dont l'existence et la situation a été bien constatée par l'abbé Belley (*Mém. de l'Acad. des B.-L.*, t. XXI, p. 428). Ces peuples habitaient, sur les limites de la Cilicie, une province contiguë à l'Isaurie, et leur capitale avait pris le nom de Diocésarée sous Hadrien, ainsi qu'on peut le penser d'après le surnom d'*Hadriané* qu'elle porte sur ses médailles (Eckhel, D. N. t. III, p. 54); mais on ignore quel nom elle avait plus anciennement. Pour admettre la conjecture de Visconti, il faut penser avec lui que la ville de Diocésarée regardait comme son fondateur Séleucus, qui, du reste, avait été le bienfaiteur de la contrée où il avait bâti les villes de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, et quelques autres. Le temple représenté sur la médaille serait le *Nicatorium*, temple élevé en l'honneur de Séleucus Nicator dans un lieu situé entre Séleucie et Diocésarée. La tête de taureau qu'on voit sur le fronton est un symbole de ce prince, et présente la même allusion que les cornes de taureau ajoutées à son image, comme nous allons le voir sur la médaille suivante.

N° 10.

Tête de Séleucus Nicator, à droite, portant un diadème, et deux cornes de taureau.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Tête de Bucéphale, à droite, avec deux cornes de taureau, un frein et une bride. Les monogrammes de ΥΠΕΡΗΤΟΥ et ΠΑΤΡΟΚΛΟ. AV. 5. Mionnet, N° 1.

L'usage de se faire représenter avec des cornes avait été adopté, à l'exemple d'Alexandre, par plusieurs de ses successeurs; nous l'avons vu sur les médailles de Démétrius Poliorcète et sur celles de Lysimaque. Séleucus pouvait avoir un autre droit à cette distinction pour avoir arrêté seul un taureau furieux qui s'était échappé de l'autel où Alexandre allait l'immoler, et l'ère de l'avénement de Séleucus à la souveraineté de Babylone est souvent appelée par les écrivains orientaux *l'ère du cornu* (voyez les autorités citées par Spanheim, *de usu et præstantia Num.*, t. I, p. 388). Sur cette médaille, Séleucus semble avancé en âge. Il paraît qu'il n'a osé placer son portrait sur ses monnaies qu'après plusieurs années de son règne, qui a duré trente et un an, et surtout après l'expédition de l'Inde.

ANTIOCHUS Ier, SOTER.

Antiochus, fils de Séleucus et d'Apamé, qui du vivant de son père avait régné sur une partie de ses États, recueillit sa succession entière qu'il fut obligé de défendre pour en conserver l'intégrité. Le désir de venger la mort de son père, la perte d'une épouse qu'il adorait, les revers qu'éprouvèrent ses armes, troublèrent son règne, dont la fin seulement fut moins orageuse. Il vint à bout de conquérir une paix glorieuse, délivra l'Asie des Gaulois qui la ravageaient pour s'y établir, et mérita ainsi le surnom de *Soter* ou Sauveur. Un nouvel hymen augmenta sa famille; il plaça par des alliances deux de ses filles, l'une sur le trône de la Macédoine, en la donnant à Antigonus Gonatas, l'autre sur le trône de la Cyrénaïque, en la mariant à Magas, roi de Cyrène (Justin, liv. XXVI, c. 3). Mais Ptolémée, l'un de ses fils, se révolta contre lui, et ce malheureux père fut contraint de le faire périr. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, contre lequel il entreprit une guerre impolitique, lui suscita beaucoup

guerre impolitique, lui suscita un grand nombre d'ennemis, et la dix-neuvième année de son règne, l'an 262 avant J.-C., ce prince mourut à Éphèse de la suite des blessures qu'il avait reçues d'un Gaulois nommé Centarète.

N° 11 (12 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Ier, Soter.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Pallas debout, tenant de la droite une petite Victoire. Devant elle, un bouclier; derrière, la lettre Φ, et deux monogrammes, l'un ΕΡΑ, l'autre effacé. AV. 5. Mionnet, N° 54.

Pallas Nicéphore peut faire allusion au nom de *Stratonice*, qui signifie *victoire dans les combats*. Ce revers aurait été placé en l'honneur de cette reine par son époux : nous le retrouverons rarement sur les médailles des rois de Syrie.

N° 12 (13).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. . . ΣΙΛΕΩ . ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Apollon nu, assis sur l'omphalos, tourné à gauche, tenant de la main droite une flèche, la gauche appuyée sur l'arc. Dans le champ, Α. AV. 4.

Les Séleucides ont dû placer sur leurs monnaies Apollon qu'ils regardaient comme l'auteur de leur race, d'après une tradition qui explique également le type de l'ancre fréquemment reproduit sur les monnaies des princes.

Cette tradition est rapportée par plusieurs auteurs, et particulièrement par Justin (liv. XV, c. 4). Il raconte que Laodice, mère de Séleucus, crut voir pendant son sommeil Apollon qui lui donna un anneau sur la pierre duquel était gravée une ancre; qu'en effet, le jour suivant elle trouva dans son lit cet anneau, que Séleucus, qui naquit exactement neuf mois après, avait une ancre imprimée sur la cuisse, et que cette marque de son origine s'était constamment perpétuée parmi ses descendans. Les poëtes signalèrent cet événement (Auson., *Clar. Urb.* III, 10), et le vulgaire adopta cette fable que les Sigéens n'hésitèrent pas à mentionner dans un décret solennel en l'honneur d'Antiochus Ier, où ils appelèrent Apollon l'auteur de sa race. (Chishull, *Ant. asiatic*, p. 49; Muratori, *Thes. Inscr.*, p. 2118.)

N° 13 (14).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Apollon assis, à gauche, tenant de la main gauche l'arc, et de la droite la flèche. Dans le champ, les monogrammes ΕΥΦ et ΑΤΡ. Dessous, la lettre F. AR. 9. Mionnet, N° 59.

N° 14 (15).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. Même légende. Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos. Devant lui, une tête d'Antilope. Dessous, les monogrammes ΗΘΑ et ΑΙ. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 65.

N° 16 (17).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. Même légende. Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. AR. 4. Acquise de M. Cousinéry.

N° 15 (16).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. Même légende. Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant de la main gauche l'arc, de la droite la flèche. Dans le champ, le monogramme ΔΟΡΥΣ? et un autre effacé. AR. 7 1/2. Mionnet, Suppl., N° 45.

N° 17 (18).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. Même légende. Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Dans le champ, le monogramme ΔΙΦ. AR. 3. Mionnet, N° 61.

N° 18 (19).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Dans le champ, les monogrammes ΔΩΡ et ΕΡ. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 85.

PLANCHE XXXVI.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter, très âgé.

℟. Même légende. Apollon assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Deux monogrammes, ΑΤ et ΔΩ. AR. 8.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter, très âgé.

℟. Même légende. Apollon, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Deux monogrammes, dont l'un renferme toutes les lettres du mot ΣΕΛΕΥΚΟ, et l'autre ΑΠΟ. AR. 8. Mionnet, N° 68.

N° 2 *bis*.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Soter.

℟. ΣΩΤΗΡΟΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *D'Antiochus, Sauveur.* Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant la flèche de la main droite et appuyé de la gauche sur l'arc. AR. 7. Mionnet, N° 65, et Suppl., N° 48.

Ce tétradrachme fort rare, est unique dans le Cabinet de France. Il avait été publié par Froelich (pl. III, N° 13) et par Pellerin (Suppl. IV, p. 115). Il ne peut avoir été frappé qu'après la victoire d'Antiochus sur les Gaulois qui menaçaient l'Asie. Ce titre lui est décerné dans un décret des Smyrnéens, où il a les surnoms de dieu et de sauveur (Marm. Oxon., *Num.* II, v. 100). Son portrait, semblable à celui du N° précédent, le représente avancé en âge; en effet, il n'était monté sur le trône de son père que sept ans avant cette victoire qu'il remporta l'an 38 de l'ère des Seleucides, 275 avant J.-C. Il en avait déjà régné douze conjointement avec son père.

Une médaille de bronze qui porte également le nom de Soter est encore donnée par Froelich (pl. IV, N° XIV) : elle est trop mal gravée dans son ouvrage pour que nous la reproduisions, nous nous bornerons à la décrire.

Tête diadémée d'Antiochus Soter à droite.

℟. ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Une ancre, et les bonnets des Dioscures. Le monogramme ΣΑ . Æ. 4.

N° 3 *bis*.

Tête imberbe d'Hercule, à droite, coiffée de la peau du lion.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Jupiter barbu, assis, tenant de la main droite l'aigle, et de la gauche la haste. AR. 8. (Provenant du Cabinet Wiczay.)

On doit sans nul doute attribuer ce tétradrachme à Antiochus Ier, à cause de sa ressemblance avec ceux d'Alexandre, et par les mêmes raisons que nous avons données en décrivant ceux de Séleucus ci-dessus, pl. XXXIII, Nos 17, 18 et 19.

Séleucus incertains.

Les médailles suivantes, qui portent les noms de Séleucus et d'Antiochus, ne pouvant être attribuées avec certitude à aucun des princes qui ont porté ces noms, nous les avons réunies sans distinction de règne, nous réservant de décrire aux princes suivans celles que leurs titres et les dates rendent d'une attribution indubitable.

N° 3.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus*. Pallas tenant de la main gauche le bouclier, et lançant un javelot de la droite. Devant, une ancre. Æ. 5. Mionnet, N° 31.

La tête d'Apollon et l'ancre n'indiqueraient pas Séleucus Ier plutôt qu'un de ses successeurs, puisque tous se sont plus à répéter ces types qui rappelaient leur origine.

N° 4.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℞. Même légende. La Victoire debout, à gauche, tenant de la main gauche une palme, et de la droite une couronne de laurier. Devant, une ancre. Æ. 4 1/2. Mionnet, Suppl., N° 24.

N° 5.

Tête de femme voilée, à droite. Monogramme ΑΙ et Τ.

℞. Même légende. Tête d'éléphant, à gauche. Dans le champ, Α. Médaille dentelée. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

N° 6.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℞. Même légende. La Victoire debout, à gauche, tenant de la main gauche une palme, et de la droite une couronne. Dans le champ, le monogramme ΠΑΑ. Æ. 5. Mionnet, N° 38.

N° 7.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Victoire debout, à gauche, tenant la palme et la couronne. Dans le champ, monogramme ΑΙ. Æ. 4.

N° 8.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Taureau cornupète, à droite. Au-dessus, un astre et un globule. Æ. 4.

N° 9.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Zébu ou bœuf bossu, allant à gauche. Devant, monogramme ΔΕΛ. Æ. 3. Mionnet, N° 41.

N° 10.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Trépied; au-dessus, une palme. Dans le champ, les monogrammes ΕΥ et ΣΤ. Æ. 5. Mionnet, N° 47.

N° 11.

Tête de Diane, à droite.

℞. Même légende. Proue de vaisseau. Médaille dentelée. Æ. 4. Acquise de M. Cousinéry.

N° 12.

Tête de Diane, à droite, l'arc sur l'épaule.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ .. ΛΕΥΚ ... Diane debout, le carquois sur l'épaule, tenant de la gauche un long flambeau : à ses pieds, un cerf. Médaille dentelée. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

Antiochus incertains.

N° 13.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus*. Trépied. Dans le champ, monogrammes ΘΕ et ⊏Ο. Æ. 5. Mionnet, N° 94.

N° 14.

Bouclier macédonien.

℞. Même légende. Éléphant marchant, à droite. Au-dessus, monogramme ΜΕΘ; une massue; dessous, une mâchoire d'animal. Æ. 4. Mionnet, N° 90.

N° 15.

Tête laurée et barbue, à droite, de Jupiter.

℞. Même légende. Foudre posé horizontalement. Au-dessus, une massue et le monogramme ΜΕΘ; dessous, une mâchoire d'animal. Æ. 4. Mionnet, N° 97.

N° 16.

Tête de femme, à droite.

℞. Même légende. Éléphant allant à droite, monté par un cornac. Une ancre en contremarque. Dessous, un croissant. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 88.

N° 17.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Trépied. Monogramme ΑΠΟ. Æ. 5.

N° 18.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. . . . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Foudre posé horizontalement. Au-dessus, une ancre dans une contremarque. Æ. 4.

PLANCHE XXXVII.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Éléphant, à droite, conduit par un cornac. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 61.

Les médailles suivantes portent toutes le nom d'Antiochus; mais aucun caractère particulier ne peut les faire attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre des princes de ce nom.

N° 2.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℞. Même légende. Les bonnets des Dioscures. Æ. 5. Mionnet, N° 98, et Suppl., N° 65.

N° 3.

Tête de femme, vue de face, peut-être celle de Daphné, couronnée de laurier, et les cheveux flottans.

℞. Même légende. Victoire érigeant un trophée. Le monogramme ΑΠ. Æ. 5. Mionnet, N° 94.

Près de la ville d'Antioche de Syrie, bâtie sur l'Oronte, était un lieu que la fraîcheur des eaux et un bois de lauriers et de cyprès rendaient agréable: c'était une sorte de faubourg d'Antioche, qui portait le nom de Daphné. Les habitans de cette ville prétendaient que cette nymphe, aimée d'Apollon, était née dans leur propre pays, et ils montraient chez eux le laurier dans lequel ils disaient que Daphné avait été changée. Au milieu de ce bois était un temple d'Apollon et de Diane : c'est là que Bérénice, femme d'Antiochus II, s'était réfugiée, et qu'elle fut égorgée par ordre de Laodice, comme nous le verrons plus loin.

La tête que l'on voit sur notre médaille, quoique très altérée par la vétusté, a tous les caractères qui conviennent à une femme; ses cheveux flottans, sa couronne de laurier, peuvent la faire attribuer à la nymphe Daphné.

N° 4.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Pallas debout, à droite, tenant de la gauche le bouclier, lançant de la droite un javelot. Les monogrammes HP et ΠA. Æ. 6. Mionnet, N° 114.

N° 5.

Tête de Pallas, à droite.

℞. . . . . ANTIOXOY. Trophée. Æ. 2. Mionnet, N° 129.

N° 6.

Tête de femme, voilée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOXOY. Tête d'éléphant, à gauche. Dessous, ΘEK. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

N° 7.

Tête de femme, voilée, à droite.

℞. Même légende et même type. Derrière, proue de vaisseau. Dans le champ, Δ. Médaille dentelée. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 120.

Nous avons parlé plus haut du type de l'éléphant sur les médailles des rois de Syrie.

N° 8.

Tête d'Hercule jeune, à droite.

℞. Même légende. Arc et carquois. Monogramme ΣΤΥ. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

N° 9.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOX... Apollon nu, assis, tenant de la main droite un javelot, le coude gauche appuyé sur la lyre. Le monogramme MY. Æ. 3. Mionnet, N° 109.

N° 10.

Tête casquée de Pallas, de face.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOXOY. Victoire debout, à gauche, tenant une palme et une couronne. Deux monogrammes incertains. Æ. 3. Mionnet, N° 125.

N° 11.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Lyre. Æ. 2. Mionnet, Suppl., N° 77.

N° 12.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. . ΑΣΙΛΕΩ. ANTIOXOY. Apollon debout, à gauche, tenant de la main gauche l'arc, et de la droite une flèche. Deux monogrammes incertains. Æ. 1 1/2. Mionnet, N° 132.

N° 13.

Tête de femme, de face.

℞. ΒΑΣΙΛΕ. ANTIOX. Trépied. Æ. 1. Mionnet, N° 140.

N° 14.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOXOY. Apollon, assis sur l'omphalos, tenant de la main gauche l'arc, et de la droite une flèche. Dessous, H. Médaille dentelée. Æ. 2.

N° 15.

Les Dioscures, à cheval, courant à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOX. Pallas debout, à droite, tenant de la main gauche le bouclier, et lançant de la droite un javelot. Æ. 3. Mionnet, N° 115.

N° 16.

ΒΑΣΙΛ. ANTIO. Arc et carquois.

℞. Trépied. Æ. 2.

Plusieurs médailles de bronze des rois de Syrie sont dentelées. Ce genre de pièces paraît sous Antiochus III et Séleucus IV, et non pas avant, selon Pellerin (*Rec. de rois*, p. 72), mais Eckhel n'admet pas cette opinion comme certaine. Pellerin pense que cette forme avait pour but de rendre les contrefaçons plus difficiles: mais si cela était, on aurait plutôt dentelé les médailles d'argent, comme nous le voyons quelquefois aux médailles des familles romaines, ce qui n'arrive jamais à celle des rois de Syrie. Eckhel pense, avec Vaillant, que cette dentelure n'était qu'un ornement.

ANTIOCHUS II, THÉOS ou LE DIEU.

Antiochus II était fils du premier Antiochus et de Stratonice, ce qu'attestent les historiens dont le témoignage est appuyé de celui d'une inscription gravée sous Séleucus II (*Marm. Oxon. Inscr.* XXVI, lin. 9). Il succéda à son père qui, de son vivant, l'avait déjà investi d'une partie de son autorité (Appian. *Syriac.* 65).

Le surnom de Dieu fut donné à ce prince par la reconnaissance des habitans de la ville de Milet, délivrés par lui de la tyrannie de Timarque, gouverneur de cette contrée, qui s'était soustrait à la dépendance d'Antiochus Soter. Ce premier succès, qui lui avait valu un titre si brillant, ne fut suivi que de revers. Sa guerre contre Ptolémée Philadelphe fut tellement malheureuse, que pour obtenir la paix, il fut contraint d'abandonner Laodice, sa seconde épouse et sa sœur, qui était mère de deux princes, et de priver ceux-ci de leurs droits à la couronne, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Lorsque cette reine eut perdu son père, Antiochus la répudia et rappela Laodice: mais cette dernière princesse, pour prévenir les nouveaux caprices de son époux, l'empoisonna et employa la ruse pour assurer le trône à Séleucus son fils aîné. Un courtisan qui avait quelque ressemblance avec Antiochus, fut placé dans son lit et dicta un testament qui renversa les projets et les prétentions de Bérénice. Antiochus mourut l'an 247 avant J.-C. (Appian. *Syr.* § 65). Il n'avait régné que quinze ans, pendant lesquels des troubles continuels agitèrent ses États. Les gouverneurs des provinces les plus éloignées se révoltèrent: Théodote, dans la Bactriane, et Spasinès, sur les bords du Tigre, méconnurent son autorité, ainsi qu'Arsace chez les Parthes, et Arsamès dans l'Arménie. (Justin. liv. XLI, c. 4. Longuerue, *Annal. Arsac.* pag. 2).

La numismatique des rois de Syrie peut, comme nous l'avons dit, offrir quelques incertitudes: mais les surnoms des princes nous donnant les moyens de reconnaître leurs portraits, cette incertitude ne portera que sur quelques pièces des premiers règnes dont la comparaison avec les pièces certaines facilitera l'attribution, en exceptant toutefois celles qui ayant été frappées dans des pays barbares ou dans des villes éloignées de la capitale, offrent des têtes d'une mauvaise exécution et dont le caractère est altéré.

N° 17.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOXOY. *Du roi Antiochus.* Apollon nu, assis sur l'omphalos, appuyé de la main gauche sur l'arc, et tenant de la droite une flèche. AV. 4. Mionnet, N° 141.

N° 18.

Tête à droite d'Antiochus II, portant un diadème ailé.

℞. Même légende et même type. Les monogrammes KA et HMΩ. A l'exergue, cheval paissant. AR. 8. Mionnet, N° 144.

N° 19.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. Même type. Dans le champ, un flambeau et la partie antérieure de Pégase. A l'exergue E. AR. 8. Mionnet, N° 147.

N° 20.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. Même type. AR. 3. Acquise de M. Cousinéry.

N° 21.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Hercule barbu, nu, assis sur un rocher, couvert de la peau du lion, sur laquelle il pose sa main gauche, et la droite appuyée sur sa massue. Dessous, les monogrammes ΙΣΙ et ΗΡ. AR. 7. Mionnet, N° 149.

N° 22.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. Même légende. Hercule, assis sur un rocher couvert de la peau du lion, la main gauche sur le rocher, et la droite appuyée sur la massue. A l'exergue, le monogramme ΦΩ. Un fer de lance. Dans le champ, un *diota*. AR. 8. Mionnet, N° 148.

Le type d'Hercule convient à Antiochus II, fils de Stratonice, qui descendait de la famille d'Antigonus, roi de Macédoine. Nous avons déjà vu que la famille d'Antigonus prétendait, ainsi que celle d'Alexandre-le-Grand, tirer son origine de la branche des Téménides, issue de la race d'Hercule.

PLANCHE XXXVIII.

SÉLEUCUS II, CALLINICUS.

Séleucus II, avec l'héritage d'Antiochus, recueillit les tristes fruits des semences de discorde que son père avait laissées dans sa famille. Laodice, sa mère, ne mit point de bornes à sa haine contre Bérénice et le fils qu'elle avait eu d'Antiochus, tant qu'ils vécurent; et la vengeance de Ptolémée Evergète lava dans le sang de Laodice celui de sa sœur et de son neveu. Les vastes états de Séleucus furent ravagés par ce prince, et le peuple lui-même favorisa par la révolte le vainqueur, qui ne se retira que chargé d'un immense butin. Séleucus crut être plus heureux dans une guerre maritime, et ses ressources et ses espérances furent détruites en un jour par les vents et la tempête. Ses peuples émus de ses malheurs lui rendirent une tardive affection; ils n'avaient prêté leur secours au roi d'Égypte, que parce qu'on leur avait persuadé que Bérénice et son fils vivaient encore; mais l'imposture ayant été découverte, ils craignirent avec raison de voir leur pays devenir une province du royaume de Ptolémée, et se rallièrent à leur souverain légitime. (Polyaen. liv. VIII, c. 50.)

Séleucus, ranimant son courage prêt à l'abandonner, crut devoir appeler à son secours, son jeune frère Antiochus, qui, à peine âgé de quatorze ans, se faisait déjà remarquer par ses talens militaires, et il lui offrit en récompense du service qu'il en attendait toute la partie de l'Asie limitée par le mont Taurus. (Justin. liv. XXVII, c. 1 et 2.)

Antiochus, que son caractère ambitieux et avide fit surnommer *Hierax*, l'épervier ou l'oiseau de proie, saisit cette occasion, non par générosité, mais dans l'espoir de dépouiller son frère. Cependant Ptolémée ayant appris leur union se décida à la paix; mais cette paix que Séleucus avait obtenue de son ennemi fut troublée par son frère. Celui-ci, appuyé des hordes de Gaulois mercenaires qui devaient combattre pour Séleucus, s'en servit pour l'attaquer. La guerre des deux frères fut acharnée, le sort les favorisa et les abattit tour à tour, leur mort fut alternativement annoncée et démentie. Enfin Séleucus eut l'avantage, et c'est alors qu'il prit le surnom de CALLINICUS, ou célèbre vainqueur.

A cette occasion, il fonda en Mésopotamie, où il avait remporté sa victoire, une ville qu'il nomma Callinicopolis. (Vaillant, *Hist. Regum Syriæ*, p. 33) Encouragé par ce succès, Séleucus tourna ses armes contre les nations qui s'étaient soustraites à la puissance de son père et à la sienne : mais ses armes malheureuses ne rencontrèrent que revers et désastres. Les Parthes remportèrent sur lui une victoire qui assura leur indépendance. (Justin. liv. XLI, c. 4.) Plusieurs historiens assurent même qu'il fut fait prisonnier : toutefois, il ne resta pas en captivité jusqu'à sa mort, et les dernières années de sa vie s'écoulèrent au sein du luxe et de la magnificence, dans ses états qui, malgré tant de revers, étaient encore vastes et florissans. Il mourut d'une chute de cheval après vingt années de règne, l'an 86 de l'ère des Séleucides, 226 avant Jésus-Christ. (Justin. liv. XXVII, c. 3.)

N° 1.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus.* Apollon nu, debout, tenant de la main gauche l'arc, et de la droite la flèche. Dans le champ, les monogrammes ΗΡΑ et ΠΡΕ. AV. 4. Mionnet, N° 150.

Le type d'Apollon ne varie que par la forme. Sur les médailles des princes précédens, nous avons vu le dieu assis sur l'omphalos, celles de Séleucus II nous le présentent debout, tantôt tenant l'arc et la flèche, quelquefois tenant la flèche seule, et appuyé sur le trépied. Il y a peu d'autres types sur les médailles de ce prince, nous les décrirons plus tard.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, tenant la flèche de la main droite, le coude gauche appuyé sur un trépied. Les monogramme ΔΙ et ΗΡ. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 155.

N° 3.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. Même légende et même type. Les monogrammes ΘΕ et ΠΑ. AR. 7. Acquise de M. Ed. de Cadalvène.

N° 4.

Tête diadémée et légèrement barbue de Séleucus II, à droite.

℞. Même légende et même type. Les monogrammes ΑΥ et ΦΩ. AR. 8. Acquise de M. Ed. de Cadalvène.

N° 5.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. Même légende. Cavalier en course, à gauche, la main droite armée d'une lance. Le monogramme ΔΕΑ. Æ. 9. Mionnet, N° 163.

N° 6.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟ.. Cheval libre, allant à gauche. Le monogramme ΔΕΣ. Æ. 4. Mionnet, N° 161.

N° 7.

Tête laurée d'Apollon, à droite. Derrière, le monogramme ΑΒ.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Apollon nu, debout, tenant de la main droite une flèche, et le coude gauche appuyé sur le trépied. Le monogramme ΑΒ. Médaille dentelée. AR. 6. Mionnet, N° 165.

N° 8.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, à gauche, tenant l'arc et la flèche. Æ. 4. Mionnet, N° 174.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus II.

℞. Même légende. Éléphant, à droite. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 91.

Cette médaille est gravée d'après l'ouvrage de Duane (*Coins of the Seleucidæ*, pl. III, n° 25, p. 35).

N° 10.

Tête diadémée et barbue de Jupiter, à droite.

℞. Même légende. Pégase courant, à gauche. Æ. 3. Mionnet, Suppl., N° 92.

Cette médaille est aussi gravée d'après l'ouvrage de Duane (*Coins of the Seleucidæ*, pl. IV, n° 1, pag. 36).

N° 11.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. Même légende. Apollon nu, debout, à droite, tenant la flèche de la droite, appuyé de la gauche sur l'arc. Le monogramme ΚΙΡ? et Φ. Æ. 3. Mionnet, N° 174.

N° 12.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. Même légende. Apollon nu, debout, à gauche, tenant la flèche, et appuyé sur l'arc. Monogramme effacé. AR. 3. Mionnet, N° 159.

N° 13.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℟. Même légende. Apollon nu, à droite, assis sur l'omphalos, tenant la flèche, et appuyé de la main droite sur l'arc. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 175.

N° 14.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℟. Même légende. Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant la flèche et appuyé sur l'arc. Æ. 3.

N° 15.

Tête laurée de Diane, à droite.

℟. Même légende. Apollon, tenant l'arc et la flèche. Monogramme effacé. Æ. 3. Mionnet, N° 178.

N° 16.

Tête laurée de Diane, à droite.

℟. Même légende. Apollon, tenant l'arc et la flèche, assis sur l'omphalos. Æ. 3. Mionnet.

N° 17.

Tête de Diane, à droite.

℟. Même légende. Diane debout, tenant un long flambeau de la main gauche, et la droite appuyée sur la tête d'un cerf. Médaille dentelée. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 188.

N° 18.

Tête de femme, à droite.

℟. Même légende. Proue de vaisseau. Monogrammes ΑΒ et ΑΜΥ. Médaille dentelée. Æ. 5. Mionnet, N° 183.

PLANCHE XXXIX.

N° 1.

Tête casquée de Pallas, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus*. Apollon nu, tenant la flèche de la main gauche, et la droite appuyée sur l'arc. Æ. 3. Mionnet, N° 43.

ANTIOCHUS HIÉRAX.

Ce prince n'était âgé que de quatorze ans lorsque Séleucus II, son frère, crut pouvoir défendre la monarchie en la partageant avec lui, pour la sauver des attaques étrangères : mais le jeune Antiochus, dont l'ambition était aussi précoce que ses talens militaires et politiques étaient distingués, dissimula si peu son insatiable envie de dominer, qu'elle lui fit donner le surnom d'*Hierax*, qui désigne un oiseau de proie. (*Justin.* liv. XXVII, c. 2.) Les deux frères, ainsi que nous l'avons dit dans l'article précédent, se firent une déplorable guerre, dans laquelle le jeune Antiochus ressaisit plusieurs fois, à force de ruses et de stratagèmes, la victoire qui lui échappait. (*Polyaen.* liv. IV, c. 17.) Il fut pendant quelque temps maître de presque toute l'Asie-Mineure, et prit à sa solde les troupes gauloises dont les secours avaient souvent été funestes à ceux qui les avaient employées. Une dernière bataille qu'il perdit dans la Mésopotamie ruina son parti et toutes ses espérances; il crut trouver une ressource dans la générosité de Ptolémée Evergète, ennemi de sa race, qui paya mal sa confiance et le fit enfermer dans une étroite prison. Il parvint cependant à s'en échapper, mais il fut rencontré par une troupe de brigands qui le massacra, vers l'an 226 avant J.-C.

Nous aurions pu douter que nous eussions un portrait de ce prince dont le règne fut si court et si peu paisible, si nous ne trouvions sur ses médailles des traits différens de ceux des Antiochus précédens, et des onze derniers Antiochus dont les médailles sont reconnaissables à des dates et à des surnoms. Ses traits, selon la remarque de Pellerin (*Méd. des Rois*, p. 69) et de Visconti (*Iconogr.* t. II, p. 303), rappellent assez ceux de Séleucus II son frère, pour que cette tête ait dû être attribuée à celui-ci, si l'on ne lisait auprès le nom d'Antiochus. Son diadème porte des ailes et nous avons vu cet emblème adopté par son père, pour indiquer qu'il tirait son origine de Persée. Il a conservé le type d'Apollon, divinité tutélaire des Séleucides et fondateur de leur race.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Hiérax, avec des ailes attachées au diadème.

℟ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus*. Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite la flèche, et de la gauche l'arc. Dans le champ, une abeille. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 189.

L'abeille, type connu de la ville d'Ephèse, qu'on voit dans le champ de cette pièce et de la suivante, peut faire penser que cette ville a fait frapper des monnaies pour Antiochus Hiérax, qui fut pendant quelque temps maître de l'Asie-Mineure.

N° 3.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Hiérax.

℟. Même légende. Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite la flèche, et de la gauche l'arc. Sous l'omphalos, une abeille. AR. 9. Mionnet, N° 193.

N° 4.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Hiérax.

℟. Même légende. Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant de la droite la flèche, et de la gauche l'arc. Dans le champ, les monogrammes ΠΑΡ et ΜΟΡ, et une tête de cheval. AR. 7. Provenant de la Collection Cousinéry.

N° 5 (6 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus Hiérax.

℟. Même légende. Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite la flèche, et de la gauche l'arc. Dans le champ, le monogramme ΚΑΤ et un Δ. AR. 7. Mionnet, N° 192.

L'attribution de cette pièce à Antiochus Hiérax est douteuse : nous serions tentés d'y voir une médaille d'Antiochus-le-Grand.

SÉLEUCUS III, CERAUNUS ou LE FOUDRE.

La mort de Séleucus Callinicus fit monter sur le trône son fils Séleucus, jeune encore et d'une constitution faible, mais à qui son caractère ardent fit surmonter, entre autres obstacles, pour exécuter ses projets, l'épuisement du trésor royal. (*Appian.* syr § 66) Ce jeune prince se mit à la tête de ses troupes, et marcha vers l'Asie-Mineure où les rois de Pergame, successeurs de Philétère, étendaient leurs Etats. En même temps il envoya son frère Antiochus dans la Babylonie, pour contenir par sa présence des provinces dont il pouvait craindre la révolte, et il remit l'administration de ses États à un Carien nommé Hermias.

Alors il partit avec son cousin Achéus, marcha rapidement et arriva au mont Taurus : mais à peine avait-il mis le pied dans la Phrygie qu'il périt victime du poison que lui avaient fait donner Nicanor et Apaturius, généraux mécontens. (*Justin.* liv. IX, c. 1.) Achéus vengea sa mort en faisant périr les assassins. Le règne de Séleucus n'avait été que de deux ans; mais l'activité qu'il déploya pendant ce peu de temps lui valut, entre autres marques d'admiration, le surnom de *Foudre* (*Ceraunus*). Il périt l'an 224 avant J.-C.

Les médailles de Séleucus Céraunus, pareilles pour la fabrique à celles de son père, le représentent toutes au même âge, ce qui est naturel puisqu'il n'a été sur le trône que l'espace de deux ans; sa physionomie offre quelque ressemblance avec celle d'Antiochus III son frère, et il a un peu de barbe au bas des joues.

N° 6 (5 de la planche).

Tête diadémée, à droite, de Séleucus III, Céraunus : le long de la joue, une barbe naissante.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus.* Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite une flèche, et de la gauche l'arc. Dans le champ, les monogrammes ΞΥ et ΣΩ. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 203.

Nous verrons plus loin (pl. XL, n° 9) une médaille attribuée à Séleucus IV, et qui pourrait comme celle-ci être plus justement donnée à Séleucus II Callinicus. La pièce que nous avons publiée pl. XXXVIII, n° 4, et que Visconti n'a pu connaître, justifierait notre conjecture. En comparant ces trois pièces, légèrement barbues, on se rappelle le surnom de *Pogon* que Séleucus II avait reçu de ses contemporains. Le désir qu'avait l'auteur de l'Iconographie de donner un portrait de Séleucus Céraunus l'a porté sans doute à lui attribuer une médaille qui diffère trop peu de celles de son père, pour qu'on s'arrête sérieusement à l'opinion de Visconti.

ANTIOCHUS III, LE GRAND.

Antiochus III, second fils de Séleucus Callinicus et de Laodice, devenu maître du trône par la mort imprévue de son frère, lui succéda à peine âgé de quinze ans. Son cousin Achéus, que quelques courtisans voulaient déclarer roi, résista à leurs suggestions et lui resta fidèle. Lorsqu'Antiochus monta sur le trône, son royaume était menacé de toutes parts, au-dedans par les gouverneurs des provinces qui cherchaient à se rendre indépendans, au-dehors par les rois de Pergame, des Parthes et de la Bactriane, et même par les rois d'Egypte qui s'étaient emparés de plusieurs provinces de la Syrie. Antiochus délivra son territoire des Égyptiens et arrêta les invasions des autres peuples. Achéus, enflé par ses victoires sur les rois de Pergame, cessa d'être fidèle et prit le diadème; mais il ne le garda pas long temps; bientôt Antiochus le vainquit, le fit prisonnier et ordonna son supplice. Le règne d'Antiochus fut long et glorieux; ses contemporains lui donnèrent le surnom de Grand. La fin de ce règne fut troublée par le projet que conçut Antiochus de s'attaquer aux Romains, qui, vainqueurs de Carthage, semblaient vouloir porter plus loin leurs conquêtes. Il y fut sans doute engagé par les conseils d'Annibal qui s'était réfugié à sa cour. A dater de ce moment il n'essuya plus que des défaites, et la bataille de Magnésie le contraignit à demander la paix à la république et à se soumettre aux plus dures conditions. Il fut dépouillé de ses flottes, de ses éléphans, d'une partie de ses conquêtes et de ses trésors; il fut obligé d'exiler Annibal et de donner son fils en otage aux Romains. Il ne put acquitter les tributs qu'il s'était laissé imposer sans charger d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cherchant les moyens d'apaiser les mécontens, il alla jusque dans l'Elymaïs, région de la Perse, pour y prendre les trésors que depuis plusieurs siècles la superstition avait entassés dans le temple de *Nanaea*. Cette divinité est ainsi nommée dans le second livre des Machabées, c'était l'*Anaïtis* d'Arménie, et les Grecs l'ont assimilée, tantôt à Aphrodite, tantôt à leur Jupiter. On retrouve *Nanaea* sur les médailles de la Bactriane (K. O. Muller, *Goett. Gel. Anzeig.*, 1835, p. 1777; Raoul-Rochette : *Notice sur quelques médailles grecques de la Bactriane, etc.*, p. 59.) Mais Antiochus ne fut point heureux dans cette expédition; il y périt, massacré au milieu d'une émeute populaire, dans la trente-sixième année de son règne, âgé de cinquante-deux ans, l'an 187 avant J.-C.

Les années de l'ère des Séleucides commencent à paraître sur la monnaie des rois de Syrie, sous le règne d'Antiochus III. Ces années sont : les 102e, 105 et 107e, qui correspondent aux années 209, 206 et 204 avant J.-C. Les médailles qui les donnent ont dû être frappées dans des villes maritimes, telles que Tyr ou Sidon.

Les caractères iconographiques des médailles d'Antiochus III, aux différens âges de ce prince, ont été fixés avec solidité par Visconti.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III, enfant.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite une flèche, et de la gauche l'arc. Dans le champ, un trépied et le monogramme ΗΡ. Sous l'omphalos, la lettre Α. AR. 8. Mionnet, N° 204.

N° 8.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III, dans un âge plus avancé. Autour du col, l'indication du vêtement.

℞. Même légende. Apollon sur l'omphalos, avec l'arc et la flèche. Dans le champ, le monogramme ΑΡ. A l'exergue, la lettre Σ. AR. 9. Mionnet, N° 211.

N° 9.

Tête d'Antiochus III, plus âgé, dans un cercle de perles.

℞. Même légende. Apollon sur l'omphalos, avec l'arc et la flèche. AR. 8. Mionnet, N° 229.

N° 10.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, le monogramme ΡΩ. AR. 4.

N° 11.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Eléphant, à droite, et un monogramme effacé. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 234.

N° 12.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Apollon assis sur l'omphalos, avec l'arc et la flèche. Dans le champ, le monogramme ΞΥ. Æ. 6. Mionnet, N° 239.

N° 13.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Figure virile debout, tenant dans la main droite quelque chose d'effacé, et dans la gauche, la haste. Dans le champ, le monogramme ΡΩ. Æ. 6. Mionnet, N° 241.

N° 14.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Trépied. Æ. 7. Mionnet, N° 242.

N° 15.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Victoire debout, tenant une couronne dans la main droite. Dans le champ, une tête de cheval et le monogramme ΔΙ. Æ. 6. Mionnet, N° 240.

La mauvaise conservation et la fabrique négligée de ces quatre dernières pièces (12 15) rend leur attribution à Antiochus III très douteuse.

N° 16.

Tête laurée, à droite.

℞. Même légende. Victoire marchant à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 249.

Comparez cette pièce avec la prétendue médaille de Séleucus II Callinicus (pl. XXXVIII, n° 10). Sur les deux monumens, nous sommes beaucoup plus disposés à reconnaître la tête idéale d'une divinité que le portrait d'un roi.

N° 17.

Tête laurée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Éléphant allant à droite, avec son cornac. Derrière, un trépied. Æ. 5. Acquise de M. Allier de Hauteroche.

N° 18.

Sphinx accroupi, à gauche, tenant une couronne de laurier. A l'exergue, ...ΦΗΣΙ...

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΔΩΡΟν. *Présent du roi Antiochus.* Un diota : le tout dans une couronne d'olivier. AR. 4. Mionnet, N° 236, et Suppl., N° 55.

Cette médaille, tout-à-fait conforme pour le poids, le type et la fabrique à celles de l'île de Chios, a été publiée pour la première fois par Caylus (*Rec. d'Ant.*, tom. II, pag. 114). Barthélemy, qui joignit ses observations à celles de Caylus, reconnut Antiochus-le-Grand dans le prince dont le nom est inscrit sur cette pièce d'un caractère tout-à-fait insolite. Le motif sur lequel Barthélemy se fondait était que les rois de Syrie avaient cessé de dominer dans l'Asie-Mineure après la bataille de Magnésie, qui livra cette partie de l'ancien monde aux Romains. Il aurait pu ajouter que le travail de la pièce ne permettait pas d'en faire remonter l'attribution à un Antiochus antérieur. Eckhel, qui n'a point suppléé ici à ce que l'expression de la pensée de Barthélemy avait d'incomplet, attaque l'opinion de son devancier, par la raison que les deux premiers Antiochus ont été aussi les bienfaiteurs des villes de l'Ionie. La considération que nous avons fait valoir en dernier lieu nous range tout-à-fait du bord de Barthélemy, et nous regrettons que M. Mionnet, dans son Supplément, se soit laissé aller à réformer l'opinion du numismatiste français, pour adopter celle de l'auteur de la Doctrine. En tout cas, c'était à Antiochus Soter, moins qu'à un autre, qu'on devait reporter cette pièce, ainsi que M. Mionnet l'a fait dans cette circonstance. L'interprétation de ΔΩΡΟΝ (*don ou présent*) n'a pas été contestée depuis Caylus et Barthélemy qui l'avaient les premiers proposée : nous ferons observer toutefois que la dernière lettre du mot n'est pas intacte et peut être prise pour une des feuilles de la couronne qui entoure le type. Un nouvel exemplaire de la même médaille, que M. Mionnet a décrit (Suppl., N° 56) ne reproduit aussi que la légende ΔΩΡΟ. ΔΩΡΟΘΕΟΣ est un nom de magistrat qu'on lit sur d'autres médailles de Chios. (Mionnet, Suppl. tom. VI, pag. 389, N° 10.) Le mot ΦΗΣΙ... indique aussi sans doute un magistrat.

PLANCHE XL.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Un palmier. Æ. 3. Mionnet, N° 243.

Le type du revers indique assez que cette médaille a été frappée dans une ville de la Phénicie ou dans la Judée, sans doute après la conquète de cette province par Antiochus III, sur Ptolémée Épiphane. C'est sur une médaille semblable que Haym (*Tesoro Brit.* tom. I, p. 46) avait cru lire, mais à tort, la légende ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ. Cette erreur de Haym avait déjà été relevée par Eckhel (*D. N.* tom. III, p. 220). M. Mionnet, qui a fait la même observation (Suppl. tom. VIII, p. 21. Note *b*), ne s'est pas souvenu de celle d'Eckhel.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus III.

℞. Même légende. Trirème. Dans le champ, ΡΙΖ (an 117). Æ. 6. Mionnet, N° 245.

N° 3.

Même légende et même type. Les lettres ΡΙΕ (an 115). Æ. 4. Mionnet, N° 245.

Pour ces deux pièces voyez la notice d'Antiochus III.

N° 4.

Tête de femme, laurée, à droite.

℞. Même légende. Victoire allant à gauche, tenant de la main droite une palme. Dans le champ, la lettre I. Æ. 5. Mionnet, N° 250.

N° 5.

Tête laurée de femme, à droite.

℞. Même légende. Victoire allant à droite. Dans le champ, deux monogrammes effacés. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 251.

N° 6.

Tête jeune, laurée, à droite.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, appuyé sur le trépied. Æ. 3. Mionnet, N° 252.

Beaucoup de médailles des Antiochus incertains doivent, comme les n°s 4-6 de cette planche, se rapporter à ce règne.

ACHAEUS.

Ce prince, frère de Laodice, femme de Séleucus II, était oncle de Séleucus III et d'Antiochus III. La faveur de la reine sa sœur lui avait fait obtenir un rang élevé, et il fut d'abord le protecteur de ses neveux. Antiochus lui avait donné le gouvernement des provinces en deçà du mont Taurus : mais son ambition lui fit manquer de fidélité à son souverain, et il se déclara roi de la province dont on lui avait confié l'administration (*Justin.* lib. xxx, cap. 1). Antiochus marcha contre ce rebelle, l'assiégea dans la ville de Sardes et dans la citadelle où il s'était réfugié. Achéus fut trahi et livré vivant à Antiochus qui lui fit couper les extrémités des membres, trancher la tête, et ordonna qu'on l'attachât ensuite sur la croix. Ces événemens eurent lieu l'an 215 avant J.-C.

N° 7.

Tête jeune, à droite, coiffée de la peau du lion.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΧΑΙΟΥ. *Du roi Achaeus.* Aigle debout, tenant dans ses serres une couronne de laurier. Dans le champ, les lettres ΔΙ. Æ. 3. Mionnet, N° 253.

N° 8.

Tête diadémée, à droite.

℞. Même légende. Apollon nu, à gauche, tenant une flèche de la main droite levée. Æ. 3 1/2. Mionnet, Suppl., N° 119.

Cette pièce est gravée d'après le Musée Pembroke, partie II, pl. 61. On peut soupçonner le graveur de cette pièce de lui avoir donné à dessein un caractère iconographique. Nous croyons, avec Visconti, qu'on n'a pas de portrait monétaire d'Achéus.

SÉLEUCUS IV, PHILOPATOR.

La mort inopinée d'Antiochus-le-Grand laissa le trône à Séleucus IV, l'aîné des fils qui lui restaient. Ce jeune prince avait déjà été investi par son père du gouvernement d'une partie de ses Etats, lorsque celui-ci était parti pour la Haute-Asie : ce fut sans doute à cette occasion qu'il prit le surnom de Philopator. Dès le commencement de son règne, Séleucus se vit dans un grand embarras pour acquitter les dettes contractées envers Rome. Héliodore, son trésorier, sut habilement gagner sa confiance et ne s'en servit que pour le perdre. Il profita du moment où Séleucus avait envoyé son fils à Rome comme otage, et où Antiochus son frère n'en était pas encore revenu, pour ourdir une conspiration dont Séleucus fut victime. Ce prince, après avoir régné pendant onze ans, périt l'an 176 avant J.-C. Il laissa un fils, Démétrius, qui régna plus tard et qu'il avait eu de Laodice, sa sœur et son épouse.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. *Du roi Séleucus.* Apollon assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Les monogrammes ΞΥ et ΡΩ. AR. 7. Acquise de M. Ed. de Cadalvène.

Cette médaille, que l'on a attribuée à Séleucus IV, a une parfaite ressemblance avec celle du n° 5 de la planche XXXVI, attribuée à Séleucus III Ceraunus

sans beaucoup de fondement. Elles pourraient être toutes les deux données avec plus de raison à Séleucus II qui a régné vingt et un ans, d'autant que la figure paraît être celle d'un homme plus âgé, et qu'on y voit un commencement de barbe. Le portrait de la médaille suivante, que nous attribuerons à Séleucus IV, est d'un caractère tout différent, et les traits des autres têtes que nous plaçons au même règne s'y rapportent exactement. (Voyez ce que nous avons dit plus haut planche XXXIX, n° 6.)

N° 10.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus IV, dans un cercle de perles.

℞. Même légende. Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. AR. 8. Mionnet, N° 257.

N° 11.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus IV. Sous l'omphalos, Φ. AR. 4. Mionnet, N° 267.

℞. Mêmes légende et type.

N° 12.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus IV.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. (*Monnaie*) *du roi Séleucus*, *Philopator.* Au milieu du champ, une lyre, et les lettres ϛΛΡ (année 136 de l'ère des Séleucides). Æ. 6? Pembroke, partie II, pl. 61.

C'est cette pièce, reproduite par Haym (*Tes. Brit.* tom. II, p. 23) qui a fixé le type des portraits de Séleucus Philopator. La pièce donnée par Visconti (*I. G*, pl. XLVI, n° 18) ne diffère de celle de Pembroke que par l'absence du surnom ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Le même portrait se retrouve indubitablement sur la pièce phénicienne n° 13 dont la date (136) est conforme à celle de la médaille de Pembroke et se rapporte au règne d'Antiochus Philopator.

N° 13.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus IV.

℞. Même légende. Proue de vaisseau. Les lettres ϛΛΡ. (Année 136 de l'ère des Séleucides). Æ. 4.

N° 14.

Autre à peu près semblable. Æ. 3 1/2.

(La date y est moins visible que sur la pièce précédente.)

ANTIOCHUS IV, ÉPIPHANE.

Le trône de Séleucus était occupé par le traître Héliodore, lorsqu'Antiochus revint de Rome. Ce prince vengea la mort de son frère en renversant l'usurpateur qui, durant son ministère, s'était déjà rendu odieux au peuple par son avarice et ses concussions. Antiochus reçut alors des secours des princes Attalides qu'effrayait la puissance des Romains, et qui saisirent cette occasion d'y mettre un frein. L'usurpateur Héliodore est, selon toutes les apparences, le même que flétrissent les historiens juifs, pour avoir voulu violer leur temple (*Macchabées*, liv. II, c. 3). Quant à Antiochus, le commencement de son règne éblouit les Syriens. Il succédait à un prince faible, il renversait un tyran, il étalait la magnificence et affectait la popularité : aussi reçut-il de ses sujets le titre de *Dieu manifesté et victorieux.* Malheureusement ces belles qualités d'Antiochus étaient ternies par l'excès même auquel il les portait. Sa popularité descendait jusqu'à la bassesse, et sa magnificence jusqu'à la prodigalité. Ses dépenses le ruinèrent, ses succès guerriers dans l'Egypte lui attirèrent la jalousie de Rome, et tandis qu'il portait ses armes dans l'Arménie où il assujettissait quelques princes qui avaient secoué la domination de son père, la guerre civile désolait ses Etats. Il fit aussi la grande faute de vouloir forcer les Juifs à quitter l'antique religion de leurs aïeux; ces peuples mal soumis se révoltèrent, et furent encouragés par les Romains. Le sang coula dans la Syrie et dans la Judée, et ce fut une tache ineffaçable pour le règne d'Antiochus. Ce prince pour réparer ses fautes en commit une plus grave, en cherchant dans le pillage des temples des dieux étrangers, des ressources pour couvrir les énormes dépenses qu'il consacrait au culte des Grecs. Quoique averti par l'exemple de son père, qu'avaient massacré les adorateurs des idoles dont il avait voulu prendre les trésors, il fit la même tentative chez les Perses, et s'il ne tomba pas sous leurs coups, leur résistance et le chagrin de n'avoir pas réussi dans son entreprise lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau.

Antiochus expira, la douzième année de son règne, l'an 164 avant J.-C. Sa mort fut attribuée par les historiens profanes à la vengeance de la Diane Persique dont il avait voulu enlever les trésors. (Polybe, cité par Josèphe, *Ant. Jud.* liv. XII, c. 9.) Selon les livres saints, elle fut la punition de ses persécutions injustes contre les enfans d'Israël (*Macchab.* liv. I, c. 6, vers. 12).

N° 15.

Tête laurée et barbue de Jupiter, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ. *Du roi Antiochus*, *Dieu*, *Épiphane*, *Nicéphore.* Jupiter assis, à gauche, portant de la main droite une Victoire, et tenant de la gauche le sceptre surmonté d'un fleuron. AR. 9. Mionnet, N° 270.

N° 16.

Tête laurée et barbue de Jupiter, à droite.

℞. Même légende et même type. AR. 8 1/2. Mionnet, N° 271.

N° 17.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. Même légende. Apollon debout, vêtu d'une tunique talaire et d'un manteau, tenant de la main gauche la lyre, et de la droite une patère. AR. 9. Mionnet, N° 272.

Le commentaire des trois médailles que nous venons de rapporter se trouve tout entier dans ces paroles d'Ammien Marcellin (XXX. 13) déjà citées par Eckhel : *En ce temps*, *un incendie consuma subitement le temple immense qu'Antiochus Épiphane*, *ce roi furieux et cruel*, *avait élevé* (dans Antioche) *à* APOLLON DAPHNÉEN, *et dans lequel il avait fait placer une statue de* JUPITER OLYMPIEN *de la grandeur de l'original* (sans doute de la grandeur du Jupiter de Phidias à Olympie). Les tétradrachmes n°s 15-17, dépourvus contre l'ordinaire de l'effigie royale, ont dû être frappés en mémoire des fondations religieuses d'Antiochus Épiphane, prince, comme on sait, si imprudemment zélé pour la substitution du culte des divinités purement helléniques à celles dont la religion avait jusqu'alors dominé dans l'Asie. Les n°s 15 et 16 nous offrent d'un côté le buste, de l'autre la figure entière du Jupiter dédié par Épiphane. Il tient comme celui de Phidias une Victoire dans la main. Le roi, sur les trois médailles, s'arroge aussi le surnom de *Nicéphore* ou *Porte-Victoire*, sans doute à cause de ses succès contre les Égyptiens : mais on remarquera que sur les n°s 15 et 16, le mot ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, fin de la légende royale, est placé au-dessous du trône de Jupiter, tandis que sur le n° 17, qui nous offre à son tour le buste et la figure debout de l'Apollon Daphnéen, divinité éponyme du temple, le mot de Nicéphore est rangé purement et simplement parmi les autres titres royaux. Ammien, qui nous dit que le Jupiter dédié par Epiphane avait la même dimension que celui d'Olympie, n'ajoute pas que le roi de Syrie eût aussi reproduit la magnificence des matières employées à l'exécution de l'original. Mais quand nous voyons le surnom *Nicéphore* persister dans la famille des Séleucides (Alexandre Ier, qui se disait fils d'Epiphane, l'a porté), et parmi les types constans des médailles d'Antioche, quand nous trouvons surtout mentionnée dans l'histoire des règnes suivans une victoire d'or massif placée dans la main de la statue de Jupiter à Antioche, et objet de la cupidité d'Alexandre Zebina et d'Antiochus de Cyzique, il est bien difficile de ne pas reconnaître à cette indication le monument dédié par Epiphane. Les fondations en l'honneur du Jupiter Bottiaeus, que Séleucus Nicator avait faites à Antioche et qu'Eckhel (*D. N.* III, p. 272) cite à cette occasion, ne devaient pas avoir le caractère de prodigalité délirante, qui était le propre des œuvres d'Antiochus Epiphane.

N° 18.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. Même légende. Jupiter Nicéphore, assis, tenant le sceptre. AR. 9. Mionnet, N° 275.

PLANCHE XLI.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus jeune. Au-dessus, un astre : le tout dans une couronne de perles.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Apollon, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΑΝΘΥ. A l'exergue, ΙΑ : le tout dans une couronne de laurier. AR. 9. Mionnet, N° 285.

Antiochus est représenté jeune sur cette médaille, dont le travail est d'un caractère particulier. L'astre qui surmonte le diadème du prince est un emblème de la divinité dont il prend sur d'autres médailles un attribut caractéristique, la couronne radiée, attribut d'Apollon ou du soleil. Nous allons voir, en effet, Antiochus s'emparer du titre de *Théos*, le *Dieu*, ou du moins le prendre sur les monumens, en y joignant celui d'*Epiphane*, l'*Illustre*, ou plutôt *le Manifesté*, surnom qu'il avait reçu des Milésiens après les avoir délivrés de la tyrannie de Timarchus. La médaille que nous publions avait été donnée par Pellerin (*Mel.* I, pag. 133) à Antiochus II. Ce numismatiste avait pensé que l'astre faisait allusion à l'apothéose de Soter. Mais Eckhel (*Doctr. Num.*, tom. III, pag. 217) a restitué cette médaille à Antiochus IV, dont l'extravagance et l'orgueil n'eurent point de bornes. Il considère l'astre comme le signe de l'apothéose, que les Romains imitèrent, en frappant pour Jules-César des médailles où ils placèrent également un astre, au-dessus de la tête du prince divinisé.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΣ. *Du roi Antiochus, Dieu Épiphane.* Jupiter Nicéphore, assis, tourné à gauche. A l'exergue, ΙΣ. AR. 9. Mionnet, N° 276.

N° 3.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ. *Du roi Antiochus, Dieu Épiphane, Nicéphore.* Même type. Dans le champ, le monogramme ΙΑ. AR. 9. Mionnet, N° 277.

Voyez pour le Jupiter du revers de ces deux pièces l'explication de la planche précédente.

N° 4.

Tête laurée de Jupiter, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Aigle debout sur un foudre. Æ. 10. Mionnet, N° 289.

Cette médaille frappée tout-à-fait dans le système égyptien et rappelant celles des Ptolémées, doit avoir été frappée en Égypte pendant l'invasion d'Antiochus.

N° 5.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus, à droite.

℞. Même légende. Jupiter debout, à moitié vêtu du *pallium*, tenant dans la main droite le foudre, et le sceptre de la gauche. L'aigle à ses pieds. Æ. 5. Mionnet, N° 293.

Nous voyons ici Antiochus avec la couronne radiée. Il est à remarquer qu'il ne prend point cet ornement sur la monnaie d'argent, ce que nous ne verrons qu'à Antiochus VI. Cette coutume introduite par Antiochus IV, imitée par les rois d'Egypte et par quelques rois de Syrie, passa chez les Romains qui donnèrent à Auguste la couronne radiée, mais seulement après sa mort. Néron seul la prit de son vivant. Dans les règnes postérieurs, cet usage devint plus commun.

N° 6.

Tête d'Isis, ornée de la fleur de lotus, à droite.

℞. Même légende. Aigle debout, à droite. Æ. 6. Mionnet, N° 291.

Ces types égyptiens ont rapport, comme le précédent (n° 4), à la victoire d'Antiochus sur Ptolémée Philometor, roi d'Egypte, qui s'était fait proclamer roi d'Asie, et qui mourut peu de temps après, l'an 167 avant J.-C. La fabrique et le poids doivent faire penser que ces sortes de pièces ont été frappées en Egypte.

N° 7.

Tête laurée et diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, prenant de la main droite une flèche dans son carquois, et tenant un arc de la gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 299.

N° 8.

Autre à peu près semblable. Æ. 3. Mionnet, N° 300.

N° 9.

Tête de Diane, à droite, le carquois sur l'épaule.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus Épiphane.* Apollon nu, debout, tourné à gauche, tenant un trait dans la main droite, et un arc dans la gauche. Dans le champ, la lettre Ε. Æ 2 1/2. Mionnet, N° 301.

N° 10.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus IV, à gauche.

℞. . . . . ΑΝΤΙΟΧ . . . . ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus, dieu Épiphane.* Apollon, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Æ. 3. Mionnet, N° 302.

N° 11.

Même tête.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Diane chasseresse debout, tenant de la main droite la haste, et un arc de la main gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 303

N° 12.

Même tête, derrière, le monogramme, ΑΧ.

℞. Même légende. Junon, tournée à gauche, assise sur un trône, portant sur la main droite une Victoire, ayant à ses pieds un paon. Æ. 3. Mionnet, N° 305.

C'est la première fois qu'on voit paraître sur les médailles des rois de Syrie le type de Junon.

N° 13.

Même tête.

℞. Même légende. Femme voilée et coiffée du *modius*, sans doute Vénus Uranie, debout, tenant de la main droite la haste. Æ. 3. Mionnet, N° 306. Médaille dentelée.

N° 14.

Autre à peu près semblable. Derrière la tête, le monogramme Α Β. Æ. 3. Mionnet, N° 307.

N° 15.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Apollon nu, debout, tenant de la main droite une flèche, et appuyé sur le trépied. Æ. 4 1/2. Acquise de M. Cousinéry. Médaille dentelée.

N° 16.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Apollon nu, debout, tenant de la main

droite un trait, appuyé de la gauche sur l'arc. Dans le champ, les lettres Z Ξ. . . Ξ. Æ. 2.

N° 17.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus, dieu Épiphane.* Aigle debout sur un foudre, à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 310.

Cette pièce, ainsi que les n°s 4 et 6, doit avoir été frappée en Egypte.

PLANCHE XLII.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VI.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Trirème. L. ΘΛΡ. (An 139). Æ. 5. Mionnet, N° 313.

Médaille frappée par l'une des villes de la Phénicie soumises par Antiochus. La plupart de ces villes ont inscrit sur leurs monnaies une année de l'ère des Séleucides : ces dates commencent à l'année 138 et finissent à l'année 148. (Pellerin, *Rois*, p. 78.)

N° 2.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus IV.

℟. Même légende. Victoire dans un bige, allant à gauche. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 314.

N° 3.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛ. . . . . Isis-*Pharia*, tenant une voile enflée. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 315.

Le type d'Isis-Pharia rappelle la conquête de l'Égypte, et plus particulièrement Alexandrie.

N° 4.

Même tête

℟. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΔΑΦΝΗΙ· *Des habitans d'Antioche près de Daphné.* Jupiter Olympien debout, tenant de la main droite élevée une couronne de laurier. Dans le champ, les monogrammes ΓΑ · Α... Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 318.

N° 5.

Même tête et même revers. Dans le champ, trépied. Le monogramme ΠΑ. Æ. 2. Mionnet, N° 320.

Ces deux médailles ont été frappées dans la ville d'Antioche sur l'Oronte; le nom de Daphné est celui d'un des faubourgs où se trouvait un bois de lauriers, au milieu duquel était un temple d'Apollon et de Diane.

Le type du revers indique la célébration de jeux solennels à Antioche.

N° 6.

℟. Même tête.

℟. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΠΙ ΚΑΛΛΙΡΟΗΙ. *De ceux d'Antioche, établis à Callirhoé.* Jupiter debout, vêtu du *pallium*, tourné à gauche, tenant de la main droite un aigle, et appuyé de la gauche sur la haste. Dans le champ, ω. Æ. 4 1|2. Mionnet, N° 327.

N° 7.

Même tête.

℟. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΠΙ ΚΑΛΛΙΡΟΗΙ. *De ceux d'Antioche, établis à Callirhoé.* Jupiter tenant l'aigle et la haste. Dans le champ, une palme et le monogramme ΣΕ. Æ. 3. Mionnet, N° 329.

N 8.

Même tête.

℟. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ. *De ceux d'Antioche, établis à Ptolémaïs.* Jupiter Olympien tenant de la main droite élevée une couronne de laurier. Dans le champ, ΓΕ · Ν · Α. Æ. 6. Mionnet, N° 334.

Voyez, sur les pièces frappées par des Syriens originaires d'Antioche dans les villes où ils étaient établis, les excellentes observations de Pellerin (*Rec.* II, p. 250) confirmées par Eckhel (*D. N.* tom. III, p. 305). Ptolémaïs est l'ancienne *Acé*, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre; Callirhoé une ville de la Palestine au-delà du Jourdain, célèbre par ses eaux thermales.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℟. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣσῃ. *Des Laodicéens, près de la mer.* Neptune debout, tenant de la droite le trident, et de la gauche un dauphin. Æ. 4. Mionnet, N° 342.

Laodicée, sur la mer, avait été fondée dans la Phénicie par Séleucus Nicator qui l'appela Laodicée, du nom de sa mère. Le type de Neptune convient à une ville maritime.

N° 10.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℟. ΒΑΣΙΛΕ. . . . . ΤΡΙΟΥ. *Du roi Démétrius.* Et une légende phénicienne. Neptune, debout, tenant de la main gauche un trident, et de la droite une patère. Dans le champ ΑΑ, et les monogrammes ΔΩ et ΦΟ. Æ. 5. Mionnet, N° 349.

Cette médaille a été mal lue et porte le nom de Démétrius; nous nous réservons d'en parler à l'article de Démétrius II. La légende phénicienne qu'elle porte prouve qu'elle a été frappée à Laodicæa *Scabiosa*, comme la suivante.

N° 11.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus IV.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Et une légende phénicienne. Neptune, debout, tenant de la main gauche le trident, et de la droite une patère. Dans le champ, les lettres ΑΑ et le monogramme ΦΟ. Æ. 5. Mionnet, N° 346.

Les lettres ΑΑ, qui sont à gauche dans le champ, doivent être les initiales de Laodicée : la légende phénicienne du même côté a été interprétée par Barthélemy (*Mém. de l'Acad. des bell. lett.*, tom. XXX, p. 427). Eckhel avait douté de cette interprétation (tom. III, p. 409), et il s'appuyait sur ce que Laodicée sur la mer était trop éloignée de la Phénicie, à laquelle la rapporte la légende ainsi expliquée par Barthélemy :

ללאדכא אם בכנען
Laodiceae matris in Canaan.

Mionnet, qui suit Eckhel, a donné cette médaille à Béryte : mais nous nous en tiendrons à l'interprétation de Barthélemy, à laquelle revient Lindberg (*De Inscr. Melit.* pag. 10-11) et qu'admet Gesénius (*Monum. Phœnic.*, etc., p. 271, pl. XXXV, n° 4), avec cette différence qu'il voit ici non *Laodicée sur la mer*, mais Laodicée du *Liban*, surnommée *Scabiosa*. Le même savant remarque aussi que le nom grec indiqué par les initiales se retrouve dans la légende phénicienne. Le mot אם *Mater* correspond au mot grec μητρόπολις, *métropole*, et annonce que Laodicée avait la prétention d'étendre sa suprématie sur plusieurs autres villes.

N° 12.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus IV.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΣΙΔΩΝΙΩΝ. *Du roi Antiochus (Monnaie) des Sidoniens.* Et une légende phénicienne : לצדנם· *Letsidonim.* Trirème. Æ. 5. Mionnet, N° 351.

Nous avons vu une trirème sur la médaille n° 1, qui ne porte point de légende phénicienne : mais l'identité du type doit la faire attribuer, comme celle-ci, à la ville de Sidon.

N° 13.

Même tête. La légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ est effacée.

℞. La légende ΣΙΔΩΝΙΩΝ est effacée. Europe, assise sur un taureau, allant à droite. Dessous, légende phénicienne semblable à la précédente. Æ. 4. Mionnet, N° 352.

N° 14.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV. Derrière, la date ΔΜΡ (An 144).

℞. . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΤΥΡΙΩΝ. *Du roi Antiochus.* (*Monnaie*) *des Tyriens.* Trirème ; dessous, une légende phénicienne : לצר אם צדנם. (*Monnaie*) *de Tyr, métropole des Sidoniens.* Æ. 5. Acquise de M. Cousinéry.

N° 15.

Autre à peu près semblable. Æ. 5. Mionnet, N° 355.

N° 16.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙ. . . . . Tête diadémée et radiée d'Antiochus IV.

℞. Légende phénicienne en quatre lignes :

לצדנם	SIDONIORUM
אמכמב	MATRIS CITTII, MELITÆ, BERYTI
אפאחת	ITEM SORORIS
צר	TYRI.

Monnaie des habitans de Sidon, métropole de Cittium, Melita, Beryte, et sœur de Tyr. (Gesenius, *Monum. Phœn.*, p. 266.) Un gouvernail. Æ. 4. Mionnet, N° 358.

L'interprétation de la légende phénicienne ci-dessus transcrite présente un problème que la science n'a pas encore tranché : la dernière interprétation que nous rapportons d'après M. Genesius, n'est sans doute pas sans réplique. Peu de temps avant la publication de ses *Monumenta Phœnicia*, le même érudit dans ses *Palaeographische Studien*, p. 60, avait approuvé cette autre lecture :

צלדנם	SIDONIORUM,
אם ככר	MATRIS CIRCULI
אף אחת	ITEM SORORIS
צר	TYRI.

Monnaie des Sidoniens, métropole de la Confédération (*Phénicienne*) *et sœur de Tyr.* Mais la médaille offre clairement כמר, et non ככר. La difficulté sérieuse porte, comme on voit, sur la seconde ligne:

ANTIOCHUS V, EUPATOR.

Ce prince, fils d'Antiochus Épiphane, avait neuf ans lorsque son père mourut dans l'Elymaïs; il était resté à Antioche, et il avait Lysias pour gouverneur : mais son père l'avait mis sous la tutelle de Philippe, l'un de ses courtisans les plus dévoués, de sorte que la régence fut disputée entre Lysias et Philippe. Le premier se trouvant à la tête de l'armée qui faisait la guerre aux Juifs, eut l'avantage, et fit reconnaître pour roi le jeune prince auquel on donna le surnom d'*Eupator*, fils d'un père vaillant. Cependant Démétrius, fils de Séleucus IV, qui depuis deux ans était retenu en otage à Rome, appartenait à la branche aînée des Séleucides et avait plus de droit au trône que son cousin. Rome favorisait Eupator, dont la jeunesse lui faisait espérer qu'il serait moins capable de réprimer l'anarchie dans laquelle était tombé son royaume. Le sénat envoya en Orient des commissaires qui exigèrent l'exécution des traités conclus entre les Romains et Antiochus III. Ces envoyés entrèrent en maîtres dans la Syrie, firent brûler les vaisseaux du nouveau roi et tuer ses éléphans. Le peuple de Laodicée se révolta et tua Octavius, l'un des commissaires. Lysias envoya promptement des ambassadeurs à Rome pour apaiser le sénat qui l'accusait de cet attentat, et le sénat, ne consultant que sa politique, feignit d'admettre ses excuses, afin de ne point dépouiller Eupator, qu'il craignait moins que Démétrius. Mais celui-ci s'échappant secrètement vint débarquer en Phénicie, et fut reçu comme un libérateur par la Syrie entière. Le jeune Eupator et son gouverneur furent remis par leurs gardes eux-mêmes au pouvoir de Démétrius, qui, sans vouloir ni les voir ni les entendre, ordonna leur mort. Eupator mourut ainsi à l'âge de onze ans, après en avoir été deux sur le trône de la Syrie. En songeant que ce prince périt si jeune, on aurait de la peine à croire que les médailles qui portent son nom nous offrissent son véritable portrait. Cependant Visconti (*Iconogr.* tom. II, p. 321) pense que les mêmes motifs qui ont engagé les artistes à représenter dans la force de l'âge des princes qui étaient presque dans la décrépitude, les ont portés à dissimuler la grande jeunesse d'Eupator.

N° 17.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus V.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Antiochus Eupator.* Jupiter Nicéphore, assis, à gauche, la haste à la main. Dessous, le monogramme ΑΓ. AR. 9. Mionnet, N° 359.

N° 18.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus V.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΠ. . . . Foudre au milieu du champ. Æ. 4. Mionnet, N° 362.

PLANCHE XLIII.

DÉMÉTRIUS Ier, SOTER.

Lorsque le jeune Antiochus Eupator eut succédé à son père Antiochus Epiphane, Démétrius, qui résidait à Rome, où son père Séleucus IV l'avait envoyé en qualité d'otage, souffrit impatiemment que la couronne usurpée par son oncle passât dans les mains d'un enfant. Il demanda au sénat d'appuyer ses droits légitimes, et n'en obtenant ni le secours qu'il espérait, ni même la permission de retourner dans les Etats qu'il réclamait, il s'évada secrètement de Rome et se rendit en Syrie, d'où il avait reçu des avis secrets qui lui annonçaient que sa seule présence suffirait pour qu'il fût placé sur le trône. En effet, à peine fut-il arrivé en Syrie que son rival lui fut sacrifié, et que ses sujets s'empressèrent de lui décerner le titre de *Soter*, sauveur. Il n'avait à cette époque que vingt-deux ans et il était déjà livré à la débauche et enclin à la cruauté. Toutefois, les premières années de son règne furent signalées par des entreprises guerrières. Un de ses premiers exploits fut la conquête de la Babylonie qu'il remit sous son obéissance, après avoir vaincu Timarque qui y avait pris le titre de roi. Le sénat, irrité de ce qu'il avait enfreint ses ordres, fut cependant apaisé par les nombreux amis qu'il avait à Rome, et consentit à le reconnaître pour roi. Démétrius voulut dès lors accroître sa puissance. Il attaqua d'abord Ariarathe VI, roi de Cappadoce, qui avait refusé la main de sa sœur dans la crainte de déplaire au sénat, et il prit contre lui le parti d'Holopherne, qui prétendait être le frère aîné d'Ariarathe. Il déclara en même temps la guerre aux princes Asmonéens qui gouvernaient la Judée, et il essaya de s'emparer par trahison de l'île de Cypre : mais Ariarathe fut rétabli sur son trône par Attale II, roi de Pergame, la tentative sur l'île de Cypre échoua, et le sénat accordant sa protection aux Juifs, arrêta les projets ambitieux de Démétrius. Ce prince orgueilleux se livra bientôt à toutes ses passions et ne tarda pas à perdre l'affection de ses sujets. Un rival inconnu jusqu'alors, Alexandre, surnommé Bala, que l'on disait fils naturel d'Antiochus Epiphane, parut tout-à-coup et disputa la couronne à son cousin : il fut appuyé par les Romains; les rois d'Egypte, de Cappadoce et de Pergame saisirent cette occasion de venger leur propre querelle et soutinrent Alexandre dans son entreprise. Démétrius ne manqua dans cette circonstance ni de prudence, ni de courage, mais il succomba. Ayant livré bataille aux rebelles, il périt les armes à la main, l'an 151 avant l'ère chrétienne, la douzième année de son règne.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ *Du roi Démétrius Soter.* Cérès assise, à gauche, sur un siége soutenu par une figure ailée à queue de poisson; elle tient de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite un rouleau. Dans le champ, les monogrammes ΠΑ et ΑΠ. A l'exergue, les lettres ΞΡ (An 160). L'an 160 de l'ère des Séleucides correspond à l'an 153 avant J.-C. AR 8 1/2. Mionnet, N° 370.

Les rois de Syrie, pendant un siècle et demi, n'avaient porté que les noms de Séleucus et d'Antiochus. Démétrius Soter est le premier qui en ait pris un autre, et le type constant des médaillons de ce prince semble faire allusion à son nom.

La déesse que nous voyons au revers de ses tétradrachmes est Cérès, en grec *Déméter*, dont le nom a formé celui de Démétrius, que les ancêtres de ce prince avaient illustré. Visconti (*Iconogr. Gr.* tom. II, p. 324) pense qu'on avait imposé ce nom à un prince Séleucide pour renouveler le souvenir de Démétrius

Polyorcète, qui était, par Stratonice, un des ancêtres de tous ces princes, et le lien qui rattachait les descendans de Séleucus Nicator à l'ancienne race des rois Macédoniens et à la famille des Héraclides. Cérès ou *Déméter*, qui, en montrant aux hommes à cultiver la terre, a été la cause du perfectionnement de la civilisation, tient dans sa main gauche la corne d'abondance, et dans la droite, selon Visconti, suivi par Mionnet, le style dont elle a tracé les lois qu'elle a données aux hommes. Peut-être est-ce le rouleau ou *volumen* qui contient ces lois, comme nous voyons dans les mains d'Homère celui qui contient l'Iliade, sur les monnaies de Smyrne. Ici, Cérès est à la fois la déesse *Frugifera* et *Legifera*, ou plutôt *Thesmophoria*, cultivatrice et législatrice. Visconti (*loc. cit.*) pense que les figures ailées qui ornent le pied de son trône sont les serpens ou dragons qui ont traîné son char d'un bout de la terre à l'autre : mais la partie supérieure de ces figures est représentée sous la forme et avec des habits de femmes, et ne ressemble point aux serpents que nous voyons attelés au char de Cérès sur les médailles. (Voyez entre autres les médaillons de Cyzique, Mionnet, t. V, p. 541 et suiv., et le beau camée de Claude et Messaline, déjà publié dans notre Trésor, *Iconogr. Rom.* pl. XIV, n° 6.)

N° 2.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier, dans une couronne de laurier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΔΗΤΡΙΟΥ. Même type. A l'exergue, le monogramme ΑΙ. AR. 8. Acquise de M. Mazarowich.

N° 3.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, les monogrammes ANT et ΠΤΗΑ. Dessous, les lettres HNP (an 158). AR. 8 1/2. Mionnet, N° 364.

L'an 158 de l'ère des Séleucides correspond à l'an 155 avant J.-C.

N° 4.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Une corne d'abondance, emblème de Déméter ou Cérès. Les mêmes monogrammes et la même date. AR. 4. Mionnet, N° 382.

N° 5.

Même tête et même revers. Les monogrammes ΠΤΗ et HP, et la la date ΑΞΡ (an 161). AR.

N° 6.

Même tête et même revers, la même date et les monogrammes ΠΑ et ΠΑΙΩ AR. 4. Mionnet, N° 390.

N° 7.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩ. Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier; derrière, AN.

℞. Gouvernail et légende phénicienne semblable à celle du n° 16, pl. XLII. Æ. 4. Mionnet, N° 406.

On a aussi des médailles de Démétrius frappées à Sidon, avec la légende bilingue : le type en est conforme à celui des médailles aussi bilingues de Tyr (n° 8). En voici la description :

Tête de Démétrius Ier, diadémée, tournée à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΙΔΩΝΙΩΝ. *Du roi Démétrius* (*monnaie*) *des Sidoniens.* Galère. Au-dessous, la légende phénicienne : לצדנם. Æ. 5. Mionnet, N° 401.

N° 8.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΤΥΡΙΩΝ. *Du roi Démétrius* (*monnaie*) *des Syriens.* L. ΔΝΡ (an 154). Trirème. Au bas la légende phénicienne לצר, *de Tyr.* Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 394.

N° 9.

Tête laurée d'Apollon, à droite, avec le carquois sur l'épaule.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Trépied. Médaille dentelée. Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 407.

Cette pièce peut appartenir à un autre Démétrius.

N° 10.

Tête de lion, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. . . ΤΗΡ. . . *Du roi Démétrius Soter.* Tête de sanglier, tournée à droite. Derrière, le monogramme ΠΤΩΧΕ? Æ. 6 1/2. Mionnet, N° 410.

Cette pièce peut avoir été frappée dans l'Asie intérieure, quand Démétrius reprit la Babylonie sur Timarque. Voyez plus haut la notice du règne.

N° 11.

Tête de Diane, à droite, avec le carquois.

℞. Même légende. Arc et carquois. Médaille dentelée. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 411.

Même observation que pour le n° 9.

Je puis citer encore un Démétrius de Syrie incertain, d'une jolie fabrique :

Buste de Diane, coiffée d'une *stéphané*, le carquois derrière l'épaule, dans un cercle de perles.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Apollon debout, à gauche, appuyé sur son arc, tenant une flèche dans la main droite. Médaille dentelée. Æ. 2.

N° 12.

Tête d'Ariane, à droite, avec un thyrse sur l'épaule.

℞. Légende effacée. (Il reste des traces suffisantes du mot ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ.) Proue de vaisseau. Médaille dentelée. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 177.

N° 13.

Tête de cheval, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Tête d'éléphant, à droite. Médaille dentelée. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 412.

Nous voyons reparaître à ce signe les types de Séleucus Ier, que nous avons rapporté plus haut aux conquêtes de ce prince dans la Haute-Asie. (Voyez pl. XXXV, nos 3, 7 et 10, et précédemment n° 10.)

N° 14.

Tête virile imberbe, à droite.

℞. Même légende. Vénus Uranie, debout, voilée, tenant un sceptre dans la main droite. Médaille dentelée. Æ. 3. Mionnet, N° 413.

N° 15.

Tête de Cérès, à droite, coiffée du modius, et couronnée d'épis.

℞. Même légende. Corne d'abondance. Les lettres A et M. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

L'appropriation de ce type à Démétrius Ier est prouvée par les pièces d'argent de ce prince. (Voyez plus haut, nos 1 à 7.)

N° 16.

Tête laurée de Démétrius, à droite.

℞. Β. . . . . . ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ · ΞΡ (an 160). Palmier. Æ. 2. Mionnet, N° 400.

Le type du palmier indique que cette pièce a été frappée dans la Palestine ou dans la Phénicie.

N° 17.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius Ier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Épi. Monogramme ΑΠ. La lettre X. AR. 1 1/2. Mionnet, N° 393.

Cette pièce, probablement frappée à Apamée, devait être décrite à la suite de celles d'argent. L'épi rappelle Cérès que nous avons vue sur les tétradrachmes.

PLANCHE XLIV.

ALEXANDRE Ier, SURNOMMÉ BALA.

Tandis que Démétrius cherchait à reconquérir les provinces rebelles à son autorité, un jeune homme inconnu jusqu'alors, mais qui se disait issu du sang d'Antiochus Epiphane, se montra tout-à-coup pour lui arracher la couronne. La haine que s'était attirée Démétrius Ier par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, fut favorable à Alexandre, qui trouva un appui dans la politique de Rome, et qui obtint les secours des rois de Cappadoce et de Pergame et la faveur d'un peuple, d'abord enthousiaste pour Démétrius, puis déterminé à le détrôner. Alexandre, vainqueur, fut reconnu par Ptolémée VI Philométor, roi d'Égypte, comme son cousin; il reçut en mariage sa fille Cléopâtre, et prit le titre de *Théopator* ou *fils d'un Dieu;* conséquence du titre de *Theos Epiphanes*, *dieu manifesté*, qu'Antiochus IV, son père, s'était arrogé. Le nouveau roi ne manquait pas de qualités; il était bon, instruit, ami des philosophes et particulièrement des stoïciens; mais il était dépourvu des talens nécessaires au gouvernement et de l'activité indispensable à sa position. Son élévation inattendue l'aveugla, il se plongea dans la paresse et les voluptés, et laissa gouverner à sa place un courtisan nommé Ammonius, qui, par ses cruautés et par l'abus du pouvoir, fit haïr son maître autant que lui-même. L'aîné des fils de Démétrius, qui portait le même nom que son père, crut que le mécontentement du peuple l'aiderait à ressaisir le sceptre dont il devait hériter: il entra dans la Syrie avec une armée. Ptolémée Philométor vint au secours d'Alexandre; mais Ammonius, qui craignait pour son autorité et pour sa fortune, tendit des embûches au roi d'Égypte, et celui-ci sentant que la faiblesse de son gendre rendrait inutiles les efforts qu'il ferait pour le sauver, se joignit aux ennemis de ce prince, reprit sa fille qu'il donna à Démétrius, et fit reconnaître son nouveau gendre pour roi dans la ville d'Antioche, lui abandonnant le diadème qu'un parti populaire avait mis sur son front. Alexandre s'éveillant enfin de son indolence, quitta la Cilicie où il s'était retiré, et revint avec une puissante armée jusque sur les bords de l'OEnoporas, où il livra une bataille sanglante. Le roi d'Égypte y fut blessé mortellement; mais Alexandre fut vaincu et se réfugia chez un prince arabe nommé Zabel ou Zabdiel, dont le nom est traduit en celui de Dioclès par Diodore (liv. XXXII, Ecl. I. p. 519 de l'édition de Wesseling). Ce prince trahit son hôte, le fit périr, et envoya la tête d'Alexandre-Bala à Ptolémée, qui ne mourut pas sans être vengé. Alexandre n'avait régné que sept ans; il périt l'an 146 avant J.-C.

N° 1.

Tête laurée, à droite, de Jupiter.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Foudre. Les monogrammes ΗΡΩ et ΒΥ, et la date ϹΞΡ (an 166). Le tout dans une couronne de laurier. AR. 9. Mionnet, N° 421.

Le nouveau roi de Syrie ne porte sur cette médaille que le nom d'Alexandre sans autre titre; mais l'année de l'ère des Séleucides qui y est exprimée sert à distinguer ce prince d'un autre Alexandre qui régna pareillement sur la Syrie et qui eut le surnom de *Zebina*. Quant au nom de *Bala* que les historiens donnent à Alexandre Ier et que ne portent point les médailles, on pense que c'était le nom de sa mère. Bala est, en effet, un nom de femme qu'on trouve dans la Genèse (c. XXX, v. 3).

N° 2.

Tête diadémée d'Alexandre-*Bala*, au milieu d'une couronne de perles.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. *Du roi Alexandre, qui a un dieu pour père, Bienfaisant.* Jupiter assis, à gauche, tenant de la main droite le foudre, et de la gauche la haste. Sous le siége, l'*acrostolium*. A l'exergue, ϹΞΡ (l'an 166). ΣΙΔΩ. AR. 9. Mionnet, Suppl., N° 218.

Cette pièce a été frappée dans la ville de Sidon.

Il est singulier de trouver une pièce frappée dans la Phénicie, au type commun des rois de Syrie.

N° 3.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℟. Même légende. Jupiter Nicéphore, assis à gauche, tenant de la main droite la haste, de la gauche la figure de la Victoire. Dessous, le monogramme ΠΤΟ. AR. 8. Mionnet, N° 415.

N° 4.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Aigle, tourné à gauche, avec une palme sur l'aile droite. Dans le champ, ϹΞΡ (an 166) et ΣΙΔΩ. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 488.

Cette médaille, et presque toutes celles qui ont été frappées pour les Séleucides dans les villes de la Phénicie, diffèrent pour le type, le travail et le poids, des autres médailles de la Syrie. On trouvera des recherches intéressantes et propres à éclaircir ce point, dans le Mémoire de M. Letronne, intitulé : *Récompense promise et annonces contenues dans un papyrus grec*, p. 11 et suiv.

N° 5.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℟. Même légende, même type. Dans le champ, l'*acrostolium*, la date ΔΞΡ (an 164), et ΣΙΔΩ. *Sidon*. AR .5 1/2. Mionnet, N° 487.

N° 6.

Même tête.

℟. Même légende. Aigle à droite, sur une proue de vaisseau; palme. Dans le champ, la date ΓΞΡ (an 163). ΑϹ. et ΤΥΡ. Monogramme de Tyr, lié à la massue d'Hercule. AR. 7. Mionnet, N° 492.

On sait que la ville de Tyr honorait d'un culte particulier l'Hercule phénicien. Outre le monogramme et l'époque, on voit dans le champ de cette médaille les deux lettres Α Ϲ. Visconti (*Icon. gr.* t. II, p. 327) fait remarquer que ce dernier caractère est l'exemple le plus ancien du *sigma lunaire* ou en forme de C, qui nous soit parvenu avec une date certaine.

N° 7.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. La date ΓΞΡ (an 163). Apollon, assis sur l'omphalos, tenant un trait de la main droite, et un arc de la gauche. Dans le champ, une corne d'abondance : Θ. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 426.

N° 8.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter *Aétophore*, assis à gauche. Sous le siége, une ancre. Médaille dentelée. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 433.

N° 9.

Tête d'Alexandre-*Bala*, couverte d'une peau de lion, à droite.

℟. Même légende. Apollon nu, debout, tenant un trait dans la main droite et l'arc de la gauche. Dans le champ, un trident. Au bas, le monogramme ΠΑ. Æ. 4. Mionnet, N° 434.

Cette médaille présente l'effigie d'Alexandre-Bala coiffée de la dépouille du lion, à l'imitation des médailles d'Alexandre-le-Grand. Cette imitation prouve, selon Visconti (*Iconogr. Gr.* t. II, p. 328), la persuasion où l'on était alors que la tête d'Hercule jeune, gravée sur plusieurs médailles du conquérant macédonien, était le portrait de ce prince. On retrouvera la même coiffure sur plusieurs médailles d'Alexandre-Zebina. Parmi tous les rois de Syrie, il n'y a que les deux Alexandre qui aient pris ce costume.

N° 10.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, une palme et le monogramme ΔΕΡ. Æ. 4. Mionnet, N° 435.

N° 11.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. Même légende. Apollon, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. Æ. 4. Mionnet, N° 443.

N° 12.

Tête casquée, à droite, d'Alexandre-*Bala*. Les bouts du diadème flottent derrière le casque.

℞. Même légende. La Victoire debout, à gauche, tenant de la main droite élevée, une couronne de laurier, et de la gauche une palme. Dans le champ, un épi, et la lettre B. Æ. 4. Mionnet, Suppl., N° 206.

Le type de la victoire peut être relatif à la défaite de Démétrius I[er].

N° 13.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. . . . . . ΚΥΡΡΗΣΤΩΝ. (*Des habitans de Cyrrhus*). Pallas Nicéphore, debout, à gauche, tenant de la droite la haste; à ses pieds, un bouclier. Æ. 3. Acquise de M. Cousinéry.

Cette médaille a été frappée à Cyrrhus, ville de la Cyrrhestique, petite région de la Syrie à peu de distance de l'Euphrate.

N° 14.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Apollon, à gauche, assis sur une proue de vaisseau, tenant l'arc et la flèche. Médaille dentelée. Æ. 2. Acquise de M. Cousinéry.

N° 15.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, tourné à gauche, tenant de la main droite un trait, et de la gauche l'arc. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 431.

N° 16.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΚΥΡΡΗΣΤΩΝ. Pallas Nicéphore, à gauche, avec la haste et le bouclier. La date ΔΞΡ (an 164). Æ. 3. Mionnet, N° 479.

Cette médaille, ainsi que celle du n° 13, a été frappée dans la ville de Cyrrhus.

PLANCHE XLV.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Alexandre Théopator* (*qui chérit son père*). L. ΕΞΡ. (An 167.) Pallas casquée, debout, à droite, lançant la foudre de la main droite, et tenant un bouclier élevé, de la gauche. Æ. 4. Mionnet, N° 445.

N° 2.

Tête laurée, à droite, de Jupiter.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ. *Du roi Alexandre, Épiphane, Nicéphore.* Foudre. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 4. Mionnet, N° 461.

N° 3.

Tête à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. Même légende. Trépied. Æ. 3. Mionnet, N° 462.

Les surnoms d'*Épiphane* et de *Nicéphore* rappellent Antiochus IV qui les a portés, et dont Alexandre-Bala prétendait être le fils. On trouve ces deux surnoms sur la médaille n° 2 et sur la précédente seulement.

N° 4.

Tête laurée, à droite, d'Apollon.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Trépied, le tout dans une couronne de laurier. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 463.

N° 5.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. Même légende. Proue de vaisseau. Médaille dentelée. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 464.

N° 6.

Même tête.

℞. Même légende. Chouette. Médaille dentelée. Æ. 3. Mionnet, N° 465.

N° 7.

Tête à droite de Bacchus, couronnée de lierre.

℞. Même légende. Éléphant à gauche. Le monogramme ΦΙΛ. Æ. 3. Mionnet, N° 467.

N° 8.

Égide ornée de la tête de Méduse.

℞. Pégase. Dessous, le monogramme ΑΒ? Æ. 2 1|2. Mionnet, N° 468.

Médailles d'ALEXANDRE-*BALA* frappées dans différentes villes.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. *Des habitans d'Antioche.* ΓΞΡ. (An 163.) Jupiter debout, tenant de la main droite élevée une couronne de laurier. Dans le champ, M. Æ. 5. Mionnet, N° 469.

Médaille frappée à Antioche de Syrie, dont Jupiter était la divinité principale.

Plusieurs villes ont porté le nom d'Antioche, et leurs monnaies nous les signalent par divers surnoms que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer. La ville la plus importante de celles qui portaient ce nom était celle qui fut fondée sur le fleuve Oronte par Séleucus-Nicator, qui lui donna le nom de son père et de son fils; c'était la résidence principale des rois de Syrie et une des plus puissantes villes de l'Orient. Nous avons déjà parlé d'Antioche près de Daphné, ainsi nommée d'un bois voisin de la ville. Nous trouvons ensuite les médailles qui portent la légende: ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ. *Des Antiochéens de la Ptolémaïde.* Vaillant avait pensé qu'elles avaient été frappées dans une ville du nom d'Antioche qui devait être située près de Ptolémaïs, mais dont aucun auteur n'a fait mention. Hardouin, suivi par Spanheim et Beger, les avaient d'abord attribuées à des négocians d'Antioche établis à Ptolémaïs. Depuis, Hardouin avait jugé qu'il fallait plutôt les référer à des habitans de Ptolémaïs qui avaient obtenu le droit de citoyens d'Antioche. Liebe et Froelich se sont rangés de ce dernier avis: Pellerin préfère le premier, et pense qu'il en doit être de ces médailles comme de celles des Antiochéens établis à Daphné et à Callirhoé. On comprend, dit-il, que des compagnies de négocians qui avaient obtenu des rois de Syrie le privilége de former des établissemens en différentes villes de leur royaume, ont pu faire fabriquer des monnaies, soit pour payer des tributs, soit pour leur propre commerce, tandis qu'on ne voit pas à quelle fin il aurait été frappé des monnaies, en différens temps, par des habitans de Ptolémaïs, pour avoir obtenu le droit de citoyens d'Antioche. Eckhel se range de l'avis de Pellerin qu'il trouve vraisemblable, et en voit la raison dans les monnaies mêmes dont la légende

rappelle la Ptolémaïde par ces mots ΕΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ, qui signifient non pas les Antiochéens près de Ptolémaïs, mais les Antiochéens à Ptolémaïs.

Les médailles qui portent pour légende ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΠΙ ΚΑΛΛΙΡΟΗΙ avaient été attribuées par quelques antiquaires à la ville d'Édesse en Mésopotamie, appelée anciennement Antioche sur Callirhoé, d'une fontaine ou lac de ce nom situé dans le voisinage (Pline, LV, 21; Steph. Byz. *v. Antiochia*); mais Pellerin a rangé, avec raison, cette médaille dans la catégorie des précédentes, et Eckhel a approuvé l'attribution de Pellerin. La Callirhoé dont il est ici question et dans laquelle une corporation de marchands d'Antioche paraît avoir fait frapper cette pièce, était une ville de la Judée, située au-delà du Jourdain et célèbre par ses eaux thermales.

N° 10.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΑΠΑΜΕΩΝ. *Des Apaméens.* ΓΞΡ. (An 163.) Jupiter debout, tenant un casque de la main droite, et la haste dans la gauche, le pied droit posé sur un monceau d'armes. Dans le champ, un épi et le monogramme ΤΙ. Æ. 5. Mionnet, N° 471.

N° 11.

Même tête.

℞. Même légende et même date. Jupiter debout, portant de la main droite un casque, et tenant la haste de la gauche. Dans le champ, Δ. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 473.

N° 12.

Autre semblable. Dans le champ, ΔΩ. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 472.

N° 13.

Même tête.

℞. ΑΠΑΜΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩΙ ΑΞΙΩΙ. *Des habitans d'Apamée sur l'Axius.* Jupiter assis, portant sur la main droite une petite Victoire, et tenant la haste de la gauche. Sous le siége, le monogramme ΑΙ. Æ. 4. Mionnet, N° 475.

Les quatre médailles précédentes ont été frappées à Apamée de Syrie, sur le fleuve Axius. Il reste à déterminer auquel des deux fleuves, l'Oronte ou le Marsyas, ce nom était donné. Selon Vaillant, qui rapporte un passage de Strabon, ce serait l'Oronte, et Eckhel repoussant les autres opinions s'attache à celle-ci. Il s'appuie de Libanius qui raconte qu'Alexandre-le-Grand éleva, près de l'Oronte, un autel à Jupiter Bottiæus, et que ce surnom de Jupiter lui vint d'une partie de la Macédoine, située près du fleuve Axius, dans laquelle était située la ville de Pella où naquit Alexandre. Il est donc aisé de croire que les Macédoniens qui donnèrent aux contrées de la Syrie, à leurs villes et à leurs fleuves des noms semblables à ceux de leur patrie, échangèrent le nom d'Oronte en celui d'Axius, parce que dans la Macédoine c'était sur l'Axius qu'était situé le temple de Jupiter Bottiæus. C'est ainsi que, selon le témoignage d'Eustathe (*ad Dyonis.*, v. 918), Apamée fut aussi appelée Pella, du nom de cette ville de Macédoine, qui était située aussi sur l'Axius.

N° 14.

Même tête.

℞. ΚΥΡΡΗΣΤΩΝ. *Des habitans de Cyrrhus.* ΔΞΡ. (An 164.) Jupiter debout, tenant dans la main droite une couronne, à ses pieds une chouette. Dans le champ, le monogramme ΑΠΟ. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 477.

Cette médaille a été frappée à Cyrrhus, dans la Cyrrhestique.

N° 15.

Même tête.

℞. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΑΝ. *Des Laodicéens près de la mer.* Neptune assis, tenant de la main gauche un trident, et portant de la droite étendue, un dauphin. Dans le champ, Σ. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 481

N° 16.

Buste d'Alexandre-*Bala*, la tête diadémée, à droite.

℞. Même légende. Neptune debout, portant le trident et le dauphin. Æ. 3. Mionnet, N° 483.

N° 17.

Tête diadémée à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. Même légende. Neptune debout, tenant de la droite une couronne. A ses pieds, un dauphin. Æ. 3. Mionnet, N° 484.

N° 18.

Tête laurée de Jupiter, à droite.

℞. ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΤΩΝ ΕΜ ΠΙΕΡΙΑΙ. *Des habitans de Séleucie dans la Pierie.* Foudre. La date ϚΞΡ. (An 166.) Le monogramme ΒΑ. Deux autres, altérés. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 485.

N° 19.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΣΙΔΩΝΙΩΝ. *Du roi Alexandre.* (*Monnaie*) *des Sidoniens.* Trirème, et l'inscription phénicienne לצדנם. *Des Sidoniens.* Æ. 4. Mionnet, N° 489.

PLANCHE XLVI.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre-*Bala*.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Acrostolium* au milieu du champ. Æ. 2. Mionnet, N° 490.

Le type de l'acrostolium indique une ville maritime, et cette médaille à l'exemple de la précédente, peut avoir été frappée dans une ville de la Phénicie.

DÉMÉTRIUS II, NICATOR.

Le fils de Démétrius Ier, réfugié dans l'Asie-Mineure, avait déjà fait quelques tentatives pour ressaisir l'empire qu'Alexandre-Bala avait arraché à son père, aidé dans son entreprise par un Crétois riche et puissant nommé Lasthénès, qui avait à sa solde quelques troupes de son pays. Ptolémée Philométor ayant abandonné Alexandre, se joignit tout-à-coup au jeune prétendant, et le prit pour son gendre, en lui donnant sa fille qu'il avait d'abord accordée à son rival. Bientôt le courage que montra Démétrius II et la faveur du peuple le replacèrent sur le trône qu'avait perdu son père. Il fut proclamé dieu vainqueur (*Théos Nicator*), et il joignit à ces titres celui de *Philadelphe*, pour donner un témoignage de la tendresse qu'il portait à son frère Antiochus. Mais les troupes qui avaient combattu sous Alexandre-Bala avaient à leur tête un homme habile, ambitieux et entreprenant, Tryphon, que nous verrons plus tard usurper le trône de Syrie. Cet homme, pour masquer ses projets d'usurpation, se servit du jeune Antiochus, fils d'Alexandre-Bala et de Cléopâtre, qu'il fit proclamer roi, et attaqua Démétrius. Celui-ci était encore peu assuré sur son trône; il n'était entouré que de troupes mercenaires et de soldats étrangers. Il appela à son aide les Juifs, confirma la principauté de Simon leur grand-prêtre, et leur assura la liberté; aussi datèrent-ils alors sur leurs monumens publics: *de l'année première, sous Simon grand-prêtre.* Les Juifs dévastèrent la ville d'Antioche, ce qui courrouça ses habitans. Bientôt Démétrius fut ingrat envers les Égyptiens qui avaient contribué à son rétablissement, et il prit contre ses sujets des mesures de vengeance et de proscription qui les révoltèrent : il fut défait par Tryphon qui s'empara de ses éléphans et de sa capitale, et il subit l'affront de voir proclamer Antiochus, qui fut surnommé Dionysus.

Démétrius se réfugia dans les provinces de la Haute-Asie qui étaient moins prévenues contre lui, et il y leva de nouvelles armées : mais Mithradate, roi des Parthes, entra dans ces contrées voisines de ses Etats, y surprit Démétrius

et le fit son prisonnier. Tant que Mithradate vécut, Démétrius resta dans la captivité, il n'en sortit que quelques années après que Phraate eut succédé à Mithradate. Toutefois, il fut traité avec honneur, et épousa même une princesse du sang des Arsacides : mais ayant deux fois tenté de s'enfuir, deux fois il fut repris et remis dans les mains de son ennemi.

Cependant Démétrius trouva un défenseur dans la personne de son frère Antiochus, qui, après la mort de Dionysus et de Tryphon, attaqua les Parthes avec une armée formidable. Phraate, qui avait succédé à Mithradate, ne pensa pas que l'amour fraternel d'Antiochus pût aller jusqu'à céder à Démétrius l'empire qu'il occupait pendant sa captivité; il rendit la liberté à son prisonnier, croyant en même temps détruire la cause de la guerre qu'on lui faisait, et en susciter une entre les deux frères. Démétrius revint dans ses Etats, laissant son frère régner dans la Haute-Asie, où il ne put se soutenir que quelques années.

Pour lui, au lieu d'assurer son empire par l'amour de ses peuples, il se mêla dans les querelles particulières des reines qui troublaient par leurs intrigues la famille des Lagides, et il chercha à s'emparer de l'Egypte : mais Ptolémée VII, son oncle par alliance, ne se borna pas à se défendre contre l'envahissement dont il était menacé; il suscita dans la Syrie une nouvelle guerre civile, en favorisant un imposteur qui, sous le nom d'Alexandre, et se disant fils d'Alexandre-Bala, cherchait à s'emparer du trône.

Démétrius fut forcé d'abandonner ses projets de conquêtes pour défendre son propre royaume : ses troupes furent battues par ce nouvel usurpateur, et il ne trouva pas même de secours auprès de sa femme qui refusa de le recevoir. Abandonné de tous, l'infortuné Démétrius alla se réfugier à Tyr, et fut assassiné dans le temple d'Hercule où il avait cherché un asile. Les historiens accusent Cléopâtre sa femme d'avoir participé à cet assassinat, afin de pouvoir régner sous le nom de ses enfans. Le règne de Démétrius avait été de vingt années dont il avait passé dix dans la captivité, lorsqu'il périt l'an 187 des Séleucides, 126 avant l'ère chrétienne.

N° 2.

Tête imberbe et diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. *Du roi Démétrius, dieu Philadelphe.* Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant un trait de la main droite, et l'arc de la gauche. Dans le champ, les lettres ΠΣ et le monogramme ΠΑ. AR. 4. Mionnet, N° 498.

N° 3.

Tête imberbe et diadémée, à droite, de Démétrius II. Derrière, M.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, Philadelphe, Nicator* ou *Vainqueur.* Divinité Panthée, debout et de face, entourée de tous les attributs des divinités de la Syrie. Elle a sur la tête un casque à trois aigrettes, dans la main droite une haste ou un thyrse, sur ses épaules les étoiles des Dioscures; à droite et à gauche, sous ses mains étendues, des objets que quelques auteurs ont pris pour des *phallus.* AR. 9. Mionnet, N° 500.

Eckhel a pensé que ce curieux tétradrachme avait été frappé dans la Cilicie, et que si la lettre M qui se trouve derrière la tête du prince est l'initiale d'un nom de ville, elle indique celle de Mallus dans la Cilicie (Mionnet, N° 250), qui offre, au règne d'Antonin, un revers semblable à celui que nous trouvons sur la médaille de Démétrius (*Doctr. Num.*, t. III, p. 231).

Notre intention étant de donner dans la *Galerie Mythologique* la médaille d'Antonin frappée à Mallus qui offre le même type que celle de Démétrius, nous nous réservons d'étudier dans cette circonstance ce type remarquable et les attributs qui l'accompagnent.

N° 3 *bis* (14 de la planche).

Même tête, même revers, inexactement figuré; il n'y a de différence que l'absence de la lettre M. Æ. 8.

Mionnet en cite une autre (Suppl. t. VIII, pag. 45, N° 232); elle porte derrière la tête les lettres ΜΑΛ, qui confirment l'attribution à la ville de *Mallus.* Pembroke donne la médaille que nous reproduisons comme étant de bronze, ce qui nous paraît douteux : mais n'ayant pas vu la pièce, nous nous abstiendrons de prononcer.

N° 4.

Tête imberbe, diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu Philadelphe, Nicator.* Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. A l'exergue, ΞΞΡ (an 167), et le monogramme ΗΓ. AR. 8. Acquise de M. Edouard de Cadalvène.

N° 5.

Autre à peu près semblable, d'une plus belle conservation, avec le monogramme Η Ρ. AR. 8.

N° 6.

Tête barbue et diadémée, à droite, de Démétrius.

℞. Même légende. Jupiter Nicéphore, assis, tenant de la main gauche la haste, et de la droite, la Victoire qui tient une couronne. Sous le siége, ΣΙ. A l'exergue, ΕΠΡ (an 185), et le monogramme ΠΑ. AR. 8. Mionnet, N° 501.

N° 7.

Autre à peu près semblable, sans date, et dans le champ le monogramme ΠΡΑ. AR. 7. Donnée au Cabinet de France par madame de Corancez.

N° 8.

Même tête.

℞. Même légende, même type; à l'exergue la lettre Ε. AR. 4 1/2. Mionnet, N° 515.

Plusieurs auteurs ont attribué le changement de costume que l'on remarque sur ces médailles de Démétrius, à la captivité de ce prince. Cependant, les médailles d'Antioche le représentent avec la barbe, et celles qui ont été frappées à Tyr pendant les mêmes années le représentent constamment sans barbe (Eckhel, *D. N.* tom. III, p. 231). Il est probable que les monnayeurs tyriens éloignés de la capitale ignoraient alors ce changement dans l'extérieur du prince. On peut penser avec Visconti (*Icon. gr.* t. II, p. 335) que les portraits sur lesquels on le voit avec la barbe lui donnent un costume idéal, et le représentent sous celui de Bacchus Pogon (*barbu*), vainqueur de l'Orient, ou sous celui de Jupiter, divinité tutélaire d'Antioche.

D'autres médailles de Démétrius le représentent bien avec une barbe naissante; mais cette particularité qui tient à l'âge du prince, se fait remarquer dans les portraits de plusieurs jeunes rois, et nous en avons vu un exemple sur les monnaies de Séleucus Céraunus, nous en retrouverons un semblable sur celles de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Philopator.

N° 9.

Tête diadémée de Démétrius II, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. *Du roi Démétrius.* Aigle tourné à gauche; devant lui, dans le champ, le monogramme ΦΙΛΟ. Derrière, un trident et les lettres ΞΞΡ (an 167). AR. 7. Mionnet, N° 547.

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende, même type. Derrière l'aigle, une palme, l'*acrostolium* et le mot ΣΙΔΩ. *Des Sidoniens.* Devant, les lettres ΞΞΡ (an 167), et le monogramme ΗΔΡΙ. AR. 7. Mionnet, N° 549.

Cette médaille et la précédente ont été frappées l'année même de l'avènement de Démétrius au trône, l'an 167 de l'ère des Séleucides, 146 avant J.-C. On n'y lit que le nom du roi Démétrius, sans autres titres; la légende est disposée en cercle, comme sur les médailles des Ptolémées, à l'imitation desquelles ce médaillon a été gravé, ainsi que ceux de la ville de Sidon, qui portent constamment le même type. L'aigle porte la palme que l'on remarque comme un type particulier à Ptolémée Philométor et à son frère. Près du nom de la ville de Sidon, est l'aplustre, symbole d'une ville maritime. Visconti (*Icon. gr.*, tom. III, p. 333) pense que cette analogie des types fait allusion au mariage du prince Séleucide, avec Cléopâtre, que Démétrius avait épousée après que Ptolémée Philométor l'eut séparée d'Alexandre-Bala.

Cependant, ce type étant celui qu'on trouve ordinairement sur les médailles de Sidon, au droit desquelles est une tête tourellée, on peut aussi penser que

les Sidoniens l'avaient conservé, en substituant seulement la tête du prince à celle de la ville.

D'ailleurs, les villes de la Phénicie conservèrent le système monétaire des Égyptiens, tant qu'elles ne furent pas définitivement soumises aux rois de Syrie; la différence qui existe entre les divers systèmes monétaires de cette époque, a été parfaitement exposée dans le Mémoire de M. Letronne, déjà cité (*Récompense promise*, etc., *annonce contenue dans un papyrus grec*).

N° 11.

Même tête.

℞. . . . . . ΜΗΤΡΙΟΥ. Aigle avec la palme; derrière l'*acrostolium* est le mot ΣΙΔΩ. *Des Sidoniens.* Devant ΘΞΡ (an 169). Le monogramme ΠΑ. Entre les jambes de l'aigle, la lettre Γ. AR. 4 1/2. Mionnet, N° 551.

N° 12.

Tête diadémée et barbue, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Aigle sur un foudre. Dans le champ, les lettres ΕΠΡ (an 185), les monogrammes ΠΤΟ et ΗΡΑ. Entre les jambes de l'aigle, ΜΥ. AR. 7. Mionnet, N° 503.

Cette médaille peut avoir été frappée à Ptolémaïs qui paraît indiquée par les initiales ΠΤΟ.

N° 13.

Même tête.

℞. Même légende, même type, mêmes monogrammes. AR. 5. Mionnet, N° 504.

Les médailles de Ptolémaïs nous paraissent avoir été frappées alternativement dans le système syrien et dans le système égyptien, ce que nous voyons à plusieurs autres villes de la Phénicie.

N° 14.

(Voyez le N° 3 *bis.*)

N° 15.

Tête laurée et barbue de Jupiter, à droite.

℞. ΔΗΜΗ... ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛ... ΝΙΚΑΤΟ... *De Démétrius, dieu, Philadelphe, Nicator.* Pallas Nicéphore, casquée et ailée, tenant de la main gauche la lance, et une petite Victoire de la droite. Dans le champ, le monogramme ΔΑΒ? Æ. 6. Acquise de M. Cousinéry.

La figure de Pallas avec des ailes est celle de Pallas-Nikè ou Victoire, que l'on trouve sur les médailles d'Athènes. (Eckhel, *D. N.* V. tom. III, pag. 230, et tom. II, p. 214.)

N° 16.

Tête laurée de Jupiter, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philadelphe, Nicator.* Apollon nu, assis sur l'omphalos, tenant l'arc et la flèche. A l'exergue, les monogrammes ΜΗΤ et ΑΝΤ. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 519.

PLANCHE XLVII.

N° 1.

Tête laurée, de Jupiter, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Nicator.* Victoire marchant, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche une palme. Dans le champ, la lettre Ξ, et un monogramme incertain. Æ. 4. Mionnet, N° 524.

N° 2.

Tête laurée, à droite, de Daphné.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philadelphe, Nicator.* Trépied. Au bas, le monogramme ΜΗΤΡ, et un astre. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 527.

N° 3.

Tête barbue et diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Apollon nu, debout, tenant de la main droite un trait, et l'arc dans la gauche. Dans le champ, Δ. Æ. 5. Mionnet, N° 531.

N° 4.

Tête de Diane, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philadelphe, Nicator.* Une tenaille, instrument dédié à Vulcain. Æ. 3. Mionnet, N° 524.

Cette médaille peut avoir été frappée à Olba dont les princes étaient prêtres de ce dieu. (Voyez ce que nous avons dit plus haut à l'article des princes d'Olba.)

N° 5.

Tête à droite de Diane.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ.... Un trépied. Dessous, ΔΠΡ (an 184). Dans le champ, un monogramme effacé. Æ. 4. Mionnet, N° 535.

N° 6.

Tête à droite de Cérès, surmontée du modius.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. *Du roi Démétrius.* Corne d'abondance. ΞΠΡ (an 187), et les lettres ΞΗ. Æ. 3. Mionnet, N° 536.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. . . . . . ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philadelphe, Nicator.* Diane debout, tenant de la main gauche un flambeau. Æ. 6. Mionnet, N° 537.

N° 8.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛ... ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. Ancre. Æ. 3. Mionnet, N° 539.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΔΗΜΗΤΡ.... Trépied. Η. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 540.

N° 10.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. Deux femmes debout, ayant le modius sur la tête, et portant la corne d'abondance. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 541.

Ces deux femmes sont *les Heures* de la religion athénienne, Thallo et Carpo, portant les attributs qui indiquent la fertilité de chaque saison.

N° 11.

Même tête.

℞. . . . . . ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ . . . ΚΑΤΟ . . . *De Démétrius Nicator.* Victoire, marchant à gauche. Dans le champ, les monogrammes ΧΑΡ et ΗΡ. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 543.

N° 12.

Tête de Cérès, à droite, couronnée de laurier.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. *Du roi Démétrius.* Parazonium. Médaille dentelée. Æ. 4 1/2. Acquise, par le Cabinet de France, de M. Ed. de Cadalvène.

Le type de Cérès pour faire reporter cette médaille au règne de Démétrius Ier.

N° 13.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius II.

℞. ΒΑ . . . . . ΔΗ . . . . . *Du roi Démétrius.* Bacchus indien, à gauche, tenant dans la main droite le diota, et dans la gauche le thyrse. Derrière, un monogramme effacé. Æ. 3. Mionnet, N° 545.

N° 14.

Tête radiée de Démétrius II.

℞. Même légende. Bacchus indien, tenant de la main droite le diota, et de la gauche le thyrse. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 546.

N° 15.

Buste diadémé, à droite, de Démétrius II, avec la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, et la légende phénicienne de Laodicée. Neptune debout, tenant de la main droite une patère, et de la gauche un trident. Dans le champ, les lettres ΛΑ, probablement les initiales de *Laodicée*, et le monogramme ΦΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 548.

Nous avons donné une médaille semblable à Antiochus IV, pl. XLII, n° 11.

N° 16.

Buste diadémé, à droite, de Démétrius II, avec la chlamyde.

℞. ΣΙΔΩΝΟΣ ΘΕΑΣ. *La déesse de Sidon.* Astarté debout sur une proue de vaisseau, tenant de la main droite l'acrostolium, et de la gauche l'armature d'un trophée. Dans le champ, la date ΓΠΡ (an 183), et la légende phénicienne de Sidon. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 555.

Astarté est la déesse Sidon elle-même ou la ville personnifiée. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet à l'article Cybèle dans la *Galerie Mythologique.*

N° 17.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Les lettres LΗΞΡ (an 168). Galère : Dessous, ΤΥΡΙΩΝ (*des Tyriens*) et la légende phénicienne : לצר Æ. 4. Mionnet, N° 583.

N° 18.

Autre à peu près semblable. Æ. 5. Mionnet, N° 584.

PLANCHE XLVIII.

ANTIOCHUS VI, DIONYSUS.

Pendant que Démétrius II régnait, le jeune Antiochus, fils d'Alexandre, vivait sous la garde d'un prince arabe nommé Elmalchuel suivant le livre des Macchabées (ch. XI, v. 39) et Malchus, suivant Josèphe (A. J. l. XIII, ch. 5) Tryphon, qui se trouvait à la tête des débris de l'armée, et d'un parti dans lequel s'était rangé le peuple juif, parvint à faire proclamer roi cet enfant, mais avec l'intention de régner sous son nom. Il lui fit donner les titres de *Dionysus et d'Epiphane* ou de *Bacchus, dieu manifesté* Le nom de Bacchus convenait à sa beauté et à sa jeunesse, et celui d'Epiphane rappelait que ce titre avait été porté par Antiochus IV son aïeul. La ville d'Antioche reconnut le jeune prince pour son souverain, et l'ambitieux Tryphon affermit ainsi son autorité; mais bientôt, impatient de régner seul, il corrompit des médecins, qui, sous le prétexte de guérir de la maladie de la pierre le jeune Antiochus, le firent périr par le traitement même qu'ils lui administrèrent. Les médailles de Séleucus VI portent les dates, 168, 169 et 170 des Séleucides (de 145 à 143 av. J.-C.).

N° 1.

Tête jeune, diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Dionysus.* Les Dioscures à cheval, courant à gauche. Dans le champ : ΤΡΥ, initiales du nom de Tryphon; les lettres ΟΡ (an 170), ΣΤΑ, et le monogramme ΑΡΧ, le tout dans une couronne de laurier. AR. 8 1/2. Mionnet, tom. III, p. 233, N° 591.

La couronne radiée que surmonte le diadème est une allusion au titre d'Épiphane et à la qualité de dieu manifesté. Elle orne la tête des princes qui ont pris le même surnom, comme Antiochus et Ptolémée Epiphane. Les Dioscures ou Castor et Pollux étaient les dieux révérés dans la Syrie sous le nom de Cabires, et qui avaient protégé les armes du jeune prince contre Démétrius. L'autorité de Tryphon paraît évidemment constatée par les initiales de son nom qu'il n'a pas craint de placer sur la monnaie de son souverain.

N° 2.

Autre à peu près semblable, à l'exception de la lettre Κ et de la date ΧΞΡ (an 168). AR. 9. Mionnet, Suppl., N° 264.

N° 3.

Tête diadémée d'Antiochus VI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus Épiphane.* Jupiter Nicéphore assis, tourné vers la gauche. A l'exergue : ΖΞΡ (an 167). Les monogrammes ΗΓ et ΣΩ. AR. 8. Mionnet, N° 587.

N° 4.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus VI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Dionysus.* Apollon, assis sur l'omphalos, avec l'arc et la flèche. A l'exergue : ΘΞΡ (an 169) ΣΤΑ, et le monogramme ΗΔΡ. AR. 4. Mionnet, N° 589.

N° 5.

Autre presque semblable, avec la date ΟΡ (an 170). Monogramme effacé. AR. 4. Mionnet, N° 593.

N° 6.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛ... ΑΝΤΙΟΧ.. ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. ΔΙΟΝΥΣΟΥ. Panthère allant à gauche, tenant de son pied droit et dans sa gueule un thyrse. Dans le champ : ΣΤΑ. AR. 2. Mionnet, N° 598.

N° 7.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. Panthère allant à gauche. Dessous, Κ. AR. 2 1/2. Duane, *Coins of the Seleucidae*, pl. XIII, N° 5.

N° 8.

Même tête.

℞. Même légende. Casque dont le sommet se termine par une pointe, avec une corne d'animal et des fanons. Dans le champ, le monogramme ΑΡ et les lettres ΤΡΥ, initiales de Tryphon.

N° 9.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Bacchus debout, tenant le canthare de la main droite, et le thyrse de la gauche. Dans le le champ, le monogramme ΠΥ. Æ. 6. Mionnet, N° 600.

Ce type et les deux précédens, N°s 6 et 7, relatifs à Bacchus, font allusion au surnom de Dionysus que porte Antiochus.

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende. Apollon appuyé sur le trépied, tenant de la main droite une flèche. Médaille dentelée. Æ. 5. Mionnet, N° 611.

N° 11.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. Victoire debout, tenant une couronne dans la main droite, et une palme dans la gauche. Médaille dentelée. Æ. 4. Mionnet, N° 602.

N° 12.

Même tête.

℞. Même légende. Éléphant allant à gauche, et portant un flambeau avec sa trompe. Derrière, une corne d'abondance et les lettres ΣΤΑ. Médaille dentelée. Æ. 6. Mionnet, N° 603.

Antiochus entra en vainqueur dans la ville d'Antioche qui, en l'accueillant, se vengea de Démétrius, par lequel elle avait été cruellement maltraitée. Elle rendit Antiochus et Tryphon, son général, maîtres de tous les éléphans de guerre qui étaient rassemblés dans son enceinte. Le type de cette médaille fait probablement allusion à ce fait.

Eckhel pense que ce type rappelle quelque pompe ou quelque solennité où figuraient des éléphans *dadouques* ou porteurs de flambeaux, comme on en avait vus dans plusieurs occasions, entre autres dans celle où Suétone (c. 37) rapporte que César monta au Capitole, éclairé par quarante éléphans placés à droite et à gauche et portant des flambeaux. Le même fait est rapporté par Dion (L. XLIII, § 22).

N° 13.

Même tête.

℞. Même légende. Panthère tenant avec son pied une lance dans sa gueule. Derrière, une corne d'abondance et les lettres ΣΤΑ. Médaille dentelée. Æ. 4. Mionnet, N° 609.

Ce type est le même que celui de la médaille N° 6 de cette planche, en argent.

N° 14.

Même tête.

℞. Même légende. Cheval marchant à gauche. Médaille dentelée. Æ. 3. Mionnet, N° 612.

N° 15.

Même tête.

℞. Même légende. Diota entre le monogramme ΕΙ, et une palme. Æ. 5. Mionnet, N° 613.

N° 16.

Partie antérieure d'une panthère dressée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. En quatre lignes dans une couronne de lierre. Æ. 3. Mionnet, Suppl., N° 274. Duane, *Coins of the Seleucidae*, pl. XIII, p. 89, N° 15. Eckhel. *Mus. Vindob.*, I, p. 215, N° 15. Cat. d'Ennery, p. 49, N° 299.

TRYPHON.

Ce général avait été chargé, sous Alexandre-Bala, du commandement des troupes de la capitale. Lorsque Démétrius II vint pour ressaisir l'empire qui avait été arraché à son père, Tryphon devint le chef du parti qui ne voulut point se soumettre au nouveau roi. Mais il déguisa d'abord son ambition sous les couleurs du dévouement au fils de son premier maître, et ramenant d'Arabie le jeune Antiochus, fils unique de Bala, il combattit en son nom, le fit reconnaître pour roi, et s'en déclara le tuteur.

Le nom de Diodote (donné par Jupiter), trop modeste apparemment ou trop religieux pour lui suffire, fit place à celui de Tryphon qui désigne un homme vivant dans les grandeurs et les délices; il le mit sur ses monnaies; et du vivant du jeune roi, il ne craignit pas de signaler l'autorité qu'il s'était arrogée, en plaçant ses initiales près du nom d'Antiochus. Comme tuteur de ce prince, il fut investi de la régence du royaume et profita heureusement des fautes de Démétrius. Il prit à son service les troupes syriennes dont celui-ci avait refusé le secours. Il reçut pour son pupille le serment d'obéissance de plusieurs villes de la Syrie et de la Phénicie où les Antiochéens exilés s'étaient réfugiés et avaient suscité à Démétrius des ennemis.

L'alliance de Jonathan, prince asmonéen, qui gouvernait la nation juive, vint encore fortifier son parti. Ce fut alors qu'aveuglé par les succès de son ambition, il conçut le projet de sacrifier ceux qui en avaient été les instrumens; il fit périr d'abord Jonathan et son fils qui, par leur attachement au fils de Bala, lui donnaient de l'ombrage, et bientôt un lâche assassinat l'ayant délivré du jeune prince lui-même, il joignit au titre de général celui de roi, et les exprima tous deux sur sa monnaie où l'on trouve réunis les mots βασιλεως et αυτοκρατορος Τρυφωνος, *du roi et autocrate Tryphon.*

De premiers succès encouragèrent l'usurpateur que la captivité de Démétrius semblait devoir élever au-dessus de toute crainte; il mécontenta également et ses sujets et ses troupes, au point que lorsque le frère de Démétrius, Antiochus, parut en Syrie, où il venait reconquérir le trône de son frère, presque toute l'armée de Tryphon se rangea sous les étendards du nouveau roi. La ruine de Tryphon fut bientôt consommée par la puissance des ennemis qu'il s'était attirés. Le roi d'Egypte, Rome, (Diodore, *Excerpt. leg.* pag. 629, édit. de Wesseling), les Juifs dont il avait massacré les princes, se liguèrent contre lui, et malgré sa courageuse résistance, il succomba sous tant d'ennemis réunis. Chassé de ville en ville jusqu'à Apamée, voyant la ville prise d'assaut, il ne voulut pas laisser à ses ennemis la gloire de sa mort, et il se tua lui-même après avoir pendant cinq ans porté le titre de roi (Strabon, XIV, p. 668).

N° 17.

Tête diadémée de Triphon, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Tryphon, autocrate.* Casque orné du diadème et de deux écussons offrant chacun un aigle éployé. Ce casque se termine sur le sommet par un fleuron; sur le devant s'élève une corne d'animal recourbée. Sur les côtés du casque un fanon orné d'un aigle éployé. Dans le champ, le monogramme ΧΑΡ; le tout dans une couronne de chêne. Æ. 9. Du Cabinet de M. le duc de Luynes. Mionnet, N° 275.

Les titres de roi et d'autocrate qu'on trouve sur cette médaille paraissent à Visconti (*Icon. gr.*, t. II, p. 340) avoir été réunis pour assurer aux soldats que Tryphon serait toujours leur général, et pour rappeler aux peuples que leurs plus anciens rois avaient été en même temps leur généraux. Il interprète le titre d'*autocrator* comme celui d'*imperator*, et comme désignant le général qui commande en chef une armée et qui n'a point de chef au-dessus de lui; et il diffère ainsi de Spanheim (*de Usu et præst. N.* t. I, pag. 443), qui avait pensé que ce titre signifiait simplement l'indépendance de la souveraineté.

Sur les monnaies romaines frappées dans les villes de la Grèce, on trouve constamment le titre d'*imperator* traduit par le mot *autocrator*. D'un autre côté, ce dernier mot dans le sens de général en chef, n'appartient point au temps de l'indépendance grecque. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que Tryphon aura pris le titre d'*imperator* à l'imitation des généraux romains dont la gloire à cette époque remplissait le monde. Si cette conjecture était fondée, il résulterait de là que nous aurions sous les yeux la première traduction officielle du mot *imperator* en celui d'*autocrator*.

Le type du revers est le casque des rois macédoniens descendans des Téménides. Ce casque est orné d'une grande corne de chèvre; c'est un ornement que nous avons vu adopté par ces rois, en mémoire de ce que le fondateur du royaume, Caranus, avait pris, ayant des chèvres pour guide, la ville d'Édesse qui devint sa capitale (Justin. VII, 1), et qui prit le nom d'*Aegæ*, comme nous l'avons dit à l'article de Philippe V, roi de Macédoine (d'αἴξ, αἰγός, *chèvre*).

Les aigles qui ornent le casque ont rapport au culte de Jupiter Bottiæus, divinité principale des Macédoniens et des habitans d'Antioche.

Le casque royal se trouve ici pour la première fois comme type des médaillons des rois de Syrie; nous l'avons bien vu sur ceux d'Antiochus Dionysus; mais ces pièces ont été frappées par l'autorité de Tryphon son tuteur, dont ce symbole militaire semble rappeler les talens guerriers.

PLANCHE XLIX.

N° 1.

Tête diadémée, à droite, de Tryphon.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ... *Du roi Tryphon, autocrate.* Casque à mentonnière, surmonté d'une corne. Le monogramme ΑΡ. AR. 4. Mionnet, N° 624.

N° 2.

Même tête.

℞. . . ΣΙΛΕ . . ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. Même type. Dans le champ : ΑΣΚ. BR 4. Mionnet, N° 625. Médaille frappée à Ascalon?

N° 3.

Autre semblable. Dans le champ, un astre. BR. 4. Mionnet, N° 626.

N° 4.

Tête diadémée, à droite, de Tryphon.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΡΥΦΩΝΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡος ΔΩΡας ΙΕρας Και Ασυλου. *Du roi Tryphon, autocrate.* (*Monnaie*) *de Dora ville sacrée et asile.* Jupiter debout, tenant de la main droite élevée une couronne. BR. 5. Mionnet, N° 631.

Suivant le témoignage du premier livre des *Macchabées* (xv, 25), Tryphon soutint à Dora, ville de Syrie, un siége contre Antiochus VII. La pièce qui porte la mention de la ville de Dora est regardée comme unique.

ANTIOCHUS VII. ÉVERGÈTE ou SIDETE.

Antiochus, qui était à Rhodes lorsqu'il apprit la captivité de son frère Démétrius II, en partit aussitôt et entra dans la Syrie avec les troupes qu'il avait pu rassembler. Il avait d'abord résidé à Side en Pamphylie, et l'opinion reçue est que le surnom de Sidete lui vint de son séjour dans cette ville. Cléopâtre, épouse de son frère, qui s'était réfugiée dans Séleucie avec ses enfans, lui offrit sa main, les soldats qui lui étaient restés fidèles, et la place forte où elle s'était renfermée (*Jos. Ant. Jud.*, xiii, 7). Antiochus mit d'abord dans ses intérêts les princes hébreux en déclarant Jérusalem sainte et libre, en remettant toutes les dettes et en accordant aux Hébreux le droit de frapper monnaie. Ceux-ci, se croyant dégagés par la mort du jeune Dionysus et pour se venger de la trahison de l'usurpateur Tryphon, se mirent du parti d'Antiochus. Le grand-prêtre Simon lui fournit de l'argent et des machines de guerre. Une partie des troupes de Tryphon l'abandonna, et le nouveau roi commença son règne sous des auspices si favorables qu'il fut salué du titre d'*Évergète* ou *bienfaisant*. Plusieurs auteurs y ajoutent ceux d'*Eusèbes*, pieux, et de *Soter*, sauveur. Celui d'Evergète est le seul qu'il ait pris sur ses monnaies.

Antiochus attaqua et poursuivit son ennemi, le chassa de toutes ses retraites, et le joignit enfin à Apamée, où il le fit périr. Les premiers momens de son règne furent employés à soumettre les rebelles et à rétablir dans le gouvernement l'ordre qu'avaient détruit les troubles inséparables des guerres intestines. Bientôt il déploya la plus grande sévérité contre tous ceux qui avaient été attachés à la faction d'Alexandre Bala et de ses successeurs, et dans cette réaction de parti, il n'épargna point les philosophes, et particulièrement les épicuriens, dont il ferma les écoles, et contre lesquels il exerça toutes sortes de persécutions. Si la morale fut le prétexte de cette sévérité, il la démentit par son luxe et ses excès. Il se livra aux plaisirs de la chasse et à ceux de la table, et déploya dans ses campemens la plus grande somptuosité. Ses tentes étaient ornées des tapisseries les plus précieuses (*Athen.*, X, p. 439, et XII, p. 450. — *Valer. Maxim.* IX, 1, 4). Une jeune princesse, sa nièce et sa belle-fille, puisqu'elle était fille de son frère Démétrius et de Cléopâtre, était toujours auprès de lui (Justin. XXXVIII, 10), et on ne peut guère penser que cette liaison fut innocente. Cependant Antiochus n'en eut pas moins les qualités d'un guerrier; après avoir soumis la Syrie, il fit la guerre aux Parthes sous le prétexte de délivrer son frère, et reprit les villes grecques et les riches contrées au-delà de l'Euphrate qui avaient été envahies par Mithradate Ier.

Le roi des Parthes, vaincu par Antiochus, crut faire une action politique en rendant la liberté à son frère, espérant que celui-ci ne le laisserait pas gouverner seul, et que la rivalité de ces deux princes diminuerait leurs forces. L'armée d'Antiochus avait déjà commencé à s'affaiblir par le désordre et l'indiscipline qui s'y étaient introduits pendant les quartiers d'hiver, elle fut attaquée et détruite en détail; Antiochus eut de la peine à sauver sa liberté et même sa vie. Cependant les Parthes, qui avaient perdu beaucoup de monde dans les campagnes précédentes, ne profitèrent pas entièrement de leur victoire.

Antiochus reconquit la Haute-Asie, il s'y maintint quelque temps, et soutint avec courage les revers qui l'accablaient de toutes parts : la jeune princesse qui l'accompagnait fut faite prisonnière par les Parthes; Cléopâtre le quitta pour se réunir à Démétrius. Abandonné ainsi, ce prince forma le singulier projet de prendre pour épouse une déesse, et il choisit cette *Nanaea*, adorée dans l'Élymaïs, dont deux de ses prédécesseurs avaient déjà convoité les richesses (Voyez *supra*, p. 90). Il ne fut pas plus heureux que ces deux princes, et, introduit dans le sanctuaire par les prêtres, il y fut assassiné. Plusieurs historiens font mourir Antiochus VII l'an 183 des Séleucides (130 ans avant J-C.); mais ses médailles, datées de l'an 186 de cette ère, confirment la narration de sa mort, telle qu'elle est rapportée dans le deuxième livre des Macchabées. Posidonius, cité par Athénée (X, p. 439, E.), ajoute que le roi des Parthes ne fut pas étranger à cet événement. Visconti (*Icon.* tom. II, p. 344, note 2) remarque qu'il y a quelques tétradrachmes d'Antiochus Evergète, sans époque, avec le type de Minerve, sur lesquels l'effigie du roi n'est pas le portrait d'Antiochus, mais celui de Démétrius Ier son père : ce sont probablement les premiers médaillons qu'on ait frappés avec son nom.

N° 5.

Tête diadémée d'Antiochus VII, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. *Du roi Antiochus, Évergète.* Pallas debout, portant une Victoire sur la main droite, et tenant de la gauche la lance et le bouclier. Dans le champ, les monogrammes ΔΙ et ΑΡ. AR. 8. Mionnet, N° 634.

N° 6.

Même tête et même revers. Dans le champ, le monogramme ΔΙ, et les lettres ΑΙ. AR. 8. Mionnet, N° 638.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* ϹΟΡ. (An 176.) Aigle, avec une palme, sur une proue de vaisseau. Derrière, ΣΙΔΩ, et devant le monogramme ΠΑ. AR. 8. Mionnet, N° 684.

Pièce frappée dans la ville de Sidon.

N° 8.

Même type et même revers. Devant l'aigle, la massue surmontée du monogramme de Tyr. La date ϹΟΡ (an 176). Α. ΡΕ. ΑΣΥ. et le monogramme ΓΗΡ? AR. 8. Mionnet, N° 696.

N° 9.

Même tête et même revers. La date ΔΟΡ (an 174), la massue d'Hercule unie au monogramme de Tyr; les initiales ΙΕρας ΑϹΥλου, *asile sacré*, et le monogramme ΓΗ? AR. 5 1/2. Mionnet, N° 689.

N° 10.

Même tête et même revers. La date ϛΟΡ (an 176); les initiales ΙΕρας ΑΣΥλου, ville sacrée jouissant du droit d'asile. Entre les jambes de l'aigle, ΑΣ. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 698.

Les quatre pièces nᵒˢ 7 à 10, frappées dans les villes de la Phénicie ont le type et la coupe des monnaies égyptiennes.

N° 11.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. *Du roi Antiochus Evergète.* Victoire marchant à gauche, tenant de la main droite une couronne. Dans le champ, le monogramme ΠΤ et ΔΙ. AR. 4 1/2. Mionnet, N° 646.

N° 12.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Trident et une palme. La date ΑΟΡ (an 171) et le monogramme ΔΙ.

℞. Proue de vaisseau; au-dessus, les bonnets des Dioscures Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 284.

Pièce probablement frappée à Beryte.

N° 13.

Buste ailé d'Éros, à droite.

℞. ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Le disque solaire entre deux cornes de vache, surmonté de deux plumes; le monogramme ΔΙ. Æ. 4. Acquise de M. Cousinéry.

Le type du revers de cette pièce est évidemment égyptien, il paraît avoir été placé sur les monnaies d'Antiochus en l'honneur de Cléopâtre, princesse égyptienne dont Antiochus était le troisième mari, et qui plus tard mit sa propre effigie sur les monnaies de son fils.

C'est sur une pièce semblable à celle-ci, du musée de Vienne, qu'Eckhel a lu la date 187 de l'ère des Séleucides. V. *Sylloge*, p. 87.

N° 14.

Tête de lion, à droite.

℞. Même légende. ΕΟΡ (an 175). Massue. Dans le champ, l'*acrostolium* et le monogramme ΔΙ. Æ. 3. Mionnet, N° 677.

N° 15.

. . . . ΤΙΟΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕ. Ancre.

℞. Fleur. Æ. 3. Mionnet, N° 681.

PLANCHE L.

N. 1.

Tête diadémée d'Antiochus VII, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* La trirème. Dessous, la date ΘΟΡ (an 179), et la légende phénicienne לצר, *Letsour.* BR. 5. Mionnet, N° 707.

Cette pièce a été frappée à Tyr.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VII. Derrière, le monogramme ΠΥΡΑΜ.

℞. ΣΙΔΩΝΟΣ ΘΕΑΣ. *Monnaie de Sidon la déesse.* Astarté debout sur une proue de vaisseau, tenant de la main droite une couronne? et de la gauche l'armature d'un trophée. La date ΑΠΡ (an 181). BR. 4. Mionnet, N° 688.

N° 3.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΣΙΔΩΝΙΩΝ. *Du roi Antiochus,* (*Monnaie*) *des Sidoniens.* Trirème. Au-dessus, la légende phénicienne לצדנם. BR. 3.

Mionnet en a décrit une semblable, N° 686. On y voit, derrière la tête, la date ΘΟΡ (an 179), qui manque sur notre exemplaire.

ALEXANDRE II. ZEBINA.

Les habitans d'Antioche et d'Apamée, que Démétrius II avait offensés par son orgueil, se détachèrent de son parti, et tandis qu'il était en Égypte, où il avait cherché un refuge, ils s'adressèrent à l'oncle de sa femme, Ptolémée Physcon, pour lui demander un autre roi qui fût de la famille des Séleucides. Physcon suscita comme prétendant un jeune homme d'une naissance obscure, mais qui se faisait passer pour fils d'Alexandre Bala, et qui en portait le nom (Porphyr. *ap.* Euseb. *Chronol. gr.*, p. 61). Le parti opposé lui donna le surnom de *Zebina* qui signifie *homme vendu.* Quoique cet aventurier n'eût que des talens médiocres, on lui reconnaissait un bon naturel et de l'humanité, qualités qui avaient distingué le prince dont il se prétendait le fils (Diodor. *Excerpta*, page 593, Wesseling). Il réussit dans son entreprise, et battit Démétrius, qui, vaincu et fugitif, fut massacré par les ordres de sa femme Cléopâtre. Alexandre entra en vainqueur dans la capitale de la Syrie, et se croyant dès lors assez puissant pour se soutenir par ses propres forces, il se révolta contre celui qui l'avait mis sur le trône. Ptolémée irrité, envoya des secours à Antiochus, fils de Démétrius II, et lui offrit en mariage Cléopâtre Tryphène sa fille. Antiochus accepta, et soutenu par l'alliance du roi d'Égypte, vit bientôt une grande partie des villes de la Syrie abandonner Alexandre, et se joindre à son parti. Alexandre voyant qu'il ne pourrait résister à Antiochus, évitant le combat, songea à se mettre en sûreté, et chercha des ressources dans le sacrilége, en dépouillant les temples de leurs richesses. Il s'empara de la Victoire d'or qui était dans les mains du Jupiter d'Antioche, en disant qu'il acceptait la Victoire que lui offrait Jupiter. Le peuple indigné se souleva contre le profanateur qui avait tenté d'enlever le colosse lui-même, et qui fut obligé de fuir. Il chercha un asile dans la Grèce; mais repoussé par les corsaires et les tempêtes, il tomba dans les mains de ses ennemis et y trouva la mort, l'an 123 avant l'ère chrétienne.

N° 4.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre II.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Jupiter Nicéphore assis, à gauche, tenant la haste de la main gauche. Dans le champ, les monogrammes ΠΑΡ et ΗΔΗ? AR. 7. Mionnet, N° 708.

On a des médaillons semblables à celui-ci avec les dates, 187, 189 de l'ère des Séleucides. (Mionnet, nᵒˢ 709–711.)

N° 5.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre II.

℞. Même légende. Double corne d'abondance, avec une bandelette. Dans le champ, le monogramme ΑΧ et les lettres ΑΦ. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 717.

La double corne d'abondance, type que l'on trouve sur les médailles des rois d'Égypte, peut avoir rapport à l'alliance d'Alexandre avec Ptolémée Évergète. Une pièce d'un module inférieur, (AR, 2 1/2) avec une simple corne d'abondance au revers, a été rapportée par Duane, *coins of the Seleucidæ*, pl. XIX, N° 1.

N° 6.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre II.

℞. Même légende. Victoire allant à gauche, tenant de la main droite une couronne, et dans la gauche une palme. Dans le champ, le monogramme ΑΦ et la lettre Ξ. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 716.

Ce type peut faire allusion à la victoire d'Alexandre sur Démétrius II, qui lui disputait le royaume.

N° 7.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Alexandre II.

℞. Même légende. Pallas tenant de la main droite une couronne,

et de la gauche la haste; à ses pieds, le bouclier. Dans le champ, un monogramme effacé. Æ. 5. Mionnet, Suppl. N° 312.

N° 8.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Alexandre II.

℞. Même légende. Double corne d'abondance. Dans le champ, les lettres ΑΠ, et une massue. Æ. 6. Mionnet, Suppl. N° 318.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre II.

℞. Même légende. Deux cornes d'abondance enlacées avec des bandelettes. Dans le champ, les lettres Σ. Α. et un épi. Æ. 6. Mionnet, N° 731.

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende. Bacchus debout, tenant de la main droite le canthare, et de la gauche un thyrse. Dans le champ, à droite, des lettres peu distinctes, et la date ΔΠΡ (an 184). Æ. 5. Mionnet, N° 737.

N° 11.

Tête à droite d'Alexandre II, coiffée de la peau de lion.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Victoire, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche une palme. Dans le champ, le monogramme ΗΡΑ. Æ. 5. Mionnet, N° 741.

N° 12.

Tête à droite, de Bacchus, couronnée de lierre.

℞. La Fortune debout, ayant sur la tête le modius, tenant de la main gauche la corne d'abondance, et de la droite s'appuyant sur le gouvernail d'un navire. Dans le champ, un bois de cerf et le monogramme ΔΙΟΓ. BR. 4. Mionnet, N° 746. Médaille dentelée.

N° 13.

Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. Même légende. La Fortune avec ses attributs. Æ. 4.

L'attribution de cette médaille et de la précédente à Alexandre Zébina est incertaine.

N° 14.

Tête à droite, d'Alexandre II, coiffée de la peau de lion.

℞. Même légende. *Acrostolium.* Dans le champ, une palme, et le monogramme ΕΥ. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 750.

N° 15

Tête diadémée, à droite, d'Alexandre II. Derrière, le monogramme ΙΣΘ.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Et la légende phénicienne ללארכאאםכנען. (*Monnaie*) *de Laodicée, métropole dans Chanaan.* Neptune debout, de face, le modius sur la tête, vêtu du pallium, tenant une patère de la main droite, et de la gauche le trident. Dans le champ, les lettres ΑΑ et le monogramme ΦΟ. ΛΑοδικειας Φοινικων. (Traduction grecque de la légende phénicienne). Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 753.

Voyez ce que nous avons dit précédemment, pl. XVII, d'une médaille de la même ville, frappée sous le règne de Démétrius II.

N° 16.

Tête d'Éros, à droite.

℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. *Du roi Alexandre.* Une ancre. Au milieu du champ, un monogramme effacé. Æ. 3. Mionnet, N° 751.

Nous avons déjà vu que l'ancre était un symbole adopté par les Séleucides, dont Alexandre se prétendait le descendant. Attribution incertaine, de même que la suivante.

N° 17.

Proue de vaisseau. Au-dessus, les bonnets des Dioscures.

℞. Même légende. Trépied avec des palmes et une couronne. Dans le champ, les lettres ΑΠ et Κ. Æ. 3. Mionnet, N° 752.

On rapporte encore au règne d'Alexandre Zébina, une pièce rapportée par Duane, pl. XIX, N° 6. Æ 4, offrant au revers Jupiter debout. La pièce, avec la date 183, décrite par Ramus (*Cat. num. vet. reg. Dan.*, tom. I, p. 300), doit offrir au droit la tête coiffée de la peau de lion de notre n° 11; il doit en être de même d'une médaille figurée par Duane, pl. XVII, N° 7, sur laquelle cet auteur et Eckhel lui-même ont vu une tête *casquée* d'Alexandre Zébina. En général, la confusion étant facile dans le bronze, généralement mal conservé, entre les pièces des divers Alexandre, nous avons évité de reproduire d'autres pièces que celles dont nous avions les originaux sous les yeux.

PLANCHE LI.

CLÉOPATRE avec ANTIOCHUS VIII.

Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, eut trois rois de Syrie pour époux, et fut la mère de quatre fils qui régnèrent successivement sur cette contrée : mais épouse et mère, elle fut également vindicative et cruelle : elle sacrifia à sa jalousie et à son ambition son dernier mari et le second de ses fils, et en voulant faire périr le troisième, elle trouva elle-même la mort. C'est cette Cléopâtre que Corneille a mise sur notre scène dans la tragédie de *Rhodogune.*

Cette princesse, qui avait épousé d'abord Alexandre I[er], surnommé Bala, s'unit ensuite à Démétrius II, et enfin à Antiochus VII, son beau-frère, tandis que Démétrius était prisonnier chez les Parthes. Elle se réconcilia avec ce dernier lorsqu'il eut recouvré sa liberté, et qu'il fut un moment favorisé par la fortune; mais lorsqu'il succomba de nouveau, elle le fit assassiner. Alors, elle fit couronner Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de ce prince, et dont la jeunesse lui donnait l'espoir de régner sous son nom. Mais Séleucus ne paraissant pas disposé à lui laisser le pouvoir, la nature cédant à l'ambition, elle ne craignit pas, au milieu d'une chasse, de lui percer le cœur d'un coup de flèche. (Appian, *Syr.* § 69.)

Antiochus VIII, qui était le plus jeune de ses deux fils, succéda à son frère, partagea le trône avec elle, et la laissa long-temps gouverner seule; mais enfin las de sa soumission, il voulut prendre le timon des affaires, et Cléopâtre, qui avait un troisième fils, Antiochus IX, qu'elle faisait élever à Cyzique, forma le projet de l'appeler près d'elle, et de se défaire de l'autre par le poison. Le roi, ayant découvert son perfide projet, le prévint en forçant sa mère de boire la coupe empoisonnée qu'elle avait préparée pour lui. La mort de Cléopâtre arriva l'an 192 des Séleucides, qui correspond à l'an 121 avant l'ère chrétienne.

Cléopâtre est la seule des reines de Syrie qui ait fait frapper des monnaies avec son effigie, soit seule, soit réunie à celle des rois ses époux et ses fils : mais elle avait suivi l'exemple de plusieurs princesses du sang des Lagides, dont elle était issue.

N° 1.

Têtes accolées, à droite, de Cléopâtre, voilée et diadémée, et d'Antiochus VIII, son fils, ceint du diadème.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΘΕΑΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *De la reine Cléopâtre, déesse, et du roi Antiochus.* Jupiter Nicéphore assis, tourné vers la gauche, tenant la haste de la main gauche. AR. 8 1/2 Mionnet, N° 754.

N° 2.

Mêmes têtes.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *De la reine Cléopâtre, du roi Antiochus.* La date ΞΠΡ (an 187). Aigle debout; devant, le monogramme ΣΓ. Mionnet, N° 774.

Médaille frappée à Sidon, et dans le caractère des médailles des Ptolémées, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut.

N° 3.

Mêmes têtes.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΘΕΑΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Victoire, marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite. Dans le champ, un astre, et le monogramme ΗΡ. Æ. 5. Mionnet, N° 755.

N° 4.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus VIII.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Front, oreilles et cornes de vache, surmontés d'un disque et de deux plumes. Dessous, ΞΠΡ (an 189). Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 762.

Le symbole de la déesse Isis qu'on remarque au revers de cette médaille et de la suivante, fait allusion à l'origine égyptienne de la reine Cléopâtre.

N° 5.

Même tête.

℞. Même légende et même type. Dans le champ, Η. A l'exergue, ΞΠΡ (an 188). Æ. 4. Mionnet, N° 761.

N° 6.

Même tête.

Même légende. Chouette sur une amphore renversée. Au bas, les bonnets des Dioscures, et la date ϘΡ (an 190). Æ. 4. Mionnet, N° 766.

N° 7.

Têtes conjuguées de Cléopâtre et d'Antiochus VIII son fils, à droite.

℞. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ ΙΕΡΑΣ ΑΥΤΟΝομου ΘΠΡ. (*Monnaie*) *des habitans d'Antioche, établis à Ptolémaïs, ville sacrée et autonome.* Corne d'abondance. Dans le champ, les lettres ΑΙ. Æ. 3. Mionnet, N° 772.

Frœlich (*Annales Reg. syr.*, p. 93) pense que ce type emprunté aux médailles d'Athènes rappelle, sur celles d'Antiochus VIII, que ce prince, dans sa jeunesse, avait fait ses études dans cette ville.

N° 8.

Tête laurée, à droite, de Jupiter.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Double corne d'abondance. Dans le champ, le monogramme ΗΡ. Æ. 3. Mionnet, N° 769.

N° 9.

Buste, à droite, de Diane, le carquois derrière l'épaule.

℞. Même légende. Un instrument que Mionnet nomme une *trompette*, et Haym (tom. I, pag. 96) un *flambeau*. Dans le champ, Ι. Ε. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 770.

Nous trouvons décrites deux autres médailles des mêmes princes avec la tête de Diane au droit et des revers différens de la pièce du Cabinet de France. L'une, suivant Sanclemente (*Mus.* I, p. 97), offrirait un vaisseau et des lettres phéniciennes, l'autre a paru à Sestini (*Mus. Hed.*, tom. III, p. 17), ornée d'un arc et d'un carquois. La vue seule des originaux pourrait nous apprendre si les deux numismatistes que nous venons de citer n'ont pas décrit inexactement des médailles semblables à celle que nous avons reproduite.

N° 10.

Têtes accolées d'Antiochus VIII et de Cléopâtre.

℞. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ · ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ . . . . ? . . ΑΣΥΛΟΥ. *Des habitans d'Antioche de la Ptolémaïde, sacrée et inviolable.* Une corne d'abondance. La date ΖϘΡ (an 197). Æ. 2. Mionnet, N° 773.

La légende de cette médaille avait été rapportée inexactement par M. Mionnet.

Visconti a publié, dans le Supplément de son Iconographie grecque, un médaillon de Cléopâtre seule, qui fait partie de la Collection de lord Norwich; Sestini (*Descr. num. vet.*, p. 499) en avait décrit un semblable. Nous avons réservé cette pièce pour notre *Supplément aux rois de l'Asie.*

ANTIOCHUS VIII, ÉPIPHANE, SURNOMMÉ GRYPUS.

Alexandre Zébina étant mort, la Syrie jouit pendant quelques années d'une tranquillité qu'elle avait peu connue jusqu'alors. Le mariage d'Antiochus VIII avec sa cousine Triphène, fille de Ptolémée VII, avait assuré la paix du côté de l'Égypte; mais l'ambition du nouveau roi le porta au dessein criminel de se défaire de son frère Antiochus, fils comme lui de Cléopâtre, et qui avait pour père Antiochus Évergète; il tenta de le faire périr par le poison, dans la ville de Cyzique où Cléopâtre le faisait élever : son projet fut découvert, et il en résulta une guerre entre les deux frères.

Antiochus Grypus était maître d'Antioche; mais il ne pouvait guère compter sur la fidélité de l'immense population de cette ville, dont les habitans inconstans et légers semblaient se plaire dans le changement, et accueillaient et renversaient les princes avec une égale facilité. Le jeune Antiochus de Cyzique épousa une princesse de la famille des Lagides, sœur de la reine de Syrie, et ayant par ce moyen obtenu une armée, il défit son frère et s'empara d'Antioche. Le vaincu prit bientôt sa revanche, et sa femme furieuse versa le sang de sa propre sœur; mais, victime elle-même des chances variables de la guerre, son sang versé vengea celui qu'elle n'avait pas craint de répandre. Grypus s'enfuit dans l'Asie-Mineure, et resta quelque temps dans la ville d'Aspendus en Pamphylie, où il réunit une nouvelle armée avec laquelle il revint en Syrie.

Cette horrible guerre fut pourtant suspendue par un accord où il y eut plus de politique que de loyauté : chacun des deux frères dissimula ses secrets desseins, pour avoir le temps de les accomplir. Cette paix d'un moment fut appuyée sur la division du royaume des Séleucides, que les deux Antiochus se partagèrent non sans difficultés; car les villes les plus importantes, ou se vendaient pour des privilèges, ou se déclaraient libres, entre les deux rivaux qui se les disputaient.

Des gouverneurs de provinces profitaient de ces dissensions pour proclamer leur indépendance. Dans cet état de choses, la guerre ne pouvait tarder à se rallumer, et les deux frères devinrent plus ennemis que jamais. Le roi de Judée Hyrcan, et le roi d'Égypte Ptolémée Lathyre vinrent ajouter aux troubles de la Syrie les horreurs de la guerre étrangère, et une princesse d'Alexandrie qui avait fait divorce avec Lathyre, ayant épousé Antiochus Grypus, le prince égyptien, doublement irrité, jura la perte du roi de Syrie. Il fut aidé par un traître, Héracléon, ministre de Grypus, qui fit périr son maître (Joseph., *Ant. Jud.*, XIII, 13. 4), ou du moins qui conspirait contre lui au moment où la mort le frappa (*Athen.* IV, p. 153, B.), et qui n'ôtait la couronne à Grypus que pour s'en emparer. Mais Séleucus, l'aîné des cinq enfans que Grypus avait eus de Tryphène, s'empara d'Antioche, et monta sur le trône paternel.

Antiochus Grypus, qui avait pris à seize ans le titre de roi, en régna vingt-neuf au milieu des troubles, des révolutions et de l'exil; car il passa deux années hors de son royaume; il mourut l'an 97 avant l'ère chrétienne.

N° 11.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VIII, dans une couronne de perles.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟ+ΟΥ (*sic*) ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus Épiphane.* Le mois *Dius* personnifié (selon Visconti), debout, drapé dans un manteau, ayant un croissant sur la tête, portant sur la main droite un astre, tenant de la gauche la haste. Dans le champ, ΙΕ · Α · Ο. Le tout dans une couronne de laurier. AR. 8 1/2. Mionnet, Suppl., N° 311. Visconti, *Iconogr. grecque*, t. II, pl. XLVII, N°s 13 et 14.

Les initiales ΙΕ Α, indiquent les mots ιερας ασυλου, et se rapportent à la ville de Sidon. On trouve dans Pembroke (part. II, tab. 63), une pièce semblable sur laquelle on lit la légende plus complète : ΣΙΔΩνος ΙΕΡας ΑΣυλου.

N° 12.

Même tête.

℞. Même légende, même type. Dans le champ, le monogramme ΦΙΛ · et Α. AR. 9. Mionnet, N° 780.

N° 13.

Même tête.

℟. Même légende, même type. (Ici le dieu est représenté absolument nu.) Dans le champ, les lettres AP, le monogramme ΔΗΡ. A l'exergue, la date ΔqΡ (an 194). Le tout dans une couronne de laurier. AR. 8. Mionnet, N° 785.

La figure que l'on voit au revers des tétradrachmes précédens, et qui ressemble à celle de Jupiter, présente cependant des différences sensibles avec le caractère que l'on donne ordinairement au maître des dieux : elle est quelquefois sans barbe, la tête est surmontée d'un croissant, et elle tient dans la main droite un astre. Eckhel (*D. N.*, tom. III, p. 140) a douté que cette figure fût celle de Jupiter. Vaillant (*Hist. reg. syr.*, pag. 342) a pensé que le roi de l'Olympe était ainsi représenté comme le modérateur des saisons. Visconti (*Icon. gr.*, tom. II, p. 354) soupçonne que la figure gravée sur ce médaillon représente le mois appelé *Dius*, ou mois de Jupiter, qui ouvrait l'année macédonienne, comme le mois de janvier commençait l'année romaine (Fabricius *Menologium*, pag. 42), que le croissant qui paraît sur la tête est le symbole reconnu du *dieu Mois*, et que l'astre qu'il porte dans sa main est l'emblème du soleil, et signifie l'année que le mois *Dius* apporte pour ainsi dire aux mortels.

Cette conjecture est ingénieuse, mais ne s'appuie malheureusement sur aucun texte de l'antiquité.

N° 14.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus*. Aigle sur un foudre. Dans le champ, le monogramme ΜΥ et la date ϛqΡ (an 196). AR. 7. Mionnet, N° 828.

N° 15.

Même tête.

℟. Même légende et même type. Dans le champ, le monogramme ΔΑΡ, et la date ΗqΡ (an 198). AR. 8 1/2. Mionnet, N° 831.

Cette médaille et la précédente ont été frappées dans la Phénicie.

La date marquée dans le champ de cette médaille, est l'an 198 des Séleucides, quarante-cinq ans avant J.-C. Alors Antiochus régnait en paix.

PLANCHE LII.

N° 1.

Tête diadémée d'Antiochus VIII, à droite.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Aigle sur un foudre. Dans le champ, le monogramme ΜΥ et la date ΖqΡ (an 197). Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 830.

N° 2.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Trépied. Dans le champ, le monogramme ΦΙΑ et la lettre Ν. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 976.

Une autre pièce d'argent, module 4, avec le type d'*Apollon assis sur l'Omphalos*, a été figurée dans Duane, pl. XX, N° 6.

N° 3.

Même tête.

℟. Même légende. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de laurier de la main droite, et de la gauche une palme. Dans le champ, un monogramme effacé. AR. 2. Mionnet, N° 795.

N° 4.

Tête diadémée et radiée d'Antiochus VIII, à droite.

℟. Même légende. Aigle, avec un sceptre sur l'aile gauche. Dans le champ, les lettres ΙΕ. A l'exergue, la date ΒqΡ (an 192), et un épi. Æ. 4. Mionnet, N° 797.

Nous avons souvent vu ce type sur les médailles des premiers rois de Syrie

N° 5.

Tête de Diane, à droite, avec le carquois sur l'épaule.

℟. Même légende. Apollon nu et debout, tenant dans la main droite un arc, et dans la gauche une flèche. A l'exergue, la date ϛqΡ (an 196) et une étoile. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 810.

N° 6.

Tête laurée de Diane ou de Daphné, à gauche. Tout autour, une longue légende illisible.

℟. . . . . Η. La date ΔqΡ. Lyre au milieu du champ. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 811.

L'attribution de cette pièce à Antiochus VIII nous paraît fort incertaine. La lyre du revers et la nature du travail peuvent faire penser à une ville de la Lydie. Nous recommandons l'étude de cette médaille à ceux des numismatistes qui seraient favorisés par la possession d'une pièce mieux conservée que celle du Cabinet de France.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VIII.

℟. . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Double corne d'abondance. Dans le champ, un monogramme incertain et le bonnet des Dioscures. Æ. 4 1/2.

Variété du N° 812 de Mionnet, non décrite par ce numismatiste.

N° 8.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus VIII.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ. Foudre ailé. Le monogramme ΦΙΑ. Æ. 4.

Variété non décrite du N° 815 de Mionnet.

N° 9.

Même tête.

℟. Même légende. Vase au milieu du champ; à côté, une palme Æ. 4. Mionnet, N° 817.

N° 10.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VIII.

℟. Même légende. Fleur du *balaustium*. Le monogramme ΡΕ. Æ. 2. Mionnet, N° 818.

N° 11.

Même tête.

℟. Même légende. Trépied surmonté d'un foudre ailé. Le monogramme ΑΙΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 819.

N° 12.

Même tête.

℟. Même légende. Une déesse tenant de la main gauche la corne d'abondance, et de la gauche une ancre. Dans le champ, un monogramme peu distinct. Æ. 4. Mionnet, N° 335.

On doit citer encore, au nombre des monnaies d'Antiochus VIII :

1° Une pièce de bronze module 3 avec la tête laurée du Jupiter au droit et l'Abondance au revers. (Eckhel. *Mus. Caes.* I, p. 217, N° 16);

2° Une autre pièce (Æ 3), avec la tête de Diane au droit, la figure d'Apollon et la date qΡ au revers. (Eckhel. *l. c.*, N° 11);

3° Tête diadémée d'Antiochus VIII. ℟ La légende ordinaire de ce prince, deux vases. Æ 4. (Vaillant, *Hist. reg. syr.*, p. 207);

4° Même tête. ℟ même légende, double corne d'abondance. (*Mus. Theup.*, p. 234.)

N° 13.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus VIII.

℞. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝομου. (*Monnaie*) *de ceux de Laodicée, ville sacrée et autonome.* Diane debout, tenant la haste de la main droite. Dans le champ, K. Æ. 5. Mionnet, N° 820.

L'attribution de cette pièce sans date à Antiochus VIII est incertaine : la tête diffère notablement du portrait bien connu du même roi.

N° 14.

Même tête.

℞. ΙΟΥΛΙΕΩΝ ΤΩΝ ΚΑΙ ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. (*Monnaie*) *de ceux de Julia Laodicée.* Diane debout. Dans le champ, Θ. Au bas, les lettres ZM. Æ. 5. Mionnet, N° 822.

Pellerin avait attribué cette pièce à Antiochus VIII, à cause de la tête radiée du droit; mais le type diffère complétement des portraits de ce prince, et Eckhel a eu raison d'y reconnaître plutôt une tête idéale du soleil : nous portons le même jugement de la médaille précédente.

Eckhel, en discutant l'attribution à Antiochus VIII de la médaille N° 14, avait relevé l'impossibilité de rapporter à un roi de Syrie une pièce de Laodicée sur la mer avec le surnom *de Julia*, évidemment postérieur à Jules César. On doit s'étonner que M. Mionnet, sans égard pour l'observation d'Eckhel, ait maintenu cette fausse attribution dans son Catalogue des rois de Syrie.

N° 15.

Même tête.

℞. ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΤΩΝ ΕΗ (*sic*) ΠΙΕΡΙΑ.. (*Monnaie*) *des habitans de Séleucie dans la Piérie.* Foudre. D'un côté, le monogramme ΤΥΔ; de l'autre, ΠΕΡΔ et une flèche? Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 825.

N° 16.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΣΙΔΩΝΙΩΝ. *Du roi Antiochus,* (*Monnaie*) *des Sidoniens.* Trirème. Au-dessous, la légende phénicienne de Sidon. Æ. 5. Mionnet, N° 833.

N° 17.

Buste diadémé, à droite, d'Antiochus VIII. Sur la poitrine, l'égide.

℞. ΣΙΔΩΝΟΣ · ΘΕΑΣ. (*Monnaie*) *de Sidon, la déesse.* La date EϘP (an 195). Astarté, debout sur la proue d'un vaisseau, tenant de la main droite l'aplustre, et de la gauche une antenne. Æ. 5. Mionnet, N° 834.

N° 18.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus VIII.

℞. ΣΙΔΩΝος ΘΕΑΣ. La date HϘP (an 198). L'inscription phénicienne de Sidon. Bacchus Pogon, debout, vêtu du pallium, tenant le canthare de la main droite, et le thyrse de la gauche. Æ. 4. Mionnet, N° 835.

PLANCHE LIII.

ANTIOCHUS IX, PHILOPATOR, DE CYZIQUE.

Ce prince, élevé à Cyzique, d'où lui vint le surnom de Cyzicénien, ayant échappé au poison que lui avait préparé Antiochus Grypus, lui déclara la guerre. Il était en même temps frère et cousin de Grypus, étant comme lui fils de Cléopâtre : mais il avait pour père Antiochus VII. Il répondit par une guerre ouverte aux embûches que lui dressait continuellement un frère dénaturé, digne fils d'une mère ambitieuse et cruelle. Ses premières tentatives furent heureuses, et le hasard le seconda. Ptolémée VIII, roi d'Égypte, ayant répudié, par ordre de sa mère, Cléopâtre qui était à la fois sa femme et sa sœur, cette princesse offrit sa main à Philopator, et soutint ses droits par le moyen de l'armée de Cypre, qu'elle fit combattre pour son nouvel époux. Antiochus étant entré en Syrie, prit, perdit et reprit plusieurs fois Antioche. Sur ces entrefaites, Cléopâtre périt victime de la perfidie de sa sœur Tryphène, sur laquelle Philopator vengea bientôt le meurtre de son épouse.

Cependant, une paix éphémère sembla permettre quelque repos à la Syrie, qui fut partagée entre les deux frères. Mais leurs querelles se renouvelèrent; plusieurs fois ils reprirent les armes, et l'Etat fut déchiré par des guerres continuelles, qui ne furent interrompues que par la mort de Grypus. Philopator fut enfin maître d'Antioche, et il épousa la veuve de son frère, Cléopâtre Sélène. Cette union devait terminer les cruelles dissensions qui ruinaient la Syrie, lorsqu'un nouveau prétendant vint les renouveler. Séleucus, l'aîné des neveux de Philopator, l'attaqua jusqu'auprès de sa capitale, et au milieu de cette bataille, Philopator emporté par son cheval, et se voyant au milieu des rangs ennemis, se donna lui-même la mort. Ce récit est celui de Porphyre: d'autres historiens, et particulièrement Josèphe, disent qu'il fut tué par ordre de Séleucus. Il périt l'an 96 avant J.-C. Cette époque a été prouvée par l'abbé Belley (*Mém. de l'Acad. des bel. let.*, XXIX, p. 216); plusieurs médailles servent à constater cette date.

Il paraît que Philopator était plus homme de guerre qu'habile à gouverner; il avait la passion de la chasse, et n'employait le temps que lui laissait cet exercice qu'à s'entourer de mimes et de bateleurs. Lui-même se livrait à leurs jeux et à leurs exercices, et Diodore (*Excerpta*, pag. 606, ed. de Wesseling) raconte qu'il s'amusait à faire mouvoir lui-même, par des mécanismes ingénieux, des automates d'une stature gigantesque. Visconti (*Iconographie*, t. II, p. 356) fait l'observation que ce genre d'amusement d'Antiochus avait été jusqu'ici mal expliqué, parce qu'on n'avait pu faire attention que le mot ζῶον signifie très souvent, en grec, une *figure humaine* peinte ou sculptée, et qu'on le traduisait toujours par *animal*.

Le surnom de Philopator, qu'avait pris Antiochus IX, était un moyen de se concilier l'affection de ses peuples qui avaient en vénération Antiochus Évergète son père, prince distingué par sa piété envers les dieux et par son humanité envers ses sujets; au lieu qu'on détestait la mémoire de Démétrius, de qui Antiochus Grypus était issu.

N° 1.

Tête à droite, diadémée et légèrement barbue, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Antiochus, Philopator.* Pallas debout, tenant de la main droite la Victoire, et de la gauche la haste et le bouclier. Dans le champ, le monogramme ΠΝ et les lettres A. N. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 7. Mionnet, N° 839.

N° 2.

Même tête.

℞. Même légende, même type. La lettre A. AR. 7. Mionnet, N° 837.

N° 3.

Même tête.

℞. Même légende. La Fortune debout, coiffée du modius, la main droite appuyée sur le timon, et portant de la gauche la corne d'abondance. Dans le champ, un monogramme effacé. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 845.

N° 4.

Même tête.

℞. Même légende. La Victoire tenant de la main droite une couronne, et de la gauche des bandelettes. AR. 2. Acquise, pour le Cabinet de France, de M. L'hérie.

N° 5.

Tête diadémée et barbue, à droite, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΡΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Philopator.* Deux cornes d'abondance avec des bandelettes. Au milieu du champ : C. AR. 2 1/2. Duane, *Coins of the Seleucidæ*, XX. 12.

Cette pièce, que nous n'avons pas vue, est la seule qui fasse précéder le surnom de ΦΙΠΟΡΑΤΟΡΟΣ, de celui de ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, *illustre*, ou plutôt *manifesté*.

N° 6.

Tête à droite, jeune, imberbe et diadémée, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Pallas Nicéphore debout, tenant de la main gauche la lance et le bouclier. Dans le champ : ΣΙΔΩνος · ΙΕΡας ΑΣΥΛΟΥ. *De Sidon, ville sacrée et inviolable.* Le monogramme ΣΕ. AR. 8. Mionnet, N° 880.

Cette médaille est un nouvel exemple de la déviation à la règle qui fait prédominer le type de l'aigle, sur les pièces frappées dans la Phénicie.

N° 7.

Tête diadémée, jeune et imberbe, à droite, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Aigle tenant une palme, posée sur une proue de vaisseau. Dans le champ, à gauche, la lettre Σ (an 200). Le monogramme ΣΕ. Un aplustre. à droite, ΣΙΔΩνος ΙΕΡας ΑΣΥΛου. *De Sidon, ville sacrée et inviolable.* AR. 8. Mionnet, N° 881.

Médaille frappée à Sidon, ainsi que la précédente.

N° 8.

Tête jeune, diadémée, à droite, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ . . ΛΟΡΑΤ . . . *Du roi Antiochus, Philopator.* Jupiter Nicéphore assis, tenant de la main gauche le sceptre. Æ. 5. Mionnet, N° 846.

N° 9.

Tête diadémée et barbue, à droite, d'Antiochus IX.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Foudre ailé. Dans le champ, corne d'abondance, la lettre Η et le monogramme ΠΝ. Æ. 4. Mionnet, N° 855.

N° 10.

Tête barbue, à droite, de Jupiter.

℞. . . . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤ . . . . Pallas Nicéphore debout, tenant la lance et le bouclier. Le monogramme ΔΙΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 862.

N° 11.

Tête jeune, diadémée, à droite, d'Antiochus IX.

℞. Bacchus debout, tenant de la main droite le canthare, et le thyrse de la gauche. Dans le champ, Ε et le monogramme ΝΙΚ. Æ. 6. Mionnet, N° 849.

N 12.

Tête jeune, à droite, d'Antiochus IX. Sur la chevelure, une palme en contremarque.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Pallas, marchant à droite, armée d'une lance et d'un bouclier. Dans le champ, Κ. Ε. Æ. 4. Mionnet, N° 865.

N° 13.

Tête diadémée et radiée, à droite, d'Antiochus IX, imberbe.

℞. Même légende. Pallas debout, tournée à gauche, tenant de la main droite une palme, et de la gauche la haste et le bouclier. Dans le champ, la lettre Η. Æ. 4. Mionnet, N° 864.

N° 14.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IX, avec des ailes attachées au diadème.

℞. Même légende. Victoire marchant à gauche, tenant de la main gauche une couronne. La date ΕΣ (an 205) et la lettre Ν. Æ. 4. Mionnet, 868.

N° 15.

Buste ailé d'Éros, à droite.

℞. . . . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΠΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Victoire marchant à gauche, et tenant une couronne. Æ. 4. Acquise pour le Cabinet de France, de M. Cousinéry.

N° 16.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IX.

℞. . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤ . . . . Diane bebout, tenant de la main droite la haste, et de la gauche un arc. Monogramme effacé. Æ. 4. Mionnet, N° 867.

N° 17.

Tête de Minerve, casquée, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Proue de vaisseau. Æ. 3. Mionnet, N° 878.

N° 18.

Tête, à droite, d'Hercule, coiffée de la peau du lion.

℞. ΒΑΣΙΛΕ . . ΑΝΤΙΟΧΟ . ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟ . . Massue. Monogramme peu distinct. Æ. 3.

PLANCHE LIV.

SÉLEUCUS VI, ÉPIPHANE, NICATOR.

Ce prince était fils d'Antiochus VIII, surnommé Grypus, et le cinquième des enfans qu'il avait eus de Tryphène. A la mort de son père, la capitale de son royaume était occupée par l'usurpateur Héracléon, elle le fut bientôt après par Antiochus le Cyzicénien, son oncle, à qui il livra bataille, et qui périt dans la mêlée. Antiochus X, *Eusébès* ou le Pieux, remplaça son père et ne laissa pas jouir Séleucus de sa victoire passagère. Forcé d'évacuer la Syrie, Séleucus se réfugia en Cilicie, et se fortifia dans la ville de Mopsus ou Mopsuestia : mais les habitans de cette ville, souffrant impatiemment la présence d'une armée étrangère, mirent le feu au gymnase où Séleucus avait établi sa résidence. Après un règne de deux années, ce prince périt misérablement dans cet incendie, l'an 95 avant J.-C. (Belley, *Acad. de bel. let.*, t. XXXIX, p. 216.)

N° 1.

Tête diadémée, à droite, de Séleucus VI.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ · ΣΕΛΕΥΚΟΥ · ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ · ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Séleucus, Épiphane, Nicator.* Jupiter Nicéphore assis, à gauche. Sous le siége, la lettre Ν. Dans le champ, monogramme effacé en partie. AR. 8. Mionnet, N° 882.

N° 2.

Même tête.

℞. Même légende. Pallas Nicéphore debout, tenant de la main gauche la haste et le bouclier. Dans le champ, une palme et ΝΕΙΣΙ. Æ. 8 1/2. Mionnet, N° 884.

Spanheim (tom. I, pag. 607) avait pensé que la légende ΝΕΙΣΙ indiquait la ville de Nisibe en Mésopotamie où cette médaille aurait été frappée : mais Eckhel (t. III, p. 243) repousse cette attribution qui lui paraît invraisemblable, et n'explique pas plus ce mot que tous ceux qui se trouvent sur d'autres pièces de Séleucus VI, tels que : ΑΔΕΙΔΙΦ, ΠΟΙΣΙ, ΑΛΕΔΗ, et quelques autres qui indiquent sans doute des noms propres. Beger (t. I, p. 258) avait cru voir sur un tétradrachme semblable les lettres ΕΙΣ, qui auraient donné la date de l'an 215 : mais il est probable que sur cette pièce la légende n'était pas complète.

N° 3.

Même tête.

℞. Même légende. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite. AR. 4. Mionnet, N° 887.

N° 4.

Même tête.

℞. Même légende. Double corne d'abondance, avec des bandelettes. Dans le champ, le monogramme KO et la lettre C. AR. 4. Mionnet, N° 373. Combe, *Vet. pop. et reg. Num.*, pl. XII, fig. 14, page 214.

N° 5.

Même tête.

℞. Même légende. Trépied. Æ. 6. Mionnet, Suppl. N° 374.

N° 6.

Même tête.

℞. Même légende. Apollon nu, debout, tenant de la main droite le plectrum et appuyé sur une colonne. Dans le champ, la lettre A. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 889.

ANTIOCHUS X, EUSÈBÈS ou LE PIEUX.

Antiochus X était fils du Cyzicénien et petit-fils d'Antiochus VII. Protégé lors de la défaite de son père, par une courtisane d'Antioche, qui fut touchée de sa jeunesse et de sa beauté, il se réfugia à Aradus, île voisine de la Cilicie, y prit le titre de roi, et rassembla une armée avec laquelle il attaqua Séleucus VI. Il le battit et le poursuivit dans la Cilicie, où il le fit périr : mais la branche de Démétrius II lui opposait encore quatre rivaux. Les deux jeunes frères de Séleucus VI, Antiochus XI et Philippe frères jumeaux, se réunirent pour marcher contre leur cousin. Antiochus, encore une fois vainqueur, mit leur armée en déroute, et Antiochus XI périt dans cette défaite. Le vainqueur, cherchant à consolider son pouvoir encore chancelant, prit pour épouse Sélène, veuve de son père et de son oncle. Le premier mari de Sélène, Ptolémée Lathyre, furieux de ce mariage, opposa un nouveau rival à Antiochus; ce fut Démétrius III, qui était le quatrième fils de Grypus. Ce prince, unissant ses forces à celles de Philippe son frère, attaqua Antiochus et le réduisit bientôt à une telle extrémité, qu'il fut obligé de quitter la Syrie, et d'aller chercher un asile chez les Parthes. Sa vie s'écoula depuis dans une telle obscurité, que les évènemens n'en ont point été rapportés par l'histoire : on sait seulement que, profitant de la discorde qui avait divisé ses compétiteurs, il avait recouvré, avec l'aide du roi des Parthes, quelques débris de son royaume, mais qu'il en fut bientôt dépouillé par Tigrane. Quelques villes de la Phénicie furent fidèles à sa veuve et à ses enfans, même après sa mort, dont l'époque incertaine peut se rapporter à l'année 224 des Séleucides, 89 avant J.-C.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus X.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Antiochus, Eusébès, Philopator*, (pieux et qui aime son père.) Jupiter Nicéphore assis, à gauche, tenant le sceptre de la main droite. Sous le siége, le monogramme AI. AR. 8. Mionnet, N° 893.

N° 8.

Même tête.

℞. . . . . . . ΑΝΤΙΟΧΟΥ · ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. La Fortune debout, ayant un modius sur la tête, tenant de la main droite un gouvernail, et de la gauche la corne d'abondance. Dans le champ, les lettres ΞΑ. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 895.

N° 9.

Tête diadémée à droite, d'Antiochus X, avec une barbe naissante.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΥΣΕΒΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Les bonnets des Dioscures. Dans le champ, le monogramme ΣΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 897.

N° 10.

Même tête.

℞. Même légende. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite. Dans le champ, le monogramme EP. Æ. 3. Mionnet, N° 898.

ANTIOCHUS XI, ÉPIPHANE, PHILADELPHE.

Les deux jumeaux, fils de Grypus et de Tryphène, prirent ensemble le titre de rois de Syrie, et le surnom de *Philadelphes* ou frères qui s'aiment. Animés du désir de venger la mort de Séleucus leur frère aîné, ils entrèrent dans la Cilicie, et s'emparèrent de la ville de Mopsus où Séleucus VI s'était retiré. Les citoyens de cette ville avaient fait périr leur frère, ils les firent tous massacrer, et les édifices furent détruits de fond en comble. Cette victoire fut suivie d'une défaite, lorsqu'ils combattirent Antiochus Eusébès; Antiochus Philadelphe, contraint de fuir, tomba dans l'Oronte et se noya. La même année vit commencer et finir son règne, l'an 220 des Séleucides, 93 avant J.-C.

N° 11.

Tête diadémée d'Antiochus XI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du roi Antiochus, Épiphane*. Jupiter Nicéphore assis sur un siége, à gauche, la partie inférieure du corps couverte du *pallium*, la main gauche sur la haste. Dans le champ, le monogramme EP, et la lettre A. AR. 8. Mionnet, N° 378.

Le nom de Philadelphe qu'avait pris ce prince comme marque d'amitié pour Philippe son frère, ne se trouve point sur ce tétradrachme. M. Mionnet (t. VIII, p. 73 et 74) ne l'a admis qu'avec doute d'après Visconti. Il cite au même endroit (N° 377) un tétradrachme du Cabinet de M. Pons, à Aix, où le titre de Philadelphe se trouve; mais il n'a point vu cette pièce. La ressemblance qui existe entre les portraits de ce tétradrachme et ceux d'Antiochus Grypus, surtout la forme du nez à laquelle Grypus devait son surnom, nous engagent à donner au même prince cette médaille. Cependant la fabrique différente ainsi que le type varié de Jupiter Nicéphore, nous font penser que les unes et les autres n'ont pas été frappées dans la même contrée. Nous remarquerons aussi que sur les pièces attribuées sur nos planches précédentes à Grypus, son portrait est idéalisé, et que sur celle-ci il porte les caractères d'une ressemblance que l'artiste n'a pas cherché à déguiser. D'ailleurs Grypus était monté sur le trône à l'âge de seize ans et il en régna vingt-neuf; ses traits ont dû prendre un caractère plus prononcé que nous ne pouvons attribuer à son fils mort beaucoup plus jeune. Il est à remarquer, cependant, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre le profil de la tête attribuée à Antiochus XI et celle de son frère Philippe.

N° 12.

Tête diadémée d'Antiochus XI, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Philadelphe*. Pallas Nicéphore, debout, tenant de la main droite la haste et le bouclier. Dans le champ, une grappe de raisin et le monogramme ΦΙ. Æ. 5. Mionnet, N° 900.

Cette médaille de bronze appartient à Antiochus XI. On trouve bien quelque ressemblance entre la tête du fils et celle de son père : mais le titre de *Philadelphe* ne laisse point de doute sur cette attribution.

PHILIPPE, PHILADELPHE.

Ce fils de Grypus ayant perdu son frère jumeau, trouva bientôt un autre appui dans son frère Démétrius qui fut surnommé Philopator. Tous deux, secondés par le roi d'Égypte, s'emparèrent de Damas, et ayant combattu ensemble, ils unirent leurs droits au trône. Heureux dans leurs premiers combats, ils contraignirent Antiochus Eusébès d'abandonner la Syrie, mais bientôt la concorde fut troublée entre les deux frères (Joseph. *Ant. Jud.*, l. XIII, c. 14). Philippe oubliant l'aide qu'il avait reçue de Démétrius, lui tendit des piéges, et victime

lui-même de sa perfidie, il perdit sa capitale, s'enfuit dans la ville de Berhée, où il fut assiégé, et manqua de perdre la vie. Les Arabes et les Parthes, venus à son secours, le délivrèrent et battirent complétement son frère qu'ils firent prisonnier. La ville d'Antioche se soumit à Philippe qui usa d'indulgence envers les vaincus : mais Damas lui ferma ses portes et se rangea sous les lois d'Antiochus XII, fils comme lui de Grypus, et son cinquième frère. Philippe, profitant d'une expédition que fit Dionysus contre les Arabes, s'empara de Damas par trahison : mais ayant manqué de reconnaissance envers ceux qui l'avaient servi, les traîtres l'abandonnèrent et rendirent la ville à son frère. Celui-ci étant mort peu de temps après, Philippe ne fut pourtant pas maître du royaume entier. Antiochus Eusébès, rentré dans la Syrie, en avait reconquis quelques contrées (Appian. *Syr.*, § 69). et ses peuples lassés enfin d'être en proie à tant de déchiremens, et repoussant les tyrans qui se les disputaient, appelèrent un étranger pour les gouverner. Tigrane, roi d'Arménie, avait déjà soumis à sa domination tous les pays voisins, entra dans la Syrie avec une armée formidable, en chassa les compétiteurs qui se la disputaient, et resta seul maître du royaume. Les historiens ne parlent pas du sort de Philippe qui périt sans doute dans ces évènemens, vers l'an 84 avant J.-C.

N° 13.

Tête diadémée, à droite, de Philippe.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ *Du roi, Philippe, Épiphane, Philadelphe.* Jupiter, assis à gauche, tenant la Victoire qui lui présente une couronne, appuyé sur le sceptre. Dans le champ, le monogramme ΚΤ. ΑΝΤ. ΚΤιστης ΑΝΤιοχειας. *Fondateur d'Antioche.* Sous le siége, le monogramme ΑΙ. Au bas, la lettre Δ. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 910.

La Victoire couronnant Jupiter, peut faire allusion au surnom de *Nicator*, donné à Séleucus fondateur d'Antioche, et le premier prince de la race des Séleucides; et c'est à lui que se rapporterait le monogramme que nous venons d'interpréter.

DÉMÉTRIUS III, PHILOPATOR.

A la mort d'Antiochus XI, son frère Démétrius était à Cnide et fut appelé en Syrie par le roi d'Egypte Ptolémée Lathyre, qui lui fournit des secours au moyen desquels il s'empara de la ville de Damas. Il prit alors le titre de roi, et se réunit à Philippe, son frère, pour attaquer Antiochus Eusébès qui fut battu complétement par eux et contraint de quitter la Syrie. Délivré de la guerre intérieure, Démétrius porta les armes contre Alexandre Iannéus, roi des Juifs, qui tyrannisait ses sujets, mais contre lequel ses tentatives échouèrent. Pendant ce temps Philippe chercha à lui enlever la ville de Damas : mais Démétrius revint l'attaquer, le poursuivit, s'empara d'Antioche et l'assiégea dans Bebrée où il avait cherché un refuge : Straton, qui commandait dans cette ville, prit le parti de Philippe, appela à son secours les Arabes et les Parthes, et Démétrius, qui se croyait vainqueur, fut fait prisonnier par le général parthe. Envoyé dans la Haute-Asie, il y survécut peu de temps à la perte de son trône et de sa liberté. Il avait régné depuis l'an 95 jusqu'à l'an 89 avant l'ère chrétienne.

N° 14.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius III, avec une barbe naissante.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philopator, Soter.* Jupiter Nicéphore, assis à gauche. Dans le champ, Ν; sous le siége, le monogramme ΑΙ. Le tout dans une couronne de laurier. AR. 7 1/2. Mionnet, N° 921.

N° 15.

Même tête.

℞. Même légende. Diane d'Éphèse de face, debout et voilée, ayant dans chaque main des épis. Dans le champ, Ν; les monogrammes ΑΥ et ΔΗ. La date ΔΚΣ (an 224). AR. 8. Mionnet, N° 920.

Il sera parlé de ce type de divinité, dans la *Galerie Mythologique*, à l'article de *Diane*.

PLANCHE LV.

N° 1.

Tête, à droite, radiée et diadémée de Démétrius III, avec une barbe naissante.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΡΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philopator, Soter.* Victoire, marchant à droite, les bras levés, et tenant dans la main gauche une palme posée sur son épaule. Dans le champ, la lettre Ν et un monogramme effacé. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 926.

N° 2.

Tête diadémée, à droite, de Démétrius III.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. *Du roi Démétrius, Philométor* (qui aime sa mère), *Évergète, Callinicus* (bienfaisant et illustre vainqueur). Foudre ailé posé horizontalement, sur une table. Dans le champ, Κ. Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 391.

N° 3.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ. *Du roi Démétrius, dieu, Philopator, Soter.* Mercure debout, tenant une palme de la main droite, et le caducée de la gauche. Dans le champ, deux monogrammes ΑΥΓΟ. ΔΙΟ. Æ. 4. Mionnet, N° 923.

N° 4.

Même tête.

℞. Même légende. Mercure debout sur un cippe, tenant de la main droite un symbole peu distinct, et de la gauche un caducée. Dans le champ, Ο et une petite contremarque. Æ. 4. Mionnet, N° 924.

Démétrius III est le premier qui ait réuni tant de titres, donnés à divers rois de Syrie, titres qui sont variés sur les médailles que nous venons de décrire. Celui de ΘΕΟΣ, *dieu*, lui fut donné après qu'il eut été proclamé roi de Damas. Il prit celui de ΦΙΛΟΠΑΤΩΡ, *qui aime son père*, par respect pour la mémoire de son père Antiochus VIII, qui avait péri victime de la trahison d'Héracléon. Lorsqu'il eut recouvré, sur Antiochus X, la ville de Damas et une partie de la Syrie, il fut décoré du titre de ΣΩΤΗΡΟΣ, *sauveur*. Il prit le surnom ΦΙΛΟΜΗΤΩΡ, pour marquer son attachement à la mémoire de sa mère Cléopâtre Tryphène, qui avait été tuée par l'ordre d'Antiochus IX, et témoigner le désir de la venger sur Antiochus X, fils du meurtrier. Les bienfaits qu'il répandit pour se concilier l'affection de ses sujets lui valurent le titre d'Évergète; enfin pour célébrer ses victoires sur Antiochus X et sur Alexandre, roi des Juifs, il fut surnommé ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ, *vainqueur illustre.* (Belley, *Acad. bel. let. hist.*, tom. XXIX, p. 216.)

ANTIOCHUS XII, DIONYSUS, CALLINICUS.

Cet Antiochus, le dernier des fils de Grypus et de Tryphène, s'empara de la ville de Damas, pendant la captivité de son frère Démétrius. Nous avons vu comment Philippe se rendit maître de cette ville et renversa Démétrius. Antiochus Dionysus continua la guerre, mais il succomba sous l'effort de ses ennemis soutenus par les Juifs et leur roi ou tyran, Alexandre Iannéus, et il périt dans une bataille. Son règne fut de deux ou trois années : on en aurait à peine la mention sans l'historien Josèphe; il régna vers l'an 89 avant J.-C.

N° 5.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus XII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. *Du roi Antiochus, Dyonisus, Épiphane, Philopator, Callinicus.* Jupiter Nicéphore, debout, tenant le sceptre de la main droite. Au bas, le monogramme ΠΙΟ. Æ. 5. Mionnet, N° 931.

N° 6.

Tête diadémée, à gauche, d'Antiochus XII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Philopator, Callinicus.* Femme debout, vêtue de la stola, ayant le lotus sur sa tête; tenant une palme de la main droite, et la corne d'abondance de la gauche. Dans le champ, le monogramme ΠΑΥΟ. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 933.

Visconti (*Iconogr.* t. II, p. 369) attribue, avec quelque doute cependant, cette médaille au règne d'Antiochus XIII.

N° 7.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus XII.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. *Du roi Antiochus, Épiphane, Philopator.* Apollon nu, debout, tenant dans la main droite un trait, et appuyé sur une colonne. Æ. 4. Mionnet, N° 935.

N° 8.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus XII.

℞. Même légende. La Victoire, marchant à gauche, tenant une palme et une couronne. Æ. 3.

ANTIOCHUS XIII, CALLINICUS, DIT L'ASIATIQUE.

Le surnom d'Asiatique fut donné à ce prince, parce qu'après la mort d'Antiochus X Eusèbès, son père, il s'était réfugié avec son frère dans une ville de l'Asie Mineure, où ils restèrent tous deux jusqu'à ce que Sélene leur mère eût fait soulever en leur faveur quelques villes de la Syrie. Cette princesse étant tombée au pouvoir de Tigrane qui la fit mourir, ses deux fils, n'espérant plus recouvrer le royaume dont ils devaient hériter par leur naissance, se rendirent à Rome et sollicitèrent du sénat le royaume d'Égypte, que les Romains ne voulaient point laisser à Ptolemée Aulète. Ils sollicitèrent pendant deux ans sans succès. Cependant Mithradate ayant chassé de la Syrie les troupes de Tigrane, Antiochus y entra, et quelques villes le reconnurent pour leur souverain. Il régna ainsi quelque temps; mais Pompée, qui succéda à Lucullus dans le commandement, et qui avait forcé Tigrane à renoncer aux droits que ses conquêtes lui avaient donnés sur la Syrie, ne regarda pas comme plus légitimes ceux de l'héritage. Le dernier des Séleucides fut contraint de descendre d'un trône qu'avaient rendu chancelant les longs malheurs de sa famille, et ce prince mourut au moment où un autre trône lui était offert par les Alexandrins. (Justin, liv. XL, c. 2.) Il périt l'an 57 avant J.-C., et la Syrie fut rangée au nombre des provinces romaines.

Il est difficile de donner à Antiochus XIII les pièces que Visconti (*Icon. gr.*, t. III, p. 369) lui attribue avec quelque doute, et qui conviennent mieux à Antiochus XII. Ces pièces, par la fabrique, le module et le style du travail, ressemblent à celles qui ont été frappées pour Antiochus XII à Damas, ville qu'Antiochus XIII n'a jamais possédée. L'absence du surnom Dionysus ne serait pas une raison pour les lui faire attribuer, puisque, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les médailles ne portent pas toujours tous les titres que les princes avaient adoptés.

N° 9.

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΥ. *Du roi Antiochus, Dionysus, Épiphane, Philopator, Callinicus.* Mercure debout, tenant de la main gauche le caducée, et portant sur la droite un petit animal. Æ. 2. Mionnet, N° 938.

TIGRANE.

Nous avons parlé de ce prince au chapitre des Rois d'Arménie. Il fut le plus illustre et le plus malheureux des princes de cette contrée. Après la mort de Mithradate II, il soumit à sa puissance plusieurs provinces qui étaient sous la dépendance des Parthes; il avait subjugué la petite Arménie, et profitant de la faiblesse des derniers Séleucides, il se rendit maître de la Syrie, à laquelle son règne donna quelques années de tranquillité. Cette invasion eut lieu l'an 83 avant l'ère chrétienne (Justin., liv. XL, c. 2); mais son alliance avec le Grand Mithradate, dont il avait épousé la fille, lui ayant attiré la haine des Romains, il n'éprouva plus que des revers. Sa capitale fut prise deux fois, d'abord par Lucullus, ensuite par Pompée. L'un de ses fils prit les armes contre lui, et ce prince qui avait eu des rois pour vassaux, fut réduit à déposer sa tiare aux pieds de Pompée. (Plutarch. *Pomp.* p. 637.) L'an 66 av. J.-C., Tigrane se vit forcé de renoncer à la Syrie, et de se contenter de l'Arménie, où un autre ennemi l'attendait encore. Le roi des Parthes le contraignit d'acheter la paix par les plus grands sacrifices; il resta pourtant sur le trône, qu'il laissa en mourant à son fils Artavasde. Il avait régné trente-huit ans et mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans.

N° 10.

Tête, à droite, de Tigrane, ceinte du diadème, et coiffée d'une tiare ornée de deux aigles et d'une étoile.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* Femme tourelée assise sur un rocher, tournée à droite, tenant une palme dans la main droite; le pied droit sur la figure d'un fleuve sortant des flots et nageant. Sur le rocher, le monogramme ΔΗ. Dans le champ, le monogramme Α. Ρ. Le tout, dans une couronne de laurier. AR. 7. Mionnet, N° 943.

Ce type représente la ville d'Antioche personnifiée, assise sur un rocher d'où sort la demi-figure nue du fleuve Oronte. Ces figures se trouvent sur un grand nombre de monnaies d'Antioche; elles avaient pour prototype un groupe de bronze qui était l'ouvrage d'Eutichyde, élève de Lysippe, et qui était dans cette ville un objet de vénération. (Pausanias, l. V, c. 2.) Visconti a publié une copie antique en marbre de ce groupe (*Mus. Pio Clem.* t. III, p. 72).

N° 11.

Même tête.

Même revers, sans monogramme. AR. 7. Mionnet, N° 946.

N° 12.

Même tête.

℞. Même légende. Femme tourelée assise sur un rocher, tournée à gauche, le bras droit étendu, tenant de la main gauche une corne d'abondance. A ses pieds, un fleuve. Dans le champ, la lettre A. D'autres lettres, ou un monogramme altéré. A l'exergue, des lettres altérées. Le tout dans une couronne de laurier. AR. 7. Mionnet, N° 944.

N° 13.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi des rois Tigrane.* Femme tourelée tenant une palme, assise sur un rocher, tournée à droite. A ses pieds, un fleuve. Dans le champ, les lettres ΕΑ. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 942.

N° 14.

Même tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* Femme assise sur un rocher, tournée à gauche, le bras droit étendu, tenant de la main droite une corne d'abondance. A ses pieds, un fleuve. Æ. 6. Mionnet, N° 946.

N° 15.

Tête à droite de Tigrane, avec la tiare ornée d'une étoile.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* Femme à gauche,

assise sur un rocher, le bras droit étendu, tenant de la main gauche une corne d'abondance. A ses pieds, un fleuve. Dans le champ, des lettres effacées où Pellerin a cru lire : ΘΕΟΥ. Æ. 4. Mionnet, N° 948.

M. Mionnet a cru voir du côté de la tête : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ. On n'aperçoit que quelques traces fugitives de caractères.

N° 16.

Tête à gauche de Tigrane, avec la tiare, derrière un arc?

℟. . . ΓΑΛΟ . . ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du grand Tigrane.* Victoire à droite, et des lettres confuses. Æ. 4. Mionnet, N° 951.

Pellerin a cru voir les lettres ΑΜΣ qui donneraient la date 241.

N° 17.

Même tête.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* Femme tourelée assise, tournée à droite, tenant une palme. A ses pieds, un fleuve. Æ. 4. Mionnet, N° 947.

N° 18.

Tête à droite de Tigrane.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. *Du roi Tigrane.* La Fortune debout, à gauche, vêtue de la stola, tenant de la main droite un timon et de la gauche une corne d'abondance. Æ. 3. Mionnet, N° 949.

N° 19.

Tête à droite de Tigrane, coiffée de la tiare.

℟. ΒΑΣΙΛΕ . . ΕΩΝ . . . . . ΡΑΝ . . . . ΘΕΟΥ. *Du roi des rois Tigrane, dieu.* Cheval marchant à gauche. Æ. 3. Mionnet, N° 950.

Tigrane voulait être appelé Roi des Rois; cependant sur les tétradrachmes frappés en son nom il ne porte que le titre de roi. Ces pièces paraissent être du commencement de son règne, et il était de sa prudence et de sa politique de se conformer à l'usage ordinaire des rois séleucides. Mais sur cette pièce comme sur celle du n° 13, qui ont sans doute été frappées postérieurement, on a donné à Tigrane les titres dont il était jaloux. Ces pièces d'ailleurs ont été frappées chez les Parthes et dans l'Arménie, où l'on était habitué à donner aux rois ces titres pompeux. Leur fabrique rappelle assez les autres monnaies des rois de ces pays.

TIGRANE LE JEUNE, PRINCE D'ARMÉNIE, ET ERATO.

La médaille de ce Tigrane ayant été omise à l'article des Rois d'Arménie, nous avons dû la rappeler ici, en rapprochant Tigrane de son prédécesseur dont il porte le nom, afin d'éviter la confusion qui pourrait les faire prendre l'un pour l'autre.

Tigrane, petit-fils d'Artavasde, et fils d'un prince nommé Tigrane, qu'Auguste avait donné pour roi à l'Arménie, fut successeur de ce dernier. Suivant l'usage de l'Orient, ce jeune prince avait épousé sa sœur Érato; il fit alliance avec les Parthes, ce qui fut cause que Rome le détrôna et donna sa couronne à un Artavasde, vers l'an 6 avant J.-C. Tigrane, avec l'aide des Parthes, se ressaisit quatre ans après de l'Arménie; mais les Romains excitèrent à la guerre les peuples barbares qui environnaient ses États. Il marcha contre eux, et périt dans cette expédition, à peu près un an avant l'ère chrétienne. Érato, son épouse et sa sœur, aima mieux abdiquer que de défendre une couronne qu'elle ne croyait pas pouvoir conserver; en effet, Caius, au nom des Romains, mit sur le trône Ariobarzane, prince Mède qui descendait des rois d'Arménie. Il régna peu de temps; sa mort mit son fils Artavasde en possession de ses États : mais ce jeune prince ne s'y maintint pas et fut détrôné par Érato.

Cependant les Arméniens ne consentirent pas à être gouvernés par une femme; ils la détrônèrent à son tour, et la remplacèrent par Vononès, qu'Artaban III venait de chasser du royaume des Parthes, l'an 5 de l'ère vulgaire.

N° 20.

ΒΑCΙΛΕΥC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΤΙΓΡΑΝΗC. *Le roi des rois Tigrane.* Tête à droite de Tigrane, diadémée et coiffée de la tiare.

℟. ΕΡΑΤΩ ΒΑCΙΛΕΩC ΤΙΓΡΑΝΟΥ ΑΔΕΛΦΗ. *Erato, sœur du roi Tigrane.* Tête à gauche d'Erato. Æ. 6. Mionnet, tome IV, p. 457, N° 11.

La médaille que nous venons de décrire présente le portrait du jeune Tigrane et de sa sœur Erato; le roi porte la tiare arménique que nous avons vue sur la tête du Grand Tigrane et de son successeur Artavasde : il prend comme lui le titre de Roi des Rois; Érato est désignée comme sa sœur. Le travail de cette médaille est évidemment d'un caractère différent de celui des médailles de l'autre Tigrane; il rappelle les médailles romaines frappées à cette époque, où l'on voit des têtes d'impératrices au revers de celles des empereurs.

ANTIOCHUS INCERTAIN.

N° 21.

Tête jeune, laurée, à droite.

℟. ΒΑ . ΑΝ. (Probablement ΒΑσιλέως ΑΝτιόχου) *Du roi Antiochus.* Fer de lance. Les lettres Α Θ. Æ. 1. Acquise nouvellement pour le Cabinet de France.

La tête paraît être idéale, le travail de cette médaille peut la faire attribuer à Antiochus I[er].

PLANCHE LVI.

ANTIOCHUS II, ROI DE COMMAGÈNE.

La Commagène, regardée par les géographes comme une partie de la Syrie, mais tenant à la petite Arménie, eut ses princes particuliers. Dès le commencement de la dynastie des Séleucides, elle avait offert un asile aux mécontens qui avaient secoué le joug de ces princes, et Samès, fondateur de la ville de Samosate, capitale de cette contrée, avait pris le titre de roi. Le nom de la ville, la tiare qui couvre la tête de son fondateur, nous font connaître que dès lors les habitans de la Commagène parlaient la langue des Arméniens, et se conformaient à leurs usages.

Plus tard, et à l'époque où les Romains conquirent la Syrie et firent la guerre à Mithradate, un roi nommé Antiochus, différent du dernier Antiochus de Syrie, régnait sur la Commagène; il réunit ses armées à celles du roi d'Arménie, et fit avec lui la guerre aux Romains. Toutefois, il abandonna bientôt la cause de son allié, et fut conservé par Pompée dans ses États qu'il transmit à ses deux fils. Antiochus II et Mithradate, qui ne tardèrent pas à devenir ennemis. Antiochus alla jusqu'à faire massacrer l'ambassadeur que son frère avait envoyé à Rome pour demander justice à Auguste. L'empereur contraignit Antiochus à se rendre à Rome, et le fit comparaître devant le sénat; il fut condamné à mort, et exécuté l'an 29 de l'ère chrétienne.

N° 1 (7 de la planche).

Tête jeune, à droite, d'Antiochus II, coiffé de la tiare arménique.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Lion marchant à droite. Æ. 5. Mionnet, N° 14.

Le type du lion marchant est l'emblème de la ville de Samosate (V. Eckhel, *D. N.*, tom. III, p. 251. Mionnet, Suppl., tom. VIII, p. 89, n° 24). Mionnet avait placé cette médaille à Antiochus IV. La différence de la fabrique, qui est évidemment antérieure, et la tiare arménique que porte le prince, doivent la faire restituer à Antiochus, à qui du reste Eckhel l'avait déjà donnée.

ANTIOCHUS II ET MITHRADATE.

N° 2 (9 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus II.

℞. Tête diadémée, à droite, de Mithradate. Æ. 5. Acquise du Musée Hedervar, pour le Cabinet de France.

Une médaille de bronze, de la collection de M. Ainslie, citée par Visconti (*Iconogr.*, tom. II, p. 267), porte d'un côté la tête d'Antiochus avec son nom, et au revers un taureau et le nom du grand roi Mithradate Phi..... (peut-être *Philadelphe*). Sestini (*Descript.*, etc., p. 506) a cru que la tête d'Antiochus était celle d'Antiochus Iᵉʳ, père d'Antiochus II et de Mithradate, et que la légende du revers porte le nom de Mithradate, l'un de ses fils. Mais l'histoire prouve que Mithradate régnait sur la Commagène conjointement avec Antiochus II, son frère. Rien ne fait penser que ce même Mithradate ait été associé à la royauté par Antiochus Iᵉʳ, son père. L'opinion de Visconti qui donne cette médaille aux deux frères est donc la mieux fondée. Celle que nous publions donnerait les têtes des deux princes : malheureusement, la légende du côté de la tête de Mithradate est entièrement effacée. Mais celle de l'autre côté offre le nom d'Antiochus, et comme ce n'est que du vivant d'Antiochus II que deux frères régnèrent dans le même temps sur la Commagène, cette médaille doit avoir été frappée sous ces deux princes. Elle avait été décrite par Sestini (*Mus. Hed.*, t. III, p. 26), comme représentant Antiochus IV et Jotapé sa mère, rectifiant ainsi une description plus ancienne qui la donnait également à Antiochus IV au revers de Néron. Maintenant que la médaille est au Cabinet de France et que nous avons la facilité de l'examiner, il nous paraît constant que la tête qui est au revers de celle d'Antiochus n'a aucune ressemblance avec celle de Jotapé, que ce n'est point une tête de femme, et qu'elle n'a pas non plus le caractère de physionomie de Néron. Cependant, nous n'avons pas vu qu'Antiochus II portât le titre d'Épiphane ; mais rien ne prouve non plus qu'il n'ait pas porté ce titre qui paraît adopté dans sa famille, et dont auraient hérité Antiochus IV et son fils Épiphane, frère de Callinicus. D'ailleurs, la fabrique diffère essentiellement de celle des médailles d'Antiochus IV et de Jotapé, qui est tout-à-fait romaine. Celle-ci rappelle des médailles frappées dans diverses contrées de la Grèce et de l'Asie sous le règne d'Auguste; elle a surtout, pour caractère, la longueur du cou. Cette fabrique plus ancienne, et la réunion des deux princes qui ont régné ensemble sur la Commagène, appuient donc notre opinion, que nous émettons pourtant sous la forme du doute, mais qui offre beaucoup de vraisemblance.

ANTIOCHUS IV.

La Commagène avait été réduite en province romaine sous Tibère, l'an 17 de l'ère vulgaire, et elle était gouvernée par un préteur. Caligula rétablit ce royaume, et plaça sur le trône Antiochus IV, fils d'Antiochus III qui en avait été le dernier roi; il étendit même son autorité jusque sur une partie de la Cilicie, et lui fit restituer la somme de cent millions de sesterces (à peu près vingt millions de francs), qu'on avait confisquée sur l'héritage de son père (Suétone, *Caligula*, c. 16).

Antiochus avait obtenu cette faveur, non à cause de ses droits et de son mérite, mais à force de basses flatteries et de viles complaisances pour le monstre couronné dont ses conseils encourageaient la tyrannie (*Dion.*, liv. LIX, § 23). Son protecteur, qui par un caprice lui avait rendu ses États, l'en priva par un nouveau caprice. Mais Claude, qui succéda peu de temps après à Caligula, les lui rendit de nouveau. Antiochus reconnaissant, resta attaché aux Romains, combattit pour eux dans la guerre que Néron fit aux Parthes, et reçut pour sa récompense une partie de l'Arménie.

Antiochus put alors prendre avec raison le titre de grand roi que lui donnent ses médailles, et il avait lieu d'espérer encore de nouveaux bienfaits de Vespasien qu'il avait aidé de ses richesses pour le faire élever à l'empire, et de ses forces au siége de Jérusalem : mais son espoir fut déçu. Pætus, proconsul de Syrie, l'accusa d'intelligences criminelles avec les Parthes et le perdit dans l'esprit de Vespasien. Celui-ci le détrôna, et lui donna l'ordre de se rendre à Rome, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité (Josèphe, *Bell. Jud.*, l. VII, c. 7). Il fut le dernier des rois de la Commagène.

C'est cet Antiochus que Racine a mis dans sa tragédie de *Bérénice*, et qu'il donne pour rival à Titus. Il a commis en cela une sorte d'anachronisme qui n'est sans doute de sa part qu'une licence; mais Antiochus, à l'époque où se passe la scène, avait été placé sur le trône depuis 63 ans par Tibère, et Titus aurait eu en lui un rival au moins septuagénaire. De plus, Antiochus n'était plus roi de Commagène; il y avait huit ans que Vespasien avait fait de ce royaume une province romaine, et qu'Antiochus détrôné vivait à Rome. Titus ne pouvait donc pas lui dire :

Je joins la Cilicie à votre Commagène.

Ces observations historiques n'empêchent pas que la tragédie de *Bérénice* ne soit un chef-d'œuvre de style et de sentiment.

N° 3 (1 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΥΣ . ΜΕγας . ΑΝΤΙΟΧΟΣ . ΕΠΙφανὴς. *Le grand roi Antiochus, Épiphane.* Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de la Commagène.* Scorpion. Le tout au milieu d'une couronne de laurier. Æ. 8. Mionnet, N° 1.

Le titre de grand roi, que les rois de Syrie n'ont jamais pris sur leurs monnaies, prouve que l'Antiochus représenté sur celle-ci ne doit pas être cherché parmi les Séleucides qui ont porté le même nom. Le signe du scorpion rappelle la constellation à laquelle les astrologues attribuaient une influence spéciale sur la Commagène (Ptolémée, *Quadripart.*, l. II).

N° 4 (2 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕ . . Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Lacanata.* Scorpion. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 6. Mionnet, N° 16.

Cette pièce a été frappée dans la ville de Lacanata de Cilicie; Antiochus est le seul roi de Commagène qui ait possédé des contrées de ce pays.

N° 5 (3 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓάλου . ΑΝΤ . . . . *Du grand roi Antiochus.* Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΣΕΒΑΣΤΗΝΩΝ. *La reine Jotapé.* (*Monnaie*) *des habitans de Sebaste.* Femme assise sur une espèce de lit. Æ. 6. Mionnet, 21.

Cette pièce a été frappée à Sébaste, île de la Cilicie.

Nous parlerons plus loin de Jotapé, dont la figure assise se trouve au revers de cette médaille.

N° 6 (4 de la planche).

ΒΑΣΙΛεὺς . ΜΕΓΑΣ . ΑΝΤΙΟΧΟΣ . ΕΠΙφανὴς. *Le grand roi Antiochus, Épiphane.* Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ. *Des habitans de la Commagène.* Capricorne, à droite; au-dessus, un astre; au-dessous, une ancre. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 9.

Le capricorne, signe de la naissance d'Auguste, et type de quelques-unes de ses médailles, se trouve ici pour indiquer le dévouement d'Antiochus à la famille de cet empereur.

N° 7 (5 de la planche).

ΒΑΣΙΛεὺς · ΑΝΤΙΟΧΟΣ. *Le roi Antiochus.* Tête diadémée, à droite, d'Antiochus.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, en quatre lignes. Deux cornes d'abondance en sautoir. Æ. 4. Mionnet, N° 11.

N° 8 (6 de la planche).

Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du grand roi Antiochus.* Victoire marchant à gauche, paraissant tenir une couronne de la main droite élevée. Æ. 6. Mionnet, N° 13.

N° 9 (8 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. *Du roi Antiochus.* Tête diadémée, à droite, d'Antiochus IV.

℞. ΣΕΒΑΣΤΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Sébaste.* Figure virile, à gauche, nue, ayant la chlamyde jetée sur l'épaule gauche. Æ. 5. Mionnet, N° 17.

Cette pièce a été frappée à Sébaste, île de Cilicie. Voyez ce que nous avons dit au n° 2.

JOTAPE, REINE DE COMMAGÈNE.

Cette princesse, sœur et épouse d'Antiochus IV, se trouve placée sur les monnaies du roi de Commagène, qui nous apprennent seules qu'elle réunissait ce double titre. Le surnom de *Philadelphe* (aimant son frère), que lui donnent les médailles sur lesquelles est placée son effigie, prouvent que son époux était aussi son frère. Ptolémée parle d'une ville de Jotapé située dans la Cilicie Tra-

chée, qui pourrait avoir emprunté son nom de cette reine, puisque Antiochus IV régna sur cette contrée. Josèphe (*Ant. Jud*, l. XVIII, c. 5, n° 4) parle d'une des filles de Jotapé qui portait le même nom que sa mère, et qui fut mariée dans la famille d'Hérode-le-Grand.

N° 10.

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔ . . . . *La reine Jotapé, Philadelphe.* Tête diadémée, à droite, de Jotapé.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ. Scorpion. Le tout au milieu d'une couronne de laurier. Æ. 7. Mionnet, N° 18.

ÉPIPHANE ET CALLINICUS, FILS D'ANTIOCHUS IV.

Ces deux princes portaient le même nom que leur père; cependant, ils étaient distingués entre eux par les surnoms d'Épiphane et de Callinicus (Josèphe, *Bell. Jud*, l. V, c. II, n° 3). Épiphane refusa la main de Drusille, fille d'Hérode Agrippa, qui lui était offerte à condition qu'il embrasserait la religion juive. Il se distingua au siége de Jérusalem où sa valeur l'exposa à perdre la vie. Il s'était déjà signalé pendant les guerres civiles en combattant pour Othon contre Vitellius (Tacite, *Hist.*, l. II, § 25). Les deux frères, lors de la chute de leur père, résistèrent au proconsul, dont les richesses d'Antiochus avaient probablement excité la cupidité; mais, quoiqu'ils eussent d'abord obtenu quelques succès, la retraite d'Antiochus rendit vains tous leurs efforts. Épiphane, qui avait passé l'Euphrate et qui s'était rendu près de Vologèse, roi des Parthes, ayant appris que son père était à Rome où Vespasien le traitait avec un reste d'égards dus à la dignité royale, se hâta de le rejoindre. Il est probable que les deux jeunes princes finirent obscurément leur carrière près d'Antiochus; l'histoire n'en fait plus mention depuis leur retraite.

N° 11.

Tête laurée, à droite, de Domitien.

℞. Deux cornes d'abondance en sautoir, au milieu desquelles est un caducée. Æ. 9.

Les légendes altérées de cette médaille ne nous permettent pas de lire le nom de l'empereur, ni celui des deux princes que les médailles suivantes nous désignent sous le titre de fils du roi. Il serait singulier que cette pièce eût été frappée pendant leur séjour à Rome sous Domitien, en supposant qu'ils y fussent encore sous le règne de ce prince, puisqu'alors ils étaient déchus de leur puissance.

L'analogie du type avec celui des autres monnaies d'Épiphane et de Callinicus, nous a fait placer cette pièce parmi celles de ces princes où l'on voit deux cornes d'abondance en sautoir (voyez *supra*, n° 7, et 5 de la planche). Toutefois, ne pourrait-on pas penser qu'elle aurait été frappée en Judée, sous Domitien, pour Agrippa II, dont plusieurs médailles présentent, comme celle-ci, deux cornes d'abondance en sautoir, avec le caducée au milieu.

N° 12.

ΒΑCΙΛΕΩC ΥΙΟΙ. *Les fils du roi.* Deux cornes d'abondance en sautoir, surmontées chacune d'une tête d'enfant. Au milieu, une ancre; au-dessus, un astre.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ. Tiare arménique, ornée d'un scorpion. Le tout dans une couronne de laurier. Æ. 5. Mionnet, N° 26.

Les têtes d'Épiphane et de Callinicus sortent l'une et l'autre de deux cornes d'abondance, à l'imitation des types de quelques médailles romaines frappées en l'honneur des enfants des Césars. Les cornes d'abondance entrelacées par les deux bouts étaient un des types usités sur les monnaies de Samosate, capitale de la Commagène. L'ancre placée au milieu des deux cornes d'abondance, symbole connu des Séleucides, semble indiquer que les princes de la Commagène prétendaient appartenir à cette maison royale. Visconti (*Icon. Gr.*, t. III, p. 17, note 3) remarque que le dernier des rois de Syrie, Antiochus XIII, ne fut pas comme quelques uns l'ont cru, la tige de la maison royale de Commagène. Cependant, ajoute-t-il, comme le surnom de Callinicus ainsi que celui d'Épiphane a été pris par Antiochus XII, Dionysus, le dernier des enfans de Grypus, on peut croire qu'une sœur ou une fille de ce prince avait été l'épouse de quelque roi ou dynaste de la Commagène, ancêtre d'Épiphane et de Callinicus. On voit par la statue de Séleucus Nicator, qui avait été érigée dans le monument de Philopappus à Athènes (Stuart, *Antiq. of Athens*, tom. III, ch. 5), et dont l'inscription subsistait encore au XVI° siècle (Marini, *Atti e Monum. de Fratelli Arvali*, n° LVI, p. 721), que la famille des rois de Commagène se vantait d'être issue de celle des Séleucides.

La tiare arménique qui occupe le champ du revers est d'une forme un peu plus conique que celle de Tigrane, elle en diffère par les broderies qui représentent, au lieu de l'aigle des rois de Syrie, le scorpion de la Commagène, décoration particulière aux princes d'Arménie, et qui peut indiquer la réunion d'une partie de ce royaume à celui de la Commagène, faite par Néron en faveur d'Antiochus IV. Cette médaille a donc dû être frappée après l'an 60 de l'ère chrétienne.

N° 13.

ΒΑCΙΛΕΩΣ ΥΙΟΙ. *Les fils du roi.* Épiphane et Callinicus à cheval, allant à gauche.

℞. ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ. Capricorne. Dans le champ, une ancre et un astre. Le tout au milieu d'une couronne de laurier. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 23.

PTOLEMÉE, FILS DE MENNAEUS, TÉTRARQUE DE LA CHALCIDÈNE.

Ce prince est nommé par Strabon (liv. XVI, p. m. 1092), qui ajoute qu'Héliopolis et Chalcis lui furent soumises. Il est aussi mentionné par Josèphe qui le place à l'époque où Lucullus après avoir fait la guerre à Mithradate, tourna ses armes contre Tigrane, roi de Syrie et d'Arménie (*Ant. Jud.*, XIII, c. 16, § 3 et seq.). Quelques années après, lorsque Pompée entra dans la Syrie, il fut condamné à payer mille talens. Il mourut l'an 39 avant J.-C., et laissa pour successeur son fils Lysanias, dont nous trouverons les médailles aux n°s suivans 15 et 16.

Aristobule, envoyé par sa mère Alexandra, veuve d'Alexandre Jannès, pour secourir Damas contre l'oppression de Ptolémée Mannæus, n'avait pas poussé la guerre avec vigueur. Il revint bientôt à Jérusalem, sans avoir rien fait d'important (71 av. J. C., Joseph. *A. J.*, XIII. 24. *B. J.*, I. 4). On est du moins autorisé à croire que Ptolémée avait eu dans cette circonstance quelques obligations secrètes au fils d'Alexandra, puisqu'après la mort d'Aristobule et d'Alexandre son fils aîné, Ptolémée ne craignit pas de s'attirer la vengeance de Pompée en offrant un asile auprès de lui aux autres enfants d'Aristobule (49 av. J. C.). Il envoya dans cette intention son fils aîné Philippion auprès de la veuve d'Aristobule qui s'était retirée dans Ascalon. Antigonus et ses sœurs se rendirent auprès de Ptolémée. Philippion, s'étant épris d'Alexandra, l'une d'elles, la prit pour femme, et celle-ci devint bientôt l'épouse de Ptolémée lui-même, quand il eut fait périr son fils, par des motifs que l'histoire n'a pas conservés. (Josèphe, *A. J.*, XIV, 13.)

N° 14.

Tête laurée, à droite, de Jupiter. Devant, une tête en contremarque.

℞. . . ΛΕΜΑΙΟΥ . . . ΕΤΡΑΡΧ . . . *De Ptolémée, Tétrarque.* Aigle volant à droite, tenant dans son bec une couronne. Dans le champ, LϚ (an 6). Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 20.

Ptolémée prend sur cette médaille le titre de tétrarque, Josèphe lui donne celui de dynaste de Chalcis (*Ant. Jud.*, liv. XIV, c. 7).

LYSANIAS, TÉTRARQUE DE LA CHALCIDÈNE.

Lysanias succéda à son père, Ptolémée Mennæus, comme souverain de Chalcis, l'an 40 avant J.-C. (Jos. *A. J.*, XIV, 23 *ad Calc.*). Immédiatement après son avènement au trône, nous le voyons traiter avec Pacorus, fils d'Orodes, roi des Parthes, et avec Barzapharnes, satrape de la Syrie, au nom d'Antigonus, fils d'Aristobule, roi des Juifs. Ce dernier, après s'être vu exclus du royaume par la sentence de Pompée, s'étant jeté dans le parti de César, s'échappa de sa prison à Rome, et débarqua sur les côtes de Syrie, où les lieutenants de Pompée l'empoisonnèrent. Alexandre, son fils aîné, succomba bientôt après. Antigonus qui, venait ensuite, ayant tenté vainement d'engager César dans son parti, profita de l'ascendant que les Parthes avaient pris en Syrie après la mort du dictateur, pour les intéresser à sa cause, et se fit rétablir par eux sur le trône. Lysanias leur avait promis en son nom mille talens d'or et cinq cents esclaves juives (Joseph. *B. J.*, l. II, *init.* Cf. *A. J.*, XIV, *init.*) Ce prince, ainsi compromis par l'appui qu'il avait donné à la cause des Parthes, ne put résister aux Romains, après la victoire de Ventidius sur Pacorus, qui périt dans le combat. Cléopâtre, reine d'Égypte, l'accusa auprès d'Antoine d'intelligence avec les ennemis de la république, et l'ayant fait mourir, réunit la Chalcidène à ses

propres États (*A. J.*, xv, 4, 1). Au nombre des pays que possédait Lysanias, il faut compter Abila, ville de la Cœlésyrie méridionale, qui, après sa mort, avait conservé son nom (Ev. Luc., III, 1.).

N° 15.

Tête imberbe, diadémée, de Lysanias. Devant, un caducée ailé en contremarque. Dessous, un monogramme effacé, selon Mionnet, ENT.

℞. ΛΥΣΑΝΙΟΥ ΤΕΤΡΑΡ . . . (*Monnaie*) *de Lysanias, tétrarque.* Pallas debout, à gauche, portant sur la main droite étendue, une petite Victoire, la gauche sur un bouclier posé à terre, et tenant la haste. Dans le champ, le monogramme ΦΙΑ. Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 21.

N° 16.

Autre à peu près semblable, sur laquelle on lit le complément de la légende : ΛΥΣΑΝΙΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ ΚΑΙ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ. (*Monnaie*) *de Lysanias, tétrarque et grand-prêtre.*

Voy. au Supplément, les monnaies de Zénodore.

ROIS DE DAMAS.

ARETAS.

N° 17.

Buste diadémé du roi Arétas, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du roi Arétas, l'ami des Grecs.* Femme debout, ailée et tourelée, personnifiant la ville de Damas, tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne. Dans le champ, au-dessous de la couronne, les lettres ΑΡ. Æ. 5. Mionnet, t. V, p. 285, N° 20.

N° 18.

Buste diadémé d'Arétas, à droite.

℞. Même légende. La ville de Damas, sous les traits d'une Amazone, tourelée, assise sur un rocher, tenant d'une main la corne d'abondance, et de l'autre une couronne. A ses pieds, le fleuve *Chrysorhoas*. Æ. 4 1/2. Mionnet, *ibid.*, N° 21.

N° 19.

Buste diadémé d'Arétas, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Arétas.* Déesse debout, tenant le sceptre d'une main, et de l'autre une patère. Æ. 3. Mionnet, *ibid.*, N° 22.

L'histoire mentionne plusieurs princes arabes, tous avec le nom d'Arétas. Le siége de leur empire était à Pétra. L'an 170 avant J.-C., Arétas, *prince d'Arabie*, repousse de Jérusalem Antiochus IV (Épiphane), roi de Syrie (II Machab., V. 8.)

L'an 97, les habitants de Gaza s'étant révoltés contre Alexandre Jannée, roi des Juifs, Arétas, roi d'Arabie, sous prétexte de les secourir, leur fait subir un grand désastre. (Joseph., *Ant. Jud.*, XIII, 13.)

L'an 84, les habitants de Damas, afin d'échapper au joug de Ptolémée, fils de Mannæus, tétrarque de la Chalcidène, livrent leur ville et la Cœlésyrie tout entière à Arétas, roi des Arabes. (Joseph., *Ant. Jud.*, XIII, 15, 1.)

L'an 64, Metellus et Lollius enlèvent Damas au roi Arétas.

Arétas, vaincu par Æmilius Scaurus, que Pompée avait mis à la tête de ces contrées, est forcé d'implorer la paix. (Joseph., *Ibid.*, XIV, 4 et 5.)

Du temps des apôtres, il y avait à Damas un roi du nom d'Arétas. (II Cor., xi, 32.)

Évidemment, les médailles n'ont pas conservé les traits du contemporain d'Antiochus Épiphane, ni de celui de saint Paul. L'Arétas de Pétra, qui donna d'abord sa fille en mariage à Hérode Antipas, et fit avec succès la guerre à son gendre, quand celui-ci eut répudié sa première femme pour prendre celle de son frère Philippe (Joseph., *Ant. Jud.*, XVIII, 5, 1), ne peut non plus paraître sur les médailles de Damas, puisque rien ne dit qu'il ait eu autorité sur cette ville.

L'Arétas qui vint au secours des habitants de Gaza contre Alexandre Jannée était-il le même que le prince vaincu par Scaurus? Il faudrait alors que ce prince eût régné au moins trente-trois ans. Les médailles, comme on le verra plus bas, semblent favoriser cette hypothèse.

Les médailles que nous avons rapportées font allusion à la soumission de Damas au prince arabe. Sur la première (n° 17), on remarquera que la ville personnifiée avec les attributs de la Victoire pose la couronne sur les initiales du nom d'Arétas. On peut attribuer à cette Victoire tourelée le nom de *Callinice*: c'était ainsi, en effet, qu'on avait nommé, à Gortyne de Crète, la jeune fille immolée lors de la fondation de la ville, et qui en était la Fortune. (*Chron. Pasch.*, t. I, p. 77, édit. L. Dindorf.)

Pour compléter les renseignements que la numismatique fournit sur le roi Arétas, nous donnons le curieux *denier consulaire* sur lequel Æmilius Scaurus avait fait graver le souvenir de sa victoire sur le prince arabe. En voici la description :

N° 20.

AEMilivs · SCAVRvs · AEDilis · CVRvlis. *Æmilius Scaurus, édile curule.* Le roi Arétas, descendu de son dromadaire, qu'il tient par la bride, et vêtu comme le sont encore les Arabes Bédouins, se précipite à genoux (sans doute devant Æmilius Scaurus), et présente à son vainqueur, en signe de prière, une palme chargée de bandelettes. Dans le champ : EX SC. *Par ordre du sénat.* A l'exergue : REX ARETAS. *Le roi Arétas.*

(Pour la description et l'explication du ℞ de ce denier, voy. Eckhel, *D. N.*, t. V, p. 275.)

Ce denier fut frappé à l'occasion de l'édilité d'Æmilius Scaurus, édilité devenue célèbre par les profusions de ce magistrat, et qu'on place communément à l'an de Rome 696 (av. J.-C. 58). Il était naturel que dans une pareille circonstance l'édile rappelât sa victoire sur Arétas. Mais à quoi se rapporte l'indication du sénatus-consulte? Est-ce une simple concession monétaire? ou bien le sénat avait-il permis à Scaurus de faire exécuter un monument de grande dimension dont la monnaie a perpétué le souvenir? Nous pencherions pour cette dernière opinion. Au revers de la médaille, en effet, P. Plautius Hypsæus, collègue de Scaurus dans son édilité, fit représenter Jupiter *Fulgerator* dans un quadrige, afin de rappeler qu'un de ses ancêtres avait pris la ville de Privernum dans le Latium. Malgré l'exiguïté de la dimension, on s'aperçoit que le Jupiter a toute la raideur de l'ancien style : nous croyons reconnaître ici un monument de l'art italiote primitif que les Romains avaient fait transporter dans leur ville, à l'époque de leur victoire sur les Privernates.

Arétas a les cheveux plus longs sur le denier de Scaurus que sur les médailles de Damas : mais on reconnaît son nez aquilin sur toutes les pièces indistinctement.

CHAPITRE VI.

PRINCES ET ROIS DE JUDÉE.

PLANCHE LVII.

§ Ier. *PRINCES DE LA DYNASTIE ASMONÉENNE.*

SIMON MACHABEE.

N° 1 (3 de la planche).

שקל ישראל, *Schekel Israël.—Sicle d'Israël.* Le calice de la manne, et au-dessus, la lettre א, indication de l'an 1er.

℞. ירושלם קדשה, *Ierouschalim kedoschah.—Jérusalem la Sainte.* La verge d'Aaron, terminée par trois fleurs. AR. 6. Mionnet, t. V, p. 555, N° 2.

N° 2.

חצי השקל, *Hatsi haschekel. — Demi-sicle.* Le calice de la manne, et au-dessus, la lettre א (*an* 1er).

℞. ירושלם קדשה, *Ierouschalim kedoschah.—Jérusalem la Sainte.* La verge d'Aaron, terminée par trois fleurs. AR. 4. Mionnet, *ibid.*, N° 1.

N° 3 (4 et 5 de la planche).

שקל ישראל, *Schekel Israël.— Sicle d'Israël.* Le vase de la manne, et au-dessus, שב (pour שנת ב), *l'an* 2.

℞. ירושלים הקדושה, *Ierouschalim hakedoschah. — Jérusalem la Sainte.* La verge d'Aaron. AR. 6. Mionnet, *ibid.*, N° 4.

(Cette médaille a été répétée par erreur.)

N° 4 (6 de la planche).

Mêmes type et légende.

℞. Comme au n° 3. Mionnet, *ibid.*, N° 5.

N° 5 (1 de la planche).

חצי השקל, *Hatzi haschekel. — Demi-sicle.* Le vase de la manne surmonté des lettres שב, *l'an* 2.

℞. ירושלים הדושה, *Ierouschalim hakedoschah.. — Jérusalem la Sainte.* La verge d'Aaron. AR. 4. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 378, N° 1.

N° 6 (7 de la planche).

Mêmes légendes et types qu'aux nos 3 et 4, avec cette différence qu'au-dessus du vase de la manne on lit les lettres ש ג, *l'an* 3. AR. 6. Mionnet, t. V, p. 556, N° 6.

N° 7 (9 de la planche.)

ירושלם, *Ierouschalım.—Jérusalem.* Portique tétrastyle du temple de Jérusalem, sous lequel on aperçoit l'arche d'alliance.

℞. שנת אחת לגאלת ישראל, *Schenat ahat legeulat Israël. — L'an premier de la rédemption d'Israël.* Gerbe de blé disposée en forme de corbeille. A côté, un fruit semblable à un cédrat. AR. 8. Mionnet, N° 8.

N° 8.

שמען, *Schimeón. — Simon.* Temple tétrastyle comme au n° précédent; au-dessus, une étoile.

℞. לחרות ירושלם, *Laherout Ierouschalim. — De la délivrance de Jerusalem.* Gerbe de blé disposée en forme de corbeille; à côté, un cédrat. AR. 7. Mionnet, *ibid.*, N° 7.

N° 9 (10 de la planche).

שמען, *Schimeón.—Simon.* Portique tétrastyle du temple de Jérusalem, sous lequel on aperçoit l'arche d'alliance. Au-dessus, une étoile.

℞. ש ב לחר.ישראל, *Schenat schetaïm laherout Israel. — L'an* 2 *de la délivrance d'Israël.* Gerbe de blé et fruit, comme au n° 7. AR. 7. Mionnet, *ibid.*, N° 9.

N° 10 (11 de la planche).

(au lieu de ישראל) ישארל . . שב לחר, *Schenat schetaim laherout Israel. — L'an* 2 *de la délivrance d'Israël.* Vase en forme d'*œnochoé*, et palme.

℞. שמען, *Schimeón.—Simon.* Grappe de raisin. AR. 4. Mionnet, Suppl., N° 2.

N° 11 (12 de la planche).

שמען, *Schimeón. — Simon.* Grappe de raisin.

℞. לחרות ירושלם, *Laherout Ierouschalim. — De la délivrance de Jérusalem.* Lyre. AR. 4. Mionnet, N° 10.

N° 12 (13 de la planche).

Répétition peu variée du n° précédent. AR. 4. Mionnet, N° 11.

N° 13 (14 de la planche).

Légende et type comme aux deux numéros précédents. On aperçoit encore les lettres TR, restes d'une légende latine de Trajan.

℞. Légende comme aux deux numéros précédents. Deux trompettes, séparées par un point. AR. 4. Mionnet, N° 13.

N° 14 (15 de la planche).

שנת אחת לגאלת ישראל, *Shenat ahat legeulat Israel. — L'an* 1er *de la rédemption d'Israël.* Amphore.

℞. (שמ)ען נשיא ישראל, *Schimeón naschi Israel. — Simon, prince d'Israël*, dans une couronne de feuillage. Æ. 10. Mionnet, N° 14.

PLANCHE LVIII.

N° 1.

שמעון נשיא ישראל, *Schimeón naschi Israel.—Siméon, prince d'Israël.* Palmier chargé de fruits.

℞. לגאלת ישראל, ... *legeulat Israël.* —(*L'an* 1er) *de la rédemption d'Israël.* Une feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, *ibid.*, N° 16.

N° 2.

ששמעון נשיא ישראל (*sic*), *Scheschimeón* (*sic*), *naschi Israël.* — *Simon, prince d'Israël.* Palmier.

℞. אחת לגאלת ישראל . . . , (*Schenat*) *ahat legeulat Israël.* — (*L'an* 1er) *de la rédemption d'Israël.* Feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, N° 15.

N° 3.

שמעון, *Schimeón.* — *Simon.* Palmier.

℞. לחרות ירושלם, *Laherout Ierouschalim.* — *De la délivrance de Jérusalem.* Feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, N° 17.

N° 4.

Mêmes légende et type qu'au n° 3.

℞. לחרו . . . לם (Fragment de la légende du n° 3). Feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, N° 18.

N° 5.

. . . שמע, *Schimeón.* — *Simon.* Palmier.

℞. ש ב לחר . ישראל, *Schenât schetaim laherout Israël.*— *L'an* 2 *de la délivrance d'Israël.* Feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, N° 20.

N° 6.

. . שמע, *Schimeón.* — *Simon.* Palmier.

℞. ש ב . . . . . ישראל (Comme au n° 5). Feuille de vigne. Æ. 6. Mionnet, N° 22.

N° 7 (9 de la planche).

שמעון, *Schimón.* — *Simon.* Palmier.

℞. שיראל (*sic*) . . . ., *Schirael* (*sic*). — . . . . *d'Israël.* Feuille de vigne. Æ. 6.

N° 8.

. . . . . . שמעון נשיא, *Schimeón naschi* . . . . . — *Siméon, prince* (*d'Israël*). Palme dans une couronne.

℞. לגאלת ישראל, *Legeulat Israël.* — *De la rédemption d'Israël.* Lyre. Æ. 5 1/2. Mionnet, N° 28.

N° 9 (7 de la planche).

. . . . י לחרות, *Laherout I* . . . . — *De la délivrance d'I*(*sraël*). Palme dans une couronne.

℞. שמעון, *Schimeón.* — *Simon.* Lyre. Æ. 5. Mionnet, N° 27.

N° 10.

שנת אחת לגאלת ישראל, *Schenat ahat legeulat Israël.* — *L'an* 1er *de la rédemption d'Israël.* Grappe de raisin.

℞. Le nom de שמעון, *Simon*, très altéré. Palmier. Æ 4. Mionnet, N° 29.

N° 11.

. . . . שנת אחת לגאלת, *Schenat ahat legeulat* . . . . — *L'an* 1er *de la rédemption* (*d'Israël*). Grappe de raisin.

℞. ניש ישראלא (au lieu de נשיא ישראל), *Naschi Israël.* — *Prince d'Israël.* Palmier. Æ. 4. Mionnet, N° 30.

N° 12.

שנת שתים, *Schenat schetaim.* — *L'an* 2e. Vase à deux anses en forme de canthare.

℞. לחרת ציון, *Laherout Tsioun.* — *De la délivrance de Sion.* Feuille de vigne. Æ. 4. Mionnet, N° 31.

N° 13.

שנת שתים, *Schenat schetaim.* — *L'an* 2e. Même type.

℞. . . . . חרות, *Herout* (*Tsioun*). — *Délivrance* (*de Sion*). Même type. Æ. 4. Mionnet, N° 32.

N° 14.

Mêmes légende et type.

℞. . . . . . חרת, *Herout* (*Tsioun*). — *Délivrance de Sion.* Branche de vigne. Æ. 4. Mionnet, N° 32.

N° 15.

Mêmes légende et type.

℞. חרת ציון, *Herout Tsioun.* — *Délivrance de Sion.* Feuille de vigne. Æ. 4. Mionnet, N° 32.

Au lieu de cette dernière pièce qui a été gravée par erreur, on aurait dû reproduire une des médailles de la troisième année, dont voici la figure et la description :



שנת שלוש, *Schenat schelousch.* — *L'an* 3e. Vase muni de son couvercle.

℞. חרות ציון, *Herout Tsioun.* — *Rédemption de Sion.* Feuille de vigne. Æ. 4. Mionnet, N° 37.

N° 16.

שנת ארבע חצי, *Schenat arbâ : hatzi.* — *L'an* 4; *demi-*(*sicle*). Deux gerbes en forme de corbeille, et un citron entre les gerbes.

℞. לגאלת ציון, *Legeulat Tsioun.* — *De la rédemption de Sion.* Palmier entre deux corbeilles. Æ. 6. Mionnet, N° 40.

N° 17.

(שנת) ארבע חצי, (*Schenat*) *arbâ, hatsi.* — *L'an* 4; *demi-*(*sicle*). Les deux gerbes et le citron comme au n° 16.

℞. לגאלת (ציון), *Lageulat* (*Tsioun*). — *De la rédemption de Sion.* Palmier, et deux corbeilles remplies de fruit. Æ. 6. Mionnet, N° 41.

N° 18.

שנת ארבע רביע, *Schenat arbâ : reviâ.* — *L'an* 4; *quart* (*de sicle*). Deux gerbes en forme de corbeille.

℞. לגאלת ציון, *Legeulat Tsioun.* — *De la rédemption de Sion.* Citron. Æ. 5. Mionnet, N° 42.

PLANCHE LIX.

Nos 1 et 2

שנת ערבע, *Schenat arbâ.* — *L'an* 4. Gerbe de blé entre deux citrons.

℞. לגאלת ציון, *Legeulat Tsioun.* — *De la délivrance de Sion.* Vase en forme de calice. Æ. 5. Mionnet, Nos 44 et 45.

I. *Époque.* — Nous tâcherons de nous étendre le moins longtemps possible sur cette classe de médailles, qui ne se rattache qu'indirectement à notre sujet, puisque les légendes en sont toutes *hébraïques*, et que c'est la collection des monnaies des *rois grecs* que nous avons entrepris de publier. Toutefois, la place que les monnaies hébraïques occupent dans notre recueil se trouve justifiée par l'origine tout-à-fait hellénique de ces pièces. Les Juifs n'eurent, en effet, d'espèces monnayées qu'à l'imitation des Grecs; et plus tard, quand, cédant à des motifs d'ambition personnelle et méconnaissant les causes toutes religieuses et nationales de la révolution qui les avait portés au pouvoir, les descendants des premiers Machabées ceignirent le bandeau royal, on vit l'hellénisme reparaître sur leurs monnaies, et les légendes grecques s'y joindre aux inscriptions hébraïques. Si donc nous nous étions abstenus complétement des médailles purement juives, il en serait résulté une interruption regrettable dans le développement de l'histoire et la marche des idées.

Les médailles juives, sans mélange de légendes ou de symboles helléniques, offrent une particularité remarquable, c'est l'unité du point de départ. Toutes se rapportent au règne et même aux quatre premières années de Simon, fils de Mathatias, et frère de Judas Machabée. On ne possède aucun monument numismatique qui puisse se rattacher aux deux premiers princes asmonéens, Judas et Jonathan Machabée. Après que celui-ci fut tombé victime des embûches qui lui avaient été tendues par Tryphon, Simon lui succéda; et afin de donner un fondement légitime à son autorité, il s'adressa à Démétrius II, qui luttait alors contre le fils d'Alexandre Bala, ou plutôt contre Tryphon, et en obtint sans peine la confirmation de son pouvoir. La réponse de Démétrius a été insérée dans le Ier livre des *Machabées* (XIII, 36-40) : elle ne parle pas du droit de battre monnaie. C'est à dater de cette reconnaissance faite par Démétrius que les Juifs firent courir l'ère de leur indépendance (des Séleucides 170, avant J.-C. 143). « Le peuple d'Israël commença à écrire dans les » actes publics, l'an Ier, sous Simon, grand-prêtre, grand général, et prince » d'Israël. » (*Ibid.*, 42.) L'année suivante, la citadelle de Sion, depuis longtemps assiégée, se rendit aux Juifs. Deux ans encore après, Antiochus VII Sidète, qui s'apprêtait à disputer la possession de la Syrie à Tryphon, meurtrier du jeune Antiochus Dionysus, adressa à Simon une lettre encore plus explicite que celle de son frère Démétrius II. Cette lettre contient la permission expresse *de frapper une monnaie particulière* : καὶ ἐπέτρεψά σοι ποιῆσαι κόμμα ἴδιον νόμισμα τῆς χώρας σου. (I Mach., XV, 6.) Alors courait la troisième ou la quatrième année du règne de Simon, qui fut encore quatre ou cinq ans sur le trône. Victime de la perfidie de Ptolémée, fils d'Abobus, il mourut l'an 135 av. J.-C.

Nous avons de ce prince, outre un grand nombre de monnaies qui n'offrent point de dates, des pièces qui se rapportent aux quatre premières années de son règne. De la quatrième il n'en existe qu'en bronze; les pièces d'argent de la troisième sont excessivement rares; celles de bronze, plus communes; on en possède un nombre comparativement considérable, des deux premières années, soit en argent, soit en bronze. Les monnaies d'or de Simon sont inconnues; les rois de Syrie contemporains n'en ont pas davantage.

La concession du privilége monétaire par Antiochus VII doit-elle être considérée comme le point de départ de la fabrication des monnaies chez les Juifs? Antiochus ne faisait sans doute, dans cette circonstance, que donner une confirmation officielle à une usurpation déjà consommée. Aussi n'hésitons-nous pas à placer, comme nos devanciers, en l'année 143 av. J.-C. le commencement de la numismatique asmonéenne.

Mais pourquoi la mention de l'ère d'indépendance chez les Juifs cesse-t-elle après la quatrième année de Simon? Les pièces qui ne portent pas de date sont-elles toutes d'une époque postérieure? Ne frappa-t-on de monnaie d'argent que pendant les trois premières années?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord mesurer le temps de l'indépendance des Juifs, pendant lequel il ne fut frappé aucune monnaie dont nous puissions fixer la date avec précision. De la cinquième année de Simon (139 av. J.-C.) jusqu'à la mort de Judas, son petit-fils (105), il s'écoula trente-quatre ans.

Le règne d'Alexandre Jannée, frère de Judas, et premier monarque de la dynastie asmonéenne, fut de 46 ans (105-79), et nous n'avons de ce prince que quelques monnaies de bronze du plus petit module.

On n'a aucune médaille ni d'Hyrcan, ni d'Aristobule, fils d'Alexandre Jannée. Les pièces de bronze d'Antigonus, fils d'Aristobule, ont seules quelque importance. Antigonus, qui régna deux ans, mourut 41 ans après Alexandre Jannée.

Hérode-le-Grand fit frapper des monnaies à Jérusalem; ces monnaies sont en bronze et d'un petit module : on les compte parmi les raretés numismatiques. Hérode occupa le trône pendant 34 ans.

Voici donc, de compte fait, 155 ans pendant lesquels le monnayage hébraïque, après un début remarquable par le nombre et l'importance des pièces, ne paraît plus avoir produit qu'un petit nombre de monuments qu'on puisse distinctement attribuer à cette période.

Après Hérode, la monnaie romaine devint dominante dans la Judée; le texte de l'Évangile nous en fournit une démonstration précieuse. Les pièces des princes iduméens contemporains de J.-C. ou des apôtres n'appartiennent pas, comme nous le verrons bientôt à la Judée, proprement dite.

On serait donc, au premier abord, porté à limiter aux premières années, ou tout au plus au règne de Simon, le développement du monnayage hébraïque, et à remplir la lacune que laisse l'absence ou la rareté des monnaies des différents princes, au moyen des espèces syriennes ou romaines qui devaient abondamment circuler dans la Palestine, et que ne repoussait pas le préjugé religieux, comme le texte de l'Évangile en donne la preuve.

Mais voici qu'un siècle et demi après le règne d'Hérode-le-Grand, et environ 260 ans après Simon Machabée, le monnayage autonome reparaît tout-à-coup dans la Judée. On possède des médailles d'argent au nom de *Simon*, frappées sur des médailles de *Trajan*. Ce phénomène numismatique, *monstrum*, comme dit Eckhel, a vivement excité l'attention des savants du siècle dernier : ils n'ont pas cherché à expliquer l'énorme intervalle qui existe entre les monnaies d'argent des trois premières années de Simon Machabée et le règne d'Hadrien; mais ils ont été d'accord pour attribuer le renouvellement des monnaies de Simon à la tentative que firent les Juifs, sous la conduite de Barchocébas, afin de reconquérir leur indépendance. Hadrien ayant, après avoir comprimé cette révolte, achevé la dispersion des Juifs, il était impossible de supposer dès lors l'exsitence d'une monnaie autonome dans la Judée, et personne, en effet, n'y a songé.

L'opinion qui attribue les plus récentes parmi les monnaies hébraïques à l'époque de Barchocébas, n'est guère susceptible de contestation : mais si l'on admet cette opinion, il devient nécessaire de combler, au moins en partie, l'intervalle qui existe entre Simon Machabée et Barchocébas; car comment concevoir la restauration d'une monnaie autonome après un intervalle de deux siècles et demi? Cette résurrection devient au contraire plus vraisemblable, si l'on parvient à prouver que le monnayage hébraïque s'est continué au-delà des quatre premières années de Simon. En même temps on parvient à résoudre la difficulté que présente, dans l'hypothèse ordinaire, la brusque interruption d'un usage si important au point de vue de l'économie politique, et qui en même temps était le signe le plus manifeste de l'indépendance du peuple juif. L'examen comparatif des diverses monnaies hébraïques, sous les rapports du poids et de la fabrique, nous fournira les moyens de résoudre cette grave difficulté.

Le poids légal du *sicle* des Hébreux, au temps des princes asmonéens, paraît déterminé avec précision par un passage de Josèphe (*Ant. Jud.*, III, 8, 2) : ὁ δὲ σικλὸς, νόμισμα Ἑβραίων ὤν, Ἀττικὰς δέχεται δράχμας τέσσαρας : *la monnaie des Hebreux, appelée sicle, équivaut à quatre drachmes attiques*. Toutefois, ce témoignage si formel se trouve démenti par les monuments eux-mêmes. En effet, le poids de la drachme attique étant d'au moins 4gr.,10, il faudrait qu'un sicle pesât pour le moins 16gr.,40. Or, le plus lourd des sicles que nous possédons ne s'élève qu'à 14gr,20 : différence en moins avec le tétradrachme attique, 2gr.20, c'est-à-dire à peu près 2/15. On a relevé cette erreur de Josèphe, et l'on n'a point cherché à en expliquer la cause, qui cependant n'était pas difficile à découvrir.

En introduisant parmi les Hébreux l'usage d'une monnaie nationale, Simon Machabée avait dû se conformer à l'usage du peuple avec lequel la Judée entretenait les relations les plus fréquentes. Or, la monnaie des rois de Syrie n'était point uniforme. Deux drachmes étaient en usage dans cette monarchie : l'une, que nous appellerons la *drachme syrienne*, était exactement conforme à la drachme attique; l'autre appartenait au système de la drachme égyptienne, plus faible d'un septième environ que la drachme d'Athènes : elle était en usage dans les villes de la Phénicie soustraites par Antiochus-le-Grand à la domination des rois d'Égypte. Les Hébreux, ayant à choisir entre la drachme *syrienne* et la drachme *phénicienne*, durent naturellement se décider en faveur de la monnaie qui avait cours dans la province la plus voisine de la Judée. L'examen des monuments justifie pleinement cette conjecture.

Un beau tétradrachme syrien, d'Antiochus VII, contemporain de Simon Machabée, nous a fourni le poids de 16gr.,45; c'est exactement celui d'un tétradrachme d'Athènes. Une drachme syrienne du même prince, pesant 4gr.,00, équivaut par conséquent à une drachme attique.

Un beau tétradrachme phénicien, du même prince, ne pèse au contraire que 14gr.,20, dont le quart, 3gr.,55, est plus faible toujours à peu près d'un septième que la drachme attique, et équivaut à la drachme égyptienne.

Le sicle de la première année de Simon (pl. LVII, no 1) pèse à son tour 14gr.,20, et en conséquence correspond exactement au tétradrachme phénicien

d'Antiochus VII. Même poids pour le sicle de la seconde (*ibid.*, n° 3)(1). Le *demi-sicle* (n° 5) a 7gr.,05 de pesanteur. Le poids de la drachme égyptienne, 3gr.,55, se retrouve donc positivement ici dans la division du sicle hébraïque. L'erreur de Josèphe provient donc certainement de la confusion que cet historien a établie entre la drachme *syrienne attique* et la *phœnico-égyptienne*.

Cependant, à mesure que la monarchie des Séleucides s'avançait dans la voie de la décadence, la monnaie d'argent subissait un affaiblissement progressif. Ainsi, sous le règne d'Antiochus Grypus, contemporain de Jean Hyrcan, fils de Simon Machabée, le tétradrachme phénicien avait déjà subi une diminution de 1/30e environ : il ne pesait plus que 13gr.,80. Nous n'aurions point égard à une aussi faible différence, si nous ne la voyions pas se reproduire dans des pièces dont le style diffère de celui des premiers sicles et semble plus récent.

Le sicle (pl. LVII, n° 7) au droit duquel on lit *Jérusalem*, tandis que le ℞. indique *l'an Ier de la délivrance d'Israël*, pèse seulement 13gr.,50.

Le n° 8, sans indication d'année, ayant au droit le nom de *Simon;* au ℞. *Affranchissement d'Israël*, pèse à son tour 13gr.,60.

Le n° 9 (au droit, *Simon;* au ℞. *L'an II de l'affranchissement d'Israël*) a 13gr.,85 de pesanteur.

Ces variantes de poids n'auraient aucune importance s'il s'agissait de pièces mal conservées : ainsi la pièce de la troisième année (n° 6), qui appartenait au premier système, ne pèse que 13gr.,60, et cet affaiblissement paraît tenir à la médiocre conservation de la pièce.

Mais, je le répète, entre les pièces à la *verge d'Aaron* et les pièces au *temple*, le style diffère encore plus que le poids; la forme des médailles n'est déjà plus la même; enfin la conservation est également bonne des deux parts.

Si ces observations sont fondées, il faut en conclure : 1° que des pièces au nom de Simon ont dû être frappées postérieurement à ce prince;

2° Que, sur ces pièces plus récentes, on a pu rappeler non seulement le nom de Simon Machabée, mais encore l'an Ier et l'an IIe de son règne.

Ces singularités n'ont rien d'impossible pour un numismatiste exercé. Il en aura été de *Simon* chez les Juifs, comme d'*Arsace* chez les Parthes, ou de *Philétère* dans le royaume de Pergame. Pendant toute la durée de cette dernière monarchie, il n'a pas paru sur les monnaies d'autre nom que celui de son fondateur.

L'an Ier et l'an IIe de Simon Machabée ne sont pas seulement des indications d'émissions monétaires, ce sont surtout des époques glorieuses pour le patriotisme des Hébreux. Pendant la première année, l'indépendance de la Judée fut reconnue par la Syrie; dans le cours de la seconde, *Sion*, la citadelle sacrée, se rendit aux Juifs.

On a encore, il est vrai, des monnaies de la *troisième* et de la *quatrième* année de Simon. Mais les pièces d'*argent* de l'*an III* sont d'une excessive rareté, et celles de bronze de l'*an IV* appartiennent indubitablement à l'époque indiquée par leur légende. Au contraire, la plupart des pièces de la première et de la deuxième année, et même quelques pièces d'argent, semblent, d'après le style, devoir être rangées dans un temps moins ancien que Simon Machabée. Nous citerons, entre autres, la drachme pl. LVII, n° 10, les monnaies de bronze pl. LVIII, nos 5, 6, 11 — 15. Que l'on compare ces monnaies avec le grand sicle de bronze (pl. LVII, n° 14) *de la première année* et avec les pièces de la pl. LVIII, nos 8 et 9, dont les dates sont effacées; qu'on mette en parallèle le flan épais, la forme régulière, le travail ferme de ces dernières pièces, qui rappellent d'une manière si frappante la monnaie contemporaine des rois de Syrie, avec les espèces signalées ci-dessus comme plus modernes, minces, irrégulières, négligées et souvent incorrectes dans les légendes, et l'on se convaincra de l'exactitude de la distinction que nous venons d'établir.

Si l'on admet ces prémisses, on devra s'attendre à trouver aux pièces frappées du temps de Barchocébas un poids encore plus faible, un travail encore plus négligé. C'est, en effet, ce qui arrive : le quart de sicle surfrappé sur un denier de Trajan, que nous avons reproduit pl. LVII, n° 13, ne pèse que 3gr,25. Celui dont on trouve la description dans Mionnet (N° 12) est encore moins pesant (3gr.,05). Le type de cette dernière pièce étant le même que celui des quarts de sicle (pl. LVII, nos 11 et 12) on doit s'attendre à trouver le poids de ces derniers également inférieur à celui du sicle des premières époques. Le n° 11 pèse 3gr.,20, le n° 12, 3gr.,18. Le poids de ces quatre pièces additionné fournirait un sicle de 12gr.,68, inférieur par conséquent de 1 gramme à celui que nous attribuons au règne d'Hyrcan, fils de Simon, et de près de 2 grammes au sicle qui remonte indubitablement à Simon lui-même. Les arguments tirés de la comparaison du style et du travail confirment encore ici nos observations.

L'immense intervalle qui sépare les monnaies de Simon de celles de Barchocébas est donc en partie comblé. Nous sommes désormais certains que depuis la quatrième année de Simon jusqu'à la réduction de la Judée en province romaine, on a dû continuer de frapper, en Judée, des monnaies autonomes au nom de *Simon Machabée*, considéré comme l'auteur de l'indépendance nationale. Il y eut depuis la quatrième année de Simon, pendant 240 ans, sauf quelques intervalles, des autorités autonomes dans la Judée, des princes possesseurs du temple de Jérusalem, et qui pouvaient continuer de battre monnaie : ce droit, comme nous le verrons bientôt, a été exercé à Jérusalem, au nom des Romains, sous le règne d'Auguste et avec la reproduction des types nationaux. Trente ans seulement s'écoulèrent encore entre la fin de la monarchie des Juifs et la révolte de Barchocébas; la distance qu'il faut laisser entre la plus récente des monnaies frappées au nom de Simon, et le renouvellement du monnayage autonome sous Barchocébas, est donc moins considérable qu'on ne le croirait au premier abord. Nous possédons en outre plusieurs monnaies à légendes grecques qui, pour les types, la fabrique et la dimension, offrent la plus frappante analogie avec les pièces hébraïques que nous considérons comme les plus récentes. Que l'on compare, en effet, avec les monnaies de bronze (pl. LVIII, 12-15), ayant d'un côté le *vase à deux anses* et de l'autre la *grappe* ou la *branche* de vigne, la pièce impériale que Mionnet a rangée parmi les incertaines de la Judée : KAICAP, vase à deux anses, au-dessus une palme; dans le champ A (l'an XXX) : ℞. Feuille de vigne. Æ. 3. (t. VI, p. 552, N° 192), et de plus, une pièce de moindre dimension, que Mionnet n'a pas décrite, qui n'a que la date de l'an XXX et point le nom KAICAP : on ne pourra s'empêcher d'admettre que ces monnaies, hébraïques ou grecques, appartiennent à peu près toutes à la même époque. Or, la date des pièces que nous avons décrites en dernier lieu est précieuse à constater : l'ère qui y est indiquée est celle qui commence à la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). L'an 30 de cette ère répond positivement à la prise de possession de la Judée par les Romains, après la mort d'Hérode-le-Grand.

D'autres monnaies du même temps et portant la mention de la même ère, ont au droit, avec la légende KAICAPOC (*Auguste*) un *épi*, et au ℞. un *palmier*, exactement pareil à celui des médailles de Simon (pl. LVIII, nos 10 et 11); les dates de l'ère actiaque (L A, LAΓ, Mionnet, N° 194; L AE, Mionnet, N° 196; LAΘ, Mionnet, N° 198; LM, Mionnet, N° 199; LMA, Mionnet, N° 200) sont disposées dans le champ, de la même manière que les caractères réputés indéchiffrables, sur les pièces hébraïques que nous venons de rappeler.

Nous retrouvons le même palmier, au ℞. de *deux boucliers* et *deux javelots en sautoir*, sur des monnaies de la Palestine de la même dimension et qui portent les noms de *Néron* et de *Britannicus* (Mionnet, N° 217). Ces pièces ont été frappées entre les années 54 et 55 de notre ère. L'intervalle qui s'étend depuis la fin du règne d'Auguste jusqu'à celui de Neron est rempli par des pièces au nom de Livie (*Julia*) et de Tibère, toujours de la même dimension et du même travail (Mionnet, N° 201-215); les *branches fleuries*, les *épis*, les *palmes*, types principaux de ces monnaies, continuent d'en signaler l'origine judaïque.

Enfin, j'appellerai l'attention du lecteur sur la monnaie d'Agrippa II (Mionnet, p. 594, N° 125, *infrà*, pl. LXII, 1) sur laquelle on voit d'un côté la tête de Domitien et de l'autre le *palmier* de Simon, avec la légende disposée comme sur la monnaie hébraïque : ET · KΓ · BA · AΓPIΠ, *l'an 23 du roi Agrippa*. Cette médaille paraît répondre à l'an 71 de notre ère : elle ne précède par conséquent que d'environ soixante ans l'époque de Barchocébas. On peut encore comparer avec le plus petit bronze de Simon, pour la dimension et la fabrique, les monnaies du commencement du règne d'Agrippa II, sur lesquelles on voit *trois épis* et *un pavillon* (Mionnet, N° 94 96, *infrà*, pl. LX, n° 2.)

Ce parallèle prolongé des pièces impériales et hébraïques démontre, selon nous, d'une manière irréfragable la persistance de la monnaie de bronze au nom de Simon, si cher à la nation hébraïque. Quant au peu de différence qui existe pour le poids entre le sicle de Barchocébas et celui de la dernière époque de la dynastie asmonéenne, il suffit, pour se rendre compte de cette persistance, de se rappeler que le sicle d'argent se rapportait à la drachme égyptienne, et que celle-ci avait la même valeur que le denier romain : or, sous l'administration régulière des empereurs, le taux de la monnaie devait mieux se soutenir que dans des monarchies en décadence comme celle des Séleucides.

Les observations qui précèdent ont dû jeter quelque jour sur une matière jusqu'ici fort confuse : ce ne sera pas là tout le parti que nous devrons en tirer. On peut voir dans les écrits des anciens numismatistes les tourments que leur avaient causés les légendes de plusieurs des médailles de Simon Machabée. L'impossibilité où l'on était et où l'on est encore d'analyser les légendes de ces pièces, avait donné lieu aux conjectures les plus étranges. Pour Hardouin ou Souciet, c'étaient des caractères inconnus, peut-être des lettres *babyloniennes;* Pérès Bayer y voyait à son tour une écriture secrète destinée à dissimuler l'usurpation de Simon Machabée aux yeux des rois de Syrie. Eckhel trouvait toutes ces conjectures insoutenables; mais il n'avait pas de solution à proposer, il désespérait même qu'on en trouvât jamais une.

Nous reproduisons (pl. LVIII, nos 10 et 11) deux de ces monnaies réputées indéchiffrables. Nous ne pouvons pas plus que nos devanciers en donner rigoureusement l'analyse; mais cette difficulté ne nous empêche pas de déterminer le sens de la légende : ce sont des transcriptions vicieuses et incorrectes, voilà tout. Qu'on étudie, par exemple, la légende du roi de la monnaie LVIII, n° 2. Ici les caractères sont assez bien formés pour qu'on n'hésite pas sur la recomposition de la phrase : ce sont bien les mots שמעון נשיא ישראל, *Simon, prince d'Israël*, que le monétaire a voulu transcrire : mais déjà les lignes n'ont aucune horizontalité; les lettres ont l'air d'être semées comme au hasard dans le champ de la pièce, et même le graveur a mis un ש de plus qu'il ne fallait. Dans la légende beaucoup plus simple du n° 5, l'ע du mot שמעון se trouve pour ainsi dire égarée entre le ש et le מ ; sur le quart de sicle d'argent (pl. LVII, n°6), le graveur a écrit ישארל au lieu de ישראל. Les nos 10 et 11 de la pl. LVIII

(1) Toutes ces citations de numéros se rapportent au texte rectifié, et non aux planches.

nous offrent des exemples d'une confusion et d'une altération encore plus grandes. Sur le n° 10, nous reconnaissons le nom de שמעון, *Simon*, extrêmement altéré. Sur le n° 11, nous démêlons toutes les lettres, ni plus ni moins, qui composent la légende נשיא ישראל, *prince d'Israël*; mais le désordre est porté à un tel point que, si l'on suit l'horizontalité des lignes, au lieu de la légende régulière, on est forcé de lire, נישישראלא. Pour trouver un autre exemple d'une pareille perversion des éléments de l'écriture, il faut descendre jusqu'au règne d'Antigonus, petit-fils d'Alexandre Jannée, et le dernier des princes asmonéens. On verra plus bas (comm. de la pl. LIX, n° 8) l'impossibilité où l'on est de reconstruire d'une manière correcte les légendes hébraïques des monnaies de ce prince, et la nécessité dans laquelle l'interprète se voit de renoncer à analyser quelques unes de ces légendes. Le graveur paraît avoir ignoré jusqu'aux éléments de la langue dans laquelle était conçues les inscriptions qu'il reproduisait. Or, un intervalle de cent ans sépare Simon Machabée d'Antigonus. Si, conformément à notre système, on échelonne dans cet intervalle les monnaies frappées au nom de Simon, on n'a plus de peine à s'expliquer la corruption qui s'est introduite progressivement dans les légendes comme dans le travail de ces monnaies. Mais on conçoit aussi que l'énigme soit restée insoluble, tant qu'on a considéré indistinctement comme contemporaines de Simon Machabée toutes les pièces qui portent son nom, ou la mention des deux grands événements de son règne.

L'objection la plus grave qu'on puisse élever contre le système qui vient d'être développé se tire des pièces de bronze de l'an III, entièrement semblables pour le type et la fabrique aux pièces de l'an II, que nous rangeons à une époque postérieure à Simon (V. comm. du n° 15, pl. LVIII). En effet, si nous concevons à la rigueur qu'on ait continué de célébrer l'an Ier de Simon, en mémoire de la déclaration d'indépendance du peuple juif, et l'an II du même prince, en souvenir de la reprise de Sion, quelle importance l'an III, auquel ne se rattache aucun événement notable, aurait-il pu conserver? Est-ce à cause de la confirmation, par Antiochus VII, du droit de battre monnaie, qu'on peut à la rigueur placer dans cette troisième année? Ne nous exposons pas à nous éloigner de la vérité, par un excès de rigueur dans nos observations. Le fait de la prolongation de la fabrique d'une monnaie, longtemps après l'époque dont son type et ses légendes conservent le souvenir, s'est reproduit trop souvent dans les temps anciens et modernes pour que nous puissions hésiter à en admettre un nouvel exemple : une fois qu'on est engagé dans cette voie, il faut attribuer une grande influence à l'empire de la routine.

II. *Ecriture.* — Telles sont les difficultés les plus graves que présente l'étude des monnaies hébraïques : l'écriture dans laquelle sont conçues les légendes de ces pièces a causé de grandes discussions, de longues incertitudes parmi les savants. Mais aujourd'hui toutes les difficultés sont levées, et le nom de *lettres samaritaines*, dont on s'est si longtemps servi pour désigner cette écriture, doit être définitivement abandonné. L'écriture des monnaies juives n'est qu'une des formes les moins altérées de l'alphabet phénicien ; ç'a été le système graphique en usage dans toute la Palestine, jusqu'à la captivité de Babylone : on l'appliquait indistinctement aux livres et aux inscriptions. Pendant la captivité, les Juifs prirent le goût d'une écriture plus cursive et plus régulière. Ce n'était pas l'écriture babylonienne qu'ils avaient empruntée, comme on l'a cru jusqu'ici. Le système cunéiforme dominait à Babylone, et ce système n'a rien de commun avec les caractères phéniciens. Peut-être les Hébreux avaient-ils trouvé dans l'intérieur de l'Asie une dérivation de l'alphabet phénicien plus régulière et plus carrée dans ses formes que le type phénicien lui-même. C'est ce qu'il est permis d'inférer de l'écriture palmyrénienne, de celle des Araméens, et d'une inscription en lettres peu différentes des phéniciennes, qu'on trouve au-dessous d'une légende cunéiforme, sur une brique de Babylone (Gesenius, *Mon. Phœn.*, tab. XXXII, n° 77). Quoi qu'il en soit, l'écriture *carrée*, dont l'introduction en Judée est attribuée par une tradition constante aux Juifs revenus de Babylone, est une forme cursive dérivée du type phénicien qui n'a dû pendant une longue suite de siècles être appliqué qu'aux manuscrits. Ainsi, on comprend sans difficulté que, sous les Asmonéens, l'ancien système ait continué d'être usité pour les inscriptions et pour les monnaies, tandis que le nouveau régnait déjà dans la transcription des manuscrits. Cette innovation dans l'écriture des livres ne fut pas accueillie par les Samaritains : il suffisait que les Juifs l'eussent introduite pour que leurs voisins fussent portés à la repousser. D'ailleurs ils prétendaient avoir conservé une religion plus pure et plus voisine de sa source : une écriture évidemment plus ancienne et imitée des manuscrits de la date la plus reculée devait mieux s'accommoder aux prétentions des Samaritains. A l'époque où l'on ne savait encore rien de positif sur l'alphabet phénicien, on dut être frappé de l'analogie qui existe entre l'écriture des manuscrits samaritains et les légendes des monnaies hébraïques. Mais ce rapprochement, juste en lui-même, conduisit à des conséquences erronées, et il fallut toute la persévérance des plus habiles numismatistes, et particulièrement de Perez Bayer, pour détruire le préjugé qui rapportait aux Samaritains des monnaies purement juives.

III. *Types.* — Ainsi qu'on doit s'y attendre, on ne trouve sur les médailles hébraïques aucune des représentations de la figure humaine, proscrites par la loi de Moïse. A voir les sicles indubitablement frappés pendant les premières années de Simon, on s'aperçoit que les Juifs n'avaient pas alors parmi eux d'artistes capables d'exécuter même des ornements avec habileté et délicatesse. Sur les autres pièces on trouve l'empreinte de mains plus exercées, et c'est encore une raison de plus pour attribuer l'exécution de ces pièces à une époque moins ancienne que celle de Simon. Les types des monnaies hébraïques sont en général empruntés à la loi de Moïse et aux usages de la religion hébraïque. Nous allons tâcher d'en exposer successivement le sens et l'origine.

1. La *verge d'Aaron* (pl. LVII, 1-6). — L'explication de ce type, ainsi que du suivant, est fourni par un précieux passage du rabbin Moïse Ben Nachman, qui vivait dans le XIIIe siècle. Voici la transcription de ce passage, cité par tous ceux qui se sont occupés des médailles hébraïques : « J'arrivai à » Acre, et je trouvai entre les mains des anciens de ce pays une monnaie d'ar» gent gravée en manière de sceau, d'un côté de laquelle était comme une » branche d'amandier, et de l'autre une amphore, avec une légende très dis» tincte sur les deux faces. Ils montrèrent cette légende aux Cuthéens (Sa» maritains) qui la déchiffrèrent sur-le-champ. Ces Cuthéens, en effet, ont » conservé l'ancienne écriture hébraïque. Ils lurent donc d'un côté : *Le sicle » des sicles*, et de l'autre : *Jérusalem la sainte*; et ils expliquaient le premier » type par la verge d'Aaron garnie de ses fleurs d'amandier, et le second par » le vase destiné à contenir la manne. » Sauf une erreur évidente dans l'interprétation de la première légende (שמל השקלים au lieu de שקל ישראל), cette explication paraît fort exacte, et comme un commentaire traditionnel de la monnaie de Simon Machabée.

Perez Bayer fait néanmoins observer avec raison que le calice des fleurs rappelle plus la *jusquiame* que l'*amandier*. La *jusquiame* ne figure pas dans les livres sacrés, mais Josèphe décrit cette fleur parmi les ornements de la couronne du grand-prêtre (*Ant. Jud.*, III. 7, 6). On ne peut pas nier non plus que la fleur en question ne présente une assez grande analogie avec la *grenade*, ornement des vêtements sacerdotaux chez les Hébreux. Nous trouvons encore la *grenade* parmi les ornements qui décoraient la table d'or massive offerte par Ptolémée-Philadelphe au peuple de Jérusalem (Joseph., *ant. Jud.*, XII. 2, 9. Ὑπὸ δὲ τὴν τῶν ᾠῶν διατύπωσιν στέφανον περιήγαγον οἱ τεχνῖται, παντοίου κάρπου φύσιν ἐντετορευμένον, ὡς ἀποκρέμασθαί τε βότρυς, καὶ στάχυς ἀναστῆναι, καὶ ῥοὰς ἀποκεκλεῖσθαι). Malgré tout, l'explication du rabbin Moïse Ben Nachman est encore la plus vraisemblable ; et si l'amandier est peu ressemblant, c'est à l'inexpérience de l'ouvrier qu'il faut s'en prendre de cette inexactitude.

2. Le *vase de la manne* (pl. LVII, 1-6, 10, 14; LVIII, 12-15, LIX, 1-2). « Dieu ordonna à Moïse de remplir de *manne* le vase appelé *Gomor*, afin qu'il » fût gardé devant lui dans les générations à venir, et qu'ils connussent le pain » dont il les avait nourris dans le désert. » Il lui commanda en outre de « de» mander douze verges (ou sceptres) aux douze chefs des tribus et de les en» fermer dans l'arche d'alliance ; le lendemain on trouva que celle qui portait » le nom d'Aaron s'était couverte de feuilles et de fleurs d'amandier. (Num., » XVII. 2, 7, 8.) »

Ce passage de l'Ecriture, en montrant le rapport des deux types, la *verge d'Aaron* et le *vase Gomor* en établit réciproquement la signification. Le sens de ces types sur les monnaies de Simon ne peut être douteux. La verge d'Aaron désigne le pouvoir suprême réuni dans les mains de Simon au souverain sacerdoce ; la vase de la manne et les fleurs du sceptre indiquent la constante protection dont Dieu environne son peuple.

On remarquera les différences notables qui existent dans la forme du vase *Gomor* sur les différentes pièces. Les sicles d'argent des trois premières années (LVII, 1-6) nous le montrent excessivement simple ; la même nudité signale le vase des pièces de la quatrième année (LIX, 1-2) ; le très grand bronze (LVII, 14) nous montre, au lieu de la coupe profonde des premières médailles, une amphore d'une forme plus compliquée et plus ornée. Le grand bronze porte la date de l'an Ier de Simon ; je serais néanmoins tenté d'en placer l'exécution sous le règne d'un de ses successeurs les plus proches. Enfin les vases du quart de sicle (LVII, 10) et des petites pièces de bronze avec mention de la seconde année (LVIII, 12-15) nous représentent le *Gomor* avec des formes contournées qui n'ont plus aucun rapport avec la simplicité des sicles de Simon. C'est là un nouvel et très solide argument en faveur de la nouveauté comparative de ces pièces.

3. La *gerbe de blé*. — C'est ainsi que nous avons désigné l'objet qui figure sur les sicles d'argent de la seconde époque (LVII, 7-9), sur les 1/2 et les 1/4 de sicles de bronze de la IVe année (LVIII, 16-17, LIX, 1-2). Les épis de blé étaient un des principaux emblèmes de la religion judaïque. Nous les voyons figurer avec les grappes de *raisin* et les *grenades* sur la fameuse table donnée par Ptolémée-Philadelphe au peuple de Jérusalem (*V.* plus haut, n° 1). Nous verrons reparaître trois épis sur la monnaie d'Agrippa II (Mionnet, N°s 93-96, pl. LX, n° 11).

Toutefois, quoique la forme des objets contribue encore à justifier notre explication, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer une très grande importance à celle que Perez Bayer a développée. Bayer reconnaît dans ces objets la figure du *Loulaf*, sorte de *faisceau* composé de branches de *palmier*, de *saule* et de *myrte*, lié en trois endroits différents, que les Juifs portaient, dès le temps de Josèphe, dans la fête des tabernacles. Outre que la figure peut

rigoureusement s'adapter à cette description du *Loulaf*, il faut remarquer avec Bayer que, suivant Josèphe (*Ant. Jud.*, III, 10), les Juifs dans cette cérémonie joignaient au *Loulaf* un fruit du *Persea*, φέροντας ἐν ταῖς χερσὶν εἰρεσιώνην μυρσίνης καὶ ἰτέας σὺν κράδῃ φοίνικος πεποιημένην, τοῦ μήλου τοῦ τῆς Περσέας προσόντος. Et par le *Persea* tous les commentateurs rabbiniques ont entendu le fruit d'une espèce de citronnier; or, le *faisceau* en question se trouve joint à la figure du *cédrat* sur les médailles (LVII, 7-9), et à celle du *citron* (LVIII, 16-17, LIX, 1-2). Cette dernière observation donne de la vraisemblance à l'opinion de Bayer.

4. Le *cédrat* (LVII, 7-9), et le *citron* (LVIII, 16-17, LIX, 1-2); voyez le n° 3.

5. La *branche de vigne* (LVIII, 12-15), la *feuille de vigne* (LVIII, 1-7), la *grappe de raisin* (LVII, 10-12, LVIII, 10, 11). La *vigne*, emblème de la fertilité de la terre promise, symbole de la protection divine envers les Hébreux, devait naturellement figurer parmi les types monétaires adoptés par cette nation. La sécurité que Simon Machabée avait donnée aux Juifs l'autorisait à rappeler par cette figure que *chacun* sous son règne *était assis sous sa vigne* (I. *Mach.*, XIV, 12), image caractéristique que l'écrivain sacré avait déjà employée pour peindre la sécurité des Hébreux sous le règne de Salomon (III. *Reg.* IV, 25). Non seulement les raisins figuraient parmi les attributs religieux qui ornaient la table d'or envoyée par Ptolémée-Philadelphe, mais encore on décora le portique du temple d'une *vigne d'or*; et plus tard, quand Aristobule, fils d'Alexandre Jannée, voulut faire à Pompée un présent digne de ce général, il lui offrit une *vigne d'or*, qui fut placée à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin (Joseph., *Ant. Jud.*, XIV. 3, 1). Il n'est question que fort tard de la vigne du Temple; l'Ecriture n'en parle pas, et l'on ignore même si elle existait déjà du temps de Simon Machabée. Celle qui ornait le temple reconstruit par Hérode-le-Grand était au contraire d'une grande magnificence et d'un art merveilleux, suivant Josèphe (*Ant.*, XV. 1, 3). On remarquera la délicatesse et la recherche avec lesquelles sont traitées les branches de vigne sur les médailles (LVIII, 12-15), que nous considérons comme les plus récentes. Quant à la représentation isolée, non seulement de la grappe, mais encore de la feuille de vigne, un passage de la *Mischna*, cité par Bayer *De numis. Hebræo-Samar.*, p. 207), peut servir à l'expliquer : « Quiconque » vouait une *feuille*, une *branche* ou une *grappe*, la suspendait à la vigne du » temple. »

N° 6. Le *palmier* (LVIII, 1-7, 16-18; LIX, 1-2). On démêle l'influence grecque dans le choix de cet emblème de la *Judée* ou plutôt de la *Phénicie*, (φοίνιξ, palmier); les *palmes* n'en avaient pas moins une signification de *triomphe* et de *fête* chez les Hébreux (Perez Bayer, p. 152). Et c'est pourquoi nous trouvons la *palme* dans la composition du *Loulaf* (V. n° 3), et au milieu de la couronne (LVIII, 8-9). Le *palmier chargé de fruits* est en outre un emblème de fécondité comme

N° 7. les *corbeilles chargées de fruits* (LVIII, 16-17). Voyez dans les *Machabées* (I. 14, 8) le tableau de la prospérité de la Judée sous Simon : « Chacun cultivait en paix sa terre; la terre de Juda produisait ses moissons, » et les arbres des champs donnaient leurs fruits. »

N° 8. La *lyre* (LVII, 11-12, LVIII, 8-9), et les *trompettes* (LVII, 13). Ces attributs du culte chez les Hébreux sont trop connus et trop clairs pour qu'il soit besoin de s'y arrêter plus longuement.

N° 10. Le *Temple* et l'*Arche d'alliance* (LVII, 7-9). Ici nous nous trouvons en contradiction avec Perez Bayer, qui voyait dans cet édifice le mausolée élevé par Simon à la mémoire de ses frères; il est vrai que, par une distraction singulière, l'habile numismatiste espagnol a vu et fait représenter *à l'envers* l'édifice en question. Nous ne possédons pas de description du *second* temple de Jérusalem, construit par Zorobabel, mais ce devait être un édifice fort peu considérable. Probablement la façade en était orné de six colonnes. Conformément à la liberté que les artistes monétaires de l'antiquité avaient l'habitude de prendre, on aura retranché deux colonnes du portique, afin de faire paraître l'*Arche d'alliance* dans l'intérieur du Temple.

---

§ II. *ROIS DE JUDÉE DE LA DYNASTIE ASMONÉENNE.*

ALEXANDRE JANNÆUS.

N° 3.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Alexandre.* Ancre.

℞. יהונתן המלך, *Iehonathan hemalek.—Le roi Jonathan.* Les lettres qui composent cette légende sont inscrites entre les rayons d'une roue. Æ. 3. Mionnet, N° 47.

N° 4.

Autre exemplaire de la même monnaie. Les inscriptions sont indéchiffrables. Æ. 3. Mionnet, N° 48.

N° 5.

BACI . . . . . E . . . . . Ancre au milieu d'un disque entouré d'un cercle de perles.

℞. Étoile à huit rayons, dans un cercle de perles : autour sont les vestiges indéchiffrables d'une inscription hébraïque. Æ. 2 1/2.

N° 6.

Légende indéchiffrable. Ancre.

℞. Grenade entre deux cornes d'abondance, dans un cercle de perles. Æ. 3. Mionnet, N° 49.

Sestini, *Descr.*, p. 547, a lu sur une monnaie semblable : BACI AAE.

N° 7.

Grenade entre deux cornes d'abondance, dans un cercle de perles.

℞. Inscription hébraïque, en quatre lignes, dans une couronne de saule. Æ. 3. Mionnet, N° 52.

Le plan de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre sur les nombreuses variantes de cette monnaie, dont la dernière légende a jusqu'ici vainement tourmenté les orientalistes les plus habiles. Qu'il nous suffise de remarquer que cette légende est loin d'être la même sur tous les exemplaires. Ici nous croyons lire : ... ...ינתן הכהן גדל וחר, *Ionathan, hakohen gadol ouherout...* *Jonathan, grand-prêtre et libérateur* .... Cette leçon diffère peu, surtout au commencement, de celle que Barthélemy a proposée, B. L t. XXIV, p. 49.

Le premier des descendants de Simon Machabée, qui prit le titre de roi, fut *Judas Aristobule*, surnommé aussi *Philellene*, son petit-fils. Il mourut cent cinq ans avant l'ère chrétienne, après une ou deux années de règne. On n'a aucune monnaie de ce prince.

Son frère, *Alexandre Jannée*, lui succéda et garda vingt-sept ans la couronne. Il mourut l'an 79 avant J.-C. : ce sont ses monnaies que nous reproduisons ici.

La légende hébraïque du revers de la médaille n° 3 a fort embarrassé les numismatistes. On s'est demandé quel était ce roi *Jonathan* dont le nom se trouvait accolé à celui d'*Alexandre*, et jusqu'ici l'énigme que soulève ce double nom n'a point été résolue. Il suffit cependant, pour le faire, de considérer *Jonathan* comme le nom hébreu d'*Alexandre*. Les princes asmonéens, dont l'élévation au pouvoir était le fruit de la réaction des mœurs nationales contre l'hellénisme des rois de Syrie, s'étaient peu à peu laissé gagner par cette même influence, favorable d'ailleurs au progrès de leur ambition. Dans la pure idée juive, le trône appartenait aux descendants de David. C'était le parti de ceux qui avaient adopté les mœurs des Grecs qui pouvait seul favoriser la transformation en rois des chefs militaires et religieux que la nation s'était donnés. Jean, fils de Simon Machabée, accompagne Antiochus VII, dans son expédition contre les Parthes, et en rapporte le surnom grec d'*Hyrcan* : jusqu'à lui aucun des Asmonéens n'avait pris un nom grec. Ses fils, au contraire, paraissent dans l'histoire avec un double nom, l'un juif, l'autre grec : c'est *Judas* et *Aristobule*, *Jannée* et *Alexandre*. Comme nous ne connaissons cette partie de l'histoire des Juifs que par des documents écrits en grec, il est arrivé que souvent le nom grec de plusieurs des princes asmonéens de la dernière époque est seul parvenu jusqu'à nous. Ainsi le troisième fils de Jean Hyrcan ne nous est connu que sous le nom d'*Antigonus*. Il en est de même des deux fils d'Alexandre Jannée, *Hyrcan* et *Aristobule*. Les fils de cet Aristobule ne paraissent dans Josèphe qu'avec les noms d'Alexandre et d'Antigonus, et c'est d'après les médailles seulement que nous apprenons que le dernier de ces princes s'appelait aussi Mathatias. Les noms nationaux ne se retrouvent que chez les femmes, dans la dynastie iduméenne, dont l'usurpation choqua bien plus vivement les idées juives.

Josèphe ne nous donne aucun éclaircissement sur l'origine du second nom d'Alexandre, *Iannæus*. Les médailles sur lesquelles on lit en hébreu le nom du roi *Jonathan*, au revers de celui du *roi Alexandre*, en grec, n'indiquent-elles pas clairement, comme nous l'avons déjà fait entendre, la réunion du nom grec et du nom juif? *Iannæus* serait dans cette hypothèse une transcription grecque du nom de *Ionathan*, altéré seulement dans la dernière moitié du mot.

Les symboles helléniques font invasion dans la monnaie avec les noms grecs. L'ancre, l'astre, les cornes d'abondance, sont des emprunts faits à la monnaie des Séleucides et des Lagides. D'après ce que nous avons dit précédemment de la reproduction de la monnaie nationale qui porte le nom de Simon Machabée, il est à présumer que les monnaies, d'ailleurs fort rares, d'Alexandre Jannée, ne furent pas frappées à Jérusalem.

ANTIGONUS.

N° 8.

ΒΑCΙΛΕΩC ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Antigone.* Couronne de chêne.

℟. Légende hébraïque. Deux couronnes en sautoir. Æ. 6. Mionnet, N° 57.

Les pièces semblables à celles que nous venons de décrire présentent toutes dans la légende hébraïque des variantes considérables : quelques unes paraissent offrir des caractères tout-à-fait arbitraires, et il serait peut-être fort difficile de reconstituer une légende complète et uniforme qui pût s'appliquer à toutes ces monnaies indistinctement, du grand comme du petit module (n° 9). Celle que nous avons reproduite, quoiqu'une des mieux conservées, n'est pas la plus claire. On y distingue néanmoins les deux ת du mot מתת, que l'on a interprété par *Mathath, Mathatias.* Sur d'autres exemplaires, on lit fort clairement le nom tout entier ; sur d'autres, la lettre מ a les formes les plus insolites. Le N° 58 de Mionnet, dont ce numismatiste n'a pas jugé à propos de donner une description complète, laisse voir manifestement כהן גדל חר...., *cohen gadol her(out)... grand-prêtre, libérateur.* Sur le N° 62 (du petit module), dont Mionnet se contente de donner la légende comme *à moitié effacée*, je distingue : כהן הגדל, *Sacerdos magnus.* D'après toutes ces indications, on peut restituer ainsi la légende hébraïque des monnaies d'Antigonus : מתת כהן הגדל חרות יהודה ou ישראל, *Mathat(iah) cohen gadol herout-Ieoudah* ou *Israel ; Mathatias, grand-prêtre, libérateur de Juda* ou *d'Israël.* Mais, suivant l'habitude des monétaires juifs, il règne un grand arbitraire dans la transcription de cette légende.

N° 9.

Au milieu d'un grenetis : ΒΑCΙΛΕΩC ΑΝΤΙ, dans une couronne de chêne.

℟. Légende hébraïque et corne d'abondance. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 60.

N° 10.

Mêmes types ; seulement, dans la couronne, on ne lit que : ΒΑCΙΛΕΩC ΑΝ, et la légende hébraïque du revers ne laisse voir que quatre lettres. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 63.

N° 11.

Mêmes types. La légende ΒΑCΙΛΕΩC ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ se lit tout entière en quatre lignes dans la couronne. Au revers, six lettres hebraïques. Æ. 4. Mionnet, N° 62.

Alexandre Jannée avait laissé deux fils, *Hyrcan* et *Aristobule.* Le premier était un homme d'un caractère lent et incapable d'action ; Antipater, aventurier iduméen, s'empara de son esprit, et se servit de lui comme d'un instrument pour l'élévation de sa propre maison. Sept ans s'écoulèrent après la mort d'Alexandre, pendant lesquels le pouvoir resta entre les mains de sa veuve Alexandra. L'autorité d'Hyrcan, non en qualité de roi, mais seulement de grand-prêtre, dura vingt-neuf ans, et ne fut interrompue que par quatre ans du règne de son frère Aristobule. Ce ne fut qu'en 40 avant J.-C. qu'Antigonus, second fils d'Aristobule, après avoir échoué dans une première tentative que soutenait Ptolémée, fils de Mennæus, roi de Chalcis, rentra dans la Judée, à la faveur des Parthes, dont la défaite de Crassus avait démesurément accru la puissance en Orient, et parvint à s'emparer de Jérusalem, en s'appuyant sur les répugnances du parti *orthodoxe* contre une famille étrangère comme celle d'Antipater. Hérode, fils de ce dernier, et devenu chef de son parti après sa mort, avait fui devant Antigonus et les Parthes ; et s'étant rendu à Rome au milieu de l'hiver, il se fit investir du titre de roi par Octave et Antoine. De retour en Syrie, il vint, soutenu par les Romains, assiéger Antigonus dans Jérusalem. Celui-ci ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. Le légat romain, Sosius, lui infligea le dernier supplice. En lui finit la dynastie des Asmonéens.

Quoique Josèphe assigne une durée un peu plus longue au règne d'Antigonus, les chronologistes s'en tiennent au calcul de Dion Cassius, qui place dans l'année 38 avant notre ère la fin tragique de ce prince. On aurait lieu de s'étonner du nombre des monnaies d'Antigonus qu'on possède, lorsque pas un monument numismatique des règnes d'Alexandra, d'Hyrcan et d'Aristobule n'est parvenu jusqu'à nous, et quand les pièces mêmes d'Alexandre Jannée sont si rares. Mais la grande lacune que, dans les données ordinaires, on serait obligé de laisser entre la fin du règne d'Alexandre Jannée et le commencement de celui d'Antigonus, est maintenant comblée par la connaissance que nous avons de la persistance du monnayage frappé au nom de Simon Machabée.

Alexandre Jannée, par sa propension à adopter les mœurs étrangères, s'était attiré l'inimitié du parti des Pharisiens, c'est-à-dire des rigides observateurs de la loi, tout-puissants, dit Josèphe, sur l'esprit du peuple. En mourant, il recommanda à sa veuve Alexandra de suivre une politique contraire et de s'appuyer sur les Pharisiens, afin de maintenir son autorité et celle de ses fils. Les Pharisiens furent donc les maîtres de la situation jusqu'à l'avénement de la dynastie iduméenne. Hyrcan, entre les mains d'Antipater, était un fantôme d'orthodoxie et de légitimité. Après la mort d'Antipater, quand son fils Hérode eut jeté le masque, et eut joint le scandale d'une origine étrangère, et surtout non lévitique, à la honte d'une investiture faite au nom des Romains, le parti national et religieux qui avait soutenu Hyrcan contre Aristobule et ses fils, se tourna du côté d'Antigonus. Les monnaies de ce prince représentent assez bien l'influence de ces événements et de ces idées.

Elles portent un caractère obsidional ; la fabrique en est grossière et négligée, les légendes extrêmement incorrectes. Les titres d'Antigonus, dans la légende hébraïque, rappellent l'origine lévitique de sa famille et le caractère sacré de son autorité : peut-être même le nom de Mathatias a-t-il été improvisé pour la circonstance, et destiné à rappeler le premier des Asmonéens. Et quant à l'alliance de la légende grecque et de la légende hébraïque, qui peut étonner au premier abord sur une monnaie purement nationale, on la comprend, quand on se rappelle qu'Antigonus n'avait pu être accepté qu'au dernier moment par le parti des Pharisiens. Il avait lui-même, comme son père et son aïeul, longtemps choqué ce parti par ses mœurs helléniques ; beaucoup de ceux qui soutenaient sa cause appartenaient à la faction grecque ; enfin son titre de roi avait une origine grecque : il l'opposait comme une tradition de famille à la nouveauté d'une investiture faite au nom des Romains. Depuis la chute des Séleucides et celle de Mithridate, les Parthes étaient devenus les soutiens de la cause asiatique contre les envahissements de Rome. A l'exemple de Tigrane, ils avaient assez habilement fait tourner au profit de leur ambition les regrets impuissants et les dernières espérances de l'indépendance grecque chez ceux qui se considéraient encore comme les successeurs d'Alexandre.

§ III. *ROIS ET PRINCES DE LA DYNASTIE IDUMÉENNE.*

HÉRODE-LE-GRAND.

N° 12.

ΗΡΩΔΗС. *Hérode.* Branche et grappe de raisin.

℟. ΕΘΝΑΡΧΟС. *Ethnarque.* Casque muni d'une grande aigrette, qui retombe sur les deux côtés. Æ. 3. Mionnet, N° 66.

N° 13.

ΒΑCΙΛΕΩC ΗΡΩδου. (*Monnaie*) *du roi Hérode.* Ancre dans un cercle de perles.

℟. Caducée entre deux cornes d'abondance, dans un cercle de perles. Æ. 3. Mionnet, N° 68.

N° 14.

Casque de forme orientale, autour duquel est noué un diadème. Dans le champ, une palme : le tout dans un cercle de perles.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΗΡΩΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hérode.* Autel allumé. Dans le champ, L. Γ. *L'an* 3, et un monogramme composé des lettres ΧΡ. Æ. 6. Mionnet, N° 69.

Ce monogramme a la forme de celui du Christ.

N° 15.

Bouclier macédonien.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hérode.* Casque à aigrettes : le tout dans un cercle de perles. Æ. 5. Mionnet, N° 71.

Le casque n'est pas de profil comme dans le dessin, mais de face.

Le règne d'Hérode-le-Grand s'étend depuis l'année 35, qu'il se rendit à Rome au moment où Antigonus et les Parthes s'étaient emparés de la Palestine, jusqu'à l'an 4 avant J.-C., suivant le calcul de Denys-le-Petit, qui est resté en usage dans la chronologie moderne, bien que l'erreur en soit depuis longtemps démontrée, et que la nécessité de faire remonter à quatre ans plus haut la naissance de J.-C. ait été universellement reconnue.

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les événements d'un règne digne de toute l'attention des historiens, mais qui n'a laissé dans la numismatique que des traces peu importantes.

L'attribution de la pièce n° 12, qui donne à Hérode le nom d'*Ethnarque*, a été fort controversée. On a fait remarquer qu'Hérode, avant d'atteindre à la royauté, avait, suivant le témoignage de Josèphe, reçu d'Antoine le titre, non d'*Ethnarque*, mais de *Tétrarque*. Eckhel est même tenté d'attribuer les monnaies qui portent le nom d'*Hérode Ethnarque* à *Archelaüs*, celui des fils d'Hérode-le-Grand auquel Auguste attribua la moitié des États de son père avec le titre d'*Ethnarque*. Le nom d'*Hérode*, en effet, paraît avoir été commun à plusieurs princes de la dynastie iduméenne. *Agrippa*, qui fut roi de la Judée à l'époque de Caligula et de Claude, est nommé *Hérode*, comme son aïeul, par Josèphe et saint Luc, dans les *Actes des Apôtres* (XII, 1). Le fils d'Hérode-le-Grand, que l'évangile de saint Marc (VI, 17) nomme *Philippe*, s'appelle Hérode dans les *Antiquités judaïques* de Josèphe. Enfin Archelaüs, dont il est ici plus spécialement question, est désigné spécialement comme *Hérode* par l'historien Dion Cassius (LV, 27).

Il serait peut-être bien difficile de trancher cette difficulté d'une manière complétement satisfaisante. Peut-être Eckhel a-t-il attaché trop d'importance au passage de Josèphe dans lequel Hérode-le-Grand est désigné comme *Tétrarque*. On comprend l'introduction de ce titre, tel qu'il se présente dans le partage de la succession d'Hérode-le-Grand, fait par Auguste. Cet empereur divise la souveraineté d'Hérode en trois portions, l'une qui en comprend la moitié, et les deux autres composées d'un quart seulement. Il donne le titre d'*Ethnarque* (*chef de la nation*) à celui qu'il investit de la moitié ; il nomme *Tétrarque*, c'est-à-dire *souverain de la quatrième partie*, chacun de ceux qui reçoivent le *quart* du royaume en héritage. Ces titres sont donc en parfait accord avec l'objet auquel ils s'appliquent. Rien de pareil dans l'acte d'Antoine. A l'arrivée de ce triumvir en Syrie, une députation des Juifs vient se plaindre du gouvernement d'Hérode et de son frère Phasael, qui avaient succédé à l'autorité effective exercée par leur père, Antipater, pendant la souveraineté nominale d'Hyrcan. Mais Antoine, prévenu en faveur des fils d'Antipater, à cause des liens d'hospitalité qu'il avait contractés envers ce dernier, quand il était venu pour la première fois en Syrie avec Gabinius, confirme par un titre nouveau la puissance dont jouissaient déjà Hérode et Phasaël. Le texte de Josèphe dit que ce titre était celui de *Tétrarque*, τούτους μὲν ἀμφοτέρους Τετράρχας καθίστησι καὶ τὰ τῶν Ἰουδαίων αὐτοῖς ἐπιτρέπει πράγματα. Cependant il n'y a pas ici de partage du royaume qui justifie le nom de *Tétrarque*, et le mot propre pour exprimer une délégation de l'autorité souveraine, sans le titre de roi, était en Judée celui d'*Ethnarque*. Il y avait en Égypte, sous les empereurs, un magistrat suprême des Juifs, qu'on appelait *Ethnarque*. « Il était » chargé de l'administration et de la justice; il présidait à l'exécution des » contrats et des ordonnances, exactement comme le souverain d'un État » indépendant. » Καθίσταται δὲ καὶ ἐθνάρχης αὐτῶν ὃς διοικεῖ τε τὸ ἔθνος καὶ διαιτᾷ κρίσεις, καὶ συμβολαίων ἐπιμελεῖται καὶ προσταγμάτων, ὡς ἂν πολιτείας ἄρχων αὐτοτελοῦς. (*A. J.*, XIV, 7, 2.) N'est-ce pas une autorité plus ou moins semblable qu'Antoine conféra à Hérode et à Phasael, et n'a-t-on pas dès lors le droit de substituer le mot d'*Ethnarque* à celui de *Tétrarque*, dans le récit de Josèphe ? Ce qui justifie jusqu'à un certain point l'erreur de ce dernier, c'est l'usage qui avait prévalu en Asie d'appliquer le titre de *Tétrarque* à des souverainetés qui reconnaissaient un roi pour suzerain, sans aucun égard au sens étymologique d'une *autorité divisée en quatre parties*. Le titre de Tétrarque était d'origine macédonienne; Philippe, fils d'Amyntas, l'avait appliqué d'abord aux quatre gouverneurs de la Thessalie. (Harpocr, *s.v.*)

Il faut ajouter, à l'appui de ces observations, que le type du *casque* qu'on remarque sur la monnaie d'*Hérode Ethnarque* se retrouve sur celles d'*Hérode roi* (n[os] 14 et 15), que personne ne dispute à Hérode-le-Grand. Sur le n° 14, le casque, signe de la puissance militaire, est entouré du diadème royal. Quand il n'était qu'*Ethnarque*, Hérode se contentait d'indiquer par le *casque* une autorité analogue à ce que furent dans les temps modernes celles d'un *grand-visir* ou d'un *maire du palais*. Mais Rome a prononcé, et le *souverain* de fait devient *monarque* de droit: alors le *bandeau* royal vient s'adjoindre au *casque* de l'ethnarque. Une transition si bien indiquée doit peut-être lever les doutes qui existent sur l'attribution à Hérode-le-Grand des monnaies qui portent le nom d'Hérode-le-Tétrarque.

HÉRODE ANTIPAS, TÉTRARQUE.

N° 16.

ΗΡΩΔΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ. (*Monnaie*) *d'Hérode le Tétrarque*. Palme. Dans le champ, L ΛΓ. *L'an* 33. Cercle de perles.

℞. TIBEPIAC. *Tibériade*. En deux lignes, dans une couronne de laurier. Æ. 6. Mionnet, N° 73.

N° 17.

ΗΡΩΔΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ. (*Monnaie*) *d'Hérode le Tétrarque*. Palme. Dans le champ : L ΛΔ. *L'an* 34.

℞. TIBEPIAC. *Tibériade*, en deux lignes, dans une couronne de laurier. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 74.

N° 18.

ΗΡΩΔΟυ ΤΕΤΡΑρχου. (*Monnaie*) *d'Hérode le Tétrarque*. Palme.

℞. TIBEPIAC. *Tibériade*, en deux lignes, dans une couronne de laurier. Æ. 3. Mionnet, N° 75.

N° 19.

ΗΡΩΔΗC ΤΕΤΡΑΡΧΗC. *Hérode, tétrarque*. Palme. Dans le champ, L ΜΓ. *L'an* 43.

℞. ΓΑΙΩ ΚΑΙCΑΡΙ ΓΕΡΜΑΝΙΚΩ. *A Caïus César Germanicus*, en quatre lignes, dans une couronne de laurier. Æ. 5. Mionnet, Suppl., N° 73.

N° 20.

. .ΩΔΗC ΤΕΤΡΑΡΧΗC. *Hérode, tétrarque*. Palme. Dans le champ, la même date qu'au n° précédent.

℞. ΓΑΙΩ ΚΑΙCΑΡι ΓΕΡΜΑΝΙΚΩ. *A Caïus César Germanicus*, en quatre lignes, dans une couronne de laurier. Cercle de perles. Æ. 4. Mionnet, t. V, p. 566, N° 76.

Hérode Antipas était fils d'Hérode-le-Grand et de Malthacé. Désigné d'abord comme roi dans le testament de son père, il fut ensuite réduit à une *tétrarchie* comprenant la Galilée et la Perée, et cette dernière disposition d'Hérode fut confirmée par Auguste. C'est Hérode Antipas qui enleva Hérodiade à son frère Philippe, c'est lui qui fit mourir saint Jean-Baptiste, et c'est encore lui qui se trouvait à Jérusalem pour la fête de Pâque lors de la passion de J.-C. Pilate, sachant que le Sauveur était Galiléen, le renvoya à Hérode, qui le revêtit, par dérision, d'habits magnifiques, ἐσθῆτα λαμπρὰν, et le rendit à Pilate.

A la fin du règne de Caligula, Hérode Antipas vint à Rome pour obtenir le titre de roi; mais l'empereur l'envoya en exil à Lyon. Cet événement eut lieu l'an 39 de notre ère. On ne sait quand il mourut.

La médaille dont nous publions deux exemplaires, n[os] 18 et 19, et qui porte la date extrême du règne d'Hérode Antipas, 43, a depuis longtemps excité l'attention des numismatistes et des chronologistes, parce qu'elle fixe d'une manière indubitable la mort d'Hérode-le-Grand à l'an 4 avant notre ère, et oblige par conséquent de faire remonter la naissance de J.-C. à au moins quatre ans en arrière du calcul de Denys-le-Petit, adopté comme point de départ de l'ère chrétienne. Il faut lire dans Eckhel (*D. N.*, t. III, p. 487 *et seqq.*) le développement des preuves qui rendent cette correction nécessaire.

L'inscription TIBEPIAC, sur les n[os] 16 et 18, désigne la ville qu'Hérode Antipas avait bâtie en l'honneur de Tibère sur les bords du lac de Génézareth.

La dédicace des pièces n[os] 19 et 20 est faite à Caligula, dans l'espérance, bientôt trompée, d'obtenir de cet empereur le titre de roi.

PLANCHE LX.

PHILIPPE, TÉTRARQUE.

N° 1.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑ(στου). (*Effigie*) *de César Auguste.* Tête laurée d'Auguste, à droite; au-dessus, un grand Φ en contremarque.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΤΕΤΡΑΧΟΥ (*sic*). (*Monnaie*) *de Philippe, tétrarque.* Temple tétrastyle. Entre les colonnes, L ΙΘ. *L'an* 19. Æ. 4. Mionnet, N° 78.

N° 2.

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. (*Effigie*) *de César, Auguste.* Tête laurée d'Auguste, à droite.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΤΕΤΡΑΡΧΟΥ.(*Monnaie*) *de Philippe, tétrarque.* Temple tétrastyle. Entre les colonnes, L ΛΓ. *L'an* 33. Æ. 4. Mionnet, N° 81.

Philippe, fils d'Hérode-le-Grand et de Cléopatra, avait reçu, par le testament de son père, une *tétrarchie* composée de la Gaulonitide, de la Trachonitide, de la Batanée et de la Paniade. Cette donation fut confirmée par Auguste. Il bâtit en l'honneur de ce prince la ville de *Césarée*, auprès du lac Panias. Les monnaies que nous avons de Philippe sont également dédiées à Auguste, ou plutôt à sa mémoire; car la plus ancienne de ces pièces, avec la marque de l'an 19, a été frappée deux ans après la mort d'Auguste. L'absence d'une formule de consécration, dans la légende qui accompagne la tête d'Auguste, doit peu nous étonner de la part d'un prince qui professait la religion judaïque. C'était déjà une infraction assez grave à la loi de Moïse que l'introduction sur la monnaie de l'effigie de l'empereur. Mais cette infraction avait lieu à une certaine distance du centre de la religion, dans une ville habitée en grande partie par des Grecs; et d'ailleurs Hérode avait appris à ses fils que, quand il s'agissait de flatter les maîtres du monde, tout outrage à la foi nationale était permis.

Le temple que l'on voit au revers des monnaies de Philippe est celui qu'Hérode, son père, avait fait construire en l'honneur d'Auguste, sur les bords du lac Panias.

Philippe mourut l'an 34 de notre ère; il en avait régné trente-sept. Après sa mort, le pays qu'il gouvernait fut réuni à la province de Syrie.

Dans l'article précédent, nous avons déjà parlé d'Hérodiade, fille d'Aristobule et sœur d'Agrippa Ier, qui passa des bras de son oncle Philippe dans ceux de son autre oncle Hérode Antipas.

AGRIPPA-LE-GRAND.

N° 3.

ΒΑCΙΛΕΥC ΜΕΓΑC ΑΓΡΙΠΠΑ ΦΙΛΟΚΑΙCΑΡ. *Le grand roi, Agrippa, ami de César.* Buste à droite, d'Agrippa, diadémé.

℞. ΚΑΙCΑΡΙΑ Η ΠΡΟC . . . . *Césarée, auprès de* . . . . . La Fortune, debout, d'une main tenant la corne d'abondance, et de l'autre s'appuyant sur un gouvernail. Æ. 5. Mionnet, N° 87.

La leçon ΦΙΛΟΚΑΙCΑΡ, que Mionnet et Visconti remplacèrent par celle de ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟC, est cependant la seule vraie et certaine. L'abbé Belley a complété ainsi, d'après les médailles de Césarée, de la Samaritide, la légende du revers: ΚΑΙCΑΡΙΑ Η ΠΡΟC ΤΩ CΕΒΑCΤΩ ΛΙΜΕΝΙ. *Césarée près du port d'Auguste.* Mais, après l'examen le plus attentif du monument, il nous est impossible d'y reconnaître les vestiges de cette légende. Les médailles de Césarée portent clairement: ΚΑΙΣΑΡΙΑ Η ΠΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΩ ΛΙΜΕΝΙ.

N° 4.

(ΓΑΙΩ ΚΑΙ)ΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ. *A Caïus César Auguste.* Buste lauré de Caligula, à droite.

℞. L'empereur, tenant le sceptre consulaire, dans un quadrige. Au-dessus des chevaux, en caractères presque imperceptibles : ΒΑΣΙΛ . . . ΑΓΡ . . . Æ. 5. Mionnet, N° 83.

C'est sur un autre exemplaire de la même médaille que le P. Froelich a lu, d'un côté : CΚΑΙΣΑΡ. ΣΕΒΑΣΤΑΣ ΙΕ....., et de l'autre : ΒΑΣΙΛ. ΑΓΡΙΠΠΑΓ (Mionnet, N° 83). Mais la leçon du droit, telle que l'a donnée cet habile numismatiste, est évidemment fautive.

N° 5.

ΓΑΙΩ ΚΑ . . . . . *A Caïus, César* (*Auguste*). Buste de Caligula, lauré, à gauche.

℞. ΒΑΣΙΛΕ . . . *Le Roi* (*Agrippa*). Victoire volant à droite. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 84.

N° 6.

ΒΑCιλευς ΑΓΡΙΠΠΑC ΦΙΛΟΚΑΙCΑΡ. *Le roi Agrippa, ami de César.* L'empereur, la tête voilée, sacrifiant, et couronné par deux femmes, dont l'une paraît être la Victoire.

℞. Deux mains jointes dans une couronne : la légende, disposée en deux lignes des deux côtés de la couronne, laisse voir les mots suivants : ΔΗΜ . ΡΩΜΑΙΩΝ . . CΥΜ . ΧΙ . ΑΤ . . . ΚΛΗΤΟΝ ΒΑC . ΑΓΡΙΠΠΑ . . . . Une tête impériale en contremarque. Æ. 8. Mionnet, N° 86.

Cette légende, dans laquelle il est question du *peuple romain*, du *Sénat* et du *roi Agrippa*, ne pourrait être complétée qu'à l'aide d'un exemplaire mieux conservé. La médaille a été certainement frappée à l'occasion de l'alliance solennelle qu'Agrippa fit avec Claude, quand ce prince l'investit de tous les domaines qu'Hérode avait possédés : ὅρκια τε αὐτῷ τέμνεται πρὸς τὸν Ἀγρίππαν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς μέσης ἐν τῇ Ῥωμαίων πόλει. (Joseph. *Ant. jud.*, XIX, 5, 1.)

N° 7.

. . . . . ΟC ΚΑΙCΑΡ . . . *Claude César.* Buste lauré de Claude, à droite.

℞. ΑΓΡΙΠΠΑ . . . Dans une édicule, Agrippa, revêtu de la toge et la tête voilée, sacrifiant sur un autel en l'honneur d'une ou deux divinités, dont la plus distincte rappelle la Diane des médailles de Gaza. Aux pieds d'Agrippa, une figure accroupie en signe de soumission, peut-être la Judée. Æ. 7.

Il nous serait impossible, sans le secours d'un exemplaire mieux conservé, de donner une idée plus exacte de cette curieuse et importante médaille. Eckhel ne l'a point connue, et nous ne la trouvons citée dans la description d'aucun des principaux cabinets de l'Europe.

Sans doute le sujet du revers est une cérémonie accomplie dans le temple du dieu Marnas, à Gaza, pour le salut de l'empereur. Que penser alors de ce zèle pour la religion de ses pères, dont on s'accorde à faire honneur à Agrippa? Jamais l'attachement à la religion juive n'a été sérieux chez les princes de la dynastie iduméenne; le zèle orthodoxe qu'ils montraient quelquefois à Jérusalem avait un motif exclusivement politique; mais avant tout ils professaient la religion officielle, le culte des empereurs. Agrippa savait bien qu'il ne pourrait introduire la statue de Caligula dans le temple de Jérusalem sans exciter une dangereuse sédition, et c'est pourquoi il résista, dans cette circonstance, au désir de l'empereur. C'était une raison de plus pour qu'il manifestât sa tendance personnelle dans les villes de son royaume où ne dominait pas le zèle religieux des Juifs.

Ces considérations rendraient infiniment précieuse la monnaie que nous reproduisons, si elle appartenait effectivement à Gaza.

Les médailles dont la mention suit complètent la numismatique d'Agrippa Ier.

Vaillant a donné la description de deux médailles d'Agrippa, l'une avec la tête de Caligula, l'autre avec la tête de Claude. Au revers de la première on lit : ΚΑΙΣΑΡΕΙΑΣ ΑΣΥΛΟΥ ΑΓΡΙΠΠΑ ΒΑΣΙΛΕΥοντος : (*monnaie*) *de Césarée, ville inviolable, Agrippa étant roi.* Le type est : un homme debout, vêtu de la toge, tenant un volume à la main.

La seconde montre, dans une couronne, la légende : ΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕως ΑΓΡΙΠΠΑ ΤΙΒΕΡΙΕΩΝ, *sous le roi Agrippa*, (*monnaie*) *de ceux de Tibériade.* Toutes deux sont dans le module du *moyen-bronze.*

La première de ces médailles a été frappée à *Césarée Sébaste* ou *Panias*, ville qui, fondée, comme nous l'avons vu précédemment, en l'honneur d'Auguste, par Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, devint la capitale du royaume que Caligula, immédiatement après son avénement au trône impérial, constitua en faveur d'Agrippa Ier.

La seconde a été frappée à *Tibériade* de la Galilée. Voir plus haut les monnaies d'Hérode Antipas, pl. LIX, n°s 16-18.

Wise (*Mus. Bodleian.*, p. 118) a encore décrit une médaille qui réunit les deux Agrippa, père et fils, βαCΙΛΕΥC ΑΓΡιππας. *Le roi Agrippa.* Tête d'Agrippa diadémée. ℞. αγριΠΠΑ ΥΙΟΥ ΒΑCιλεως (*effigie*) *d'Agrippa*, *fils du roi*. Le jeune Agrippa sur un cheval au galop. Petit-bronze. Cette pièce d'Agrippa était une imitation de celles d'Antiochus, roi de la Commagène, et de ses fils. Voir plus haut, pl. LVI, n°s 11 et 12.

Agrippa Ier, dit le Grand, était fils d'Aristobule et de Bérénice, et petit-fils d'Hérode-le-Grand et de Mariamne. Après le supplice de son père, ordonné par son aïeul, il fut emmené à Rome par sa mère, et celle-ci ayant contracté une liaison intime avec Antonia, veuve de Drusus l'ancien et mère de Germanicus, Agrippa, dès son enfance, vécut dans la familiarité du jeune Caligula. Les premières années de sa jeunesse n'en furent pas moins soumises à de rudes épreuves. Sa fortune disparut dans des prodigalités conformes à son caractère, et dictées d'ailleurs par le désir, traditionnel dans sa famille, de capter tout ce qu'il y avait à Rome de puissant ou de destiné à le devenir. Pendant quelques années, il vécut d'emprunts et d'expédients, jusqu'à ce que, soutenu par l'intelligence de sa femme Cypros (fille de Phasael, frère d'Hérode le-Grand), il parvînt à reprendre à la cour impériale le rang qu'il y avait tenu dans sa première jeunesse. Cependant le dévouement qu'il montrait à Caligula devint suspect à Tibère, et il était dans la prison où les soupçons du monarque l'avaient jeté, quand le compagnon de son enfance fut élevé sur le trône. Des faveurs inouïes succédèrent à tant d'abaissement et de dangers. D'abord investi de la *tétrarchie* de son oncle Philippe, il y joignit bientôt les États de son autre oncle Hérode Antipas, dépouillé par l'empereur et précipité dans l'exil. Ce ne fut pas tout : sa bonne fortune l'attira à Rome au moment de la chute de Caligula ; et au milieu des troubles qui succédèrent à ces événements, les services essentiels, et peut-être un peu exagérés par Josèphe, qu'il sut rendre à Claude, mirent le comble à sa faveur : outre les deux tétrarchies qu'il possédait déjà à titre de roi, il obtint la Judée, la Samaritide et l'Abilène. Agrippa se vit alors à la tête d'un royaume égal à celui que son aïeul Hérode avait possédé, et il jouit trois ans encore de ses immenses revenus : prince qui n'a pas craint de prendre sur ses monnaies le surnom de *Grand*, et sur les vices duquel l'histoire a jeté un voile complaisant, tandis qu'elle aurait dû flétrir cette basse politique qui faisait du même homme le corrupteur des maîtres de l'empire (τυραννοδιδάσκαλος, comme dit Dion Cassius), et le tyran de sa patrie. Il fut surpris par la mort, à Césarée de la Palestine, dans tout l'éclat de sa puissance.

L'avénement au trône d'Agrippa Ier répond à la première année du règne de Caligula, 37 de notre ère : « Il régna, sous Caligula, quatre ans, dit Josèphe, dont trois pendant lesquels il posséda la tétrarchie de Philippe (avec celle de Lysanias), et la quatrième, où il y joignit celle d'Hérode. Les trois dernières années s'écoulèrent sous l'empire de Claude, temps pendant lequel il réunit à ce qu'il possédait déjà, la Judée, Samarie et Césarée. » (*Ant. jud*, XIX, 8, 2.) L'époque de sa mort répond à l'an 44 de J.-C.

HÉRODE, ROI DE CHALCIDÈNE.

N° 8.

ΒΑCΙΛεως ΗΡΩΔΗC ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟC. *Le roi Hérode, ami de Claude.* Buste diadémé d'Hérode, à droite.

℞. Inscription : ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΕΤει Γ. *A Claude César Auguste. L'an* 3, en quatre lignes, dans une couronne de laurier. AR. 5 (Moulé sur le bronze). Mionnet, N° 89.

N° 9.

La même médaille en bronze. Æ. 5. (Petit bronze.)

N° 10.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΗΡΩΔΗΣ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ. *Le roi Hérode, ami de Claude.* Buste diadémé d'Hérode, à droite.

℞. L'inscription : ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΕΤει Γ. *A Claude César Auguste. L'an* 3, dans une couronne d'olivier. Æ. 6. (Moyen bronze.) Mionnet, N° 90.

Hérode, frère puîné d'Agrippa Ier, resta dans la vie privée jusqu'à l'avénement de Claude à l'empire. A cette époque, Agrippa, ayant contribué efficacement à faire monter Claude sur le trône, obtint de cet empereur, pour Hérode, le royaume de Chalcis dans la Cœlésyrie. Hérode survécut de quatre ans à son frère aîné, et mourut l'an 48 de notre ère, après huit ans de règne. A sa mort, le royaume de Chalcis fut donné par Claude au jeune Agrippa, fils d'Agrippa Ier.

Hérode avait épousé la fille de son frère Agrippa, cette Bérénice qu'on accusa plus tard d'un amour incestueux pour Agrippa-le-Jeune, son frère, et qui inspira à l'empereur Titus une passion que les vers de Racine ont immortalisée.

Hérode ne tint véritablement à la Judée que par son origine, sa religion et la possession du temple de Jérusalem que Claude, à sa demande, lui avait confiée après la mort d'Agrippa Ier. (Joseph., *Ant. jud.*, XX, 1, 3. Ἠτήσατο δὲ και Ἡρώδης, ὁ ἀδελφὸς μὲν Αγρίππα τοῦ τετελευτηκότος, Χαλκίδος δὲ τὴν ἄρχην κατὰ τὸν χρόνον ἐκεῖνον πεπιςευμένος, Κλαύδιον Καίσαρα τὴν ἐξουσίαν τοῦ νεὼ, και τῶν ἱερῶν χρημάτων, και τὴν τῶν ἀρχιερέων χειροτονίαν, πάντων τε ἐπέτυχεν.) On voit, par l'énoncé de ce passage, que le privilége concédé par Claude à Hérode comprenait plusieurs droits royaux, entre autres celui de disposer du souverain sacerdoce. Mais l'autorité qu'Hérode exerça pendant quelques années sur le temple de Jérusalem n'a pas laissé de trace dans la numismatique : ses monnaies appartiennent à une contrée différente de la Judée. Il exerça, à titre de roi, le pouvoir que Ptolémée, fils de Mannæus, Lysanias et Zénodore avaient possédé comme *tétrarques*; c'est donc à tort que jusqu'ici les numismatistes ont rangé Hérode, roi de Chalcis, parmi les princes qui ont gouverné la Judée, et négligé de faire un chapitre particulier des dynastes de la Chalcidène, commençant à Ptolémée et finissant à Hérode. Nous regrettons nous-même d'avoir suivi l'exemple de nos devanciers, et dès à présent nous avons établi dans le classement du cabinet de France l'ordre qui aurait figuré dans notre ouvrage, si, à l'époque où nous l'avons entrepris, nous avions possédé l'expérience nécessaire sur la numismatique des rois de l'Asie.

AGRIPPA II.

N° 11.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΡΙΠπα. (*Monnaie*) *du roi Agrippa.* Un pavillon en forme de parasol. (Le droit de cette pièce a été gravé à l'envers sur notre planche.)

℞. L Γ. *L'an* 3. Trois épis sortant d'une même tige. Æ 3. Mionnet, N° 94.

N° 12.

ΒΑσιλεως ΑΓΡιππα. (*Monnaie*) *du roi Agrippa.* Tête tourelée de femme, à droite.

℞. ΕΤους ΑΔ. *L'an* 34. Corne d'abondance. Æ. 2. Mionnet, N° 97.

N° 13.

Légende effacée. Buste de Néron lauré, à droite; au-devant, le lituus.

℞. L'inscription : ΕΠΙ ΒΑCΙΛΕως ΑΓΡΙΠΠα ΝΕΡΩΝΙΕων. (*Monnaie*) *de ceux de Néroniade, sous le roi Agrippa*, en cinq lignes, dans une couronne d'olivier. (Moyen bronze.) Æ. 6. Mionnet, N° 98.

N° 14.

ΝΕΡΩΝ CΕΒΑCΤΟC. *Néron, Auguste.* Buste de Néron, lauré, à droite.

℞. Légende et type comme au n° précédent. Æ. 4. (Petit bronze) Mionnet, N° 99.

N° 15.

ΒΑCΙΛΕΩC ΜΑΡΚΟΥ ΑΓΡΙΠΠΑ. (*Monnaie*) *du roi Marcus Agrippa.* Main fermée tenant des épis et des pavots.

℞. Dans un cercle formé par un bandeau noué, un objet indéterminé, et la légende ΕΤΟΥC ΑΙΤΟΥ (pour ΕΝΔΕΚΑΤΟΥ). *L'an* 9. Æ. 3. Mionnet, N° 100.

Pellerin voit au centre de cette pièce une *petite couronne;* Mionnet, une *petite tête d'éléphant* : ce n'est certainement ni l'un ni l'autre de ces objets. Le mot ΑΙΤΟΥ se compose de l'indication numérale ΙΑ, *onze*, et de la désinence du nombre ordinal au génitif, ΤΟΥ.

PLANCHE LXI.

N° 1.

ΑΥΤΟΚΡΑτορι ΟΥΕCπασιανῳ (Καισαρι) CEBACTΩI. *A l'empereur Vespasien César Auguste.* Buste de Vespasien, lauré, à droite.

℟. ΕΤους ΔΙ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 14 du roi Agrippa.* Déesse, coiffée du modius, tenant une corne d'abondance et des épis. Æ. 8. (Grand bronze.) Mionnet, N° 101.

N° 2.

Légende et type comme au n° précédent.

℟. L IΔ BACIΛεως ΑΓΡΙΠΟΥ. *L'an 14 du roi Agrippa.* Même type qu'au n° précédent. Æ. 7. (Moyen bronze.) Mionnet, N° 102.

N° 3.

Moyen bronze, comme au n° précédent, avec une tête humaine en contremarque sur le cou de Vespasien, et la légende suivante au revers : ΕΤΟΥς ΗΙ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 18 du roi Agrippa.* Æ. 7. Mionnet, N° 105.

Au droit de la pièce on lit très clairement : KAICAPI CEBACTω. L'exemplaire est *saucé* d'argent.

N° 4.

ΑΥΤΟΚΡΑτορι ΟΥΕCΠΑCΙανῳ KAICAPI CEBACT. *A l'empereur Vespasien, César Auguste.* Buste de Vespasien, lauré, à droite.

℟. ΕΤΟΥς ΚΖ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 27 du roi Agrippa* Déesse, comme aux n^os^ précédents; devant elle, une étoile. Æ. 8. (Grand bronze). Mionnet, N° 107.

N° 5.

Moyen bronze pareil aux précédents, n°s 2 et 3, avec l'indication de l'an 29 (ΕΤΟΥς ΚΘ ΒΑ ΑΓΡΙΠΠΑ). Æ. 7. Mionnet, N° 109.

N° 6.

ΑΥΤΟΚρατωρ ΤΙΤΟC KAICAP CEBACτος. *L'empereur Titus, César Auguste.* Buste de Titus, lauré, à droite.

℟. L ΚΘ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 29 du roi Agrippa.* Victoire volant, à droite, tenant une palme et une couronne. Æ. 7. (Moyen bronze.) Mionnet, N° 118.

N° 7.

ΑΥΤΟΚΡατωρ ΤΙΤΟC KAICAP CEBACΤος. *L'empereur Titus, César Auguste.* Buste de Titus, lauré, à droite.

℟. L IΔ BACιλεως ΑΓΡΙΠΠΟΥ. *L'an 14 du roi Agrippa.* Victoire, comme au n° précédent. Æ. 6 1/2. (Moyen bronze.) Mionnet, N° 110.

N° 8.

Comme au n° précédent.

N° 9.

Voyez plus bas la description du n° 12.

N° 10 et 11.

Comme aux n°s 7 et 8, avec la marque de l'année 26 (ΕΤΟυς ΚϚ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ.) Au n° 10, la Victoire a devant elle un croissant. Mionnet, N° 115.

N° 12.

ΔΟΜΙ(τιανος Καισαρ). *Domitien César.* Buste de Domitien, lauré, à droite.

℟. L IΔ BACιλεως ΑΓΡ(ιππα). *L'an 14 du roi Agrippa.* Victoire, à gauche, écrivant sur un bouclier. Æ. 4 1/2. (Petit bronze.) Mionnet, N° 119.

Le n° 9 est aussi un Domitien ; on aperçoit les premières lettres de la légende du droit ΔΟ ... et on en lit clairement la fin, KAICAP. Au revers, la légende est disposée en cercle : .... BACιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ ; on ne distingue pas bien clairement l'indication de l'année.

N° 13.

(Δομιτιανος) KAICAP. *Domitien César.* Buste de Domitien, lauré à droite.

℟. ΕΤους ΙΘ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠα. *L'an 19 du roi Agrippa.* Trirème. Æ. 3. Mionnet, N° 120.

N° 14.

ΔΟΜΕΤιανος KAICAP. *Domitien César.* Buste de Domitien, lauré, à droite, la poitrine ornée de l'égide.

℟. ΕΤους ΚΔ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 24 du roi Agrippa.* Victoire volant, à droite, tenant une couronne et une palme. Æ. 6. (Moyen bronze.) Mionnet, N° 123.

N° 15.

ΔΟΜΙΤιανος KAICαρ ΓΕΡΜΑνικος. *Domitien César, le Germanique.* Buste de Domitien, lauré, à droite.

℟. ΕΤΟυς ΔΚ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 24 du roi Agrippa.* Victoire écrivant sur un bouclier. Dans le champ, à gauche, un croissant. Æ. 4. (Petit bronze.) Mionnet, N° 124.

PLANCHE LXII.

N° 1.

ΔΟΜΕΤιανος KAICαρ ΓΕΡΜανικος. *Domitien César, le Germanique.* Buste de Domitien, lauré, à droite.

℟. ΕΤους ΚΕ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠπα. *L'an 25 du roi Agrippa.* Palmier. Æ. 3 1/2. Mionnet, N° 125.

N° 2.

ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC KAICAP. *Domitien César.* Buste de Domitien, lauré, à droite, avec deux contremarques sur la tête; l'une représentant une figure debout, et l'autre une tête humaine.

℟. ΕΤους ΚϚ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 26 du roi Agrippa.* Victoire écrivant sur un bouclier. Mionnet, N° 127.

N° 3.

(IMPERATOR CAESAR) DIVI VESPASIANI FILIVS DOMITIANVS AVGVSTVS GERMANICVS CONSVL XII. *L'empereur César, fils du divin Vespasien, Domitien, Auguste, Germanique, consul pour la douzième fois.* Buste de Domitien, lauré, à droite, la poitrine revêtue de l'égide.

℟. ΕΠΙ ΒΑσιλεως ΑΓΡιππα. *Sous le roi Agrippa.* Deux cornes d'a

bondance et un caducée. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. ETους Κϛ. *Par l'autorité du sénat, l'an 26.*

N° 4.

Légende latine presque effacée. Buste de Domitien, lauré, à droite.

℞. ΕΠΙ ΒΑΣιλεως ΑΓΡιππα. *Sous le roi Agrippa.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. *Par l'autorité du sénat.* A l'exergue : Κϛ (l'an 26). Æ 4.

N° 5.

IMPERATOR CAESAR DIVI VESPASIANI FILIVS DOMITIANVS AVGVSTVS GERMANICVS CONSVL XII, et le reste comme au n° précédent. Æ 4.

N° 6.

ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Domitien César.* Buste de Domitien, lauré, à droite.

℞. ΕΤΟυς ΚΖ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 27 du roi Agrippa.* Deux cornes d'abondance en sautoir. Mionnet, N° 131.

N° 7.

. . . . ΓΕΡΜΑΝΙ. . . Buste de Domitien, lauré, à droite.

℞. ΕΤΟυς ΛΑ ΒΑσιλεως ΑΓΡΙΠΠΑ. *L'an 31 du roi Agrippa.* (Moyen bronze.)

N° 8.

(Αυτοκρ)ΑΤΟρος ΔΟΜιτιανου Σεβαστου. (*Effigie*) *de l'empereur Domitien, Auguste.* Buste de Domitien, lauré, à droite.

℞. L'Inscription : ΒΑσιλεως ΑΓΡιππα ΕΤους ΕΛ. *L'an 35 du roi Agrippa*, dans une couronne de laurier. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 135.

Agrippa II, fils d'Agrippa Ier et de Cypros, était à Rome, auprès de Claude, quand son père mourut. L'empereur voulait immédiatement lui abandonner les états que son père avait gouvernés : mais ses conseillers lui firent envisager les inconvénients qu'il y aurait à remettre une tâche si difficile entre les mains d'un jeune homme de dix-sept ans, et Claude confia alors au Romain Fadus le gouvernement de la Judée. Ce ne fut que quatre ans plus tard, après la mort de son oncle Hérode, qu'Agrippa reçut de Claude le royaume de Chalcis ; il garda quatre ans cette souveraineté, qui lui fut reprise par l'empereur, et en échange de laquelle il reçut l'ancienne *tétrarchie* de son grand-oncle Philippe, accrue de ce qu'on appelait l'*éparchie* de Varus, et de l'Abilène qu'avait possédée Lysanias. Enfin Néron donna au jeune Agrippa, quatre villes : Abila et Julia de la Pérée, Tarichée et Tibériade de la Galilée. De la Judée, Agrippa ne posséda jamais que le droit sur le temple, dont nous avons parlé dans la notice de son oncle Hérode. Agrippa comme tous les princes de sa famille, dévoué aux Romains, et d'ailleurs n'exerçant plus que sous leur bon plaisir une autorité très limitée, prit deux fois les armes en leur faveur ; la première, pour repousser une invasion des Parthes ; la deuxième, pour seconder l'entreprise des Romains contre Jérusalem, après, il est vrai, avoir épuisé tous les moyens de conciliation pour rétablir la paix dans la Judée. Il survécut trente ans à la destruction de Jérusalem, conservant le titre de roi avec une apparence d'autorité, et mourut la troisième année du règne de Trajan, l'an 99 de notre ère. Après lui, toute trace d'une souveraineté indépendante des Romains disparut de la Palestine. C'est devant Agrippa, accompagné de sa sœur Bérénice, que comparut l'apôtre saint Paul (*Act. Apost.*, XXV-VI).

Il existe, il faut en convenir, une grande confusion dans la classification des monnaies d'Agrippa-le-Jeune. On n'a point assez réfléchi, peut-être, que la souveraineté de ce prince s'était progressivement accrue, et que, composée pour ainsi dire de pièces et de morceaux, à des titres et peut-être à des conditions différentes, elle n'a pu être exercée partout de la même manière et produire un ensemble uniforme de numismatique. Afin de fixer l'époque de ces différentes monnaies, Eckhel a pris pour régulateur les petits bronzes qui portent la mention simultanée du XIIe consulat de Domitien et de la XVIe année d'Agrippa (Pl. LXII, nos 3-5). Domitien fut consul pour la douzième fois l'an de J.-C. 86 ; en remontant vingt-six ans en arrière, on arrive à l'an 61, et comme il est certain qu'Agrippa II succéda à son oncle en 48, il en résulte, aux yeux d'Eckhel, que l'*ère d'Agrippa* ne commence qu'à l'an XIV de son règne. Mais ce qui est incontestable des pièces sur lesquelles se trouve mentionné le XIIe consulat de Domitien, l'est-il également de toute la numismatique d'Agrippa ? On n'assigne pas de motif historique au commencement de cette prétendue *ère d'Agrippa ;* mais n'est-elle pas comptée tout simplement sur les monnaies en question, à partir de l'époque où la ville dont l'atelier les a fournies fut donnée au descendant des rois de Judée ? L'an 61 répond à l'an VIII de Néron ; on sait que ce dernier empereur accrut de quatre villes importantes la souveraineté d'Agrippa, mais l'année dans laquelle cette concession eut lieu n'est point fixée avec précision. En comparant les monnaies en question avec celles de Tibériade, l'une des quatre villes qu'Agrippa reçut de Néron, et particulièrement avec un petit bronze qui porte d'un côté l'*effigie de Trajan*, et de l'autre *deux cornes d'abondance* (Mionnet, t. V., p. 484, n° 54), on s'aperçoit que les monnaies d'Agrippa, qui portent la mention de l'an XXVI de ce prince et du XIIe consulat de Domitien, ont été frappées dans cette ville. La date de la concession doit donc être l'an VIII de Néron, et aura été le point de départ d'une supputation particulière, destinée à indiquer le nombre d'années depuis lesquelles Agrippa régnait à Tibériade. Si cette observation est fondée, il n'est nullement nécessaire de supposer que toutes les dates inscrites sur les monnaies d'Agrippa appartiennent à l'ère particulière de Tibériade, et que, par conséquent (à l'exception des nos 13 et 14 de la pl. LX, qui ne portent point de date), nous ne possédons aucune monnaie de ce prince, frappée pendant les quatorze premières années de son règne.

Ainsi les monnaies (pl. LX, n° 11), qui portent des types judaïques si remarquables, dont la ressemblance avec les très petits bronzes de Simon Machabée a déjà excité notre attention, et qu'on refuse à Agrippa Ier, à cause de la mention de l'an XI, qui figure sur quelques unes de ces pièces (Agrippa Ier, n'ayant régné que sept ans) ; ces monnaies, dis-je, si on en supputait les dates, d'après la prétendue ère d'Agrippa, tomberaient pour la plus grande partie dans les années du siége de Jérusalem, à une époque où Agrippa combattait avec les Romains contre les Juifs ; et pourtant on ne peut guère en placer l'émission hors de Jérusalem. Rien de plus naturel, au contraire, que d'attribuer ces pièces aux premières années du règne d'Agrippa II, et de supposer qu'elles furent émises en vertu du titre qu'avait ce prince à la garde du temple, titre qui, bien que limité à l'enceinte sacrée, n'en comportait pas moins des priviléges considérables, ainsi qu'on l'a pu voir, dans la notice d'Hérode, roi de Chalcis.

On serait tenté, d'après le type du palmier, de ranger aussi parmi les monnaies frappées à Jérusalem le petit bronze, pl. LXII, n° 1 ; mais sur cette pièce, Domitien porte le nom de *Germanique*, qu'il ne prit qu'en 84 de notre ère. En comptant d'après l'ère de Tibériade, l'an XXV, que mentionne la monnaie en question, répond à l'an 86. Si la pièce n'a pas été frappée à Tibériade, elle appartient sans doute à une autre des quatre villes qui furent cédées par Néron au jeune Agrippa.

Pour donner un travail complétement satisfaisant sur les monnaies d'Agrippa II, il faudrait donc, d'après les types et le travail, distinguer les différentes villes dans lesquelles Agrippa fit frapper monnaie, et calculer les dates d'après l'époque où ce prince entra en possession des diverses parties de sa souveraineté. Nous avons déjà mentionné les ateliers de Jérusalem et de Tibériade. Les monnaies sans date (pl. LX, nos 12 et 13) ont été frappées d'après l'inscription même qu'elles portent à Cæsarea Panias, de la Trachonitide, ville dont le nom fut changé momentanément, par Agrippa II, en celui de Néroniade. Agrippa possédait Césarée depuis l'an 52, deux ans avant la mort de Claude ; mais il est probable qu'il n'imagina la nouvelle *Néroniade* qu'après avoir reçu de Néron les accroissements de territoire que nous avons précédemment indiqués. Sur les monnaies qui portent la mention de *Néroniade*, la tête de l'empereur est déjà virile, ce qui confirmerait la conjecture développée plus haut, suivant laquelle la concession des quatre nouvelles villes aurait eu lieu l'an VIII de Néron : il est probable, en effet, que les monnaies en question auront été frappées à l'occasion des jeux célébrés pour la dédicace de Néroniade.

Les moyens bronzes (pl. LXI, n° 14) diffèrent tout-à-fait, pour la fabrique, des autres monnaies d'Agrippa II : ils rappellent tout-à-fait les médailles d'Ascalon. Mais cette dernière ville a-t-elle jamais appartenu à Agrippa II ? C'est ce dont il est permis de douter.

Avec son système d'ère fixe et invariable pour les monnaies d'Agrippa, Eckhel ne sait que faire des pièces qui offrent l'effigie de Vespasien, avec la marque des années XXVI, XXVII et XXIX (pl. LXI, nos 4 et 5). Comme dans l'hypothèse où toutes les dates inscrites sur les monnaies d'Agrippa auraient eu pour point de départ l'an 14 de ce prince (61 de l'ère chrétienne), les pièces de l'an XXVI (87) auraient dépassé de huit ans les bornes de la vie de Vespasien, lequel mourut en 79, nous aurions donc sous les yeux des monnaies de pure consécration, sans l'addition du *divus*, repoussé peut-être par le sentiment religieux des Juifs. Mais cette supposition devient inutile si l'on admet qu'Agrippa a dû compter du commencement de son règne dans les provinces qui lui furent concédées dès son avénement. Sous ce point de vue, la date extrême des pièces qui portent l'effigie de Vespasien (XXIX, 77) précède encore de deux ans la mort de ce prince.

Au reste, une telle classification, qui exigerait d'abord une détermination géographique précise des états gouvernés par Agrippa II, excéderait les bornes

de ce travail. Nous devons nous rappeler quelle place secondaire tiennent dans cet ouvrage les monnaies postérieures à l'ère chrétienne, et nous contenter d'appeler, sur les difficultés que nous avons soulevées, l'attention des numismatistes qui entreprendront un travail spécial sur les monnaies des princes de Judée.

Quant au mélange des légendes grecques et latines et à la présence sur quelques pièces des signes de l'autorité du sénat romain, les difficultés qui ont embarrassé Eckhel nous semblent moins dignes d'attention qu'à ce grand numismatiste, quand nous réfléchissons combien était précaire le titre en vertu duquel Agrippa exerçait la souveraineté, et combien, pendant la vie même de ce prince, il devait être difficile, dans les signes de la puissance publique, de faire la part de l'autorité positive des Romains et de l'autorité nominale du roi.

§ IV. *ROIS DE L'OSROENE ET D'ÉDESSE.*

On désignait, dans l'antiquité, sous le nom d'Osrhoene une contrée de la Haute-Mésopotamie située sur la rive gauche de l'Euphrate, en face de la Commagène. La capitale en était Édesse, ville fondée par les Séleucides, et dont le nom rappelait une des villes les plus importantes et les plus anciennes de la Macédoine. Édesse de l'Osrhoene était bâtie sur le fleuve *Scirtus*, à une journée de l'Euphrate. Le nom d'Osrhoene donné à toute la province provenait, suivant le témoignage du chroniqueur syriaque, Denys de Telmare, d'Osrhoes, fils d'Hévias, lequel, profitant de la désorganisation du royaume de Syrie, sous Antiochus VII, et pendant la captivité de Démétrius II, se rendit indépendant des Séleucides, et fonda le royaume particulier dont nous reproduisons les monuments numismatiques. Cet événement eut lieu l'an 137 av. J.-C. Le royaume d'Osrhoene se maintint pendant trois siècles et demi, jusque sous Caracalla, à travers des révolutions dont nous n'avons qu'une idée imparfaite. Nous ignorons, en effet, si ce furent des branches de la même famille ou des dynasties étrangères les unes aux autres qui se succédèrent sur le trône d'Edesse. Parmi les trente-huit rois dont Denys de Telmare nous a conservé la liste, dix portent le nom d'*Abgare*, et huit celui de *Mannus;* les médailles ne nous offrent que des *Abgare* et des *Mannus:* Abgare n'était donc pas un nom générique pour les rois d'Édesse, comme celui d'Arsace pour ceux des Parthes; mais c'était le nom généralement préféré par ces princes. Quand le royaume d'Édesse fut rétabli sous Gordien III, le prince qui fit frapper à cette occasion les monnaies que nous possédons, portait encore le nom d'Abgare.

La fondation du royaume d'Edesse était le produit de la réaction des idées de l'Orient contre l'influence des Grecs; mais comme la population hellénique était agglomérée dans Édesse, on ne put détruire les liens qui unissaient cette ville à l'Occident: seulement, elle dut subir le joug de princes dont les noms et le costume indiquent l'origine orientale. Nous savons positivement par Moïse de Chorène que le XIVe roi d'Edesse, *Abgare-le-Noir*, appartenait à la famille des Arsacides. Cette origine, jointe à la position d'Édesse, indiquait d'avance la politique que devaient suivre les souverains de l'Osrhoene. Selon que prévalait la fortune des Parthes ou celle des Romains, ils inclinaient vers l'une ou l'autre de ces puissances. Leur disposition naturelle les portait vers les Parthes, à la monarchie desquels ils devaient d'ailleurs se rattacher par de liens de vassalité : mais Rome était presque toujours prépondérante, et après les défections et les trahisons qu'amenait l'affaiblissement momentané de la grandeur romaine, on voyait les Agbares et les Mannus implorer la clémence des vainqueurs et réclamer leur protection. Nous savons quelle fut la conduite des rois d'Édesse à diverses époques critiques, et spécialement la part que l'un d'eux prit au désastre de Crassus; il n'en est pas moins vrai qu'à l'exception d'une seule, toutes les monnaies que nous avons de ces rois sont des monuments de leur soumission aux Romains. Cette série offre donc sous ce rapport une analogie frappante avec celle des rois du Bosphore Cimmérien. Quant au costume des rois d'Édesse, il est le même que celui des Arsacides de la dernière époque et d'une grande partie des princes de l'Orient.

La réduction de l'Osrhoene en province romaine eut lieu, sous Caracalla, en 228 de notre ère. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, on vit reparaître un Abgare, roi d'Édesse, sous Gordien III (238-44), mais on ignore s'il eut des successeurs. Dans le Bas-Empire, et jusqu'au règne d'Héraclius, Édesse et l'Osrhoene firent partie de l'empire romain.

MANNUS, CONTEMPORAIN D'AUGUSTE.

N° 8.

Buste de Mannus à droite, coiffé d'une tiare conique ornée d'un diadème.

℟. MANNVS CESARIS (*sic*) FILIVS. *Mannus, fils de César*, dans le champ en deux lignes. Æ. 2. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 410, N° 58.

Cette médaille, exactement décrite par M. Mionnet dans son Supplément, n'a du reste jamais été publiée, et jusqu'à ce jour elle ne paraît avoir excité l'attention d'aucun numismatiste. C'est cependant, à ce que nous croyons, la pièce la plus curieuse et la plus importante que présente la série des rois d'Édesse. Visconti avait cru retrouver, dans le cabinet de France, un *Mannus* contemporain d'Hadrien; mais M. Mionnet releva avec raison la méprise de l'illustre archéologue: le prétendu Hadrien n'était qu'un Caracalla, et l'on se trouvait réduit à ouvrir la suite des rois d'Édesse par le *Mannus* (ci-dessous n° 9), qui dédia une monnaie d'argent à Lucille, femme de Lucius Vérus. Si les observations qu'on va lire sont fondées, on devra commencer la suite en question cent soixante ans plus tôt, et reconnaître dans le premier Mannus (n° 8) un contemporain d'Auguste, père de l'Abgare qui, suivant une tradition pieuse très célèbre en Orient, entretint quelques rapports avec Jésus-Christ.

L'an 20 avant notre ère, et le huitième de *Mannus Saphelul*, XIIe roi d'Édesse, Auguste partit de Rome pour l'Orient, passa le printemps en Asie et en Bithynie, l'été en Syrie, et l'hiver à Samos. Pendant ce temps, Tibère pénétrait en Arménie avec les légions, en faisait la conquête, et plaçait sur le trône de cette contrée Artavasde, fils de Tigrane. Au bruit de ces victoires, le roi des Parthes, Phraate IV, courbait la tête devant l'aigle romaine, et dans une entrevue avec Tibère, lui livrait ses quatre fils en otage. Quelques années après cependant, le même Phraate excita l'Arménie à rejeter le roi que Rome lui avait donné. A cette nouvelle, Auguste revêtit son petit-fils Caïus César du pouvoir proconsulaire, et le chargea de la guerre contre les Parthes. Caïus était encore en Orient quand Mannus Saphelul mourut, et fut remplacé sur le trône par un fils, que la chronique de Denys de Telmar désigne sous le nom de *Maanou Bar Maanou* (c'est-à-dire : *Mannus, fils de Mannus*). C'est au commencement de ce nouveau règne, l'an 2 de notre ère, qu'eut lieu sur l'Euphrate l'entrevue solennelle de Caïus César et du roi des Parthes, dont Velléius Paterculus, témoin oculaire, nous a laissé le récit (II, 101). Nous sommes tenté de croire que ce roi était le Mannus dont la médaille n° 8 nous a conservé le portrait.

Il y eut encore, il est vrai, avant le règne de Lucius Verus, quatre Mannus sur le trône d'Édesse, le premier sous Claude, le second sous Néron, le troisième sous Trajan, le quatrième sous Hadrien et Antonin-le-Pieux; mais aucun de ces princes n'a pu prendre le titre de *fils de César*, qu'on lit sur la médaille, et qui convient si parfaitement à un contemporain d'Auguste. Il faut encore observer que ce titre était celui-là même que portait le jeune Caïus, auquel le roi d'Édesse dut se joindre lors de la campagne contre les Parthes; il était jeune aussi, et ambitionna sans doute un titre qui, en témoignant de son dévouement à la cause romaine, le rapprochait du chef qui présidait à cette cause en Orient.

La médaille dont nous tâchons ici de fixer l'époque est très différente, pour la fabrique, de celle des rois d'Édesse du second siècle; le relief en est plus fort, le travail plus fin et plus correct. La légende latine indique d'ailleurs un temps fort antérieur à celui des Antonins, sous lesquels la langue grecque avait repris en Orient tout son empire.

MANNUS, CONTEMPORAIN DE MARC-AURÈLE ET DE L. VERUS.

N° 9.

ΛΟΥΚΙΛΛΑ CΕΒΑCΤΗ. *Lucille Auguste*. Buste de Lucille, tourné à droite.

℟. ΒΑCΙΛΕΥC ΜΑΝΝΟC ΦΙΛΟΡωΜΑΙC (*sic*). *Le roi Mannus, l'ami des Romains*. Cérès, assise sur un trône et tournée à gauche, tenant d'une main des épis et de l'autre un flambeau. AR. 4. Mionnet, t. V, p. 615, N° 115

La médaille que nous reproduisons ici est la seule que possède le cabinet de France, d'une série de deniers d'argent, imités servilement des deniers romains, et sur lesquels on trouve d'un côté la tête de L. Vérus, celle de Lucile, sa femme, celle de Marc-Aurèle, ainsi que celle de Faustine jeune, de l'autre le nom du roi *Mannus, ami des Romains*. L'exécution de ces pièces est excellente, et n'a rien de commun avec le *faire* négligé et la tournure orientale des monnaies d'Édesse. La seule occasion pour laquelle ces monnaies aient pu être exécutées est l'expédition de L. Vérus contre les Parthes (161-65 de J.-C.). Les princes de la Mésopotamie durent alors rivaliser d'adulation envers les maîtres de l'Empire, et comme les honneurs étaient communs entre les deux Auguste, en dédiant des monnaies à celui qui était présent et à sa com-

pagne, on dut prendre soin de rappeler l'autre couple impérial. Eckhel (*D. N.*, t. III, p. 513 et 520) a rapproché avec juste raison les pièces frappées au nom du *roi Mannus, ami des Romains*, d'autres deniers dont les types sont latins et les légendes grecques. Ces légendes : ΥΠΕΡ ΝΕΙΚΗC ΡΩΜΑΙΩΝ, ΥΠΕΡ ΝΕΙΚΗC ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ CΕβαστων, *pour la victoire des Romains, pour la victoire des seigneurs empereurs*, font aussi allusion aux victoires des lieutenants de L. Vérus; et comme le travail est le même que celui des médailles de *Mannus, l'ami des Romains*, le législateur de la numismatique a pensé que toutes ces pièces indistinctement avaient été frappées dans la même contrée.

Reste à savoir quel est ce Mannus. Son nom, qui rappelle celui d'un grand nombre de rois d'Édesse, et la situation de cette ville sur le théâtre des campagnes de L. Vérus, semblent interdire toute recherche étrangère à cette contrée. Le caractère particulier de la fabrique n'est point, comme nos devanciers l'ont cru, un obstacle invincible à ce qu'on admette cette opinion. Évidemment ces monnaies sont l'ouvrage d'un artiste habile, qui devait suivre l'expédition de Vérus. On sait que ce prince, ami des arts et vain de sa figure, prit soin de s'entourer des premiers statuaires de son temps : aucun des nombreux portraits qu'on en possède ne peut être rangé parmi les œuvres médiocres. Probablement le *Mannus* en question aura, en faisant les frais de l'émission monétaire, obtenu ainsi l'honneur d'y inscrire son nom. La figure qu'on remarque au revers de la tête de Lucile, et qu'accompagne la légende de Mannus, est celle de Cérès. On voit, sur les autres pièces, Pallas au revers de Marc-Aurèle, Junon au revers de Faustine. Ce sont peut-être autant de figures dédiées par Mannus en l'honneur des empereurs et de leurs compagnes; et, si cette conjecture, d'ailleurs conforme à l'analogie, est acceptée, il sera permis de croire que les traits des figures de Cérès et de Junon rappelaient, sous une forme idéale, ceux de Faustine et de Lucile. Le choix de Cérès pour caractériser Lucile s'explique parfaitement, quand on se rappelle qu'alors cette princesse résidait avec son mari à Antioche, ville d'où partaient les approvisionnements destinés à l'armée romaine. Lucile était donc la déesse bienfaisante qui avait assuré les ressources des vainqueurs de l'Arménie.

Les colons romains de Carrhæ, ville voisine d'Édesse, prennent, comme Mannus, le titre d'*amis des Romains*, sur des monnaies de Marc-Aurèle et de L. Vérus, les plus anciennes que l'on possède de cette colonie, ce qui a fait croire que L. Vérus avait été l'auteur de la colonisation de Carrhæ. L'exécution des deniers ΥΠΕΡ ΝΕΙΚΗC ΡΩΜΑΙΩΝ se place donc fort bien dans cette dernière ville, et ceux de Mannus n'en peuvent avoir été frappés à une distance considérable.

Cependant la chronologie de Denys de Telmar, judicieusement rectifiée par Sigefried Bayer, ne donne pas, parmi les rois d'Édesse, pour contemporain de L. Vérus un *Mannus*, mais un *Abgare*. *Maanou Bar Maanou*, XXII[e] roi, qui, traître envers Trajan et renversé du trône par ce prince, y remonta sous Hadrien et vint à Rome sous Antonin-le-Pieux, mourut l'an de J.-C. 153, huit ans avant l'expédition de L. Vérus. Son fils, *Abgar Bar Maanou*, régna trente-quatre ans, et ce fut lui qui dut se trouver en contact avec L. Vérus. D'un autre côté, Dion Cassius (LXVIII, 21) désigne parmi les princes que Trajan trouve en Mésopotamie un Mannus, prince des Arabes, et différent du roi d'Édesse. Il y avait donc, dans la Mésopotamie, d'autres dynastes que ceux de l'Osrhoene, et qui portaient des noms analogues. En tout cas, le dernier des Mannus qu'on vient de citer aurait pu être bien difficilement le même que celui des médailles, puisqu'il s'écoula un demi-siècle entre l'expédition de Trajan et celle de L. Vérus. Comment d'ailleurs attacher une importance exclusive au témoignage de Dion Cassius dans cette circonstance, puisque cet historien désigne comme *Abgare* le roi d'Édesse, contemporain de Trajan, tandis que ce prince, selon des documents nationaux, était un Mannus? On trouvait encore un obstacle à ce que le Mannus des deniers d'argent eût été roi d'Édesse, quand on regardait comme authentiques les médailles, souvent publiées, qui auraient eu la tête d'un Abgare au revers de L. Vérus. Mais M. Mionnet (t. V, p. 621, n[os] 149-151. Suppl., t. VIII, p. 409), a très bien vu, avant nous, que ces prétendus *L. Vérus* étaient des Septime-Sévère, dont les légendes avaient été tronquées par la détérioration des exemplaires (.... ΗΡΟC pour CΕΥΗΡΟC). Avec toutes ces difficultés, est-il encore permis de supposer que l'Abgare, fils de Mannus, des chroniques de l'Osrhoene, ait pris le nom de Mannus sur quelques uns des monuments publics de son règne? Nous voudrions que cela fût possible, car nous répugnons, à propos de ce Mannus, auteur de monuments si importants, à nous lancer dans les conjectures, et à supposer comme Visconti (*Icon gr.*, t. III, p. 35, note 2) un *dynaste des Atréniens*, peuple dont les princes n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

ABGARE, contemporain de Commode.

N° 10.

ΚΟΜΟδος ΚΑΙCΑΡ. *Commode César.* Buste de Commode lauré, à droite.

℟. ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, barbu, à droite, coiffé d'un tiare richement ornée et d'un diadème. Æ. 3. Mionnet, *ibid.*, N° 117.

N° 11.

Pièce semblable à la précédente. La tête d'Abgare, plus petite, est entourée d'un grainetis. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 118.

ABGARE et MANNUS.

N° 12.

ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC. *Abgare roi.* Buste d'Abgare, barbu, à droite, coiffé de la tiare conique et du diadème.

℞ ΜΑΝΝΟC ΠΑΙC ΑΥτου (ou ΑΒγαρου). *Mannus son fils* (ou *fils d'Abgare*). Buste de Mannus, à droite, avec la même coiffure que son père et une barbe un peu plus courte. Æ. 4. Mionnet, N° 152.

ABGARE, contemporain de Septime-Sévère.

N° 13.

CΕΟΥΗΡΟC ΑΥΤΟΚΡΑτωρ. *L'empereur Sévère.* Buste lauré de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC (*sic*). Buste d'Abgare, vêtu de la candys, coiffé de la tiare conique et du diadème, le sceptre paraissant devant lui. Æ. 6. Mionnet, N° 125.

N° 14.

... ΠΤΙΜΙΟC. . Buste lauré de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΒΑCΙΛΕΥC ΑΒΓΑΡΟC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, à droite, coiffé de la tiare et du diadème, vêtu de la candys, le cou orné d'un collier de perles. Æ. 4.

N° 15.

CΕΟΥΗΡΟC ΑΥ... *Sévère, empereur.* Buste lauré de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC. Le roi Abgare. Type comme au n° 15. Æ. 5. Mionnet, N° 128.

N° 16.

CΕΟΥΗΡΟC:.. *Sévère*... Buste lauré de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΑΒΓΑΡΟC... *Abgare*... Buste d'Abgare, à droite, vêtu de la candys, coiffé de la tiare diadémée. Æ. 3.

N° 17.

CΕΟΥΗΡΟC ΑΥΤΟΚΡΑτωρ. *L'empereur Sévère.* Buste lauré de Sévère, à droite.

℟. Buste d'Abgare comme au n° précédent. La légende est altérée (ΒΑCΜΑΡ... ΟCΑΡΟ...). Æ. 4.

N° 18.

ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC ΚC C (pour Καισαρ Cεβαστος). *Antonin, César Auguste.* Buste lauré de Caracalla, à droite.

℞. ΑΒΓΡΟC ΑCΙC (*sic*), pour ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, à droite, coiffé de la tiare diadémée. Æ. 3.

PLANCHE LXIII.

N° 1.

Légende effacée. Buste de Septime-Sévère lauré, à droite.

℞. Légende effacée. Buste d'Abgare, coiffé de la tiare conique, ayant un sceptre devant lui. Æ. 5.

N° 2.

CEYHPΔC. *Sévère.* Buste nu de Septime-Sévère, à droite.

℞. ABΓAPOC ΔΔY. *Abgare...* Buste d'Abgare, coiffé de la tiare conique, vêtu de la candys, à droite. Æ. 2. Mionnet, N° 149.

ABGARE, CONTEMPORAIN DE CARACALLA.

N° 3.

KAIσαρ Cεβαστος ANTωNINZC. Buste de Caracalla lauré et légèrement barbu, à droite.

℞. ... AYMAΘA (*sic*)... Buste d'un roi d'Edesse imberbe, coiffé de la tiare conique. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 154.

ABGARE, CONTEMPORAIN DE GORDIEN III.

N° 4.

AYTΔKρατωρ Καισαρ Μαρκος ANTωνεινος ΓOPΔIANOC CEBαστος. *L'empereur César, Marc-Antonin Gordien, Auguste.* Buste de Gordien III lauré, à droite; au-devant, une étoile.

℞. BACIΛEYC ABΓAPOC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, vêtu de la candys et coiffé de la tiare, à droite; derrière, une étoile. Æ. 6. Mionnet, N° 157.

N° 5.

Autre, presque semblable à la précédente, avec cette différence que Gordien porte le paludamentum. Æ. 6. Mionnet, N° 161.

N° 6.

Autre presque semblable. Le paludamentum de Gordien est encore plus distinct. Æ. 6.

N° 7.

... Μαρκος ΔOιoΔωN T PΓvςνεIΔNOC... (*L'empereur*) *Marc-Antonin Gordien* (*Auguste*). Buste lauré de Gordien III, vêtu du paludamentum, à droite; au-devant, une étoile.

℞. BΔCIΛEYC ΛBΓAPOC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare et étoile, comme aux trois n[os] précédents. Æ. 6. Mionnet, N° 160.

N° 8.

AYTOKρατωρ Καισαρ Μαρκος ANTωνεινος ΓOPΔIΔNOC CEBACTOC. *L'empereur César, Marc-Antonin, Gordien, Auguste.* Buste de Gordien lauré, à droite (sans l'étoile).

Δ℞. BΓAPOC BACIΛEYC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, comme dessus (sans l'étoile). Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 158.

N° 9.

ΔYTOKρατωρ Καισαρ Μαρκος ΔNTωνεινος ΓOPΔIΔNOC CEBαστος. *L'empereur César, Marc-Antonin, Gordien, Auguste.* Buste de Gordien III lauré, à droite.

℞. Gordien, monté sur un *suggestus*, assis sur la *sella curulis*, vêtu de la toge, et tenant à la main le sceptre consulaire surmonté d'un aigle, reçoit une petite Victoire, tenant une palme et une couronne, qui lui est présentée par Abgare, debout devant lui. Le roi d'Edesse porte la tiare diadémée, une candys courte, de larges anaxyrides et l'épée courte ou *acinace* des Perses. Du côté de l'empereur on lit : AYTOκρατωρ ΓOPΔIANOC, *l'empereur Gordien*, de celui du roi : ABΓAPOC BAΣIΛEYC, *le roi Abgare.* Æ. 9. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 413, N° 70.

N° 10.

... ΓOPΔIANOC... *Gordien.* Buste de Gordien III lauré, à droite.

℞. ABΓAPOC BACIΛEYC. *Le roi Abgare.* Buste d'Abgare, coiffé de la tiare diadémée, à droite. Æ. 3. Mionnet, t. V, p. 624, N° 159.

N° 11.

Médaille semblable au n° 7, mais d'un plus grand module, et avec la *couronne radiée*, au lieu de la *couronne laurée*, autour de la tête de l'empereur. Æ. 6. Mionnet, N° 161.

N° 12.

Médaille semblable au n° 8, même pour le module, avec cette seule différence que la couronne de l'empereur est radiée. Æ. 4 1/2. Mionnet, N° 162.

N° 13.

AYTOKρατωρ Καισαρ Μαρκος ANTωνεινος ΓOPΔIANOC CEBαστος. *L'empereur César, Marc-Antonin, Gordien, Auguste.* Buste de Gordien III, ceint d'une couronne radiée et vêtu du paludamentum, à droite.

℞. ABΓAPOC BACIΛEYC. *Le roi Abgare.* Abgare, vêtu du même costume qu'au n° 9, sur un cheval passant, à droite. Æ. 9. Mionnet, N° 163.

N° 14.

Légende et buste de Gordien III, comme au n° 13.

℞. Gordien (AYTOKρατωρ ΓOPΔIANOC, *l'empereur Gordien*) et Abgare (ABΓAPOC BACIΛEYC, *le roi Abgare*), debout, en face l'un de l'autre. L'empereur est vêtu du paludamentum, et tient d'une main le *globe*, de l'autre la *mappa consularis.* Abgare, vêtu comme aux n[os] 9 et 13, présente à l'empereur une couronne. Æ 9. Mionnet, N° 164.

N° 15.

Médaille semblable au n° 9, avec cette différence que le buste de l'empereur est revêtu du paludamentum. Æ. 9 1/2. Mionnet, N° 165.

La série des derniers rois de l'Osrhoène, celle précisément à laquelle se rattachent le plus grand nombre de monuments numismatiques, n'a point été éclaircie jusqu'à présent d'une manière satisfaisante. D'une part, des incertitudes et des contradictions dans les chroniques orientales, de l'autre, des pièces grossières et dont les légendes incorrectes se lisent difficilement, ont retardé et peut-être empêché à tout jamais l'éclaircissement d'une question d'ailleurs peu attrayante. Nous allons cependant tâcher d'y faire pénétrer quelque lumière.

Après le règne de trente-cinq ans d'Abgare, fils de Mannus (de J.-C. 153-187), Denys de Telmare place l'avénement d'un autre *Abgare* surnommé *Sévère*. Celui-ci aurait régné seul un an et sept mois, et se serait ensuite associé son fils *Mannus*, désigné en effet dans la chronique sous le nom de *Mannus, fils d'Abgare*. Le même historien assigne vingt-six ans de durée au règne de ce Mannus, mais il se tait sur le temps pendant lequel Abgare aurait régné avec son fils, et ne dit pas non plus si ces vingt-six années du règne de Mannus

doivent comprendre le temps pendant lequel il partagea le trône de son père.

Cependant on voit apparaître, l'an 200, un *Abgare, fils de Mannus*, évidemment le fils du *Mannus, fils d'Abgare*, mentionné immédiatement auparavant. Ce dernier Abgare clôt la liste des rois de l'Osrhoene.

Dans ces énonciations, il est impossible de trouver la place des vingt-six années de *Mannus, fils d'Abgare*.

Supposons cependant que Mannus ait imité l'exemple d'Abgare son père, en s'associant, après la mort de ce dernier, son propre fils nommé Abgare comme son aïeul. Abgare avait imité la conduite de Marc-Aurèle à l'égard de son fils Commode : Mannus, à son tour, agissait pour son fils comme Septime-Sévère à l'égard du sien. L'hypothèse de ce renouvellement d'association sous le règne de Mannus va résoudre la grave difficulté qui nous préoccupe.

Le calcul du règne des princes associés comprendra le temps pendant lequel ils auront régné avec leur père, et celui pendant lequel ils lui auront survécu. En conséquence nous dresserons le tableau suivant de la dernière époque du royaume d'Osrhoëne.

RÈGNE D'ANTONIN-LE-PIEUX.	*Ann. de J.-C.*	
	153.	Avénement d'Abgare, fils de Mannus, (peut-être le *Mannus Philoromæus*).
M.-Aurèle et L. Vérus, empereurs,	161.	
Triomphe de L. Vérus sur les Parthes,	165.	
M.-Aurèle, seul empereur,	171.	
Commode, empereur,	180.	
	187.	Abgare (surnommé plus tard Sévère) règne seul.
	188.	Abgare s'associe son fils Mannus.
Pertinax à Rome, Pescennius Niger en Orient,	193.	
S. Sévère, vainqueur de Pescennius en Orient,	195.	Abgare, qui avait d'abord embrassé le parti de Pescennius Niger, implore la clémence de Septime Sévère. — C'est vers cette époque qu'il faut placer l'adoption par Abgare des noms de L. Ælius (1) Severus.
Nouvelle expédition de Sévère en Orient,	199-202.	Mannus se rend avec ses fils dans le camp de Septime Sévère.
	200.	Le commencement du règne d'Abgare, fils de Mannus, semble indiquer la date de la mort d'Abgare-Sévère. Mannus, jusque là associé à son autorité, se serait, après la mort de son père, associé son fils Abgare.
Caracalla reçoit la robe virile à Antioche,	202.	Abgare, déjà roi, suit Septime Sévère à Rome, et y est reçu avec magnificence.
Mort de Septime Sévère; règne de Caracalla et de Geta,	211.	
Mort de Geta,	212.	
	214.	Ici finissent les vingt-six années du règne de Mannus. Abgare reste seul roi. Abgare déposé à cause de ses cruautés.
Caracalla part pour l'Orient, et met fin au royaume d'Édesse.	215.	
Mort de Caracalla, près d'Édesse,	217.	

La postérité de cet Abgare nous est révélée par l'épitaphe suivante, découverte à Rome auprès de la basilique de Saint-Paul, et publiée par le P. Sirmond (ad Sidon. Apollin., I., Ep. 8. Cf. *Anthol.*, t. III, p. 285, nº DCXXXI).

Ἕκτον ἐπ' εἰκοστῷ πλήσας ἔτος Ἄβγαρος ἔνθα
Ταρχύθη, Μοιρῶν ὡς ἐπέκλωσε μίτος,
Ὦ φθόνος, ὡς ἄδικός τις, ἀπέσβεσεν ἀρχόμενον φῶς,
Λυπήσας τὸ γένος καὶ φιλίους ἑτάρους·
Τύμβον δ' Ἀντωνεῖνος ἑῷ θέτο τοῦτον ἀδελφῷ,
Οἷσιν ὁ πρὶν βασιλεὺς Ἄβγαρος ἦν γενέτης.

« Ayant accompli sa vingt-sixième année, Abgare a été enseveli en ce lieu, » quand le fil des Parques eut marqué le terme de ses jours. Un sort jaloux » éteignit, en son commencement, la flamme de la vie, et répandit la douleur » sur sa famille et ses chers compagnons. Ce tombeau lui a été élevé par son » frère Antonin, né comme lui d'Abgare, qui naguère était roi. »

Hérodien (III., 27) raconte que, quand Abgare quitta Rome, il fut obligé d'y laisser ses deux fils en otage, et Visconti (p. 37, nº 2) conclut de cette circonstance que les deux princes, Antonin et Abgare, vivaient à Rome depuis le voyage de leur père. En tout cas, à l'époque de la mort du jeune Abgare, son père avait cessé de vivre, et aucun de ses fils ne lui avait succédé. Il faut donc placer la mort du jeune Abgare après l'an 215, date de la déposition de son père. Il est probable que, lors du voyage de ce dernier, en 202, le jeune Abgare était encore dans sa première enfance. La conjecture de Bayer, suivant laquelle l'Abgare qui remonta sur le trône sous Gordien III, aurait été le même que l'*Antonin* mentionné dans l'épitaphe, n'est pas dénuée de vraisemblance. Supposé que ce jeune prince, sans doute ainsi nommé en l'honneur des fils de Sévère, et dont la naissance devait être, en conséquence, postérieure à l'avénement de ce dernier prince à l'empire, ait eu six ans lors du voyage de son père à Rome, il en aurait eu quarante-six lors de l'expédition de Gordien III contre les Perses en 242, et cet âge paraît s'accorder avec les portraits monétaires du monarque replacé sur le trône d'Édesse.

D'après ces observations, il nous semble désormais facile d'établir le classement des médailles que nous avons réunies sur nos planches LXII, nºs 10-18 et LXIII 1-3. Les plus nombreuses appartiennent certainement à *Abgare Sévère*, XXVIᵉ roi de l'Osrhoene, qui, d'après notre calcul, régna soit seul, soit avec son fils Mannus, depuis l'an 187 jusqu'à l'an 200 de J.-C. On pourrait hésiter pour les nºs 10 et 11, où la tête d'un Abgare se trouve accolée à celle de Commode ; car ce dernier empereur étant monté sur le trône l'an 180, eut, pendant sept ans, pour contemporains sur le trône d'Édesse, *Abgare, fils de Mannus*, XXVᵉ roi et prédécesseur d'*Abgare Sévère*. Mais la ressemblance me semble évidente entre l'*Abgare* des médailles de Commode et celui des médailles de Sévère ; et comme Abgare Sévère passa sur le trône les six dernières années du règne de Commode, nous ne voyons aucune difficulté à reconnaître le XXVIᵉ roi d'Édesse au revers de cet empereur.

C'est indubitablement *Abgare Sévère* qui figure au revers de Septime Sévère sur les nºs 13-17 de la pl. LXII. Quelques médailles, trop mal conservées dans le cabinet de France, pour que nous ayons jugé à propos de les rapporter ici, portent les vestiges des noms de *L. Ælius Severus* ; ces noms, comme je l'ai déjà expliqué précédemment, attestent les rapports de ce prince tant avec Commode qu'avec Septime Sévère.

Le nº 2 de la pl. LXIII est une des pièces sur lesquelles nos devanciers ont cru reconnaître la tête de L. Vérus ; la belle forme de la tête, le nez droit, les cheveux bouclés conviennent, en effet, à ce dernier empereur, et sur quelques exemplaires mal conservés, la désinence HPOC semble indiquer le collègue de Marc-Aurèle ; mais les pièces complètes montrent clairement CEYHPOC, et d'ailleurs la tête du revers est celle de l'Abgare contemporain de Septime-Sévère.

Le nº 18, pl. LXII, offre au revers de Caracalla, encore très jeune, mais lauré, la tête d'un *Abgare* dont les traits semblent moins accusés que ceux d'Abgare Sévère. Ce ne peut être pourtant l'*Abgare, fils de Mannus*, XXVIIIᵉ roi d'Édesse. Nous retrouverons plus loin les traits de ce prince, fort différents de ceux de son père et de son aïeul ; et d'ailleurs la tête de Caracalla, encore enfant, ne convient pas aux monnaies d'un prince qui n'occupa seul le trône que dans les dernières années du règne de Caracalla. Nous laissons donc provisoirement, bien qu'avec quelque hésitation le nº 18 à Abgare Sévère.

Voici encore sur la pl. LXIII, nº 1, une médaille embarrassante. Le prince qu'on voit ici au revers de Septime Sévère est-il le même que l'Abgare Sévère des monnaies précédentes ? La forme de la tête n'est point la même : le nez est moins long, la barbe plus courte ; mais ce portrait, quel qu'il soit, diffère également, et du Mannus, fils d'Abgare-Sévère, que nous allons retrouver pl. LXII, nº 12, et de l'Abgare, fils de Mannus, que Caracalla renversa du trône. Nous ne devons donc voir ici qu'une singularité de fabrique, et ranger la pièce qui nous occupe à côté des autres monuments numismatiques du règne d'Abgare-Sévère.

Le nº 12, pl. LXII, doit être considéré comme un monument de l'association au trône de Mannus, fils d'Abgare Sévère. Cet événement eut lieu l'an 188 de notre ère, sous le règne de Commode, et l'on ne peut qu'être frappé de la ressemblance de style et de fabrique qui existe entre les *Abgare* au revers de Commode et les *Mannus* au revers d'*Abgare*. La singularité que présentent ces dernières pièces, seules monnaies d'Édesse qui ne contiennent pas l'expression de la soumission des rois de cette ville aux Romains, serait donc facilement expliquée. Une émission simultanée de monnaies de même module à l'effigie de l'empereur régnant aurait couvert cette déviation au protocole ordinaire. Mannus, sur cette curieuse monnaie, est désigné comme *fils d'Abgare* sous une forme insolite : MANNOC ΠΑΙC AY(του). Il est assez remarquable que, dans le fragment de Julius l'Africain, cité par Bayer (p. 169), et où il est question de l'extraordinaire habileté de ce Mannus au tir de l'arc, ce prince est indiqué exactement de la même manière que sur la médaille : Μάννου παιδὸς αὐτοῦ. Je ferai remarquer, en passant, qu'on n'avait pas observé sur la pièce les traces de ce dernier mot.

Le nº 3, pl. LXIII, nous montre au revers de Caracalla les traits d'un Abgare fort différent de ceux qui précèdent, sans doute celui que l'empereur romain fit descendre du trône. Dans notre système, guidé par le témoignage des écrivains originaux, nous associons cet Abgare à son père

(1) Ces noms de L. Ælius ne proviennent pas de L. Vérus, comme l'a cru Visconti. Bayer avait fait remarquer, avec juste raison, que ces noms appartenaient aussi à Commode, et que Septime Sévère, lui-même, les avait adoptés en souvenir de ce dernier empereur.

Mannus, dès l'an 200 ; nous lui faisons suivre Sévère à Rome deux ans après; il laisse comme otages dans cette ville ses deux fils en bas âge, et reste seul maître du trône, l'an 214. En admettant ce calcul, il faut qu'Abgare ait eu au moins vingt-cinq ans dès l'année 202, et par conséquent trente-sept lors de l'époque où il resta seul sur le trône. Cependant ses portraits monétaires nous le font voir sous les traits d'un fort jeune homme. On se tirerait de cette difficulté en supposant qu'Abgare, file de Mannus, se serait, à l'exemple de ses prédécesseurs, associé son fils aîné, cet Abgare qui mourut à Rome à vingt ans, et en reconnaissant sur la monnaie en question l'effigie de ce jeune prince. Dans cette hypothèse, le véritable portrait d'Abgare, fils de Mannus, se retrouverait sur la médaille, pl. LXIII, n° 1, que nous n'avons pu donner sans hésitation à Abgare Sévère. Mais si cette conjecture était fondée, si l'Abgare inhumé à Rome avait été associé à son père sur le trône d'Édesse, nous trouverions, dans son épitaphe, le souvenir de cette dignité, tandis que l'épitaphe se contente de dire qu'Abgare avait été roi. Il faut donc nous en tenir à l'attribution la plus naturelle. Tout en convenant que notre calcul sur les époques du règne d'Abgare, fils de Mannus, ne peut être accepté avec une confiance absolue, d'un autre côté, comment se fier entièrement, pour les apparences de l'âge, à des monuments aussi imparfaits que le sont les médailles des rois d'Édesse?

On remarquera que, dans toute cette série, les émissions monétaires semblent se rapporter à des expéditions des armées romaines; ainsi la médaille de *Mannus, fils de Mannus*, pl. LXII, n° 8, a été frappée, selon nous, l'an 2 de notre ère, pendant que C. César commandait en Mésopotamie l'armée romaine dirigée contre les Parthes.

Les monuments numismatiques de *Mannus, l'ami des Romains*, pl. LXII, n° 9, sont contemporains de L. Vérus (161-165).

Les monnaies d'*Abgare Sévère*, pl. LXII, n°s 13-17, LXIII, n°s 1 et 2, au revers de Septime Sévère, ont été gravées à l'occasion des campagnes en Orient de ce dernier prince, surtout de la première, qui eut lieu l'an 195, et dont le résultat fut la destruction de Pescennius Niger et de son parti.

Le n° 18, pl. LXII, doit avoir été émis à l'occasion de la seconde campagne de S. Sévère (199-202), lors de laquelle ce prince emmena ses fils avec lui.

Le n° 3, pl. LXIII, se range commodément à l'expédition que fit Caracalla en Mésopotamie (215-217), et où ce prince trouva la mort.

Enfin nous avons, pl. LXIII, n° 4, les monnaies d'un dernier Abgare, placé sur le trône d'Édesse par Gordien III, quand ce jeune prince porta de nouveau, en 242, les aigles romaines en Mésopotamie, contrée qui lui fut fatale ainsi qu'elle l'avait été à Caracalla, et où il tomba victime des embûches de Philippe, comme Caracalla avait succombé à la trahison ourdie contre lui par Macrin.

Dans toute la série, nous ne trouvons d'exception à établir qu'à l'occasion des monnaies contemporaines de l'association au trône de Mannus, fils d'Abgare, en 188. (Pl. LXII, n°s 10-12.) On a vu plus haut le motif particulier qui nous semble en cette circonstance avoir porté Abgare Sévère à émettre une monnaie à l'effigie de l'empereur régnant.

Nous croyons qu'on doit établir une distinction générale entre les ateliers monétaires dont la production était continue, et ceux qui ne produisaient des monnaies qu'à de longs intervalles, pour des occasions solennelles et des intérêts momentanés. L'observation plus exacte de cette distinction, l'étude plus persévérante des causes historiques qui ont dû donner lieu aux diverses émissions monétaires, contribueront puissamment, nous n'en doutons pas, à l'accomplissement d'une tâche à peine ébauchée de nos jours : nous voulons parler du classement chronologique des monnaies des peuples et des villes.

CHAPITRE VII.

ROIS DE PERSE.

Visconti a compris, dans son Iconographie grecque, les effigies monétaires des princes sassanides qui, dans le troisième siècle de notre ère, renversèrent la monarchie des Parthes, et ayant restauré la religion de Zoroastre, rétablirent sur cette base l'ancien empire des Perses. Malgré ce qu'a de grave et d'imposant l'autorité de Visconti, on comprendra facilement les motifs qui nous ont empêché de suivre, dans la *Numismatique des rois grecs*, l'exemple de notre illustre devancier. Les monnaies des princes sassanides n'ont avec le génie grec que des rapports indirects ou secondaires; l'usage même de la monnaie, quoique très probablement d'une origine hellénique, était établi dans l'Orient depuis un grand nombre de siècles, quand eut lieu la révolution qui renversa les Arsacides. Lorsque les Sassanides adoptèrent cet usage, ils ne firent donc que suivre une coutume généralement reçue, et s'efforcèrent d'ailleurs d'abolir, autant que cela leur fut possible, toute trace de l'influence grecque dans leur empire, en substituant sur leurs monnaies les légendes pehlvies aux légendes grecques qui avaient persisté sur les tétradrachmes frappés à Ctésiphon jusqu'aux derniers jours de la monarchie des Parthes. L'art des Sassanides ne procède pas de l'art grec : il révèle surtout l'imitation des sculptures de Persépolis, avec moins de roideur pourtant et une demi-liberté qui accuse jusqu'à un certain point l'influence hellénique entretenue par l'exemple des Romains. Enfin, ce qui nous a paru décisif, c'est l'époque, comparativement si récente, à laquelle commence l'empire des Sassanides. Nous avons, dans la série des rois du Bosphore, des monuments numismatiques qui descendent jusqu'au IVe siècle de notre ère; mais les monnaies royales de ce pays remontent à six siècles plus haut que cette époque, et se rattachent directement à la domination des Grecs sur les bords de la Mer Noire; les légendes de ces monnaies sont grecques jusqu'à l'époque où en cesse l'émission. Une telle série, une fois commencée, ne peut être interrompue, quelque tard qu'elle se prolonge; aucune raison solide, au contraire, n'autorise à faire entrer dans un cadre comme le nôtre des monuments dont le principe ne se rattache pas aux temps et aux circonstances de l'autonomie hellénique.

Nous n'avions pas les mêmes motifs pour retrancher de notre ouvrage les monnaies des anciens rois de Perse connus sous le nom de *Dariques*: ces pièces, en effet, sont contemporaines des plus beaux temps de l'indépendance des Grecs, et bien qu'elles aient été émises pour l'usage des peuples soumis à l'autorité du grand roi, on peut douter que les Perses en eussent ressenti le besoin, si par leurs conquêtes ils n'avaient été mis en contact avec des populations d'origine hellénique ou parmi lesquelles régnaient des usages empruntés à la Grèce.

Nous n'entreprendrons pas ici un nouvel examen du problème si controversé que présente l'origine de la monnaie; contentons-nous de dire que les droits des Grecs à cette invention nous paraissent fondés, et qu'il n'en est point de la tradition qui la leur attribue comme des fables au moyen desquelles le génie hellénique, parvenu à un haut développement, revendiqua la priorité dans les arts cultivés bien des siècles auparavant en Égypte et en Asie. Aujourd'hui que nous connaissons dans le plus grand détail l'industrie et les usages des Égyptiens, nous ne découvrons chez eux aucun vestige de monnaie dans les temps pharaoniques. L'opinion des érudits est fixée sur les *sicles* des anciens Hébreux; on sait que ce nom désignait un poids et non des espèces monnayées. On n'a jusqu'ici découvert sur les bords de l'Euphrate aucun monument numismatique qui puisse se rapporter aux anciennes monarchies de l'Assyrie et de la Chaldée : rien n'empêche donc d'admettre l'exactitude de la *Chronique de Paros* et des autres textes antiques, suivant lesquels Phidon, roi d'Argos, étant devenu maître d'Égine, aurait fait frapper dans cette île la première monnaie d'argent. D'après le calcul de K. O. Müller (*Æginetica*, p. 57-63), le règne de Phidon se placerait au milieu du VIIIe siècle avant notre ère, entre la IIIe et la XIe olympiade. La monnaie grecque aurait donc précédé d'environ deux siècles le règne de Crésus, roi de Lydie, auquel la tradition grecque attribue la plus ancienne monnaie d'or. Ce long intervalle permet de penser que l'usage de la monnaie, propagé dans l'Asie-Mineure par le commerce de l'Archipel, se sera imposé peu à peu aux peuples qui, comme les Lydiens, entretenaient des rapports habituels avec les Grecs; et ce qu'on sait de la vie de Crésus prouve à quel point ces rapports étaient intimes et fréquents sous son règne. La conquête de la Lydie par Cyrus rendit ensuite l'usage de la monnaie familier aux Perses, et peut-être a-t-il existé des monnaies, frappées au nom de cette dernière nation, antérieures à Darius. C'est au moins ainsi qu'on pourrait jusqu'à un certain point expliquer la tradition rapportée par Suidas, et suivant laquelle les monnaies appelées *dariques* auraient été ainsi nommées, non d'après le père de Xerxès, mais d'après un autre Darius plus ancien : Ἐκλήθησαν δαρεικοὶ οὐχ ὡς οἱ πλεῖστοι νομίζουσιν, ἀπὸ Δαρείου τοῦ Ξέρξου πατρὸς, ἀλλ' ἑτέρου τινὸς παλαιοτέρου Βασιλέως. Cet ancien Darius étant complétement inconnu (car il ne peut être question du *Darius-Mède* de la Bible), la tradition ne peut avoir de sens que si on la rapporte à des monnaies antérieures au fils d'Hystaspe.

A l'appui de ces observations, il est bon de faire remarquer l'analogie de forme qui existe entre les dariques les plus anciennes et les monnaies primitives de la Grèce. Les lingots irréguliers et presque tous de forme oblongue et ovale qui ont reçu l'empreinte des types persiques, rappellent surtout les mo-

numents de la numismatique à Égine et à Samos. Toutes ces pièces ont au revers un carré creux, dont les particularités distinctives devaient servir à indiquer les contrées, siéges des divers ateliers monétaires. L'irrégularité des lingots et l'existence du carré creux se faisant déjà remarquer sur les monnaies d'Égine frappées deux siècles avant les dariques, il s'ensuit que ces dernières monnaies ont dû être imitées de celles qui circulaient dans les contrées conquises par les Perses antérieurement à ces conquêtes. Quoiqu'il n'existe pas de pièces auxquelles on puisse attribuer avec une certitude absolue le nom de *statères de Crésus*, cependant on connaît des médailles dont les types et le travail rappellent les monuments asiatiques, et qui doivent être originairement sorties des ateliers de la Lydie. Ces pièces ont la même forme que les dariques; elles ont été imitées sans doute des monnaies primitives de la Grèce, et semblent à leur tour avoir servi de modèle aux pièces frappées sous l'autorité des Perses : aussi est-il permis de croire que la plus ancienne monnaie des Perses a été exécutée dans l'empire dont Crésus avait été dépouillé, et n'a été en quelque sorte que la continuation de la monnaie lydienne. Des échantillons de ces dariques d'origine lydienne, en or et en argent, sont réunis sur notre planche LXIV, n°s 1-3, 5-11. Toutes ces pièces doivent remonter à l'époque la plus florissante de la monarchie des Perses. Le type en est emprunté à ce qu'on pourrait appeler la mythologie politique des Achéménides ; mais le style et le travail ne rappellent qu'indirectement les sculptures de Persépolis : on y remarque plus de mouvement, de souplesse et de vérité. Le type de toutes les pièces du Cabinet de France est uniforme; il consiste dans la figure du roi, le carquois sur l'épaule, ayant l'attitude d'un archer qui s'apprête à lancer un trait, fléchissant le genou, tenant d'une main l'arc et de l'autre une arme qui ressemble plus à un javelot qu'à une flèche. Mais cette uniformité en quelque sorte officielle ne se retrouve pas sur toutes les dariques, et la belle collection de M. le duc de Luynes en offre plusieurs dont le type est varié : tantôt le roi s'y montre tenant l'arc et la flèche; tantôt on le voit tout-à-fait à genoux et tirant de l'arc. Cette liberté d'allure, en dépit de l'empreinte officielle, dénote plutôt les Grecs d'Ionie que les autres sujets du roi de Perse, et c'est là un argument de plus en faveur de l'opinion qui place dans l'Asie-Mineure l'origine et la patrie des dariques. Si c'est en effet l'art grec qui a influé sur l'exécution de ces pièces, on est conduit à penser que cet art, à l'époque où elles ont été frappées, avait déjà reçu une partie de son développement, sans pour cela avoir encore atteint toute sa perfection. Ces caractères de l'art grec répondent à l'époque des deux grandes expéditions des Perses contre la Grèce, et en effet, nous pensons que la plus grande partie des dariques qui nous sont parvenues ont été frappées sous Darius, fils d'Hystaspe, et sous Xerxès.

Les têtes des personnages représentés sur ces monnaies offrent deux types bien distincts, et que nous avons notés avec soin dans notre description. Un des rois a le nez aquilin très proéminent : le profil de l'autre est plus régulier. Les pièces au nez droit; étant plus communes que les autres, doivent être considérées comme reproduisant le portrait de Xerxès : nous donnons à Darius celles qui montrent un roi au nez aquilin. Il est vrai que, d'après le témoignage des anciens, cette dernière particularité avait distingué surtout la tête de Cyrus. « Ce prince, dit Plutarque, avait le nez aquilin, et c'est pour cela » qu'encore aujourd'hui cette forme du nez est considérée par les Perses comme » le signe d'une beauté parfaite. » Πέρσαι δ'ὅτι γρυπὸς ἦν Κῦρος, ἔτι καὶ νῦν ἐρῶσι τῶν γρυπῶν καὶ καλλίστους ὑπολαμβάνουσι (*Apophthegm.* t. VI, p. 659, Reisch). Mais rien ne nous force de limiter cette prérogative à Cyrus, et la série numismatique des rois parthes nous démontre qu'un grand nombre des princes de la race des *Arii* eurent le nez aussi aquilin que le fondateur de la monarchie des Perses. Si Cyrus avait frappé des dariques, on aurait peine à comprendre pourquoi le nom de Darius se serait attaché à ces pièces; tandis qu'il était tout simple que la dénomination de cette monnaie continuât de rappeler son premier auteur.

Les dariques d'or et d'argent au type du sagittaire ne sont pas toutes de ce style comparativement primitif qui nous oblige à en placer l'émission sous les règnes de Darius et de Xerxès; il y en a qui, conservant la forme irrégulière des plus anciennes, se distinguent néanmoins par un style plus récent et un travail tout-à-fait délicat. On remarquera principalement dans ce genre la belle darique en or (pl. LXIV, n° 4) qui a passé du cabinet de M. Dupré dans celui de M. le duc de Luynes. Le prince achéménide représenté sur cette pièce, est jeune et imberbe, circonstance qui ne peut se rapporter qu'à l'un des rois qui arrivèrent de bonne heure au trône et y passèrent rapidement, tels que Xerxès II, fils d'Artaxerxe Longue-Main, et Arsès, fils d'Artaxerxe Ochus. Le style de la pièce, si voisin de celui des monnaies frappées vers le règne d'Alexandre, nous ferait pencher pour cette dernière attribution.

Ce qui prouve que ce statère d'or a été exécuté à une époque où l'art grec était arrivé au plus haut point de délicatesse, c'est la finesse de la contremarque du revers, et de la figure qu'on distingue dans le carré creux. Cette dernière particularité, dont l'existence est indubitable, a fait rechercher si les pièces plus anciennes n'offraient rien d'équivalent. M. Mionnet l'a pensé, et il a consigné le fruit de ses observations dans le supplément de son grand ouvrage. Malgré la confiance que devait nous inspirer l'expérience de ce numismatiste, nous avons voulu vérifier ses remarques; et après avoir examiné avec un soin scrupuleux les dariques dans le carré creux desquelles il avait reconnu tant d'objets divers, *un animal accroupi, avec une tête énorme et la queue recoquillée; une tête d'animal dont le museau se prolonge en pointe; un buste de cheval avec* ou *sans la crinière; un oiseau; un loup; un poisson avec une longue queue; une trompe d'éléphant; la partie antérieure d'un poisson qui se présente au piége*, etc.; nous devons déclarer que ces descriptions de notre devancier nous ont paru tout-à fait chimériques : les choses sont au point qu'il nous a été impossible la plupart du temps, non seulement de distinguer ces objets, mais encore de reconnaître celles des pièces sur lesquelles M. Mionnet avait cru les apercevoir. L'existence bien constatée d'une singularité de cette espèce sur une darique d'une époque comparativement très récente, comme la médaille de M. le duc de Luynes, n'oblige à préjuger rien de semblable à l'égard des pièces exécutées dans les temps antérieurs. Ces jeux de l'artiste, au contraire, conviennent peu à l'époque des émissions primitives : cependant nous avons dû nous tenir en garde contre la tendance qui nous portait à ne voir au revers des dariques que des irrégularités accidentelles, et toutes les fois que la surface du carré creux a paru nous offrir un objet d'une forme appréciable, nous avons tenu dans notre description un compte exact de ces apparences, sans toutefois rien garantir, et convaincu d'avance que d'autres observateurs, ou ne distingueront rien dans ces images, ou y verront tout autre chose que ce que nous avons cru y distinguer. Au reste, nous recommandons à tous les numismatistes l'étude attentive des dariques qu'ils pourront avoir à leur disposition, afin que le problème soulevé par M. Mionnet puisse recevoir une solution satisfaisante.

PLANCHE LXIV.

N° 1.

Roi de Perse barbu, coiffé de la tiare crénelée, vêtu de la candys relevée au-dessus du genou gauche, le carquois derrière l'épaule, tenant l'arc et un long javelot.

℞. Aire en creux oblongue et informe dans l'intérieur. AV. 3 1/2. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 422. N° 1.

N° 2.

Médaille semblable à la précédente. AV. 3 1/2. Mionnet, t. V, p. 640, N° 1.

N° 3.

Médaille semblable aux deux précédentes. L'aire en creux du revers est beaucoup plus étendue. AV. 3 1/2. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

N° 4.

Roi de Perse imberbe, courant vêtu d'une tunique couverte d'écailles, tenant d'une main l'arc et de l'autre un javelot.

℞. Carré creux au sommet duquel on distingue une figure nue assise et portant le bras au-dessus de la tête; à droite une contremarque en creux figurant une tête de Pan. AV. 5. Mionnet, Suppl., N° 5, t. VIII, pl. XIX, n° 2. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

En décrivant l'armure des Perses, Hérodote (VII, 61) dit qu'ils portaient des *tuniques à manches de diverses couleurs*, κιθῶνας χειριδωτοὺς ποικίλως sur des couronnes à *écailles de fer*, disposées comme celles des poissons, λέπιδος σιδηρέης ὄψιν ἰχθυοειδέος; dans un autre passage (IX, 22) le même historien, décrivant le costume de Masistius, le représente avec une *cuirasse d'or à écailles*, θώρηκα χρύσεον λεπιδωτόν. On remarque un vêtement de cette espèce sur la belle et curieuse darique d'or, n° 10.

N° 5.

Médaille semblable aux précédentes. Carquois. AR. 3 1/2. (Acquis de M. de Cadalvène, 1826.)

N° 6.

Médaille semblable aux précédentes. Au droit, 2 contremarques, dont l'une sur la poitrine du roi, et l'autre dans le champ à

gauche. Au ℞. un dauphin et une figure drapée et debout? dans l'aire en creux, et une contre-marque dans le champ, à d. AR. 3 1/2. (Acquis de M. Cousinéry.)

N° 7.

Médaille semblable aux précédentes. Au droit, deux contre-marques dans le champ à droite et à gauche. AR. 3. Mionnet, Suppl. N° 11. (Cousinéry.)

N° 8.

Comme aux n^os précédents. Dans l'aire en creux du ℞, deux poissons? AR. 3, Mionnet, Suppl. N° 18. (Cousinéry.)

N° 9.

Comme aux n^os précédents. Au droit, contremarque dans le champ à gauche, formée de deux croissants adossés. Au ℞., colombe? posée sur un grand poisson? Dans l'aire en creux, croissant ou contremarque dans le champ. AR. 3. (Cousinéry.)

N° 10.

Comme aux n^os précédents. AR. 3. Mionnet, Suppl., N° 19.

Ce numismatiste voit, dans l'aire en creux de cette darique : « un buste de « cheval avec sa crinière, posé sur un animal difficile à désigner, et une petite « contre-marque.» (Cousinéry.)

N° 11.

Comme aux n^os précédents. AR. 3. Mionnet, Suppl., N° 24. (Cousinéry.) Contremarques. Tête barbue surmontée de deux croissants adossés, dans la concavité de chacun desquels est un disque.

C'est dans le carré creux de cette darique que M. Mionnet distinguait : *un poisson devant le piège.*

Nous ajoutons ici la description de quelques pièces qui ont pris place dans le Cabinet de France, depuis la composition de nos planches.

1° Roi avec un nez très proéminent, tout-à-fait à genoux sur le sol, désigné par une ligne de globules, tenant d'une main l'arc et de l'autre un trait ou un poignard en forme de fleur de lis. Contre-marque à droite.

℞. Carré creux informe et inégal, et croissant en contre-marque. AR. 3 1/2. (Rollin, 1842.)

2° Roi, la robe fortement serrée autour de la ceinture, tenant d'une main l'arc et de l'autre un trait, en partie effacé par une contre-marque composée de trois croissants combinés en forme de *triskèle*.

℞. Carré creux inégal et informe. AR. 3. (Rollin, 1842.)

3° Le roi, le nez droit, un grand carquois sur l'épaule, tenant d'une main l'arc et de l'autre un poignard.

℞. Carré creux, dans lequel on croit distinguer une tête de griffon avec partie d'un autre animal, peut-être aussi des lettres grecques. AR. 3 1/2. (Borrel, 1840.)

Le travail de cette darique est plus récent que celui de la plupart des *sagittaires* au carré creux.

4° Roi, le nez droit, à genoux, le carquois sur l'épaule, tirant l'arc.

℞. Carré creux, informe. AR. 3 1/2. (Borrel, 1840.)

Du même temps que la précédente.

5° Le roi debout, à mi-corps, le nez droit, tenant dans la main gauche l'arc, et deux flèches dans la droite : derrière le roi, et le long de son dos, vestiges d'une inscription grecque.

R. Carré inégal et informe. AR. 3 1/2. (Borrel, 1840.)

Travail comparativement récent.

N° 12.

Le roi en sagittaire, tourné à droite, tenant l'arc et le javelot.

℞. Carré creux, dont le champ revêtu d'un grènetis, paraît porter un serpent qui se replie sur lui-même et la feuille d'une plante. AR. 6. Mionnet, N° 5, et Suppl., N° 28.

Le revers de cette médaille n'a pas été bien présenté dans cette gravure; il faut le redresser de manière que la partie inférieure réponde au point où aboutit la ligne qui réunit le droit au revers.

N° 13.

Galère sur les flots montée par des rameurs : au-dessus le caractère phénicien ב.

℞. Dans un carré creux, le roi de Perse, coiffé d'une tiare radiée et vêtu d'une longue candys, étendant la main gauche au-dessus de la tête d'un lion debout devant lui, et s'apprêtant à lui enfoncer dans le flanc le poignard ou *acinace* qu'il tient de la main droite. Dans le champ, la lettre phénicienne ע. AR. 1 1/2. Mionnet, N° 7.

N° 14.

Médaille conforme à la précédente, si ce n'est qu'au lieu de la lettre ב dans le champ du droit, on voit la marque numérique III, et au revers, entre les deux figures, la légende complète עעב AR. 7 1/2 Mionnet, N° 9.

Le type du revers de ces pièces reproduit un type consacré dans tous les cultes asiatiques qui se rapprochent de la religion de Zoroastre. Le roi, combattant le lion, joue le rôle d'Ormuzd, luttant contre le mauvais principe.

On n'a encore rien dit de satisfaisant sur l'inscription qui décore ces pièces : peut-être est-ce une exclamation en l'honneur du roi.

N° 15.

Tête barbue à droite, avec un couronne de feuillage.

℞. Galère armée portée sur les flots, dans un carré creux AR. 2. Mionnet, N° 10.

Le revers a été mal disposé sur la gravure : la ligne de jonction du droit et du revers aboutit au sommet de la pièce.

N° 16.

Tête barbue à droite, avec une couronne de feuillage et un collier de perles.

℞. Galère armée portée sur les flots. On remarque un grand œil à la proue du navire. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 11.

N° 17.

Tête barbue tournée à droite, avec une couronne de feuillage et un collier de perles.

℞. Galère armée portée sur les flots. AR. 5. Mionnet, N° 12, pièce fourrée.

N° 18.

Pièce conforme à la précédente, ayant de plus au revers et au-dessus de la galère l'inscription phénicienne : . . . מאע. AR. 4. Mionnet, N° 13.

N° 19.

Mêmes types au droit et au revers; au-dessus de la galère on lit . . . . מאר ou מאכ. AR. 5. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

N° 20.

Mêmes types au droit et au revers; les bavures du revers ont l'apparence d'une inscription. AR. 5. Mionnet, Suppl., N° 31.

PLANCHE LXV.

N° 1.

Tête barbue avec une couronne de feuillage, tournée à droite.

℞. Galère armée : au-dessus la légende . . . . IIII — מא. AR. 5. Mionnet, Suppl., N° 5.

Il n'y a de constant sur ces pièces que la légende מא, *des A.* . . (Aradiens ou Ascalonitains); les autres signes sont ou des marques numériques ou des *différents* monétaires.

N° 2.

Tête barbue tournée à droite.

℞. Proue de galère, à gauche; au-dessus, monogramme composé des lettres ΑΡ. AR. 2. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

N° 3.

La même tête qu'aux nos précédents, tournée à droite, dans un grènetis.

℞. Galère armée portée sur les flots : au-dessus א AR. 1. Mionnet, N° 14, Suppl. N° 32.

N° 4.

Dagon, dieu à queue de poisson, tenant un dauphin.

℞. Dans un carré légèrement creux, galère et hippocampe. AR. 3. (Pièce fourrée.) Mionnet, Suppl., N° 36.

N° 5.

Le roi sur un hippocampe ailé qui court sur les flots : il tient la bride de la main droite et un arc dans la gauche : à l'exergue, un dauphin. Le tout dans un grènetis.

℞. Chouette tournée à gauche; derrière cet oiseau, deux symboles égyptiens, le *fouet*, signe d'impulsion, et le *crochet*, signe de cohibition, posés obliquement. A droite les signes et caractères : IIIII — ע. AR. 5. Mionnet, N° 22.

N° 6.

Le roi sur un hippocampe ailé qui court sur les flots; il tient la bride de la main droite et un arc dans la gauche : à l'exergue, un dauphin.

℞. Chouette, fouet et crochet, comme au n° précédent. Les types du droit et du revers sont enfermés dans une torsade circulaire, ornée d'un rang de perles. AR. 6 1/2. Mionnet, N° 17.

N° 7.

Mêmes types et encadrements au droit et au revers à droite de la chouette ; III — ע (LXVIII?) AR. 5. Mionnet, N° 20.

N° 8.

Mêmes types et encadrements au droit et au revers. Dans le champ à droite de la chouette, II מ (peut-être XLII). AR. 4 1/2 Mionnet, N° 23.

N° 9.

Même types qu'aux nos précédents : à l'exergue, dauphin : le tout dans un cercle formé par un riche feston.

℞. Chouette à droite, avec le fouet et le crochet sur l'aile gauche, dans un cercle semblable. AR. 3. Mionnet, N° 25.

N° 10.

Cheval marin avec des ailes recoquillées et dauphin, dans un cercle de perles.

℞. Chouette, fouet et crochet, dans un cercle de perles. AR. 1. Mionnet, Suppl., N° 34.

N° 11.

Médaille semblable à la précédente. AR. 1. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

N° 12.

Dauphin et *murex* dans un cercle de perles.

℞. Chouette, fouet et crochet, comme dessus, dans un cercle de perles. AR. 1 1/2. Mionnet, N° 16.

N° 13.

Dauphin décrivant une parabole au-dessus des flots : à l'exergue, le *murex;* dans le champ, au-dessus du dauphin, une légende phénicienne, peut-être מנדי.

℞. Carré creux avec des parties en relief au fond duquel on voit la chouette, le fouet et le crochet. AR. 6. Mionnet, N° 15.

N° 14.

Le roi, dans l'attitude du sagittaire tirant de l'arc, comme sur les dariques de la pl. LXIV, dans un cercle de perles.

℞. Dans un cercle de perles, cavalier coiffé d'une tiare plate, galopant à droite et lançant le javelot : à l'exergue, dauphin; dans le champ, à gauche, la lettre ע. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 26.

N° 15.

Le roi, dans le costume et l'attitude du sagittaire, tenant d'une main l'arc et de l'autre un javelot dont le sommet est orné d'une pomme.

℞. Le roi, également dans le costume et l'attitude du sagittaire, tenant l'arc de la gauche, et avec la droite tirant une flèche de son carquois : dans le champ, à gauche, un taureau en contre-marque. AR. 5 1/2. Mionnet, N° 27.

N° 16.

Sagittaire debout tenant l'arc d'une main, et de l'autre tirant une flèche de son carquois.

℞. Muraille crénelée garnie de trois tours également crénelées ; une galère au-devant de cette muraille : à l'exergue, peut-être un lion. AR. 1.

N° 17.

Buste de Vénus, avec des pendants d'oreilles et une couronne de myrte? tourné à gauche.

℞. Buste de trois quarts du roi de Perse, avec sa coiffure de guerre, qui cache le front et le menton. AR. 1 1/2.

N° 18.

Masque barbu de face, posé sur un lion également de face, dont on aperçoit la tête et les pattes de devant.

℞. Tête à gauche, barbue et diadémée, portant des pendants d'oreilles et un collier. AR. 1 1/2. Mionnet, N° 29.

N° 19.

Tête de Pallas de face avec un casque à trois aigrettes.

℞. Le roi en Doryphore, le carquois et l'arc sur l'épaule, la lance dans la droite et deux flèches dans la gauche. AR. 1 1/2. Mionnet, N° 28.

N° 20.

Le roi, coiffé de la tiare droite en forme de modius, tenant la main droite levée, debout dans un char, passant à gauche, attelé de six chevaux, et conduit par un aurige imberbe, coiffé d'une tiare plus basse que celle du roi. Derrière le char, un jeune homme portant d'une main un vase à une anse et de l'autre un sceptre recourbé, terminé par une sorte de *cucupha*, le tout dans un cercle de perles.

℞. Galère armée portée sur les flots, ornée d'un aplustre à la poupe et de la figure d'un patèque à la proue. Au-dessus, les chiffres III; le tout dans un cercle de perles. AR. 8. Mionnet, N° 34.

N° 21.

Même description qu'au n° précédent. Au droit, devant l'aurige, עע; au revers, au-dessus de la galère: III. AR. 8. Mionnet, N° 32.

N° 22.

Même description qu'au n° précédent. עע devant l'aurige : au revers, au-dessus de la galère, les signes numéraux : II — AR. 8. Mionnet, N° 30.

PLANCHE LXVI.

N° 1.

Roi barbu coiffé de la tiare, vêtu de la candys; la main droite levée, dans un char traîné par six ou huit chevaux et conduit par un aurige imberbe : derrière le char, un personnage également imberbe, debout, tenant d'une main un sceptre recourbé terminé par une tête de *huppe* ou de *cucupha*, et de l'autre un vase de la forme de l'œnochoë. Au-dessus de l'aurige, l'inscription phénicienne : מודי : le tout dans un cercle de perles.

℞. Galère armée portée sur les flots; au-dessus, les caractères phéniciens בם et la lettre grecque A gravée en creux à la main, le tout dans un cercle de perles. AR. 8. Mionnet, N° 35.

On a vu, dans l'introduction à ce chapitre, que nous donnions à la Phénicie et au règne de Xerxès, les pièces dont nous avons reproduit cinq variétés, pl. LXV, n°s 21-23, et pl. LXVI, n°s 1 et 2. On reconnaît au revers la galère phénicienne : au droit, c'est le roi de Perse dans son char de triomphe. Hérodote décrit la marche de Xerxès, à travers l'Asie, quand ce prince se dirigeait vers la Grèce, d'une manière tout-à-fait propre à expliquer le type principal de notre médaillon. VII, 40. ... τούτου δὲ ὄπισθε, αὐτὸς Ξέρξης ἐπ'ἅρματος ἵππων Νισαίων· παραβεβήκεε δέ οἱ ὁ ἡνίοχος τῷ οὔνομα ἦν Πατιράμφης, Ὀτάνεω παῖς ἀνδρὸς Πέρσεω. Ἐξήλασε μὲν οὕτω ἐκ Σαρδίων Ξέρξης, μετεκβαίνεσκε δέ, ὅκως μὲν λόγος αἱρέοι, ἐκ τοῦ ἅρματος εἰς ἁρμάμαξαν. « Derrière le char consacré à Jupiter, s'avançait « Xerxès, monté lui-même sur un char que traînaient des chevaux de la race « de Nisa; il avait pour aurige un jeune Perse, Patiramphès, fils d'Otanès. « C'est ainsi que Xerxès, parti de Sardes, continua son voyage : seulement, « quand il lui en prenait fantaisie, il passait de son char dans une litière. » Probablement le roi ne se servait de son char que quand il passait dans le voisinage des villes et autres endroits populeux. On remarquera que, sur la médaille, l'aurige est constamment imberbe; cette circonstance est d'accord avec le texte d'Hérodote qui, en donnant le nom du père de l'aurige, paraît indiquer, comme encore très jeune, l'officier royal auquel était confiée cette fonction.

Le personnage qui suit le char est sans doute l'échanson royal, officier dont la charge était considérée comme très honorable, suivant ce que dit Hérodote (III, 34) en parlant de l'échanson de Cambyse : τιμὴ δὲ καὶ αὕτη οὐ σμικρή. Le même historien rapporte que le roi de Perse ne buvait point d'autre eau que celle du Choaspès, fleuve qui coulait auprès de Suse. On faisait bouillir une grande provision de cette eau, et plusieurs chars à quatre roues, traînés par des mulets, et chargés de vases d'argent remplis de l'eau du Choaspès, suivaient le prince dans tous ses voyages, I. 188. καὶ δὴ καὶ ὕδωρ ἀπὸ τοῦ Χοάσπεω ποταμοῦ ἅμα ἄγεται τοῦ παρὰ Σοῦσα ῥέοντος, τοῦ μούνου πίνει βασιλεὺς καὶ ἄλλου οὐδενὸς ποταμοῦ. τούτου δὲ τοῦ Χοάσπεω τοῦ ὕδατος ἀπεψημένου πολλαὶ κάρτα ἅμαξαι τετράκυκλοι ἡμιόνειαι κομίζουσαι, ἐν ἀγγηίοισι ἀργυρέοισι ἕπονται, ὅκῃ ἂν ἐλαύνῃ ἑκάστοτε. Peut-être l'eau que porte l'échanson royal est-elle celle du Choaspès. D'un autre côté, le sceptre entièrement égyptien que tient cet officier, et sa coiffure également égyptienne sur le n° 2, pl. LXVI, sont des circonstances tout-à-fait extraordinaires, et qu'il serait difficile d'expliquer. Les rois de Perse, après la conquête de l'Égypte, auraient-ils emprunté une partie du cérémonial des anciens Pharaons? A l'exception de la coiffure tout-à-fait égyptienne que porte Cyrus sur le monument de Pasargades (v. Ker-Porter, *Travels*, t. I, pl. 13), il n'y a rien dans les sculptures des Perses qui nous autorise à admettre une telle conclusion. L'indication fournie par la médaille n'en est que plus précieuse, quoique incertaine.

N° 2.

Même type qu'au n° précédent, avec cette différence que le personnage qui marche derrière le char ne porte pas le vase et que la tête est couverte d'un bonnet conique semblable à la partie inférieure du *schent* égyptien : il n'y a point d'inscription, et le cercle d'entourage est décoré d'un ornement fin et serré.

℞. Galère portée sur les flots, et au-dessus le caractère ב, le tout dans un cercle. AR. 8. Mionnet, N° 36.

Sur une autre variété du même médaillon (collection Borrell), la légende au-devant de l'aurige se compose des caractères עב; au revers, le chiffre I au-dessus de la galère.

Deux autres médaillons, l'un acquis de M. Borrell, en 1842, et l'autre de M. Rollin, en 1844, reproduisent la légende : מודי.

N° 3.

Grande galère amarrée devant une muraille crénelée, surmontée de cinq tours également crénelées : près de la galère, une petite barque avec des rameurs : au-dessous, un lion et un taureau courant en sens contraires.

℟. Le roi dans son char, conduit par un aurige imberbe, et traîné par des chevaux lancés au galop. Au-dessous des chevaux, un bélier étendu sur le ventre, et la tête tournée en arrière; cette figure est gravée en creux : le tout dans un cercle de perles. AR. 8. Mionnet, Suppl., N° 33.

Voyez, dans l'introduction à ce chapitre, ce que nous avons dit de cette médaille. Ker-Porter (*Travels*, t. II, p. 79) croyait qu'elle avait été frappée dans l'intérieur de l'Asie, et que les murailles dont elle porte la figure étaient celles de Babylone. J'avais pensé, depuis, que ces murailles pourraient bien être celles de Tyr. Mais rien de positif n'étaie ces conjectures.

N° 4.

Le roi dans son char, conduit par un aurige et traîné par six chevaux : au-dessus de l'aurige, עב : le tout dans un cercle orné d'une espèce de torsade.

℞. Galère portée sur les flots; au-dessus, des chiffres : le tout dans un cercle de perles. AR. 3 1/2. Mionnet, N° 37.

N° 5.

Même type et même inscription qu'au n° précédent.

℞. Type de la galère : au-dessus ע. AR. 2 1/2. Mionnet, N° 39.

N° 6.

Le roi et l'aurige dans le char.

℞. La galère sur les flots. Æ. 3. Mionnet, N° 40.

N° 7.

Le roi en sagittaire, tenant l'arc et le javelot.

℞. La galère sur les flots : au-dessus le chiffre III. Æ. 2. Mionnet, N° 42.

N° 8.

Mêmes types qu'au n° précédent au droit et au revers : les chiffres du revers sont peu distincts. Æ. 2 1/2. Mionnet, N° 43.

N° 9.

Buste du roi barbu, coiffé de la tiare, tourné à droite.

℞. Galère armée : au-dessus les chiffres II — Æ. 3. Mionnet, N° 45.

N° 10.

Autre exemplaire de la médaille précédente. La tiare du roi est ornée de deux rangs de perles. Æ. 3.

N° 11.

Le roi en sagittaire, tenant l'arc et le javelot.

℞. Plan d'une double enceinte carrée, à l'un des côtés de laquelle vient se joindre une ligne droite. Æ. 2. Mionnet, Suppl., N° 41.

Peut-être avons-nous ici sous les yeux un des camps retranchés dans lesquels les Perses avaient l'habitude de se renfermer dans leurs campagnes. Ce serait donc véritablement une monnaie *castrensis*, ou frappée pour les usages du camp. Une grande partie de la numismatique des Perses a ce caractère.

N° 12.

Le dieu Dagon tourné vers la droite, tenant un aviron, le corps terminé en queue de poisson.

℞. Galère armée, portée sur les flots : au-dessus נס. Æ. 2 1/2. Mionnet, Suppl., N° 40.

N° 13.

Le dieu Dagon tourné à droite.

℞. Dans un carré creux bordé de perles, galère et hippocampe. AR. 3. 4. Mionnet, Suppl., N° 35.

N° 14.

ΠΥΘΑΓΟΡΗ, le roi en sagittaire, tenant l'arc et le javelot.

℞. Carré creux orné d'un grènetis dans lequel on croit distinguer un serpent qui se replie. Æ. 6. (Sestini, *lett. num.* t. III, p. 146, pl. III, n° 7) citée par Mionnet, note du N° 5.

Pièce du Musée britannique.

Nous avons exposé ailleurs les motifs qui nous portent à considérer comme une monnaie cypriote la *double darique* (pl. LXV, n° 5) qui montre au droit et au revers *un roi de Perse courant et armé de l'arc*. M. de Longpérier, notre savant collaborateur, qui depuis longtemps a conçu la même opinion, explique d'une manière ingénieuse la contre-marque qu'on voit sur cette pièce : pour lui, la *vache* qui y est gravée est la vache *Io* (Ἰώ) et désigne l'*Ionie*, contrée soumise aux Perses, et dans laquelle cette contre-marque autorisait la circulation de la monnaie qui en porte l'empreinte. Quoi qu'il en soit de cette opinion, que son auteur se réserve sans doute de développer, nous trouvons, dans la pièce du Musée britannique (pl. LXVI, n° 14), qui porte la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗ, la preuve que des pièces d'un module considérable ont été frappées dans l'île de Cypre au nom des Perses. Ce nom, ou au moins quelques uns de ceux qui s'en rapprochent le plus, paraissent avoir été communs dans ce pays, à l'époque où l'influence grecque y était toute puissante. Les historiens nous parlent de trois personnages, entre lesquels ils paraissent avoir réparti presque au hasard les noms de *Pythagoras*, *Pnytagoras* et *Protagoras*. Le premier était un fils d'Évagoras Ier, auquel ce prince confia la défense de Salamine, quand, après la défaite des Achéens, il abandonna momentanément la défense de son royaume pour implorer le secours d'Acoris, roi d'Égypte (av. J.-C. 386) : le fils d'Évagoras périt avec son père (av. J.-C. 373). Diodore (XV, 4) le nomme *Pythagoras ;* Théopompe (ap. Phot., *cod.* 176, p. 202) lui attribue le nom de *Pnythagoras ;* mais Isocrate, écrivain contemporain, et dont les rapports furent intimes avec le roi de Salamine et avec ses fils, l'appelle *Protagoras* (*Evag.* XXIII), et nous pensons, avec M. Engel (*Kypros*, t. I, p. 317, note 76), que la leçon donnée par cet écrivain doit être préférée.

Le second, que M. Engel considère par conjecture comme le fils de Protagoras et le petit-fils d'Évagoras Ier, régnait à Salamine, quand Évagoras II (av. J.-C. 351), qui avait été chassé de cette ville, entreprit d'y rentrer avec le secours de Phocion. A cette époque, chacune des principales villes de Cypre avait un roi particulier qui reconnaissait l'autorité du roi de Perse. L'entreprise d'Évagoras II et de Phocion, qui nous est racontée par Diodore (XVI, 46), ne fut pas couronnée de succès Artaxerxe Ochus soutint, contre le roi expulsé, le prince qui était alors en possession de Salamine ; et celui-ci, reconnaissant de ce bienfait, se mit dans une dépendance encore plus étroite de la puissance du grand roi. Diodore le nomme *Protagoras ;* mais l'erreur qui lui a fait donner le nom de *Pythagoras* au fils d'Évagoras Ier, peut avoir conduit cet historien à confondre une seconde fois le nom de *Pythagoras* avec celui de *Protagoras*.

Le troisième, qui reconnut en Cypre l'autorité d'Alexandre-le-Grand, est appelé *Pnytagoras* par Quinte-Curce, Arrien et Athénée, et les monuments numismatiques confirment cette leçon.

Nous croyons que la triple darique du Musée britannique appartient au second de ces personnages, et que la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗ, jointe au type ordinaire des anciennes dariques, doit servir à la correction du texte de Diodore. Quant à l'époque précise à laquelle cette pièce aurait été frappée, bien qu'on hésite entre le temps antérieur à la tentative d'Évagoras II, chassé très probablement lui-même par Pythagoras, et la dernière partie du règne de ce dernier prince, postérieure à l'entreprise de Phocion ; cependant la seconde hypothèse semble préférable à la première. L'adoption du type favori des Perses paraît indiquer, en effet, l'entière soumission à l'autorité d'Artaxerxe Ochus, qu'exprime le texte de Diodore : ὁ δὲ Πρωταγόρας [Πυθαγόρας] ἑκουσίως ὑποταγεὶς τοῖς Πέρσαις, τὸ λοιπὸν ἀδεῶς ἐβασίλευσε τῆς Σαλαμῖνος.

Si cette attribution, en faveur de laquelle je puis citer aussi le suffrage de M. de Longpérier, qui de son côté était arrivé au même résultat que moi, était admise par les numismatistes, il deviendrait nécessaire de donner aussi à l'île de Cypre la triple darique (pl. LXIV, n° 12), semblable à celle de Pythagoras par le style et la fabrique, et qui n'en diffère que par l'absence de l'inscription. Le faible poids de cette pièce, la seule que nous ayons pu peser, semble annoncer une époque assez récente, et convient par conséquent au règne d'Ochus.

Quant à la double darique (pl. LXV, n° 5), le poids plus élevé qu'a cette pièce, et la ressemblance de fabrique qu'elle offre avec les Evagoras d'or et les Nicoclès d'argent, la reportent nécessairement à l'époque du règne d'Artaxerxe Mnémon, où les généraux de ce prince assiégeaient Salamine. On pourrait même considérer cette médaille comme un monument du traité par lequel Évagoras Ier consentit à obéir à Artaxerxe *comme un roi obéit à un roi :* αὐτὸν ὡς βασιλεὰ βασιλεῖ ὑποτετάχθαι. Diod., XV, 8 ; et plus loin, 9 : « Évagoras ayant « échappé, contre toute attente, à la captivité, fit la paix et obtint de régner à « Salamine, à condition de payer un impôt annuel, et d'obéir comme un roi « reçoit les ordres d'un roi. » Ὁ μὲν οὖν Εὐαγόρας παραδόξως ἐξοσιοῦται τὴν ἅλωσιν, καὶ συνέθετο τὴν εἰρήνην, ὥστε βασιλεύειν τῆς Σαλαμῖνος, καὶ τὸν ὡρισμένον διδόναι φόρον κατ' ἐνιαυτὸν, καὶ ὑπακούειν ὡς βασιλεὺς βασιλεῖ προστάττοντι. On verra si le type tout-à-fait inusité des *deux rois* n'a pas été adopté dans l'intention d'exprimer cette dernière idée.

N° 15.

Le roi en sagittaire, tenant l'arc et le javelot, tourné à droite.

℞. Proue de galère tournée à gauche. AV. 5. Mionnet, Suppl., N° 29. Indiqué par erreur comme AR. sur la planche. (Cabinet de M. le duc de Luynes.)

PLANCHE LXVII.

INCERTAINES DES ROIS DE SYRIE.

N° 1.

Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. Légende effacée, mais qui doit être ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΝΤΙΟΧΩΣ et non ΑΡΣΑΚΟΥ, comme on l'a cru longtemps. Trophée. A droite, un A dans un O. Æ. 4. Mionnet, N° 1. Cabinet Tôchon.

Cette médaille et la suivante ont été attribuées aux premiers rois Arsacides, mais un examen attentif nous autorise à les donner aux rois de Syrie. Leur mauvaise conservation ne permet pas de leur assigner un rang précis dans cette série.

N° 2.

Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. . . . Trépied. Æ. 3. Cabinet Tôchon.

Voir au n° 1.

CHAPITRE VIII.

ROIS DES PARTHES.

DYNASTIE DES ARSACIDES.

Arrivés à ce point de notre travail et pressés de mettre à fin une entreprise depuis trop longtemps commencée, nous voyons pour ainsi dire se multiplier sous nos pas la matière de nos recherches; le progrès de l'influence et du séjour des Européens dans l'Orient a augmenté depuis plusieurs années dans une proportion énorme la masse de nos richesses numismatiques, et tout nous annonce que nous ne sommes qu'au début d'un accroissement bien plus considérable encore. Si, dès à présent, nous voulions tenir notre ouvrage au courant de la science, il nous faudrait joindre à nos planches un supplément dont l'étendue approcherait de la moitié de l'ouvrage entier.

Les monnaies des rois parthes qui se présentent ici ont été étudiées par Vaillant et Visconti à des époques où les ressources de la science étaient plus bornées. Vaillant, dans un ouvrage peu digne de ses premières productions, et qui d'ailleurs ne fut publié qu'après sa mort, proposa une classification presque entièrement chimérique. Visconti, plus prudent et plus habile, ne put néanmoins résoudre qu'une partie des nombreuses difficultés de la matière. Ces difficultés n'ont commencé à s'éclaircir qu'à une époque très récente. Nous croyons avoir jeté quelques lumières sur la numismatique des premiers Arsacides dans un mémoire inséré aux *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, 1839, p. 191.

L'époque intermédiaire a reçu aussi une vive lumière par un travail de M. de Longpérier, inséré dans la *Revue numismatique*, 1841, p. 244. Depuis ces publications, on a encore reçu des monnaies arsacides qui éclaircissent certains points, et, comme il arrive toujours, soulèvent de nouvelles difficultés.

Si nous nous lancions dans la publication et l'examen de toutes ces richesses, il n'y aurait pas de raison au monde pour mettre fin à cet ouvrage. Nous avons le droit d'appliquer à notre recueil le *solve senescentem equum;* car un ouvrage qui, sur ses premières livraisons, porte le millésime de 1834, a pour l'impatience bien naturelle des souscripteurs atteint les dernières limites de la vieillesse. Aussi nous hâtons-nous de mettre nos affaires en règle par un simple inventaire de nos biens. Seulement, pour que cette description conserve un caractère d'utilité, nous avons soin de renvoyer chaque pièce aux ouvrages dans lesquels leur attribution nous semble avoir été fixée d'une manière définitive.

INCERTAINES DES PREMIÈRES ÉPOQUES.

N° 3.

Buste à gauche d'Arsace Ier, imberbe, coiffé d'une tiare dont la forme rappelle celle du bonnet phrygien.

℞. ΑΡΣΑΚΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. *Du roi Arsace.* Arsace Ier, coiffé comme au droit, revêtu du costume parthique, assis sur l'omphalos et tenant l'arc à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 648. N° 1.

Voyez dans les *Nouvelles Annales*, publiées par la Section française de l'Institut Archéologique en 1839, p. 191, le *Mémoire* de M. Lenormant, intitulé *Sur le classement des médailles qui peuvent appartenir aux treize premiers Arsacides*, p. 24 et 25.

N° 4.

Buste à gauche d'Arsace Ier, coiffé de la tiare, comme au n° 3.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ. *Du grand roi Arsace.* Arsace Ier, coiffé de la tiare, revêtu du costume parthique, assis sur l'omphalos, et tenant l'arc à la main. Drachme. Mionnet, t. V, p. 648, N° 2.

Le revers de cette pièce a été gravé par erreur sous le n° 5, tandis qu'on a joint au droit le revers de la pièce n° 5.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 24.

ARSACE VI. MITHRIDATE Ier.

MONTE SUR LE TRÔNE VERS L'AN 170 AVANT J.-C. IL MOURUT VERS L'AN 140 AVANT J.-C.

N° 5.

Buste à gauche de Mithridate Ier, diadémé et barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du grand roi Arsace, Épiphane.* Arsace, assis sur l'omphalos, comme au n° 3. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 549. N° 3.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19

N° 6.

Buste à gauche du Mithridate Ier, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du grand roi Arsace, Épiphane.* Arsace, assis sur l'omphalos. AR. Drachme Mionnet, t. V, p. 649, N° 43.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 7.

Tête diadémée à gauche de Mithridate Ier, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. *Du grand roi Arsace, Épiphane.* Tête de cheval àdroite. Br. 4. Mionnet, t. V, p. 649, N° 4.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 8.

Tête diadémée à gauche de Mithridate Ier, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ . . . . . . Victoire, marchant à droite. Br. 2 1/2. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 430, N° 6.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 9 (Pl. LXVII).

Buste diadémé à droite de Mithridate I, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Philellène*. Hercule nu, debout, tenant la massue de la main gauche et la canthare de la droite. Dans le champ, à gauche, le monogramme ΦΙΛΤΑ. AR. Tétradrachme. Empreinte de provenance inconnue.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 10 (Pl. LXVII).

Buste à gauche de Mithridate I, diadémé, avec une longue barbe.

℞. ΒΑΧΙΛΕΩΣ (*sic*) ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. (*Monnaie*) *du grand roi des Rois, Arsace, Épiphane*. Arsace Ier, assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 649, N° 5.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 11 (Pl. LXVII).

Buste à gauche de Mithridate I, diadémé, avec une longue barbe.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. (*Monnaie*) *du grand roi des Rois, Arsace, Épiphane*. Arsace Ier, assis, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Variété, quant à la fabrique, du n° 10.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 12 (Pl. LXVII).

Buste à gauche de Mithridate I, barbu, avec la tiare sphérique.

℞. Même légende. Arsace Ier, assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 650, N° 6.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 13 (Pl. LXVII).

Buste à droite de Mithridate I, barbu, avec la tiare sphérique.

℞. Même légende. Arsace, assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Variété du n° précédent.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

N° 14 (Pl. LXVIII, 2) (1).

Buste à gauche de Mithridate I, avec la tiare sphérique.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ (Επιφανους?). (*Monnaie*) *du grand roi des Rois, Arsace, Épiphane*. Pégase, galopant à droite. Br. Æ. 2 1/2. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 434, N° 16.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 19.

ARSACE VII. PHRAATE II.

MONTE SUR LE TRÔNE VERS L'AN 140, MEURT L'AN 126 AV. J.-C.

N° 15 (Pl. LXVII, 14).

Buste à gauche de Phraate, avec la tiare sphérique; la barbe est coupée plus courte que celle de Mithridate I.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Évergète, Épiphane, Philellène*. Arsace, assis, l'arc parthique à la main. Drachme. Mionnet, t. V, p. 651, N° 15.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

(1) La classification méthodique n'étant pas celle suivie sur les planches, nous sommes obligés d'abandonner notre système ordinaire, et de ranger toutes nos monnaies des Arsacides sous un numérotage général, avec la précaution d'indiquer pour chaque pièce le numéro et la planche

N° 16 (Pl. LXVII).

Buste à gauche de Phraate II, avec la tiare sphérique ornée de figures de cerf et d'une corne de taureau.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Theopator, Nicator*. Arsace, assis sur un trône, l'arc à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 651, N° 11.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

N° 17 (Pl. LXVII).

Buste à droite comme au n° précédent.

℞. Même légende. Arsace, assis sur un trône, l'arc à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 651, N° 12.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

N° 18 (Pl. LXVII).

Buste à gauche de Phraate II, coiffé de la tiare, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ . . . . . ΘΕΟΠΑΤ . . ΝΙΚΑΤ . . . (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Epiphane, Theopator, Nicator*. Pégase, volant à droite. Br. 4. Mionnet, Suppl., p. 434, N° 15.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

N° 19 (Pl. LXVIII, 3).

Buste à gauche de Phraate II, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ...ΓΟΡΟΥ . ΑΤΑCΤΡ. . . . . ΜΕΓΑΛΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕ . . . (La légende du n° 20, plus les mots non expliqués : . . . γορου καταστρατεία.) Arsace, assis sur un trône, l'arc parthique à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 653, N 20.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.
Cette pièce avait été attribuée à *Sinatroecès*.

N° 20 (Pl. LXVIII, 4).

Buste à gauche de Phraate II, diadémé, les longues bandelettes du diadème pendant derrière la tête.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Theopator, Évergète*. Arsace, assis sur un trône, l'arc parthique à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 653, N° 21.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

N° 21 (Pl. LXVIII, 5).

Buste à gauche de Phraate II, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕ . . . (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Théopator, Évergète*. Arsace, assis sur un trône, l'arc parthique à la main. Æ. Drachme. Mionnet, t. V, p. 653, N° 22.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 28 et suiv.

ARSACE VIII. ARTABAN II.

DE L'AN 126 A L'AN 123 AVANT J.-C.

N° 22 (Pl. LXVIII, 15).

Buste à gauche d'Artaban II, coiffé de la tiare sphérique, avec une longue barbe.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗ. . . (*Monnaie*) *du roi des Rois, Arsace, Juste, Éver-*

gète et Philellène. Arsace, assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 433, N° 12.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 34.

ARSACE IX. MITHRIDATE II.
DE L'AN 123 A L'AN 86 AVANT J.-C.

N° 23 (Pl. LXVIII, 6).

Buste à gauche de Mithridate II, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑ... ΕΡΓΕΤ... ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝ... *Du grand roi Arsace, Évergète, Épiphane, Philellène*. Arsace assis sur un trône, l'arc parthique à la main. Dans le champ, un monogramme composé d'un Σ et peut-être d'un P. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 652, N° 18.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 34.

N° 24 (LXVIII, 7).

Buste à gauche de Mithridate II, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Évergète, Épiphane, Philellène*. Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 652, N° 17.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 34.

N° 25 (LXVIII, 8).

Buste à gauche de Mithridate II, diadémé, barbu.

℞. Même légende, mais avec les sigma carrés, ⊏. Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique à la main. Dans le champ, Π. AR. Drachme.

N° 26 (LXVIII, 9).

Buste à gauche de Mithridate II, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛ... ΜΕΓΑ... ..ΣΑΚΟΥ... ΕΥΕΡ.... .ΠΙΦΑΝ... .ΙΛΕΛΛΗ.... (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Évergète, Épiphane, Philellène*. Tête de cheval, à droite. Dans le champ, à gauche, A. BR. 2 1/2. Mionnet, t. VIII, p. 435, N° 19.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 34.

ARSACE XI, SANATROECES. — DE L'AN 77 A 70 AV J.-C.

N° 27 (LXVIII, 1).

Buste à gauche de Sanatrœces, avec la tiare sphérique, ornée d'un soleil.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. *Du grand roi Arsace, Autocrator, Philopator, Épiphane, Philellène*. Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 650, N° 9.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 45, n° 27.

ARSACE XII. PHRAATE III. — DE L'AN 70 A 60 AVANT J.-C.

N° 28 (LXVIII, 10).

Buste de face de Phraate III, diadémé et les cheveux disposés comme les anciens rois de Perse.

℞. ΒΑΣΙΛ... ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Philopator, Évergète, Épiphane et Philellène*. Arsace assis sur un trône, à droite, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 651, N° 16.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46, n° 28.

N° 29 (LXVIII, 11).

Buste de face de Phraate III, comme au n° précédent.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Philopator, Évergète, Épiphane et Philellène*. Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique à la main. Dans le champ, M. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 652, N° 19.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46.

N° 30 (LXVIII, 12).

Buste à gauche de Phraate III, diadémé et coiffé comme aux n°s précédents.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Philellène, Épiphane, Philopator, Évergète*. Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique. Dans le champ, M. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 652, N° 19.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46.

N° 31 (LXVIII, 13).

Buste à gauche de Phraate III, diadémé comme au n° précédent.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du grand roi Arsace, Philopator, Évergète, Épiphane et Philellène*. Arsace assis, l'arc parthique à la main. Dans le champ, un monogramme illisible à cause d'un trou qui en a fait disparaître la plus grande partie. AR. Drachme.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46.

ARSACE XIII. MITHRIDATE III. — VERS L'AN 50 AV. J.-C.

N° 33 (LXVIII, 14).

Buste à gauche de Mithridate III, diadémé, barbu.

℞. ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟϹ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Philopator, Juste, Épiphane, Philellène*. Arsace assis sur un trône, l'arc parthique à la main. Dans le champ, le monogramme ΚΑΤ. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 654, N° 24.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46.

N° 33 (LXVIII, 15).

Tête à gauche de Mithridate III, diadémé, barbu. Dans le champ, à droite, une étoile.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ (*sic*) ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝος. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Grand, Juste, Épiphane, Dieu, Eupator, Philellène*. Arsace assis sur un trône, l'arc parthique à la main. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 654, N° 26.

Voyez Lenormant, *Mémoire*, etc., p. 46

ARSACE XIV. ORODE. — Règne jusqu'à l'an 37 av. J.-C.

N° 34 (LXIII, 16).

Buste à gauche d'Orode, diadémé.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace assis sur un trône, l'arc parthique à la main. Dans le champ, le monogramme ΚΑΤ. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 656, N° 30.

N° 35 (LXVIII, 17).

Buste à gauche d'Orode, diadémé. Dans le champ, à gauche, étoile et croissant. A droite, aigle tenant une couronne dans son bec.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. (Légende presque effacée.) (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace assis sur un trône, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. Inédite, provenant de la collection Guilleminot, acquise en 1837 par le Cabinet des médailles.

N° 36 (LXIX, 1).

Buste à gauche d'Arsace XIV, Orode, diadémé, un bouton sur le front. Dans le champ, à gauche, une étoile; à droite, un croissant et une autre étoile.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΙΑΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace assis, tenant l'arc. Dans le champ, à gauche, une ancre; à droite, un monogramme composé d'un Α et d'un Ι. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 655, N° 29.

N° 37 (LXIX, 2).

Buste à gauche d'Orode, diadémé, une verrue sur le front, portant un collier terminé par le Capricorne. Dans le champ, à gauche, une étoile; à droite, un croissant et une autre étoile.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑΙCΛΕΩΝ ΑΡCΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΟΥ (*sic*) ΠΦΑΝΟC (*sic*) ΦΑΕΛΛΟC (*sic*). (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Dans le champ, à gauche, une ancre; à droite, un monogramme incertain, portant le n° 1544 dans les planches de Mionnet. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 656, N° 31.

N° 38 (LXIX, 3).

Buste à gauche d'Orode, diadémé. Dans le champ, à gauche, une étoile; à droite, le croissant.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΝΝΗΝΟC. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace assis, tenant l'arc parthique. Dans le champ, à droite, une lampe. AR. Drachme. (Inédite.)

N° 39 (LXIX, 4).

Buste à gauche d'Orode, barbu, diadémé, avec un collier terminé par le Capricorne. Dans le champ, à gauche, une étoile: à droite, un croissant et une autre étoile.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ . . . . ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du roi des rois, . . . Épiphane, Philellène.* Arsace assis, tenant l'arc parthique. AR. Drachme. (Inédite.)

N° 40 (LXIX, 13).

Buste à gauche d'Orode, presque imberbe, diadémé, portant le candys.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΙΟΥ (*sic*) ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Orode, assis sur son trône, revêtu du candys et de l'anaxyris, portant de la main droite une petite statue de la Victoire qui lui présente une couronne; il s'appuie de la gauche sur un long sceptre. Exergue : ΔΑΙ (Dæsius, 8e mois de l'année macédonienne). AR. Tetradrachme. Mionnet, t. V, p. 655, N° 27.

N° 41 (LXIX, 14).

Buste à gauche d'Orode, diadémé, barbu, vêtu du candys.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΒΙΦΑΝΟ.. ΦΙΛΕΛΛΗΝΟ... (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Même type qu'au n° précédent. AR. Tétradrachme. (Inédite.)

ARSACE XV. PHRAATE IV, contemporain d'Auguste et de Tibère.

N° 42 (LXVIII, 18).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé, barbu. Dans le champ, à droite, un aigle, tenant une couronne dans son bec.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Évergète, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace, assis sur un trône, tenant l'arc parthique à la main. Dans le champ, le monogramme ΚΑΤ. AR. Drachme.

N° 43 (LXIX, 5).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé. Dans le champ, à droite, un croissant et une étoile; à gauche, un aigle tenant une couronne dans son bec.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΧΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. (*Monnaie*) *du roi des rois, Arsace, Juste, Épiphane, Philellène.* Arsace assis, tenant l'arc parthique. Dans le champ, monogramme composé d'un Α, d'un Τ et d'un Ι, n° 1541 du Recueil de Mionnet. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 662, N° 50.

N° 44 (LXIX, 6).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé, barbu. Deux Victoires volant couronnent le prince.

℟. ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ... ΔΙΚΑΙΟΥ... Arsace assis, tenant l'arc parthique. Dans le champ, le monogramme 1541 du recueil de planches de Mionnet. AR. Drachme. (Inédite.)

PHRAATE IV et THERMUSA.

N° 45 (LXIX, 7).

Tête barbue de Phraate IV, diadémée, à gauche, entre deux victoires qui le couronnent.

℟. (Θερμ)ΟΥCΗC. ΒΑCΙΛισσης ΘΕΑς ΟΥΡΑνιας. (*Monnaie*) *de Thermusa, reine et déesse céleste.* Buste à gauche de Thermusa, coiffée de la tiare. Dans le champ, le monogramme 1540 du Recueil de planches de Mionnet. AR. Drachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 443, N° 39.

N° 46 (LXIX, 8).

Buste à gauche de Phraate IV, coiffé du diadême, entre deux victoires qui le couronnent.

℞. Même légende qu'au n° 45. Buste à gauche de Thermusa, coiffée de la tiare. Dans le champ, le monogramme 1540 de Mionnet. AR. Drachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 443.

N° 47 (LXX, 4).

ΒΑϹΙΛΕ... ΒΑϹΙΛΕΩΝ. *Du roi des rois.* Buste à gauche de Phraate IV, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΘΕΑϹ... *De la déesse...* (Légende presque effacée.) Buste à droite de Musa, coiffée d'une tiare. AR. Tétradrachme. (Inéd.

N° 48 (LXIX, 15).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé, barbu, revêtu d'un candys enrichi de broderies représentant des sujets religieux; le collier que porte le prince se termine par un animal chimérique.

℞. ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*Monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Le roi, comme au n° 40. Entre les pieds du trône, ΠϹ (280, date de l'ère des Séleucides; avant J.-C., 31). Exergue : ΑΡΤΕ (Artemisius, 7e mois de l'année macédonienne). AR. Tétradrachme. Acquis de M. Cadalvène.

N° 49 (LXIX, 16).

Buste à gauche d'Arsace XV, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΖΑΧΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΧΑΙΟΥ (*sic*) ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΜΗΝΟΣ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Le roi, diadémé, revêtu du costume parthique, assis sur un trône, tourné à gauche, tenant de la main gauche une statuette de la Victoire qui lui présente une couronne, et s'appuyant de la main droite sur un long sceptre. Entre les pieds du trône, ΕΠΖ (285; av. J.-C., 36). AR. Tétradrachme.

N° 50 (LXIX, 17).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤ... ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Phraate IV, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une palme qui lui est présentée par une figure de femme tourelée et portant une corne d'abondance, représentant la ville de Ctésiphon. Dans le champ, ϚΠΣ (286; av. J.-C., 25). AR. Tétradrachme.

N° 51 (LXX, 3).

Tête diadémée à gauche de Phraate IV, barbu, avec une verrue sur le front, revêtu d'un candys orné de broderies.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Le roi, assis sur un trône tourné à droite, reçoit une couronne qui lui est présentée par Minerve debout devant lui. Exergue : ΑΥΥΑΥ (*sic*) (Audynæus, le mois macédonien), puis la date : ΖΠΣ (287, av. J.-C., 24). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 659, N° 40.

N° 52 (LXX, 1).

Tête diadémée à gauche de Phraate IV; de chaque côté, une victoire volant soutient une couronne destinée au prince.

℞. ..... ΒΑΙΣΛΕΩ. ..ΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Exergue : ΜΙϹΙΟΥ (du mois Artemisius). Dans le champ, ΑΙΤ (311, 1re année de l'ère chrétienne); sous le trône, un point. Arsace assis sur un trône tourné à gauche, tenant l'arc parthique. AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 659, N° 43.

Il est très douteux que cette pièce appartienne à Phraate IV.

N° 53 (LXIX, 18).

Buste à gauche de Phraate IV, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕ... ΒΑΣΙΛΕ... ΕΥΕΡΓΕΤ... ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène.* Même type qu'au n° 17. Dans le champ, un point et la date ΕΟϹ (275, 36 ans av. J.-C.). AR. Tétradrachme.

N° 54 (LXX, 2).

Buste à gauche de Phraate IV, barbu, diadémé, revêtu d'un candys, sur lequel on distingue un aigle brodé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Epiphane*, *Philellène.* Le roi, assis sur un trône tourné à droite, recevant une couronne qui lui est présentée par Minerve. Sous le trône, un point. A l'exergue, la fin de la date : .ΠϹ (280?) et le nom du mois macédonien ΛΩΙΟΥ (Lous). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 661, N° 47.

ARSACE XVIII. VONONES I.

N° 55 (LXIX, 9).

ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΟΝΩΝΗϹ. *Le roi Vonones.* Tête diadémée et barbue de Vonones, à gauche, avec des pendants d'oreilles.

℞. ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΟΝΩΝΗϹ ΝΕΙΚΗϹΑϹ ΑΡΤΑΒΑΝΟΝ. *Le roi Vonones, vainqueur d'Artaban.* La Victoire debout, à droite, tenant de la main droite une palme. Dans le champ, le monogramme 1540 du recueil de Mionnet, et un point. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 664, N° 55.

N° 56 (LXX, 5).

ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΟΝΩΝΗϹ. *Le roi des rois*, *Vononès.* Buste à gauche de Vonones, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. Légende ordinaire, mais très confuse. Victoire marchant, à gauche, tenant une couronne de la main droite. A. Tétradrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 444, N° 41.

ARSACE XIX. ARTABAN III.

N° 57 (LXX, 6).

Buste à gauche d'Artaban III, diadémé, barbu, revêtu du candys; à gauche, la date ΔΛΤ (334).

℞. ΒΑϹΙΛ... ΑΡϹΑ... ΕΥΕΡΓΕΤ... Κ... ΔΙΚΑΙΟΥ... Le roi, assis sur un trône tourné à gauche, reçoit une palme des mains de Minerve ou d'une ville; à ses pieds, un personnage, représenté dans de moindres proportions que la déesse, s'agenouille devant le roi et lui offre une couronne. Dans le champ, la date ΔΤ, 23 de l'ère chrétienne. AR. Tétradrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 444, N° 44.

N° 58 (LXX, 7).

Buste à gauche d'Artaban III, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑϹΙΛ... ΑΡϹ... ΕΥΕΡΓΕΤ... ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Epiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à droite, recevant une palme des mains d'une femme. Dans le champ, ΓΟΡ (probablement les initiales du nom du mois Gorpiæus); à l'exergue : ΕΤΟΥϹ Γ..., de l'année... AR. Tétradrachme. Mionnet, VIII, Suppl., p. 432, N° 11.

N° 59 (LXX, 8).

Buste à gauche d'Artaban III, diadémé, barbu, revêtu du candys. Légende effacée.

℞. ΒΑϹΙΛΕ... ΑΡϹΑΚΟΥ. (*monnaie*) *du roi Arsace*. Même type qu'au n° 6. AR. Tétradrachme. Variété inédite du n° 57.

N° 60 (LXX, 9).

Buste de face d'Artaban III, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. (*monnaie*) *du Roi Arsace*, *Juste*, *Épiphane*. Le roi, à cheval, allant à gauche, recevant une palme des mains d'une figure de femme tourelée, sans doute une ville. Dans le champ, le monogramme 1572 du Recueil de planches de Mionnet, et la date ΤΛΗ (338). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 664, N° 56.

ARSACE XX. BARDANE.

Dates extrêmes fournies par les médailles : 353-357 de l'ère des Arsacides, 41 a 45 de J.-C. (1).

N° 61 (LXX, 10).

Buste à gauche de Bardane, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΑΣΙΛ . . . ΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΥΣο (*sic*). (*monnaie*) *du roi Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*. Le roi assis sur un trône, tourné à droite, recevant une palme de la main d'une femme debout devant lui. Dans le champ, la date ΓΝΤ (353). Exergue : ΟΛωΙΟΥ (du mois de Loüs). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. VIII du Suppl., p. 446, N° 46. Mionnet a lu ΛωϹΟΥ.

N° 62 (LXX, 11).

Buste à gauche de Bardane, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕ . . ΑΙ . . . ΕΠΙΦΑΝ . . . ΕΛΛΗΝ . . . (*monnaie*) *du roi Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à droite, diadémé, vêtu du candys et de l'anaxyris, recevant une palme des mains d'une femme debout devant lui. Dans le champ, la date ΓΝΤ (an 353). AR. Tétradrachme. Variété du n° 46 du Suppl. de Mionnet, t. VIII, p. 445.

N° 63 (LXX, 12).

Buste à gauche de Bardane, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ . . . ΕΡΓΕΤ . . . ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ . . . ΛΕΛΛΗΝΟΣ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, diadémé, assis sur un trône tourné à droite, recevant une palme des mains d'une femme debout devant lui, et portant une corne d'abondance.

(1) V. le Mémoire de M. de Longpérier sur la numismatique des onze derniers rois parthes Arsacides, dans la *Rev. Num.*, année 1841, p. 245.

AR. Tétradrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 47, p. 446. (Variétés).

ARSACE XXI. GOTARZES. — 357-362.

N° 64 (Pl. LXIX, 10).

Buste à gauche d'Arsace Gotarzes, diadémé, barbu.

℞. ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΝΟ (*sic*) ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΧΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥϹ ΦΙΛΕΛΛΗΧΟϹ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Arsace assis, tenant l'arc parthique. Dans le champ, le monogramme N° 1540 de Mionnet. AR. Drachme.

L'attribution de cette pièce et de ses variétés à Arsace XXI Gotarzès appartient à M. de Longpérier.

N° 65 (LX, 13).

Buste à gauche de Gotarzes, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤ.. ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝ... ....ΛΛ.... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à droite, recevant une couronne, qui lui est présentée par une femme portant une corne d'abondance. Dans le champ, ΖΝΤ (an 357). AR. Tétradrachme inédit.

N° 66 (LXX, 14).

Buste à gauche de Gotarzes, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. . . . ΒΑΣΙΛΕ. . . . ΕΡΓΕΤ. . ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝ. . . . . . ΕΛΛΗΝ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à droite, recevant une couronne des mains d'une femme qui porte une corne d'abondance. Dans le champ, ΞΤ (360). AR. Tétradrachme inédit.

MEHERDATE. — L'an 361.

N° 67 (Pl. LXIX, 11).

Buste de face de Meherdate, avec des moustaches, coiffé de la tiare et ceint du diadème. Dans le champ, deux étoiles.

℞. ΒΑϹΙΛΕ.. ΑΡϹΑΝ.. ΕΥΕΡΓΕΤΟ. ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. (*monnaie*) *du roi Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Epiphane*, *Philellène*. Arsace assis à droite, tenant l'arc parthique. Dans le champ, le monogramme 1540 ou 1154 de Mionnet. AR. Drachme. Mionnet, t. V, p. 667, N° 66.

Meherdate a occupé si peu de temps le trône d'Arsace qu'on ne lui donne pas de rang parmi les Arsacides. Son règne éphémère doit être placé l'an 361 de l'ère des Arsacides, 49 de J.-C.

ARSACE XXIII. VOLOGÈSE I. — 364-369.

N° 68 (Pl. LXX, 17).

Buste à gauche de Vologèse I, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕ... ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚ.. ΕΥΕΡΓΕΤ.. ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝ . . . . ΕΛ. . . . (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Epiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme. Dans le champ, ΔΞΤ (364). AR. Tétradrachme.

N° 69 (Pl. LXX, 18).

Buste à gauche de Vologèse I, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩ. ΒΑΣΙΛΕΩΝ .... Même type qu'au n° 17. Dans le champ, ΔΞΤ (an 364). AR. Tétradrachme.

N° 70 (Pl. LXX, 15).

Buste à gauche de Vologèse I, diadémé, barbu, revêtu du candys.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤ.. ΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝ.. ..ΛΕΛΛΗ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme. Dans le champ, ΖΞΤ (an 367). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 668, N° 67.

N° 71 (LXX, 16).

Buste à gauche de Vologèse I, diadémé, barbu.

℞. ..ΣΙΛΕ.. ΑΡΣΑΚ.. ΕΥΕΡΓΕΤ.. ΕΠΙΦΑΝ.. (*monnaie*) *du roi*, *Arsace*, *Évergète*, *Épiphane*. Le roi, assis sur un trône tourné à droite, recevant une couronne des mains d'une femme qui porte une corne d'abondance. Dans le champ, ΝΞΤ (an 368).

ARSACE XXIV. ARTABAN IV. — 374-379.

N° 72 (Pl. LXX, 19).

Buste à gauche d'Arsace XXIV, diadémé, barbu.

℞. ΒΑΣΙΛΕ.. ΕΥΕΡΓΕ... ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟ.. ΕΛΛΗΝ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Évergète*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Arsace XXIV, assis sur un trône à gauche, recevant une palme des mains d'une femme. Dans le champ, ΔΟΤ (374). AR. Tétradrachme.

ARSACE XXV. PACORUS. — 389-394.

N° 73 (LXXI, 1).

Buste à gauche d'Arsace XXV, diadémé, sans barbe. Dans le champ, à droite, Α.

℞. .ΑΣΙΛ... ΒΑΣΙΛΕΩ. ΑΡΣΑΚ.. ΠΑΚΟΡ... ΕΠΙΦΑΝ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Pacorus*, *Épiphane*. Pacorus assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme tourelée. Dans le champ, ΘΠΤ (an 389). AR. Tétradrachme.

N° 74 (LXXI, 2).

Buste à gauche de Pacorus, diadémé, sans barbe, revêtu du candys. Dans le champ, à droite, Δ.

℞. ...ΒΑΣΙΛΕΩΝ... ΑΡΣΑ... ΠΑΚΟ... ΔΙΚΑΙΟ˙. ΕΠΙΦΑΝ... .... ΛΛ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Pacorus*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Pacorus, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme. Dans le champ, ΦΓ. AR. Tétradrachme.

ARSACE XXVI. CHOSROES. — 421-428.

N° 75 (LXXI, 3).

Buste à gauche de Chosroes, coiffé d'une tiare, Dans le champ, à droite, le monogramme Α.

℞. Une ville personnifiée assise, tournée à gauche, la tête appuyée sur la main droite. Dans le champ. ΓΚΥ (an 423). Br. 4. Mionnet, t. V, p. 669, N° 72.

ARSACE XXVII. VOLOGÈSE II. — 433-460.

N° 76 (Pl. LXXI, 4).

Buste à gauche de Vologèse II, la tête ceinte d'une tiare, barbu, revêtu du candys. Dans le champ, à droite, Δ.

℞. ΒΑΣΙΛΕ.. ΒΑΣΙΛΕ.. ΟΛΑΓΑ... ΔΙΚΑΙΟ.. ΕΠΙΦΑ... ΙΛΕΛΛ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Vologèse*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Vologèse, assis sur un trône à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme tourelée. Dans le champ, ΓΛΥ (433). Exergue : ΠΕΡΙΤ. (du mois Peritius). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 670, N° 73.

N° 77 (Pl. LXXI, 6).

Buste à gauche de Vologèse II, la tête ceinte d'une tiare, barbu, revêtu du candys. Dans le champ, à droite, Δ.

℞. .ΑΣΙΛΕ.. ΟΛΑΓΑ.. ΔΙΚΑΙ.. ΕΠΙΦΑΝ... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Vologèse*, *Juste*, *Épiphane*. Dans le champ, ΓΛΥ (an 433). Exergue, un nom de mois effacé. AR. Tétradrachme.

N° 78 (Pl. LXXI, 5).

Buste à gauche de Vologèse II, la tête ceinte de la tiare, barbu. Dans le champ, à droite, Δ.

℞. ..ΣΙΛ... Vologèse II, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme tourelée. Dans le champ, ΖΛΥ. (437). Tétradrachme.

N° 79 (Pl. LXXI, 7).

Buste à gauche de Vologèse II, la tête ceinte d'une tiare, barbu, revêtu du candys. Dans le champ, Γ.

℞ .ΛΑΓΑΣΟ... ΔΙΚΑΙ.. ΕΘΙΦΑΝΟΥΣ ...ΝΟΣ... *Vologèse*, *Juste*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme tourelée. Dans le champ, an, date effacée. Exergue : ΑΠΕΛΛΑΙΟ. (du mois *Apelacus*). AR. Tétradrachme.

N° 80 (Pl. LXI, 8).

Buste à gauche de Vologèse II, la tête ceinte de la tiare, barbu, revêtu du candys. Dans le champ, à droite, Α.

℞. ΒΑΣΙΛΕ.. ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚ.. ΟΛΑΓΑΣ.. ΕΘΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Arsace*, *Vologèse*, *Épiphane*, *Philellène*. Le roi, la tiare en tête, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme tourelée. Dans le champ, ΑΞΥ (an 461). Exergue : ΔΙΟΥ (du mois Dius). AR. Tétradrachme.

ARSACE XXVIII. VOLOGÈSE III. — 461-502.

N° 81 (Pl. LXIX, 12).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé de la tiare, barbu.

℞. Légende et type barbares. AR. Drachme.

N° 82 (Pl. LXXI, 9).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé de la tiare. Derrière la tête, Β.

℟. ΒΑΣΙΛΕ.. ΑΛΓΑΣ.. ΕΠΙΦΑΝΟΥ. ..ΛΕΛΛΗΝ. (*monnaie*) *du roi des rois*, *Vologèse*, *Épiphane*, *Philellène*. Vologèse, coiffé de la tiare, assis sur un trône tourné à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme debout devant lui. Exergue : ΑΠΕΛ. (du mois Apelæus). Dans le champ, ΔΞΥ (an 464). AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 672, N° 81.

N° 83 (Pl. LXXI, 10).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΟΛΑΓΑΣ ΕΠΙΦΑ.... (*monnaie*) *du roi des rois*, *Vologèse*, *Épiphane*. Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΕΞΥ (an 465). Potin. 7. Mionnet, t. V, p. 672, N° 83.

N° 84 (LXXI, 11).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ..ΣΙΛΕ.. ΟΛΑΓ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ. ΑΦΥ (an 491). Exergue : ΑΝΗΜ (du mois Panemus). Potin, 7. Mionnet, t. V, p. 673, N° 90.

N° 85 (LXXI, 12).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ΒΑΣΙΛ... .ΠΙΦΑ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ϚΦΥ (496). Exergue : ΑΥΔΝ (du mois Audynæus). Potin, 7. Mionnet, t. V, p. 676, N° 102.

ARSACE XXIX VOLOGÈSE IV. — 504-520.

N° 86 (LXIX, 12 *bis*).

Buste de face de Vologèse IV, les cheveux disposés en touffe globuleuse.

℟. Légende et type barbares. AR. Drachme. L. p. XII, 8,

N° 87 (LXXI, 13).

Buste à gauche de Vologèse V, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ... ΕΘΙ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΛΦ (530). Potin, 7. Mionnet, t. V, p. 679, N° 123.

N° 88 (LXXI, 14).

Buste à gauche de Vologèse III, coiffé d'une tiare. Dans le champ, B.

℟. .ΛΣΙ... ΟΓΑ... ΘΙΦΑ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΒΦ (an 502). Potin, 7. Mionnet, t. V, p. 677, N° 109.

N° 89 (LXXI, 15).

Buste à gauche de Vologèse IV, coiffé de la tiare; sur l'oreille, un ornement formant une grosse touffe.

℟. ΒΑΣ... .ΘΙΦΑΝ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΔΦ (an 504). Potin, 6 1/2. Mionnet, t. V, p. 677, N° 111.

ARSACE XXX. VOLOGÈSE V.

N° 90 (LXXI, 16).

Buste à gauche de Vologèse V, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ...ΑΓΑ... ΕΘΙΦ. Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΑΚΦ (an 511). Exergue : ...ΘΙ... (du mois Gorpiæus). Potin, 7, Mionnet, t. V, p. 678, N° 116.

N° 91 (LXXI, 17).

Buste à gauche de Vologèse V, coiffé de la tiare. Dans le champ, B.

℟. ... ΕΘΙ... Même type qu'au n° 9. Dans le champ, ΘΛΦ (539). Potin. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 456, N° 75.

ARTAXERCE Ier.

N° 92 (LXXI, 18).

Légende pehlvi : MAZDIESN BÈH ARTAHCHETR MALCAN MALCA AI (RAN). *L'adorateur d'Ormuzd*, *l'excellent Artaxerce*, *roi des rois de la Perse*. Buste à droite d'Artaxerce, la barbe longue, les cheveux cachés sous un bonnet à oreillères, par-dessus lequel est une tiare richement brodée, de laquelle pendent des fanons. Sur la tiare, on distingue une étoile.

℟. ARTCHER IEZDANI. *Le divin Artaxerce*. Pyrée; dessous, deux cassolettes. Bronze.

Voyez Longpérier, *Essai sur les médailles des rois perses de la dynastie Sassanide*, pl. I, n° 3, p. 3.

PLANCHE LXXII.

ROI INCERTAIN DE L'ORIENT.

MEREDATES II.

N° 1.

Pas de légende. Buste à droite d'un prince barbu, coiffé de la tiare.

℟. Légende barbare et confuse; on distingue les lettres suivantes : ...ΡΕΔΑΤ....ΥΙΦΟΒΑ ΟΠΑΡ. Buste à droite de femme. Bronze.

N° 2.

Buste comme au N° 1.

℟. Variété du N° 2. Bronze.

Feu Millingen (1), a attribué ces monnaies à un roi Meredates et à sa femme supposée, qu'il appelle Uiphoba. Ce prince et cette femme ne sont nommés par aucun des historiens qui nous restent de l'antiquité. Millingen lit de plus la date ΥΝΔ (454), qui se rapporterait à la troisième année du règne d'Antoine-le-Pieux. Nous croyons plus sage de nous contenter de faire connaître ces monnaies, qui ne pourront être bien expliquées que s'il se trouve quelque jour des monuments analogues mieux conservés et plus explicites.

(1) Voyez : Sylloge of ancient unedited coins of greek cities and kings, p. 85, pl. IV, n. 67.

CHAPITRE IX.

ROIS DE LA BACTRIANE ET DE L'INDE.

Au commencement du siècle présent, on ne possédait encore qu'un petit nombre de médailles des Rois grecs de la Bactriane et de l'Inde, Euthydème, Eucratide et Hélioclès. Mais, à partir de l'année 1830, plusieurs officiers européens au service de Runjet-Sing, roi des Saïks, ayant fouillé divers *Tops* (Sthoupâ) (1), ou pyramides élevées en l'honneur de Bouddha, dans la Pentapotamie de l'Inde, y découvrirent beaucoup de médailles, la plupart avec légendes grecques, qui, à peine connues en Europe, y donnèrent une idée bien différente de celle qu'on avait pu avoir jusqu'alors du nombre des princes grecs qui régnèrent dans ces contrées, et de l'influence de la civilisation hellénique sur leur histoire. Depuis lors, les conquêtes et le séjour des Anglais, soit dans l'empire des Saïks, soit dans le Caboul, ont multiplié encore les richesses numismatiques de ces pays. Des découvertes aussi importantes, survenues depuis le commencement de notre publication, menaçaient d'en déranger l'économie. S'il nous avait fallu traiter toutes les questions qui se rapportent à la numismatique grecque de la Bactriane et de l'Inde, il aurait fallu ajouter un second volume à celle des Rois grecs. Obligés de mettre un terme à une entreprise déjà si considérable, nous nous contentons ici de donner un catalogue des principales médailles bactriennes, sans nous engager dans l'interprétation des inscriptions dites *caboulique*s, qui font de ces monnaies une collection de textes bilinques, et sans aborder les problèmes historiques ou géographiques que soulève l'accumulation imprévue de tant de monuments.

§ I. *LA BACTRIANE SOUS LES ROIS DE SYRIE.*

ANTIOCHUS II, ROI DE SYRIE,

RÈGNE DEPUIS L'AN 262 JUSQU'À L'AN 247, AV. J.-C.

N° 3.

Buste à droite d'Antiochus II, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕ... ΑΝΤΙΟΧΟΥ. (*monnaie*) *du roi Antiochus*. Jupiter nu, tourné à gauche, lançant la foudre de la main droite, portant l'aigle sur le bras gauche. Dans le champ, un symbole qui affecte la forme d'*un trident renversé*. Plus bas, aigle? AR. Tétradrachme.

On place naturellement en tête de la série des rois de la Bactriane, les tétradrachmes qui ont très certainement été frappés dans cette contrée, au nom d'Antiochus II, roi de Syrie, sous le règne duquel Diodote ou Theodotus se déclara roi indépendant de cette vaste région. Cette conviction n'est pas formée seulement sur les indices quelquefois trompeurs de l'identité de fabrique. Le type du revers est essentiellement bactrien, ainsi que le symbole en forme de trident, que l'on retrouvera fréquemment sur les médailles de cette série. Il y aurait de plus quelques arguments à tirer de la provenance de cette pièce et de ses variétés, s'il était nécessaire de justifier une attribution qui est généralement reçue. Le Cabinet des médailles a acquis en 1843, de M. Rollin, une variété de ces tétradrachmes portant un monogramme composé d'un Σ et d'un A, et du reste offrant le type du Diodote d'or qui suit. Voy. n° 4.

§ II. *ROIS DE LA BACTRIANE.*

DIODOTE,

SATRAPE DE LA BACTRIANE, SE DÉCLARE ROI INDÉPENDANT, VERS 256 AV. J.-C.

N° 4.

Buste à droite de Diodote, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΟΔΟΤΟΥ. (*monnaie*) *de Diodote, roi*. Jupiter comme au N° 3. Dans le champ, une couronne; aux pieds de Jupiter, aigle. AV.

Médaille du plus grand intérêt. Cet exemplaire jusqu'à présent unique d'une pièce d'or de Diodote, fondateur de la monarchie Bactrienne, est venu de Russie; il a été acquis pour le cabinet de France en 1840.

(1) Voyez, sur l'histoire des progrès des découvertes numismatiques dans l'ancienne Bactriane, le mémoire de feu Jacquet, publié en 1836 dans le Journal asiatique de Paris, mois de février, p. 122, et la préface de l'*Ariana antiqua* de M. Wilson.

EUTHYDÈME.

VERS L'AN 220, AV. J.-C.

N° 5.

Buste à droite d'Euthydème, imberbe, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*monnaie*) *du roi Euthydème*. Hercule nu, barbu, tourné à gauche, assis sur un rocher, sur lequel il s'appuie de la main gauche, et de la droite posant sa massue sur un monceau de pierres. Dans le champ, un monogramme composé des lettres Π et Υ. AV. Mionnet, t. V, p. 704, N° 1.

Pellerin sur la fin de sa carrière, alors déjà presque aveugle, eut le plaisir de publier le premier cette belle pièce d'Euthydème. (Voyez, *Additions aux recueils de méd.*, p. 95.) On n'avait pas encore vu à cette époque, 1778, une seule monnaie d'or de la Bactriane. L'exemplaire de Pellerin, que nous reproduisons ici, passa de son cabinet dans celui du Roi avec toute sa précieuse collection.

Cette pièce unique jusqu'à ce jour a été gravée dans l'*Ariana antiqua* de Wilson (Voyez pl. I, N° 1, p. 223), d'après la planche de Pellerin dont le graveur avait un peu exagéré le module de la pièce.

N° 6.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*monnaie*) *du roi Euthydème*. Hercule nu, barbu, tourné à gauche, assis sur un rocher, sur lequel il s'appuie de la main gauche et de la droite posant sa massue sur un monceau de pierres. A l'exergue, à droite, un monogramme composé peut-être des lettres AM. AR. Tétradrachme acquis de M. Rollin, en février 1834, par le Cabinet des médailles.

N° 7.

Buste à droite d'Euthydème, imberbe, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*monnaie*) *du roi Euthydème*. Hercule nu, barbu, assis sur un rocher, sur lequel il s'appuie de la main gauche, et posant sa massue sur sa cuisse droite. Dans le champ à droite, Κ. Potin. Tétradrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 463, N° 6, décrit cette pièce d'après l'ouvrage de Koehler.

N° 8.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé.

℞. Traces d'une légende barbare dans laquelle on distingue des lettres du nom d'Euthydème. Même type qu'au N° 7. Potin.

Fabrique barbare. Tétradrachme. Mionnet décrit, d'après Koehler, des pièces analogues, sous les Nos 9 et suiv., *loc. cit.*

N° 9.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Euthydème.* Hercule nu, debout, tenant de la main droite une couronne, et de l'autre sa massue et la peau de lion. Dans le champ, à gauche, Φ. AR. Tétradrachme. Wilson, pl. I, N° 11, p. 225.

N° 10.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé, revêtu du manteau royal.

℞. Mêmes type et légende qu'au N° 9. Dans le champ, L. AR. Drachme. Acquise par le Cab. des méd., de M. Rollin, en 1836.

N° 11.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Euthydème.* Trépied. Bronze (et non *argent* comme on l'a indiqué sur la planche). Collection du général Court.

N° 12.

Buste à droite d'Euthydème, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Euthydème.* Hercule nu, assis sur un rocher sur lequel il s'appuie de la main gauche, et tenant de la main droite sa massue posée sur sa cuisse. AR. Drachme. Wilson, pl. XXI, N° 2, p. 226.

Mionnet décrit une pièce qui, sauf le module qui est différent, doit être analogue à celle-ci. Voy. t. VIII, S., p. 465, n° 15. Mionnet indique cette pièce comme étant du module 9; la nôtre est du module 7. Il est vrai que Mionnet n'a pas vu l'original, et qu'il écrit d'après M. de Kœhler.

N° 13.

Buste à droite de Jupiter diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Euthydème.* Cheval libre galopant à droite. Bronze. Wilson, pl. I, N° 15, p. 226.

DÉMÉTRIUS,

FILS D'EUTHYDÈME, ENVIRON 190 ANS AV. J.-C.

N° 14.

Buste à droite de Démétrius, diadémé, imberbe, avec la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Démétrius.* Minerve casquée, debout, de face, s'appuyant sur sa lance de la main droite et la gauche posée sur son bouclier. Dans le champ, à droite, Δ. AR. Tétradrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 465, N° 16.

N° 15.

Buste à droite de Démétrius, diadémé, coiffé d'un casque en forme de tête d'éléphant, et revêtu de la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Démétrius.* Hercule debout, tenant la massue et la peau de lion de la main gauche; de la droite, il se place une couronne sur la tête. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres ΚΡΑ. AR. Tétradrachme. Wilson, pl. II, n° 2, p. 232.

N° 16.

Buste à droite, semblable au précédent.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Démétrius.* Même type qu'au numéro précédent. Dans le champ, Φ. AR. Triobole, provenant du don fait au Roi par le général Allard. Wilson, pl. II. n° 5, p. 227, donne une pièce identique.

Cette pièce, d'une grande rareté et d'un travail admirable, est celle qui a été décrite par feu Jacquet; mais le savant orientaliste a négligé d'indiquer le Φ placé au revers. (V. Journ. Asiatique, fév. 1836.)

PLANCHE LXXIII.

EUCRATIDE.

VERS 181 AV. J.-C.

N° 1.

Buste à droite d'Eucratide, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Eucratide.* Apollon, s'appuyant sur son arc de la main gauche. AR. Tétradrachme de mauvaise conservation. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 468, N° 19, décrit une pièce analogue, conservée à Bombay, dans le cabinet de M. Robert Stewart.

N° 2.

Buste à droite d'Eucratide, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Eucratide.* Les Dioscures à cheval. Dans le champ, à gauche, A. Sous les pieds des chevaux, un monogramme formé des lettres ΠΑΠ? — AR. Drachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 468, N° 23. Don du général Allard.

N° 3.

Dans un cercle perlé, buste à droite d'Eucratide, revêtu de la chlamyde, coiffé d'un casque orné d'une aigrette et portant sur la coiffe l'oreille et la corne d'un taureau.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du grand roi Eucratide.* Les Dioscures à cheval. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΠΟ. — AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 705, n° 2.

N° 4.

Buste à droite d'Eucratide, comme au N° 3.

℞. Comme au N° 3. Sous les pieds des chevaux, M. — AR. Tétradrachme. Wilson, pl. III, nos 1, 2, 3 et 4, donne des pièces analogues. Voy. p. 238.

N° 5.

Coin différent du numéro précédent, mais avec les mêmes sujet, légende et monogramme. AR. Tétradrachme, provenant du don du général Allard.

N° 6.

Buste à droite d'Eucratide, comme au n° 3.

℞. Mêmes type et légende qu'au numéro précédent. Dans le champ, à gauche, monogramme incertain, dans lequel on retrouve cependant un Η et un Ρ. Ce monogramme porte le n° 870 dans les planches de Mionnet, qui a publié une pièce analogue à la nôtre d'après Koehler. Voy. t. VIII, Suppl., p. 468, N° 24. Acquis par le Cabinet, en 1834, de M. Rollin. — AR. Drachme.

N° 7.

Eucratide vu à mi-corps, coiffé de son casque ordinaire et dans l'attitude de frapper de son javelot.

℞. Comme au N° 3. Sous les pieds des chevaux, Φ. AR. Tétradrachme.

N° 8.

Buste d'Eucratide, comme au n° 3.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Eucratide.* Dans le champ, les bonnets et les palmes des Dioscures et le monogramme ΗΛΟ? AR. Triobole. Wilson, pl. III, n° 6, p. 240.

N° 9.

Buste à droite d'Apollon, lauré.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ..ΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Eucratide.* Cheval libre, tourné à gauche. Bronze. Wilson, pl. III, n° 7, p. 240.

N° 10.

Même type qu'au n° 3, mais en bronze. Pièce en très mauvais état de conservation. Bronze.

N° 11.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du grand roi Eucratide.* Buste à droite d'Eucratide, coiffé du casque décrit n° 3, revêtu de la chlamyde.

℞. Les Dioscures. Dans le champ, à droite, Δ. Bronze. Pièce carrée. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 471, n° 31.

N° 12.

. . . . ΜΕΓΑΛΟΥ . . . . ΡΑ. . . (*Monnaie*) *du grand roi Eucratide.* Buste à droite d'Eucratide, coiffé d'un casque semblable à celui décrit n° 3.

℞. Le type de ce revers est mal conservé; cependant on distingue les chevaux des Dioscures. Pas de traces de légende. Bronze carré. (Répétition de la pièce précédente.)

N° 13.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du grand roi Eucratide.* Buste à droite d'Eucratide, diadémé.

℞. Légende caboulique. Les bonnets et les palmes des Dioscures. Bronze carré. Voyez Wilson, pl. III, 12, p. 241.

EUCRATIDE, ET HÉLIOCLES AVEC LAODICE.

N° 14.

ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΚΑΙ ΛΑΟΔΙΚΗΣ. (*Monnaie*) *d'Héliocles et de Laodice* Bustes conjugués d'Hélioclès, tête nue, et de Laodice. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΑΠ.

℞. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΗΣ. *Le grand roi Eucratide.* Buste à droite d'Eucratide, coiffé du casque décrit n° 3 et revêtu de la chlamyde. Le droit et le revers de cette médaille sont renfermés dans un grenetis. AR. Tétradrachme. Wilson, pl. XXI, 7, p. 267.

HÉLIOCLES.

N° 15.

Buste à droite d'Hélioclès, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hélioclès, le juste.* Jupiter à demi-nu, debout, revêtu de la chlamyde, s'appuyant sur son sceptre et tenant la foudre de la main droite. Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres ΗΛ (ou Δ) ΡΚ AR. Tétradrachme. Mionnet, t. V, p. 705, n° 4.

Cette pièce, d'une excessive rareté, et qui longtemps a été unique, fait partie de ce que l'on appelle l'*ancien fonds* au Cabinet des médailles. Dès 1799, Mionnet avait reconnu que cette médaille, rangée dans les incertaines par Eckhel (voyez D. N. V., t. IV, p. 168), devait appartenir à la série des rois de la Bactriane. (Voy. *Catalogue d'une collection d'empreintes en soufre de médailles grecques et romaines*, Paris, an VIII, p. 66, N° 1230.) La justesse de cette conjecture a été prouvée par les découvertes des dernières années. Cette pièce venait de la collection célèbre de M. d'Ennery, vendue aux enchères, en 1788. L'*Hélioclès*, alors unique, fut acquis à cette vente pour le Roi au prix de 150 livres avec deux autres numéros.

N° 16.

Buste à droite d'Hélioclès, diadémé. Dans un cercle perlé.

℞. Mêmes type et légende qu'au n° 15. Bronze. Collection du général Court.

C'est une imitation barbare du tétradrachme n° 15.

N° 17.

Buste à droite d'Hélioclès, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. Même légende qu'au n° 15. Cheval libre marchant à gauche. Bronze.

Acquis en 1839 de M. Rollin pour le Cabinet de France. Mionnet, t. VIII, suppl., p. 472, N° 33, décrit des pièces analogues d'après les publications de M. Masson dans le Journal de la Société asiatique anglaise. Voy. vol. 3, pl. X, fig. 48.

N° 18.

Buste à droite d'Hélioclès, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. Légende barbare, mais dans laquelle on reconnaît celle du n° 15. Cheval libre marchant à gauche. Bronze. Mionnet, *loc. cit.*, N° 33.

N° 19.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hélioclès le juste.* Buste à droite d'Hélioclès, nu, diadémé.

℞. Légende barbare. Eléphant tourné à gauche. Exergue : Σ. Bronze carré. Wilson, pl. II, 7, p. 268.

PLANCHE LXXIV.

N° 1.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕ.. ΔΙΚΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hélioclès le juste.* Éléphant tourné à droite.

℞. Traces d'une légende caboulique. Bœuf bossu à droite. Bronze carré.

Nous ne pouvons découvrir sur cette médaille le monogramme qu'y a cru voir Mionnet. Voy. son recueil de planches, N° 860.

AGATHOCLE.

N° 2.

Buste à droite de Bacchus, imberbe.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. (*Monnaie*) *du roi Agathocle.* Panthère marchant à droite. Argent. Drachme. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 461, N° 1.

N° 3.

Buste à droite d'Agathocle, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. (*Monnaie*) *du roi Agathocle.* Jupiter debout, à demi-nu, s'appuyant de la main gauche sur son sceptre, et tenant de la main droite une statue d'Hécate Lucifera ou l'*Artémis Persique;* cette divinité qui tient un flambeau allumé à chaque main, a en outre un attribut qu'il ne faut pas négliger; chacune des trois têtes paraît surmontée d'un *modius.* Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres ΦΑΙ. AR. Tétradrachme. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 461, N° 3.

Cette magnifique pièce, l'un des fleurons de la collection donnée au Roi par feu le général Allard, et déposée au cabinet de la Bibliothèque royale, par ordre de S. M., est demeurée unique jusqu'à ce jour.

N° 4.

Mêmes type et légende qu'au n° 3. AR. Drachme d'argent fin et de beau travail. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 461, N° 2.

N° 5.

Buste à droite de Bacchus, imberbe, la tête ceinte d'un diadème et couronné de lierre; derrière sa tête le thyrse.

R/. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. (*Monnaie*) *du roi Agathocle.* Panthère mangeant des pampres. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres ΑΡ. Bronze. Wilson, pl. VI, 6, 298.

N° 6.

Légende en nagari. Figure de femme coiffée d'une sorte de turban, portant de larges caleçons asiatiques, les épaules couvertes d'un châle qui flotte au vent, et tenant une fleur de la main droite.

R/. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. (*Monnaie*) *du roi Agathocle.* Panthère tournée à droite. Bronze. Médaille carrée. Wilson, pl. VI, 9, p. 298.

PANTALEON.

N° 7.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΝΤΑΛΕΟΝτος. (*Monnaie*) *du roi Pantaléon.* Panthère marchant à droite.

R/. Légende en nagari. Figure de femme, couronnée, courant, tenant de la main droite un objet indistinct. Bronze carré. Wilson, pl. VI, n° 1, p. 300, donne une médaille analogue.

MÉNANDRE.

N° 8.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ménandre, Sauveur.* Buste à droite de Ménandre, diadémé, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. III, 13, p. 283. Minerve debout, armée, casquée, tenant la foudre d'une main et l'égide de l'autre. Dans le champ, à droite, Σ; à gauche monogramme formé des lettres ΗΔΤ? AR. Didrachme jusqu'à présent unique.

N° 9.

Même légende qu'au n° 8. Buste à droite de Ménandre, diadémé, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. III et IV. Pallas comme au n° 8. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΗΤΙ? AR. Demi-drachme.

N° 10.

Même légende qu'au n° 8. Buste à gauche de Ménandre, diadémé, revêtu de l'égide.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. III et IV. Pallas comme au n° 8. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΜΥΔ? AR. Drachme.

N° 11.

Buste à gauche de Ménandre, diadémé, revêtu de l'égide.

R/. Légende caboulique. Wilson, pl. III et IV. Pallas comme au n° 8. Dans le champ, Α et monogramme formé des lettres ΗΑ. AR. Demi-drachme.

N° 12.

Même légende. Buste à droite de Ménandre, casqué, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. III et IV. Pallas casquée, tenant la foudre d'une main et l'égide de l'autre. Dans le champ, à droite, ΦΔΟΙ. AR. Drachme.

N° 13.

ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ.... (*Monnaie*) *de Ménandre....* Buste à droite de Ménandre, casqué, revêtu de la chlamyde.

R/. Le type est complétement effacé. Bronze carré.

N° 14.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ménandre, Sauveur.* Buste à droite de Ménandre, casqué et revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. Type effacé. Bronze carré avec bélière. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. p. 477, N° 45.

N° 15.

.... ΣΌΤΗΡΟΣ.... Buste à droite de Ménandre.

R/. Légende caboulique. Femme debout, qui semble avoir de l'analogie avec celle du n° 7, peut-être la Victoire. Bronze carré.

N° 16.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ (*Monnaie*) *du roi Ménandre, Sauveur.* Buste à droite de Ménandre, avec les cheveux longs; on croit distinguer quelques traces de bandeau royal.

R/. Légende caboulique. Wilson, pl. IV, 3, p. 285. Un dauphin. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres Η et Ι. A droite, Ι. Bronze carré.

N° 17.

Même légende qu'au n° 16. Ménandre, diadémé, vu à mi-corps, dans l'attitude de lancer son javelot qu'il tient de la main droite.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 7, p. 286. Minerve casquée, armée du foudre et de l'égide, debout et tournée à droite. Dans le champ, monogramme formé des lettres ΕΥ. Bronze carré.

N° 18

Même légende. Buste à droite de Pallas, casquée, avec les cheveux longs flottants sur les épaules.

R/. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 8, p. 286. Chouette. A droite, monogramme formé des lettres ΗΔΟ? Bronze carré.

PLANCHE LXXV.

APOLLODOTE.

N° 1.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΚΑΙ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Apollodote, Sauveur, et Philopator.* (Comme sur la plupart des drachmes rondes de la Bactriane, le nom du prince est écrit au-dessous du buste et non dans le corps de la légende.) Buste à droite d'Apollodote, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 13, p. 289. Minerve comme au n° 9, pl. LXXIV, mais de style barbare. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΜΔΡΑ? AR. Demi-drachme.

N° 2.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. (*Monnaie*) *du roi Apollodote, Sauveur.* Éléphant tourné à droite. Exergue Κ.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 14, p. 289. Bœuf bossu. Exergue Δ. AR. Demi-drachme carrée.

N° 3.

Légende et type confus; cependant on distingue à l'exergue le nom du roi ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 16, p. 290. Trépied. Bronze. Mionnet, Suppl. t. VIII, p. 478, 51.

N° 4.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. (*Monnaie*) *du roi Apollodote, Sauveur.* Apollon radié, tenant une flèche de la main gauche et de la droite.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 17, p. 290, une pièce analogue. Trépied. Les lettres ΘΣ? Bronze carré.

N° 5.

Même légende qu'au numéro précédent. Type effacé, sans doute Apollon, comme au n° 4.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV. Trépied. Bronze carré.

N° 6.

..... ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ....... (*Monnaie*) *du roi Apollodote.....* Apollon tenant un arc et une flèche.

℟. Légende caboulique. Voyez Wilson, pl. IV, 16, 17, 18, p. 290. Trépied? Dans le champ, à droite, un symbole indistinct. Bronze carré.

N. 7.

Bœuf bossu.

℟. Dans un cartouche carré, un symbole incertain qui rappelle la forme d'un trépied. Bronze carré.

ANTIMACHUS.

N° 8.

Buste à droite d'Antimachus, coiffé d'un casque macédonien, revêtu de la chlamyde.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΘΕΟΥ ΑΝΤΙΜΑΚΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Antimachus, Dieu.* Neptune debout, à demi-nu, tenant de la main droite une palme et de la gauche s'appuyant sur son trident. Dans le champ, à droite Ν inscrit dans un Ο. AR. Tétradrachme jusqu'à présent unique, apporté de Bokhara, reproduit d'après l'ouvrage de Kœhler, sur les rois de la Bactriane. Voyez pl. IV, m. 10. Mionnet, Suppl. t. VIII, p. 466, N° 17, Wilson, p. 274.

N° 9.

℟ Légende caboulique. Wilson, pl. II, N° 15, p. 274. Le roi, casqué, monté sur un cheval galopant à droite.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΚΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Antimaque, Nicéphore.* Victoire ailée, marchant à gauche, tenant une palme. Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres ΠΔ? AR. Demi-drachme.

ANTIALCIDES.

N° 10.

Pas de légende. Buste à droite d'Antialcides, coiffé d'un casque macédonien qui laisse voir les rubans du diadème.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΑΛΚΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Antialcides, Nicéphore.* Jupiter assis sur un trône, tenant une statue de la Victoire de la main droite et son sceptre de la gauche. A la droite du trône, un éléphant la trompe dressée, représenté moins grand que le monarque. Entre les pieds du trône, monogramme formé des lettres ΗΘΙ? AR. Drachme inédite. Acquise pour le Cabinet des médailles à la vente de M. Révil, en 1843.

N° 11.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΑΛΚΙΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Antialcides, Nicéphore.* Buste à droite d'Antialcides, comme au numéro précédent.

℟. Légende caboulique. (Wilson, pl. II, n° 11, p. 277.) Même type qu'au précédent. Monogramme ΚΡΑ. AR. Demi-drachme.

Le dessinateur n'a pas bien rendu l'éléphant, qui est très clairement indiqué sur la planche de Wilson.

N° 12.

Même légende qu'au n° 11. Buste à droite d'Antialcides, comme au n° 10.

℟. Même type et monogramme qu'au revers du n° 10, mais au lieu de la légende grecque, légende caboulique donnée par Wilson (pl. II, n° 11, p. 277). AR. Demi-drachme.

N° 13.

Même légende. Buste à droite d'Antialcides, la tête nue.

℟. Légende caboulique. (Voyez Wilson, pl. II, n° 13, p. 278.) Les bonnets des Dioscures et des palmes. Bronze carré.

PHILOXÈNE.

N° 14.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Philoxène, invincible.* Buste à droite de Philoxène, coiffé d'un casque, revêtu de la chlamyde.

℟. Légende bactrienne. (Wilson, pl. II, n° 17, p. 275.) Le roi à cheval, galopant à droite. Sous les pieds du cheval, monogramme formé des lettres Λ et Υ ou peut être ΑΑ. — AR. Didrachme. Mionnet, Suppl., t. VIII, p. 481, N° 61.

Cette pièce du Cabinet de France, jusqu'à présent unique, provient du don du général Allard. Wilson l'a reproduite d'après le *Journal de la Société asiatique du Bengale.* Juin, 1835, pl. XXI, fig. 1.

N° 15.

Même légende qu'au n° 14. Buste comme au n° 14.

R/. Légende et type comme au nº 14. Monogramme NA. — AR. Demi-drachme carrée.

Nº 16.

Même légende qu'au nº 14. Figure de femme tournée à gauche, portant une corne d'abondance. Dans le champ, monogramme formé des lettres HΛΛΛ?

R/. Légende caboulique. (Wilson, pl. II, nº 18, p. 276.) Bœuf bossu à droite. Bronze carré.

La pièce donnée par Wilson est une variété de celle du cabinet de France que nous reproduisons ici. Le monogramme est tout à fait différent.

LYSIAS.

Nº 17.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΛΥΣΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Lysias, invincible.* (Le dessinateur de notre planche a mis un Λ au lieu d'un Δ dans le nom du roi.) Buste à droite de Lysias, coiffé d'un casque en forme de tête d'éléphant.

R/. Légende caboulique. (Wilson, pl. II, 9, p. 270.) Hercule nu, debout, de face, tenant de la main droite sa massue et sa peau de lion, et de la gauche se plaçant une couronne sur la tête. Monogramme incertain. AR. Demi-drachme.

Nº 18.

Même légende qu'au nº 17. Buste à droite de Lysias, la tête nue, mais revêtu de la chlamyde; derrière l'épaule gauche, une massue, et devant, une flèche.

R/. Légende caboulique. (Wilson, pl. II, 10, p. 270.) Eléphant à droite. Bronze carré.

PLANCHE LXXVI.

ARCHERIUS.

Nº 1.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ...ΙΟΥ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΡΧΕΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Archerius, juste, Nicéphore.* Buste à droite d'Archerius, diadémé, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. (Wilson, pl. II, 8, p. 279.) Jupiter debout, à demi nu; de la main droite il tient un sceptre et de la gauche la foudre. Monogramme KPA. AR. Demi-drachme.

Nº 2.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΚΑΙΟΥ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΡΧΕΡΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Archerius, juste, Nicéphore.* Victoire ailée, marchant à gauche, tenant de la main droite une couronne et de la gauche une bandelette.

R/. Légende caboulique. Chouette. Dans le champ, un monogramme formé des lettres MIK. Bronze. Unique jusqu'à ce jour.

Wilson (pl. II, nº 8, p. 279 et 280) donne à ce roi le nom d'Archelius, ou plutôt Archebius, et sur sa planche II, nº 8, l'hémi-drachme porte bien clairement ΑΡΧΕΛΙΟΥ ; sur la planche suppl. XXI, on lit ΑΡΧΕΒΙΟΥ, leçon préférée par l'auteur. Sur notre dessin, pris dans la *Revue numismatique*, on lira un P. N'ayant pas l'original en notre possession, nous suivons l'opinion de M. de Longpérier qui a vu un P sur la pièce de bronze nº 2, et qui appuie cette lecture sur la légende caboulique où il distingue le mot *Akerio*. A la vérité, nous devons dire que Wilson de son côté justifie la lecture *Archebius* par celle du mot Bactrien ou Arien, comme il dit, *Akhaliyasa*. Nous nous décidons en faveur de l'opinion de M. de Longpérier, surtout parce que ce numismatiste a publié la pièce grecque avec le P dans la Revue numismatique (1839, 86), car nous ne préjugeons pas la question de la lecture plus ou moins exacte des inscriptions bactriennes; mais nous nous en rapportons plus volontiers, pour la lecture d'une inscription grecque, à un numismatiste qu'à M. Wilson, savant distingué, mais qui n'a fait de la numismatique que par occasion.

AMYNTAS.

Nº 3.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΑΤ... ΑΜΥΝΤΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Amyntas, invincible.* Buste à droite d'Amyntas, coiffé d'une sorte de tiare les côtés et revêtu de la chlamyde.

R/. Légende bactrienne. Voyez Wilson, pl. II, 14, p. 271. Pallas marchant à gauche, armée. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres MI. Bronze carré.

DIOMEDE.

Nº 4.

...ΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΔΙΟΜΗΔΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Diomède, Sauveur.* Les Dioscures debout, appuyés sur leurs lances. Entre les deux guerriers, X.

R/. Légende caboulique. (Wilson, p. 293, pl. V, nº 1.) Bœuf bossu à droite. Bronze. Carré long.

AGATHOCLEIA.

Nº 5.

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΘΕΟΤΡΟΠ(ΟΥ) ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ. (*Monnaie*) *d'Agathocléia* (probablement *fidèle adoratrice de la divinité*), *reine.* Buste à droite de la reine, casquée, revêtue de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. (Wilson, p. 272, pl. VI, nº 10.) Hercule assis, avec sa massue sur les genoux. Dans le champ, monogramme formé des lettres HΔP? Bronze carré. Pièce unique.

HERMÆUS.

Nº 6.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hermæus, sauveur.* Buste à droite d'Hermæus, diadémé, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. (Wilson, p. 293, pl. V, nº 2.) Jupiter radié, assis sur son trône, tenant son sceptre de la main gauche; la main droite étendue. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΟΥΑ. AR. Didrachme.

Nº 7.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hermæus, sauveur.* Buste à droite d'Hermæus, diadémé, revêtu de la chlamyde.

R/. Légende caboulique. (Wilson, p. 293, pl. V, nº 3.) Jupiter radié, assis sur son trône, tenant son sceptre de la main gauche; la main droite étendue. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres HΔ. — AR. Demi-drachme.

Nº 8.

Même légende qu'au nº 7. Buste à droite d'Hermæus, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. Fragment de légende caboulique qui nous paraît être celle donnée par Wilson, pl. V, n° 5, p. 293. Jupiter assis sur un trône, tourné à gauche, tenant un sceptre. Dans le champ, à gauche, symbole qui a quelque ressemblance avec une enseigne. On le trouve varié, avec ou sans hampe; quelquefois la hampe est très courte; ici elle est assez longue. Bronze.

N° 9.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΥ ΕΡΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hermæus, sauveur*. Buste à droite d'Hermæus, diadémé, revêtu de la chlamyde.

℞. Légende caboulique. Hercule nu, debout, s'appuyant sur sa massue et tenant la peau de lion. Bronze. Cette pièce, acquise par le Cabinet des médailles de M. Rollin, seulement en 1839, n'est pas dans l'ouvrage de Wilson; mais ce savant a publié des pièces analogues, sous la rubrique *SU-Hermæus*. Voy. p. 307, et pl. V, 8, 9, 10 et 11.

La présence de cette syllabe inexpliquée, ΣΥ, nous oblige à rappeler au lecteur que le nom du roi ne suit pas cette syllabe, mais qu'il est placé comme sur presque toutes les médailles rondes de cette série, à part sous la tête, en un mot, à l'exergue.

N° 10.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Hermæus, sauveur*. Buste à droite d'Hermæus, diadémé.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. V, n° 7, p. 293.) Cheval libre, à droite. Sous le cheval, Φ. Bronze carré. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 479, N° 55, d'après le *Journal asiatique* du Bengale.

N° 11.

Même légende. Buste à droite d'Hermæus, revêtu de la chlamyde.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. V, n° 6, p. 293.) Jupiter assis, couronné, la main droite étendue; devant lui, le symbole décrit plus haut, même pl., n° 8. Bronze.

MAYES.

N° 12.

Dans un grènetis, tête d'éléphant la trompe levée, tourné à droite, avec une clochette au cou.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΥΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Mayes*. Caducée et monogramme formé des lettres ΜΥΙ. Bronze. Mionnet, t. VIII, Supplément, p. 485, N° 73.

N° 13.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΜΑΥΟΥ. (*Monnaie*) *de Mayes, roi des rois, grand*. Apollon nu, debout, la tête penchée, tenant une flèche de la main droite; la main gauche appuyée sur son arc.

℞. Légende appelée *prakrit*, mais non expliquée par Wilson (v. p. 314, n° 4). Trépied. Monogramme formé des lettres ΜΙ. Bronze carré.

N° 14.

Même légende qu'au numéro précédent. Le roi ou Hercule assis sur un trône, de face, tenant une massue de la main droite.

℞. Légende semblable à celle de la pièce publiée par Wilson (pl. VIII, n° 10, p. 314). Figure de femme tournée à droite, s'appuyant sur un objet indistinct. A droite, un trident dont la hampe est très courte. Bronze carré.

Variété de la pièce donnée par Wilson. Sur l'exemplaire de Wilson, le personnage du droit est moins clairement caractérisé que sur celui que nous publions ici. On pourrait y reconnaître une femme et de plus un trident placé derrière cette figure qui complique encore la représentation.

N° 15.

Légende caboulique. Figure assise de face.

℞. Éléphant marchant à droite. Bronze carré.

Le type de cette médaille, qui provient du général Allard, la place parmi celles de Mayes, bien qu'on ne lise point le nom de ce roi à cause de l'état de mauvaise conservation de la légende. Il suffit de la comparer à d'autres pièces au même type et munies de légendes pour dissiper tous les doutes.

AZÈS.

N° 16.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand*. Le roi sur un cheval marchant à droite.

℞. Légende caboulique (Wilson, pl. VI, 19, p. 326.) Minerve debout, sa lance derrière elle, tenant d'une main son bouclier. Dans le champ, à gauche un monogramme confus; à droite, N. AR. Demi-drachme.

N° 17.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand*. Le roi à cheval, marchant à droite.

℞. Légende caboulique (Wilson, pl. III, 3, p. 326.) Personnage marchant à gauche, tenant à la main une palme; monogramme indistinct. Argent. Triobole.

N° 18.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand*. Le roi à cheval, marchant à droite.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, n° 3, p. 325). Personnage marchant à gauche tenant une fleur à la main, derrière lui, un sceptre. Dans le champ, monogramme composé des lettres ΑΥ. AR. Triobole.

N° 19.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand*. Le roi à cheval, marchant à droite, la tête nue, la main droite levée. Devant le cheval, un objet appelé par Wilson, pl. VI, 13, p. 321, *un objet non déterminé*. (Variété de la pièce donnée par Wilson, pl. VI, 13.)

℞. Légende caboulique. Minerve casquée, vêtue de la stola, marchant à droite, portant au bras droit sa lance et son bouclier. Dans le champ, monogramme S : à gauche, ΑΤ ; à droite, ΔΙ. AR. Demi-drachme.

N° 20.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ. . . . ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand*. Le roi à cheval, comme au N° 19.

℞. Même légende qu'au N° 19. Personnage debout revêtu d'une longue robe, tenant de la main droite une palme. Dans le champ, à gauche, monogramme. A droite un objet ressemblant à un pedum, mais que M. Jacquet appelle ankouça. C'est l'instrument qui servait à diriger les éléphants. (V. Journal Asiatique de 1836, le Mémoire déjà cité.) Didrachme d'argent.

Cette pièce n'est pas dans Wilson.

PLANCHE LXXVII.

N° 1.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand.* Le roi à cheval, marchant à droite, la main droite étendue en avant.

℞. Légendes confuses. Personnage revêtu d'une longue robe, tourné à gauche, la main droite étendue, la gauche levée sur la tête. Derrière lui, une lance ou un sceptre. Dans le champ, objet indistinct et deux monogrammes. Didrachme d'argent. (Wilson, pl. VI, n° 15, p. 325.)

N° 2.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand.* Le roi sur un cheval, marchant à droite. Dans le champ, monogramme indistinct.

℞. Légende caboulique. Personnage debout, tourné à droite, s'appuyant sur une sorte de fourche; dans le champ, à droite, un *ankouça*. Bronze.

N° 3.

Légende confuse. Le roi à cheval, à droite.

℞. Pas de traces de légende. Personnage debout, tourné à gauche. Dans le champ, à gauche, le symbole décrit planche LXXVI, n° 8. A droite, Δ? Bronze argenté?

N° 4.

Même légende qu'au n° 2. Le roi sur un cheval marchant à droite.

℞. Légende caboulique. Bœuf bossu à droite. Bronze carré.

N° 5.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ...... ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand.* Azès sur un cheval, marchant à droite.

℞. Légende caboulique. Bœuf bossu. Bronze carré.

N° 6.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΟΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azès, roi des rois, grand.* Neptune ou Azès en Neptune, tenant de la main droite le trident et foulant aux pieds un personnage qui nage.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, n° 5, p. 327.) Femme debout, diadémée, de face, vêtue d'une longue robe, entourée des branches d'un arbuste dont elle tient la tige d'une main. Monogrammein distinct. Bronze carré. Mionnet, t. VIII, Suppl., p. 490, N° 91.

N° 7.

Même légende qu'au n° 6. Le roi, ou Jupiter? assis sur un trône, tenant une corne d'abondance de la main gauche, et la droite étendue.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, 12, p. 329.) Personnage debout, tourné à gauche, tenant de la main droite un objet très confus, et un caducée. Dans le champ, deux monogrammes. Bronze.

Wilson a fait connaître, sous le n° 12, pl. VII, une pièce qui est une variété de celle-ci.

N° 8.

Même légende qu'au n° 6. Le roi assis, les jambes croisées sur un coussin à la manière des Orientaux; il est coiffé d'une sorte de turban orné d'une aigrette et est revêtu d'un costume qui se rapproche beaucoup de ceux que portent encore aujourd'hui les Persans. Il tient à la main droite un objet indistinct; la main gauche paraît être posée sur la garde d'une épée.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, 13 et 14, pièces à peu près semblables. Voir aussi p. 328 du texte.) Personnage nu, peut-être Siva, debout, tourné à gauche. Bronze. Mionnet, t. VIII, S. p. 488, N° 83.

N° 9.

Même légende qu'au n° 6. Bœuf bossu, marchant à droite. Dans le champ, monogramme qui rappelle le symbole décrit planche LXXVI, n° 8.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, 8, 9 et 10, médailles identiques.) Lion marchant à droite. Dans le champ, monogramme. Bronze.

N° 10.

Même légende qu'au n° 6. Bœuf bossu marchant à droite. Dans le champ, monogramme.

℞. Légende caboulique. (Wilson, VII, 8, 9 et 10.) Lion marchant à droite. Dans le champ, monogramme. Bronze.

N° 11.

Même légende qu'au n° 6. Éléphant marchant à droite.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VII, 10, p. 328.) Bœuf bossu, à droite, bronze.

N° 12.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ...... Éléphant à droite.

℞. Légende caboulique. Bœuf bossu, à droite. Bronze carré.

Médaille en très mauvais état de conservation. Voy. une pièce analogue, mais ronde, dans Wilson, pl. VII, 40, p. 338.

N° 13.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ...... (*Monnaie*) *du roi* ...... Hercule nu, debout, tenant d'une main une couronne ornée de bandelettes et portant la massue sur l'épaule. Dans le champ, monogrammes indistincts.

℞. Légende caboulique. Cheval nu, marchant à droite. Bronze carré. Wilson, pl. VII, n° 7, p. 328.

Cette pièce est marquée OR, par erreur, sur la planche.

N° 14.

Éléphant à droite. Au-dessus, *chaitya* ou temple boudhiste, surmonté d'un croissant. Dans le champ, vestiges d'un monogramme.

℞. Lion marchant à gauche. A droite, un symbole, et en bas, vestiges du *chaitya*. Bronze carré. Don du général Allard.

Wilson attribue cette pièce et d'autres analogues qui ont été trouvées à Beghum à des princes boudhistes qui auraient été contemporains de Kadphises ou de Kanerkes. Voy. pl. XV, n° 26 et p. 413-414-415.

AZILIZES.

N° 15.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΙΛΙΣΟΥ. (*Monnaie*) *d'Azilises, roi des rois, grand.* Le roi, coiffé d'un casque, monté sur un cheval marchant à droite, et la lance en arrêt.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VIII, n° 5, p. 320.) Victoire revêtue de la stola, tenant une palme de la main droite et un

symbole indistinct de la gauche, peut-être une fleur. Dans le champ, à gauche, monogramme grec dans lequel on distingue un Φ; à droite monogramme caboulique. AR. Didrachme.

N° 16.

Même légende qu'au n° 15. Le roi comme au n° 15. Dans le champ, à droite Δ. Plus bas, une lettre caboulique isolée.

℞. Légende caboulique. (Voy. n° 15.) Victoire comme au n° 15. Dans le champ, à gauche, monogramme grec confus. AR. Didrachme.

N° 17.

Même légende qu'au n° 15. Le roi comme sur les pièces d'argent n°s 15 et 16.

℞. Légende caboulique. (Voy. n° 15.) Bœuf bossu à droite. Bronze carré.

N° 18.

Légende caboulique effacée. Lion tourné à droite.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ .... (*Monnaie*) *d'Azilizes, roi des rois*, Bronze carré.

PLANCHE LXXVIII.

N° 1.

Légende effacée. Bœuf bossu à droite.

℞. Légende caboulique. Dromadaire à droite. Bronze. Wilson, pl. VII, 7, p. 328.

ABDAGASES.

N° 2.

Légende confuse : On distingue seulement le nom du roi ΑΒΔΓΑΣΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Abdagases?* Le roi monté sur un cheval marchant à gauche; il est coiffé d'un bonnet orné de bandelettes flottantes, et est revêtu d'une longue robe. Dans le champ, à gauche un symbole incertain.

℞. Légende caboulique. Le roi marchant à droite, vêtu comme au droit. Bronze.

Depuis la gravure de ces planches, le Cabinet des médailles a acquis de M. Allard, frère du général, cinq pièces de ce roi. Sur la plupart de ces pièces le nom est écrit de la manière la plus claire : ΑΒΔΑΓΑΣΟΥ.

SPALYRIS.

N° 3.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΠΑΛΥΡΙΔΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΑΔΕΛΦΟΥ ΤΟ... (*Monnaie*) *du roi Spalyris, juste, Philadelphe*, ... Le roi à cheval, à droite.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VIII, n° 13, p. 318.) Dans un carré, Hercule assis tenant sa massue. Dans le champ, une étoile dans un O. Bronze carré.

N° 4.

Légende bactrienne. Le roi de face, assis sur un trône, la couronne en tête, tenant de la main droite un sceptre.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΙΠΑΛΙΚΙΣΟΥ. (*Monnaie*) *de Spalyris, roi des rois, grand.* Dans un grènetis carré, victoire ailée marchant à gauche, tenant de la main droite un objet ressemblant à une croix. Bronze carré. Analogue à la pièce publiée par Wilson, pl. VIII, p. 316.

GONDEPHARES.

N° 5.

Légende illisible. Le roi à cheval, à droite, la main droite étendue.

℞. Légende caboulique. (Wilson, p. 342 et passim.) Personnage vêtu d'une longue robe, marchant à droite. Dans le champ, à gauche, symbole décrit pl. LXXVI, n° 3, à droite, un symbole incertain. Bronze.

ONONÈS ou VONONÈS.

N° 10 (6 de la planche).

.... ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΟΝΩΝΟΥ. (*Monnaie*) *de Vonones, roi des rois, grand.* Le roi à cheval, à droite, la lance baissée.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VIII, n° 8, p. 338.) Jupiter tenant le sceptre et la foudre. AR. Demi-drachme.

N° 11 (7 de la planche).

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΟΝΩΝΟΥ. (*Monnaie*) *d'Onones, roi des rois, grand.* Le roi à cheval, à droite, la lance baissée.

℞. Légende caboulique. (Wilson, pl. VIII, n° 8, p. 378.) Femme tournée à gauche, monogramme indistinct. AR. Demi-drachme.

N° 12 (8 de la planche).

Médaille extrêmement fruste. On distingue une figure debout, tenant une corne d'abondance. Pas de traces de légende.

℞. Légende caboulique. Victoire ailée, marchant à gauche, ou peut-être Pallas. Bronze.

Cette pièce ressemble beaucoup à celle qu'a publiée Wilson, pl. II, n° 16. p. 275, et qu'il attribue à Antimaque.

N° 6 (9 de la planche).

Figure à cheval, à gauche, recevant une couronne des mains d'une femme qui vient à sa rencontre.

℞. Légende caboulique. Symbole dont le sens est inconnu. Bronze carré long.

Wilson, pl. XXI, ou supplémentaire, publie, sous le n° 16, une pièce analogue à celle-ci, mais qui, de plus, offre cette légende grecque : ΜΕΓΑΛΟΥ ΓΟΝΔΑΦΑΓΟΥ. Nous ne pouvons mieux faire que de rapprocher notre pièce de celle-ci et de renvoyer nos lecteurs à la page 343 de l'*Ariana antiqua*, où le savant anglais explique la légende caboulique.

N° 7 (10 de la planche).

ΥΝΔΟΦΕ.......... Buste du roi, barbu, diadémé, à droite, il est revêtu d'une robe qui se croise sur la poitrine.

℞. Légende caboulique. Victoire ailée marchant à droite, tenant une couronne et une palme. Bronze.

La légende grecque de notre pièce est presque illisible, et il serait bien difficile d'y lire même le commencement du nom du roi, s'il n'avait été lu sur des pièces analogues mais mieux conservées et plus complètes. Voyez Wilson ; pl. V, n°s 12, 13, 14, p. 339.

N° 8 (11 de la planche).

..... ΒΑΣΙΛΕΩΣ.... (*Monnaie*) *du roi Gondophares.* Buste à droite d'un roi.

℞. Légende bactrienne. Victoire tenant une couronne. Bronze.

Cette pièce n'est pas dans Wilson.

N° 9 (12 de la planche).

.. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΓΟΝΔΟΦΑΡΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Gondophares*. Personnage à cheval marchant à droite. Dans le champ, symbole inconnu.

℞. Légende caboulique. Neptune debout, s'appuyant sur son trident. A gauche, dans le champ, symbole inconnu. Bronze. 6.

Voyez dans Wilson, pl. V, p. 342, des pièces non pas semblables mais analogues à celle-ci.

SOTER MEGAS.

N° 13.

Buste à gauche d'un roi imberbe, casqué. Dans le champ, à droite, un symbole formé d'un globe surmonté d'une figure en forme de croix, surmontée elle-même d'un trident sans hampe. A gauche, devant la figure, un symbole indéterminé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΥ.. ΒΑΣΙΛΕ... (*Monnaie*) *du roi des rois*.... Personnage à cheval marchant à droite. Bronze. 6.

On ignore le nom de ce prince, qui est qualifié des titres de *Soter Megas* (*grand Sauveur*) et de *roi des Rois*. C'est seulement en examinant un grand nombre de ces pièces qu'on reconnaît le surnom de ΣΩΤΗΡ ΜΕΓΑΣ dont on ne voit ici que des vestiges altérés. Voyez dans Wilson, pl. IX, et p. 334, les pièces analogues à celles que nous publions. Voyez aussi Mionnet, Supplément, t. VIII, p. 505, n°s 137 et suivants.

N° 14.

Buste à droite du roi, radié, revêtu de la chlamyde, tenant à la main droite une lance. Dans le champ, à gauche, symbole décrit au n° 13.

℞. ... ΒΑΣΙΛΕΥ........ Légende barbare. Le roi à cheval, à droite. Dans le champ, même symbole qu'au droit. Bronze. 5.

N° 15.

Même type qu'au numéro précédent, mais avec la légende encore moins lisible. Bronze. 5.

N° 16.

.. .. ϹѠΤΗΡ.... ΒΑϹΙΛΕΥѠΝ.... .... *Sauveur*, *roi des rois*. Cavalier marchant à droite.

℞. Légende caboulique. Le roi couronné, marchant à droite, appuyé sur un long sceptre. Dans le champ, à droite, symbole qui rappelle la forme d'une grenade. Bronze. 5.

N° 17.

..ΓΑϹ ΒΑϹΙΛΕΥΩΝ... Cavalier marchant à droite, dans le champ, symbole inconnu.

℞. Légende caboulique. Le roi couronné, vêtu d'une longue robe, marchant à droite, s'appuyant sur un long sceptre. Dans le champ, symboles inconnus. Bronze. 5. Wilson, IX, 22, p. 335.

CODES.

N° 18.

ΚѠΔ... Buste à droite d'un roi diadémé, portant les cheveux longs ainsi que la moustache.

℞. ΟΙΚ..... Guerrier casqué, debout, s'appuyant sur une pique. AR. 3. Wilson, IX, 5, p. 345.

On n'est pas même certain du nom de ce prince que Wilson suppose appartenir à une dynastie indo-parthique.

PLANCHE LXXIX.

N° 1.

ΚѠΔ..... Buste à droite, comme au n° 18, sur la planche précédente.

℞. ΟΙΛΗΑ ΟΥΚΥΟ. Guerrier debout s'appuyant sur sa lance et tenant son bouclier. AR. 3.

N° 2.

Buste de roi à droite, avec barbe et moustaches. Légende confuse.

℞. Partie antérieure d'un cheval harnaché galopant à droite. AR.

N° 3.

Buste de roi à droite, la tête nue.

℞. Buste de cheval à droite; pas de légende. AR. 3 1/2. Hémidrachme.

Voyez Wilson, p. 345, pl. IX, 6.

ROIS INDO-SCYTHES.

CADAPHÈS — CADPHISÈS.

N° 4.

... ΑΘΟΥ ΚΟΖΟΛΑΥ ΚΑΔΑΦΕϹ ΚΟΓ...... (*Monnaie*) *de Cadaphès*........ Buste à droite de Cadaphès, lauré.

℞. Légende caboulique. Hercule debout. Bronze. 4. Wilson, XI, 14, 37.

Voyez le Commentaire du n° 6.

N° 5.

Buste à droite d'un roi lauré. Légende illisible.

℞. Légende caboulique. Figure assise. Bronze. 4.

Voyez le Commentaire du n° 6.

N° 6.

ΧΟΡϹ.... ΚΟΣΟΥΛΟ ΚΑΔΦΙΖΟΥ. .. .. *de Cadphisès*..... Buste à droite de Cadphisès, lauré.

℞. Légende caboulique. Hercule debout tenant sa massue. Bronze. 5 1/2.

Voyez Wilson, pl. XI, fig. 10, 1357.

Ces pièces, n°s 4, 5 et 6, dont la fabrique et la disposition rappellent celles d'Hermaeus (voyez pl. LXXVII, n°s 6 et suiv.), offrent au droit des légendes transcrites en caractères grecs, mais conçues dans une autre langue. Sur les deux premières (n°s 4 et 5), M. Wilson a lu ΖΑΘΟΥ ΚΟΖΟΛΑΥ ΚΑΔΑΦΕϹ ΚΟΠΑΝΟ (ou plutôt ΚΟΡΑΝΟ). La troisième, n° 6, qui n'existe pas au cabinet de France, a présenté au savant anglais une légende à peu près ainsi composée : ΚΟΡϹΟ ΚΟΖΟΥΛΟΚΑΔΦΙϹΟΥ (probablement ΚΟΖΟΥΛϹ ΚΑΔΦΙϹΟΥΚΟΡ.Ο). M. Wilson prétend, sans pourtant l'affirmer complétement, que l'inscription caboulique du revers est la même sur ces trois monnaies. Pourtant il nous est difficile de confondre le *Cadaphès* des n°s 4 et 5 avec le *Cadphisès* du n° 6. Cette dernière médaille se rattache, par le nom propre qu'elle porte, à celle du prince que nous devons considérer comme l'auteur de la conquête indo-scythique. Le mot ΚΟΡΑΝΟ se retrouve aussi sur les monnaies de *Canercès*, présumé successeur de *Cadphisès*. Voyez à ce sujet le commentaire du n° 7.

N° 7.

ΚΑΔΦΙϹΗϹ ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΟΟΗΜΟ ..... *le roi Cadphisès*. Le roi la tête tournée à gauche, coiffé d'un casque orné de bandelettes, revêtu d'un habit persan, tenant de la main droite une fleur, assis sur un siége très bas, les pieds supportés par un degré.

℞. Légende caboulique. Siva sous des formes féminines, de face, nu, les cheveux relevés, tenant le trident de la main droite, penché et appuyé sur le flanc du taureau à bosse, sa monture ordinaire; dans le champ, symbole qui pourrait être l'extrémité d'une arme analogue au trident. Toutefois, ce symbole se rencontre souvent avec quatre dents au lieu de trois. Sur la médaille n° 9, plus bas, on voit à la fois l'instrument à quatre dents et celui qui n'en a que trois. Feu Jacquet supposait que c'était le *paraçou*, l'attribut terrible de Siva. (Voyez *Journal asiatique*, février 1836.) AV. 5. Voy., pour les médailles de Cadphisès, Wilson, p. 353 et suiv.

Les rois Indo-Scythes, conquérants de l'empire fondé par les successeurs d'Alexandre, trouvèrent le pays occupé par une population qui avait adopté le grec au moins comme langue officielle. Ils commencèrent par suivre, dans leurs monnaies, l'usage des princes qu'ils avaient détrônés; les pièces du meilleur travail, et qui appartiennent certainement à la première époque de la conquête, offrent cette légende :

ΚΑΔΦΙCΗC ΒΑCΙΛΕΥC ΒΑCΙΛΕΩΝ CΩΤΗΡ ΜΕΓΑC ΟΟΗΜΟ,

ou simplement :

ΚΑΔΦΙCΗC ΒΑCΙΛΕΥC ΟΟΗΜΟ.

Le commencement de ces légendes est purement grec et n'offre pas d'ambiguïté : il faut le traduire par *Cadphisès, roi des rois, grand sauveur*, ou *Cadphisès, roi*. Le complément ΟΟΗΜΟ n'est point susceptible d'une interprétation puisée à la même source; provisoirement nous le considérons comme une *formule barbare d'acclamation* en l'honneur du conquérant.

A *Cadphisès* succède un prince dont les légendes grecques, propres au bronze seulement, présentent un progrès d'altération : on y lit : ΒΑCΙΛΕΥC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΚΑΝΗΡΚΟΥ, avec la confusion du *nominatif* et du *génitif*. Nous traduisons : *le roi des rois Canercès*. Ces pièces grecques offrent au revers des divinités locales, dont les noms sont, ou traduits en grec, comme ΗΛΙΟC, *le soleil*, ou reproduits avec une désinence grecque, comme ΝΑΝΑΙΑ, rapproché avec raison de la *Diane Nanaea*, adorée dans l'Elymaïs, à peu de distance de l'Inde.

Le même roi a des monnaies d'or dont les légendes encore transcrites en grec sont cependant conçues dans une langue où les orientalistes ont reconnu un dialecte du zend. Ces légendes

ΡΑΟΝΑΝΟ ΡΑΟ ΚΑΝΗΡΚΙ ΚΟΡΑΝΟ.

peuvent se traduire comme l'équivalent de ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΚΑΝΗΡΚΟΥ.. ... *le roi des rois Canercès*.. ... ΚΟΡΑΝΟ, qui termine la phrase, offre une ressemblance, peut-être trompeuse, avec le mot poétique grec Κοίρανος, souverain. On le comparera plus sûrement avec le ΣΩΤΗΡ ΜΕΓΑΣ des monnaies de Cadphisès.

Les dieux dont le nom sur le bronze est écrit en grec sont reproduits sur l'or dans le dialecte zend. A ΗΛΙΟΣ répond ΜΗΡΟ, le même que *Mithras*; à ΝΑΝΑΙΑ correspond ΝΑΝΑ : ΜΑΟ est le nom de la lune en zend.

Il existe aussi de nombreuses monnaies de bronze du même prince, dont la légende est au droit ΡΑΟ ΚΑΝΗΡΚΙ, *le roi Canercès*, et au revers desquels on rencontre les mêmes noms de divinités que sur l'or.

Les légendes de la monnaie d'or qui procède de celle de Canercès, vont s'altérant progressivement, d'abord dans la forme des lettres, puis dans leur ordre et dans leur nombre.

Cependant les plus correctes peuvent se lire avec certitude. ΡΑΟΝΑΝΟ ΡΑΟ ΟΟΗΡΚΙ ΚΟΡΑΝΟ : il n'y a d'hésitation que sur le nom du roi qui est ΟΟΗΡΚΙ ou ΟΟΚΡΗΙ, *Oercès* ou *Oocrès*. Nous croyons la première forme mieux justifiée par les médailles elles mêmes.

Les divinités locales déjà connues par les monnaies de Canercès se continuent sur les pièces d'*Oorcès*.

Après ce prince, qui paraît bien distinct de *Canercès*, on tombe dans une série de pièces de plus en plus barbares, mais dont aucune ne présente le nom d'un nouveau prince. Il faut les ranger toutes dans la série des monnaies imitées sans conscience du type ou de la légende qu'on reproduit, comme il arrive toujours chez les peuples voués à la barbarie, mais placés dans le voisinage de nations civilisées, ou leur ayant succédé sur le même sol.

N° 8.

ΚΑΔΑΦΙCΗC ΒΑCΛΕΥC ΟΟΗΜΟ. *Le roi .... Cadphisès*. Buste à gauche du roi, coiffé d'un casque orné d'un cimier et de bandelettes, revêtu d'un costume persan, tenant à la main droite une masse, et de la main gauche serrant la garde de son cimeterre. Dans le champ, à droite, un symbole semblable à celui du n° 7, même planche, mais avec quatre dents au lieu de trois.

℞. Légende caboulique. Siva nu, debout, s'appuyant sur une lance. Dans le champ, deux symboles, à gauche, celui qui se trouve déjà au droit; à droite, celui qui est décrit n° 7, même planche. AV. 5.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 9.

ΚΑΔΦΙC.. ΒΑCΙΛΕΥC ΒΑCΙΛΕΥΩΝ .....ΜΟ. Le roi debout, tourné à gauche, revêtu d'un costume qui a une grande analogie avec celui que portent aujourd'hui les Persans. Dans le champ, à gauche, une sorte de trident ou peut-être un sceptre terminé par une fleur, et un petit autel; à droite, symbole décrit n° 7, même pl., et massue.

℞. Légende caboulique. Figure de Siva, de face, la tête radiée, revêtue d'une sorte de voile, tenant le trident et s'appuyant sur le bœuf bossu. Dans le champ, le symbole décrit n° 7. Bronze. 8.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 10.

Légende effacée. Même type qu'au n° 9.

℞. Légende caboulique. Même type, mais mieux conservé qu'au n° 9. Bronze. 10.

Voyez le Commentaire du n° 7.

CANERCÈS. — OERCÈS.

N° 11.

ΡΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΗΡΚΙΚΟΡΑΝΟ. Roi à mi-corps, tourné à gauche, coiffé d'un casque diadémé, orné d'aigrettes et sur lequel on distingue un croissant; il porte une robe serrée par une ceinture, dans laquelle est passé son cimeterre, qu'il serre de la main gauche, tandis que de la droite il tient le *moudgala*, masse d'arme indoue (suivant Jacquet).

℞. ΜΑΟ. Figure debout, vêtue d'un grand manteau de mousseline : derrière ses épaules, un croissant. AV. 5.

Voyez Wilson, pl. XIV, 6, p. 375, et le commentaire du n° 7.

N° 12.

ΡΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΗΡΚΙΚΟΡΑΝΟ. Buste à gauche d'un roi, nimbé, coiffé d'un casque de forme conique, tenant d'une main le *moudgala*, et de l'autre une petite lance ornée de banderolles.

℞. ΑΡΔΟΧΡΟ. Figure de femme marchant à droite, tenant une corne d'abondance. Dans le champ, à droite, le symbole décrit au n° 7. AV. 5.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 13.

ΡΑΟΝΑΝΟΡΑΟΟΟΗΡΚΙ. Buste à gauche d'un roi coiffé d'un casque en forme de tiare, orné de fanons, nimbé, tenant d'une main le *moudgala* et de l'autre le sceptre orné de bandelettes; il est revêtu d'une sorte de kaftan ouvert sur la poitrine.

℞. ΑΡΔΟΧΡΟ. Figure de l'abondance à droite. Dans le champ, à droite, le symbole du n° 7 même pl. AV. 5.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 14.

Même type qu'au n° 13; mais avec quelques variantes. Pièce moins bien conservée.

℞. ωPOH (probablement pour MHPO). Dieu debout, nimbé, s'appuyant sur une haste. Dans le champ, à gauche, le symbole du n° 7. AV. 5.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 15.

PAONANOPAOOOHPKIKOPA. Buste à gauche d'un roi barbu, coiffé d'un casque de forme conique, tenant d'une main le *moudgala* et de l'autre la garde recourbée de son cimeterre.

℞. NANA OKPO. La déesse *Nana* et le dieu à quatre bras *Ocro*, tous deux debout, nimbés, la main droite étendue. Entre eux le symbole décrit au n° 7, même pl. AV. 2.

Voyez le Commentaire du n° 7.

N° 16.

PAONANOPAOKANHPKIKOPANO. Buste à gauche de Canercès, avec une longue barbe, coiffé d'un casque pointu, tenant une lance de la main gauche.

℞. OKPO. Divinité indoue à quatre bras, debout, tenant d'une main un vase dont il répand le contenu, et de l'autre l'effigie d'un cheval; les autres bras tiennent l'un un rouleau, l'autre un trident. Dans le champ, à gauche, le symbole décrit au n° 7, même pl. AV. 2.

N° 17.

PAOO (probablement pour PAO OOHPKI). Buste à gauche, comme au n° 15.

℞. OMIP (pour MIPO). Divinité debout. Dans le champ, à gauche, symbole décrit au n° 7, même pl. AV. 2.

N° 18.

PAONANOPAOKANHPKIKOPANO. Le roi en pied, revêtu du même costume qu'au n° 9; il tient de la main gauche une lance et de la droite il indique un objet indéterminé.

℞. OKPO. La figure à quatre bras du n° 16. Dans le champ, le symbole décrit au n° 7. AV. 4 1/2.

N 19.

Même légende et même type qu'au n° 18.

℞. OKPO. Personnage à quatre bras, comme au n°s 16 et 17. Dans le champ, à gauche, le symbole décrit au n° 7, même planche. AV. 4 1/2.

PLANCHE LXXX.

N° 1.

Même légende. Le roi barbu, coiffé d'un casque et revêtu du costume du n° 9, pl. LXXIX, tenant de la main droite son sceptre et l'autre posée sur un autel.

℞. MAO. Figure couronnée, tournée à gauche; derrière la tête, un grand croissant; cette figure tient un objet indéterminé de la main gauche et un sceptre de la droite. Dans le champ, à gauche, le symbole décrit au n° 7, même pl. AV. 2.

N° 2.

. .NOPAOKANHPKIKO..... Même type qu'au n° 1.

℞. AΘPO. Figure tournée à gauche, tenant une couronne. Dans le champ, à gauche, symbole du n° 7, pl. LXXIX. AV. 2.

N° 3 (12 de la planche).

BACIΛEYC BACIΛEΩN KANEPKOY. *Le roi des rois Canercès.* Le roi, tourné à gauche, revêtu du même costume qu'au n° 9, pl. LXXIX, tenant une lance de la main gauche, et sacrifiant sur un autel.

℞. HΛIOC. *Le Soleil.* Figure coiffée d'un turban, orné de bandelettes, marchant à gauche. Dans le champ, le symbole à quatre dents. Bronze. 5 1/2.

N° 4 (13 de la planche).

BACIΛEYC BACIΛEΩN KANHPKOY. *Le roi des rois Canerces.* Même type qu'au n° 12.

℞. NANAIA. Figure d'une déesse, marchant à droite, revêtue d'une longue robe. Dans le champ, le symbole à quatre dents. Bronze. 4 1/2.

N° 5 (3 de la planche).

PAONANOPAOOOOKOKOPNO. Le roi, debout, avec une coiffure pointue, s'appuyant d'une main sur une lance et de la droite sacrifiant sur un autel. Dans le champ, à gauche, un trident, à droite, le symbole du n° 7, pl. LXXIX.

℞. OKPO. Figure dun dieu à demi nu, de face, tenant un trident de la main gauche et le *pâca* ou nœud coulant de la droite. Derrière le dieu, bœuf bossu. AV. 4.

N° 6 (4 de la planche).

Dégénérescence du n° précédent. AV. 4.

N° 7 (5 de la planche).

Dégénérescence encore plus marquée. AV. 4.

N° 8 (6 de la planche).

Progrès de la dégénérescence des numéros précédents. AV. 5.

N° 9 (7 de la planche).

Même observation que ci-dessus. AV. 4.

N° 10 (8 de la planche).
N° 11 (9 de la planche).

Les pièces d'Oocrès s'aplatissant deviennent de plus en plus barbares. L'une et l'autre sont du même module. AV. 7.

N° 12 (10 de la planche).

Figure royale debout, tournée à gauche, revêtue d'une sorte de robe à manches larges et ouvertes à l'avant-bras; un nimbe entoure la tête du roi qui est coiffé d'une sorte de tiare et tient de la main gauche un long sceptre terminé par une boule ornée de bandelettes flottantes. Dans le champ, autel et trident.

℞. APΔOXPO. Figure de femme nimbée, assise sur une chaise à dossier, les pieds posés sur un marchepied; de la main gauche elle tient une corne d'abondance et de la droite un objet indéterminé. AV. 4.

N° 13 (11 de la planche).

Variété du n° 11 (10 de la planche). AV. 4.

Ces deux pièces, dont les revers offrent une physionomie de plus en plus indienne, semblent la déformation d'un type dont les exemplaires bien exécutés n'ont pas été jusqu'ici retrouvés.

N° 14.

PAONANOKANHPKI. Même type qu'au n° 12.

℞. AΘPO. Figure d'un dieu debout, tenant une couronne. Dans le champ, le symbole à quatre dents. Bronze. 6 1/2.

N° 15.

Au droit on distingue seulement les traces de la figure du roi.

℞. OKPO. Figure à quatre bras. Bronze. 6 1/2.

N° 16.

Le roi comme au n° 12, mal conservé.

℞. OAΔO. Figure courant à gauche, nue, mais s'enveloppant dans un grand voile d'un tissu transparent (personnification du Vent). Bronze. 6 1/2.

N° 17.

Figure du roi comme au n° 12, mal conservée.

℞. OKPO. Figure à quatre bras, marchant à gauche. Dans le champ, à gauche, le symbole à quatre dents. Bronze. 6 1/2.

N° 18.

PAONANOKANHPKI. Le roi comme au n° 12.

℞. AΘPO. Figure d'un dieu marchant à gauche et tenant une couronne. Dans le champ, à gauche, le symbole à quatre dents. Bronze. 6 1/2.

PLANCHE LXXXI.

Médaille incertaine de l'Asie-Mineure.

N° 1.

Tête à gauche d'un personnage diadémé, imberbe, peut-être un roi de Syrie.

℞. Moissonneur travaillant avec une courte faucille, il est revêtu d'une tunique courte, serrée à la taille, et coiffé d'un pileus semblable à celui d'Ulysse. AV. 1 1/2.

Pellerin a publié le premier cette jolie pièce, d'abord en vignette dans son Recueil de rois, p. 208, puis sur la pl. LXXXVI de son Recueil de médailles de peuples et de villes, t. III, p. 3. Il l'attribua à quelqu'un des rois d'Égypte, principalement à cause de l'analogie du type du revers, avec celui d'une médaille frappée à Alexandrie l'an 5 du règne d'Antonin, décrite par Mionnet, t. VI, p. 227, N° 1534. Eckhel la place, d'après Pellerin, parmi les Ptolémées incertains (Voyez D. N. V., t. IV, p. 25). Enfin Mionnet l'a publiée également à la tête de la grande armée des Ptolémées incertains, comme l'appelle Eckhel; mais il a ajouté en note : « Il n'est pas certain que cette médaille appartienne à la dynastie des Lagides. » (Voy. t. VI, p. 34, n° 269.) Aujourd'hui, il n'est plus permis d'attribuer cette pièce à l'Égypte : les caractères iconographiques du portrait ne se rapportent à aucun des Lagides; et quant à l'analogie du revers, elle n'existe qu'en apparence. Le sujet est bien le même, mais les détails en sont différents. Le personnage représenté sur le grand bronze d'Antonin est un laboureur égyptien, représenté la tête nue; celui qui paraît ici est coiffé d'un bonnet caractéristique. Le travail de la pièce la classe parmi les médailles de l'Asie et non parmi celles de l'Afrique.

Peut-être peut-on voir dans ce type une allusion à la légende phrygienne de Lytierses. Ce personnage, fils naturel de Midas, priait les étrangers de l'aider à travailler à sa moisson, puis leur coupait la tête et cachait leur corps dans les blés. Hercule le tua et jeta son cadavre dans le Méandre. Les moissonneurs phrygiens célébraient ses louanges dans un chant qui portait son nom.

Le caractère iconographique de cette pièce nous fait penser qu'elle appartient à Séleucus Ier, surnommé Nicator : nous pensons qu'elle a été frappée dans l'Asie-mineure, vers l'époque ou le fondateur de la monarchie syrienne, vainqueur d'Antigonus, y fonda un grand nombre de villes, en leur attribuant son nom, ou des noms tirés de sa propre famille (vers l'olympiade CXII, 292 ans av. J.-C.) l'an 21 de l'ère des Séleucides).

CHAPITRE X.

LES PTOLÉMÉES, ROIS GRECS DE L'ÉGYPTE.

PTOLÉMÉE I, SOTER.

Règne de l'an 300 a l'an 285 av. J.-C.

N° 2.

Tête à droite de Ptolémée I, diadémé, avec l'égide au cou. Grenetis.

℞. . . . ΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle sur un foudre, les ailes fermées, tourné à gauche. Dans le champ, à gauche, ΣΙ. AV. 6. Mionnet, t. VI, p. 2, N° 4.

Pièce frappée à Sidon.

N° 3.

Même tête qu'au n° 2.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle comme au n° 2. Dans le champ, monogramme composé des lettres TΥP, et une courte massue. AV. 6. Mionnet, t. VI, p. 7, N° 61.

Frappé à Tyr, comme l'indique le monogramme formé des trois lettres initiales de cette ville combinées avec la massue.

N° 4.

Même type qu'au n° 2.

℞. Comme au n° 2. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres ΠΑΡ. AV. 6.

Variété inédite, acquise en 1840 par le Cabinet des médailles.

N° 5.

Même tête qu'au n° 2.

℞. Même légende qu'au n° 3. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, Φ. Mionnet, t. VI, p. 2, N° 8. AV. 1 1/2.

N° 6.

Même tête qu'au n° 2.

℞. ΠΤΟΛΕ. . . . (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, monogramme composé d'un M et d'un Υ. AV. 6. Mionnet, t. VI. p. 2, N° 12.

Cette médaille est ornée d'une bélière à laquelle est encore attachée une chaîne d'or qui supporte trois perles fines. Il est permis de croire que ce bijou fut porté ainsi dans l'antiquité.

N° 7.

Même tête qu'au n° 2.

R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Figure imberbe, debout, revêtue d'un pallium, dans un quadrige d'éléphants à droite, tenant à la main le foudre. On distingue dans la main gauche une branche d'arbre. Exergue : Monogramme formé d'un Γ et d'un Α. AV. 4. Statère. Mionnet, t. VI, p. 2, N° 14.

Voyez au commentaire du numéro suivant.

N° 8.

Même tête qu'au n° 2.

R. Mêmes légende et sujet qu'au n° précédent. A l'exergue, branche d'arbre au lieu du monogramme qui paraît sur le n° précédent. Cette branche est peut-être celle que tient le personnage sur la médaille précédente. Grenetis. AV. 6. Statère. Mionnet, t. VI, p. 2, n° 15.

Eckhel (*D. N. V.*, t. IV, p. 6), et après lui Mionnet, t. VI, p. 2, N°s 14 et 15, ont vu Jupiter dans le quadrige d'éléphants qui paraît sur ce statère ainsi que sur celui qui précède. On pourrait y voir aussi bien Ptolémée Soter lui-même, et dans ce cas, cette pièce aurait été faite sous le règne de son fils Philadelphe.

Selon M. de Longpérier (*Revue numismatique*, 1844, p. 327), il faudrait y voir Alexandre. L'ingénieuse attribution de ce numismatiste repose sur un passage de Callixènes de Rhodes, qui nous a été conservé par Athénée (voy. p. 201, *a*), et où est décrite une pompe dans laquelle la statue d'or d'Alexandre parut sur un char traîné par des éléphants. Nous nous contenterons de faire observer que dans le passage cité, il ne s'agit pas : « d'hon» neurs funèbres rendus au corps d'Alexandre par Ptolémée Soter, » comme on l'a cru, mais bien de la pompe de Philadelphe, son successeur, dans laquelle parut la statue d'Alexandre divinisé ; cette circonstance ôte de sa valeur au rapprochement de M. de Longpérier, sans cependant le détruire entièrement. Nous ne déciderons pas cette question.

N° 9.

Même tête qu'au n° 2.

R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Victoire debout, à gauche, tenant une couronne de la main droite et une patère de la gauche. Dans le champ, ⊏ et un crabe. AV. 2. Mionnet, t. VI, p. 3, n° 16.

Le Cabinet de France a acquis récemment un statère d'or de Ptolémée, frappé dans la Cyrénaïque (1), taillé sur le poids du statère attique ou macédonien, et dont le type est la Victoire du statère d'Alexandre. La jolie monnaie que nous publions ici pèse le tiers de ce statère.

N° 10.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide nouée autour du cou. Grenetis.

R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle debout sur un foudre à gauche. Pas de lettres dans le champ. AR. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 3, N° 18.

Le classement des monnaies d'argent de Ptolémée a présenté jusqu'à ce jour les plus sérieuses difficultés, faute d'avoir distingué les lieux d'émission et les diverses fabriques. Vaillant, à qui l'on a reproché beaucoup d'erreurs en ce genre, avait pourtant fait un pas important en signalant ces pièces qui portent, dans le champ du revers, les lettres ΚΙ, ΣΑ, ΠΑ, comme frappées à Citium, à Salamine, et à Paphos de l'île de Chypre. Cette opinion fut réfutée par Pellerin, *Additions*, p. 83, d'après des motifs insuffisants, et, chose singulière, personne jusqu'ici n'a réclamé contre la sentence anticipée de Pellerin. Pour sortir enfin du dédale inextricable dans lequel les numismatistes s'étaient jetés, on a dû soumettre toutes les pièces d'argent de cette série à une nouvelle classification, fondée principalement sur les différences d'origine : c'est d'après le résultat de ce travail que nous allons indiquer ici les attributions des différentes pièces que nous avions disposées sur nos planches d'après l'ancienne classification.

Pl. LXXXI, n° 10. — R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, sans monogramme ni symbole accessoire. Pièce de Ptolémée Soter, probablement frappée à Alexandrie.

(1) *Revue numismatique*, 1844 ; article de M. de Longpérier, cité plus haut.

N° 11. — R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Corne d'abondance dans le champ. Pièce du même prince, frappée sans doute après que les Rhodiens eurent décerné au fils de Lagus le nom de *Sauveur*. La fabrique ne paraît pas égyptienne.

N° 12. — R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Dans le champ, L. ΚΓ (an 23), ΚΙ. Tête de Ptolémée Soter ; l'ère paraît être datée de la conquête définitive de l'île de Chypre (l'an 296 av. J.-C.) par le roi d'Égypte. Pièce frappée à Citium, principale place de guerre des Ptolémées dans l'île.

N° 13. — R. ΠΠΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Dans le champ, ΣΙ, un monogramme et la lettre Λ. Cette dernière lettre est numérale ; elle marque l'an 30 du règne de Soter. La pièce a été frappée à Sidon.

N° 14. — Même revers et même date. De plus, le monogramme de Tyr, la massue d'Hercule et un autre monogramme.

N° 15. — Même revers. ΠΤ et deux monogrammes. Pièce de Soter, frappée à Ptolémaïs de Phénicie.

Pl. LXXXII. N° 15. — ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. L. ΜΘ. ΚΙ, initiales de Citium. Si l'on commence comme nous l'avons déjà fait, l'ère de Cypre à l'an 292 av. J.-C., la date de l'an 49 répond à l'an 247, dernier du règne de Ptolémée Philadelphe.

N° 16. — ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. L. Ζ. ΠΑ, initiales de Paphos, capitale religieuse de l'île de Cypre. Si l'on commence l'ère de Cypre à l'an 296, la date de l'an 7 répond à l'an 289 av. J.-C., époque à laquelle Soter vivait encore. La tête est celle que l'on attribue communément à Ptolémée Philadelphe.

N° 17. — Même légende. L. ΙΘ (an 19) ΠΑ. D'après notre supputation, l'an 19 répond à 277 av. J.-C., 6e année de Ptolémée Philadelphe. La tête, selon l'opinion commune, conviendrait donc à ce prince, mais nous connaissons, de la même ville et avec la même date, un autre tétradrachme dont la tête présente les traits ordinairement réservés à Soter. (Voy. pl. LXXXVIII, n° 6.)

N° 18. — Même légende. L. ΚϚ (an 26). ΠΑ Cette pièce tombe en plein dans le règne de Philadelphe.

N° 19. — L. ΚΘ (an 29). ΚΙ. Cette pièce de Citium répondrait à l'an 267 av. J. C., 16e du règne de Ptolémée Philadelphe : la tête est celle de Soter.

N° 20. — L. ΛΕ (an 35). ΠΑ. (261 av. J.-C.) Règne et tête de Ptolémée Philadelphe.

Pl. LXXXV. N° 1. — On a répété par erreur la médaille de la planche LXXXII, n° 16.

N° 2. — L. ΙΘ (an 35). ΠΑ. à Paphos. L'an 35, qui correspond à l'an 277 av. J.-C., correspond à l'an 8 de Philadelphe.

N° 3. — L. ΛΕ. ΠΑ. L'an 35, à Paphos : an 24 de Philadelphe. Visconti a choisi cette pièce comme spécimen du portrait de ce roi.

N° 4. — ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Trois monogrammes, la lettre Σ et l'an 8, L. Η Tête et règne de Soter. Origine douteuse, probablement de la Phénicie.

N° 5. — Même légende. ΠΥΡ ΑΡ ΠΟ, initiales de magistrats. Tête et règne de Soter. Pièce incertaine qui paraît appartenir au même pays que la précédente

Pl. LXXXVI. N° 5. — ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. L. Ι (an 10). ΠΑ. C'est une ère nouvelle. Nous croyons qu'elle indique la formation du royaume particulier de Cypre en faveur de Ptolémée Évergète II, l'an 154 av. J.-C. La pièce serait donc de l'an 144.

N° 17. — Même légende. L. Ζ (an 7). ΣΑ. Salamine était la résidence du stratége ou gouverneur général, la capitale politique de l'île de Cypre. Le travail est différent de celui des pièces de Paphos, mais l'argent de la médaille est encore pur, et la tête semble convenir à Ptolémée Évergète II. C'est donc à l'ère de ce prince que nous attribuerons cette pièce.

N° 18. — Même légende. L. ΙΒ (an 12). ΚΙ. Cette pièce de Citium, qui offre la tête fort reconnaissable de Soter I, est de l'an 284 av. J.-C., un an avant la mort de ce prince.

Pl. LXXXVII. B. — L. Β (an 2). ΠΑ. Paphos.

A — L. Θ (an 9). De la même ville. Ère et tête de Ptolémée Évergète II.

C. — L. Δ (an 4). Même tête et même règne.

Pl. LXXXVII. N° 1. — L. Α (an 1). ΠΑ. Même tête et même règne.

N° 2. — L. Α (an 1). ΠΑ. Style très inférieur au précédent. Argent moins pur. Nous croyons que cette pièce appartient à une troisième ère de Paphos et indique le commencement du règne de Ptolémée Soter II, l'an 107 av. J.-C.

N° 3. — L. Δ (an 4). ΠΑ. Tête et règne de Ptolémée Soter II. La pièce est presque de potin.

N° 4. — L. Ε (an 5). ΣΑ et massue. Nous avons déjà donné une pièce de l'an 7 de la même ville et qui présente la même tête, à Ptolémée Évergète II.

Pl. LXXXVIII. N° 3. — L. Ι (an 10). ΠΑ. Tête et règne de Ptolémée Soter II.

N° 4. — L. Ϛ (an 6). ΠΑ. Tête et règne de Ptolémée Évergète II.

N° 6. — L. ΙΘ (an 19). ΠΑ. C'est la pièce avec la tête de Soter que nous avons comparée plus haut avec celle de la même date et de la même ville qui porte la tête ordinairement attribuée à Ptolémée Philadelphe. (Voyez pl. LXXXII, n. 17.)

N° 11.

Même tête qu'au n° 10.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. (*Monnaie*) *de Ptolémée Sauveur.* Aigle debout sur un foudre à gauche. Dans le champ, corne d'abondance. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 5, n° 47.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 12.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide au cou. Grenetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle debout sur un foudre à gauche. Dans le champ, à gauche, LKΓ pour Λυκάβαντος ΚΓ. *De l'an* 23. A droite, ΚΙ. AR. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 4, n° 26.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 13.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide au cou. Grenetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. (*Monnaie*) *de Ptolémée Sauveur.* Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, à gauche, ΣΙ, et monogramme formé des lettres Μ et Τ. Dans le champ, à droite, Α. AR. 7.

Inédite. Acquise en 1842 par le Cabinet des médailles.
Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 14.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 12. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres ΤΥΡ. Au-dessous, massue. A droite, Α, et au-dessous, monogramme formé des lettres ΑΒ. Entre les jambes de l'aigle, Θ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 7, n° 64. Frappé à Tyr.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 15.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou.

℞. Même légende qu'au n° 12. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, ΠΤ; au-dessous, ΑΝ en monogramme, et un second monogramme formé des lettres ΡΗΔ ou Α. AR. 7.

Inédite. Acquise en 1842 par le Cabinet des médailles.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 16.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou. Grenetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche sur un foudre. AR. 5. Mionnet, t. VI, p. 3, N° 21.

N° 17.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou.

℞. Même légende qu'au n° 16. Aigle à gauche sur un foudre AR. 3. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 2, n° 4.

La légende est presque entièrement effacée.

N° 18.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé.

℞. Même légende qu'au n° 16. Foudre ailé. Dans le champ, monogramme formé des lettres ΜΑΓ. AE. 5. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 81.

Ce monogramme désigne évidemment Magas, qui gouverna la Cyrénaïque pendant cinquante années. Magas était fils de Bérénice, femme de Soter et du premier mari de cette princesse. La pièce, par conséquent, a été frappée dans la Cyrénaïque. Voy. plus bas, les pièces frappées par Magas, lorsqu'il se fut déclaré roi indépendant de la Cyrénaïque.

PLANCHE LXXXII.

N° 1.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide nouée autour du cou.

℞. Traces presque imperceptibles de la légende : ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, à gauche, monogramme de Magas, comme au n° 18 de la pl. 81. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 83.

Pièce frappée dans la Cyrénaïque.

N° 2.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ .... (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à droite. Dans le champ, un monogramme formé des lettres Π et Γ, et de plus un Γ et un Ι isolés. A droite, le silphium et un crabe. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 84.

N° 3.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé.

℞. ΒΑΣΙλεως ΠΤΟΛΕμαιου (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Partie antérieure d'un cheval marin ailé. Dans le champ, monogramme formé des lettres ΜΥΓ et un crabe. Æ. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 9, N° 85.

Peut-être serait-il mieux de lire ΜΑΓ, bien que la barre de l'Α ne soit pas sensible. L'Α est certainement barré sur la pièce n° 5, où Mionnet a cependant lu ΜΥΓ. Voyez son Recueil de monogrammes, n° 1571.

N° 4.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé.

℞. ΠΤΟΛ...... Proue de vaisseau. A gauche, monogramme indistinct. Æ. 5.

Mionnet décrit cette pièce sous le n° 86, dans le t. VI, p. 9 de son ouvrage ; il y a lu le même monogramme qu'au numéro précédent. Nous en voyons un tout différent, que nous ne pouvons réussir à décomposer.

N° 5.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide.

℞. ΠΤΟΛΕμαιου ΒΑΣΙλεως. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Proue de vaisseau. Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres ΜΑΓ. Æ. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 9, N° 87.

Mionnet a lu ΜΥΓ sur cette pièce; nous croyons y voir ΜΑΓ. Voyez ce qui a été dit à ce sujet plus haut, n°s 3 et 4. Voir une médaille de Bérénice, mère de Magas, pl. LXXXIV, n° 2.

SOTER ET BÉRÉNICE.

N° 6.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide. Grenetis.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Buste à droite de Bérénice en Isis. Devant, corne d'abondance. Æ. 5 1/2. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 74.

N° 7.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. Devant, une double corne d'abondance. Dans le champ, à gauche, une fleur. Selon Mionnet, un sceptre. Exergue : monogramme formé d'un Π et d'un Υ ou d'un Χ. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 7, N° 67.

N° 8.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. A gauche, dans le champ, une corne d'abondance. A l'exergue, monogramme effacé selon Mionnet, t. VI, p .7, N° 65. Grènetis. Æ. 7.

Nous voyons une boursouflure du métal, mais pas de traces de monogramme.

N° 9

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. A gauche, sceptre ou lotus. Devant, corne d'abondance. Exergue : ΣΕ. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 7, N° 66.

N° 10.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. Devant, corne d'abondance. Æ. 2. Mionnet, t. VI, p. 8, n° 79.

N° 11.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. Devant, corne d'abondance. Grenetis. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 76.

N° 12.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 6. Buste à droite de Bérénice en Isis. Derrière la tête, corne d'abondance. Æ. 3. Mionnet, t. VI, p. 8, N° 80.

N° 13.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide autour du cou. Grenetis.

℞. Bustes conjugués de Ptolémée lauré et de Bérénice. Grenetis. Æ. 7. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 4, N° 23.

Mionnet voit ici Apollon et Diane, ou les têtes déifiées de *Philadelphe* et de *Bérénice*.

N° 14.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé, avec l'égide et une massue. Grenetis.

℞. . . . . ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Buste à droite de Bérénice en Isis. Grenetis. Æ. 5. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 5, N° 27.

PTOLÉMÉE II, PHILADELPHE.

De 285 a 246 av. J.-C.

N° 15.

Buste à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle debout sur un foudre à gauche. Dans le champ, à gauche, LΜΘ (an 49), et le chapeau macédonien. A droite, ΚΙ. AR. 6. Mionnet, t. VI, p. 11, N° 94.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI

N° 16.

Buste à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle debout sur un foudre à gauche. Dans le champ, à gauche, LΞ (an 7). A droite, ΠΑ. AR. Mionnet, t. VI, p. 11, N° 100.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 17.

Buste à droite de Ptolémée diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle à gauche, debout sur un foudre. Dans le champ, à gauche, LΙΘ (an 19). A droite, ΠΑ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 11, N° 101.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 18.

Buste à droite de Ptolémée II, diadémé.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, à gauche, LΚϹ. (An 26.) A droite, ΠΑ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 12, N° 107.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 19.

Buste à droite de Ptolémée II, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle à gauche, debout sur un foudre. Dans le champ, LΚΘ (an 29). A droite, ΚΙ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 12, N° 109.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 20.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, à gauche, L ΛϹ (an 36). A droite, ΠΑ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 12, N° 113.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE ET ARSINOÉ,

Fille de Lysimaque, sa première femme.

(Voyez ce camée sur la planche 84)

Bustes conjugués à gauche de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, sa première femme. Le roi porte l'égide, et est coiffé d'un casque orné d'une couronne de laurier, et sur lequel on distingue un grand serpent ailé, le serpent de Cérès, suivant Visconti, et un astre appelé Sothis par le même savant. La reine est laurée comme le roi.

Ce magnifique camée, qui déjà a été gravé, d'après le dessin de M. Ingres, dans l'Iconographie grecque de Visconti, pl. 53, n° 3, faisait alors partie de la collection de l'impératrice Joséphine. Il est gravé sur une sardoine onyx orientale à trois couches. Nous le reproduisons d'après une empreinte.

L'attribution de ce chef-d'œuvre à Philadelphe et à la première Arsinoé est douteuse. Nous examinerons cette question à propos de l'autre camée alexandrin de la planche LXXXIV.

PLANCHE LXXXIII.

ARSINOÉ,

VEUVE DE LYSIMAQUE ET DE PTOLÉMÉE CÉRAUNUS,
SOEUR DE PTOLÉMÉE PHILADELPHE ET SA DEUXIÈME FEMME.

N° 1.

Tête d'Arsinoé voilée et diadémée. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 15. Aigle éployé sur un foudre, à gauche. Dans le champ, AI et une étoile. Grenetis. Æ. 3. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 130.

N° 2.

Autre semblable, mais d'un module différent. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 131.

N° 3.

Buste à droite d'une femme voilée et couronnée de pavots.

℞. ΠΤΟΛΕ(μαιου) ΒΑΣΙ(λεως). Aigle à gauche. Æ. 3.

Cette pièce avait été classée par erreur aux Rois d'Égypte : elle appartient à la série des Rois d'Épire, et Ptolémée dont elle porte le nom est le fils d'Alexandre II. La tête du droit rappelle celle de *Phthia* sur les médailles de Pyrrhus. (Voy. pl. XXII, n° 9, et, sur les médailles de Ptolémée d'Épire, un article de M. Duchalais, *Rev. Num.*, t. XIII, p. 256.)

N° 4.

ΘΕΩΝ (*Monnaie*) *des Dieux*. Bustes conjugués à droite de Soter, diadémé, et de Bérénice. Derrière la tête, un fer de lance à peine indiqué. Grenetis.

℞. ΑΔΕΛΦΩΝ (*Monnaie*) *des frères*. Bustes conjugués à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, revêtu de la chlamyde, et d'Arsinoé. Derrière la tête, un bouclier ovale. Grenetis. AV. 8. Mionnet, t. VI, p. 17, N° 144.

N° 5.

Mêmes type et légende qu'au n° 4, mais d'un autre coin. Le fer de lance est d'une plus grande dimension.

℞. Mêmes type et légende qu'au n° 4; mais, derrière la tête, au lieu de bouclier, un monogramme formé des lettres A et P, AV. 7. Mionnet, t. VI. p. 17, N° 146.

N° 6.

Bustes conjugués à droite de Soter, diadémé, revêtu de la chlamyde, et de Bérénice. Grenetis.

℞. ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ. (*Monnaie*) *des Dieux frères*. Bustes conjugués à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, revêtu de la chlamyde, et d'Arsinoé. Derrière la tête, bouclier ovale. AV.7 Mionnet, t. VI, p. 17, N° 150.

N° 7.

ΘΕΩΝ (*Monnaie*) *des Dieux*. Bustes conjugués à droite de Soter, diadémé revêtu de la chlamyde, et de Bérénice. A gauche, dans le champ, K.

℞. ΑΔΕΛΦΩΝ. (*Monnaie*) *des frères*. Bustes conjugués à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, revêtu de la chlamyde, et d'Arsinoé. Derrière la tête, bouclier ovale. AV. 5. Mionnet, t. VI, p. 17, N° 147.

N° 8.

Mêmes types et légendes qu'au n° 6, mais sans lettres dans le champ. AR. 5. Mionnet, t. VI, p. 17, N° 148.

N° 9.

Autre semblable, mais beaucoup plus petite. AV. 5. Mionnet, t. VI, p. 17, p. 149.

Les légendes qu'on s'attendrait à trouver sur ces remarquables médailles (n°s 4 à 9) seraient, d'un côté, ΘΕΩΝ ΣΩΤΗΡΩΝ, *des dieux sauveurs*, et de l'autre ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ, *des dieux frères*. Au lieu de cela, nous n'avons que la seconde légende, distribuée entre le droit et le revers sur les n°s 4, 5, 7, 8 et 9, et concentrée au revers sur le n° 6. En réservant la qualification de *dieux* pour Soter et Bérénice, on a semblé vouloir indiquer que leurs enfants étaient encore vivants : tandis que là où Philadelphe et Arsinoé sont désignés comme *dieux* (n° 6), il s'ensuit rigoureusement qu'ils n'existaient plus à l'époque où la pièce a été frappée et que l'auteur de cette monnaie était leur successeur, Ptolémée Évergète Ier.

PLANCHE LXXXIV.

Voir, après le n° 6 de la planche LXXXVI, la description du camée qui figure sur cette planche.

N° 2.

Buste à droite de Bérénice, représentée dans un âge avancé, la chevelure tressée, formant une touffe par derrière.

℞. Dans une couronne de laurier : ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. (*Monnaie*) *de la reine Bérénice*. Extrémité d'un aviron. Exergue : monogramme de Magas. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 9, N° 88.

Pièce frappée dans la Cyrénaïque. Voy. plus haut, pl. LXXXII, n° 5.

N° 3.

Buste à droite d'Arsinoé, très-jeune, diadémée, voilée, et la tête surmontée d'une fleur de lotus. Grenetis.

℞. ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. (*Monnaie*) *d'Arsinoé* (femme de) *Philadelphe*. Double corne d'abondance, autour de laquelle est lié le diadème royal, pour indiquer l'union étroite des époux-frères. Dans le champ, à droite, ΔΙ. AV. 7. Mionnet, t. VI, p. 13, N° 118.

Voir au n° 18, pl. LXXXVI. Cette médaille a été placée sur cette planche par erreur.

N° 4.

Buste à droite d'Arsinoé, disposé comme au n° 2, mais moins jeune.

℞. Même légende qu'au n° 3. Double corne d'abondance liée par le diadème royal. Dans le champ, LΛΓ (an 33). A droite, dans le champ, ΠΑ et une colombe. AV. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 13, N° 119.

N° 5.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, voilée, avec le lotus. Dans le champ, à gauche, I. Grenetis effacé en partie.

℞. Même légende qu'au n° 3. Double corne d'abondance, autour de laquelle est lié le diadème royal. AV. 7 1/2. Mionnet, t. IX, Suppl., p. 9, N° 54.

N° 6.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, voilée, avec le lotus. Dans le champ, à gauche, K.

℞. Même légende qu'au n° 3. Double corne d'abondance, avec le diadème royal. Grenetis. AV. 7 1/2. Mionnet, t. IX, Suppl., p. 10, N° 55.

N° 7.

Mêmes légende et type qu'au n° 6. AV. 5 1/2. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 126.

N° 8.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, voilée, avec un lotus.

℞. Même légende qu'au n° 3. Double corne d'abondance, avec le diadème royal. AV. 7. Inédite.

Cette pièce offre ces particularités, d'abord qu'elle ne porte ni date, ni sigles d'aucune espèce, puis que les traits d'Arsinoé n'y sont pas aussi réguliers que sur les autres variétés connues.

N° 9.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, voilée, avec le lotus. A gauche, dans le champ, EE.

℞. Même légende qu'au n° 6. Double corne d'abondance avec le diadème royal. AR. 10. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 128.

N° 10.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée et voilée, mais sans le lotus. A gauche, dans le champ, HH.

℞. Même légende qu'au n° 6. Double corne d'abondance avec le diadème royal. AR. 10. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 129.

N° 11.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, voilée, avec la tête surmontée du lotus. A gauche, dans le champ, A. Grenetis.

℞. Même légende qu'au n° 3. Double corne d'abondance avec le diadème royal. AV. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 125.

N° 12.

Tête à droite d'Arsinoé, diadémée et voilée. Dans le champ, à gauche, K.

℞. Même légende qu'au n° 6. Double corne comme au n° 11. AV. 5 1/2. Mionnet, t. IV, p. 14, N° 127.

PLANCHE LXXXV.

N° 1.

Buste à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, à gauche, L. Z (an 7), A droite, ΠΑ. AR. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 11, N° 100.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 2.

Buste à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, L.ΙΘ (an 19). A droite, ΠΑ. AR. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 11, N° 101.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

N° 3.

Buste à droite de Ptolémée Philadelphe, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, L.ΛΕ (an 35). A droite, ΠΑ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 12, N° 112.

Voyez le commentaire du n° 10, pl. LXXXI.

PTOLÉMÉE III, ÉVERGÈTE I.
DE 246 A 222 AVANT J.-C.

N° 4.

Buste à droite de Ptolémée Évergète, diadémé, sans chlamyde.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ à gauche, trois monogrammes composés des lettres HP, ΠΟ et ΚΡΟ? A droite, L.H (an 8), et plus bas, Σ. AR. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 15, N° 134.

N° 5.

Buste à droite de Ptolémée Évergète, diadémé, avec l'égide. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, à gauche, ΠΥΡ, ΑΡ; à droite, ΠΟ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 16, N° 137.

BÉRÉNICE, FEMME DE PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE.

N° 6.

Buste à droite de Bérénice voilée. Grènetis.

℞. ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. (*Monnaie*) *de la reine Bérénice.* Dans le champ, corne d'abondance ornée de bandelettes. AV. 7 1/2.

N° 7.

Buste à droite de Bérénice, coiffée d'un long voile qui cache le derrière de la tête, et portant un collier. Grènetis.

℞. Même légende. Corne d'abondance ornée du diadème royal, entre deux étoiles. Grènetis. AV. 8. Mionnet, t. VI, p. 18, N° 151.

N° 8.

Même type qu'au n° précédent, mais d'un module inférieur. Acquise de M. Rollin par la Bibliothèque royale en 1844. AV. 7.

N° 9.

Même type qu'aux n°s 7 et 8, mais d'un module inférieur. AV. 3. Mionnet, t. VI, p. 18, N° 153.

N° 10.

Même type qu'aux n°s 7, 8 et 9, mais d'un module encore moindre. AV. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 18, N° 154.

N° 11.

Même type qu'aux n°s 7, 8, 9, 10. AV. 1 1/2. Mionnet, t. VI, p. 18, N° 155.

N° 12.

Buste à droite de Bérénice. Grènetis.

℞. ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. (*Monnaie*) *de la reine Bérénice.* Entre les deux lignes transversales de la légende, une massue. Dans le champ, trident et monogramme composé des lettres Π et Υ. Le tout dans une couronne de lierre. AR. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 19, N° 159.

PTOLÉMÉE IV, PHILOPATOR.

DE 221 A 204 AVANT J.-C.

N° 13.

Voyez la description de cette médaille, après le n° 9, pl. LXXXVI.

N° 14.

Buste à droite de Ptolémée IV, diadémé, les cheveux frisés et courts, imberbe, mais avec des favoris, revêtu de la chlamyde. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. (*Monnaie*) *de Ptolémée Philopator*. Aigle sur un foudre, à droite. Dans le champ, monogramme composé de lettres pouvant fournir diverses interprétations; on peut y voir un Α, un Μ, un Υ, un Π et un Ε. AV. 7. Mionnet, t. VI, p. 19, N° 163.

N° 15.

Buste à droite de Ptolémée Philopator, diadémé, avec la chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à droite, sur un foudre. Dans le champ, à droite, L. Γ (an 3). AV. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 20, N° 164.

N° 16.

Buste à droite de Ptolémée IV, diadémé, revêtu de la chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, la massue d'Hercule surmontée du monogramme de Tyr. A droite, ΣΩ; entre les jambes de l'aigle, monogramme composé d'un Υ et d'un Α. AR. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 20, N° 165.

N° 17.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée : le sceptre placé derrière la tête et dont le sommet semble faire partie de la coiffure. Grènetis.

℞. ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. (*Monnaie*) *d'Arsinoé* (*femme de*) *Philopator*. Corne d'abondance surmontée d'une étoile et ornée de bandelettes. AV. 7. Mionnet, t. VI, p. 20, N° 166.

N° 18.

Buste à droite d'Arsinoé, diadémée, avec le sceptre, plus clairement indiqué que sur la médaille précédente.

℞. Comme sur la précédente, mais avec les lettres ΝΙ. AV. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 20, N° 167.

PLANCHE LXXXVI.

PTOLÉMÉE V, ÉPIPHANE.

DE 204 A 181 AVANT J.-C.

N° 1.

Buste à droite d'Épiphane, la tête ornée du diadème et d'une couronne radiée, revêtu de la chlamyde et portant un javelot. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *de Ptolémée, roi*. Corne d'abondance surmontée de la couronne radiée, et ornée du diadème, placée entre deux astres. Dans le champ, un monogramme composé des lettres ΚΠΑ. AV. 8. Mionnet, t. VI, p. 21, N° 168.

N° 2.

Buste à droite de Ptolémée Épiphane, diadémé, avec la chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur le foudre, à gauche. Dans le champ, à gauche, Β. Entre les jambes de l'aigle, ΝΙ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 21, N° 171.

N° 3.

Buste à droite de Ptolémée V, diadémé, les cheveux courts, imberbe, revêtu de la chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, Θ. Entre les jambes de l'aigle, ΝΙ. AV. 7. Mionnet, t. VI, p. 21, N° 169.

N° 4.

Buste à droite de Ptolémée Epiphane, diadémé, revêtu de la chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre. A gauche, monogramme composé d'un Β et d'un Η; à droite, trident. Entre les jambes de l'aigle, ΝΙ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 22, N° 173.

PTOLÉMÉE VI, PHILOMETOR.

DE 181 A 146 AVANT J.-C.

Voyez pl. LXXXVII, lettre A.

Buste à droite de Ptolémée Philométor, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, L. Θ (an 9). A droite, ΠΑ. Potin, 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 23, N° 175.

N° 5.

Buste à droite de Ptolémée VI, diadémé.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre, avec une palme et les fleurs du lotus dans les serres. Dans le champ, à gauche, la date L. Ι (an 10); à droite, ΠΑ. Potin. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 23, N° 176.

N° 6.

Buste à droite de Ptolémée VI, Philométor, diadémé. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ. (*Monnaie*) *de Ptolémée, roi, Philométor*. Aigle sur un foudre, à droite, avec une palme derrière lui. Dans le champ, à droite, Ο et Θ placés au-dessus de deux monogrammes composés, l'un de deux Π et peut-être d'un Τ, le second d'un autre Π et peut-être Ι. Entre les jambes de l'aigle, la date L. ΙΔ (an 14), mais mal disposée, c'est-à-dire le L la tête en bas. Plus loin, la lettre Α. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 23, N° 174.

Mionnet attribue cette pièce à Ptolémaïs de la Galilée, sans doute à cause du monogramme.

CAMÉE GRAVÉ SUR LA PLANCHE LXXXIII.

Bustes conjugués à gauche de Ptolémée VI et de Cléopâtre, sa femme. Le roi est coiffé d'un casque surmonté d'un cimier qui figure des plumes d'aigle disposées symétriquement. Sur le haut du casque est sculpté un serpent; sur le couvre-nuque,

une tête de Pan, et sur la jugulaire, un foudre. Le roi a la tête ceinte d'un diadème richement ornée.

Ce camée a subi une restauration maladroite dont on peut se rendre compte en examinant la gravure publiée par Eckhel dans son *Choix des pierres gravées du Cab. impér. des Antiques de Vienne.* Voyez pl. X et p. 28. Nous n'avons reproduit que le fragment antique. Le savant antiquaire allemand n'avait pas d'opinion arrêtée sur les noms à donner aux personnages qui sont représentés sur ce beau camée. Toutefois, il nomme Ptolémée Philadelphe et sa femme Arsinoé. Visconti, qui, depuis, l'a publié dans le Supplément à l'Iconographie Grecque (voyez, dans l'Atlas de l'*Icon. Romaine*, la pl. LXIV, A, n° 1), insiste beaucoup plus que le savant Viennois pour donner ce camée au second des Ptolémées (*Icon. Grecque*, t. III, p. 211). Cette question restera sans doute toujours incertaine : toutefois nous penchons pour l'attribution à Philométor, que nous proposons ici.

PTOLÉMÉE VII, ÉVERGÈTE II, DE 146 A 116 AVANT J.-C.

Voyez pl. LXXXVII, lettre B.

Buste à droite de Ptolémée, diadémée, avec l'égide.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche, sur un foudre, avec la palme. Dans le champ, à gauche, L. B (an 2); à droite, ΠΑ. AR. Mionnet, t. VI, p. 14, N° 192.

Voyez pl. LXXXVII, lettre C.

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre, avec une palme. Dans le champ, à gauche, L. Δ (an 4); à droite, ΠΑ. AR. Mionnet, t. VI, p. 25, N° 193.

Voyez pl. LXXXIX, lettre B.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée, Évergète.* Aigle éployé, à droite, sur un foudre. Dans le champ, à droite, Φ. Æ. 13. Mionnet, t. VI, p. 25, N° 195.

PTOLÉMÉE VIII, SOTER II, LATHYRE. DE 116 A 81 AVANT J.-C.

N° 7.

Buste à droite de Ptolémée VIII, la tête ceinte d'une couronne radiée, portant l'égide par dessus la chlamyde; un trident sur l'épaule. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Corne d'abondance surmontée d'une couronne radiée et ornée de bandelettes. Dans le champ, ΔΙ. Grènetis. AV. 9. Mionnet, t. VI, p. 27, N° 212.

N° 8.

Buste à droite de Ptolémée VIII, la tête ceinte d'une couronne radiée, portant l'égide par dessus la chlamyde; un trident sur l'épaule. Ce trident diffère du précédent par les ornements.

℞. Même légende. Une corne d'abondance surmontée d'une couronne radiée. Dans le champ, ΔΙ. AV. 9. (Même type qu'au n° précédent, mais d'un autre coin. Empreinte prise sur le magnifique exemplaire du Musée britannique.)

N° 9.

Buste à droite de Ptolémée VIII, la tête ceinte d'une couronne radiée, portant l'égide par dessus la chlamyde; un trident sur l'épaule. Grènetis.

℞. Même légende. Corne d'abondance surmontée d'une couronne radiée. Dans le champ, ΔΙ. AV. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 27, N° 213.

Voyez pl. LXXXVII. lettre D.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℞. Même légende. Double corne d'abondance, autour de laquelle est noué le diadème. Dans le champ, ΣΩ, ΘΕ. En haut, deux étoiles. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 27, N° 214.

Les initiales peuvent s'interpréter *Dieu Sauveur*, ΣΩΤΗΡΟΣ ΘΕΟΣ. Soter était le surnom de Ptolémée VIII.

CLÉOPATRE-SELÈNE, FEMME DE PTOLÉMÉE VIII.

Voyez pl. LXXXV, n° 13.

Buste à droite de Cléopâtre.

℞. ΣΕΛΗΝ. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. (*Monnaie*) *de Selène, reine.* Aigle debout, à gauche. Bronze. Mionnet, t. VI, p. 28, N° 218.

Voyez pl. LXXXVII, lettre E.

ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. Le reste de la légende est effacé. Buste à droite de la reine. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche. Dans le champ, symbole indistinct; selon Mionnet, les lettres ΕΥ. (Voyez t. VI, p. 28, N° 219.) Bronze.

Voyez pl. LXXXVII, lettre F.

Légende effacée. Peut-être pourrait-on supposer ΘΕΑ? Buste à droite de Cléopâtre-Selène.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Corne d'abondance autour de laquelle est noué le diadème. Dans le champ, à gauche, massue. Mionnet, t. VI, p. 28, N° 220.

PTOLÉMÉE IX, ALEXANDRE. MEURT VERS L'AN 88 AV. J.-C.

N° 10.

Buste à droite de Ptolémée IX, imberbe, coiffé de la dépouille d'une tête d'éléphant. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche, sur un foudre. Grènetis. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 28, N° 221.

Voyez pl. LXXXVII, lettre G.

Buste à droite du roi, coiffé d'une peau d'éléphant, diadémé, et la poitrine couverte par l'égide.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, ΚΑ. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 29, N° 226.

Voyez pl. LXXXVII, lettre H.

Buste à droite de Jupiter-Ammon. Grènetis.

℞. Même légende. Deux aigles sur un foudre. Devant, corne d'abondance. Æ. 5. Mionnet, t. VI, p. 30, N° 249.

M. Mionnet attribue les pièces portant deux aigles aux Ptolémées VIII et IX.

Voyez pl. LXXXVII, lettre J.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Deux aigles sur un foudre. Devant, corne d'abondance. Grènetis. Æ. 8 1/2. Mionnet, t. VI, p. 30, N° 244.

Voyez pl. LXXXVII, lettres JJ.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Deux aigles sur un foudre. Æ. 5. Mionnet, t. VI, p. 30, N° 247.

Voyez pl. LXXXVII, lettres JJJ.

Buste à droite de Jupiter-Ammon. Grènetis.

℞. Même légende. Deux aigles debout, sur un foudre. Dans le champ, M. Æ. 8. Mionnet, t. VI, p. 30, N° 245.

Voyez pl. LXXXIX, lettre A.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Deux aigles debout, sur un foudre, à gauche. Æ. 12. Mionnet, t. VI, p. 30, N° 239.

PTOLÉMÉE XI NEOS DIONYSOS, AULETES.

DE 59 A 51 AVANT J.-C.

N° 11.

Buste à droite de Ptolémée XI, lauré, avec la chlamyde et l'égide.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche. Corne d'abondance. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 31, N° 252.

PTOLÉMÉE XII, DIONYSOS.

DE 51 A 47 AVANT J.-C.

N° 12.

Buste à droite de Ptolémée XII, couronné de lierre, portant le thyrse de Bacchus et revêtu d'une chlamyde. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, diadème orné de bandelettes. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 19, N° 100.

Il y a une faute d'impression dans l'ouvrage de Mionnet à cet endroit. Le module de la présente médaille est indiqué par un 5 tandis qu'il n'est réellement que de la grandeur 4.

N° 13.

Buste à droite de Ptolémée XII, couronné de lierre, avec la chlamyde; derrière, l'extrémité du trident. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. AR. 4 3/4. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 18, N° 96.

N° 14.

Buste à droite de Ptolémée XII, couronné de lierre, portant un thyrse et une peau de tigre disposée en chlamyde.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. AR. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 32, N° 256.

Voyez pl. LXXXVII, lettre L.

Buste à droite de Ptolémée XII, couronné de lierre; derrière, un thyrse sur l'épaule gauche.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre. AR. 3. Mionnet, t. VI, p. 32, N° 257.

CLÉOPATRE, FILLE DE PTOLÉMÉE XI, FEMME DE PTOLÉMÉE XII ET DE MARC-ANTOINE. — DE 51 A 30 AVANT J.-C.

N° 15.

Buste à droite de Cléopâtre, diadémé.

℞. ΚΛΕΟΠΑΤΡΑϹ ΒΑϹΙΛΙϹΗϹ (*Monnaie*) *de la reine Cléopâtre.* Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, double corne d'abondance; à droite, M. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 33, N° 261.

Variété pour l'orthographe de la légende.

N° 16.

Buste à droite de Cléopâtre, diadémée.

℞. ΚΛΕΟΠΑΤΡΑϹ ΒΑϹΙΛΙϹΗϹ. (*Monnaie*) *de la reine Cléopâtre.* Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, double corne d'abondance; à droite, Π. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 32, N° 259.

Voyez pl. LXXXVII, lettre M.

Buste à droite de Cléopâtre, diadémée, un sceptre sur l'épaule gauche; devant elle, buste ailé de Cupidon. Cordon.

℞. ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. (*Monnaie*) *de la reine Cléopâtre.* Double corne d'abondance. Dans le champ, à droite, monogramme composée des lettres Π, Κ et Ρ. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 33, N° 264.

Voyez pl. LXXXVII, lettre N.

ΒΑϹΙΛισσα ΘΕΑ ΝΕωτερα. *La reine, nouvelle déesse.* Point de type. Cordon autour de l'inscription qui occupe trois lignes.

℞. ΑΝΤωνιος ΥΠΑτος Γ. *Antoine, consul III.* Inscription en trois lignes. Cordon comme au droit. Æ. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 33, N° 268.

PTOLÉMÉES INCERTAINS.

N° 17.

Buste à droite d'un Ptolémée, les cheveux frisés. Traces de l'égide. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée.* Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, L. Ζ (an 7), et les lettres ΣΑ. AR. 5.

Cette pièce, acquise par le Cabinet des médailles, de feu le général Guilleminot, n'a pas été connue par Mionnet.

N° 18.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, à gauche, une fleur, la date L. ΙΒ (an 12) et les lettres ΚΙ. AR. Mionnet, t. VI, p. 34, N° 271.

Mionnet a placé cette médaille parmi les incertaines. C'est probablement Ptolémée Soter.

PLANCHE LXXXVII.

Les médailles portant les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, J, JJ, JJJ, L, M, N, sur cette planche, sont décrites plus haut, planche LXXXVI.

N° 1.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé, avec l'égide.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, L. Α (an 1); à droite, ΠΑ. AR. 6. Mionnet, t. VI, p. 35, N° 273.

N° 2.

Buste à droite de Ptolémée, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, L. Α (an 1); à droite, ΠΑ. AR. 6. Mionnet, t. VI, p. 35, N° 274.

N° 3.

Buste à droite de Ptolémée, avec l'égide.

℞. Même légende. Dans le champ, L. Δ (an 4); à droite, ΠΑ. Potin. 6 1/2. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 20, N° 104.

N° 4.

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé, avec l'égide.

℞. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, à gauche, L.Ε (an 5) et une massue, et à droite, ΣΑ. AR. 6. Mionnet, t. VI, p. 35, N° 280.

PLANCHE LXXXVIII.

N° 1.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Statue d'Isis, sur une base. Æ. 8. Mionnet, t. VI, p. 43, N° 376.

N° 2.

Même type, mais du module 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 43, N° 377.

N° 3.

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé, représenté jeune et imberbe.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, L. Ι (an 10); à droite, ΠΑ. AR. 6 1/2. Médaille acquise récemment par la Bibliothèque nationale, et que quelques uns attribuent à Ptolémée VI Philométor.

N° 4.

Tête diadémée à droite, imberbe, d'un Ptolémée.

℞. Légende ordinaire effacée. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, L. ΙϚ (an 16); à droite, ΠΑ. AR. 6 1/2. Mionnet, t. VI, p. 23, N° 184, décrit cette pièce parmi celles de Ptolémée VI.

N° 5.

Buste à droite de Jupiter-Ammon. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à droite, corne d'abondance. Grènetis. Æ. 3. Mionnet, t. VI, p. 41, N° 350.

Le travail de cette pièce est d'une grande beauté. Mionnet a placé cette jolie médaille sur la planche LXXVIII de son Recueil. Voyez N° 8.

N° 6.

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé, avec l'égide. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche, L. ΙΘ (an 19); à droite, ΙΙΑ, sans doute pour ΠΑ. AR. 6 1/2. Inédite.

Cette pièce pourrait être attribuée à Ptolémée III.

N° 7.

Buste à droite d'Isis, couronnée d'épis, la chevelure bouclée, disposée en longues tresses. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Grènetis. Æ. 9 1/2. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 389.

La série de ces médailles avec la tête d'Isis est à remarquer pour la grandeur du style et la beauté de l'exécution du droit. Le revers n'est pas traité avec le même soin.

N° 8.

Autre, du module 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 390.

N° 9.

Autre. Dans le champ, monogramme composé d'un Π et d'un Ν. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 392.

N° 10.

Autre semblable pour le droit. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre, regardant à droite. Corne d'abondance, ornée du diadème. Æ. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 395.

N° 11.

Buste à droite d'Ammon. Grènetis.

℞. Aigle sur un foudre, à gauche, un sceptre posé transversalement sur l'aile gauche. Dans le champ, à gauche, fleur. Entre les pattes de l'aigle, ΕΥΑ. Æ. 8. Mionnet, t. VI, p. 40, N° 331. (Voyez une médaille au même type, mais d'un module supérieur, pl. LXXXIX, n° 8.

N° 12.

Buste à droite d'Hercule, coiffé de la peau de lion. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Derrière, caducée posé transversalement. Entre les pattes de l'aigle Κ. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 387.

N° 13.

Buste à droite de Jupiter, lauré.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, épi et les lettres ΔΙ. Æ. 8. Mionnet, t. VI, p. 38, N° 310.

N° 14.

Têtes accolées de Sérapis et d'Isis, à droite, surmontées chacune du lotus, l'une laurée, avec le pallium, l'autre diadémée, avec la stola. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle debout, sur un foudre, tourné à gauche, mais regardant à droite. Derrière lui, double corne d'a-

bondance ornée du diadème. Dans le champ, à gauche, ΩΣ. Entre les pattes de l'aigle, ΣΙ. AR. 7. Mionnet, t. VI, p. 7, N° 37

N° 15.

Buste à droite d'un Ptolémée, jeune, imberbe, diadémé, avec l'égide.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, L. IΓ (an 16); à droite, ΠΑ. AR. 6. Mionnet, t. VI, p. 36, N° 296.

N° 16.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle debout, à gauche, sur un foudre. Dans le champ, double corne d'abondance ornée des bandelettes royales. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 41, N° 351, décrit une pièce qui pourrait être celle-ci.

N° 17.

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé.

℞ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *de Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, palme et casque. Æ. 4. (Acquise de M. Cousinéry par la Bibliothèque.)

N° 18.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle sur un foudre, tourné à gauche. Dans le champ, Mionnet voit la fleur du lotus, nous croyons y voir un trident. Æ. 6. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 22, N° 120.

N° 19.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Entre les pattes de l'aigle, ΕΥΑ. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 39, N° 125.

N° 20.

Tête imberbe, casquée, à droite.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Mionnet a vu une corne d'abondance et la lettre Φ. Nous avouons que le mauvais état de la pièce ne nous permet pas d'en donner une description aussi complète. Æ. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 23, N° 129.

PLANCHE LXXXIX.

Les médailles portant les lettres A et B, sur cette planche, sont décrites plus haut, planche LXXXVI, p. 167, 168.

N° 1.

Buste à droite d'Hercule, avec la peau de lion. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche sur un foudre. Dans le champ, corne d'abondance. Entre les pattes de l'aigle, monogramme composé des lettres Χ et Ρ. Æ. 2. Mionnet, t. VI, p. 43, N° 383.

N° 2.

Buste à droite de Pallas, casquée avec l'égide.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre; corne d'abondance sur l'aile gauche. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 44, N° 396.

N° 3.

Buste à droite de femme, voilée, diadémée.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. (*Monnaie*) *de Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, étoile et les lettres ΑΙ. Æ. 4. Acquise de M. de Cadalvène, par la Bibliothèque, en 1826.

N° 4.

Buste à droite d'Ammon.

℞. Légende ordinaire altérée. Fleur de lotus au milieu du champ. Æ. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 43, N° 380.

N° 5

Buste à droite d'un Ptolémée, diadémé.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ... (*Monnaie*) *de Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, palme. Æ. 4 1/2. Acquise de M. Cousinéry, pour la Bibliothèque.

N° 6.

Buste à droite de femme, diadémée.

℞. ΠΤΟΛΕ..... Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, couronne. Æ. 3 1/2. Acquise de M. Cousinéry pour la Bibliothèque.

N° 7.

Buste à droite de Jupiter-Ammon. Grènetis.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, à gauche, massue. Æ. 10 1/2. Mionnet, t. VI, p. 41, N° 355.

N° 8.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℞. Même légende. Aigle debout sur un foudre, à gauche, un sceptre posé transversalement sur l'aile gauche. Devant, une fleur. Æ. 10 1/2. Mionnet, t. VI, p. 40, N° 329. (Voyez, pl. LXXXVIII, n° 11 et 12, des médailles au même type, mais d'un module inférieur.)

N° 9.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle à gauche, sur un foudre. Dans le champ, corne d'abondance, ornée des bandelettes royales. Entre les pattes de l'aigle, ΔΙ. Æ. 12 1/2. Mionnet, t. VI, p. 41, N° 340

On lit sur des pièces analogues ΑΙ, ΔΙ ou ΛΙ. Ici, on pourrait peut-être lire aussi bien ΑΙ que ΔΙ.

N° 10.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle éployé, debout sur un foudre, tourné à gauche et regardant à droite. Entre les pattes de l'aigle, Ε. Æ. 13 1/2. Mionnet, t. VI, p. 42, N° 369.

N° 11.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, tourné à gauche et regardant à droite. Entre les pattes de l'aigle, Ε. Æ. 11 1/2. Mionnet, t. VI, p. 42, N° 362.

N° 12.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende. Aigle sur un foudre, à gauche. Dans le champ, corne d'abondance ornée du diadème. Entre les pattes de l'aigle, monogramme composé des lettres X et P. Grènetis. Æ. 13. Mionnet, t. VI, p. 41, N° 345.

N° 13.

Buste à droite de Jupiter-Ammon, diadémé. Grènetis.

℞. Même légende (mal frappée, le coin a glissé). Aigle à gauche, les ailes éployées. Grènetis. Æ. 12. Mionnet, t. VI, p. 43, N° 372.

CHAPITRE XI.

CYRÉNAIQUE, NUMIDIE, MAURITANIE.

PLANCHE XC.

§ I. *CYRÉNAIQUE.*

MAGAS, DE L'AN 264 AVANT J.-C. A L'AN 256.

N° 1.

Buste à droite de Ptolémée Soter, diadémé.

℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ. (*Monnaie*) *du roi Magas*. Buste à droite de Bérénice en Isis, diadémée, les cheveux calamistrés comme sur les figures d'Isis. Bronze. 4. Mionnet, t. VI, p. 567, N° 128.

Nous avons publié plus haut (pl. LXXXI n° 18 et LXXXII, n°s 1, 3 et 5) des médailles frappées dans la Cyrénaïque sous le gouvernement de Magas. Ces pièces, qui portent seulement le monogramme du fils de Bérénice, doivent avoir été frappées de 306 av. J.-C. à 264, années pendant lesquelles Magas gouverna la Cyrénaïque au nom de Ptolémée Soter, second mari de sa mère. Il n'en est point de même de la pièce jusqu'à présent unique que nous publions ici après l'abbé Belley (1). Cette pièce a certainement été frappée depuis la révolte de Magas, qui se déclara roi indépendant vers l'an 264 av. J.-C. Il mourut huit ans après l'an 256. Magas, tout en se révoltant contre l'autorité de Ptolémée II Philadelphe, conserva sur ses monnaies l'effigie de Ptolémée Soter, son père adoptif et celle de Bérénice, sa mère. (Comparez la médaille de Bérénice frappée dans la Cyrénaïque, sous le n° 2, pl. LXXXIV.) L'abbé Belley a cru voir les portraits de Magas et d'Apamé sa femme, sur cette monnaie; mais cette opinion n'a été partagée ni par Visconti, ni par Mionnet. L'abbé Belley (*loc. cit.*) a publié une améthyste du Cabinet d'Orléans représentant Magas, qui a aussi été gravée dans les planches de l'iconographie de Visconti. Cette pierre est aujourd'hui dans le Cabinet impérial de Saint-Pétersbourg.

N° 2.

ΒΑ. Cheval libre courant à droite.

℞. ΒΑ. Bélier à droite. Bronze. 4. Mionnet, t. VI, p. 567, N° 127.

Cette médaille attribuée à Magas est plutôt de la ville de Barcé de la Cyrénaïque. On a lu ΜΑ au revers, ce qui a conduit à l'attribution qui nous paraît erronée; nous y voyons ΒΑ, comme au droit. C'était aussi la leçon que préférait Mionnet (voyez, t. VI, p. 567, N° 96, note); seulement, il proposait de considérer cette pièce comme consacrée au souvenir de Battus, fondateur de Cyrène. Mais on ne doit pas voir ici autre chose que la répétition des deux premières lettres de *l'Ethnique* sur les deux faces d'une même pièce. On trouve de nombreux exemples de cet usage sur les monnaies de la Cyrénaïque: Voyez entre autres une médaille de Cyrène, décrite par Mionnet, comme celle que nous reproduisons, qui porte ΚΥ d'un côté et ΚΥΡ de l'autre. Mionnet, t. VI, p. 564 N° 96. Ces pièces épaisses sont certainement de l'époque autonome. On peut, sous ce rapport, comparer la monnaie donnée à Magas avec celle d'Héraclée de la Cyrénaïque décrite par M. Mionnet, t. VI, p. 174, 175.

(1) Voy. *Hist. de l'Acad. des inscript. et belles lettres*, t. XXXVI, 18.

PTOLÉMÉE APION, FILS DE PTOLEMÉE VIII, ROI D'ÉGYPTE; DE L'AN 116 AVANT J.-C. A L'AN 92.

N° 3.

Bélier à droite.

℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. (*Monnaie*) *du roi Ptolémée*. Aigle debout sur un foudre, à gauche; dans le champ, une étoile. Bronze. 4. Mionnet, t. VI, p. 567, N° 130.

Cette médaille, attribuée à Ptolémée Apion, nous paraît une pièce frappée dans la Cyrénaïque, comme l'indique le type du bélier, mais sous Ptolémée Soter, ou au moins sous les rois de la première époque. Le style n'en correspond pas à l'époque d'Apion.

§ II. *ROIS DE NUMIDIE.*

JUBA Ier.

PETIT-NEVEU DE JUGURTHA, RÈGNE JUSQU'EN 46 AVANT J.-C.

N° 4.

Cette médaille de Juba est décidément fausse. Nous l'avons cependant voulu reproduire pour avoir l'occasion de dire notre pensée à ce sujet. M. Duchalais a du reste traité cette question *in extenso* dans un travail inséré dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XIX, intitulé: *Mémoire sur les monnaies antiques de la Numidie et de la Mauritanie.* (Voy. p. 51 du tirage à part.)

N° 5.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba, diadémé, les cheveux calamistrés avec art, la barbe longue, avec un manteau. Derrière, on distingue son sceptre.

℞. Légende en caractères numidiques. Temple octostyle. AR. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 598, N° 3.

Gesenius, *Mon. phœn.*, p. 314 et suiv., a cherché à fixer la valeur des caractères numidiques, en les comparant avec les lettres phéniciennes dont ils dérivent; mais les lectures que ce savant a tirées de l'alphabet ainsi reconstitué, et en particulier l'explication de la légende des médailles de Juba, sont évidemment inacceptables.

N° 6.

Même type qu'au n° 5, mais d'un module inférieur. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 598, N° 4.

N° 7.

Variété de coin, mais type semblable aux numéros précédents.

N° 8.

Buste à droite de Juba, comme au n° 5, mais sans légende apparente.

℟. Cheval libre courant à droite. AR. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 598, N° 5.

N° 9

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de la Victoire.

℟. Légende en caractères numidiques. Cheval libre courant à droite. AR. 2 1/2. Mionnet, t. VI, p. 586, N° 6.

N° 10.

Buste à droite de l'Afrique, personnifiée par une femme coiffée de la dépouille d'une tête d'éléphant.

℟. Légende numidique de Juba I. Lion marchant à droite. Bronze. 5. Mionnet, t. VI, p. 598, N° 7.

N° 11.

Buste à droite de Jupiter-Ammon.

℟. Légende numidique de Juba I. Éléphant marchant à droite. Bronze. 7 1/2. Mionnet, t. VI, p. 598, N° 9.

§ III. *ROI DE LA MAURITANIE TINGITANE OU BOGUDIENNE.*

BOGUD,
MORT L'AN 31 AVANT J.-C.

N° 12.

Griffon à pattes de lion déchirant un cerf.

℟. Griffon marchant à gauche, en haut le mihir. A l'exergue : REX BOCV. *Le roi Bogud.* AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 597, N° 2; Duchalais. *Mém.* cité plus haut, p. 58.

N° 13.

Buste à gauche de l'Afrique, coiffée de la dépouille d'une tête d'éléphant. Grènetis. Dans le champ, à gauche, la lettre *S* en creux, comme contremarque.

℟. REX BOCVT (Le T est fait avec la 2e branche du V). *Le roi Bogud.* Animal fantastique, tourné à droite. Au-dessus, le mihir. AE. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 597, N° 1. Duchalais, Mémoire déjà cité, p. 58, N° 34.

Ces pièces avaient jusqu'ici été attribuées à Bocchus, roi de Mauritanie, contemporain de Jugurtha. M. Duchalais a prouvé le premier qu'elles appartenaient à *Bogud*, roi d'une partie de la Mauritanie appelée de son nom *Bogudienne*, allié de César contre Pompée et Juba Ier, d'Antoine contre Octave et Bocchus II, et tué dans le Péloponèse au siége de Méthone, peu avant la bataille d'Actium, l'an 33 avant J.-C.

§ IV. *ROIS DE MAURITANIE.*

JUBA II, FILS DE JUBA I, ROI DE NUMIDIE; DE L'AN 29 AV. J.-C. A L'AN 19 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

N° 14.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℟. Corne d'abondance, avec le diadème royal et le sceptre passé en sautoir. AR. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 599, N° 11.

N° 15.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à gauche de Juba II, diadémé.

℟. AVGVSTI. (*Temple*) *d'Auguste.* Temple hexastyle; dans le tympan du fronton, aigle aux ailes déployées. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 599, N° 15.

N° 16.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℟. LVCVs AVGVSTI. *Bois sacré d'Auguste.* Autel orné d'une guirlande de laurier, placé entre deux lauriers qui figurent le *lucus* d'Auguste. Exergue : étoile. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 599, N° 16.

N° 17.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℟. REGNI XXX. (*L'année* 30e *du règne.*) Lion courant à droite. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 600, N° 18.

N° 18.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé, avec une massue au lieu de sceptre.

℟ REGNI. XXXII. (*L'année* 32e *du règne.*) Victoire debout sur une tête d'éléphant, tenant une palme et une couronne. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 600, N° 22.

PLANCHE XCI.

N° 1.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé, imberbe, avec une massue sur l'épaule gauche.

℟. Dans une couronne de chêne, CAESAREA. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 599. 17.

N° 2.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, imberbe, diadémé. Grènetis.

℟. REGNI XXXIII. (*La* 33e *année du règne.*) Astre et croissant. Grènetis. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 601, N° 24.

Cette combinaison du soleil et de la lune, qui se trouve sur un grand nombre de médailles de l'antiquité, telles que celles de Polémon, roi de Pont, de l'île de Cythnos, de Perperène, etc., s'est perpétuée dans l'Orient jusqu'à nos jours. Ce symbole forme aujourd'hui le blason de la Porte ottomane.

N° 3.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, coiffé d'une peau de lion.

℟. REGNI XXXVI. (*La* 36e *année du règne.*) La dépouille d'un lion posée sur une massue entre un arc et une flèche. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 601, N° 27.

N° 4.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, coiffé d'une peau de lion.

℟. REGNI XXXVI. (*La* 36e *année du règne.*) Dauphin, trident et couronne. AR. 4. p. 601, N° 26.

N° 5.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé. Grènetis.

℞. Dans une couronne de laurier, ET ME (*l'an* 45ᵉ). Massue séparant les lettres. Grènetis. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 602, N° 32.

N° 6.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, imberbe, diadémé. Grènetis.

℞. Regni XXXXII. (*La* 42ᵉ *année de son règne.*) Capricorne, gouvernail, globe et corne d'abondance. Grènetis. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 601. 29.

N° 7.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Regni XXXXV. (*La* 45ᵉ *année du règne.*) Capricorne, gouvernail et globe. Denier d'argent. Mionnet, t. VI, p. 602, N° 33.

N° 8.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba, diadémé.

℞. Regni XXXII. (*La* 32ᵉ *année de son règne.*) Victoire debout sur une tête d'éléphant, tournée à droite, tenant une palme et une couronne. Denier d'argent. Mionnet, t. VI, p. 600, N° 22.

N° 9.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba, imberbe, diadémé.

℞. Regni XLVII. (L'an 47.) Serpent debout sur un autel placé entre deux arbustes qui représentent le *lucus Augusti.* AR. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 602.

N° 10.

REX IVBA. Buste de l'Afrique, coiffée d'une dépouille de la tête d'un éléphant, avec deux javelots sur l'épaule.

℞. Aigle éployé sur un foudre, tenant un sceptre dans ses serres. Ce sujet est renfermé dans une couronne de myrte. Æ. 10. Mionnet, t. VI, p. 602, N° 38.

N° 11.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, avec la massue sur l'épaule. Ce sujet est renfermé dans une couronne de myrte.

℞. Regni Anno XXXVIII. (*La* 38ᵉ *année du règne.*) Buste à droite d'une femme tourellée. Æ. 9. Mionnet, Supplément, t. IX, p. 216, N° 8.

N° 12.

REX IVBA. Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Regni A. XXXVIII. (*L'an* 38ᵉ *du règne.*) Victoire marchant à droite, tenant une couronne et portant une palme sur l'épaule. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 602, N° 40.

N° 13.

IVBA REX IVBAE Filivs. II Vir. Qvinqvennalis. *Le roi Juba, fils de Juba, duumvir quinquennal.* Symbole d'Isis (décrit au n° 14).

℞. CNeivs. ATELLIVS. PONTIfex. II. Vir Qvinqvennalis. *Cneius Atellius, pontifex, duumvir quinquennal.* Les instruments pontificaux. Æ. 5 Mionnet, t. VI, p. 607, N° 41.

Une inscription trouvée près de Carthagène en Espagne, publiée par Spon (*Misc.* p. 145), et dans laquelle Juba II porte le titre de *duumvir quinquennal* et de *patron de la colonie*, forme un commentaire complet de notre médaille, qui évidemment a été frappée à Carthagène. Ce n'était pas un honneur à dédaigner, même pour un roi, que cette magistrature locale, puisque les médailles nous apprennent que Néron, Drusus et Caligula, furent, comme Juba II, *duumvirs* de Carthagène.

N° 14.

REX IVBA. Buste à droite de Juba II, diadémé, avec la massue sur l'épaule.

℞. Légende en deux lignes horizontales. BACIΛICCA KΛEOΠATPA. *La reine Cléopâtre.* Symbole d'Isis composé des deux cornes d'Isis, d'un globe, de deux plumes et d'un croissant. Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 604, N° 52.

JUBA II et PTOLÉMÉE SON FILS.

N° 15.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, lauré.

℞. Buste à droite de Ptolémée, lauré. La légende est effacée. Æ. 5. Cette médaille est inédite.

N° 16.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, imberbe, diadémé.

℞. Regni XXXXVIII (*La* 48ᵉ *année de son règne.*) Buste à droite de Ptolémée, diadémé, barbu. AR. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 602, N° 37.

N° 17.

....ΛICCA. *La reine Cléopâtre.* Buste à gauche de Cléopâtre Sélène, diadémée.

℞. Crocodile marchant à droite. Exergue : BACIΛICCA. Æ. 8 1/2. Mionnet, t. VI, p. 604, N° 55.

PLANCHE XCII.

N° 1.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. BACIΛICCA KΛEOΠATPA. *La reine Cléopâtre.* Le soleil et le croissant de la lune. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 603, N° 48.

N° 2.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Buste à droite de Cléopâtre, coiffée de la dépouille d'une tête d'éléphant. A gauche, deux javelots. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 599, N° 13.

N° 3.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. BACIΛICCA ....ΠATPA. *La reine Cléopâtre.* Buste à gauche de Cléopâtre, diadémée. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 603, N° 43.

N° 4.

..... IVBAE. F. R. A. VI. (*Le roi Juba,*) *fils de Juba, l'an VI de son règne.* Buste à gauche de Juba II, diadémé.

℞. BACIΛICCA ....ΠATPA. Buste à gauche de Cléopâtre, diadémée. AR. 4. Inédite.

N° 5.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Symbole qu'on peut voir plus complet au n° 14 de la planche précédente et au n° 6 de cette planche. Ce symbole est ici composé des cornes d'Isis, d'un globe, de deux plumes et de deux épis. Sur la médaille n° 6 il y a de plus le croissant. A droite, un sistre. A l'exergue : ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ. *La reine Cléopâtre.* AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 603. 44.

N° 6.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ. Un croissant, les cornes d'Isis, deux plumes et deux épis. (Voy. plus haut, n° 5 et plus loin, n° 9.) AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 603. 45.

N° 7.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Crocodile marchant à gauche. A l'exergue : ΚΛΕΟΠΑτρα. AR. 4. Mionnet, t. VI, p. 603, N° 47.

N° 8.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ. *La reine Cléopâtre.* Buste à gauche de Cléopâtre, diadémée. Æ. 6. Mionnet, t. VI, p. 604, N° 50.

N° 9.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Le même symbole qu'au n° 6. Seulement ici le croissant domine au lieu d'être placé au-dessous des cornes d'Isis. Exergue : ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ. *La reine Cléopâtre.* Æ. 7. Mionnet, t. VI, p. 604, N° 52.

N° 10.

Buste à droite d'un personnage portant les cheveux courts et la barbe pointue, sans doute Hercule. Devant, trois caractères puniques.

℞. Personnage nu, barbu, debout, marchant à gauche; derrière, une biche. Légende composée de cinq caractères phéniciens. Bronze, 22 mill.

Cette médaille a été publiée par M. Duchalais dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XIX, et rangée par ce numismatiste parmi les *incertaines de la Numidie.* Nos lecteurs seront sans doute frappés de la ressemblance de l'Hercule numidique avec le type des Bédouins de l'Afrique française.

N° 11.

REX IVBA. *Le roi Juba.* Buste à droite de Juba II, diadémé.

℞. Tête nue et barbue de face; dans le champ, inscription punique. Æ. 5. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 216, N° 11.

N° 12.

Tête nue et barbue de face.

℞. Astre et grappe de raisin; dans le champ, inscription punique. Bronze. 5. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 216, N° 12.

PLANCHE XCIII.

PTOLÉMÉE FILS DE JUBA II ET DE CLÉOPATRE, DE L'AN 19 DE J.-C. A L'AN 40 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

N° 1.

PTOLEMÆVS REX. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite de Ptolémée, diadémé, barbu, avec chlamyde.

℞. Palmier. Dans le champ, R. A. I. (*Regni, anno I.*) L'an Ier du règne. AR. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 605, N° 58.

N° 2.

REX PTOLEMAEVS. Tête diadémée de Ptolémée, à droite.

℞. Lion courant à droite et regardant derrière lui. A l'exergue, on distingue les traces de la date, R. A. X. (*Regni, anno X.*) *L'an X du règne.* Æ. 3. Mionnet, t. VI, p. 607, N° 89.

N° 3.

PTOLEMAE...... *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi, diadémé. Dans le champ, à droite, symbole indistinct.

℞. R. A. *L'an du règne* ... (Le chiffre a disparu.) Buste de cheval bridé, à droite; derrière, un javelot. Æ. 3. Mionnet, t. VI, p. 605, N° 57.

N° 4.

PTOLEMÆVS. REX. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé, barbu.

℞. Dans une couronne de laurier, une massue posée horizontalement. On ne voit plus que des traces de la date... III. (*Anno VIII ou anno XIII?*) AR. Mionnet, t. VI, p. 607, N° 79, ou Supplément, t. IX, p. 219, N° 20.

N° 5.

PTOLEMAEVS REX. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé, imberbe.

℞. R. A. X.. (La fin de la date n'est pas visible.) Corne d'abondance et sceptre disposés en sautoir. AR. 3. Mionnet, t. VI, p. 608, N° 83.

N° 6.

PTOLEMAEVS REX. Buste à droite du roi diadémé, imberbe.

℞. R. A. VII. (*La 7e année du règne.*) Le *bisellium* ou double chaise curule; au-dessus, une couronne; un sceptre est placé transversalement le long du siége; au bas, une charrue. AR. 3 1/2. Mionnet, t. VI, p. 605, N° 61, donne une pièce analogue à celle-ci.

N° 7.

REX PTOLEMAEVS. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi Ptolémée, diadémé, imberbe.

℞. REGNI. ANNO. X. (*L'an 10e du règne.*) Palmier. AR. 3. Mionnet, t. VI, p. 607, N° 71.

N° 8.

REX PTOLEMAEVS *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé, imberbe.

℞. REGNI ANNO XV. (*L'an 15e du règne.*) Capricorne, corne d'abondance. AR. Mionnet, t. VI, p. 608, N° 82.

N° 9.

REX PTOLEMAEVS. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé et imberbe.

℞. Regni Anno XVII. (*La 17e année du règne.*) Capricorne à droite; au-dessus, corne d'abondance de petite dimension. AR. 3. Mionnet, t. VI, p. 608, N° 85.

N° 10.

REX PTOLEMAEVS. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé, imberbe.

℞. On ne distingue que la lettre R de la date. Panthère accroupie à droite; croissant et soleil au-dessus. AR. 3 1/2. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 220, N° 33.

PTOLÉMÉE et CLÉOPATRE SA MÈRE.

N° 11.

REX PTO....VS. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite du roi diadémé, imberbe.

℞. Légende effacée. Buste à droite de Cléopâtre, coiffée de la dépouille d'une tête d'éléphant. Mionnet, t. VI, p. 609, N° 91.

N° 12.

PTOLEMAEVS REX. *Le roi Ptolémée.* Buste à gauche de Ptolémée, imberbe et diadémé.

℞. Sans légende. Croissant; au-dessus, astre. Æ. 4. Mionnet, t. VI, p. 609, N° 92.

N° 13.

PTOLEMAEVS REX. *Le roi Ptolémée.* Buste à droite de Ptolémée, diadémé.

℞. Lion courant à droite. Astre très effacé dans le champ à gauche. Grènetis. Æ. 6. Mionnet, Suppl., t. IX, p. 220, N° 36.

Cette pièce a été décrite par Mionnet d'après Sestini, *Descriz. delle med. ant. gr. del mus. Hederv.* Elle appartient aujourd'hui à la collection nationale qui a acquis une partie du Cabinet Wiczai de Hedervar.

N° 14.

AVGVSTVS DIVI Filivs. *Auguste, fils du Divin (Jules).* Buste à droite d'Auguste.

℞. C. LAETILIVS. APALVS. II. V. Qvinqvennalis. *C. Lætilius Epalus, Duumvir quinquennal.* Au milieu d'un bandeau royal noué, on lit : REX PTOL. Æ. 4 1/2. Mionnet, t. VI, p. 609, N° 93.

Cette pièce a sans doute été frappée à Carthagène. Voyez plus haut, planche XCII, n° 16.

N° 15.

Tête jeune imberbe, diadémée, tournée à gauche.

℞. Taureau marchant à droite; derrière, un épi tellement grand qu'il dépasse le corps du taureau. Alliage d'argent et de bronze, module 5.

Pièce attribuée à la Numidie. Duchalais, *Mémoire sur les monnaies antiques de la Numidie et de la Mauritanie*, déjà cité. Voyez p. 21.

FIN DE LA NUMISMATIQUE DES ROIS GRECS.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE LA NUMISMATIQUE DES ROIS GRECS.

(Les chiffres romains indiquent les planches; les chiffres arabes les numéros des médailles et les pages du texte; et l'abréviation comm. signifie : Voyez dans le commentaire.)

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA NUMISMATIQUE DES ROIS GRECS.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Planch	Nos	Pag.	Lign.	
»	»	1,	23	NHPHIΔO au lieu de NHPHIΔOΣ.
IV,	5,	6,	14	Moins étendue, *lisez* plus étendue.
—	7,	6,	1.	Après Bipenne, *ajoutez :* et vestiges d'une légende.
—	–	—	3.	Après n° 17, *ajoutez :* p. 134.
	12,	6,	—	Le commentaire qui suit la description de cette médaille est là par erreur, il doit être après la description du n° 11.
V,	com. du n° 13,	8.		Dans le second paragraphe, les pierres indiquées par les lettres A, B, C, D, sont marquées sur la planche par les chiffres romains I, II, III, IV.
XV,	22,	27,	8.	Le sphinx, *lisez :* le griffon.
XVII,	17,	32, col. 2,	ligne 4.	Philippe IV, Aridée *lisez* Philippe III.
XVIII,	20,	36, col 1,		à la fin du commentaire. Retradrachme, *lisez* tétradrachme.
XIX,	9,	37, col 2,	lig. 3 du comment.	Après le chiffre 196, *ajoutez :* avant J.-C.
-	18,	38, col 2.		*Au lieu de :* Flaminius, *lisez* Flamininus.
XX,	13,	39, col. 2.		*Au lieu de :* A E, *lisez* A V.
XXXII,	article Amyntas.			*Au lieu de :* sphanheim, *lisez* Spanheim.
XXXVII,	1.	86, col. 1.		Transporter le commentaire de ce n° avant le n° 13 de la planche XXXVI.
XL,	11,	92,	1.	Les mots : sous l'omphalos Φ, doivent être reportés à la description du revers.
XLIII,	1,	96,	col. 1, 1er mot.	Polyorcète, *lisez* Poliorcète
-	8,	—	3	Syriens, *lisez* Tyriens.
LXVII,	47,	144	4.	Musa, *lisez* Thermusa.
LXXII,	11,	»	»	Remplacer les lettres A R par celles B R sur la planche.
LXXVI,	3,	153,	3.	*Supprimez* les mots : les cotés.
—	—	—	4	Bactrienne, *lisez* caboulique.
LXXVIII,	4,	156,	1.	Bactrienne, *lisez* caboulique.
LXXXII,	»	163,	»	Après le n° 20, et à la fin de la description du camée, dernière ligne du comm., au lieu de LXXXIV, *lisez* LXXXIII.
LXXXIII,	7,	164	2 et 3.	*Supprimez :* A gauche dans le champ K.
—	—	—	7	*Au lieu du* n° 147, *lisez* 148.
LXXXIII,	8,	164,	2	AR, *lisez* OR.
LXXXIV,	»	164,	»	L'avis qui précède le n° 2 doit être placé après le n° 9 de la planche LXXXIII, même page 164.
—	»	164,	»	*Supprimez* les deux dernières lignes après la description de ce n° 3.
—	12,	165,	»	*Supprimez* la description entière de cette médaille, qui est une répétition du n° 7, même planche.
—	»	165,	»	Après le n° 12, *ajoutez :* Le camée qui figure sur cette planche est décrit page 163, après le n° 20 de la planche LXXXII.
LXXXV,	13,	166,	1	Après les mots : Cette médaille, *ajoutez :* qui représente Cléopâtre Sélène.
LXXXVI,	12,	168,	4	A E, *lisez* A R

ÉPILOGUE.

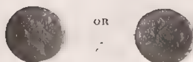
Je mets un terme à cet ouvrage, commencé il y a tant d'années, sans avoir rempli toutes les promesses qu'il contenait : ainsi, il n'y aura pas de *Supplément* aux *Rois Grecs;* mais il fallait finir. C'est encore quelque chose que d'avoir réuni dans un même livre tant de monuments divers; la chose était impossible, avant qu'on ne fît usage de notre procédé mécanique, et je doute qu'on recommence après nous l'entreprise. Quant aux erreurs et aux lacunes qui déparent ce recueil, tout ce que nous pouvons dire pour nous disculper, c'est que nous avons tout fait pour les éviter, et qu'après tout, il s'en trouve peut-être moins ici que dans aucun autre ouvrage du même genre. Quoi qu'il en soit, le nôtre aura sa place dans la science; pourvu qu'il soit utile, nous nous considérerons comme amplement récompensé.

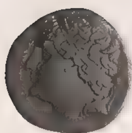
TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

I 1

I 1



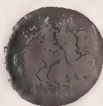

OR
1



AR
1



BR
2



BR
3



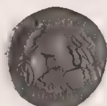
BR
4

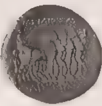


BR
5



BR
6



AR
8



AR
9



AR.
10

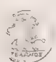


AR
11



 AR 1 

 AR 2 

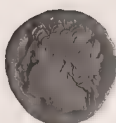
 AR 4 

 AR 5 

 AR 

 BR 6 

 OR 7 

 AR 8 

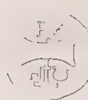
 AR. 9 

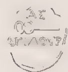
 BR 11 

 AR 10 

 BR 12 

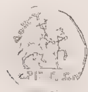

BR
4



BR
6



BR
1

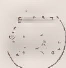

BR
2



BR
5



BR
7



BR
3



OR
8



OR
9



OR
10



OR
11



AR
12



AR
13



AR
14



AR
15



AR
1
AR
2
II
AR
3
AR
4
AR
11
AR
5
BR
6
I
BR.
7
BR
8
BR
9
AR 12
AR
10
AR
13
III
IV




BR. 4



BR. 5



BR 8



BR. 1



BR. 2



BR 7



BR 3



BR. 6



BR 11



BR 12



BR 13



BR. 14



BR. 9



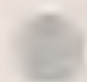
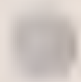
BR 15

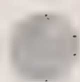


BR. 10

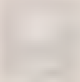


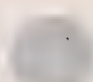
BR. 16

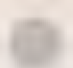






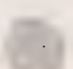



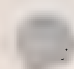




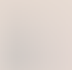
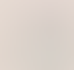
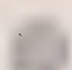
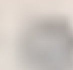






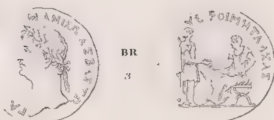


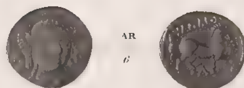

BR
1


BR.
2


BR
4

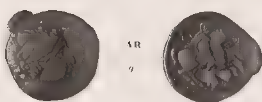

BR
3

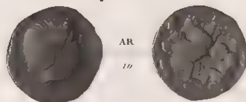

AR

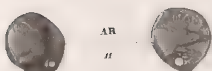

AR
6

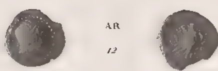

AR

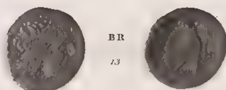

AR
8


AR

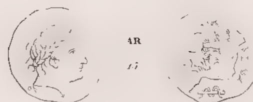

AR
10

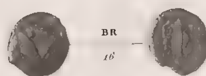

AR
11


AR
12


BR
13


BR
14


AR


BR
16


AR
1



AR
2



AR
3



AR
11



AR
12

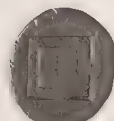


AR
5



AR
4



AR
13



AR
14



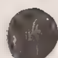
AR.
6



AR.
15



AR
10



AR
8



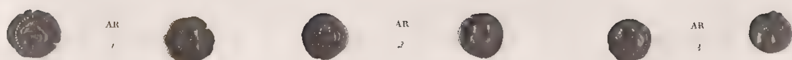
AR.
9

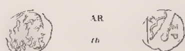


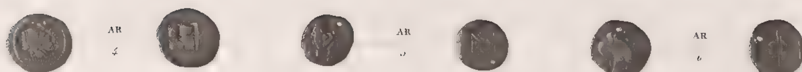
AR
7

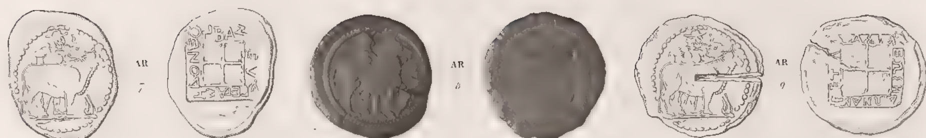


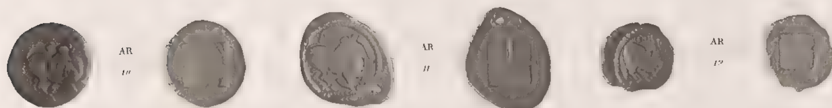
AR
16

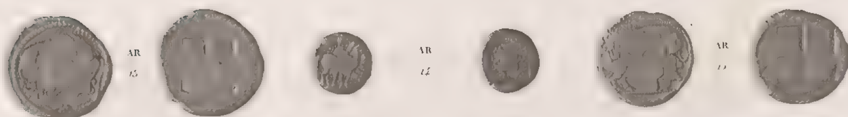


AR
1
AR
2
AR
3


AR

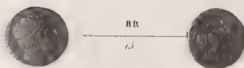

AR
4
AR
5
AR
6


AR
7
AR
8
AR
9


AR
10
AR
11
AR
12


AR
13
AR
14
AR

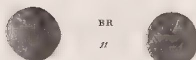

BR
10


BR
15


BR
9 bis

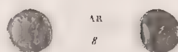

AR
13

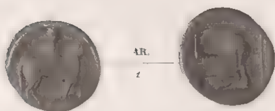

AR.
14

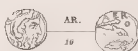

BR
11

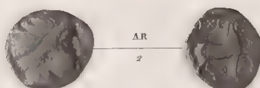

BR.
12


BR
9


AR
8

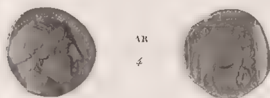

AR.
1


AR.
10


AR
2


AR.
3


AR
8 bis


AR
4


AR
5

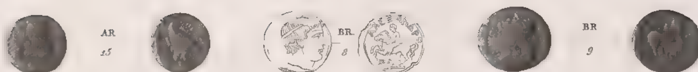

AR
6

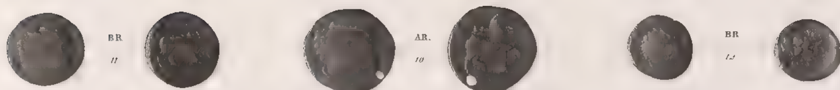

AR

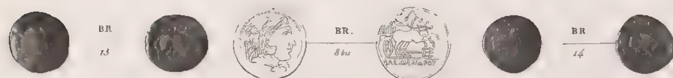

AR.
1
BR.
6
AR.
2


BR
3


AR
4
AR
5
BR
7


AR
25
BR.
8
BR
9


BR
11
AR.
10
BR
12


BR
13
BR.
8 bis
BR
14

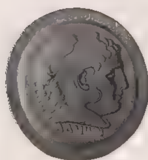



OR
1
OR
2
OR
3
OR
4
OR
5
OR
6
OR
7
OR
8
OR
9
AR
10
AR
11
AR
12
AR
13
AR
14
AR
15
AR
16
AR
17
BR
18

PL. XIII.




F


A


G


B


C


D


E



OR 1



OR 6



OR





OR 2





OR



OR 8



OR 9



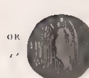
OR 10



OR 11



OR 12



OR 13



OR 14



OR 15



OR 16



OR 17



OR 18





OR 4





OR





OR. 20



OR 19





OR 21



PL. XIV.



1

AR 4



AR
1





AR
3



AR 7



AR
2





AR
6



AR 8



AR
9





AR
10



AR 5



AR
12





AR
11



AR 15



AR
13





AR
14







AR
18



AR
1



AR
2



AR
3



AR
4



AR
5



AR
7



AR
6



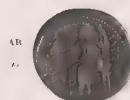
AR
8



AR
9



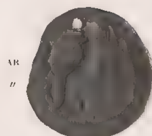
AR
1[illegible]



AR
10



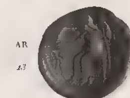
AR
11



AR
12



AR
13



AR
14



AR
16



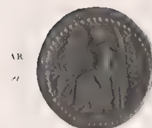
AR
20



AR
19



AR
21



AR
22



AR
1[illegible]



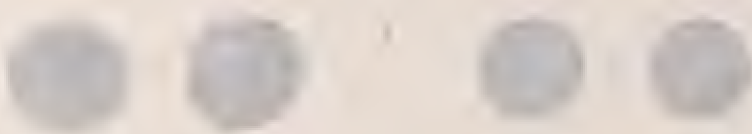
AR
2[illegible]







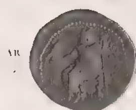








AR 3


AR 5

AR 4

AR 9

AR 6

AR 8

AR 7

AR 1


AR 2


AR 10



BR 14



BR 18


BR 19



AR 13


AR 12


AR 11

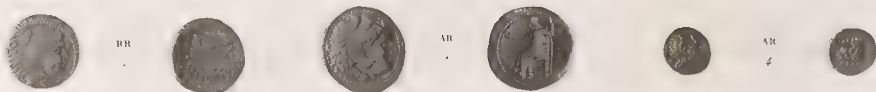


BR 17


BR 16


BR 15







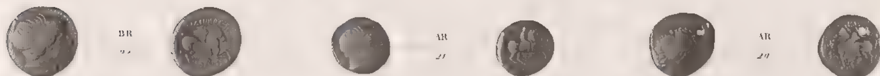




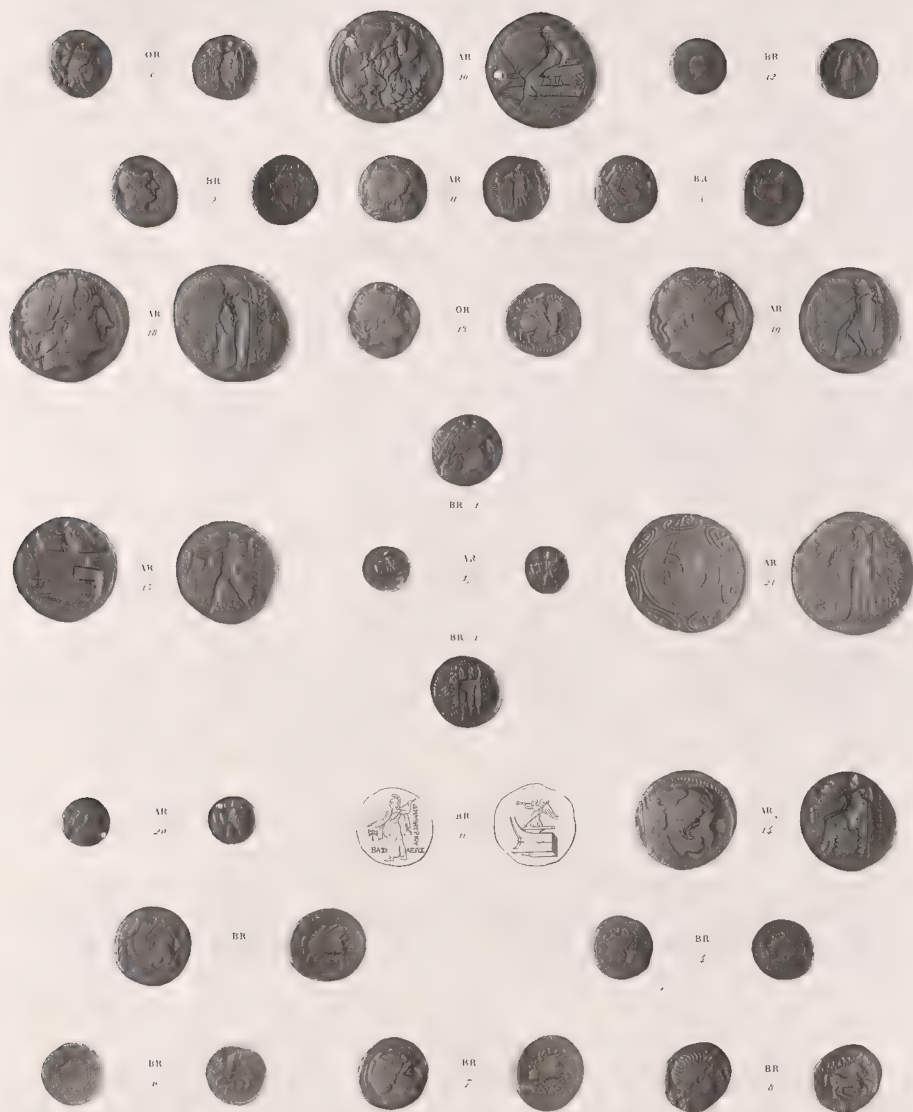




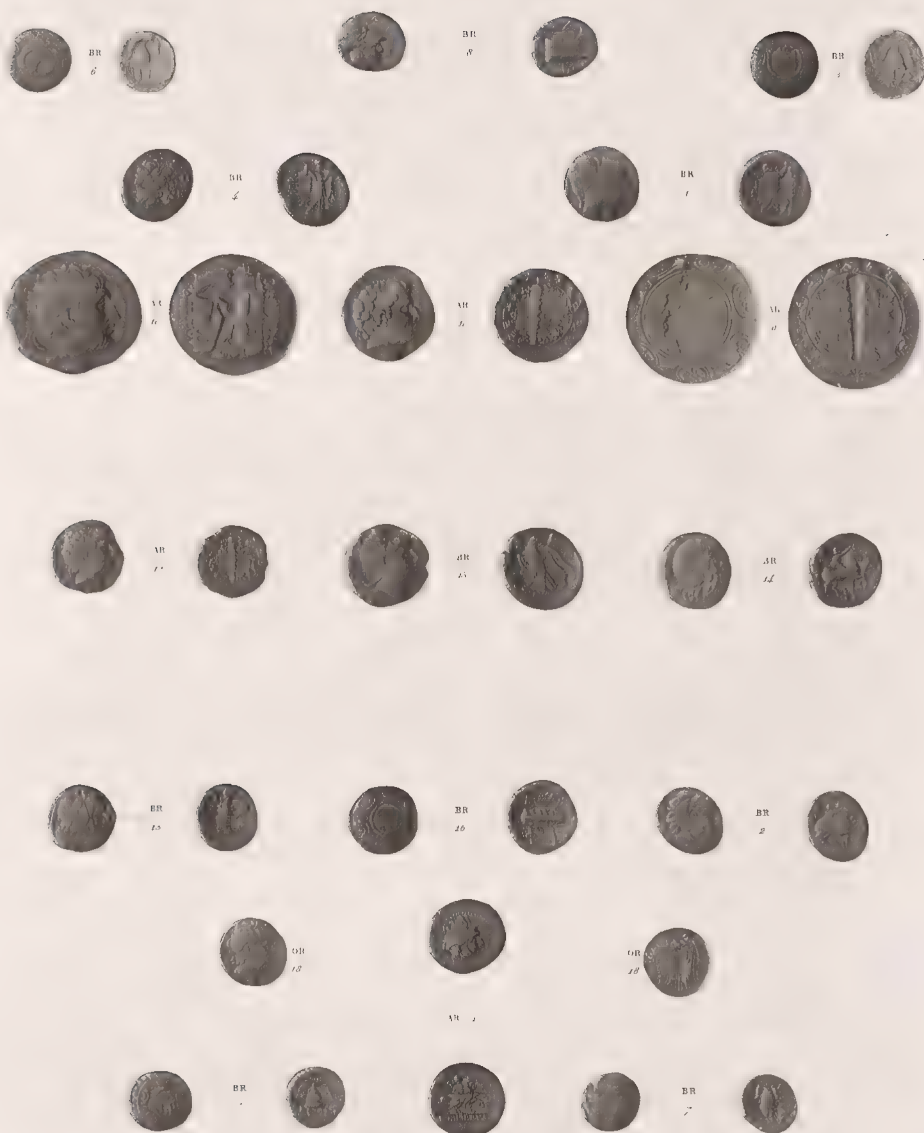







OR
AR
10
BR
12
BR
AR
11
BR
18
AR
19
BR 1
AR
21
AR
20
BR
11
AR
14
BR
BR
4
BR
7
BR
8



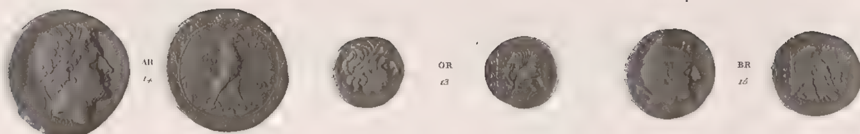








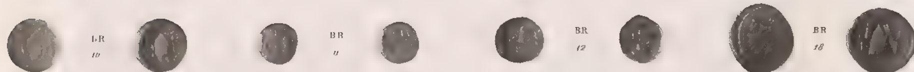

PL. XX.


AR
14
OR
13
BR
15


BR
16
BR
17
BR
4
BR
7


BR
1
BR
BR


BR
5
BR
BR
8
BR
9

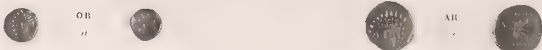

BR
10
BR
11
BR
12
BR
18




BR
AR
AR


BR

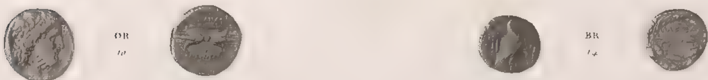

BR
BR
BR

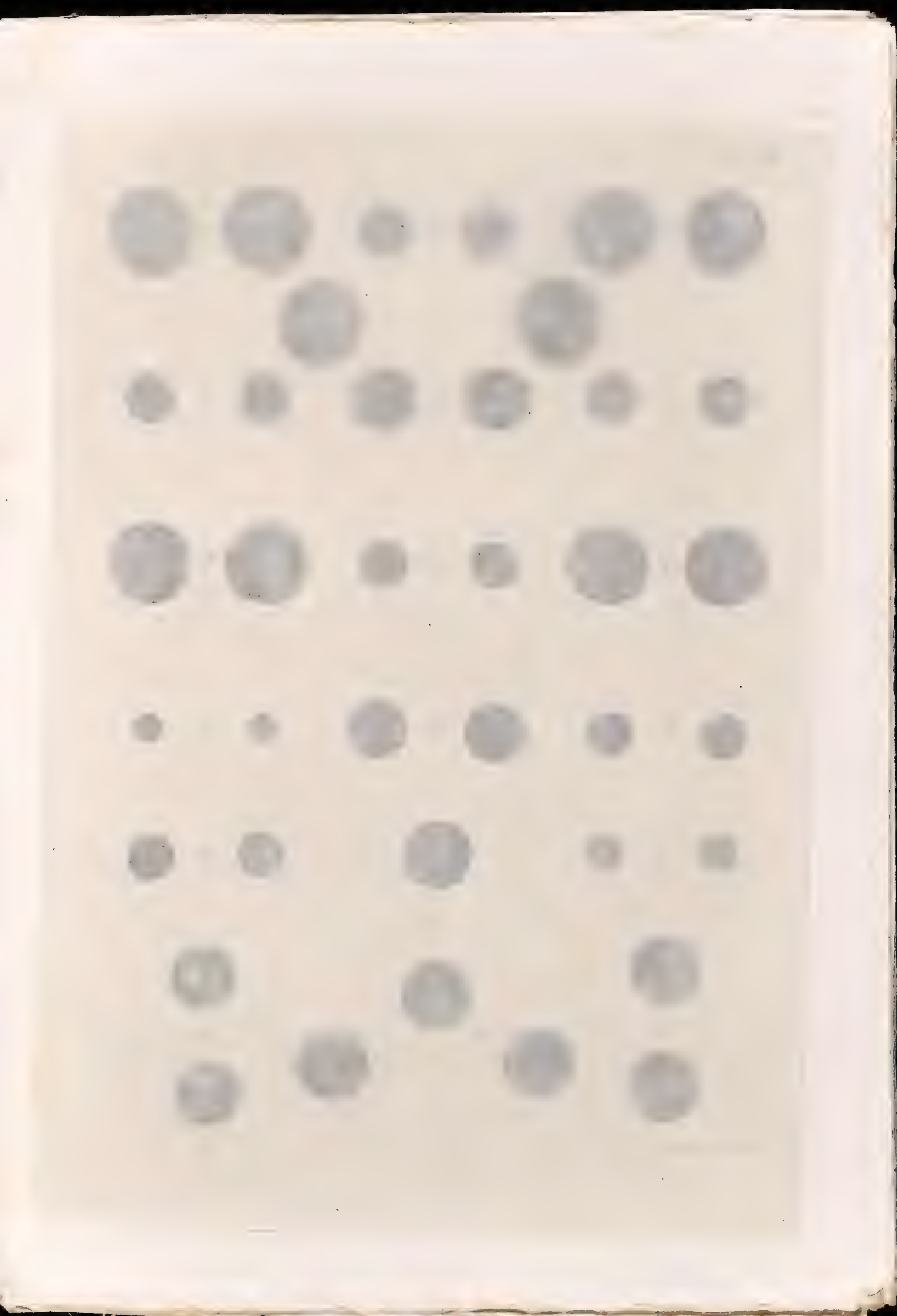

OR
AR

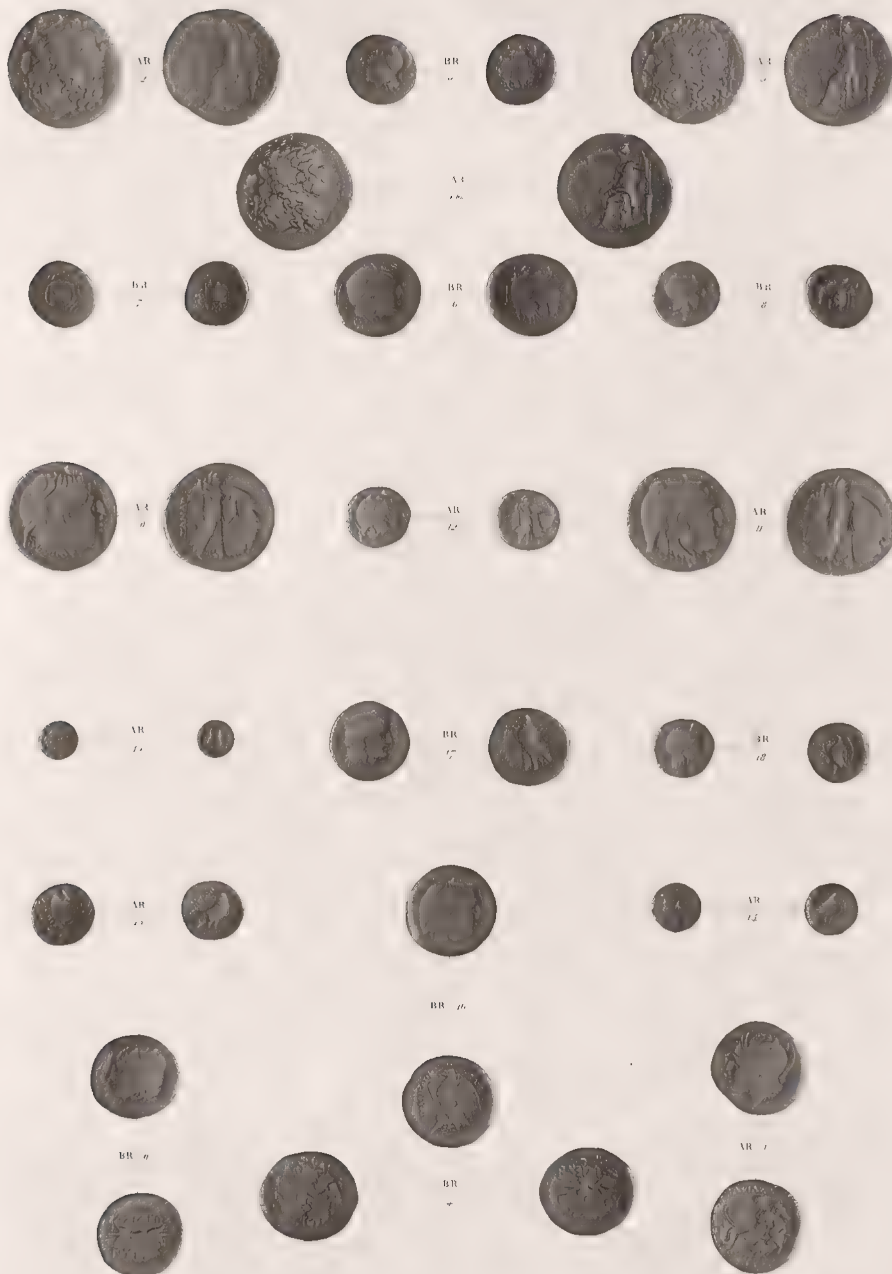

AR
BR
BR


OR
OR

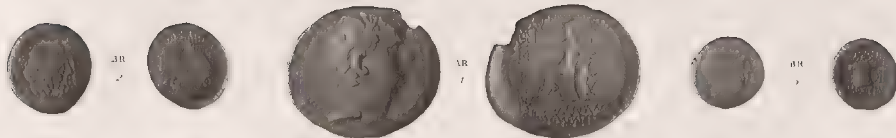

OR

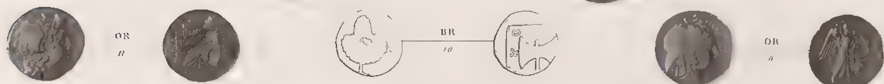
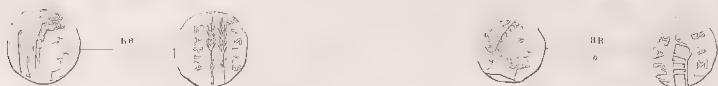
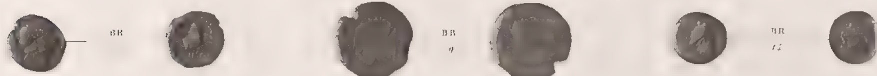
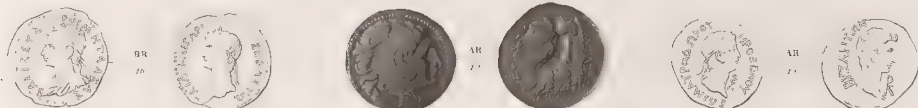
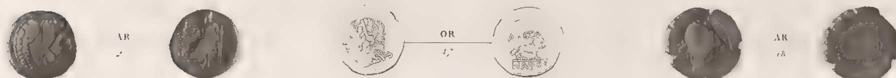
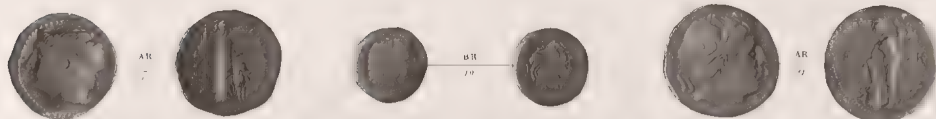

OR
BR





PL. XXIII



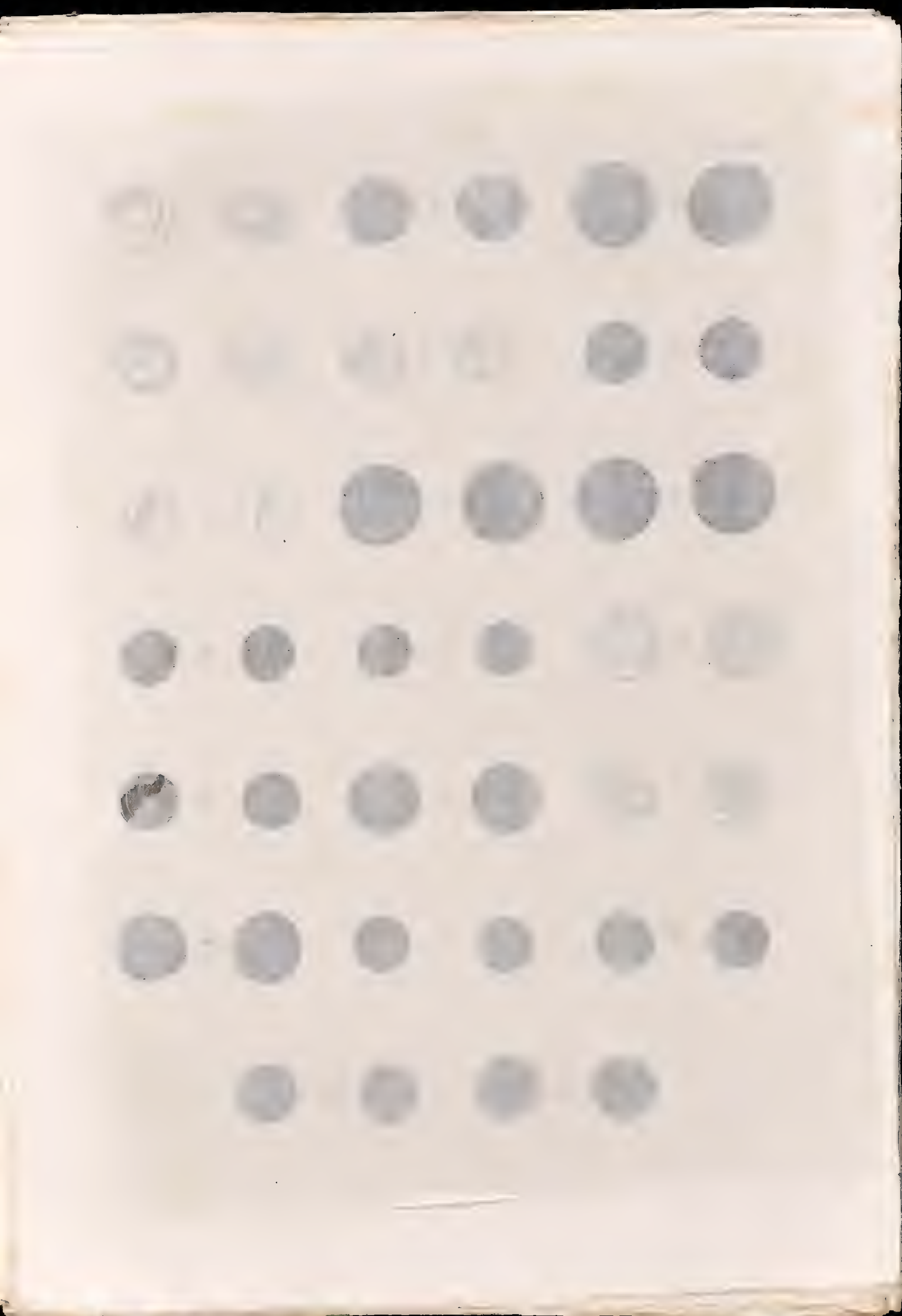


















BR


BR 2


BR



BR 4


OR 5


BR 6



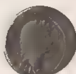
OR


BR 8


BR 9



OR 10


OR 11


BR 12



OR 13


BR 14


BR



BR 16


OR


OR 18



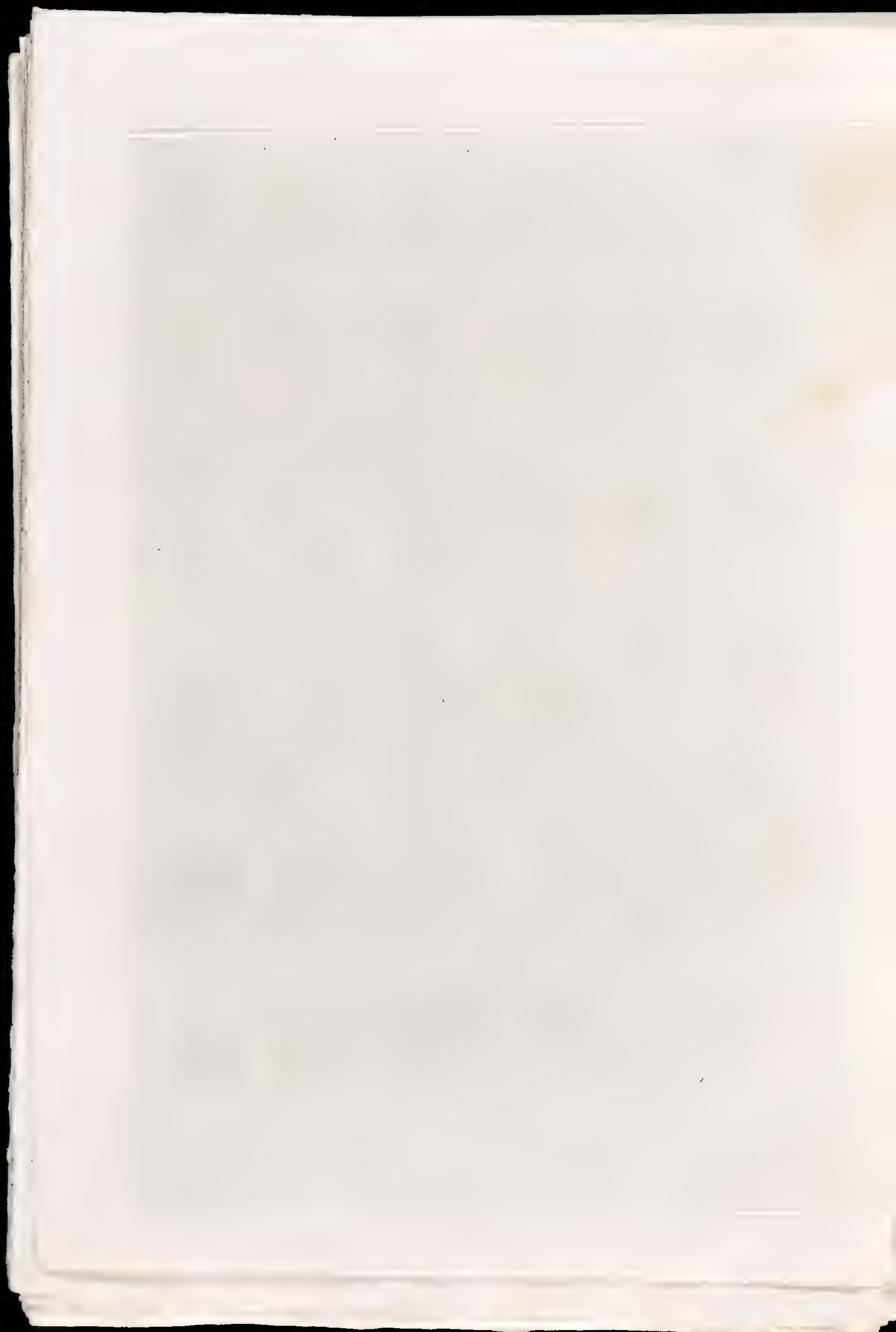
OR 19


AR 20




PL. XXVII























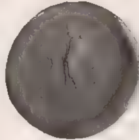














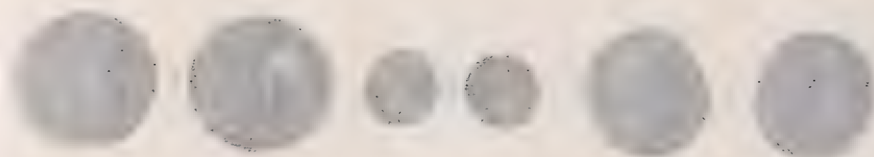




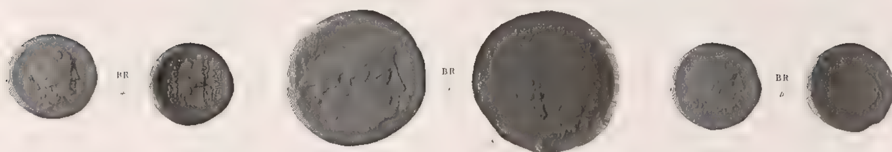
















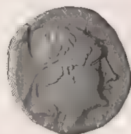


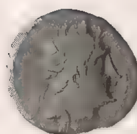








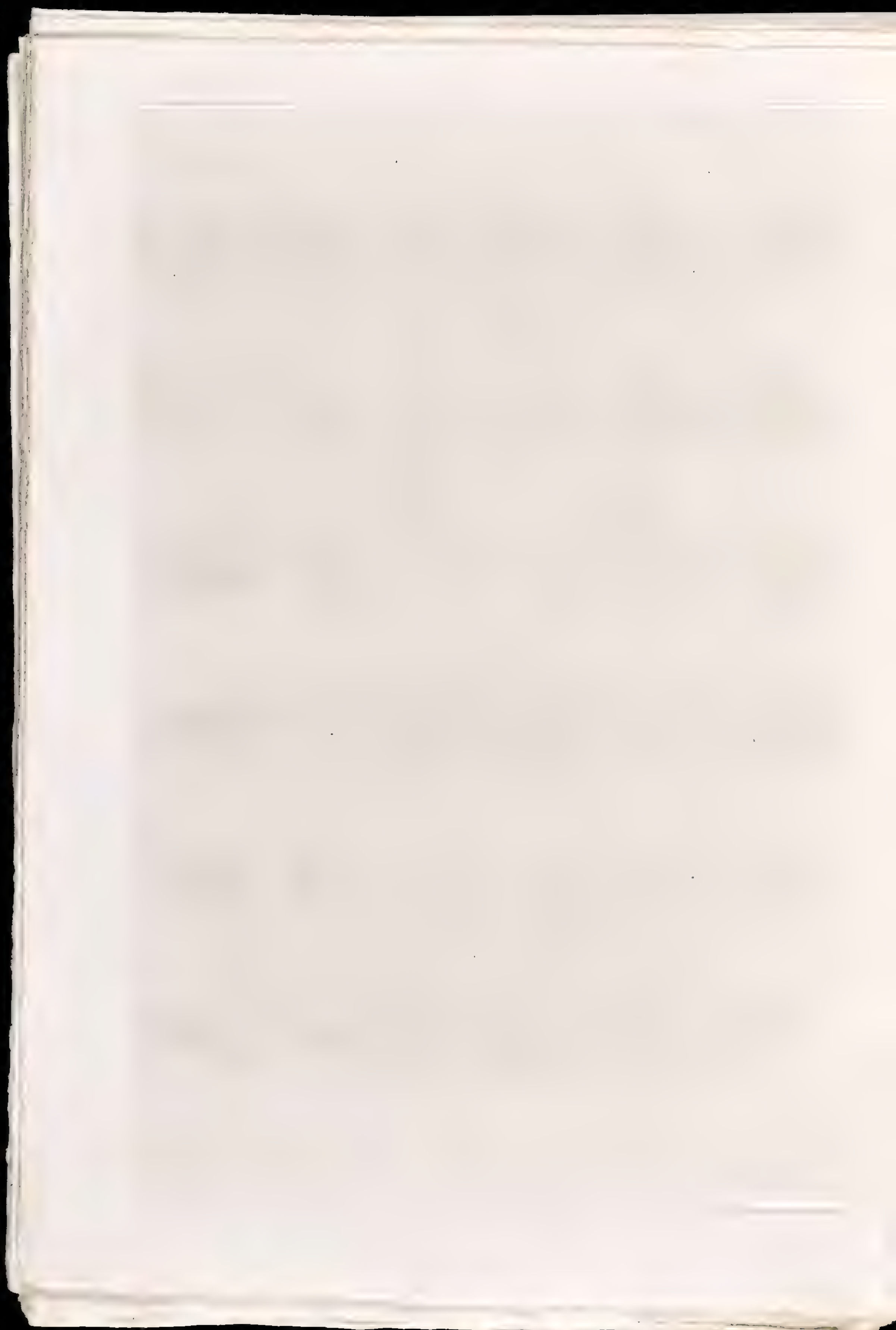






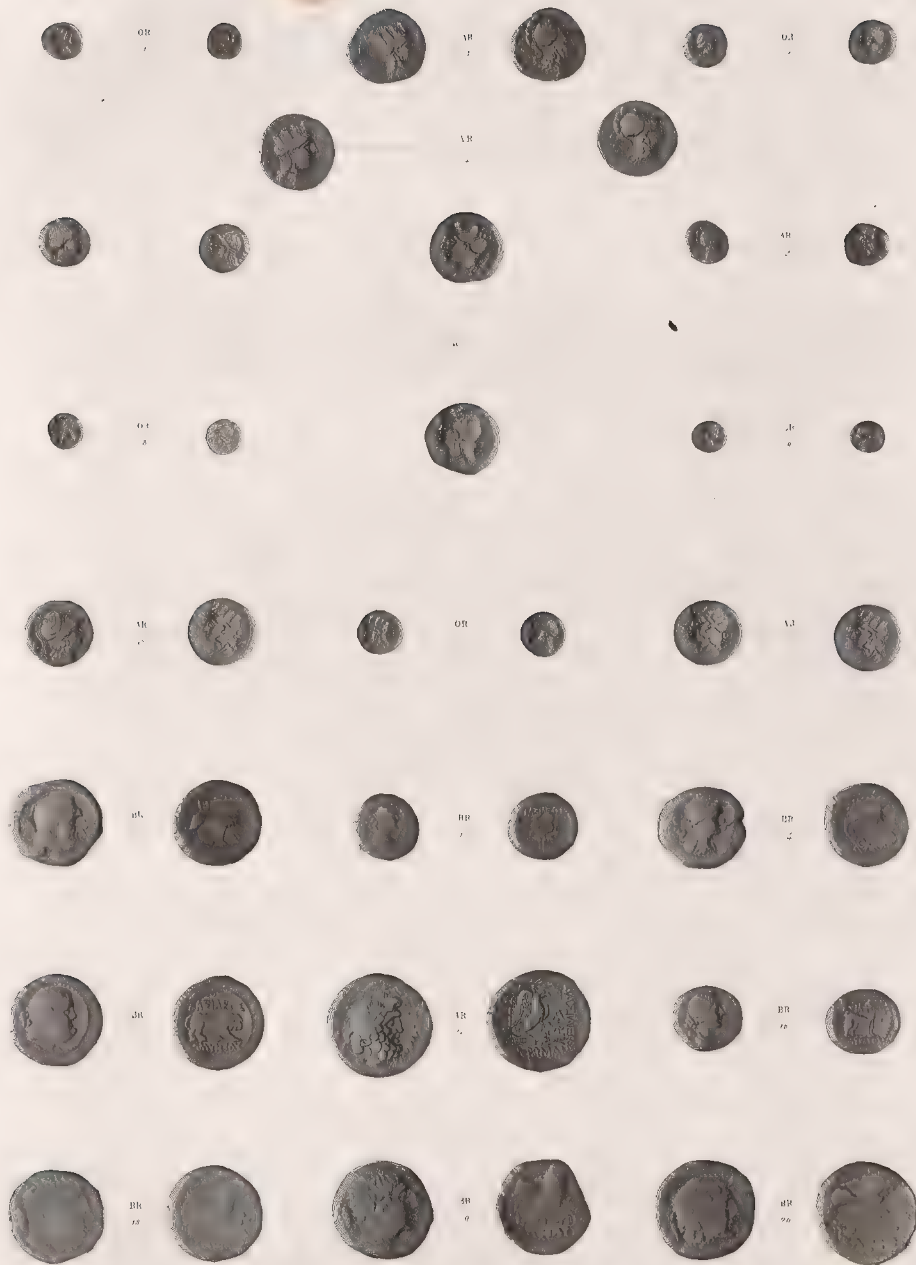






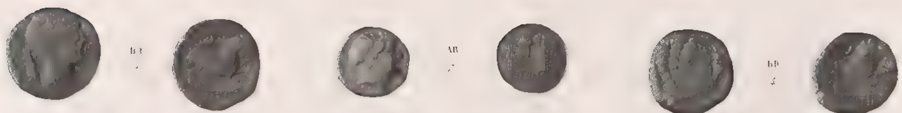








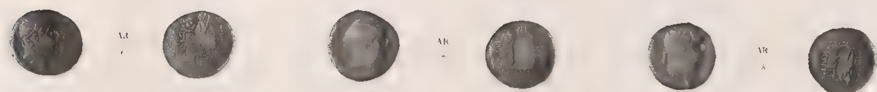










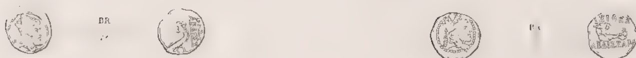




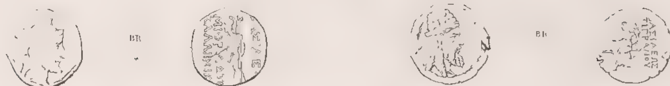


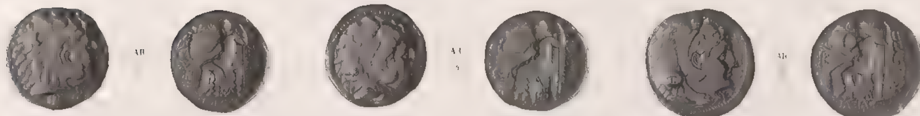










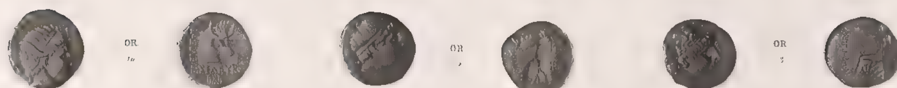
















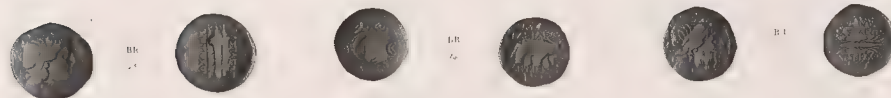








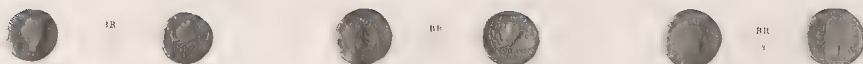




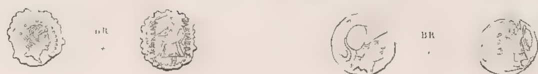


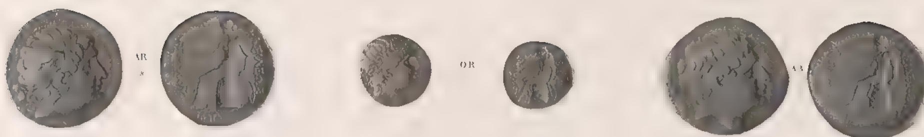


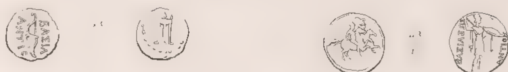


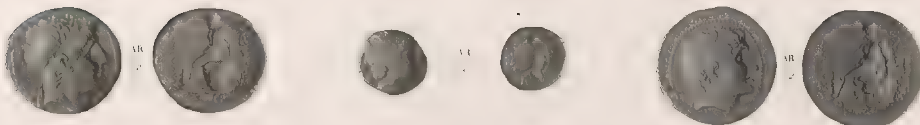


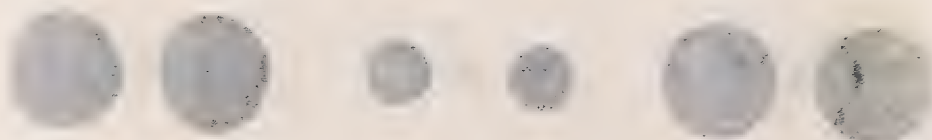




















AR







BR
6




BR





BR




BR




BR
8





BR




BR




BR





BR






BR





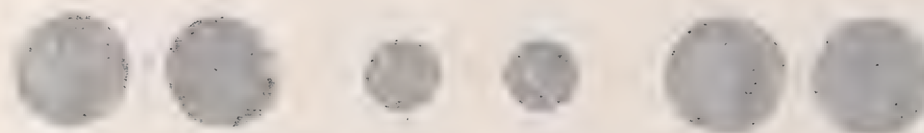


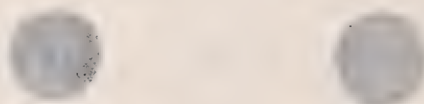

BR

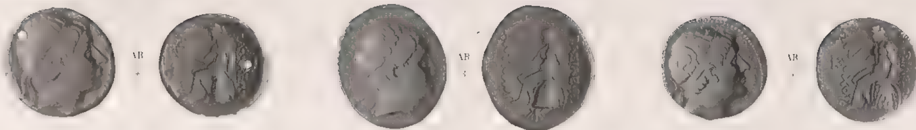








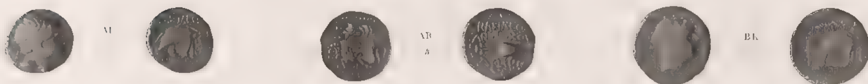





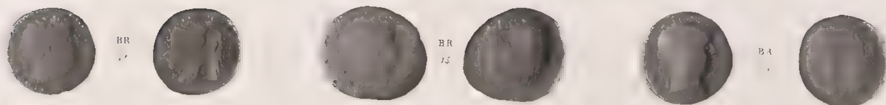
















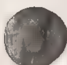


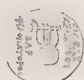
























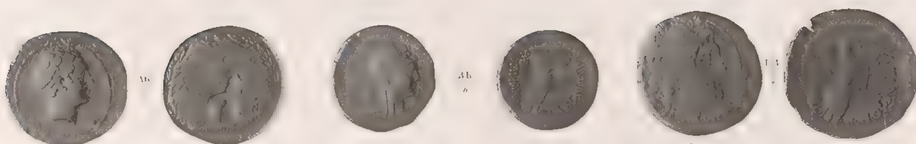










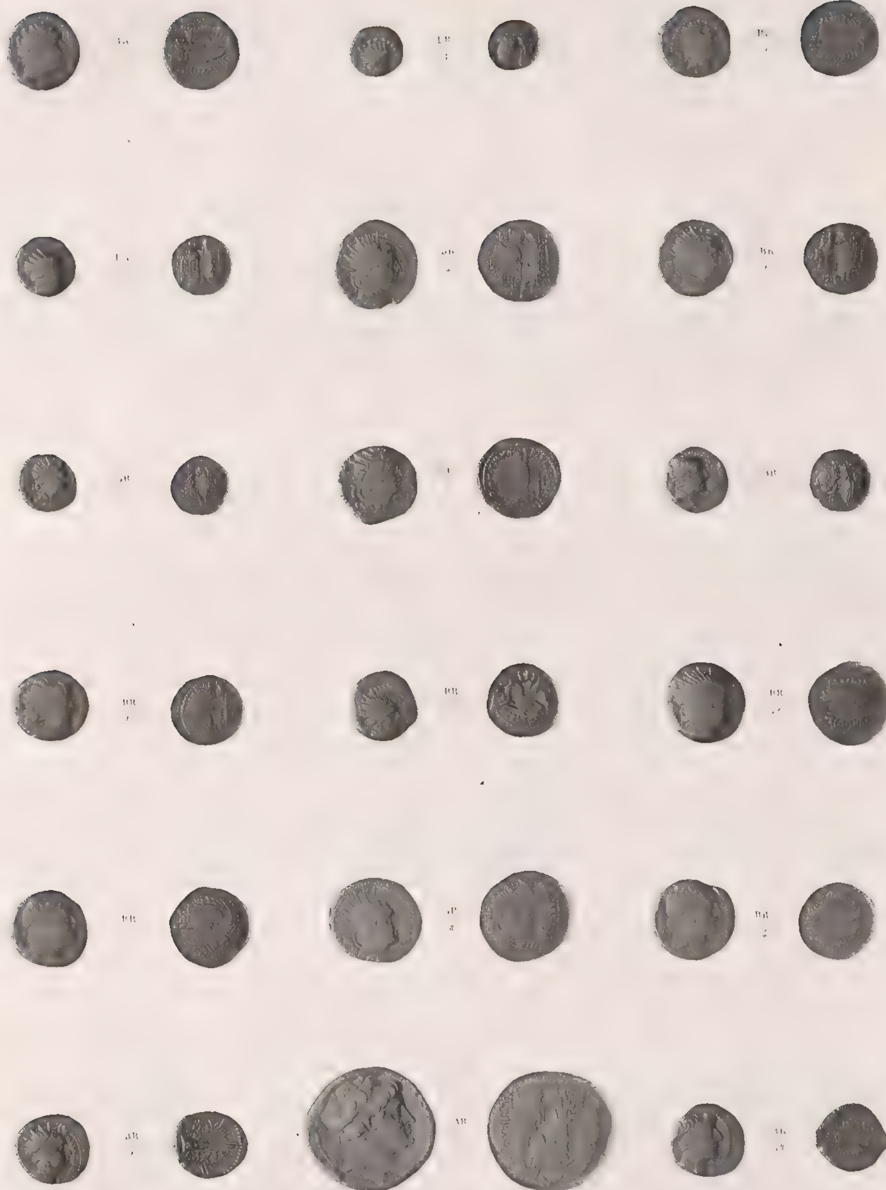








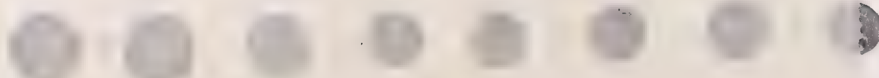










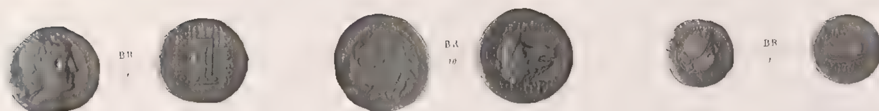


PL. XLIII

















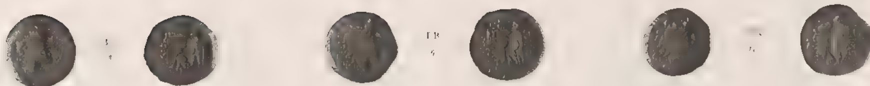






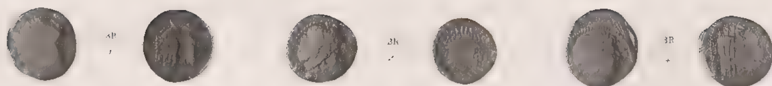




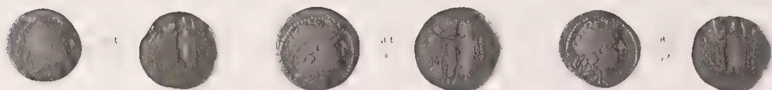






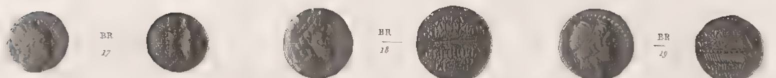




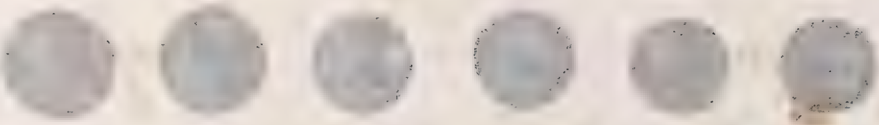






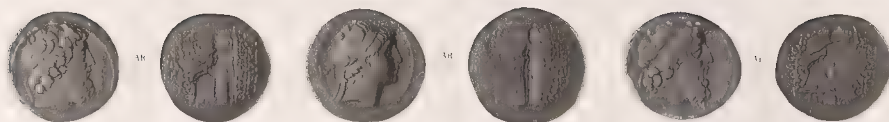










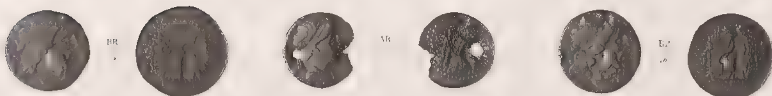




















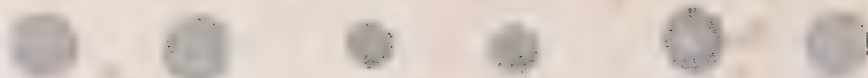




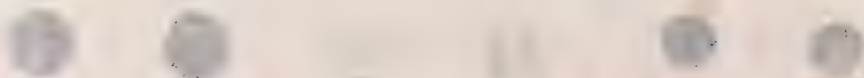




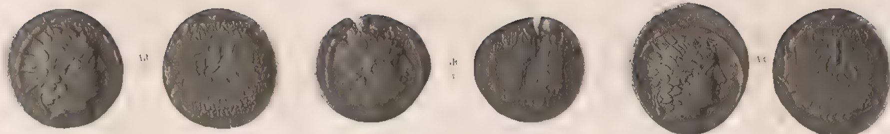






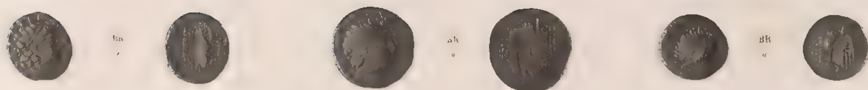






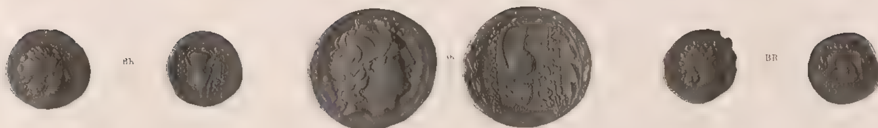




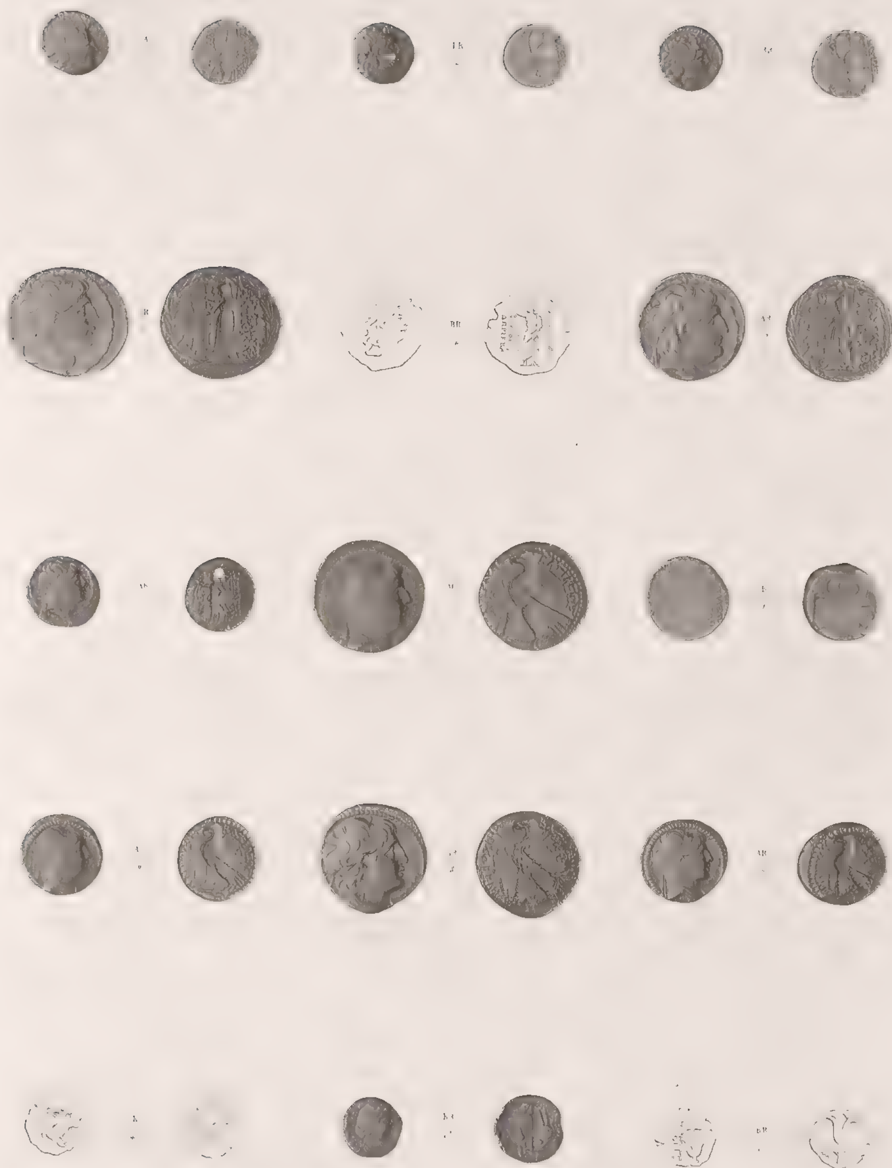


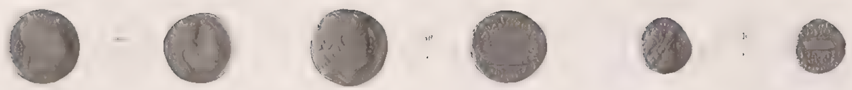


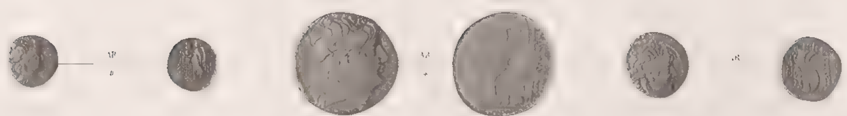


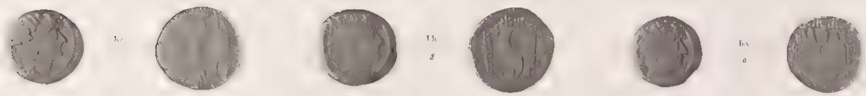






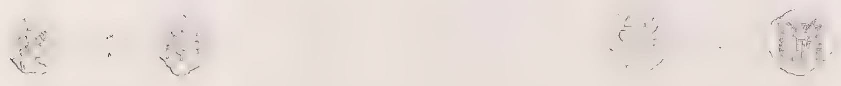


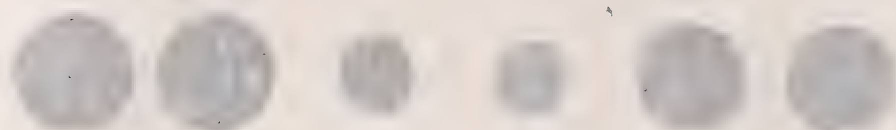
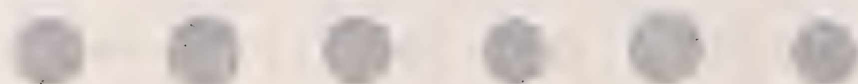
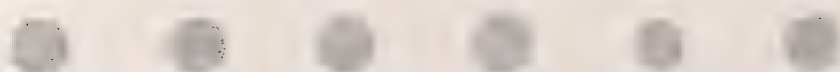
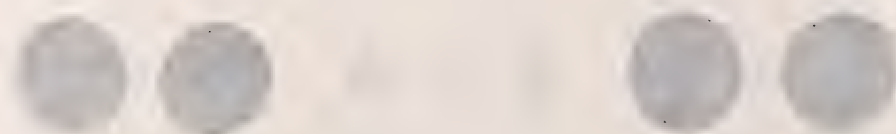




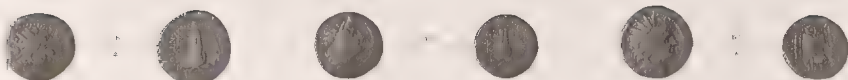








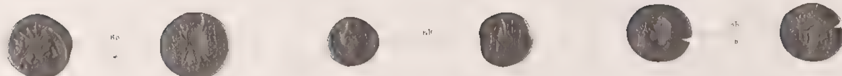


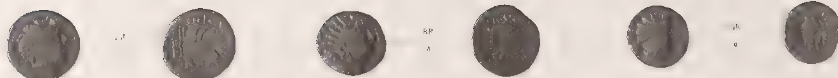


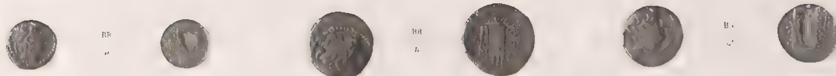


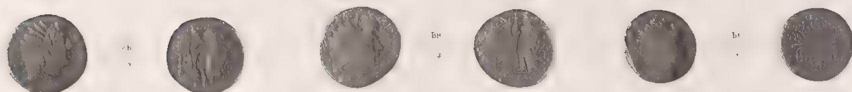


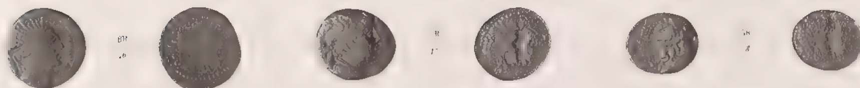




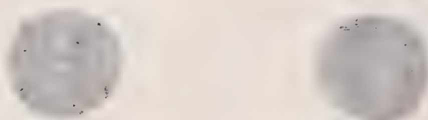




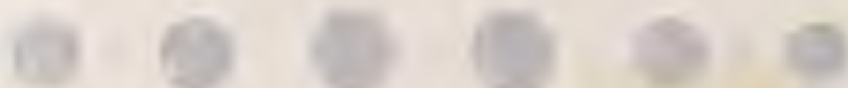


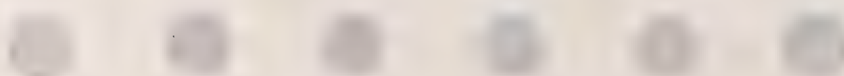


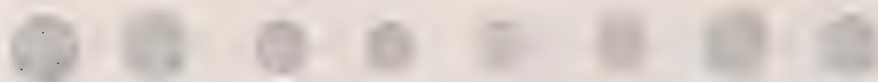










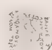




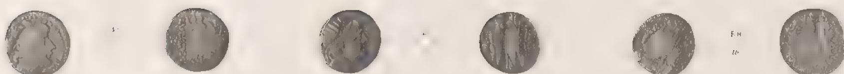






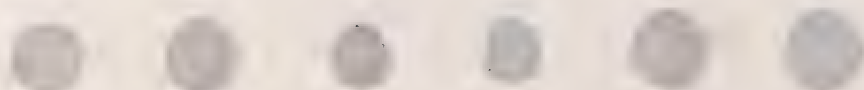


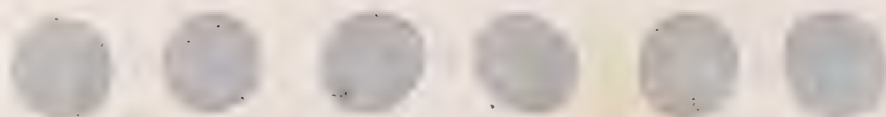


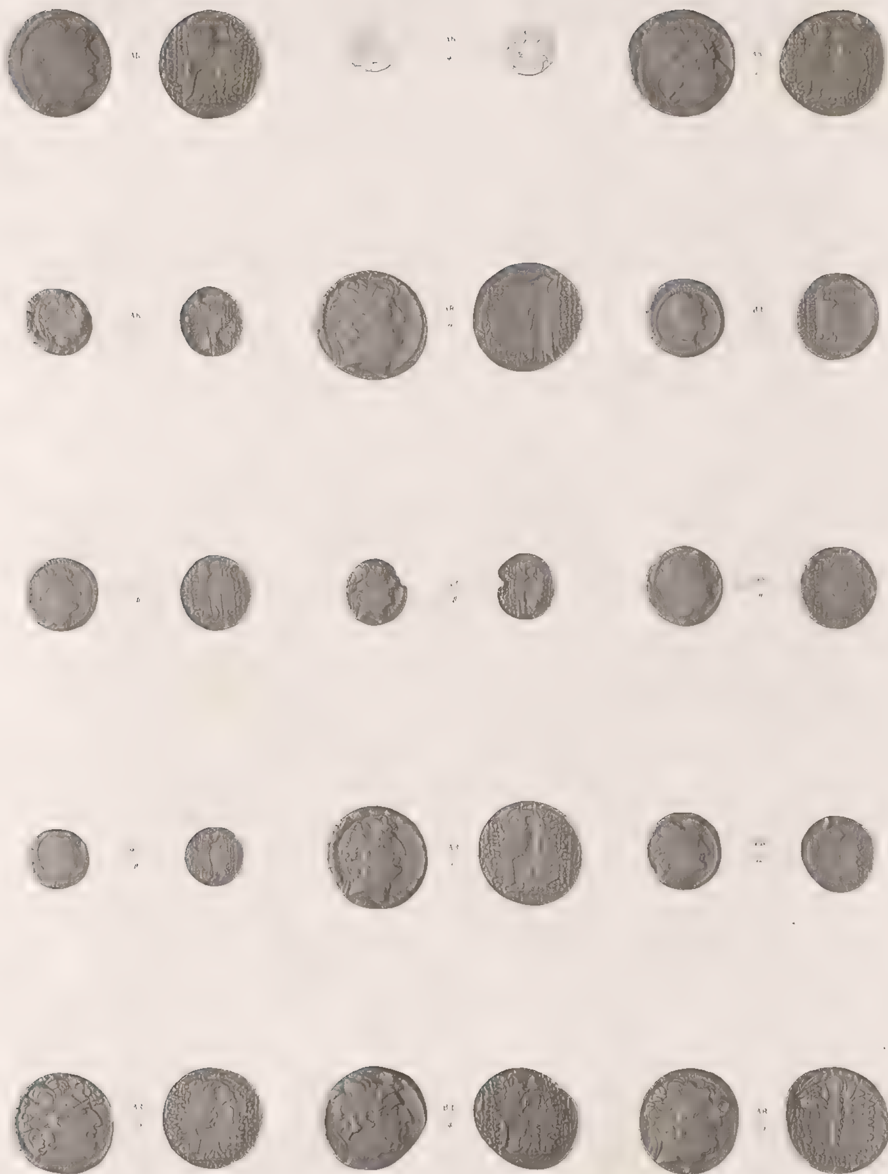




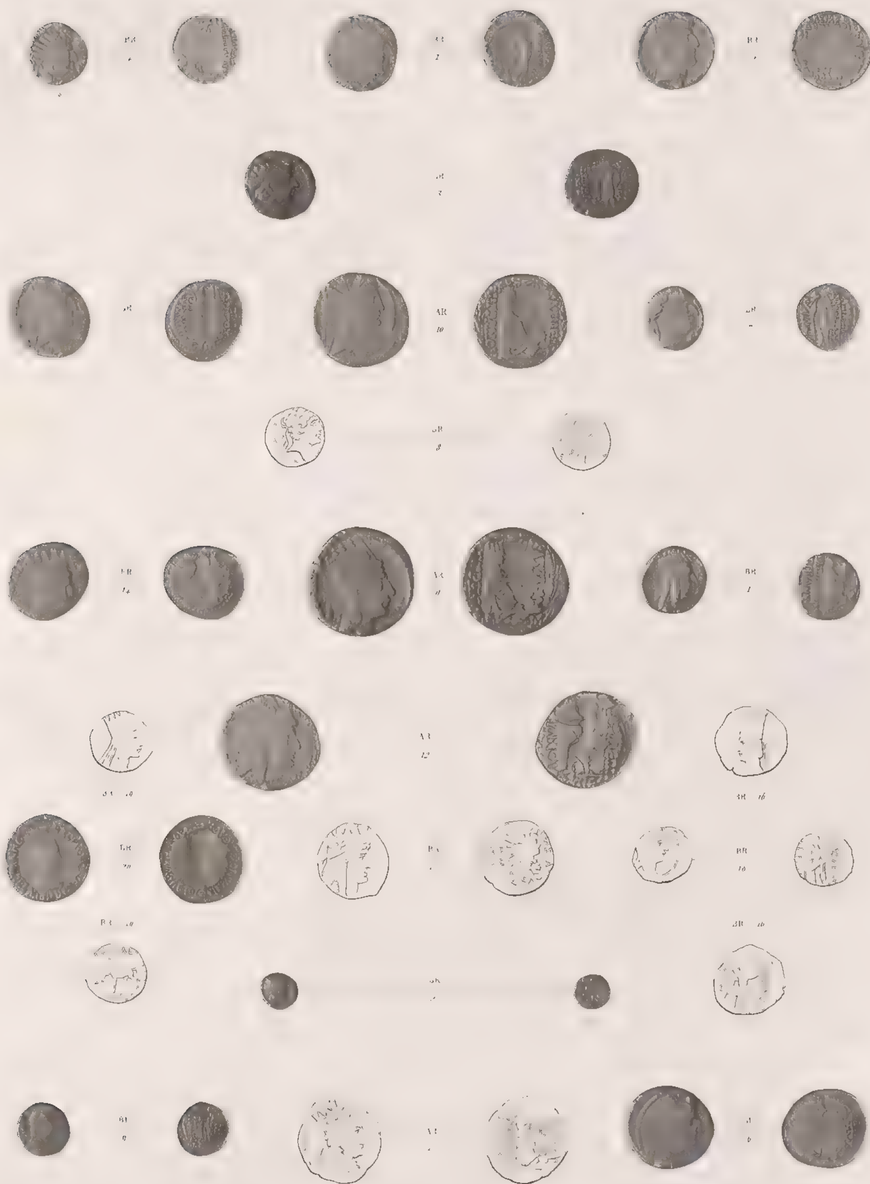




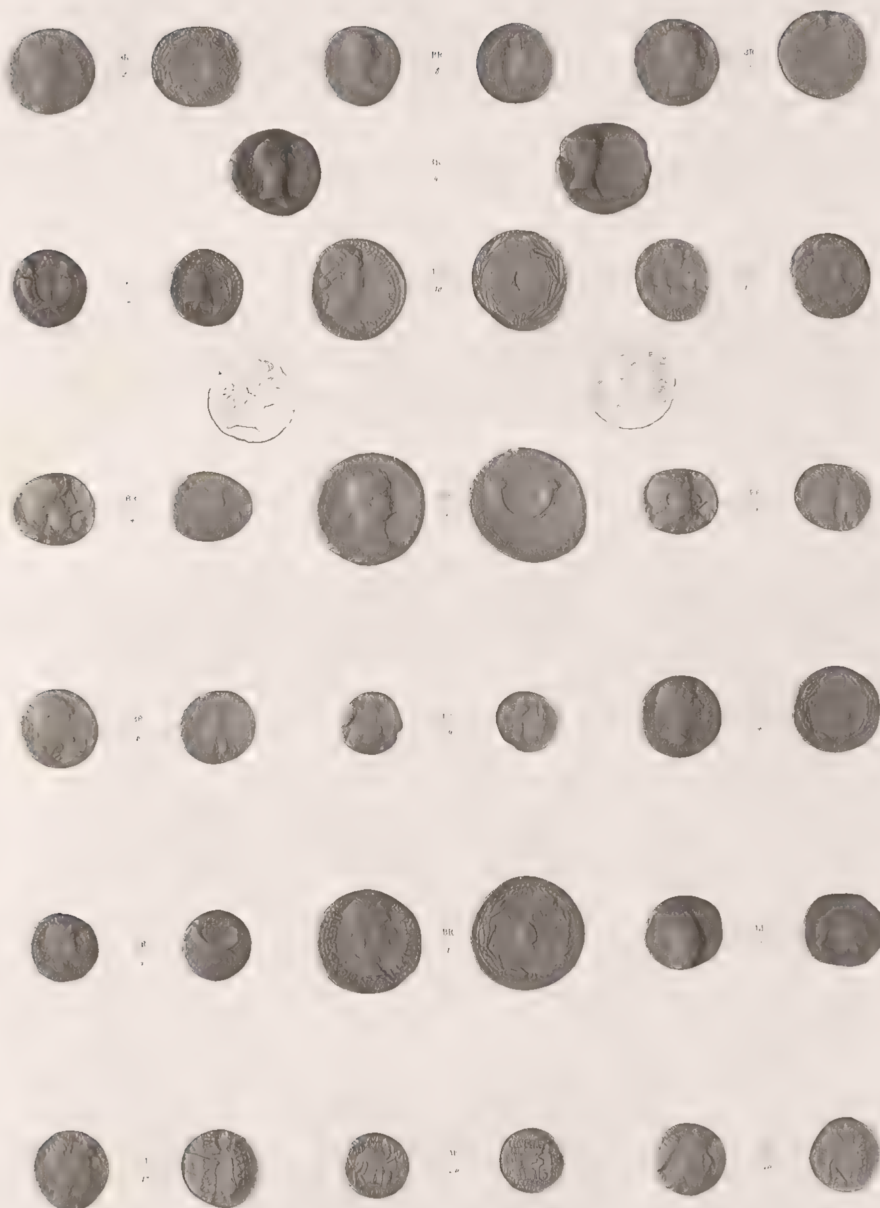


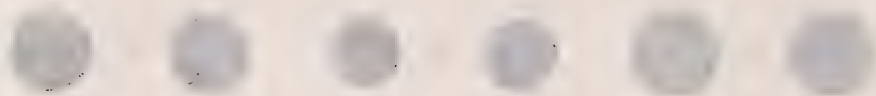
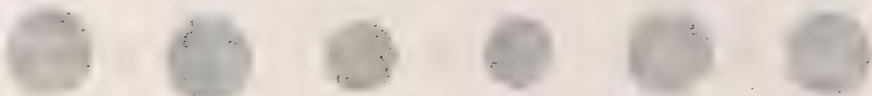
















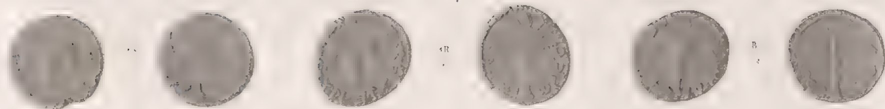







III





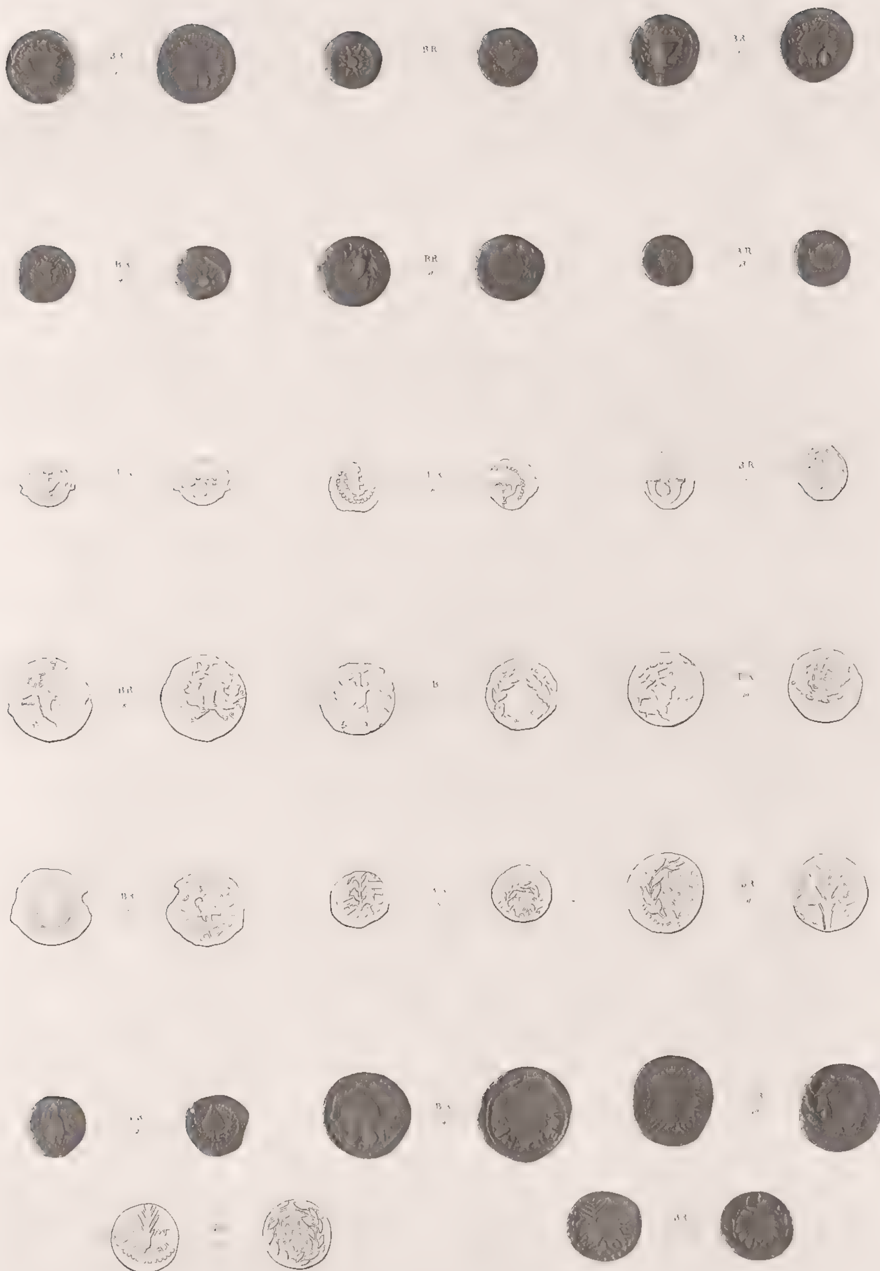






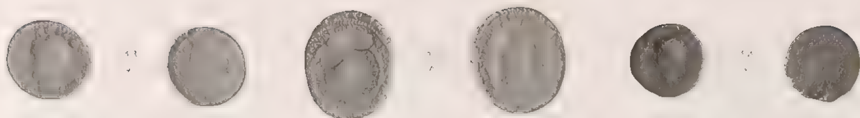






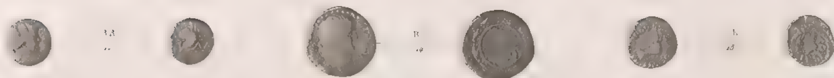
Pl. LX



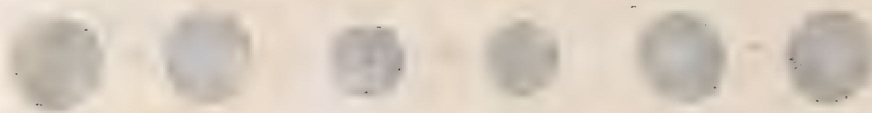










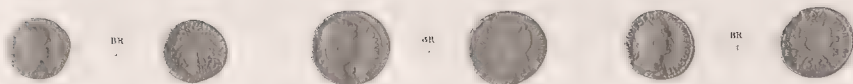




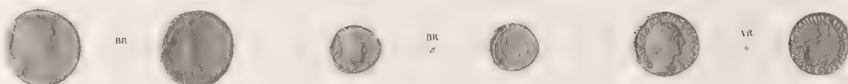


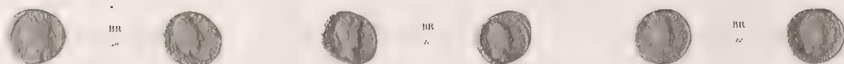


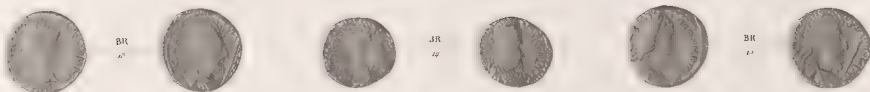


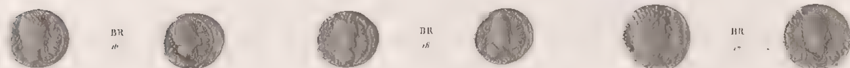














BR 1


BR 2


BR 3



BR 4


BR 5


BR 6



BR


BR 7


BR 8



BR 9


BR 10


BR 12

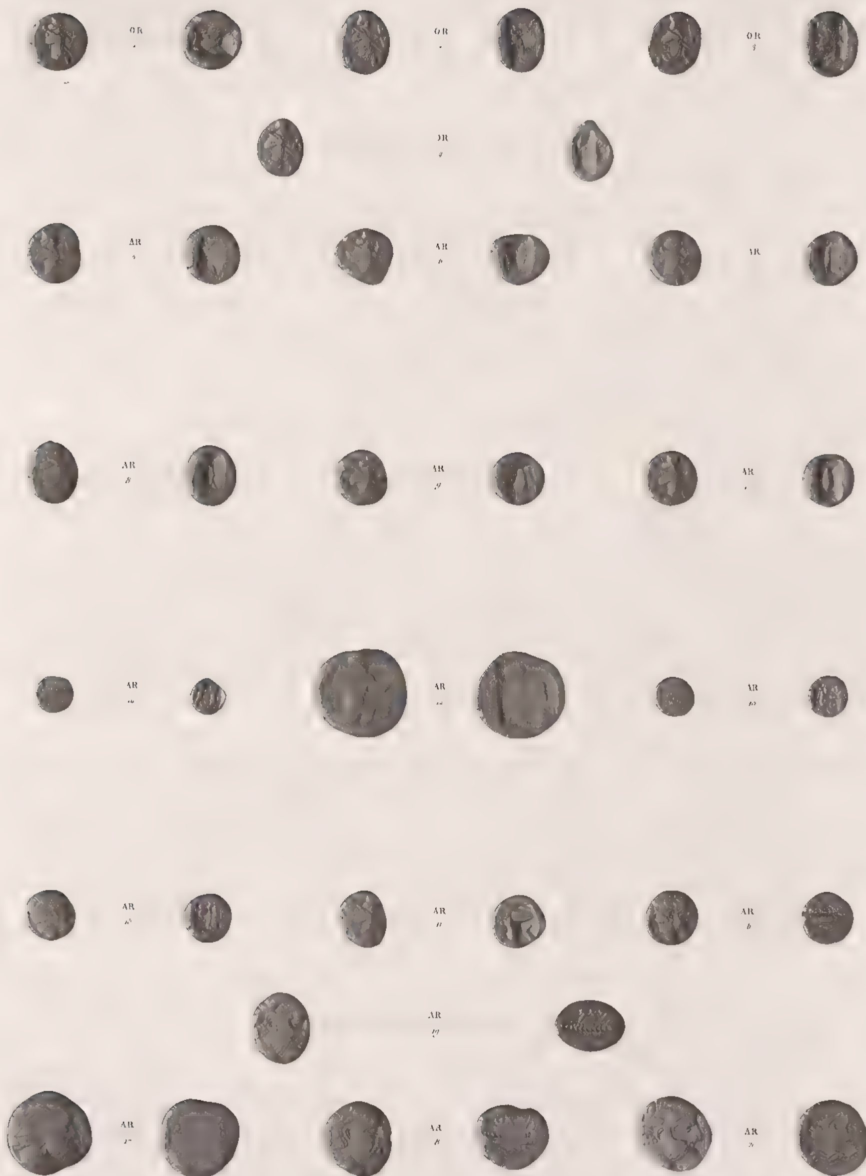


BR 14

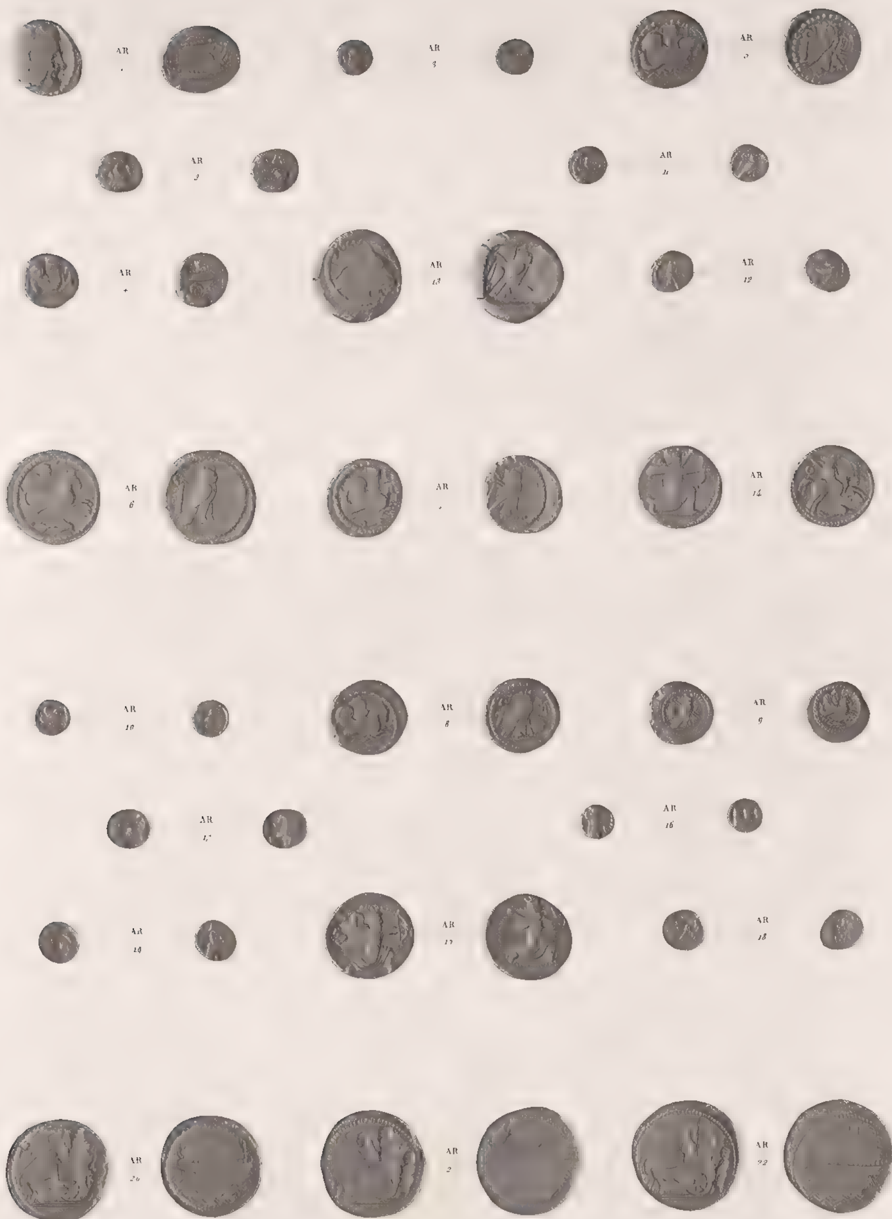

BR 15


BR

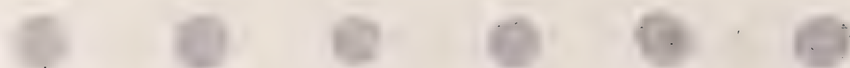


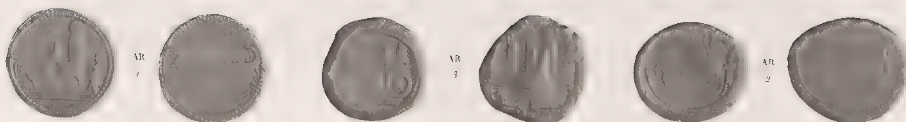


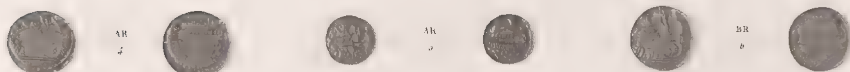






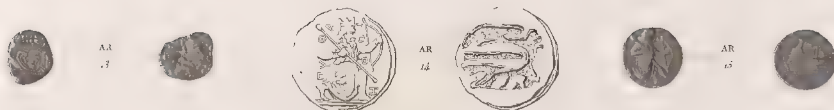


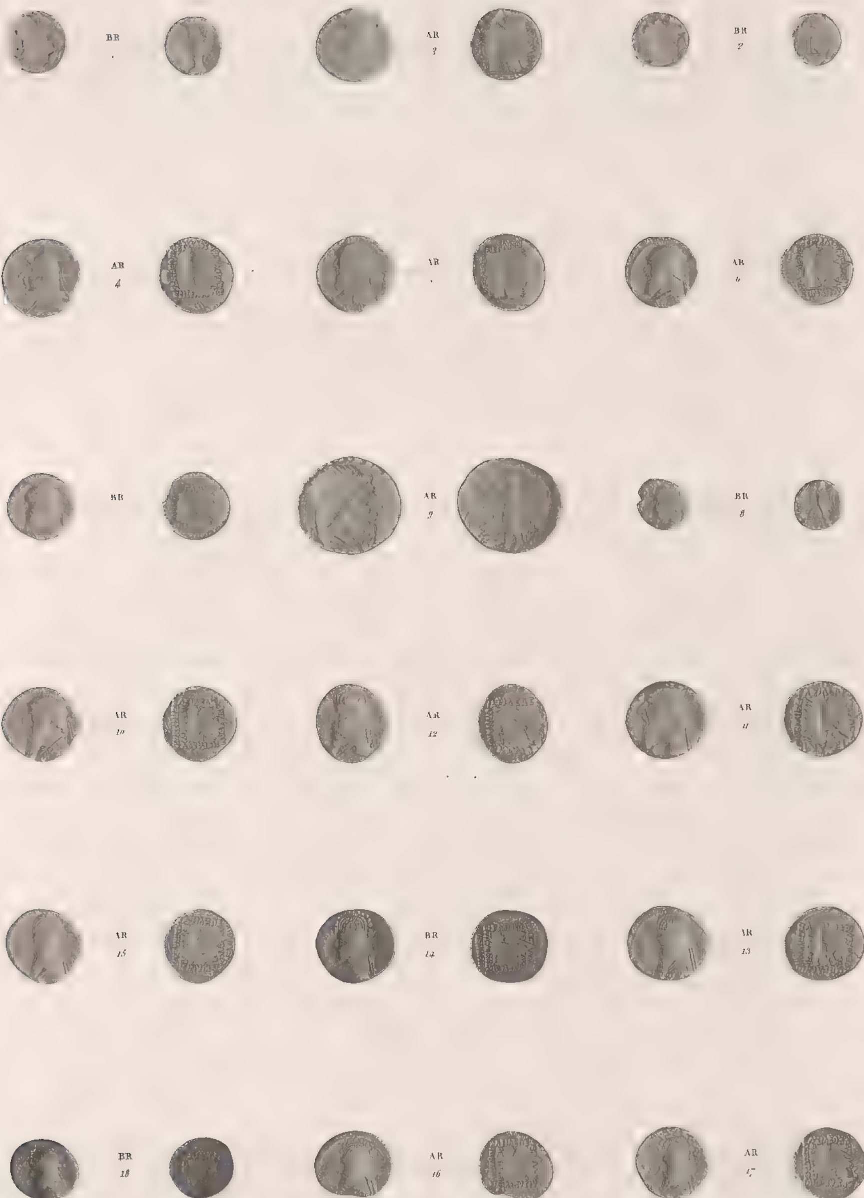

AR
1
AR
3
AR
2


AR
4
AR
BR
6


BR
7
BR
8
BR
9


BR
10
BR
11
BR


AR
14
AR
15


BR
AR
3
BR
2
AR
4
AR
AR
6
BR
AR
9
BR
8
AR
10
AR
12
AR
11
AR
15
BR
14
AR
13
BR
18
AR
16
AR
17


AR 10

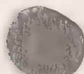


AR



AR



AR 12



AR



AR 13



AR 3



BR 9

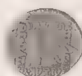


AR 2



AR 8



AR



AR 6



AR 7



AR 14



AR 15



AR 16

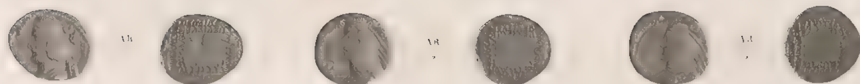


AR 17



AR 18



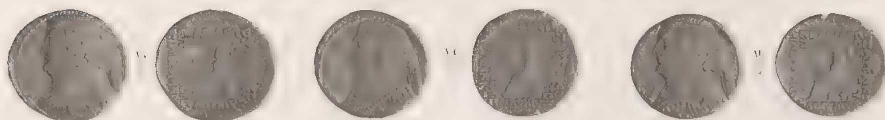







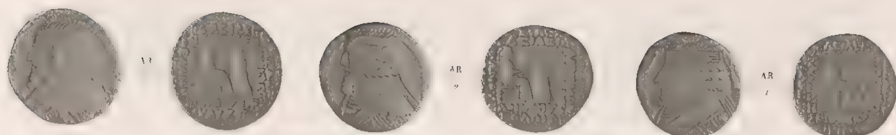




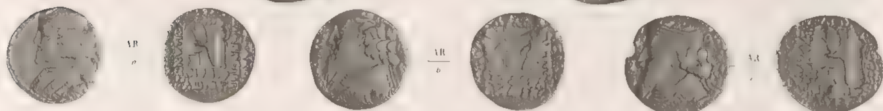






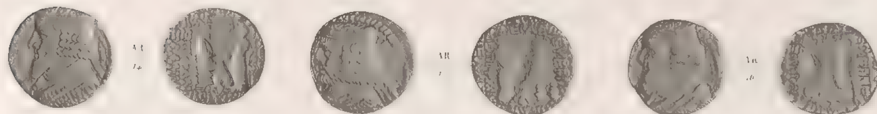


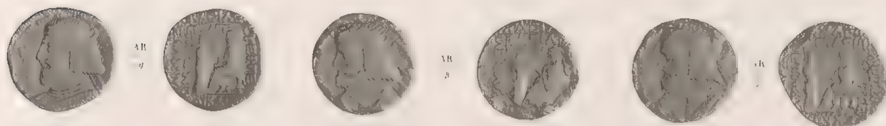








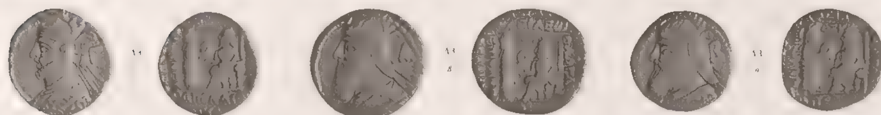


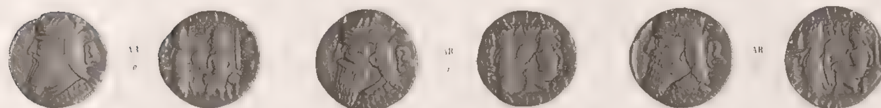


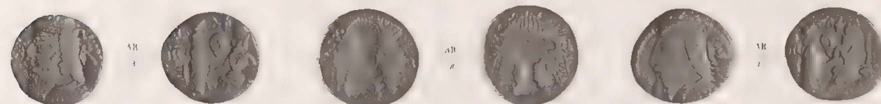


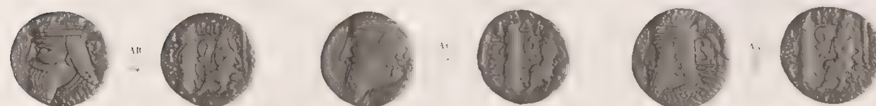




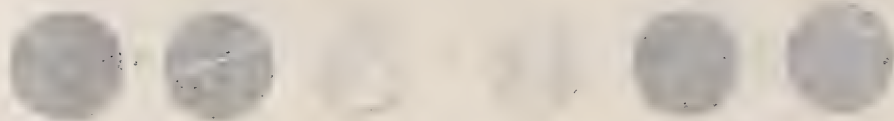
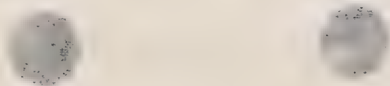




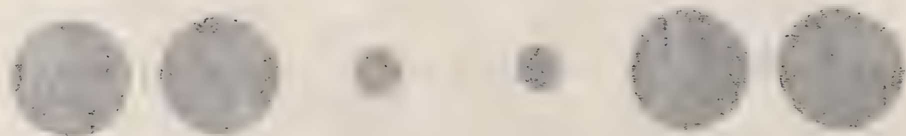


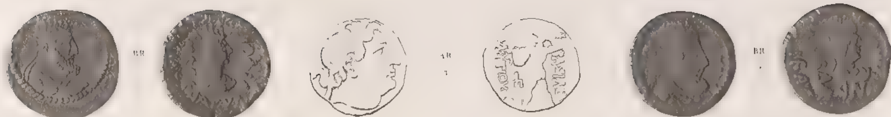


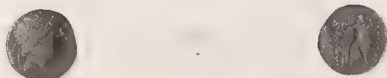


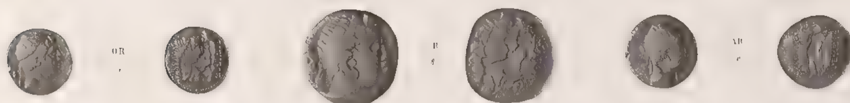




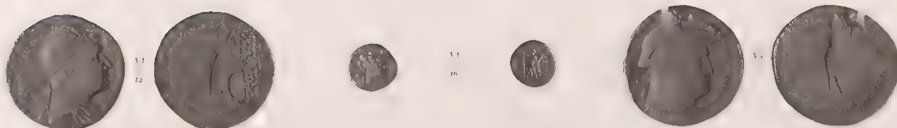





ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ














ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΚΑΙΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΠΑΝΤΑΛΕΟΝ




ΑΣΙΛΕΩΣ




ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ

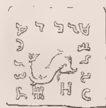


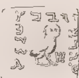


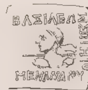


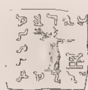

ΣΩΤΗΡΟΣ

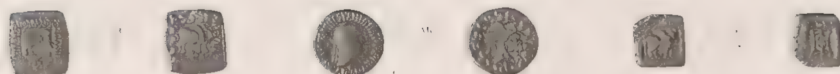

ΣΩΤΗΡΟΣ



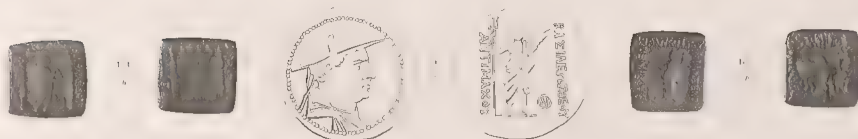


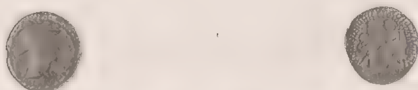

ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ



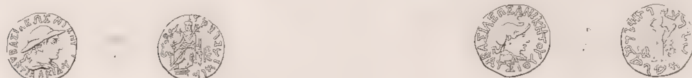






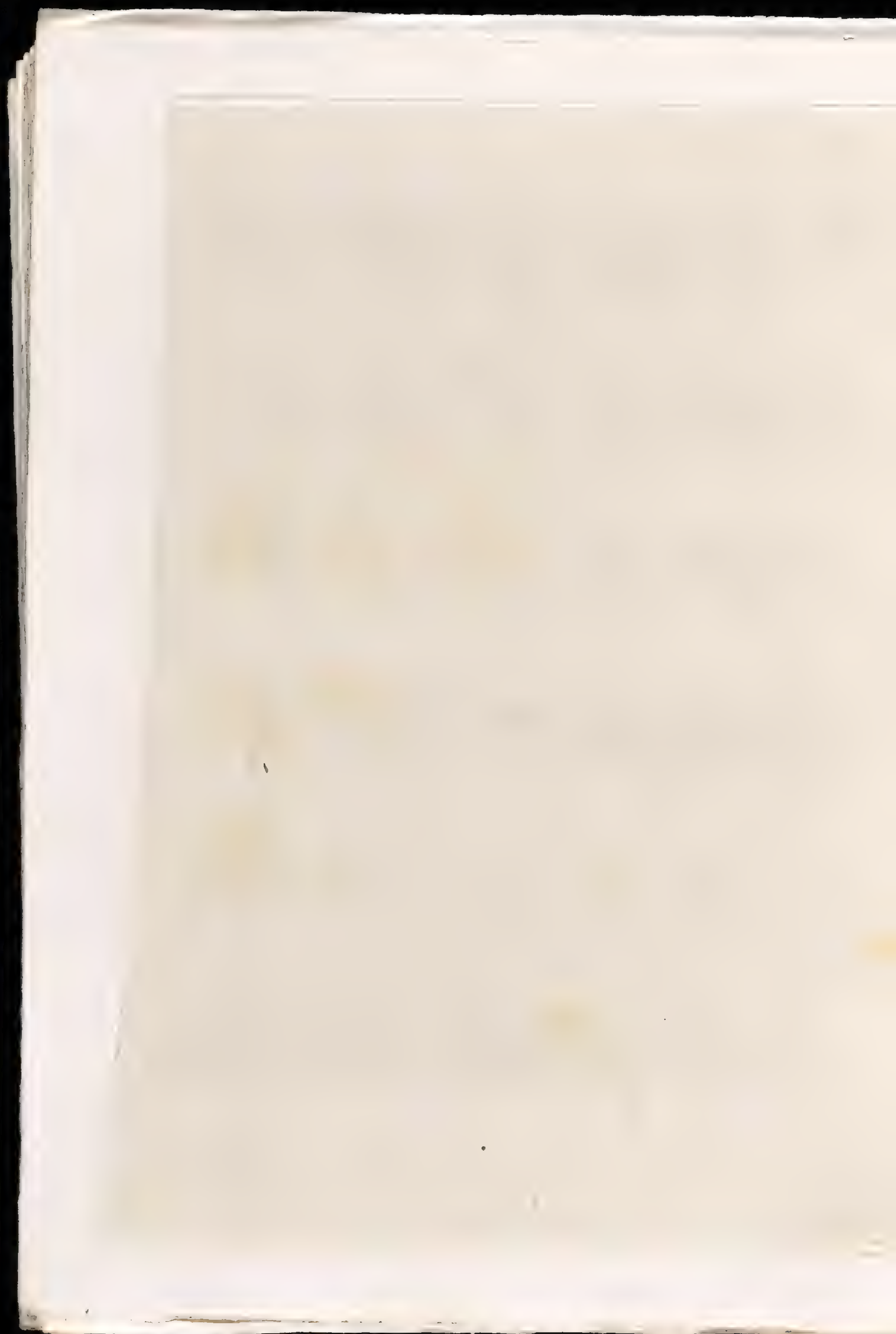




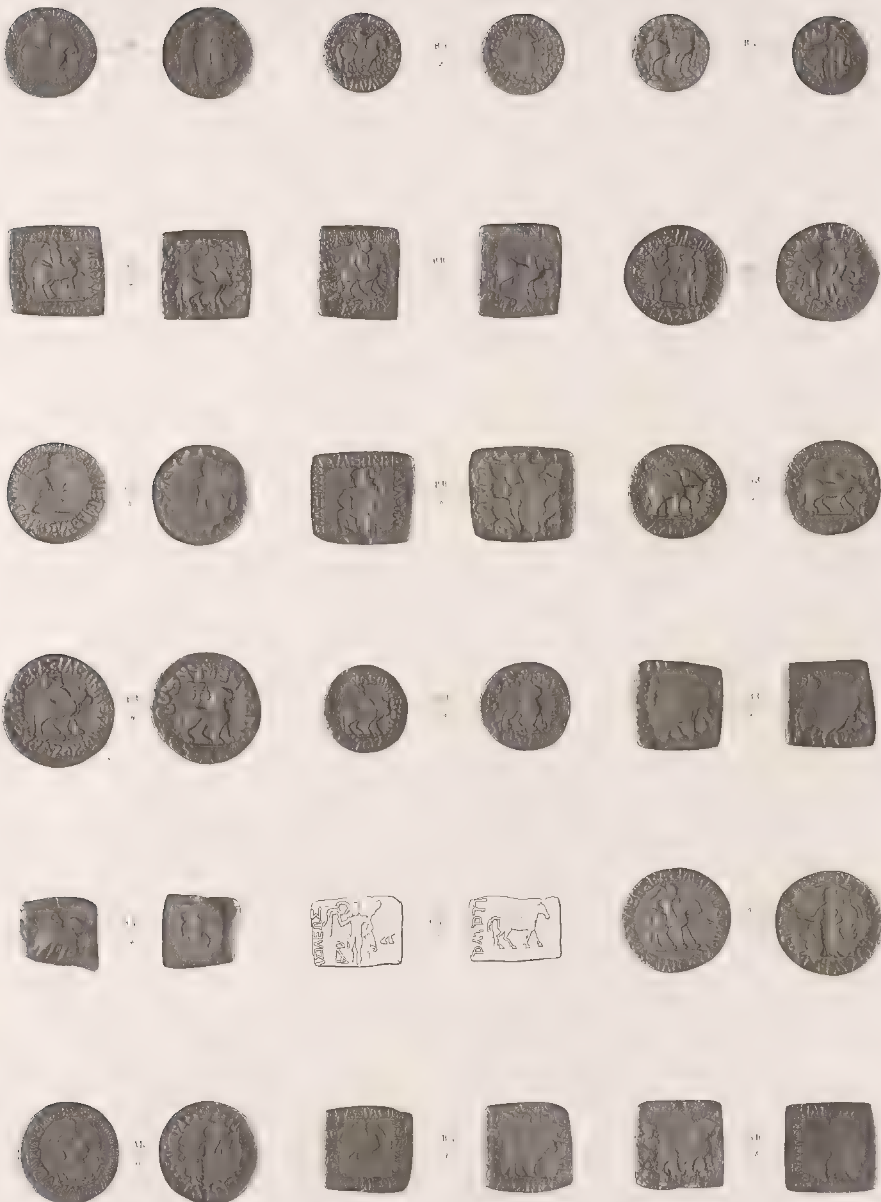












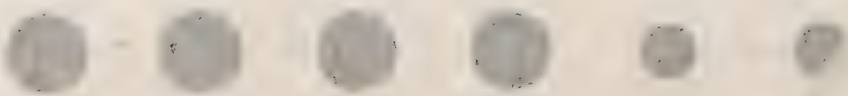














































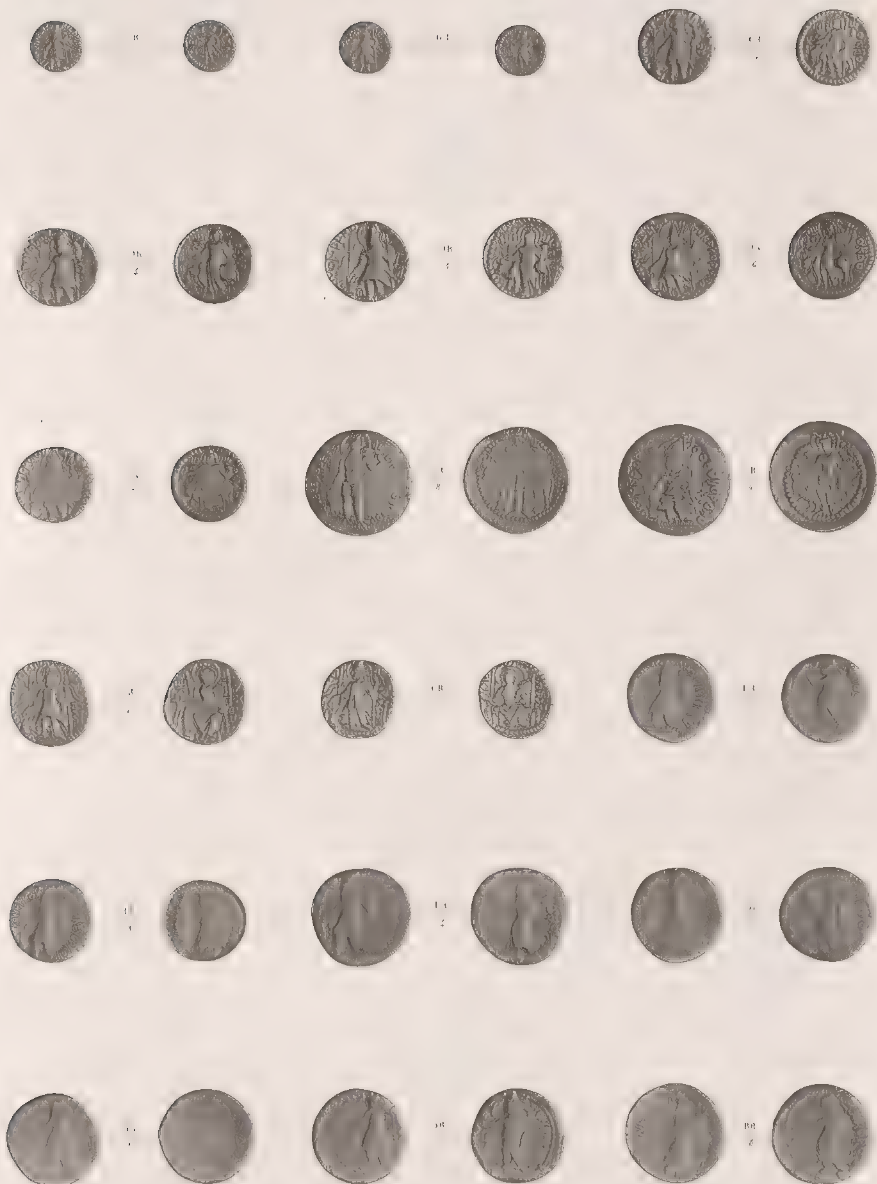




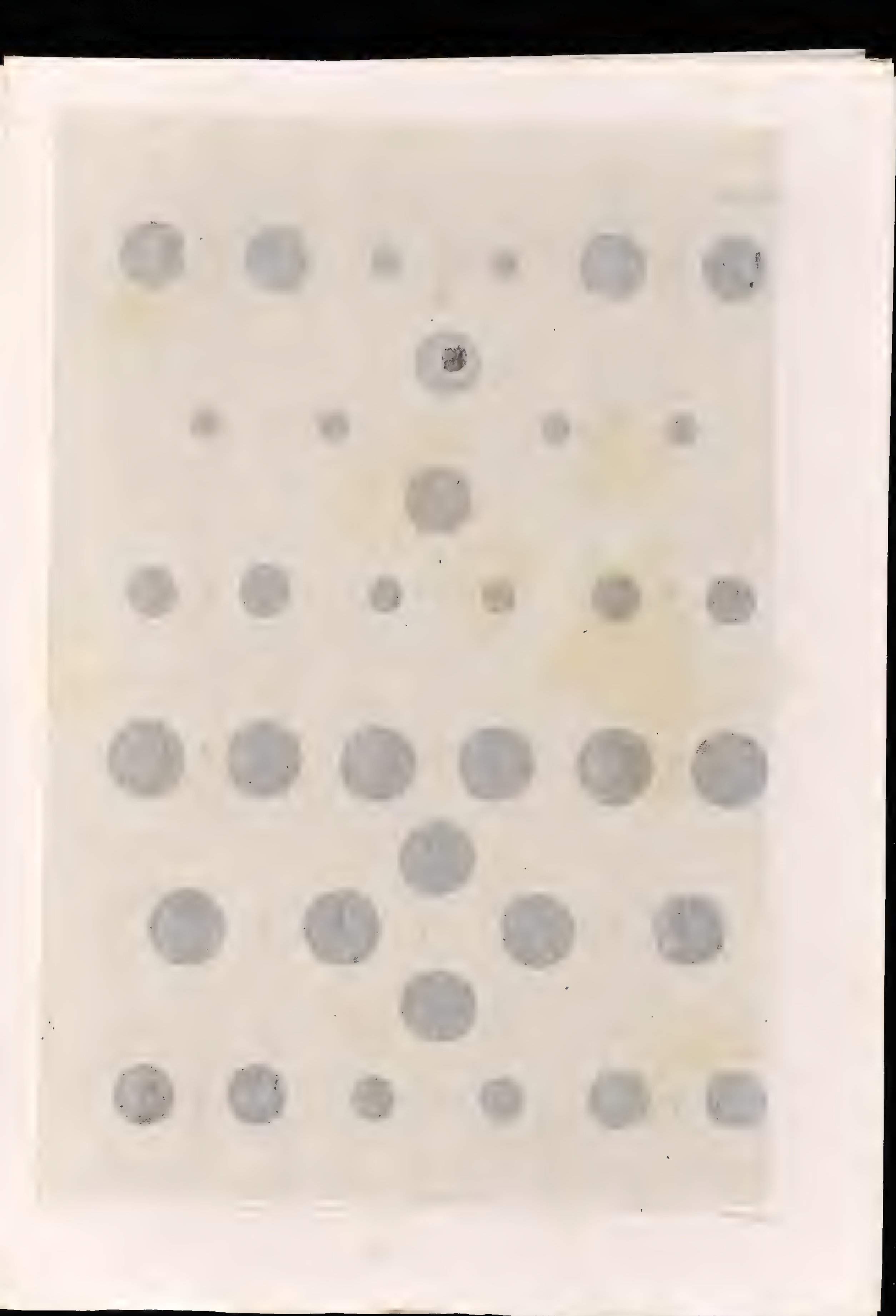


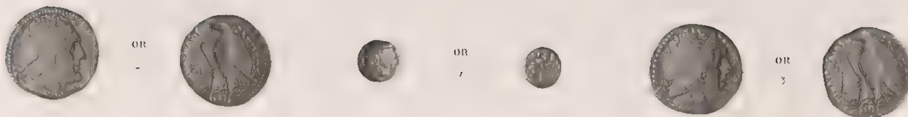




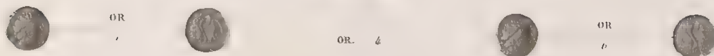





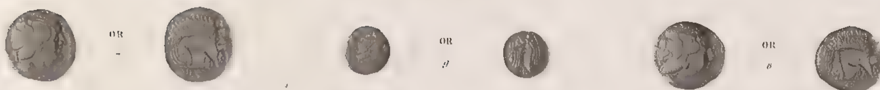



OR
OR
OR
3



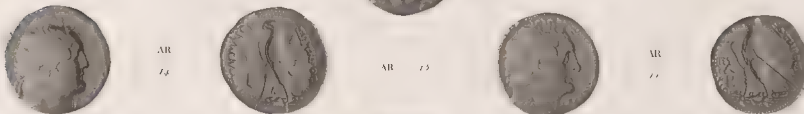

OR
OR. 4
OR



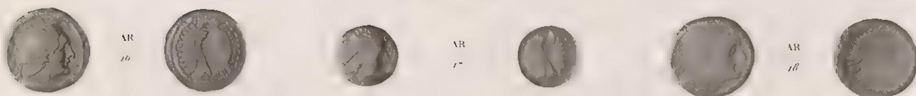

OR
OR
OR


AR
10
AR
11
AR
12




AR
14
AR
AR




AR
16
AR
AR
18




BR 1


BR 2


BR 3



BR 4


BR 5


BR 6




BR 8

BR 7

BR 9




BR 10


BR 11


BR 12




BR 13

AR. 15

BR 14




AR 16


AR 17



AR 18


AR 19


AR 20







BR 1



BR 2

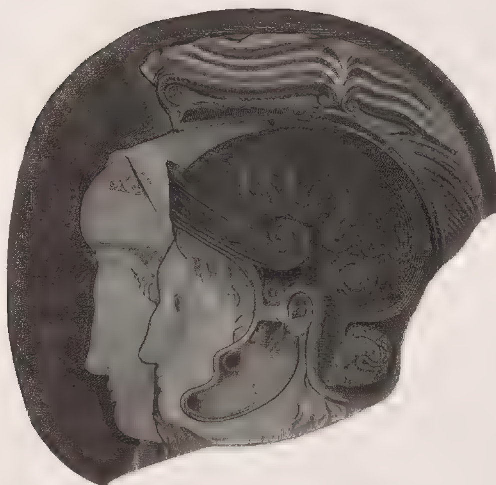


BR 3






OR. 4



OR. 5






OR



OR 7



OR 8



OR 9






PL. LXXXIV.

OR

BR

OR

OR

OR

OR

AR 9

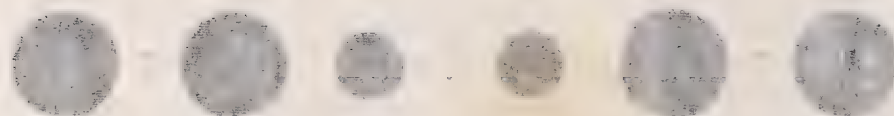
AR

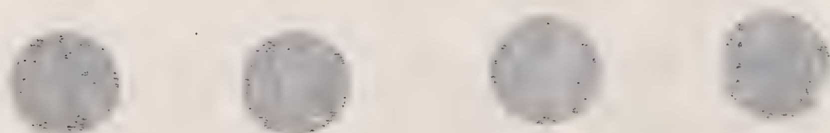
OR

OR

OR





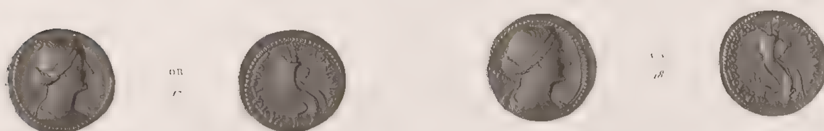




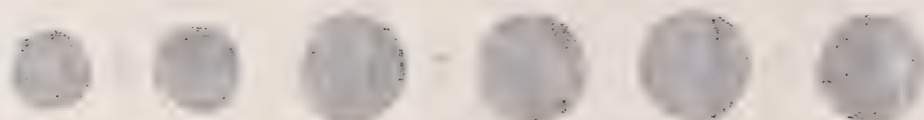
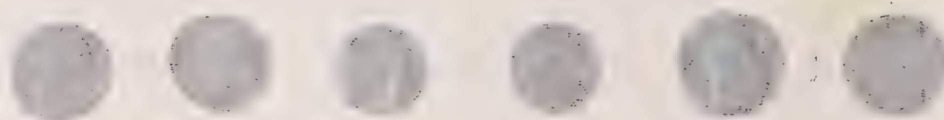
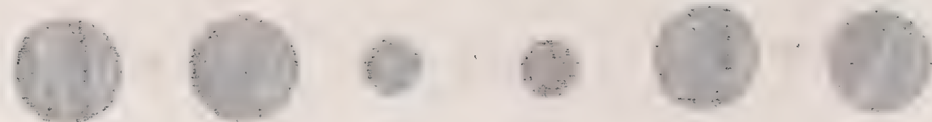


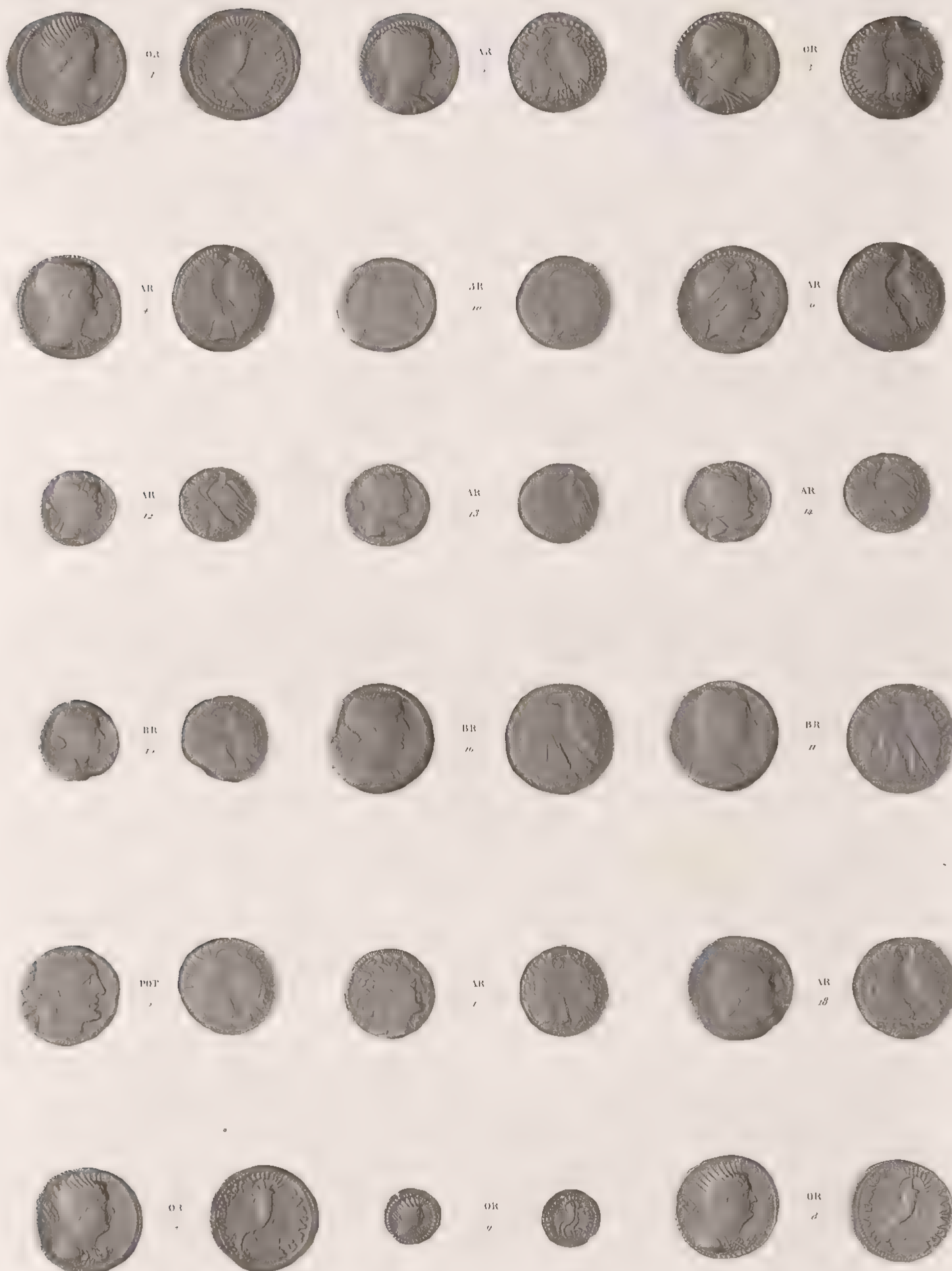




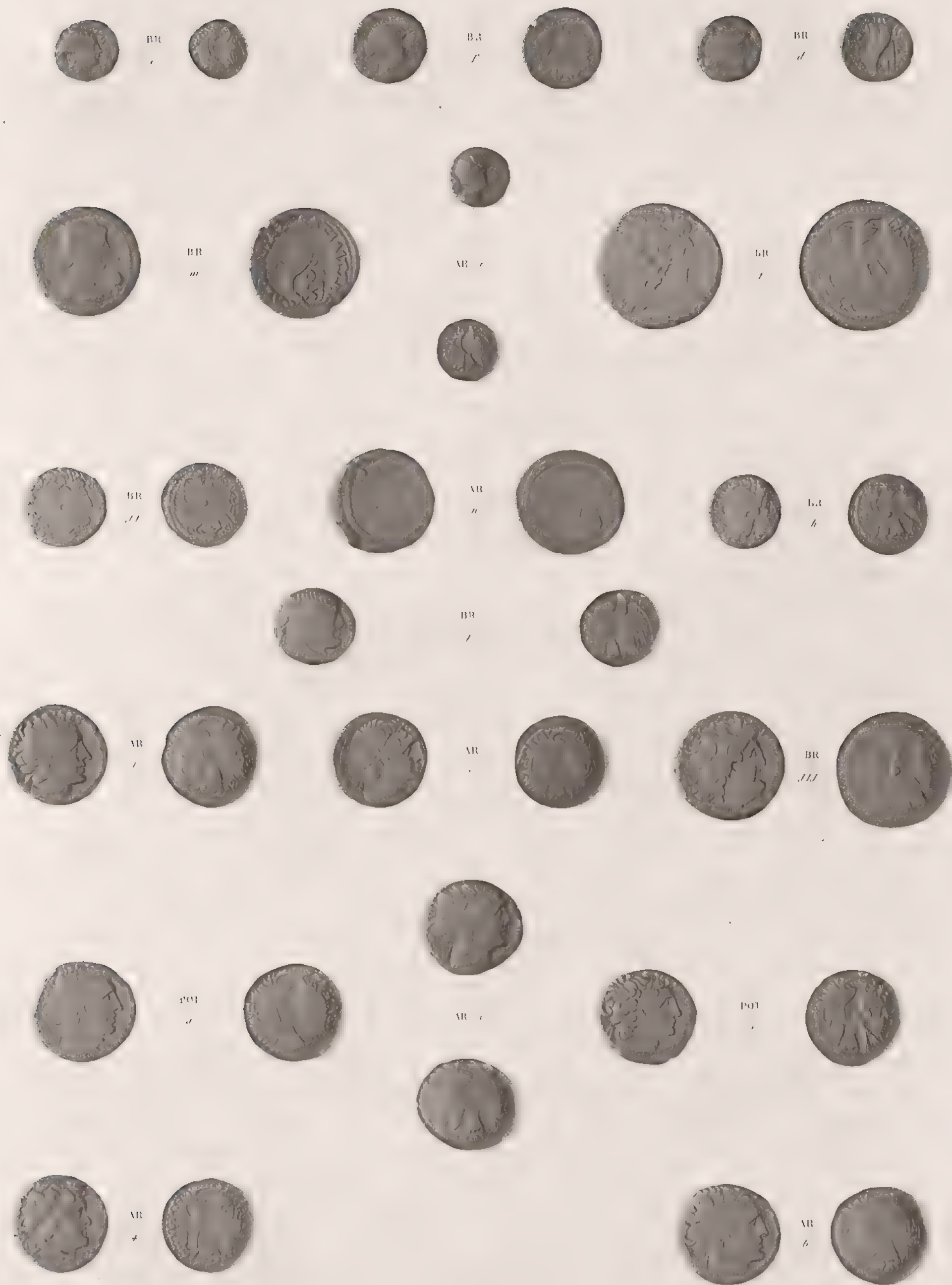




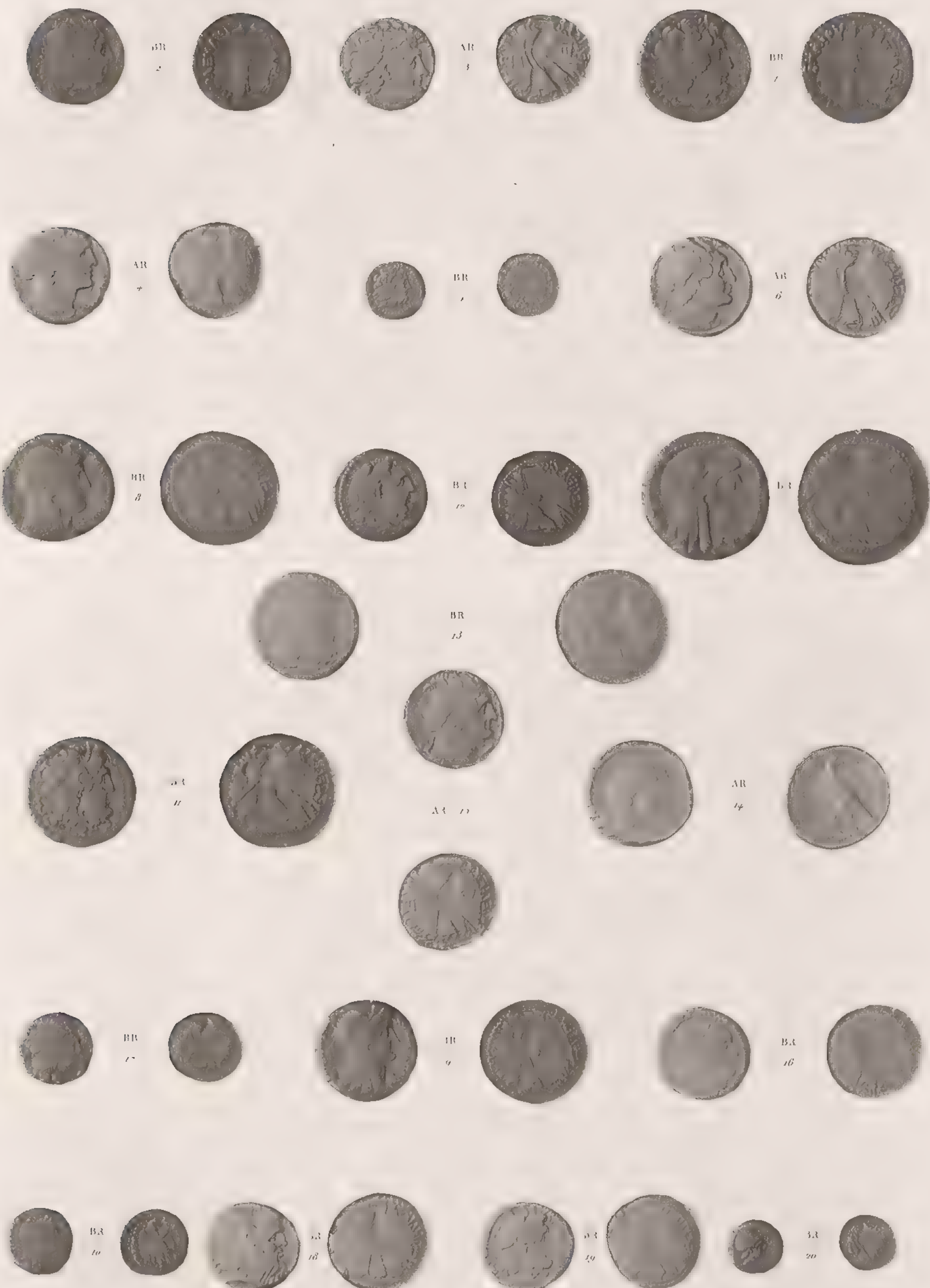







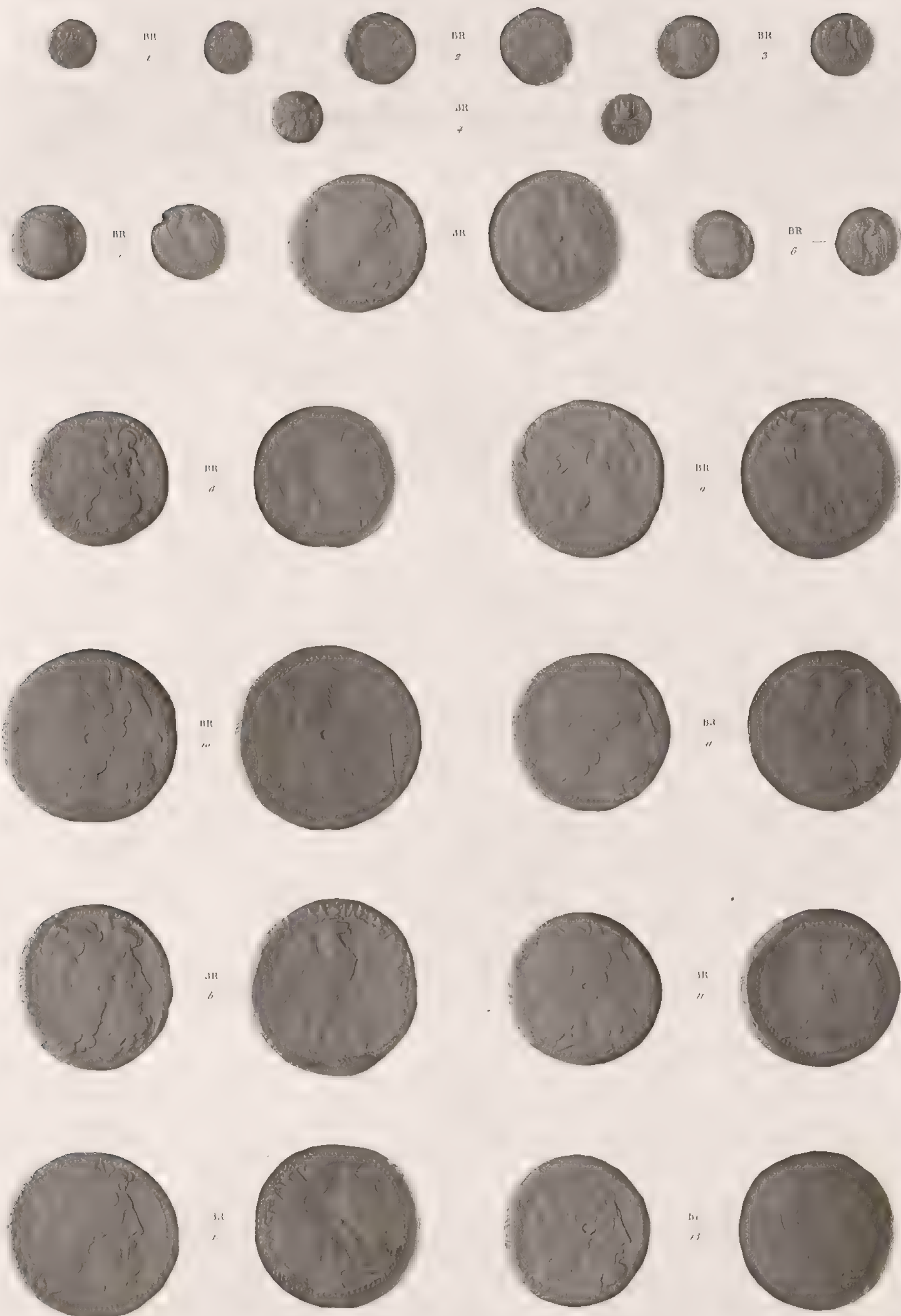




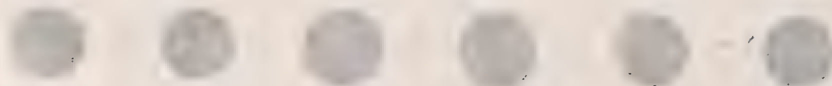
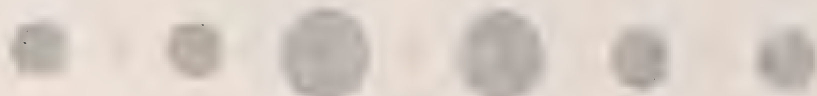
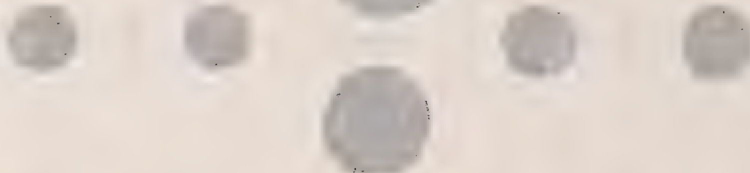


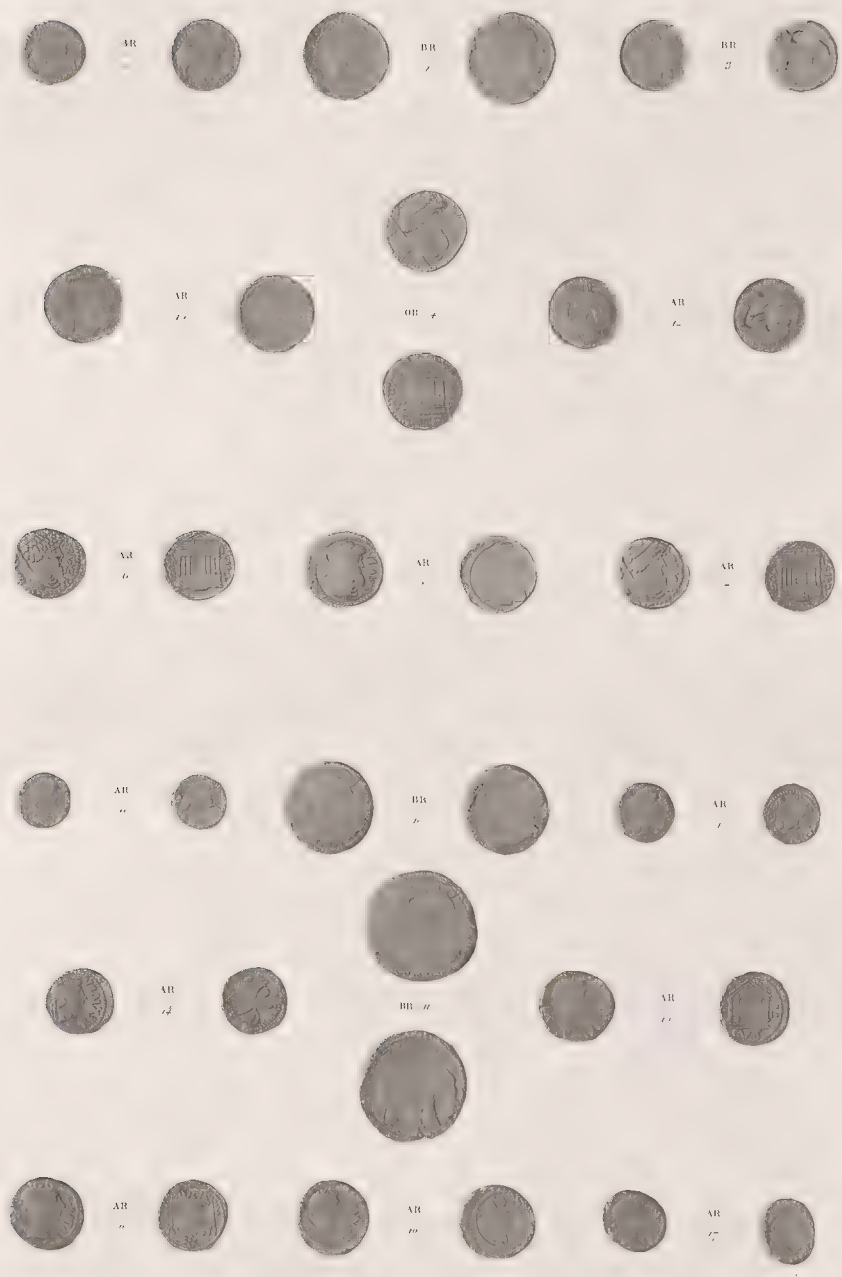




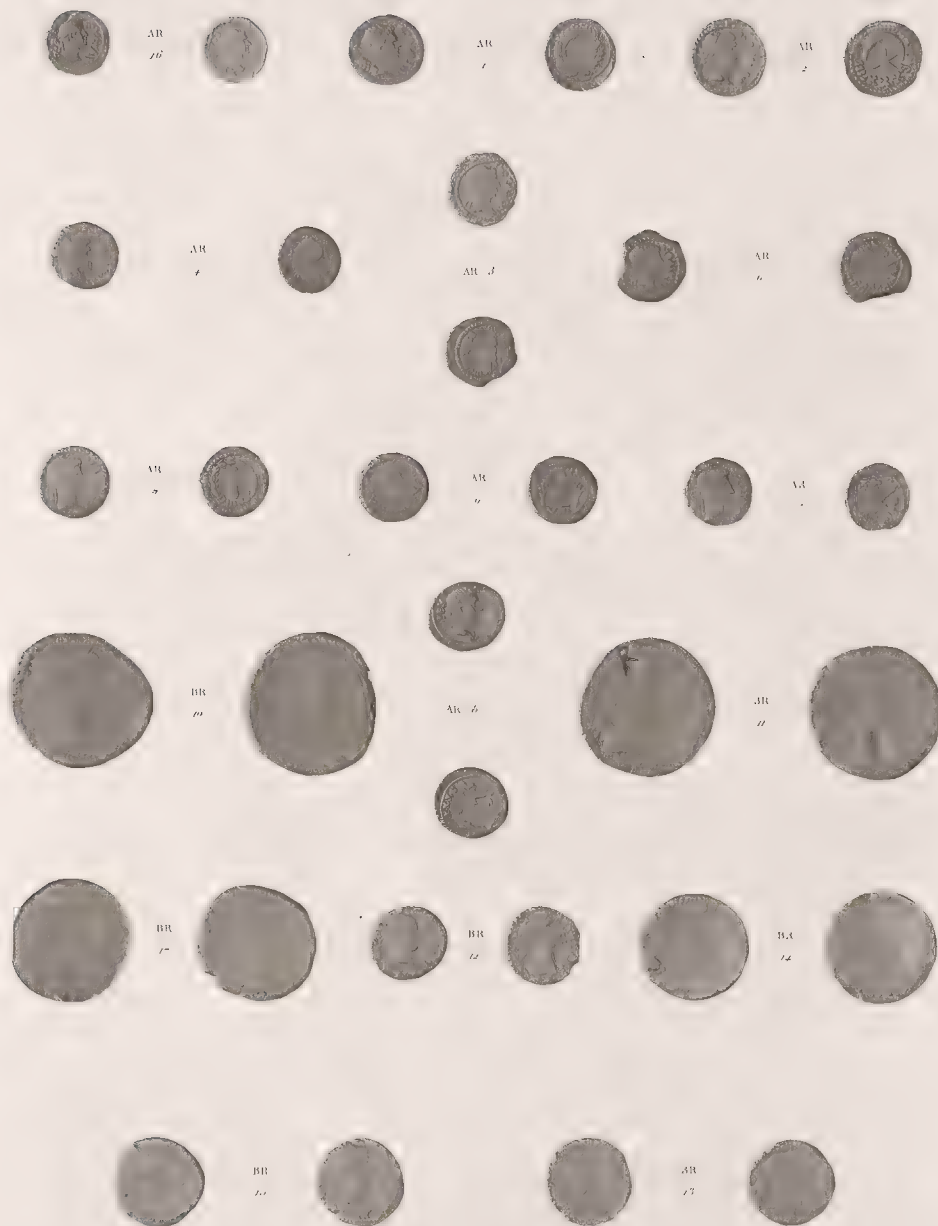




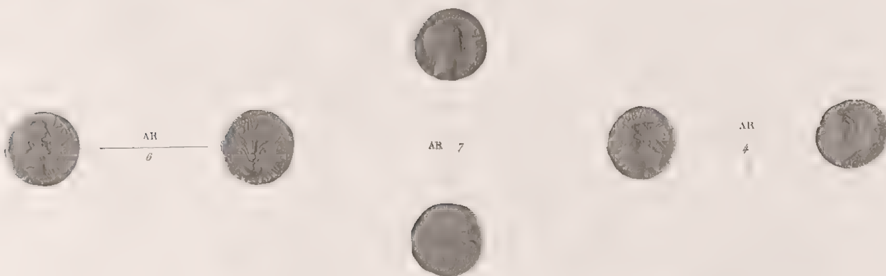







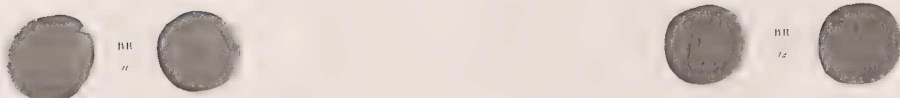



AR
AR
3
AR


AR
6
AR 7
AR
4


AR


BR.
9
BR 10
BR
8


BR
11
BR
12



















TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE.

PARIS — IMPRIMERIE LE NORMANT,
rue de Seine, 10

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

OU

RECUEIL GÉNÉRAL

DE

MÉDAILLES, MONNAIES, PIERRES GRAVÉES,

BAS-RELIEFS, ETC.,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

LES PLUS INTÉRESSANTS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE,

GRAVÉS PAR LES PROCÉDÉS DE M. ACHILLE COLLAS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL DELAROCHE, PEINTRE, MEMBRE DE L'INSTITUT;
DE M. HENRIQUEL DUPONT, GRAVEUR;
ET DE M. CHARLES LENORMANT, CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES.

NOUVELLE

GALERIE MYTHOLOGIQUE.

A PARIS,

AU BUREAU DU TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE,

LIBRAIRIE V^e LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 10;

CHEZ GOUPIL ET VIBERT, ÉDITEURS MARCHANDS D'ESTAMPES,
BOULEVARD MONTMARTRE, N° 15.

—

1850.

NOUVELLE

GALERIE MYTHOLOGIQUE.

AVERTISSEMENT.

Nous commençons la publication, déjà depuis quelque temps promise, de la *Nouvelle Galerie mythologique*. Cet ouvrage, dont le plan a été développé dans le second Prospectus du *Trésor de Numismatique* (15 août 1835), a pour but de réunir tout ce que les médailles et les pierres gravées renferment d'important pour la connaissance des Religions antiques. Aux médailles et aux pierres gravées, tant en creux qu'en relief, nous joignons, suivant l'occurrence, des bijoux d'or, des ivoires, des terres cuites, et même le perfectionnement de nos procédés nous permet de reproduire, en les réduisant, les bas-reliefs les plus intéressans qui soient sortis du ciseau grec. Ainsi donc, à notre recueil sont assurés d'avance l'intérêt et la variété : il nous reste à expliquer sommairement l'ordre que nous avons suivi dans la disposition de nos matériaux, et à justifier la nature des développemens que nous avons cru devoir donner à notre texte.

Afin de rendre notre livre utile et commode à tout le monde, quelle que soit d'ailleurs la manière dont on envisage l'étude des Religions antiques, nous avons donné aux monumens que nous publions la disposition la plus conforme aux idées reçues dans les compilations ordinaires de mythologie. En cela nous nous sommes conformés à l'exemple non seulement de Millin, dont le zèle surpassait la science, et qui a rendu plus de services qu'il n'avait réellement de mérite : mais encore de Winckelmann, qui, dans la classification de la collection de Stosch, n'a pas laissé pénétrer l'ombre d'une idée de système. Ainsi l'on verra ici fidèlement reproduite la distinction entre les *dieux* et les *héros*. Après les *Titans*, les dieux *du ciel* et de l'*Olympe*, viendront les dieux de *la terre*, de *la mer* et des *demeures infernales*, puis les *divinités allégoriques*, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de la matière religieuse. Nous n'admettrons aucune distinction entre les dieux de Rome et ceux de la Grèce : les dieux étrangers viendront à leur tour, mais seulement après ceux des religions classiques; en sorte que les recherches pourront se faire indépendamment du texte comme dans toute autre espèce de répertoire. Les descriptions seront toujours faites avec le soin qui, nous l'espérons, caractérise les autres parties de notre publication, les traductions minutieusement fidèles, les renseignemens de provenance aussi exacts qu'il nous sera possible de les donner. Quant aux attributs douteux, aux détails microscopiques qu'on devine seulement la loupe à la main et que nulle gravure ne peut complètement reproduire, on pourra, je pense, s'en rapporter à notre énoncé, toutes les fois que nous l'exprimerons d'une manière affirmative : jamais le désir de faire triompher une explication ne nous entraînera à présenter une indication incertaine dans un sens favorable à notre manière de voir. Ce qui ne sera pas clair sur l'original paraîtra dans notre description sous une forme dubitative. Telle est la règle que nous nous sommes imposée, et à laquelle nous espérons rester fidèles en toute occasion.

La première difficulté de notre travail consistait dans le rassemblement des matériaux : nous n'avions pour nous servir de guide que des ouvrages surannés, tels que le Dictionnaire de Rasche, ou les Tables incomplètes d'Eckhel; d'ailleurs, depuis la publication de la *Doctrine*, depuis les travaux de Winckelmann, la science n'a-t-elle pas fait des progrès? Des monumens déjà connus ne se présentent-ils pas maintenant sous un tout autre aspect qu'à l'époque des grands maîtres que je viens de nommer? Évidemment il fallait suppléer à ce défaut de guide par une expérience consommée et de longs travaux préparatoires : ces deux élémens nous ont manqué. Un excès de modestie ou de retenue, une crainte exagérée de ne pas paraître au courant de la science, nous auraient fait ajourner l'occasion véritablement unique qui se présente à nous, de jeter tout d'un coup, et à la fois, une aussi grande masse de monumens dans la circulation des idées, de livrer à tant d'intelligences supérieures, mais reléguées loin des grandes collections, tant d'élémens de discussion, et dont les descriptions les plus fidèles ne donnent qu'une imparfaite idée : une considération aussi grave a surmonté pour nous les conseils de la prudence. Un *supplément* remplira les lacunes que nous aurons forcément laissées, et de bonnes tables mettront en harmonie le corps de l'ouvrage et le supplément.

Ce qu'on vient de dire suffit pour rassurer le lecteur contre les inconvéniens que pourrait introduire dans un recueil de monumens l'application d'idées systématiques et hardies. Quant à ce point, quelque répugnance que nous éprouvions d'ailleurs à soulever une discussion dans laquelle la renommée et la science sont évidemment du côté de nos adversaires, nous avons cédé, en provoquant au combat, à une nécessité impérieuse de notre position. La réserve que nous avons mise plusieurs fois à exprimer

le fond de notre pensée sur des questions de mythologie antique a excité à plusieurs reprises, de la part de savans illustres, des réclamations très fondées. Expliquer encore les monumens sans faire usage de toutes nos idées, serait perpétuer des réticences et des obscurités inutiles dans l'état actuel des choses : une rigoureuse exposition de notre système présenterait trop de difficultés; mais appliqué successivement à des monumens isolés, ce système s'éprouvera et se nourrira d'exemples chemin faisant, en sorte que la conclusion de l'ouvrage sera plus facile et plus claire que n'en pourrait être aujourd'hui l'Introduction.

Au reste, on me ferait grand tort si on me supposait la *prétention* d'avoir *inventé* un nouveau système de mythologie; les idées qui seront développées ici sont déjà partout. Dans la marche de la science, les individus sont assez peu de chose : le progrès, quand il doit venir, est comme un fluide qui se répand dans l'air et que chacun respire, pour ainsi dire, sans y penser. Il me serait facile de chercher partout mes *complices*, et d'en nommer parmi ceux qui sembleront le plus contraires à mes idées. Je serais ingrat, pourtant, si je ne nommais ici le plus fidèle et le plus compromis de ces *complices*, M. Théodore Panofka. Quatre ans de travaux poursuivis en commun avec persévérance ont établi entre les opinions de M. Panofka et les miennes une solidarité que nous ne pouvons renier ni l'un ni l'autre. Sans doute, l'expérience que M. Panofka a dû acquérir depuis deux ans que nous sommes séparés manquera à la publication que je commence sans son concours. La connaissance étendue des monumens d'antiquité figurée, et le sens de divination des sujets qui caractérisent à un aussi haut degré le talent de M. Panofka, ne viendront pas ici en aide à la manifestation des idées : force m'est donc de prendre sur moi la responsabilité des détails. Mais M. Panofka ne me démentira pas, si j'affirme que l'ensemble des vues ici développées lui appartient tout autant qu'à moi, que cet ensemble est le produit d'un concours d'efforts et d'expérimentations mutuels, auxquels n'ont certes manqué ni la bonne foi, ni un amour profond de la science.

A défaut de la coopération et des conseils de M. Panofka, j'ai trouvé dans M. de Witte, membre de l'Institut archéologique de Rome, un précieux collaborateur. L'érudition de M. de Witte, surtout en ce qui concerne les peintures des vases, les habitudes de soin et de persévérance qu'il a contractées dans ses premiers travaux, m'ont communiqué une confiance dont je manquais, et permis de commencer un travail véritablement immense, au milieu des travaux déjà si considérables que m'imposent les devoirs du professorat. Qu'il me soit permis ici de donner à M. de Witte un témoignage public de ma reconnaissance : à son nom qui m'est cher, je joins celui qui ne me l'est pas moins, de mon vénérable collègue, M. Mionnet, dont la profonde expérience a bien voulu me guider dans le choix de mes matériaux.

Ainsi donc, le lecteur bien prévenu par ce que je viens de dire, fera de la *Nouvelle Galerie mythologique* tel usage qu'il jugera convenable : si mes opinions ne trouvent pas grâce devant lui, il aura les planches qui seront riches en monumens et les descriptions qui rendront un compte fidèle des planches. De cette façon, l'auteur du texte pourra échouer, sans pour cela que son entreprise ait été inutile à la science.

CH. LENORMANT.

N. B. Nous avions à décider, pour les médailles des Empereurs Romains, dont les revers ont rapport à la mythologie, si nous ne donnerions que ces revers, ou si nous reproduirions les monumens dans leur entier. Ce dernier parti nous a paru le plus convenable : indépendamment du mauvais effet qu'auraient produit des moitiés de médailles, l'adjonction de la tête impériale au type mythologique a l'avantage de révéler à la première vue l'âge du monument, et l'on sait que cet âge n'est pas, dans l'étude de la mythologie, un des élémens les moins importans des questions controversées.

PREMIÈRE PARTIE.

LES DIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

LES TITANS.

§. I. *SATURNE.*

Cronus, en latin *Saturnus*, fils d'Uranus ou Cœlus et de Gæa ou Terra : (*Alias*, fils d'Uranus et de Vesta (1), ou encore d'Uranus et de Titaea (2), de l'Océan et de Tethys ou Salacia (3), ou de Pollux (4), ou d'Acmon (5)).

Κρόνος en grec dérive de la même racine que Ῥέα (6). (Κρέω avec le préfixe κ ou χ, comme dans χρέω, χράω pour ῥέω, *parler, rendre un oracle*; χρεών *le destin*, de χρέω, *parler*, comme *fatum* en latin de *fari;* Κρόνος est de plus avec le ν euphonique, comme dans φάω, φαίνω). Platon, en assimilant le nom de Cronus à celui de Rhéa, les tire tous deux de ῥέω, couler, c'est-à-dire qu'il y voit un cours qui rentre en lui-même, comme celui de l'Océan dans les idées primitives des Grecs. Sous ce rapport, l'assimilation de Κρόνος avec χρόνος, le temps, est parfaitement exacte. Ces deux mots expriment une chose pleine, complète, et qui, en rentrant en elle-même, se suffit aussi à elle-même. Le temps χρόνος est *rassasié* d'années, κορεσθεὶς ἔτων (7), *satur annorum ;* le rapprochement de ces deux mots κόρος et *satur* nous donne la véritable étymologie du *Saturnus* des Sabins. *Satura* ou *Satira* en latin est la même chose que κέρνος en grec, c'est-à-dire : *un plat rempli de fruits et d'autres productions de la terre* (8) qu'on portait dans les mystères de Cérès. Ces analogies nous conduisent à comprendre comment Saturne peut se présenter dans Lucien (9) comme un dieu présidant à la joie et aux festins. Placé, pour ainsi dire, à la tête du thiase de Bacchus, il offre une grande analogie avec les satyres (*Satur, Satyrus*), desquels il se rapproche d'ailleurs par sa transformation en cheval dans le mythe de Philyra (10). On sait de reste que les satyres sur les monumens les plus anciens portent toujours une queue de cheval. Les oracles de Faunus, l'un des plus anciens dieux de l'Italie comme Saturne, étaient écrits en *vers saturniens* (11). Cela explique en partie pourquoi les Grecs ont complètement assimilé les Faunes et les Satyres; d'un autre côté, le *vers saturnien* était un mètre dont on faisait encore un usage *satyrique* à l'époque de Nævius (12). Les idées de *plénitude* qu'expriment les mots κόρος et *satur* ont une extrême analogie avec celles de *gonflement* et *d'érection*, qui dominent dans tous les cultes phalliques. On ne doit donc pas être étonné que Saturne se présente comme un dieu *générateur*, soit dans le mythe où il dépouille son père Uranus des marques de la virilité, et féconde ainsi la Terre avec le sang d'Uranus, soit dans l'autre tradition, où il subit lui-même une castration semblable de la part de son fils Jupiter (13). Les mythes et les attributs de Saturne sont évidemment d'origine phénicienne (14). Les Grecs ont traduit par Κρόνος les noms de *Moloch* (*le roi* dans tous les dialectes sémitiques, c'est-à-dire, un surnom du Dieu suprême), de *El*, de *Bel* ou *Baal* (15). Le culte sanglant de Moloch, les immolations d'hommes et d'enfans qu'on faisait à cette divinité, après avoir existé en Grèce, et particulièrement en Crète (16), laissèrent à Rome et dans le Latium des traces qui subsistèrent jusqu'à l'époque de Lactance. Cet écrivain atteste (17) que de son temps on sacrifiait encore des victimes humaines à Jupiter Latialis, lequel n'est autre que le Jupiter du Latium, c'est-à-dire Saturne. A Rome, cet usage avait subi une transformation euphémique. Aux fêtes de Saturne, dans le mois de mai, les Vestales jetaient dans le Tibre, du haut du pont Milvius, des mannequins d'osier qu'on nommait *Argiens* (18). Le mythe qui fait dévorer par Saturne ses propres enfans, doit être considéré comme un souvenir de l'usage qu'avaient les nations phéniciennes de dévouer à Moloch une partie de leurs enfans. L'explication que les philosophes donnaient de ce mythe, en considérant les enfans de Saturne comme les années que le temps dévore lui-même après les avoir produites, appartient à l'assimilation de Κρόνος avec χρόνος, et est par conséquent postérieure.

Saturne, comme Baal, nous rappelle le *Baal-Tars* des médailles phéniciennes de Tarsus en Cilicie (19), médailles sur lesquelles Baal est représenté tenant des épis et des raisins. Sous cette figure, Baal est analogue au Saturne italien, qui préside à toutes les productions de la terre, et qui dans cette intention tient la faucille, instrument propre à tailler la vigne et à couper les épis. *Baal-Cronus*, dispensateur des biens de la terre, est dans ce sens un véritable *Plutus*. Nous retrouvons cette dernière attribution chez les Romains, qui avaient placé le trésor de la république dans le temple de Saturne (20). On gardait aussi dans le même temple les enseignes militaires, et effectivement, les Grecs ont traduit quelquefois Baal par *Arès* (21). Cette double face de Saturne, dieu bienfaisant et roi pacifique, ou dieu guerrier et nuisible, se trouve exprimée par l'analogie de la *Harpé*, dont il se sert pour mutiler son père, avec la *faucille* si propice à la culture des champs; en effet, tous les auteurs et les monumens désignent indifféremment l'attribut que Saturne tient à la main comme une *harpé guerrière*, ou comme une *faucille agricole*. La harpé exprime de plus par sa lame recourbée, l'idée d'un cercle ou d'un courant qui en tournoyant se replie sur lui-même, idée que nous avons déjà vue indiquée dans l'étymologie que Platon donne du nom de Cronus (22).

Cette analogie d'un objet semi-lunaire et crochu avec un sceptre, se retrouve dans l'origine commune au *circulus, circuitus* des Romains, et au κίρκος, κίρκος des Grecs, le mot latin exprimant l'idée de *cercle* et de *circuit ;* le mot grec, celle d'un instrument crochu, comme la navette, et d'un oiseau à bec crochu, comme l'épervier.

Le point de l'Italie où les Phéniciens paraissent avoir porté pour la première fois le culte de Saturne aux Latins semble avoir été situé dans les Marais Pontins près de la presqu'île de *Circé*, au lieu nommé *Satura* (23). Mucianus, cité par Pline, dit que dans cet endroit il y avait eu vingt-trois villes; c'est de

(1) Evhemer. ap. Euseb. *Præp. Evang.*, II, 2.

(2) Diodor. Sicul. V, 66.

(3) Plat. *Tim.* p. 42. Bekk.; Cic. *de Universitate*, 11. Dans cette tradition, Jupiter et Junon paraissent frères de Saturne et d'Ops.

(4) Fulgent. *Myth.* I, 2.

(5 Eustath. *ad Iliad.* Σ, p. 1150. Cf. Plutarch. *Quæst. Rom*, VII, p. 112, Reiske.

(6) Plat. *Cratyl.* p. 42, Bekk. La couleur verdâtre (Βένετον χαλάϊνον) était consacrée à Saturne et à Neptune. (Lydus, *de Mensibus*, p. 122 et 181-82.) Cf. Albric. Philosoph. *de Deor. imag.*, I, et les *Tritons*, placés comme acrotères du temple de Saturne à Rome. Macrob. *Saturn.* I, 8.

(7) Lydus, *de Mensibus*, p. 72; Isidor. *Orig.* VIII, 11, 31. Cf. Macrob. *Saturn.* I, 10.

(8) Acron. *ad* Horat. *Satyr.* I, 1; Athen. XI, p. 478 d; Diomedes, III, p. 483, Putsch. Cf. Fest., v. Satura.

(9) *Saturn.*, t. III, p. 407, ed. Hemsterhuis.

(10) Serv. et Philargyr. ad. Virg. *Georg.* III, 93. Cf. les passages que nous avons cités, *Ann. de l'Instit. arch.* IV, p. 118.

(11) Fest. v. Saturno.

(12) Festus, *l. cit.*

(13) Cf. Macrob., *Saturn.* I, 8. *Propter abscicionis pudendorum fabulam etiam nostri eum Saturnum vocitarunt*, παρὰ τὴν σάθην, *quæ membrum virile declarat, veluti Sathemum. Unde etiam Satyros veluti Sathimnos, quod sint in libidinem proni, appellatos opinantur.*

(14) M. Boettiger (*Ideen zur Kunst Mythologie*, S. 223) n'hésite pas plus que nous à attribuer une origine phénicienne au Saturne italique. Cf. Lactant. *Instit.* I. 13. *Saturnum et Opem humanam carnem solitos esitare.* V. plus bas la note 23.

(15) Sanchoniaton ap. Euseb. *Præp. Evang.* I, 11.

(16) Hoek, *Creta*, t. I, p. 165.

(17) I, 21. Cf. Porphyr. *de Abst.* II, 45 et sqq.; Tertull. *adv. Gnostic.*, etc.

(18) Lact. *Ibid.* Ovid., *Fast.* V, 621; Macrob. *Saturn.* 1, 7; Fest. v. *Argeos* et v. *Sexagenarios ;* Dionys. Halicarn. *Ant. Rom.* I, 38; Plutarch. *Quæst. Rom.* VII, p. 102, Reiske.

(19) Mionnet, III, *incer. de Cilicie*, n°s 670 à 680; Dutens, *diss.* III. Tab. I; Lindberg. *de inscr. Melit.*, p. 46. Ces médailles seront publiées de nouveau à l'article de Jupiter, les attributs de la figure principale convenant aussi bien à Jupiter qu'à Saturne.

(20) Plutarch. VII, *Quæst. Rom.* p. 112; Macrob. *Saturn.* I, 8.

(21) Suidas. v. Θουράς.

(22) Isidor. VIII, 11, 32. *Falcem tenet, inquiunt, propter agriculturam significandam, vel propter tempora et annos, quod in se redeant.* Cf. Macrob. *Saturn.* I, 8.

(23) Voyez plus haut l'analogie de Satur, Satyrus et Saturnus. Satura designait à la fois une partie des Marais Pontins (Virg. *Æn.* VII, 801); un fleuve et une île (Plin. III, 5, 9). Les variantes de ce nom, dans les différens auteurs, qui donnent tour à tour *Satura* (Virg. *l. cit.*), *Astura* (Ser. *ad h. l.* et Plin. *l. l.*), *Stura* (Fest. sub *v.*), nous ramènent à la racine στύω, *erigo*, d'où στῦλος, et pourraient faire croire que les idées phéniciennes n'ont point été portées immédiatement dans le Latium, mais par l'intermédiaire des Pélasges, comme Macrobe (*Saturn.* I, 7) parait l'indiquer. Com-

ce foyer sans doute que le culte du dieu oriental se sera répandu dans le Latium. L'île de Corcyre avait (1) aussi porté dans l'antiquité les noms d'*Harpé*, de *Drepanum*, parce que, disait-on, la faux dont Saturne s'était servi pour mutiler son père était tombée dans cette île, et y avait été enfouie.

Considéré sous le rapport historique, Saturne représentait aux Romains le dieu le plus ancien de leur patrie, celui dont la religion avait régné sans partage avant l'influence de l'hellénisme, celui dont les populations subjuguées par les Romains avaient fidèlement conservé le souvenir. C'est à cette dernière idée qu'on peut rattacher en partie d'un côté les souvenirs du règne paisible et fortuné de Saturne en Italie, de l'autre la protection éclatante que ce dieu accordait aux esclaves. On sait que la statue de Saturne dans le temple où l'on conservait le trésor romain avait les jambes liées par un fil de laine (ἔριον, *ab* εἴρω, *ligo*), et qu'on ne détachait ce fil que lors de la fête des Saturnales (2), au moment où tous les fers des esclaves tombaient pour donner place à une liberté passagère et illimitée. Cette vue d'une étroite connexion entre le culte des *divinités liées* et les priviléges accordés aux esclaves, la protection dont la loi les environnait par le souvenir d'une époque à laquelle un culte conservé par les vainqueurs avait été le culte d'affection d'une population postérieurement conquise et tombée dans l'état d'esclavage; cette vue, dis-je, sera développée plus au long à l'article de Thésée.

Envisagé sous les divers points de vue que nous venons d'énumérer, le mythe de Saturne perd une grande partie de son importance sous le rapport que les poëtes ont développé de préférence, et qui, par suite de cette prédilection, a particulièrement fixé l'attention des modernes. Les poëtes nous peignent Saturne comme violemment expulsé de son trône par Jupiter, après avoir fait subir le même traitement à son père Cœlus. Par suite de la facilité que donnait le symbolisme antique de multiplier l'unité divine en la réfléchissant dans un thiase plus ou moins nombreux, l'unité de Saturne se trouve ainsi transformée en une armée de Titans (3), qui combattent contre Jupiter et les nouveaux dieux. Dans ces figures, outre l'apparence de luttes successives et universelles, auxquelles se sont principalement attachés les modernes, outre le souvenir, qui n'est pas douteux, de la substitution en Grèce du culte de *Zeus* à celui de *Cronus*, on doit reconnaître la trace de plusieurs autres idées : 1° l'image du temps successif comme apparence du temps éternel et rentrant en lui-même. Saturne a détrôné Uranus; Jupiter, à son tour, a détrôné Saturne, et doit ensuite être privé de sa puissance. Ceci est l'image du temps qui dure selon les apparences mondaines, tandis qu'en réalité le temps n'est autre chose qu'une perpétuelle réaction de la durée sur elle-même. 2° Une trace fort confuse du système des émanations qui jouaient un rôle si étendu et si clair dans les religions orientales. Oceanus (4) ou le *Nil terrestre*, est une émanation de Cœlus, ou le Nil céleste, dans les idées égyptiennes; par Saturne, ou le *temps visible*, l'émanation touche à la matière; et la matière se manifeste entièrement par Jupiter. 3° Un souvenir des grandes commotions volcaniques, combiné avec l'observation constante des phénomènes célestes; le soleil est le dieu sortant de la terre, et auquel reste toujours la victoire; le dieu renfermé au centre de la terre, qui tour à tour produit le soleil et lutte contre cet astre, n'est lui-même qu'un vieux soleil qui, dans son temps, a fait son apparition dans le ciel et a triomphé alors de son père (5). C'est ainsi que Saturne, lié par Jupiter au fond du Tartare, les Titans, ses frères, qui subissent le même sort, les Cyclopes, préposés à leur garde, les Géants qui, dans une autre forme du mythe, soutiennent contre Jupiter une lutte aussi audacieuse et punie par le même supplice, sont autant d'images de ce dieu intérieur qui se manifeste au dehors, soit par les volcans et les tremblemens de terre, soit par le don si utile aux mortels du feu, des métaux et des fruits. On comprend ainsi comment Saturne, le dieu vaincu et condamné à une prison éternelle au centre du monde, peut être en même temps le roi bienfaisant de l'Hespérie, des îles Fortunées, de ces domaines auxquels les âmes sont conduites à travers l'Océan, domaines dont l'imagination poétique des Grecs a successivement reculé la situation aux limites occidentales du monde connu, à mesure du progrès des connaissances géographiques, et dont M. Letronne (6) a si bien démontré l'identité avec les demeures souterraines du centre de la terre.

PLANCHE I.

N° 1.

Tête de Saturne, voilée, à droite. Devant lui, la *harpé*. — Cornaline.

N° 2.

Saturne, assis sur un trône, à gauche, et muni de la faucille, relève de la main gauche son manteau au-dessus de sa tête. — Cornaline du Musée de Berlin. Vinck. *Cat. Stosch.* n° 6.

N° 3.

Saturne, debout, s'appuyant sur un sceptre et tenant la faucille. Sa tête est radiée. — Cornaline.

N° 4.

Denier d'argent de la famille Calpurnia. — PISO . CAEPIO . QVESTORES. *Pison et Cæpio, questeurs.* Tête de Saturne, couronné de laurier, à droite. Derrière, une faucille dentelée. Sous le nom de Cæpio, un fer de flèche.

℟. AD . FRVMENTVM EMVNDVM. EX SENATVS CONSVLTO. *Pour l'achat du blé par ordre du Sénat.* — Les deux questeurs, assis, avec un épi de blé devant eux.

Des variantes de cette médaille offrent un trident ou un arc, sous le nom de Cæpio, au lieu d'un fer de flèche.

C. Calpurnius Piso et Cn. Servilius Cæpio exercèrent la questure en l'an 508 de Rome, pendant un temps de disette; l'épigraphe *ad frumentum emundum ex S. C.* se rapporte à la mission dont le sénat chargea les deux questeurs pour surveiller l'achat des céréales (7). La présence du dieu de l'agriculture chez les Romains convient bien à la circonstance pour laquelle cette pièce a été frappée.

N° 5.

Denier de la famille Sentia. — Tête de Minerve, casquée, à gauche, et munie d'ailes attachées au casque.

℟. LVCIVS SATVRNINVS. Saturne, sur un quadrige, à droite, tenant de la main droite la faucille, et de la gauche les rênes des chevaux.

Le type de cette médaille est en rapport avec le surnom de *Saturninus* que portait L. Sentius. Saturne paraît ici dans un quadrige sous la forme de Jupiter Latialis. (Voyez plus haut *Introduction.*)

N° 6.

ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΤΡΑΙανος ΑΔΡΙΑνος CΕΒαστος. *L'empereur César Trajan, Adrien, Auguste.* Tête laurée d'Adrien, à droite.

℟. ΚΟΠΤιτης L. ΙΑ. (*Nome*) *de Coptos* (*an XI*). Saturne, debout,

parez d'ailleurs avec la localité phénicienne ou pélasgique *Astura*, le nom de la déesse phénicienne *Astarté* ou *Astaroth*, qui paraît sur une inscription grecque de la Tauride, publiée par M. de Khoeler, sous la forme *Astara*. (Creuzer, *Symb.* IV, 13.) Le culte de Cronus, établi à Athènes par Cécrops, culte dont le vieux temple, cité par Pausanias (I, 18, 7), était sans doute un monument, nous reporte aussi aux temps pélasgiques, et prouve qu'en Grèce comme en Italie, l'extension du culte de Saturne avait précédé l'influence hellénique. Cette dernière influence fut complète en Grèce, et abolit presque entièrement la religion de Cronus; mais l'Italie, et Rome particulièrement, furent plus fidèles aux souvenirs pélasgiques.

(1) Tzetz. *ad* Lycophr., 762, 869. Cf. *Zancle* ou *Drepanum*, ville de Sicile. (Tzetz. *ad* Lycophr. 869), et le promontoire *Drepanum*, en Achaïe. (Paus. VII, 23, 4). Cf. Apoll. Rhod. *Argon.* IV, 990; Serv. *ad.* Virg. *Æn.* III, 707.

(2) Macrob. *Saturn.* I, 8. *Saturnum, Apollodorus alligari ait per annum laneo vinculo, et solvi ad diem sibi festum, id est mense hoc Decembri, atque inde proverbium ductum :* DEOS LANEOS PEDES *habere.* Dans Lucien (*Saturnalia*, t. III, p. 389, ed. Hemsterhuis), Saturne dit qu'il a cédé l'empire à son fils Jupiter, parce qu'il était vieux et podagre, ce qui l'empêchait de marcher.

(3) Dans Sanchon. ap. Euseb. *Præp. Evang.* I, 11, le Saturne phénicien a aussi des compagnons qui portent son nom au pluriel : *Il* ou *El : Elohim.*

(4) Cic. *de Univer.* Voyez plus haut.

(5) Pour prouver que la *succession* et l'*émanation* ne sont pas de règle absolue dans le mythe de Saturne, il suffit de rappeler que, dans une tradition conservée par Lactance, I, 14, Saturne n'est point mis en opposition avec son fils Jupiter, mais avec *Titan*, son frère aîné, et avec les fils de ce dernier, qui portent comme leur père le nom de Titans. Cette forme de mythe ne nous révèle qu'une idée pure et simple d'*antagonisme*, comme on en trouve tant dans les anciennes religions de la Grèce. Pausanias (VII, 2, 1) nous apprend aussi que Saturne et Jupiter luttèrent les premiers à Olympie. Cf. Paus. V, 7, 4.

(6) *Ann. de l'Inst. arch.*, p. 161 et suiv.

(7) Havercamp, *ad* Morell. *Thes. num.*, p. 67.

vêtu d'un manteau, la tête voilée, surmonté d'un globe, ayant sur la main droite un quadrupède, et dans la gauche la *harpé*. Mionnet, VI, p. 523, n° 34.

Zoëga (*Num. Ægypt.*, X, et Millin, *Gal. myth.* I, 3) a publié un grand bronze du nome coptite, à l'effigie d'Antonin, ayant au revers une figure de *Sevek*, le Cronus égyptien, portant dans sa main le crocodile qui lui était consacré. Les anciens paraissent avoir confondu Cronus avec Typhon; au moins Plutarque (*de Isid.*, p. 371; Ælian. *Hist. anim.*, X, 21) désigne-t-il le crocodile comme un animal consacré à *Typhon*. Parmi les autres animaux que ce dieu (dont on ne trouve d'ailleurs aucune représentation certaine sur les monumens) avait reçu pour symbole, les auteurs anciens désignent l'*âne* (Plut. *ibid.*, pag. 363, 371, 376.), et ce dernier animal est figuré sur les monumens égyptiens d'une manière à peu près semblable à l'animal que tient dans sa main Saturne sur le petit bronze d'Adrien. On peut aussi voir ici une espèce de gazelle, animal également consacré à Typhon. Sevek, la *forme la plus terrible* d'Ammon (V. Champollion, *Lettres d'Égypte*, pag. 110), est effectivement identique au *Typhon* des auteurs grecs.

N°s 7 et 8.

ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τραιανος ΑΙΛιος ΑΔΡιανος ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ ϹΕΒαστος ΕΥϹεβης. *L'empereur César, Trajan, Ælius, Adrianus, Antoninus, Auguste, Pieux.* Tête d'Antonin-le-Pieux, à droite.

℟. Buste de Saturne, à droite, placé au-dessus du signe du Capricorne, et avec un globe sur la tête. Devant, une étoile; derrière, la *harpé*. Λυκαβαντος Η, *l'an VIII*. Mionnet, VI, p. 238, n° 1611.

℟. Buste de Saturne, voilé, à gauche, placé au-dessus du Verseau, et ayant un globe sur la tête. Devant, une étoile; derrière, la *harpé*. Λυκαβαντος Η, *l'an VIII*. Mionnet, *ibid.*, n° 1612.

Un mémoire de Barthélemy, inséré dans le XLI° volume de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, page 501 et suivantes, donne une explication satisfaisante des types astronomiques de ces médailles frappées dans la huitième année du règne d'Antonin. Les anciens assignaient un domicile particulier à chacune des sept planètes. Dans ce système astrologique, Saturne habite les signes du Capricorne et du Verseau (1). D'autres médailles, frappées à la même époque, offrent Jupiter, le Soleil, la Lune, Vénus, Mars, Mercure, accompagnés des signes du Zodiaque, qui leur sont assignés pour domicile. Les planètes gravées sur ces médailles expriment le bonheur qu'Antonin procurait à ses peuples, et rappelaient l'état primitif du ciel. Son élévation à l'empire concourut à peu près avec le jour anniversaire du monde, que les Égyptiens plaçaient du 20 au 22 juillet. Sous le règne d'Antonin, l'idée de l'influence des astres était profondément enracinée dans les esprits. Les sept planètes gravées sur ces médailles sont une manière d'exprimer, la prière que Firmicus leur adressa plus tard en faveur de Constantin (2). Enfin, la date de l'année huitième du règne d'Antonin s'explique par une circonstance rapportée par Julius Capitolinus, dans la vie de Macrin (3). « Le proconsul d'Afrique ayant consulté la déesse Céleste adorée à Carthage, le prêtre refusa de s'expliquer sur » les questions qui regardaient l'empereur Antonin-le-Pieux; il avertit les assistans de compter combien de fois le nom d'Antonin échapperait de sa bouche; il le prononça *huit fois*, et dès lors on fut persuadé que l'empereur ne » règnerait que huit ans. » Barthélemy présume ingénieusement que ce fut pour détourner un si funeste présage qu'en Égypte, où la huitième année commençait plus tôt qu'à Rome, on représenta sur une suite de médailles, les sept planètes dans leurs anciens domiciles.

N° 9.

Once, ou douzième partie d'as italique. — Un osselet.

℟. La *harpé*; à côté, un globule, marque de l'unité ou de l'once.

(1) Jul. Firm. *Ast.* II, 2. Cf. Macrob. *in Somn. Scip.* I, 21. Une cornaline représente Saturne, muni de la faux, dans un char traîné par des serpens; près du dieu sont les signes du Capricorne et du Verseau. Voyez *Bull. de l'Inst. arch.* 1834, p. 123.

(2) *Astr.* I, 4.

(3) T. I, p. 208 et 209, ed. Bipont.

(4) Arnob. *Adv. gentes*, III, 29. Janus était de la Perrhébie selon Plutarque. (*Quæst. Rom.*, VII, p. 89, ed. Reiske.)

(5) Aurel. Victor, *Orig. gent. Rom.*, II.

(6) Janus, sous la forme d'*Annus*, a pour époux la déesse latine *Anna Perenna*, et M. Creuzer (*Symb.*, liv. IV, chap. compl.) a déjà fait remarquer la confusion établie par les anciens eux mêmes entre *Anna Perenna* et l'*Anna* du mythe d'*Énée* et de *Didon*. Cf. Sil. Ital., VIII, 201; Ovid. *Fast* III, 654.

N° 10.

Sextans, ou sixième partie d'as italique. — Une coquille.

℟. Le caducée entre deux globules, marque du sextans. A côté la *harpé*.

Macrobe (*Saturn.* I, 7) rapporte que ce fut en mémoire de l'arrivée de Saturne en Italie que Janus fit placer un navire sur la première monnaie. Cette connexion de l'idée de Saturne avec l'origine de la monnaie italique, nous fait reconnaître la *harpé* ou la *faucille* de Saturne sur les divisions de l'As le plus ancien, telles qu'elles sont ici reproduites. Les instrumens figurés sur l'once et le sextans sont d'ailleurs munis d'un manche très reconnaissable, et offrent beaucoup plus d'analogie avec une faucille qu'avec un strigile.

Tous les monumens relatifs à Saturne que nous reproduisons ici, appartiennent à l'art romain, ou à l'influence romaine; on peut voir dans notre Introduction les raisons qui expliquent pourquoi Saturne n'appartient pas à l'art grec.

§ II. *JANUS.*

Janus fils de Cœlus et d'Hécate (4), ou d'Apollon et de Creüse (5).

L'étymologie du nom de Janus est difficile à déterminer; cette étymologie paraît appartenir à deux sources différentes. On reconnaît, d'une part, une trace du nom phénicien *Iaou*, qui a donné à l'Italie les noms de ses principales divinités, *Ju-piter, Ju-no*. D'un autre côté, on ne peut se refuser à admettre une analogie entre le nom de *Janus* et le mot par lequel les Romains désignaient l'année, *Annus*; l'*i* préfixe se trouve ici remplacer l'aspiration, comme dans ἰέναι du verbe εἶμι, etc. *Janus-Annus*, divinité primitive des Romains et dont on raconte l'arrivée en Italie sur un vaisseau, offre aussi une ressemblance frappante avec le père des Romains Énée (Αἰνείας), qu'une flotte amène également sur les côtes de l'Italie (6). Ce qui prouve que les deux racines que nous venons de citer ont eu part à la formation du nom de *Janus*, c'est que des opinions également probables, émises par les anciens, au sujet de ce dieu, ramènent à l'une ou l'autre de ces racines. Ainsi, quant à la racine *Iu*, nous avons l'opinion de Festus (7), qui dérive *Janus* de *hiare*, et rapproche ce dernier mot du χάσκειν des Grecs, d'où le nom primitif du *Chaos*. Cette opinion, singulière au premier abord, est pourtant confirmée par un passage des *Fastes* d'Ovide, mal entendu des modernes, et sur lequel il importe par conséquent d'insister ici. « Les anciens, dit Janus lui-même en s'adressant à Ovide (8), m'appelaient » *Chaos*, car je suis chose bien ancienne. . . . . » . . . . Quand cette masse confuse se fut séparée par la lutte des élémens » qui la composaient et eut occupé une nouvelle demeure, ... » . . . . alors, moi, qui n'étais qu'un globe et un amas in» forme, je pris une figure et une conformation dignes d'un dieu. De là, le sou» venir incertain que je porte encore avec moi de cette confusion première; » devant et derrière je présente le même aspect. » On voit par ce passage que l'idée première de Janus remonte à l'unité primitive et cosmique, et que dans ce principe le redoublement de la face du dieu est dans un rapport étroit avec la sphéricité propre à cette unité cosmique; d'où il suit, que pour décrire Janus dans son sens le plus intime, on n'aurait qu'à emprunter les expressions du Timée (9): « L'image en est sphérique, et la distance est égale du centre » aux extrémités. Le cercle, en effet, est de toutes les formes la plus parfaite» ment semblable à elle-même, et le créateur a dû préférer l'homogène au dis» semblable. Enfin, à l'extérieur, le monde a été fait exactement lisse et poli, » et cela pour beaucoup de raisons, etc. »

Mais on ne doit pas chercher dans Janus seulement l'unité cosmique; dans l'idée du chaos qui, comme on vient de voir, lui appartient en propre, est comprise implicitement l'idée de lutte. Que cette lutte soit soutenue par les quatre forces élémentaires, alors l'image sera produite au-dehors par les quatre faces

(7) V. *Chaos*.

(8) *Fast.*, I, 103-14.

(9) VII, p. 29, Bekk. Διὸ καὶ σφαιροειδές, ἐκ μέσου πάντη πρὸς τὰς τελευτὰς ἴσον ἀπέχον, κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο, πάντων τελεώτατον ὁμοιότατόν τε αὐτὸ ἑαυτῷ σχημάτων, νομίσας μυρίῳ κάλλιον ὅμοιον ἀνομοίου. Λεῖον δὲ δὴ κύκλῳ πᾶν ἔξωθεν αὐτὸ ἀπηκριβοῦτο, πολλῶν χάριν, κ. τ. λ. Cf. Tim. Locr. *De animâ mundi*, p. 545, Gal. Voyez *Mus. Hunter*, pl. LXVI, 21 et 22 des médailles, d'ancien style, appartenant, suivant l'opinion de M. R. Rochette, à *Marathus* de Phénicie, et sur lesquelles on voit d'un côté une figure de Janus barbue, munie de quatre ailes racoquillées, et tenant dans ses mains un disque; au-dessous, le type du demi-taureau à face humaine de Géla. Au revers est un cygne. Ces pièces, sur lesquelles nous reviendrons à l'article *Lunus*, prouvent de plus en plus l'analogie de la double tête de Janus et du disque, ou de toute autre figure circulaire et sphérique.

que l'on donne quelquefois à Janus (*Janus quadrifrons*) (1). Dans un sens plus étroit, la lutte se réduit à l'antagonisme de deux principes à la fois frères et ennemis, c'est ce qu'expriment les deux faces opposées des représentations les plus ordinaires de Janus. N'oublions pas, pour comprendre toute la force de ce symbole, que chez les Romains l'as exprime l'unité, et que c'est précisément sur cette unité monétaire que les anciens ont imprimé la double face de Janus. Le *semis*, qui est la moitié de l'as, a pour attribut distinctif la tête de Jupiter; d'où il suit que l'as représente une unité plus complète que celle dont Jupiter lui-même est l'image (2), une unité composée à la fois de *Iu* et de *Annus*. Annus nous rappelle la seconde étymologie donnée par Cicéron (3), *Janus quasi Eanus, ab eundo*. Cette étymologie, qui est aussi bonne que la précédente, nous donne le moyen de résoudre pour la première fois la dualité primitive, d'établir une distinction entre la partie du principe qui reste immuable, qui exprime la stabilité et l'équilibre de l'univers, et l'autre partie dont l'attribut est l'action et le mouvement. Dans cette distinction rentrent toutes les parties du mythe qui expriment les rapports de Saturne et de Janus, soit que Janus, roi de l'Italie, reçoive le navigateur Saturne; soit que Janus (4) arrive lui-même en Italie par mer. Par là s'expliquent aussi d'une manière satisfaisante les deux types de l'as et du semis primitifs. Sur l'as on voit d'un côté le roi de l'Italie dans sa double unité, de l'autre on reconnaît le vaisseau qui a apporté le roi voyageur. Sur le semis, la tête de Jupiter d'une part, et de l'autre la répétition du vaisseau expriment la division du dualisme, telle que nous venons de l'énoncer.

Mais ce dualisme ne se borne pas au rapprochement des deux têtes barbues exprimant une parfaite égalité entre les deux rapports. Il doit prendre des expressions différentes selon la diversité des idées que l'on peut attacher à ce dualisme. Il est bien digne de remarque que les variantes de l'as romain, jointes à d'autres monnaies antiques, telles que nous les possédons, présentent, po .r ainsi dire, toutes les variétés possibles du dualisme. 1° Après l'arrivée de Saturne, Janus partage paisiblement avec lui le trône de l'Italie. Ici nous devons voir la fraternité parfaite des deux principes, exprimée d'ailleurs par le mythe qui donne à Janus un frère et un collègue du nom de *Camesès* (5). Ce double principe fraternel et bienfaisant rappelle naturellement la racine grecque, *ἰάω je guéris*, et effectivement sur un as de la famille Rubria, planche I, n° 15, nous voyons entre les deux têtes de Janus, un autel autour duquel s'enroule le serpent d'Esculape. Nous avons donc le droit de donner aux deux têtes de cette monnaie les noms des deux fils d'Esculape, *Machaon* et *Podalire* (6). 2° L'équilibre des deux principes produit la fécondité de la terre. Par allusion, sans doute, à cette idée, un grand nombre d'as romains, parmi lesquels est celui de la famille Cornelia que nous reproduisons pl. I, n° 14, nous montrent les deux têtes de Janus couronnées de feuillages, du milieu desquels s'élance comme la houppe d'un roseau, emblème naturel d'une germination prompte et vigoureuse (7).

3° Le dieu tellurique qui donne ainsi les biens de la terre est un véritable *Plutus*, un dieu analogue au Sérapis de l'époque égyptio-grecque. La trace de cette analogie se retrouve sur la monnaie de Catane, que nous reproduisons pl. II, n° 6. D'un côté de cette pièce est un Janus Sérapis, coiffé du modius, de l'autre Cérès, tenant des épis. 4° L'idée de fécondité et de génération, inhérente aux deux formes de Janus, que nous venons d'examiner, se produit d'une manière encore plus frappante sur l'as de la famille Titia, pl. I, n° 12. Il est naturel, en effet, de comparer les deux têtes à barbe pointue qu'offre le *droit* de cette pièce, avec la tête également munie d'une barbe en pointe, et coiffée d'ailerons, qu'on remarque sur les deniers de la même famille, frappés par le même triumvir, Q. Titius. Le problème soulevé par cette dernière tête, dont l'interprétation a été abandonnée par Eckhel (8), et pour laquelle Visconti (9) a proposé deux explications également inadmissibles, se trouve pourtant résolu par un passage de Festus (10), qui rapporte qu'un dieu, nommé *Mutinus Titinus*, avait son temple à Rome, et que les dames romaines avaient coutume de sacrifier à ce dieu, étant revêtues de robes prétextes. *Mutinus* ou *Mutunus* était un surnom de Priape, et c'est à *Mutunus* que les jeunes mariées romaines étaient tenues d'offrir le tribut de leur virginité (11), c'est aussi ce dieu dont nous reconnaissons la tête sur les deniers de la famille *Titia*, avec d'autant plus de raison que ces deniers portent au revers un *pégase*, et que le type du *cheval ailé* est constamment celui de Lampsaque, le véritable chef-lieu du culte priapique chez les Grecs. La tête de Bacchus imberbe alterne avec celle de *Mutunus* sur les deniers de la famille Titia, et c'est aussi ce dieu qu'on trouve le plus fréquemment sur les médailles de Lampsaque. L'opinion qui nous fait reconnaître le dieu de Lampsaque sur les deniers d'argent de la famille Titia se trouve aussi remarquablement confirmée par le symbole qu'on voit au revers de l'as de brönze, pl. I, n° 12, symbole qui n'est autre chose qu'un *double Phallus ailé*, à peu près semblable à celui qu'on voyait autrefois sur une des pierres de l'amphithéâtre de Nîmes (12). Un *double Phallus* ainsi employé, nous explique en même temps comment *Mutunus Titinus* peut être représenté avec une double tête comme Janus. Janus est ici analogue à *Inuus*, le même que Pan ithyphallique (13). Le double *Mutunus* n'a pas, il est vrai, d'ailes à la tête; mais ces ailes se trouvent jointes au double phallus du revers : réunies à ce symbole, ces ailes expliquent l'élan de la passion érotique, et cette dernière idée donne la clef du *pégase* de la pièce d'argent, et du *cheval ailé* de Lampsaque (14). Ce qui prouve d'ailleurs que nous n'avons pas eu tort de rapprocher le double Mutunus des pièces sur lesquelles un roseau s'élance d'entre les têtes de *Janus*, c'est une pièce semblable que nous trouvons parmi celles de la famille *Titinia*. 5° Une dernière représentation du Janus barbu offre plus de difficultés que les précédentes, c'est celle qu'on voit sur l'as de la famille Cassia, reproduit pl. I, n° 13. Ici c'est un croissant qui surmonte la double tête du dieu italique. L'idée de dualité est bien intimement liée à la lune, mais cette dualité est presque toujours androgyne. C'est donc une nouveauté dans la mythologie, et qui demande un examen particulier qu'un dualisme de la lune composé de deux principes mâles. Sans nous livrer ici au travail qu'exigerait cette recherche étrangère à notre sujet, il nous suffira de rappeler que, dans l'opinion des anciens, la lune était considérée comme le grand dépôt des germes qui fécondent le monde, et que, par conséquent, il doit exister une grande analogie entre le Janus-germinateur du n° 14 et le Janus-Lune du n° 13. 6° Jusqu'ici l'idée du mouvement ne s'est encore manifestée que par le vaisseau empreint au revers des as. La monnaie de Palerme que nous reproduisons pl. II, n° 11, fait entrer Janus lui-même, le Janus barbu, dans la carrière du mouvement. Eckhel (15), en décrivant cette médaille, sur laquelle on voit un bélier, et sous le bélier une tête de Janus, n'a point tenté d'expliquer ce type. Quant à nous, nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher la médaille de Palerme des nombreux manches de miroirs étrusques, sur lesquels on voit redoublée la figure d'Ulysse, attaché sous le ventre du bélier, et sortant de l'antre de Polyphème (16). Pour bien comprendre ce dernier redoublement, il ne suffit pas de remarquer que, dans Homère, les compagnons d'Ulysse sortent de l'antre du Cyclope par le même moyen qu'emploie leur chef, et de joindre à ce renseignement la considération de symétrie qui a dû influer sur l'ajustement des manches de miroirs; car si l'on examine ces monumens avec attention, on reconnaît entre les deux figures une parfaite ressemblance et l'idée d'un *double Ulysse* ressort nécessairement de cet examen. Dans le sens symbolique, Ulysse, sortant de l'antre du Cyclope, est un véritable soleil levant. Sur la médaille de Palerme, la tête de Janus sous le bélier, n'est qu'une variante du double Ulysse sortant de la caverne de Polyphème. Si l'on voulait ensuite se faire une idée plus précise de la position de cette double tête sous un animal générateur tel que le bélier, il suffirait de lire avec attention une phrase de Clément d'Alexandrie (17), relative aux mystères de Cérès, phrase que nous ne pouvons

(1) Servius *ad Virg. Æn.*, VII, 607; Isidor. *Orig.*, VIII, 11.

(2) Cf. S. August. *De civit. Dei*, VII, 11. *Propter quas res unum mundum duos deos esse voluerunt Jovem atque Janum.*

(3) *De N. D.*, II, 27. Cf. Serv. *ad Virg. Æn.*, VII, 610; Macrob., *Saturn.*, I, 9.

(4) Plutarch. *Quæst. Rom.*, VII, p. 111; Athen., XV, p. 692; Serv. *ad Virg. Æn.*, VIII, 357.

(5) Macrob. *Saturn.*, I, 7.

(6) Machaon et Podalire, fils d'Esculape, ne sont autre chose qu'un dédoublement de ce dieu. Μαχάων exprime la lutte et l'antagonisme des deux principes; Ποδ-αλείριος rappelle les pieds liés de Saturne, et manifeste le principe stable et permanent.

(7) Cf. Hesych. v. Ἰάμεναί · οἱ ὑλώδεις καὶ ἔνυδροι τόποι καὶ πόαν ἔχοντες. Il n'est pas inutile de rappeler l'antéfixe en terre cuite, publiée par M. Broendsted (*Voyages et recherches en Grèce*, liv. II, p. 153), et sur laquelle on voit deux sphinx affrontés se réunissant par le haut en une seule tête de femme, coiffée du modius, duquel s'élance une palmette. Ce rapprochement est d'autant plus fondé que cette antéfixe a fait l'ornement d'un temple de Pella en Macédoine, et qu'on verra plus bas, pl. II, n°s 7 et 9, des médailles appartenant aux villes macédoniennes de Thessalonique et d'Amphipolis, et sur lesquelles l'image du Janus germinateur des as romains se trouve identiquement reproduite. Ajoutons que la direction de la houppe du roseau sur ces différentes pièces, rappelle le *Flamma petit altum* des vers que nous avons cités plus haut, dans lesquels Ovide décrit la séparation primitive des élémens, et qu'ainsi il s'établit un rapprochement naturel entre la direction de la flamme et celle de la végétation. V. cette dernière observation confirmée par une pièce d'Hedervar, publiée par Caroni, part. I, n° 1967, et attribuée à Lipari par Sestini, qui en donne le dessin pl. IV, n° 9. Sur cette médaille on voit d'un côté la double tête germinante de Bacchus, et de l'autre une figure de Vulcain.

Dans la tradition relative à la fondation du temple de Janus, ce dieu avait fait jaillir tout d'un coup de la terre une source d'eau thermale.

(8) *Doct. num. vet.*, V, p. 325.

(9) *Museo Pio-Clem.*, tom. I, pl. 28.

(10) V. *Mutinus* Cf. les mots *muto*, *mentula*, en grec μόθων.

(11) Lact., I, 12; S. Aug. *de Civ. Dei*, IV, 11. Tertull. *Apolog.* 25, etc.

(12) Ménard, *Antiq. de Nismes*, pl. XVIII; Millin, *Voyage dans le Midi de la France*, t. IV, p. 223.

(13) Serv. *ad Æn.*, VI, 776.

(14) Le rapport du cheval avec Priape s'explique aussi par l'analogie du mot πέος avec celui de ἵππος (ou ἔπος dans le nom d'*Epeus*, l'auteur du cheval de Troie).

(15) *Doct. num.*, I, p. 231.

(16) Voyez Winckelmann, *Mon. ined.*, 156.

(17) *Protrept.*, p. 13, Pott. Τεθρυλήκασιν δε, ὡς ἄρα ἀποσπάσας ὁ Ζεὺς τοῦ κριοῦ τοὺς διδύμους, φέρων ἐν μέσοις ἔρριψε τοῖς κόλποις τῆς Δηοῦς, τιμωρίαν ψευδῆ τῆς βιαίας

guère ici traduire. Ce qui confirme ce dernier rapprochement, c'est de trouver l'aigle de Jupiter au revers de la médaille de Palerme. 7° Mais l'idée du monvement s'introduit d'une manière encore plus expresse dans le mythe de Janus, par la substitution qui a lieu sur certains as, de deux têtes jeunes et imberbes, aux têtes barbues que nous avons rencontrées jusqu'ici. C'est ainsi que nous trouvons sur l'as de la famille Rubria, pl. I, n° 16, les deux têtes accolées d'*Hercule*, coiffé de la peau de lion, et de *Mercure*, remarquable par son pétase ailé. Cette dernière circonstance nous rappelle les *Hermécrales* si fréquens dans l'antiquité, et fait rentrer dans l'idée primitive de Janus tous les Hermès à double tête qui nous sont parvenus, ou dont les auteurs font mention. Les deniers de la famille Fonteïa, deniers sur lesquels on remarque une persistance à conserver des types analogues, quel que soit d'ailleurs le prénom des triumvirs monétaires qui les ont fait frapper, nous fournissent de nouvelles lumières sur le sens et l'emploi du Janus imberbe. Les anciens numismatistes ont déjà remarqué l'analogie qui existe entre le nom patronymique des *Fonteii* et celui de *Fontus*, fils de Janus, selon une tradition conservée par Arnobe (1). Un fils de Janus peut aisément s'expliquer par un Janus imberbe comparé à un Janus barbu. Cette induction si naturelle se trouve confirmée par une observation qui appartient elle-même aux anciens interprètes des monnaies consulaires. On a observé que sur certains deniers de la famille Fonteia, la double tête opposée et imberbe était remplacée par les deux têtes conjuguées des Dioscures, accompagnées des lettres P. P., que l'on a ingénieusement interprétées par *Penates* (2); ajoutons que la famille Fonteia était originaire de la ville de Tusculum (3), ou les dieux Pénates étaient honorés d'un culte particulier (4). Quant à nous, adoptant pleinement l'opinion de nos devanciers, nous nous contentons de la confirmer en appelant l'attention du lecteur sur l'analogie de racine qui existe entre le mot *Fontus* et celui de *Penates* (5), nom romain des Dioscures, lesquels sont, comme on sait, l'expression la plus fréquente et la plus claire du dualisme jeune et actif.

L'interprétation du beau denier de fabrique campanienne, pl. II, n° 2, n'est pas aussi facile. Il en est de même de l'as fabriqué probablement à Volterra que nous reproduisons, pl. II, n° 1. Sur l'une de ces pièces, on voit une double tête jeune et imberbe, couronnée de laurier; sur l'autre, la double tête, également imberbe, est dépourvue de tout attribut. La double tête imberbe et laurée du n° 2 offre de la ressemblance avec la tête de l'Apollon Vejovis, qui se trouve sur un denier de la famille Fonteia, avec les lettres A. P., et le foudre au-dessous de la tête. On sait que le Vejovis (6) des Romains est analogue au *Jupiter Crescens*, au *Jupiter Anxurus* de Terracine, et au *Zeus Hellanius* de Syracuse. Nous croyons donc qu'il est permis d'établir un rapprochement entre le denier de la famille Fonteia, n° 3, et la pièce campanienne n° 2, et de rapporter ces deux types à double tête à l'*Apollon Vejove*, bien que rien ne puisse nous faire soupçonner que l'*Apollon Vejove* ait été représenté par les anciens avec une double tête. Mais pour admettre cette supposition, il faut assigner le caractère du sexe mâle à la tête du n° 2; or cette tête, comme la tête de l'as de Volterra, n° 1, nous laisse dans une profonde incertitude sur le sexe de la divinité ici représentée. Si c'est une double tête d'homme qu'on doit reconnaître ici, il faut ranger les types des n°s 1 et 2 avec les *Penates et le Fontus* du n° 3. Peut-être l'artiste ancien a-t-il exprimé à dessein cette ambiguïté de sexe; et ici nous devons rappeler les passages que nous avons déjà cités en une autre occasion (7), et d'après lesquels Diane ressemblait à un éphèbe, et Apollon à une belle jeune fille. Si cette dernière interprétation était admise, nous aurions ici le premier exemple du dualisme androgyne, la confusion du frère et de la sœur, *Apollon* et *Artémis*, *Janus* et *Jana*, cette dernière n'étant autre, comme Macrobe (8) l'a observé, que *Diana*. Mais si les mèches pendantes de cheveux qu'on remarque à la réunion des têtes sur les n°s 1 et 2, exprimées plus fortement sur la médaille de Lampsaque n° 3 *bis*, et enfin parfaitement caractérisées sur la médaille de Rhégium, n° 13, nous amènent de force à reconnaître ici deux femmes : ce ne sera plus Janus que nous aurons sous les yeux, ce sera la contre-partie féminine du mythe de Janus. 8° Pour reconnaître l'existence antique de cette contre-partie, les élémens romains ne nous manquent pas. Nous avons d'abord *Jana*, qui d'un côté se confond avec Diane, et de l'autre avec Junon. Cette sœur de Janus porte aussi le nom de *Camesé* ou *Camesené* (9), et M. Creuzer (10) a fort bien démontré l'analogie de *Camesé* avec *Carmenta*, la mère d'Évandre, sibylle fameuse qui accompagne et dirige le héros arcadien dans son expédition en Italie (11), et les Muses, en latin *Camœnæ*. *Carmentes*, sont chez Varron (12), les noms de deux sœurs, *Prosa* et *Postverta* (*alias Antevorta* et *Postvorta* (13) et *Porrima* ou *Prorsa* (14), évidemment les mêmes qu'*Adeona* et *Abeona* (15), déesses alternatives de l'entrée et de la sortie, déesses par conséquent des portes, *januæ*, comme Janus, et dédoublement, d'une part de la *Carmenta*, mère d'Évandre, et de l'autre de la *Carma*, déesse préposée aux gonds des portes, *cardines*, et associée par Ovide (16) à Janus. Mais cette forme alternative de Jana n'est point exclusivement latine. Nous en retrouvons la trace sur des médailles de Lampsaque du plus ancien style; elle existe à Athènes; enfin la médaille d'Uxentum, pl. II, n° 14, nous montre une double tête de Minerve casquée, et nous rappelle la fille de Triton, *Pallas*, et *Athéné* élevée par Triton (17), selon le mythe qui place ces deux femmes dans un antagonisme semblable à tous ceux que nous avons observés jusqu'ici. Cette forme hellénique de l'antagonisme féminin nous éloigne beaucoup trop du mythe spécial de Janus pour que nous la traitions ici. On en trouvera les développemens à l'article de Minerve.

9° La forme du dualisme qui offre réunies une tête d'homme et une tête de femme est celle qui se montre le plus rarement sur les monumens, bien que M. Boettiger (18) ait considéré cette forme comme la primitive et la plus élémentaire. Outre l'exemple tiré des médailles de Ténédos que nous reproduisons planche II, n° 12, nous ne pouvons citer qu'un as de Volterra publié par Arigoni, planche XIII, et que nous aurions aussi donné si le cabinet du roi avait possédé cette pièce (19). Les auteurs anciens expliquent le nom de l'île de Ténédos, par Τεννοῦεδος, le *séjour de Tennés* (20). Cette interprétation nous autorise à rapprocher le *Tenés* de la Troade du *Tinia* des monumens étrusques, en nous appuyant, comme l'a fait M. Boettiger (21), sur l'analogie d'origine qui existait entre les religions de la Troade et celles de l'Italie. Tinia, sur les monumens étrusques, est tantôt le Jupiter barbu (Ζεύς au génitif Διός, mari de *Dioné*), tantôt le Bacchus enfant, le Jupiter jeune (Διόνυσος). Les traditions de l'île de Ténédos nous fournissent également deux Tenés, l'un père et roi qui soumet son fils à la peine établie contre l'adultère (22); l'autre, fils de Cycnus et frère d'Hémithéa, qui subit, avec sa sœur, les effets de la haine de leur belle-mère (23). Hémithéa, nommée ailleurs Amphithéa (24) et aussi Leucothéa (25), est un nom qui convient parfaitement à la tête de femme que nous voyons sur les médailles de Ténédos. Mais la tête d'homme barbue et laurée qu'on y voit associée à Hémithéa, ne peut, en aucun cas, s'expliquer par Tenès le fils. Cette difficulté a évidemment embarrassé les interprètes antiques, qui ont cherché, mais en vain, à concilier le type des médailles de Ténédos avec les traditions mythologiques de cette île. Ces traditions étaient elles-mêmes contradictoires. Suivant une version, le roi de l'île ayant prononcé la peine de mort contre le crime d'adultère, et surprenant son propre fils en flagrant délit, probablement avec sa belle-mère, coupa les têtes des deux coupables d'un seul coup de hache. D'anciens auteurs ont conclu de cette version, que les médailles de Ténédos conservaient le souvenir de cette prompte justice; d'un côté, c'était les têtes des deux coupables encore unies par la mort; de l'autre, la hache qui les avait frappés. Il est à remarquer que dans toutes les versions qui nous sont parvenues du mythe ténédien, personne ne nous a révélé le nom de la femme de Tenès, roi de Ténédos, et auteur de la peine prononcée contre les adultères (26). Ces variantes dans

συμπλοχῆς ἐκτιννύων, ὡς ἑαυτὸν δῆθεν ἐκτεμών. *È cosa spesso rammentata, che Giove, poichè ebbe strappato i testicoli dell' ariete, gittolli in mezzo al seno di Cerere, sotto specie di punirsi dell' oltraggio fatto alla violata castità della Dea, quasi se stesso avesse castrato.* Au reste, l'intervention de Cérès dans l'explication de la médaille n° 11 se trouve justifiée par d'autres pièces de Panorme, sur lesquelles on voit d'un côté *Cërès assise*, et de l'autre un *bélier*. (*Torremuzza*, pl. LX, n°s 15 et 16.)

(1) III, 29.

(2) Havercamp, *ad Morell.*, p. 281.

(3) Cic. *Pro Fonteio*, 14.

(4) Cic. *De divinit.*, I, 43. La médaille qui porte les lettres P. P. a aussi les deux astres attribut des Dioscures, au-dessus de leurs têtes. Ces deux astres sont remplacés par les deux piléus sur un autre denier de la même famille.

(5) Procope (*de Bello goth.*, 1, 25) met *Janus* au nombre des Pénates.

(6) Ovid., *Fast.*, III, 430-40.

(7) *Ann. de l'Inst. arch.*, VI, p. 258. Sur un grand bronze de Tarse en Cilicie, de l'empereur Caracalla, on voit, traîné dans un char attelé de deux taureaux : non pas *Diane*, comme l'a cru M. Mionnet, mais un véritable *Janus-Lunus*. Cette pièce, qui porte dans la description de M. Mionnet le N° 467, paraîtra à l'article du dieu *Lunus*.

(8) *Saturn.*, I, 9.

(9) *Athen.*, XV, p. 692; Lydus, *De mensibus*, p. 150.

(10) *Symbolic*, III. III. 2.

(11) *Ev-ander* est de la même famille qu'*Æneas* et *Janus*. Voyez plus haut.

(12) Ap. Aul., Gell., XVI, 16.

(13) Macrob. *Saturn.*, I, 7.

(14) Ovid., *Fast.*, I, 633.

(15) S. August. *De civ. Dei*, IV, 21.

(16) *Fast.*, VI, 101, sqq. On célébrait sa fête le premier jour de juin : nouvelle preuve de l'analogie de Junon et de Janus.

(17) Apollod., III, 12, 3.

(18) *Ideen zur Kunst Mythologie*, S. 275.

(19) En voyant ici une tête de femme, nous suivrons l'interprétation de M. Boettiger. Observez toutefois que Sestini (*Mus. Arig.* p. 4), décrit la face imberbe de l'as de Volterra comme celle d'un jeune homme, et que le *pileus* qui couvre la double tête semble justifier l'opinion du numismatiste florentin. Au reste, il faudrait voir le monument original pour décider entre Boettiger et Sestini.

(20) Stephan. Byzant. v. Τένεδος.

(21) *L. cit.* S. 264.

(22) Heraclid. Περὶ πολιτείων, p. 210, Coray.

(23) Steph. Byzant. v. Τένεδος; Conon, Narrat., 28; Suidas, v. Τενέδιος ἄνθρωπος.

(24) Steph. *L. laud.*

(25) Tzetz. *Ad Carm. Iliaca*, 84.

(26) Le nom de la femme de Cycnus est Philonoé; la mère de Ténès et d'Hémithéa, se nomme Proclea.

le mythe, dont nous expliquerons ailleurs la cause, jointes au silence des auteurs que nous venons de signaler, nous autorisent à penser que, de même que dans la tradition locale, il y avait deux Tenès, l'un père et l'autre fils, de même il y avait deux Hémithéa, l'une mère ou belle-mère, l'autre fille ou belle-fille. Il résulte de ces observations une grande probabilité en faveur de l'interprétation suggérée à M. Mionnet, par les lois les plus simples de l'analogie. Ce savant décrit les deux têtes accolées de Ténédos, comme celles de *Jupiter et de Junon*; nous donnons à la tête barbue et laurée le nom de *Ténès*, qui est le même que le *Tinia* ou *Jupiter* étrusque, et à la tête de femme le nom d'*Hémithéa*, nom tiré de sa juxtapposition seulement. Nous avons donc ici sous les yeux, non plus une empreinte postérieure d'un mythe local, mais la forme originaire de la divinité qui a donné lieu à la composition et aux variantes du mythe. Considérée sous ce point de vue, la double hache du revers n'a plus le sens historique que lui ont assigné les anciens interprètes. La double hache est ici un symbole de la divinité, comme l'étaient ailleurs les lances, les flèches, les broches, les épées, etc. (1). Et, en effet, nous trouvons dans Suidas (2), qu'on adorait à Ténédos deux haches consacrées. Nous sera-t-il permis d'ajouter que dans le langage hiéroglyphique des Égyptiens, l'idée d'un dieu était la plupart du temps exprimée par une hache (3)?

Ici se termine pour nous l'examen du mythe de Janus (4) : cet examen suffit pour expliquer les médailles que nous reproduisons ici; plus tard, et quand nous donnerons, dans la *Numismatique des Architectes*, les pièces sur lesquelles on voit le temple de Janus, nous complèterons les idées qu'on doit se faire de ce dieu dans une des formes les plus importantes de son culte.

N° 11.

As romain. — Tête de Janus barbu, à double face.

℞. La partie antérieure d'un vaisseau, avec la marque de l'unité de l'as au-dessus.

Cet as, un des plus pesans de ceux qu'on possède, doit avoir été frappé assez long-temps avant la première guerre Punique (264 ans avant J.-C.). Voyez Pline, *Hist. nat.* XXXIII, 13.

N° 12.

As d'une demi-once de la famille Titia. — Tête de Janus à double face et à barbe pointue.

℞. Qvintvs TITIvs. La partie antérieure d'un vaisseau. Devant, un double phallus ailé. A l'exergue : ROMA.

Pièce frappée après la *loi Papiria* (dont la date précise est ignorée). Voyez, pour l'explication du type, les éclaircissemens qui précèdent, observation 4.

N° 13.

As du poids d'une demi-once. — Tête de Janus à double face, surmontée d'un croissant.

℞. Lvcivs SALINator. Caivs CASSIVS. Une proue de vaisseau, sur laquelle est écrit : D. S. S., qu'on explique par De Senatvs Sententia, ou par Deo Semoni Sanco (5).

Le type est expliqué plus haut, observation 5.

N° 14.

As d'une once de la famille Cornelia. — Tête de Janus à double face, du centre de laquelle s'élève une plante.

℞. Une proue de vaisseau. CINA. ROMA. A côté, le signe de l'unité ou de l'as.

Voyez pour l'explication du type l'observation 2.

N° 15.

As de la famille Rubria. — Tête de Janus à double face. Au milieu, un autel orné d'une guirlande de fleurs et surmonté d'un *omphalos*, autour duquel s'enroule un serpent (6).

℞. Lvcivs RVBRIvs DOSSenvs. La moitié d'un vaisseau. A l'exergue : ROMA.

N° 16.

As de la famille Rubria. — *Herméracle* ou têtes accolées d'Hermès et d'Hercule. Elles sont caractérisées par le pétase ailé pour Hermès, et par la peau de lion pour Hercule.

℞. Lvcivs RVBRIvs DOSSEnvs. Un édicule soutenu par deux colonnes et couronné par un fronton triangulaire, dans lequel est placé un autel orné d'une guirlande de fleurs et surmonté d'un *omphalos* autour duquel s'enroule un serpent. A côté de l'édicule on aperçoit la proue d'un vaisseau.

L'autel ici représenté est celui d'Esculape dans l'île du Tibre; le vaisseau fait allusion au vaisseau qui amena d'Epidaure à Rome, l'an 462, le dieu de la médecine sous la forme d'un serpent (7).

PLANCHE II.

N° 1.

As. Tête de Janus à double face, imberbe.

℞. Tête de Mercure, imberbe, à gauche, coiffé du pétase muni d'ailes. Derrière, la faucille ou *harpé*.

Si nous n'avions pas décrit (pl. I, n° 10) un *sextans* sur lequel le caducée de Mercure se trouve joint à la harpé de Saturne, nous n'hésiterions pas à donner le nom de *Persée* à la tête imberbe du bel as de Volterra que nous reproduisons ici, d'autant plus qu'une pierre étrusque célèbre (8) nous montre que le héros Persée n'était point inconnu à l'antique Étrurie. La tête empreinte au revers de l'as de Volterra, coiffée d'un *pileus ailé*, est accompagnée d'une *harpé*, et l'on sait que si le premier de ces attributs est possédé à la fois par Persée et par Mercure, le second se partage aussi entre Saturne et le héros argien. On ne peut d'ailleurs se dissimuler qu'il existe une grande analogie entre Saturne mutilant son père avec la harpé, et Persée employant le même instrument pour couper la tête de Méduse. Le sang d'Uranus féconde la terre, et du tronc décapité de Méduse s'élance le cheval Pégase. A l'appui de cette analogie, on peut remarquer que le mot grec ὄρχις offre une grande analo-

(1) Herodot. IV, 62; Dio Chrysost. *Tars. prim. init.* Dionys. Halicarn. *Ant. Rom.* I. 67, etc.

(2) V. Τενέδιος συνήγορος.

(3) Dans la Narration 23 de Conon, nous trouvons une variante du mythe ténédien qui nous rappelle le type des as italiques. Suivant cette version, la hache du revers des pièces de Ténédos serait celle dont Ténès le fils, se serait servi pour couper le câble du vaisseau de son père, et s'éloigner du rivage, au moment où Cycnus, désireux de se réconcilier avec son fils, aurait abordé au rivage de Ténédos. Cf. Paus. X, 14, 2. Ailleurs (Plutarch. *de Pyth. orac.*, tom. VII, p. 573, Reiske), le type de la hache de Ténédos parait emprunté à la forme particulière d'un crabe de cette île. Enfin, il n'est pas inutile de faire observer que la hache à deux tranchans, comme celle de Ténédos, signe de la royauté chez les princes Lydiens (Plut., *Quaestion. graec.*, 45, p. 403.) est l'arme caractéristique des Amazones, personnages mythologiques dont l'art des Grecs s'est servi pour exprimer l'idée de l'hermaphrodite, idée dont la double tête des pièces de Ténédos est aussi une forme, primitive, il est vrai, et moins euphémique.

(4) Si la face imberbe de l'as d'Arrigoni est celle d'une femme (Voy. plus haut, p. 7, note 9.), la numismatique ne nous fournit pas d'exemple d'une dixième variante du dualisme que l'on retrouve néanmoins sur des monumens d'un autre genre; nous voulons parler des têtes accolées d'un dieu barbu et d'un dieu jeune, qu'offrent si fréquemment les Hermès bicéphales. Sur le plus grand nombre de ces Hermès ordinairement en marbre, le Jupiter-Ammon est réuni au Bacchus imberbe à cornes naissantes. Mais nous connaissons d'autres Hermès plus rares, qui présentent d'un côté un Hébon ou Achéloüs barbu à cornes de taureau, et de l'autre un Apollon jeune à cornes de bélier. Le rapprochement de ces types nous occupera à l'article *Hébon*.

(5) Ovid., *Fast.*, VI, 213.

(6) Voyez pour l'explication de ce symbole le numéro suivant.

(7) Tit. Liv. XI....; Havercamp, *ad Morell.*, p. 367, conjecture que ce Rubrius Dossenus était de la famille des ambassadeurs qui se rendirent à Epidaure pour chercher Esculape. Le type de la médaille n° 15 se trouve aussi sur les deniers de la famille Eppia.

Le type, dans ses rapports avec Janus, est expliqué plus haut, observation 1.

(8) Lanzi, *Saggio di ling. etrusc.*, tom. II, p. 212, Millin, *Gal. myth.*, XCV, 387, etc.

gie avec celui de *Gorgone*. Voyez d'ailleurs sur le sens principal de la double tête féminine de l'as de Volterra, les observations 7 et 8 ci-dessus, et l'observation 6 pour les rapports qu'on peut établir entre une *double tête* et la fable d'Uranus et de Saturne.

N° 2.

Denier d'argent. Tête à double face, imberbe, et couronnée de laurier.

℞. Jupiter, tenant un sceptre et le foudre, dans un quadrige, à droite, guidé par la Victoire. Au-dessous, ROMA.

N° 3.

Denier d'argent de la famille Fonteïa. — Tête à double face, imberbe, couronnée de laurier, et du milieu de laquelle s'élance une plante. A droite, un X avec I passé dedans, marque du denier; à gauche, la lettre M.

℞. CAIVS FONTEIVS. Une galère remplie de rameurs; on distingue le pilote, assis à la poupe. A l'exergue : ROMA.

Le type de ces pièces n°s 2 et 3 est expliqué plus haut, observation 7.

N° 3 *bis*.

Médaille de Lampsaque. Double tête de femme.

℞. ...ΨΑ... Cheval ailé, à droite; au-dessous, un flambeau. Æ. 4. Mionnet, Tom. II, p. 563, N° 315.

Voyez, plus haut, observation 8.

N° 4.

MARCVS COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *Marcus Commode, Antonin, pieux, heureux, Auguste.* Tête de Commode, à droite.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS XII. IMPERATOR VIII. CONSVL V. PATER PATRIÆ. *Souverain pontife, revêtu pour la douzième fois de la puissance tribunitienne, empereur pour la huitième, consul pour la cinquième; père de la Patrie.* Buste de Janus, barbu, à double face, avec une chlamyde jetée sur l'épaule. — Grand médaillon de bronze.

Pièce frappée l'an 187 après J.-C.

On connaît (*Mus. Medic.*, tab. 43 et 44) un médaillon de Commode de la même date, sur lequel l'empereur est représenté avec la double tête de Janus, tandis qu'au revers on voit la terre autour de laquelle les saisons décrivent leur course. L'assimilation de Janus et de Commode a donc trait aux idées cosmiques, et montre ce prince comme l'auteur de la stabilité de la terre.

N° 5.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS HELVIVS PERTINAX AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Helvius Pertinax, Auguste.* Tête de Pertinax, laurée, à droite.

℞. IANO CONSERVATORI. *A Janus conservateur.* Janus, à double face, debout, s'appuyant de la main droite sur un sceptre. — Denier d'argent.

Eckhel (*Doct. num. vet.*, VII, p. 141) pense que le type de Janus Conservateur se rapporte à l'époque de l'année où Pertinax parvint au pouvoir impérial, c'est-à-dire au mois de janvier.

N° 6.

Médaille de Catane. — Tête à double face barbue, surmontée du modius. Dans le champ, plusieurs monogrammes.

℞. ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Catane.* Cérès, debout, munie d'un grand flambeau et d'un épi. Æ. 6. Eckhel, *Doct. num.*, I, p. 204; Mionnet, I, p. 227, N° 156.

Les médailles de Catane offrent aussi Apollon Carnéius, Bacchus, les bonnets des Dioscures, les têtes conjuguées de Sérapis et d'Isis, et même deux têtes barbues dans lesquelles Havercamp (*ad* Parut. p. 205) a cru reconnaître les dieux Paliques. Voyez d'ailleurs, pour l'explication du type, l'observation 3 ci-dessus.

N° 7.

Médaille de Thessalonique. — Tête de Janus, à double face, de laquelle sort une plante.

℞. ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΩΝ. (*Monnaie*) *de ceux de Thessalonique.* Les Dioscures, à cheval, placés en sens inverse, et se tournant le dos; leurs chevaux se cabrent. A l'exergue, un épi (1). Æ. 7. Mionnet, I, p. 492, N° 319.

N° 8.

Médaille de Thessalonique. — Tête à double face imberbe; au milieu, des germinations.

℞. ΘΕΣΣΑ. . . . (*Monnaie*) *de Thessalonique.* Deux Centaures armés de branches et s'élançant en sens inverse. Æ. 3 1/2.

N° 9.

Médaille d'Amphipolis. — Tête de Janus, à double face, barbue.

℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Amphipolitains.* Deux Centaures armés de branches et s'élançant en sens inverse. Æ. 7. Mionnet, tom. I, p. 465, N° 140.

N° 10.

Tête à double face, barbue.

℞. Cavalier marchant à droite. AR. 6. Travail barbare.

Les pièces d'Amphipolis et de Thessalonique reproduites ici, n°s 7, 8 et 9, offrent cela de fort remarquable que les types du revers confirment les idées de dualisme que nous avons jusqu'ici reconnues dans les diverses représentations de Janus. Sur le n° 7, les Dioscures, sur les n°s 8 et 9, deux Centaures, sur une autre pièce de Thessalonique du Musée Arigoni (I, Tab. XXI, n° 211) deux chevaux s'élançant dans des directions opposées, montrent le dualisme actif en contraste avec le dualisme immuable que représente le droit des mêmes pièces. L'idée de l'antagonisme est encore évidemment empreinte sur d'autres pièces de Thessalonique ou d'Amphipolis, qui offrent au revers de la tête de Jupiter ou de Diane, deux boucs debout et combattant (V. Mionnet, tom. I, p. 464, N° 127; p. 491, n°s 306-308; Suppl. tom. III, p. 22, n°s 153 et 154; p. 120, N°s 753-756).

Eckhel a rapporté à l'influence romaine l'introduction du type de Janus en Macédoine; la pièce n° 10 doit nous faire accueillir avec défiance l'opinion du numismatiste viennois. Cette pièce, qui provient de la collection d'Hédervar, et qui doit avoir été frappée dans le voisinage de la Thrace par un peuple de race pannonienne, semble être, pour le poids et le type du revers, une imitation barbare des didrachmes de Philippe II. (Voy. *Num. des rois grecs*, pl. XII, n° 10 et suiv.) Pourquoi cette conformité ne s'étend-elle pas au droit de la médaille? Par l'influence de quelle idée l'ouvrier pannonien a-t-il substitué le type de Janus à celui de Jupiter, qui figure sur les médailles de Philippe? Ou bien a-t-il existé des pièces de Philippe que nous ne possédons pas, et sur lesquelles la tête de Janus remplaçait celle de Jupiter? L'existence des pièces de Thessalonique et d'Amphipolis (n°s 7, 8 et 9), et le voisinage de Ténédos, où était adoré un dieu double presque identique à Janus (V. plus bas, n° 12), nous font incliner pour la seconde hypothèse, et par conséquent reporter plus haut que l'influence des Romains l'introduction du type de Janus en Macédoine. On a vu d'ailleurs (plus haut, note 1re de l'Introduction), que Janus était de la Perrhébie, province montueuse, voisine de la Macédoine.

N° 11.

Médaille de Panorme. — Tête à double face, imberbe, placée sous un bélier, à droite.

℞. ΠΑΝΟΡΜΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Panormitains.* Un aigle, les ailes éployées et tournant la tête à gauche. Æ. 5. Mionnet, I, p. 279, n° 616.

Le type a été expliqué plus haut, observation 6.

N° 12.

Médaille de Ténédos. — Tête barbue et laurée de Tenès, accolée à celle d'Hémithéa.

℞. ΤΕΝΕΔΙΟΝ. (*Monnaie*) *de Ténédos.* La double hache de Tenès. Au-dessous, une mouche et une grappe de raisins. AR. 6. Mionnet, I, p. 672, N° 267.

V. plus haut, observation 9, l'explication détaillée de cette médaille.

N° 13.

Médaille de Rhégium.—Tête féminine, à double face, coiffée du modius.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Rhégiens.* Jupiter, assis, armé d'un

(1) Cf. l'antéfixe publiée par M. Brœndsted, et déjà citée plus haut, note 13 de l'Introduction.

sceptre. Au-devant, un trépied. Æ. 6. Mionnet, I, p. 200, N° 958.

N° 14.

Médaille d'Uxentum. — Tête à double face de Pallas, casquée.

℞. OZANων. (*Monnaie*) *des habitans d'Uxentum.* Hercule, debout, muni de la massue et de la corne d'abondance. Æ. 5. Mionnet, I, p. 149, N° 480.

On trouvera des réflexions applicables à cette pièce et à la précédente, plus haut, observation 8. L'explication de la corne d'abondance dans la main d'Hercule, est réservée pour l'article de ce dieu.

PLANCHE III.

§ III. *CYBÈLE.*

Le classement habituel des monumens qui se rapportent à la mythologie nous a engagés à ranger les médailles de *Cybèle* à la suite de celles qui rappellent le culte de *Saturne*. Ce classement a néanmoins un inconvénient grave, en ce qu'il fait entrer brusquement le lecteur dans une religion fort différente par son aspect extérieur des religions grecque et romaine, je veux dire la religion de la Phrygie. Ce serait aller contre les témoignages universels de l'antiquité que de se refuser à reconnaître les rapports primitifs qui ont uni la religion phrygienne de *Cybèle* à celle de *Rhéa*, en Crète et dans l'Arcadie, d'*Ops* et de *Maia* dans la péninsule italique. Mais sans parler des différences originaires qui ont pu exister entre *Cybèle*, *Ops* et *Rhéa*, la persistance du culte de la première de ces déesses, son état de plus en plus florissant dans l'Asie-Mineure, ont dû contribuer à l'éloigner prodigieusement du culte des deux autres divinités restées, en Grèce et dans l'Italie, plutôt parmi les souvenirs religieux, qu'au nombre des dieux dont le culte avait été maintenu avec ferveur. De ce dernier fait il résulte que les monumens d'Ops et de Rhéa doivent être rares, tandis que le nombre de ceux qui se rapportent à Cybèle a dû s'accroître dans une forte proportion, à une époque comparativement récente. Aussi la tâche la plus difficile peut-être que l'archéologie puisse se proposer, serait de rattacher les monumens du culte phrygien de Cybèle aux monumens du culte italiote de Saturne. Cette œuvre, s'il est possible de l'accomplir, ne saurait en aucun cas trouver ici sa place; les développemens qu'exigerait l'examen d'une telle question excéderaient les bornes de cet ouvrage de toute la distance qui existe entre une simple notice explicative et un gros livre. Nous avons fait en partie ce travail qui trouvera ailleurs sa place. Je ne puis, quant à présent, que renvoyer le lecteur aux *Nouvelles Annales archéologiques*, publiées à Paris dans le courant de cette année, et dans lesquelles se trouve insérée la première partie de mon travail sur la religion phrygienne de Cybèle.

On comprend aussi que l'explication des attributs de Cybèle ne puisse être donnée d'une manière satisfaisante dans le texte explicatif de nos planches; l'intention de chacun de ces attributs ne pouvant ressortir clairement à l'esprit que de considérations développées, sur un sujet dont la science ne s'est pas encore emparée. Je prierai donc le lecteur de se contenter pour cette fois de la sèche exposition des monumens, me réservant, à mesure des progrès de mon travail, de profiter de représentations dont le langage sera beaucoup plus direct pour rappeler l'attention vers les documens de la religion phrygienne; en un mot, je ne m'occuperai ici que de l'extérieur et du matériel du culte phrygien, en réservant avec soin tout ce qui se rapporte au sens intime et mystérieux de ces représentations.

Ce n'est que par des analogies dont les anciens ont été à même de bien juger que le personnage de Cybèle a été rapproché de celui de Saturne; s'il existe quelques textes où Cybèle soit donnée comme épouse de Saturne (et ces textes doivent être fort rares), il sera permis d'y voir un abus de langage très facile à concevoir, d'après la confusion perpétuelle qu'on établissait entre Cybèle et Rhéa l'épouse de Saturne. Quant aux versions du mythe de Cybèle, telles qu'on les trouve principalement chez Arnobe (1), Pausanias (2), Julien (3), Servius (4) et Diodore de Sicile (5), le personnage de Saturne en est complètement banni. Une observation importante à faire c'est que dans les monumens que nous avons du culte de Rhéa en Crète, Saturne ne paraît pas plus que sur les médailles phrygiennes. On peut donc considérer ces médailles crétoises comme des témoignages d'une époque où le culte de Saturne étant déjà presque aboli, celui de Rhéa s'était relevé sous une forme de plus en plus rapprochée du culte phrygien de Cybèle. Néanmoins, il existe une différence radicale entre la religion de la Crète et celle de la Phrygie. En Crète, Rhéa est positivement mère de Jupiter; nous la retrouverons sur notre pl. IV, n° 14, portant entre ses bras le fils qu'elle a dérobé à la voracité de Saturne. Dans la Phrygie, le rapport de parenté qui unit Cybèle à Atys est enveloppé d'un profond mystère, et la qualité d'amante d'Atys que porte Cybèle dans presque tous les récits, semble exclure, au moins pour le sens extérieur, tout rapprochement entre Atys le dieu mutilé et Jupiter le père des dieux et des hommes (6).

Nous produirons néanmoins des monumens dans lesquels, à une époque, il est vrai suspecte de syncrétisme aux yeux de beaucoup de savans, on s'est efforcé de rapprocher Jupiter enfant d'Atys (7) enfant, par l'introduction du personnage intermédiaire de Dionysius. D'ailleurs Cybèle et Rhéa ont un rapport évident et tout extérieur dans leur cortége de danseurs armés. Quelque effort qu'ait fait la science moderne et même la science des anciens, témoin celle de Strabon (8), pour séparer les Corybantes, compagnons de Cybèle, d'avec les Curètes qui forment le cortége de Rhéa et de Jupiter enfant dans la Crète, il a été impossible de tracer une ligne de démarcation satisfaisante entre ces deux ordres de personnages héroïques. Les Curètes, il est vrai, voisins des *Salii* italiotes, se présentent à notre esprit sous un aspect énergique et sévère que n'ont point les Corybantes ou les Galles de Cybèle, dégradés par leur mutilation volontaire. Mais cette opposition apparente tient uniquement à la différence des mœurs dans les deux pays, et je citerai plus bas, pl. IV, n° 13, un texte précieux d'Athénée, qui fait des Curètes crétois des êtres aussi efféminés que les Galles.

Je joins à cette courte introduction un résumé des surnoms principaux que Cybèle a portés dans l'antiquité et des divinités que les anciens ont confondues à dessein avec la déesse phrygienne. Quant aux parens de Cybèle, nous n'en connaissons réellement aucun. On lit bien dans Diodore (9), et ceci est une trace évidente d'évhémerisme, que Cybèle était fille de Méon et de Dindyme; et dans les fragmens de Memnon d'Héraclée (10), nous trouvons Cybèle ellemême comme épouse de Méon et mère de Nicæa; mais le mythe de Nicæa offre tant d'analogie avec le mythe de Cybèle, qu'on ne peut s'empêcher de regarder ce personnage éponyme d'une grande ville de la Bithynie comme une simple forme de Cybèle. Dindymé aussi, chez Diodore, est Cybèle sous un de ses synonymes les plus familiers, d'où il suit que nous avons dans Diodore et dans Memnon deux essais de dédoublement du personnage de Cybèle en une déesse mère et en une déesse fille, essais dans lesquels le nom même de Cybèle est attribué tantôt à la fille, tantôt à la mère. La théorie de ces doubles déesses a été établie solidement par M. Gerhard, dans le *Prodrome* de son recueil de monumens antiques (11). Nous renvoyons le lecteur à l'exposition de cette doctrine sur laquelle nous devrons souvent nous appuyer dans le cours de cet ouvrage, et qu'il nous suffit d'avoir indiquée aujourd'hui, non seulement afin qu'on voie dans quel sens il faut entendre la filiation de Cybèle selon Diodore, mais encore pour faire pressentir le rapport intime qui existe entre Cybèle et les grandes déesses d'Éleusis, bien que ce rapport ne soit pas aussi souvent rappelé par les anciens, que l'analogie bien autrement difficile à démontrer aujourd'hui de Rhéa et de Cybèle (12).

Ainsi donc, Cybèle n'est point une Titanide; pour qu'on la range dans la classe de ces dieux anciens de la Grèce, il faut passer de Cybèle à Rhea, et alors, uniquement par suite de cette analogie, Cybèle peut être considérée comme la fille d'Uranus et de Gæa. Rhéa, fille de Protogonus, dans les Hymnes orphiques (XIV, 1) est un personnage certainement distinct, et de la Cybèle phrygienne, et de la Rhéa crétoise ou arcadienne. Nous n'avons point à rendre compte ici de cette transmutation, résultat de la réforme pseudo-orphique, puisque les monumens figurés de cette réforme ne sont point sous nos yeux.

Parmi les surnoms de Cybèle, il en est qui se rapportent à des localités de l'Asie-Mineure, tels sont ceux d'*Idéenne* (13), de *Dindymène* (14), de *déesse de*

(1) *Adv. Gentes*, V, 5, d'après le récit de Timothée

(2) VII, 17, 5.

(2) *Orat.* V, p. 165, sqq. Cf. Sallust. *De Diis et Mundo*, 4.

(4) *Ad Aen.* IX, 116.

(5) III, 58 et 59; V, 49.

(6) Suivant Strabon (X, p. 470), Sabazius est fils de la Mère des Dieux. Etym. M. v. Ἄτης, Διόνυσος ἐπιθετικῶς.

(7) Ἄττις est le nom de Jupiter chez les Bithyniens. Eustath. *Ad Iliad.* E, p. 565.

(8) X, p. 466.

(9) III, 58.

(10) XLIII, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXXIV, p. 740.

(11) P. 51 et suiv.

(12) Un personnage qui se trouve placé à une égale distance de la Déméter Éleusienne et de la Cybèle de Phrygie est celui de la Μητὴρ Ἀνταῖα, que l'auteur des Hymnes Orphiques (XLI, Hermann) assimile complètement à la mère de Proserpine, et qui dans Apollonius de Rhodes (I, 1125, 1139, 1141; cf. Schol. *ad ult. l.*), est présentée comme une variante du nom de Cybèle. Cf. Hesych. et Etym. M. v. Ἀνταῖα.

(13) Tit. Liv. XXIX, 8.

(14) Herodot. I, 80; Apoll. Rhod. I 1125; Virg. *Aen.* IX, 618.

Pessinunte (1), de *Berecynthia* (2), de *Mygdonia* (3), d'*Andirène* (4), d'*Asporène* (5), de *Phasiana* (6), de *Sipylène* (7), d'*Agdestis* (8). Parmi ces surnoms tirés des localités, il en est qui ont dû avoir en même temps leur signification religieuse propre, et qui, en conséquence, sont souvent employés comme des synonymes du nom même de Cybèle. Les plus usités de ces noms sont ceux de *Dindymène* et de *Berecynthia*. Quant à *Agdestis*, ce nom est porté séparément dans les mythes phrygiens, par un personnage androgyne qu'il ne serait permis de confondre avec Cybèle, que si l'on était parvenu à prouver que Cybèle était elle-même une déesse hermaphrodite. D'autres surnoms de la déesse phrygienne sont de simples qualifications honorifiques qui ont souvent néanmoins la valeur isolée et indépendante d'un nom propre. Tels sont les noms de *Magna Mater*, de *Mère des Dieux*, de *Basilis* (9), de *Pandora* (10). On peut aussi ranger dans la même catégorie le nom de *Maïa* (11), qui s'explique dans son acception la plus ordinaire par *nourrice*, et qui, appliqué dès les temps les plus anciens à l'Ops italiote, a son analogue en Grèce dans *Maia* l'Atlantide, mère de Mercure, et qu'on retrouve en Phrygie sous la forme de *Ma* (12). J'ai développé ailleurs l'opinion que le nom de *Mater* appliqué à Cybèle n'était que celui de *Ma* ou *Maia* avec une désinence active.

Cybèle porte encore des surnoms qui la rapprochent des divinités avec lesquelles on n'est pas habitué à la confondre, par exemple, celui de *Brimo* (13) qui appartient en d'autres pays à Diane Dictynna, à Hécate et à Proserpine (14). L'analogie de Cybèle avec les déesses jeunes, vierges, agissantes, est encore un point de doctrine religieuse qui réclame, pour être compris, de grands développemens.

Je laisse donc ici de côté les rapports qu'on peut établir entre Cybèle et un grand nombre de déesses telles que *Héra* ou *Junon* (15), *Vesta* (16), la *Terre* (17), la *Déesse Syrienne*, la *Vénus Uranie*, etc., de même que je néglige à dessein de m'occuper des dénominations telles que *Fauna, Fatua*, la *Bonne Déesse* (18), qu'on ne peut appliquer à Cybèle sans avoir établi d'abord l'identité de cette déesse avec l'épouse du Saturne italiote.

Il existe dans le *Cratyle* de Platon (19) une explication philosophique du nom de Rhéa que l'on ne saurait comprendre avant d'avoir soumis le texte et surtout l'intention de ce dialogue à un examen approfondi que la science n'a pas encore tenté. En général il ne faut pas oublier qu'on trouve chez les anciens deux sortes d'étymologies : la première, que j'appellerai l'étymologie réelle, est fort rarement juste, à cause du peu de progrès que les anciens avaient fait dans la philosophie des langues; la seconde, l'étymologie philosophique, doit être considérée comme un commentaire précieux sur les qualités et les attributs du personnage divin, puisés la plupart du temps dans une connaissance profonde de l'élément religieux, surtout quand il s'agit d'un auteur tel que Platon, quelque éloignée que soit d'ailleurs l'interprétation proposée de l'origine véritable du mot; c'est ainsi que dans un travail complet sur Cybèle on devra faire une sérieuse attention aux différentes explications que les anciens ont données du nom de Cybèle, en rapprochant principalement ce nom de celui de Κύβος, *cube, dé* (20), ou de Κύβηλις, *hache* (21), bien que dans la réalité il soit très probable que le nom de Cybèle, comme celui d'Agdestis, appartient à une source étymologique fort éloignée de la langue grecque.

N° 1.

Médaille de Smyrne. — Tête couronnée de tours crénelées, à droite.

℞. Lion, à droite, dans une couronne de chêne et de pin (22). Au-dessus : ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. *Monnaie des habitans de Smyrne*. Sous le lion : ΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥ. *Héraclide*, nom du magistrat. Devant, un monogramme composé des lettres ΠΥΡΗΑ ? AR. 9. Mionnet, III, p. 190, N° 916.

La tête tourrelée qu'on voit au droit de cette médaille peut être prise à la fois, 1° pour celle de Cybèle; 2° pour celle de l'Amazone Smyrna, fondatrice de la ville (23); 3° pour celle de la ville personnifiée. De ces trois opinions la plus probable est la seconde, que corroborent des médailles autonomes en bronze, sur lesquelles on trouve jointe à la même tête l'inscription CMYPNA (24). Ces monnaies de bronze ont aussi cela de curieux que la bipenne des Amazones y est jointe à la tête tourrelée. On connaît d'ailleurs un grand nombre de médailles de l'Asie Mineure qui montrent les nymphes éponymes des villes avec l'habit court des Amazones et la coiffure murale.

D'un autre côté, nous avons au n° 3 de la planche III, une autre médaille de bronze qui offre au droit la même tête tourrelée avec l'inscription ΣΙΠΥΛΗΝΗ, laquelle ne peut se rapporter qu'à Cybèle. Cette dernière pièce présente au revers le lion et le tympanum de Cybèle et le médaillon d'argent n° 1 a aussi un lion qui ne peut se rapporter qu'à la déesse de Pessinunte. On ne doit pas oublier non plus que la couronne de tours telle que nous la voyons ici, constitue l'attribut le plus ordinaire des villes personnifiées.

La solution de cette énigme doit se trouver dans l'identité de Cybèle, de Smyrna ou Myrrha, considérée soit comme Amazone, soit comme mère d'Adonis, et des déesses Polis et Tyché, appliquées à caractériser isolément l'agrégation de telle ou telle cité, la Fortune de telle ou telle ville. Dans la première partie du travail déjà cité sur la religion phrygienne de Cybèle, on trouvera des rapprochemens établis entre Cybèle, Polis et Tyche (25); le rapport des Amazones avec la religion phrygienne ne trouvera place que dans la suite de ce travail. Cette dernière étude indiquera le lieu probable qui existe entre Cybèle et la Diane d'Éphèse, dont le temple, comme on le sait, avait été fondé par les Amazones.

Le beau médaillon n° 1 est d'une extrême rareté; il en existe plusieurs exemplaires au Cabinet de France, qui proviennent de Pellerin. Mais depuis l'époque de ce numismatiste, les autres Cabinets de l'Europe n'ont pu trouver l'occasion de s'enrichir de cette pièce. S'il s'en trouvait aujourd'hui de sincères dans le commerce, l'estimation en serait portée au moins au quintuple de celle qu'en a donnée M. Mionnet.

N° 2.

Médaille de Smyrne. — Tête couronnée de tours, à droite.

℞. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΙΣ. *Les Prytanes de Smyrne*. Une déesse debout, nue jusqu'à la ceinture et coiffée du *modius*, s'appuyant sur un cippe et tenant une petite Victoire. AV. 4. Mionnet, III, p. 190, N° 909.

D'après ce que nous avons dit dans le commentaire du n° précédent, on doit penser que la tête du droit de cette médaille est celle de l'Amazone Smyrna. La figure du revers, coiffée du *modius*, ne peut donc être cette Amazone, et il serait par trop hardi de la désigner sous le nom de Cybèle, puisqu'on n'y voit aucun des attributs ordinaires de cette dernière déesse. Spanheim (26) a pensé que nous avions ici Vesta sous les yeux, mais il aurait fallu qu'il prouvât d'abord l'existence du culte de Vesta à Smyrne. Pour nous, la disposition de la draperie formant un nœud à la hauteur du bassin et la colonne sur laquelle cette déesse est appuyée, nous paraissent clairement caractériser Vénus, divinité à laquelle nous attribuerons le surnom de *Victrix* à cause de la Victoire qu'elle tient à la main. L'appropriation du symbole de la colonne à Vénus repose sur le souvenir de la manière dont les Orientaux représentaient Vénus en forme de cône ou de colonne (27). M. Gerhard dans sa *Venere*,

(1) Apul. *Metam.* II, p. 262; Strab. X, p. 469.
(2) Virg. *Aen.* VI, 785; Fulgent. III, 5.
(3) Valer. Flacc. *Argon.* III, 47.
(4) Strab. XIII, p. 619.
(5) *Idem*, *Ibid.*
(6) Arrian. *Peripl. Pont. Eux.* p. 9.
(7) Strab. X, p. 469, et sur les Medailles de Smyrne. Voyez Eckhel, *D. N.* II, p. 534. Voyez notre pl. III, n° 3.
(8) Strab. X, p. 469 et XII, p. 567; Hesych. *sub. v.*; Paus. I, 4, 5; VII, 17, 5. Festus, v. *Cubebe. Mater quam vocabant Magnam ita appellatam quod agebat homines in furorem, quod Graeci* Κύβηβον *dicunt.* Le nom de *Déesse des Montagnes* ὀρεῖα Θεός lui est donné aussi par plusieurs auteurs. Suid. v. Κυβέλη.
(9) Diodor. Sicul. III, 57.
(10) Diodor. Sicul. *Ibid.*
(11) Macrob. *Saturn.* I, 12.
(12) Steph. Byzant. v. Μάσταυρα. L'auteur de l'Etymologicum Magnum, v. Ἀμμά, donne aussi ce même nom à Rhéa. Cf. Hesych. v. Ἀμμάς; Suid. v. Ἀμμαία.
(13) Théodoret. *Therap. Serm.* I.
(14) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.*, 698 et 1176.
(15) Serv. *ad Aen.* III, 113.
(16) Ovid. *Fast.* VI, 267.
(17) Isidor. *Orig.* VIII, 11.
(18) Macrob. *Saturn.* I, 12.
(19) P. 42, Bekk. Λέγει που Ἡράκλειτος ὅτι πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει, καὶ ποταμοῦ ῥοῇ ἀπεικάζων τὰ ὄντα λέγει ὡς δὶς ἐς τὸν αὐτὸν ποταμὸν οὐκ ἂν ἐμβαίης. — τί οὖν δοκεῖ σοι αλλοώτερον Ἡρακλείτου νοεῖν ὁ τιθέμενος τοῖς τῶν ἄλλων Θεῶν προγόνοις Ῥέαν τε καὶ Κρόνον; Cf. *Supra* p. 3.
(20) Eustath. *ad Odyss.* B, p. 1431, ou de κύφος, *courbé*. Creuzer, *Symbol.* tom. II, part. I, p. 68, traduct. de M. Guigniaut; Panofka, *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 70 et suiv.
(21) Etym. M. v. Κύβελον; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1170; Servius (*ad Aen.* III, 113) tire l'etymologie du nom de Cybèle ἀπὸ τοῦ κυβιστᾷν τὴν κεφάλην, de ce que les prêtres agitaient leurs têtes. Cf. Etym. M. v. κυβηβειν.
(22) Le pin, comme tout le monde sait, était l'arbre de Cybèle, celui en lequel Atys fut changé (Ovid. *Métam.* X, 104). Le chêne était aussi consacré à la Mère des Dieux (Apol. Rhod. *Argon.* I, 1124, sqq. et Schol.).
(23) Strab. XIV, p. 633; Plin. *H. N.* XV, 29, 31; Steph. Byzart. v. Σμύρνα.
(24) Eckhel, *D. N.* II, p. 544; Mionnet, III, p. 205, N°s 1111 et 1112.
(25) M. Panofka (*Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 73) a déjà fait quelques rapprochemens entre la Déméter Κυβηβη et la déesse Tyché.
(26) *De Vesta et Prytanibus*, cité par Eckhel, *D. N.* II, p. 537.
(27) Cf. de Witte, *Nouv. Ann.* I, p. 80.

Proserpina, a publié, pl. VII XIII, une suite de monumens sur lesquels on voit Vénus ou une divinité analogue, représentée, selon les règles de l'art grec perfectionné, et appuyée sur des figures plus petites, d'ancien style, qui montrent la déesse sous sa forme hiératique. L'une de ces figures accessoires, pl. VII, se termine en hermès tétragone; une autre, pl. VIII, est portée sur une colonne. Ces curieux monumens nous montrent donc réunies les phases différentes de l'art, depuis son origine orientale jusqu'à son perfectionnement; 1° le cône brut ou la colonne; 2° la figure sans bras ni pieds, en forme de colonne ou hermès; 3° la figure développée, mais encore roide dans la pose, et rectiligne dans le mouvement des bras et des draperies; 4° l'imitation libre de la nature. Cette manière de subordonner un symbole antique à une figure du beau style, était une des manières dont les artistes de la belle époque se servaient pour marquer le rapport de leurs créations avec les formes purement religieuses des premiers siècles.

La présence de Vénus, sur une monnaie de Smyrne, rappelle le culte célèbre dont les deux Némésis jouissaient dans cette ville de l'Ionie (1). On a souvent insisté sur les rapports qui unissaient la Némésis de Rhamnus à Aphrodite, et la facilité avec laquelle Agoracrite transforma une statue de Vénus en une statue de Némésis (2), fournit une belle confirmation de ce rapprochement.

Associée, sur notre médaille, à l'Amazone Smyrna, la *Vénus Victrix* fournit un exemple de cette parité fraternelle qui existait dans le culte des deux Némésis, comme dans celui des Charites à Athènes et à Lacédémone, et dans celui des Fortunes à Antium. Au reste, comme l'a fort bien démontré M. Gerhard dans son *Prodrome*, il est toujours facile de détruire cette égalité et de faire des deux divinités qui paraissent sœurs, une déesse mère et une déesse fille. Cet échelonnement de rapports appliqué à des personnages qui sur les monumens et dans les traditions se présentent sur la même ligne, est précisément la contre-partie de ce que M. Gerhard a fait pour les grandes déesses d'Éleusis, ordinairement mère et fille, et qui pourtant nous apparaissent sur des terres cuites comme deux sœurs (3).

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de faire entrer Vénus dans le cycle de la religion phrygienne. La déesse coiffée du modius que nous avons sous les yeux est certainement une Vénus Uranie; le modius, dans le sens religieux, ne diffère nullement de la couronne tourrelée que porte ordinairement Cybèle (4). Or, un des points d'histoire religieuse les plus faciles à établir est la parenté de la Vénus assyrienne, avec la Cybèle de Phrygie. On en trouvera la preuve dans l'explication que nous donnerons, à l'article de Junon, des médailles d'Hiérapolis de la Cyrrhestique. A l'occasion de cette parenté de Vénus et de Cybèle, je ne dois point négliger de citer un des monumens les plus curieux sous le rapport de l'art et du sujet, qui aient été apportés en Europe depuis quelques années. M. le professeur Fr. Thiersch, de Munich, qui possède ce monument, l'a publié récemment dans une dissertation, intitulée : *Veterum artificum opera poetarum carminibus explicata*, octobre 1835, pl. V. C'est une terre-cuite représentant Vénus assise et ayant auprès d'elle le jeune Adonis couronné, d'une taille tellement au-dessous de celle de Vénus, que, debout à côté d'elle, son bras se trouve à la hauteur de la déesse assise, qu'il embrasse. Cette terre-cuite trouvée dans un tombeau de l'île de Nisyros, sur la côte de Carie, nous semble donner une importante démonstration du rapprochement que les Grecs de l'Asie Mineure établirent entre leur Vénus émanée directement de la Phénicie et la déesse dont le culte formait l'élément constitutif de la religion phrygienne.

N° 3.

Médaille de Smyrne. — ΣΙΠΥΛΗΝΗ. *La déesse du Sipyle.* Tête de Cybèle, couronnée de tours, à droite.

℞. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. *Monnaie des habitans de Smyrne.* Lion, à droite, la patte posée sur un *tympanum*. Æ. 4 1/2. Mionnet, III, p. 205, N° 1106.

Voyez pour l'explication de cette médaille le commentaire du n° 1.

Le *tympanum*, comme attribut de Cybèle, n'est pas seulement destiné à rappeler les courses furieuses des Galles et le bruit qu'ils faisaient avec leurs tambours; le *tympanum*, par sa forme ronde et la manière dont on obtient le son en glissant le doigt et en appuyant sur la surface extérieure de la peau qui garnit le fond du tambourin, appartient à tous les mystères de l'antiquité. On le trouve considéré comme un objet sacré à Éleusis, centre mystique duquel les excès semblables à ceux des Galles avaient été soigneusement exclus. A l'idée de *cercle* déjà exprimé par la couronne crénelée et le modius, le *tympanum* joint celle du mouvement circulaire également exprimé par le *rhombos* d'Éleusis. C'est ce mouvement circulaire et cette course perpétuelle autour du même centre qui, suivant Platon, dans le *Cratyle* (5), forme l'essence des dieux.

(1) Paus. VII, 5, 1; IX, 35, 2.

(2) Plin. *H. N.* XXXVI, 5, 4.

(3) Gerhard, *Antike Bildwerke*, taf. II und III.

(4) Nous donnerons dans notre Supplément à *Cybèle* une médaille de Pessinunte qui représente cette déesse coiffée du modius : on en citerait facilement d'autres exemples. En revanche, Vénus apparaît sur les monnaies de Sidon et des rois de Chypre avec la couronne crénelée. (Cf. Mionnet, tom. VI, p. 367 et suiv., Suppl. tom. VII, p. 310; Borrell, *Monn. des rois de Chypre, passim.*)

N° 4.

Médaille de Trapézopolis de Carie. — ΔΗΜΟϹ ΤΡΑΠΕΖΟΠΟΛΙΤΩΝ. *Le Déme des Trapézopolites.* Buste du *Déme* ou peuple de Trapézopolis, figuré comme un jeune homme, diadémé et les cheveux flottans, le visage tourné à droite.

℞. ΔΙΑ Τιβεριου ΦΛΑβιου ΜΑΥΛΥϹΙΟΥ. *Monnaie frappée par les soins de Tiberius Flavius Maulysius.* Cybèle debout, la tête surmontée du *modius*, et posant les deux mains sur la tête de deux lions placés à ses côtés. Æ. 6 1/2. Mionnet, III, p. 388, N° 493.

Nous donnons parmi les types nombreux de Cybèle répandus dans l'Asie Mineure cette médaille de Trapézopolis, pour deux raisons, 1° à cause de l'attitude de Cybèle debout entre ses deux lions, posture qui l'assimile au cône ou à la colonne (Voyez le commentaire du n° 2), et la rapproche à la fois de la Vénus phénicienne, de la Diane d'Éphèse et de la Junon d'Hypæpa, qui en fait, en un mot, une déesse jeune en lui retirant le caractère matronal dévolu principalement aux déesses assises; 2° à cause du nom de Trapézopolis et la présence du Déme personnifié sur le droit de la pièce. L'idée d'un *trapèze* ou d'une table carrée est en effet une de celles qui s'allient le mieux au personnage de Cybèle, si l'on s'en tient à l'étymologie du nom de cette déesse que les anciens ont si souvent tirée de Κύβος, un *cube* (6); étymologie, d'ailleurs, dont nous avons indiqué l'insuffisance dans nos observations préliminaires sur Cybèle. Quant au Déme personnifié, l'origine et l'intention de ce personnage allégorique seront discutés dans un article spécial. Qu'il nous suffise, pour cette fois, de faire observer que sur un grand nombre de médailles de l'Asie Mineure le Déme s'offre sous les traits et avec les attributs caractéristiques du dieu Lunus, lequel se confond entièrement avec Atys. Ici la tête du Déme qui n'a point le bonnet phrygien, rappelle de la manière la plus frappante les portraits d'Alexandre; peut-être les habitans de Trapézopolis avaient-ils eu une raison particulière pour substituer le portrait du héros macédonien à la figure du dieu protecteur de leur ville.

N° 5.

DIVA AVGVSTA FAVSTINA. *La divine Faustine, Auguste.* Tête de Faustine mère, à droite.

℞. MATRI DEVM SALVTARI. *A la mère des Dieux, cause de salut.* Cybèle, tourrelée, assise sur un trône, à droite, et tenant le *tympanum* sur ses genoux. De chaque côté du trône, un lion. Au-dessous : SENATVS CONSVLTO. *Frappé par ordre du sénat.* Grand bronze.

N° 6.

FAVSTINA AVGVSTA. *Faustine, Auguste.* Tête de Faustine jeune, à droite.

℞. MATRI MAGNAE. *A la grande mère.* Cybèle, tourrelée, assise sur un trône, à droite, entre deux lions, et munie du *tympanum* posé sur ses genoux. Au-dessous : SENATVS CONSVLTO. *Frappé par ordre du sénat.* Grand bronze.

Ces deux médailles, n°s 5 et 6, ont été frappées en l'honneur des deux Faustines, assimilées, par la tendresse de leurs époux et la flatterie des Romains, à la déesse de la Phrygie. Cette forme d'apothéose appliquée à Faustine la Jeune était d'autant plus naturelle que l'impératrice était morte dans l'Asie Mineure, au milieu même du domaine religieux de Cybèle.

Le lion consacré à Cybèle n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante. On trouve cet animal symbolique tantôt isolé comme sur les médailles de Smyrne n°s 1 et 3, tantôt par terre aux pieds de la déesse, n°s 4, 5 et 6; quelquefois Cybèle paraît assise sur les deux lions à la fois, n°s 7 et 8, plus souvent elle est portée sur un seul lion, n°s 10-14; enfin, le n° 9, pl. III, et le n° 1, pl. IV, nous montrent Cybèle dans son char traîné par quatre lions. Les explications que Lucrèce (7), Fulgence (8), Phurnutus (9), Servius (10), Albricus (11), etc.,

(5) P. 32, Bekk. Cf. p. 61.

(6) *Supra*, Introduction.

(7) *De Nat. Rer.* II, 600, sqq.

(8) III, 5.

(9) *De Nat. Deor.* VI.

(10) *Ad Aen.* III, 113 et X, 253.

(11) *De Deor. imag.* XII.

ont données des lions de Cybèle sentent plus ou moins l'esprit de l'école allégoriste, qu'il ne faut nullement confondre avec l'école symboliste; ou bien ces explications appartiennent à l'époque où, sous le nom de *théologie naturelle*, on a voulu donner place aux progrès des sciences dans une religion basée sur une ignorance complète des lois de la physique et de l'astronomie.

La seule tradition qui nous semble avoir conservé l'empreinte de la religion primitive est celle qu'on trouve dans Apollodore (1), Ovide (2) et Hygin (3), et suivant laquelle les deux lions de Cybèle ne seraient autre chose qu'Hippomènes ou Minalion et Atalante, transformés par Cybèle, indignée de ce que ces jeunes époux n'avaient point respecté dans leur transport la pureté de son temple ou de son bois sacré. Apollodore et Hygin nomment, au lieu de Cybèle, Vénus, et, au lieu du temple de la Mère des Dieux, le temple de Jupiter. Mais ces légères variantes n'ôtent pas au mythe son caractère essentiel, qui est de faire considérer les lions de Cybèle, comme en rapport avec l'idée d'un personnage androgyne. En effet, selon les fables de Salmacis (4), de Tirésias dans Eustathe (5), de Périphas dans Antoninus Liberalis (6), l'être hermaphrodite n'a pas de symbole plus caractéristique que le *symplegma* de deux jeunes amans. La Vénus phénicienne ou assyrienne que l'on voit si souvent portée sur un lion, est, comme nous l'avons démontré ailleurs (7), une divinité décidément androgyne. Cybele également portée sur un lion a le même caractère dans sa confusion avec le personnage d'Agdestis, lequel n'est que sa forme hermaphroditique exprimée d'une manière brutale et sans voile. La preuve de ce dernier fait sera donnée dans le travail sur Cybele, que nous avons déjà plusieurs fois cité.

N° 7.

Cornaline. — Cybèle assise sur un trône que paraissent porter deux lions, et s'appuyant sur un sceptre.

N° 8.

Pâte de verre. — Cybèle, vue de face, assise sur un trône, entre deux lions.

N° 9.

HADRIanvs . AVGVSTVS. *Hadrien, Auguste.* Tête d'Adrien, à droite.

℞. Cybèle, munie du *tympanum*, assise sur un char traîné par quatre lions. A l'exergue : COnSvl III. *Consul pour la troisième fois.* — Médaillon encastré dans sa bordure antique.

Cette Cybèle, dans le quadrige, rappelle d'une manière frappante les vers de Lucrèce (8) :

Hanc veteres Graiûm docti cecinere poetae
Sublimem in curru bijugos agitare leones :
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem ; neque posse in terra sistere terram.

Il n'y a d'autre différence entre l'image offerte par Lucrèce et le type de notre médaille, que le nombre des lions, qui est de deux dans Lucrèce, et de quatre sur la pièce. Le dernier des vers du poète est remarquable en ce qu'il semble réunir une connaissance provenant d'une physique déjà assez avancée, celle du mouvement de rotation de la terre sur elle-même et l'application de cette notion à la croyance primitive déjà citée, suivant laquelle les dieux ou le monde (ce qui est tout un pour les anciens), auraient été entraînés dans un mouvement perpétuel de rotation concentrique. Ce mouvement, par sa constance et sa régularité, explique l'idée en apparence contraire d'une stabilité parfaite. Aussi n'hésitons-nous pas à comparer le médaillon d'Hadrien, que nous avons publié, avec une autre médaille du même prince sur laquelle on lit : TELLVS STABILITA, et des médailles d'or et d'argent, toujours d'Hadrien, avec la même légende. Le sens de ces dernières pièces a été fort justement considéré par Eckhel (9) comme une allégorie de l'ordre et de la paix, rétablis par Adrien dans le monde romain. En suivant l'indication de Lucrèce, notre médaillon n° 9 exprimerait la même pensée d'une manière plus détournée. En tout cas, cette concentration du personnage de Cybèle dans la personnification de la Terre, nous paraît conforme aux principes de la théologie naturelle, et, par conséquent, convenir à une époque savante comme celle d'Hadrien. Mais je ferai voir ailleurs que, dans la réalité religieuse, Cybèle n'est point exclusivement la Terre, et peut tout aussi bien être prise pour la Lune. Dans cette dernière circonstance la figure de la déesse portée sur un char au milieu des airs convient parfaitement à l'astre qui voyage dans le ciel. C'est ce qui explique, peut-être, indépendamment de la course concentrique des dieux, indiquée par Platon, comment le char a pu être attribué à Cybèle, long-temps avant que l'on n'eût l'idée de la rotation de la terre sur elle-même ou même du cercle qu'elle décrit autour du soleil, comme l'avaient pensé quelques philosophes. Au reste, il serait possible que le revers de ce médaillon n'eût trait qu'à la translation de la Bonne Déesse d'un temple à un autre, qui eut lieu à Rome sous le règne d'Hadrien (10).

N° 10.

Médaille d'Ancyre de Galatie. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Λουκιος ΣΕΠΤΙΜιος ΣΕΟΥΗΡΟΣ ΑΥΓουστος. *L'empereur César Lucius Septime-Sévère, Auguste.* Tête laurée de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΑΝΚΥΡΑΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛεως. *Monnaie d'Ancyre, métropole (de la Galatie).* Cybèle, assise sur un lion passant à droite, tournant la tête à gauche, tenant un sceptre et appuyant le *tympanum* sur la croupe du lion. Æ. 8 1/2. Mionnet, VII, Suppl., p. 634, N° 15.

N° 11.

Médaille de Nicée de Bithynie. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΑΔΡΙΑΝΟΣ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ. *L'empereur César Adrien Antonin.* Buste lauré d'Antonin-le-Pieux, à droite.

℞. ΝΕΙΚΑΕΩΝ. *Monnaie des Nicéens.* Cybèle, tourrelée, montée sur un lion passant à droite, tenant un sceptre et le *tympanum.* Æ. 8. Mionnet, II, p. 452, N° 219.

N° 12.

Cornaline. — Cybèle, tourrelée et munie d'un sceptre, assise sur un lion passant à droite.

N° 13.

Cornaline. — Cybèle ou Astarté, sous la figure d'une jeune fille, montée sur un lion courant à gauche. Son voile enflé par le vent, s'élève au-dessus de sa tête.

N° 14.

Pâte antique. — Cybèle montée sur un lion, à droite, tient le *tympanum.* De chaque côté de la tête de la déesse, le soleil et le croissant de la lune. Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 12; Toelken, *Verzeichniss der antiken Steine der kœnigl. Preuss. Gemmensam.* Klass. III, n° 11.

Les médailles et les pierres gravées que nous venons de passer en revue ont cela de très remarquable, qu'elles peuvent se rapporter aussi bien à l'Astarté phénicienne des Carthaginois, qu'à la Cybèle phrygienne. Sur les médailles d'Ancyre et de Nicée les localités servent suffisamment à déterminer le personnage de la Mère des Dieux, mais pour les pierres gravées 12 et 13, un pareil moyen de critique n'est point à notre disposition, et d'ailleurs l'absence du tympanum plus particulièrement approprié à Cybèle contribue à rendre notre jugement encore plus douteux. On trouve un grand nombre de pierres semblables en Afrique. Particulièrement sur celle du n° 13 l'attitude et le costume de la déesse nous semblent mieux convenir à Vénus qu'à Cybèle (11). C'est aussi un des caractères de la Vénus Uranie que de réunir, comme sur la pâte de

(1) III, 9, 2.
(2) *Metam.* X, 686-704.
(3) *Fab.* 185. Cf. Serv. *ad Aen.* III, 113. D'après ce dernier passage, on apprend que les anciens croyaient que les lions ne s'accouplaient pas entre eux, mais qu'un lion mâle s'unissait à une panthère, et un léopard à une lionne. Hygin (*Fab.* 185) ajoute : *Quos Jupiter ob id factum in leonem et laeam convertit, quibus dii concubitus Veneris denegant.* Indépendamment de l'idée d'hermaphroditisme attribué au lion, que révèle cette punition infligée par Cybèle à Hippomènes et Atalante, on y reconnait encore une allusion à la stérilité que s'imposaient volontairement les Galles. On ne comprend donc pas pourquoi Diodore de Sicile (III, 59) associe les lions et les panthères auprès de l'image de la Mère des Dieux, parce que, dit-il, ayant été exposée sur le mont Cybèle, en Phrygie, la déesse y fut nourrie par ces animaux. Cadmus et Harmonie, enfin, sont aussi changés en lions, dans un extrait de Ptolémée Héphestion conservé par Photius (*Biblioth.* Cod. CXC, p. 472), quoique dans le mythe le plus connu ils soient transformés en serpens (Ovid. *Metam.* IV, 572). Dans le temple de Bélus, à Babylone, on voyait la statue de Rhea, et près de ses genoux deux lions et des serpens. Diodor. Sicul. II, 9.
(4) Ovid. *Métam.* IV, 285, sqq.
(5) *Ad Odyss.* K, p. 1665.
(6) VI.
(7) *Annal. de l'Instit. arch.* VI, p. 253 et suiv.
(8) *De Nat. rer.* II, 600-604.
(9) *D. N.* VI, p. 509.
(10) Spartian. *Hadrian*, 19.
(11) Albricus (*De Deorum imag.* XII) *Cybele mater Deorum........ erat enim virgo fœmina in curru sedens.* Appul. *Metam.* VII, p. 112. Pric. *Carthago te virginem vectam leonibus cœlo commeantem percolit.*

verre n° 14, le symbole du soleil à celui de la lune. Car, c'est bien ici le soleil qu'on voit représenté à la gauche de la déesse, comme l'a pensé Winckelmann (1), et non point la planète de Vénus, selon l'interprétation qu'appliquent les modernes à des monumens semblables. Nous reviendrons, à l'article de Vénus, sur cette appropriation à une même divinité des symboles réunis du soleil et de la lune. En attendant, on peut remarquer que ce caractère panthée convient aussi bien à Cybèle qu'à Astarté. Après avoir raconté le mythe de la Mère des Dieux, Diodore (2) ajoute que cette tradition est commune aux Phrygiens et aux habitans de l'Atlas voisins de l'Océan. Il existait donc entre les idées des habitans de l'Asie Mineure et celles des peuples de l'Afrique, la conformité que nous remarquons ici dans la manière de représenter la déesse phrygienne et la déesse carthaginoise.

Au reste, il serait possible que la Cybèle représentée au revers du n° 11 ne fût autre chose que Nicæa elle-même, la nymphe éponyme de la ville, la légende de Nicæa, telle que la rapporte Memnon d'Héraclée (3), offrant sous le nom de cette nymphe, fille de Cybèle, un récit tout-à-fait conforme à l'histoire de Cybèle elle-même.

N° 15.

Cornaline. — Lion passant à droite. Au-dessus, le bonnet phrygien, et au-dessous, les crotales. Winckelmann, *ibid.*, n° 17; Toelken, *Verzeichniss,* Klass. III, n° 14.

Voyez le commentaire du n° 18.

N° 16.

Médaillon d'Anchiale de Thrace. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝΤωνεινος ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ ΑΥΓουστος. *L'empereur César Marc Antonin, Auguste.* Buste lauré de Gordien III, à droite, avec le *paludamentum.*

℞. ΟΥΛΠΙΑΝΩΝ ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ. *Monnaie des Ulpiens Anchialéens.* Cybèle, la tête couronnée de tours, assise sur un trône audessous duquel est un lion. La déesse appuie le bras gauche sur le *tympanum.* Devant Cybèle est le jeune Atys, debout, coiffé du bonnet phrygien et tournant ses regards vers la déesse. Dans le fond, un pin. Æ. 10 1/2. Mionnet, I, p. 371, N° 60.

N° 17.

FAVSTINA . AVGvsta . PII . AVGvsti . FILia. *Faustine, Auguste, fille d'Antonin-le-Pieux, Auguste.* Tête de Faustine jeune, à gauche.

℞. Cybèle, assise sur un trône avec un marche-pied, tient d'une main un *tympanum* et de l'autre une branche de pin. De chaque côté du trône est un lion; des crotales sont suspendues à un pin, à droite. A gauche est Atys, debout, coiffé du bonnet phrygien, muni du *pedum* et de la syrinx. — Médaillon de bronze.

Ces deux médaillons nous offrent la réunion des personnages de *Cybèle* et d'*Atys*, sous la forme la plus fréquente dans le domaine de l'antiquité figurée. J'ai cité dans le commentaire du n° 2 la belle terre-cuite de M. Thiersch, qui montre embrassés Vénus et Adonis dans une attitude et une proportion relatives affectées d'ordinaire à Atys et à Cybèle. Le pin résineux, consacré à Atys, rappelle l'arbre de myrrhe dans lequel la mère d'Adonis fut transformée et de l'écorce duquel on tira le jeune dieu quand fut venu le moment de sa naissance (4). Sur le célèbre autel du Musée Capitolin (5), orné d'une inscription palmyrénienne, on voit entre autres représentations un cyprès du feuillage duquel sort un jeune enfant qui tient un petit veau entre ses bras. Nous ne prétendons pas donner ici l'explication de ce monument qui a fait le désespoir de tous les interprètes, et que Boettiger (6) n'a pas, selon nous, mieux compris que ses devanciers. Qu'il nous suffise de constater le rapport certain qui doit exister entre le jeune dieu paraissant naître du cyprès sur l'autel du Capitole, et Adonis retiré par les femmes de l'Arabie du tronc de l'arbre de myrrhe. Boettiger a fort justement rappelé, à l'occasion de ce monument, le culte du *Hom*, arbre sacré des Perses, tel qu'il est recommandé dans les livres de Zoroastre. J'ai tâché, dans mes leçons d'histoire à la Sorbonne, année 1835-1836, de démontrer l'origine babylonienne du *Hom* de Zoroastre; je me suis efforcé de faire voir dans ce symbole une forme du λόγος ou du *verbe*, dont, conformément au génie de la réforme de Zoroastre, toute apparence anthropomorphique avait été bannie. Il existe pour le fond des idées une analogie parfaite entre le jeune Horus Harpocrate des Égyptiens, porté à sa naissance sur un calice de lotus, et l'arbre *Hom* sur l'écorce duquel Zoroastre a écrit le mot de la création, *honover.* La religion phrygienne offre cela de très remarquable qu'Atys et le pin y sont presque entièrement confondus l'un avec l'autre. Tantôt Atys est changé en pin (7), tantôt les Galles ou Cybèle elle-même accompagnée d'Agdestis portent le pin en mémoire d'Atys et déplorent la perte du jeune héros en présence de l'arbre devenu son symbole (8). Le pin d'Atys (9), l'arbre d'Adonis, le cyprès de l'autel du Capitole, sont trois formes de la même idée appropriées aux productions de trois différens climats. Il doit en être de même du *Hom*, dont on ne connaît pas le représentant dans le règne végétal. Ces rapprochemens et la manière dont nous considérons Atys ainsi que l'arbre qui lui est consacré comme les représentans dans la religion phrygienne de la doctrine du λόγος ou du verbe (10), commune à toutes les religions de l'antiquité, seront développés dans les études sur Cybèle, que nous avons précédemment citées.

Le surnom d'*Ulpiens*, que l'on lit sur la médaille d'Anchiale, remonte au règne de Trajan. Les villes de l'Asie, pour témoigner leur reconnaissance ou leur flatterie envers les empereurs romains, prenaient souvent les noms de ces souverains.

Pour les rapports de Faustine avec Cybèle, voyez le commentaire du n° 5.

Atys, sur le n° 17, portant le pedum et la syrinx, rappelle Marsyas que les traditions mythologiques donnent pour compagnon des courses de Cybèle (11). On va voir sur la médaille suivante n° 18, une combinaison suivant laquelle Cybèle et Atys se trouvent associés dans une parité parfaite, et, pour ainsi dire, confondus l'un dans l'autre, par le croissant de la lune qui les embrasse. Or, la lune est le symbole universel des courses errantes des dieux.

N° 18.

Médaille de Pessinunte de Galatie. —Têtes conjuguées de Cybèle, tourrelée, et d'Atys, coiffé du bonnet phrygien étoilé et couronné de pin, réunies par un croissant qui passe sous leurs bustes. Le tout dans un cercle de perles.

℞. ΜΗΤΡΟΣ ΘΕΩΝ ΠΕΣΣΙνουντιας (12). *Figure de la Mère des Dieux de Pessinunte.* Lion accroupi, tourné à gauche, la patte posée sur le *tympanum.* Derrière le lion, deux crotales; de chaque côté de sa tête, les bonnets des Dioscures surmontés d'un astre. Æ. 5 1/2. Mionnet, IV, p. 391, N° 104.

Cette médaille, provenant de la collection d'Allier de Hauteroche, a été frappée dans la Galatie, à l'époque de l'autonomie de cette province, probablement peu de temps après l'établissement des Gaulois. Le flaon de cette médaille est extrêmement épais et rappelle la forme des médailles d'Amadocus, roi des Odryses de la Thrace, vers la fin du quatrième siècle avant notre ère. La pièce de Pessinunte peut donc être considérée comme le monument le plus ancien que nous possédions sur le culte de la Mère des Dieux (13). Tout est remarquable dans cette médaille, en ce que tout nous éloigne de la forme que prit la religion phrygienne sous la domination romaine. Ainsi le personnage même de la Mère des Dieux se trouve représenté par le lion accroupi appuyé sur le tympanum; à côté de ce lion les bonnets des Dioscures semblent indiquer que dans l'unité de la Mère des Dieux le dualisme doit se trouver impliqué, et en effet, le droit de la pièce nous montre Atys et Cybèle réunis dans une unité dont le croissant de la lune est le

(1) *Cabinet de Stosch, l. cit.*

(2) III, 59.

(3) XLIII, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXXIV, p. 740.

(4) Ovid. *Metam.* X, 490, sqq et 512, sqq.

(5) *Mus. Cap.* t. IV, p. 77.

(6) *Ideen zur Kunst Mythologie*, S. 237.

(7) Ovid. *Metam.* X, 104.

(8) Arnob. *Adv. Gentes*, V, 7. *Tunc arborem pinum sub qua Attis nomine se spoliaverat viri, in antrum suum defert* (*Magna Mater*) *et sociatis planctibus cum Acdesti tundit et sauciat pectus pausatæ circum arboris robur.*

(9) Jul. Firmicus, *De Errore prof. Rel.* p. 17, Rigalt. *In sacris Phrygiis, quae Matris Deûm dicuntur, per annos singulos arbor pinea caeditur, et in media arbore simulacrum juvenis subligatur.* Cf. Boettiger, *Ideen zur Kunst Mythologie*, S. 290, et Creuzer, *Symbol.* tom. II, part. I, p. 58, traduction de M. Guigniaut.

(10) C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'étymologie que Timothée, dans Arnobe (*Adv. Gentes*, V, 6), donne du nom d'Attis, le faisant dériver du mot lydien *Atagus*, chevreau. L'idée du verbe naissant s'exprime, en effet, dans le langage de la symbolique aussi bien par le petit d'un animal, un agneau ou un chevreau, que par une fleur ou le germe d'une plante. Atys, dans le sens de fleur, se trouve désigné par Fulgence (III, 5), qui cite comme autorité Sosiclès, dans son livre περὶ θεολογουμένων.

(11) Diodor. Sicul. III, 58.

(12) Ou plutôt Πεσσινίας. Quelque étrange que soit cette leçon, elle est justifiée par une seconde pièce du Cabinet de France, semblable à la précédente, sur laquelle on lit clairement : ΠΕΣΣΙΝΕΑ...

(13) Suivant Pausanias (III, 22, 4), le plus ancien simulacre de la Mère des Dieux que l'on connût de son temps, était celui de la roche Coddinos, au mont Sipyle, en Lydie.

symbole. Les crotales du revers (et non le gland de chêne, comme on lit dans la description de M. Dumersan (1)) expriment peut-être la même idée. Les crotales, en effet, sont les deux moitiés d'un seul tout séparées, mais attachées par un lien et dont la réunion produit le son qui lui-même est une manifestation divine. Une seconde médaille de Pessinunte, et dont la valeur courante devait être de la moitié de la pièce précédente, a été publiée par Sestini (2); au droit on voit la tête du dieu Lunus ou plutôt celle d'Atys, coiffée du bonnet phrygien, couronné de pin et porté sur le croissant de la lune; au revers, comme sur notre médaille, l'inscription : ΜΗΤΡΟΣ ΘΕΩΝ ΠΕΣΣ, avec le symbole du taureau cornupète. Cette médaille, qui a passé dans le Cabinet de France et que nous donnerons dans notre *Supplément*, met en rapport avec la Mère des Dieux un symbole qui dérive comme le lion des religions de l'Asie intérieure, et qui se trouve souvent associé au lion sur les médailles grecques du plus ancien style, particulièrement sur celles de Samos. Le taureau appartient aussi à Cybèle, comme une victime de choix agréable à la déesse (3). On connaît les sacrifices tauroboliques pratiqués en l'honneur de Cybèle dans les premiers siècles de notre ère et dont l'origine se rattache à la religion phrygienne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que sur la médaille de Pessinunte le taureau se voie substitué au lion, comme personnification de la Mère des Dieux, à moins toutefois qu'on ne rapporte pas au symbole du revers le sens de la légende et qu'on ne traduise sur les deux médailles : *Monnaie de la Mère des Dieux de Pessinunte*, désignant ainsi par le nom de la divinité elle-même cette grande association théocratique à la tête de laquelle était le grand-prêtre de Cybèle, et dont Strabon (4) rapporte l'étrange organisation. La seule différence que dans ce cas on mettrait entre notre première interprétation et la seconde, c'est que le lion et le taureau, au lieu d'être considérés comme des représentations de la déesse, ne seraient plus que des symboles inhérens à son culte.

Quoi qu'il en soit de cette divergence, qui a peu d'intérêt pour le fond même des idées, la substitution de Lunus-Atys sur la seconde médaille aux bustes conjugués d'Atys et de Cybèle du premier monument, donne une confirmation remarquable des idées que nous avons émises plus haut sur le caractère à la fois simple et double de la déesse phrygienne (5).

N° 19.

Double statère de Cyzique. — Tête d'Atys coiffé du bonnet phrygien, à droite, au-dessus d'un poisson pélamide.

℞. Carré creux divisé en quatre parties égales, avec un fond de grènetis. AV. 5. Mionnet, V, Suppl., p. 301, N° 108.

Cette pièce nous offre la tête d'Atys sous une forme idéalisée par l'art hellénique. Atys, dans les villes grecques, se confond aisément soit avec Lunus, soit avec Persée. La pélamide, sous le buste d'Atys, indique, soit la ville de Cyzique, soit plutôt une grande association commerciale à la tête de laquelle Cyzique devait être placée, et qui comprenait un certain nombre des villes de l'Asie Mineure. La pièce a dû être frappée à l'époque d'Alexandre ou peu après.

PLANCHE IV.

N° 1.

NERO CAESAR . AVGvstvs. *Néron César, Auguste.* Tête de Néron, à droite. Derrière la tête, une marque qui se trouve fréquemment sur les contorniates.

℞. Cybèle et Atys dans un char traîné par quatre lions courans. La déesse a une couronne de tours et s'appuie sur un sceptre; Atys porte le bonnet phrygien et le *pedum*. — Contorniate.

Voyez pour le char de Cybèle le commentaire du n° 9, pl. III, et pour l'association d'Atys avec Cybèle dans un rapport astronomique le commentaire du n° 18, même planche. Les contorniates appartiennent, comme on sait, au Bas-Empire. C'étaient des pièces que l'on distribuait dans les jeux du cirque. On voit sur un dyptique d'ivoire la marque si fréquente sur les contorniates, imprimée sur la cuisse des chevaux qui courent dans le cirque. Cette marque désignait donc une des factions qui se disputaient la faveur de l'empereur et du peuple. La marque est composée d'un P et d'une L.

N° 2.

DIVA AVGVSTA FAVSTINA. *La divine Faustine, Auguste.* Buste de Faustine mère, voilée, à gauche.

℞. La Grande-Déesse de Pessinunte, dont le roi Attale avait fait présent aux Romains, est amenée à Rome dans un navire traîné par la vestale Claudia Quinta (6), qui donne une preuve de sa vertu en faisant avancer le vaisseau au moyen de sa ceinture qu'elle y attache (7). Plusieurs matrones, munies de torches, sont près de la vestale. — Médaillon de bronze.

Ce fait donna lieu à l'institution des jeux *Megalesia*, en l'honneur de la Mère Idéenne, institution qui eut lieu l'an de Rome 549.

Eckhel (8) attribue l'origine de ce médaillon au soin avec lequel Antonin renouvela les anciennes traditions religieuses. Néanmoins, en voyant la vestale Claudia associée à Faustine, nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner chez le pieux empereur l'intention de défendre la mémoire de Faustine après sa mort. La réputation de cette princesse n'avait pas été respectée de son vivant, et Capitolin (9) dit qu'Antonin renferma dans son âme le chagrin que lui causait la conduite peu régulière de Faustine. Mais quand celle-ci fut morte et mise au rang des dieux, le prince dont rien n'avait pu affaiblir la tendresse conjugale, put bien comparer Faustine à la vestale Claudia, dont la calomnie avait attaqué les mœurs, et dont les dieux prirent soin eux-mêmes de manifester la vertu.

§ IV. *LES GÉANS.*

J'ai déjà indiqué dans l'*Introduction à Saturne*, p. 4, l'origine probable du mythe qui représente les *Titans* ou les *Géans* en lutte avec les dieux de l'Olympe. Cette forme du récit religieux dérive essentiellement de la faculté qu'avait le symbolisme antique de multiplier l'unité divine dans une quantité indéfinie de personnifications. Ainsi la forme la plus simple de la lutte des dieux nous paraît s'être conservée dans la tradition qui rapporte le combat de Saturne et de Jupiter à Olympie (10). Du personnage simple de Jupiter on a fait ensuite l'armée des dieux de l'Olympe; du personnage également simple de Cronus on a fait la foule des *Titans* (11) ou des *Géans* (12). Cette faculté de mul-

(1) *Catal. de la collection Allier d'Hauteroche*, p. 103.

(2) *Descriz. del Mus. Hedervar.* tav. XXVIII, n° 4.

(3) Steph. Byzant. V. Μάσταυρα.......... καὶ ἡ Ῥέα Μᾶ, καὶ ταῦρος αὐτῇ ἐθύετο παρὰ Λυδοῖς, ἀφ' ἧς ἡ πόλις.

(4) XII, p. 567. Cf. XI, p. 535.

(5) La différence qui existe dans la manière de reproduire la même idée sur les deux pièces avait pour objet de faciliter la distinction des deux valeurs monétaires, de montrer, par exemple, que la pièce à deux têtes valait deux fois la pièce qui n'en avait qu'une. C'est ainsi que sur des médailles d'Athènes de très ancien style rapportées et publiées par Cousinéry (*Voyage en Macédoine*, tom. II, p. 125), une pièce didrachme porte au droit un cheval entier et la drachme correspondante la moitié postérieure d'un cheval. L'idée religieuse qui a fait adopter le cheval pour type monétaire par les Athéniens est la même pour les deux pièces, c'est le rapport étroit qui existe entre l'origine du cheval et Minerve, jointe à son élève Erichthonius. Mais la pensée religieuse qui détermine le choix du symbole n'a point de part à la manière dont ce symbole est déterminé ou amplifié. Sur les médailles de Pessinunte où l'on voit tour à tour les bustes conjugués de Cybèle et d'Atys et le buste d'Atys seul, comme sur les pièces d'Athènes qui nous montrent le cheval entier et le demi cheval, nous voyons l'association de deux intentions très différentes, l'intention religieuse, et l'intention pratique de faire distinguer à la première vue la valeur relative des différentes monnaies.

(6) Cf. l'autel carré publié dans le *Musée Capitolin*, IV, 57.

(7) Ovid. *Fast.* IV, 305; Herodian. *In Comm.* I, 11; Sueton. *In Tib.* 2; Appian. *Bell. Annib.* 45; Julian. *Orat.* V, p. 159.

(8) *D. N.* VII, p. 41.

(9) *In Antonin.* 3.

(10) Paus. VII, 2, 1; V, 7, 4.

(11) Les *Titans* ont pour père *Uranus* ou *Coelus* et pour mère *Gaea* ou *Terra*. Aeschyl. *Prometh.* 213; Orph. *Hymn.* XXXVII, 1. Selon Hésiode (*Theog.* 132-37), les noms des Titans sont : *Oceanus*, *Coeus*, *Crius*, *Hypérion*, *Japetus* et *Cronus*. Cf. Apollod. I, 1, 3; Diodor. Sicul. V, 66. Dans des vers orphiques conservés par Proclus (*ad* Plat. *Tim.* p. 295), *Phorcys* est ajouté aux six Titans nommés par Hésiode. Hygin (*Prolog. fab.* p. 3) donne une liste toute différente : *Briarée*, *Gygès*, *Stéropès*, *Atlas*, *Hypérion*, *Ptolus* et *Saturne*; leurs parens sont *Aether* et *Terra*. Dans Etienne de Byzance (v. Ἄδανα) nous trouvons comme fils d'*Uranus* et de *Gaea* les six Titans, *Adanus*, *Ostasus*, *Andès*, *Cronus*, *Japetus* et *Olymbius*. Pausanias (VIII, 37, 3) ajoute le Titan *Anytus*. Dans Lactance (I, 14) *Titan* est l'aîné des fils d'Uranus; souvent ce nom est donné par les mythographes et les poëtes à Hélius. Parmi les Titans, on compte encore les descendans des Titans, tels que *Promethée*, *Epimethée*, *Atlas*, *Menoetius*. *Atlas* est cité comme chef des Titans par Hygin (fab. 150; cf. Lactant. *ad* Stat. *Theb.* II, 4) Les Centimanes, *Cottus*, *Briarée* et *Gygès*, et les cyclopes *Argès*, *Stéropès* et *Brontès* sont encore des Titans. (Hesiod. *Theog.* 149 et 140.)

(12) Les géans sont fils d'*Uranus* et de *Gaea* (Apollod. I, 6, 1) ou nés du sang

tiplication d'un même personnage divin repose essentiellement sur la croyance qui concevait un dieu à la fois un et multiple. Nous retrouvons la trace de cette croyance dans les fragmens de Sanchoniathon conservés par Eusèbe (1). Là, on voit qu'*El* ou *Ilos*, le Cronus des Phéniciens, a des compagnons qui portent le même nom que lui *Elohim*. Or, précisément ce mot *Elohim* ou *Ilos* au pluriel, est celui dont se sert la Genèse pour exprimer le nom de Dieu. C'est ce que les grammairiens hébraïsans appellent *le pluriel de majesté*.

La distinction à établir entre les *Titans* et les *Géans* a beaucoup occupé les critiques modernes. Mais je ne trouve pas que jusqu'à ce jour cette discussion ait conduit à un résultat bien satisfaisant. Dernièrement M. Raoul-Rochette, dans son *Mémoire sur les représentations d'Atlas*, p. 38 et suiv., s'appuyant sur l'autorité de Voss, de Heyne, de Visconti et même de Voelcker, qui ne lui est pourtant pas aussi favorable, a établi de nouveau qu'il existait une distinction radicale entre les Titans, dieux de la dynastie antérieure aux Olympiens et les Géans produits de la colère de Gæa contre les dieux du ciel; que les Titans avaient été représentés constamment sous une forme entièrement humaine, tandis qu'on avait figuré les Géans, le plus souvent avec des jambes de serpens et quelquefois aussi, surtout à la belle époque de l'art attique, sous la même forme que les Titans (2). Le grand inconvénient de cette distinction est de donner tort à une grande partie de l'antiquité, soit qu'à l'exemple de M. Raoul-Rochette on attribue la confusion des Titans et des Géans à la dernière époque de l'antiquité, soit qu'avec Voelcker (3) on convienne que cette confusion a dû s'établir de très bonne heure. Ce dernier savant a été, ce semble, plus conséquent que les autres avec lui-même, en ce sens, qu'il fait remonter la distinction des Titans et des Géans, à une époque antérieure non-seulement à Hésiode, mais encore à Homère; par conséquent, s'il découvre dans la Théogonie des traces déjà fort claires de l'assimilation des Titans avec les Géans (4), il explique cette erreur d'Hésiode par la réflexion que ce poëte employait, sans en connaître la valeur, des débris vénérables de la première école intellectuelle qui se fût développée dans la Grèce. Dans cette hypothèse, on ne devrait tenir aucun compte des contradictions que renferme le texte d'Hésiode, mais seulement faire attention à la place que les Titans occupent dans l'ordre des créations cosmogoniques, comme fils d'Uranus et de la Terre. Cette place qu'Hésiode, plus fidèle aux traditions primitives en cela que dans le choix des expressions poétiques dont il faisait usage, a laissée aux Titans dans la suite de son poëme, indique le sens dans lequel il faut entendre les êtres de cet ordre. « En eux, dit » Voelcker (5), réside le suc de tous les êtres qui doivent être ultérieurement » créés, mais ils sont cachés dans le sein de la terre, jusqu'à ce que la mutilation » d'Uranus ait donné au principe de production que représentent les Titans la » force génératrice qui leur manquait pour la création des êtres. » A l'appui de cette manière d'interpréter le texte d'Hésiode, Voelcker cite l'auteur de l'hymne Homérique à Apollon (6), qui représente les Titans comme le principe originaire des dieux et des hommes, et l'Hymne Orphique XXXVII qui invoque les Titans comme la source et le principe de tous les êtres mortels. On voit que le savant allemand ne s'éloigne pas sensiblement de notre manière de comprendre les Titans. Seulement il a tort, selon nous, d'assigner à ces personnifications divines une place si déterminée et si restreinte dans l'ordre cosmogonique, de croire que dans la cosmogonie antique dont Hésiode reproduisait l'enchaînement, il n'y avait pas de place pour une lutte entre les Titans et les fils de Cronus. Agir ainsi, c'est d'une part prêter à Hésiode une erreur dont la démonstration ne peut exister nulle part, et de l'autre ajouter une foi aveugle à la contexture actuelle de la Théogonie, comme si les argumens de ceux qui ont voulu faire voir dans ce poëme une collection de fragmens très souvent contradictoires n'avaient ni valeur, ni vraisemblance.

L'opinion beaucoup plus large qui considère les Titans comme une personnification des forces naturelles (7), sans attribution à aucune époque déterminée de la cosmogonie, tire une grande évidence de l'assimilation des Titans et des Géans. Pour que ces deux catégories de personnages divins continuassent d'être séparées, il faudrait assigner à l'une ou à l'autre un caractère bien tranché. Ainsi, de même qu'on attribue aux Titans la forme pure anthropomorphique, ces dieux devraient apparaître constamment sous des traits moraux et intellectuels en rapport avec l'idée élevée que l'art s'en était faite. Mais, d'abord, il serait difficile de citer un seul monument antique qui représentât les Titans distincts des Géans (8). D'autre part, l'élévation morale des Titans est encore une chimère que les monumens littéraires démentent à chaque instant. Aucun des Titans n'est plus constamment bon, noble, bienfaisant que ne l'est Saturne lui-même le plus jeune d'entre eux. Et de même que sur les monumens de l'art, les Géans nous apparaissent tantôt comme anguipèdes, tantôt avec des jambes humaines, de même aussi nous trouvons presque aussi souvent les Géans, dans le parti de Jupiter et des dieux de l'Olympe que dans celui des Titans, et des autres créatures que la Terre produit pour renverser la puissance des dieux du ciel. Ainsi chez Homère (9), Briarée vient au secours de Jupiter, que les autres dieux ont chargé de chaînes. Chez Hésiode, les Géans tantôt secondent les Titans contre Uranus (10), tantôt assurent à Jupiter la victoire que la puissance des autres dieux de l'Olympe n'a pu lui donner (11). Enfin, le Scholiaste d'Homère (12) dit que les Géans s'étant armés contre Saturne, Jupiter vint au secours de son père et lui rendit l'empire. Dans les traditions arcadiennes (13) les Géans sont substitués aux Curètes et aux Corybantes comme gardiens de Jupiter enfant, contre les entreprises de Saturne. Le Titan Anytus est nommé comme un assesseur des déesses éleusiennes (14). Tous ces témoignages, en un mot, déterminent chez les Titans et les Géans cette ambiguïté et cette incertitude de caractère moral qui est le propre de tous les dieux antiques.

Si nous interrogeons l'étymologie, notre conclusion sera la même. Voelcker (15)

d'*Uranus* après qu'il eut été mutilé par son fils (Hesiod. *Theog.* 185) ou encore du *Tartare* et de *Terra* (Hygin. *Prolog. fab.* p. 4). Les noms des principaux géans sont : *Porphyrion*, *Alcyonée*, *Ephialtès*, *Eurytus*, *Clytius*, *Encelade*, *Pallas*, *Polybotès*, *Hippolyte*, *Gration*, *Agrius*, *Thoon*; *Typhon*, fils du *Tartare* et de *Gaea* (Apollod. I, 6, 1, 2 et 3), ou de *Héra* seule (Homer. *Hymn. in Apoll.* 307); *Tityus*, fils de *Jupiter* et d'*Elara* (Apollod I, 4, 1); *Lentesmophius*, *Astraeus*, *Pelorus*, *Emphitus*, *Phorcus*, *Agrus*, *Effra*, *Corydon*, *Pheomis*, *Theodamas*, *Otus*, *Erylus*, *Meniphiaraüs*, *Abseus*, *Colophomus*, *Japetus* (Hygin. *Prolog. fab.* p. 4 et 5; il y a un grand nombre de noms corrompus); *Palleneus* (Claudian. *Gigant.* XXXVII, 109); *Léon* ou *Astérius* (Ptolem. Hephaest. V, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CXC, p. 484; Antipater, *Anthol. Palat.* VI, 256; Paus. I, 35, 5); *Zanclus*, (Claudian. *de Rapt. Proserp.* III, 347; Steph. Byzant. v. Ζάγκλη); *Ophion* ou *Ophionée* (Schol. *ad* Homer. *Iliad.* Θ, 479); *Echion* (Claudian. *Gigant.* XXXVII, 104); *Rhoetus* (Horat. II, *Od.* 19, 23; III, *Od.* 4, 55); *Besbicus* (Steph. Byzant. v. Βέσβικος); Athos (Steph. Byz v. Ἄθως *Ascus* (Damascius, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXLII, p. 1061; Steph. Byzant. v. Δαμασκός); *Damastor* (Claudian. *Gigant.* XXXVII, 101); Hyllus (Paus. I, 35,6); *Hoplodamus* (Paus. VII, 36, 2); *Damysus*, *Anonymus Pyripnoüs* (Ptolem. Hephaest. VI, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CXC, p. 488 et II, *ibid.* p. 473); *Orion* (Homer. *Odyss*, Λ, 310; Apollod. I, 4, 3); *Tantalus* (*Myth. Fab.* I, 12); *Phrutus*, *Obrimus* ou *Ombrimus* (Schol. *ad* Hesiod. *Theog.* 185); *Coeus* et *Japetus* (Virg. *Georg.* I, 279); *Briarée* (Callimach. *Hymn. in Del.* 143). *Otus* et *Ephialtès* autrement nommés les Aloïdes sont cités comme fils de *Posidon* et d'*Iphimédie* (Homer. *Odyss.* Λ, 308; Apollod. I, 7, 4).

(1) *Praep. Evang.* I, 11.

(2) Raoul Rochette, *l. cit.* p. 51.

(3) *Mythol. des Japet. Geschl.* S. 301-303.

(4) En effet, si l'on suit à la lettre le récit d'Hésiode, on trouve que le poëte a appelé *Titans*, non seulement les douze enfans d'Uranus et de Gaea, désignés ordinairement sous ce nom, mais encore les trois Centimanes *Cottus*, *Briarée* et *Gygès*, considérés partout ailleurs comme *Géans*. (Cf. Γύγης et Γίγας.) Il suffit, pour se convaincre de l'exactitude de cette observation, de comparer les vers 132-137, qui énumèrent les douze premiers enfans d'Uranus et de Gaea, et les vers 147-49, relatifs à la naissance des Centimanes,

ἄλλοι δ' αὖ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο.....

avec les vers 154-57, qui annoncent l'inimitié des enfans d'Uranus contre leur père;

Ὅσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο. κ. τ. λ.

évidemment, il ne peut être question, dans ce passage, que des Titans, et l'enchaînement du texte exige que les Centimanes soient compris dans le nombre. Le texte ne dit pas clairement si les Cyclopes (139-146) étaient aussi fils d'Uranus, ou si Gaea seule les avait produits. Mais il est d'autres enfans indirects, il est vrai, de Gaea et d'Uranus, ce sont ceux que la Terre a produits, après avoir recueilli le sang d'Uranus mutilé. Ces enfans sont, les *Erinnyes*, les *Géans* (185) et les nymphes *Meliae*; puis vient le récit de la naissance d'Aphrodite, après que la mer a reçu non le sang mais une partie même du corps d'Uranus (188-192). C'est après cette dernière narration que le poëte, résumant tout ce qui précède, paraît nommer Titans, *tous les enfans* d'Uranus sans distinction (207-210).

Τοὺς δὲ πατὴρ Τιτῆνας ἐπίκλησιν καλέεσκεν
Παῖδας νεικείων, μέγας Οὐρανος......

Est-ce résoudre complètement la difficulté que présente ce passage, ou plutôt la place qu'il occupe dans le texte, que de marquer d'un *obèle*, les vers 207-210, comme l'ont fait Gaisford et d'autres éditeurs?

(5) *L. cit.* S. 282.

(6) 338.

(7) *Supra*, p. 4.

(8) Un bas-relief du Musée du Vatican offre un géant anguipède qui combat contre Diane, tandis qu'Hécate terrasse deux autres géans de forme purement humaine. (*Villa Mattei*, III, 19; Millin, *Galer. myth.* XXXV, 113). Il faudrait donc reconnaître dans les deux adversaires d'Hécate des *Titans*, si l'on voulait établir une distinction entre ces premiers enfans d'Uranus, et ceux nés par suite de la mutilation que Cronus fait souffrir à son père.

(9) *Iliad.* Α, 403.

(10) *Theog.* 185 sqq.

(11) *L. cit.* 625 sqq.

(12) *Ad Iliad.* Θ, 479.

(13) Paus. VIII, 36, 2.

(14) Paus. VIII, 37, 3.

(15) *L. cit.* S. 285.

s'est bien aperçu que dans le mot Τιτὰν la première syllabe devait être considérée comme une réduplication pure et simple du τ avec l'ι épagogique. Mais il a eu tort, selon nous, de faire dériver les Titans de *Titæa*, l'un des noms de la Terre (1). Sans nier l'analogie qui existe entre le mot Τιταία et celui de Τιτάν, on doit reconnaître une parenté bien plus directe entre le mot τάν, τὴν ou τὶν que Τιτὰν reproduit avec la réduplication de l'initiale, et le nom de Jupiter chez les étrusques, *Tinia*, nom qui n'est pas étranger à l'Asie, puisqu'on le trouve à Ténédos sous le nom de *Ténès* (Voyez l'*Introduction à Janus*, p. 7, 9°). Il est d'ailleurs permis de comparer la forme *Tinia* ou *Ténès* avec les cas obliques de Ζεύς, Ζηνός, Ζηνί, et avec le nom de Ζάς, Ζανός, que porte Vulcain chez Clément d'Alexandrie (2), rien n'étant si fréquent dans les langues que la permutation du τ et du ζ. Si donc les Titans portent en définitive le même nom que Jupiter, que devient, pour le fond même des idées, la distinction entre la première et la seconde dynastie olympienne (3)? Il faut donc en revenir, pour apprécier la nature des Titans, à ce que nous avons dit dans l'*Introduction à Saturne*, relativement à la manière dont les idées de succession et d'antinomie qui se trouvent dans le mythe des Titans, doivent se concilier avec l'identité absolue des Titans et des autres dieux qui se trouve au fond des choses.

Quant à l'étymologie du mot *géant*, γίγας, la plus naturelle et la plus probable est celle qui se dérive des langues sémitiques dans lesquelles on rencontre la racine גגג, *gagag*, *aperire* (4). Cette idée d'extension analogue à celle que présente le nom d'un des plus célèbres Titans, *Japetus* (en hébreu יפת *iapt* futur de פתה, *fatah*, *extendere* (5)) s'adapte facilement à tous les rôles que jouent les Géans, soit comme images des luttes élémentaires, soit comme symboles des forces génératrices sous la forme de Gigon, surnom de Bacchus en Macédoine (6), ou d'Hercule chez les Égyptiens (7), analogue par la forme aux dieux Patæques des Phéniciens. Ce Gigon, qui rappelle le *gignere* des Latins, se retrouve encore sous les formes Γίγων, Γίγρων, Γίγρι, dans le mythe de Mars et Vénus, comme un ministre ou entremetteur d'amour (8).

Notre Galerie Mythologique n'offre point de figure déterminée des Titans; tous les Géans que nous reproduisons sont anguipèdes, bien qu'il existe dans les monumens de la statuaire et surtout sur les peintures des vases, de nombreux exemples de Géans à pieds humains (9). Nous offrirons plus tard quelques exemples d'une figure grotesque qui nous paraît retracer l'Hercule Gigon; quant aux monumens des Géans anguipèdes, l'antiquité figurée n'a guère de sujets qui aient fourni au génie des artistes plus de motifs de composition et de variétés d'attitude. La beauté graphique du sujet et la possibilité qu'ont eue les artistes de le renouveler en quelque sorte à l'infini, expliquent leur prédilection pour cette partie de la mythologie, sans que pour cela on soit obligé de supposer aux idées une importance exclusive qu'elles n'ont réellement pas dans l'ordre religieux.

N° 3.

Sardonyx, camée gravé par Athénion. — Jupiter, dans un quadrige à droite, tient d'une main le sceptre et de l'autre le foudre qu'il lance contre deux *géans anguipèdes*; l'un est déjà terrassé, l'autre se défend encore avec une branche d'arbre. Au-dessous, on lit le nom du graveur : ΑΘΗΝΙΩΝ. *Athénion*. Winckelmann, *Mon. inéd.*, n° 10 (10).

N° 4.

ANTONINVS. AVGvstvs. PIVS. Pater. Patriae. IMPerator. II. *Antonin, Auguste, pieux, père de la patrie, empereur pour la seconde fois.* Tête laurée d'Antonin-le-Pieux, à gauche.

℟. Jupiter, monté dans un quadrige, à droite, et foudroyant un *géant anguipède*, qui se retourne vers le souverain de l'Olympe et semble encore le menacer. Au-dessous : TRibvnitiæ Potestatis XX. COnSvl IIII. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la vingtième fois, consul pour la quatrième.*

Ce médaillon est encadré dans une large bordure antique. Eckhel, *D. N.*, VII, p. 34 (11).

Un denier de la famille Cornelia (12), offre au revers de la tête de Pallas, *Jupiter* dans un quadrige foudroyant un *géant anguipède*. Dans le champ, le soleil, le croissant de la lune et deux astres.

N° 5.

Cornaline, ci-devant de la Collection de la Turbie. — Apollon, sous la forme d'un griffon, combat le *géant anguipède Ephialtès* (13). Au-dessus, une palme. Millin, *Pierres gravées inédites*, pl. VIII; *Galer. myth.*, XX, 52 (14).

Dans les guerres des dieux et des géans, et particulièrement dans celle que Typhon déclara aux divinités du ciel, les dieux prirent la forme de différens animaux pour se soustraire à la poursuite de leurs farouches adversaires (15). Nous ne connaissons pourtant aucune tradition dans laquelle Apollon aurait pris la forme d'un griffon, symbole d'ailleurs très connu de ce dieu (16).

N° 6.

Sardoine fragmentée. — Minerve et Hercule combattant contre le géant *Alcyonée* (17). Sur le bouclier de la déesse, un cheval. Winckelmann, *Pierres gravées de Stosch*, class. II, n° 122; Toelken, *Catalogue des pierres gravées du Musée de Berlin*, class. III, n° 62.

N° 7.

Chalcédoine. — Le *géant anguipède Gration* (18) combat contre Diane, sous la forme d'une biche qu'il saisit par le bois. Millin, *Galer. myth.*, XX, 114.

Suivant Antoninus Libéralis (XXVIII), Hercule prit la forme d'un faon de biche (ἔλλος), dans la fuite des dieux en Égypte. Le cerf pourrait donc aussi bien figurer Hercule que Diane, puisque dans les gigantomachies cette déesse prend ordinairement la forme d'un chat. Nous croyons cependant que le nom de Diane convient mieux à la biche ramue gravée sur cette chalcédoine; la biche ou le cerf sont des animaux consacrés particulièrement à cette déesse.

N° 8.

Cornaline. — Jupiter foudroyant un *géant anguipède*, peut-être *Typhon*, qui se retourne vers lui. Winckelmann, *Mon. inéd.*, n° 4; *Pierres gravées de Stosch*, class. II, n° 115; Toelken, *l. cit.*, class. III, n° 55 (19).

(1) Diodor. Sicul. III, 57; V, 66.

(2) Stromat. VI, p. 741, Pott. Φερεκύδης ὁ Σύριος λέγει· Ζὰς ποιεῖ φᾶρος μέγαν τε καὶ καλὸν κ. τ. λ. Ce *Zas, ouvrier*, comparé au Vulcain d'Homère par l'auteur des Stromates, ne peut être que Vulcain lui-même.

(3) Les noms d'Οὐρανίδαι et d'Οὐρανίωνες sont donnés indifféremment par les poëtes aux dieux du ciel fils de Saturne, et aux Titans ainsi qu'aux Centimanes et aux Cyclopes. Ainsi chez Homère (*Iliad.* E, 898) Οὐρανίωνες sont les Titans. Cf. Schol. *ad eumd. l.* et Eustath. *ad Iliad.* E, p. 619. Voelcker (*Myth. des Japet. Geschl*, S. 291, und 324), regarde avec Heyne (*Obs. ad.* Apoll. p. 5), cette épithète comme propre plutôt aux Centimanes et aux Cyclopes. On a vu plus haut que nous n'établissons aucune distinction entre les premiers enfans d'Uranus et ceux qui sont nés postérieurement; le nom de Titans appartient aux uns comme aux autres. Dans Homère (*Iliad.* A, 570; *ibid.* E, 373; *ibid.* P, 195; *ibid.* Ω, 612; *Hymn. in Cer.* 408; cf. Hesiod. *Theog.* 461) les dieux du ciel sont nommés Οὐρανίωνες. Οὐρανίδαι sont aussi les Centimanes et les Cyclopes (Hesiod. *Theog.* 502); Οὐρανίδης, Cronus (Hesiod. *Theog.* 486; Apoll. Rhod. *Argon.* II, 1232); et les dieux du ciel Οὐρανίδαι chez Apollonius de Rhodes (*Argon.* II, 342).

(4) Τιταίνω, chez les poëtes, signifie aussi *extendere*.

(5) Cf. *Genes.* IX, 27.

(6) Etym. M. *v.* Γίγων.

(7) Hesych. *v.* Γίγων.

(8) Eustath. *ad Odyss.* Θ, p. 1599; et *ad Odyss.* Υ, p. 1880; Cyrill. *Lex manuscr.* cité par les interprètes *ad* Hesych.

(9) Les vases peints offrent à bien peu d'exceptions près la forme purement humaine pour les Géans; un vase du Musée de Naples (Gerhard und Panofka, *Neapels ant. Bildw.*, n° 208), et un autre trouvé en Étrurie (*Catal. du prince de Canino*, n° 530), offrent des géans anguipèdes.

(10) Cf. Bracci, t. I, p. 160; Millin, *Galer. Myth.* IX, 33; *Mus. Borb.* t. I, tav. LIII, et une pierre gravée avec le même sujet dans Eckhel, *Choix de pierres gravées*, p. 32.

(11) Cf. *Numism. Max. Mod. Mus. Alban.* t. I, tab. XIX.

(12) Morell. *Fam. Cornelia*, tab. V, 6; Eckhel, *D. N.* V, p. 189.

(13) Apollod. I, 6, 2.

(14) M. Raoul-Rochette, *Mémoire sur Atlas*, p. 41, note 4, a cité les principales pierres gravées offrant des gigantomachies publiées dans différens ouvrages.

(15) Apollod. I, 6, 3; Anton., Lib. 28; Ovid., *Metam.* V, 327-331; Hygin. *Poet. Astron.* II, 28; Porphyr. *de Abst.* III, 16; Lucian. *de Sacrif.*, 14.

(16) Serv. *ad* Virg. *Eclog.* VIII, 27.

(17) De Witte, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 308 et suiv.

(18) Apollod. I, 6, 2.

(19) Le dieu foudroyant est nommé Mars par Winckelmann et par M. Toelken.

N° 9.

Pâte antique. — Minerve combattant avec la lance le *géant anguipède Encelade*(1). Winckelmann, *Pierres de Stosch*, class. II, n° 119; Toelken, *l. cit.*, class. III, n° 60 (2).

N° 10.

Sardonyx à trois couches. — Mars armé d'une cuirasse, d'un casque, d'un bouclier rond et d'une lance, combat le *géant anguipède Mimas* (3), qui se retourne vers lui (4).

Inédit. Cabinet de France.

N° 10 *bis*.

Pâte antique de la Collection de M. Nott. — Un *géant anguipède*, imberbe, les regards levés vers le ciel et dans l'action de lancer un quartier de rocher. *Empreintes publiées par l'Institut archéologique*, Cent. I, n° 63; *Bullet. de l'Inst. arch.*, 1831, p. 108.

N° 11.

Médaille de Milet. — Tête laurée d'Apollon *Didyméen*, à gauche.

℞. Le géant milésien *Léon* ou *Astérius* sous la forme d'un lion, à gauche, retournant la tête vers un astre ou vers le soleil. Devant, un monogramme formé des lettres AP, indiquant probablement un nom de magistrat (5). AR. 6.

Suivant une tradition conservée par Ptolémée Hephestion (6), Hercule tua le géant *Léon* qui l'avait provoqué à un combat singulier et se revêtit de sa peau. En comparant ce mythe avec les vers du poëte Antipater, qu'on lit dans l'Anthologie (7), on apprend que le géant *Léon* habitait le territoire de Milet. D'un autre côté, *Astérius* est le nom que Pausanias (8) et Étienne de Byzance (9) donnent au géant éponyme de la ville de Milet, autrefois nommée Astéria.

N° 12.

Médaille de Brusus de Phrygie. — ΑΥΤοκρατωρ Γαιος ΙΟΥΛιος ΟΥΗΡος ΜΑΞΙΜΕΙΝΟΣ Και Γαιος ΙΟΥΛιος ΟΥΗΡος ΜΑΞΙΜΟΣ Καισαρ. *L'empereur Caïus Julius Verus Maximinus et Caïus Julius Vérus Maximus*, *Césars*. Bustes affrontés de Maximin et de Maxime son fils, l'un lauré, l'autre la tête nue, tous deux avec le *paludamentum*.

℞. ΒΡΟΥΣΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Brusus*. Jupiter, assis sur un trône, à gauche, et tenant le sceptre et la phiale. Deux *géans anguipèdes*, munis de pierres dans leurs mains élevées, soutiennent le trône du maître de l'Olympe. Æ. 8. Mionnet, IV, p. 246, N° 311.

Nous voyons ici Jupiter protégé et gardé par deux géans. Homère (10) parle du géant *Briarée* ou *Égéon* que Thétis appela au secours de Jupiter, quand les autres dieux l'eurent enchaîné (11). Les centimanes *Cottus*, *Gygès* et *Briarée*, sont ministres de Jupiter (12), comme gardiens des Titans renfermés dans le Tartare. Ainsi nous sommes fondés à regarder les deux géans de la médaille de Brusus, ou comme *Briarée* et *Cottus*, ou comme *Hoplodamas* et un de ses compagnons, suivant les traditions arcadiennes (13).

CHAPITRE II.

DIEUX DE L'OLYMPE.

§ I. *JUPITER*.

Je passe, en suivant l'ordre des classifications ordinaires, aux dieux de l'Olympe, aux douze dieux par excellence, suivant l'opinion propagée par quelques anciens et adoptée par le plus grand nombre des critiques modernes. J'examinerai ailleurs les monumens qui nous restent de la réunion des douze dieux olympiens, et d'après le caractère de ces monumens, je tâcherai de démontrer que l'association de ces divinités est le résultat de la division de l'année et de l'attribution faite à chacun des mois qui la composent de la tutelle d'un des dieux supérieurs. La limitation du nombre des grands dieux chez les Romains et chez les Grecs repose donc sur une idée secondaire et probablement d'une date assez récente, principalement chez les Grecs, qui n'ont pas connu de bonne heure la composition régulière de l'année. Nous trouverons en Étrurie le principe de l'association des douze dieux sous une forme qu'on peut considérer comme originaire; mais il importe de comparer les douze dieux *Consentes* des Étrusques avec les douze dieux de la Grèce, juges de la cause d'Oreste, au tribunal de l'Aréopage. Quant à savoir comment les divinités affectées à la division de l'année en douze mois égaux peuvent en même temps composer un tribunal redoutable et d'un caractère infernal, il faudrait pour faire comprendre cette seconde face de l'association des douze dieux, examiner le personnage qui, sous les noms de *Lycabas* et d'*Éniautos*, a figuré chez les Grecs, et qu'on pourrait appeler le pivot central sur lequel tournent les phénomènes de l'année. Or, cette étude est du nombre de celles qui jusqu'à ce jour n'ont pas été l'objet d'un examen approfondi.

Il n'en est pas de même du personnage de *Jupiter* (14) auquel des critiques

(1) Apollod. I, 6, 2.

(2) Millin, *Pierres gravées inéd.*, pl. XIX, a publié une pâte semblable.

(3) Claudian. *Gigant.* XXXVII, 85.

(4) Millin (*Pierres gravées inéd.* pl. XXII, et *Galer. Myth.* XXXVI, 143), a publié un nicolo du Cabinet de Hoorn qui représente le même sujet, si ce n'est que Mars y est nu et qu'ici il est armé.

(5) De Witte, *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 343 et suiv. Cf. *Numismatique des Rois Grecs*, p. 26.

(6) V, *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CXC, p. 484.

(7) *Anthol. Palat.* VI, 256. Cf. Suid. *v.* Ἀτρόμητος· καὶ Λέοντος ὄμματα Μιλησίου γίγαντος.

(8) I, 35, 5; VII, 2, 3.

(9) *V.* Μίλητος. Cf. Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 186.

(10) *Iliad.* A, 401 sqq.

(11) Supra *Introduction.*

(12) Hesiod. *Theog.* 735.

(13) Paus. VIII, 36, 2. Cf. *Introduction.*

(14) *Zeus* ou *Jupiter*, fils de *Cronus* ou *Saturne*, et de *Rhéa* ou *Ops*. (*Alias*, fils d'*Éther* (Cic. *de Nat. Deor.* III, 21; Clem. Alex. *Protrept.* p. 24, Potter; Ampel. 9; Arnob. *Adv. gentes*, IV, 14; Lactant. *Div. Inst.* I, 11); ou de *Cœlus* (Cic. *l. cit.*); encore de *Gaea* (Sophocl. *Philoct.* 393); ou de *Demeter* (Procl. *in Cratyl*, p. 96); et enfin de *Prométhée* (Lydus, *de Mens.* p. 96, Schow). — Les mythographes ne sont pas d'accord sur le lieu de la naissance de *Jupiter*. Cicéron (*de Nat. Deor.* III, 21) compte trois Jupiters, dont deux nés en Arcadie sur le mont Lycée, appelé aussi Olympe (Paus. VIII, 38, 2), ou sur le mont Parrhasius (Callimach. *Hymn. in Jovem*, 10), l'un fils d'*Éther*, l'autre fils de *Cœlus*, le troisième né en Crète et fils de *Saturne*. Suivant d'autres témoignages, c'est dans la Troade, sur le mont Ida (Demetrius Sceps. *ap.* Schol. *ad* Apoll. Rhod. III, 134; Schol. *ad* Pindar. *Olymp.* V, 42; Propert. III, *Ecl.* I, 27) ou dans la Lydie sur le mont Tmolus (Lydus, *de Mens.* p. 96; Macedonius, *in Anthol. Palat.* IX, 645); ou sur le mont Sipyle (Schol. Ven. et Victor, *ad* Homer. *Iliad.* Ω, 615), ou bien en Messénie, sur le mont Ithome (Paus. IV, 33, 2), que le fils de Saturne voit le jour. Hésiode (*Theog.* 477-83), place le berceau de Jupiter à Lyctus, en Crète, et son éducation sur le mont Ægæus ou Argæus, contre l'opinion vulgaire qui indique le mont Dicté ou Ida (Cf. Plutarch. *de Flum.* t. X, p. 774, Reiske et Hoeck, *Kreta*, S. 174). D'autres le transportent à Ægæ, en Achaïe (Strab. VIII, p. 387), ou à Olenus, en Étolie (Stat. *Theb.* IV, 104. Cf. Spanheim *ad* Callimach. *Hymn. in Jovem*, 7), et même à Thèbes, en Béotie (Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1194; Schol. *ad* Homer. *Iliad.* N, 1), confondant la naissance du père de Dionysus avec celle de Dionysus même. Selon le Scoliaste de Pindare (*ad Olymp.* V, 42), Jupiter est élevé en Élide dans un antre nommé *Ida*. Pausanias (VIII, 38, 2) mentionne l'endroit *Cretea*, sur le mont Lycée, où les Arcadiens placent le lieu de naissance du fils de Cronus. Enfin, Hygin (*Astron.* II, 16) place la naissance de Jupiter en Crète et son éducation à Naxos — La chèvre Amalthée ou une chèvre fille du Soleil (Eratosthen. *Catast.* 13), des abeilles (Bœus *ap.* Anton. Lib. 9; Callimach. *Hymn. in Jovem*, 50; Serv. *ad* Virg. Georg. IV, 153; Columell. *de Re rust.* IX, 2, 3), des colombes et un aigle (Mœro *ap.* Athen. XI, p. 491, B), ou bien une truie (Agathocl. Babylon. *ap.* Athen. IX, p. 375, F) sont les nourrices de Jupiter. Les nymphes nourricières portent tantôt les noms d'Ida et Adraste, filles de Mélissus (Apollod. I, 1, 3) ou Amalthée et Mélissa (Didym. *ap.* Lactant. *Div. Inst.* I, 22), ou, suivant Callimaque (*Hymn. in Jovem*, 35), Néda, Styx et Philyra; suivant Pausanias (VIII, 31, 2) Naïs, Anthracia, Hagno, Archiroé et Myrtoessa. Aega, Helice et Thémis sont aussi les nourrices de Jupiter (Hygin. *Astron.* II, 13)

éminens ont consacré leurs travaux, et dont la nature a été en partie suffisamment éclaircie. Ainsi l'illustre Creuzer, dans sa *Symbolique*, a bien montré, selon nous, le point de départ du culte de *Zeus* chez les Grecs, et comment du sanctuaire de Dodone, considéré comme le siége du plus ancien oracle de la Grèce, l'influence de *Zeus* s'était peu à peu répandue et avait conquis toutes les populations helléniques. *Jupiter*, devenu ainsi le dieu principal des Grecs, a été envisagé avec le même talent par l'auteur de la Symbolique, dans ses rapports avec les progrès de la civilisation grecque, avec les développemens de la société dans ce pays, avec l'établissement des principes de la morale, d'abord selon les règles de la famille, puis selon les lois de la politique et de la constitution de l'État. Il reste toutefois une grande lacune dans le travail de M. Creuzer, entre les premiers pas de *Zeus* dans la Grèce et le moment où ce dieu revêtant toutes les formes, recevant tous les attributs, devint non seulement le dieu suprême, mais encore le représentant collectif de toutes les divinités (1). C'est ce dernier sujet qu'un autre critique, M. Éméric David, a entrepris de traiter dans un ouvrage étendu (2) et digne à tous égards de la plus sérieuse attention. Le livre de M. Éméric David a souvent aidé nos recherches et facilité notre travail. Sur beaucoup de points nous regardons la direction de cet ouvrage comme conforme au véritable esprit de la science; nous croyons toutefois que l'auteur aurait atteint plus sûrement son but, s'il eût redouté l'influence de cet optimisme enthousiaste qui a faussé le résultat des travaux de la Symbolique allemande et causé tant d'efforts stériles, malgré l'incontestable génie du fondateur de cette école. M. Éméric David a aussi pour nous le tort de n'avoir pas remonté assez haut dans sa recherche et de s'être arrêté pour l'appréciation du personnage de *Jupiter* à un des caractères secondaires de ce dieu, produit évident de cette *théologie naturelle* qui ne s'établit qu'avec la science, et qui se consuma en vaines tentatives pour concilier les croyances religieuses avec les progrès de la physique et de l'astronomie. Le procédé de cette école consista à localiser ce qui ne l'était pas dans les premières conceptions religieuses, à mesurer la place de chaque dieu dans le monde et à lui assigner un caractère constant. C'est ainsi que *Jupiter* devint exclusivement l'*éther* ou ce fluide igné qui, suivant les principes de l'ancienne physique, environne de tous côtés notre atmosphère, et que *Junon*, l'épouse de Jupiter, fut l'*air* ou cette *atmosphère* elle-même. M. Éméric David s'est arrêté à cette opinion, et par des développemens ingénieux il a tâché de rattacher au *Jupiter-Ether* toutes les formes, toutes les variantes mythologiques de ce dieu. Mais comme ce savant trouvait sur son chemin une quantité de textes et de monumens qui lui présentaient un autre Jupiter d'un caractère tellurique et infernal, il a été induit par là à croire à une double origine de cette divinité chez les Grecs et les Romains, à une confusion de deux personnages distincts, confusion dont le nom latin de Jupiter ne laisse plus soupçonner la trace, mais dont on retrouve l'empreinte dans la déclinaison du nom de Ζεὺς chez les Grecs. En effet, l'usage de ces derniers a admis de bonne heure pour les cas obliques de Ζεύς, au lieu de la forme régulière Ζηνός, Ζηνί, Ζηνά, une forme qui n'a pas un rapport direct avec le nominatif Ζεύς, celle de Διός, Διΐ, Δία. C'est sur ce fait incontestable que M. Éméric David établit son hypothèse de la confusion opérée par les Grecs entre le *Zeus-Ether* et le *Dis infernal* (3).

Notre habile critique n'est pas le premier qui ait cru pouvoir résoudre les difficultés que présente l'étude de la théologie antique, en donnant tort aux anciens sur les points les plus essentiels et en croyant pouvoir caractériser des erreurs dont la société antique aurait subi les conséquences sans jamais en distinguer l'origine; ainsi, suivant ce système, les Grecs en déclinant, dès l'époque d'Homère, Ζεύς, Διός, etc., auraient commis une faute grossière d'intelligence, en confondant deux choses qui, pour nous, se ressemblent excessivement peu, le ciel et l'enfer. Je suis étonné que l'auteur du livre de Jupiter n'ait point remarqué que cette confusion si fâcheuse à ses yeux se trouve déjà dans la manière dont les Grecs ont désigné le fluide incorporel qui, suivant lui, forme l'essence de Jupiter. Le mot αἴθηρ n'a pu s'appliquer à ce fluide que par *synecdoche*; car, en lui-même, ce mot ne désigne qu'un corps incandescent, et pourrait s'appliquer à toute espèce de feu ou de flamme; ce mot dérive immédiatement de la racine αἴθω *brûler*, à laquelle on s'est contenté de joindre une désinence active, pour signifier que ce qui brûle communique en même temps l'incendie. De cette racine αἴθηρ dérivent aussi directement qu'αἴθω, d'autres mots, tels que αἴθων, αἰθαλέος, αἰθαλωτὸς, dont le sens *fuliginosus*, *fumosus*, *subniger*, *ater*, présente à l'esprit une idée absolument opposée à l'éclat et à la pureté qui caractérisent l'éther proprement dit. La cause en est que le feu implique effectivement ces deux conséquences opposées : d'une part, la liaison intime de la flamme avec les idées de lumière et de purification; de l'autre, les conséquences ordinaires du feu qui produit des corps noirs et obscurs, tels que la fumée, la suie et le charbon. Il y a plus, le sens générique ne s'est point concentré dans la racine αἴθω; Euripide a pu être parfaitement compris des Grecs quand il appelait l'embrasement de la ville de Troie αἰθέρα Πόλεως (4). L'*ater* des Latins et l'αἴθηρ des Grecs sont le même mot avec des applications opposées, mais remontant à une origine commune. Rien ne nous empêche de croire que le mot αἴθηρ ait été dès l'origine étroitement lié au personnage de Jupiter, mais rien ne nous prouve aussi que cette expression ait désigné d'abord le feu céleste, plutôt que le feu tellurique. Ζεὺς αἴθηρ, en latin *Jupiter-ignis* peut donc se rapporter à la fois au ciel et à la terre; il est le *Dis* des Grecs et le *Diespiter* des Latins (5). Ce qui a contribué à accroître l'erreur de M. Éméric David, c'est que, non content de localiser Jupiter dans l'éther ambiant, ce fleuve de feu qui se déroule autour du monde, et dont les astres et les météores ne sont qu'une manifestation, ce savant a fait presque exclusivement de Jupiter, non le feu supérieur et céleste, mais la partie la plus pure de l'air, que les anciens ont aussi appelée l'éther par un abus de mots très facile à concevoir. Effectivement le feu étant par excellence l'agent qui purifie, et l'air devenant plus subtil à mesure qu'il s'élève davantage dans l'atmosphère, on a dû attribuer cette pureté de l'air supérieur au voisinage du feu éthéré qui confine aux limites de notre atmosphère. Par cette pente d'idées, Jupiter n'a plus été seulement l'air supérieur qui confine à l'éther, qui est pur et se nomme éther comme lui; il est devenu la cause et la personnification de tous les phénomènes de l'atmosphère; il a été l'air troublé par les nuages et chargé de pluie, tout aussi bien que l'air incandescent à force de sérénité, le *sublime candens* d'Ennius (6). C'est par cette dérivation dont nous pouvons suivre pas à pas le progrès, que deux ordres d'idées tout-à-fait opposées et que représentent le *Jupiter Éther* et le *Jupiter Pluvius*, c'est-à-dire la personnification du feu céleste et des eaux du ciel, ont pu se rencontrer sur le même terrain, et que Virgile (7) a pu dire :

Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit.. ..

Ces réflexions, en montrant par où pèche le point de vue adopté par M. Éméric David, diminuent aussi l'importance de la distinction que ce savant a établie entre les deux noms de Jupiter chez les Grecs. Nous sommes loin, quant à nous, de nier l'exactitude de cette distinction; nous ne croyons pas avoir le droit, comme l'ont fait M. Creuzer et son savant traducteur (8), de réduire, par une suite de permutations de lettres Διὸς et Ζεὺς à un seul et même nom. Sans doute le génie de la langue autorise ces modifications, mais on remarque qu'elles deviennent plus rares à mesure que les mots gagnent en importance, et parmi ces mots il n'en est pas dont la constitution ait dû être plus respectée que les mots employés à la désignation des divinités du premier ordre. C'est ce dont on s'aperçoit quand on soumet ces dénominations à une analyse sévère; on ne doit pas craindre alors de pousser la faculté de décomposition jusqu'à ses dernières limites, quand on découvre que chaque parcelle en quelque sorte détachée du nom divin a, comme les bras retranchés du polype, la faculté de se poser isolément et de former une nouvelle famille de noms divins. C'est ce qu'on peut facilement prouver en examinant les noms de Jupiter. Dans les prolégomènes sur Janus (9) nous avons osé décomposer le nom de ce dieu, et notre audace a été récompensée par la connaissance de deux familles divines indubitablement distinctes, l'une émanée du *Jao*, *Jaou*, *Jehova* semitique, et qui fournit le *Ju-Pater* des Latins, l'*Io* des Grecs, première forme de la *Juno* latine; l'autre, de laquelle dérivent *Annus*, *Anna*, *Aeneas*, etc. La présence de ces élémens ne saurait être méconnue dans le Ζεὺς des Grecs, mais là ils ne se présentent pas à nu comme chez les Latins, on les trouve dès l'origine combinés avec d'autres élémens qui, de leur côté, n'ont pas été étrangers à l'Italie. Ainsi le Ζάν, Ζήν, Ζηνὸς des Grecs a certainement de l'analogie avec l'*Annus* des Latins; mais nous avons déjà prouvé que ce mot Ζὰν existait déjà sous sa forme concrète en Phénicie, et nous avons rapproché le Ζάς, Ζανός, de Phérecyde (10) du Τένης de l'Archipel identique à *Tinia*, le representant de Jupiter chez les Étrusques.

Les Grecs ont connu cette dernière forme, témoin la médaille de Polyrrhenium de Crète sur laquelle on lit l'inscription ΤΑΝ ΚΡΗΤΑΓΗΝΗΣ, remplacée plus tard par ΖΕΥΣ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ. Τ, Δ, Ζ, étant trois lettres du même organe qui se confondent perpétuellement dans la prononciation des divers dialectes, nous ne voyons d'autre différenee entre Τάν, Ζάς, Ζεύς, qu'en ce que le premier de ces noms se présente sous sa forme orientale pure, sans le σ marque du nominatif dans la déclinaison grecque, et que dans les deux autres mots la crase du σ avec le ν radical a fait disparaître cette dernière lettre. Mais dès le premier

(1) Cf. Lobeck, *Aglopham.*, p. 614. Voyez aussi Stobée, *Eclog.* I, 1. p. 40 sqq. Heeren. Cf. l'oracle de Claros sur le dieu *Jao*, *ap.* Macrob. *Saturn.* I, 18.

(2) *Jupiter. Recherches sur ce dieu, sur son culte et sur les monumens qui le représentent.* Imp. royale, 1833.

(3) Tom. I, p. 219 et suiv.

(4) *Troad.* 1078.

(5) Le nom de *Diespiter* attribué tant au Jupiter céleste qu'au dieu infernal Pluton, implique l'idée de lumière, de clarté. Aul. Gell. *Noct. Att.* V, 12. *Item Jovis* DIESPATER *appellatus est, id est diei et lucis pater. Idcirco simile nomine* DIJOVIS *dictus est et* LUCETIUS : *quod nos die et luce quasi vita ipsa afficeret et juvaret.* Cf. Serv. *ad Virg. Aen.* IX, 570; Fest., *v. Lucetium Jovem.* Lactant. *Div. Inst.* I, 14. *Pluton latine est Diespiter, alii Orcum dicunt.*

(6) *Ap.* Cic. *de Nat. Deor.* II, 2; Festus *v. Sublimen.*

(7) *Georg.* II, 325.

(8) T. II, p. 557 et 558, note 4.

(9) *Supra*, p. 5.

(10) *Supra*, p. 17.

cas oblique, cette identité de Ζεύς, avec Τὰν disparaît; d'un côté nous avons Διὸς ou Σιὸς comme prononçaient les Lacédémoniens, de l'autre nous avons Ζανός. L'existence simultanée des mots tels que Διὸς et Διόνυσος, Διά, *Diana* ou *Dioné*, nous prouve que dans Ζανός, Ζηνὸς le ν n'est point épenthétique, mais radical. Nous retrouvons donc dans Διός, Ζηνὸς et leurs dérivés, les deux élémens constitutifs du nom de *Janus*, isolés et précédés d'un nouvel élément qui, considéré à part, a sa valeur propre, comme on peut le voir par les mots de Δίς, Δήμητηρ, noms dans lesquels l'*Jou* inhérent à Διός, *Dies*, *Diana*, etc., ne joue évidemment aucun rôle (1). Les Latins nous semblent avoir conservé la preuve de cette vérité, en maintenant pour ainsi dire en regard l'un de l'autre sans les confondre, au moins au nominatif, le mot *Deus* et le nom *Jupiter*, ce qui pourrait amener à penser que l'assertion d'Hérodote (2) est exacte, quand il dit que les Pélasges n'avaient qu'une seule dénomination générique pour désigner les dieux, Θεοί, et qu'ayant connu les noms divers dont les étrangers honoraient la divinité suivant ses attributs, ils eurent recours à l'oracle de Dodone pour savoir s'ils pouvaient adopter ce vocabulaire étranger. Ainsi, en nous appuyant de ce passage d'Hérodote, nous serions autorisés à penser que le mot Διὸς représente une combinaison de Θεὸς ou *Deus*, nom originairement pélasgique, et de l'*Jou* phénicien conservé intact en Italie; mais une pareille opinion, nous l'avouons, n'est guère susceptible d'une démonstration absolue, et d'ailleurs l'existence d'un dieu du nom de *Dis*, ou *De* au féminin, est probablement encore indépendante du mot Θεὸς en grec et *Deus* en latin, mot qu'on retrouve avec une richesse de formes vraiment remarquables dans les langues indo-germaniques.

Le seul résultat incontestable, c'est d'arriver par la comparaison des diverses formes du nom de Jupiter chez les Grecs et les Latins, à dégager les dénominations que ces peuples ont évidemment puisées à la source orientale, telles que *Ju*, Ζάν, et peut-être aussi *An*, s'il nous est permis de comparer ce dernier nom à celui que portait en certains cas le soleil chez les Égyptiens, *On*, nom primitif de la ville d'Héliopolis. Pour admettre ce dernier rapprochement, on ne serait point obligé de croire à une transmission directe du nom d'*On* ou *An* de l'Égypte, en Grèce et en Italie. Si nous en croyons le témoignage de Porphyre (3) la ville d'Héliopolis, au milieu de l'adoucissement général du culte chez les Égyptiens, aurait conservé la pratique des sacrifices humains, pratique dans laquelle on ne peut guère se refuser à voir l'influence phénicienne, et qui ne fut pas abolie avant le règne d'Amasis. Dans cette hypothèse, à laquelle ne s'oppose pas la situation géographique d'Héliopolis voisine de l'Arabie, le nom d'*An* ou *On* devrait être considéré comme beaucoup plus sémitique qu'égyptien, et rappellerait la racine אין, *oculus*, si étroitement unie avec le soleil dans toutes les religions de l'ancien monde.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, à laquelle nous pourrons ailleurs donner un plus grand développement, le rapprochement dans la même déclinaison de mots différens tels que Ζὰν et Διός, ne doit pas plus nous étonner que le procédé si souvent employé par les Grecs de confondre dans un seul et même verbe plusieurs synonymes, de conjuguer ἔρχομαι avec les temps d'ἔλθω, αἱρέω avec les temps d'ἕλω, φέρω avec ceux d'οἴω et ἐνέγκω, etc. Ce procédé, qu'on a pu appliquer à un nom tout aussi bien qu'à des verbes, repose, en effet, sur la parfaite identité de signification des mots ainsi rapprochés et confondus. Aussi, de ce qu'on a décliné ensemble Ζὰν et Διός, ne devons-nous pas conclure, comme l'a fait M. Éméric David, que ces deux noms représentent des sens originairement opposés, mais, au contraire, que leur juxtaposition dans la même déclinaison est la preuve certaine de leur synonymie originaire.

Il serait difficile de déterminer rigoureusement les causes qui ont mis *Jupiter* à la tête de tous les dieux de la Grèce. L'exemple des Hébreux, qui ont fait du mot de *Jéhovah* le nom ineffable de la divinité, nous prouve que chez les Phéniciens *Jou* ou *Jao*, fils de Bel-Cronus, occupait déjà une place très élevée dans l'Olympe oriental. J'ai déjà, dans une autre circonstance, comparé le procédé des Hébreux à celui des Grecs, dans la manière dont ces deux peuples caractérisèrent le progrès de leurs religions respectives, en choisissant pour leur dieu principal le *dieu fils* du système phénicien. En effet, de même que chez les Hébreux, le nom de *Jéhovah* est adopté par la loi nouvelle, qui dégage l'idée pure de la divinité des langes du panthéisme; de même, en Grèce, Cronus, le père de Jupiter, est rejeté sur l'arrière-plan, comme le représentant du culte barbare apporté par les Phéniciens; et dès qu'une idée plus spirituelle et plus morale, quoique encore si éloignée du progrès opéré par Moïse, s'attache à la conception de la divinité, c'est autour du personnage de Jupiter que l'on groupe ces idées de perfectionnement.

Néanmoins, il s'en faut que le développement du culte de Jupiter dans la Grèce repose uniquement sur une base aussi claire et aussi simple. Admettons avec Creuzer (4) que Dodone étant le point de départ de l'influence exclusive de cette divinité dans la Grèce, qu'à Dodone se soit opéré le premier rapprochement du nom *Iou* combiné avec le Θεὸς des Pélasges et du nom Ζάν, Δὰν ou Τάν, que nous retrouvons aussi chez les Phéniciens, mais dans un rôle en apparence subordonné : il faudra décider qui d'*Iou* ou de *Zan* a été le premier apporté dans la Grèce, et si, avant que le crédit d'*Iou* n'atteignît parmi les Hellènes le degré qu'il avait déjà en Phénicie, une cause à jamais inconnue pour nous n'avait pas propagé le culte de *Zan* et donné à ce culte une extension qu'il n'avait pas chez les peuples cananéens. En effet, le nom de *Zan* me paraît déposé dans le nom même de Dodone, et l'on n'aura pas de peine à admettre avec nous que Dodone, désignant la localité, doit impliquer en soi la forme la plus ancienne du nom de Jupiter dans cette contrée. Dans le mot Δωδώνη, nous reconnaissons un redoublement pareil à celui que nous avons déjà signalé dans le nom de Τιτᾶνες (5), et comme δ et τ sont deux lettres du même organe qui se permettent dans toutes les langues, Δωδώνη et Τίταν sont pour nous un seul et même nom avec une simple variante de transcription. Si l'on fait acception du redoublement, le nom originaire se réduira à Δὼν ou Τάν, mots avec lesquels se confond celui de Ζάν, l'initiale de ce dernier n'étant qu'un δ affecté d'une sifflante qui n'en change pas la valeur. Ce qui prouve que dans cette appréciation étymologique du nom de Dodone nous ne sommes pas dans l'erreur, c'est la forme également antique du même nom, Βωδώνη, laquelle ne peut s'expliquer par la permutation du δ en ϐ, dont quelques mots doriques offrent l'exemple, puisque cette permutation devrait, dans ce cas, s'appliquer aussi bien au second δ qu'au premier, mais dont on se rend bien compte si l'on réfléchit au rôle d'*esprit* ou de *digamma éolique* que joue le ϐ dans les plus anciens dialectes de la Grèce(6). Par ce moyen, on trouve à dégager de Βωδώνη la forme Ὥδων, laquelle ne diffère de Δὼν que par l'augment; ce qui nous fait songer à rapprocher le nom de *Dis*, *Ditis*, d'*Idas* et de *Hadès*, c'est-à-dire de ne voir dans *Dis* qu'un mot identique à *Idas*, avec le redoublement initial de la consonne radicale Δ-τ, comme dans Δωδώνη.

Ainsi, quelque effort que nous fassions pour nous renfermer dans des racines concrètes telles que le mot phénicien *Zan*, la force des rapprochemens nous oblige à appliquer à cette racine même le procédé de la décomposition. Quelque loin que nous allions dans ce procédé, toujours les débris de mots que nous parvenons à extraire s'établissent en quelque sorte pour leur propre compte et se mettent eux-mêmes en rapport avec des idées dont on ne peut méconnaître la présence sur le sol que servait à désigner la première dénomination complexe. Ainsi, les analyses auxquelles nous venons de nous livrer nous ont fourni l'explication du nom de *Dioné*, personnage rangé parmi les nymphes, quand celui de *Héra* ou *Junon* eut été partout associé à la grandeur de Jupiter, mais qui certainement a précédé Junon à Dodone comme épouse de Jupiter (7). On s'explique aussi pourquoi, dans le culte de Dodone, la religion d'*Aïdoneus* (évidemment le même nom que Βωδώνη, sans l'esprit rude) se trouve associée d'une manière si intime à celui de Jupiter. L'étude spéciale du Jupiter de Dodone, et les colombes affectées à son culte, en nous reportant de plus en plus aux origines orientales, établiront pour nous une liaison étroite entre le culte de Jupiter dodonéen et celui de la Vénus phénicienne (8); alors nous ne paraîtrons plus trop hardis si nous rapprochons *Aïdonéus* d'*Adonis*, dépouillé de son caractère de gravité par la poésie grecque, mais encore vénérable dans la forme biblique d'*Adonaï*.

Au reste, quelque opinion qu'on adopte sur la composition du nom de Dodone, sur les rapports de ce nom avec celui de Jupiter lui-même, le point de vue de M. Creuzer, qui considère l'oracle de la Dodone pélasgique et l'influence qu'il exerçait déjà sur les tribus helléniques avant leur descente dans la partie méridionale du pays, comme la cause principale du développement ultérieur de la religion de Jupiter dans la Grèce, ce point de vue me paraît réunir en sa faveur toutes les chances de probabilité. En effet, partout ailleurs où nous trouvons le culte de Jupiter établi, même à une époque reculée, il nous est facile de reconnaître la trace d'une religion locale antérieure et d'une première divinité domi-

(1) Le Διὸς des Grecs avait existé chez les Romains sous la forme *Diovis* et *Diespiter*. Cf. Varron. L. L. V, 66, Müller. Je ne crois pas qu'il soit permis de confondre Διὸς avec *Deus*, lequel répond au Θεὸς des Grecs. L'*i* dans le premier mot est probablement radical. Il est vrai que de *Deus* sort l'adjectif *Divus* : mais il est possible, comme le pensent les philologues de l'école indo-germanique, que *Divus* constitue à lui-même un mot à part et au moins aussi ancien que *Deus*.

(2) II, 52. Ἔθυον δὲ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ θεοῖσι ἐπευχόμενοι, ὡς ἐγὼ ἐν Δωδώνῃ οἶδα ἀκούσας· ἐπωνυμίην δὲ οὐδ' οὔνομα ἐποιεῦντο οὐδενὶ αὐτέων· οὐ γὰρ ἀκηκόεσάν κω. Θεοὺς δὲ προςωνόμασάν σφεας ἀπὸ τοῦ τοιούτου, ὅτι κόσμῳ θέντες τὰ πάντα πρήγματα καὶ πάσας νομὰς εἶχον. κ. τ. λ.

(3) *De Abst.* II. 55.

(4) *Symbolique*, traduct. de M. Guignaut, t. II, p 537-38.

(5) *Supra*, p. 17.

(6) Cf. Βάδυ pour ἄδυ, Βαλικιώτης pour ἡλικιώτης. Voyez Matter *Dialect.*, p. 160, C.

(7) C'est ainsi que Bacchus est aussi fils de *Dioné*. Euripid. ap. Schol. *ad* Pindar. *Pyth.* III, 177. Θυώνη et Διώνη étant le même nom, il n'est pas étonnant de trouver cette permutation chez les poëtes. Cf. l'Océanide *Dodoné* (Steph. Byzant. *sub verbo*) avec la Titanide ou Océanide *Dioné*. Hesiod. *Theog.* 353.

(8) En effet on retrouve l'Aphrodite Uranie unie à Jupiter, sous le nom de *Dodoné* à Dodone même. *Hom. Clem.* IV, 16. Ἀδελφαῖς συνελθὼν (ὁ Ζεύς)...... καὶ τῇ Οὐρανίᾳ Ἀφροδίτῃ, ἣν τινες Δωδώνην λέγουσι. Cf. Serv. *ad* Virg. *Aen.* III, 466. La déesse phénicienne *Baaltis* est aussi la même que *Dioné*. Sanchoniath. *Frag.* p. 36 et 37, Orell., *ap.* Euseb. *Præp. Evang.* I, 10. Hesych. *v.* Βήλθις ἡ Ἥρα ἡ Ἀφροδίτη. Cf. Selden, *de Dis Syr* II, p. 170 et 171.

natrice. Ainsi, dans l'Arcadie, c'est *Pan* qui précède Jupiter(1); dans l'Élide même, *Arès* (2) a des droits certains d'ancienneté, et le nom de *Héra*, sa compagne, lui est bien mieux approprié qu'à l'épouse de Jupiter. La Crète seule semblerait offrir les vestiges d'un culte de Jupiter contemporain de l'arrivée des colonies phéniciennes et de l'établissement de la religion de Cronus dans cette île. Mais le culte de Jupiter enfant nous paraît avoir précédé dans cette île toutes les autres conséquences de l'introduction du personnage de Jupiter.

Il nous sera donc permis, avec l'auteur de la Symbolique, de faire descendre le personnage de *Zeus*, déposé d'abord par la tradition orientale sous les chênes de Dodone, dans tous les pays où les Hellènes se sont établis; de poser comme un fait rigoureusement exact que, partout où les Hellènes ont fixé leur séjour, la divinité qui dominait auparavant dans chaque contrée a dû céder la place suprême à Jupiter, ou plutôt que Jupiter, divinité essentiellement élastique, comme toutes les conceptions religieuses de l'ancien monde, a dû se transmuer dans chacune des divinités locales, en acceptant leur caractère et leurs attributs. C'est là l'explication la plus naturelle de ces métamorphoses de Jupiter, qui, comme un voyageur entreprenant, pénétrant de contrée en contrée, a violé le lit conjugal de tous les rois, s'est épris de toutes les reines, et, pour les séduire, s'est soumis aux transformations qu'exigeaient les idees locales. Après avoir conquis ainsi toute la Grèce européenne, Jupiter est revenu en Asie avec les colonies des Grecs et avec leur influence Son importance s'était démesurément augmentée pendant son séjour en Grèce; mais à l'époque de sa rentrée en Asie, la verve tropique du langage des Hellènes s'était déjà affaiblie; les colons grecs exprimaient leurs idées d'une façon moins poétique; aussi la conciliation du Jupiter hellénique avec les religions locales de l'Asie s'opéra-t-elle d'une manière plus simple et sans que le culte antérieur s'absorbât, comme en Grèce, dans le culte importé. D'ailleurs, tout ce que la raison des Grecs, tout ce que leurs progrès dans le dégagement du spiritualisme et dans l'établissement des lois de la morale leur avait fait ajouter au personnage de Jupiter, ne pouvait garder sa prépondérance dans des pays où l'idée primitive qui avait fait ce dieu s'était conservée à peu près intacte; il était naturel, au contraire, que Jupiter, se trouvant de nouveau en contact avec l'Asie, redevînt ce qu'il avait été d'abord, une divinité purement physique. On ne s'étonnera donc pas si, admettant sans contestation ce Jupiter perfectionné qu'on retrouve dans la doctrine de Xénophanes et dans l'hymne de Cléanthe, nous faisons à peu près abstraction de ces idées dans l'examen des monumens du culte de Jupiter. S'agit-il des formes de ce dieu en Europe? ce que les monumens de l'antiquité figurée se sont le plus attaché à reproduire, c'est l'identité de Jupiter avec les divinités locales primitives. Repasse-t-on en Asie, *Zeus* n'est plus qu'un nom générique, ou une sorte de clef appliquée à toutes les religions locales, afin de faire comprendre quelle est dans chacune d'elles la divinité de l'ordre le plus élevé. Pour lier avec les monumens le développement intellectuel et moral de Jupiter, il faut recourir aux types créés par les grands artistes; il faut chercher dans les productions les plus parfaites de l'époque anthropomorphique ces traces d'une royauté sans limites dans sa justice comme dans sa puissance, dont le germe brillant se trouve déjà déposé chez Homère, et dont le tableau se perfectionne à mesure que la philosophie grandit et que les lois du droit des gens et de la famille s'établissent dans la société grecque. Hors de là, on peut affirmer hardiment qu'à ne considérer que les attributs et l'intention religieuse, il n'y a point de trace du Jupiter philosophique et politique sur les monumens de la Grèce autonome. Il faut arriver à l'époque allégorique de la religion et de l'art, sous l'empire romain, à Rome seulement, ou sous l'influence immédiate de son gouvernement, pour trouver dans l'art un développement tardif de cet ordre d'idées si important, si l'on ne considère que les monumens littéraires.

Dans les explications qui vont suivre, nous tâcherons de nous conformer aussi exactement que possible aux trois divisions indiquées par ces observations préliminaires: 1° monumens du culte originaire de Jupiter en Grèce, et de son amalgame avec le culte des divinités helléniques; 2° monumens du retour de Jupiter en Asie et du rapprochement qu'on établit entre ce dieu et les divinités asiatiques, ensemble ce qu'on peut démêler du culte de Jupiter avant son départ de l'Asie; 3° monumens de l'époque allégorique chez les Romains, tenant lieu de ce qui manque chez les Grecs pour la réalisation du Jupiter philosophique et politique des poëtes, des gouvernemens et des philosophes. Ces cadres, on le comprendra facilement, ne sont qu'indiqués et ne sauraient en aucun cas être remplis; les deux sources auxquelles nous puisons, la numismatique et la glyptique, laissent dans leurs rangs de vastes lacunes, et d'ailleurs, l'universalité du personnage de Jupiter est telle que ce serait réduire à un seul article toute la galerie mythologique que de rassembler ici tout ce qui se rapporte à Jupiter: les supplémens à l'article de ce dieu sont partout, depuis la première jusqu'à la dernière ligne de notre ouvrage.

1. Jupiter enfant.

N° 13.

Médaillon de Magnésie d'Ionie.—ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC. *L'empereur César, Marc-Aurèle, Antonin.* Buste lauré de Caracalla, à droite.

℞. ΕΠι Μαρκου ΑΥΡηλιου ΥΛΛΟΥ ΕΠΙΚΡΑΤΟΥC ΜΑΓΝΗΤΩΝ. *Sous Marcus Aurelius Hyllus, magistrat des Magnètes.* Le petit *Jupiter* placé sur une trapèze, autour de laquelle sont trois Amazones armées, qui frappent avec des épées sur leurs boucliers. Au-dessous de la trapèze, la ciste de laquelle s'élance un serpent. Æ. 9. Mionnet, Suppl. VI, p. 242, N° 1057.

N° 14.

Médaille de Crète.—ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΑΥΓουστος ΤΡΑΙΑΝΟC ΓΕΡμανικος ΔΑΚικος. *L'empereur Auguste Trajan, Germanique, Dacique.* Buste lauré de Trajan, à gauche, la poitrine cuirassée.

℞. ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ. *Communauté des Crétois. Rhéa-Amaltée* debout, la tête tourrelée, tenant le petit *Jupiter* sur son bras gauche. La déesse est vêtue d'une tunique talaire recouverte d'une peau de chèvre. A côté, un aigle et une corne d'abondance. Æ. 8. Mionnet, II, p. 259, N° 11.

N° 15.

Médaille de Crète. — IMPerator CAESar NERva TRAIANvs OPTIMvs AVGvstvs GERmanicvs DACicvs PARThicvs. *L'empereur César Nerva Trajan, très bon, Auguste, Germanique, Dacique, Parthique.* Tête laurée de Trajan, à droite.

℞. ΔΙΚΤΥΝΝΑ ΚΡΗΤΩΝ. *Dictynne des Crétois.* Une femme, vêtue d'une tunique courte et chaussée de bottines comme une chasseresse, est assise sur un rocher et tient le petit *Jupiter;* dans sa main droite, une flèche. De chaque côté, une Amazone armée d'un bouclier. AR. 4. Mionnet, Supp. IV, p. 297, N° 8.

N° 16.

Pâte de verre imitant une sardonyx à deux couches.—La chèvre *Amalthée* accroupie et retournant la tête vers le petit *Jupiter* qu'elle allaite. Sur un arbre à gauche de la chèvre, l'aigle.

PLANCHE V.

N° 1.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae TRibvnitiae Potestatis COnSvl III IMPerator II. *Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, empereur pour la seconde.* Tête d'Antonin-le-Pieux, à droite.

℞. Le petit *Jupiter*, assis sur la chèvre *Amalthée;* au-devant, un aigle, les ailes éployées, un autel et un arbre. — Médaillon de bronze.

Les quatre médailles et la pâte de verre dont la description précède nous offrent le Jupiter enfant. Le type rare du médaillon de Magnésie, pl. IV, n° 13, se reproduit avec quelques variantes sur d'autres médailles de la même ville (3), sur un médaillon de Mæonie, de Lydie, (4) et enfin sur une médaille de Macrin,

(1) Pan était honoré sur le mont Lycée en même temps que Jupiter. Pausanias, VIII, 38, 4.

(2) On trouve encore à Olympie l'autel de Ζεὺς Ἄρειος. Pausanias, V, 14, 5. Nous aurons occasion de revenir sur ce Jupiter dans l'explication des planches.

(3) Eckhel, *D. N.* III, p. 527; Sestini, *Mus. Hedervar.* t. II, p. 180, n° 10; Mionnet, III, p. 151 et p. 156; VI, Suppl. p. 240 et suiv.

(4) Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 125; *Mon. inéd.* pl. XLIX, a, 2. Cf. Mionnet, VII, Suppl. p. 368, N° 239. Sur cette dernière pièce on voit des Corybantes.

frappée à Séleucie de Piérie (1), que nous donnerons dans notre Supplément à Jupiter. L'enfant placé sur une trapèze peut tout aussi bien être Dionysus que Jupiter, d'autant plus que la ciste semble indiquer le premier de ces dieux (2). Il est vrai que la présence tantôt de Corybantes, tantôt d'Amazones armées, ferait croire, au premier abord, que c'est bien Jupiter enfant que nous avons sous les yeux, la Lydie réclamant aussi pour elle le berceau du maître de l'Olympe (3). Pourtant il existe des témoignages anciens qui déclarent qu'après la naissance de Bacchus, Jupiter confia le jeune dieu à Rhéa ou Ma et aux Corybantes (4), pour qu'ils eussent soin de l'élever et de le nourrir. Des vers d'Eschyle, conservés par Athénée (5), nous représentent les Curètes comme des personnages d'un caractère efféminé, portant des habits de femme et une longue chevelure; et si on réfléchit que les Corybantes sont des Galles, on ne sera pas étonné de voir ici des femmes guerrières remplacer le cortége habituel de Rhéa. D'après Callimaque (6), les nourrices de Jupiter sont les compagnes des Corybantes; Adrastée est aussi la sœur des Curètes (7); les Melissæ sont des prêtresses de Cybèle (8). La garde du jeune dieu est confiée à ces femmes et aux Dactyles Idéens, les mêmes que les Curètes, les Corybantes et les Spartes (9). Quand Atys, le prototype des Galles, se fait eunuque à la suite de la perturbation que l'arrivée de la Mère des Dieux a jetée parmi les assistans de la noce du jeune Phrygien, sa fiancée s'arrache les mamelles (10) et se fait Amazone. Il existe donc une liaison étroite entre les Corybantes phrygiens, prêtres efféminés de Cybèle et les Amazones femmes guerrières, images les unes comme les autres de l'être Androgyne ou de l'ambiguïté des sexes. Ainsi, que ce soient ou des Corybantes ou des Amazones qui se pressent autour du dieu naissant pour le défendre contre les embûches de son père, le même sens se trouvera à peu près exprimé. Les Titans, les Géans et les Curètes sont tour à tour les ennemis et les protecteurs, les gardiens du jeune dieu et même du dieu devenu adulte. En Crète, les Curètes, ces défenseurs de l'enfance, immolent des enfans à Cronus (11); le bruit du tympanum et des cymbales sert à étouffer les cris des victimes aussi bien qu'à protéger le jeune dieu contre la cruauté de son père (12); Zagreus est mis en pièces par les Titans conjurés contre lui (13), Epaphus est déchiré par les Curètes (14). D'un autre côté Jupiter est protégé par les centimanes Briarée, Gygès et Cottus; sur la médaille de Brusus de Phrygie, pl. IV, n° 12, deux géans anguipèdes soutiennent le trône de Zeus (15). Hoplodamus, Anytus et leurs compagnons sont les gardiens du jeune dieu (16); mais plus souvent le rôle de protecteur est dévolu aux Curètes et aux Corybantes. Si ensuite nous examinons le mythe des Amazones, nous verrons ces femmes guerrières faire périr leurs enfans mâles (17); puis nous les retrouverons dans les guerres de Dionysus, tantôt comme ses compagnes et tantôt comme ses adversaires (18).

Les médailles Crétoises, pl. IV, n°s 14 et 15, nous font connaître Rhéa comme nourrice s'identifiant avec Amalthée (19) ou *Ma*, et ensuite comme déesse jeune en habits de chasseresse semblable à Diane (20) et cependant nourrice, telle que l'Athéné Parthénos de l'Attique qui préside à l'éducation du jeune Erichthonius. Le nom de Dictynna qu'on lit sur cette dernière médaille nous rappelle un curieux monument du Musée d'Avignon. C'est un cône en pierre calcaire sur lequel on lit : ΘΕΑ ΔΙΚΤΥΑ – ΔΗΜΟΣ ΜΑΣΣ. (*Le peuple de Marseille à la déesse Dictya*) (21). Le culte dont les Marseillais honoraient la Diane d'Éphèse, suivant le témoignage de Strabon (22), peut nous expliquer le rôle de nourrice que la déesse Dictynne joue sur la médaille crétoise. Du reste, nous avons déjà vu que le nom de Brimo, épithète sous laquelle on désigne souvent Proserpine ou Hécate et qui ne s'éloigne guère de la Britomartis des Crétois, que cette épithète, dis-je, appartenait à la Mère des Dieux (23). On sait d'ailleurs que l'Artémis vierge, aussi bien que Cybèle, est surnommée Déesse des Montagnes (ὀρεία θεά) (24), et le mythe de la Dictynna crétoise a tant d'analogie avec celui de la Derceto assyrienne, que l'on ne peut douter que le culte de l'une ne soit dérivé de celui de l'autre (25).

Les Amazones placées de chaque côté de la déesse Dictynna se font remarquer par leur habit court, propre aux chasseresses; leur chevelure relevée, qui rappelle les vers d'Eschyle allégués plus haut, ne nous donne cependant pas le droit de les nommer Curètes, par cela même que leurs vêtemens sont plutôt des habits d'homme, et que les Curètes mâles devraient avoir et la chevelure et l'habit de femme.

L'île de Crète, regardée comme le berceau de Jupiter par le plus grand nombre des anciens, avait reçu directement de la Phénicie le culte de Moloch ou Cronus (26); les sacrifices humains y avaient été introduits de bonne heure. Mais plus tard la religion du dieu jeune remplaça le règne farouche du vieux Cronus (27); les immolations d'enfans cessèrent, le dieu nouveau-né avait eu peine à échapper à la voracité de son père. Le Zeus Κρηταγένης nous apparaît sous plusieurs formes sur les monumens numismatiques de l'île de Crète (28). Nous donnons plus bas, pl. IX, n° 7, une belle médaille de Domitien (29) sur laquelle se voit Jupiter foudroyant placé entre les sept étoiles de la grande ourse (*septem triones*), avec la légende Ζεὺς Κρηταγένης. Mais d'autres médailles appartenant au règne de Trajan montrent le petit dieu assis sur le globe du monde, ayant l'aigle ou la chèvre près de lui et autour de sa tête les sept étoiles (30). Pour pénétrer le sens de ces représentations, il est nécessaire de comparer le Jupiter

(1) Eckhel, *D. N.* III, p. 326; Pellerin, *Lettres*, p. 10, Mionnet, V, p. 280, N° 911.

(2) D'après l'état du médaillon, il est impossible de décider quelle forme ont les jambes du petit dieu. S'il était certain qu'il fût anguipède, une scholie de Théon (*ad* Arat. *Phænom.* 45) pourrait expliquer cette particularité qui rapprocherait le Zeus-Dionysus de l'Érichthonius de l'Attique. Théon dit que Jupiter enfant se métamorphosa en serpent pour se soustraire aux recherches de Saturne; ses nourrices furent changées en ourses. Φέρεται δὲ περὶ τοῦ Δράκοντος Κρητικὸς μῦθος, ἐπιόντος ποτὲ τοῦ Κρόνου, ὁ Ζεὺς εὐλαβηθεὶς, ἑαυτὸν εἰς δράκοντα μετέβαλε, τὰς δὲ τροφοὺς εἰς ἄρκτους.

(3) *Supra, Introduction*, p. 18, note 14. A Sardes on trouve au revers de la tête de Julia Domna, Jupiter enfant, assis, et un aigle planant au-dessus. Mionnet, IV, p. 129, n° 735. Chez les Aezani de Phrygie (Mionnet, IV, p. 213, n° 115) au revers de Commode, Jupiter enfant assis à terre et allaité par une chèvre. Ce type a peut-être rapport à l'éducation d'Atys.

(4) Clem. Alex. *Protept.* p. 15, Potter; Steph. Byzant. *v.* Μάσταυρα; Nonn. *Dionys.* IX, 160 sqq.; XIII, 136.

(5) XII, p. 528, C.

Χλιδῶν τε πλόκαμος, ὥς τε παρθένου ἁβρᾶς.
Ὅθεν καλεῖν Κουρῆτα λοιπὸν ἤνεσαν.

(6) *Hymn. in Jov.* 46. Une médaielle iéndite de Crète offre, au revers de la tête de Domitien, deux Curètes qui dansent, la tête casquée, portant des lances et des boucliers; leurs vêtemens sont recouverts de longues draperies flottantes. Æ. 5. *Creta in genere*; une médaille semblable, au droit de Titus, a été rangée par M. Mionnet parmi les *incertaines*, n° 489, tom. VI, p. 685.

(7) Schol. *ad.* Callimach. *Hym. in Jov.* 47.

(8) Lactant. *Div. Inst.* I, 22. Melissa, nourrice de Jupiter, est leur prototype.

(9) Steph. Byzant. *v.* Σκυλλήτιον.

(10) Arnob. *Adv. gentes*, V, 7.

(11) *Porphyr. de Abst.* II, 56.

(12) Hoeck, *Kreta*, I, S. 218.

(13) Athenagor. *ap.* Lobeck, *Aglaopham.* p. 548.

(14) Apollod. II, 1, 3. Hygin (*Fab.* 150), attribue la mort d'Epaphus aux Titans. Epaphus est le même que Dionysus. Plutarch. *de Is. et Osirid.* t. VII, p. 443, Reiske. Les *Corybantes* sont aussi les compagnons de Cronus. Plutarch., *de Fac. in orb. Lunæ.* T. IX, p. 722.

(15) *Supra*, p. 18.

(16) *Supra*, p. 16.

(17) Herodot. IV, 110; Diodor. Sicul. II, 45 et 46

(18) Les Amazones, chassés d'Éphèse par Bacchus, se réfugient à Samos, où le fils de Sémélé les défait de nouveau. Plutarch. *Quæst. Græc.* t. VII, p. 210, Reiske. Un vase peint, de la collection de M. Panckoucke, offre ce sujet. Voyez *Bullet. de l'Inst arch.* 1834, p. 241. D'ailleurs Ops exige aussi des victimes humaines (Lactant. *Div. Instit.* I, 13), et Minerve qui est l'Amazone par excellence (Diodor. Sicul. III, 71) est apaisée par des sacrifices humains à Laodicée. (Porphyr. *de Abst.* II, 54.)

(19) La corne d'abondance placée à côté de la déesse confirme cette dénomination. Des médailles de Laodicée de Phrygie, à l'effigie de Caracalla (Eckhel, *D. N.* III, p. 160; Mionnet, IV, p. 360, n° 782), offrent la Cybèle tenant l'enfant; trois Corybantes dansent autour d'elle; dans le champ l'aigle; deux fleuves couchés et la Fortune debout. Cf. les médailles d'Apamée de Phrygie (Mionnet, IV, p. 238, n° 268 et p. 239, n° 270). Eckhel a rapproché de ces médailles un passage des oracles sibyllins (III), selon lequel Jupiter enfant fut confié à trois Crétois pour être élevé en Phrygie. Amalthée est aussi la mère de Bacchus, Diodor. Sicul. III, 5.

(20) Plusieurs médailles de Crète donnent aussi l'image de la Diane chasseresse. Suivant Cicéron (*de Nat. Deor.* III, 21), Jupiter est père de Dictynna, qui est la même que la Britomartis des Crétois, et la Persephoné-Brimo. Ainsi on pourrait encore voir ici le jeune Zagreus ou Dionysus, fils de Proserpine. Artémis Paedotrophos était honorée à Coroné, en Messénie. Paus. IV, 34, 3.

(21) Lenormant, *Nouvelles Ann.*, I, p. 236. Le cône étant le symbole de la Vénus assyrienne, rapproche la Diane d'Éphèse de la voluptueuse déesse de Babylone.

(22) IV, p. 179.

(23) *Supra*, p. 11, note 13.

(24) Diodor. Sicul. III, 57.

(25) Cf. de Witte, *Nouvelles Ann.* I, p. 97.

(26) *Supra*, *Introduction à Saturne*, p. 3.

(27) Creuzer, *Symbol.* traduct. de M. Guignaut, II, p. 545.

(28) Cf. les médailles de Polyrrhenium et d'Hiérapytna avec la légende TAN ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ. Eckhel, *D. N.* II, p. 301; Mionnet, II, p. 257, n° 1; IV, Supplément, p. 336, n° 265 et p. 296, n° 1.

(29) C'est à tort qu'Eckhel (*D. N.* II, p. 301) et M. Mionnet (IV, p. 258, n° 7) attribuent cette médaille à Titus.

(30) Mionnet, II, p. 259, n° 12; IV, Suppl. p. 298, n° 11.—Il est impossible

naissant placé entre les sept étoiles du septentrion avec les deniers de la famille Lucretia, qui offrent, au revers de la tête radiée du soleil, le croissant de la lune au milieu des sept étoiles. Les *Triones*, selon l'explication des numismatistes, font allusion au surnom de *Trio* que portaient les membres de la famille Lucretia (1). Eckhel ajoute que le soleil et la lune figurent sur ces deniers, parce que ces astres répandant une clarté (*lux*) plus vive que les autres, faisaient une allusion directe au nom de Lucretius. Il me paraît plus naturel d'interpréter ces signes par l'idée de *lumière naissante*, *accroissement de lumière*, et de considérer le nom de Lucretius comme formé des mots *lux crescens*. De cette manière on devrait comparer le croissant de la lune avec le Jupiter enfant placé sur la chèvre : *Jovi crescenti*, tel qu'on le trouve sur les médailles de Gallien et de Saloninus (2), type semblable à celui du médaillon d'Antonin, pl. V, n° 1 (3), et de quelques médailles impériales de la ville de Cydonia de Crète (4). Mais pourquoi les Grecs plaçaient-ils le Jupiter naissant au nord, au milieu des sept étoiles de l'ourse? Le mythe conservé par Théon (5), mythe dans lequel Jupiter, métamorphosé en serpent pour se dérober aux poursuites de Saturne, change ses nourrices en ourses (ἄρκτοι), viendrait assez à notre secours pour l'interprétation de ces deux types. Il est nécessaire aussi de se rendre compte de la place que les saisons occupent dans le ciel. Pour comprendre cette partie de la question, il faut se souvenir que, dans les idées symboliques, le jour est l'image de la vie, et la nuit celle de la mort. Le soleil donc, sous l'horizon, dans l'hémisphère inférieur est un emblème funèbre : le soleil levant à l'hémisphère supérieur un symbole de renaissance et de rajeunissement. Aux retours successifs du jour et de la nuit on compare aisément l'alternative de la saison morte et de la saison où la terre est féconde ; et comme cette alternative est déterminée par la marche annuelle du soleil et ses levers plus ou moins éloignés de l'orient relatif de chaque peuple, l'usage a dû s'établir pour les nations placées au nord de l'équateur d'appliquer l'idée de l'hiver à la partie du ciel dont le soleil paraît s'approcher le plus à son lever pendant le solstice brumal, c'est-à-dire au pôle nord dans le voisinage duquel est placée la grande ourse. Maintenant, quand on compare la renaissance de l'année à celle du jour, quoi de plus semblable à cette première lueur de la journée qui, bien qu'encore presque insensible, présage néanmoins la fin des ténèbres, que le mouvement de retour que fait le soleil après le solstice d'hiver, pour se rapprocher de son lever méridional? Le dieu enfant, emblème du rajeunissement de la nature, a donc dû naître après le solstice d'hiver, c'est-à-dire au 25 décembre environ, et si l'on a cherché dans le ciel une place où l'on pût fixer symboliquement cette naissance, ça dû être au sommet du ciel d'hiver, entre les étoiles de la grande ourse. De là, les monumens qui nous montrent le Jupiter naissant au milieu de *septem triones* : de là, les *ourses* désignées comme les nourrices de Jupiter. Mais la propriété symbolique que nous venons de développer n'est pas la seule qui appartienne au pôle. Comme point fixe du ciel, comme sommité apparente de cette axe sur laquelle la sphère céleste paraît tourner, le pôle a dû être pour les hommes le séjour immuable des dieux : le *pôle* comme l'*olympe*, désigne dans le langage des poëtes la demeure de Jupiter. L'augure étrusque, en traçant sur la terre les limites du *templum*, se tournait vers le nord et invoquait Jupiter (6). Cette double acception du pôle se retrouve sur les monumens numismatiques. Nous avons tour à tour Jupiter naissant entre les sept étoiles de la grande ourse, et Jupiter, dans tout l'éclat de sa puissance, foudroyant les Titans du haut de son séjour éternel indiqué par la même constellation (V. pl. IX, n° 7).

Au reste, quand nous disons que le nord est le point fixe et stable où les anciens plaçaient le séjour des dieux, on n'a qu'à comparer plusieurs autres médailles de Crète qui offrent l'empereur Auguste divinisé, avec la tête radiée (par conséquent répondant au soleil), assis sur un trône au centre des sept étoiles de la grande ourse (7). Ajoutons encore que la réunion du soleil et de la lune sur la pièce de Lucrétius Trio confirme une remarque de Hœck à l'égard du Jupiter crétois, dans lequel ce savant voit un amalgame du culte asiatique du soleil et de la lune. En Égypte aussi, le jeune dieu *Khons*, qui forme le troisième personnage de la trinité d'*Ammon* et de *Mouth*, se présente avec le disque solaire entouré du croissant de la lune (8). Ce personnage, qui est le même que l'Hercule né en Égypte dont parle Cicéron (9), est un dieu naissant comme le jeune Jupiter.

Les réflexions qui précèdent feront comprendre l'analogie qui existe dans le fond des idées entre le dieu naissant placé entre les étoiles de la grande ourse et le même dieu caché à sa naissance dans un antre obscur de la Crète. Cet antre nous apparaît comme un symbole des ténèbres de l'hémisphère inférieur ; or ce qu'est l'hémisphère inférieur quant au cours diurnal du soleil, le pôle nord l'est, quant à la marche annuelle du même astre. C'est ce qu'explique encore plus clairement Porphyre, quand il rapporte (10) que les mystères de Mithra se célébraient exclusivement dans des grottes dont l'entrée était tournée vers le nord. Dans ces grottes, une des fêtes les plus imposantes avait trait à la naissance de Mithra, cette fête revenait le 25 décembre, c'est-à-dire à l'époque du lever le plus septentrional du soleil (11). Les mystères de Mithra n'étaient donc, dans l'empire romain, qu'un renouvellement, sous une nouvelle forme, d'une grande partie des anciennes idées religieuses.

L'Éros ailé des deniers de la famille Fonteia (12) est encore une image du jeune dieu naissant placé sur la chèvre, au revers de la tête d'Apollon Vejovis. Enfin, pour compléter l'énumération des types qui se rapportent à la naissance de Jupiter et principalement à son éducation par la chèvre Amalthée, nous ne devons pas oublier un denier de la famille Cornelia (13). Le type qu'on y voit n'a pas encore reçu une explication satisfaisante. Nous croyons avec toute probabilité y reconnaître le jeune Atys (14) coiffé du bonnet phrygien, tenant une branche d'amandier ou de grenadier, et placé sur un bouc, absolument comme le petit Jupiter sur la chèvre.

Nous reviendrons encore sur la chèvre, à l'occasion du Vejovis à qui l'on immolait cet animal (15), aussi bien qu'on sacrifiait un bouc au soleil levant (16).

2. Jupiter *in genere*.

N° 2.

Sardonyx à trois couches. — *Jupiter* debout, la tête laurée, tient de la main droite le foudre et s'appuie de la gauche sur un sceptre. Son épaule gauche et sa poitrine sont découvertes : un large manteau jeté sur l'épaule droite entoure ses reins et sa ceinture. A ses pieds est l'aigle.

Inédit. Cabinet de France.

Ce monument, qui ne doit donner lieu à aucune remarque particulière sous le rapport des emblêmes religieux, est aussi remarquable par la finesse du travail que par la parfaite beauté de la matière. On le voyait autrefois dans le trésor de la cathédrale de Chartres à laquelle Charles V l'avait donné. La monture en or émaillé qui l'entoure porte en encadrement sur les deux faces les premiers versets de l'évangile selon saint Jean : *In principio erat verbum, etc.*, ce qui prouve que, dans les temps d'ignorance, on avait pris Jupiter pour un saint Jean à cause de l'aigle qui accompagne ordinairement les figures de cet évangéliste. Les lettres de cette inscription, qui rappellent par leur forme la dernière époque de l'*écriture caroline*, nous font présumer que la monture du camée a été exécutée dans la seconde moitié du XIIe siècle. Par-dessus cette monture on remarque un encadrement postérieur de fleurs-de-lis et de dauphins, et au-

que ces étoiles soient les sept planètes, comme le dit M. Émeric David, *Recherches sur Jupiter*, t. II, p. 370; l'explication que nous allons donner d'un denier de la famille Lucretia éclaircira cette question.

(1) Morell. *Fam. Lucretia*, n° 2; Havercamp, p. 252; Eckhel, *D. N.* V, p. 239.

(2) Eckhel, *D. N.* VII, p. 398 et p. 422.

(3) D'après Diodore de Sicile (V, 70), Jupiter reçoit le surnom d'Αἰγίοχος, de la chèvre qui l'avait nourri. L'aigle se rapporte à la tradition conservée par la poëtesse Mœro (*ap.* Athen. XI, p. 491), qui nous apprend que cet oiseau apporta le nectar au jeune dieu, pendant que des colombes allaient recueillir l'ambroisie sur les flots de l'Océan. Nous reviendrons plus particulièrement sur l'aigle à l'occasion des mythes de Ganymède et d'Europe.

(4) Mionnet, II, p. 274, n° 135 et 136; p. 275, n° 140; IV, Suppl. p. 313, n° 118.

(5) *Ad.* Arat. *Phænom*, 45. Cf. *supra*, p. 22, note 2.

(6) Varro, *L. lat.* VII, 2; K-O. Mueller, *Etrusk.* III, 6, 1.

(7) Mionnet, tom. VI, p. 673. N°s 418 et 419.

(8) Champollion (*Panthéon Égyptien*, pl. 14^a, 14^b, et 14^d) lisait encore ce nom *Pooh*, *Pooh* ou *Ioh*, et y reconnaissait le dieu *Lunus*. L'association du soleil et du croissant lunaire se remarque sur le denier de la famille Cornelia que nous avons cité à l'article des géans.

(9) *De Nat. Deor.* III, 16.

(10) *De Antro. Nymph.* 5, 6, etc. Cf. Stat. *Theb.* I, 719, et Lactant. *ad hunc locum.*

(11) *Phil. a Turre, Mon. vet. Ant.* (1700), p. 228.

(12) Morell. *Fam. Fonteia*, n° 3. Voyez dans l'*Introduction à Janus*, p. 7, les rapprochemens que nous avons faits des Dioscures et des têtes à double face du dieu Fontus.

(13) Morell. *Fam. Cornelia*, Tab V, *f*.

(14) Hœck (*Kreta* I, S. 234 folg.) a rassemblé les passages qui établissent la liaison entre les traditions crétoises et celles des Phrygiens. A Gaza, en Judée, on adorait aussi le Ζεὺς Κρηταγένης, sous le nom de *Marnas*, comme dispensateur de la pluie. Steph. Byzant. *v.* Γάζα; Cf. Bolland, *Act. Sanct.* t. V, p. 655, et Selden, *de Diis Syr.* II, p 141; Hœck, *Kreta*, S. 369; Eck. *D. N.* t. III, p. 450. La question de l'identité du Zeus Crétagènes et du Marnas de Gaza, se représentera dans la partie de cet ouvrage consacrée *aux divinites asiatiques.*

(15) Aul. Gell. *Noct. Att.* V, 12.

(16) Paus. X, 11, 4.

dessous un écu émaillé aux armes de France-Ancien, d'azur semé de fleur-de-lis d'or sans nombre que surmonte une couronne royale ouverte sur le large bandeau de laquelle on lit ces mots :

chacles · roy · de · france · fils · du · roy · jehan · donna · ce · jouyau · l'an · m·ccc·lxvii · le · quart · an · de · son · regne.

N° 3.

Pierre gravée. — *Jupiter Olympien*, assis sur son trône, tient le sceptre et le foudre.

N° 4.

Autre pierre gravée avec le même sujet offrant quelques variantes.

Voyez l'explication du n° 12.

3. Jupiter de Dodone.

N° 5.

Camée. — Tête de *Jupiter Dodonéen*, couronnée de chêne, à gauche.

N° 6.

Médaille d'Épire. — Tête de *Jupiter de Dodone*, couronnée de chêne, à droite. Derrière la tête ΛΥΣΗΝ; au-dessous, ΦΟΡ; dans le champ, le monogramme ANT (noms de magistrats).

℞. ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Épirotes*. Aigle debout, tourné à droite et placé sur le foudre, au milieu d'une couronne de chêne. AR. 5. Mionnet, II, p. 48, N° 12.

N° 7.

Médaille d'Épire. — Têtes conjuguées de *Jupiter Dodonéen* et de *Junon Dioné*, à droite. Une couronne de chêne entoure le front de Jupiter, tandis qu'un diadème décore celui de Dioné. Dans le champ, les monogrammes TAK et ΔΡΑΚ.

℞. ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Épirotes*. Taureau cornupète, à droite, dans une couronne de chêne. AR. 8. Mionnet, II, p. 47, N° 1.

Nous n'entrerons pas ici dans de grands développemens à l'égard du Jupiter de Dodone, appelé aussi le Zeus pélasgique (1); les détails de son culte sont bien connus, et d'ailleurs nous en avons déjà parlé dans l'*Introduction*. Le Jupiter de Dodone est le plus ancien Jupiter grec, comme l'a observé l'illustre Creuzer (2); et pourtant, parmi tant de lieux où les poëtes et les mythographes placent la naissance et l'éducation du fils de Rhéa, la Thesprotie ne figure point. Devons-nous conclure de là que la célébrité du Zeus né en Crète fit oublier plus tard les anciennes traditions pélasgiques qui se rapportaient à la naissance du jeune dieu au fond des forêts de Dodone? Nous ne le pensons pas. Il est plus probable qu'à Dodone on n'adorait pas un dieu enfant, mais une divinité sous des traits sévères et vénérables. D'un autre côté, le Zeus venu de l'Asie pouvait bien avoir été élevé à Dodone. Dans la généalogie de Jupiter, placée en note à l'introduction (3), nous voyons le jeune dieu né en Crète, porté enfant en plusieurs endroits, où des nymphes président à son éducation. D'ailleurs, nous connaissons des passages d'auteurs anciens qui nous révèlent les noms des nourrices de Jupiter accompagnés de l'épithète de *Dodonides* (4), épithète que nous voyons également attribuée aux Hyades, nourrices de Dionysus (5). Nous apprenons par ce fait que les anciens regardaient Dodone comme une des localités où le culte de Zeus avait pris naissance, et il devait en être ainsi, si, adoptant l'idée de l'ancienneté prédominante de ce culte, nous le dérivons directement de l'Asie, d'où les Phéniciens l'auraient importé en Thesprotie. L'origine asiatique du Jupiter de Dodone, loin d'être contredite par le passage d'Hérodote (II, 56), qui dit que c'était par des femmes égyptiennes que l'oracle avait été fondé, trouve au contraire une nouvelle confirmation, l'historien ajoutant que ces prêtresses avaient été amenées par des Phéniciens et vendues en Thesprotie. Quoi qu'il en soit, le Zeus de Dodone se confondait avec le Dionysus Chthonius, l'Aïdoneus de l'Epire (6), et le dieu enfant dut disparaître de bonne heure, si jamais ce culte y exista sous cette forme. A côté de Zeus, on trouve le fleuve célèbre de l'Acarnanie, l'Achéloüs, qui est associé étroitement dans la religion dodonéenne au dieu infernal; il était le symbole de l'élément humide, comme Posidon, qui porte aussi le nom d'*Adoneus* (7). Par cette connexion étroite du fleuve avec le dieu infernal, nous pouvons expliquer en quelque sorte pourquoi, sur les monumens, Hébon et Achéloüs (8), tous deux dieux taureaux à face humaine, n'offrent rien qui puisse servir à les distinguer.

Le beau camée, n° 5, et les médailles des Epirotes, n°s 6 et 7, nous montrent la tête du Jupiter de Dodone, auquel le chêne était particulièrement consacré (9), témoin la couronne dont sa tête est ceinte. Dans la *Numismatique des rois grecs* (10), on trouvera les belles pièces d'argent de Pyrrhus, roi d'Épire, qui offrent au revers de la tête du Jupiter de Dodone, la Junon, ou Dioné, assise sur un trône et coiffée du modius.

L'épouse du Jupiter Dodonéen qui se nomme *Dioné* (11), *Thyoné* (12), ou *Dodoné* (13), la même que l'Aphrodite Uranie (14) ou l'Astarté, d'origine phénicienne, figure à côté de Jupiter sur la médaille n° 7.

Au revers de la même médaille est un taureau, image des fleuves en général, et qui convient ici particulièrement à Achéloüs, de même que l'aigle placé sur la pièce n° 6 se rapporte directement à Jupiter. Nous verrons plus bas, à l'occasion des médailles crétoises, cette même association de l'aigle et du taureau, la fréquence de leur permutation et les rapports intimes qui les unissent, comme à Dodone les liens étroits qui existaient entre Zeus et Achéloüs (15). Contentons-nous pour le moment de constater à Dodone, de même qu'en Crète, la présence d'Europe, fille de l'Océan (16) comme mère de Dodon (17) et femme de Jupiter, à la place de Dioné ou de Vénus. Nous engageons le lecteur à comparer aussi les réflexions que nous suggèreront les médailles d'Halicarnasse dont nous traiterons dans un prochain article (pl. XIV, n° 14), et qui nous semblent offrir le prototype du Jupiter de Dodone. En effet, nous y retrouverons le chêne, les colombes célèbres de l'Épire, et Vénus associée comme épouse au dieu suprême.

4. Jupiter Lycéus.

N° 8.

Médaille d'Arcadie. — ΑΡΚΑδων, *monnaie des Arcadiens*. Tête de Callisto (18), à gauche.

℞. *Jupiter* assis sur un siége à droite, et tenant l'aigle et le sceptre. AR. 3. Mionnet, II, p. 243.

N° 8 *bis*.

Médaille d'Arcadie. — Tête de *Jupiter Lycéen*, couronné de laurier, à gauche.

℞. Monogramme formé des lettres AP, Αρκαδων, *monnaie des Arcadiens*. Pan, assis sur un rocher à gauche, s'appuie de la droite sur le pedum et du coude gauche sur le rocher. Sur ce rocher on lit : ΟΛΥΜ, *le mont Olympe*. AR. 6. Mionnet, II, p. 244, N° 6.

(1) Homer. *Iliad.* II, 233.

Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε, πελασγικέ, τηλόθι ναίων.

(2) *Symbol.* II, p. 537 et 538, traduct. de M. Guigniaut.

(3) *Supra*, p. 18, note 14.

(4) Hygin. *Fab.* 182.

(5) Pherecyd. *ap* Schol. *ad* Homer. *Iliad.* Σ, 486; Schol. *ad* Germ. p. 56. Hygin. *Astron.* II, 21.

(6) Creuzer, *l. cit.* p. 543.

(7) Hesych. *v.* Ἀδωναῖος.

(9) Cf. Lenormant, *Nouvelles Annales de la section française de l'Inst. arch.* I, p. 257.

(8) Homer. *Odyss.* Ξ, 327; Hesiod. *ap.* Strab. VII, p. 327. De là il était surnommé *Phégonæus*.

(10) Pl. XXII, n°s 2, 3 et 3 *bis* p. 44. Cf. la belle pièce d'or d'Alexandre Ier, pl. XXI, n° 10, p. 42.

(11) Strab. VII, p. 329.

(12) Supra, *Introd.* p. 20, note 7.

(13) *Hom. Clem.* IV, 16, *in S. S. Patrum opera*, ed. Cotteler. p. 605. Voyez *Supra*, Introduction, p. 20.

(14) *Ibid. l. cit.* Serv. *ad* Virg. *Aen.* III, 466.

(15) L'épithète de Νάϊος, l'humide, est attribuée au Jupiter de Dodone. Creuzer, *Symbol.* II, p. 540, traduct. de M. Guigniaut. Plutarque (*in Pyrrho,*), attribue la fondation du temple de Dodone à Deucalion et Pyrrha.

(16) Hesiod. *Theog.* 357. Elle est fille de l'Océan comme Dioné.

(17) Steph. Byzant. *v.* Δωδώνη. Comp. le surnom d'Ἑλλώτια donné à Europe dans l'île de Crète (Athen. XV, p. 678; Steph. Byzant. *v.* Γόρτυν) avec les Ἑλλοὶ ou Σελλοί, prêtres de Dodone.

(18) Le nom de Néda ou de Naïs, nourrice de Jupiter, peut aussi convenir à cette tête de femme. Nous avons vu *Supra*, p. 22, que les nourrices de Jupiter sont changées en ourses, aussi bien que Callisto.

Déjà, en traitant les questions qui se rapportent au Jupiter Crétois, nous avons établi que, dans un grand nombre de cas, Apollon se confondait avec Jupiter. Le rapprochement qu'on doit naturellement faire entre le *Jupiter Lycaeus* et l'*Apollon Lycaeus* confirment encore notre précédente observation. Selon les règles les plus ordinaires du culte extérieur appliquées aux formes de l'art, Jupiter doit apparaître comme un dieu à barbe vénérable, un dieu père, et Apollon comme un dieu imberbe et brillant de jeunesse, un dieu fils par excellence. Mais on a dû déjà s'apercevoir qu'il n'y avait dans le domaine, changeant à la surface, de la religion antique, aucune règle de costume et d'attribut tellement précise et constante qu'on n'y trouvât de nombreuses et frappantes exceptions : ainsi le Jupiter Anxur, le Vejove des Latins, le Zeus Hellanius de Syracuse nous présentent Jupiter sous les traits d'un dieu imberbe et lauré, à la longue chevelure, absolument semblable à Apollon : et, en revanche, pour trouver un Apollon barbu, en tout pareil à Jupiter, nous n'avons pas besoin de recourir à l'Orient et d'y chercher l'Apollon barbu qu'on voyait, suivant le témoignage de Lucien (1), dans le temple d'Hiérapolis : sans sortir du domaine de l'art grec, les médailles d'Alaesa de Sicile (2) nous présentent cette transmutation d'Apollon en un véritable Jupiter.

Rien ne nous empêche donc de rechercher quelle est la nature de l'idée et du symbole communs à Jupiter et Apollon, qui a permis si souvent la permutation de ces divinités, et qui particulièrement leur a fait attribuer le surnom de *Lycaeus*. Cette recherche est bien placée sur le terrain de l'Arcadie, où l'on honorait d'un culte spécial *Jupiter Lycaeus*, puisque, dans le voisinage de cette contrée, à Argos, était le centre principal du culte d'*Apollon Lycaeus* (3). L'Argolide comme l'Arcadie appartient au plus ancien territoire pélasgique, et les religions qui ont fleuri dans ces deux provinces ont dû présenter entre elles de frappantes conformités.

Avant de remonter à l'idée *commune*, il faut savoir si la connaissance d'un personnage *commun*, c'est-à-dire d'un dieu qui réunisse en lui seul les caractères de Jupiter et d'Apollon, ne peut pas nous conduire plus rapidement et plus sûrement à cette idée. Nous trouvons en effet cette espérance réalisée dans le dieu primitif de l'Arcadie, celui qui certainement précéda Zeus dans cette contrée, je veux dire *Pan*, dieu des campagnes, ce qui indique toujours la religion primitive, la population des champs n'ayant jamais accepté les transformations que subissait le culte des villes. Pan, dieu *lumineux* par essence, ainsi que son nom nous l'indique, a la double forme dont nous poursuivons la trace; il est barbu comme habitant ancien des grottes et des montagnes; il est aussi imberbe, sous la figure de *Lucifer*, telle que nous l'offrent les peintures des vases (4) : enfin il est *Lycaeus*, comme Jupiter et Apollon : car, comme le premier, il habite le sommet du mont *Lycée* (5); et les fêtes *Lycéennes* de l'Arcadie (6) ainsi que les *Lupercales*, qu'on célébrait à Rome (7) en son honneur, doivent lui faire attribuer avec certitude le symbole du *loup*, qui appartient également à *Jupiter* et à *Apollon Lycaeus* (8).

Un autre symbole, *les cornes et les jambes de bouc*, indique aussi les rapports de Pan et de Jupiter. M. Creuzer (9) a fait observer avec raison qu'entre les cornes de bélier du Jupiter Ammon et les cornes de bouc, attribut de Pan, il n'a dû exister originairement aucune différence; et l'étude des variétés naturelles du bouc et du bélier, en nous montrant comment par des transitions insensibles on passe d'une espèce à l'autre, nous marque l'origine de la confusion signalée par l'auteur de la *Symbolique*. Il existe sur les monumens de la sculpture et de la numismatique des représentations nombreuses d'un dieu imberbe à cornes de bélier, et, jusqu'à ce jour, l'archéologie n'a pas trouvé de dénomination plus convenable pour cette figure que celle d'*Apollon Carnéus*. Nous reviendrons plus tard sur ce rapprochement par les symboles du bouc et du bélier, de Pan, de Jupiter Ammon et d'Apollon Carnéus.

Ce qui nous importe maintenant, c'est de caractériser le symbole du *loup* commun à ces trois divinités. Pour en comprendre le sens, il faut d'abord remarquer que le nom λύκος, en grec, n'est pas autre chose que l'adjectif λευκός, *blanc* : d'un autre côté, λύκος se confond avec λύγος, *osier*, plante *flexible*, d'où λυγίζω, *flectere, nectere* : aussi, pour nous, un dieu *Lycaeus* avant de recevoir le *loup* pour symbole est un dieu essentiellement *blanc* et *captif*, λευκὸς (10) et λυγόδεσμος, en un mot, un Λυκοῦργος, si l'on explique ce mot par λευκός, *blanc*, et εἴργω, *lier*, ou un Λυκάβας (le nom du dieu de l'année), de λευκός, α privatif et βαίνω, marcher, *le blanc qui ne marche pas* (11); divinité dont le *Phthah* égyptien, les jambes enveloppées dans un étui (12) d'une blancheur éclatante, nous offre la réalisation manifeste.

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois à propos des divinités égyptiennes que nous avons alléguées, il n'est pas nécessaire, pour que le rapprochement soit justifié, d'établir que le dieu égyptien ait passé directement des bords du Nil en Grèce : le culte d'un dieu dont une *blancheur éclatante* et l'*immobilité* sont les principaux caractères, nous paraît avoir été général chez les peuples de l'ancien monde; seulement le Phthah égyptien a pour nous l'avantage de montrer à nu l'accord de la figure et du langage; elle nous fournit aussi, par l'identité que les Grecs ont établie entre Phthah et leur *Héphestus*, un renseignement précieux, en nous montrant que l'idée du *feu* et du feu *intérieur* en particulier doit être inséparable du dieu *Lycaeus*.

La couleur ordinairement attribuée au feu est le *rouge*; mais les matières rougies par le feu, si l'on accroit l'intensité de la chaleur, passent à l'état d'*incandescence* : le *blanc* est donc la couleur du feu porté à sa plus haute puissance. De là sans doute le nom de *Blanc*, attribué au dieu qui, dans la religion grecque, représente le feu intérieur de la terre. La lumière du soleil elle-même, sans passer à l'incandescence absolue, subit néanmoins une modification dans le même sens que le feu captif dans les fourneaux (image du feu captif dans notre globe); à l'heure de midi, la lumière du soleil, à son apogée, passe du rouge au blanc; enfin, avant l'apparition du soleil à son lever, l'aube du jour, c'est-à-dire cette lueur blanchâtre qui précède le rouge du matin, semble une manifestation mystérieuse de cette blancheur attribuée au feu que renferme le sein de la terre : le blanc peut donc aussi bien être approprié comme symbole au soleil et à son précurseur *Lucifer* qu'au feu intérieur : le surnom de *Lycaeus* renferme les applications de la même idée à plusieurs personnages différens.

Les observations qui précèdent nous feront comprendre sans peine comment on aura choisi le *loup* comme un symbole approprié à l'idée de blancheur. Cet animal en effet a les deux couleurs du feu; son poil roux se termine par des pointes blanches : sur les hautes montagnes et dans les hivers rigoureux, le pelage du loup devient entièrement blanc. Les habitudes carnassières du loup conviennent au feu, élément dévorant (13); du fond des cavernes qu'il habite, ses hurlemens portent la terreur dans l'âme des hommes : on l'aperçoit à l'entrée de ses tanières, soit à l'aube du jour, soit encore à l'heure du crépuscule du soir, heure qui, dans les contrées méridionales, n'est pas dépourvue d'une *aube*, comme le crépuscule du matin. Le loup convient à Pan et à Jupiter, comme dieu des demeures souterraines, dieu dévorant et avide de victimes humaines : il ne se rapporte pas moins directement à *Apollon Lycaeus*, dieu du soleil à son lever, et à *Apollon Lycius*, dieu du soleil à son coucher (14). Car ces deux *aubes* dont je parlais tout à l'heure, jointes aux deux apparitions du loup lors des mêmes heures, sont les points qui établissent l'identité entre le dieu père *immobile et barbu*, et le dieu fils *mobile et imberbe*; le soleil couchant, se confondant avec le feu intérieur dans le sein duquel il paraît rentrer, et la lueur qui précède le soleil levant, n'étant qu'un signe du rapport de cet astre avec le feu intérieur qui le produit. Cette confusion déjà indiquée par les points initial et final de la course du soleil, se manifeste encore plus clairement quand l'astre du jour est arrivé à son zénith. « Au sommet du mont Lycée, nous dit » le superstitieux Pausanias (15), dans un lieu si élevé qu'on découvre de là » quasi toute l'étendue du Péloponnèse, est un sanctuaire dédié à *Jupiter Lycaeus*, dans lequel nul homme ne peut porter le pied. Dans ce sanctuaire, les » corps ne produisent pas d'ombre. C'est un phénomène analogue à celui qu'on » observe à Syène quand le soleil traverse le signe du *Cancer*, avec cette diffé» rence que, ce qui à Syène est passager, se reproduit constamment dans le sanc» tuaire du mont Lycée. » Ou je me trompe fort, ou il est impossible qu'on trouve établi d'une manière plus positive le rapport des phénomènes qu'on observe à l'apogée du soleil, et ceux qu'on suppose appartenir au feu porté à sa plus haute puissance : afin de mieux confirmer encore l'exactitude de nos rapprochemens, Pausanias (16) nous montre le sanctuaire de *Jupiter Lycaeus*, entre le temple de *Pan*, situé au milieu d'un bois touffu, et celui d'*Apollon Parrhasius*, bâti dans la direction du soleil levant. A la porte du sanctuaire de Zeus

(1) *De Dea Syr.* 35. Cf. Macrob. *Saturn.* I, 17 sub fine.

(2) Mionnet, I, Suppl. p. 371, n° 110. Sur certains vases aussi on trouve un citharède barbu placé entre les deux colonnes surmontées de sphinx. Micali, *Storia degli ant. pop. ital.* Tav. LXXXIV, 2; Tav. LXXXV, 3; Gerhard, *Rapp. Volc.* note 226. Cf. de Witte, *Cat. d'une collection de vases peints trouvés en Étrurie*, n° 180.

(3) Paus. II, 9, 7.

(4) Panofka, *Mus. Blacas*, pl. XVII.

(5) Paus. VIII, 38, 4.

(6) Idem, *ibid.*

(7) Ovid. *Fast.* II, 267, sqq.

(8) Le nom de *Lycea* appartient aussi à Artémis comme déesse lumineuse et présidant à la lune (Paus. II, 31, 6). Elle était aussi surnommée Λύκαινα. Porphyr. *de Abst.* IV, 16.

(9) *Symbol.* II, p. 534, traduct. de M. Guigniaut. A Cyrène, en Libye, il y avait aussi une colline qui portait le nom de Zeus Lycaeus. Herodot. IV, 203.

(10) *A Lepreum*, en Élide (nom qui rappelle le *Lupus* des Latins), on voyait à la fois le temple de Jupiter *Leucaeus*, Λευκαῖος, et le tombeau de *Lycurgue*. Paus. V, 5, 4.

(11) Voyez ce que nous avons déjà dit au commencement de l'introduction à Jupiter de l'existence d'un dieu *Annus*, axe ou pivot autour duquel tournent les phénomènes de l'année, nous réservant de traiter plus tard spécialement cette question.

(12) Champollion, *Panthéon égypt.* pl. 8.

(13) Cf. Macrob. *Saturn.* I, 17.

(14) Cf. Lucian. *Anachar.* 7.

(15) VIII, 38, 5.

(16) VIII, 38.

se trouve en outre l'autel où, à l'époque où vivait Pausanias, fumait encore en certaines occasions le sang des victimes humaines (1).

Jupiter Lycaeus avait aussi, à Mégalopolis (2), un temple dans l'intérieur duquel était la statue de Pan, surnommé Σινόεις (probablement de σίνομαι, *détruire*, expression euphémique des sacrifices humains qu'on ne pratiquait point dans la capitale policée de l'Arcadie), et devant le temple était la figure de bronze d'*Apollon Epicurius*.

A la naissance de Jupiter, en Arcadie, Hésiode nous représente le jeune dieu porté à *Lyctus* (3) (dont la fondation est attribuée à *Lyctus*, fils de *Lycaon* (4)), sur le mont *Argaeus*, en Crète, pour y être élevé. Creuzer (5) a comparé avec raison la nymphe Anthracia, nourrice de Jupiter, munie d'un flambeau, avec Latone, déesse de la nuit, qui prend la figure d'une louve, quand elle met au monde Apollon (6). Remarquons aussi sur les médailles crétoises la permutation fréquente de la chèvre, nourrice de Jupiter, et de la louve qui allaite Milétus (7). Le sanctuaire de l'Apollon Didyméen, près de Milet, était consacré à Jupiter et à Apollon en commun (8). Ce n'est pas ici la place de traiter des dualismes jeunes qui se changent souvent en un couple d'un dieu vieux et père et d'un dieu jeune et fils; nous en réservons le développement pour l'article des Dioscures, où nous ferons aussi quelques rapprochemens entre les fils jumeaux d'Apollon et d'Acacallis et les jumeaux de Rhéa-Sylvia avec lesquels les Lupercales avaient des rapports étroits (9).

Les autels du Jupiter Lycéen avaient été souillés dans des temps fort reculés par le sang des victimes humaines, témoin le mythe de *Lycaon* qui immolait des enfans à la divinité (10). Les monumens numismatiques n'offrant aucun type qui ait rapport à ces cérémonies barbares empruntées aux Phéniciens, nous ne devons pas entrer ici dans des détails au sujet du mythe de *Lycaon*; sa métamorphose en loup aussi bien que le nom de la ville de *Lycosure*, dont *Lycaon* était censé avoir été le fondateur (11), n'étaient que des formes du récit religieux qui rattachaient le personnage de *Lycaon* au *Jupiter Lycaeus*.

Nous réservons pour l'article d'Apollon l'examen des médailles qui offrent le *loup*, animal représenté aussi bien au revers de la tête de Jupiter qu'au revers de celle d'Apollon. La permutation fréquente de ces deux divinités se retrouve encore en Phocide. A Delphes, centre de la religion de l'Apollon Pythien, *Jupiter Lycoréus* (12) est adoré sur le mont *Lycorée*; Delphes, suivant certaines traditions, est bâtie par *Lycorus* (13), fils d'Apollon; enfin, dans la suite des temps, la grande renommée de l'oracle d'Apollon fait disparaître Jupiter, et ce n'est plus qu'*Apollon Lycoréus* (14) qui reste.

Nous avons vu dans les observations précédentes le caractère propre de l'*Apollon Lycaeus* d'Argos qui figurait comme un dieu vainqueur des ténèbres. En Crète, c'est le héros Talos (15) qui est l'ἡμεροδρόμος, le soleil accomplissant sa course chaque jour, selon le témoignage formel d'Hésychius (16); Jupiter Tallaeus (17) se confond avec lui. Passant ensuite au *Jupiter Lucetius* (18) des Romains, nous voyons que ce Jupiter lumineux est le même que le *Zeus loup* des Grecs; il est le *Diespiter*, l'époux de *Junon Lucetia* (19), la même que *Lucine*. Nous réservons les développemens necessaires pour l'article d'*Ilithyie*.

Avant de terminer cet aperçu sur le Jupiter de l'Arcadie, nous ne pouvons passer sous silence l'opinion récemment émise par M. K. O. Müller (20) sur les médailles qui portent le mot OAYM., tracé sur le rocher qui sert de siége au dieu Pan (voyez notre planche V, n° 8 *bis*). Le savant archéologue allemand, frappé de l'idée que ces médailles ne sont point d'une époque antérieure à la confédération arcadienne, a voulu prouver par des raisonnemens assez spécieux que le mot OAYM. désigne *Olympie* même, le rocher sur lequel Pan est assis, la colline près de l'Altis, nommée *Cronion* ou *Cronius*, et la tête barbue et laurée, non celle du *Jupiter Lycéen*, mais bien la tête du *Jupiter d'Olympie* même. Pour appuyer cette hypothèse, M. Müller fait observer que, dans la 104e olympiade, les Arcadiens, enflés de leurs succès, occupèrent les confins de l'Élide et présidèrent comme agonothètes aux jeux olympiques. Maîtresse d'Olympie et des trésors du temple de Jupiter, la nation arcadienne aurait fait frapper ces monnaies sur lesquelles elle aurait représenté la tête du dieu de l'Élide et son dieu indigène Pan assis sur le mont Cronius. Mais il est à remarquer que les médailles d'ancien style offrent aussi la tête de Jupiter. Il me paraît donc plus rationnel, malgré la dénomination d'Olympus qui peut convenir aussi au mont Cronius (21), de rattacher le mot *Olympe* au mont Lycée de l'Arcadie dont le sommet portait en effet ce nom (22). De plus, pour prouver que le Jupiter d'Olympie dérive plutôt de celui du mont Lycée, nous n'avons qu'à citer un passage d'Hygin (23) où il est question de Pélasgus, fils de Triopas qui le premier en Arcadie consacre un temple à *Jupiter Olympus*. Nous pouvons conclure par conséquent que c'est bien le *Jupiter Lycéen* qui nous est offert par les médailles arcadiennes, la confédération ayant dû préférer un type national à un type emprunté à une république voisine; de même le dieu indigène *Pan* est figuré sur le revers, assis sur le rocher témoin de la naissance du *Zeus Lycaeus*.

Quant à *Callisto* dont la tête est représentée sur la médaille n° 8, nous reviendrons sur cette fille de Lycaon à l'article de *Diane*.

5. Jupiter Olympien.

N° 9.

Médaille d'Élis. — Tête de *Jupiter Olympien*, laurée à droite.

℞. FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens*. Aigle debout; devant, serpent. Dans le champ, le foudre et la lettre H. AR. 7.

N° 10.

Médaille d'Élis. — Même tête que la précédente.

℞. FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens*. Foudre dans une couronne de laurier. AR. 3.

N° 11.

Médaille d'Élis. — AYTOKPATωP AΔPIANOC. *L'empereur Adrien*. Tête nue d'Adrien, à droite.

℞. HAEIΩN. (*Monnaie*) *des Éléens*. Belle tête de *Jupiter Olympien*, laurée à droite. Æ. 9 1/2. Mionnet, II, p. 201, n° 1.

N° 12.

Médaille d'Élis. — Aigle dévorant un serpent, à gauche.

℞. FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens*. Foudre ailé. AR. 7.

Le Jupiter Olympien était un des plus célèbres de la Grèce, et même dans la suite des temps avait acquis une prépondérance marquée. L'importance que les Grecs attachaient aux jeux olympiques célébrés avec la plus grande solennité et qui rassemblaient au bout de quatre ans révolus, à chaque renouvellement d'Olympiade, l'élite des populations helléniques, n'avait pas peu contribué à accroître la vénération que le nom du Jupiter d'Olympie inspirait aux peuples. Phidias avait encore ajouté à la majesté du dieu de l'Élide par l'exécution de son chef-d'œuvre de sculpture chryséléphantine qui rendait sensible aux yeux l'image pleine de noblesse et de grandeur qu'Homère avait déjà tracée de Jupiter. Bien des choses ont été dites sur le Jupiter d'Olympie et particulièrement sur la statue colossale de Phidias. Il reste toutefois à déterminer le caractère de cette religion, et l'intention des jeux, en écartant les idées d'optimisme qui obscurcissent souvent les investigations, quand il s'agit des religions de l'antiquité, en général plus portées à envisager la divinité comme vindicative et ayant besoin d'être continuellement apaisée, que prodigue de ses bienfaits envers l'humanité.

On a vu à l'*Introduction* (24) que le dieu le plus ancien des Éléens paraît avoir

(1) Paus. VIII, 38, 5.

(2) Idem, *ibid.* 30.

(3) *Theog.* 482. Cf. le *Zeus Argaeus* de Césarée, de Cappadoce, qui porte le mont *Argée* sur la main. Mionnet, IV, p. 432, n° 178 et VII, Suppl. pl. XIII, n° 4. La numismatique de Césarée offre tantôt le Jupiter barbu, tantôt l'Apollon jeune ou bien un astre surmontant le mont *Argee*. Cf. les médailles de Sinope dont nous parlerons plus bas.

(4) Eustath. *ad Iliad.* B, p. 313.

(5) *Symbol.* II, p. 534.

(6) Schol. *ad* Apoll. Rhod. II, 124; Antigon. Caryst. *Hist. Mirab.* 61.

(7) Antonin. Liberal. 30.

(8) Steph. Byzant. *v.* Δίδυμα.

(9) Plutarch. *in Rom.* 21.

(10) Paus. VIII, 2, 1. Il fait manger son petit-fils Arcas à Jupiter (Eratosthen. *Catast.* 8; Serv. *ad* Virg. *Eclog.* VI, 41), comme Cronus immole un de ses propres enfans à Uranus son père. Sanchoniath *ap.* Euseb. *Præp. Evang.* I, 10.

(11) Paus. VIII, 2, 1.

(12) Steph. Byzant. *v.* Λυκώρεια

(13) Paus. X, 6, 2.

(14) Callimach. *Hymn. in Apoll.* 19.

(15) Apoll. Rhod. IV, 1638 sqq.; Apollod. I, 9, 26.

(16) *v.* Τάλος, ὁ Ἥλιος. Cf sur les sacrifices humains offerts à Talos, Eustath. *ad Odyss.* Υ, p. 1893 et Schol. *ad* Plat. p. 145, Ruhnken.

(17) Steph. Byzant. *v.* Ταλλαῖος.

(18) Serv. *ad* Virg. *Aen.* IX, 570.

(19) Idem, *ibid.*

(20) *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 167 et suiv.

(21) Voyez plus bas l'article du Jupiter Olympien.

(22) Paus. VIII, 38, 2.

(23) *Fab.* 225. Cf. Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 352. Eaque consacre le premier temple au Jupiter Arcadien, près du mont Olympe.

(24) *Supra*, p. 21.

été *Arès*, dont on retrouve bien des traces à Olympie même (1). Dans le temple d'*Héra*, Jupiter se montrait avec les attributs de Mars; il était casqué et se tenait debout près du trône de la déesse (2). Le nom de l'épouse de ce Jupiter fait, comme nous l'avons déjà observé, supposer l'existence de celui d'*Arès* pour le dieu mâle. La Dioné de l'Épire doit s'être fondue de bonne heure avec cette Héra, dont le culte était célèbre à Samos, à Mycènes et à Argos. Ceci ne doit pas étonner, quand on réfléchit que la Dioné de Dodone était la même qu'Aphrodite honorée à Sparte sous le nom d'*Aréia* (3), et qui, en Carie, était la compagne du Zeus Stratius. Nous en parlerons de nouveau à l'occasion du Jupiter d'Halicarnasse et de celui de Labranda. Zeus, devenu dans toute la Grèce le dieu suprême, s'amalgama avec l'Arès des Éléens, comme le Zeus Lycaeus de l'Arcadie s'identifia avec Pan, le dieu national.

Le culte d'un dieu martial qui fait périr tant de guerriers sur les champs de bataille devait se rapprocher de celui d'Hadès, qui règne sur les morts. A Phliunte, ville où les divinités chthoniennes étaient particulièrement honorées, *Aras* réunissait en lui ce double caractère de dieu de la guerre et de la mort; Aoris, son fils, et Aréthyrée, sa fille, furent vaillans dans les combats (4).

Il ne sera pas difficile de retrouver ce caractère infernal dans le dieu honoré à Olympie sous le nom de Zeus. Les Éléens étaient venus d'Étolie dans le Péloponnèse (5); le roi Œnomaüs nous rappelle Œnée de Calydon, qui n'est autre que le Dionysus Chthonius. Aussi indépendamment de l'autel de Zeus Chthonius qu'on trouvait dans l'Altis (6), Origène (7) nous apprend que Trophonius ne différait en rien du Jupiter d'Olympie. L'origine étolienne des Éléens rattache donc directement le culte du Zeus de l'Élide à celui du Jupiter de Dodone avec lequel il partageait aussi le caractère humide; car, comme en Épire se trouvait le fleuve Achéloüs, de même en Élide le fleuve Alphée jouait un rôle très important dans la religion de cette contrée. On voit dans la *Description* de la Morée (8) une mosaïque trouvée dans les ruines du temple de Jupiter Olympien; cette mosaïque offre un triton et une néréïde sur un fond noir : on remarque aussi un encadrement avec des poissons de plusieurs espèces, et une bordure imitant des flots. Les jeux qui se célébraient en Élide rappelaient dans la lutte, le choc des élémens, l'opposition de la lumière et des ténèbres, et probablement aussi par la suite, quand la philosophie se fut emparée du domaine de la religion, la lutte du bien et du mal. Les courses de chars exprimaient le cours des astres et rappelaient l'enchaînement des phénomènes de la nature où la vie succède sans cesse à la mort. Les jeux solennels tels qu'étaient ceux de l'Élide avaient pour but d'honorer la mémoire des morts; c'est ainsi que nous voyons Acaste présider aux funérailles de Pélias (9) et proposer des prix aux vainqueurs dans les différens jeux en usage chez les Grecs. Dans l'*Iliade*, Achille expose aussi des prix dans les jeux qu'il fait célébrer en l'honneur de Patrocle. Les quatre grandes solennités qui rassemblaient toutes les populations helléniques à Olympie, à Delphes, à l'Isthme de Corinthe et à Némée, avaient donc aussi pour but d'honorer des morts illustres? La réponse nous paraît devoir être affirmative.

Et, en effet, à l'Isthme, c'est Sisyphe qui établit les jeux en l'honneur de Palémon (10), ou c'est Thésée qui les institue en l'honneur de Sinis (11); les jeux Néméens sont célébrés par les sept chefs de l'expédition contre Thèbes, en mémoire d'Archémore (12); à Delphes, c'est au serpent Python tué par Apollon (13), ou à Apollon lui-même enseveli sous le trépied (14) aussi bien que Dionysus (15), que les jeux Pythiques doivent leur origine.

Que conclure de là? sinon que les jeux les plus célèbres, les jeux qui réglaient la manière de compter le temps, les jeux olympiques, enfin, devaient avoir pour but d'honorer un personnage divin dont le tombeau existait dans cette localité. Nous ne faisons aucune difficulté de croire que ce personnage devait s'appeler *Olympus*. Voici ce que nous lisons au sujet d'Olympus dans Ptolémée Héphestion (16) : « Le tombeau qu'on montre en Crète comme le tombeau de » Jupiter, est la sépulture du Crétois *Olympus*, qui, ayant sauvé Jupiter des » embûches de Cronus, l'éleva et lui apprit les choses divines. Mais Jupiter » foudroya son père nourricier, parce qu'il le soupçonnait d'aider les Géans » dans leur entreprise, pour lui ôter l'empire. Après, le voyant mort, il se re- » pentit de sa colère, et ne pouvant autrement soulager sa douleur, il voulut » que son propre nom fût inscrit sur le tombeau d'*Olympus*. »

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un récit crétois; mais puisque nous trouvons cet Olympus confondu avec Zeus lui-même, ne nous sera-t-il pas permis d'accepter ce nom comme celui que Zeus devait porter primitivement à Olympie? *Arès* devient le *Zeus Areïus*, par conséquent *Olympus* pouvait bien se transformer en *Zeus Olympius*. Dans un récit empreint d'évhémerisme, Diodore (17) dit que Dionysus donna *Olympus* pour gouverneur à Jupiter encore enfant; de là le surnom d'*Olympien*. *Olympus* foudroyé avec les Géans nous rappelle la lutte de Cronus et de Jupiter à Olympie (18). Et comme nous avons fait voir que le mot Τιτὰν est le même que celui de Τάν, Ζάν, ou Ζάν, avec le redoublement, il en résulte que la lutte de Titan et de Cronus (19) ou celle de Zeus et de Cronus, ou encore celle de Zeus et d'Olympus, sont exactement la même chose. Les luttes d'Hercule et de Jupiter (20), de Pélops et d'Œnomaüs, d'Hercule et d'Augias, comme toutes celles qui avaient lieu dans l'Élide, rentraient toutes dans ce caractère de contraste élémentaire, comme nous l'avons observé plus haut. De plus Olympus est tantôt père de Marsyas (21) et pédagogue de Jupiter, tantôt élève du même Marsyas (22), ce qui établit le double caractère de dieu jeune et vainqueur et de dieu vieux et vaincu réuni dans le même personnage. Le mont Cronius, à Olympie, dont la forme conique rappelle celle des plus anciens tumulus, et qui peut-être est lui-même de composition artificielle, doit être considéré comme le tombeau de Cronus, qui s'y retira, suivant Plutarque (23), après sa défaite; ce mont s'appelait aussi *Olympe* (24); il était le tombeau des héros honorés à Olympie; le géant Ischenus, qui dans un temps de famine se dévoua pour sa patrie, y était enseveli (25). Cet Ischenus était le même que Taraxippus, et ce personnage mythique, d'après Pausanias (26), n'était qu'un surnom et pouvait convenir à l'autochthone Olenius ou Daméon de Phliunte, aussi bien qu'à Myrtile, à Œnomaüs, à Pélops (27) et à Posidon Hippius. On voit donc que les jeux se célébraient près du tombeau d'un personnage mystérieux, dont le nom paraissait être tantôt celui d'un dieu, tantôt celui d'un héros. De certaines traditions voulaient que les jeux olympiques eussent été institués en l'honneur de Pélops (28), héros autant au-dessus des autres héros, que Jupiter est au-dessus des autres dieux, suivant les expressions de Pausanias (29). Les courses de Pélops et d'Œnomaüs se voyaient sur un des frontons du temple de Jupiter (30); on sacrifiait aussi à Pélops un bélier noir (31), offrande de la nature de celles qu'on présentait aux divinités chthoniennes, et pour rappeler sans doute les immolations des victimes humaines et la mort violente des prétendans d'Hippodamie, des éphèbes étaient fustigés près du tombeau du fils de Tantale (32).

Les deux pierres gravées pl. V, n° 3 et 4, offrent une réminiscence du Jupiter de Phidias, tel que cet artiste l'avait représenté à Olympie, assis sur un trône et le sceptre à sa main. Les médailles n[os] 9, 10 et 11, nous présentent des variantes de la tête pleine de majesté de ce dieu; le type de la médaille d'Adrien n° 11 surtout est remarquable par sa beauté et doit être le plus fidèle. Sur les médailles d'argent n[os] 9 et 12, on voit un aigle qui terrasse un serpent ou qui le dévore. Nous regardons ce symbole comme rappelant la victoire de Jupiter sur les Géans et particulièrement sur *Ophionée* (33) leur chef. Les rapprochemens que nous avons souvent eu occasion de faire entre Jupiter et Apollon, nous autorisent à rappeler qu'à Delphes, Apollon tue Python, et institue les jeux pythiques, et comme Pausanias (34) dit aussi que Jupiter établit les jeux olympiques pour célébrer ses victoires, il nous est permis de citer à

(1) Paus. V, 14, 5. L'autel de Vulcain est aussi nommé l'autel de Ζεὺς Ἄρειος.
(2) Paus. V, 17, 1. M. Panofka (*Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 107), a tenté de corriger ce passage et a voulu admettre dans le texte le nom d'Ἕρμης, après παρέστηκε δέ, correction que M. Streber (*Numism. nonnulla Græca ex Mus. Regis Bavariæ* p. 234) vient de combattre récemment, et ce nous semble avec raison, le *dieu casqué* étant assurément le Zeus Aréïus des Éléens.
(3) Paus. III, 17, 5.
(4) Paus, II, 12, 5.
(5) Paus. V, 1, 2.
(6) Idem, *ibid.* 14, 6.
(7) *Adv. Cels.* VII, p. 355.
(8) Tom. I, pl. 63 et 64.
(9) Paus. V, 7, 4; VI, 20, 9.
(10) Paus. II, 1, 3; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 107 et 229; Philostrat. *Icon.* II, 16.
(11) Plutarch. *in Thes.* 25.
(12) Apollod. III, 6, 4.
(13) Idem, I, 4, 1.
(14) Porphyr. V, *Pyth.* XVI, p. 18, *ap.* Lobeck, *Aglaopham.* p. 993.
(15) Syncell. p. 162; Tatian. *Contr. Græcos*, VIII, 251.
(16) II, p. 311, Gale.
(17) III, 73.
(18) Paus. V, 7, 4.
(19) Lactant. *Div. Inst.*, I, 14. Cf. la succession d'*Hélius* à *Cronus* à Olympie. Etym. M. *v.* Ἦλις. Jupiter portait aussi le surnom d'Ἀλεῖος à Élis. Steph. Byzant. v. Ἦλις.
(20) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 41.
(21) Apollod. I, 4, 2. Il y a aussi un *Olympus* fils d'Hercule et d'Eubée. Apollod. II, 7, 8.
(22) Aristophan. *Eq.* 9; Ovid. *Metamorph.* VI, 393.
(23) *De Fluv. Alph.* t. X, p. 786, Reiske.
(24) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 42. Cf. Schol. *ad* Apoll. Rhod. I, 598; Strab. VIII, p. 356. Le Scoliaste de Théocrite (*ad Idyll.* XIII, 30), dit que le mont *Olympe* qui est entre la Phrygie, la Mysie et la Bithynie, tire son nom d'*Olympus*.
(25) Tzetz. *l. cit.*
(26) VI, 20, 8, et 9.
(27) Hesych. *v.* Ταράξιππος.
(28) Lactant. *ad* Stat. *Theb.* VI, 6.
(29) V, 13, 1.
(30) V, 10, 2.
(31) V, 13, 2.
(32) Schol. *ad* Pindar. *Olymp.* I, 146.
(33) Schol. *ad* Homer. *Iliad.* Θ, 479.
(34) V, 7, 4

l'appui de cette interprétation la défaite d'Ophionée. Au reste, nous réservons pour le commentaire des médailles de Sinope une explication plus complète de l'aigle et du serpent.

N° 13.

Médaille d'Agrigente. — Tête de *Jupiter*, laurée à droite.

℟. ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ. *(Monnaie) des Agrigentins.* Aigle debout, les ailes éployées à droite. Dans le champ, B. AR. 4 1/2. Mionnet, I, p. 213, n° 43.

Voyez l'explication du n° 9 de la planche VI.

6. Jupiter de Tarente.

N° 14.

Médaille de Tarente. — Tête du *Jupiter* de Tarente, couronnée de laurier, à droite.

℟. ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ. *(Monnaie) des Tarentins.* Aigle sur un foudre, les ailes éployées, à gauche. AV. 4 (1). Mionnet, I, p. 136, N° 355.

Nous parlerons du *Jupiter de Tarente* quand nous traiterons le mythe de *Taras.* Le Jupiter adoré dans cette ville se rapproche beaucoup de Neptune; c'était un dieu marin comme celui qu'on honorait à Sidon, sous le nom de Ζεὺς Θαλάσσιος (2). On retrouve en Asie des traces du nom de Taras dans le *Jupiter Tarantæus* qui avait un culte à Tarantus, ville de Bithynie (3). Le foudre placé sous l'aigle est l'attribut ordinaire du Jupiter grec, mais ici il fait particulièrement allusion au culte que les Tarentins rendaient au *Jupiter Cataebatès* ou Κεραύνιος (4). Après la ruine de la ville de Carbina, dans l'Iapygie, les femmes et les enfans furent emmenés en esclavage par les Tarentins et exposés dans les temples mêmes des dieux à toutes sortes d'outrages de la part de leurs vainqueurs, connus par leurs mœurs dépravées. Jupiter indigné lança sa foudre, et extermina ceux des Tarentins qui avaient commis ce forfait. Les Tarentins, pour expier la profanation des lieux sacrés, instituèrent des sacrifices solennels en l'honneur de *Jupiter Cataebatès,* et élevèrent des stèles devant les maisons de ceux qui avaient pris part à l'expédition contre la ville de Carbina.

Jupiter portait aussi à Tarente le surnom d'*Éleuthérius* (5). Nous réservons pour le *Zeus Éleuthérius* de Syracuse, pl. VII, n°s 1 et 2, les développemens nécessaires pour comprendre comment un Jupiter exterminateur comme celui qui portait le surnom de καταιβάτης pouvait recevoir aussi l'épithète d'ἐλευθέριος ou *libérateur.*

Nous aurons occasion de revenir plus bas, pl. VIII, n° 10, sur le *Jupiter Cataebatès* et sur le *foudre*, pl. V, n° 17, et pl. VIII, n° 13, quand nous traiterons du *Jupiter Casius* de Séleucie.

7. Jupiter de Sinope.

N° 15.

Médaille de Sinope. — Tête de la nymphe *Sinope*, à gauche. Devant, *acrostolium.*

℟. ΣΙΝΩπεων. *(Monnaie) des Sinopiens.* Aigle enlevant un dauphin. Dans le champ : ΔΙΟ, initiales d'un nom de magistrat. AR. 4. Mionnet, IV, Suppl. p. 572, N° 117.

N° 16.

Médaille de la même ville. — Tête de la nymphe *Sinope*, de face.

℟. σΙΝΩπεων. *(Monnaie) des Sinopiens.* Aigle de face, les ailes éployées et regardant à gauche. AR. 1 1/2. Mionnet, IV, Suppl. p. 574, N° 127.

Le type du revers de la médaille de Sinope, n° 15, présente une énigme que les numismatistes n'ont point encore cherché à résoudre. Il n'est guère possible d'expliquer le choix de cette représentation par un emprunt fait aux productions du pays pour lequel la médaille a été frappée. Jusqu'à nos jours, la plupart des numismatistes se sont contentés d'interpréter de cette dernière façon un grand nombre de sujets reproduits sur les médailles, et l'on doit dire qu'à ne juger qu'un des côtés de la question, cette méthode est bonne, mais qu'elle est incomplète. C'est ce dont on s'aperçoit quand, sortant des représentations isolées d'animaux ou de plantes, on arrive à des sujets plus compliqués qui ne peuvent avoir été choisis pour donner une idée des occupations du peuple, des sources de sa richesse, ou même des particularités naturelles les plus remarquables de son sol. Aussi quand de semblables sujets se présentent, est-on forcé ou de se taire prudemment, ou d'aborder un genre d'interprétation plus obscur et plus relevé.

L'oiseau figuré au revers de la médaille de Sinope que nous examinons, paraît appartenir au genre de l'orfraie ou de l'aigle pêcheur; c'est l'ἁλιάετος des anciens; il tient entre ses serres un dauphin qu'il vient d'enlever de la mer. Cet oiseau, bien reconnaissable sur le n° 15, est reproduit aussi au revers du numéro suivant; mais ici la disposition de la figure présente des singularités qui s'éloignent des données naturelles et paraissent devoir faire ranger ce type au nombre des figures imaginaires. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer cette bizarre disposition, sur laquelle d'ailleurs les auteurs anciens ne nous fournissent aucun renseignement. La nymphe représentée de profil au droit du n° 15 est aussi la même que celle dont la tête de face se fait remarquer à la place correspondante du n° 16. Cette dernière tête, couronnée de laurier, pourrait être prise pour celle d'Apollon si l'on ne voyait clairement sur la pièce la trace du collier qui la décore.

La religion de Sinope est une de celles sur lesquelles nous possédons le moins de renseignemens littéraires. Le culte de Sérapis qui, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, fut transporté de Sinope à Alexandrie, n'a laissé de trace évidente que sur les médailles de l'époque romaine. On trouvera sur notre planche XVI, n° 2, une médaille du règne de Caracalla au revers de laquelle se montre le Sérapis de Sinope portant l'aigle sur la main droite, ce qui le caractérise positivement comme *Jupiter.* Nous sommes donc suffisamment autorisés par ce monument à confondre le Sérapis de Sinope avec le *Jupiter Sinopeus* cité par Denys le Périègète (6). L'aigle pêcheur des n°s 15 et 16 de la planche V appartient au *Jupiter Sinopeus* et doit être considéré comme le représentant de cette divinité. Ce type de l'aigle à Sinope rentre donc dans les données de la religion locale. Quant au caractère plus général de la représentation, il est impossible d'isoler le type de Sinope de tous ceux des médailles où l'on voit un aigle livrant un combat à un serpent. Ce dernier sujet se retrouve principalement à Élis (7), à Chalcis de l'Eubée (8) et à Aesernia du Samnium (9). La transition du poisson au serpent a lieu par les serpents aquatiques, tels que l'hydre et les anguilles. Sur les peintures des vases, Nérée, représenté le plus souvent avec une queue de poisson, a quelquefois un corps qui se termine par un serpent ou queue d'anguille (10). L'idée générale qui paraît avoir présidé au choix de ces types est l'enlèvement (ἁρπάγη) (11). Si l'on suit cette indication, on rattachera à la même série de monumens ceux qui nous montrent, comme les médailles d'Agrigente, un aigle déchirant un lièvre (12). L'enlèvement suppose en certains cas la résistance : la nature de la proie enlevée par l'aigle peut donc présenter différens caractères, selon que cette proie se montre complétement passive ou qu'elle oppose une défense aux attaques de l'oiseau de Jupiter. On ne sera donc pas étonné plus tard, quand on verra se compliquer dans le personnage poursuivi par Jupiter, le caractère de la force avec celui de la jeunesse et de la virginité ; en un mot, cette proie de Jupiter, qui d'abord se présentera à nos yeux sous les traits d'une vierge telle que *Proserpine*, ou d'un éphèbe tel que *Ganymède*, pourra devenir ensuite *Scylla*, le *Sphinx*, la *Chimère*, et même les *géans* anguipèdes qui combattent contre Jupiter (13). Ce tableau qui commencera par l'*amour*, ἔρως, finira par la *discorde*, ἔρις (14).

(1) C'est par erreur que sur la planche on a mis *Argent.*

(2) Hesych. *sub verbo.*

(3) Steph. Byzant. *v.* Τάρας.

(4) Athen. XII, p. 522, E.

(5) Hesych. *v.* Ἐλευθέριος. Au revers de la tête de Jupiter, sur une médaille de Tarente, publiée par M. Millingen (*Anc. coins of greek cities and kings*, pl. I, 18), on voit *Niké* portant le foudre. M. Panofka (*Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 281) croit reconnaître dans la tête de Jupiter celle du Zeus Éleuthérius; le type du revers nous semble plutôt faire allusion au *Zeus Cataebatès.*

(6) 253. Cf. Eustath. *ad eumd. l.*

(7) Voyez planche V, n°s 9 et 12.

(8) Mionnet, II, p. 305.

(9) Mionnet, I, p. 107, n° 82.

(10) Panofka, *Cabinet Pourtalès*, pl. XV.

(11) Cadmus et Harmonie sont changés en serpens, en Illyrie, dans un endroit nommé Ἐγχελεῖς, nom qui rappelle celui de l'*anguille*, ἔγχελυς. Strab. VII, p. 326. Dans le pays des *Enchéliens* est la ville nommée Ἅρπυια, fondée par Baton, écuyer d'Amphiaraüs, en mémoire de la disparition de son maître. Steph. Byzant, *sub verbo.*

(12) Voyez planche VI, n°s 8 et 9.

(13) *Supra*, p. 27. Le serpent étant un symbole de l'être hermaphrodite, il n'est pas étonnant qu'il puisse servir à personnifier tantôt les *géans*, tantôt une *déesse vierge.* Antigonus de Carysto (*Hist. Mirab.*, 86), attribue le même caractère à l'anguille. Nous reviendrons sur la transition du serpent au poisson à l'article du *Jupiter Égiochus*, planche VI, n° 1. D'ailleurs les Lexiques donnent le nom de δράκων au dragon ou serpent terrestre et aussi à un poisson. Cf. les serpens marins envoyés par Neptune pour dévorer Laocoon. Virg. *Aen.* II, 204 sqq.

(14) Nous attachons aux types où l'aigle enlève un *poisson*, ou déchire un *lièvre* ou un *serpent*, l'idée d'enlèvement (ἁρπάγη). Les poëtes emploient quelquefois le mot d'ἅρπυς avec la signification d'*amour.* Quand nous traiterons des *Harpyies* nous

L'histoire de la nymphe *Sinope* est un des épisodes de ce tableau. Le personnage qui la poursuit et dont Jupiter est la forme la plus élevée, se présente à nos yeux sous divers aspects. Il est tour à tour *Apollon* (1), identique, comme on l'a vu plus haut, à Jupiter, dans le plus grand nombre des circonstances; le fleuve *Halys* (2), ce qui rappelle le nom de l'aigle de Sinope ἁλιάετος, et même *Autolycus*, héros local donné pour le fondateur de Sinope (3), et dont la légende se trouve mieux développée dans la Grèce continentale.

Les réflexions que nous avons faites plus haut à l'occasion du Jupiter Lycæus trouvent ici leur application directe. Le Sérapis de Sinope n'est point seulement le dieu redoutable qui porte le modius sur la tête et qui se confond avec Pluton. Il a la double forme, barbue et imberbe, virile et éphébique. Le dieu qui apparaît à Ptolémée, fils de Lagus (4) et lui ordonne de faire venir Sérapis de Sinope (5) est un jeune homme d'une beauté surnaturelle. A *Sérapis* répondent donc et *Jupiter* et *Apollon* (6), qui figurent dans la mythologie comme amans de la nymphe *Sinope*, divinités dont nous avons cherché précédemment à caractériser les conformités et les différences. Jupiter et Apollon, selon le Scoliaste d'Apollonius (7), se disputent la possession de Sinope, le fleuve *Halys* en est aussi amoureux, et la vierge rebelle parvient à tromper l'ardeur de ses poursuivans. Quand nous traiterons spécialement des dieux fleuves, nous aurons l'occasion de montrer que ces personnifications locales ne sont dans le fond que des formes particulières des divinités supérieures. Le dieu fleuve, en outre, comme amant d'une nymphe vierge, exprime une intention particulière et que j'ai cherché à préciser dans mon étude de la religion de Cybèle (8). Autolycus ne figure point dans le mythe au nombre des poursuivans de Sinope, mais le culte dont on l'honorait dans cette contrée et les oracles qu'il rendait sont attestés par le témoignage des anciens (9). De plus, Autolycus, voleur par excellence (10), peut être facilement rangé au nombre des dieux ravisseurs; la seconde moitié de son nom, *Lycus*, l'identifie avec *Jupiter Lycæus* et *Apollon Lycien;* quant à la première moitié de ce nom, il faut se rappeler celui d'*Eniautos*, synonyme de *Lycabas*, et se souvenir en même temps du caractère que nous avons assigné à ce symbole de l'année; le mot d'αὐτός, qui par conséquent ne peut être confondu avec le pronom démonstratif αὐτός, *is, lui*, est presque identique au nom même de l'aigle ἄετος, et l'on voit le rôle que cet oiseau joue sur les médailles de Sinope.

Comme presque toutes les nymphes de sa famille, *Sinope* a dans la mythologie, le double aspect de vierge et de mère. Selon les uns, elle fait promettre au fleuve Halys, à Jupiter et à Apollon d'accomplir le premier désir qu'elle aura formé, et ce vœu est celui de conserver sa virginité (11). Selon les autres, Apollon la rend mère d'un fils du nom de *Syrus* (12). D'une part, elle tient comme Amazone (13) au fond des religions de l'Asie; de l'autre, elle se rattache à celles de la Grèce continentale. Tantôt elle paraît comme fille de Mars et d'Égine (14) ou de la nymphe Parnassé (15), tantôt comme fille du fleuve Asopus (16). Cette dernière tradition en rappelle une autre, suivant laquelle elle aurait été transportée par Apollon de Phliunte à Sinope (17). Enfin, un récit confus dans lequel elle offre des traits de ressemblance avec la nymphe Aura enivrée et surprise par Bacchus (18), nous fournit une notion précieuse sur le nom que les Asiatiques lui auraient d'abord donnée; ce nom aurait été celui de *Sanapé* (19) qui, dans le dialecte des Thraces, originaires, comme on sait, de l'Asie-Mineure, voulait dire une *femme prise de vin*. *Sanapé* est donc synonyme de *Méthé*, la même dans le sens religieux que *Métis*, l'une des épouses de Jupiter (20). Ainsi donc, quand plus tard nous étudierons ce nouveau personnage, il nous sera permis de considérer la nymphe *Sinope*, comme une de ses formes asiatiques. Le nom de *Sanapé* nous donne la preuve, que celui de *Sinope* n'était pas purement grec; ce sera une raison pour nous de croire, quand nous retrouverons cette nymphe sur le sol hellénique, que l'interprétation directe de son nom ne doit point être cherchée dans la langue grecque. Ce n'est point ici le lieu de rechercher dans les vocabulaires orientaux la signification précise du nom de *Sanapé* ou *Sinope*; il est d'ailleurs impossible de considérer ce nom comme simple, et pour le comprendre on doit d'abord lui faire subir la loi de décomposition qui s'applique à tous les noms divins composés de plusieurs syllabes radicales. En divisant ainsi le nom de la nymphe éponyme de la colonie de Milet, on trouve *sin* ou *san*. *Sin*, sous la forme grecque, existe à part dans *Sinis*, *Sinoé*, etc.; *San* entre aussi dans la composition d'un grand nombre de noms religieux sémitiques, *Sandon*, *Sandocus*, *Sanchérib*, *Sanergès*, et paraît avoir eu dans ces noms une valeur surtout intensitive. *Opé*, évidemment le nom principal de la nymphe, la fait entrer dans une famille qu'on peut appeler immense et dont l'*Ops* des Sabins paraît être la forme simple et originaire. Mais l'identité d'*Opé* et d'*Apé* nous fournit une lumière, s'il est possible, encore plus précieuse. Il suffit, en effet, d'appliquer la loi de décomposition que nous avons posée en principe, au nom soit du principal amant de la nymphe *Sinope*, soit au dieu principal de la ville de ce nom, pour qu'on s'aperçoive que la même racine religieuse entre aussi dans la composition de ces noms essentiels de la religion locale. On peut comparer ainsi *Ap-ollon* et *Ser-apis* avec *San-apé*; *Sin-opé* n'offre pas une analogie moins frappante avec le fleuve son père, selon la tradition grecque, *As-opus*, et avec sa mère, suivant un autre généalogiste (21), *Met-opé*, laquelle, comme on le voit, réunit en elle-même les noms d'*Opé* et de *Métis* ou *Méthé*.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces considérations, dont l'importance est trop générale pour l'objet de cette notice; notre but a été seulement de faire voir qu'il est aussi impossible d'envisager isolément le mythe de la nymphe Sinope, que ceux d'aucune localité de la Grèce ou de l'Asie. Il est à espérer d'ailleurs que l'intelligence du type qui nous occupe offrira maintenant moins de difficultés à l'esprit du lecteur. L'enlèvement de la nymphe Sinope par le dieu auquel s'appliquent les noms de Jupiter, de Sérapis, d'Apollon, d'Halys et d'Autolycus, est reproduit sous la figure emblématique de l'aigle pêcheur enlevant un dauphin. L'aigle figure dans la main du Sérapis de Sinope sur une médaille que nous publions pl. XVI, n° 2. Sinope enlevée par Apollon, à Phliunte (22), rappelle la nymphe Égine, mère, selon quelques uns, de Sinope (23), et enlevée par Jupiter sous la forme d'un aigle, à Sicyone (24), ville au pied de laquelle coule le fleuve Asopus (25). L'aigle, d'ailleurs, appartient à Apollon comme delphique, comme Véjove ou comme Zeus Hellanius. J'ai dit plus haut le rapport de l'ἁλιάετος avec le fleuve Halys; Autolycus, comme voleur, est le même que Mercure (26), et l'aigle est mis par Jupiter au service de Mercure dans un mythe rapporté par Hygin (27). Le même auteur nous fait connaître une tradition suivant laquelle *Mérops*, époux d'une nymphe transportée vivante aux enfers, aurait été

reviendrons sur ces idées. Au revers de la tête de Persée, on voit sur une médaille de Sinope, la *harpé* posée sur un autel. Mionnet, II, p. 402, n° 89. Le nom d'ἅρπη appartient aussi à l'ἁλιάετος, comme oiseau ravisseur.

(1) Diodor. Sicul. IV, 72; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* II, 946; Valer. Flacc. *Argon.* V, 111 sqq.

(2) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *l. cit.*

(3) Strab. XII, p. 546; Plutarch. *in Lucull.* 23. Étienne de Byzance (*v.* Σινώπη), nomme comme fondateur de cette ville Macritius de Cos.

(4) Clément d'Alexandrie (*Protrept.* p. 42, Potter) et saint Cyrille (*Contr. Julian, Orat.* I, p. 13) nomment Ptolémée Philadelphe.

(5) Tacit. *Hist.* IV, 83. Cet éphèbe est le dieu jeune, *Apollon;* l'oracle de Delphes ordonne à Ptolémée de révérer le père, *Jupiter* ou *Sérapis.*

(6) Julien (*Orat.* IV, p. 136) cite un oracle d'Apollon qui prouve que le dieu *Sérapis* était à la fois *Jupiter, Hadès* et *Hélius.*

Εἷς Ζεύς, εἷς Ἅιδης, εἷς Ἥλιός ἐστι Σάραπις.

Cf. Macrob. *Saturn.* I, 18. Tacite (*Hist.* IV, 84) ajoute que la statue de *Sérapis* transportée à Alexandrie paraissait à quelques uns être celle d'*Esculape;* à d'autres elle offrait des ressemblances avec *Osiris;* mais la plupart y reconnaissaient *Jupiter* ou plutôt *Pluton.* Chez les Sabins, au mont Soracte, nous trouvons le culte réuni de *Pluton* et d'*Apollon.* Virg. *Aen.* XI, 785, et Servius *ad hunc locum.* Les médailles de Sinope aussi offrent la tête d'Apollon laurée et celle de Jupiter barbu. (Mionnet, II, p. 401, N° 88, et p. 402, N° 90.)

(7) *Ad Argon.* II, 946.

(8) *Nouvelles Ann.* p. 258.

(9) Strab. XII, p. 546.

(10) Apollod. II, 6, 2.

(11) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* II, 946.

(12) Idem, *ibid;* Diodor. Sicul. IV, 72.

(13) Idem, *ibid.* Sa tête tourrelée paraît sur les médailles. Mionnet, IV, Suppl. p. 473, N° 122 Dans la guerre d'Hercule contre les Amazones, *Autolycus*, regardé comme le fondateur de Sinope, est un des compagnons d'Hercule. Hygin. *Fab.* 14; Valer. Flacc. *Argon.* V, 115.

(14) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* II, 946.

(15) Idem, *ibid.*

(16) Idem, *ibid.;* Diodor. Sicul. IV, 72.

(17) Diodor. Sicul. *l. cit.* Plusieurs mythographes confondant le fleuve *Asopus* de Phliunte avec le fleuve homonyme de la Béotie, placent l'enlèvement de Sinope dans cette contrée. Voyez le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, *l. cit.* Cf. sur cette confusion ce que dit Pausanias, II, 5, 2. L'inscription Φλεια se trouve sur une médaille de Sinope (Mionnet, II, p. 400, N° 69) et rappelle d'un côté le nom de Φλοιά que portait *Coré* à Sparte (Hesych. *v.* Φλοιάν), et de l'autre celui de *Fléré* ou *Flora*. La corne d'abondance se trouve entre les bonnets des Dioscures au revers de la tête de Mercure sur les médailles de Sinope. Mionnet, II, p. 402, N° 98.

(18) Nonn. *Dionys.* XLVIII, 598 sqq.

(19) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* II, 946.

(20) Apollod. I, 3, 6.

(21) Diodor. Sicul. IV, 72.

(22) Diodor. Sicul. *l. cit.*

(23) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* II, 946.

(24) Athen. XIII, p. 566, *D;* Nonn. *Dionys.* VII, 211 sqq; XXIV, 78, etc. Cf. aussi Jupiter sous la forme d'un aigle enlevant *Astérie* de la mer. Ovid. *Metam.* VI, 108; Callimach. *Hymn. in Del.* 38.

(25) Paus. II, 5, 2.

(26) Il est fils de Mercure, dont la tête figure aussi dans la numismatique de Sinope. Mionnet, II, p. 402, N° 98.

(27) *Astron.* II, 16.

changé en aigle (1). Le caractère et l'intention de cet oiseau sur la médaille de Sinope ne peuvent donc plus faire l'objet d'un doute.

La représentation de Sinope, sous la figure du dauphin, offre peut-être plus de difficultés. Néanmoins on peut rappeler d'une part les divinités poissons de l'Asie, de l'autre, la manière dont cette forme religieuse est rappelée sur les monumens grecs, surtout pour les nymphes filles de l'Océan ou d'un fleuve, dans la classe desquelles se range Sinope, fille d'Asopus. On peut citer, à ce sujet, la Déméter de Phigalie tenant d'une main la colombe d'Astarté et de l'autre un dauphin (2), sans doute en souvenir de Derceto (3), la Thétis tenant le dauphin au moment où elle est attaquée par Pélée (4), ou bien encore le groupe du Cabinet Pourtalès, où le dauphin accompagne la figure de Proserpine enlevée par Jupiter (5). Cette Proserpine qui est la même qu'Artémis dans les mystères d'Éleusis (6), fait souvenir à son tour de l'*Artémis Delphinia* (7), et celle ci nous fournit une transition au dragon à corps de femme qui se nommait *Delphyné* et dont parle Apollodore (8), dans un récit relatif à la guerre de Jupiter et de Typhon. Sinope, sur la médaille n° 16, avec sa couronne de laurier, est bien l'amante d'Apollon; représentée sous la figure d'un dauphin, elle devient *Delphusa* (9), nom d'une fontaine près de Delphes, ou bien *Telphusa*, la nymphe d'une source consacrée à Apollon, en Béotie (10), et auprès de laquelle ce dieu se fait bâtir un temple magnifique. Le nom de *Telphusa* est le même que celui de *Tilphusa* (11), et *Telephassa* (12). *Thelphusa* aussi était le nom d'une ville de l'Arcadie où les divinités éleusiennes, et particulièrement l'Artémis Despœna, avaient un temple célèbre (13). Nous sommes donc suffisamment autorisés à classer le type des médailles de Sinope dans la série des monumens que nous avons indiqués plus haut et qui offre l'avantage de rapprocher des traditions religieuses en apparence aussi dissemblables que l'enlèvement d'une nymphe par un dieu jeune et beau tel qu'Apollon, celui de Proserpine par un dieu farouche tel que Pluton, et enfin, la lutte des dieux du ciel et de ceux de la terre. On vient de voir qu'en parcourant, même légèrement, les traditions, qui se groupent autour du personnage de Sinope, cette nymphe avait présenté réunis, entre autres caractères, ceux de *Daphné* ou de toute autre amante d'Apollon, de Proserpine, ou même d'un monstre anguipède, complice des entreprises de Typhon contre Jupiter. Cette matière sera reprise et discutée avec plus d'étendue dans l'étude des médailles qui représentent la Minerve de Sybaris et de Thurium.

8. Jupiter Céraunius.

N° 17.

Médaille de Séleucie de Syrie. — Tête de *Vénus*, voilée et tourrelée, à droite (14)

℟. ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ. (*Monnaie*) *des habitans de Séleucie, la ville sacrée, se gouvernant par ses propres lois*. Foudre placé horizontalement sur une trapèze. Dessous, ΣΚ (an 26); le tout au milieu d'une couronne de laurier. AR. 8. Mionnet, V, p. 274, N° 872.

Le foudre placé sur une trapèze rappelle le culte que les Syriens de Séleucie rendaient à Jupiter, sous le nom de Κεραύνιος (15). On dit que quand il fut question de fonder cette ville sur les bords de l'Oronte, la foudre indiqua l'emplacement à Séleucus Nicator; le roi prit en considération cet augure et fit bâtir Séleucie autour de la place marquée par le feu du ciel (16). C'est pourquoi, ajoute Appien, on adore dans cette ville le foudre comme un dieu et on chante des hymnes en son honneur. Quelques médailles de Séleucie, frappées sous le règne de Caracalla, offrent le foudre placé sur une trapèze; autour on lit : ΖΕΥΣ ΚΕΡΑΥΝΙΟΣ ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ (17).

On sait que les anciens regardaient comme sacrés tous les lieux où tombait la foudre. C'est pourquoi Lucain (18) dit :

Inclusum Thusco venerantur cespite fulmen.

Le Zeus Κεραύνιος portait chez les Latins le nom de *Fulgurator*, de *Fulminator* ou d'*Elicius* (19).

Comme on honorait, dans la même ville de Séleucie, Jupiter sous le nom de *Casius* et sous la forme d'une pierre, sans doute un aérolithe, nous renvoyons les développemens nécessaires pour l'intelligence complète du type des médailles de Séleucie de Piérie, au commentaire du n° 13 de la planche VIII, où nous avons placé une médaille du règne de Trajan, sur laquelle se voit le Jupiter Casius. Les réflexions que nous aurons occasion de faire au sujet du Jupiter Cataebatès, planche VIII, n° 10, adoré à Cyrrhus, non loin de Séleucie, serviront de complément à l'explication des symboles du foudre et de l'aérolithe comme formes de Jupiter.

PLANCHE VI.

9. Jupiter Ægiochus.

N° 1.

Camée. — Buste de *Jupiter Ægiochus*, de face et couronné de chêne, avec l'égide sur l'épaule gauche. Visconti, *Opere varie*, tom. I, tav. XVI, p. 191 seg.; Millin, *Galer. myth.*, XI, 36.

Le monument que nous reproduisons et qui appartenait autrefois au chevalier Zulian à Venise, a été gravé par le célèbre Raphael Morgen et illustré par Visconti. L'intéressante dissertation que l'antiquaire romain a publiée à cette occasion devrait nous dispenser d'entrer ici dans de longs développemens, si Visconti avait attaché à la partie mythologique de son sujet toute l'importance qu'elle nous semble mériter. Malheureusement, autant ce savant illustre se montre ingénieux et complet en ce qui concerne le camée de *Jupiter Ægiochus* sous le rapport de l'art, de la pose et aussi des analogies que ce rare sujet peut offrir avec d'autres productions de l'art antique : autant il est concis, et, je dirai presque, superficiel, pour ce qui regarde les problèmes que soulève l'origine et l'intention de l'égide chez les anciens. Ainsi, Visconti se contente de dire que Jupiter a été surnommé *Ægiochus* parce qu'il portait l'*égide* et non parce qu'il avait été nourri par une chèvre; mais il ne semble pas soupçonner qu'il existe un rapport entre cette *chèvre*, nourrice de Jupiter, et la cuirasse de peau de *chèvre* nommée *égide* Les synonymies nombreuses du mot αἴξ, en grec, ne le préoccupent pas davantage. Si la propriété de soulever les tempêtes a été attribuée par les poëtes à l'égide de Jupiter (20), c'est parce que les tempêtes et les tourbillons avaient été nommés αἰγίδες, par les Grecs, du verbe ἀΐσσω, *saltare*, *erumpere*, et comme un mot semblable αἴξ désignait la *chèvre* dans la même langue, ce dernier animal devint l'*hiéroglyphe poétique et pittoresque* de l'idée de tempête.

Nous trouvons, néanmoins, dans la dissertation de Visconti quelques faits précieux et qui peuvent nous servir de point de départ. Ainsi, l'archéologue romain, après avoir énuméré les divinités qui portent l'égide, Jupiter, Minerve, Apollon chez Homère (21) seulement, fait observer avec juste raison que la peau de chèvre qui servait de cuirasse à la Junon Sospita de Lanuvium, devait aussi être considérée comme une égide (22). A cette courte liste de divinités qui portent

(1) *L. cit.*

(2) Paus. VIII, 42, 3.

(3) Duc de Luynes, *Études numism.* p. 61; de Witte, *Nouvelles Ann.* p. 93.

(4) Panofka, *Mus. Blacas*, pl. XI; de Witte, *Catalogue d'une collection de vases peints trouvés en Etrurie*, n° 132.

(5) Panofka, *Cabinet Pourtalès*, planche XX. Jupiter, changé en serpent, se glisse dans le sein de sa fille Proserpine (Clem. Alex. *Protrept.* p. 15, Potter). *Nisus*, changé en aigle marin (ἁλιάετος), poursuit sa fille *Scylla*, changée en un poisson nommé *Ciris*. Hygin. *Fab.* 198; cf. Etym. M. *v.* Κίῤῥις. Le Jupiter Σκύλλιος était honoré en Crète. Steph. Byzant. *v.* Σκυλλήτιον. Cf. aussi la nymphe Naïs (nom qui convient à une déesse de l'élement humide), changée en poisson. Ovid. *Metam.* IV, 50.

(6) Aeschyl. *ap.* Herodot. II, 156 et *ap.* Paus. VIII, 37, 3.

(7) Pollux, *Onomast.* VIII, 10, 119.

(8) I, 6, 3, *Delphyné* ou *Delphiné* est aussi le nom du serpent *Python*. Apoll. Rhod. *Argon.* II, 706, et Schol.; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 208; Dionys. Perieg. 442.

(9) Steph. *v.* Byzant. Δελφοί.

(10) Homer. *Hymn. in Apoll.* 247. Cf. Paus. IX, 33, 1.

(11) C'est le nom de l'Érinnys, mère du dragon de Mars, que Cadmus tue. Schol. *ad* Sophocl. *Antigon.* 117; Cf. Müller, *Orchom.* S. 122, 480.

(12) Mère d'Europe, aussi nommée *Téléphé* ou femme de Phénix, fils d'Agénor. Schol. *ad* Eurip. *Phœnis.* 5.

(13) Paus. VIII, 25, 2. *Thelpusa* est fille du fleuve Ladon. Steph. Byzant. *v.* Τέλφουσσα. C'est aussi un surnom de la Déméter Érinnys. Paus. VIII, 25, 3 et 4.

(14) Voyez pour l'explication de cette tête, le commentaire des n°s 1 et 2 de la planche III, *supra*, p. 11 et 12. D'ailleurs dans toute cette partie de l'Asie, à Elymaïs, à Babylone, les cultes de Jupiter et de Vénus sont étroitement unis.

(15) Hesych. *v.* Κεραύνιος .... και Ζεὺς ἐν Σελευκίᾳ.

(16) Appian. *Syriac.* LVIII. Φασὶ δὲ αὐτῷ τὰς Σελευκείας οἰκίζοντι, τὴν μὲν ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ, διοσημίαν ἡγησασθαι κεραυνοῦ, καὶ διὰ τοῦτο θεὸν αὐτοῖς κεραυνὸν· ἔθετο καὶ θρησκεύουσι καὶ ὑμνοῦσι καὶ νῦν κεραυνόν.

(17) Eckhel, *D. N.* III, p. 326; Mionnet, V, p. 279 et 280.

(18) *Phars.*, VIII, 864.

(19) Tit. Liv. I, 31; Ovid. *Fast.* III, 328; Plin. *H. N.* II, 53.

(20) Homer. *Iliad*, P, 593, sqq.; Etym. M. *v.* Αἰγιόχος, Αἰγίς, ὁ ἄνεμος.

(21) *Iliad.* O, 229; Ω, 20.

(22) Cic. *de Nat. Deor.* I, 29. De même qu'à Sparte on honorait Junon sous le

l'égide, Visconti aurait dû sans doute ajouter le Bacchus surnommé *Mélanégis*, qu'on adorait à Hermione (1), et en l'honneur duquel on célébrait des luttes de plongeurs et des joûtes sur l'eau. Visconti a bien vu également que l'égide ne paraissait, dans le costume héroïque des empereurs, que comme une imitation du costume de Jupiter Ægiochus. Mais il n'a point expliqué ce qui avait fait choisir l'égide comme un symbole particulier d'apothéose; il n'a pas rappelé que déjà la trace de cette formule se trouvait sur les portraits monétaires des rois Lagides; enfin, il a négligé d'établir un rapprochement, selon nous bien naturel, entre le Jupiter Ægiochus du camée, couronné de chêne, et le Jupiter Latin qui, dans Virgile (2), placé au fond des bois, secoue l'égide et excite les tempêtes.

Ce n'est pas le tout que de savoir quels sont les dieux ou les personnages qui portent l'égide, il faut s'enquérir exactement en quoi consiste l'égide elle-même. D'abord, c'est tout simplement une peau de chèvre dont les habitans sauvages de la Grèce se seront servis, soit comme d'une cuirasse en se l'appliquant sur le corps, soit comme d'un bouclier, en le roulant autour du bras gauche (3). Ces deux manières de poser l'égide se retrouvent sur les figures, tant de Minerve que de Jupiter. Très souvent aussi l'égide remplit l'office à la fois de cuirasse et de bouclier; Minerve en est revêtue et en même temps s'en couvre le bras gauche, sans que pour cela sa poitrine reste à découvert. Le poil de la chèvre formait autour de ces armes grossières comme une frange naturelle; on eut l'idée de comparer cette frange qui se dressait irrégulièrement à une bordure de serpens.

Jusqu'ici la transition d'une forme à l'autre paraît assez naturelle : mais le fil de l'analogie nous échappe, quand nous voyons substituer à la toison de la chèvre une égide ornée d'écailles de poisson ou de serpent, et la tête hideuse de Méduse être placée au milieu de cette cuirasse. Ce changement du caractère de l'égide ne saurait être attribué seulement à un goût plus recherché d'ornementation ou bien au désir d'exciter la terreur dans l'âme des ennemis; s'il en était ainsi, nous verrions la décoration de l'égide subir une foule de modifications dans les monumens très nombreux où cette arme est figurée. Il n'en est point ainsi; le *Gorgonium* et les serpens sont des accessoires, en quelque sorte, inhérens à l'égide; les figures qui offrent la peau de chèvre toute nue sont les plus rares de toutes celles qu'on connaît (4).

Les mythographes assignent à l'égide diverses origines. Selon quelques uns, Jupiter, dans son combat contre les Géans, se serait couvert de la peau de la chèvre qui lui avait servi de nourrice (5); selon d'autres, Minerve ayant tué le géant ou son propre père Pallas, se serait couverte de sa peau, qui aurait reçu le nom d'égide (6). Une troisième tradition représente *Ægis* comme un monstre né de la Terre et de la gueule duquel sortaient des flammes; Minerve le combat en Phrygie et se fait une cuirasse de sa peau (7). Euripide (8), enfin, dit que pendant le combat des Dieux et des Géans, dans les champs Phlégréens, la Terre enfanta la *Gorgone*, monstre horrible dont la poitrine était hérissée de serpens; Pallas la vainquit, l'écorcha et se couvrit le sein de sa peau : cette armure reçut le nom d'*égide*. Le premier et le troisième de ces récits font intervenir la chèvre dans l'origine de l'égide; le deuxième et le dernier lient le souvenir de cette arme à l'histoire de la lutte des dieux et des géans qui déjà était rappelée dans le mythe d'Amalthée. On voit, enfin, s'établir un rapprochement d'idées entre le monstre *Ægis* ou la *Gorgone* (9) et la *Chimère*, et l'on se rappelle en même temps que chez les Grecs αἴξ et χίμαιρα (10) étaient synonymes. Les Géans sont fils de la Terre, et la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, peut être regardée comme un symbole de la Terre elle-même. La Terre est nourrice comme Amalthée, et la corne de cette chèvre, considérée comme un emblème d'abondance, peut aussi se rapporter à la Terre, mère de tous les fruits. Le mot d'αἴξ et celui de Γαῖα ou Αἶα, la terre, en grec, appartiennent probablement à la même origine; nous reconnaissons ici la racine ἄω (11), dans laquelle se confondent les idées de feu et de souffle, et d'où les racines secondaires ἀΐσσω, *je m'élance*, et αἴθω, *je brûle*, αἴγλη, *éclat*, *lumière*, semblent être dérivées. La Terre, complice des Géans dans leur entreprise contre le ciel, est bien figurée, comme dans le mythe d'*Ægis*, par un volcan qui vomit des flammes. Quant à expliquer comment la Terre ou la chèvre que nous reconnaissons être identiques, peuvent, tantôt être données comme nourrices de Jupiter, tantôt comme conspirant contre son pouvoir et celui des autres dieux, il suffit de rappeler ce que nous avons dit dans notre article sur les Géans (12), où nous avons fait voir que, suivant les traditions mythologiques, ces êtres d'origine divine, ou bien les Titans, qui se confondent avec eux, étaient présentés tantôt comme les ennemis de Jupiter, tantôt comme ses auxiliaires.

Parmi les Géans figure *Briarée*, dont le second nom est *Ægæon* (13); dans Callimaque (14) *Ægæon* est enseveli sous le volcan de la Sicile. La Titanomachie d'Eumélus (15) montrait *Ægæon*, fils de Pontus et de Gæa, habitant dans la mer, et venant en aide aux Titans dans leur entreprise contre le ciel. Un autre auteur (16) fait fuir le géant *Ægæon* de l'Eubée et se réfugier en Phrygie où il meurt. Dans les dithyrambes d'Ion (17) on le voyait au contraire préposé par Thétis à la garde de Jupiter, et ce personnage que les uns représentent comme un monstre marin ou un géant (18), est compté par les autres au nombre des divinités de la mer (19). Au reste, ce double aspect du géant *Ægæon* et de la *chèvre*, qu'on peut considérer comme sa mère, quand on le voit apparaître comme fils de Gæa, et qui n'est que sa forme féminine (20), quand l'un et l'autre ébranlent la terre et vomissent des flammes; ce double aspect, dis-je, ne paraîtra pas étrange à ceux qui auront vu dans notre *Intro-*

nom d'Αἰγοφάγος (Paus. III, 15, 7), on trouve ce surnom aussi attribué à Jupiter. Etym. M. *v.* Αἰγοφάγος. Enyo ou Bellone est une déesse qui a beaucoup de rapports avec Pallas; Tzetzès (*ad* Lycophr. *Cassandr.* 519), dit expressément que c'est un surnom de Junon.

(1) Paus. II, 35, 1. Bacchus portait le même surnom à Athènes (Suid. *v.* Ἀπατούρια; Conon, *Narr.* 39); et à Éleuthère (Suid. *v.* Ἐλεύθερος). Érinnys est aussi surnommée *Mélanégis* par Eschyle (*Sept. contr. Theb.* 700). Suivant Hérodote (IV, 189), l'égide est une arme originaire de la Libye, les peuples de cette contrée se couvrant de peaux de chèvres. Dans Apollonius de Rhodes (*Argon.* IV, 1347) nous voyons trois nymphes libyennes apparaître à Jason; une égide couvre leur poitrine.

(2) *Aen.* VIII, 351-54.

Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem
(Quis Deus, incertum est) habitat Deus : Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, quum sæpe nigrantem
Aegida concuteret dextra.........

(3) Paus. IV, 11, 1; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 324.

(4) Un très petit nombre de vases peints à fig. n. semblent offrir cette particularité. Cf. aussi la médaille crétoise pl. IV, n° 14, qui nous montre Rhéa nourrice vêtue d'une simple peau de chèvre par dessus sa tunique.

(5) Eratosthen. *Catast.* 13; Hygin. *Astron.* II, 13; Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 354. *Hélice* est sœur d'*Aega;* toutes deux sont nourrices de Jupiter. Hygin. *Astron.* II, 13. *Hélice* n'est donc qu'un dédoublement de la chèvre nourrice de Jupiter, et comme le mot ἕλιξ sert à exprimer l'idée d'*enroulement*, de *repli*, il est naturel que les *serpens* qui entourent l'égide deviennent l'expression convenable de cette idée.

(6) Apollod. I, 6, 2; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355.

(7) Diodor. Sicul. III, 70. De là, une partie de la Phrygie portait le surnom de κατακεκαυμένη.

(8) *Ion.* 987 sqq. M. le duc de Luynes (*Études numism.* p. 39) à qui ce récit n'a pas échappé, et qui en a reconnu toute l'importance, le regarde comme la forme la plus ancienne du mythe de la Gorgone.

(9) Dans la numismatique d'*Aegæ* de Cilicie, on voit apparaître la *chèvre*, la femme tenant l'enfant comme *nourrice* du jeune dieu, et enfin la tête de la *Gorgone*. Mionnet, III, p. 539 et suiv.; VII, Suppl. p. 167, N° 78. Cf. duc de Luynes, *Études numism.* p. 50.

(10) Le mot de χίμαιρα rappelle naturellement celui de χεῖμα, *hiver, mauvais temps, orage*, et nous avons vu plus haut qu'αἴξ est le mot qui exprime *tempête, vent déchaîné*, etc.

(11) La ville qu'Homère nomme Αὐγεῖαι, portait, du temps de Pausanias, le nom d'Αἰγίαι. Paus. III, 21, 5. Αὐγή, *lumière, éclat.*

(12) *Supra*, p. 16.

(13) Homer. *Iliad.* A, 403-404.

(14) *Hym. in Del.* 141-43. Cf. Schol. *ad hunc locum*, et Virg. *Aen.* X, 565, sqq.

(15) *Ap* Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 1165.

(16) Tarraeus *ap.* Schol. *ad* Apoll. Rhod. *l. cit.*

(17) *Ap.* Schol. *ad* Apoll. Rhod. *l. cit.*

(18) Égée, père de Thésée, qui suivant quelques auteurs donne son nom à la mer Égée, est frère de Pallas. Suid. *v.* Αἰγαῖον πέλαγος; Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 54.

(19) Solin. XI, 16; Schol. *ad Iliad.* A, 400, Θαλάσσιος δαίμων. Il était honoré à Cumes (Κύματα, *les flots*), Millingen, *Recueil de médailles inéd.* pl. I, n° 3. *Aegæon* est encore un surnom de Posidon. Philostrat. *Vit. Apoll. Tyan.* IV, 6. Posidon Αἰγαῖος est aussi reveré à Égée, dans l'Eubée. Strab. IX, p. 405. Le nom d'Αἰγαίων appartient aussi au Soleil, à cause de l'idée d'éclat αἴγλη qu'il renferme. Etym. M. *sub verbo*. Les Doriens donnaient le nom d'αἶγες aux flots, comme aujourd'hui on dit encore des grosses vagues, *la mer moutonne*. Hesych. *sub verbo;* Suid. *sub verbo;* Artemidor. II, 12. Au lever de le constellation de la chèvre, ajoute Suidas, les vents soufflent avec plus de force; de là les flots s'enflent. Voyez les rapprochemens que nous avons faits de ces idées à propos de l'Artémis Æginéa. *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 179. Cf. dans Pausanias (II, 13, 4), les honneurs que les Phliasiens rendent à la constellation de la chèvre.

(20) Le rapprochement que nous avons fait entre *Aegis* et la *Chimère* qui désole la Lydie nous engage à comparer aussi *Aegæon*, la forme mâle d'*Aegis*, avec le monstre combattu par Bellérophon. Une bague en or, de travail étrusque, et faisant partie de la collection de M. Révil, est un monument de la plus haute importance pour la question qui nous occupe. Quoique cette bague ait été publiée déjà par M. Micali (*Storia degli ant. pop. ital.* tav. XLVI, 19), nous avons cru devoir la reproduire ici.



Le monstre marin mâle qui y figure offre les trois têtes de la Chimère, celles de lion, de chèvre et de serpent.

duction à Jupiter que pour le fond des idées, ce dieu et les Titans qui le combattent ne se refusaient pas néanmoins à un rapprochement fondamental.

Les réflexions qui précèdent nous amènent à soupçonner que dans la chèvre Amalthée ou dans le personnage revêtu de la peau de cette chèvre, pourrait se trouver caché un être qui réunît en lui les qualités propres et au géant *Ægæon* et à la *chèvre* elle-même. L'égide a d'abord été une peau de chèvre, et est devenue ensuite une peau de serpent ou de poisson (1). Ces apparences successives de l'égide nous rappellent un personnage dans lequel elles se montrent juxta-posées, c'est celui d'*Ægipan* ou du *Capricorne*, personnage qui, dans la mythologie des époques récentes, relégué parmi les signes du zodiaque, n'occupe plus qu'une place tout-à-fait secondaire dans le cycle mythologique, mais qui, à l'époque où la religion admettait encore à l'extérieur des formes monstrueuses, dut être le représentant de quelque idée importante. La figure du Capricorne est celle d'une chèvre ou d'un bouc avec une queue de poisson, et le nom d'*Ægipan* est lui-même composé de celui du dieu Pan et de l'animal qui lui était consacré. Dans Ératosthène (2), le Capricorne est Pan lui-même, fils d'*Ægipan* et de la chèvre nourrice de Jupiter. Il est nourri avec ce dieu, il l'accompagne dans sa guerre contre les Titans; Apollodore (3) nous montre aussi *Ægipan* comme un auxiliaire de Jupiter; et quand Typhon, ayant dépouillé ce dernier des nerfs de son corps, les a donnés à garder dans un antre de la Cilicie au monstre Delphyné, c'est Hermès et *Ægipan* qui les reprennent et les rendent au maître des dieux. Dans ces divers récits, *Pan* et *Ægipan*, tantôt pères, tantôt fils, se confondent évidemment l'un dans l'autre; ailleurs, *Ægipan* est fils de Jupiter et de la nymphe *Æga* (4). La forme propre au dieu Pan, celle d'un être humain à jambes de bouc, est aussi affectée à Hylæus ou Sylvanus (5), fils du berger Crathis et d'une chèvre. Les récits de la Gigantomachie, au moment où les dieux mis en fuite se cachent sous différentes formes d'animaux qui ne sont autre chose que les symboles propres à ces divinités dans la religion primitive, nous montrent Pan sous la forme d'un bouc avec une queue de poisson (6). Nous venons de voir apparaître Sylvanus sous la forme de Pan, et Aristide de Milet, dans Plutarque (7), rapporte qu'Ægipan et Sylvanus étaient un seul et même personnage. Ovide (8), à son tour, assimile Pan et Faunus; on se voit ainsi transporté dans le cœur même de la vieille religion italiote, et le récit de Virgile (9), qui nous fait voir au fond des bois du Latium Jupiter secouant sa redoutable égide et excitant les tempêtes, nous paraît, comme tout ce qui tient aux antiquités religieuses dans le poëte de Mantoue, marqué du véritable sceau de l'érudition.

L'égide, peau de chèvre ou dépouille d'un monstre marin, convient donc à une divinité qui réunit en elle le caractère de Pan, de Sylvain, de Jupiter, et aussi d'une divinité marine telle qu'*Ægæon*. Quant aux écailles de serpent, *Ægæon* étant aussi un géant anguipède comme ses frères ou comme Pallas terrassé par Minerve, rien ne nous empêche plus de comprendre la transition de la peau de chèvre à celle de serpent. De plus, suivant un récit particulier, ce serait *Typhon* lui-même et non le dieu *Pan* qui aurait pris la figure d'une chèvre et qui aurait été placé par Jupiter au ciel sous la forme du Capricorne (10). A une extrémité de cette chaîne se place le Pan ou le Sylvanus d'Élien, personnage qui n'a rien de commun avec les habitans de la mer. A l'extrémité opposée, nous pouvons placer le poisson Pan, cétacée qui, suivant Ptolémée Héphestion (11), offrait la plus grande analogie avec le dieu terrestre de ce nom, et dans le corps duquel on trouvait une pierre aphrodisiaque nommée *astéritès*.

La série de rapprochemens que nous venons de parcourir ne nous a offert que des dieux ou des symboles mâles; l'égide, qui est l'arme de Minerve et de Junon, aussi bien que celle d'Apollon et de Jupiter, doit montrer, quant à l'autre sexe, la même alliance de la nature terrestre et de la nature marine. La fable de l'égide paraît avoir reçu une de ses formes principales au nord de l'Afrique, dans un pays où Minerve est une Tritonide (12), par conséquent une déesse à queue de poisson. Nous ne serions pas étonnés que la Junon Caprotine (13) de Lanuvium ou une divinité analogue n'eût été quelquefois représentée avec une queue de poisson. La Tritonide de bronze publiée dans les *Monumens de l'Institut archéologique* (14) porte un diadème comme Junon; mais nous devons convenir que de ce côté les témoignages certains sont plus rares (15), ou peut être seulement moins clairs, sans doute, parce qu'il est difficile de faire reconnaître dans la figure du Capricorne si l'animal est une chèvre ou un bouc.

Ce caractère ambigu de la chèvre quand on ne voit que la partie supérieure de son corps, et plus encore, le privilége qu'a cette femelle de porter la barbe comme le mâle de son espèce, ont droit, je pense, d'exciter toute notre attention. Les Cypriotes et les Romains adoraient une *Vénus barbata* (16) d'origine phénicienne, et dans une autre occasion (17), j'ai comparé cette Vénus avec le Jupiter Mazeus ou Ruminus (18), c'est-à-dire le Jupiter à mamelles, le Jupiter nourricier, également d'origine asiatique. La Vénus phénicienne, qui est aussi l'Uranie de Babylone, se montre sous la figure d'une chèvre parmi les emblèmes religieux dont est orné le fameux caillou babylonien du Musée des antiques (19). Le Jupiter nourricier, tel que nous le voyons sur une médaille de Mylasa que je publie plus bas, pl. VIII, n° 11, avec des mamelles de femme découvertes et une longue barbe virile, offre sans doute avec la chèvre Amalthée les rapports les plus frappans (20). On peut donc croire que l'égide, qui est la peau de cette chèvre, donne aux personnages qui la portent un caractère qui est celui de la Vénus Barbata et du Jupiter Ruminus, le caractère hermaphrodite. S'il est vrai, comme je l'ai dit ailleurs (21), que la tête de Méduse soit aussi un symbole de la même pensée religieuse, on comprend dans quel but cette tête a été placée au milieu de l'égide; c'est sans doute cette pensée qui aura porté les mythographes à donner, comme dans le mythe d'*Ægis*, le nom d'*Æga* à la Gorgone. Nous ne pouvons en effet nous empêcher de reconnaître ce dernier personnage dans *Æga*, fille du soleil, qui, suivant Hygin (22), avait un corps d'une blancheur éclatante, mais dont l'aspect était si horrible, que les Titans épouvantés obtin-

(1) Par la suite cette arme est fabriquée par Vulcain ou par les Cyclopes et les écailles sont en or. Homer. *Iliad.* O, 310; Etym. M. *v.* Αἰγίς; Virg. *Aen.* VIII, 435-37. Cf. la toison d'or du bélier de Phrixus et les rapprochemens de Schwenck; *Etymologische-mythologische Andeutungen*, S. 41.

(2) *Catast.* 27; Theon. *ad* Arat. *P*[illegible] *om.* 283.

(3) I, 6, 3.

(4) Hygin. *Astron.* II, 13. Elle est nommée aussi la chèvre *Bœotia* ou *Olenia* ou *Percania*. Hygin. *Fab.* 155; Strab. VIII, p. 595; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 1165. *Aega* est aussi citée comme fille de Pan et femme de Jupiter, par l'auteur de l'Etym. M. *v.* Αἰγιόχος.

(5) Aelian. *Hist. Anim.* VI, 42. Étienne de Byzance (*v.* Αμαμασσός), mentionne aussi un Apollon Ὕλατης. Cf. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 448. Ceci ne doit pas étonner parce que l'Apollon Carnéus ou cornu s'identifie complètement avec Pan. Cf. Panofka, *Mus. Blacas.*, p. 27. Nous venons de voir qu'Homère attribue l'égide à Apollon. Voyez ce que nous avons dit dans la *Numismatique des rois grecs*, p. 47, sur l'Apollon Amycléen et sur le nom d'*Agis* porté par plusieurs rois de Sparte.

(6) Hygin. *Fab.* 196; *Astron.* II, 28; Schol. *ad* Germ. p. 69.

(7) *Parallel.* t. VII, p. 236, Reiske

(8) *Fast.* II, 424 et V, 99, sqq. Selon Servius (*ad* Virg. *Aen.* VI, 776), *Inuus*, *Ephialtès*, *Faunus* et *Pan* sont le même dieu. Comme *Aegæon* et *Aegipan* se confondent, ainsi il nous sera permis de rappeler le géant Éphialtès, qui souvent dans les peintures des vases est combattu par Neptune. Millingen, *Anc. uned. mon.* pl. VII et IX; de Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 65. Faunus aussi offre des sacrifices humains à son père, comme Lycaon, en Arcadie, immole des enfans à Pan ou à Jupiter Lycæus; Hercule, arrivant en Italie, abolit les sacrifices humains et tue Faunus. Plutarch. *Parall.* t. VII, p. 250, Reiske.

(9) *Aen.* VIII, 351, sqq.

(10) Nigidius *ap.* Schol. *ad* German. p. 69 sqq. Neptune précipite *Aegæon* dans la mer. Conon, *ap.* Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 1165. Suivant le Scoliaste de Sophocle (*ad Ajac.* 695), c'est Pan qui prend Typhon dans un filet. Dans Antoninus Liberalis (28), Typhon, en effet, se jette dans la mer pour éteindre les feux de la foudre de Jupiter. Nous voyons donc ici, d'un côté Neptune, qui est le même qu'*Aegæon*, terrasser ce dernier, et de l'autre Pan combattre Typhon, et tous deux pourtant s'identifient dans le signe du Capricorne ou Aegipan. Saturne aussi préside au signe du Capricorne, *Supra*, page 5; de là on comprend la confusion qui existe entre Saturne, Titan et Typhon géant. Comme Jupiter a pour femme Aega, de même Posidon est l'époux de l'Artémis Æginéa de la Laconie. Paus. III, 14, 2.

(11) VII, p. 339, Gale.

(12) Herodot. IV, 180.

(13) Cf. le marais de la Chèvre près de Rome. Plutarch. *in Rom.* 27.

(14) I, pl. XVIII, 1.

(15) Dans le calendrier rustique de la Collection Farnèse, le signe du Capricorne est mis sous la protection de Junon. Le Scoliaste de Germanicus (p. 70) donne une queue de poisson à la chèvre nourrice de Jupiter. Quelques pierres gravées (*Empreintes publiées par l'Inst. arch.*, cent. IV, n° 11 et 12), représentent une déesse assise sur un bouc à queue de poisson; elle tient un trident ou un sceptre et un dauphin; Pan est placé auprès sur la seconde pierre que nous venons de citer. Cette déesse est sans doute *Aega*, la mère ou la femme de Pan, la même que la nourrice de Jupiter, et qui par l'attribut du trident devient femme de *Posidon Aegæus*.

(16) Suid. *v.* Ἀφροδίτη; Serv. *ad* Virg. *Aen.* II, 632.

(17) *Ann. de l'Inst arch.* VI, p. 262.

(18) Hesych. *v.* Μαζεύς; S. August. *de Civ. Dei*, VII, 11.

(19) Millin, *Mon. inéd.* I, pl. IX.

(20) Cf. le bouc qui nourrit Attès (Paus. VII, 17, 5); et le bouc qui donne du lait cité par Aristot. *Hist. Anim.* III, 16, 4, Schneider.

(21) *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 260.

(22) *Astron.* II, 13. Eratosthène (*Catast.* 13) ajoute que la tête de la Gorgone appartenait à ce monstre. Καὶ διὰ τὸ εἰς μέσην τὴν ῥάχιν Γοργόνος πρόσωπον ἔχειν. Cf. *Supra*, p. 31, le récit d'Euripide sur la *Gorgone*, qui est la même que le monstre *Aegis*. Sur quelques bagues en or, de travail étrusque, la Gorgone apparaît sous la forme d'un quadrupède ailé, les cheveux entremêlés de serpens et quelquefois avec des griffes d'oiseau aux pieds antérieurs. Voyez Micali, *Storia degli ant. pop. ital.* Tav. XLVI, 17 et 18. Persée et Bellérophon étant le même personnage (Myth. Vat. I, 71; duc de Luynes, *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 331), l'un combat la Gorgone en Libye, l'autre la Chimère en Lydie. Dans Homère (*Odyss.* Λ, 633; *Iliad.* Θ, 349; E, 741), c'est la formidable tête de *Gorgo* qui brille sur l'égide de Jupiter. Or, suivant

rent de la Terre qu'elle la cachât dans un antre de Crète; le même auteur ajoute que cette *Æga* fut depuis la nourrice de Jupiter.

Outre la signification générale que nous venons de rappeler, la tête de Méduse en a deux autres bien distinctes; tantôt elle nous apparaît comme une image de la lune (1), déesse elle-même essentiellement androgyne; tantôt, comme *Æga*, elle a sa demeure au sein de la terre. C'est ainsi que nous la voyons reproduite tant de fois comme emblème funéraire; que Virgile (2) la place au nombre des monstres qui défendent la porte des enfers, et que certaines peintures de vases la font voir dans le fond d'une coupe avec des navires, emblèmes de la marche des astres qui circulent à l'entour (3). L'égide est aussi l'attribut essentiel de l'être puissant qui occupe le centre de l'univers; cet être, dont les commotions font les tremblemens de terre, dont la bouche vomit des flammes, qui du fond de l'abîme soulève les flots de la mer, quand il se produit sous la forme la plus terrible, est Typhon, Briarée, Ægæon ou tout autre géant. Tout ce qui dans la nature est action de la flamme, souffle destructeur, perturbation violente, tourbillon, tempête, explosion, appartient à cet être central, qui surpasse par la terreur qu'il inspire tout ce que le reste de l'univers renferme de forces violentes et redoutables. A cet être, toutefois, sont liées les idées contraires de richesses, de reproduction, de santé, d'alimentation, d'abondance. C'est ainsi que le Jupiter revêtu de l'égide qui excite les tempêtes est aussi le Jupiter nourricier dont la chèvre est l'emblème. C'est ainsi que la bouche de cette chèvre comme Chimère vomit les flammes souterraines; que son nom est assimilé aux orages et aux tourbillons, qu'à sa peau semble attachée la propriété de déchaîner les phénomènes les plus redoutables, tandis que la corne détachée de sa tête devient l'emblème universel de la richesse et de l'abondance (4). J'ai indiqué précédemment ce qui dans la chèvre a dû être pris comme un emblème de l'hermaphroditisme, c'est-à-dire une longue barbe jointe aux mamelles pendantes et aux autres marques du sexe féminin. Nous ne savons pas si quelque particularité de la toison de cet animal, surtout quand elle est noire, n'a pas donné lieu de le choisir pour exprimer l'idée de flamme; si par exemple la toison noire de la chèvre n'a pas la propriété électrique commune aux chats et à diverses autres espèces d'animaux (5); en tous cas l'ardeur extrême de la chèvre, l'impétuosité de ses mouvemens, ses bonds irréguliers, ses yeux qui semblent lancer la flamme, la fréquence extrême de son pouls, tout cela a dû attirer l'attention sur cet animal et le faire préférer à tout autre, comme le symbole des phénomènes les plus actifs de la nature. Ajoutons un dernier trait que rapporte Aristote d'après Alcméon (6) comme une croyance fabuleuse et qui explique comment a dû se former le monstre appelé *Chimère*, c'est-à-dire *chèvre*, et qu'on distingue d'ordinaire à ses trois têtes de lion, de chèvre et de serpent. Le vulgaire croyait, dans l'antiquité, que la chèvre respirait par les oreilles aussi bien que par la bouche. Suivant cette opinion, la chèvre était donc naturellement un être à trois bouches et par conséquent très propre à exprimer l'expansion de la flamme, laquelle est essentiellement triple. On voit par là que les têtes de lion et de serpent, ajoutées à celle de la chèvre, ne sont qu'une autre manière d'exprimer le souffle qui sortait par les oreilles de cet animal.

Dans la collection de M. le baron Roger, à Paris, il existe un beau camée représentant *Jupiter Ægiochus* debout, tenant le foudre. Ce monument, trouvé dans les ruines d'Éphèse, avait été rapporté d'Asie par M. Allier de Hauteroche. N'en connaissant pas d'empreinte, nous n'avons pu reproduire ce camée dans notre *Galerie Mythologique*.

10. Jupiter d'Argos.

N° 2.

Médaille d'Argos. — ΑΥΤοκρατωρ ΑΔΡΙΑΝΟϹ ΚΤΙϹΤΗϹ. *L'empereur Adrien*, (*nouveau*) *fondateur*. Tête d'Adrien, laurée, à droite, avec le *paludamentum*.

℞. ΑΡΓΕΙωΝ. (*Monnaie*) *des Argiens*. Tête du *Jupiter* d'Argos, couronnée de laurier, à droite. AR. 5. Mionnet, IV, Suppl. p. 240, N° 28.

Dans l'article du *Jupiter Lycaeus* de l'Arcadie, nous avons tâché de démontrer les rapports qui existent entre ce dieu et l'*Apollon Lycien* d'Argos. Nous avons fait voir que le *loup* était un symbole employé par les anciens pour désigner le soleil levant, un symbole qui convient par conséquent à un dieu lumineux. Nous allons rencontrer le même caractère dans le Jupiter adoré à Argos. En effet, le mot ἀργὸς servant à exprimer aussi bien que le mot λευκός, λύκος, l'idée de blancheur se retrouve dans le nom du mont *Argæus*, en Crète (7), au sommet duquel, suivant Hésiode (8), le jeune Jupiter est porté après sa naissance. Le *Jupiter d'Argos* est donc identique au *Jupiter Lycæus*; les témoignages des anciens viennent corroborer cette opinion.

L'arrivée de Danaüs dans le Péloponnèse, suscita une querelle entre lui et Gélanor, roi d'Argos, pour la possession du trône (9). Ils portèrent leur cause devant le peuple, qui remit le jugement au lendemain. Un loup s'étant jeté, au lever du soleil, sur un troupeau de bœufs, terrassa le taureau qui en était le conducteur; Pausanias ajoute que les Argiens regardèrent le loup comme l'image de Danaus et lui adjugèrent la couronne. Comme le loup est aussi le symbole d'Apollon, Danaüs considéra cette victoire comme un effet de la protection spéciale du dieu, et pour en perpétuer le souvenir, il dédia un temple à Apollon, sous le nom de *Lycien* (10).

Dans ce récit religieux, nous voyons que le loup était regardé comme l'animal symbolique de Danaüs. Or, nous avons remarqué dans notre *Introduction à Jupiter* que le mot de Δάν, Τὰν ou Ζὰν appartient au Zeus des Grecs et n'est qu'une de ses formes. Une peinture de vase publiée par d'Hancarville (11), représente les noces des Danaïdes; au centre est placé le xoanon de la Junon argienne et à gauche à l'extrémité de la scène on voit Danaüs assis, dans le costume qui convient au souverain des dieux; il est barbu et nu jusqu'à la ceinture; un manteau enveloppe ses jambes et dans sa main droite est un long sceptre surmonté d'une large fleur. Il nous sera donc permis de rapprocher le Danaüs (12) des Argiens du Δὰν dorien et de le regarder comme une des formes héroïques de Jupiter. Le nom de *Danaens* (Δαναοί) qui est souvent donné à la nation grecque en général, ne nous permet pas de considérer *Danaüs* comme le nom d'un personnage isolé. D'ailleurs, rien n'est plus conforme au génie des religions de l'antiquité, et surtout de la Grèce, que de retrouver dans les héros particuliers à certaines localités le caractère et pour ainsi dire le reflet des divinités les plus élevées de l'Olympe.

En décomposant les noms de Ζεὺς et de Διός, nous sommes parvenus à faire un rapprochement entre le nom de Δὰν ou Τὰν et la racine ןיא, *oculus* (13). Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici le vaisseau *Argo*; les proues des navires étant

Hygin (*Prolog. Fab.* p. 15 et *Fab.* 151), *Gorgo* est sœur de la Chimère et fille de Typhon et d'Echidna; dans ce récit elle est mère de Méduse. Au monstre Scylla, femme de Neptune, appartient aussi la tête de la *Gorgone*, suivant le témoignage de Tzetzès (*ad* Lycophr. *Cassandr.* 650). Comme fille d'Amisodare, la *Chimère* a pour frères, *Leon* et *Dracon* (Tzetz. *ad* Lycophr. *l. cit.* 17); voilà sa triple nature; Scylla aussi a trois têtes (Eustath. *ad* Homer. *Odyss.* M, p. 1714) ou même six (Tzetz. *ad* Lycophr. *l. cit.* 650). C'est ainsi que procèdent tous ces dédoublemens qui d'un seul personnage en font deux, puis trois, puis se réunissent encore en un seul individu, mais à plusieurs têtes. Dans les mythographes du Vatican (I, 157) la Chimère, la Gorgone et Méduse, sont trois monstres différens combattus par Persée.

(1) Duc de Luynes, *Études num.* p. 50.

(2) *Aen.* VI. 289.

(3) De Witte, *Cat. Durand*, n° 807; *Cat. d'une Collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 193.

(4) Ainsi s'expliquent les types de l'as de Tuder gravé pl. VI, n° 4. D'un côté l'aigle est l'emblème de Jupiter; de l'autre, la corne d'abondance est celle de sa nourrice ou de sa femme *Aega*. Comme souvent la corne d'abondance n'est autre que celle d'Achéloüs, dieu fleuve, on comprend l'assimilation de ce personnage de l'élément humide, avec Aegæon qui habite la mer. Nous avons vu (*Supra*, p. 31), que les serpens sont une partie inhérente de l'égide; nous avons rappelé (*Ibid.*, note 5) qu'*Hélice* est la sœur d'*Aega* et que les serpens de l'égide expriment l'idée d'enroulement (ἕλιξ). Le dieu honoré en Élide, sous le nom de Sosipolis, est un dieu serpent; il était représenté dans le temple de la Fortune sous la forme d'un enfant muni de la corne d'Amalthée. Paus. VI, 25, 4.

(5) Etym. Mag. *v.* Αἰγίλουρος, αἴλουρος. Le rapprochement des noms du chat et de la chèvre mérite d'être remarqué. C'est aussi dans la *Lycie* (λευκός, λύκος) que Bellérophon combat la *Chimère*.

(6) *Hist. Anim.* I, 9, 1, Schneider.

(7) Ἀργικέραυνος est une épithète qu'Homère (*Iliad.* T, 121) donne à Jupiter.

(8) *Théog.* 484; Plutarch. *de Flum.* t. X, p. 774, Reiske. Cf. le Jupiter Argæus de Césarée de Cappadoce que nous avons déjà cité, *Supra*, page 26, note 3. Ce mont *Argæus* ou *Aegæus*, en Crète, selon une autre leçon d'Hésiode, établit la fusion entre la chèvre nourrice de Jupiter et la biche *Argé* (Hygin. *Fab.* 205); c'est aussi une biche qui allaite Télèphe.

(9) Paus. II, 19, 3. Plutarch. *in Pyrrh.* 32. Cf. une variante de ce récit dans Servius, *ad* Virg. *Aen.* IV, 377.

(10) Devant le temple était un piédestal qui offrait un bas-relief représentant le combat du loup et du taureau, et Diane jetant une pierre au taureau. Pausan. II, 19, 6.

(11) I, pl. CXXX; Millin, *Galer. Myth.* XCIV, 385.

(12) C'est aussi à Argos que Jupiter changé en pluie d'or a pour femme *Danaé*. Schwenck (*Etymologische-mythologische Andeutungen*, S. 34) a rapproché les noms d'*Iana*, *Thana*, et même celui d'Ἀ-θήνη, du nom de Ζάν; de même *Odin*, le dieu des Scandinaves, a été considéré par le même savant, comme le même nom que celui du Δὶς grec (S. 35). Nous trouvons dans le même ouvrage le nom de Δαναοὶ mis en rapport avec celui d'Ἀζανία, ancien nom de l'Arcadie. Steph. Byzant. *sub verbo*. Nous ajouterons que sur les médailles des *Aezanii* de Phrygie, on remarque aussi le *loup*. Mionnet, IV, p. 215, N° 129.

(13) *Supra*, p. 20.

constamment décorées d'*yeux* dans les peintures des vases (1). Ajoutons encore qu'Argus-Panoptès (2) est un personnage dont le corps est tout couvert d'yeux; même la vieille statue de Jupiter Patrous qui était placée dans la citadelle d'Argos, avait trois yeux (3), le troisième se trouvant, comme l'œil des Cyclopes, au milieu du front.

Argus aussi est le héros éponyme de la ville d'*Argos* (4). Ainsi, d'un côté, nous avons *Danaüs* loup, identique au *Zeus Lycœus*; de l'autre, nous trouvons dans *Argus*, autre fondateur de la ville, la même idée de blancheur que nous avons reconnue inhérente aux dieux dont le loup est le symbole. Rappelons-nous aussi qu'Héra est la déesse *blanche* par excellence et la divinité protectrice d'Argos, et qu'Io est changée en une *génisse blanche*. Ces idées seront développées à l'article de Junon.

A Argos aussi, comme nous l'avons remarqué déjà à l'occasion du Jupiter de Dodone et de celui d'Olympie, est adoré à côté du Zeus argien ou Danaüs un dieu fleuve; c'est *Inachus*, père d'Io et époux d'Argia (5). Nous réservons pour l'article des fleuves les considérations que nous pourrions ajouter ici.

Nous pouvons conclure, des réflexions qui précèdent: 1° que le personnage de *Danaüs* s'assimilait à Argos, comme héros local au dieu suprême *Jupiter*, nommé *Dan* par les Doriens; 2° que ce dieu lumineux était le même que celui qui portait le nom de *Lycœus*, en Arcadie, et dont *Lycaon* était le représentant; les médailles d'Argos offrent très souvent le loup; 3° enfin, que l'œil comme symbole de la lumière lui convenait directement, ce qui résulte de l'examen et de la comparaison des mythes dans lesquels interviennent des personnages du nom d'*Argus*. Ces réflexions trouveront leur confirmation dans l'article d'Apollon Hélius.

N° 3.

Médaille de Cnosse. — Tête du *Jupiter* de Crète, à droite.

℞. ΘΑΡΣΥΔΙΚΑΣ (nom de magistrat). Aigle debout, les ailes éployées. AR. 7. Mionnet, II, p. 269, N° 87.

Voyez, pour l'interprétation de cette médaille, le commentaire du n° 15 de la planche IX.

N° 4.

As italique. — TVTEPE, en caractères étrusques rétrogrades. *Monnaie de Tuder.* Aigle debout, les ailes éployées, à gauche. Devant, la marque de l'unité de l'as.

℞. Corne d'abondance avec la marque de l'unité de l'as au-dessous.

Voyez, pour l'interprétation de cet as, la note 4 de la page 33.

N° 5.

Médaille de Termessus de Pisidie. — ΖΕΥϹ ϹΟΛΥΜΕΥϹ. *Jupiter Solymeus.* Jupiter Solymeus, assis sur un trône, à gauche, et tenant le sceptre et la Victoire, la partie supérieure de son corps nue.

℞. ΤΕΡΜΕϹϹΕΩΝ ΜΕΙΖΟΝΩΝ. *Monnaie des Termesséens.* Minerve debout, tenant la lance et la Victoire; à ses pieds, un bouclier. Æ. 7. Mionnet, VII, Suppl. p. 138, N° 228.

(Μείζονες, *les plus grands*), est un titre d'honneur que s'attribuaient les habitans de Termessus.

Voyez, pour l'explication de cette médaille, l'article sur le *Jupiter Salaminius*, pl. VIII, n° 9.

N° 6.

Triens ou tiers d'as italique. — Aigle debout, à gauche, retournant la tête à droite. Autour, quatre globules, marque du tiers ou quatre douzièmes de l'as italique.

℞. Sèche, et autour, quatre globules.

N° 7.

Triens ou tiers d'as italique. — Un poisson, à droite, et au-dessus la harpé. Dessous, quatre globules, marque du tiers.

℞. Foudre et quatre globules.

Les types des as n° 6 et 7 n'ont besoin que d'une courte explication. Dans le commentaire des médailles de Sinope, nous avons démontré que l'aigle marin (ἁλιάετος) qui enlève un poisson, est le Jupiter ravisseur qui surprend une déesse vierge; nous avons fait voir que cette idée se modifie selon la force ou la faiblesse propre à l'animal ravi par l'aigle. Ici, la sèche au revers de l'aigle n° 6, remplace le dauphin des médailles de Sinope. Nous nous contenterons de rappeler au lecteur, pour justifier l'assimilation des types de cet as à des sujets analogues, que la sèche ou sépia est la dernière métamorphose de Thétis au moment où Pélée enlève la jeune Néréide (6). De là venait le nom de Sépias donné à un promontoire de Thessalie (7) témoin de cet enlèvement, selon les mythographes.

Quant au poisson figuré n° 7, au-dessus duquel on voit la harpé, il est nécessaire de se rappeler ce que nous avons dit à l'égard du Saturne italique (8). Des Tritons ornaient, comme acrotères, son temple à Rome (9). Ce dieu, qui préside au signe du Capricorne aussi bien que Pan, a beaucoup de rapports avec les Satyres; son nom est emprunté à la même racine (10). Le poisson peut donc faire allusion à Saturne qui s'identifie dans plus d'un mythe avec Posidon (11). Nous croyons que le foudre placé au revers du poisson rappelle la victoire de Jupiter sur les Titans; la harpé est l'instrument avec lequel Cronus ou Jupiter mutile son père; de son sang, mêlé à l'écume de la mer, naît Aphrodite et le poisson nommé *Pompile* (12), compagnon fidèle de Vénus, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (13).

11. Jupiter d'Agrigente.

N° 8.

Médaillon d'Agrigente.—Deux aigles tournés à gauche, déchirant un lièvre; l'un lève la tête et semble jeter un cri. Derrière, cigale.

℞. ΑΚΡΑΓΑΣ. *Acragas.* Quadrige à gauche, guidé par un éphèbe nu. Au-dessus des chevaux, un aigle enlevant un serpent; dessous, le crabe. AR. 11. Mionnet, I, p. 213, N° 42.

N° 9.

Médaille d'Agrigente. — Deux aigles dans la pose décrite au n° 8. Derrière, tête de femme.

℞. Quadrige à gauche, guidé par la Victoire. Au-dessus des chevaux, une grappe de raisin. AR. 7.

Dans le commentaire des médailles d'Élis et de Sinope, nous avons cherché à caractériser une série de monumens qui nous offrent l'aigle enlevant un poisson ou déchirant un serpent. Cette série s'enrichit ici d'une nouvelle variante par la substitution, sur les médailles d'Agrigente, du lièvre (14) au

(1) Un grand vase de fabrique de la Basilicate mérite d'être cité ici, on y voit le Soleil et la Lune, dans leurs chars, placés tous deux dans un vaisseau dont la proue offre un grand œil. Passeri, *Pict. Etr. in vasc.* tab. CCLXIX: Winckelmann, *Mon. ined.* n° 22; Dubois Maisonneuve, *Introduct. à l'étude des vases*, pl. I. Les coupes ornées de grands yeux au milieu desquels est ou un Apollon lyricine debout ou un Bacchus couché font allusion à la barque du soleil et à la course des dieux. Lenormant, *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 315, note 4; Panofka, *Mus. Blacas*, page 49; de Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 39.

(2) Suivant Hygin (*Fab.* 14) *Argus*, qui construit le vaisseau *Argo*, est fils de *Danaüs* ou de *Polybus* et d'*Argia*. L'œil, dans l'écriture hiéroglyphique, sert à exprimer le nom d'Osiris. Or Danaüs, suivant toutes les traditions de l'antiquité, vient de l'Égypte dans le Péloponnèse.

(3) Paus. II, 24, 5.

(4) Hygin. *Fab*. 145.

(5) Hygin. *Fab*. 145. Selon le Scholiaste d'Euripide (*ad Orest.* 930) elle est fille d'Iasus et de Leucané.

(6) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 175 et 178. Cf. *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 75.

(7) Herodot. VII, 191.

(8) *Supra*, p. 3.

(9) Macrob. *Saturn.* I, 8.

(10) *Supra*, p. 3.

(11) Notamment dans celui où il se change en cheval pour tromper Philyre. Apollod. I, 2, 4. On connait plusieurs satyres à pieds de cheval. De Witte, *Cat. d'une collect. de vases trouvés en Étrurie*, n° 264 et 265. Des médailles de Macedoine, encore inédites, offrent aussi un satyre ithyphallique à pieds de cheval, placé en regard d'une femme.

(12) Epimenides *ap.* Athen. VII, p. 282, F. C'est aussi, suivant une autre tradition (Ampelius, 2), de l'œuf d'un poisson que naît Aphrodite.

(13) *Nouvelles Ann.* p. 91, note 3.

(14) Le lièvre enlevé par l'aigle se voit aussi sur quelques médailles d'Élis. Bröndsted, *Voyages et recherches dans la Grèce*, liv. I, p. 112; Mionnet, IV, Suppl. p. 174, N° 2; p. 175, N° 10. Le même type se reproduit sur les médailles des Locriens du Bruttium. Mionnet, I, p. 194, N° 901; cf. I, Suppl., p. 345.

poisson et au serpent. Pour nous convaincre, malgré la distance qui sépare le lièvre des animaux précédemment décrits, que nous n'entrons pas néanmoins dans un ordre différent d'idées, il suffit de parcourir l'ensemble des médailles d'Agrigente; l'aigle en constitue le type presque constant Cet oiseau est tantôt représenté comme enlevant un poisson (1), ainsi que l'aigle pêcheur de Sinope; dans d'autres exemples, c'est un serpent qu'il enlève ou qu'il combat (2). Sur le grand médaillon d'argent n° 8, on remarque, au revers des deux aigles déchirant le lièvre, un autre aigle qui s'envole en tenant un serpent entre ses serres. La généralité des médailles d'Agrigente en argent offre un crabe au revers de l'aigle. Ce crabe est souvent accompagné d'autres symboles qui, à raison de la place importante qu'ils occupent dans le champ, ne peuvent être considérés comme de simples signes monétaires. Les plus notables de ces symboles, dont l'intention paraît avoir été de compléter l'idée attachée au crabe, sont: 1° un grand poisson plat (3) pareil à celui qu'on remarque sur la coupe de Sosias du Musée de Berlin entre les mains de Déméter (4); 2° le monstre Scylla (5); 3° une espèce de dragon marin (6); 4° un hippocampe (7); 5° Triton soufflant dans le buccin (8); 6° un poisson que l'on voit aussi fréquemment sur les médailles de Thurium, et dans lequel nous croyons reconnaître l'ἐχενηΐς ou *remora* (9). Les idées qui découlent de la comparaison de ces divers symboles ont été indiqués dans l'article du Jupiter de Sinope, et seront exposés avec les développemens convenables, quand nous parlerons de la Minerve de Sybaris et de Thurium.

J'ai dit en parlant des médailles de Sinope (10) que les types qui nous offrent toutes ces variantes avaient pour principe l'idée soit de l'enlèvement d'une jeune vierge, soit de la lutte avec une puissance tellurique ou maritime. J'ai fait pressentir en même temps que la transition de la première de ces idées à la seconde serait expliquée et justifiée par les monumens. Le lièvre substitué, sur le plus grand nombre des médailles d'Agrigente, au poisson et au serpent n'éveille point la pensée d'une lutte et d'un combat. Ce symbole fait penser plutôt à une chasse et par conséquent à un enlèvement. Quelle est la divinité ou la nymphe enlevée à laquelle peut se rapporter le symbole du lièvre? Si nous consultons les traditions mythologiques, nous sommes obligés de nous arrêter à celle que rapporte Pindare (11) et suivant laquelle la ville d'Agrigente aurait été donnée en dot par Jupiter à Proserpine. Cette forme du mythe n'est point unique ni isolée; dans d'autres traditions, c'est la ville de Thèbes que reçoit Proserpine de Jupiter (12); ailleurs encore c'est la ville de Cyzique (13). M. Panofka a publié, avec un commentaire très important, une médaille de cette dernière localité, qui nous offre l'Amour tenant un lièvre pris vivant à la chasse, au revers de la tête de Coré Sotira (14). La tête de Proserpine ne manque pas plus aux médailles d'Agrigente (15) qu'à celles de Cyzique. On voit même cette tête derrière les deux aigles déchirant un lièvre sur notre médaille, n° 9, et la certitude que le même buste a servi de type principal à d'autres pièces de la même ville nous autorise à ne pas voir ici seulement le symbole particulier d'un monétaire (16). Il y a donc, à l'égard des types numismatiques, parité complète entre Cyzique et Agrigente, de même qu'entre les traditions mythologiques qui se rapportent à ces deux villes. Pour compléter cet ensemble de documens, on doit ajouter encore la tradition relative à la fondation de Bœæ en Laconie, suivant laquelle un lièvre servant de guide aux premiers habitans de cette ville aurait été se cacher sous un myrte à l'endroit même où la ville devait être bâtie (17). Pausanias ajoute que ce myrte subsistait encore de son temps et qu'on l'appelait Artémis Sotira (18). M. Panofka a très bien vu que cette Artémis était celle dont parle Hérodote (19), d'après Eschyle, et que les anciens regardaient comme identique à la Proserpine des mystères d'Éleusis. L'emplacement de la ville d'Idrias en Carie avait de même été indiqué par un lièvre, et dans l'endroit où le lièvre s'était caché on avait bâti un temple à *Hécate Laginitis* (20) laquelle n'est, comme on le voit, qu'une troisième forme de la Coré et de l'Artémis déjà citée.

Le mythe relatif à Agrigente et à Cyzique comparé avec ce que Clément d'Alexandrie (21) rapporte de la doctrine des mystères à Éleusis où la fable de Proserpine enlevée par Jupiter jouait un grand rôle, nous explique ce que nous devons entendre par ces villes données en dot à Proserpine. Ce présent n'est pas autre chose que le prétexte dont se servaient, suivant le témoignage de Philostrate (22), les amans qui n'avaient pas employé les moyens de douceur, afin de voiler quelque peu décemment la violence de leurs entreprises. L'auteur que je viens de citer ajoute qu'en pareil cas ces amans donnaient un lièvre comme symbole d'une espèce de persuasion (23). Si nous nous rappelons maintenant quel est le Jupiter qui, dans une mythologie plus vulgaire, enlève Proserpine, si nous n'oublions pas non plus que la fable éminemment sicilienne est l'enlèvement de Proserpine par Pluton, il nous sera facile de compléter la tradition mythologique que Pindare (24) n'a fait qu'indiquer, et de voir sur nos médailles, dans l'aigle un symbole destiné à rappeler le *Jupiter-Hadès*, époux mystique de *Proserpine*, et dans le lièvre, l'*Hécate-Laginitis* identique à la *Proserpine* de Cyzique et à l'*Artémis Sotira* de la Laconie.

Le Jupiter Olympien avait un temple célèbre à Agrigente (25) et l'on voyait à Sparte, en face du temple de Coré Sotira, celui d'Aphrodite Olympia (26). Le myrte sous la figure duquel était adorée l'Artémis Sotira est l'arbre de Vénus (27); il est donc un quatrième nom à ajouter à la liste des homonymes qui se confondent dans la tradition à laquelle se rapportent les médailles d'Agrigente. Cette liste peut se compléter encore par le nom de Minerve, que la comparaison des types d'Agrigente avec ceux de Cumes et de Thurium fournit de la manière la plus certaine. Minerve est comme Diane la compagne des jeux de Proserpine, quand celle-ci est enlevée par Pluton dans les plaines d'Enna, et l'on sait qu'en pareil cas les acolytes d'une déesse ne sont que de simples variantes des formes de la même divinité.

Toutefois, nous ne donnerions qu'une idée tout-à-fait imparfaite du type des médailles d'Agrigente, si nous ne précisions pas d'une manière plus exacte les rapports du lièvre avec la déesse enlevée par Jupiter ou par Pluton. Il nous est impossible de nous en tenir sur ce point, comme l'a fait M. Panofka, dans l'article précédemment cité, au témoignage qui nous montre le lièvre comme une offrande agréable à Vénus (28), et au caractère de fécondité qui appartient à cet animal. Sur la médaille de Cyzique, en effet, on peut jusqu'à un certain point considérer le lièvre que tient l'Amour comme un symbole accessoire, mais les pièces d'Agrigente nous le montrent dans un rôle principal. Le lièvre n'est point seulement allusif à la déesse enlevée, il est aussi la déesse elle-même (29).

(1) Torremuzza, *Siciliæ vet. num.* tab. IV, 1; tab. IX, 1, 2, 10, 13; tab. X, 6.

(2) Idem, *ibid.* tab. IV, 2, 3; tab. VI, 15; tab. VII, 6, 7.

(3) Torremuzza, *ibid.* Auctarium, I, tab. I, 2.

(4) *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. XXIV; Lenormant, *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 234.

(5) Torremuzza, *l. cit.* tab. V, 1.

(6) Idem, tab. VI, 11.

(7) Idem, tab. IX, 4.

(8) Idem, tab. IX, 3.

(9) Idem, tab. V, 2, 16; tab. VI, 12, 15; tab. IX, 13. Le mythe de la nymphe *Échénaïs*, qui aime Daphnis, appartient à la Sicile. Timaeus, *ap.* Parthen. *Erotica*, 29.

(10) *Supra*, p. 28.

(11) *Pyth.* XII, princ.; Schol. *ad Olymp.* II, 14; *ad Nem.* I, 16; *ad Olymp.* VI, 160; *ad Pyth.* XII, 1. Selon Plutarque (*in Timol.* 8), la Sicile entière fut donnée en dot à *Proserpine*.

(12) Schol. *ad* Euripid. *Phœniss.* 688.

(13) Appian. *de bello Mithridat.* 75, Schweighæuser.

(14) *Monumens inédits de l'Institut arch.* pl. LVII, B, 5; *Ann.* V, p. 272 et suiv.

(15) Torremuzza, Tab. VIII, 2, 3, 4.

(16) Quelquefois on voit à cette place une tête de *taureau* ou de *génisse* et aussi celle d'un *lion*. Torremuzza, *Siciliæ vet. num.* tab. IV, 11 et 12. Ces symboles que nous avons déjà trouvés dans le culte de la Mère des Dieux peuvent aussi se rapporter à la déesse enlevée. A Cyzique, *Coré* était honorée sous la forme d'une génisse noire. Appian. *de Bello Mithridat.* 75; Porphyr. *de Abst.* I, 25; Plutarch. *in Lucull.* 10. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 282. La tête de lion fait allusion à Hécate, dont la lionne était le symbole. Porphyr. *de Abst.* III, 17; IV, 16. Nous reviendrons sur ces idées quand nous examinerons la fable de Callisto. Un vase à fig. n. de la Collection de M. Raoul Rochette, représente les divinités delphiques, *Apollon* entre *Diane* et *Latone*; près d'une des déesses est un lion, tandis que la biche accompagne l'autre.

(17) Paus. III, 22, 9.

(18) Spanheim (*ad* Callimach. *Hymn. in Dianam*, 2) a rassemblé quelques passages qui prouvent que le lièvre était consacré à Diane.

(19) II, 156.

(20) Steph. Byzant. *v.* Ἑκατήσια.

(21) *Protrept.* p. 14, Potter.

(22) *Icon.* I, 6 Οἱ δὲ ἄτοποι τῶν ἐραστῶν καὶ πειθώ τινα ἐρωτικὴν ἐν αὐτῷ κατέγνωσαι, βιαίῳ τέχνῃ τὰ παιδικὰ θηρώμενοι.

(23) Plusieurs peintures de vases offrent des éphèbes qui reçoivent de leurs *érastes* des lièvres. Voyez de Witte, *Cat. Durand*, n° 665. Sur un vase à fig. r. de la Collection de M. le comte de Pourtalès, on voit un homme barbu tenant un lièvre; près de lui est son *éromène*. Cf. Minos qui porte un lièvre sur un vase du Cabinet des médailles. *Cat. Durand*, n° 339.

(24) *Pyth.* XII, princ.

(25) Diodor. Sicul. XIII, 82; Polyb. IX, 22.

(26) Paus. III, 13, 2.

(27) En face de la ville de Bœæ est située l'île de Cythère. Paus. III, 23, 1.

(28) Philostrat. *Icon.* I, 6.

(29) Glaucus, dieu marin, est aussi un chasseur; en Étolie il poursuit un lièvre qui, étant fatigué, recouvre ses forces en se réfugiant près d'une source où il mange d'une certaine herbe; Glaucus étonné de ce prodige veut goûter de la même herbe, et aussitôt se trouvant saisi de vertiges se jette dans la mer. Athen. VII, p. 296 et 297. Ce mythe rappelle celui où il est question des poissons pris par Glaucus et qui mangent aussi d'une herbe, cause du même prodige. Paus. IX, 22, 6; Schol. *ad Argon.* I, 1310. Enfin, ce même Glaucus veut enlever Ariadne dans l'île de Dia

Avant de comprendre le sens intime de ce symbole, il faut aborder un ordre d'idées dans lequel nous avons évité jusqu'à présent de nous engager, par la raison que bientôt les médailles de Crète nous fourniront l'occasion d'exposer cette partie du dogme religieux avec tous les développemens qu'elle réclame. Jupiter n'enlève pas seulement une vierge, une jeune fille, il est aussi amoureux de Ganymède; de même qu'il se transforme en aigle pour ravir Égine (1), de même aussi l'aigle est l'oiseau qu'il envoie pour lui apporter Ganymède. Ganymède a, comme on sait, une forme féminine, celle de Ganyméda (2); de Ganyméda on passe à Hébé, d'Hébé à Dia (3), la déesse de Phliunte, ville où l'on honorait d'un culte funèbre Cyathus, l'échanson bien-aimé d'Hercule (4), d'où Jupiter avait enlevé Égine (5), d'où Apollon avait ravi Sinope (6). Dia, en Campanie, est aussi l'épouse d'Hébon, le taureau à face humaine, type du Bacchus infernal, analogue au Jupiter Hadès et à Pluton. Ce que je viens de dire n'est qu'un coup d'œil jeté pour ainsi dire sur un des plus vastes sujets que présente l'étude de la religion antique et dont nous retrouverons désormais les applications à chaque pas que nous ferons dans nos recherches. Pour en comprendre l'intention et la portée, il faut se rappeler ce que j'ai dit dans mon travail sur l'hermaphrodite de Bernay (7), où j'ai montré que toutes ces figures ambigues dont abondent l'art et les traditions mythologiques de l'antiquité, tant de vierges farouches et guerrières, tant d'éphèbes à la longue chevelure et aux formes arrondies, devaient être considérés comme des variantes d'une seule et même idée, celle de l'être dans lequel les deux sexes se confondent. La divinité à laquelle Jupiter a donné Agrigente pour dot était elle aussi androgyne? L'échange qu'on remarque sur les médailles de cette ville entre la tête d'Apollon et celle de Proserpine (8), a-t-il eu pour objet d'exprimer ce double caractère de la divinité aimée par Jupiter? Le lièvre enfin doit-il être considéré comme un symbole de l'être hermaphrodite? Les naturalistes et les rhéteurs anciens vont fournir une réponse précise à cette question. Suivant Pline (9), le lièvre réunit les propriétés des deux sexes; Élien (10) rapporte que les lièvres mâles ont à la fois la faculté de féconder les femelles et de porter eux-mêmes, et ce témoignage d'Élien est confirmé par celui de Philostrate (11). Nous trouvons ici une de ces opinions merveilleuses que les anciens s'étaient faites sur des animaux mal observés, opinions très importantes à étudier pour l'intelligence des symboles religieux : l'intention qui a présidé au choix de ces symboles étant presque toujours dérivée de préjugés de cette espèce. Nous comprenons donc maintenant le motif qui a fait introduire le lièvre sur les médailles d'Agrigente; la présence de cet animal montre la réunion de deux sujets qui dans la pensée mystique se permutent et se confondent, l'enlèvement de Proserpine par Pluton et celui de Ganymède par Jupiter.

Nous pouvons donc considérer comme fixé le caractère hermaphroditique du personnage objet de l'amour de Jupiter. Nous sommes autorisés à penser que cette doctrine était celle des mystères dans lesquels on célébrait l'union de Jupiter et de Proserpine. Un trait non moins important de ce récit mystique, c'est que Jupiter était le père de celle qu'il aimait, qu'aussitôt après l'avoir produite il s'enflammait pour elle d'une passion incestueuse. L'idée fondamentale de ce mythe est donc l'amour que le principe divin conçoit pour le premier produit de sa volonté, lequel produit n'est autre chose que sa propre manifestation extérieure. C'est sous cette forme abstraite que nous trouvons une des plus importantes doctrines de l'antiquité, quand elle eut passé des sanctuaires dans les écoles de philosophie. Le langage symbolique de la religion, sans arriver du premier coup à ces formules métaphysiques, chercha à rendre la pureté et l'éclat de cette première manifestation divine, par les images des phénomènes où la matière se montrait la plus subtile et la plus dégagée d'une forme grossière. La divinité ainsi manifestée fut la lumière, l'air, la voix, la parole. De là, la doctrine presque universelle du verbe ou du λόγος. Le principe divin, qui n'est autre, dans les conceptions religieuses de l'antiquité, que l'idée compréhensive de la nature entière, est essentiellement androgyne, c'est-à-dire qu'il porte réunies et confondues en lui-même les forces génératrices et les forces productives de la nature. Son verbe, n'étant que sa manifestation extérieure, doit donc être comme lui un être hermaphrodite. Nous donnerons dans une autre occasion la preuve de ce dernier caractère du λόγος. Aujourd'hui notre raisonnement se borne à ceci, que le lièvre étant le symbole de Proserpine aimée par Jupiter, le lièvre doit être aussi considéré comme le symbole du λόγος. Or, nous avons vu que le λόγος devait être hermaphrodite, et nous savons que le lièvre est un type androgyne. Par ce raisonnement on est conduit à penser qu'entre le mot de λαγὼς et celui de λόγος, la ressemblance n'est pas seulement fortuite (12). Beaucoup d'autres rapprochemens tendent à confirmer cette conjecture. Le nom de la ville fondée en Laconie, à l'endroit même où un lièvre envoyé par les Dieux s'est gîté, est *Bœae*, ce qui rappelle Βοή, *le cri*, *la voix* (13). La peinture de la Chasse des Amours, décrite par Philostrate, nous montre un lièvre sous un pommier (μηλέα) et mangeant des pommes (μῆλα) tombées à terre (14). Puisqu'on ne peut guère considérer les pommes comme la nourriture habituelle du lièvre, il est sans doute permis de croire que le peintre et le rhéteur qui décrit son ouvrage ont songé à la ressemblance du mot de μῆλον et de celui de μέλος, lequel exprime l'idée d'un son agréable. Le nom même de la ville pour laquelle les médailles dont nous analysons les types ont été frappées, nous fait pénétrer plus avant encore dans le sens mystique. Ἀκράγας, nom de cette ville et du fleuve qui baignait ses murailles, rappelle le mot κράγος, lequel exprime le cri d'un oiseau (15) et se retrouve dans les mots de κῆρυξ et de κηρύσσω, inséparables d'Hermès, lequel est lui-même la forme habituelle de la parole divine. Le mot κράγων rappelle aussi celui de καρκῖνος (16), nom du crabe que l'on voit aussi sur les médailles d'Agrigente à la place du lièvre (17), et le rapport du crabe avec l'idée qu'exprime ordinairement le mot de κράγος est dans le bruit que produisent les pattes creuses du crabe en se frottant les unes contre les autres. La nature, en effet, ne présente pas de manifestation plus mystérieuse et par conséquent plus divine du son, que celui qui est produit par le frottement de deux objets muets eux-mêmes ou bien encore par l'agitation rapide d'un objet, qui, dans l'état d'immobilité, est frappé de mutisme. Voyez, dans Philostrate, ce que les Amours font pour effrayer le lièvre et le prendre vivant : *l'un fait craquer ses doigts*, ὁ μὲν κρότῳ χειρῶν; *l'autre crie*, ὁ δὲ κεκραγώς; *l'autre, enfin, agite sa chlamyde*, ὁ δὲ ἀνασείων τὴν χλαμύδα (18). Quel symbole plus frappant de cette agitation (σεισμός), que le lièvre, animal sans cesse en mouvement, hiéroglyphe de la lumière chez les Égyptiens parce qu'il dort toujours les yeux ouverts (19)? aussi le lièvre qui s'appelle αὖρος (20), probablement d'αὔρα, le *souffle*, se nomme aussi πτώξ (21), de πτώσσω synonyme de σείω, *agitare*. Πτώξ et πτώσσω ont aussi une étroite analogie avec *Pothos*, de même qu'αὖρος avec *Éros*. Ainsi s'explique le type de la médaille de Cyzique, rapporté par M. Panofka, et la peinture d'un vase du Musée du prince de Canino, sur laquelle on voit trois Amours, sans doute *Éros*, *Himéros* et *Pothos* (22), dont l'un tient en volant un lièvre par les oreilles, en latin *aures* (23), partie de l'animal qui, elle-même, est la plus vite en mouvement et qui, par conséquent, exprime plus spécialement l'idée d'agitation inhérente au quadrupède tout entier. Il reste seulement indécis de savoir si, sur la médaille de Cyzique, comme sur la peinture de vase, le génie ailé qui tient le lièvre est Éros portant αὖρος, ou Pothos portant πτώξ.

Ces réflexions, qui trouveront ailleurs leur développement et leur confirmation, suffisent pour faire comprendre le double caractère du lièvre, soit comme symbole de l'être hermaphrodite, soit comme image du λόγος. On m'objectera peut-être que le rapport dans lequel j'ai établi l'aigle et le lièvre est celui de l'amour, ou au moins d'une lutte égale, tandis que sur les médailles le lièvre est une malheureuse victime que l'aigle dévore en déchirant ses entrailles. Pour

(Theolytus Methym. *ap.* Athen. VII, p. 296, A); où il devient amoureux de Scylla. Hygin. *Fab.* 199. On trouve donc dans le mythe de Glaucus, la *nymphe*, le *poisson* et le *lièvre*, comme dans l'enlèvement de Proserpine.

(1) Athen. XIII, p. 566, D.

(2) Paus. II, 13, 3.

(3) Idem, *ibid;* Strab. VIII, p. 382. D'un autre côté, Glaucus est aussi amoureux de Mélicerte. Hedylus *ap.* Athen. VII, p. 297, A.

(4) Paus. II, 13, 8.

(5) Paus. II, 5, 1.

(6) Diodor. Sicul. IV, 72.

(7) *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 257 et 258.

(8) Torremuzza, *Siciliæ vet. num.* tab. VII, 8, 9, 10, 15; VIII, 2, 3, 4

(9) *H. N.* VIII, 55, 81.

(10) *Hist. Anim.* XIII, 12.

(11) *Icon.* I, 6.

(12) Cf. ce que nous avons dit dans le *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 129, note 4. Bacchus, dont le caractère androgyne ne peut être contesté, prend la forme d'un lièvre pour poursuivre Penthée. Aeschyl. *Eumen.* 26.

(13) La tête de bœuf ou de génisse placée près de l'aigle au lieu de celle de Proserpine peut encore faire allusion à la même idée et rappelle le mugissement de la vache de Cadmus, dans l'endroit où fut bâtie la ville de Mycalesse (Paus. IX, 19, 4; Steph. Byzant. *v.* Μυκαλησσός), ou bien encore de la vache Io à Mycènes. Steph. Byzant. *v.* Μυκῆναι.

(14) Philostrat. *Icon.* I, 6.

(15) C'est pourquoi peut-être un des aigles sur les médailles d'Agrigente semble crier. Κράγος, d'ailleurs, est un surnom de Jupiter en Lycie. Tzetz. *ad.* Lycophr. *Cassandr* 542. La tête de Jupiter remplace quelquefois l'aigle sur les médailles d'Agrigente, Torremuzza, tab. IV, 4, 5, 6; VII, 1, 2, 3, 4, 5.

(16) Hesych. *v.* Κραγών, ἔνυδρον ζῶον.

(17) Le crabe se retrouve aussi sur les médailles d'Éryx, où domine le culte de Vénus. Torremuzza, *l. cit.* tab. XXX, 3, 4, 5, 6. Nous avons déjà rapproché plus haut l'Aphrodite Olympia de la Coré enlevée par Hadès. A l'article de Minerve nous reviendrons sur le type du crabe.

(18) Une peinture de vase représente un Amour poursuivant un lièvre. *Cat. Durand*, n° 46.

(19) Horapoll. *Hieroglyph.* I, 26.

(20) Suid. *v.* Αὖροι.

(21) Hesych. *sub verbo.* Cf. Diane Πτῶα et Apollon Πτῶος. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 266; Paus. IX, 23, 3; IV, 32, 5.

(22) *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. VIII.

(23) Cf. sur les oreilles de lièvre des Centaures, Visconti, *Mus. Pio-Clem.* IV, p. 55; de Witte, *Cat. Durand*, n° 321.

l'explication de cette difficulté, je ne puis que renvoyer à ce que j'ai dit dans une autre occasion sur le caractère funèbre de l'hymen mystique (1), caractère, d'ailleurs, qui se révèle de la manière la plus évidente, sous la forme de Pluton enlevant Proserpine. Le lièvre déchiré par l'aigle nous rappelle, d'ailleurs, un autre récit des mystères, suivant lequel le jeune Dionysus Zagreus aurait été déchiré par les Titans, après quoi Minerve aurait porté son cœur tout pantelant à Jupiter (2). Cette dernière circonstance, à laquelle se rapporte le verbe πάλλειν, *vibrare*, et le nom même de *Pallas*, est conforme à ce que nous disions tout à l'heure sur les habitudes de mouvement inhérentes au lièvre. Qu'on se souvienne aussi de la manière dont nous avons établi précédemment l'identité de Jupiter et des Titans (3), et l'on pourra entrevoir les motifs du rapprochement que nous ferons dans une autre occasion, entre le rapt de Proserpine et la mort de Dionysus Zagreus. La pluralité des Titans, dans ce dernier mythe, nous indique en partie l'interprétation qu'on doit donner d'une circonstance frappante de nos médailles dont nous avons réservé à dessein l'examen. Ce n'est pas en effet un aigle, mais deux aigles qui déchirent l'animal cher à Vénus (4); ce sont donc deux Jupiters, et non pas un seul, qui doivent intervenir dans le mythe religieux auquel les médailles font allusion. La question du double Jupiter sera traitée dans le commentaire d'une des planches suivantes. Pour le moment, je me contente de rappeler à mon lecteur, que rien n'est plus fréquent dans la mythologie que deux héros se liguant pour enlever une jeune fille (5); c'est ainsi qu'on voit Thésée et Pirithoüs alliés pour ravir Antiope, Hélène ou Coroné. Les mêmes héros, dans une autre tradition, se rendent en Épire afin d'enlever Proserpine (6). D'après le récit d'Apollodore (7), Pluton enlève Proserpine avec le secours de Jupiter.

Agrigente était célèbre à cause de la beauté de ses chevaux (8) qu'on y élevait pour les jeux de la Grèce; on leur faisait construire des tombeaux magnifiques (9), et l'on a remarqué depuis long-temps sur les vases de la fabrique d'Agrigente, la haute taille et les nobles proportions des chevaux qui y sont représentés. Il est donc naturel d'expliquer, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, les quadriges qu'on voit au revers d'un grand nombre de médailles d'Agrigente, par la passion des Agrigentins pour les jeux de l'hippodrome. Toutefois, cette explication suffit-elle pour expliquer toutes les circonstances que présente le revers du magnifique octodrachme n° 8 (10)? L'inscription inusitée ΑΚΡΑΓΑΣ, au lieu d'ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΟΝ, le crabe au-dessous du char, l'aigle qui vole en portant un serpent entre ses serres, la figure qui conduit le char, nue avec une chlamyde flottante et sans la tunique longue qui distingue ordinairement les auriges; toutes ces circonstances n'indiquent-elles pas que ce type ne se borne point à une représentation gymnastique? Évidemment, la figure dans le char est désignée par le nom d'*Acragas;* nous avons sous les yeux un héros local, comme le *Taras,* le *Cyzicus*, le *Pergamus* et tant d'autres que nous fournit la mythologie, confirmée par les monumens numismatiques. *Acragas* (11), image du *Déme* d'Agrigente, est représenté conduisant un char, de même que, sur les médailles de Tarente, le *Déme* personnifié de cette dernière ville, suivant l'ingénieuse explication de M. Raoul-Rochette, est représenté filant la laine tarentine (12), aussi célèbre dans son genre que l'étaient dans le leur les chevaux agrigentins. Mais ce qui est bien important pour l'intelligence de cette personnification locale, *Acragas* se montre ici environné de symboles qui rappellent la religion générale de la Grèce, et lui-même conduisant son quadrige, se trouve placé dans un rapport direct, soit avec les deux principales divinités d'Agrigente et de la Sicile, le *Jupiter Olympien*, image du soleil levant, quand Platon (13) nous le fait voir dans son quadrige, dirigeant et précédant la course circulaire des autres dieux, et *Pluton* qui, enlevant Proserpine dans son char, est lui-même un soleil couchant, emblème funèbre dans toutes les religions de l'antiquité.

Sur la médaille que nous venons d'expliquer, la partie funèbre du sujet est, au droit, figurée par les deux aigles déchirant le lièvre; le sujet du revers, qui nous offre un héros imberbe paraissant s'élancer de la mer que rappelle le crabe placé dans l'exergue, peut être considéré comme la contre-partie du sujet auquel il est accolé. Ce second type complète ainsi l'idée alternative et en quelque sorte circulatoire, inhérente aux courses des chars que l'on célébrait toujours, comme nous l'avons vu précédemment (14), en l'honneur des morts, et afin d'unir à la pensée de la destruction une pensée plus consolante de renaissance et de rénovation. La présence, sur notre médaille, d'un Acragas imberbe ne doit pas nous empêcher de croire à l'existence d'autres figures du même personnage d'un aspect moins juvénile et plus redoutable. Acragas était aussi un dieu fleuve (15) et par conséquent barbu comme Pluton (16); c'est ainsi que sur un vase précieux de la Collection du prince de Canino, nous voyons d'un côté Thésée imberbe enlevant Coroné, et de l'autre Thésée barbu, effrayant par son apparition Antiope et une de ses compagnes (17).

Les doutes que l'octodrachme d'Agrigente avait excités dans l'esprit de quelques amateurs sont aujourd'hui complètement dissipés. Cette pièce magnifique, jusqu'à présent unique, a passé, d'une Collection de Catane, dans les mains de M. Durand, et de là dans le Cabinet des médailles de la Bibliothèque Royale. L'examen le plus scrupuleux de la pièce ne donne pas lieu à la moindre hésitation, et d'ailleurs la convenance parfaite des symboles accumulés sur la médaille exclut toute pensée d'une falsification moderne.

PLANCHE VII.

12. Jupiter Eleuthérius.

N° 1.

Médaille de Syracuse. — ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ. *Le Libérateur.* Tête de *Jupiter Éleuthérius* laurée à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚοσιων. (*Monnaie*) *des Syracusains.* Cheval ailé, à gauche. AV. 2 1/2. Mionnet, I, p. 290, N° 707.

N° 2.

Médaille de Syracuse. — ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ. *Jupiter Éleuthérius.* Même tête, à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains.* Cheval en course, allant de droite à gauche. Æ. 7. Mionnet, I, p. 309, N° 896.

Si nous ne considérions cette forme de Jupiter que sous le rapport de la religion politique, les explications que nous aurions à donner ne seraient ni longues ni embarrassantes. Après la mort d'Hiéron Ier, Thrasybule s'était emparé

(1) *Nouv. Ann.* p. 257 et 258.

(2) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355.

(3) *Supra*, p. 17. Une médaille d'Agrigente (Torremuzza, *l. cit.* tab. IX, 12.) fait voir deux aigles luttant ensemble; l'un vient d'être terrassé par son adversaire. Ce type doit faire allusion à la lutte de Titan et de Cronus ou à celle de Jupiter et de son père. Mais comme nous avons déjà fait remarquer dans l'article du Jupiter de Sinope (*Supra*, p. 28.), que cette lutte peut se changer, suivant le caractère des deux adversaires, en une lutte d'Amour, l'aigle terrassé peut aussi devenir le symbole de la déesse enlevée. Vénus elle-même se change en aigle (Hygin. *Astron.* II, 8). Sur les médailles d'Éryx, l'aigle figure au revers du crabe. (Torremuzza, *l. cit.* tab. XXX, 3, 4.) A l'article du Jupiter Crétois se trouvera le complément de l'interprétation du type de l'aigle.

(4) Dans Eschyle (*Agamemn.*, 116 sqq.) deux aigles déchirent une hase pleine. Le poëte ajoute que c'était un indice de la colère de Diane contre Agamemnon; donc le lièvre est ici comme la biche qu'Agamemnon tue par mégarde à la chasse.

(5) La cigale placée derrière les aigles sur la médaille n° 8, fait sans doute allusion à Apollon. Les deux aigles représentent donc le dieu père et le dieu fils. Voyez, pour plus de développemens, le commentaire des médailles de Crète, pl. IX, N° 15.

(6) Quand nous examinerons la mythologie crétoise, nous retrouverons ces idées aussi bien pour les dieux que pour les héros.

(7) I, 5, 1.

(8) Diodor. Sicul. XIII, 82; Virg. *Aen.* III, 703.

(9) Plin. *H. N.* VIII, 42, 64; Solin. 45. Outre le quadrige, le cheval paraît aussi sur les monnaies d'Agrigente. Torremuzza, tab. VI, 16, 17.

(10) Torremuzza, tab. IV, 3.

(11) Il est fils de Jupiter et de l'Océanide Astéropé. Steph. Byzant. *v.* Ἀκράγαντες. La tête d'Acragas imberbe se trouve aussi sur quelques médailles. Torremuzza, tab. VIII, 7, 8. Le type du poisson enlevé par l'aigle peut aussi s'interpréter par Jupiter ravissant *Astéropé.* Nous avons déjà comparé (*Supra*, p. 29, note 24) l'enlèvement de Sinope sous la figure d'un poisson, à celui d'*Astérie* qui se plonge dans les flots.

(12) Mionnet, I, Suppl. p. 276, N° 530.

(13) *Phaed.* p. 41, Bekk.

(14) *Supra*, p. 27.

(15) La tête cornue et imberbe d'Acragas est figurée sur les médailles d'Agrigente quelquefois avec son nom. Mionnet, I, pag. 215, n° 58 et 59. Suivant Élien (*Var. Hist.* II, 33), la statue en ivoire du fleuve Acragas se voyait à Delphes; il était représenté sous la forme d'un jeune garçon.

(16) Ceci trouvera sa confirmation quand nous examinerons les types des autres médailles de la Sicile à l'article des dieux fleuves. Nous avons vu ci-dessus p. 36, note 15, que Jupiter porte le nom de Κράγος; le nom Ἀκράγας est inscrit quelquefois près de l'aigle qui enlève le lièvre. Torremuzza, Auct. I, tab. I, 1; Mionnet, I, p. 210, n° 14.

(17) De Witte, *Cat. d'une collection de vases peints trouvés en Étrurie*, n° 110.

du pouvoir suprême à Syracuse, mais il en fut chassé au bout d'un an. Cet évènement eut lieu la troisième année de la 78ᵉ olympiade, 466 ans avant Jésus-Christ (1). Après le renversement de Thrasybule, les Syracusains, dit Diodore (2), ayant résolu de fonder chez eux la démocratie, décrétèrent, d un accord unanime, qu'on élèverait une statue colossale à *Jupiter Éleuthérius* ou *Libérateur*, que chaque année on célèbrerait des *Éleuthéries*, et que cette fête dans laquelle on ferait des jeux magnifiques, aurait lieu le jour anniversaire de la délivrance de la patrie. Une institution semblable signala la délivrance de la Grèce lors de l'expédition de Xerxès. Les Platéens établirent des sacrifices et des jeux en l'honneur de *Jupiter Éleuthérius*, après la défaite de Mardonius (3). Rien n'est donc plus naturel, ainsi que l'ont fait tous les interprètes, que de rapporter les médailles de Syracuse, tant en or qu'en bronze, sur lesquelles on voit la tête et on lit le nom de *Jupiter Éleuthérius*, au culte de ce dieu, institué à l'occasion du renversement de Thrasybule, et, même en se contenant dans ces limites, on parvient à expliquer d'une manière satisfaisante, non seulement le type du droit, mais encore ceux du revers. Eckhel (4) a cru voir dans le cheval en course de la médaille de bronze nº 2, un symbole de liberté, et nous n'avons point d'objection sérieuse contre cette interprétation qui doit s'étendre au Pégase de la médaille d'or.

Nous-mêmes nous nous arrêterions sans doute à ce point, si nous n'étions retenus par une réflexion qui n'est pas sans importance. Athènes avait un portique dédié à *Jupiter Éleuthérius*; une tradition vague attribuait à cette dénomination la même origine qu'au Jupiter Libérateur de Platée, c'est-à-dire, l'expulsion des Perses (5); mais on en rapportait aussi une autre cause, ce qui prouve que l'origine politique du culte de *Jupiter Éleuthérius*, à Athènes, n'était pas si claire qu'à Platée et à Syracuse. Les Lexicographes nous parlent d'un *Jupiter Éleuthérius*, à Tarente (6), sans en déterminer l'origine; on n'en sait pas davantage sur ce qui avait fait établir le même culte dans un bourg de la Laconie (7), en regard, pour ainsi dire, de la Diane Caryatide. Admettons, toutefois, que tous ces Jupiters, y compris celui de Caryæ, aient été des Libérateurs politiques, cela ne prouvera pas que l'épithète d'*Éleuthérius* ait été introduite dans la religion à l'occasion seulement de l'émancipation des communes grecques ou de la délivrance de la Grèce entière. Il existait entre la Béotie et l'Attique à peu de distance d'Éleusis, un bourg fort ancien du nom d'*Eleutheræ* (8), antérieur probablement de beaucoup à la première étincelle de la liberté dans la Grèce. La Crète avait aussi son *Éleutherna* (9), qui, sous une forme très peu différente, reproduit la racine d'où ἐλεύθερος, ἐλευθερία, sont sortis. Bacchus, d'ailleurs, n'a pas de moindres droits que Jupiter au surnom d'*Éleuthérius*. On trouve ce dernier nom sous cette forme dans Plutarque (10); d'autres auteurs signalent un *Bacchus Éleuthéreus* à Athènes (11), un *Bacchus Éleuthérus* à Eleutheræ de la Béotie (12); ce dernier surnom est la transcription pure et simple en grec du *Liber* des Latins, et l'on sait quel rôle important Bacchus a joué sous le nom de *Liber Pater*, dans la religion des Romains. Ceci convenu, il suffit de jeter un coup d'œil sur la tête du *Jupiter Éleuthérius* de Syracuse, pour qu'on s'aperçoive que par la chevelure de ce dieu, répandue librement sur ses épaules, l'artiste monétaire, qui en cela se conformait sans doute au type consacré, a eu l'intention d'exprimer une idée de *diffusion* et de *solution* conforme à l'épithète du dieu; et la plus médiocre expérience des types de l'antiquité démontre qu'un Jupiter ainsi représenté avec des cheveux longs se rapproche beaucoup du Bacchus barbu connu ordinairement sous le nom de Bacchus indien, et qu'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme le type du Bacchus infernal.

Si donc la figure du Jupiter libérateur de Syracuse a une si manifeste analogie avec celle du *Dionysus Éleuthérius*, le même que Pluton mari de *Libera* qui n'est autre que Proserpine, peut-on croire qu'un tel rapprochement soit tout-à-fait étranger au sens fondamental des deux divinités? Doit-on s'en tenir à l'interprétation politique du *Jupiter Éleuthérius*, ou ne faut-il pas chercher si la signification extérieure de ce culte ne cachait pas une intention plus voisine de la religion mystérieuse à laquelle appartenait certainement le *Liber Pater* des Latins? Ici se présente l'occasion d'émettre pour la première fois une opinion dont nous rencontrerons par la suite des confirmations nombreuses et constantes; c'est que chez les Grecs les surnoms des divinités, qui paraissaient exprimer seulement un sens moral, avaient eu pour destination première l'expression d'une qualité matérielle de la divinité. L'analogie même du langage est le guide que nous devons suivre dans cette recherche et qui nous met sur la voie du passage des qualifications physiques aux qualifications morales; ἐλεύθερος ne veut dire *libre* au figuré, que parce que ce mot grec vient de la racine ἐλεύθω qui exprime le mouvement (13); *c'est la faculté d'aller où l'on veut*, comme le disent formellement les anciens grammairiens. *Liber* ou *Lœbasus* (car les deux formes existent en latin) vient de λείβω, *libare* (14), mot dont le sens originaire, *fluere*, *fundere*, exprime aussi l'idée de l'émission libre d'un fluide. Le Bacchus infernal est un *libérateur* par la même raison qu'il est un *sauveur* et un *ami*; à ce dieu se rattachent les idées euphémiques de *délivrance*, de même que celles d'*espérance* et de *parfaite félicité*. Cette image trompeuse de liberté n'est pas autre chose qu'un voile jeté sur la pensée lugubre de la dissolution qui suit la mort.

Mais de même que le *Liber Pater* des Latins ne se borne pas à ses fonctions infernales, de même aussi on a cherché a expliquer l'origine de son nom à l'aide d'autres caractères de sa religion. Ainsi, Bacchus est nommé *Liber*, parce qu'il délie la langue des buveurs (15) et les fait se répandre en propos intempérans et indiscrets. Saint Augustin (16), qui n'a pas les mêmes scrupules que les philosophes du paganisme et qui scrute d'une manière impitoyable les vestiges des origines grossières de la religion, saint Augustin nous donne une raison encore plus directe du nom de *Liber* chez les Latins : « *Liberum à liberamento appellatum volunt,* » *quod mares in coeundo per ejus beneficium emissis seminibus liberentur : hoc* » *idem in fœminis agere Liberam, quam etiam Venerem putant, quod et ipsam* » *perhibeant semina emittere.* » Ce motif, entièrement conforme au caractère phallique du culte de Bacchus, a pour nous l'avantage de joindre au sens de *libération* celui de *compression* qui le précède et qui le détermine (17); c'est réellement dans cette dernière acception que le cheval qui s'élance des *carceres* où l'on a retenu son impatience est un symbole de liberté. Ainsi le type du cheval au revers de la médaille de bronze nº 2, rappelle l'origine physique du mot d'ἐλευθερία, en même temps qu'il exprime une circonstance des jeux qu'on célébrait en l'honneur de Jupiter Éleuthérius (18). A Eleutheræ de la Béotie existait une grotte dans laquelle la tradition voulait qu'Antiope fût accouchée des deux fils de Jupiter, Amphion et Zéthus; le berger qui trouva ces deux jeunes enfans les *délivra* de leurs langes afin de les *laver* dans la source qui coulait au fond de la grotte (19). Cette tradition réveille toutes les idées que nous avons jusqu'à présent parcourues; la solution des langes est l'ἐλευθερία elle-même; la source qui coule rappelle le λείβω, dont nous avons fait sortir le mot de *Liber*. Cette source en même temps nous met sur la voie de l'origine et du nom même du cheval Pégase, qui remplace, sur la pièce d'or nº 1, le cheval libre du nº 2; enfin elle rappelle aussi le verbe λούω, *baigner*, *laver*, d'où viennent les mots λουτὴρ et λουτρόν (20). Tout, en un mot, nous oblige de croire que, malgré la première apparence, le *Jupiter Éleuthérius* de Syracuse n'est point étranger au cercle d'idées purement physiques qui se manifeste bien plus clairement dans la religion du *Dionysus Éleuthérius*.

Nous venons de voir que le *Liber Pater* et le *Dionysus Éleuthérius* présentaient au physique un sens complexe, que l'idée de *solution* et d'*émission* était étroi-

(1) Diodor. Sicul. XI, 72.

(2) *L. cit.* Havercamp (*ad* Morell. p. 118) a reconnu sur une médaille de la famille Cornelia, frappée sous le consulat de L. Cornelius Lentulus et de C. Claudius Marcellus, vers l'an de Rome 705, dans la tête imberbe celle de *Jupiter Hellanius*, et dans le Jupiter debout du revers *Zeus Eleutherius*. Ces types peuvent, comme l'a fait observer Eckhel (*D. N.* V, p. 182), rappeler la conquête de Syracuse par Marcellus. *Jupiter Liberator* était aussi honoré par les Romains. Tacit. *Ann.* XV, 65.

(3) Thucyd. II, 71; Strab. IX, p. 412; Paus. IX, 2, 4; Plutarch. *in Aristid.* 19.

(4) *D. N.* I, p. 244.

(5) Paus. I, 3, I; X, 21, 3; Harpocrat. *v.* Ἐλευθέριος; Etym. M. *v.* Ἐλευθέριος. Les Samiens avaient institué des *Eleutheria* en l'honneur d'Éros (Erxias *ap.* Athen. XIII, p. 561, F); c'est au même dieu que les Athéniens attribuaient leur délivrance du joug des Pisistratides. Athen. XIII, p. 562, A. Olympiodore et ses compagnons consacrèrent, dans le portique de Jupiter Éleuthérius, le bouclier de Léocrate, quand ils eurent délivré Athènes de la tyrannie des Macédoniens. Paus. I, 26, 2.

(6) Hesych. *v.* Ἐλευθέριος Ζεύς.

(7) Hesych. *l. cit.*

(8) Steph. Byzant. *v.* Ἐλευθεραί; Athen. XI, p. 486, D.

(9) Steph. Byzant. *l. cit.* C'est un des Curètes qui donne son nom à cette ville.

(10) *Sympos.* VII, 10, tom. VIII, p. 858, Reiske.

(11) Paus. I, 20, 2.

(12) Hesych. *v.* Ἐλεύθερος.

(13) C'est ainsi que le bourg d'Éleusis reçoit son nom de *l'arrivée* de Déméter dans l'Attique.

(14) Festus, *v.* Lœbesum et Lœbertatem *antiqui dicebant* liberum et libertatem; *ita Græci* λοιβή, λείβω. Cf. Serv. *ad* Virg. *Georg.* I, 7. Cf. aussi les vers d'Homère (*Iliad.* Z, 526-29) où Hector dit à Pâris : « Nous finirons plus tard nos que- » relles, quand Jupiter aura permis que dans nos maisons nous lui dédiions un » *cratère libre* (κρητῆρα ἐλεύθερον), après avoir chassé les Grecs loin de Troie. » Cf. Athen. XV, p. 675, C.

(15) Isidor. *Orig.* VI, 19.

(16) *De civ. Dei*, VI, 9.

(17) Cf. ce que dit Athénée (XV, p. 675, C) sur ceux qui, pris de vin, offrent des libations à *Jupiter Soter* et se *serrent la tête* : usage qui introduisit les couronnes de lierre dans les festins.

(18) De même le cheval ailé comme symbole des jeux rappelle les chevaux ailés de Pélops, vainqueur d'Œnomaüs, et qui par leur moyen échappe à la mort. Cf. de Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, nº 63, note 1.

(19) Paus. I, 38, 9.

(20) Tacite (*Ann.* XV, 65) rapporte que Sénèque, entrant dans le bain où il se fit ouvrir les veines, invoqua *Jupiter Libérateur* *Libare se liquorem illum Jovi Liberatori.*

tement unie à celle de *compression*. L'examen même de la racine grecque ἐλεύθερος et de la racine latine *liber*, émanées toutes deux, peut-être, comme l'a cru Isaac Vossius (1), d'une seule et même origine, va nous fournir des exemples d'application de la double intention qui paraît inhérente à ces deux mots. Les Glosses de Philoxène nous présentent le mot ἐλευθέριον avec le sens de *collier*, et les interprètes se hâtent d'ajouter, sans aucune autorité pour appuyer leur opinion, que ce collier ἐλευθέριον, était celui que portaient les affranchis en souvenir de leur délivrance. C'est ainsi qu'on a cru échapper à la difficulté que présente l'antinomie évidente d'ἐλευθέριον et d'ἐλευθερία. Les commentaires sont tout aussi forcés, quand il s'agit d'expliquer comment *liber* désigne à la fois la *liberté* et l'*écorce intérieure des arbres* qui est leur première enveloppe. Mais comment expliquer ce qui a fait que deux mots λύω et ἐλύω, qui n'ont d'autre différence entre eux que la présence ou l'absence de l'augment, ce qui, en grec, n'implique aucune espèce de valeur étymologique, qui, par exemple, ne sont pas plus distans l'un de l'autre que ne le sont le verbe λέγω et le substantif ἐλεγεία; comment ces mots, dis-je, offrent dans l'usage un sens absolument opposé, l'un, λύω, voulant dire *délier, dissoudre* (2); l'autre ἐλύω, *lier, envelopper?* Le parallélisme se continue dans les dérivés de ces deux racines; λύτρον est le prix *de la rançon*, *le signe de la délivrance*, ἔλυτρον est en général *une enveloppe*, et en particulier, *la cosse qui renferme la graine d'une plante*. On ne saurait imaginer au monde rien de plus contraire, bien que la source soit évidemment commune. *Dionysus Eleutherus*, comme dieu de l'enfer, est aussi un type étrange de *liberté;* si, d'une part, il dissout les liens du corps, de l'autre il est le souverain d'une prison qui ne renvoie jamais sa proie. Il est le libérateur comme Proserpine, la *Coré Sotira* de Cyzique, est la cause de salut (3); c'est dans la même catégorie qu'il faut ranger le Jupiter *Philius* ou l'*ami*, autre forme du dieu des morts, *Pluton*, dont le nom exprime la richesse, *Hadès*, dont l'éloquence est aussi persuasive que le chant du rossignol est harmonieux (4), les *Euménides*, enfin, qu'on n'invoque qu'en leur prodiguant les surnoms les plus opposés à la nature de leur ministère. Le *Jupiter Éleuthérius*, même dans son sens politique, ne se rattache-t-il pas à cet ordre d'idées ambiguës sur lesquelles se base la religion funèbre des anciens? Son nom d'*Éleuthérius* qui admet les deux interprétations les plus contraires, celle de *lien* et d'*esclavage*, tout aussi bien que celles de *solution* et de *liberté*, ne semble-t-il pas nous révéler l'intention de la cérémonie par laquelle les Syracusains, comme les habitans de Platée, consacrèrent l'établissement de leur indépendance (5)? A Platée on repousse le joug des Perses, à Syracuse on secoue celui de la tyrannie; mais la superstition, alors que la vraie religion n'était pas née, ne cessait de reconnaître et de redouter un maître d'autant plus terrible et jaloux, que la conquête d'un bien inestimable venait accroître les chances de bonheur dans la société humaine. Les fêtes instituées en l'honneur de *Jupiter Éleuthérius* ne peuvent-elles pas être considérées comme une grande cérémonie expiatoire, par laquelle le peuple voulait faire accepter l'heureuse délivrance des Syracusains à la divinité ennemie de toute délivrance, autre que celle produite par la mort (6)?

Je ne quitterai pas ce terrain, sur lequel je me hasarde le premier, sans appeler l'attention sur quelques ressemblances étymologiques frappantes, qui peuvent conduire à comprendre l'origine du mot ἐλεύθερος dans le sens religieux. Ce mot rappelle celui qui servait à désigner, en Grèce, la divinité obstétrice par excellence, *Ilithyie* ou *Éleutho*. Ilithyie, la *Junon Lucine* des Latins, et qui rappelle *Jupiter Lycæus* (7), est autant la déesse de la mort que de la vie; elle a les flèches de Diane, avec laquelle elle s'identifie, pour tuer dans les douleurs de l'enfantement la jeune mère et son fruit, de même qu'elle a la puissance de les sauver de ce danger. Sous son aspect terrible elle se rapproche donc de la déesse des morts, chez les Latins *Libera* ou *Libitina* (8), laquelle à son tour, en qualité de Vénus, a son aspect gracieux et favorable. Selden (9) a cru avec raison, selon nous, qu'*Ilithyie* ou *Éleutho* était la même que l'*Alilath* des Syriens et l'*Alitta* des Arabes, divinité dont Hérodote (10) établit l'identité absolue avec la *Mylitta* de Babylone et l'*Astarté* phénicienne; mais Alitta, chez les Sémites, n'a pas, au moins à l'extérieur, son analogue dans la langue usuelle, de même que la déesse Éleutho possède en grec le verbe ἐλεύθω, par lequel les anciens ont voulu expliquer son intention et son étymologie. Alitta n'est sans doute autre chose que le mot de *El* dieu, avec le signe du féminin, de même que Baal fait au féminin Balath, transformée par les Grecs en Balthis.

Il est donc probable qu'il en sera advenu du nom d'Alitta, comme d'autres noms religieux de l'Orient adoptés d'abord par les Pélasges, puis interprétés par les Grecs, selon les ressources de leur propre langue. *El* et *Alath* sont le dédoublement d'une seule et même divinité androgyne; à *El* répond le nom de Jupiter; à *Alath* celui de Junon ou de Vénus. Jupiter Éleuthérius, à quelques égards et du moins quant à sa première origine, résume de nouveau en lui-même les noms tour à tour affectés aux deux sexes. *Iaou* a produit *Ju-piter* et *Io;* d'*El* ou *Eloh* (au pluriel *Elohim*) sont sortis *Éleus*, un des plus importans surnoms de Jupiter, et *Éleutho*. Dans *Jupiter Éleuthérius*, le *nom* appartient à la famille *Jou*, forme masculine, le surnom à la famille *El*, forme féminine : analogue à Bacchus, dieu essentiellement androgyne, *Jupiter Éleuthérius* réunit aussi dans les mots qui le désignent, l'indication des deux sexes. Ce dieu peut aussi se comparer au *Jehovah Elohim* des Hébreux : mais, chez ces derniers, la tendance spiritualiste a déjà effacé toute trace de la confusion des sexes dans l'essence de la divinité.

13. Jupiter Soter.

N° 3.

Médaille de Calacta de Sicile. — ΣΟΤΕΡ (rétrograde), *le Sauveur*. *Jupiter Soter* assis, tenant un sceptre surmonté d'un grand aigle.

℞. CAΛΛΑκτων. (*Monnaie*) *des habitans de Calacta. Bacchus*, vêtu d'une tunique talaire, tenant le canthare et un cep de vigne. Æ. 2 1/2. *Inédite*.

Dans l'article qui précède, nous avons fait remarquer que le surnom d'*Éleuthérius* appartenait tout aussi bien à Bacchus qu'à Jupiter. Les Lexicographes ajoutent que le *Jupiter Éleuthérius* est le même que celui qu'on honorait sous le nom de *Soter* (11). L'épithète de *Soter* ou *Saotés* (12) est commune aussi aux divinités qui portent le surnom d'*Éleuthérius*. Nous devons donc retrouver ici le caractère que nous avons reconnu dans le Jupiter Libérateur.

A Thespies, comme dans plusieurs localités de la Grèce où l'adoucissement des mœurs fit abolir les sacrifices humains, existait une légende relative au *Jupiter Saotés* (13). La ville étant ravagée par un dragon, dit Pausanias, le dieu ordonna aux Thespiens de livrer tous les ans au monstre celui des jeunes gens que le sort aurait désigné. Après plusieurs années, le sort étant tombé sur le jeune Cléostrate, Ménestrate son ami se dévoua pour le sauver. Il se revêtit d'une cuirasse garnie de hameçons dont la pointe était tournée en haut, et se livra ainsi au dragon, qu'il fit périr en périssant lui-même. De là le surnom de *Saotés* donné à Jupiter.

On voit dans ce récit que le nom de *Saotés* est un nom euphémique donné au dieu infernal qui exige des victimes humaines. Bacchus est adoré dans la même localité (14). Le surnom de *Lysius* (15) rentre encore dans la même catégorie, ainsi que celui de *Milichius* (16), et tant d'autres épithètes attribuées par

(1) *Etymologicon linguæ latinæ. v.* Liber.

(2) Voyez le savant article de M. Panofka dans les *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 272 et suiv.

(3) Plutarque (*Sympos.* VII, 10, tom. VIII, p. 858, Reiske), attribue l'épithète de Λύσιος à Dionysus et rapproche ce surnom de celui d'Éleuthérius.

(4) Plat. *Cratyl.* p. 45, Bekk.

(5) A Rome c'était aux fêtes *Liberalia* que les jeunes gens prenaient la robe virile. Ovid. *Fast.* III, 713.

(6) Cf. Lenormant, *Nouv. Ann.* p. 257 et suiv.

(7) *Supra*, p. 26. Nous avons vu déjà qu'*Éleusis*, centre de la religion des grandes déesses, tirait son nom de l'arrivée de Déméter. Hésychius (*v.* Ἐπιλυσαμένη) nous apprend que chez les Tarentins et les Syracusains, Déméter portait le nom d'Ἐλευθώ. Ceci fait souvenir de la Déméter *Lusia* qui se baigne dans le fleuve Ladon. Paus. VIII, 25, 4. Aux confins du territoire de la ville de Thelpusa en Arcadie, non loin du fleuve Ladon, on remarquait un temple de Cérès Éleusinienne. Paus. VIII, 25, 2. Nous reviendrons sur les qualités malfaisantes d'*Ilithyie*, considérée comme Érinnys, à l'article qui lui sera spécialement consacré.

(8) Cette déesse préside, comme *Ilithyie*, à la naissance et à la mort (Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 90, Reiske). C'est ainsi qu'Aphrodite, à Delphes, était surnommée Ἐπιτυμβία (Idem, *l. cit.*). On déposait dans le temple de *Libitina*, à Rome, une pièce d'argent (λύτρον) à la mort de chaque citoyen (Dionys. Halicarn. IV, 15). Comparez sur *Libitina*, Acron, *ad* Horat. *Carm.* III, 30, 7, et *ad Sat.* II, 6, 19; Plutarch. *in Num.* 12.

(9) P. 175 et 176.

(10) I, 131.

(11) Hesych. *v.* Σώτηρ..... καὶ ὁ Ζεύς, καὶ ὁ Ἐλευθέριος; Harpocrat. *sub verbo;* Etym. M. *sub verbo;* Schol. *ad* Aristophan. *Plut.* 1176.

(12) Jupiter Soter, à Argos, Paus. II, 20, 5; à Trezène, II, 31, 14; en Laconie, III, 23, 6; à Messène, IV, 31, 5; à Coroné, IV, 34, 3; à Mantinée, VIII, 9, 1; à Mégalopolis, VIII, 30, 5; cf. Aristophan. *Ran.* 1433. Bacchus Soter, Lycophr. *Cassandr* 206. Jupiter Saotés, à Thespies, Paus. IX, 26, 5. Bacchus Saotés à Trézène, Paus. II, 31, 8; à Lerne, II, 37, 2.

(13) Paus. IX, 26, 5.

(14) Paus. *l. cit.*

(15) Nous avons vu *Supra*, note 3, que les épithètes d'*Éleuthérius* et de *Lysius* sont communes à Bacchus. Ce dieu avait des statues sous ce nom à Corinthe et à Sicyone. Paus. II, 2, 5; II, 7, 6. A Thèbes, il avait reçu le surnom de Lysius pour avoir délivré des Thébains prisonniers chez les Thraces. Paus. IX, 16, 4.

(16) Ce surnom appartenait aussi bien à Jupiter qu'à Bacchus. Paus. I, 37, 3; II, 9, 16; II, 20, 1; Athen. III, p. 78, C.

antiphrase aux divinités les plus implacables. Sur la médaille de Calacta que nous publions pour la première fois, pl. VII, n° 3, Jupiter et Bacchus figurent au revers l'un de l'autre, absolument comme deux frères; tous deux barbus et vêtus de tuniques talaires. Ce dualisme parfaitement égal rappelle la double tête barbue de Janus, telle qu'elle se trouve sur les as romains et sur quelques médailles de Catane (1). Nous avons ici la contre-partie du Jupiter Hellanius imberbe et de l'Apollon imberbe, dieux jeunes et frères, formant le même dualisme que nous avons déjà remarqué sur ceux des as romains, où les deux faces de Janus sont juvéniles et imberbes (2). Nous reviendrons sur ces idées à l'occasion du Jupiter Hellanius de Syracuse, pl. VIII, n° 7, et du Jupiter Anxur, pl. VIII, n° 8; de même la question du double Jupiter barbu sera examinée à l'occasion de la pierre gravée placée sur la même planche, n° 4. Contentons-nous pour le moment de rappeler que le Bacchus infernal est un véritable Pluton; de là son identité d'âge avec Jupiter. Sur la médaille de Calacta, il tient d'une main le canthare, attribut qui rappelle d'un côté le κρητῆρα ἐλεύθερον d'Homère (3), et de l'autre les libations offertes dans les repas à *Bacchus* ou à *Jupiter Soter*. (4) A Mégalopolis en Arcadie, la statue de Jupiter Philius réunissait les attributs que sur la médaille de Calacta nous voyons divisés entre Jupiter et Bacchus; Jupiter Philius était muni d'un thyrse surmonté d'un aigle, et portait dans l'autre main une coupe (5).

Dans le passage de *la Cité de Dieu* transcrit plus haut (6) nous voyons de quelle source saint Augustin faisait venir le nom de *Liber Pater*. L'épithète de σώτηρ, en grec, nous fait souvenir aussi du mot σάθη, d'où sortait, suivant Macrobe (7), le nom de *Saturne*; *Soter* devient donc synonyme de σάθηρ, σάτυρος. Les idées de *plénitude*, de *gonflement*, ressortent nécessairement d'une pareille épithète; comme celle d'*Éleuthérius*, elle nous renvoie au culte phallique du Bacchus infernal. Dieu des morts il est *sauveur* en déliant les liens de la vie; dispensateur des richesses en sa qualité de Plutus, c'est un dieu de l'agriculture, comme le Saturne italique; il tient dans sa main une grappe de raisin pour indiquer c dernier caractère.

Les rapports que ces épithètes de *sauveur* ont dû avoir avec des événemens politiques, comme nous l'avons remarqué plus haut à l'occasion du *Jupiter Éleuthérius*, sont dérivés plus tard du culte qu'on rendait aux divinités de l'enfer, en leur prodiguant les noms les plus doux et les plus euphémiques pour conjurer leur colère.

Quant à l'attribution de la médaille n° 3, à la ville de *Calacta* en Sicile, voici les raisons qui justifient cette restitution. Plusieurs géographes modernes ont voulu faire deux villes distinctes de Calacta (Καλὴ ἀκτή) (8) et de Galata (*Galéaté* suivant l'itinéraire d'Antonin). Cependant, dans les auteurs anciens, il n'est guère question que de celle qui était bâtie sur le *beau promontoire*, et que par contraction de Καλὴ Ἀκτή, on nomma *Calacta*. Le changement du κ en γ ou réciproquement a lieu par le *c* latin. Un vase peint du recueil de Dubois-Maisonneuve (9) offre la forme THAEMACOΣ; le *c* étant employé pour le χ. D'ailleurs l'auteur de l'itinéraire cité donnant le nom de *Galéaté* à la ville nommée par un grand nombre d'auteurs *Calacta*, nous y trouvons la transcription de la légende de notre médaille (10).

Un récit d'Hérodote semble nous donner l'explication du type de cette médaille (11). Après la ruine de Milet, au commencement du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, les Zancléens de Sicile envoyèrent des ambassadeurs en Ionie, pour engager les Ioniens à venir fonder une ville à Calacté (ἐπεκαλέοντο τοὺς Ἴωνας ἐς Καλὴν Ἀκτήν, βουλόμενοι αὐτόθι πόλιν κτίσαι Ἰώνων). Hérodote ajoute que Calacté était du côté de la Tyrrhénie. Les Samiens et quelques Milésiens échappés au désastre de leur patrie, acceptèrent la proposition des Zancléens. A l'arrivée de ces colons en Sicile, Anaxilas, Tyran de Rhégium, qui était l'ennemi des Zancléens occupés dans ce moment au siége d'une ville, engagea les Samiens à se jeter dans Zancle qui était dépourvu de ses défenseurs, plutôt que d'aller s'établir à Calacté. On pourrait penser que les *Calactéens* voyant l'armée étrangère se porter sur Zancle, voulurent consacrer sur leur monnaie la mémoire de cet événement, qui délivrait leur ville d'une invasion étrangère, et dédièrent une statue à Jupiter Soter.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, c'est à la ville de *Calacta* connue par une suite assez nombreuse de monnaies, d'une époque beaucoup plus récente, que doit être restituée la médaille que nous publions sous le n° 3.

14. JUPITER CAPITOLIN.

N° 4.

MARCVS AVRELIVS COMMODVS ANTONINVS AVGVSTVS PIVS. *Marc-Aurèle Commode, Antonin, Auguste, Pieux.* Buste de Commode, lauré à droite.

℟. Tête de *Jupiter Capitolin*, à droite. Au-dessus : IVPITER OPTIMVS MAXIMVS. *Jupiter, très bon, très grand.* Médaillon de bronze.

N° 5.

ANTONINVS AVGVSTVS PIVS PATER PATRIAE TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL III. *Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Tête laurée d'Antonin-le-Pieux, à gauche.

℟. Les trois divinités du Capitole, *Jupiter*, *Junon* et *Minerve*, assises sur des trônes et munies chacune de ses attributs. Médaillon de bronze.

N° 6.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Trajan Adrien, Auguste.* Tête laurée d'Adrien, à gauche.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IIII CONSVL III PATER PATRIAE. *Grand pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois, consul pour la troisième, père de la patrie.* Les trois divinités du Capitole, Jupiter, Junon casquée (12) et Minerve, debout. Médaillon de bronze.

N° 7.

ANTONINVS AVGVSTVS PIVS PATER PATRIAE TRIBVNITIAE POTESTATIS XV. *Antonin Auguste, Pieux, père de la patrie, investi de la puissance tribunitienne pour la quinzième fois.* Buste cuirassé d'Antonin-le-Pieux, à gauche.

℟. CONSVL III. *Consul pour la troisième fois.* Les trois oiseaux symboliques des divinités du Capitole : l'aigle placé sur le foudre, le paon debout sur un autel, et la chouette posée sur un bouclier. Médaillon de bronze.

A chaque pas que nous faisons dans la carrière que nous avons entrepris de parcourir, nous rencontrons de nouvelles idées dont le vaste développement et les applications multiples nous entraîneraient dans des dissertations sans fin, si nous n'éprouvions le besoin de condenser la matière de nos travaux. Ainsi, en étudiant les traditions propres à Janus, nous avons vu que la représentation de ce dieu sous la forme de deux têtes accolées l'une à l'autre, impliquait l'idée d'une unité première, dont la sphéricité devait être considérée comme le symbole essentiel (13). La forme sphérique ou circulaire devait paraître plus naturellement exprimée par une simple tête que par deux têtes confondues l'une dans l'autre; cette image d'ailleurs était fournie par les principaux des astres, la lune et même le soleil. De là résulte que le culte du *dieu Tête*, plus simple dans sa conception que le culte du *dieu bifrons*, a dû aussi acquérir une beaucoup plus grande extension. Janus ne règne guère qu'à Rome; nous avons peine à trouver ailleurs, et particulièrement dans la Grèce, les traces souvent très confuses de sa religion; celle du dieu tête est partout, *Jupiter Capitolin*, la forme embellie de la conception première, l'emporte même sur Janus.

D'après l'ensemble des traditions qui se rapportent au *Jupiter Capitolin*, nous ne pouvons guère douter que ce dieu n'ait été adoré dans l'origine sous la forme

(1) *Supra*, pl. I, n° 11 et p. 6.
(2) *Supra*, pl. II, n° 1 et p. 7.
(3) *Iliad.* Z, 528.
(4) Athen. II, p. 38, D; XI, p. 471, E; XI, p. 487, A; XV, p. 675, B. Il résulte de ces différens passages que le nom d'ἀγαθὸς δαίμων était donné dans ces occasions aussi bien à Bacchus qu'à Jupiter. Cf. Schol. *ad* Aristophan. *Pac.* 299.
(5) Paus. VIII, 31, 2.
(6) P. 38.
(7) *Saturn.* I, 8.
(8) Herodot. VI, 22 et 23; Ptolem. III, 4; Diodor. Sicul. XII, 8 et 29; Cicer. *ad Amic.* XIII, *Epist.* 37.
(9) *Introduction à l'étude des vases*, pl. LXVI. Cf. l'inscription Αρχεναυτης pour Ἀργοναύτης sur un vase décrit dans le *Bulletin de l'Institut archéol.* 1835, p. 184.
(10) Ainsi la petite île de Galata ou Galita, vers le sud-ouest de la côte de Sicile, est nommée par Pline (*H. N.* III, 8, 14; V, 7, 7) et par Pomponius Mela (II, 7, 174), *Galata*, tandis que Ptolémée (IV, 3) lui donne le nom de Καλάθη.
(11) VI, 22 et 23.
(12) Quoique ce médaillon semble retouché, on peut comparer les deux déesses casquées à celles qui se trouvent sur les deniers de la famille Egnatia. Cf. la médaille d'Uxentum, gravée pl. I, n° 14, de notre *Galerie Mythologique*, sur laquelle on voit la double tête de Minerve. Cf. *Cat. d'une Collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 126, note 2.
(13) *Supra*, p. 5 et 6.

d'une tête isolée. Mais les monumens n'ont guère conservé de trace de cet état originaire. On nous reprocherait, à bon droit, un excès de raffinement dans la recherche des symboles, si nous considérions les plus anciens bustes de divinités représentées sur les médailles ou sur les vases, comme autant de traces primitives du culte du dieu Tête. Pour que nous puissions, sans crainte de nous égarer, attacher une idée religieuse à la consécration d'une tête ou d'un buste, il faut rencontrer un objet semblable au milieu d'un temple ou sur un char sacré, comme nous le remarquons, en effet, dans la numismatique de Béryte (1) et de Sidon (2). Les têtes de femme qui décorent ainsi les médailles de ces villes nous montrent, comme tant d'autres monumens précieux du même genre, les types, respectés par la superstition, de l'ancien culte asiatique. Il ne suffit pas, pour dénier l'autorité de ces monumens, de faire observer que l'exécution en appartient aux premiers siècles de l'empire romain. On a pu accorder une importance exagérée au mouvement religieux qui, après Alexandre, ramena dans la Grèce les influences asiatiques, mais je ne sache pas que personne jusqu'à ce jour ait prétendu que les Asiatiques; à la même époque, sauf les emprunts directs qu'ils ont faits aux formes de l'art grec, avaient rien innové en fait de religion, et ç'a été au contraire une tendance générale, dans toutes les parties de l'Asie qui subirent la domination romaine, que de mettre en valeur et de ranimer en quelque sorte, par la diffusion des monumens numismatiques, les formes les plus antiques du culte local. Cette conviction nous autorise donc à faire, presque sans réserve, usage des monumens numismatiques de l'époque romaine, comme de documens authentiques pour l'intelligence des plus anciennes religions de l'Asie. Après avoir établi déjà par tant de points l'origine asiatique de la religion italiote, il nous sera donc permis de comparer les têtes féminines adorées à Béryte et à Sidon avec la tête mâle qui a dû faire l'objet du culte primitif au Capitole.

La religion du *dieu Tête*, en effet, ne repose pas seulement à Rome sur une rencontre qui pourrait être fortuite entre le mot *Caput, Capitis*, et le nom de *Capitolium;* la tradition d'une tête humaine trouvée dans les fondemens du temple de Jupiter Capitolin passerait difficilement pour imaginée, par suite de la ressemblance signalée tout à l'heure. Il faut croire au moins qu'une grande importance était attachée au souvenir de cette tête, puisque, à la réédification du temple, sous le règne de Domitien, on crut devoir placer au centre du fronton une tête colossale que nous voyons reproduite sur un médaillon d'argent de ce prince (3). L'ancien temple, il est vrai, que nous voyons aussi figurer sur les médailles de la famille Petilia (4), offrait dans le tympan de son fronton, non point une tête, mais une figure de *Triton*. Sans pouvoir rendre un compte absolu de ce rôle équivalent attribué, dans les formes successives d'un même temple, à une *tête* et à un *Triton*, nous indiquerons plus bas un point de rencontre philologique entre ces deux formes, et nous ferons par là pressentir une analogie fondamentale d'idées dont nous ne pouvons autrement déterminer la nature. Quoi qu'il en soit, cette importance attachée sous le règne de Domitien à la *tête*, comme symbole du *Jupiter Capitolin*, nous permet d'appeler l'attention du lecteur sur le médaillon de Commode, pl. VII, n° 4, au revers duquel on voit une tête de Jupiter (5). L'usage d'offrir isolément sur les médailles impériales les bustes des divinités, n'est pas tellement commun qu'on ne puisse attacher quelque intérêt à ce type de *Jupiter Optimus Maximus*, épithète propre au Jupiter du Capitole (6).

Toutefois, sauf les traces que nous venons de signaler, le type du *dieu Tête* disparaît de la religion du Capitole; le *dieu triple* est substitué à la *tête*. Jupiter Capitolin se montre constamment accompagné sur les médailles, comme dans son temple dont Plutarque (7) nous a laissé une précieuse description, de Junon et de Minerve (8). Junon est placée à la gauche du maître des dieux, Minerve est à sa droite. Les Phocéens, dans le lieu de leurs assemblées, avaient consacré les figures de ces trois divinités disposées de même. Pausanias (9), qui nous fournit ce renseignement, nous dit que Junon était à la droite et Minerve à la gauche de Jupiter; mais sans doute il décrit les choses relativement à sa propre position, et non pas à celle des figures qu'il envisage. Pausanias ne nous dit pas à quelle époque les Phocéens avaient consacré ces figures, et l'on peut soupçonner qu'à cette dédicace avait présidé une pensée de flatterie pour les Romains. La trace, en Grèce, d'un culte original pareil à celui qu'offre la religion du Capitole est donc plus qu'incertaine, et si nous voulons trouver, soit en Grèce, soit en Italie, des formes religieuses à comparer avec les trois divinités du Capitole, une coïncidence bizarrement fortuite nous offre toujours au lieu d'un dieu mâle entre deux femmes, une divinité féminine entre deux attributs masculins (10) : ainsi l'amphore de Lavinium entre les deux caducées (11), ainsi l'hydrie de Crannon, en Thessalie, accompagnée de deux corbeaux (12). Nous avons donc dans cette étude trois problèmes, à poser au moins, si nous ne savons pas les résoudre : 1° à quel ordre d'idées appartient la *tête* comme symbole de la divinité, et quelles sont les autres formes symboliques qui se confondent avec la *tête* et ont pu lui être substituées; 2° par quel motif le symbole primitif de la *tête* se résout-il en *trois personnages* distincts; 3° quelle raison justifie l'échange du buste féminin de la Phénicie et du buste viril du Capitole?

Pour l'intelligence de ces difficiles questions, un exposé historique des différentes traditions qui se rattachent soit au *Capitole* lui-même, soit au temple de *Jupiter Capitolin*, ne saurait être inutile. Ainsi l'on peut distinguer 1° *les traditions antérieures aux Romains*. Suivant quelques uns, particulièrement suivant les archéologues grecs, le Capitole aurait porté d'abord le nom de *Mont de Saturne* (13); on veut aussi qu'une colonie d'*Épéens*, venus de l'*Élide*, se soit établie sur le Capitole (14). Considérées sous le rapport de l'histoire, ces traditions sont très probablement apocryphes; mais il importe peu qu'elles aient été composées après coup, pourvu qu'on sache dans quelle intention elles ont été composées. Cette intention devient manifeste, quand on trouve ailleurs comparés le mont *Cronius* d'Olympie, et le mont *Saturnius* de Rome (15). On rapproche alors les traditions qui se rapportent au tombeau que recouvrait le mont Cronius (16) et la légende d'*Olus* ou *Tolus*, Étrusque de Vulci, dont la tête, fraîchement coupée, aurait été trouvée, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, dans les fondemens du temple de Jupiter Capitolin (17). Le Capitole est aussi le tombeau de la vierge Tarpeïa (18), et le nom de cette dernière rappelle l'attribut principal de Saturne en Italie, la *Harpé*, dont nous avons cherché à déterminer le sens religieux dans notre article de Saturne (19). Ainsi déjà, en harmonie avec ces prétendues traditions, se trouvent des rapports de noms : l'*Élide* et *Olus* ou *Tolus*, la *Harpé* de Saturne et la vierge *Tarpeïa*, les *Épéens*, et la tête (*caput*) trouvée dans les fondemens du temple de Jupiter Capitolin. Nous verrons tout à l'heure si ces rapports sont purement fortuits.

2° *D'autres récits ont trait à la guerre de Romulus avec les Sabins*. Tatius, roi des Sabins, assiégeant la forteresse bâtie sur le mont depuis nommé Capitolin, Tarpeïa, fille de Sp. Tarpeïus, commandant de la citadelle, trahit ses concitoyens. Suivant la tradition la plus commune, c'était une vierge consacrée au culte de Vesta, qui, tentée par les bracelets d'or que portaient les Sabins, aurait ouvert à Tatius une porte secrète du Capitole. Les Sabins, à la fois profitant et indignés de la trahison, au lieu de livrer leurs anneaux à Tarpeïa, l'auraient ensevelie sous leurs boucliers (20). C'est ainsi que la légende se présente dans les *historiens;* mais les *archéologues* n'ont point, à beaucoup près, une idée aussi nette de Tarpeïa. Ainsi, suivant eux, il y aurait eu une contradiction manifeste

(1) Mionnet, V, p. 349, N° 99 et suiv.; VIII, Suppl. p. 248, N°s 57 et 58. Buste d'Astarté tourrelée de face entre deux sceptres surmontés d'une tête d'animal, au milieu d'un temple tétrastyle; au-dessus du fronton, Bacchus ivre soutenu par un satyre tenant un grand flambeau; sur les acrotères, des Victoires; devant le temple, sur quelques exemplaires, un lion; sur d'autres, un poisson ou une galère. Æ. 8 1/2.

(2) Mionnet, V, p. 379, N° 288 et suiv. Tête tourrelée d'Astarté parée de boucles d'oreilles à trois pendans, dans un char couvert. Æ. 6 1/2.

(3) *Iconographie des empereurs romains*, pl. XXIV, n° 3.

(4) Morell. *Fam. Petilia*, n° 2. Un char, deux déesses, et aux angles du fronton de chaque côté, deux chevaux vus à mi-corps complétaient la décoration de la façade.

(5) Cf. la tête de Jupiter avec la légende *Capitolinus* sur les deniers de la famille Petilia.

(6) Creuzer, *Symbol.*, traduct. de M. Guigniaut, tom. II, p. 589. Cf. Cic. *Pro Domo*, 57, 144; Tacit. *Histor.* III, 72.

(7) *In Poplic.* 15.

(8) Dionys. Halicarn, IV, 59; Tit. Liv. VII, 3.

(9) X, 5, 1.

(10) Si dans la Grèce on ne trouve aucun exemple ancien d'une réunion triple de divinités comme Jupiter et les deux déesses, du moins il existe sur les vases peints des exemples d'Apollon entre Diane et Latone (*Cat. Durand*, n° 7), de Bacchus entre Cérès et Proserpine ou Minerve (*Ib.* n°s 109, 112, 113); mais ces associations ne sont pas si générales ni si absolues qu'on ne trouve pas plus souvent encore un couple au lieu d'une triade, Apollon et Diane, Bacchus et Proserpine (*Cat. Durand*, n°s 6, 106); il n'y a que les Cabires de Samothrace, *Axieros, Axiokersa* et *Axiokersos* (Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 917), qui se présentent, si l'interprétation fournie par le Scholiaste d'Apollonius est exacte, sous la forme d'une triade composée d'un dieu mâle, *Dionysus-Hadès*, et de deux déesses, *Déméter* et *Coré*. Macrobe (*Saturn.* III, 4) assure que les dieux du Capitole étaient les mêmes que ceux de Samothrace.

(11) Dionys. Halicarn. I, 67. Sur les vases peints on trouve Bacchus entre deux ceps de vigne entortillés comme des caducées. Gerhard, *Rapp. volc.*, note 223; de Witte, *Cat. Durand*, n° 71. Un vase peint, publié par Passeri (*Pict. in vasc.* tab. CLXXVI) représente les Dioscures armés de lances, et au milieu d'eux la tête de profil de Léda.

(12) Eckhel, *D. N.* II, p. 136. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, pag. 135. Antigonus de Carysto (*Hist. Mirab.* 15) donne l'explication du type de cette médaille.

(13) Dionys. Halicarn. I, 34; II, 1; Varro, *de L. L.* V, 42, Müller.

(14) Dionys. Halicarn. *l. cit.*

(15) Idem. I, 34.

(16) *Supra*, p. 27.

(17) Arnob. *Adv. gentes*, VI, 7.

(18) Varro, *de L. L.* V, 41. Müller.

(19) *Supra*, p. 3.

(20) Tit. Liv. I, 11; Valer. Max. IX, 6, 1.

entre le crime de Tarpeïa et les honneurs accordés à sa mémoire : le tombeau de Tarpeïa sur le Capitole aurait été en effet l'objet d'un culte public (1) : Tarpeïa aurait demandé elle-même aux Sabins les boucliers sous lesquels ils l'ensevelirent (2). Enfin les *poëtes*, tels que Properce (3), transforment Tarpeïa, prêtresse de *Vesta*, en une *vierge hydrophore*, qui devient amoureuse de Tatius, roi dont le camp est situé au milieu d'*un marécage*. Tarpeïa est donc évidemment un personnage sacré : son *meurtre nécessaire* a pour prétexte une trahison : celle qu'elle commet ressemble au crime dont la tradition grecque accuse *Ériphyle* (4). Les médailles consulaires nous offrent Tarpeïa enterrée jusqu'à mi-corps, comme Scylla sortant de la mer (5). Nous verrons parmi les médailles d'Athènes une figure de Minerve s'élevant à mi-corps au-dessus d'un bouclier (6), qui rappelle la manière dont Tarpeïa est représentée sur les médailles. Au-dessus de la tête de Tarpeïa, on remarque le disque du soleil et celui de la lune (7), comme sur les médailles asiatiques qui offrent la figure de Vénus Uranie. La figure, sortant à mi-corps de la terre, est celle de *Gaea* (8), la déesse brûlante. Un autre personnage mystérieux, *Iréné* ou la *Paix*, est, comme *Tarpeïa*, ensevelie sous la terre (9) : ainsi *lapidée* et renfermée dans son tombeau, elle est la fortune d'*Athènes* comme *Tarpeia* paraît avoir été celle de Rome (10). Une tradition populaire, qui existe encore à Rome, et que Niebuhr (11) a recueillie, nous montre Tarpeïa assise dans une grotte, au fond du rocher qui porte encore son nom, couverte de bijoux, et retenue par un enchantement. Le nom de *Tarpeia*, demeuré celui de la roche *tarpéienne*, a précédé, suivant Varron (12), le nom de Capitole. Ainsi, Tarpeïa se montre à nous comme la victime dévouée lors de la fondation de la ville, et devenue le génie protecteur de la ville elle-même : prêtresse de Vesta, elle est brûlante comme la déesse qu'elle sert, et recherche les embrassemens d'un humide époux. Son tombeau et son temple se confondent dans une même adoration mystérieuse. Enfin elle offre tous les caractères de la divinité protectrice des villes dont j'ai tâché de déterminer l'origine et les attributs dans la première partie de mon travail, *sur la religion de Cybèle* (13).

J'ai rapproché plus haut le nom de *Tarpeïa* de la *Harpé* de Saturne : *Tarpeia* est à *Harpé* ce que *Tolus* est à l'*Élide*, ce que *Terminus* est à Hermès, nommé *Turms*, sur les monumens étrusques : dans tous ces noms *italiotes*, le T joue le rôle d'une forte aspiration. Nous pourrons ailleurs nous occuper des rapports de Tarpeïa avec les êtres mythologiques, tels que *Harpyia*, *Harpalyce*, qui nous offrent la personnification de la *Harpé*. Aujourd'hui il ne s'agit que d'identifier cet attribut avec le dieu qui le porte. *Saturne* n'est que la face mâle d'*Astarté* ; la forme masculine a prévalu en Italie. Saturne a été préféré à *Astéria* ou *Asturia* (14), *Jupiter Latialis* (15) à *Vénus* ; mais la religion intime a gardé sa couleur orientale, dans laquelle l'aspect féminin prédomine (16). Vénus Érycine était adorée sur le Capitole (17) ; *Tarpeia* et *Juventas* ont d'étroits rapports avec la Vénus Érycine : le *Palladium*, cette fortune de Rome conservée dans le *temple de Vesta* (18), rappelle Minerve, la compagne de *Jupiter Capitolin*. *Tarpeïa, prêtresse de Vesta*, et enterrée sous les boucliers, nous montre le point de rapprochement de Vesta et du Palladium.

3° *Troisième époque*. Fondation du temple de Jupiter Capitolin par Tarquin-le-Superbe (19). Ici, quand bien même nous n'aurions pas deviné le sens général des mythes qui se rapportent à la religion du Capitole, nous serions obligés d'abandonner le terrain des idées restreintes et locales, pour ne plus voir dans le culte du Capitole qu'une des mille applications d'un seul et même ordre d'idées. Avant Tarquin l'Ancien il paraît qu'il y avait déjà un Capitole, et le culte de Jupiter Capitolin (20), associé à Junon et à Minerve, avait été établi dans un autre endroit de Rome. On voyait encore, du temps de Varron, une chapelle de Jupiter, de Junon et de Minerve, à l'endroit nommé le *Vieux Capitole* (21). Vénus Érycine, adorée sur le Capitole, avait aussi un second temple à la porte Colline (22). Sur le mont Cœlius, on adorait *Minerve Capta* (23), ainsi nommée parce qu'elle était sortie tout armée de la tête (*caput*) de Jupiter. Cette Minerve *Capta* ne saurait non plus être isolée du fond religieux auquel se rattache la fondation de Tarquin-le-Superbe.

Nous avons déjà cité la circonstance extraordinaire qui signala la construction du temple de Jupiter Capitolin. On trouva dans les fondemens de cet édifice une tête d'homme encore fraîche et sanglante (24) ; Tarquin envoya consulter sur ce prodige un augure étrusque qui répondit, que la ville où cette tête avait été trouvée serait la *tête* ou la *capitale* du monde. On reconnaît ici la pensée qui se perpétua jusque dans le moyen âge, témoin ce vers que la papauté a hérité des empereurs :

Roma caput mundi, regit orbis frena rotundi.

La pensée qui a donné lieu à cette tradition doit avoir été ancienne à Rome, mais elle ne saurait remonter à l'époque des rois. Au reste, on peut comparer la légende relative à la tête trouvée dans les fondemens du temple de Jupiter Capitolin au récit presque semblable qui avait cours dans l'antiquité sur la fondation de Carthage. Dans le premier emplacement choisi pour la construction de la ville on avait trouvé une tête de bœuf (25) ; on en trouva une de cheval à l'endroit où les fondemens de Carthage furent définitivement jetés (26). Un camée, publié par Visconti (27), nous montre une *tête de cheval* sur le bras du trône de Jupiter Capitolin. On peut comparer à ce sujet le mot ἵππος avec le mot *caput*, en se souvenant de l'égyptien ΑΠΕ *tête*, [Cf. *Heb.* אף, *aph*, *nez*, *visage*, qu'on tire de אנף, *anaph*, *spiravit* (28)] ; on a vu plus haut que la fondation du Capitole était attribuée à des *Epéens* (29).

Il existait, comme on peut bien le croire, à Rome, plusieurs traditions sur cette tête mystérieuse trouvée dans les fondemens du temple de Jupiter. L'auteur de ce temple étant un prince étrusque, on devait s'attendre à ce que l'origine de cette tradition fût rapportée à l'Étrurie. Arnobe (30) seul nous a

(1) Dionys. Halicarn. II, 40. Cf. Fest. *v.* Tarpeiae.

(2) Dionys. Halicarn. II, 38, 39, 40.

(3) IV, 4, 15-18.

Hinc Tarpeia Deae fontem libavit : at illi
Urgebat medium fictilis urna caput.
Et satis una malae potuit mors esse puellæ
Quæ voluit flammas fallere, Vesta, tuas ?

(4) Apollod. III, 6, 3.

(5) Sur les médailles des familles Petronia et Tituria. Eckhel, *D. N.* V, p. 270, et 326.

(6) *Galerie Myth.* pl. XXIII, n° 7.

(7) Sur les deniers de la famille Tituria. Eckhel, *D. N.* V, p. 326.

(8) Comme sur les deux vases représentant la naissance d'Érichthonius (*Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. X ; de Witte, *Cat. d'une collect. de vases trouvés en Étrurie*, n° 109) et sur des bas-reliefs romains analogues (*Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. XII ; *Mus. Chiaram.* tav. XLIV.

(9) Aristophan. *Pax*, 224-7.

(10) Et comme toutes les vierges sacrifiées au moment de la fondation des villes. Cf. Parthénopé, sacrifiée par Persée, en fondant Tarse. *Chronicum Paschale*, t. I, p. 71, Bonn. Minerve si étroitement liée à Jupiter dans le culte du Capitole, était la gardienne de la ville (*custos urbis*). Cic. *Pro Domo*, 57, 144. A Préneste on adorait deux Fortunes (cf. Junon et Minerve au Capitole). Tacite (*Ann.* XI, 23) nous apprend que *deux Fortunes* d'or étaient placées sur le trône de Jupiter Capitolin.

(11) Tom. I, p. 321, traduct. de M. de Golbéry.

(12) *De L. L.* V, 41, Müller ; Dionys. Halicarn. III, 69.

(13) *Nouvelles Ann.*, p. 241 et suiv. Cf. p. 260.

(14) La même que *Saturia* femme de Posidon. Schol. *ad* Virg. *Georg.* II, 197.

(15) On voit dans Lactance (*Div. Instit.* I, 21) que le Jupiter Latialis qui exige des victimes humaines est le même que Saturne.

(16) La tête mâle se trouvait pourtant aussi dans les religions orientales. A Byblus, la tête d'Adonis arrivait de l'Égypte, chaque année, par mer. (Lucian. *de Dea Syr.* 7 ; cf. Schol.) D'après ce passage on peut croire que cette tête était une corbeille faite de feuilles de papyrus ; Procope (*in* Esaiam, 18) dit que c'était un vase de terre. Cf. Selden, *de Diis Syr.* Syntag. II, p. 258. Ces deux formes se trouvent aussi dans la religion italiote. A Lavinium est le vase de terre (Dionys. Halicarn. I, 67) et à Rome les têtes des dieux sont des faisceaux faits de branches de verveine. Festus, *v.* Struppi.

(17) Tit. Liv. XXIII, 31.

(18) Dionys. Halicarn. I, 69.

(19) Dionys. Halicarn. IV, 61 ; Tacit. *Hist.* III, 72, Liv. I, 55.

(20) Sous Romulus, en effet, on voit ce prince consacrer à Jupiter Férétrien, sur le Capitole, les dépouilles opimes remportées sur Acron, roi des Céniniens. Tit. Liv. I, 10 ; Dionys. Halicarn. II, 34.

(21) Varr. *De L. L.* V, 158, Müller. Il paraît que cet ancien Capitole était près du temple de Flore. D'après Cassiodore (*Chron.* p. 355, ed. Venet.), ce serait Numa qui aurait jeté les fondemens du vieux Capitole. Martial (*Epigr.* VII, 73) fait allusion à ces deux temples quand il dit :

Inde novum, veterem prospicis inde Jovem.

(22) Tit. Liv. XL, 34.

(23) Ovid. *Fast.* III, 835 sqq.

(24) Arnob. *Adv. Gentes*, VI, 7 ; Dionys. Halicarn. IV, 59 sqq. ; Tit. Liv. I, 55 ; Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 345 ; Aurel. Victor. *de Vir. illust.* VIII, 4 ; Isidor. *Orig.* XV, 2.

(25) Justin. XVIII, 5.

(26) Idem, *l. cit.* ; Virg. *Aen.* I, 443 et ibi Serv. Selon Étienne de Byzance (*v.* Καρχηδών), Carthage portait aussi le nom de Κακκάβη, mot qui dans la langue du pays désignait une tête de cheval. Les médailles de la Carthage romaine offrent une tête de cheval.

(27) *Opere varie*, tom. III, tav. V, p. 435.

(28) Etym. M. *v.* Κεφαλή..... οἱ δὲ παρὰ τὸ κάπω τὸ πνέω, καπαλή, καὶ κεφαλή, κ. τ. λ. Cf. *apex*, la *sommité* du bonnet du flamine de Jupiter. Serv. *ad* Virg. *Aen.* X, 270.

(29) Dionys. Halicarn. I, 34. *Athéné Hippia* est fille de Posidon et de Coryphé. Harpocrat. *v.* Ἱππία.

(30) *Adv. Gentes*, VI, 7.

conservé, par voie d'allusion, quelques vestiges de cette légende, longuement racontée par les *archéologues* romains, et, dans un Mémoire ingénieux, M. Orioli (1) a cherché à renouer les débris de cette narration, en lui donnant une base historique. Nous ne suivrons pas l'antiquaire italien dans une voie qui nous paraît erronée; et sans prétendre concilier les versions diverses qui existent sur l'origine de la tête d'*Olus* ou *Tolus*, nous ferons observer seulement qu'elles se rattachent toutes à un ordre d'idées que déjà nous avons abordé en parlant de Tarpeïa, et que du reste on rencontre au fond de toutes les origines religieuses de la Grèce et de l'Italie. Un souvenir funeste s'attache à l'histoire de cet Olus : de même que le personnage mystérieux enterré sous le mont Cronius, à Olympie, était un des *Corybantes* (2) [χορύφη, sommet, tête, Ζεὺς Κορυφαῖος, le même que le Jupiter Capitolinus(3)] assassiné par ses frères, de même *Olus* est assassiné par les esclaves de son frère : sa tête est enfouie mystérieusement sur la colline du Capitole (4). Tarquin la trouve miraculeusement conservée dans les fondemens du temple de Jupiter : l'augure étrusque, consulté à ce sujet, veut détourner à son profit le présage qu'annonce la découverte de cette tête : mais, furieux de ce que son fils Argus a trahi son secret aux députés de Rome (Argus *traître* comme Tarpeïa), il le poursuit sur l'emplacement de Rome et le tue dans l'endroit appelé Argiletum (5). Cet *Argus* est-il le même que l'*Argus* tué par Évandre et Hercule (6) ? Ailleurs, c'est *Faunus* qui immole à son père *Mercure* (*Jupiter Terminalis*), des victimes humaines, et Hercule met fin à cette coutume barbare en immolant Faunus lui-même (7). A cette dernière légende se rattachent toutes les traditions relatives aux têtes des victimes humaines, dévouées dans l'origine de la religion italiote à *Dis*, à *Hadès*, à *Saturne*, et remplacées, avec l'adoucissement des mœurs, par des têtes de pavots ou d'ail, des cierges, des masques en liége ou *oscilla* (8). En Grèce, nous rencontrons une série de traditions semblables : les Danaïdes jettent dans la fontaine de Lerne les corps de leurs maris (9), et ayant apporté leurs têtes à Danaüs, les enterrent près de l'Acropolis d'Argos (10) : Œnomaüs fait suspendre à sa porte les têtes des prétendans d'Hippodamie (11). La tradition se précise dans le récit où Persée jette dans la fontaine de Lerne la tête de Bacchus qu'il a tué (12). Ailleurs, ce sont les femmes de la Thrace qui jettent dans l'Hèbre la tête d'Orphée (13); c'est Alcmène qui crève les yeux de la tête d'Eurysthée (14), etc. Partout l'idée d'un sacrifice sanglant est liée à la fondation des temples et des villes; partout, la victime se confond avec la divinité que l'on adore, et le plus souvent, la tête de la victime est mise en rapport avec la tête de la divinité, forme sous laquelle celle ci est honorée de préférence. Ces traditions qui plongent dans la nuit des temps, et dont la forme est d'abord exclusivement mythologique, revêtent peu à peu les couleurs de l'histoire, quand on arrive aux sacrifices humains institués par Tarquin-le-Superbe [*capita pro capitibus* (15)] et abolis par Brutus, après l'expulsion des rois (16).

Des dieux occupaient, avant Tarquin l'Ancien, l'emplacement du Capitole; consultés par les augures, tous consentirent à se retirer à l'exception du dieu *Terme* et de la déesse *Juventas*. La place de leurs autels fut respectée dans la fondation du Capitole (17). Au dieu *Terminus* répond évidemment le *Jupiter Terminalis* (18) : *Hermès*, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, porte sur les monumens étrusques le nom de *Turms*, est plus directement encore le dieu *Terminus*. *Juventas* est à la fois *Junon* et *Vénus*, la *Flere*, la *Turan* des miroirs étrusques, l'*Aphrodite Héra* de Sparte (19). Nous retrouverons bientôt Jupiter au Capitole accompagné de deux divinités, dont l'une est Junon et l'autre Minerve, qui, dans ses attributs, n'offre aucune différence avec la Vénus armée (20).

Le temple de Jupiter Capitolin, élevé par Tarquin, subsista jusqu'à l'époque de Sylla; un incendie l'ayant détruit, Sylla le rebâtit (21). Nous voyons sur les médailles de la famille *Petilia* la façade hexastyle de ce temple : le tympan du fronton est décoré d'une figure de Triton (22). Dans la guerre contre Vitellius, nouvel incendie (23), et sous Vespasien, nouveau temple de Jupiter Capitolin (24). Un beau grand bronze, du Cabinet du Roi, nous fait voir assez distinctement la riche décoration de ce troisième temple. Jupiter, Junon et Minerve occupent leurs anciennes places au fond du sanctuaire, Minerve à la droite, Junon à la gauche de Jupiter, comme sur les médailles que nous avons reproduites. Audehors du temple et de chaque côté du portique, deux figures nues, casquées, armées de lances, probablement celles des *Dioscures* (25); aux angles inférieurs du fronton, *deux Victoires*; à moitié des rampans, deux autres figures féminines à mi-corps, armées de lances (26), à l'acrotère supérieur, peut-être un quadrige, accompagné de Tritons (27). Les figures du tympan nous ont paru assez importantes pour que nous les ayons reproduites ici sur une échelle triple de l'original.



(1) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 31 et suiv.

(2) J. Firmicus Maternus, *de Err. prof. Relig.* p. 426, Gronov. *In sacris Corybantum parricidium colitur. Nam unus frater a duobus interemptus est, et ne quod indicium necem fraternæ mortis aperiret, sub radicibus Olympi montis a parricidis fratribus consecratur.* Suivant Clément d'Alexandrie (*Protrept.* p. 16, Pott.), c'est la *tête* du troisième Corybante placée sur un bouclier et enveloppée dans un morceau d'étoffe de pourpre que ses frères ensevelissent au mont Olympe. Romulus fait périr son frère Rémus. Cf. aussi Trophonius et Agamèdes. Paus. IX, 27, 3.

(3) Paus. II, 4, 5, 7. Les médailles de Philadelphie, de Lydie (Eckhel. *D. N.* III, p. 110; Mionnet, IV, p. 98, n° 533) offrent la tête de Jupiter accompagnée de la légende Ζεὺς Κορυφαῖος. Voyez notre pl. XVI, n° 1.

(4) Arnob. *Adv. Gentes*, VI, 7.

(5) Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 345.

(6) Serv. *l. cit.*

(7) Plutarch. *Parall.* tom. VII, p. 251, Reiske.

(8) Macrob. *Saturn.* I, 7; Lactant. *Div. Instit.* I, 21; Dionys. Halicarn. I, 38; Steph. Byzant. *v.* Ἀβοριγῖνες; Arnob. *Adv. Gentes*, II, 68; Euseb. *Praep. Evang.* IV, 17.

(9) Paus. II, 24, 3.

(10) Paus. *l. cit.* Il y avait à Corinthe, non loin du temple de Jupiter Κορυφαῖος, une fontaine de Lerne, différente de celle de l'Argolide. Paus. II, 4, 5.

(11) Philostrat. Jun. *Icon.* IX. Κάπετος est aussi le nom d'un des prétendans d'Hippodamie. Paus. VI, 21, 7. Hesych. *v.* Κάπετος, τάφος, σόρος. Nous avons vu que le mont Tarpéïen était un tombeau comme le mont Cronius de l'Élide.

(12) Schol. Victor. *ad* Homer. *Iliad.* Ξ, 319; cf. aussi le Bacchus Κεφάλλην adoré dans la Phocide. Paus. X, 19, 2.

(13) Ovid. *Metam.* XI, 50; Conon. *Narrat.* 45; Hygin. *Astron.* II, 5. Elle rendait des oracles. Philostrat. *Vit. Apoll. Tyan.* IV, 14. Cf. la tête humaine séparée du corps par un loup et rendant des oracles. Phlegon Trall. III, pag. 50. Cf. sur les têtes fatidiques, Vandael, *de Idololat.*, p. 667. Au château de Polignac, près du Puy-en-Velay, on conservait une tête colossale d'Apollon entourée de rayons et ayant la bouche ouverte pour rendre des oracles. Dom Martin, *Religion des Gaulois*, tom. I, pl. XIV, p. 399. La tête radiée du soleil dans un temple se voit sur les médailles de la famille Antonia. Morell. *Fam. Antonia*, tab. I, 7.

(14) Apollod. II, 8, 1. Suivant Strabon (VIII, p. 577), Iolas lui coupa la tête auprès de la fontaine Macarie; la tête d'Eurysthée est enterrée à Τριχόρυθος, et cet endroit s'appelle depuis Εὐρυσθέως Κεφαλή. Agavé envoie aussi la tête de Penthée à Cadmus. Nonn. *Dionys.* XLVI, 218. Une pâte antique de la collection de M. Millingen représente *Diane* qui tient une tête de bouc auquel elle crève les yeux avec sa περονή. Olus aussi avait été privé de la vue par les esclaves de son frère. Arnob. *adv. Gentes*, VI, 7. La *Diane Aricienne* exigeait des victimes humaines (Serv. *ad* Virg. *Aen.* II, 116; VI, 136); à ces têtes humaines paraissent répondre les bois de cerf qu'on suspendait dans tous les temples de Diane. Sur l'Aventin, les *cornes de taureau* remplaçaient les bois de cerf. (Plutarch. *Quæst. Rom.* tom. VII, pag. 72, Reiske.) Sur le sarcophage du palais Accoramboni, on voit les têtes des étrangers suspendues dans le bois de l'Artémis de la Tauride. Winckelmann, *Mon. ined.*, n° 149. Cf. la tête de Pan sur les médailles de Panticapée et la déesse qui tient cette tête sur le monument en or trouvé dans un tombeau de la même ville. Raoul-Rochette, *Journal des Savans*, janvier 1832; Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 187 et suiv. En Grèce, nous trouvons aussi la forme féminine de la tradition sur la *tête*. Ainsi à Argos on voyait le tombeau de la *Gorgone*. Paus. II, 21, 6. Sa tête peut être considérée comme la fortune de la ville; le sort de la ville de Tégée, en Arcadie, dépendait d'un des cheveux de Méduse. Paus. VIII, 47, 4. Athéné qui au fond est identique à la Gorgone (duc de Luynes, *Études numismat.* p. 55 et suiv.) est précisément la déesse née de la tête et devient une véritable *Tarpeïa*, par l'oiseau Ἅρπη qui lui est consacré. Homer. *Iliad.* T, 350 et Schol.

(15) Macrob. *Saturn.* I, 7.

(16) Idem, *l. cit.*

(17) Dionys. Halicarn. III, 69; Tit. Liv. I, 55; Flor. I, 7. Tite-Live ne parle que du dieu Terme et ne nomme pas la déesse *Juventas*, Νεότης.

(18) Sur un Hermès trouvé dans la Romagne (*Bull. de l'Inst. arch.* 1831, p. 182) on lit : IOV. TER. pour *Iovi Terminali*. La tête est juvénile : ses bras sont couverts d'une chlamyde; il est hermaphrodite. Suivant Denys d'Halicarnasse (II, 74), Numa Pompilius fit poser des bornes autour des champs et voulut que ces bornes fussent consacrées à Jupiter Terminalis.

(19) Paus. III, 13, 6.

(20) Cf. le médaillon d'Adrien, pl. VII, n° 6.

(21) Plin. *H. N.* XIII, 13, 27; XXXIII, 1, 5. Cette construction fut achevée l'an de Rome 678. La dédicace se fit par Catulus. Plutarch. *in Poplic.* 15.

(22) Morell. *Fam. Petilia*, n° 2.

(23) Le 20 décembre, l'an 822 de la fondation de Rome.

(24) Tacit. *Hist.* IV, 53.

(25) Avec lesquels se confondent Romulus et Rémus.

(26) Comme les deux déesses casquées du médaillon d'Adrien, pl. VII, n° 6 et celles qui se voient sur les médailles de la famille Egnatia. L'une est évidemment la Vénus armée accompagnée de l'Amour; l'autre est la déesse Roma ou Minerve posant le pied gauche sur la tête de la louve.

(27) Le même temple se voit encore sur les médailles grand bronze du règne de Titus.

Bien des détails de cette vaste composition nous échappent malheureusement encore, mais ce que nous distinguons clairement, excite au plus haut degré notre intérêt. Jupiter est au centre sur un trône élevé (Κορυφαῖος, Καραῖος, Ἀχραῖος) (1); à sa droite, un personnage nu, la chlamyde couvrant l'épaule et le bras gauche, le piléus thessalien rejeté sur le dos, ayant peut-être tenu un caducée; c'est probablement Mercure (*Turms, Terminus*) : à la gauche de Jupiter, une déesse drapée, vêtue d'une longue tunique, portant, comme la déesse Roma, un parazonium. Cette déesse doit être *Vénus* et répond à la *Juventas* du Capitole, sous Tarquin; c'est aussi la Vénus *Érycine* ou *Capitolina* (2); et comme armée, elle rappelle la Minerve adorée dans le même lieu; à droite et à gauche de *Mercure* et de *Vénus* deux personnages vêtus d'une courte tunique, et qui s'éloignent dans un mouvement violent; peut-être deux *Salii*, dansant et frappant sur leurs boucliers (3); enfin, deux figures assises aux deux angles du fronton. Celle de gauche (à droite de Jupiter), qui semble barbue, porte la main sur une tête humaine colossale, placée à ses pieds. On doit reconnaître ici Tarquin lui-même, avec la tête d'*Olus*. Une figure assise de l'autre extrémité, imberbe, tournant la tête comme si son attention était vivement excitée par une apparition imprévue, et ayant aussi à ses pieds un objet qui n'est point une tête, mais dont nous ne pouvons distinguer la nature (le cône du dieu Terme?); serait-ce Romulus, observant le présage favorable qui lui remet la fondation de Rome (4), ou Numa, qui fit placer les bornes des champs sous la protection du dieu Terme (5)?

Le temple réédifié par Vespasien fut encore incendié sous Titus (6); le quatrième et dernier monument fut élevé par Domitien (7), qui s'éloigna de la forme adoptée par Sylla et par Vespasien; au lieu de six colonnes de face, le temple n'en eut plus que quatre. Nous trouvons la façade de ce monument reproduite sur un beau médaillon d'argent, avec la légende : *Capitolium restitutum*, qui figure dans notre *Iconographie des Empereurs Romains* (8). Jupiter, Mercure, Vénus et les autres personnages ont disparu du tympan; à leur place on voit la tête colossale d'*Olus*, entre deux *Tritons*. Des Victoires sur les acrotères et probablement un quadrige au milieu, complétaient la décoration de la façade.

Cette revue historique de l'origine du temple de Jupiter Capitolin, et des phases subies par cet édifice, nous a déjà initiés à la nature des idées qui se rattachent au culte du *dieu Tête*, particulièrement honoré dans cette localité. Ainsi nous concevons l'analogie du *Jupiter Terminalis*, et du *Jupiter Capitolinus* : les deux formes comparées du *terme* et de la *tête* rappellent aussitôt le *cône* de la Vénus assyrienne, et nous nous souvenons aussi qu'une de ces formes de la Fortune romaine est la *Vénus Calva*, à l'origine de laquelle on assigne une cause patriotique (9), de même que pour toutes les divinités politiques, mais dont la *tête rasée* se reproduit fidèlement dans le *cône* phénicien, pour ne point faire ici un rapprochement moins décent, quoique tout aussi certain (10). La *Vénus Calva*, en effet, n'est pas plus propre à Rome qu'aucune autre des formes divines qui ont acquis une grande prépondérance dans le culte national. La manière dont les Romains traduisirent le nom de *Golgotha* par celui de *Calvarium*, nous fait croire qu'elle était adorée à *Golgos*, en Cypre (11), sous le nom de *Golgia*, et sans doute aussi à Jérusalem. On sait qu'à l'époque de la Passion du Christ, le *Calvaire* était devenu un lieu infâme à cause de la destination religieuse qui lui avait été donnée aux époques où les Juifs abandonnèrent la loi de Moïse pour la croyance phénicienne. Adrien, qui se connaissait en religion païenne, ayant bâti sur l'emplacement de Jérusalem la colonie d'AElia Capitolina, consacra le Calvaire à *Jupiter* et à *Vénus* (12).

C'est par le rapport de la *tête* et du *cône*, qu'on comprend l'analogie des deux modes de gestation du Jupiter Androgyne, alors qu'il devient père soit de Minerve, soit de Bacchus (13). La *cuisse* comme la *tête* sont deux images qui s'appliquent convenablement au cône. Mais la *cuisse* plus prolongée, est le cône tout entier; elle conduit directement à la religion du *dieu Jambe*, dont M. de Witte (14) a commencé à soulever le voile. La tête est le sommet du cône. C'est ainsi que le Jupiter *Coryphaeus* peut être le même que le Jupiter *Acraeus* (15), ou même que *Summus* et *Summanus* (16). La tête séparée du cône devient la déesse *Coryphé*, l'épouse de *Jupiter* (17), ou même de Neptune (18), la mère de *Minerve Coria* (19). Ce surnom de *Coria*, qui fait partie intégrante du nom de *Coryphé* (κορ-υφη, le second nom se rapportant à la racine, AΠE (ég.), ףא, *caput*), nous fait pénétrer sur un nouveau terrain. *Coria* a d'abord une certaine analogie avec κάρη, κάρηνον, κράνιον, *tête, crâne* (20); la ressemblance n'est pas moins évidente avec κόρος, *satiété, plénitude*, d'où nous avons dérivé le nom même de *Cronus* (21). On arrive ainsi à se rendre compte de ce qu'est au vrai le personnage de *Métis* (μεστός, *plenus*), que la tradition religieuse donne aussi bien que *Coryphé*, pour épouse à Jupiter, et pour mère à Minerve (22). Μῆτις, de même que le CBω égyptien (cf. *Capere*), n'exprime l'idée d'intelligence, de prudence, qu'à cause de l'analogie de l'image matérielle de *plénitude* et de l'image intellectuelle de *science* (23). Ainsi, nous disons encore qu'un *homme est* PLEIN *d'esprit*, REMPLI *d'instruction*. Ovide (24), après avoir exprimé l'opinion que Minerve a été surnommée *Capta*, parce qu'elle était sortie de la *tête de* Jupiter, éprouve encore un doute religieux :

Nominis in dubio causa est : *capitale* vocamus
Ingenium sollers : ingeniosa dea est.

Métis et *Coryphé* se rencontrent encore ici dans l'application morale, de même qu'elles se confondent dans le rôle mythologique.

Mais la *science*, la *prudence*, n'expriment qu'une face de l'application morale de l'idée de *plénitude* : en regard de la *science*, est la *folie*. L'*enthousiasme*, si puissant sur l'esprit des Orientaux, se trouve placé à une égale distance de la *folie* et de la *sagesse* : plus on remonte haut dans l'histoire de l'humanité, et plus la *folie* a d'empire sur l'esprit des hommes. La *sagesse*, avant de parler par la bouche de *Socrate*, n'a eu d'autre expression que les fureurs de la pythonisse; les Musulmans traitent encore les fous avec une crainte respectueuse. On comprendra donc, sans que de plus longs développemens soient nécessaires,

(1) Cf. Pan Ακραῖος, dont la tête figure sur les médailles de Panticapée et dans les mains de la déesse d'or du Cabinet des médailles.

(2) Tit. Liv. XXIII, 31; Sueton. *in Calig.* 7; *in Galb.* 18.

(3) Ces *Salii* rappellent les Corybantes qui tuent un de leurs frères.

(4) Dans ce cas Romulus se trouverait précisément du côté de la déesse *Juventas* qui doit être la mêmè que la déesse *Romé* ou *Roma*.

(5) Dionys. Halicarn. II, 74.

(6) L'an de Rome 833. Plutarch. *in Poplic.* 15; Sueton. *in Domit.* 5.

(7) Sueton. *in Domit.* 5.

(8) Pl. XXIV, nº 3.

(9) Servius (*ad* Virg. *Aen.* I, 720) raconte que les Romains se trouvant assiégés dans le Capitole par les Gaulois, les femmes coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes à l'usage des archers. Cf. le Zeus φαλακρὸς des Argiens. Clem. Alex. *Protrept.* p. 33, Pott.

(10) On sait les rapports qui existent entre le *cône*, le *phallus* et la déesse *Tyché*. Voyez Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* I, p. 310.

(11) Steph. Byzant. *v.* Γόλγοι; Lycophr. *Cassandr.* 589 et ibi Tzetz.; Catull. XXXVI, 14; LXIV, 96; Paus. VIII, 5, 2; Plin. *H. N.* V, 31, 35. *Golgus*, fondateur de *Golgos*, était fils d'*Aphrodite* et d'*Adonis*. Schol. *ad Theocrit.* Idyll. XI, 100.

(12) Sulpit. Sev. *Hist. Sacr.* II, 45; S. Hieronym. *Epist.* 49; Euseb. *in vit. Constant.* III, 26; Xiphilin. LXIX, 12. Au Calvaire existe aussi l'histoire de la tête, puisque, suivant quelques Pères de l'Église, la tête d'Adam aurait été enterrée sous cette montagne. S. Hieronym. *Epist.* 44. La numismatique d'*Aelia Capitolina* montre : 1º Jupiter debout soutenant de la main gauche une tête humaine. Mionnet, V, p. 522, Nº 33; 2º Astarté debout tenant une tête barbue ou un globe. Mionnet, VIII, Suppl. p. 362 et 363. Cf. Eckhel, *D. N.* III, p. 442 et 443. Sur les médailles de *Capitolias* de la Cœlésyrie (Mionnet, V, p. 281, Nº 2; VIII, Suppl. p. 192, Nº 1), on remarque Astarté debout, dans un temple tétrastyle, portant une petite tête humaine sur la main droite et la gauche posée sur un sceptre.

(13) Junon aussi enfante Vulcain de sa cuisse, comme Jupiter Bacchus. Serv. *ad.* Virg. *Aen.* VIII, 454.

(14) *Nouvelles Ann.* p. 87 et suiv. Pour le *dieu jambe* on a la forme mâle dans le dieu *Terme* et dans tous les dieux en *gaîne*, de même que la forme féminine s'offre dans l'*Aphrodite Colias* et les déesses en *gaîne* ses acolytes ou ses parèdres.

(15) Tit. Liv. XXXVIII, 2. Cf. les médailles de Smyrne.

(16) Plin. *H. N.* II, 53; Tit. Liv. XXXII, 29; Ovid. *Fast.* VI, 731. Sa statue en terre cuite surmontait le Capitole, selon le témoignage de Cicéron (*de Divinat.* I, 10).

(17) Cicer. *de Nat. Deorum.* III, 23.

(18) Harpocrat. *v.* Ἱππία.

(19) Cicer. *de Nat Deorum*, *l. cit.* *Athéné Coria* avait un temple sur le sommet d'une montagne (ἐπὶ ὄρους κορυφῆς), à trente stades de Clitor en Arcadie. Paus. VIII, 21, 3. Artémis aussi portait le surnom de Coria. Callimach. *Hymn. in Dianam*, 234. Ce surnom est donné à Diane pour avoir rendu la raison aux filles (Κόραι) de Proetus. Cf. κόρος, μέθη. Artémis, Perséphoné et Athéné portaient toutes les trois le surnom de *Coricé*. Procl. *Plat. Theolog.* p. 372. Cf. Athéné Κορυφασία, à Pylos en Messénie (Paus. IV, 36, 2), et Artémis Κορυφαία, au mont Coryphé, près d'Épidaure. Paus. II, 28, 2.

(20) Hesych. *v.* Κάρα. Le Jupiter Καραιὸς était honoré chez les Béotiens. Hesych. *v.* Καραιός, Ζεὺς παρὰ Βοιωτίοις, οὕτω προσαγορεύεται, ὡς μέν τινές φασι, διὰ τὸ ὑψηλὸς εἶναι, ἀπὸ τοῦ κάρα. Une tête de Jupiter casquée, avec le foudre à côté, est peinte sur un vase. *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, pag. 85; Gerhard, *Rapp. Volc.* note 571. Minerve était surnommée Κρανaία près d'Élatée (Paus. X, 34, 4); Κορησία, à Corion, en Crète (ἀπὸ Κόρης τινάς). Steph. Byzant. *v.* Κόριον. Le nom de Κόριον rappelle la peau (*corium*) de la chèvre Amalthée. Après la délivrance du Capitole, assiégé par les Gaulois, on éleva sur cette montagne un autel à Jupiter Soter, et en souvenir de la disette que les Romains avaient ressentie jusqu'au point de manger le cuir (*corium*) de leurs chaussures, on brûlait sur cet autel des souliers et des morceaux de cuir (*coria*). Serv. *ad* Virg. *Aen.* VIII, 652.

(21) *Supra*, p. 3.

(22) Hesiod. *Theog.* 886; Apollod. I, 3, 6.

(23) Horapollon. *Hieroglyph.* I, 38.

(24) *Fast.* III, 837 sqq.

la parenté religieuse de Μῆτις, l'*intelligence*, et de Μέθη, l'*ivresse*. Le corps rempli de vin est rempli par la divinité même : la fureur que la *plénitude* du vin inspire, est éminemment sacrée. Ainsi, *Bacchus*, succombant sous l'ivresse, était représenté au-dessus du fronton du temple de Béryte (1), où l'on adorait la *tête* d'Astarté.

Le culte de *Métis*, de même que celui de *Coryphé*, doit avoir laissé des traces dans la religion du Capitole. Après la bataille de Trasimène, le dictateur Q. Fabius Maximus et le prêteur T. Otacilius dédièrent sur le Capitole un temple à la *Vénus Érycine*, et à la déesse *Mens* (2). *Mens* est à Μῆτις, ce que le *chaldéen* מנדע, *Mandâ*, est à l'*hébreu* מדע, *Maddâ*. Ces mots qui expriment tous également l'idée d'*intelligence*, ne se distinguent que par la substitution du *t* au *d*, et par la présence ou l'absence de l'*n* épentéthique. On serait tenté, peut-être, et on l'a fait quelquefois, de faire dériver de *mens, mentis*, le nom de *Minerve* elle-même; mais ce dernier nom, dont la forme simple est *Men* (*erva* n'étant qu'une désinence italiote), se rattache bien plus directement à la racine *Manere*, μένω, μνάομαι, et la synonymie de μνάω et de μάω, nous transporte sur le terrain de la racine *Ma*, terrain que j'ai tâché de parcourir dans une autre occasion (3). En tous cas, cette forme dérivée, *Men*, représentée au Capitole par la déesse *Minerve*, s'est peut-être produite encore plus à nu dans la même localité. Les sacrifices humains, ordonnés par Tarquin-le-Superbe, le fondateur du temple de Jupiter Capitolin, devaient être offerts à la déesse *Mania* et aux *Lares* (4). Cette triade, composée d'une *mère* entre deux *fils*, rappelle évidemment celle des *Pénates* de Lavinium, figurée par une *hydrie* entre deux caducées (5). C'est, comme nous l'avons dit précédemment, l'inverse de la triade capitoline, *Jupiter entre Junon et Minerve*: or, ceux-ci sont aussi appelés les *Pénates* de Rome (6). Je ferai observer à ce sujet que de même que Jupiter, comme Ruminus (7) [cf. à Rome le *ficus Ruminalis* et la déesse *Rumina* (8)] a son aspect féminin, de même aussi les deux déesses qui accompagnent Jupiter au Capitole, quand on les voit toutes deux armées, comme sur le médaillon d'Adrien (pl. VII, n° 6), ou sur les deniers de la famille Egnatia, ou quand elles permutent, comme sur le grand bronze de Vespasien, avec les Dioscures, inclinent alors à la forme virile. Ainsi donc, pour établir un rapport formel entre la triade capitoline et celle qu'on adorait à Lavinium, il suffit de se rappeler la bizarre formule qu'Athénée (9) indique, pour se composer un *Jupiter Ctésius*. La notion que nous acquérons ainsi d'un Jupiter adoré sous la forme d'une *amphore* ou d'une *hydrie*, cette notion qui confond définitivement *Métis* et *Jupiter*, de même que la *tête d'Olus* a absorbé *Coryphé* dans le dieu suprême du Capitole, justifie pleinement le rapprochement hasardé plus haut entre la religion du Capitole et celle de *Crannon* de Thessalie, où l'on promenait sur un char une hydrie entre deux corbeaux. Lavinium, où les caducées consacrés à Mercure remplacent les corbeaux, attributs d'Apollon, Béryte, qui figure la tête d'Astarté entre deux sceptres, rentrent désormais dans le cadre que nous avons tracé.

L'*hydrie*, comparée à *la tête*, exprime un rapport de *rotondité* et de *circularité*. Comparée au *cône*, qui n'est autre que le *dieu pierre* (10), elle exprime les idées voisines de *plénitude*, de *cohésion*, et par conséquent de *lien*. On s'explique ainsi comment le symbolisme antique permettait de substituer aux *têtes des dieux* (*capita deorum*) des *faisceaux composés de branches de verveine* (*fasciculi facti de verbenis*). Nous lisons dans Festus (11) que ces faisceaux s'appelaient *têtes des dieux* (*capita deorum*), et que dans les cérémonies du lectisterne, on les plaçait sur le *pulvinar*, ou *lit sacré*. Ce précieux passage nous apprend, en outre, que les têtes des dieux figuraient la divinité tout entière, notion conforme à tout ce que nous a enseigné jusqu'ici l'étude de la religion du Capitole. C'est ici que trouve son explication la troisième conjecture exprimée par Ovide (12), sur l'origine du surnom de *Capta* donné à Minerve :

> An quod, perdomitis ad nos *captiva* Faliscis
> Venit.

Par les faisceaux figurant les *capita deorum*, le rapport du mot *capere* et du mot *caput* est établi. Le *faisceau*, qu'on retrouve sous tant d'autres formes dans la religion romaine, n'exprime pas seulement l'idée de *circularité*, à laquelle font allusion aussi les *boucliers* de Tarpeïa; les anneaux dont la vierge hydrophore est si avide, sont comme les liens dont Minerve arriva chargée à Rome après la prise de Faléria (13). Tout se réduit enfin à cette idée de *cohésion* et de *lien*, qui est ce que la religion des anciens a pu imaginer de plus général, et par conséquent de plus auguste.

Toutefois, il reste au fond de cette question du Capitole un mystère que nous avons cherché en vain à pénétrer, et qui excite d'autant plus vivement notre curiosité que nous en trouvons à chaque instant les vestiges dans les autres parties de la religion antique. La valeur du nombre *trois* est aussi grande au Capitole que celle du symbole de la *tête* : la division du temple de Jupiter en trois sanctuaires est aussi ancienne que le temple lui-même. La parité des trois divinités du Capitole s'oppose à ce qu'on considère Junon et Minerve comme accessoires, ou simplement comme le produit d'un de ces *dédoublemens* dont la religion antique offre d'ailleurs tant d'exemples. Ce rapport du nombre *trois* et de la *tête* est profondément enraciné dans les origines grecques. Τρίτω signifiait *tête* dans les plus anciens dialectes, tels que ceux des Éoliens, des Béotiens et des Crétois (14). Minerve, suivant les mythologues, est surnommée Τριτογένεια (15), ou même Τριγέννητος (16), non seulement comme née sur les bords du lac *Triton* (17), dans la Libye, mais encore parce qu'elle est sortie de la *tête* (τρίτω) de Jupiter (18). La religion romaine admettait évidemment cette analogie fondamentale du nombre *trois*, de la *tête* et du dieu marin *Triton*. On a vu sur le temple de Sylla la figure d'un *Triton* au centre du fronton triangulaire (19). Sur le temple de Domitien, la tête d'*Olus* (*caput Oli*), était accompagnée et comme soutenue par deux Tritons (20). Τρίτω est synonyme de κορύφη, et quelques uns veulent que *Tritonis*, et non *Coryphé*, soit la mère de Minerve (21). Le rapport de ce symbole marin avec les deux autres nous est tout aussi inconnu que le lien qui unit ensemble le nombre *trois* et le symbole de la *tête*.

Nous trouvons dans les auteurs anciens des explications de l'origine des trois divinités du Capitole, explications qui nous semblent d'une date comparativement récente et dont, par conséquent, nous ne saurions nous contenter. Macrobe (22) prétend que Tarquin, ayant été initié aux mystères de Samothrace, avait consacré ensemble Jupiter, Junon et Minerve, parce que Junon était l'*air inférieur*, Jupiter l'*air intermédiaire*, Minerve l'*air supérieur*. Ailleurs, le trépied, autre symbole, selon nous, du rapport de l'idée de circularité et du nombre trois, représente l'*eau*, le *feu* et la *terre* (23); mais qui nous dit, qui nous fait soupçonner même que dans les mystères de Samothrace aient été déposées les notions d'une physique assez raffinée pour distinguer *trois sortes d'air?* Et en général, ne devons-nous pas rapporter toutes ces tentatives de distribuer dans des corps et des élémens distincts les divinités et les symboles, à l'époque de ce que nous appelons la *religion physique*, c'est-à-dire à celle où l'on chercha à mettre les dogmes religieux en harmonie avec les progrès des sciences? D'ailleurs, au Capitole, comme dans le symbole du trépied, comme dans celui du *Triskèle*, comme dans l'expression de τρίτω, appliquée à l'idée de *tête*,

(1) Cf. *Supra*, p.41, note 1, la description de la médaille de cette ville. Nous avons vu (*Supra*, p. 42.) que Vénus Érycine était adorée sur le Capitole. Les fêtes *Vinalia* étaient dédiées à Jupiter et à Vénus Érycine. Ovid. *Fast*. IV, 871 sqq.

(2) Tit. Liv. XXII, 10; XXIII, 31.

(3) *Nouvelles Ann*. p. 223 et suiv.

(4) Macrob. *Saturn*. I, 7. La déesse *Mens* ou *Mania* rappelle aussi le dieu *Men* ou *Lunus*. Minerve ou le Gorgonium sont un symbole de la Lune. Duc de Luynes, *Études numism*. p. 50.

(5) Dionys. Halicarn. I, 67.

(6) Cassius Hemina *ap*. Macrob. *Saturn*. III, 4.

(7) S. Augustin. *de Civ. Dei*, VII, 11.

(8) Plutarch *in Romul*. 4.

(9) XI, p. 473, B. Il est à remarquer que les Pénates de Lavinium sont nommés aussi *dieux Ctésiens*. Dionys. Halicarn. I, 67. Le mot καккάβη qui, selon Étienne de Byzance (*v*. Καρχηδών), signifiait une *tête de cheval*, est aussi le nom d'un vase à trois pieds. Panofka, *Recherches sur les noms des vases*, p. 16 et 49.

(10) Dans un prochain article nous traiterons la question du *dieu pierre*, à l'occasion des médailles de Séleucie de Piérie, pl. VIII, n° 13.

(11) *V*. Capita Deorum; *v*. Struppi.

(12) *Fast*. III, 843 sqq. Cf. l'Athéné Φυλακίτις, citée par Nicomachus *ap*. Phot. *Bibl*. Cod. CLXXXVII, p. 144, Bekk.

(13) Cf. le *Palladium* pris par Ulysse et Diomède. Par le cône on arrive à l'idée de la divinité adorée sous la forme d'une pierre; nous avons fait voir (*Nouvelles Ann*. p. 240) que la *pierre de la Mère des Dieux* et le *Palladium* se confondent à chaque instant dans les récits des auteurs anciens.

(14) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr*. 519; Eustath. *ad Iliad*. Δ, p. 504; Schol. *ad* Aristophan. *Nub*. 976; Hesych. *v*. Τρίτω; Suid. *v*. Τριτογενής.

(15) Homer. *Iliad*. Δ, 515.

(16) Lycophr. *Cassandr*. 519.

(17) Herodot. IV, 180, Minerve est aussi fille de *Posidon* et de *Tritonis*. Herodot. *l. cit*.; Paus. I, 14, 5. La Libye avait porté les noms d'Ὀλυμπία (cf. le Corybante enterré sous le mont Olympe. J. Firmicus Maternus, *de Falsa Relig*. p. 426, Gronov.); Κορυφή, (cf. Coryphé femme de Jupiter. Cicer. *de Nat. Deorum*, III, 23); et enfin Κηφηνία (cf. *Cépheus, Céphale et Bacchus Céphallen*).

(18) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr*. 519.

(19) Méd. de la famille Pétilia.

(20) *Iconographie des empereurs romains*, pl. XXIV, n° 3. M. Orioli (*Ann. de l'Inst. arch*. IV, p. 57), pense que la tête d'Olus trouvée dans les fondemens fut placée sur le faîte du temple de Jupiter Capitolin (*in capite tholi*).

(21) Herodot. IV, 180.

(22) *Saturn*. III, 4.

(23) Auson. *Griph*. 74; cf. duc de Luynes, article sur Crotone, *Monnaies incuses de la grande Grèce*, dans les *Nouv. Ann*. Porphyre (*Vit. Pythagor*. 16) raconte qu'Apollon fut enseveli sous le trépied par les trois filles de Triopas. Nous avons vu (*Supra*, p. 43, note 13.) que des têtes rendaient des oracles; il faut comparer avec ce récit de Porphyre la tête d'Apollon du château de Polignac et la tête

le nombre *trois* et le *cercle*, ou la *sphère*, paraissent des symboles étroitement unis. Il faut donc admettre l'existence d'un fait simple, fréquent, frappant pour des imaginations ignorantes, qui aura indissolublement lié pour elles les deux idées, celle de la *tête* et celle du nombre *trois*. Nous croyons avoir été assez heureux jusqu'ici pour indiquer quelques uns de ces phénomènes contradictoires, sur lesquels reposent les mystères de la plus antique religion; mais ici le fil nous échappe, et nous demeurons dans la plus complète obscurité (1). Chercher à masquer notre ignorance par de vaines conjectures, ce serait abandonner la route que nous nous sommes tracée. Nous devenons d'autant plus réservés ici, que nous touchons l'ordre de questions où les recherches rencontrent le plus d'obstacles. Le témoignage formel de l'antiquité nous oblige à croire que la valeur mystique, attribuée aux nombres et à certaines figures géométriques, a joué un rôle important jusque dans les plus ignorantes religions. Mais la difficulté pour nous est de distinguer ce qu'a pu saisir de rapports en quelque sorte spontanés l'enthousiasme des premiers législateurs religieux, de ce que l'esprit d'observation a pu ajouter à ces notions primitives. Nous souhaitons vivement qu'un esprit exercé aux problèmes des sciences mathématiques consacre quelques méditations à ce sujet, si important pour l'histoire de l'esprit humain; mais nous craignons qu'il ne se présente de longtemps un savant assez dégagé de la préoccupation moderne, pour se placer du haut de ses connaissances dans le point de vue de cet ignorant enthousiasme dont l'influence a produit les systèmes religieux de l'ancien monde.

En attendant, nous continuerons de recueillir les matériaux qui peuvent servir à l'éclaircissement de la question dont la solution nous échappe. Nous rappellerons les intéressantes et ingénieuses recherches que M. le duc de Luynes (2) a publiées sur l'origine du *Triskèle*, tout en exprimant le regret que le savant archéologue se soit arrêté, pour ainsi dire, à la superficie du problème. M. Raoul-Rochette (3) a donné aussi quelques bonnes observations sur le rapport du poisson *triglé* avec le nombre *trois*. Nous pourrions citer de notre côté, les scènes représentées sur les sarcophages étrusques et les contorniates, qui nous offrent le héros *Capanée* (*caput*) combattant auprès d'une des portes de *Thèbes*, ornée de *trois têtes* (4); une porte semblable qui subsiste encore à Volterra (5); le Jupiter à trois yeux, qu'on voyait à l'Acropolis d'Argos (6); les trois Jupiters ou les trois fils de Saturne (7), etc.

Pour conclure ici, en ce qui concerne le Capitole, on voit que des trois questions que nous avons posées, la seconde, relative au rapport du nombre *trois* et du symbole *tête*, est la seule qui reste dans l'obscurité. Les emblèmes religieux qui alternaient le plus fréquemment avec la tête nous sont connus; nous soupçonnons même quelle idée fondamentale a présidé à ces échanges; enfin, la parité intime des bustes de femmes, honorés en Phénicie, et de la tête adorée sur le Capitole, ne doit plus présenter de difficulté sérieuse à l'esprit de ceux qui ont consenti à nous suivre dans le labyrinthe des origines religieuses.

N° 8.

Médaille de Laodicée de Phrygie. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΤΡΑιανος ΑΔΡΙΑΝΟϹ ΟΛΥΜΠΙΟϹ. *L'empereur César Trajan, Adrien, Olympien.* Tête laurée d'Adrien, à droite.

℞. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Laodicée.* Le Jupiter de Laodicée debout, vêtu d'une tunique talaire, et tenant sur la main droite l'aigle et dans la gauche le sceptre. Æ. 11. Mionnet, IV, p. 322, N° 735.

Voyez, pour l'explication de cette médaille, le commentaire sur le Jupiter Labrandeus (pl. VIII, n° 11).

N° 9.

Lvcivs VERVS AVGvstvs ARMeniacvs PARTHicvs MAXimvs. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, Parthique, très grand.* Buste de Lucius Vérus, à droite.

℞. TRibvnitiæ Potestatis VIII IMPerator IIII COnSvl III. *Investi de la puissance tribunitienne pour la huitième fois, empereur pour la quatrième, consul pour la troisième.* Le Jupiter romain, protecteur de l'empire, debout, tenant le foudre et le sceptre. A ses côtés, Marc-Aurèle et Lucius Vérus debout, vêtus de la toge. Médaillon de bronze.

Voyez le commentaire du n° 5, de la pl. VIII.

N° 10.

Pâte antique. — Hébé caressant l'aigle de Jupiter. Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, n° 174; Schlichtegroll, *Pierres gravées*, XXXIII; Millin, *Galer. myth.*, XLVII, 218.

M. Panofka (dans une Dissertation imprimée à Berlin, sous le titre de *Zeus und Ægina*, 1836) a récemment appliqué à ce sujet la fable de l'enlèvement d'Égine. Nous aurons occasion d'examiner le mythe d'Égine, quand nous parlerons du Jupiter de Crète.

N° 11.

Camée du Cabinet de Florence. — Hébé, assise sur un rocher, a laissé tomber le vase qui lui servait à verser à boire aux dieux. Jupiter, la tête appuyée sur sa main, est placé derrière l'aigle qui a enlevé Ganymède. Hébé tient le jeune Troyen dans ses bras et semble le présenter à Jupiter. Ganymède porte la *pelta*. *Mus. Flor.*, II, 37; Millin, *Galer. myth.*, CXLVI, 533.

Millin donne le nom de Vénus à la jeune déesse qui présente Ganymède à Jupiter.

N° 12.

Fragment de camée de l'ancienne Collection d'Orléans (t. I, p. 45), aujourd'hui au Cabinet impérial de Saint-Pétersbourg. — Ganymède, coiffé du bonnet phrygien, se retourne en arrière et fait un geste de la main droite. Dans le fond, on aperçoit une partie d'aile de l'aigle. Cf. Mariette, *Pierres gravées du Cabinet du Roi*, t. I, p. 61; Gronov. *Thes. græc. ant.* tab. V.

N° 13.

Camée du Cabinet Blacas. — Ganymède assis sur un rocher, et devant lui, l'aigle.

N° 14.

Cornaline. — L'aigle enlevant Ganymède. En bas, une œnochoé, allusion aux fonctions que Ganymède va remplir.

N° 15.

Pâte antique. — Buste de Ganymède, à gauche; devant lui est la tête de l'aigle. Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 163.

Nous exposerons les rapprochemens que fournissent les mythes d'*Hébé* et de *Ganymède*, quand nous traiterons de la numismatique crétoise, pl. IX, n° 15.

de Bacchus jetée par Persée dans les marais de Lerne. Schol. Victor. *ad* Homer. *Iliad.* Ξ, 319. D'après l'auteur de l'*Etymologicum Magnum* (*v.* Δελφοί), Bacchus est enseveli près du trépied de Delphes.

(1) On sait que le *diamètre* forme justement le *tiers* de la *circonférence* d'un *objet rond*, la *tête*, la *colonne*, le *cône*, etc. Ne se pourrait-il pas que les anciens eussent fait attention à ce point de géométrie? les trois divinités du Capitole n'exprimeraient-elles point la division exacte du *dieu tête* en trois parties égales représentant les trois faces sous lesquelles il pouvait être vu?

(2) *Études numism.* p. 84.

(3) *Médailles de la Bactriane et de l'Inde*, deuxième Suppl. p. 14.

(4) Micali, *Storia degli ant. pop. ital.*, tav. CVIII; Morell. *Fam. Appuleia*, 3.

(5) Micali, *Storia degli ant. pop. ital.* tav. VII.

(6) Paus. II, 24, 4.

(7) Dans les *Homélies Clémentines* (VI, 6 et 7) on trouve aussi des allusions au partage de l'œuf du monde en trois parties personnifiées dans Pluton, Neptune et Jupiter. Nous avons comparé (*supra*, p. 44) le Jupiter Ἀκραῖος avec celui du Capitole; une médaille de Mytilène (Mionnet, III, p. 46, n° 102) montre Jupiter, Neptune et Pluton accompagnés de la légende Θεοι Ακραιοι. Hygin (*Astron.* II, 19), pour expliquer la forme triangulaire de la constellation appelée *Deltoton*, ajoute : *quod orbem terrarum Superiores trifariam diviserunt, tres angulos esse constitutos dixerunt.* Plutarch. *de Isid. et Osirid.* t. VII, p. 500, Reisk. τὸ μὲν γὰρ ἰσόπλευρον τρίγωνον, ἐκάλουν Ἀθηνᾶν κορυφαγενῆ καὶ τριτογένειαν, ὅτι τρισὶ καθέτοις ἀπὸ τῶν τριῶν γωνιῶν ἀγομεναις διαιρεῖται.

PLANCHE VIII.

15. Jupiter Roi.

N° 1.

ANTONINVS . AVGvstvs . PIVS . Pater . Patriae . IMPerator . II. *Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie, empereur pour la seconde fois.* Tête laurée d'Antonin-le-Pieux, à gauche.

℞. TRibvnitiæ POTestatis XX COnSvl III. *Investi de la puissance tribunitienne pour la vingtième fois, consul pour la troisième.* Jupiter Égiochus, debout, s'appuyant de la main droite sur un sceptre et tenant de la gauche le foudre. A côté, sur un autel carré, l'aigle; en arrière de Jupiter, Atlas, un genou à terre, soutenant le globe du monde. — Médaillon de bronze encastré dans une large bordure antique.

N° 2.

Médaille de Nicée de Bithynie. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΑΔΡΙΑΝΟC ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC. *L'empereur César Adrien, Antonin.* Buste d'Antonin-le-Pieux, à droite, avec l'égide sur la poitrine.

℞. ΝΕΙΚΑΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Nicéens.* Jupiter, assis sur un trône, et tenant le sceptre et le foudre, au milieu des douze signes du Zodiaque; de chaque côté, en haut, les chars du Soleil et de la Lune; aux pieds de Jupiter, deux figures couchées représentant deux déesses, *Gæa* et *Thalassa*, la Terre et la Mer, l'une tenant une corne d'abondance et des épis, l'autre un aviron. Cette dernière a des queues de poisson au lieu de jambes. Æ. 12 1/2. Mionnet, II, p. 453, N° 225.

N° 3.

Marcvs COMMODVS ANTONINVS AVGVSTVS. *Marcus Commode Antonin, Auguste.* Buste lauré de Commode, à droite.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis X IMPerator VII COnSvl IIII Pater Patriæ. *Grand pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la dixième fois, empereur pour la septième, consul pour la quatrième, père de la patrie.* Jupiter assis sur un trône élevé; à ses pieds, l'aigle. Aux côtés du trône, les Dioscures debout, tenant chacun un cheval par la bride. — Médaillon de bronze.

Les trois médailles dont la description précède montrent Jupiter comme roi, gouvernant le monde et réglant le cours des saisons. Ces médailles appartiennent à l'époque romaine; par conséquent le souverain des dieux y paraît sous une forme qui l'identifie avec l'empereur régnant. On sait que cette flatterie était très commune sous les empereurs. Sur la médaille de Nicée n° 2, Antonin porte, sur sa poitrine, l'égide du maître de l'Olympe. Le médaillon n° 1 représente Jupiter et Atlas réunis. Cette association rappelle le mythe où Cronus et Atlas sont frères et où Jupiter a pour frère Uranus (1). Dans un de nos précédens articles (2) nous avons fait voir que le Jupiter Latialis est le même que Saturne : Jupiter peut donc prendre la place de Cronus à côté d'Atlas. Néanmoins on ne doit point chercher ici l'idée d'une parité absolue entre les deux personnages : la personnification d'Atlas exprime seulement une des fonctions de Jupiter : ce dieu figure ici comme soutien du monde. Nous trouvons dans saint Augustin le surnom de *Tigillus*, comme appartenant à Jupiter (3). Ce surnom qui signifie *poteau, colonne*, convient très bien à un personnage qui porte sur ses épaules le fardeau de l'univers. On pourrait encore rapprocher de cette épithète le surnom de *Sthénius* (le fort), que portait Jupiter près de Trézène (4), et rappeler à cette occasion le simulacre du Zeus Milichius à Sicyone (5), qui avait la forme d'une pyramide, près de laquelle paraissait Artémis Patroa, sous celle d'une colonne. Le cône ou la pyramide, deux formes de la Vénus de Cypre, font souvenir des deux phallus qui étaient placés à l'entrée du temple de la Déesse Syrienne à Hiérapolis (6). Nous reviendrons encore plus bas, à l'occasion du Jupiter Salaminius, sur ces symboles, en réservant toutefois les développemens pour l'article de Vénus. Contentons-nous pour l'instant de remarquer qu'Hérodote (7) applique à Atlas le nom de *colonne du ciel* (κίονα τοῦ οὐρανοῦ), idée qui se révèle tout-à-fait dans le surnom de *Tigillus* attribué à Jupiter.

Au n° 2, Jupiter occupe le centre de l'univers entouré des douze signes du zodiaque. Le Soleil et la Lune dans leurs chars indiquent le cours des astres, soumis à la direction de celui qui règle les saisons. La Terre, reconnaissable à ses attributs, la corne d'abondance et des épis, et la Mer tenant un aviron et ayant des jambes qui finissent en queues de poisson complètent le spectacle de l'univers au centre duquel réside Jupiter considéré comme roi. A ce dieu appartiennent les épithètes de μέγιστος, de βασιλεύς, d'ἄναξ, d'ὕψιστος, de μοιραγέτης, de *Summus*, d'*Exsuperantissimus*, de *Præses orbis*, etc., épithètes qui, dans l'origine, prises des qualités physiques attribuées à la divinité, ont fini par devenir l'expression d'idées morales.

Enfin, au n° 3, les Dioscures avec leurs chevaux placés de chaque côté du trône de Jupiter servent à exprimer l'alternance des deux principes, le jour et la nuit, le printemps et l'hiver, la vie et la mort. Sur les deniers de la famille Cæsia, on voit les Dioscures et au milieu d'eux la tête de profil de Vulcain.

16. Le double Jupiter.

N° 4.

Cornaline. — Le double Jupiter. Les deux divinités sont barbues et assises sur des trônes; toutes deux tiennent le foudre et le sceptre. Entre elles, dans le champ, est une tête de femme de profil; au-dessous, on lit : MVH (initiales du nom du possesseur de cette pierre). Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 42; Toelken, Klass. III, n° 95.

Nous avons dû naturellement associer au Jupiter entre les deux Dioscures l'intaille du Musée de Berlin, depuis long-temps connue et publiée (8), sur laquelle on remarque la figure de Jupiter deux fois reproduite avec une identité parfaite dans la pose et les attributs. Jupiter, comme on vient de le voir, implique dans son unité l'idée du dualisme et de l'équilibre de la nature, causé par la lutte égale des forces élémentaires. De là, à figurer deux Jupiters il n'y a pour ainsi dire qu'un pas (9). D'où vient néanmoins que cette dernière représentation est tellement rare qu'on en citerait difficilement un autre exemple que la pierre médiocre par nous reproduite? C'est que Jupiter exprime essentiellement l'unité. Dans le chaos sans limites des noms et des formes divines, lorsqu'il n'existait d'autre frein à la faculté de combiner les personnages et les attributs que les règles tout-à-fait secondaires dérivées de l'art et de la poésie, le besoin d'une idée centrale se fit néanmoins sentir; il fallut un chef à cette armée confuse de dieux, et ce chef fut Jupiter; de là, l'idée de suprématie attribuée partout et en tous lieux à Jupiter, et qui ne permet pas que son trône soit partagé. Nous avons fait voir, d'après Creuzer, quelle influence avaient exercée sur la conception du personnage de Jupiter, l'établissement et les progrès de la société civile en Grèce (10). Cette influence a empêché que le rôle du dieu ne

(1) Diodor. Sicul. III, 60 et 61.

(2) *Supra*, p. 3.

(3) *De civ. Dei.* VII, 11.

(4) Paus. II, 32, 7; 34, 6. Le voyageur grec nous apprend que la pierre que Thésée souleva pour retirer de dessous l'épée et les souliers de son père portait d'abord le nom d'autel de *Jupiter Sthénius*. Nous pouvons donc hardiment rapprocher cette épithète de celle de *Tigillus*; la pierre de Thésée figure sur les monumens sous la forme d'une borne grossière.

(5) Paus. II, 9, 6.

(6) Lucian. *de Dea Syr.* 16.

(7) IV, 184. Cf. Homer. *Odyss.* A, 52; Aeschyl. *Prometh.* 348, Stürz. Voyez aussi Raoul-Rochette, *Mémoire sur Atlas*, p. 19 et suiv.

(8) Schligtegroll, *Dactylioth. Stoch* tab. XXI, n° 42.

(9) Winckelmann (*Cabinet de Stosch.*, class. II, n° 42), croit que les deux Jupiters de cette pierre rappellent les deux Jupiters nés en Arcadie, l'un fils d'Éther, l'autre de Cœlus. Cic. *de Nat. Deor.* III, 21. Winckelmann cite à cette occasion les deux *Neptunes* d'Aristophane, *Plut.* 397. Cf. Catull. XXXI, 3.

(10) *Supra*, p. 21.

subît des modifications trop graves dans les combinaisons religieuses. Jupiter jeune peut facilement être représenté comme double, car alors il figure une puissance à venir et non une puissance éternelle et sans limites. Les Dioscures si voisins par leur nom et par leurs fonctions de ce double Jupiter imberbe, ne comptent, dans la mythologie vulgaire, pas même au nombre des dieux. Le jeune Dionysus n'est autre chose que le Jupiter naissant; leurs noms se confondent dans la même étymologie. Il est donc tout simple que nous rencontrions quelquefois le jeune Jupiter substitué au jeune Dionysus, et que, par conséquent, certains auteurs associent le Jupiter père au Jupiter fils (1). Le lieu où réside la divinité suprême ne saurait être déterminé avec rigueur; l'immensité du ciel, l'abîme des eaux, les profondeurs de la terre ont reçu tour à tour cette destination. De là le partage du monde entre les trois fils de Saturne, toutefois avec une prédominance marquée en faveur du maître du ciel. Il s'en faut, il est vrai, que cette dernière pensée soit absolue. Jupiter et Pluton, placés en regard l'un de l'autre, se disputent, à forces presque égales, le souverain empire. La terre a ses foudres comme le ciel. A Jupiter appartiennent les titres publics, à Pluton les invocations mystérieuses. Nous avons déjà montré que le nom de Jupiter s'appliquait presque aussi souvent à la puissance infernale qu'à la puissance céleste. Cette parité se retrouve dans les surnoms des deux divinités, dans la désignation des lieux qu'elles habitent. Si le Jupiter du ciel est *Summus*, celui de l'enfer est *Summanus* (2). Les Οὐρανίωνες sont à la fois les habitans du ciel et ceux des enfers (3). J'ai montré précédemment (4) le double sens qu'il fallait attribuer à l'éther, considéré comme l'élément dans lequel réside la puissance souveraine des dieux. Mais si cette impossibilité de décider la question de la suprématie entre le ciel et l'enfer reste, dans les mystères, un problème insoluble, une telle ambiguïté disparaît autant que possible du culte public; le Jupiter céleste et le Jupiter infernal peuvent être présentés chacun isolément avec des attributs particuliers, mais nous ne les rencontrerons pas sur des monumens qui aient reçu la sanction de l'autorité publique, telles que statues ou médailles, en regard l'un de l'autre, du moins sous la forme que nous révèle la cornaline de Berlin. Quand la pensée de ce dualisme souverain devra être exprimée, on aura recours à la réunion de formes différentes, telle que l'association de Jupiter et du Bacchus infernal (5), ou bien à quelqu'une des combinaisons monstrueuses de la religion primitive, telle que la double tête de Janus ou bien encore à deux aigles, comme sur les médailles d'Agrigente (6), des rois Lagides (7), et d'une ville incertaine de la Campanie, dont les initiales, non encore expliquées, sont tantôt ΓΡΑ et tantôt ΚΡΗ (8).

La pierre de Berlin est donc, non seulement par sa dimension et la médiocrité du travail, mais encore par la nature de la représentation qu'elle nous offre, un monument d'un caractère essentiellement privé. Des motifs passagers et dont l'intelligence nous échappe presque toujours, donnaient lieu à ces combinaisons qu'on remarque sur les productions de la glyptique et qui décuplent en quelque sorte le nombre des types que l'antiquité nous a légués. Souvent ces combinaisons contenaient des allusions à des circonstances individuelles; souvent aussi l'artiste se plaisait à exprimer une idée religieuse par des moyens étrangers aux usages ordinaires. Quelle sorte de caprice a présidé à la conception de la pierre de Berlin? c'est ce que nous ne saurions décider. M. Tœlken (9) pense que les deux Jupiters font allusion aux deux empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus; cela n'est pas absolument impossible. Mais, dans ce cas, que signifie le buste de femme placé entre les deux Jupiters? L'étude de la religion du Capitole nous a fourni les élémens d'une explication plausible de cette combinaison. Une tête de femme placée entre deux divinités mâles nous rappelle la tête d'Olus du Capitole; or, nous avons vu que la divinité *tête* se révèle d'abord sous une forme féminine dans les traditions orientales, et en Grèce dans le mythe de la Gorgone. Si notre conjecture était fondée, le Romain qui a fait exécuter pour son usage privé la pierre de Berlin et dont les initiales sont gravées sur cette pierre, aurait eu la pensée de faire la contre-partie des divinités du Capitole. Au lieu de Jupiter entre les deux Junons, il aurait montré Junon entre les deux Jupiters, c'est-à-dire la forme orientale de la religion, au lieu de la forme italiote.

(1) Xenocrat. *ap.* Clem. Alex. *Strom.* V, p. 718, Potter; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 917. Apollon aussi est associé à Jupiter père, comme dieu jeune, par exemple à Milet (Steph. Byzant. *v.* Δίδυμα.) et à Sinope, *Supra*, p. 29.

(2) Martian. Capell. II, 40; Ovid. *Fast.* VI, 731; Plin. *H. N.* II, 52, 53. D'après ce dernier passage, on voit que les foudres du jour appartenaient à Jupiter et celles de la nuit à *Summanus*. Cf. S. August. *de Civ. Dei*, IV, 23; Fest. *v.* Provorsum.

(3) *Supra*, p. 17, note 3.

(4) *Supra*, p. 19.

(5) Comme sur la médaille de Calacta, pl. VII, n° 3.

(6) *Supra*, p. 37 et ibid note 5.

(7) Mionnet, tome VI, p. 30, nos 236-251.

(8) Mionnet, *Suppl.* tom. I, p. 354. Ces médailles étaient attribuées autrefois à *Graviscae* de l'Étrurie.

(9) *Ant. Vertieft geschnittenen Steine der Kœnigl. Gemmens. zu Berlin*, Klass. III, n° 95.

17. Jupiter protecteur de l'empire romain.

N° 5.

Pâte antique. — Jupiter Protecteur de l'empire romain. A ses côtés, deux empereurs vêtus de la toge.

Le médaillon de Lucius-Vérus, pl. VII, n° 9, et la pâte antique pl. VIII, n° 5, montrent Jupiter debout, comme protecteur des deux empereurs Marc Aurèle et Lucius Vérus. A ce Jupiter appartiennent les épithètes de *Defensor salutis Augusti* (10), de *Sponsor securitatis Augusti* (11), de *Conservator* (12), de *Custos* (13), de *Propugnator* (14), de *Tutator* (15), etc. On voit que toutes ces épithètes politiques ne remontent guère qu'à l'époque des empereurs; celles qu'on retrouve en Grèce ne sont aussi dérivées que postérieurement de la religion primitive sans aucun rapport avec les événemens politiques, et avaient un sens beaucoup plus étendu dans l'origine; nous en avons déjà fait la remarque, à l'occasion du Jupiter Éleuthérius et Soter, et nous verrons, dans l'article suivant, le Jupiter Panhellénius devenir un dieu beaucoup moins national que ne paraît l'indiquer son surnom.

Jupiter Conservator figure aussi sur un médaillon de Commode (16); il tient le sceptre et étend le foudre au-dessus de la tête de l'empereur, qui lui-même aussi porte un sceptre et un foudre. D'après Tacite (17), Domitien éleva un autel à *Jupiter Conservator*, à l'avénement au trône de Vespasien, son père. Depuis, étant lui-même empereur, il consacra au même dieu un temple magnifique, sous le nom de *Jupiter Custos* (18).

18. Jupiter Hellanius et Anxur.

N° 6.

Chalcédoine. — *Jupiter Anxur*, sous la forme d'un éphèbe imberbe, tient d'une main le foudre et de l'autre son sceptre; l'égide est roulée autour de son bras gauche; à ses pieds est l'aigle ainsi que son bouclier. ΝΕΙΣΟΥ. *Ouvrage de Nisus.* Winckelmann, *Mon. inéd.*, n° 9; *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 48 (19).

N° 7.

Médaille de Syracuse. — ΔΙΟΣ ΕΛΛΑΝΙΟΥ. (*Image*) *de Jupiter Hellanius.* Tête imberbe et laurée de Jupiter Hellanius à gauche.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains.* Aigle sur un foudre, à gauche. Æ. 6. Eckhel, *D. N.*, I, p. 244; Mionnet, I, p. 308.

N° 8.

Denier de la famille Vibia. — Masque de Pan. Derrière, *pedum*; dessous : PANSA, surnom de la famille Vibia.

℞. Caivs VIBIVS Caii Filivs Caii Nepos. *Caïus Vibius, fils de Caïus, petit-fils de Caïus.* IOVIS AXVR (20). *Jupiter Axur.* Jupiter Axur ou Anxur, assis, la tête radiée, tenant d'une main la patère et de l'autre le sceptre. Morell., *Fam. Vibia*, Tab. II, 2.

Les questions que soulèvent les figures de Jupiter imberbe et radié ont déjà été abordées, soit dans l'article de Janus (21), soit dans celui de Jupiter Ly-

(10) Médailles de Commode. Eckhel, *D. N.* VII, p. 127.

(11) Idem. Eckhel, *Ibid.*

(12) Règnes de Domitien, Commode et Gallien.

(13) Néron et Adrien.

(14) Depuis Gallien jusqu'à Dioclétien.

(15) Dioclétien et Maximien.

(16) Pedrusi, *Mus. Farn.* VII, 21, 2; Millin, *Galer. Myth.* IX, 45

(17) *Hist.* III, 74.

(18) Sueton. *in Domit.* 5.

(19) M. Toelken, dans son Catalogue n° 79 et 80, reconnaît sur deux pierres qui représentent Jupiter sous la même forme que sur la chalcédoine de Nisus, l'empereur Auguste, avec les attributs du souverain de l'Olympe.

(20) *Jovis* est au nominatif. M. G. F. Grotefend (*Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 276) croit qu'*Anxur* est le même mot qu'*Augur*.

(21) *Supra*, p. 7.

céen (1). Nous avons montré que ces deux divinités, Jupiter et Apollon, permutaient dans certains cultes particuliers. Les Apollons barbus comme Jupiter ne manquent point (2); les Jupiters imberbes couronnés de laurier ou radiés comme Apollon, sont encore plus fréquens (3). Les Romains appelaient *Vejovis* ou *Vedius* ce Jupiter imberbe (4); l'analogie qui existe entre ces noms et celui de la famille *Vibia*, dont nous avons les médailles, ferait rechercher sur ces pièces plutôt un *Vedius* romain, si l'inscription *Axur* ne désignait clairement le Jupiter non seulement adolescent, mais enfant, qu'on adorait à *Anxur* ville de la Campanie (5), située à peu de distance du promontoire de Circé, à l'extrémité des marais Pontins, et qui est la moderne Terracine. Peut-être le culte de Jupiter enfant avait-il passé de la Campanie chez les Romains. Le nom même d'*Anxur* présente une grande difficulté d'interprétation, comme tous ceux qui appartiennent aux anciens dialectes de l'Italie, dont nous ne possédons qu'un petit nombre d'inscriptions. Servius (6) rapporte qu'on adorait en même temps à Anxur, Junon, sous le nom italiote de *Feronia*. Mais tout nom appliqué à une divinité mâle présuppose une forme féminine et réciproquement. Selon ce principe auquel nous ne connaissons pas d'exception, le féminin d'*Anxur* devrait être l'*Angerona* (7) des Romains. On peut comparer aussi *Anxur* ou *Axur* à l'un des personnages de la triade cabirique de Samothrace, *Axieros*. M. Panofka (8) a émis l'opinion, contrairement au témoignage du Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, qu'*Axi-Eros* devait être le même que l'*Éros* des mystères. Sur les médailles de la famille Fontéïa on remarque au revers de la double tête de Fontus, autre forme du Véjove, un Amour monté sur un bouc. Cet Amour, sauf les ailes, est le même que le *Jupiter Crescens* que nous trouvons avec la même monture (9). Ce rapprochement certain d'Éros et de Jupiter enfant confirmerait à la fois la conjecture de M. Panofka et la comparaison que nous venons d'établir entre l'*Axieros* de Samothrace et le *Jupiter Anxur*.

Au reste, le Jupiter imberbe n'étant autre chose que l'Apollon, ce que nous aurions encore à dire sur la première de ces divinités doit trouver plus naturellement sa place dans le chapitre de la seconde. Ce qui achève l'assimilation de Jupiter imberbe et d'Apollon, c'est la manière dont est représenté le Jupiter Hellanius de Syracuse. Ici l'inscription est tout-à-fait nécessaire à l'intelligence réelle du personnage; autrement ne serait-on pas exposé à toutes les foudres de la critique, si l'on désignait comme Jupiter un dieu dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté, avec des cheveux épars et touffus et une couronne de laurier? Les anciens ne nous ont laissé aucun renseignement sur le culte du *Jupiter Hellanius* à Syracuse. On a comparé seulement, avec juste raison, l'*Hellanius* de Syracuse au *Jupiter Panhellenius* d'Égine, d'autant plus que Pindare (10), en parlant de cette dernière divinité, la désigne sous le nom d'*Hellanius*. Si le *Jupiter Panhellenius* est le dieu de tous les Hellènes, le *Jupiter Hellanius* (forme dorique d'*Hellenius*), sera aussi le dieu des Grecs. Ce raisonnement, fort juste en apparence, a fait jusqu'ici considérer l'*Hellanius* de Syracuse et le *Panhellenius* d'Égine, comme des divinités purement politiques. On ne s'est point inquiété de ce qu'il y avait de singulier à ce que le dieu *de tous les Hellènes*, au lieu de siéger à Dodone (11) ou dans l'Élide, fût relégué dans une île dont le rôle politique et religieux fut toujours secondaire. On ne s'est point soucié non plus de ce que la personnification de l'unité hellénique était exprimée à Syracuse par une rare exception aux règles de l'art et de la religion chez les Grecs (12). Tout cela valait pourtant la peine d'être mis en ligne de compte, si l'on persistait à s'arrêter au caractère politique de ces deux divinités. J'ai précédemment posé en principe que les formes politiques de la religion, n'étant qu'extérieures et accessoires, cachaient toujours un sens intime et uniquement religieux. Le *Jupiter Hellanius* ne doit pas être considéré comme une exception à cette règle. Sans doute le rapport des deux noms, celui du dieu et celui du peuple, est incontestable. Les anciens ont eu égard à ce rapport; le récit de Pausanias (13) sur le *Jupiter Panhellenius* en donne la preuve. Mais l'application de ce nom d'*Hellanius* à une divinité ne peut-elle pas être antérieure à l'adoption du même nom par la race dominante dans la Grèce? La question que je viens de poser est grave et demanderait plus de développement que je ne puis lui en accorder ici. Il faudrait d'abord démontrer par des exemples multipliés que les noms des peuples anciens ont tous une origine sacrée, que ces noms, symboles de leur foi, étaient adoptés par eux en signe de leur soumission religieuse. Expliquerait-on autrement, dans le cas spécial qui nous occupe, comment le mot qui sert à désigner les Hellènes aurait joué un si grand rôle, indépendamment de ce peuple? Homère ne connaît point encore d'*Hellènes*, mais seulement des *Achéens*, et déjà nous trouvons dans son poëme un *Helenus* troyen, une *Hélène* lacédémonienne qui n'ont rien de commun avec les *Hellènes*. *Helenus*, fils de Priam, est prêtre d'Apollon, et partage avec la divinité qu'il sert le don de prophétie (14). *Hélène* se confond avec *Séléné* ou la Lune. Les Gaulois adoraient un dieu *Belenus* (15) que les Romains ont assimilé à Apollon. Ne serait-il pas plus exact, en considérant l'*Hellanius* de Syracuse comme une dénomination purement religieuse, de la placer en quelque sorte entre l'*Helenus* troyen et le *Belenus* des Gaulois, déposé sans doute par les Phéniciens sur le rivage de la Gaule, que de supposer à Syracuse l'existence obscure et secondaire d'un culte qui, pris dans le sens politique, n'aurait pu être que celui de la Grèce entière? Ces idées sont indiquées ici comme conjecture, mais je me réserve d'en fournir plus tard une confirmation plus complète et plus évidente. Cette confirmation ressortira surtout de l'exposé des phases qu'ont subies les noms d'Ἥλιος, d'Ἀπόλλων, et de Σελήνη, avant de se fixer aux formes qui ont prévalu définitivement dans l'usage commun de la Grèce.

19. Jupiter Solymeus et Salaminius.

N° 9.

Médaille de Cypre.—ΑΥΤΟΚΡατορι ΚΑΙΣαρι ΝΕΡουᾳ ΤΡΑΙΑΝΩ ΑΡΙΣΤΩ ΣΕΒαστῳ ΓΕΡμανικῳ ΔΑΚικῳ. *A l'empereur César Nerva, Trajan, excellent prince, Germanique, Dacique.* Tête de Trajan, laurée, à droite.

℞. ΔΗΜΑΡΧῳ ΕΞ ΥΠΑΤΟυντι ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ. *Chef du peuple, consul pour la sixième fois* (16), *la réunion des Cypriens. Jupiter Salaminius*, debout, vêtu d'un manteau, tient de la main droite une patère et s'appuie de la gauche sur un sceptre. L'aigle est posé sur son bras gauche. Æ. 9. Mionnet, III, p. 674, N° 29.

Nous avons réuni dans le même article le *Jupiter Solymeus* de la planche VI, n° 5 (17) et le *Jupiter Salaminius* de la planche VIII, n° 9; car nous attribuons à ces deux surnoms une origine commune. Le type de *Jupiter Solymeus* appartient à une très rare médaille autonome de Termessus de la Pisidie (18). Il remplace un type beaucoup plus commun dans la numismatique de cette ville, celui du héros local, *Solymus* (19). Ce dernier doit être considéré comme une

(1) *Supra*, p. 25 et suiv.

(2) Voyez ceux que nous avons cités, *Supra*, p. 25, note 2.

(3) On voit aussi Jupiter imberbe (*Tinia*), Apollon (*Apulu*) et Hermès (*Turms*), sur le miroir Ficoroni. Dempster, *Etrur. Reg.* I, tab. III.

(4) Martian. Capell. II, 40; Festus, *v.* Vesculi; Ovid. *Fast.* III, 447; Aul. Gell. V, 12; Macrob. *Saturn.* III, 9; Ammian. Marcell. XVII, 10.

(5) Serv. *ad* Virg. *Aen.* VII, 799.

(6) *Ad* Virg. *l. cit.* Cf. Horat. *Sat.* I, 5, 24. Acron (*ad l. cit.*) dit que *Feronia* est la femme de Jupiter Anxur. La tête de Véjovis imberbe et couronné de laurier paraît également sur les médailles de la famille Vibia.

(7) Macrob. *Saturn.* I, 10.

(8) *Mus. Blacas*, p. 26 et *Cabinet Pourtalès*, p. 102.

(9) Cf. *Supra*, p. 23.

(10) *Nem.* V, 19. Πατὴρ Ἑλλάνιος. Cf. Herodot. IX, 7; Plutarch. *in Lycurg.* 6.

(11) On peut cependant croire avec M. Müller (*Aeginet.* p. 19), que le *Jupiter Hellenius* est venu de Dodone dans l'île d'Égine. On trouve à Dodone les Ἑλλοὶ ou Σελλοί. *Jupiter Panhellenius* d'Égine paraît sur une chalcédoine du Musée de Berlin (Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 87; Toelken, *Ant. Vertieft*, Klass. III, n° 77). Il est barbu et tient la tortue sur la main droite, à ses pieds est l'aigle. M. Panofka a publié cette pierre dans sa dissertation intitulée : *Der Tod des Skiron und des Patroclus*, Berlin, 1836, taf. IV, n° 7.

(12) Pausanias ne cite que trois statues de Jupiter jeune, deux dans l'Altis à Olympie (V, 24, 1), la troisième (un Jupiter enfant), à Aegium, en Achaïe (VII, 24, 2). Sur le mont Dicté, en Crète, on voyait une statue imberbe de Jupiter. Etym. Mag. *v.* Δίκτη. Une chèvre était placée près de la statue de Véjovis (Aul. Gell. V, 12), particularité qui rappelle la chèvre Amalthée. On lui sacrifiait aussi des chèvres (Aul. Gell. *l. cit.*), comme au Soleil levant. Paus. X, 11, 4.

(13) I, 44, 13. A Athènes, l'empereur Adrien avait fait élever un temple à Jupiter Panhellenius. Paus. I, 18, 9.

(14) Homer. *Iliad.* Z, 76; H, 44. Le mot *augur* que M. Grotefend (*Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 276) rapproche du nom *Anxur*, confirmerait notre explication.

(15) Herodian. VIII, 3, 19; Jul. Capitol. *in Maxim.* 22; Auson. *Profess.* IV, 9; X, 20; Tertull. *Apolog.* 24. Cf. *vet. inscr.* Les Crétois donnaient le nom d'Ἀβέλιος au Soleil. Hesych. *sub verbo*. Les Pamphyliens disaient Βαβέλιος pour Ἀέλιος. Eustath. *ad* Homer. *Odyss.* K, p. 1654. Chez les Lacédémoniens βέλα signifie Ἥλιος. Hesych. *sub verbo*. Cf. Selden, *de Dis. Syr.* Syntag. II, pag. 144, et Buttmann, *Mythol.* t. I, S. 166, folg. Le culte du dieu jeune était associé, à Syracuse, à celui du dieu père, comme dans plusieurs autres localités. Hellen, le chef mythique de la race des Hellènes, est fils de Jupiter comme Apollon. Apollod. I, 7, 2.

(16) Selon la remarque d'Eckhel (*D. N.*, III, p. 85), c'est la date du consulat de Trajan.

(17) Étienne de Byzance (*v.* Τερμισσός) explique le titre Μείζονες qu'on lit sur la médaille de Termessus, en nous apprenant qu'il existait en Pisidie deux villes du nom de Termessus, distinguées par la qualification de *grande* et de *petite*.

(18) La tête laurée de Jupiter avec l'inscription Ζευς Σολυμευς, se trouve également sur une médaille de la même ville, frappée sous Claude le Gothique. Mionnet, VII, Suppl. p. 139, N° 232.

(19) Mionnet, III, p. 529, N° 221; VII, Suppl. p. 138, N°s 229, 230.

personnification du peuple auquel les habitans de la Pisidie rapportaient leur origine. Homère (1) parle des *Solymes* comme d'une nation guerrière. Au nombre des travaux qu'Iobatès impose à Bellérophon et qui doivent le conduire à la mort, se trouve la guerre contre les *Solymes* (2). Ce peuple est ainsi placé entre la figure tout-à-fait mythologique de la Chimère et la nation non moins fabuleuse des Amazones. Il est donc permis de croire qu'au souvenir d'une nation véritable qui aurait autrefois dominé dans les montagnes de la Pisidie, se sera trouvée mêlée une intention religieuse dérivée du nom même que portait cette nation. Ainsi, comme toujours, le héros *Solymus* aura été non seulement une personnification politique, mais encore la forme héroïque de la divinité locale. *Jupiter Solymeus*, à son tour, est le dieu *Solymus* admis dans l'Olympe hellénique (3), en vertu d'un procédé qui s'applique à presque toutes les divinités de l'Asie et que j'ai tâché précédemment de caractériser dans l'*Introduction à Jupiter* (4). La représentation du Jupiter Solymeus n'offre du reste rien de particulier. La Victoire qu'il tient dans la main appartient au costume ordinaire du Jupiter hellénique, et si l'on veut se faire une idée du caractère propre à cette divinité, on est obligé d'avoir recours soit aux traditions mythologiques qui se montrent à nous dans un rapport étroit avec celles des Solymes, soit au sens même qu'on peut tirer du nom de σόλυμος. J'aborderai plus bas cette dernière recherche à propos du Jupiter Salaminius. Quant à la connexité de la fable des Solymes avec des fables propres aux mêmes contrées, il n'est peut-être pas téméraire de rappeler le rapprochement établi plus haut entre la Chimère cilicienne et le Jupiter Aegiochus (5).

Les traditions relatives au Jupiter Salaminius sont plus abondantes et les attributs donnés à cette divinité plus caractérisés. Nous possédons des renseignemens circonstanciés sur la religion de l'île de Cypre. Jupiter y partage la domination avec Vénus (6), et la ville de Salamine paraît avoir été le chef-lieu du culte de Jupiter, de même que Paphos était celui du culte de Vénus. A Salamine, Pallas et Aglaure étaient adorées dans le même sanctuaire que Jupiter, et l'on offrait des victimes humaines à ces divinités (7). Un grand nombre de médailles de Salamine nous montrent le temple de la Vénus paphienne à côté de la figure de Jupiter Salaminius (8). Si l'on se rappelle le caractère éminemment androgyne de la Vénus adorée en Cypre, il sera permis de considérer le *Jupiter Salaminius* comme exprimant à part le côté mâle de la divinité hermaphrodite, et dans ce cas, si l'on veut pénétrer plus avant dans l'intelligence de cette divinité, on devra laisser de côté la forme hellénisée de Jupiter pour s'occuper des formes directement asiatiques d'Adonis et de Cinyras. Nous devons nous abstenir aujourd'hui de cette recherche et la renvoyer au chapitre de Vénus, avec d'autant plus de raison que le type de Jupiter Salaminius n'a conservé aucune apparence androgyne et ne rappelle en rien les habitudes de l'art asiatique. La tête barbue de ce Jupiter, sa poitrine découverte, le rangent parmi les pures conceptions de l'anthropomorphisme grec; le jet de son manteau qui couvre toute la partie inférieure du corps jusqu'à la ceinture rappelle plus directement, il est vrai, Esculape que Jupiter, mais ce costume est souvent aussi attribué au maître des dieux. Le Jupiter Salaminius n'en a pas moins pour cela ses particularités. On voit souvent la phiale dans la main de Jupiter, mais on citerait peu d'exemples d'une phiale renversée comme celle que tient le dieu de Salamine. L'aigle placé non dans la main ou aux pieds de Jupiter, mais sur le dessus de son avant-bras étendu, offre une singularité qu'on retrouve rarement ailleurs. On peut citer pour exemple le Jupiter Ithomate des médailles de Messène (9). Enfin, je ne sache pas qu'on ait encore rencontré un autre Jupiter appuyé sur un bâton ou sur une béquille, tel que pourrait l'être un dieu boiteux, comme Vulcain.

Malheureusement ces singularités ne se rapportent à aucun des renseignemens que nous possédons sur la religion de Cypre, et l'intention symbolique nous en échappe complétement. Nous croyons bien qu'on ne s'est pas encore rendu un compte exact des causes qui ont fait attribuer l'aigle à Jupiter. Sans doute (et c'est un point sur lequel nous reviendrons avec plus de développement par la suite), le choix d une espèce chez laquelle le sexe féminin offre des individus d'une taille et d'une force de beaucoup supérieures aux mâles, ne disconvient pas à une divinité qui dissimule son caractère androgyne sous une apparence virile. Mais que signifie cette pose de l'aigle sur le dessus du bras et quel rapport l'aigle et le bras ont-ils ensemble? C'est ce que nous ne saurions aucunement imaginer (10). La main appuyée sur le bâton rappelle un surnom de Jupiter dans saint Augustin (11), celui de *Tigillus*, comme qui dirait Jupiter *poteau;* ce dieu, à l'exemple d'Atlas, étant considéré comme le soutien de l'univers. On a vu précédemment une association beaucoup plus claire de Jupiter et d'Atlas. Ce qui prouve qu'ici nous ne nous trompons pas en considérant le bâton sur lequel s'appuie Jupiter, comme un symbole en rapport avec l'idée de Tigillus ou de poteau, c'est la synonymie établie par Vitruve (12) entre le mot d'*Atlantes* et celui de *Telamones*, pour désigner ces figures qui servent de supports en architecture et dont on a découvert des exemples remarquables aux Thermes de Pompéi, et, ce qui est plus digne d'attention, au temple de Jupiter Olympien à Agrigente. Cette synonymie d'ailleurs s'établit par la voie de l'étymologie. Ἄτλας et Τελάμων dérivent également du verbe τλάω, *supporter;* dans Τελάμων la désinence μων est tout-à-fait accessoire; on peut s'en convaincre en comparant deux mots qui dérivent également de la racine τλάω, τάλας et τλήμων, *celui qui supporte*, au moral, *celui qui souffre*. La synonymie de la langue religieuse répond à celle de l'architecture; dans l'histoire héroïque, Télamon est associé à Hercule comme Atlas.

Au reste, le Jupiter Salaminius n'est point un Jupiter Tigillus ou Télamon, seulement à cause du symbole sur lequel il s'appuie; la tradition mythologique associe le héros Télamon et le Jupiter Salaminius. Les Grecs attribuaient la fondation du temple de ce dieu à Teucer, fils de Télamon (13), qui serait parti avec une colonie de l'île de Salamine située dans le voisinage de l'Attique. Nous n'admettons pas qu'à l'époque héroïque une colonie grecque ait pu s'établir à l'Orient dans une île où devaient fleurir alors les établissemens phéniciens. La marche est bien mieux indiquée en partant de la Phénicie pour se diriger de là vers la Grèce, par Cypre et la Salamine attique. C'est là proprement le chemin que, suivant le témoignage formel des anciens, a suivi la religion de Vénus; et les Grecs nous paraissent ici, par un procédé qui leur était familier, avoir mis la cause pour l'effet ou l'effet pour la cause. *Salamine* et *Télamon* sont deux noms de même origine avec une différence extrêmement légère de transcription; *Salamine* est écrite à la manière hébraïque ou phénicienne, *Télamon* à la manière des Araméens qui mettent le plus souvent un T à la place où les Hébreux écrivent un S ou un Sch. Télamon comme Salamine doivent avoir joué un grand rôle dans la religion orientale. On trouve les Solymes au nord du Liban dans la Pisidie (14), dans l'Assyrie (15) et près de la Mésopotamie (16). On rencontre au midi de cette chaîne *Solyma*, la forme simple du nom de Jérusalem (17). *Salomon* suivant la transcription arabe, ou *Schalmôh* suivant la transcription hébraïque, est un nom dont il est inutile de rappeler la célébrité. Un roi d'Israël et un roi de Juda moins connus portèrent le nom de *Schaloum* ou *Schalum* (18). On explique or-

(1) *Iliad.* Z, 184.

Δεύτερον αὖ Σολύμοισι μαχήσατο κυδαλίμοισιν.

et 203 204.

Ἴσανδρον δέ οἱ υἱὸν Ἄρης ἆτος πολέμοιο

Μαρνάμενον Σολύμοισι κατέκτανε κυδαλίμοισιν.

Homère parle des monts *Solymes*, quand Neptune aperçoit Ulysse partant de l'île de Calypso, *Odyss.* E, 282-283.

Τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων ἀνιὼν κρείων Ἐνοσίχθων

Τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν. κ. τ. λ.

(2) Homer. *l. cit.*; Apollod. II, 3, 2.

(3) Remarquez que *Solymus* figure sur les médailles dans le costume et avec les attributs d'Arès. La Pisidie rappelle le Jupiter de Pise ou Olympie, que avons vu être identique à Arès. *Supra*, p. 21 et 27.

(4) *Supra*, p. 21.

(5) *Supra*, p. 31.

(6) Tacit. *Ann.* III, 62; Ammian. Marcell. XIV, 8.

(7) Porphyr. *de Abst.* II, 54; Lactant. *Div. Inst.* I, 21. A Amathunte les étrangers sont immolés sur les autels de Jupiter Xenius, à côté de ceux de Vénus, Ovid. *Metam.* X, 224-228; Lactant. Placid. *Epit.* X, *Fab.* 6. Minerve paraît au revers de Jupiter Solymeus sur la médaille que nous publions pl. VI, n° 5.

(8) Mionnet VII, Suppl. p. 304, n° 4.

(9) Millingen, *Ancient coins of greek cities and kings*, pl. IV, n° 20.

(10) Une pâte antique (Winckelmann, *Cabinet de Stosch*, class. II, n° 50; Toelken, *Ant. Vertieft geschnittenen Steinen der Kœnigl. Preuss. Gemmensam.* Klass. III, n° 78), montre le *Jupiter Salaminius* debout. Dans sa main droite étendue il tient une phiale; il appuie son bras gauche sur un autel élevé, sur lequel est un aigle qui s'envole. De chaque côté, les Dioscures avec des étoiles au-dessus de leurs têtes; près de la tête de Jupiter, le soleil et le croissant de la lune.

(11) *De civ. Dei*, VII, 11. Cf. *Supra*, p. 47.

(12) *De Architect.* VI, 10; Serv. *ad* Virg. *Aen.* IV, 246. *Sane latine Atlas Telamon, dicitur.* Cf. *ad Aen.* I, 741.

(13) Tacit. *Ann.* III, 62; Lactant. *Div. Inst.* I, 21.

(14) Herodot. I, 173; Strab. XIII, p. 630. D'après le même auteur (*L. cit.* et XIV, p. 666) le mont *Solyma* est dans le voisinage de Termessus. Cf. Homer. *Odyss.* E, 283. Les Solymes tirent leur nom de *Solymus*, fils de Zeus et de Chaldéné. Steph. Byzant. *v.* Πισιδία.

(15) Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* Z, p. 635. Ptolémée (*Georg.* V, 6), cite une ville nommée Σαλαμβορεία en Cappadoce. Cf. la ville de *Salambina* ou *Selambina* en Espagne, Plin. *H. N.* III, 1, 3. En Thessalie était une ville nommée *Salmon* ou *Almon*. Plin. *H. N.* IV, 8, 15. Ce dernier nom rappelle le fleuve *Almon* dans lequel les Romains baignaient la Mère des Dieux. Stat. *Sylv.* V, 1, 223. Le nom de *Salmona* a pénétré jusque dans la Gaule Belgique. La rivière aujourd'hui nommée *Salm*, qui se jette dans la Moselle, portait le nom de *Salmona*. Auson. *Mosell.* 366.

(16) Σαλάμιοι ou *Salmani*. Steph. Byzant. *sub verbo;* Plin. *H. N.* VI, 26, 30.

(17) Quelques auteurs (Tacit. *Hist.* V, 2 et 3; Chœrill. *ap.* Euseb. *Præp. Evang.* IX, 9; Juvenc. IV, 80.) ont prétendu qu'Homère (*Iliad.* Z, 184) avait eu en vue les Juifs, quand il parle des belliqueux Solymes. Cf. Quint. Calab. II, 121.

Ἀργαλέων Σολύμων ἱερὸν στρατόν.

(18) *Reg.* IV, 15, 10 et 15; Jerem. XXII, 11. Vulg. *Sellum.*

dinairement ces noms hébreux par le sens moral que fournit la racine *Schalam* (*salvus fuit*); mais l'intention religieuse et originairement païenne se montre dans le nom du roi assyrien *Salman-Azar*, nommé quelquefois simplement *Salman*. Ce nom de *Salman* ne saurait avoir été associé d'une manière fortuite au nom d'*Azar*, l'un des plus saints de l'Orient, qui n'est point, comme l'ont cru Ackerblad et M. Gesenius, dérivé de l'Osiris égyptien, mais qui est sans doute la forme primitive à laquelle les Égyptiens ont emprunté leur Osiris. D'ailleurs pour en revenir au nom de *Salomon*, *Salman* ou *Schalum*, son rapport avec l'idée morale de *salut*, laquelle, nous l'avouons, a dû dominer chez les Hébreux échappés au joug de la superstition païenne, disparaît dans la transcription *Tsalmunâh*, nom attribué à un prince des Madianites (1) et qui offre une singulière analogie avec celui de *Salmonée* chez les Grecs. Nous croyons que par la même voie aura pénétré en Grèce le mot de θάλαμος (2), qui s'applique non seulement à la chambre nuptiale placée sous la protection directe de la religion, mais encore aux sanctuaires des temples, aux lieux dans lesquels était placée la figure du dieu. On peut ainsi comparer à θάλαμος l'hébreu *Tsalam* (arabe *Talama*) *umbrosus*, *obscurus fuit*, d'où *Tselem*, *imago*, *simulacrum*, *idolum*.

La station en Cypre, qui dut être une des premières, est bien marquée par la fondation du temple de Jupiter Salaminius, attribuée au fils de Télamon. Le fond de la population cypriote était japétique. L'établissement des colonies phéniciennes en Cypre indique un des premiers points de contact des Chamites et des fils de Japhet. La transmission des mêmes idées à la population de la Salamine attique dut être de beaucoup postérieure. Il suffit alors, je pense, de relations commerciales avec les Phéniciens pour que la portion de la race héroïque des Hellènes établie à Salamine, fût en quelque sorte, saisie par les idées religieuses de l'Orient et laissât des traces de cette conversion dans les noms propres appliqués soit au pays, soit à ceux qui le gouvernaient. Télamon, roi de Salamine, a conservé des vestiges de son origine orientale dans les traditions populaires et jusque dans les compositions des grands poëtes: ceux-ci ayant respecté, à l'exemple des statuaires, leurs contemporains, certains traits qui devaient rappeler le type originaire. On montrait à Salamine la pierre sur laquelle Télamon était assis (3), quand son fils Ajax partit pour la guerre de Troie, et nous verrons bientôt les rapports du Jupiter Salaminius ou de Télamon, ce qui est tout un, avec le dieu *pierre*. A Égine, se trouvait près du tombeau d'Éaque celui de son fils Phocus, qui était un tertre (χῶμα) sur lequel était placée une pierre brute; cette pierre était celle qui avait causé la mort de Phocus, quand Télamon et Pélée la lui lancèrent à la tête dans l'exercice du disque (4). Chez Pindare, Télamon (5) offre à Hercule une phiale d'or remplie de vin, ce qui rappelle la phiale que tient Jupiter Salaminius. Au moment où Hercule présente le jeune Ajax à Jupiter, le maître des dieux envoie son aigle du haut du ciel et Hercule, charmé de cet augure qui annonce la naissance d'un héros, donne au fils de son ami le nom d'Ajax (Αἴας Αἴαντος), par allusion à celui de l'aigle, αἰετος (6). Nul doute qu'on ne doive établir un rapprochement entre Ajax, le jeune aiglon, et l'aigle posé sur le bras du Jupiter Salaminius, comme un oiseau sur les branches d'un chêne.

De Salamine, ville maritime, la tradition pénètre dans l'intérieur du continent. Salmonée, qui, dans l'Élide, imite avec un char et des torches allumées Jupiter lui-même (7), est un vestige de l'initiation de l'Orient conservée à côté du Jupiter Olympien, et le supplice de Salmonée foudroyé ne le distingue pas complétement de Jupiter, car nous savons maintenant l'analogie intime des Géans ou Titans et du dieu qui les combat (8). Dans tout ceci, chose remarquable, la Grèce n'a emprunté au Jupiter de l'Orient que son aspect puissant et terrible. Pour rencontrer la trace du sexe qui complète l'unité divine, il faut remonter au-delà de la Phénicie jusqu'à Babylone, où *Salambo* (9) était un des mille noms de la Vénus asiatique, ou bien chercher à Halicarnasse la nymphe *Salmacis* (10), l'amante du jeune Hermaphrodite, la nymphe d'une fontaine où les hommes perdaient le caractère de leur sexe, dans une contrée où, comme nous le verrons plus tard, Jupiter se produit sous une forme décidément androgyne.

Tout ce que nous venons de dire et les lieux mêmes où l'on adorait le Jupiter Solymeus et le Jupiter Salaminius, prouvent que ces deux divinités appartenaient exclusivement à l'Orient. L'étymologie de leur nom ne saurait donc être cherchée dans le vocabulaire grec. Au premier abord on voit que Solymus ou Salaminius ne peuvent être autre chose que l'hébreu *Schaloum*, *salus*, *salutaris*, et l'on se souvient des surnoms euphémiques de Jupiter et de Bacchus, *Éleuthérius*, *Soter*, *Philius*, le *libérateur*, le *sauveur*, l'*ami*. Jupiter Salaminius doit donc être dans l'Orient le même que le Jupiter Soter en Grèce; mais nous avons vu que dans le plus grand nombre des cas, Jupiter ne s'appelait libérateur, sauveur, ami, que par antiphrase, et l'usage de l'antiphrase s'applique naturellement à un dieu qui, tel que celui de Salamine, acceptait des victimes humaines. J'ai montré aussi que pour l'intelligence de ces surnoms il ne fallait pas s'arrêter à l'antinomie du caractère de la divinité et de l'épithète dont on l'honorait. Un tel surnom ne produit l'apparence d'une antiphrase que parce que toujours une première acception toute physique a produit deux sens moraux absolument opposés. Toute acception morale d'un mot présuppose un sens physique; la question seulement est de savoir si ce sens primitif s'est conservé dans les livres. Sous ce dernier rapport, la racine *Schalam* nous fait éprouver un véritable embarras. Autant l'usage du sens moral de cette racine a pris d'extension dans les idiomes sémitiques, autant le sens physique en est demeuré restreint. *Salaam*, dans le sens de *dévorer*, s'applique à une espèce de sauterelle, animal que ses ravages ont dû faire choisir en Orient pour symbole de la puissance dévastatrice; *Thalam* exprime l'oppression, la violence. Voilà pour le sens funeste de la divinité à laquelle on sacrifiait des hommes. Nous pénétrons dans le domaine des images purement physiques par le mot, *Salmâh* qui veut dire un *vêtement*, de même que τελαμῶνες en grec servaient à désigner des *liens*, des *bandelettes* (11). Mais l'image que fournit ce dernier mot, malgré l'extension prodigieuse qu'elle a reçue dans les formes symboliques de la religion, ne trouve point d'application dans la manière dont le Jupiter Salaminius est représenté sur les monumens. Nous devrions donc renoncer à fournir, dans cette circonstance, une preuve directe de l'application du principe général que nous avons posé, si nous ne rencontrions un secours inespéré dans un texte où l'on va trop rarement chercher l'explication des origines religieuses, je veux dire dans la Genèse. Le lecteur s'apercevra bientôt, en effet, que la vision mystique de Jacob offre un rapport intime avec les idées qui ont présidé à l'établissement du culte de Jupiter Salaminius.

Rappelons en peu de mots les principales circonstances du récit de Moïse. Jacob arrive (12), vers le coucher du soleil, en un lieu tout parsemé de grosses pierres. Ces lieux dans l'Orient étaient l'objet d'une vénération superstitieuse. Au sixième siècle de notre ère on y menait encore ce qui restait des dévots du paganisme (13). Jacob, pâtre ignorant ou indifférent aux superstitions des Chamites, s'endort dans ces lieux, sans s'apercevoir qu'ils sont pleins de la présence des dieux, et prenant une de ces pierres sacrées, il la pose sous sa tête. Le contact de la pierre devient pour lui la cause d'une vision divine; le dieu qui doit devenir celui de sa race lui apparaît en songe; il voit d'abord ce que la Vulgate traduit par une *échelle* ou un *escalier* qui touche le ciel et par lequel les anges montent et descendent; Jehovah est placé au sommet de cet escalier, par conséquent dans le ciel. Le mot hébreu qui sert à désigner l'échelle mystique est *Sullâm* (en arabe *Sallamoun*). Pour nous faire une idée exacte de cette apparition, nous devons nous figurer une masse isolée qui s'élève en diminuant progressivement de hauteur avec des assises en retraite, en un mot, une pyramide à degrés, comme celles de l'architecture babylonienne. Les monumens égyptiens, et entre autres un bas-relief du grand temple de Denderah, publié dans l'ouvrage d'Égypte (14), nous montrent précisément sous cette forme l'échelle si célèbre dans les mystères du paganisme. Après cette vision, Jacob se réveille, et

(1) *Jud.* VIII, 5. Vulgat. *Salmana*. Cf. la transcription Τζέλυμοι pour Σόλυμοι qu'on lit dans Eustathe, *ad Iliad.* Z, p. 635.

(2) Cf. un vase sur lequel nous avons cru reconnaître Sardanapale placé près d'un thalamus. De Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 154.

(3) Paus. I, 35, 2.

(4) Idem, II, 29, 7. Σόλος est un disque de fer.

(5) Pindar. *Isthm.* V, 37, Boeckh.

(6) Pindar. *l. cit.* 48-51.

(7) Virg. *Aen.* VI, 585. Sa femme est *Sidero* (σιδήρος, fer). Apollod. I, 9, 8. Nous avons vu que σόλος est un *disque* ou une *masse de fer*. Σαλμωνίς est le nom d'un promontoire de l'île de Crète. Dionys. Perieg. 110. Hésychius (*sub verbis*) nous apprend que *Salmoxis* ou *Zamolxis* est un nom de Cronus. Nous venons de voir que le Jupiter Salaminius exigeait des victimes humaines.

(8) Nous pouvons citer encore le Titan Δίας (Etym. M. *sub verbo*), qui lie d'une manière frappante le nom de Ζεύς ou Διός à celui des Titans.

(9) Hesych. *v.* Σαλαμβώ; Etym. M. *v.* Σαλάμβας; Lamprid. *in Heliogabal.* 7. La manière dont les Lexicographes interprètent ce nom en le faisant dériver d'ἅλς, rappelle la cohésion, idée exprimée dans le symbole de la pierre ou du cône de Vénus. D'un autre côté, *Salambo* est un être toujours en agitation (σαλεύω, *agito*). Cf. les *Salii*, prêtres de Mars, qui dansent et frappent sur leurs boucliers, comme les Dactyles ou les Corybantes.

(10) Ovid. *Metam.* IV, 285 sqq.; XV, 317; Festus, *sub verbo*; Vitruv. II, 8. Cf. *Salamis*, fille du fleuve Asope, enlevée par Posidon. Apollod. III, 12, 8; Paus. I, 35, 2; Diodor. Sicul. IV, 72.

(11) Hesych. *v.* Τελαμών, λῶρος, καὶ ὁ ἀναφορεὺς τοῦ ξίφους καὶ τῆς ἀσπίδος, ἢ δεσμός, ἢ φασκία. Cf. *Supra*, p. 39, ce que nous avons dit sur le sens de *compression* dans le mot ἐλευθέριος. Dans l'île de Cypre on donnait aussi le nom d'Εἰλήτιος à Jupiter. Hesych. *v.* Εἰλήτιος, Ζεὺς ἐν Κύπρῳ. Cf. p. 39, ce que nous avons dit sur *Ilithyie*, comme déesse libératrice et infernale. Jupiter Εἰλήτιος est le dieu *El*, comme Vénus est la déesse *Alilath* ou *Alitta*. Le cheval libre paraît sur les monnaies de Termessus, comme sur celles de Syracuse. Mionnet, III, p. 526; VII, Suppl. p. 135 et 136. Cf. notre pl. VII, n° 2 et p. 38.

(12) *Genes.* XXVIII, 11 sqq.

(13) Damasc. *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXLII, p. 342 et 348, Bekk; Münter, *Vergleich der vom Himmel gefallenen Steine mit der Bætylien*. Cf. Lenormant, *Nouv. Ann.* p. 234.

(14) *Antiq.* tom. IV, pl. XIII. Cf. *le mat* de la pl. XXI.

en mémoire de l'échelle qui lui est apparue en songe, il dresse la pierre même qui lui a servi d'oreiller. Le lieu de l'apparition reçoit aussi de lui le nom de *Bethel*, c'est-à-dire *demeure de Dieu* (1).

On doit reconnaître qu'ici, dans l'esprit du patriarche, une assimilation s'est établie entre la forme de l'échelle mystique et celle de la pierre qu'il a dressée en souvenir de cette échelle. La pierre ainsi dressée et probablement de forme conique, appartient à l'ordre d'idées le plus général, peut-être, dans les idées de l'Orient, et qui, suivant la dimension de l'objet ou la nature des matières employées, a produit les pierres levées, les pyramides, les tumulus ou les *Margemâh*, amas de pierres aussi fréquens dans la Grèce que dans l'Orient. Les interprètes qui n'ont pas été frappés de ce rapport de l'échelle mystique avec la pierre conique, n'en ont pas moins fait dériver le mot de *Sullâm* de la racine *Sâlal*, dont le sens est *sustulit, elevavit, aggessit in acervum*. Cette dernière observation, que nous mettons en avant sur la foi des étymologistes les plus doctes et les plus prudens, démontre que la racine *Salam* n'est que secondaire et doit se rapporter à un monosyllabe primitif *Sal* ou *Tal*. Nous comprenons aussi par quelle raison la racine *Salam* s'est bornée dans son emploi presque exclusivement au sens moral, et si nous voulons chercher le sens physique de cette racine, nous devons le demander au monosyllabe primitif. Ce monosyllabe a reçu dans ses diverses transcriptions une extension trop grande pour que nous puissions songer à en aborder ici l'examen. Remarquons seulement que la racine *Sâlal* d'où l'on a dérivé l'échelle *Sullam*, outre le sens d'entassement indiqué plus haut, exprime aussi celui de vacillation, et n'oublions pas qu'entre les pierres levées de l'Asie, probablement les plus anciens monumens religieux de l'ancien monde, les *pierres branlantes* (2) étaient l'objet d'une vénération plus particulière.

Le texte sacré, réservé, comme on doit s'y attendre, sur les révélations qui tendent à montrer la connexité première du culte asiatique et de la religion des Hébreux, ne s'explique pas sur la valeur positive du nom de *Bethel*. Suivant la Genèse, c'est à la localité que Jacob impose ce nom mystérieux; mais la gentilité elle-même est beaucoup plus explicite sur le sens des *Bætyles*, pierres sacrées qui sont la demeure de la divinité ou plutôt la divinité elle-même (3). Ce qui prouve qu'en consacrant la pierre sur laquelle il a reposé, Jacob n'accomplit pas seulement un acte commémoratif, mais partage jusqu'à un certain point la foi à la présence de la divinité dans la pierre, c'est ce qu'ajoute la Genèse, que le patriarche versa de l'huile sur la pierre qu'il avait dressée. Cette pratique est, en effet, celle que suivaient encore dans les premiers siècles du christianisme les plus superstitieux d'entre les païens (4). Les pierres ainsi honorées n'étaient pas seulement à leurs yeux la demeure de dieu, *Beth-El*, mais encore le dieu lui-même, le père vénérable, *Ab-Adir*.

Pour en revenir à la religion de Cypre, l'échelle ou la pyramide mystique ne nous paraît donc qu'une répétition en quelque sorte raffinée du type primitif, le tumulus ou la pierre levée. Le Jupiter Salaminius est, comme Vénus, dont il partage la suprématie religieuse, le cône, plus particulièrement peut-être la pyramide à degrés (5). Après le symbole commun dans lequel se confondent ces deux divinités, la trace d'un dédoublement de ce symbole et de son appropriation à l'un et à l'autre personnage divin n'est sans doute pas difficile à constater. On peut citer, en effet, les deux phallus gigantesques qui décoraient les propylées du temple de la Déesse Syrienne (6), et auxquels on a comparé non sans raison, je pense, soit les doubles obélisques des temples égyptiens, soit même les deux colonnes placées en avant du temple de Salomon (7). Je crois aussi que, dans un autre ordre d'application, les pileus coniques des Dioscures doivent répondre à la même idée. Le Jupiter Salaminius peut donc être isolément, et à côté de la Vénus elle-même, figuré sous la forme d'une pierre conique. Si cette forme se complique jusqu'à devenir une pyramide à degrés, on parvient ainsi à s'expliquer la métamorphose la plus bizarre que l'imagination des Grecs ait admise, celle des filles de Cinyras en *degrés* (8). Cinyras est, comme on sait, prêtre du temple de Vénus, en Cypre, et père d'Adonis (9).

Au reste, je laisse entièrement de côté tout ce qui tient au rôle que l'échelle mystique a pu jouer dans l'institution évidemment postérieure des mystères, quand les réformateurs de la religion antique ont voulu épurer les idées des croyans et les faire passer progressivement de la foi grossière et matérielle aux conceptions spiritualistes. L'échelle mystique qui figurait déjà dans la religion à un tout autre titre, s'est offerte à leur esprit comme un symbole propre à exprimer les degrés de l'initiation qui élèvent l'âme à Dieu et la font monter au ciel. La trace de cet emploi tout moral du symbole de l'échelle se trouve dans la vision de Jacob. La pyramide, dans cette vision, en même temps qu'elle touche la voûte du ciel et semble la soutenir, est aussi le chemin qui conduit de la terre au ciel. Le dieu grossier du monde primitif est enfermé dans la pyramide qui le personnifie; le dieu plus pur qui doit lui succéder dans la religion des Hébreux est placé au sommet de la pyramide, et de là, appelle à lui le patriarche. Cette main tendue par la divinité à l'homme déchu, cette pensée de secours et de salut sont-elles étrangères au culte que les Phéniciens avaient importé dans l'île de Cypre? nous ne le pensons pas. Mais l'idée de salut inhérente à la conception du Jupiter Salaminius doit s'être produite sous une forme plus simple et mieux en rapport, soit avec la foi matérielle des premiers âges, soit avec les phénomènes qui avaient les premiers agi sur l'imagination de l'homme. Le cône et la pyramide sont étroitement unis avec les souvenirs du cataclysme, et représentent ces espaces élevés et étroits sur lesquels la race humaine poursuivie par les eaux avait trouvé son salut. Quelques chapitres du *Traité sur la Déesse Syrienne*, dont je recommande l'étude au lecteur, mettront sur la voie de cette influence du souvenir du cataclysme sur le choix des symboles de la religion phénicienne. Pour le moment, il me suffit d'avoir montré par quel côté le culte de Jupiter Sauveur, importé en Cypre, devait se rattacher au même souvenir. Dans une autre occasion, je traiterai cette question intéressante avec l'extension convenable.

N° 10.

Médaille de la Cyrrhestique. — ΑΥΤΟΚΡΑΤωΡ ΚΑΙϹΑΡ Τιτος ΑΙΛιος ΑΝΤωΝΙΝΟϹ ΕΥϹΕΒης. *L'empereur César Titus, Élius, Antonin, Pieux.* Tête d'Antonin-le-Pieux, laurée, à droite.

℟. ΔΙΟΣ ΚΑΤΑΙΒΑΤΟΥ ΚΥΡΡΗϹΤωΝ. *(Image) de Jupiter Catæbatès des Cyrrhestiens.* Jupiter Catæbatès assis sur un rocher et tenant le foudre et le sceptre; à ses pieds, l'aigle; derrière, la lettre Β (an 2). Æ. 6. Eckhel, *D. N.*, III, p. 260; Mionnet, V, p. 135, N° 7.

Voyez pour l'interprétation du *Jupiter Catæbatès* l'article du n° 13 de cette planche, où nous avons réuni ensemble les *Jupiters Céraunius, Catæbatès* et *Casius*, adorés dans des lieux peu éloignés les uns des autres.

20. Jupiter Labrandeus.

N° 16.

Médaillon de Mylasa de Carie. — ΠΟυΒλιος ϹΕΠΤΙΜΙΟϹ ΓΕΤΑϹ. *Publius Septimius Géta.* Buste de Géta, à droite.

℟. ΜΥΛΑϹΕΩΝ. *(Monnaie) des Mylaséens. — Jupiter Labrandeus* dans un temple tétrastyle d'ordre corinthien; au milieu du fronton, une couronne. Jupiter est coiffé du modius; son corps se termine en gaîne couverte de bandelettes, au-dessus desquelles paraissent deux mamelles; de ses bras descendent des chaînes qui paraissent scellées dans le sol; dans sa main droite le dieu tient une bipenne, et dans la gauche une lance. Æ. 11. Mionnet, VI, Suppl. p. 512, N° 376.

La divinité que les Grecs ont désignée sous le nom de *Jupiter Labrandeus* est la première figure purement asiatique que nous ayons rencontrée dans le cours de ces recherches. Dans la manière dont cette figure est représentée sur notre médaille pl. VIII, n° 11, on ne découvre pas la moindre trace de ce soin qu'ont eu les Grecs d'adoucir par les élégances de l'art la rudesse et la grossièreté des symboles de l'Orient. Cette médaille de *Jupiter de Labranda* est la seule, au reste, que l'on connaisse avec ce caractère exclusivement asiatique; toutes les autres offrent la trace de concessions au goût grec dans la manière dont la figure est ajustée. Notre médaille forme ainsi le commencement d'une chaîne qui s'arrête aux représentations les plus connues du Bacchus indien et particulièrement au type qui se voit sur le revers des médailles des rois de Carie. Dans cette progression le *Jupiter Labrandeus* présente d'abord une figure en gaîne, comme celle de la Diane d'Éphèse, serrée dans des bandelettes semblables à celles qui couvrent les momies égyptiennes; il porte une longue barbe et laisse voir deux mamelles de femme; sa tête est surmontée du modius.

(1) *Genes.* XXVIII, 19, et XXXV, 7. Debora, nourrice de Rebecca, étant morte, fut enterrée sous un arbre près de *Bethel*. *Genes.* XXXV, 8.

(2) Damasc. *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXLII, p. 348, Bekk

(3) Cf. notre article sur le Jupiter Casius, pl. VIII, n° 13.

(4) Damasc. *l. cit.*; Theophrast. *Caract.* 16; Lucian. *Alex.* 30; Minut. Fel. *Octav.* p. 20, Gronov.; Arnob. *Adversus Gentes*, I, 39.

(5) Cf. le Jupiter Milichius de Sicyone. Paus. II, 9, 6. Nous avons remarqué *Supra*, p. 50) que la *Vénus Paphienne* sous la forme de *cône* paraissait sur les médailles à côté de *Jupiter Salaminius*. Cette déesse s'appelle à Salamine *Vénus Prospiciens*, à cause de la fable d'*Anaxarète* changée en *pierre*. Ovid. *Metam.* XIV, 757-761.

(6) Lucian. *de Dea Syr.* 16

(7) *Reg.* III, 7, 15 et 22.

(8) Ovid. *Metam.* VI, 98-100; Lactant. Placid. *Epit.* VI, *Fab.* I. Nous reviendrons sur cette métamorphose dans notre article sur Vénus.

(9) Pindar. *Pyth.* II, 26 sqq.; Tacit. *Hist.* II, 3. Il arrive de l'Assyrie en Cypre. Apollod. III, 14, 3; Hygin. *Fab.* 58 et 242.

Les autres médailles de Mylasa nous montrent la même divinité avec la barbe et le modius de la précédente figure; mais déjà une ample tunique a caché les mamelles et remplacé les bandelettes de la momie (1). Sur les médailles des rois d'Halicarnasse (2), le dieu est devenu un vieillard d'un aspect noble quoique efféminé; il marche la tête ceinte du bandeau royal et on ne reconnaît plus en lui le *Jupiter de Labranda*, qu'au symbole caractéristique de la bipenne qu'il porte sur l'épaule. C'est ainsi qu'en suivant la tendance sérieuse de l'art, le goût hellénique arrive à voiler tellement l'expression des symboles asiatiques, que l'intelligence en est réservée dès lors aux yeux les plus exercés. La partie féminine du Jupiter de Labranda ne paraît plus que dans la tournure ambigue du personnage, dans sa longue robe que l'Asie a rendue commune aux deux sexes, quelquefois aussi dans sa chevelure. Mais l'art avait aussi un langage comique, familier, ironique, qui lui permettait d'exprimer plus clairement les idées religieuses, tout en procédant par allusion détournée, ainsi qu'il convenait à une religion dont les principes n'étaient révélés que dans les mystères. Nous donnons ici un exemple de ce langage, applicable, ce nous semble, au *Jupiter Mammatus* de Labranda (3). C'est une jolie figurine trouvée dans l'Attique et dont nous devons la communication à l'habile artiste qui la possède maintenant, M. le comte Turpin de Crissé. Cette figurine nous montre Bacchus debout, avec une longue barbe et une coiffure féminine; le désordre de son costume semble indiquer l'ivresse. Au lieu d'une tunique, il porte un très ample manteau d'une étoffe claire qui a dû le recouvrir tout entier, avant qu'il ne l'eût laissé glisser de l'épaule et du bras droit. Mais ce qui rend ce manteau extrêmement curieux, ce sont les trois rangs de mamelles qui le décorent à l'endroit de la poitrine. On dirait que le Bacchus grec a voulu prendre le déguisement d'une des divinités polymastes de l'Asie, sans doute dans une de ces fêtes (4) où les deux sexes échangeaient leurs vêtemens (5). Ici donc une scène comique nous manifeste l'idée asiatique de la réunion des deux sexes dans un seul et même personnage divin. En faisant dessiner la figurine de M. le comte de Turpin, nous avons reproduit à côté d'elle le Jupiter de notre médaille, grandi au double, et dont les détails ne se voient clairement, sur l'original, qu'à l'aide de la loupe et en le présentant au jour le plus favorable.



A présent que nous savons la voie par laquelle nous devons retrouver les ramifications de l'idée religieuse prédominante en Carie, il faut voir si la comparaison des attributs propres à cette divinité avec les surnoms qu'elle a reçus ne nous fournira pas quelques lumières. Aux symboles précédemment énumérés, c'est-à-dire la barbe et les mamelles, le modius, les bandelettes qui serrent le corps, il faut joindre deux chaînes qui, fixées à la hauteur de chaque poignet, descendent de là jusqu'à terre où elles paraissent scellées; dans la main gauche une lance, dans la droite une bipenne, semblable à celle que portent les Amazones. Ce Jupiter, si différent au premier aspect du Jupiter de la Grèce, était surnommé *Labrandeus*, à cause du bourg de Labranda dans lequel son temple était bâti (6), et *Stratius* (7) en raison des attributs militaires dont il était armé. On honorait aussi à Mylasa un *Jupiter Ogoa* (8) ou *Osogo* (9), et un Jupiter *Carius* (10), différens du Jupiter Labrandeus. Le temple de ce dernier était situé à Labranda à peu de distance de Mylasa (11); celui du *Jupiter Osogo* doit avoir été bâti dans Mylasa même (12). Une médaille dont nous avons reproduit le type entre les deux figures précédemment rapportées, nous montre le *Jupiter Osogo* avec une tête barbue et radiée, une longue robe talaire, un aigle dans la main gauche; dans la droite un trident, dont la pointe inférieure semble percer un crabe (13). Nous verrons plus bas si dans le sens religieux cette forme doit être complétement distinguée du *Jupiter Labrandeus*, ou si ce n'en est qu'une simple variante.

Nous réunissons ici plusieurs autres types dispersés dans nos planches, mais qui tous peuvent servir d'appendice et d'éclaircissement au Jupiter de Labranda. Ainsi les médailles d'Halicarnasse (pl. XIV, n°s 14 et 15) de l'époque romaine nous montrent une divinité barbue et radiée avec une tunique longue et un péplus féminin, placée entre deux arbres sur lesquels sont posées des colombes. La réunion des colombes et d'un arbre semblable au chêne a rappelé à Eckhel (14) les récits d'Hérodote sur Dodone, et ce grand numismatiste, imité en cela récemment par M. Streber (15), a attribué à la divinité d'Halicarnasse le nom de *Jupiter Dodonéen*. Mais le chêne, et surtout les colombes, ont été asiatiques avant de passer dans la religion de la Grèce (16). Les idées sur lesquelles repose la religion de Dodone peuvent donc se retrouver en Asie, sans pour cela que le surnom de Dodonéen y ait été réexporté (17). Le Jupiter d'Halicarnasse nous paraît donc être le *Jupiter Ascraeus*, dont le culte florissait dans cette ville, et dont ont parlé Plutarque (18) et Apollonius Dyscolus (19). L'arbre qui l'accompagne est le chêne nommé Ἄσκρα (20), et les colombes posées sur ce chêne établissent la liaison entre ce Jupiter et la *Vénus Ascræa*, qu'on adorait dans la même ville (21).

Nous avons dû précédemment comparer le *Jupiter Acraeus* de Smyrne (22) au *Jupiter Coryphæus* et au dieu *Tête* du Capitole. On ne peut s'empêcher, néanmoins, de remarquer ici la singulière analogie de ce nom d'*Acræus*, d'une part avec l'*Ascræus* d'Halicarnasse, de l'autre avec le *Carius* de Mylasa (23). Ces comparaisons nous conduisent aussi à englober dans le même cercle d'idées le *Jupiter Aréïus* adoré à Jasus, une autre ville de la Carie. M. Streber (24) a publié, d'après une médaille du Musée de Munich, la figure de ce Jupiter debout,

(1) Eckhel, *D. N.* II, p. 585; Mionnet, III, p. 358. Des figures de Jupiter analogues à celles de Labranda se voient sur les médailles d'Euromus de Carie, avec l'inscription Ζευς Ευρομευς, dans un temple tétrastyle (Mionnet, III, p. 346, N° 254); et d'Eumenia de Phrygie (Mionnet, VII, Suppl. p. 562, N° 345). A Athènes, le *Jupiter Labrandeus* paraît comme symbole à côté de la chouette. Mionnet, II, p. 115, N°s 42 et 46.

(2) Eckhel, *D. N.* II, p. 396; Mionnet, III, p. 397 et suiv.; VI, Suppl. p. 561 et 562.

(3) Nous avons rappelé (*Supra*, p. 31) les rapports qui existent entre le Jupiter Ægiochus et la chèvre sa nourrice. Nous avons fait remarquer l'analogie du Jupiter Ruminus (S. Augustin. *de Civ. Dei*, VII, 11) avec le bouc nourricier du jeune Atys (*Supra*, p. 32). On sait que Jupiter est nourri tantôt sur le mont *Æga*, tantôt sur le mont *Argé*, et, à cette occasion, nous avons comparé l'éducation de Jupiter avec celle de Télèphe (*Supra*, p. 33, note 8). Les médailles de Labranda montrent également le *cerf* au revers de Septime-Sévère (Mionnet, III, p. 357, N° 315). Le *cerf* est placé aussi à côté de l'idole du Jupiter Euromeus (Mionnet, III, p. 346, N° 252). On sait que dans le mythe de Callisto, Jupiter prend les traits et le costume de Diane pour tromper la nymphe. Hygin. *Astron.* II, 1; Eratosthen. *Catasterism.* 1. Cf. la statue ithyphallique d'Apollon habillé en femme. Visconti, *Mus. Pio Clem.* III, tav. XXXIX. La Diane d'Éphèse, dont le culte avait tant d'extension en Asie, figure sous une forme analogue au *Jupiter Mammatus*. La tête de Diane, surmontée du croissant, paraît même dans la numismatique de Mylasa. Mionnet, III, p. 354, N° 295.

(4) Cf. le Bacchus en habit de femme publié par Visconti, *Mus. Pio Clem.* VII, tav. II, et celui qu'on voit sur un bas relief. Idem, *Ibid.* V, tav. VIII.

(5) Plutarch. *de Virt. Mulier.* t. VII, p. 11, Reiske; Polyæn. *Stratag.* VIII, 33; Macrob. *Saturn.* III, 8; Serv. *ad* Virg. *Aen.* II, 632; Spartian. *in Caracall.* 7. Cf. Lenormant, *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 259; de Witte, *Cat. Durand*, n° 59; Laborde, *Vases de Lamberg*, I, pl. XXXVIII; Judica, *Ant. di Acre*, tav. XXXI.

(6) Aelian. *de Anim.* XII, 30; Strab. XIV, p. 659; Lactant. *Div. Instit.* I, 23.

(7) Herodot. V, 119; Aelian. *l. cit.*; Strab. XIV, p. 659.

(8) Paus. VIII, 10, 3.

(9) Strab. XIV, p. 659.

(10) Herodot. I, 171; Aelian. *l. cit.*; Steph. Byzant. *v.* Κάρία.

(11) Aelian. *de Anim.* XII, 30.

(12) Strab. XIV, p. 659. *Chrysaoreus* est encore un surnom du *Jupiter Carius*. Strab. XIV, p. 660. Mylas un des Telchines (Hesych. *v.* Μυλάς) fondateur de Mylasa, est, suivant le témoignage d'Étienne de Byzance (*v.* Μύλασα) fils de *Chrysaor*. M. Streber (*Numism. nonnulla græca ex Museo Regis Bavariæ*, p. 239) compare le surnom de *Chrysaoreus*, avec le fleuve *Chrysaoreus* qui passait par la ville de Mastaura, où l'on honorait Bacchus comme fils d'Arès. Steph. Byzant. *sub verbo*. Le surnom de *Stratius* peut être rapproché de celui de *Chrysaoreus*.

(13) Mionnet, III, p. 357, n° 312. Au revers de Septime-Sévère.

(14) *D. N.* II, p. 582.

(15) *Numismata nonnulla græca ex Museo Regis Bavariæ*, p. 226.

(16) Le chêne aussi bien que le pin était consacré à la Mère des Dieux. Apoll. Rhod. *Argon.* 1124 et Schol.

(17) Voyez *Supra*, p. 20 et 24, ce que nous avons dit du culte du Jupiter Dodonéen et de son origine asiatique.

(18) *Animi an corp. affect. sint pejor.* t. VII, p. 954, Reiske.

(19) *Hist. Comment.* XIII.

(20) Hesych. *v.* Ἄσκρα, δρῦς ἄκαρπος.

(21) Paus. II, 32, 6.

(22) Mionnet, III, p. 207 et suiv.; VI, Suppl. p. 319 et suiv. Voyez *Supra*, p. 44, note 15.

(23) Suivant Élien (*de Anim.* XII, 30) les Cariens tirent leur nom de *Car*, fils de Jupiter et de Crété. Cf. Herodot. I, 171; Steph. Byzant. *v.* Καρία. *Car*, fils de Phoronée.

(24) *L. cit.* Tab. IV, n° 5, p. 232 sqq. Cf. Mionnet, III, p. 353, n° 291.

armé de pied en cap, combattant de la lance et du bouclier et ayant un aigle à ses pieds. Comme nous n'avons point à notre disposition l'empreinte de cette curieuse médaille, nous en reproduisons ici le type principal, d'après le livre de M. Streber.



Sans doute ce *Jupiter Aréïus* (1), si voisin d'Arès lui-même, paraît au premier aspect complétement distinct de l'être androgyne adoré à Mylasa. Mais cette dernière divinité a reçu le nom de *Stratius*, c'est-à-dire le *combattant*, le *belliqueux*. On s'aperçoit ainsi que les Grecs ont fait prédominer à Jasus une forme qui, chez le dieu de Mylasa, se trouvait jointe à plusieurs autres également essentielles.

La numismatique de Sardes (pl. XV, n° 10), celle de Laodicée de Phrygie (pl. VII, n° 8)(2), celle de Thyatire de Lydie (3), nous montrent des Jupiters dont le costume les ferait confondre avec le Bacchus indien, sans l'aigle qu'ils portent dans leur main (4). L'analogie fondamentale de Jupiter et de Bacchus a été déjà établie dans l'article de Jupiter Éleuthérius (5). Les vases relatifs à la naissance de Bacchus (6) démontrent aussi l'identité presque absolue des deux divinités dont les noms en grec se confondent dans la même étymologie.

Tous ces Jupiters portent plus ou moins ouvertement la trace de l'idée hermaphroditique, inhérente au Jupiter de Labranda. Un des symboles essentiels de cette dernière divinité nous permet de suivre plus loin encore la trace des croyances qui se rattachent à son culte. La bipenne se retrouve à Aphrodisias, à Plarasa (7), à Mundus de Carie (8), et enfin, à Thyatire (pl. XIV, n° 17), où nous avons déjà trouvé un Jupiter d'un caractère efféminé; elle est placée aussi entre les mains d'un Apollon particulier à cette dernière ville, et dont nous aurons plus tard l'occasion de nous occuper (pl. XVII, n°s 9 et 10). C'est l'arme favorite des Amazones, représentans en sens inverse de l'idée hermaphroditique dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure. Du continent on passe à Ténédos où la comparaison de la bipenne avec la double tête, homme et femme, nous présente encore un élément hermaphroditique (pl. II, n° 12). D'un autre côté, nous trouvons à rattacher au *Jupiter Stratius* de Mylasa et *au Jupiter Aréïus* d'Jasus, le *Jupiter Stratégus* d'Amastris en Paphlagonie (pl. XV, n° 14), figuré dans les séries numismatiques, sous la forme banale des Jupiters de la Grèce. Le *Jupiter Potéus* ou *buveur* de Dionysopolis de Phrygie (pl. XV, n° 15) est enfin une preuve de plus à alléguer en faveur de l'identité du Jupiter asiatique et du Bacchus indien.

Mais l'Asie-Mineure, si féconde en révélations sur la connexité des diverses religions, ne saurait être considérée comme le sol sur lequel ces religions ont pris naissance. Lieu d'arrêt et de repos entre l'Orient et la Grèce, elle n'a fait que recevoir et développer les semences que des peuples antérieurs en civilisation avaient déposées sur son territoire. Élien (9) nous raconte que dans l'enceinte sacrée du temple de Labranda, il existait un lac dont les poissons apprivoisés portaient aux ouïes des pendans d'oreilles. Qui ne reconnaît aussitôt dans ces poissons sacrés un vestige certain de la religion qui florissait depuis l'Euphrate jusqu'aux côtes de la Phénicie? Des médailles de Gabala (pl. XIV, n° 16), ville de la Syrie, peu éloignée de la Phénicie, nous font voir une divinité en forme de gaîne et vêtue d'une longue robe de femme comme le Jupiter de Labranda, portant, ainsi que lui, le modius, armé de la bipenne qu'il brandit avec force, et aussi d'un bouclier dont les Béotiens ont fait le type principal de leurs monnaies (10).

Nos études sur l'histoire de Babylone et de l'Assyrie nous ont démontré qu'on pouvait suivre avec non moins de certitude la trace de la transmission des idées religieuses des bords de l'Euphrate et de la Phénicie, en dépouillant par la critique, des récits, en grande partie religieux, de leur apparence historique. Ainsi, Crésus en Lydie, Midas en Phrygie, revêtent des couleurs particulières et qu'on retrouve dans le Cinyras de Cypre et de la Phénicie, dans le Ninus et le Sardanapale de l'Asie antérieure. Sardanapale lui-même n'appartient pas moins à la Cilicie qu'à l'Assyrie ou à Babylone; Omphale, la reine guerrière de la Lydie, n'est qu'un reflet de la Sémiramis guerrière des bords de l'Euphrate. Toutes ces inductions se trouvent confirmées par les récits relatifs à l'origine du Jupiter de Labranda. Quand l'antique dynastie des Héraclides de Lydie (11), qui rattachait son origine à la famille royale assyrienne succomba sous les attaques de Gygès, celui-ci, afin de combattre Candaule à armes égales, appela à son secours un roi ou une reine de Carie nommée Arsélis. Après la conclusion de cette guerre, les Cariens emportèrent pour trophée la *bipenne* qui, jusque là, avait été entre les mains des rois de Lydie l'emblème du pouvoir suprême, et ayant fait bâtir un temple à Jupiter, sans doute avec les dépouilles des Lydiens, ils placèrent la *bipenne* entre les mains de cette divinité.

L'origine de cette bipenne était purement mythologique. On racontait qu'Hercule l'avait enlevée à Hippolyte, reine des Amazones, et en avait fait présent à Omphale (12). J'ai déjà rapporté la tradition qui existe sur l'origine assyrienne des rois de Lydie. On sait que la Genèse (13) assigne une origine commune aux Lydiens et aux peuples de l'Assyrie. L'histoire confirme donc pleinement l'opinion que les monumens nous ont suggérée sur l'origine babylonienne et assyrienne de la plupart des religions de l'Asie-Mineure et particulièrement de celle de Labranda.

Il serait téméraire de rechercher avec trop de persévérance le véritable sens du surnom de *Labrandeus*. Ce qui est certain, c'est que ce surnom ne provient pas seulement de la localité dans laquelle le temple avait été bâti. Une règle générale, et à laquelle nous ne croyons pas qu'il existe beaucoup d'exceptions, nous fait croire que la religion a présidé à la désignation des lieux, plutôt que les lieux eux-mêmes n'ont enrichi le vocabulaire de la religion. Quant au nom de *Labrandeus* en particulier, Plutarque (14) nous dit que le mot λάβρυς signifiait dans la langue des Cariens une bipenne; λάβρος, en grec, est une racine d'une vaste extension (15). Les rapports du *Jupiter Labrandeus* avec le Bacchus asiatique sont, comme on l'a vu précédemment, des plus étroits; aussi ne doit-il pas sembler téméraire de voir dans ce surnom la forme orientale du *Liber Pater* des Latins (16); peut-être même n'y a-t-il entre le mot de Labranda et celui de λαβύρινθος qu'une différence très légère de transcription. On peut comparer, en effet, les désinences cariennes en *anda*, *Labranda*, *Alabanda*, aux désinences grecques ινθος, υνθος, Ζάκυνθος, Ὑάκινθος, λαβύρινθος. D'un autre côté, il est difficile de trouver dans le nom de *Labranda* un argument à l'appui de l'origine sémitique que nous attribuons à ce Jupiter, à moins qu'on ne fasse subir au mot de *Labranda* une décomposition tant soit peu arbitraire. Mais, je le répète, cette recherche nous est pour ainsi dire interdite, dans l'ignorance où nous sommes des idiomes primitifs de l'Asie-Mineure.

Jupiter Carius, à son tour, porte un surnom tout autant religieux que géographique. J'ai cité, dans l'article de Jupiter Capitolin (17), le *Jupiter* Καραῖος, la *Minerve Coria* et toutes les formes analogues à celle de *Carius*. Le troisième surnom du Jupiter adoré à Labranda nous met sur une voie infiniment plus féconde en résultats précieux. Au premier abord on aperçoit une relation directe entre le sens attribué communément, en grec, au mot de στράτιος et les symboles du dieu de la Carie; les deux armes qu'il porte, la bipenne et la lance, conviennent à un dieu militaire et combattant; l'idole de Gabala (pl. XIV, n° 16), qui offre tant d'analogie avec celle de Labranda, est figurée dans l'action même de combattre. Néanmoins on aurait tort de s'arrêter à cette première explication, sans chercher

(1) Plutarch. *in Pyrrh.* 5. Pausanias (V, 14, 5), nous apprend que l'autel de Vulcain, à Olympie, portait aussi le nom d'autel de Ζεὺς Ἄρειος. Nous verrons plus bas les rapports du Jupiter de Labranda avec Vulcain. Dans le temple de Junon à Olympie (Paus. V, 17, 1) on voyait la statue de la déesse assise sur un trône, et près d'elle se tenait debout Jupiter barbu et ayant un casque sur la tête. Nous sommes parfaitement de l'avis de M. Streber (*l. cit.* p. 234), quand il dit qu'il est inutile d'introduire le mot Ἑρμῆς dans le texte, comme l'avait proposé M. Panofka (*Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 108). Le Jupiter casqué du temple de Junon n'est autre que le Jupiter Aréïus. Une tête casquée de Jupiter ayant le foudre à côté se voit sur un vase. Gerhard, *Rapp. volc.* n. 571. Nous avons tâché d'ailleurs (*Supra*, p. 27) de démontrer que le culte d'Arès à Olympie avait précédé celui de Zeus, Héra étant bien plutôt la compagne d'Arès que celle du Zeus Dodonéen, dont l'épouse se nomme *Dioné*.

(2) Pline (*H. N.* V, 29) nous apprend que Laodicée était surnommée *Diospolis*. Étienne de Byzance (v. Λαοδίκεια), rapporte l'oracle d'Apollon qui ordonnait de la part de Jupiter, au roi de Syrie Antiochus II, de fonder la ville de Laodicée. De là, le type de Jupiter sur les monnaies de cette ville et le nom de *Diospolis*. Cf. Eckhel, *Num. vet. anecd.* p. 252, sqq. Cf. avec le type du Jupiter de Laodicée la tête du Jupiter à longs cheveux sur les deniers de la famille Licinia; dessous, tête d'aigle. Morell. *Fam. Licinia*, tab. III, 6.

(3) Mionnet, IV, p. 160, N° 918.

(4) Le Jupiter Philius de Megalopolis, en Arcadie, tenait d'une main le thyrse surmonté de l'aigle, de l'autre une coupe. Paus. VIII, 31, 2. Le surnom d'Ἐνυάλιος appartient à *Bacchus* et à *Jupiter* aussi bien qu'à Mars. Macrob. *Saturn.* I, 19; Euseb. *Præp. Evang.* IX, 15. Cf. Paus. III, 14, 9.

(5) *Supra*, p. 38.

(6) *Mon. inéd. publiés par la section française de l'Inst. arch.* pl. IX; de Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Etrurie*, n° 21.

(7) Mionnet, III, p. 322; Suppl. VI, p. 456.

(8) Idem, III, p. 359, n° 329.

(9) *De Anim.* XII, 30; Plin. *H. N.* XXXII, 2, 7.

(10) Voyez sur les rapports du dieu adoré à Gabala avec celui d'Émèse ville de Phénicie, le commentaire que nous joindrons au n° 16 de la pl. XIV.

(11) Plutarch. *Quæst. græc.* t. VII, p. 204-5, Reiske.

(12) Plutarch. *l. cit.*

(13) X, 22.

(14) *Quæst. græc.*, t. VII, p. 205, Reiske.

(15) Λάβρος, *fort*, *violent*, *impétueux*.

(16) *Supra*, p. 38. Nous avons comparé le mot λουτὴρ avec celui de *Liber*. Sur une médaille d'Euromus de Carie (Mionnet, VI, Suppl. p. 490, N° 266), ville qui avait adopté un culte analogue à celui de Mylasa (*Supra*, p. 53), on voit un vase, peut-être un *labrum*, et au revers Apollon.

(17) *Supra*, p. 44.

plus avant si le surnom de *Stratius* ne contient pas une explication des autres symboles du Jupiter Carien. Ce Jupiter est non seulement un dieu armé et combattant, mais encore un dieu androgyne, lié, coiffé du modius. Ces différentes particularités ne semblent offrir aucune analogie avec le sens ordinaire du mot de *Stratius*. Il est vrai qu'on peut expliquer στρατός, en grec, par une *troupe*, une *agglomération* d'individus, et cette idée d'agglomération comprend à la fois le lien exprimé par les chaînes et la plénitude ou l'abondance auxquelles répond le modius. On arrive, toutefois, à un résultat encore plus direct en cherchant dans le surnom de *Stratius*, non plus un surnom exclusivement grec, mais la transcription d'un surnom asiatique. Je me contente ici de renvoyer à l'article du Jupiter Casius, où j'examinerai les principes qui ont dû présider à ces sortes de transcriptions. J'ai dit ailleurs (1) qu'une idole barbue et à mamelles proéminentes n'était autre que la *Vénus Barbata* de Cypre, la forme de l'idée hermaphroditique la plus grossière qu'ait pu affecter le symbolisme oriental. Je comparai, dès lors, cette Vénus Barbata au *Jupiter Mazeus* (2) de la Phrygie, analogue au *Jupiter Ruminus* (3) des Romains, et pourtant la médaille de Mylasa que je reproduis m'était entièrement inconnue. Avec une préparation si solide me sera-t-il interdit maintenant de rapprocher le surnom de *Stratius* du nom même d'*Astarté*(4), le plus répandu des noms que Vénus ait porté dans l'Orient? Nous exposerons dans le chapitre de Vénus notre opinion sur la véritable étymologie du nom d'Astarté; on verra que ce nom est dans une relation étroite avec un radical qui se produit dans les langues sémitiques, sous les formes variables d'*Azar, Adzar, Assar, Aschar, Atar*, le *t* final n'étant, dans les transcriptions orientales *Ascheroth* ou *Aschtoreth*, que le signe du pluriel ou celui du féminin. *Aschtoreth*, conforme, sauf la désinence féminine, à l'*Astara* du monument de la reine Comosarye, laisse voir la métathèse de la lettre intermédiaire du radical *Adsar*, métathèse qui s'établit définitivement dans les transcriptions grecques Ἀστάρτη, Ἀστερία et autres noms mythologiques que nous rapporterons à la même origine. Pausanias (5) nous raconte qu'il existait en Laconie un culte de l'Apollon Amazonius uni à celui d'Artémis Ἀστρατεία. Ce dernier surnom, susceptible d'une interprétation toute grecque, comme l'a très bien compris M. Panofka (6), n'en doit pas moins, ainsi que notre *Stratius*, remonter à une origine orientale. La numismatique de l'Asie-Mineure fournit des détails précieux pour l'intelligence de cette religion laconienne. Ainsi nous apprenons par les médailles qu'on adorait à Thyatire de Lydie un Apollon dont l'attribut inusité était la bipenne (Voyez pl. XVII, n° 9 et 10), arme des Amazones (7) et du *Jupiter Stratius*. Cet Apollon de Thyatire, aussi bien que celui que nous montre une médaille d'Eumenia de Phrygie (8), peuvent donc être considérés comme le type de l'Apollon Amazonius de la Laconie, et l'on ne peut s'empêcher de rappeler à ce sujet une divinité honorée dans les mêmes lieux, le *Jupiter Mazeus* (9). Depuis la Phénicie jusqu'au Pont-Euxin on voit régner une déesse guerrière, désignée sous les noms de Vénus armée, de Bellone, des Amazones fondatrices et fortunes des villes. Ces figures féminines, où l'élément mâle a pourtant sa place, doivent être comparées aux figures mâles à propriétés féminines, telles que le Jupiter de Labranda ou l'Apollon Amazonius. L'Artémis Astratia nous paraît être aux déesses guerrières de l'Asie-Mineure, ce que l'Apollon Amazonius est à l'Apollon de Thyatire. Que ces formes divisées d'un seul et même être hermaphrodite se confondent dans une conception unique, alors nous obtiendrons le Jupiter-Vénus, le Jupiter-Astarté ou Stratius (10). Au reste, le sens le plus étendu et le plus ordinaire que reçoit dans les idiomes sémitiques le radical dont nous dérivons les noms d'Astarté et de Stratius, se trouve écrit dans les attributs du Jupiter de Labranda. Au sens de lier, de retenir, d'envelopper, de contenir (11), répondent le modius, les chaînes, les bandelettes de l'idole. L'aspect belliqueux de cette figure trouve aussi sa justification dans quelques emplois dérivés du même radical. Ainsi l'arabe *Azara* a la signification de *force* et de *violence*; celle de *combat* et de *guerre* se révèle positivement dans l'hébreu *Azar, Assar, Athar*. Cette idée de violence et de destruction inhérentes à l'être androgyne se montre identiquement dans la fable phrygienne où l'on voit l'hermaphrodite Agdestis renverser tout sur son passage et par sa violence épouvanter les dieux eux-mêmes (12).

Je me réserve, au reste, d'étudier ultérieurement les symboles si fréquens des bandelettes, des chaînes et du modius; aujourd'hui j'aurais voulu préciser la nature et l'origine de la *bipenne*, autre symbole que le Jupiter de Labranda ne partage pas avec un aussi grand nombre de divinités. Malheureusement ici les secours manquent et l'incertitude est profonde. Nous voyons par les usages romains, dans lesquels se sont conservés tant de vestiges des institutions orientales, que la hache à deux tranchans n'était pas la seule à laquelle se liât une pensée religieuse. De même que les rois de Lydie portaient une bipenne, comme symbole de leur puissance, les rois de Rome se faisaient précéder de licteurs armés de faisceaux du milieu desquels s'élevait une hache simple, coupante d'un côté, pointue de l'autre. Cette hache s'appelait en latin *securis*, mot qui paraît étroitement apparenté avec celui de σάγαρις (13), par lequel les Phrygiens désignaient la bipenne. Les grammairiens latins n'en donnent pas moins à leur manière des étymologies du mot de *securis*, et, parmi ces étymologies, j'en distingue une, trop forcée pour ne pas cacher, comme presque toujours, une allusion religieuse. Ainsi, suivant Isidore (14), qui copie sans doute un ancien grammairien, *securis* aurait été dit pour *semi-curis*, la *demi-haste*, à cause de la pointe dont la hache est armée à l'une de ses extrémités. Il est remarquable de pouvoir placer, pour ainsi dire en face de cette étymologie, l'idole de Labranda portant dans une main la *haste*, symbole de l'idée de *percer*, et la *bipenne* symbole de l'idée de *fendre*. Ces deux attributs se réunissent dans la hache des licteurs et aussi dans ces innombrables haches celtiques, pointues d'un côté, coupantes de l'autre, sur lesquelles on n'a pu rien dire de certain jusqu'à ce jour, si ce n'est qu'elles étaient impropres aux usages privés et qu'elles avaient dû recevoir une destination exclusivement religieuse. Les idées de fendre et de percer sont pour la violence de l'être divin; mais le clou placé dans la main de Némésis et d'autres divinités (15) exprime aussi la *pénétration*, par conséquent l'*adhésion*; et à l'idée de couper qui se produit sous un aspect purement actif, peut se joindre mystérieusement une signification passive qui ferait de la hache celtique un véritable *lingam*. Mais tout ceci n'est que matière à méditation, à recherches, et ne saurait être donné pour un résultat scientifique. J'en viens donc à la bipenne proprement dite, hache à deux tranchans, nommée aussi en latin *dolabra*, et en grec πέλεκυς. Le même instrument se disait dans la langue phrygienne κύβηλις (16), mot qui rappelle le nom de la grande déesse de la Phrygie *Cybèle*, de même que la σάγαρις rappelle *Sangarius* (17), personnage presque aussi important que Cybèle dans la religion de la Phrygie. Les élémens de πέλεκυς sont les mêmes que ceux de κύβηλις; un troisième déplacement des mêmes consonnes se remarque dans le mot hébreu *kelapot*, qui signifie une *hache à deux tranchans*. Ces métathèses d'un même groupe radical se retrouvent au reste fréquemment dans les langues orientales, et méritent d'être étudiées avec une sérieuse attention.

L'hébreu *kelapot* a aussi l'avantage de retrancher de notre étude une difficulté sérieuse, résultant de la ressemblance qui existe entre la bipenne et le double marteau que portent certaines divinités, telles que Vulcain et le Charon étrusque (18). *Kelapot*, en effet, signifie à la fois un *marteau* et une *double hache*; ce qui nous fait croire que l'idée religieuse n'a point établi une distinction importante entre ces deux attributs. Il y a toute une étude à suivre de ce symbole, à la fois bipenne et marteau, soit dans la fable éphésienne de *Polytechnus* (19), soit dans le mythe italiote de *Picus* (20); mais cette recherche nous entraînerait à une trop longue digression, et je n'ai plus qu'à envisager la bipenne sous le rap-

(1) *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 261 et 262.

(2) Hesych. *v.* Μαζεύς, ὁ Ζεὺς παρὰ Φρυξί.

(3) S. Augustin. *de Civ. Dei*, VII, 11.

(4) Le *Jupiter Arêïus* d'Iasus rappelle aussi l'*Aphrodite Aréia* de Sparte. Paus. III, 17, 5. Nous avons vu (*supra*, p. 20) que la *Dioné* ou *Dodoné* d'Épire est une véritable Vénus Uranie. *Héra* à Olympie remplace *Dioné*.

(5) III, 25, 2.

(6) *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 257 et suiv.

(7) La médaille de Thyatire, gravée sur notre pl. XIV, n° 17, montre la tête de Diane, et au revers la bipenne.

(8) Mionnet, VII, Suppl. p. 564, N° 356. Apollon tenant la bipenne et une branche de laurier et s'appuyant sur un trépied autour duquel s'enroule un serpent; le corbeau est posé sur le lébès.

(9) Hesych. *v.* Μαζεύς.

(10) *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 262 et suiv.

(11) *Azar*, cinxit, cinctus est; *Assar*, ligavit, alligavit; *Atsar*, inclusit, coercuit; *Athar*, clausit; *Hassar*, congregavit; *Atsar*, clausit, etc.

(12) Paus. VII, 17, 5; Arnob. *Adversus Gentes*, V, 5.

(13) Suid. *sub verbo*; Hesych. *sub verbo*. L'opinion commune, confirmée par les monumens, fait considérer la *sagaris* comme une bipenne. Hésychius pourtant veut que ce soit une hache à un seul tranchant.

(14) *Orig.* XIX, 19.

(15) Telles que les Lasæ des miroirs étrusques.

(16) Hesych. *sub verbo*; Etym. M. *v.* Κύβελον; Tzetz. *ad.* Lycophr. *Cassandr.* 1170. Chez les Scythes (Herodot. IV, 5) on retrouve une tradition semblable à la pierre de la Mère des Dieux adorée à Pessinunte; selon cette tradition la σάγαρις serait tombée du ciel.

(17) Memnon, 43 *ap.* Phot. *Bibliot.* Cod. CCXXIV, p. 233, Bekk.

(18) Voyez la dissertation de M. Ambrosch, *de Charonte etrusco*. Berlin, 1837.

(19) Polytechnus changé en *pélican*, oiseau qui perce les arbres (Bœus *ap* Anton. Lib. XI; Hesych. *v.* Πελεκάν, ὄρνεον τὸ κολάπτον καὶ τρυποῦν τὰ δένδρα), rappelle d'un côté la fable athénienne de Térée armé d'une hache pour tuer Progné et Philomèle (Apollod. III, 14, 8), et de l'autre la tradition italiote sur Picus. L'oiseau palmipède et marin appelé *pélican* est bien différent du pic ou δρυοκολάπτης qui porte le nom de πελεκάν.

(20) *Picus* changé en *pic* ou *pivert* est fils de Saturne (Virg. *Aen.* VII, 49; Isidore *Orig.* XII, 7) et s'identifie d'une part avec Jupiter surnommé *Picus* (*Chronicon Pascale*, t. I, p. 65, Bonn), et de l'autre avec Mars. L'oiseau *Picus* est consacré à *Mars*. Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 89, Reiske. Cf. Gerhard, *de dio Fauno*. Nous pourrions ajouter d'autres rapprochemens entre le Jupiter Stratius de Labranda et l'oiseau pic nommé ὄρνεον πολεμικόν.

port de sa ressemblance avec la double tête des médailles de Ténédos [pl. II, nº 12.] (1), qui lui sert comme de pendant. Cette intention évidente de l'instrument appelé δίστομος ou à *deux faces*, peut nous faire présumer que la pensée d'exprimer la réunion des deux sexes peut y être aussi inhérente. La bipenne se voit entre les mains des Amazones, à côté du bouclier en forme de croissant nommé pelta. Le bouclier béotien que porte l'idole de Gabala (pl. XIV, nº 16), en même temps que la bipenne, semble formé de la réunion de deux croissans adossés. Si l'on examine la forme qu'affecte la bipenne on y reconnaîtra aussi ces deux croissans unis. Devrions-nous rechercher ici la trace des deux principales phases de la lune croissante et décroissante? Si cette conjecture était fondée, le caractère lunaire de la bipenne nous conduirait sur le terrain même de l'idée hermaphroditique, car il n'y a pas de point mieux établi que le caractère androgyne de la lune (2); et les courses errantes, les fureurs attribuées a cet astre rentrent aussi, par la fable d'Agdestis, dans la religion du Jupiter de Labranda. Au reste, si ce que nous avançons ici sous une forme hypothétique était fondé, il faudrait peu s'inquiéter de ce que l'on trouve la bipenne dans les mains mêmes du Soleil (3); car rien n'est plus conforme aux idées religieuses de l'Asie que de rapprocher sans cesse et de confondre dans une seule et même conception les deux astres qui dominent dans le ciel.

J'ai réservé pour la fin de cet article l'explication des rapports et des différences qui existent entre le *Jupiter de Labranda* et le *Jupiter Osogo*. On sait déjà que l'aspect de ces deux divinités est presque le même. Quant à leurs attributs, la différence n'en est pas telle qu'on ne puisse retrouver la trace d'idées analogues. Ainsi, le trident que porte le *Jupiter Osogo* doit avoir le même sens que la lance qui figure dans la main de l'idole de Labranda, et le crabe que la première de ces divinités paraît percer de sa lance n'est peut-être pas tout-à-fait étranger à la bipenne, puisque les habitans de Ténédos croyaient voir sur la carapace d'une espèce de crabe commune dans leur île, la figure de la bipenne sacrée (4). Les deux formes adorées à Mylasa ne sont donc que de simples variantes d'un seul et même personnage divin; et si nous en doutions encore, les médailles de cette ville qui nous montrent associés le trident, le crabe et la bipenne entourés de la couronne (5) qui décore ailleurs le fronton du temple de Labranda (6), ces médailles devraient dissiper toute incertitude. Toutefois; on remarque dans l'idole Osogo une analogie avec Neptune, qui n'est pas si claire dans le Jupiter Stratius. Le trident constitue cette analogie (7) qui se révèle dans l'idole (8) de Gabala, par les deux chevaux qu'on remarque à ses pieds. Cet Ogoa ou Osogo, sans doute le même que le Neptune Ἐνοσιγαῖος, se retrouve en Grèce dans le *Neptune d'Onchestus* (9) de la Béotie, et sa forme féminine doit être la *Minerve Onga* (10) de la même contrée.

Nº 12.

Médaillon d'Éphèse. — Τιτος ΑΙΛιος ΚΑΙCΑΡ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC. *Titus Élius César, Antonin.* Tête d'Antonin-le-Pieux, laurée à droite.

℞. ΠΕΙΩΝ ΕΦΕCΙΩΝ. (*Le mont*) *Pion des Éphésiens.* Jupiter Pluvius assis sur un rocher; il verse de la pluie de la main droite, et tient de la gauche le foudre; un aigle à ses pieds. Au bas, le fleuve Caystre, couché, entouré d'habitations et d'arbres. Æ. 10 1/2. Mionnet, VI, Suppl. p. 141, Nº 413.

Voyez l'interprétation du nº 14 de cette planche.

21. Jupiter Céraunius, Catæbatés et Casius.

Nº 13.

Médaille de Séleucie de Syrie. — ΑΥΤΟΚΡατωρ ΚΑΙCαρ ΝΕΡΒα ΤΡΑΙΑΝΟC ΑΡΙCΤος CΕΒαστου ΓΕΡΜανικος ΔΑΚικος. *L'empereur César Nerva Trajan, le Meilleur, Auguste, Germanique, Dacique.* Tête de Trajan, laurée à droite.

℞. CΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΙΕΡΙΑC. *Monnaie des Séleuciens de Piérie.* Simulacre du Jupiter Casius sous la forme d'une pierre de forme pyramidale entourée de bandelettes, placée dans un édicule tétrastyle, surmonté d'un aigle. Au-dessous de l'édicule on lit : ΖΕΥC ΚΑCΙΟC. *Jupiter Casius.* Dans le champ, la lettre Α (an 1). Æ. 6 1/2. Mionnet, V, p. 277, Nº 891.

Les trois surnoms dont nous réunissons l'examen dans cet article appartiennent originairement aux mêmes contrées et paraissent s'appliquer spécialement au culte de la *foudre*, des *aérolithes* et des autres *météores ignés*. Le centre du culte de *Jupiter Catæbatés* se trouve à Cyrrhus au nord-est de la Syrie, non loin des bords de l'Euphrate; Séleucie honorait d'un culte commun le *Jupiter Céraunius* et le *Jupiter Casius* (11). On rencontrait encore cette dernière forme aux environs de Péluse, sur les frontières de l'Égypte (12). Ainsi l'on peut considérer la patrie de cette religion comme s'étendant à travers le Liban, depuis l'Euphrate jusqu'au Nil. Il est vrai que de ces trois surnoms Κεραύνιος et Καταιβάτης paraissent au premier abord exclusivement grecs et que le culte de *Jupiter Casius* se rencontre à Corcyre (13), par conséquent à une grande distance du Liban. Mais nous aurons à nous occuper bientôt de la question de savoir, si en effet le surnom de Κεραύνιος et surtout celui de Καταιβάτης sont d'origine hellénique, et l'extension des établissemens phéniciens dans la Méditerranée explique suffisamment l'existence d'un Jupiter purement asiatique dans une île de la mer ionienne. Nous avons rapporté précédemment la tradition relative à l'établissement du culte de *Jupiter Céraunius* à Séleucie (14). Le roi Séleucus Nicator, cherchant un emplacement pour la capitale qu'il voulait fonder, se laissa guider par l'augure de la foudre; et bâtit la ville dans l'endroit qui en avait été frappé (15). Les médailles de Séleucie nous offrent la représentation

Hesych. *v.* Πιπῶ; cf. Anton. Lib. XIV. Nous reviendrons sur le pic au chapitre de Mars.

(1) La bipenne se voit aussi au revers des têtes conjuguées d'Apollon et de Diane, sur les médailles d'Iasus de Carie. Mionnet, III, p. 352, nº 280.

(2) Cf. *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 262. Une médaille de Gabala montre le crabe tenant un croissant entre ses pinces. Mionnet, V, p. 233, Nº 624. Sur une médaille de Mylasa paraît aussi la tête de Diane surmontée du croissant et au revers le croissant. Mionnet, III, p. 354, Nº 295.

(3) Sur les médailles de Thyatire, Hélius radié à cheval, tenant la bipenne. Mionnet, IV, p. 160, Nº 916. Cf. des types semblables sur les médailles d'Eumenia de Phrygie, Mionnet, IV, p. 294, Nº 571 ; d'Hiérapolis de Phrygie. Mionnet, IV, p. 298, Nº 592; p. 303, Nº 622; VII, Suppl. p. 568, Nº 374; p. 574, Nº 386.

(4) Plutarch. *de Pyth. Oracul.* t. VII, p. 573, Reiske.

(5) Mionnet, III, p. 356, Nº 308, au revers de Domitien; p. 358, Nº 323, au revers de Géta; VI, Suppl. p. 512, Nº 374, au revers de Septime-Sévère. La bipenne entourée d'une couronne nous rappelle un vase (Laborde, *Vases de Lamberg*, I, pl. XLIX) sur lequel est peint un Dieu qui réunit le caractère d'Hermès à celui d'Héphestus; il tient un caducée en forme de hache, entourée d'un cercle. On sait que le caducée est aussi un symbole de l'hermaphroditisme. Lenormant, *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 260, note 3; Cf. le mythe sur les changemens de sexe de Tiresias. (Hesiod. *ap* Apollod. III, 6, 7; Eustath. *ad* Homer. *Odyss.*, K, p. 1665. *Hermès* dont les rapports avec le *Jupiter Terminalis* ont été établis dans notre article sur le *Jupiter Capitolin* (*Supra*, p. 43 et 44), paraît aussi sur les médailles d'Euromus de Carie. Vaillant, *Num. græc.* p. 100; Mionnet, VI, Suppl. p. 490, Nº 265. Le *Jupiter Euromeus* semblable au *Jupiter Labrandeus*, a la plus grande analogie avec *Hermès*. Cf. sur le double sexe attribué à Mercure, Albric. Philosoph. *de Deorum imag.* 6.

(6) Pl. VIII, nº 11.

(7) Cf. aussi ce que dit Élien (*de Anim.* XII, 30) que le Jupiter de Labranda était un Jupiter Pluvius.

(8) Sur les médailles de Mylasa se voient aussi le cheval et le trident. Mionnet, III, p. 354; VI, Suppl. p. 508.

(9) Homer. *Iliad.* B, 506; Paus. IX, 26, 3. Apollon portait aussi le surnom d'Ὀγκαῖος, en Arcadie. Paus. VIII, 25, 5. Le flot (κῦμα) qui vient dans le temple d'*Ogoa* (Paus. VIII, 10, 3) rappelle la source que Neptune fit paraître dans l'Acropolis d'Athènes (Paus. I, 24, 3; I, 26, 6), et au moyen de laquelle il voulut submerger l'Attique (Schol. *ad* Stat. *Theb.* VII, 184), et celle qui jaillissait de terre dans le temple de Posidon Hippius près de Mantinée. Paus. VIII, 10, 3. Cf. *Ogygès* et le cataclysme causé par le gonflement du lac Copaïs. Paus. IX, 5, 1; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* III, 1177; Serv. *ad* Virg. *Eclog.* VI, 41. Nous avons vu (*Supra*, p. 54), que dans le temple du Jupiter Labrandeus il y avait aussi un bassin avec des poissons sacrés. La naissance du cheval Scyphius se rattache au même mythe. Serv. *ad* Virg. *Georg.* I, 12. C'est aussi en se mêlant aux cavales *oncéennes* que Neptune rend Déméter mère du cheval Arion. Paus. VIII, 25, 3. Les deux chevaux de l'idole de Gabala font donc souvenir aussi des deux chevaux produits par Neptune en Thessalie. Schol. *ad* Stat. *Theb.* IV, 43. Cf. notre *Élite des monumens céramographiques*, p. 11, note 5.

(10) Paus. IX, 12, 2; Aeschyl. *Sept. contr. Theb.* 501; Schol. *ad* Euripid. *Phœnis.* 1062; Steph. Byzant. *v.* Ὄγκαιαι; Hesych. *v.* Ὄγγα, Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1225. Cf. Selden, *de Dis. Syr* Syntag. II, p. 219; Müller, *Orchom.* p. 121.

(11) Suid. *v.* Κάσιον; Solin. XXXVI, 3.

(12) Herodot. III, 5; Strab. XVI, p. 760; Plin. *H. N.* V, 13, 14; Suet. *in Ner.* 22; Solin. XXXIV, 1.

(13) Plin. *H. N.* IV, 12, 19; Mionnet, II, p. 73, nº 52. Ζευς Κασιος. Jupiter assis sur un trône, la main droite appuyée sur le sceptre. Æ. 7.

(14) *Supra*, p. 30.

(15) Appian. *Syriac.* LVIII.

du foudre de Jupiter (pl. V, n° 17), et Appien (1) dit expressément que le *foudre* était le dieu qu'on adorait à Séleucie (2). Le temple de *Jupiter Casius* dans la même ville renfermait un symbole divin d'une nature analogue ; autant que nous pouvons nous en faire une idée d'après les médailles, malheureusement toutes d'un travail négligé et le plus souvent d'une mauvaise conservation, ce symbole était une *pierre* revêtue d'un réseau qui affectait la forme conique et au sommet duquel était un orifice circulaire, disposé sans doute pour que les dévots pussent apercevoir l'objet divin à travers son enveloppe (pl. VIII, n° 13). Le culte de *Jupiter Lapis* était répandu dans toute l'Asie (3) et se rattachait à une conception religieuse dont j'ai cherché à déterminer l'intention et le caractère dans la première partie de mon travail sur la religion de Cybèle (4). A cette occasion, j'ai fait voir que les pierres sacrées étaient prises de préférence parmi les aérolithes. Le voisinage et probablement l'analogie du culte de *Jupiter Céraunius* à Séleucie, nous induisent à penser que la pierre adorée dans cette ville était aussi le produit d'un météore igné. Les Grecs ont pu dériver, en conséquence, le mot de *Casius* de la racine χάω (*je brûle*), et ce qui prouve la réalité de l'association de l'idée de feu avec le *Jupiter Casius*, ce sont les médailles de la pl. V, n° 17, et de la pl. XV, n° 11, sur lesquelles on voit le Jupiter de Séleucie représenté non plus comme aérolithe, mais comme foudre; et en effet, les pierres tombées du ciel au milieu d'une explosion électrique ont dû être considérées comme la forme durable et saisissable de la foudre.

Une intention semblable à celle que nous avons rapportée à l'égard du Jupiter Céraunius, se révèle dans l'étymologie assignée d'ordinaire au Jupiter Catæbatès de Cyrrhus. Les anciens grammairiens ont dérivé ce mot de Καταβιβάζω (*je lance de haut en bas*) et ont attribué ce surnom à l'action de Jupiter qui lance du haut du ciel la foudre, la pluie, la grêle et les autres météores (5). Pierre Burmann qui a écrit une dissertation intéressante sur le Jupiter Catæbatès (6), fait observer à ce sujet que Καταιβάτης ne se forme pas régulièrement de καταβιβαζεῖν, mais bien de καταβαίνω : d'où il conclut que dans l'intention exprimée par le surnom, ce n'est point Jupiter qui, de sa demeure céleste, envoie sur la terre les signes de sa puissance, mais le dieu qui descend lui-même sous la forme de la foudre, des éclairs, de la pluie, etc. (7), ou même, comme l'ont insinué les anciens interprètes, qui se laisse attirer par la beauté des mortelles (8). Ces notions sont en effet entièrement conformes au génie de la religion antique, qui incorpore la divinité à toutes les substances et à tous les phénomènes, et qui fait de chacun, considéré isolément, un symbole de la divinité elle-même. Cette idée d'un dieu céleste qui descend sur la terre sous toutes les formes, est certainement ancienne dans la Grèce. Aristophane (9) l'exprime d'une manière formelle. C'est un vaste cercle qui embrasse à la fois le *Jupiter foudroyant* et le *Jupiter Pluvius*, deux des formes les plus imposantes et les plus généralement répandues de cette divinité. Toutefois, nous ne saurions nous arrêter à ces indications; chaque fois que nous voyons reproduite l'adoration de phénomènes célestes, nous devons rappeler à notre mémoire la contrepartie des mêmes phénomènes dans le culte tellurique. Nous ne pouvons comprendre le culte d'un Jupiter asiatique à part de ses foudres terrestres, dont l'etude n'occupait pas moins les augures étrusques que celle des foudres du ciel (10). La manière dont sont figurés le *Jupiter Catæbatès* et le *Jupiter Casius*, favorise notre soupçon. Le rocher sur lequel est assis *Jupiter Catæbatès*, au moment de lancer la foudre, peut s'entendre du ciel, les dieux, dans le sens homérique, étant représentés comme habitant le sommet des plus hautes montagnes enveloppés de nuages. Mais ce rocher a certainement de l'analogie avec le cône dont on a donné la forme au *Jupiter Casius*, et la base du cône est nécessairement placée sur la terre.

Ces réflexions nous amènent à croire que, malgré l'apparence tout-à-fait grecque du mot de Καταιβάτης, malgré l'usage même vulgaire de ce mot, qu'on appliquait à un des effets particuliers de la foudre, le nom du dieu ainsi désigné a dû être originairement asiatique. Les Grecs, dans l'usage religieux, n'ont jamais admis que leur propre langue; tout nom d'origine étrangère a été

(1) *L. cit.* Au récit d'Appien sur la fondation de Séleucie et sur le foudre qui en indiqua l'emplacement, nous devons joindre la tradition conservée par un historien byzantin, Jean Malalas (p. 199, Bonn). Dans cette tradition ce n'est plus le foudre, le *Jupiter Céraunius*, mais bien le *Jupiter Casius* qui marque par un augure l'endroit où la nouvelle ville doit être bâtie. Séleucus Nicator ayant offert un sacrifice à Jupiter sur le mont Casius, un aigle emporta une partie des chairs de la victime et les laissa tomber à l'endroit où la ville fut fondée. En combinant ensemble ces deux récits et en les comparant avec les médailles de Séleucie, on voit que les deux formes sous lesquelles Jupiter était adoré dans cette cité appartiennent toutes les deux à l'origine de la ville, à l'époque des Macédoniens. Mais il ne s'ensuit pas que le Jupiter Casius ou Céraunius appartienne exclusivement à la fondation de la ville par le roi macédonien. C'est dans la Cilicie que Jupiter poursuit Typhon et foudroie ce géant près du mont Casius. Apollod. I, 6, 3. D'après Hérodote (III, 5) il s'agit dans ce mythe du mont Casius, situé près de Péluse et du lac Serbonide. Cf. Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon*. II, 1215. D'autres traditions transportent la gigantomachie sur les bords mêmes du fleuve Oronte dans l'endroit où fut bâtie Séleucie. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr*. 177 ; Strab. XVI, p. 750. Le fleuve Oronte tirait son nom d'un géant (Paus. VIII, 29, 3; cf. le fleuve Asopus, foudroyé par Jupiter. Stat. *Theb*. VII, 323 et 730 et *ibi* Schol.) et Typhon avait été également un de ses noms. Tzetz. *ad l. cit*. Les Arcadiens sacrifiaient aux foudres, aux tonnerres et aux tempêtes, à Trapezunte, où Jupiter, suivant une tradition particulière, avait vaincu les géans. Paus. VIII, 29, 2. Burmann (*Jupiter Fulgerator*, p. 306) rapproche également le Jupiter Καταιβάτης de Cyrrhus du Jupiter qui foudroie les géans, et si Hérodote (III, 5) indique le lac Serbonide comme tombeau de Typhon, d'un autre côté Tibulle (IV, *Eleg*. I, 145) parle d'un lac enflammé de la Cyrrhestique. *Ardet Areccæis aut unda Cyrestia campis*. Comme dieu infernal, le fleuve Achéron portait aussi le surnom de Καταιβάτης (Apoll. Rhod. *Argon*. II, 353), parce que, nous disent les interprètes, ses eaux rapides entraînaient les ombres dans le séjour des morts. Cf. Schol. *ad l. cit.*

(2) Cf. sur le Jupiter Κεραύνιος, Hesych. *sub verbo*; Paus. V, 14, 5. Ce Jupiter portait aussi les surnoms d'Ἀστραπαῖος ou Ἀστεροπαῖος (Phurnut. *de Nat. Deorum*, IX; Pseudo-Aristot. *de Mundo*, 7; Strab. IX, p. 404) et de Βρονταῖος. (Orph. *Hymn*. XIV, 9.) Cf. *supra*, p. 28, ce que nous avons dit sur le Jupiter Καταιβάτης de Tarente. La médaille d'or de Dioclétien que nous publions pl. XVI, n° 7, nous montre Jupiter foudroyant un géant; autour on lit : *Jovi Fulgeratori*. Ce type se rapporte à l'empereur assimilé au souverain des dieux. Chez les Romains le *Jupiter Fulgerator* ou *Fulminator* répond au Ζεὺς Κεραύνιος des Grecs. Cf. *Jupiter Elicius*, Ovid. *Fast*. III, 295; Plutarch *in Num*. 15; Plin. *H. N*. II, 53, 54; Tit. Liv. I, 20 et 31; Varr. *de L. L*. VI, 94, Müller.

(3) Le culte de ce Jupiter sous le nom d'*Elagabale* était célèbre à Émèse, ville de Phénicie. Herodian. V, 3, 8 et sqq.; Selden, *de Dis. Syr*. Syntagm. II, p. 145 sqq. C'est à la croyance de la présence de la divinité dans les aérolithes que se rattache le culte des pierres, connues sous le nom de *Bætyles*. Cf. ce que nous avons dit *supra*, p. 51 et 52, sur la vision de Jacob, dans l'endroit nommé *Bethel*. Les dévots les arrosaient d'huile. Damasc. *ap*. Phot. *Biblioth*. Cod. CCXLII, p. 342 et 348 Bekk.; Lucian. *Alexandr*. 30; Theophrast. *Caract*. 16; Clem. Alex. *Strom*. VII, p. 713, Potter; Arnob. *adversus Gentes*, I, 39. Suivant Sanchoniathon (*ap*. Euseb. *Præp. Evang*. I, 10), *Bætylus* est fils d'Uranus. Le *Bætyle* est la pierre que Cronus dévore au lieu du jeune Jupiter. Hesych. *v*. Βαίτυλος. A Delphes, la pierre de Cronus était ointe d'huile et enveloppée de laine. Paus. X, 24, 5. Ζεὺς Δίσκος est aussi le dieu pierre, le *Bætyle* dévoré par Saturne. Lycophr. *Cassandr*. 400 et *ibi* Tzetz. Cf. (*supra*, p. 51) ce que nous avons dit sur Phocus tué par Télamon et Pélée au jeu du disque, et les rapprochemens que nous avons établis entre le *disque* (σόλος) le *Jupiter Solymeus*, la *pierre* ou le *Bætyle*. Enfin chez les Grecs, comme en Asie, la forme la plus ancienne de la divinité est une *pierre*. Paus. VII, 22, 3; Tacit. *Hist*. II, 3. Cf. la *pierre sacrée de Pessinunte* confondue si souvent avec le *Palladium*, également tombé du ciel (*Nouvelles Ann*. p. 240) aussi bien que d'autres images de dieux, telles que la Diane d'Éphèse (*Act. Apost*. XIX, 35; cf. Spanheim, *ad* Callimach. p. 340) et la Diane taurique (Euripid. *Iphygen. in Taur*. 87, 1358). Cf. la pierre *Bracthan* nommée κεφαλὴ τῆς Ἀφροδίτης, adorée par les Ismaëlites. Selden, *de Dis. Syr*. Syntag. II, p. 117, sqq. Les Romains honoraient également un *Jupiter Lapis*. Cic. *Epist. Fam*. VII, 12; Tit. Liv. I, 24; Aul. Gell. I, 21. Cf. sur les sermens prêtés sur des pierres, Harpocrat. *v*. Λίθος. C'est encore le même dieu qui porte le nom de *Terminus* ou *Jupiter Terminalis*. Plutarch. *Quæst. Græc*. t. VII, p. 83, Reiske; *in Numa*, 16; Dionys. Halicarn. II, 9 et 74; Tit. Liv. XLIII, 13; XLV, 44; Ovid. *Fast*. II, 639. Cf. Lycophr. *Cassandr*. 706, Ζεὺς Τερμιεύς. Lact. *Div. Instit*. I, 20. *Quid, qui lapidem colunt informem, atque rudem, cui nomen est Terminus? Hic est, quem pro Jove Saturnus dicitur devorasse*. On trouve encore en Grèce le Jupiter Καππώτας (Paus. III, 22, 1), honoré sous la forme d'une pierre : le Jupiter Λαοίτας (Paus. V, 24, 1), le Jupiter Λαπέρσιος (Lycophr. *Cassandr*. 1369). Cf. Intpp. *ad* Hesych. *v*. Λαπέρσαι.

(4) *Nouvelles Ann*. p. 229 et suiv.

(5) Schol. *ad* Aristophan. *Pac*. 42; Suid. *v*. Καταιβάτης; Etym. M. *v*. Καταιβάτης et *v*. Ἐνηλύσια; Hesych. *v*. Καταιβάτης; Aeschyl. *Prometh*. 358-59.

(6) Imprimée à la suite de sa dissertation *de Vectigalibus Pop. Rom*. Leyde 1734.

(7) Valer. Flacc. *Argon*. I, 690-92.

Qualiter ad summi solium Jovis omnia circum
Prona, parata deo, ventique, imbresque, nivesque
Fulguraque et tonitrus, et adhuc in fontibus amnes.

C'est par cette raison que Burmann (*l. cit*. p. 316) regarde ce Jupiter comme *descensor*, descendant du ciel sur la terre. Homer. *Iliad*. Λ, 182.

. . . . . Τότε δή ῥα πατὴρ ἀνδρῶν τε Θεῶν τε
Ἴδης ἐν κορυφῇσι καθέζετο πιδηέσσης,
Οὐρανόθεν καταβάς, ἔχε δὲ στεροπὴν μετὰ χερσίν.

(8) *L. cit*. p. 251; Schol. *ad* Aristophan. *Pac*. 42; Schol. *ad* Sophocl. *Œdip. Col*. 737; Suid. *v*. Καταιβάτης.

(9) *Pax*, 41.

Οὐκ ἔσθ' ὅπως
Τοῦ.' ἔστι τὸ τέρας οὐ Διὸς Καταιβάτου.

Le comique parle du *scarabée*. Cf. Schol.

(10) Festus, *v*. Provorsum; Plin. *H. N*. II, 52, 53.

soumis à une analyse étymologique dont le résultat a dû être de retrouver, bon gré mal gré, des racines helléniques. *Eleutho*, comme on l'a vu précédemment (1), dérivée réellement de l'*Elath* sémitique, a été rattachée par les Grecs au verbe ἐλεύθω, *je viens, je marche*. L'*Artémis Astratia* de la Laconie (2), dont M. Panofka (3) a rapporté une explication tout-à-fait dans le goût des allusions familières au symbolisme grec, n'est sans doute qu'une forme hellénisée de l'*Astarté* phénicienne (4). On citerait cent exemples de cette transformation hellénique des noms orientaux. Maintenant devons-nous chercher entre l'Euphrate et le Liban des divinités grecques ou des divinités asiatiques? J'admets pour un moment que le *Jupiter Céraunius* est l'œuvre exclusive du roi macédonien; mais les deux autres divinités ne doivent-elles pas être rapportées de préférence à la population araméenne, qui formait l'immense majorité des sujets de Séleucus Nicator? D'après un récit conservé par Jean Malalas (5), différent de la tradition qu'Appien a rapportée sur la fondation de Séleucie, nous voyons qu'une ancienne ville existait sur l'emplacement de celle qui fut bâtie par le prince macédonien, et que dans cette ville on adorait déjà le *Jupiter Casius*. Les rois grecs et surtout ceux qui, tels que Séleucus, ont fait preuve d'une grande intelligence politique, ont été sobres d'innovations religieuses et se sont attachés au contraire à honorer la croyance de leurs nouveaux sujets. Le *Jupiter Catæbatès*, s'il était primitivement hellénique, devrait jouer un grand rôle dans la mère patrie, et nous ne le retrouvons qu'à Olympie (6) dans une position tout à-fait secondaire. Le *Jupiter Casius* de Corcyre n'offre, sur les médailles, aucun attribut particulier. Nous ne saurions regarder cette île comme pourvue d'une assez grande influence religieuse pour avoir porté ses divinités dans l'Égypte et jusque dans les vallées intérieures du Liban. Tout nous porte, en un mot, à considérer les noms de Καταιβάτης et de Κάσιος comme des mots araméens, auxquels les Grecs auront appliqué d'abord une désinence, puis une intention mythologique tirée de leur propre langue. Afin de deviner la véritable origine de ces deux dénominations, il importe de constater d'abord leur ressemblance fondamentale. Klaproth, dans un Mémoire joint à l'ouvrage du baron de Mérian (7), a fait voir avec juste raison que tous les mots qui, dans les langues sémitiques, commencent par le monosyllabe *Kats*, expriment l'idée de *briser*, de *diviser*. Ainsi חצה, *Chatsah*, חצץ, *Chatsats*, divisit; קצע, *Qutsaa*, secuit, excidit, præcidit; קצץ *Qatsats*, præcidit, amputavit. Le sens que fournit cette racine s'applique très bien au *Jupiter Casius*; la force d'explosion, le déchirement et la destruction qui en sont la suite, constituent les principaux effets et, en général, l'excès des forces naturelles (8). L'application à la foudre se retrouve dans un passage remarquable du *Psaume* XXIX, vers. 7. *Vox Jehovæ findit ligneas flammas* pour *emittit ligneas flammas*. L'idée de chute que les Grecs ont affectée au *Jupiter Catæbatès*, et qui est aussi inhérente à la foudre et aux aérolithes, se trouve remarquablement unie à la même racine dans l'idiome latin (*cædo*, je frappe, je fends, je coupe; *cado*, je tombe). Cette association est prise de l'observation superstitieuse d'une grande loi de physique, celle de l'accroissement de la pesanteur des corps, à proportion de la longueur de leur chute. L'application terrible de cette loi se remarque en effet dans la chute des aérolithes, et a pu être rapportée aux ravages de la foudre. L'idée de *fendre* et de *diviser* n'est point seulement dans la nature un symbole de destruction. J'ai montré ailleurs (9) qu'elle était associée à la génération et par conséquent à la reproduction des êtres. De là, dans la religion du *Jupiter Casius*, le cône, symbole éminemment phallique (10).

Cette racine *Kats*, qui nous paraît avoir produit le surnom de *Casius*, acquiert fréquemment, dans les groupes trilitères, la désinence *Be* ou *Fe*, sans doute par la juxtaposition d'un autre monosyllabe dans lequel est également déposée l'idée de *couper*, *briser*, *diviser* (חצב *chatsab*, קצב *qatsab*, קצף *qatsaph*, קטב *qathab*, חטף *chathaph*, חטב *chathab*, pour *kats-sab*, *kat-seph*, etc.) Cette racine concrète *katsab* se reproduit, avec la désinence grecque, sous la forme araméenne *emphatique*, dans le mot de Καταιβάτης. Ce surnom se trouve donc, et par l'origine et par l'application, identique à celui de *Casius*. Une médaille de Cyrrhus sur laquelle on voit le *Jupiter Catæbatès* dans un temple, nous fournit le moyen de joindre aux deux précédens le *Jupiter Céraunius*, même par l'étymologie orientale. On remarque, en effet, un bélier sur l'acrotère de ce temple (11), et ce bélier rappelle le sémitique קרן *qeren*, *cornu*. Le Jupiter Catæbatès qui a pour symbole le bélier, doit donc avoir de l'analogie avec le dieu cornu, l'*Ammon* des Égyptiens. On adorait à Péluse un Jupiter Casius à visage imberbe (12). Ce Casius égyptien ne pouvait être que l'Ammon ithyphallique et générateur (13), qui paraît en effet imberbe, parce que sa barbe est renfermée dans une gaîne et que ses joues sont lisses. L'Ammon générateur tient à la main le fouet, symbole d'impulsion; son surnom égyptien est *Ar-saph*, c'est à-dire qu'il porte un nom, tiré du radical que nous avons vu plus haut entrer en composition du mot *Kat-saph*, dont nous dérivons le Jupiter Catæbatès.

22. Jupiter Pluvius.

N° 14.

Améthyste. — Tête de *Jupiter Pluvius* de face.

Nous avons réuni dans un même article l'explication de la médaille d'Éphèse, pl. VIII, n° 12, et celle de la pierre gravée n° 14. En effet, ces deux monumens montrent Jupiter sous l'aspect d'un dieu humide, dispensateur de la pluie et fécondant la terre par les eaux qu'il verse dans son sein. Ce Jupiter était honoré sous plusieurs surnoms par les Grecs et les Romains. C'est ainsi qu'on trouve les épithètes d'Ὑέτιος (14) ou Ὕης (15), Ὄμβριος (16) et Ἰκμαῖος (17) et celle de *Pluvius* (18). L'image du Jupiter Pluvius est bien connue par le bas-relief de la colonne Antonine (19) sur lequel est représenté Jupiter répandant la pluie en faveur de l'armée de Marc-Aurèle. Ce fait est raconté par plusieurs historiens (20). Les soldats mourant de soif dans la guerre contre les Marcomans et les Quades, Jupiter lança sa foudre contre les ennemis et accorda une pluie abondante aux Romains. Ce Jupiter figure avec une longue barbe mouillée d'où découlent des torrens de pluie, image peu différente de celle qu'offre notre pierre n° 14. Dans le récit que nous venons de rappeler en peu de mots, on voit associées dans le personnage de Jupiter deux des qualités les plus imposantes de cette divinité, celle de dieu foudroyant et celle de dieu humide (21). On a vu plus haut (22) que le Jupiter qui descend sur la terre, sous la forme d'un météore igné ou sous celle de la pluie, portait chez les Grecs le surnom de Καταιβάτης. Nous avons tâché aussi de démontrer la connexion étroite qui existait entre le Jupiter Casius adoré sous la forme d'une pierre conique, et le Jupiter Foudre ou Κεραύνιος (23). Ces considérations seront confirmées par l'examen de la médaille d'Éphèse, pl. VIII, n° 12.

Jupiter figure sur cette pièce tenant en main le foudre et versant de l'autre un torrent de pluie sur les campagnes qui environnent Éphèse; le dieu est placé sur une montagne élevée, au pied de laquelle est couché un fleuve, probablement le Caystre (24). Autour on lit la légende : ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ. Ce mot Πείων

(1) *Supra*, p. 39.

(2) Paus. III, 25, 2.

(3) *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 257 et suiv.

(4) Voyez *supra*, p. 55.

(5) P. 199, Bonn.

(6) Paus. V, 14, 8. Cf. sur le Jupiter Καταιβάτης, Lycophr. *Cassandr.* 1370; Aeschyl. *Prometh.* 359.

(7) *Principes de l'étude comparée des langues*. Paris, 1828, in 8°.

(8) Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 649.

(9) *Nouvelles Annales*, p. 252. Cf. *supra*, p. 55, ce que nous avons dit sur la bipenne.

(10) Cf. la foudre qui indique l'emplacement de Lampsaque, chef-lieu du culte de Priape. Etym. M. *v.* Λάμψακος; Pomp. Mel. I, 19.

(11) Mionnet, V, p. 136, N° 20 et 21. Une médaille de Cyrrhus, du règne d'Alexandre Bala, montre Jupiter Catæbatès debout, ayant une chouette à ses pieds. Mionnet, V, p. 54, N° 477. Minerve était honorée d'un culte particulier à Cyrrhus. Strab. XVI, p. 517.

(12) Achill. Tat. *Erotica*, III, 6, Jacobs. Par le Vejovis romain (Aul. Gell. V, 12), qui tenait le foudre, on arrive à Apollon, surnommé Καταιβάτης, comme son père. Schol. *ad* Euripid. *Phœniss.* 1416; Zenob. *Proverb.* cent. IV, 29.

(13) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 4.

(14) Paus. II, 19, 7; IX, 39, 3. Jupiter était adoré sous ce nom à Argos et à Lebadée. Cf. Etym. M. *v.* Ζεύς.

(15) Hesych. *sub verbo*. Cf. Lobeck, *Aglaopham.*, p. 628 et 1045; de Witte, *Nouvelles Annales*, p. 361.

(16) Paus. I, 32, 2. Ainsi honoré sur le mont Hymette dans l'Attique. Cf. l'expression Διὸς ὄμβρος dans Homère, *Iliad.* M, 493, et A, 286. Cf. Hesiod. *Oper. et Dies*, 624.

(17) Apoll. Rhod. *Argon.* II, 522, et Schol.; Phurnut. *de Nat. Deor.* II. Ainsi honoré dans l'île de Ceos. Cf. Müller, *Orchom.* S. 349; Broendsted, *Voyages et recherches en Grèce*, liv. I, p. 42 et 49.

(18) Tibull. I, 7, 26.

(19) *Colonne Antonine*, 15. Cf. Millin, *Galer. myth.* IX, 41.

(20) Dion. Cass. LXXI, 8, et sqq.; Tertullian. *Apolog.* 5; Julius Capitol. *in M. Aurel. Anton.* 24.

(21) Cf. Lucian. *Dialog. Deor.* IV, 2.

(22) P. 57.

(23) *Supra*, p. 57 et 58.

(24) Une médaille d'Éphèse montre un fleuve couché avec la légende KAYCTPOC. Mionnet, III, p. 91, N° 238; p. 105, N° 329, et p. 126, N° 470; Suppl. VI, p. 212, N°s 893 et 894. Ce pourrait être aussi le fleuve Cenchrius, qui arrosait les campagnes d'Éphèse. Paus. VII, 5, 5. Le fleuve Cenchrius se voit aussi sur une médaille d'Éphèse. KENXPIOC. Fleuve couché. Mionnet, Suppl. VI, pag. 138, N° 396. Les deux fleuves sont également figurés aux pieds de la Diane d'Éphèse sur une autre médaille de la même ville. Mionnet, Suppl. VI, p. 155, N° 497.

avait embarrassé plus d'un numismatiste (1), jusqu'à ce que M. Hase (2) eut rapporté cette inscription au *mont Pion*, situé près d'Éphèse, selon les témoignages de Pausanias (3) et de Pline (4). Nous adoptons avec empressement cette explication heureuse qui détermine bien la localité. Mais il reste à savoir si le mot *Pion*, qui est ici évidemment le nom de la montagne, peut également être un surnom de Jupiter (5). Dans notre article sur le Jupiter Olympien (6) et dans plusieurs autres endroits de cette *Galerie Mythologique*, on a pu voir les liens qui rattachent Jupiter au mont dont il porte le surnom; dans plusieurs cas il devient identique à la montagne elle-même. Olympus, Casius, Athos, Ætna et plusieurs autres, sont des noms de personnages de la race des géans, ou de montagnes sous lesquelles des géans ont été ensevelis, et ces noms mêmes deviennent les épithètes de Jupiter leur vainqueur. Sur une rare médaille de Césarée de Cappadoce, on voit Jupiter Argæus portant sur sa main le mont Argé (7). Il nous sera donc permis de considérer le mot *Pion* comme désignant Jupiter adoré sur la montagne qui dominait Éphèse. D'ailleurs, l'épithète de Νεφεληγερέτης, *amoncelant les nuages*, est aussi une de celles qui appartiennent à Jupiter (8). On sait que les cimes des hautes montagnes ont la propriété d'attirer et de rassembler les nuages, ce qui est un signe de pluie. Il est donc permis de croire que le mont Pion avait la même propriété, et que les Éphésiens, quand ils voyaient les nuages s'arrêter autour de la montagne, en tiraient l'augure d'une pluie prochaine. Mais quelle signification pouvait avoir le nom de Πείων? Sans entrer dans un examen approfondi sur l'origine de ce nom, on peut croire, sans trop hasarder, ce me semble, que πείων vient du verbe πίνω, *boire*, dont l'aoriste est πίων. (Cf. πῖων, πῖος, *riche*, *gras*, *fertile*.) Si on adopte cette étymologie, à laquelle les Éphésiens ont dû rattacher l'action de leur Jupiter, qui attirait les nuées pour les répandre ensuite en pluie, on a l'avantage de retrouver dans le Ζεὺς Πείων, un dieu analogue au Ζεὺς Ποτέος de Dionysopolis de Phrygie (Pl. XV, n° 15). Or, entre un dieu avide de boire, ou un dieu qui se plaît à répandre l'humidité, de quelque manière qu'on veuille les considérer tous deux, il y a peu de différence. Jupiter, qui s'est abreuvé des pluies en rassemblant les nuages autour de lui, en arrose ensuite les campagnes. Πέος, selon une foule de témoignages de l'antiquité, signifie le *membre viril*, et le mot πίων par l'idée de fécondité rentre dans la même catégorie. C'est donc une idée fécondante qu'exprime le *Jupiter Pion* d'Éphèse, idée qui se retrouve dans les vers de Virgile (*Georg.* II, 325-327), que nous avons cités dans l'*Introduction à Jupiter*, page 19 (9).

Le surnom de *Pion*, comme épithète de Jupiter, est donc à ajouter à la nombreuse liste des surnoms de ce dieu qu'on retrouve sur les médailles.

Les *Nuées* d'Aristophane (10) renferment un passage célèbre sur le Jupiter Pluvius; et bien que la nature de la scène dans laquelle cette mention se trouve intercalée semble exclure l'idée d'une notion vraiment religieuse, nous ne pouvons nous empêcher d'appeler l'attention du lecteur sur les réflexions naïves que le poëte attique met dans la bouche de Strepsiade. Aristophane nous représente Socrate donnant une leçon d'athéisme aux pauvres paysans de l'Attique. Selon ce philosophe, il n'y a pas d'autre divinité que les Nuées. «Mais, dit Strepsiade, Jupiter Olympien n'est-il pas un dieu pour nous? Socrate. Quel Jupiter, imbécile? il n'y a point de Jupiter. Strepsiade. Que dis-tu? qui fait donc la pluie? C'est ce qu'il faut avant tout m'expliquer. Socrate. Ce sont les Nuées, et je vais t'en donner la preuve manifeste. Voyons, as-tu jamais vu tomber la pluie sans nuage? Si c'était Jupiter, il faudrait qu'il fît tomber la pluie par un temps serein, et que les Nuées s'en allassent. Strepsiade. Voilà qui est bien dit, par Apollon! En vérité j'avais cru jusqu'à présent que c'était *Jupiter qui pissait par un crible* (11). Mais qui fait le tonnerre, dis-moi? Quant à moi, j'ai grand' peur du tonnerre. Socrate. Ce sont les Nuées qui tonnent en se roulant. Strepsiade. Par quel moyen? ô toi qui ne respectes rien! Socrate. Les Nuées suspendues dans l'air se précipitent les unes sur les autres par le poids de l'eau qui les remplit, et c'est ainsi qu'elles se brisent avec fracas. Strepsiade. N'est-ce pas Jupiter lui-même qui les précipite? Socrate. Non, mais un tourbillon de l'air. Strepsiade. Un tourbillon! Je ne savais pas que ce fût un tourbillon qui gouvernât le monde à la place de Jupiter.»

Il y a dans ce dernier trait une double allusion que la version française ne permet pas de saisir. Le tourbillon en grec est Δῖνος, et le Scholiaste a soin de nous avertir qu'on désignait aussi par ce mot un vase de terre profond, large par en haut, étroit par en bas, sans doute un vase en forme de toupie, dont le nom, en latin *turbo*, est synonyme de tourbillon. Ce vase à boire mis à la place de Jupiter devait sans doute prêter à rire aux spectateurs (12). Ce devait être en même temps, je pense, un sujet de réflexion pour les gens instruits qui connaissaient l'existence d'un *Jupiter* Ποτέος ou *buveur*, qui se rappelaient que l'épithète d'Ὕης était commune à Bacchus et à Jupiter (13), et qui venaient d'entendre rappeler d'une manière burlesque le *Jupiter Hyétius*. L'allusion religieuse devenait surtout frappante pour ceux qui connaissaient l'analogie étroite qui existe entre le nom de Δῖνος et celui de Ζεὺς chez les Grecs. Il en est donc de cette partie des *Nuées* comme de la comédie attique tout entière, étroitement liée à l'institution des mystères. Socrate n'est point si athée qu'il le paraît, en invoquant comme des divinités, les Nuées auxquelles le poëte lui-même, dans le chœur, c'est-à-dire, dans la partie de l'ouvrage qui est l'expression de sa propre pensée, attribue expressément cette qualité. Strepsiade n'est point non plus si ignorant, quand il attribue à Jupiter une fonction ridiculement vulgaire, ou quand il transforme ce dieu, par un quiproquo apparent, en un tourbillon éthéré ou en un vase à boire. La grossièreté populaire se voit ici l'involontaire interprète de la doctrine mystérieuse, et quant à Socrate, son crime aux yeux d'Aristophane n'est point d'avoir des opinions qui excluent l'individualité des dieux, mais de prétendre populariser des doctrines jusqu'alors réservées aux seuls initiés. C'est dans cet esprit, du moins, que l'intelligence du dialogue d'Aristophane paraît possible; autrement les contradictions sont si nombreuses dans le langage du poëte, qu'on n'arrive à aucune conclusion raisonnable sur l'intention de l'auteur.

On a déjà vu précédemment (14) que le *Jupiter Tourbillon* est le *Jupiter Ægiochus* qui amène les pluies et cause les tempêtes en agitant sa noire égide. Enfin pour preuve de ce que nous avançons ici, c'est-à-dire que ces idées grossières, qui ne paraissent au premier abord que des croyances populaires, étaient connues des initiés et se rattachaient par des mythes à la religion, on n'a qu'à citer le mythe relatif à la naissance d'Orion. Hyrieus ou Œnopion ayant donné l'hospitalité à Jupiter, Mercure et Neptune (d'autres disent Mars), pria ces dieux de lui accorder un fils. Alors les trois dieux prirent une peau de bœuf et la remplirent de leur urine. Au bout de neuf mois, il en sortit un enfant qui porta le nom d'Urion (Οὐρίων) ou Orion, nom qui faisait allusion à la manière dont il avait été engendré (15). Dans l'association de ces trois divinités qui produisent la naissance d'Orion, on retrouve Hermès, le dieu ithyphallique par excellence, Neptune qui est là comme principe humide, et Jupiter qui figure probablement le principe igné (16). Ce principe, comme on vient de voir, était inhérent aussi au Jupiter Pluvius, armé de la foudre.

Ce qui montre, du reste, que la fable d'Orion se rattache entièrement au dieu qui verse la pluie sur la terre, c'est l'explication qu'on lit dans Isidore (17). *Orion est ainsi appelé de l'urine, c'est-à-dire de l'inondation que causent les eaux; car, vers l'hiver, quand il paraît, il trouble la mer et la terre par la pluie et les tempêtes.*

23. Jupiter Apomyius.

N° 15.

Pâte. — Tête de *Jupiter Apomyius*, couronnée de laurier, à droite. Au-dessous, deux mouches. Winckelmann, *Mon. ined.* 12; idem, *Cat. de Stosch*, class. II, n° 78.

N° 16.

Pâte antique. — *Jupiter Myiodès*, c'est-à-dire, Jupiter-Mouche. Winckelmann, *Mon. ined.* 13; idem, *Cat. de Stosch*, class. II, n° 77; Toelken, *Verzeigniss*, *etc.* Klass. VIII, n° 351.

(1) Voyez Eckhel, *D. N.*, II, p. 516.

(2) Voyez l'explication de M. Hase dans le sixième volume du *Supplément* de M. Mionnet, p. 141-142.

(3) VII, 5, 5. Ἡ δέ γε Ἐφεσία χώρα τόν τε Κέγχριον ποταμὸν καὶ τοῦ Πίονος τοῦ ὄρους τὴν φύσιν κ. τ. λ.

(4) *H. N.* V, 29, 31. *Attollitur monte Pione, alluitur Caystro, in Cilbianis jugis orto*, etc.

(5) On trouve aussi des médailles d'Éphèse avec la légende ΠΕΙΟC tracée près d'Apollon et de Diane. Mionnet, Suppl. VI, p. 142, N° 415.

(6) *Supra*, p. 27.

(7) Mionnet, Suppl. VII, pl. XIII, N° 4. Voyez tom. IV, p. 432, N° 178.

(8) Homer. *Iliad.* A, 511; Δ, 30; E, 888 et passim; Phurnut. *de Nat. Deor.* IX; Lucian. *Tim.* 1.

(9) Cf. aussi les vers d'Euripide dans un fragment de son *Chrysippe*, fragm. VI, *ap.* Sext. Empiric. *adv. Mathem.* VI, 17, p. 360.

(10) *Nub.* 365-381.

(11) Aristophan. *Nub.* 373. Καίτοι πρότερον τὸν Δί' ἀληθῶς ᾤμην διὰ κοσκίνου οὐρεῖν.

(12) M. Panofka (*Recherches sur les noms des vases grecs*, pl. I, n° 15) a cru retrouver le dinos dans un grand et large vase sans pied. A Cyrène on appelait *dinos* un grand vase destiné à laver les pieds. Athen. XI, p. 467, F.

(13) Hesych. *v.* Ὕης et Ὑεύς; Etym. M. *v.* Ὕης; Said. *v.* Ὕης; Plutarch. *de Isid. et Osirid.* t. VII, p. 438, Reiske.

(14) *Supra*, p. 30 et suiv. Cf. Phurnut. *de Nat. Deorum*, IX.

(15) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 328; Hygin. *Fab.* 195; Idem, *Astron.* II, 34; Ovid. *Fast.* V, 495 sqq.; Serv. *ad* Virg. *Aen.* I, 535.

(16) Quelques auteurs ne nomment que *Jupiter* et *Mercure* comme pères d'Orion. Hygin. *Astron. l. cit.*; Ovid. *l. cit.*

(17) *Orig.* III, 70, 10. *Dictus Orion ab urina, id est ab inundatione aquarum. Tempore enim hiemis obortus, mare et terras aquis et tempestatibus turbat.*

N° 17.

Médaille de l'île de Cimolis. — Tête de Minerve, casquée à gauche.

℞. ΚΙμολιτων. (*Monnaie*) *des habitans de Cimolis.* Abeille. Æ. 6. Inédite.

Les deux pierres gravées n°s 15 et 16 et la médaille n° 17 ont rapport au culte de Jupiter Myiodès ou Apomyius (1). La question qui a rapport aux mouches, aux abeilles et au scarabée comme symbole de la divinité, sera traitée avec quelque développement au chapitre de Diane, où nous réunirons les médailles d'Éphèse qui montrent des abeilles ou des mouches.

Nous verrons que ce Jupiter avait son prototype asiatique dans le Beelzebub des Philistins; chez les Latins il se produit sous le nom de Stercutius (2).

Un grand nombre de pierres montrent des têtes de divinités formées par des insectes, des mouches, des abeilles ou des scarabées. M. Koehler, dans un opuscule publié en 1833 (3), a réuni plusieurs de ces pierres; mais au lieu de compléter les idées de Winckelmann au sujet de ces représentations, il n'a vu dans ces têtes formées par des insectes, que des masques bachiques ou des *oscilla*. Nous n'avons pas besoin de dire que l'opinion de Winckelmann est la seule raisonnable; toutefois nous réservons les développemens de notre pensée pour le moment où nous traiterons la question relative aux Dieux-Mouches.

Quant à la médaille inédite de Cimolis, une des îles Cyclades, le type est facile à expliquer. L'abeille fait allusion au culte d'Aristée, forme héroïque de Jupiter ou d'Apollon, divinités qui étaient adorées sous ce nom à Céos, une autre des Cyclades (4). On doit croire que ce culte s'étendit jusqu'à Cimolis, puisque les médailles de cette île nous offrent le même type que celles de Céos (5); on voit aussi la mouche sur les monnaies de l'île de Cythnos et sur celles de l'île d'Amorgos (6), de sorte qu'une communauté de types entre ces îles dénote l'existence du culte d'Aristée propagé dans les Cyclades. La tête de Jupiter figure au droit des médailles d'Amorgos qui montrent la mouche.

Quand nous examinerons la numismatique d'Éphèse, on verra aussi la communauté des surnoms et des attributs donnés à Jupiter et à Diane. C'est ainsi que Jupiter Aristée ou Ἀρίσταρχος (7) mérite d'être rapproché de l'Artémis Ἀριστώ, honorée sous cette épithète par les Athéniens (8). Ce Jupiter Aristée qui rappelle le Jupiter Optimus Maximus du Capitole était invoqué aussi comme un dieu qui tempère les chaleurs de la canicule (9), et sous ce rapport se confondait avec le Jupiter Pluvius dont nous venons de parler dans l'article précédent.

PLANCHE IX.

24. Jupiter Infernal.

N° 1.

Camée. — *Jupiter* ou Pluton barbu et nu, enlevant dans ses bras Proserpine. Cabinet de France.

N° 2.

Pâte antique. — *Jupiter* vêtu d'une tunique talaire et muni de grandes ailes, se présente, entouré de foudres, à Sémélé qui est étendue à ses pieds. Winckelmann, *Mon. ined.* 1; idem, *Cat. de Stosch*, class. II, n° 435; Toelken, *Verzeichniss der antiken Steine der Koenigl. Preuss. Gemmensamm.* Klass. II, n° 90.

N° 3.

Cornaline. — Le même sujet, si ce n'est que *Jupiter* est nu; Sémélé est vêtue d'une tunique bordée de franges. Winckelmann, *Mon. ined.* 2; idem, *Cat. de Stosch*, class. II, n° 136; Toelken, *l. cit.* Klass. II, n° 125.

N° 4.

Médaille de Thèbes de Béotie. — Bouclier béotien.

℞. ΘΕΒΑΙΟΝ. (*Monnaie*) *des Thébains. Jupiter* vêtu d'une tunique courte et d'une chlamyde, un genou à terre lève le bras droit pour lancer la foudre; le tout dans un carré creux (10). AR. 5 1/2. Inédite.

Les idées sur lesquelles repose l'interprétation des monumens que nous venons de décrire ont déjà été exposées dans l'explication que nous avons donnée d'un sarcophage appartenant à M. le général Nugent (11), et sur lequel est figurée la naissance de Bacchus. Le sens funèbre qu'on attribuait, en certains cas, à la fable de Sémélé ressort évidemment de l'ensemble de ce bas relief. Le jeune Bacchus, arraché des entrailles de sa mère mourante, est un emblème de l'âme qui ne quitte le corps que pour renaître bientôt à une nouvelle vie. Ce qui nous frappa, dans le sarcophage du général Nugent, c'est l'analogie de composition qui existe entre la partie du bas-relief où Jupiter est figuré apparaissant à Sémélé dans tout l'éclat de sa puissance, et les pierres depuis long-temps rapportées par Winckelmann (12) à la mort de Sémélé. Nous fîmes voir alors (13) qu'il n'y avait pas contradiction absolue entre l'opinion de Winckelmann et celle de M. Raoul-Rochette (14) qui substitue *Thanatos* ou *la Mort*, à *Jupiter*. Le personnage ailé et barbu qu'offrent les pierres de Stosch est effectivement Thanatos sur un grand nombre de monumens, particulièrement sur le fameux canthare du cabinet Pourtalès, représentant la mort de Néoptolème (15). On peut comparer ce personnage avec celui qui, sur quelques sarcophages, est placé à côté de Thétis ou plutôt de Rhéa Sylvia endormie (16), lorsque Romulus s'approche de l'héroïne d'Albe. Mais, alors, ce n'est plus *Thanatos* lui-même, c'est *Oniros*, ou le Songe, sa forme euphémique (17); et, en effet, c'est un principe sur lequel nous avons ailleurs (18) insisté, que la préférence donnée par les Grecs aux images adoucies, toutes les fois qu'il s'agissait pour eux d'exprimer des idées funèbres, et la répugnance qu'ils paraissent avoir éprouvée à reproduire dans leur nudité les pensées de la mort. C'est ainsi que dans l'interprétation de plusieurs vases nous avons montré qu'on devait voir plutôt *Borée enlevant Orithyie*, que *Thanatos s'emparant d'une jeune fille*, bien que cette dernière intention n'eût pas été étrangère au choix de la représentation.

Depuis la publication des travaux que nous venons de rappeler, divers mo-

(1) Paus. V, 14, 2. Clem. Alex. *Proptrept.* p. 24, Potter. Voyez les *Recherches sur Jupiter* de M. Emeric David, t. II, p. 504 et suiv.

(2) Serv. *ad* Virg. *Æn.* X, 76; Macrob. *Saturn.* I, 7.

(3) *Masken, ihr Ursprung und neue Anslegung einiger der merkwürdigsten auf alten Denkmaeler die bis jetz unerkannt und unerklaert geblieben waren.* Saint-Pétersbourg, 1833, in-4°. Cf. les réflexions de M. Toelken (*Verzeichniss der ant. Steine der Koeniglich Preussischen Gemmensammlung*, Vorrede, S. XLV, folg.) qui réfute les interprétations de M. Koehler.

(4) Schol. *ad* Apoll. Rhod *Argon.* II, 498; Athenagor. *Legat. pro Christ.* XIV. Cf. Broendsted, *Voyages et Recherches en Grèce*, liv. I, p. 41 et suiv.; Toelken, *Verzeigniss*, Vorrede, S. XLV, folg.

(5) La tête de Minerve se trouve déjà sur une monnaie de Cimolis. ℞. Trident. Mionnet, II, p. 315, N° 27. Quant à l'abeille elle se voit sur une autre médaille de la même île, publiée par M. de Cadalvène. *Recueil de méd. grec. inéd.* p. 238, pl. IV, n° 6. Au revers est la coquille ἐχῖνος, qui fait allusion au nom d'*Echinussa* que cette île porta dans l'antiquité. Plin. *H. N.* IV, 12, 23. Cf. Mionnet, Suppl. IV, p. 388, N° 173.

(6) Mionnet, Suppl. IV, p. 389, N° 188; Idem, *Ibid.*, p. 367, N° 1.

(7) Simonid. *ap. Athen.* III, p. 99 B et Fragm. LXX, ed. Schneidewin.

(8) Paus. I, 29, 2.

(9) Voy. Broendsted, *Voyages et recherches en Grèce*, liv. I, p. 49. M. Broendsted sépare absolument le culte de l'Apollon Aristée de celui de Jupiter Ἰκμαῖος; nous croyons plutôt qu'Apollon Aristée est le dieu fils qui porte le même surnom que son père.

(10) Sur la planche le graveur a placé par erreur le revers avant le droit de la médaille.

(11) *Ann. de l'Inst. arch.*, V, p. 210 et suiv. Voyez les *Monum. ined. publiés par l'Inst. arch.*, I, pl. XLV, *A*.

(12) *Mon. ined.*, p. 2; Idem, *Catal. de Stosch*, class. II, n°s 135 et 136.

(13) *Loco cit.*, p. 211 et 212.

(14) *Mon. inéd.*, p. 218 et suiv.

(15) Raoul-Rochette, *Mon. inéd.*, pl. XL; Panofka, *Cabinet Pourtalès*, pl. VII. Cf. de Witte, *Nouv. Ann.*, p. 526.

(16) Winckelmann, *Mon. inéd.*, 110. Voyez l'explication de ce sarcophage dans Raoul-Rochette, *Mon. inéd.*, p. 34 et suiv. Cf. de Witte, *Ann. de l'Inst. arch.*, IV, p. 91.

(17) Cf. Oniros, sur un vase peint de la collection de M. Middleton. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 323.

(18) *Ann. de l'Inst. arch.*, V, p. 211. Cf. *Cat. Durand*, n° 211.

numens, alors inconnus, sont venus donner à notre opinion l'appui de leur autorité. On a vu, sur le vase de Cécrops (1), provenant des fouilles de Canino, *Borée*, désigné expressément par son nom, se présenter sous des traits presque identiques au Borée que nous avions déjà reconnu sur d'autres vases (2). Le Jupiter, amant de Sémélé, s'est aussi révélé parmi les monumens de la numismatique. La médaille inédite sur laquelle nous croyons le reconnaître est un *tétradrachme* d'ancien style, que M. Rollin a cédé, depuis peu d'années seulement, au Cabinet de France. Au revers du bouclier béotien, et dans un carré creux, on remarque un personnage barbu, agenouillé et brandissant au-dessus de sa tête un objet peu distinct, mais dont l'analogie avec le foudre de Jupiter nous paraît évidente (pl. IX, n° 4). L'inscription paléographique ΘΕΒΑΙΟΝ, avec l'O au lieu de l'Ω dans la désinence, et les deux barres croisées de l'intérieur du Θ achève de préciser l'indication déjà fournie par le bouclier béotien. Une médaille de Thèbes, d'aussi ancienne date, ne peut offrir qu'un personnage de la religion ou de la fable thébaines. Nous croyons que l'artiste a voulu représenter ici Jupiter, quand il s'approche du lit de Sémélé. Un Jupiter vêtu d'une tunique courte ne saurait nous étonner (3); nous en retrouvons la reproduction identique sur les médailles des *Æzani* de Phrygie. Jupiter reconnaissable à l'aigle qu'il tient dans la main, a, sur ces médailles, une tunique courte, absolument semblable à celle de Vulcain; ce serait Vulcain lui-même, sans l'aigle, qui nous reporte nécessairement à Jupiter. Au reste, Clément d'Alexandrie (4), d'après Phérécyde, cite un *Zas* phénicien, dont l'industrie offre une analogie frappante avec la qualité dominante de Vulcain. On trouvera ces médailles à notre supplément de Jupiter, pl. XV, n°s 16 et 17.

Jupiter, armé de la foudre, et consumant l'imprudente maîtresse qui a voulu le voir s'approcher d'elle dans tout l'éclat de sa puissance, ne s'éloigne guère non plus de Vulcain, le feu personnifié. On peut croire que ce rapprochement n'avait point été étranger au symbolisme de la religion thébaine. Nous croyons reconnaître la trace d'une autre pensée symbolique dans l'attitude du Jupiter de notre médaille. Ce personnage, ἐν γόνασιν, est évidemment un dieu générateur : j'ai déjà depuis long-temps démontré l'analogie des figures agenouillées avec les idées de génération (5): c'est ce qu'on verra plus clairement encore quand nous comparerons les médailles de Thasos d'ancien style, sur lesquelles on remarque une figure ithyphallique agenouillée et tenant une femme embrassée, avec les médailles d'une fabrique plus récente au revers desquelles Hercule ἐν γόνασιν lançant ses flèches, a remplacé l'image grossièrement positive des anciennes pièces. Le Jupiter de la fable de Sémélé est, en effet, comme un si grand nombre de divinités de l'antique religion, à la fois générateur et funèbre. Considéré sous ce point de vue, il offre une identité absolue avec le Jupiter des mystères d'Éleusis, amant et ravisseur de sa fille Proserpine (6). La rare et précieuse représentation de cet enlèvement de Proserpine par Jupiter, a été reconnue par M. Panofka sur un morceau d'ambre sculpté du Cabinet Pourtalès (7). Ce monument nous montre Proserpine avec les attributs de Diane, circonstance parfaitement expliquée par le passage d'Eschyle (8), suivant lequel Diane et Proserpine étaient identiques à Éleusis. Le camée fragmenté du Cabinet de France, que nous avons reproduit sur notre pl. IX, n° 1, offre une ressemblance frappante dans la disposition du groupe avec l'ambre du Cabinet Pourtalès; la tête du ravisseur a d'ailleurs tous les traits de celle de Jupiter. Ces motifs nous déterminent à reconnaître dans ce monument l'enlèvement de Proserpine par Jupiter. Ce ne peut être, en aucun cas, celui de Déjanire par Nessus, la figure de femme étant placée sur les épaules de son ravisseur. Nous ferons remarquer toutefois que sur les médaillons qui représentent Pluton enlevant Proserpine, le dieu est presque toujours dépourvu de ses attributs telluriques et infernaux; le char qui le distingue dans ces occasions lui est commun avec son frère Jupiter, et quand il s'agit de l'enlèvement de Proserpine, les rapports de cette déesse avec Jupiter à Agrigente (9), c'est-à-dire sur le sol même de l'île où la tradition la plus généralement adoptée plaçait le théâtre de l'entreprise de Pluton, ces rapports, dis-je, ne sauraient être passés sous silence.

N° 5.

Léda vue par derrière; à côté Jupiter changé en cygne. — Pâte antique du musée de Berlin. Winckelmann, *Cat. de Stosch*, class. II, n° 137; Toelken, *Verzeichniss*, Klass. III, n° 103.

N° 6.

Léda, entièrement nue, presse entre ses bras Jupiter sous la forme d'un cygne. — Pâte antique du même musée. Winckelmann, *l. cit.*, class. II, n° 143; Toelken, *l. cit.*, Klass. III, n° 106.

Voyez pour l'explication de ces deux pierres le chapitre de Vénus, où, à l'occasion du cygne, symbole d'Aphrodite, nous examinerons le mythe de Léda.

25. Jupiter de Crète.

N° 7.

Médaille de Crète. — ΑΥΤοκρατωρ ΔΟΜΙΤΙΑΝος ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *L'empereur Domitien, Auguste.* Tête laurée de Domitien, à droite.

℞. ΖΕΥϹ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ. *Jupiter né en Crète.* Jupiter debout, nu et foudroyant, le bras gauche entouré de sa chlamyde. Autour, les sept étoiles de l'Arcture. Æ. 9. Eckhel, *D. N.* II, p. 301; Mionnet, II, pag. 258, N° 7 (10).

Voyez notre article sur le Jupiter enfant, p. 22.

N° 8.

Médaille de Cnosse. — Tête de *Jupiter* ou plutôt de *Minos*, ceinte d'une bandelette.

℞. ΚΝΩΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Cnosse.* Le Labyrinthe. AR. 7 1/2. Mionnet, II, p. 268, N° 75.

N° 9.

Médaille de Gortyne. — Tête laurée de *Jupiter*, à droite.

℞. ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Gortyne.* Taureau, à gauche, retournant la tête en arrière. AV. 4 1/2. Mionnet, II, p. 278, N° 160.

N° 10.

Médaille de Gortyne. — Même tête que celle du numéro précédent.

℞. ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Gortyne.* — Europe sur le taureau marchant de gauche à droite; son péplus est enflé par le vent. AR. 5. Mionnet, II, p. 280, N° 177.

N° 11.

Médaille de Gortyne. — *Europe* assise sur le taureau, à droite.

℞. ΓΟΡΤΥΝΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Gortyne.* Tête de lion, de face, avec les pattes de devant, dans un carré creux. AR. 6. Mionnet, II, p. 278, N° 162.

N° 12.

Médaille de Sidon. — Tête laurée de Néron, à gauche. Devant, le lituus.

℞. ΣΙΔΩΝΟΣ L. ΕΟΡ. (*Monnaie*) *de Sidon*, *an* 175. *Europe* sur le taureau à droite; son péplus enflé par le vent. Æ. 6. Mionnet, V, p. 382, N° 308.

N° 13.

Le taureau à gauche, nageant, et Europe nue le bras droit appuyé sur le taureau. — Pâte antique de la Collection du docteur Nott.

N° 14.

Médaille de Gortyne. — *Europe* assise sur un tronc de platane, à droite.

(1) De Witte, *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, n° 105. Cf. une autre amphore du Musée de Berlin, qui montre le même sujet, et où Borée est aussi désigné par son nom. Gerhard, *Neuerworbene ant. Denkmaeler*, n° 1602. Cf. *Bull. de l'Inst. arch.*, 1835, p. 182.

(2) Voyez ceux décrits dans le *Cat. Durand*, sous les n°s 211, 212 et 213.

(3) Une amphore de Nola de la collection Durand, montre Jupiter vêtu d'une simple chlamyde et arrivant auprès de Sémélé, avec le foudre dans la main. De Witte, *Cat. Durand*, n° 3. Nous publierons d'autres sujets semblables dans notre *Élite des Monumens céramographiques*.

(4) *Strom.* VI, p. 741. Potter.

(5) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 64 et suiv.

(6) Clem. Alex. *Protrpt.* p. 14, Potter.

(7) *Cabinet Pourtalès*, pl. XX et p. 25.

(8) *Ap.* Herodot. II, 156, et *ap.* Paus. VIII, 37, 3.

(9) Suivant Apollodore (I, 5, 1), Pluton enlève Proserpine avec le secours de Jupiter. La Sicile avait été donnée en dot par Jupiter à Proserpine. Pindar. *Pyth.* XII, princ. Cf. *Supra*, p. 35 et 37.

(10) M. Mionnet attribue cette médaille à Titus.

℞. Taureau à droite, retournant la tête à gauche. AR. 7. Mionnet, II, p. 278, N° 163.

N° 15.

Médaille de Gortyne. — *Europe*, assise sur un tronc de platane, relève de la main droite son péplus; un aigle, les ailes éployées, est placé sur son sein; à gauche, au-dessous d'Europe, une tête de taureau.

℞. Taureau à droite, retournant la tête à gauche. AR. 6 1/2. Mionnet, II, p. 279, N° 164.

L'ensemble des monumens que nous avons entrepris d'expliquer les uns par les autres dans cet article, appartient à une contrée dont le sort dans l'histoire est des plus étranges qui se puisse imaginer. Le plus grand nombre des souvenirs que nous possédons sur la Crète se rapporte à des temps très reculés dans l'histoire; cette île ne paraît à nos yeux qu'enveloppée des ténèbres de la mythologie. Tout, depuis les colonies orientales qui ont dû les premières aborder à ce rivage, jusqu'aux migrations doriennes dans le cercle desquelles la Crète se trouve comprise, n'offre à nos yeux que des traits généraux, du milieu desquels les circonstances de détail sont impossibles à distinguer. Il n'y a pas jusqu'à la législation de cette île qui n'ait revêtu une forme merveilleuse. Quand les autres contrées de la Grèce, enveloppées jusque là dans une obscurité peut-être encore plus épaisse, commencent à offrir des traits distincts et reconnaissables, c'est alors que la Crète entière, et ses villes, et ses révolutions intestines, s'abîment dans un silence qu'interrompent à peine quelques rapports avec des pays plus favorisés par l'attention des historiens. Nous avons sous les yeux un grand nombre de monumens numismatiques d'un aspect uniforme, et qui, évidemment, se rapportent à une même période de temps, à un même ordre de faits, et nous ne rencontrons, ni dans les débris de l'histoire, ni même dans les monumens épigraphiques, rien qui nous éclaire sur l'âge de ces médailles, ni sur les circonstances qui les ont produites. Les alliances des villes de la Crète dont la mémoire s'est conservée par les inscriptions, sont en général trop récentes, pour qu'on ne fasse pas remonter plus haut la plus grande partie de la numismatique autonome chez les Crétois. Mais les recherches de cette espèce nous entraîneraient trop loin de notre but, qui est l'interprétation même des types exprimés sur les monumens. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le plus grand nombre des pièces que nous allons rapprocher et interpréter a dû être frappé avant Alexandre; que quelques unes, comme celles de Lyctus (1), peuvent remonter à une époque beaucoup plus reculée, et que d'autres, en quantité assez faible encore, doivent redescendre jusqu'à l'époque de la conquête romaine, au souvenir de laquelle les monumens numismatiques de la Crète ne sont pas étrangers.

La Crète, dans les temps héroïques, avait subi deux sortes d'influences, sur la réalité desquelles personne n'élève de doutes sérieux. Le continent asiatique avait d'abord déposé ses exemples et ses traditions sur le rivage de cette île. L'invasion dorienne vint ensuite, qui modifia ces premiers élémens transmis par les anciennes civilisations orientales. La question est de savoir à laquelle de ces deux sources se rapportent les croyances religieuses et mythologiques qui dominaient dans la Crète. M. K. O. Muller (2) paraît s'être prononcé en faveur de l'influence dorienne; M. Hœck (3) a plus sagement, selon nous, fait prédominer les idées qui se rattachent à l'origine orientale; et en effet, on verra bientôt que les Doriens, dans la religion crétoise, ne peuvent guère prétendre qu'à quelques formes secondaires et tout-à-fait postérieures.

Nous avons vu précédemment (4) par quelle singulière et peu explicable assertion la liaison se montre établie entre la divinité dominante dans la Crète et celle qu'on honorait à Gaza (5), ville de la Palestine maritime, d'un culte fameux dans toute l'Asie. Le *Marnas* de Gaza, nous dit-on, est le même que le *Jupiter* Κρηταγένης ou né dans la Crète (6). Sur quelle base repose une telle assimilation entre un nom purement oriental et un mot dont la composition et les élémens paraissent purement grecs? Avons-nous, encore une fois, sous les yeux l'exemple d'une de ces transformations helléniques d'un nom purement oriental, comme nous l'avons vu pour les Jupiters Stratius, Casius et Catæbatès (7)? Afin de prouver la réalité d'un tel travestissement, il faudrait d'abord savoir ce que veut dire le nom de *Marnas* (8), et nous n'avons aucune donnée probable sur ce sujet. Un procédé plus simple consisterait à décomposer le surnom de Κρηταγένης et à s'enquérir ensuite si l'Asie n'aurait pas eu sa Crète, dans laquelle Jupiter aurait pris naissance avant de naître une seconde fois dans la Crète hellénique; bien entendu que cette forme mythologique de la naissance d'un dieu marque, sous un certain rapport, l'antiquité du culte de cette divinité dans la contrée que la fable désigne comme sa patrie. Relativement au point de recherches que nous venons d'indiquer, la littérature biblique nous offre une entière satisfaction. La Palestine a possédé, dès les temps les plus reculés, ses *Creti*, qui habitaient le bord de la mer, vers les confins de l'Égypte, et dont le nom se confond avec celui des Philistins. Ou les Creti ont été les Philistins eux-mêmes, ou plutôt ils ont été une des tribus principales de cette nation. Des témoignages authentiques (9) font venir, par suite de migrations forcées, les Creti du pays des Caphthorim. Or, les Caphthorim, de même que les Philistins, appartiennent dans le tableau ethnographique de Moïse, à la race égyptienne (10). D'après la manière dont on entend ordinairement le texte hébreu, les Caphthorim et les Philistins seraient deux peuples frères, issus des Cassuim. Mais David Michaelis, dans son *Spicilége* (11), a fait depuis long-temps remarquer que pour mettre d'accord ce verset du chapitre dix avec les autres témoignages dispersés dans la Bible, il faudrait faire sortir les Philistins non des Cassuim, mais des Caphthorim. Si cette opinion était admise, les Creti se verraient encore une fois confondus avec les Philistins.

L'existence de ces Crétois de l'Asie n'avait point échappé à la science et à la sagacité des anciens critiques. Dom Calmet, auquel revient de droit le mérite de ce rapprochement, en avait seulement déduit une conséquence étrange que je m'étonne de voir encore approuvée par M. Bohlen (12). Au dire du savant bénédictin que je viens de citer, les Caphthorim auraient été originairement un peuple de la Crète, et ce serait une colonie de cette nation qui aurait porté le nom des Crétois sur le continent de l'Asie. Il ne suffirait pas pour qu'on admît une telle opinion d'un seul passage obscur de Jérémie (13), où il est question de l'île de Caphthor. Si c'était vraiment de la Crète dont il s'agît dans ce verset de la Prophétie, on admettrait sans peine que les Creti de la Palestine eussent porté en Europe, avec leur nom asiatique, celui des Caphthorim dont ils étaient sortis. En aucun cas, du moins, on ne saurait infirmer le témoignage si positif de Moïse sur l'origine égyptienne des Caphthorim, quand nous voyons ce peuple, ainsi que les Philistins, associés comme fils ou comme neveux à des noms qui désignent de la manière la plus évidente des localités et des villes de l'Égypte. Dans mes recherches, encore inédites, sur les Phéniciens, j'ai tâché de déterminer avec probabilité l'époque à laquelle ces peuples, fils ou petits-fils de Mitsraïm, avaient occupé le littoral de la Palestine. Mais cette partie de la question ne nous intéresse point ici. Ce qu'il nous faut connaître, c'est la possibilité de l'établissement d'une colonie de Philistins dans la Crète, et, sur ce dernier point, il nous suffit de savoir que les Philistins, à une certaine époque, ont possédé une puissance maritime capable de lutter contre celle des Phéniciens et d'amener même la prise et l'abaissement de Sidon. Or, c'est là un fait sur lequel le témoignage de Justin (14) ne nous permet pas d'hésiter.

L'histoire de l'Orient nous offre donc des traces suffisantes du passage d'une population asiatique dans la Crète. La fable, à son tour, nous présente une image brillante et poétique de ces événemens. Le taureau qui emporte à travers les flots la nymphe Europe, fille d'Agénor, roi de la Phénicie, et sœur de Cadmus, n'est autre sans doute que le symbole du dieu de la Palestine, dont le culte a passé avec la première colonie des Crétois du rivage asiatique dans l'île de Minos. Quant à la légère différence qui existe entre l'origine phénicienne d'Europe et les preuves que nous avons du caractère philistin de la première colonie asiatique en Crète, il suffit, pour l'expliquer, d'admettre que les Grecs ont dû naturellement confondre les Phéniciens et les Philistins, deux peuples qui habitaient les mêmes rivages et qui en étaient venus à parler la même langue.

On aurait donc tort, selon nous, de contester au mythe d'Europe la face historique que nous venons d'indiquer après tant d'autres. Mais quant à admettre que ce mythe ait été conçu dans l'intention d'expliquer l'origine du nom de l'Europe, par opposition à celui de l'Asie et de l'Afrique, nous sommes loin d'acquiescer à une telle opinion (15). Je n'ignore pas que la mythologie

(1) Mionnet, II, p. 287 et suiv.

(2) *Die Dorier*, I, S. 30 und 206.

(3) *Kreta*, I, S. 47, folg. und S. 77.

(4) *Supra*, p. 23.

(5) Cf. Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, p. 141, et Hoeck, *Kreta*, II, S. 369. S. Epiphan. *Ancor.* 108, tom. II, p. 109, ed. Petav. Μαρνᾶς δοῦλος Ἀστερίου τοῦ Κρητος παρὰ Γαζαίοις (τιμᾶται). Le dieu adoré à Gaza est nommé aussi Ἀλδήμιος. Etym. M. *v.* Ἀλδήμιος ἢ Ἄλδος. ὁ Ζεύς, ὃς ἐν Γάζῃ τῆς Συρίας τιμᾶται παρὰ τὸ ἀλδαίνω, τὸ αὐξάνω· ὁ ἐπὶ τῆς αὐξήσεως τῶν καρπῶν.

(6) Steph. Byzant. *v.* Γάζα. Le nom ΜΑΡΝΑΣ se lit sur les médailles de Gaza (Mionnet, V, p. 539, N° 126) et sur des médailles d'Éphèse, où à côté d'un fleuve couché on voit une petite figure de nymphe qui porte une hydrie. Eckhel, *D. N.*, II, p. 522; Mionnet, III, p. 95 et 98.

(7) *Supra*, p. 55 et 58.

(8) Les explications qu'on trouve dans les auteurs anciens tels qu'Étienne de Byzance (*v.* Γάζα) et Solin (XI), sont très incertaines et peu satisfaisantes.

(9) *Reg.* I, 30, 14; Ezechiel, XXV, 16; Sophon. II, 5; Amos, IX, 7; Jerem. XLVII, 4; *Deuter.* II, 23.

(10) *Genes.* X, 14. Dans Sophonias (II, 5) les Creti habitent sur le bord de la mer, pays des Philistins.

(11) P. 277.

(12) *Genesis*, p. 133; cf. Lenormant, *Introd. à l'Hist. de l'Asie Occid.* p. 246.

(13) XLVII, 4.

(14) XVIII, 3, 5.

(15) Hérodote (IV, 45) fait entendre que de son temps il n'y avait rien de certain sur ces noms imposés aux trois parties du monde; il rejette même l'opinion de ceux qui faisaient venir le nom de l'Europe de la jeune fille tyrienne.

a ses nymphes, Asia (1) et Libya (2), de même que sa nymphe Europe. Mais la fiction des deux premières semble appartenir plutôt à l'époque des généalogistes et des logographes qu'à celle de la haute antiquité. On dirait même qu'une telle supposition est née de la célébrité du mythe d'Europe et de l'interprétation géographique qu'on lui avait déjà donnée. On verra bientôt combien cette origine purement géographique de la fable d'Europe est inconciliable avec la masse d'idées et de souvenirs qui se rattachent à cette fable, et cela, quand bien même on admettrait la supposition toute gratuite qu'Europe a été le premier nom de la Crète (3), et que ce nom s'est étendu de cette île d'abord à la Grèce, et de là au reste du monde occidental.

Évidemment nous avons ici sous les yeux le résultat d'une confusion dont l'origine probable a été, nous le croyons, devinée par M. Buttmann (4). Le nom d'Europe appliqué à ce que les Orientaux connaissaient de la partie du monde que nous habitons, n'est autre que le mot *Ereb*, qui, dans tous les dialectes sémitiques, veut dire le couchant. L'Europe était le pays d'Ereb ou du couchant pour les habitans de la Palestine et de la Syrie, de même que pour ceux de l'Égypte et de l'Arabie, la côte nord de l'Afrique est encore le pays de *Mogreb* ou de l'Occident. Nous ne voyons absolument rien dans le mythe de la nymphe Europe qui puisse rappeler une semblable idée. Le nom d'Europe appliqué à cette nymphe est un composé de deux racines qui, chacune en son particulier, ne paraissent offrir aucune analogie avec le trilitère *Ereb*. Europe appartient, selon nous, à cette famille si nombreuse et si importante dans la mythologie grecque des nymphes dont le nom se termine par οπη : Mérope, Antiope, Chalciope, Sinope, Calliope, etc. C'est dans cette catégorie nombreuse, et certainement unie par un lien commun, que la nymphe Europe doit prendre sa place. L'analogie de son nom avec celui que les Orientaux donnaient à notre monde aura causé une première équivoque, confirmée d'ailleurs par la circonstance de la fable, qui faisait passer la nymphe Europe des rives de l'Asie à celles d'une île incorporée au monde que nous habitons.

Nous laisserons donc de côté tout rapprochement entre le nom de la nymphe aimée de Jupiter et celui d'Europe, et pour pénétrer dans l'intelligence du principal mythe de la religion crétoise, nous nous attacherons à chercher la trace des rapports de cette religion avec celles de l'Asie. Notre attention se portera d'abord sur Jupiter, le dieu ravisseur, et nous passerons ensuite à ce qui concerne plus particulièrement Europe, la nymphe enlevée. Les monumens qui nous offrent dès l'abord de précieux éclaircissemens sont ceux d'Itanus, ville située à l'extrémité orientale de l'île, précisément en face du rivage asiatique. Nous donnons, pl. XVII, n° 15, une médaille de cette ville qui concerne plus directement Jupiter à cause de l'aigle, et nous nous réservons de publier à l'article de Neptune celles dont le type principal est un dieu marin à queue de poisson, semblable au Nérée des vases peints, et tenant un trident (5). Ces dernières pièces, d'un style fort ancien, nous représentent la religion locale dans toute son originalité. C'est plus tard, et quand, en vertu de la loi de domination et d'assimilation que nous avons exposée dans l'introduction à Jupiter, le culte de ce dieu se fut étendu dans toutes les parties de la Crète, que le dieu marin des médailles d'Itanus céda la place principale à l'aigle du roi des dieux et fut relégué parmi les symboles accessoires. Malgré cet exemple que nous donnons de la prééminence progressive de la religion de Jupiter, les divinités marines n'en continuèrent pas moins de tenir une place importante dans le culte de la Crète. C'est ainsi que nous voyons Neptune debout, armé du trident, et portant un dauphin dans sa main droite, représenté au revers d'Europe (6), assise sur un trône auprès d'un palmier et caressant un serpent, sur les médailles de Priansus, pl. XVIII, n° 3. La tête de Neptune figure également sur les pièces de Lappa, ville méditerranée de la Crète occidentale (7), et sur celles de Rhaucus, également située dans l'intérieur des terres (8). A cette dernière ville appartiennent aussi les monnaies d'une fabrique plus ancienne, qui nous offrent Neptune Hippius debout, ayant un cheval à ses côtés (9). Enfin, nous remarquons sur les médailles d'Elyrus, troisième cité placée dans l'intérieur de l'île, à peu de distance de Lappa, la sèche, mollusque marin, au revers de la vache (10), laquelle rappelle à la fois le mythe de Jupiter-taureau, celui de Pasiphaé et même la fable d'Io. Je remarque en passant à quel point tous ces monumens démentent la théorie vulgaire, d'après laquelle on prétend depuis si long-temps expliquer les types des médailles, uniquement d'après la situation des villes et les productions de leur territoire.

D'après ce qui précède on peut se représenter les deux cultes de Neptune et de Jupiter émanés de deux sources différentes et se propageant dans la Crète en sens inverse l'un de l'autre. Celui de Neptune, apporté par les Philistins, sera parti le premier d'Itanus (11) pour se répandre dans l'intérieur des terres jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Celui de Jupiter établi plus tard dans Lyctus (12), centre de la colonie dorienne (13), aura peu à peu conquis les contrées plus voisines de la mer qui n'avaient jusque-là connu que la religion asiatique. Le type constant des médailles de Lyctus, toutes d'ancien style, est l'aigle volant (14). Cette observation, toutefois, ne porte que sur l'introduction du Jupiter Dodonéen avec la forme définitive qu'il avait reçue dans l'Épire. On se rappelle ce que nous avons établi plus haut (15), que dans le nom de Dodone même se trouvaient comprises des formes tout-à-fait primitives du nom de Jupiter, celles de *Tan* ou *Zan* émanées elles-mêmes directement de l'Asie. Or, quoi de plus semblable à ce Jupiter-Tan que le nom même de la ville sur les médailles de laquelle on trouve la représentation du dieu-poisson originaire de la Palestine (16)? C'est sans doute en commémoration de cette rencontre des deux rameaux de la religion asiatique, qui, après avoir suivi deux routes opposées, se réunit enfin dans la Crète, que furent frappées les pièces, jusqu'ici demeurées énigmatiques pour la science, sur lesquelles on lit le nom de *Tan* à côté de la tête laurée de Jupiter, pl. XVII, n° 11 (17).

La forme du dieu poisson adoré à Itanus, bien que tout-à-fait distincte en apparence du mythe d'Europe, a droit d'exciter notre attention par les rapports directs qu'elle établit entre la religion crétoise et celle de la Palestine, que dis-je, celle même des bords de l'Euphrate. Le dieu qu'on honorait à Ascalon, ville des Philistins, était Dagon, moitié homme et moitié poisson (18), époux d'Atergatis ou Dercéto et père de Sémiramis, la reine de Babylone. Sémiramis, à son tour, a pour époux un roi dont le nom, dans les idiomes sémitiques, a le sens de poisson, *Noun*, poisson, *Ninus* (19). Quant à ce double caractère du dieu-poisson à la fois père et époux de Sémiramis, c'est là un point qui touche à l'un des dogmes les plus importans des religions antiques et dont nous avons déjà dit quelques mots à l'article du Jupiter d'Agrigente (20). La forme *Noun* ou *Ninus* se retrouve encore dans *Oannès*, personnage à queue de poisson qui, suivant une tradition conservée par Bérose (21), sortait tous les jours du golfe Persique afin d'enseigner au peuple de la Babylonie les principes de la civilisation. Comme dans toutes ces familles de noms divins éternellement semblables avec une apparence de variété dans les formes, Ninus-Oannès a son acolyte feminin que l'on reconnaît avec le signe du pluriel sémitique dans *Anaitis* (22), et, avec le redoublement propre au nom de Ninus, dans la *Nanaea* de l'Élymaïs (23). Ces regards, jetés dans des directions différentes, nous font embrasser un espace qui s'étend depuis Ninive (autre représentant géographique de la même idée) jusqu'au golfe Persique, et depuis le Tigre jusqu'à la Méditerranée.

Pour suivre plus loin encore l'extension de cette forme religieuse, guidé que nous sommes par le type si éminemment asiatique des médailles d'Itanus, il nous suffit de rappeler un épisode du singulier récit conservé par l'auteur du *Chronicon Paschale* (24), morceau dans lequel, sous une apparence extravagante et puérile, se sont conservés, ce nous semble, quelques uns des traits les plus importans de la propagation des religions antiques. Ainsi, nous voyons dans

(1) Herodot. *loc. cit.*; Hesiod. *Theog.* 359; Andron. *ap.* Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1277.

(2) Apollod. II, 1, 4; III, 1, 1; Paus. I, 44, 5; cf. Hygin. *Fab.* 160.

(3) Clavier, *Notes sur Apollodore*, p. 277.

(4) Cité par Hœck, *Kreta*, I, S. 88. Hesych. *v.* Εὐρώπη, χώρα τῆς δύσεως, ἢ σκοτεινή.

(5) Mionnet, IV, Suppl., p. 324, N° 188. Voyez le vase publié par M. Panofka, *Mus. Blacas*, pl. XX.

(6) Dans Apollonius de Rhodes (*Argon.* I, 179-181), Europe, fille de Tityus, est aimée de Neptune et devient au Ténare ou sur les bords du fleuve Céphise en Béotie, mère d'Euphémus qui marchait sur les flots. Pindar. *Pyth.* IV, 81; Hygin. *Fab.* 14. Cf. Müller, *Orchom.*, S. 263.

(7) Mionnet, II, p. 286, N° 222.

(8) Idem, II, p. 297, N° 311.

(9) Idem, II, p. 297, N° 304 et suiv.

(10) Idem, IV, Suppl., p. 318, N° 150.

(11) Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 17. Itanus est bâti par un phénicien nommé *Itanus*, ou par un Curète, suivant Étienne de Byzance, *sub verbo*.

(12) Hesiod., *Theog.*, 482. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 174.

(13) Hœck, *Kreta*, II, S. 431.

(14) Mionnet, II, p. 287.

(15) P. 20. Dodonus est cité comme fils de Jupiter et d'Europe. Steph Byzant. *v.* Δωδώνη.

(16) Nous avons vu aussi (*Supra*, p. 24) qu'Achéloüs, le dieu taureau, est étroitement lié à Jupiter dans le culte de l'Épire. Le taureau se montre souvent sur les médailles de Dodone, au revers de la tête de Zeus.

(17) Ταν Κρηταγενης. Cf. *Supra*, p. 22, note 28, ce que nous avons déjà dit de cette médaille. Cette légende se lit sur les médailles de Polyrrhenium et d'Hiérapytna. Eckhel, *D. N.*, II, p. 301; Mionnet, II, p. 257, N° 1; IV, Suppl. p. 336, N° 265 et pag. 296, N° 1. En Crète il y avait une ville du nom de *Tanus*, dont on possède des médailles. Steph. Byzant. *sub verbo*; Eckhel, *D. N.* II, p. 321.

(18) Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, p. 188 sqq.

(19) Diodor. Sicul. II, 5.

(20) *Supra*, p. 35.

(21) P. 48 et 49, ed. Richter. Cf. Hellad. *ap.* Phot. *Bibl.* cod. CCLXXIX, p. 535, Bekk.

(22) Beros. *Fragm.* p. 70, ed. Richter; Strab. XI, p. 512 et 532; XII, p. 559; XV, p. 733; Plutarch. *in Artaxer.* 27; Paus. III, 16, 6; Clem. Alex. *Protrept.* p. 57, Potter.

(23) *Maccab.* II, 1, 13.

(24) P. 65, sqq. ed. Bonn.

ce récit que Cronus eut deux fils appelés Ninus et Picus; le premier régna long-temps sur les bords de l'Euphrate. Picus passant de l'Asie intérieure en Italie, eut l'empire de l'Occident; étant sur le point de mourir il ordonna que son corps fût porté dans l'île de Crète où il fut enterré (1). La forme la plus connue de ces navigations religieuses est celle du voyage de Saturne, divinité dont nous avons reconnu l'identité avec le Baal phénicien (2).

Mais les traits qui nous montrent l'analogie du culte crétois avec celui de la Palestine vont se multiplier à l'aide de rapprochemens d'une égale évidence. Philon de Byblos (3) traduit le nom de Dagon par celui de *Siton* ou *Frumentarius*, le dieu du blé et de l'agriculture. Des épis de blé unis à des grappes de raisin se montrent dans les mains du dieu Baal adoré à Tarse de Cilicie, colonie des Phéniciens, pl. XV, nº 1. Les mêmes attributs appartiennent au Saturne italique, dispensateur des biens de la terre, et qui en cette qualité tient la faucille, instrument propre à tailler la vigne et à couper le blé (4). Ce caractère de dieu présidant à l'agriculture doit donc compléter l'idée que nous avons à nous faire du Dagon de la Palestine. C'est aussi ce qui nous explique les médailles de Cydonia de Crète, pl. XVIII, nº 1, sur lesquelles on voit un personnage assis semblable à Jupiter, appuyé sur un sceptre et tenant dans sa main droite une poignée d'épis. Afin d'apprécier l'importance de ce dernier type, on le comparera avec une médaille de Zaytha de la Mésopotamie, médaille sur laquelle se montre encore ce Jupiter assis tenant une poignée d'épis (5).

Le dieu principal de la Phénicie et de la Palestine nous apparaît donc en Crète avec son triple caractère de Baal (nom le plus général de cette divinité et commun à plusieurs des peuples qui parlaient les idiomes sémitiques), de Dagon spécial aux villes d'Ascalon et d'Azot, et de *Jupiter Arotrius*, un des aspects que se partagent Baal et Dagon. Pour compléter ce tableau il faut se rappeler la forme sous laquelle Jupiter conduit Europe de la Phénicie en Crète. Un camée célèbre du Cabinet de France (6) et que l'on verra au chapitre de Neptune, nous présente la transition naturelle des symboles que nous avons examinés jusqu'ici au Jupiter-taureau. Cet ouvrage du travail le plus délicat et signé par le graveur Glycon, montre une jeune nymphe que porte sur la mer un monstre moitié taureau et moitié poisson, au milieu d'une nuée d'Amours qui les accompagnent. Les précédens interprètes n'ont point osé désigner ce sujet sous le nom de l'enlèvement d'Europe, bien que toutes les circonstances du monument concourent à cette explication, à l'exception du caractère marin affecté au taureau qui porte la jeune nymphe. Mais comment hésiterions-nous à adopter cette interprétation, d'ailleurs si naturelle, à présent que nous connaissons les rapports du taureau ravisseur avec les divinités *ichthyomorphes* de l'Asie (7)? Europe elle-même, et je le dis d'avance afin de compléter cette partie de nos investigations, Europe a ses signes d'affinité avec la religion de l'Asie intérieure. J'ai décrit précédemment les médailles de Priansus (8) sur lesquelles on voit Europe dans toute la majesté d'une divinité mère, assise auprès d'un palmier symbole de la Phénicie et caressant un dragon. Nous trouvons, d'un autre côté, au revers du dieu-poisson des monnaies d'Itanus deux dragons affrontés (9), et nous nous souvenons aussi des deux dragons qui, suivant la description de Diodore (10), étaient placés devant la figure de Rhéa, l'épouse de Baal-Cronus, à Babylone. Ces deux dragons appartiennent aussi au principal personnage mâle de l'Olympe euphratique. Dans les traditions ariennes, qui se sont perpétuées jusqu'au XIIᵉ siècle de notre ère et ont pris place dans la grande épopée de Firdouci, Zohak, le tyran des purs Ariens, qui n'est autre, à ce que nous croyons, que la personnification sous des couleurs hostiles du dieu suprême de Babylone, Zohak a deux serpens attachés à ses épaules qui chaque jour réclament le sacrifice de victimes humaines (11). Tous ces traits épars, réunis et concentrés sous un même point de vue, nous montrent par combien de points la religion de la Crète s'unit au grand ensemble théologique de l'Asie.

Le symbole du taureau offre encore une démonstration frappante de l'opinion que nous venons d'exprimer. Après qu'identifié avec Jupiter le taureau a porté dans la Crète la divinité phénicienne, il revêt aussitôt dans sa nouvelle patrie une physionomie monstrueuse qui continue de nous montrer l'influence asiatique, libre des entraves imposées plus tard par le goût délicat des arts dans la Grèce. Cette forme est celle du *Minotaure*, être odieux, moitié homme et moitié taureau, avide à son tour de sang humain et habitant au fond du labyrinthe, l'un des monumens les plus anciens de l'architecture religieuse dans la Crète (12). Cette forme complexe et à laquelle s'attache le souvenir des immolations barbares propres au culte asiatique, s'adoucit avec le temps. Le Minotaure, dépouillé de son aspect animal, devient homme complet et roi législateur sous le nom de Minos. Cette réforme sans doute se rattache à l'influence dorienne, mais long-temps elle demeure incomplète. Le Minotaure reste au fond du labyrinthe avec sa puissance barbare, et Minos, placé en dehors, dans un ordre évidemment inférieur, n'est, malgré son caractère de législateur, que le ministre obéissant aux volontés du Minotaure. Ce dernier nom ne peut s'expliquer autrement que par le *taureau-Minos* (13), et nous croyons cette interprétation si naturelle confirmée par les monumens. Parmi les taureaux sacrés qu'on adorait en Égypte, celui d'Héliopolis, consacré au soleil, portait le nom de *Mnévis* (14). Dans les inscriptions hiéroglyphiques, ce nom est plus simple et sa forme *Mnei* ou *Menei* se rapproche davantage de celle de *Minos*. Quant au passage du taureau égyptien dans la Palestine, cette circonstance s'explique naturellement par l'origine égyptienne des Philistins, pères des Crétois. C'est par la continuation de la même influence que l'on voit plus tard les Israélites emprunter à l'Égypte leur veau d'or, et, après l'avoir adoré dans le désert, le relever ensuite à Samarie, au sein même du culte de Jehovah (15).

Je n'ignore pas qu'on va d'ordinaire chercher à une autre source l'origine du nom de Minos. Un rapprochement ingénieux et brillant entre ce nom et celui de *Manou*, le législateur de l'Inde, a ébloui les intelligences, et l'on s'est habitué sans trop de peine à établir un rapport direct entre les traditions des bords du Gange et celles qu'on retrouve dans une île de l'Archipel. Cette conjecture a semblé d'autant plus vraisemblable qu'en effet l'analogie des idiomes de l'Inde et de la Grèce est aujourd'hui établie sans réplique. On ne doit point oublier, toutefois, qu'un intermédiaire important existe dans les langues sémitiques. En hébreu *Manah* a le sens d'*impertivit*, *attribuit*, *instituit*, et Gesenius a eu raison de comparer ce radical, d'une part au pelvi *nim*, au zend *neman* et de l'autre au grec νέμω. C'est effectivement le même mot avec une simple permutation dans la place des consonnes. Et ce qui est curieux pour nous, c'est de rencontrer en grec le même échange de lettres dans le nom de Μίνως, le *législateur*, et le mot νόμος qui désigne la *loi* elle-même. Il n'y a donc rien qui s'oppose à ce que ce nom de Minos soit venu directement de la Palestine en Grèce, et quand il s'agira de choisir, pour une des plus vieilles traditions mythologiques de l'île, entre l'importation d'un autre Minos par les Doriens, les derniers venus sur cette terre, et le droit des Philistins à ce nom, comme à la plupart des autres traditions religieuses de la Crète, il me semble qu'on ne devra guère hésiter. On a vu précédemment, en effet, que, dans l'origine, le personnage de Minos ne se distinguait point du taureau amant d'Europe, et que le Minotaure représentait l'union primitive de ces deux personnages.

La forme du taureau, quoique prédominante, n'est point pour cela nécessaire au *Taurus* de la légende phénicienne. Nous lisons en effet dans Apollodore (16), que *Taurus* et *Talos* étaient un seul et même personnage. Or ce Talos, gardien de Crète donné par Jupiter à Europe (17) ou à Minos (18), n'a de rapport extérieur ni avec le Minotaure, ni avec le taureau qui a transporté Europe de l'Asie dans la Crète. Le mythe de Talos offre d'ailleurs des circonstances tout-à-fait étranges, difficiles à saisir et que nous ne nous chargeons point d'expliquer. Telle est, par exemple, cette veine de bronze fermée par un clou ou une membrane, et qui lui descendait du sommet de la tête jusqu'au talon (19). Peut-être doit-on reconnaître ici non, comme l'a cru Boettiger (20), un des rouages qui faisaient mouvoir Talos, considéré par cet érudit comme un automate de bronze, transporté par les Phéniciens dans la Crète, mais plutôt un conduit par lequel s'introduisait la flamme qui échauffait les idoles de Moloch. L'analogie de Talos avec Moloch, observée par les précédens interprètes (21), nous paraît en effet incontestable. Ce que la fable nous dit de Talos, que pour punir les étrangers qui avaient abordé dans l'île confiée à sa garde, il se jetait dans la flamme qui le faisait rougir, et serrait ensuite contre sa poitrine les victimes de sa fureur (22), se rapporte clairement aux figures de bronze du Moloch

(1) *Chronicon Paschale*, p. 80, ed. Bonn.

(2) *Supra*, p. 3.

(3) Sanchoniath. *Fragm.* pag. 26, ed. Orell. Cf. Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, p. 189, sqq.

(4) Macrob. *Saturn.* I, 7. Cf. *Supra*, p. 3.

(5) Sestini. *Mus. Hederv.*, tom. III, p. 132. tav. XXXII, nº 6. Mionnet, VIII, Suppl., p. 418, Nº 82. Cette pièce fait aujourd'hui partie du Cabinet de France.

(6) Millin, *Galer. myth.* XLII, 177.

(7) Plusieurs mythographes font intervenir aussi Neptune dans l'enlèvement d'Europe. Aristid. *Orat. in Neptun.*, p. 34, ed. Diodorf. Nous reviendrons plus bas sur cette variante du mythe. Cf. ce que nous avons dit à l'égard de la chèvre. *Supra*, pag. 31 et 32. On a vu que la chèvre se présente aussi avec le caractère d'animal terrestre et celui de monstre marin.

(8) *Supra*, p. 63.

(9) Mionnet, IV, Suppl., p. 324, Nº 188.

(10) II, 9.

(11) Mohl, *Trad. du Schah-Nameh*, 1ᵉʳ vol., p. 63. Cf. aussi le dragon adoré à Babylone et que Daniel fait périr. Daniel, XIV, 22, sqq.

(12) Apollod. III, 1, 4; 15, 8; Paus. I, 24, 2; 27, 9.

(13) Paus. I, 24, 2. Θησέως μάχη πρὸς τὸν Ταῦρον τὸν Μίνω καλούμενον.

(14) Diodor. Sicul. I, 21.

(15) Reg. III, 12, 28 et 29; Os., VIII, 5.

(16) I, 9, 26.

(17) Apoll. Rhod. *Argon.* IV, 1653; Eustath. *ad Odyss.* Υ, p. 1893; Schol. *ad* Homer. *Odyss.* Υ, 302.

(18) Apollod. I, 9, 26; Zenob. *Proverb.* V, 85; Schol. *ad* Plat. p. 396, Bekk.

(19) Apollod. I, 9, 26.

(20) *Ideen zur Kunst-Mythologie*, I, S. 359 und 380.

(21) Voyez Boettiger, *Ideen*, etc., I, S. 358 und 379, et Hœck, *Kreta*, II, S. 72.

(22) Suid. *v.* Σαρδώνιος γέλως.

phénicien et à la manière de sacrifier les enfans qu'on dévouait à cette divinité (1). Boettiger (2) complète le rapprochement en citant le taureau de bronze de Phalaris, considéré par l'historien Timée (3) comme entièrement fabuleux; et nous ne pouvons qu'acquiescer à cette ingénieuse remarque. Talos d'ailleurs, comme avide de sang humain, est le véritable frère du Minotaure (4). Son triple corps (5), dans certaines traditions, le range comme le Minotaure parmi les conceptions monstrueuses de la mythologie orientale, et quand nous voyons cette dernière idée se transformer en celle d'un gardien vigilant qui trois fois par an (6) ou par jour (7) fait le tour entier de la Crète, nous arrivons ainsi à une idée de circonvolution nécessairement en rapport avec le labyrinthe, demeure du Minotaure.

Ce serait une tâche longue et pénible que de démêler la véritable origine de la fable du labyrinthe en Crète, et peut-être aurions-nous tort de nous attacher à la tradition qui fait imiter à Dédale le labyrinthe de l'Égypte (8). La question est d'autant plus obscure qu'on ne sait à quelle étymologie rattacher le mot de Λαβύρινθος. Pour nous, ce mot n'est ni égyptien, ni grec. Ce pourrait être la reproduction d'un trilitère sémitique avec les désinences assez communes d'ινθος, comme dans Ὑάκινθος, Βερεκυνθία, etc. Mais le trilitère *Labar* n'appartient pas au vocabulaire sémitique, et l'altération qui aurait pu se glisser dans la transcription grecque nous échappe complétement. Quant au labyrinthe de Crète en particulier, la question me paraît avoir été bien jugée par Hœck (9). La forme variable donnée à ce monument sur les médailles nous prouve que le type n'en existait plus en réalité dans les beaux temps de l'autonomie hellénique. Le prétendu labyrinthe, voisin de l'ancienne Gortyne, n'est qu'un reste d'anciennes carrières, et sans admettre avec Hœck (10) que la tradition du labyrinthe soit exclusivement athénienne, nous sommes portés à nous joindre à ce savant, quand il nous représente le monument de Dédale comme une conception purement mythologique (11). La tradition toutefois voulait qu'il eût existé des labyrinthes à Lemnos et dans l'Étrurie. Pline nous parle de nature des colonnes qui ornaient le labyrinthe de Lemnos (12) et du procédé qu'on avait appliqué à l'exécution de ces colonnes. Dans la description que Varron (13) donne du tombeau de Porsenna à Clusium, le labyrinthe qui faisait partie de ce tombeau nous est montré comme situé à l'étage inférieur de ce monument, sous les cinq premières pyramides. Rangerons-nous encore, à l'exemple de M. Letronne (14), le labyrinthe étrusque dans le domaine des fables? Condamnerons-nous aussi celui de Lemnos à n'avoir jamais existé? Tout ceci, je l'avoue, me paraît dépasser les bornes du scepticisme permis à la critique, et si l'Égypte n'a point donné le modèle des labyrinthes grecs, on doit croire que le type de ces sortes de monumens a existé sur une échelle plus ou moins développée, à Lemnos ou dans toute autre partie de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Quant à l'intention qui a présidé au creusement ou à la construction des labyrinthes, cette intention nous paraît possible à saisir. Sans parler d'une allusion aux sombres détours du monde souterrain et de cette demeure dernière qui réclame tous les mortels comme victimes, et dans laquelle on entre pour n'en sortir jamais, l'inextricable réseau dans lequel se confondent les détours du labyrinthe nous paraît avoir une analogie directe avec les liens qui, dans un si grand nombre de traditions, entravent la divinité et la dérobent aux regards. Ici le symbole de la demeure est substitué à celui du vêtement; et pour faire comprendre que les deux symboles se rapportent a une seule et même idée, le peloton de fil que possède Ariadne, véritable souveraine du labyrinthe, lorsqu'on pénètre au fond de la tradition mythologique, se montre placé à une égale distance de chacun des deux symboles, la demeure et le vêtement.

En assignant à Ariadne, qui dans le récit mythologique crétois ne paraît que comme une jeune princesse (15), un caractère décidé de suprématie, je suis naturellement conduit à l'associer comme épouse au taureau, souverain du labyrinthe. Cette conséquence est rigoureuse et ne nous conduit qu'à des conclusions exactes. Les mystères de Bacchus nous montrent Ariadne unie à ce dieu; et parmi les représentations nombreuses qui se rattachent à ces mystères, il en est plusieurs où l'on ne sait ce que l'on doit reconnaître d'Europe avec Jupiter sous la forme du taureau, ou d'Ariadne, montée sur le taureau dionysiaque (16). Je ne fais que toucher en passant cette question, qui a été déjà présentée sous son véritable jour par M. Panofka dans le *Musée Blacas* (17). Une autre analogie également évidente est celle d'Europe avec la Vénus phénicienne. Ce n'est point seulement à cause de l'origine asiatique d'Europe, que les monnaies de Sidon nous montrent l'enlèvement d'Europe, sous des traits absolument semblables à ceux que présente la numismatique crétoise (18) : la mythologie asiatique devait offrir à elle seule les élémens qui avaient servi à la composition du mythe d'Europe. Je n'ai pas besoin de rappeler ici l'affinité de l'Astarté phénicienne avec Diane ou Hécate, dont le char (19) est traîné par des taureaux. La vache sacrée partageait avec le taureau, en Phénicie comme en Égypte (20), les honneurs suprêmes; et bien que les monumens nous manquent, nous pouvons croire qu'il existait en Phénicie une reproduction de ces types monstrueux qui montraient unis dans la même femme la nature animale à la nature humaine (21). Les Égyptiens avaient habilement fondu ces deux caractères. Les chapiteaux du temple de Denderah, consacré à Athyr, qui n'est autre chose, à ce que nous croyons, que l'Astara phénicienne, nous montrent une tête de femme d'un aspect noble et gracieux, mais dont la nature hybride se trahit par des oreilles de génisse, et qui, dans la carrure de son front, dans la direction de ses yeux larges et relevés vers les oreilles, indique l'association des deux natures, exprimées sans doute à l'origine d'une façon plus grossière (22). La mythologie ne nous dit rien d'Europe génisse, mais elle a son Io, dont le nom signifie la Lune en égyptien, comme dans le dialecte primitif d'Argos (23), Io, nymphe, enlevée à Argos par les Phéniciens, comme Europe l'avait été en Phénicie par les Grecs (24), transformée en génisse par la jalousie de Junon, prêtresse de Junon cependant, et s'identifiant dans son sens le plus intime avec cette déesse, se rabattant enfin, après ses longues courses errantes, en Égypte, où elle épouse Jupiter son ancien amant. La langue homérique elle-même conserve la trace de ces idées, et l'épithète de Βοῶπις, *la déesse aux yeux de génisse*, constamment attribuée à Junon, ne saurait recevoir d'explication plus satisfaisante. Que si l'on regrette de ne pas mieux reconnaître dans le personnage d'Europe les vestiges de la vache sacrée des Égyptiens, la mythologie crétoise va nous fournir dans le personnage de *Pasiphaé* le complément de ces idées. Pasiphaé est à son tour un personnage oriental qui a passé d'Asie en Crète par la voie ordinaire des importations religieuses. Elle est fille du Soleil comme Circé : elle a pour mère Perséis (25). Pasiphaé a son caractère divin au-dessus de son caractère héroïque. On connaît une *Vénus Pasiphaé* (26), et même Pasiphaé était honorée d'un culte spécial, et rendait des oracles à Thalames, ville de la Laconie (27). Arrivée en Crète, Pasiphaé devient l'épouse de Minos; le récit mythologique établit aussitôt entre elle et le taureau ravisseur d'Europe (28) les plus étranges rapports. Dans ce récit, le taureau est Jupiter lui-même, ou bien c'est un ani-

(1) Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. I, p. 107.

(2) *Ideen*, etc., I, S. 351.

(3) *Ap.* Polyb. XII, 25.

(4) Voy. Hœck, *Kreta*, II, S. 72 folg. Il est aussi représenté comme un des trois fils de Jupiter : *Minos*, *Rhadamante* et *Talos*. Schol. *ad* Plat. p. 446, ed. Bekk.

(5) Pseud. Orph. *Argon.* 1359.

(6) Pseud. Plat. *Minos*, p. 266, ed. Bekk.

(7) Apollod. I, 9, 26. Cf. le savant article de M. Cavedoni dans les *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 154 et suiv. *Talæus* est également un surnom de Jupiter dans l'île de Crète. Hesych. *v.* Ταλαιός.

(8) Diodor. Sicul. I, 61 et 97. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 57.

(9) *Kreta*, I, S. 56, folg., 66 und 447.

(10) *L. cit.*, S. 58.

(11) *L. cit.*, S. 62.

(12) Plin. *H. N.* XXXVI, 13, 19. Pline parle aussi d'un labyrinthe à Samos, XXXIV, 8, 19, 22.

(13) *Ap.* Plin. *l. cit.*

(14) *Ann. de l'Inst. arch.* I, p. 386 et suiv.

(15) Plutarch. *in Thes.* 19; Hygin. *Fab.* 42.

(16) Plusieurs vases peints montrent des femmes assises sur des taureaux; le plus souvent ces femmes ont un caractère bachique. Voyez entre autres Laborde, *Vases de Lamberg*, I, pl. LXXVI. Cf. Gerhard, *Rapp. volc.*, not. 249. Nous reviendrons sur ces peintures dans notre *Élite des monumens céramographiques*, au chapitre de Jupiter et à celui de Bacchus.

(17) P. 93 et suiv.

(18) Voyez pl. IX, n° 12.

(19) Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 92.

(20) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 23, *d* et pl. 23, *e*.

(21) Voyez une médaille d'Iotapé de Cilicie sur laquelle est représentée la Fortune avec des cornes de génisse (Sestini, *Mus. Hederv.* tom. II, p. 286, tab. add. VI, n° 8), et une autre de Comana de Cappadoce sur laquelle est également représentée une femme à cornes de génisse. Sestini, *l. cit.* tom. II, p. 376, tab. XXVIII, n° 3.

(22) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 18, *a*.

(23) Suid. *v.* Ἰώ; Eustath. *ad* Dionys. Perieg. 92; *Chronicon Paschale*, p. 74, ed. Bonn.

(24) Herodot. I, 1 et 2. A Gaza arrive Io changée en génisse. Steph. Byzant. *v.* Γάζα. Cf. Eustath. *ad* Dionys. Perieg. 92. Καὶ τὴν ἐκεῖ δὲ Γάζαν Ἰόνην καλοῦσί τινες, ἔνθα βοῦς ἦν ἐν ἀγάλματι τῆς Ἰοῦς. Il faut probablement lire : ἔνθα βοῦς ἦν, ἄγαλμά τι τῆς Ἰοῦς. Cf. Junon qui se change en génisse dans les gigantomachies. Ovid. *Metam.* V, 330.

(25) Apollod. I, 9, 1; III, 1, 2; Cic. *de Nat. Deorum*, III, 19.

(26) Lydus, *de Mensibus*, p. 214, ed. Rœther.

(27) Plutarch. *in Agid.* 9; Cic. *de Divinat.* I, 43.

(28) Le plus grand nombre de mythographes distinguent deux taureaux, celui qui transporta Europe et celui que Neptune fit sortir de la mer à la prière de Minos. Voyez Apollod. III, 1, 1 et 3; Hesiod. *ap.* Schol. *ad* Homer. *Iliad.* M, 397; Hygin. *Fab.* 178; Lactant. *ad* Stat. *Theb.* V, 441. Cependant comme on dit que le taureau de Pasiphaé était le même taureau qu'Hercule dompta (Paus. I, 27, 9), d'un autre côté on voit par un passage d'Acusilaüs (*ap.* Apollod. II, 5, 7) qu'Europe est enlevée par le taureau qu'Hercule emmène de Crète. De plus, S. Épiphane (*Ancorat.*, 107, t. II, p. 108, ed. Petav.) dit formellement que Jupiter se changea en taureau pour séduire Pasiphaé. Καὶ πρὸς Πασιφάην δὲ ταῦρος ἐγένετο (Ζεύς), ὡσαύτως καὶ πρὸς Εὐρώπην.

mal que Neptune a fait sortir de la mer, à la demande de Jupiter (1), et qui, après avoir transporté Europe en Crète, passe aux mains de Minos, le fils d'Europe et de Jupiter. Pasiphaé devient éprise de ce taureau; et pour faire condescendre l'animal à cette union immonde, elle prie Dédale, un artiste habile, de lui fabriquer une vache de bois dans laquelle elle puisse s'introduire (2). Dédale obéit à Pasiphaé; et de l'union de cette reine avec le taureau trompé par la ressemblance naît le Minotaure. Dédale, qui intervient ici comme personnage secondaire, complète les idées héphestiennes déjà fournies par le personnage de Talos, peut-être identique étymologiquement à Dédale lui-même. Talos était ou le père de Vulcain (3), ou bien un chef-d'œuvre du dieu forgeron (4). Son principal objet est de rappeler les victimes offertes au dieu du feu dans le culte que les Philistins avaient transporté en Crète. Dédale exprime plus particulièrement le côté industrieux du dieu de Lemnos; et l'on a déjà vu (6) combien ce caractère artiste se montre étroitement uni au personnage de Jupiter lui-même dans la forme toute phénicienne de *Zas* (6).

Europe est mère de Minos, qui n'est autre que le taureau; Pasiphaé est à la fois amante du taureau et mère du Minotaure; une fille de Pasiphaé, Phèdre (7) conçoit à Athènes une passion incestueuse pour son beau-fils. C'est ainsi que nous voyons se fondre sans s'effacer dans les récits de la mythologie les traces de ce dogme de l'inceste divin qui remonte de proche en proche jusqu'aux sanctuaires de Thèbes, et que nous lisons inscrit sur leurs parois sous cette forme sacramentelle: *Ammon, le taureau, mari de sa mère.*

Après ces indications, on sera moins étonné du rapport que nous établissons entre la Junon de Cnosse, cette déesse à la coiffure orientale qui paraît sur les médailles (8) et les vases peints (9), et le personnage héroïque qui porte tour à tour les noms d'Europe et de Pasiphaé. Je n'ose pas affirmer que la première partie du nom d'Europe réponde au nom grec de Junon, Ἥρα (10), mais Europe, comme Pasiphaé, est certainement de la famille d'Aphrodite-Héra(11), divinité qui répond identiquement à l'Astarté phénicienne (12), et qui nous montre les attributs complexes de cette divinité encore unis, avant que les progrès des idées morales chez les Grecs n'eussent séparé ce qui appartenait à l'épouse de ce qui revenait à la courtisane. Europe, en effet, se rapproche d'Astarté par les coïncidences les plus frappantes. Après son arrivée en Crète, Europe épouse Astérion, roi de cette île (13), tandis que Jupiter changé en aigle enlève Astéria (14). Le nom d'Astarté n'est pas le seul oriental que nous voyons échangé avec celui d'Europe. Cette nymphe s'appelle quelquefois Ἑλλωτία (15), évidemment la même qu'*Ilithyie* et que l'*Alilat* des Arabes.

D'après ce qui précède, on s'étonnera moins aussi de voir sur les médailles le labyrinthe, associé non seulement à Jupiter ou au taureau, mais encore à Junon (16). Une substitution plus rare dont nous ne pouvons fournir qu'un exemple est celle de la tête d'Apollon à celle de Jupiter sur une médaille de Cnosse, qui représente au revers le labyrinthe (17). Les articles du Jupiter Lycéus (18), et du Jupiter de Sinope (19), nous ont montré combien il était difficile de séparer, en certains cas, le personnage d'Apollon de celui de Jupiter. Sans compter que dans la circonstance présente la prédilection des Doriens pour le culte d'Apollon (20) a dû favoriser cette substitution du dieu de Délos à celui de Dodone.

Jusqu'ici la comparaison des récits mythologiques nous a presque seule conduits; et si par intervalles nous avons cité quelques monumens, leur autorité a été entièrement subordonnée à celle des textes. Mais voici que les monumens eux-mêmes vont motiver des rapprochemens, fournir des idées que les textes à eux seuls auraient à peine autorisées. Et, en effet, il s'en faut que les médailles de la Crète nous offrent une représentation nette et distincte du mythe d'Europe; à l'exception de la pièce d'argent de Gortyne, pl. IX, n° 10, qui nous montre Europe sur le taureau au revers de la tête de Jupiter, et de l'autre tétradrachme de la même ville, pl. IX, n° 14, qui fait voir d'un côté Europe assise sur le platane de Gortyne (21), et de l'autre le taureau qui s'éloigne; tout le reste n'a que des énigmes à nous présenter. Je signalerai particulièrement le tétradrachme aussi de Gortyne, pl. IX, n° 15, au droit duquel on remarque non plus seulement, comme au n° 14, Europe mélancoliquement assise sur le tronc du platane, mais une jeune nymphe semblable à Europe, qui paraît se défendre contre les caresses d'un aigle, posé sur ses genoux, tandis qu'une tête de taureau adhère d'une manière inexplicable au tronc de l'arbre sur lequel la nymphe est assise. Je ne crois pas moins remarquable la médaille de Phæstus, pl. XVIII, n° 4, qui nous montre, au revers un taureau presque cornupète, au droit le même arbre que sur les médailles de Gortyne, mais à la place d'Europe, un jeune homme assis, et tenant un coq sur ses genoux (22). Voici donc deux faits importans signalés, mais non encore éclaircis, l'échange de l'aigle et

Italus, nom du taureau (Serv. *ad.* Virg. *Æn.* I, 533), et le *Jupiter Vitulinus* (Tit. Liv. XXIV, 44) avec la déesse *Vitula* (Macrob. *Saturn.*, III, 2) rappellent dans l'Occident le mythe de *Zeus-taureau* et d'*Europe* ou *Pasiphaé*. Cf. notre *Élite des mon. céramograph.* p. 30. *Italia* est le nom aussi d'une fille de Minos. Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 533. Selon quelques auteurs, le taureau de Crète, dompté par Hercule, était tombé de la lune. Nemesian. *Laud. Herc.* 120. Ce qui montre encore peut-être l'assimilation que les anciens avaient établie entre les *taureaux* qui figurent dans la mythologie, c'est que le signe zodiacal du taureau est tantôt le taureau d'Europe (Eratosthen. *Catasterism.*, XIV; Hygin. *Astron.* II, 21); ou la vache Io (Idem. *Ibid.*); ou le taureau de Pasiphaé (Schol. *ad* Arat. *Phænom.* 167).

(1) Nigid. *ap.* Schol. *ad* Germ. pag. 55, ed. Bühle; Aristid. *Orat. in Neptun.* pag. 34, ed. Dindorf; Moschus, *Idyll.* II, 116; Lucian. *Dialog. Marin.* XV, 3; Ampelius, 2. Cf. Tzetz. *Chiliad.* II, 293 sqq. Nous avons déjà vu, *supra*, p. 63, note 6, les relations intimes qui existent entre Neptune et Europe en Béotie; suivant un récit qui nous a été transmis par Antimaque (*ap.* Steph. Byzant. *v.* Τευμησσός; cf. Paus. IX, 19, 1; Schol. *ad* Euripid. *Phoen.* 1100, ed. Matthiæ), Jupiter transporte Europe dans la Béotie et la cache dans une grotte aux environs de Teumessus. Cf. Hœck, *Kreta*, II, S. 89.

(2) La vache de bois se voit sur des bas-reliefs publiés par Winckelmann, *Mon. ined.* n°s 93 et 94. Un vase inédit du musée du Louvre montre la grotte dans laquelle Pasiphaé va se retirer pour recevoir le taureau; là il n'y a pas d'apparence de vache de bois.

(3) Paus. VIII, 53, 2.

(4) Apollod. I, 9, 26; Apoll. Rhod. *Argon.* IV, 1638.

(5) *Supra*, p. 17, note 2.

(6) Clem. Alex. *Strom.* VI, p. 741, Potter.

(7) Hygin. *Fab.* 47.

(8) Voyez notre pl. XI, n°s 3, 4, etc. Cf. les médailles de Cypre.

(9) Voyez surtout le vase comique publié par Mazochi, *Tab. Heracl.* page 137; Lenormant et de Witte, *Élite des mon. céramograph.* pl. XXXVI. Souvent cette coiffure orientale est donnée à des déesses qui semblent se confondre, Junon, Vénus, Latone ou Cérès. On en trouvera des exemples dans notre *Élite des mon. céramograph.*

(10) Hesych. *v.* Εὐρωπία, ἡ Ἥρα. Cf. Ευρώπη, surnom de Déméter, nourrice de Trophonius. Paus. IX, 39, 4. Jupiter changé en taureau viole Cérès. Arnob. *Adversus Gentes*, V, 20. Cf. Clem. Alex. *Protrept.* pag. 14, ed. Potter. Quelques médailles de Cnosse montrent la tête de Déméter Sotira, et au revers une tête de taureau dans le labyrinthe. Mionnet, II, p. 266, N° 62.

(11) Paus. III, 13, 6.

(12) Lucian. *de Dea. Syr.* 4. Ἔνι δὲ καὶ ἄλλο ἱρὸν ἐν Φοινίκῃ μέγα, τὸ Σιδώνιοι ἔχουσι, ὡς μὲν αὐτοὶ λέγουσι, Ἀστάρτης ἐστί. Ἀστάρτην δ' ἐγὼ δοκέω Σεληναίην ἔμμεναι. Ὡς δέ μοί τις τῶν ἱρέων ἀπηγέετο, Εὐρώπης ἐστὶ τῆς Κάδμου ἀδελφεῆς. Ταύτην δ' ἐοῦσαν Ἀγήνορος τοῦ Βασιλῆος θυγατέρα, ἐπειδή τε ἀφανὴς ἐγεγόνεε, οἱ Φοίνικες τῷ νηῷ ἐτιμήσαντο, καὶ λόγον ἱρὸν ἐπ' αὐτῇ ἔλεξαν, ὅτι ἐοῦσαν καλὴν Ζεὺς ἐπόθεε, καὶ τὸ εἶδος ἐς ταῦρον ἀμειψάμενος, ἥρπασε· καί μιν ἐς Κρήτην φέρων, ἀπίκετο. Τάδε μὲν καὶ τῶν ἄλλων Φοινίκων ἤκουον, καὶ τὸ νόμισμα τῷ Σιδώνιοι χρέονται, τὴν Εὐρώπην ἐφεζομένην ἔχει τῷ ταύρῳ τῷ Διί. Τὸν δὲ νηὸν οὐχ ὁμολογέουσι Εὐρώπης ἔμμεναι. Cf. sur Astarté et Séléné, Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, p. 2. Cf. la médaille d'Hierapytna gravée pl. XVIII, n° 2. Elle montre la tête d'une déesse, *Vénus* ou *Junon*, couronnée de tours, et au revers l'aigle placée auprès d'un palmier qui indique la Phénicie, patrie d'Europe. Cf. sur l'identité d'Artémis Tauropole et d'Europe, Hœck, *Kreta*, I, S. 92.

(13) Apollod. III, 1, 2. Cf. Zeus-Astérion. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1301.

(14) Ovid. *Metam.* VI, 108. *Fecit et Asterien aquila luctante teneri.* Cf. Lactant. Placid. *Narr. Fab.* VI, 1. Voyez aussi ce que dit Callimaque, *Hymn. in Del.* 38. Cf. aussi Junon aimée d'*Aëtus* qui est changé en aigle. Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 394. M. Toelken (*Verzeichniss*, Klass. III, n° 156) décrit une pierre gravée du Musée de Berlin qui montre Junon assise sur un aigle.

(15) Athen. XV, p. 678; Etym. M. *v.* Ἑλλωτία; Steph. Byzant. *v.* Γόρτυν. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 103 und 104. On adorait une Athéné Ἑλλωτίς à Corinthe. Etym. M. *v.* Ἑλλωτίς.

(16) Voyez la médaille de Cnosse pl. XI, n° 3.

(17) Voyez pl. XVII, n° 14. Apollon et Diane portent tous deux l'épithète de *Tauropoles*, Eustath. *ad* Dionys. Perieg. V, 609. Du reste les deux têtes de Jupiter et d'Apollon permutent souvent sur les médailles des villes de Crète.

(18) *Supra*, p. 25 et suiv.

(19) *Supra*, p. 28 et suiv.

(20) Cf. Müller, *Dorier*, I, S. 206. Apollon et Jupiter se disputent la possession de l'île de Crète. Cic. *de Nat. Deorum*, III, 23.

(21) Plin. *H. N.* XII, 1, 5; Theophrast. *Hist. plant.* I, 15; Varr. *de Re rust.* I, 7.

(22) D'autres médailles attribuées à Gortyne (Sestini, *Descrizione di molte medaglie esistenti in più Musei*, I, p. 96, tav. XIII, fig. 8) et rangées par M. Streber (*Numismat. nonnulla græca ex Mus. Regis Bavariæ*, tab. II, n°s 6 et 7, p. 161), à Myrina de Crète, montrent le taureau au revers duquel paraît une figure assise sur un tronc de platane. Quoique le sexe de cette figure semble incertain, il est hors de doute que c'est une Europe, comme sur les autres médailles de Gortyne (pl. IX, n° 14). Du reste la légende est peu lisible; sur un exemplaire du Cabinet de France, on croit lire ΤΟΜΥΡΟΣ (rétrograde). Mais rien n'est moins certain, le Ρ et l'Ο étant d'une forme tout-à-fait insolite. Si la légende ΤΟΜΥΡΟΣ était confirmée par d'autres médailles semblables, on pourrait penser aux Ἑλλοί, ou Σελλοί, prêtres de Jupiter à Dodone et qui se nommaient aussi Τόμαροι ou Τομοῦροι. Strab. VII, pag. 328 et 329. Voyez surtout la note de Creuzer, *Symbolique*, trad. de M. Guigniaut, t. II, p. 538. Dodonus est fils de Jupiter et d'Europe. Schol. Vict. *ad* Homer. *Iliad.* II, 233; Steph. Byzant. *v.* Δωδώνη. Sur une médaille de Phaestus, (Streber, *l. c.* tab. II, n° 5, page 161), on voit Europe assise et avançant une main pour caresser le taureau; au revers, Mercure qui, suivant la tradition conservée par Ovide (*Metam.* II,

du taureau, celui de la nymphe et de l'éphèbe. Jupiter, tantôt taureau et tantôt aigle, est le ravisseur d'Europe ou d'Astéria (1). Jupiter, aigle, enlève ici Astéria ou Égine (2), là, Ganymède (3). Les monumens prouvent la légitimité de ces rapprochemens; ils nous feront bientôt pénétrer dans l'intelligence de leurs causes.

Je ne sais s'il existe quelque autre monument que la médaille de Gortyne, sur lequel l'aigle se montre associé au taureau. En tous cas, ces monumens, s'ils existent, sont fort rares. Il n'en est pas de même de l'union de l'aigle et du lion, témoin la médaille d'Evagoras, roi de Cypre, qui nous montre au revers de la Vénus adorée dans cette île, un aigle monté sur un lion (4). La réunion de ces deux natures, celle du lion et de l'aigle, produit un des composés monstrueux les plus familiers à l'art ancien, je veux dire le griffon. Le taureau, de son côté, s'allie plus volontiers à la nature humaine; et selon que l'association en est conçue d'après tel ou tel plan, elle produit ou le Minotaure ou le taureau à face humaine. Ces quatre symboles, le lion, le taureau, l'aigle et l'homme jouent, comme on sait, un rôle très important dans la littérature sacrée des Hébreux. La vision d'Ézéchiel (5) nous montre Jehovah, accompagné de quatre êtres surnaturels, ayant chacun quatre ailes, un corps d'homme, des pieds de taureau, une tête d'homme, une tête d'aigle, une tête de taureau et une tête de lion. Une association semblable se retrouve jusque dans la symbolique chrétienne où elle sert à désigner les quatre Évangélistes. Ces emblèmes, revêtus dans notre religion d'un caractère si nouveau, n'en remontent pas moins à ces antiques religions asiatiques, aux formes extérieures desquelles le culte des Juifs avait tout emprunté. De quelque côté que nous tournions nos regards, soit que nous interrogions l'Égypte, soit que notre attention se porte sur les monumens de la civilisation babylonienne ou sur ceux de la Grèce primitive, en Asie comme en Europe, le lion, le taureau, l'aigle, auquel sont souvent substitués l'épervier, le faucon ou le vautour, sont les symboles qui se présentent le plus fréquemment. Nous n'avons pas à rechercher ici la cause de la préférence si générale accordée à ces symboles. Il nous suffit de pouvoir remonter à la source commune où l'aigle se montre associé au taureau et s'unit avec lui, pour former un de ces composés monstrueux familiers à la religion asiatique.

On s'étonnera moins après cela de ce que le même personnage, Astéria-Europe ou Astéria-Égine, est tantôt enlevée par le taureau et tantôt par l'aigle, et même dans ce que nous avons dit du dogme de l'enlèvement en général (6), on a pu voir que quand le personnage enlevé ou le symbole substitué à ce personnage ne tombait pas au pouvoir de l'aigle, c'était aux attaques du taureau, personnification générale du dieu de l'Océan et du dieu de l'enfer, qu'il devait succomber. La nymphe Égine, enlevée par l'aigle (7), nous transporte sur un nouveau terrain, celui du culte de Diane, auquel le symbole du taureau était plus particulièrement attribué. Égine devient l'*Aphæa* (8) honorée dans l'île d'Éaque, la Dictynna et la Britomartis de la Crète (9), et tous ces divers personnages tendent à se confondre dans le personnage unique de Diane ou d'Hécate. Une autre substitution plus importante encore peut-être est celle du vautour à l'aigle dans le mythe de *Thalia*, mère des Paliques. Une peinture de vase nous montre *Thalia*, enlevée par l'aigle (10), comme Égine ou Astéria, et l'auteur des *Homélies Clémentines* (11), nous a conservé le souvenir d'un récit mythologique dans lequel Jupiter, transformé en vautour, enlève la nymphe Thalia. Grâces à la religion égyptienne, nous savons quelque chose de plus sur le vautour que sur l'aigle. Chez les Égyptiens, le vautour est à la fois le symbole de la victoire, comme l'aigle de Jupiter (12), et celui de la maternité (13). Cet oiseau n'exprimait ainsi l'idée de mère qu'à cause de l'opinion qu'on s'était faite de son caractère exclusivement féminin. L'espèce des vautours, suivant Horapollon, n'aurait renfermé que des femelles; et pour devenir fécondes, elles n'auraient eu qu'à ouvrir leur sein au vent du nord. Le vautour nous représente ainsi, dans l'Égypte, l'être unique dans lequel le caractère féminin prédomine, de même que le scarabée a mission de figurer l'être exclusivement masculin (14), suffisant de son côté à sa propre reproduction. Ce double aspect, tantôt féminin, tantôt masculin de préférence, de l'être divin, essentiellement hermaphrodite, se retrouve dans la mythologie grecque, où Jupiter et Junon produisent seuls à l'envi l'un de l'autre, le premier Minerve, la seconde Mars ou Vulcain (15). Ne serait-il pas possible que dans l'origine le symbole de l'aigle n'eût été affecté au personnage de Jupiter que pour contre-balancer ce que cet être aurait eu de trop exclusivement masculin? L'aigle, en effet, est très voisin du vautour. On a pu confondre ces oiseaux d'un pays à l'autre, et les espèces intermédiaires, le *gypaëte*, par exemple, c'est-à-dire le *vautour-aigle*, ne manquent pas (16). L'aigle, de même que le vautour et la plupart des oiseaux de proie, offre cette particularité que les femelles en sont de plus haute taille, de plus brillant plumage, plus robustes et plus audacieuses que les mâles (17). Si cette conjecture était admise, nous verrions d'une manière inattendue se lier l'amour de Jupiter pour Égine ou Ganymède avec celui de Cybèle pour Atys, le personnage décidément hermaphrodite d'Agdestis, autre amant du jeune Phrygien, venant se placer entre deux, et à égale distance, de Cybèle et de Jupiter.

Et en effet, nous ne pouvons guère douter que le mythe de l'enlèvement de Ganymède par Jupiter n'offre une étroite analogie avec l'enlèvement d'Égine ou de Thalia. Déjà, dans notre article sur le Jupiter d'Agrigente (18), nous nous sommes étendus sur le caractère ambigu du personnage enlevé. Les médailles de Crète, et surtout celles de Phæstus, semblent faites pour nous donner la démonstration matérielle de cette opinion. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la médaille qui nous montre Europe assise sur le tronc du platane de Gortyne (19) avec celle où nous voyons un jeune éphèbe assis sur le même arbre, et tenant dans sa main le coq (20) que les érastes avaient coutume de donner à leurs amans (21). Les récits mythologiques nous avaient appris que Jupiter aigle avait aimé tantôt Ganymède et tantôt Égine. Les médailles nous enseignent à leur tour que Jupiter taureau fut l'amant, ici d'Europe, là de l'éphèbe de Phæstus, dans lequel M. Cavedoni (22) a cru reconnaître, non sans raison peut-être, un jeune Vulcain. Phæstus est un terrain bien choisi pour ces échan-

837, sqq.), conduisit vers le rivage le troupeau du roi que paissait Europe. *Europe* a son pendant mâle dans *Europs*, fils d'Égialée (Paus. II, 5, 5) ou fils de Phoronée. Paus. II, 34, 5. Cf. *Europus*, fils d'Himeros. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1283. *Atymnus* est un frère d'Europe adoré à Gortyne. Solin. XI. Cf. ce que nous avons dit sur l'échange de l'éphèbe et de la jeune fille dans notre *Élite des monumens céramographiques*, p. 32 et suiv. *Atymnius* ou *Miletus* est aussi le nom du garçon à l'occasion duquel les trois fils de Jupiter se disputent. Apollod. III, 1, 2.

(1) Ovid. *Metam.* VI, 108; Lactant. Placid. *Narr. Fab.* VI, 1. Le nom d'*Astérius* ou *Astérion* est aussi donné au père de Minos, Rhadamante et Sarpédon. Apollod. III, 1, 2. C'est aussi un surnom de Jupiter lui-même (Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1301) et du Minotaure. Apollod. III, 1, 4; Paus. II, 31, 1. M. Cavedoni (*Lettera numismatica intorno ad alcune monete antiche dell'isola di Creta*, dans le *Giornale scientifico-letterario pubbl. in Perugia*, Ann. 1836, p. 59) remarque que l'*astre* que l'on voit souvent figuré au centre du labyrinthe sur les médailles de Cnosse se rapporte directement au Minotaure nommé *Astérion*. Cf. de Witte, *Ann. de l'inst. arch.* VI, p. 348, note 1. Quelquefois le personnage qui enlève Europe est nommé Xanthus. S. Augustin. *de Civ. Dei*, XVIII, 12.

(2) Athen. XIII, p. 566, D; Nonn. *Dionys.* VII, 211 sqq.; XIII, 214-215, XXIV, 78; Lactant. *ad* Stat. *Theb.* VII, 424; *Clem. Homil.* V, 13; *Myth. Vat.* II, 203. Ce qui montre bien du reste qu'*Europe* et *Égine* sont identiques, c'est la généalogie de leurs fils, tantôt *Minos*, *Rhadamanthe* et *Sarpédon* fils d'*Europe*, c'est la tradition ordinaire (Apollod. III, 1, 1; Hygin. *Fab.* 178); tantôt *Éaque*, substitué à *Sarpédon*, comme troisième fils d'Europe (Serv. *ad* Virg. *Æn.* VI, 566; Steph. Byzant. *v.* Γάζα; *Myth. Vat.* II, 76); et même *Phœnix* (Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 431); et enfin *Talos*. Schol. *ad* Plat. p. 446, Bekk.

(3) Cf. Panofka, *Zeus und Ægina*. S. 3 folg. Voyez les représentations de l'enlèvement de Ganymède sur nos planches VII, n[os] 13 et 14; XV, n[os] 7 et 8 sur les médaille de Dardanus et d'Ilium. *Minos* (Athen. XIII, p. 60, F) ou *Tantale* (Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* Υ, p. 1205) sont cités à la place de Jupiter, comme ayant enlevé Ganymède. Dans une tradition particulière qui nous a été conservée par le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*ad Argon.* III, 158), c'est l'Aurore qui enlève Ganymède.

(4) Voyez *Numismatique des rois grecs*, pl. XXXI, n° 20; *Revue numismatique*, année 1839, p. 11.

(5) I, 5 sqq.

(6) *Supra*, p. 28.

(7) *Supra*, au commencement de cette page. Nous renvoyons le lecteur pour les développemens de la fable d'*Égine*, liée à celle de *Ganyméda*, au savant travail de M. Panofka, intitulé : *Zeus und Ægina*.

(8) Antonin. Lib. XL. Cf. Muller, *Æginet.* p. 163, sqq.

(9) Paus. III, 14, 2; II, 30, 3; Callimach. *Hymn. in Dian.* 189; Schol. *ad* Aristophan. *Ran.* 1402. L'influence dorienne en Crète mêlée à celle des Phéniciens, se révèle aussi dans le mythe de Britomartis. Elle part de Phénicie pour se rendre à Argos; de là elle va à Cephalenia où les habitans l'honorent sous le nom de Laphria, et ensuite elle arrive en Crète. Antonin. Lib. *l. cit.*

(10) Tischbein, I, pl. XXVI. ed. Florence. Cf. notre *Élite des mon. céramographiques*, pl. XVI.

(11) V, 13. Cf. *Recogn.* X, 22. Ἄχμων est un nom de l'aigle. Hesych. *sub verbo.* Cf. l'intéressant article de M. Panofka sur *Acmoné*, mère des Paliques, dans les *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 395.

(12) Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 394 et *ad Æn.* IX, 564.

(13) Horapoll. *Hieroglyph.* I, 11; Ælian. *de Nat. Anim.* II, 46. Cf. Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 6 *quater.*

(14) Horapoll. *Hieroglyph.* I, 10.

(15) Ovid. *Fast.* V, 255 sqq.; Serv. *ad* Virg. *Æn.* VIII, 454; *Homil. Clem.* V, 12; *Recogn.* X, 20.

(16) Cf. ce que nous avons dit dans l'*Élite des mon. céramograph.* p. 32, note.

(17) Cf. *Supra*, p. 50.

(18) *Supra*, p. 36.

(19) Pl. IX, n[os] 14 et 15.

(20) Pl. XVIII, n° 4.

(21) Petron. *Satyr.* LXXXVI. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 143; de Witte, *Cat. Durand*, n[os] 47 et 665.

(22) *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 163.

ges et ces transformations. C'est là que Nicandre (1) avait placé le théâtre de la transformation merveilleuse de la fille de Galatea en un jeune garçon. L'île de Crète conservait aussi le souvenir du chasseur Siprœtas, qui, étant à la chasse, et ayant aperçu Diane qui se baignait, de garçon devint fille (2). Serait-ce pour faire allusion au mythe de Leucippus, fils de Galatea, que les médailles de Phæstus, rapportées par nous, pl. XVIII, nº 5 et 6, identiques de fabrique et de poids, montreraient, ici le buste d'un éphèbe, là celui d'une jeune fille?

Le point de jonction de ces deux personnages si voisins par l'aspect extérieur qu'on les confond sans cesse l'un avec l'autre, d'Apollon en habits de femme, de Diane avec la chlamyde du jeune chasseur, se trouve dans l'histoire même de l'Olympe, quand Jupiter, peu satisfait du service d'Hébé ou Ganymède, prend pour échanson le jeune Ganymède à sa place. Nous avons reproduit sur notre pl. VII, nº 11, un précieux camée du musée de Florence, dont l'interprétation offre d'assez grandes difficultés. Sur ce monument, on voit encore renversé à terre le vase dont Hébé s'était servie pour présenter à boire à Jupiter. La tête et le bras du maître des dieux paraissent à peine derrière l'aigle colossal qui occupe la moitié du champ de la pierre, et qui, sans doute, vient de transporter dans l'Olympe le jeune Phrygien. Une déesse, assise sur le rocher, la partie supérieure du corps nue, et le reste depuis la ceinture enveloppé dans une draperie, semble présenter à Jupiter le jeune Ganymède, qui porte à la main la pelta des Amazones. Millin (3) est disposé à reconnaître Vénus dans cette déesse; et suivant les idées antiques, Vénus est bien placée comme intermédiaire dans les amours de Jupiter et de Ganymède. Mais cette Vénus-ci pourrait bien se confondre avec Hébé. Je dois comparer aussi la pelta que porte le jeune Ganymède avec la circonstance du récit de Timothée dans Arnobe (4), suivant laquelle la fiancée d'Atys, Nana, se serait faite Amazone, en même temps qu'Atys se faisait eunuque. C'est là un nouvel exemple de ce parallélisme des figures sœurs où l'une est femme presque virile, l'autre homme presque femme. Un autre camée, planche VII, nº 12, nous fait voir le jeune Ganymède portant une épée suspendue à un baudrier, et le corps découvert jusqu'au-dessous de l'aine, comme sur les figures de bronze si fréquentes qui paraissent représenter Atys prêt à se mutiler. Enfin, l'intaille, nº 14, de la même planche, nous fait voir l'amphore, qui appartient naturellement à Hébé, aux pieds de Ganymède, que Jupiter veut enlever dans la plaine de Troie, et nous nous rappelons à ce sujet les témoignages antiques suivant lesquels on avait coutume quand une jeune fille mourait de faire porter sur son tombeau une hydrie par un éphèbe (5). Mais ici les faits si abondans que nous pourrions rassembler nous obligeraient à des développemens trop étendus. Nous devons donc réserver pour une autre occasion la théorie si importante de cet amour, à la fois funèbre et stérile, que représentent dans l'Olympe la passion de Jupiter pour Ganymède, dans l'enfer celle de Pluton pour Proserpine. Quant à la justification historique et matérielle du rapprochement que nous avons établi entre le Ganymède phrygien et l'éphèbe aimé par le taureau de la Crète, il nous suffira de citer les récits mythologiques concernant Pandareus et Tantale (6), ceux relatifs à Sarpédon (7), à Miletus (8) et une foule d'autres qui unissent la Crète à l'Asie-Mineure. Ces récits correspondent exactement à ceux qui nous montrent rapprochées et confondues la Rhéa de la Crète et la Cybèle de la Phrygie.

Au reste, nul théâtre n'est mieux choisi peut-être pour le développement religieux de l'amour pédérastique que la Crète. Nous y voyons cette passion honteuse élevée à la puissance d'une institution civile. Nous voyons les jeunes gens enlevés par les hommes, et montrant comme trophée de l'amour qu'ils ont inspiré des tuniques de couleurs brillantes (9). Les jeunes chasseurs armés d'un arc que nous remarquons au revers de plusieurs médailles crétoises, en nous rappelant l'hermaphrodite Siprœtas, nous montrent peut-être la personnification héroïque ou divine de ces chasseurs, associés comme favoris aux courses aventureuses des Crétois, de même que, dans le mythe phrygien, le jeune Atys est entraîné à la chasse par Agdestis qui l'aime (10). La pomme que tient l'archer des médailles d'Eleutherna (11) nous fait souvenir aussi de la pomme donnée par Pâris à Vénus; et, en effet, nous sommes en mesure d'administrer la preuve que la préférence donnée à Vénus dans le jugement de Pâris est une consécration religieuse de l'amour pédérastique (12).

26. Jupiter Satyre.

Nº 16.

Camée. — *Jupiter et Antiope.* Antiope à demi-nue, la partie inférieure du corps et le bras droit enveloppés dans un long manteau, assise et inclinée dans l'attitude du sommeil. La mutilation de la pierre ne permet pas de voir sur quoi elle repose. Derrière elle, une colonne surmontée de la figure nue d'Apollon Lycius, appuyé de la gauche sur son arc, le bras droit relevé sur sa tête. Jupiter, sous la forme d'un satyre, à jambes, cornes et barbe de bouc, tenant dans les bras le pedum pastoral, s'élance vers Antiope. L'Amour qui le guide vers cette nymphe, tient dans ses mains le foudre du maître des dieux. Un jeune faune imberbe à queue de chèvre, la nébride roulée autour du bras gauche, paraît soutenir Jupiter dans l'espèce d'ivresse amoureuse qui l'a saisi.

Camée du Musée Blacas.

Le monument que nous venons de décrire s'explique de lui-même, et nous offre la représentation, d'ailleurs fort rare, d'une tradition célèbre dans l'antiquité, celle des amours d'Antiope avec *Jupiter* transformé en *satyre* (13). Ce satyre, qui rappelle celui de l'Arcadie, personnage capital du mythe d'Amymone (14), n'est autre que *Pan*, dieu primitif de l'intérieur du Péloponnèse, chassé peu à peu du rang supérieur, et relégué dans les campagnes par les progrès du culte de Jupiter; mais qui néanmoins continua de balancer l'importance de ce dernier sur les monumens publics, comme on peut le voir par les belles médailles de la confédération arcadienne déjà citées (15). Le mythe d'Antiope doit être considéré comme un témoignage de la transition de la religion de Pan à celle de Jupiter (16). Le mont Lycée, qui appartient à Pan, est aussi la demeure de Jupiter Lycéus (17); et la présence sur notre camée de la statue d'Apollon Lycius montre combien les idées que nous avons précédemment (18) développées sur l'analogie du Jupiter Lycéus et de l'Apollon Lycius étaient familières à l'antiquité. J'ajouterai, comme une remarque importante, que sur les sculptures des sarcophages qui représentent l'arrivée de Bacchus à Naxos auprès d'Ariadne endormie, avec une disposition si voisine de celle de notre camée, un satyre ithyphallique accompagne et précède presque toujours le nouvel époux d'Ariadne (19). Les religions de Pan et de Bacchus tendent à se rapprocher par les traditions qui font passer Antiope du Péloponnèse à Thèbes (20).

Les cornes du Jupiter amant d'Antiope établissent une analogie entre ce dieu et le Jupiter Ammon à cornes de bélier. Les rapports qui existent dans la nature entre le bélier et le bouc, rapports tels que les naturalistes en ont conclu à l'existence d'une espèce intermédiaire et souche des deux autres, doivent donner une certaine importance au rapprochement religieux que nous venons d'établir. Dans la religion de Thèbes, en Égypte, qui nous est si bien connue par les monumens, Ammon est à la fois ithyphallique (21), et représenté sous la forme d'un bélier (22). Le texte d'Hérodote (23), tel qu'il nous a été transmis, semble indiquer à Mendès, dans le Delta, l'existence d'une divinité égyptienne semblable au Pan des Grecs, avec une figure de chèvre et des pieds de bouc. Mais nous ne connaissons aucune production de l'art égyptien qui offre, même de loin, une analogie avec la description d'Hérodote. Sans doute la destruction des monumens du Delta explique en partie cette lacune. Malgré cela, la des-

(1) *Ap.* Antonin. Lib. XVII.

(2) Nicandr. *l. cit.* Cf. avec ce récit sur le chasseur Siprœtas, l'histoire d'Hyménée qui s'habille en jeune fille. Serv. *ad* Virg. *Æn.* IV, 99. On voit sur quelques médailles de Cydonia de Crète, un jeune chasseur; à ses pieds, un chien. Mionnet, II, p. 272, nos 113, 114.

(3) *Galer. myth.* CXLVI, 533. Au nº 10 de la planche VII, on voit Hébé, Astéria ou Égine qui caresse l'aigle de Jupiter. Ce qui précède montre que M. Panofka (*Zeus und Ægina*, S. 23) pouvait nommer la jeune fille qui figure sur cette pierre *Égine* aussi bien qu'*Hebé.*

(4) *Adv. Gentes*, V, 7.

(5) Harpocrat. *v.* Λουτροφόρος.

(6) Anton. Lib. XXXVI.

(7) Il est fils d'Europe et quitte l'île de Crète avec sa mère pour aller habiter le continent asiatique. Herodot. I, 173 et IV, 45.

(8) En quittant la Crète, il se rend dans la Carie et y fonde la ville de Milet. Apollod. III, 1, 2; Paus. VII, 2, 3; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 186.

(9) Athen. XI, p. 502, B; p. 782, C; XIII, p. 601 E. et F. Cf. Panofka, *Mus Blacas*, p. 36, note 3, et *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 336 et suiv. C'est encore en Crète qu'on retrouve la passion pédérastique de *Minos* pour *Thésée* (Athen. XIII, p. 601, F), de *Rhadamanthe* pour *Talos* (Athen. XIII, p. 603, D) et des fils d'Europe pour Miletus. Apollod. III, 1, 2.

(10) Arnob. *Adversus gentes*, V, 6.

(11) Voyez pl. XVII, nos 12 et 13.

(12) On connaît des miroirs étrusques sur lesquels un éphèbe est substitué à Vénus, dans les scènes du jugement de Pâris. Voyez *Cat. Durand*, nº 1964.

(13) Ovid. *Metamorph.* VI, 110; Lactant. *ad.* Stat. *Theb.* IX, 423; Lucian. *Dialog. Deor.* II, 1; *Hom. Clem.* V, 13.

(14) Apollod. II, 1, 4. Voyez Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 191.

(15) *Supra*, p. 26. Voyez notre pl. V, nº 8 *bis.*

(16) Cf. *Supra*, p. 25 et 26.

(17) Paus. VIII, 38, 5.

(18) *Supra*, p. 25.

(19) Voyez Clarac, *Musée de sculpt. ant. et mod.*, pl. 127.

(20) Apollod. III, 5, 5; Hygin. *Fab.* 7 et 8.

(21) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 4.

(22) Idem, *ibid.*, pl. 2 bis.

(23) II, 46.

cription d'Hérodote présentera toujours quelque chose de contraire aux habitudes de l'art égyptien. Qu'on ne suppose pas, pour résoudre cette difficulté, que d'autres lois aient été suivies dans le Delta que dans le reste de l'Égypte. Tous les monumens qu'on a découverts au-dessous d'Héliopolis jusqu'à la mer sont identiques à ceux du culte de la Haute-Égypte.

Les ruines du temple de Chemmis, ville de l'Heptanomide, où le Pan égyptien était adoré, n'ont rien offert qui justifie la description d'Hérodote. A Mendès, nom qu'Hérodote assigne au Pan des Égyptiens, répond évidemment le dieu *Month* ou *Mandou*, dont l'attribut caractéristique est une tête d'épervier surmontée de deux grandes feuilles de palmier (1). L'Ammon ithyphallique de Thèbes paraît avoir pour nom particulier, non Month ou Mendès, mais Arsaphis. Il nous est donc impossible de tirer aucun parti du dieu Mendès, honoré dans le Delta, pour juger de l'analogie qui pouvait exister en Égypte entre le bouc adoré dans une ville et le bélier adoré dans l'autre.

Au reste, les traces du passage de Pan à Jupiter se retrouvent encore clairement dans le *Jupiter Ægiochus* (2), et le caractère générateur du bélier sacré résulte du mythe éleusinien qui nous raconte les amours de Déméter et de Zeus, avec l'intervention du bélier (3).

27. Jupiter Ammon.

N° 17.

Médaille de Cyrène. — ΘΕΥΦΕΙ (rétrograde). *Jupiter Ammon*, tourné vers la gauche, assis sur un trône, le bras gauche reposant sur le dossier; dans sa main droite le sceptre, sous ses pieds, un *hypopodium*. Dans le champ, un aigle ou plutôt un épervier volant, tenant entre ses serres une bandelette.

℞. ΚΥΡΑΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Cyrénéens*, écrit à l'exergue. Au-dessus, une femme guidant un quadrige à gauche, peut-être Niké *aptèros*. AV. 4. Mionnet, VI, p. 558, N° 36.

N° 18.

Médaille de Cyrène. —ΔΑΜΩΝΑΚΤΟΣ (nom de magistrat). *Jupiter Ammon* debout, la tête radiée, la partie inférieure du corps couverte d'un manteau, sur la main droite une petite Victoire, et dans la gauche le sceptre, surmonté d'une double fleur. A côté, un bélier.

℞. ΚΥΡΑΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Cyrénéens*. Aurige dans un quadrige à droite. AV. 4 1/2. Mionnet, VI, p. 558, N° 35.

N° 19.

Médaille de Barca. — ΒΑΡκαιων. (*Monnaie*) *des habitans de Barca*. Tête de *Jupiter Ammon* à droite, barbue et avec des cornes de bélier; le tout dans un large cercle en saillie orné d'un grenetis.

℞. Le *Silphium*. AR. 7. Mionnet, VI, p. 573, N° 171.

N° 20.

Médaille du nome de Diospolis. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΤΡΑΙανος ΑΔΡΙΑνος ΣΕΒαστος. *L'empereur, César, Trajan, Hadrien, Auguste*. Tête laurée d'Hadrien, à droite.

℞. ΔΙΟΠΟΛΙτων ΜΕγαλων. L. ΙΑ. (*Monnaie*) *des habitans de Diospolis la grande*, an XI. *Ammon-Cnouphis* avec des cornes de bélier, debout, retournant la tête à gauche; un manteau couvre la partie inférieure de son corps. Sur sa main gauche un bélier qui porte un disque entre ses cornes. Æ. 4. Mionnet, VI, p. 524, N° 40.

N° 21.

Intaille. — Tête de *Jupiter Ammon* cornu, à gauche. *Jaspe rouge* du Cabinet Poniatowski.

N° 22.

Médaille de la famille Pupia, frappée dans la Cyrénaïque. — ΑΝΤΙΣΤΡΑτηγος. *Le propréteur*. Bélier libyen debout, à gauche: dessous : I.

℞. ΠΟΥΠΙΟΣ. *Pupius*. Chaise curule et bâton de commandement; dessous, un vase. Æ. 5 1/2. Mionnet, VI, p. 569, N° 137. Cf. Eckhel, *D. N.* IV, p. 126.

Cette médaille a été frappée après l'année 658 de la fondation de Rome, quand les Romains eurent pris possession de la Cyrénaïque, province qui leur avait été léguée par le testament de Ptolémée Apion (4).

N° 23.

Intaille. — Jupiter monté sur un bélier courant à gauche. Le dieu s'appuie de la main droite sur le sceptre et retourne la tête à droite, vers une colonne dorique surmontée d'un cadran. Améthiste.

C'est un problème difficile à résoudre que celui de savoir si le culte de Jupiter Ammon s'était déjà propagé dans la Grèce, avant les établissemens des Hellènes dans la Cyrénaïque. Des monumens du culte de Jupiter Ammon dans la Grèce, que Pausanias a décrits, plusieurs se rapportent évidemment à une origine africaine. Ainsi, le culte à Olympie de *Junon Ammonia*, d'*Hermès Parammon* (5), auxquels répondent les autels consacrés par les Éléens dans le temple de l'Oasis d'Ammon (6); ainsi, le temple de Thèbes, dans lequel Pindare avait consacré une statue de Jupiter Ammon, en même temps qu'il envoyait dans la Libye un hymne adressé à cette divinité (7). Nous voyons néanmoins qu'il existait à Lacédémone un autre temple d'Ammon que Lysandre avait fait bâtir (8), après qu'une apparition de Jupiter Ammon l'eut détourné de poursuivre le siége d'Aphytis, ville de la Pallénie de Thrace, dans laquelle, ajoute Pausanias (9), Ammon n'était pas moins honoré qu'en Afrique. Or, il est difficile d'attribuer à l'influence des Grecs de Cyrène cette propagation dans la Thrace du culte de Jupiter Ammon. La religion d'Ammon dans la Pallénie nous rappelle l'histoire d'*Hæmus* et de *Rhodope* (10), habitans de la Thrace, qui furent changés en montagnes, pour avoir usurpé les noms de Jupiter et de Junon. L'Ammon d'Aphytis appartenait peut-être au même ordre de traditions que le *Jupiter Hæmus* de la Thrace. Et, en effet, si nous voulons remonter à l'origine de l'Ammon Libyen, nous trouvons derrière la forme *Ammon*, augmentée de la *nunnation*, des formes plus simples qui répondent à celle d'*Hæmus*. Les Grecs dérivaient le nom d'*Ammon*, d'ἄμμος, *sable*, parce que, disaient-ils, le temple de Jupiter était situé au milieu des sables de la Libye (11). Mais une telle étymologie ne saurait guère se concilier avec les rapports qu'Hérodote a établis entre l'Ammon Libyen et celui de la religion égyptienne. Suivant cet historien (12), en effet, le temple de l'Oasis aurait été bâti par une colonie d'Égyptiens et d'Éthiopiens: et aujourd'hui, d'après les témoignages des voyageurs, il est impossible de dénier le caractère égyptien du culte établi dans l'Oasis d'Ammon (13).

Qu'on se garde bien néanmoins d'adopter sans aucune réserve la croyance à l'origine égyptienne du culte d'Ammon, dans l'Oasis, à Cyrène, et de là dans la Grèce. Des vestiges nombreux de la religion *ammonienne* se sont, en effet, conservés chez les Semites et les Phéniciens. On comptait parmi les peuples d'origine au moins en partie sémitique, les *Ammonites*, issus, suivant la tradition biblique, d'un fils de Loth, neveu d'Abraham, et d'une de ses filles (14). Les inscriptions religieuses de la Phénicie offrent des exemples fréquens de consécration au dieu *Baal-Haman* (15), que Gesenius traduit par *Belus-Solaris*, à cause du mot חמה, *Hémah*, soleil, dérivé lui-même de חם, *ham* ou *cham*, *calidus* (16); et il est bien difficile de séparer ce *Haman*, dieu solaire, de l'*Ammon-Ra*, ou *Jupiter Soleil* des Égyptiens. La Judée paraît avoir été parsemée de simulacres divins qui portaient le nom d'חמנים *Hamanim* (17), et les rabbins ont constamment entendu par ce mot des figures du *Soleil*. Or, faut-il admettre que ces influences remontent toutes à l'Ammon de Thèbes, ou devra-t-on considérer la forme égyptienne, malgré son extrême antiquité, comme secondaire, et dérivée d'un type étranger à l'Égypte? La réponse à cette question se déduit d'un ensemble de recherches qui doit avoir la religion de l'Égypte tout entière pour objet, et ne saurait être donnée avec toutes ses preuves dans les limites étroites qui nous sont imposées. Contentons-nous de faire re-

(1) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 27.
(2) *Supra*, p. 30 et suiv.
(3) Clem. Alex. *Protrept.* p. 13. Potter. Cf. *supra*, p. 6.
(4) Voyez Eckhel, *loc. cit.*
(5) Paus. V, 15, 7.
(6) Idem. *l. cit.*
(7) Idem, IX, 16, 1.
(8) Idem, III, 18, 2.
(9) *L. cit.* A Athènes existait aussi une fête en l'honneur d'Ammon. Hesych. *v.* Ἀμμών.

(10) Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 321; Ovid. *Metam.* VI, 87; Steph. Byzant. *v.* Αἷμος.
(11) Festus, *v.* Hamo; Hygin. *Fab.* 133 et *ibi* Intpp.
(12) Herodot. II, 42.
(13) Minutoli, *Voyage*, p. 96-100, taf. VI-X.
(14) *Genes.* XIX, 38.
(15) Gesenius, *Mon. Phœn.* p. 170.
(16) Cf. Macrob. *Saturn.* I, 21.
(17) Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, cap. 8.

marquer que dans les traditions sémitiques, nous remontons de la forme complexe חמון, à la forme simple חם, ce qui n'est point le cas en égyptien, où le nom d'*Ammon* ou Ἀμοῦν a une valeur primitive et absolue. Or, ce nom de *Ham* ou *Cham* est précisément celui de la race dont les Égyptiens ne formaient qu'une branche. En s'appropriant ce mot pour en faire leur nom national (XHMI, *l'Égypte*), ils placèrent au sommet de leur Olympe le même mot augmenté de la désinence *nasale*, *Amoun*. Mais le droit des autres peuples d'origine chamitique à partager au moins la propriété de la religion *ammonienne* repose sur la généralité du nom de *Cham*, conservé parmi les peuples à langue sémitique, et particulièrement parmi les Phéniciens, qui, bien que parlant un dialecte voisin de celui des Hébreux, n'en étaient pas moins considérés comme des descendans de Cham. Les fils de *Kousch* et les *Éthiopiens* paraissent de leur côté avoir propagé dans l'intérieur de l'Asie les deux formes du nom divin dont nous poursuivons la trace, avec ou sans la désinence nasale. Nous y trouvons, en effet, avec l'Apollon *Chomæus*(1) le génie *Amanus* ou *Omanus*(2), associé à la Vénus Anaïtis; d'où il résulte que trois des peuples fils de *Cham* pouvaient revendiquer des droits à l'origine de la religion ammonienne. Or, maintenant, si nous réfléchissons que l'Oasis d'Ammon était située dans le partage de Phut, père des Libyens (3), le quatrième fils de *Cham*, nous serons tentés de considérer, contrairement à l'opinion d'Hérodote, le culte de l'Oasis comme purement libyen; et quant à la preuve de l'origine moitié égyptienne, moitié éthiopienne de ce culte qu'Hérodote tire du langage intermédiaire des habitans de l'Oasis, cette conformité de la langue libyenne avec celle de l'Égypte et de l'Éthiopie ne tenait-elle pas à la provenance commune des trois peuples? Les Égyptiens ont dû posséder l'Oasis d'Ammon; mais peut-être la fondation du temple de Jupiter remonte-t-elle au-delà de l'établissement des Égyptiens dans cette contrée.

Il faudrait expliquer maintenant par quel motif les anciennes religions de l'Asie et de l'Égypte avaient donné à Jupiter Ammon, soit la forme d'un bélier, soit des cornes empruntées à cet animal. Mais cette recherche est trop vaste pour que nous tentions ici de la parcourir. Les Égyptiens paraissent avoir rarement appliqué des cornes à la tête humaine d'une divinité. La plupart du temps le dieu est représenté sous la figure de l'animal tout entier, ou bien les artistes égyptiens ont placé sur un corps humain une tête d'animal. Ammon est désigné d'ordinaire sous des traits purement humains; et quand il prend une tête de bélier, il reçoit alors le nom d'Ammon Cnouphis. Champollion (4) a reproduit, d'après une peinture de manuscrit sur papyrus, une figure panthée d'Ammon-Râ à tête humaine, décorée de deux cornes de bélier. Mais cet exemple est un des plus rares que puisse présenter l'art égyptien. Les Grecs, dont le goût repoussait l'alliance monstrueuse de la nature humaine et des natures animales, n'ont pu introduire dans leur panthéon le symbole caractéristique d'Ammon qu'en composant ces figures que nous offrent les médailles de la Cyrénaïque où les cornes de bélier sortant de la chevelure semblent un accessoire et comme une coiffure étrangère à la tête idéale de Jupiter. La corne du Jupiter Ammon de Cyrène n'indique pas seulement le culte de cette divinité transporté de l'Oasis libyenne dans la colonie grecque. Ce symbole renferme de plus une allusion évidente au nom même de Cyrène. Comparez Κυρήνη et *kéran*, *corne*, dans les langues sémitiques. Une des villes de la Cyrénaïque qui nous offre aussi la tête de Jupiter Ammon est Barca, et *baraq* en hébreu répond au κεραυνός des Grecs. Nous avons déjà vu précédemment un bélier placé sur le fronton du temple de Jupiter Céraunius (5). La forme demi-circulaire qu'affectent les cornes du bélier, en se repliant plusieurs fois sur elles-mêmes, est intimement liée dans la symbolique des anciens à l'idée de la foudre, sans doute à cause des empreintes en forme de croissant que laisse sur la terre la foudre quand elle l'a frappée. La harpé ou faux demi-circulaire qui tombe du ciel quand Saturne ou Jupiter a mutilé son père (6), rappelle les idées de destruction qui dominent dans les phénomènes de la foudre (7). La corne du bélier est en outre une image frappante de l'hélice ou tourbillon, symbole dont M. Panofka a depuis long-temps signalé l'importance (8). Puisque cette idée de l'hélice ou du tourbillon domine principalement dans le culte de Neptune, qu'y a-t-il d'étonnant à retrouver cet attribut, comme déterminant le caractère essentiel de la principale divinité d'un pays auquel se rattache l'origine du culte de Neptune, surtout quand la contrée voisine, l'Égypte, nous apporte son Cnouphis ou Canopus, divinité sinon marine au moins aquatique, et qui paraît avoir occupé dans l'Olympe égyptien la même place que Posidon dans celui des Pélasges? Peut-être même le symbole du bélier n'a-t-il été approprié à Ammon que parce que le phénomène de l'hélice s'y reproduisait deux fois dans les cornes et dans la toison de l'animal. Cette toison offre une bien frappante analogie avec l'égide tout entourée de serpens qui décrivent plusieurs cercles sur eux-mêmes, de même que l'Ammon de la maritime Cyrène, voisine de la patrie du Posidon libyen (9), nous semble étroitement apparentée avec le Neptune des Grecs, dont le principal sanctuaire s'élevait à Ægae dans l'Eubée (10).

Le silphium, sur les médailles de la Cyrénaïque, n'est sans doute pas indifférent à l'étude qui nous occupe, et ce serait mal remplir la tâche que nous nous sommes imposée que de nous contenter de dire, avec nos devanciers : le silphium était une plante dont les habitans de la Cyrénaïque tiraient un grand produit, et c'est pour cela qu'ils l'ont représentée sur leurs médailles. Cette raison est très bonne sans doute, mais elle ne saurait être unique. Ce serait méconnaître, par exemple, le véritable esprit de l'antiquité que de considérer, comme un simple caprice de l'artiste monétaire la disposition en *triskèle* des tiges de silphium qu'on remarque sur la belle médaille inédite de la Cyrénaïque que nous avons publiée pl. XVI, nº 4 (11). Évidemment, il y a là quelque chose de cette triplicité attribuée à la foudre (12) dont le nom, en grec, offre une telle ressemblance avec celui de Cyrène. Mais nous connaissons trop peu les propriétés du silphium pour deviner à quelles observations superstitieuses elles donnaient lieu chez les anciens. C'est un problème que nous laissons sans solution, nous contentant de le recommander à l'attention simultanée des naturalistes et des archéologues.

28. SURNOMS DE JUPITER SUR LES MÉDAILLES.

Dans les articles précédens nous avons examiné plusieurs des surnoms de Jupiter qu'on lit sur les monnaies anciennes. Ces épithètes s'appliquent à différentes qualités du dieu suprême des Grecs ou à des divinités locales barbares que les Grecs ont assimilées à leur Jupiter. On trouvera encore quelques unes de ces épithètes inscrites sur les médailles reproduites dans les planches suivantes. Toutefois, nous avons cru pouvoir omettre celles de ces représentations de Jupiter, qui désignées par des surnoms, n'offrent aucune particularité dans les attributs. Pour compléter ce qui manque à la nomenclature des surnoms de Jupiter, nous allons passer rapidement en revue tous ceux qui se trouvent inscrits sur les médailles.

Le nom de ΖΕΥΣ ou ΔΙΟΣ accompagne, sans aucune épithète, quelques figures ou têtes de Jupiter représentées sur les médailles. Nous citerons pour exemple les monnaies des Locriens du Bruttium : Tête laurée de Jupiter (13); celles de Cius, ville de Bithynie : Jupiter debout, tenant le sceptre et la Victoire, au revers de Domitien (14); celles de Cos : Tête barbue et laurée de Jupiter, au revers de Néron (15); celles d'Hipponium dans le Bruttium : Tête laurée (16).

La numismatique de Nycée de Bithynie montre la légende ΔΙΟϹ ΑΓΟΡΑΙΟΥ tracée autour ou sur un autel, de sorte qu'on doit l'interpréter sans doute par *autel de Jupiter Agoræus* (17). Quelquefois un aigle remplace l'autel. On sait que *Jupiter Agoræus* avait un temple à Sparte (18) et un autel dans l'Altis à Olympie (19). Voyez une représentation du Jupiter de Nicée, sur notre planche VIII, nº 2 (20).

Smyrne (21) et Temnus d'Éolie (22) montrent la tête nue et barbue du souverain des dieux désigné par le titre de ΖΕΥΣ ΑΚΡΑΙΟΣ, *Jupiter Acræus*, ou simplement par le mot ΑΚΡΑΙΟΥ, tracé près de Jupiter assis tenant le sceptre et une Victoire (23). Les premières de ces médailles appartiennent à l'autonomie de ces deux villes; la dernière a été frappée à Smyrne, sous le règne de

(1) Athen. IV, p. 149, D; Ammian. Marcell. XXIII, 6.

(2) Strab. XI, p. 512; XV, p. 733. Cf. Selden, *de Diis Syr.* Syntag. II, p. 249.

(3) *Genes.* X, 6.

(4) *Panthéon égypt.*, pl. 5.

(5) *Supra*, p. 58. A Délos l'autel d'Apollon était entièrement construit avec des cornes de chèvre. Callimach. *Hymn. in Apoll.* 61 sqq.; Ovid. *Heroid.* XXI, 99; Diogen. Laert. *Vit. Pyth.* VIII, 13. Nous avons dit qu'Ammon est un dieu solaire. Cf. les doubles hermès d'un dieu barbu à cornes de bélier et d'un dieu jeune à cornes de taureau. Visconti, *Mus. Pio Clem.*, t. V, tav. A, III.

(6) Paus. VII, 23, 4; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 869.

(7) Cf. *supra*, p. 3 et 58.

(8) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 128 et suiv.

(9) Herodot. II, 50.

(10) Homer. *Iliad.* Θ, 203. Un temple célèbre de Neptune existait aussi à Ægium, ville d'Achaïe. Paus. VII, 24, 1.

(11) Voyez d'autres médailles relatives à Jupiter Ammon, sur notre pl. XVI, nos 5 et 6. Les trois tiges de sylphium disposées en *triskèle* se voient également sur de jolies monnaies de Cyrène, au revers de la tête de Pallas. Mionnet, tom. VI, p. 557, nos 24 et 25.

(12) Serv. *ad* Virg. *Eclog.* VIII, 75.

(13) Mionnet, I, p. 195, Nº 914; p. 196, Nos 916, 917 et 918.

(14) Idem, II, p. 493, Nº 449.

(15) Idem, VI, Suppl., p. 580, Nos 125 et 126.

(16) Idem, I, p. 193, Nos 880 et 881; I, Suppl. p. 342, Nos 1002 et 1003.

(17) Au revers de Domitien et de Trajan. Mionnet, II, p. 451, Nº 216; p. 452, Nº 218; V, Suppl. p. 85, Nos 428 et 429. Quelques pièces au revers de Trajan ne présentent que le mot Διος et l'autel. Mionnet, V, Suppl. p. 86, Nº 438.

(18) Paus. III, 11, 8.

(19) Idem, V, 15, 3.

(20) Cf. *supra*, p. 47.

(21) Mionnet, III, p. 207 et suiv. Nos 1124, 1125 et suiv.; VI, Suppl. p. 319, Nos 1565 et suiv.

(22) Idem, III, p. 27, Nº 159

(23) Mionnet, III, p. 223, Nº 1248.

Vespasien. Nous renvoyons pour cette épithète au commentaire sur le *Jupiter Capitolin* (1).

A Mytilène, dans l'île de Lesbos, était honoré le dieu libyen *Ammon* dès le temps de l'autonomie. ΘΕΟC ΑΜΜΩΝ, *le dieu Ammon*. Tête cornue, à droite. Au revers Rhéa, couronnée de tours et assise tenant le petit Jupiter emmaillotté (2). Voyez plus haut l'article sur le Jupiter Ammon (3).

ΖΕΥς ΑΥΤΟΚρατωρ ΠΑΤΗΡ, *Jupiter, empereur, père*. Aigle sur le foudre. Au revers de la tête d'Antinoüs, sur les médailles de Bithynium. Cité par Mezzabarba, *Numism.*, p. 187.

A Mytilène (4) et à Antioche de Carie (5), nous trouvons la tête nue ou laurée de Jupiter désignée par le titre ΖΕΥϹ ΒΟΥΛΑΙΟΣ, *Jupiter Bulæus* ou *le conseiller*. A Athènes, Jupiter avait une statue sous le nom de *Bulæus* (6). Cette même épithète était donnée par flatterie aux empereurs, comme on peut s'en convaincre par la numismatique de Pergame, sur laquelle Auguste est qualifié de *conseiller* (Σεβαστω Καισαρι Βουλαιω) (7).

A Hiérapolis de Phrygie nous voyons la tête laurée de Jupiter désigné sous le titre de ΖΕΥΣ ΒΩΣΙΟΣ, *Jupiter Bosius* (8).

ΔΙΟΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΥ, (*image*) *de Jupiter Eleutherius* (9), ou ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ (10), *Jupiter Eleutherius*, désignent le Jupiter de Syracuse (11). Voyez notre planche VII, n°s 1 et 2, et notre pl. XV, n° 9.

A Syracuse encore on adorait Jupiter sous le nom d'Hellanius. ΔΙΟΣ ΕΛΛΑΝΙΟΥ, (*image*) *de Jupiter Hellanius* (12). Voyez notre pl. VIII, n° 7.

Le Jupiter honoré à Euromus, ville de Carie, est semblable à celui de Labranda (13). Sur les médailles il porte le titre de ΖΕΥΣ ΕΥΡΩΜΕΥΣ, *Jupiter Euromeus*. Voyez notre pl. VIII, n° 11, où est figuré le Jupiter de Labranda.

A Éphèse, on voit Jupiter tenant le simulacre de la Diane adorée dans cette ville. Autour, on lit : ΖΕΥϹ ΕΦΕϹΟϹ ΠΡΩΤΟϹ ΑϹΙΑϹ. *Jupiter, Éphèse la première ville de l'Asie*. Au bas : ΕΦΕϹΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens*. Médaillon du règne de Septime-Sévère (14).

A Ilium, dans la Troade, au revers de Faustine jeune (15), et de Julia Domna, on voit Jupiter assis, tenant le sceptre et le Palladium; ΔΙΑ ΙΔΑΙΟΝ, *Jupiter Idéen* (16). ΖΕΥΣ ΕΙΔΑΙΟΣ (*sic*), *Jupiter Idéen* debout, tenant l'aigle et le sceptre, paraît au revers de Commode sur les médailles de Scepsis de la Troade (17). Les monnaies frappées sous le règne de Domitien portent la légende ΔΙΟΣ ΙΔΑΙΟΥ, (*image* ou plutôt *symbole*) *de Jupiter Idéen*, tracée autour de l'aigle (18). ΔΙΑ ΙΔΑΙΟΝ, *Jupiter Idéen* se lit encore autour du Jupiter assis, tenant le sceptre et la Victoire, sur les médailles de Julia, ville de Phrygie (19). La Phrygie, aussi bien que la Crète, avait son mont Ida consacré à Jupiter, et où les mythographes plaçaient la naissance de ce dieu (20). Il n'est donc pas étonnant de voir Jupiter apparaître avec le même surnom dans deux pays qui se disputaient l'honneur d'avoir été le berceau du maître de l'Olympe (21).

Antioche de Carie, sur le Méandre, où nous avons déjà rencontré le *Zeus Bulæus*, avait emprunté aux Romains le culte du dieu du Capitole. Les médailles autonomes de bronze et les médaillons d'Antonin-le-Pieux et de Marc-Aurèle, montrent Jupiter caractérisé comme le Jupiter Capitolin, et nommé ΖΕΥΣ ΚΑΠΙΤΩΛΙΕΥΣ ou ΚΑΠΕΤ.....Σ, *Jupiter Capitolin* (22).

A Séleucie de Piérie, et dans l'île de Corcyre, on trouve ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ, *Jupiter Casius* (23). Voyez notre pl. VIII, n° 13.

Les monnaies frappées dans la Cyrrhestique montrent l'image de *Jupiter Catæbatès*, ΔΙΟΣ ΚΑΤΑΙΒΑΤΟΥ (24). Voyez notre pl. VIII, n° 10.

Le *Jupiter Foudre* ou *Ceraunius*, ΖΕΥΣ ΚΕΡΑΥΝΙΟΣ, est figuré sur les médailles de Séleucie de Piérie (25). Voy. notre pl. V, n° 17 et notre pl. XV, n° 11.

Philadelphie de Lydie avait placé la tête barbue de *Jupiter Coryphæus*, ΖΕΥΣ ΚΟΡΥΦΑΙΟΣ, sur ses monnaies. Voyez notre pl. XVI, n° 1. On peut voir ce que nous avons dit sur cette épithète dans l'article sur le Jupiter Capitolin (26).

ΖΕΥΣ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ ou ΤΑΝ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ, *Jupiter* ou *Tan Cretagènes* figure dans la numismatique crétoise (27). Voyez nos planches IX, n° 7, et XVII, n° 11.

A Tralles de Lydie, Jupiter portait l'épithète de *Larasius*. Le dieu est assis et tient le sceptre et la Victoire. ΖΕΥΣ ΛΑΡΑΣΙΟΣ, *Jupiter Larasius* (28), ou ΔΙΟΣ ΛΑΡΑσιου, (*image*) *de Jupiter Larasius* (29). Tête laurée de Jupiter. Ces deux médailles appartiennent à l'autonomie de Tralles. Quelquefois on ne lit que le nom seul de ΖΕΥΣ (30) autour de la tête. Eckhel (31) a rapproché cette épithète de celle de Λαρίσσιος ou Λαρισσαίος, sous laquelle Jupiter était honoré dans le voisinage de Tralles (32).

ΖΕΥΣ ΛΥΔΙΟΣ, *Jupiter Lydien*, est figuré sur les médailles de Sardes où l'on voit sa tête barbue et diadémée (33). Le Jupiter Lydien ne peut être autre que celui qui était honoré sous le nom de *Stratius* et de *Carius* (34). Au revers d'Hadrien, ΖΕΥΣ ΛΕΙΔΙΟΣ (*sic*), *Jupiter Lydien* debout, tenant la phiale et le sceptre; à ses pieds, l'aigle (35).

La ville de Nicée de Bithynie avait fait frapper des monnaies au type de ΖΕΥΣ ΜΗΛΙΟΣ, *Jupiter Mélius* (36), regardé comme protecteur des troupeaux (37). Le dieu est représenté au revers de la tête de Domitien, assis et tenant le sceptre et le foudre. Quelquefois la tête nue de Jupiter remplace la figure assise (38).

ΖΕΥΣ ΝΕΜΕΙΟΣ, *Jupiter Néméen*, est représenté sur des médailles d'Alexandrie (39) frappées sous l'empire de Néron. Tête laurée de Jupiter, l'égide sur l'épaule gauche. Ce type fait allusion au voyage que Néron fit en Grèce dans l'année 819 de la fondation de Rome, voyage pendant lequel il fit célébrer partout les jeux les plus célèbres (40).

Le titre *Olympien*, un des plus connus de Jupiter et sous lequel il était honoré dans l'Élide (41), se lit sur un grand nombre de monnaies de villes et de contrées différentes. Ainsi ΖΕΥΣ ΟΛΥΜΠΙΟΣ, *Jupiter Olympien*, figure sur les médailles d'Antioche de Carie (42) : tête de Jupiter; sur celles d'Éphèse (43): Jupiter assis, à demi nu, tenant de la main droite le simulacre de la Diane d'Éphèse, et de la gauche le sceptre; sur les médailles de Mæonie de Lydie : tête laurée ou diadémée (44). Les médailles d'Alexandrie d'Égypte (45) offrent le génitif ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, (*image*) *de Jupiter Olympien* : tête laurée de Jupiter. Enfin, ΔΙΑ ΟΛΥΜΠΙΟΝ, *Jupiter Olympien*, tenant le sceptre et une boule surmontée de la

(1) *Supra*, p. 44 et p. 53. Cf. Callimach. *Hymn. in Jov.* 81; Eckhel, *D. N.* II, p. 543. Jupiter, Neptune et Pluton debout, avec la légende Θεοι Ακραιοι, sont représentés sur un beau médaillon de bronze de Mytilène. Mionnet, III, pag. 46, N° 102. Voyez Poll. *Onomast.* IX, 5, 40.

(2) Mionnet, III, p. 45, N° 98. Cf. dans les incertaines (Idem, VI, pag. 702, N° 596) au revers de Faustine mère, tête d'Ammon, avec la légende ΑΜΜΩΝ. Æ. 5.

(3) P. 69.

(4) Mionnet, III, p. 46, N°s 101 et 102.

(5) Idem, VI, Suppl. p. 447, N° 60. Au revers Ζευς Αντιοχεων, *Jupiter des habitans d'Antioche*. Jupiter tenant le sceptre et le foudre.

(6) Paus. I, 3, 4. Cf. Ulpian. *in* Demosth. p. 197, A.

(7) Mionnet, V, Suppl. p. 427, N° 923.

(8) Mionnet, VII, Suppl. p. 569, N° 375, d'après la description de Sestini.

(9) Eckhel, *D. N.*, I, p. 243.

(10) Mionnet, I, p. 390 et suiv.

(11) Voyez *Supra*, p. 37, où la question de ce Jupiter a été traitée avec quelque développement.

(12) Mionnet, I, pag. 308 et suiv.; I, Suppl. pag. 443, N° 596. Voyez *Supra*, pag. 48.

(13) Mionnet, III, pag. 346, N° 254; cf. VI, Suppl. pag. 490, N° 265. Voyez *Supra*, p. 53, note 1, dans l'article du Jupiter de Labranda.

(14) Vaillant, *Num. græc.* Cf. Mionnet, VI, Suppl. p. 154, N° 487.

(15) Mionnet, V, Suppl. p. 563, N° 426.

(16) Mionnet, II, p. 664, N° 225.

(17) Mionnet, II, p. 669, N° 254.

(18) Idem, II, p. 259, N° 8.

(19) Eckhel, *D. N.* III, p. 158; Mionnet, VII, Suppl. p. 577, N° 404. Au revers de Faustine jeune.

(20) Callimach. *Hymn. in Jov.* 6; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* III, 134; Schol. *ad* Pindar. *Olymp.* V, 42. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 175.

(21) Cf. Homer. *Iliad.* II, 605. Une médaille de Tralles de Lydie montre Jupiter enfant couché sur le mont Tmolus. A l'exergue : Διος Γοναι, *naissance de Jupiter*. Mionnet, VII, Suppl. p. 471, N° 715. On sait que quelques mythographes placent la naissance de Jupiter en Lydie. Lydus, de *Mensibus*, p. 96, ed. Roether.

(22) Mionnet, III, p. 314, N° 61; p. 317, N°s 82 et 83. Voyez l'article du Jupiter Capitolin, *supra*, p. 40 et suiv.

(23) Voyez *supra*, p. 56.

(24) Voyez *supra*, p. 56.

(25) Voyez *supra*, p. 56.

(26) *Supra*, p. 43.

(27) Voyez *supra*, p. 19, 22 et 63.

(28) Mionnet, IV, p. 179, N° 1035.

(29) Idem, VII, Suppl. p. 462, N° 667.

(30) Idem, IV, p. 180, N°s 1036 et 1037.

(31) *D. N.* III, p. 124.

(32) Strab. IX, p. 440; cf. XIV, p. 649.

(33) Mionnet, IV, p. 120, N°s 677 et 678; VII, Suppl. p. 415, N°s 450, 451. ℞. Bison; devant deux serpens; Hercule debout; Minerve; la déesse Rome. Médailles autonomes de bronze.

(34) Voyez *supra*, p. 54.

(35) Mionnet, VII, Suppl. p. 421, N° 480.

(36) Mionnet, V, Suppl. p. 84, N° 427.

(37) Cf. l'Apollon Μαλλόεις, adoré dans l'île de Lesbos. Steph. Byzant. *sub verbo*. Cf. Plehn, *Lesb.* p. 116.

(38) Mionnet, V, Suppl. p. 84, N° 426.

(39) Idem, VI, p. 71, N° 235.

(40) Voyez Eckhel, *D. N.* IV, p. 53.

(41) Voyez *supra*, p. 26 et 27.

(42) Mionnet, III, p. 314, N° 62.

(43) Idem, VI, Suppl. p. 137, N° 386; p. 154, N° 486; pag. 176, N° 635. Au revers d'Hadrien, de Septime-Sévère et d'Alexandre Sévère.

(44) Idem, IV, p. 64, N°s 340, 341, 342; VII, Suppl. p. 365, N° 222 et suiv.

(45) Mionnet, VI, p. 65, N° 170; p. 71, N° 233.

Victoire, paraît sur les médailles de Prusa de Bithynie, au revers de Trajan (1). Cette dernière ville était située au pied du mont Olympe (2).

Synnada de Phrygie nous montre sur ses monnaies ΖΕΥΣ ΠΑΝΔΗΜΟΣ (3) ou ΔΙΑ ΠΑΝΔΗΜΟΝ (4), *Jupiter Pandemus* assis, tenant le sceptre et la Victoire. Voyez notre pl. XV, nº 7.

La tête diadémée de ΖΕΥΣ ΠΟΘΗΟΣ, *Jupiter Poteus* se remarque sur les médailles de Dionysopolis de la Phrygie. Voyez notre pl. XV, nº 15 (5).

ΖΕΥΣ ΣΑΡΑΠΙΣ, *Jupiter Sérapis* (6) figure sur les médailles d'Alexandrie d'Égypte. Sérapis debout ou assis, tenant le sceptre; près de lui, le triple Cerbère.

ΖΕΥΣ ΣΟΛΥΜΕΥΣ, *Jupiter Solymeus*, est représenté sur les médailles de Termessus de Pisidie (7). Voyez notre pl. VI, nº 5. Cf. *Supra*, p. 49 et suiv.

Amastris, ville de Paphlagonie, offre le ΖΕΥΣ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ, *Jupiter Strategus* debout et tenant le sceptre; à ses pieds, l'aigle (8); ou bien la tête barbue de ce même dieu (9). Voyez notre pl. XV, nº 14 (10).

Tium de Bithynie a figuré sur ses monnaies le *Jupiter Syrgastès*, ΖΕΥΣ ΣΥΡΓΑΣΤΗΣ. Le dieu est debout et tient la phiale et le sceptre (11); à ses pieds, l'aigle. Voyez notre pl. XV, nºˢ 12 et 13.

ΔΙΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ, (*image*) *de Jupiter Soter*, sur les médailles d'Agrigente. Aigle debout sur un foudre (12). ΣΩΤΗΡ (*sic*), *le Sauveur*, se lit à côté de Jupiter assis, sur la médaille de Calacta, que nous avons donnée sur notre pl. VII, nº 3 (13).

ΔΙΟC ΤΑΡΣΕΩΝ, *Jupiter de Tarse* figure sur les médailles de Tarse au revers d'Hadrien; il est assis et tient de la main droite une phiale; à ses pieds l'aigle (14).

ΖΕΥΣ ΦΙΛΙΟΣ, *Jupiter Philius* tenant la phiale et le sceptre (15), ou bien la tête nue et barbue de ce dieu (16) paraît sur les médailles de Pergame, au revers de Trajan. A Mégalopolis, en Arcadie, il y avait un temple de Jupiter Philius (17).

A ces surnoms grecs nous devons joindre les surnoms latins qu'on lit sur les monnaies. Ce sont :

IOVIS AXVR, *Jupiter Axur* assis, la tête radiée. Deniers de la famille Vibia. Voyez notre pl. VII, nº 8 (18).

IOVI CANTABRO, *à Jupiter Cantabre*. Jupiter, debout, tenant le foudre et le sceptre. Argent de Gallien (19). C'est le Jupiter honoré par les Cantabres et sur lequel on ne trouve aucune notion dans les auteurs de l'antiquité.

IVPPITER CONSERVATOR, *Jupiter Conservateur*. Jupiter nu, tenant le sceptre et étendant la chlamyde et le foudre au-dessus de la tête de l'empereur. Argent de Commode (20). Voyez notre pl. VII, nº 9, où nous avons reproduit une médaille qui montre l'image de *Jupiter Conservateur*, sans inscription. Aigle sur le foudre. Or de Domitien (21). IOVI CONSERVATORI, *à Jupiter Conservateur*. Le dieu debout, tenant le sceptre et le foudre. Bronze de Domitien (22), de Dioclétien (23) et de Maximien Hercule (24). Assis, tenant le sceptre et la Victoire. Or de Licinius (25). IOVIS CONSERVATOR, *Jupiter Conservateur*, assis, tenant le foudre et le sceptre. Or de Maximien Hercule (26). IOVI CONSERVATORI AVGVSTI, *à Jupiter Conservateur d'Auguste*. Chèvre. Argent de Gallien (27).

IOVI CRESCENTI, *à Jupiter Croissant*. Jupiter enfant, assis sur la chèvre Amalthée. Argent de Gallien (28) et de Saloninus (29).

IVPPITER CVSTOS, *Jupiter Gardien*. Jupiter assis, tenant le foudre et le sceptre. Or et argent de Néron (30); argent d'Hadrien (31). IVPPITER CVSTOS ou IOVI CVSTODI, *à Jupiter Gardien*. Jupiter assis, tenant le foudre et la Victoire. Bronze de Domitien (32). IOVIS CVSTOS, *Jupiter Gardien* debout, près d'un autel, tenant une patère. Or et argent de Vespasien (33).

IOVI DEFENSORI, *à Jupiter Défenseur*. Jupiter, tenant le sceptre et le foudre et courant entre les sept étoiles de la grande ourse, semblable au Jupiter Crétagénès, figuré au revers de Domitien. Voyez notre pl. IX, nº 7. Argent de Commode (34). Voyez notre pl. XVI, nº 8. IOVI DEFENSORI SALVTIS AVGVSTI, *à Jupiter défenseur du salut d'Auguste*. Même pose, sans étoiles. Grand bronze de Commode (35).

IOVI DEO, *à Jupiter Dieu*. Temple à quatre colonnes. Bronze d'Auguste (36).

IOVI EXSVPERANTISSIMO, *à Jupiter qui surpasse tout*. Jupiter assis tenant un rameau et le sceptre. Bronze de Commode (37).

IOVI FVLGERATORI, *à Jupiter Foudroyant*. Le dieu foudroyant. Bronze de Claude-le-Gothique (38). Foudroyant un géant anguipède. Or de Dioclétien (39). Voyez notre pl. XVI, nº 7 (40).

IOVI INVICTO AVGVSTO, *au Jupiter invincible, Auguste*. Bronze de module incertain du règne de Dioclétien, cité par Banduri, tom. II, p. 41.

IOVI IVVENI, *à Jupiter Jeune*. Jupiter barbu, tenant le foudre et le sceptre; à ses pieds, un aigle. Argent de Domitien (41); argent et grand bronze de Commode (42).

IVPPITER LIBERATOR, *Jupiter Libérateur*. Cette pièce a été frappée à Patras, pendant le voyage de Néron. Jupiter debout, nu et imberbe, tient l'aigle et le sceptre (43). IVPPITER LIBERATOR, *Jupiter Libérateur*, assis et barbu, tient le sceptre et le foudre. Argent de Néron (44).

IOVI OLYMPIO, *à Jupiter Olympien*. Temple hexastyle. Argent d'Auguste (45).

IVPITER OPTIMVS MAXIMVS ou IOVI OPTIMO MAXIMO. *Jupiter très bon, très grand*. Tête barbue. Médaillon de bronze de Commode. Voyez notre pl. VII, nº 4 (46). IVPITER OPTIMVS MAXIMVS CAPITOLINVS, *Jupiter, très bon, très grand, Capitolin*. Jupiter assis, tenant le foudre et le sceptre dans un temple distyle. Argent de Vitellius (47).

IOVI PACATORI ORBIS, *à Jupiter pacificateur du monde*. Jupiter assis, tenant la patère et le sceptre; à ses pieds, l'aigle. Argent de Valérien (48).

IOVI PACIFERO, *à Jupiter qui donne la paix*. Argent de Gallien (49).

IOVI PRÆSIDI ORBIS, *à Jupiter qui gouverne le monde*. Jupiter assis, tenant le foudre et le sceptre ou bien le sceptre et la Victoire. Argent de Pescennius Niger (50), et or de Septime-Sévère (51).

IOVI PROPVGNATORI, *à Jupiter Protecteur*. Le dieu debout, armé du foudre. Règnes de Septime-Sévère, de Gallien et de Dioclétien (52). IOVIS PROPVGNATOR, *Jupiter protecteur*. Même type. Argent d'Alexandre-Sévère (53).

(1) Mionnet, II, p. 479, Nº 375.

(2) C'est le mont Olympe de la Mysie.

(3) Mionnet, IV, p. 368, Nº 986; VII, Suppl. p. 622, Nº 594. Au revers de Domitien et d'Antonin-le-Pieux.

(4) Idem, IV, p. 368, Nº 987; VII, Suppl. p. 622, Nº 593. Au revers de Nerva.

(5) Mionnet, IV, p. 281, Nº 498. Cf. *supra*, p. 54, dans l'article de Jupiter de Labranda.

(6) Mionnet, VI, pag. 83 et 84, Nºˢ 343 et 344. Au revers de Vespasien. Cf. Eckhel, *D. N.* IV, p. 29.

(7) Mionnet, VII, Suppl. p. 138, Nº 228.

(8) Mionnet, II, p. 392, Nº 31. Au revers d'Antonin-le-Pieux.

(9) Idem, II, p. 390, Nºˢ 14–17. Autonomes.

(10) Cf. *supra*, p. 54, dans l'article du Jupiter de Labranda.

(11) Mionnet, II, pag. 499, Nº 483, et p. 500, Nº 487; V, Suppl. p. 258, Nºˢ 1500, 1501, 1503; pag. 260, Nº 1526. Cf. les réflexions d'Eckhel (*D. N.* II, p. 438) sur ce Jupiter. Au revers de Domitien, de Trajan, d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurèle.

(12) Mionnet, I, Suppl. pag. 363, Nº 49.

(13) Voyez *supra*, p. 39, la dissertation sur le Jupiter Soter.

(14) Mionnet, VII, Suppl. p. 260, Nº 410.

(15) Mionnet, II, p. 598, Nºˢ 557, 559, 560; V, Suppl. p. 433, Nºˢ 956, 957, 960, 961, 962. Quelques médailles du règne d'Hadrien (*ibid.*, pag. 436, Nº 975) ne présentent que le nom seul de Ζεύς.

(16) Idem, V, Suppl. p. 433, Nºˢ 958, 959.

(17) Paus. VIII, 31, 2. Cf. Eckhel, *D. N.* II, p. 465.

(18) Cf. *supra*, p. 48.

(19) Eckhel, *D. N.* VII, p. 398.

(20) Rasche, *Lexicon Rei num.* tom. IV, p. 1212.

(21) Morell. *Imp. Rom.* Domitianus, tab. VI, 14.

(22) Eckhel, *D. N.* VI, p. 379

(23) Idem, *ibid.* VIII, p. 9.

(24) Idem, *ibid.* VIII, p. 20.

(25) Idem, *ibid.*, VIII, p. 64.

(26) Idem, *ibid.*, VIII, p. 19.

(27) Très commun.

(28) Eckhel, *D. N.* VII, p. 398.

(29) Idem, *ibid.*, VII, p. 422.

(30) Eckhel, *D. N.* VI, p. 272.

(31) Très commun sous plusieurs règnes.

(32) Eckhel, *D. N.* VI, p. 393.

(33) Idem, *ibid.* VI, p. 337.

(34) Eckhel, *D. N.* VII, p. 127.

(35) Rasche, *Lexicon Rei num.*, tom IV, p 808.

(36) Eckhel, *D. N.* VI, p. 127.

(37) Idem, *ibid.* VII, p. 115.

(38) Idem, *ibid.* VII, p. 472.

(39) Idem, *ibid.* VIII, p. 9.

(40) Cf. *Supra*, p. 57, note 2.

(41) Commun.

(42) Eckhel, *D. N.* VII, p. 120.

(43) Mionnet, II, p. 193. Æ. 6.

(44) Eckhel, *D. N.* VI, p 272.

(45) Idem, *ibid.* VI, p. 312 et 317.

(46) Eckhel, *D. N.* VII, p. 111. Cf. *supra*, p. 41.

(47) Idem, *ibid.* VI, p. 122.

(48) Eckhel, *D. N.* VII, p. 385.

(49) Rasche, *Lexicon Rei num.*, tom. IV, p. 887.

(50) Eckhel, *D. N.* VII, p. 155.

(51) Idem, *ibid.* VII, p. 168.

(52) Idem, *ibid.* VII, p. 178, et 398; VIII, p. 9.

(53) Idem, *ibid.* VII, p. 278.

IOVI SOSPITATORI, *à Jupiter Sauveur.* Moyen bronze de Caracalla (1). Voyez notre pl. XVI, nº 3.

Iovi Optimo Maximo SPONSORI SECvritatis AVGvsti, *à Jupiter, très bon, très grand, garant de la sécurité d'Auguste.* Le dieu debout, tenant le sceptre et protégeant l'empereur. Argent et grand bronze de Commode (2). Iovi Optimo Maximo SPONSORI SÆCVLI AVGVSTI, *à Jupiter, très bon, très grand, garant du siècle d'Auguste.* Même type. Moyen bronze de Postume (3).

IOVIS STATOR. *Jupiter Stator* debout, nu, tenant le sceptre et le foudre. Très fréquent sur les monnaies d'argent et de bronze à dater du règne d'Antonin-le-Pieux (4). IOVI STATORI, *à Jupiter Stator.* Monnaies de Gallien (5).

IOVI TONANTI, *à Jupiter Tonnant.* Jupiter tenant le sceptre et le foudre dans un temple hexastyle. Règnes d'Auguste (6) et d'Hadrien (7).

IOVI IVVENI TRIVMPHATORI, *à Jupiter jeune, Triomphateur.* Bronze de Domitien (8).

IOVI TVTATORI, *à Jupiter Protecteur.* Argent de Dioclétien (9) et de Maximien (10).

IOVI VICTORI, *à Jupiter Vainqueur.* Règnes de Domitien jusqu'à Licinius (11).

IOVI VLTORI, *à Jupiter Vengeur.* Le dieu debout et foudroyant. Argent d'Alexandre-Sévère (12) et de Gallien (13).

---

§ II. JUNON.

Junon (14) est placée à côté de Jupiter dans l'Olympe des Grecs et des Romains. Mais cette supériorité est-elle originaire, fondamentale? ou plutôt ne s'est-il pas opéré à l'égard de Junon une de ces conventions d'ordre et de symétrie qui ont enfin établi parmi les dieux de la Grèce une hiérarchie et des rapports qui n'existaient point à l'origine? La réponse à cette question ne saurait être donnée isolément, et c'est l'étude successive de toutes les formes de la divinité chez les Grecs qui pourra seule nous apprendre si la hiérarchie y était aussi ancienne que la religion même, ou si c'est la connaissance des religions hiérarchiques de l'Orient qui a inspiré aux Grecs et à leurs poëtes en particulier, législateurs avoués sous ce rapport par toute l'antiquité, la pensée de coordonner tant d'élémens confus, dispersés dans ces mille fractions sociales dont se composait la Grèce, et sur lesquelles mille influences diverses et distinctes avaient agi pendant plusieurs siècles. Pour préciser la question en ce qui concerne Junon, il est possible, ce me semble, d'abord d'établir la parfaite indépendance du culte de Junon de celui de Jupiter. Nous avons vu Jupiter à son principe, dans Dodone, associé à *Dioné* et nullement à *Héra* (15). Junon elle-même à Samos, à Argos (car ces deux villes se disputent la priorité dans l'introduction du culte de cette déesse) (16), Junon est seule comme divinité dominante, et son origine, son histoire, paraissent indépendantes de celle de Jupiter. L'isolement de Junon se prononce encore dans les traditions de l'épopée et de la mythologie. Après que Jupiter a produit seul ou avec Métis la déesse Minerve (17), Junon, dit-on, jalouse de cette puissance de génération indépendante qu'a manifestée son époux, enfante d'elle-même le jeune Arès (18). On remarquera ici un rapport bien plus étroit entre les noms du père et de la fille, de la mère et du fils, qu'entre ceux des deux époux. Zeus et Héra sont deux mots parfaitement étrangers l'un à l'autre; dans la forme Ἀθήνη, on trouve le *Tan* qui est un des noms primitifs de Jupiter (19); cela est clair maintenant qu'on connaît la forme phénicienne d'*Athéné*, c'est-à-dire *Tanath*, qui n'est autre que *Tan* avec la désinence du féminin. C'est la conséquence que je tire des recherches de M. Gesenius (20), et qui sera développée à l'article de Minerve. Héra et Arès sont aussi étymologiquement de la même famille. Nous connaissons en outre un autre groupe semblable à celui de Junon et de Mars, une déesse sans époux, associée dans un rapport étroit avec son fils, c'est Aphrodite avec Éros (21). Mais ce qui est ici très remarquable, c'est que d'une part Aphrodite, mère d'Éros, se confond d'une manière absolue par le personnage d'Aphrodite-Héra (22) avec Héra, mère d'Arès, et que de l'autre, Aphrodite qui sous un point de vue a Éros pour fils, sous un autre est associée à Arès comme amante et même comme épouse (23). La même complication de rapports se prononce du côté de Junon, quoique d'une manière moins éclatante. On connaît par une citation d'Hésychius (24) un Jupiter Ἔῤῥος, et cet Ἔῤῥος est bien l'époux d'Héra, mère d'Arès. Sans nous prononcer ici sur l'analogie fondamentale de l'époux et du fils, nous pouvons trouver assez singulier que ces familles divines, dont tous les membres ont porté d'abord des noms semblables entre lesquels on ne remarque d'autre distinction que celle des genres, se soient dispersées ensuite, et que chacun de ceux qui les composaient ait été former des alliances hétérogènes. Au reste cette disposition n'est point particulière à la Grèce; en Orient, bien que, de même qu'en Grèce, chaque forme, soit divine, soit masculine, ait son équivalent dans l'autre genre, les groupes mâles et femelles se manifestent toujours avec une disparate dans les noms de ceux qui les composent. Ainsi Baal et Astarté, Dagon et Atergatis, Ammon et Mouth, Isis et Osiris, etc. On peut croire, pour expliquer ce phénomène, que les distinctions de noms étaient un moyen de prononcer plus énergiquement le dogme de la séparation des essences divines, tandis que, pour exprimer celui de la confusion de ces élémens, on retrouvait des conceptions véritablement androgynes, et susceptibles de prendre tour à tour, dans le langage, la désinence des deux sexes.

Nous ne savons à quelle époque on doit faire remonter l'assimilation de la *Juno* latine et de l'*Héra* des Hellènes. *Junon* est bien, sous un certain rapport, la compagne d'*Iou*, transmis par les Phéniciens à l'Italie; elle s'associe plus directement encore à *Janus* (25). Si nous décomposons le nom de Junon, comme nous avons décomposé celui de Janus, nous trouvons d'une part *Io*, la vache argienne, si étroitement identifiée au culte de la Junon de Mycènes (26), de l'autre, non seulement l'*Anna Perenna* (27) de la primitive Italie, mais encore *Ino*, personnage héroïque, il est vrai, mais transformé par la tradition en une déesse marine *Leucothée* (θεὰ λευκή), évidemment la même que la *Junon Lucine* des Latins (28). Junon est la *blanche déesse* par excellence, celle qui réside à Argos (autre nom qui désigne la *blancheur*) (29). Homère (30) lui donne l'épithète de λευκώλενος, *la déesse aux blanches épaules.*

Junon en Italie présente un aspect un peu différent de celui d'Héra chez les Grecs; elle est aussi voisine de Minerve qu'Héra l'est d'Aphrodite (31). Non seulement elle se montre dans la religion du Capitole en pendant avec Minerve, et laissant à celle-ci une partie du trône qu'elle occupe avec Jupiter; mais encore, comme la Junon de Lanuvium (32), elle se produit sous un aspect guerrier qui rappelle tout-à-fait le costume et les habitudes de Minerve. Pour réduire à une seule essence et à une seule origine ces deux groupes d'Héra et d'Aphrodite, de Junon et de Minerve, il faut recourir à la Vénus

(1) Rasche, *Lexicon Rei num.*, tom. IV, p. 891.
(2) Eckhel, *D. N.* VII, p. 127.
(3) Eckhel, *D. N.* VII, p. 444.
(4) Rasche, *Lexicon Rei num.*, tom. IV, p. 921.
(5) Eckhel, *D. N.* VII, p. 398.
(6) Eckhel, *D. N.* VI, p. 92.
(7) Rasche, *Lexicon Rei num.*, tom. IV, p. 894 et 895.
(8) Cité par Mezobarba.
(9) Eckhel, *D. N.* VIII, p. 9.
(10) Rasche, *l. cit.* p. 895.
(11) Très commun.
(12) Rasche, *l. cit.*, p. 902.
(13) Eckhel, *D. N.* VII, p. 398.
(14) *Héra* ou *Junon*, fille de *Cronus* ou *Saturne* et de *Rhéa* ou *Ops*. Homer. *Iliad.* Ξ, 432; Hesiod. *Theogon.* 454; Ovid. *Fast.* VI, 285; Hygin. *Prolog. Fab.*, p. 10. Les mythographes indiquent comme lieux de la naissance de Junon plusieurs localités de la Grèce. Samos. Paus. VII, 4, 4; Athen. XV, p. 672; Apoll. Rhod. *Argon.* I, 187, et Schol. Argos ou Mycènes. Strab. IX, p. 413; Paus. II, 17, 2; Plutarch. *Sympos.* III, 9, tom. VIII, p. 610, Reiske. Stymphale en Arcadie. Paus. VII, 22, 2. Enfin l'île d'Eubée. Plutarch. *ap.* Euseb. *Præp. Evang.*, III, 1, et *Fragm.* pag. 756 sqq. ed. Wyttenbach. On voit là une confusion entre l'île d'Eubée et le mont Eubée près de Mycènes, indiqué par Pausanias (II, 17, 2) comme lieu de la naissance de Junon.
(15) *Supra*, p. 21 et 24.
(16) Comme nous avons vu déjà dans la note 14.
(17) Apollod. I, 3, 6.
(18) Ovid. *Fast.* V, 255 sqq.; ou bien Vulcain. Hesiod. *Theogon.* 926; Apollod. I, 3, 5; Serv. *ad* Virg. *Æn.* VIII, 454, ou encore *Hébé. Myth. Vatican.* I, 204.
(19) Voyez *Supra*, p. 19.
(20) *Mon. Phœn.* p. 114 sqq.
(21) On connaît aujourd'hui des vases peints sur lesquels Aphrodite et Éros sont associés comme époux. Voyez pour exemple Stackelberg, *die Graeber der Hellenen*, Taf. XXXI. Adonis ailé se remarque sur un miroir étrusque de la Collection de M. Ed. Gerhard. Voyez Gerhard, *Uber die Metall-spiegel der Etrusker*, Berlin, 1838, S. 20, n. 84.
(22) Paus. III, 13, 6.
(23) Homer. *Odyss.* Θ, 296. Mars figure sur plusieurs monumens comme époux de Vénus. Voyez entre autres le célèbre autel des douze dieux du Musée du Louvre. Visconti, *Mus. Pio Clem.* tom. VI, tav. B.
(24) V. Ἔῤῥος, ὁ Ζεύς. Cf. *v.* Ἥρανος, βασιλεύς, ἄρχων, σκοπός, φύλαξ.
(25) C'est pourquoi *Janus* est surnommé *Junonius*. Macrob. *Saturn.* I, 15.
(26) Apollod. II, 1, 3.
(27) Ovid. *Fast.* III, 559 sqq. Cf. Creuzer, *Symbol.* Traduct. de M. Guigniaut, tom. II, p. 105 et suiv.
(28) Cf. Leucothée, nourrice de Bacchus, avec Junon, nourrice d'Hercule.
(29) Cf. *Supra*, p. 34.
(30) *Iliad.* Α, 595.
(31) Cf. Minerve et Junon surnommées toutes deux *Alalcomenia*. Paus. IX, 33, 4; Steph. Byzant. *v.* Ἀλαλκομένιον; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* Δ, pag. 439; *Anecdot. græc.* ed. Villoison, tom. I, p. 4.
(32) Tit.-Liv. XXXI, 12; VIII, 14. Cf. *supra*, p. 44.

armée de Corinthe (1), en regard de laquelle on peut placer une Junon-Minerve, produite ordinairement sous la forme de *Juno-Moneta* (2).

Le sens qu'on attache d'ordinaire au mot de *Juno* semble caractériser cette déesse comme essentiellement jeune et active (3). Héra au contraire est à Mycènes (4) une divinité grave, matronale, et qui rappelle tout-à-fait les déesses mères et telluriques des religions de l'Asie. Le personnage d'*Héra* chez les Grecs paraît avoir reçu une beaucoup plus grande extension que celui de *Juno* chez les Latins. Le culte de Stymphale nous montre une triple Junon, vierge, épouse et veuve (5); et ce n'est pas sans raison, je crois, que M. Schwenck (6) a rapporté ces trois états de la même divinité aux trois phases principales de la lune. On peut comparer à ce sujet les ingénieuses recherches de M. le duc de Luynes sur le personnage d'Hécate (7). En tout cas, la lune doit être considérée comme un des principaux symboles de Junon, puisque le nom d'*Io* était, dans le dialecte argien primitif, celui de la lune (8). En laissant ici de côté ce que nous pourrions dire encore sur la triple Junon, nous devons au moins admettre fermement avec M. Panofka (9) l'existence d'une Junon double, l'une mère et d'un âge mûr, l'autre jeune ou enfant. Junon ne paraît pas avoir dominé comme déesse-mère chez les Latins. Pour retrouver dans cette dernière contrée quelque chose d'analogue à l'Héra de Mycènes, il faudrait remonter jusqu'à l'Ops, épouse de Saturne. Mais ici la comparaison constante des élémens grecs et des élémens latins nous fait redescendre promptement l'intervalle que nous avions franchi pour arriver jusqu'à Ops. S'il existe en Grèce quelque chose d'originairement identique à l'Ops italiote, c'est certainement ce personnage d'*Opé* que nous ne rencontrons guère isolé; mais en composition avec d'autres épithètes comme dans *Antiope*, *Mérope*, *Sinope*, *Chalciope* (10), etc., d'aspect presque toujours héroïque, mais dans le fond avec un rôle aussi décidément divin que celui d'aucun des héros que nous avons rencontrés jusqu'à ce jour sur notre route. C'est ce dont on se convaincra en relisant ce que nous avons dit du personnage d'Europe (11), que nous avons bien le droit, je pense, d'appeler maintenant *Héra-Opé* (12). Voici donc le personnage qui dans l'Italie représentait la déesse-mère, devenu chez les Grecs la déesse-vierge, la déesse-jeune (13).

Les différens critiques qui ont recherché l'étymologie du nom d'Héra n'ont produit que des conjectures peu satisfaisantes. M. Schwenck (14), le plus audacieux et souvent le plus heureux de ces investigateurs, en est réduit, avec M. Creuzer (15) à ne voir dans Ἥρα qu'un féminin de Ἥρως, synonyme du mot *Hera* chez les Latins, qui veut dire *maîtresse*, *souveraine*. Il me semble que les attributs de Junon et les circonstances des récits mythologiques qui se rapportent à ce personnage révèlent quelque chose de plus que cette vague opinion. Platon dans le *Cratyle* (16) ne paraît pas au premier abord fournir une lumière abondante et précise. « *Héra*, dit ce philosophe, est comme une *femme aimée*, » ἐρατή τις : car on dit que Jupiter, s'étant enflammé pour elle, en devint possesseur. Peut-être même le législateur des mots, pensant aux phénomènes de la » nature, a fait du nom d'*Héra* comme une énigme pour désigner l'air (ἀήρ), » ayant mis à la fin la lettre du commencement; c'est ce dont on peut s'apercevoir si l'on répète plusieurs fois le nom d'Héra. » Laissons de côté, dans ces conjectures de Platon, où domine une ignorance souvent affectée, ce qui appartient aux opinions de la théologie naturelle, qui ne pouvaient être plus anciennes que les spéculations de l'école ionique. Les écrivains postérieurs à Platon ont souvent parlé de cette assimilation de Junon à l'air supérieur (17), et quelque récente que soit la date assignée à ces spéculations, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler le mythe d'Ixion qui prend une *nuée* pour Junon elle-même (18); il est difficile en tous cas de ne pas considérer cette nuée, qui trompe Ixion, comme un emblème superstitieux des phénomènes que présentent les vapeurs de l'air qui se condensent en nuages. La première conjecture de Platon a plus d'importance peut-être, surtout si on la compare avec d'autres endroits du même dialogue. Examinons d'abord ce passage (19), singulièrement bizarre en apparence, dans lequel le philosophe examine l'étymologie du nom des *héros*.

« HERMOGÈNE. Que veut dire ce mot *héros*?

» SOCRATE. Cela n'est point difficile à deviner. Le mot s'éloigne peu de son » origine; il indique une naissance due à l'*amour* (ἔρως).

» HERM. Que dis-tu?

» SOCR. Ne sais-tu pas que les héros sont des demi-dieux?

» HERM. Eh bien?

» SOCR. Tous proviennent de l'amour d'un dieu pour une mortelle ou d'un » mortel pour une déesse. C'est ce qu'on voit bien plus clairement si l'on a re» cours à l'ancien dialecte attique : on y trouve en effet moins de différence en» core entre le nom de l'amour (ἔρως) et celui des héros qui lui doivent leur » origine. Peut-être sous ce point de vue les héros n'ont-ils été ainsi désignés » que parce qu'ils étaient d'habiles rhéteurs, de vigoureux dialecticiens, sachant » bien interroger (ἐρωτᾷν); εἴρειν est synonyme de λέγειν et désigne le *langage*. Et » en effet, comme je le disais tout à l'heure, dans le dialecte attique on dési» gne par ἥρωες de beaux diseurs, des questionneurs acharnés; d'où il résulte » que les héros ne sont autre chose qu'une race de rhéteurs et de sophistes. »

Je citerai encore l'étymologie du nom d'*Arès* (20).

« SOCRATE. Mais pour que je ne sois pas tenté de dire autrement, interroge» moi sur Arès (τὸν Ἄρη ἐρώτα).

» HERMOGÈNE. Je te le demande (ἐρωτῶ).

» SOCR. Je rapprocherai donc, si cela te convient, Arès de ce qui est mâle » (ἄῤῥεν) et viril (ἀνδρεῖον). Peut-être aussi a-t-on ainsi nommé le dieu de la » guerre à cause d'ἄῤῥατον qui désigne quelque chose de *dur* et d'*immuable*. »

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer le système d'interprétation que Platon a suivi dans le *Cratyle*; jusqu'à présent ces tentatives d'étymologies ont été considérées comme puériles, et l'on a pris au pied de la lettre des opinions dont l'intention est la plupart du temps ironique. Mais quelles que soient les divagations et les incertitudes étudiées du philosophe, on n'en remarque pas moins le retour de son esprit à propos d'*Héra*, des *Héros* et d'*Arès*, à la racine fondamentale d'ἔρω dans le sens d'*amour*, et de λόγος. N'oublions pas toutefois une autre acception non moins importante de la même racine, celle de *lier*, de *rassembler*, de *condenser*, qu'on retrouve dans le *legere* des Latins comparé au λόγος des Grecs. Cette dernière acception se rapporte encore plus directement au personnage de Junon. On verra plus bas, à propos de la *Junon de Samos*, les *liens* de cette idole; on retrouvera, dans le récit de l'origine de la *Junon samienne*, la mention formelle de ces liens. Homère lui-même, à l'aide duquel on réfute sans cesse les opinions favorables au symbolisme de l'antiquité, Homère ne nous montre-t-il pas Junon suspendue par des chaînes au haut des airs (21)? Ce point de vue, que nous produisons les premiers, rend compte de l'origine commune de la *Juno Lucina* des Latins et de l'*Héra Lacinia* des Crotoniates. Λύγος est en grec le nom de l'osier, plante flexible et propre à faire des liens; le mot *Lacinia* désigne en latin une bandelette. Il serait facile de joindre à ces indications un grand nombre de preuves qui achèveraient de porter la conviction dans l'esprit des lecteurs; l'étude des représentations diverses de Junon nous en fournira quelques unes.

L'existence de la double Héra, l'une mère et l'autre fille, a été démontrée par M. Panofka dans son intéressant commentaire sur un des bas-reliefs les plus célèbres de la villa Albani (22). Nous acceptons dans leur intégrité les conséquences que M. Panofka a déduites de ces recherches, et nous donnerons, dans le cours de ce travail, quelques preuves à l'appui de l'opinion de cet habile antiquaire. En suivant les indications qu'il a données, on arrive à reconnaître dans la Junon fille le même personnage que celui d'*Hébé*, fille de Junon, et dans la Junon mère, la *Rhéa*, mère d'*Héra*. Et en effet, il faut bien admettre l'origine commune de ces deux mots Ἥρα et Ῥέα. Le verbe ῥέω veut dire *parler*, de même que le verbe ἔρω; il signifie de plus *couler* (23), et nous avons chez les Latins une *Juno Fluonia* (24), chez les Grecs une Ἥρα Ῥευώνη (25), considérée comme étant la même que Ἥρα. Tous ces rapprochemens ne peuvent être fortuits, surtout si l'on parvient à rapporter à la même source les trois sens principaux du primitif ἔρω, *couler*, *lier*, *parler*. Nous démontrerons bientôt l'origine fondamentale de ces idées.

(1) Paus. II, 4, 7.

(2) Voyez plus bas l'article particulier sur la *Junon Moneta*.

(3) Dans ce sens c'est la même que la *Juventas* adorée au Capitole. Serv. *ad* Virg. *Æn.* IV, 32.

(4) Paus. II, 17, 4.

(5) Paus. VIII, 22, 2.

(6) *Etymolog. myth. Andeutungen*, S. 68. A Élis, aux fêtes de Junon, il y avait des courses de jeunes filles partagées en trois classes, suivant l'âge. Paus. V, 16, 2.

(7) P. 50 et suiv. Cf. p. 88 et suiv.

(8) Eustath. *ad* Dionys. Perieg. 92; Suid. *v.* Ἰώ.

(9) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 223.

(10) Cf. la déesse jeune et vierge *Aphæa* à Égine. (Anton. Lib. XL) et Hippa, nourrice de Dionysus. Orph. *Hymn.* XLIX.

(11) *Supra*, p. 62 et 63.

(12) En Italie on rencontre aussi une *Opis* nymphe. Serv. *ad* Virg. *Georg.* III, 93.

(13) Cf. Ὦπις ou Οὖπις surnom d'Artémis (Callimach. *Hymn. in Dianam*, 204 et 240); ou de Némésis. (Paus. I, 33, 2); ou nourrice d'Artémis (Schol. *ad* Callimach. *Hymn. in Dianam*, 204); jeune compagne d'Artémis. Virg. *Æn.* XI, 532.

(14) *Etymolog. mythol. Andeutungen*, S. 62.

(15) *Symbol.* Traduct. de M. Guigniaut, tom. II, p. 590, note 3.

(16) P. 47, Bekk.

(17) Voyez Cic. *de Nat. Deorum*, II, 26; Phurnut. *de Nat. Deorum*, III.

(18) Pindar. *Pyth.* II, 39 et *ibi* Schol.; Schol. *ad* Euripid. *Phœn.* 1185, ed. Matthiæ; Lucian. *Dialog. Deorum*, VI.

(19) P. 34 et 35, Bekk.

(20) P. 53, Bekk.

(21) *Iliad.* O, 18, sqq.

(22) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 223.

(23) Cf. *supra*, p. 3.

(24) Festus, *sub verbo*; Arnob. *Adversus Gentes*, III, 30; S. Augustin. *de Civ. Dei*, VII, 2.

(25) Etym. M., *sub verbo*. Cf. Creuzer, *Meletem.* I, p. 30, sqq.

PLANCHE X.

1. Junon *in genere*.

N° 1.

Camée du musée impérial de Vienne. — Buste de *Junon* voilée à gauche et couronnée de tours.

N° 1 *bis*.

Aigue-marine. — Tête de Junon, diadémée, à droite.

La Junon couronnée de tours rappelle la Rhéa crétoise et la Cybèle phrygienne. Nous renvoyons pour l'explication au chapitre de Cybèle, *Supra*, p. 10 et suiv.

2. Junon Capitoline.

N° 2.

ANTONINVS AVGVSTVS PIVS PATER PATRIAE TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL IIII. *Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie, investi de la puissance tribunitienne et consul pour la quatrième fois.* Buste d'Antonin-le-Pieux, à gauche, couronné de laurier.

℞. *Junon*, revêtue d'une tunique talaire, debout, s'appuyant de la main droite sur une lance, et ayant sur la gauche une oie. Médaillon de bronze.

Junon adorée avec Jupiter et Minerve sur le Capitole est la déesse que Cicéron (1) désigne sous le nom de *Junon Romaine*. Elle partage avec Minerve les honneurs que reçoit Jupiter. L'oie que Junon tient sur la main droite lui est encore plus particulièrement consacrée au Capitole, que le paon qui souvent est le symbole de la compagne de Jupiter sur les médaillons qui montrent les trois oiseaux symboliques des divinités honorées sur cette montagne (pl. VII, n° 7). En effet, les oies avaient été les sauveurs du Capitole, quand les Romains, assiégés par les Gaulois, s'étant retirés dans la forteresse du mont Tarpéien, faillirent être surpris par leurs ennemis. Servius (2) nous apprend que Manlius qui repoussa l'attaque des Gaulois, au moment où ils allaient s'introduire dans la forteresse, fut averti par les cris d'une oie qu'un particulier avait consacrée à Junon.

Les monumens qui montrent l'oie en rapport avec Junon sont fort rares. Toutefois, nous pouvons citer ici, indépendamment du médaillon d'Antonin-le-Pieux gravé sur notre planche X, n° 2, un bas relief sur lequel Junon paraît accompagnée de l'oiseau du Capitole. Il représente le jugement de Pâris et se voit, au-dessus du sujet d'Endymion, sur un sarcophage du Musée du Louvre (3).

Quant à la lance que porte la Junon Capitoline, elle rappelle l'épithète *Quiritis* ou *Curitis* (4) qui appartient essentiellement à la Junon des Romains ou des *Quirites*. Nous en parlerons dans l'article de la *Junon Sospita*.

3. Junon Pronuba.

N° 3.

Médaille des Bruttiens. — Tête de *Junon* voilée et couronnée du modius, à droite. Derrière, le sceptre et une abeille.

℞. ΒΡΕΤΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Bruttiens.* Neptune, nu et couronné de laurier, pose le pied droit sur le chapiteau d'une colonne ionique, et de la main gauche s'appuie sur le trident. Devant, un aigle portant dans ses serres une couronne. AR. 5. Mionnet, I, p. 180, N° 767.

L'association de Junon et de Neptune existe, comme on le verra plus bas, dans la religion d'Argos. La retrouvant encore chez les Bruttiens, nous pouvons peut-être attribuer cette circonstance à la situation du temple de Junon Lacinienne, le sanctuaire le plus illustre de cette contrée (5). La divinité dont le temple s'élevait sur un promontoire devait avoir des rapports avec le dieu dont l'empire s'étendait à l'entour de sa demeure. L'attitude de Neptune, particulière à ce dieu, la jambe droite posée en avant sur un objet plus élevé que le sol (6) sur lequel le dieu est debout, mérite en cette circonstance une attention particulière. Ici la jambe de Neptune s'appuie sur la partie supérieure et le chapiteau d'une colonne ionique. Nous croyons, en général, que cette pose du dieu de la mer a pour objet d'appeler l'attention sur sa jambe et de l'isoler en quelque sorte du reste du corps. Sous ce point de vue, le symbole essentiellement religieux, c'est la jambe; c'est une forme appropriée aux délicatesses de l'art grec de ce culte du dieu-jambe que nous avons précédemment signalé (7), et dont il existe des monumens plus grossiers et plus clairs. On se rappelle ce temple de Vénus qui s'élevait sur un promontoire de l'Attique et qui était dédié à Aphrodite Colias (8). M. de Witte dans une dissertation spéciale (9) a prouvé que le surnom de cette Vénus la désignait comme déesse-jambe (10). Les dieux-jambes rappellent les dieux qui n'en ont qu'une; c'est-à-dire ceux dont les membres sont réunis l'un contre l'autre et serrés dans une enveloppe commune. Et l'on ne saurait nier, d'après ce que nous avons dit précédemment, que la Junon Lacinienne n'appartienne à cette catégorie. Il pourrait donc se faire que le rapport entre Neptune et Junon fût ici plus étroit que ne l'indique le voisinage de leurs empires, et qu'il fallut voir dans cette double représentation les deux faces d'une divinité androgyne.

Il n'est pas inutile à ce sujet de comparer un des surnoms les plus célèbres que portait Junon chez les Latins avec le nom même de Neptune, dans cette dernière langue. Le voile qui distingue Junon sur la médaille des Bruttiens la caractérise nettement comme *Pronuba* (11) ou déesse présidant aux mariages. Mais la Junon des noces est essentiellement une Junon voilée. *Nubere* ne voulait dire *se marier* qu'à cause du voile des épouses; *nubere*, avant tout, a le sens de *voiler*, de *couvrir*. L'emblème d'une déesse voilée ou cachée est aussi bien une nuée, *nubes*, qu'un voile, et pour trouver une Junon-Nuée il suffirait de rappeler le mythe d'Ixion (12). Varron (13) attribue au nom de *Neptune* la même étymologie. Il est ainsi nommé, dit-il, parce qu'il enveloppe la terre avec les eaux : *Quod aquis terram obnubat*. Il est un sens plus direct encore qu'on peut attribuer tant à la *Juno Nubes* ou *Pronuba* qu'au dieu *Neptune*. Quelques uns (14) ont tiré le nom de *Nepos* du grec νέπους, qui a effectivement le même sens, comme qui dirait un être sans pieds, *sine pedibus*, non sans doute comme l'ont cru quelques anciens (15), parce que le petit-fils est *sans pieds*, c'est-à-dire parce qu'il n'est pas le fondement, la souche de sa race, mais probablement parce qu'on aura d'abord désigné sous le nom de *Nepos* un enfant nouveau-né qui ne marche pas et dont les pieds sont encore cachés dans le maillot. Si quelqu'un était tenté de considérer comme une témérité l'application de cette étymologie au nom de Neptune, je lui conseillerais de méditer cette phrase de Platon dans le Cratyle (16) : *La raison étymologique du nom de Posidon me paraît provenir de ce que celui qui l'imposa fut arrêté dans sa marche par la mer qui ne lui permit pas d'aller plus loin... Posidon serait donc comme un lien pour les pieds*, ποσίδεσμος. On ne me reprochera pas, j'espère, de défendre une opinion étrange par une phrase plus étrange encore. Les témoignages qui appartiennent à cet ordre d'idées, si on les considère isolément, sont mal compris ou révoltent les habitudes de ce qu'on est convenu d'appeler le sens commun; mais groupés et rapprochés dans leur ensemble, ils imposent à l'esprit une conviction impérieuse.

(1) *De Nat. Deorum*, I, 29.

(2) *Ad* Virg. *Æn.* VIII, 652. Plutarque (*de Fort. Roman.* tom. VII, p. 288, Reiske), dit également que les oies sacrées étaient nourries près du temple de Junon. Cf. Cic. *Pro Rosc. Amer.* 20, et Boettiger. *Ideen zur Kunst-Mythologie*, II. S. 240.

(3) Clarac, *Musée de sculpt. ant. et mod.*, pl. 165. Cf. sur l'oie, comme symbole des divinités infernales, Boettiger, *Ideen zur Kunst-Mythologie*, II, S. 442 et Raoul-Rochette, *Mon. inédit.* p. 179, note 3.

(4) Ovid. *Fast.* II, 477; VI, 49; Macrob. *Saturn.* I, 9; Plutarch. *Quæst. Rom.* tom. VII, p. 149, Reiske; Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 12.

(5) Ce temple était situé non loin de Crotone. Tit. Liv. XXIII, 33; XXIV, 3. Voyez plus bas l'article sur la Junon Lacinienne.

(6) Raoul-Rochette, *Mon. inéd.* p. 59, note 1. Cf. de Witte, *Nouv. Ann.* I, p. 89 et 90.

(7) *Supra*, p. 44.

(8) Paus. I, 1, 4; Schol. *ad* Dionys. Perieg. 952; Suid. *v.* Κωλιάς; Etym. M. *v.* Κολιάδος Ἀφροδίτης.

(9) *Nouvelles Ann.* I, p. 75 et suiv.

(10) Cf. *ibid.* p. 87. Neptune, dont le bas du corps se termine en gaîne, se voit sur une médaille de Béryte. Mionnet, V, p. 336, N° 10.

(11) Virg. *Æn.* IV, 166; VII, 319; Ovid. *Heroid.* VI, 43.

(12) Pindar. *Pyth.* II, 39 sqq.

(13) *De L. L.* V, 72, ed. Müller, *Neptunus quod mare terras obnubit ut nubes cœlum, ab nuptu id est opertione ut antiqui, a quo nuptiæ, nuptus dictus.*

(14) Voyez Müller, *die Etrusker*, I, S. 13.

(15) Schol. Pal. *ad* Homer. *Odyss.* Δ, 404.

(16) P. 43, Bekk.

N° 4.

FAVSTINA AVGvsta PII AVGvsti FILia. *Faustine, Auguste, fille du Pieux Auguste.* Tête de Faustine jeune, à droite.

℟. Le paon, oiseau consacré à Junon. Médaillon de bronze.

Voyez le commentaire sur la Junon de Samos, pl. XII, n° 12.

4. Junon Reine.

N° 5.

FAVSTINA AVGVSTA. *Faustine, Auguste.* Tête de Faustine jeune, à droite.

℟. IVNONI REGINAE. *A Junon Reine.* Dans le champ : Senatvs Consvlto. *Frappé par ordre du sénat.* Junon debout et drapée tient de la main droite la patère et s'appuie de la gauche sur le sceptre ; à ses pieds, le paon. Grand bronze.

N° 6.

IVLIA MAMMAEA AVGVSTA. *Julia Mammæa, Auguste.* Tête de Julia Mammæa, à droite.

℟. IVNOni AVGVSTAE. *A Junon, Auguste.* Junon assise sur un trône, à gauche, tient dans la main droite une fleur et dans le bras gauche un enfant emmailloté. Dessous : Senatvs Consvlto. *Frappé par ordre du sénat.* Grand bronze.

Comparez l'explication du n° 10.

N° 7.

DIVA PAVLINA. *La divine Pauline.* Tête de Pauline, à droite.

℟. CONSECRATIO. *Consécration.* Junon tenant le sceptre, montée sur un paon. Dans le champ : Senatvs Consvlto. *Frappé par ordre du sénat.* Grand bronze.

Nous avons déjà eu occasion (1) de parler de Jupiter considéré comme roi, c'est-à-dire avec tous les attributs de la puissance souveraine. De là l'assimilation de l'empereur au personnage divin de Jupiter. Il en était de même à l'égard des impératrices qui souvent ont été représentées avec le costume et les attributs de Junon. Ainsi l'épithète d'*Auguste* est donnée à Junon sur la médaille n° 6. Toutes ces pièces appartiennent à l'époque romaine et on ne doit y chercher autre chose que des traces de la flatterie qui faisait donner aux impératrices tous les attributs de la divinité. La médaille n° 7, sur laquelle on lit le mot *Consecratio*, se rapporte à l'apothéose de Pauline, qui est enlevée au ciel sous la forme de Junon, et montée sur le paon de la déesse.

5. Junon Martiale.

N° 8.

IMPerator CAESar Caivs VIBIVS TREBONIANVS GALLVS AVGvstvs. *L'empereur César, Caïus Vibius Trébonianus Gallus, Auguste.* Tête de Trébonianus-Gallus, laurée à droite.

℟. IVNONI MARTIALI. *A Junon Martiale.* Junon Martiale assise et voilée à gauche, tient de la main droite des ciseaux et de la gauche le globe. Moyen bronze.

N° 9.

IMPerator CAEsar Caivs VIBivs TREBonianvs GALLVS AVGvstvs. *L'empereur César, Caïus Vibius Trébonianus Gallus, Auguste.* Tête de Trébonianus-Gallus, radiée, à droite.

℟. IVNO MARTIALIS. *Junon Martiale.* Junon Martiale, assise sur un trône, à gauche, tient de la main droite des ciseaux et de la gauche un sceptre. Argent.

Eckhel (2) a traité avec développement du type de Junon Martiale. Il a démontré avec Tristan (3), que l'objet qu'on remarque constamment dans la main droite de cette déesse était *une paire de grands ciseaux*, et non, comme quelques antiquaires l'avaient pensé, une poignée d'épis. Il a fait voir par les témoignages des auteurs anciens (4) que les ciseaux étaient au nombre des attributs de la Junon d'Argos, et il a rappelé la mention faite par le régionnaire Sextus Rufus (5) du temple de *Juno Martialis*, au nombre des édifices de Rome compris dans la région du Forum romain. Cependant, malgré ses recherches, Eckhel n'a pu donner une explication satisfaisante ni du surnom, ni des attributs de cette Junon, et nous ne nous trouvons pas en état d'ajouter beaucoup à ce qu'il a dit sur ce sujet. On peut craindre que la figure de la *Junon Martiale* n'offre une énigme à peu près insoluble aux investigations de la science.

Junon Martiale n'a été représentée sur les médailles que pendant le règne de Trébonianus Gallus ; on la trouve au revers de ce prince et de son fils Volusien (6), tant dans l'argent que sur le grand et le moyen bronze. Ce type doit donc faire allusion à quelque événement du règne si court de Trébonianus Gallus, peut-être au hasard inespéré qui l'avait élevé à l'empire. On accuse Trébonianus Gallus d'avoir coopéré à la perte de son prédécesseur Trajan Dèce (7); mais peut-être était-il dans la politique du nouvel empereur d'attribuer son avénement à la seule Fortune. Comme le régionnaire Rufus est le seul parmi les auteurs anciens qui fasse mention du temple de la Junon Martiale, peut-être faut-il attribuer à Trébonianus Gallus la construction de cet édifice, d'ailleurs si peu célèbre, et qui sans doute aura été abandonné ou négligé après la mort de son fondateur.

Outre les types isolés de la Junon Martiale, que nous avons reproduits, on trouve sur les médailles de Trébonianus Gallus et de son fils la représentation de cette divinité dans l'intérieur de son temple. Cet édifice est circulaire comme celui de Vesta, surmonté d'une coupole et paraît avoir été de petite dimension. La déesse s'y montre assise de face, tenant de la main gauche un sceptre et de la droite une grande paire de ciseaux, les pointes en bas (8). Sur quelques exemplaires on dirait que le corps de la déesse est nu à la partie supérieure comme celui de Vénus. La pièce de la pl. X, n° 8, qui nous montre un globe au lieu du sceptre dans la main gauche de Junon Martiale, est la seule qui offre cette variante dans les attributs.

Junon ne peut pas avoir été surnommée *Martialis* à cause de l'emplacement de son temple. Il y avait à Rome, sur le mont Cœlius, un *Campus Martialis* (9) dans lequel avaient lieu les exercices de la jeunesse romaine, lorsque le véritable Champ-de-Mars, *Campus Martius*, avait été envahi par les inondations du Tibre. Mais le temple de Junon Martiale devait être situé à une grande distance du mont Cœlius. Junon peut avoir été surnommée Martialis comme mère (10) ou même comme épouse de Mars. Arès est à Olympie, le prédécesseur de Jupiter, le véritable époux d'Héra (11). Quand Junon se transforme en Vénus (12), son union avec Mars se représente de nouveau à la pensée. Mars est d'ailleurs le dieu suprême, le père des Romains; il a pour compagne la courtisane ou la louve (13), nourrice de Romulus et de Rémus. La mère de ces jumeaux sacrés est *Rhéa Sylvia*. *Rhéa Sylvia* est l'épouse de *Mars Sylvanus* (14). Junon Martiale pourrait donc être considérée comme la même que Rhéa Sylvia.

Mais l'origine probable du surnom de Junon Martiale nous empêche de nous arrêter à cette conjecture. Trébonianus Gallus était à la tête des troupes, quand la fortune l'éleva à l'empire. Junon Martiale peut être considérée comme la personnification de cette fortune guerrière. On se rappelle que chez les Latins plusieurs faisaient dériver le nom de *Juno* du verbe *juvare* (15), aider, secourir; *Juno quasi a juvando*. Les attributs de la Junon Martiale ne sont point contraires à cette interprétation. Le globe qu'elle tient dans sa main est un symbole bien connu de la Fortune. L'explication physiologique que les anciens ont donnée des ciseaux de la Junon d'Argos ne mérite pas beaucoup de confiance. Junon, qui est l'air purifiant le monde, de même que les ciseaux nettoient le corps en faisant disparaître les cheveux ou les poils (16), n'offre pas à l'esprit

(1) *Supra*, p. 47.
(2) *D. N.* VII, p. 358, sqq.
(3) *Hist. August.* t. II, p. 668.
(4) *Anecdot. græca*, ed. Villoison. Tom. I, p. 208; Suidas, *v.* Ἥρα.
(5) Voyez Eckhel, *l. cit.*, p. 360.
(6) Et aussi au revers de la tête d'Hostilien. Pellerin, *Rec.* III, p. LI.
(7) Zozim. *Hist.* I, 24.
(8) Pellerin, *Rec.* III, p. XLX et p. 265.
(9) Ovid. *Fast.* III, 519; Paulus Diacon. *Epit. Festi.*
(10) Ovid. *Fast.* V, 255, sqq.
(11) Cf. *supra*, p. 27, et surtout le passage de Pausanias (V, 17, 1) qui cite la statue de Zeus casqué, debout, près d'Héra assise. Zeus, comme on sait, portait à Élis le surnom d'*Aréius*, vestige qui était resté de l'ancien dieu suprême *Arès*. Paus. V, 14, 5.
(12) Aphrodite Aréia était honorée à Sparte. Paus. III, 17, 5.
(13) Cf. Arnob. *Adversus Gentes*, IV, 3.
(14) Cato, *de Re rust.* 83.
(15) Cic. *de Nat. Deorum*, II, 25 et 26.
(16) *Anecdot. græca*, ed. Villoison, tom. I, p. 208.

une image bien claire; et d'ailleurs on ne comprendrait pas en quoi cette purification de l'air pourrait se rattacher à l'histoire de Trébonianus Gallus. Mais les ciseaux sont placés dans les mains d'une des Parques qui président à la destinée humaine (1). Les Parques sont les mêmes que les Ilithyies, et Junon est l'Ilithyie par excellence (2). Lysippe avait représenté l'emblême masculin de la Fortune, Καιρός, le pied posé sur un globe, chauve du derrière de la tête et tenant dans la main un rasoir (3). Cet instrument porté par Καιρὸς nous paraît offrir une analogie frappante avec les ciseaux que tient la Junon Martiale. Peut-être même cette dernière se rapprochait-elle de la *Vénus Calva* (4) des Romains.

Au reste, il n'y a rien de téméraire à considérer dans le Latium Junon et la Fortune comme une seule et même divinité. Rome comptait plusieurs Junons, *Junones* (5), de même qu'on adorait plusieurs Fortunes à Antium (6). Dans le temple de Préneste, la Fortune était représentée allaitant Junon et Jupiter enfans (7).

6. Junon Lucine.

N° 10.

IVLIA AVGVSTA. *Julie Auguste.* Tête de Julia Domna, à droite.

℞. IVNONI LVCINAE. *A Junon Lucine.* Junon Lucine assise sur un trône, à gauche, tient de la main droite une fleur, et dans son bras gauche un enfant emmailloté. A l'exergue : Senatvs Consvlto. *Frappé par ordre du sénat.* Grand bronze.

Nous n'avons point à rechercher si Junon Lucine avait été ainsi nommée à cause de la Lune (*Luna quasi Lucina* (8)), de la lumière, ou parce qu'elle amenait au jour les nouveaux-nés (9), ou bien encore à cause du bois sacré, *lucus*, qu'elle avait à Rome (10). Junon Lucine est évidemment sur les médailles impériales une allusion à la fécondité des impératrices. Les femmes romaines avaient l'habitude de l'invoquer dans les enfantemens, et sous ce rapport elle répondait à l'Ilithyie des Grecs. Lucine (11) est un personnage distinct comme Junon, ce qui le prouve, c'est que le surnom de Lucine a été attribué tantôt à Junon (12), tantôt à Diane (13). Nous savons d'ailleurs à quel ordre de divinités se rapporte la Junon Lucine. Si elle possède le pouvoir d'abréger les douleurs de l'enfantement, elle a aussi la faculté terrible de les prolonger et de rendre les accouchemens impossibles. Quand Alcmène est sur le point de mettre Hercule au monde, Junon envoie Ilithyie qui s'assied en dehors des portes, près de l'autel, et qui, tenant les mains croisées sur ses genoux, s'oppose ainsi au progrès de l'enfantement (14). Le charme n'est rompu que lorsque par une fausse annonce de la délivrance d'Alcmène, Galanthis est parvenue à faire ouvrir les mains d'Ilithyie, en signe d'étonnement. La Junon *Hyperchiria* de Lacédémone (15), celle qui a les mains élevées, n'était peut-être qu'une figure de cette Ilithyie libératrice. Le nœud que forment les mains croisées d'Ilithyie avant l'accouchement d'Alcmène figure les liens que l'enfant, mû par une force merveilleuse, a besoin de briser pour sortir du sein de sa mère. Junon Lucine, la déesse liée par excellence, analogue à la Diane Lygodesma (16), est aussi celle qui seule a la faculté de rompre les liens de l'enfantement.

On remarquera qu'Ilithyie, lorsqu'elle s'oppose à l'enfantement d'Alcmène, est assise à la porte, en dehors de la maison. Lorsque les dames romaines ressentaient les douleurs de l'accouchement, elles faisaient placer un lit en l'honneur de Junon Lucine, au-dehors de leur appartement, dans l'atrium de la maison (17). La déesse, qui dans l'Olympe égyptien répond à Ilithyie, est *Souan*, dont le nom signifie ouverture, et dont le symbole, un vautour éployé, est figuré au-dessus de toutes les entrées dans les monumens de l'Égypte. Souan, représentée d'ordinaire avec une tête de vautour, n'est qu'une forme de la Mère suprême dont le vautour est le symbole. Elle est ainsi ce qu'Ilithyie est à Junon. Souan, dans une peinture du *Panthéon égyptien*, porte un arc et des flèches (18) comme Diane, et on sait que les anciens comparaient les douleurs de l'enfantement aux flèches lancées par les Ilithyies (19). Ces rapprochemens ne peuvent être fortuits et jettent un nouvel intérêt sur le personnage de Junon Lucine.

Celle-ci, dont le nom en grec veut dire une petite louve (λυκίς), mérite aussi d'être comparée à la louve Acca, épouse de Mars, nourrice de Romulus et de Rémus (20). Dans les Lupercales, ou fêtes du loup célébrées à Rome en l'honneur de Pan ou plutôt de Faunus, fils de Picus (21), les femmes s'offraient en foule aux coups (22) de ceux qui parcouraient la ville, armés de courroies ou de lanières de cuir (*laciniæ*). On croyait que l'atteinte de ces courroies favorisait la fécondité.

7. Junon Moneta.

N° 11.

IMPerator CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis COnSvl III. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste, grand pontife, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste d'Hadrien, lauré, à droite.

℞. MONETA AVGVSTI. *Moneta d'Auguste.* Junon Moneta debout, tient de la main droite une balance et de la gauche une corne d'abondance. Médaillon de bronze.

Les Romains assignaient à leur Junon Moneta une origine historique, comme toujours en pareil cas, fort incertaine. Cicéron (23) rapporte que Junon avait averti (*monuisse*) les Romains de lui sacrifier une truie pleine, à l'occasion d'un tremblement de terre, et que de cet avertissement était venu le surnom de *Moneta*. Le temple de cette Junon était au Capitole, sur l'emplacement de la maison de Manlius Capitolinus, et c'était Camille qui avait voué cet édifice dans la guerre contre les Aurunques (24). Une troisième tradition voulait que pendant la guerre contre Pyrrhus, les Romains s'étant adressés à Junon dans une pénurie d'argent, la déesse leur eût répondu qu'ils n'en manqueraient jamais s'ils observaient dans leurs guerres les lois de la justice (25), ce qui fit décréter qu'à l'avenir on frapperait la monnaie dans son temple. Ce dernier récit, sans doute le moins ancien, est le seul dans lequel nous trouvions associés les idées de conseil, d'admonition, avec l'usage des espèces monnayées (*moneta*). Aussi beaucoup d'interprètes n'ont-ils pas hésité à considérer comme fortuit le rapport de la Junon conseillère et de la monnaie. Cette dernière dénomination serait venue, suivant cette opinion, de ce qu'on frappait les monnaies dans le temple de Junon Moneta.

Contre cette manière de voir s'élèvent néanmoins plusieurs objections étymologiques d'une assez grande valeur. Dans les langues sémitiques, *maneh*, la *mine*, en grec μνᾶ, qui désigne un poids monétaire, dérive de la racine *manah*, dont le sens est celui de *partition*, d'*attribution*, de *numération*. *Numus* chez les Latins, νόμισμα chez les Grecs, synonymes de *moneta*, proviennent de la racine νέμω, qui veut dire aussi *partager*, *diviser*, *attribuer*, et qui présente dans un autre ordre les mêmes élémens que ceux de la racine *manah*. Il est bien difficile qu'on ne rattache pas le mot de *moneta* à la même origine. D'un autre côté, Junon peut être à la fois la déesse des bons conseils et celle de la

(1) Cet attribut est donné rarement aux Parques sur les monumens. Voyez le bas-relief du baron de Humboldt, publié par M. Welcker, *Zeitschrift.*, S. 199, Taf. III, 10.

(2) Dans sa qualité de Junon Lucine.

(3) Callistrat. *Stat.* 6; Himerius *ap.* Phot. *Biblioth.* Cod. CCXLIII, p. 371. Bekk. Cf. Καιρὸς et Κείρω, *tondre, raser.* Cf. de Witte, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 316. Thanatos vient couper le cheveu fatal sur la tête d'Alceste, au moment où elle va mourir. Euripid. *Alcest.* 24. Cf. l'Artémis Παιδοτρόφος synonyme de Κουροτρόφος (Paus. IV, 34, 3), avec les Genétyllides (Paus. I, 1, 4), et la Parque qui donne la mort.

(4) Serv. *ad* Virg. *Æn.* I, 724.

(5) Comme nous l'apprenons de plusieurs inscriptions antiques. Orelli, *Inscript. Lat. select.* 1322 sqq; 1562, 1563, 2083, 2084, 2085. Cf. Plin. *H. N.*, II, 7, 5.

(6) Sueton. *in Caligul.* 57; Martial. *Ep.* V, 1. Cf. aussi les Fortunes de Préneste. Ovid. *Fast.* VI, 62. Voyez Gerhard, *Ant. Bildw.*, Taf. IV.

(7) Cic. *de Divinat.* 41.

(8) Macrob. *Saturn.* VII, 16; Cic. *de Nat. Deorum*, II, 27; Catull. *Carm.* XXXIV, 16.

(9) Ovid. *Fast.* II, 450; VI, 39; Virg. *Eclog.* IV, 8. Cf. la Junon Lucetia. Serv. *ad* Virg. *Æn.* IX, 570. Cf. Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 138 et 139, Reiske.

(10) Plin. *H. N.* XVI, 44, 85. Cf. Ovid. *Fast.* II, 449.

(11) Donat. *ad* Terent. *Andr.* III, 2, 15.

(12) Catull. *Carm.* XXXIV, 14.

(13) Catull. *l. cit.*, 15.

(14) Anton. Lib. XXIX; Ovid. *Metam.* IX, 295 sqq. Cf. un superbe vase du Musée du Louvre (de Witte, *Cat. Durand*, n° 264) sur lequel est représenté Hercule enfant qui étouffe les serpens que Junon avait envoyés pour le faire périr; là on voit Junon qui tient deux doigts de la main gauche repliés en dedans.

(15) Paus. III, 13, 6.

(16) Idem, III, 16, 7.

(17) Serv. et Philargyr. *ad* Virg. *Eclog.* IV, 62 et 63.

(18) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 28, B.

(19) Homer. *Iliad.* Λ, 269 sqq.

(20) Ovid. *Fast.* III, 55, sqq.; Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 105, Reiske.

(21) Virg. *Æn.* VII, 48.

(22) Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 131, Reiske; Ovid. *Fast.* II, 267 sqq.; Festus, *v.* Februarius.

(23) *De Divinatione*, I, 45; II, 32. Cf. *Moneta*, mère des Muses. Hygin. *Præf. Fab.*, p. 13. C'est la même que Mnémosyne : Μνημοσύνη, *Moneta.* Gloss. Philoxen. Ainsi le surnom de *Moneta*, donné à Apollon, paraît sur les médailles de Commode. Vaillant, *Num. Imp. Rom.* II, p. 182; Eckhel, *D. N.* VII, p. 122. Vaillant a très bien expliqué ce surnom en le rapportant aux jeux Apollinaires célébrés dans l'intention d'apaiser la peste qui accabla la ville, l'an de Rome 943. Dion. Cass. LXXII, 14. Cf. Fest. *v.* Salva res.

(24) Tit. Liv. VII, 28; Ovid. *Fast.* VI, 183.

(25) Suidas, *v.* Μονῆτα. Cf. Sur la Junon Moneta, Macrob. *Saturn.* I, 12.

monnaie. Le grec μένω, qui est le même que le latin *moneo*, et auquel se rattachent aussi μένος et *mens*, la pensée, l'intelligence, a une analogie étroite avec νέμω duquel dérivent νόμος aussi bien que *numus* et νόμισμα. L'institution légale et souverainement intelligente de la monnaie peut donc avoir été mise sous la protection de la déesse qui préside aux bonnes pensées.

Cette explication peut paraître satisfaisante, et pourtant nous ne croyons pas avoir le droit de nous y arrêter. L'époque à laquelle remonte le surnom de Junon Moneta n'admet, selon nous, ni allégorie pure, ni personnification de la pensée. Sur les monnaies de l'époque impériale nous voyons apparaître une ou plusieurs *Monetæ* (1) portant d'une main une balance et de l'autre une corne d'abondance; ce sont là des divinités qu'on peut ranger parmi les allégories familières à cet âge. La tête représentée sur le denier de la famille Carisia, quoique accompagnée seulement de l'inscription *Moneta* (pl. XIV, n° 5.) (2), a été considérée justement par tous les critiques comme celle de Junon Moneta elle-même (3). Une divinité aussi ancienne doit avoir un caractère et une signification matérielle, avant qu'elle ne se prête à une interprétation morale ou intellectuelle. Une médaille de Samos nous offre l'inscription ΜΗΝΗ, *la Lune*, à côté de la tête de Junon (4). Certes on ne peut s'empêcher de comparer cette Ἥρα Μήνη à la *Juno Moneta* des Latins. Ce n'est pas tout : la déesse de la monnaie est nécessairement une déesse tellurique; elle recèle dans son sein les métaux propres à la fabrication des espèces; elle fournit le feu qui les met en fusion, les matières qui excitent la flamme. C'est naturellement la mère de *Mulciber* ou de Vulcain, le dieu qui préside à la fabrication elle-même (5). Comme déesse tellurique, Junon est *Mania* (6), peut-être de *maneo*, en grec μένω, à cause de l'immobilité de la terre. Sous cet aspect elle est aussi une déesse captive. Considérée ainsi, *Moneta* ne serait-elle pas comme l'équivalent de *munita* ou *mœnita*, ce qui rappelle aussitôt les murailles, *mœnia*, et la couronne crénelée que Junon partage avec Aphrodite et avec Rhéa? On remarquera aussi le collier dont le buste de Junon Moneta est orné sur le denier de la famille Carisia, et on se rappellera le *monile* des Latins, le μάννος des Grecs, qui se rapportent à la même origine. Et qu'on ne croie pas ces idées de captivité et de compression étrangères au sens moral de la Junon Moneta : le travail de la pensée dans le cerveau est essentiellement ce que les Latins désignent par le mot *mens*, les Grecs par celui de μῆτις. Ne se présente-t-il pas dans l'imagination de tous les peuples et dans toutes les langues sous l'aspect de l'agglomération, de la compression des éléments de l'intelligence? La pensée ou *Métis* est captive dans la tête de Jupiter, et lui fait subir les tortures d'un enfantement impossible avant que la hache de Vulcain ne lui ait ouvert une issue.

PLANCHE XI.

N° 1.

Buste de *Junon*, à droite, la tête ornée d'une couronne élevée. Camée du Cabinet de France.

N° 2.

Camée. — Tête de Junon à longs cheveux, à gauche, couronnée du modius.

Voyez pour l'interprétation de la couronne élevée ou modius l'article particulier sur la Junon de Samos, pl. XII, n° 12.

8. Junon de Crète.

N° 3.

Médaille de Cnosse. — Tête de Junon, coiffée de la couronne élevée ou modius, à gauche.

℞. ΚΝΩΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Cnosse.* Le labyrinthe. Dans le champ, les lettres A. P, un fer de lance et un foudre. AR. 6 1/2. Mionnet, II, p. 268, N° 72.

Nous avons déjà vu dans les articles précédens, et surtout dans l'*Introduction* à Junon (7), que cette déesse se confond très souvent avec sa mère Rhéa. Les auteurs anciens ne nous ont transmis aucun renseignement particulier sur la Junon de Crète, qui ne saurait être différente de Rhéa, la déesse à la coiffure orientale, telle que nous la montre la médaille de Cnosse gravée sur notre planche XI, n° 3. On sait seulement que les Crétois célébraient une fête nommée Ἡρόχια (8). Cette fête était la même que celle connue sous le nom d'Ἱερὸς γάμος (9); elle avait pour objet de rappeler l'union de Zeus et d'Héra, union qui, selon quelques récits, avait eu lieu, aux environs de Cnosse, sur les bords du fleuve Théren, dans un endroit où, du temps de Diodore (10), il y avait encore un temple qui, tous les ans, rassemblait les habitans pour la célébration d'une fête commémorative de cette noce sacrée.

Nous avons vu aussi qu'en Crète la compagne de Jupiter est *Europe* (11), nom qui convient aussi bien à Déméter qu'à Héra (12). On peut comparer ce que nous avons dit dans l'article sur le Jupiter de Crète, où nous avons tâché de démontrer que la nymphe Europe est une déesse d'un rang aussi élevé que les déesses du premier ordre (13). D'ailleurs l'union de Zeus et d'Héra en Crète rappelle naturellement celle de Zeus et d'Europe sous le platane de Gortyne (14). Plusieurs mythographes transportaient en Béotie le théâtre de cette union d'Europe avec Jupiter (15); et cette contrée aurait tiré son nom du mugissement d'une génisse (16). En Béotie encore, on célébrait la fête des *Dædala* en mémoire de l'union mystérieuse de Jupiter et de Junon (17). Dans l'île d'Eubée, nom qui également fait allusion aux bœufs ou aux génisses, on montrait une grotte dans laquelle on disait que Jupiter avait transporté Junon pour s'unir à cette déesse (18).

On comprend par ce qui précède combien sont voisins les personnages d'Héra et d'Europe. Europe, en Crète, est certainement la même déesse qui, dans d'autres lieux, portait les noms d'Héra ou de Dioné. Car Dioné n'étant autre que la Vénus Uranie ou Astarté, Europe, par le personnage d'Astéria (19) qui lui est identique, vient se confondre aussi avec la déesse que les Grecs ont nommée Aphrodite. L'Aphrodite-Héra de Sparte (20) résume en elle seule les deux formes qui dans d'autres localités se sont trouvées séparées, et que nous reconnaissons dans Europe, la même que la Junon crétoise.

N° 4.

Médaille d'Argos. — Tête de Junon ornée d'une couronne élevée et enrichie de palmettes, à droite.

℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Argiens.* Deux dauphins et au milieu un bucrâne orné de bandelettes. AR. 6 1/2. Mionnet, IV, Suppl., p. 307, N° 71.

Le beau médaillon que nous publions ici a été rangé par quelques numismatistes parmi les médailles crétoises, à cause de la ressemblance que l'on trouvait entre le type de cette Junon et celle qui figure sur des monnaies de plusieurs villes de l'île de Crète (21). Mais les nombreuses découvertes de pièces semblables, faites depuis quelques années dans le Péloponnèse, ne permettent guère de douter que ces médailles n'appartiennent à la ville d'Argos, où Junon avait un culte des plus solennels. M. Millingen (22), et avant lui M. Ed. de Cadalvène (23),

(1) Par exemple sur les monnaies de Commode, d'Elagabale et de Trébonianus-Gallus et après fréquemment.

(2) Morell. *Fam. Carisia*, tab. I, n°s 3 et 4.

(3) Voyez Havercamp, *ad* Morell. p. 72; Eckhel, *D. N.* V, p. 163. Sur les deniers de la famille Cordia (Morell. *Fam. Cordia*, n° 1), Moneta tient le sceptre et la balance; sur son épaule est placé Éros et non une chouette, comme l'ont cru quelques numismatistes.

(4) Mionnet, III, p. 282, n° 165.

(5) C'est pourquoi on voit au revers de *Moneta* sur les deniers de la famille Carisia, une enclume surmontée du bonnet de Vulcain, des tenailles et un marteau. Voyez notre pl. XIV, n° 5.

(6) Fest. *sub verbo*; Varr. *de L. L.* IX, 61, Müller.

(7) *Supra*, p. 74.

(8) Hesych. *sub verbo*. Cette fête s'appelait également Θεοδαίσια. Hesych. *l. cit.* Cf. Chishull, *Ant. Asiat.* pag. 131; Welcker, *Schwenck's Andeutungen*, S. 273; Hœck, *Kreta*, III, S. 313. Il n'est pas inutile de remarquer que l'inscription donnée par Chishull fait mention des habitans d'Hiérapytna, ville qui offre pour type la tête de Junon. Voyez pl. XI, N° 11.

(9) Cf. Hœck, *Kreta*, III, S. 312.

(10) Diodor. Sicul. V, 72.

(11) *Supra*, p. 63 et suiv. Cf. p. 74.

(12) Hesych. *v.* Εὐρωπία; Paus. IX, 39, 4.

(13) *Supra*, p. 62 et 63.

(14) Theophrast. *Hist. Plant.* I, 15; Plin. *H. N.* XII, 1, 5.

(15) Antimach. *ap.* Steph. Byzant. *v.* Τευμησσός; Paus. IX, 19, 1.

(16) Steph. Byzant. *v.* Βοιωτία.

(17) Paus. IX, 3, 2; Plutarch. *ap.* Euseb. *Præp. Evang.* III, 1.

(18) Steph. Byzant. *v.* Κάρυστος.

(19) *Supra*, p. 66 et 67.

(20) Paus. III, 13, 6.

(21) Sestini, *Classes general.* Seconde éd., p. 52. M. Mionnet, *l. cit.*, est du même avis.

(22) *Ancient coins of greek cities and kings*, p. 62. Voyez dans le même ouvrage, pl. IV, N° 19.

(23) *Recueil de méd. grecques inéd.*, p. 193. Cf. pl. III, Nos 1, 2, 3.

avaient déjà restitué à Argos du Péloponnèse les belles pièces qui montrent la tête de Junon coiffée d'une couronne élevée, et au revers deux dauphins, accompagnés, la plupart du temps, d'autres symboles. D'ailleurs, l'existence d'une ville du nom d'Argos dans l'île de Crète n'est nullement prouvée (1). Quelques auteurs citent, il est vrai, un mont Argæus aux environs de la ville de Lyctus (2), mais il n'est question nulle part d'une ville qui aurait porté le nom d'Argos. Aucune difficulté n'existe donc pour rendre à la célèbre Junon d'Argos l'image de cette déesse, figurée sur la pièce gravée sur notre planche XI, n° 4. Voyez, pour l'interprétation de ce type, le commentaire sur la Junon d'Argos, *infrà* au n° 14 de notre planche XI.

9. Junon Lacinienne.

N° 5.

Médaille de Crotone. — Tête de *Junon Lacinia*, de face, ornée d'une couronne élevée.

℞. ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Hercule nu et imberbe, assis sur la peau de lion, tient de la main droite le scyphus, et de la gauche s'appuie sur la massue; près de lui, un arc. AR. 5. Mionnet, I, Suppl., p. 340, N° 998.

N° 6.

Médaille de Pandosia des Bruttiens. — Tête de *Junon Lacinia*, de face, les cheveux flottans, avec une couronne élevée et un collier de perles.

℞. ΠΑΝΔΟΣΙεων. (*Monnaie*) *des habitans de Pandosia*. Le chasseur *Æsarus*, nu et imberbe, assis sur un rocher à gauche, le bras droit étendu et la main gauche appuyée sur le rocher. De chaque côté, un chien; dans le champ, une lance. AR. 3. Mionnet, I, Suppl., p. 346, N° 1036.

N° 7.

Médaille de Crotone. — Tête de *Junon Lacinia*, de face, les cheveux flottans, ornée d'une couronne élevée, enrichie de fleurs.

℞. ΚΡΟΤΩΝιατων. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Hercule, nu et imberbe, assis sur la dépouille du lion, tient le scyphus de la main droite. Dans le champ, arc, carquois et massue, et les lettres ΜΕ. Près d'Hercule, un bucrâne. AR. 5. Mionnet, I, p. 191, N° 869.

N° 8.

Médaille de Véséris du Samnium. — Tête de Junon, les cheveux flottans et ornée d'une couronne élevée, de chaque côté de laquelle s'élance un cheval ailé; collier de perles.

℞. PHENSERNV (en caractères osques). *Monnaie des habitans de Véséris* ou *Æsernia*. Bellérophon, monté sur Pégase, à droite, combat la Chimère. AR. 5 (3). Millingen, *Ancient coins of greek cities and kings*, pl. II, n° 8 et p. 27 (4).

J'ai peu de chose à ajouter aux développemens pleins de goût, d'élégance et d'érudition que M. le duc de Luynes a donnés dans ses *Études numismatiques* sur les médailles de Crotone, de Pandosia et de Véséris, qui représentent au droit la tête de face de la Junon Lacinienne, les cheveux touffus et épars, portant une couronne élevée ornée de palmettes ou de figures de Pégases. Cette déesse est bien celle dont le temple s'élevait sur le promontoire Lacinium près de Crotone (5). M. le duc de Luynes a eu raison de croire que le culte de cette déesse s'était étendu dans toute la grande Grèce. Il a bien fait aussi de comparer la chevelure de cette divinité avec celle d'Aréthuse sur les médailles syracusaines, et sa coiffure avec les couronnes de Junon à Mycènes, à Olympie et à Cnosse (6). Nous admettons avec M. le duc de Luynes que toutes ces représentations semblables désignent une divinité chthonienne. Nous nous croyons néanmoins autorisés par la différence des revers de ces médailles à considérer ces Junons sous plusieurs aspects, selon que l'eau ou le feu dominent dans leur essence.

Eckhel (7) a ingénieusement expliqué le revers des médailles de Crotone, n° 5 et 7. On y voit Hercule assis sur la peau de lion, appuyé sur sa massue, et ayant son arc à ses pieds; il tient de la droite le scyphus qu'il semble présenter à quelqu'un chargé de le remplir. L'attitude du corps d'Hercule exprime admirablement la fatigue. Cet Hercule, arrivant sur le territoire des Crotoniates, cherchait à étancher sa soif. La tradition voulait qu'une femme de Crotone eût offert de l'eau à Hercule, et que celui-ci se fût vengé en changeant en pierre un tonneau de vin que cette femme possédait et dans lequel elle puisait en secret pour son propre usage (8). La Junon Lacinienne se présente donc ici sous trois aspects qui lui conviennent parfaitement, celle de Déesse Pierre, de Méthé ou l'Ivresse (9), et de déesse vivant au milieu des eaux qu'elle distribue. Ce dernier aspect domine principalement sur la médaille par le contraste qu'offre le revers qui nous montre *Hercule bibax* ou plutôt *sitiens*.

Le didrachme de Pandosia n° 6 fait voir, au lieu d'Hercule, un chasseur également fatigué. Ce serait peut-être le dieu Pan (10), Céphale ou plutôt encore Actéon, surtout si on se souvient que c'est la soif après la chasse qui lui fit chercher la fontaine, où il eut le malheur de voir Diane. Mais Eustathe (11) nous a conservé le nom d'un chasseur crotoniate qui, s'étant mis à la poursuite d'un cerf, se noya dans un fleuve qui porta depuis son nom, *Æsarus* (12). L'analogie des types qu'offrent les médailles de Crotone et de Pandosia autorise à croire que le chasseur de Crotone a pu figurer également sur la monnaie de la seconde de ces villes. D'ailleurs, la véritable position géographique de Pandosia, dans les montagnes près de Crotone, a été fixée par M. le duc de Luynes (13), et le voisinage de ces deux villes permet d'admettre sur les monnaies de Pandosia la représentation du chasseur crotoniate Æsarus. Et si l'on compare, comme l'a fait M. le duc de Luynes, les pièces nombreuses de la même contrée, le cerf se voit dans certains cas substitué à la figure d'Hercule ou du chasseur (14).

La médaille de Véséris n° 8 nous conduit à une conclusion différente. On voit en effet au revers de cette pièce Bellérophon combattant la Chimère, et nous sommes encore cette fois-ci d'accord avec M. le duc de Luynes qui croit que la Chimère se rapporte au Vesuve (15), dans le voisinage duquel Véséris était située, et que la Junon du droit de cette monnaie est la déesse chthonienne qui lance les feux du cratère. Cette Junon de Véséris n'est donc plus celle qui étanchait avec de l'eau la soif d'Hercule. Le caractère brûlant domine chez elle, et sous cet aspect elle se distingue nettement de la Junon de Mycènes et de celle de Crotone. Mais la terre recèle les sources les plus fraîches à côté des feux des volcans, et si nous ne la considérons plus que sous cet aspect général, la Junon de Véséris ne peut plus se distinguer de celle de Crotone ou d'Argos.

N° 9.

Médaille attribuée à Thyréa de l'Argolide. — Tête de Junon, ornée d'une couronne élevée à droite.

℞. ΠΑΜΦΑΗΣ. Colonne, surmontée d'un vase, entre un trident et une proue de vaisseau. Æ. 4. Mionnet, IV, Suppl., p. 266, N° 187.

Voyez le commentaire du n° 14, de la planche XI.

N° 10.

Médaille de Cromna de Paphlagonie. — Tête de Jupiter, barbu, à longs cheveux et lauré, à gauche.

(1) Cf. duc de Luynes, *Études numismat.*, p. 22, note 4.

(2) Hesiod. *Theogon.* 484. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 174 und 409.

(3) C'est par erreur que sur la planche le graveur a indiqué *bronze*.

(4) Décrite par M. Mionnet (I, p. 191, N° 867) à Crotone.

(5) Strab. VI, p. 261; Tit. Liv. XXIV, 3; XLII, 3; Serv. *ad* Virg. *Æn.* III, 552; Valer. Max. I, 1, 20. La déesse portait ce nom à cause du héros Lacinius qui lui avait élevé ce temple; d'autres récits disaient que c'était un brigand qu'Hercule avait mis à mort dans cet endroit et la fondation du temple était attribuée à Hercule. On prétendait également que Thétis avait donné le promontoire Lacinium à Junon. Serv. *ad l. cit.* Le bucrâne représenté près d'Hercule sur la médaille de Crotone, n° 7, rappelle les bœufs de Géryon que plusieurs brigands voulurent enlever à Hercule, quand le héros traversa l'Italie.

(6) Voyez les *Études numismat.* pag. 22, et les médailles d'Argos, de l'Élide et de Crète gravées sur notre planche XI, n°s 4, 15, 16.

(7) *D. N.* I, p. 171.

(8) Athen. X, p. 441.

(9) Les médailles de Medma montrent la tête d'une déesse coiffée d'épis avec une œnochoé à côté d'elle. Mionnet, Suppl. I, p. 346, n° 1034. On doit probablement reconnaître ici la tête de *Méthé*.

(10) Duc de Luynes, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 17. Le dieu Pan reconnaissable à la syrinx, figure sur certaines pièces de Pandosia.

(11) *Ad* Dionys. Perieg. 369 et 420. Cf. l'histoire du chasseur Saron en Achaïe. Paus. II, 30, 7.

(12) M. Millingen (*Ancient coins of greek cities and kings*, pl. I, n° 25) a publié une médaille de Crotone sur laquelle on voit la tête du fleuve Æsarus.

(13) *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 10 et 11.

(14) *Études numismat.* p. 22. Voyez Panofka, *Cabinet Pourtalès*, p. 52.

(15) *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 308.

℞. ΚΡΩΜΝΑ. *Cromna.* Tête de Junon, coiffée d'une couronne tourrelée, à gauche; dans le champ, un monogramme et la lettre Ν. AR. 4. Mionnet, II, p. 396, N° 54.

Voyez le commentaire du n° 2 de notre pl. XIII.

N° 11.

Médaille d'Hiérapytna de Crète. — Tête de Junon, couronnée de tours, à droite.

℞. ΙΕΡΑΠΥΤΝΙεων. (*Monnaie*) *des habitans d'Hiérapytna.* Aigle éployé placé près d'un palmier, devant lequel est écrit le mot ΚΛΟΥΜΕΝΙΔΑΣ. *Clumenidas* (nom de magistrat); le tout dans une couronne de laurier. AR. 6. Mionnet, II, p. 283, N° 206.

Voyez *supra*, pag. 66, le commentaire sur le Jupiter de Crète et l'article de la Junon de Crète qui sert d'explication au n° 3 de notre pl. XI, *supra*, p. 78.

N° 12.

Camée fragmenté du Cabinet du prince de Canino. — Tête de Junon, diadémée, à gauche.

N° 13.

Cornaline du Musée Blacas. — Tête de Junon, à droite, ornée d'une bandelette.

10. Junon d'Argos.

N° 14.

Médaille d'Argos. — ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙCαρ Λουκιος CΕΒΗΡΟC ΠΕΡτιναξ. *L'empereur, César, Lucius Sévère Pertinax.* Tête laurée de Septime-Sévère, à droite.

℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Argiens.* Junon couronnée du modius, assise sur un trône à gauche, tient de la main droite la grenade, et de la gauche s'appuie sur un sceptre. Æ. 6. Mionnet, IV, Suppl., p. 248, N° 81.

Le médaillon que nous reproduisons sous le n° 4 de la planche XI a été longtemps attribué à une ville incertaine d'Argos en Crète. Mais cette opinion est aujourd'hui entièrement abandonnée (1); c'est à Argos du Péloponnèse qu'appartient cette pièce. La tête du droit doit donc être celle de la Junon de Polyclète (2). La couronne élevée qui la surmonte n'est pas, il est vrai, ornée des figures des Grâces et des Heures; mais on peut croire que l'artiste monétaire a évité de renfermer dans un aussi petit espace des détails aussi compliqués. Les symboles gravés au revers de la médaille conviennent à la Junon de Mycènes. Le bucrâne orné de bandelettes rappelle Io, prêtresse du temple de Junon (3), et transformée en vache. Les deux dauphins se rapportent sans doute à Neptune Prosclystius (4), ainsi nommé parce que, dans la dispute qu'il eut avec Junon pour la possession d'Argos, il avait inondé le territoire de cette ville. La retraite des eaux de la mer fut le gage de la réconciliation de Neptune et de Junon, et les dauphins de la médaille peuvent faire allusion à cette concorde (5). Deux ruisseaux coulaient auprès du temple de la Junon de Mycènes; l'un nommé Éleuthérion, était destiné aux ablutions sacrées (6); l'autre, appelé Astérion, avait eu trois filles, nourrices de Junon (7).

En général, l'eau joue un grand rôle dans le culte de la Junon Mycénienne. Cette déesse étant, comme nous l'avons déjà remarqué, éminemment tellurique, on devait croire qu'elle présidait à ces eaux souterraines, à ces fleuves cachés (8), si précieux dans un territoire dont la surface était entièrement desséchée. La médaille n° 9 de la même planche, frappée, à ce qu'on croit, à Thyréa de l'Argolide, et dont le droit reproduit la tête de la Junon Mycénienne, offre au revers entre un trident et une proue, non, comme l'ont cru les précédens interprètes, un phare, mais bien une colonne surmontée d'une hydrie. On voyait, dans l'intérieur du temple de Junon, une statue d'ancien style de cette déesse placée au-dessus d'une colonne (9). Ici l'hydrie remplace la statue et doit être considérée comme un symbole de la déesse. Ces hydries posées sur des colonnes sont fréquentes dans les monumens de l'art romain (10), et jusqu'ici on ne s'est guère occupé d'en étudier le sens. En attendant qu'il nous soit possible de donner à cette recherche le développement nécessaire, il nous sera permis, j'espère, de rapporter ces monumens à la partie du système religieux où l'eau, sous une forme féminine, jouait, comme dans la religion de Junon Mycénienne, le rôle le plus important. Nous ne pouvons nous empêcher à cette occasion d'appeler l'attention du lecteur sur une partie de la description que Pausanias (11) donne du temple de la Junon de Mycènes. « Au-dessus de ce temple, dit cet auteur superstitieux, on voit les restes d'un plus ancien édifice, et ce que le feu a pu en » respecter. Cet incendie eut lieu, la prêtresse de Junon, nommée Chryséis, » s'étant laissé surprendre par le sommeil et la lampe qui brûlait auprès d'elle » ayant pris aux couronnes suspendues dans le temple. Chryséis, s'étant retirée » à Tégée, se réfugia en suppliante dans le temple de Minerve Aléa. Les Argiens, malgré le malheur qui les avait frappés, ne renversèrent point la statue » de Chryséis; elle est placée encore aujourd'hui devant le temple détruit par » l'incendie. » Nous pensons que la modération montrée par les Argiens dans cette circonstance eut un sentiment religieux pour motif. Pour s'en convaincre, il suffira de relire avec attention ce que, dans une autre occasion (12), nous avons dit sur la fête des *Dædala* à Platée, et sur l'union avec un Jupiter brûlant d'une Junon humide comme celle de Mycènes.

Le culte de la double Junon, la Junon mère et la Junon fille (13), me semble fondamental à Argos. On retrouve à plusieurs reprises dans la description de cette ville la trace de ce double personnage sous des formes variées. Dans l'intérieur du temple, le colosse d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Polyclète, avait auprès de lui une statue d'Hébé également chryséléphantine (14). Cette Hébé, fille de Junon, sans doute la même que la Junon enfant élevée par les filles d'Astérion (15), se reconnaît dans Argos même sous le nom de *Junon Anthéa* (16). Ilithyie dont le temple avait été bâti auprès d'une des portes d'Argos par Hélène, devenue mère d'Iphigénie (17), devait singulièrement se rapprocher de la Junon Anthéa, puisque les Latins nous disent que Junon Lucine était la fille de Junon (18). Le lit consacré à Junon près l'entrée du sanctuaire de Mycènes (19) rappelle cette Ilithyie et un usage des dames romaines dont nous avons parlé dans l'article de Junon Lucine (20). Je reconnais une quatrième forme du groupe de Junon mère et de Junon fille dans le temple de Latone à Argos, où l'on voyait la figure de Chloris, fille de Niobé, auprès de celle de cette déesse (21). Ce que nous avons dit précédemment du caractère tellurique et humide de la Junon de Mycènes doit nous faire considérer avec attention le gouffre qu'on voyait à Argos, et dans lequel on jetait des flambeaux allumés en l'honneur de Coré, fille de Déméter (22). Après avoir fait tous ces rapprochemens, on n'aura pas de peine à comprendre le sujet représenté au revers de la médaille de Julia Domna, planche XIII, n° 1. La figure debout qui étend une main protectrice sur la tête d'une jeune fille est sans doute Latone; la jeune fille doit être Chloris qu'elle protége contre les traits de Diane (23).

La Junon de Polyclète tenait un sceptre surmonté d'un coucou, et Pausanias (24) nous apprend pour quelle raison cet oiseau avait été placé parmi les attributs de la déesse. Jupiter s'étant métamorphosé en coucou et s'était uni sous cette forme avec Junon qui était encore vierge (25). Une tradition, rapportée par Paul

(1) Voyez *supra*, p. 78.

(2) Paus. II, 17, 4.

(3) Æschyl. *Suppl.* 291. Des variantes de la même médaille offrent au lieu du bucrâne, un loup ou bien la tête de cet animal, ou enfin une colonne surmontée d'un vase. Le loup se rapporte évidemment à la tradition argienne sur Apollon Lycius qui était particulièrement honoré à Argos. Paus. II, 9, 7 et 19, 3.

(4) Paus. II, 22, 5.

(5) Ces dauphins peuvent aussi faire allusion à Inachus, père d'Io. Apollod. II, 1, 3.

(6) Paus. II, 17, 1.

(7) Paus. *l. cit.*, 2. Cf. Plutarch. *Sympos.* III, 9, tom. VIII, p. 610. Reiske. Là il n'est question que d'*Eubée*, nourrice de Junon.

(8) L'Astérion, dit Pausanias (*l. cit.*), coule au-dessous du temple de Junon et se jetant ensuite dans un gouffre disparaît entièrement.

(9) Paus. II, 17, 5.

(10) Cf. Gerhard, *Ant. Bildwerke*, Taf. XLII. On sait que les coqs ordinairement placés sur les colonnes qui accompagnent la Minerve sur les amphores panathénaïques sont quelquefois remplacés par des hydries. Gerhard, *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 214.

(11) II, 17, 7.

(12) Voyez Lenormant, *Etude de la religion phrygienne de Cybèle*, dans les *Nouv. Ann.* I, p. 257.

(13) Cf. *supra*, p. 74.

(14) Paus. II, 17, 5.

(15) Idem, *ibid.* 2.

(16) Paus. II, 22, 1.

(17) Idem, II, 22, 7.

(18) Donat. *ad* Terent. *Andr.* III, 2, 15.

(19) Paus. II, 17, 3.

(20) *Supra*, p. 77.

(21) Paus. II, 21, 10. Plutarque (*Fragm.* IX, pag. 757, ed. Wyttenbach) fait d'Héra et de Latone la même divinité.

(22) Paus. II, 22, 4.

(23) Cf. Lenormant, *Ann. de l'Inst. arch.* II, p. 356 et 357.

(24) II, 17, 4.

(25) Cf. Paus. II, 36, 2; Schol. *ad* Theocrit. *Idyll.* XV, 64.

Diacre (1) et dans laquelle le coucou est représenté comme un symbole de stérilité, se rattache peut-être au même ordre d'idées qui a fourni la tradition du coucou dans la religion de Junon. En effet, cet auteur raconte qu'un roi des Lombards ayant aperçu, au moment de la célébration de son mariage, un coucou perché sur sa lance, on en tira l'augure que ce prince ne laisserait point de postérité. L'idée de stérilité attachée au coucou vient peut-être de ce que cet oiseau fait couver ses œufs par d'autres oiseaux dans les nids desquels il les porte après avoir brisé les œufs qu'il y a trouvés (2). Du reste, cette idée de stérilité se reconnaît aussi dans le personnage de la Mère des Dieux, et Junon, comme déesse matronale et souvent identifiée avec Rhéa, a le même caractère (3).

11. Junon Olympienne.

N° 15.

Médaille de l'Élide. — Tête de Junon coiffée d'une couronne élevée décorée de palmettes, à droite. Au-dessus, HPA. *Héra.*

℞. FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens.* Foudre dans une couronne de chèvrefeuille? AR. 6. Mionnet, IV, Suppl., p. 178, N° 32.

N° 16.

Médaille de l'Élide. — FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens.* Tête de Junon, à droite, ceinte d'un diadème sur lequel est répété en toutes lettres le mot FAΛEIΩN.

℞. Aigle, les ailes éployées, tenant dans ses serres une proie, au milieu d'une couronne de laurier. AR. 6. Mionnet, I, p. 99, N° 24.

N° 17.

Médaille de l'Élide. — FAλειων. (*Monnaie*) *des Éléens.* Tête de Junon, à droite, ceinte d'une large bandelette, ornée de palmettes et sur laquelle on lit HPA, *Héra*, avec une grappe de raisin pour pendant d'oreille.

℞. Aigle éployé, tourné à droite, et regardant à gauche, dans une couronne de feuillage. AR. 6. Mionnet, IV, Suppl. p. 178, N° 30.

La compagne du Jupiter Olympien est *Héra*, l'ancienne déesse des Éléens, qui partageait avec *Arès* les bonneurs suprêmes (4). Indépendamment des réflexions que nous avons eu occasion de faire à l'égard du Jupiter Olympien, l'épithète d'Ὁπλοσμία, la *déesse armée*, que portait Junon à Olympie (5), est une preuve évidente de l'union du dieu guerrier Arès avec la Junon qui portait encore le surnom d'*Enyo* (6). Cette Junon rappelle la Junon *Curetis* ou *Quiritis* des Romains (7), et on sait qu'à Rome Junon occupait une place à côté du Jupiter Capitolin, tandis qu'une autre place était réservée à Minerve, la déesse guerrière (8). Mars de son côté était considéré comme le père des Romains. A Olympie aussi, Zeus était représenté debout, et barbu, avec un casque sur la tête, près du trône d'Héra (9). Ce Zeus barbu et casqué est le Zeus *Aréius*, honoré dans l'Élide (10). Ce dieu est figuré ainsi sur une rare médaille de la ville d'Iasus de Carie, publiée par M. Streber (11), et que nous avons reproduite dans l'article sur le Jupiter de Labranda (12). Près d'Héra, on voyait les Heures assises sur des trônes, et auprès d'elles leur mère Thémis (13). Les Heures passaient pour avoir été les nourrices de Junon (14).

Toutes les médailles que nous avons fait graver sur la planche XI montrent la Junon Olympienne sous une forme semblable à celle qui lui était donnée à Argos et dans l'île de Crète. La grappe de raisin qui forme le pendant d'oreille dans la représentation de Junon, planche XI, n° 17, fait souvenir de la description que donne Tertullien de la statue de Junon à Argos (15). Sa couronne était de pampres, et sous ses pieds était une peau de lion, ce qui indiquait, ajoute Tertullien, le triomphe de Junon sur ses deux beaux-fils, Bacchus et Hercule.

PLANCHE XII.

N° 1.

Buste de Junon, à gauche, la tête ornée d'une couronne décorée de palmettes. Camée du Cabinet de France.

Voyez pour cette Junon l'article sur la Junon de Samos, *infrà*, p. 82.

12. Junon de Cos.

N° 2.

Médaille de l'île de Cos. — Tête barbue d'Hercule, à droite, couverte de la dépouille du lion.

℞. ΚΩΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Cos.* Tête de Junon, voilée, à gauche. AR. 4 1/2. Mionnet, III, p. 403, N° 22.

N° 3.

ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙCΑΡ ΑΝΤΩΝΙΝΟC. *L'empereur César, Antonin.* Tête laurée d'Antonin-le-Pieux, à droite.

℞. ΚΩΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Cos.* Junon, voilée et debout, tient de la main droite la phiale et de la gauche un sceptre. La déesse est placée sur un char traîné par deux paons, à gauche. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 410, N° 95.

La Junon adorée dans l'île de Cos se présente sur les médailles avec le paon de la Junon de Samos (16). Ainsi nous ne parlerons pas ici de cet oiseau dont nous nous occuperons dans un des articles suivans. Ce qui mérite de fixer plutôt notre attention, c'est le nom de la localité où Junon est adorée. Ainsi, Κῶς signifie la *toison* des brebis, parce que les Cariens (17) désignaient en leur langue les brebis par le mot Κῶς. La toison rappelle naturellement la laine produite par les brebis et les bandelettes de laine qui liaient les pieds de Saturne à Rome (18). Ceci nous renvoie au symbole du *lien*, un des symboles les plus sacrés des religions anciennes, et dont nous avons déjà parlé à l'occasion du Jupiter Éleuthérius (19). Nous reviendrons encore sur ce symbole dans le commentaire relatif à la Junon de Samos. Κῶς désignait aussi une *prison* (20), et un *gouffre* dans lequel on précipitait les criminels à Corinthe (21). La Junon de Cos est donc une déesse liée. Homère (22) nous la représente suspendue au ciel, et ayant des enclumes à chaque pied, ou bien encore, d'autres récits la montrent enchaînée sur un trône (23). Mais à l'idée de *liaison* se joint nécessairement celle de *cohésion* qui appartient à la *pierre* (24), en latin *cos*. De là un rapport direct de la Junon adorée à Cos avec la déesse Cybèle de Phrygie, dont le simulacre est une pierre tombée du ciel. La Junon de Cos ou la Junon brebis est identique à la nymphe *Arné* qui, en Béotie, est aimée de Neptune (25), ou bien à *Arno*, nourrice de Neptune (26).

Pour compléter ce qui regarde la Junon de Cos, nous devrions parler de *Méropis*, la nymphe éponyme de l'île (27), et de *Mérops*, changé en aigle (28), et qui par cette métamorphose devient un véritable Jupiter; mais les détails de la fable de Méropis trouveront mieux leur place au chapitre de Minerve. Nous nous réservons donc d'y revenir quand nous traiterons de la chouette.

(1) VI, 55.
(2) Aristot. *Hist Anim.* VI, 7, 2; Antigon. Caryst. *Hist. mirab.* 109.
(3) Voyez l'*Etude de la religion phrygienne* de Cybèle dans les *Nouv. Ann.* I, p. 225 et suiv.
(4) Cf. *supra*, p. 21 et 27.
(5) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 858 et 614. Cf. Phavorin. *v.* Ὁπλοσμία.
(6) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 519.
(7) Ovid. *Fast.* II, 477; VI, 49; Plutarch. *Quæst. Rom.* tom. VII, pag. 149. Reiske. Plutarque (*l. cit.*) compare avec raison la *Junon Quiritis* avec *Mars Quirinus*.
(8) Voyez *supra*, p. 41 et 45, l'article sur le Jupiter Capitolin.
(9) Paus. V, 17, 1.
(10) Paus. V, 14, 5.
(11) *Numism. nonnulla ex Museo regis Bavariæ*, tab. IV, n° 5. Cf. *supra*, p. 27.
(12) *Supra*, p. 54.
(13) Paus. V, 17, 1.
(14) Olen. *ap.* Paus. II, 13, 3.
(15) *De Coron.* VII, p. 104, ed. Rigalt. *Junoni vitem Callimachus induxit. Ita et Argis signum ejus palmite redimitum, subjecto pedibus ejus corio leonino, insultantem ostentat novercam de exuviis utriusque privigni.* Cf. Quatremère de Quincy, *Jupiter Olympien*, p. 328.
(16) Cf. le médaillon d'Halicarnasse, pl. XIV, n° 15, qui montre la Junon de Cos associée au Jupiter Ascræus.
(17) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 644; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* Ξ, p. 983.
(18) Macrob. *Saturn.* I, 8.
(19) *Supra*, p. 39.
(20) Hesych. *sub verbo.*
(21) Steph. Byzant. *sub verbo*; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* B, p. 318.
(22) *Iliad.* O, 18-19. Cf. Apollod. I, 3, 5.
(23) Paus. I, 20, 2; III, 18, 9; Hygin. *Fab.* 166; Serv. *ad* Virg. *Eclog.* IV, 62.
(24) Lenormant, *Nouv. Ann.* I, p. 228 et suiv.
(25) Paus. IX, 40, 3.
(26) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 643.
(27) Anton. Lib. XV.
(28) Hygin. *Astron.* II, 16; Eustath. *ad* Homer. *Illiad.* B, p. 318.

Quant à l'association d'Hercule et de Junon sur les monnaies de l'île de Cos, elle s'explique d'une manière très satisfaisante. Eckhel (1) a déjà rapproché de l'image d'Hercule, figurée sur ces médailles, un récit de Plutarque (2) sur la manière de sacrifier à Hercule adoptée par les habitans de Cos. Le prêtre était revêtu d'habits de femme, et le motif de ce travestissement tenait à ce que dans le combat qu'Hercule livra aux insulaires, il avait échangé son costume avec l'habillement d'une femme de Thrace (3). L'Hercule efféminé est l'amant de la reine de Lydie; il porte le fuseau et file la laine à la cour d'Omphale. Or, Omphale, reine guerrière (4), rappelle Athéné, l'Amazone par excellence (5); et nous avons déjà vu que dans la religion de Cos, Junon et Minerve semblaient se confondre dans *Méropis*. D'ailleurs, l'île de Cos étant voisine de la côte de Carie (6), l'amalgame d'Omphale avec la déesse principale ne doit pas surprendre.

13. Junon de Samos.

N° 4.

Médaille de Samos. — ΑΥΤοκράτωρ Καῖσαρ ΓΑϊος ΙΟΥλιος ΟΥΗρος ΜΑΞΙΜΕΙΝΟC. *L'empereur César, Caïus, Julius, Vérus, Maximinus.* Buste de Maximin lauré, à droite, avec le *paludamentum.*

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon de Samos debout dans un temple tétrastyle. Le simulacre de la déesse est voilé, les pieds serrés l'un contre l'autre et le bas du corps enveloppé dans une tunique étroite; les mains sont étendues et aux pieds sont deux paons. Æ. 10 1/2. Mionnet, III, p. 291, N° 220.

N° 5.

Médaille de Samos. — ΑΥΤοκράτωρ Καῖσαρ Μᾶρκος ΑΝΤωνεῖνος ΓΟΡΔΙΑΝΟC. *L'empereur César, Marc Antonin Gordien.* Tête laurée de Gordien-le-Pieux, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon de Samos avec ses attributs dans un temple tétrastyle; à ses pieds, deux paons; à côté du temple un vase dans lequel est planté un osier. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 293, N° 229.

N° 6.

Médaille de Samos. — ΑΥΤοκρατωρ Καισάρ ΠΟυϐλιος ΛΙΚΙνιος ΓΑΛΛΙΗΝΟC. *L'empereur César, Publius Licinius Gallien.* Buste de Gallien, couronné de laurier, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Simulacre de la Junon de Samos debout, avec des bandelettes croisées sur la poitrine et tenant dans chaque main une phiale; ses deux bras sont attachés au sol par des chaînes. Æ. 8. Mionnet, III, pag. 302, N° 306.

N° 7.

Médaille de Samos. — ΦΟΥΡΙΑ CABINA ΤΡΑΝΚΥΛΛΙΝΑ CEBαστη. *Furia Sabina Tranquillina, Auguste.* Buste de Tranquilline, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon debout, vue de face, tenant dans chaque main une phiale, les bras attachés au sol par des chaînes; à ses pieds deux paons. Æ. 8. Mionnet, III, p. 294, N° 238.

N° 8.

Médaille de Samos. — Μαρκος ΑΥρηλιος ΚΟΜΟΔΟς. *Marc-Aurèle Commode.* Tête laurée de Commode, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon de Samos debout, vue de face entre deux paons. Æ. 4. Mionnet, VI, Suppl., p. 416, N° 192.

N° 9.

Médaille de Samos. — ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ CEBACTH. *Julia Domna, Auguste.* Tête de Julia Domna, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon de Samos debout, avec ses attributs, entre deux paons. Æ. 8. Mionnet, III, p. 287, N° 190.

N° 10.

Médaille de Samos. — ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙCΑΡ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC CEBαστος. *L'empereur César, Domitien, Auguste.* Tête laurée de Domitien, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Junon de Samos debout, tournée à droite; de ses bras descendent des chaînes qui s'attachent au sol. Æ. 5. Mionnet, III, p. 284, N° 172.

N° 11.

Médaille de Samos. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Γαιος ΜΕσσιος ΚΥιντος ΤΡΑΙΑΝΟC ΔΕΚΙΟC. *L'empereur César, Caïus Messius Quintus Trajan-Dèce.* Buste radié de Trajan-Dèce, avec la cuirasse, à droite.

R/. CAMIΩN ΠΡΩΤΩΝ ΙΩΝΙΑC. (*Monnaie*) *des Samiens, les premiers de l'Ionie.* Némésis voilée et Junon samienne avec ses attributs ordinaires. Æ. 10. Mionnet, III, p. 297, N° 265.

N° 12.

Médaille de Samos. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΤΡΑΙΑΝΟC ΔΕΚΙΟC. *L'empereur César, Trajan-Dèce.* Buste lauré de Trajan-Dèce, à droite.

R/. CAMIΩN. (*Monnaie*) *des Samiens.* Prêtresse de Junon debout, marchant à droite, et tenant le vase pour laver le simulacre de la déesse. Æ. 8 (7). Mionnet, III, p. 298, N° 271.

L'antiquité du culte de Junon à Samos ne saurait être mise en doute. Les Argiens prétendaient posséder le plus ancien sanctuaire de cette déesse dans la Grèce; et à les en croire, les Argonautes auraient porté son culte du Péloponnèse dans l'île de Samos (8). De leur côté, les Samiens soutenaient que Junon était née dans leur île, sur les bords du fleuve Imbrasus et sous un osier qu'on voyait encore dans l'enceinte du temple de la déesse (9). D'autres traditions voulaient que le premier temple de Junon à Samos eût été bâti par les Nymphes et les Léléges (10). Plus tard Smilis d'Égine, contemporain de Dédale, aurait substitué à la première statue de la Junon samienne une idole moins barbare, et qui subsistait encore du temps des Romains (11). L'architecte du nouvel Héræum aurait été Rhœcus (12), autre artiste de l'époque héroïque. Les plus anciennes médailles de Samos n'offrent rien qui se réfère directement au culte de Junon. Les deux symboles prédominant sur ces monnaies n'en sont pas moins dans un certain rapport avec la fille de Saturne. Le taureau (13) fait allusion au dieu *Mois* (*Men*, au féminin *Mené*), qu'on retrouve sur les médailles postérieures de Samos (14), et qui rappelle à la fois la Lune, *Men* et le surnom de Junon chez les Romains, *Moneta* (15). Le lion (16) est la monture de Junon à Carthage (17) et sur toute la côte septentrionale de l'Afrique. Les médailles plus récentes de Samos nous font voir le paon comme étant le principal attribut de Junon. Mais tout nous porte à croire que la connaissance de cet oiseau, originaire de l'Inde, n'était pas très ancienne dans la Grèce. Du temps de Socrate, les paons avaient encore à Athènes une valeur exorbitante (18), et quand Alexandre arriva dans l'Inde, il fut tellement frappé de la beauté de ces oiseaux, qui probablement lui étaient inconnus,

(1) *D. N.* II, p. 598.

(2) *Quæst. Græc.* tom. VII, p. 213. Reiske.

(3) Une médaille de Cos décrite par Eckhel (*l. cit.*), représente le prêtre d'Hercule en habits de femme.

(4) Athen. XII, p. 515, F et p. 516, A, B.

(5) Cf. *Cat. d'une collection de vases trouvés en Étrurie*, p. 46, et *Cat. Magnoncour*, p. 35 et 36.

(6) Steph. Byzant. *sub verbo.*; Plin. *H. N.* V, 31, 36. Elle se nommait aussi Καρίς. Steph. Byzant. *l. supra cit.*

(7) C'est par erreur qu'on a indiqué *argent* sur la planche.

(8) Paus. VII, 4, 4.

(9) Paus. *l. cit.*, Apoll. Rhod. *Argon.* I, 187. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 271.

(10) Athen. XV, p. 672, A. Cf. sur la plus ancienne statue samienne. Clem. Alex. *Protrept.* p. 40, Potter; Callimach. *Fragm.* 105; p. 477, ed. Ernesti; Plutarch. *Fragm.* IX, p. 762 sqq. ed. Wyttenbach.

(11) Paus. VII, 4, 5; Clem. Alex. *Protrept.* p. 41, Potter.

(12) Herodot. III, 60; Eustath. *ad* Dionys. Perieg. 533. Cf. Paus. VIII, 14, 5; IX, 41, 1; Plin. *H. N.* XXXV, 12, 43. Cf. Panofka, *Res Samiorum*, p. 51. Muller, *Æginet.* p. 99; Sillig. *Cat. Artificum*, v. Rhœcus.

(13) Mionnet, III, p. 280 et suiv.

(14) Eckhel, *D. N.* II, p. 569; Mionnet, III, p. 282, n° 165.

(15) Voyez *supra*, p. 77 et 78, l'article sur la *Junon Monèta*.

(16) Mionnet, III, p. 280 et suiv.

(17) Tertullian. *Apolog.* 12.

(18) Ælian. *de Nat. Anim.* V, 21; Athen. IX, p. 397, A.

qu'il fit défendre à ses soldats de les tuer (1). Nous devons donc faire peu de cas de la tradition, suivant laquelle le paon aurait été originaire de Samos (2) même, et long-temps conservé dans le temple de Junon, avant de se répandre dans la Grèce. A quelque date qu'on fasse remonter par conjecture l'introduction des paons à Samos, on ne saurait s'élever beaucoup au-delà des limites du cinquième siècle avant notre ère. Aussi doit-on s'attendre à ne trouver dans les récits mythologiques que des traces récentes du rôle de cet oiseau. Nous savons par un vase célèbre (3) que le personnage d'Argus-Panoptès, avec le corps tout parsemé d'yeux, était connu des artistes grecs de la grande époque. Le corps d'Argus, ministre des volontés de Junon, a sans doute beaucoup d'analogie avec l'ornement principal de la queue du paon, quand il déploie son plumage (4). Mais le personnage d'Argus-Panoptès peut avoir existé dans la mythologie, long-temps avant qu'on ne songeât à le confondre avec le paon, comme on le voit dans le récit d'Ovide (5). La théologie naturelle assimilait Junon à l'air supérieur et la confondait ainsi avec Vénus Uranie (6). Quand l'idée de cette déesse eut été ainsi spécialisée, on dut facilement lui consacrer un oiseau magnifique, et dont le plumage semblait reproduire la voûte céleste parée de tous les feux de la nuit.

Ce qui est certain, c'est que le paon ne figure pas dans la légende mythologique particulière à l'île de Samos. Il n'en est pas de même de l'osier que nous voyons reproduit sur quelques médailles (7), en avant du temple de la déesse. Junon était née à l'ombre de cet osier (8). Tous les ans, à la fête solennelle appelée *Tonea* (*τόνος*, *lien*), on portait l'idole de Junon sur le rivage de la mer, on le liait avec des branches d'osier, puis on le déliait, et on lui faisait des offrandes de gâteaux (9). J'ai déjà appelé l'attention sur le rapport du mot *λύγος*, *osier*, avec les mots de λευκὸς et λύκος (10); on doit le comparer également avec la déesse *Lucine* ou Λευκοθέα (11). Junon est donc essentiellement la déesse liée; la plante la plus souple et la plus propre à faire des liens, l'osier lui est consacré. Cette plante sert à lier la déesse elle-même; son nom Ἥρα exprime l'idée du lien. Les médailles nous font voir sa figure chargée de chaînes partant de ses mains et descendant jusqu'à terre; la grande draperie qui l'enveloppe, le voile qui la couvre, reproduisent à leur tour l'idée d'enveloppement. Si, comme j'ai tâché de le prouver dans une autre occasion, le symbole du lien est destiné surtout à reproduire l'idée de la cohésion (12), nous rapporterons à la même source, et non pas seulement, comme on le fait d'ordinaire, à l'idée d'abondance et de fertilité, un autre symbole qu'on remarque sur la tête de la Junon de Samos, le modius ou calathus. Le même ornement décorait la statue de la Junon de Mycènes (13). Le *polos*, coiffure circulaire et élevée qu'on observe sur la tête de Junon à Argos, à Olympie, en Crète, à Crotone et dans beaucoup d'autres lieux se rattache immédiatement au calathus. L'intention de ces divers symboles semble être d'exprimer un récipient dans lequel s'opère un mélange de diverses matières triturées ensemble, comme ces vases que les Athéniens portaient remplis de ce que nous appelons une *Macédoine de légumes* (14), dans les fêtes du printemps, nommées *Thargelia* (15). On voulait exprimer ainsi le phénomène qui s'opère sans cesse dans la nature, c'est-à-dire la reproduction de nouveaux êtres par le rapprochement d'élémens empruntés à d'autres êtres dissous et détruits, la chaleur de la terre étant considérée comme l'agent principal de cette transformation. C'est la chaudière dans laquelle Médée rajeunit Æson (16); c'est ce que veut dire aussi la grenade que tient la Junon de Mycènes (17), fruit dans lequel les mille germes de nouvelles plantes sont contenus sous une enveloppe d'un rouge de feu et baignés dans un liquide semblable au sang.

Au reste, rien ne doit être négligé dans l'étude de ces traditions samiennes, ni le nom tout érotique du fleuve sur les bords duquel est née la déesse, *Imbrasus* (18), le même qu'*Himéros* (car c'était aussi à Samos que Jupiter avait fait pour la première fois violence à Junon (19), ni les noms mêmes des artistes auxquels on attribuait le temple et l'idole. *Smilis*, en effet, porte le nom d'une plante souple et grimpante, σμίλαξ; *Rhœcus* veut dire le *tortu* et désigne un homme contrefait qui a les pieds tournés en dedans, frappante analogie avec le Vulcain de l'Égypte (20), qui porte la trace des liens dans lesquels il a été serré dans son enfance.

N° 13.

Médaille d'Hypæpa de Lydie. — ΕΡΕΝνια ΕΤΡΟΥΣΚΙΛΛΑ ΣΕΒαστη. *Herennia Etruscilla, Auguste*. Buste d'Etruscilla, à droite, le croissant derrière les épaules.

℞. ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ ΕΠΙ ΣΤΡατηγου ΦΛαβιου ΕΡΜΟΛΑΟΥ ΝΕΙΚΩΝΙου. (*Monnaie*) *des habitans d'Hypæpa, frappée par ordre du préteur Flavius Hermolaüs Niconius*. Junon debout et voilée, la tête couronnée du modius, les bras étendus et le bas du corps serré dans une étroite tunique. Æ. 8 1/2. Mionnet, IV, p. 59, N° 313.

N° 14.

Médaille d'Hypæpa. — ΕΡΕΝνια ΕΤΡΟΥΣΚΙΛΛΑ ΣΕΒαστη. *Herennia Etruscilla, Auguste*. Buste d'Etruscilla, à droite, le croissant derrière les épaules.

℞. ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ ΕΠΙ ΣΤΡατηγου ΦΛαβιου ΕΡΜΟΛΑΟΥ ΝΕΙΚΩΝΙου. (*Monnaie*) *des habitans d'Hypæpa, frappée par ordre du préteur Flavius Hermolaüs Niconius*. Junon debout, dans la même pose et avec les mêmes attributs décrits au n° précédent; la Victoire ailée et tenant une palme, pose une couronne sur la tête du simulacre de Junon. Æ. 9. Mionnet, VII, Suppl., p. 362, N° 207.

Voyez pour l'explication de ces deux médailles le commentaire du n° 9 de la pl. XIV.

PLANCHE XIII.

N° 1.

ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΑΥΓΟΥΣΤΑ. *Julia Domna, Auguste*. Tête de Julia Domna, à droite.

℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Argiens*. Junon argienne debout, regardant à gauche, portant la main droite à sa bouche et posant la gauche sur la tête de Chloris debout à côté d'elle. Æ. 6 1/2. Mionnet, IV, Suppl., p. 252, N° 105.

Voyez le commentaire du n° 14 de la pl. XI, *Supra*, p. 80.

14. Junon d'Amastris.

N° 2.

Médaille d'Amastris. — ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ ΑΥΓΟΥΣΤΟΣ. *Antonin, Auguste*. Tête barbue de Caracalla en Hercule, à gauche, le carquois sur l'épaule.

℞. ΑΜΑΣΤΡΙΣ. *Amastris*. Junon, couronnée du modius, assise sur un trône, à droite, et s'appuyant de la main droite sur un

(1) Ælian. *de Nat. Anim.* V, 21.

(2) Athen. XIV, p. 655, A, B; A. Gell. *Noct. Ath.* VII, 16.

(3) Aujourd'hui en la possession de M. Williams Hope. De Witte, *Cat. Durand*, n° 318. Cf. Panofka, *Argos Panoptes*, Berlin, 1838, taf. III. Sur un beau vase de Ruvo, nouvellement publié par l'Institut archéologique (*Monumens inéd.*, II, pl. LIX) Argus est représenté avec quatre yeux placés sur le corps et les cuisses.

(4) Moschus, *Idyll.* II, 57, sqq.; Ovid. *Metam.* I, 721 sqq.

(5) *L. cit.* Martial (*Epigr.* XIV, 85) dit aussi qu'Argus fut changé en paon.

(6) Julius Firmicus Maternus, *de Errore profan. relig.*, pag. 411, ed. Gronov.; Phurnut. *de Nat. Deorum*, 3.

(7) Voyez le n° 5 de notre pl. XII.

(8) Paus. VII, 4, 4; Athen. XV, p. 672.

(9) Athen. XV, p. 672. Cf. sur l'osier Eustath. *ad* Homer. *Odyss.* I, p. 1638. Ulysse s'en sert pour sortir de l'antre du Cyclope, en s'attachant avec des liens d'osier sous le ventre du bélier. Eustath. *ad l. cit.* *Ada* chez les Babyloniens était le nom de Junon; les Phéniciens donnaient ce nom au saule. Hesych. *v.* Αδα, ἡδονή, πηγή, καὶ ὑπὸ βαβυλωνίων ἡ Ἥρα, παρὰ Τυρίοις ἡ ἰτέα. Cf. Macrob. *Saturn.* I, 15 Les Talmudistes ont conservé אדרן, *salix*. Cf. Gesenius, *Mon. Phœn.*, p. 385. Ἰταῖος était un surnom d'Adonis, sorti des flancs d'un arbre. Hesych. *sub verbo*. Cf. de Witte, *Nouv. Ann.* I, p. 549. Cf. Panofka, *Res. Samiorum*, p. 60.

(10) *Supra*, p. 25.

(11) Voyez *Supra*, p. 39 et 77.

(12) *Nouv. Ann.* I, p. 228 et suiv. Cf. *supra*, p. 45. La déesse de Samos liée doit être comparée avec l'*Artémis Lygodesma* de Sparte, dont la statue, selon Pausanias (III, 16, 7) avait été trouvée sous une touffe d'osier.

(13) Paus. II, 17, 4.

(14) Cf. le *cernus* de Rhéa. Athen. XI, p. 477, F et p. 478, D.

(15) Meursius, *Græcia Feriata*, *v.* Θαργήλια.

(16) Ovide, *Metam.* VII, 162, sqq.

(17) Paus., II, 17, 4.

(18) Paus. VII, 4, 4. Cf. Callimach. *Hymn. in Dianam*, 228.

(19) Lactant. Firm. *Div. Instit.* I, 17; S. Augustin, *de Civ. Dei*, VI, 7. A cause de l'ἱερὸς γάμος, la statue de Junon la représentait, suivant le témoignage de Lactance (*l. cit.*) dans le costume d'une mariée.

(20) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 8.

sceptre, tandis que sa gauche porte une Victoire. Æ. 7. Mionnet, IV, Suppl., p. 564, N° 88.

Le nom ancien de la ville d'Amastris était Sesamus. Dans le voisinage de cette ville existait celle de Cromna (1). La reine Amastris, nièce de Darius Codoman, ayant été mariée, par Alexandre-le-Grand, à Cratère, puis étant devenue successivement l'épouse de Dionysus, tyran d'Héraclée de Bithynie, et de Lysimaque, roi de Thrace, après avoir été répudiée par ce dernier, dépeupla la ville de Cromna et en transporta les habitans à Sesamus, en imposant son propre nom à cette dernière ville (2). Nous avons publié, dans la *Numismatique des rois grecs* (3), les médailles de cette reine Amastris. Mais il semble qu'à une époque postérieure les habitans de la ville qu'elle avait fondée aient été ingrats envers sa mémoire. Une médaille d'Antonin (4) nous montre les deux villes d'Amisus et d'Amastris, personnifiées sous la figure d'Amazones debout et tourrelées, et dans Étienne de Byzance (5), nous voyons citée, d'après Démosthène, l'Amazone Amastris comme fondatrice de la ville de ce nom. L'Amazone de la médaille d'Antonin est bien celle dont Démosthène avait parlé, suivant Étienne de Byzance. Eckhel (6) voit une erreur dans la citation de ce dernier écrivain. Démosthène ayant vécu avant la reine Amastris, on est forcé d'admettre que la ville de ce nom était plus ancienne que l'épouse de Lysimaque, à moins qu'on ne suppose une faute dans le texte d'Étienne de Byzance, tel qu'il nous est parvenu, et qu'on ne substitue au nom de Démosthène celui d'un écrivain plus récent.

La médaille de Caracalla, que nous reproduisons pl. XIII, n° 2, représente une déesse assise coiffée du modius, tenant d'une main un sceptre, de l'autre une Victoire. Cette figure est accompagnée de la legende ΑΜΑΣΤΡΙΣ. C'est donc ou la reine Amastris ou la ville d'Amastris personnifiée que nous avons sous les yeux. La médaille autonome de Cromna, que nous avons fait graver pl. XI, n° 10, offre d'un côté une tête de Jupiter laurée, probablement celle de Jupiter Stratégus, adorée plus tard à Amastris (7), et de l'autre une tête de femme tourrelée avec la légende ΚΡΩΜΝΑ. La ville de Cromna est donc ici personnifiée comme l'est sur l'autre médaille celle d'Amastris. Cependant, Eckhel (8) a cité une médaille d'Amastris frappée sous Antonin, sur laquelle on voit réunies les figures et les noms d'ΗΡΑ et de ΖΕΥΣ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. La tête tourrelée de la médaille de Cromna, la déesse assise et portant le modius de celle d'Amastris n'offrent-elles pas une étroite analogie avec la Junon associée au Jupiter Stratégus? Et en effet, dans le sens intime de la religion, la ville personnifiée et la divinité tutélaire de la ville se confondaient l'une avec l'autre. On voit sur les médailles de Sidon la figure d'Astarté avec la légende ΘΕΑΣ ΣΙΔΩΝΟΣ (9), qu'il faut traduire, selon nous, par *image de Sidon la déesse*. A Athènes le nom de la ville et celui de la déesse qui la protège ne sont-ils pas exactement les mêmes? Quant à savoir en vertu de quelles idées avait lieu cette analogie, je ne puis que renvoyer le lecteur curieux de ces sortes de questions à ce que j'ai dit sur ce sujet, dans la première partie de mon travail sur la religion phrygienne de Cybèle (10).

N° 3.

Médaille de Samos.—Tête de Junon, à droite.

℟. ΣΑΜΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Samiens*. Paon debout sur un caducée, à droite; un sceptre sur l'aile gauche. Dans le champ, deux monogrammes. Æ. 4. Mionnet, III, p. 282, N° 160.

Voyez le commentaire sur la Junon de Samos, *supra*, p. 82.

15. La déesse de Syrie.

N° 4.

Médaille d'Hiérapolis de Syrie. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος CΕουηρος ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC CΕΒαστος. *L'empereur César, Marc-Aurèle Sévère-Alexandre, Auguste*. Tête radiée d'Alexandre-Sévère, à droite.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie assise sur un trône, à droite, la main gauche posée sur le tympanum; de chaque côté du trône, un lion accroupi. Æ. 8. Mionnet, V, p. 141, N° 52.

(1) Plin. *H. N.* VI, 2, 2; Strab. XII, p. 544 et 545; Cf. Pomp. Mel. I, 19.
(2) Steph. Byzant. *v.* Ἄμαστρις.
(3) Pl. V, n°s 10, 11 et 12. Cf. *ibid*. p. 7 et 8.
(4) Mionnet, II, p. 392, n° 28. Cf. Eckhel, *D. N.* II, p. 386.
(5) *V.* Ἄμαστρις.
(6) *D. N* II, p. 386.

N° 5.

Médaille de la même ville. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος CΕουηρος ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC. *L'empereur César, Marc-Aurèle Sévère-Alexandre*. Tête radiée d'Alexandre-Sévère, à droite, avec le paludamentum.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛΙΤων. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie assise sur un trône, à droite, entre deux lions et portant la main gauche sur le tympanum. Æ. 8. Médaille peu différente de celle du N° 4.

N° 6.

Médaille de la même ville. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος .... CΕΒαστος. *L'empereur César, Marc-Aurèle, ... Auguste*. Tête laurée d'Alexandre-Sévère, à droite.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie assise sur un trône, à droite, tenant le tympanum; de chaque côté, un lion. Æ. 8. Inédite.

N° 7.

Médaille de la même ville. — ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος CΕουηρος ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC. *L'empereur César, Marc-Aurèle Sévère-Alexandre*. Tête laurée d'Alexandre-Sévère, à droite.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛιτων. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie tourrelée, assise sur un lion, à droite, et tenant de la main droite un sceptre. Æ. 8. Mionnet, V, p. 141, N° 53.

N° 8.

Médaille de la même ville. — ΚΑΙσαρ ΜΑΡΚΟC ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC CΕ-Βαστος. *L'empereur César, Marc Antonin, Auguste*. Tête de Caracalla, à droite, avec le paludamentum.

℟. ..... CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie assise sur un lion, à droite, et tenant un sceptre. Æ. 8. Mionnet, V, p. 140, N° 50.

N° 9.

Médaille de la même ville. — ΑΥΤΟΚρατωρ Καισαρ Μαρκος ΙΟΥΛΙος ΦΙΛΙΠΠΟC CΕΒαστος. *L'empereur César, Marcus Julius Philippe, Auguste*. Tête laurée de Philippe père, à droite, avec le paludamentum.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΑΠΟΛΙΤΩΝ. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitans d'Hiérapolis*. La déesse de Syrie tourrelée et vue de face, assise sur un lion marchant de gauche à droite. Dans la main droite, un sceptre. Æ. 8. Mionnet, V, p. 142, N° 57.

Nous avons réuni sur notre pl. XIII un certain nombre de pièces frappées à Hiérapolis de la Cyrrhestique, sous les règnes de Caracalla, d'Alexandre-Sévère et de Philippe père. Au revers de ces pièces on voit, tantôt une divinité assise sur un trône, entre deux lions et appuyée sur le tympanum, tantôt une divinité assise sur un lion. Au premier abord on croit distinguer quelques différences notables entre ces divinités. Ainsi, sur le n° 6, on reconnaît une déesse entièrement vêtue et de tout point semblable à Rhéa. Le n° 5, au contraire, semble nous montrer un homme, la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la ceinture. J'en dis autant des n°s 7 et 11, par opposition aux n°s 8 et 9. Ici selon l'apparence c'est un homme, et là une femme. D'après le témoignage de Lucien (11), on voyait dans le temple de la déesse de Syrie une figure de Junon portée sur des lions. Cette figure avait quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. On voyait à côté d'elle une autre divinité dont le sexe était incertain, puisque les uns en faisaient un Bacchus, les autres

(7) Voyez pl. XV, n° 14, et *supra*, p. 54.
(8) *D. N.* II, p. 385.
(9) Mionnet, V, p. 373, n° 237.
(10) Dans les *Nouvelles Ann.* I, p. 260.
(11) *De Dea Syria*, 31, 32.

un Deucalion, d'autres enfin une Sémiramis. Sur sa tête était placée une colombe d'or (1).

On pourrait croire que les monétaires d'Hiérapolis s'étaient proposé pour but d'indiquer ces transitions d'un sexe à l'autre dans la divinité suprême du lieu qu'ils habitaient; mais un examen approfondi des monuments originaux oblige à reconnaître sur les médailles d'Hiérapolis une seule et même divinité, tantôt assise sur un trône, tantôt portée sur un lion. Cette divinité est une femme constamment vêtue, et si la draperie du haut du corps a été mal indiquée sur quelques pièces, on ne doit l'attribuer qu'à l'imperfection du travail. La description qu'en donne Lucien (2) est parfaitement conforme au type des médailles; elle est portée, dit-il, sur des lions, elle tient un tympanum, et elle porte sur la tête une tour semblable à celle que les Lydiens donnent à Rhéa. Plusieurs identifiaient en effet la Déesse Syrienne avec Rhéa; mais, ajoute Lucien, je préfère l'opinion de ceux qui, d'accord avec la plupart des Grecs, considèrent cette divinité comme Junon et prétendent que son temple a été bâti par Bacchus, fils de Sémélé.

Θεὰ Συρία, *la Déesse Syrienne*, semble n'avoir reçu son nom que du pays dans lequel son temple avait été bâti. Telle est l'opinion commune, et qui jusqu'ici n'a pas été contredite. La Cyrrhestique, en effet, était située entre la Séleucie et l'Euphrate, au sud de la Commagène, et faisait partie de la Syrie. Toutefois nous ne sommes pas habitués à trouver des divinités aussi importantes désignées uniquement par une dénomination géographique, et l'on ne comprendrait guère comment la Déesse Syrienne n'aurait été adorée qu'à Hiérapolis, et comment son culte n'aurait pas dominé dans toutes les parties de la Syrie sans exception. On dira peut-être que ce nom de Θεὰ Συρία provient des Grecs; mais si la divinité qui le porte en avait reçu un autre dans la langue du pays, il serait étrange qu'on ne le trouvât pas relaté dans le Traité curieux et étendu que Lucien nous a laissé du temple et de la religion d'Hiérapolis. Tout nous porte à croire, au contraire, que Θεὰ Συρία n'est autre chose que la transcription grecque du nom local de la déesse d'Hiérapolis. Ce nom devait être *Tsour*, qui dans tous les idiomes sémitiques désigne une *pierre*, un *rocher*, d'où provient le nom de la ville de *Tyr*. On sait que Rhéa, avec laquelle la Déesse Syrienne offrait tant d'analogie, était adorée sous la forme d'une pierre (3). La Junon du temple d'Hiérapolis portait sur sa tête une pierre nommée *Lychnis*, qui jetait pendant la nuit une lumière comme celle d'une lampe (4). La pierre a été nommée *Tsour* à cause de la cohésion des molécules qui la composent (5). Le sens du radical *tsour* est celui de *colligare*, de *premere*. Les notions que ces rapprochements nous fournissent ont trop d'analogie avec ce que nous avons déjà remarqué relativement à Rhéa et à Junon pour que nous ayons pu les négliger dans cette circonstance.

N° 10.

Médaille de la famille Cornuficia. Tête de Jupiter Ammon barbue, à gauche, avec les cornes de bélier.

℟. QUINTUS CORNVFICIus AVGVR IMPERATOR. *Quintus Cornuficius, augure, imperator.* L'augure Q. Cornuficius debout, la tête voilée et tenant le lituus, couronné par la Junon de Lanuvium, qui a la tête couverte d'une peau de chèvre; son bras gauche est couvert par un bouclier échancré; sur le bras gauche de la déesse le pic. AV. Morell. *Fam. Cornuficia*, n° 1.

Voyez le commentaire du n° 13 de la pl. XIII.

N° 11.

Médaille d'Hiérapolis de Syrie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος... *L'empereur César Marc-Aurèle...* Tête laurée d'Alexandre Sévère, à droite, avec le paludamentum.

℟. ΘΕΑC CΥΡΙΑC ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Image*) *de la déesse de Syrie des habitants d'Hiérapolis.* La déesse de Syrie assise sur un lion à droite, et tenant de la main droite un sceptre. Æ. 8. Mionnet, v, p. 141, n° 53.

Voyez *supra*, p. 13 et suiv. et p. 84.

16. JUNON SOSPITA.

N° 12.

Denier de la famille Procilia. SENATUS CONSULTO. *Frappé par ordre du Sénat.* Tête de la Junon de Lanuvium couverte d'une peau de chèvre, à droite.

℟. LUCIUS PROCILIi FILIUS. *Lucius, fils de Procilius.* Junon Sospita, la tête couverte d'une peau de chèvre, et armée d'une lance et d'un bouclier échancré, dans un bige, à droite; sous les chevaux, un serpent qui se dresse. Morell. *Fam. Procilia*, n° 2.

N° 13.

Denier de la famille Papia. Tête de la Junon de Lanuvium couverte d'une peau de chèvre, à droite; derrière un ustensile de ménage, peut-être une fontaine.

℟. LUCIUS PAPIus. *Lucius Papius.* Griffon courant de gauche à droite; sous un vase à manche.

Les développements que nous avons donnés précédemment, dans l'article du Jupiter Ægiochus (6), sur l'origine de l'égide, nous laissent peu de chose à ajouter sur l'antique divinité italiote dont nous reproduisons ici l'image. Il existe au Musée du Vatican une très belle statue de la même divinité que Visconti (7) a doctement illustrée à l'aide des médailles consulaires et des textes anciens. Tout le monde connaît la description que Cicéron (8) a donnée de la déesse adorée à Lanuvium. La peau de chèvre qui recouvre sa tête descend perpendiculairement derrière elle, et est serrée contre son corps par un nœud que forment, en se croisant au dessous de la poitrine, les deux pattes de devant de l'animal. La haste qu'elle vibre, le bouclier qu'elle porte au bras gauche, enfin les chaussures recourbées en avant (*calceoli repandi*) qui la distinguent, tout cela est reproduit avec fidélité dans les monuments qui nous sont parvenus. La médaille de la famille Procilia, n° 12, offre d'un côté le buste de la déesse, de l'autre la même Junon traînée dans un bige. La pièce de la famille Papia, n° 13, présente, au revers du buste de Junon, un griffon courant, animal fréquemment sculpté sur le casque de Minerve. On croit que les deux familles Procilia et Papia étaient originaires de Lanuvium. La magnifique pièce d'or n° 10 représente d'un côté la tête de Jupiter Ammon, de l'autre Q. Cornuficius, dans le costume d'augure, couronné par la Junon Sospita, qui, outre ses attributs ordinaires, a un pic, oiseau consacré à Mars (9) et l'un des symboles les plus vénérés des antiques religions italiotes, posé sur son bras gauche; d'autres interprètes veulent que cet oiseau soit une corneille. Le type de cette médaille est tout politique. La *tête cornue de Jupiter Ammon* fait allusion au nom de *Cornuficius* et peut-être aussi à l'Afrique, dans laquelle Q. Cornuficius s'était maintenu quelque temps indépendant contre les triumvirs. Cet ancien lieutenant de Jules César avait en effet, après la mort du dictateur, embrassé le parti de la république; il finit par succomber sous les attaques de Sextius, qu'Octave avait envoyé contre lui (10). La médaille aura sans doute été frappée à Cyrène, où dominait le culte de Jupiter Ammon. Cornuficius s'y fait voir dans le costume révéré d'augure, revendiqué aussi par les triumvirs, et avec le titre d'*Imperator*, qu'il avait sans doute conquis dans ses guerres d'Illyrie (11). Il se place sous la protection de Junon Lanuvienne, soit à cause du surnom de *Sospita, celle qui sauve*, affecté à cette déesse, soit parce qu'il était lui même originaire de Lanuvium, soit enfin par allusion à l'asile qu'il offrait aux Romains proscrits par les triumvirs.

La Junon Sospita n'est évidemment qu'un débris de l'état religieux primitif dans lequel les personnages de Junon et de Minerve n'étaient pas encore distingués. Tous ses attributs lui sont communs avec Minerve : seulement, la forme en est plus grossière que dans les monuments du goût raffiné de la Grèce. Sous le bige de la médaille n° 12 on remarque un serpent qui se dresse. Les médailles de la famille Roscia (12) nous montrent, au revers de la tête de Junon Lanuvienne, une jeune fille qui présente à manger au serpent consacré à la déesse. Ce serpent habitait une grotte à Lanuvium, auprès du temple. Tous les ans une jeune fille était chargée de descendre dans la grotte pour porter de la nourriture au serpent. C'était une épreuve solennelle pour la pureté de la jeune fille ainsi dévouée, et l'on croyait que si elle était vierge, elle devait sortir saine

(1) Lucian, *loc. cit.* 33.
(2) *Loc. cit.*
(3) Surtout à Pessinunte, où son culte était célèbre.
(4) Lucian., *de Dea Syria*, 32.
(5) Cf. l'*Étude sur la religion phrygienne de Cybèle*, dans les *Nouv. Ann.*, I, p. 229 et suiv.
(6) *Suprà*, p. 30 et suiv.
(7) *Mus. Pio Clem.*, II, tav. XXI.
(8) *De Nat. Deorum*, I, 29; *de Divinat.*, I, 2; Tit. Liv., VIII, 14; XXIV, 10; XXIX, 14; XXXI, 12; XL, 19; Ovid. *Fast.*, II, 56.
(9) Plutarch. *Quæst. Rom.*, t. VII, p. 89, ed. Reiske; Dionys. Halicarn. *Ant. Rom.*, I, 14; Serv. ad Virg., *Æn.*, VII, 190; Ovid., *Metam.*, XIV, 320 sqq.; Tzetz., *ad* Lycophr. *Cassandr.* 1232.
(10) Appian., *de Bello Civ.*, IV, 53-56.
(11) Hirt., *de Bello Alex.*, 42.
(12) Morell. *Fam. Roscia*, tab. 1, sqq.

et sauve de l'antre sacré (1). Le serpent, comme la chouette, appartient essentiellement au culte de Minerve (2), et la déesse de Lanuvium, inflexible vengeresse de l'oubli de la chasteté chez les jeunes filles, offre un nouveau rapprochement avec Minerve, la vierge par excellence.

La religion de Lanuvium avait été transportée de bonne heure à Rome. Junon Sospita y était aussi adorée sous le nom de *Caprotina* (3), à cause de la peau de chèvre dont elle était recouverte. On connaissait chez les Étrusques une *Junon Cupra* (4), qui participe autant de la chèvre de Lanuvium que de Vénus. La Junon Caprotine de Rome rappelle aussi l'*Héra* Αἰγοφάγος (*mange-chèvre*) dont le temple existait à Lacédémone (5).

Sospita, quoique sous une forme inusitée, a bien en latin le sens de *salut*, *conservation*. Cependant les monuments témoignent que la forme la plus ancienne du surnom de la Junon Lanuvienne était *Sispita* (6), mot dans lequel on retrouve plus difficilement le radical σώζω, *sauver*. Il est possible que la forme Sospita n'ait été qu'une corruption, à cause de l'analogie qui se présentait clairement à l'esprit entre le nom de Minerve et le mot *sospes*, synonyme de *salvus*, *incolumis*. Sispita offre peut-être un nouvel exemple de ces redoublements si familiers aux langues primitives, et peut-être aussi, pour remonter plus haut que le sens moral attribué à l'adjectif *sospita*, pourrait-on comparer *sispita* avec l'ancien mot éolien σπάτος, qui signifiait *peau, cuir;* σπαθὶς en grec désigne aussi une étoffe foulée et d'un tissu épais, et dans le nom même de Lanuvium nous retrouvons la toison dont la Junon Sispita était couverte (7).

Les habitants de Faléries avaient aussi une Junon guerrière qui portait le surnom de *Curitis* ou *Quiritis*, du mot *curis*, qui dans la langue des Sabins désignait une *lance* (8). Cette Junon armée d'une lance se confond avec la Junon de Lanuvium. Cette dernière était représentée dans l'action de vibrer sa lance, en grec πάλλειν, ce qui en fait encore une *Pallas*. Si elle est la déesse qui sauve, elle est avant cela la déesse qui vibre, qui agite. Le verbe σώζω, *salvo*, en grec dérive lui-même du primitif σάω, σόω, σείω, dont le sens originaire est celui de *vibrare*, *agitare*.

Une déesse guerrière et à laquelle nous voyons attribuer le pic doit avoir des rapports étroits avec le dieu guerrier de la primitive Italie, *Mars* ou *Mavors*. Mars et *Quirinus* (9) sont un seul et même personnage, et la Junon *Quiritis* ne peut être que l'épouse de *Quirinus*. Junon Sospita se rattache d'ailleurs à l'Afrique, patrie de la primitive Pallas (10). Suivant le témoignage de Virgile (11), on conservait à Carthage le char et les armes de Junon; ce char et ces armes désignent une guerrière comme la Junon de Lanuvium. Il ne serait donc pas impossible que la déesse qui couronne Cornuficius fît allusion à l'Afrique, qu'occupait l'ancien lieutenant de César.

N° 14.

Intaille. Jupiter assis sur un aigle à droite, la tête entourée d'une espèce de nimbe, dans lequel on voit les sept étoiles de la Grande-Ourse.

Voyez *supra*, p. 22, ce que nous avons dit des étoiles de la Grande-Ourse, au centre desquelles est souvent placé le souverain des dieux.

PLANCHE XIV.

17. Junon Coré.

N° 1.

Médaille de Locres. Tête de Minerve casquée à droite.

℞. ΛΟΚΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Locriens*. Junon, assise sur un trône à gauche, tient dans la main droite une phiale et dans la gauche des épis et une tête de pavot. Dans le champ un astre. Æ. 7. Mionnet, I, p. 196, N° 919.

Si nous n'avions à rendre compte que de la médaille reproduite planche XIV n° 1, nous éprouverions peu d'embarras à désigner la divinité représentée au revers de cette pièce. Il existait à Locres du Bruttium un temple célèbre consacré, selon quelques uns, à Proserpine (12), suivant Justin (13) à Vénus. La divinité représentée au revers de la médaille de Locres, tenant d'une main une phiale et de l'autre une grenade ou plutôt une tête de pavot, doit être de préférence Proserpine, ou si c'est Vénus, le surnom de Proserpine lui appartient. Ainsi se trouvent conciliés les témoignages divergents des anciens auteurs.

J'ai parlé de cette médaille de Locres à propos de celles de Pyrrhus, roi d'Épire, dans la *Numismatique des Rois Grecs* (14). Sur les médailles de ce prince, célèbres par la beauté de leur travail (15) et frappées très probablement à Locres, dans le Bruttium, on voit au revers de la tête du Jupiter Dodonéen une divinité assise sur un trône, tenant d'une main un long sceptre, et de l'autre élevant au-dessus de son épaule gauche l'extrémité de son péplus. Associée à Jupiter, cette divinité a le caractère de Junon. La main qui tient le péplus en fait une Vénus; mais sans recourir au personnage d'Aphrodite-Héra, les deux personnages se confondent aussitôt dans celui de *Dioné*, mère de Vénus et épouse du Jupiter Dodonéen (16). Il n'est pas étonnant que cette Dioné de l'Épire devienne à Locres Vénus elle-même, et que cette Vénus de Locres se confonde de nouveau avec Proserpine.

Les médailles de Sardes et de Mæonie de Lydie, nos 8 et 9 de la même planche, quoique frappées à une énorme distance de Locres et de l'Épire, nous transportent sur le même terrain religieux. Les monuments épigraphiques (17) ayant démontré que le culte de Proserpine avait à Sardes une grande importance, et les médailles de cette ville reproduisant fréquemment le sujet de la fille de Cérès enlevée par Pluton (18), les précédents interprètes (19) n'ont pas hésité à donner le nom de Proserpine à une divinité de style archaïque ou asiatique représentée au revers des nos 8 et 9 de notre planche. C'est une déesse debout, les bras ouverts, comme ceux de la Junon de Samos, voilée, coiffée du modius, et le corps enveloppé dans une énorme draperie qui la cache tout entière jusqu'aux mains. A droite et à gauche de cette idole on remarque un épi et une tête de pavot; ces deux symboles, qui appartiennent spécialement à Déméter peuvent néanmoins convenir à sa fille, comme on peut le voir par les médailles frappées à Cyzique qui représentent Coré-Sotira (20). Quant à la draperie qui couvre l'idole, elle nous semble avoir le même sens que les liens dont la Junon de Samos est chargée. C'est toujours l'idée d'enveloppement, de compression, de cohésion, que ces différents attributs sont destinés à exprimer.

On s'aperçoit d'ailleurs combien est difficile à établir et peu importante au fond la distinction entre cette divinité et la Junon de Samos. Le symbole de la grenade, si voisin du pavot pour la forme et sans doute aussi pour le fond du symbole, est réclamé à la fois par Junon, sur le sceptre de laquelle Polyclète l'avait placé (21), et par Proserpine, condamnée à rester dans les enfers pour y avoir mangé quelques grains de grenade (22). On remarque aussi une grenade au sommet du sceptre de la Dioné sur les médailles de Pyrrhus, et cette grenade répond exactement à la tête de pavot que porte la Proserpine de Locres.

Nous avons donné, pl. XII, nos 13 et 14, des médailles frappées dans une autre ville de la Lydie, Hypæpa, et qui reproduisent une divinité voisine de la Junon de Samos et de la Proserpine de Sardes. Cette idole a, comme les précédentes, les mains étendues, le voile sur la tête, et le modius par-dessus le voile. Ce qui la distingue particulièrement, c'est la manière dont le corps paraît se terminer, en forme de gaîne ou d'hermès, et surtout le grand voile qui, attaché au sommet du modius, descend jusqu'aux talons, et sur lequel la figure se déploie tout entière. Ce voile a fait attribuer à l'idole d'Hypæpa le nom de *Junon Pronuba* (23). D'un autre côté Étienne de Byzance (24) parle de la beauté des

(1) Propert., IV, 8, 3 sqq.; Ælian., *de Anim.*, XI, 16; Cic., *de Divin.*, I, 36.

(2) Cf. le serpent *Érichthonius*, et Érichthonius lui-même, inventeur des chars. Paus. I, 24, 7; Virg. *Georg.* III, 113 et *ibi* Serv. et Philargyr.

(3) Macrob. *Saturn.* I, 11.

(4) Strab. V, p. 241.

(5) Paus. III, 15, 7.

(6) Festus, *sub verbo*.

(7) Cf. *supra*, p. 81, l'article sur la *Junon de Cos*.

(8) Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 612; Plutarch. *Quæst. Rom.* t. VII, p. 149, ed. Reiske; Ovid. *Fast.* II, 477; Macrob., *Saturn.*, I, 9.

(9) Cic. *de Nat. Deorum*, II, 24; S. Augustin. *de Civ. Dei*, II, 15.

(10) Herodot. IV, 180; Apollod., III, 12, 3; Paus., I, 14, 5.

(11) *Æn.* I, 16 sqq.

(12) Tit. Liv. XXIX, 18.

(13) XXI, 3.

(14) P. 44.

(15) Voyez *Numismatique des Rois grecs*, pl. XXII, nos 2, 3, et 3 *bis*.

(16) Voyez *supra*, p. 24.

(17) *Mém. de l'Académie des Inscr.*, t. XVIII, p. 133.

(18) Mionnet, IV, p. 125, N° 708; p. 128, N° 728; p. 131, N° 751, etc.

(19) Eckhel, *D. N.* III, p. 112; Mionnet, IV, p. 129, N° 737; VII, Suppl. p. 433, N° 535, etc. On célébrait à Sardes des jeux nommés Κόραια en l'honneur de Proserpine, comme on peut s'en convaincre par les monnaies de cette ville. Eckhel, *D. N.* III, p. 117, et IV, p. 438. Le culte d'Aphrodite était aussi fort en honneur à Sardes. Ptolem. Hephæst. III, p. 315, ed. Gale. Les médailles, depuis Hadrien jusqu'à Gordien, montrent Vénus sous la même forme qu'à Cypre, avec la légende ΠΑΦΙΗ ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. Eckhel, *D. N.* p. 113 et 114.

(20) Mionnet, II, p. 530, nos 97 et suiv.; V, Suppl. p. 310, nos 170 et suiv. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 272 et suiv.

(21) Paus. II, 17, 4.

(22) Apollod. I, 5, 3.

(23) Eckhel, *D. N.* III, p. 104.

(24) V. Ὕπαιπα.

femmes d'Hypæpa, et attribue cet avantage à la faveur de Vénus. Les auteurs anciens se taisent d'ailleurs sur l'idole d'Hypæpa, et nous hésitons, comme Eckhel, entre les noms de Junon et de Vénus.

On pourrait peut-être, par conjecture, attribuer à cette idole un troisième nom, celui d'Hébé. Il existe en effet un rapport entre le nom de cette fille de Junon et celui de la ville d'Hypæpa, et les exemples d'une communauté de noms entre les divinités et les villes où leur culte florissait sont trop fréquents pour que nous croyions nécessaire d'en rappeler ici quelques uns (1).

Il n'y a entre le nom d'Hébé et celui d'Hypæpa d'autre différence que la présence, dans l'un, du redoublement qui manque dans l'autre, et la substitution du π au β. Or nous prouverons à l'article d'*Hephæstus* que les formes, soit masculines, soit féminines du nom d'Hébé, prennent aussi fréquemment le π que le β, soit isolément, soit en composition.

N° 2.

Médaille de l'île de Samothrace. Tête de Minerve casquée à gauche.

℞. ΣΑΜΟθρακων ΜΗΤΡΩΝΑΟυ. (*Monnaie*) *des habitants de Samothrace* (*frappée sous la magistrature*) *de Métronaüs.* Déméter Cabiria, la tête couronnée du modius, assise sur un trône à gauche, s'appuyant de la main gauche sur un sceptre et tenant de la droite une phiale; à côté du trône un lion accroupi. AR. 5 1/2. Mionnet, II, Suppl., p. 542, N° 9.

La divinité que nous désignons ici sous le nom de *Déméter Cabiria* est en tout semblable à la Cybèle phrygienne. Or nous savons que le culte de Déméter et des Cabires avait son siége principal dans l'île de Samothrace (2), et que, d'un autre côté, Déméter portait le surnom de Cabiria à Thèbes (3). Nous avons donné cette pièce à cause de la Junon de Samos. On sait qu'à Carthage la Déesse Céleste ou Junon se confond entièrement pour les attributs avec la Cybèle de Phrygie. On peut voir sur notre planche III, n[os] 12, 13, 14, plusieurs représentations de la déesse de Carthage montée sur un lion

N° 3.

Médaille de Vélia de la Lucanie. Tête de Minerve à droite avec un casque orné d'olivier, et sur lequel on lit ΗΡΑ, *Héra;* dans le champ la lettre E.

℞. ΥΕΛΗΤΕΩΝ (*sic*). (*Monnaie*) *des Véliates.* Lion à droite déchirant un cerf. Dans le champ la lettre Γ. AR. 5. Mionnet, I, Suppl., p. 328, N° 898.

Le nom d'*Héra*, qui se lit sur cette pièce, si toutefois il n'est pas plutôt le commencement d'un nom d'artiste, pourrait faire allusion à la *Junon* armée adorée à Lanuvium. On sait qu'en Italie *Junon* se présente sous cette forme guerrière, et que les deux déesses qui accompagnent le Jupiter Capitolin sont des formes dérivées d'une seule divinité, qui dans l'origine avait tous les attributs que plus tard on a partagés entre Junon et Minerve (4). Toutefois il ne nous semble pas permis de citer comme une autorité la médaille de Vélia, puisque ce nom d'Héra placé sur le casque n'offre peut-être que les premières lettres d'un nom d'artiste monétaire, dans le genre de ceux de *Philistion* et de *Cleudorus*, que M. le duc de Luynes et M. Raoul Rochette ont reconnus à la même place sur d'autres médailles de cette ville (5). Nous n'avons fait graver, du reste, cette pièce que comme une singularité numismatique.

18. Junon d'Épire.

N° 4.

Médaille de Buthrote d'Épire. Tête de Junon ou de Dioné à droite avec une couronne élevée.

℞. ΒΥΘρωτεων. (*Monnaie*) *des habitants de Buthrote.* Flambeau allumé, le tout dans une couronne de myrte. Æ. 2 1/2. Mionnet, III, Suppl., p. 367, N° 62.

La déesse dont la tête figure sur la pièce n° 4 est la Junon d'Épire, qui n'est autre que *Dioné* (6). Nous avons déjà fait voir que cette Junon est la même que Vénus, qui, suivant Homère (7), est fille de Dioné. Dans l'*Introduction* à Junon (8) on a pu voir aussi combien sont voisins les personnages de Rhéa et de Junon, la déesse mère se confondant dans plus d'un cas avec la déesse fille. D'ailleurs nous savons d'après le témoignage de Denys d'Halicarnasse (9) qu'à Buthrote existait un temple de Vénus que la tradition prétendait avoir été dédié par Anchise. Le flambeau allumé qu'on voit au revers de la médaille de Buthrote appartient aussi à Junon, qui quelquefois le porte au lieu du sceptre, comme sur un sarcophage du Musée du Louvre représentant le Jugement de Pâris (10). Mais le flambeau convient encore plus particulièrement à Diane, la déesse tauropole. D'un côté le nom de la ville (Βουθρωτὸς) rappelle les bœufs qui jouent un grand rôle dans le mythe de Junon (11) aussi bien que dans celui de Diane, la légende de la fondation de Buthrote prétendait qu'un bœuf échappé au couteau du sacrificateur avait indiqué à Hélénus, fils de Priam, l'emplacement où il devait fonder une nouvelle ville (12). D'un autre côté le nom de *Dioné* est peu éloigné de *Diana* (13), et nous savons que *Janus*, dont la forme féminine est *Jana* (14), a des rapports étroits avec Junon (15). Servius (16) nous apprend que l'Épire, où Hélénus vint aborder, reçut le nom de *Diania* en mémoire du vœu qu'avait fait un de ses compagnons de s'immoler en l'honneur de Diane, si les Troyens échappaient à la tempête qui avait dispersé leurs vaisseaux.

D'après les réflexions qui précèdent on comprend que la déesse qui figure sur les médailles de Buthrote participe également du caractère de Junon et de celui de Diane. Et si nous voulions trouver un rapport entre cette tête et la fondation de la ville, il ne serait pas difficile de comparer ce type avec les Amazones fondatrices de villes dans l'Asie-Mineure. Dans ce cas, on devrait se souvenir de la femme d'Hélénus, d'Andromaque. Mais aucun témoignage positif ne vient à l'appui de cette hypothèse. Et cependant rien n'est plus commun dans la numismatique que de voir l'héroïne locale, avec tous les attributs des grandes divinités, tenir la place du dieu ou de la déesse adorée de préference dans le pays.

N° 5.

Denier de la famille Carisia. MONETA. *Monéta.* Tête de Junon Monéta, à droite, avec collier et pendants d'oreilles.

℞. T. CARISIVS. *Titus Carisius.* Enclume surmontée du bonnet de Vulcain, à côté un marteau et des tenailles, le tout dans une couronne d'olivier. Morell., *Fam. Carisia*, n° 4.

Voyez l'explication du n° 11 de la pl. X, *supra*, p. 78.

N° 6.

Médaille de Cyzique. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Γαιος ΙΟΥΛιος ΟΥΗΡΟΣ ΜΑΞΙΜΙΝΟΣ ΑΥΓ. *L'empereur César Caius Julius Severus Maximin, Auguste.* Buste de Maximin avec l'égide à droite.

℞. ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cyzique.* Héra Coré, debout et vêtue d'une tunique talaire, s'appuie de la main droite sur un sceptre, et porte sur le bras gauche le petit Iacchus, qui tient dans la main le céras. Æ. 9. Mionnet, II, p. 549, N° 231.

La médaille de Cyzique, que nous avons fait graver au n° 6, représente une déesse nourrice, comme les pièces frappées dans l'île de Crète, pl. IV, n[os] 14 et 15, dont il a été question dans l'article de Jupiter enfant (17). Le nom de Coré peut lui convenir si l'on se souvient de l'Artémis παιδοτρόφος de la Messénie (18), d'autant plus que Coré est la divinité honorée de préférence à Cyzique (19). D'un autre côté, il ne faut pas oublier qu'à Cyzique existe une légende entière sur une héroïne nommée Aura, qui, surprise par Bacchus pendant son sommeil, met au monde deux jumeaux (20). Nonnus (21) ajoute

(1) Voyez Panofka, *Von dem Einfluss der Gottheiten auf die Ortsname.* Berlin, 1842.

(2) Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 917. Cf. Strab. X, p. 472. Voyez Gerhard, *Grundzuge der Archæologie*, S. 34, dans les *Hyperboreisch-Ræmische Studien.*

(3) Paus. IX, 25, 5.

(4) *Supra*, p. 41.

(5) R. Rochette, *Lettre sur les graveurs des monnaies grecques*, p. 34-36. M. Raoul Rochette (*Lettre à M. Schorn sur les artistes de l'antiquité*, 2[e] éd. 1845, p. 90-91) croit que ces lettres HPA sont les initiales d'un graveur nommé *Héraclides.*

(6) *Supra*, p. 24.

(7) *Iliad.* E, 370 sqq.

(8) *Supra*, p. 74.

(9) *Ant. Rom.* I, 51. Cf. Klausen, *Æneas und die Penate*, I, S. 426.

(10) Clarac, *Musée de sculpt. ant. et mod.*, pl. CLXV, n° 236.

(11) C'est pour cette raison qu'Homère lui donne souvent l'épithète de Βοῶπις. Cf. *supra*, p. 65.

(12) Etym. M., *v.* Βουτρωτός; Steph. Byzant. *v.* Βουθρωτός.

(13) Cf. Schwenck., *Etymolog. mythol. Andeutungen*, S. 34 folg.

(14) Varr. *De Re rust.*, I, 37.

(15) Macrob. *Saturn.* I, 9.

(16) *Ad* Virg. *Æn.* III, 335.

(17) *Supra*, p. 22.

(18) Paus. IV, 34, 3.

(19) Appian., *de Bello Mithridat.*, 75, ed. Schweigh. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* V, p. 276.

(20) Etym. M. *v.* Δίδυμον; Nonn. *Dionys.* XLVIII, 613 sqq. Cf. surtout le savant article de M. Panofka dans les *Annal. de l'Inst. archéol.*, t. V, p. 277 et suiv.

(21) *Dionys.* XLVIII, 923-935; 943-968.

qu'Aura, étant devenue mère de deux fils, en tua un, et se précipita ensuite dans un fleuve; elle fut changée en une fontaine. Le céras que tient le petit enfant sur la médaille de Cyzique n° 6 conviendrait assez au fils de Dionysus et aussi au jeune Jupiter nourri par la chèvre Amalthée. Sur la médaille crétoise, pl. IV, n° 14, où nous avons reconnu (1) *Rhéa-Amalthée* tenant *Jupiter* enfant, une corne d'abondance est placée près de la déesse.

Voyez du reste le commentaire sur la Junon Coré, *supra*, p. 86.

Supplément A. Jupiter Pandemus.

N° 7.

Médaille de Synnada de Phrygie. ΖΕΥϹ ΠΑΝΔΗΜΟϹ. *Jupiter Pandémus*. Tête de Jupiter Pandémus à droite; dessous, le foudre.

℟. ϹΥΝΝΑΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Synnada*. La Mère des Dieux debout et couronnée du modius, tenant sur son bras gauche Atys enfant, dans la main droite le sceptre. A ses pieds un chien ou un loup. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 364, N° 961.

Le Jupiter Pandémus dont la tête est représentée sur la médaille de Synnada, n° 7, offre dans l'arrangement de ses cheveux le caractère efféminé des Jupiters qui figurent sur les monnaies de l'Asie. On peut voir dans l'article du *Jupiter Labrandeus* (2) ce que nous avons dit de ce personnage ambigu qui participe des deux sexes. On sait quel sens les anciens attribuaient au surnom de πάνδημος donné à Aphrodite (3). Or, si sous cette épithète on adorait la déesse lascive, protectrice des courtisanes, il n'est pas étonnant de retrouver Jupiter en Phrygie, où dominait le culte de la Mère des Dieux, avec un caractère efféminé, propre aux Galles, prêtres de la déesse.

Quant au revers, on y voit une déesse qui tient sur son bras un jeune enfant; à ses pieds est un chien ou un loup. Parmi les héros nourris par des chiens ou des loups, se placent Romulus et Rémus dans le Latium, Miletus dans l'île de Crète (4), Cyrus (5), et enfin Antiloque, fils de Nestor, exposé sur le mont Ida (6). Rhéa aussi fait garder par un chien d'or (7) l'antre où elle a caché le petit Jupiter nourri par la nymphe Æga. Ce chien est probablement le même que celui donné par Jupiter à Europe pour lui servir de gardien (8). On a vu plus haut (9) combien Europe est voisine de Rhéa et de Junon. D'un autre côté, quand Latone erre avec ses enfants dans la Lycie, des loups viennent au-devant de la déesse chassée par les paysans de la contrée, et la conduisent au fleuve Xanthus (10). La déesse que représente la médaille de Synnada pourrait donc être Latone, quoiqu'elle ne porte ici qu'un seul enfant. Les noms d'Acacallis, mère de Miletus (11), de Luperca (12), analogue à la louve nourrice de Romulus et de Rémus, pourraient lui convenir aussi bien que celui de Rhéa ou d'Amalthée (13). Mais comme il s'agit ici d'une monnaie frappée en Phrygie, et que d'ailleurs les traditions sur la Rhéa crétoise tirent leur origine de la Cybèle phrygienne, il nous semble plus juste de reconnaître ici le jeune Atys dans les bras de la Mère des Dieux ou de Ma, autre nom de la même divinité (14). L'enfant, exposé dans une forêt, avait été nourri par un bouc (15), et le chien qui figure près de Cybèle peut être considéré comme le gardien du troupeau. D'ailleurs la numismatique de Synnada montre plusieurs types qui ont trait à la religion de Cybèle : la pierre cubique (16), le rocher Agdus ou le mont Cybèle (17), de sorte que nous n'hésitons pas à reconnaître ici une image de la déesse phrygienne. La tête de Jupiter associée à Cybèle trouve également son explication dans la fable de la naissance d'Agdestis (18).

N° 8.

Médaille de Mæonie de Lydie. ΙΕΡΑ ϹΥΝΚΛΗΤΟϹ. *Le sacré Sénat.* Tête nue du Sénat à gauche.

℟. ΕΠΙ ΑΥΡηλιου ΑΠΦΙΑΝΟΥ (*sic*) ΑΡΧοντος Α ΜΑΙΟΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Mœonie* (*frappée sous la magistrature*) *d'Appianus, archonte pour la première fois*. Simulacre d'Héra-Coré debout entre un épi et un pavot. Æ. 6. Mionnet, IV, p. 65, N° 350.

N° 9.

Médaille de Sardes de Lydie. ϹΑΛΩΝειναι ΧΡΥϹΟΓΟΝΗ Ϲεβαστη. *Salonina Chrysogone Auguste*. Tête de Salonine à droite.

℟. ΕΠΙ ΡΟΥΦΟΥ ΑϹΙαρχου ϹΑΡΔΙΑΝΩΝ Γ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Sardes trois fois Néocores* (*frappée sous la magistrature*) *de Rufus Asiarque*. Simulacre d'Héra-Coré debout et drapée entre un épi et un pavot sur leurs tiges. Æ. 7 1/2. Mionnet, VII, Suppl., p. 433, N° 535.

Voyez, pour l'interprétation de ces deux types, le commentaire de la pl. XIV, n° 1, *supra*, p. 86.

N° 10.

Médaille de Pessinunte de Galatie. Tête d'Atys laurée et couverte du bonnet phrygien à droite, avec un croissant derrière les épaules.

℟. ΜΗΤΡΟΣ ΘΕΩΝ ΠΕΣΣΙνουντιων. (*Monnaie*) *de la Mère des Dieux des habitants de Pessinunte*. Taureau cornupète à gauche. Æ. 6. Mionnet, VII, Suppl., p. 643, N° 58.

Il a été question de cette pièce dans le commentaire sur Cybèle, *supra*, p. 15, dans l'explication du n° 18 de la pl. III.

N° 11.

Médaille de Pessinunte. Αυτοκρατωρ Καισαρ Μαρκος Αυρηλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin*. Tête nue et barbue de Marc-Aurèle à droite.

℟. ΠΕϹϹΙΝΟΥΝΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Pessinunte*. Cybèle assise sur un trône à gauche, le modius sur la tête, une phiale dans la main droite, et la gauche appuyée sur le tympanum. Æ. 8. Mionnet, VII, Suppl., p. 644, N° 64.

N° 12.

Médaille de Magnésie du Sipyle. ΚΡΙϹΠΕΙΝΑ ϹΕΒΑϹΤΗ. *Crispine Auguste*. Tête de Crispine à droite.

℟. ϹΤΡατηγου ΑΙΛιου ΚΟΔΡΑΤΟΥ ΜΑΓΝΗΤων ϹΙΠΥΛΟΥ. (*Monnaie*) *des Magnètes du Sipyle* (*frappée sous la magistrature*) *du stratége Ælius Codratus*. Cybèle entre deux lions debout dans un temple distyle, tenant une phiale dans la main droite et le tympanum sur l'épaule gauche. Æ. 7. Mionnet, IV, p. 76, N° 413.

Ces deux pièces n'ont pas besoin d'explication. On y voit Cybèle avec ses attributs ordinaires. Nous avons parlé avec quelque développement de ces attributs dans les commentaires sur les monnaies qui représentent Cybèle, gravées sur nos planches III et IV.

Voyez *supra*, p. 10 et suiv.

N° 13.

Médaille d'Eucarpia de Phrygie. ΙΟΥΛΙΑ ϹΕΒΑϹΤΗ. *Julie Auguste*. Tête de Julia Domna à droite.

℟. ΕΥΚΑΡΠΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Eucarpia*. Cybèle debout couronnée du modius et vue de face, la main droite posée sur un lion, et relevant un bout de son péplus de la gauche. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 291, N° 552.

Le modius, symbole d'abondance, et qui appartient aussi bien à Déméter qu'à Cybèle, fait sans doute allusion ici au nom de la ville, Εὐκαρπία. Et c'est

(1) *Supra*, p. 22.
(2) *Supra*, p. 53 et suiv.
(3) Paus. VI, 25, 2; Plat. *Sympos.* p. 386, ed. Bekk.; Lucret. *de Rer. Nat.* IV, 1065 sqq.
(4) Anton. Lib. XXX.
(5) Justin. I, 4.
(6) Hygin. *Fab.* 252.
(7) Anton. Lib. XXXVI.
(8) Eratosthen. *Catast.* 33; Hygin. *Astron.* II, 35; Apollod. III, 15, 1.
(9) *Supra*, p. 65.
(10) Menecrat. et Nicandr. *ap.* Anton. Lib. XXXV.
(11) Anton. Lib. XXX.
(12) Arnob. *adversus Gentes*, IV, 3; Tit. Liv. I, 4.
(13) Cf. *Supra*, p. 22.
(14) Steph. Byzant. *v.* Μάσταυρα.
(15) Paus. VII, 17, 5; Arnob. *adversus Gentes*, V, 6.
(16) Mionnet, IV, p. 367, N° 979.
(17) Idem, *ibid.*, p. 367, N° 982.
(18) Arnob. *adv. Gentes*, V, 5.

pour cette raison que la déesse portant cet attribut a été choisie pour type des monnaies de cette ville. Nous avons parlé du modius dans l'article particulier consacré à la Junon de Samos. Voyez *supra*, p. 83.

N° 14.

Médaillon d'Halicarnasse. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ Λυκιος CΕπτιμιος CΕΟΥΗΡΟC CΕβαστος. *L'empereur César Lucius Septime Sévère Auguste.* Buste lauré de Septime-Sévère à droite.

℞. ΑΡΧοντος CΤΡΑΤΟΚΛΕΟΥC ΑΛΙΚΑΡΝΑCCΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Halicarnasséens* (*frappée sous la magistrature*) *de l'archonte Stratoclès.* Jupiter Ascræus, vu de face, la tête radiée, vêtu d'une tunique longue, debout entre deux arbres, sur lesquels sont posées deux colombes. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 348, N° 265.

N° 15.

Médaillon d'Halicarnasse. ΑΥΤοκρατωρες ΚΑΙσαρες ΑΥρηλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC Και Πουβλιος Cεπτιμιος ΓΕΤΑC Cεβαστοι. *Les empereurs Césars Aurélius Antonin et Publius Septimius Géta, Augustes.* Bustes laurés et affrontés de Caracalla et de Géta.

℞. ΑΛΙΚΑΡΝΑCCΕΩΝ Και ΚΩΩΝ ΟΜΟΝοια ΑΡΧοντος ΕΥΦΡΑΝΤΑΚΟΥ Γ. *Concorde des Halicarnasséens et des habitants de Cos, sous Euphrantacus, archonte pour la troisième fois.* Jupiter Ascræus vu de face, la tête radiée, et vêtu d'une tunique longue, debout entre deux arbres; sur chaque arbre une colombe. Junon de Cos, diadêmée, sur un char traîné par deux paons, tient un sceptre et une phiale. Æ. M. M. Mionnet, VI, Suppl., p. 499, N° 313; Streber, *Numism. nonnulla græca ex Mus. regis Bavariæ*, p. 226, tab. IV, 4.

Voyez, dans l'article du Jupiter de Labranda (*supra*, p. 53), ce que nous avons dit sur le *Jupiter Ascræus.*

SUPPLÉMENT B. JUPITER DE GABALA.

N° 16.

Médaille de Gabala de Syrie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος ΚΟΜΟΔΟC. *L'empereur César Marc Aurèle Commode.* Tête laurée de Commode à gauche.

℞. ΓΑΒΑΛΕΩΝ ΑΝΙΤΑ. ΔΛC. (*Monnaie*) *des habitants de Gabala, Anita, l'an* 234. Jupiter, debout, coiffé du modius, vêtu d'une tunique longue et tenant dans la main droite levée une bipenne et dans la gauche un bouclier béotien. Cette figure est placée sur une base conique, de chaque côté de laquelle sort un cheval. A droite, la Fortune assise, couronnée de tours et tenant un gouvernail et une corne d'abondance. Æ. 7. Mionnet, V, p. 236, N° 640.

La divinité représentée debout sur la médaille que nous avons entrepris d'examiner offre la plus frappante analogie avec le Jupiter adoré à Labranda. Nous avons déjà fait voir, dans l'article (1) qui concerne cette dernière idole, que celle de Gabala n'en différait que par un surcroît d'attributs, le bouclier béotien qu'elle porte et les deux chevaux qui paraissent sortir de chaque côté de sa base. Quant au mouvement de combat imprimé au bras de cette idole, malgré l'immobilité rectiligne de son corps, il en résulte que le caractère guerrier du Jupiter adoré à Labranda se prononce davantage, et justifie clairement le surnom de Stratius (2). Mylasa adorait simultanément deux divinités peu différentes: le Jupiter Labrandeus (3) et le Jupiter Osogo (4), et dans ce dernier nous avons reconnu un véritable Neptune (5). Les chevaux qui s'élancent de la base de l'idole de Gabala ajoutent également aux attributs de Jupiter un des caractères essentiels de Neptune. On pourrait donc se borner à reconnaître dans cette idole la fusion des deux divinités que séparent à Mylasa de très faibles différences.

Une circonstance que je n'ai point indiquée dans l'article du Jupiter de Labranda est la forme de cône tronqué de la base sur laquelle l'idole de Gabala s'élève. Nous voyons a côté de cette idole la figure assise de la Fortune, coiffée d'une couronne crénelée, tenant d'une main la corne d'abondance, et de l'autre s'appuyant sur un gouvernail. Ordinairement ces réunions de divinités sur le revers des médailles impériales de l'Asie indiquent les alliances des villes par le rapprochement de leurs dieux tutélaires. Mais les médailles de Gabala offrent souvent isolée cette figure de la Fortune (6). La pièce que nous étudions n'a qu'une seule légende ethnique. Si nous considérons l'ensemble des monuments numismatiques de cette ville, nous sommes conduit à reconnaître une habitude locale dans cette association de plusieurs types différents. C'est ainsi qu'on retrouvera sur notre pl. XVIII, n° 10, une médaille de la même ville et du même empereur, frappée l'année précédente, et au revers de laquelle se voient associés une figure assise, semblable à celle de Cybèle, et un buste colossal de Minerve. Ainsi donc, tout en cherchant à compléter l'interprétation du Jupiter de Gabala, nous avons à nous enquérir des motifs qui lui ont fait associer la figure de la Fortune et pénétrer par cette voie, s'il est possible, dans le secret de ces associations dont nous aurons à expliquer bientôt un nouvel exemple (7).

Jusqu'à ce jour les divers critiques n'ont pu donner une interprétation satisfaisante de l'idole représentée sur les médailles de Gabala. La seule qui ait été tentée, celle de Pellerin (8), est due à une lecture inexacte des lettres placées dans le champ de la médaille. Une erreur de cette nature aurait lieu de nous étonner chez un homme dont l'œil numismatique a été le plus fin et le plus exercé peut-être de tous ceux qui se sont appliqués à cette science, si Pellerin eût eu sous les yeux l'exemplaire que nous reproduisons ici. Cet exemplaire, entré depuis quelques années dans le Cabinet de France, a démontré qu'on ne devait pas lire, comme l'avait cru Pellerin, le mot ANNA, mais ANITA. Ce mot rappelle le nom de la déesse asiatique *Anaïtis*, adorée en Arménie, en Lydie et dans tout l'Orient (9). Il résulte de cette lecture que les conjectures de Pellerin sur un dieu *Anna*, le même que l'*Anamalech* du livre des Rois (10), ne trouvent évidemment pas ici leur application. Les auteurs profanes ne contiennent d'ailleurs aucun renseignement sur la religion de cette ville obscure de Gabala, placée par les géographes tantôt dans la Phénicie (11), tantôt dans la Syrie (12), et qui effectivement occupa une situation intermédiaire entre ces deux provinces sur le bord de la mer, au nord d'Aradus et à peu de distance de cette dernière ville.

Dans ce défaut de renseignements, je me suis souvent étonné qu'on ait jusqu'ici négligé de rapprocher de l'idole de Gabala ce que les anciens nous disent du dieu *Elagabalus* (13) transporté à Rome par un jeune insensé, auquel le nom même de cette divinité est resté attaché comme une éternelle flétrissure. Nous ne pouvons hésiter sur la véritable leçon de ce mot *Elagabalus* qui nous est fournie par les inscriptions et les médailles (14). *Ela* dans la première partie du mot Elagabalus est évidemment le nom générique de *dieu* dans les langues sémitiques, et *Gabalus* un surnom qui détermine le caractère particulier de cette divinité. La leçon sémitique de ce nom composé est par conséquent *El-Gabal*, dont, comme on voit, le nom romain est une exacte transcription (15). *Elagabalus* peut ainsi être interprété par *le dieu Gabal* ou *le dieu de Gabala.*

D'un autre côté, on doit se souvenir que le dieu Elagabalus n'a point été transporté à Rome de Gabala, mais d'Émésa sur l'Oronte. Hérodien (16) nous a laissé une description élégante et précieuse du temple élevé à cette divinité dans la ville d'Émésa, temple dont le jeune Bassianus était le grand-prêtre, quand il fut appelé à l'empire par les troupes de la Phénicie révoltées contre Macrin. Les anciens assimilent le dieu Elagabalus quelquefois à Jupiter (17), plus souvent au Soleil (18), et le nom même d'*Émésa*, qui sous la forme de *Homs*

(1) *Supra*, p. 54 et 56.

(2) Voyez *supra*, p. 54.

(3) Plutarch. *Quæst. Græc.* tom. VII, p. 205, ed. Reiske; Ælian. *de Nat. anim.*, XII, 30; Plin. *H. N.* XXXII, 2, 7.

(4) Strab. XIV, p. 659.

(5) *Supra*, p. 56.

(6) Mionnet, V, p. 235, N° 634; p. 237, N° 643 et 644 etc.

(7) Pl. XVIII, n° 10.

(8) *Recueil*, III, p. 240.

(9) Paus. III, 16, 6; Plin. *H. N.* XXXIII, 4, 24; Strab. XI, p. 512 et 532; XII, p. 559; XV, p. 733. Cf. Selden, *de Diis Syr.*, Syntagm., II, p. 269.

(10) IV, 17, 31.

(11) Strab. XVI, p. 753 et *ap.* Steph. Byzant. *v.* Γάβαλα.

(12) Steph. Byzant. *l. cit.* Les géographes parlent de deux villes de Gabala, l'une en Syrie, l'autre en Phénicie, erreur qui peut facilement être résultée de la position de cette ville sur les confins des deux pays. Voyez Cellarius, *Notitia orbis ant.* tom. II, p. 349 et 386.

(13) Herodian. V, 3.

(14) Les formes *Elagabalus*, *Alagabalus*, *Heliogabalus*, se rencontrent dans les inscriptions. Eckhel, *D. N.* VII, p. 249 sqq.

(15) Quelques auteurs nomment le jeune Bassianus non *Elagabalus*, mais simplement *Gabalus*. Voyez Serv. *ad* Virg. *Æn.* VII, 180.

(16) V, 3.

(17) Lamprid. *in Heliogabal.*, 1.

(18) Herodian. V, 3; Vopisc. *in Aurelian.* 25; Capitolin. *in Macrin.* 9; Serv. *ad* Virg. *Æn.* VII, 180.

ou *Hams* a conservé jusqu'à nous sa forte aspiration initiale, rappelle d'une manière évidente le nom même du soleil *Schams* dans les langues sémitiques. Ce rapprochement, d'ailleurs si naturel, est confirmé par les médailles les plus anciennes de la ville d'Émésa que nous possédions, et sur lesquelles on remarque la tête radiée du Soleil (1). Enfin nous connaissons non seulement par la description d'Hérodien (2), mais encore par les monuments numismatiques (3) du règne d'Élagabale, la figure sous laquelle était adoré le dieu principal d'Émésa. C'était une pierre noire qu'on disait tombée du ciel, ronde par le bas, conique par le haut avec de certaines protubérances à la surface, auxquelles l'imagination des dévots accordait une grande importance (4). Les médailles d'Élagabale nous montrent cette pierre conique tout-à-fait semblable à celles de Paphos (5) et de Césarée (6), et portée sur un quadrige dans la cérémonie annuelle que le jeune empereur avait instituée et qu'a décrite Hérodien. L'aigle éployé qui sur ces médailles couvre la surface du cône faisait sans doute partie de l'habit dont Élagabale avait enveloppé son idole de prédilection, à l'imitation du réseau qui recouvre l'aérolithe de Césarée. Ainsi, différence dans la patrie des deux divinités, différence dans la manière dont elles étaient représentées, telles sont sans doute les raisons qui ont jusqu'à ce jour détourné la critique du rapprochement fourni d'une manière si naturelle par l'étymologie.

Mais d'abord, quant à la différence d'origine, cette contradiction me paraît facile à résoudre. Émésa, sur le haut Oronte, Gabala, sur la mer, n'étaient séparées que par une assez faible distance. Gabala, placée sur les confins de la Phénicie, avait autrefois appartenu à cette dernière contrée, et Émésa était absolument limitrophe de Laodicée Scabiosa ou Cabiosa, ville qui sur les médailles des rois de Syrie prend le titre de métropole de la Phénicie (7). On sait d'ailleurs par Hérodien (8) que le dieu d'Émésa jouissait d'un immense crédit, que les dévots y affluaient de toutes les contrées environnantes, et il est naturel de compter la ville de Gabala parmi celles qui avaient accepté la suprématie religieuse d'Émésa, et qui, par conséquent, avaient pu choisir Elagabalus pour leur divinité tutélaire. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que l'idole de Gabala soit considérée comme l'image d'un dieu Soleil, non dans le sens précis et restreint qu'on cherche inutilement, je pense, dans les rapprochements de cette nature proposés par les anciens auteurs, mais dans le sens large et universel dont la religion égyptienne nous offre un exemple manifeste, quand elle place au sommet de son Panthéon Ammon-Ra, Jupiter-Soleil, c'est-à-dire l'association de l'idée la plus haute que l'homme puisse se faire de la divinité avec le symbole le plus éclatant de sa puissance qui puisse tomber sous des sens mortels. C'est au reste ce que nous démontre l'embarras des anciens auteurs qui ont assimilé Elagabalus tantôt à Jupiter, tantôt au Soleil. Les attributs de l'idole de Gabala ne se refusent pas à cette assimilation, comme on pourrait le croire au premier abord; la bipenne qu'elle partage avec le Jupiter de Labranda est sur un grand nombre de médailles de la Lydie l'arme tantôt d'Apollon (9), tantôt du Soleil (10). Le Jupiter Ascræus, si voisin de celui de Gabala, paraît radié comme le Soleil sur les médailles d'Halicarnasse (pl. XIV, n°s 14 et 15); et qui ne se rappelle les monuments nombreux qui nous montrent Sérapis, le dieu infernal, auquel appartient le modius comme aux idoles de Mylasa et de Gabala, la tête ceinte des rayons du soleil?

Quant à la différence qui existe entre le cône d'Émésa et la figure en hermès posée sur un cône tronqué des médailles de Gabala, cette différence n'est autre que celle qu'on peut constater entre l'absence totale de l'art et les premiers développements de l'art par la voie de l'anthropomorphisme. Émésa, le centre religieux, doit évidemment offrir l'idole la plus ancienne. Toute imitation de la forme humaine en est encore bannie; c'est tout au plus si l'on a façonné cette pierre brute en forme de cône. Il est même probable qu'on lui a laissé sa rudesse native, puisque la superstition en est réduite à interpréter arbitrairement les aspérités de sa surface. La tradition veut que cette idole soit tombée du ciel, et tout nous induit en effet à reconnaître ici un de ces nombreux aérolithes, autour desquels s'étaient élevés les plus magnifiques sanctuaires de l'Asie.

Les habitants de Gabala, en adoptant le culte d'Elagabalus, en plaçant leur ville en quelque sorte sous l'invocation de cette divinité, n'avaient pu transporter dans leurs murs l'idole d'origine céleste qu'on adorait à Émésa. En pareil cas, c'est une marche naturelle, et démontrée par tous les siècles et par toutes les religions, que suit l'homme, en suppléant par la richesse de l'ornementation à ce qui manque au crédit dont jouissent certains objets indépendamment de leur beauté extérieure. Les vierges peintes attribuées à l'évangéliste saint Luc, les figures de la Mère de Dieu qui attirent en certaines villes la multitude des pèlerins catholiques, sont des œuvres informes sous le rapport de l'art, et dont le crédit repose sur des traditions miraculeuses. L'art n'a déployé ses ressources pour idéaliser la figure de la Vierge que là où des figures plus anciennes ne possédaient pas le privilége d'exciter la piété des fidèles par des causes tout-à-fait étrangères à leur forme et à leur beauté. Toutefois les habitants de Gabala, en se conduisant d'après ces principes, n'ont point effacé, comme l'aurait fait le goût pur des Grecs, toute trace de la grossièreté de l'idole primitive. Indépendamment de ce que la forme d'hermès est une tradition indubitable de la colonne, qui en beaucoup d'endroits devait remplacer le cône des religions primitives, la présence même du cône sous les pieds de l'idole indique l'intention positive de rappeler le symbole sous lequel Elagabalus était adoré dans le temple d'Émésa. Nous ne voyons donc rien qui s'oppose à ce qu'on considère le temple de Gabala comme une succursale pour ainsi dire de celui d'Émésa, dont les anciens ont parlé de préférence, d'abord parce qu'il était le centre de cette religion, et puis surtout parce qu'au souvenir de ce temple se rattachait celui du spectacle le plus étrange peut-être qu'ait donné au monde l'empire romain.

L'argumentation à laquelle nous avons dû nous livrer pour établir l'identité fondamentale du dieu d'Émésa et de celui de Gabala ne sera point inutile à l'intelligence des attributs de cette dernière divinité. Les chevaux, qui de chaque côté semblent sortir à mi-corps du cône tronqué qui supporte l'idole, sont un attribut essentiel et caractéristique de Neptune. Et puisque nous avons rapproché le Jupiter Osogo ou Ogoa de Mylasa (11) du Posidon Onchestius (12), on pourra rapprocher ce dernier de l'Athénée Onga à laquelle les Béotiens attribuaient une origine phénicienne (13), et on ne sera pas étonné de rencontrer une troisième forme de ce Neptune dans la Phénicie même et dans un grand nombre de villes maritimes de cette contrée. Les traditions mythologiques font de Neptune, le père du cheval (14). Dans sa dispute avec Minerve, ce dieu a produit le premier cheval en frappant la terre avec son trident (15). Les chevaux Scyphius et Arion sont ailleurs produits par le même dieu et de la même manière (16). Un troisième récit, conservé par le Scholiaste de Pindare (17), veut que Neptune ait fécondé pendant son sommeil un rocher, et que de ce rocher soit né le cheval Scyphius. Le monument que nous étudions offre la combinaison des deux dernières traditions que nous venons de rapporter. Le cône qui supporte l'idole est le rocher qui donne naissance à Scyphius, non plus seul, mais accompagné de son frère Arion (18). On pourrait craindre que cette origine mythologique des attributs de l'idole de Gabala restât sans liaison avec les autres symboles qui caractérisent cette divinité; mais un passage d'Arnobe ouvre une voie nouvelle, et tend à réunir d'une manière inattendue la religion de Gabala avec celle d'une autre partie de l'Asie. Timothée, chez Arnobe (19), nous raconte que Jupiter, ayant rencontré la Mère des Dieux, née d'une des pierres jetées par Deucalion et Pyrrha après le déluge, endormie sur le mont Agdus, voulut lui faire violence; mais que celle-ci s'étant enfuie, le rocher, au lieu de la déesse, fut fécondé par le dieu, et que de cet étrange accouplement naquit le géant androgyne Agdestis. Voici donc sous une nouvelle forme de la tradition, non seulement Jupiter substitué à Neptune, mais encore la religion phrygienne introduite avec deux de ses personnages principaux, Cybèle et Agdetsis. Agdestis, le géant né du rocher; Cybèle, la déesse-pierre, et dont un aérolithe est la figure la plus révérée (20). Nous avions déjà précédemment observé un rapport curieux entre le nom de Cybèle et l'idole de Labranda (21); le mot κύβηλις sert à désigner en grec la bipenne dont le Jupiter de Labranda est armé, le dieu de Gabala se présente avec le même attribut, et son nom *Elagabalus* et celui de la ville dans laquelle on l'adore, *Gabala*, présentent une nouvelle analogie avec le nom de Cybèle. Et que, pour repousser un tel rapprochement, on n'insiste pas sur la différence du Γ de Gabala avec le K de Cybèle. Non seulement ces deux lettres appartiennent au même organe, mais encore, dans les idiomes sémitiques, desquels dérive évidemment le nom de la ville phénicienne de Gabala, ces trois radicaux *Gabal*, *Chabal*, *Kabal*, possèdent en commun deux significations parfaitement semblables, dont l'une, considérée par les plus habiles lexicographes comme n'étant pas la première dans l'ordre des idées, est celle de *montagne*, de *rocher*, de *borne* plantée aux limites de deux divisions territoriales (22). Ces remarques nous fourniraient-

(1) Mionnet, V, p. 227, n° 591; VIII, Suppl. p. 156, n° 158.
(2) V, 3.
(3) Mionnet, VIII, Suppl., p. 157, n° 163.
(4) Herodian. *l. cit.*
(5) Mionnet, III, p. 670 et suiv.
(6) Idem, IV, p. 408 et suiv.
(7) Barthélemy, cité par l'abbé Mignot (*Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres*, t. XXXIV, p. 90.
(8) *L. cit.*
(9) *Supra*, p. 56.
(10) *Supra*, ibid.
(11) *Supra*, ibid.
(12) Paus. IX, 26, 3.
(13) Idem, IX, 12, 2.
(14) Schol. *ad* Pindar. *Pyth.* IV, 246; Serv. *ad* Virg. *Georg.* I, 12.
(15) Serv. *l. cit.*
(16) Lactant. *ad* Stat. *Theb.* IV, 43.
(17) *Ad Pyth.* IV, 246.
(18) Cf. les intéressantes remarques de M. le duc de Luynes dans ses *Recherches numismatiques*, p. 59 et suiv. La médaille de Gabala fournit un nouvel argument en faveur des ingénieux rapprochements de M. le duc de Luynes.
(19) *Adversus Gentes*, V, 5. Cf. Paus. VII, 17, 5.
(20) Voyez les *Nouvelles Annales de l'Instit. archéol.* t. I, p. 229 et suiv.
(21) *Supra*, p. 55.
(22) Cf. la pierre de Pessinunte, qui tombe du ciel pendant la guerre que se font Tantale et Ilus pour les limites de leurs empires. Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355.

elles le moyen de rattacher directement à une origine sémitique le nom et par conséquent les principaux caractères de la divinité souveraine de la Phrygie?

Avant de répondre à cette question, il faut voir si les monuments numismatiques de la ville de Gabala ne nous fourniront pas de nouveaux témoignages.

Je dois d'abord appeler l'attention sur la figure de la *Fortune* assise en face de l'idole qui décore notre médaille. L'attitude de cette Fortune, la couronne crénelée qui couvre sa tête et qui la caractérise comme la Fortune particulière de la ville de Gabala, nous offrent des traits certains de ressemblance avec Cybèle. J'ai tâché de déterminer dans une autre occasion (1) les liens étroits qui unissent cette dernière divinité aux Fortunes des villes et aux villes personnifiées elles-mêmes. Mais ce n'est point en ce moment le but que nous poursuivons, et je regarde, comme un document précieux à l'appui de ma recherche, une médaille de Gabala frappée sous la règne de Trajan, au revers de laquelle on voit une déesse tourrelée, assise, tenant une chouette éployée dans sa main droite, accompagnée de deux lions accroupis de chaque côté de son siége (2). Cette pièce est d'une telle valeur pour la thèse que je soutiens, que je ne puis m'empêcher d'exprimer la légère inquiétude que m'inspire l'état imparfait de sa conservation. Une divinité bien peu différente se montre plus fréquemment encore sur les médailles de Gabala : c'est une femme également assise, coiffée non de la couronne crénelée, mais du modius, placée entre deux sphinx, et à laquelle le long voile qui l'enveloppe a fait attribuer le nom de Junon Pronuba (3). Je dois convenir aussi que le sphinx se rencontre souvent isolé sur les médailles de la même ville, tandis que le lion ne s'y trouve jamais ainsi. Mais il reste d'ailleurs assez de différence entre les deux figures pour qu'on croie à l'existence de deux types distincts, dont l'un serait accompagné de deux lions; et l'autre de deux sphinx. J'ajouterai que Sestini (4) a vu sur une médaille de Julia Domna, frappée dans la même ville, Cybèle assise entre deux lions, et bien que le témoignage de ce laborieux numismatiste ne soit pas toujours certain, on peut croire qu'il ne s'est pas trompé dans cette circonstance, puisqu'il a vu sur la pièce qu'il décrit non seulement les deux lions de Cybèle, mais encore le tympanum de cette déesse. C'est donc un fait hors de contestation que la présence de Cybèle sur les médailles de Gabala, soit avec ses attributs ordinaires, soit avec un mélange d'attributs étrangers qui ne détruisent pas son caractère essentiel.

La première des Cybèles que je viens de décrire présente cette particularité qu'on voit entre ses mains l'oiseau consacré à Minerve. Sur la pièce reproduite pl. XVIII, n° 10, nous voyons associés la figure de face d'une déesse très voisine de Cybèle et le buste de Minerve. On ne peut donc guère hésiter à croire que le type de la seconde pièce ne soit le dédoublement du type précédemment décrit. A la Cybèle portant la chouette répondent et la Cybèle de face et le buste de Minerve. La même intention se retrouve sur une troisième médaille de la même ville qui nous offre réunis une chouette posée sur un bouclier argien et un sphinx couronné du modius, placé sur un piédestal cubique que décorent des guirlandes (5). Il est incontestable qu'ici la chouette répond au buste de Minerve, et le sphinx surmonté du modius à la déesse placée entre deux sphinx, et que distingue la même coiffure. Ces divers rapprochements nous démontrent que l'intention qui a associé ces différents types a été une intention religieuse, qu'on a voulu montrer les rapports intimes des divinités adorées dans la même ville et en subordonner les divers aspects à une première et plus importante idée. Si donc nous nous sommes précédemment cru permis de rappeler les liens de parenté qui unissent avec Cybèle la déesse Fortune représentée sur les médailles de Gabala, l'application du principe que nous venons de développer nous oblige à considérer la réunion sur la même pièce de cette Fortune avec le Jupiter Elagabalus, comme ayant pour objet de rappeler l'identité fondamentale de ces deux divinités. De là le problème qui se présente de savoir si le Jupiter Elagabalus n'est pas précisément un *Jupiter-Cybèle*, problème dont nous avons préparé la solution, et qu'un petit nombre de remarques achèveront de résoudre.

La religion phrygienne, qui n'est pas riche en personnifications du sexe masculin, outre Atys, en présente encore quelques unes qu'il n'est pas inutile de rappeler. Le premier personnage est le roi Midas (6), auquel une tradition importante conservée par Athénée (7) assigne des vêtements et des occupations de femme. Le second figure dans le discours de Julien sur la Mère des Dieux (8). Il s'appelle *Corybas*, le grand Soleil (ὁ μέγας Ἥλιος), conspire avec Cybèle contre la vie d'Atys, et a le lion pour ministre de sa vengeance. Notre Jupiter Elagabalus est vêtu comme Midas, et les anciens l'ont assimilé le plus souvent au Soleil. Entre Cybèle et ces personnages mâles auxquels on pourrait ajouter le fleuve *Sangarius* (9), se place un être qui participe des deux sexes, le géant *Agdestis*. Notre Jupiter Elagabalus touche par trois côtés au personnage androgyne d'Agdestis; il porte des vêtements de femme, et nous savons quelle est l'intention de ce costume, quand nous le voyons s'échanger dans les représentations du Jupiter de Labranda contre les signes positifs du sexe féminin; son attitude exprime la violence et le combat, et Timothée chez Arnobe (10) nous représente Agdestis comme un être destructeur révolté contre les dieux; enfin Agdestis est né du rocher Agdus (11) fécondé par Jupiter, et le dieu Elagabalus de notre médaille est posé sur un rocher conique. La forme simple et primitive sous laquelle on l'adorait à Émésa est le rocher même, *Agdus* ou *Agad*, la pierre dans les langues sémitiques. Le Jupiter Elagabalus, dont se rapproche si étroitement le personnage d'Agdestis, est donc en quelque sorte un Agdestis-Cybèle. En regard de cette conception, les traditions positives nous en offrent une autre dans laquelle prédomine l'aspect féminin, la *Cybèle-Agdestis* (12). La Mère des Dieux, née d'une des pierres lancées par Deucalion et Pyrrha, et pierre elle-même dans le plus auguste de ses symboles, ne peut guère, en effet, beaucoup différer de l'Agdestis né de la pierre, et dont le nom est celui même du rocher dont il a pris naissance.

Maintenant le nom ANITA écrit à côté de Jupiter Élagabalus reçoit son explication. *Anita*, comme *Anaïtis*, est la grande déesse des Lydiens et des Arméniens. C'est, comme la Cybèle phrygienne, comme l'Astarté phénicienne et comme toutes les divinités asiatiques, un être androgyne. D'un côté, on se rappelle l'*Aphroditus* d'Aristophane (13), de l'autre, la *Venus barbata*, honorée dans l'île de Cypre et à Rome (14), la Fortune barbata (15), et enfin le Jupiter Ruminus (16).

D'après tout ce qu'on vient de lire, on ne sera pas étonné de retrouver dans les détails que les anciens nous ont laissés sur le culte rendu au dieu Elagabalus par l'empereur qui porte son nom des indications positives qui se rapportent au culte de Cybèle. Sous ce point de vue, il serait interessant d'analyser pas à pas les témoignages anciens, depuis le récit modéré et véridique qu'Hérodien (17) nous a laissé jusqu'aux tableaux exagérés qui se trouvent dans Lampride (18) et dans les extraits de Dion Cassius par Xiphilin (19). Mais nous ne pouvons insister ici que sur les points les plus essentiels. Tout dans ces détails n'est point propre à Cybèle. Les médailles de Gabala qui nous montrent un Saturne voilé, coiffé du modius et tenant des épis (20), nous préparent à comprendre l'introduction dans le culte d'Elagabalus du sacrifice des enfants (21), offrande favorite du Saturne phénicien. Mais les traits qui rappellent la religion de Cybèle sont les plus frappants et les plus nombreux. Non seulement le grand prêtre d'Elagabalus porte les vêtements et les parures d'une femme, que partagent avec les Galles les prêtres de Bélus et de la Déesse Syrienne, mais encore l'éviration, cette pratique fondamentale de la religion phrygienne, fait du grand-prêtre d'Elagabalus quelque chose de tout-à-fait semblable à l'archigalle de Pessinunte. Dion (22) nous le montre jetant dans le temple de sa divinité des phallus humains, arrachés soit à des cadavres, soit à des hommes vivants; car Dion ne s'explique pas à cet égard; mais enfin ce sont là les offrandes les plus agréables sans doute que Cybèle ait pu recevoir. Que dis-je? l'empereur a voulu se soumettre lui-même à l'éviration; s'il ne l'a point fait, c'est la crainte de la douleur qui l'en a empêché, et la circoncision qu'il a subie, qu'il a imposée ensuite aux compagnons de ses débauches religieuses, peut être considérée comme une figure mitigée de l'éviration complète. L'empereur ne s'en est pas tenu là; il s'est soumis aux conséquences de l'éviration comme si effectivement elle eût eu lieu : il s'est fait femme et courtisane; il a pris un mari et des amants; il s'est fait appeler *Domina* et *Augusta*; il a subi, en un mot, cette transformation honteuse, à laquelle la pudeur des sociétés modernes se refuse à croire, et que néanmoins les témoignages unanimes de l'antiquité nous montrent avoir reçu dans les mœurs des Galles une sanction religieuse.

Les remarques que nous venons de faire tendent à confirmer l'impression qui résulte du récit d'Hérodien (23), et suivant laquelle l'empereur Élagabale n'aurait été, sous un certain rapport, qu'un enfant élevé dans les pompes d'une

(1) *Nouvelles Annales*, I, p. 260.
(2) Mionnet, V, p. 234, N° 633.
(3) Idem, V, p. 238, N°s 651 et 653.
(4) *Descr. Num. vet.* p. 517.
(5) Mionnet, V, p. 253, N° 617
(6) Arnob. *adversus Gentes*, V, 7; Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 325.
(7) XII, p. 516, B.
(8) V, p. 167.
(9) Paus. VII, 17, 5.
(10) *Adv. Gentes*, V, 7; Paus. VII, 17, 5.
(11) Appelé aussi *Agdestis*. Paus. I, 4, 5.
(12) Strab. X, p. 469 et XII, p. 467; Hesych. *sub verbo*.
(13) *Ap.* Macrob. *Saturn.*, III, 8. *Aristophanes eam* Ἀφρόδιτον *appellat.* Cf. Serv. *ad* Virg. *Æn.* II, 632.
(14) Serv. *ad l. l.*; Suid. *v.* Ἀφροδίτη.
(15) S. Augustin. *De Civ. Dei*, IV, 11.
(16) Idem, *ibid.*, VII, 11. Cf. *supra*, p. 53.
(17) V, 5 sqq.
(18) *In Heliog.* 3 sqq.
(19) LXXIX, 8 sqq.
(20) Au Cabinet de France.
(21) Xiphilin. LXXIX, 11.
(22) LXXIX, 11.
(23) V, 3.

religion infâme, et appliquant à sa vie publique et privée, avec une logique rigoureusement fanatique, les principes de cette religion. Il n'y a pas jusqu'au mariage qu'il a fait contracter à son dieu dont le motif ne s'explique par les médailles de Gabala, frappées presque toutes avant le règne du fils de Soemias. La première femme qu'il veut donner à son Elagabalus est Pallas (1), la protectrice de Rome. Pallas est rappelée sur les médailles de Gabala, soit par son buste, soit par la chouette que tient Cybèle. Une autre pièce nous montre Minerve Nicéphore debout devant un autel allumé (2), et l'on se souvient que le Palladium était conservé dans le temple de Vesta. Le buste de Minerve, placé en regard d'une figure complète de Cybèle, exprime sous cette forme une intention particulière, et que j'ai tâché de caractériser dans une autre occasion (3). On retrouve ainsi le buste tourrelé d'Astarté porté sur un char sacré dans la numismatique de Béryte (4); une médaille de Gabala nous montre à son tour le buste colossal de Cybèle tourrelée placé dans un temple distyle (5). C'est ainsi qu'on passe par une série non interrompue du buste de Minerve à celui de Cybèle ou de la Fortune, et qu'on reconnaît sur la pièce qui fait l'objet de cet article un véritable mariage religieux établi entre Jupiter Elagabalus et la Fortune analogue à Cybèle.

Mais l'union d'Elagabalus avec Pallas se limitait à la capitale de l'empire. Il s'agissait de démontrer la toute-puissance du dieu auquel Élagabale voulait subordonner tous ceux de l'empire par son union avec la déesse souveraine d'une contrée éloignée; tous les peuples devaient contribuer par leurs offrandes à l'éclat de ce grand mariage. Il jeta les yeux sur la déesse Céleste, la Junon adorée à Carthage. Deux lions furent fondus en or, et placés dans le temple d'Elagabalus : c'était la dot de la déesse Céleste (6). La numismatique de Gabala ne nous fait pas défaut dans cette dernière circonstance. Elle nous montre, en effet, Junon diadémée, debout dans son temple et placée entre deux lions (7) Je n'ai pas besoin de rappeler combien cette Junon carthaginoise, que tant de monuments nous montrent portée par un lion (8), diffère peu et de la Rhéa de Babylone, placée entre deux lions, suivant la description de Diodore (9), et de la Cybèle phrygienne, dont le lion est un des principaux attributs. J'ai déjà fait voir que cette identité était telle qu'il était impossible de distinguer la déesse de Pessinunte de celle de Carthage sur les monuments dont la provenance n'était pas connue (10). Élagabale, quand il intronisait à Rome le dieu d'Émésa, quand il le mariait avec la déesse dont le culte s'étendait avec si peu de différences de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Afrique, n'était pas plus ignorant, ni plus absurde, ni plus inconséquent que le Sénat de Rome, quand il remontait à la source de la religion latine, en demandant la Mère des Dieux à la Phrygie. Mais Élagabale, par le mépris qu'il inspirait, achevait de détendre les ressorts de l'autorité impériale; il effrayait même la corruption de Rome, tandis que le Sénat avait contribué à sauver Rome que menaçait Hannibal. Les choses au fond etaient les mêmes; il n'y avait que la différence des temps et des hommes.

N° 17.

Médaille de Thyatire de Lydie. Tête de Diane, à droite.

℟. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Thyatire*. Bipenne. Æ. 3. Mionnet, VII, Suppl., p. 443, N° 373.

Voyez *supra*, p. 54, dans l'article du Jupiter de Labranda, ce que nous avons dit de la bipenne, qui peut être un attribut de Diane aussi bien que d'Apollon. Cf. aussi l'article sur les médailles de Ténédos, *supra*, p. 7.

(1) Herodian. V, 6

(2) Mionnet, V, p. 238, N° 654

(3) *Supra*, p. 41 et suiv.

(4) Mionnet, V, p. 349, N° 99 et suiv.

(5) Au Cabinet de France.

(6) Xiphilin. LXXIX, 12.

(7) Au Cabinet de France.

(8) Voyez notre planche III, n°s 12 et suiv.

(9) II, 9.

(10) *Supra*, p. 13.

(11) P. 19, ed. Zorbab. Les mêmes faits sont rapportés à peu près dans les mêmes termes par Abydenus, p. 25 de la même chronique.

PLANCHE XV.

Supplément C. Jupiter de Tarse.

N° 1.

Médaille de Cilicie. *Baal Tars* (en caractères phéniciens). Le Jupiter de Tarse, la partie supérieure du corps nue, assis sur un trône à droite; dans sa main droite, un épi et une grappe de raisin; la gauche appuyée sur un sceptre surmonté d'une large fleur.

℟. Légende phénicienne. Lion, à droite, déchirant un cerf. AR. 5 1/2. Mionnet, III, p. 667, N° 670.

N° 2.

Médaille de Cilicie. Buste de Minerve, de face, coiffée d'un casque à triple aigrette, les cheveux flottant sur le dos. Dans le champ, une grappe de raisin.

℟. Le Jupiter de Tarse assis sur un trône, à droite, et tenant le sceptre. Dans le champ, une grappe de raisin et sous le trône un monogramme. AR. 6. Mionnet, III, p. 668, N° 677.

N° 3.

Médaille de Cilicie. *Baal Tars* (en caractères phéniciens). Le Jupiter de Tarse assis sur un trône, à droite, la figure de face, et tenant des épis et une grappe de raisin. Sur le dossier du trône, un oiseau. Le tout au milieu d'une enceinte crénelée.

℟. Légende phénicienne. Deux figures viriles debout, en face l'une de l'autre, chacune la main droite levée; l'une nue et l'autre vêtue de la *sandys;* au milieu, un *thymiatérion*, et à côté, une inscription phénicienne; le tout dans un carré entouré d'ornements. AR. 6. Mionnet, VII, Suppl., p. 299, N° 576.

N° 4.

Médaille de Nagidus de Cilicie. Vénus assise sur un siége, tournée à gauche, et tenant une phiale; devant, un autel; derrière, l'Amour debout.

℟. ΝΑΓΙΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Nagidus*. Bacchus ou Jupiter debout, tenant une grappe de raisin et le thyrse. Dans le champ Π. AR. 6. Mionnet, III, p. 596, N° 269.

N° 5

Médaille de la même ville. Vénus nue, assise sur un siége, à gauche, et tenant le bras gauche posé sur l'Amour, debout près d'elle.

℟. ΝΑΓΙΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Nagidus*. Jupiter ou Bacchus debout, tenant une grappe de raisin et le thyrse. Dans le champ, Π et un bœuf en contremarque. AR. 6. Mionnet, III, p. 596, N° 268.

N° 6.

Médaille de Zaytha de Mésopotamie. CΕΠΤΙΜΙΟC CΕΟΥΗΡΟC. *Septime Sévère*. Tête laurée de Septime Sévère, à droite.

℟. ΚΟΛΩΝΙΑC ΖΑΥΘΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *de la colonie des habitants de Zaytha*. Jupiter imberbe, vêtu d'un manteau, assis à gauche, et tenant de la main droite une grappe de raisin, jointe à un épi, et de la gauche s'appuyant sur un thyrse. Derrière, un globe sur lequel est posé le croissant de la lune, avec une bandelette pendant de chaque côté. Æ. 6. Mionnet, VIII, Suppl., p. 418, N° 82.

Les médailles que nous réunissons ici appartiennent à une contrée sur le sol de laquelle des peuples d'origine diverse semblaient s'être donné rendez-vous. Nous ignorons quels furent les premiers habitants de la Cilicie; mais un passage précieux d'Alexandre Polyhistor, qui nous a été conservé par la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe (11), nous révèle la haute antiquité

de l'établissement des Grecs dans ce pays, et donne quelque valeur à la tradition, d'ailleurs purement mythologique, qui attribuait la fondation de Tarse à des Argiens partis du Péloponnèse à la recherche d'Io. Suivant Alexandre Polyhistor, Sennachérib, roi d'Assyrie, conquérant de Babylone, avait chassé la flotte des Grecs des côtes de la Cilicie, et avait ensuite bâti Tarse sur le modèle de Babylone. Ce Sennachérib est évidemment le même que le Sardanapale, fondateur de Tarse et d'Anchiale, et dont l'armée d'Alexandre vit le cénotaphe auprès de cette dernière ville. Ce Sennachérib avait un fils du nom d'Asordan, et cette dernière dénomination reproduit les principaux éléments du nom de Sardanapale. On comprend de la part des Grecs la confusion du père et du fils, mieux distingués par les documents orientaux, dans lesquels Alexandre et Abydenus avaient puisé. Quelle que soit la place chronologique qu'on assigne à ce Sennachérib, on ne peut douter qu'il n'appartienne à la dernière période de l'empire d'Assyrie, et qu'il n'ait, par conséquent, vécu dans le VII[e] ou dans le VIII[e] siècle avant notre ère.

Nous ignorons si la Cilicie, devenue province assyrienne, passa, après la prise de Ninive, sous la domination des rois de Babylone. Nous voyons Nabuchodonosor, par ses entreprises contre la Phénicie et la Judée, continuer le plan de conquête dirigé par les rois d'Assyrie vers les bords de la Méditerranée. D'un autre côté, les témoignages bibliques comptent Tarse au nombre des colonies phéniciennes, lors de la grande prospérité de Tyr, ce qui nous rend encore incertains de savoir si Sennachérib a peuplé la ville qu'il venait de fonder ou de rebâtir, de colons phéniciens, probablement pour les opposer à la marine des Grecs, ou si déjà les Phéniciens avaient occupé le pays avant les Grecs et les Assyriens. Les monuments de Tarse portaient la trace de ces diverses influences; les rois d'Assyrie y avaient laissé des tombeaux ou des monuments de leurs victoires décorés d'inscriptions cunéiformes. Nous possédons des médailles de Tarse d'un style assez ancien avec la légende ΤΕΡΣΙΚΟΝ (1). Les monnaies avec inscriptions phéniciennes de la même ville que nous reproduisons sont postérieures en date, et auront sans doute été frappées sous les règnes des derniers rois de Perse, quand l'influence grecque dans l'Asie-Mineure, résultat des victoires de Salamine et de Mycale, eut été affaiblie par suite des dissensions intérieures de la Grèce. Les médailles de Nagidus, pl. XV, n[os] 4 et 5, qui paraissent contemporaines ou très peu postérieures, sont ornées à leur tour de légendes grecques. Le travail de tous ces monuments participe du perfectionnement des arts dans la Grèce, modifié néanmoins par une forte influence orientale.

Le dieu représenté sur toutes ces médailles et désigné sous le nom de *Baal de Tarse*, en grec Ζεὺς Τάρσιος, procède, selon nous, plus directement de Saturne que de Jupiter. Les raisins et les épis qu'il porte dans les mains ont déjà été pour nous l'objet d'un examen attentif, soit dans le chapitre de Saturne (2), soit dans l'article du Jupiter de Crète (3). Ce dieu, si voisin d'ailleurs de Bacchus, rappelle singulièrement le Sardanapale du Vatican (4). Son attitude est molle et efféminée; ses cheveux sont disposés avec recherche. Il est enveloppé dans un grand manteau de pourpre, sans doute la *candys* de la Lydie. Nous donnons ici, n° 6, une médaille de Zaytha de la Mésopotamie, qui le reproduit encore. Les noms de Jupiter et de Saturne lui conviennent d'ailleurs également. Baal ou Bélus est Jupiter comme dieu suprême de l'Asie; il est Saturne comme représentant du culte qui a dominé dans la Grèce et dans l'Italie avant celui de Jupiter.

Baal est associé sur les médailles de Tarse et de Nagidus à différents personnages qui complètent les idées que nous devons nous faire de cette divinité. Au droit de la médaille n° 2, frappée sans doute à Tarse, comme les deux pièces qui l'accompagnent, bien qu'elle ne porte pas de légende phénicienne, on voit la tête de face de Minerve coiffée d'un casque à triple aigrette. Cette Minerve répond dans la religion de l'Asie-Mineure à la déesse guerrière désignée tour-à-tour sous les noms de *Bellone*, d'*Omphale* et de la *reine des Amazones*, qui fait le pendant et pour ainsi dire la contre-partie du dieu efféminé, auquel appartiennent dans quelques récits mythologiques les noms d'ailleurs historiques de *Ninus*, de *Ninyas*, de *Sardanapale*, de *Midas* et de *Crésus*. Au revers du n° 1, on remarque un lion déchirant un cerf. La médaille grecque de Tarse, d'ancien style, que possède le cabinet de France, offre la représentation d'Hercule combattant le lion (5). Quelquefois au revers du Baal de Tarse, on voit un guerrier assis dans le costume persan et portant un arc (6). Tous ces sujets, reproduits avec des couleurs tantôt grecques, tantôt persanes, tantôt assyriennes, ont leur principe dans les compositions si fréquentes sur les cylindres babyloniens, et qui nous montrent, tantôt sous des emblèmes humains, tantôt sous des figures d'animaux, tantôt encore par des représentations monstrueuses, l'image des luttes élémentaires de la nature. Le parallèle de la numismatique de Tarse avec les cylindres babyloniens a été traité fort au long dans la première année de mon cours d'histoire ancienne à la Sorbonne.

Le revers du n° 3 offre une représentation d'une nature différente, et dont l'explication n'a pas encore été tentée. On y voit deux hommes debout, séparés par un autel ou plutôt un thymiatérion, tous deux barbus, et dont l'un est entièrement nu, tandis que l'autre est enveloppé de la candys comme le Jupiter de Tarse. Ces deux hommes paraissent s'entretenir; celui qui est nu semble venir du dehors et aborder l'autre personnage, probablement le maître du logis. Les traditions mythologiques de la fondation de Tarse sont aussi incertaines que les données positives de l'histoire qui se rapportaient à l'origine de la même ville. Suivant les uns (7), Tarse avait eu pour fondateur Persée, fils de Jupiter et de Danaé; suivant les autres (8), c'était Bellérophon ou Hercule; selon d'autres encore (9), c'était Sandan, personnage opulent et illustre, venu de l'Éthiopie. Dans le travail que j'ai cité plus haut, j'ai comparé Bellérophon au héros Bellepares (10), le même que Beletaras, suivant une tradition recueillie par Alexandre Polyhistor (11). Or, Bellepares n'est pas autre chose que Persée lui-même avec l'addition du nom divin générique Baal ou Bel : aussi les mythographes (12) ont-ils soin de nous dire que Persée et Bellérophon sont un seul et même personnage, et les monuments confirment cette assimilation. Persée de son côté est de la famille d'Hercule en Grèce comme en Lydie; Hercule, à son tour, dans cette dernière contrée, prend le surnom de Sandan, et se confond ainsi avec l'Éthiopien fondateur de Tarse. On pourrait croire que le revers de la médaille n° 3 réunit les deux principaux fondateurs de la ville de Tarse, l'auteur asiatique et l'auteur grec. L'Asiatique est Sandan, l'Éthiopien, si voisin de Sardanapale, comme l'a démontré M. Otf. Müller (13); le Grec est Hercule, descendant de Persée, qui lui-même se confond avec Bellérophon. Sandan, comme le plus ancien auteur de la ville, accueille dans ses murs la population grecque sous la figure d'Hercule. Hercule est ici étranger et suppliant : il est vainqueur du lion sur la médaille grecque de Tarse. Le rôle du héros grec variait donc dans la tradition mythologique, selon que l'influence des Hellènes ou des Phéniciens et des autres Asiatiques prédominait dans la cité.

On remarquera l'enceinte crénelée dont le Jupiter du n° 3 se montre environné. Sur d'autres pièces phéniciennes de la même ville, le groupe du lion dévorant le cerf est figuré dans une enceinte semblable. Ces murailles sont celles de Tarse elle-même et en même temps l'emblème de l'unité divine qui embrasse le monde, et dont le cercle de chaque ville est l'image religieuse. C'est au même ordre d'analogie qu'appartiennent l'*orbs* et l'*orbis* des Latins, le πόλος des divinités cosmiques, qui est aussi le nom du ciel, et le mot de πόλις, qui désigne la ville elle-même. Jupiter de Tarse, environné de son enceinte crénelée, est un véritable Jupiter Πολιεύς. J'ai déjà touché quelques unes de ces idées dans la première partie de mon travail sur la *Religion de Cybèle* (14), et je serai obligé d'y revenir par la suite, afin d'en préciser la démonstration et d'en multiplier les preuves.

N. 7.

Médaille de Dardanus de la Troade. ΦΑΥΣΤΕΙΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Faustine Auguste.* Tête de Faustine jeune à droite.

℞. ΔΑΡΔΑΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Dardaniens.* L'aigle de Jupiter enlevant Ganymède. Æ. 4. Mionnet, II, p. 656, N° 179.

N° 8.

Médaille d'Ilium. ΙΛΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ilium.* Tête casquée de Minerve à droite avec l'égide.

℞. ΙΛΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ilium.* Jupiter, sous la forme d'un aigle, enlevant Ganymède; le jeune berger est vêtu d'une chlamyde, et coiffé du bonnet phrygien; dans sa main droite, le pedum. Æ. 3. Mionnet, V, Suppl., p. 558,

(1) Mionnet, III, p. 619, N° 388.

(2) *Supra*, p. 3.

(3) *Supra*, p. 64.

(4) Visconti, *Mus. Pio Clem.* II, tav. XLI.

(5) Mionnet, III, p. 619, N° 388.

(6) Mionnet, VII, Suppl. p. 300, N° 580.

(7) Ammian. Marcell. XIV, 8.

(8) Steph. Byzant. v. Ταρσός; Suid. v. Μέδουσα; Dion. Chrysost. *Orat.* XXXIII, p. 23, ed. Reiske.

(9) Ammian. Marcell. *l. cit.* Cf. sur la fondation de Tarse, un Mémoire de l'abbé Belley, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXXVII, p. 340 et suiv.

(10) Euseb. *Chron.* p. 241 et 287, ed. Mai et Zohrab. D'après la version arménienne, confirmée par la traduction latine de saint Jérome. Il est appelé aussi *Balepares*, d'après la même version.

(11) *Ap.* Agathian, *Hist.* II, 25, p. 119, éd. de Bonn. Moïse de Chorène (*Hist. Armen.* I, 19) le nomme *Balatorès.*

(12) Mythogr. Vatican, I, 71.

(13) *Rheinisches Museum*, 3 Jahrg. 1829, S. 22 folg.

(14) Dans les *Nouv. Annales de l'Inst. arch.*, t. I, p. 229 et suiv.

N° 403; Dumersan, *Descript. du Cabinet Allier de Hauteroche*, pl. XIII, N° 6.

Voyez ce que nous avons dit de Ganymède dans l'article sur le Jupiter de Crète, *supra*, p. 67 et 68.

N° 9.

Médaille de Syracuse. ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ. *Jupiter Eleutherius*. Tête de Jupiter laurée à droite.

℞. Foudre. Dans le champ, un aigle. Æ. 6. Mionnet, I, p. 309, N° 892.

Voyez pour l'interprétation de ce type le commentaire joint aux nos 1 et 2 de la pl. VII, *supra*, p. 37 et suivantes.

N° 10.

Médaille de Sardes de Lydie. Tête d'Amazone tourrelée et voilée à droite.

℞. ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Sardes*. Le Jupiter lydien debout, vêtu d'une tunique talaire, ayant un aigle sur la main droite. Dans le champ, un monogramme. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 116, N° 637.

Voyez le commentaire sur le Jupiter de Labranda, *supra*, p. 52 et suiv.

N° 11.

Médaille de Séleucie de Pièrie. — ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος ΑΝΤωΝΕΙΝΟϹ ΕΥϹΕΒης. *L'empereur César Marc Aurèle Antonin, pieux*. Tête barbue et laurée de Caracalla à droite.

℞. ΖΕΥϹ ΚΕΡΑΥΝΙΟϹ ϹΕΛΕΥΚΕωΝ. *Jupiter Céraunius des habitants de Séleucie*. Le Jupiter Céraunius, sous la forme d'un foudre placé sur une trapèze. Æ. 5. Mionnet, V, p. 279, N° 910.

Voyez le commentaire sur le Jupiter Catæbatès, *supra*, p. 56 et suiv.

N° 12.

Médaille de Tium de Bithynie. Tête barbue et laurée de Jupiter à gauche. Au-dessous, un épi.

℞. ΤΙΑΝΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Tium*. Aigle debout, placé sur le foudre à gauche. Æ. 3. Mionnet, V, Suppl., p. 257, N° 1497; Dumersan, *Cabinet Allier de Hauteroche*, pl. XI, n° 14.

N° 13.

Médaille de la même ville. ΑΥΤοκρατωρ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕβαστος Γερμανικος. *L'empereur Domitien César Auguste Germanicus*. Tête laurée de Domitien, à droite.

℞. ΖΕΥΣ ΣΥΡΓΑΣΤΗΣ ΤΕΙΑΝΩΝ. *Jupiter Syrgastès des habitants de Tium*. Jupiter Syrgastès debout, vêtu d'un manteau et tenant le sceptre et une phiale. Æ. 5. Mionnet, II, p. 499, N° 483.

Le surnom de Συργαστής, dont Eckhel (1) a essayé de donner une interprétation en le comparant à celui d'Ἐργαστής, se trouvant sur une médaille frappée en Asie, semble devoir son origine, non à la langue grecque, mais plutôt à celle du pays, de la Bithynie. Ne trouvant aucun renseignement sur cette épithète dans les auteurs anciens, il nous est impossible d'en pénétrer l'étymologie qui restera peut-être toujours inintelligible pour la science.

N° 14.

Médaille d'Amastris de Paphlagonie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙϹΑΡ ΑΝΤωΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Antonin*. Tête laurée d'Antonin-le-Pieux à droite.

℞. ΖΕΥϹ ϹΤΡΑΤΗΓΟϹ ΑΜΑϹΤΡΙΑΝωΝ. *Jupiter Stratégus des habitants d'Amastris*. Jupiter Stratégus debout, détournant la tête à gauche et tenant le sceptre. A ses pieds, l'aigle. Æ. 7. Mionnet, II, p. 392, N° 31.

Voyez *supra*, p. 54, l'article sur le Jupiter de Labranda.

N° 15.

Médaille de Dionysopolis de Phrygie. ΖΕΥϹ ΠΟΤΗΟϹ ΔΙΟΝΥϹΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. *Jupiter Potéus des Dionysopolitains*. Tête barbue et diadémée de Jupiter Potéus à droite.

℞. ϹΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟϹ ϹΤΡΑΤΟΥ Β. (*Monnaie frappée sous la magistrature*) *de Stratus, stratège pour la seconde fois*. Le Méandre couché, s'appuyant sur un vase et tenant un roseau. Au-dessous, ΜΕΑΝΔΡΟϹ, *le Méandre*. Æ. 7. Mionnet, IV, p. 281, N° 498.

Voyez pour l'interprétation du Zeus Potéus l'article du Jupiter de Labranda, *supra*, p. 54. Le Méandre indique la position de Dionysopolis sur ce fleuve. Attale et Eumène furent les fondateurs de cette ville, ayant découvert dans ses environs une vieille statue (ξόανον) de Dionysus (2); de là le nom de la ville.

N° 16.

Médaille des Æzani de Phrygie. ΓΑΙΟϹ ΚΑΙϹΑΡ, *Caius César*. Tête laurée de Caligula à droite.

℞. ΕΠΙ ΛΟΛΛΙΟΥ ΚΛΑϹϹΙΚΟΥ ΑΙΖΑΝΙΤωΝ. (*Monnaie*) *des Æzani* (*frappée sous la magistrature*) *de Lollius Classicus*. Jupiter ou Vulcain debout, vêtu d'une tunique courte et tenant sur la main droite un aigle et dans la gauche le sceptre. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 208, N° 82.

N° 17.

Médaille des Æzani. ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Claudius César*. Tête laurée de Claude à droite.

℞. ΑΙΖΑΝΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Æzani*. Jupiter ou Vulcain dans la même pose et avec les mêmes attributs décrits au n° précédent. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 209, N° 86.

Jupiter et Vulcain se confondent souvent. On peut rappeler ici le Ζὰς de Clément d'Alexandrie (3). Cf. l'article Minerve.

PLANCHE XVI.

N° 1.

Médaille de Philadelphie de Lydie. ΖΕΥϹ ΚΟΡΥΦΑΙΟϹ. *Jupiter Coryphæus*. Tête de Jupiter Coryphæus barbu à gauche.

℞. ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Philadelphie*. Vénus ou Elpis debout, vêtue d'une tunique talaire et d'un péplus qu'elle relève de la main droite; dans la gauche, une fleur. Æ. 4 1 2. Mionnet, IV, p. 98, N° 533.

Voyez pour l'interprétation de ce type l'article sur le Jupiter Capitolin, *supra*, p. 43. On a vu au même endroit que Vénus se trouve associée à Jupiter dans la religion du Capitole.

N° 2.

Médaille de Sinope. IMPerator Cæsar Marcus AVRelius ANTONINUS. *L'empereur César Marc Aurèle Antonin*. Tête laurée de Caracalla jeune à droite.

℞. Colonia Ivlia Felix SINOPensis. ANNo LII. *La Colonie Julia heureuse de Sinope*. L'an 52. *Sérapis* assis sur une cline à gauche; sur la main droite un aigle et dans la gauche le sceptre; sur la tête le modius. Æ. 7. Mionnet, II, p. 406, N° 116.

Voyez *supra*, p. 28 et suiv., l'article sur le Jupiter de Sinope.

(1) *D. N.* II, p. 438.

(2) Steph. Byzant. *v.* Διονύσου πόλις.

(3) *Strom.*, VI, 2, p. 741, ed. Potter.

N° 3.

Marcus AVRelius ANTONINVS PIVS AVGustus. *Marc Aurèle Antonin Pieux Auguste.* Tête laurée de Caracalla à droite.

℞. IOVI SOSPITATORI. *A Jupiter sauveur.* Senatus Consulto. *Frappé par ordre du Sénat.* Jupiter Sauveur debout, couronné du modius et tenant le sceptre et une patère dans un temple soutenu par quatre colonnes. Moyen bronze.

Voyez *supra*, p. 39 et suiv., l'article sur le Jupiter Soter.

N° 4.

Médaille de Cyrène. ΚΥΡΑ... (*Monnaie*) *des Cyrénéens.* Tête de *Jupiter Ammon* de face.

℞. *Silphium* triple disposé comme le *triskèle.* Entre les trois plants du *silphium*, une gerboise, une chouette et un lézard. Ar. 7. Inédite.

Voyez *supra*, p. 69 et 70, l'article sur le Jupiter Ammon.

N° 5.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΤΡΑΙΑΝος ΑΡΙστος CEβαστος ΓΕΡΜανικος ΔΑΚΙΚος. *L'empereur Trajan*, *le meilleur*, *Auguste*, *Germanique*, *Dacique.* Tête laurée de Trajan à droite avec l'égide sur l'épaule gauche.

℞. L. ΙΗ. *An* 18. Jupiter Ammon assis sur un rocher à gauche, la main droite sur le sceptre et une massue sur le bras gauche; la tête surmontée d'une coiffure égyptienne, au milieu de laquelle on distingue le disque du soleil posé sur deux cornes de bélier. Æ. 9. Mionnet, IX, Suppl., p. 49, N° 141.

N° 6.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙCαρ ΝΕΡβα ΤΡΑΙΑΝος CEβαστος ΓΕΡΜανικος. *L'empereur César Nerva Trajan*, *Auguste*, *Germanique.* Tête laurée de Trajan à droite.

℞. L. ΙΓ. *An* 13. Ammon-Ra assis sur un rocher, à gauche; la tête surmontée du disque du soleil et appuyée sur la main gauche; le sceptre sur l'épaule. De chaque côté, un bélier placé sur un piédestal et la tête surmontée du disque du soleil. Æ. 10. Mionnet, VI, p. 117, N° 627.

Voyez pour l'explication de ces deux médailles le commentaire sur le Jupiter Ammon, *supra*, p. 69. Quant à la pièce n° 6, Zoëga (1) avait cru y voir une source qui jaillissait du rocher; ce savant avait expliqué cette particularité en rappelant la source du Soleil qu'on voyait dans l'Oasis d'Ammon (2). Sur la pièce du Cabinet de France on ne voit aucune trace de cette fontaine.

N° 7.

DIOCLETIANUS Pius Felix AVGustus. *Dioclétien*, *Pieux*, *Heureux*, *Auguste.* Buste lauré de Dioclétien à droite.

℞. IOVI FVLGERATORI. *A Jupiter Foudroyant.* Jupiter debout et nu, ayant la chlamyde sur le bras gauche et le foudre dans la main droite, se retournant à droite pour foudroyer un géant anguipède qui lui lance des pierres. A l'exergue : PRoconsul, Or.

Voyez le commentaire sur le Jupiter Céraunius, *supra*, p. 56 et suiv.

N° 8.

IMPerator Lucius AVRELius COMMODUS AUGustus Pius FELix. *L'empereur Lucius Aurelius Commode*, *Pieux*, *Heureux.* Tête laurée de Commode à droite.

℞. IOVI DEFENSori SALVTIS AVGusti. *A Jupiter*, *défenseur du salut d'Auguste.* Jupiter debout et nu, tenant de la main droite le foudre et de la gauche le sceptre; un manteau est roulé autour de son bras gauche et retombe jusqu'à terre. Autour du dieu on voit les sept étoiles de la Grande-Ourse. Argent.

Le Jupiter Défenseur est un Jupiter politique comme le Jupiter Roi dont nous avons parlé dans un article particulier, *supra*, p. 47. Quant aux étoiles de la Grande-Ourse (*Septem triones*), nous avons tâché de découvrir pour quelle raison les anciens avaient figuré Jupiter au centre de ces étoiles. Voyez *supra*, p. 23, l'article sur le *Jupiter enfant.*

N° 9.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΤΡΑΙΑΝος CEβαστος ΓΕΡΜανικος ΔΑΚΙΚος. *L'empereur Trajan Auguste*, *Germanique*, *Dacique.* Buste lauré de Trajan à droite.

℞. L. ΙΖ. *An* 17. Jupiter assis sur un aigle éployé à gauche et tenant le sceptre; dessous le foudre. Æ. 10. Mionnet, VI, p. 128, N° 722.

§ III. Vulcain.

Le dieu désigné par les Grecs sous le nom d'*Héphestus* (Ἥφαιστος), par les Latins comme *Vulcanus*, *Volcanus* et *Mulciber*, et par les Étrusques comme *Sethlans* (3), est un de ceux dans lesquels les traces d'une origine orientale ont été le moins effacées, et qui, à ce titre, sollicite de notre part une attention particulière. L'antiquité, d'un consentement unanime, a reconnu dans Vulcain le *Phthah* de la religion égyptienne, et c'est en vain qu'à l'exemple de M. Éméric David (4), on chercherait à s'élever contre une opinion qui s'appuie sur de tels suffrages. Le personnage de Phthah n'est point d'ailleurs particulier à l'Égypte; l'Asie de son côté peut en réclamer l'origine. Dans mes leçons orales de la Sorbonne, j'ai été le premier à signaler aux mythologues le personnage qui chez les Mandaïtes ou chrétiens de Saint-Jean joue le rôle de démiurge. Ce personnage, produit d'un regard jeté par la Sagesse suprême sur l'abîme de la matière, a pour nom *Fétahil*, et l'on ne saurait, ce me semble, méconnaître dans ce *Fétahil* le *Phthah* égyptien avec la désinence *il* ou *el*, qui n'est autre que le nom générique de la divinité dans les idiomes sémitiques. De l'étude approfondie à laquelle je me suis livré sur les livres des Mandaïtes, est résultée pour moi la conviction que ces sectaires, sous des apparences empruntées au christianisme et au judaïsme, avaient conservé presque intacte l'ancienne cosmogonie chaldéenne. Quels qu'aient été dans les derniers siècles du paganisme la confusion et le mélange des diverses religions, il est difficile d'admettre que les Mandaïtes aient introduit un seul personnage égyptien au milieu de divinités qui toutes, par leurs noms et leur origine, appartiennent à l'Asie. J'ai donc été conduit à supposer que le dieu Phthah était en quelque sorte endémique sur les bords de l'Euphrate comme sur ceux du Nil. Les langues d'ailleurs justifient cette attribution au dieu Phthah d'une double patrie. Si le mot Phthah en égyptien signifie le *sculpteur*, l'*ouvrier*, en hébreu et en chaldéen, il veut dire *celui qui ouvre.* Ces deux qualifications conviennent au démiurge, tel que les religions orientales l'avaient conçu.

Si l'Héphestus des Grecs est effectivement le même que le Phthah égyptien, on pourrait peut-être tenter de retrouver dans le mot Ἥφαιστος les éléments mêmes du nom de Phthah. J'avoue qu'il me serait impossible de repousser absolument une étymologie dont je reconnais la formation régulière. Toutefois nous serons amené plus tard à poser en principe que les noms divins qui, chez les Grecs sont composés de plus de deux syllabes, tels que Ἄρτεμις, Ἀπόλλων, Ἡρακλῆς, Ἥφαιστος, n'appartiennent jamais à une formation simple, et qu'au contraire ils proviennent constamment de la juxtaposition de deux noms différents, de chacun desquels on peut d'ordinaire constater isolément l'existence. Si, malgré cela, on persistait à défendre l'étymologie concrète, on pourrait

(1) *Num. Ægypt.* p. 72.

(2) Q. Curt. IV, 7, 22, et Intpp.

(3) *Héphestus* ou *Vulcain*, fils de *Zeus* ou *Jupiter*, et d'*Héra* ou *Junon* (Homer. *Iliad.*, Α, 572 et 578; Ξ, 338; Σ, 396; Φ, 330; Cic., *de Nat. Deorum*, III, 22); ou de *Junon* seule (Hesiod., *Theogon.*, 927; Apollod., I, 3, 5; Hygin, *Præf. Fab.*, p. 12; Plutarch., *Amator.*, t. IX, p. 11, ed. Reiske; cf. Serv. *ad* Virg., *Æn.*, VIII, 454, qui dit que Junon l'enfanta de sa cuisse): *alias* fils de *Talos* (Cinæthon *ap.* Paus. VIII, 53, 2); ou d'*Uranus* ou *Cœlus* et d'*Héméra* (Lydus, *de Mens.*, IV, p. 105, ed. Schow; Cic. *de Nat. Deorum*, III, 22); encore fils du *Nil*; (Cic., *l. cit.* et III, 21; Diogen. Laert., I, *Præm.*, 1; Ampel., IX; Arnob., *adv. Gentes*, IV, 14; Lydus, *de Mens.*, *l. cit.*); ou de *Menanus* (Cic., *l. cit.* et *ibi* Creuzer); ou de *Milès* (Ampel., IX); ou de *Cronus* et d'*Héra* (Lydus, *de Mens. l. cit.*; Ampel., IX); ou de *Crius* et de *Joppé* (Ampel., *l. cit.*). Les miroirs étrusques donnent la forme *Sethlans.*

(4) *Vulcain. Recherches sur ce dieu, sur son culte et sur les principaux monuments qui le représentent.* Paris, 1838, p. 58 et suiv.

alléguer à l'appui la forme plus simple Φαῖστος qui prédominait en Crète (1), où nous avons constaté une influence égyptienne presque directe (2). Je pourrais citer encore le nom d'un fils d'Héphestus et d'Anticléa, boiteux comme son père, et qui portait le nom de *Périphétès* (3).

D'un autre côté, la décomposition du nom d'Héphestus nous conduit à des résultats trop curieux pour que nous puissions hésiter à en faire usage. Considéré sous ce point de vue, le mot Ἥφαιστος se compose de deux éléments bien distincts, Ηφ et αιστος. Le premier de ces éléments entre à la même place dans la composition du nom de Ἀπόλλων; il est isolé dans Ἆπις et au féminin dans Ἥβη; on le retrouve dans le dieu *Hébon* de la Campanie. Αιστος, à son tour, est évidemment le masculin de Ἑστία ou *Vesta*, la personnification féminine du feu, comme Vulcain en est la figure mâle. Le nom étrusque de *Sethlans* va de nouveau nous offrir un exemple de ces noms distincts à l'origine, et que la durée de l'association a fini par souder étroitement l'un avec l'autre. On peut rapprocher, je crois, le nom de *Sethlans* de celui d'*Æthalia* (4) que portait dans l'antiquité l'île d'Elbe (5), voisine de l'Étrurie. *Æthalia*, qui veut dire la *brûlante*, et qui désigne une île volcanique, se compose à son tour de *Æt*, élément constitutif des noms Αιστος et Ἡστία, et d'*alia*, dont le rôle n'est pas moins important dans les religions de l'Orient et de la Grèce. Chose remarquable, notre esprit hésite entre la décomposition du nom d'Ἥφαιστος et la transformation intégrale du nom de *Phthah*. Le personnage de Périphétès, qui semblait une preuve en faveur de la dernière opinion, va nous fournir par son histoire un argument à l'appui de la première. Suivant Apollodore (6), le premier brigand, dont Thésée délivra la terre, était Périphétès, fils d'Héphestus et d'Anticléa, qui demeurait à Épidaure. On l'avait surnommé *Corynète*, à cause de la massue de fer (κορύνη) sur laquelle il avait l'habitude de s'appuyer pour remédier à la faiblesse de ses jambes, et avec laquelle il tuait les voyageurs. Thésée, s'étant emparé de cette massue, continua de la porter par la suite. Un souverain mythique d'Épidaure rappelle naturellement Esculape, et si la physionomie bienfaisante du dieu de la santé semble d'abord s'opposer à un rapprochement presque nécessaire, il suffit de rappeler les monuments qui nous offrent Esculape avec les attributs de Sérapis, dieu tellurique et infernal. Maintenant comparons cette circonstance de la faiblesse des jambes si naturelle à un fils de Vulcain avec l'étymologie du nom d'Ἀσκληπιὸς que l'auteur de l'*Etymologicon Magnum* (7) nous fournit. Suivant l'auteur de cet ouvrage, Ἀσκληπιὸς venait d'Ἀσκελὴς et d'Ἤπιος, nom que le dieu de la médecine avait porté avant d'avoir guéri d'une ophthalmie le tyran d'Épidaure. Ἀσκελής, à son tour, désigne bien un homme (ἀσκελής, *sine cruribus*) qui n'a pas de jambes, ou qui ne peut se tenir sur ses jambes (8), à l'exemple de Périphétès, le fils de Vulcain. Ἤπιος ou Ἀσκληπιός, le dieu sans jambes ou aux jambes faibles, n'est pas, il est vrai, selon la tradition ordinaire, le fils de Vulcain, mais celui d'Apollon (9). Mais la forme Ἤπιος se retrouve comme premier élément constitutif dans le nom d'Ἥφαιστος comme dans celui d'Ἀπόλλων, et l'on verra par la suite que ce n'est pas là le seul côté par lequel se touchent les personnages d'Apollon et d'Héphestus.

Cette infirmité, cette imperfection des jambes de Vulcain, qui le caractérise souverainement dans la Grèce et qui s'étend à sa postérité, est aussi ce qui sert le mieux à démontrer l'identité du Phthah des Égyptiens et de l'Héphestus des Grecs. Phthah, dans la religion de Memphis, nous apparaît sous deux formes principales, l'une d'homme, l'autre d'enfant. Phthah, sous son aspect viril a non seulement la partie inférieure du corps, mais le corps tout entier enveloppé dans des bandelettes blanches qui le serrent dans leurs liens redoublés. L'ensemble de ces bandelettes est aussi souvent figuré par une gaîne en cartonnage blanc qui tient les deux jambes serrées l'une contre l'autre dans toute leur longueur (10). Enfant, il nous apparaît, au contraire, entièrement nu, mais difforme, les jambes torses, les pieds tournés en dedans (11) et portant pour ainsi dire la trace d'une déformation causée par les ligatures du maillot. Les formes du dieu homme et du dieu enfant, quoique différentes d'aspect, se rapportent donc à un seul et même ordre d'idées.

C'est la seconde forme qui a prédominé dans la Grèce, et qui s'est étendue jusqu'à l'âge viril. Vulcain naît boiteux et difforme, et cette disgrâce naturelle lui attire à sa naissance l'aversion de ses parents (12). D'autres veulent qu'il ait été blessé dans la chute qu'il fit quand Jupiter le précipita du haut de l'Olympe dans l'île de Lemnos (13). Quoi qu'il en soit, les Grecs le surnommerent Ἀμφιγυήεις (14), parce qu'il était boiteux des deux jambes, sans doute parce qu'il avait les deux pieds en dedans comme les figures du Phthah égyptien. Homère ne dissimule en rien la difformité du fils de Junon. Il réunit sur lui seul les traits grotesques que la sévérité du goût des Grecs, développée dès son époque, a déjà effacés des autres personnages divins. Ces scrupules du goût s'étendent plus tard jusqu'à Vulcain lui-même, sans pouvoir néanmoins faire disparaître tout vestige de l'infirmité du fils de Junon. Quand Alcamène représenta Vulcain, il exprima la claudication du dieu par une inégalité entre les deux jambes que des yeux exercés étaient seuls capables de saisir (15). Le caractère d'ouvrier assigné dans la Grèce au personnage de Vulcain n'a pas permis à l'art de lui conserver le caractère d'immobilité rectiligne qui appartient au Phthah égyptien parvenu à l'âge viril. Ce symbole semble avoir été réservé à Esculape, dont l'attitude constamment paisible se prêtait à l'accomplissement d'une telle condition. On remarquera que dans les figures d'Esculape assises ou debout, les jambes sont constamment cachées par les plis ondoyants d'une vaste draperie.

Le nom de *Vulcanus* chez les Romains présente aussi des difficultés d'interprétation assez sérieuses. Il est évident qu'il a dû exister de ce nom une forme plus simple, et dont plusieurs noms de peuples et de villes, tels que *Volci*, *Vulci*, indiquent l'existence. Peut-être faut-il faire dériver ce nom du radical grec ἕλκω (16), dont le sens principal est *d'attirer à soi*, *d'aspirer*, comme fait la flamme, de l'air extérieur, lorsqu'elle est contenue dans une fournaise. Nous exprimons ce phénomène de la même manière que les Grecs, quand nous disons qu'un poêle ou une cheminée *tire*. Et certainement cette action du feu sur l'air extérieur, a dû, avant qu'on pût l'expliquer, éveiller une croyance superstitiense. Vulcain, en effet, préside aux vents contenus dans la terre, aussi bien qu'au feu, qui l'agite et la déchire. Parmi ses principaux attributs on compte les soufflets, qu'Homère (17) a décrits avec un soin particulier. Une belle peinture de vase (18) nous montre le soufflet dans la main d'Héphestus que Bacchus ramène dans l'Olympe (19).

Vulcain porte aussi chez les Latins le nom de *Mulciber*. Mais ici le fil de l'analogie nous échappe complétement. Vulcain est Mulciber, dit Macrobe (20), parce qu'il est le feu, et que le feu adoucit (*mulcet*) et dompte tout. Priscien (21) veut que Mulciber se compose de *mulceo* et d'*imber*, la pluie, peut-être, ajoute Forcellini (22), parce que le feu a la vertu de tempérer l'humidité. Mais *mulcare* veut dire *frapper violemment*, en même temps que *mulcere* exprime l'idée d'*adoucir*, d'*amollir*, et l'on pourrait dire tout aussi bien que Vulcain a été nommé *Mulciber* à cause de la violence du feu. Tout cela n'est point satisfaisant, et le nom de *Mulciber* doit avoir une autre origine qui nous échappe. Peut-être pourrait-on retrouver dans Mulciber un nom purement sémitique *Melek-Kabir*, le *grand roi*, d'autant plus qu'il existe une tradition suivant laquelle Vulcain était père des Cabires (23). Nous savons par l'exemple de Melkarth et de Mélicerte comment les noms divins, dans la composition desquels entrait le mot *Melek*, ont pu passer de la Phénicie dans l'Occident. Il y a cela à remarquer encore dans le cas spécial qui nous occupe que le radical *kabar*

(1) Nom d'une ville de l'île de Crète, qui tirait son nom de *Phæstus*, fils de Rhopalus, et petit-fils d'Hercule. Steph. Byzant. *sub verbo*; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.*, B, p. 313. Cf. Hœck, *Kreta*, I, S. 9 und 410.

(2) *Supra*, p. 62. Cf. p. 67.

(3) Apollod., III, 16, 1; Plutarch. *in Thes.* 8; Paus., II, 1, 4; Ovid., *Metam.*, VII, 437. Il est surnomme Κορυνήτης, *celui qui porte une massue*, et nous avons vu dans la note 1 que *Phæstus* est fils de *Rhopalus* (ῥόπαλον, *massue*).

(4) Cf. Panofka, *Von dem Einfluss der Gottheiten auf die Ortsname*, I, S. 21, Berlin, 1843, in-4°.

(5) Steph. Byzant. *v.* Αἰθάλη. L'île de Lemnos avait également porté le nom d'Αἰθάλεια. Steph. Byzant., *l. cit.*

(6) III, 16, 1.

(7) *V.* Ἀσκελές.

(8) Le nom de Podalire (Ποδαλείριος), fils d'Esculape, se décompose de la même manière, de πούς, *pied*, et de λειρός, *tendre*, *délicat*. Ainsi *Podalire* est le héros *aux pieds délicats*.

(9) Paus. II, 26, 6; Asclepiades *ap.* Schol. *ad* Pindar. *Pyth.* III, 14. Cf. Cic. *de Nat. Deorum*, III, 22.

(10) Champollion, *Panthéon égyptien*, pl. 9.

(11) Idem, *ibid.*, pl. 8.

(12) Homer., *Iliad.*, Σ, 394 sqq. Cf. Homer., *Hymn. in Apoll.* 138 sqq., 316 sqq.

(13) Homer., *Iliad.*, A, 590 sqq.; Apollod., I, 3, 5.

(14) Homer., *Iliad.*, Σ, 462. Cf. de Witte, *Ann. de l'Inst. arch.*, t. XVII, p. 400.

(15) Cic., *De Nat. Deorum*, I, 30. *Athenis laudamus Vulcanum eum, quem fecit Alcamenes, in quo stante atque vestito leviter apparet claudicatio non deformis.* Cf. Valer. Max. VIII, 11, 3.

(16) C'est l'opinion de Visconti, *Mus. Pio Clem.*, IV, tav. XI. Cf. Cavedoni, *Annal. de l'Inst. archéol.*, t. VII, p. 163. Suivant Varron (*de L. L.* V, 70, ed. Muller), Vulcain tire son nom de la violence du feu : *Ab ignis jam majore vi ac violentia Volcanus dicitur.* D'après Servius (*ad* Virg. *Æn.* VIII, 414), le nom de Vulcain vient ce que le feu vole dans l'air. *Vulcanus, ut diximus, ignis est, et dictus Vulcanus, quasi Volicanus, quod per aërem volet.*

(17) *Iliad.* Σ, 468 sqq.

(18) De la Collection de M. le duc de Luynes. Voyez *Vases étrusques, italiotes, siciliens et grecs*, pl. XXXIII.

(19) Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, t. I, pl. XLIV. Cf. *Cat. Durand*, n° 379

(20) *Saturn.*, VI, 5.

(21) VI, p. 696, ed. Putsch

(22) *Lexicon*, *v.* Mulciber.

(23) Herodot. III, 37; Pherecyd. *ap.* Strab. X, p. 472; Hesych. *v.* Κάβειροι. Souvent il porte le titre d'Ἄναξ. Homer. *Iliad.* O, 214.

n'exprime pas seulement quelque chose d'élevé, de grand, de multiple, mais encore que sa valeur la plus ordinaire en hébreu est celle de *lien* et de *tissu*. Au reste, je ne donne cette explication de Mulciber que pour une simple conjecture à laquelle je n'attache qu'une importance tout-à-fait relative.

Quand on compare le peu que nous savons du rôle de Vulcain dans la religion égyptienne avec la légende complète d'Héphestus chez les Grecs, ce qui frappe surtout, c'est la diminution d'importance de cette divinité dans la contrée qui l'avait adoptée. Ainsi nous apprenons par le témoignage d'Eusèbe (1) que Phthah, sorti de la bouche de Cnouphis, avait brisé l'œuf dans lequel il était sans doute enveloppé, et avec les débris de cet œuf avait formé le ciel et la terre. Phthah est ici un personnage dans lequel se confondent les caractères de verbe divin et de démiurge, c'est-à-dire ouvrier de la création. Chez les Grecs, Vulcain disparaît du récit cosmogonique et il ne reste plus que la force agissante, principalement dans l'intérieur de la terre, et dont le signe le plus énergique est le feu. Si nous voulons recomposer la figure du verbe démiurge, nous sommes forcés de rassembler des traits épars et qui ont été attribués à Jupiter enfant, à Apollon, à Mercure, à Éros et à d'autres divinités. En un mot, Héphestus a perdu, avec tous les attributs qui ne peuvent s'accorder sans blesser vivement le goût, la physionomie ridicule et grotesque que la tradition lui a prêtée. Nous devons voir dans tout ceci un nouveau produit de l'action de l'hellénisme sur les symboles religieux de l'Orient. Dans l'Égypte où le goût n'existait pas, ou du moins avec une action insensible, si on le compare à ce qu'il a été chez les Grecs, l'esprit s'accommodait facilement de figures, dans lesquelles des traits hideux ou risibles se heurtaient en quelque sorte contre des attributs de grandeur, de puissance et de majesté. Avant tout, il fallait que l'idée religieuse fût complétement exprimée. Mais l'esprit des Hellènes avait d'autres lois, dont l'effet devait transformer les traditions religieuses de l'Orient jusqu'à les rendre méconnaissables.

Sous ce dernier point de vue, comme en tout ce qui concerne Vulcain, c'est surtout Homère qu'il faut étudier. Les progrès de la susceptibilité du goût chez les Grecs se font sentir en passant de l'Iliade à l'Odyssée. Dans l'Iliade Vulcain vit dans une union paisible avec Charis, l'une des Grâces (2), et l'on a eu raison de considérer cette Charis comme la même que Vénus. Mais la tradition religieuse voulait que Vénus ne vécût pas seulement à côté de Vulcain, elle exigeait que l'épouse du dieu se confondît avec lui dans un seul et même corps. Horapollon (3) dit formellement que le Vulcain de l'Égypte était une divinité androgyne (ἀρσενόθηλυς). Le récit de Démodocus dans l'Odyssée (4) nous semble avoir eu pour objet de faire entrer cette figure dans la mythologie des Grecs avec agrément et vraisemblance.

Pour arriver à ce but, le poëte prend un chemin détourné. L'amour d'Aphrodite pour un époux contrefait, couvert de sueur et de fumée, est impossible; Aphrodite est infidèle; elle connaît les moyens de s'unir en secret avec un dieu auquel les armes appartiennent comme à Vulcain, qui ne les fabrique point, mais qui les porte dans les combats. Les Romains n'élevaient pas des trophées à Mars, dieu de la guerre; ils brûlaient les armes des vaincus en l'honneur de Vulcain (5). Arès est d'ailleurs un dieu tellurique comme Vulcain, et une multitude de données ou certaines ou probables permettent de considérer l'amant de Vénus comme identique à son époux. Cependant la jalousie d'Héphestus s'allume; il tend un piége aux deux amants, et bientôt il peut montrer à l'assemblée des dieux Mars et Vénus dans les bras l'un de l'autre, prisonniers dans les liens d'un filet qu'il a lui-même construit. Ici Vulcain, le dieu lié et captif, est aussi celui qui sait composer des liens indestructibles (6); c'est ce que nous avons vu dans le mythe de Junon Lucine (7), et les exemples semblables sont si nombreux qu'il nous paraît permis de poser en principe, que dans la religion antique tout ce qu'une divinité souffrait, elle était en état de le faire souffrir aux autres

Arrivés à ce point du récit, nous en trouvons l'idée fondamentale assez complétement rendue. Mars et Vénus, enveloppés dans le même filet, représentent d'une manière reconnaissable un corps dans lequel se réunissent et se concentrent les facultés des deux sexes. Mais cette image a le défaut de n'être que passagère. Comment le poëte fera t-il pour donner à sa fiction un caractère de permanence et de durée? Écoutons les paroles qu'il place dans la bouche de Mercure, spectateur, comme les autres dieux de l'Olympe, de la surprise des deux amants. « Ainsi ils discouraient entre eux, et Apollon, fils de Jupiter, s'adressant à Mercure. Hermès, fils de Jupiter, dispensateur de tous les biens, » voudriez-vous, ainsi serré par des liens puissants, reposer sur cette couche » auprès d'Aphrodite? Le meurtrier d'Argus répondit : que n'en est-il ainsi, » puissant Apollon? Oui, que des liens trois plus forts, des liens indestructi» bles entourent mon corps; dieux et déesses, soyez-en les témoins, et que moi » je repose dans les bras d'Aphrodite. » Est-ce une illusion de l'esprit de système que de reconnaître ici la réalisation du symbole le plus antique et le plus révéré de la divinité androgyne chez les Grecs, la figure nommée *Hermaphrodite* et composée de l'union d'Hermès avec Vénus?

Etudié sous ce point de vue, Homère n'est pas moins instructif dans l'Iliade (8), quand il raconte la naissance et les premières années de Vulcain. Ici nous reconnaissons sous des traits à peine voilés cette figure du démiurge qui nous échappait tout-à-l'heure. Vulcain, le premier né de Jupiter et de Junon, est venu au monde contrefait et boiteux, et sa mère a honte de lui (9). Elle le précipite du haut de l'Olympe; il tombe dans l'Océan, où Eurynome et Thétis le recueillent. Là, il passe neuf ans à fabriquer des bijoux précieux pour ses libératrices, tandis que l'Océan décrit son cours circulaire autour de sa demeure (10). Le même poëte (11) assigne ailleurs un autre motif à la chute de Vulcain. Il a voulu délivrer sa mère des liens dont Jupiter l'avait chargée, et celui-ci, indigné contre son fils, l'a saisi par une jambe, et l'a lancé du haut de l'Olympe dans le vide des airs. Vulcain mit tout un jour à parcourir l'espace, et le soir, à l'approche des ombres de la nuit, il est venu tomber dans l'île de Lemnos, dont les habitants l'ont recueilli (12). Là, il a ses forges souterraines, dont le cratère du volcan figure la bouche extérieure (13). On reconnaît dans ces deux récits l'origine du feu terrestre; ce feu n'est qu'une émanation de l'éther subtil qui entoure le monde; le soleil rentrant dans l'Océan est un des emblèmes de cette communication qui existe entre le feu supérieur et le feu tellurique. Vulcain tombe des cieux comme un aérolithe, et la communauté d'origine et de nature qui existe entre le feu du ciel et celui de la terre est encore établie par cette image. Cette étincelle, détachée de l'éther, est venue animer la matière inerte; elle a été le véritable agent de la création; elle a développé les forces productives de la terre. L'Océan et ses eaux combinés avec le feu ont produit tout ce qui vit dans ce monde. Aucun trait essentiel ne manque à cette peinture de l'antique cosmogonie.

Après avoir ainsi reconnu dans Homère ces traces d'un caractère éminemment religieux qu'on refuse d'ordinaire à sa poésie, on se demande d'où vient qu'il se montre si étendu, si explicite à l'égard de Vulcain, tandis que les vestiges des traditions orientales semblent presque effacés des autres figures divines? A cela la réponse est facile. Homère obéit au goût de sa nation; ses poëmes ne sont point des œuvres religieuses, ils sont destinés non à l'instruction d'un petit nombre, mais à l'amusement de tous. S'agit-il de Jupiter, de Vénus ou d'Apollon, le goût des Grecs veut que la tradition religieuse n'en altère ni la majesté, ni la grâce. Cette tradition ainsi poursuivie de place en place s'est concentrée dans le personnage de Vulcain et en a fait un objet de contraste favorable à la poésie. Homère n'a pu exprimer la physionomie orientale des autres dieux que d'une manière conditionnelle et détournée; de Vulcain seul il a donné une étude franche et complète.

1. Vulcain *in genere*.

N° 10.

Intaille. Tête de Vulcain, barbu, coiffé du piléus, à droite.

N° 11.

Médaille de l'île de Lipara. Tête de Vulcain, à droite, couverte du piléus.

℞. ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Lipara*. Proue de vaisseau garnie de son acrostolium et six globules, marque du *semis*. Æ. 11. Mionnet, t. I, p. 344, N° 36.

(1) *Præp. Evang.*, III, 11, p. 115.

(2) *Iliad.* Σ, 382.

(3) *Hieroglyph.*, I, 12.

(4) Θ, 267 et sqq.

(5) T. Liv., I, 37; VIII, 10; XXX, 6.

(6) Vulcain, voulant se venger de sa mère, avait fabriqué pour elle un trône dans lequel des ressorts secrets l'avaient rendu captive dès qu'elle s'y était placée. Paus., I, 20, 2; III, 18, 9; Hygin. *Fab.* 166; Serv. *ad* Virg. *Eclog.* IV, 62. Voyez le vase comique publié par Mazochi (*Tab. Heracl.*, p. 137) et reproduit dans notre ouvrage intitulé : *Élite des monuments céramographiques*, t. I, pl. XXXVI.

(7) *Supra*, p. 77.

(8) Σ, 395 sqq. Cf. *Iliad.*, A, 590 sqq

(9) Homer. *Hymn. in Apoll.* 316-317; *Iliad.*, Σ, 397.

(10) *Iliad.* Σ, 395 sqq.; *Hymn. in Apoll.* 316 sqq.; Paus. VIII, 41, 4.

(11) *Iliad.* A, 590 sqq. et *ibi* Schol., et *ad Iliad.*, O, 18; Apollod., I, 3, 5; Plat. *de Rep.* II, p. 96, ed. Bekk. Nous avons vu que, suivant un autre récit, Vulcain, loin de délivrer sa mère, lui avait construit un trône pour la tenir enchaînée. Voyez *supra*, note 6.

(12) Les Sintiens. Homer., *Iliad.*, A, 594. Cf. Virg., *Æn.*, VIII, 422 23; Clem. Alex. *Protrept.* p. 25, ed. Potter.

(13) Le *Mosyclus*. Schol. *ad* Nicandr. *Theriaca*, 472. Dans d'autres récits, c'est dans les entrailles du mont *Etna* que Vulcain a établi ses forges. Ovid., *Fast.*, IV, 287; Virg., *Georg.*, I, 472; *Æn.*, VIII, 418 spq.; ou bien encore dans les îles Éoliennes. Virg., *Æn.*, VIII, 416 sqq.; Diodor. Sicul., V, 7.

N° 12

ANTONINVS AVGvstvs Pivs Pater Patriæ TRibunitiæ Potestatis XV COnSvl IIII. *Antonin Auguste, Pieux, Père de la Patrie, investi de la puissance tribunitienne pour la quinzième fois, consul pour la quatrième.* Buste lauré d'Antonin-le-Pieux, à droite, avec le paludamentum.

℟. Vulcain, debout au milieu de son atelier, tient de la main droite une cnémide qu'il va placer sur une enclume, et de la gauche un marteau. Le dieu est vêtu d'une tunique courte et couvert du piléus. Derrière Vulcain, une statue de Minerve Nicéphore placée sur un piédestal contre lequel est appuyé un grand bouclier décoré de la tête de Méduse. Près de l'enclume, un casque posé sur un piédestal. Médaillon de bronze.

N° 13.

Intaille. Vulcain, assis sur un cube, travaille à un casque placé devant lui sur une base carrée.

N° 14.

Médaille de Cyzique (1).

℟. ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Cyzicéniens Néocores*. Vulcain, couvert du piléus, assis sur un ocladias, à droite, est occupé à battre du fer sur une enclume. Æ. 8. Mionnet, t. II, p. 549, N° 234.

2. Vulcain, époux de Minerve.

N° 15.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste, Pieux, Père de la Patrie, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste lauré d'Antonin-le-Pieux, à gauche.

℟. Vulcain, couvert du piléus, assis sur un fût de colonne, et Minerve, debout, armée d'un casque et s'appuyant sur un bouclier; entre les deux divinités, une colonne dorique sur laquelle est posé un casque. Médaillon de bronze.

Le rapprochement sur les médailles de Vulcain et de Minerve s'explique naturellement par la communauté de leurs occupations et de leurs attributs. Tous deux ils président aux arts. Il est donc fort simple que nous les voyions associés dans la mission d'enseigner aux hommes les principes du goût et les procédés de l'industrie. Mais la tradition religieuse ne se borne point là. Les statues de Vulcain et de Minerve brillaient à Athènes dans le même temple (2). La fête des Lampadéphories leur était commune (3). Enfin on citait un dieu, Apollon Patroüs, qui était né de leur union (4). Une tradition plus généralement répandue semble avoir eu pour objet de concilier la mystérieuse union des deux divinités avec le caractère de virginité farouche attribué à Minerve dans la religion de l'Attique. On voulait que Jupiter eût permis à Vulcain d'épouser Minerve, que celui-ci eût poursuivi sa fiancée et que la pudeur ombrageuse de la déesse n'eût pu l'empêcher néanmoins de porter sur son corps des traces de la passion brutale de son amant (5). Les suites de ce combat, qu'il nous est impossible de décrire dans tous ses détails, donnèrent lieu à la naissance d'Érichthonius; la semence de Vulcain reçue par la Terre à défaut de Minerve produisit ce jeune héros dont les jambes étaient faibles comme celles de son père, et Minerve, qui avait repoussé l'amour de Vulcain, devint la nourrice, puis la protectrice d'Érichthonius.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la division des rôles de mère et de nourrice que présente la fable de la naissance d'Érichthonius. L'existence dans la religion grecque et sous mille formes différentes d'une divinité à la fois vierge et nourrice est un fait sur lequel j'ai déjà appelé l'attention dans la première partie de mon travail sur la religion de Cybèle (6) et que je devais reprendre plus tard avec de nouveaux développements. Ce qu'il nous importe aujourd'hui de constater, c'est l'amour de Vulcain pour Minerve, c'est l'union de ces deux divinités, c'est aussi le caractère ithyphallique de l'Héphestus athénien. Un récit d'origine ionique qui nous a été conservé par Antoninus Liberalis (7), d'après l'ornithogonie de Bœus, réunit sous un même aspect l'union conjugale et industrieuse de Vulcain et de Minerve. Dans ce récit *Polytechnus* et *Aédon* sont deux époux entre lesquels existe une émulation d'industrie qui finit par arriver jusqu'à la fureur. La manière dont ce mythe se rattache à celui de Térée et de Philomèle (8) est étrangère au sujet qui nous occupe. Mais l'analogie de *Polytechnus*, l'homme habile dans tous les arts, avec Vulcain ne saurait être méconnue, non plus que celle d'Aédon, dont le nom est celui de l'oiseau musicien par excellence, avec Minerve (9), l'inventrice des flûtes (10). Je dois faire observer aussi que l'auteur de ce récit n'a pas perdu l'occasion d'y placer une circonstance essentielle du personnage de Vulcain, les liens indestructibles dans lesquels il est emprisonné par les ordres de Pandarée.

J'ai déjà plusieurs fois cité un précieux passage de Phérécyde rapporté par Clément d'Alexandrie (11) qui nous révèle l'existence dans les religions de l'Asie d'un dieu aussi habile que Vulcain et dont le nom Ζάς, Ζάνος est, à peu de chose près, le même que celui de Jupiter. C'est le même dieu que nous reconnaissons avec un mélange des attributs de Jupiter et de ceux de Vulcain sur les médailles des Æzani (pl. XV, nos 16 et 17). Puisque nous recherchons à présent les traces de l'union religieuse de Minerve et de Vulcain, n'est-il pas à propos de faire observer que le nom de la déesse Athéné se rapproche singulièrement de celui du dieu artiste mentionné par Phérécyde (12)? A ce sujet il m'est peut-être permis de revenir sur ce que j'ai dit du paon quand j'ai parlé de la Junon de Samos (13). Le nom du paon en grec est ταὼς ou ταών, et je crois qu'on peut considérer la seconde forme comme plus complète que la première. D'un autre côté, le roi héroïque de l'île de Lemnos dont Vulcain est l'habitant et le dieu protecteur, ce roi s'appelle Θόας, génitif Θόαντος (14). Nous avons déjà vu par l'analyse du texte d'Homère que l'idée de circularité était inhérente au personnage de Vulcain (15). Cette idée, nous la retrouvons dans la dénomination attachée aux ministres du dieu forgeron Κύκλωπες. On peut la poursuivre encore jusque dans le personnage de *Cécrops*, roi d'Athènes, comme *Thoas* l'est de Lemnos, d'autant plus que Cécrops est le père héroïque d'Érichthonius ou Érysicthon dont Vulcain est le père divin (16). A l'appui de cette persistance d'idées je dois citer encore le nom de *Cercyon*, un des fils d'Héphestus (17). La même idée de circularité est-elle attachée au paon? C'est ce dont nous ne pouvons guère douter si nous faisons attention à la faculté qu'a cet oiseau de déployer sa queue en un cercle qui frémit et étincelle. La seule différence que nous observions entre le cercle formé par le paon et celui qu'expriment les noms de Κύκλωψ et de Κέκροψ, c'est que la queue du paon qui fait la roue est parsemée d'un grand nombre d'yeux, en grec ὄψ ou ὀπή, tandis que les deux autres noms expriment un seul œil de forme circulaire. Je ne veux pas insister plus que de raison sur ce rapprochement, mais l'enchaînement et la déduction de mes pensées m'obligent à soumettre au lecteur une dernière considération sur laquelle j'aurai plus d'une fois l'occasion de revenir. Ouvrez les vocabulaires de l'Orient et de la Grèce et vous y trouverez que les idées de circularité et celles de multiplicité sont presque toujours exprimées de la même manière. Cela tient, selon nous, à ce que la circularité est une des conditions du lien, de la compression, que la compression suppose l'ac-

(1) C'est par erreur que sur la planche on a mis la tête de Commode. Le revers qui figure ici appartient au règne de Gordien-le-Pieux. La légende se lit : AYToκρατωρ Καισαρ Μαρκος ANTονειναs ΓΟΡΔΙΑΝΟC AYγουστος. *L'empereur César Marcus Antonin Gordien, Auguste.* Tête laurée de Gordien-le-Pieux, à droite. Le revers de la médaille de Commode, figurée au n° 14, représente Diane chasseresse; le module n'est pas le même que celui de la médaille de Gordien. Voyez Mionnet, V, Suppl., p. 331, N° 320.

(2) Paus., I, 14, 5.

(3) Schol. *ad* Aristophan., *Ran.*, 131, et 1119; Harpocrat., *v.* Λαμπάς; Etym. M., *v.* Κεραμεικός; Plat., *de Rep.*, I, p. 4, ed. Bekker; Herodot., VIII, 98. Cf. Meurs., *Græcia fer.v.* Λαμπάς. Et aussi celle des Χαλκεῖα, célébrée également a Athènes. Suid., *v.* Χαλκεῖα; Harpocrat., *v.* Χαλκεῖα; Etym. M., *v.* Χάλκεια. Cf. Meurs., *Græcia fer. sub verbo*; Panofka, *Bull. de l'Inst. arch.*, 1832, p. 70.

(4) Cic. *de Nat. Deorum*, III, 22 et 23. Cf. Harpocrat *v.* Ἀπόλλων Πατρῷος.

(5) Apollod., III, 14, 6; Euripid., *Ion.*, 260 sqq.; Hygin., *Fab.*, 166; *Astron.*, II, 13; Paus., I, 2, 5; I, 18, 2; Lactant, *Myth.*, II, 14. Cf. *Élite des mon. céram.*, t. I, p 268.

(6) *Nouv. Ann.*, t. I, p. 220 sqq

(7) *Metam.*, XI.

(8) Apollod., III, 14, 8; Serv. *ad* Virg. *Eclog.* VI, 78; Ovid., *Metam.*, VI, 424-676; Hygin. *Fab.* 45.

(9) Hesych. *v.* Ἀηδών, ἡ Ἀθηνᾶ παρὰ Παμφυλίοις.

(10) Pindar., *Pyth.*, XIII, 19, ed. Bœckh, et *ibi* Schol.; Plin. *H.N.*, XXXIV, 8, 19, 15; Nonn., *Dionys.*, XXIV, 37 sqq. Cf. K. O. Muller, *Orchom.*, S. 356.

(11) *Strom.*, VI, 2, p. 741, ed. Potter.

(12) *Ap.* Clem. Alex. *l. cit.*

(13) *Supra*, p. 82 et 83.

(14) Homer. *Iliad.* Ξ, 230; Diodor. Sicul. V, 79.

(15) *Supra*, p. 97.

(16) Paus. I, 2, 5; Apollod. III, 14, 2. *Érechthée* et *Érichthonius* sont les noms d'un seul et même personnage. Etym. M., *v.* Ἐρεχθεύς. Cf. Homer., *Iliad.*, B, 547.

(17) Hygin. *Fab.* 38 et 187. Ou bien fils de Neptune. Paus. I, 14, 2; Aul. Gell. *Noct. Att.* XV, 21

cumulation, que de l'accumulation enfin dérive la multiplicité. C'est là tout ce qu'exprime d'un seul coup d'œil le symbole circulaire du modius ; c'est ce que veut dire aussi la couronne circulaire nommée *polos* (πόλος), mot qui exprime en même temps la multiplicité, en grec πολύς. Je prierai ceux de mes lecteurs qui auront bien voulu suivre et accepter ces rapprochements d'examiner la composition du nom de *Pélops*, en se rappelant le rôle important que joue dans le mythe de ce héros, la roue du char d'Œnomaus, et de juger eux-mêmes si de Pélops on ne passe pas presque sans transition à Πανόπτης, surnom d'Argus, le ministre de Junon, devenu plus tard par sa métamorphose le paon de cette déesse (1). Argus, c'est-à-dire *le blanc*, est un nom qui convient au dieu blanc qui préside au feu intérieur de la terre et dont nous avons esquissé les attributs dans l'article du Jupiter Lycéus (2). Il designe aussi le dieu immobile, par conséquent captif, d'α privatif et d'ἔργον, *travail*. Rien ne s'oppose enfin à ce qu'il ne soit le dieu captif par excellence, si l'on dérive son nom d'α intensitif et d'ἔργω, *lier*. Nous croyons à la certitude simultanée de ces diverses étymologies. Dans cette hypothèse Argus serait à la fois l'époux de Minerve Ergané, le ministre et le fils de la Junon de Mycènes et de Samos

Puisque nous reconnaissons dans Minerve la compagne de Vulcain, il n'est pas hors de propos de comparer ce dieu avec ceux des héros qui se montrent à nos yeux dans un rapport étroit avec la déesse qui les protège. De ces héros celui qui présente le plus d'analogie avec Vulcain est certainement *Ulysse*. Leur aspect extérieur est le même. On n'a qu'à comparer avec les représentations ordinaires de Vulcain le grand disque d'argent du Cabinet des Antiques connu sous le nom de *bouclier de Scipion* (3), et l'on reconnaîtra qu'Ulysse y porte la tunique courte, succincte et détachée de l'épaule droite qui appartient au dieu de Lemnos. Le casque d'Ulysse sur presque tous les monuments est le même que celui de Vulcain. Si l'on hésitait après cela à mettre en parallèle le dieu forgeron avec le héros navigateur, il nous suffirait de rappeler le passage de Sanchoniathon (4) qui nous révèle l'existence d'un fils d'Hypsuranius nommé *Chrysor*, le même que Vulcain, l'inventeur de l'hameçon, de l'amorce, de la ligne à pêcher et des radeaux, et qui le premier de tous les hommes avait su naviguer sur la mer (5). Les critiques hébraïsants ont cherché à donner l'analyse sémitique du nom de Chrysor ; ils ne s'entendent pas entre eux sur la première partie du mot, mais ils s'accordent à reconnaître dans sa désinence le nom même du feu chez les Sémites, *Our*, personnage capital de la religion des Mandaïtes, et nous ne pouvons qu'acquiescer à cette opinion. L'idée d'un Vulcain navigateur n'était point étrangère aux idées religieuses des Grecs. Nous voyons une *proue de navire* au revers de la tête de Vulcain sur les médailles de Lipara. Pl. XVI, n° 11. Les rapprochements que nous venons de faire sont d'autant plus essentiels qu'ils nous rendent compte d'un aspect du personnage d'Argus complétement étranger en apparence au rapport de ce héros avec Junon. Argus est, comme on sait, le constructeur du navire Argo et nous possédons des pierres gravées qui nous montrent soit Ulysse, soit Argus dans un costume absolument analogue à celui d'Ulysse et de Vulcain, travaillant à la construction d'un navire (6). Le parallèle de ces trois personnages, Vulcain, Ulysse et Argus, pourrait nous mener plus loin encore si l'espace et le temps qui nous sont accordés ne s'y refusaient également.

N° 16.

Médaille de Magnésie d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΝΤωνεινος ΓΟΡΔΙΑΝΟC. *L'empereur César Marc Antonin Gordien*. Buste lauré de Gordien-le-Pieux, à droite, avec le paludamentum.

℞. ΕΠι ΓΡαμματεως ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΜΑΓΝΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Magnésiens* (*frappée sous la magistrature*) *du scribe Antiochus*. Vulcain, assis sur un ocladias et porté sur une estrade soutenue par quatre hommes revêtus de tuniques courtes. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 156, N° 688.

PLANCHE XVII.

3. Vulcain couronné.

N° 1.

Denier de la famille Aurélia. Tête de Vulcain, coiffé du piléus entouré d'une couronne d'olivier, à droite; derrière, des tenailles et un astre, le tout dans une couronne d'olivier.

℞. LVCIVS COTTA. Aigle, les ailes éployées, placé sur un foudre, le tout dans une couronne de laurier. Morell. *Fam. Aurelia*, N° 3, sqq.

Les médailles de la famille Aurelia nous font voir Vulcain reconnaissable à son casque conique et aux tenailles placées derrière sa tête, mais de plus couronné d'une plante qui doit être l'olivier. Au revers de cette tête est l'aigle de Jupiter posé sur un foudre; une couronne de laurier environne ce type et répond à la seconde couronne d'olivier qui renferme le buste de Vulcain. Ce n'est pas le tout pour expliquer cette médaille que de rappeler l'office dont Vulcain est chargé de fabriquer les foudres de Jupiter (7). Nous savons d'ailleurs que Vulcain et Jupiter sont unis entre eux par une étroite analogie et que l'aigle n'est point un type étranger au fils du maître des dieux (8). La couronne qui, contre l'ordinaire, ceint la tête de Vulcain, le distingue encore et le rapproche de Jupiter. Mais ce qui doit surtout exciter notre attention c'est le surnom de Cotta que reproduisent tous les exemplaires de cette médaille.

Une règle constamment suivie dans la fabrication des pièces sur lesquelles les triumvirs monétaires romains ont laissé leurs noms, c'est le rapport du type avec le nom inscrit sur la médaille, toutes les fois que ce type n'est point l'emblème banal et probablement primitif de ces deniers. Cette règle n'est point absolue et à vrai dire nous n'en connaissons aucune d'infaillible qui puisse s'appliquer à la numismatique des anciens. Mais en tout cas nous n'y connaissons guère d'exception. Quand le type fait allusion à un fait honorable pour la famille du triumvir, on prend souvent le soin d'ajouter le nom des objets représentés, et si le nom de ces objets offre une certaine analogie avec celui de la famille ou les surnoms portés par les triumvirs, ces noms ou ces surnoms, en même temps qu'ils désignent le magistrat, deviennent comme un commentaire explicatif du type de la médaille.

Le surnom de Cotta que porte notre médaille a-t-il eu cette double destination ? C'est ce qu'une multitude de faits analogues nous autorisent à croire. Mais quel rapport le surnom de Cotta peut-il avoir avec le personnage de Vulcain ? Les témoignages antiques sont muets à cet égard et ce silence nous oblige de recourir aux conjectures. C'est ainsi qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le mot de κότος qui exprime la colère et par conséquent la chaleur au figuré, un rapport avec le radical κάω, je brûle; en latin, *cos*, *cotis* désigne une pierre. Si l'on se souvient de la promptitude avec laquelle les étincelles se dégagent de la pierre à aiguiser, mise en rotation, quand on approche un instrument à sa surface, on ne peut nier que le mot *cos*, qui désigne spécialement la pierre à aiguiser, ne soit une pierre brûlante. On connaissait dans l'antiquité les mystères obscènes d'une déesse nommée *Cotys* ou *Cottyto* (9) dont le culte, originaire de la Thrace, s'était établi dans Athènes et avait pénétré jusque dans la Sicile (10). Si *Cotys*, comme les anciens l'ont prétendu, était la même que Cybèle, une pierre brûlante était son symbole naturel, et quant à expliquer comment une divinité féminine, en Thrace, avait pu se rapprocher de Vulcain, en Italie, il suffit qu'on se souvienne du caractère androgyne de la Cybèle Agdestis dont l'emblème est le rocher Agdus. Dans les mystères de Cottyto, les dieux Conisales présidaient aux plus honteux désordres ; ces compagnons de Cottyto étaient sans doute au nombre de deux, comme les Dioscures, et leur office nous autorise à les considérer comme des dieux ithyphalliques (11). Vulcain aussi est un dieu de nature obscène, et peut-être faut-il rattacher à une semblable pensée la forme conique de la coiffure de ce dieu, père des Cabires, coiffure qui leur est commune avec les Dioscures, lesquels remplacent les Cabires sur les médailles de Tripolis de Phénicie (12). Si nous suivons cette voie d'analogie, nous reconnaîtrons dans la plante qui couronne Vulcain, le *cotinos* ou olivier sauvage, sur le feuillage duquel reposaient à Olympie, suivant la tradition mythologique, les Dactyles Idéens (13), personnages détachés du cortége de la Grande Mère Idéenne ; Hercule, le premier de ces Dactyles, instituteur des jeux olympiques, avait ordonné que la récompense du vainqueur serait une couronne de ce cotinos apporté par lui du pays des Hyperboréens (14). Or, n'est-il pas permis d'entendre ici par le pays des Hyperboréens, la Thrace, pays situé au nord de la

(1) Moschus, *Idyll.*, II, 57, sqq.; Ovid. *Metam.*, I, 217, sqq.

(2) *Supra*, p. 25.

(3) Millin, *Mon. inéd.*, t. I, pl. IX.

(4) *Fragm.* p. 18, ed. Orell.

(5) Cf. aussi le fleuve Chrysaoreus qui coule dans la Lydie et la Carie. *Supra*, p. 53, note 12. Chrysaor est aussi fils de Neptune et de Méduse. Hesiod., *Theogon.* 280 sqq.

(6) Winckelmann, *Mon. ined.*, t. I, frontisp.

(7) Serv. *ad* Virg. *Eclog.* IV, 62.

(8) Comme on peut s'en convaincre par la fable des Dieux Paliques en Sicile. Cf. *Élite des monum. céramograph.*, t. I, p. 163 et suiv.

(9) Strab. X, p. 470; Hesych, *v.* Κοτυττώ. Cf. Lobeck, *Aglaopham.*, p. 1014.

(10) Plutarch. *Proverb.*, I, 78, ed. Wyttenbach.

(11) Aristophan, *Lysistrat.*, 982; Strab. X, III, p. 588; Athen. X, p. 441, F; Hesych. *v.* Κονίσαλος et *v.* Κονίσαλοι

(12) Eckhel, *D. N.* III, p. 372.

(13) Paus. V, 7, 4.

(14) Paus., *loc. cit*

Grèce, patrie du culte de Cottyto et dans lequel les rois portaient fréquemment le nom de Cotys? D'autres médailles de la même famille, qui portent le nom de M. Aurélius Cotta, nous montrent Hercule dans un char de victoire traîné par deux Centaures qui tiennent des branches d'arbre. Ces branches seraient-elles encore celles du *cotinos?* Nous jetons ces idées beaucoup moins pour leur concilier une confiance absolue de la part du lecteur que pour éveiller son attention sur le problème que présentent les médailles de la famille Aurélia, et que nous regrettons de n'avoir pu éclaircir d'une manière plus complète.

N° 2.

Médaille de Populonia. Tête de Vulcain, coiffée du piléus, à droite. Derrière, X.

℞. PVPLVNA (en caractères étrusques rétrogrades). *Populonia.* Au milieu, un maillet et des tenailles, et quatre globules, marque du triens. Æ. 4. Mionnet, I, p. 102, N° 55.

N° 3.

Denier de la famille Valéria. ACISCVLVS. Tête d'Apollon Véjovis, à droite, surmontée d'une étoile. Derrière, le petit marteau nommé *acisculus.* Le tout dans une couronne de laurier.

℞. Lvcivs VALERIVS. Valéria Luperca montée sur une génisse, à droite, le péplus enflé par le vent au-dessus de la tête. Morell. *Fam. Valeria*, tab. I, N° 3.

N° 4.

Denier de la famille Valéria. ACISCVLVS. Tête radiée d'Apollon-Soleil, à droite. Derrière, le petit marteau, *acisculus.*

℞. Lvcivs VALERIVS. Diane-Lune, dans un bige au galop, à droite. Morell. *Fam. Valeria*, tab. I, N° 5.

N° 5.

Denier de la famille Valéria. Buste ailé de la Victoire, à droite.

℞. ACISCVLVS. Petit marteau. Le tout dans une couronne de laurier. Morell. *Fam. Valeria*, tab. I, N° 4.

On peut voir dans le tome II, p. 142-170 des *Nouvelles Annales publiées par la section française de l'Institut archéologique*, un travail sur les derniers romains qui portent le nom de L. Valérius Acisculus. Les noms que nous donnons dans la description des pièces nos 3, 4 et 5 de la pl. XVII aux personnages et aux symboles se trouvent justifiés dans ce travail.

N° 6

Médaille de Malaca. מלכא. *Malaca* (en caractères phéniciens). Tête de Vulcain, coiffée d'un bonnet plat, à droite. Derrière, des tenailles.

℞. Tête du Soleil, radiée, de face. Æ. 5. Lindberg, p. 21; Münter, *Religion der Carthager*, Taf. II, 3, 4; Gesenius, *Mon. Phœn.*, tab. 41, 14.

N° 7.

IMPerator NERO CÆSAR AVGvstvs Pontifex MAXimvs. *L'empereur Néron, César, Auguste, grand pontife.* Tête laurée de Néron, à droite. Devant, une palme.

℞. Atelier de Vulcain, dans lequel le dieu travaille avec les Cyclopes et les Dactyles. Contorniate.

N° 8

Médaille de l'île de Lipara. Vulcain assis, à droite, tenant dans la main gauche le canthare et dans la droite une hache ou un marteau.

℞. ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Lipara.* Au milieu du champ, six globules, marque du semis. Mionnet, I, p. 344, N° 42.

N° 9.

Médaille de Thyatire de Lydie. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ Λυκιος ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΟΥΗΡΟΣ. *L'empereur César Lucius Aurélius Vérus.* Tête nue de Lucius Vérus, à gauche, la poitrine cuirassée.

℞. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Thyatire.* Apollon, debout, revêtu de la chlæna et tenant la bipenne sur l'épaule gauche, donne la main droite à Esculape, barbu, enveloppé dans un ample manteau et s'appuyant sur son bâton, autour duquel s'enroule un serpent; au milieu, un autel. Æ. 11. Mionnet, IV, p. 159, N° 912.

N° 10.

Médaille de Thyatire. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΚΟΜμοδος. *L'empereur César Marc-Aurèle Commode.* Tête laurée de Commode, à droite, avec le paludamentum; devant, une contremarque.

℞. ΕΠΙ . . . . ΑΥΡΗλιου ΔΗΜΟΣΤΡΑΤΟΥ ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Thyatire* (*frappée sous la magistrature*) *d'Aurélius Démostratus.* Deux figures viriles, nues et debout, celle de la droite armée de la bipenne, l'autre appuyée sur une colonne. Æ. 11. Mionnet, IV, p. 161, N° 924.

N° 11.

Médaille de Polyrhénium de Crète. ΘΕΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΕΠΙ ΚΟΡΝΗΛΙΟΥ ΛΥΠΟΥ. *Dieu Auguste.* (*monnaie frappée sous la magistrature*) *de Cornélius Lupus.* Tête radiée d'Auguste, à gauche. Devant, monogramme formé par un Π et un Α.

℞. ΤΑΝ ΚΡΗΤΑΓΕΝΗΣ ΠΟΛΥΡηνιων. *Tan, né en Crète des Polyrhéniens.* Tête barbue de *Tan Crétagenès*, couronnée de laurier, à droite; derrière, le foudre. AR. 7. Mionnet, II, p. 257, N° 1: IV, Suppl., p. 336, N° 265.

N° 12.

Médaille d'Eleuthernæ de Crète. Tête laurée de Jupiter, à droite.

℞. ΕΛΕΥΘΕρναιων. (*Monnaie*) *des habitants d'Eleuthernæ.* Apollon debout, tenant dans la main droite une pomme et un arc dans la gauche. AR. 7. Mionnet, II, p. 275, N° 142.

N° 13.

Médaille d'Eleuthernæ de Crète. Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΕΛΕΥΘΕΡΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Eleuthernæ de Crète.* Apollon, nu et debout, tenant de la main droite une pomme et de la gauche un arc. AR. 4. Mionnet, II, p. 276, N° 147.

N° 14.

Médaille de Cnosse. ΠΟΛΚΟΣ. Tête d'Apollon, laurée, à gauche.

℞. ΚΝΩΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cnosse.* Le labyrinthe de forme ronde. AR. 9. Mionnet, II, p. 269, N° 82.

N° 15.

Médaille d'Itanus de Crète. Tête de Minerve, casquée, à gauche.

℞. ΙΤΑΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Itanus.* Aigle tourné à gauche et regardant à droite; dans le champ, le dieu marin d'Itanus. AR. 4. Mionnet, II, p. 285, N° 214. Cf. IV, Suppl., p. 325, N° 189.

PLANCHE XVIII.

N° 1.

Médaille de Cydonia de Crète. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC ΚΑΙCΑΡ. *Domitien César.* Tête laurée de Domitien, à droite.

℞. ΕΠΙ ΝΕ. . . . . . ΚΥΔΩΝιατων. (*Monnaie*) *des Cydoniates*, (*frappée sous la magistrature*) *de Ne. . .* Jupiter Baal, assis, à gauche, tenant dans la main droite deux épis, et s'appuyant de la gauche sur un sceptre. Æ. 8. Mionnet, II, p. 274, N° 137.

N° 2.

Médaille d'Hiérapytna de Crète. Tête de Junon, tourrelée, à droite.

℞. ΙΕΡΑΠΥΤΝΙων. (*Monnaie*) *des habitants d'Hiérapytna.* Aigle éployé, à droite, placé devant un palmier. ΜΕΝΕΣΘΕς. *Menesthès* (nom de magistrat). Dans le champ, monogramme. probablement ΕΠΙ. AR. 6. Mionnet, II, p. 284, N° 208.

N° 3.

Médaille de Priansus de Crète. Europe, assise sur un trône, à gauche, et caressant un serpent. Près du trône, un palmier.

℞. ΠΡΙΑΝΣΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Priansus.* Neptune, debout, tourné à gauche, ayant la partie inférieure du corps enveloppée dans un manteau, tenant son trident dans la main gauche, et un dauphin sur la droite. AR. 7. Mionnet, II, p. 296, N° 300.

N° 4.

Médaille de Phæstus de Crète. ΣΕΛΧΑΝΘΣ. *Selchanths* (rétrograde). Ephèbe, nu, assis sur un tronc de palmier, à gauche, et tenant un coq sur la cuisse droite.

℞. ΘΑΙΣΤΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Phæstus.* Taureau cornupète, à droite. AR. 7. Mionnet, II, p. 289, N° 247 (1).

N° 5.

Médaille de la même ville. ΦΑΙΣΤΙΟν (rétrograde). (*Monnaie*) *des habitants de Phæstus.* Tête imberbe de Ganymède, à droite.

℞. ΦΑΙστιων. (*Monnaie*) *des habitants de Phæstus.* Tête de taureau, de face. AR. 5. Mionnet, II, p. 291, N° 262.

N° 6.

Médaille de la même ville. Tête d'Hébé ou de Ganymède, à droite.

℞. ΦΑιστιων. (*Monnaie*) *des habitants de Phæstus.* Trident. AR. 5. Mionnet, II, p. 291, N° 263.

---

§ IV. *MINERVE.*

Plusieurs des développements contenus dans les chapitres précédents abrègent nécessairement la tâche qui nous est imposée cette fois par la recherche des différents noms de Minerve (2). L'article de Jupiter Danaüs, adoré à Argos (3), ceux du Jupiter Capitolin (4), de la Junon Lanuvienne (5) et de Vulcain (6), contiennent déjà beaucoup d'éclaircissements sur les noms de cette déesse et ses principaux attributs. Nous savons qu'elle n'est exclusivement ni guerrière, ni vierge; nous connaissons les liens secrets qui l'unissent à Vulcain (7) et même à Zeus, son propre père (8). En grec, Minerve porte le même nom que Jupiter (9), et cette opinion, qui pouvait autrefois passer pour une simple conjecture, nous paraît avoir atteint un haut degré de certitude, depuis que la valeur du nom de la déesse, associée sur les inscriptions puniques à Baal-Chamoun, a été fixée d'une manière indubitable. La belle discussion paléographique qui sert de base au travail de M. Gesenius (10), sur les monuments phéniciens, a prouvé qu'on devait lire *Tanath*, le nom de la déesse appelée Talath par les précédents interprètes, et dans cette leçon Tanath, il nous est impossible de méconnaître les éléments constitutifs du nom d'Ἀθήνη chez les Grecs. Nous considérons en même temps Tanath comme la forme féminine d'un nom qui manque à l'Olympe, malheureusement si borné des Phéniciens, mais qu'on retrouve sans altération dans Τάν, une des formes anciennes du nom de Jupiter (11). Je sais que ce dernier rapprochement n'a pas frappé M. Gesenius, et que même ce savant orientaliste a produit une autre étymologie du nom phénicien Tanath. Suivant lui, de même que Baal-Chamoun n'est autre que l'Ammon des Égyptiens, Tanath est aussi une déesse égyptienne, c'est-à-dire Neith, avec l'article féminin préfixe *te*. Mais cette dernière opinion me paraît peu soutenable, malgré l'autorité de celui qui l'a produite.

Et d'abord je demanderai si l'on connaît en égyptien beaucoup d'exemples de l'adjonction au nom divin de l'accent préfixe soit masculin soit féminin? Ni les monuments, ni les témoignages littéraires ne peuvent nous induire à penser qu'on ait jamais dit ni *Phiamoun* ou *Phiosir*, ni même *Tipascht* ou *Tisi*. Quand on rencontre un vestige de la désignation du genre féminin, elle est rejetée à la fin du mot, suivant l'usage des idiomes sémitiques. Le nom de *Mouth*, la mère, qui, suivant les règles de la langue égyptienne, devrait s'écrire et se prononcer *Tmau*, offre un exemple frappant de cet usage (12), et semble démontrer que le mode usité dans la transcription des principaux noms divins est antérieur à la fixation de la grammaire égyptienne, et remonte jusqu'au temps où la langue parlée sur les bords du Nil ne se distinguait guère de celle qui passa depuis aux peuples sémitiques. Neith, avec sa désinence en *th*, paraît même être, comme Mouth, un nom suivi du signe affecté au genre féminin. Si cette dernière observation est admise, on devrait reconnaître dans la forme Tanath, telle que l'explique M. Gesenius, un pléonasme d'article qui en aucun cas ne peut avoir existé. On ne com-

(1) Voyez Cavedoni, *Ann. de l'Inst. arch.*, t. VII, page 162, et un Mémoire du P. Secchi, intitulé : *Jove* Σελχανος.

(2) *Athéné* ou *Minerve*, fille de *Zeus* ou *Jupiter*, naquit de la tête de son père, après que Jupiter eût dévoré *Métis*, sa première femme. Hesiod. *Theogon.* 886, sqq.; Apollod. I, 3, 6; Etym. M. *v.* Ἐρεχθεύς; Pindar. *Olymp.* VII, 35 sqq. ed. Bœckh et *ibi* Schol. Elle est surnommée *Pallas*, et son nom étrusque est *Mnerfa* ou *Mnerca*. Le nom de *Thana*, en étrusque, parait plutôt appartenir à Diane. C'est *Vulcain*, *Prométhée*, *Palamaon* ou *Mercure* qui, armé d'une hache, fend la tête de Jupiter, au moment de la naissance de Minerve. Pindar. *loc. cit.* et Schol.; Apollod. *loc. cit.* Dans d'autres traditions, *Minerve* est fille du géant *Pallas* (Cic. *de Nat. Deorum*, III, 23; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355; Arnob. *adv. Gentes*, IV, 16); ou du *Nil* (Cic. *loc. cit.*; Clem. Alex. *Protrept.* p. 24, ed. Potter); ou de *Jupiter* et de l'Océanide *Coryphé* (Cic. *loc. cit.*; Arnob. *loc. cit.*); ou de *Neptune* et de la nymphe *Tritonis* (Herodot. IV, 180; Pausan. I, 14, 5); ou de *Neptune* et de *Polyphé* (Phot. *Lex. v.* Ἱππία); ou de *Vulcain* (Julius Firmicus Maternus, *de Errore profan. Relig.* p. 436, ed. Gronov.; Clem. Alex. *Protrept.* p. 24, ed. Potter); ou de *Brontéus*, surnommée *Bellonicé* (Tzetz. *ad* Lycoph. *Cassandr.* 111); ou de *Pallas* et de l'Océanide *Titanis* (Clem. Alex. *Protrept.* p. 24, ed. Potter; Ampelius, IX); ou de *Cronus* (Clem. Alex. *loc. cit.*); ou du *Soleil* (Ampelius, *loc. cit.*). Elle passe aussi pour fille d'*Itonus*, et a une sœur nommée *Iodama*. Simonid. *ap* Etym. M. *v.* Ἰτωνὶς et *ap.* Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 335. Cf. Paus. IX, 34, 1; Schol. *ad* Apoll. Rhod. *Argon.* I, 551 et 721. Dans d'autres récits, *Minerve* est élevée par le fleuve *Triton*, qui a une fille nommée *Pallas* (Apollod. III, 12, 3) ou par le héros *Alalcoménès*. Paus. IX, 33, 4. — Les traditions mythologiques placent la naissance de Minerve dans une foule de localités différentes, en Libye, en Égypte, dans la Béotie, l'Arcadie, la Thessalie. (Voir les passages cités dans le premier volume de l'*Elite des Mon. céramographiques*, p. 177.)

(3) *Supra*, p. 33.

(4) *Supra*, p. 40 et suiv

(5) *Ibid* p. 85.

(6) *Ibid.* p. 95 et suiv

(7) *Ibid.* p. 98.

(8) *Ibid.* p. 44.

(9) Cf. *Élite des Mon. ceram.* t. I, p. 178.

(10) *Mon. Phœn.* p. 115 sqq.

(11) *Supra*, p. 19 et suiv., p. 33. Cf. l'*Élite des Mon. céram.* t. I, p. 178, note 6.

(12) Exceptions : Θουῶρις, Θερμοῦθις, qui viennent de TOTHP, la *grande*; TOTHPUATT, la *grande mère*. Mais alors c'est une épithète devenue nom propre ou jointe à un nom propre.

prendrait donc pas comment les Phéniciens auraient emprunté à l'Égypte, sa Neith, sous une forme aussi insolite et aussi incorrecte; et quant à ce qu'a de spécieux le rapprochement d'Ammon et de Neith, comme preuve de l'origine exclusivement égyptienne de ces dieux phéniciens, j'ai fait voir dans l'article de Jupiter Ammon (1) que l'origine uniquement égyptienne de ce dernier surnom n'était rien moins que démontrée. L'étymologie que nous proposons pour le nom de Tanath ne saurait, je pense, donner lieu à des objections aussi sérieuses. Ce nom, tel que nous l'envisageons, se produit sous une forme purement sémitique. Le signe du féminin qui l'accompagne se trouve régulièrement placé à la fin du mot. Les Grecs et les Étrusques, en l'empruntant, se débarrassent tout naturellement de cette désinence, qui n'a ni sens ni valeur dans leurs langues; seulement il y a cette différence entre eux, que les Étrusques s'en tiennent à la forme phénicienne pure, sauf le retranchement de la désinence féminine, tandis que les Grecs admettent, comme en compensation du retranchement de cette désinence, un α préfixe, et cela en vertu de cette loi de l'augment qui constitue un des principes essentiels de la formation des mots chez les Grecs.

Je me crois donc autorisé à considérer comme fixée l'étymologie du nom d'*Athéné* chez les Grecs. L'influence du personnage de Tanath sur l'Olympe hellénique ne se borne pas à ce seul exemple, et déjà M. Schwenck (2) a très-judicieusement réuni les différents mots qui se rattachent à la même source. Le plus important peut-être est celui d'Ἰτωνία, nom sous lequel Minerve était révérée dans le nord de la Grèce (3). Lorsqu'une espèce de police s'établit sous l'influence des poëtes pour coordonner le dédale des dénominations locales, *Itonia* ne fut plus considérée que comme un surnom de Minerve. Mais nous considérons avec M. Schwenck ce mot comme constituant une transcription du phénicien Tanath, différente de celle qui prédomina plus tard au sud, et principalement dans l'Attique. La forme *Itonia* nous rappelle le dieu mâle *Itanus* (4), le même que le *Bel-Itan* des Babyloniens (5), et le caractère marin de cette divinité crétoise nous introduit dans la partie neptunienne de la religion de Minerve. Athéné, comme Jupiter, fait souvenir des *Titans;* à la même forme redoublée se rattache le vieux *Tithon*, époux d'Éos ou l'Aurore, transformé en cigale (6), insecte sacré chez les Athéniens, et dont les femmes de l'Attique portaient la figure dans leurs cheveux (7). Nous ne connaissons pas de représentations d'Éos armée, mais, sur les monuments de la plus belle époque, Éos a les ailes de la Victoire, personnage qui se confond avec celui de Minerve, en formant Athéné-Nicé. Sur la célèbre coupe de Sosias (8), Éos ailée est placée debout près du trône de Jupiter et de Junon. Un autre monument nous montre en face de la Victoire Jupiter avec des cheveux blancs, symbole de la vieillesse (9); enfin Éos a de Tithon pour fils *Memnon* (10), dont le nom, comme on le verra bientôt, se rattache à la même origine que celui de *Minerva* chez les Latins.

Si nous suivons le parallélisme du personnage de Tan et de celui de Tanath ou Athéné, nous devons admettre pour la déesse, comme nous l'avons fait pour le dieu, la substitution du δ au τ, et celle du ζ au δ. Nous passons ainsi d'Athéné à *Aëdon*, surnom que cette déesse portait dans la Pamphylie (11), sans doute après que la forme Aëdon eut dominé isolément. Il faut voir comment par la fable d'Aëdon et de Polytechnus (12) on suit le passage de la divinité pamphylienne dans l'Ionie, et comment la déesse de l'Asie devient l'héroïne de la fable de Térée (13). Aëdon nous reporte de nouveau à la source sémitique où domine *Adonaï*, devenu *Adonis* chez les Grecs. Dans le pays où la tradition héroïque fait aborder *Danaüs* (14), la fable place aussi *Danaé*, l'une des épouses de Jupiter, et fille d'*Acrisius* (15), dont le nom rappelle la cigale de Tithon et de l'Attique. Il existait aussi une Athéné Ἀκρία dans Argos, et les anciens prétendaient qu'Acrisius avait pris son nom de cette divinité (16). Enfin il faut citer la forme féminine *Zano* (17), qui répond à Ζάν, Ζηνός, comme Athéné et Thana à Tan et à Itanus, comme Danaé à Danaüs.

Notre tâche toutefois ne saurait se borner ici, et nous avons besoin d'un examen encore plus attentif pour pénétrer dans l'essence de ce personnage. Nous ne pouvons nous dissimuler, en effet, que les anciens ont établi des rapports d'origine entre la déesse de l'Attique et Neith, dont le culte avait pour siége principal Saïs, ville de la basse Égypte (18). Qui peut nier en même temps que Neith ne présente une certaine ressemblance de nom avec Athéné, et que même Athéné n'offre intervertis les éléments qui constituent le nom de Neith? Ces analogies ne sauraient être fortuites. Une navette de tisserand est le symbole qui sert à exprimer en égyptien le nom de Neith. La langue cophte a continué de désigner par *nat* un métier de tisserand. Cette racine se retrouve dans le verbe νέω des Grecs, et nous ne pouvons nier que les attributs de Minerve en Attique, et les cérémonies de son culte, n'offrent une frappante analogie avec ce que nous savons de la Neith égyptienne. Comment concilier l'identité qui nous paraît certaine de Tanath et d'Athéné avec les rapprochements non moins évidents qu'on a si justement établis entre Athéné et Neith? Pour parvenir à ce résultat, il ne sera pas inutile, je pense, d'étudier avec l'attention que nous lui accordons toujours l'étymologie que Platon, dans le Cratyle (19), propose pour le nom d'Athéné. « HERMOGÈNE. Que pensez-vous du nom d'Athéné? SOCRATE. Il est plus difficile à expliquer « que celui de Pallas. Il semble que les plus anciens Grecs aient eu d'Athéné « la même opinion qu'ont à présent ceux qui s'entendent à interpréter Homère, et, en effet, la plupart de ceux qui expliquent ce poëte disent « qu'il a personnifié dans Athéné l'intelligence et le discernement. Celui « qui a composé les noms semble avoir eu d'elle à peu près la même « pensée. On dirait même qu'il l'a exaltée davantage, et qu'il en a fait l'intelligence divine, Θεοῦ νόησιν, comme s'il l'avait appelée ἁ θεονόα, se servant d'une manière inusitée de l'α à la place de l'η, et retranchant l'ι avec « le σ. On peut aussi conjecturer qu'il l'a appelée Θεονόη, comme celle qui « entend les choses divines, τά θεῖα νοούσης, par dessus tous les autres dieux. « Rien n'empêche aussi que cette déesse ne soit l'intelligence passée dans « l'habitude et les mœurs, τὴν ἐν τῷ ἤθει νόησιν, et que l'inventeur des mots « ne l'ait appelée Ἠθονόη. Voulant rendre ensuite ce nom plus beau et plus « doux à l'oreille, cet inventeur, ou d'autres après lui, ont transformé « Ἠθονόη en Ἀθήναα. »

Je remarque dans ce passage deux choses essentielles : d'abord Platon ne tient aucun compte de l'augment, puisqu'il dérive Ἀθήνη tantôt d'ἁ θεονόα, et d'Ἠθονόη, tantôt de Θεονόη, ce qui est parfaitement conforme à notre doctrine. Ensuite Platon divise Ἀθήνη en deux mots, ce que nous n'avons pas fait jusqu'à présent. Mais on se rappellera que, tout en rattachant Jupiter chez les Grecs à la racine de τάν, nous avons reconnu la nécessité de décomposer encore cette racine pour rendre compte de toutes les modifications du nom de Jupiter (20) Platon ne semble-t-il pas nous inviter à faire de même pour le nom d'Athéné? Il ne s'agit pas de savoir maintenant en vertu de quelle loi un nom arrivé concret de la Phénicie a été soumis néanmoins à une décomposition, si les éléments de cette décomposition existaient déjà dans les langues sémitiques, ou si ce sont les Grecs qui ont raffiné après coup sur une donnée simple et une dans son origine. La solution d'un tel problème ne saurait être préjugée à l'avance, et nous n'avons pas le loisir d'en discuter les faces nombreuses et souvent contradictoires. Il nous suffit de savoir que les Grecs ont admis cette faculté de décomposition, et qu'une telle opinion a influé sur la manière dont ils ont envisagé le personnage de Minerve.

Je ferai d'abord observer à ce sujet que la simplicité du radical paraît se maintenir dans des formes telles que *Danaüs* et *Danaé*. Le redoublement n'en altère pas à un certain point l'unité, comme dans *Dodone, Titan* et les *Titans*, et il faut nécessairement admettre la présence d'un élément étranger dans des formes telles que *Diana*, *Dioné*. Ces derniers noms présentent l'agglomération de deux ou même de trois radicaux : *Dis*, *Iou* et *Ino* ou *Annus*. Et qu'on ne fasse pas jouer dans tout ceci un rôle trop important à la loi grammaticale des désinences, comme si Dioné n'était pas autre chose que Dia. J'ai déjà fait observer, dans l'article de Jupiter (21), avec quel soin particulier les noms divins ont été traités par les Grecs, la superstition ne leur permettant d'en considérer comme indifférente, pour ainsi dire, aucune parcelle.

Le nom de Dioné, qu'on rapporte d'ordinaire à Vénus, ne saurait être considéré comme complétement distinct du personnage de Minerve. Dioné, indépendamment de son analogie avec Athéné et surtout avec Tanath, n'est pas certainement étrangère à Déion, père de Céphale (22), frère de Salmonée, celui qui imite les foudres de Jupiter (23), fils d'*Énarété*

(1) *Supra*, p. 69.
(2) *Etym. myth. Andeutungen*, S. 34 folg.
(3) Paus. I, 13, 2; IX, 34, 1; Plutarch. *in Pyrrh.* 26; Steph. Byzant. *v.* Ἰτωνία.
(4) Dieu marin figuré sur les médailles de la ville d'Itanus de Crète. Voy. la pl. XVII, n° 15. Cf. Mionnet, IV, Suppl. p. 324, N° 188.
(5) Voyez Movers, *Die Phœnizier*, Bd. I, S. 256.
(6) Serv. *ad* Virg. *Georg.* I, 447; III, 328 et *ad Æn.* IV, 585.
(7) Thucyd. I, 6 et *ibi* Schol ; Schol. *ad* Aristophan. *Nub.* 980.
(8) *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* t. I, pl. XXIV; Gerhard, *Trinkschalen des Kœnigl, Museums zu Berlin*, Taf. VI und VII.
(9) Stackelberg, *Græber der Hellenen*, Taf. XVIII; *Élite des Mon. céramogr.* t. I. pl. XIV
(10) Hesiod. *Theogon.* 984, Apollod., I, 12, 4; Pindar. *Olymp.* II, 91
(11) Hesych. *v.* Ἀηδών.
(12) Bœus *ap.* Antonin. Lib. *Metam* XI
(13) Voyez un travail de M. Schwenck : *Kephalos und Prokris, eine myth. Untersuchung*, dans le *Rheinisches Museum*, 1839, Bd. VI, S. 522 folg.
(14) Paus. II, 19, 3; Serv. *ad* Virg. *Æn.* IV, 377.
(15) Apollod. II, 2, 1; Paus. II, 16, 2.
(16) Hesych. *sub. verbo.*
(17) Buttmann, *Mythologus* I, S. 23.
(18) Herodot. II, 175; Plutarch. *de Iside et Osirid.* t. VII, p. 396, ed. Reiske; Arnob. *adv. Gentes*, IV, 16. Cf. Diodor. Sicul. V, 57.
(19) P. 32, ed. Bekker.
(20) *Supra*, p. 20
(21) *Supra*, p. 19 et 20.
(22) Apollod. I, 7, 3 et 9, 4.
(23) Apollod. I, 7, 3 et 9, 7; Virg. *Æn.* VI, 585 sqq et *ibi* Serv.; Hygin *Fab.* 61 et 250.

ou *Énaréa* (1), dont le nom, voisin de celui du mot ἀνορέα, *virago*, semble désigner une déesse guerrière. Sur un vase expliqué par Millingen (2), le Palladium est accompagné de l'inscription ENEPEA, et ce savant a ingénieusement conjecturé qu'*Enerea* devait être la *Minerva*, *Menerfa* des Latins et des Étrusques : on pourrait aussi reconnaître dans cette épithète, et avec plus de fondement peut-être, la *Venus*, *Veneris* des Latins. Je compare à la forme Dioné celle Θεανώ, nom d'une héroïne qui, à Troie, est l'épouse d'Anténor, la prêtresse de Minerve et la gardienne du Palladium (3). Tout ce que nous savons de Théano se rapporte convenablement à Minerve. Chez Dictys (4), Anténor lui fait violence pour enlever le Palladium, ce qui rappelle l'attentat d'Ajax. Elle est mère de Glaucus, que Polygnote, dans la Lesché de Delphes, avait représenté assis sur un monceau d'armures (5), et dont le nom est celui de l'oiseau (γλαύξ) consacré à Minerve. *Théano* est aussi presque identique à *Théonoé* qui n'est pas, seulement comme chez Platon, une personnification de l'intelligence divine, mais qui a son rôle important parmi les héroïnes, tantôt comme fille de l'Égyptien Protée (6), tantôt comme amante de sa sœur Leucippé, travestie en prêtre d'Apollon (7). Dans cette dernière fable, Théonoé est, il est vrai, beaucoup plus rapprochée d'Artémis ou Diana que de Minerve, mais des liens étroits unissent Apollon et Minerve, et la déesse vierge et chasseresse se rapproche beaucoup de la déesse vierge et guerrière.

Je reconnais dans Théano ou Théonoé, comme dans Dioné, trois éléments distincts : Θεία ou Θυία, Ἰὼ ou Ἠώξ, Ἰνώ, *Anna* ou Ναΐς. Théia tient un rang élevé parmi les Titanides ; c'est l'épouse d'Hypérion, la mère du Soleil, de la Lune et d'Éos (8). Théia, comme héroïne, est une Océanide, mère des Cercopes (9), dont le nom rappelle aussitôt le nom de Cécrops, le héros favori de Minerve. La mythologie comptait Thyia parmi les amantes de Neptune (10), et nous avons une Minerve évidemment marine, qu'on désigne par le nom du plongeon, en grec αἴθυια (11). Nous avons déjà constaté le point de jonction de Minerve avec Éos. Io est un nom de la Lune (12), dont les rapports avec Minerve sont attestés par les autorités les plus graves (13). Ino (14), comme Naïs (15), sont des noms qui rappellent la mer ; mais ce dernier nom, à cause de la ressemblance qu'il offre avec celui de Neith, a droit surtout d'appeler notre attention et d'exciter nos recherches.

Entre Ino et Naïs, on s'imagine facilement une forme simple *Naa*, laquelle n'existe néanmoins qu'avec le redoublement dans la *Nanæa*, adorée au pays d'Élam (16), et probablement aussi en composition, ainsi qu'on peut en juger par la forme homérique Ἀθηναίη et par celles que fournissent les peintures des vases AΘENAIE et AΘENAA. Il est clair que ce n'est pas sans raison que le mot a été ainsi prolongé, et la leçon Ἀθηνᾶ, avec l'accent circonflexe sur la dernière syllabe, appartient sans doute à la même origine. On a justement rapproché de Nanæa *Anaïtis*, divinité de l'Asie assimilée tantôt à Vénus, tantôt à Diane (17). La forme simple d'Anaïtis étant Ἀναία, il est permis de considérer le τ du nom le plus compliqué comme le signe sémitique du féminin, et les observations que j'ai développées plus haut (18) sur l'origine probable du mot de Neith chez les Égyptiens trouvent ici leur application, puisqu'on ne remarque plus entre Neith et Anaïtis d'autre différence que l'absence ou l'application de l'augment. Rien ne s'oppose donc, ce me semble, à ce qu'on fasse dériver Athéné de Neith ou Anaïtis, mais en reconnaissant que ces derniers mots n'entrent dans la composition d'Athéné que pour la seconde moitié. L'origine de la première est fournie non-seulement par Θεία, mais encore, ce qui paraît plus direct, par Ἄτη. Une tradition qui paraît d'origine phrygienne assigne le nom d'Até à la colline sur laquelle Ilus plaça l'Acropolis de Troie (19). C'est sur cette colline que tomba le Palladium (20). Je n'examine point encore ici la ressemblance si remarquable de ce nom d'Até avec celui du jeune efféminé qu'on adorait dans les mystères de Cybèle. Je me contente de faire observer qu'il n'existe absolument aucune différence entre le nom de l'Attique, *Attis* ou *Atthis* (21), et l'une des transcriptions les plus fréquentes du nom d'Atys, Ἄττις ou Ἄττης. Cette analogie sera expliquée dans le paragraphe suivant. En attendant, la valeur isolée des deux membres dont se compose le nom d'Athéné, si on lui applique le principe de la division, me semble solidement fixée. Nous avons rassemblé trois éléments qui nous paraissent empreints de certitude : les éléments simples, *Até* et *Neith*, et l'élément concret *Tanath*. Até vient de la Phrygie au nord, Neith de l'Égypte au midi, Tanath de la Phénicie, c'est-à dire d'un point intermédiaire entre les deux précédents La suite de ces recherches nous apprendra peut-être comment ces éléments s'étaient rencontrés, et si déjà Tanath n'en offrait pas la combinaison avant de s'implanter sur le sol de la Grèce.

L'origine du nom de *Pallas*, que porte aussi Athéné chez les Grecs, nous causera beaucoup moins de difficultés. Pallas est, dans une tradition africaine, différente d'Athéné (22), et les monuments nous fourniront bientôt des traces de ce dualisme. Platon, dans le Cratyle (23), nous semble beaucoup moins ambigu qu'il n'a ordinairement l'intention de l'être. « Il me semble, dit Socrate, que nous n'aurions pas tort de dériver le nom « de Pallas de la danse armée, car nous appelons πάλλειν et πάλλεσθαι s'élever « de terre soi-même au-dessus de terre, ou enlever un autre objet dans ses « mains. » Nous avons déjà fait sentir la justesse de cette étymologie dans ce que nous avons dit de la Junon Curitis (24). Les monuments sont d'accord avec Platon, quand ils nous montrent Pallas dans l'action si fréquente de vibrer sa lance. La tradition éleusinienne, plus mystérieuse et plus recherchée, qui veut que Pallas ait apporté à Jupiter le cœur tout pantelant de Dionysus Zagreus, quand il eut été déchiré par les Titans (25) : cette tradition, dis-je, nous ramène dans le même cercle d'idées, c'est celle de la vibration qui domine principalement dans la flamme. Sans doute πάλλειν, *vibrare*, présente une forme secondaire et composée. Avant πάλλειν est βάλλειν, *jacere*, surtout βάλλεσθαι, synonyme d'ὀρχεῖσθαι, que Platon compare à πάλλειν (26). On ne peut s'empêcher de rappeler à ce sujet que Minerve Aléa jouissait dans le Péloponnèse (27) d'une importance égale à celle de l'Athéné Pallas dans l'Attique.

Enfin j'ai déjà indiqué dans l'article de la Junon Moneta (28), que la Minerva des Étrusques et des Latins était la personnification de la *Mens divinior*, de même que chez Platon, Athéné est l'Intelligence divine. Mais j'ai en même temps démontré que le sens moral de *Minerva* n'était pas plus primitif que ne l'est l'interprétation proposée par Platon pour le nom d'Athéné, et que *Minerva*, avant d'être *Mens*, était Μήνη, la Lune, et *Mana* ou Μήνις. La forme *Mens* se rapproche naturellement de la Μνήμη ou Μνημοσύνη, l'une des Titanides, épouse de Jupiter, et mère des Muses (29). Ce rapprochement n'était point étranger à la religion attique, puisque dans la maison de Polition, consacrée à Dionysus Melpomenos, on voyait la statue de Minerve Pæonia entre celles de Jupiter, de Mnémosyne, d'Apollon et des Muses (30). Quant à savoir si, comme nous l'avons dit précédemment, *erva* dans le nom de Minerve ne présente qu'une désinence étrusque, c'est une question que nous aurons à examiner de nouveau en nous occupant de la forme purement asiatique de la religion de Minerve.

Origine asiatique de Minerve.

Le petit nombre de monuments numismatiques que nous avons rassemblés sur nos planches XVIII et XIX pour l'éclaircissement de l'origine asiatique de Minerve, demanderait un plus grand luxe d'explications que je ne puis leur en accorder ici. Les deux médailles, planche XVIII, n° 11, et planche XIX, n° 1, appartiennent à la numismatique de Tyr, et montrent Minerve, soit isolée, soit associée à l'Astarté phénicienne. Une autre

(1) Apollod. I, 7, 5; Schol. *ad* Pindar. *Pyth.* IV, 253.

(2) *Transactions of the royal Society of literature*, t. II, p. 139. C'est un vase du Musée impérial de Vienne, publié dans la Collection de *Lamberg*. Voyez Laborde, II, pl. XXIV.

(3) *Iliad.* E, 70; Z, 298, Λ, 224

(4) V, 8.

(5) Paus. X, 27, 2.

(6) Conon, *Narr.* VIII.

(7) Hygin. *Fab.* 190.

(8) Hesiod. *Theogon.* 135, 371. Apollod. I, 1, 3.

(9) Eustath. *ad* Homer. *Odyss.* T, p. 1864; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 91. Cf. Lobeck, *Aglaopham.* p. 1296 sqq. et K. O. Müller, *Dorier* I, S. 457 folg.

(10) Paus. X, 29, 2.

(11) Paus. I, 5, 3 et 41, 6; Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 359.

(12) Eustath. *ad* Dionys. Perieg. 92.

(13) *Anecd. græca*, ed. Bekker. p. 306; Plutarch. *de Facie in orbe Lunæ*, t. IX, p. 689, ed. Reiske; Arnob. *adv. Gentes*, III, 31. Cf. surtout les *Études numismatiques sur le culte d'Hecate*, par M. le duc de Luynes, p. 93.

(14) Déesse marine, nommée aussi *Leucothee*

(15) Νέω, νάω, *nager*.

(16) *Maccab.* II, 1, 13. Cf. *supra*, p. 63.

(17) Beros. *Fragm.* p. 70, ed. Richter; Strab. XI, p. 512 et 532; XII, p. 559; XV, p. 733; Paus. III, 16, 6; Plin. *H. N.* XXXIII, 4, 24; Plutach. *in Artaxer.* 27. Cf. Selden, *de Diis Syr.* Syntagm. II, p. 269.

(18) *Supra*, p. 101.

(19) Steph. Byzant. *v.* Ἴλιον; Hesych. *v.* Ἀτιόλοφος; Lycophr. *Cassandr.* 29 et *ibi* Tzetz.; Apollod. III, 12, 3; Eustath. *ad* Homer. *Iliad.* A, p. 157.

(20) Apollod. *loc. cit.* Voyez les *Commentaires* de Meziriac *sur les Épistres d'Ovide*, t. I, p. 60, et le neuvième *Excursus* de Heyne sur le second livre de l'*Énéide*.

(21) Voyez ce que j'ai dit sur ces noms dans mon Mémoire intitulé : *Étude de la religion phrygienne de Cybèle*, dans les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 240, note 3.

(22) Apollod. III, 12, 3.

(23) P. 51 et 52, ed. Bekker.

(24) *Supra*, p. 86.

(25) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 355. Cf. Lobeck, *Aglaopham.* p. 547 sqq.

(26) *Cratyl.* p. 52, ed. Bekker.

(27) Paus. VIII, 23, 1; II, 17, 7; VIII, 9, 3.

(28) *Supra*, p. 78.

(29) Hesiod. *Theogon.* 54 et 915; Diodor. Sicul. V, 67

(30) Paus. I, 2, 4.

alliance de Minerve et de Cybèle se montre, soit sur la médaille de Gabala, planche XVIII, n° 10, soit sur le denier d'argent de la famille Voltéia, même planche, n° 7. J'ai rangé à la suite de cette dernière pièce deux médailles frappées au nom des Romains dans la Campanie, et sur lesquelles Minerve se montre avec un casque dont la forme paraît indiquer une origine phrygienne (1). A cette première série se rattachent les médailles de Vélia, que j'ai disposées à la fin de la planche XIX, n°s 11-15, et au commencement de la planche XX, n°s 1-3. Je crois devoir en agir ainsi, à cause des sujets d'origine asiatique qui décorent le revers de plusieurs de ces pièces et du lion qu'on voit sur les autres.

Ces différentes médailles embrassent déjà un assez vaste espace. Elles montrent sous quelle forme l'Athéné des Grecs, que nous croyons identique à la Tanath phénicienne, se montrait en Phénicie, même à une époque où les peuples de l'Asie s'efforçaient de ranimer le souvenir et de renouveler les monuments de leurs antiques religions. Les pièces romaines, ou frappées sous l'influence des Romains, indiquent ces liens indubitables, quoique mystérieux dans le mode de leur transmission, qui font reconnaître dans les origines romaines tant de vestiges asiatiques. Les monnaies de Vélia sont les monuments d'un peuple qui, par les Phocéens, ses ancêtres, se rattachait à l'Asie-Mineure. Pour compléter les documents dont nous avons besoin, il me faudrait rassembler ici ce que Minerve a pu fournir aux artistes monétaires de l'ancien empire de Cybèle. On en retrouvera un assez grand nombre sur les planches suivantes, et nous citerons d'avance dans cet article ceux qui se rattachent directement au sujet que nous allons traiter. Quant à la Libye, c'est-à-dire au pays dans lequel la Minerve asiatique paraît avoir revêtu la forme que les Grecs adoptèrent de préférence, elle n'a pas fourni, aux époques comparativement récentes, les monuments numismatiques qui pourraient éclaircir notre recherche.

Le caractère dominant d'Athéné, chez les Grecs, est celui d'une déesse armée et guerrière. C'est ce qui la distingue essentiellement de toutes les autres divinités. Cette distinction, qui n'est ni profonde, ni absolue, n'a pu s'établir d'abord avec une parfaite unanimité. Les premiers Grecs connaissaient une Vénus armée (2), et l'on a vu précédemment (3) comment chez les Latins la figure guerrière de Junon Lanuvienne précédait et balançait celle de Minerve. D'un autre côté, les monuments nous font voir une Minerve pacifique et désarmée, plus semblable à Vénus, à Junon, à Hygie, qu'à elle-même (4). Ces observations doivent nous tenir en garde contre la propension que nous pourrions avoir à n'étudier dans Minerve que son aspect belliqueux. Mais il est clair qu'on ne peut commencer à distinguer Minerve dans le dédale des religions asiatiques qu'à mesure que le type guerrier se forme et commence à prédominer.

Il serait téméraire de prétendre, dès l'abord, fixer le sens de cet aspect guerrier, soit chez Minerve, soit chez d'autres déesses de l'Olympe asiatique. Mais parmi les motifs assez nombreux qu'on pourrait alléguer à ce sujet, il en est un qu'il faut immédiatement signaler, parce qu'il se rattache au caractère prédominant dans les divinités de l'Asie, c'est-à-dire à la réunion des deux sexes dans un seul et même personnage divin. Cette intention est si générale qu'on pourrait difficilement signaler, parmi les figures purement asiatiques, une création à laquelle manquât l'intention de rappeler la confusion des deux sexes. Un travail étendu que je n'ai pas encore publié, a pour objet de séparer des traditions historiques des éléments purement religieux, et pour résultat, de faire distinguer dans les personnifications propres aux religions de l'Asie occidentale deux figures principales, celle d'un dieu ou d'un roi à longs vêtements de femme, dont le caractère masculin ne se manifeste que par une longue barbe, et celle d'une déesse ou d'une reine guerrière qui porte la tunique courte de l'autre sexe, et de dont l'aspect extérieur se confond avec celui d'un jeune adolescent. Pour exprimer ces types d'une nature intermédiaire et commune, l'Asie ne se borne point à la déesse guerrière; elle a l'éphèbe amolli et efféminé, qui s'en rapproche; et, afin de compléter la confusion, elle va, par l'éviration, jusqu'à faire ce que l'on pourrait appeler des femmes artificielles; et l'on conçoit que rien ne doit plus ressembler que ces hommes transformés en femmes aux femmes à habitudes viriles et guerrières. L'obstination avec laquelle l'esprit religieux de l'Asie insiste sur ces idées est telle qu'on croirait voir toute l'Asie partagée en deux créations principales, dont l'une embrasse les nations encore barbares, et l'autre les peuples déjà civilisés. Chez ceux-ci, on trouve partout les eunuques et les Galles; à ceux-là appartiennent ces innombrables tribus d'Amazones dont les invasions et les combats ont presque tout le sol de l'antiquité classique pour théâtre.

Il est bien difficile de séparer la conception du personnage de Minerve de celle des Amazones (5), à laquelle, jusqu'à ce jour, on n'a reconnu aucun fondement historique, et qui, dans presque tous les cas, manifeste une intention purement religieuse. Les Amazones paraissent avoir contribué par portions presque égales à la formation des personnages de Minerve et de Diane chez les Grecs : elles ont donné à Diane son habit court de chasseresse et son javelot; à Minerve, son casque, sa cuirasse, sa lance et son bouclier. Minerve, il est vrai, se distingue des Amazones par une tunique longue, et qui n'embarrasse en rien sa marche guerrière; mais nous possédons un personnage intermédiaire entre celui de Minerve et le type ordinaire des Amazones : c'est la figure de la déesse Rome, protectrice de la ville éternelle, qu'on représente avec la tunique courte et le sein droit découvert comme Diane et les Amazones, avec le casque, la lance et le bouclier de Minerve (6). Cet aspect guerrier de Rome personnifiée n'est point particulier à la ville qui a dompté toutes les autres : la fondation de presque toutes les cités de l'Asie-Mineure est attribuée à des Amazones, et les médailles de Sinope, entre autres, nous font voir une Amazone coiffée de la couronne crénelée, qui est l'attribut tant de Cybèle que des villes personnifiées. Les images nommées Palladium, qui sont en tant de lieux la Fortune des villes (7) : Minerve Poliade ou protectrice de la cité à Athènes (8), rappellent singulièrement ce rôle des Amazones asiatiques.

La médaille de Tyr, planche XVIII, n° 11, offre une remarquable application des idées que nous venons d'indiquer. On voit réunie, au revers de cette pièce, la figure de Minerve, assise, à celle d'une déesse, dans laquelle les interprètes se sont accordés à reconnaître l'Astarté phénicienne. Mais on n'a point remarqué combien cette Astarté ressemble à Diane et aux Amazones par sa tunique courte et son javelot, et à Cybèle par le modius qui décore sa tête. On n'a point insisté non plus sur le caractère guerrier de cette divinité, qui s'appuie sur un trophée, et est couronnée par une Victoire. La tradition ne fait pas pénétrer les Amazones jusqu'en Phénicie; mais les lecteurs attentifs ont dû s'étonner plus d'une fois du récit qui fait naître, à Ascalon, Sémiramis, la reine guerrière de l'Asie (9). Historiquement, une telle légende ne peut avoir aucun sens raisonnable; mais sous le rapport religieux, elle indique la liaison qui existait entre les dogmes qui avaient produit ou développé, dans l'intérieur de l'Asie, la conception des Amazones, et ceux qui dominaient dans la Phénicie. Le récit de la naissance de Sémiramis à Ascalon a d'ailleurs cela de précieux, pour le sujet qui nous occupe, qu'elle fait de Sémiramis un personnage en partie aquatique et marin, ce qui est un des caractères essentiels de Minerve (10). L'Asie-Mineure, par ses Amazones, la Phénicie, avec sa Sémiramis, nous ont présenté des conceptions très-voisines de celle de Pallas-Athéné; mais le domaine véritable de cette déesse paraît être la partie de la Libye qui environne le lac Triton. Ici, nous retrouvons encore les Amazones, ou plutôt une population véritablement guerrière et des jeunes filles qui s'exercent au combat en l'honneur de leur déesse protectrice (11). Nous admettons le fait de l'influence dominante des traditions libyennes dans la formation du personnage de Pallas-Athéné chez les Grecs; mais s'il est vrai qu'Athéné ne soit autre chose que la Tanath phénicienne, d'où vient que les Grecs ont emprunté les formes, les attributs et les légendes de cette déesse, plutôt aux contrées barbares de la Libye qu'à la Phénicie, cette grande civilisatrice? Nous ne sommes pas de ceux qui admettent que les Phéniciens aient dû se former à l'école des Libyens. Mais si, à quelque époque voisine du berceau de la civilisation grecque, les Hellènes ont pu établir des rapports suivis avec la côte libyenne, nous ne savons à quelle donnée historique rattacher des rapports dont l'effet fut si puissant sur la formation du système religieux des Grecs. Car, enfin, la distance est assez considérable entre la Cyrénaïque

(1) Cf. mon *Mémoire sur un denier d'argent de la famille Cornélia*, dans la *Revue numismatique* de 1842, p. 251 et 252.

(2) On retrouve cette Vénus armée à Corinthe, à Sparte et à Cythère. Paus. II, 4, 7; III, 15, 8 et 23, 1. Sur un vase peint à figures noires de la Collection de M. Rogers, à Londres, parait *Aphrodite* armée de l'égide, à côté de *Posidon*. Les noms sont écrits au génitif. *Élite des Mon. ceram.* t. III, pl. XV; Brõndsted, *A brief description of thirty-two greek vases*, n° XXIX. — Vénus, armée d'un bouclier, parait sur les médailles de Corinthe. Mionnet, II, p. 182, n° 255.

(3) *Supra*, p. 86.

(4) Sur les médailles, comme on le voit sur les planches XIX et XX, et aussi sur les vases peints. Voyez l'*Elite des Mon. ceram.*, t. I, pl LXVIII, LXXXII, LXXXIV et LXXXVI. Cf. p 229, note 3

(5) D'après un récit evhémérique, Minerve allant combattre les Titans, se met à la tête des Amazones Diodor Sicul. III, 71

(6) La déesse *Roma*, personnification de la ville éternelle, porte le plus souvent la tunique courte des Amazones. Voyez Visconti, *Mus. Pio Clem.* II, tav. XV; Clarac, *Musée de Sculpt. ant. et moderne*, pl. 763, n° 1905. Cependant elle est vêtue quelquefois de la tunique talaire, comme Minerve. Clarac, *loc. cit.*, pl. 332, n° 1903, et pl. 468, n° 882. Cf. de Witte, *Bull. de l'Académie royale de Bruxelles*, t. VIII, 1, p. 41.

(7) A Troie (Apollod. III, 12, 3); à Athènes (Paus. I, 28, 9); à Argos (Paus. II, 23, 5); à Rome, à Lavinium, à Luceria, à Siris. Strab. VI, p. 264. Cf. Meziriac, *Commentaires sur les Épistres d'Ovide*, t. I, p. 60 et suiv., et Heyne, dans son neuvième *Excursus* sur le second livre de l'*Énéide*.

(8) Paus. I, 27, 1; Arnob *adv. Gentes*, VI, 193.

(9) Diodor. Sicul. II, 4

(10) *Supra*, p. 103

(11) Herodot. IV, 180. Cf. sur l'*Athene Tritonia*, de Witte, *Revue numism.* année 1847, p 5 et suiv

et le lac Triton, et la date des établissements grecs dans la Cyrénaïque est certainement fort postérieure à l'introduction en Europe du personnage de Pallas-Athéné. Mais à quelque source que les Grecs aient pu emprunter la connaissance du culte de Pallas, tel qu'il existait en Libye, on conçoit que la rudesse et l'étrangeté de ce culte aient séduit l'imagination des Hellènes, encore rudes et barbares eux-mêmes. Et l'on comprend de plus cette transformation des idées venues de la Phénicie chez un peuple tel que les Libyens, dont les mœurs, et peut-être l'origine, se rapprochaient des mœurs et de l'origine des Hellènes.

Il n'en était pas de même de la Phénicie et de la Phrygie, où les mœurs étaient tombées de bonne heure dans le relâchement et la mollesse : aussi nous sera-t-il plus difficile de démêler dans la religion de ces peuples les traces de l'origine de Minerve; et si nous admettons que cette déesse a emprunté quelque chose aux idées religieuses de ces contrées, nous devons reconnaître qu'elle a subi, dans le passage, une transformation presque complète. Toutefois il ne serait point exact de dire que la déesse armée ait été étrangère à la Phénicie. Cette déesse, il est vrai, prend, en arrivant sur les côtes de la Grèce, le nom de Vénus; telle nous la retrouvons à Cythère (1), telle sur l'Acropolis de Corinthe (2). Mais quant à cette dernière ville, nous possédons une tradition qui nous ramène directement à Minerve. Lycophron (3) donne expressément à cette déesse le surnom de *phénicienne*, et le commentateur du poëte alexandrin nous apprend qu'on adorait sous ce nom, à Corinthe, la fille de Jupiter (4). La médaille, planche XIX, nº 1, nous fait voir, en effet, Minerve entre le palmier, symbole de la Phénicie, et la coquille du murex, qui donnait la pourpre. Il est fâcheux que ce type ne se reproduise pas sous un autre règne que celui d'Élagabale, et que la médaille du Cabinet de France ne soit pas mieux conservée. Il est, en effet, difficile de distinguer sur cet exemplaire quels sont les deux objets que Minerve porte sur sa main droite. On ne peut pas y reconnaître les deux rochers appelés *Petræ Ambrosiæ*, qui, après leur réunion dans la mer, avaient formé la base sur laquelle la première Tyr s'était élevée (5). Ce sont, à ce qu'il paraît, deux figures d'*hommes armés*, et on doit y voir sans doute les fondateurs de Tyr nommés par Sanchoniathon (6), *Usoüs* et *Hypsuranius*.

Nous ne sommes pas si heureux quant à la Minerve phrygienne, et nous manquons d'un témoignage qui nous fasse reconnaître directement cette déesse, soit dans les traditions religieuses, soit dans les monuments de cette contrée. La forme phrygienne du casque de Minerve sur les médailles nºs 8 et 9 de la planche XVIII ne serait qu'une indication incertaine et peut-être trompeuse, si des inductions d'un autre ordre ne venaient étayer notre conjecture. On pourrait, en effet, songer, soit au Troyen Énée, soit à son fils Iule, les fondateurs mythologiques de Rome, soit à Rome elle-même; et, dans ce dernier cas, le chien, représenté au revers du nº 8, serait considéré comme une allusion au berger Faustulus, le père nourricier des deux jumeaux Rémus et Romulus, représentés si souvent aux pieds de la figure de Rome. Mais la comparaison des médailles de Vélia nous oblige à reconnaître Minerve dans cette déesse au casque phrygien. Une coiffure semblable, en effet, sauf les accessoires, se montre sur les deux médailles de Vélia, planche XIX, nºs 11 et 12. D'autres pièces de la même ville, celle qu'on a déjà décrite, planche XIV, nº 3, et celle que nous reproduisons planche XIX, nº 13, offrent cette particularité, que le casque de Minerve est entouré d'une couronne de laurier. A l'aide de ces pièces, nous reconnaissons encore, à n'en point douter, le buste de Minerve au droit du denier de la famille Voltéia, planche XVIII, nº 7; et ici, à défaut de la forme phrygienne du casque, le caractère asiatique de Minerve se prononce de deux manières différentes, par la tête de Silène, qui accompagne celle de la déesse, et surtout par la Cybèle sur son char que traînent des lions, représentée au revers de la pièce. Cette Cybèle nous donne peut-être la clef du lion qu'on retrouve au revers des médailles de Vélia. Mais ici l'imagination des artistes s'est donné plus de carrière, et nous empêche de nous concentrer sur le terrain des origines phrygiennes. On voit, en effet, au revers de la médaille, planche XX, nº 3, une imitation évidente des pièces carthaginoises de la Sicile. Le lion passant auprès du palmier est un type qui nous éloigne encore une fois de la Phrygie, et nous ramène à la déesse phénicienne de Tyr et de Corinthe. D'un autre côté, le lion dévorant un cerf, des médailles nºs 13 et 14 de la planche XIX, est un type qui domine dans l'Asie antérieure, et qui se lie d'une manière indubitable aujourd'hui avec les emblèmes religieux de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Perse. Il faudrait un travail appuyé principalement sur les monuments asiatiques pour pénétrer dans le sens de ces représentations si fréquentes d'animaux luttant les uns contre les autres. Ces représentations n'ont jamais pris pied d'une manière sérieuse et définitive sur le sol de la Grèce. C'est ce qui explique pourquoi le petit nombre de monuments grecs qu'on peut rattacher à cette série demeure isolé et obscur au milieu des témoignages littéraires si nombreux et presque toujours si clairs pour les autres classes de monuments : aussi, tout ce que nous pouvons faire tant que nous ne traitons que des monuments grecs de cette nature, c'est d'assigner leur origine probable sans prétendre en pénétrer le sens (7).

Pour en revenir à la mine beaucoup plus fertile que présente dès aujourd'hui la recherche de la Minerve phrygienne, je rappellerai d'abord les rapports étymologiques avec Atys, que j'ai indiqués précédemment (8). L'analogie ne se limite point à ces rapports. Le Palladium de Troie, qui tombe sur la colline Até, et la pierre de la Mère des Dieux à Pessinunte, se confondent l'une avec l'autre dans la tradition phrygienne (9). La contrée où ce point de rencontre a lieu est l'Ida, dont le nom offre, comme on voit, les mêmes éléments que ceux d'Até et d'Atys. Le côté martial et guerrier ne manque pas tout à fait à la religion de Cybèle. Les Galles et les Corybantes exécutent des danses armées et sanglantes (10). La tradition veut que les Amazones aient porté à Samothrace le culte de la Mère des Dieux (11). Dans le récit de Timothée (12), Ia, la fiancée d'Atys, après la mutilation volontaire de son amant, se transforme en Amazone. Enfin, dans une autre version, Atys, le beau berger phrygien, est fils de Nana (13), et l'on remarquera que le nom de Nana, placé à la suite de celui d'Atys, produit précisément celui d'Ἀθῆναι chez les Grecs. Les Romains, qui avaient confié au Palladium de Troie la défense de leur ville, eurent recours, dans la circonstance la plus critique de leur histoire, à la pierre même de Pessinunte (14), et, en agissant ainsi, ils n'eurent d'autre souci que de remonter à la source de la religion du Palladium. Sans doute, au premier abord, rien ne semble plus différent que les personnages de Cybèle et d'Athéné; mais quand on rapproche de Cybèle les antiques représentations du Palladium de Troie, telles qu'on les trouve sur les peintures des vases et sur les médailles de Pergame et d'Ilium, planche XXIII, nºs 12-15; quand on compare la couronne crénelée ou même le modius de Cybèle avec le modius de la divinité protectrice de Troie; quand on produit enfin la figure de Bellone ou d'Ényo, coiffée du modius, armée de la lance et du bouclier qui décore la médaille de Philadelphie de Lydie, planche XXX, nº 14, on s'habitue au rapprochement de Cybèle et de Minerve, et l'on se sent disposé à admettre la parenté fondamentale de ces deux divinités.

Cybèle n'est pas le seul personnage de l'Asie-Mineure avec lequel Minerve se montre ainsi dans une étroite union. Une tradition qui indique bien la transformation épurée de cette déesse dans son passage en Grèce, est celle qui lui attribue l'invention de la double flûte (15). Mais, disent les Grecs, Vénus et Junon lui firent honte du gonflement des joues et de la distorsion du visage que causait le jeu de cet instrument. Minerve, blessée du reproche, et honteuse de sa laideur, jeta aussitôt les flûtes, que ramassa Marsyas, et l'honneur de l'invention resta à ce dernier (16). Dans une des nombreuses versions de ce mythe, c'est un satyre qui fait observer à Minerve l'effet désagréable que produit l'emploi de la double flûte (17). Marsyas est désigné constamment par les anciens comme un silène ou un satyre (18); il figure chez Diodore (19) comme le compagnon des courses de Cybèle; et si l'on étudie de près ce personnage, on reconnaît en lui une forme épurée de l'androgyne Agdestis. Rien, en effet, ne ressemble plus aux rapports d'Agdestis et d'Atys (20) que la pédagogie amoureuse de Marsyas envers le jeune Olympus (21). La tradition hellénique fait sans

(1) Paus. III, 23, 1
(2) *Idem*, II, 4, 7.
(3) *Cassandr.* 658.
(4) Tzetz. *ad.* Lycoph. *l. cit.* Φοινίκη ἡ Ἀθηνᾶ ἐν Κορίνθῳ τιμᾶται.
(5) Nonn. *Dionysiac.* XL, 467 sqq. Sur quelques pièces frappées à Tyr, sous le règne de Gordien le Pieux, on voit les deux rochers accompagnés de la légende : ΑΜΒΡΟCΙΕ ΠΕΤΡΕ. Eckhel, *D. N.* III, p. 389; Mionnet, V, p. 439, nºs 683 et 684
(6) *Fragm.*, p. 16, ed. Orell.
(7) Le célèbre *vase François* publié récemment par l'Institut archéologique (*Mon inédits*, t. IV, pl. LIV-LVIII) jette un nouveau jour sur ces groupes d'animaux.
(8) *Supra*, p. 103.
(9) Voyez mon *Mémoire sur la Religion phrygienne de Cybèle*, dans les *Nouv Annales de l'Inst. arch.* t. I, p. 240.
(10) Strab. X, p. 466 et p. 467; Claudian. *de Rapt. Proserp.*, V, 268.
(11) Diodor. Sicul. III, 55.
(12) *Ap.* Arnob. *adv. Gentes*, V, 7
(13) Arnob. *loc. cit.* 6.
(14) *Supra*, p. 13.
(15) Pindar. *Pyth.* XII, 19 sqq. ed. Bœckh.; Hygin. *Fab.* 165; Plin. *H. N.* XXXIV, 8, 19, 15; Nonn. *Dionysiac.* XXIV, 37-38.
(16) Diodor. Sicul. III, 58; Athen. IV, p. 184, A; Plin. *H. N.* VII, 56, 57, Plutarch. *de Musica*, t. X, p. 664, ed. Reiske Cf. l'*Élite des Mon. céram.* t. I, p. 240.
(17) Plutarch. *de Ira cohibenda*, t. VII, p. 789, ed. Reiske.
(18) Herodot VII, 26; Paus. I, 24, 1; II, 7, 8; Plat. *Sympos* p. 434, ed. Bekker; Ovid. *Fast.* VI, 703; *Metam.* VI, 383 et XI, 147; Athen. XIV, p. 616, F; Hygin. *Fab.* 191; Myth. Vat. I, 90.
(19) III, 58 et 59.
(20) Paus. VII, 17, 5; Arnob. *adv. Gentes*, V, 4.
(21) Paus. X, 30, 5; Suid. *v.* Ὄλυμπος. Cf. Panofka, *Annal. de l'Inst. arch.* t. XVII, p. 61.

doute à Minerve plus d'honneur qu'elle n'en mérite, et ce n'est point une témérité que de restituer l'antique amitié de Marsyas et de Minerve avant le passage de cette déesse dans la Grèce (1). Si l'on suit ainsi la trace de ces idées dans le sens qui nous paraît le seul vrai et raisonnable, on ne sera pas tenté de considérer comme de pur caprice les combinaisons si fréquentes sur les pierres gravées de la tête de Minerve et de celle de Silène, dont nous avons recueilli quelques exemples sous les n°s 13, 14 et 15 de la planche XVIII. Ces monuments nous font voir aussi que la petite tête de Silène qui accompagne le buste de Minerve sur le denier de la famille Voltéia, planche XVIII, n° 7, n'est point un accessoire indifférent au type principal de la pièce. Ils nous mettent aussi sur la voie de l'interprétation de ce petit Silène portant une outre (2), qu'on voit placé aux pieds d'Astarté sur les médailles de Tyr, dans une attitude équivoque d'ironie ou d'admiration, planche XVIII, n° 11. On sait qu'après le supplice de Marsyas, on fit de sa peau une outre que l'on montrait à Celenæ de Phrygie (3), patrie du berger Atys (4). Le silène Marsyas et le silène portant une outre, des médailles de Tyr, constituent sans doute un seul et même personnage (5).

La lutte d'Apollon et de Marsyas, la victoire de la lyre hellénique sur la flûte lydienne, indique la modification la plus essentielle que les idées religieuses de l'Asie aient subie, après avoir été acceptées par les Grecs. La lyre désigne le goût, la noblesse d'idées, la pureté morale, que les Grecs imprimèrent aux grossières conceptions de l'Asie. La flûte lydienne, ainsi repoussée du domaine des arts, et proscrite dans le culte d'Apollon, n'en conserva pas moins la plus grande partie de sa valeur religieuse. Les Romains, plus fidèles que les Grecs aux traditions asiatiques, gardèrent plus fidèlement encore l'emploi de la flûte lydienne. Nous la retrouvons au théâtre de Rome, dans les sacrifices, auprès de la tribune aux harangues (6) : les Grecs assignèrent à la flûte un sens lugubre qu'elle avait déjà dans les fêtes d'Atys (7); elle avait servi d'excitation aux Spartiates avant l'introduction de la trompette tyrrhénienne (8). Athéné, chez les Grecs, renonce expressément au privilége d'avoir inventé la flûte lydienne. Un monument de l'Acropolis d'Athènes montrait la déesse frappant Marsyas, qui s'était emparé des flûtes rejetées par elle (9); mais, comme une idée plus noble était restée attachée à l'emploi de la trompette, on continuait de lui faire honneur à Argos de l'invention de ce dernier instrument. Les Argiens adoraient l'*Athéné Salpinx* ou *trompette* (10). Dans l'Ajax de Sophocle (11), Ulysse compare la voix de Minerve au son que produit la bouche de bronze de la trompette tyrrhénienne.

Ce côté tout musical du personnage d'Athéné nous rappelle son surnom d'Ἀηδὼν ou le *rossignol* en Pamphylie (12), et la transformation de l'Athénienne Philomèle en rossignol (13). La médaille de Philomelium, ville de la Phrygie, que nous avons reproduite sur notre planche XXIX, n° 16, a pour type une figure de la Minerve Poliade athénienne, avec le serpent qui se dresse à ses pieds. Itys est le nom du fils ou du neveu de Philomèle, immolé par sa propre mère, afin de tirer vengeance de Térée (14); et si l'on se refusait au rapprochement des noms d'Itys et d'Atys, que dirait-on en voyant Martial (15) donner le nom d'*Atthis* au rossignol dans lequel Philomèle avait été transformée? Une tradition veut que Philomèle et sa sœur se soient retirées à Athènes après le meurtre d'Itys, et aient pleuré jusqu'à ce que les regrets amenassent leur trépas (16). Les anciens trouvaient au chant du rossignol quelque chose de plaintif (17). Ce caractère rappelle l'emploi funèbre de la flûte lydienne.

Philomèle ou Aëdon ne se rapproche pas de Minerve seulement par son origine athénienne et ses chants plaintifs; elle rappelle aussi l'Athéné Ergané, puisque, quand Térée lui eût arraché la langue, elle employa des figures brodées sur un tissu pour faire connaître à sa sœur l'horreur de sa destinée (18). Aëdon, à Éphèse, lutte d'habileté et d'industrie avec Polytechnus, son époux (19). Arachné, la jeune fille qui ose disputer à Minerve l'habileté dans l'art de tisser, est une jeune fille lydienne (20). La pâte antique, reproduite sur notre planche XVIII, n° 16, qui nous montre la transformation d'Arachné en araignée, a cela de remarquable, que l'épisème du bouclier de Minerve est une tête de Silène, ce qui nous maintient sur le terrain de l'Asie.

Puisque je viens de parler de l'Athéné Ergané, j'appellerai l'attention du lecteur sur les deux médailles de Vélia, planche XX, n°s 1 et 2. Ces deux monnaies, d'un style un peu plus ancien que les autres pièces de la même ville, offrent, au lieu de la tête casquée de Minerve, celle d'une jeune fille dont les cheveux sont relevés par un bandeau ou crédemnon d'une extrême simplicité. On pourrait songer ici à Vénus, qui, comme on le verra bientôt, alterne avec Minerve sur les médailles de Corinthe. Des interprètes ont reconnu dans cette tête celle de la nymphe *Eléa*, ΥΕΛΗ (21), qui avait donné son nom à la ville. Mais, sans insister sur la ressemblance de ce nom d'Éléa avec celui d'Aléa, un des principaux surnoms de Minerve (22), nous aimons mieux reconnaître ici la figure de l'Athéné Ergané ou laborieuse, désarmée, comme on la voit sur quelques peintures de vases du goût attique le plus pur (23). Non-seulement sur la médaille n° 1, la chouette se voit comme type principal au revers de cette tête, mais encore au-dessous du lion du n° 2, l'artiste a placé en accessoire une petite chouette, afin d'indiquer que la tête nue du droit de la médaille était celle de Minerve. En général, à mesure qu'on se rapproche des productions du pur goût attique, on remarque chez les artistes une plus grande tendance à n'indiquer que d'une manière presque insensible les attributs caractéristiques de chaque divinité. Telle se montre au plus haut degré la figure de Minerve sur la frise du Parthénon (24). Là on ne distingue la déesse qu'à sa lance et au serpent qui s'échappe de sa tunique. Une indication absolument semblable est offerte par les trois serpents qui remplacent l'égide sur la magnifique intaille du Cabinet de Florence, que nous avons reproduite planche XX, n° 14. Ce précieux monument, l'un de ceux dont le travail est le plus pur et l'aspect le plus grandiose, se distingue par quelques singularités. La déesse n'est vêtue que d'une tunique fine et transparente qui laisse l'épaule droite entièrement à découvert. On dirait que l'artiste a voulu représenter le moment où Minerve, surprise au bain par Tirésias, lance sur l'imprudent le regard qui doit le priver de la vue (25). L'attitude de la déesse est calme et sévère; les serpents se dressent sur elle, comme pour défendre sa pudeur. A sa tunique transparente et mouillée, on croirait reconnaître une Vénus Génitrix, sans l'arrangement bizarre des cheveux, qui, en se relevant au-dessus de la tête, dessinent le cimier d'un casque. Cette coiffure de Minerve n'est point particulière à la pierre gravée de Florence; on la retrouve identiquement semblable sur une figurine de bronze d'ancien style du Cabinet des Médailles, représentant *Athéné Promachos*; on possède quelques exemples de casques antiques sur la surface desquels sont imités les cheveux qui recouvrent la tête. Le plus remarquable de ces monuments est un casque de forme phrygienne parsemé d'étoiles et garni de cheveux tout autour de la tête, qui doit avoir été dédié à Atys. Ce précieux débris de l'antiquité, publié par Caylus (26), fait maintenant partie du cabinet de M. le duc de Luynes (27).

Je ne puis quitter cette matière sans indiquer les motifs qui m'ont fait rassembler sur la planche XIX quelques médailles où se retrouvent des vestiges de l'origine asiatique de Minerve. On a déjà vu, pl. XV, n° 2, une pièce frappée très-probablement à Tarse, dans la Cilicie, et sur laquelle est représenté un buste de Minerve au droit de la figure de Baal, qui réunit les caractères de Jupiter, de Saturne et du Bacchus indien. La médaille de la même contrée, planche XIX, n° 8, montre à la place de ce dieu le buste, coiffé du bonnet phrygien, d'un personnage barbu qui rappelle Midas, et qui fait par conséquent de l'Athéné du revers une Omphale (28). Mais on doit reconnaître plutôt, dans la tête coiffée du bonnet phrygien, la tête du roi de Perse (29). L'olivier que nous avons vu autour du casque de Minerve sur quelques médailles de Vélia se voit auprès de la Minerve assise, au revers

(1) C'est en Asie qu'a lieu la dispute musicale d'Apollon et de Marsyas, d'après tous les témoignages de l'antiquité Voyez l'*Élite des Mon. céram.* t. II, p. 181 et suiv.

(2) Voyez l'*Élite des Mon. céram.* t. I, p. 147; t. II, p. 183 et 194.

(3) Herodot. VII, 26; Xenoph. *Anab* I, 2, 8; Ælian *Var Hist.* XIII, 21

(4) Martial. V, *Epigr.* 41

(5) Cf. de Witte, *Revue numism.*, 1844, p. 24, et l'*Élite des Mon. céram. loc. cit*

(6) Plutarch. *de Ira cohibenda*. t. VII, p. 788, ed Reiske; Valer. Max. VIII, 10, 1.

(7) Ovid. *Fast.* IV, 181; Claudian. *de Rapt. Proserp.* V, 266; Catull. *Carm* 66; Jul. Firmicus Maternus, *de Errore profan. Religione*, p. 412, ed. Gronov.

(8) Polyæn. *Stratagm.* I, 10 Cf. K O. Muller, *Dorier*, II, S 332, Anm. 4.

(9) Paus. I, 24, 1.

(10) Paus. II, 21, 3.

(11) 17. Χαλκοστόμου κώδωνος ὡς Τυρσηνικῆς,

(12) Hesych. *sub verbo*

(13) Hygin. *Fab.* 45

(14) Apollod. III, 14, 8. Voyez surtout le savant travail de M. Schwenck : *Kephalos und Prokris, eine myth Untersuchung*, dans le *Rheinisches Museum* 1839, Bd. VI, S 592, folg.

(15) V, *Epigr.* 67, 1-2.

Hibernos peterent solito quum more recessus
Atthides, in nidis una remansit avis.

(16) Paus. I, 41, 8

(17) Æschyl. *Agamem.* 1115; Ovid *Metam.* VI, 420 sqq

(18) Apollod. III, 14, 8; Ovid. *Metam.* VI, 576 sqq.

(19) Bœus *ap* Antonin. Lib. *Metam.* XI.

(20) Ovid. *Metam.* VI, 1-147; Virg. *Georg.* IV, 246

(21) Raoul Rochette, *Lettre à M. le duc de Luynes sur les graveurs des monnaies grecques*, p. 8; *Mém. de numismat. et d'antiquité*, p. 176. Millingen (*Considérations sur la Numismatique de l'anc Italie*, p 93) reconnaît *Minerve* dans la tête non casquée

(22) Paus. II, 17, 7; VIII, 4, 5; 9, 3 et 23, 1.

(23) *Élite des Mon. céram.* t. I, pl. LXVIII, LXXXII, LXXXIV et LXXXVI

(24) *Bas-reliefs du Parthenon et de Phigalie*, pl. X, n° 2.

(25) Apollod. III, 6, 7; Callimach. *Lavacr. Palladis*, 75 sqq. et *ibi* Spanheim

(26) *Recueil d'Antiquités*, t. III, pl. XXXIII, n° 2.

(27) *Mon. inédits publiés par la section française de l'Inst. arch.* pl. III, B, n° 1.

(28) Athen. XII, p 516 B

(29) Duc de Luynes, *Essai sur la Numismatique des Satrapies*, pl VII, n° 4. Voyez

de la médaille nº 6. La légende de cette pièce, ΑΡΘΝΑ, restée sans explication jusqu'à ce jour, offre une grande analogie avec le nom d'Arachné, et la substitution du θ au χ montre que les noms d'Athéné et d'Arachné pourraient bien se rapprocher par une commune origine. La grappe de raisin qu'on voit au revers de la tête de Minerve sur la médaille de Soli de Cilicie, planche XIX, nº 7, est celle qui accompagne la figure de Baal sur les médailles de Tarse. Le nº 5 de la planche XIX, toujours de la même contrée, a dans le carré creux du revers une tête de Minerve de face, et au droit le buste casqué d'un héros imberbe, qui pourrait être pris pour Persée ou Bellérophon. Athéné, considérée comme identique à la Gorgone (1), est une divinité violente et destructrice, et qui, sous ce rapport, peut présenter avec la Chimère de la Cilicie une grande et importante analogie (2). La ville de Mené, située au milieu du lac Tritonis, dans le récit evhémérique de Diodore (3), nous est représentée comme un centre d'éruption volcanique, et l'on ne peut nier la parenté de cette *Mènè* avec la déesse qui devint Minerve chez les Romains. Enfin, l'on n'oubliera pas de comparer avec les médailles de Vélia, planche XIX, nºˢ 13 et 14, la pièce phénicienne de Tarse, planche XV, nº 1, dont les sujets et même le travail présentent tant d'analogie. La monnaie de Tarse est l'anneau intermédiaire qui unit aux monuments de Persépolis et aux cylindres babyloniens le symbole du lion dévorant une génisse ou une biche (*δάμαλις*) (4), transporté par les Phocéens de l'Asie-Mineure dans l'Italie.

Les medailles de Vélia que je viens de citer, et celles que j'ai rassemblées sur les planches XIX et XX, offrent dans les différentes manières de représenter le casque de Minerve une grande variété d'attributs. Ainsi, l'on voit des ailes sur le casque de la pièce nº 12 de la planche XIX, un griffon sur les médailles 14 et 15 de la même planche, un sphinx sur la médaille nº 11; les ailes du nº 12, qu'on retrouve sur une médaille de Métaponte, planche XIX, nº 10, établissent la transition entre les têtes d'Athéné et celles de Méduse (5).

Nº 7.

Denier de la famille Volteia. Tête de Minerve, casquée, à droite, avec une couronne de laurier autour du casque. Dans le champ, tête de Marsyas.

℟. MARCUS VOLTEIUS MARCI FILIUS. Cybèle tourrelée, assise sur un char traîné par deux lions, à droite. Dans le champ, les lettres grecques Η Α.

Nº 8.

Médaille de la Campanie. Tête de Minerve ou de Rome, coiffée d'un casque en forme de bonnet phrygien, à droite.

℟. ROMA. Chien levant la patte, à droite. Æ. 2. Mionnet, I, suppl., p. 258, Nº 443.

Nº 9.

Médaille de la Campanie. Tête de Minerve ou de Rome, à droite, avec un casque en forme de bonnet phrygien, terminé par une tête d'oiseau; derrière, un épi.

℟. ROMANO. Victoire debout, suspendant, avec une bandelette, une couronne à une palme. Dans le champ, E E. AR. 4. Mionnet, I, p. 127, Nº 275.

Nº 10.

Médaille de Gabala de Syrie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΚΟΜΟΔΟϹ. *L'empereur César Commode.* Tête laurée de Commode, à gauche, avec le paludamentum.

℟. ΓΑΒΑΛΕΩΝ ΓϹΑ. (*Monnaie*) *des habitants de Gabala. An* 233. Buste de Minerve, casquée, à droite, avec l'égide sur la poitrine; devant, Cybèle, voilée et tourrelée, vue de face, assise entre deux lions. Æ. 7. Mionnet, V, p. 236, Nº 639.

Nº 11.

Médaille de Tyr. IMPERATOR CÆSAR CAIUS VIBIUS VOLVSIANVS AVGUSTUS. *L'empereur César Caïus Vibius Volusien, Auguste.* Tête laurée de Volusien, à droite.

℟. COL. . . . . . TYRO. *Monnaie frappée dans la colonie de Tyr.* Astarté ou Dioné, debout, en habit d'Amazone, couronnée du modius, posant la main droite sur un trophée, dans la gauche un sceptre ou un javelot, un casque sous le pied gauche. A droite, une colonne surmontée de la Victoire, qui couronne la déesse; à gauche, aux pieds de Dioné, Silène Ascophore, debout. A droite, Minerve Nicéphore, assise, et ayant près d'elle un grand bouclier rond. Entre les deux déesses, un palmier. A l'exergue, deux *murex*. Æ. 7. Mionnet, V, p. 445, Nº 716.

Nº 12.

Médaille d'Elæa d'Æolie. Buste de Minerve, à droite, avec l'égide.

℟. ΕΛΑΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Elæates.* Vase dans lequel sont trois pavots et deux épis. Æ. 2. Mionnet, VI, suppl., p. 26, Nº 174.

Nº 13.

Intaille. Buste de Minerve, à droite, coiffée d'un casque formé d'une tête de Silène, et sur le devant duquel est une tête d'éléphant; trois têtes, deux barbues et une jeune, forment l'égide de la déesse.

Nº 14.

Intaille. Tête de Minerve, casquée, à gauche, le casque formé par une tête de Silène.

Nº 15.

Intaille. Tête de Minerve, casquée, à gauche, le casque formé de deux têtes de Silène.

Nº 16.

Pâte antique, intaille. Minerve Ergané, debout, s'appuyant de la main droite sur un métier à tisser, au milieu duquel on voit une *araignée*, qui rappelle la métamorphose de la nymphe *Arachné*. De la gauche, Minerve s'appuie sur un bouclier qui a pour emblème une tête de Silène.

Nº 17.

Intaille. Minerve, debout, à gauche, appuyée sur sa lance et sur son bouclier; à droite, derrière la déesse, Éros ailé, jouant de la double flûte.

ce que j'ai dit sur les têtes du *Grand Roi*, empreintes sur les médailles, dans les *Annales de l'Inst. arch.*, t. XIX, p. 376 et suiv.

(1) Euripid. *Hellen.* 1336; Palæphat. *de Incred.* XXXII. Cf. duc de Luynes, *Études numism.* p. 55 et suiv., et voyez aussi *supra*, p. 31.

(2) Apollod. II, 3, 1. Cf. l'*Élite des Mon. céram*, t. I, p. 231

(3) III, 53.

(4) Cf. de Witte, *Revue numism.* 1844, p. 20.

(5) Voyez surtout l'important ouvrage de M. le duc de Luynes : *Études numismatiques sur le culte d'Hecate.*

PLANCHE XIX.

N° 1.

Médaille de Tyr. IMPERATOR CÆSAR MARCUS AVRELIUS ANTONINVS AVGUSTUS. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, Auguste.* Tête laurée d'Élagabale, à droite, la poitrine cuirassée.

℞. COL. . . . TYRO METR. . . . . (*Monnaie*) *frappée à Tyr, Métropole.* Minerve, assise, à gauche, portant sur la main droite deux petites figures armées, sans doute les deux frères, fondateurs de Tyr, *Usoüs* et *Hypsuranius* (1), et la gauche appuyée sur la lance; dans le champ, le *murex*, et un palmier. Æ. 6 1/2. Mionnet, V, p. 434, N° 653.

N° 2.

Médaille de Béryte. Minerve debout, à droite, armée du casque, de la lance et du bouclier; dans le champ, les lettres לב.

℞. Hercule, armé de la massue, et le bras gauche couvert de la peau de lion, combattant à droite. AR. 2 1/2. Mionnet, V, p. 335, N° 2.

N° 3.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Πουβλιος ΛΙΚινιος ΓΑΛΛΙΗΝΟC CEBαστος. *L'empereur César Publius Licinius Gallien, Auguste.* Buste lauré de Gallien, à droite, avec le paludamentum.

℞. L. IB. *An* 12. Pallas, casquée, debout, à gauche, s'appuyant sur sa lance et sur un bouclier orné du gorgonium; dans le champ, une palme. Pot. 5 1/2. Mionnet, VI, p. 454, N° 3300.

N° 4.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙCαρ ΤΡΑΙΑΝος ΑΔΡΙΑΝΟC CEBαστος. *L'empereur César Trajan Hadrien, Auguste.* Tête laurée d'Hadrien, à droite, avec le paludamentum.

℞. L. IZ. *An* 17. Minerve, debout, à gauche, tenant des épis de la main droite, et la gauche posée sur le bouclier. Æ. 10. Mionnet, VI, p. 179, N° 1147.

N° 5.

Médaille de la Cilicie. Légende phénicienne. Tête de Mars ou plutôt de Persée, casquée, à gauche.

℞. Légende phénicienne. Tête de Minerve, de face, avec un casque à deux aigrettes; le tout dans un carré creux. AR. 6. Mionnet, III, p. 663, N° 651. Voy. duc de Luynes, *Numismatique des Satrapies*, pl. XVI, n°s 49-51.

N° 6.

Médaille de la Cilicie. Tête de Minerve, casquée, à gauche.

℞. ΑΡΘΝΑ et légende incertaine. Minerve, assise sur un rocher, à droite, tenant la lance dans la main droite, et la gauche sur son bouclier posé devant elle; au-dessus du bras gauche, une fleur; le tout dans un carré creux profond. AR. 4. Mionnet, III, p. 668, N° 681.

N° 7.

Médaille de Soli de Cilicie. Tête de Minerve, à droite, avec un casque orné d'un griffon; sur le casque la lettre Σ

(1) Sanchoniath. *Fragm.* p 16, ed Orell.

℞. ΣΟΛΕΩν. (*Monnaie*) *des habitants de Soli.* Grappe de raisin; dans le champ, les lettres ΑΙ. ΡΕ. et une contremarque dans laquelle est un lion et un croissant. AR. 6. Mionnet, III, p. 640, N° 338.

N° 8.

Médaille attribuée autrefois à Nephélis Nephelidda de Cilicie, maintenant rangée par M. de Longpérier parmi les incertaines de la Lycie. Tête barbue, à droite, coiffée du bonnet phrygien, peut-être Midas ou plutôt le roi de Perse. Dans le champ, caractères lyciens.

℞. Caractères lyciens. Tête casquée de Minerve, à droite, au milieu d'un cercle formé par des perles. AR. 7 1/2. Mionnet, III, p. 596, N° 271.

N° 9.

Médaille de Métaponte. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΜΕΤΑποντινων. (*Monnaie*) *des habitants de Métaponte.* Épi. AR. 2 (1). Mionnet, I, p. 161, N° 591.

N° 10.

Médaille de Métaponte. Tête de Minerve, casquée, à droite.

℞. ΜεΤαποντινων. (*Monnaie*) *des habitants de Métaponte.* Épi et massue. AR. 4. Mionnet, I, p. 161, N° 590.

N° 11.

Médaille de Vélia de Lucanie. Tête de Minerve, à gauche, le casque orné d'un sphinx.

℞. ΥΕΛΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Véliates.* Lion tourné à gauche, dévorant une proie. Dessous, Φ. AR. 5. Mionnet, I, suppl. p. 327, N° 890.

N° 12.

Médaille de Vélia. Tête de Minerve, de face, coiffée du casque avec des ailes; sur le devant du casque, ΚΛΕΥΔΩΡΟΥ, (*ouvrage de*) *Cleudorus* (2).

℞. ΥΕΛΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Véliates.* Lion dévorant une proie, à gauche, Α et un monogramme. AR. 5. Mionnet, I, p. 177, N° 739.

N° 13.

Médaille de Vélia. Tête de Minerve, casquée, à gauche, avec une couronne d'olivier qui décore le casque.

℞. ΥΕΛΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Véliates.* Lion dévorant un cerf, à droite. AR. 5. Duc de Luynes, *Choix de Médailles grecques*, pl. III, N° 15.

N° 14.

Médaille de Vélia. Tête de Minerve, casquée, à gauche, le casque orné d'un griffon; au-dessus, Δ; derrière, les lettres ΙΕ au milieu d'un carré.

℞. ΥΕΛΗΤΩΝ. Lion déchirant un cerf, à gauche. AR. 5. Mionnet, I, p. 177, N° 742.

N° 15.

Médaille de Vélia. Tête de Minerve, casquée, à droite, le casque orné d'un griffon; au-dessus, Δ.

℞. ΥΕΛΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Véliates.* Lion marchant de gauche à droite; dans le champ, au-dessus, un pentagone entre les lettres Φ et Ι. AR. 5. Mionnet, I, p. 174, N° 710.

(1) C'est par erreur que cette pièce est indiquée sur notre planche comme étant d'or

(2) Voyez Raoul Rochette, *Lettre à M. le duc de Luynes sur les graveurs des monnaies grecques* p 56

PLANCHE XX.

N° 1.

Médaille de Vélia. Tête nue de Minerve, à droite.

℞. ΥΕΛΗτων. (*Monnaie*) *des Véliates*. Chouette posée sur une branche d'olivier, à gauche. AR. 3. Mionnet, I, p. 173, N° 704.

N° 2.

Médaille de la même ville. ΥΕΛΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Véliates*. Tête nue de Minerve, à droite; cheveux retroussés par derrière, et retenus par un diadème de perles.

℞. Lion rugissant, à gauche. A l'exergue, une chouette. AR. 5. Mionnet, I, p. 173, N° 708.

N° 3.

Médaille de la même ville. Tête de Minerve, coiffée d'un casque ailé, à droite; au-dessus, Π; au bas, Φ.

℞. ..ΕΛΗΤΩν. (*Monnaie*) *des Véliates*. Lion marchant à gauche; devant, un palmier. AR. 5. Mionnet, I, p. 175, N° 722.

N° 4.

Médaille d'Emporium d'Espagne. Tête nue de Minerve, à droite. Devant, deux dauphins.

℞. Pégase ailé, à droite. La tête est formée par un petit génie ailé. A l'exergue, ϹΝΩΟΛΠ (*sic*). (*Monnaie*) *des habitants d'Emporium*. AR. 5. Mionnet, I, p. 41, N° 296. Cf. duc de Luynes, *Revue numismatique*, 1840, p. 85.

N° 5.

Médaille de Camarina de Sicile. ΚΑΜΑΡΙΝΑΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Camarina*. Minerve debout, à gauche, et armée, la main droite sur sa lance; à ses pieds, un bouclier rond.

℞. Victoire volant, à gauche, au-dessus d'un cygne, dans une couronne d'olivier. AR. 2. Mionnet, I, p. 222, N° 112.

N° 6.

Médaille de Corinthe. Tête nue de Minerve, à gauche; derrière, Α.

℞. Pégase ailé, à gauche. Dessous, le Ϙ. AR. 3. Mionnet, Suppl., IV, p. 43 et suiv.

N° 7.

Médaille de Corinthe. Tête nue de Minerve, à gauche.

℞. Pégase ailé, à gauche. AR. 3. Mionnet, Suppl., IV, p. 43 et suiv.

N° 8.

Médaille de Corinthe. Tête de Minerve, casquée, à droite, dans un carré creux.

℞. Pégase ailé, au galop, à droite; dessous, la lettre Ϙ. AR. 4. Mionnet, II, p. 166, N° 131.

N° 9.

Médaille de Corinthe. Tête de Minerve, casquée, à gauche; autour, trois dauphins.

℞. Pégase ailé, marchant à gauche. Entre les jambes, le Ϙ. AR. 5. Mionnet, Suppl., IV, p. 40, N°s 244 et suiv.

N° 10.

Médaille de Syracuse. Tête de Minerve, casquée, à droite: un griffon courant sur le casque. Derrière, près du casque, un trophée.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Pégase volant, à gauche. Au-dessous, le *triskèle* ou *triquetra*. AR. 5 1/2. Mionnet, I, p. 299, N° 779.

N° 11.

Médaille de ville, incertaine. Tête casquée, de Minerve, à gauche.

℞. Ε. Α. Grain d'orge dans une couronne de laurier. Æ. 4. Mionnet, VI, p. 641, N° 191 (1).

N° 12.

Médaille de Cymé d'Éolie. ΚυΜΑΙων. (*Monnaie*) *des Cyméens*. Tête de Minerve, casquée, à droite.

℞. ΕΠΙ ΕΡΜΟΥ. (*Monnaie frappée sous la magistrature*) *d'Hermus*. Un cygne debout, tourné à droite. Æ. 3. Mionnet, Suppl., VI, p. 15, N° 116.

N° 13.

Médaille d'Emporium. Tête casquée de Minerve, à droite. Devant, contremarque DD.

℞ ΕΜΠΟΡ. . . . (*Monnaie*) *des habitants d'Emporium*. Pégase courant, à droite; au-dessus, une couronne. Æ. 8. Mionnet, Suppl., I, p. 85, N°s 492 et suiv.

N° 14.

Intaille de la galerie du grand-duc, à Florence. Buste de Minerve, à droite, la tête surmontée d'un grand cimier posé sur les cheveux. Sur la poitrine, on voit les trois serpents de l'égide. La déesse est vêtue d'une tunique fine et transparente.

PLANCHE XXI.

N° 1.

Médaille de Lampsaque. Double tête de femme, probablement Minerve.

℞. Tête de Minerve, casquée, à gauche, dans un carré creux. AR. 4. Mionnet, II, p. 560, N° 293.

N° 2.

Médaille de Lampsaque. Double tête de Minerve.

℞. Tête de Minerve, casquée, à gauche, dans un carré creux. AR. 2. (2).

N° 3.

Médaille de ville, incertaine. Tête de Minerve, casquée, à droite.

(1) C'est par erreur que cette pièce a été désignée, sur la planche, sous le n° 12.
(2) C'est par erreur que le graveur a mis le revers avant le droit.

℞. Deux têtes de Minerve, diadémée, posées l'une sur l'autre; l'une tournée à droite, et l'autre à gauche, dans un carré creux. OR, 1 1/2. Mionnet, Suppl., IX, p. 231, N° 28.

N° 4.

Médaille de Lampsaque. Double tête de femme, probablement Minerve, avec des pendants d'oreille et une bandelette qui retient les cheveux.

℞. ΛΑΜΨακηνων. (*Monnaie*) *des habitants de Lampsaque*. Tête de Minerve, casquée, à droite (1). AR. 2. Mionnet, II, p. 561, N° 295.

N° 5.

Médaille de Syracuse. . . . ΡΑΚΟΣΙΟΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Double tête de femme, ceinte d'une couronne, et surmontée du modius.

℞. Cheval au galop, à gauche. Derrière, un astre. AR. 2. Mionnet, I, p. 104, N° 821.

N° 6.

Médaille de ville incertaine. Sphinx à double corps, vu de face, accroupi, les ailes recoquillées; dessous, le thon.

℞. Carré creux divisé en quatre parties. Or, 1 1/2. Mionnet, Suppl., IX, p. 229, N° 13.

N° 7.

Médaille de Sigée de la Troade. Tête casquée de Minerve, de face.

℞. ΣΙΓΕιων. (*Monnaie*) *des habitants de Sigée*. Double chouette avec une seule tête, vue de face. Æ. 4, Mionnet, II, p. 671, N° 262.

N° 8.

Médaille de Miletopolis de Mysie. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΜΙΛΗΤΟπολειτων. (*Monnaie*) *des habitants de Miletopolis*. Double chouette à une seule tête, vue de face. Æ. 4 1/2. Mionnet, II, p. 569, N° 352.

N° 9.

Médaille d'Athènes. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. Αθηναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens*. Deux chouettes affrontées dans une couronne d'olivier. Æ. 3. Mionnet, II, p. 131, N°s 210 et suiv.

N° 10.

Médaille d'Attalia de Pamphylie. Têtes accolées de Minerve, toutes deux casquées, à droite.

℞. ΑΤΤΑΛΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Attalia*. Victoire marchant à gauche, tenant dans la main droite une couronne et dans la gauche une palme. Æ. 4 1/2. Mionnet, III, p. 450, N° 23.

(1) C'est par erreur que le graveur a mis le revers avant le droit.

N° 11.

Médaille d'Athènes. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΑΘΕναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens*. Double chouette à une seule tête, vue de face. Dessous, amphore. Æ. 2. Mionnet, II, p. 131, N° 216.

N° 12.

Médaille de Gabala de Syrie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣαρ Λουκιος ΟΥΗΡΟΣ. *L'empereur César, Lucius Vérus*. Tête laurée de Lucius Vérus, à gauche.

℞. ΓΑΒΑΛΕΩΝ ΓΛΣ. (*Monnaie*) *des habitants de Gabala, an* 233. Chouette posée sur un bouclier, en face d'un sphinx, accroupi sur une base carrée. Æ. 6. Mionnet, V, p. 235, N° 637.

N° 13.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣαρ ΤΡΑΙΑΝος ΑΔΡΙΑΝΟΣ ΣΕΒαστος. *L'empereur César Trajan Hadrien, Auguste*. Tête laurée d'Hadrien, à droite, avec le paludamentum.

℞. L. IH. *An* 18. Sphinx voilé, marchant à droite et foulant aux pieds un serpent, la tête surmontée de deux plumes accompagnées de deux uræus; une tête de crocodile semble sortir de son poitrail; sa queue dressée est terminée par une tête de serpent; sur sa croupe, Minerve, debout et armée, s'élance pour poser une couronne sur sa tête. Æ. 9 1/2. Mionnet, VI, p. 186, N° 1212.

N° 14.

Médaille de Samé. Tête casquée de Minerve, de face.

℞. ΣΑΜΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Samé*. Bélier, à droite. AR. 3. Mionnet, II, p. 205, N° 16.

N° 15.

Médaille de Clazomène. Tête casquée de Minerve, à gauche.

℞. ΠΑΡΜΙ.... *Parmi*.... (Nom de magistrat). Bélier à droite. Æ. 5. Mionnet, III, p. 67, N° 45.

N° 16.

Médaille de la même ville. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Clazomène*. Bélier couché, à droite. Dessous, ΚΡΟΝΙΟΣ, *Cronius* (nom de magistrat). Æ. 3 1/2. Mionnet, III, p. 68, N° 60.

N° 17.

Médaille d'Ægæ de Cilicie. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΑΙΓΕΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ægæ*. Bélier debout, tourné à gauche; dans le champ, un monogramme formé des lettres ΗΑ. Æ. 3 1/2. Mionnet, III, p. 540, N° 12.

N° 18.

Intaille. Bélier debout, à droite; dessous, tête de femme.

N° 19.

Médaille de Méthymna de Lesbos. Tête de Minerve, casquée, à droite, un oiseau placé sur le casque; le tout dans un carré creux, entouré d'un grénetis.

℞. ΜΕΘΥΜΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Méthymna*. Sanglier marchant, à droite. AR. 5. Mionnet, III, p. 38, N° 43.

PLANCHE XXII.

1. Minerve Scylla.

N° 1.

Pâte vitrifiée à deux couches, blanche et brune, du Cabinet de France. Tête de Minerve, casquée, à droite. Sur le devant du casque, une rangée de chevaux qui s'élancent, au-dessus, un Pégase ailé; sur un des géniastères, une tête radiée du Soleil, de face; derrière, un personnage nu, imberbe, tenant un acrostolium à la main. Fragment.

N° 2.

Médaille de Syracuse. ΣΥΡΑΚοσιων. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Tête de Minerve, casquée, à gauche.

℞. Hippocampe ailé, à gauche. Æ. 4 (1). Mionnet, I, p. 305, Nos 833 et suiv.

N° 3.

Médaille de Tarente. Tête de Minerve, casquée, à droite.

℞. Sans légende. Neptune, armé du trident, montant dans un bige, à droite. Au-dessus, un astre; au bas, un dauphin. AV. 3. Mionnet, Suppl., I, p. 280, N° 552.

N° 4.

Médaille d'Iulis, attribuée à Cissa par Lindberg (2). Tête de nymphe, à droite.

℞. Légende phénicienne, lue par Lindberg כסה. Tête casquée de Minerve, à gauche, avec le bouclier et l'égide. Æ. 7.

N° 5.

Médaille attribuée à Cumes. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. Grenouille et un point. AR. 2. Mionnet, I, p. 114, N° 136; *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tom. XLVII, p. 197, pl. III, N° 35.

N° 6.

Intaille. Scylla, vue de face, à quatre queues de poisson.

N° 7.

Intaille. Scylla, à gauche, avec un chien sortant de sa ceinture.

N° 8.

Médaille de Priène. Tête casquée de Minerve, à droite.

℞. ΠΡΙΗνων ΠΑΣΙΚΛΗως. (*Monnaie*) *des habitants de Priène* (*frappée sous la magistrature*) *de Pasiclès*. Trident. AR. 4. Mionnet, Suppl., VI, p. 296, N° 1364.

N° 9.

Intaille. Centaure femelle, casqué et armé d'un bouclier, à droite.

(1) On a mis par erreur sur la planche AR.
(2) *De Inscript. Melit.*, p. 42.

N° 10.

Intaille. Minerve ou Thétis, portant une lance, assise sur un bouc marin, à droite.

N° 11.

Médaille d'Hyria de l'Apulie. Tête de Minerve, coiffée d'un casque, à gauche, avec une couronne d'olivier sur le casque.

℞. ΥΡΙΑΝΟΣ (*sic*). Taureau à face humaine, à droite. AR. 5. Mionnet, I, p. 132, N° 319.

N° 12.

Médaille d'Hyria de l'Apulie. Tête de Cérès, de face, les cheveux épars, coiffée du modius.

℞. ΥΡΙΝΑιων (*rétrograde*). (*Monnaie*) *des habitants d'Hyria*. Taureau à face humaine, à droite. AR. 5. Mionnet, I, p. 132, N° 320.

N° 13.

Médaille de Nola de Campanie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une couronne de laurier, et sur lequel on distingue la chouette.

℞. ΩΛΑΙΩΙΝ. (*sic*). (*Monnaie*) *des habitants de Nola*. Taureau à face humaine, à droite. Entre ses jambes, un monogramme composé des lettres A et E. AR. 4. Mionnet, I, p. 122, N° 239.

N° 14.

Médaille des Œniades d'Acarnanie. Tête à gauche de Minerve, casquée.

℞. Sans légende. Tête barbue, à gauche, avec les cornes, les oreilles et le col d'un taureau; c'est le fleuve Achéloüs. Au-dessus, trident posé horizontalement. Æ. 5 1/2. Mionnet, II, p. 85, N° 48.

N° 15.

Médaille des Incertaines de la Campanie. Buste à gauche de Minerve, coiffée d'un casque ou *tiaris* terminée par une tête de griffon.

℞. Légende illisible. Taureau à face humaine, à gauche. Exergue, crabe. Æ. 4 1/2. Inédite.

N° 16.

Médaille de Thurium de Lucanie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque sur lequel est représenté le monstre Scylla. Derrière la tête, ΙΔ.

℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Thurium*. Taureau cornupète, à droite. A l'exergue, poisson. AR. 6. Mionnet, I, p. 169, N° 661.

N° 17.

Médaille de Thurium de Lucanie. Tête nue de Minerve, à droite, avec pendants d'oreilles et collier de perles.

℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. Taureau marchant à droite, la tête baissée. A l'exergue, le même poisson qu'au n° 16. AR. 5. Mionnet, I, p. 171, N° 679.

N° 18.

Médaille de Sybaris de Lucanie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une couronne de laurier ou d'olivier.

℞. ΣΥΒΑριτων. (*Monnaie*) *des habitants de Sybaris*. Taureau marchant de gauche à droite, et se retournant. AR. 2. Mionnet, I, p. 169, N° 654.

N° 19.

Médaille du Bruttium. Tête à gauche de Minerve, coiffée d'un crabe.

℞. ΒΡΕΤΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Bruttiens*. Crabe. Æ. 3. Mionnet, I, p. 185, N° 823.

N° 20.

Médaille d'Assus de Mysie. Tête à gauche de Minerve, casquée.

℞. ΑΣΣΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Assus*. Tête de taureau de face. AR. 2 1/2. Variante pour le module de la pièce décrite par Mionnet, II, p. 522, N° 50.

PLANCHE XXIII.

2. Minerve-Valeria.

N° 1.

Denier romain de la famille Valeria. ACISCVLVS. Buste à droite d'Apollon, les cheveux longs et serrés par un bandeau. Dans le champ, l'*acisculus*, ou petit marteau.

℞. Lvcivs VALERIVS. Aigle à tête de femme, coiffée d'un casque, et portant un bouclier et deux javelots. Cet aigle, ou plutôt cette sirène à corps d'aigle, est celui que les Romains appelaient Valeria, et qui fait allusion au nom de famille du triumvir monétaire *L. Valerius Acisculus*, comme le marteau du droit fait allusion à son surnom. Voyez sur la sirène Valeria un Mémoire inséré dans les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1838, t. II, p. 142 et suiv.

N° 2.

Intaille. Chouette avec le casque, le bouclier et la lance de Minerve. Cornaline.

3. Minerve Proserpine.

N° 3.

Médaille de Side de Pamphylie. Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. Une grenade. AR. 2 1/2. Inédite. Acquise par la Bibliothèque, de M. de Cadalvène, en 1835.

N° 4.

Médaille de Side de Pamphylie. Tête à droite de Minerve, casquée, dans un carré creux.

℞. Une grenade posée sur un dauphin. AR. 4 1/2. Mionnet décrit sous le N° 137 (III, p. 471), une pièce de Side d'après l'exemplaire de M. Cousinéry, qui répond parfaitement à notre pièce, sauf le module. La pièce que nous publions ici a été acquise de M. Durand, en 1836, pour la Bibliothèque.

N° 5.

Médaille de Side de Pamphylie. Dans un grènetis, Minerve, debout, tournée à gauche, casquée, ayant sur la main droite une chouette, et s'appuyant de la main gauche sur un bouclier. Près du bouclier, on distingue les vestiges de la lance. Dans le champ, aux pieds de Minerve, la grenade.

℞. Dans un carré creux, inscription en caractères pamphyliens. Apollon à demi nu, tourné à gauche, avec le pallium posé sur l'épaule, tenant de la main droite un rameau, et de la gauche un arc. Devant Apollon, un autel; derrière, une colombe. AR. 7. Mionnet, III, p. 472, N° 141.

N° 6.

Médaille de Side de Pamphylie. Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. Victoire ailée, marchant à gauche, tenant une couronne. Dans le champ, grenade, et le commencement du nom du magistrat, ΔΙΟΔ. (*Diodore*). AR. 8. Mionnet, III, p. 474, N° 157.

N° 7.

Médaille d'Athènes. Dans un grènetis, buste à droite de Minerve, casquée, les cheveux longs, flottant sur les épaules.

℞. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Athéniens*. Minerve debout, à gauche, casquée, tenant sa lance de la main gauche, et portant de la droite une petite statue de la Victoire. Aux pieds de Minerve, son bouclier. Æ. 5. Mionnet, II, p. 137, N° 287.

N° 8.

Médaille de l'île de Milo. Buste à droite de Minerve, casquée, les cheveux disposés en tresses.

℞. Dans une couronne de laurier, une grenade et la légende ΜΑΛΙΩΝ ΛΥΣΑΝΙΑΣ. (*Monnaie*) *des habitants de Milo. Lysanias*. (*Nom de magistrat*). AR. 4. Mionnet, II, p. 318, N° 44.

N° 9.

Médaille de l'île de Milo. Au milieu d'un grènetis, une grenade.

℞. Dans un grènetis : ΜΗΛΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Milo. Xoanon*, ou ancien simulacre de Minerve, représentée à droite, le casque en tête, le bouclier au bras, et dans l'attitude de frapper de son javelot. Elle est revêtue de la peau de chèvre, qui est entièrement garnie de serpents. Dans le champ, à droite, III. Æ. 6. Mionnet, II, p. 318, N° 47.

4. Minerve Victoire.

N° 10.

Aureus romain de la famille Vibia. Dans un grènetis, buste à gauche de Minerve, casquée, les cheveux longs, flottant sur l'épaule, tenant d'une main un javelot, et portant au bras gauche un bouclier sur lequel est représenté un soleil.

℞. C. VIBIVS · VARVS. Némésis, à droite, ailée, debout, découvrant son sein.

N° 11.

Médaille de Smyrne. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος. ΑΥΡηλιος ΚΟΜΜΟΔΟΣ. *L'empereur César, Marc-Aurèle Commode*. Buste à droite de Commode, lauré, revêtu d'une armure, avec le paludamentum.

℞. ΟΜΟνοια CΜΥΡναιων . ΑΘΗΝΑΙων CΤΡΑτηγου ΑΙ... ΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥ. *Concorde des habitants de Smyrne et de ceux d'Athènes. Sous le stratége Élius? Héraclide.* Minerve-Athéné, à gauche, debout, tendant la main au génie ailé de la ville de Smyrne, Némésis, qui tient un mors de cheval. Æ. 10. Mionnet, III, p. 235, N° 1321.

5. Minerve Iliade.

N° 12.

Médaille d'Ilium de la Troade. Tête à droite de Minerve, casquée, les cheveux longs, flottant sur les épaules.

℞. ΑΘΗΝΑΣ ΙΛΙΑΔΟΣ. (*Effigie*) *de Minerve Iliade.* Statue de Minerve Iliade, à droite, représentée debout, tenant une haste sur l'épaule droite, et portant une quenouille de la main gauche. A ses pieds, la chouette. Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres Μ Υ Ρ Δ Η. A l'exergue, ΑΠΗΜΑΝΤΟΥ. *Sous Apimanthus.* Æ. 10. Mionnet, II, p. 659, N° 186.

N° 13.

Médaille d'Ilium de Troade. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝτωνειος ΓΟΡΔΙΑΝΟ. *L'empereur César, Marc-Antonin Gordien.* Buste à droite de Gordien Pieux, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Dans le champ, ΙΛΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ilium.* Minerve Iliade tutulée, tournée à droite, tenant d'une main le palladium, et de l'autre un javelot. A ses pieds, un globe. Æ. 4. Inédite. Cette médaille peut être rapprochée de celle de moindre module décrite par Mionnet, t. V du Supplément, p. 575, N° 489; mais sur cette médaille, décrite d'après Sestini, la figure de Minerve serait de face, tandis que, sur notre pièce, elle est de profil.

N° 14.

Médaille de Pergame de Mysie. Tête à droite d'Hercule imberbe, coiffé de la peau de lion.

℞. ΠΕΡΓΑμηνων. (*Monnaie*) *des habitants de Pergame.* Le palladium. A droite, dans le champ, foudre. AR. 1 1/2. Mionnet, II, p. 586, N° 466.

N° 15.

Médaille d'Ilium de la Troade. Μαρκος ΑΝΤωΝΕΙΝΟC ΑΥρηλιος· Λουκιος ΟΥΗΡΟC Αυρηλιος. *Marc Antonin Aurèle, Lucius Verus Aurelius.* Têtes affrontées et couronnées de laurier de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

℞. ΙΛΙΕωΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ilium. Xoanon* de Minerve Iliade, à droite, représentée debout, tutulée, tenant une lance d'une main et le palladium de l'autre; aux pieds de la statue, le bouclier. Æ. 4. Mionnet, II, p. 662, N° 218.

N° 16.

Médaille de Calès de Campanie. Buste à gauche de Minerve, casquée.

℞. CALENO. (*Monnaie*) *des habitants de Calès.* Coq debout; dans le champ à gauche, un astre. Æ. 5. Mionnet, I, p. 112, N° 120.

6. Minerve Aréa.

N° 17.

Camée. Minerve, le casque en tête, revêtue d'une longue robe qui laisse voir l'égide, déposant son suffrage dans une urne posée sur un trépied. En face de Minerve, une des Euménides. Ce camée est un fragment de la composition qui décore le célèbre vase Corsini, publiée dans les *Manuscrits inédits* de Winchelmann, n° 151, t. II, p. 203.

PLANCHE XXIV.

7. Minerve d'Athènes.

N° 1.

Médaille d'Athènes. Sans légende. Chouette tournée à gauche.

℞. Aire carrée en creux, divisée en quatre parties inégales. Æ. 4. Mionnet, II, p. 112, N° 11.

N° 2.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque sans ornements.

℞. Dans un carré creux : ΑΘΕναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens.* Chouette tournée à droite. Dans le champ, à gauche, branche d'olivier. AR. 6. Mionnet, II, p. 113, N° 19. Travail ancien.

N° 3.

Médaille d'Athènes. Même type qu'au N° 2, mais d'un coin différent.

N° 4.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné de branches d'olivier.

℞. ΑΘΕναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens.* Chouette tournée à droite. Dans le champ, rameau d'olivier. Carré creux. AR. 6 1/2. Mionnet, II, p. 113, N° 22.

N° 5.

Médaille d'Athènes. Même type qu'au n° 4, mais d'un coin différent.

N° 6.

Médaille d'Athènes. Même type qu'au numéro précédent, mais d'un coin différent.

N° 7.

Médaille d'Athènes. Même type qu'au n° précédent, mais d'un coin différent et d'un module moindre. AR. 4. Mionnet, II, p. 114, N° 24.

N° 8.

Médaille incertaine. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque sans autres ornements que le cimier.

℞. Chouette tournée à droite. Carré creux. AV. 1. Mionnet, Supplément, IX, p. 232, N° 31, pl. X, N° 14.

N° 9.

Médaille d'Athènes. Sans légende. Buste à droite de Minerve,

coiffée d'un casque orné d'une aigrette; sur le front du casque, un griffon et quatre chevaux; sur l'oreille, l'*acrostolium*.

℞. Chouette de face sur une amphore couchée. Sur l'amphore, une lettre effacée, sans doute un A. Dans le champ, deux petits trophées; le tout dans une couronne d'olivier. AR. 8. Mionnet, Suppl., III, p. 538, N° 14.

N° 10.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné comme celui du n° 9. Le tout dans un cercle de perles.

℞ Chouette de face, sur une amphore portant la lettre A. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres M T A. A gauche, monogramme formé des lettres A M P; le tout dans une couronne d'olivier. AR. 8. Mionnet, II, p. 116, N° 52.

N° 11.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque à double aigrette, orné d'un griffon et de quatre chevaux disposés sur le front; sur l'oreille, l'acrostolium. Grènetis de perles.

℞. ΑΘΕναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens*. Chouette sur un diota ou amphore portant la lettre K. Dans le champ, les noms de trois magistrats : ΑΧΑΙΟΣ ΗΛΙοδωρος et ΑΠοΛΛοΔΩρος (Achéus, Héliodore, Apollodore). A droite, une corne d'abondance entre deux épis; le tout dans une couronne d'olivier. AR. 8. Mionnet, II, p. 542, N° 40.

N° 12.

Médaille de Cydonie de Crète. ΑΙΘΩΝ (sans doute le nom d'un magistrat). Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné de l'aigrette, et sur lequel on distingue le Pégase et quatre chevaux de front.

℞. ΚΥΔΩΝΙΑΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Cydoniens*. Chouette posée sur un diota qui porte la lettre B; dans le champ, à droite, Hercule nu, marchant à gauche, la massue levée; le tout dans une couronne d'olivier. AR. 8. Mionnet, II, p. 273, N° 122.

Imitation du type des tétradrachmes d'Athènes.

N° 13.

Camée. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, d'un griffon, de quatre chevaux et de l'acrostolium.

N° 14.

Camée. Jaspe rouge du Musée de Vienne. Tête à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une double aigrette, d'un sphinx et de griffons.

N° 15.

Intaille du musée de Florence. Buste à droite de Minerve, coiffée à peu près du même casque qu'au n° 14. Cornaline.

N° 16.

Intaille sur cornaline, qui a fait partie de la collection Barberini. Tête à gauche de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une double aigrette, des griffons et des quatre chevaux. On y lit : ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΑΙΘΟ.

L'inscription paraît avoir été gravée par une main moderne.

Supplément de Minerve Aréa.

N° 17.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque sans autres ornements que l'aigrette.

℞. ΑΘΗΝΑΣ ΑΡΕΙΑΣ. (*Effigie*) *de Minerve Aréia*. Chouette de face. Æ. 4. Mionnet, II, p. 130, N° 204.

PLANCHE XXV.

Suite de : 7. Minerve d'Athènes.

N° 1.

Médaille de Chalcédon de Bithynie. Vase à deux anses, ou diota.

℞. Carré creux divisé en cinq parties. AR. 5. Inédite.

N° 2.

Médaille de Myrina d'Éolie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℞. ΜΥΡΙναιων. (*Monnaie*) *des habitants de Myrina*. Vase à deux anses. Æ. 4. Mionnet, III, p. 23, N° 137.

N° 3.

Médaille de Synnada de Phrygie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℞. ΣΥΝΝΑΔΑΜΗνων. (*Monnaie*) *des habitants de Synnada*. Chouette de face sur un diota. Æ. 4 1/2. Mionnet, IV, p. 365, N° 966.

N° 4.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. Olivier entre un diota et une chouette. A l'exergue, ΑΘΗΝΑιων. (*Monnaie*) *des Athéniens*. Æ. 5. Mionnet, dans le 3ᵉ volume du Supplément, p. 572, décrit sous le n° 263, une médaille, gravée par Hunter, qui offre le même type que celle du Cabinet de France, que nous publions ici; mais la légende est écrite en rétrograde tandis qu'ici elle est dans le sens ordinaire.

N° 5.

Médaille de Tarente de Calabre. Buste à gauche de Minerve, casquée; sur le casque, le monstre Scylla de face; le tout entouré d'un grènetis.

℞. ΣΩ. Chouette sur un crabe. A gauche, le nom de magistrat, ΥΝΑΥΑΝΙΩ. AV. 4. Mionnet, I, p. 138, N° 368.

N° 6.

Médaille de Tarente. Buste à gauche de Minerve, casquée; sur le casque, un triton.

℞. Chouette à droite sur un foudre. Dans le champ, à droite, ΣΩ. A l'exergue : ΑΙ. AR. 3. Mionnet. Suppl. I, p. 280, N° 554. (Cette pièce est indiquée par erreur OR sur la planche.)

8. Minerve fille de Jupiter.

N° 7.

Médaille de Tarente. Buste à droite de Minerve, casquée; un triton sur le casque.

℟. ΝΕΥΜΗΝΙΟΣ ΠΟΛΥδωρος (*noms des magistrats*) *Neumène et Polydore*. Chouette à droite sur une branche d'olivier. AR. 4. Mionnet, p. 139, N° 377.

N° 8.

Médaille de Syracuse. Buste à gauche de Minerve coiffée d'un casque orné d'une crinière.

℟. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Foudre ailé. Dans le champ, ΞΑ. AR. 6. Mionnet, I, p. 300, N° 791.

N° 9.

Médaille d'Albe, dans le Latium. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque à crinière.

℟. ALBA. Aigle sur un foudre, tourné à droite et regardant à gauche. AR. 2. Mionnet, I, p. 106, N° 77.

N° 10.

Médaille des Épirotes. Buste à gauche de Minerve casquée. Traces d'une légende.

℟. Dans une couronne de chêne, aigle à droite sur un foudre et la légende, ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ (*monnaie*) *des Épirotes*, disposée en deux lignes perpendiculaires. Médaille fourrée d'argent. Mod. 6. Mionnet, II, p. 48, N° 16.

N° 11.

Médaille de Pergame de Mysie. ΠΕΡΓΑΜΟϹ ΚΤΙϹΤΗϹ. *Pergamus, fondateur*. Buste à droite de Pergamus, diadémé, barbu.

℟. ΕΠΙ ϹΤΡΑΤΗΓΟΥ ΣΩΚΡΑΤΟΥ. *Sous le stratège Socrate*. Minerve, debout, tournée à gauche, casquée, tenant de la main droite une patère et de la gauche s'appuyant sur son bouclier près duquel est placée sa lance. Æ. 7. Mionnet, II, p. 589, N° 492.

N° 11 *bis*.

Médaille d'Æsernia du Samnium. AISERNINORVM. (*Monnaie*) *des habitants d'Æsernia*. Buste à gauche de Minerve casquée.

℟. Aigle à droite les ailes éployées, tenant un serpent dans ses serres. Æ. 5. Mionnet, I, p. 107, N° 81.

9. MINERVE ALÉA.

N° 12.

Médaille de Tégée d'Arcadie. Buste à gauche de Minerve, casquée.

℟. Τ au milieu d'un champ concave. Æ. 5. Mionnet, Suppl., IV, p. 293, N° 113.

N° 13.

Médaille de Tégée d'Arcadie. Buste à droite d'Aléus, barbu. A gauche, ΑΛΕΟϹ.

℟. ΤΕΓΕΑΤΑΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Tégée*. Mars et Minerve, debout, armés, se donnant la main; une petite figure présente un vase à Minerve. Dans le champ, deux monogrammes; le premier, composé d'un A, d'un V et d'un T. Le second, d'un M et d'un I. Æ. 6. Mionnet, II, p. 256, N° 72.

10. MINERVE HIPPIA.

N° 14.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℟. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Athéniens*. (On distingue à peine les trois premières lettres de ce mot, qui est plus visible sur d'autres pièces). Neptune et Pallas, debout, au pied d'un olivier sur lequel est perchée une chouette; un serpent est enroulé autour de l'olivier. Æ. 7. Mionnet, II, p. 135, N° 269.

PLANCHE XXVI.

N° 1.

Médaille d'Athènes. Cheval marchant à gauche.

℟. Carré creux divisé par deux lignes diagonales. AR. 5. Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, t. II, p. 125, pl. IV, n° 7.

Cette pièce, ainsi que la suivante, a été attribuée à Athènes par M. Cousinéry, dont on peut lire le Mémoire dans l'ouvrage que nous venons de citer. Il a reproduit la même pièce que nous; mais, par inadvertance, on lit dans son texte que le cheval est tourné à droite.

N° 2.

Médaille d'Athènes. Partie postérieure d'un cheval, tourné à droite.

℟. Carré creux partagé en quatre. AR. 3. Cousinéry, *loc. cit.*, N° 9. Voyez ci-dessus.

N° 2 *bis*.

Médaille de la ville de Saintes, dans la seconde Aquitaine. SANTONOS. Buste à gauche de Minerve, casquée.

℟. Cheval galopant à droite, le cou et le corps serrés par des liens. Dans le champ, à droite, rosace. Æ. 3. Mionnet, I, p. 64, N° 4; Duchalais, *Description des Médailles gauloises de la Bibliothèque royale*, p. 15, n° 27.

N° 3.

Médaille de Pharsale en Thessalie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℟. ΦΑΡΣαλιων. (*Monnaie*) *des habitants de Pharsale*. Buste à droite d'un cheval. AR. 3. Mionnet, II, p. 22, N° 156.

N° 4.

Médaille d'Orthia d'Élide. Buste à droite de Minerve casquée.

℟. ΟΡΘΙΕΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Orthia*. Partie antérieur d'un cheval, galopant à droite, sortant d'un rocher sur lequel s'élèvent deux rameaux d'olivier, le tout renfermé dans une couronne de laurier. Æ. 6. Longpérier, *Rev. num.*, année 1843, p. 244, pl. X, N° 4.

N° 5.

Médaille de Périnthe de Thrace. Buste à droite de Minerve, casquée.

℟. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Périnthe*. Deux chevaux à mi-corps joints ensemble. Æ. 5. Mionnet, I, p. 401, N° 256.

N° 6.

Médaille de Clazomène d'Ionie. — Astragale.

℞. Aire carrée en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 4. Mionnet, III, p. 64, N° 15.

N° 7.

Médaille d'Athènes. Roue à douze rais groupés trois par trois.

℞. Carré creux, divisé en quatre parties. AR. 3. Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine,* t. II, p. 125, n° 6.

N° 8.

Médaille de Luceria d'Apulie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette. Au-dessus, les cinq points qui indiquent la valeur monétaire du *quincunx.*

℞. Dans les rayons d'une roue, ΛΟΥCΕΡΙων (*Monnaie*) *des habitants de Luceria.* Æ. 6. Mionnet, I, p. 132, N° 324.

11. Minerve Gorgo.

N° 9.

Médaille de Sinope en Paphlagonie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, avec un Pégase et quatre chevaux de front.

℞. ΣΙΝΩΠΗΣ. (*Monnaie*) *de Sinope.* Persée debout, à gauche, tenant la *harpé* dans la main droite, et dans la gauche la tête de Méduse, dont le cadavre est étendu à ses pieds; dans le champ, un monogramme composé des lettres ΣΜ. Æ. 8 1/2. Mionnet, II, p. 401, N° 84.

N° 10.

Médaille de Sinope de Paphlagonie. — L'égide, au centre de laquelle est la tête de Méduse.

℞. ΣΙΝΩΠΗΣ. (*Monnaie*) *de Sinope.* Victoire ailée, marchant à droite, portant une palme. Dans le champ, à droite, monogramme formé des lettres Σ et Μ. Æ. 5. Mionnet, II, p. 402, N° 94.

N° 11.

Camée. Sardonyx à deux couches de la Bibliothèque Nationale. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, et sur lequel est sculpté un griffon; elle est revêtue de l'égide.

N° 12.

Médaille de Neapolis de Macédoine. Tête de Méduse, de face.

℞. Carré creux divisé en quatre parties. AR. 4 1/2. Mionnet, Suppl., III, p. 83, N° 505.

N° 13.

Médaille de Neapolis de Macedoine. Tête de Méduse, de face.

℞. Dans un carré creux, une tête de panthère de face, avec ses deux pattes. AR. 5 1/2. Variété de coin de la pièce d'Allier de Hauteroche, décrite par Mionnet, Supplément, III, p. 83, N° 507.

N° 14.

Médaille de Populonia d'Étrurie. Tête de Méduse, de face, avec un diadème.

℞. Caractères étrusques confus; croissant et trident. AR. 5 1/2. Médaille acquise par la Bibliothèque de M. Durand, en 1831.

PLANCHE XXVII.

N° 1.

Intaille. Gorgone ailée, regardant de face, posée sur un genou. Améthyste.

N° 2.

Médaille de Neapolis de Macédoine. Tête de Méduse, de face.

℞. ΝΕΟΠολιτων. (*Monnaie*) *des habitants de Neapolis.* Buste à droite de Minerve, les cheveux retroussés par derrière. Carré creux. Æ. 2 1/2. Mionnet, I, p. 478, N° 209.

N° 3.

Médaille d'Abydos de la Troade. Tête de Méduse, de face.

℞. Ancre, écrevisse, et l'A initial d'Abydos. AR. 3. Mionnet, II, p. 631, N° 11.

N° 4.

Statère de l'Asie-Mineure. Buste à droite d'un jeune homme imberbe, les cheveux longs, mais plats.

℞. Dans un carré creux, la tête de Méduse, de face. AV. 1.

N° 5.

Camée. Sardonyx à deux couches, de la Bibliothèque nationale. Tête de Méduse, de trois quarts.

N° 6.

Camée. Tête de Méduse, de trois quarts. Améthyste qui a fait partie de la collection Colonna.

N° 7.

Camée. Tête de Méduse, de face. Musée Poniatowski. Verre antique.

N° 8.

Intaille. Buste à droite de Méduse, avec des ailés à la tête, revêtu de l'égide. Cornaline.

N° 9.

Camée. Tête de Méduse, de face.

N° 10.

Intaille. Buste à gauche de Méduse, sans ailes, les cheveux longs et bouclés. On lit au droit : CωCOC, signature du graveur. Cornaline.

N° 11.

Intaille du musée Blacas. Buste à droite de Méduse, avec des ailes à la tête. Chalcédoine.

N° 12.

Intaille. Buste à droite de Méduse, avec des ailes à la tête.

N° 13.

Camée. Buste à gauche de Méduse, avec des ailes à la tête. Fragment.

N° 14.

Denier d'argent de la famille Cossutia. — SABVLA. Buste à gauche de Méduse, avec des ailes à la tête, et des serpents entremêlés dans sa chevelure.

℞. Persée monté sur Pégase, la lance sur l'épaule, à droite. A l'exergue, Lvcivs COSSVTIvs Caii Filivs. *Lucius Cossutius, fils de Caius.* Sabula, nom qu'on lit au droit, est le surnom du triumvir Lucius Cossutius Sabula.

N° 15.

Denier d'argent de la famille Julia. Tête jeune, laurée, ailée, les cheveux disposés en nattes; derrière, un trident et un dauphin.

℞. Lvcivs IVLIvs BVRsio. *Lucius Iulius Bursio.* Victoire conduisant un quadrige, à droite. Dans le champ, VE.

N° 16.

Camée. Buste à droite de Méduse, avec des ailes à la tête.

N° 17.

Médaille de Populonia d'Étrurie. Buste de face de Minerve, casquée.

℞. Croissant et traces de légende en caractères étrusques. On distingue surtout l'V et l'N. AR. 5 1/2. Médaille acquise par la Bibliothèque nationale, de M. Durand, en 1833.

N° 18.

Médaille de Populonia d'Étrurie. Buste de face d'Hercule, jeune, coiffé de la peau du lion, qui est nouée autour de son cou.

℞. Revers lisse. AR. 5. Mionnet, Supplém., I, p. 200, N° 16.

N° 19.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, casquée, la poitrine couverte de l'égide.

℞. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Athéniens.* Minerve assise, à gauche, ayant près d'elle son bouclier, tenant d'une main sa lance, et l'autre main étendue vers un olivier autour duquel s'enroule un serpent. Æ. 5. Mionnet, II, p. 137, N° 291.

N° 20.

Médaille de Phocée d'Ionie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque surmonté d'une aigrette.

℞. Griffon tourné à droite. Dans le champ, bonnet des Dioscures. Exergue : ΦΩΚΑΙεων. (*Monnaie*) *des Phocéens.* Æ. 4 1/2. Mionnet, III, p. 177, N° 830.

PLANCHE XXVIII.

N° 1.

Camée de la collection du prieur Laurenti. Tête de trois quarts de Méduse, avec des ailes et sa coiffure de serpents. Améthyste.

12. Minerve protectrice d'Hercule.

N° 2.

Médaille de Patrée d'Ionie. Buste à droite d'Hercule, diadémé, barbu.

℞. ΜΗΤΡΟΔΩΡΟC ΜΕΝΕΚΛΕoC ΠΑΤΡΕΩΝ. *Métrodore, fils de Meneclès* (*magistrat*).—(*Monnaie*) *des habitants de Patrée*). Minerve courant à droite, armée, le casque en tête, la lance en arrêt, le bouclier au bras gauche. Dans le champ, à droite, chouette; à gauche, monogramme de *Patrée.* Æ. 5. Mionnet, II, p. 191, N° 321.

N° 3.

Incertaine de la Cilicie. Minerve debout, à gauche, le bouclier au bras, l'égide sur la poitrine, le casque en tête, s'appuyant sur sa lance. Dans le champ, le symbole ressemblant à la croix ansée.

℞. Hercule combattant à droite, la peau du lion sur les épaules, la massue à la main droite, et l'arc à la gauche. Légende en caractères phéniciens; le tout dans un carré creux. AR. 7. Mionnet, Suppl., VII, p. 298, N° 574, et pl. VIII, N° 6.

N° 4.

Médaille du Bruttium. Buste à droite d'Hercule, coiffé de la peau de lion. Derrière, massue.

℞. ΒΡΕΤΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Bruttiens.* Minerve, à droite, armée d'une lance et d'un bouclier. Dans le champ, à droite, charrue. Æ. 7. Mionnet, I, p. 184, N° 812.

N° 5.

Médaille d'Héraclée d'Ionie. Buste à droite de Minerve, coiffée du casque à aigrettes et orné du griffon et des quatre chevaux.

℞. Dans une couronne de chêne, la légende ΗΡΑΚΛΕΩΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Héracléens.* Une massue; sous la massue, une petite Victoire et deux monogrammes : le premier formé d'un Α, d'un Ξ, d'un Ρ et d'un Υ; le second formé peut-être d'un Α, d'un Τ et d'un Ο. AR. 9. Mionnet, I, p. 477, N° 200.

N° 6.

Statère incertain. Buste de face de Minerve, casquée, avec un collier de perles et des pendants d'oreille.

℞. Buste à droite d'Hercule jeune, imberbe, diadémé, dans un carré indiqué par quatre barres. AV. 1 1/2. Mionnet, Suppl., IX, p. 232, N° 30, pl. X, N° 13.

N° 7.

Médaille d'Héraclée de Lucanie. Minerve casquée, sacrifiant sur un autel; à ses pieds son bouclier, et un objet indistinct qui pourrait être un trophée.

℞. Deux Hercules, tenant la massue d'une main, et de l'autre une patère. Exergue : ϜΗΡΑΚΛΕΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Héraclée.* Æ. 4. Mionnet, Suppl., I, p. 299, N° 668.

13. Minerve compagne d'Apollon.

N° 8.

Médaille de Marseille de la Gaule. Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. Trépied; à droite, ΜΑσσαλιων. (*Monnaie*) *des habitants de Marseille*. Æ. 5. Mionnet, I, p. 75, N° 171; Duchalais, *Description des Médailles gauloises*, p. 61, N° 218.

N° 9.

Denier d'argent de la famille Fufia. Bustes conjugués, à droite, de l'Honneur et de la Vertu; la Vertu est représentée par une tête jeune, casquée; l'Honneur, par une tête jeune, laurée. A droite, VIRTvs; à gauche, HOnos. A l'exergue, on lit CALENI, nom du triumvir monétaire Fufius Calenus.

℞. L'Italie et Rome, personnifiées, se donnant la main. Rome est casquée et tient un javelot; l'Italie est vêtue de la stola et tient une corne d'abondance. Derrière l'Italie, un caducée et les initiales ITALia. Les initiales ROma sont également placées derrière la figure de Rome. A l'exergue, le mot CORDI, qui désigne Mucius Cordus, le collègue de Fufius Calenus.

N° 10.

Médaille de Pergame de Mysie. ΠΕΡΓΑΜΗνων. (*Monnaie*) *des habitants de Pergame*. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné de l'aigrette.

℞. ΕΠι ΣΤΡΑτηγου ΜΩΔΑΙΩ. *Sous le stratége Modæus*. Télesphore vu de face, enveloppé dans son manteau. Æ. 3. Mionnet, II, p. 592, N° 524.

N° 11.

Médaille de Cyzique de Mysie. ΚΟΡΗ ΣΩΤΕΙΡΑ ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ. *Proserpine, protectrice des habitants de Cyzique*. Buste à droite de Faustine la Jeune, coiffée d'épis comme Proserpine.

℞. ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cyzique Néocores*. Minerve, assise sur un siége à dossier, à gauche, donnant à manger à un serpent enlacé autour d'un olivier. Æ. 12, Mionnet, II, p. 541, N° 189.

N° 12.

Médaillon de Marc-Aurèle. AVRELIVS CAESAR. *Aurelius César*. Buste à droite de Marc-Aurèle jeune, les cheveux bouclés, barbu.

℞. TRibvnitiæ Potestatis. XIIII. COS. (*Investi de la puissance tribunitienne pour la XIVe fois, consul*. Minerve à gauche, debout, sacrifiant; derrière elle, sa lance et son bouclier, sur lequel on distingue un serpent; dans le fond, olivier sur lequel est perchée la chouette. Médaillon de bronze.

Supplément a la Minerve protectrice d'Hercule.

N° 13.

Camée du Musée de Florence. Minerve debout, sacrifiant sur un autel, à gauche; derrière l'autel, un arbre. Dans le champ, à droite, Hercule enfant étouffant les serpents.

Supplément a la Minerve d'Athènes.

N° 14.

Camée de la Bibliothèque nationale. Buste à droite de Minerve, coiffée du casque orné de l'aigrette et des griffons. Sardonyx à trois couches.

PLANCHE XXIX.

N° 1.

Intaille de la Bibliothèque nationale. Buste à gauche de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, et portant l'égide. On lit autour : ΟΥΡΤ ΣΟΥυ Ηωο ΠΙΤΟΥΚΠ. Cette légende doit avoir été inscrite par une main moderne. Il n'y faut pas chercher de sens. Jaspe sanguin.

N° 2.

Camée. Tête de face de Minerve-Gorgo, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

N° 3.

Médaille de Pergame de Mysie. Μαρκος ΑΥΡΗλιος ΚΟΜΟΔΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Marc-Aurèle Commode, César*. Buste à droite de Commode jeune, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ Β ΝΕΩΚΟΡΩΝ. *Sous Nicomède; (Monnaie) des habitants de Pergame, deux fois Néocores*. Minerve, assise à gauche, tenant dans la main droite une petite Victoire, le coude gauche posé sur son bouclier. Æ. 9 1/2. Mionnet, II, p. 605, N° 597.

N° 4.

Médaille de Rhegium du Bruttium. Buste à gauche de Minerve, coiffée d'un casque surmonté d'une aigrette et orné d'un griffon.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Rhégiens*. Minerve debout, à gauche, casquée, tenant de la main droite une petite Victoire ailée portant un trophée, de la main gauche tenant sa lance et s'appuyant sur son bouclier. Dans le champ, un foudre et la lettre Π. Æ. 5. Mionnet, I, p. 203, N° 984.

N° 5.

Médaille de Syracuse. Buste à gauche d'Hercule imberbe, coiffé de la peau de lion.

℞. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Minerve debout, à droite, combattant, le bouclier au bras. Æ. 6. Mionnet, I, p. 308, N° 881.

N° 6.

Médaille des Thessaliens. Buste à droite d'Apollon, couronné de laurier. Derrière la tête, ΓΑΥΑΝΑ

℞. ΘΕΣΣΑΛΩΝ. (*Monnaie*) *des Thessaliens*. Minerve debout, à droite, casquée, le bouclier au bras gauche, dans l'attitude de frapper de sa lance. Dans le champ, ΠΟΛΥ, sans doute le commencement du nom d'un magistrat. AR. 4. Mionnet, II, p. 4, N° 33.

N° 7.

Médaille des Thessaliens. Buste à droite de Jupiter, lauré. Derrière la tête, ΝΙΚΟΚΡΑΤΟΥΣ. *Sous Nicocrate.*

℞. ΘΕΣΣΑΛΩΝ (*Monnaie*) *des Thessaliens.* ΦΙΛΟΞΕΝΙΔΟΥ ΠΕΤΡΑΙΟΣ. *Petræius, fils de Philoxène.* Minerve debout, à droite, combattant. Dans le champ, à droite, une palme. AR. 6. Mionnet, II, p. 4, N° 27.

N° 8.

Médaille de Syracuse. Buste de face de Minerve, casquée. Dans le champ, quatre poissons.

℞. ΣΥΡΑ. . . (*Monnaie*) *des Syracusains.* Guerrier nu, le casque en tête, l'épée au flanc, portant au bras gauche un grand bouclier, et tenant de la droite sa lance dont il semble prêt à frapper; derrière lui, un autel allumé. A ses pieds, une brebis immolée. A l'exergue, traces du nom de ΛΕΥΚΑΣΠΙΣ, *Leucaspis.* AR. 4. Mionnet, I, p. 303, N° 816.

Leucaspis, selon Diodore de Sicile (IV, 23), est un héros sicilien tué par Hercule. Torremuzza, tab. LXXVIII, 14; Eckhel, *D. N.* I, p. 246.

N° 9.

Intaille. Minerve armée, courant à gauche et regardant à droite. Onyx.

N° 10.

Camée. Minerve, debout, regardant Vulcain qui, assis, travaille à la confection d'un bouclier. Derrière Vulcain, une colonne sur laquelle est posé un casque. Cornaline.

N° 11.

Médaille de Thyatira de Lydie. Buste à droite de Minerve, casquée, avec l'égide.

℞. ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Thyatira.* Minerve debout, à gauche, casquée, avec l'égide, tenant de la main droite une petite Victoire, et s'appuyant sur son bouclier près duquel est posée sa lance. Æ. 4 1/2. Mionnet, IV, p. 152, N° 862.

N° 12.

Médaille de Mæonie de Lydie. ΜΑΙΟΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Mæoniens.* Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, avec l'égide.

℞. ΕΠΙ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. *Sous Démétrius.* Cérès voilée, debout à gauche, tenant de la main droite un pavot et des épis, et s'appuyant sur une haste noueuse. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 65, N° 345.

N° 13.

Médaille d'Apollonos Hiéron de Lydie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque à longue aigrette, la poitrine couverte de l'égide.

℞. ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΡΕΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Apollonos Hiéron.* Jupiter debout, à gauche, vêtu d'une longue robe, tenant sur la main droite un aigle, et de la gauche son sceptre. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 10, N° 50.

N° 14.

Médaille de Lebedus d'Ionie. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, et d'une couronne d'olivier. On distingue le pendant d'oreilles de la déesse, qui est une petite Victoire.

℞. Dans une couronne de laurier, ΛΕΒΕΔΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Lebedus.* Plus bas, le nom du magistrat, ΑΘΗΝΑΙΟΣ, *Atheneus.* Au milieu, chouette posée sur une massue, entre deux cornes d'abondance jointes ensemble. AR. 9. Mionnet, III, p. 140, N° 582.

N° 15.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΝΤωΝΙΝΟϹ ϹΕΒαστος ΕΥϹΕΒης. *Antonin Auguste, Pieux.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, avec une couronne de laurier.

℞. Dans le champ, LΖ (an 7). Minerve debout, à gauche, casquée, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite des balances; près d'elle, son bouclier. Potin. 5 1/2. Mionnet, VI, p. 233, N° 1574.

N° 16.

Médaille de Philomelium de Phrygie. ΑΥτοκρατωρ Καισαρ ΛΟΥκιος ϹΕΠτιμιος ϹΕΟΥΗΡΟϹ ΠΕρτιναξ. *L'empereur César Lucius Septime Sévère Pertinax.* Buste à droite de Septime Sévère, couronné de laurier.

℞. ΦΙΛΟΜΗΛΕΩΝ ΕΠΙ ΑΔΡΙΑΝΟΥ. (*Monnaie*) *des Philoméliens, sous Hadrien.* (L'Ω du nom du peuple est renversé.) Minerve casquée, debout à gauche, tenant sur la main droite une petite Victoire, et s'appuyant de la gauche sur sa lance, près de laquelle repose son bouclier. A ses pieds, un serpent se dressant. AE. 9. Mionnet, IV, p. 350, N° 890.

N° 17.

Camée. Buste à gauche de Minerve, coiffée d'un casque dont la partie antérieure représente une tête de satyre. Cornaline.

PLANCHE XXX.

14. Minerve Bellone.

N° 1.

Médaille de Pergame de Mysie. Tête de Minerve, casquée, à droite.

℞. ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ. *De Minerve Nicéphore.* Trophée. AE. 4. Variante de coin des pièces décrites par Mionnet, Supplément, V, p. 424, N° 895.

N° 2.

Médaille de Séleucie de Pisidie. . . . . . ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹΕΒΑΤΟϹ (*sic*). . . . *Gordien, Auguste.* Buste à droite de Gordien III, avec une couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. ϹΕΛΕΥΚεων ΚΛΑΥ. . . . . ΚΑ. . . (*Monnaie*) *des habitants de Séleucie. . . . . .* (*Frappée sous la magistrature de*) *Claudius Ca. . . .* Minerve à droite, combattant le géant. AE. 7 1/2. Inédite.

N° 3.

Médaillon de bronze de Commode. Marcvs COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGvstvs BRITannicvs. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique.*

Buste à droite de Commode, lauré, avec la cuirasse et le paludamentum.

℞. MINERva AVGvsta · Pontifex MAXimvs TRibvnitiæ Potestatis XVI · IMPerator VIII. *Minerve Auguste.* (Puis la suite des titres du droit.) *Investi de la puissance tribunitienne pour la XVIe fois, Imperator pour la VIIIe fois.* A l'exergue, ces titres continuent : COS VI Pater Patriæ. *Consul pour la VIe fois, père de la patrie.* Minerve casquée, marchant à droite, et retournant la tête à gauche, le bras armé du bouclier. Derrière, sur une colonne, la chouette.

N° 4.

Médaillon romain de Commode. Marcvs COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGvstvs BRITannicvs. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique.* Buste à gauche de Commode, lauré, avec le paludamentum.

℞. MINERva VICTrix · Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis · XIIII · IMPerator VIII. *Minerve victorieuse. Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la XIVe fois, Imperator pour la VIIIe fois.* Minerve debout, à gauche, casquée, tenant de la main droite une petite Victoire, et s'appuyant de la gauche sur sa lance; à ses pieds, son bouclier. A droite, un trophée. A l'exergue, la suite des titres de la légende : COS V Pater Patriæ. *Consul pour la Ve fois, père de la patrie.*

N° 5.

Médaille de Phasélis de la Lycie. Proue de vaisseau; audessus, Victoire volant à droite et portant une couronne. Grènetis.

℞. Φασηλιτων. (*Monnaie*) *des habitants de Phasélis.* Grènetis. Minerve debout, à droite, dans l'attitude du combat. Æ. 4 1/2. Mionnet, III, p. 443, N° 69 (1).

N° 6.

Médaille de Lebedus d'Ionie. ΛΕΒεδιων. (*Monnaie*) *des habitants de Lebedus.* Minerve debout, sur une proue de vaisseau, lançant un javelot de la main droite.

℞. ΕΡΜΙΠΠΟΣ ΑΡΤΕΜΟΥ. *Hermippus, fils d'Artemus.* Chouette vue de face. Æ. 4. Mionnet, II, p. 84, N° 41 (2).

Mionnet décrit cette pièce avec celles de Leucas d'Acarnanie. Nous la croyons plutôt de Lebedus d'Ionie. Voy. plus haut, pl. XXIX, n° 14.

N° 7.

Médaille de Calès de Campanie. Tête de Minerve, à gauche, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℞. Victoire conduisant un bige à gauche. Exergue : CALENO. (*Monnaie*) *des habitants de Calès.* AR. 5. Mionnet, I, p. 111, N° 107.

N° 8.

Médaille d'Aquilonia du Samnium. Légende en caractères osques rétrogrades, AKVRVNNIAR, dans laquelle on croit reconnaître le nom d'Aquilonia. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette; derrière, un petit bouclier rond ou une patère.

(1) Sur la planche, le revers a été mis avant le droit.

(2) Le revers a été mis avant le droit sur la planche.

℞. Guerrier, de face, le casque en tête, marchant à gauche, tenant de la main droite une patère, et portant au bras gauche son bouclier; son épée ou son javelot dépasse le bouclier. Æ. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 225, N° 191. Cf. Millingen, *Considérations sur la Numismatique de l'ancienne Italie*, p. 177 et 178, et mon Mémoire sur l'*Æs grave*, dans la *Revue Numism.*, année 1844, p. 256 et suiv.

N° 9.

Tête de Minerve, de trois quarts, à gauche, avec un casque à trois aigrettes; à droite, un bouclier; à gauche, une lance.

℞. ΦΑΡΣΑΛΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Pharsale.* Cavalier en course, à droite, dans l'attitude de frapper un ennemi avec une lance; derrière, un guerrier. Æ. 5. Mionnet, II, p. 23, N° 163.

N° 10.

Médaille de Tomi de la Mœsie Inférieure. ΕΡΜΟΓΕΝΟΥ. (*Sous*) *Hermogène.* Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. ΤΟΜΙΤΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Tomi.* Le dieu Lunus à cheval, allant à droite. Æ. 5. Mionnet, I, p. 362, N° 52.

N° 11.

Médaillon de bronze de Marc-Aurèle. Marcvs AVRElivs ANTONINVS . AVGvstvs · ARMENIACVS Pontifex Maximvs. Buste à gauche de Marc-Aurèle lauré, avec le paludamentum.

℞. TRibvnitiæ Potestatis XX IMPerator III COS III. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la XXe fois, Imperator pour la IIIe, trois fois consul.* Minerve et la Victoire sacrifiant sur un autel sur lequel se dresse un serpent. Derrière Minerve, un olivier.

N° 12.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣαρ ΑΔΡΙΑΝΟΣ ΣΕΒαστος. *L'empereur César Hadrien Auguste.* Buste à droite d'Hadrien lauré, avec le paludamentum.

℞. Dans le champ, L Ζ (an 7). Minerve debout, à gauche, tenant de la main gauche un crocodile, et s'appuyant de la droite sur sa lance. A ses pieds, un bouclier sur lequel on voit représentée la déesse elle-même terrassant un géant. Æ. 9 1/2. Mionnet, VI, p. 156, N° 923.

N° 13.

Médaille du Nome Oxyrinchites en Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΤΡΑΙανος ΑΔΡΙΑνος ΣΕΒαστος. *L'empereur César Trajan Hadrien Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. ΟΞΥΡυγχιτων LΙΑ. (*Monnaie*) *des Oxyrinchites. L'an XI.* Minerve debout, à gauche, portant sur la main droite une petite statue de la Victoire, et de la gauche une bipenne. Æ. 3. Mionnet, VI, p. 541, N° 106; Tôchon d'Annecy, *Recherches historiques et géographiques sur les Médailles des Nomes de l'Égypte*, p. 120.

N° 14.

Médaille de Philadelphie de Lydie. ΔΗΜΟΣ. *Le Peuple.* Buste à droite, lauré, du Peuple.

℞. ΦΛαουιανων ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Flavia Philadelphia Néocores.* Minerve debout, à gau-

che, avec le modius sur la tête, vêtue de la stola, tenant de la main droite le simulacre de la Diane d'Éphèse, et de la gauche une lance et un bouclier. Æ. 7. Mionnet, IV, p. 100, N° 545.

N° 15.

Médaille de Hiérocésarée de Lydie. ΑΥτοκρατωρ ΚΑισαρ ΣΕΠτιμιος ΣΕΟΥΗΡΟΣ. Buste à droite de Septime-Sévère lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΙΕΡΟΚΑΙΣΑΡεων ΚΟΜΑΝΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Hiérocésarée et des habitants de Comana.* Minerve debout, radiée, vue de face, et vêtue de la stola, la main droite sur un bouclier posé à terre, et tenant de la main gauche une massue. Æ. 8. Mionnet, Suppl., IV, p. 446, N° 166.

PLANCHE XXXI.

15. La Victoire.

N° 1.

Médaillon de bronze d'Antonin. ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis · COS III. *Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul trois fois.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'Empereur.* Victoire à gauche, ailée, avec la couronne murale, tenant une guirlande. A l'exergue, Senatvs Consvlto. *Par ordre du Sénat.*

N° 2.

Médaillon de bronze de Marc-Aurèle. Marcvs Antoninvs AVGvstvs TRibvnitiæ Potestatis XXVII. *Marc-Antonin, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la XXVIIe fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IMPerator VI COS III. *Imperator pour la VIe fois, consul pour la IIIe fois.* Victoire conduisant un quadrige à gauche. Exergue : VICToria GERmanica. *Victoire germanique.*

N° 3.

Médaillon d'Hadrien. HADRIANVS AVGVSTVS. *Hadrien Auguste.* Buste à gauche d'Hadrien lauré, avec le paludamentum.

℞. Victoire dans un bige, à droite. Exergue : COS III · Pater · Patriæ. *Consul pour la IIIe fois, père de la patrie.* Médaillon de bronze, avec un entourage très-orné.

§ V. *APOLLON.*

1. Apollon *in genere.*

N° 4.

Intaille de la Bibliothèque Nationale. Apollon vu à mi-corps, avec une chlamyde, l'arc et le carquois. Jaspe.

N° 5.

Intaille. Cornaline du Musée de Florence. Buste à droite d'Apollon, comme au numéro précédent.

2. Apollon Didyméen.

N° 6.

Intaille. Apollon Didyméen debout, tourné à droite, tenant des flèches de la main gauche, et de l'autre main un chien par la patte; devant lui, un trépied. Cornaline.

N° 7.

Médaille de Milet d'Ionie. Apollon Didyméen, nu, debout, à droite, tenant un arc et un cerf. Grènetis.

℞. Lion accroupi, tourné à droite, et regardant un astre à gauche. Exergue : ΜΙΛΗΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Milésiens.* Æ. 4. 4. Mionnet, III, p. 167, N° 769.

N° 8.

Médaille de Milet d'Ionie. ΦΑΥΣΤΕΙΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Faustine Auguste.* Buste à droite de Faustine.

℞. ΕΠΙ ΑΙΛιου ΙΠΠΟΛΕΙΤΟΥ ΜΙΛΗΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Milésiens, sous Élius Hippolyte.* Apollon Didyméen debout, vu de face, tenant un cerf sur la main droite, et dans la gauche un arc et une flèche. Æ. 5. Mionnet, III, p. 170, N° 790.

N° 9.

Médaille de Milet d'Ionie. ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΣΕΒαστη. *Julia Domna, Auguste.* Buste à droite de Julia Domna.

℞. ΕΠΙ Π. . . . . . ΑΝΔΡΟ ΜΙΛΗΣΙΩΝ. *Sous P.* . . . . (*Monnaie*) *des Milésiens.* Apollon Didyméen, debout, de face. Æ. 6 1/2. Mionnet, III, p. 171, N° 797.

N° 10.

Médaille de Pergame. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΜΑΡκος ΑΥΡηλιος ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin.* Buste à droite de Caracalla lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΠι ΚΕΦΑΛιωνος ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΔΙΣ ΝΕΩΚΟΡων. *Sous Céphalion,* (*Monnaie*) *des habitants de Pergame, les Premiers, deux fois Néocores.* Apollon Didyméen nu, debout, de face, tenant dans la main droite un petit cerf, et de la gauche un arc; à sa gauche, une femme debout également de face. Æ. 11. Mionnet, II, p. 601, N° 579.

N° 11.

Médaille de Milet d'Ionie. ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Auguste.* Buste à gauche de Claude lauré. Devant, un astre.

℞. ΜΙΛΗΣΙΩΝ ΔΙΔΥΜΕΥΣ. (*Apollon*) *Didyméen des Milésiens.* Apollon Didyméen debout, tourné à droite, tenant de la main gauche un cerf, et de la droite un arc et une flèche. Æ. 5. Mionnet, III, p. 168, N° 777.

N° 12.

Médaille de Milet d'Ionie. Tête laurée d'Apollon, de face, les cheveux longs flottant sur les épaules.

℞. ΕΚ ΔΙΔΥΜΩΝ ΙΕΡΗ. (*Monnaie*) *sacrée* (*tirée du trésor*) *des Didyméens.* Lion marchant à gauche, et regardant un astre placé derrière lui. AR. 2. Mionnet, Suppl., VI, p. 267, N° 1204. Voyez Millingen, *Sylloge of ancient unedited coins of greek cities and Kings,* p. 70, pl. II, n° 44.

N° 13.

Médaille de Tarse de Cilicie. ΑΥτοκρατωρ Καισαρ ΣΕΟΥΗΡΟΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Πατηρ Πατριδος. *L'empereur César Sévère Alexandre, père*

de la patrie. Buste à gauche d'Alexandre Sévère lauré, revêtu de son armure, portant au bras gauche son bouclier, sur lequel on distingue des traces de sculpture, et portant son javelot sur l'épaule droite. Les lettres qui terminent la légende Π Π sont placées dans le champ. Sur la tête, trois points.

℞. ΑΔΡιανης CΕΟΥΗριανης ΑΛΕΞανδριανης ΜΗΤΡοπολεως ΤΑΡCεων. (*Monnaie des habitants*) *de Tarse, métropole, Hadrianienne, Sévériane, Alexandrienne.* Apollon Didyméen nu, debout et de face, tenant de la main droite un chevreuil, et de la gauche son arc. Dans le champ, des lettres isolées, Α Μ Κ Γ Κ. Ces lettres ont donné lieu à bien des conjectures; mais il nous paraît prudent de ne pas prendre parti. Æ. 11. Mionnet, III, p. 638, N° 494.

N° 14.

Médaille de Tarse de Cilicie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος CΕΟΥΗΡΟC ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC Πατηρ Πατριδος *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Antonin, père de la patrie.* Les deux Π initiales des mots Πατηρ Πατριδος sont placés dans le champ. Buste à droite de Caracalla lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΗC CΕΥΗΡιανης ΑΔΡΙανης ΤΑΡCΟΥ (*Monnaie*) *de Tarse, Antonine, Sévériane, Hadrianienne.* Le mot ΤΑΡCΟΥ est placé à l'exergue. L'empereur debout, vêtu de la toge, sacrifiant sur un autel allumé; en face de lui, Apollon Didyméen nu, également debout, tenant dans chaque main un chevreuil. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 632, N° 465.

PLANCHE XXXII.

3. Apollon de Délos.

N° 1.

Médaille de l'île de Théra, île voisine de la Crète. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΑΝΤΩΝΙΝΟC. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin.* Buste à droite de Marc-Aurèle lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΘΗΡΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Théra.* Apollon de Délos, nu, debout, vu de face, les avant-bras roides près du corps, comme dans les monuments de style archaïque, tenant de la main droite le plectrum, et de la gauche un arc. Æ. 8. Mionnet, II, p. 332, N° 163.

N° 2.

Médaille d'Athènes. Sans légende. Buste à droite de Minerve, casquée.

℞. ΑΘΕναιων. (*Monnaie*) *des Athéniens.* Apollon de Délos, nu, debout, vu de face, portant sur la main droite trois petites figures, et tenant de la main gauche un arc; dans le champ, à gauche, un scarabée. Æ. 3 1/2. Mionnet, Suppl., III, p. 574, N° 274.

N° 3.

Médaille de Tanagra de Béotie. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟC. *Germanicus.* Buste à droite de Germanicus, la tête nue.

℞. ΤΑΝΑγραιων. (*Monnaie*) *des habitants de Tanagra.* Apollon nu, debout, de face, tenant de la main droite une branche de laurier, et de la gauche un arc. Ses avant-bras sont roides et serrés près du corps. Æ. 3 1/2. Mionnet, II, p. 108, N° 91.

N° 4.

Médaille d'Athènes. Buste à gauche de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette, et portant au bras gauche un bouclier.

℞. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Athéniens.* Apollon nu, debout, marchant à droite. Æ. 5 1/2. Médaille acquise par la Bibliothèque Nationale, en 1826, de M. de Cadalvène.

N° 5.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℞. Apollon nu, debout, tourné à droite, tenant dans la main droite une flèche, et de la gauche son arc. Æ. 6. Mionnet, II, p. 139, N° 301.

4. Apollon Grynæus.

N° 6.

Médaille de Myrbina d'Éolie. Tête d'Apollon lauré, à droite.

℞. ΜΥΡΙΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Myrhina.* Apollon à demi nu, marchant à droite, tenant de la main droite une branche de laurier ornée de bandelettes, et de la gauche une patère. A ses pieds, un diota et l'omphalos. Dans le champ, à gauche, monogramme formé des lettres Α Δ Υ Ι. Le tout est renfermé dans une couronne de laurier. AR. 10. Mionnet, III, p. 23, N° 128.

N° 7.

Médaille de Myrhina d'Éolie. Même type qu'au numéro précédent. Le monogramme est différent; il se compose des lettres Δ Ι Ν. AR. 10. Mionnet, III, p. 23, N° 125.

5. Apollon Sminthien.

N° 8.

Médaille d'Alexandria Troas. Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℞. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΣΜΙΘΕΩΣ (*sic*). (*Image*) *d'Apollon Sminthien.* Apollon vêtu d'une tunique talaire, marchant à droite, le carquois sur le dos, tenant l'arc et la flèche dans la main gauche, la droite étendue. A l'exergue : ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΝ ΠΕΙΣΙΣΤΡΑΤΟΥ. (*Monnaie*) *des Alexandrins, sous Pisistrate.* Dans le champ, à gauche, monogramme composé des lettres Α Π Ε. A droite, Σ Λ Τ (l'an 233). AR. 8. Mionnet, II, p. 639, N° 65.

N° 9.

Médaille d'Alexandria Troas . . . . . . ANTONINVS . . . . *Antonin* . . . . . Buste à droite de Marc-Aurèle lauré, avec le paludamentum.

℞. COLoniæ AVGvstæ TROAdis. (*Monnaie*) *de la colonie Auguste Troas.* Simulacre d'Apollon debout sur une base, sacrifiant sur un autel allumé, placé au pied d'un laurier; le dieu tient l'arc de la main gauche, et la patère de la droite; il est tourné à droite. Æ. 6 1/2. Mionnet, II, p. 644, N° 109.

N° 10.

Médaille d'Alexandria Troas. IMPERATOR · CAIsAR (*sic*) MARCVS AVRELIVS COMMODVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Marc-Aurèle Commode, Auguste.* Buste à droite de Commode lauré.

℞. COLONIÆ AVGVSTÆ TROADIS. (*Monnaie*) *de la colonie Auguste Troas.* Simulacre d'Apollon Sminthien à gauche, sur une base, sacrifiant sur un trépied allumé; de la main gauche, il tient l'arc; au pied du cippe, le corbeau. Æ. 6. Mionnet, II, p. 646, N° 116.

N° 11.

Médaille d'Alexandria Troas. IMPERATOR CAIsAR (*sic*) MARCVS AVRELIVS COMMODVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Marc-Aurèle Commode, Auguste.* Buste à droite de Commode lauré, barbu, avec le paludamentum.

℞. COLONIÆ AVGVSTÆ TROADIS. (*Monnaie*) *de la colonie Auguste Troas.* Simulacre d'Apollon Sminthien à droite, sur un cippe, sacrifiant sur un trépied allumé, dans le pied duquel est enroulé un serpent. Derrière, un cyprès. Æ. 6 1/2. Mionnet, Suppl., V, p. 519, N° 141.

N° 12.

Médaille d'Ilium de la Troade. ΦΑΥϹΤΙΝα Μαρκου ΑΥΡΗΛιου ϹΕΒΑϹτη. *Faustine* (femme) *de Marc-Aurèle, Auguste.* Buste à droite de Faustine jeune.

℞. ΙΛΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Ilium.* Homme monté sur un taureau bondissant, tourné à droite; en face, statue d'Apollon tourné à gauche. Æ. 6 1/2. Variante des pièces décrites par Mionnet, II, p. 662, N° 216, et Suppl., V, p. 563, N° 430.

N° 13.

Médaille d'Alexandria Troas. CRISPINA AVGVSTA. *Crispine Auguste.* Buste à droite de Crispine.

℞. COLONIÆ AVGVSTÆ TROADIS. (*Monnaie*) *de la colonie Auguste Troas.* Personnage debout, vêtu du pallium, sacrifiant sur un autel allumé, en face d'une statue d'Apollon debout sur une base, à droite; l'Apollon tient d'une main son arc, et de l'autre une patère. Au-dessus de l'autel, aigle tenant dans ses serres une tête de bœuf. Æ. 6. Mionnet, IV, p. 646, N° 119.

N° 14.

Médaille d'Alexandria Troas. MARCVS ANTONINVS PIVS AVGVSTVS. *Marc-Antonin, Pieux, Auguste.* Buste à droite de Caracalla lauré.

℞. COLONIÆ AVGVSTÆ TROADIS. (*Monnaie*) *de la colonie Auguste Troas.* Même type qu'au n° 13; seulement ici, il y a un trépied et non un autel; et, de plus, on distingue un serpent qui s'enlace à l'un des pieds du trépied. Æ. 7. Variante de la médaille décrite par Mionnet, Supplément, V, p. 535, N° 262.

N° 15.

Médaille d'Ægée d'Éolie. ΤΙΒεριος ΚΛΑΥΔιος ΓΕΡΜανικος ϹΕΒΑϹΤΟϹ. *Tibère Claude Germanique, Auguste.* Tête laurée, à droite, de Tibère.

℞. ΛΟΥκιος ΚΛΑϹΟΥ ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ. *Sous Lucius Classus Artémidore.* Dans le champ : ΑΙΓΑΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Ægéens.* Figure virile et barbue, debout sur une base, à droite, vêtue de la stola, tenant une branche dans la main gauche et un bâton dans la droite. Æ. 4. Mionnet, III, p. 3, N° 13.

N° 16.

Intaille. Apollon tenant sa lyre de la main gauche. Cornaline.

PLANCHE XXXIII.

6. APOLLON ACTÆUS.

N° 1.

Médaille de Parium de Mysie. Tête voilée de Cérès, à droite, couronnée d'épis.

℞. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΑΚΤΑΙΟΥ. (*Image*) *d'Apollon Actæus.* Apollon Actæus debout, à gauche, à demi nu, devant un autel allumé; il tient de la main gauche une patère, et de la droite une lyre; derrière lui, l'omphalos. Exergue : ΠΑΡΙΑΝΩΝ ΠΟΛΥΚΛΗΣ. (*Monnaie*) *des habitants de Parium. Policlès* (*nom d'un magistrat*). AR. 8. Mionnet, Suppl., V, p. 386, N° 644. (Médaille fragmentée.)

7. APOLLON DE DELPHES.

N° 2.

Camée du Musée de Florence. Apollon de Delphes debout, tourné à droite, lauré, la chlamyde sur l'épaule, et jouant de la lyre. Onyx.

N° 3.

Intaille. Apollon de Delphes debout, lauré, à droite, jouant de la lyre. Devant, un autel orné d'une guirlande de feuillage, et sur lequel est placé le corbeau. Derrière, le trépied posé sur un rocher.

N° 4.

Intaille de la Bibliothèque Nationale. Apollon nu, à droite, la chlamyde sur l'épaule, jouant de sa lyre qui est placée sur un autel; un vase est posé sur cet autel, qui est orné d'une guirlande de laurier. Cornaline.

N° 5.

Médaille des Amphictyons, frappée à Delphes. Tête de Cérès, voilée, à gauche, et couronnée d'épis.

℞. ΑΜΦΙΚΤΙΟν (*sic*). *Monnaie des Amphictyons.* Apollon à gauche, couronné de laurier, vêtu d'une tunique talaire, assis sur l'omphalos, le coude droit appuyé sur sa lyre, et tenant de la main gauche une branche de laurier; dans le champ, le trépied. AR. 6. Mionnet, II, p. 97, N° 21, et pl. LXXII, N° 5; Bröndsted, *Voyages et Recherches en Grèce*, I, vignette du titre.

N° 6.

Médaille de la Phocide. Tête de bœuf, de face.

℞. Dans un carré creux, tête laurée d'Apollon, à droite. AR. 2. Mionnet, Suppl., III, p. 495, N° 9.

N° 7.

Médaille de Delphes. Tête de bélier, à droite.

℞. Dans un carré creux, tête de chèvre, de face, entre deux poissons. AR. 2. Mionnet, Suppl., III, p. 497, N° 28; de Bosset, *Essai sur les Médailles des îles de Céphalonie et d'Ithaque*, pl. V, n° 2. — Il y a des pièces semblables qui portent la légende ΔΑΔ.

N° 8.

Médaille de la Phocide. Tête de bœuf, de face.

℞. ΦΩκεων. (*Monnaie*) *des Phocéens*. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs flottant sur les épaules. Dans le champ, à gauche, la lyre. AR. 3. Mionnet, II, p. 95, N° 8.

N° 9.

Médaille d'Ægée d'Éolie. Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΑΙΓΑΕων. (*Monnaie*) *des habitants d'Ægée*. Tête de chèvre avec le col, tournée à droite. Æ. 4. Mionnet, III, p. 2, N° 5.

N° 10.

Médaille d'Ægée d'Éolie. ΑΙΓΑΙΕΟΝ. (*rétrogr.*) Buste à droite de Bacchus barbu, couronné de lierre.

℞. Dans le champ, Α. Partie antérieure d'une chèvre, à gauche. AR. 3. Mionnet, III, p. 2, N° 4.

N° 11.

Médaille de l'île de Céphalénie. ΚΕφαλενων. (*Monnaie*) *des Céphaléniens*. Buste à droite d'Apollon lauré. Dessous, un caducée.

℞. Tête de bélier, à droite. Dessous, aigle aussi à droite. Æ. 4. Mionnet, II, p. 203, N° 3.

8. Apollon Carnæus.

N° 12.

Médaille de Nuceria Alfaterna de Campanie. Légende en caractères osques rétrogrades : NVFKPINVM ALAFATEPNVM. Tête d'Apollon, à gauche, avec une corne de bélier. Derrière la tête, dauphin.

℞. Sans légende. Castor, l'un des Dioscures, nu, le casque en tête, debout, près de son cheval sur lequel il est adossé, et dont il tient la bride de la main droite, tandis que de l'autre il porte un sceptre; il est tourné à gauche. AR. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 252, N° 381.

N° 13.

Médaille de Métaponte de Lucanie. Tête à droite d'Apollon, avec la corne de bélier.

℞. ΜΕΤΑποντινων. (*Monnaie*) *des habitants de Métaponte*. Epi. AR. 5. Mionnet, I, p. 161, N° 585.

9. Apollon Lycien.

N° 14.

Intaille qui a fait partie de la collection d'Orléans, et qui est aujourd'hui dans le Musée de Saint-Pétersbourg. Apollon Lycien, avec la chlamyde sur l'épaule, à droite, assis sur un trépied, le bras droit levé sur la tête, et tenant sa lyre de la main gauche. Cornaline.

N° 15.

Intaille du Musée Poniatowski. Apollon debout, de face, à demi nu, le bras droit levé sur la tête, tenant de la main gauche sa lyre, qui est posée sur une colonne. A gauche, trépied. Cornaline.

N° 16.

Intaille du Musée Blacas. Apollon debout, de face, à demi nu, le bras droit levé sur la tête, tenant de la main gauche sa lyre, qui repose sur la tête d'une petite statue. Hyacinthe.

N° 17.

Médaille de Milet d'Ionie. ΝΕΡΩΝ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Néron Auguste*. Buste à gauche de Néron lauré.

℞. ΕΠΙ Τ. ΔΑΜΑ. *Sous* (*les magistrats*) *T. et Damas*. Apollon nu, à gauche, assis sur un rocher, tournant la tête à droite, la main gauche dans ses cheveux. Æ. 8. Médaille acquise de M. Cousinéry, pour la Bibliothèque Nationale.

PLANCHE XXXIV.

10. Apollon Lyricine.

N° 1.

Intaille. Apollon lyricine debout, de face, avec la chlamyde; à sa gauche, un trépied. Cornaline.

N° 2.

Médaille de Chalcis d'Eubée. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs, flottant sur les épaules.

℞. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Chalcis*. Lyre. En bas, ΕΠΙ ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟυ. *Sous Asclépiodore*. Au-dessus de la lyre, ΚΡΑ, commencement du nom d'un autre magistrat. AR. 6. Mionnet, II, p. 304, N° 26, décrit une pièce semblable, mais sur laquelle il n'a pas lu ΚΡΑ.

N° 3.

Médaille de Mytilène de l'île de Lesbos. Tête laurée d'Apollon, à droite, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℞. ΜΥΤΙληναιων. (*Monnaie*) *des Mytiléniens*. Lyre autour de laquelle est enlacé un serpent; le tout au milieu d'un carré creux indiqué par quatre lignes. AR. 6. Mionnet, III, p. 43, N° 72.

N° 4.

Médaille des Massycites de Lydie. Tête à droite d'Apollon lauré, les cheveux tressés.

℞. ΜΑσσικυτων. (*Monnaie*) *des Massicytes.* Lyre et petit trépied; la légende et les deux types dans un carré creux. AR. 4. Mionnet, III, 437, N° 33.

N° 5.

Médaille de Colophon d'Ionie. ΚΟΛΟΦΩΝΙΟΝ. (*Rétrograde.*) (*Monnaie*) *des Colophoniens.* Buste à droite d'Apollon, lauré, les cheveux noués par derrière.

℞. Dans un carré creux, lyre. AR. 3. Mionnet, III, p. 75, N° 105.

N° 6.

Médaille de Trajan, frappée en Lycie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΝΕΡουας ΤΡΑΙΑΝΟC CΕΒαστος ΓΕΡΜανικος. *L'empereur César Nerva Trajan, Auguste, Germanique.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. ΔΗΜαρχικης ΕΞουσιας ΥΠΑΤου Β. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, deux fois consul.* Chouette posée sur deux lyres. AR. 4. Mionnet, Suppl. VII, p. 3, N° 9.

N° 7.

Médaille d'Adranus de Sicile. Buste à gauche d'Apollon, lauré.

℞. Légende illisible. Lyre. Æ. 4. Mionnet, I, p. 209, N° 8. Sur un autre exemplaire de cette pièce, qui a été publié par le prince Torremuzza, pl. III, N° 3, on lit ΑΔΡΑΝΙΤΑΝ.

N° 8.

Médaille de Colophon d'Ionie. Buste à droite d'Apollon diadémé, les cheveux courts. Derrière Æ.

℞. ΚΟΛΟΦΩΝΙΟΝ. (*Monnaie*) *des Colophoniens.* Lyre; le tout dans un carré creux. AR. 3 1/2. Mionnet, III, p. 75, N° 107.

N° 9.

Médaille de l'île de Délos. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs flottant sur les épaules.

℞. ΔΗλιων (*Monnaie*) *des habitants de Délos.* Lyre. AR. 2. Mionnet, II, p. 316, N° 31.

N° 10.

Médaille de Rhegium du Bruttium. Buste à droite de Diane, avec le carquois sur l'épaule.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium.* Lyre. Æ. 6. Mionnet, I, p. 202, N° 978.

N° 11.

Intaille. Génie d'Apollon, ailé, debout, de face, posant la main gauche sur une lyre placée sur un trépied. A gauche, un griffon. Cornaline.

N° 12.

Médaille d'Orra, ville incertaine d'Italie. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. ORRA. L'Amour ailé, debout, jouant de la lyre. Dans le champ, les cinq points qui indiquent la valeur du *quincunx.* Æ. 3 1/2. Mionnet, I, p. 207, N° 1014.

N° 13.

Médaille d'Alæsa de Sicile. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. ΑΛΑΙΣΑΣ. (*Monnaie*) *d'Alæsa.* Apollon nu, debout, vu de face, tenant une branche de laurier de la main droite, la gauche appuyée sur sa lyre. Dans le champ, un monogramme incertain, figuré par Mionnet sous le N° 35. Æ. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 371, N° 104.

N° 14.

Médaille de Brindes de Calabre. Buste à droite de Neptune; derrière, un trident et la Victoire, et l'S initiale du mot *Semis*, qui indique la valeur monétaire de la pièce.

℞. BRVNDVSIVM. *Brindes.* Arion sur un dauphin, allant à gauche, tenant de la main droite une petite Victoire qui le couronne, et de la gauche une lyre. Dans le champ, à droite, S. Æ. 4 1/2. Mionnet, Suppl., I, p. 271, N° 499.

N° 15.

Médaille de Tarente de Campanie. ΤΑΡΑΣ. Taras sur un dauphin, allant à gauche, tenant de la main droite un trépied, et de la gauche un trident. Dans le champ, à droite, un bucrâne.

℞. Jeune homme nu, peut-être un des Dioscures, sur un cheval allant à droite. Dans le champ, ΦΙ. A l'exergue, ΦΙΛΗΜΕΝΟΣ, nom du magistrat *Philémène.* AR. 5. Mionnet, I, p. 144, N° 425 (1).

N° 16.

Medaille de Clazomène d'Ionie. Buste de face d'Apollon lauré, avec le pallium attaché sur le col.

℞. ΛΕΥΚΑΙΟΣ. (Nom du magistrat) *Leucæus.* Un cygne à gauche. En bas, ΚΛΑΖομηνιων. (*Monnaie*) *des habitants de Clazomène.* Dans le champ, à droite, un monogramme composé des lettres ΠΑΡ. AV. 3 1/2. Mionnet, III, 63, N° 8.

N° 17.

Médaille de Chalcédon de Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Λουκιος CΕΠτιμιος CΕΥΗΡΟC Περτιναξ. *L'empereur César Lucius Septimius Severus Pertinax.* Buste à droite de Septime-Sévère lauré, avec le paludamentum.

℞. ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΩΝ. (*Monnaie des habitants*) *de Chalcédon.* Apollon, tenant sa lyre de la main gauche, porté sur un cygne volant à gauche. Æ. 6 1/2. Mionnet, Suppl., V, p. 28, N° 143.

N° 18.

Camée. Apollon nu, assis sur un rocher, à gauche, tenant sa lyre de la main gauche; derrière lui, un trépied; devant, une muse, Euterpe, tenant les deux flûtes; à ses pieds, le serpent Python.

(1) Sur la planche, le revers a été mis avant le droit.

PLANCHE XXXV.

11. Apollon Delphinien.

N° 1.

Médaille de Zancle de Sicile. DANKLE. Dauphin et un grand croissant.

℞. Aire en creux, divisée en treize parties carrées et triangulaires; au centre, pétoncle. AR. 5. Mionnet, I, p. 253, N° 368.

N° 2.

Médaille de Luceria d'Apulie. Tête de Neptune à droite; derrière, trois points qui indiquent la valeur monétaire de la pièce.

℞. LOVCERI. (*Monnaie*) *de Luceria*. Dauphin à droite; au-dessus, trident. Æ. 5. Mionnet, I, p. 133, N° 325.

N° 3.

Médaille de Salapia d'Apulie. ΔΑΞΟΥ. (*Sous le magistrat*) *Daxus*. Cheval libre, marchant à droite. Entre les jambes, Α.

℞. ΣαλαΠΙΝΩν (rétrograde). (*Monnaie des habitants*) *de Salapia*. Dauphin à droite; au-dessus, un trident. Æ. 4. Mionnet, Suppl., I, p. 268, N° 482.

12. Apollon divers.

N° 4.

Médaille d'Assorus de Sicile. ASSORVs. Tête laurée d'Apollon à droite.

℞. CRYSAS. Homme nu debout, à gauche, tenant de la main droite un vase, et de la gauche une corne d'abondance. Æ. 6. Mionnet, I, p. 220, N° 100.

Chrysas est le nom du fleuve qui coulait aux environs d'Assorus. Cic., *in Verr*, IV, 41. Cf. Eckhel, *D. N.*, I, p. 198.

N° 5.

Médaille de Naples de Campanie. Tête laurée d'Apollon à droite.

℞. A l'exergue, ΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Napolitains*. Lyre et omphalos. Dans le champ, à gauche, torche; à droite, la Victoire. Æ. 4 1/2. Mionnet, Suppl., I, p. 249, N° 358.

N° 6.

Médaille de Chalcédon de Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Γειονιος ΟΥΗΡΟΣ ΣΕΒαστος. *L'empereur César* (*Lucius*) *Ceionius Verus Auguste*. Buste à droite de Lucius Verus, avec le paludamentum.

℞. ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Chalcédon*. Trépied autour duquel est enroulé un serpent. Æ. 7 1/2. Mionnet, II, p. 423, N° 82.

N° 7.

Médaille de Mégare de l'Attique. ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙΣΑΡ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ. *L'empereur César Antonin*. Buste à droite d'Antonin le Pieux lauré.

℞. ΜΕΓΑΡΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Mégariens*. Apollon debout, à gauche, vêtu d'une tunique talaire et d'un péplus, tenant de la main droite une branche de laurier, et de la gauche une lyre. Æ. 6. Mionnet, II, p. 142, N° 142.

N° 8.

Intaille de la Bibliothèque Nationale. Apollon nu, marchant à gauche, tenant une flèche de la main droite, et son arc de la gauche. Pâte de verre.

N° 9.

Intaille. Apollon debout, de face, s'appuyant sur un cippe, sur lequel est posé un trépied; il tient une quenouille de la main gauche; à ses pieds, la lyre. Cornaline.

N° 10.

Intaille de la Bibliothèque Nationale. Buste à droite d'Apollon lauré. Cornaline.

N° 11.

Médaille de Blaundos de Lydie. ΑΥΤοκρατωρ · Καισαρ Μαρκος · ΙΟΥΛιος · ΦΙΛΙΠΠΟΣ · ΑΥΓουστος. *L'empereur César Marc Jules Philippe Auguste*. Buste à droite de Philippe fils lauré, revêtu du paludamentum.

℞. A l'exergue : ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ ΜΑΚΕδονων. (*Monnaie*) *des Macédoniens habitants de Blaundos*. ΕΠΙ ΑΥΡηλιου ΓΛΥΚΩΝΟΣ · Γαιου · ΝΙΓΡου · ΑΡΧοντων Α. . . . . . *Sous Aurelius Glycon et Caius Niger, archontes....* Apollon citharède debout, vêtu d'une tunique talaire, tourné à droite, dans un temple tétrastyle. Æ. 12. Mionnet, IV, p. 24, N° 119.

N° 12.

Médaille des villes d'Amisus du Pont et de Milet d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Γαιος Ιουλιος ΟΥΗΡΟΣ ΜΑΞΙΜΙΝΟΣ. *L'empereur César Caius Julius Verus Maximin*. Buste à droite de Maximin, avec la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΜΙΣΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ ΕΤους ΣΞΗ. (*Monnaie*) *d'Amisus, ville libre, l'an* 268. Apollon assis sur un siége à dossier, tenant de la main droite un rameau de laurier, et dans la gauche la lyre; la tête tournée vers une femme debout à la gauche, vêtue de la stola, tenant des épis de la main droite et une haste de la gauche. A l'exergue : ΑΜΙΣΗΝΩΝ ΜΙΛΕΣΙΩΝ. (*Alliance des habitants d'Amisus et de ceux de Milet*). Æ. 11. Mionnet, III, p. 172, N° 803.

N° 13.

Médaille de Colophon d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Γαιος ΟΥΙΒιος ΤΡΕΒΩΝΙΑΝΟΣ ΓΑΛΛΟΣ. *L'empereur César Caius Vibius Trebonianus Gallus*. Buste à droite de Trébonien Galle, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΣΤΡατηγου ΚΛαυδιου ΚΑΛΛΙΣΤΟΥ ΙΕΡΕΩΣ ΙΩΝΩΝ. A l'exergue, ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ. *Sous le préteur Claudius Callistus, prêtre des Ioniens*. (*Monnaie*) *des Colophoniens*. Temple tétrastyle dans lequel on distingue Apollon Clarius assis, tenant sa lyre de la main gauche; devant le temple, les treize députés des villes de la confédération ionienne levant la main; entre ces députés et le temple, autel allumé et le taureau qui va être sacrifié. Au-dessous du temple, dans le champ de la médaille, on lit : ΤΟ ΚΟΙΝΟΝ ΤΩΝ ΙΩΝΩΝ. *La Confédération des Ioniens*. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 82, N° 143.

N° 14.

Médaille d'Hadriani de Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΣΕπτιμιος ΣΕΟΥΗΡΟΣ ΠΕρτιναξ. *L'empereur César Lucius Septime Sévère Pertinax.* Buste à droite de l'empereur Septime Sevère lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΠΡΟΣ ΟΛΥΜΠου. (*Monnaie*) *des habitants d'Hadriani près de l'Olympe.* Apollon nu, à droite, tenant de la main gauche sa lyre, qui est posée sur un trépied; derrière, statue de Diane sur une colonne. Æ. 10. Mionnet, II, p. 430, N° 114.

N° 15.

Médaille de Colophon d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ· ΚΑΙσαρ· Μαρκος· ΑΥΡηλιος ΚΟΜΜΟΔΟΣ. *L'empereur César Marcus Aurelius Commode.* Buste à droite de Commode lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΣΤΡΑτηγου ΙΟΥλιου ΦΑΥΣΤΟΥ· ΤΟ Β. *Sous le préteur Julius Faustus, la IIe fois.* Apollon assis, à gauche, à demi nu, tenant une branche de laurier de la main droite et sa lyre de la gauche; de chaque côté de son siége, une Amazone debout, tenant chacune un long sceptre ou une lance. A l'exergue : ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Colophon.* Æ. 10. Mionnet, Suppl., VI, p. 101, N° 139.

N° 16.

Médaillon de bronze de Marc-Aurèle. MARCVS ANTONINVS· AVGVSTVS· TRIBVNITIÆ POTESTATIS· XXIX. *Marc Antonin Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la XXIXe fois.* Buste à gauche de Marc-Aurèle lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IMPERATOR VII COS III. *Imperator sept fois, consul trois fois.* Apollon de face, assis sur un trône à dossier, tenant sa lyre de la main gauche.

PLANCHE XXXVI.

13. APOLLON MUSAGÈTE.

N° 1.

Médaillon de bronze de Commode. MARCVS COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGVSTVS BRITANNICVS. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Commode lauré, revêtu du paludamentum.

℞. APOLLONI PALATINO· PONTIFICI MAXIMO TRIBVNITIÆ POTESTATIS· XVI· IMPERATOR VIII. *A Apollon Palatin.* (Suite de la légende du droit.) *Souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la XVIe fois, imperator pour la VIIIe.* La Victoire et Apollon Musagète soutenant ensemble une lyre. Exergue : COS VI PATER PATRIÆ. *Consul pour la VIe fois, père de la patrie.*

N° 2.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Calliope, Muse de la Poésie épique, laurée. Derrière, la clef pour accorder la lyre.

℞. QVINTVS POMPONIVS MVSA. *Quintus Pomponius Musa.* (On remarquera le signe orthographique placé sur l'V de Musa, et qui servait à indiquer la prononciation OV.) La Muse Calliope à droite, revêtue d'une tunique talaire, avec un voile qui tombe derrière ses épaules, jouant du barbiton qui est placé sur une colonne.

N° 3.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Polymnie, Muse de l'Éloquence, laurée. Derrière, une couronne.

℞. Même légende qu'au numéro précédent. La Muse Polymnie debout, vue de face, les bras enveloppés dans son péplus, la tête ceinte d'une couronne.

N° 4.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite d'Euterpe, Muse de la Poésie lyrique, laurée. Derrière, deux flûtes.

℞. Légende des numéros précédents. La Muse Euterpe, tournée à droite, le coude appuyé sur une colonne, et tenant ses deux flûtes, son voile pendant derrière les épaules.

N° 5.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Clio, Muse de l'Histoire. Derrière, un rouleau ou *volumen*, serré par des cordons.

℞. Légende des numéros précédents. Clio debout, à gauche, tenant un rouleau de la main droite, le coude gauche appuyé sur une colonne. Son voile pend le long de la colonne.

N° 6.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Thalie, Muse de la Comédie, couronnée de lierre. Derrière, un brodequin.

℞. Légende des numéros précédents. Thalie, à gauche, tenant de la main droite un masque comique, le coude gauche appuyé sur une colonne. Son voile pend le long de la colonne.

N° 7.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Clio, Muse de l'Histoire. Derrière, un rouleau.

℞. Légende des numéros précédents. Clio debout, tournée à gauche, tenant de la main droite un rouleau, le coude gauche sur une colonne. Variante du n° 5.

N° 8.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite d'Uranie, Muse de l'Astronomie, laurée. Derrière la tête, un astre.

℞. Légende des numéros précédents. Uranie debout, à gauche, relevant sa robe de la main gauche, dirigeant de la droite une baguette sur les cercles des astres dessinés sur un globe posé sur un trépied.

N° 9.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Melpomène, Muse de la Tragédie, couronnée de laurier. Derrière, un sceptre.

℞. Légende des numéros précédents. Melpomène debout, à gauche, coiffée de la dépouille du lion de Némée, vêtue

d'une tunique talaire et du péplus, tenant de la main gauche le masque tragique et de la droite une massue. A sa ceinture, une épée courte ou parazonium.

N° 10.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite de Terpsichore, Muse de la Danse; couronnée de laurier. Derrière, une tortue.

℞. Légende des numéros précédents. Terpsichore debout, tournée à droite, tenant une lyre de la main gauche et le *plectrum* de la droite.

N° 11.

Denier d'argent de la famille Pomponia. Buste à droite d'Érato, Muse de la Poésie érotique, ou de Terpsichore laurée. Derrière, le plectrum.

℞. Légende des numéros précédents. Érato debout, tournée à droite, tenant une lyre de la main gauche, et le plectrum de la droite. — Cette pièce pourrait bien n'être qu'une variante du numéro précédent.

En décrivant les neuf Muses figurées sur les deniers de Pomponius Musa, et les attributs placés au droit de ces pièces, nous avons réuni les indications fournies par M. le comte Borghesi et résumées dans l'ouvrage de M. Riccio, *Le Monete delle antiche famiglie di Roma*. Quant aux têtes gravées au droit de ces deniers, M. le comte Borghesi croit y reconnaître soit Mnémosyne ou Moneta, la Mère des Muses, ou bien Apollon lui-même. M. Riccio fait observer avec raison que ces têtes sont indubitablement des têtes de femme, et nous croyons qu'on doit y reconnaître celles de chaque Muse figurée au revers.

N° 12.

Denier d'argent de la famille Pomponia. QVINTVS POMPONIVS MVSA. *Quintus Pomponius Musa*. Buste à droite d'Apollon diadémé, les cheveux tressés.

℞. HERCVLES MVSARVM. *Hercule (chef) des Muses*. Hercule nu, à droite, coiffé de la peau de lion, jouant de la lyre; devant lui sa massue.

N° 13.

Intaille de la Bibliothèque Nationale. Polymnie à gauche, assise sur un siége à dossier bas, dans l'attitude de la méditation; le menton appuyé sur la main droite qui tient une feuille de lierre, ou plutôt un *flabellum* en forme de feuille de lierre, et le coude posé sur le genou droit; elle paraît regarder la statue d'un Génie agenouillé, placée sur une colonne. Derrière la Muse, un casque. Améthiste.

14. APOLLON DANS SES RAPPORTS AVEC HERCULE.

N° 14.

Médaille de Crotone du Bruttium. ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΣ. (*Monnaie*) *de Crotone*. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. Hercule enfant, nu, assis à terre, étouffant dans chaque main un serpent. AR. 5. Mionnet, I, p. 190, N° 864.

N° 15.

Médaille de la Macédoine. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Macédoniens*. Tête à droite d'Apollon, les cheveux épars. Derrière, Θ.

℞. Dans une couronne de laurier, *AESILLAS* (nom du magistrat romain). Ciste, massue, table ou siége et pedum placés horizontalement. Æ. 7. Mionnet, Suppl., III, p. 5, N° 36.

N° 16.

Médaille d'Eleuthernæ de Crète. Tête laurée d'Apollon à droite. Grènetis.

℞. ΕΛΕΥΘΕΡΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Eleutherna*. Apollon nu, debout, à gauche, tenant de la main droite une pomme et de la gauche un arc. Æ. 4. Mionnet, II, p. 276, N° 147.

N° 17.

Médaille de Cydonia de Crète. Buste à droite d'une femme couronnée de lierre, les oreilles ornées de pendants d'une grande élégance, peut-être Ariadne ou la nymphe Acacallis.

℞. ΚΥΔΩΝ. *Cydon*. Cydon nu, debout, tenant son arc des deux mains; à ses pieds, son chien. AR. 6. Mionnet, II, p. 272, N° 116.

N° 18.

Médaille de Cydonia de Crète. Buste à gauche d'Apollon couronné de lierre, les cheveux flottant sur l'épaule.

℞. ΚΥΔΩΝ. *Cydon*. Même type qu'au numéro précédent. Dans le champ, ΧΙ. AR. 6. Mionnet, II, p. 272, N° 117.

PLANCHE XXXVII.

15. APOLLON DANS SES RAPPORTS AVEC BACCHUS.

N° 1.

Médaille de Catane de Sicile. Traces de la légende ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣ. *Héraclide* (nom de magistrat). Buste de face d'Apollon lauré, les cheveux longs, flottants.

℞. Homme conduisant un quadrige à droite dans un hippodrome; à l'extrémité la colonne, autour de laquelle les chars devaient tourner. La Victoire, volant, couronne l'aurige. A l'exergue : ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Catane*. Au bas, la squille. AR. 7. Mionnet, I, p. 226, N° 151.

N° 2.

Médaille de Catane de Sicile. ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. (*Monnaie des habitants de Catane*.) Buste à gauche d'Apollon diadémé.

℞. Quadrige à gauche. La médaille est fragmentée, ce qui ne permet pas de voir l'aurige que couronne la Victoire. A l'exergue, un signe presque imperceptible qui ressemble à un H. AR. 6. Médaille acquise de M. Rollin par la Bibliothèque Nationale, en 1826.

N° 3.

Médaille de Marseille. Tête d'Apollon lauré, à gauche. Derrière, bucrâne.

℞. Taureau cornupète, à droite; au-dessus, caducée. A l'exergue : ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Marseille*. Æ. 5. Mionnet, I, p. 74, N° 152; Duchalais, p. 55, N° 187.

N° 4.

Médaille de Gorgippia du Bospore Cimmérien. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs flottant sur le cou.

℟. ΓΟΡΤΙ, suivant les lectures d'Allier de Hauteroche, Du Mersan et Mionnet. Partie antérieure d'un taureau cornupète, à droite; sur le flanc du taureau, une clef en contremarque. AR. 3. Mionnet, Suppl., IV, p. 415, N° 1.

N° 5.

Médaille de Tauromenium de Sicile. ΑΡΧΑΓΕΤΑΣ. *Archagète.* Buste à gauche d'Apollon lauré.

℟. ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Tauroméniens.* Taureau marchant à gauche; dans le champ, à gauche, croissant. Æ. 6. Médaille acquise de M. Rollin pour la Bibliothèque Nationale, en 1826.

N° 6.

Médaille d'Obulco de la Bétique. OBVL NIC. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux disposés en tresses.

℟. Taureau marchant à droite; au-dessus, un croissant. Æ. 5. Médaille acquise en 1842 pour la Bibliothèque Nationale.

N° 7.

Médaille d'Obulco de la Bétique. Sur une tablette, *OBVLCO*. Aigle éployé tourné à droite.

℟. Taureau bondissant à droite. Æ. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 38, N° 209.

N° 8.

Médaille de Gortyne de Crète. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs, flottant sur le cou.

℟. ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Gortyniens.* Taureau galopant à gauche. Au-dessous, deux dauphins et un monogramme composé des lettres Η Α et peut-être Ρ. Æ. 2. Mionnet, II, p. 282, N° 194.

N° 9.

Médaille de Naples de Campanie. Buste d'Apollon lauré, à droite, les cheveux longs, flottant sur les épaules.

℟. Taureau à face humaine, marchant à droite; au-dessus, tête du Soleil radiée, de face; à gauche, Φ; à droite, Ι. Entre les jambes du taureau, deux monogrammes, l'un composé des lettres Μ Α Τ, le second des lettres Δ Ε. A l'exergue, vestiges de la légende ΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Napolitains.* Æ. 4. Mionnet, I, p. 119, N° 189.

N° 10.

Médaille de Teanum de Campanie. Légende en langue osque: ΤΙΑΝVR (*rétrograde*). Buste à droite de Mercure, coiffé du pétase.

℟. Taureau à tête humaine, de face, marchant a droite; au-dessus, un astre. Æ. 3. Mionnet, I, p. 126, N° 268.

N° 11.

Médaille de Calès de Campanie. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs, flottant sur les épaules. Derrière, Α.

℟. A l'exergue CALENO. Taureau à face humaine, marchant à droite; au-dessus, lyre. Sous le taureau, Α. Æ. 5. Mionnet, I, p. 112, N° 115.

N° 12.

Médaille de Tauromenium de Sicile. Buste à gauche de Junon, de Vénus ou de Diane, coiffée d'une tiare ornée de fleurons; pendants d'oreille et cheveux longs, flottant sur les épaules.

℟. Taureau à tête humaine, de face, marchant à gauche. Au-dessus, tête du Soleil radiée. On ne distingue pas le nom du peuple qui a pu être placé à l'exergue. Æ. 5. Mionnet, I, p. 326, N° 1078.

N° 13.

Médaille de Tauromenium de Sicile. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℟. ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Tauroméniens.* Taureau à tête humaine, de profil, marchant à gauche. Æ. 6. Mionnet, I, p. 326, N° 1074.

N° 14.

Médaille de Phistelia de Campanie. Tête de femme, de face les cheveux épars.

℟. Légende osque ΦΙSTLUS. Taureau à tête humaine, de profil, à gauche. A l'exergue, dauphin. AR. 5. Mionnet, I, p. 166, N° 641.

Les médailles portant les légendes osques ΦΙSTLVS ou ΦΙSTLVIS ont été attribuées par quelques numismatistes à *Pæstum*, l'ancienne *Posidonia*; mais ces pièces semblent devoir être restituées à la Campanie, à cause de leur fabrique et des types qui y sont figurés. L'opinion qui assimile *Phistelia* à *Puteoli* (Pouzzoles), l'ancienne *Dicæarchia*, se présente avec un grand caractère de vraisemblance. Voyez ce que nous avons dit, au sujet de cette attribution, dans la *Revue Numismatique* de 1844, p. 247 et suiv.

N° 15.

Médaille de Naples de Campanie. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs, flottant sur les épaules.

℟. ΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Napolitains.* Partie antérieure d'un taureau couché, à face humaine, de profil; sur le flanc du taureau, un astre. Æ. 4. Mionnet, I, p. 120, N° 210.

N° 16.

Médaille des Acarnaniens. ΛΥΚΟΥΡΓΟΣ. *Lycurgue.* Le fleuve Achéloüs représenté par un buste d'homme imberbe tourné à droite, avec le col, les oreilles et les cornes d'un taureau.

℟. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Acarnaniens.* Apollon nu, assis sur un siége, tourné à gauche, tenant son arc de la main droite, et le coude gauche appuyé sur le dossier du siége. Dans le champ, à gauche, un monogramme composé peut-être des lettres Φ et Ε. AR. 7. Variante de la pièce décrite par Mionnet, II, p. 79, N° 3.

N° 17.

Médaille de Pheræ de Thessalie. Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℟. ΦΕΡΑΙΟΥ (*sic*). (*Monnaie*) *de Pheræ.* Une femme debout, vêtue d'une sorte de stola, posant la main droite sur une fontaine en forme de tête de lion. Dans le champ, couronne dans laquelle on lit: ΑΙΤΟ. AR. 3. Inédite. Acquise en 1826 de M. de Cadalvène.

PLANCHE XXXVIII.

16. Apollon dans ses rapports avec Jupiter.

N° 1.

Médaille de Capoue de Campanie. Buste à droite de Jupiter lauré; à gauche deux astres.

℞. KAПIC en caractères osques rétrogrades placés à l'exergue. Diane la tête surmontée du croissant de la lune, dans un bige dont les chevaux sont lancés au galop; à droite, au-dessus, deux astres. Æ. 6. Mionnet, I, p. 113. N° 124.

N° 2.

Médaille de Crotone du Bruttium. KPOτωνιατων. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Trépied. Dans le champ, à droite, une cigogne; au-dessus, monogramme composé des lettres Λ et Υ.

℞. Aigle volant à gauche, avec un lièvre dans ses serres. Æ. 6. Mionnet, I, p. 190, N° 859.

N° 3.

Médaille de Crotone du Bruttium. Aigle à droite, tenant dans ses serres une branche de laurier.

℞. ϘPOτωνιατων. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Trépied orné d'une guirlande. AR. 5. Mionnet, I, p. 189, N° 849.

N° 4.

Médaille de Crotone du Bruttium. Aigle à gauche, regardant à droite, tenant dans ses serres une tête de bœuf.

℞. ϘPOτωνιατων. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Trépied. Dans le champ, une fleur entre deux feuilles. AR. 5. Mionnet, I, p. 189, N° 850.

N° 5.

Médaille d'Abydos de la Troade. Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ABYδηνων. (*Monnaie*) *des habitants d'Abydos*. A gauche, MOPΓAς, *Morgas*, nom d'un magistrat. Aigle debout, en repos, à droite. AR. 6 1/2. Mionnet, II, p. 633, N° 17.

17. Apollon dans ses rapports avec Neptune.

N° 6.

Médaille de Crotone du Bruttium. ϘPOτωνιατων. (*Monnaie*) *des Crotoniates*. Trépied.

℞. Polype. AR. 2. Mionnet, I, p. 190, N° 858.

N° 7.

Médaille de Cumes de la Campanie. Buste à droite de Cérès couronnée d'épis.

℞. KYMAIOΝ (*rétrograde*). (*Monnaie*) *des habitants de Cumes*. Grain d'orge et coquille. AR. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 239, N° 274.

N° 8.

Médaille de Cumes de la Campanie. Buste à gauche d'une femme dont l'abondante chevelure est retroussée et retenue par un lien.

℞. KYMAIOΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cumes*. Un canard debout, à droite, sur une coquille. AR. 4 1/2. Mionnet, I, p. 238, N° 271.

N° 9.

Médaille de Pyrnus de Carie. Tête d'Apollon lauré, à longs cheveux, vue de face.

℞. ΓΥΡΝΗΩΝ (*sic*). (*Monnaie*) *des habitants de Pyrnus*. Pétoncle. Æ. 3. Mionnet, III, p. 376, N° 425.

Cette pièce a été attribuée à Pyrnus de Carie, mais nous croyons plutôt qu'elle a été frappée dans l'Éolie. La légende Γυρνεων semble en effet devoir être rapportée à *Grynium*, où Apollon avait un temple célèbre. Voyez l'*Élite des Monuments céramographiques*, t. II, p. 221

N° 10.

Médaille des Bruttiens. Buste à gauche de Cérès, couronnée d'épis; derrière la tête, épi.

℞. BPETTIΩΝ. (*Monnaie*) *des Bruttiens*. Crabe; au-dessus, une corne d'abondance. Æ. 2. Mionnet, I, p. 185, N° 822.

N° 11.

Médaille de Luceria d'Apulie. Tête laurée d'Apollon, à droite. Derrière, le point qui indique que cette monnaie est l'*uncia*.

℞. LOVCERI. (*Monnaie*) *de Luceria*. Grenouille. Æ. 2, Mionnet, I, p. 133.

18. Apollon dans ses rapports avec Cérès.

N° 12.

Médaille de Phistelia de Campanie. Buste d'homme imberbe de face, probablement Apollon.

℞. Légende en caractères osques rétrogrades : ΦISTLVIS. Coquille, grain d'orge et dauphin. AR. 1. Mionnet, Suppl., I, p. 318, N° 822.

Voyez la remarque faite au sujet du n° 14 de la planche XXXVII.

N° 13.

Médaille des Léontins de Sicile. ΛEONτινων. (*Monnaie*) *des Léontins*. Buste à droite d'Apollon lauré; derrière, une feuille de laurier.

℞. Trépied; à droite et à gauche, un grain d'orge; dans les pieds du trépied, une lyre. A l'exergue, trois points qui indiquent que cette monnaie est le *quadrans*. Æ. 2 1/2. Médaille acquise en 1826 de M. Rollin.

N° 14.

Médaille des Léontins de Sicile. Tête laurée, à droite, d'Apollon.

℞. ΛEONτινων (en boustrophédon). (*Monnaie*) *des Léontins*. Grain d'orge. AR. 2. Mionnet, I, p. 246, N° 315.

N° 15.

Médaille d'Obulco de la Bétique. OBVLcoNIC. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs flottant sur les épaules.

℞. Epi; à gauche, charrue; à droite, un joug. Æ. 7. Médaille acquise en 1842.

N° 16.

Médaille de Syracuse. Buste à gauche d'Apollon lauré, avec les cheveux tressés.

℞. Deux épis; au-dessus, un koph. Æ. 3. Mionnet, I, p. 307, N° 871.

N° 17.

Médaille de Corfinium du Samnium. Légende en caractères osques : ИITELIV. *Italie*. Buste à droite de l'Italie laurée, les cheveux longs et flottants, avec des pendants d'oreille.

℞. Un guerrier samnite debout, le casque en tête, tenant son épée de la main gauche, et s'appuyant de la main droite sur une longue lance. A ses pieds, un taureau venant d'être sacrifié. A l'exergue, R retourné. Mionnet, I, p. 108, N° 86; *Revue numismatique*, année 1845, pl. V, N° 1; Mérimée, *Essai sur la Guerre sociale*, pl. III, N° 1.

N° 18.

Médaille de Corfinium du Samnium. ITALIA. Buste à droite de l'Italie laurée, les cheveux longs et flottants, avec des pendants d'oreille.

℞. Huit guerriers samnites assistant à un sacrifice; le sacrificateur est agenouillé au milieu des huit guerriers, et il plonge le couteau dans le corps d'une truie. Derrière le sacrificateur, une lance surmontée d'une boule. Exergue : QVINTVS · SILO. Denier d'argent. *Revue numismatique*, année 1845, pl. III, N° 1; Mérimée, *Essai sur la Guerre sociale*, pl. I, N° 1.

PLANCHE XXXIX.

19. Apollon et le Lion (solaire).

N° 1.

Médaille des Léontins de Sicile. ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des Léontins*. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux tressés, placé entre deux feuilles de laurier. A l'exergue, un lion courant à droite.

℞. La Victoire, volant, pose une couronne sur la tête d'un vainqueur des jeux, qui est debout dans un bige dont les chevaux marchent à droite. A l'exergue, un lion courant à droite. AR. 7. Mionnet, I, p. 246, N° 317.

N° 2.

Médaille de Catane de Sicile. ΚΑΤΑΝΑΙων. (*Monnaie*) *des habitants de Catane*. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. Homme dans un bige marchant à droite. AR. 6. Mionnet, I, p. 225, N° 141.

N° 3.

Médaille de Rhegium du Bruttium. ΡΗΓΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium*. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur l'épaule. Derrière, O.

℞. Tête de lion, de face. Æ. 5. Mionnet, I, p. 349, N° 1056.

N° 4.

Médaille de Rhegium du Bruttium. ΡΗΓΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium*. Buste à droite d'Apollon lauré. Derrière, deux feuilles de laurier.

℞. Tête de lion, de face. AR. 6 1/2. Mionnet, I, p. 200, N° 952.

N° 5.

Médaille de Rhegium du Bruttium. ΡΗΓΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium*. Buste à droite d'Apollon lauré. Derrière la tête, deux feuilles de laurier.

℞. Tête de lion, de face. AR. 3. Mionnet, I, p. 200, N° 953.

N° 6.

Médaille des Léontins de Sicile. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. Légende en caractères fort menus. ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des Léontins*. Tête de lion, à gauche, la gueule ouverte; dans le champ, quatre grains d'orge. AR. 7. Mionnet, I, p. 247, N° 326.

N° 7.

Médaille des Léontins de Sicile. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℞. Même type qu'au numéro précédent; seulement il n'y a que trois grains d'orge, et le quatrième est remplacé par une feuille de laurier. AR. 6. Médaille acquise de M. Rollin en 1826 pour la Bibliothèque Nationale.

20. Apollon et le Sanglier gaulois (Adonis).

N° 8.

Médaille d'Avignon de la Gaule narbonnaise. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. ΑΟΥΕνιων. (*Monnaie*) *des Avignonnais*. Sanglier courant à gauche. AR. 3. Mionnet, I, p. 65, N° 17.

N° 9.

Médaille d'Abacænum de Sicile. ΑΒΑΚ. (La légende continue au revers.) (*Monnaie*) *des habitants d'Abacænum*. Buste à droite d'un personnage lauré et barbu, peut-être Apollon.

℞. ΑΙΝΙων. (Suite de la légende du droit.) Truie à droite. AR. 2 1/2. Mionnet, I, p. 208, N° 2.

21. Apollon et le Loup lycien.

N° 10.

Médaille de Carthea de l'île de Céos. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. ΚΑΡΘΑιεων. (*Monnaie*) *des habitants de Carthea*. Partie antérieure d'un loup tourné à gauche. Dans la partie supérieure de la médaille, des rayons. A droite, dans le champ, Σ Α. En bas, abeille. Æ. 5. Mionnet, II, p. 313, N° 15.

N° 11.

Médaille de Cydonia de Crète. Buste à gauche de Bacchus couronné de lierre.

℞. Louve debout, à gauche, allaitant le jeune Cydon ou Miletus. Exergue : ΚΥΔΩΝιατων. (*Monnaie*) *des Cydoniens*. AR. 3 1/2. Mionnet, II, p. 272, N° 119.

N° 12.

Médaille de Nuceria Alfaterna de Campanie. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. Légende en caractères osques rétrogrades : NVFKRINVM ALAFATERNVM. Loup tourné à droite, hurlant, la tête baissée. Æ. 3. Mionnet, I, p. 123, N° 243.

N° 13.

Médaille de Cydonia de Crète. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque.

℞. Louve debout, à gauche, allaitant le petit Cydon. Exergue : ΚΥΔΩΝιατων. (*Monnaie*) *des Cydoniens*. AR. 4. Mionnet, II, p. 272, N° 121.

22. Apollon et le Griffon.

N° 14.

Médaille d'Abdère de Thrace. Dans un carré creux, ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Abdéritains*. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. ΕΠΙ ΠΑΥΣΑΝΙΩ. *Sous Pausanias* (nom de magistrat). Un griffon accroupi, à gauche. AR. 7. Mionnet, I, p. 366, N° 12.

N° 15.

Medaille de Cæna de Sicile. Griffon courant à gauche; au-dessous, cigale.

℞. Cheval galopant à gauche; au-dessus, un astre. A l'exergue, ΚΑΙΝΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cæna*. Æ. 6. Mionnet, Suppl., I, p. 373, N° 117.

N° 16.

Médaille d'Aureliopolis de la Lydie. ΑΥτοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΚΟΜΜΟΔΟС. *L'empereur César Marc-Aurèle Commode*. Buste à droite de Commode lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΗС СΤΡατηγος ΑΝΕΘηκε. *Apollonides stratége a consacré*. Apollon nu, debout, dans un char traîné par deux griffons courant à droite. Sous ces griffons, ΑΥΡΗΛΙΟΠΟΛΕΙτων. (*Monnaie*) *des Aureliopolitains*. Æ. 9. Mionnet, IV, p. 15, N° 75.

PLANCHE XL.

N° 1.

Médaille des Bithyniens de Bithynie. Η ΠΑΤΡΙC ΑΝΤΙΝΟΟΝ ΘΕΟΝ. *A Antinoüs Dieu, sa patrie*. Buste à droite d'Antinoüs.

℞. ΒΕΙΘΥΝΙΕΩΝ. ΑΔΡΙΑΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Bithyniens Hadrianiens*. Buste à gauche d'Apollon lauré. Æ. 12. Inédite.

N° 2.

Médaille de Chalcédon de Bithynie. ΑΝΤΙΝΟΟC ΗΡΩC. *Antinoüs Héros*. Buste à gauche d'Antinoüs.

℞. ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΟΙC. *Aux habitants de Chalcédon*. Antinoüs, sous la forme d'Apollon Lycien, enlevé sur un griffon volant à droite. Exergue : ΙΠΠΩΝ, *Hippon* (nom d'un magistrat). Æ. 12. Mionnet, II, p. 423, N° 78.

N° 3.

Médaille d'Antinoüs. Buste à gauche d'Antinoüs.

℞. Apollon tenant sa lyre, enlevé sur un griffon. Pas de légende. Médaillon de bronze avec entourage. Module 14 1/2.

N° 4.

Intaille. Griffon dévorant un cerf. Cornaline.

23. Apollon et le Cheval.

N° 5.

Médaille de Lampsaque de Mysie. Buste à gauche de Vénus avec collier et pendants d'oreille, les cheveux flottants.

℞. Partie antérieure d'un cheval ailé, à droite. AV. 4. Mionnet, II, p. 560, N° 286. Cabinet de M. le duc de Luynes.

N° 6.

Médaille d'Entella de Sicile. ΕΝΤΕΛΛΑΣ. *Entella*. Buste à droite de Bacchus barbu.

℞. Pégase volant, à droite; dessous, Mionnet voit un épi presque effacé. Æ. 5. Mionnet, I, p. 234, N° 215.

N° 7.

Médaille d'Alabanda de Carie. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Alabandiens*. Pégase volant, à droite; dessous, foudre. A l'exergue, ΔΙΟΓΕΝΗΣ, *Diogène*, nom d'un magistrat. AR. 11. Mionnet, III, p. 305, N° 4.

N° 8.

Médaille d'Atarnea de Mysie. Tête laurée d'Apollon à droite.

℞. ΑΤΑΡνεων. (*Monnaie*) *des habitants d'Atarnea*. Partie antérieure d'un cheval bondissant à droite. Dans le champ, à gauche, serpent; à droite, Ρ. Æ. 3 1/2. Mionnet, II, p. 525, N° 67.

N° 9.

Médaille de Panticapée de la Chersonèse taurique. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. ΠΑΝΤΙκαπαιτων. (*Monnaie*) *des habitants de Panticapée*. Cheval paissant, à gauche; dessous, deux fleurs. AR. 8. Mionnet, I, p. 347, N° 8.

N° 10.

Médaille d'Alexandria Troas de la Troade. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. ΑΛΕΞΑΝΔρεων. (*Monnaie*) *des habitants d'Alexandrie*. Cheval paissant, à droite. AR. 3. Mionnet, Suppl. V, p. 508, N° 67.

N° 11.

Médaille de Salapia d'Apulie. ΣΑΛΑΠΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Salapia*. Buste à droite d'Apollon lauré.

℞. Cheval courant à droite; au-dessus, trident; au-dessous, ΠΥΛΛΟΥ. *Sous le magistrat Pyllus*. Æ. 5. Mionnet, I, p. 134, N° 333.

N° 12.

Médaille de Colophon d'Ionie. Buste à droite d'Apollon lauré.

℟. ΚΟΛοφωνιων (*Monnaie*) *des Colophoniens.* Partie antérieure de cheval à droite. Dans le champ, à gauche, ΔΙΟΝΥΣΙΟυ. (*sous Dionysius.*) Æ. 2. Mionnet, III, p. 76, N° 111.

N° 13.

Médaille des Mamertins de Sicile. Buste à gauche d'Apollon lauré; derrière, une lyre.

℟. ΜΑΜΕΡΤΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des Mamertins.* Castor nu, debout, près de son cheval, dont il tient la crinière de la main droite; de la gauche, il porte une chlamyde et sa lance. Dans le champ, à gauche, Π. Æ. 7. Mionnet, Suppl., I, p. 405, N° 301.

N° 14.

Médaille de Sora de Campanie. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℟. CORANO. (*Monnaie*) *des habitants de Sora.* Guerrier monté sur un cheval courant à droite, et frappant de son javelot. La chlamyde du guerrier vole au vent. AR. 4 1/2. Millingen, *Ancient Coins of greek cities and Kings*, pl. I, N° 1.

N° 15.

Médaille de Tyndaris de Sicile. ΤΥΝδαριταν. (*Monnaie*) *des habitants de Tyndaris.* Buste à gauche d'Apollon, avec des cheveux longs flottant sur les épaules.

℟. Légende effacée, peut-être ΓΗΡΟΣ. Les Dioscures à cheval à gauche, et *non à droite*, comme on lit dans Mionnet. Cette pièce fort rare a été acquise en 1826 de M. Rollin pour la Bibliothèque. Mionnet ne la connaissait que par l'ouvrage du prince Torremuzza qu'il a cité inexactement. Voy. Torremuzza, pl. 91, p. 89. Mionnet, I, p. 328, N° 1091.

PLANCHE XLI.

24. Apollon-Soleil.

N° 1.

Médaille de l'île de Rhodes. Buste à droite du Soleil radié.

℟. Dans un carré creux, ΡΟδιων. (*Monnaie*) *des Rhodiens.* Ces deux lettres sont séparées par le type ordinaire de Rhodes, une rose sur sa tige. En haut, le nom du magistrat, ΜΝΗΜΩΝ. *Mnémon.* Dans le champ, à gauche, corne d'abondance. AR. 3 1/2. Mionnet, III, p. 415, N° 131.

N° 2.

Médaille de l'île de Rhodes. Buste à droite d'une femme dont les cheveux sont relevés par derrière; elle a des pendants d'oreille.

℟. ΡΟδιων. (*Monnaie*) *des Rhodiens.* Rose sur sa tige. Æ. 1. Mionnet, III, p. 424, N° 238.

N° 3.

Médaille de l'île de Rhodes. Buste du Soleil radié de face.

℟. ΕΥΚΡΑΤΗΣ ΡΟΔΙΟΝ. *Eucrates.* (*Monnaie*) *des Rhodiens.* Rose sur sa tige. A gauche, foudre. AR. 7. Mionnet, Suppl. VI, p. 588, N° 175.

N° 4.

Médaille de l'île de Rhodes. Buste de face du Soleil.

℟. Dans un carré creux, ΡΟΔιων. (*Monnaie*) *des Rhodiens.* Rose sur sa tige. A droite, un aigle. AR. 6. Médaille acquise en 1831 pour la Bibliothèque Nationale.

N° 5.

Médaille de l'île de Rhodes. Buste de face du Soleil radié.

℟. ΑΡΙΣΤΕΙΔΑΣ. *Aristide.* La rose épanouie, vue de face. Dans le champ, deux papillons. AR. 4 1/2. Mionnet, III, p. 420, N° 197.

N° 6.

Médaille de Xanthus de Lycie. Buste de face du Soleil. Près de la joue droite, un oiseau.

℟. Rose sur sa tige comme celle de Rhodes. AR. 3. Cette médaille a été décrite par Mionnet comme étant de Rhodanusia de la Gaule Narbonnaise, voyez t. I, p. 78, N° 195. Une pièce cédée par M. de Cadalvène à la Bibliothèque Nationale en 1837, qui porte le même type, mais avec la légende ΞΑ, a fait restituer cette pièce à Xanthus de Lycie.

Voyez Adrien de Longpérier, *Revue Numismatique*, année 1840, p. 405 et suiv.

N° 7.

Médaille de Gambrium d'Ionie. Buste à droite d'Apollon lauré.

℟. ΓΑΜΒριεων. (*Monnaie*) *des habitants de Gambrium.* Un Soleil occupant tout le champ de la médaille. Les lettres de la légende sont placées entre les rayons. Æ. 3 1/2. Médaille inédite, acquise de M. Cousinéry pour la Bibliothèque Nationale.

N° 8.

Médaille de l'île de Rhodes. ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙCΑΡ ΝΕΡΟΥΑΝ CΕΒΑCΤΟC. *L'empereur César Nerva Auguste.* Tête laurée de Nerva à droite.

℟. ΔΙΔΡΑΧΜΟΝ ΡΟΔΙΩΝ. *Didrachme des Rhodiens.* Le Soleil debout, radié, donnant la main à une figure qui doit être la ville de Rhodes ou la nymphe Éponyme. Æ. 10. Mionnet, III, p. 428, N° 282.

N° 9.

Médaille des Léontins de Sicile. Buste de face du Soleil, la tête radiée, avec une chlamyde sur les épaules. Dans le champ, une charrue.

℟. ΛΕΟΝΤινων. (*Monnaie*) *des Léontins.* Le Soleil radié, nu, assis sur un rocher, tenant de la main gauche une branche de laurier, et de la droite une corne d'abondance. Dans le champ, à gauche, un crabe. Æ. 6. Mionnet, I, p. 248, N° 337.

N° 10.

Médaille des Aetnéens de Sicile. Tête du Soleil radiée à droite, avec le pallium.

℟. ΑΙΤΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Aetnéens.* Un guerrier debout, de face, casque en tête, le bouclier au bras, s'appuyant sur sa

lance et regardant à droite. Dans le champ, à gauche, trois globules qui indiquent le *quadrans*. Æ. 5. Mionnet, I, p. 210, N° 12.

N° 11.

Médaille de Nicée de Bithynie. ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙϹΑΡ ΑΝΤΩνεινος. *L'empereur César Antonin*. Buste à droite de l'empereur Antonin lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ΝΙΚΑΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Nicéens*. Le Soleil radié, nu, marchant à droite, le bras droit étendu en avant, et sur le bras gauche une chlamyde. Æ. 6. Mionnet, Suppl., V, p. 88, N° 452.

N° 12.

Médaille d'Ambracie d'Épire. Buste à droite du Soleil radié.

℟. ΑΜΒΡακιεων. (*Monnaie*) *des Ambraciens*. Apollon nu, radié, marchant à droite, le bras gauche étendu, et de la main droite retirant une flèche de son carquois. Dans le champ, N. Æ. 4 1/2. Mionnet, II, p. 51, N° 47.

N° 13.

Médaille de Prusias, près de l'Olympe, en Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Λουκιος ϹΕΠΤΙμιος ϹΕΥΗΡΟϹ ΠΕρτιναξ. *L'empereur Lucius Septime Sévère Pertinax*. Buste à droite de Septime Sévère lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ΠΙΟΥϹΑΕΩΝ. (*sic*) (*Monnaie*) *des habitants de Prusias*. Le Soleil radié, nu, debout, de face, mais la tête tournée à droite, tenant de la main droite un flambeau. Æ. 8. Mionnet, II, p. 482, N° 390.

N° 14.

Médaille de Milet d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΚΑΙΛΙος ΒΑΛΒΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Celius Balbinus*. Buste à droite de Balbin lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ΜΙΛΗϹΙΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Milésiens Néocores*. Apollon radié, debout, de face, tenant sur la main droite un faon de biche, dans un temple tétrastyle ; à ses pieds, à gauche, un autel. Æ. 6 1/2. Mionnet, III, p. 173, N° 804.

N° 15.

Camée du Musée de Florence. La chute de Phaéthon. Le moment choisi par l'artiste est celui où le téméraire fils du Soleil est précipité dans l'Éridan ; on distingue, à gauche, l'un des Dioscures, qui indique le signe dans lequel était arrivé le char du Soleil au moment où Phaéthon fut foudroyé par Jupiter; près de l'urne de l'Éridan, Cycnus déjà métamorphosé en cygne.

N° 16.

Médaille de Smyrne. Αυτοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ϹΕουηρος ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre*. Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ϹΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑϹΙΑϹ Γ ΝΕΩΚορων. (*Monnaie*) *des Smyrniens, les Premiers de l'Asie, trois fois Néocores*. Dans le champ, bustes affrontés de Sévère Alexandre et de Julie Mamée, l'un en Soleil, l'autre en Diane-Lune. Au-dessus de leurs têtes, on lit ΤΩΝ ϹΕΒαστων. (*Effigies*) *des Augustes*. Au-dessous, ΕΠΙ Ϲ. ΠΟΛΕΙΤΟΥ. *Sous S. Politus*. Æ. 11. Mionnet, III, p. 247, N° 1396.

PLANCHE XLII.

N° 1.

Camée. Bustes conjugués d'Apollon et de Diane à droite ; on distingue le carquois d'Apollon.

N° 2.

Médaille de Sardes de Lydie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ϹΕΒαστος. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste*. Buste à droite d'Élagabale lauré, avec le paludamentum.

℟. ΕΠΙ ΕΡΜΟΦΙΛΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟϹ.... ϹΑΡΔΙΑΝΩΝ ΤΡΙϹ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. *Sous Hermophile Archonte*, ... (*Monnaie*) *des Sardiens trois fois Néocores*. Le Soleil nu, radié, debout, dans un quadrige vu de face, tenant dans la main gauche le simulacre de Proserpine ; dans le champ, à gauche, soleil; à droite, croissant. Æ. 10. Mionnet, IV, p. 133, N° 759.

N° 3.

Médaillon de Nicée de Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡΗλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin*. Buste à droite de Marc-Aurèle, la tête nue, avec le paludamentum.

℟. ΝΙΚΑΙΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Nicéens*. Le Soleil dans son char attelé de quatre chevaux commençant sa carrière et s'élevant sur les nuages. Il éclaire la terre qui est représentée par une femme couchée regardant le soleil, et tenant de la main droite des épis, et une corne d'abondance de la gauche. On distingue sur les nuages, à droite, Phosphorus, le précurseur du Soleil. Mionnet a omis ce personnage dans sa description. Æ. 11. Mionnet, II, p. 454, N° 232.

N° 4.

Médaille de l'île de Rhodes. ΡΟΔΙΟΙ ΥΠΕΡ ΤΩΝ ϹΕΒΑϹΤΩΝ. *Les Rhodiens en l'honneur des Augustes*. Buste de Cybèle à droite.

℟. ΔΙΔΡΑΚΜΟΝ. *Didrachme*. Le Soleil radié, nu, tourné à gauche, couronnant de la main droite un trophée. Sur son bras gauche le *pallium*. Æ. 9. Mionnet, III, p. 427, N° 277.

N° 5.

Médaille des Thessaliens. ΓΑΥΑΝΑ. Buste à droite d'Apollon lauré.

℟. ΘΕΣΣΑΛΩΝ. (*Monnaie*) *des Thessaliens*. Dans le champ, ΠΟΛΥ. (commencement du nom d'un magistrat.) Minerve marchant à droite, le casque en tête, le bouclier au bras, et frappant de son javelot. AR. 4. Mionnet II, p. 4, N° 33. Cette médaille a déjà été gravée pl. XXIX, n° 6.

N° 6.

Médaille de Philadelphie de Lydie. Buste à droite de Diane, le carquois sur l'épaule.

℟. ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ ΕΡΜΙΠΠΟΣ ΕΡΜΟΓΕΝΟΥΣ ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ. (*Monnaie*) *des Philadelphiens. Hermippus, fils d'Hermogène, grand-prêtre*. Apollon à demi nu, lauré, assis sur un siége à dossier, tourné à gauche, tenant de la main droite une patère ; le

coude gauche sur sa lyre; sur le dossier du siége, une chouette. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 98, N° 534.

N° 7.

Médaillon de bronze de Commode. MARCVS COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGvstvs BRITannicvs. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Commode lauré, avec le paludamentum.

℞. Même type qu'au n° 3, le Soleil commençant sa course. Exergue : COS VI PATER PATRIÆ. *Six fois consul, père de la patrie.*

N° 8.

Médaillon de Commode. MARCVS COMMODVS ANTONINVS AVGvstvs. . . . . *Marc Commode Antonin Auguste.* Buste à gauche de Commode lauré, revêtu du paludamentum.

℞. La légende, qui est à demi effacée sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, est celle-ci : PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS X IMPERATOR VII COS IIII PATER PATRIÆ. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la Xe fois, Imperator pour la VIIe, IV fois consul, père de la patrie.* Le jeune empereur à demi nu, tourné à droite, tenant une épée nue de la main gauche, et de la droite un cercle dans lequel sont renfermées quatre jeunes filles représentant les quatre saisons de l'année. Devant l'empereur, un génie portant une corne d'abondance.

N° 9.

Médaille de Magnésie sur le Méandre (Ionie). Buste à droite de Diane coiffée d'un diadème, avec son arc et son carquois sur l'épaule.

℞. ΜΑΓΝΗΤΩΝ ΠΡΟΓΝΗΤΟΣ ΖΩΠΥΡΙΩΝΟΣ. *(Monnaie) des Magnésiens. Prognetus, fils de Zopyrion.* (Nom de magistrat.) Apollon nu, diadémé, debout à gauche sur l'ornement connu sous le nom de *Méandre*, s'appuyant sur un trépied, tenant de la main droite une bandelette. Le tout dans une couronne de laurier. AR. 8 1/2. Mionnet, III, p. 143, N° 598.

N° 10.

Médaillon de Nicée de Bithynie. Μαρκος ΑΥΡΗΛιος ΑΝΤΗΝΙΝΟϹ (*sic*) ΚΑΙϹΑΡ. *Marc-Aurèle Antonin César.* Buste à droite de Marc-Aurèle, jeune, imberbe, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. ΝΙΚΑΙΕΩΝ. *(Monnaie) des Nicéens.* Triptolème debout dans un char tiré par deux dragons ailés allant à droite. Æ. 10. Mionnet II, p. 454, N° 233.

N° 11.

Médaille de Milet d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΚΛαυδιος ΠΟΥΠΙΗΝΟϹ Και ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ΚΑΙϹΑΡ Και ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΚΑΙλιος ΒΑΛΒΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Marc Claude Pupien et Antoine Gordien César, et l'empereur César Celius Balbin.* Têtes laurées en regard de Balbin et de Pupien; au milieu celle de Gordien pieux, nue, tournée à gauche.

℞. ΕΠΙ ΑΡΧοντος ϹΕΚΟΥΝΔου ΜΙΛΗϹΙΩΝ ΝΕΟΚΩΡΩΝ. *Sous l'archonte Secundus, (Monnaie) des Milésiens Néocores.* Simulacre d'Apollon radié à gauche, nu, debout sur une base dans un temple tétrastyle, tenant un petit cerf dans la main droite, et non une Victoire, comme le dit Mionnet, et dans la gauche un arc. De chaque côté du temple, une figure qui semble fuir. Æ. 11. Mionnet, III, p. 173, N° 805.

N° 12.

Médaille de Sardes de Lydie. ϹΑΡΔΙϹ ΑϹΙΑϹ ΛΥΔΙΑϹ ΕΛΛΑΔΟϹ Ά ΜΗΤΡΟΠΟΛΙϹ. *Sardes, première métropole de l'Asie, de la Lydie, de la Grèce.* Buste à droite de la ville personnifiée, voilée et couronnée de tours.

℞. ΕΠΙ Cτρατηγου ΑΥΡηλιου ΗΡΑΚΛΕΙΔΙΑΝΟΥ ϹΑΡΔΙΑΝΩΝ Β ΝΕΟΚΟΡΩΝ. *Sous le Stratège Aurelius Héraclidien, monnaie des Sardiens deux fois Néocores.* Le Soleil dans un char tiré par deux dragons, montant à l'horizon, de gauche à droite; près de la tête du Soleil, on lit ΤΥΛΟϹ. En bas, la Terre couchée sur des épis et en tenant plusieurs dans la main gauche. Près d'elle, on lit ΓΗ, *la Terre.*

N° 13.

Médaille de Magnésie d'Ionie. Τιτος ΑΙΛΙΟϹ ΚΑΙϹΑΡ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *Titus Élius César Antonin.* Buste à droite d'Antonin lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ ΓΡΑΤΟΥ ΜΗΤΡοπολεως ΜΑΓΝΗΤΩΝ. *Sous Dioscoride Gratus, (Monnaie) de la métropole des Magnésiens.* Apollon-Soleil dans un char tiré par deux dragons, à droite, tenant un flambeau dans chaque main. Æ. 10 1/2. Mionnet, III, p. 148, N° 642.

PLANCHE XLIII.

25. APOLLON ET DIANE.

N° 1.

Médaille de Périnthe de Thrace. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ϹΕΟΥΗΡος ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ ΑΥΤουστος. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Antonin Auguste.* Buste à droite de Caracalla lauré.

℞. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. *(Monnaie) des habitants de Périnthe Néocores.* Apollon et Diane dans un bige lancé au galop, à droite. Apollon tient les rênes; Diane retient au-dessus de sa tête une draperie enflée par le vent. Æ. 10. Mionnet, I, p. 408, N° 300.

N° 2.

Médaille de Sélinunte de Sicile. ΣΕΛΙΝΟΣ. *Selinus.* Apollon *Sélinuntius*, la tête ceinte d'un diadème, nu, debout, tourné à gauche, tenant une patère de la main droite et une branche de laurier de la gauche, sacrifie sur un autel ou monument funèbre élevé de deux marches, orné d'un fronton; aux trois angles du fronton une boule; sur la face une guirlande de feuillage. Devant, un coq tourné à gauche; à droite, sur un chapiteau, un taureau debout, tourné à gauche; au-dessus, la feuille d'*ache* ou de *persil* (σέλινον), qui donne le nom à la ville.

℞. ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. *(Monnaie) des habitants de Sélinunte.* Apollon et Diane dans un quadrige, allant à gauche; la déesse tient les rênes; le dieu décoche une flèche. AR. 8. Mionnet, I, p. 287, N° 673.

N° 3.

Médaille de Chalcédon de Bithynie. Tête à droite de Cérès voilée et couronnée d'épis.

℞. ΚΑΛΧΑδονιων. (*Monnaie*) *des habitants de Chalcédon*. Apollon nu, à droite, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite une flèche dont il examine la pointe, et de la main gauche un arc. Dans le champ, à droite, Α. AR. 4. Mionnet, Suppl., V, p. 25, N° 126.

N° 4.

Médaille d'Apollonia sur le Rhyndacus. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΥΡΗΛιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin*. Buste à droite de Marc-Aurèle lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΠΡΟϹ ΡΥΝΔΑΚΩ. (*Monnaie*) *des habitants d'Apollonia sur le Rhyndacus*. Diane debout, l'arc à la main gauche, couronnant Apollon de la main droite. Le dieu est de face, nu, sauf une chlamyde qu'il porte sur le bras gauche; son bras droit relevé, comme s'il allait prendre une flèche dans son carquois; à gauche, un trépied orné de bandelettes. Æ. 11. Mionnet, II, p. 520, N° 39.

N° 5.

Médaille de Chersonesus de Crète. Buste à droite de Diane laurée.

℞. ΧΕΡΣΟΝΑΣΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Chersonesus*. Apollon nu, à droite, assis sur l'omphalos, tenant de la main droite le *plectrum*, et de la gauche une lyre. Dans le champ, un trident renversé. AR. 7. Mionnet, II, p. 264, N° 46.

N° 6.

Médaille de Périnthe de Thrace. Buste d'Apollon lauré à droite, avec la chlamyde.

℞. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Périnthe*. Diane Lucifera vêtue d'une tunique courte, courant à droite, et tenant deux flambeaux allumés. Æ. 6. Mionnet, I, p. 402, N° 262.

N° 7.

Denier d'argent de la famille consulaire Clodia. Buste à droite d'Apollon lauré; derrière, lyre.

℞. PVBLIVS CLODIVS MARCI FILIVS. *Publius Clodius, fils de Marcus*. Diane debout, de face, l'arc et le carquois sur l'épaule, regardant à droite, tenant deux flambeaux allumés.

N° 8.

Denier d'argent de la famille consulaire Lucretia. Tête du Soleil radié, à droite.

℞. LVCIVS LVCRETIvs TRIO. *Lucius Lucretius Trio*. Le croissant entouré des sept étoiles appelées *Triones*.

N° 9.

Médaille d'Eleutherna de Crète. Buste à droite d'Apollon lauré, placé au milieu d'un double cercle à mille compartiments.

℞. ΕΛΕΥΘΕΡΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Eleuthernæ*. Apollon nu, à gauche, assis sur l'omphalos, tenant dans la main droite une pomme; sa main gauche est posée sur l'omphalos, près duquel est une lyre. Dans le champ, à gauche, un monogramme formé des lettres ΠΥΜ. Æ. 4. Mionnet, II, p. 276, N° 148.

N° 10.

Denier d'argent de la famille consulaire Vibia. PANSA. Tête à droite d'Apollon lauré. Devant, une petite corne d'abondance.

℞. CAIVS VIBIVS · CAII · FILIVS. *Caius Vibius, fils de Caius*. Cérès avec deux flambeaux, courant à droite. A ses pieds, une truie.

N° 11.

Médaille de Tauromenium de Sicile. Tête à droite de Bacchus ou d'Apollon couronné de lierre.

℞. ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ. (*Monnaie*) *des Tauroméniens*. Diane debout, à gauche, tenant dans la main droite un fruit, et s'appuyant sur un sceptre de la gauche; à ses pieds, un chien. Æ. 5. Mionnet, I, p. 327, N° 1080.

N° 12.

Médaille d'Aptera de Crète. Buste à droite de Diane ou d'une nymphe locale.

℞. ΑΠΤΑΡΑΙΟΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Aptera*. Apollon à gauche, nu, assis sur un rocher, le coude gauche appuyé sur sa lyre, et tenant de la main droite une patère. AR. 4. Mionnet, II, p. 262, N° 31.

N° 13.

Médaille de Périnthe de Thrace. Μαρκος ΑΝΤΩνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ΑΥΓουστος. *Marc-Antoine Gordien Auguste*. Buste à droite de Gordien Pieux, avec la couronne radiée et le paludamentum.

℞. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ Β ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Périnthiens deux fois Néocores*. Même type qu'au n° 1 : bige monté par Apollon et Diane. Æ. 9. Mionnet, I, p. 414, N° 334.

N° 14.

Médaille de Syracuse. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Syracusains*. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottants sur les épaules. Derrière la tête, un trépied allumé.

℞. ΣΩΤειρα. (*Diane*) *protectrice*. Buste à droite de Diane diadémée, avec collier et pendants d'oreille, portant son carquois sur l'épaule. Derrière la tête, un trépied. Electrum. 4. Inédite.

N°. 15.

Médaille des Bruttiens. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottants sur les épaules; derrière la tête, une enclume.

℞. ΒΡΕΤΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Bruttiens*. Diane debout, marchant à gauche, le carquois sur l'épaule, tenant de la main droite une flèche, et de la gauche un flambeau allumé; à ses pieds, un chien. Dans le champ, une étoile. AR. 3. Mionnet, I, p. 181, N° 773.

PLANCHE XLIV.

26. Apollon en rapport avec diverses Divinités.

N° 1.

Médaille de Germé de Mysie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝτωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟC. *L'empereur César Marc-Antoine Gordien.* Buste à droite de Gordien III lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΑΡΙCΤΟΝΕΙκου ΓΕΡΜΗΝων. *Sous Aristonicus. (Monnaie) des habitants de Germé.* Apollon debout, revêtu d'une tunique talaire, tenant sa lyre de la main gauche et le plectrum de la droite, entre Diane qui prend une flèche dans son carquois de la main droite, et tient son arc de la main gauche, et Esculape qui s'appuie sur son bâton, autour duquel s'enroule un serpent. Æ. 8. Mionnet, II, p. 558, N° 278.

N° 2.

Médaille de Rhegium du Bruttium. Têtes accollées d'Apollon lauré et de Diane diadémée.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. *(Monnaie) des habitants de Rhegium.* Trépied. Dans le champ, à droite, les quatre globules, marque du *Triens.* Æ. 7. Mionnet, I, p. 202, N° 976.

N° 3.

Médaille de Thurium de Lucanie. Buste à droite de Diane laurée.

℞. ΘΟΥΡΙΩΝ. *(Monnaie) des habitants de Thurium.* Diane Lucifera marchant à droite, tenant de la main droite un flambeau allumé, et de la gauche des flèches; près d'elle, son chien. Dans le champ, Δ. Æ. 6. Mionnet, I, p. 172, N° 690.

N° 4.

Médaille d'Athènes. Buste à droite de Minerve, coiffée d'un casque orné d'une aigrette.

℞. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. *(Monnaie) des Athéniens.* Apollon nu, marchant à droite, tenant la main droite élevée sur sa tête, et la gauche appuyée sur sa lyre. Æ. 6. Mionnet, II, p. 139, N° 301.

N° 5.

Médaille de l'île de Chio. ΑCCΑΡΙΑ ΤΡΙΑ. (Pièce valant) *trois assarions.* Sphinx accroupi, à droite, le pied droit levé. Dans le champ, une proue de vaisseau (1).

℞. ΧΙΩΝ. *(Monnaie) des habitants de Chio.* Bacchus et Apollon debout, vus de face, tous deux à demi nus. Apollon est radié et tient de la main droite une patère, et de la gauche un pan de sa robe; Bacchus est couronné de pampres et tient de la main gauche un thyrse, et de la droite une patère avec laquelle il sacrifie sur un petit autel placé entre les deux divinités. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 277, N° 116.

N° 6.

Médaille d'Apollonia d'Illyrie. ΑΡΧΗΝ (commencement du nom d'un magistrat). Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℞. ΑΠΟΛλωνιατων. *(Monnaie) des Apolloniens.* Trois femmes, les Saisons ou les Heures, dont deux tiennent des flambeaux, dansant autour d'un feu. Exergue : ΝΙΚΑΝΩΡ, *Nicanor.* AR. 5. Mionnet, II, p. 31, N° 33.

N° 7.

Médaille d'Amphipolis de Macédoine. Buste de trois quarts d'Apollon lauré.

℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ. *(Monnaie) des habitants d'Amphipolis.* Cette légende est inscrite sur les bords en relief d'un carré creux, au milieu duquel on voit une torche allumée et un épi. AR. 6. Mionnet, I, p. 462, N° 102.

N° 8.

Médaille de la même ville. Même type qu'au n° 7; seulement au revers, au lieu de l'épi, un bouclier béotien placé à gauche de la torche. AR. 6. Mionnet, I, p. 462, N° 101.

N° 9.

Médaille de Sélinunte de Sicile. ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. *(Monnaie) des habitants de Sélinunte.* Même type qu'au n° 2 de la planche XLIII; seulement, l'autel, plus petit, est allumé et n'a pas de fronton.

℞. Même type qu'au n° 2, planche XLIII; seulement, ici, le char marche à droite, et n'est attelé que de deux chevaux. AR. 7. Médaille acquise de M. Rollin, en 1826, par la Bibliothèque Nationale.

N° 10.

Intaille. Apollon, avec la chlamyde sur l'épaule, tourné à gauche, tenant un laurier planté devant lui de la main droite, et de la gauche son arc et une flèche. Cornaline.

N° 11.

Médaille de Teria de la Troade. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. ΡΙ ΤΗ dans un carré creux, au milieu duquel on voit une branche de laurier. AR. 1. Du Mersan, *Descript. du Cab. Allier de Hauteroche*, planche XIII, n° 8, p. 79; Mionnet, Suppl., V, p. 582, N° 515. Médaille unique jusqu'à ce jour.

N° 12.

Médaille d'Alexandria Troas. IMPerator CAIsar (*sic*) POvblivs · SEptimivs GETAS. *L'empereur César, Publius Septimius Géta.* Buste à droite de Géta lauré, avec le paludamentum.

℞. COLoniæ AVGvstæ TROAdis. *(Monnaie) de la colonie Auguste Troas.* Apollon nu et debout, à gauche, le pied droit posé sur un autel, tenant dans la main droite une branche de laurier, et la main gauche posée sur la hanche. Æ. 6. Mionnet, II, p. 648, N° 132.

N° 13.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ ΠΟυβλιος ΛΙΚΙΝιος ΓΑΛΛΕΙΗΝΟC. *L'empereur Publius Licinius Gallien.* Buste à droite de Gallien lauré, avec le paludamentum.

(1) C'est par erreur que le graveur a mis le revers avant le droit.

℞. ΝΕΦΕϹΙΩΝ Γ. ΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, trois fois Néocores*. Méléagre nu, marchant à droite, portant sur l'épaule gauche la dépouille du sanglier de Calydon suspendue à son javelot; de la main droite, il tient une couronne. Derrière lui, un arbre. Æ. 7. Mionnet, III, p. 124, N° 457.

N° 14.

Médaille de Magnésie d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ. *L'empereur César Marc Antoine Gordien*. Buste à droite de Gordien Pieux lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΠι ΓΡαμματεως (le Γ et le Ρ en monogramme) ΔΗΜΟΝΕΙΚΟΥ ΜΑΓΝΗΤΩΝ. *Sous le scribe Démonique*. (*Monnaie*) *des Magnésiens*. Personnage vêtu d'une robe courte, chaussé de brodequins, marchant à grands pas à droite, un arbre sur l'épaule. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 156, N° 689.

N° 15.

Médaille de Magnésie d'Ionie. Μαρκια ΩΤΑΚΙλια ϹΕΥΗΡΑ ϹΕδαστη. *Marcia Otacilia Severa Auguste*. Buste à droite d'Otacilia.

℞. ΕΠΙ ΓΡαμματεος (le Γ et le Ρ en monogramme) ΠΕΡΙΓΕΝΟΥϹ ΜΑΓΝΗΤΩΝ. *Sous le scribe Périgène*. (*Monnaie*) *des Magnésiens*. Même type qu'au numéro précédent; seulement l'homme marche à gauche, et on voit les racines de l'arbre. Æ. 8. Mionnet, III, p. 157, N° 700.

N° 16.

Médaille d'Hadrianopolis de Bithynie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ΑΥγουστος. *L'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste*. Buste à droite de Gordien Pieux lauré, avec le paludamentum.

℞. ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Hadrianopolitains*. Apollon à droite, nu, portant seulement une chlamyde sur l'épaule gauche, et tenant une branche de laurier. Derrière lui, un arbre. Æ. 7. Mionnet, Suppl., II, p. 325, N° 754.

PLANCHE XLV.

27. Apollon Hyacinthien.

N° 1.

Médaille de Tarente de Calabre. Légende en caractères rétrogrades : ΤΑΡΑΣτων. (*Monnaie des Tarentins*). Apollon à gauche, nu, posé sur le genou gauche, tenant de la main droite le plectrum, et de la gauche une lyre. Dans le champ, ΠΤΟ, selon Mionnet.

℞. Même type en creux. AR. 6. Mionnet, I, p. 139, N° 379.

N° 2.

Médaille de Caulonia du Bruttium. Légende rétrograde, ΚΑΥΛονιατων. (*Monnaie*) *des habitants de Caulonia*. Apollon nu, à droite, les cheveux tressés, le bras gauche étendu en avant, tenant de la main droite une palme renversée; devant lui, un cerf sur un socle; au-dessus, un Θ. Au-dessus du bras gauche, une petite figure courant. Entre les jambes d'Apollon, un Ε.

℞. ΚΑΥΛονιατων. (Ces quatre lettres sont en relief et rétrogrades). Apollon en creux, marchant à gauche, tenant de la main droite une branche de laurier en relief, et de la gauche une autre branche de laurier également en relief; devant lui, une biche dont les cornes sont en relief; au-dessous de la biche, un Θ en relief, un Ε aussi en relief entre les jambes d'Apollon. AR. 8. Mionnet, *Rec. de Planches*, LIX, N° 2, p. 35.

N° 3.

Médaille de la même ville. Types comme au n° 2, mais du module 7.

N° 4.

Médaille de la même ville. ΚΑΥΛωνιατων. (Légende rétrograde). (*Monnaie*) *des habitants de Caulonia*. Même personnage qu'aux n°s 2 et 3, dans la même attitude; entre les jambes, Ε

℞. Cerf debout, à droite; devant, un bassin élevé sur un pied; au-dessus, un oiseau battant des ailes. Entre les jambes du cerf, ΘΕ. AR. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 337, N° 969.

N° 5.

Médaille de la même ville. Même personnage qu'au n° 3, dans la même attitude. De chaque côté, un dauphin posé en sens contraire.

℞. ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΑΣ. (Légende en *boustrophédon*). (*Monnaie*) *des Cauloniates*. Cerf debout, à droite. Entre les jambes, Α. AR. 5. Mionnet, Suppl., I, p. 337, N° 970.

On peut voir sur le type des monnaies de Caulonia plusieurs Mémoires qui ont été publiés récemment, et dans lesquels on a cherché surtout à donner une explication de la petite figure représentée courant au-dessus du bras d'Apollon. Les uns reconnaissent, dans ce petit éphèbe, *Aristée* ou *Daphnis*; les autres le *Génie de la lustration* (Ἁγνισμός ou Καθαρμός), ou le héros *Caulus*, le fondateur de Caulonia. Voyez les Recherches de M. le duc de Luynes (*Métaponte*, p. 15; *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 424 et suiv.), et celles de M. Raoul Rochette, insérées dans le tome XIV de la nouvelle série des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Cf. *Mémoires de Numismatique et d'Antiquité*, p. 1-48; *Revue numism.*, année 1843, p. 67. Cf. aussi les observations de MM. Th. Panofka, *Arch. Zeitung*, 1843, S. 174; de Witte, *Revue numism.*, année 1845, p. 400 et suiv.; Rathgeber, *Annales de l'Inst. arch.*, t. XX, p. 169 et suiv.

28. Supplément aux chapitres précédents.

N° 6.

Médaille de l'île de Lipara, près de la Sicile. Buste à gauche d'Apollon lauré.

℞. ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Lipariens*. Trident. Æ. 5. Mionnet, I, p. 344, N° 34.

N° 7.

Médaille attribuée à Nasi de l'île de Lesbos. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℞. ΝΑΣΙωτων (*Monnaie*) *des habitants de Nasi*. Panthère marchant à droite, et regardant à gauche. Dans le champ, à droite, une tête de bélier. AR. 3. Inédite.

N° 8.

Médaille de Suessa de Campanie. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules. Derrière la tête, lyre.

℞. Castor nu, à gauche, coiffé d'un bonnet conique, portant une palme ornée de bandelettes, monté sur un cheval et en conduisant un second. Les chevaux marchent à gauche. Exergue : SVESANO. (*Monnaie*) *de Suessa*. AR. 6. Mionnet, Suppl. I, p. 255, N° 390.

N° 9.

Médaille de Rhegium du Bruttium. Buste à droite de Diane diadémée, avec un collier et des pendants d'oreille, portant sur l'épaule l'arc et le carquois.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium*. (Les trois premières lettres de la légende sont liées entre elles.) Jupiter nu, debout, vu de face, s'appuyant de la main gauche sur un long sceptre, tenant une branche de la main droite étendue au-dessus d'un trépied; sur l'avant-bras droit du dieu, l'aigle. Æ. 6. Mionnet, Suppl., I, p. 350, N° 1069.

N° 10.

Médaille de Rhegium du Bruttium. Buste à gauche d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules. Derrière la tête, un vase.

℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Rhegium*. Trépied. Æ. 5. Mionnet, I, p. 202, N° 972.

N° 11.

Médaille de Crotone du Bruttium. Buste à droite d'Apollon lauré, les cheveux longs et flottant sur les épaules.

℞. ΚΡΟτωνιατων. (*Monnaie*) *des habitants de Crotone*. Trépied; à droite, branche de laurier ornée de bandelettes. AR. 6. Mionnet, I, p. 190, N° 861.

N° 12.

Médaille de Patara de Lycie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ ΣΕΒαστος. *L'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste*. Buste à droite de Gordien Pieux, lauré, avec le paludamentum.

℞. ΠΑΤΑΡΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Pataréens*. Apollon debout, lauré, regardant à gauche, à demi nu, tenant de la main droite une branche de laurier; à ses pieds, un corbeau sur une base; de l'autre côté, un trépied autour duquel s'enlace un serpent. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 441, N° 58.

N° 13.

Médaille de Patara de Lycie. Mêmes type et légende qu'au n° 12; seulement l'empereur porte la couronne radiée.

℞. ΠΑΤΑΡΕΩΝ. (*Monnaie*) *des Pataréens*. Même type qu'au n° 12; seulement il n'y a pas de trépied, et le corbeau est posé sur un cône. Æ. 6. Mionnet, III, p. 441, N° 59.

N° 14.

Médaille de l'île de Cos. ΚΩΣ. Apollon nu, debout, vu de face, dansant et jouant du tympanum. Dans le champ, à gauche, un trépied sur une base.

℞. Crabe au milieu d'un carré creux divisé en croix. AR. 6. Mionnet, Suppl., VI, p. 566, N° 18.

N° 15.

Médaille de Carystus d'Eubée. Buste d'Apollon lauré, à droite. Dans le champ, à gauche, Χ Ν.

℞. Coq debout à droite. Dans le champ, Χ. AR. 2. Mionnet, II, p. 302, N° 16.

PLANCHE XLVI.

29. Apollon en rapport avec les Divinités de l'Asie et de l'Égypte.

N° 1.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔΡιανος ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ ΕΥΣΕΒης. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin, Pieux*. Buste d'Antonin lauré, à droite.

℞. Dans le champ, L Ε (an 5). Buste à droite d'Hermapollon, la tête ornée du modius, portant le caducée sur l'épaule, et tenant une palme. Æ. 9 1/2. Mionnet, VI, p. 223, N° 1502.

N° 2.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΝΤΙΝΟΟΥ ΗΡΩΟΣ (*Effigie*) *d'Antinoüs Héros*. (Le second mot est effacé.) Buste à droite d'Antinoüs, la tête ornée du lotus.

℞. L Ι Θ (an 19). Antinoüs à cheval, allant à droite, la tête nue, vêtu de la chlamyde, tenant de la main droite un caducée. Æ. 9 1/2. Mionnet, VI, p. 205, N° 1365.

N° 3.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. Buste à gauche d'Antinoüs, la tête ornée du lotus, avec une chlamyde.

℞. Même type qu'au n° 2. Dans le champ, L Κ Α (an 21). Æ. 6. Mionnet, VI, p. 206, N° 1373.

N° 4.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔΡιανος ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ ΣΕΒαστος ΕΥΣεβης. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin Auguste, Pieux*. Buste à droite d'Hadrien lauré, revêtu du paludamentum.

℞. L Ε (an 5). Hermapollon debout, dans un temple distyle, à demi nu, tourné à droite, tenant le caducée de la main droite et une longue palme de la gauche; derrière lui, un chien. Æ. 9. Variante du N° 263 du Suppl. de Mionnet, V, p. 71.

N° 5.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΤΡΑΙανος Αδριανος Σεβαστος *L'empereur César Trajan Hadrien Auguste*. Buste à droite d'Hadrien lauré, avec le paludamentum.

℞. Buste à droite d'Apollon radié, avec le paludamentum. Dans le champ, LΙΔ (an 14). Pot. 6. Mionnet, VI, p. 172, N° 1075.

N° 6.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔΡιανος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ ΣΕΒαστος ΕΥσεβης. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin Auguste, Pieux*. Buste à droite d'Antonin lauré.

℞. Apollon à droite jouant de la lyre, assis sur un rocher; en face, le satyre Marsyas suspendu par les bras à un arbre; aux pieds d'Apollon, le jeune Scythe à genoux, aiguisant l'instrument destiné à écorcher le satyre. Æ. 10. Mionnet, VI, p. 283, N° 1948.

N° 7.

Camée. Apollon à demi nu, debout, vu de face, tenant sa lyre de la main gauche, et donnant l'ordre au Scythe agenouillé devant lui d'écorcher le satyre Marsyas qui est attaché à un arbre. Dans le champ, LAVR MEDicæus. *Laurent de Médicis.* Ce camée qui, comme l'inscription l'indique, a fait partie de la collection de Laurent de Médicis, est aujourd'hui dans le Musée de Naples, selon Cadès.

N° 8.

Camée. Sardonyx à deux couches de la Bibliothèque Nationale. Même sujet qu'au numéro précédent. On remarque les flûtes de Marsyas et l'outre placée derrière Apollon, ainsi que la peau de lion sur laquelle le satyre est assis.

N° 9.

Camée. Sardonyx à deux couches de la Bibliothèque Nationale. Apollon debout, de face, le bras droit levé sur la tête, et tenant de la gauche la lyre que soutient une petite figure de femme.

N° 10.

Camée. Sardonyx à deux couches de la Bibliothèque Nationale. Griffon tourné à gauche et regardant à droite, combattant un serpent. A l'exergue, on lit la fin de la signature du graveur : .... ΜΙΔΙΟΥ. Fragment gravé déjà par Caylus, t. I, pl. 53, et dans le Recueil de Bracci, pl. 25, N° 1.

N° 11.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔριανος ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ ϹΕΒαστος ΕΥϹεβης. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin Auguste, Pieux.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, lauré.

℞. Apollon radié nu, de face, tenant un faon de biche et un arc, entre deux Némésis debout. A l'exergue : Λυκαβαντος ΔΕΚΑΤΟΥ (l'an 10e). Æ. 10. Mionnet, VI, p. 249, N° 1692.

N° 12.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔριανος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, lauré, avec le paludamentum.

℞. Même type qu'au n° 11. Exergue : L. ΕΝΔΕΚΑΤΟΥ (l'an 11e). Æ. 9. Mionnet, Suppl., IX, p. 78, N° 305.

N° 13.

Camée du Musée Piombino. Prêtresse d'Apollon sacrifiant devant la statue de ce dieu posée sur une colonne ornée d'une guirlande. Dans le champ, à gauche, vase à deux anses. Derrière la prêtresse, un laurier. Sardonyx.

N° 14.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. ΝΕΡΩ ΚΛΑΥδιος ΚΑΙΣαρ ϹΕΒαστος ΓΕΡμανικος ΑΥγουστος. *Néron Claude César Auguste Germanique Auguste.* Buste à gauche de Néron radié, avec l'égide. Dans le champ, ΛΙΔ (an 14).

℞. ΠΥΘΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝ. *Apollon Pythien.* Buste d'Apollon lauré à droite, le carquois sur l'épaule. Dans le champ, astre. Potin. 6 1/2. Mionnet, VI, p. 71, N° 232.

N° 15.

Médaille d'Alexandrie d'Égypte. Même buste qu'au numéro précédent. Dans le champ, LΙΓ (an 13).

℞. ΑΚΤΙΟϹ ΑΠΟΛΛΩΝ. *Apollon Actius.* Même type qu'au numéro précédent. Potin. 6 1/2. Mionnet, VI, p. 70, N° 218.

PLANCHE XLVII.

§ VI. *DIANE.*

1. Naissance de Diane.

N° 1.

Médaille de Tripolis de Carie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑισαρ ΠΟυβλιος ΛΙΚΙνιος ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟϹ. *L'empereur César Publius Licinius Valerianus.* Buste à droite de Valérien père, radié, avec le paludamentum.

℞. ΤΡΙΠΟΛΕΙΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Tripolitains.* Dans un temple tétrastyle, statue de Latone représentée fuyant et emportant ses deux enfants, Apollon et Diane. Æ. 12. Mionnet, III, p. 396, N° 540.

2. Diane chasseresse.

N° 2.

Médaille de Leucas d'Acarnanie. Statue de Diane vêtue de la stola, debout, à droite, sur une base, tenant l'acrostolium; à ses pieds, un cerf. Le tout est renfermé dans une couronne de laurier.

℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Leucade.* A droite, ΔΑΜΥΛΟΣ, nom du magistrat Damylus. Proue de navire. Dans le champ, monogramme composé des lettres Α et Ρ. AR. 6. Mionnet, II, p. 82, N° 30.

N° 3.

Médaille de Leucas d'Acarnanie. Diane debout, à droite, la tête surmontée d'un croissant, tenant de la main droite l'acrostolium, et une chouette de la main gauche; à ses pieds, un cerf; derrière, un oiseau perché sur une longue haste; le tout dans une couronne de laurier.

℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ ΠΕΙΣΙΛΑΟΣ. (*Monnaie*) *des Leucadiens. Pisilaüs.* (Nom de magistrat.) Proue de vaisseau. Dans le champ, monogramme formé d'un Α et d'un Ρ. AR. 5. Mionnet, II, p. 83, n° 34.

N° 4.

Intaille. Diane, le sein nu, debout, à gauche; près d'elle, un cerf. A l'exergue, ΗΕΙΟΥ. (*Ouvrage d'Heius*). Cornaline.

N° 5.

Denier d'argent de la famille consulaire Hostilia. Buste à droite de la Pâleur; derrière, lituus militaire.

℞. Lvcivs HOSTILivs SASERNA. *Lucius Hostilius Saserna.* Diane radiée, debout, de face, tenant de la main gauche une lance, et de la droite les cornes d'un cerf placé à côté d'elle.

N° 6.

Intaille du musée Poniatowski. Prêtresse de Diane, debout, à droite, devant l'autel de la déesse. Derrière l'autel, un cerf dont on ne voit que la tête. Agate rubannée.

N° 7.

Intaille. Diane chasseresse, debout, à gauche, tenant un arc et une flèche, entre un chien et un cerf. Dans le champ, le Soleil et la Lune. Cornaline.

N° 8.

Médaille de Milet d'Ionie. ΑΔΡΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Hadrien Auguste.* Tête laurée à droite d'Hadrien.

℞. ΕΠΙ ΡΗΓΙΝΟΥ ΜΙΛΗΣΙΩΝ. *Sous Reginus.* (*Monnaie*) *des Milésiens.* Diane, debout, à gauche, vêtue d'une tunique longue, tenant de la main droite une patère et son arc de la gauche. A ses pieds, un cerf. Æ. 5. Mionnet, Suppl., VI, p. 274, N° 1259.

N° 9.

Médaille d'Éphèse. ΣΑΛΩΝεινα ΧΡΥΣΟΓΟΝΗ. *Salonine Chrysogone.* Buste à droite de Salonine; derrière, un croissant.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens Néocores.* Diane Lucifera courant à droite, tenant dans chaque main un flambeau, et précédée d'un chien. Æ. 7 1/2. Mionnet, Suppl., VI, p. 208, N° 870.

N° 10.

Médaille de la Chersonèse Taurique. ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ. (Voy. au revers pour l'interprétation de la légende). Buste à droite de l'empereur Caracalla lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΧΕΡΣΟΝΝΗΣΟΥ. (*Monnaie*) *de la Chersonèse Libre.* Diane, la tête ornée d'un croissant, tenant une flèche de la main droite, et un arc et une flèche de la gauche, courant à gauche, et tournant la tête à droite; près d'elle, un cerf courant dans le même sens. Æ. 5. Inédite.

N° 11.

Médaille d'Ephèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΟΠΕΛιος ΣΕΥΗρος ΜΑΚΡΕΙΝΟΣ ΣΕΒαστος. *L'empereur César Marc Opelius Sévère Macrin Auguste.* Buste à droite de Macrin lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, les Premiers de l'Asie.* Diane assise sur un cerf allant à droite; la déesse regarde à gauche; de la main droite elle tire une flèche de son carquois, et de la gauche elle tient son arc. Æ. 8 1/2. Mionnet, III, p. 111, N° 371.

N° 12.

Médaille d'Abydos de la Troade. ΑΥτοκρατωρ Καισαρ ΣΕΠΤΙΜιος ΣΕΥΗΡΟΣ Περτιναξ. *L'empereur César Septime Sévère Pertinax.* Buste à droite de Septime-Sévère lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΡΧιερεως ΦΑΒΑτου ΠΡΟΚΛΟΥ ΑΒΥΔΗΝων. (*Monnaie*) *des habitants d'Abydos, Fabatus Proclus étant grand-prêtre.* Diane à droite, poursuivant un cerf qu'elle saisit par ses cornes. Æ. 7. Mionnet, II, p. 636, N° 51.

N° 13.

Médaille de Mytilène de l'île de Lesbos. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Πουβλιος ΛΙΚιννιος ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ. *L'empereur César Publius Licinius Valerianus.* Buste à gauche de Valérien lauré, revêtu du paludamentum, tenant une lance de la main droite, et portant au bras gauche un bouclier.

℞. ΕΠΙ ΣΤΡΑτηγου ΒΑΛ. ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Mytiléniens sous le stratège Bal... Aristomaque.* Diane debout, dans un char traîné par deux cerfs allant à droite. Æ. 9. Mionnet, III, p. 59, N° 180.

N° 14.

Denier d'argent de la famille consulaire Axsia. Buste à droite de Mars, coiffé d'un casque orné de deux panaches. Dans le champ, à gauche, XI; à droite, S. C. A l'exergue : NASO.

℞. Diane debout, armée d'un javelot, dans un char traîné par deux cerfs, allant à droite; elle est précédée par un chien et suivi par deux autres. Dans le champ, XI comme au droit. A l'exergue : LVCIVS AXSIVS LVCII FILIVS. *Lucius Axsius, fils de Lucius.* (Denier attribué à Lucius Axius Nason, qui fut proscrit dans la dernière guerre civile.)

N° 15.

Médaille de la Chersonèse Taurique. ΧΕΡσοννησου. (*Monnaie*) *de la Chersonèse.* Diane perçant de son javelot un cerf qu'elle tient terrassée sous son genou.

℞. ΔΙΑΓΟΡΑΣ. *Diagoras.* (Nom du magistrat). Taureau cornupète à gauche. La légende est placée entre deux massues horizontalement disposées. Æ. 5. Du Mersan, *Description des Médailles d'Allier de Hauteroche*, p. 19, pl. II, N° 5.

N° 16.

Médaille de la Chersonèse Taurique. Buste à droite de Diane les cheveux flottant sur les épaules. Globules disposés circulairement.

℞. ΧΕΡσοννησου. (*Monnaie*) *de la Chersonèse.* Exergue : ΞΑΝΘΟΥ. *Sous Xanthus.* Taureau cornupète à gauche. AR. 3. Du Mersan, *Description des Médailles d'Allier de Hauteroche*, p. 19, pl. II, N° 4.

N° 17.

Médaille de Tarse de Cilicie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ Μαρκος ΑΥΡηλιος ΣΕΥΗΡΟΣ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ ΣΕΒΑΣτος Πατηρ Πατριδος. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Antonin Auguste, père de la patrie.* Buste à droite de Caracalla lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΝΤΩΝΙΑΝΗΣ (*sic*) ΣΕΟΥΗριανης ΜΗΤροπολεως ΤΑΡΣΟΥ. (*Monnaie*) *de la métropole Antonine Séverienne de Tarse.* Dans le champ, Α Μ Κ. Diane debout, le croissant derrière les épaules, dans un char traîné par deux taureaux, à gauche. Æ. 10. Mionnet, Suppl., VII, p. 267, N° 440.

N° 18.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. Λουκιος ΑΥΡηλιος ΚΟΜΟΔΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Lucius Aurélius Commode César.* Buste à droite de Commode, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. ΑΡΤΕΜΙΣ ΕΦΕΣΙΩΝ. *Diane* (*protectrice*) *des Éphésiens.* Diane debout, dans un char traîné par deux cerfs galopant à droite; elle tient de la main gauche son arc, et de la main droite prend une flèche dans son carquois. Æ. 8 1/2. Mionnet, Suppl., 6, p. 150, N° 467.

3. Diane Phosphoros.

N° 19.

Médaille de Tralles de Lydie. ΑΥτοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΟΥΗΡΟΣ. *L'empereur César Vérus.* Buste à droite de Lucius Vérus lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΓΡΑμματεως ΕΥΑΡΕΣΤΟΥ ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ. *Sous le scribe Évariste.* (*Monnaie*) *des habitants de Tralles.* Diane Lucifera tenant dans chaque main un flambeau, montée sur un char traîné par deux bisons allant à droite. Au-dessus de la tête de la déesse, une draperie enflée par le vent. Æ. 10. Mionnet, IV, p. 187, N° 1088.

PLANCHE XLVIII.

N° 1.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Aurélius César.* Buste à droite de Marc-Aurèle, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ ΔΙΣ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens deux fois Néocores.* Diane montée sur un cerf allant à droite; elle tient son arc de la main gauche, et de la droite prend une flèche dans son carquois. Æ. 9. Mionnet, III, p. 102, N° 312.

N° 2.

Medaillon romain de bronze de Faustine mère. DIVA AVGVSTA FAVSTINA. *La divine Faustine Auguste.* Buste à droite de Faustine mère.

℞. L'impératrice debout, costumée comme Diane, dans un bige allant à gauche.

N° 3.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Diane debout, dans un bige dont les chevaux sont lancés au galop, à droite. Sardonyx à trois couches.

N° 4.

Médaillon romain de bronze d'Antonin le Pieux. ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste Pieux, père de la patrie,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, trois fois consul.*

℞. Diane Lucifera, assise sur un cheval galopant à droite.

N° 5.

Médaillon romain de bronze de Faustine jeune. FAVSTINA AVGvsta PII AVGvsti FILia. *Faustine Auguste, fille* (*d'Antonin*) *Pieux, Auguste.* Buste à droite de Faustine.

℞. ÆTERNITAS AVGVSTA. *Éternité auguste.* Diane Lucifera voilée, tenant un flambeau de la main gauche, et assise sur un cerf allant à gauche.

N° 6.

Intaille du musée Demidoff. Diane Lucifera marchant à gauche, tenant un flambeau de la main droite, et de la gauche retenant au-dessus de sa tête une draperie qui flotte au vent. Topaze.

N° 7.

Médaille d'Ephèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΤΡΑΙΑΝΟΣ ΔΕΚΙΟΣ. *L'empereur César Trajan Dèce.* Buste à droite de Trajan Dèce lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ Α ΑΣΙΑΣ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, les Premiers de l'Asie.* Diane Lucifera debout, à droite. Æ. 5. Mionnet, Suppl., VI, p. 191, N° 734.

N° 8.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Πουδλιος ΛΙΚΙΝιος ΓΑΛΛΙΗΝΟΣ. *L'empereur César Publius Licinius Gallien.* Buste à droite de Gallien lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ Δις ΝΕΟΚΩΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, deux fois Néocores.* Diane debout, à droite, vêtue d'une tunique courte, avec une draperie flottant derrière le dos, tenant son arc de la main gauche, et de la droite un flambeau. Æ. 6 1/2. Mionnet, Suppl., VI, p. 205, N° 845.

N° 9.

Intaille du Musée de Naples. Diane des Montagnes, debout, à droite, le carquois sur l'épaule, tenant un flambeau renversé à la main droite; dans le fond, des rochers. On lit en caractères très-fins la signature du graveur : ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ. (*Ouvrage*) *d'Apollonius.* Améthyste.

N° 10.

Médaillon romain de bronze d'Antonin le Pieux. ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl IIII. *Antonin Auguste Pieux, père de la patrie,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, quatre fois consul.* Buste à droite d'Antonin lauré.

℞. Diane Lucifera debout, à gauche, le carquois sur l'épaule; derrière, arbre; devant elle, une biche.

N° 11.

Médaille de Cius de Bithynie. ΚΡΙΣΠΙΝΑΝ ΣΕΒΑΣΤΗΝ. (. . . *Crispine Auguste.*) Le nom de l'impératrice est à l'accusatif; il y a un verbe sous-entendu. Buste à droite de Crispine.

℞. ΚΙΑΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Cius.* Diane Lucifera, courant à droite, tenant deux flambeaux. Æ. 7 1/2. Mionnet, II, p. 494, N° 454.

N° 12.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ Μαρκος ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ. *L'empereur César Marc-Antoine Gordien.* Buste à droite de Gordien Pieux lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ Γ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens trois fois Néocores.* Diane Lucifera debout, de face, tenant deux flambeaux, et regardant à droite. Æ. 9. Mionnet, Suppl., VI, p. 182, N° 669.

N° 13.

Médaille de Cyzique de Mysie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣαρ Μαρκος ΑΝΤωνιος ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ ΑΥΓουστος. *L'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste.* Buste à droite de Gordien Pieux lauré, avec le paludamentum.

℞. ΣΤΡΑτηγου Πουδλιου ΑΙΛιου ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΟΚΟΡΟΙ (*sic*). *Étant stratège Publius Ælius Artémidore.* (*Monnaie*) *des Cycicéniens Néocores.* Même type qu'au n° 11. Æ. 10. Mionnet, II, p. 549, N° 233.

N° 14.

Intaille. Diane assise, à droite, sur un rocher, tenant à deux mains son arc. Cornaline.

N° 15.

Intaille. Buste de Diane à gauche. Dans le champ, attributs indéterminés.

N° 16.

Intaille. Diane assise sur un cerf, à gauche.

4. Diane et Actéon.

N° 17.

Intaille. Actéon nu, dévoré par ses chiens. Verre antique.

PLANCHE XLIX.

N° 1.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Buste à droite de Diane, avec l'arc et le carquois sur l'épaule. Agate-onyx à deux couches.

N° 2.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Buste à droite de Diane, les cheveux attachés par une bandelette. Sardonyx à deux couches.

N° 3.

Médaille d'Olus de Crète. Buste à gauche de Diane diadémée et laurée, avec des pendants d'oreille et un collier; on distingue son carquois qu'elle porte sur l'épaule.

℞. ΟΛΟΝΤΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Olus.* Jupiter Ætophore assis à gauche; dans le champ, un monogramme composé des lettres Κ Α Π. AR. 6. Mionnet, II, p. 289, N° 243.

N° 4.

Médaillon romain de bronze d'Antonin le Pieux. ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl IIII. *Antonin Auguste Pieux, père de la patrie,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, quatre fois consul.* Buste à droite d'Antonin la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. Diane debout, sortant du bain, déjà revêtue d'une tunique courte, et s'enveloppant d'une draperie. Actéon, déjà changé en cerf, est en face d'elle, et un chien se précipite sur l'indiscret chasseur.

N° 5.

Intaille du musée Poniatowski. Diane, qui vient d'être surprise par Actéon, le change en cerf. Prime d'émeraude.

N° 6.

Intaille. Actéon dévoré par ses chiens. Dans le fond, le simulacre de Diane. Cornaline.

N° 7.

Médaille des Crétois. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣαρ ΤΡΑΙανος ΑΔΡΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑστος. *L'empereur César Trajan Hadrien Auguste.* Buste à droite de Trajan lauré.

℞. ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ. *Communauté des Crétois.* Diane en costume de chasse, courant à droite, son arc à la main, prenant une flèche dans son carquois; un chien l'accompagne. Æ. 7. Mionnet, II, p. 260, N° 19.

5. Diane d'Éphèse.

N° 8.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΣΑΒΕΙΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Sabine Auguste.* Buste à droite de Sabine diadémée.

℞. ΑΡΤΕΜΙΣ ΕΦΕΣΙΑ. *Diane d'Éphèse.* Statue de Diane d'Éphèse entre deux cerfs. Æ. 9. Mionnet, Suppl., VI, p. 139, N° 399.

N° 9.

Médaille de la même ville. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ. *Domitien César Auguste Germanique.* Buste à droite de Domitien lauré.

℞. ΑΡΤΕΜΙΣ ΕΦΕΣΙΑ. *Diane d'Éphèse.* La statue de Diane d'Éphèse entre les deux cerfs. Æ. 9. Mionnet, III, p. 94, N° 258.

N° 10.

Médaille de la même ville. HADRIANVS AVGvstvs CONSvl Pater Patriæ. *Hadrien Auguste, consul, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, la tête nue.

℞. DIANA EPHESIA. *Diane d'Éphèse.* Statue de Diane d'Éphèse entre les deux cerfs. AR. 8. Mionnet, Suppl., VI, p. 136, N° 382.

N° 11.

Médaille de la même ville. HADRIANVS AVGVSTVS Pater Patriæ. *Hadrien Auguste, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien la tête nue.

℞. CONSVL III. *Trois fois consul.* Statue de la Diane d'Éphèse entre les deux cerfs. AR. 8. Mionnet, Suppl., VI, p. 137, N° 385.

N° 12.

Intaille du musée Nott. Le simulacre de Diane d'Éphèse entre les deux cerfs. Dans le champ, deux scorpions. La déesse tient une branche d'arbuste dans chaque main. Agate noire.

N° 13.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ Καισαρ ΠΟυδλιος ΛΙΚΙΝιος ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ. *L'empereur César Publius Licinius Valerianus.* Buste à droite de Valérien père lauré, avec le paludamentum.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, les Premiers de l'Asie.* Temple de Diane d'Éphèse, octostyle; au milieu la statue de Diane. Æ. 9. Mionnet, III, p. 122, N° 445.

N° 14.

Médaille de la même ville. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙΣΑΡ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ. *L'empereur César Antonin.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, lauré.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ ΔΙΣ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, deux fois Néocores.* Temple octostyle de Diane d'Éphèse; au milieu, la statue de Diane placée entre le Soleil et le croissant de la Lune. Æ. 10 1/2. Mionnet, III, p. 98, N° 286.

N° 15.

Médaille de Magnésie d'Ionie. ΑΥρηλιος ΟΥΗΡΟΣ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ. *Aurélius Vérus Antoninus.* Buste à droite de Lucius Vérus lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΜΑΓΝΗΤΩΝ. (*Monnaie*) *des Magnésiens.* Statue de Diane Leucophryne couronnée par deux Victoires volant; au pied de la statue, deux fleuves couchés. Æ. 10 1/2. Mionnet, III, p. 149, N° 647.

N° 16.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΙΟΥΛΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Julie Auguste.* Buste à droite de Julia Domna.

℞. ΕΦΕϹΙΩΝ ΤΡΙϹ ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΚΑΙ ΤΗϹ ΑΡΤΕΜΙΔΟϹ. (*Monnaie*) *des Éphésiens, trois fois Néocores et de Diane.* La ville d'Éphèse, personnifiée par une Amazone couronnée de tours, amène un taureau pour le sacrifier devant le simulacre de la Diane éphésienne. Æ. 9. Mionnet, III, p. 106, N° 342, et Suppl., VI, p. 159, N° 524.

N° 17.

Médaille de la même ville. ΑΥτοκρατωρ Καισαρ Τιτος ΑΙΛιος ΑΔΡΙΑνος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Titus Élius Hadrien Antonin.* Buste à droite d'Antonin le Pieux lauré, avec l'égide.

℞. ΚΟΙΝΟΝ ΑϹΙΑϹ. *Communauté de l'Asie.* Exergue : ΕΦΕϹΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens.* La ville d'Éphèse personnifiée par une femme couronnée de tours, tenant une haste de la main gauche, et une patère de la droite, sacrifiant devant la statue de Diane que la Victoire couronne; de chaque côté du simulacre, un cerf debout. Æ. 10. Mionnet, III, p. 98, N° 283.

PLANCHE L.

N° 1.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. Buste à droite de Diane diadémée, avec arc et carquois sur l'épaule.

℞. ΕΦΕΣΙΩΝ. (*Monnaie*) *des Éphésiens.* Simulacre de la Diane d'Éphèse entre un cerf et une abeille. AV. 4. Mionnet, III, p. 84, N° 151.

N° 2.

Médaille de Pergame de Mysie. ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙσαρ (*sic*) ΤΙτος ΑΙλιος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ. *L'empereur César Titus Elius Antoninus.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. ΕΠΙ ΣΤΡΑτηγου ΚΛαυδιου ΑΙϹΙΜΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. *Étant stratège, Claudius Æsimus,* (*Monnaie*) *des habitants de Pergame.* Statue de Diane couronnée du modius, tenant de chaque main un long flambeau. Æ. 10. Médaille de la collection Wiczay d'Hedervar, acquise en 1836 par la Bibliothèque.

N° 3.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΑΔΡΙανος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ϹΕΒαστος. *L'empereur César Hadrien Antonin Auguste.* Buste à droite d'Antonin le Pieux lauré, avec le paludamentum.

℞. ΟΜΟΝΟΙΑ ΕΠΙ (Ϲ) ΕϹΤΙΑΙΟΥ. *Concorde; sous Sextilius.* Le simulacre de Diane d'Éphèse et celui de Cérès, tenant deux flambeaux allumés. Æ. 9. Mionnet, III, p. 99, N° 293.

N° 4.

Médaille de la même ville. Εφεσιων. (*Monnaie*) *des Éphésiens.* Abeille.

℞. ΑΡΧΕΛΟΧΟΣ. *Archiloque.* Partie antérieure d'un cerf couché et tournant la tête à gauche; à gauche, palmier. AR. 6. Mionnet, III, p. 85, N° 161 (1).

N° 5.

Médaille de Coressia de l'île de Céos. Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΚΟΡΗσσιων. (*Monnaie*) *des habitants de Coressia.* Abeille. Æ. 4. Mionnet, II, p. 314, N° 19.

N° 6.

Médaille d'Éphèse d'Ionie. Εφησιων. (*Monnaie*) *des Éphésiens.* Diane chasseresse marchant à droite, tenant son arc de la main gauche, et de la droite prenant une flèche dans son carquois; à ses pieds, un chien.

℞. ΙΑΣΩΝ. *Jason.* Coq marchant à droite, avec une palme sur l'aile gauche, le tout dans une couronne de laurier. Æ. 6 1/2. Mionnet, III, p. 89, N° 215.

N° 7.

Médaille de Massilia (Marseille) de la Gaule Narbonnaise. Tête de Diane à droite, avec une couronne d'olivier, des pendants d'oreille et un collier de perles. Derrière la tête, ↄ.

℞. ΜΑΣΣΑλιητων. (*Monnaie*) *des Massaliotes.* Lion à droite. Devant le lion ↄ. AR. 4. Mionnet, I, p. 67, N° 29; De la Saussaye, *Num. de la Gaule Narbonnaise*, p. 14, N° 57; Duchalais, *Description des Médailles gauloises*, p. 32, N° 71.

N° 8.

Médaille de Marseille (Gaule Narbonnaise). Buste à droite de Diane diadémée, avec collier et pendants d'oreille. Devant, A.

℞. ΜΑΣΣΑλιητων. (*Monnaie*) *des Massaliotes.* Lion à droite, la patte gauche levée; entre cette patte et la droite, Ƶ. Exergue : ΙΙΙΑ. AR. 4. Mionnet, I, p. 69, N° 68; De la Saussaye, p. 32, N° 265; Duchalais, p. 42, N° 115.

N° 9.

Médaille de la même ville. Buste à droite de Diane portant diadème, pendants d'oreille, collier et carquois; on distingue sa tunique qui laisse l'épaule droite nue. Devant, Π et Α en monogramme.

℞. ΜΑΣΣΑλιητων. (*Monnaie*) *des Massaliotes.* Lion à droite. A l'exergue, ΑΗΧ. AR. 4. Mionnet, I, p. 69, N° 59; De la Saussaye, p. 20, N° 131; Duchalais, p. 38, N° 96.

N° 10.

Médaille d'Abydos de la Troade. Buste à droite de Diane diadémée, portant son arc et son carquois sur l'épaule.

℞. ΑΒΥΔΗΝΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants d'Abydos.* Aigle debout, à droite; dans le champ, mouche ou abeille. A l'exergue, ΦΕΡΕΝΙΚΟΥ. *Sous Phérenicus.* Le tout dans une couronne de feuillage. AR. 8. Mionnet, II, p. 634, N° 30.

6. Diane Pergea.

N° 11.

Médaille de Perga de Pamphylie. ΑΔΡΙΑΝΟϹ ΚΑΙϹΑΡ. *Hadrien empereur.* Buste lauré à droite d'Hadrien, revêtu du paludamentum.

℞. ΑΡΤΕΜΙΔΟϹ ΠΕΡΓΑΙΑϹ. (*Effigie*) *de Diane de Perga.* Diane vue de face, marchant à gauche, avec un croissant sur l'é-

(1) C'est par erreur que le graveur a mis le revers avant le droit

paule, tenant des deux mains un flambeau. Æ. 6. Mionnet, Suppl., VII, p. 46, N° 87.

N° 12.

Médaille de la même ville. ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙCαρ Τιτος ΑΔΡΙΑνος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ϹΕΒαστος. *L'empereur César Titus Hadrien Antonin Auguste.* Buste à droite d'Antonin le Pieux, lauré.

℞. ΑΡΤΕΜΙΔΟϹ ΠΕΡΓΑΙΑϹ. (*Effigie*) *de Diane de Perga.* Le temple de Diane de Perga, au milieu duquel on voit le simulacre de la déesse placé entre deux statues de sphinx sur des cippes. Le simulacre est couronné du modius, et voilé; c'est une idole d'une forme très-ancienne. Le temple est distyle; trois statues décorent les trois angles du fronton, dans lequel on distingue la représentation d'un aigle. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 462, N° 90.

N° 13.

Médaille de la même ville. Αυτοκρατωρ Μαρκος ΑΥρηλιος ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ ϹΕΒαστος. *L'empereur Marc-Aurèle Antonin Auguste.* Buste à droite d'Élagabale ou de Caracalla lauré, avec le paludamentum.

℞. ΠΕΡΓΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitants de Perga.* Temple, comme au N° 12. Le simulacre est placé entre les deux sphinx et le croissant de la Lune et le Soleil. Æ. 6. Mionnet, Suppl., VII, p. 53, N° 125.

N° 14.

Médaille de la même ville. IMPERATOR NERVA CÆSAR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS PATER PATRIÆ. *L'empereur Nerva César Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Buste à droite de Nerva lauré.

℞. CONSVL III. *Trois fois consul.* Temple de Diane de Perga; au milieu, le simulacre de la déesse. Sur la frise du fronton, on lit : DIANA PERGEA. *Diane de Perga.* Ici, le temple n'est pas représenté avec autant de détails que sur les médailles précédentes; les statues du fronton, l'aigle, les sphinx, le croissant et le Soleil ont été omis. AR. 7. Mionnet, Suppl., VII, p. 45, N° 82.

N° 15.

Médaille de la même ville. Tête laurée de Diane, à droite, avec arc et carquois sur l'épaule.

℞. ΑΡΤΕΜΙΔΟϹ ΠΕΡΓΑΙΑΣ. (*Effigie*) *de Diane de Perga*. Diane debout, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche une haste; à ses pieds, un cerf; dans le champ, Θ. Grènetis. AR. 8 1/2. Mionnet, III, p. 459, N° 70.

PLANCHE LI.

Pour terminer cet ouvrage, nous rassemblons dans les deux dernières planches des camées remarquables par leur belle exécution, et qui serviront de complément à la *Galerie Mythologique.* Ces camées sont presque tous conservés à la Bibliothèque Nationale. Une seule de ces pierres est gravée en creux; c'est le n° 6 de la planche LI.

N° 1.

Camée du Musée impérial de Vienne. Neptune Isthmius. Neptune debout, le pied gauche posé sur un rocher, et s'appuyant de la main droite sur son trident, dont on ne voit que la hampe. Il est représenté ici dans la même attitude que sur les médailles de Démétrius Ier Poliorcète, et sur celles de Corinthe, du temps de Domitien. C'est le Neptune de l'Isthme de Corinthe. De chaque côté, on voit sur des bases deux chevaux bridés, amenés pour courir dans les jeux Isthmiques. Aux pieds du dieu, à droite, Leucothée couchée; à gauche, Mélicerte tenant une pomme de pin. Dans le champ, on distingue aussi quatre pins. Cet arbre était consacré à Mélicerte, parce que ce fut près d'un pin que le dauphin le déposa sur la terre, et que Sisyphe le trouva et l'enterra. Dans la partie supérieure du camée, à gauche, l'Isthme personnifié, tenant Mélicerte dans ses bras, et le plaçant sur l'autel d'Éros; en face de l'Isthme, Aphrodite Euplœa tenant une voile. Éros est debout sur l'autel, qui repose sur des feuilles d'ache, plante avec laquelle on faisait les couronnes des vainqueurs aux Jeux Isthmiques. Onyx à deux couches.

Ce camée a été publié d'abord par Eckhel, dans son *Choix des Pierres gravées du Cabinet impérial des Antiques*, etc., Vienne, 1788, pl. XIV, n° 34; mais le savant numismatiste n'a pas donné d'interprétation du sujet. On doit celle que nous avons adoptée à Otfried Müller, dont l'opinion a été suivie par M. Arneth, dans ses *Monumente des K. K. Münz und Antiken-Cabinettes in Wien.* Vienne, 1849, grand in-f°. (Voy. pl XI, p. 21.)

N° 2.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Les chevaux de Pélops. Un homme revêtu d'une chlamyde qui tombe sur ses cuisses, le pied droit posé sur une auge ornée de bucranes et de guirlandes, tenant une courroie qui se rejoint à quatre autres liées ensemble, et qui retiennent quatre chevaux dont un baisse la tête vers l'auge pour s'y désaltérer; devant l'auge, et à côté des chevaux, un homme jeune coiffé du bonnet phrygien, revêtu d'une tunique serrée à la ceinture, et qui ne couvre pas entièrement les cuisses, se baisse pour boire dans une élégante hydrie qu'il tient à deux mains, et dont le pied pose sur l'auge. A droite, derrière les chevaux, un hermès barbu. Sardonyx à deux couches.

Millin a publié ce camée dans ses *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués.* (Voy. t. I, p. 1.) C'est à ce savant que cette belle pierre doit le nom sous lequel elle est connue.

N° 3.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Vénus à demi nue, portée par un taureau marin qu'elle dirige par une bandelette liée autour des cornes de l'animal. Un petit Génie ailé est debout sur le cou du taureau et tient un des bouts de la bandelette qui sert de rênes. Un autre Génie vole au-dessus du taureau et tient des deux mains un fouet dont il va activer l'ardeur du monstre. Un autre Génie ailé, monté sur un dauphin, escorte le taureau, tandis que deux autres se suspendent en se jouant dans les replis de la queue de l'animal. A gauche, ΓΛΥΚΩΝ, signature du graveur *Glycon.* En bas, une sèche.

Millin a donné ce camée dans sa *Galerie Mythologique*, t. I, pl. XLII, p. 41, expl. 177.

N° 4.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à trois couches. Les grandes Déesses d'Éleusis. Bustes conjugués, à gauche, de Cérès et de Proserpine couronnées d'épis. Cérès est voilée. Inédit.

N° 5.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Buste à gauche de Mercure. Il a la tête nue et ailée; il est revêtu d'une chlamyde. Inédit.

N° 6.

Chalcédoine. Intaille de la Bibliothèque Nationale. Taureau dionysiaque orné de guirlandes de lierre, et marchant à gauche, la tête baissée. Un thyrse est placé sous ses pieds. Dans le champ, on lit : ΥΛΛΟΥ (ouvrage) *d'Hyllus*.

Cette pierre gravée, qui a été publiée par Stosch, p. 56, pl. 40, par Bracci, t. II, 128, 80, et par Mariette, pl. 42, est une des plus célèbres de la collection de France.

N° 7.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Hermaphrodite assis à gauche. Ce personnage relève de la main droite sa chlamyde, et semble s'étonner de lui-même. Inédit.

N° 8.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Cornaline de vieille roche. Buste à gauche d'Ulysse prêt à frapper de sa lance, revêtu de l'égide, la tête ceinte d'un diadème sur lequel est brodée une branche de lierre, et coiffé d'un casque conique sur lequel est sculpté un combat entre un centaure et un lapithe.

Millin a publié ce magnifique camée dans ses *Monuments inédits*, t. I, p. 201.

N° 9.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Onyx à deux couches.— Visconti, qui a publié le premier ce camée (*Iconog. grecque*, t. I, p. 82, pl. V), après avoir exprimé son admiration pour le talent du graveur, qui a su concentrer sur une aussi petite figure la ressemblance d'Euripide, explique ainsi la composition tout entière : La Muse de la Tragédie embrassant le poëte athénien, et sollicitant le congé de son client auprès de la Palestre assise, caractérisée par l'hermès, qui est placé derrière elle. M. Welcker, qui a reproduit récemment ce monument dans l'ouvrage intitulé : *Die Giebelgruppen*, etc., pl. VII, p. 488, fait observer que la figure assise ne porte pas suffisamment les caractères de la Palestre; que la pantomime de cette figure n'exprime pas non plus le mouvement d'une personne qui donne son congé à une autre, et que d'ailleurs Euripide, qui, en effet, dans sa jeunesse, s'était livré à la gymnastique, est représenté ici trop vieux pour qu'on songe à retrouver sur notre camée la trace de son changement de profession. Suivant une scholie rapportée par M. Welcker, Euripide s'était arrangé, dans l'île de Salamine, une grotte avec une ouverture sur la mer, et c'était là qu'il passait le temps à méditer ses tragédies; et la plupart de ses comparaisons, tirées de la mer, doivent leur origine à cette habitude. M. Welcker propose ingénieusement, d'après cette scholie, de reconnaître ici Melpomène qui conduit Euripide à la nymphe de la grotte de Salamine. Mais ce qu'il faudrait prouver d'abord, c'est que cette figure est celle d'Euripide : or, les portraits de ce poëte nous le montrent maigre, élancé, avec les cheveux ramenés en assez grande abondance sur le front; et, ici, nous avons un personnage chauve, court et ramassé. La ligne du nez, qui pourrait servir à trancher la question, a disparu, par suite d'une mutilation, du monument original; bien que ce secours nous manque, nous croyons reconnaître sous ce personnage à complexion silénique, non le poëte Euripide, mais son maître, le philosophe Socrate; dans ce cas, l'explication la plus naturelle nous semblerait celle-ci : Socrate, conduit par la Muse Polymnie (Muse de la Philosophie) vers la courtisane Diotime, qui, comme on sait, passait pour lui avoir souvent communiqué ses inspirations. L'hermès placé derrière Diotime convient, dans l'idée athénienne, à une femme qui se montre et parle dans les lieux publics.

PLANCHE LII.

N° 1.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à trois couches. Neptune et Minerve, dieux protecteurs d'Athènes. Neptune est à gauche, debout, dans la même attitude que sur le camée décrit sous le N° 1, pl. LI, c'est-à-dire le pied gauche posé sur un rocher, et tenant son trident de la main droite. Ici, la matière n'a sans doute pas permis à l'artiste de représenter le trident en entier; il s'est contenté de l'indiquer par la pose du Dieu, dont la main droite serre le bout de la hampe, tandis qu'il paraît tenir une olive de la gauche. En face du dieu, Minerve coiffée d'un casque, dont les ornements figurent la chevelure de la déesse; elle est revêtue d'une longue robe, la tête penchée, et indiquant du doigt le tronc d'un olivier placé entre les deux divinités; autour de cet olivier s'enlace un cep de vigne, sur les rameaux duquel sont posés deux oiseaux. Le cep de vigne est indiqué à sa naissance et à son extrémité supérieure; mais la partie moyenne a été négligée sans doute par l'absence de la matière comme pour le trident. Aux pieds de Minerve, un serpent; aux pieds de Neptune, un chevreau grimpant au cep de vigne. A l'exergue, c'est-à-dire dans l'espace placé au-dessous de la base qui porte toute la composition, deux chevaux et deux lions; on distingue encore au milieu la tête d'un taureau.

Il ne faut pas négliger de mentionner l'inscription en langue hébraïque qui est gravée en creux sur la tranche en biseau de ce camée. Cette inscription est empruntée au troisième chapitre de la Genèse : « La femme considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et « agréable à la vue. » Il est inutile d'ajouter que c'est par suite de l'interprétation erronée qui faisait voir jadis dans ce camée une représentation d'Adam et d'Ève dans le Paradis terrestre, qu'on avait placé cette inscription, gravée sans doute au XVII° siècle. Ce camée avait appartenu pendant deux siècles à l'une des plus anciennes églises de France, que M. Oudinet ne nomma pas à l'Académie, lorsqu'en 1705 il lut à cette assemblée sa description de ce précieux monument. C'est cette église inconnue qui, en 1685, avait donné cette belle pierre au roi Louis XIV.

Ce camée a été publié dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, page 273, par Oudinet, membre de l'Académie, et Garde du Cabinet des Médailles du Roi à Versailles

N° 2.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Vénus debout, la tête couverte d'un crédemnon, nue, sauf une chlamyde qu'elle porte sur le bras gauche, s'appuyant de la main gauche à la colonne d'une fontaine, et déchaussant son pied gauche de la main droite. Une tête de lion, sculptée sur la fontaine, verse de l'eau dans une vasque. Un Amour placé en face de Vénus pose la main droite sur la tête du lion, et la gauche sur la vasque. L'eau reçue dans la vasque en sort par une ouverture inférieure, et va servir à baigner les pieds de Vénus et de l'Amour. La baignoire, dans laquelle Vénus et l'Amour paraissent être placés à mi-jambes, est de restauration moderne.

N° 3.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Les trois Grâces ou trois formes de Vénus : 1° la Vénus Anadyomène tenant les deux tresses de sa chevelure, et un voile qui ne couvre que son dos ; 2° Vénus Catascopia s'apprêtant à s'envelopper dans son péplus; 3° Vénus Callipyge à demi vêtue, versant des parfums avec un lecythus. Inédit.

N° 4.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx blanche appliquée sur un fonds de sardonyx noire. Naissance d'Iacchus ou plutôt de Zagréus. Proserpine, assise sur un trône à dossier, remet à Ilithyie, debout devant elle, le jeune *Zagréus*. A droite, Cérès debout, voilée, tenant un bouquet d'épis et de pavots.

Millin a publié ce camée dans son ouvrage intitulé : *Description des tombeaux de Canosa*. Paris, in-folio, 1816. (Voy. *Frontispice*.)

N° 5.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Agate-onyx à deux couches inégales. Amours de Jupiter et d'Antiope. Jupiter, sous la forme d'un satyre, précédé par l'Amour volant, s'avance vers Antiope qui est assise; derrière elle, une compagne debout, peut-être Vénus surnommée *Pitho*, ou la *Persuasion*. Inédit.

N° 6.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Vénus, les Amours et Silène. Vénus à demi nue, assise, le coude appuyé sur un rocher, tient sur ses genoux Éros; près d'elle, Himéros également assis sur le rocher, tenant des crotales; au pied du rocher, Pothos assis sur le sol, tendant ses mains vers Himéros, auquel il semble demander les crotales. En face de Vénus, Silène debout, s'appuyant de la main gauche sur une branche d'un arbre placé derrière le rocher, contemple les jeux des trois Amours. A l'exergue, des crotales, une syrinx et un pedum.

Ce joli camée a été publié par Du Mersan. (Voy. *Silène précepteur des Amours*, camée antique inédit. Paris, 1824; in-8°.)

N° 7.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Agate-onyx à deux couches. Fragment d'une bacchanale. Un centaure jouant de la double flûte; il a sur les épaules une nébride; devant lui, deux Génies dont l'un joue de la syrinx. La monture de ce beau camée est elle-même un chef-d'œuvre d'orfévrerie du XVIe siècle. Elle représente une édicule à fronton; le milieu du fronton est occupé par un cartouche sur lequel on lit cette devise : RERVM TVTISSIMA VIRTVS. *Rien n'est sûr que la vertu.* A droite, la Renommée tenant une trompette; à gauche, la Force brisant une colonne. La partie inférieure de la monture représente un bouquet de fruits disposés avec une rare élégance. Inédit.

N° 8.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Faune bacchant vu à mi-corps, les épaules couvertes d'une nébride, tenant un thyrse de la main gauche, et de la droite un objet indéterminé qu'il porte à sa bouche. Inédit.

N° 9.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Taureau dionysiaque marchant la tête baissée, dans l'attitude du combat. Inédit.

Cette pièce est une des plus remarquables de la collection de France, surtout pour l'extrême beauté de la matière.

N° 10.

Camée de la Bibliothèque Nationale. Sardonyx à deux couches. Vénus assise, à demi nue, pressant dans ses bras Adonis, dont on ne voit que le buste. Inédit.

ÉPILOGUE.

Le motif qui m'a forcé à supprimer *le Supplément* à la *Numismatique des Rois Grecs* m'impose ici une décision encore plus rigoureuse. Il faut finir : la *Nouvelle Galerie Mythologique*, commencée au printemps de 1836, s'achève quatorze ans plus tard, mais incomplète et bien éloignée de ce qu'elle devait être dans notre première pensée. Les personnes qui ont accordé à notre texte une attention bienveillante, ont dû suivre avec nous les effets de notre expérience croissante. D'abord, nous avions cru pouvoir lier entre eux, par de courtes explications, les monuments que nous avions rassemblés; mais bientôt nous nous sommes aperçu que, dans une matière aussi obscure, renouvelée sans cesse par les progrès de l'archéologie, on ne pouvait plus parler des fables de l'antiquité, sans aborder une foule de questions, et par conséquent sans se livrer à des développements très-étendus. Nous n'avons pas reculé devant cette tâche imprévue : mais le temps et l'espace nous manquaient également. Aussi, dès lors, la résolution à ne donner qu'un *specimen* de la *Galerie Mythologique* a été arrêtée dans notre esprit. Cependant, l'étendue des matériaux déjà livrés au public, quoique

bien restreints encore, puisqu'ils se bornaient à *six*, sur les *douze* grands dieux de la mythologie classique, dépassaient le temps d'arrêt auquel nous nous étions fixé. Pour remédier à cet inconvénient, nous nous sommes borné à la description pure et simple des monuments que nous renonçions à expliquer; et afin que l'ensemble du *Trésor de Numismatique* ne fût pas privé d'un de ses plus beaux ornements, nous avons rassemblé sur nos deux dernières planches les magnifiques camées mythologiques auxquels le Cabinet de France doit en partie sa renommée européenne.

Dans cette liquidation forcée de nos promesses, nous avons été secondé de nouveau par le zèle et l'amitié de nos anciens collaborateurs, M. J. DE WITTE, correspondant de l'Institut de France, et M. ANATOLE CHABOUILLET, aujourd'hui conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles et Antiques.

C'est avec un sentiment réel de satisfaction que nous posons la dernière pierre à ce vaste édifice. Notre cathédrale n'a qu'un défaut: ses deux tours ne sont pas exactement pareilles. Mais n'est-ce pas là ce qu'on dit des plus beaux monuments de notre France? Et pourtant on les admire, quoique la faiblesse humaine y ait laissé son empreinte.

Nous ne réclamons pas l'*admiration* pour notre œuvre; mais nous avons agi comme d'honnêtes gens : nous avons persévéré au milieu de tous les obstacles; nous n'avons participé que d'une manière presque imperceptible aux faveurs de l'État, et nous arrivons au terme avec la conviction d'avoir accompli une entreprise essentiellement utile aux progrès des sciences historiques. Pour mon compte, après avoir parcouru les premières étapes en nombreuse et brillante compagnie, je me retrouve à la dernière avec l'éditeur, auquel on doit la pensée de l'ouvrage. Qu'il permette à mon amitié, resserrée par des rapports si longs et toujours bienveillants, de remplir un devoir d'équité, en inscrivant à la dernière ligne de ce grand ouvrage, un nom qui pourrait être écrit sur toutes ses pages, celui de A. LACHEVARDIERE.

CH. LENORMANT.

Paris, ce 23 mai 1850.

FIN DE LA GALERIE MYTHOLOGIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE LA

NOUVELLE GALERIE MYTHOLOGIQUE.

(Les chiffres romains indiquent les planches; les chiffres arabes les numéros des médailles et les pages du texte.)

A.

B.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DE LA NOUVELLE GALERIE MYTHOLOGIQUE.

ERRATA.

Planches.	Nos	Pages.	Lignes.	
XIX	8	108	»	— A Nephelis Nephelidda, *lisez* Néphelis ou Nephelidda.
XXIV	8	»	»	— AR. *lisez* OR.
XXV	2.	»	»	— AR *lisez* BR.
—	6.	»	»	— OR *lisez* AR

Planches.	Nos.	Pages.	Lignes	
XXXI	8.	121.	2.	— *Après* Buste à droite de Faustine, *ajoutez* Jeune
XXXVIII	16.	»	»	— AR. *lisez* BR.
XLIV	5.	»	»	— Le droit est le sphinx

TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE,

OU

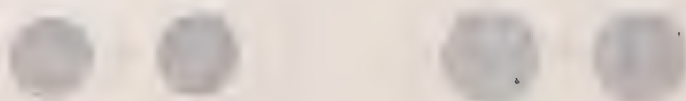
I 3

PL. I







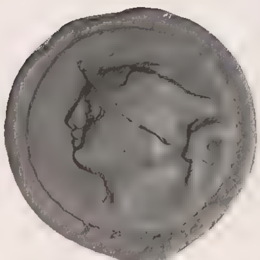


PL. II





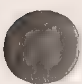














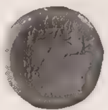
























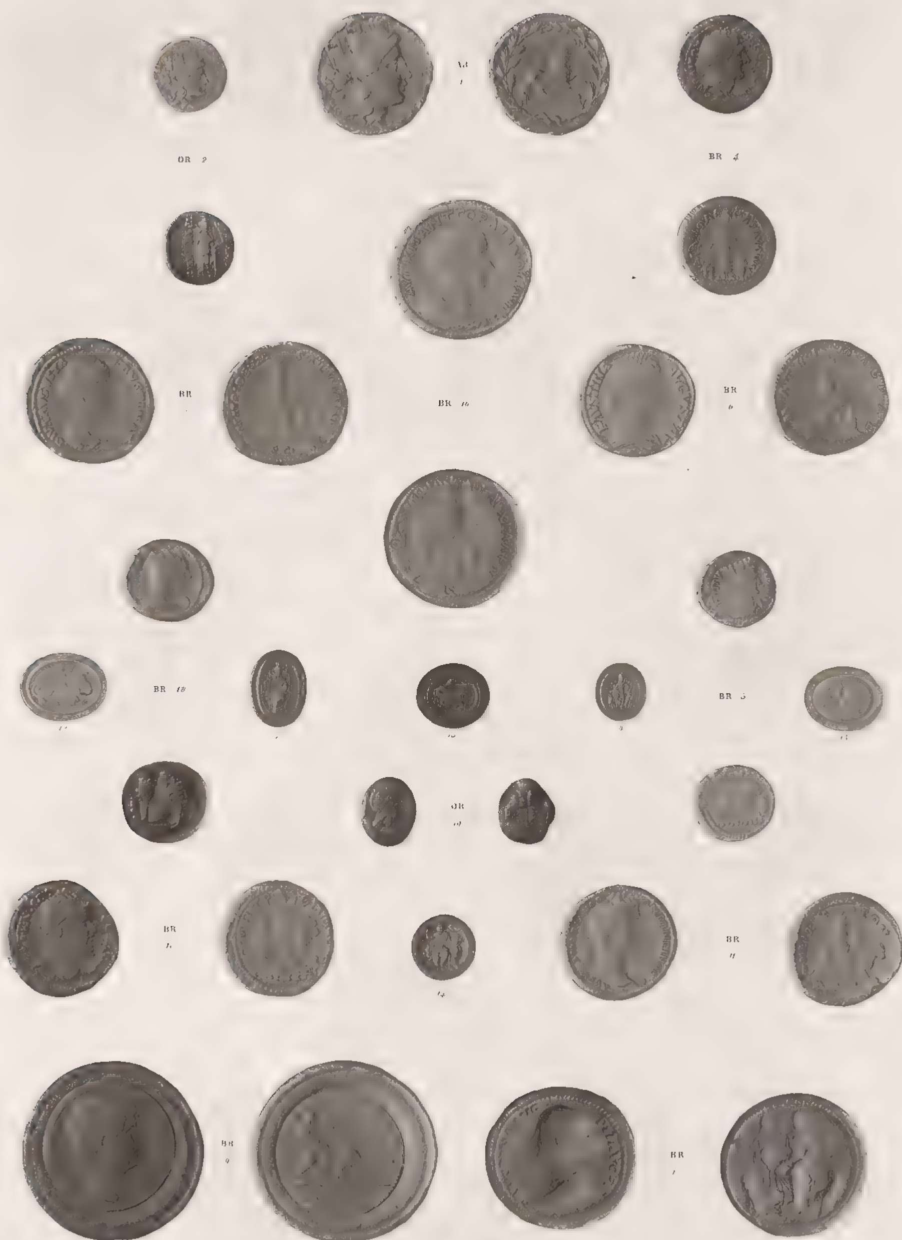












PL. IV.



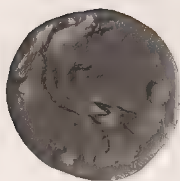
PL. IV























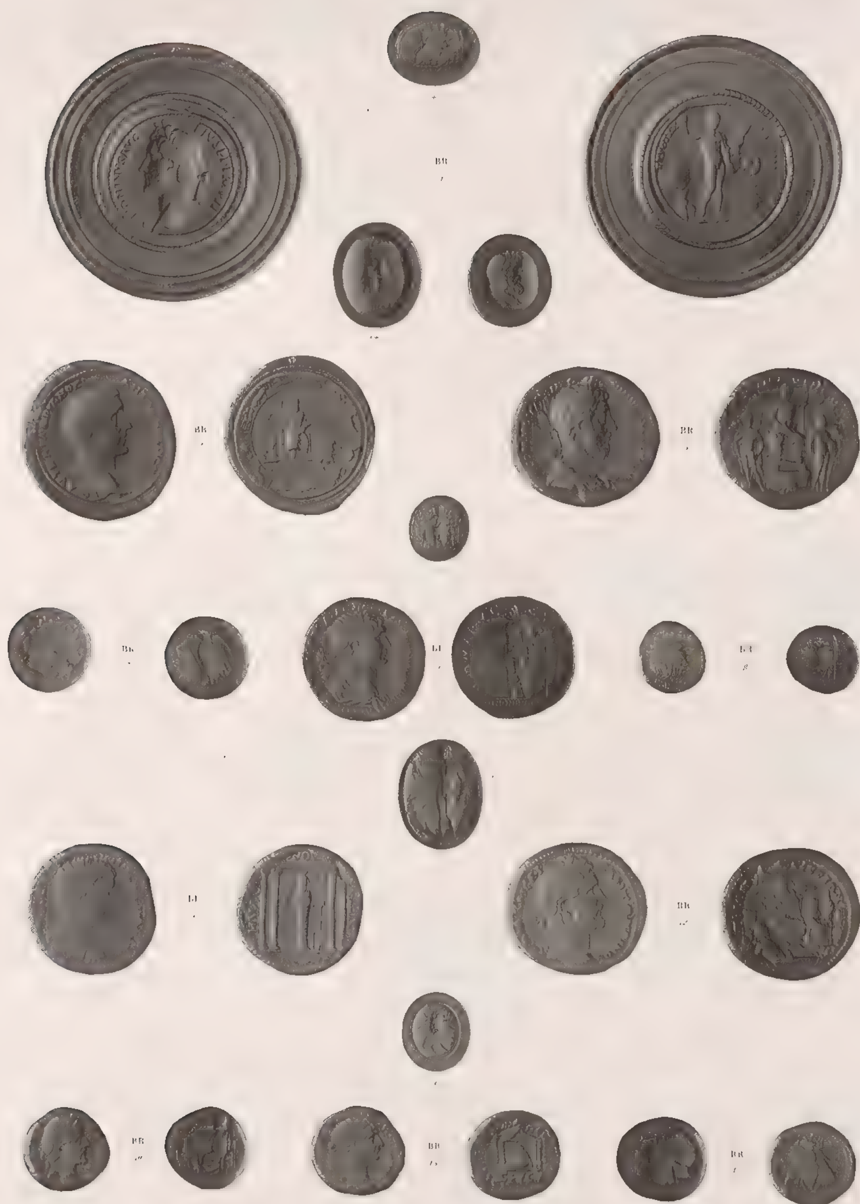







BR
BR
BR
BR
BR
BR
BR
BR
OR





. IX













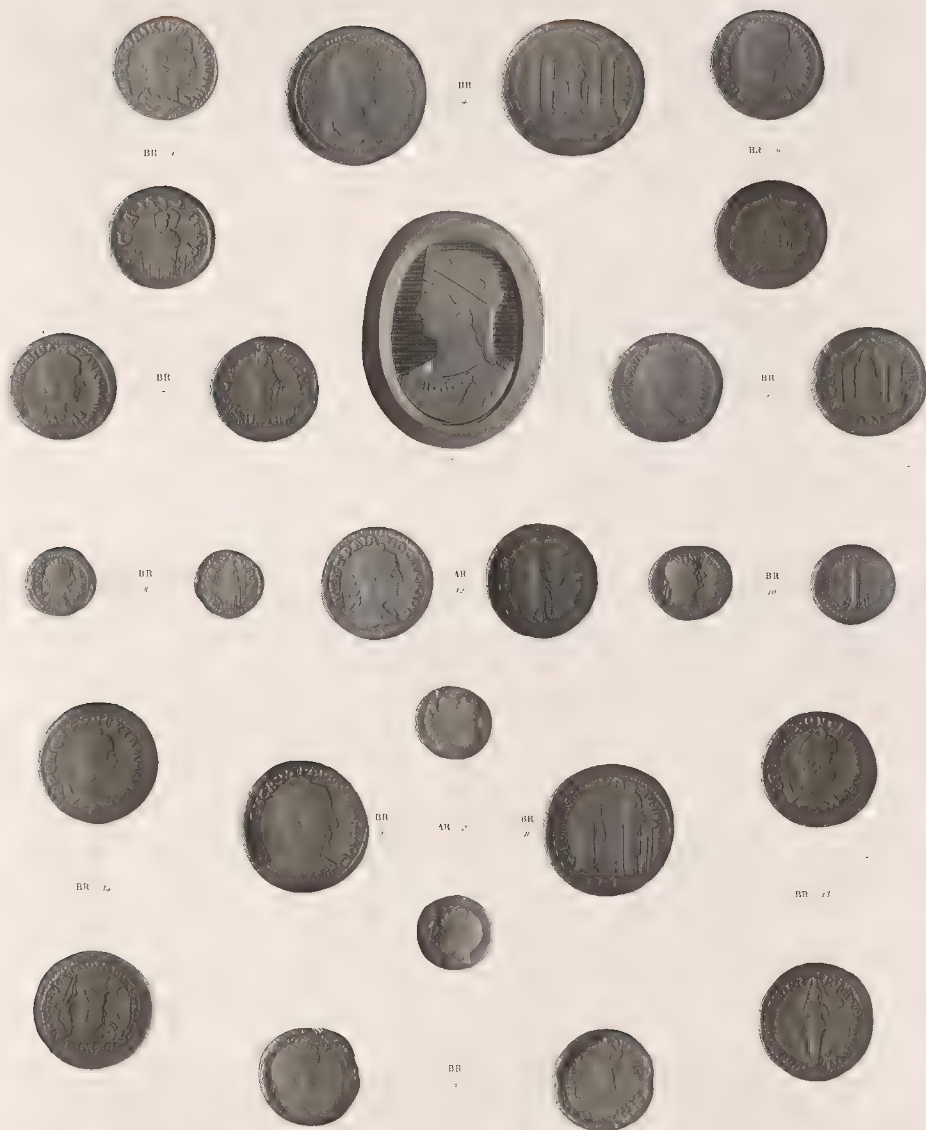


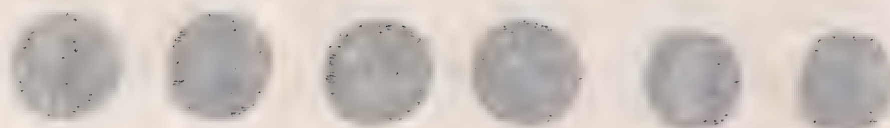










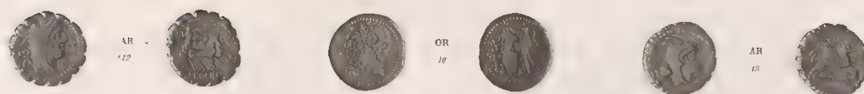







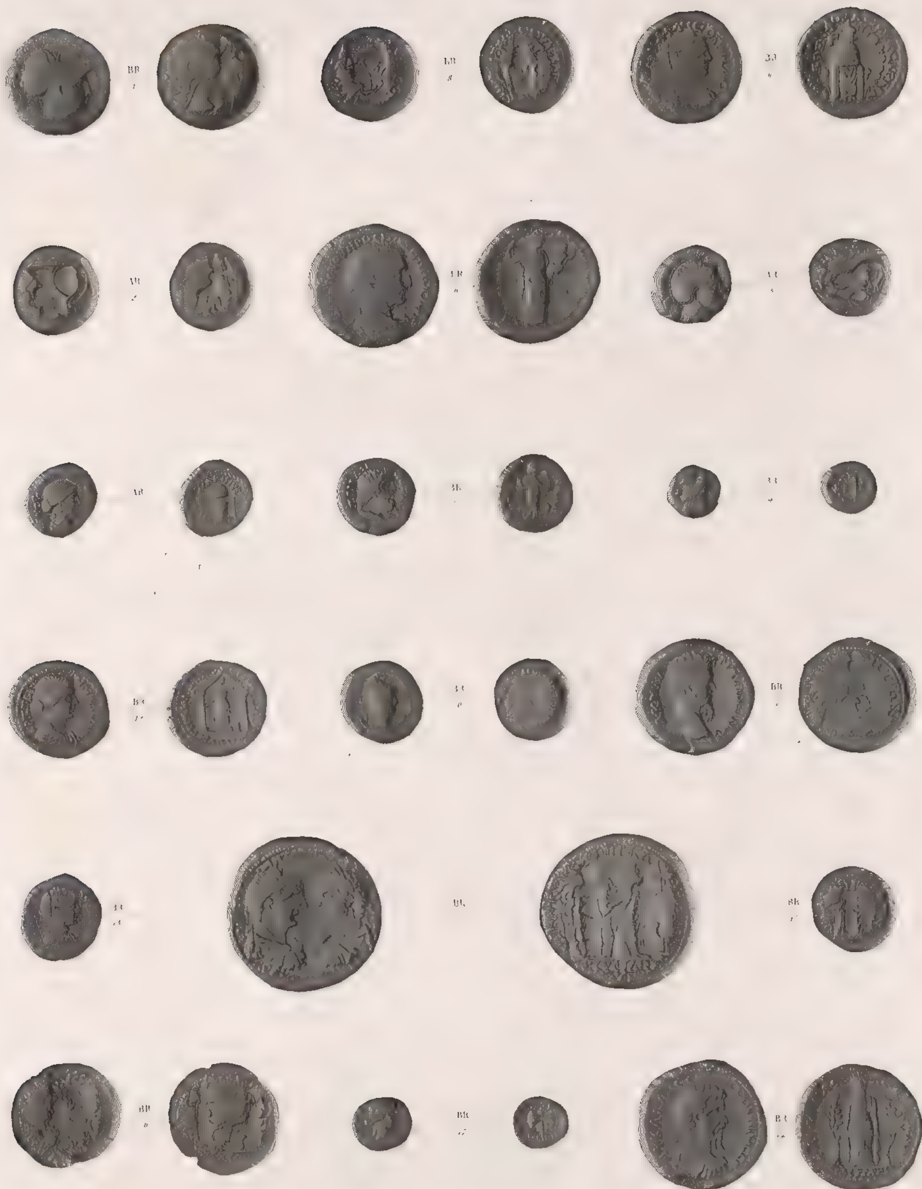


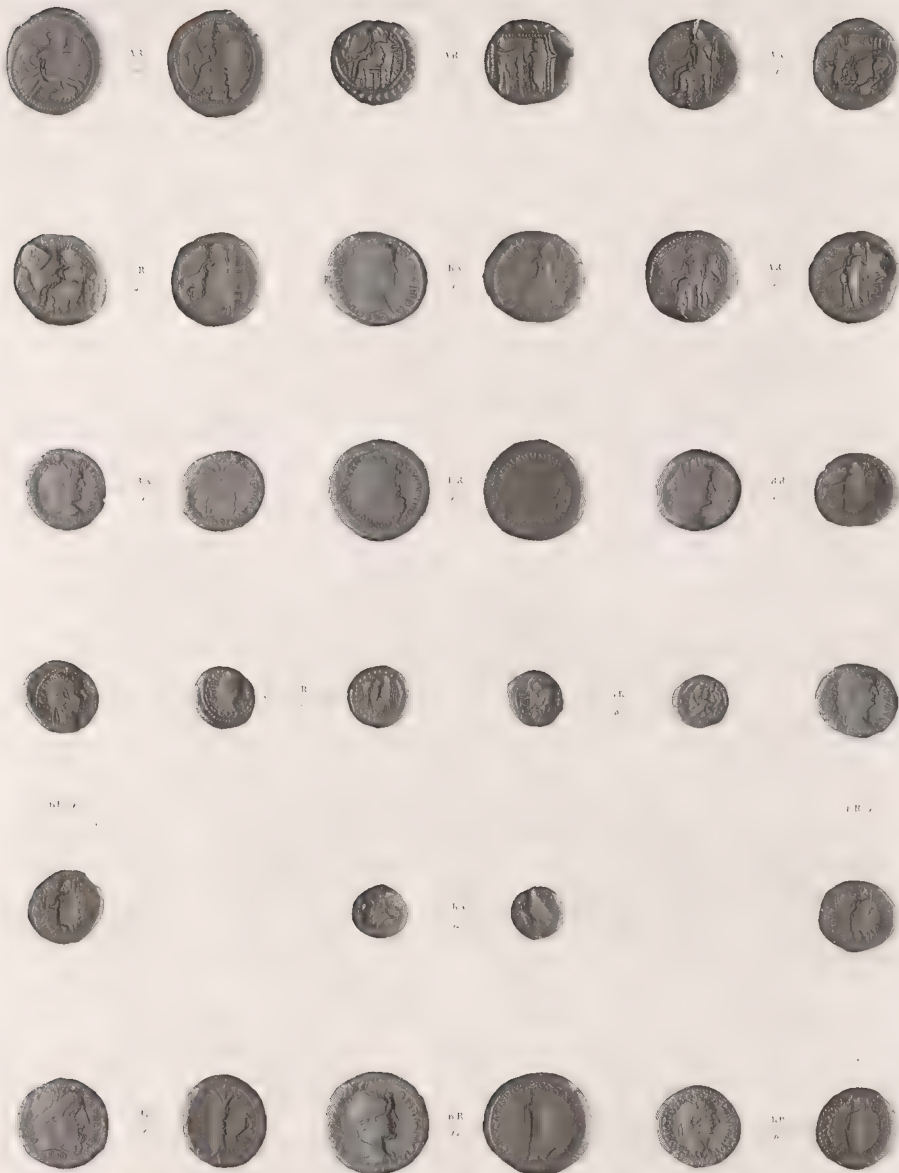




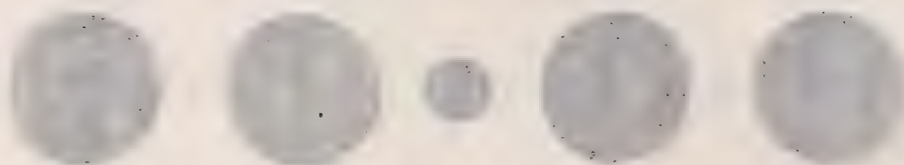


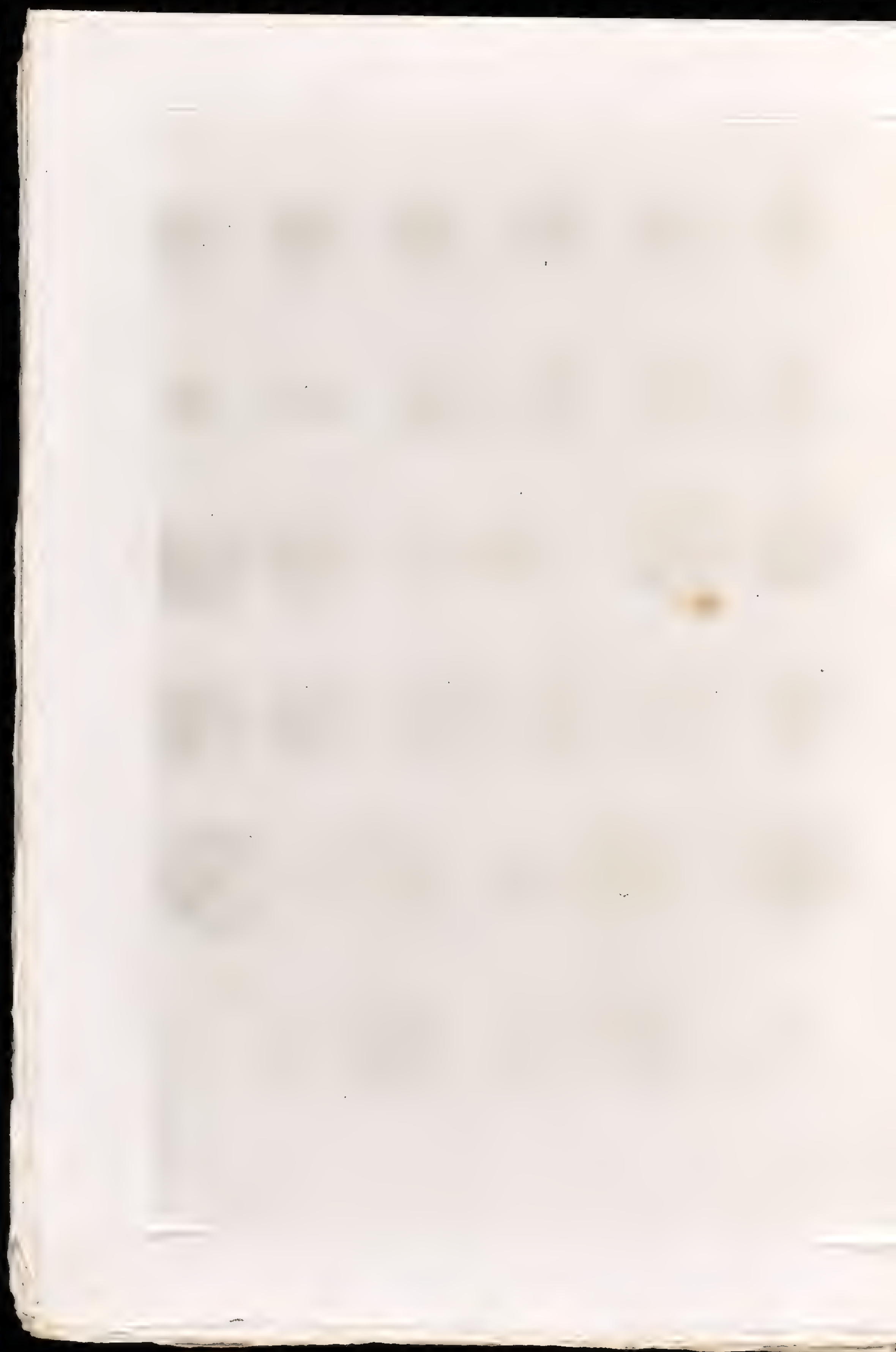


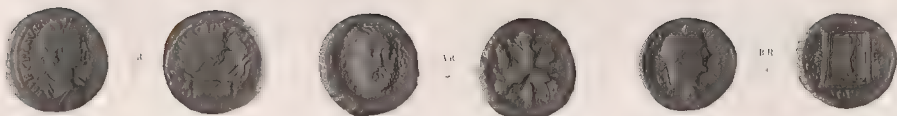


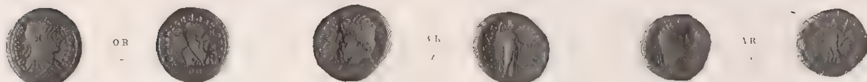






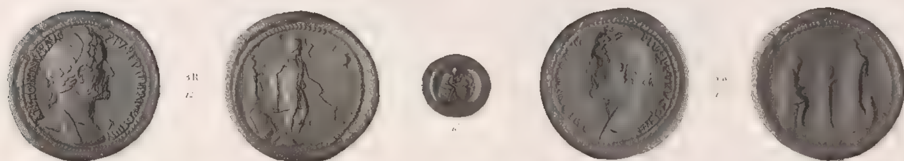





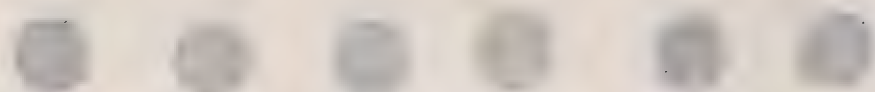
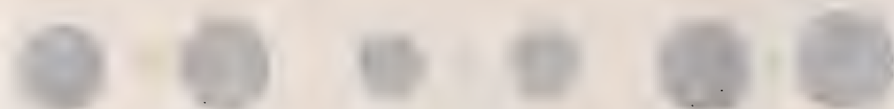








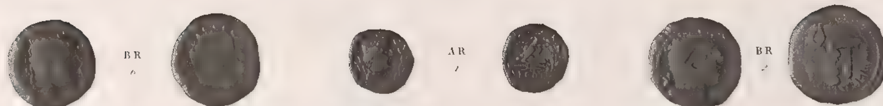

















AR


BR


AR



AR


AR


AR
6



BR
10


AR


BR
11



BR


AR

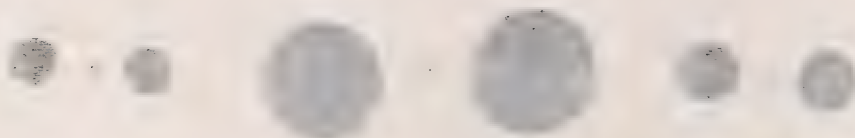

BR









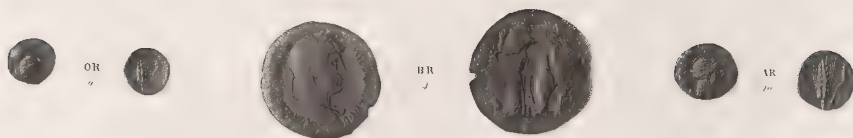










BR
AR
POT


OR
BR
AR


AR
AR
AR


AR
AR
AR


AR
AR
AR




AR



AR



AR



AR



AR



AR



BR





AR



AR



AR



BR

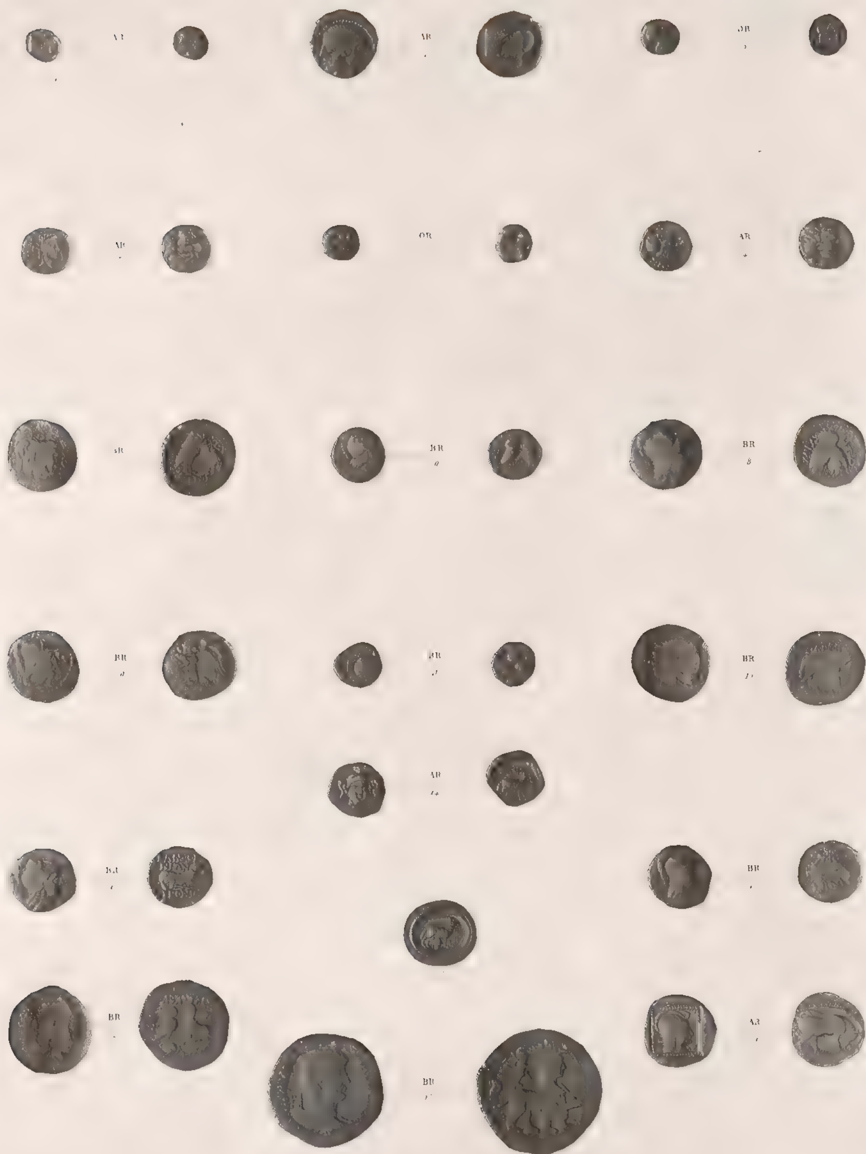


BR



AR




AR


AR


AR






OR




AR


AR

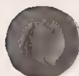

AR



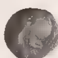
AR


BR


BR



BR

AR

AR





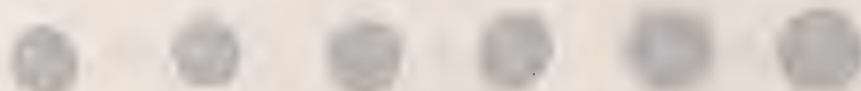

AR

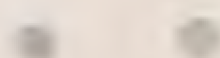

BR


AR

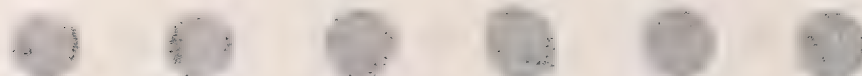


















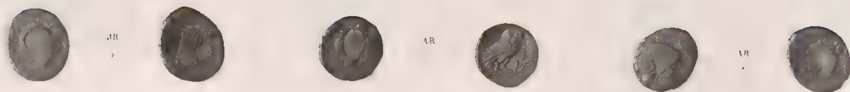




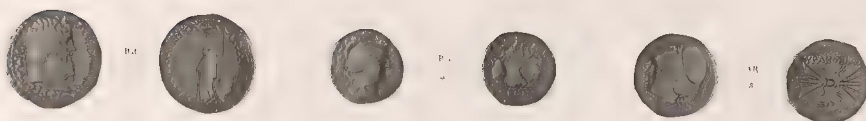


















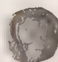
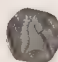






















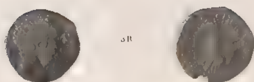


























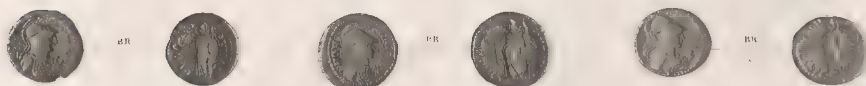









AR
POT
BR


BR
BR
BR


BR
BR
AR
BR
AR
AR

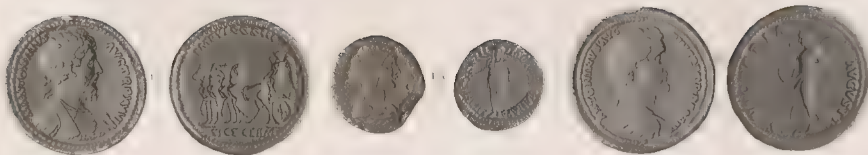










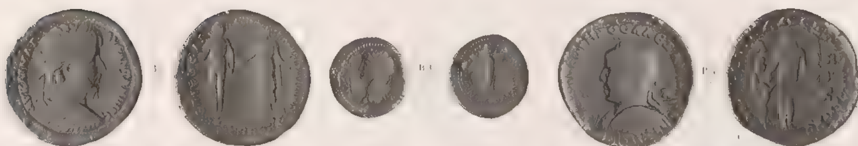














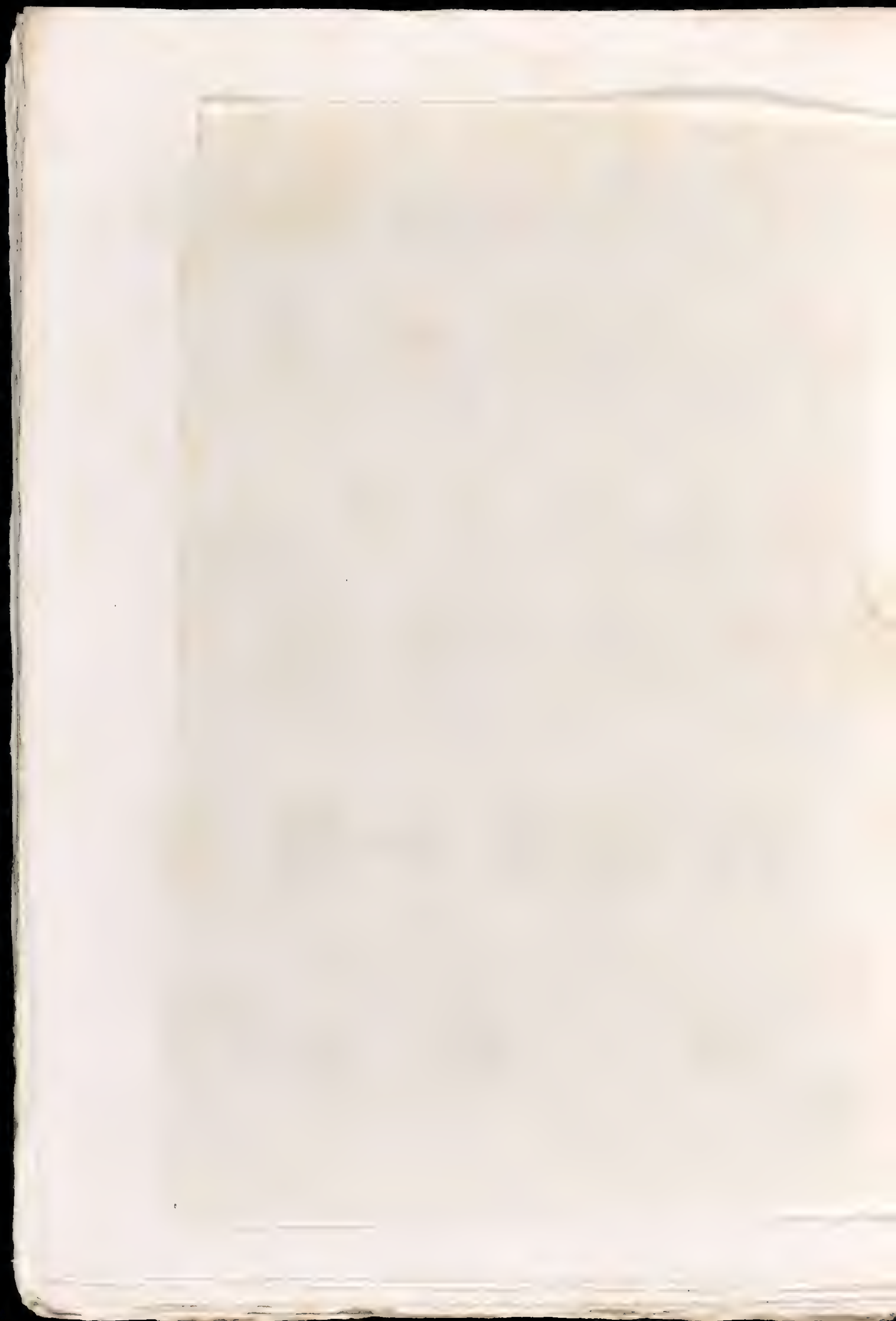






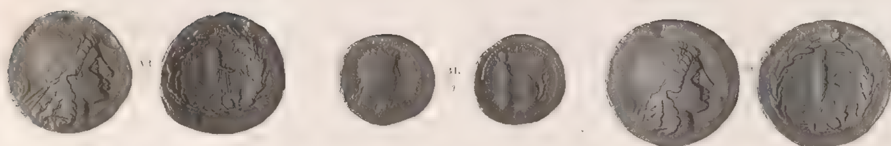






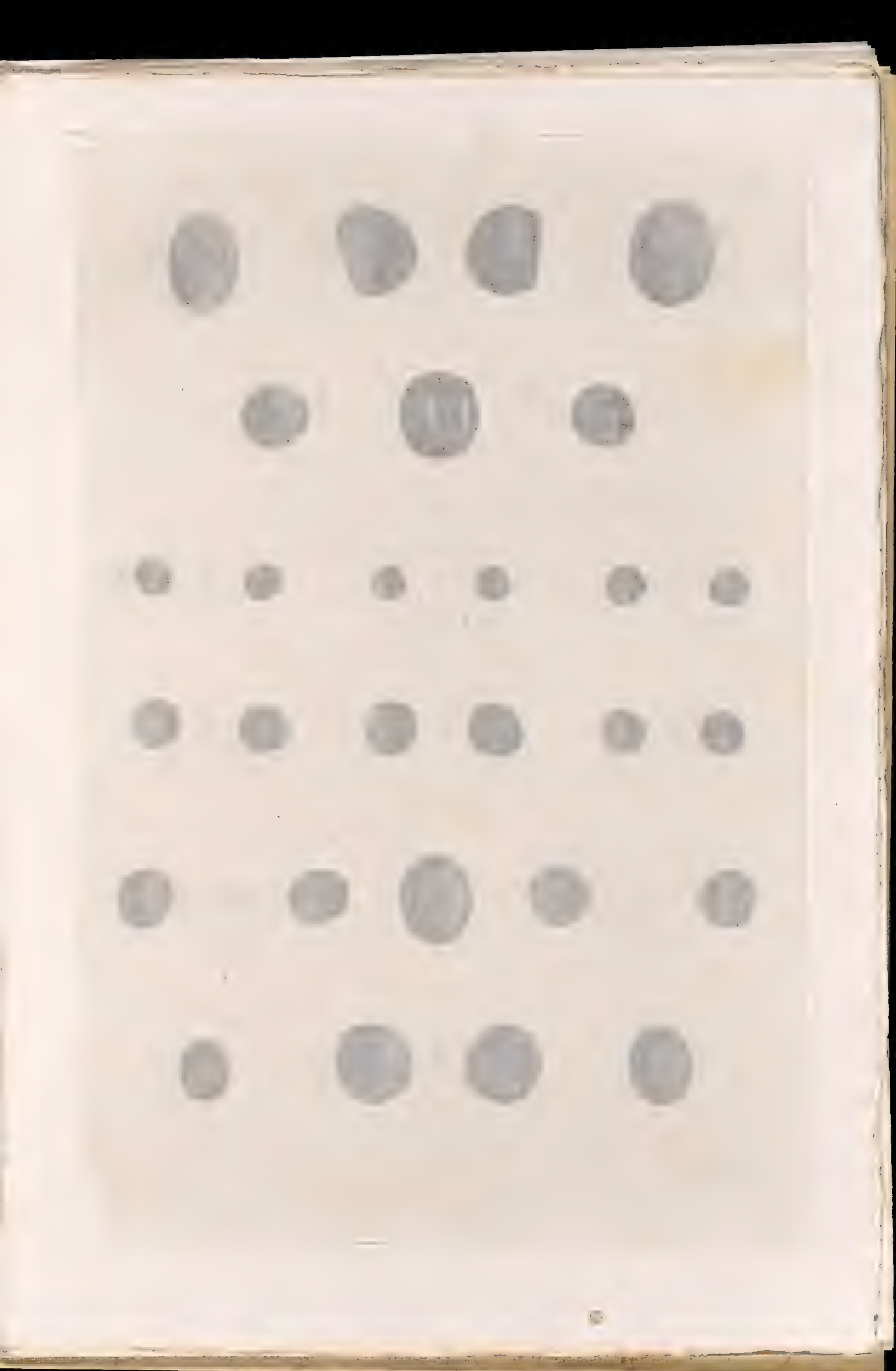














AR




AR

AR



AR

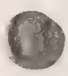

AR


AR



AR


AR


AR






AR










AR



AR



AR


AR


AR



BR


8

BR



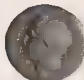
AR
8


BR


OR
6



BR


BR


BR



BR
10

AR

AR
9

BR
10





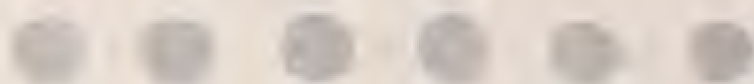


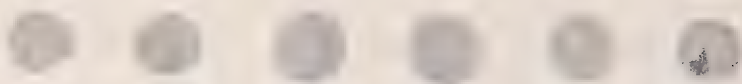








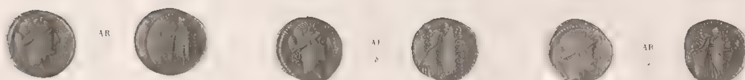






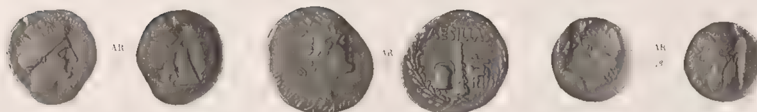




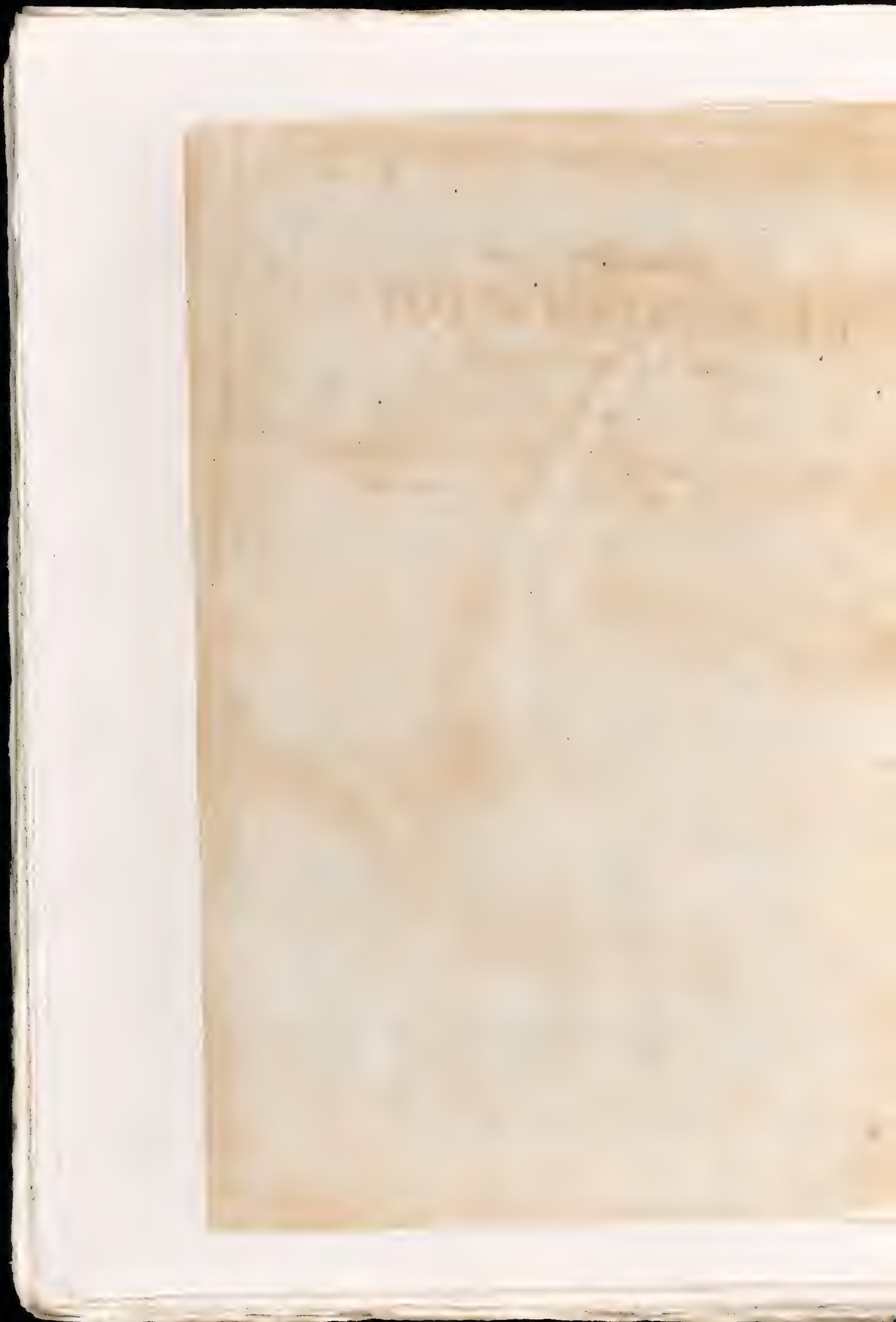


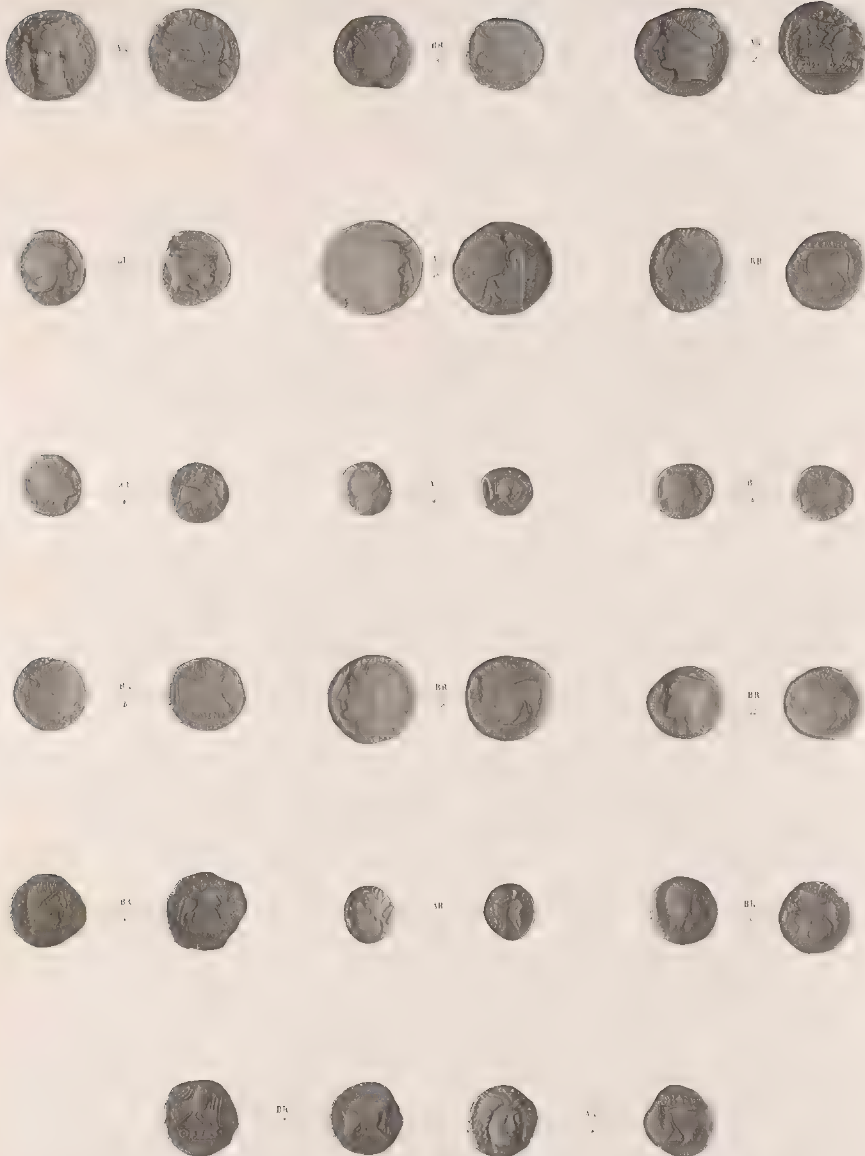
















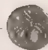









AR
6





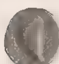




BR
10















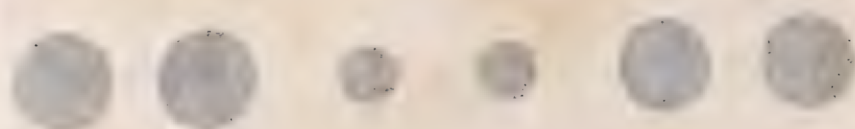


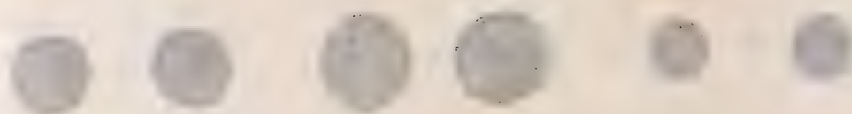
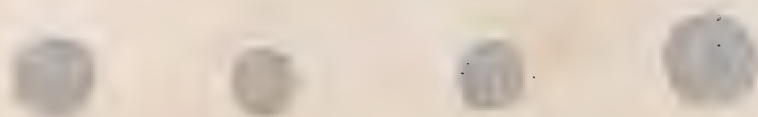

BR







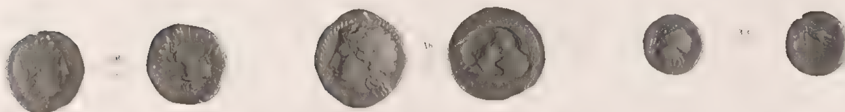



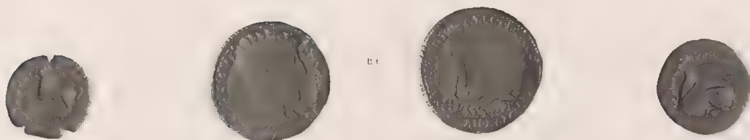




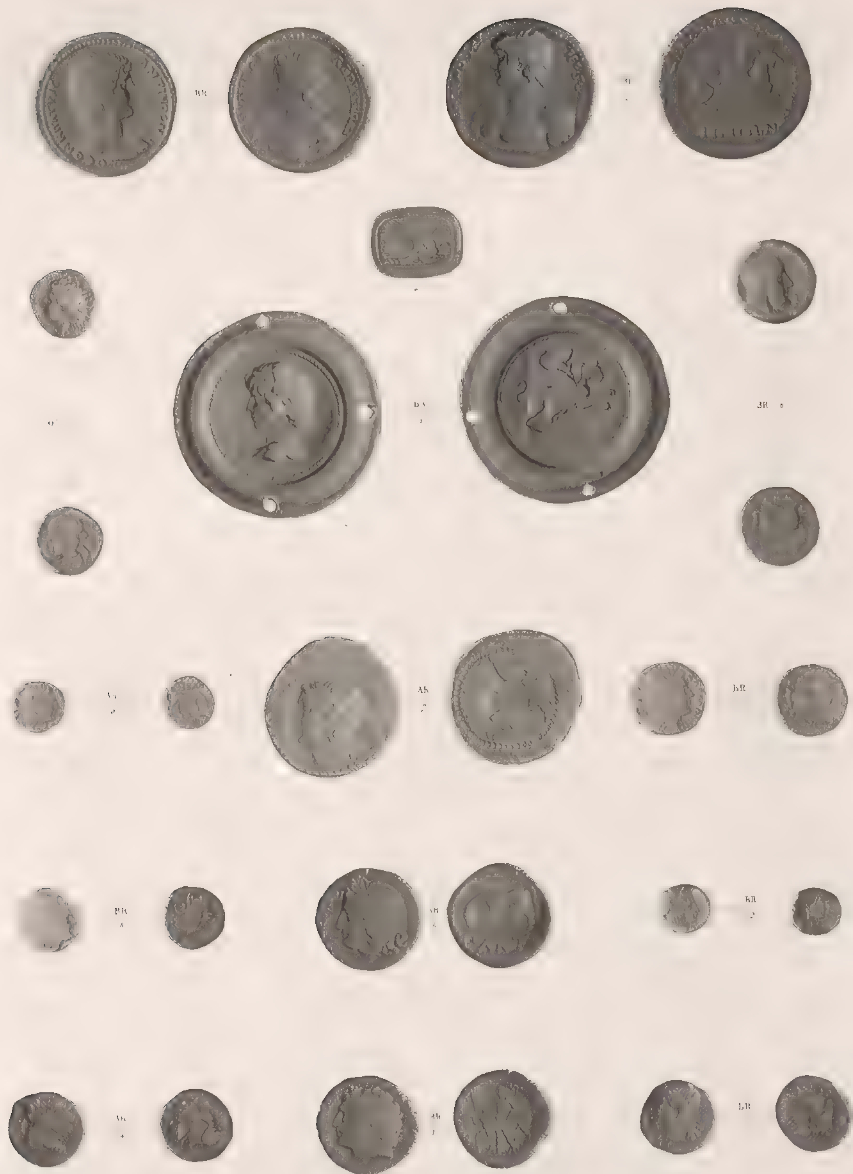






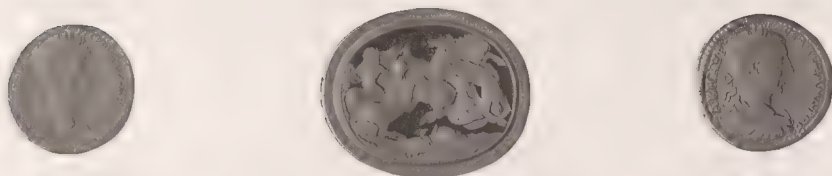
















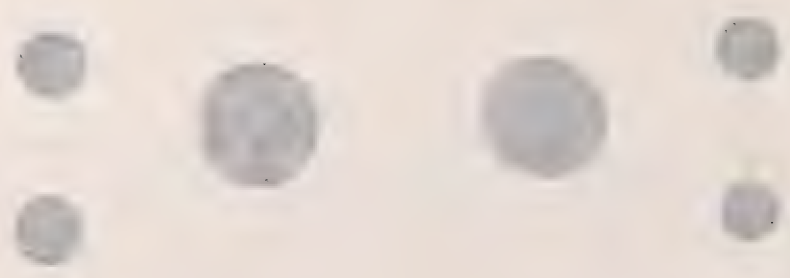








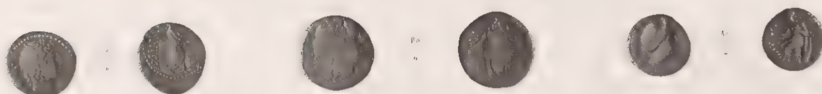






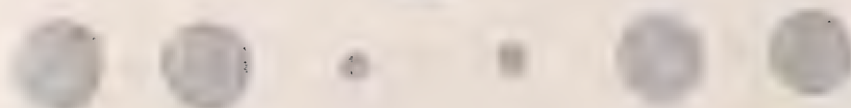
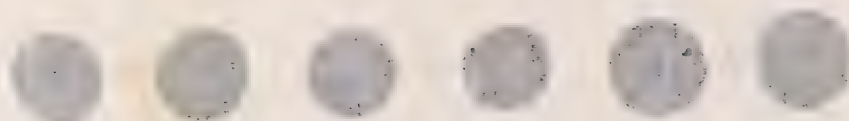




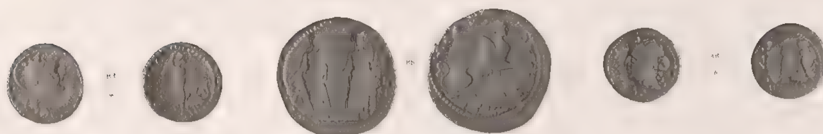






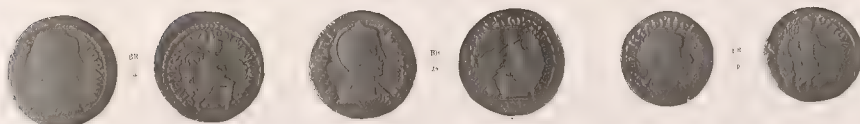








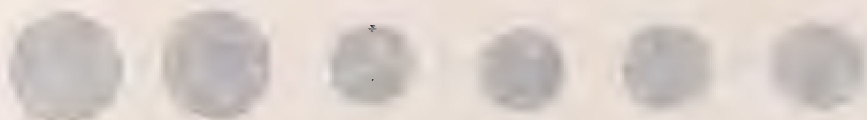










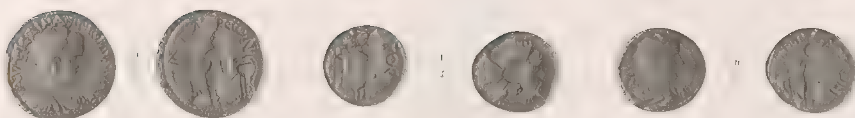








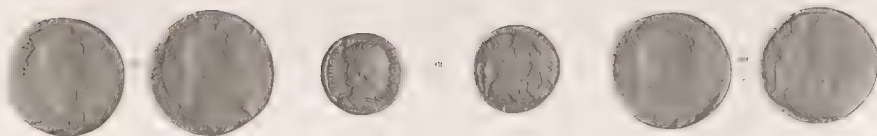


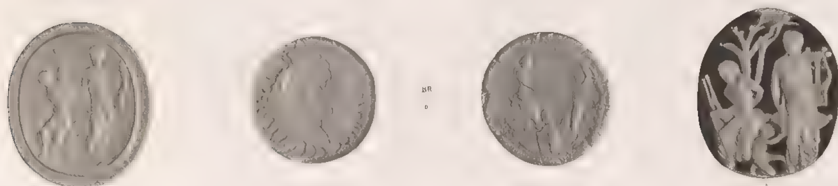




















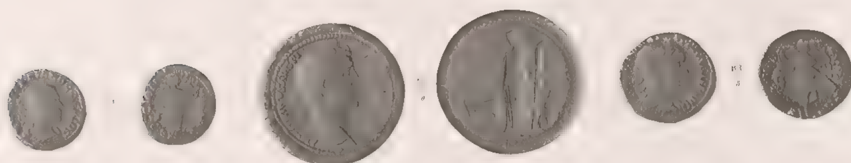




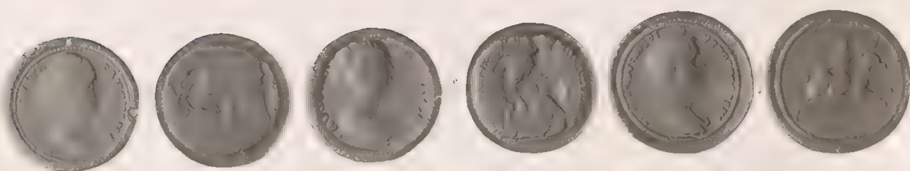








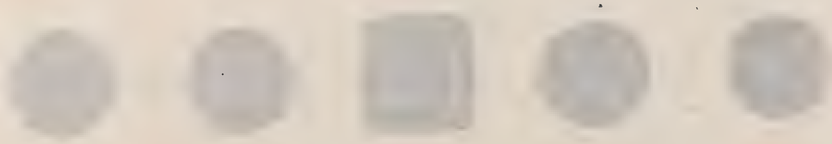


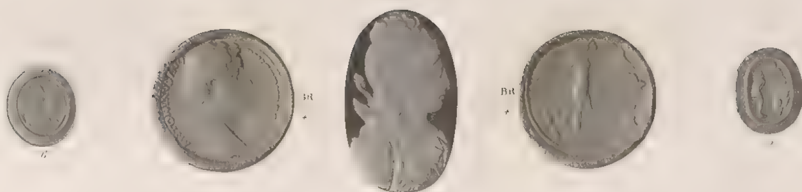


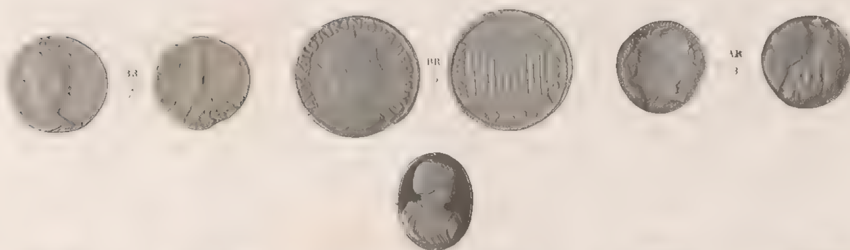




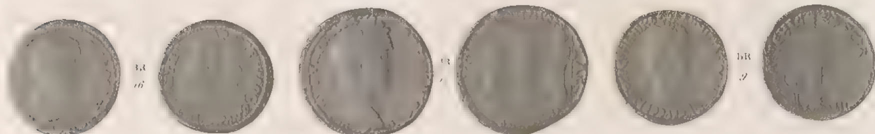
















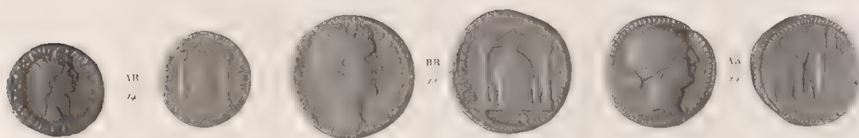


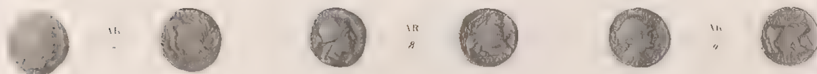




















8

















Pl. LII


10


2


1


7

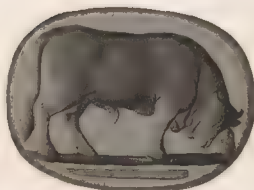

6


4


8


5


3


9

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE.

Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, Successeurs de LACHEVARDIERE,
rue du Colombier, 30

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

OU

RECUEIL GÉNÉRAL

DE

MÉDAILLES, MONNAIES, PIERRES GRAVÉES,

BAS-RELIEFS, ETC.,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

LES PLUS INTÉRESSANS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE,

GRAVÉ PAR LES PROCÉDÉS DE M. ACHILLE COLLAS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL DELAROCHE, PEINTRE, MEMBRE DE L'INSTITUT;

DE M. HENRIQUEL DUPONT, GRAVEUR;

ET DE M. CHARLES LENORMANT, CONSERVATEUR-ADJOINT DU CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES, DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

BAS-RELIEFS

DU PARTHÉNON ET DU TEMPLE DE PHIGALIE.

A PARIS,

AU BUREAU DU TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

CHEZ RITTNER ET GOUPIL, ÉDITEURS MARCHANDS D'ESTAMPES,
BOULEVART MONTMARTRE, N° 9.

—

1835.

BAS-RELIEFS

DE

LA FRISE DU PARTHÉNON.

INTRODUCTION.

Le Parthénon (1), ou temple de Minerve à Athènes, tient le premier rang parmi les productions de l'architecture grecque. Périclès éleva ce temple pendant le cours de sa longue et brillante administration. Il en conçut la pensée après que Cimon eut fait bâtir le temple de Thésée, et sans doute pour effacer la popularité qu'une telle entreprise avait value à ce chef du parti aristocratique. Phidias fut l'artiste que Périclès appela à exécuter son projet.

Phidias comprit que la décoration du Parthénon devait exprimer les rapports mutuels de la déesse *Athéné* et de la ville qui portait son nom, et figurer, dans de magnifiques séries de sculptures, cet échange non interrompu de culte et de protection qui les liait éternellement l'une à l'autre; les présenter, enfin, si intimement unies et confondues, qu'on pût se demander, en voyant l'édifice, si Minerve n'était pas la personnification d'Athènes elle-même. Phidias comprit encore tout ce que nous ne comprenons plus, et ce que la vue de ses contemporains, initiés aux Mystères d'Éleusis, dut lire dans la masse et dans les détails du Parthénon.

La ville d'Athènes eût été hors d'état de subvenir aux dépenses qu'exigeait le monument conçu par Phidias; mais Périclès y avait pourvu par des moyens qui n'échappèrent pas au reproche de spoliation. Des impositions levées sur toute la Grèce, et particulièrement sur les îles, pour la défense commune, avaient été déposées dans l'île de Délos; Périclès les fit transporter à Athènes, sous prétexte d'en assurer la conservation, et les employa à fortifier et embellir la ville, et particulièrement à élever le Parthénon.

Ictinus et Callicrates en furent les architectes, sous la direction de Phidias. Ce dernier donna le dessin des sculptures, et en surveilla l'exécution. Parmi les fragmens qui nous restent de la décoration du temple de Minerve, il en est de si voisins de la perfection, qu'on ne peut se refuser à les attribuer au ciseau même de Phidias; d'autres ont dû être exécutés par des artistes exclusivement formés à son école : les traces d'un goût plus rude, et qui rappelle la manière *éginétique*, traces qu'on remarque particulièrement sur quelques métopes, induiraient à croire que Phidias, voulant faire marcher de front un plus grand nombre de travaux, aurait employé des auxiliaires plus âgés que lui, et dont le talent n'avait pu s'assouplir tout-à-fait à la nouvelle manière de l'*école attique*.

Les dimensions du Parthénon sont de 217 pieds 9 pouces de longueur, sur 98 pieds 6 pouces de largeur. Un emmarchement général de 3 degrés donnait accès au portique de colonnes doriques cannelées et sans base qui régnait autour de l'édifice; ces colonnes, dont la hauteur était de 42 pieds sur 17 ½ de circonférence, étaient séparées par des entre-colonnemens d'environ 7 pieds 4 pouces. Leur nombre était de 46, dont 8 à chaque façade, et 17 de chaque côté du Périptère, en comptant deux fois celles des angles. Tout, dans cet édifice, membres d'architecture et décoration sculpturale, était soumis au système polychrôme, universel en Grèce à cette époque.

La décoration extérieure du Parthénon consistait en trois grands ensembles de sculpture, les frontons, la frise extérieure, et la frise de la cella. Les deux frontons représentaient, d'après le témoignage de Pausanias, l'un, la naissance de Pallas et cette déesse s'élançant tout armée de la tête de son père, l'autre sa victoire sur Neptune, dans la dispute qui s'éleva entre ces Dieux sur le droit que chacun prétendait à donner un nom à la ville d'Athènes. 46 ou 48 figures de ronde-bosse, d'une exécution merveilleuse, comme on peut en juger par les fragmens qui nous en restent, figuraient, aux regards des Athéniens, ces deux faits principaux de la religion locale. Ces figures, en partie détruites lors du bombardement que la citadelle d'Athènes eut à souffrir de la part des Vénitiens, en 1688, étaient déjà fort dégradées en 1674, époque où le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, les fit dessiner, par un peintre champenois nommé Carrey. Quoi qu'il en soit, ces dessins sont devenus fort intéressans par la destruction partielle des originaux; et c'est sur cette base que les savans, aidés aussi par les figures et les fragmens conservés au Musée Britannique, ont dû asseoir leurs restitutions. Nous suivrons ici la plus récente et la plus digne de confiance, celle que M. le chevalier Broendsted a fait connaître dans la préface du second volume de ses *Voyages et Observations en Grèce* (2). Inspirée par une connaissance profonde des antiquités de l'Attique et des habitudes de l'art grec, elle s'accorde en outre rigoureusement avec les dessins de Carrey. Voici, en peu de mots, quelle est l'opinion de M. Broendsted sur la disposition des deux frontons, opinion que ce savant se propose d'appuyer des preuves nécessaires dans la prochaine livraison de son ouvrage.

(1) Parthénon veut dire proprement en grec, l'habitation de la Vierge, *Parthenos;* on nommait aussi ce temple *Hécatompédon*, *édifice aux cent pieds*, soit à cause de la dimension de l'*Hypèthre*, soit pour exprimer la parfaite harmonie des proportions de l'édifice.

2) En allemand et en français. Paris, Firmin Didot, 1830, in folio.

Le fronton oriental, image du Monde, racontait aux Athéniens la naissance de leur déesse et sa supériorité sur les autres dieux, emblème de la prépondérance qu'Athènes affectait sur les autres cités de la Grèce. Là, Jupiter était assis sur son trône, au centre du monde; il venait d'enfanter Minerve. Revêtue de ses armes, la déesse de la Pensée s'élançait du front de son père céleste. Autour de Jupiter étaient groupés les Heures, les Parques et la Bonne Fortune; Aphrodite, Uranie, Ilithyie, Hephæstus et Prométhée, divinités qui président aux accouchemens; enfin, Arès et Hermès. A la droite était le Jour, à la gauche la Nuit, tous deux sur des chars, et dont les chevaux semblaient, d'un côté, sortir de l'Océan, et de l'autre y rentrer. Chacun de ces derniers sujets occupait une des extrémités du fronton. Céphale, le favori de l'Aurore, regardait les chevaux du Jour; Atropos était tournée vers ceux de la Nuit; la présence de ces deux personnages complétait l'allégorie, et l'expliquait en même temps.

Le fronton occidental était l'image de l'Attique. Minerve y choisissait son peuple; maîtresse de lui donner un nom, c'est son nom qu'elle lui donnait. L'olivier croissait entre elle et Neptune vaincu; les chars de ces deux divinités se voyaient auprès d'elles, et les personnages divins, protecteurs de l'Attique et juges du différend, étaient rangés de chaque côté du fronton. Le char d'Athéné était conduit par la Victoire *aptère* ou sans ailes, accompagnée d'Érichthonius, l'élève de la déesse dans l'art d'atteler et de diriger les coursiers. Après le char, on voyait un des groupes les plus importans de la religion locale, l'antique Cécrops et ses enfans, Hersé, Pandrose, Erisichthon et Agraule; enfin, on remarquait le fleuve Ilissus couché près de l'angle. A gauche de Neptune, Amphitrite guidait le char du dieu de la Mer; Leucothée ou Halia l'accompagnait. Après Amphitrite, était l'image de la Terre nourrice, tenant des enfans dans ses bras. Près d'elle, était couchée la grande mer Thalassa, avec Aphrodite sortant de son sein; et, derrière elle, était la personnification de la *Bonace* (Γαλήνη). Enfin, venait un groupe de trois divinités locales, le Céphise, Praxithée sa fille, et la nymphe de la source Kallirhoé; cette dernière occupait l'extrémité méridionale du fronton.

Toutes ces figures avaient 11 à 12 pieds de haut; du pied de l'édifice elles paraissaient de grandeur naturelle; saillantes par le relief et la couleur, elles s'encadraient dans les frontons, dont les lignes pures et harmonieuses se détachaient sur le beau ciel de la Grèce.

Une impression non moins grande dut ressortir de la frise extérieure : 92 métopes sculptées en haut-relief, placées entre les triglyphes, déroulaient au peuple athénien, par sa propre histoire, tous les bienfaits de la déesse. Il la voyait conduisant son peuple par la main, depuis les temps de la barbarie, antérieurs à la consécration des mariages fixes et figurés par les luttes des Lapithes avec les Centaures pour la possession des femmes, jusqu'à la bataille de Marathon, emblème du triomphe de la civilisation, dont Athènes était l'instrument dans les mains de Minerve. Cette grande pensée en jaillissait, tantôt par la représentation de faits et de personnages purement historiques, tantôt par celle des mythes les plus importans du système. Triptolème, Pandore, Erichthonius, Eumolpe, les filles de Cécrops, Minerve elle-même, Hercule, Thésée, Persée, Bellérophon, héros ou demi-dieux favorisés de la déesse, y figuraient à la fois pour le sens littéral et pour le sens mystique de leurs actions. La victoire de Marathon occupait, en raison de son importance, toute la partie occidentale de la frise.

Toutes les figures de ces métopes avaient plus de 4 pieds de hauteur.

Telle était la seconde partie de la décoration extérieure du Parthénon; la troisième complétait l'œuvre.

Avant d'entrer dans le temple de la divinité protectrice d'Athènes, il fallait que le peuple, pénétré de sa grandeur, instruit de ses bienfaits, apprît à lui en rendre grâces.

Les cérémonies du culte qu'elle avait accepté devaient encore être représentées aux yeux du peuple qui les avait instituées.

Ce but, qui semble avoir guidé l'artiste, était rempli par les magnifiques sculptures dont se composait la frise de la cella. Le peuple y trouvait sa propre image dans la procession quinquennale des grandes Panathénées; cette solennité, et toutes les cérémonies qui s'y rattachaient, y étaient représentées par une suite non interrompue de figures hautes de 3 pieds 4 pouces, et sculptées en bas-relief. Au milieu de la partie occidentale de la frise, le cortége se divisait en deux files parallèles, qui, embrassant la cella comme un bandeau, se dirigeaient toutes deux vers la façade orientale. Dans cette partie, au-dessus de la porte principale, la frise se terminait par des figures d'une plus grande dimension, représentant les divinités de l'Attique.

Chaque façade était percée d'une porte. La façade orientale était la principale. Le Pronaos et la face correspondante de l'Opisthodome étaient formés, chacun, de six colonnes; deux d'entre elles remplaçaient les antes, placées d'ordinaire en prolongement des murs de la cella, et qui auraient dû naturellement venir s'aligner avec les quatre autres colonnes. Cette déviation aux règles du dorisme avait été admise pour ménager des communications avec les ailes du Périptère.

La cella avait en dehors 158 pieds de long et 67 de large. Au-dedans elle était divisée en deux parties. La plus petite, reculée à l'extrémité occidentale, occupait un tiers du parallélogramme; son plafond était soutenu par six colonnes de la même dimension que celles du portique; on l'appelait Opisthodome, et le trésor public y était conservé.

La plus grande, celle où le peuple était admis, et dans laquelle il pénétrait par la porte orientale, la cella proprement dite, était *hypèthre* ou à ciel ouvert; autour d'elle régnait un vaste péristyle. C'est là qu'était placée la statue de Minerve. Cette statue était d'ivoire et d'or. 40 talens d'or (environ trois millions de francs de notre monnaie) y furent employés. Elle avait 26 coudées de haut; sur le piédestal était représentée la naissance de Pandore.

La déesse était debout, coiffée d'un casque, vêtue d'une tunique longue. D'une main elle tenait sa lance; de l'autre, une victoire haute de 4 coudées; à ses pieds était son bouclier, et sur sa poitrine, l'égide ornée de la tête de Méduse.

Tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à représenter cette statue, qui couronnait l'œuvre de Phidias, comme surpas-

sant tout ce qu'il avait fait jusqu'alors : des combats étaient figurés sur le bouclier et sur les sandales de la déesse; son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de la pénétration divine; huit chevaux élancés en décoraient la visière. Phidias termina ce magnifique ouvrage, et assista à son inauguration pendant le cours de la troisième année de la 85e olympiade (438 av. J.-C.); après quoi il fut appelé par les Eléens pour exécuter la statue de Jupiter à Olympie.

De retour dans sa patrie, après l'accomplissement de ce travail qui mit le comble à sa gloire, il trouva la longue popularité de Périclès en butte aux attaques les plus violentes. Phidias fut enveloppé dans les poursuites qu'on dirigeait à dessein contre les amis de ce grand citoyen.

Trois accusations capitales furent intentées contre lui.

La première, de sacrilége, était basée sur ce qu'il avait introduit son portrait et celui de Périclès parmi les figures qui couvraient le bouclier de la déesse;

La seconde, d'adultère, lui reprochait de corrompre les femmes des citoyens en les attirant dans son atelier sous prétexte de les faire servir de modèles, et, dans le fait, pour les livrer à Périclès;

Enfin, la troisième, de concussion, cherchait à établir que Périclès et lui avaient détourné à leur profit une partie de l'or qui devait entrer dans la décoration de la statue.

Cette dernière accusation tomba d'elle-même devant la proposition que fit Périclès, de peser l'or employé à l'élévation du colosse: Phidias l'avait en effet disposé de manière à ce qu'on pût l'enlever sans endommager la statue.

Mais les deux premiers griefs prirent un tel caractère de gravité, que Phidias dut y succomber, et que Périclès crut ne pouvoir y échapper qu'en précipitant la république dans des guerres désastreuses; ce qui fit dire plus tard que Phidias était nécessaire à la paix (1).

Le Parthénon, tel qu'il vient d'être décrit, survécut long-temps dans sa masse à l'existence politique de la Grèce et à la foi païenne; mais les dégradations de détail ne tardèrent pas à le défigurer. 130 ans après Périclès, Lacharès s'empara de l'or de la statue; enfin, la statue elle-même fut enlevée du temple par les chrétiens, sous le règne de Justinien, comme en fait mention Marinus dans la *Vie du philosophe Proclus* (2).

C'est de cette époque qu'on peut dater la transformation du temple en église chrétienne. L'intérieur, pour devenir apte aux cérémonies du nouveau culte, dut subir beaucoup d'altérations. C'est ce dont témoignent Whéler et Spon, dans la relation de leur voyage qui eut lieu en 1676. Ces deux voyageurs remarquèrent en même temps que l'extérieur du temple avait fort peu souffert. Il est donc certain que le Parthénon était encore dans un état remarquable de conservation lors du bombardement de la citadelle d'Athènes par les Vénitiens en septembre 1688. Quelques détails sur ce déplorable évènement ne seront pas ici hors de propos.

Morosini, doge de Venise et provéditeur de l'armée vénitienne en Orient, et Kœnigsmark, général danois au service de la république, résolurent d'attaquer Athènes. Le premier débarqua au Pirée, le second arriva par l'isthme de Corinthe. Venier, capitaine de la flotte, prit position dans le canal de Négrepont. Les Turcs se retirèrent dans l'Acropolis, et entassèrent dans le temple leurs provisions, et, malheureusement, leurs munitions de guerre. Kœnigsmark, après une sommation sans effet, ordonna le bombardement de la citadelle. Le troisième jour une bombe éclata dans le Parthénon, préservé jusqu'alors. Tout le côté oriental de la cella, cinq colonnes du Pronaos, toutes les constructions de l'hypœtre, huit colonnes du nord du péristyle, six de la rangée méridionale, tous les bas-reliefs ou métopes appartenant à ces parties de l'édifice, et la plus grande partie des sculptures des frontons, furent renversés, anéantis, ou mutilés.

Plus tard, l'occupation dépouilla le temple de ses ruines même; Morosini voulut enlever les chevaux du char de Minerve victorieuse; ils tombèrent sur le roc, et s'y brisèrent. Tous les officiers prirent part au pillage.

Enfin, lord Elgin (3), ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, fit transporter à Londres la plus grande partie des statues, hauts et bas-reliefs, qui subsistaient encore de la décoration extérieure du Parthénon.

L'explication la plus récente, la plus complète, et jusqu'à ce jour la plus satisfaisante qu'on ait de la frise du Parthénon, se trouve dans une dissertation de M. K.-O. Müller de Goettingue, insérée à la suite du texte de la traduction allemande de Stuart, *Antiquités de l'Attique*, tome II (Darmstadt. 1831. In-8°.) Nous avons pris cette dissertation pour base de notre travail, tout en nous permettant de modifier les opinions émises par M. Müller, toutes les fois qu'elles nous paraissaient ou incomplètes ou peu exactes.

(1) Voici, suivant M. K.-O. Müller (*De Phidiæ vitâ*, p. 34), le résumé chronologique des travaux de Phidias dont il est ici question : — Ol. LXXXII ou LXXXIII. Phidias prend la direction des grands ouvrages que Périclès faisait exécuter dans Athènes. — Ol. LXXXV, 3. Dédicace de la statue chryséléphantine de Minerve dans le Parthénon. — De l'Ol. LXXXV, 3, à l'Ol. LXXXVI, 3. Séjour de Phidias dans l'Élide. Exécution du colosse de Jupiter. — Ol. LXXXVI, 4. Retour de Phidias à Athènes, et son procès, par suite duquel on le met en prison. — Ol. LXXXVII, 1. Mort de Phidias dans sa prison.

(2) Chap. XXX.

(3) Depuis 1801 jusqu'en 1812; la collection des marbres d'Elgin a été acquise au gouvernement britannique par un acte du parlement du 1er juillet 1816.

N. B. Dans l'explication qui suit, les numéros placés en tête de chaque division et suivis des lettres M. B. indiquent l'ordre des plaques de marbre conservées dans le Musée Britannique; les lettres ST. désignent la planche d'assemblage de la frise du Parthénon, dans la traduction française de l'ouvrage de Stuart : A. B. C. D. les côtés Ouest, Nord, Est et Sud, de cette frise sur l'assemblage. I. et II, les divisions des côtés Nord et Sud. Les numéros qui suivent sont ceux des plaques de marbre rappelés toujours sur cette planche, en commençant par la droite pour le côté Nord, et par la gauche pour les autres côtés.

FRISE DE LA CELLA.

PROCESSION DES PANATHÉNÉES.

FACE OUEST. — *PRÉPARATIFS ET DÉPART.*

PLANCHE I.

Première division (à partir de l'angle nord). — 47, MUSÉE BRITANNIQUE.

La première figure manque dans la collection du Musée Britannique. Elle paraît plus jeune et imberbe dans les dessins de Carrey; sa pose et son geste indiquent un des guides ou des ordonnateurs de la procession (1).

Le second personnage à cheval, invité par le premier à se joindre au cortége qui se développe sur la face septentrionale, se retourne vers le cavalier qui le suit, et semble lui transmettre l'ordre ou l'indication qu'il a reçue. Ces deux dernières figures font partie de la collection de Londres. Le bras gauche du premier cavalier est ici restauré, conformément à la trace qu'en conserve le bas-relief. La croupe et le pied droit du cheval qui vient après sont également restaurés.

Deuxième division. — 48, 49, 50, M. B.

Toute la partie de la frise représentée sur cette division et les deux suivantes existe au Musée Britannique. Un écuyer, portant la chlamyde, semble retenir par la bride un cheval qu'un cavalier nu, placé derrière la croupe, se dispose à monter sur l'invitation et par les conseils d'un troisième personnage enveloppé jusqu'à la poitrine dans un *tribon* ou manteau. Celui-ci, imberbe dans l'original, paraît ici avec de la barbe: la tête du premier est une restauration.

Retardés par ce groupe, deux cavaliers, l'un imberbe et vêtu d'une espèce de caleçon, l'autre barbu et portant une tunique avec une chlamyde flottante, retiennent leurs chevaux qui piaffent et se cabrent à demi. Le pied gauche de devant du premier cheval est en partie restauré.

Après eux, et sur le premier plan, un écuyer, la chlamyde autour du cou, tient un cheval par la bride, et paraît attendre un de ses compagnons. Les pieds antérieurs du cheval et le visage de l'écuyer sont restaurés. Derrière lui, au second plan, est un cavalier au pas, vêtu d'une simple tunique: la queue du cheval manque dans l'original.

Troisième division. — 51, 52, 53, M. B.

La première figure qui se présente est un cavalier portant casque et cuirasse; dans l'original, il est beaucoup plus près de celui qui le précède. Le pied droit antérieur du cheval est restauré.

Derrière, est un guerrier casqué et nu, à l'exception de la chlamyde, occupé à réparer quelque désordre dans sa chaussure. Deux cavaliers viennent ensuite, presque de front, enveloppés dans des manteaux de peau ou d'une étoffe épaisse et foulée. La tête et la poitrine de celui qui est au second plan, ainsi que la tête du cheval de son compagnon, manquent au Musée Britannique, mais probablement depuis peu de temps, puisque les plâtres qu'on en possède offrent les deux figures équestres presque complètes.

Le dernier groupe de cette division représente un cavalier que son cheval a sans doute renversé; il frappe avec colère l'animal, qui se cabre. Ce personnage est barbu; il porte la tunique et la chlamyde.

Quatrième division. — 54, 55, 56, M. B.

Deux cavaliers marchent de concert; ils sont coiffés du chapeau thessalien, et portent des manteaux courts par-dessus leurs tuniques. La tête du premier personnage et les pieds de derrière du cheval de son compagnon sont restaurés.

Après eux, quatre autres cavaliers s'efforcent de ralentir la course de leurs chevaux qui piaffent avec grâce (2). Les deux premiers, tous deux imberbes, l'un couvert d'une cuirasse et tête nue, l'autre, portant un casque sans cimier, une tunique et une chlamyde, sont entièrement conformes à l'original. Le second semble chanceler sur sa monture et se retenir à la crinière du cheval.

Le troisième porte un casque, une tunique et des cnémides. Son visage est restauré, ainsi que l'épaule du quatrième et toute la partie postérieure de son cheval. Ce dernier a la tunique et la chlamyde pour vêtemens.

PLANCHE II.

SUITE DE LA FACE OUEST.

(Les cinquième et sixième divisions existent en original au Musée Britannique.)

Cinquième division. — 57, 58, 59, M. B.

Un second ordonnateur, vêtu de la tunique et de la chlamyde, donne ses instructions à un éphèbe, couvert de la seule chlamyde; un autre éphèbe, plus petit, et probablement l'esclave de l'ordonnateur, vêtu d'un long manteau, semble prêter une vive attention aux paroles de son maître, derrière lequel il est placé. Au second plan, et par-delà l'ordonnateur, est un cheval qui frotte ses naseaux contre sa jambe gauche.

Les jambes, le bras, et une partie du corps de la troisième figure, ainsi que le pied gauche postérieur du cheval, sont restaurés.

Trois chevaux, impatiens du départ, échappent à leurs cavaliers qui ne les ont pas encore montés. Le premier cavalier, plus heureux, a saisi sa monture par la bride, les deux autres sont occupés à contenir le coursier cabré du troisième, tandis que l'autre cheval bondit en liberté. Le premier cavalier a la chlamyde et le pétase retombant sur les épaules, le second a la chlamyde et la tunique, le troisième la tunique seulement.

La tête, une grande partie du corps et des jambes du premier cavalier, ainsi que la bouche du second cheval, sont effacés dans le bas-relief de Londres; mais la trace en est encore visible, et les restaurations sont exactement suivies quant à la pose des figures. Il ne reste du dernier groupe, que le bras droit, la main gauche, et une partie de la cuisse droite du second cavalier; le corps du cheval avec trois pieds seulement, et la partie inférieure du troisième cavalier. Ce groupe se trouve dans les dessins de Carrey, l'action y est la même; mais le second personnage est un vieillard, et le bras gauche du troisième est plus rapproché de son corps.

Sixième division. — 60, 61, M. B.

Un écuyer bride un cheval. Cette figure est presque entièrement effacée dans l'original: la restauration en est conforme au dessin de

(1) « Il serait difficile de déterminer exactement quels sont les magistrats, occupés » de l'ordonnance de la pompe et de l'instruction de ceux qui y prennent part, » magistrats qu'on rencontre à divers endroits de la frise; on pourrait voir en eux les » *hieropœi* ou les dix athlothètes des Panathénées... ou encore les *nomophylaques* » qui dirigeaient la fête de Minerve aux *Plynteries*, à moins toutefois que l'institu- » tion de ces derniers ne soit plus moderne. Souvent on peut prendre ces personnages » pour de simples *hérauts*. » Müller. l. c. p. 678.

(2) « Il faut que le cheval, au moyen des aides, prenne, comme de lui-même, les » airs les plus beaux et les plus brillans... Tels sont les chevaux qu'on représente por- » tant les dieux et les héros, et ceux qui les savent manier se font grand honneur. » Le cheval dans ces airs est une chose, en effet, si belle, si gracieuse, si aimable, » que lorsqu'il s'élève ainsi sous la main du cavalier, il attire les regards de tout le » monde; il charme jeunes et vieux; on n'en peut détacher sa vue, on ne se lasse point » de l'admirer tant qu'il développe par ses mouvemens sa grâce et sa gentillesse. » — Xénophon, *De l'Équitation*, XI, 6, *trad. de P.-L. Courier.*

Carrey, quant à la partie supérieure du corps. Les jambes n'existaient déjà plus quand le groupe fut dessiné. Les pieds de derrière du cheval sont aussi restaurés.

Un autre écuyer, le pied gauche posé sur une pierre, attache ses sandales. Au second plan est un cheval dont la croupe et les pieds de derrière sont restaurés. Le premier écuyer a la tunique et la chlamyde, le second la chlamyde seulement, avec le pétase sur les épaules. Un troisième éphèbe se revêt de la chlamyde. Le visage de ce dernier est restauré.

On remarquera comme une singularité, qu'il n'existe sur ces bas-reliefs aucune trace des brides et du harnachement des chevaux, bien que le mouvement des cavaliers rende nécessaire l'existence de ce harnachement. Ces accessoires étaient du nombre de ceux que, dans les habitudes de l'art à cette époque, on ajoutait en métal, et quelquefois en peinture seulement.

FACE NORD. — *MARCHE DE LA PROCESSION.*

Pour mieux faire comprendre l'ordonnance et l'intention générale de la composition, on a commencé par la partie de la frise où les cavaliers se disposent encore à prendre part à la cérémonie. Maintenant le spectateur est censé remonter la procession à mesure qu'elle s'avance le long de la face latérale N. du temple, à partir de l'angle N.-O. Pour faire sentir cette direction de la marche générale, notre description, au lieu de procéder, comme il est d'usage, de gauche à droite, commencera par la droite, c'est-à-dire par le dernier des individus qui, s'avançant vers l'entrée de l'Est, figurent sur la face N. du temple.

Première division. — Côté B, bande I, plaques de marbre 1 et 2, traduction française de l'ouvrage de STUART.

Toutes les figures de la première et de la deuxième divisions font partie de la collection du Musée Britannique. Elles n'ont pas été dessinées par Carrey.

Premier groupe. Un cavalier, vêtu de la tunique, et portant des bottes de cuir très distinctes (1), est occupé à disposer sa ceinture qu'un jeune esclave lui serre par-derrière. Auprès de lui est le cheval qu'il va monter.

Au troisième plan est un cavalier en marche, dont on ne voit qu'une partie, conforme, en tout, à l'original.

En avant de ces personnages, un cavalier vêtu de la chlamyde, retient, d'une main, son cheval qui s'élance, et de l'autre, le pétase ou le *strophion* que son mouvement fait tomber en arrière. Il paraît adresser la parole au cavalier qui dispose sa ceinture. La tête et le pied droit antérieur du cheval, ainsi que le pied droit de l'écuyer qui le réprime, seules restaurations à indiquer.

Au troisième plan est un cheval dont on ne voit qu'une partie.

Le cavalier qui marche en avant, remarquable par le chapeau thessalien qui retombe sur ses épaules, tourne la tête vers ceux qui le suivent, et semble les exciter à se hâter; son visage est restauré.

Ce personnage appartient déjà à la cavalcade qui couvre les deux tiers de cette partie de la frise. Cette longue série de figures équestres représente avec une grande variété d'attitudes l'ensemble de la cavalerie athénienne, déjà renommée à cette époque, et sur laquelle Périclès fondait l'espoir des plus grands succès, dans la guerre qu'il préparait au Péloponèse. La variété des costumes répond à la variété des attitudes, et doit être uniquement attribuée au besoin qu'éprouvait l'artiste de rompre la monotonie presque inséparable d'une telle représentation. Les uns portent la tunique et la chlamyde, les autres n'ont que cette dernière partie de l'habillement; à d'autres on voit une cuirasse; d'autres enfin sont entièrement nus. La tête des cavaliers, le plus souvent découverte, est ornée, çà et là, d'un casque ou d'un pétase.

Trois cavaliers, dans cette division, précèdent celui que nous avons décrit plus haut. Le premier, dans l'ordre indiqué, est au troisième plan; sa tête seule est visible, elle est conforme à l'original.

Le haut de tête du deuxième, la bouche et les pieds antérieurs de son cheval, sont restaurés.

La tête entière et la main du troisième le sont également, ainsi que les pieds de derrière et la tête de son cheval.

Deuxième division.—44, 43, 42, M.B.—B, I, 3, 4 et partie de 5, ST.

Le visage du premier cavalier qui porte la main à son front, et la tête de son cheval, sont restaurés.

Le visage, la jambe du deuxième, et tout le corps du cheval, avec les pieds de derrière, le sont aussi.

Le troisième, dont on ne voit qu'une partie au second plan, est conforme à l'original.

La tête du quatrième est restaurée.

La jambe du cinquième l'est également, ainsi que les pieds de devant, la bouche, et un des pieds de derrière du cheval.

Le corps, la tête et le bras du sixième sont aussi restaurés.

Le septième est conforme au bas-relief conservé à Londres, sauf la main gauche de l'homme, et les pieds de derrière du cheval, qui sont légèrement endommagés dans l'original.

Le cheval du huitième a subi la même restauration.

Enfin le neuvième n'a de restauré que la main gauche, la partie antérieure du casque, et un des pieds de derrière de son cheval.

PLANCHE III.

Troisième division.—41, 40, 39, M. B.—B, I, partie de 5, 6, 7, ST.

Toutes les figures de cette division et de la quatrième existent, plus ou moins fragmentées, dans la collection du Musée Britannique. Elles n'ont pas été dessinées par Carrey, non plus que celles des cinquième, sixième et septième divisions.

Le cheval qui commence cette division est compris avec son cavalier dans la description de la deuxième.

Le premier cavalier est conforme au bas-relief conservé à Londres.

Il en est de même du deuxième; mais la tête de son cheval est ajoutée.

La tête et le corps du troisième manquent également dans l'original.

Le quatrième, qu'on voit à peine, est reproduit avec exactitude.

La tête du cinquième est ajoutée, ainsi que celle du cheval.

La tête du sixième n'existe pas non plus dans l'original.

Le septième n'a subi aucune restauration.

Le huitième est conforme au bas-relief de Londres, sauf la tête du cheval qui est ajoutée.

Le neuvième, dont on ne voit qu'une partie au second plan, est ajouté; une main seule, restée intacte dans l'original, a autorisé le rétablissement de cette figure.

(1) Ces chaussures s'appelaient *embatæ* (ἐμβάται). On les faisait du même cuir dont se fabriquaient les sandales ordinaires. Elles montaient jusqu'au-dessous du genou, et servaient ainsi de défense au pied et à la jambe. — *V.* Xénophon, *De l'Équitation*, XII, 10; comp. Pollux *Onomast.*, liv. V, 18.

Quatrième division. — 38, 37, 36, 35, 34, M. B. —B, I, 8, 9, 10, ST.

Le bras du premier cavalier, la tête et toute la partie postérieure du cheval sont restaurés.

Le front du deuxième l'est aussi. Le bas-relief n'a souffert que dans cette partie.

La tête, le corps et le bras du troisième sont ajoutés, ainsi que le haut de la tête de son cheval.

Le quatrième est conforme à l'original, sauf une partie du visage, restaurée dans la copie.

Il en est de même du cinquième, dont on ne voit que la tête.

Le sixième est copié sur le bas-relief resté intact.

Le septième, très endommagé, est rétabli d'après les fragmens originaux. La tête, une grande partie du corps et des bras sont ajoutés, ainsi que la tête et les pieds de derrière du cheval.

La tête et tout le corps du huitième sont rétablis arbitrairement.

La bouche et une partie des pieds antérieurs du cheval du neuvième sont ajoutés.

La tête du dixième cavalier l'est également.

Celle du onzième est restaurée; assez endommagée dans l'original, elle n'a point trace de casque, mais le costume du personnage autorise ce rétablissement. La tête du cheval est de restauration. Tout le corps du douzième est ajouté, ainsi que la tête et les pieds antérieurs du che-

val. Deux mains, et non pas une seule, comme dans la copie restaurée, sont visibles dans l'original.

CINQUIÈME DIVISION.

Les figures qui la composent n'existent pas au Musée Britannique (1) leur rétablissement est donc purement arbitraire.

SIXIÈME DIVISION.

Quelques fragmens du premier et du deuxième cavaliers font partie de la collection de Londres; tout le reste est ajouté.

PLANCHE IV.

SUITE DE LA FACE NORD.

SEPTIÈME DIVISION. — 32, M. B.

Les cavaliers qui la composent paraissent retenir leurs chevaux. Un écuyer est descendu du sien et s'efforce de l'arrêter. Aucune de ces figures à partir de la troisième ne se trouve au Musée Britannique. La composition doit donc être ici considérée comme entièrement arbitraire, et ne repose que sur une imitation adroite des parties de l'œuvre originale, conservées, soit à Londres, soit dans les dessins de Carrey.

HUITIÈME DIVISION. — 30, 28, M. B. — B, I, 2, 3, ST.

La partie de la pompe panathénaïque qui précède immédiatement la cavalerie, offre à l'interprétation des difficultés qui, toutes, jusqu'à ce jour, n'ont pu être résolues d'une manière satisfaisante. On remarque ici une suite de *quadriges* conduits par des *femmes*. A gauche du char, est un homme enveloppé dans un manteau, peut-être un *héraut*, qui, tantôt marche à côté des chevaux, tantôt se tourne vers la conductrice du char, et semble lui adresser la parole. A droite est un *guerrier*, couvert du casque et de la cuirasse, armé du bouclier, qui tantôt prend place sur le char à côté de la conductrice, tantôt semble descendre du char, et d'autres fois y monter. Il est maintenant reconnu (2) que ces guerriers se nommaient apobates (ἀποβάται), que leur habileté dans les jeux consistait à descendre des chars et y remonter agilement pendant la course des chevaux, et à courir à côté des chars pendant une partie de la lutte. Armés comme ils l'étaient, ils rappelaient les héros homériques que nous voyons effectivement s'avancer sur leurs chars dans la mêlée, en descendre pour combattre, et y remonter ensuite. Mais quelle est la femme qui remplace ici l'aurige ordinaire (ἡνίοχος ἀποβατικός, ἡνίοχος ἐμβιβάζων)? L'explication de Visconti, qui reconnaît en elle une Victoire, quoique très spécieuse, se réfute pourtant par l'observation que tous les guerriers qui figurent ici ne peuvent être des vainqueurs. On a d'ailleurs observé que la pompe panathénaïque précédait toujours la célébration des jeux; or il aurait été contraire à l'esprit de l'art ancien de représenter, *par anticipation*, la victoire. La dernière interprétation et jusqu'ici la plus probable, est celle de M. K.-O. Müller, qui voit dans ces figures de femme, la personnification du *génie de la lutte* ou *du combat*, et propose de donner à ces femmes le nom de *Hamillæ*.

Sur le premier groupe, le char n'est pas encore en mouvement. Le héraut maintient les chevaux du milieu par la bride; la femme debout dans le char, a saisi les rênes, et le guerrier met le pied dans le char pour y monter. Ce groupe, très fragmenté, fait partie de la collection de Londres. On n'y trouve que le bras du guerrier, le corps de la femme, la croupe et les pieds de derrière des chevaux, avec les têtes des deux premiers, et enfin une partie du char; mais la trace de tout le reste y est facile à distinguer, et elle a été suivie dans la restauration.

Dans le deuxième groupe, les chevaux sont au galop. La femme, debout dans le char, paraît les retenir, pour laisser monter le guerrier auprès d'elle. Le héraut a le visage tourné vers la femme. La tête de cette dernière figure n'existe pas dans le fragment original, non plus que le corps tout entier du guerrier, dont il ne reste qu'un bras. Toute la partie supérieure de la femme est ajoutée, ainsi que la bouche, le poitrail, et les pieds antérieurs du cheval qui est au premier plan. Celui qu'on voit en partie au troisième, n'est pas restauré conformément au bas-relief, dans lequel le haut de la tête paraît au-dessus des deux autres. Le guerrier de ce groupe, et celui du précédent, sont rétablis d'après un fragment original, qui ne paraît avoir appartenu ni à l'un ni à l'autre de ces deux groupes.

NEUVIÈME DIVISION. — 26, 31, M. B.

Dans le premier groupe, la femme et le guerrier sont montés dans un char, et paraissent se mettre en route. Le héraut marche de concert le visage tourné vers l'aurige et son compagnon. Le Musée Britannique ne possède de ce groupe qu'un fragment fort endommagé. Le corps du héraut, deux bras de la femme, et une jambe du guerrier, sont tout ce qui en reste. La restauration diffère beaucoup du dessin de Carrey, dans lequel le guerrier ne se tourne pas en arrière; mais au contraire se penche vers les chevaux, et ramène son bouclier en avant. Ce groupe a été aussi transposé, et devait précéder celui qu'on voit à la onzième division.

Le sujet du second groupe est à peu près la répétition du premier. Il n'existe à Londres qu'un fragment de l'attelage, et la restauration n'est pas conforme au dessin de Carrey.

DIXIÈME DIVISION.

Il en est de même du seul groupe de cette division. Les personnages sont autrement vêtus et disposés dans le dessin de Carrey; et, loin que la femme conduise paisiblement le char tandis que le guerrier se dispose à y monter, celui-ci, au contraire, en descend, et tous deux retiennent avec effort les chevaux, qui menacent d'atteindre le guerrier qui les précède (le premier de la onzième division).

(1) On paraît avoir employé pour la restauration de la deuxième figure, en commençant par la droite, le fragment 32 du Musée Britannique.

(2) Par une inscription attique publiée et commentée par M. Boeckh. — *Annal. de l'Institut archéol.*, 1829, pag. 156.

PLANCHE V.

SUITE DE LA FACE NORD.

Onzième division. — 26, M. B. — B, II, 3, ST.

Un char avec les chevaux au galop. Un ordonnateur de la fête le précède. Un autre ordonnateur, debout près du char, se tourne vers la femme dont le corps est tellement incliné en arrière, qu'on la dirait assise. Le guerrier, près de monter dans le char, se retourne, et présente son bouclier aux chevaux qui le suivent, sans doute pour les arrêter dans leur course. Le fragment du Musée britannique, n° 26, contient seulement la croupe du premier cheval, le corps du deuxième ordonnateur, celui de la femme, sans la tête, et la partie inférieure du guerrier; tout le reste est de restauration, et s'accorde peu avec le dessin de Carrey.

Douzième division.

Les figures de cette division n'existent que dans les dessins de Carrey. Elles représentent une suite d'hommes jeunes et vieux qui se dirigent vers le temple, et forment sans doute un chœur chantant en l'honneur de la déesse. Des joueurs de lyre les précèdent; ces derniers, et les joueurs de flûte qui font partie de la treizième division, avaient été admis dans la solennité des Panathénées par Périclès, qui avait institué des prix en leur faveur. Les joueurs de lyre paraissent s'accompagner en chantant. Les attitudes et les draperies ont souvent été modifiées dans la restauration. Toutes les figures ont les pieds nus dans le dessin de Carrey. Les instrumens, dans les mains des cytharèdes, sont aussi d'une forme plus massive.

Treizième division. — 25, M. B. — B, II, 6, ST.

Une seule de ces figures fait partie de la collection de Londres; les autres ont été rétablies d'après les dessins de Carrey. Les quatre premières représentent des joueurs de flûte assez conformes aux dessins. La cinquième, dont on ne voit que la tête, paraît retenir un pourceau, victime qui s'adapte mal au culte de Minerve. Ces figures sont assez conformes aux dessins. Il n'en est pas de même des trois suivantes, qui représentent des *ascophores* ou porteurs d'outres de cuir. La première est autrement drapée dans le dessin. La deuxième soutient son vase de la main gauche, comme la première, et celle-ci paraît représenter un vieillard chauve.

Après les ascophores, viennent trois figures qui portent des vans. Ces dernières figures désignent les *Métèques* ou étrangers domiciliés à Athènes, auxquels on imposait l'obligation de paraître ainsi dans la procession des Panathénées. Bien que les témoignages anciens ne s'expliquent pas à cet égard, la manière dont les ascophores sont ici rapprochés des porteurs de vans, doit faire croire que c'étaient aussi des Métèques. La première et la troisième de ces figures sont rétablies d'après les dessins de Carrey. Celle du milieu est copiée sur le fragment original n° 25, dans lequel la tête et les mains sont seules endommagées.

La douzième figure de cette division représente un des ordonnateurs de la cérémonie, qui, tourné vers les porteurs de vans, paraît adresser la parole à l'un d'eux. Sa tête et sa poitrine sont restaurées; pour le reste, on a suivi la copie de Carrey.

Dans les dessins de ce dernier, le groupe qui termine cette série représente deux personnages qui conduisent une génisse et non pas un bélier; il en résulte que le corps du second est moins visible, et que la main du premier, qui pose sur le dos de la victime, est beaucoup plus élevée et sa tête moins inclinée.

Tous les personnages de cette division paraissent avoir les pieds nus dans le dessin.

Quatorzième division. — B, II, 7, ST.

Il n'existe aucun fragment original de cette partie de la frise. Toutes les figures qui la composent ont été dessinées par Carrey; quand ces dessins furent faits, le bas-relief était déjà fragmenté à plusieurs endroits; le rétablissement des lacunes, dans la copie que nous publions, sera indiqué comme restauration.

La première figure représente un des officiers chargés de maintenir l'ordre dans le cortége.

Devant lui, deux personnages conduisent une des victimes; dans le dessin, c'est un bœuf, dont les pieds sont autrement disposés. La main du premier conducteur est restaurée.

Les deuxième, troisième et quatrième groupes sont, pour le sujet, la répétition du premier; mais ils en diffèrent par l'action. Ici, le bœuf s'élance, et les conducteurs le retiennent avec effort. La jambe droite de la première figure est restaurée; le reste de son corps, conforme au dessin, quant à l'action, en diffère par la draperie, qui n'est point flottante et entoure le bras gauche en cachant la main droite.

Le troisième groupe ressemble aussi au dessin par l'action, et en diffère par quelques détails, surtout dans la draperie.

Les deux dernières figures du quatrième groupe sont conformes à la copie de Carrey; mais la première, celle qui est au premier plan, est entièrement différente.

Sa tête, effacée dans le dessin, paraît avoir été tournée en arrière dans l'original. Le bras droit est porté en avant. Le costume consiste en une tunique talaire avec ceinture sans manteau par-dessus. Le bras gauche, tout entier, est de restauration. Les victimes sont toutes plus fortes et plus grasses dans le dessin de Carrey.

On sait que ces victimes étaient celles que chacune des villes de l'Attique envoyait en offrande à Minerve, lors de la célébration des grandes Panathénées.

PLANCHE VI.

FACE MÉRIDIONALE. — *MARCHE DE LA PROCESSION.*

Ici le lecteur abandonne la procession au tournant de l'angle N.-E., et doit se transporter à son point de départ à l'angle S. E. de la frise; de là, il va suivre de nouveau la cérémonie en la remontant le long du côté S. du temple, comme il vient de le faire du côté N. Observez qu'ici la description procède de gauche à droite, et non plus de droite à gauche.

Première division. — 62, 63, M. B. — D, I, 1, 2, ST.

Nous retrouvons ici la moitié de la cavalerie correspondante à celle qui se développe sur la face N.

La première figure représente encore un des ordonnateurs de la procession; elle est tout entière de restauration, ainsi que le premier et le deuxième cavaliers.

Le troisième est copié sur l'original conservé à Londres. Le pied gauche antérieur du cheval, et une partie de la croupe sont restaurés.

Le quatrième et le cinquième cavaliers (à l'exception de la bouche et des pieds de devant du cheval de ce dernier) sont ajoutés.

Le sixième et le septième sont à Londres. Les deux têtes des hommes sont restaurées.

Deuxième division. — Partie de 65, M. B. — D, I, 3, 4, ST.

Il ne reste de toute cette division qu'un fragment très endommagé, comprenant la partie antérieure du cheval du quatrième cavalier, et la cinquième figure qui se retourne vers celle qui la suit. Toutes les autres sont rétablies arbitrairement.

Troisième division. — Fin de 65, 66, 67, 68, partie de 69, M. B. — D, I, 5, 6, 7, 8, ST.

Le premier cavalier est restauré d'après l'original presque effacé.

Le deuxième et le troisième sont copiés sur le marbre conservé à Londres. La tête et les pieds antérieurs du troisième cheval sont restaurés.

La tête du quatrième personnage et celle de son cheval sont restaurées.

La main du cinquième l'est également, ainsi que la tête de son cheval.

Le sixième et le septième sont ajoutés, excepté la tête, le poitrail et un des pieds du cheval de ce dernier.

Le huitième est conforme à l'original, ainsi que le neuvième, sauf la tête du cheval qui est restaurée.

La tête du dixième et les pieds de son cheval le sont aussi; et enfin le onzième est copié sur le bas-relief presque intact.

Quatrième division. — Fin de 69, 70, 71, 72, M. B. — D, I, 9, II, 1, 2, ST.

Sur la plaque 69 du Musée britannique, il se trouve un cavalier de plus qu'on n'en voit ici représentés.

Le premier cavalier est conforme à l'original, à l'exception des pieds antérieurs du cheval, qui sont restaurés.

La croupe du cheval du deuxième l'est aussi.

Les troisième, quatrième, cinquième et sixième, très peu endommagés dans le bas-relief, n'ont subi que de légères restaurations, au nombre desquelles est celle de la tête du sixième cavalier. Le cheval du septième est ajouté, sauf les pieds de derrière, qui ont pu être copiés.

Le huitième est presque effacé dans l'original; mais sa pose est encore facile à distinguer; elle est reproduite dans la restauration.

Il en est de même des deux derniers: la tête et les mains de l'un d'eux, le neuvième, ont pu seules être copiées exactement.

PLANCHE VII.

Cinquième division. — 73, partie de 77, M. B.

Aucune des figures de cette division, non plus que de la sixième, n'a été dessinée par Carrey.

L'assemblage des plaques successives de marbre semble ici arbitraire dans la restauration, et est souvent démenti dans les détails par les originaux conservés à Londres.

Le premier cavalier est conforme à l'original. La tête du cheval du deuxième est en partie restaurée.

La troisième figure est ajoutée, sauf le poitrail et les pieds antérieurs du cheval.

La tête du quatrième est de restauration, ainsi que celle de son cheval.

Il en est de même de la tête du cinquième.

Sixième division. — Fin de 77, 74, 76, M. B.

La tête du premier cavalier et celle de son cheval sont restaurées.

Le deuxième et le troisième le sont aussi.

Le quatrième et le cinquième ont été rétablis d'après un fragment fort endommagé.

Le sixième est ajouté.

Il ne reste aucun vestige des chapeaux thessaliens qui couvrent leurs têtes, ainsi que de ceux de tous les cavaliers de cette division.

Septième division. — 75, 78, M. B.

Le premier cavalier est ajouté.

Il ne reste du deuxième, dans l'original, que sa jambe et les pieds antérieurs de son cheval.

La jambe et la tête du troisième sont restaurées, ainsi que la tête, le poitrail et les pieds antérieurs du cheval.

Le quatrième est ajouté.

Ici recommence, comme sur la face N. correspondante, la marche des chars.

Devant les personnages que nous venons de décrire, est un char attelé de quatre chevaux. Un fragment de la croupe des chevaux est tout ce que le Musée britannique possède de l'original, qui était déjà très endommagé quand il fut copié par Carrey.

Il paraît, d'après le dessin de ce dernier, que la tête et la poitrine du guerrier qui est placé derrière le char sont de restauration, ainsi que son bouclier et la figure entière de l'ordonnateur qui se tient près des chevaux. Une femme a dû occuper le char; c'est à tort qu'on ne lui a pas donné place dans la restauration.

Huitième division. — 79, M. B.

Le premier groupe se compose d'un char attelé de quatre chevaux, de deux écuyers qui l'accompagnent, et du maître du char armé de toutes pièces. Ce dernier personnage n'existe ni au Musée britannique ni dans les dessins de Carrey. La tête du guerrier qui se tient derrière les chevaux, de même que celle de l'ordonnateur qui étend le bras vers lui, sont restaurées. Les têtes et les pieds antérieurs des chevaux le sont aussi.

Par les explications que nous avons données à l'occasion de la face N. on comprend combien l'introduction de ce deuxième guerrier armé de toutes pièces, et la suppression de la conductrice, sont peu conformes à l'esprit général de la composition.

On ne trouve à Londres aucun fragment du deuxième groupe, dont la restauration s'écarte beaucoup du dessin de Carrey. En effet, dans ce dernier, le char, carré et semblable à un coffre, cache les jambes des personnages qui s'y tiennent debout. On n'y voit aucune trace de casque ni de bouclier. L'écuyer n'y paraît pas retenir les chevaux, et son bras gauche a été ajouté dans la restauration, ainsi que les têtes des chevaux qui n'existaient déjà plus lors du voyage de Carrey.

PLANCHE VIII.

Neuvième division. — 80, 81, M. B.

Le premier groupe représente un char attelé de quatre chevaux, et monté par un aurige et un guerrier.

L'aurige (qui aurait dû être une femme) excite les chevaux à dépasser le char qui la précède. Les chevaux seuls sont conservés au Musée britannique. Les personnages ont été rétablis arbitrairement. Carrey n'a pas copié ce groupe.

La collection de Londres possède un fragment du deuxième groupe, où le char porte également une femme et un guerrier. Les parties altérées dans l'original sont restaurées d'après le dessin de Carrey.

Dixième division. — 82, M. B.

Ce char, qui ne fait point partie des dessins de Carrey, a été rétabli d'après un fragment fort endommagé qui se trouve à Londres.

La figure qui est dans le char (il devrait y en avoir deux), la tête et le bras droit de l'ordonnateur, les têtes et presque tous les pieds des chevaux sont de restauration.

Onzième division.

Les quadriges qui occupent la plus grande partie de cette division ne se trouvent pas à Londres. Tous deux ont été restaurés d'après les dessins de Carrey, dont ils s'écartent quelquefois; ainsi dans le premier groupe, on a supprimé l'ordonnateur qui marche toujours à côté de l'attelage, et quelques détails ont été changés dans la figure qui est en tête des chevaux.

Dans le second, le maître du char doit en descendre au lieu d'y monter; son bouclier est de restauration, ainsi que les pieds antérieurs des chevaux qui posent tous à terre dans le dessin.

Douzième division. — 83, 85, M. B.

Les figures qui terminent la onzième division font partie du cortége qui occupe la plus grande partie de la douzième. Elles répondent à la marche des Métèques qu'on a remarqués sur la face N., et représentent les vieillards *Thallophores*, ou porteurs de branches. Probablement ces branches, dont il ne reste plus trace, étaient rapportées en métal comme les brides des chevaux. Visconti a cru reconnaître ici les femmes et les filles des Métèques, nommées *Diphrophores*, ou porteuses de siéges, à cause des siéges qu'elles étaient tenues de porter à la procession des Panathénées; mais, d'abord, il n'est nullement probable que les plaques carrées que portent ces femmes, quels qu'en puissent être d'ailleurs l'usage et la destination, puissent être des siéges; puis les femmes et les filles des Métèques devraient marcher à la suite des femmes et des filles des citoyens; or, on ne remarque ici rien de semblable.

Un fragment qui ne contient que les corps de quatre des vieillards Thallophores est tout ce qui reste de l'original. Ces figures sont assez négligemment copiées dans Carrey, et la restauration, en conformant leur disposition à celle du dessin, n'en offre pas une seule exactement copiée.

Tous ces personnages paraissent s'entretenir en marchant; en avant sont les femmes ci-dessus décrites. Chez Carrey on compte vingt-deux figures, et la restauration n'en admet que dix-sept, plus ou moins effacées les unes par les autres.

Le dernier groupe représente un taureau qui s'élance, et ses deux conducteurs qui le retiennent. Ce groupe, fragmenté en plusieurs endroits, fait partie de la collection de Londres. La tête du taureau est restaurée, ainsi que celle du premier conducteur. La tête d'une troisième figure, dont on ne voit qu'une partie au deuxième plan, est également restaurée.

PLANCHE IX.

SUITE DE LA FACE SUD

Treizième division. — 89, 88, 86, partie de 87, M. B. — D, II, 3, ST.

La plus grande partie de cette division existe au Musée Britannique : elle offre la suite de la marche des victimes vers le temple de la déesse.

Sur le premier groupe, qui, dans la restauration, ne s'accorde pas avec le fragment 89 du Musée Britannique, les deux victimaires escortent de chaque côté la vache, qui marche la tête relevée.

La seconde vache a la tête un peu plus baissée, deux victimaires l'escortent comme la précédente; un troisième assistant remet avec les deux mains le strophium qui s'est dérangé sur la tête. Les restaurations ne portent ici que sur des détails peu importans.

La troisième victime porte également la tête baissée; la restauration a exagéré ce mouvement en le rapprochant de celui du taureau cornupète. La tête de cette vache, ainsi que celles des deux victimaires, sont restituées.

Il reste sur la plaque 88 un vestige de la figure qui suit, et, au bord de la plaque 86, on reconnaît la jambe portée en avant de cette figure, mais la restauration n'en a pas bien saisi le mouvement.

La quatrième victime se débat contre un de ses conducteurs qui la retient, après avoir passé un lien autour de ses cornes. En avant est un ordonnateur qui se retourne vers les deux victimaires. Les têtes des deux premières figures, et la jambe droite de l'une d'elles, sont restaurées. La plaque 87 est ici séparée en deux parties; la première termine la treizième division, la seconde commence la quatorzième. On y voit quatre personnes qui accompagnent une victime qui s'avance paisiblement vers le temple. A l'exception de la première victime, presque entièrement restituée, le reste, jusqu'à la fin de la marche des offrandes, n'a présenté à la restauration qu'un petit nombre de lacunes à remplir.

Quatorzième division. — Fin de 87, 90, M. B. — D, II, 4, ST.

Les vaches et les conducteurs qui occupent la première moitié de cette série, sont copiés sur les originaux conservés à Londres. Les têtes sont restaurées pour la plupart, ainsi que quelques mains.

A moitié de cette division se termine la face méridionale.

FACE ORIENTALE. — *ARRIVÉE DE LA PROCESSION. INTÉRIEUR DU TEMPLE.*

Suite de la quatorzième division. — 90, partie de 17, M. B.

Au détour de l'angle sud-est, on remarque d'abord un des ordonnateurs, qui paraît faire signe à ceux qui le suivent sur la face sud, et établir en conséquence la liaison des deux parties de la composition générale.

La tête, qui n'existe plus dans l'original, est imberbe sur le dessin de Carrey.

On voit ensuite s'avancer les vierges de l'Attique, qui portent vers le temple les vases d'offrande qui doivent y être déposés. Les cinq premières de ces jeunes filles, qui ne sont pas à Londres, ont été restaurées d'après le dessin de Carrey; elles n'offrent de différences avec ces dessins que dans quelques détails de la draperie. Chacune porte de la main droite étendue le long de la cuisse une grande phiale.

Les deux vierges qui les précèdent, et qui portent des *preferícula* ou *œnochoës*, se lient avec les trois autres, chargées de vases semblables, et qui commencent la division précédente. Nous désignerons cette division comme la deuxième de la face orientale.

Deuxième division. — Fin de 17, M. B. — C, I, 1, ST.

Neuf vierges athéniennes figurent sur cette division qui se termine par deux ordonnateurs s'entretenant ensemble.

Les trois premières vierges portent, comme nous l'avons dit plus haut, des œnochoës. Les instrumens que tiennent celles qui les précèdent, doivent être des ombrelles repliées. C'étaient les filles des Métèques qui devaient porter ces instrumens dans la procession des Panathénées, et le nom de *Sciadéphores* leur était en conséquence affecté. Six des jeunes filles ont ici des ombrelles; mais il n'y en a que deux qui les laissent voir au spectateur.

Les cinq premières figures sont restaurées d'après le marbre assez endommagé. Les quatre dernières ont pu être exactement copiées, à la réserve des têtes effacées dans l'original.

Il manque aux deux ordonnateurs les jambes et une partie des têtes.

Troisième division. — 18, M. B. — C, I, suite de 1, ST.

Toutes les figures de cette série, conservées presque intactes jusqu'à nos jours, font partie du Musée Britannique. La restauration n'a eu affaire qu'aux têtes, légèrement altérées dans le bas-relief. Elles ont été restaurées d'après le dessin de Carrey, à la réserve de la déesse assise, qui, dans ce dernier, est couronnée de feuillage.

On remarque d'abord quatre ordonnateurs enveloppés dans leurs *tribons* et appuyés sur leur longs *bacterions*. Ces personnages sont là pour empêcher la foule d'entrer dans le temple, et probablement aussi pour recevoir les dons votifs de toute espèce qu'on déposait dans l'*Opisthodome*, et dont les gardiens du trésor rendaient un compte annuel. Plusieurs de ces comptes, transcrits sur des tables de marbre, sont parvenus jusqu'à nous.

On voit commencer ensuite la série des douze divinités assises, et des deux divinités debout, lesquelles semblent prêtes à recevoir les adorations des pieux Athéniens. L'espace compris entre ces divinités nous semble exprimer l'intérieur du temple même. Quant aux noms qu'il faut attribuer à ces quatorze dieux, il reste encore une grande incertitude à ce sujet. Les explications proposées par le dernier interprète, M. Müller, de l'aveu même de ce savant archéologue, ne peuvent être considerées comme définitives. Bien que l'espace nous manque ici pour développer les motifs de notre choix, nous nous permettrons d'exprimer sur quelques uns des personnages des conjectures nouvelles, et qui peuvent, ce nous semble, conduire à la vérité.

Le grand obstacle à l'interprétation rigoureuse de ces figures est dans la disparition des attributs, probablement peints ou en métal, dont elles étaient accompagnées. La pensée de M. Müller est ingénieuse; elle consiste à reconnaître dans ces divinités celles dont les sanctuaires étaient compris dans l'Acropolis, ou qui se trouvaient aux environs sur le passage de la procession panathénaïque; mais, pour que cette opinion fût fondée, il faudrait que toutes les divinités habitantes ou voisines de l'Acropolis figurassent sur la frise. Il serait surtout nécessaire d'y reconnaître quelques unes des plus importantes, telles que Pan, Agraule, la Terre nourrice, etc.... Or, M. Muller, en séparant la Déméter-Chloë de la Terre nourrice, adorée dans le même temple, en admettant au lieu de ceux que nous venons de citer, des personnages obscurs ou peu importans, tel que Hippolyte, lequel ne jouait qu'un très petit rôle dans la religion attique, M. Muller, disons-nous, a réfuté lui-même, par ce détail, une opinion très spécieuse au premier abord.

Quant à nous, il nous semble plus naturel de reconnaître ici, et comme *synthrônes* de Minerve, les principales divinités de l'Attique. C'est cette pensée qui nous a dirigés dans l'interprétation qui va suivre.

Il n'y a point de difficulté sur les deux premiers jeunes gens, dans lesquels M. Müller, et avant lui *Visconti*, ont reconnu Castor et Pollux, honorés à Athènes d'un culte particulier, et désignés dans le pays par le nom d'*Anaces*.

Le couple suivant représentant une femme portant un long sceptre (et non un flambeau), et un jeune homme dans l'attitude du Mars-Ludovisi, a reçu de M. Müller les noms de Déméter-Chloe et de Vulcain. D'abord, rien ne justifie dans les idées athéniennes le rapprochement de ces deux divinités, et pourtant on doit observer la liaison qui existe entre tous les couples dont se compose cette série de figures divines, quelles que soient d'ailleurs la différence ou l'analogie d'âge et de sexe que présentent les personnages entre eux. Pour nous, la déesse armée d'un sceptre est Vénus; si ce sceptre étonne par son épaisseur inusitée, on pourra y reconnaître une rame, et, dans ce cas, la rame désignerait

Vénus comme la divinité principale du Pirée, pour rester fidèle aux traditions attiques : son compagnon doit être Mercure plutôt que Mars, quoique l'attitude convienne à ce dernier, associé à Vénus dans presque toutes les autres religions ; mais, à Athènes, l'hermaphrodite, ou la confusion de Mercure et de Vénus, représente la plus ancienne peut-être des formes religieuses de l'Attique.

PLANCHE X.

SUITE DE LA FACE ORIENTALE.

Quatrième division. — 20, partie de 19, M. B. — C, I, partie de 2, ST.

Les quatre premières figures, dont les originaux n'existent plus, ont été restaurées d'après les dessins de Carrey, dont elles s'écartent cependant beaucoup. Dans les dessins, la première figure est drapée jusqu'à la poitrine. Les jambes de la deuxième sont étendues, ses pieds croisés, et ses cheveux courts. La troisième est drapée jusqu'au cou, sa main droite est à la hauteur de l'épaule, et sa jambe gauche n'est pas repliée en arrière. Cette figure est coiffée d'un réseau qui retient ses cheveux. L'enfant qui s'appuie sur les genoux de cette dernière n'est pas fidèlement copié sur l'original conservé à Londres : il devrait être de profil, et tenir un bâton ou sceptre de la main gauche. Les trois figures sont à Londres. La tête de la première et le visage de la deuxième sont restaurés.

M. Müller hésite sur les noms à attribuer au premier groupe représentant un homme barbu et d'un âge mûr, appuyant avec affection la main sur l'épaule d'un éphèbe qui retourne la tête de son côté. Suivant cet archéologue, si ce n'est pas Neptune accompagné d'Erecthée, ou Ericthonius, ce ne peut être que Thésée avec Hippolyte. Quant à nous, nous n'hésitons pas à reconnaître dans le personnage barbu Neptune Erecthée, et dans le jeune homme qu'il honore d'une telle marque d'affection, Thésée son fils, suivant la tradition de l'Attique. La femme coiffée du réseau est pour nous Coré ou Proserpine. Celle dont la tête est couverte d'un voile doit être Démeter ou Cérès ; l'enfant appuyé sur ses genoux, et portant un sceptre et une couronne, est Jacchus. Cet enfant complète la triade des divinités éleusiniennes, divinités qu'on n'oubliait pas dans la cérémonie des Panathénées, puisque le cortége passait expressément devant l'Eleusinium dans le Céramique (1).

M. Müller a cru voir des ailes à l'enfant appuyé sur les genoux de la femme voilée : ces ailes ne messiéraient pas à Jacchus, comme génie des mystères, mais l'examen attentif du plâtre moulé sur l'original, nous a convaincu que les ailes n'existaient pas. On peut donc hardiment substituer aux noms de Pitho, Vénus et l'Amour, proposés par M. Müller, les noms bien autrement importans dans l'Attique, de Coré, Démeter et Jacchus.

Point de difficulté pour les deux divinités assises en face de Cérès et sa fille. Visconti y a reconnu le premier Jupiter Poliœus et Junon Telia, et M. Muller a admis l'opinion plus que probable de Visconti. Quant à la figure ailée qui accompagne Jupiter et Junon, ce n'est selon nous, ni Iris, ni Hébé, mais bien la Victoire, une des formes principales, chez les Athéniens, de Minerve elle-même.

Cinquième division. — Fin de 19, M. B. — C, I, fin de 2, ST.

Toutes les figures de cette division sont au Musée Britannique : leurs têtes sont restaurées, excepté celle de la quatrième figure.

M. Müller a ingénieusement expliqué les personnages qui se présentent ici les premiers, par les jeunes filles Erséphores, la prêtresse de Minerve, Poliade, et le prêtre de Neptune, Erechtée ; mais il n'a point observé que l'intervalle ainsi compris entre les siéges des divinités et au-dessus de l'entrée principale, devait figurer l'intérieur du temple même.

D'après cette pensée, il faut se représenter quelles doivent être, au moment où la cérémonie se termine, les occupations de ceux auxquels la surintendance du culte de Minerve est confiée.

L'ornement principal de la pompe panathénaïque consistait dans le vaisseau qui, s'avançant sur des roues invisibles, semblait voguer sur la terre, et dont le péplus, brodé sous la direction des vierges Erséphores ou Arréphores, formait la voile. Dans le système sculptural des Grecs, il eût été impossible de faire entrer ici la représentation de ce vaisseau ; l'artiste, pour obvier à cette difficulté, et conserver en même temps le trait capital de la cérémonie, a supposé, selon nous, que ce vaisseau, arrivé au terme de sa course (et en effet il figurait en tête de la procession), a disparu aux regards de la foule, qu'on en a détaché le péplus, et que le prêtre de Neptune, ou plutôt l'archonte roi, est occupé à replier ce voile précieux. Un jeune esclave l'aide dans ce travail.

D'un autre côté, la prêtresse de Minerve Poliade reçoit les vierges Erséphores, qui lui apportent sur leurs têtes, dans des corbeilles, les objets mystérieux qu'elles ont été chercher par un chemin souterrain, dans l'enceinte *consacrée à Aphrodite, aux jardins*, en dehors de la citadelle. Bien que cette cérémonie fût un des préliminaires de la fête, et eût lieu quelques jours avant, l'artiste a voulu mettre ces vierges, chargées de présider à la broderie du nouveau péplus, en regard de celui qui venait d'être consacré. Par là s'expliquerait peut-être la nature des objets cachés que les Erséphores devaient laisser et rapporter de leur promenade souterraine. M. Müller, dans sa dissertation sur le culte de Minerve Poliade, pense que c'étaient des branches fraîchement cueillies : nous croyons au contraire que les Arréphores remportaient dans leurs corbeilles les restes de la laine qui avait servi au précédent péplus, et rapportaient celle qui devait entrer dans le tissu du nouveau (ἔριον laine ἔρση agneau ou chevreau). On remarque effectivement sur notre bas-relief, dans les mains des Erséphores, des attributs qu'on peut prendre pour un fuseau, et une petite corbeille à mettre les pelotes de laine.

Suivent deux divinités assises à part, et tournées vers l'autre partie de la procession. Tous les interprètes s'accordent à reconnaître ici Esculape et Hygie, bien que ces dieux ne jouent pas un rôle très important dans la religion athénienne. Il serait étonnant aussi qu'on leur eût attribué une place si distinctive et si éminente parmi les autres dieux représentés sur la frise. Ces réflexions nous obligent à substituer aux noms reçus, ceux de Vulcain et de Minerve elle-même. Le bâton noueux sous l'aisselle, et les jambes enveloppées (indications euphémiques de l'infirmité de Vulcain, semblables à celles qu'on louait dans la statue d'Alcamène), conviennent aussi bien à Vulcain qu'à Esculape. Minerve *Ergané* ne porte pas plus le casque et l'égide, que la prétendue Hygie du bas-relief, et le serpent qu'on remarque à son bras nous rappelle le serpent brodé sur la robe d'une Minerve également sans armes, dans une peinture d'un vase d'Agrigente, commenté par M. Panofka (1). D'ailleurs, comme l'union de Minerve et de Vulcain, bien que fondamentale dans la religion attique, et admise même par les critiques les moins hardis en fait d'investigations religieuses, ne faisait partie, ni du culte, ni des opinions populaires, il est probable que l'artiste a voulu dissimuler ici, sous les formes d'Esculape et d'Hygie, le couple bien autrement important de Vulcain et de Minerve. L'Acropolis d'Athènes, avait son *Athéné Hygia* (2), comme Rome sa *Minerva medica*.

Sixième division. — 21, 22, 23 (3), 24, M. B.

La première figure, qui n'existe plus que dans les dessins de Carrey, y est autrement représentée ; elle ne s'appuie pas sur un bâton, et paraît s'incliner en s'approchant des personnages qui sont en avant.

Les troisièmes figures qui suivent ont été rétablies d'après un fragment original fort endommagé et les dessins de Carrey, dont elles ne s'écartent que dans des détails peu importans.

La main et le visage de la cinquième figure sont restaurés.

Il en est de même de la tête et des jambes de la sixième.

La tête du septième personnage est ajoutée.

Les deux femmes qui paraissent écouter ce dernier sont conformes à l'original.

Les têtes des dixième, onzième et douzième figures, sont ajoutées.

La treizième est copiée fidèlement.

La quatorzième aurait dû être reportée à la division suivante.

(1) Suid. sub voce πεπλος.

(1) *Annal. de l'Institut de corresp. archéol.*, 1830, pag. 196. (Mon. inéd. de l'Inst., pl. XX.)

(2) Paus. att. XXIII, 5.

(3) Cette plaque, qui n'est qu'en plâtre à Londres, existe en original au Musée du Louvre, et provient de la collection Choiseul

SEPTIÈME DIVISION. — 24, M. B. — C, I, 34, ST.

Il y a une erreur dans la représentation des premières figures de cette série. Le Candélabre ou *Thymiaterium*, que porte la prêtresse, devrait figurer dans les mains de la quatorzième figure de la division précédente (la dernière des vierges athéniennes du fragment de Paris).

Les cinq premières figures de cette division sont conformes au bas-relief conservé à Londres, à l'exception des têtes, qui sont toutes restaurées. Les deuxième et troisième figures portent chacune une phiale de la main droite, ainsi que les suivantes.

Les figures comprises dans les sixième et septième divisions (à l'exception de celle qui porte le *thymiaterium*, ou petit autel à brûler de l'encens), offrent une répétition très peu variée des personnages déjà décrits à l'autre extrémité de la face orientale. En se rejoignant par l'angle N.-E., à la partie de la procession qui se déroule sur la face septentrionale, elles complètent l'ensemble de la décoration de la frise du Parthénon.

PLANCHE XI.

N° 1.

Coupe de l'élévation de la façade du Parthénon. (Voir l'Introduction.)

N° 2.

Plan du Parthénon. (Voir l'Introduction.)

PLANCHE XII.

N° 1.

Fronton occidental. (Voir l'Introduction.)

N° 2.

Fronton oriental. (Voir l'Introduction.)

N° 3.

Choix des principales métopes de la frise extérieure du Parthénon. (Voir l'Introduction.)

a. Grec vainqueur d'un centaure.

b. Centaure vainqueur d'un Grec.

Ces deux premières métopes font partie de la collection du Musée Britannique.

c. Centaure enlevant une femme.

Cette métope appartient au Musée royal du Louvre.

d. Un Grec et un centaure combattent. L'issue de la lutte est incertaine.

e. Un centaure vainqueur foule aux pieds son ennemi terrassé.

f. Centaure enlevant une femme.

Ces trois métopes font partie de la collection du Musée Britannique.

g. Cérès enseigne à Triptolème l'art de semer le blé.

h. Pandore ouvre devant Epiméthée la boîte qu'elle a reçue de Jupiter.

i. Ericthonius, inventeur de l'art d'atteler les chevaux.

j. Agraule, Hérée et Pandrose, filles de Cécrops.

h. Deux prêtresses emportent les rouleaux où sont écrits les statuts sacrés, pour les porter dans la procession des Thesmophories.

l. Statue d'Artémis (χιτῶνια). A droite, une prêtresse; à gauche, une jeune mère consacrant ses vêtemens à la déesse. (Bronsted.)

FIN DES BAS-RELIEFS DE LA FRISE DU PARTHÉNON.

BAS-RELIEFS

DE

LA FRISE INTÉRIÉURE DU TEMPLE

DE PHIGALIE.

INTRODUCTION.

Le temple d'Apollon *Épicurius*, construit par Ictinus (1), l'architecte du Parthénon, est situé sur le mont Cotylius, en Arcadie, à 40 stades ou quatre heures de marche environ du village albanais de Paulitza, qui a remplacé l'antique Phigalie. Le bourg auprès duquel le temple était bâti devait à sa situation, dans un repli sauvage de la montagne, le nom de Βᾶσσαι, *Bassæ*, ou le *Hallier*.

Pausanias conclut du surnom d'Apollon *Épicurius*, ou Sauveur, et probablement aussi d'une tradition conservée à Bassæ, que le temple a été bâti après la grande peste qui désola la Grèce, 430 ans avant J. C. (Ol. 87, 3), et étendit ses ravages jusque dans le Péloponnèse.

Aujourd'hui les ruines encore très importantes de ce temple sont connues dans le Péloponnèse sous le nom de οἱ Στῦλοι, les *Colonnes*. Dans l'antiquité on regardait ce temple comme le plus parfait de la péninsule, après celui de Minerve Aléa, à Tégée, dont Scopas avait été l'architecte, sous le rapport de l'harmonie des proportions et de la beauté des matériaux. M. O. Müller, qui, dans sa dissertation *sur la vie de Phidias* (2), a opposé des argumens, selon nous, peu plausibles au témoignage formel de Pausanias, est d'opinion que le temple de Bassæ a dû être bâti par Ictinus, aussitôt après le Parthénon, et avant que la guerre du Péloponnèse n'eût éclaté, c'est-à-dire de l'Ol. 85, 3, à l'Ol. 87, 3. Il est probable qu'à l'époque indiquée par M. Müller, Ictinus continuait à travailler en Attique, sous l'influence de Périclès. Ce dernier poussait alors vivement la construction de l'*Eleusinium*, grand édifice consacré à la célébration des mystères de Cérès, à Éleusis. Or, les ruines de cet édifice témoignent qu'il est resté inachevé; ainsi donc, si nous assignons comme cause probable à l'interruption des travaux de l'Eleusinium le commencement des hostilités entre Athènes et Sparte, et la mort de Périclès, nous comprendrons sans peine qu'Ictinus, resté dans l'inaction, ait accepté la proposition que les Phigaliens lui auront faite de diriger la construction du temple d'Apollon Épicurius. Cette proposition devait d'autant plus lui agréer, qu'à la même époque une véritable colonie d'artistes athéniens, favorisée par la trève perpétuelle qu'assurait à l'Élide le sanctuaire de Jupiter Olympien, contribuait à l'achèvement du temple de ce dieu, auquel s'attache le nom de Phidias et celui d'Alcamène, son élève le plus célèbre. Nous ne sommes pas assez au fait des limites du droit des gens dans la Grèce pour refuser, avec M. Müller, de croire qu'un artiste aussi distingué qu'Ictinus ait pu paisiblement, et sans crainte pour sa liberté, travailler au milieu d'un peuple qui avait pris dans la guerre un parti contraire à celui de sa patrie; ce n'est d'ailleurs que par induction qu'on regarde Ictinus comme né dans l'Attique : il pouvait être tout aussi bien étranger à ce pays que le Pæonius, né en Thrace, qui décora le fronton antérieur du temple de Jupiter, à Olympie (3), en même temps qu'Alcamène travaillait au fronton postérieur du même temple. Ainsi donc, et jusqu'à nouvel ordre, nous regardons comme irréfragable le témoignage de Pausanias.

Le temple de Bassæ, outre l'intérêt qu'il offre comme un des monumens les mieux conservés de la belle époque de l'art, présente, sous le rapport architectonique, les singularités les plus frappantes : on y voit l'un des plus curieux essais des moyens qui, peu de temps après, changèrent la face de l'art, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'Ictinus, travaillant loin des regards scrupuleux et exercés des Athéniens, a dû considérer la construction du temple de Phigalie comme un champ presque libre ouvert à sa fantaisie inventive. Nous nous bornerons toutefois, dans cet examen, aux circonstances qui expliquent l'emploi de la frise sculptée que nous publions; les bornes de notre ouvrage nous imposent une pareille réserve, et, de plus, il semble, à considérer les choses de près, que tout le temple ait été conçu dans le but unique de faire valoir la frise. Cette pensée, n'ayant pas encore été émise jusqu'à ce jour, a besoin, pour se produire, de quelques développemens.

Dans le plus grand nombre des temples grecs construits avant et après celui de Phigalie, le sculpteur ne s'associe que pour l'extérieur du monument aux combinaisons de l'architecte. Soit que ce dernier songe à remplir les vides des tympans par des figures de ronde-bosse, soit qu'il destine les métopes de la frise dorique à devenir le champ de scènes animées, ou qu'il applique comme un long bandeau, aux murs de la cella, sous le portique, une série plus ou moins longue et plus ou moins cohérente de sujets: la saillie des objets, caractère distinctif de la sculpture, ne lui semble nécessaire à employer que pour des représentations livrées

(1) Pausan. VIII, 41, 5. — (2) Page 14, 15. — (3) Pausan. VI, 11, 2.

en quelque sorte à toute la liberté de la lumière, et destinées, pour la plupart, à n'être aperçues que d'un point de vue éloigné. Les mêmes conditions ne s'appliquent pas à l'intérieur des temples; aussi la sculpture architectonique ne s'y retrouve-t-elle presque jamais. Ou la cella est recouverte, et alors le peu de jour qui pénètre par la porte et la grille qui la surmonte suffit à peine à éclairer la statue du dieu et les principales offrandes déposées dans le sanctuaire; ou le temple est découvert, et, dans ce cas, nous ne trouvons l'emploi que des peintures intérieures. Ces principes, dont on peut regarder l'application comme générale en Grèce, ont été étrangement violés dans le temple de Bassæ. Je ne parle pas de deux circonstances tout-à-fait insolites, parce que ni l'une ni l'autre ne se rapportent au placement de la frise sculptée : l'une est l'orientation du temple, qui, au lieu d'être ouvert au levant, comme l'universalité des sanctuaires antiques, se projette dans la direction du nord au sud; l'autre est la longueur vraiment extraordinaire du parallélogramme, le temple ayant sur chacun des côtés quinze colonnes sur six de face, tandis que les autres temples exastyles ne comptent, au plus, que treize colonnes sur les portiques latéraux.

Au temple de Bassæ nous ne trouvons, pour ainsi dire, aucune trace de sculpture à l'extérieur. Les frontons sont, il est vrai, assez profonds pour en avoir reçu; mais la proportion obligée de l'entablement dorique suffit pour expliquer cette profondeur, et nulle trace des sculptures qui auraient été placées dans ces tympans, nul fragment qui ait pu leur appartenir, n'ont été retrouvés dans les fouilles, bien que les soins et les espérances des investigateurs se soient dirigés de ce côté. Les métopes de la frise dorique extérieure sont lisses, et n'ont dû évidemment jamais recevoir de décoration sculpturale. On en a trouvé des vestiges sous le portique, entre les triglyphes de la frise de la cella, aux deux faces de l'édifice; mais toute la richesse sculpturale est réservée pour l'intérieur, disposé d'une manière entièrement nouvelle.

Dans les temples *exastyles* (ou à six colonnes de face), et par conséquent de dimension médiocre, la cella, ou sanctuaire, ne formait d'ordinaire qu'une salle en forme de carré long, éclairée par le jour de la porte. Dans les temples plus grands, à huit colonnes de face, ou *octostyles*, la cella se divisait, dans sa largeur, en deux parties distinctes et inégales en dimension. La plus courte, située au fond de l'édifice, s'appelait *opisthodome :* elle n'avait pas d'ordinaire de communication avec la partie antérieure, dont elle était séparée par un mur. On avait accès à l'opisthodome par une porte centrale, placée au milieu de la façade postérieure, dans l'axe de la principale entrée du temple.

La partie antérieure de la cella se divisait en trois nefs, comme les basiliques et la plupart de nos églises. La nef du centre, ouverte par en haut, était destinée à recevoir la statue principale; les deux nefs latérales formaient ce que nous appelons les *bas-côtés;* elles étaient séparées de la nef centrale par deux rangs de colonnes superposées, et qui, contrairement à l'idée qu'on pourrait s'en faire d'après nos usages (1), ne donnaient lieu à l'établissement de tribunes ou galeries supérieures que dans le cas où on voulait, ainsi qu'à Olympie, procurer aux curieux la faculté d'examiner de près un chef-d'œuvre de la sculpture.

Dans notre monument, l'opisthodome n'est séparé de la partie antérieure du temple que par une seule colonne corinthienne, placée dans l'axe de l'édifice; nulle trace d'ouverture sur la face postérieure (2). Cet opisthodome, qui occupe à peu près le tiers de la longueur totale, a dû recevoir la statue du Dieu, qui originairement était de bronze. Les Phigaliens la firent transporter à Mégalopolis (3), lors de la fondation de cette ville par Épaminondas, et pour l'ornement de la nouvelle capitale de l'Arcadie. On a trouvé sur l'emplacement même de l'opisthodome, des fragmens en marbre de pieds et de mains, d'une proportion colossale. M. de Stackelberg, dans son magnifique ouvrage consacré à la frise de Bassæ (4), attribue avec raison ces fragmens à une statue d'Apollon, qui aurait remplacé celle de bronze, que les Phigaliens avaient transportée à Mégalopolis. La nouvelle statue devait être de bois, avec la tête et les extrémités en marbre; on nommait ces statues *Acrolithes,* et Pausanias en cite beaucoup d'exemples. Celle de Bassæ représentait Apollon comme *Musagète,* ou conducteur des Muses, jouant de la lyre, et vêtu d'une longue tunique qui descendait jusqu'aux talons. Il est naturel que dans la violation du temple, violation qui dut avoir lieu dans les premiers siècles du christianisme, et dont M. Stackelberg a fort ingénieusement recueilli les traces, la tête du Dieu ait été brisée, son corps brûlé, et que les extrémités seules, roulées dans la poussière, aient été dédaignées par la fureur des Iconoclastes. D'ailleurs l'action seule du temps explique la disparition du bois de la statue. Les pieds et les mains seront donc très probablement restés sur l'emplacement même où la statue s'élevait, et nous partageons entièrement l'opinion de M. Blouet, qui, dans sa restauration du temple de Bassæ, rétablit la statue d'Apollon au milieu de l'opisthodome, tandis que M. Stackelberg et les architectes anglais la relevaient, contre le témoignage même des fouilles, en avant de la colonne corinthienne qui sépare l'opisthodome de la partie antérieure du temple. Nous nous sommes livrés à cette discussion, afin de bien établir dans l'esprit du lecteur la conviction que toute la circonférence de l'hypèthre dans la partie antérieure du sanctuaire, devait être entièrement vide. Cette division de l'édifice est celle qui offre les particularités les plus contraires à l'usage reçu. Au lieu des deux ordres de colonnes superposées, propres aux autres temples à ciel ouvert, nous voyons deux rangées de colonnes ioniques, engagées non point au mur de la cella, mais à un prolongement de ce mur, qui se renouvelle derrière chaque colonne, de manière à laisser entre elles des niches assez profondes, et propres à recevoir des trépieds, des candélabres, ou d'autres objets d'offrande. Je ne m'arrête, ni à la singularité des bases évasées sur lesquelles sont portées ces colonnes, ni à la forme inusitée de leurs

(1) Voyez la note intéressante que M. Hittorff a publiée à ce sujet, dans sa traduction des Antiquités inédites de l'Attique, page 31.

(2) La porte latérale de l'Opisthodome que M. Donaldson a publiée dans sa Restauration (publications de la Société des *Dilletanti*) n'a très probablement jamais existé. Voyez le bel ouvrage de M. Blouet sur les Antiquités de la Morée.

(3) Pausan. VIII. 41, 5.

(4) Der Apollotempel zu Bassae in Arcadien und die daselbst ausgegrabenen Bildwerke, dargestellt und erläutet durch O. M. Baron von Stackelberg. in-f° Rome. 1826.

chapiteaux ; j'observe seulement que ces colonnes, jointes à la colonne corinthienne du fond, et au mur de la cella sur la face principale, servaient à porter une frise continue en haut-relief, et qu'inondait toute la lumière de l'hypèthre. Cette frise était en marbre de Paros, matière d'autant plus précieuse dans cette partie de la Grèce, que de tout temps la nature montueuse du pays a dû rendre le transport des blocs difficile et dispendieux. Le marbre se retrouve encore dans les métopes des deux façades, et dans les soffites intérieurs du temple. Partout ailleurs on a employé la pierre que fournissait la carrière même du Cotylius, un calcaire d'un gris bleuâtre, et d'un grain fort serré, semé de petites veines de marbre, matière dont Pausanias a raison de louer la beauté, mais qui n'en offre pas moins un contraste frappant avec l'éclat et la transparence du marbre de Paros.

La place tout-à-fait distincte qu'occupe la frise sculptée dans l'intérieur du temple, place tout-à-fait d'honneur et privilégiée, puisque la statue même du Dieu avait été reportée dans un second sanctuaire, nous confirme dans la pensée que toute la disposition architectonique de l'édifice avait été calculée pour faire valoir cette frise. Pour expliquer cette particularité, le silence des témoignages antiques nour oblige de recourir aux conjectures. Nous ignorons quel jugement on portera de celles qui vont suivre : mais, à coup sûr, on ne les trouvera en opposition, ni avec ce que nous savons d'indubitable sur l'origine du temple, ni avec les mœurs de l'époque, et les circonstances dans lesquelles l'édifice a été construit.

Les Phigaliens, obligés par l'invasion de la peste d'abandonner leur ville, s'étaient réfugiés sur les montagnes du voisinage, et là, l'influence salubre *du vent du nord*, par conséquent l'intervention directe de l'*Apollon Hyperboréen*, avait tout d'un coup arrêté le fléau ; Thucydide (1) put donc affirmer qu'en comparaison de l'Attique, la peste n'avait rien été en Arcadie. Les Phigaliens, dans la ferveur de leur reconnaissance envers le Dieu qui venait de les délivrer si promptement, résolurent d'élever un temple magnifique à Apollon Epicurius. Ils choisirent donc pour site du nouveau temple, le lieu où ils s'étaient réfugiés dans leur terreur, et ils dirigèrent l'entrée de l'édifice vers la partie du ciel d'où le vent salubre avait soufflé, d'où le Dieu leur était apparu. Restait à pourvoir aux dépenses de la construction, à la décoration du monument : chose difficile pour un peuple sans commerce et sans mines, faible partie de la confédération arcadienne, citée elle-même comme pauvre ; et cela, dans un temps où Athènes, favorisée presque exclusivement de la fortune, ne pouvait entreprendre de grands édifices religieux sans dilapider les trésors confiés à sa garde par ses alliés. Comme en toute circonstance semblable, on dut recourir et on recourut aux expédiens.

Les troubles causés par la guerre du Péloponnèse, devaient, sous un certain rapport, offrir de grands avantages aux Phigaliens. En ce moment, l'école athénienne, développée sous l'influence de Phidias, de Polygnote et d'Ictinus, était sans rivale dans la Grèce ; mais les embarras de la république laissaient sans ressource de travail les artistes dont les entreprises de Périclès avaient dû multiplier le nombre au-delà de toutes les proportions ordinaires. Beaucoup de ces artistes quittaient Athènes pour chercher fortune dans des pays moins épuisés par la guerre ; ils affluaient surtout à Olympie, dont Phidias leur avait montré le chemin. Les Phigaliens s'adressèrent-ils directement à Alcamène, occupé alors du fronton du temple de Jupiter, comme le soupçonne ingénieusement M. de Stackelberg ? Trouvèrent-ils à acheter *au rabais* une suite de bas-reliefs, entrepris pour un autre édifice, et dont la guerre avait empêché l'exécution ? Les deux suppositions ne sont pas dénuées de vraisemblance ; la seconde en acquiert davantage, si l'on considère que les deux sujets représentés sur la frise de Phigalie sont presque exclusivement athéniens, et se retrouvent sur un grand nombre de monumens attiques, tant du même âge que des époques postérieures. Elle deviendrait une certitude, si le marbre de cette frise, jugé appartenir aux carrières de Paros par M. de Stackelberg, était reconnu provenir de celles de Pentélique.

Mais sans pousser plus loin l'emploi de nos facultés conjecturales, il nous suffira de conclure des sujets même représentés sur la frise, et du style dans lequel elle est traitée, que les artistes auxquels on en doit l'exécution appartenaient à l'école athénienne de Phidias et d'Alcamène. Peut-être la présence incontestable de sujets attiques n'a-t-elle ici d'autre cause que les habitudes et les prédilections de ces artistes. Dans cette supposition même, il faut que les Phigaliens aient montré une grande déférence à leur égard, pour avoir souffert qu'ils aient donné deux fois dans leurs sculptures la place d'honneur à Thésée, le héros protecteur de l'Attique, et cela, à une époque où leur confédération était en guerre avec Athènes. Tout cela nous confirme dans la pensée que Phigalie ayant fait un sacrifice pécuniaire pour l'acquisition ou l'exécution de la frise sculptée, aura voulu subordonner toute la disposition du temple à l'effet le plus avantageux de cette frise. Voici pourquoi nous la voyons occuper une place aussi privilégiée ; de là aussi, la simplicité extérieure du temple, simplicité telle, qu'on aurait quelque raison de douter du parfait achèvement de l'édifice : et en effet, non seulement les tympans sont restés vides, mais encore la pierre polie n'offre, à l'extérieur, aucune trace de stuc coloré. Quelques uns pensent que la beauté de la matière aura décidé l'architecte à se départir cette fois seulement du système de colorage, dont l'emploi universel n'est plus maintenant l'objet d'un doute scientifique. Cette opinion, à laquelle l'observation de Pausanias sur la beauté de la matière employée semblerait donner un grand poids, perd néanmoins toute valeur, si l'on se souvient que les marbres de l'Attique étaient soumis, comme les matières moins belles, à l'emploi du système polychrôme ; et à coup sûr, la pierre de Bassæ, quel que soit le cas que les anciens en aient fait, ne vaut pas le marbre du Pentélique. Nous aimons donc mieux croire que l'argent et le courage auront manqué aux Phigaliens avant le parfait achèvement de leur ouvrage ; d'ailleurs, quand la chaleur de la reconnaissance envers Apollon fut épuisée, peu de gens devaient fréquenter un temple situé auprès d'un village écarté, presque au sommet d'une haute montagne, et dont la température offre tous les phénomènes de nos climats du nord ; on s'explique ainsi également comment les Phigaliens ont pu se résoudre à dépouiller plus tard d'un de ses principaux ornemens un temple dont la religion n'avait guère survécu aux circonstances qui l'avaient fait élever.

(1) II, 54.

Le temple de Bassæ, signalé en 1765, au docteur Chandler, par l'architecte français Bocher, a repris son ancienne célébrité, par suite des fouilles qu'entreprit sur son emplacement, dans l'été de 1812, une société de savans et d'artistes allemands et anglais (1), à laquelle on doit aussi la découverte des statues du temple de Jupiter Panhellénien à Egine. La frise intérieure du temple trouvée dans les ruines de Bassæ, après avoir été transportée à Zante, a été vendue au gouvernement anglais, et fait maintenant partie du Musée britannique, où elle figure à côté des marbres du Parthénon. La frise de Phigalie se compose de vingt-trois tables de marbre, dont douze sont consacrées à la victoire de Thésée sur les Amazones, et onze à celle du même héros sur les Centaures. Long-temps on a cru que ces tables n'offraient entre elles aucune cohésion nécessaire, et qu'il serait impossible de rétablir la composition originale, en justifiant le rapprochement des diverses parties. C'est sous l'influence de cette idée, propagée par les premiers éditeurs de marbres, M. Wagner et M. Combe, l'un des conservateurs du Musée britannique, qu'on a exécuté la réduction d'après laquelle nos planches ont été gravées. Depuis ce temps, M. de Stackelberg s'étant livré à un travail approfondi sur la matière, est parvenu à proposer une restitution complète, et contre laquelle on ne saurait élever pour ainsi dire aucune objection. Des observations de ce savant, il résulte que la suite de la composition commençait à l'angle N.-O. de l'édifice, et se prolongeant d'abord sur le petit côté du nord, et le grand côté E. de la Cella, embrassait toute la partie relative au mythe des Amazones, à l'exception de la douzième plaque posée en retour du petit côté S. Immédiatement après cette plaque, commençait la série des représentations relatives au combat des Centaures et des Lapithes, pour la possession des femmes; cette série occupant en onze plaques le reste du petit côté S., et tout le grand côté O., venait se terminer à l'angle N.-O. du temple, d'où la série des Amazones était partie. Le spectateur, en entrant dans le temple, avait ainsi les Amazones à sa gauche, et les Centaures à sa droite. A gauche, le combat de Thésée et de la reine Hippolyte ; à droite, le lapithe Cenée enterré sur les rochers que les Centaures accumulent sur sa tête. Tels étaient les sujets placés au centre des grands côtés, et qui devaient principalement attirer l'attention. Au milieu du petit côté S., précisément vis-à-vis la porte d'entrée, et au-dessus de la colonne corinthienne qui séparait l'hypèthre de l'opisthodome, on voyait Apollon et Diane, accourant dans un char traîné par des cerfs, au secours des Lapithes contre les Centaures. Ce groupe, par lequel commençait la seconde série des représentations figurées, avait été placé à dessein par l'artiste, dans l'endroit le plus apparent, et de manière à ce que l'intervention du Dieu auquel le temple était dédié justifiât le choix des sujets adoptés pour la décoration du temple. Nous n'avons pu suivre, dans notre publication, l'ordre déterminé par M. de Stackelberg; mais nous avons indiqué, en décrivant chaque plaque, le numéro qu'elle occupe dans l'ordre adopté par ce savant. Tout lecteur attentif pourra donc, à son gré, rétablir cet ordre avec la plus grande facilité (2).

Les planches de l'ouvrage de M. de Stackelberg, exécutées avec le plus grand soin, d'après les admirables dessins de ce savant artiste, peuvent seules, à défaut des originaux, donner une idée approximative du style et du mérite de la sculpture attribuée à Alcamène et à son école. Notre publication ne peut pas plus tenir lieu de l'ouvrage de M. de Stackelberg que de l'étude des originaux eux-mêmes : nous n'avons pour but que de populariser une composition qui doit prendre place dans la mémoire de tous ceux que l'art et l'antiquité intéressent. Nous devons renvoyer aussi au texte original et brillant de M. de Stackelberg pour tout ce qui se rapporte à l'étude intime de ces précieux monumens. C'est dans ces développemens qu'on recueillera les preuves de l'opinion émise par M. de Stackelberg sur le véritable sujet de la frise de Phigalie, opinion que nous avons dû adopter, sauf les restrictions qu'on a vues dans ce qui précède.

Voici en deux mots le résumé de cette opinion : les fondateurs du temple voulant exprimer leur reconnaissance envers *Apollon*, dieu vainqueur des ténèbres et des puissances nuisibles qui appartiennent à la nuit, *dieu solaire* par conséquent, et *auteur de la santé*, ont emprunté au cycle mythologique deux traditions dans lesquelles un peuple protégé par Apollon, et entrant sous sa conduite dans les voies de la civilisation, a été sauvé d'une attaque violente par un *héros*, auquel le dieu communiquait sa propre force et son inspiration directe. Les *Amazones*, dans leur irruption sur la Grèce, attaquent le séjour antique du culte d'Apollon, *Athènes*, dont *Thésée* est en même temps le héros. Thésée chasse les Amazones du sanctuaire d'Apollon qu'elles ont déjà envahi. Les *Lapithes*, autre peuple protégé par Apollon, voient la sainteté de leurs mariages violée par les entreprises des *Centaures*. L'épouse de leur roi *Pirithoüs* se réfugie au pied d'une idole qu'on peut croire être celui de *Diane*, sœur d'Apollon, et, chez beaucoup de peuples de la Grèce, la gardienne de l'union légale et sainte du mariage. Thésée, le protégé d'Apollon, et l'ami de Pirithoüs, sauve, en frappant le centaure *Eurytion*, l'honneur et la pureté d'*Hippodamie*, tandis qu'Apollon et Diane accourent eux-mêmes, dans leur char, au secours des Lapithes, et achèvent, à coups de flèches, la destruction des Centaures.

(1) Les barons de Haller, de Stackelberg, MM. Linckh, Cockerell, Forster, etc.

(2) Voici comment se divisent, suivant M. de Stackelberg, les vingt-trois plaques :

1, 2, 3, petit côté N.

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, grand côté E.

12, 13, 14, petit côté S.

15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, grand côté O.

La hauteur des plaques est de 2 pieds 2 pouce 1/2 anglais : la grandeur des figures est d'un peu plus du tiers de la nature.

FRISE INTÉRIEURE DU TEMPLE

DE PHIGALIE.

PLANCHE XIII.

Première division. — Stack., plaque 13.

Apollon, dans un char traîné par des cerfs, décoche une flèche contre un Centaure. Le char est guidé par une femme, dont l'attitude et le costume rappellent, d'une manière frappante, ceux des conductrices de chars, dans la frise du Parthénon. (*Voy.* la 1re partie de cet ouvrage, page 6.) Le plus grand nombre des interprètes s'accorde cependant à reconnaître dans cette femme, Diane, la sœur d'Apollon. Quelques attributs propres à mieux indiquer cette déesse ont pu effectivement disparaître.

Stack., pl. 1.

Ici se trouvent deux groupes appartenant au combat des Amazones et des Athéniens, qui interrompent tout-à-fait hors de propos la série des représentations propres aux Centaures.

Un Athénien entraîne par les cheveux une Amazone renversée; plus loin est une autre Amazone également portée à terre et qui se relève, tandis que sa compagne la couvre de son bouclier contre les attaques d'un ennemi qui se précipite sur elle. (Cette plaque confinaît à celle qui commence la quatrième et dernière division de la planche XIV; il faut rapprocher les deux plaques pour comprendre l'intention du groupe des Amazones.)

Entre ces quatre figures, la tête de l'Athénien, ainsi que la partie inférieure de sa jambe gauche, sont restaurées; l'Amazone qui couvre sa compagne a également la tête et le bras droit restaurés.

Deuxième division. — Stack, pl. 23.

Le premier groupe de cette division représente Hippodamie et la femme qui lui sert de *paranymphe* (Παράνυμφος ou Νυμφεύτρια) réfugiées aux pieds de la statue de la déesse des mariages (Artémis Χιθώνια, ou Hera Τελεία). Tandis qu'Hippodamie embrasse la statue de la déesse, représentée sous la forme rigide et rectiligne de l'ancien style, sa compagne élève vers le ciel des bras supplians. Cependant le Centaure Eurytion a déjà saisi l'épouse de Pirithoüs par le bord de sa tunique; mais Thésée, posant un genou sur la croupe du monstre, le tire par le cou, et semble prêt à lui rompre la clavicule.

Le héros athénien est représenté nu; la peau de lion, suspendue à l'arbre qu'on voit près de lui, indique peut-être le vêtement qu'il a déposé.

Le bras gauche de la première figure de ce groupe est restauré, ainsi que le bras droit et une partie de la jambe droite de la dernière.

Stack., pl. 18.

Lutte d'un Lapithe et d'un Centaure. Le Centaure en fuite, et probablement blessé, est retenu par son ennemi, qui le saisit par les cheveux et se dispose à l'achever.

Le visage et la jambe droite du premier sont restaurés.

Un Centaure fuyant son ennemi, qui s'apprête à lui asséner le dernier coup, porte la main à son dos dans lequel il vient probablement de recevoir une première blessure.

Les deux jambes du Lapithe sont restaurées; il en est de même du bras droit et d'une partie de la croupe du Centaure.

L'épée de l'Athénien devait être rapportée en bronze. La même remarque s'applique à toutes les armes, qu'on ne trouve plus indiquées que par le mouvement et l'intention des figures.

Troisième division. — Stack., pl. 14.

Un Lapithe, dont le visage et les jambes sont très frustes dans l'original, oppose son bouclier à un Centaure, dont la restauration a rétabli les pieds de derrière et les mains, sans indiquer l'objet (probablement un quartier de roc ou une branche d'arbre) qu'il élève au-dessus de sa tête pour le lancer à son ennemi.

Après ces personnages vient une femme voilée, qui paraît fuir emportant son enfant dans ses bras. La tête de l'enfant, les épaules et la main gauche de la mère sont restaurées.

Stack., pl. 19.

Un Centaure enlève une jeune fille, tandis qu'un de ses compagnons semble tenter la même entreprise sur un jeune homme, qui résiste avec plus de vigueur. Cette double face d'une passion brutale se trouvait également indiquée dans le fronton postérieur du temple de Jupiter à Olympie, fronton sur lequel Alcamène avait représenté, comme ici, le combat des Centaures et des Lapithes (1).

Quatrième division. — Stack., pl. 21.

Un Centaure s'élance sur un jeune homme à qui il a enlevé son épée; celui-ci saisit son adversaire par une des jambes de devant et par le bras gauche.

Chacune de ces figures est privée dans l'original de la main gauche et du pied droit.

Le groupe suivant représente un Lapithe vainqueur d'un Centaure. Celui ci est renversé; son ennemi le presse du genou et lui tire la tête en arrière pour lui rompre la clavicule. Ce héros vainqueur est probablement Pirithous.

Le visage de ce dernier est effacé dans l'original. Le mouvement du Centaure est faiblement reproduit par la restauration.

Stack., pl. 22.

Le Centaure qui suit vient au secours de son compagnon. Il paraît prêt à lancer une pierre et en tient une autre dans la main gauche.

L'action de ce personnage, qui est de restauration, à la réserve du bras gauche et de l'indication du bras droit, était sans doute plus énergiquement exprimée dans l'original.

Plus loin un Centaure sépare un époux de sa femme; l'époux renversé s'appuie sur son bouclier et s'efforce de parer avec son épée le coup de massue que le Centaure veut lui porter.

Le bras droit et le visage de cette dernière figure sont en partie restaurés.

PLANCHE XIV.

Première division. — Stack., pl. 20.

Cénée, l'un des Lapithes, rendu invulnérable par Neptune, est enseveli par les Centaures sous un amas de rocs. Il leur oppose en vain son bouclier. Un de ses compagnons s'efforce de le délivrer.

La tête du premier Centaure est restaurée, ainsi que le visage des deux Lapithes.

Entre ce groupe et le suivant, est représentée en action de fuir une femme dont la tête n'existe plus dans l'original.

Stack., pl. 17.

Un Centaure s'efforce d'entraîner une femme qui porte son enfant: la tête de ce dernier est restaurée.

Le dernier groupe de cette division représente un Lapithe terrassé par un Centaure, lequel s'efforce d'enlever ses armes au vaincu et lui a déjà arraché son bouclier. Le bras et les pieds droits du Lapithe, ainsi que le visage de son ennemi, sont restaurés.

Deuxième division. — Stack., pl. 15.

Un Centaure est étendu mort aux pieds de son vainqueur; celui ci oppose son bouclier à un autre Centaure, qui lance contre lui une ruade de derrière, sans cesser de lutter avec un second Lapithe qu'il mord à l'épaule, et qui lui enfonce son épée à l'endroit où la nature de l'homme se confond avec celle du cheval.

Peut-être, et c'est l'opinion de M. de Stackelberg, le Centaure ren-

(1) Paus., V, 11, 2.

versé est-il tombé sous les flèches d'Apollon, dont le char se voit à peu de distance, dans l'ordre adopté par le savant allemand.

La restauration ne porte ici que sur le visage et la partie inférieure des jambes du premier personnage.

Stack., pl. 16.

Le groupe qui suit présente une action non moins compliquée : un Centaure est terrassé par un Lapithe, au moment où, luttant avec un premier ennemi, il avait sur lui l'avantage. Un second Centaure entreprend de dégager son compagnon en désarmant son adversaire. Le Centaure renversé s'efforce du bras droit d'écarter le genou qui le presse.

La tête de la première figure appartient à la restauration, qui n'a rétabli dans le reste que des parties peu importantes.

Troisième division. — Stack., pl. 7.

Toutes les figures qui suivent ont rapport au combat des Amazones dont on a vu plus haut un fragment inséré par erreur au milieu du combat des Centaures et des Lapithes.

Un Athénien saisit de la main gauche une Amazone montée sur un cheval au galop, et de la droite lui porte un coup d'épée. Le visage, la partie inférieure des jambes, et l'avant-bras droit de l'homme, sont restaurés, ainsi que le pied droit de la femme, et une partie de la croupe du cheval.

Cette Amazone est probablement Orythyie, l'une des plus célèbres Amazones, appelée à commander l'armée avec Hippolyte, après qu'Antiope eut suivi Thésée dans la Grèce.

On voit ensuite une Amazone qui s'élance au milieu du combat, armée de son bouclier, et levant la hache au-dessus de sa tête.

Stack., pl. 9.

Une Amazone est terrassée par un Athénien barbu et armé de pied en cap; tandis que, pour exprimer les diverses chances de la guerre, une autre Amazone semble prête à frapper un Athénien renversé, qui, pour éviter le coup mortel, d'un bras se couvre de son bouclier, de l'autre saisit une pierre pour s'en faire une arme à défaut de son épée qu'il a perdue.

Le visage et la main droite de la première figure à gauche sont restaurés, ainsi que la jambe droite de la troisième, le visage de la quatrième, sa main et son pied gauches. La seconde et la cinquième sont fort bien conservées dans le bas-relief original.

Quatrième division. — Stack., pl. 2.

Un Athénien, le bras levé, s'apprête à frapper une Amazone renversée.

On voit ensuite un Grec et une Amazone combattant. Le bras droit de la femme est restauré; sa jambe droite et celle de son adversaire le sont aussi.

On voit ensuite une femme remarquable par sa longue tunique, et qui tombe blessée. La tête de cette figure est restaurée.

Stack., pl. 12.

Le groupe suivant représente un Grec emportant sur ses épaules le corps d'un de ses compagnons tué dans l'action. L'Amazone victorieuse s'empare du bouclier du mort.

L'original de ce groupe est fort endommagé; la partie supérieure du corps des deux premières figures est détruite. Les mains et le pied droit de la première, les bras de la seconde et le visage de la troisième appartiennent à la restauration.

Le dernier groupe de cette division représente un jeune Athénien soutenant son compagnon blessé au pied.

Ce soin pour les morts et les blessés s'explique mieux si l'on se rappelle que dans l'ordre primitif de la composition, ces figures terminaient la partie de la représentation relative au combat des Athéniens et des Amazones.

Le visage de ces deux derniers personnages est restauré; la lance sur laquelle l'un d'eux est appuyé était rapportée en métal.

PLANCHE XV.

Première division. — Stack., pl. 4.

Un Athénien soutient un de ses compagnons qui vient d'être frappé. L'Amazone qui l'a blessé se défend contre un second ennemi qui l'attaque vivement.

La main et la jambe droite de la figure renversée, ainsi que son visage et celui des trois autres, sont restaurés.

Stack., pl. 6.

On voit ensuite une Amazone tombée sur les genoux; elle résiste à un Athénien qui s'efforce de la renverser. Le corps tout entier et le visage de la première figure n'existent plus dans l'original, les deux pieds et le visage de la seconde sont également rétablis.

Dans le groupe suivant, c'est la femme qui a l'avantage ; son ennemi, tombé sur les genoux, oppose son bouclier au coup qu'elle va lui porter. Les deux avant-bras du vaincu, son visage, celui de la seconde figure et la jambe gauche de cette dernière sont restaurés.

Deuxième division. — Stack., pl. 11.

On voit combattre un Athénien et une Amazone; l'issue de la lutte est incertaine. Les jambes des deux figures, les bras et la poitrine de la première, et enfin le bras gauche de la seconde ont disparu de l'original.

Une Amazone blessée est soutenue par une de ses compagnes, qui cherche à l'enlever du champ de bataille. La jambe droite de celle-ci est restaurée, le bras droit et la jambe gauche de la seconde le sont également.

Stack., pl. 5.

Une Amazone renversée paraît demander merci à son vainqueur; celui-ci est attaqué par une seconde Amazone, et secouru par un de ses compagnons.

La tête et le bras droit du second Athénien sont restaurés ainsi que le bras et le pied droits du personnage qui suit. Il en est de même du pied droit de la dernière figure.

Troisième division. — Stack., pl. 10.

Un Athénien entraîne par les cheveux une Amazone qui s'est réfugiée sur l'autel d'Apollon. Le visage et le genou droit du premier sont les seules parties restaurées que présente ce groupe.

Le second offre une Amazone aux prises avec un Athénien dont elle écarte le bouclier. Le visage de la femme et le pied gauche de son ennemi sont restaurés.

Stack., pl. 3.

On voit ensuite un Athénien blessé et mourant, protégé par la guerrière qui l'a renversé, contre une Amazone qui lève le bras pour l'achever.

Le pied droit de la première figure et le pied gauche de la seconde sont les seules restaurations que ce groupe ait eues à subir.

Derrière est une Amazone mourante, qui, tombée sur ses genoux, est soutenue par une de ses compagnes.

Quatrième division. — Stack., pl. 5.

Cette dernière partie, la plus importante de la composition, représente Thésée aux prises avec Hippolyte, reine des Amazones. Celle-ci, montée sur un cheval, foule aux pieds un Athénien, probablement renversé par une autre guerrière; elle s'élance vers le héros, remarquable par la supériorité de sa taille, sa forte musculature et la peau de lion qui couvre son bras, tandis que l'Athénien renversé cherche à tirer son épée du fourreau pour en percer le cheval qui le presse. Cependant une seconde Amazone à pied redouble le péril du héros en brandissant sa hache sur sa tête. Celui-ci, le bras levé et armé de sa massue, cherche à faire face à ses deux adversaires. Près de lui, l'autre reine des Amazones, Antiope, déjà victime de sa valeur, est enlevée de dessus son cheval renversé par un jeune Athénien que son âge et sa beauté semblent toucher (1).

L'original ne présente plus qu'une partie du bras droit et la jambe droite de la première figure équestre. Le reste de cette figure appartient à la restauration, ainsi que les pieds antérieurs du cheval, les jambes du guerrier renversé, le bras droit de la seconde Amazone et la jambe droite de Thésée. Le dernier groupe de la division est entièrement conforme au bas-relief original.

(1) Lors de son expédition aux rives du Thermodon, Thésée avait conquis le cœur de la seconde reine des Amazones, Antiope. Celle-ci avait suivi le héros en Grèce, et quand les Amazones firent irruption dans l'Attique, elle mourut de la main d'une de ses compagnes, en combattant bravement à côté de son mari. (V. Plutarque, *Vie de Thésée*, chap. XXVII.)

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pag. 10, col. 1, lig. 1..... Comme la divinité principale du Pirée, pour rester fidèle aux traditions attiques : son compagnon..... *Lisez :* Comme la divinité principale du Pirée. Pour rester fidèle aux traditions attiques, son compagnon.....

Lig. 22 et 25. Erecthée. *Lis.* : Erechthée.

Lig. 23. Ericthonius. *Lis.* : Erichthonius.

Lig. 29, 34 et 39. Jacchus. *Lis.* : Iacchus.

Lig. 41. Policeus. *Lis.* : Poliæus.

Lig. 51. Neptune, Erecthée. *Lis.* : Neptune Erechthée.

Lig. dernière πεπλος, *Lis.* : πέπλος.

Col. 2, lig. 13. Dans l'enceinte *consacrée à Aphrodite, aux Jardins*. *Lis.* : Dans l'enceinte consacrée à Aphrodite *aux Jardins*.

Lig. 32. Distinctive. *Lis.* : Distincte.

Lig. 48. *Hygia*. Lis. : *Hygyia*.

Pag. 11, col. 24, lig. 24. Ericthonius. *Lis.* : Erichthonius.

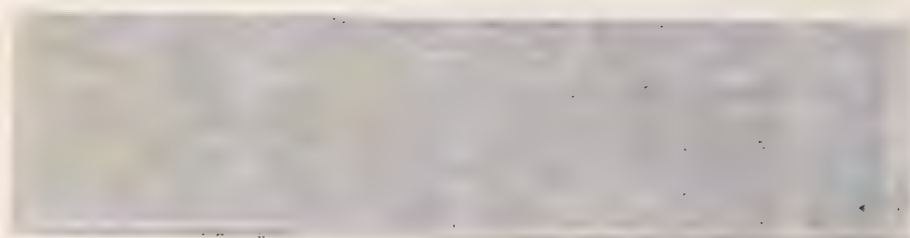
Lig. 25. Hérée. *Lis.* · Hersé.

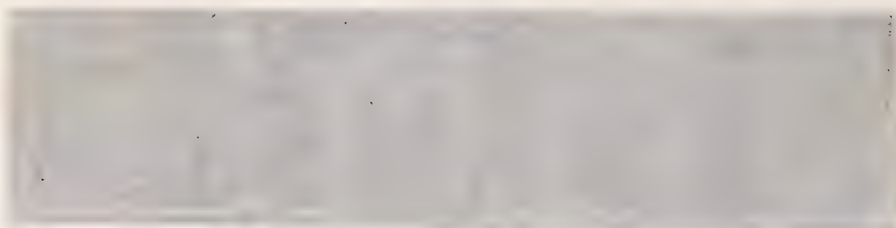
Lig. 29. Bronsted. *Lis.* : Brondsted.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

I 4



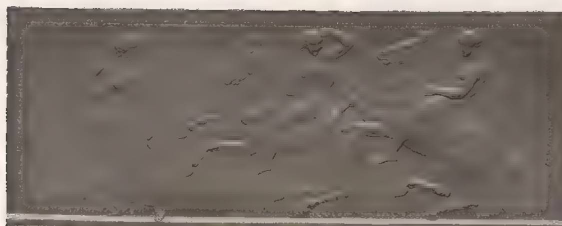


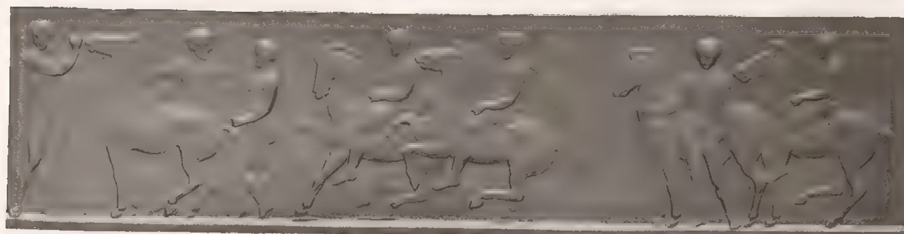


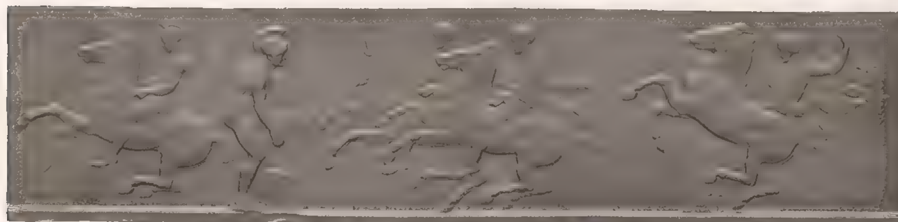


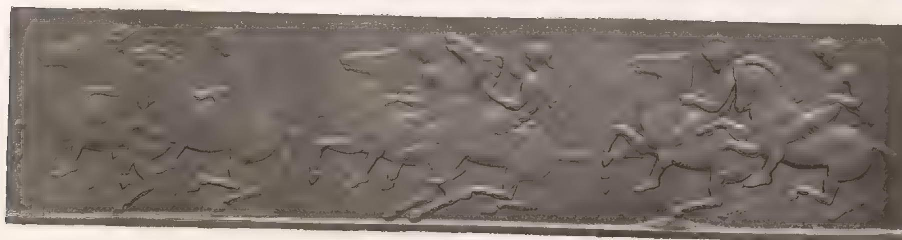
I 4





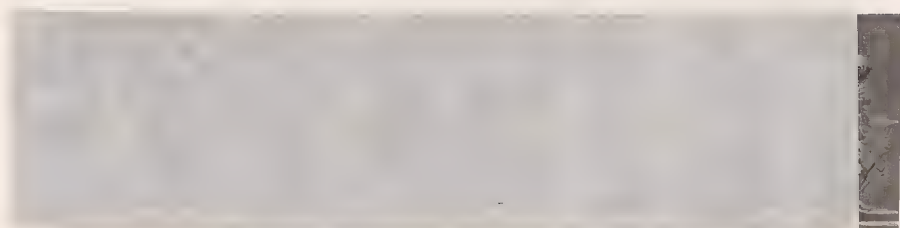




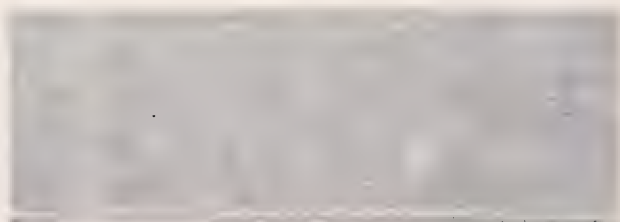


T 4

PL. II.

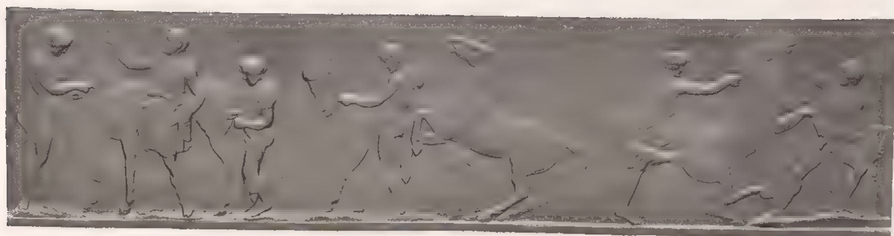


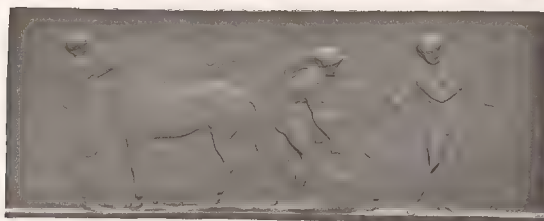


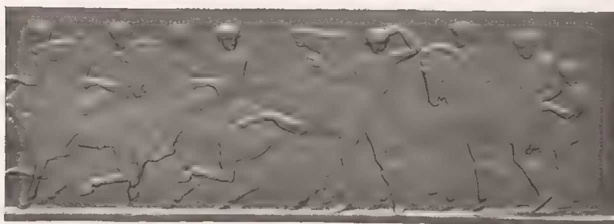




T 4

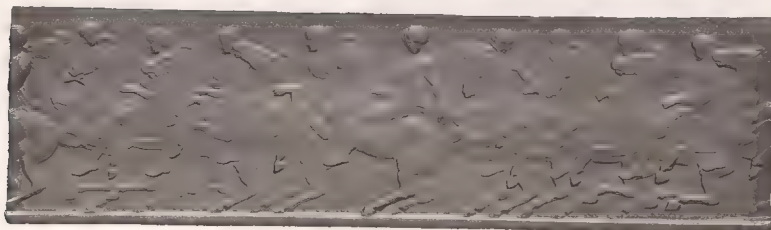


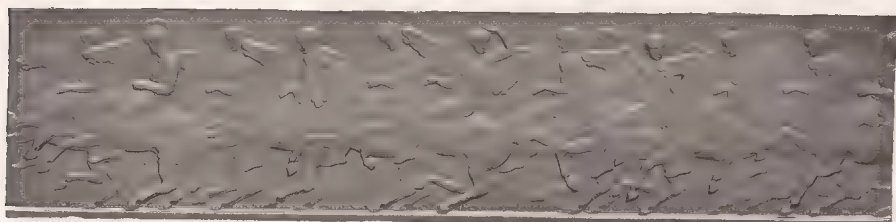


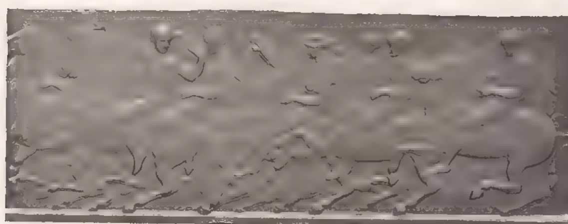


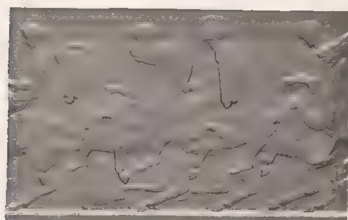


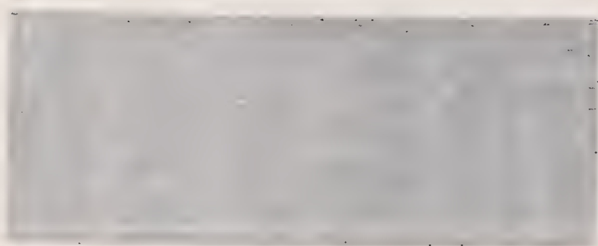
II.



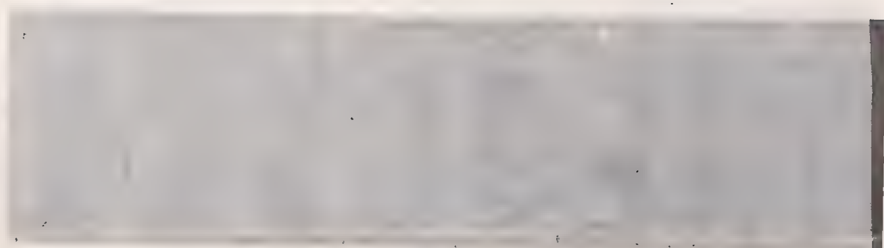


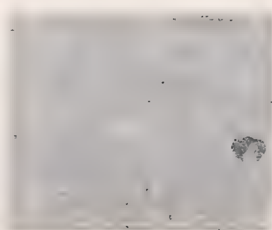


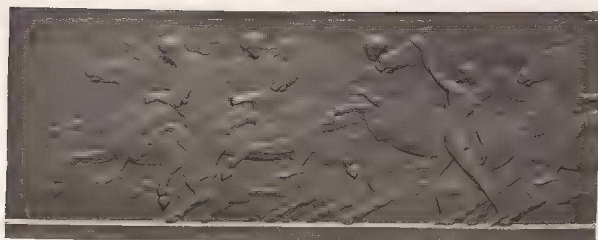




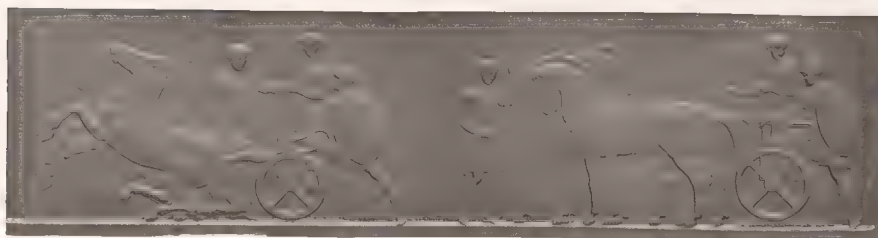




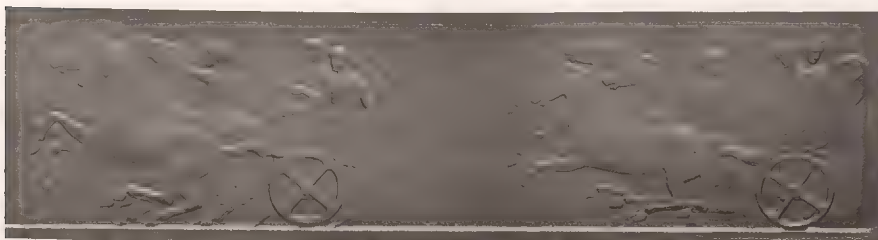




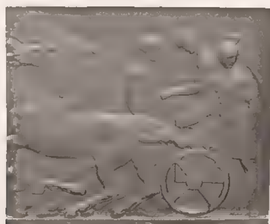
1



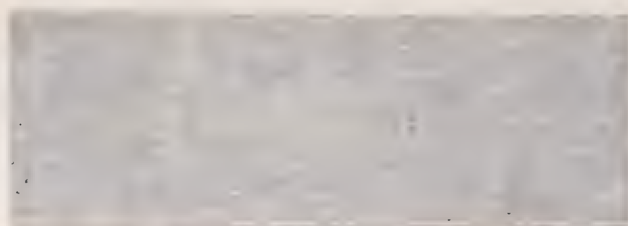
2



3



4

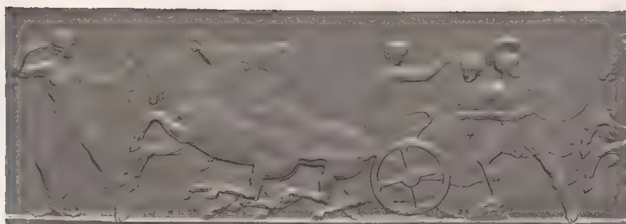




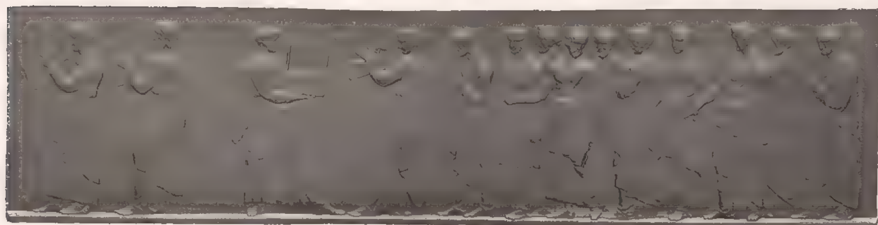




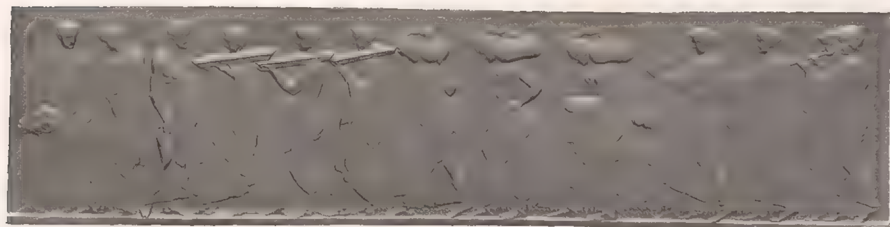
PL.V.



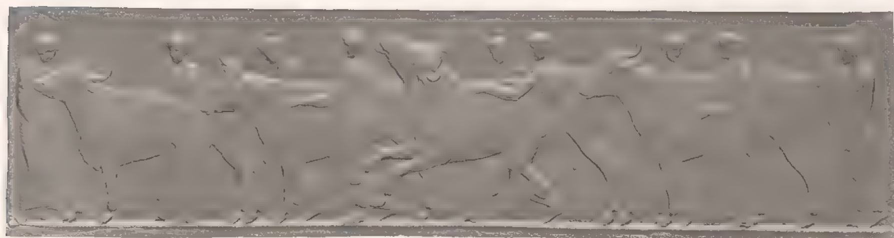
1



2

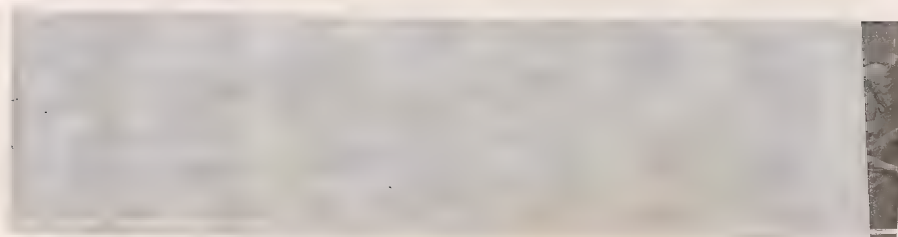


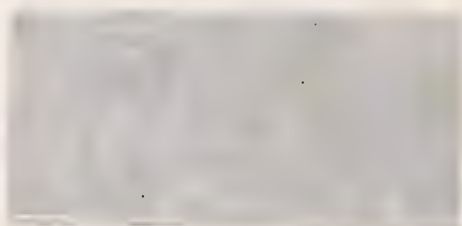
3



4

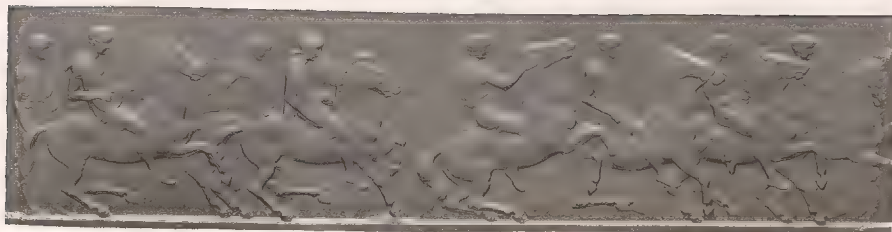
PL.VI.



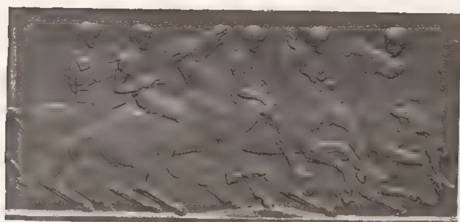




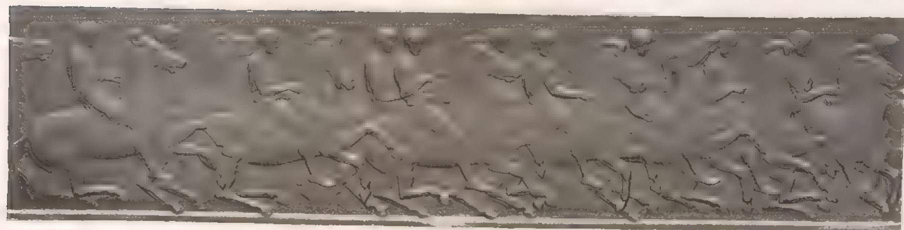




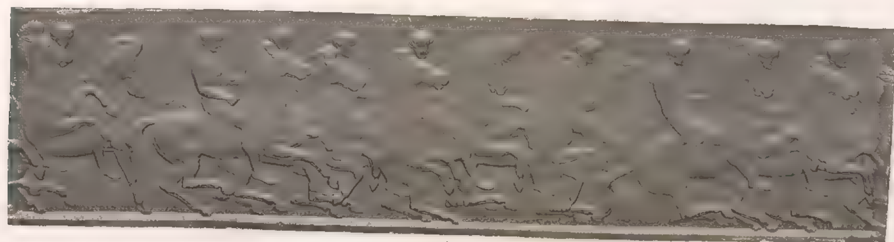
1



2



3

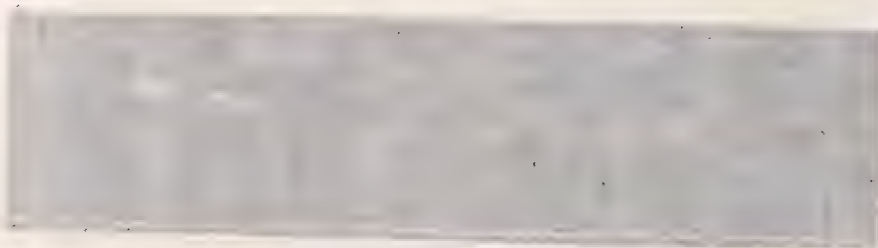


4



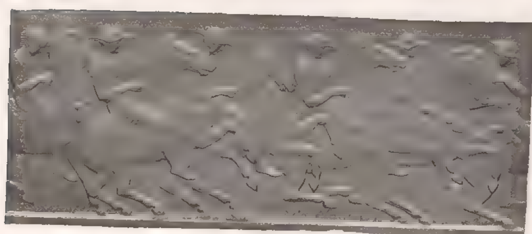




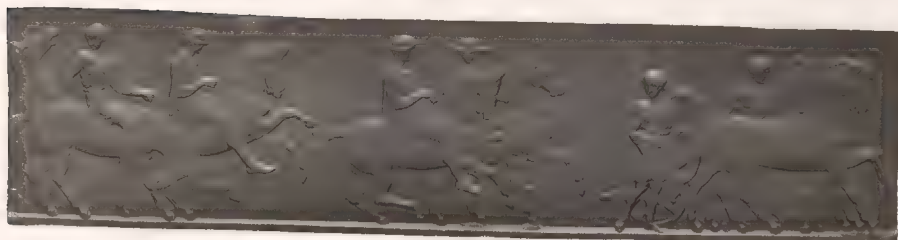




1



2



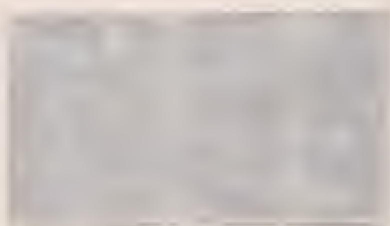
3



4

PL.VIII.



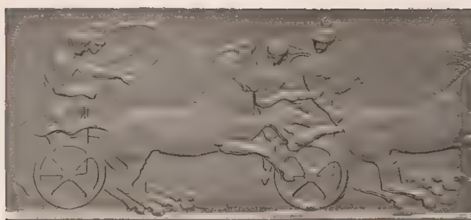








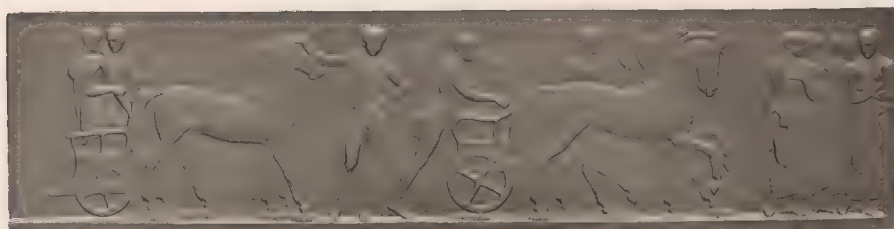




1



2

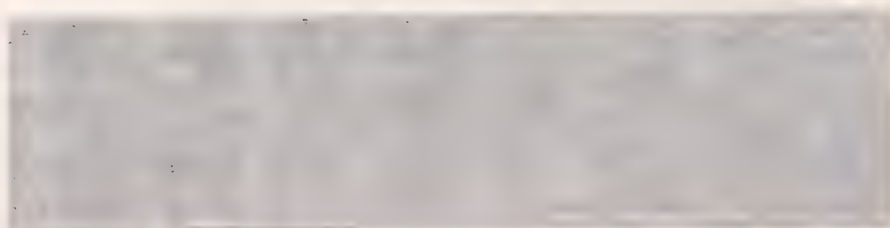


3

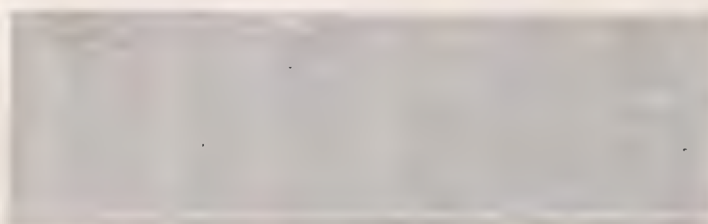


4

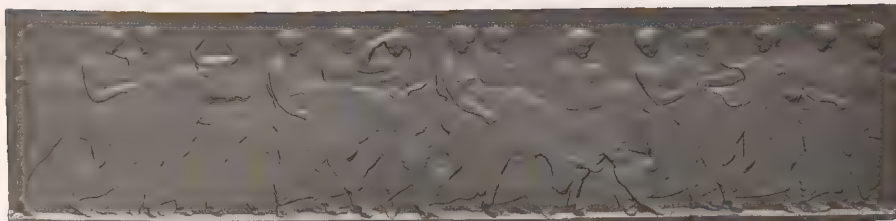




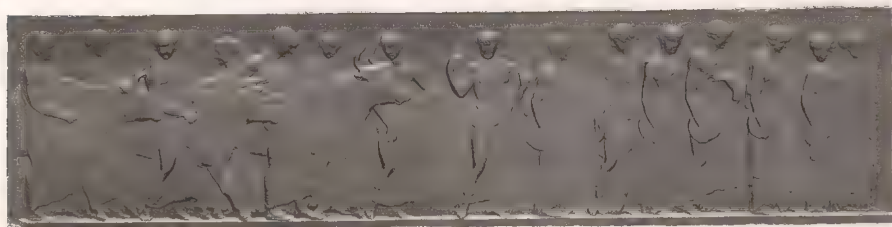




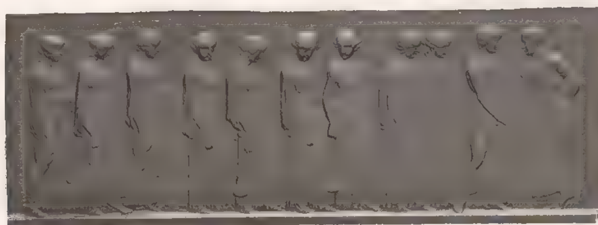
PL. IX.



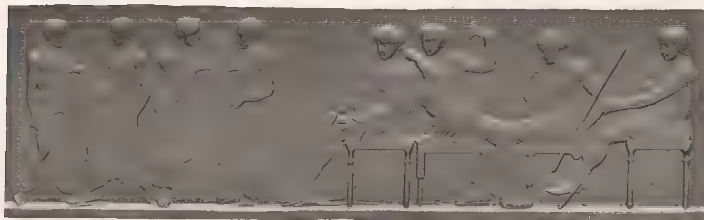
1



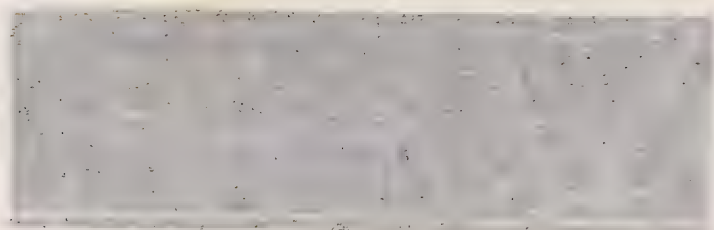
2

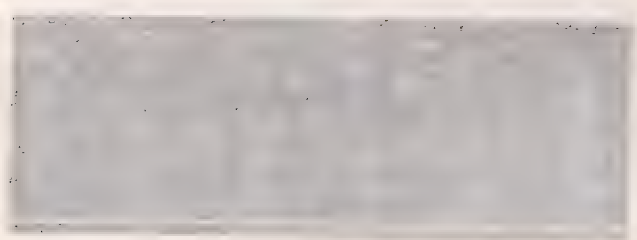


3



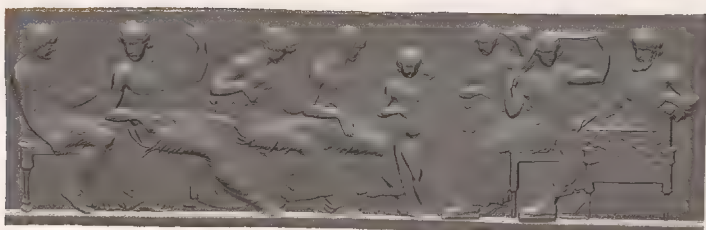
4



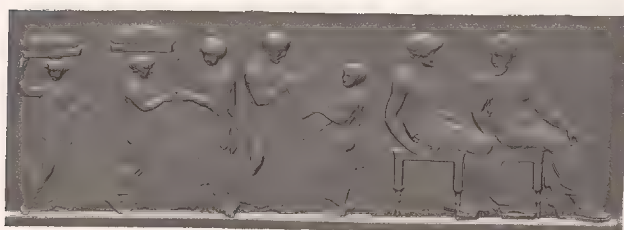








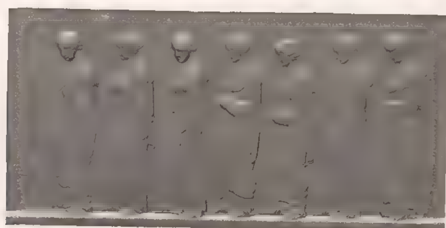
1



2



3

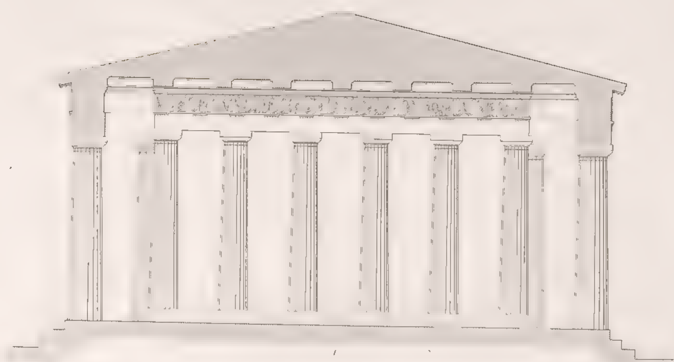


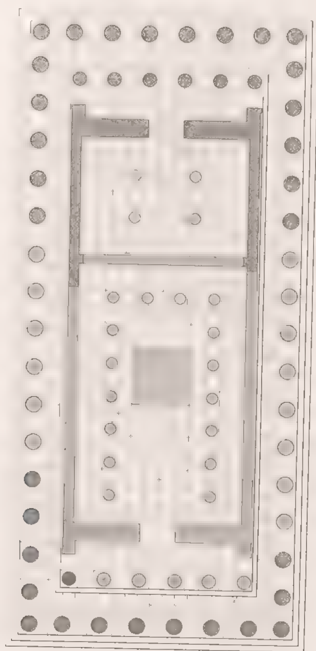
4

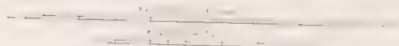


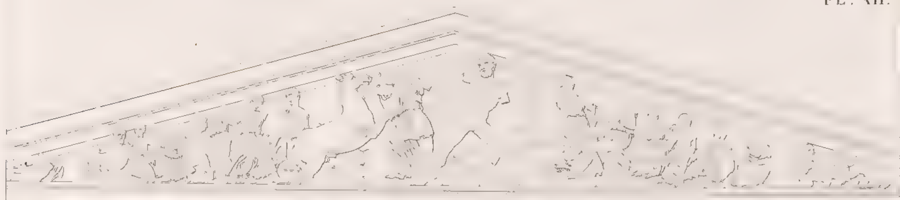


PL. XI.





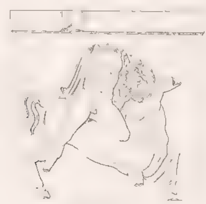




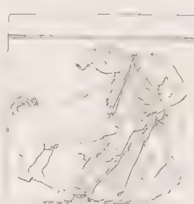
1



2

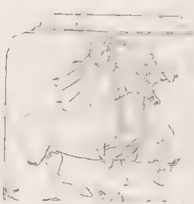




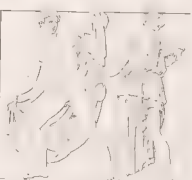


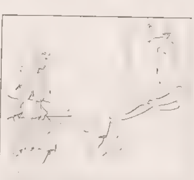


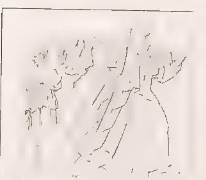


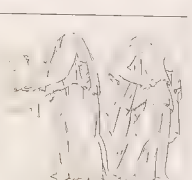


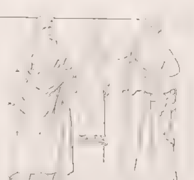






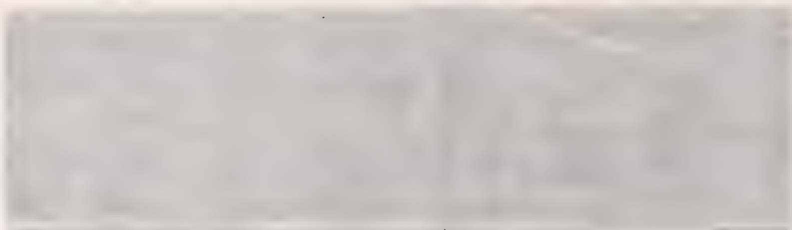


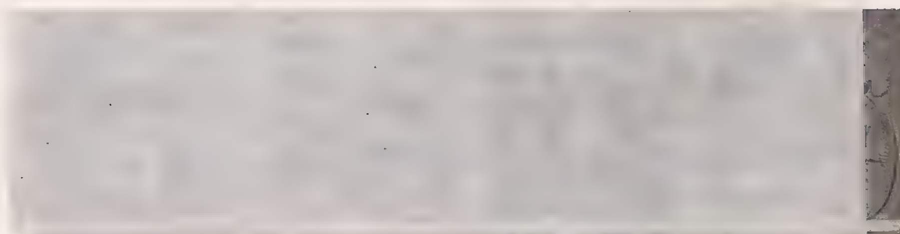


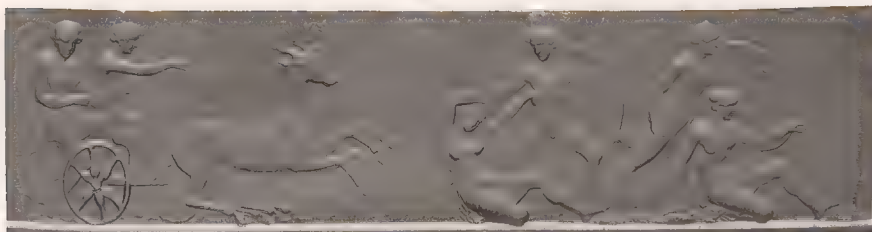




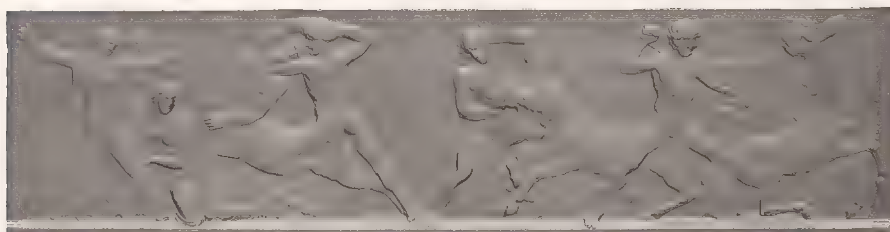




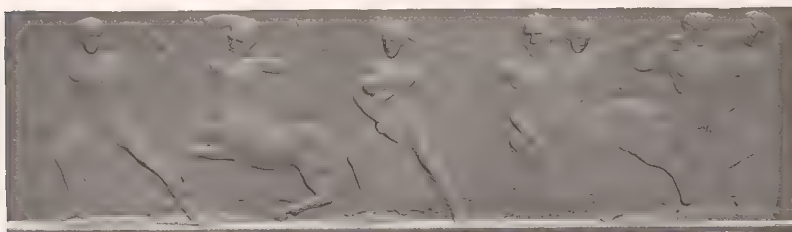




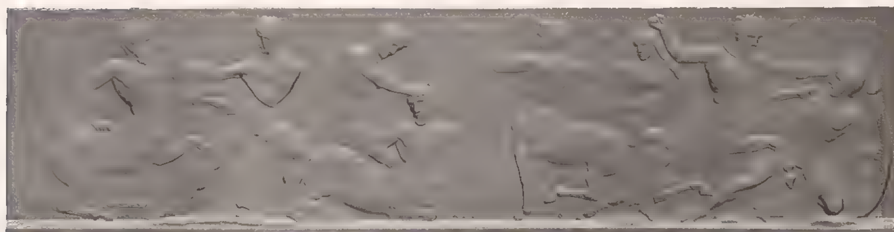
1



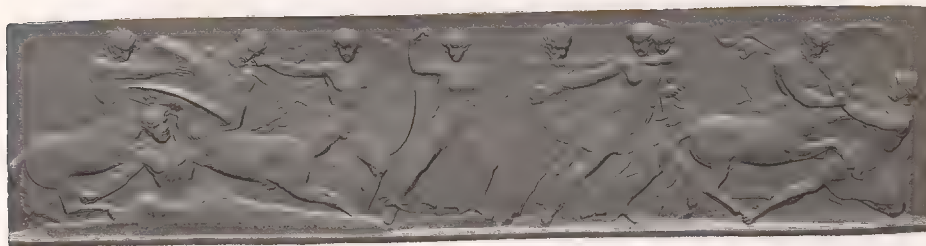
2



3



4



1



2

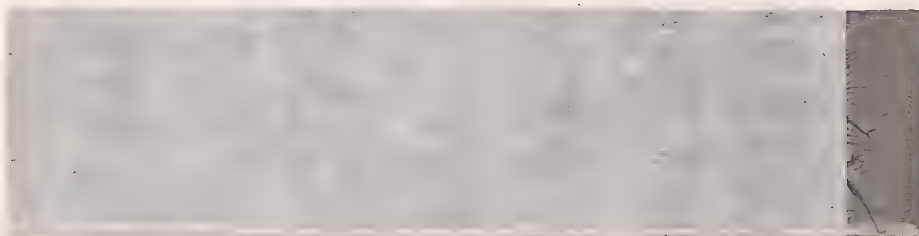


3



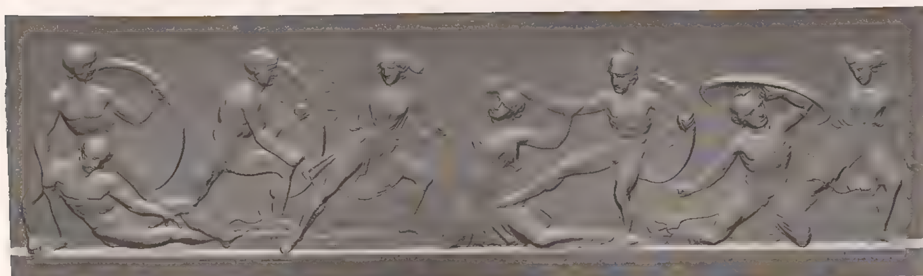
4



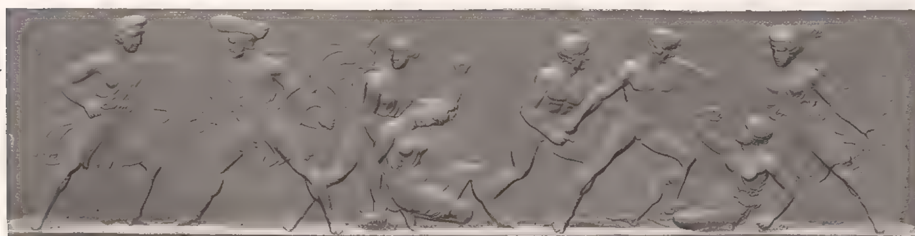




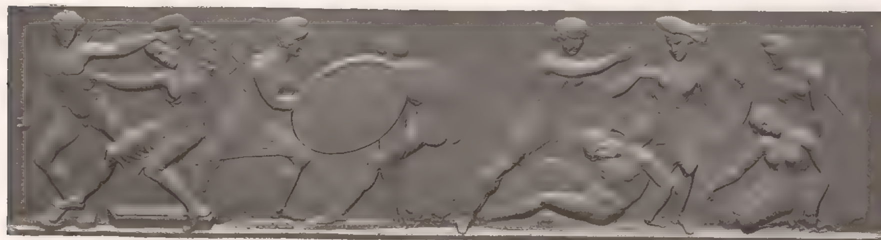




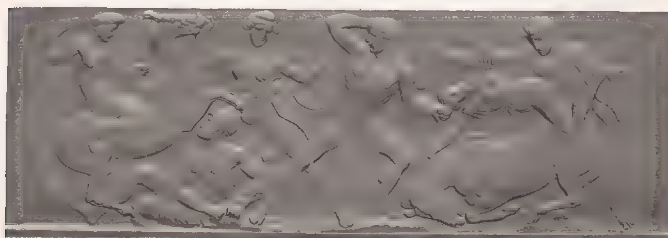
1



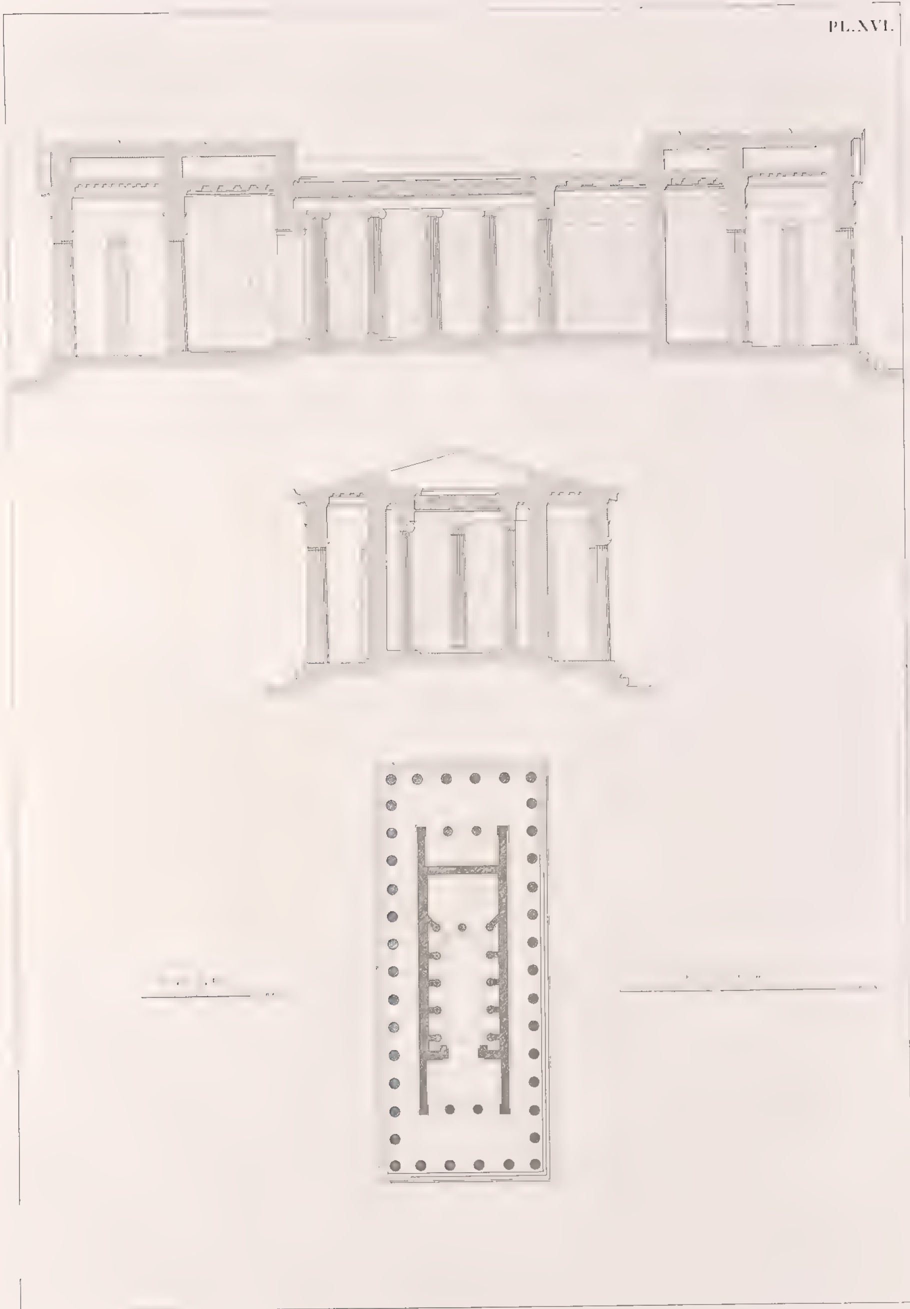
2



3



4





TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT
rue de Seine, 8.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,

OU

RECUEIL GÉNÉRAL

DE

MÉDAILLES, MONNAIES, PIERRES GRAVÉES,
BAS-RELIEFS, ETC.,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

LES PLUS INTÉRESSANTS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE.

GRAVÉS PAR LES PROCÉDES DE M. ACHILLE COLLAS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL DELAROCHE, PEINTRE, MEMBRE DE L'INSTITUT
DE M. HENRIQUEL DUPONT, GRAVEUR;
ET DE M. CHARLES LENORMANT, CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,
PROFESSEUR-SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES.

ICONOGRAPHIE
DES EMPEREURS ROMAINS
ET DE LEURS FAMILLES.

A PARIS,

AU BUREAU DU TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE,
LIBRAIRIE Ve LE NORMANT, RUE DE SEINE, No 8;

CHEZ GOUPIL ET VIBERT, ÉDITEURS MARCHANDS D'ESTAMPES,
BOULEVARD MONTMARTRE, No 15

1843.

ICONOGRAPHIE DES EMPEREURS ROMAINS.

PRÉFACE.

Ce n'est pas sans une vive satisfaction que je mets la dernière main à cette *Iconographie des Empereurs Romains :* des trois grands ouvrages dont doit se composer (avec les *bas-reliefs du Parthénon et de Phigalie*, et une certaine partie des deux *Recueils d'Ornemens*) la série antique du *Trésor de Numismatique*, c'est le premier qu'il m'a été possible d'achever. La *Numismatique des Rois Grecs* est déjà publiée jusqu'aux deux tiers : la *Nouvelle Galerie Mythologique*, beaucoup moins avancée, au moins quant à la rédaction du texte, sera restreinte dans des bornes plus étroites que celles qui avaient été primitivement tracées : j'entrevois donc le terme de ma course, et, grâce à la constance éclairée, à l'amicale confiance du principal éditeur de cette grande entreprise, il me sera peut-être permis de dire à mon tour : *Exegi monumentum*. . . . . .

Je dois aussi, je dois surtout des remercîmens aux nombreux souscripteurs de cet ouvrage, qui ont attendu avec une patience admirable la réalisation des promesses du *Prospectus*. Il faut le dire, tout le monde, dans le premier moment, avait été de bonne foi, et tout le monde s'était trompé : d'un côté, on s'était imaginé qu'une promptitude excessive dans la publication était une des premières conditions du succès ; de l'autre, on avait cru à la possibilité de concilier la rapidité qu'on réclamait alors avec la scrupuleuse exactitude qu'exige un travail scientifique. Je fus, pour mon compte, un des premiers à me détromper, et, au risque de mettre le *Prospectus* tout à fait dans son tort, je m'attachai de plus en plus, et autant que mes forces me le permettaient, à donner un caractère scientifique au Recueil, tout en le rendant accessible aux personnes, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit généralement, qui ne demanderaient pas mieux que de suivre les progrès de l'archéologie, et qui se rebutent faute d'ouvrages propres à guider leurs premiers pas dans la carrière.

Quand je commençai l'*Iconographie des Empereurs Romains*, je partageais, sous un autre rapport, l'illusion générale : je croyais que le domaine de la numismatique latine n'offrait que des sentiers battus, et je m'imaginais que je n'aurais qu'à résumer des travaux qui avaient touché le but et épuisé la matière. L'expérience ne tarda pas à m'ôter cette confiance : je m'aperçus que beaucoup de problèmes n'avaient été qu'imparfaitement résolus, et même, après la judicieuse, élégante et lucide Doctrine d'Eckhel, je me vis contraint de labourer de nouveau une étendue assez considérable du sol. Puissé-je, dans ces tentatives, n'avoir jamais méconnu la supériorité du génie ! Puissé-je n'avoir pas substitué des erreurs et de vaines conjectures à des jugemens dont la réserve était fondée sur une juste appréciation des difficultés de la matière ! Toutefois l'accueil bienveillant fait à quelques dissertations que j'ai détachées de cet ensemble et traitées avec plus de développement dans la *Revue Numismatique*, m'encourage à me persuader que je n'ai pas été toujours coupable d'inexpérience et de témérité.

On ne m'accusera pas non plus, je l'espère, de la prétention d'avoir voulu remplacer et faire oublier, soit dans la *Numismatique des Rois Grecs*, soit dans l'*Iconographie des Empereurs Romains*, les immortels ouvrages de Visconti. Il existe une différence capitale entre le plan de Visconti et le mien : c'est la statuaire en marbre et en bronze qui domine dans la pensée de l'illustre archéologue romain ; les médailles et les pierres gravées lui viennent seulement en aide pour justifier les attributions données aux marbres, et pour combler les lacunes laissées par un art dont les productions sont beaucoup moins nombreuses et moins variées. D'ailleurs, à l'époque de Visconti, c'était encore une grosse affaire que de graver une médaille : les dessinateurs n'étaient ni nombreux ni très-exercés à ce genre de travail ; et quand on avait franchi cette difficulté du dessinateur, l'inexpérience et l'inaptitude du graveur rendaient encore le résultat très-incertain. Pour nous, au contraire, ces difficultés étaient résolues d'avance, pleinement résolues, je ne crains pas de l'affirmer aujourd'hui, malgré la défiance qu'un certain nombre d'amateurs a conservée contre le procédé dont nous avons fait usage : nous étions sûrs, grâce à ce procédé, de pouvoir donner rapidement, et à peu de frais, une masse énorme de monumens, et de les rendre de manière à ce que *la gravure permît* TOUJOURS *de reconnaître la pièce d'après laquelle on l'avait exécutée.* Notre ouvrage pouvait et devait dès lors donner accès à une foule de renseignemens utiles pour l'art et pour l'histoire.

Dans la *Numismatique des Rois Grecs*, j'avais à lutter contre le souvenir d'un ouvrage entièrement exécuté par Visconti, aussi excellent sous le rapport littéraire que sous le rapport scientifique, ample dans les proportions du texte, d'une lecture attrayante pour tous, et placé à une grande hauteur par le jugement unanime de l'Europe savante : au lieu d'une *Iconographie Grecque* qu'on ne pouvait songer à refaire après Visconti, je pensai que le public verrait avec plaisir la mise au jour d'un répertoire aussi complet que possible de ces *Rois grecs* que personne n'avait songé jusqu'à moi à rassembler tous dans une collection purement numismatique.

Il n'en était pas de même quant à l'*Iconographie Romaine :* le texte de cet ouvrage, dont Visconti n'avait pu donner que

la première partie, avait été confié à des mains beaucoup moins habiles; d'ailleurs, l'idée d'un répertoire de la numismatique romaine avait quelque chose d'effrayant et d'infini. Je crus donc que je pourrais, sans témérité, publier une seconde *Iconographie Romaine*, en écartant les portraits des particuliers, pour lesquels la numismatique ne me fournissait que des élémens incomplets et défectueux, et en joignant au type principal et dominant de chaque personnage, les variations de ce type, si souvent embarrassantes pour les yeux les plus exercés. Visconti, dans son plan, n'avait pu assigner à l'étude du *revers* des médailles qu'une place tout à fait secondaire : ici, au contraire, l'explication des revers n'est pas moins importante que celle des têtes, et les lecteurs qui n'ont pas fait une étude approfondie de la numismatique romaine, pourront puiser dans notre ouvrage une idée de cette richesse de renseignemens et d'inductions que les médailles des empereurs fournissent à l'histoire générale.

Au commencement de la publication, nous avions cru devoir retrancher tous les revers qui représentent des monumens d'architecture : nous voulions alors (et notre texte en contient la promesse) donner, sous le titre de *Numismatique des Architectes*, un recueil particulier de toutes les médailles qui reproduisent les édifices construits par les Romains. Mais cette pensée, qui pouvait être accueillie à l'époque où nous croyions devoir marcher plus vite que nous ne l'avons fait, fut abandonnée, dès que nous nous fûmes convaincus de la difficulté qu'il y avait à terminer seulement les ouvrages commencés : dès lors nous n'avons plus négligé de comprendre dans notre Iconographie les médailles les plus importantes pour l'histoire de l'architecture. La lacune que nous signalons ici n'existe que pour les premiers règnes.

Les grands camées des principales collections de l'Europe font le plus bel ornement de la première partie de notre ouvrage : à mesure que les monumens de cette nature deviennent plus rares et moins importans, les grands médaillons se multiplient, et, par leur magnificence, consolent de la disparition des camées. Parmi ces dernières pièces, le lecteur érudit aura remarqué l'absence d'une des plus célèbres, le *Triomphe de Claude*, du Cabinet de La Haye. Nous n'avions rien négligé pour obtenir la communication de l'empreinte de cette pierre, et pourtant nous n'avons pas réussi dans nos efforts. Cette rigueur, déployée à notre égard par les conservateurs du Cabinet de La Haye, est sans doute le résultat d'un malentendu : nous ne pouvons croire que les sentimens de libéralité qui existent aujourd'hui dans toutes les collections scientifiques de l'Europe, et dont nous avons fait l'expérience toutes les fois que nous y avons fait appel, aient disparu d'un pays qui, à d'autres époques, a rendu de si grands services à la république des lettres. En tous cas, le mauvais procédé, s'il existe, doit être purement individuel; et nous ne doutons pas que tout ce qu'il y a d'esprits généreux et éclairés dans le royaume des Pays-Bas ne désavoue hautement une telle conduite.

En contraste avec ces plaintes trop légitimes, il nous est doux d'enregistrer encore une fois le témoignage de notre gratitude pour l'obligeance inépuisable dont nous avons été l'objet de la part des savans préposés à la garde des principaux Cabinets de l'Europe; nous nous sommes surtout adressés à Vienne et à Londres, et nous avons trouvé dans MM. Arneth et Hawkins un empressement tout amical. Nos amateurs français ont témoigné le même intérêt pour nos travaux : M. Révil, dont le tact exquis dans toutes les branches de l'art est universellement apprécié, M. Rollin, dont le coup d'œil et l'expérience font loi dans toute l'Europe, nous ont prêté leur précieux concours; le respectable M. Roland d'Erceville nous a permis de publier un très-bel *Allectus* d'or de sa collection : nous avons surtout largement puisé dans le Cabinet de M. Prosper Dupré, l'un des plus remarquables de l'Europe pour les médailles d'or romaines, produit d'un goût éclairé et d'une critique irréprochable.

Malgré tant de richesses, nous regrettions vivement de ne pouvoir faire entrer dans notre ouvrage les magnifiques médaillons d'or qui faisaient autrefois partie du Cabinet de France, et dont la plupart ont disparu dans le vol de 1831. Après de longues recherches, nous avons retrouvé la plus grande partie des empreintes de ces pièces dans une collection formée par M. Mionnet pour l'Institut. Ces médaillons donnent un intérêt particulier au Supplément qui termine notre ouvrage.

A l'exemple de Visconti, nous nous étions d'avance imposé pour limite le règne de Julien l'Apostat. On peut voir, par nos remarques, que, dès le règne de Dioclétien, un grand nombre de monumens grossièrement exécutés perd toute valeur iconographique. Dans le Bas-Empire, la confusion est encore plus grande, et dès lors il devient presque toujours superflu de chercher des portraits sur les monumens numismatiques. Dès lors aussi, un simple trait suffit pour rendre compte de la plupart des médailles.

En terminant cette Préface, je ne puis me dispenser d'appeler l'indulgence de mon lecteur sur les nombreuses imperfections qu'il rencontrera dans ce travail. Si j'en étais à le recommencer, je ferais infiniment mieux, la chose est certaine. J'ai beaucoup appris, tout en voulant apprendre aux autres : c'est là le résultat nécessaire de tout enseignement pratiqué de bonne foi. Le maître ne se sent à la hauteur de sa tâche que quand il l'a accomplie dans son entier; pour bien faire, il lui faudrait alors reprendre toute la besogne. Mais les entreprises de longue haleine, comme la nôtre, ne sont pas de celles qu'on recommence. Le lecteur me rendra au moins cette justice, j'en suis convaincu d'avance, que je n'ai rien négligé pour le satisfaire, selon le degré d'instruction et d'expérience que j'avais atteint à chaque époque de la publication.

CH. LENORMANT.

ICONOGRAPHIE
DES EMPEREURS ROMAINS
ET DE LEURS FAMILLES.

PLANCHE I.

AIGLE IMPÉRIAL.

L'aigle magnifique qui sert comme de frontispice à la série iconographique des empereurs romains, appartient à une sardonyx du Cabinet impérial de Vienne, dont la possession, par les princes de la Maison d'Autriche remonte, à ce qu'on croit, jusqu'à l'empereur Rodolphe II. Cette pierre, d'une dimension très rare et d'une qualité merveilleuse comme pureté de matière, est gravée sur les deux faces. D'un côté, l'aigle impérial, pris dans les deux couches de la sardoine, repose sur un lit d'onyx d'une blancheur parfaite. De l'autre côté on voit le buste d'Auguste, reproduit sur notre pl. 4, n° 3.

L'aigle paraît avoir été adopté, par les Romains, comme enseigne militaire dès la plus haute antiquité. Marius, au rapport de Pline (*Hist. nat.* X, 5, 4), l'affecta spécialement à la légion romaine sous son deuxième consulat. Avant cette époque, les Romains avaient aussi pour enseigne le loup, le minotaure, le cheval et le sanglier; mais, depuis quelques années, on ne portait plus que l'aigle sur le champ de bataille, et on laissait dans le camp les autres enseignes; Marius y fit renoncer tout-à-fait.

C'est probablement avec le titre d'*Imperator* que l'oiseau de Jupiter passa aux césars comme symbole de la puissance suprême. Auparavant, il figurait déjà sur le sceptre des triomphateurs, et ceux-ci, suivant la tradition commune, l'avaient hérité des premiers rois. L'origine en remontait aux Etrusques, et Denys d'Halicarnasse raconte que ces peuples offrirent à Tarquin l'Ancien, entre autres insignes royales usitées parmi eux, un sceptre surmonté d'un aigle. (*Antiq. Rom.* III. 61.) Suivant Aristophane (*Av.* v. 510 *et seq.*) l'aigle se voyait au sommet du sceptre d'Agamemnon et de Ménélas. On retrouve le même attribut aux mains des rois sur les vases de la grande Grèce, qui retracent les scènes des tragédies grecques les plus célèbres (Welcker, *Ann. del'inst. archéol.*, 1834, p. 306, note 4). Enfin, Xénophon, décrivant le sceptre des rois de Perse comme une longue haste surmontée d'un aigle éployé (*Cyrop.* XVII, 1, 4) semble désigner l'Orient comme étant le berceau du symbole de la toute-puissance chez les Romains.

L'aigle des légions romaines tenait un foudre; celui du Camée de Vienne tient d'une serre une palme, et de l'autre une couronne de chêne, récompense que le sénat décernait à ceux qui avaient sauvé des citoyens. La palme qu'on retrouve si souvent entre les serres de l'aigle sur les médailles des Ptolémées, est une allusion aux victoires d'Auguste, peut-être à celle qui l'avait rendu maître de l'Égypte; elle remplace les deux lauriers qui, sur une médaille d'Auguste, rapportée par Eckhel à l'an de Rome 727, av. J.-C. 72, accompagnent l'aigle éployé, et tenant entre ses serres une couronne de chêne. Dion (LIII, 16) rapporte que, cette année même, entre les honneurs qui furent décernés à Octave avec le nom d'Auguste, le sénat décréta qu'on planterait deux lauriers devant sa maison sur le Palatin, et qu'à ces lauriers on suspendrait des couronnes de chêne, le désignant ainsi sous le double titre de *vainqueur des ennemis de la république* et de *sauveur des citoyens*. Les attributs qu'on remarque aux serres de l'aigle de Vienne ont bien la même signification: mais Auguste paraît trop âgé sur la tête gravée au revers pour qu'on suppose que le travail de la pierre remonte à l'année 727.

L'aigle que nous reproduisons a déjà été publié par Eckhel (*Choix des pierres gravées du Cab. imp.* Pl. III).

PLANCHE II.

CHAPITRE PREMIER.

AVANT CÉSAR.

CN. POMPEIUS MAGNUS, ET SES FILS.

N° 1.

MAGNVS PIVS IMPerator ITER. *Magnus le Pieux, empereur pour la seconde fois.* Tête du grand Pompée, nue, à droite, entre un *lituus* et un *præfericulum*.

℟. PRÆFectvs ORÆ MARITimæ ET CLASsis · EX · Senatvs Consvlto. *Chargé du commandement des côtes et de la flotte par décret du sénat.* (La légende du revers fait suite à celle de la tête.) Neptune debout, couronné de laurier, tenant un *acrostolium* de la droite, le pied droit posé sur une proue de navire. De chaque côté, Anapias et Amphinomus emportent leurs parens sur leurs épaules. Denier d'argent.

N° 2.

MAGNvs. *Magnus.* Tête de Janus.

℟. PIVS · IMPerator · *Le Pieux, empereur.* (Suite de la légende de la tête.) Proue de vaisseau ornée d'une étoile. As de bronze, module du grand bronze impérial.

N° 3.

NEPTVNI. (*Tête de*) *Neptune.* Tête du grand Pompée, nue, à droite. Au-dessous, un dauphin; au-devant, un trident.

℟. Q. NASIDIVS · *Quintus Nasidius.* Galère à la voile. Au-dessus, une étoile. D. d'arg.

N° 4.

CN. MAGNVS · IMPerator · Filivs · *Cn. Magnus, empereur, le fils.* Tête du grand Pompée, nue, à droite.

℟. M. MINATivs SABINvs PRoQvæstor. *M. Minatius Sabinus, proquesteur.* Un général sortant d'un vaisseau, donne la main à une femme tourrelée, tenant une haste de la gauche, et aux pieds de laquelle est un monceau d'armes. D. d'arg.

Ces médailles, qui toutes quatre offrent la tête du grand Pompée, ont été frappées après sa mort par ses fils, les trois premières par Sextus Pompée, en Sicile, et la quatrième en Espagne, par Cn. Pompée, avant la bataille de Munda. On ne connaît pas de médailles avec l'effigie du grand Pompée, frappées de son vivant. Les deniers d'argent qu'on donne à l'époque de ses campagnes contre les pirates, ne portent que son nom MAGNus PRO · COS · (*Pompée, le-Grand, proconsul.*

Avant Jules-César, aucun citoyen, quelle qu'eût été sa puissance, n'avait osé

se faire représenter en buste sur les monnaies de la république. Tous les portraits qu'on rencontre jusqu'à cette époque sont commémoratifs, et ceux du grand Pompée doivent être rangés dans la même classe. On remarquera que les légendes dont ces portraits sont accompagnés se rapportent, non à Pompée, mais à ses fils. C'est pourquoi nous n'en donnerons l'explication qu'après avoir décrit la médaille sur laquelle sont retracés les portraits de Sextus Pompée et de son frère Cnæus.

N° 5.

MAGNvs PIVS · IMPerator ITERvm · *Magnus le Pieux, empereur pour la seconde fois.* Tête de Sextus Pompée, nue, légèrement barbue, à droite. Dans une couronne de chêne.

℞. PRÆFectvs CLASsis ET · ORÆ MARITimæ EX Senatvs Consvlto · *Chargé par le sénat du commandement de la flotte et des côtes.* Têtes nues affrontées du grand Pompée et de son fils Cnæus. Derrière Pompée, un *lituus;* derrière Cnæus, un trépied. Denier d'or d'un grand module. (Cabinet de M. Prosper Dupré; très rare.)

Les évènemens de la vie du grand Pompée n'ont pas besoin d'être rappelés : nous donnons seulement le sommaire chronologique de l'histoire de ses fils :

L'an de Rome.	Av. J.-C.	
705	49	Commencement de la guerre civile. Cn. Pompée se rend à Alexandrie, obtient une flotte auxiliaire de Ptolémée Dionysius, et fait voile vers l'Epire.
706	48	Bataille de Pharsale et mort du grand Pompée. Cnæus part de Dyrrachium pour se joindre aux partisans de son père qui se réunissaient en Afrique.
707	47	Caton insinue à Cnæus de se faire chef d'une armée séparée. Celui-ci s'empare des îles Baléares, débarque en Espagne, et met dans ses intérêts les villes de la Bétique. Son frère Sextus se joint à lui, et tous deux battent les lieutenans de César.
708	46	Départ de Jules-César pour l'Espagne.
709	45	Au printemps, bataille de Munda, dans laquelle les fils de Pompée sont défaits, et Cnæus tué. Sextus se réfugie dans les Pyrénées et se met à la tête d'une bande de fugitifs.
		Après le départ de Jules, Sextus rentre en Espagne et reforme son parti.
710	44	Le 15 de mars César est assassiné. Sextus, après avoir battu Pollion, lieutenant du dictateur, revient à Rome, rentre dans ses biens, et se fait investir par le sénat du commandement de la flotte et des côtes.
711	43	Formation du triumvirat. Commencement des proscriptions. Déclaré par la loi *Pedia* ennemi de la
comm. de 712	42	république, Sextus se réfugie en Sicile, se fait livrer cette province par Bithynius, et donne asile aux proscrits.
		Pendant les années 712 et 713, Sextus Pompée reste paisible possesseur de la Sicile.
714	40	Octave, voulant faire cesser les déprédations de Sextus sur les côtes de l'Italie, épouse Scribonia, sœur utérine d'une seconde Scribonia, femme de Sextus.
715	39	Sextus, toujours maître des forces maritimes, affame l'Italie. Octave et Antoine ont avec lui à Misène une entrevue dans laquelle les triumvirs abandonnent à Sextus, pour cinq ans, l'Achaïe, la Sicile et la Sardaigne.
716	38	Rupture de la paix conclue l'année précédente. Guerre maritime dans laquelle Sextus maintient ses avantages.
717	37	Agrippa est chargé d'arrêter les progrès de Sextus. On abroge à Rome le sacerdoce et le consulat désignés à ce dernier.
718	36	Défaite de Sextus par Agrippa.
719	35	Sextus, refugié en Asie, est livré par un prince galate à Titius; ce lieutenant de Marc-Antoine le fait mourir.

La plus ancienne des médailles reproduites sur notre planche, est celle qui porte le n° 4. Le revers représente l'arrivée de Cnæus en Espagne. Cette province, figurée sous les traits d'une femme tourrelée, reçoit le fils de Pompée à la sortie de son navire. Les armes amoncelées auprès de l'Espagne indiquent les ressources militaires que cette province offrait alors au parti de Pompée. La pièce doit avoir été frappée de la fin de 707 au printemps de l'année 709. *M. Minatius Sabinus*, proquesteur, est le nom d'un lieutenant de Cnæus, dont l'histoire n'a pas d'ailleurs conservé le souvenir.

Après cette médaille, et dans l'ordre des temps, vient l'as décrit sous notre n° 2. *Magnus*, *le Grand*, surnom conquis par Pompée le père dans ses premières campagnes, avait passé à ses fils et était devenu pour eux un nom patronymique. Le surnom de PIVS, *le Pieux*, avait été adopté par Sextus, soit à cause de l'asile qu'il offrait aux partisans de Brutus et de Cassius, après la bataille de Philippes, soit plutôt pour marquer son attachement à la mémoire de son père. Le titre d'*Empereur* doit se rapporter, suivant l'opinion d'Eckhel, à la première victoire de Sextus sur Pollion, lieutenant de César.

La double tête de Janus, représentée sur cet as, offre indubitablement les traits du grand Pompée, couronné de lauriers. Ce fait, depuis long-temps reconnu, est demeuré jusqu'à présent unique dans la science. Les as, avec les traits de Pompée, et la légende de son fils Sextus, sont les derniers qui aient été frappés dans l'empire romain. Immédiatement après eux, on voit arriver les *grands bronzes* d'Auguste. Peut-être le type de Janus, constamment affecté à l'as romain, ne doit il pas être expliqué ici autrement que par la persistance de l'usage.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y ait un certain rapport entre la *proue de vaisseau*, attribut qui, sur les as romains, accompagne la tête de Janus, et la *galère à la voile,* qu'on remarque au revers de notre n° 3. Évidemment ce dernier symbole fait allusion à la puissance maritime de Sextus Pompée, puissance qui le rendit maître des approvisionnemens de Rome, jusqu'à ce qu'il eût été vaincu par Agrippa. L'étoile qui, sur l'as, décore le bordage de la proue, brille sur le denier, au-dessus de la galère. La première pièce nous offrait le grand Pompée sous les traits de Janus: la seconde le représente sous ceux de Neptune. La légende NEPTVNI, jointe à la tête de Pompée, est là pour indiquer la prétention que, suivant Dion (XLVIII, 19 et 48) et Appien (V, 100), manifesta Sextus, après ses victoires sur Octave, d'être le propre fils de Neptune.

On trouve la même allusion sur la médaille n° 1, laquelle nous offre de plus une représentation propre à la Sicile. La figure au milieu du revers est évidemment celle de Pompée, sous les traits de Neptune : la tête en est couronnée comme au Janus du n° 2. La confusion du personnage de Pompée avec celui de Neptune convient à la fois aux victoires navales du père et aux succès du fils sur le même élément. elle n'a rien qui puisse nous étonner dans les habitudes du symbolisme antique, et l'on ne doit point se fier aveuglément au témoignage des écrivains tous favorables à Octave, qui voient dans cette apothéose du grand Pompée un excès d'orgueil de la part de son fils.

Anapias et *Amphinomus* sont les noms généralement attribués par les auteurs de l'antiquité aux jeunes gens de Catane, qui, dans une éruption de l'Etna, s'immortalisèrent en emportant leurs vieux parens sur leurs épaules. Cet emblème, fréquent sur les médailles de Catane, désigne à la fois la Sicile dont Sextus était maître, et la piété de ce général envers la mémoire de son père.

Le titre d'*empereur pour la seconde fois*, IMP. ITER, doit avoir été conquis par Sextus, après un de ses succès maritimes contre Octave. *Q. Nasidius*, sur n° 3, est le nom d'un des lieutenans de Sextus. Le *lituus* et le *præfericulum*, du n° 1 désignent le sacerdoce augural, dont jouissait Pompée. On retrouve le lituus derrière sa tête, au revers du n° 5. Le portrait entouré d'une couronne de chêne (ce qui équivaut à l'épigraphe : OB CIVES SERVATOS, et indique l'asile ouvert par Sextus aux proscrits), ce portrait ne peut être que celui de Sextus. La tête jeune placée au revers, en regard de celle du grand Pompée, est donc celle de Cnæus, frère aîné de Sextus, mort avant lui en Espagne, à la bataille de Munda.

« Pompée eut cinq femmes, dont la première fut Antistia, qu'il fut obligé de » répudier pour épouser Émilie, belle-fille de Sylla. Celle-ci était alors enceinte » de son premier mari, et mourut en couches; Mucia, fille de Scévola, fut sa » troisième femme. A son retour de la guerre d'Asie, il s'en sépara par un di- » vorce; Julie, fille de César, fut la quatrième; et la cinquième fut Cornélie, fille » de Métellus Scipion, et veuve du jeune Crassus. Cnæus et Sextus étaient nés de » Mucia. » (*Visc. Icon. Rom.*, I, p. 120, in-4°).

La belle médaille, n° 5, que M. Dupré nous a permis de publier, a été trouvée en juillet 1834, à Ambenay, près de Rugles, département de l'Eure, avec l'Octavie du n° 13, et cent quarante autres médailles d'or, dont les plus anciennes sont consulaires, et les plus modernes ne s'étendent pas au-delà des premières années du règne d'Octave.

CHAPITRE II.

LES DOUZE CÉSARS.

§ I. JULES CÉSAR.

Nº 6.

Tête de César, laurée, à droite.

℞. (Non gravé.) L. FLAMINIVS · IIIVIR · *L. Flaminius, triumvir (monétaire).* Déesse debout, tenant un caducée et une haste. D. d'A.

Nº 6 *bis*

SENATVS CONSVLTO. Tête de Jules César, laurée, à droite.

℞. CAESAR DIVI FILIVS. *César, fils de (César) le divin.* L'Abondance, debout, tenant une branche d'olivier et une corne remplie de fruits. D. d'arg.

Nº 7.

LAVS · IVLIA · CORINTHVS. Tête laurée de Jules César, à droite. Une main en contremarque sur le cou.

℞. L. CERTO AEFICIO C. IVLIO · II · VIRIS · *L. Certus Æficius, C. Julius, étant duumvirs.* Bellérophon monté sur Pégase, et brandissant sa lance. Æ. 6 1/2. Mionnet, *Villes de l'Achaïe*, Nº 177. Suppl. Nº 369. (Rare.)

Nº 8.

DIVOS · IVLIVS · *Le divin Jules.* Tête de César, laurée, à droite.

℞. CAESAR DIVI FILIVS · *César, fils du divin (César).* Tête d'Octave, nue, à droite. Grand-bronze.

Nº 9.

C. IVLIVS · CAESAR IMPERATOR CONSVL III · *C. Jules César, empereur, consul pour la troisième fois.* Tête de Jules César, nue, à droite.

℞. IMPERATOR CAESAR TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS DACICVS · PARENS PATRIÆ RESTITVIT · *Restitué par l'empereur César Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, Père de la Patrie.* D. d'or. (Cabinet de M. Prosper Dupré; très rare.)

Nº 10.

Tête de Jules César, laurée, de face, sur grenat oriental, avec la signature ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΣ. (*Ouvrage de*) *Dioscoride.* (Collection Blacas.)

Nº 11.

Buste de Jules César, laurée, revêtu de l'égide, tourné à droite. Dans le champ, d'un côté un *lituus*, de l'autre une étoile. (Cornaline de la Collection Blacas.)

La seule des médailles réunies sur cette planche qui ait été frappée du vivant de Jules-César, est le nº 6; elle appartient à l'époque de la vie du dictateur comprise entre le décret du Sénat qui ordonna que son effigie fût placée sur la monnaie, et sa mort, arrivée aux ides de mars de l'an 710 de Rome, c'est-à-dire un espace de deux mois au moins, et d'un an au plus. Voyez sur cette question, Eckhel, *Doctr. num.*, tom. VI, p. 7.

Le nº 6 est commémoratif, et a été frappé par l'ordre d'Octave, comme l'indique la légende du revers. Il en est de même du nº 8, que la rudesse du travail et l'incertitude des portraits, reporte à la fabrique de la Gaule, ou plutôt de l'Espagne.

Rien de plus rare en effet que de trouver sur les pièces frappées hors de l'Italie et des villes dans lesquelles les empereurs avaient leur résidence, des portraits qui portent avec eux la garantie d'une parfaite ressemblance : les monétaires, presque toujours médiocres, ne connaissaient pas de vue leurs modèles, et n'opéraient que sur des imitations dans lesquelles la ressemblance était déjà altérée. Cette observation, dont on ne peut contester l'exactitude dans presque tous les exemples, n'en rend que plus frappantes certaines exceptions, au premier rang desquelles il faut placer le beau portrait de Jules-César, de notre nº 7 retracé sur une médaille de la colonie de Corinthe. On sait que cette ville, détruite par le consul Mummius, l'an de Rome 608 (146 av. J.-C.), ne fut relevée que par Jules-César, qui y établit une colonie, en 710, l'année même de sa mort. On peut donc penser que le portrait nº 7 a été exécuté immédiatement après la mort du dictateur, et d'après un excellent modèle. *Laus Julia* était le nom qu'avait reçu la colonie. *L. Certus Æficius et Caius Julius duumvirs*, désignent les magistrats qui, dans les colonies, tenaient lieu des consuls de la métropole.

Le portrait nº 9, restitué par Trajan, est remarquable par l'affectation qu'a mise l'artiste monétaire à rapprocher le plus possible les traits de César de ceux de Trajan lui-même. Il faut observer que l'archétype de cette monnaie de restitution n'existe pas et n'a pas pu exister : César, à l'époque où il portait les titres d'*empereur, consul pour la troisième fois* (c'est-à dire l'an 708), n'ayant pas encore obtenu du Sénat le droit de placer son effigie sur les monnaies. Une autre particularité digne d'attention qu'offre cette pièce, c'est la tête chauve du dictateur. Cette particularité, confirmée par les témoignages contemporains, est dissimulée sur les monnaies frappées du vivant de César ou peu de temps après sa mort, non seulement par la couronne de laurier, que César ne quittait plus, depuis que le Sénat la lui avait décernée, mais encore par une abondante chevelure, qu'on doit regarder comme postiche.

Le Jules-César de Dioscoride (nº 10) peut être considéré comme un chef-d'œuvre de la glyptique des anciens. Peut-être la signature en a-t-elle ajoutée après coup; au moins le nom de l'artiste se présente-t-il sous une forme bien incorrecte : ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΣ au lieu de ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ, que l'on retrouve sur les pierres authentiques de ce maître. La cornaline nº 10 n'appartient point à l'époque du dictateur, ni même à celle d'Auguste. L'étoile placée sur cette pierre, presque au-dessus de la tête de Jules César, fait allusion sans doute à la comète qui parut immédiatement après sa mort.

Nous nous abstenons d'ailleurs de tous détails biographiques sur Jules-César, et nous continuerons d'en user de la sorte, toutes les fois qu'il s'agira, dans nos publications, de personnages aussi connus.

L'habitude des numismatistes est de placer immédiatement après la monnaie de César les pièces qui portent l'effigie de M. Brutus, son meurtrier : la place de Brutus n'est point, à nos yeux, dans la série impériale, mais dans celle des grands hommes de la république : nous donnerons son portrait à la fin de notre iconographie impériale, avec le petit nombre de ceux d'autres citoyens illustres qui se sont conservés sur les deniers consulaires.

§ II. MARC-ANTOINE, OCTAVIE ET CLEOPATRE.

Nº 12.

M · ANTONIVS · MARCI FILIVS MARCI NEPOS AVGVR IMPERATOR TERTIVM · *Marc-Antoine, fils de Marcus, petit-fils de Marcus, augure, empereur pour la troisième fois.* Tête nue de Marc-Antoine, à droite.

℞. CONSVL DESIGNATVS ITERVM · ET · TERTIVM IIIVIR REI PVBLICÆ CONSTITVENDÆ · *Consul désigné pour la deuxième et la troisième fois, triumvir pour constituer la république.* Buste de femme, à droite, les cheveux relevés derrière la tête. Denier d'or. (Cabinet de M. Prosper Dupré; *rarissime.*)

Nº 13.

Médaille semblable. (Cabinet de la Bibliothèque Royale.)

Nº 14.

M. ANTONIVS · IMPERATOR CONSVL · DESIGNATVS ITERVM · ET · TERTIVM · *Marc-Antoine, empereur, consul désigné pour la*

deuxième et la troisième fois. Tête d'Antoine, à droite, couronnée de laurier. La tête et la légende dans une couronne de lierre.

℞. IIIVIR R. P. C. *Triumvir pour constituer la république.* Ciste bachique entre deux serpens. Un buste de femme au-dessus de la ciste. Médaillon d'argent. (Rare.)

N° 15.

Même légende qu'au n° 14. Bustes conjugués d'Antoine, couronné de lierre, et d'une femme, la tête nue.

℞. Même légende qu'au n° 14. Ciste bachique entre deux serpens : au-dessus, une figure de Bacchus, tenant d'une main le thyrse et de l'autre le canthare. Médaillon d'argent. (Rare.)

N° 16.

Légende effacée. Têtes affrontées d'Antoine et d'une femme coiffée à peu près comme les précédentes.

℞. Légende effacée. Char traîné par quatre hippocampes, dans lequel on ne distingue plus qu'un seul personnage. Grand-br.

N° 17.

M. ΑΝΤΩΝΙΟϹ · ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ · ΤΡΙΤΟΝ · ΤΡΙΩΝ · ΑΝΔΡΩΝ · *Marc-Antoine, empereur pour la troisième fois, triumvir.* Tête nue de Marc-Antoine, à droite.

℞. ΒΑϹΙΛΙϹϹΑ · ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ · ΘΕΑ · ΝΕΩΤΕΡΑ · *La reine Cléopâtre, nouvelle déesse.* Tête diadémée de Cléopâtre, à droite. (Rare.)

N° 18.

ANTONI ARMENIA · DEVICTA · (*Effigie*) *d'Antoine, l'Arménie subjuguée.* Tête nue de Marc-Antoine. Derrière, une tiare arménienne.

℞. CLEOPATRAE · REGINAE · REGVM · FILIORVM · REGVM · (*Effigie*) *de Cléopâtre, reine des rois fils de rois.* Tête de Cléopâtre diadémée. Au-dessous, une proue de vaisseau. D. d'arg. (Rare.)

On retrouvera sur la planche III d'autres portraits de Marc-Antoine avec les variétés les plus remarquables qu'offrent ces portraits. La réunion des pièces 12 à 18 sur la planche II, a pour objet d'éclaircir, autant que possible, la question des portraits depuis si long-temps débattue entre Octavie et Cléopâtre.

Avant d'entrer dans cette discussion, il importe de remettre sous les yeux du lecteur la série des faits principaux qui se rattachent à cette partie de l'histoire de Marc-Antoine.

L'an de Rome.	— Av. J.-C.	
711	43	Antoine portait alors les titres : COS · IMP · Triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide.
712	42	COS · IMP · Bataille de Philippes.
713	41	COS · IMP · Antoine passe en Asie. Première entrevue du triumvir avec Cléopâtre à Tarse en Cilicie.
714	40	COS · IMP. Mort de Fulvia, femme d'Antoine. Il épouse Octavie, sœur d'Auguste.
715	39	COS · DES · II · ET · III · IMP · II · Antoine est désigné consul pour les années 720 et 723. Après la victoire de Ventidius, son lieutenant, sur les Parthes, il prend le titre d'*Empereur pour la seconde fois.*
717	37	*Mêmes titres.* Antoine revient à Rome : quand il repart pour l'Asie, Octavie le suit jusqu'à Corcyre; mais Antoine la renvoie à Rome sous prétexte de ne pas l'exposer aux dangers de la guerre.
718	36	COS · DES · II · ET · IMP · III · Après avoir essuyé des pertes considérables dans sa campagne contre les Parthes, Antoine retourne en Egypte, et distribue les villes de l'Asie aux fils qu'il avait eus de Cléopâtre.
719	35	*Mêmes titres.* Au moment de son départ pour l'Arménie, Antoine apprend qu'Octavie vient le rejoindre, et que déjà elle est à Athènes. A la prière de Cléopâtre, il envoie à Octavie l'ordre de rebrousser chemin, et rentre lui-même en Egypte.
720	34	COS . II · DES · III · IMP · III · Antoine fait prisonniers, par ruse, Artavasde, roi d'Arménie, sa femme et ses enfans; il les emmène à Alexandrie et les fait paraître à sa suite dans la pompe de son triomphe : après quoi il partage de nouveau les plus belles villes de l'Asie et de l'Afrique entre le fils que Cléopâtre avait eus de César et les siens.
721	33	*Mêmes titres.* Commencement de la guerre civile entre Antoine et Octave.
722	32	Antoine répudie Octavie.
723	31	COS · III · IMP · III · Antoine prend le titre de *Consul pour la troisième fois* au mépris de l'acte d'abrogation qui lui avait substitué Messala Corvinus.
724	30	*Mêmes titres.* Défaite et mort d'Antoine.

On voit par le tableau précédent que les pièces n°s 12, 13, 14 et 15, qui offrent le portrait d'une femme jeune, dont la tête n'est pas ornée du diadème, et dont le nom n'est pas désigné, doivent avoir été frappées entre les années 718 et 720, puisque Antoine porte sur ces pièces le titre d'*Empereur pour la troisième fois*, et qu'il n'a pas encore celui de *Consul pour la seconde.*

D'autres têtes d'Antoine et d'une femme conjuguées ou affrontées se retrouvent sur des pièces de bronze frappées par divers lieutenans de Marc-Antoine, savoir :

Par M. *Fonteius Capito*, avec le titre IMP · COS · DES · ITER · ET · TERT. (commencement de l'année 715.)

Par M. *Oppius Capito*, avec le titre : IMP · COS · DESIG · ITER · ET · TERT · ou simplement IMP. COS. DES. (Même époque.)

Par le même, avec le titre : IMP · IT · COS · DESIG · IT · ou ITER · ET · TERT. (de la fin de 715 à 718.)

Par le même, avec le titre : IMP · TER · COS · DES · ITER · ET · TERT · (De 718 à 720.)

Par *L. Sempronius Atratinus.* IMP · TER · COS · DES · ITER · ET · TERT ·, ou simplement IMP · TER · COS · DES · (De 718 à 720.)

Par *L. Calpurnius Bibulus* : IMP · TER · COS · DESIG · TER · (De 720 à 723.)

Les monnaies de bronze des lieutenans d'Antoine sur lesquelles on trouve représentée une femme de ce triumvir nous permettent de remonter de trois ans plus haut que les médailles d'or et les médaillons cistophores d'argent. La plus ancienne de ces monnaies de bronze appartient au commencement de l'année 715, et Antoine ne dut épouser Octavie que dans la dernière moitié de l'année 714. De toutes les autres pièces mentionnées précédemment, la seule qui semble descendre au-dessous de 720, est la monnaie de L. Calpurnius Bibulus, et peut-être la légende de cette pièce qu'Eckhel cite d'après Vaillant. (*Hist. Ptol.*, p. 197.) est-elle fautive et faut-il lire : COS · DESIG · ITER au lieu de : COS · DESIG · TER · On peut donc conclure que toutes les médailles qui portent la tête d'Antoine et d'une femme, sans désignation, ont été frappées de 715 à 720

Or, nous possédons précisément une pièce de l'année 720, et, sur cette pièce, nous voyons paraître, pour la première fois, le nom de Cléopâtre : c'est le denier d'argent n° 18, dont les légendes constatent le triomphe d'Antoine, et le partage qu'il fit de l'Asie aux enfans de la reine d'Egypte. Les portraits de femmes retracés sur les médaillons d'argent, n°s 14 et 15 (médaillons frappés probablement à Tralles, à Apamée de Phrygie, ou dans quelque autre ville de l'Asie Mineure, patrie connue des cistophores), n'offrent, pour ainsi dire, aucune analogie avec la tête de Cléopâtre des n°s 17 et 18. La coiffure dépourvue de diadème ne convient pas non plus à Cléopâtre : seulement, sur le n° 15, le menton est plus prononcé que sur le n° 14, et surtout que sur les pièces d'or n°s 12 et 13. Cette saillie caractéristique du menton est encore plus évidente sur le grand bronze n° 16, pièce dont la légende est effacée, mais qui doit avoir été frappée par un des lieutenans de Marc-Antoine, dont les noms ont été rapportés ci-dessus (comparez dans Morell, *Fam. Sempronia.* Tab. II, n° 11, une pièce de même dimension que notre n° 16, et dont les types sont semblables à la face et au revers).

Mais sur cette pièce encore, la tête est dépourvue du diadème qu'on remarque aux portraits de Cléopâtre. La Bibliothèque royale ne possède qu'un très petit nombre de ces pièces des lieutenans de Marc-Antoine, et la conservation de celles que nous avons pu consulter laisse trop à désirer pour que nous ayons jugé à propos de les joindre à notre planche, déjà surchargée; toutefois, il nous semble que le type s'en rapproche en général du médaillon cystophore n° 15.

Eckhel hésitait encore à donner à Octavie la tête de femme des médaillons cistophores; il pensait que les lieutenans d'Antoine avaient pu, suivant leur caprice, ou le désir plus ou moins grand qu'ils avaient de flatter la passion de leur général, reproduire, sur les monnaies qu'ils faisaient frapper, la tête d'Octavie ou celle de Cléopâtre; au reste, avant ce numismatiste célèbre, on donnait indifféremment toutes ces têtes, tant d'argent que de bronze, à Cléopâtre, et

c'est dans cette intention que Morell a accentué le nez et le menton de tous les portraits de femme placés en regard ou à côté de Marc-Antoine, qu'on rencontre dans son recueil des médailles consulaires.

Mais Eckhel s'était déjà formellement prononcé pour Octavie, en rapportant le denier d'or dont nous donnons deux exemplaires, le second (celui de la Bibliothèque royale) provenant de la découverte d'Ambenay (1). La comparaison attentive que le lecteur pourra faire de nos nos 12 et 13 avec les nos 17 et 18, sur lesquels on voit le portrait de Cléopâtre, l'amènera sans doute à embrasser la même opinion. S'il hésite encore pour ce qui regarde la tête du no 16, les cystophores lui paraîtront bien plus voisines d'Octavie que de Cléopâtre. Ce n'est probablement pas sans une intention formelle qu'Antoine se sera refusé à inscrire sur les monnaies le nom de sa compagne. La politique l'obligeait à adopter l'effigie d'Octavie; mais déjà époux secret de Cléopâtre, il répugnait à ce qu'on prononçât un autre nom que celui de la reine d'Égypte; peut-être même n'était-il pas fâché de voir régner quelque incertitude sur le nom de sa véritable épouse; et si ses lieutenans pouvaient flatter la passion de leur général, sans trop se compromettre avec Octave, c'était en donnant aux portraits officiels d'Octavie quelques uns des traits caractéristiques de Cléopâtre : au moins expliquerait-on ainsi la saillie du menton que nous avons signalée sur les pièces nos 15 et 16.

PLANCHE III.

Suite du § II. MARC-ANTOINE, SON FRÈRE ET SON FILS. — TRIUMVIRAT.

N° 1.

Tête de Marc-Antoine barbue, à droite. Sans légende.

℞. C. VIBIVS VARVS. *C. Vibius Varus.* Déesse debout, tenant une Victoire et une corne d'abondance. D. d'arg.

Les pièces sur lesquelles Antoine est représenté barbu ont cela de remarquable, qu'elles indiquent l'époque qui suivit immédiatement la mort de Jules-César, et pendant laquelle le futur triumvir laissa croître sa barbe et ses cheveux, en signe de deuil et de vengeance. César mourut au printemps de 710. Toutes les pièces d'Antoine de l'an 711 le représentent barbu : on n'a pas de monnaie certaine de ce triumvir de l'an 712 avec son portrait; mais les médailles de l'an 713, postérieures à la défaite de Brutus et de Cassius, nous l'offrent avec le menton rasé.

C. Vibius Varus est le nom d'un magistrat monétaire dont les historiens ne font d'ailleurs aucune mention.

N° 1 *bis*.

Marcvs ANTonivs IMPerator AVGvr IIIVIR Rei Pvblicæ Constitvendæ. M. NERVA PROQvæstor Provincialis. *Marc-Antoine, empereur, augure, triumvir pour la constitution de la république. M. Nerva, proquesteur provincial.* Tête nue, imberbe, de Marc-Antoine, à droite.

℞. L. ANTONIVS COnSvL. *L. Antonius, consul.* Tête nue de L. Antonius à droite. D. d'arg.

L. Antonius, second frère du triumvir, avait été tribun du peuple en 710, pendant le consulat de Marc-Antoine. Élu lui-même au consulat en 713, il demeura chargé, en Italie, des intérêts de son frère, parti pour l'Asie. Excité par Fulvie, femme de Marc-Antoine, il profita du mécontentement qu'excitait contre Octave le partage des terres qu'il venait de faire aux vétérans de Jules-César, et déploya l'étendard de la révolte. Mais Octave l'ayant assiégé dans Pérouse, le fit prisonnier, et mit ainsi fin à cette guerre, après quoi il rendit à Lucius sa liberté, et lui accorda, par déférence, le gouvernement de l'Espagne. Les historiens se taisent sur ce que devint ensuite le frère du triumvir.

Le désordre de ces temps explique comment L. Antonius put se laisser aller à la vanité de placer son effigie sur les monnaies. Il ne faisait que suivre l'exemple donné, non seulement par les triumvirs, mais encore par M. Brutus, le farouche républicain. Un autre frère de Marc-Antoine, C. Antonius, n'alla pas si loin; mais on trouve son nom sur des médailles qui le désignent comme proconsul : ce titre indique la province de Macédoine, que son frère lui avait cédée, afin de pouvoir enlever la Gaule à Décimus Brutus. Caïus s'étant hâté de partir pour la Macédoine tomba entre les mains de M. Brutus, qui le fit mettre à mort, en représailles de l'assassinat de Cicéron et des autres victimes des triumvirs.

(1) L'exemplaire connu d'Eckhel appartenait à la collection d'un Anglais nommé Lefroy, à Livourne; et Philippe Venuti l'avait publiée avec onze autres pièces du même cabinet (*Duoden. numism.* Livourne, 1743). Bracci reproduisit la pièce dans ses *Memorie degli ant. incis.*, tom. II, tav. 12, no 1; mais, à l'exemple de Venuti, il continua de donner à la femme le nom de Cléopâtre. Cette pièce offrait d'ailleurs cette particularité remarquable, que les E, comme sur quelques rares inscriptions, étaient figurés par deux I juxtaposés (IMP. TIIRT. COS. DIISIG, etc....) Nous ne savons ce qu'elle est devenue; la Bibliothèque en a perdu une dans le vol de 1831, et le duc de Blacas en possède une cinquième.

N° 2.

ANTONivs AVGvr IMPerator III. COnSvl DESignatvs III. IIIVir Rei Pvblicæ Constitvendæ. *Antoine, augure, empereur pour la troisième fois, consul désigné pour la troisième fois, triumvir pour la constitution de la république.* Tête nue de Marc-Antoine.

℞. M. ANTONIVS · Marci Filivs · *M. Antoine, fils de Marcus.* Tête nue de Marc-Antoine le fils. (D. d'or *rarissime.*)

Cette pièce, d'après les titres que Marc-Antoine y reçoit, doit être rapportée à l'an 720, époque à laquelle eut lieu le triomphe de Marc-Antoine à son retour de l'Arménie, et le partage des villes de l'Asie et de l'Afrique entre les fils de Cléopâtre. Outre les jeunes Ptolémée et Alexandre, que lui avait donnés Cléopâtre, Antoine avait un fils de Fulvie, du nom de M. Antoine comme lui et que les Grecs de l'Orient, parmi lesquels il était élevé, désignaient par le diminutif d'*Antyllus*. C'est cet Antyllus dont le portrait se voit sur les monnaies d'or que nous reproduisons; il n'avait que douze ans quand cette pièce fut frappée. Quatre ans après, Marc-Antoine, à son retour d'Actium, se hâta de le revêtir de la robe virile; mais Octave le fit mettre à mort aux pieds de la statue de Jules-César, auprès de laquelle il s'était réfugié.

Eckhel avait élevé, sur la médaille d'Antyllus, des doutes que la découverte de nouveaux exemplaires a entièrement dissipés. La pièce que possédait la Bibliothèque Royale a disparu dans le dernier vol : nous la reproduisons ici d'après une empreinte que M. Mionnet nous a permis d'emprunter à sa précieuse collection.

N° 3.

Marcvs ANTonivs IMPerator AVGvr IIIVIR. R. P. C. M. BARBATvs Qvæstor Provincialis. *Marc-Antoine, empereur, augure, triumvir pour la constitution de la république. M. Barbatus, questeur provincial.* Tête nue de Marc-Antoine, à droite.

℞. CAESAR · IMPerator · PONTifex · IIIVIR R. P. C. *César, empereur, pontife, triumvir pour la constitution de la république.* Tête nue d'Octave, à droite. D. d'or. (Cab. de M. Prosper Dupré; rare.)

N° 4.

Cornaline. — Tête nue de Marc-Antoine, à droite. (Inédit.)

N° 5.

Cornaline. — Tête nue d'Octavie? à droite. (Inédit.)

Le no 3 a été frappé la même année que les pièces de L. Antonius. M. Barbatus est un magistrat dont on retrouve le nom sur les monnaies de Lucius. Octave apparaît ici pour la première fois comme triumvir; sa tête jeune diffère beaucoup de celle qu'on voit sur ses portraits d'un âge plus avancé.

Il ne peut y avoir de doute sur l'attribution de la belle cornaline no 4: mais celle du no 5 pourrait tout aussi bien appartenir à la fille qu'à la sœur d'Auguste.

N° 5 *bis*.

M. ANTONIVS IIIVIR. R. P. C. *Marc-Antoine, triumvir pour la constitution de la république.* Tête nue de Marc-Antoine, à droite.

℞. M. LEPIDVS · IIIVIR R. P. C. *M. Lepidus, triumvir pour la*

constitution de la république. Tête nue de Lépide, à droite. Dans le champ, derrière la tête, *aspergillum.* D. d'or (rare).

N° 6.

CAESAR . IMPerator IIIVIR R. P. C. *César, empereur, triumvir pour la constitution de la république.* Tête nue d'Octave, à droite.

℟. LEPIDVS · PONTifex MAXimvs IIIVIR R. P. C. *Lepidus, souverain pontife, triumvir pour la constitution de la république.* Tête nue de Lépide, à droite. D. d'arg.

Nous donnons ici Lépide associé à ses deux collègues. On connaît des pièces d'Éphèse avec les têtes réunies des triumvirs; mais ces pièces sont d'une trop petite dimension et d'un travail trop médiocre, pour qu'elles puissent fournir le moindre renseignement à l'iconographie. C'est pour cela que nous avons négligé de reproduire aucune de ces pièces; il en est de même des pierres gravées offrant les portraits des triumvirs réunis, pierres qui ne nous semblent pas assez authentiques.

Lepide, dépouillé de tous ses titres politiques par Octave, garda le souverain pontificat dont il s'était emparé après la mort de César, jusqu'à sa propre mort qui eut lieu en 741, dans la presqu'île de Circé, lieu de son exil.

III. AUGUSTE ET SA FAMILLE.

Les nombreux portraits d'Auguste et des membres de sa famille que l'antiquité nous a légués, tant sur les monnaies que sur les pierres gravées, forment une des parties les plus intéressantes de l'histoire de l'art chez les anciens. En rassemblant les plus curieux de ces monumens, nous ne nous sommes point astreints à une classification régulièrement chronologique; nous indiquons seulement, après la description de chaque pièce, l'époque à laquelle elle appartient quand cette époque peut être déterminée, sauf, plus tard, à rétablir dans un tableau la suite historique de ces monumens, quand la publication en sera terminée.

N° 7.

IMPerator CAESAR DIVI Filivs COnSvl VI LIBERTATIS Popvli Romani VINDEX. *L'empereur César, fils du divin (César), consul pour la sixième fois, celui qui a rendu sa liberté au peuple romain.* Tête laurée d'Auguste, à droite.

℟. PAX. *La Paix.* Déesse debout, tenant un caducée. Dans le champ, à droite, une ciste mystique de laquelle sort un serpent. Le tout dans une couronne de laurier. Médaillon d'argent (rare.)

Le sixième consulat indique que cette pièce a été frappée l'an 726, trois ans après la bataille d'Actium. Les médaillons d'argent de ce volume appartiennent à la fabrique d'Asie, et c'est avec raison qu'Eckhel (*Doctr. num.*, VI, p. 85), a fait observer l'analogie qui existe entre ces médaillons et les cistophores d'Antoine (Voy. pl. II, n°s 14 et 15). Pour la première fois, Auguste paraît ici la tête ornée de la couronne de laurier.

N° 8.

CAESAR · AVGVSTvs PONTifex MAXimvs TRIBVNICiæ POTestatis. *César Auguste, souverain pontife (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête d'Auguste, à gauche, décorée d'une couronne de laurier, qu'une Victoire lui attache par derrière.

℟. P. LVRIVS · AGRIPPA · IIIVIR Avro Argento Aere Flando Ferivndo. *P. Lurius Agrippa, triumvir pour faire fondre et frapper l'or, l'argent et le bronze.* Senatvs Consvlto dans le champ de la médaille. Moyen bronze d'un fort module.

Tout ce qu'on peut dire de certain sur cette pièce, c'est qu'elle est postérieure au printemps de 742, époque à laquelle Auguste fut investi du souverain pontificat, vacant par la mort de Lépide. La victoire qui noue la couronne indique peut-être l'année 744, pendant laquelle Auguste revint à Rome avec Tibère et Drusus, après avoir pacifié la Germanie, la Dalmatie et la Pannonie.

Il faut observer qu'Auguste paraît encore jeune sur cette médaille; et pourtant, en 742, époque avant laquelle la pièce n'a pu être frappée, il avait déjà cinquante et un ans.

N° 9.

CAESAR AVGVSTVS DIVI Filivs PATER PATRIAE. *César Auguste, fils du divin (César), père de la patrie.* Tête laurée d'Auguste, à droite.

℟. ROMæ ET AVGvsto. *A Rome et à Auguste.* Autel entre deux colonnes surmontées de Victoires qui portent des couronnes. Dans le champ, contre-marque composée des lettres IMP. Grand bronze.

L'autel placé au revers de cette médaille est celui que les peuples de la Gaule avaient élevé à Lyon, au confluent de la Saône et du Rhône, du vivant d'Auguste, et qu'ils avaient dédié à ce prince et à la déesse Rome, selon l'exemple donné par un grand nombre de villes, depuis l'Asie jusqu'à l'Espagne. Les pièces, tant d'Auguste que de Tibère, qui offrent la représentation de cet autel, ne portent pas les initiales S. C., marque de la fabrique de Rome. On remarque en outre que le portrait d'Auguste n'a point paru de son vivant sur les *grands bronzes* frappés dans la capitale de l'empire. Eckhel (*Doctr. num.* VI, p. 137) en conclut, avec juste raison, que les pièces au revers de l'autel de Rome et d'Auguste ont dû être frappées dans une des provinces, et probablement à Lyon. Cette dernière opinion a été portée à l'évidence dans une dissertation spéciale de M. F. Artaud, ancien directeur du Musée de Lyon. (*Lyon*, 1820, in-4°, fig.) Cet ouvrage contient les détails les plus intéressans sur le monument représenté au revers de la médaille que nous reproduisons. M. Artaud prouve que les deux colonnes que l'on voit sur la médaille à chaque extrémité de l'autel étaient d'un granit tiré des carrières de Tain, sur le Rhône, et que, divisées chacune en deux morceaux, elles servent encore d'ornement à l'église d'Ainay, paroisse de Lyon, située près de l'emplacement qu'occupait l'autel d'Auguste.

La contremarque, composée des lettres IMP., offre les initiales du nom d'*Imperator;* sur d'autres pièces on trouve les initiales TIB, IMP · CA, TIB · C ·, CÆ, IMP · AVG, TIB · IMP, TIBER · C, TI · CA, AVG, et même SPQR · (V. Artaud, *Diss. cit.*, pl. IV). On ignore, d'ailleurs, quelle était l'utilité de ces contremarques.

N° 10.

Sardonyx. — Camée fragmenté, sur lequel on voit une tête d'Auguste nue, tournée à gauche. (Collection inconnue. (Inédit.)

N° 11.

Camée sur sardonyx, du Musée de Naples, offrant la même tête nue tournée à gauche. (Inédit.)

N° 12.

Tête d'Auguste laurée, à gauche sur sardonyx à deux couches, dans sa monture moderne d'or émaillé. (Cabinet de France. Inédit.)

N° 13.

Sardonyx à trois couches. — Camée fragmenté, représentant la tête d'Auguste tournée à droite, laurée, et recouverte du voile des souverains pontifes. (Musée de Florence, publié dans le *Museum Florent.* tom. 1, pl. XXVII, n° 5.)

Nous réservons pour la fin de ce paragraphe ce que nous avons à dire sur les portraits d'Auguste que nous ont légués les monumens de la glyptique.

N° 14.

DIVVS · AVGVSTVS · PATER · *Le divin Auguste, père (de la patrie).* Tête d'Auguste radiée, tournée à gauche.

℟. S. C. dans une couronne de chêne. Moyen bronze.

N° 15.

DIVVS · AVGVSTVS · PATER · *Le divin Auguste, père (de la patrie).* Figure d'Auguste, assise, drapée, la tête radiée, te-

nant d'une main un rameau d'olivier, et de l'autre s'appuyant sur un sceptre. Devant cette figure, un autel allumé.

R/. IMPerator Titus CAESar DIVI VESPasiani Filius AVGvstvs *Pontifex Maximus* TRibunitiæ POTestatis COnSul RESTituit. (*Monnaie*) *restituée par Titus César Auguste, fils du divin Vespasien, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne.* Grand bronze.

N° 16.

DIVO AVGVSTO · S · P · Q · R · *Au divin Auguste le sénat et le peuple romain.* Figure d'Auguste drapée, la tête radiée, tenant d'une main un rameau d'olivier, et de l'autre s'appuyant sur un sceptre, assis sur un char traîné par quatre éléphans portant chacun leur conducteur.

R/. TIberivs CAESAR · DIVI · AVGvsti Filius AVGVSTvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ POTestatis XXXVI. *Tibère César Auguste, fils du divin Auguste, souverain pontife, (investi) pour la trente-sixième fois de la puissance tribunitienne.* Dans le champ : les initiales S. C. *par décret du sénat.* Grand bronze.

Nous avons réservé pour la fin de la description de cette planche trois pièces qui indiquent une partie des honneurs rendus à Auguste après sa mort. La couronne radiée sur le moyen bronze, n° 4, indique, avec le titre *divus*, l'apothéose d'Auguste, qui lui fut décernée par le sénat l'an 767. Néron est le premier empereur qui, de son vivant, ait osé porter la couronne radiée.

Le grand bronze, n° 15, offre la restitution par Titus d'une médaille de Tibère de l'an 775 (apr. J.-C. 22). Tacite (*Ann.* IV. *init.*) rapporte que cette année même Livie consacra, près du théâtre Marcellus, une figure d'Auguste. C'est cette figure que notre médaille a reproduite.

Enfin, on voit sur le grand bronze, n° 16, la même figure portée sur un char d'honneur, ou *Thensa*, traîné par des éléphans dans les jeux du cirque, particularité dont Suétone fait mention dans la *Vie de Claude*, chap. 11.

PLANCHE IV.

Suite du § III.

N° 1 (2 de la planche (*).

Chalcédoine du Cabinet impérial de Vienne. — Auguste et la déesse Rome, assis sur le même trône. Auguste, légèrement barbu, couronné de lauriers, et la partie supérieure du corps découverte, s'appuie d'une main sur une double corne d'abondance, toute remplie de fruits, et de l'autre sur un long sceptre. La déesse Rome est casquée, vêtue d'un ample *stola* qui ne découvre que les bras, et s'appuie sur un bouclier posé sur ses genoux. Le bras du trône se termine en sphinx ailé.

Eckhel, qui a publié cette magnifique pierre, planche II de son *Recueil*, a fait remarquer qu'Auguste se trouvait ici *synthrône* de la déesse Rome, absolument comme sur le grand camée de Vienne que nous reproduirons dans une de nos prochaines planches. Cette circonstance, jointe à l'association de Rome avec Auguste, qui est particulière à cet empereur, comme on l'a vu dans la description des médailles au revers de l'autel de Lyon (ci-dessus, pl. III, n° 9), semble avoir déterminé cet illustre numismatiste à reconnaître la tête d'Auguste sur le camée de chalcédoine, aussi bien que sur la grande sardonyx de Vienne. Il faut convenir pourtant que la ressemblance est bien incertaine, et qu'à vrai dire, et en ne considérant les choses que sous le point de vue iconographique, il y aurait tout autant à parier pour Adrien que pour Auguste. Diverses considérations viendraient à l'appui de cette dernière conjecture. La double corne d'abondance sur laquelle l'empereur s'appuie rappelle le type du revers des médailles d'Arsinoé Philadelphe, et par conséquent la monnaie égyptienne : le sphinx est aussi un symbole égyptien ; il n'y a pas jusqu'au sceptre qui ne semble se terminer en fleur de lotus : tout cela conviendrait à merveille à un prince tel qu'Adrien, qui se montra curieux rénovateur des antiquités et du goût égyptiens. Si l'on cite, d'une part, les médailles avec l'inscription : ROMÆ ET AVGVSTO, on peut alléguer de l'autre la légende : ROMÆ ÆTERNÆ, qu'on lit sur certaines médailles d'Adrien, et le temple magnifique que cet empereur éleva à Rome et à Vénus. Enfin, la barbe légère que l'on voit au menton du prince semble conclure en faveur d'Adrien. Auguste porta bien la barbe pendant quelques années; mais ce fut dans l'espace de temps compris entre la formation du triumvirat et la défaite de Sextus Pompée, c'est-à-dire avant l'époque où les villes de l'empire, autres que la capitale, commencèrent à lui élever des temples. Bien que Dion affirme positivement (XLVIII. 34) que ce fut en 715, trois ans avant la défaite de Sextus Pompée, qu'Octave fit raser définitivement sa barbe, Eckhel, dans sa *Doctrine* (tom. VI, p. 76 et suiv.), soutient par des raisons qui ne nous semblent pas tout-à-fait sans réplique, que les monumens numismatiques représentent Octave barbu jusqu'à l'année 718, époque de la fuite de Sextus. Supposons toutefois que, dans cette circonstance, Eckhel ait pleinement raison; on ne comprendrait pas davantage pour cela comment Auguste pourrait paraître barbu sur un monument tel que notre chalcédoine, exécuté après la défaite de Sextus, et quand les honneurs de l'apothéose commencèrent à être accumulés sur la tête d'Octave. Pour faire remonter aussi haut que possible l'association du culte d'Auguste avec celui de Rome, Eckhel rapproche un passage d'Appien (V. 132), dans lequel il est dit qu'après la fuite de Sextus, les villes *admirent Octave au nombre de leurs dieux tutélaires*; d'un autre passage de Suétone (*August.* 52), qui compte au nombre des témoignages de de la modestie affectée de cet empereur, la défense qu'il imposa aux proconsuls de ne permettre son propre culte dans les provinces, qu'à la condition qu'on lui adjoindrait celui de Rome. Mais l'assertion d'Appien ne peut faire qu'aucun temple ni monument ait pu être dédié *à Rome et à Auguste*, avant que ce prince n'eût reçu lui-même le nom d'*Auguste*, évènement qui n'eut lieu qu'en 727, c'est-à-dire neuf ans après la défaite de Sextus, par conséquent, douze ans au plus et neuf ans au moins après qu'Auguste eut cessé de porter la barbe. Pour faire admettre avant cette année 727 l'association publique de Rome et d'Octave, il faudrait qu'on alléguât au moins un monument sur lequel l'inscription : ROMÆ ET AVGVSTO fût remplacée par celle : ROMÆ ET CÆSARI DIVI F., et nous ne pensons pas qu'un tel monument existe.

Ces raisons ne sont pas sans doute dénuées de fondement : mais nous ne pensons pas qu'elles suffisent pour qu'on substitue sans hésitation le nom d'Adrien à celui d'Auguste. La coïncidence des attributs fût-elle admise, on l'expliquerait toujours, sans avoir besoin de recourir à Adrien, en supposant que la chalcédoine a été gravée à Alexandrie, loin du centre de l'empire, et par conséquent dans un pays où l'on a pu continuer d'imiter des portraits d'Octave avec la barbe, long-temps après que cet empereur avait cessé de la porter. Par là, tomberait l'objection la plus forte que nous ayons élevée contre la dénomination d'*Auguste*, appliquée à la principale figure de notre camée. Nous sommes loin, il est vrai, de partager l'opinion des archéologues qui cherchent à retrouver quelques uns des traits de Livie sur la figure de Rome associée à celle de l'empereur; mais nous admettons avec Eckhel que le sphinx, sur le bras du fauteuil, peut faire allusion à l'un des symboles favoris d'Octave, puisqu'on retrouve le sphinx au revers d'un grand nombre des médailles de cet empereur, et que, suivant le témoignage de Pline et d'autres auteurs, Auguste portait, au commencement de son règne, un sphinx gravé sur son cachet.

(*) C'est par une erreur du graveur de lettres que la planche IV ne porte pas de n° 1.

N° 2 (3).

Sardonyx. — Tête d'Auguste laurée, vêtue de la cuirasse et du *paludamentum*, dans un double encadrement de godrons, et de feuilles de laurier. Revers de l'aigle impérial, pl. I. (Eckhel, pl. IV.) Voyez l'explication de la planche I.

N° 3 (4).

Améthyste. — Tête d'Auguste, jeune, légèrement barbue, à droite; sous la tête, la signature : ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔου. (*Ouvrage de*) *Dioscoride.* (Cabinet du duc de Blacas. Inédit.)

N° 4 (5).

Chalcédoine. — Autre tête d'Auguste, le menton rasé, sans signature. (Musée de Naples. Inédit.)

N° 5 (6).

Cornaline. — Autre tête d'Auguste, sans signature. (Musée Blacas. Inédit.)

N° 6 (7).

Cornaline. — Autre tête d'Auguste, avec les lettres ΔΙΟC (initiales du nom de Dioscoride) sous la tête. (Cabinet de M. le baron Beugnot. Inédit.)

N° 7 (8).

Nicolo. — Tête de Mécène, à droite; derrière la tête, la signature du graveur Solon : COΛΩNOC (Musée Piombino. Publié par Stosch, *Pierres antiques*, pl. CV, et Braschi, *Memor. degli ant. incis.*, tom. II, pl. CV, Visc. *Icon.R.*, pl. XIII, 4.)

N° 8 (9).

Cornaline. — Répétition en petit du même portrait avec la même signature : COΛΩNOC. (Musée de Naples. Inédit.)

N° 9 (10).

Cornaline. — Autre répétition du même portrait, avec la signature du même graveur. (Cette pierre a passé du cabinet Ricciardi dans celui du prince Poniatowski. Inédit.)

(N° 10 (11).

Améthyste. — Autre portrait de Mécène, avec la signature de Dioscoride : ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ. (Cabinet de France. Publié par Stosch, pl. XXVII, Mariette, *Traité des pierres gravées*, tome II, p. 49. Bracci, tom. 2, pl. LIX, Visc. *Icon. R.*, pl. XIII, 5.)

(La signature du graveur, placée à droite de la tête, se perd, sur notre planche, dans l'ombre que produit le creux de la pierre.)

Visconti, dans son *Iconographie romaine* (tom. I, p. 290 in-4°), a prouvé, à peu près sans réplique, et par les raisons les plus ingénieuses, que les têtes d'un vieillard chauve, signées par Solon et Dioscoride, étaient celles de Mécène. Nous renvoyons le lecteur à cette intéressante discussion, qui a besoin d'être lue dans son entier. Mécène, comme on sait, n'appartient pas à la famille impériale; mais nous avons facilement cédé au désir de reproduire plusieurs des chefs-d'œuvre de la glyptique des anciens, dans l'espérance que le lecteur trouverait naturelle l'association d'Auguste et de son ami.

Au bas de la planche, et sous les n°s 12 et 13, on voit deux portraits monétaires de Livie, avec les légendes : PIETAS et SALVS AVGVSTA. L'explication de ces médailles sera donnée avec le texte de la planche V.

PLANCHE V.

N° 1.

Sardonyx à trois couches. — Buste d'Auguste tourné à gauche. Sa tête est ceinte d'un bandeau royal, noué par derrière; l'égide couvre ses épaules, et de la droite il tient un sceptre dont l'extrémité se montre à la hauteur du col. (Cabinet de Florence; publié *Mus. Flor.*, tom. 1. pl. XVIII.)

La substitution du bandeau royal à la couronne de chêne ou de laurier, usitée seule par les empereurs romains, nous indique ici un ouvrage exécuté en Asie, pays dans lequel on n'hésitait pas à décorer du titre de Βασιλεὺς, *Roi*, les princes qui à Rome se contentaient de la dénomination d'*imperator* (*général*) ou de *tribun du peuple*.

Ptolémée Soter est le premier roi qu'on trouve sur les médailles avec l'égide empruntée aux figures de Jupiter Ægiochus. Cet usage fut aussi adopté pour les portraits monétaires des empereurs romains, mais à une époque postérieure à celle d'Auguste. Galba est le premier que nous trouvions sur la monnaie romaine revêtu de l'égide, au droit d'un denier d'or (℞. DIVA AVGVSTA). La monnaie alexandrine nous offre un portrait de Néron avec l'égide.

N° 2.

Pâte imitant la turquoise. — Tête d'Auguste, couronnée de laurier, tournée à droite. Dans le champ, à droite, on lit en deux lignes horizontales : ΗΡΟΦΙΛΟΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔου (*Ouvrage*) *d'Hérophile, fils de Dioscoride.* (Cabinet Impérial de Vienne; inédit.)

Cette magnifique pâte se distingue surtout par la signature d'*Herophile*, artiste dont le nom n'a point figuré jusqu'à ce jour dans les catalogues des graveurs de l'antiquité dont il nous est resté des ouvrages; la règle constante de la langue grecque nous oblige de traduire Ἡρόφιλος Διοσκουρίδου par *Hérophile, fils de Dioscoride*; mais on connaît déjà une pierre signée : ΕΥΤΥΧΗΣ ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ. (V. Braschi, *Mem. degl. ant. incis.*, pl. LXXIV.) Faut-il admettre que Dioscoride ait eu deux fils également habiles dans l'art que lui-même avait illustré, Eutychès et Hérophile? ou bien aurons-nous recours à la supposition d'une ellipse extraordinaire, en lisant, comme on l'a déjà fait pour Eutychès, *Hérophile* ÉLÈVE *de Dioscoride?* c'est ce que nous ne sommes pas en état de décider.

N° 3.

Sardonyx à deux couches. — Tête d'Auguste, couronnée de chêne, tournée à gauche. (Cabinet de France; inédit.)

Cette pierre, également précieuse et par la beauté de la matière et par la perfection du travail, a fait partie, pendant une longue suite de siècles, du trésor de l'abbaye de Saint-Denis. Au moment où les richesses de ce monastère furent anéanties ou dispersées, le camée que nous publions servait d'agrafe à la chape d'un buste de saint Hilaire en argent doré. Détaché de ce monument, on le transporta avec sa monture ancienne au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale en vertu d'un décret de la Convention. Cette monture, qui subsiste encore, est en argent doré, ornée de perles fines, de rubis et de saphirs taillés en cabochon, et peut être attribuée à l'époque carlovingienne. Felibien (*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 538, pl. II) n'a fait qu'indiquer cette pièce importante.

N° 4.

CAESAR. Tête d'Auguste laurée, tournée à gauche.

℞. AVGVSTVS. Bœuf marchant à droite (Denier d'or. — Cabinet de M. Prosper Dupré.)

Pièce extrêmement remarquable par la finesse du travail. Le bœuf est l'emblème de la colonisation : peut-être ce type fait-il allusion à quelqu'une des nombreuses colonies fondées par Auguste.

N° 5.

DIVO AVGVSTO. *Au divin Auguste.* Tête d'Auguste, radiée, tournée à gauche.

℞. CONSECRATIO. *Consécration.* Aigle, les ailes éployées. (Denier d'argent à très bas titre.)

Pièce de restitution qui appartient à une suite dont le dernier prince est Alexandre Sévère, et qui, selon toutes les probabilités, a été exécutée sous Gallien (Conf. Eckh. *Doct. num. vet.*, tom. VIII, p. 469.)

N° 6.

Pâte de verre antique.—Têtes conjuguées d'Auguste et de Livie, tournées à droite. Auguste est lauré, Livie a la tête nue. (Cabinet de France; inédit.)

N° 7.

Pâte antique imitant le camée. —Tête de Livie, nue, tournée à gauche. (Collection du docteur Nott; inédit.)

N° 8.

Sardonyx. — Tête de Livie en Cérès, tournée à gauche, couronnée d'épis et de pavots, et voilée. (Cabinet de Naples.)

N° 9.

Cornaline.—Tête de Livie, diadémée et voilée, tournée à d roite Dans le champ de la pierre, on lit : LIBIA (pour LIVIA) AVGVSTA. (Cabinet de Florence; publié *Mus. Flor.*, tom. 1 pl. II, n° 3.)

N° 10.

IVSTITIA · *La Justice.* Tête de Livie, diadémée, tournée à droite.

℞. TIBERIVS CAESAR AVGVSTI FILIVS, AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXIIII · *Tibère César, fils d'Auguste, Auguste, souverain pontife, investi pour la vingt-quatrième fois de la puissance tribunitienne.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Grand bronze.)

Livie, née l'an de Rome 697 (5 av. J. C.), mariée d'abord à Livius Drusus Claudianus, dont elle eut Tibère et Drusus l'ancien, cédée par son premier mari à Auguste qui l'épousa en 716, survécut environ quinze ans à Auguste, et mourut sous le règne de Tibère, en 782, âgée de 86 ans.

L'authenticité des portraits que nous publions sous les nos VII et VIII ne peut être contestée. Il n'en est pas de même des deux médailles, dont on a vu le droit, nos 12 et 13 de la pl. IV, et qui portent pour inscription, l'une, (qui est de Drusus l'Ancien) : PIETAS; l'autre, (qui est de Tibère TR. POT. XXIIII) : SALVS AVGVSTA. On remarquera la ressemblance parfaite qui existe entre la pierre de Florence, que nous donnons ici n° 9, et le moyen bronze de la pl. IV, n° 12, décoré de la légende PIETAS. Les personnes qui répugnent à voir des portraits idéalisés de Livie dans les têtes de la *Piété*, de la déesse *Salus*, et de la *Justice*, reproduites sur les médailles de Tibère et de Drusus, n'hésitent pas à considérer comme apocryphe et surajoutée l'inscription LIB. AVG. qu'on remarque sur la pierre de Florence. Sans vouloir nous porter garans de l'authenticité de cette inscription, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer chez le faussaire une recherche singulière d'érudition dans la substitution du B. au V du mot destiné à exprimer le nom de Livie : or, cette substitution devient une chose toute simple, si l'on suppose que les lettres ont été tracées par un graveur grec, habitué à confondre, dans sa prononciation, le V des Latins avec le B des Grecs : nous donnons, pl. V, n° 11, une médaille grecque très authentique, avec la légende ΛΙΒΙΑΝ · ΗΡΑΝ.

Nous convenons toutefois que l'opinion qui reconnaît un portrait de Livie dans les déesses *Pietas*, *Salus* et *Justitia*, des médailles de Tibère et de Drusus, n'aurait pas assez de fondement, si elle ne s'autorisait que de l'inscription de la pierre de Florence; des raisons d'un autre ordre concourent à donner crédit à cette opinion. Il faut admettre d'abord que rien n'est plus conforme au génie de l'antiquité que cette disposition à représenter les personnes placées au sommet de l'ordre social avec les attributs des divinités, et à confondre dans le même sentiment d'adulation le culte rendu aux dieux avec les honneurs prodigués aux princes. On doit remarquer ensuite qu'à l'époque de Tibère, l'usage des portraits monétaires était encore récent; que sur les pièces frappées à Rome on n'avait pas encore vu paraître l'effigie d'une femme; que sous le rapport des progrès du despotisme, on se trouvait alors dans une position semblable à celle

d'Alexandre et de ses premiers successeurs en Grèce et dans l'Orient. N'oublions pas que la 24e puissance tribunitienne de Tibère répond à l'année 775 de Rome, pendant laquelle Tibère fit frapper les premières médailles au nom de Livie, celles qui représentent un carpentum avec la légende S. P. Q. R. IVLIAE AVGVSTAE. Cette même année, Livie avait été en danger de mort, et Tibère, qui conservait pour sa mère tous les égards extérieurs, avait fait décréter par le sénat des sacrifices et des jeux solennels pour obtenir des dieux le rétablissement de la santé de Livie. (Tac. *Ann.* III. 64.) Maintenant si nous comparons la médaille nº 10, décorée de la tête de la Justice, et portant la mention de la 24e puissance tribunitienne de Tibère, avec les portraits authentiques de Livie, nous y reconnaissons les traits essentiels de la tête de cette princesse, le nez aquilin et les yeux ronds qui donnent à cette figure un caractère frappant d'austérité. Or, si nous admettons pour un portrait de Livie la tête de la *Justice*, il faudra bien convenir que celle de la *Piété* et surtout celle de la déesse *Salus* rentrent dans la même catégorie. Peu importe que Livie ait eu 78 ans quand on exécuta ces portraits : les dieux, dans l'opinion des anciens, étaient toujours jeunes, et en divinisant Livie on devait lui rendre la jeunesse éternelle des dieux. Aucune tête d'ailleurs ne pouvait mieux que celle de Livie prendre un caractère idéal sans cesser d'être ressemblante, tant étaient frappantes la noblesse et la régularité de ses traits. Toutes ces considérations sont corroborées par les inscriptions tracées en l'honneur de Livie, et dont une, citée par Gruter, p. 101, I (*Orell. Inscr. lat.*, tom. I, nº 1835), répond à l'année 775, et porte la dédicace PIETATI AVGVSTAE. Ailleurs, (Murat. 222, 3. *Orell.*, tom. I, 616), on a une dédicace : CERERI · IVLIAE AVGVSTAE. Cette inscription sert à expliquer les attributs du camée de Naples, nº 8.

PLANCHE VI.

Nº 1.

Améthyste. — Tête d'Auguste tournée à droite. Sous le cou : ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ. (*Ouvrage de Dioscoride.*)

Cette belle pierre, dont l'authenticité n'est pas contestée, a fait partie de la collection Massimi, à Rome; elle complète le nombre des portraits d'Auguste, que l'on connaît, gravés en intaille par Dioscoride; les trois autres ont été publiés pl. IV, nos 4, 6 et 7.

Nº 2.

Sardonyx. — Bustes d'Auguste et de Livie vus en face; la tête d'Auguste est nue, celle de Livie est voilée et diadémée. (Inédit.)

Nous ignorons de quelle collection ce camée fait aujourd'hui partie.

Nº 3.

Sardonyx à trois couches. — Livie en Cybèle, assise sur un trône, la tête tourrelée et voilée; la main gauche portant des épis et des pavots, et appuyée sur un tympanum décoré au centre d'une figure de lion accroupi; tenant dans la main droite un buste d'Auguste, lauré et voilé, qu'elle paraît contempler avec recueillement. (Cabinet Impérial de Vienne; publié par Eckhel, *Choix de pierres gravées*, *etc.*, pl. XII, sous le nom de *Cybèle*.)

Ce beau monument doit avoir été exécuté sous le règne de Tibère, et peu de temps sans doute après la mort d'Auguste. Les traits de Livie et ceux d'Auguste ne peuvent être méconnus ici : ces deux portraits s'expliquent et se confirment réciproquement. L'âge est plus marqué sur cette tête que sur celle de la justice (pl. V, nº 10); mais aussi le personnage de Cybèle admet-il quelque chose de plus *matronal* que les autres divinités. On a des médailles des colonies espagnoles avec la tête de Livie, et les légendes : GENITRIX ORBIS, MATER PATRIAE : ces deux titres sont d'accord avec l'assimilation de Livie et de Cybèle; d'un autre côté, les épis et les pavots que la figure du camée tient à la main, la confondent avec Cérès, divinité dont nous avons vu plus haut que le nom et les attributs étaient donnés à Livie. Le lion, dont le *tympanum* est orné, est, comme on sait, l'animal consacré à Cybèle. Le voile dont la tête d'Auguste est décorée, est un insigne du souverain pontificat.

Nº 4.

Sardonyx. —Buste de Livie, couronné de laurier et voilé, tourné à droite. (Cabinet Impérial de Saint-Pétersbourg; inédit.)

Le laurier dont la tête de Livie est ornée sur ce camée, doit faire allusion au titre d'AVGVSTA, qui lui fut conféré par le testament d'Auguste. (*Tac. ann.* I. 8.) Le même acte donnait entrée à Livie dans la famille Julia. C'est depuis cette époque seulement que cette princesse substitua à son nom de Livie celui de IVLIA AVGVSTA.

Nº 5.

CAESAR AVGVSTVS · *César Auguste.* Tête d'Auguste nue, tournée à droite.

℟. M · AGRIPPA · — PLATORINVS · III VIR · *M. Agrippa.* — *Platorinus triumvir* (*monétaire*). Tête d'Agrippa nue, tournée à droite. (Denier d'argent.)

Nº 6.

Même légende. — Tête d'Auguste laurée, tournée à droite.

℟. Même légende. — Tête d'Agrippa, tournée à droite, ornée d'une couronne murale crénelée, de laquelle sortent des proues de navires. (Denier d'or; Cabinet de M. Prosper Dupré. *Rarissime.*)

Nº 7.

AVGVSTVS COnSvL XI · *Auguste, consul pour la onzième fois.* Tête d'Auguste laurée, tournée à droite.

℟. M · AGRIPPA COnSvL III · —COSSVS LENTVLVS · *M. Agrippa, consul pour la troisième fois. — Cossus Lentulus.* Tête d'Agrippa comme au nº 6. (Denier d'argent.)

Nº 8.

La même pièce restituée par Trajan. On lit au revers à l'entour de la légende ordinaire : IMPerator CAESar TRAIANvs AVGvstvs GERManicvs DACicvs Pater Patriæ RESTitvit. *Restitué par l'empereur César Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, père de la patrie.* (Denier d'argent.)

M. Vipsanius Agrippa, né l'an de Rome 691 (63 av. J.-C.), l'ami le plus ancien, le plus fidèle et le plus éclairé d'Auguste, avait épousé en premières noces Pomponia, fille de Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron. De ce mariage naquit Vipsania-Agrippina, première femme de Tibère. Après la mort de Pomponia, Agrippa s'unit à Marcella, fille puînée d'Octavie la jeune, sœur d'Auguste et femme en premières noces de C. Marcellus. Quoiqu'il eût des enfans de ce mariage, et que Marcella fût nièce d'Auguste, celui-ci n'en fit pas moins rompre, l'an 733, la seconde union d'Agrippa, afin de marier son ami à Julie, sa fille, veuve alors de M. Marcellus. On ignore les noms et la destinée des enfans d'Agrippa et de Marcella; quant à ceux qu'il eut de Julie, ils sont au nombre de cinq : 1º Caïus, 2º Lucius, 3º Agrippa Postume, 4º Julia, femme de L. Æmilius Paulus, reléguée par Auguste pour crime d'adultère dans l'île de Trimète, de l'Adriatique, et morte vingt ans après, en 781 (15 ap. J.-C.); 6º Agrippine l'Ancienne, femme de Germanicus.

Quand Agrippa épousa Julie, il avait déjà été trois fois consul, en 717, 726 et 727. Il mourut en 742, dans la Campanie, de retour d'une expédition en Pannonie, à l'âge de cinquante-et-un ans, après avoir vu ses deux fils Caïus et Lucius adoptés par Auguste.

L'authenticité du denier d'or nº 6, avait été fortement suspectée. Cette pièce, apportée à Paris avec le reste de la célèbre collection d'Hédervar dont elle faisait partie, a été jugée bonne par les experts les plus difficiles.

On regarde généralement l'honneur fait par Auguste à Agrippa de placer son effigie sur les monnaies, comme une récompense du service insigne que ce général lui avait rendu par la défaite navale de Sextus Pompée. Mais, comme l'ont fait observer Eckhel, et avant lui l'abbé Le Blond (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, tom. XL. p. 59) la couronne que porte Agrippa sur les médailles nos 6, 7 et 8, n'est pas seulement *rostrale* : les créneaux dont elle est ornée en font encore une couronne *murale*. A quel événement cette particularité fait-elle allusion? on l'ignore complètement. Aulu-Gelle (V. 6) qui décrit la couronne murale, *une couronne d'or, garnie de créneaux* (*quasi muri pinnis decorata*), ajoute que les empereurs donnaient cette couronne à celui qui avait le premier franchi

le mur d'une ville assiégée en montant à l'assaut. Il se pourrait toutefois que la couronne murale eût été décernée à Agrippa pour un autre motif, peut-être en mémoire des colonies qu'il avait conduites. Rien ne nous prouve absolument qu'Agrippa ait fondé Nîmes; mais on sait, par une inscription trouvée dans les débris des bains d'Auguste, que le gendre de l'empereur avait contribué à l'embellissement de cette ville, et les médailles de Nîmes nous montrent affrontés les bustes d'Auguste et d'Agrippa. Si ce dernier a conduit la colonie de Nîmes, ça dû être en 735, lorsqu'il vint en Gaule pour apaiser les séditions de cette province. Il est remarquable en tous cas que la médaille n° 7 porte la mention du onzième consulat d'Auguste, et que l'an 735 tombe précisément pendant la durée de ce consulat; dans le même intervalle de temps, l'an VIII de la puissance tribunitienne d'Auguste, c'est à-dire en 738, trois ans après la fondation présumée de Nîmes par Agrippa, l'empereur étant venu en Gaule, donna des portes et des murs à la colonie de Nîmes, comme l'atteste l'inscription qu'on lit encore dans cette ville au sommet de la porte dite d'*Auguste :*

IMP · CAESAR · DIVI · F · AVGVSTVS · COS · XI · TRIBV · POTEST · VIII · PORTAS · MVROS · COL · DAT ·

Platorinus, sur le n° 6, et Cossus Lentulus, sur le n° 7, sont des noms de triumvirs monétaires. (Voyez ce que nous disons sur ces magistrats, pl. VII. n° 31.)

N° 9.

M · AGRIPPA · LVCII · FILIVS CONSVL III · *Marcus Agrippa, fils de Lucius, consul pour la troisième fois.*

℞. SENATVS CONSVLTO. *(Frappé) par l'autorité du sénat.* Neptune, debout, appuyé de la gauche sur son trident, et tenant de la droite un dauphin. (Moyen bronze.)

Le type du revers fait allusion à la défaite de Sextus Pompée.

N°s 10 et 11.

Sardonyx à trois couches et à deux faces. — D'un côté est le buste d'Agrippa, décoré de la couronne rostrale, de l'autre celui de Julie, fille d'Auguste. La monture, qui est d'or émaillé de blanc, paraît remonter au XVIe siècle. (Cabinet de France; inédit.)

On verra plus bas, n° 12, un portrait authentique de Julie, mais sur une monnaie de bronze de très petite dimension et d'un travail médiocre, ce qui fournit peu de ressources à l'Iconographie. On trouve encore la tête de Julie, mais presque informe, entre celle de ses deux fils, sur un denier d'argent que nous publions pl. VII. n° 1. Cette absence de portraits certains d'une femme aussi célèbre par sa beauté et son esprit que par le relâchement de ses mœurs, rend fort précieuse la tête n° 11, représentée au revers du portrait d'Agrippa, n° 10, et qui par conséquent ne peut être que celle de la fille d'Auguste, à moins que l'on ne songe à Vipsania Agrippina, femme de Tibère et fille d'Agrippa, princesse dont aucun monument ne nous a fait connaître les traits.

Julie était née en 715 (39 ans av. J. C.); elle épousa successivement, en 729, M. Marcellus, neveu d'Auguste; en 733, Agrippa; en 743, Tibère. Exilée par son père dans l'île de Pantellaria, en 752, elle obtint de revenir à Rhegium, sur le continent, vingt ans après. Cinq ans plus tard, en 757, Tibère, qui venait de monter sur le trône, la fit emprisonner et mourir de faim; elle avait alors cinquante-deux ans.

N° 12.

ΛΙΒΙΑΝ ΗΡΑΝ ΧΑΡΙΝΟΣ · *Charinus (adore) Livie Junon.* Tête nue de Livie, tournée à droite.

℞. ΙΟΥΛΙΑΝ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ . . . *(Et) Julie Vénus.* Tête de Julie de même. Æ. 4.

On ignore le nom de la ville où cette pièce a été frappée, mais la fabrique se rapproche de celle de Smyrne. *Charinus* est le nom du magistrat qui aura fait frapper la médaille en l'honneur de la femme et de la fille d'Auguste, en comparant l'une à *Junon* et l'autre à *Vénus.* Le nom de *Livie* (ΛΙΒΙΑΝ) prouve que cette pièce a été frappée du vivant d'Auguste, Livie ayant pris le nom de *Julie* après la mort de son mari. Cette dernière circonstance a fait attribuer à la fille d'Auguste un grand nombre de pièces qu'on doit rapporter à sa femme.

N° 13.

Sardonyx à trois couches. — Tête de femme, coiffée de pavots, et tenant dans sa main le bord de son *peplus.* La tête a été ingénieusement complétée, dans le XVIe siècle, au moyen d'une monture en or émaillée. (Cabinet de France; inédit.)

N° 14.

Sardonyx à trois couches. — Même sujet que le précédent camée, mais complet. On distingue deux enfans dans le *sinus* de la tunique. (Cabinet de France; inédit.)

N° 15.

Sardonyx à trois couches. — Répétition en petit des deux sujets précédens. La femme porte un collier qui se termine par une bulle. Dans le *sinus,* des fleurs remplacent les deux enfans du n° 14. (Cabinet de France; inédit.)

Le n° 14 peut être cité parmi les plus belles pièces que l'on connaisse, mais il est encore surpassé, pour la pureté du travail et l'élévation du style, par le fragment n° 13, morceau qui, sous ces rapports, tient le premier rang parmi les richesses du Cabinet de Paris.

C'est en suivant une tradition établie que nous avons donné le nom de Julie aux trois camées, n°s 13, 14 et 15. L'idéalité des trois têtes, jointe au défaut de pièces de comparaison, ne permet pas qu'on puisse rien affirmer à cet égard; en tous cas, si c'est Julie que l'on voit ici représentée, l'artiste ne lui a point donné les traits de Cérès, mais ceux de Proserpine. La ΚΟΡΗ ΣΩΤΕΙΡΑ des médaillons de Cyzique, frappés en l'honneur de Faustine, offre une coiffure semblable à celles de nos camées. Cette observation peut faire croire que nous avons ici sous les yeux des portraits de Faustine jeune, et à vrai dire, le caractère de la tête n° 14 conviendrait à cette impératrice : mais le n° 13 se prête moins à cette supposition. Nous publierons d'ailleurs, pl. IX, un camée qui ne nous était pas connu quand nous avons fait graver la pl. VI, monument qui paraît offrir, réunis sous les formes de Cérès et de Proserpine, les bustes de Livie et de Julie, par une combinaison à peu près semblable à celle de la médaille n° 12, sur laquelle on voit Julie Vénus, jointe à Livie Junon.

Le mouvement de la main, de la figure, s'explique bien sur le n° 14 : on distingue le κόλπος ou *sinus* du vêtement dans lequel Proserpine rassemblait des fleurs au moment où elle fut enlevée par Pluton. Les deux enfans qui remplacent les fleurs sur le n° 14, sont Annius Vérus et Commode, si l'on interprète la figure pour celle de Faustine jeune; si on se prononçait au contraire pour Julie, il faudrait voir ici les jeunes Caius et Lucius.

N° 16.

Cornaline. — Tête de Julie, avec l'inscription IVLIA. (Cabinet inconnu; inédit.)

La coiffure est bien celle du siècle d'Auguste. Le caractère de la tête ne s'éloigne pas sensiblement de celui qu'on remarque sur les n°s 12 et 14. L'inscription en grandes lettres était trop facile à contrefaire pour qu'on puisse user de ce document avec confiance.

N° 17.

Sardonyx à deux couches. — Tête d'un membre de la famille d'Auguste, nue, prise de trois quarts. (Cabinet de France; inédit.)

Cette pierre appartient à un genre de travail qu'on pourrait appeler *peinture en camée,* et dont les empreintes ne sauraient donner une idée. L'artiste profitant de la transparence de la couche supérieure, produit l'ombre et modèle les chairs au moyen de ce que la couche blanche laisse passer, suivant ses différentes épaisseurs, de la couleur foncée du dessous.

Quant à savoir quel personnage est représenté sur cette pièce, c'est une question qu'on ne peut résoudre. Si l'on possédait quelques portraits authentiques de Marcellus, si les médailles qui représentent les fils d'Agrippa avaient plus de développement, on pourrait peut-être avancer quelque conjecture probable; mais les pièces de comparaison nous manquent, et nous ne saurions proposer rien que de vague. En tous cas, nous inclinerions pour Caius ou Lucius César.

PLANCHE VII.

N° 1.

AVGVSTVS DIVI · Filivs · PATER PATRIAE · *Auguste, fils du divin César, père de la patrie.* Tête d'Auguste, nue, tournée à gauche, dans une couronne de laurier.

℞. C. MARIVS TROgvs IIIVIR. *C. Marius Trogus, triumvir (monétaire).* Tête de Julie, fille d'Auguste, entre celles de Caïus et de Lucius, ses fils. Au-dessus, une couronne. (Denier d'argent.)

En 737, Auguste adopta Caïus et Lucius, fils d'Agrippa et de Julie; Marius Trogus figure comme triumvir monétaire sur une médaille d'Agrippa, mort en 742. On lit le nom du même triumvir sur des médailles qui représentent Auguste, revêtu des ornemens pontificaux; or Auguste ne devint souverain pontife qu'en 741. Eckhel, qui fait ces rapprochemens (*Doctr. num. vet.*, tom. VI. p. 102), en conclut que la médaille portant au revers les têtes de Julie, de Caïus et de Lucius César, n'a pu être frappée que de 741 à l'année suivante.

N° 2.

CAESAR AVGVSTVS DIVI Filivs. *César Auguste, fils du divin César.* Tête d'Auguste, laurée, tournée à droite.

℞. Caïvs Lvcivs CAESARES AVGVSTI Filii COnsvles DÉSIGnati PRINCipes IVVENTvtis · *Caïus, Lucius, César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.* Caïus et Lucius, voilés et couverts de la toge, debout, soutenant chacun une haste et un bouclier posés à terre. Au-dessus, *simpulum* et *lituus.* (Denier d'or.)

N° 3.

℞. CAIVS CAESar AVGVSti Filivs. *Caïus César, fils d'Auguste.* Caïus, sur un cheval au galop, tenant la haste et le bouclier. Derrière lui, l'aigle d'une légion entre deux enseignes militaires. (Denier d'argent.) Au droit est la tête d'Auguste.

N° 4.

Caivs CAESAR PONTifex COnsvl. *Caïus César, pontife, consul.* Tête nue de Caïus César, tournée à droite.

℞. AVGVSTVS PONTifex MAXimvs. *Auguste, souverain pontife.* Tête laurée d'Auguste, à gauche. (Moyen bronze.)

L'aigle à deux têtes, incrusté dans la médaille derrière la tête de Caïus, est la marque de l'ancienne collection des ducs de Mantoue.

N° 5.

ΛΕΥΚΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ. *Lucius César.* Tête nue de Lucius, à droite.

℞. ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ. *(Monnaie) de ceux de Césarée (en Bithynie).* Capricorne avec une corne d'abondance. Æ. 5.

N° 6.

AGRIPPA · CAESAR · CORINTHI. *Agrippa César. (Monnaie) de Corinthe.* Tête nue d'Agrippa, à droite.

℞. C. HEIO POLLIONE ITERvm C. MVSSIDIO PRISCO IIVIRis. *C. Heius Pollion, pour la seconde fois, et C. Mussidius Priscus, étant duumvirs.* Inscription tracée dans le champ de la médaille et entourée d'une couronne d'ache. Æ. 5.

Caïus, fils d'Agrippa et de Julie, né en 734 (vingt ans avant J.-C.), adopté par Auguste en 737, aussitôt après la naissance de son frère Lucius, désigné consul en 748, proclamé prince de la jeunesse, en 749, part pour l'Asie en 753, investi du pouvoir proconsulaire; consul l'année suivante, il conclut, en 755, une paix avantageuse avec les Parthes qu'il venait de combattre avec succès. Blessé gravement en 756, au siége d'Artagera, ville de l'Arménie, il meurt à Limyra de Lycie, le 21 février 757, au moment où, d'après les ordres d'Auguste, il s'apprêtait à retourner à Rome. Il eut pour femme Livilla, fille de Drusus l'ancien et d'Antonia, remariée ensuite à Drusus le jeune; mais il ne laissa pas d'enfans de cette union.

Son frère Lucius, plus jeune que lui de trois années, l'avait précédé de deux ans dans le tombeau. Né en 737, et adopté par Auguste presque immédiatement après sa naissance, proclamé *prince de la jeunesse* et désigné consul en 752, il mourut, en 755, à Marseille, le 20 août, avant d'avoir pu revêtir cette dignité.

La mort de Lucius César et celle de Caïus, qui ouvrirent à Tibère le chemin du trône, furent imputées à Livie, mère de ce dernier.

Marcus Agrippa, troisième fils d'Agrippa et de Julie, et surnommé *Postume* parce qu'il naquit quelques mois après la mort de son père en 742, adopté en 757, en même temps que Tibère, par Auguste, quand celui-ci apprit la mort de C. César, bientôt rendu suspect à son aïeul par Livie, qui exagérait à dessein les inconvéniens de son caractère, fut exilé enfin en 760, dans l'île de Pianosa, voisine de la Corse. Sa fin fut tragique; Auguste, devenu vieux et regrettant la sévérité qu'il avait montrée à l'égard d'Agrippa, lui rendit une visite secrète dans l'île de Pianosa; mais cette visite fut dénoncée à Livie. Aussi, celle-ci, s'il faut en croire l'historien Dion Cassius, se hâta de prévenir les effets de ce retour de tendresse en empoisonnant son mari; et dès qu'il eut expiré, avant que la nouvelle de cette mort ne se fût répandue, Tibère fit égorger Agrippa, dans le lieu de son exil; cet évènement eut lieu en 767 (quatorze ans après J.-C.). Agrippa avait alors vingt-cinq ans.

La médaille n° 2 nous montre Caïus et Lucius, réunissant les insignes du sacerdoce à ceux de princes de la jeunesse. La tête voilée convient également à l'augure et au pontife : Caïus a le *simpulum* comme pontife, Lucius le *lituus* comme augure. La haste et le bouclier désignent les *princes de la jeunesse.* Sous ce titre, imaginé par Auguste, Caïus et Lucius à la tête des jeunes chevaliers romains, dirigeaient dans le cirque les exercices équestres, connus sous le nom de *Jeux troyens.* Cette pièce a dû être frappée de 752, année où Lucius fut désigné consul, à 754, où Caius le fut réellement.

Sur le revers du denier d'or, n° 3, on croit généralement que Caïus César est représenté célébrant les jeux troyens.

Le *moyen-bronze*, n° 4, a été frappé probablement en Afrique; mais on ignore le nom de la colonie à laquelle cette monnaie appartient.

On n'a pas de monnaie de coin romain, qui nous montre Lucius César seul, ou Agrippa Postume. Le capricorne du revers de la médaille de Lucius, frappée à Césarée de Bithynie (n° 5), rappelle encore le signe généthliaque d'Auguste, père adoptif de Lucius. L'ache qui entoure l'inscription gravée au revers de la médaille d'Agrippa Postume, frappée à Corinthe, et reproduite sous notre n° 6, était la plante dont on couronnait les vainqueurs aux jeux isthmiques.

N° 7.

Sardonyx à deux couches. — Tête nue d'Auguste, tournée à droite. Derrière la tête, la signature : ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ. (*Ouvrage de Dioscoride.* Fragment. (Collection du prince de Piombino; inédit.)

Une tradition relative à ce beau camée garantit l'authenticité de la signature de Dioscoride. Dans le courant du siècle dernier, le cardinal Buoncompagni, amateur éclairé des arts et auteur de la magnifique collection qui a passé au prince de Piombino actuel, entrant un jour dans l'atelier d'un graveur en pierres fines, dont le nom ne s'est pas conservé, le vit occupé à limer un camée antique : le cardinal demanda à l'artiste pour quel motif il détruisait ce monument. L'autre avoua qu'il avait été séduit par la beauté de la matière, et qu'il comptait graver lui-même sur le camée un nouveau sujet quand il aurait fait disparaître le travail antique. Le cardinal ayant examiné la pierre avec plus d'attention, découvrit derrière la tête la signature de Dioscoride, dont l'artiste ne s'était pas aperçu. On s'imagine sans peine quel fut l'empressement de l'amateur à dérober une pièce aussi précieuse à la destruction; malheureusement, comme on le voit sur notre gravure, la tête d'Auguste était à moitié détruite. Nous tenons ce récit, qui semble réunir toutes les garanties d'authenticité, à la communication que M. Raoul-Rochette a bien voulu nous en faire. On remarquera que c'est le seul portrait en camée que l'on connaisse de Dioscoride, artiste dont nous avons donné quatre portraits *intailles* d'Auguste, un de Mécène et un de Jules César (la signature de ce dernier est suspecte).

Le portrait d'Auguste, gravé en creux par Dioscoride, est le dernier cachet dont ce prince ait fait usage; il fut employé ensuite par ses successeurs. (Suet, Aug. 50.) Pline (*Hist. nat.* XXXVII. 1. 4.), compte Dioscoride parmi les quatre graveurs de l'antiquité. Son nom, qui est *Dioscorides*, dans les auteurs que nous venons de citer, devrait plus régulièrement s'écrire *Dioscurides*, conformément à la signature des pièces authentiques de ce graveur. On ignore jusqu'à quelle époque il a vécu; mais sur les portraits d'Auguste qu'on lui doit, ce prince est représenté encore jeune; il est donc probable qu'Auguste aura

survécu un assez grand nombre d'années à son graveur favori. Dioscoride était d'Egée, en Eolide, comme le prouve la signature de son fils ou élève Eutychès, citée pl. V, n° 2.

N° 8.

IMPERATOR · CAESAR · DIVI · FILIVS · IIIVIR · ITERVM · REI PVBLICAE CONSTITVENDAE. *L'empereur César, fils du divin César, triumvir de nouveau pour la constitution de la République.* Tête nue d'Octave, à droite, légèrement barbue.

℞. CONSVL · ITERVM · ET · TERTIVM · DESIGNATVS · *Consul pour la seconde fois et désigné pour une troisième.* Temple tétrastyle sur la frise duquel on lit l'inscription dédicatoire : DIVO · IVLIO · *Au divin Jules-César.* Dans le temple, la statue de Jules-César en habit d'augure et le *lituus* à la main. Au milieu du fronton, un astre faisant allusion à la comète qui parut l'année de la mort de César. Dans le champ, à gauche, un autel allumé.

Le titre IIIVIR · ITERVM · indique le renouvellement du triumvirat qui eut lieu au commencement de l'année 717 (37 ans avant J.-C.), la première association n'ayant été formée que pour cinq ans. La barbe que porte Octave n'indique plus le deuil causé par la mort de Jules-César. En 715, le neveu du dictateur avait déposé ces marques publiques de ses regrets. L'usage alors suivi par la jeunesse romaine autorisait à laisser ainsi pousser légèrement la barbe; c'est donc par erreur qu'on a reproché à Eckhel, dans le commentaire de la pl. IV, n° 1, d'avoir soutenu par des motifs *qui ne sont pas tout-à-fait plausibles*, qu'Auguste avait porté la barbe jusqu'à l'année 718. Le IIIVIR ITER. des médailles n°s 8 et 9, donne une date contre laquelle il ne saurait y avoir d'objection.

Le type du revers rappelle les honneurs divins décernés à Jules-César, par le peuple romain.

N° 9.

Mêmes légende et tête.

℞. Même légende. Instrumens pontificaux. Allusion au sacerdoce institué en l'honneur de Jules-César. — En commençant par la gauche, le premier instrument est un *simpulum* ou *capeduncula ;* le second est l'*aspergillum* ou goupillon; le troisième s'appelait *præfericulum* ou *guttus* ; le quatrième, nommé *lituus*, servait aux opérations des augures.

N° 10.

CAESAR. Tête nue, tournée à droite.

℞. AVGVSTVS. Candelabre au centre d'une couronne composée de *patères* et de *bucrânes.* (Denier d'or.— Cabinet de M. Prosper Dupré.)

En 727, quand Octave prit le nom d'Auguste, il avait trente-six ans. La tête représentée sur notre médaille paraît un peu jeune, même si l'on suppose que la pièce ait été frappée immédiatement après ce changement de nom. Faut-il songer ici à quelqu'un des enfans adoptifs d'Auguste, à Marcellus, à Caïus ou à Lucius César? Le possesseur du bel exemplaire que nous publions ici, M. Prosper Dupré, qui joint au tact du connaisseur l'érudition la plus étendue sur la numismatique des anciens, ne croit pas qu'Auguste soit représenté sur cette pièce. Quant à nous, la ressemblance du profil avec celui de Caïus César nous paraît assez frappante; mais nous n'osons rien affirmer.

Les médailles qui suivent, et dont pour la plupart nous ne reproduisons que les revers, ont pour objet de mettre sous les yeux du lecteur les principaux évènemens du règne de ce prince, dont les types monétaires ont conservé le souvenir, et qui n'ont pas été rappelés par les médailles dont se composent les planches précédentes. On a seulement écarté de ce choix les pièces qui reproduisent des monumens d'architecture, tels que les temples de Mars Vengeur, de Jupiter Tonnant, de Jupiter Olympien, ces pièces devant figurer dans la *Numismatique des architectes* que nous nous proposons de publier.

AN 718 (36 AV. J.-C.).

Défaite navale de Sextus Pompée.

N° 11.

℞. IMPERATOR X. *Empereur pour la dixième fois.* Diane Chasseresse, un chien à ses pieds, tenant l'arc et la lance. Exergue : SICILIA. (Denier d'or.)

N° 12.

℞. IMPERATOR XII. *Empereur pour la douzième fois.* Diane, coiffée du *polos* ou *modius*, vêtue d'une tunique de style archaïque, vue de profil, tenant l'arc d'une main, et de l'autre prenant une flèche dans son carquois. Exergue : SICILIA. (Denier d'or.)

Sextus fut vaincu par Agrippa, dans les eaux de Mylæ (aujourd'hui Melazzo), ville de Sicile, près du promontoire *Artemisium* ou de Diane. Les pièces dont nous donnons ici les revers, frappées en 742 et 744, témoignent du culte qu'Auguste avait voué à Diane, pour la part de protection dont il se montrait redevable envers cette déesse, dans sa victoire sur Sextus.

Une belle médaille de Syracuse, en or (V. Mionnet, *Suppl.* n° 474), sur laquelle on voit le buste d'une déesse orné d'une coiffure semblable à celle de la Diane d'ancien style de notre n° 12, nous fait penser que nous avons ici sous les yeux la statue de Diane, telle qu'on l'adorait dans le temple de cette déesse, à Ortygie.

718 (36 AV. J.-C.)

Honneurs décernés à Octave après la défaite de Sextus Pompée.

N° 13.

℞. IMPERATOR CAESAR. *L'empereur César.* Sur une colonne ornée d'ancres et de *rostres* de navire, statue d'Auguste debout, tenant la haste et le *parazonium.* (Denier d'argent.)

Entre autres honneurs que le peuple prodigua à Octave, à son retour de Sicile, on lui vota une statue d'or, dont le piédestal fut orné des *rostres* enlevés à la flotte de Pompée. On lisait sur cette colonne : OB PACEM DIV TVRBATAM TERRA MARIQVE RESTITVTAM · *Pour avoir rétabli sur terre et sur mer la paix long-temps troublée.* (*Appian. Bell. civ.* V. 130.) Octave n'ayant pris qu'en 725 le prénom d'IMPERATOR, la pièce commémorative de la statue d'or votée en 718, n'a pu être exécutée, au plus tôt, que sept ans après cette dernière époque.

AN 723 (32 AV. J.-C.).

Bataille d'Actium.

N° 14.

IMPERATOR X. *Empereur pour la dixième fois.* Apollon Musagète, debout, de face, tenant la lyre et le *plectrum.* A l'exergue : ACTIVM. (Denier d'or.)

N° 15.

℞. IMPERATOR XII. *Empereur pour la douzième fois.* Apollon Musagète, debout, de profil, tenant la lyre et le *plectrum.* A l'exergue : ACTIVM. (Denier d'or.)

Les pièces frappées en 742 et 744 sont des monumens de la reconnaissance qu'Auguste professa envers Apollon, dont le temple s'élevait sur le promontoire d'Actium, et auquel le vainqueur d'Antoine attribuait pieusement le succès de ses armes.

724 (30 AV. J.-C.).

Auguste s'empare de l'Égypte.

N° 16.

℞. AEGYPTO · CAPTA. *L'Égypte prise.* Crocodile. (Denier d'argent.)

Cette pièce, qu'on ne possède qu'en argent, a été restituée en or par Trajan.

N° 17.

CAESAR AVGVSTVS DIVI FILIVS PATER PATRIAE. *César Auguste, fils du divin César, père de la patrie.* Tête laurée d'Auguste, tournée à droite.

℟. IMPERATOR CAESAR TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS DACICVS PATER PATRIAE RESTITVIT. *Restitué par l'empereur César Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, père de la patrie.* Crocodile. (Denier d'or.)

724 (30 AV. J.-C.).

Octave, à son retour d'Égypte, prend possession de l'Asie, et règle les affaires de cette province.

N° 18.

CAESAR IMPERATOR VII. *César empereur pour la septième fois.* Tête nue d'Octave, à droite.

℟. ASIA · RECEPTA. *L'Asie reconquise.* Victoire montée sur une ciste mystique de laquelle s'élancent deux serpens. (Quinaire d'argent.)

La ciste mystique est ici l'emblème de l'Asie, patrie bien connue des médailles cistophores.

Cette pièce n'a pu être frappée au plus tard que l'année 726, Octave ayant commencé à porter le nom d'Auguste au commencement de l'année suivante.

726 (28 AV. J.-C.).

Octave construit sur le Palatin un temple et une bibliothèque dédiés à Apollon.

N° 19.

℟. CAESAR DIVI FILIVS. *César, fils du divin César.* Apollon, le *pileus* thessalien rejeté derrière les épaules, assis sur un rocher, et jouant de la lyre.

AN 734 (20 AV. J.-C.).

Auguste étant en Syrie, Phraate IV (Arsace XV), roi des Parthes, lui restitue les enseignes romaines conquises sur Crassus, quand ce triumvir avait été défait par Orode (Arsace XIV), père de Phraate, l'an 702, et sur Antoine, par Phraate IV lui-même, en 718. Le roi des Parthes rend en même temps la liberté à ceux des soldats de Crassus qui vivaient encore.

N° 20.

℟. RECEPTIS · SIGNIS · PARTHICIS · *Les enseignes conquises par les Parthes ayant été reprises.* Capricorne tenant un globe. (Denier d'or inédit provenant de la découverte d'Ambenay.)

On sait que le capricorne était le signe généthliaque d'Auguste. Auguste fut le premier à introduire le globe, comme symbole des prétentions qu'avaient Rome et les empereurs à la domination du monde. On connaissait des médailles avec le capricorne et la légende SIGNIS RECEPTIS. Mais Eckhel croyait que ces pièces se rapportaient à la conquête de l'Arménie.

Le revers suivant se reporte aussi à la restitution des enseignes romaines.

N° 21.

℟. SIGNIS · RECEPTIS · *Les enseignes ayant été reprises.* Mars, debout, tenant d'une main l'aigle d'une légion et de l'autre une enseigne militaire. (Denier d'argent.)

En mémoire du même évènement, Auguste éleva un temple à Mars Vengeur, MARTI · VLTORI. Les médailles intéressantes et variées qui représentent cet édifice, paraîtront dans la *Numismatique des architectes.*

On retrouve la tête de *Mars Vengeur* avec la légende MARS VLTOR, au droit d'un autre denier d'argent dont nous donnons ici le revers, accolé à un type tout différent.

N° 22.

L. AQVILIVS · FLORVS · III · VIR. *L. Aquilius Florus, triumvir (monétaire).* Tête du Soleil radié, tournée à droite.

℟. CAESAR·AVGVSTVS · SIGNIS · RECEPTIS. *César Auguste, les enseignes ayant été reprises.* Un Parthe, à genoux, offrant une enseigne militaire. (Denier d'argent.)

La même année, Auguste envoie en Arménie Tibère, qui replace Tigrane sur le trône de cette contrée. A cet évènement, qualifié de conquête, se rapportent les revers suivans :

N° 23.

℟. CAESAR · DIVI · FILIVS · ARMENIA CAPTA. *César, fils du divin César, l'Arménie ayant été conquise.* L'Arménie, à genoux, et les mains étendues en signe de prière. (Denier d'argent.)

N° 24.

℟. ARMENIA CAPTA. *L'Arménie ayant été conquise.* Victoire immolant un taureau. (Denier d'or.)

N° 25.

℟. Même légende. Tiare arménienne et deux carquois. (Denier d'argent.)

Les anciens numismatistes ont cru voir dans le type du n° 24, une allusion au mont *Taurus*, qui traverse l'Arménie. Cette conjecture adoptée par Eckhel n'est pas dépourvue de probabilité : toutefois, on regarde généralement aujourd'hui la *Victoire immolant le taureau* comme un type dérivé du culte mithriatique, répandu dans l'Arménie comme dans le reste de la Haute-Asie.

AN 737 (17 AV. J.-C.).

Célébration des jeux séculaires.

N° 26.

℟. MESCINIVS · RVFVS · III · VIR · *L. Mescinius Rufus, triumvir (monétaire).* Cippe sur lequel on lit l'inscription suivante : IMPERANTE CAESARE AVGVSTO LVDI SAECVLARES. *Sous l'empire de César Auguste, jeux séculaires.* Dans le champ : XV · VIRI SACRIS FACIVNDIS. *Les quindécemvirs chargés de la célébration des sacrifices.* (Denier d'argent.)

AN 538 (16 AV. J.-C.)

Les Germains menacent la Gaule, et Auguste part pour cette province.

N° 27.

Légende effacée. Tête d'Auguste, de face, au centre d'un bouclier qu'entoure une couronne de laurier.

℟. L. MESCINIVS . RVFVS . III . VIR. *L. Mescinius Rufus, triumvir (monétaire).* Mars, debout sur un piédestal décoré de l'inscription suivante : SENATVS POPVLI QVE ROMANI VOTA SVSCEPTA PRO · SALVTE ET · REDITV AVGVSTI · *Vœux du sénat et du peuple romain, formés pour le salut et le retour d'Auguste.* (Denier d'argent.)

Eckhel, qui n'avait pas vu l'original de cette médaille, rapporte d'après Morell la légende du droit ainsi qu'il suit : CAES · AVG · CONS · S · C · OB · R · P · CONS · Mais les deux exemplaires du cabinet de France, quoique très frustes, n'admettent pas une leçon semblable.

A la même époque et au même triumvir monétaire, se rapporte la pièce suivante, dont la disposition et la décoration offrent un exemple pour ainsi dire unique dans les fastes de la numismatique romaine.

N° 28.

L. MESCINIVS · RVFVS · III · VIR. *L. Mescinius Rufus, triumvir (monétaire).* Cippe décoré de l'inscription suivante : IMPERATORI CAESARI AVGVSTO COMMVNI CONSENSV. *A l'empereur César Auguste, du consentement commun.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

℟. Dans une couronne de chêne : IOVI OPTIMO MAXIMO · SENATVS POPVLI QVE ROMANI VOTVM SVSCEPTVM PRO SALVTE IMPERATORIS CAESARIS QVOD · PER EVM RES PVBLICA IN · AMPLIORE ATQVE TRANQVILLIORE STATV EST. *A Jupiter, très bon, très grand,*

vœu du sénat et du peuple romain, formé pour le salut de l'empereur César, parce que, grâce à lui, la République est dans un état d'accroissement et de tranquillité. (Denier d'argent; rare.)

On remarquera que sur l'original l'interponction des mots manque absolument de correction.

An 742 (12 av. J.-C.).

Victoires de Tibère sur les Pannoniens, et de Drusus sur les Sicambres et les Frisons.

N° 29.

℟. IMPerator X. *Empereur pour la dixième fois.* Auguste, sur le *suggestus*, assis sur la chaise curule, reçoit les rameaux d'oliviers que deux supplians lui présentent. (Denier d'or.)

On pense généralement qu'on doit voir ici les Barbares vaincus par les fils de Livie, demandant la paix à l'empereur.

An 746 (8 av. J.-C.).

Voyage d'Auguste en Gaule.

N° 30.

℟. IMPerator XIIII. *Empereur pour la quatorzième fois.* Auguste, monté sur le *suggestus*, assis sur la chaise curule : un barbare semble implorer sa protection ou sa pitié en lui présentant un enfant. (Denier d'or.)

On ignore à quel événement ce revers fait allusion : peut-être, comme l'a pensé Eckhel, faut-il reconnaître ici un chef germain. Dans cette hypothèse, on doit supposer que l'entrevue de ce chef avec Auguste, quelle qu'en ait été la cause, a eu lieu pendant le voyage d'Auguste dans les Gaules, voyage qui tombe précisément sous son quatorzième empire.

En 767 (14 ans après J.-C.), Auguste meurt à Nola, en Campanie, le 19 août, à soixante-seize ans; né à Velletri le 21 septembre 691, il était petit-neveu de Jules-César, par Julie, sœur de ce dernier, mariée à Atius Balbus, et qui fut mère d'Atia, épouse de Caïus Octavius, et mère à son tour du fils adoptif de Jules-César. Ses noms étaient Caïus Octavianus. Adopté par le testament de César, en 710, il prit alors les noms de Caius Julius César Octavianus. Entré en 705 dans le collége des Pontifes, en 725 le sénat lui conféra le *prénom d'imperator*, qu'il n'avait eu jusque là que comme *titre*, à l'exemple des autres généraux. Le nom d'*Auguste* lui fut décerné en 727. La puissance tribunitienne adoptée comme fondement de la puissance impériale, remonte à l'année 731. En 742 Auguste hérita de Lépide le souverain pontificat. En 752, le sénat le proclama père de la patrie. La date de son treizième et dernier consulat est de la même année.

Auguste eut quatre femmes, 1° Servilia, fille de P. Servilius Isauricus, à laquelle il ne fut néanmoins que fiancé.

2° Clodia, fille de P. Clodius, tué par Milon, et de Fulvia, laquelle épousa Marc-Antoine après la mort de son premier mari. Cette union avait été destinée à affermir l'alliance conclue entre Octave et Marc-Antoine, après la guerre de Modène. Auguste s'étant brouillé avec Marc-Antoine peu de temps après, renvoya intacte Clodia à Fulvie.

3° Scribonia, qu'il épousa en 714, pour se rendre Sextus Pompée favorable. Scribonia était sœur de Scribonius Libon, père d'une autre Scribonia que Sextus avait épousée. La paix s'étant rompue avec Sextus, Auguste répudia Scribonia après deux ans de mariage. Il en avait eu Julie.

4° Enfin Livie dont il n'eut point d'enfant.

MONÉTAIRE D'AUGUSTE.

Les triumvirs monétaires (*Trevirt monetales*) furent institués à Rome en 465 (289 av. J. C.), pour surveiller la fabrication des monnaies. Ils exercèrent ces fonctions concurremment avec les consuls, préteurs, édiles et autres magistrats auxquels le sénat conférait le droit temporaire de battre monnaie selon les besoins de la république. Portés au nombre de quatre par Jules César, ces magistrats furent bientôt abolis; mais Auguste les rétablit dans leurs fonctions, on ne sait précisément pas bien quelle année. Pendant la première partie du règne d'Auguste, les noms des triumvirs monétaires se retrouvent fréquemment sur la monnaie de ce prince; après l'année 740, ils en disparaissent complètement, sans qu'on puisse assigner à l'abolition de leurs fonctions, ou seulement à l'exclusion de leurs noms des légendes monétaires, un autre motif que les progrès de la puissance d'Auguste, dispensé désormais d'afficher aucun ménagement pour les coutumes de la république.

La distinction établie par les numismatistes entre la série des *monétaires d'Auguste* et le reste des médailles de ce prince n'est donc fondé que sur un caractère peu essentiel, et n'a pour but que de faciliter la classification. Le monétaire que nous publions ici, pour exemple, a cela de très remarquable, qu'on y voit le magistrat emprunter aux traditions glorieuses de sa propre famille le type d'une monnaie frappée à l'effigie d'Auguste. Cet usage auquel on doit tous les types curieux des deniers consulaires romains, a lieu de nous étonner, quand on le retrouve à une époque où il n'était plus permis de parler d'autre langage que celui d'une adulation servile pour le chef de l'État. Aussi l'exemple donné par Antistius Vetus sous le règne est-il unique. Voici la description de la médaille de ce triumvir :

N° 31.

IMPerator CAESAR AVGVstvs TRibvnitiae POTestatis VIII. *L'empereur César Auguste, investi pour la huitième fois de la puissance tribunitienne.* Tête nue d'Auguste, tournée à droite.

℟. C. ANTISTIus VETVS · — FOEDVS Populi Romani CVM GABINIS. *C. Antitius vetus. — Alliance du peuple romain avec ceux de Gabies.* Deux magistrats revêtus de la toge et voilés, debout auprès d'un autel allumé, et tenant ensemble un porc. (Denier d'argent.)

La légende et le type du revers sont fondés sur une antique tradition rapportée par Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.* IV. 57 et 58) : Sextus Tarquin, fils de Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, ayant fait périr Antistius Petro, le plus illustre des citoyens de Gabies, s'empara de cette ville au nom de son père. Mais la concorde s'étant bientôt rétablie entre les deux peuples, on fit une alliance accompagnée de sermens et de sacrifices, alliance dont les conditions étaient encore conservées en original dans le temple de Jupiter Fidius, du temps de l'historien.

La famille Antistia avait la prétention de descendre de cet *Antistius Petro* de Gabies. C'est ce qui explique le choix du type adopté par Antistius Vetus pendant sa magistrature monétaire.

PLANCHE VIII.

TRIOMPHE DE TIBÈRE, CONNU SOUS LE NOM DE *GRAND CAMÉE DE VIENNE.*

Sardonyx à deux couches. — La pierre est divisée en deux parties : au milieu de la ligne supérieure, Auguste, assis sur un trône, la tête découverte, nu jusqu'à la ceinture comme les figures de Jupiter, a la main droite appuyée sur un long sceptre, et tient de la droite le *lituus*, emblème et instrument des fonctions augurales. Au-dessus de sa tête, dans un disque, est le signe du Capricorne, sous lequel ce prince était né. A ses côtés et sur le même trône, est la déesse Rome, assise, coiffée d'un casque à triple aigrette, s'appuyant d'une main sur le pommeau d'un *parazonium* ou épée courte à l'usage des Romains, de l'autre tenant une lance qui soutient un bouclier. Auguste et Rome foulent des armures. Peut-être Livie est-elle représentée sous les traits de la déesse Rome. Un aigle est aux pieds d'Auguste. Derrière le trône d'Auguste et de Rome, on remarque Cybèle, tourrelée et voilée, qui pose une couronne de laurier sur la tête de l'empereur, et Neptune, nu, qui s'associe à Cybèle pour assurer à Auguste l'empire de la terre et celui de la mer. La Fécondité, demi-nue, couronnée de lierre, tenant sur ses genoux une corne d'abondance, est couchée et appuyée sur un des côtés du trône. Deux enfans nus, dont l'un tient des épis, accompagnent cette personnification du bien-être et de la sécurité dont jouissait le monde romain sous Auguste.

A gauche, et devant Auguste, Tibère, en costume de triomphateur, couronné de laurier, tenant d'une main le sceptre consulaire, et de l'autre un objet qu'on ne distingue plus, descend d'un quadrige conduit par la Victoire. Entre Tibère et Rome,

Germanicus, debout, la tête nue, revêtu du *paludamentum*, s'appuie d'une main sur sa hanche, et de l'autre tient le bout de son *parazonium*. Un casque est jeté sous le char de Tibère. La ligne inférieure offre le complément de la scène précédente. Divers guerriers romains élèvent un trophée composé d'armes, parmi lesquelles on remarque un bouclier dont l'insigne est un scorpion. D'autres armes sont répandues à terre. Des captifs, hommes et femmes, renversés, garrottés, ou traînés par les cheveux, expriment leur désespoir ou implorent la clémence du vainqueur. Parmi ceux qui les entraînent, on remarque un guerrier, que sa coiffure, en forme de *pileus* ou de *causia*, fait reconnaître pour un Grec ou un Macédonien. (Cabinet impérial de Vienne.—La dernière publication est celle de Mongez, *Iconographie romaine*, pl. XIX.)

Le monument que nous venons de décrire, l'un des plus importans de ceux que l'antiquité nous a légués, pour la dimension et la beauté de la matière, passe généralement pour mieux exécuté que le camée de la Sainte-Chapelle de Paris. Quelques amateurs pensent néanmoins que la sardonyx de Vienne a subi quelques retouches modernes qui en ont amolli le travail. Le procédé observé dans l'exécution de cette pierre participe de ce que nous avons nommé plus haut (pl. VI. n° 16.) *peinture en camée*. La transparence de la couche supérieure, ménagée avec habileté, produit les demi-teintes, dégrade les plans et accroît le relief des figures.

S'il faut en croire une tradition conservée par Gassendi, dans la vie de Peiresc (lib. III, ad ann. 1620), les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem avaient acquis ce camée dans la Palestine. Philippe-le-Bel, qui le tenait de ces chevaliers, en fit don à l'abbaye de Poissy; mais durant les guerres civiles du XVI[e] siècle, le camée fut enlevé à ce monastère et transporté en Allemagne, où l'empereur Rodolphe l'acheta pour une somme de 12,000 ducats, ce qui revient à peu près à 360,000 fr. de notre monnaie. Depuis cette époque, le camée n'est point sorti du cabinet impérial.

On compte au reste peu de monumens de l'antiquité qui présentent moins d'ambiguïté sous le rapport de l'interprétation du sujet et des détails. Pour démontrer qu'on doit voir ici le triomphe accordé à Tibère, à cause de ses victoires sur les Pannoniens, il suffit de citer les passages de Suétone, déjà rapportés par les autres commentateurs : « On accorda à Tibère le triomphe, mais Auguste le fit retarder à cause de la douleur dans laquelle la défaite de Varus avait plongé Rome... Tibère revint de la Germanie deux ans après; alors il célébra le triomphe qu'il avait différé, suivi par les lieutenans auxquels il avait fait accorder les ornemens triomphaux : avant de monter au Capitole, il descendit de son char, et se prosterna aux genoux de son père, qui présidait à la pompe du triomphe. » (*In Tiber.* 17-20.)

Quant à la présence de Germanicus sur cette pierre, on l'explique en rapprochant du texte de Suétone, ci-dessus rapporté, un passage de Dion Cassius (LVI. 17). « Germanicus apporta la nouvelle de cette victoire (celle de Tibère sur les Pannoniens); pour la célébrer on décerna à Auguste et à Tibère le titre d'*imperator* avec le triomphe... mais à Germanicus, les honneurs triomphaux seulement, ainsi qu'à plusieurs autres chefs. »

Selon Velleius Paterculus (II. 110), les Pannoniens que Tibère venait de combattre, s'étaient séparés en deux corps, dont l'un était déjà entré en Macédoine, tandis que l'autre menaçait l'Italie. Eckhel (*Choix de pierres gravées*, p. 13) explique ingénieusement par cette citation la présence du guerrier macédonien sur la partie inférieure de la pierre. Ajoutons que le monument est sans doute l'ouvrage d'un artiste grec, et que celui-ci aura été facilement porté à exagérer la part que ses compatriotes avaient prise à la défaite des Pannoniens.

Un philologue illustre, dont l'Allemagne déplore la perte récente, M. Passow, dans une dissertation insérée dans la Collection postume de ses opuscules, s'est efforcé de mettre en rapport avec Tibère le scorpion gravé sur le bouclier échancré qui pend au trophée de la ligne inférieure; mais cet emblème, tracé sur l'arme d'un vaincu, ne peut se rapporter qu'au vaincu lui-même, et non au triomphateur.

On a vu (pl. IV. n° 1.) les objections que nous avions élevées contre l'association de Rome et d'Auguste, à l'époque où ce dernier n'avait que le nom d'Octave, et ne portait pas encore celui d'Auguste. Ici l'association de Rome et d'Auguste est parfaitement motivée : Tibère revint de la Pannonie, l'an de Rome 763 (10 ap. J.-C.); il reçut les honneurs du triomphe en 765; à cette époque, il y avait déjà 38 ans qu'Octave portait le nom d'Auguste.

Nous reparlerons du camée de Vienne à propos de celui de la Sainte-Chapelle, dont le sujet donne lieu aux rapprochemens les plus curieux avec celui du monument que nous venons de décrire.

PLANCHE IX.

§ IV. TIBERE ET SA FAMILLE.

N° 1.

Sardonyx à trois couches.—Tête de Tibère, couronnée de chêne, à droite, les épaules couvertes de l'égide. (Cab. de France.— Gravé par L. Vosterman, d'après le dessin de P.-P. Rubens.)

La planche précédente nous a fait voir la liaison qui existe entre la famille d'Auguste et celle de Tibère. Maintenant nous passons aux monumens propres à ce dernier empereur.

Les deux camées de cette planche, n°s 6 et 1, nous offrent le portrait de Tibère à deux époques de son existence : sur le n° 6, Tibère est représenté à l'âge de son avènement au trône impérial ; le n° 1 le fait voir dans la dernière période de sa vie, et tel qu'il devait être pendant sa retraite de Caprée. Sur les deux monumens, Tibère a la poitrine couverte de l'égide : on a déjà vu cet attribut donné à Jules-César sur notre planche II, n° 5 ; à Auguste, pl. V, n° 1 ; on le verra encore dans le costume idéal qu'a prêté à Tibère l'auteur du *camée de la Sainte-Chapelle* (pl. XII). Si nous cherchions le premier exemple de cette flatterie qui transformait un souverain mort ou vivant en un véritable Jupiter *Ægiochus*, la *Numismatique des Rois Grecs* nous ferait remonter jusqu'au fondateur de la dynastie des Lagides, en Égypte.

Sur le camée n° 1, Tibère est couronné de chêne ; d'olivier, sur le n° 6. La matière et le travail du n° 1 sont singulièrement remarquables : ce précieux monument a été publié par Albert Rubens (Ap. *Graev. Thes. Ant. Rom.* tom. XI, p. 1336), comme un portrait d'Auguste.

Quant à l'histoire de Tibère, il nous suffira de rappeler les dates principales de la vie de cet empereur. — L'an de Rome 712 (av. J.-C. 42). Naissance de Tibère, fils de Tibère Claudius Nero et de Livie. Il avait quatre ans quand sa mère fut cédée par son mari à Octave qui l'épousa.

Après 727. Mariage avec Vipsania Agrippina, fille de Marcus Agrippa, qu'il répudia, pour épouser Julie, fille d'Auguste, en 743. A cette époque il s'était distingué en diverses campagnes, soit contre les Arméniens, soit contre les Barbares d'occident. Les années suivantes furent encore employées à cette activité belliqueuse qui forme la plus belle époque de sa vie.

De 748 à 755 (de l'an 6 av. J.-C., à l'an 2 ap. J.-C.). Retraite dans l'île de Rhodes. Livie, enfin, obtient son retour à Rome.

757. Caius César étant mort, Tibère est adopté par Auguste en même temps qu'Agrippa le Postume. C'est à dater de cette époque que Tibère prend le nom de *Tiberius Cæsar*.

De 757 à 764. Campagnes nouvelles en Germanie, en Pannonie, contre les Illyriens et les Dalmates.

767 (de notre ère 14). Mort d'Auguste et avènement de Tibère à l'empire.

772 (de J.-C. 19). Mort de Germanicus à Epidaphné, près d'Antioche.

776 (de J.-C. 23). Mort de Drusus-le-Jeune, fils de Tibère, empoisonné par son épouse Liville. Trois ans après, Tibère quitte Rome pour n'y plus revenir et se retire à Caprée.

782 (de J.-C. 29). La mort de Livie laisse un libre champ aux cruautés de Tibère et de Séjan.

784 (de J.-C. 31). Supplice de Séjan et de Liville.

790 (de J.-C. 37). Mort de Tibère, à Misène. L'empereur avait alors soixante-dix-huit ans.

N° 2.

TIberivs CAESAR · AVGVSTi Filivs IMPERATOR. *Tibère César, fils d'Auguste, empereur.* Tête de Tibère, nue, tournée à gauche.

℞. L'autel d'Auguste, à Lyon. A l'exergue : ROMAe ET AVGvsto. *A Rome et à Auguste.* (Grand bronze ; rare.)

La difficulté qu'on rencontre à se procurer un Tibère de grand bronze d'un beau travail, nous a en quelque sorte obligés à répéter ici le type de l'*autel de Lyon* qu'on a déjà vu avec le portrait d'Auguste sur notre planche III, n° 9. J'ai donné, à l'occasion de cette dernière médaille, les explications nécessaires à l'intelligence du revers.

Eckhel a eu raison de considérer comme faux les médaillons de bronze de Tibère avec la légende TI. CAESAR. AVGVSTI. F. IMPERATOR. V, et un temple au revers. Je rappelle ici l'opinion qu'Eckhel a émise sur ces pièces à cause de la mention que M. Mionnet en a fait encore sans aucune observation dans la seconde édition de la *Rareté des médailles Romaines*, bien qu'à l'égard du médaillon, mon respectable collègue, ainsi qu'il a bien voulu m'en donner l'assurance, soit entièrement de l'avis du numismatiste viennois.

N° 3.

TIberivs CAESAR DIVI AVGvsti Filivs AVGvstvs IMPerator VIII. *Tibère César, fils du divin Auguste, auguste, empereur pour la huitième fois.* Tête laurée de Tibère, à gauche.

℞. PONTIFex MAXimvs TRibvnitiae POTestatis XXXVII. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trente-septième fois.* Globe et un gouvernail. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

N° 4.

TIberivs CAESAR DIVI AVGvsti Filivs AVGVSTvs IMPerator VIII. *Tibère César, fils du divin Auguste, auguste, empereur pour la huitième fois.* Tête laurée de Tibère, à gauche.

℞. CLEMENTIAE. *A la Clémence.* Tête de face sur un bouclier et les initiales Senatvs Consvlto. (*Frappée*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

Tibère a porté le titre d'IMP. VIII, *empereur pour la huitième fois*, depuis l'année de Rome 774, jusqu'à la fin de sa vie. — La XXXVIIe puissance tribuniscienne, inscrite sur le n° 4, désigne la fin de l'an de Rome 788 ou le commencement de 789.

Le *globe* et le *gouvernail* représentés au revers du n° 3, sont des emblèmes bien connus du *gouvernement* du monde. Quant au type du n° 4, il est curieux de voir Tibère, deux ans après la mort de Germanicus, inscrire encore des paroles de *clémence* au revers de ses médailles. C'est une des nombreuses contradictions qu'offrent entre elles l'histoire *officielle* et l'histoire *réelle* de tous les empires.

N° 5.

ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ... (La légende du revers fait suite à celle du droit.) Tête nue de Tibère, à droite.

℞. ΥΙΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. (*Effigie*) *de Tibère, fils du divin Auguste, auguste.* ΑΘΗναγορας? ΔΩΡΙλαος? ΣΑΝνιων? *Athénagore, Dorilaüs, Sannion?* Jupiter, assis, tourné à gauche, tenant d'une main un sceptre et de l'autre une Victoire. AR. 6.

Pièce magnifique de la suite d'argent d'Antioche, qui a passé du cabinet Allier de Hauteroche, dans notre collection royale.

Les commencemens de noms inscrits derrière la figure de Jupiter désignent probablement des magistrats.

N° 5 *bis*.

ΘΕΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Auguste, dieu.* Tête d'Auguste, radiée, tournée à droite.

℞. ΤΙΒΕΡΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ (ΣΕΒΑΣΤΟΣ). *Tibère César, Auguste.* Tête de Tibère, laurée, tournée à droite. Dans le champ, à gauche : L. ΙΔ. *l'an* 14. *Potin*, 6 1/2.

Cette pièce appartient à la suite nombreuse d'Alexandrie d'Égypte. Les têtes de cette suite nous intéressent à l'époque du Haut Empire, à cause de la grande vraisemblance qu'il y a à ce que les principaux camées sur sardonyx, tels que celui de Vienne et celui de la Sainte-Chapelle aient été gravés à Alexandrie ; les pierres dures qu'on employait à cet usage devant être amenées par le mouvement du commerce d'Arabie en Égypte : on ne peut nier d'ailleurs qu'il n'y ait une certaine analogie entre le travail brusque des médailles d'Alexandrie, tant grecques que romaines, et celui des grands camées impériaux. Rappelons-nous que les sardonyx les plus anciennement travaillées que l'on connaisse sont des portraits de Ptolémée Philadelphe et de son épouse Arsinoé. — Le *potin* employé pour les médailles romaines d'Alexandrie est un mélange de cuivre jaune et de plomb, avec un cinquième d'argent.

N° 6.

Sardonyx. — Tête laurée de Tibère, à gauche, la poitrine couverte de l'égide. (Cab. I. de Vienne; inédit.)

Voyez, pour ce camée, le commentaire du n° 1.

N° 7.

TIBERIVS CAESAR DIVI AVGVSTI FILIVS AVGVSTVS. *Tibère César, fils du divin Auguste, auguste.* Tête laurée de Tibère, à droite.

℞. IMPERATOR CAESAR TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS DACICVS PATER PATRIAE RESTITVIT. *Restitué par l'empereur César Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, père de la patrie.* Femme assise, tournée à droite, tenant la haste de la main droite et un rameau de la gauche. (Denier d'or; rare.)

Restitution des deniers d'or si communs de Tibère, qui portent au revers la légende PONTIFEX MAXIMVS.

On remarquera dans cette restitution l'intention que paraît avoir eue l'artiste de donner à Tibère quelques uns des traits de Trajan. Il est difficile de comprendre comment un prince tel que Trajan pouvait être flatté d'un rapprochement quelconque de sa physionomie avec celle de Tibère.

N° 8.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS IMPERATOR. *Néron Claude Drusus Germanicus, empereur.* Tête nue de Drusus l'Ancien, à gauche.

℞. TIBERIVS CLAVDIVS CÆSAR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IMPERATOR. *Tibère Claude César Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur.* Statue de Drusus l'Ancien revêtu de la toge, tourné à droite, assis sur un monceau d'armes et tenant un rameau de la main droite. Au-dessous les initiales SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du Sénat.* (Grand bronze.)

Cette médaille et les suivantes jusques et y compris le n° 10, ont été frappées par l'ordre de l'empereur Claude et pour honorer la mémoire de son père, Drusus, dit l'*Ancien*, frère puîné de Tibère, mais mort bien avant lui, sous le règne d'Auguste.

Drusus l'Ancien vint au monde l'an de Rome 716 (av. J.-C. 38), trois mois après que Tibérius Claudius Néro eut cédé à Octave son épouse Livie : on crut néanmoins que Drusus était fils d'Octave. Ses victoires sur les Germains et les regrets qu'il exprima publiquement sur la perte de la liberté, rendirent son nom populaire, et la mort prématurée qui l'atteignit en Germanie contribua encore à rendre sa mémoire plus chère aux Romains.

Drusus l'Ancien mourut en 745 (de J. C. 9), trente jours après une chute de cheval, causée sans doute par une apparition effrayante, qui l'empêcha de poursuivre les Germains au-delà de l'Elbe. (*Dio. Cass.* LV. 1. *et* 2. *Liv. Epit. Lib.* CXL). On rapporta son corps à Rome, et on le plaça, avec les plus grands honneurs, dans le mausolée de la famille d'Auguste.

Le surnom de *Germanicus*, que porte ici la légende de Drusus, ne lui fut décerné qu'après sa mort, et le sénat autorisa en même temps tous ses descendans à porter un nom qui rappelait la gloire de leur auteur.

N° 9.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS IMPERATOR. *Néron Claude Drusus Germanicus, empereur.* Tête nue de Drusus l'Ancien, à gauche.

℞. DE GERMANIS. (*Victoire*) *sur les Germains.* Statue équestre, à droite, sur un arc de triomphe, entre deux trophées. (Denier d'or.)

N° 10.

NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMANICVS IMPERATOR. *Néron Claude Drusus Germanicus, empereur.* Tête laurée de Drusus l'Ancien, à gauche.

℞. DE GERMANIS. (*Victoire*) *sur les Germains.* Trophée composé d'armes germaines. (Denier d'or.)

Les trois médailles que nous venons de décrire rappellent les honneurs décernés à Drusus après sa mort, les statues, soit équestres, soit pédestres, qu'on lui éleva, et l'arc de triomphe bâti en son honneur sur la voie Appienne (*Dio. Cass.* LV. 2. *Suet. Claud.* I).

L'arc de Drusus représenté au revers du n° 9, subsiste encore presque dans son entier auprès de la Porte Appienne ou de Saint-Sébastien, à Rome. Le couronnement, composé d'une statue équestre entre deux trophées, a disparu.

N° 11 (12).

Sardonyx à trois couches.— Tête nue et laurée, tournée à droite, avec le *paludamentum* attaché sur l'épaule. (Cab. de France; inédit.)

Malgré le caractère d'idéalité que porte la tête gravée sur ce camée, nous croyons pouvoir attribuer ce portrait à Drusus l'Ancien. On ne peut nier au moins que la tête du camée ne ressemble beaucoup à celle des deniers d'or, nos 9 et 10. Il est vrai que la similitude est moins frappante, si l'on rapproche notre camée du grand bronze n° 8. Ces dernières pièces nous semblent avoir été gravées avec l'intention d'exagérer la ressemblance qui devait exister entre Drusus et l'empereur Claude son fils. Aussi on pourrait être amené à penser que les grands bronzes seuls ont été frappés sous le règne de Claude, et que les *aureus* appartiennent à l'époque du règne d'Auguste, qui suivit immédiatement la mort de Drusus l'Ancien. La tête de face de Drusus sur le grand camée de Vienne (plan. VIII) pourrait aussi être alléguée à l'appui de la distinction que nous venons d'établir.

PLANCHE X.

N° 1.

Sardonyx. — Tête nue, tournée à droite, les épaules couvertes du *paludamentum.* (Musée du prince de Piombino.)

Cette pièce, donnée à Tibère dans les catalogues ordinaires, pourrait néanmoins convenir à Germanicus.

N° 2.

Tête laurée de Livie, couronnée de lierre (1), tournée à droite.

℞. Le nombre IIII dans un cercle de perles. (Tessère de bronze.)

N° 3.

Une femme dans une balançoire; un homme devant, et un autre derrière, entretiennent le mouvement de la balançoire.

℞. Dans le champ : IX. (Tessère de bronze.)

(1) Comme prêtresse d'Auguste.

N° 4.

MORA. Deux esclaves, dont l'un paraît être Africain, assis en face l'un de l'autre à une table, se livrent avec ardeur à un jeu dont le prix paraît placé à la gauche du spectateur, au-dessus d'une colonne.

℞. Le nombre XIII, dans un cercle de perles, qu'accompagne une couronne de laurier.

Nous ne pouvions quitter le règne de Tibère sans faire connaître à nos lecteurs quelques unes de ces pièces qui, sous le nom de *Spintriennes*, ont été rapportées aux désordres de ce prince dans l'île de Caprée, et qui, malgré leur célébrité, n'ont point encore reçu d'explication satisfaisante. On sait que ces pièces, qui toutes au revers portent des lettres numérales, offrent pour la plupart au droit des groupes dans les poses les plus obscènes. — Les pièces nos 3 et 4 se distinguent presque seules de cette suite nombreuse, bien que le n° 4 en particulier prête à des interprétations dont nous avons dû nous abstenir. On a vainement cherché à quelle époque pouvait remonter la fabrication de ces pièces, et l'on s'est aussi inutilement demandé quel pouvait en être l'usage. — Ce qu'on a pu avancer de plus probable, c'est que l'emploi de ces pièces devait être celui de *tessères* ou *jetons*. Ces tessères de *bronze* devaient avoir la

même destination que les nombreux jetons d'ivoire ou de plomb qui ornent nos musées. Martial (VIII. 164) parle de *pièces obscènes, lasciva numismata*, qu'on aurait jetées au peuple dans des jeux donnés par L. Arruntius Stella, consul *suffecte*, à une époque indéterminée du règne de Domitien :

Omnis habet sua dona dies, nec linea dives
Cessat, et in populum multa rapina cadit.
Nunc veniunt subitis lasciva numismata nimbis ;
Nunc dat spectatas tessera larga feras.
Nunc implere sinus securos gaudet, et absens
Sortitur dominos, ne laceretur, avis.

« Chaque jour a ses présens qui se succèdent sans relâche; le peuple se gorge » du butin immense qu'on lui jette. Tantôt c'est une nuée de *médailles aux » images lascives* qui tombe sur lui; tantôt des tessères distribuées sans par- » cimonie invitent aux spectacles d'animaux. On peut, en toute sécurité, rem- » plir son giron de cette pluie bienfaisante, et la volaille bien gardée attend, » sans perdre une plume de ses ailes, le maître que le sort va lui donner. »

En parlant de ces *pièces obscènes*, Martial semble plutôt faire allusion à un usage communément observé dans les jeux, qu'à une circonstance spéciale des spectacles donnés par Stella. Il est donc inutile qu'on cherche à déterminer d'une manière plus exacte la date de l'émission des tessères, dites *spintriennes*. Néanmoins, l'époque à laquelle vivait Martial, comparée avec le travail de ces tessères, ne nous permet pas de nous éloigner du Haut-Empire, par conséquent du siècle pendant lequel Tibère a vécu. Aussi, malgré le dédain avec lequel a été traitée l'hypothèse qui rattache la fabrication des *spintriennes* au règne de Tibère, nous pensons qu'on ne trouvera ni sans intérêt, ni sans importance, le rapprochement que nous avons fait sur notre planche des *spintriennes*, nos 3 et 4, et d'une autre tessère, n° 2, sur laquelle on ne peut s'empêcher de reconnaître le portrait de Livie, mère de Tibère. Un tel rapprochement peut-il être considéré comme fortuit? Peut-on de bonne foi séparer, à cause des sujets seulement, des monumens aussi voisins pour la forme, la fabrique et l'inscription, que le sont les spintriennes et la tessère de Livie, surtout si l'on se souvient qu'il existe un grand nombre de pièces semblables avec le portrait d'Auguste?

Il nous sera donc permis de conclure que, dans notre opinion, le plus grand nombre des spintriennes a dû être frappé à une époque voisine du règne d'Auguste, et probablement sous celui de Tibère. Mais quant à l'explication qu'on a voulu donner du passage si souvent cité de Suétone (*in Tiber.* XLIII); quant à la manière dont on rattache l'émission des spintriennes à la nature des désordres auxquels Tibère se livrait dans sa retraite de Caprée, il est certain qu'une telle interprétation n'offre pas le moindre fondement. C'est néanmoins d'une explication aussi forcée qu'est résultée la dénomination de spintrienne donnée à ces pièces. Dans Suétone et dans Tacite (*Ann.* VI. 1), le mot de *spintria* ne désigne pas une pièce de monnaie, mais un homme, un *repertor monstrosæ libidinis novique concubitus*; ce mot d'ailleurs, dont on ignore l'étymologie précise, était de l'invention de Tibère.

La légende MORA de la tessère n° 4 peut donner lieu à quelques observations curieuses. Est-ce à la *mora* des Italiens actuels que jouent les deux esclaves? La main ouverte et les doigts séparés de celui de droite semblent favoriser cette conjecture. Il sera donc possible, à l'aide de notre monument, de rattacher à l'antiquité romaine l'origine d'un jeu auquel le peuple en Italie, et particulièrement celui de Rome, se livre encore aujourd'hui avec fureur. — *Mora*, dans le sens du jeu de *la moure*, est un mot qui manque aux lexiques latins, et qu'on doit faire dériver, d'après la nature du jeu, du verbe grec μείρω, *divido*, comme la *mora* dont parle Cornelius Nepos (*Iphicr.* II), en grec μόρα (*Cf. Sturz Lex. Xenoph. s. v.*), et qui désignait une *portion* de l'armée des Lacédémoniens.

N° 5.

Sardonyx à deux couches. — Tête nue de Germanicus, à droite. (Cabinet de France; inédit.)

N° 6.

Cornaline. — Tête nue de Germanicus? à droite. (Musée Blacas; inédite.)

N° 7.

Cornaline. — Tête nue d'un Romain inconnu, à droite.

N° 8.

Tête nue, tournée à droite. Derrière la tête, la signature du graveur Scopas, CKOΠAC. (Cornaline. — Cabinet de la ville de Leipsig. Tassie, *Catal.* n° 12192, pl. LV.)

N° 9.

Aigue marine. — Tête nue de Tibère, à droite. (Cabinet inconnu.)

Nous avons réuni, sous les nos 5-8, différentes pierres appartenant sans doute à des membres de la famille d'Auguste et de Tibère, afin de montrer l'incertitude des attributions qu'on fait ordinairement des monumens sans légende de la glyptique romaine.

Ainsi, la cornaline n° 8 a été désignée dans les catalogues de Cadès, sous le nom de *Lucius César*, et il suffit de comparer avec cette pierre le portrait authentique de Lucius qu'on voit sur notre pl. VII, n° 5, pour se convaincre que la désignation des catalogues n'a pas le moindre fondement. L'attribution de la même pierre à Sextus Pompée, qu'ont donnée d'autres auteurs, n'est pas plus fondée que les précédentes. Mais quel que soit notre embarras à donner des attributions définitives à ces portraits, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'*air de famille* qu'ils offrent entre eux, et la finesse du travail de toutes ces pièces nous reporte nécessairement au siècle d'Auguste, qu'on peut à bon droit nommer l'*âge d'or* de la glyptique.

Le graveur Scopas, auteur du n° 8, omis dans le catalogue de M. Sillig, a été mentionné sous le n° 61 de la lettre de *M. R. Rochette à M. Schorn.*

N° 10.

.... AVGvstvs Pontifex Maximvs tRibvnitiae Potestatis XXXV. (*Tibère*) *Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la trente-cinquième fois.* Tête laurée de Tibère, à droite.

℞. DRVSVS . . . . II. R. P (*sic*). *Drusus. . . . . investi de la puissance tribunitienne.* Tête nue de Drusus Jeune, à gauche. (Denier d'argent.)

Cette médaille de Drusus le Jeune appartient à une suite de pièces frappées hors de Rome, et probablement à Césarée de Cappadoce, peu après la réunion de cette province à l'empire romain. Les titres insolites que porte Tibère sur ces pièces confirment cette conjecture. Eckhel, qui l'a proposée, pense aussi que l'époque des médailles en question répond à celle où Tibère, ayant connu la part que Séjan et Livilla avaient prise à la mort de Drusus le Jeune, les provinces de l'Empire dûrent saisir l'occasion de flatter l'empereur en consacrant des monnaies à la mémoire de son fils.

N° 11.

DRVSVS CAESAR TIberii AVGvsti Filivs DIVI AVGvsti Nepos. *Drusus César, fils de Tibère Auguste, petit-fils du divin Auguste.* Tête nue de Drusus Jeune, à gauche.

℞. PONTIFex TRIBVNitiae POTESTatis ITERvm. *Pontife, investi pour la deuxième fois de la puissance tribunitienne.* Dans le champ, les initiales Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

La première puissance tribunitienne de Drusus le Jeune date de l'an de Rome 776, un an avant sa mort.

Drusus, dit *le Jeune*, pour le distinguer de son oncle *Nero Claudius Drusus*, naquit pendant le mariage de Tibère et de Vipsania Agrippina (probablement vers l'an de Rome 740 av. J.-C. 14). Admis avant l'âge aux honneurs publics dès l'année 764, il apaise, en 767, les troubles de l'armée de Pannonie, excités par la mort d'Auguste. Consul pour la première fois en 768, l'ovation lui est décernée, en 773, pour ses succès militaires en Germanie; l'an d'après est la date de son second consulat, et 776 celle de sa mort. Indigné de la faveur de Séjan, Drusus avait frappé au visage ce favori de son père. Séjan se vengea de cet outrage en séduisant d'abord Livilla, épouse de Drusus, puis en conspirant avec elle contre la vie de ce prince, qui mourut empoisonné.

Julia Livia, ou Livilla, épousa Drusus après la mort de son premier mari, Caïus César; elle était fille de Drusus l'Ancien et d'Antonia, par conséquent sœur de Germanicus et de Claude. Après la mort de Séjan, son séducteur, Tibère la livra, dit-on, à sa mère Antonia, qui la condamna à mourir de faim. Drusus avait eu d'elle deux fils jumeaux, et une fille du nom de Julie, fiancée d'abord à Séjan, mariée ensuite à Néron, fils de Germanicus, puis à Rubellius Blandus, et enfin devenue victime, sous le règne de Claude, de la jalousie de Messaline.

N° 12.

Un caducée au pied duquel se croisent deux cornes d'abondance, supportant deux têtes d'enfans affrontées.

℞. DRVSVS CAESAR TIberii AVGvsti Filivs DIVI AVGvsti Nepos PONTifex TRibvnitiae POTestatis II. *Drusus César,*

fils de Tibère Auguste, petit-fils du divin Auguste, pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois. Dans le champ, les initiales SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Grand bronze.)

Les deux enfans représentés au droit de cette pièce, sont les deux jumeaux nés du mariage de Drusus le Jeune et de Livilla, et dont il vient d'être question dans le commentaire du n° précédent. L'un de ces fils, dont on ignore le nom, mourut au bout de quatre ans; l'autre ajouta à son nom de Tibère le surnom de *Gemellus*. Ce dernier, désigné par Tibère pour partager son héritage avec Caligula, mourut bientôt, l'an 37, à dix-neuf ans, victime de la jalousie de ce dernier empereur. Il faut voir le récit de cette fin tragique dans Philon (*Legat. ad Caium*, p. 996).

La naissance des deux jumeaux, fils de Drusus et de Livilla, causa une grande joie à Tibère. Ce vieil empereur se vanta en plein sénat de ce que jusqu'alors aucun Romain d'un rang aussi élevé n'avait eu le bonheur de voir naître un couple de jumeaux dans sa famille: *Nulli ante Romanorum ejusdem fastigii viro geminam stirpem editam.* (Tac. *Ann.* II. 84.) Les anciens avaient des raisons particulières, et qui tenaient à la partie la plus profonde de leurs croyances religieuses, pour attacher une importance superstitieuse à la naissance de deux jumeaux. Ces raisons ne sauraient être exposées ici; elles trouveront mieux leur place dans la *Nouvelle Galerie mythologique*. Qu'il nous suffise pour cette fois de citer un passage de Plaute (*Amphitr.* V. sc. I. 36-38), qui nous semble remarquablement commenter les paroles prêtées à Tibère par Tacite:

Omnium primum, Alcumena geminos peperit filios.
AM. Ain' tu geminos? BR. Geminos. AM. Dî me servant. BR. Sine me dicere,
Ut scias tibi tuæque uxori Deos esse omnes propitios.

BROMIA. Avant tout, Alcmène a mis au monde deux jumeaux.
AMPHITRYON. Que dis-tu? Deux jumeaux?
BROMIA. Sans doute.
AMPHITRYON. Les Dieux sont pour moi!
BROMIA. Laisse-moi dire, et tu sauras si les Dieux sont propices à toi et à ta femme!

§ V. GERMANICUS ET SA FAMILLE.

N° 13.

ANTONIA AVGVSTA. *Antonia, auguste.* Tête d'Antonia, couronnée d'épis, à droite.

℞. SACERDOS DIVI AVGVSTI. *Prêtresse du divin Auguste.* Deux flambeaux allumés, liés par une guirlande. (Denier d'or.)

N° 14.

ANTONIA AVGVSTA. *Antonia, auguste.* Tête nue d'Antonia, à droite.

℞. TIBERIVS CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IMPERATOR. *Tibère Claude César Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur.* Antonia debout, en vestale, la tête voilée, tenant de la main droite un *simpulum* ou vase pour les libations, et de la gauche un rouleau avec les initiales SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

Antonia, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, et épouse de Drusus l'Ancien, est la femme qui, par son origine, ses enfans et sa destinée, semble établir un lien commun entre tous les évènemens du siècle dont nous passons maintenant en revue les principaux personnages. Fille de Marc-Antoine, nièce d'Octave, arrière petite-nièce de Jules-César, belle-sœur de Tibère, belle-fille de Livie, femme de Drusus l'Ancien, mère de Germanicus, de Livilla et de Claude, belle-mère d'Agrippine l'Ancienne, aïeule de Caligula, et en même temps aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus, elle résuma en elle-même toute la gloire et toutes les douleurs de son temps. Environnée d'abord par Caligula des plus grands honneurs, elle ne tarda pas à concevoir, des excès de son petit-fils, un chagrin qui la conduisit à la mort. La rumeur publique ajouta le poison à cette cause si naturelle de sa fin.

Les titres d'*Augusta* et de *prêtresse d'Auguste* qu'Antonia porte sur le denier d'or, n° 13, lui furent décernés par Caligula au commencement de son règne (*Dio. Cass.* LIX. 3). Sa mémoire fut comblée d'honneurs encore plus grands sous le règne de Claude, et c'est à cette dernière époque qu'il faut attribuer les médailles d'Antonia que nous possédons.

Nous avons reporté, sur notre pl. XII, d'autres portraits que nous donnons à Antonia, mais que nous avons cru utile de rapprocher de ceux d'Agrippine l'Ancienne.

N° 15.

Sardonyx à trois couches. — Apothéose de Germanicus. Germanicus est assis à droite, la poitrine couverte de l'égide, tenant de la main droite le *lituus* ou bâton augural, insigne du pontificat, et de la gauche une corne d'abondance. Sur le devant, la Victoire, ailée, vient lui placer une couronne de laurier sur la tête. Germanicus est porté sur un aigle éployé, regardant à droite, et tenant une palme dans l'une de ses serres. (Cabinet de France.)

La dernière publication est celle de Mongez (*Icon. Rom.* pl. XXIV).

Il suffit de comparer la tête du personnage principal représenté sur ce magnifique camée, avec celle des médailles de Germanicus, particulièrement du beau moyen-bronze que nous reproduisons, n° 16 de la même planche, pour adopter sans hésitation l'ancienne explication d'Oudine (*Suppl. de Montfaucon*, t. III, pl. VII), qui reconnaît sur ce monument l'apothéose de Germanicus. Quant aux formes de cette apothéose, à l'égide qui couvre la poitrine du héros divinisé, à l'aigle qui l'emporte dans le ciel, à la corne d'abondance qu'il tient à la main, tous ces attributs, transmis par une tradition constante des rois d'Egypte aux empereurs romains, trouveront leur explication dans la *nouvelle Galerie mythologique*.

Le camée de l'apothéose de Germanicus, dont nous reproduisons une copie plus fidèle que les précédentes, avait été rapporté de Constantinople dans le XIe siècle par le cardinal Humbert, qui en fit présent aux bénédictins de Toul; ceux ci, à leur tour, l'offrirent, en 1684, à Louis XIV, et c'est depuis cette époque que ce monument, l'un des chefs d'œuvre de la glyptique des anciens, fait partie du Cabinet du Roi. L'original est entouré d'une monture d'or émaillé, entremêlé de diamans d'une grande magnificence et d'un bon goût.

N° 16.

GERMANICVS CAESAR TIBERII AVGVSTI FILIVS DIVI AVGVSTI NEPOS. *Germanicus César, fils de Tibère Auguste, petit-fils du divin Auguste.* Tête nue de Germanicus, à gauche.

℞. CAIVS CAESAR DIVI AVGVSTI PRONEPOS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IIII PATER PATRIAE. *Caius César, arrière-petit-fils du divin Auguste, souverain pontife, investi pour la quatrième fois de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Dans le champ, les initiales SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

N° 17.

GERMANICVS CÆSAR. *Germanicus César.* Guerrier dans un bige, à droite.

℞. SIGNIS RECEPTIS DEVICTIS GERMANIS. *Les enseignes reconquises, les Germains vaincus.* Guerrier vêtu d'une cotte d'armes, debout, la main droite étendue, et la gauche tenant une enseigne. De plus les initiales SENATVS CONSVLTO. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

Nous agirons, à l'égard de Germanicus, comme pour les personnages les plus illustres de l'histoire, nous contentant d'indiquer sommairement les époques les plus mémorables de sa vie.

An de Rome 739 (avant J.-C. 15). Naissance de Germanicus, fils de Drusus l'Ancien et d'Antonia.

757 (de J. C. 4). Auguste ordonne à Tibère d'adopter Germanicus.

763 (10). Triomphe de Germanicus sur les Dalmates.

767 (14). Germanicus refuse l'Empire qui lui est offert par les légions de la Germanie, révoltées contre Tibère.

De 767 à 770. Victoires sur les Germains.

771 (18). Germanicus établit Artaxias sur le trône d'Arménie.

772 (19). Voyage en Égypte

La même année, le 9 octobre, Germanicus meurt auprès d'Antioche de Syrie, empoisonné par Pison et son épouse Plancine. Tibère est accusé publiquement de cette mort.

Le moyen bronze, n° 17, a été frappé du vivant de Germanicus; c'est un

monument des honneurs qui furent décernés à ce prince, quand il eut repris sur les Germains les enseignes enlevées à Varus.

Le moyen-bronze, n° 16, est, comme la légende l'indique, un témoignage de la piété de Caligula envers la mémoire de son père.

N° 18.

Sardonyx à deux couches. — Tête à droite, de Liville, femme de Drusus Jeune. (Cabinet de France; inédit.)

Voyez pour les monumens iconographiques de Liville, épouse de Drusus le Jeune, le commentaire de la pl. XI, n° 12 et celui de la pl. XII.

N° 19.

NERO ET DRVSVS CAESARES. *Néron et Drusus, Césars.* Néron et Drusus, fils de Germanicus, à cheval et tournés à droite.

℞ Caïvs CÆSAR DIVI AVGvsti PRONepos AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis IIII Pater Patriae. *Caïus César, arrière-petit-fils du divin Auguste, Auguste, souverain pontife, investi pour la quatrième fois de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Dans le champ, les initiales Senatvs Consvlto. *(Frappé) par l'autorité du sénat.* (Grand bronze.)

Cette belle médaille a été frappée par ordre de Caligula, pour honorer la mémoire de ses deux frères aînés, Néron et Drusus, fils comme lui de Germanicus et d'Agrippine l'Ancienne.

Le premier, Néron, né vers l'an 760 (de J.-C. 7), fut d'abord, après la mort de Drusus jeune, fils de Tibère, recommandé par cet empereur au Sénat. Mais bientôt les intrigues de Séjan et la jalousie de Tibère contre la famille de Germanicus devinrent fatales au jeune Néron. Exilé, l'an 783, dans l'île Pontia, il y mourut de faim l'année suivante (de J.-C. 31).

Son frère Drusus était plus jeune que lui d'environ une année. Dans les premiers temps il suivit le sort de son frère. Bientôt une ambition coupable lui fit partager les intrigues de Séjan contre lui; mais il ne tarda pas à payer la peine de son crime; car il demeura, après la mort de Néron, en butte à la jalousie de Tibère, qui le fit mourir de faim peu après le supplice de Séjan, l'an de Rome 786 (de J.-C. 33).

On connaît des pièces d'Espagne qui reproduisent les portraits de ces princes : ces pièces ont été frappées de leur vivant. Celle que nous reproduisons sous le n° suivant est du nombre.

N° 20.

TIberivs CAESAR DIVI AVGVSTI Filivs AVGVSTVS. *Tibère César, fils du divin Auguste, auguste.* Tête de Tibère, laurée, tournée à droite.

℞. NERO · CAESAR · DRVSVS · CAESAR IIViri Coloniæ Cæsareæ Avgvstæ. *Néron César, Drusus César, duumvirs de la colonie de Cæsarea-Augusta (Saragosse).* Têtes de Néron et de Drusus, nues, affrontées. (Moyen bronze.) Mionnet, Suppl. *à l'Espagne*, N° 369.

On voit sur d'autres médailles de la même ville les mêmes princes assis et affrontés.

PLANCHE XI.

N° 1.

Améthyste. — Tête laurée et voilée d'Antonia, tenant une corne d'abondance. (Cabinet de France.)

N° 2.

Sardonyx à trois couches. — Tête d'Antonia, couronnée d'épis et de pavots, tournée à gauche. On remarque à son col une bulle en forme de cœur. (Cab. Imp. de Vienne. *Eckhel*, pl. VI.)

Eckhel a publié ce camée sous le nom d'Agrippine-l'Ancienne. Nous croyons pouvoir, avec certitude, le restituer à Antonia. Le profil noble et régulier d'Antonia se distingue de celui d'Agrippine, dont les traits moins parfaits rappellent surtout, dans la ligne du nez légèrement creusée, la physionomie d'Agrippa son père. — Au reste, c'est pour mieux présenter au lecteur les pièces d'un procès difficile à juger, que nous avons réuni sur la même planche des portraits de trois princesses dont on confond souvent les traits, Antonia et les deux Agrippine.

La belle améthyste du cabinet de France n° 1, nous paraît ainsi représenter Antonia. Ici nous la voyons avec les attributs d'une prêtresse d'Auguste. La couronne de pavots du n° 2 rappelle la même plante aux mains de Livie, sur le camée de Vienne (pl. VI, n° 3) et sur celui de la Sainte-Chapelle (pl. XII) Les honneurs dont fut environnée Antonia pendant sa vie et après sa mort ressemblent à ceux que Livie avait obtenus de Tibère : c'est une raison de nous confirmer dans l'opinion qui nous fait reconnaître Antonia sur le camée de Vienne, n° 2

N° 3.

GERMANICVS CAESAR TIberii AVGvsti Filivs AVGvsti Nepos. *Germanicus César, fils de Tibère Auguste, petit-fils d'Auguste.* Tête nue de Germanicus, à gauche.

℞. TIberivs CLAVDIVS CAESAR AVGvstvs GERManicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis IMPerator Pater Patriae. *Tibère Claude César, Auguste, Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Dans le champ, les initiales Senatvs Consvlto. *(Frappé) par le décret du sénat.* (Grand bronze.)

On remarque sur cette pièce, frappée sous le règne de Claude en l'honneur de Germanicus, la même affectation de ressemblance avec Claude que sur les bronzes de Drusus l'Ancien de la même époque (pl. IX, n° 8). Claude, peu recommandable par ses qualités personnelles, croyait sans doute s'approprier la popularité de son père et de son frère, en prêtant à leurs traits quelque chose de la pesanteur de sa propre physionomie.

N° 4.

AGRIPPINA Marci Filia MATer Caii CAESARIS AVGVSTI. *Agrippine, fille de Marcus (Agrippa), mère de Caïus César Auguste.* Tête d'Agrippine l'Ancienne, à droite.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs MEMORIAE AGRIPPINE. *Le sénat et le peuple romain à la mémoire d'Agrippine.* Carpentum traîné par des mules allant à gauche. (Grand bronze.)

(Les médaillons de bronze, au revers du carpentum, sont de coin moderne.)

N° 5

AGRIPPINA Marci Filia GERMANICI CÆSARIS. *Agrippine, fille de Marcus Agrippa, épouse de Germanicus César.* Tête nue d'Agrippine l'Ancienne, à droite; derrière, une etoile.

℞. IMPerator Titvs CAESar DIVI VESPasiani Filivs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis Pater Patriae RESTitvit. *Restitué par l'empereur Titus César, fils du divin Vespasien, Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Dans le champ, les initiales Senatvs Consvlto. *(Frappé) par l'autorité du sénat.* (Grand bronze.)

Agrippine, dite l'Ancienne, pour la distinguer de sa fille, Agrippine la Jeune, mère de Néron, était fille elle-même d'Agrippa et de Julie On sait sa fidélité à Germanicus, la fermeté qu'elle déploya dans les guerres de Germanie, le noble orgueil qu'elle montra après l'assassinat de son époux, et dont Tibère la récompensa, d'abord par l'exil, puis, à ce qu'on croit, par une mort violente. Agrippine mourut, quatorze ans après Germanicus, dans l'île de Pandataria, où Tibère l'avait reléguée.

Après la mort de Tibère, Caligula, son fils, parvenu à l'empire, rendit les plus grands honneurs à la mémoire de sa mère.

Le *carpentum* ou *tensa*, qu'on voit au revers du n° 4, rappelle une des cérémonies qui eurent lieu à cette époque en l'honneur d'Agrippine : Caligula, dit Suétone (XV), dédia à sa mère des jeux du cirque, et la pompe d'un *carpentum*. En effet, de même qu'on conduisait, dans les pompes publiques, la statue des dieux sous les voiles d'un char nommé *tensa*, on promenait aussi, en l'honneur des dames les plus illustres, des *carpenta* attelés de mulets, comme celui qu'on voit au revers de la médaille d'Agrippine.

Bien que le revers du *carpentum* se rapporte à une circonstance connue du règne de Caligula; Eckhel (D. N., tom. VI, p. 213) pense, avec un peu de subtilité peut-être, que la pièce qui offre ce revers n'a pu être frappée que sous le règne de Claude : « car, dit le numismatiste viennois, Agrippine, sur cette pièce, est désignée comme fille de Marcus Agrippa, et Caligula évitait avec soin les occasions de rappeler qu'il était petit-fils de l'ami d'Auguste, et par conséquent en partie d'une origine plébéienne. » Mais, comme Eckhel lui-même l'a souvent observé, la monnaie de bronze n'émanait pas directement du prince, mais du sénat : qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce qu'aux premiers jours d'un règne qui promettait aux Romains la réparation des maux qu'ils avaient endurés sous Tibère, le sénat se soit permis la mention d'un nom populaire contre lequel on n'était pas en droit de soupçonner l'aversion du jeune prince? D'ailleurs, la mère de Caïus ne s'appelait-elle pas Agrippine, et par son nom seul ne trahissait-elle pas son origine plébéienne?

La pièce n° 5 a été restituée par Titus, d'après une médaille d'Agrippine, frappée sous le règne de Claude, « soigneux, dit Suétone, de renouveler en toute occasion la mémoire de son frère. »

N° 6.

AGRIPPina AVGvsta CÆSARIS AVGvsti. *Agrippine Auguste, (mère) de César Auguste.* Tête d'Agrippine la Jeune, à gauche.

℞. MARCVS ACILIVS AC PLANCVS..... *Marcus, Acilus et Plancus,...* Deux magistrats debout, vêtus de la toge. Mionnet, t. 4, Suppl., pag. 67. N° 450. Æ. 5.

Eckhel (D. N., tom. VI, p. 215) déclare que, dans aucun cas, les pièces d'Agrippine avec le titre d'*Auguste* ne peuvent appartenir à la femme de Germanicus. La médaille coloniale de Corinthe que nous reproduisons sous notre n° 6, aurait probablement modifié l'opinion du savant numismatiste. En effet, la mère de *César* ne peut être que la mère de *Caïus César*, l'initiale C. du nom de Caius ayant sans doute été oubliée par un monétaire peu expert dans la langue latine, à cause du voisinage de l'autre C qui commence le nom de César. Il en sera de ce nom d'*Augusta*, attribué à Agrippine dans une province, comme de tant d'autres titres que la flatterie inspirait au reste de l'empire, quand Rome les refusait encore à la toute-puissance des empereurs.

Une autre singularité de cette piece, dont le travail est pourtant délicat, c'est de trouver au nominatif les noms des duumvirs de Corinthe (d'ailleurs misérablement estropiés), tandis que, sur les autres pièces de la même ville, la légende des duumvirs est écrite à l'ablatif absolu.

N° 7.

Sardonyx à deux couches.—Tête d'Agrippine, incertaine, tournée à gauche. (Cabinet de France).

N° 8.

Sardonyx à trois couches. — Tête laurée d'Agrippine, tournée à droite. (Cab. de France; inédit.)

S'il est difficile, ainsi qu'on l'a vu dans le commentaire des nos 1 et 2 de cette planche, d'établir une distinction assez rigoureuse entre les portraits d'Antonia et d'Agrippine l'Ancienne, à cause de la ressemblance des coiffures, les différences sont bien plus difficiles à constater quand il s'agit des deux Agrippines, l'une mère et l'autre fille. Ainsi, que l'on compare l'Agrippine mère jeune du n° 18 de cette planche avec l'Agrippine des nos 4 et 5, et l'on verra s'il n'y a pas vingt fois plus de différence entre deux portraits d'Auguste, pris au hasard dans la suite de cet empereur, qu'entre ces pièces, qui néanmoins appartiennent, l'une à la fille, et les deux autres à la mère. Aussi l'archéologue éprouve-t-il un embarras insurmontable quand il s'agit de classer des pierres gravées auxquelles manque le secours des légendes; on ignore de plus si l'on ne doit pas rendre à Liville, femme de Drusus le Jeune, et sœur de Germanicus, quelques unes des pierres attribuées aux deux Agrippines, par exemple, le camée n° 18 de notre pl. X, qui ne s'éloigne pas sensiblement du portrait de Liville, tel qu'on le voit par le camée de la Sainte-Chapelle, pl. XII. Néanmoins, si l'on rapproche les unes des autres un grand nombre de medailles, on croit s'apercevoir que le profil d'Agrippine jeune est plus ramassé que celui de sa mère. D'après cette observation, le n° 7 appartiendrait à la mère, et le n° 8 à la fille. Le travail de cette dernière pièce s'éloigne déjà, d'ailleurs, de la belle époque de l'art.

Au reste, nous devons convenir que le camée n° 7 ne nous paraît pas d'une antiquité incontestable.

§ VI. CALIGULA.

N° 9.

Tête radiée d'Auguste, entre deux étoiles.

℞. Caivs CAESAR AUGvstvs GERMAnicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ POTestatis COnSvl. *Caïus César Auguste Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, consul.* Tête nue de Caligula, à droite. (Denier d'or.)

N° 10.

GERMANICUS CAESar Pater Caii CAESaris AVGvsti GERManici. *Germanicus César, père de Caïus César, Auguste, Germanique.* Tête nue de Germanicus, à droite.

℞. Caivs CAESAR AVGvstvs GERManicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae POTestatis. *Caïus César Auguste Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne.* Tête laurée de Caligula, à droite. (Denier d'argent.)

N° 11.

Caivs CAESAR AVGvstvs GERManicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis. *Caïus César Auguste, Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne.* Tête laurée de Caligula, à droite.

℞. AGRIPPINA MATer Caii CAESaris AVGvsti GERManici. *Agrippine, mère de Caïus César Auguste, épouse de Germanicus.* Tête laurée d'Agrippine l'Ancienne, à droite. (Denier d'or.)

N° 12.

Caivs CAESAR DIVI AVGvsti PRONepos AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis III Pater Patriae. *Caïus César, arrière petit-fils du divin Auguste, auguste, souverain pontife, investi pour la troisième fois de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Tête laurée de Caligula, à gauche.

℞. ADLOCVTio COHortivm. *Allocution aux cohortes.* L'empereur debout, sur son *suggestus*, la main droite levée, adresse un discours aux prétoriens armés. (Grand bronze.)

N° 13.

Caivs CAESAR AVGvstvs GERMANICVS PONtifex Maximvs TRibvnitiæ POTestatis. *Caïus César Auguste, Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne.* Tête nue de Caligula, à gauche.

℞. VESTA. *Vesta.* La déesse, assise à droite, tenant la patère de la main droite et la haste de la gauche; de plus, les initiales Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Moyen bronze.)

Nous avons réuni sous les nos 9—13 les principaux monumens numismatiques du règne de Caligula. Le n° 9 présente au droit la tête d'Auguste divinisé. Le n° 10 est un monument de la piété de Caligula envers son père Germanicus. Sur le n° 11, on voit, par le même motif, le portrait d'Agrippine l'Ancienne. Le n° 12 nous présente, pour la première, ce type, devenu si commun depuis, l'allocution aux cohortes prétoriennes, d'autant mieux placé ici que les historiens s'accordent à louer l'éloquence de Caligula. Enfin la *Vesta* qu'on voit au revers du n° 13 rappelle les honneurs des Vestales dont Caïus investit son aïeule Antonia, et ses trois sœurs, Agrippine, Drusille et Liville.

Caligula était né à Antium, en 765 de Rome (de J.-C. 12), de Germanicus et d'Agrippine. Après avoir échappé, par une soumission excessive, à la jalousie de Tibère, si fatale au reste de sa famille, Caligula, encouragé par le préfet du Prétoire, Macron, finit par étouffer Tibère, d'ailleurs mourant, à Misène. Son avénement est de l'an 790 (de J.-C 37); sa mort, de 794. On sait le tissu d'horreurs et de folies qui, contrairement à l'attente du peuple romain, remplirent le cours de son règne.

N° 14.

Sardonyx à deux couches. — Tête de Caligula, laurée, tournée à gauche. Sous le cou, trois figures de femme debout, portant des cornes d'abondance : derrière la tête, l'inscription : CALIGVLA. Entre les figures de femme, les initiales : A. D. I. (Cabinet de France; inédit.)

Les trois figures qu'on voit sous la tête de Caligula sont celles de ses sœurs, Agrippine, Drusille et Julie Livilla, pour lesquelles cet empereur montra une passion incestueuse.

La pierre est authentique, et pourtant on s'étonne d'y trouver pour légende le surnom de *Caligula*, qui n'a jamais été inscrit sur les monumens publics.

N° 15.

CAIVS CAESAR AVGVSTVS GERMANICVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITAE POTESTATIS. *Caïus César Auguste Germanicus, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne.* Tête laurée de Caligula, à gauche.

℟. AGRIPPINA DRVSILLA IVLIA. *Agrippine, Drusille, Julie.* Trois femmes debout, tenant chacune une corne d'abondance, la première s'appuyant sur un cippe, la seconde tenant une patère, et la troisième un gouvernail. Au-dessous, les initiales SENATVS CONSVLTO (*Frappé*) *par l'autorité du sénat.* (Grand bronze.)

Agrippine, Drusille, Julie, sont ici représentées sous les emblèmes de la *Sécurité*, de la *Piété* et de la *Justice*. Les cornes d'abondance qu'elles portent rappellent les trois *Matres augustæ*, dont le culte était si répandu dans l'empire romain, et particulièrement en Gaule.

Nous reviendrons sur l'histoire des sœurs de Caligula en donnant les médailles qui les concernent, chacune en particulier.

N° 16.

Sardonyx à deux couches. — Têtes laurées et accolées de Caligula et de Drusille. (Cabinet inconnu.)

N° 17.

Sardonyx à trois couches. — Têtes laurées et accolées de Caligula et de Drusille. (Cabinet de France. — *Iconographie Romaine*, plan. XXV, n° 8.)

Voyez plus bas la médaille de Drusille, pl. XIII.

N° 18.

NERO CLAVDIVS DIVI CLAVDII FILIVS CÆSAR AVGVSTVS GERMANICVS. *Néron Claude, fils du divin Claude, César, Auguste, Germanique.* Tête laurée de Néron, à droite.

℟. AGRIPPINA AVGVSTA MATER AVGVSTI. *Agrippine Auguste, mère d'Auguste.* Tête voilée d'Agrippine la Jeune, à droite. (Denier d'or.)

Cette médaille d'Agrippine jeune n'a été placée sur cette planche que pour faire juger au lecteur l'embarras où l'on se trouve de distinguer les portraits des deux Agrippines, quand ces portraits ne sont pas accompagnés de légendes.

PLANCHE XII.

Sardonyx à cinq couches. — La famille des Césars, l'an de Rome 773 (de notre ère 19), camée connu sous le nom de *Camée de la Sainte-Chapelle*, ou d'*Agate de Tibère*. (Cab. de France.)

Les principales publications de ce monument ont été données par Tristan de Saint-Amand, *Commentaires historiques*, tom. I, p. 100; Albert Rubens, *Diatribe de Gemma Tiberiana*, à la suite du traité de *Re vestiaria*, du même auteur, Anvers, 1665, in-4°, et dans Graevius, *Thes. Antiq. Rom.* tom. XI, p. 1336, d'après un dessin du célèbre *Pierre-Paul Rubens*, père d'Albert; le P. Hardouin, *Hist. Aug.*, pag. 711 de ses *Opera selecta*; Montfaucon, *Ant. expl.*, tom. V, p. 127; Morell, XII *Caes.* Supp. p. 41. Morand, *Hist. de la Sainte Chapelle*, p. 59; Millin, *Gal. Mythol.*, pl. CLXXIX, n° 677; Mongez, *Iconogr. Rom.*, pl. XXVI. *Annales encyclopédiques*, t. I, p. 193, et Dumersan, *Notice sur la Bibliothèque royale et particulièrement sur le Cabinet des médailles*, 1836, pl. 6, p. 19.

On peut consulter aussi la *Vie de Peiresc*, par Gassendi, liv. III, p. 288; J. Le Roy, *Achates Tiberianus, apud Polen. Suppl. Thes. Graev.*, tom. II, p. 374; Mariette, *Traité des pierres gravées*, tom. 1, p. 350; Boettiger, *London and Paris*, 1807, n° 8.

La composition se divise en trois parties distinctes. La partie supérieure exprime le *ciel*, et réunit les membres de la famille impériale, morts et divinisés. Le milieu, figurant la *terre*, montre les membres de la même famille encore vivans à l'époque indiquée. Au bas de la pièce sont des groupes de captifs.

1° Partie supérieure. — Au centre, *Jules-César*, la tête *voilée* comme souverain pontife et *radiée* comme dieu, appuyé sur un sceptre; à sa droite, *Drusus l'Ancien*, couronné de laurier, vêtu du *paludamentum* et portant un bouclier (en souvenir de ses victoires sur les Germains), s'élève au ciel. A la gauche de Jules-César, l'*Amour* (fils de Vénus et frère d'Énée), amène par la bride le cheval ailé Pégase sur lequel est monté *Auguste*, portant la chlamyde et couronné de lauriers. *Énée* (ou peut-être *Iule*, par allusion au nom de famille Julia), tenant entre ses mains le globe, emblème de la monarchie universelle, s'avance en volant vers Auguste : on reconnaît le héros troyen à son vêtement oriental et au bonnet phrygien qui couvre sa tête.

2° Partie intermédiaire. — *Tibère* assis, nu jusqu'à la ceinture, la partie inférieure du corps revêtue de l'égide, la tête couronnée de lauriers, appuyé de la gauche sur un long sceptre, portant dans la droite le *lituus*, attribut des fonctions augurales. A sa gauche, *Livie* assise sur le même trône que son fils et les pieds portant sur le même marche-pied, vêtue d'une ample *stola*, couronnée de lauriers, tenant dans la droite des têtes de pavot et des épis, attributs de Cérès. Derrière Tibère et Livie, *Drusus le Jeune*, debout, casqué, vêtu du *paludamentum*, et tenant un trophée qu'il s'apprête à élever, montre à sa femme *Julie Livilla*, assise sur un trône à tête et pieds de sphinx, la scène de la réception d'Auguste par Jules-César, qui se passe dans le ciel. De l'autre côté, *Germanicus*, accompagné de sa mère *Antonia*, couronnée de laurier, s'avance vers Tibère; il est vêtu du *paludamentum*, armé de cnémides et d'un grand bouclier; Antonia porte la main au casque de Germanicus, comme pour l'inviter à déposer les armes : mais celui-ci, toujours prêt à combattre pour la défense de l'Empire, raffermit le casque sur sa tête; à sa droite est Agrippine sa femme, assise sur un monceau d'armes (par allusion à son surnom de *mère des camps*), et portant un rouleau : devant elle son fils enfant *Caïus*, la tête nue, vêtu du *paludamentum*, portant un bouclier, et remarquable par sa chaussure militaire, les *caligae*, d'où lui est venu le surnom de *Caligula*. Il pose les pieds sur une cuirasse, un casque et un bouclier décoré d'une tête de Méduse. Aux pieds de Livie, une figure orientale, coiffée de la tiare persique, abattue et captive, exprime les derniers succès de Germanicus en Orient.

3° Partie inférieure. — Captifs, germains et parthes; boucliers décorés de têtes de Méduse, cuirasses, lances, arcs et carquois. Captives pleurant et tenant leurs enfans; toutes scènes relatives aux victoires de Germanicus et de Drusus Jeune.

L'an 769, Germanicus reprend les enseignes de Varus. En 770, il revient à Rome, obtient les honneurs du triomphe et part pour l'Orient. L'an 771, il plaça sur le trône d'Arménie Zénon Artaxias. Au printemps de 772, l'ovation est décernée à Germanicus et à Drusus, pour leurs victoires en *Orient et dans la Germanie*. La campagne de Drusus remontant à l'année 767, il jouit des honneurs de l'ovation en 773 seulement. Quant à Germanicus, il mourut empoisonné par Pison, près d'Antioche de Syrie, le 9 octobre de la même année, 772. Le moment précis de l'histoire des empereurs, choisi par le graveur du

camée, doit donc se trouver entre le retour de Germanicus de l'Arménie et la mort de ce prince.

Le texte de Suétone a depuis long-temps fourni l'explication certaine du camée de Vienne. A notre sens, Tacite (*Ann.* II, 64) explique d'une manière non moins positive le camée de la Sainte-Chapelle : « A la nouvelle que Germanicus avait donné Artaxias pour roi à l'Arménie, le sénat décerna les honneurs de l'ovation à Germanicus et à Drusus. On construisit des arcs aux côtés du temple de Mars Vengeur, avec les portraits des deux Césars, et Tibère témoigna plus de joie d'avoir affermi la paix par sa sagesse, que s'il l'avait conquise par des batailles (1). » C'est à cette circonstance solennelle dans l'histoire de l'empire, que la composition de notre camée fait une évidente allusion; tous les personnages illustres de la famille impériale à l'époque indiquée figurent sur le monument, les morts dans le ciel, les vivans sur la terre. Les enfans seuls, tels que Néron et Drusus, les fils aînés de Germanicus, sont exclus, et si l'on a donné place au jeune Caïus, qui n'avait alors que sept ans, c'est sans doute à cause de la popularité enfantine dont jouissait parmi les troupes « cet enfant, dit Tacite (2), né dans les camps, élevé dans la familiarité des » légions, auquel même on avait donné le surnom militaire de *Caligula*, parce » qu'il portait habituellement des *caligæ*, afin de se concilier la faveur du » soldat. »

On sait que Germanicus mourut en Syrie le 9 octobre de l'année même où les honneurs de l'ovation lui avaient été décernés en commun avec Drusus. Le camée, destiné à rappeler ces honneurs, commencé sans doute à Alexandrie (Voyez planche IX, n° 5 *bis*), du vivant même de Germanicus, a dû être poussé avec activité par l'artiste, au milieu des témoignages d'incroyable douleur qui accueillirent dans tout l'empire la nouvelle de la mort de ce prince. On pourrait néanmoins supposer qu'un tel monument, qui devait déplaire à la jalousie de Tibère, aura pu rester interrompu jusqu'à l'époque où l'avénement de Caligula réveilla partout les témoignages publics de la popularité de Germanicus : et même cette hypothèse expliquerait d'une manière satisfaisante la place remarquable qu'occupe le jeune Caïus dans cette grande composition. Mais on ne saurait en aucun cas admettre que l'entreprise tout entière appartienne aux premières années du règne de Caligula: à cette époque où durent être exécutés les monumens qui, tels que l'apothéose de Germanicus (ci-devant planche X, n° 15), n'ont que la gloire de ce prince pour objet, on se serait gardé de montrer des personnages devenus aussi odieux au peuple Romain que Tibère et Liville, ni surtout d'admettre le fils de Tibère au partage du triomphe de Germanicus.

Je ne rappellerai point les explications diverses et souvent contradictoires qu'on a données de ce monument. Tout ce monde sait qu'avant Peiresc, le camée passait à la Sainte-Chapelle pour représenter le *triomphe de Joseph en Égypte*. Enfin, dit Morand, *Hist. de la Sainte-Chapelle*, p. 59, M. de Peiresc, conseiller au parlement de Provence, fut le premier qui reconnut l'erreur dans laquelle on était demeuré jusqu'alors; il regarda cette agate avec des yeux d'antiquaire et y découvrit l'apothéose d'Auguste : aussitôt il fit part de cette découverte à tous les savans de l'Europe, et en particulier à Rubens, qui, voulant admirer de près un si rare morceau, profita d'un voyage qu'il fit à Paris en 1625, pour en faire un tableau exact qu'il fit graver à son retour à Anvers, par Luc Vosterman, et dont se sont aidés tous ceux qui depuis ont parlé de cette agate.

L'explication que nous proposons aujourd'hui ne peut être considérée comme entièrement nouvelle; on la trouve même par parties dans les divers commentaires auquel le camée a donné lieu. Ainsi le nom d'*Iule*, pour le personnage à costume phrygien, a été proposé par Albert Rubens; Tristan, dès 1631, a désigné sous le nom d'Auguste le héros porté au ciel par Pégase; notre explication pour la partie intermédiaire du tableau ne diffère aucunement de celle que Peiresc avait donnée dès la même époque. On peut considérer la dernière interprétation de Mongez, dans l'*Iconographie Romaine*, comme une des plus médiocres qui aient été proposées : *Polymnie, Clio, l'univers personnifié*, sont des inventions qui ne supportent pas la critique. Non content d'avoir commis de telles erreurs, Mongez a prêté à Visconti des méprises plus étranges encore sur la foi d'une épreuve de la planche XXVI de *l'Iconographie* chargée de notes de la main de Visconti, et qui fut trouvée chez le comte d'Hauterive. Au reste, avec un peu d'attention, il est facile de s'apercevoir que Visconti n'a pu avoir les opinions que Mongez lui suppose, qu'il n'a point d. voir Jules-César à la place de Drusus l'Ancien, Auguste à la place de Jules-César, et Drusus l'Ancien à la place d'Auguste. Nous ne doutons pas, quant à nous, que Visconti n'ait été conduit à envisager l'ensemble de la composition, déjà assez bien comprise par Millin, de la même manière que nous l'avons expliquée, et que cette intelligence de l'ensemble ne l'ait en quelque sorte obligé de suivre pour les détails la marche que nous avons suivie nous-même. Si donc on croit comme nous que Mongez a brouillé les chiffres qui, sur l'épreuve du comte d'Hauterive, se rapportaient aux différens personnages de la partie supérieure du camée, il ne restera plus entre l'interprétation de Visconti et la nôtre que des différences extrêmement légères; en ce qui concerne, par exemple, le personnage couché aux pieds du trône de Tibère, dans lequel Visconti reconnaissait *un prince arsacide otage à Rome*, et qui, d'après l'esprit de l'art antique, nous paraît plutôt une *personnification de l'Orient soumis*.

Les personnes qui ont étudié le texte de l'*Iconographie Romaine*, par Mongez, seront peu surprises du langage sévère que nous venons de tenir en citant les opinions contenues dans cet ouvrage; disons toutefois, pour être juste, qu'il reste à Mongez le mérite d'avoir le premier désigné par le nom de Jules-César le personnage radié et voilé qu'on remarque dans la partie supérieure au centre de la composition. Cette opinion, que ne démentent pas les caractères iconographiques, si variables d'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu précédemment, dans les monumens de cet âge, et à laquelle ramène de force le besoin d'établir l'unité de la composition, cette opinion, dis-je, avait échappé à Millin, qui voyait Romulus dans cette figure imberbe, et qui désignait par le nom de Jules-César le personnage dans lequel nous avons reconnu Drusus l'Ancien.

L'origine du monument que nous venons de décrire est inconnue: une tradition dépourvue de preuves, mais à laquelle on ne peut d'ailleurs refuser une assez grande vraisemblance, veut que ce camée ait été apporté de Constantinople par l'empereur latin Baudoin II, de Flandres, et engagé par ce prince à saint Louis. En tout cas, saint Louis n'a pas donné le camée à la Sainte-Chapelle avec les autres objets religieux qu'on voyait dans le trésor de cette église, et qui provenaient de l'empereur Baudoin. Avant que le camée n'eût été enlevé à la Bibliothèque royale, dans le vol de 1804, il était monté sur un socle carré long, revêtu de plusieurs reliquaires, et portant l'inscription suivante : *Ce camaïeu bailla à la Sainte-Chapelle du Palais, Charles, cinquième de ce nom, roi de France, qui fut fils du roi Jean*, *l'an* 1379. Les comptes de la chévecerie de la Sainte-Chapelle rapportaient que, le 30 mai 1484, on avait fait une procession pour le sacre du roi Charles VIII, et *que l'on y avait porté le grand camaieu.*

Ce monument demeura intact jusqu'à l'incendie du Palais de 1630; dans cette catastrophe, le camée fut brisé en plusieurs morceaux : c'est alors sans doute que disparurent les deux têtes de captifs qui manquent dans l'angle inférieur à droite. A la Révolution, le camée de la Sainte-Chapelle fut déposé avec d'autres objets précieux, dans le cabinet des antiques de la Bibliothèque royale. Pendant la nuit du 26 au 27 pluviose an XII (16 au 17 février 1804), la *grande agate*, comme on l'appelait encore à cette époque, fut enlevée, et de là portée en Hollande, où elle fut reprise par les soins de Gohier, commissaire général des relations commerciales et ancien Directeur de la République française, au moment où ce trésor allait être livré à un orfèvre d'Amsterdam. Dans cette occasion, le camée perdit la monture précieuse dont Charles V l'avait entourée. A une époque récente, on a remonté le camée de la Sainte-Chapelle avec un grand soin, et surtout on s'est attaché à faire disparaître quelques restaurations maladroites qui avaient pour objet de cacher la trace des fractures de 1630.

Une observation importante qu'on doit faire, c'est que le camée de la Sainte-Chapelle n'est pas moins extraordinaire comme produit d'histoire naturelle, que précieux pour l'archéologie ou distingué par le travail. Depuis que, dans les temps modernes, on a repris l'usage de graver les pierres dures, il ne s'est point présenté d'échantillon comparable à celui-ci, pour la richesse des couches et la dimension. Quelque soin que les anciens se soient donné pour se procurer de belles sardonyx, il a dû en être toujours à peu près de même, et les six plus grands camées de l'Europe, celui du cardinal Carpegna, décrit par Buonarrotti (*Medaglioni antichi*. p. 427), celui de la Sainte-Chapelle, les trois de Vienne, celui du roi de Hollande, ont dû dans tous les siècles être considérés comme des objets extrêmement rares et précieux. Le camée Carpegna présente un sujet mythologique : mais les cinq autres ont trait à l'histoire du Haut Empire Romain, et si l'on joint à cette liste quelques morceaux d'une dimension un peu inférieure, tels que le *Germanicus* du Cabinet de France (pl. X, n° 15), et l'autre camée de la même collection qui passe sous les noms de *Germanicus et d'Agrippine*, on obtiendra une série non interrompue de monumens iconographiques, une véritable collection de famille, telle que les empereurs avaient dû la former et la conserver dans leur trésor. — Maintenant, si l'on se rappelle que ceux de ces monumens dont on connaît l'histoire ont tous été apportés de l'Orient à l'époque des croisades, on sera amené naturellement à penser que nous possédons aujourd'hui en Europe les pièces réellement les plus précieuses du trésor impérial, pièces transportées sans doute de Rome à Constantinople, lors de la décadence de l'Empire, et dilapidées par les empereurs latins, comme tant d'autres richesses.

Mais, il faut le dire, plus cette dernière hypothèse a de vraisemblance, plus on doit s'étonner que les plus précieux de ces camées n'aient point de signature de graveur comme les belles intailles, et que les auteurs anciens, si soigneux à recueillir les noms des graveurs en pierres fines, ne nous aient laissé aucun renseignement sur les artistes auxquels on doit les merveilleux camées que nous possédons encore. Faut-il en conclure que ces pierres ont été gravées par des

(1) Simul nuntiato regem Artaxiam Armenis a Germanico datum, decrevere patrem ut Germanicus atque Drusus ovantes urbem introirent. Structi et arcus circum latera templi Martis Ultoris, cum effigie Caesarum : laetiore Tiberio, quia pacem sapientia firmaverat, quam si bellum per acies confecisset.

(2) *Ann.* I. 64. Jam infans in castris genitus, in contubernio legionum eductus, quem militari vocabulo *Caligulam* appellabant, quia plerumque ad conciliandа vulgi studia eo tegmine pedum induebatur.

artistes ordinaires, et l'aspect de roideur, que présentent presque toutes ces pièces et particulièrement le camée de la Sainte-Chapelle, quand on en compare la manière au faire souple et moelleux des intailles, pourrait-il autoriser une telle supposition? Nous ne le pensons pas. Cette roideur qui choque les yeux peu exercés, est en quelque sorte une nécessité de ce genre de travail : c'est par ce moyen seulement que les artistes anciens ont pu conserver à des surfaces polies et sur lesquelles glisse la lumière, la fermeté et la netteté de trait nécessaires. Quant à la bizarrerie que présentent souvent les détails de ces grandes compositions, on ne doit point oublier que l'artiste qui les entreprenait luttait sans cesse contre les difficultés que lui présentaient l'inégalité et l'interférence des couches : ce n'est donc que par un prodige d'adresse qu'il a été possible de surmonter ces obstacles. Les anciens seuls, qui attachaient un si grand prix à la gravure des pierres dures, ont su réussir dans cet art : quand on considère leurs ouvrages du point de vue que nous venons d'indiquer, loin d'accuser leur impuissance, on se sent pénétré d'admiration pour les ressources de leur intelligence et l'habileté de leur outil.

PLANCHE XIII.

N° 1 (2 de la planche).

ΓΑΙΟΣ ΚΑΙΣΑΡ · ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Caïus César Germanicus, Auguste.* Tête de Caligula, laurée, à droite. Devant, un astre; derrière, contremarque de Modène.

℟. ΘΕΑ ΔΡΟΥΣΙΛΛΑ · ΜΙΛΗΣΙΩΝ. *Drusille, déesse des Milésiens.* Tête de Drusille, à droite. Æ. 5. Mionnet, III, p. 167, N° 776.

Drusille, deuxième fille de Germanicus et d'Agrippine l'Ancienne, née à Trèves, l'an 17 de J.-C., mariée, par Tibère, à L. Cassius Longinus, fut aimée par son frère Caligula, devenu empereur, d'une passion si effrénée qu'il l'enleva à son mari, et la traita publiquement comme sa femme. Sa mort, arrivée peu de temps après l'an 38, fut l'occasion d'honneurs excessifs rendus à sa mémoire, les provinces s'étant empressées à l'envi de renchérir sur les témoignages de regret que manifestait l'empereur. Les Milésiens appellent, sur la médaille que nous reproduisons, Drusille, leur déesse; Caligula lui avait décerné le surnom de *Panthée.*

N° 2 (1 de la planche).

ΙΟΥΛΙΑΝ · ΝΕΑΝ · ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ. *La nouvelle Julie (fille) de Germanicus.* Tête de Julie Liville, à gauche. Dans le champ : ΜΥΤιληναιοι. *Ceux de Mytilène.*

℟. Γαιον · ΚΑΙCΑΡΑ · CΕΒΑCΤΟΝ. *Caïus César, Auguste.* Dans le champ : ΜΥΤΙληναιοι. Caligula, debout, tenant de la main droite une patère. Æ. 4 1/2. Mionnet, III, p. 48, N° 117.

Julia Livilla, troisième et dernière fille de Germanicus et d'Agrippine l'Ancienne (Agrippine la Jeune était l'aînée), née à Lesbos, l'an 18 de J.-C., mariée par Tibère, l'an 35, à M. Vinicius ou Minucianus, objet, comme ses sœurs, de l'amour incestueux de Caligula, bientôt après accusée de débauche par cet empereur conjointement avec Agrippine, et reléguée dans les îles *Pontiæ*, l'an 39; rappelée à Rome, et remise en possession de ses biens par Claude, après la mort de Caligula : victime enfin de la jalousie de Messaline, qui la fit exiler, sous prétexte d'un adultère commis avec Sénèque. Sa mort suivit de près son retour qui eut lieu l'an 41.

Les anciens dédiaient des *médailles* comme les autres monumens iconographiques. Le mot sous-entendu dans la phrase inscrite sur les deux faces de la pièce de Mytilène est : ἀνέθηκαν, qui veut dire, *dédier, consacrer.* — La phrase complète doit être ainsi traduite : *ceux de Mytilène ont consacré l'effigie (monétaire) de Drusille et de Caligula.* — Le nom de *Nouvelle Julie* fait allusion à *Livie*, qui avait aussi porté le nom de *Julia.*

On donnera, au règne de Claude, les médailles d'Agrippine Jeune, sœur aînée de Drusille et de Liville. — On a vu précédemment (pl. XI, n° 5), la médaille qui montre réunies les trois sœurs de Caligula. — Liebe (*Gotha Numm.*) donne, et Mongez (*Icon. Rom.*, pl. XXV, n° 9) reproduit une médaille d'or représentant au droit les têtes conjuguées de Caligula et de Drusille, au revers les têtes affrontées d'Agrippine et de Liville. Nous avons quelque raison de suspecter l'authenticité de cette pièce, bien que M. Mionnet l'ait admise dans la description (*Rareté*, etc., t. 1, p. 127, note 2). En tout cas, à aucune époque, elle n'a fait partie du Cabinet de France.

---

§ VI. CLAUDE.

N° 3.

Camée. — Buste de Claude, vêtu du *paludamentum*, la tête laurée et tournée à droite, la poitrine couverte de l'égide. (Cab. de France; inédit.)

Ce camée provient du trésor de Saint-Denis. — On le voit, figuré en petit, dans Félibien (*Hist. de l'Abb. de Saint-Denis*, pl. IV, x.).

Principales époques de la vie et du règne de Claude :

An de Rome.	Av. J.-C.	
774	10	Naissance de Tibérius Claudius Drusus, second fils de Drusus l'Ancien et d'Antonia.
790	de J.-C. 37	Son premier consulat à l'avénement de Caligula. Auguste et Tibère l'avaient entièrement laissé de côté.
793	40	Caligula s'étant proclamé dieu, sous le nom de *Jupiter Latialis*, institue Claude son prêtre.
794	41	Mort de Caligula. Claude est proclamé empereur par la garde prétorienne, dans le camp de laquelle il s'était réfugié.
795	42	Travaux du port d'Ostie.
796	43	Claude passe dans la Grande-Bretagne et revient victorieux après seize jours passés hors du continent.
797	44	Claude triomphe des Bretons.
800	47	Célébration des jeux séculaires.
801	48	Messaline, femme de Claude, s'étant mariée publiquement à Rome avec C. Silius, Claude, de retour d'Ostie, fait mettre à mort l'impératrice et son complice.
802	49	Claude épouse en quatrièmes noces Agrippine sa nièce.
803	50	Adoption de Néron. Fondation de *Colonia Agrippina*, sur les bords du Rhin. Prise de Caractacus, roi des Bretons, après neuf ans de guerre.
807	54	Claude est empoisonné par Agrippine.

Une enfance malheureuse, un extérieur ingrat, une lenteur d'esprit et une pesanteur de manières qui ne sont pas toujours incompatibles avec le développement solide de l'esprit, firent de bonne heure de Claude un objet de mépris et de dérision. Sous les règnes dangereux de Tibère et de Caligula, Claude dut s'étudier à entretenir, plutôt qu'à détruire, une si fâcheuse réputation. Arrivé à l'empire, sa criminelle faiblesse envers ses affranchis et deux indignes épouses, les atrocités qu'il laissa commettre en son nom, la responsabilité qu'on dut faire remonter jusqu'à lui de l'élévation de Néron à l'empire, ont rendu sa mémoire odieuse. L'histoire a usé envers Claude d'une extrême sévérité : nous craignons qu'elle n'ait été en partie injuste. Un esprit cultivé, un grand amour des lettres et de l'érudition, une bravoure injustement contestée, un sentiment élevé de l'administration manifesté par les grands ouvrages qui signalèrent son règne, tels que les aquéducs, le port d'Ostie, l'émissaire du lac Fucin, la lutte soutenue avec avantage contre les Barbares, le choix de généraux tels que T. Pomponius, Corbulon, Vespasien, établissent peut-être en faveur de Claude quelque compensation à tant de faiblesses et de crimes. On peut dire en un mot, que si ce règne fut honteux pour le souverain, il ne fut pas inutile à la gloire et à la prospérité de l'empire.

N° 4.

TIberivs · CLAVDivs · CAESAR · AVGvstvs · Pontifex · Maximvs · TRibvnitiae Potestatis. *Tibère Claude César Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête laurée de Claude, à droite.

℟. PRAETORianis · RECEPTis. *Les prétoriens reçus (au serment de fidélité).* L'empereur tendant la main à un prétorien qui porte sur l'épaule gauche une enseigne militaire. (Denier d'or.)

Une autre médaille de la même année (794-41), première du règne de Claude, offre, avec la légende IMPERatore RECEPTo, une vue du camp Prétorien. — Sur les circonstances de l'avénement, voyez Suéton. 10, Dion. Cassius, LX, 1.

N° 5.

TIberivs · CLAVDIVS CAESAR · AVGvstvs · Pontifex · Maximvs · TRibvnitiae Potestatis · IMPerator · Pater · Patriae. *Tibère Claude César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puis-*

sance tribunitienne, empereur, père de la patrie. Tête laurée de Claude, à droite.

℞. IMPERATOR · TITVS · VESPASIANVS · AVGVSTVS · RESTITVIT · *Restitué par l'empereur Titus Vespasien, Auguste.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. *(Frappé) par decret du sénat.* L'Espérance marchant à gauche ; de la main droite elle tient une fleur entr'ouverte et de la gauche elle relève le bord de la tunique dont elle est vêtue. (Grand bronze.)

Restitution, par Titus, d'un des grands bronzes les plus répandus du règne de Claude.

Eckhel (*D. N.*, tom. VI, p. 238) a bien expliqué le sujet du revers de cette médaille en faisant remarquer que Claude était né le jour où, suivant les calendriers romains, on avait coutume d'invoquer la déesse *Espérance.* Sur cette déesse, son origine, son culte et sa signification, voyez la *Nouvelle Galerie mythologique.*

Les réflexions sur le règne et le caractère de Claude jointes au commentaire du n° 3, expliquent par quel motif la mémoire de ce prince a pu être renouvelée par Titus.

N° 6.

TIBERIVS · CLAVDIVS · CAESAR · AVGVSTVS · PONTIFEX · MAXIMVS · TRIBVNITIAE · POTESTATIS · VI · IMPERATOR · XI. *Tibère Claude César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la sixième fois, empereur pour la onzième fois.* Tête laurée de Claude, à droite.

℞. Arc de triomphe composé d'une seule arcade, sur lequel est un cavalier entre deux trophées ; sur la frise : DE · BRITANNIS. *(Victoire) sur les Bretons.* (Denier d'or.)

Cette pièce, frappée l'an 46 de J.-C., rappelle les victoires de Claude sur les Bretons. Le monument élevé à cette occasion, en l'honneur de l'empereur, était situé à l'entrée de la voie Flaminienne. En 1641, on trouva sur la place *Sciarra*, dans la *Via del Corso*, les débris de l'inscription dédicatoire de ce monument avec d'autres fragmens du même édifice. (Nardini, *Roma antica*, VI, 9.)

N° 7.

TIBERIVS · CLAVDIVS · CAESAR · AVGVSTVS · PONTIFEX · MAXIMVS · TRIBVNITIAE · POTESTATIS · IMPERATOR · PATER · PATRIAE. *Tibère Claude César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Tête laurée de Claude, à droite.

℞. NERO · CLAVDIVS · DRVSVS · GERMANICVS · IMPERATOR. *Néron Claude Drusus, Germanique, empereur.* Arc de triomphe à colonnes sur lequel est une figure militaire, à cheval, entre deux trophées. (Grand bronze.)

Cette pièce est un des nombreux monumens de la piété de Claude envers la mémoire de son père Drusus l'Ancien. On a déjà vu (pl. IX, 9), *l'arc de Drusus*, au revers d'une tête de ce prince. Ici le monument paraît plus développé, mais toujours avec un défaut grave de proportion entre le monument et les ornemens qui le surmontent. Les artistes anciens se permettaient de telles licences, quand ils voulaient appeler l'attention plutôt sur une partie d'un édifice que sur un autre.

N° 8.

TIBERIVS · CLAVDIVS · CAESAR · AVGVSTVS · PONTIFEX · MAXIMVS · TRIBVNITIAE · POTESTATIS · IMPERATOR · PATER · PATRIAE. *Tibère Claude César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Tête nue de Claude, à gauche.

℞. LIBERTAS · AVGVSTA · *Liberté auguste.* Dans le champ : SENATVS · CONSVLTO. La Liberté, tournée à droite, drapée, la main gauche étendue et ouverte, tenant de la droite un bonnet d'affranchi. (Moyen bronze.)

N° 9.

TIBERIVS · CLAVDIVS · CAESAR · *Tibère Claude César.* Tête nue de Claude, à gauche.

℞. COMMVNITAS · ASIAE · *Communauté de l'Asie.* L'empereur, vêtu du *paludamentum*, couronné par une femme qui porte une corne d'abondance de la main gauche, dans un temple distyle sur la frise duquel on lit : ROMAE · ET · AVGVSTO · *A Rome et à Auguste.* (Médaillon d'argent.)

On ignore dans quelle ville de l'Asie a été frappé ce beau médaillon d'argent : quelques numismatistes penchent en faveur de Pergame.

N° 10.

DIVVS · CLAVDIVS · AVGVSTVS · *Le divin Claude, Auguste.* Tête laurée de Claude, à gauche. Derrière la tête, un fruit ou un bouton de fleur de forme ovoïde.

℞. Carpentum couronné par la Victoire, attelé de quatre chevaux marchant à droite. A l'exergue : EX · SENATVS · CONSVLTO · *Par décret du sénat.* (Denier d'or; très rare avec *le fruit* derrière la tête. — Cabinet de M. P. Dupré.)

L'amateur distingué qui possède cette pièce pense que le *fruit* qu'on voit derrière la tête de Claude divinisé, n'est autre que le *champignon* ou *bolet* avec lequel Agrippine empoisonna son époux. Les naturalistes jugeront si parmi les *bolets* vénéneux il en est dont la forme se rapporte à l'objet représenté sur la médaille. En tous cas, la conjecture nous paraît très ingénieuse, et l'impudence de Néron qui, rendant les honneurs divins à son père adoptif, aurait en même temps rappelé la manière dont Claude avait été forcé de prendre rang parmi les dieux, est tout-à-fait digne de celui qui, par une atroce allusion, osait appeler les champignons la *nourriture des dieux.*

N° 11.

DIVVS · CLAVDIVS · *Le divin Claude.* Tête laurée de Claude, à droite.

℞. IMPERATOR · CAESAR · TRAIANVS · AVGVSTVS · GERMANICVS · DACICVS · PATER · PATRIAE · RESTITVIT · *Restitué par l'empereur César Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, père de la patrie.* L'Abondance, assise à gauche, tenant une patère de la main droite et une corne remplie de fruits de la gauche. (Denier d'or; rare.)

En rapportant (pl. IX, n° 7) la restitution d'une médaille de Tibère par Trajan, nous nous sommes étonné de l'honneur accordé par un prince humain et généreux à un tyran tel que Tibère : la même observation pourrait aussi trouver sa place à propos de la restitution de Claude par le même prince. Néanmoins, il faut remarquer que Claude avait les mêmes droits que Tibère à la reconnaissance des Romains, pour avoir dignement soutenu par lui-même ou par ses généraux l'honneur militaire de l'empire. Des souverains qui ont précédé Trajan sur le trône, les seuls dont il n'ait point donné les restitutions, sont, Caligula, Othon, Vitellius et Domitien, c'est-à-dire précisément ceux qui n'ont signalé leur règne par aucune entreprise importante contre les ennemis de Rome, ou qui du moins, n'avaient pas, comme Galba, mérité une réputation de courage et de talent militaire avant d'atteindre le pouvoir suprême.

N° 12.

Sardonyx à quatre couches. — Claude *en Triptolème* et Messaline *en Cérès*, dans un char traîné par deux serpens ailés. Claude est vêtu du *paludamentum*, et tient de la main gauche le bout de sa chlamyde, dans le pli de laquelle est le grain que Triptolème distribue aux hommes ; Messaline, le corps penché en avant, tient de la main droite un bouquet d'épis et de pavôts, et dans la gauche un rouleau contenant sans doute les lois que Cérès donna aux mortels. (Camée du Cabinet de France.)

Ce monument, qui fait, depuis le règne de Louis XIV, l'ornement du Cabinet de France, avait fait auparavant partie du trésor d'une église qu'on ne nomme point : on peut en voir la gravure et l'explication par Oudinet (*Acad. des belles-lettres*, tom. 1, p. 278). Montfaucon l'a reproduit (*Suppl. à l'Ant. expl.* t. III, pl. VII) ; le dernier éditeur, Mongez, dans l'*Iconographie Romaine* (pl. XXIV, n° 4), pense comme ses devanciers, qu'on doit reconnaître ici Germanicus et Agrippine l'Ancienne, sous les traits de Triptolème et de Cérès. L'homme est certainement Claude : la femme est ou Messaline, ou Agrippine la Jeune. On peut hésiter entre ces deux princesses : mais l'autre tête, pour qui examinera avec attention l'original, ne pourra donner lieu à aucune incertitude.

PLANCHE XIV.

N° 1.

Sardonyx à trois couches. — Buste de Claude, lauré, tourné à gauche, la poitrine recouverte de l'égide. (Camée du Cabinet de France; inédit.)

N° 2.

TIBERIVS · CLAVDIVS · CAESAR · AVGVSTVS · (GERMANICVS). *Tibère Claude César, Auguste, Germanique.* Tête nue de Claude, à gauche.

℞. VALERIA · MESSALINA · . . . . Tête de Messaline, à droite. Æ. 6. Mionnet, VI, p. 679, N° 454.

M. Mionnet lit à la suite du nom de *Messaline*, CYTHERONTE. Cette leçon ne paraît point exacte : mais le mauvais état de la pièce nous a empêché de démêler la véritable leçon. Avant M. Mionnet, Vaillant et Morell avaient lu sur une médaille semblable CYTHERONTE II VIR, et Eckhel, d'après ce témoignage, avait pensé que la pièce appartenait à Corinthe, ville dont les monnaies, à la même époque, offrent le nom d'un duumvir de ce nom. Il faut voir s'il a pu exister une médaille de Corinthe avec le nom d'un seul duumvir.

N° 3.

TIβεριος · ΚΛΑΥΔΙΟΣ · ΚΑΙΣΑΡ · ΓΕΡμανικος · ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Tibère Claude César, Germanique, Auguste.* Tête nue de Claude, à gauche.

℞. ΟΥΑΛΕΡΙΑ · ΜΕΣΣΑΛΕΙΝΑ. *Valeria Messalina.* Tête de Messaline, à droite. Æ. 6. Mionnet, *ibid.*, N° 456.

N° 4.

TIβεριος · ΚΛΑΥΔΙΟΣ · ΚΑΙΣΑΡ ΓΕΡΜΑνικος ΣΕΒΑστος. *Tibère Claude César, Germanique empereur.* Tête nue de Claude, à droite.

℞. ΘΕΑ · ΣΕΒΑΣΤΑ (*sic*). *Déesse Auguste.* Tête diadémée de Messaline, à droite. Æ. 5. Mionnet, *ibid.*, N° 455.

Cette pièce et la précédente ont été frappées dans des villes inconnues de l'Asie : elles ont (ainsi que le n° 2) le mérite d'offrir des portraits authentiques de Messaline. On sait les honteux désordres de cette impératrice et la punition tardive que Claude en tira. Messaline était fille de Valerius Messala, cousin de Claude. Cet empereur avait épousé en premières et en secondes noces Plautia Urgulanilla et Ælia Petilia, qu'il répudia successivement. La date de la mort de Messaline est de l'an 48 de J.-C.

N° 5.

ΜΕΣΣΑΛΕΙΝΑ · ΣΕΒΑΣΤΗ · ΝΕΑ · ΗΡΑ · *Messaline, Auguste, nouvelle Junon.* Tête de Messaline, à droite, la poitrine couverte du *pallium.* Devant elle, deux épis.

℞. Γαιος ΚΑΔΙΟΣ · ΡΟΥΦΟΣ ΑΝΘΥΠΑΤΑΤΟΣ · (pour ανθυπατος, le coin ayant glissé) *Caïus Cadius Rufus, proconsul.* Portique à quatre colonnes et à deux étages, surmonté d'un fronton cintré et de deux acrotères. Au bas : ΝΕΙΚΑΕΩΝ (*sic*). *Monnaie des habitans de Nicée.* Æ. 9. Mionnet, t. II, p. 450, N° 213.

Il suffit de comparer la tête de cette médaille avec les trois précédentes, n[os] 2, 3 et 4, pour s'apercevoir de l'extrême différence qui existe entre les traits de la personne représentée sur la médaille de Nicée et ceux de Messaline sur les autres pièces. On remarque, au contraire, une grande ressemblance de cette prétendue Messaline avec Agrippine l'Ancienne. La pièce célèbre que nous reproduisons nous paraît donc suspecte : nous la croyons fabriquée d'après une très bonne médaille de Claude, ayant au revers le même type et la même légende avec la leçon correcte ΝΕΙΚΑΙΕΩΝ. La manière insolite dont la médaille de Messaline reproduit l'*ethnique* de la ville, le peu d'épaisseur du *flaon* comparé à celui de la médaille de Claude, la mauvaise qualité de la *patine*, tout se réunit pour accroître nos doutes et ébranler à nos yeux l'autorité de ce monument. Toutefois, comme d'habiles numismatistes hésitent à partager notre opinion, nous donnons la médaille comme pièce d'un procès sur lequel nous appelons l'attention des juges exercés.

N° 6.

Sardonyx à trois couches. — Buste de Messaline, laurée, portant au col une bulle d'or, tournée à gauche. Sous le buste se croisent deux cornes d'abondance qui, s'élevant de chaque côté, sont surmontées des bustes de deux enfans, dont l'un, la tête nue, est sans doute Britannicus, et dont l'autre doit être Octavie. Un pampre que termine une grappe de raisin serpente autour de la corne d'abondance qui sert de support à Britannicus : à gauche, le buste que l'on croit être celui de la jeune Octavie est casqué. (Camée du Cabinet de France.)

Mongez, qui a donné ce monument (*Icon. Rom.* pl. XXVIII, n° 5), ne l'a pas exactement décrit. Selon ce savant, le buste placé à la gauche du spectateur serait celui de Britannicus, couronné de laurier : l'autre buste représenterait Octavie. On s'explique difficilement l'erreur de cet archéologue, qui prend un casque pour une couronne de laurier, et le buste d'un jeune garçon à cheveux courts, vêtu de la robe prétexte, pour celui d'une jeune fille. On a vu plus haut (pl. X, n° 12) les têtes des deux fils jumeaux de Drusus le Jeune et de Liville, sortant également de deux cornes d'abondance.

Le lecteur remarquera la ressemblance que l'artiste a cherché à établir entre la tête du jeune Britannicus et celle d'Auguste : le casque qui couvre la tête d'Octavie indique sans doute une allusion à Livie, identifiée elle-même avec la déesse Rome (V. les pl. IV et VIII). Dans la pensée de l'artiste, les enfans de Claude et de Messaline promettent à Rome un nouvel Auguste et une nouvelle Livie.

N° 7.

TIβεριος · ΚΛΑΥΔΙος · ΚΑΙΣαρ · ΣΕΒΑστος · ΓΕΡΜΑΝΙκος · ΑΥΤΟΚρατωρ · *Tibère Claude César, Auguste, Germanique, empereur.* Tête laurée de Claude, à droite. Dans le champ : Λυκαβαντος Γ (l'an 3).

℞. ΜΕΣΣΑΛΙΝΑ · ΚΑΙΣαρος · ΣΕΒΑΣτου. *Messaline, (épouse) de César, Auguste.* Messaline debout, à gauche, vêtue de la *stola* et voilée, portant dans la main droite deux petites figures et tenant des épis dans la gauche qu'elle appuie sur une colonne. Pot. 7. Mionnet, t. VI, p. 61, N° 143.

Les deux figures que Messaline porte sur sa main sont celles de ses enfans Britannicus et Octavie. On remarque qu'ici Messaline ne porte pas encore le titre d'*Auguste*, mais simplement celui *d'épouse de César Auguste.* Ce n'est que plus tard que Messaline, ainsi que le témoignent les médailles n[os] 3 et 4 de cette planche, obtint de la faiblesse de son époux une marque d'honneur qui jusque là n'avait été accordée à aucune impératrice.

N° 8.

Nicolo. — Buste d'Agrippine Jeune, épouse de Claude, tourné à droite. Devant la tête, deux pavôts. (Cabinet inconnu.)

N° 9.

Nicolo. — Buste d'Agrippine jeune, tourné à gauche. (Cabinet inconnu.)

N° 10.

Cornaline. — Buste de Messaline, tourné à droite. (Cabinet inconnu.)

Le type du n° 10 se rapporte bien à la médaille n° 2 même planche. Le n° 8 rappelle à certains égards Agrippine l'Ancienne : la coiffure du n° 9 ne peut plus convenir qu'à Agrippine Jeune. En général, il est presque impossible de déterminer rigoureusement le caractère iconographique de monumens exécutés dans presque toutes les parties de l'empire, et pour la plupart, à une grande distance des originaux.

N° 11.

Sardonyx à trois couches. — Buste d'Agrippine Jeune, en Diane, laurée, tournée à gauche, le carquois sur l'épaule. (Camée du Cabinet de France; inédit.)

Le caractère légèrement ramassé du profil de ce beau monument rappelle

celui de camée, pl. XI, n° 7. Ces têtes, comme nous l'avons dit à cette occasion, peuvent aussi bien convenir à Agrippine l'Ancienne, qu'à Agrippine Jeune.

N° 12.

TIberivs · CLAVDIVS · CAESAR · . . . . Pater · Patriae · *Tibère Claude César, ... père de la patrie.* Tête laurée de Claude, à gauche.

℟. BRITANNICVS . . . . . . Tête nue de Britannicus, à droite. (Petit bronze.)

N° 13.

ΤΙΒΕΡΙΟΣ · ΚΛΑΟΥΔΙΟΣ (*sic*) · ΣΕΒΑΣΤΟΣ · *Tibère Claude, Auguste.* Tête nue de Claude, à droite.

℟. ΤΙβεριου · ΚΛΑΥΔΙΟΥ (ΓΕΡΜΑΝΙΚ)ΟΥ ΥΙΟΣ · *Le fils de Tibère Claude, le Germanique.* Tête nue de Britannicus, à droite. Devant, un sceptre surmonté d'une chouette. Dans le champ : ΙΛΙεων. (*Monnaie*) *des habitans d'Ilium.* Æ. 5. Mionnet, Suppl. t. V, p. 560, N° 414.

N° 14.

ΤΙβεριος . ΚΛΑΥΔΙΟΣ . ΚΑΙΣΑΡ · ΣΕΒΑστος. *Tibère Claude César, Auguste.* Tête de Claude, à droite.

℟. ΒΡΕΤΑΝΝΙΚΟΣ. ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΩΝ. *Britannicus.* (*Monnaie*) *des habitans de Thessalonique.* Buste de Britannicus, la tête nue, à gauche. Contremarque. Æ. 6. Mionnet, I, p. 497, N° 364.

N° 15.

Médaille semblable à la précédente, mais sans contremarque. Æ. 6. Mionnet, *ibid.*, N° 363.

N° 16.

ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΒΡΕΙΤΑΝΝΙΚΟΣ · ΚΑΙΣΑΡ · *Claude Britannicus, César.* Tête nue de Britannicus, à droite.

℟. ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ. (*Monnaie*) *de ceux d'Alabanda.* Mercure debout, à gauche, tenant de la main droite une bourse. A ses pieds un bélier. Æ. 9 1/2. Mionnet, III, p. 307, N° 23.

J'ai réuni sur cette planche (n°s 12 à 15) les portraits authentiques de Britannicus les mieux conservés que j'aie pu rencontrer dans la Collection royale, afin qu'on puisse juger si la médaille d'Alabanda de Carie, n° 16, se rapporte au type consacré par les autres monumens : malheureusement l'état des médailles est presque toujours si mauvais qu'une comparaison, telle que je le propose, devient impossible sur les médailles elles-mêmes. La pièce d'Alabanda, n° 16, admise par des juges exercés, et en particulier par M. Mionnet dont l'autorité est si grave, ne me paraît pas d'une authenticité à toute épreuve; l'autre pièce d'Alabanda (N° 22 de Mionnet, Æ 6), signalée par cet habile numismatiste comme une *médaille retouchée*, est entièrement moderne : en général il faut se tenir en garde contre les falsifications qui ont pour objet de compléter les suites avec des têtes naturellement aussi rares que celles de Britannicus. C'est ainsi que le *grand bronze* de ce jeune prince, publié pour la première fois par Magnan (*Miscell. Num.* tom. 3, pl. XVIII) et décrit par Eckhel (*D. N.* t. VI, p. 254), est demeuré suspect, malgré l'autorité du numismatiste viennois.

Le petit bronze n° 12 est sans doute une médaille coloniale semblable à celle que Sestini a signalée (*Lett. Num.* t. IV, p. 26) et sur laquelle le titre d'*Auguste* est joint au nom de Britannicus. Le mauvais état de notre pièce ne permet pas d'y lire cette partie de la légende. Eckhel (*D. N.* t. VI, p. 254) a fait des observations intéressantes sur cet exemple de l'empressement que montraient les colonies à prévenir le sénat lui-même dans les adulations dont il accablait les empereurs et leur famille. Britannicus, en effet, ne porta jamais à Rome le titre d'Auguste.

La naissance de Britannicus, fils de Claude et de Messaline, est de l'année 765-42 de J.-C., son empoisonnement par Néron et sa mort, de l'année 808-55. L'histoire et la poésie ont retracé en traits ineffaçables la douloureuse destinée de ce jeune prince, dont la naissance fut tout le crime. Désigné en naissant sous les noms de Tibérius Claudius Germanicus, il échangea ce surnom, l'année d'après, contre celui de Britannicus, que le sénat lui avait décerné à lui et à son père, après la campagne de Claude contre les Bretons.

PLANCHE XV.

Sardonyx. — Quatre cornes d'abondance posées sur un monceau d'armes et de chacune desquelles s'élève un buste : entre les cornes d'abondance, un aigle éployé. Les bustes forment deux groupes accolés, placés en face l'un de l'autre : des deux bustes à gauche, l'un (celui de Claude) est couronné de chêne et a la poitrine couverte de l'égide; l'autre (celui de Messaline), est tourelé et couronné d'épis; à droite est Tibère, aussi couronné de chêne, accompagné de Livie, casquée et laurée. (Camée du Cabinet Impérial de Vienne.)

Ce monument, qui, parmi les richesses de l'ancien Cabinet des Empereurs, le dispute presque comme beauté de matière et perfection de travail au *triomphe d'Auguste* (V. plus haut, pl. VIII), a été publié par Eckhel (*Choix des pierres gravées*, etc., pl. VII) et reproduit par Mongez (*Icon. Rom.* pl. XXIX, n° 3). L'explication d'Eckhel nous semble sujette à contestation : celle de Mongez ne soutient pas l'examen. Les deux critiques s'accordent à reconnaître dans le buste placé à la gauche du spectateur un portrait de Claude accolé à celui de sa dernière épouse, Agrippine la Jeune : mais l'un désigne les deux bustes placés en regard sous les noms de Drusus l'Ancien et d'Antonia, parens de Claude; et l'autre croit que l'artiste a voulu représenter ici *ses enfans, Britannicus et Octavie!* Évidemment, Eckhel et Mongez, fixés sur l'attribution du premier portrait à Claude (ce qui ne peut faire l'objet d'un doute), se sont refusés au témoignage de leurs yeux, afin de rattacher d'une manière tout-à-fait directe les autres personnages à celui en l'honneur duquel le monument paraît avoir été exécuté. Pour nous, cette manière de procéder nous semble dangereuse; nous croyons devoir nous éclairer d'abord sur les caractères iconographiques qui ne peuvent donner lieu à aucune hésitation, et, ces caractères une fois déterminés, nous essayerons ensuite de deviner le motif qui a dû guider l'artiste dans cette réunion de personnages.

Pour quiconque aura acquis une certaine expérience de l'Iconographie Romaine, la tête virile de droite ne paraîtra pas plus douteuse que la tête correspondante de gauche. L'une est *Tibère*, comme l'autre est *Claude*. Le front droit et élevé, l'œil à fleur de tête, le menton saillant et anguleux, la bouche renfoncée, les lèvres minces, ne conviennent qu'à Tibère et le distinguent partout de son frère Drusus et de son neveu Germanicus, dont le profil est plus arqué, l'œil plus profond, la ligne du menton plus souple (V. les médailles de la pl. IX). La tête jointe à celle de Tibère se fait reconnaître aussi clairement pour un portrait de Livie : on peut particulièrement comparer les camées pl. V, n° 8; pl. VI, n°s 3 et 4. Le casque que porte ici Livie est le même que celui dont sa tête est ornée sur le *triomphe d'Auguste* (pl. VIII); c'est sous les traits de la déesse Rome que ces deux monumens nous montrent Livie. Le portrait accolé à celui de Claude est plutôt celui de Messaline que celui d'Agrippine la Jeune; la tête rappelle singulièrement celle du camée pl. XIV, n° 6, qui représente Messaline avec ses deux enfans : d'ailleurs, les idées de fécondité qu'expriment la réunion des attributs de Cérès et de Cybèle, conviennent mieux à Messaline qu'à la fille de Germanicus, dont l'union avec Claude fut stérile.

Ainsi, quoique notre interprétation s'éloigne pour la plus grande partie de celles d'Eckhel et de Mongez, nous osons la donner comme certaine sur presque tous les points. Maintenant comment expliquer la réunion du groupe de Tibère et de Livie à celui de Claude et de Messaline? Suétone (*In V. Claudii*, XI) se charge de ce soin. Il nous raconte les honneurs extraordinaires que Claude rendit à la mémoire de son aïeule Livie, qu'il fit mettre au rang des dieux. Tibère ne fut pas oublié dans les marques de piété que Claude montra en faveur des princes de sa famille; l'arc de marbre que le sénat avait autrefois voté en l'honneur de Tibère, interrompu pendant le règne de Caligula, fut achevé par son successeur. Des membres de la famille *Claudia*, dont l'époux de Messaline était issu, trois avant lui s'étaient assis au rang suprême : Livie, épouse d'Auguste, Tibère son fils, Caligula, fils de Germanicus. Mais le souvenir de Caligula était odieux aux Romains, à Claude tout le premier, qui montra une grande modération en défendant qu'on comptât parmi les jours de fête celui où Caligula avait été assassiné. On comprend donc que l'auteur du camée, voulant joindre aux effigies impériales celles des personnages de la même famille qui avaient ouvert à Claude l'accès du trône, n'ait tenu aucun compte de Caligula, à l'exemple des Romains qui voulaient en abolir la mémoire.

J'ai émis plus haut (Comm. du n° 5 bis, pl. IX), l'opinion que les grands camées impériaux, à la classe desquels appartient le monument que nous reproduisons, avaient été exécutés à Alexandrie. L'examen du camée *de la famille de Claude* nous confirme de plus en plus dans cette pensée. La disposition du

monument rappelle en effet les médaillons d'or frappés à Alexandrie, sur lesquels on voit les bustes conjugués de Ptolémée Soter et de Bérénice, au revers de ceux de Philadelphe et d'Arsinoé. L'égide, comme marque du pouvoir suprême, paraît d'abord sur les monumens numismatiques des rois d'Égypte : les cornes d'abondance simples ou accouplées, décorées du bandeau royal ou ornées de rayons à leur sommet, se trouvent au revers des médaillons d'or d'Arsinoé Philadelphe, de Ptolémée Évergète et de Bérénice sa femme, de Philopator et de la seconde Arsinoé, d'Épiphane, et sur le médaillon de bronze de Ptolémée Dionysus. L'aigle, emblème de la puissance romaine, est aussi l'oiseau qui décore presque toutes les monnaies des Lagides. Tout se réunit, en un mot, pour assurer une origine gréco-égyptienne à cette série d'admirables monumens sur lesquels les anciens sont restés muets.

PLANCHE XVI.

N° 1.

TIBERIVS · CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS GERMANICVS PONTIFEX MAXIMVS · TRIBVNITIAE POTESTATIS · PATER PATRIAE. *Tibère Claude, César Auguste, Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Tête à droite de Claude, couronné de laurier.

℞. AGRIPPINAE AVGVSTAE. *A Agrippine Auguste.* Tête à droite d'Agrippine, couronnée d'épis. (Denier d'or.)

Agrippine est la première des épouses des empereurs à qui il fut permis de mettre son image sur la monnaie de coin romain conjointement à celle du prince. Le titre d'Auguste donné à Agrippine sur cette pièce lui fut conféré par un décret du sénat, l'an 803 de Rome, de J.-C. 50.

§ VII. NÉRON, SA MÈRE ET SES FEMMES.

N° 2.

AGRIPPINA AVGVSTA DIVI CLAVDII NERO(NIS CAESARIS MA)TER. *Agrippine Auguste (épouse) du divin Claude, mère de Néron, César.* Têtes affrontées de Néron et d'Agrippine.

℞. NERONI CLAVDII DIVI FILIO CAESARI AVGVSTO GERMANICO IMPERATORI TRIBVNITIAE POTESTATIS. *A Néron, fils du divin Claude, César Auguste, Germanique, empereur, investi de la puissance tribunitienne.* Une couronne de chêne; au milieu, cette inscription : EX · SENATVS CONSVLTO. *Par décret du sénat.* (Denier d'or.)

On peut rapporter cette médaille à l'an de Rome 507, de J.-C. 54. A cette époque, Agrippine, qui venait de donner l'empire à son fils, était dans tout l'éclat de sa puissance; aussi son nom est-il placé le premier sur les légendes.

Le revers de ce denier d'or est commémoratif d'une couronne civique décernée à Néron par le sénat.

Principales époques de la vie et du règne de Néron.

AN DE ROME.	AN DE J.-C.	
790	37	Naissance à Antium de Lucius Domitius Nero, fils de Cnæus Domitius Ahenobarbus, et d'Agrippine-la-Jeune, fille de Germanicus et d'Agrippine l'Ancienne.
803	50	Agrippine, devenue la quatrième femme de Claude son oncle, fait adopter son fils, L. Domitius Néron, par ce prince, malgré l'existence de Britannicus, propre fils de l'empereur. Après cette adoption, Néron reçoit les noms de *Tiberius Claudius Nero Drusus Cæsar.*
805	51	Néron reçoit le titre de Prince de la Jeunesse.
806	53	Mariage de Néron avec Octavie, fille de Claude.
807	54	Claude est empoisonné par Agrippine et Néron. Néron est proclamé empereur.
808	55	Britannicus est empoisonné par les ordres de Néron. Néron est consul pour la première fois, avec L. Antistius Verus.
812	59	Néron fait tuer Agrippine sa mère.
815	62	Néron fait périr Octavie sa femme. La même année, il épouse Poppée.
816	63	Naissance de Claudia, fille de Néron et de Poppée. Elle est aussitôt décorée du titre d'Auguste, et meurt à l'âge de quatre mois. Pompéii et Herculanum sont ensevelies pour la première fois sous les cendres du Vésuve.
817	64	Néron chante à Naples sur le théâtre.
818 DE ROME.	65 DE J.-C.	Incendie de Rome. Néron découvre la conjuration formée par Pison contre sa vie. Sénèque et Lucain, son neveu, sont mis à mort comme ayant trempé dans cette conjuration. Néron tue Poppée d'un coup de pied dans le ventre. La même année, Néron épouse Statilia Messalina dont il fait périr le mari, C. Julius Atticus Vesticus, alors consul. Othon, devenu empereur, était sur le point d'épouser la veuve de Néron, lorsqu'il se poignarda. En mourant il lui recommanda ses restes et sa mémoire. On ne connaît de monnaies à l'effigie de cette troisième femme de Néron que deux pièces frappées à Éphèse. L'une est gravée dans le *Tesoro Britannico* de Haym, p. 190, n° 9. L'autre est décrite, d'après Sestini, dans le VIe Suppl. de l'ouvrage de M. Mionnet, 1re partie, p. 129, n° 341. Comme la pièce de Haym est très imparfaitement figurée, et que d'ailleurs son authenticité, non plus que celle de Sestini, n'est rien moins que prouvée, nous ne la reproduirons pas ici.
819	66	Néron part pour la Grèce pour y disputer les palmes des jeux.
820	67	Néron revient à Rome de son voyage de Grèce avec dix-huit cents couronnes.
821	68	Galba est proclamé empereur. Néron se poignarde et est achevé par un affranchi.

N° 3.

NERO CLAVDII DIVI FILIVS CAESAR AVGVSTVS GERMANICVS IMPERATOR TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL. *Néron, fils du divin Claude, César Auguste, Germanique, empereur, investi de la puissance tribunitienne, consul.* Têtes nues, conjuguées, d'Agrippine et de Néron, à droite.

℞. AGRIPPINA AVGVSTA DIVI CLAVDII NERONIS CAESARIS MATER. *Agrippine Auguste, femme du divin Claude, mère de Néron, César.* Deux figures assises sur un trône placé dans un quadrige d'éléphans; l'une de ces figures, qui est voilée, tient l'aigle légionnaire; l'autre, qui paraît radiée, tient d'une main une haste et de l'autre une patère. Dans le champ : EX SENATVS CONSVLTO. (Denier d'argent.)

Néron fut consul pour la première fois l'an 808 de Rome, 55 de J.-C. Son second consulat étant de l'an de Rome 810, 57 de J.-C., cette pièce, qui ne porte pas l'indication d'un second consulat, ne peut être que des années 55 ou 56 de J.-C. Ce doit être la dernière monnaie qui ait été frappée en l'honneur d'Agrippine, qui déjà à cette époque avait beaucoup perdu de son influence sur l'esprit de son fils, influence qui cessa entièrement après la mort de Britannicus. Quelques auteurs, s'appuyant sur Suétone (1), qui nous apprend que Néron et Agrippine marchaient souvent en public assis dans la même litière, voient au revers de cette pièce Néron et sa mère. En effet, le voile porté par l'une des deux figures conviendrait parfaitement à Agrippine, qui a pu, dans l'excès de son orgueil, vouloir présider aux enseignes de Rome en portant elle-même l'aigle romaine. L'inscription *Ex senatus consulto*, qui sur une pièce d'argent, métal réservé ainsi que l'or aux seuls empereurs, ne peut se rapporter à la monnaie elle-même, ne semblerait-elle pas indiquer que cette pièce a été frappée en mémoire d'honneurs décrétés à Agrippine et à Néron par le sénat, à l'imitation du culte rendu aux *images* d'Auguste et de Livie. On sait d'ailleurs que le sénat décréta un char d'éléphans à Livie (2). Agrippine a pu exiger le même honneur.

N° 4.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS · ANNO CIIII. *Néron*

(1) *In Nerone*, c. 9.

(2) Sueton. *in Claud.* c. II. Dion., l. LXI. § 17.

Claude, César Auguste, l'an 104. Buste lauré, à droite, de Néron.

℞. OCTAVIAE AVGvstae Colonia Ivlia Felix Sinopensis. *A Octavie Auguste, la colonie Julia Felix de Sinope.* Buste à gauche d'Octavie. Æ. 5. Mionnet, IV, p. 404, N° 107.

Octavie, première femme de Néron, fille de l'empereur Claude et de Messaline, naquit l'an de Rome 795, de J.-C. 42. Étant encore dans l'enfance, elle fut fiancée à L. Silanus, jeune homme d'une famille patricienne, allié lui-même à Claude; mais Agrippine, voulant rattacher son fils L. Domitius Néron à la maison impériale par les liens les plus étroits, rompit ce projet d'union, unit Octavie à Néron après avoir fait préalablement adopter Octavie par une autre famille, de peur qu'on ne traitât d'incestueuse cette union entre la fille de l'empereur et son fils adoptif. Le mariage de Néron et d'Octavie est de l'an de Rome 806, de J.-C. 53. La beauté et la vertu de cette princesse ne la préservèrent pas des fureurs de Néron, qui, épris des charmes de Poppée, la répudia et la relégua en Campanie, sous prétexte de stérilité. Mais les murmures du peuple forcèrent Néron de faire revenir son épouse. Plus tard les larmes de Poppée la firent de nouveau exiler dans l'île de *Pandataria*, sous le poids d'une accusation d'adultère inventée par sa rivale, qui enfin obtint sa mort de Néron. Octavie eut les veines coupées dans un bain, et mourut, selon Tacite, dans la vingtième année de son âge, l'an 815 de Rome, de J.-C. 62. Sénèque fit de cette princesse l'héroïne d'une tragédie intitulée *Octavia*, dans laquelle il la compare à Junon, sœur et femme de Jupiter, parce que cette princesse fut la sœur et l'épouse de l'empereur.

Sinope, où fut frappée cette monnaie à l'effigie d'Octavie, était la plus importante des villes de la Paphlagonie. Elle fut le siége des rois de Pont, après qu'elle eut été prise par Pharnace Ier. L'an de Rome 680, avant J.-C. 70; Lucullus s'étant emparé de cette ville, alors sous le joug de Mithradate, la déclara libre. Vers l'an 707, avant J.-C. 47, Pharnace, fils de Mithradate VI, profitant des guerres civiles qui déchiraient Rome, reprit plusieurs villes et entre autres Sinope; mais l'an 707, César ayant battu Pharnace, rendit la liberté à toutes les villes prises par celui-ci et deux ans après donna le titre de colonie romaine à Sinope. Ces deux dates, 680 et 707 de Rome, servirent chacune d'ère aux habitans de Sinope: la première ère dura jusques en l'an 709; la seconde fut en vigueur beaucoup plus long-temps, car on connaît une médaille de Sinope frappée sous Gallien, avec la date 330. Notre pièce, portant l'an 104 (de la deuxième ère), a donc été frappée l'an 813 de Rome et de J.-C. 60. Ce point chronologique a été fixé avec une grande sagacité par l'abbé Belley, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXVI, p. 456.

N° 5.

ΟΚΤΑΟΥΙΑΝ. *Octavie.* Buste diadémé d'Octavie, à droite.

℞. ΝΕΡΩΝ · ΤΗΙΩΝ. *Néron (dieu) des habitans de Téos.* Buste à droite de Néron, dans un temple distyle.

Monnaie de Téos, ville de l'Ionie. Æ. 4. Mionnet, t. III, p. 262, N° 1499.

On a déjà vu pl. IV, n° 12, et pl. XIII, n° 2, l'emploi de l'accusatif dans les légendes; il suffira donc ici de renvoyer au commentaire qui accompagne la médaille de Julie Liville qui porte ce dernier numéro.

N° 6.

NERONI CLAVDIO DRVSO GERManico COnSvli · DESIGNato. *A Néron Claude Drusus Germanicus, consul désigné.* Buste à droite de Néron, la tête nue.

℞. Un bouclier sur lequel on lit: EQVESTER ORDO PRINCIPI IVVENTvtis. *L'ordre équestre au Prince de la jeunesse.* (Denier d'or.)

Il était d'usage que l'ordre des chevaliers donnât aux princes de la jeunesse une haste et un bouclier d'argent. Caius et Lucius, fils d'Agrippa, reçurent un présent semblable étant princes de la jeunesse; c'est aussi en cette qualité qu'ici Néron est gratifié d'un bouclier par l'ordre des chevaliers. L'inscription suivante d'un marbre publié par Gruter rappelle le même fait: NERONI CLAVDIO DRVSO GERmanico COnSvli DESignato · EQVESTER · ORDO PRINCIPI IVVENTVTIS · *A Néron Claude Drusus, Germanique, consul désigné, prince de la jeunesse, l'ordre des chevaliers.* Néron fut fait prince de la jeunesse l'an 804 de Rome, 51 de J.-C.

N° 7.

ΝΕΡΩΝ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΠΟΠΠΑΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Néron César, Auguste. Poppée, Auguste.* Bustes affrontés de Néron et de Poppée.

℞. Τίτου ΒΑΣΣΙΛΑΟΥ Εφορου ΑΙΤΗΣΑΜΕΝΟΥ ΟΥΟΛΑΣΕΝΝΑ ΑΝΘΥΠΑΤΩ ΙΟΥΛΙΕΩΝ ΑΝΚΥΡΑΩΝ. *Titus Basilaos étant éphore postulant, Volasenna étant proconsul. (Monnaie) des habitans de Julia Ancyra.* Neptune debout, tenant de la main droite une ancre, et de la gauche la haste.

Monnaie frappée à Ancyre de Phrygie. Æ. 7. Mionnet, IV, p. 219, N° 153.

L'ancre que tient Neptune au revers de cette pièce d'Ancyre est un symbole parlant qui fait allusion au nom de la ville. Ἄγκυρα, ancre.

N° 8.

ΝΕΡΟ ΚΛΑΥδιος ΚΑΙΣαρ ΣΕΒαστος ΓΕΡμανικος ΑΥτοκρατωρ. *Néron Claude, César Auguste, Germanique, empereur.* Buste radié de Néron, à droite.

℞. ΠΟΠΠΑΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Poppée Auguste.* Buste à droite de Poppée. Dans le champ, à droite: Λυκαβαντος Ι. *L'an* 10.

Potin d'Alexandrie. 6 1/2. Mionnet, VI, p. 73, N° 249.

Sur les monnaies impériales d'Alexandrie, les années du règne de l'empereur servent d'ère; ainsi, cette pièce ayant été frappée la dixième année du règne de Néron, est de l'an 817 de Rome, et de J.-C. 64.

Poppée Sabine, fille de T. Ollius, prit les noms de son aïeul maternel, Poppæus Sabinus, qui avait été questeur et avait illustré sa famille. Elle épousa d'abord Rufus Crispinus dont elle eut un fils. Othon, depuis empereur, qui l'avait enlevée à son mari, vanta tellement ses charmes à Néron, que celui-ci en devint éperdument amoureux, et qu'il résolut de faire périr Othon; mais, à la prière de Sénèque, il se contenta de lui donner le gouvernement de la Lusitanie où il le relégua. Enfin, douze jours après la répudiation d'Octavie, l'an de Rome 815, de J.-C. 62, Néron épousa Poppée, qui, l'an 62, lui donna une fille nommée Claudia, laquelle, ainsi que sa mère, reçut le nom d'Auguste; mais cet enfant mourut quatre mois après sa naissance. On ne connaît qu'une seule médaille frappée avec le nom de cet unique enfant de Néron. Nous donnons plus bas un dessin au trait de cette médaille à laquelle les numismatistes n'ont pas encore assigné de patrie.

L'an de Rome 817, et de J.-C. 64, Néron tua Poppée, alors enceinte de nouveau, d'un coup de pied dans le ventre. Les goûts et le caractère de Poppée étaient dans une telle harmonie avec ceux de cet empereur, qu'il ne cessa jamais de l'aimer; aussi témoigna-t-il la plus grande douleur après cette action brutale. Il éleva un temple à Poppée, prononça son éloge funèbre dans le Forum, et la fit embaumer, contrairement à l'usage.

Monnaie aux effigies de Poppée et de sa fille Claudia.



DIVA CLAVDia NERonis Filia. *La Divine Claudia, fille de Néron.* Femme debout, dans un temple.

℞. DIVA POPPAEA AVGvsta. *La Divine Poppée, Auguste.* Femme assise à gauche, dans un temple distyle; elle paraît tenir une corne d'abondance. Æ. 5. Mionnet, t. VI. Incertaines, N° 476.

N° 9.

ΝΕΡΩΝΟΣ . . . *De Néron....* Buste lauré de Néron, à droite.

℞. ΠΟΠΠΑΙΑ . ΣΕΒ . . . . *Poppée, Auguste.* Buste à droite de Poppée. BR. 5.

On ignore le lieu où a été frappée cette belle monnaie; les numismatistes la classent aux incertaines. Le travail paraît appartenir à l'Asie-Mineure.

N° 10.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVGvstvs GERManicvs · TRIBVNITIA Potestate · IMPerator · Pater Patriae. *Néron Claude, César Auguste, Germanique, investi de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Buste lauré de Néron, à droite.

℞. Rome Nicéphore assise sur une cuirasse, le pied posé sur un

casque. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. Exergue : ROMA. (Grand bronze.)

N° 11.

ΝΕΡΩ ΚΛΑΥδιος ΚΑΙΣαρ ΣΕΒαστος ΓΕΡμανικος ΑΥτοκρατωρ. *Néron Claude, César Auguste, Germanique, empereur.* Buste radié de Néron, à gauche. Dans le champ, à gauche : L I Γ. *L'an* 13.

℞. ΖΕΥΣ ΝΕΜΕΙΟΣ. *Jupiter Néméen.* Tête laurée, à droite, de Jupiter, avec l'égide. Pot. d'Alexandrie. 6 1/2.

M. Mionnet, t. VI, p. 71, N° 235, décrit une pièce semblable à celle-ci, mais avec une étoile dans le champ, qui ne se trouve pas sur l'exemplaire que nous donnons.

Néron attachait une telle importance aux couronnes qui lui avaient été décernées dans les jeux de la Grèce, qu'on ne pouvait le flatter d'une manière plus agréable qu'en rappelant les noms de chacun de ces jeux. Aussi les Alexandrins inscrivirent-ils sur leurs monnaies les noms des dieux, sous les auspices desquels les jeux de la Grèce étaient célébrés, avec leur épithète caractéristique. Ainsi, outre les pièces qui comme celle-ci portent le nom de Jupiter Néméen, on en a qui portent ceux de Jupiter Olympien, Apollon Pythien et Apollon Actiaque, et enfin celui de Neptune Isthmien.

N° 12.

..... ΣΕΒαστος ΓΕΡμανικος ΑΥτοκρατωρ. ..... *Auguste, Germanique, empereur.* Buste lauré de Néron, la poitrine ornée de l'égide, à droite.

℞. ΝΕΟς ΑΓΑΘοΔΑΙΜων. *Nouvel Agathodémon.* Serpent coiffé du *schent*, dressé au milieu de deux épis et de deux pavots. Dans le champ : L Γ. *An* 3. Pot. d'Alexandrie. 6. Mionnet, VI, p. 63, N° 162.

On a beaucoup d'exemples de l'usage suivi par les Alexandrins, de donner aux empereurs le nom d'un dieu, précédé du mot νεος. L'inscription de Búsiris, publiée, expliquée et commentée par M. Letronne, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, ch. IV, p. 388 et suivantes, nous apprend ce qui put contribuer à faire donner à Néron le titre de nouvel Agathodémon, ou littéralement, *nouveau bon génie.* Voici la citation des premières lignes de cette inscription :

« A la Bonne Fortune,
« Considérant que Néron Claude-César-Auguste-Germanicus, empereur, l'A-
» gathodémon de la terre, outre tous les biens qu'il a répandus sur l'Égypte,
» prenant le soin le plus manifeste de son bonheur, nous a envoyé pour préfet
» Tibère Claude Balbillus; et que l'Égypte, comblée de toutes sortes de biens par
» les grâces et les bienfaits de ce gouverneur, etc..... » *Agathodaemon* ou *la Divinité bienfaisante* est la traduction grecque du nom égyptien de *Knef* ou *Knouphis*, divinité représentée tantôt sous la forme d'un bélier, tantôt sous celle d'un serpent.

Il faut croire que ce fut en effet la bonne administration de ce Balbillus dont Sénèque fait le plus grand éloge dans ses *Quæst. natur.* IV, 2, 12, qui valut à Néron l'amour de l'Égypte, cette province ayant joui pendant son règne d'une prospérité qu'auraient pu envier les autres provinces de l'empire.

N° 13.

NERO CAESAR AVGVSTVS. *Néron César, Auguste.* Buste lauré de Néron, à droite.

℞. AVGVSTVS AVGVSTA. Auguste debout, radié, tenant d'une main une patère et de l'autre la haste. Près de lui, Livie Auguste debout, la tête voilée, tenant d'une main une patère et de l'autre une double corne d'abondance. (Denier d'or.)

Cette pièce a dû être frappée à l'occasion de quelque cérémonie relative au culte des images d'Auguste et de Livie. Ce culte fut très long-temps en vigueur à Rome.

N° 14.

NERO CAESAR. (La légende du revers fait suite à celle du droit.) Buste lauré de Néron, à droite.

℞. AVGVSTVS GERMANICVS. *Néron César Auguste, Germanique.* L'empereur debout, la tête radiée, vêtu de la toge, tenant d'une main une figure de la Victoire, et de l'autre une palme. (Denier d'or.)

Selon Eckhel, le revers de cette médaille offre le type d'une des statues élevées à Néron. C'est le premier exemple que l'on connaisse d'une couronne radiée placée sur la tête des empereurs de leur vivant. Tristan, qui a longuement commenté cette médaille (1), suppose que la couronne radiée a été donnée à Néron pour l'assimiler à Apollon auquel le comparaient dans le théâtre les *cinq mille applaudisseurs* qui le suivaient partout. Il vaut mieux croire avec Eckhel que c'est une apothéose anticipée; mais que ce n'est pas là une allusion aux talens d'artiste de Néron. En effet, Vespasien, Antonin et Marc-Aurèle n'avaient certainement pas les mêmes prétentions à la beauté et au talent de chanteur que Néron; cependant ils portent aussi la couronne radiée. La couronne radiée est d'ailleurs un emprunt aux idées mythologiques de l'orient qui commençaient à prendre faveur à Rome sous le règne de Néron. Les Alexandrins donnèrent la couronne radiée à Néron, pour en faire un Apollon, comme ils lui donnèrent l'égide, pour en faire un Jupiter Ægiochus. (Voyez même planche, n° 12.) Les rois d'Egypte, depuis Ptolémée Soter, portent l'égide, sur leurs monnaies frappées à Alexandrie.

N° 15.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS GERMANICVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIA POTESTATE IMPERATOR PATER PATRIAE. *Néron Claude, César Auguste, Germanique, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Buste lauré de Néron, à droite.

℞. L'empereur, la tête nue, tenant une haste en arrêt, et monté sur un cheval galopant à droite; il est suivi d'un autre guerrier aussi à cheval, qui porte un *vexillum.* Exergue : DECVRSIO. *Décursion.* (Grand bronze.)

Cette médaille nous paraît devoir rappeler l'institution faite par Néron de manœuvres de cavalerie pour les soldats prétoriens, ou peut-être une revue faite par l'empereur. On appelait *decurrere in armis* les manœuvres de cavalerie que faisaient dans le Champ de Mars les jeunes patriciens de Rome. Malgré le goût très prononcé de Néron pour les courses de chevaux, on ne peut pas en voir une ici comme le pourrait faire croire la légende; les chevaux ne sont pas lancés avec assez de rapidité, et l'attitude des cavaliers n'est pas celle de *coureurs.* Il suffit, pour se convaincre de la différence, de voir les médailles de la famille Calpurnia qui représentent de véritables courses de chevaux; les cavaliers y sont absolument dans l'attitude des *jockeys* de nos temps modernes.

N° 16.

ΝΕΡωΝ ΑΓοΥCΤΕ. *Néron Auguste.* Néron radié, vêtu de la toge, debout sur un quadrige dont les chevaux vont deux à droite et deux à gauche; Néron tient de la droite un *volume* ou la *mappa circensis*, et de la gauche un sceptre.

Camée du Cabinet de France, sur agate onyx à deux couches, publié par Caylus, I, pl. 86, n° 2, page 214; (Du Mersan, *Notice du Cabinet des Médailles,* n° 198.)

Ce camée est tout-à-fait analogue, pour la barbarie du travail, aux pièces appelées *Contorniates.* On sait qu'on donne ce nom à des médailles de cuivre frappées vers le IVe siècle de notre ère, et sur lesquelles sont représentés des princes et d'autres personnages illustres de l'antiquité. Mais les contorniates représentent surtout les vainqueurs des jeux et les empereurs qui avaient particulièrement protégé les exercices du cirque. Ces médailles sont en général assez communes; mais on ne connaît pas de camée aussi parfaitement analogue à ces médailles, et par le sujet et par le travail, que celui que nous publions. C'est un nouvel exemple à ajouter à tant d'autres, de cette singulière popularité qui s'attacha au nom de Néron; cette popularité fut telle qu'Othon prit le nom de cet empereur pour se concilier la faveur de la multitude.

(1) *Comment. Hist.* t. I, p. 211.

PLANCHE XVII.

N° 1.

Tête à droite de Néron, couronnée de laurier.
(Camée du Musée de Florence.)

N° 2.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVGvstvs GERmanicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis IMPerator Parens Patriæ. *Néron, Claude, César, Auguste, Germanicus, souverain pontife, empereur, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Tête à droite de Néron, couronnée de laurier.

℞. CONGiaria · I. DATa POPvlo. *Congiaires donnés pour la première fois au peuple.* L'empereur assis sur une chaise curule, placée sur un *suggestus*, présidant aux distributions faites au peuple. A gauche de l'empereur, une statue de Pallas, tenant d'une main la haste et de l'autre la chouette et une statue de la Libéralité tenant une tessère. Devant l'empereur, un personnage assis fait la distribution; un citoyen suivi d'un enfant, monte sur le degré et reçoit un congiaire des mains du distributeur. Exergue : Senatvs Consvlto.

Les *congiaires* étaient des distributions de pain et de viande que les empereurs faisaient au peuple à certaines époques. Le mot *congiarium* signifiait vase de la contenance d'un *conge*. Le *conge, congius*, était une mesure romaine de capacité qui tenait un pied romain cubique, environ trois pintes de Paris. L'objet assez confus que sur cette pièce le distributeur remet au citoyen peut donc être appelé un *congiaire*; mais ce nom est principalement usité, soit au pluriel, soit même au singulier, pour désigner les distributions publiques ordonnées par les empereurs romains. On ne sait pas la date des différents congiaires donnés au peuple romain par Néron. Les médailles en font connaître trois, mais sans aucune indication qui puisse servir à en fixer l'époque. Il ne faut pas confondre les *congiaires*, qui étaient spécialement des *distributions de comestibles*, avec les largesses que faisaient les empereurs dans les jeux solennels.

N° 3.

IMPerator NERO CAESAR AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis Parens Patriæ. *Néron, Claude, César, Auguste, souverain pontife, empereur, investi de la puissance tribunitienne.* Tête à droite de Néron, la tête nue.

℞. GENIO AVGVSTI. *Au génie d'Auguste.* Le génie d'Auguste sacrifiant; il tient de la main droite une patère dont il répand le contenu sur l'autel, et de la gauche une corne d'abondance. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Dans les idées des anciens, tout, même les choses inanimées, avait un génie protecteur. Les empereurs ne pouvaient pas être seuls exceptés de cette règle générale. Tertullien a écrit (1) que les païens auraient mieux aimé se parjurer au nom de tous les dieux que de manquer aux sermens qu'avait reçus le génie de l'empereur.

N° 4.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVGvstvs GERMANICvs. *Néron, Claude, César, Auguste, Germanicus.* Tête à droite de Néron, la tête ceinte du diadème.

℞. PONTIFex MAXimvs TRibvnitiæ POtestatis IMPerator Parens Patriæ. *Souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Néron, couronné de laurier, revêtu d'une tunique talaire, comme Apollon, jouant de la lyre en marchant; à droite. Dans le champ : S. C. (Moyen bronze.)

N° 5.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVgvstvs GERmanicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis IMPerator Parens Patriæ. *Néron, Claude, César, Auguste, Germanicus, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, empereur, père de la patrie.* Buste à droite de Néron, couronné de laurier. (On distingue, dans le champ, l'aigle qui servait de contremarque aux pièces du Cabinet de la maison d'Este.)

℞. CERTAMEN QVINQvennale ROMae COnstitvtvm. *Jeux quinquennaux établis à Rome.* Une table sur laquelle sont placés un vase et une couronne; les pieds de la table sont ornés de sculptures; on y distingue deux petits cavaliers; à côté, sur le sol, un disque. (Petit bronze.)

L'an 813 de Rome, de J.-C. 60, Néron institua à Rome des jeux quinquennaux *pour le salut et l'éternité de son empire.* Ces jeux furent les premiers dans lesquels, selon le mode grec, on réunit les trois genres : les combats de musique, de la palestre et de l'équitation. L'empereur les nommait lui-même *Jeux Néroniens*. Il y parut en personne, et y disputa les prix d'éloquence et de poésie. Ces jeux étaient encore célébrés régulièrement sous le règne de Constantin. Suétone nous apprend qu'à ces jeux on distribua pendant plusieurs jours des milliers de *tessères* sur lesquelles étaient désignées les richesses que l'empereur donnait à celui que le hasard rendait maître d'une de ces tessères; ces tessères indiquaient des dons de natures diverses, comme des sommes d'argent, des habits, des pierreries, des perles, des tableaux, des provisions de blé, des esclaves, des bêtes de somme, des bêtes féroces, et jusqu'à des vaisseaux, des champs et des îles.

N° 6.

Tête nue de Néron, à droite.

℞. . . . . ΛΛΛ . . . . (Φιλαδελφων). (*Monnaie*) *des Philadelphiens* (de Lydie). Femme debout, tenant de chaque main un sceptre Æ. 4.

Mionnet, t. II, p. 101, N° 555, décrit, d'après Vaillant, une pièce dont la légende du revers est mieux conservée que celle-ci.

Cette pièce a été placée ici parce qu'elle pourra servir à donner une idée de la manière dont les artistes de l'Orient comprenaient la tête de Néron enfant idéalisé.

§ VIII. LUCIUS CLODIUS MACER.

N° 7.

Lvcii CLODIi MACRI S. C. *Monnaie de Lucius Clodius Macer, frappée par ordre du sénat.* Buste à droite de la Victoire.

℞. LIBeratrix AVGvsta LEGio III. *La troisième légion Auguste, Libératrice.* L'aigle romaine entre deux autres enseignes. (Denier d'argent.)

On ne sait rien de la vie de Lucius Clodius Macer avant l'époque de la mort de Néron. A ce moment, il était propréteur en Afrique. Apprenant en même temps l'élection de Galba et de Vindex à l'empire, il pensa qu'au milieu des troubles qui survenaient, il pouvait espérer d'arriver lui-même à la dignité suprême. Le propréteur se mit à la tête des légions d'Afrique, en forma une nouvelle qu'il nomma *Macrienne*, et décora la troisième légion, *la légion Auguste*, du surnom de *Liberatrix*. De plus, par les conseils de Crispinilla, femme décriée pour ses débauches, il retint dans les ports de l'Afrique les vaisseaux qui devaient porter le blé à Rome; il espérait, en affamant cette grande ville, forcer les citoyens à le proclamer empereur; mais Galba ayant été reconnu par le peuple et le sénat, envoya en Afrique Trebonius Garucianus qui mit à mort L. Clodius Macer, l'an 821 de Rome, de J.-C. 68. La puissance de Macer ne dura que quelques mois.

Il n'existe pas de portraits de Clodius Macer; la pièce connue qui porte ce portrait est incontestablement fausse. Eckhel le premier a émis cette opinion que l'assentiment général des numismatistes n'a fait que confirmer.

N° 8.

Lvcii CLODIi MACRI. *Monnaie de Lucius Clodius Macer.* Tête de lion à droite. Exergue : S. C *Frappée par ordre du sénat.*

(1) *Apolog.* c. 28.

℞. LIBERATRIX AVGVSTA LEGIO III. *La troisième légion, Auguste, Libératrice.* L'aigle romaine entre deux enseignes. (Denier d'argent.)

Le type du lion, emblème de l'Afrique, remplace sur cette pièce la tête de l'Afrique personnifiée.

N° 9.

LVCII · CLODII · LIBERATORIS · S · C. *Monnaie de Lucius Clodius Macer, Libérateur. Frappée par ordre du sénat.* Tête à droite de l'Afrique.

℞. LIBERATRIX · AVGVSTI · LEGIO · III. *La troisième légion Auguste, Libératrice.* L'aigle romaine entre deux autres enseignes. (Denier d'argent.)

§ IX. Interrègne.

N° 10.

SALVS GENERIS HVMANI. *Salut du genre humain.* Femme marchant à droite.

℞. Dans une couronne : SENATVS · POPVLVS · QVE · ROMANVS. *Le sénat et le peuple romain.* (Denier d'argent.)

Ce denier et le suivant furent frappés par ordre du sénat pendant les troubles qui suivirent la mort de Néron, et avant l'installation définitive de Galba sur le trône des Césars.

N° 11.

LIBERTAS RESTITVTA. *La liberté rétablie.* Tête à droite de la Liberté.

℞. Au milieu d'une couronne, un bouclier sur lequel on lit : S. P. Q. R. *Senatus populusque romanus.* (Denier d'argent.)

§ X. GALBA.

N° 12.

GALLIA. (rétrograde). *La Gaule.* Tête à droite de la Gaule, couronnée d'épis. Dans le champ, deux épis, un bouclier et deux javelots.

℞. SERVIVS GALBA IMPERATOR. *Servius Galba, empereur.* L'empereur monté sur un cheval courant à droite. (Denier d'argent.)

Ce fut d'abord en Gaule qu'à l'instigation de Vindex Galba fut proclamé empereur. C'est donc par un sentiment de gratitude envers cette province que Galba donna aux Gaulois le droit de cité à Rome, et une diminution d'impôts; c'est là aussi la raison de l'introduction du type de la Gaule sur les monnaies de cet empereur.

Principales époques de la vie et du règne de Galba.

An de Rome.	Av. J.-C.	
751	3	Naissance de Servius Sulpicius Galba sous le règne d'Auguste. Il était de l'ancienne famille patricienne Sulpicia, qui prétendait descendre de Jupiter et de Pasiphaë. On ignore le nom de son père. Sa mère était de la famille du célèbre Mummius qui prit Corinthe. Il fut adopté par sa belle-mère Livia Ocellina, parente de Livie, femme d'Auguste; aussi ajouta-t-il le prénom de Livius à ses noms. Ce nom ne se trouve que sur une monnaie d'Alexandrie (Zoega., p. 34). Galba fut préteur de Rome et gouverna ensuite l'Aquitaine; on ignore à quelle époque ces charges lui furent confiées.
781	DE J.-C. 33	Galba est consul avec L. Cornélius Sylla; Othon et Vibius Marsus leur sont subrogés avant l'expiration du terme de cette dignité.
		Galba commande en Germanie sous Caligula.
		Claude le fait inscrire dans la *cohorte* de ses amis et l'envoie en Afrique comme proconsul.
		Galba obtient les honneurs du triomphe à son retour d'Afrique.
813	60	Néron donne à Galba le gouvernement de la Tarragonaise.
821	68	Néron envoie l'ordre de faire mourir Galba; celui-ci, alors âgé de soixante et onze ans, à l'instigation de Vindex qui commandait alors en Gaule, se fait proclamer empereur pour éviter ce danger. La même année, le sénat et le peuple ratifient l'élévation de Galba à l'empire.
822	69	Galba est consul pour la deuxième fois avec T. Vicinius Crispinianus. La même année, après neuf mois de règne, Galba est tué par les prétoriens qui proclament Othon empereur.

N° 13.

HISPANIA. *L'Espagne.* Tête à droite de l'Espagne; dans le champ, un bouclier et deux javelots.

℞. GALBA IMPERATOR. *Galba empereur.* L'empereur sur un cheval courant à gauche. (Denier d'argent.)

L'Espagne avait presque les mêmes droits que la Gaule à la reconnaissance de Galba : ce fut dans cette province qu'il se déclara empereur et qu'il reçut la nouvelle du décret qui confirmait l'élection de l'armée. Il y a même des médailles qui réunissent les types et les noms de ces deux provinces.

N° 14.

VIRTVS. *La Vertu.* Tête casquée de la Vertu guerrière.

℞. SERVIVS GALBA IMPERATOR. *Servius Galba, empereur.* L'empereur sur un cheval galopant à gauche. (Denier d'argent.)

N° 15.

Buste à droite de Galba, couronné de laurier. (Camée sur onyx.)

PLANCHE XVIII.

N° 1.

Buste à droite de Galba, la tête nue. (Saphir du musée Piombino.)

N° 2.

SERVIVS SVLPICIVS GALBA IMPERATOR CÆSAR PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNICIÆ POTESTATIS. *Servius Sulpicius Galba, empereur, César, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à droite de Galba couronné de laurier.

℞. HISPANIA CLVNIA SVLPICIA. *L'Espagne. Clunia Sulpicia.* L'Espagne personnifiée, la tête ceinte d'une couronne murale, debout devant l'empereur à qui elle présente une corne d'abondance et une figure de la Victoire. L'empereur, à demi nu, vêtu du *paludamentum*, est assis sur une chaise curule, et tient de la main gauche le *parazonium*, tandis que de l'autre il reçoit la figure de la Victoire. Exergue : SENATVS CONSVLTO. *(Frappé) par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

Suétone rapporte que Galba se trouvant à Clunia en Espagne, aujourd'hui Corunna del Conde, dans la Vieille-Castille, et ne sachant encore s'il devait se décider à se proclamer empereur, y fut déterminé par des auspices et des présages favorables. Un oracle prononcé par le prêtre de Jupiter à Clunia deux cents ans auparavant, disait qu'il sortirait de l'Espagne un prince qui serait le maître de toutes choses. Cet oracle fut répété à Galba dans les mêmes termes par une jeune fille *fatidique*. Plutarque rapporte aussi que ce fut à Clunia, qu'il nomme Κολὑνιον, que Galba se retira, lorsqu'à la nouvelle de la mort de Vindex il

hésita, et se repentit d'avoir commencé la guerre contre Néron. Ces raisons expliquent pourquoi Galba honora cette ville du surnom de Sulpicia qu'elle porte sur le revers, et pourquoi il éternisa ce souvenir sur les monnaies de l'empire.

N° 3.

SERvivs SVLPIcivs GALBA IMPerator CÆSAR AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ · Potestatis. *Servius Sulpitius Galba, empereur, César Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à gauche de Galba, couronnée de laurier.

℞. HONOS VIRTVS. *L'honneur, la vertu.* Les divinités de l'Honneur et de la Vertu debout, en face l'une de l'autre. L'Honneur, représenté par un homme, la tête nue, s'appuie d'une main sur une haste, et de l'autre tient une corne d'abondance. La Vertu, représentée par une déesse casquée et cuirassée, s'appuie de même sur une haste, et tient de la main droite un *parazonium*, et foule aux pieds un casque. Exergue : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

On ne sait si la réunion des deux divinités *Virtus* et *Honos* a trait à quelque particularité du règne de Galba. C'est sans doute une allusion aux qualités de Galba. Ce type est d'ailleurs antérieur à son règne; on trouve ces deux divinités réunies, mais seulement en buste, sur des monnaies des familles *Fufia* et *Mucia*. Un denier d'argent (Voyez pl. XVIII, n° 14) de Galba offre le type de la valeur seule.

N° 4.

GALBA IMPERATOR. Tête à droite de Galba, couronnée de laurier.

℞. LIBERTAS RESTITVTA. *La liberté rétablie.* La Liberté debout. (Denier d'or.)

Le type de la Liberté qui se trouve fréquemment sur les monnaies de Galba, ceux de *Roma renascens*, de *Salus generis humani*, d'autres encore, sont des expressions bien claires du soulagement que la mort de Néron et l'extinction de la famille des Césars causèrent au monde entier. On sait qu'à la nouvelle de la mort de Néron, le peuple parcourut les rues avec le bonnet de la liberté. Le sénat espéra même un instant que la république allait être rétablie dans ses anciennes formes. Les pièces de l'interrègne (pl. XVIII, n°s 10 et 11) offrent aussi une expression frappante de cet élan vers la liberté qui caractérisa l'esprit du peuple romain pendant ce bien court espace de temps. En effet, malgré quelques actes d'une sévérité que l'on pourrait qualifier de cruauté, le règne éphémère de Galba fut un moment de repos donné à l'humanité. C'est là ce qui inspira toute la numismatique de ce règne, malgré la dureté excessive que Galba commença à déployer pendant les derniers mois de sa vie.

N° 5.

SERVivs GALBA IMPerator CÆSar AVGvstvs. *Servius Galba, empereur, César, Auguste.* Tête à droite de l'empereur couronné de laurier.

℞. Rome assise sur une cuirasse, s'appuyant sur un bouclier, et tenant la haste. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par ordre du sénat.* Exergue : ROMA. (Grand bronze.)

N° 6.

SERvivs GALBA IMPerator CÆSar AVGvstvs TRibvnitiæ Potestatis. *Servius Galba, empereur, César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à droite de l'empereur Galba, couronné de laurier.

℞. LIBERTas AVGvsta. *Liberté Auguste.* Figure de la Liberté debout, s'appuyant sur une haste. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 7.

SERvivs GALBA IMPerator CÆSAR AVGvstvs TRibvnitiæ Potestatis. *Servius Galba, empereur, César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à gauche de l'empereur, couronné de laurier.

℞. Dans une couronne civique : EX Senatvs Consvlto OB CIVES SERVATOS. *Par ordre du sénat, pour avoir sauvé les citoyens.* (Grand bronze.)

N° 8.

SERvivs GALBA IMPerator CÆSar AVGvstvs Parens Patriæ. *Servius Galba, empereur, César, Auguste, père de la patrie.* Tête à droite de l'empereur Galba, couronné de laurier.

℞. Trois enseignes militaires. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par ordre du sénat.* (Moyen bronze.)

N° 9.

SERvivs GALBA IMPerator CÆSar AVGvstvs TRibvnvs. *Servius Galba, empereur, César, Auguste, tribun.* Buste à droite de Galba, couronné de laurier.

℞. La Victoire, marchant à gauche, tenant d'une main une palme, et de l'autre une statue de Minerve. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

N° 10.

SERvivs GALBA IMPerator CAESAR AVGvstvs. *Servius Galba, empereur, César, Auguste.* Tête à droite de l'empereur, couronné de laurier.

℞. VICTORIA GALBAE AVGvsti. *Victoire de Galba, Auguste.* La Victoire marchant à gauche. (Quinaire d'argent.)

N° 11.

. . . ΚΡΑΤΩΡος CEBACTOY. . . *Empereur, Auguste.* Buste lauré à droite de Galba. Dans le champ, un astre.

℞. ΕΤΟΥC ΝΕ (ου ιερου). *De la nouvelle année sacrée.* Aigle tourné à gauche, posé sur un foudre, tenant une palme. (Médaille d'Antioche de Syrie. AR. 7.)

M. Mionnet, t. V, p. 170, donne sous le N° 194, une pièce presque semblable. La légende du droit diffère seulement en ce qu'il n'y a pas ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ.

L'abbé Belley a consacré un excellent Mémoire à l'explication de cette date : ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Il y prouve très clairement que ces mots veulent dire simplement, la première année du règne, année qui était regardée comme sacrée. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIX, p. 447.

N° 12.

ΣΕΡΟΥΙος ΓΑΛΒΑ ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙΣαρ ΣΕΒΑστος. *Servius Galba, empereur, César Auguste.* Buste lauré de Galba, à droite.

℞. Buste ailé de la Victoire à droite. Dans le champ, à droite : LB. (an 2.) Æ. 10. Monnaie d'Alexandrie, Mionnet, T. VI, p. 76, N° 269.

Nous avons multiplié les monnaies de Galba afin de faire remarquer la variété du type de la physionomie de ce prince. On a pu remarquer la beauté de la pièce d'Antioche, malgré son peu de ressemblance réelle. Celle d'Alexandrie ressemble encore moins; c'est plutôt un souvenir des traits d'Auguste, qu'un portrait de Galba. On conçoit facilement du reste que les artistes des provinces, n'ayant presque jamais vu l'empereur, et n'en possédant que de mauvais portraits, se sont trouvés dans la nécessité de suivre leur fantaisie dans le type qu'ils donnaient au prince sur leurs monnaies.

§ XI. OTHON.

N° 13.

OTHO CAESAR AVGvstvs TRibvnitiæ · Potestatis. *Othon, César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à droite d'Othon, couronné de laurier.

℞. PAX ORBIS TERRARVM. *Paix de l'univers.* La Paix debout. (Denier d'or.)

N° 14.

IMPERATOR MARCVS OTHO CAESAR AVGVSTVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS. *L'empereur Marc Othon, César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à droite d'Othon, couronné de laurier.

℟. PONTIFEX · MAXIMVS. *Souverain pontife.* Femme assise tenant une patère. (Denier d'argent.)

Principales époques de la vie et du règne d'Othon.

AN DE ROME	DE J.-C.	
785	32	Naissance de Marcus Salvius Othon. Son père était Lucius Salvius Othon, personnage consulaire; sa mère, Alba Terentia, était de l'illustre famille patricienne de ce nom.
811	58	Othon enlève Poppée à son mari, Rufus Crispinus. Néron enlève, à son tour, Poppée à Othon, et donne à ce dernier le gouvernement de Lusitanie.
821	68	Othon, à la tête des légions de Lusitanie, prend part à la révolte de Galba qu'il suit à Rome.
822	69	Galba ayant adopté Pison pour son successeur à l'empire, Othon les fait assassiner tous deux, et est proclamé empereur par les Prétoriens. Vitellius, élu empereur par les légions de la Basse-Germanie, s'avance jusqu'à Bedriacum (Cividale) entre Crémone et Mantoue. Les troupes d'Othon sont battues. Othon se poignarde, et meurt après trois mois de règne.

N° 15.

IMPERATOR MARCVS OTHO CAESAR AVGVSTVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS. *L'empereur Marc Othon, César, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Tête à droite d'Othon, couronné de laurier.

℟. SECVRITAS POPVLI ROMANI. *Sécurité du peuple romain.* Femme debout. (Argent.)

PLANCHE XIX.

N° 1.

Μαρκος ΟΘΩΝ ΚΑΙϹΑΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ϹΕΒΑϹΤΟϹ. *L'empereur Marcus Othon, César Auguste.* Tête à droite d'Othon, couronnée de laurier.

℟. Aigle éployé, tenant une couronne dans son bec, et dans ses serres une guirlande; devant l'aigle, une palme; entre les pattes, un croissant. Exergue : A. (An 1.) Médaille d'argent d'Antioche. Æ. 7. Mionnet, T. V, p. 170, N° 194.)

Cette médaille, datée de la 1re année de l'empire d'Othon, donne la preuve de l'abandon fait par la ville d'Antioche de l'ère césarienne qu'elle suivait depuis l'an de Rome 706. La pièce n° 11 de la planche précédente ne porte pas non plus d'autre date que celle de l'année du règne.

N° 2.

IMPERATOR MARCVS OTHO CAESAR AVGVSTVS. *L'empereur Marc Othon, César, Auguste.* Tête à droite de l'empereur, couronnée de laurier.

℟. Dans une couronne de laurier : SENATVS CONSVLTO. *Par ordre du sénat.* (Bronze d'Antioche de Syrie. Mionnet, V, p. 17, N° 1.)

On a d'abord regardé les pièces de bronze d'Antioche à l'effigie d'Othon, comme étant de coin romain; mais aujourd'hui il est accordé par tous les numismatistes que l'on ne connaît pas une seule monnaie de bronze d'Othon de coin romain; aussi est-il vraisemblable qu'il n'en a jamais existé. On ne peut même expliquer cette singularité; la brièveté du règne de cet empereur n'est pas une raison plausible, puisqu'il est évident qu'on aurait aussi promptement fabriqué des pièces de bronze que des monnaies d'or ou d'argent. D'ailleurs, les règnes de Pertinax, de Quintillus et de Florian furent encore moins longs que celui d'Othon, et cependant on trouve beaucoup de monnaies de bronze de ces princes. La seule raison vraisemblable qu'on puisse donner de cette singularité c'est qu'Othon, chef militaire, ne jouit jamais de la confiance et de la faveur du sénat : on sait que la politique des empereurs avait laissé dans les attributions du sénat la faculté de faire frapper les monnaies de bronze.

N° 3.

ΑΥΤΟΚρατορος ΜΑΡΚου ΟΘΩΝΟΣ ΚΑΙΣαρος ΣΕΒαστου. *(Monnaie) de l'empereur Marc Othon, César Auguste.* Tête à droite de l'empereur, couronné de laurier.

℟. Tête de Jupiter Sérapis. Dans le champ : LA. (An 1.) (BR. 6. d'Alexandrie. Mionnet, VI, p. 77, N° 281.)

On peut répéter pour les portraits d'Othon exécutés dans les provinces, ce qui a été dit pour ceux de Galba. La tête de cette monnaie d'Alexandrie a plus de ressemblance avec le type d'Auguste qu'avec celui d'Othon.

N° 4.

Tête à droite d'Othon. En bas : OTO. (Cornaline.)

N° 5.

Buste à droite d'Othon, la tête nue. (Cornaline.)

---

§ XII. VITELLIVS ET SON PÈRE, LUCIUS VITELLIUS.

N° 6.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS · TRIBVNITIÆ POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanicus, empereur, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne.* Buste à droite de Vitellius, couronné de laurier.

℟. MARS VICTOR. *Mars vainqueur.* Mars, marchant à gauche, portant de la main droite une statue de la Victoire, et sur l'épaule un trophée. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. *Par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

Les médailles de Vitellius offrent souvent le type de la Victoire; il était naturel qu'il aimât à rappeler la victoire qui lui avait donné l'empire.

Principales époques de la vie et du règne de Vitellius.

AN DE ROME	DE J.-C.	
768	15	Naissance d'Aulus Vitellius. Son père était Lucius Vitellius Nepos, personnage consulaire issu d'une illustre famille, que l'on faisait remonter aux anciens rois de l'Étrurie. Sa mère, Sextilia, était également patricienne.
801	47	Aulus Vitellius est consul avec L. Vipsanius Publicola. Vitellius est proconsul en Afrique.
821	68	Galba envoie Vitellius commander dans la Germanie-Inférieure.
822	69	Les légions de la Germanie-Inférieure proclament Vitellius empereur au moment où Othon est proclamé, à Rome, par les prétoriens. Les troupes d'Othon sont battues par celles de Vitellius qui est reconnu empereur. La même année, l'armée d'Orient proclame empereur, Vespasien, son général. Vitellius est mis à mort par les soldats du parti de Vespasien, après huit mois de règne.

N° 7.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanicus, empereur, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Buste à droite de Vitellius, lauré.

℟. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'empereur.* La Victoire, marchant à gauche, tenant un bouclier rond, sur lequel on

lit : SENATVS POPVLVS QVE ROMANVS. *Le sénat et le peuple romain.* (Denier d'argent.)

N° 8.

AVLVS VITELLIVS IMPERATOR GERMANICVS. *Aulus Vitellius, empereur, Germanicus.* Buste à gauche de Vitellius, lauré. Dans le champ, à gauche, une palme.

℟. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'empereur.* La Victoire, marchant à gauche, tenant un bouclier rond, sur lequel on lit : SENATVS POPVLVS QVE ROMANVS. *Le sénat et le peuple romain.* (Denier d'argent.)

N° 9.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR. *Aulus Vitellius, Germanicus, empereur,* Buste à droite de Vitellius, la tête nue.

℟. La Victoire assise sur un siége, à gauche, tenant de la main droite une patère, et de la gauche une palme. (Argent.)

N° 10.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanique, empereur, Auguste, souverain pontife,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste à droite de Vitellius, lauré.

℟. PAX AVGVSTI. *Paix de l'empereur.* La Paix debout, tenant un rameau d'olivier et une corne d'abondance. Dans le champ: SENATVS CONSVLTO. *Par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

N° 11.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanique, empereur, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. SECVRITAS POPVLI ROMANI. *Sécurité du peuple romain.* Une femme à demi nue, endormie sur un siége à dossier; devant elle, un autel près duquel est placé un flambeau. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Moyen bronze.)

N° 12.

AVLVS VITELLIVS IMPERATOR GERMANICVS. *Aulus Vitellius, empereur, Germanique.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. CLEMENTIA IMPERATORIS GERMANICI. *Clémence de l'empereur Germanique.* La Clémence, assise sur un siége sans dossier, s'appuyant de la main gauche sur la haste, et de la droite tenant un rameau d'olivier. (Denier d'or.)

N° 13.

Buste lauré de Vitellius, à droite. (Camée du Musée de Florence.)

N° 14.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS TRIBVNITIA POTESTATE. *Aulus Vitellius, Germanicus, empereur, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. LVCIVS VITELLIVS CONSVL III CENSOR. *Lucius Vitellius, consul pour la troisième fois, censeur.* Buste lauré de Lucius Vitellius. Dans le champ, à droite, l'aigle consulaire. (Denier d'argent.)

Lucius Vitellius, père de l'empereur, fut consul pour la première fois, l'an 787 de Rome, de J.-C. 34, avec Paulus Fabius Persicus. Tacite dit que sous le premier consulat de L. Vitellius, parut en Égypte le phénix, que l'on n'avait pas vu depuis plusieurs siècles. L'an de Rome 796, de J.-C. 43, L. Vitellius fut consul pour la seconde fois avec l'empereur Claude, et l'an de Rome 800, de J.-C. 47, pour la troisième fois encore avec Claude. L'an 801 de Rome, de J.-C. 48, il fut également consul avec Claude. Vers la fin du règne de Tibère, ce fut Lucius Vitellius qui décida Artaban, roi des Parthes, non seulement à entrer en conférence avec lui pendant qu'il commandait en Syrie, mais encore à rendre aux enseignes des légions le même culte que les Romains. L'an 796 de Rome, de J.-C. 43, L. Vitellius eut la préfecture de Rome, pendant l'expédition de Claude dans la Basse-Bretagne. Toutes ces dignités en firent un personnage très considérable à Rome, et malgré la vile adulation qui l'aurait dû rendre méprisable, son souvenir contribua beaucoup à faire reconnaître à Rome l'élection de son fils. Lucius Vitellius mourut, sous le règne de Claude, l'an de Rome 801, de J.-C. 48. Après sa mort le sénat lui fit élever, devant les Rostres, une statue avec cette inscription : PIETATIS IMMOBILIS ERGA PRINCIPEM. *A cause de son immuable dévouement au prince* (1).

N° 15.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanicus, empereur, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. LVCIVS VITELLIVS CONSVL III CENSOR. *Lucius Vitellius, consul pour la troisième fois, censeur.* Lucius Vitellius, revêtu de la toge, assis sur la chaise curule, la main droite étendue, tenant de la gauche l'aigle consulaire. Il a les pieds posés sur une proue de navire. (Denier d'or.)

Le type du revers de cette médaille ainsi que celui de la suivante est sans doute imité de la statue élevée à Lucius Vitellius devant les Rostres; ce que semble indiquer la proue de navire qui y paraît aux pieds de L. Vitellius.

N° 16.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanique, empereur, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. LVCIVS VI . . . . . III CENSOR. *Lucius Vitellius, consul pour la troisième fois, censeur.* Lucius Vitellius, revêtu de la toge, assis sur la chaise curule, la main droite étendue, tenant de la gauche l'aigle consulaire. Il a les pieds posés sur une proue de navire. (Denier d'argent.)

N° 17.

AVLVS VITELLIVS GERMANICVS IMPERATOR AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS. *Aulus Vitellius, Germanique, empereur, Auguste,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré de Vitellius, à droite.

℟. LIBERI IMPERATORIS GERMANICI. *Enfans de l'empereur Germanique.* Bustes affrontés des deux fils de Vitellius. (Denier d'argent.)

Vitellius eut deux femmes, 1° Petronia qu'il répudia et dont il eut Petronianus, qu'il tua avant son avénement à l'empire; 2° Galeria Fundana qui lui donna un fils, qui fut déclaré empereur et germanique par les légions de Vitellius, et une fille d'abord mariée à Valérius Asiaticus. Le fils fut tué par Mucranus l'an 823 de Rome; la fille fut depuis dotée et mariée par Vespasien. Ce sont sans doute ces deux enfans de Vitellius qui paraissent sur cette médaille.

(1) Suet III.

PLANCHE XX.

§ XIII. VESPASIEN, DOMITILLA ET VESPASIEN LE JEUNE.

N° 1.

IMPerator CAESar VESPASIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste lauré de Vespasien, à droite.

℞. IVDAEA CAPTA. *La Judée conquise.* La Judée, assise au pied d'un palmier, dans l'attitude de la douleur. Près du palmier un guerrier debout. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

La prise de Jérusalem, par Titus, fut l'un des principaux événemens du règne de Vespasien. Aussi l'on trouve un grand nombre de médailles, aux coins de ce prince et à ceux de son fils, dont les revers rappellent la conquête de la Judée.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE VESPASIEN.

An de Rome.	de J.-C.	
761	9	Naissance de Flavius Vespasianus à Réate (Rieti) dans la Sabine. Quelques auteurs donnent à Vespasien le prénom de Titus, mais sans appuyer cette assertion de preuves solides. Son père, Flavius Sabinus, était d'une naissance obscure; mais sa mère, Vespasia Polla, était d'une antique famille.
		Vespasien est successivement tribun militaire, questeur, édile et préteur. On ne sait pas en quelles années il remplit ces diverses fonctions.
		Sous le règne de Claude, Vespasien commande dans la Grande-Bretagne; à son retour Vespasien obtient les honneurs du triomphe et du sacerdoce.
812	59	Vespasien est proconsul en Afrique.
803 ou 804	50-51	Il est consul pendant deux mois selon Suétone; Pighi place ce consulat à l'an 803 de Rome; Théodore Jansson, *Fasti consulares*, à l'an 804.
819	66	Vespasien accompagne Néron en Grèce. La même année, Néron envoie Vespasien commander en Judée. Vespasien s'empare de plusieurs places et met le siége devant Jérusalem, qu'il ne prend cependant pas.
822	69	Les légions d'Orient proclament empereur Vespasien, leur général. Les légions de la Mœsie et de la Pannonie marchent vers Rome, s'en emparent, et mettent Vitellius à mort.
823	70	Jérusalem est prise le 11 septembre, après un siége long et meurtrier, par Titus. Le triomphe est décerné à Vespasien et à Titus.
824	71	Vespasien est consul pour la seconde fois avec son fils Titus. Vespasien est consul neuf autres années.
832	79	Vespasien meurt dans le lieu même de sa naissance.

N° 2.

IMPerator CAESar VESPASIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife.* Buste à droite de Vespasien, la tête laurée.

℞. IVDAEA CAPTA. *La Judée conquise.* La Judée, assise au pied d'un palmier, dans l'attitude de la douleur; près d'elle, un guerrier, peut-être l'empereur Titus, debout, posant le pied sur un casque, s'appuyant d'une main sur une haste, et de l'autre tenant le *parazonium.* Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 3.

IMPerator CAESAR VESPASIANVS AVGvstvs TRibvnitiae Potestatis. *L'empereur César Vespasien, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Buste lauré à droite, de Vespasien.

℞. L'empereur, debout sur un quadrige triomphal, tenant un rameau de la main droite; il est couronné par la Victoire; près de lui est un homme sonnant de la trompette. Devant, un captif les mains liées derrière le dos, et une figure militaire. Exergue : TRIVMPhvs AVGvsti. *Triomphe de l'empereur.* (Denier d'or.)

L'an 823 de Rome, de J.-C., le triomphe fut décerné à Vespasien et à Titus pour la prise de Jérusalem.

N° 4.

IMPerator CAESar VESPASIanvs AVGvstvs Pontifex Maximvs. TRibvnitiae Potestatis Pater Patriae COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la troisième fois.* Buste lauré, à droite, de Vespasien.

℞. PAX AVGVSTI. *Paix Auguste.* La Paix, debout, tenant de la main droite un rameau d'olivier, et de la gauche une corne d'abondance. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Après la prise de Jérusalem, l'empereur ferma le temple de Janus et fit élever un temple à la Paix. Aussi le type de la Paix que cet empereur s'appliqua à faire fleurir est-il très fréquent sur les monnaies de son règne.

N° 5.

IMPerator CAESAR VESPASianvs AVGvstvs. *L'empereur César Vespasien, Auguste.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. PACI ORBis TERRarvm AVGvstae. *A la paix donnée par l'empereur à l'univers.* Tête à gauche de Cybèle ou la Terre. (Denier d'argent.)

N° 6.

IMPerator CAESar VESPASIANvs AVGvstvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à gauche de Vespasien, lauré.

℞. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'Empereur.* La Victoire écrivant sur un bouclier suspendu à un palmier; elle a le pied posé sur un casque. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Cette médaille et les suivantes sont, comme les précédentes, destinées à rappeler la prise de Jérusalem.

N° 7.

IMPerator CAESar VESPASIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis Pater Patriæ COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. MARS VICTOR. *Mars vainqueur.* Mars, marchant à gauche, tenant d'une main un trophée, et de l'autre une statuette de la Victoire. Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 8.

IMPerator CAESar VESPASIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis Pater Patriæ COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. CAESar AVGvstvs Filivs DESIGnatvs IMPerator AVGvsti Filivs COnSvl DESIGnatvs ITERvm. *César, fils d'Auguste, désigné Empereur. — Le fils d'Auguste désigné consul pour la seconde fois.* Titus et Domitien, debout, vêtus du *paludamentum*, tous deux appuyés sur la haste et tenant le *parazonium.* Dans le champ : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Cette médaille, portant l'indication du troisième consulat de Vespasien, est de l'an de Rome 824 et de J.-C. 71. En cette année Vespasien partagea le consulat avec M. Cocceius Nerva. Les deux fils de l'empereur, Titus et Domitien,

rappellent les médailles qui offrent les Césars, Caïus et Lucius, fils d'Agrippa, adoptés par Auguste. Il est à remarquer que Titus prend, dès lors, le titre de César et d'empereur désigné, tandis que Domitien n'a d'autre titre que celui de fils d'Auguste, consul désigné.

N° 9.

IMPerator CAESar VESPasianvs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis Pater Patriæ COnSvl III. *L'empereur César Vespasien, Auguste, souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℟. L'empereur, dans un quadrige triomphal, tenant un objet indéterminé, sans doute le sceptre consulaire. Exergue : Senatvs Consvlto. (Médaillon de bronze.)

Cette médaille, ainsi que celle n° 3, même planche, a été frappée pour rappeler le triomphe décerné à Vespasien et à son fils, à l'occasion de la prise de Jérusalem.

N° 10.

IMPerator CAESAR AVGvstvs VESPASIANVS. *L'empereur César, Auguste, Vespasien.* Buste à droite de Vespasien lauré.

℟. MARS VLTOR. *Mars vengeur.* Mars, marchant à droite, tenant un javelot. (Denier d'or.)

N° 11.

. . . . SPASIANVS AVG . . . . *Vespasien, Auguste.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℟. L'empereur sur un cheval courant à gauche. Exergue : IMPERator. *Empereur.* (Suite de la légende du droit.) (Denier d'argent.)

N° 12.

Buste lauré à droite de Vespasien, revêtu de l'égide et tenant un sceptre surmonté de l'aigle. (Camée du Musée de Florence.)

PLANCHE XXI.

N° 1.

Buste à droite de Vespasien, lauré.
Intaille sur cornaline du Musée de Florence.

N° 2.

IMPerator · CAESAR · AVGvstvs · VESPASIANVS. *L'empereur, César, Auguste, Vespasien.* Buste à droite de Vespasien, couronné de laurier.

℟. HISPANIA. *L'Espagne.* Femme debout, à gauche. L'Espagne personnifiée, tenant de la main droite deux épis, et portant de la gauche deux javelots; sur ses épaules, un bouclier rond. (Denier d'or, provenant de l'acquisition du musée du comte Wiczay, à Hedervar en Hongrie.)

Le type de l'Espagne, sur la monnaie de Vespasien, s'explique par des raisons analogues à celles que nous avons énoncées à l'occasion des médailles de Galba, au même type. L'Espagne, abandonnant Vitellius, avait été l'une des premières provinces de l'empire à se déclarer en faveur de Vespasien. Les épis que tient la figure de l'Espagne rappellent la fertilité du sol de cette contrée. Les deux javelots et le bouclier font allusion à la manière de combattre des Cantabres, qui, sauf la différence des armes, offrait une grande analogie avec celle des guérillas.

N° 3.

IMPerator · CAESar · VESPASIANVS · AVGvstvs. *L'empereur César, Vespasien, Auguste.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℟. Une couronne de chêne. Au milieu : AVGvsto. *A l'Empereur.* (Denier d'argent.)

Cette médaille est une commémoration du don d'une couronne civique fait à l'empereur.

N° 4.

IMPerator Titvs CAESar DIVI VESPasiani Filivs AVGvstvs Pontifex · Maximvs · TRibvnitiæ · Potestatis · Pater Patriæ · COnSvl · VIII. *L'empereur Titus, César, fils du divin Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la huitième fois.* Dans le champ : S. C.

℟. L'image de Vespasien, la tête radiée, tenant de la main gauche une Victoire, et la haste de la main droite, assise sur une chaise curule posée sur un char, traîné par quatre éléphans, chacun monté par un cornac. Dans le champ : DIVO AVGvsto VESPasiano. A l'exergue : Senatvs · Popvlvs · Qve Romanvs. *Au divin Auguste Vespasien, le sénat et le peuple romain.* (Grand bronze.)

Les historiens ne parlent pas de l'apothéose de Vespasien. Cependant, cette médaille, frappée par ordre du sénat, sous le règne de Titus, fait foi que cet honneur fut décerné à Vespasien. L'usage de déifier les empereurs était tellement consacré, que Vespasien plaisanta sûr sa prochaine apothéose, lorsqu'il se sentit atteint de la maladie dont il mourut. «Ut puto, deus fio.» Il me semble que je deviens dieu, dit-il. (Voy. Suétone, C. 23, *in Vesp.*)

Nous avons déjà parlé (pl. XVI, n° 3) du culte rendu aux images des empereurs que l'on plaçait sur des chars auxquels on faisait traverser le cirque avant la célébration des jeux.

N° 5.

DIVA DOMITILLA AVGVSTA. *La Divine Domitilla, Auguste.* Buste à droite de Flavia Domitilla.

℟. FORTVNA AVGVSTa. *La Fortune Auguste.* La Fortune debout, tenant de la main droite la corne d'abondance, de la gauche le gouvernail. (Denier d'argent.)

Bien que Flavia Domitilla, femme de Vespasien, fût morte avant l'avénement de son mari à l'empire, elle n'en fut pas moins déclarée Auguste. On ignore si ce fut son mari ou son fils qui lui fit rendre cet honneur posthume; c'est le premier exemple que l'on connaisse d'une femme d'empereur déclarée auguste et divine, bien que morte avant d'avoir occupé le rang suprême.

Flavia Domitilla, fille de Flavius Liberalis, né à Ferentinum, secrétaire de la questure, avait été esclave en Afrique, mais peu après elle avait été déclarée, par jugement, libre et Romaine. Vespasien l'épousa, à ce que l'on croit, sous le règne de Caligula. Elle donna à son mari Titus, Domitien et Domitilla; Domitilla mourut, ainsi que sa fille, avant d'avoir vu Vespasien parvenir au trône impérial.

N° 6.

DIVA DOMITILLA AVGVSTA. *La divine Domitilla, Augusta.* Buste à droite de Flavia Domitilla.

℟. PIETAS AVGVSTa. *Piété auguste.* Femme assise à gauche, ayant près d'elle un jeune enfant qu'elle semble protéger. (Denier d'argent.)

Allusion aux vertus de la femme de Vespasien. Le jeune enfant est sans doute Titus, l'aîné des fils de Vespasien.

N° 7.

IMPerator Titvs CÆSar DIVI VESPasiani Filivs · AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis Pater Patriæ. ConSvl · VIII. *L'empereur Titus, César, fils du divin Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la huitième fois.* Dans le champ : S. C.

℟. Carpentum traîné par deux mules. Dans le champ : MEMORIAE DOMITILLAE. A l'exergue : Senatvs Popvlvs Qve Ro-

MANVS. *A la mémoire de Domitilla, le sénat et le peuple romain.* (Grand bronze.)

L'omission des titres de DIVA et d'AUGUSTA sur la légende de cette médaille fait supposer qu'elle fut frappée en mémoire de Domitilla la jeune, sœur de Titus, plutôt qu'en souvenir de sa mère, Flavia Domitilla. Les honneurs du carpentum, moindres que ceux de l'apothéose, purent être décernés à la sœur de l'empereur, bien qu'elle n'eût pas été déclarée auguste.

Cependant, il serait également possible que cette médaille eût été décernée à la mémoire de Domitilla la mère, avant que l'empereur ne lui eût fait décerner les honneurs de l'apothéose; dans cette hypothèse, ceux du carpentum auraient été comme un premier degré pour arriver à la déification dont Titus aurait été le promoteur.

Domitilla la seconde fut mariée, on ignore à qui, mais elle eut une fille, du même nom qu'elle, qui épousa T. Flavius Clemens, son cousin, dont elle eut deux fils dont nous parlerons au n° 8. Ce Titus Flavius Clemens, homme d'une méprisable indolence, fut tué, par ordre de Domitien, pendant qu'il exerçait le consulat, l'an de Rome 848.

N° 8.

ΟΥΕϹΠΑϹΙΑΝΟϹ ΝΕΩΤΕΡΟϹ. *Vespasien le Jeune.* Tête nue, à droite, d'un jeune enfant.

℞. ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ. (*Monnaie*) *des habitans de Smyrne.* Victoire marchant à gauche, tenant une couronne de la main droite et une palme de la gauche. (Æ. 3. Cabinet de France. — Acquisition Cousinéry.)

Le Cabinet de France possède deux autres médailles de Vespasien jeune, toutes deux en bronze et du même module que celle que nous publions. L'une d'elles a été décrite dans l'ouvrage de M. Mionnet, t. III, p. 223, N° 1246.

L'histoire est muette sur le personnage nommé Vespasien le Jeune, sur les médailles de bronze frappées à Smyrne, dont nous reproduisons ici un exemplaire. Les numismatistes se sont efforcés, cependant, de trouver dans les textes anciens quelque passage qui pût se rapporter à un second Vespasien. Quelques uns ont cru l'avoir trouvé dans ce que dit Suétone (1) des fils de Titus Flavius Clemens et de Domitilla. « Enfin, il fit périr subitement, sur le plus mince » soupçon, Flavius Clemens, son cousin-germain, homme d'une méprisable in- » dolence, dont il avait désigné publiquement les fils pour ses successeurs; » après leur avoir ôté leurs premiers noms, il avait nommé l'un Vespasien, » l'autre Domitien. » En effet, Vespasien le jeune pourrait être l'un de ces fils de T. Flavius Clemens; mais ne serait-il pas plus simple de penser que ce Vespasien le Jeune est ce fils de Domitien dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom? Dans cette hypothèse, cette médaille aurait été frappée à Smyrne lorsqu'on y reçut la nouvelle de la naissance de ce jeune César qui mourut encore au berceau.

Les deux enfans de Clemens ne furent désignés par Domitien pour ses successeurs qu'après la mort de son fils. D'après le texte de Suétone, ils devaient partager l'empire; pourquoi donc alors les habitans de Smyrne n'auraient-ils pas rendu à l'un les mêmes honneurs qu'à l'autre, et ne les auraient-ils pas associés sur leur monnaie? La présence sur la monnaie de Smyrne d'une seule tête d'enfant nous paraît donc pouvoir s'appliquer plus naturellement au fils de Domitien qu'à l'un de ses deux fils adoptifs.

N° 9.

CAESAR VESPASIANVS AVGvstvs. *César, Vespasien, Auguste.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. CAESAR AVGvsti Filivs COnSvl · CAESAR AVGvsti Filivs PRaetor. *César, fils d'Auguste, consul. — César, fils d'Auguste, préteur.* Bustes en regard de Titus et de Domitien, la tête nue. (Denier d'or.)

Cette médaille, qui offre les portraits réunis des deux fils de Vespasien, est de l'an de Rome 823, de J.-C. 70. Titus fut consul cette année-là pour la première fois avec son père, tandis que Domitien exerçait la préture.

N° 10.

IMPerator · CAESAR VESPASIANVS AVGvstvs. *L'empereur César Vespasien, Auguste.* Buste lauré de Vespasien, à droite.

℞. TITVS ET DOMITIANvs CAESares PRINcipes · IVVENtvtis. *Titus et Domitien, Césars, princes de la jeunesse.* Les deux Césars, la tête nue, à cheval, galopant à droite, la main droite étendue. (Denier d'argent.)

(1) *Domit.* 15.

On remarque dans cette legende une égalité parfaite de titres entre les deux fils de Vespasien. Sur la médaille n° 8, pl. XX, Titus est appelé César et empereur désigné, tandis que son jeune frère est simplement nommé fils d'Auguste. Les deux Césars exécutent ici ce qui est appelé sur quelques médailles une *decursio.* Voyez les médailles de Néron, pl. XVI, n° 15.

N° 11.

. . . . AVGvstvs · COnSvl III Tribvnitiae · Potestatis . Pater Patriæ. . . *Auguste, consul pour la troisième fois, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. LIBERI IMPeratoris · AVGvsti VESPASiani. *Les enfans de l'empereur Auguste Vespasien.* Titus et Domitien, la tête voilée, revêtus de la toge, debout. Exergue : EPE. (Denier d'argent.)

La légende de cette médaille rappelle celle d'un denier d'argent de Vitellius, donné pl. XIX, n° 17; le type en est semblable à celui de la médaille de Caïus et Lucius d'Agrippa, qui a été donnée pl. VII, n° 2. Sur le denier d'argent que nous venons de décrire, les fils de Vespasien sont voilés, soit comme pontifes, soit comme augures, à l'instar des fils d'Agrippa, sur la pièce que nous avons citée.

Les lettres EPE indiquent Éphèse pour lieu de fabrication à cette pièce.

N° 12.

. . PASIANVS AVGvstvs TRibvnitiæ Potestatis. *Vespasien, Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne.* Buste à droite de Vespasien, lauré.

℞. TITVS ET DOMITIANvs CAESARES PRINcipes IVVENtvtis. *Titus et Domitien, Césars, princes de la jeunesse.* Les deux Césars, assis sur une chaise curule, tenant chacun une palme. (Denier d'argent.)

La palme que tient chacun des deux Césars indique qu'ils sont représentés ici dans l'exercice des fonctions de présidens des jeux du cirque.

§ XIV. TITUS ET JULIE SA FILLE.

N° 13.

IMPerator Titvs CAESar VESPasianvs AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae · Potestatis · Pater · Patriæ · COnSvl · VIII. *L'empereur Titus, César, Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la huitième fois.* Buste à gauche de Titus, couronné de laurier.

℞. IVDæa · CAPta. *La Judée conquise.* Au pied d'un palmier, une femme assise, dans l'attitude de la douleur (la Judée), et un captif debout. Dans le champ, à droite, un bouclier. Exergue : SC. (Grand bronze.)

Cette médaille, qui porte l'indication du huitième consulat de Titus, est de l'an de Rome 833, de J.-C. 80. C'est la deuxième année du règne de Titus.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE TITUS.

An de Rome.	De J.-C.	
794	41	Titus Flavius Vespasianus naît à Rome le 30 décembre, de Vespasien et de Flavia Domitilla, l'année de la mort de Caligula; il est élevé à la cour de Claude et de Néron avec Britannicus.
800	47	Titus, à peine âgé de sept ans, se signale dans la guerre contre les Germains et les Bretons. Dans la Grande-Bretagne il dégage son père qui allait périr accablé par le nombre.
		Titus suit pendant quelque temps la carrière du barreau. Il épouse Arricidia Tertulla, qui vécut peu, puis Marcia Furnilla, qu'il répudia après en avoir eu une fille nommée Julie.
		Titus était questeur lorsqu'il fut envoyé pour faire la

guerre dans la Judée avec son père Vespasien, par Néron.

821 61 Vespasien envoie Titus à Rome pour complimenter Galba. Titus apprend à Corinthe la nouvelle de la mort de Galba et la révolte de Vitellius, et retourne près de son père.

822 69 Vitellius ayant été tué, Vespasien est proclamé Auguste, et Titus son fils, César, prince de la jeunesse, et consul désigné.

823 70 Titus est consul pour la première fois, avec son père Vespasien. Il prend Jérusalem le 2 décembre.

824 71 Il triomphe à Rome avec son père.

832 79 Titus succède à son père et est proclamé Auguste. Cette même année, Herculanum et Pompéi sont engloutis par le Vésuve.

833 80 Un incendie éclate à Rome, pendant un voyage fait par Titus dans la Campanie, pour réparer les désastres de l'éruption du Vésuve. Cet incendie consume le temple de Jupiter Capitolin et plusieurs autres édifices. Cette même année Titus inaugure par des jeux magnifiques l'amphithéâtre Flavien si connu sous le nom de Colysée. Cet immense édifice avait été commencé par Vespasien.

834 81 Titus meurt dans la Sabine, au mois de septembre, à l'âge de quarante-un ans, après deux ans et deux jours de règne.

N° 14.

TITVS CAESAR VESPASIANVS IMPERATOR PONTIFEX TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL · II · *Titus, César, Vespasien, empereur, pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* Buste à droite de Titus, couronné de laurier.

℞. Mars, marchant à droite, portant un trophée sur l'épaule gauche, et tenant de la droite un javelot. Dans le champ : S. C (Grand bronze.)

N° 15.

ΑΥΤΟΚΡατωρ · ΤΙΤΟC ΚΑΙCΑΡ. *L'empereur Titus, César.* Buste à droite de Titus, lauré.

℞. ΙΟΥΔΑΙΑΣ ΕΑΛΩΚΥΙΑΣ. *La Judée conquise.* La Victoire, le pied posé sur un casque, écrivant sur un bouclier suspendu à un palmier. Æ. 5. Mionnet. Incertaines, tom. VI, pag. 685, N° 488.

PLANCHE XXII.

N° 1.

IMPERATOR TITVS CAESAR VESPASIANVS AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS PATER · PATRIÆ · CONSVL VIII. *L'empereur Titus, César, Vespasien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la huitième fois.* Buste à droite de Titus, lauré. Dans le champ, à gauche, la contremarque du Cabinet de Mantoue.

℞. ANNONA AVGVSTA. *Abondance Auguste.* L'Abondance annuelle debout, tenant de la main droite une figure de l'Équité, et de la gauche la corne remplie de fruits; à ses pieds, une corbeille pleine de blé; derrière, la proue du vaisseau dont elle descend. (Grand bronze.)

Le type de cette médaille est destinée à rappeler que l'empereur, l'an de Rome 833, de J.-C. 8, pour prévenir une famine, fit venir des blés par mer, soit de la Sicile, soit de l'Égypte.

La tête de Titus est idéalisée sur cette médaille; celles n°s 2 et 3 nous donnent plus réellement le portrait de Titus, qui ressemblait extrêmement à Vespasien, son père.

N° 2.

Même légende. Buste à gauche de Titus.

℞. PAX AVGVSTI. *La paix de l'empereur.* La Paix, debout. Dans le champ : S. C. (Grand bronze.)

La paix ne fut troublée dans l'empire, sous le règne de Titus, que par l'expédition de Cn. J. Agricola dans la Grande-Bretagne.

N° 3.

TITVS · CAESAR VESPASIANVS IMPERATOR PONTIFEX TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL VI.... *Titus, César, Vespasien, empereur, pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la . . . . fois.* Buste à droite de Titus, lauré.

℞. ANNONA AVGVSTA. *Abondance Auguste.* L'Abondance annuelle assise, à gauche. Dans le champ : S. C.

Cette médaille porte sans doute l'indication du huitième consulat de Titus, comme celle n° 1. Mais, sur l'exemplaire que nous reproduisons, il y a un défaut sur les chiffres qui ne permet pas de décider.

La figure de ce revers nous paraît être représentée avec les traits de Julie, fille de Titus. La médaille n° 8, même planche, où Julie est représentée en Cérès, viendrait à l'appui de cette conjecture.

N° 4.

TITVS CAESAR : IMPERATOR AVGVSTI · FILIVS · CONSVL : VI · CENSOR. *Titus, César, empereur, fils de l'Auguste, consul pour la sixième fois, censeur.* Buste à droite de Titus, lauré.

℞. IVDAEA CAPTA. *La Judée conquise.* La Judée pleurant au pied d'un palmier. A gauche, un amas d'armes. Exergue : S. C. (Moyen bronze.)

N° 5.

IMPERATOR TITVS CAESAR VESPASIANVS. *L'empereur Titus, César, Vespasien.* Buste à droite de Titus, la tête nue.

℞. IVDAEA DEVICTA. *La Judée soumise.* La Victoire écrivant sur un bouclier appendu à un palmier, ces mots : IMPERATOR TITVS CAESAR. *L'empereur Titus, César.* (Denier d'or.)

Ce denier d'or, du Cabinet de France, provient de l'acquisition récente du célèbre Cabinet d'Hedervar; il ne nous paraît pas de coin romain : nous le supposerions plutôt de la même ville inconnue où fut frappée la pièce à légende grecque qui figure sur notre planche XXI, n° 15.

N° 5 *bis*.

IMPERATOR CAESAR VESPASIANI AVGVSTI PONTIFEX MAXIMVS. *L'empereur César, fils de Vespasien, Auguste, souverain pontife.*

℞. IMPERATOR CAESAR VESPASIANI AVGVSTI PONTIFEX TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL II. *L'empereur César (fils de) Vespasien, Auguste, pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* Buste à droite de Titus, la tête nue. (Denier d'or, frappé l'an de Rome 826.)

N° 6.

Buste lauré à droite, de Titus.
Camée sur sardonyx du Musée de Vienne.

N° 6 *.

Buste à droite de Julie, fille de Titus.
Intaille sur améthyste du Cabinet Thorwaldsen.

* Par une erreur matérielle cette planche porte deux n°s 6. Cette intaille de Julie, fille de Titus, devrait porter le n° 6 bis.

N° 7.

IVLIA IMPERATORIS TITI AVGVSTI FILIA AVGVSTA. *Julie, fille de l'empereur Titus Auguste, Augusta.* Buste à droite de Julie, fille de Titus.

℞. Vesta assise, tenant de la main droite le palladium, et de la gauche un sceptre. Dans le champ, S. C. Exergue : VESTA. (Moyen bronze.)

On remarque quelques différences dans les coiffures portées sur les médailles par la fille de Titus. Sur les médailles nos 7, 9 et 10 elle porte les cheveux relevés derrière la tête, comme Plotine. Sur les pierres nos 12 et 14, la coiffure est presque semblable. Mais, sur la médaille no 11 et sur la pierre no 13, la coiffure est très différente; les cheveux sont aussi relevés derrière la tête, mais il reste une tresse flottante sur la nuque, comme la portaient les deux Agrippines.

On ignore l'année de la naissance de Julie, fille de Titus et de Marcia Furnilla, sa seconde femme. Suétone nous apprend seulement que Titus, son père, prit Jérusalem le jour anniversaire de la naissance de sa fille. Julie fut proposée en mariage à Domitien son oncle, par Titus; mais celui-ci, qui était marié à Domitia, la refusa. Titus maria donc sa fille à Flavius Sabinus, son cousin-germain. A peine fut-elle mariée que Domitien en devint éperdument amoureux; Julie céda à son amour, du vivant même de son père. Après la mort de Titus, Domitien, qui avait répudié sa femme à cause du désordre de sa conduite, fit périr Flavius Sabinus son cousin, et entretint un commerce public avec sa nièce. On ne sait pas en quelle année elle mourut, mais Suétone affirme que Domitien causa sa mort en la forçant de se faire avorter. Cet événement dut arriver avant l'année 843, puisqu'il existe des médailles de cette princesse avec le nom de Diva, et dont le droit offre les titres de Domitien et l'indication du quinzième consulat de cet empereur. Voyez même planche, no 10.

Les médailles nous apprennent qu'elle fut déclarée Auguste par Titus, et déifiée par Domitien.

N° 8.

IVLIA IMPERATORIS TITI · AVGVSTI FILIA · AVGVSTA. *Julie, fille de l'empereur Titus Auguste, Augusta.* Buste à droite de Julie, fille de Titus.

℞. CERES AVGVSTA. *Cérès, Auguste.* Julie debout avec les attributs de Cérès. Dans le champ : S. C.

Voyez pl. XXII, no 3.

N° 9.

Mêmes tête et légende qu'au no 8.

℞. Le revers de cette médaille offre l'empreinte du droit, mais en creux.

N° 10.

DIVAE IVLIAE AVGVSTAE DIVI TITI FILIAE. *A la divine Julie, Auguste, fille du divin Titus.* Carpentum traîné par deux mules. Exergue : S. P. Q. R. *Le sénat et le peuple romain.*

℞. IMPERATOR CAESAR DOMITIANVS AVGVSTVS GERMANICVS CONSVL XV CENSOR PERPETVVS PATER PATRIÆ. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanique, consul pour la quinzième fois, censeur à perpétuité, père de la patrie.* Dans le champ, les initiales S. C.

Cette médaille fut frappée en mémoire de Julie, l'an de Rome 843.

N° 11.

IVLIA AVGVSTA. *Julie, Augusta.* Buste à droite de Julie, fille de Titus.

℞. CONCORDIA AVGVSTA. *Concorde Auguste.* Paon la queue déployée. (Denier d'argent.)

N° 12.

Buste à droite de Julie, fille de Titus. Dans le champ, à gauche, ΕΥΟΔΟΣ ΕΠΟΙΕΙ. *OEuvre d'Evodus.*

Intaille sur aigue-marine du Cabinet de France.

Cette intaille est l'une des plus belles et des plus célèbres qui nous restent de l'antiquité; elle est gravée sur une aigue-marine d'une dimension peu ordinaire, et est encore aujourd'hui garnie d'une monture carlovingienne. Cette superbe pierre fut long-temps conservée dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis; elle surmontait un reliquaire appelé l'*escrain* ou l'*oratoire* de Charlemagne. Voyez Dom Félibien, *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, page 542, pl. IV, lettre C. Montfaucon, *Antiq. Expl.* t. III, p. 41, pl. XXIV, a aussi publié cette belle intaille qu'il attribua dès-lors, comme tout le monde aujourd'hui, à Julie, fille de Titus. Bracci, t. II, p. 101, pl. 74, et Stosch, p. 45, pl. 33, ont reproduit cette pierre. On la trouvera encore dans l'*Iconographie Romaine* de Visconti, continuée par Mongez, pl. XXXV, no 3, et t. II, p. 312. Enfin, elle est décrite dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles*, par M. Du Mersan. Voyez p. 91, no 463.

N° 13.

Buste à droite de Julie, fille de Titus.

Intaille sur topaze du Musée Piombino.

N° 14.

Buste à gauche de Julie.

Intaille sur cornaline.

PLANCHE XXIII.

§ XV. DOMITIEN ET DOMITIA LONGINA, SA FEMME.

N° 1.

CAESAR AVGVSTI FILIVS DOMITIANVS CONSVL III. *César, fils de l'Auguste, Domitien, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Domitien, lauré, légèrement barbu.

℞. PRINCEPS IVVENTVTIS. *Prince de la jeunesse.* L'Espérance debout. (Denier d'or du Cabinet Wiczay, récemment acquis par le Cabinet de France.)

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE DOMITIEN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
804	51	Flavius Domitianus naît, le 24 octobre, de Vespasien et de Flavia Domitilla.
822	69	Vespasien ayant été proclamé empereur par les légions d'Orient, Domitien se trouve seul à Rome, exposé à la vengeance des partisans de Vitellius. Il se réfugie dans le Capitole et s'échappe déguisé en prêtre d'Isis. Vitellius ayant été massacré, Domitien sortit de sa retraite, fut salué César par les soldats, et gouverna Rome en attendant l'arrivée de Vespasien son père.
823	70	Domitien épouse Domitia Longina, qu'il enlève de force à son mari, L. Lamia Æmilianus.
824	71	Il assiste, monté sur un cheval blanc, au triomphe décerné à son père et à son frère, pour la prise de Jérusalem.
832	79	Vespasien meurt. Titus, frère aîné de Domitien, est proclamé Auguste.
833	80	Domitien conspire contre Titus.
834	81	Domitien est proclamé empereur à la mort de Titus son frère.
835	82	Domitien rétablit magnifiquement le Capitole. Naissance du fils de Domitien. On ignore son nom et la date de sa mort, qui eut lieu pendant qu'il était encore dans l'enfance.
836	83	Agricola défait les Calédoniens. Domitien entreprend une expédition contre les Cattes (peuples de la Hesse).
837	84	La guerre contre les Cattes est terminée sans coup férir. Domitien prend le titre de Germanicus à cette occasion. La Bretagne est entièrement soumise par Agricola.
839	86	Commencement de la guerre entre les Romains et Décébale, roi des Daces.
841	88	Célébration des jeux séculaires.
848	95	Domitien fait périr Flavius Clémens, son cousin-germain, alors consul, comme livré aux superstitions des juifs (peut-être le christianisme).
849	96	Le 18 septembre, Domitien est assassiné par l'affranchi Stéphanus et d'autres conjurés.

N° 2.

CAESAR AVGVSTI FILIVS · DOMITIANVS CONSVL IIII. *César, fils de l'Auguste, Domitien, consul pour la quatrième fois.*

Buste à droite de Domitien, lauré. Dans le champ, à gauche, la contremarque du Cabinet de Mantoue.

℞. L'Espérance debout. Dans le champ : S. C. (Grand bronze frappé l'an de Rome 828, de J.-C. 75.)

N° 3.

CAESAR AVGvsti Filivs DOMITIANvs COnSvl V. *César, fils d'Auguste, Domitien, consul pour la cinquième fois.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℞. PRINCIPi IVVENTvtis. *Au prince de la jeunesse.* Domitien, la tête nue, monté sur un cheval galopant à gauche. Dans le champ : S. C. (Moyen bronze frappé l'an de Rome 829, de J.-C. 76.)

Voyez le commentaire pl. XVI, n° 15, sur les représentations de *Decursione.*

N° 4.

IMPerator CAESar DIVI VESPasiani Filivs DOMITIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs. *L'empereur César, fils du divin Vespasien, Domitien, Auguste, souverain pontife.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℞. TRibvnitiæ Potestatis COnSvl VII DESignatvs VIII Pater Patriæ. *(Investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la septième fois, désigné pour la huitième, père de la patrie.* Domitien debout, tenant le *palladium.* Dans le champ : S. C. (Grand bronze frappé l'an de Rome 833, de J.-C. 80.)

N° 5.

CAESar DIVI VESPasiani Filivs DOMITIANvs COnSvl VII. *César, fils du divin Vespasien, Domitien, consul pour la septième fois.* Buste à gauche de Domitien, lauré.

℞. Pallas Capitoline debout, tenant un foudre de la main droite et s'appuyant de la gauche sur la lance. Dans le champ : S. C. (Moyen bronze frappé l'an de Rome 833, de J.-C. 80.)

Domitien eut un culte tout particulier pour Pallas : aussi cette divinité ou ses attributs figurent-ils souvent sur les monnaies de son règne. Suétone nous apprend même qu'il se vantait d'être le fils de cette déesse; on le verra plusieurs fois revêtu de l'égide : Martial (VII, 1, et XIV, 179) fait allusion à cette habitude, qui d'ailleurs était renouvelée de Néron. La dernière épigramme est surtout fort explicite, la voici :

Dic mihi, virgo ferox, cum sit tibi cassis, et hasta,
Quare non habeas ægida? Cæsar habet.

Dis-moi, Vierge belliqueuse, puisque tu as le casque et la lance, pourquoi n'as-tu pas aussi l'égide? — C'est César qui la porte.

N° 6.

IMPerator CAESar DOMITIANvs AVGvstvs GERManicvs COnSvl XI. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanicus, consul pour la onzième fois.* Buste à droite de Domitien, lauré, portant l'égide.

℞. Un roi germain tenant un bouclier, à genoux devant l'empereur, qui est revêtu du *paludamentum*, et tient de la main droite le *parazonium* et de la gauche la haste. Dans le champ : S. C. (Grand bronze.)

Cette médaille est de l'an 837 de Rome, de J.-C. 84. En cette année il plut à Domitien, qui n'avait pas vu une seule fois l'ennemi, pendant sa folle campagne contre les Cattes, de triompher de ces peuples, et de prendre le surnom de Germanicus. Il fit acheter des esclaves qu'on habilla à la mode des Germains et à qui on laissa croître les cheveux, pour les faire passer pour Germains aux yeux des citoyens de Rome.

N° 7.

IMPerator CAESar DOMITianvs AVGvstvs GERManicvs COnSvl XI CENSoriæ POTestatis Pater Patriæ. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanicus, consul pour la onzième fois, (investi) de la puissance censoriale, père de la patrie.* Buste à droite de Domitien, lauré, revêtu de l'égide.

℞. GERMANIA CAPTA. *La Germanie conquise.* La Germanie pleurant, assise sur un bouclier, au pied d'un trophée d'armes germaines; à droite, un germain captif, ayant à ses pieds son casque et son bouclier. Exergue : S. C. (Grand bronze frappé la même année que le précédent, et ayant trait à la même prétention de Domitien, d'avoir battu les Germains.)

N° 8.

IMPerator CAESar DOMITIANvs AVGvstvs GERManicvs COnSvl XI. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanicus, consul pour la onzième fois.* Buste à droite de Domitien, lauré, revêtu de l'égide.

℞. Temple de Pallas, distyle, dans lequel on voit la statue de la déesse; devant, un autel sur lequel l'empereur voilé, comme souverain pontife, fait des libations. Dans le champ : S. C. (Grand bronze frappé l'an de Rome 838, de J.-C. 85.)

Voyez ce que nous avons dit du culte de Domitien pour Pallas, même pl. n° 5.

N° 9.

IMPerator CAESar DOMITianvs AVGvstvs GERManicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis XIII CENSor PERpetvvs · Pater Patriæ. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanicus, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la treizième fois, censeur à perpétuité, père de la patrie.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℞. COnSvl XIIII · LVDos SAECvlares Fecit. *Consul pour la quatorzième fois, célébra les jeux séculaires.* L'empereur, tenant une patère, sacrifiant sur un autel, placé devant un temple hexastyle; à gauche, le sacrificateur va frapper de la hache un taureau que tient un personnage agenouillé; près de l'autel, vis-à-vis l'empereur, un joueur de cythare et un joueur de flûte. Dans le champ : S. C. (Grand bronze.)

Auguste fut le premier des empereurs qui ait célébré les jeux séculaires. Ce fut l'an de Rome 737, qu'il les plaça, et Claude, alors simple particulier, écrivit dans ses histoires qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, mais qui sont citées par Suétone (C. 21, C. 17, *in Claud.*), qu'Auguste avait fait faire avec soin le calcul des années et qu'il avait célébré les jeux à l'époque régulière. Cependant devenu empereur, Claude accusa Auguste d'avoir anticipé les jeux, et les fit célébrer de nouveau l'an 800; Domitien ne tint pas compte du calcul de Claude, mais bien de celui d'Auguste, quoique avec un retard de quatre ans, puisque ce ne fut bien certainement qu'en 841 qu'ils furent célébrés sous son règne, et non en 837, ce qui aurait été l'anniversaire véritable de ceux d'Auguste.

N° 10.

IMPerator CAESar DOMITianvs AVGvstvs GERManicvs COnSvl XV CENSor PERPetvvs Pater Patriæ. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanicus, consul pour la quinzième fois, censeur perpétuel, père de la patrie.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℞. IOVI VICTORI. *A Jupiter vainqueur.* Jupiter Nicéphore assis. Exergue : S. C. (Grand bronze frappé l'an de Rome 843, de J.-C. 90.)

N° 11.

ΑΥΤΟΚρατωρ ΚΑΙσαρ ΘΕου ΥΙος ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΣΕΒαστος ΓΕΡμανικος. *L'empereur César, fils d'Auguste, Domitien, Auguste, Germanicus.* Buste lauré, à droite, de Domitien.

℞. ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΤΑΡσου. *(Monnaie) de Tarse, métropole.* (Les trois lettres ΤΑΡ sont placées dans le champ en monogramme.) La ville de Tarse personnifiée, assise sur un rocher, tenant

une palme de la droite; à ses pieds, le fleuve Cydnus. AR. 6, Mionnet, t. III, p. 624, N° 420.
Médaillon frappé à Tarse en Cilicie.

N° 12.

Buste à droite de Domitien, lauré, barbu, revêtu d'une armure grecque, ornée de méandres, portant l'égide.
Sardonyx du Cabinet impérial et royal de Vienne. Fragment.

Eckhel a publié ce magnifique camée dans son *Choix des pierres gravées du Cabinet impérial de Vienne* (V. pl. VIII, et page 36). Il l'attribue à Hadrien. Nous ne partageons pas l'avis du savant numismatiste. Une comparaison attentive de ce camée avec quelques unes des monnaies frappées pendant la jeunesse de Domitien et avec certaines pièces frappées plus tard à Rome ou dans les provinces, nous a déterminé à le placer dans la série iconographique du dernier prince. En effet, les principales objections que l'on pourrait faire à cette nouvelle attribution se réduisent à celles-ci : 1° Domitien, empereur, ne portait pas de barbe; 2° il avait la tête ramassée, le cou large et court, le menton proéminent, comme Vespasien, son père, et Titus son frère; enfin, sa physionomie était vulgaire et bien loin d'être comparable à la beauté et à la noblesse des traits d'Hadrien. Ces objections tomberont, nous le pensons, devant l'examen des pièces que nous avons groupées à dessein autour de ce camée sur la planche XXIII. Le denier d'or, n° 1, est légèrement barbu. A la vérité, il est antérieur à l'avénement au trône de Domitien. Mais le Cabinet du Roi possède deux autres deniers d'or, l'un de la première année, et l'autre de la seconde année du règne de Domitien, sur lesquels la barbe est également visible. Le premier a pour revers Pallas debout et la légende : TR · POT · COS VIII DES VIIII P. P. Le second, également Pallas et la légende : TR · POT · II · COS · VIII · DES · X · P · P. Domitien a donc conservé la barbe pendant les premières années de son règne. De plus, on verra que la tête jeune du denier n° 1 a plus de rapports avec celle du camée, que les têtes de l'âge mûr. Mais l'analogie augmentera encore, si l'on compare les pièces n°s 6 et 7, faites à Rome, mais dans l'intention flatteuse d'idéaliser la tête du prince; on verra que le cou s'allonge, la tête s'ennoblit, enfin que le menton prend des proportions plus élégantes et moins prononcées. Cependant, à Rome, sous les yeux des citoyens que voyaient tous les jours l'empereur, on n'osait pas dissimuler entièrement la saillie du menton de la famille de Vespasien. Mais à Tarse, dans la Cilicie, la flatterie était plus à son aise, et l'on voit d'ailleurs qu'en général les artistes de l'Asie avaient continué d'idéaliser les têtes impériales, en perpétuant le procédé qu'on avait appliqué dans les siècles précédents aux portraits monétaires des rois grecs. Aussi la ressemblance entre le camée et le médaillon n° 11, que nous avons placé à côté sur la planche, est-elle tout-à-fait frappante. La présence de l'égide que Domitien affectait de porter pour s'identifier avec Pallas (Voyez n° 5), vient encore corroborer notre attribution et prouver que ce camée, fabriqué sans doute à Alexandrie, comme la plupart des grands camées iconographiques, représente Domitien.

Le monument que nous reproduisons est le fragment d'une pierre d'une dimension considérable. Ce qui reste du corps revêtu de la cuirasse et des bras, le mouvement général de la figure, indiquent que Domitien était représenté dans une action animée. L'empereur ne peut avoir été figuré comme triomphateur dans un quadrige : aucune des sardonyx connues n'aurait fourni le champ d'une aussi vaste composition. Peut-être, quand la pierre était complète, y voyait-on Domitien à cheval, soit comme prince de la jeunesse, soit plutôt encore comme participant au triomphe de son père et de son frère. Nous avons dit (page 41) que Domitien avait paru dans cette cérémonie monté sur un cheval blanc.

PLANCHE XXIV.

N° 1.

IMPerator CAESar DOMItianvs AVGvstvs GERManicvs · Pontifex · Maximvs TRibvnitiæ Potestatis VII. *L'empereur César, Domitien, Auguste, le Germanique, souverain pontife.* Buste à droite de Domitien, lauré, revêtu de l'égide.

℟. IMPerator XIIII COnSvl XIIII CENSor Perpetvvs Pater Patriæ. *Empereur pour la quatorzième fois, consul pour la quatorzième fois, censeur à perpétuité, père de la patrie.* Minerve debout, dans une attitude belliqueuse, sur un navire, portant son bouclier au bras gauche, et tenant de la droite sa lance; à ses pieds, la chouette; sur le corps du navire, EA. (Médaillon d'or.)

Ce superbe médaillon d'or, le premier de la suite des médaillons d'or du cabinet de France, a été volé, ainsi que les autres, dans la nuit du 5 au 6 novembre 1831. Nous le reproduisons d'après une épreuve en bronze qu'a bien voulu nous communiquer M. Mionnet, conservateur-adjoint du Cabinet des médailles.

N° 2.

IMPerator CAESar DOMITianvs AVGvstvs GERManicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ POTestatis V. *L'empereur César, Domitien, Auguste, Germanique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois.* Buste à droite de Domitien, lauré, revêtu de l'égide.

℟. IMPerator VIIII COnSvl XI CENsor PERpetvvs Pater Patriæ. *Empereur pour la neuvième fois, consul pour la onzième, censeur à perpétuité, père de la patrie.* Pallas Nicéphore assise, à gauche, tenant de la main gauche sa lance, dont la pointe pose sur le sol; derrière Pallas, un personnage assis sur une proue de navire, soutenant un bouclier rond sur lequel on voit deux temples et des génies ailés. (Médaillon d'argent frappé l'an 838 de Rome, de J.-C. 85.)
Cabinet de M. Revil, à Paris.

N° 3.

IMPerator CAESar DOMITIANvs AVGvstvs Pontifex Maximvs COnSvl VIII. *L'empereur César, Domitien, Auguste, souverain pontife.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℟. CAPITolivm RESTITVTvm. *Le Capitole restauré.* Le temple de Jupiter Capitolin, tétrastyle; au milieu, Jupiter assis, ayant à sa droite Pallas et à sa gauche Junon. (Médaillon d'argent. Mionnet. Incertaines, t. VI, p. 683, N° 491. AR. 6.)

Domitien fit rétablir magnifiquement le temple de Jupiter Capitolin qui avait été incendié sous son frère Titus. Plutarque donne les plus grands détails sur le luxe que déploya Domitien pour l'ornement de cet édifice qui fut terminé l'an de Rome 835, de J.-C. 81, date de la fabrication de cette médaille. On remarque que le temple n'a ici que quatre colonnes, tandis que sur la médaille de Vespasien il en a six. (Voyez le commentaire sur le temple de Jupiter Capitolin, *Trés. de Num., Galer. Myth.*, page 44.) Ce médaillon, ainsi que la plupart des autres médaillons d'argent des premiers siècles de l'empire, n'est pas de coin romain. Il pourrait avoir été frappé à Smyrne, où l'on adorait *Zeus Acraeus*, le même en grec que le *Jupiter Capitolinus* en latin.

N° 4.

IMPerator CAESar DOMITIANVS AVGvstvs Pontifex Maximvs. *L'empereur César, Domitien, Auguste, souverain pontife.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℟. DOMITIA AVGvsta IMPeratoris DOMITIani. *Domitia, Augusta, (femme) de l'empereur Domitien.* Buste à droite de Domitia. (Denier d'or, sans date.)

Domitia Longina, femme de Domitien, était fille de Cn. Domitius Corbulon, homme consulaire et frère utérin de Césonie, femme de Caligula. L'an 833 de Rome, 70 de J.-C., Domitien enleva de force Domitia à son mari Lamia Emilianus, et le fit périr quelque temps après. La deuxième année de son empire il lui donna le titre d'Augusta; peu après il la répudia après avoir découvert ses intrigues avec un comédien nommé Pâris; il allait donner l'ordre de la faire périr, lorsque, changeant d'avis, il la reprit, ne pouvant s'habituer à cette séparation. Domitia n'ayant pas cessé ses débauches, il prit une seconde fois la résolution de la faire périr; mais elle le prévint et le fit assassiner par un de ses affranchis nommé Stephanus. On ignore la date de la mort de Domitia, qui ne donna à son mari qu'un fils mort en bas âge et dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Voyez pl. XXI, n° 8.

N° 5.

IMPerator CAESAR DOMITIANVS AVGvstvs. *L'empereur César, Domitien, Auguste.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℟. DOMITIA DOMIT . . . . R M COS VI. (Cette légende, qui dut porter originairement, DOMITIA AVGVSTA, comme sur un autre médaillon possédé par le Cabinet de France, a

subi dans l'antiquité une surfrappe qui a mêlé une légende relative à l'empereur, à celle relative à sa femme.) Buste à droite de Domitia. (Médaillon d'argent, frappé l'an de Rome 830, de J.-C. 77.)

N° 6.

AΥΤοκρατωρ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒαστος ΓΕΡμανικος. *L'empereur Domitien, César, Auguste, Germanicus.* Buste à droite de Domitien, lauré.

℞. ΟΜΟΝΟΙΑ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Concorde Auguste.* Buste à gauche de Domitia, voilée et diadémée. Dans le champ, à gauche, un pavot entre deux épis. (Bronze.)

M. Mionnet a publié cette pièce dans les incertaines de Domitien, tom. VI, p. 686, N° 498; mais il décrit le revers : Tête de femme voilée et diadémée, sans décider quelle femme est représentée sur cette médaille. On n'y peut méconnaître le type idéalisé de Domitia.

N° 7.

DOMITIAE AVGvstae IMPeratoris CAESaris DIVI · Filii · DOMITIANI AVGvsti. *A Domitia, Augusta, (femme) de Domitien, César, fils du divin empereur César (Vespasien).* Buste à droite de Domitia.

℞. DIVI CÆSARIS MATRI. *A la mère du divin César.* Domitia assise, tenant une haste de la main gauche, et étendant la droite vers un jeune enfant, revêtu de la toge, debout devant elle. Exergue : S. C. (Grand bronze.)

Cette médaille rappelle à la fois la naissance et la mort prématurée du fils de Domitien.

N° 8.

DOMITIA AVGVSTA IMPeratoris DOMITiani. *Domitia, Augusta, (femme) de l'empereur Domitien.* Buste à droite de Domitia.

℞. PIETAS AVGVSTa. *Piété auguste.* Domitia assise, tenant de la main gauche une haste, et étendant la droite vers un jeune enfant, revêtu de la toge, debout devant elle. (Denier d'argent.)

Le jeune enfant qui paraît au revers de cette médaille ne peut être que le fils de Domitien.

N° 9.

Buste à droite de Domitia, sans diadème.
Intaille sur améthyste.

N° 10.

Buste à droite de Domitia, avec le diadème. En bas, la signature du graveur : AΥΛΟΥ. (*OEuvre*) *d'Aulus.*
Intaille sur cornaline.

CHAPITRE III.

NERVA ET SA FAMILLE ADOPTIVE.

§ I. NERVA.

N° 11.

IMPerator NERVA CAESar AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl III Pater Patriae. *L'empereur Nerva, César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à gauche de Nerva, lauré.

℞. FORTVNA PRincipis. *La Fortune du prince.* La Fortune assise, tenant de la main droite une palme, et de la gauche une haste. Exergue : S. C. (Grand bronze, frappé la deuxième année du règne de Nerva, l'an de Rome 850, de J.-C. 97.)

An de Rome.	De J.-C.	
785	32	Marcus Cocceius Nerva naît à Narni dans l'Ombrie, d'une famille originaire de Crète. Selon un marbre cité par Gruter, sa mère s'appelait Sergia Plautilla.
818	65	Néron accorde à Nerva, en récompense de sa valeur, le triomphe et l'honneur d'une effigie dans le palais.
819	66	Nerva est désigné préteur.
824	71	Nerva est consul avec Vespasien.
843	90	Nerva est consul (pour la seconde fois) avec Domitien.
849	96	Domitien est assassiné. Nerva, sur sa réputation de vertu, est proclamé empereur par Petronius Secundus, préfet du prétoire, et Parthenius, complices du meurtre de Domitien. Nerva rétablit la liberté et la sécurité dans l'empire.
850	97	Les prétoriens se révoltent et demandent la mort des assassins de Domitien. Ils les tuent malgré la résistance de Nerva. Ce prince, voyant le mépris qu'on fait de sa vieillesse, adopte Trajan, qui commandait alors dans la Basse-Germanie.
851	98	Nerva meurt à la fin de janvier. On ne sait s'il fut marié.

N° 12.

IMPerator NERVA CAESar AVGVSTVS Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis ConSvl II Pater Patriæ. *L'empereur Nerva, César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Nerva, lauré.

℞. ROMA RENASCENS. *Rome renaissant.* La déesse Rome Nicéphore, assise. Exergue : S. C. (Grand bronze, frappé la première année du règne de Nerva, l'an de Rome 849, de J.-C. 96.)

Le type de cette médaille répond parfaitement à ce que nous savons des vertus et du talent de Nerva.

N° 13.

IMPerator NERVA CAESar AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ POTestatis Pater Patriæ COnSvl III. *L'empereur Nerva, César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Nerva, lauré.

℞. Auguste ou l'Empereur, tenant de la main droite une haste, debout dans un temple distyle, couronné par une femme tenant une corne d'abondance; sur la frise du temple : ROMAE ET AVGvsto. *A Rome et à Auguste.* Dans le champ : COMmvnitas ASiæ. *La communauté de l'Asie.* (Médaillon d'argent.) Mionnet, incertaines, t. VI, 689, N° 515. AR. 6 1/2.

Auguste, au rapport de Suétone (1), ne permit pas que dans les provinces on lui élevât des temples qui ne fussent pas en même temps consacrés à Rome. C'est un de ces temples *à Rome et à Auguste* qui paraît au revers du présent médaillon. On possède un médaillon d'Auguste avec les mêmes légendes, seulement le temple est hexastyle; un médaillon de Claude offre ces mêmes légendes, et comme ici le temple est distyle. Ces médaillons ont sans doute été frappés à

(1) Cf. cap. 52.

Pergame; en effet, Tacite (1) nous apprend qu'Auguste permit à la ville de Pergame d'élever un temple à lui et à la déesse Rome : *Sibi atque urbi Romae.* On peut ajouter à ce témoignage de Tacite un autre argument tiré des pièces de bronze à légendes grecques frappées dans cette même ville de Pergame, dont les unes représentent l'empereur le sceptre à la main, debout dans un temple, avec l'inscription : ΘΕΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ. *Le dieu Auguste*, tandis que d'autres représentent la tête de Rome tourelée avec la légende, ΘΕΑΝ ΡΩΜΗΝ. *La déesse Rome.*

Eckhel ajoute à ces médailles la description d'une pièce du Cabinet de Vienne, frappée à Pergame, sous Trajan, avec l'inscription du présent médaillon, mais en grec : ΡΩΜΗ ΚΑΙ ΣΕΒΑΣΤΩ. Le type du revers est absolument le même que celui de notre médaillon. On peut donc dire avec presque certitude que ce médaillon, bien qu'il ne porte pas le nom de Pergame, a été frappé dans cette ville. Sur ces médailles le temple est tantôt hexastyle, tantôt distyle; dans le premier cas, l'édifice nous est montré sur sa façade, dans le second, l'artiste a supposé une coupe transversale de l'élévation, entre les six colonnes de face et les antes de la cella, afin de mieux faire voir les figures qui décoraient l'intérieur du temple. La province proconsulaire de l'Asie contenait la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Mysie, la Phrygie et l'Hellespont; la réunion de ces provinces formait la *communauté de l'Asie.*

N° 14.

ΑΥΤΟΚΡατωρ ΝΕΡΟΥΑС ΚΑΙСΑΡ СΕΒΑСΤΟС ΥΠΑΤος Γ. *L'empereur Nerva, César, Auguste, consul pour la troisième fois.* Buste à droite de Nerva, lauré.

℞ ΕΛΕΥΘερια ΔΗΜΟΥ. *Liberté du peuple.* La Liberté debout, tenant de la main droite le bonnet phrygien et de la gauche la haste. (Médaillon d'argent.) Mionnet, Incertaines, t. VI, p. 689, N° 517. AR. 6.

N° 15.

DIVVS AVGVSTVS. *Le divin Auguste.* Buste à droite d'Auguste, lauré.

℞. IMPerator NERVA CAESAR AVGVSTVS RESTituit. *L'empereur Nerva, César, Auguste, a restitué.* Dans le champ : S. C. (Grand bronze.)

Titus paraît avoir été le premier des empereurs romains qui ait *restitué* les monnaies de ses prédécesseurs, c'est-à-dire qui ait renouvelé d'anciens types, en ajoutant au revers son nom et la formule RESTITVIT, ou l'abréviation REST. Les opinions des archéologues sont partagées sur les motifs qui engagèrent Titus à faire ces restitutions. Toutefois, il paraît probable que son intention était de témoigner de son respect pour ses prédécesseurs et qu'il voulut réhausser aux yeux du peuple l'éclat de la puissance impériale, en l'éternisant en quelque sorte, par ces honneurs posthumes. Quoiqu'il en soit, les successeurs de Titus suivirent son exemple et l'on connaît des médailles de restitution de beaucoup d'empereurs. Ici, la monnaie d'Auguste est restituée par Nerva.

PLANCHE XXV.

N° 1

IMPerator NERVA CAESar AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl II Pater Patriae. *L'empereur Nerva, César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Nerva, lauré.

℞. CONCORDIA EXERCITVVM. *Concorde des armées.* Deux mains jointes. (Denier d'or.)

D'autres médailles de Nerva où paraissent cette même légende *Concordia exercituum*, et le symbole de la Concorde, placés au revers à côté d'une aigle légionnaire et d'une proue de navire, indiquent suffisamment que les armées dont il est ici question sont l'armée de terre et l'armée navale.

N° 2

ΑΥΤοκρατωρ ΝΕΡΟΥΑΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒαστος. *L'empereur Nerva, César, Auguste.* Buste lauré, à droite, de Nerva revêtu de l'égide.

℞. ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. *De la nouvelle année sacrée.* Aigle tourné à droite; devant, palme. Dans le champ, A. (Médaillon frappé à Antioche de Syrie. AR. 7. Mionnet, V, p. 174. N° 218.)

Nous avons déjà parlé de cette formule, ετους νεου ιερου, à l'occasion d'une médaille de Galba qui porte au revers la même légende que la présente pièce. Voyez pl. XVIII, n° 11.

N° 3.

IMPerator NERVA CAESar AVGvstvs Pontifex Maximvs TRibvnitiae POTestatis COnSvl III Pater Patriae. *L'empereur Nerva, César, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Nerva, lauré.

℞. LIBERTAS PVBLICA. *Liberté publique.* La Liberté debout, tenant de la main droite le bonnet phrygien, et de la gauche une haste. (Denier d'or.)

L'avénement de Nerva après Domitien, était une véritable renaissance de la liberté romaine. Cette époque pouvait se comparer à celle de Galba après Néron; aussi est-il naturel que le type de la liberté se représente sous ce règne, comme sous celui de Galba.

(1) Cf. *Annal.* VI, 37.

§ II. TRAJAN ET SA FAMILLE.

N° 4.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERManico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI Patri Patriae. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. DIVI · NERVA · ET · TRAIANVS · PATer. *Les Divins Nerva et Trajan le père.* Bustes en regard, de Trajan le père, la tête nue, et de Nerva la tête nue. (Denier d'or.)

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE TRAJAN.

An de Rome.	De J.-C.	
806	52	Marcus Ulpius Crinitus Trajanus naît à Italica (Santiponce, dans la Bétique (Andalousie), sous le règne de Claude. On ne connaît que le surnom de son père, qui était le même que le sien. Le nom de sa mère est inconnu. Sa famille était ancienne en Espagne, mais on ne lui sait pas d'illustration avant Trajan le père qui fut honoré de la pourpre consulaire.
839	86	Trajan est nommé préteur.
844	91	Après avoir été dix ans tribun militaire, Trajan est consul pour la première fois, avec M. Acilius Glabrio, sous le règne de Domitien. La même année il est envoyé par l'empereur en Espagne, sa patrie, et peu après en Germanie, où il prend le commandement des troupes.
850	97	Trajan étant à Cologne, reçoit la nouvelle que Nerva l'a adopté, créé César et *Imperator*, et partage avec lui la puissance tribunitienne et le titre de Germanicus. Ce fut le premier empereur né hors de l'Italie, et de race étrangère. Nerva se réserva seulement le titre d'Auguste, le souverain pontificat, et les honneurs de la monnaie.
		Trajan est consul pour la deuxième fois, avec l'empereur Nerva.
851	98	Nerva meurt à la fin de janvier. Trajan prend le titre d'Auguste à Cologne. Il fait tuer ceux des prétoriens qui s'étaient révoltés contre Nerva.
852	99	Trajan fait son entrée à Rome. Le sénat lui donne le

		titre d'*Optimus*. Ce titre ne paraît sur la monnaie que l'an 857 de Rome, de J.-C. 104.
853	100	Troisième consulat de Trajan. Pline, nommé *consul suffectus*, écrit son *Panégyrique*.
854	101	Quatrième consulat de Trajan. L'empereur, pour laver la honte du tribut que Domitien avait consenti à payer aux Daces (peuples de la Valachie, Moldavie, Transylvanie), mène une armée dans ce pays et bat le roi Décébale.
855	105	La guerre avec les Daces continue.
856	103	Trajan s'empare de Sarmizegethusa, capitale des Daces (Varheli, selon Mannert), dicte la paix à Décébale, et reçoit le surnom de Dacicus.
857	104	Cinquième consulat de Trajan; la guerre est de nouveau déclarée aux Daces.
858	105	Construction du célèbre pont de pierre sur le Danube. Apollodore de Damas, célèbre architecte, qu'Hadrien fit périr, parce qu'il était jaloux de son talent, dirigea les travaux. Il reste encore aujourd'hui des vestiges des piles de ce pont qui était destiné à contenir les Daces, en donnant aux Romains les moyens de communiquer facilement avec la colonie établie dans le pays conquis. Les Daces sont battus de nouveau; leur roi Décébale se tue. La Dace est érigée en *province de l'empereur*.
859	106	Trajan triomphe des Daces. L'Arabie-Pétrée est conquise par Cornélius Palma. L'empereur fait ouvrir une route à travers les marais Pontins.
863	110	La route des marais Pontins est terminée; on commence la Voie Trajane, de Bénévent à Brindes.
865	112	Sixième consulat de Trajan.
866	113	Construction de la Colonne Trajane.
867	114	Trajan part pour punir Cosroès, roi des Parthes, qui, méconnaissant l'autorité de l'empire, avait donné le sceptre de l'Arménie à Parthamasiris.
868	115	Tremblement de terre à Antioche de Syrie. Trajan se trouvant dans cette ville au moment de cette catastrophe, n'échappe à la mort que par la fuite. L'Arménie est envahie et réduite en province romaine. L'empereur entre en Mésopotamie, y prend plusieurs villes, et est surnommé *Parthicus*.
869	116	Trajan donne pour roi aux Parthes Parthamaspates.
870	117	Trajan, âgé de soixante et un ans, meurt à Selinunte de Cilicie, depuis Trajanopolis, aujourd'hui Sélonti, après avoir adopté Adrien. Il ne laissa pas d'enfant de sa femme Plotine, qu'il avait épousée avant d'être empereur. Les cendres de Trajan sont rapportées à Rome par Plotine, sa femme, et Matidie, sa nièce; elles sont déposées au pied de la colonne Trajane.

On sait fort peu de choses sur la vie du père de Trajan. On ne connaît pas les dates de sa naissance, celle de sa mort, son prénom, et même celui de sa femme, la mère de Trajan l'empereur. Son nom de famille était Ulpius, son surnom *Trajanus*, qui passa à son fils. Trajan le père était né en Espagne, d'une famille ancienne, mais dont l'illustration ne commence qu'à lui, qui, le premier de sa race, fut honoré de la pourpre consulaire. Il jouissait déjà d'une certaine célébrité sous le règne de Neron; car Josèphe (1) nous apprend que Vespasien, qui commandait alors l'armée de Judée, le chargea de s'emparer de Joppe avec dix légions. Dans cette expédition, Trajan le père fit preuve de talent et de valeur. Pline-le-Jeune (2), dans son Panégyrique de Trajan, donne à Trajan le père, non seulement le titre de patricien, mais encore celui d'homme consulaire; cependant, son nom ne figure pas dans les *Fastes*. Vespasien, qui l'avait pris en affection dans ses guerres de Judée, étant devenu empereur, l'avait sans doute nommé *consul suffectus*; c'est ainsi que malgré le silence des *Fastes*, on peut justifier l'épithète de *consularis* que lui donne Pline-le-Jeune. Trajan le père fut aussi propréteur de Syrie et proconsul d'Asie. On connaît ces deux particularités de sa vie, non par le témoignage des historiens, mais par celui des monumens. C'est la légende suivante d'une monnaie d'Antioche, publiée par Spanheim (3), et qui se trouve aussi dans le musée Pembrock (4), qui nous apprend qu'il commanda en Syrie : ΕΠΙ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΤους ΕΚΡ. *Sous Trajan* (monnaie), *des habitans d'Antioche, l'an* 125. L'an 125 de l'ère d'Antioche répond à l'an 829 de Rome, de J.-C. 76.

C'est par une inscription trouvée à Laodicée de Phrygie, et publiée pour la première fois par Muratori (5), que nous savons qu'il fut proconsul d'Asie sous le règne de Titus. Cette inscription est de l'an 832 de Rome, de J.-C. 79.

On sait aussi par le Panégyrique de Pline (6), que Trajan le père commanda une expédition contre les Parthes. Cette expédition, à laquelle le jeune Trajan prit une part honorable, ayant été très glorieuse pour les armes romaines, valut à Trajan le père les honneurs du triomphe. Comme nous l'avons dit en commençant, on ignore la date de sa mort; mais Pline, dans le panégyrique, en parle comme d'un homme déjà mort au moment où il écrit, c'est-à-dire l'an 853 de Rome, de J.-C. 100.

On a déjà vu, à l'occasion de Domitien, un exemple de deification rétroactive. La piété filiale de Trajan l'engagea à suivre cet exemple en déifiant son père, mort simple particulier. On doit remarquer cependant que, bien que Trajan le père soit en quelque sorte égalé à Nerva par le titre de *Divus* qu'il partage avec ce prince, toutefois, le simple particulier est distingué de l'empereur, par l'absence de la couronne de laurier.

N° 5.

IMPERATORI · TRAIANO · AVGVSTO GERMANICO DACICO PONTIFICI · MAXIMO · TRIBVNITIAE · POTESTATIS · CONSVLI · VI PATRI PATRIÆ. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. DIVVS PATER TRAIANVS. *Le Divin Trajan, père.* Buste à droite de Trajan le père, la tête nue. (Denier d'or.)

N° 6.

IMPERATOR CAESAR NERVA TRAIANVS OPTIMVS AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL VIII. *L'empereur César, Nerva, Trajan, très bon, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la huitième fois.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℟. DIVI NERVA PATER ET PLOTINA AVGVSTA IMPERATORIS TRAIANI. *Les Divins Nerva, père, et Plotina Augusta, femme de l'empereur Trajan.* Bustes en regard de Nerva lauré, et de Plotine. (Denier d'or.)

Cette médaille où se trouvent réunis Nerva, à qui Trajan devait l'empire, et Plotine, femme du nouvel empereur, est une des preuves les plus convaincantes de la haute estime dont ce prince honorait sa femme, la confondant dans le culte respectueux qu'il rendait à son père adoptif.

On ne sait rien sur l'origine de Pompéia Plotina, femme de Trajan. Ce prince l'avait épousée plusieurs années avant de devenir empereur. Pline, dans le Panégyrique de Trajan (7) fait les plus grands éloges des vertus de cette princesse. Néanmoins si l'on s'en rapporte au témoignage d'ailleurs contestable de Dion (8), Plotine aurait eu pour Hadrien, le cousin-germain de son mari, et son pupille, une amitié plus que maternelle, et c'est à cet attachement qu'il faudrait attribuer le mariage d'Hadrien avec Sabine, petite-nièce de Trajan, et dont la dot était l'empire, ainsi que l'adoption, vraie ou supposée d'Hadrien par Trajan. Quoi qu'il en soit, Trajan eut toujours la plus grande confiance dans les vertus et les talents de Plotine, à qui il confiait les rênes du gouvernement lorsqu'il partait pour de lointaines expéditions. Cependant elle accompagnait Trajan lors du voyage pendant lequel il fut atteint de la maladie dont il mourut à Sélinunte de Cilicie. Plotine rapporta ses cendres à Rome, et mourut sous le règne d'Hadrien qui lui témoigna toujours les plus grands égards. Il porta son deuil pendant neuf jours, fit des vers en son honneur, lui fit décerner l'apothéose, et éleva à Nismes une basilique somptueuse qui porta son nom. Une ville de la Thrace fut aussi appelée Plotinopolis en l'honneur de cette impératrice. On ignore la date de l'année où Plotine fut déclarée Auguste. Ce titre lui avait été offert par le sénat lors de l'avénement au trône de Trajan, mais elle le refusa. On croit qu'elle n'accepta ce titre que lorsque Trajan eut consenti à prendre celui de père de la patrie.

N° 7

IMPERATOR CAESAR NERVA TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL II.

(1) Cf. *Bell. Jud.* III, 7, § 31.
(2) Cf. IX.
(3) Cf. *De præstantiâ*, etc., t. II, p. 329.
(4) Cf. Part. III, tab. 87.
(5) Cf. p. 446, 3.
(6) Cf. IX.
(7) Cf. LXXXIII.
(8) Cf. LXIX. 1.

Souverain pontife, (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* L'Abondance debout, sur une proue, et tenant un gouvernail. (Denier d'or.)

N° 8.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERManico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae POTestatis. *A l'empereur Trajan, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tributienne.* Buste à droite de Trajan, lauré.

R̸. COnSvli V Patri Popvli · Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCipi. *Consul pour la cinquième fois, père du peuple. Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* L'empereur, revêtu de la toge, distribuant des vivres à deux enfans debout devant lui. Exergue : ALIMenta ITALiæ. *Des vivres distribués dans l'Italie.* (Denier d'or.)

Trajan donna des ordres pour qu'on nourrît aux frais du trésor public les enfans nés de parens pauvres dans toutes les villes de l'Italie. Il ne faisait en cela que suivre les traces de Nerva, qui en avait agi de même, au rapport d'Aurelius Victor (1). Une médaille de Nerva le représente assis sur une chaise curule, distribuant des vivres à deux enfans. Dion (2) et Pline (3) font grand éloge des soins que prit Trajan de faire élever les enfans pauvres. Des inscriptions font aussi foi de la bienveillante prévoyance du prince. Il avait institué une sorte de communauté, où on élevait des enfans des deux sexes. Une inscription rapportée par Gruter (p. 1084, 7), est terminée par cette formule : NOMINE PVERORVM PVELLARVM QVE VLPIANORVM. *Au nom des garçons et jeunes filles Ulpiens.* Il paraît qu'on donnait aux communautés d'enfans ainsi élevés le nom de la famille du prince à la munificence duquel ils devaient leur existence. Plus tard, il y eut sous Antonin, les *Puellæ Faustinianæ.* La présente médaille, où l'épithète d'*Optimus* est donnée au prince, offre donc l'expression de louanges justes et méritées. Le titre d'*Optimus* avait été décerné à Trajan par le sénat en 852.

N° 9.

. . . . . . TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli · V · Patri Patriæ. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, la tête radiée.

R̸. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* L'empereur, assis sur une chaise curule, la main gauche appuyée sur un sceptre, tendant la main vers une femme qui lui présente deux enfans, l'un dans ses bras, l'autre debout près d'elle. Exergue : ALIMenta ITALiæ. *Des vivres distribués dans l'Italie.* (Moyen bronze.)

Comme la précédente, cette médaille offre l'expression des louanges données à la bonté de l'empereur.

N° 10.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERManico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste à droite de Trajan, lauré.

R̸. COnSvli V Patri Patriæ Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCipi. *Consul pour la cinquième fois, père de la patrie. Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Un Dace captif, les mains liées derrière le dos, assis sur un amas d'armes. Exergue : DACia · CAPta. *La Dace conquise.* (Denier d'or.)

Cette médaille fut frappée lorsque, après la deuxième défaite des Daces et la mort de Décébale leur roi, la Dace fut conquise entièrement l'an 858 de Rome, de J.-C. 105.

N° 11.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré.

R̸. DACIA AVGVSTi PROVINCIA. *La Dace, province de l'Empereur.* Exergue : Senatvs Consvlto. (*Frappé*) *par ordre du sénat.* La Dace, assise sur des rochers, tenant une enseigne romaine de la main droite; sur les mêmes rochers, deux enfans, dont l'un tient une grappe de raisin et l'autre des épis. (Grand bronze.)

Après la conquête de la Dace, ce pays fut érigé en *province de l'empereur.* On établissait une distinction entre les pays conquis qui, selon les circonstances, ou la volonté du chef de l'État, étaient attribués quelquefois à l'empereur personnellement, et non au sénat et au peuple. Les épis font allusion à la fertilité bien connue de ces provinces; les raisins font allusion à leur richesse en vins précieux. Les vins de Hongrie et de la Transylvanie sont encore célèbres de nos jours.

N° 12.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERManico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Pater Patriæ· *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré.

R̸. L'empereur, la tête nue, revêtu de la cuirasse, monté sur un cheval marchant à droite, tenant une haste de la main droite, précédé d'un soldat à pied, coiffé d'un casque et portant un bouclier; derrière l'empereur, deux autres soldats aussi à pied et équipés comme les autres. Exergue : PROFECTIO AVGvsti. *Départ de l'empereur.* (Denier d'or.)

Cette médaille fut frappée l'an 867 de Rome, de J.-C. 114, à l'occasion du départ de Trajan pour la guerre des Parthes.

N° 13

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERManico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne.* Buste lauré à droite de Trajan, portant l'égide.

R̸. COnSvli V Patri Patriæ · OPTIMO PRINCipi. *Consul pour la cinquième fois, père de la patrie, excellent prince.* Le Danube couché, la main droite posée sur un navire, la gauche sur son urne; une draperie enflée par le vent est placée sous les bras du dieu. Exergue : DANVVIVS. *Le Danube.* (Denier d'or.)

Cette médaille a été frappée l'an 858 de Rome, de J.-C. 105, après le passage du Danube par les troupes romaines.

N° 14.

IMPeratori CÆSari NERvae TRAIANO OPTIMo AVGvsto GERmanico DACico PARTHICO. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique, le Parthique.* Buste à droite de Trajan, radié, revêtu du paludamentum. Dans le champ, à gauche, la marque du Cabinet d'Este.

R̸. Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis XX COnSvli VI Patri Patriæ. *Souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la vingtième fois, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Une couronne civique, au milieu : S. C. (Denier d'or.)

N° 15.

Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du *paludamentum*, couronné par une Victoire, vue également en buste.
Camée du Musée de Vienne.

(1) *In Epitome.*
(2) Cf. XLVIII, 3.
(3) Pline, Panæg. XXVI. Cf. Tillemont, t. II, p. 94.

PLANCHE XXVI.

N° 1.

Buste lauré, à droite, de Trajan.
Sardonyx à trois couches. Camée inédit du Cabinet de France.

Ce magnifique camée, l'un des plus précieux de la suite iconographique des empereurs romains, n'avait pas été publié avant nous. La partie claire qui a été employée pour la tête, est d'une teinte bleuâtre, qu'on trouve rarement d'une aussi belle nuance. On ignore la provenance de ce monument. Il porte le n° 200 dans l'*Hist. du Cab. des Méd.*, par M. Du Mersan. Voyez p. 119.

N° 2.

Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.
Intaille sur cornaline.

N° 3.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACICO Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à gauche de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ADVENTVS AVGvsti. *Arrivée de l'Auguste.* L'empereur, la tête nue, revêtu d'une cuirasse, tenant une haste de la main droite, monté sur un cheval marchant à droite, précédé par la figure de l'Abondance, suivi par trois soldats casqués, portant le bouclier et la haste. Exergue : Senatvs · Popvlvs · Qve Romanvs · OPTImo PRINCIPI. *Le sénat et le peuple, à l'excellent prince.* (Médaillon de bronze.)

Ce médaillon porte l'indication du cinquième consulat de Trajan. Il a donc été frappé entre les années 857 de Rome, de J.-C. 104, et 866 — III, période pendant laquelle Trajan ne fut pas consul. Il fut sans doute frappé lors du retour de l'empereur à Rome, après la conquête de la Dace, l'an 859-106.

N° 4.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu de l'égide.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain.* Buste à gauche de Trajan, lauré, revêtu de l'armure et du paludamentum. (Moyen bronze.)

Le buste qu'on voit au revers est celui d'une statue élevée à Trajan. Cette statue, qui le représentait en costume militaire, est peut-être celle de la colonne Trajane, ou le monument équestre qui était placé au centre du *Forum de Trajan.*

N° 5.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico PARthico TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, le Parthique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Femme debout (l'Arabie), tenant de la main droite une branche d'un arbrisseau, peut-être de l'arbre à encens, et de la gauche un roseau, peut-être aussi quelque arbre à parfum; à ses pieds, un chameau. Exergue : ARABia ADQvisita. *L'Arabie conquise.* (Grand bronze.)

L'Arabie était en paix avec Rome depuis l'expédition malheureuse d'Ælius Gallus. Trajan fut plus heureux, car il réduisit en province romaine l'Arabie-Pétrée. Le chef de cette expédition, qui eut lieu l'an 858 de Rome, et de J.-C. 105, fut A. Cornélius Palma.

N° 6.

IMPeratori CAESari NERvae TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico PARTHICO Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, le Parthique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste lauré, à droite, de Trajan. Dans le champ, à gauche, l'aigle du Cabinet d'Este.

℞. ARMENIA ET MESOPOTAMIA IN POTESTATEM Popvli Romani · REDACTAE. *L'Arménie et la Mésopotamie réduites sous la puissance du peuple romain.* L'empereur, la tête nue, revêtu du paludamentum, debout, tenant une haste de la main droite, et de la gauche le parazonium; à ses pieds, une femme assise, coiffée d'un bonnet arménien, personnification de l'Arménie, et deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, qui représentent la Mésopotamie et font allusion à son nom, *province entre les fleuves.* (Grand bronze.)

La conquête de l'Arménie eut lieu l'an 868 de Rome, de J.-C. 115.

N° 7.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣαρ ΤΡΑΙΑΝΟΣ ΓΕΡμανικος ΔΑΚΙ..... *L'empereur César, Trajan, Germanique, Dacique.* Buste, à gauche, de Trajan.

℞. Trajan debout, revêtu d'une armure et du paludamentum, tenant une Victoire sur un globe; à ses pieds, une femme dans l'attitude de la douleur, assise au pied d'un trophée. Exergue : ΑΡΜΕΝΙΑ. *L'Arménie.* (Bronze 10. Mionnet, t. IV, p. 457, N° 13.)

Voyez le commentaire de la médaille n° 9, même planche.

N° 8.

IMPeratori CAESar NERvae TRAIANoi OPTIMo AVGvsti GERmanico Dacico PARTHICO. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique, le Parthique.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu de l'égide.

℞. Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Deux Parthes captifs au pied d'un trophée. Exergue : PARTHIA CAPTA. *La Parthie conquise.* (Denier d'or)

Voyez ce qui a été dit sur les guerres de Parthie, dans notre sommaire de la vie de Trajan, aux années 867, 868 et 869.

N° 9.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΑΥΓουστος ΤΡΑΙΑΝΟΣ ΓΕΡμανικος ΔΑΚΙκος ΠΑΡΘΙκος. *L'empereur Auguste, Trajan, le Germanique, le Dacique, le Parthique.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΠΑΡΘΙΑ. *La Parthie.* La Parthie assise, dans l'attitude de la douleur, sur un amas d'armes, au pied d'un trophée. Bronze. 9 1/2. (Médaille du Cabinet Wiczay d'Hedervar, acquise par le Cabinet de France.)

Sestini, qui a publié cette médaille dans sa *Descrizione delle medaglie antiche greche del Museo Hedervariano* (IIIe partie, p. 132), pense avec raison qu'elle a été frappée en Crète. En effet, il suffit de comparer le travail de cette pièce aux monnaies de Trajan avec la légende, ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ, pour se convaincre qu'il y a une remarquable identité de fabrique entre ces pièces. Cette observation peut aussi s'appliquer à la pièce n° 7, frappée à l'occasion des conquêtes en Arménie, comme celle-ci le fut en mémoire des victoires remportées sur les Parthes.

N° 10.

IMPeratori CAESari NERvae TRAIANO OPTIMO AVGvsto GERMANICO DACico. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu d'un paludamentum.

℟. PARTHICO Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Patri Patriae Senatvs Popvlvs Qve Romanvs. *Parthique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie. Le sénat et le peuple romain.* Tête du soleil radiée. (Denier d'or.)

Le type du soleil, sur les monnaies de Trajan, ainsi que sur celles d'Hadrien, paraît être un symbole de la conquête de l'Orient. Les pièces qui portent, avec la tête du soleil, la légende ORIENS AVgvstvs, viennent à l'appui de cette conjecture.

N° 11.

IMPerator CAESar NERva TRAIANvs OPTIMvs AVGvstvs GERmanicvs DACicvs. *L'empereur César, Nerva, Trajan, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu d'un paludamentum.

℟. REGNA ADSIGNATA. *Royaumes assignés.* Sur un tribunal, l'empereur assis sur une chaise curule, ayant près de lui deux personnages, assigne des royaumes à trois personnages debout au pied du tribunal. (Denier d'or.)

Après les victoires remportées dans l'Orient par Trajan, ce prince donna des rois non seulement aux Parthes, comme l'indique plus spécialement la pièce qui porte la légende, REX PARTHIS DATVS, mais encore à deux autres peuples dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom.

N° 12.

. . . . TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, radié, portant l'égide.

℟. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs · OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Au pied d'un trophée, la Dace assise. Exergue : Senatvs Consvlto. (Moyen bronze.)

N° 13.

ΑΥΤΟΚΡατωρ ΚΑΙCαρ ΝΕΡουας ΤΡΑΙΑΝΟC CEΒαστος ΓΕΡΜανικος. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. ΔΗΜΑΡΧικης Εξουσιας ΥΠΑΤος Β. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* Buste à gauche de l'Arménie, sous les traits d'une femme, coiffée d'une tiare, tenant le sceptre de la main droite, et un objet incertain de la gauche. (Médaillon d'argent. Mionnet, Incertaines, tom. VI, p. 691, N° 523. AR. 5.)

Pièce frappée dans l'intérieur de l'Asie.

N° 14.

ΑΥΤΟΡατωρ ΚΑΙCαρ ΝΕΡουας ΤΡΑΙΑΝΟC CEΒαστος ΓΕΡμανικος ΔΑΚικος. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. ΔΗΜΑΡΧικης Εξουσιας ΥΠΑΤΟC. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul.* Une gerbe formée de six épis. (Médaillon d'argent. Mionnet, Incertaines, t. VI, p. 693, N° 542.)

Pièce frappée dans l'Asie-Mineure.

N° 15.

ΑΥΤΟΚΡατωρ ΚΑΙCαρ ΝΕΡουας ΤΡΑΙΑΝΟC CEΒαστος ΓΕΡμανικος ΔΑΚικος. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, Germanique, Dacique.* Buste à droite de Trajan, lauré, porté par un aigle. Dans le champ, à gauche, un sceptre.

℞. ΔΗΜΑΡΧικης Εξουσιας ΙΖ ΥΠΑΤος ϛ. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la dix-septième fois, consul pour la sixième.* Buste lauré, à droite, d'Hercule imberbe, revêtu de la peau de lion. (Argent. 6 1/2. Potin frappé à Antioche de Syrie. Mionnet, t. V, p. 176, N° 233.)

PLANCHE XXVII.

N° 1.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACIco Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Un monument. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Ce revers représente le faîte d'un monument élevé à l'honneur de Trajan. La statue de cet empereur, revêtu de la toge, tenant de la main droite un rameau, est élevée sur un piédestal posé sur l'attique décorée de guirlandes qui terminait ce monument. On voit sur l'attique quatre aigles portant chacune une enseigne. Sans doute le nom des légions qui avaient pris part à la campagne qui avait motivé la construction du monument, était inscrit sur chacune des enseignes. Une Victoire volant, pose une couronne sur la tête de l'empereur, aux pieds duquel on voit deux figures, qui, les bras élevés, poussent des acclamations. Cette Victoire et ces figures ne faisaient sans doute pas partie du monument : elles sont ici prises dans un sens symbolique. Les figures représentent ceux qui firent élever le monument; la Victoire exprime le motif qui l'inspira.

N° 2.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI · *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide. Dans le champ, à gauche, l'aigle d'Este.

℟. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* L'empereur, ou l'image de l'empereur, dans un quadrige triomphal, orné de bas-reliefs où l'on distingue un trophée et une Victoire; il tient de la main droite un rameau, et de la gauche le sceptre. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Cette médaille doit avoir été frappée après la mort de Trajan. C'est sans doute une commémoration du triomphe qu'Hadrien décerna à Trajan mort, pour ses conquêtes dans l'Orient, en même temps qu'il refusait celui que le sénat lui avait décerné à lui-même. Hadrien fit placer l'image de Trajan dans un quadrige, et on fit pour l'image toutes les cérémonies qui auraient été faites pour l'empereur vivant.

N° 3.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO OPTIMO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste, à droite, de Trajan, radié.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Statue de l'em-

pereur au milieu d'un temple à huit colonnes; sur le sommet du temple, cinq statues. (Moyen bronze.)

Nous avons réuni sur cette planche des médailles représentant les monumens élevés par Trajan, et particulièrement sous les nos 3, 5, 7, 13 et 14, chacun des monumens qui décoraient le célèbre Forum de Trajan.

Le Forum de Trajan, construit par les ordres de cet empereur, et nommé ainsi par lui-même, fut construit par Apollodore de Damas, l'architecte du pont du Danube.

Des fouilles, exécutées par ordre du gouvernement français en 1812, firent retrouver les traces des divers édifices qui ornaient le Forum et permirent à un architecte habile, Antonio de Romanis, de dresser un plan du Forum. On peut voir ce plan dans la 3e édition de la *Roma antica*, de Nardini, publiée à Rome en 1818, avec des notes et additions par Antonio Nibby, membre de l'Académie romaine d'archéologie.

Le Forum contenait dans son enceinte la colonne Trajane (voyez no 5), la basilique Ulpienne (voyez no 14), le temple qui paraît sur la présente médaille et sur celle no 8, et une bibliothèque. Il était décoré avec une élégance dont on peut se faire une idée en examinant la médaille no 13, qui représente une des entrées de ce Forum. Les ruines du Forum de Trajan offraient encore au VIIIe siècle de notre ère, un aspect si imposant, que Paul-Diacre (1) prétend que saint Grégoire-le-Grand, pape, passant par là, fut saisi d'une telle admiration pour le génie du prince qui avait élever un si magnifique monument, qu'il pria Dieu de retirer Trajan de l'enfer, en considération de cette merveilleuse construction.

Le temple qui est représenté sur la présente médaille et sur celle no 8, est le temple de Trajan. On a pensé que Trajan le fit élever en l'honneur de quelque divinité, et que ce fut Hadrien qui, après avoir déifié son père adoptif, lui consacra ce temple. Il est plus probable, et c'est ce que les légendes des deux médailles donnent à entendre, que le temple fut dédié à Trajan de son vivant, par un sénatus-consulte.

La présente médaille et celle no 8 représentent la façade du même temple; mais ici, le défaut d'espace n'a pas permis de représenter les portiques latéraux que l'on voit sur celle no 8, car d'ailleurs c'est le même temple octostyle qui y est figuré.

No 4.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli V Patri Patriae. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide.

℟. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Vue du grand cirque de Rome. (Grand bronze.)

Trajan fit réparer le Cirque, et le fit agrandir de telle sorte qu'il pût contenir tout le peuple romain.

No 5.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide.

℟. SENATVS POPVLVS QVE ROMANVS. *Le sénat et le peuple romain.* La colonne Trajane. Dans le champ, Senatvs Consvlto. (Moyen bronze.)

La colonne Trajane, élevée par ordre du sénat, dans le Forum de Trajan (voyez au no 3 ce qui a été dit sur le Forum de Trajan), est l'un des plus célèbres monumens de l'antiquité et l'un de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous dans le meilleur état de conservation. On calcula sa hauteur de manière à ce qu'elle donnât la mesure exacte des terrains du mont Quirinal qui avaient été enlevés pour faire place au Forum. L'inscription qu'on lit encore sur la porte d'entrée nous donne pour date certaine de sa construction l'an de Rome 866, de J.-C. 113, et mentionne cette circonstance. Cette inscription finit par ces mots: AD DECLARANDVM QVANTÆ ALTITVDINIS MONS ET LOCVS TANTIS OPeRIBVS SIT EGESTVS. *Pour indiquer de quelle hauteur et par quels travaux la montagne et ce lieu furent abaissés.*

La colonne Trajane est composée de vingt-trois masses de marbre posées l'une sur l'autre, avec une suite de bas-reliefs qui montent en spirale ou *en limaçon*, ce qui lui a fait donner le nom de *cochlis* en latin, et en italien celui de *chiocciola*. Le fût a environ seize palmes de diamètre à l'extrémité inférieure, et quatorze à l'extrémité supérieure; il est entièrement orné de bas-reliefs en marbre. La colonne Trajane était surmontée, comme on le voit sur la médaille, par la statue de Trajan. Sa hauteur depuis le sol jusqu'à l'extrémité de la statue de saint Pierre que Sixte V fit ériger au sommet, à la place d'abord occupée par celle de Trajan, est de cent quatre-vingt-quinze palmes. Les bas-reliefs sont d'un fort beau travail; ils représentent la campagne de la Dace. Louis XIV les fit mouler en totalité. C'est d'après ces plâtres qui sont en la possession du Musée royal du Louvre, que Morell fit les dessins qui accompagnent le commentaire d'Havercamp sur cette colonne. Ce commentaire se trouve à la fin de ceux des douze Césars, dans le *Thesaurus Morellianus*, tom. III. Ciacconi et Fabretti, avant Havercamp, ont publié cette colonne avec l'explication des bas-reliefs. Les restes de Trajan furent déposés au pied ou au sommet de cette colonne; il fut le seul Romain qui ait été inhumé dans l'intérieur de la ville. Ce fut le sénat, comme l'indique l'inscription de la colonne et la légende de cette médaille, qui fit élever ce magnifique monument en l'honneur de Trajan.

No 6.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide.

℟. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Un pont d'une seule arche, défendu à chaque extrémité par une tour. Sur les eaux du fleuve, une embarcation. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Quelques auteurs ont voulu voir un port sur cette médaille; mais il est impossible d'y méconnaître l'arche d'un pont, dont les entrées sont défendues par deux tours. Cette arche, qui représente le pont tout entier, rappelle sans doute le célèbre pont du Danube, dont nous avons déjà parlé dans le sommaire de la vie de Trajan, à l'année 858 de Rome. Voyez aussi pl. XXV, no 13.

No 7.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiae Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan lauré, portant l'égide.

℟. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Temple de Jupiter, ou une des entrées, consacrée à Jupiter, du Forum de Trajan. Sur le faîte, un char à six chevaux; à droite et à gauche une Victoire nue jusqu'à la ceinture. Sur l'entablement qui supporte le char, les initiales I. O. M. pour, Iovi Optimo Maximo. *A Jupiter, très bon, très grand.* Sur le fronton, Minerve debout entre deux animaux; à droite et à gauche du fronton deux tritons? Sur la même ligne que le fronton, à droite et à gauche, une figure conduisant un carpentum. Au-dessus, à droite et à gauche, aigle sur un foudre, et figure équestre tenant une antenne. Les figures équestres sont sans doute les Dioscures. Les antennes rappellent le culte d'Isis-Pharia. Sur les rempans, deux Victoires. Sur le mur, à droite et à gauche, une tête de taureau dans des bandelettes? Au-dessous, deux étoiles; sans doute les astres des Dioscures. Plus bas, des armes. Enfin, en dernier lieu, à gauche, la louve allaitant les jumeaux; à droite, un cerf. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

Nous n'avons pas besoin de dire que les sujets des bas-reliefs du temple sont indiqués d'une manière si fugitive sur la médaille, que nous ne présentons que comme des conjectures tout ce qui est marqué de ce signe du doute, ?

(1) *In vita Sancti Gregorii Magni.*

N° 8.

IMPeratori CAESari NERVAE TRAIANO AVGvsto Germanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Un temple à huit colonnes, avec des portiques qui avancent. Au milieu du temple, la statue de l'empereur. Sur le faîte, trois statues. Sur le fronton, une figure qui paraît assise. Exergue : S. C. (Grand bronze.)

Ce temple est le même qui paraît sur la médaille n° 3, même planche. Voyez le commentaire qui accompagne cette médaille et surtout le dernier alinéa.

N° 9.

. . ERVAE TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. . . . . . . *Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, portant l'égide.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* Dans une grotte, le dieu d'un fleuve, couché, tenant de la main droite un roseau et de l'autre son urne dont sort de l'eau. Exergue : AQVA TRAIANA. Senatvs Consvlto. *Eau Trajane. (Frappé) par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

Frontin nous apprend (1) que Trajan fit venir à Rome les eaux de l'Anio, et que cette eau Trajane qui égalait en bonté l'Eau Marcia, la surpassait par l'abondance.

N° 10.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ COnSvli V Patri Patriæ. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la cinquième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* L'empereur à cheval terrassant un ennemi. (Denier d'or.)

Cette belle médaille rappelle la victoire de Trajan sur Décébale, roi des Daces. Le règne de Trajan peut être considéré comme le point de départ de ces types si fréquens depuis lors, où l'empereur est représenté terrassant soit un ennemi, soit quelque bête sauvage. Voyez pl. XXVIII, les n°s 7, 8 et 9.

N° 11.

IMPeratori . . . AIANO AVGvsto GERmanico DACico . . . COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, ... consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite, de Trajan, lauré.

℞. PORTVM TRAIANI. *Le port de Trajan.* Un port hexagone, orné de divers édifices; au milieu, une galère. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

César avait conçu le projet de faire un port à Ostie, comme nous l'apprend Plutarque (2); la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Claude (3) fit creuser ce port. Trajan l'accrut d'un port intérieur, ou *darse.* C'est ce *port de Trajan* qui paraît ici. Il existe encore aujourd'hui avec cette forme hexagone qui est parfaitement distincte sur la médaille. On y trouve encore les traces des constructions qui l'entouraient. Aujourd'hui ce port est toujours appelé *il porto*, bien qu'il ne soit plus qu'un lac d'eau douce, étant privé de toute communication avec la mer. On trouvera le plan de ce port dans le *Viaggio antiquario ne' contorni di Roma di Antonio Nibby* (4).

(1) Cf. *De aquæd*, 92. 95.
(2) *In vitâ* Cæs. 58.

N 12.

IMPerator TRAIANVS AVGvstvs GERmanicvs DACicvs Pontifici Maximvs TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *L'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Senatvs Popvlvs Qve Romanvs OPTIMO PRINCIPI. *Le sénat et le peuple romain, à l'excellent prince.* La *voie* personnifiée, couchée sur le sol, le coude appuyé sur des rochers, tenant de la main droite une roue et de la gauche un rameau. Exergue : VIA TRAIANA. *Voie Trajane.* (Denier d'or.)

La *voie Trajane*, dont ce denier d'or rappelle la construction, paraît être la route qui conduisait à Brindes, en traversant les marais Pontins. Cette route fut tracée sur l'ancienne via Appia, qui fut redressée, refaite et continuée par Trajan.

N° 13.

IMPeratori TRAIANO AVGvsto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli VI Patri Patriæ. *A l'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Vue d'une des entrées du Forum de Trajan. Le sommet de l'édifice est occupé par un char triomphal attelé de six chevaux, et dans lequel on distingue Trajan; à droite et à gauche des trophées et des statues. Exergue : FORVM TRAIANi. *Forum de Trajan.* (Denier d'or.)

Voyez même planche, n° 3.

N° 14.

IMPerator TRAIANVS AVGvstvs GERmanicvs DACicvs Pontifex Maximvs TRibvnitiæ Potestatis COnSvli · VI · Patri Patriæ. *L'empereur Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Portique exhaussé sur des degrés, et orné d'un grand nombre de statues. Exergue : BASILICA VLPIA. *Basilique Ulpienne.* (Denier d'or.)

La première basilique fut construite à Rome, l'an de Rome 564, de J.-C. 184 : ce fut la basilique Porcia; elle prit ce nom de Caton le Censeur qui la fit élever. Depuis on en construisit de semblables dans chaque Forum; c'étaient de vastes constructions, ornées de portiques, où l'on rendait la justice à couvert et où les tribuns tenaient leur tribunal. Les plus célèbres basiliques furent les basiliques Porcia, Æmilia et Ulpia. La basilique Ulpia était l'un des plus beaux ornemens du Forum de Trajan. Voyez même planche, n° 3.

N° 15.

IMPerator CAESar NERVA TRAIANvs AVGvstvs GERmanicvs DACicvs. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique.* Buste lauré, à droite, de Trajan, portant l'égide.

℞. METALli VLPIANI. *Du métal Ulpien.* La déesse Moneta tenant de la main droite des balances et de la gauche une corne d'abondance. (Denier d'or.)

On connaît plusieurs médailles aux coins de Trajan et d'Hadrien, qui rappellent les mines exploitées sous ces deux empereurs. Eckhel a rassemblé les variétés qu'il a connues de ces pièces, sous ce titre : *Numi metallorum*, à la fin du règne de Trajan. Bien qu'il n'ait vu que des pièces de bronze avec la lé-

(3) Sueton. *In Claud.* XX.
(4) Cf. t. II, p. 322 et suiv.

gende : METAL. VLPIANI, il a conjecturé avec raison que les mines dont ces pièces rappellent l'exploitation devaient contenir des métaux plus précieux; mais il ajoute que, sans doute, les pièces de bronze, marquées de cette légende particulière, servaient à payer les mineurs. Cette seconde observation du savant numismatiste nous paraît moins bien fondée que la première. Les monnaies inscrites METAL, durent, comme toutes les autres, être destinées à circuler parmi tout le peuple. Sans doute les mines dont était tiré le métal avec lequel elles furent fabriquées, se trouvant dans la conquête de Trajan, dans la Dace, on voulut perpétuer le souvenir de cet accroissement des sources de la richesse publique sur les monnaies de l'État.

PLANCHE XXVIII.

N° 1.

IMPERATOR DOMITIANVS AVGVSTVS GERMANICVS. *L'empereur Domitien, Auguste, le Germanique.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

℞. Rhinocéros marchant à gauche, la tête baissée et prêt à frapper de sa corne. A l'exergue, la contremarque du Cabinet de Modène. (Petit bronze.)

Nous avons réuni sur cette planche, sous les n[os] 1, 2, 4, 5 et 6 des médailles qui toutes font allusion aux jeux du cirque, et qui toutes ont un grand rapport de fabrique et d'intention. Ces pièces, qui sont plutôt des tessères que des monnaies, n'offrent pas l'effigie de l'empereur, dont le nom seul est mentionné. Nous avons joint à celles qui portent le nom de Trajan, deux pièces au nom de Domitien, et deux à celui de Nerva à cause de l'analogie de leurs types. Les pièces n° 1 (de Domitien), n° 6 de Trajan, représentent des animaux qu'on faisait venir à grands frais à Rome pour les jeux du cirque. Les médailles n° 2 de Domitien, et 4 de Trajan, représentent les couronnes de laurier et les vases, prix des vainqueurs. La médaille n° 5, dont le revers offre une Diane décochant une flèche, pourrait faire allusion aux *venationes*, chasses faites dans l'arène sous les yeux de la multitude.

N° 2.

IMPERATOR DOMITIANVS AVGVSTVS GERMANICVS. *L'empereur Domitien, Auguste, le Germanique.* Buste à droite de Pallas, casquée.

℞. Une couronne de laurier. Au milieu : SENATVS CONSVLTO. (Petit bronze.)

Voyez le commentaire du n° 1, même planche.

N° 3.

IMPERATOR NERVA CAESAR AVGVSTVS. *L'empereur Nerva, César, Auguste.* Buste à droite de Nerva, diadémé.

℞. Un gouvernail sur le globe du monde. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Petit bronze.)

Cette pièce, qui peut faire allusion à la prudence qui distinguait Nerva, est placée ici, parce que, comme les pièces n[os] 1, 2, 4, 5, 6, elle paraît plutôt être une tessère qu'une monnaie.

N° 4.

IMPERATOR CAESAR NERVA TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS DACICVS. *L'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, le Germanique, le Dacique.* Buste à droite de Trajan, lauré.

℞. Sur une table carrée ou trapézophore, une couronne de laurier et un prœfericulum. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Petit bronze.)

Voyez le commentaire du n° 1, même planche.]

N° 5.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS. *L'empereur César, Trajan, Auguste, le Germanique.* Buste à droite de Mars.....

℞. Diane marchant et décochant une flèche. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Petit bronze.)

Voyez le commentaire du n° 1, même planche.

N° 6.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS AVGVSTVS GERMANICVS. *L'empereur, César, Trajan, Auguste, le Germanique.* Buste à droite d'Hercule.

℞. Un sanglier. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Petit bronze.)

Voyez le commentaire du n° 1, même planche.

N° 7.

L'empereur, la tête nue, revêtu d'une armure, monté sur un cheval et terrassant un Barbare qui se couvre de son boucher. Le Barbare est représenté entièrement nu.

Améthyste. Intaille du Musée de Naples.

Cette intaille, ainsi que le fragment n° 9, même pl., rappelle les victoires de Trajan. Voyez le commentaire du n° 10, pl. XXVII.

N° 8.

L'empereur, à cheval, vêtu d'une chlamyde et d'une tunique qui laisse l'épaule droite découverte, perçant un lion de sa lance.

Camée du Cabinet de France.

Caylus, qui le premier a publié ce monument (I, pl. LI, n° 31), y a reconnu Hadrien, célèbre entre tous les princes du Haut-Empire par sa passion pour la chasse. Nous n'adoptons pas l'opinion de Caylus, embrassée récemment encore par M. Du Mersan (*Hist. du Cab. des Méd.*, p. 119, n° 202), la tête du camée est imberbe, et la beauté du travail ne permet pas de descendre jusqu'à Caracalla. Au reste, l'attribution d'une pièce ainsi réduite est toujours fort incertaine.

N° 9.

L'empereur à cheval terrassant un Barbare.

Améthyste. Intaille du Musée de Naples. Fragment.

Voyez n° 7, même pl., et le commentaire du n° 10, pl. XXVII.

N° 10.

PLOTINA AVGVSTA IMPERATORIS TRAIANI. *Plotine, Auguste, (femme) de l'empereur Trajan.* Buste à droite de Plotine.

℞. CÆSAR AVGVSTVS GERMANICVS DACICVS CONSVL VI PATER PATRIÆ. *César, Auguste, le Germanique, le Dacique, consul pour la sixième fois, père de la patrie.* L'empereur assis, la tête voilée, tenant de la main droite une figure de la Victoire et de la gauche la haste. (Denier d'or.)

N° 11.

PLOTINA AVGVSTA IMPERATORIS TRAIANI. *Plotina, Augusta, (femme) de l'empereur Trajan.* Buste à droite de Plotine.

℞. FIDES AVGVSTA. *Fidélité Auguste.* La Bonne-Foi debout, tenant de la main gauche une corbeille et de la droite des épis. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

§ III. HADRIEN ET SA FAMILLE.

N° 12.

IMPERATORI CAESARI TRAIANO HADRIANO OPTIMO AVGVSTO GERMANICO DACICO PARTHICO. *A l'empereur César, Trajan, Hadrien, excellent, Auguste, Germanique, Dacique, Parthique.* Buste à droite d'Hadrien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. PLOTINAE · AVGVSTÆ. *A Plotina, Augusta.* Buste à droite de Plotine. (Denier d'or.)

N° 13 (1).

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL III PATER PATRIÆ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien.

℟. DIVIS PARENTIBVS. *A ses divins parens.* Bustes en regard de Trajan et de Plotine; au-dessus de chacune de ces têtes, une étoile, symbole d'apothéose. (Denier d'or.)

N° 14.

Buste à droite de Plotine.
Intaille sur cornaline.

N° 15.

Buste à droite de Julie, fille de Titus. Dans le champ : ΕΥΟΔΟϹ. *Œuvre d'Evodus.*
Intaille.

Cette tête, qui offre au premier abord de la ressemblance avec Plotine, est réellement un portrait de Julie, fille de Titus. La petite pierre que nous reproduisons est due à Evodus, auteur de la grande et magnifique pierre donnée sous le n° 12, pl. XXII.

N° 16 (18 de la planche).

DIVA AVGVSTA MARCIANA. *La Divine Augusta Marciana.* Buste à droite de Marciana.

℟. CONSECRATIO. *Consécration.* Aigle. (Denier d'or.)

Marciana, sœur de l'empereur Trajan et mère de Matidie, dont nous venons de parler, ne nous est connue que par le Panégyrique de Pline, les médailles et les inscriptions. Si les louanges que lui donne Pline(2) ne sont pas dues à l'adulation, cette princesse fut d'une simplicité remarquable, pleine de candeur et de modération; elle n'eut jamais l'ambition de rivaliser avec la puissance de sa belle-sœur Plotine, à l'exemple de laquelle elle refusa long-temps le titre d'Augusta, qu'elle finit cependant par accepter, puisqu'il lui est donné sur les médailles et dans les inscriptions. Elle vivait encore l'an de Rome 858, de J.-C. 105, mais elle était déjà morte l'an de Rome 867. Une ville de la Mysie inférieure reçut le nom de cette princesse, qui eut aussi les honneurs de l'apothéose. Marciana eut une fille nommée Matidie. Voyez au n° 20.

N° 17 (20 de la planche).

DIVA AVGVSTA MARCIANA. *La Divine Augusta Marciana.* Buste à droite de Marciana.

℟. PIETAS AVGVSTA. *Piété Auguste.* Marciana sous les traits de la Piété, debout; près d'elle deux enfans. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 18 (19 de la planche).

PLOTINÆ AVGVSTÆ. *A Plotine, Augusta.* Buste à droite de Plotine.

℟. MATIDIAE · AVGVSTÆ. *A Matidie, Augusta.* Buste à droite de Matidie. (Denier d'or.)

Matidie, fille de Marciana, et nièce de Trajan, ne nous est guère mieux connue que sa mère. On ignore jusqu'aux noms de son père et de son mari. Elle accompagna avec Plotine les cendres de son oncle, lorsqu'on les ramena à Rome. On ne sait que par ses médailles et des inscriptions que, comme sa mère, elle fut décorée du titre d'Auguste. Matidie eut deux filles, Sabine, femme d'Hadrien, et Matidie la jeune, dont on ne connaît pas de médailles. La présente médaille nous apprend que le sénat décerna à Matidie les honneurs du carpentum.

N° 19 (16 de la planche).

Buste à droite de Matidie.
Intaille du Cabinet Nott.

N° 20 (17 de la planche).

MATIDIA AVGVSTA DIVÆ MARCIANÆ. *Matidie, Auguste, (fille) de la divine Marciana.* Buste à droite de Matidie.

℟. EX SENATVS CONSVLTO. *Par décret du sénat.* Image de Matidie assise, sur un carpentum, traîné par deux éléphans, montés chacun par un cornac. Exergue : SENATVS CONSVLTO.

N° 21.

MATIDIA AVGVSTA DIVÆ MARCIANÆ FILIA. *Matidie, Augusta, fille de la divine Marciana.* Buste à droite de Matidie.

℟. Même type qu'au n° 17 (20 de la planche), moins les initiales S. C. (Denier d'or.)

PLANCHE XXIX.

§ III. HADRIEN, SABINE SA FEMME, ET LUCIUS ÆLIUS CESAR.

N° 1.

IMPERATORI CAESARI TRAIANO HADRIANO OPTIMO AVGVSTO GERMANICO DACICO PARTHICO. *A l'empereur César, Trajan, Hadrien, excellent, Auguste, le Germanique, le Dacique, le Parthique.* Buste à droite d'Hadrien, lauré, revêtu d'une armure.

℟. DIVO TRAIANO PATRI AVGVSTI. *Au divin Trajan, père de l'empereur.* Buste à droite de Trajan, lauré, revêtu d'une armure. (Denier d'or.)

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE D'HADRIEN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
829	76	Publius Ælius Hadrianus naît à Rome selon les uns, selon d'autres à Italica en Espagne, où sa famille, originaire d'Hadria en Italie, était établie depuis le temps des Scipion, c'est-à-dire dès environ deux siècles avant J.-C. Son père était Ælius Hadrianus Afer, sa mère Domitia Paulina.
837	86	Hadrien, devenu orphelin à l'âge de dix ans, est placé sous la tutelle de Trajan, son cousin et son concitoyen, qui n'était alors que préteur.
		Trajan étant devenu empereur, Hadrien épouse Sabine, petite-nièce de Trajan; on ignore en quelle année.
854	101	Hadrien est questeur.
		Après avoir rempli ces fonctions, il suit Trajan à la guerre contre les Daces.
858	105	Hadrien est tribun du peuple; à peu près à la même époque, il prend part à une nouvelle expédition contre les Daces.
862	109	Hadrien est consul suffecte.
870	117	Hadrien est désigné consul; Trajan quittant l'Orient, pour retourner à Rome, laisse à Hadrien le commandement de l'armée de Syrie. La même année, Trajan meurt à Sélinunte de Cilicie. Hadrien, en vertu des lettres d'adoption signées par Plotine, prend à Antioche le titre d'empereur, sans en attendre la confirmation par le sénat.
		La même année, il fixe l'Euphrate pour bornes à l'empire, et ramène les légions de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Il envoie à Rome les cendres de Trajan.
		Hadrien est consul pour la première fois, depuis le mois d'août jusqu'au mois de janvier.

(1) Sur la page précédente, avant le n° 12, on a placé par erreur ce titre : § III. *Hadrien, etc.* Ce paragraphe ne commence réellement qu'à la planche XXIX, n° 1, où nous rétablissons ce titre.

(2) *Panég.* I, 84.

An de Rome.	De J.-C.	
871	118	Hadrien fait son entrée à Rome. Il déifie Trajan. Hadrien est consul pour la deuxième fois.
872	119	Hadrien est consul pour la troisième et dernière fois. Les Sarmates sont vaincus.
873	120	On croit qu'Hadrien commença cette année ses voyages dans différentes provinces de l'empire. Il visite d'abord la Gaule, puis la Germanie.
874	121	Voyage dans la Grande-Bretagne. L'empereur repasse en Gaule pour aller en Espagne.
876	123	On croit qu'il passa à Athènes une partie de cette année.
877	124	Cette année, on croit qu'il parcourut l'Asie.
878	125	Après avoir visité l'Archipel, Hadrien retourne à Athènes.
879	126	L'empereur visite la Sicile.
880	127	On croit qu'il quitta la Sicile, et revint à Rome cette année.
881	128	Hadrien accepte le titre de père de la patrie, et déclare Sabine Auguste.
882	121	L'empereur visite l'Arabie.
883	130	L'empereur visite l'Égypte.
884	131	L'empereur va en Syrie.
888	135	Hadrien retourne à Athènes, et se fait initier aux mystères d'Éleusis.
891	138	L. Ælius qu'Hadrien avait adopté étant mort, il adopte Antonin, par qui il fait adopter en même temps Marc-Aurèle et Lucius Verus. Après avoir perdu Sabine, Hadrien meurt d'hydropisie à Baïes, le 10 juillet.

N° 2.

IMPeratori CAESari TRAIANo HADRIANO AVGvsto DIVI TRAiani PARTHIco. *A l'empereur César, Trajan Hadrien, Auguste, fils du divin Trajan, Parthique.* Buste à droite d'Hadrien, lauré, revêtu d'une armure.

℞. DIVI NERvae NEPoti Pontifici Maximo TRibvnitiæ Potestatis COnSvli. *Petit-fils du divin Nerva, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul.* Buste à droite du soleil. Exergue : ORIENS. *Le soleil levant.* (Denier d'or.)

Voyez le commentaire du n° 10, pl. XXVI.

Ce denier d'or est par erreur marqué BR, sur la planche.

N° 3.

Le droit de la présente médaille est semblable à celui de celle n° 17.

℞. RELIQVA VETERA HS NOVIES MILLies ABOLITA. *Neuf cent mille sesterces de reliquat d'impôts, remis.* Un licteur, la hache sur l'épaule, brûlant des registres avec une torche ; à gauche, trois citoyens romains semblent applaudir à cette action. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

La légende de cette médaille est tellement explicite qu'elle n'aurait pas eu besoin de commentaire, quand bien même les historiens n'auraient pas mentionné cette libéralité d'Hadrien envers les débiteurs de l'État. Mais Spartien, Dion, Eusèbe, Cassiodore, parlent tous de cette circonstance. Le passage suivant de Spartien (1) aurait pu servir de description à cette médaille. « Ne négligeant » rien pour se faire aimer, il fit la remise de sommes énormes dues au fisc par » des particuliers, à Rome et dans l'Italie, ainsi que par les provinces, et, afin » de tranquilliser les débiteurs, il fit brûler les registres de ces dettes sur le fo- » rum de Trajan. »

La numismatique du règne d'Hadrien est tellement considérable que nous avons pris le parti de supprimer les têtes de quelques médailles que leur importance ne permettait pas de rejeter. On trouvera donc un certain nombre de médailles sans droit sur ces planches.

N° 4.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à gauche d'Hadrien, lauré.

℞. ÆGYPTOS. *L'Égypte.* L'Égypte couchée, le bras gauche appuyé sur une corbeille de grains, emblème de fertilité, tenant de la main droite un sistre. A ses pieds, le serpent *urœus* ou basilic et un ibis. (Denier d'or.)

(1) Cf. cap. 7.

Voyez l'avis donné dans le second alinéa du commentaire de la médaille n° 5 et le grand bronze n° 2, pl. XXX.

N° 5.

Même droit qu'au n° 7.

℞. L'empereur, la tête nue, revêtu du paludamentum, monté sur un *suggestus,* harangue son armée représentée par les porte-enseignes ; à gauche, un soldat qui tient le cheval de l'empereur. Derrière le prince, sur le même *suggestus,* un autre personnage. Exergue : EXERcitvs NORICVS. *Armée Norique.* Au-dessous : Senatvs Consvlto.

Parmi les médailles d'Hadrien, qu'on peut, avec Eckhel, appeler *géographiques,* les unes rappellent simplement l'arrivée de l'empereur dans une province, d'autres portent le nom de l'armée qui stationnait dans la province visitée par l'empereur ; d'autres médailles enfin consacrent le souvenir des améliorations introduites par le prince dans l'administration de ces provinces, ou la restitution qu'il leur faisait de certains priviléges. Ces dernières médailles offrent pour légende : RESTITVTORI, etc. Sur la légende du revers de la présente médaille, on lit le nom de l'armée qui occupait la partie du midi de l'Allemagne, habitée par les Noriques, c'est-à-dire le territoire de Nuremberg et une partie de la Bavière. On a vu plus haut, dans le sommaire de la vie d'Hadrien, que ce prince visita probablement la Germanie l'an de Rome 873, de J.-C. 120.

Pour les médailles géographiques d'Hadrien, nous renvoyons au sommaire où est établie la chronologie des voyages d'Hadrien. Du reste, il est à propos d'ajouter ici qu'au moins une bonne partie de ces médailles ne furent pas frappées l'année même du voyage qu'elles rappellent. Sur plusieurs, en effet, l'empereur est appelé Père de la Patrie. Or, il n'accepta ce titre que l'an de Rome 881, de J C. 128, tandis que la série de ses voyages commença l'an 873. Il est donc certain que le sénat fit compléter, un peu plus tard, la collection de ces médailles, pour faire passer à la postérité le souvenir de chacun de ces voyages.

N° 6.

Même droit qu'au n° 7, avec une légère différence dans la disposition de la tête.

℞. L'empereur, à cheval, haranguant son armée, représentée par trois porte-enseignes. Exergue : EXERcitvs · DACICVS. *Armée Dacique.* — Senatvs Consvlto.

N° 7.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. Même type qu'au n° 6. Exergue : EXERcitvs CAPPADOCICVS. *Armée de Cappadoce.* — Senatvs Consvlto.

On a vu dans le sommaire qu'Hadrien voyagea en Asie l'an 877 de Rome, de J.-C. 124.

N° 8.

Même droit qu'au n° 7.

EXERCITVS SYRIACVS. *Armée de Syrie.* Même type qu'aux n°s 2 et suivans.

N° 9.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à gauche d'Hadrien.

℞. HISPANIA. *L'Espagne.* L'Espagne, à demi couchée, le bras gauche appuyé sur un rocher, tenant de la main droite une branche d'oranger ; à ses pieds, un lapin. (Denier d'or.)

On sait que le lapin est tellement fréquent en Espagne que Catulle donne l'épithète de *cuniculosa* à la Celtibérie. Strabon (L. III), Pline, L. VIII, § 43, parlent aussi de l'abondance des lapins dans la Péninsule. Le dernier auteur assure même qu'une ville d'Espagne s'écroula, minée par les terriers de ces animaux.

N° 10.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL III. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Minerve debout, vêtue de la stola, s'appuyant de la main gauche sur sa lance; devant elle, un olivier au pied duquel on voit le lapin, emblème de l'Espagne. (Denier d'or.)

N° 11.

Le droit de cette médaille, que nous ne donnons pas (voyez le commentaire du n° 3, même planche), représente Hadrien, lauré, à droite, revêtu du paludamentum. La légende est : IMPERATOR CÆSAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.*

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL III. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* L'empereur, la tête nue, monté sur un cheval galopant à gauche, tenant de la main droite une haste. Exergue : EXPEDITIO AVGVSTI. *Expédition de l'empereur.* SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

On ignore de quelle expédition il est question ici.

N° 12.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL III. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* L'empereur, revêtu de la toge, assis sur son tribunal; au pied du tribunal, une femme présentant à l'empereur deux enfans, dont l'un est dans ses bras, tandis que l'autre est debout à côté d'elle. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. Exergue : LIBERTAS RESTITVTA. *La Liberté rendue.* (Grand bronze.)

Spartien (*in Ælio Cæsare*) nous apprend qu'Hadrien rendit aux enfans des proscrits le douzième des biens de leurs pères. Eckhel suppose que c'est à ce fait que fait allusion la présente médaille: cependant la légende *Libertas* ne peut convenir à cette interprétation. Il est plus sage d'avouer que l'histoire ne nous a pas laissé les moyens d'expliquer cette médaille.

N° 13.

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL VII PATER PATRIÆ. *Hadrien, Auguste, consul pour la septième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℟. IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter Conservateur.* Jupiter, vêtu d'un pallium, sous un pan duquel il abrite l'empereur revêtu de la toge. (Grand bronze.)

Voyez, TRÉSOR DE NUM. ET DE GLYPT., *Galerie Mythol.*, pl. VIII, n° 17, p. 48, colonne 2, ce qui a été dit sur Jupiter Conservateur.

N° 14.

HADRIANVS AVGVSTVS. *Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℟. L'empereur, à cheval, frappant un sanglier de sa lance. CONSVL III PATER PATRIÆ. *Consul pour la troisième fois, père de la patrie.* (Grand bronze.)

Hadrien était passionné pour la chasse. Il fonda, dans la Mysie ou dans la Bithynie, dans un lieu où il avait fait une heureuse chasse et tué une ourse, une ville qu'il nomma Hadrianotheræ, littéralement, *chasses d'Hadrien*. Hadrien avait un cheval favori, nommé Borysthène, qu'il montait ordinairement à la chasse. C'est sans doute le cheval sur lequel il est ici représenté. A la mort de Borysthène, Hadrien lui fit élever un monument, et un cippe sur lequel fut placée une épitaphe. Eckhel (1) cite un médaillon du musée Farnèse qui représente Hadrien monté sur un cheval et frappant un lion de sa lance.

N° 15.

Le droit de cette pièce que nous ne donnons pas (voyez le commentaire du n° 3), représente Hadrien, la tête nue, à droite, revêtu du paludamentum. Légende : HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL · III · PATER PATRIÆ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.*

℟. L'empereur, marchant à droite, suivi par quatre porte-enseignes. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. Exergue : DISCIPLINA AVGVSTI. *Discipline impériale.* (Grand bronze.)

Spartien (2) et Dion (3) parlent des soins que prit Hadrien pour rétablir dans ses armées la sévérité de l'ancienne discipline romaine. On sait que ce prince fit presque tous ses voyages à pied et la tête nue, pour apprendre à ses soldats par son exemple à supporter patiemment les fatigues de la guerre.

N° 16.

Même tête qu'au n° 14, même planche.

℟. CONSVL III PATER PATRIÆ. *Consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Diane debout, vêtue de la stola, tenant de la main gauche son arc, et de la droite une flèche. Dans le champ: SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

Voyez au n° 14, même planche, ce que nous avons dit du goût d'Hadrien pour la chasse.

N° 17.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL III. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Minerve debout, casquée, tenant de la main gauche une lance et de la droite verse l'encens sur l'autel. Près d'elle, un bouclier. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

N° 18.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIÆ POTESTATIS CONSVL III. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Personnage viril imberbe, à demi nu, debout, tenant de la main gauche un globe sur lequel est posé le phénix, et de la droite touchant un cercle au milieu duquel il est renfermé. Exergue : SÆCVLVM AVREVM. *Siècle d'or.*

La flatterie qui a dicté la légende de ce revers fait allusion à ces vers célèbres (4):

Augustus Cæsar, divum genus, aurea condet
Sæcula...

(1) *D. N. V.*, t. VI, p. 510.
(2) Cf. c. 10.
(3) LXXIX, 9.
(4) Virg. *Æneid.* VI, v. 792 et 793.

PLANCHE XXX.

N° 1.

Même droit qu'au n° 7, planche XXIX.

℞. ADVENTVI AVGvsti AFRICAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Afrique.* L'Afrique personnifiée, coiffée d'une trompe d'éléphant, tenant de la main gauche des épis, et de la droite une patère, dont elle fait des libations sur un trépied, en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. Aux pieds de l'Afrique, une victime. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 2.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl IIII Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la quatrième fois, père de la patrie.* Buste à gauche d'Hadrien, la tête nue.

℞. ADVENTVI AVGvsti ALEXANDRIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur à Alexandrie.* L'empereur accompagné de Sabine, sa femme, donnant la main droite à Sérapis près duquel on distingue Isis ou l'Égypte, tenant un sistre. Entre les deux groupes, un autel. (Denier d'or.)

N° 3.

Mêmes tête et légende qu'au n° précédent, seulement la tête est tournée à droite.

℞. Même sujet et même légende qu'au n° précédent. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 4.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti ARABIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Arabie.* L'Arabie personnifiée, tenant de la main gauche un long roseau, peut-être la cannelle, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant elle; aux pieds de l'Arabie, une victime. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 5.

Voici la description du droit de cette médaille que nous n'avons pas reproduit. (Voyez le commentaire du n° 3, pl. XXIX.) — HADRIANVS AVGvstvs CONSVL III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, revêtu d'une armure.

℞. ADVENTVI AVGvsti ASIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Asie.* L'Asie personnifiée, faisant des libations sur un autel, en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 6.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti BITHYNIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Bithynie.* La Bithynie personnifiée, la tête tourrelée, tenant de la main gauche un gouvernail, et de l'autre une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. A ses pieds, une victime. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 7.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti CILICIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Cilicie.* La Cilicie, personnifiée, casquée, tenant de la main gauche un vexillum, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. La victime qui est au pied de la Cilicie est presque entièrement effacée sur notre exemplaire. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 8.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti GALLIÆ. *Arrivée de l'empereur dans la Gaule.* La Gaule personnifiée, la tête nue, faisant des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. Au pied de l'autel, un taureau et un cheval qui se cabre, celui-là emblème de la fertilité du territoire de la Gaule, celui-ci de l'esprit belliqueux et indépendant des Gaulois. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 9.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti HISPANIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Espagne.* L'Espagne personnifiée, tenant de la main gauche un rameau, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. A ses pieds, une victime. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 10.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, la tête nue.

℞. ADVENTVI AVGvsti ITALIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Italie.* L'Italie personnifiée, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. (Denier d'or.)

N° 11.

HADRIANVS AVGvstvs ConSvl III Pater Patriæ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. Même type et légende qu'au n° précédent. Au pied de l'Italie, une victime. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 12.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti IVDAEAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Judée.* La Judée personnifiée, voilée, debout, faisant des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant elle. A ses pieds, deux jeunes enfans tenant des palmes. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

N° 13.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENT (le reste de la légende est effacé) (VI · AVGvsti IVDAEAE). *Pour l'arrivée de l'empereur en Judée.* Même type qu'au n° 12; seulement, derrière la Judée, un troisième enfant portant des palmes. Exergue : S. C.

N° 14.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti MACEDONIÆ. *Pour l'arrivée de l'empereur en Macédoine.* La Macédoine, debout, en Diane, avec

une tunique courte, retenue au-dessus du genou, portant la chlamyde, tenant de la main gauche un javelot, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant elle. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 15.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti MAVRETANIAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Mauritanie.* La Mauritanie, en amazone, un sein découvert, revêtue d'une tunique courte, tenant de la main gauche un vexillum, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant elle. Derrière l'autel, un taureau. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 16.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti MOESIAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Mœsie.* La Mœsie, en Diane Taurique, diadémée, tenant de la main gauche un arc et un carquois, et de la droite une patère dont elle fait des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant elle. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 17.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti PHRYGIAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Phrygie.* Atys, représentant la Phrygie, coiffé du bonnet phrygien, tenant de la main gauche le pedum, et de la droite faisant des libations en actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, qui est debout devant lui. Au pied de l'autel, une victime. Exergue : SENATVS CONSVLTO.

N° 18.

Même droit qu'au n° 11, même planche.

℞. ADVENTVI AVGvsti SICILIAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Sicile.* La Sicile, coiffée de la triquetra, tenant de la main gauche des épis, et de la droite faisant des libations d'actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant elle. A ses pieds, une victime. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 19.

Même droit qu'au n° 11, même planche; seulement, ici la tête d'Hadrien est tournée à gauche, et l'empereur n'est pas lauré.

℞. ADVENTVI AVGvsti THRACIAE. *Pour l'arrivée de l'empereur en Thrace.* Le génie de la Thrace portant des anaxyrides, comme les Gaulois et autres peuples barbares, faisant des libations d'actions de grâces pour l'arrivée de l'empereur, debout devant lui. Derrière l'autel, une victime. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 20.

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGvstvs. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS COnSvl II. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* La déesse Rome, assise sur une armure, la main gauche appuyée sur une lance, donne la droite à l'empereur, debout devant elle. Exergue : ADVENTVS AVGvsti. *Arrivée de l'empereur.* — SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 21.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III PATER PATRIÆ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. AEQVITAS AVGvsta. *Équité auguste.* L'Équité debout. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 22.

HADRIANVS AVGVSTVS. *Hadrien, Auguste.* Buste lauré, à gauche, d'Hadrien.

℞. FELICITATI AVGvstae. *A la félicité auguste.* Une galère voguant; on distingue cinq rameurs. A la poupe, le pilote, ou peut-être l'empereur sous une tente. Exergue : COnSvl III PATER PATRIAE. *Consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Dans le champ, S. C.

Ce revers paraît destiné à rappeler des vœux faits par le sénat pour un des voyages maritimes de l'empereur

Grand bronze.

N° 23.

HADRIANVS AVGVSTVS. *Hadrien, Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. COnSvl III. *Consul pour la troisième fois.* L'empereur, revêtu de la toge consulaire, debout, à la tribune aux harangues, remarquable par les *rostres* qu'on distingue au bas, faisant un discours. Des citoyens, levant les mains, semblent applaudir à l'allocution de l'empereur. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

PLANCHE XXXI.

N° 1.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III PATER PATRIÆ. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien.

℞. RESTITVTORI ACHAIAE. *Au restituteur de l'Achaïe.* L'empereur relevant l'Achaïe, qui est représentée dans une attitude de supplication, le sein découvert. Entre ces deux figures, le vase des jeux avec la palme. (Denier d'or.)

Le vase des jeux paraît ici pour rappeler que l'empereur rétablit les jeux Isthmiques, et par là rendit la vie à toute l'Achaïe. (Voyez planche XXIX, n° 5, ce que nous avons dit sur les médailles avec la légende *Restitutori.*)

N° 2.

HADRIANVS AVGvstvs COnSvl III PATER PATRIAE. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. RESTITVTORI ACHAIAE. *Au restituteur de l'Achaïe.* Même type qu'au n° précédent. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 3.

Même droit qu'au n° 2; seulement, ici l'empereur n'est pas lauré.

℞. RESTITVTORI AFRICAE. *Au restituteur de l'Afrique.* L'empereur relevant l'Afrique, qui est coiffée de la dépouille d'un éléphant. Entre les deux figures, des épis. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 4.

Même droit qu'au n° précédent.

℞. RESTITVTORI ARABIAE. *Au restituteur de l'Arabie.* L'empereur relevant l'Arabie, représentée par une femme revêtue du costume national, tenant un javelot, et ayant près d'elle un chameau. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 5.

Même droit qu'au n° 2.

℞. RESTITVTORI HISPANIAE. *Au restituteur de l'Espagne.* L'empereur relevant l'Espagne, qui tient une branche d'olivier. A ses pieds, un lapin. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 6.

Même tête qu'au n° 3.

℞. RESTITVTORI MACEDONIAE. *Au restituteur de la Macédoine.* L'empereur relevant la Macédoine, qui est représentée coiffée de la *causia* et tenant un fouet. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 8 (7 de la planche).

IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGVSTVS. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL III. *L'empereur César, Trajan, Hadrien, Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. RESTITVTORI ORBIS TERRARVM. *Au restituteur de l'Univers.* L'empereur relevant la Terre, représentée par une femme tourelée, tenant un globe sur ses genoux. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

Après avoir donné à Hadrien le titre de restituteur de chacune des provinces de l'empire en particulier, le sénat, par une nouvelle flatterie, lui attribue celui de restituteur de l'univers.

N° 7 (8 de la planche).

Même droit qu'au n° 2.

℞. RESTITVTORI PHRYGIAE. *Au restituteur de la Phrygie.* L'empereur relevant le génie de la Phrygie, représenté par Atys tenant le couteau sacré. Exergue : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

N° 9.

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL III PATER PATRIAE. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien.

℞. VOTA PVBLICA. *Vœux publics.* L'empereur voilé, comme souverain pontife, accomplissant un sacrifice, assisté d'un camille, d'un prêtre et d'un joueur de flûte; le *popa* frappe le taureau; dans le même moment l'empereur fait une libation sur le trépied. (Denier d'or.)

Cette médaille est la première sur laquelle nos lecteurs auront pu voir cette légende pourtant si fréquente, VOTA PVBLICA. Eckhel a consacré une excellente dissertation à ces médailles dans le t. VIII de son grand ouvrage. *Voy.* p. 473.

N° 10.

HADRIANVS AVGVSTVS. *Hadrien, empereur.* Buste à droite d'Hadrien, la tête nue.

℞. VOTA PVBLICA. *Vœux publics.* Le Génie du peuple, tenant une corne d'abondance, sacrifiant à Esculape qui est debout devant l'autel. (Denier d'or.)

Cette médaille fut sans doute frappée pendant une maladie de l'empereur; peut-être à l'occasion de celle dont il mourut.

N° 11.

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL III PATER PATRIAE. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, lauré.

℞. Diane debout, tournée à gauche, vêtue d'une tunique talaire, tenant de la main gauche son arc, et de la droite une flèche. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. (Grand bronze.)

Voyez la médaille pl. XXIX, n° 16, et ce que nous avons dit dans le commentaire du n° 14, pl. XXIX, sur le goût d'Hadrien pour la chasse.

N° 12.

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL III PATER PATRIAE. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite d'Hadrien, la tête nue.

℞. Un pont orné de huit colonnes, chargées chacune d'une statue. (Médaillon de bronze.)

C'est le pont Elien, sur le Tibre, ainsi appelé du nom de famille d'Hadrien; c'est aujourd'hui le pont Saint-Ange.

N° 13.

HADRIANVS AVGVSTVS CONSVL III PATER PATRIAE. *Hadrien, Auguste, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à gauche d'Hadrien, la tête nue.

℞. SENATVS POPVLVS QVE ROMANVS. *Le sénat et le peuple romain.* Temple décastyle; le fronton représente Vénus au bain, dans la pose de la Vénus de Cnide; de chaque côté, un dauphin; sur les deux acrotères, une Victoire; à l'acrotère d'en haut, Éros; en avant de la façade, quatre statues : Apollon, Diane et deux Amazones. De chaque côté de la façade, une colonne surmontée d'une statue. Exergue : EX SENATVS CONSVLTO. *Par ordre du sénat.* (Grand bronze.)

Cette médaille représente une des façades du temple de Vénus, à Rome. Les dessins de ce temple, élevé par ordre du sénat, furent l'ouvrage d'Hadrien lui-même, qui, comme on sait, se piquait d'être aussi bon architecte que le célèbre Apollodore de Damas. Dion (1) nous apprend qu'Hadrien envoya le plan de ce temple à Apollodore, afin de lui montrer qu'on pouvait se passer de lui pour faire de grandes choses. Mais Apollodore répondit à l'empereur par une sévère critique des défauts qu'il trouva dans cette construction; et comme la grandeur des statues n'était pas en proportion avec celle du temple, il finissait par cette plaisanterie qui lui coûta la vie « Si les déesses veulent se lever et sortir, elles ne le pourront. » Le temple était double; les deux divinités avaient chacune leur sanctuaire séparé; les deux absides étaient adossées. On en voit encore les ruines près de l'église de Sainte-Françoise-Romaine, sur la voie Sacrée qui conduit du Forum au Colysée (2).

N° 14.

Buste à droite de Faustine mère.

Intaille sur lapis-lazuli, du Cabinet de France. Cette jolie pierre porte le n° 470 dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles*, par M. Du Mersan. Elle se trouve placée ici, par une erreur matérielle, au milieu des monumens iconographiques de Sabine.

N° 15.

SABINA AVGVSTA IMPERATORIS HADRIANI AVGVSTI PATRIS PATRIAE. *Sabine Auguste, (femme) de l'empereur Hadrien, Auguste, père de la patrie.*

℞. Vesta assise, à gauche, tenant de la main gauche la haste, et de la droite le *palladium*. (Denier d'or.)

On ignore le nom du père de Sabine, femme d'Hadrien. Fille de Matidie et petite-fille de Marciana, sœur de Trajan, Sabine était la petite-nièce de ce dernier prince. Plotine la

(1) Cf. *Xiphilini Epitome Dionis. Hadrianus.* LXIX, XV

(2) Cf. *Nardini*, *Roma Antica.* ed. Nibby, t. I, p. 286 et suiv

maria à Hadrien du vivant de Trajan et presque malgré la volonté de l'empereur. Ce mariage ne fut pas heureux. Sabine avait à reprocher à Hadrien ses honteuses amours. Celui-ci se plaignait de l'humeur difficile de Sabine. On sait que cette union fut stérile, et que Sabine se vantait de n'avoir pas voulu rendre Hadrien père, de peur d'engendrer la ruine du genre humain. Toutefois, malgré la mauvaise intelligence qui régnait entre ces deux époux, ils visitèrent ensemble l'Égypte, l'an 130 de notre ère; car plusieurs inscriptions gravées sur le colosse de Memnon attestent qu'Hadrien et Sabine entendirent la voix merveilleuse. (Voyez Letronne, *La Statue vocale de Memnon considérée dans ses rapports avec l'Égypte et la Grèce*, passim.) On ignore les dates de la naissance et de la mort de Sabine; on sait seulement qu'elle vivait encore l'an de Rome 889, de J. C. 135. Soit qu'elle ait péri de mort naturelle ou par la volonté d'Hadrien, les médailles nous apprennent qu'elle reçut les honneurs de l'apothéose.

N° 16.

SABINA AVGVSTA. *Sabine, Auguste.* Buste à droite de Sabine, diadémée.

℞. VESTA. Même type qu'au n° précédent. (Denier d'or.)

Voyez planche XXVIII, n° 16, une intaille représentant Sabine, qui a été placée par erreur sous le règne de son grand-oncle Trajan, au lieu d'être ici sous celui de son mari.

N° 17.

SABINA AVGVSTA HADRIANI AVGvsti Patris Patriae. *Sabine, Auguste, (femme) d'Hadrien, Auguste, père de la patrie.* Buste à droite de Sabine, diadémée.

℞. Même type qu'au n° 15. Exergue : Senatvs Consvlto. (Grand bronze.)

PLANCHE XXXII.

N° 1.

Lvcivs AELIVS CAESAR. *Lucius Elius César.* Buste à droite de Lucius Elius, la tête nue.

℞. TRibvnitiae Potestatis COnSvl II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* La Concorde assise sur un siége tourné à gauche. Exergue : CONCORDia.

Denier d'or.

Lucius Aurelius Verus Cejonius Commodus était fils de Cejonius Commodus, issu d'une famille noble originaire de l'Étrurie. On ignore le motif qui décida Hadrien à adopter ce personnage. Spartien (1) insinue que la beauté de ses traits, plutôt que son mérite, le firent préférer par Hadrien. D'après une inscription rapportée par Gruter (2), ce dut être l'an 889 de Rome, de J.-C. 135, que cette adoption eut lieu. A partir de son entrée dans la famille d'Hadrien, Lucius Aurelius Verus ne porta plus que les noms de Lucius Elius César. Aussitôt après son adoption, Lucius Elius fut nommé préteur, puis gouverneur de la Pannonie et consul. Sa mauvaise santé le força à revenir à Rome après une assez courte absence, et il y mourut le 1er jour de l'an 891 de Rome, de J. C. 138. Il avait épousé une fille de Nigrinus, dont il eut Lucius Verus, empereur avec Marc-Aurèle, et une fille nommée Fabia, que dut épouser Marc-Aurèle; mais ce mariage n'eut pas lieu.

N° 2.

Lvcivs · AELIVS · CAESAR. *Lucius Elius, César.* Buste à gauche d'Elius César, la tête nue.

℞. TRIBvnitiae POTestatis COnSvl II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* Ælius César, la tête voilée, faisant des libations. Dans le champ : PIETAS.

Denier d'or.

Voy. au n° 1 pour la biographie.

N° 3.

Mêmes type et légende qu'au n° précédent.

℞. Même type et légende qu'au n° précédent. Seulement on lit l'abréviation TR, au lieu de TRIB.

Denier d'or.

Voy. au n° 1 pour la biographie. (Voyez pl. XXXIII, n° 1.)

CHAPITRE IV.

LES ANTONINS.

§ I. ANTONIN ET FAUSTINE LA MÈRE, SA FEMME.

N° 4.

Buste à droite d'Antonin, lauré, revêtu du *paludamentum.*

Intaille sur onyx à deux couches, du cabinet de France. Cette belle et grande pierre porte le n° 469 dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles*, par M. Du Mersan. (Voyez pag. 91.)

Une main moderne a ajouté sur la pierre les lettres A et V.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE D'ANTONIN.

AN DE ROME	DE J.-C.	
839	86	Titus Aurelius Fulvius Bojonius Arrius Antoninus naît à Lanuvium, sous le règne de Domitien. Son père, Aurelius Fulvius, était un personnage consulaire; sa mère se nommait Arria Fadilla.
		Antonin épousa Annia Galeria Faustina
873	120	Antonin ayant montré la plus grande magnificence dans l'exercice successif des charges de questeur et de préteur, est nommé consul avec L. Catilius Severus.
		Hadrien donne l'Asie à gouverner à Antonin; celui-ci, à son retour de ce gouvernement, est admis dans l'intimité d'Hadrien.
891	138	Elius César étant mort, Hadrien adopte Antonin, déjà surnommé le Pieux (1), et fait adopter par ce dernier Marc-Aurèle, neveu de sa femme Faustine, et L. Verus, fils d'Elius César Après cette adoption, Antonin prend les noms de T. AElius Hadrianus Antoninus. Hadrien meurt cette même année, le 10 juillet. Antonin est proclamé Auguste, et lui succède dans l'empire. Le surnom de Pivs paraît sur les monnaies dès cette première année du règne d'Antonin.
892	139	Antonin reçoit le titre de Père de la Patrie.
		Antonin est consul pour la deuxième fois.
893	140	Antonin est consul pour la troisième fois.
894	141	Faustine, femme d'Antonin, meurt. Elle avait donné à son époux deux fils : M. Galerius Antoninus, dont il nous reste des médailles, et M. Aurelius Fulvius Antoninus; et une fille, Aurelia Fadilla.
898	145	Antonin donne la toge virile à L. Verus. Il consacre le temple de la Paix
899	146	Il célèbre magnifiquement le commencement du IXe siècle de l'ère romaine.
914	161	Antonin meurt le 7 mars. Le règne d'Antonin fut une de ces époques heureuses où les annales des peuples sont stériles et n'offrent point d'événemens. Le nom d'Antonin, ainsi que celui de Marc-Aurèle, fut en si grande vénération dans l'empire, que, depuis, un grand nombre d'empereurs se l'attribuèrent avec autant d'empressement que celui d'Auguste, qui pourtant était l'attribut de la puissance souveraine.

N° 5.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiae

(1) Cf. in *AEl. Cæs.* V
(2) Cf. p. 252, 2

(1) Spart. *Ælius Verus*, VI.

Potestatis COnSvl IIII. *Antonin, Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la quatrième fois.* Buste à droite d'Antonin, la tête nue.

Ce médaillon forme la moitié d'une boîte en bronze. On connaît dans quelques cabinets des boîtes semblables dont les deux côtés sont formés par le droit et le revers du même médaillon. Le Cabinet de France ne possède aucun de ces petits meubles dans son intégrité.

N° 6.

DIVVS ANTONINVS. *Le divin Antonin.* Buste à droite d'Antonin, la tête nue.

℞. CONSECRATIO. *Consécration.* Bûcher orné de guirlandes et de bas-reliefs. (Denier d'or.)

Cette pièce, qui rappelle l'apothéose d'Antonin, a été placée par erreur au commencement du règne de ce prince.

Voici les détails précieux que l'on trouve dans Hérodien sur les cérémonies de la consécration des empereurs. C'est à l'occasion des funérailles de Septime Sévère qu'il les donne :

« C'est la coutume, chez les Romains, de mettre au nombre des dieux les empereurs qui laissent à leur mort des fils pour leur succéder : cette cérémonie s'appelle *apothéose*. La ville entière montre l'aspect du deuil, auquel se mêle l'appareil de la religion. D'abord on ensevelit le corps du défunt, selon l'usage suivi pour les autres hommes, mais avec beaucoup de pompe; puis on fait avec de la cire une image parfaitement ressemblante de l'empereur, et on la place dans le vestibule du palais, dans un grand lit d'ivoire porté sur une estrade et recouvert de tapis brodés d'or. Cette image est couchée, le visage pâle, comme un malade. De chaque côté du lit, pendant presque tout le jour, se tiennent · à gauche, tout le sénat en manteaux noirs; à droite, toutes les femmes auxquelles la dignité de leurs pères ou de leurs époux communique un caractère illustre. Aucune d'elles ne porte ni collier ni bijoux d'or; mais, couvertes de vêtemens blancs unis, dans l'attitude de la douleur, elles récitent des prières et manifestent leur affliction. Cela se continue pendant sept jours; de temps en temps des médecins entrent, s'approchent du lit, et, après avoir examiné longtemps le malade, déclarent chaque fois que son état ne fait qu'empirer. Puis, quand la mort a été déclarée, les plus nobles parmi les chevaliers et des jeunes gens choisis dans le sénat enlèvent le lit et le portent par la voie Sacrée jusqu'à l'ancien Forum, où les magistrats romains se démettent de leurs charges. Des deux côtés du lit sont disposés des gradins sur lesquels se placent, d'un côté, un chœur de jeunes gens nobles; en face s'asseoit un chœur de femmes du premier rang, et les uns et les autres chantent sur un rhythme grave et lugubre des hymnes et des *péans* en l'honneur du défunt. Ensuite on enlève le lit, et on le porte hors de la ville, dans le Champ-de-Mars. Là, à l'endroit le plus large du champ, on élève un échafaud carré, composé uniquement d'énormes charpentes, et qui a la forme d'un pavillon Cet échafaud est à l'intérieur rempli de matières combustibles, et à l'extérieur de riches tapis, de sculptures d'ivoire et de belles peintures. Au-dessus de cet échafaud, on en élève un second semblable au premier quant à la forme et aux ornemens, mais avec des portes dont les battans sont ouverts; puis un troisième et un quatrième, de moins en moins grands, s'élevant toujours jusqu'au dernier, qui est le plus petit. On peut comparer cette construction aux tours appelées *phares*, qui, dominant les ports, servent à guider les vaisseaux, la nuit, au moyen de grands feux. Ensuite on porte le lit dans la seconde chambre, et on y entasse tous les parfums que porte la terre, en fruits, en herbes et en essences; car il n'est pas un peuple, pas une ville, pas un homme en place ou en dignité qui ne s'empresse d'envoyer sa part de ce dernier hommage à la mémoire de l'empereur mort. Puis, quand on a fait un grand amas de ces aromates, dont toute la place est remplie, on fait autour du bûcher des courses à cheval, tout l'ordre des chevaliers court en décrivant un cercle, et, dans un certain ordre, exécute des évolutions à la pyrrhique; les chevaliers sont suivis de chars marchant en ordre, dont les conducteurs, revêtus de pourpre, représentent tous les plus illustres généraux ou empereurs romains. Tous ces exercices terminés, le successeur de l'empereur prend une torche, l'approche du bûcher; alors les assistans jettent aussi des brandons de toutes parts : les aromates, les parfums s'enflamment en un instant, et au milieu de cet embrasement s'élève du faîte de l'édifice un aigle qui, montant avec la flamme, porte au ciel, à ce que croit le peuple, l'âme de l'empereur, qui dès ce jour est compté au nombre des dieux (1). »

N° 7.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiae Potestatis COnSvl III · IMPerator · I. *Antonin, Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, empereur pour la première.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℞. L'arrivée d'Esculape dans l'île du Tibre. La galère passe sous le pont du Tibre; on distingue dedans un personnage faisant un geste d'admiration, à la vue du serpent sacré qui s'élance dans l'île, dans laquelle on distingue des constructions et un arbre. Le dieu du Tibre, couché, semble accueillir avec joie le nouvel hôte de Rome. Exergue : AESCVLAPIVS. (Médaillon de bronze.)

Ce médaillon, ainsi que ceux nos 8, 9 et 10, fait partie d'une suite qu'Antonin fit graver pour retracer les antiques traditions de Rome. Antonin, originaire de Lanuvium, se considérait comme issu d'une ancienne famille latine, et il attachait en conséquence une grande importance à tout ce qui rappelait les souvenirs du Latium. On lit dans Capitolin qu'il fit restaurer les temples de Lanuvium (*In Ant. Pio VIII*). Pausanias (1) nous apprend qu'il favorisa beaucoup les habitans de Pallantium, bourgade qu'il éleva au rang de ville, dont il fit les habitans libres et exempts d'impôts, uniquement parce qu'on racontait qu'Evandre était parti de ce lieu pour aller fonder une colonie sur les bords du Tibre, et que cette colonie était devenue plus tard une partie de Rome. C'est de là que vint, par le changement de deux lettres, le nom du mont Palatin (*Palatium*).

L'événement auquel le présent médaillon fait allusion est un des plus connus de l'histoire romaine. L'an de Rome 461, 293 avant J.-C., la peste désolant la ville, on envoya dix des principaux citoyens, sous la conduite de Q. Ogulnius, pour chercher Esculape à Epidaure. Pendant qu'ils admiraient la statue du dieu, qu'ils voulaient emporter à Rome, un serpent sortit tout à coup du temple, traversa la ville, et se rendit de lui-même au vaisseau des Romains, où il se coucha dans la chambre d'Ogulnius. Arrivé près de Rome, le serpent s'élança de lui-même dans l'île du Tibre, et se cacha dans les roseaux. Aussitôt on décida de bâtir dans ce lieu même un temple à Esculape, et la peste cessa (2).

N° 8.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiae Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à gauche d'Antonin, lauré.

℞. COCLES. Horatius Coclès se jetant dans le Tibre au moment où le pont est coupé par un soldat casqué. Sur l'extrémité du pont, du côté de Rome, deux personnages revêtus du paludamentum, sans doute les deux consuls romains; sur l'autre, deux guerriers étrusques, dont l'un lance son javelot sur Horatius Coclès. (Médaillon de bronze.)

Tout le monde sait l'histoire d'Horatius Coclès. On a représenté sur ce médaillon le moment où le héros, après avoir soutenu seul l'effort des Etrusques, jusqu'à ce que le pont Sublicius fût coupé, s'élance dans le Tibre, et, sans avoir perdu son bouclier, revient parmi les siens. (Voy. le commentaire du n° 8 au commencement.)

N° 9.

IMPerator Titvs AELivs CAESar HADRIanvs ANTONINVS AVGvstvs PIVS. *L'empereur Titus, Ælius, César, Hadrien, Antonin, Auguste, pieux.* Buste à gauche d'Antonin, lauré.

℞. Le champ de ce revers est divisé en deux parties. Sur la ligne supérieure, on voit rangés dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche : Le temple rond de Vesta, avec les portes ouvertes; un autel, probablement celui de Vesta; un groupe représentant Enée emportant son père Anchise sur ses épaules; le figuier ruminal, dont la racine est entourée d'une espèce de caisse; au-dessous un autre groupe colossal représentant la truie de Lavinium et ses trente petits, placée au centre d'une enceinte de murailles qui doivent être celles de Lavinium.

Médaillon de bronze.

On vient de voir, dans le commentaire du n° 7, les motifs qui déterminèrent Antonin à consacrer par des monumens les plus anciens souvenirs de l'origine des Romains. La disposition de la médaille que nous reproduisons nous persuade que le but de l'artiste qui l'a exécutée a été de réunir quelques-uns de ces monumens à ceux d'une date plus ancienne qui rappelait aux Romains leur origine. C'est ainsi qu'on voit à côté du groupe d'Enée emportant Anchise, qui sans doute avait été dédié par Antonin, le temple et l'autel de Vesta avec le figuier ruminal, et le groupe de la truie qui existait à Lavinium, suivant les témoignages réunis de Varron (*de Re Rust.*, II, 4, 18) et de Lycophron (*Alexandra*, v. 1259, 1260). C'est ce qu'indiquent les murs de ville qui entourent ce dernier monument.

Nous n'avons, quant à ce qui concerne le groupe de la truie et de ses petits, qu'à rappeler les vers de Virgile qui décrivent le prodige dont, suivant la prédication d'Helenus et du Tibre, fut frappé Enée à son débarquement en Italie

Quum tibi sollicito secreti ad fluminis undam
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus
Triginta capitum fetus enixa jacebit,
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati :
Is locus urbis erit, requies ea certa laborum.
(Æneid. III, 389 et suiv., et VIII, 42-48).

« Quand parcourant les bords inhabités du fleuve, tu trouveras à l'ombre des chênes « une truie couchée, avec sa portée de trente têtes, blanche, entourée de ses blancs rejetons pendus à ses mamelles, là sera l'emplacement de la ville que tu dois fonder; là,

(1) Hérodien, IV, 2

(1) VIII, p. 688.

(2) Ovid. *Metam.* XV 622 et suiv. — Aurel. Victor, *de Vir. ill.* c. 22. — Val Maxim. I. 8. § 2; etc. etc.

« le terme assuré de tes travaux. » Cette ville était Lavinium ; les trente petits de la truie indiquaient qu'après trente ans révolus, une colonie devait pénétrer de Lavinium dans l'intérieur du pays, et la couleur de la truie et de sa portée désignait à l'avance le nom d'*Albe*, la ville sortie de Lavinium. On lira avec fruit sur ce sujet l'*Excursus II* de Heyne, au livre VII de l'*Enéide*.

Je vois dans l'arbre placé au-dessus de la *truie*, le figuier ruminal, un des objets à la conservation desquels le salut de Rome était attaché. Les auteurs anciens paraissent distinguer le *ficus ruminalis* du *ficus navia* ; or, en parlant de ce dernier arbre, Festus *V. ficus*, mentionne une circonstance qui paraît se rapporter à notre médaillon : *à divinis etiam responsis promittentibus, quandiu ea viveret, libertatem populi romani incolumem mansuram, ideoque coli et subseri ex illo tempore cœptum.* « Les oracles ayant « promis que tant que ce figuier vivrait, l'indépendance du peuple romain demeurerait « sans atteinte, depuis ce temps on en prit soin, et *on le garnit par dessous d'une en-* « *veloppe tressée.* » C'est ainsi, du moins, que j'interprète le verbe *subseri* (de *sero*, *serui*, entrelacer, tresser). Il arrive en effet souvent que pour protéger les racines d'un arbre, on accumule à l'entour de la terre végétale qu'on soutient au moyen d'une claie circulaire, et c'est ainsi que s'explique l'espèce de caisse qui garnit le pied du figuier. Je laisse d'ailleurs au lecteur érudit à décider si le figuier ruminal et le figuier navia étaient ou n'étaient pas un seul et même arbre, et le loisir me manque pour traiter cette question. (Voyez le commentaire du n° 8, au commencement.)

N° 10.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae TRibvnitiae Potestatis COnSvl III. *Antonin, Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℞. Enée et Ascagne descendant de leur vaisseau et abordant sur le sol de l'Italie ; sur le rivage, une truie allaitant ses petits au pied d'un chêne. Au-dessus, les murailles d'une ville, un édifice et le figuier, comme sur la médaille précédente.

Médaillon de bronze.

Voyez au n° 9, et le commentaire du n° 8, au commencement.

Ce médaillon, qui au premier abord semble reproduire les mêmes objets que le précédent, présente néanmoins quelques notables différences. Ce n'est plus la réunion de monumens relatifs à l'origine de Rome qu'on a sous les yeux, c'est la scène même de l'*Enéide* que l'artiste a voulu représenter. Denys d'Halicarnasse (*Ant. I*, 56), complétant le récit de Virgile, raconte que la truie qu'on s'apprêtait à immoler s'étant dérobée à l'autel, Enée la poursuivit sur une colline voisine, où l'animal étant tombé à terre, une voix sortant de la forêt mit fin au doute qui agitait le héros troyen. Le moment choisi par l'artiste est celui où Enée, quittant son vaisseau, aperçoit la truie couchée sur le rivage du Tibre, à l'ombre d'un chêne. La colline au dessus est celle de Lavinium, où la truie devra s'arrêter après sa course. L'édifice qui surmonte cette colline est différent de celui qu'on voit sur le médaillon précédent. Je distingue sur celui-ci la forme simple du temple de Vesta : ici je vois deux constructions réunies. Est-ce la chapelle (καλιάς) qu'on voyait encore du temps de Denys d'Halicarnasse (I, 57), à l'endroit où la truie avait été immolée ? S'il en était ainsi, on ne saurait plus que faire du figuier *ruminalis* ou *navia*, qui, en aucun cas, n'a pu être placé à Lavinium. La difficulté que je viens d'indiquer en dernier lieu me semble presque impossible à résoudre.

N° 11.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Antonin, la tête nue.

℞. Dans une couronne de laurier : Senatvs Popvlvs Qve Romanvs AMPLIATORI CIVIVM. *Le sénat et le peuple romain, à celui qui a augmenté le nombre des citoyens.*

Médaillon de bronze.

L'éloge donné à Antonin sur cette médaille fait peut-être allusion aux soins qu'il eut de faire élever des enfans, à l'exemple de ses prédécesseurs. (Voyez ce que nous disons à ce sujet en parlant des *Puellae Faustinianae*, pl. XXXIII, n° 6, et comparez Eckhel, *D. N.*, tom. VII, p. 40. L'expression *ampliatori civium* est un ἅπαξ λεγόμενον. *Furnaletto* a adopté l'interprétation qu'Eckhel en avait donnée.

N° 12.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriæ TRibvnitiæ Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à gauche d'Antonin, lauré.

℞. Dans une couronne de laurier : Senatvs Popvlvs Qve Romanvs. Annvm Novvm Favstvm Felicem OPTIMO PRINCIPI PIO. *Le sénat et le peuple romain souhaitent la nouvelle année heureuse et prospère à l'excellent prince pieux.*

Médaillon de bronze.

Voy. sur la cérémonie des vœux annuels en faveur des empereurs, qui avait lieu dans les premiers jours de janvier, l'excellente dissertation d'Eckhel *D. N. V*, tome VIII, p. 475

PLANCHE XXXIII.

N° 1.

Lvcivs · AELIVS CÆSAR. *Lucius Elius Cæsar.* Buste à droite d'Elius César.

℞. TRibvnitiae POTestatis COnSvl II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* Hygie assise sur un siége à dossier, le coude appuyé sur la tête d'une figure qui fait partie de l'ornementation du siége ; de la main droite, la déesse présente un gâteau au serpent qui s'élève au-dessus d'un autel orné d'une guirlande. Exergue : SALVS. *Salut.*

Grand bronze.

Cette médaille fait sans doute allusion à la mauvaise santé d'Elius César. (Voyez planche XXXII, n° 1, pour la biographie.)

N° 2.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae TRibvnitiae Potestatis XXII. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-deuxième fois.* Buste à droite d'Antonin, la tête nue, avec l'égide.

℞. Pater Patriae TRibvnitiae POTestatis COnSvl III. *Père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Enée fuyant, emportant sur ses épaules son père Anchise chargé des pénates, et tenant par la main son jeune fils Iule. Exergue : Senatvs Consvlto.

Grand bronze.

Énée porte le *paludamentum* romain, comme les héros grecs et troyens sur les peintures de la *Casa Omerica* à Pompéi et sur les vases de Berthouville. (Raoul-Rochette, *Mon. ined.; Odyss.*, p. 278.) Le caractère de la composition indique un groupe sculptural placé probablement par Antonin dans un des principaux édifices de Rome. On a déjà vu ce groupe sur le médaillon, pl. XXXII, n° 9.

N° 3.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae TRibvnitiae · Potestatis COnSvl III. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℞. REX ARMENIIS DATVS. *Roi donné aux Arméniens.* L'empereur, debout, revêtu de la toge, couronnant Achéménides, roi d'Arménie, qui est devant lui en costume militaire. Exergue : Senatvs Consvlto.

Grand bronze.

L'empereur est représenté beaucoup plus grand que le roi d'Arménie ; c'est sans doute par le même sentiment qui guidait les Egyptiens dans leurs représentations historiques, où les rois sont beaucoup plus grands que les autres hommes.

Après la mort de Parthamaspatès, roi d'Arménie, Achéménidès son fils ne voulut pas recevoir le diadème des mains de Vologèse, roi des Parthes, quoiqu'il fût lui-même de la race des Arsacides ; mais au contraire, pour se concilier l'amitié des Romains, il aima mieux le recevoir d'Antonin. Il envoya donc des ambassadeurs à Rome, pour solliciter cette faveur qui lui fut accordée, comme on l'apprend seulement par cette médaille ; car les historiens romains ne disent pas un mot de ce fait important. Du reste, il paraît que cette démarche excita la colère de Vologèse, car on lit dans Capitolin (1) que l'empereur empêcha le roi des Parthes d'attaquer les Arméniens seulement en lui écrivant (2)

(1) *In Ant. Pio IX.*

(2) Vaillant, *Arsacid. Imp.* p. 525, a le premier commenté cette médaille, d'après un passage de Jamblichus.

N° 4.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae · TRibvnitiae · Potestatis · COnSvl III. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℟. REX · QVADIS · DATVS. *Roi donné aux Quades.* L'empereur, revêtu de la toge, joignant la main avec le roi des Quades, qui paraît revêtu d'un costume militaire. Exergue : Senatvs Consvlto.

Les historiens romains ne parlent pas plus de ce roi donné aux Quades par Antonin, que de celui donné aux Arméniens; ils parlent beaucoup des Quades sous le règne de Marc-Aurèle, et peut-être le roi désigné par notre médaille est-il le même que celui au sujet duquel Capitolin parle en ces termes : « Les Quades, ayant perdu leur roi, disaient qu'ils ne reconnaîtraient son successeur que s'il convenait aux Romains. » (Voy. *In vitâ Marci.*)

N° 5.

IMPerator CAESar Titvs AELivs HADRianvs ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae. *L'empereur César, Titus, Ælius, Hadrien, Antonin Auguste, pieux, père de la patrie.* Buste à droite d'Antonin, lauré, avec l'égide.

℟. COnSvl IIII. *Consul pour la quatrième fois.* TRibvnitiae POTestatis XIII. COnSvl IIII. *(Investi) de la puissance tribunitienne pour la treizieme fois, consul pour la quatrieme.* Antonin, revêtu du paludamentum, debout, accompagné de deux centurions, et donnant la main à la déesse Rome debout et casquée, tenant une lance à la main. Derrière Rome, une figure d'homme ou de femme, portant sur la tête un objet rond, tel qu'un globe, un bouclier ou un vase.

Médaillon de bronze, encadré, qui a pu être placé à une enseigne.

N° 6.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae TRibvnitiae Potestatis · XXII. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-deuxième fois.* Buste à gauche d'Antonin, la tête nue.

℟. Temple en forme de rotonde ouverte, surmonté d'une coupole, dans lequel on distingue la statue de Bacchus barbu, debout, revêtu d'une tunique talaire et de la nébride, tenant de la main droite le thyrse, et de la gauche le canthare. Le temple est accompagné de portiques semi-circulaires dont le faîte est garni de vases et de patères : le popa amène un bouc qu'il va sacrifier. A droite, on voit un ministre apportant une corbeille pleine de fruits. Aux pieds du dieu, un autel.

Médaillon de bronze, publié déjà dans le *Musée Albani*, pl. XXIII, n° 1. Il est à remarquer que la statue de Bacchus Indien, avec l'inscription ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΛΟΣ du *Musée Pio-Clémentin* (Visconti, t. II, pl. XLI), offre la plus grande analogie avec celle qu'on voit dans le temple représenté sur ce médaillon.

N° 7.

ANTONINVS AVGVSTVS PIVS. *Antonin Auguste, pieux.* Buste à droite d'Antonin, lauré, portant l'égide.

℟. Légende effacée. Monument qui doit avoir été placé dans un temple élevé à Hadrien par Antonin. On distingue une statue colossale d'Hadrien tenant un sceptre, et trois femmes; un personnage devant un trapezophore semble prêt à distribuer les prix des jeux.

Médaillon de bronze.

Il faudrait pouvoir étudier ce médaillon sur un meilleur exemplaire.

N° 8.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae · TRibvnitiae Potestatis COnSvl · III IMPerator II. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, empereur pour la deuxième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℟. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XII COS IIII. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la douzième fois, consul pour la quatrième fois.* Jeux dans le cirque. Sur le premier plan, des lutteurs; sur le second, qui est plus élevé, une course de chars.

Médaillon de bronze.

N° 9.

ANTONINVS AVGvstvs · PIVS · Pater Patriae · TRibvnitiae · Potestatis xi COnSvl IIII. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne pour la onzième fois, consul pour la quatrième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré.

℟. Le combat des Centaures et des Lapithes; on distingue Thésée au milieu des combattans. Dans le fond, le temple tétrastyle de Jupiter.

Médaillon de bronze.

N° 10.

ANTONINVS AVGvstvs PIVS Pater Patriae · TRibvnitiae Potestatis · XXIII. *Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-troisième fois.* Buste à droite d'Antonin, lauré, revêtu d'une armure.

℟. La Victoire érigeant un trophée; au pied de ce trophée, l'Afrique, coiffée d'une peau d'éléphant, à demi-couchée, et adossée à une armure, tenant de la main gauche des épis, et posant la droite sur un lion. A gauche, l'empereur debout, lauré, en costume militaire, appuyé sur une haste, et tenant de la main gauche un javelot. Exergue : COnSvl IIII.

Médaillon de bronze.

On peut citer, pour expliquer ce médaillon, le passage de *Capitolin* qui nous apprend qu'Antonin força les Maures à demander la paix, et peut-être aussi celui où il parle des séditions qu'il réprima en Egypte. (Voy. Capitolin, *in Ant. Pio V.*)

PLANCHE XXXIV.

N° 1.

DIVVS ANTONINVS. *Le divin Antonin.* Buste à droite d'Antonin, la tête nue.

℟. CONSECRATIO. *Consécration.* Antonin porté sur l'aigle qui vole vers les cieux. La Terre à demi-nue, couchée, faisant un geste d'étonnement.

Médaillon de bronze retouché.

Sur les cérémonies de l'apothéose, voy. pl. XXXII, n° 6.

§ II. FAUSTINE MÈRE.

N° 2.

DIVA AVGVSTA FAVSTINA. *La divine Auguste Faustine.* Buste à droite de Faustine la mère, voilée.

℟. Jeune fille dansant ou marchant sur la pointe des pieds, tenant d'une main le bord de la tunique, et de l'autre portant un flambeau; elle a la tête penchée vers la terre. On

pourrait peut-être aussi voir ici une femme dansant dans une cérémonie mystique, ou plutôt Diane descendant sur le Tmolus, pour visiter Endymion.

Médaillon de bronze.

Annia Galeria Faustina, désignée par les numismatistes sous le nom de Faustine la mère, naquit l'an de Rome 858, de J.-C. 105, sous le règne de Trajan. Elle était fille de Marcus Annius Verus, personnage consulaire, préfet de Rome, aïeul paternel de Marc-Aurèle, et était en conséquence tante paternelle de cet empereur. Faustine épousa Antonin lorsqu'il était encore simple particulier. Elle reçut le titre d'*Augusta* en même temps que son mari reçut celui de *Pius*. Capitolin (1) nous apprend que cette princesse passa pour avoir des mœurs trop légères, et qu'Antonin souffrit patiemment ses désordres. Faustine ne jouit pas longtemps du rang suprême; elle mourut la troisième année du règne d'Antonin, l'an de Rome 874, de J.-C. 141. Elle avait vécu trente six ans trois mois et onze jours, ce que nous apprend une inscription rapportée par Gruter (2). Faustine donna à son mari deux fils : Marcus Galerius Antoninus, dont on ne sait le nom que par les médailles, et M. Aurelius Fulvius Antoninus, connu seulement par l'inscription rapportée par Pagi (V. *Crit. Baron. ad V. C.* 914); et deux filles : Aurelia Fadilla, mariée à Lamia Syllanus, qui était déjà morte lorsque son père partit pour son gouvernement d'Asie sous Hadrien; et Faustine, dite la jeune, qui épousa Marc-Aurèle son cousin germain

N° 3.

DIVA FAVSTINA. *La divine Faustine*. Buste à gauche de Faustine.

℞. AETERNITAS. *L'éternité*. Carpentum dans lequel est placée l'*image* de Faustine assise, traînée par deux éléphans, chacun monté par un kornak.

Denier d'or.

N° 4.

DIVA AVGvsta FAVSTINA. *La divine Auguste Faustine*. Buste à droite de Faustine.

℞. AETERNITAS. *L'éternité*. Temple hexastyle, au milieu duquel est placée la statue assise de Faustine en Junon, tenant le sceptre. Le fronton du temple est décoré d'un bas-lief. Sur le sommet, un quadrige; aux deux extrémités, une victoire de face portant un bouclier sur la tête. Devant le temple, une grille à hauteur d'appui.

Denier d'or.

N° 5.

DIVA FAVSTINA. *La divine Faustine*. Buste à droite de Faustine mère, diadémée, en Vénus Victrix.

℞. AVGVSTA. *Auguste*. La Fortune debout, tenant le globe et appuyée sur un bouclier.

Denier d'or.

N° 6.

DIVA FAVSTINA. *La divine Faustine*. Buste à droite de Faustine.

℞. PVELLAE FAVSTINIANAE. *Les jeunes Faustiniennes*. Faustine, assise sur un tribunal; près d'elle, l'empereur debout tend les mains pour recevoir un enfant qui lui est présenté par une femme. Au pied du tribunal, un homme amenant aussi un enfant.

Denier d'or.

Capitolin nous apprend qu'Antonin fonda un collége de jeunes filles nourries à ses dépens, qui furent appelées *Puellæ Faustinianæ*. (Voy. *in Ant. Pio VIII*.) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. VII, cite plusieurs inscriptions dédiées par les Puellæ Faustinianæ.

N° 7.

Buste à droite de Faustine la mère, diadémée.

Camée du Cabinet de France.

N° 8.

DIVA AVGVSTA FAVSTINA. *La divine Auguste Faustine*. Buste à gauche de Faustine, voilée.

(1) Cf. *In Antonino*.

(2) Cf. p. 261. 3

℞. MATRI DEVM SALVTARI. *A la mère salutaire des dieux*. Temple de Cybèle, vu obliquement. Au milieu, la statue de Cybèle, assise, appuyée sur le tympanum entre deux lions. A l'extérieur du temple, Atys appuyé sur le pin.

Médaillon de bronze.

Consorniate, comme Eckhel, l'avait dit sans avoir vu la pièce du Cabinet de France. (Voy. t. VII, p. 40.) C'était sans doute une tessère pour le jeûne, en l'honneur de Cybèle

N° 9.

Μαρκος Γαλεριος ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΟϹ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΥΙΟϹ. *Marc Galère Antonin, fils de l'empereur Antonin*. Buste à droite de Galère Antonin.

℞. ΘΕΑ ΦΑΥϹΤΕΙΝΑ. *La divine Faustine*. Buste à droite de Faustine mère, voilée.

Mionnet, inc., tom. VI, p. 703, n° 604

Capitolin (*in Antonino Pio. I*) nous apprend que Faustine donna deux fils à Antonin, mais il tait les noms de ces fils. La présente médaille supplée au silence de l'histoire. Elle nous apprend le nom d'un de ces fils. On a vu plus haut (pl. XXXIV, n° 2) qu'une inscription avait révélé le nom du second. (Voy. la biographie de Faustine.) Le nom de Θεα, *Diva*, donné à Faustine, au revers, nous apprend que cet enfant survécut à sa mère, et qu'il vivait encore l'an 858 de Rome, de J.-C. 141. C'est là tout ce qu'on sait de ce fils d'Antonin.

§ III. MARC-AURÈLE.

N° 10.

AVRELIVS CAESAR AVGvsti PII Filivs TRibvnitiae Potestatis II COnSvL. *Aurélius César, fils de l'empereur Pius, (investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul*. Buste à gauche de Marc-Aurèle, la tête nue, avec le paludamentum.

℞. Hercule, lauré, la peau de lion sur l'épaule, portant un trophée de la main gauche, et de la droite la massue, monté sur un char traîné par quatre centaures portant les attributs des Saisons. Le Printemps est représenté par un chevreau; l'Été, par une faucille; l'Automne, par un canistrum rempli de raisin; le centaure qui figure l'Hiver est voilé, et tient un vase d'une main; de l'autre, il semble semer. Exergue : TEMPORVM FELICITAS. *Félicité des temps*.

Médaillon de bronze. (Voyez le médaillon n° 1, pl. XXXVIII, où les génies des quatre Saisons sont représentés avec leurs attributs plus distinctement qu'ici.)

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MARC-AURÈLE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
874	121	Marc-Aurèle naît à Rome, le 26 avril, pendant qu'Annius Verus, son aïeul, exerçait le consulat pour la seconde fois. Son père, Annius Verus, avait été décoré de la préture; sa mère, Domitia Calvilla Lucilla, était fille de C. Calvisius Tullus, personnage consulaire. La famille de Marc-Aurèle, qui, selon Dion, était alliée à celle d'Hadrien, était originaire de la ville de Succubo, dans la Bétique; il reçut en naissant les noms de Marcus Catilius Severus; ces deux derniers noms lui venaient de son bisaïeul maternel. Après la mort de son père, il fut nommé M. Annius Verus, comme ses ancêtres. Hadrien lui donna le surnom de Verissimus; et après qu'il eut été adopté par Antonin, il prit les noms de M. Elius Aurelius Verus Cæsar. Parvenu à l'Empire, il changea le nom de Verus, qui l'aurait pu faire confondre avec son collègue, en celui d'Antoninus. Annius Verus, père de Marc-Aurèle, mourut étant en charge comme préteur. Son fils, alors en bas âge, fut dès lors élevé dans la maison de son aïeul, Annius Verus. Peu après, il fut amené à la cour d'Hadrien, dont il était parent. Les plus célèbres philosophes furent chargés de l'éducation de Marc-Aurèle.
879	136	Le jeune Marc-Aurèle, âgé de quinze ans, est gratifié de la robe virile.
891	138	Elius César meurt. Antonin est adopté par Hadrien, à la condition d'adopter lui-même le fils d'Elius César, depuis l'empereur Verus, nommé alors Lucius Cejonius Commodus,

. et le jeune Marc-Aurèle. Hadrien meurt à Baïes. Antonin lui succède comme empereur

On ne sait si l'acte d'adoption de Verus et de Marc-Aurèle eut lieu la première ou la deuxième année du règne d'Antonin.

893 140 Marc-Aurèle est consul pour la première fois, avec Antonin, qui l'est pour la troisième.

897 144 Marc-Aurèle est consul pour la deuxième fois.

900 147 Marc-Aurèle épouse Faustine, fille d'Antonin et de Faustine l'ancienne, et est investi de la puissance tribunitienne ainsi que du pouvoir proconsulaire à l'extérieur de la ville

914 161 Antonin meurt à Laurium, le 7 mars. Marc Aurèle succède à l'Empire, y associe son frère adoptif, le jeune Commodus, lui donne le nom de Verus, que lui-même quitte pour prendre celui d'Antoninus, et le fiance à sa fille Lucille. Naissance de Commode, fils et successeur de Marc-Aurèle.

915 162 Vologèse III, roi des Parthes, envahit la Syrie. Lucius Verus part pour le combattre. Marc-Aurèle reste à Rome, d'où il surveille les mouvemens des Cattes, qui troublaient la Germanie.

916 163 Pendant que Verus se fait donner des fêtes dans toutes les villes de l'Orient, Statius Priscus et Martius Verus poussent vigoureusement la guerre en Syrie et soumettent l'Arménie. Ces victoires valent le titre d'*Imperator* à chacun des Augustes.

Naissance d'Annius Verus, second fils de Marc-Aurèle. (V. sa biographie, pl. XXXVI, n° 11.)

917 164 Marc-Aurèle conduit jusqu'à Brindes sa fille Lucille à son fiancé l'empereur Verus, qui vient de Syrie jusqu'à Ephèse pour la recevoir. Marc-Aurèle prend le titre d'Arméniaque.

919 166 Marc-Aurèle triomphe avec Verus. Les deux empereurs sont décorés du titre de *Parthicus Maximus* et de celui de *Médique*.

920 167 L'Empire est désolé par une peste qu'on crut avoir été amenée d'Orient par Verus. Les Marcomans, les Quades et presque tous les peuples du Septentrion se soulèvent contre l'Empire. Les historiens comparent les dangers que court alors Rome à ceux des guerres Puniques. Les deux empereurs partent pour la Germanie au commencement de cette année.

921 168 Les Barbares demandent et obtiennent la paix, à l'arrivée des deux empereurs. Les empereurs reviennent à Rome

922 169 Les Barbares se révoltent de nouveau. Les empereurs repartent et vont attendre, à Aquilée, le moment d'entrer en campagne. La peste se déclare dans cette ville. Les empereurs retournent à Rome, tous deux dans le même char. Verus est attaqué d'apoplexie, et meurt à Altinum, à l'âge de trente-neuf ans. Marc-Aurèle, resté seul empereur, rapporte à Rome le corps de son collègue, lui fait décerner les honneurs de l'apothéose, et, à la fin de l'année, reprend la route de la Germanie

923 170 Marc-Aurèle presse avec vigueur la guerre contre les Marcomans. Il établit son quartier-général dans la Pannonie.

925 172 Le titre de Germanicus est déféré à Marc-Aurèle.

926 173 Il poursuit le cours de ses victoires sur les Germains.

927 174 Marc-Aurèle remporte sur les Quades une victoire qui fut due en partie à des circonstances extraordinaires on y vit l'intervention immédiate de la Divinité. Les Romains, privés d'eau depuis longtemps, recueillaient dans leurs casques la pluie d'une nuée qui venait de crever sur leur camp, lorsque les Quades profitèrent de ce moment pour les attaquer; mais un orage épouvantable les mit en déroute, et donna aux Romains une victoire facile. La pluie et l'orage sont attribuées, sur la colonne Antonine, à Jupiter *Pluvius* et *Fulminans*. Les historiens chrétiens, Eusèbe (1) et Xiphilin (2), l'abréviateur de Dion, attribuèrent cet événement aux prières des soldats d'une légion de chrétiens, qui, depuis ce miracle, aurait été surnommée *la Légion fulminante*.

928 175 Les Barbares étant battus de tous côtés, et forcés à demander la paix, Marc-Aurèle prend les titres de Germanique et de Sarmatique. Avidius Cassius, célèbre général, se révolte et se fait proclamer empereur : l'Égypte et une partie de l'Orient se déclarent pour lui. Marc-Aurèle part pour réprimer cette rébellion. Avidius Cassius est tué par les siens pendant ce voyage; sa tête est envoyée à l'empereur, qui lui fait donner les honneurs de la sépulture. Faustine la jeune, femme de l'empereur, meurt subitement d'une goutte remontée, à Halala, en Cappadoce, près du mont Taurus. Marc-Aurèle déifie son épouse, et lui fait construire à Halala, qui devient Faustinopolis, un temple que, plus tard, Elagabale dédia au Soleil.

929 176 Marc-Aurèle, accompagné de son jeune fils Commode, visite l'Egypte, théâtre principal de la révolte d'Avidius Cassius, la Syrie, la Palestine, et séjourne quelque temps à Athènes; il revient à Rome, où il triomphe, avec son fils Commode, des Germains et des Sarmates.

930 177 Marc-Aurèle nomme Commode consul pour la première fois, et lui communique le titre de Père de la Patrie.

931 178 Les Germains s'étant de nouveau ligués contre l'Empire, l'empereur part avec son fils Commode pour les soumettre

932 179 Les Marcomans, les Hermundures, les Quades et les Sarmates sont défaits dans une bataille sanglante. Marc-Aurèle est appelé Imperator pour la dixième et dernière fois.

933 180 Après avoir presque entièrement exterminé les Marcomans, Marc-Aurèle meurt à Vienne, le 17 mars, à l'âge de cinquante-huit ans onze mois; il avait régné dix-neuf ans. On soupçonna Commode de l'avoir empoisonné.

N° 11.

AVRELIVS CAESAR AVGvsti PII · Filivs · COnSvl · II. *Aurélius César, fils de l'empereur Pius, consul pour la deuxième fois*. Buste à droite de Marc-Aurèle, la tête nue.

℟. VOTA PVBLICA. *Vœux publics*. L'empereur, revêtu de la toge, joignant la main avec Faustine, voilée; au milieu, une figure de femme, sans doute Junon Pronuba. Exergue : Senatvs Consvlto.

Grand bronze, frappé sans doute l'année du mariage de Marc-Aurèle avec Faustine, l'an de Rome 900, de J.-C. 147.

N° 12.

ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙCαρ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC CΕΒαστος. *L'empereur César Antonin Auguste*. Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré.

℟. ΓΕΡμανικος CΑΡματικος ΔΗΜαρχικης ΕΞουσιας ΛΓ ΥΠΑΤος Γ. *Germanique, Sarmatique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trente-troisième fois, consul pour la troisième fois*. Aigle les ailes éployées, tenant dans son bec une couronne de laurier, posé sur une cuisse d'animal; en bas, astre et tête de bélier. (*Voy*. pl. XXXVIII, 12.) Argent 7.

Médaillon de la ville d'Antioche. (Mionnet, t. V, p. 177, n° 244.)

Cette pièce est d'une extrême rareté Eckhel ne l'a pas connue. Elle est de l'an de Rome 932, de J. C. 179, et fut frappée, il faut le remarquer, après la défaite d'Avidius Cassius, et après que Marc-Aurèle eut rétabli d'une manière solide l'autorité impériale dans l'Orient.

PLANCHE XXXV.

N° 1.

Marcvs ANTONINVS AVGvstvs · TRibvnitiae · Potestatis · XXVIII. *Marc Antonin Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-huitième fois*. Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré, revêtu d'une armure.

℟. IMPerator VI COnSvl III. *Empereur pour la sixième fois, consul pour la troisième*. L'empereur, revêtu du paludamentum, tenant de la main droite la haste, et portant un trophée sur l'épaule, entre dans la ville par un arc triomphal. Il est précédé par deux vexillaires, et suivi par la Victoire, qui le couronne. Dans le fond, le temple de Jupiter Capitolin, devant lequel est un autel, et un autre édifice. Exergue : ADVENTVS AVGvsti. *Arrivée de l'empereur*.

Médaillon de bronze.

Si ce médaillon est de coin romain, comme il n'est guère permis d'en douter, il nous apprend que Marc-Aurèle revint à Rome l'année 927 de Rome, ce que taisent les historiens

N° 2.

Marcvs ANTONINVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs TRibvnitiae Potestatis XXX. *Marc Antonin Auguste, Germanique, Sarmatique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trentième fois*. Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré.

℟. IMPerator VIII COnSvl III Pater Patriae. *Empereur*

(1) *Chronic*.

(2) LXXI. § 10.

pour la huitième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie. Un trophée. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. Exergue : DE SARMATIS. *Sur les Sarmates.*

Grand bronze.

Voyez, plus haut, le sommaire de la vie de Marc-Aurèle, année de Rome 929.

N° 3.

MARCVS AVRELIVS ANTONINVS AVGVSTVS. GERMANICVS SARMATICVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXXIIII. *Marc-Aurèle Antonin, Auguste, Germanique, Sarmatique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trente-quatrième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré, revêtu d'une armure.

℞. CONSVL III. PATER PATRIAE IMPERATOR X. *Consul pour la troisième fois, père de la Patrie, empereur pour la dixième fois.* Le dieu d'un fleuve, couché, appuyé sur son urne, la main droite posée sur une barque; sur le second plan, un pont.

Médaillon de bronze.

Ce médaillon, sur lequel Marc-Aurèle est appelé empereur pour la dixième fois, est de l'an 932 de Rome, l'avant-dernière année du règne de ce prince. Sans doute le pont représenté ici fut jeté sur un des fleuves de la Germanie.

N° 4.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXVII. *Marc Antonin Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-septième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré, revêtu d'une armure.

℞. RESTITVTORI ITALIAE. IMPERATOR VI CONSVL III. *Au restituteur de l'Italie. — Empereur pour la sixième fois, consul pour la troisième fois.* Marc-Aurèle, la tête nue, revêtu du paludamentum et tenant un sceptre militaire, peut-être le *bâton de vigne, vitis*, tend la main à l'Italie, qui, à genoux devant l'empereur, lui présente un globe. Exergue : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Cette médaille est de l'an 926 de Rome; Marc-Aurèle était alors en Germanie. Sans doute l'Italie remercie l'empereur de l'avoir délivrée de la crainte des Germains

N° 5.

IMPERATOR ANTONINVS AVGVSTVS CONSVL III · IMPERATOR VERVS CONSVL II. *L'empereur Antonin Auguste, consul pour la troisième fois. L'empereur Vérus, consul pour la deuxième fois.* Bustes en regard de Marc-Aurèle et de Vérus, tous deux la tête nue.

℞. VICTORIAE AVGVSTORVM. *A la victoire des empereurs.* La Victoire courant à droite, tenant une couronne.

Médaillon de bronze. (Voyez le sommaire de la vie de Marc-Aurèle, à l'année 916.)

N° 6.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXVI. *Marc Antonin Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-sixième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré.

℞. IMPERATOR VI CONSVL III. *Empereur pour la sixième fois, consul pour la troisième fois.* L'empereur, en costume militaire, passant sur un pont de bateaux, suivi par son armée. Exergue : VIRTVS AVGVSTA. *Valeur auguste.*

Grand bronze.

On doit voir ici la représentation d'un passage du Danube. L'année 925 de Rome, date de cette médaille, Marc-Aurèle faisait la guerre dans la Pannonie.

Eckhel a cru voir ici un passage du Danube; mais en rapprochant cette médaille d'un bas-relief de la colonne Antonine (Voyez Bartoli, Colonna Antonina, Tav. 53), on s'aperçoit qu'il est question d'un pont jeté sur le Gran, ou sur la Vistule, selon Bellori.

N° 7.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS ANTONINVS AVGVSTVS PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XVI CONSVL II. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste, souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la seizième fois, consul pour la deuxième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Statue équestre de l'empereur Marc-Aurèle tenant le parazonium.

Médaillon de bronze, de l'an 924 de Rome, époque de l'accomplissement des premiers vœux formés pour dix ans.

Est-il besoin de rappeler que la statue équestre de Marc-Aurèle, représentée ici, fait encore aujourd'hui l'ornement du Capitole?

N° 8.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS ARMENIACVS PARTHICVS MAXIMVS. *Marc Antonin Auguste, Arméniaque, Parthique, très-grand.* Buste à gauche de Marc-Aurèle, lauré, revêtu d'une armure.

℞. TRIBVNITIAE POTESTATIS XXII IMPERATOR IIII CONSVL III. *(Investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-troisième fois, empereur pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois.* Deux Victoires tenant un bouclier votif, sur lequel on lit : SENATVS POPVLVS QVE ROMANVS VICTORIAE PARTHICAE. *Le sénat et le peuple romain pour la victoire parthique.* Au-dessous du bouclier, la Parthie assise.

Médaillon de bronze, de l'an de Rome 922.

C'est ici le premier exemple de ce type des deux Victoires tenant un bouclier qui s'est perpétué jusque sur les monnaies byzantines.

N° 9.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS GERMANICVS SARMATICVS · TRIBVNITIAE POTESTATIS XXX. *Marc Antonin Auguste, Germanique, Sarmatique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trentième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IMPERATOR VIII CONSVL III. *Empereur pour la huitième fois, consul pour la troisième fois.* L'empereur, revêtu du costume militaire, présente une statue de la Victoire à la déesse Rome, assise sur une armure, et appuyée sur sa lance.

Médaillon de bronze, de l'an 929 de Rome. (Voyez plus haut le sommaire de la vie de Marc-Aurèle, à cette date.)

N° 10.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS GERMANICVS SARMATICVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXXI. *Marc Antonin Auguste, Germanique, Sarmatique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la trente et unième fois.* Buste à gauche de l'empereur, lauré, portant l'égide, et tenant le sceptre militaire.

℞. Marc-Aurèle et Commode, tous deux tenant des flambeaux allumés et une palme dans un quadrige triomphal; un soldat dirige les chevaux; au-dessus, la Victoire volant, portant une couronne. Exergue : IMPERATOR VIII CONSVL III PATER PATRIAE.

Médaillon de bronze, de l'an 930 de Rome.

Ce médaillon se rapporte au triomphe décerné l'année précédente à Marc-Aurèle et à son fils.

Sur l'exemplaire du Musée de Florence, publié par Eckhel, on ne voit pas de flambeaux; comme l'exemplaire du Cabinet de France, que nous reproduisons, a malheureusement été retouché, on ne peut affirmer que des flambeaux aient été réellement placés par l'artiste dans la main des empereurs

PLANCHE XXXVI.

N° 1.

MARCVS ANTONINVS AVGVSTVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XXVII. *Marc Antonin Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-septième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, lauré.

℞. IMPERATOR VI COnSVL III. *Empereur pour la sixième fois, consul pour la troisième.* Temple supporté par quatre Hermès drapés, surmonté d'un fronton dont le tympan demi-circulaire montre les attributs de Mercure, c'est-à-dire une tortue, un coq, un bélier, le caducée et la bourse. Un ornement en forme de branche de myrte surmonte le rampant du fronton. Au milieu du temple, sur un piédestal, statue de Mercure, coiffé du pétase ailé, tenant le caducée et une patère. Exergue : RELIGIO AVGVSTI. *La religion de l'empereur.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Voyez l'intéressante dissertation qu'Eckhel a consacrée à ce curieux monument numismatique, qui nous atteste la piété de Marc-Aurèle.

N° 2.

DIVVS MARCVS ANTONINVS PIVS. *Le divin Marc Antonin, pieux.* Buste à droite de Marc-Aurèle.

℞. CONSECRATIO. *Consécration.* L'empereur, enlevé sur un aigle. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Sur les cérémonies de l'apothéose, voy. pl. XXXII, n° 6.

N° 3.

FAVSTINA AVGVSTA PII AVGVSTI FILIA. *Faustine Auguste, fille de l'empereur Pius.* Buste à gauche de Faustine.

℞. CONCORDIA. *La Concorde.* Un paon femelle, attribut de Junon.

Eckhel a vu ici une colombe; nous croyons y voir un paon femelle, attribut de Junon.

On ne sait pas en quelle année naquit Annia Faustina, fille de l'empereur Antonin et de Faustine l'ancienne. Hadrien l'avait destinée à Lucius Verus; mais, après la mort de ce prince, Antonin la donna à Marc-Aurèle son cousin, à cause de la trop grande jeunesse de Verus. Elle fut décorée du titre d'Augusta, lorsque son mari n'était encore que César. On accuse Faustine d'avoir mené une vie encore plus dissolue que celle de sa mère; on l'accuse aussi d'avoir fait périr Lucius Verus, et d'avoir pris une part secrète à la conjuration d'Avidius Cassius contre son mari. Elle mourut à Halala, en Cappadoce, l'an de Rome 928, de J.-C. 175. (V. à cette année notre sommaire de la vie de Marc-Aurèle) Faustine donna à son mari un grand nombre d'enfans, entre autres Lucille, mariée à Lucius Verus; Commode, l'empereur, qui eut un jumeau nommé Antoninus, mort à l'âge de quatre ans, et Annius Verus, mort jeune, et dont on connaît des médailles. (Voy. même planche, n° 11.)

N° 4.

FAVSTINA AVGVSTA AVGVSTI PII FILIA. *Faustine Auguste, fille de l'empereur Pius.* Buste à droite de Faustine jeune.

℞. VENVS. Vénus debout, diadémée, vêtue, tenant le sceptre de la main droite, et de la gauche la pomme.

Denier d'or.

N° 5.

FAVSTINA AVGVSTA PII AVGVSTI FILIA. *Faustine Auguste, fille de l'empereur Pius.* Buste à droite de Faustine.

℞. VENVS. Vénus debout, diadémée, vêtue, tenant de la main gauche la pomme, et de la droite le sceptre; à ses pieds un Amour monté sur un dauphin et un triton dans l'attitude de l'admiration.

Médaillon de bronze.

N° 6.

FAVSTINA AVGVSTA PII AVGVSTI FILIA. *Faustine Auguste, fille de l'empereur Pius.* Buste à droite de Faustine.

℞. VENVS. Vénus debout, diadémée, vêtue, tenant de la main gauche la pomme, et de la droite le sceptre. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

N° 7.

FAVSTINA AVGVSTA PII AVGVSTI FILIA. *Faustine Auguste, fille de l'empereur Pius.* Buste à droite de Faustine.

℞. PIETAS. *Piété.* Faustine debout, sous les traits de la Piété, tenant une corne d'abondance de la main gauche, et de la droite une fleur; à ses pieds, une jeune fille, sans doute l'une des nombreuses filles que Faustine donna à son mari. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

On pourrait peut-être aussi voir ici une de ces *Puellæ Faustinianæ* dont nous avons parlé pl. XXXIV, n° 6. Cette institution, fondée par Antonin, a pu être continuée sous Marc-Aurèle et la seconde Faustine.

N° 8.

FAVSTINA AVGVSTA. *Faustine Auguste.* Buste à droite de Faustine, la tête nue.

℞. Isis Pharia courant à droite; elle est coiffée d'un disque entre deux cornes; elle tient à la main le *sistrum*, et a un voile enflé par le vent, passé sous les bras, derrière elle, le phare; devant, un navire à la voile.

Médaillon de bronze.

Cette pièce, du module du moyen-bronze, est classée aux médaillons, parce qu'on n'y voit pas les lettres S · C. (*senatus-consulto*) que le sénat faisait imprimer sur les monnaies de bronze, qui, comme on sait, émanaient directement de son autorité.
Ce médaillon fut fait sans doute à l'occasion d'un vœu pour la navigation.

N° 9.

FAVSTINA AVGVSTA. *Faustine Auguste.* Buste à droite de Faustine.

℞. SÆCVLI FELICITAS. *Félicité du siècle.* Deux enfans sur un siége à dossier. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Ces deux enfans sont Commode et son frère jumeau Antoninus. Sur d'autres exemplaires, on voit au-dessus de leurs têtes les astres des jumeaux divins, protecteurs de Rome, les Dioscures

N° 10.

ΚΟΡΗ CΩΤΕΙΡΑ ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ. *Proserpine, protectrice des habitans de Cyzique.* Buste à droite de Proserpine couronnée d'épis.

℞. ΕΠΙ CΤΡΑΤηγου ΝΑΙΒιου · ΚΥΙΝΤΟΥ. *Sous le préteur Nœvius Quintus.* Proserpine, tenant un flambeau, dans un char traîné par deux centaures qui tiennent un *pedum* et un *calathus;* ces centaures sont précédés par un génie; Silène suit le char, portant un calathus sur la tête; il marche appuyé sur un bâton; une bacchante jouant du tympanum et un satyre jouant de la double flûte, font partie du cortége de Proserpine.

Mionnet, t. II, p. 542, n° 195.

Médaillon de bronze. Module 13.

Il importe de tenir compte de la ressemblance de la Proserpine figurée ici avec Faustine, ressemblance qui a été constatée par Vaillant et Eckhel. Ce dernier objecte qu'on a des médailles de Commode avec le nom du préteur Nævius Quintus; mais 1° qui sait quelle était la durée des fonctions de préteur dans les villes grecques? cette fonction a pu se continuer sous deux règnes; 2° la médaille n'a-t-elle pas pu être frappée sous

Commode, fils de Faustine? 3° il est certain que c'est après la mort de Faustine que cette pièce a dû être frappée. Il existe de nombreuses médailles de Faustine frappées à Cyzique, du vivant de cette impératrice, avec l'inscription : ΦΑΥΣΤΕΙΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ.

N° 11.

COMMODVS CAESar ANTONINI AVGvsti FILivs. *Commodus César, fils de l'empereur Antonin.* Buste à droite du jeune Commode, revêtu de la chlamyde.

℞. ANNIVS VERVS CAESar ANTONINI AVGvsti FILivs. *Annius Verus, César, fils de l'empereur Antonin.* Buste à gauche d'Annius Verus, revêtu d'un manteau.

Médaillon de bronze. (Voyez pl. XXXVIII, n° 1.)

Cette charmante médaille nous offre les portraits des deux jeunes fils de Marc-Aurèle : Commode, qui fut empereur (Voy. le sommaire de sa vie et de son règne, pl. XXXVIII, n° 4), et Annius Verus. Ce dernier, fils de Marc-Aurèle et de Faustine, naquit à Rome, l'an 916, de J.-C. 163, deux ans après Commode. L'an 919 de Rome, de J.-C. 166, à la demande de Lucius Verus, qui revenait d'Orient, Annius Verus fut déclaré César avec son frère Commode. Annius Verus ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il mourut à Préneste, à l'âge de sept ans, l'an de Rome 923, de J.-C. 170, des suites de la résection d'une loupe. Son père lui fit élever des statues, ordonna que son image en or serait portée dans le Cirque, et fit insérer son éloge dans les Chants Saliens.

Ce beau médaillon, d'une conservation parfaite, appartenait à M[lle] Henry, artiste de l'Opéra, aujourd'hui M[me] Vallier, qui le portait enchâssé sur une boite. Elle consulta sur sa valeur Millin, alors conservateur du Cabinet des Médailles, qui, frappé de la beauté de cette pièce, la lui demanda pour le Cabinet, et l'obtint en échange de plusieurs autres médailles moins importantes.

Nous ne pouvons nous dispenser, à l'occasion de ce portrait d'Annius Verus, de parler du bel onyx du Cabinet des Médailles, représentant le buste d'Annius Verus. Ce beau monument, qui provient du Trésor de Saint-Denis, et qui a été indiqué en passant dans la description de Félibien, est entièrement de haut relief. M. Du Mersan l'a publié pour la première fois dans sa *Notice du Cabinet des Médailles*, éd. de 1822. Nous en reproduisons ici le dessin. M. Du Mersan a eu raison de l'attribuer à Annius Verus, et il a cité fort à propos les *petits bronze* de ce prince, où, comme sur l'onyx, il est représenté en Bacchus, couronné de lierre, et les épaules couvertes de raisins ; mais il n'a peut-être pas tenu assez compte de l'inscription, qui est antique. La voici :

VERINVS CONSVLIS PROBAT TEMPORA.
Le petit Verus indique la date du consulat.

Sans croire que cette inscription soit contemporaine de la pierre, on peut conjecturer que ce monument a été envoyé en présent par quelque consul qui aura fait ajouter l'inscription. On sait que les consuls, en entrant en charge, envoyaient des présens, souvent des dyptiques, mais aussi des meubles, des bijoux, etc.

§ IV. LUCIUS VERUS ET LUCILLE.

N° 12.

Lvcivs VERVS AVGvstvs ARMeniacvs PARThicvs MAXimvs TRibvnitiae Potestatis VIII. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique, (investi) de la puissance tribunitienne pour la huitième fois.* Buste à droite de L. Verus, lauré, revêtu d'un paludamentum.

℞. Rome, assise sur une cuirasse, reçoit un rameau que lui présente l'empereur Verus, revêtu de l'habit militaire, et casqué. La Victoire pose une couronne sur le casque de Rome. Exergue : COnSvl III. *Consul pour la troisième fois.*

Médaillon de bronze. Le revers de cette médaille est retouché.

PRINCIPALES EPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE LUCIUS VERUS.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
883	150	Lucius Cejonius Commodus, fils d'Elius César, naquit à Rome, alors que son père était encore simple particulier, l'an de Rome 883, de J.-C. 130, le 15 décembre. On ignore le nom de sa mère. Son père ayant été adopté par Hadrien, l'an de Rome 888, de J.-C. 135, L. Cejonius Commodus entra dans la famille Elia, et fut appelé de ce moment *L. Cejonius Elius Aurelius Commodus*. Son père mourut l'an de Rome 891, de J.-C. 138. Peu après, Hadrien, en adoptant Antonin, obligea son nouveau fils à adopter Lucius Commodus et Marcus Aurelius. A la mort d'Antonin, l'an de Rome 914, de J.-C. 161, Marc-Aurèle donna son nom de Verus à son collègue et frère adoptif, et, par une sorte de compensation, il lui emprunta son nom, Commodus, pour le donner à celui de ses fils qui fut empereur après lui. Pendant la vie d'Antonin, Lucius Commodus vécut sans autre titre que celui de fils d'Auguste.
906	153	Lucius Commodus est questeur.
907	154	Lucius Commodus est consul pour la première fois.
914	161	Lucius Commodus est consul pour la deuxième fois. Antonin étant mort cette même année, Marc-Aurèle, qui succède à ce prince, associe Lucius Commodus à l'Empire, lui donne à la fois les titres de César et d'Auguste, et l'investit des puissances tribunitienne et proconsulaire. C'est alors que Lucius échange son nom de Commodus contre celui de Verus porté jusqu'alors par Marc-Aurèle
915	163	Lucius Verus part pour combattre Vologèse III, roi des Parthes, qui avait enlevé l'Arménie aux Romains.
916	163	Lucius Verus s'arrête dans les villes de la Syrie, pendant que Statius Priscus et Martius Verus, habiles généraux, poussent la guerre avec vigueur, et gagnent par leurs victoires le titre d'*Imperator* pour chacun des Augustes.
917	164	Lucius Verus va à Éphèse, à la rencontre de Lucille, fille de Marc-Aurèle, qu'il épouse. La guerre contre les Parthes continue. Lucius Verus rétablit sur le trône d'Arménie, Soèmus, qui avait été renversé par Vologèse.
918	165	Lucius Verus joint à ses titres celui de *Parthicus Maximus*, que Marc-Aurèle n'accepte pas encore.
919	166	De retour de la guerre de Parthie, Lucius Verus triomphe avec Marc-Aurèle ; il joint à ses titres celui de *Médique*. Marc-Aurèle accepte alors ce titre et celui de *Parthicus Maximus*.
920	167	Lucius Verus et Marc-Aurèle revêtent le paludamentum et partent ensemble pour combattre la confédération des Marcomans, des Quades, et de presque tous les peuples du Nord.
921	168	Les Barbares demandent et obtiennent la paix. Les empereurs reviennent à Rome.
922	169	Les Barbares forcent les empereurs à retourner en Germanie, mais la peste les oblige à revenir à Rome. Verus est frappé d'apoplexie en route, et meurt à Altinum, dans le pays des Venètes, la neuvième année de son empire, à l'âge de trente-neuf ans. Sa femme, Lucille, lui donna des enfans, dont l'histoire ne nous a conservé ni les noms ni l'histoire. On sait seulement qu'une de ses filles épousa un certain Claudius Pompeianus, du même nom que le second mari de Lucille. (Voyez la biographie de Lucille, pl. XXXVII, n° 13)

N° 13.

Lvcivs VERVS AVGvstvs ARMeniacvs PARTHicvs MAXimvs. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à gauche de Lucius Verus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. L'empereur Verus, revêtu de l'habit militaire, casqué, accompagné par la déesse Rome, qui a le sein découvert, est casquée, vêtue de la stola, tient un sceptre d'une main et de l'autre une couronne. Verus, qui présente une statue de la Victoire à Jupiter Capitolin, assis sur des rochers. Exergue : TRibvnitiae. Potestatis VII IMPerator IIII · COnSvl III. *(Investi) de la puissance tribunitienne pour la septième fois, empereur pour la quatrième fois, consul pour la troisième fois.*

Médaillon de bronze de deux métaux, de l'an de Rome 920, qui rappelle le triomphe de l'année précédente.

PLANCHE XXXVII.

N° 1.

IMPerator CAESar Lvcivs AVRELivs VERVS AVGvstvs. *L'empereur César Lucius Aurelius Verus Auguste.* Buste à droite de L. Verus, couronné de lauriers, revêtu d'une armure.

℞. CONCORDia AVGVSTORvm TRibvnitiae Potestatis II COnSvl II. *Concorde des empereurs. — (Investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois.* Les deux empereurs, la tête nue, revêtus de

la toge, se serrant la main droite. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze, de l'an de Rome 915.

Le type de ce revers, qui est presque toujours en contradiction avec ce que nous apprend l'histoire, est ici rigoureusement sérieux. Jamais la concorde ne cessa de régner entre les deux collègues de l'Empire, Marc-Aurèle et Verus

N° 2.

LVCIVS AVRELIVS VERVS AVGVSTVS ARMENIACVS. *Lucius Aurelius Verus Auguste, Arméniaqne.* Buste à droite de Verus, lauré, revêtu d'une armure.

℞. TRIBVNITIÆ POTESTATIS IIII IMPERATOR II CONSVL II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois, empereur pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois.* Verus, la tête nue, revêtu du paludamentum, assis sur une chaise curule élevée sur un suggestus, sur lequel sont placés trois personnages dont l'un porte le sceptre de militaire en bois de vigne; au pied du suggestus, Soème, qui, tournant le dos à l'empereur, paraît être dans l'action de montrer au peuple la couronne que ce dernier vient de placer sur sa tête. Exergue : REX ARMENIS DATVS. *Un roi donné aux Arméniens.* Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Martius Verus, lieutenant de Lucius Verus, ayant remporté de grands avantages dans l'Arménie, les deux empereurs se décidèrent à rétablir sur le trône Soème, que Vologèse avait détrôné. Ce prince, qui appartenait à la famille des Arsacides(1), habitait Rome, où il avait été décoré du titre de sénateur et même de celui de consul, quoiqu'on ne trouve pas son nom dans les fastes (2). La cérémonie du couronnement de ce Soème, retracée sur la présente médaille, eut lieu l'an de Rome 917, de J.-C. 164.

N° 3.

LVCIVS VERVS AVGVSTVS · ARMENIACVS PARTHICVS MAXIMVS. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à droite de Verus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. TRIBVNITIÆ POTESTATIS V IMPERATOR III CONSVL II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois, empereur pour la troisième fois, consul pour la deuxième fois.* Verus, la tête nue, revêtu du paludamentum, lance son javelot sur l'Arménie, renversée sous les pieds de son cheval, qui va la fouler sous lui.

Denier d'or.

Voy. au sommaire de la vie de Vérus, à l'année 918-165. (Voy. ce type avec de notables différences, au n° 8.)

N° 4.

LVCIVS VERVS AVGVSTVS ARMENIACVS PARTHICVS MAXIMVS. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à droite de Lucius Verus, lauré.

℞. TRIBVNITIAE POTESTATIS VI IMPERATOR III CONSVL II. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la sixième fois, empereur pour la troisième fois, consul pour la deuxième fois.* La Parthie, assise, et enchaînée au pied d'un trophée; devant elle, les armes nationales des Parthes. Dans le champ : S. C.

Grand bronze, de l'an 919 de Rome.

N° 5.

LVCIVS VERVS AVGVSTVS · ARMENIACVS PARTHICVS MAXIMVS. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à droite de Verus, lauré.

℞. VICTORIA AVGVSTI TRIBVNITIÆ POTESTATIS VI IMPERATOR III CONSVL II. *Victoire auguste.* — (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la septième fois, empereur pour la troisième fois, consul pour la deuxième fois.* La Victoire, coiffée d'une tiare parthique, tenant une bandelette sacrée à la main. Dans le champ : SENATUS CONSVLTO.

Grand bronze, de l'an 919 de Rome.

N° 6.

IMPERATOR CAESAR LVCIVS AVRELIVS VERVS AVGVSTVS. *L'empereur César Lucius Aurelius Verus Auguste.* Buste à droite de Lucius Verus, lauré.

℞. FELICITATI AVGVSTI TRIBVNITIAE POTESTATIS III. *Pour le bonheur de l'empereur, investi de la puissance tribunitienne pour la troisième fois.* Une galère à seize rameurs voguant; à la proue, une voile; à la poupe, l'empereur, sous une tente; derrière lui, deux enseignes. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO. Exergue : CONSVL II. *Consul pour la deuxième fois.*

Grand bronze, de l'an 916 de Rome.

Cette médaille rappelle des vœux faits pour un voyage maritime de l'empereur; sans doute il est ici question d'une des traversées de Verus lors de son expédition d'Arménie.

N° 7.

LVCIVS · VERVS · AVGVSTVS · ARMENIACVS · PARTHICVS · MAXIMVS. *Lucius Verus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à gauche de Lucius Verus, couronné de lauriers, portant l'égide.

℞. Les deux empereurs, dans un char de triomphe attelé de quatre chevaux; Rome casquée et portant un vexillum, marche à pied devant les chevaux, qu'elle dirige; près d'elle, un captif coiffé de la tiare. A la droite du quadrige impérial, marchent deux porteurs qui soutiennent un trophée au pied duquel sont deux figures de captifs. Sur le quadrige impérial, des bas-reliefs; on distingue la Victoire couronnant les deux empereurs.

Médaillon de bronze.

Le triomphe dont il est ici question eut lieu l'année qui précède la date de cette médaille, c'est-à-dire l'an de Rome 919, de J.-C. 167.

N° 8.

LVCIVS VERVS AVGVSTVS ARMENIACVS PARTHICVS MAXIMVS. *Lucius Vérus Auguste, Arméniaque, le plus grand Parthique.* Buste à droite de Verus, couronné de lauriers, revêtu du paludamentum.

℞. TRIBVNITIÆ POTESTATIS VIII IMPERATOR IIII CONSVL III. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la huitième fois, empereur pour la quatrième fois, consul pour la troisième fois.* Verus, la tête nue, revêtu du paludamentum, lance son javelot sur l'Arménie renversée sous les pieds de son cheval, qui va la fouler aux pieds; un soldat portant le casque de Verus, et un autre portant un vexillum, marchent derrière le cheval. Exergue : ARMENIA.

Médaillon de bronze, de l'an 921.

N° 9.

LVCILLAE AVGVSTAE ANTONINI AVGVSTI FILIA. *A Lucille Auguste, fille d'Antonin Auguste.* Buste à droite de Lucille, fille d'Antonin.

℞. Temple rond, avec un dôme, au milieu duquel on distingue une statue; devant, un autel sur lequel sacrifient six jeunes filles.

Médaillon de bronze.

Les deux ronds qu'on distingue en bas de cette belle pièce, et qui la défigurent, sont deux clous qui la fixaient à une tige en bronze dont il ne reste plus qu'un fragment.

(1) V. Phocius, *cod.* 94, p. 75. B.

(2) Sans doute Soème avait été seulement consul suffecte.

L'exactitude mathématique de notre procédé nous a forcé de reproduire les traces de cette barbare monture.

Ce temple est celui de Vesta; la statue que l'on distingue au milieu est le Palladium, qui était, comme on sait, confié à la garde des Vestales. Les six jeunes filles sont les Vestales, dont le nombre, originairement de quatre, fut porté à six par Tarquin l'Ancien. Le temple de Vesta se trouve sur des deniers d'argent de la famille Cassia

Annia Lucilla, fille de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune, naquit vers l'an 900 de Rome, de J.-C. 147. Son père la fiança à Lucius Verus, son frère adoptif et son collègue à l'empire. L'an 917, il l'accompagna jusqu'à Brindes, où elle s'embarqua pour aller trouver à Ephèse Vérus, qui avait quitté son armée pour venir l'épouser dans cette ville. Mais après sa mort, arrivée l'an de Rome 922, de J.-C. 169, Marc-Aurèle la remaria à Claudius Pompeianus, alors simple chevalier, mais homme distingué par son mérite Après la mort de Marc-Aurèle, Commode conserva à sa sœur, pour laquelle il éprouva une passion incestueuse, tous les honneurs que lui avait conférés son père. Toutefois la bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre le frère et la sœur. Lucille, blessée des dédains de Commode et des honneurs qu'il lui fallut rendre à Crispine, femme de son frère, forma une conspiration dans laquelle elle fit entrer Claudius Pompeianus, personnage de la même famille que son mari, qui avait épousé une fille qu'elle avait eue de Vérus, et dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. La conspiration fut découverte, et Lucille fut d'abord reléguée à Caprée, puis mise à mort l'an de Rome 936, de J.-C. 183, ainsi que Claudius Pompeianus et les autres conjurés. De son second mariage, elle eut un fils appelé Pompeianus, qui fut consul l'an de Rome 962, de J.-C 209. Ce Pompeianus, après avoir commandé des armées sous Caracalla, périt assassiné par des brigands.

N° 10.

LVCILLAE AVGvstae ANTONINI AVGvsti Filiae. *A Lucille Auguste, fille d'Antonin Auguste*. Buste à droite de Lucille.

℞. Au centre, Vénus *Genitrix* debout, drapée, portant la main à un arbre qu'elle semble entraîner vers elle; à ses pieds, le Scythe accroupi, prêt à écorcher Marsyas, et connu sous le nom de *Rotateur;* à sa droite, un génie debout sur un autel; un autre génie se précipitant la tête en bas, comme celui qu'on voit sur le vase de la naissance du Soleil (*Musée Blacas*, pl. XVIII). A la gauche de Vénus, un troisième génie ailé, dans l'attitude d'un héros combattant; au-devant, l'*Espérance* ou *Télesphore* enveloppé dans sa draperie; au fond, un quatrième génie ailé dans une cuve; un buisson derrière la cuve.

Médaillon de bronze.

Nous avons décrit ce médaillon avec le plus grand soin; mais, vu l'état de dégradation de l'exemplaire du Cabinet de France que nous reproduisons, nous ne pouvons garantir ni son authenticité, ni même l'exactitude de notre description.

N° 11.

LVCILLAE AVGvstae ANTONINI AVGvsti Filiae. *A Lucille Auguste, fille d'Antonin Auguste*. Buste à droite de Lucille.

℞. VENVS. Vénus, debout, s'appuyant de la main gauche sur un buste, et posant la droite sur l'épaule d'Eros sans ailes, qui tient un sceptre de la main gauche. A droite, un autel sur lequel brûle le feu sacré.

Médaillon de bronze, dont le revers a été retouché.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE COMMODE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
914	161	Lucius Aelius Aurelius Commodus Antoninus, fils de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune, naît à Lanuvium. Sa mère accoucha en même temps de deux enfans; mais l'un d'eux, qui dut à cette circonstance le nom de Geminus Antoninus, mourut à l'âge de quatre ans
919	166	Commode est fait César, ainsi que son frère cadet Annius Verus.
923	170	Annius Verus étant mort cette année, Commode demeure seul héritier de l'empire
925	172	Commode est déclaré Germanique.
928	175	Il est reçu prêtre dans tous les colléges. La même année il part pour la Germanie, est revêtu de la toge virile, reçoit le titre de *Prince de la Jeunesse*, et est désigné consul avant le temps légal. Il part pour l'Orient avec son père, qui s'y rendait pour étouffer les restes de la révolte de Cassius. Pendant ce voyage, il visite l'Egypte. Marc-Aurèle fait partager à son fils le surnom de Sarmatique qui lui est décerné.
929	176	A la fin de l'année, Commode, revenu d'Orient, partage le titre d'empereur avec son père, sans toutefois être décoré du nom d'Auguste. Il triomphe avec lui des Germains et des Sarmates, et est investi de la puissance tribunitienne.
930	177	Commode est consul pour la première fois. Vers cette époque, Commode épouse Crispine, fille de Brutius Præsens, personnage consulaire.
931	178	Commode part avec son père pour la guerre de Germanie.
933	180	Marc-Aurèle meurt en Germanie Commode prend le titre d'Auguste et demeure seul empereur. La même année il revient à Rome.
936	183	La conspiration de Lucille est découverte. (Voy. pl. XXXVII, n° 9, l'article consacré à cette princesse.)
937	184	Ulpius Marcellus défait, dans la Grande-Bretagne, les Barbares qui avaient passé le mur élevé par les Romains pour séparer la partie de l'île qu'ils avaient conquise de celle qui était occupée encore par des peuples indépendans.
938	185	Perennis, préfet du prétoire et favori de Commode, conspire contre ce prince. Il est mis à mort. Herodien (*in Comm.* l. 1) assure que le fils de Perennis avait fait frapper en Illyrie des monnaies à sa propre effigie dont on montra quelques-unes à Commode. On ne connait aucune de ces monnaies.
944	191	Incendie du temple de la Paix et de celui de Vesta.
945	192	Commode est empoisonné par Marcia, sa concubine, dont il avait inscrit le nom sur une liste de gens qu'il devait faire périr la nuit suivante

PLANCHE XXXVIII.

§ V. COMMODE ET ANNIUS VERUS, CÉSARS.

N° 1.

COMMODVS CAESar · VERVS CAESar. *Commode César; Verus César.* Bustes en regard de Commodus et d'Annius Verus, fils de Marc-Aurèle.

℞. Quatre génies, représentant chacun une des saisons de l'année. Tous sont nus, excepté celui qui représente l'Hiver. Celui de gauche, le Printemps, porte sur la tête une corbeille de fleurs; le second, l'Eté, tient une faucille de moissonneur et des épis; le troisième, l'Automne, tient un lièvre et une coupe pleine de fruits; le quatrième, l'Hiver, voilé, vêtu d'une nébride, tient aussi un lièvre de la main gauche, de la droite un oiseau. Exergue : TEMPORVM FELICITAS. *Félicité des temps.*

On trouve souvent cette légende, *Temporum Felicitas*, accompagnée des Génies des quatre Saisons, qui représentent la révolution de l'année. Sur un médaillon de Marc-Aurèle (Voyez pl. XXXIV, n° 10), on peut voir ces Génies en Centaures, traînant le char impérial.

Médaillon de bronze.

N° 2.

Voyez pl. XXXVI, n° 10. Par une erreur matérielle, ce médaillon a été gravé ici pour la seconde fois.

N° 3.

Marcvs ANTONINVS AVGvstvs TRibvnitiae Potestatis XXVII. *Marc-Antonin Auguste, (investi) de la puissance tribunitienne pour la vingt-septième fois.* Buste à droite de Marc-Aurèle, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. COMMODVS CAESar GERManicvs ANTONINI AVGvsti GERManici Filivs. *Commode César, Germanique, fils d'Antonin Auguste, Germanique.* Buste à droite de Commode enfant, la tête nue.

Médaillon de bronze, de l'an 926. Le jeune Commode avait douze ans lorsque fut frappé ce médaillon.

N° 4.

IMPerator Lvcivs AVRELivs COMMODVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs. *L'empereur Lucius Aurelius Commode Auguste, Germanique, Sarmatique.* Buste à droite de Commode, lauré, revêtu du manteau impérial.

℞. TRibvnitiæ Potestatis II COnSvl · Pater Patriae. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul, père de la patrie.* Trophée, au pied duquel sont enchaînés deux Germains captifs. Exergue : DE GERMAnis. *Sur les Germains.*

Denier d'or, de l'an 930.

N° 5.

IMPerator Lvcivs AVRELivs COMMODVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs. *L'empereur Lucius Verus Aurelius Commode Auguste, Germanique, Sarmatique.* Buste à droite de Commode, lauré.

℞. TRibvnitiae Potestatis II. COnSvl. Pater Patriae. (Légende fruste.) *Investi de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, père de la patrie.* Trophée d'armes des Sarmates; au pied, deux Sarmates captifs. Exergue : DE SARMatis. *Sur les Sarmates.* Dans le champ : S. C.

Grand bronze, de l'an 930.

Sur ce médaillon, le graveur a donné à Commode une ressemblance frappante avec Marc-Aurèle.

N° 6.

IMPerator Lvcivs AVRELivs COMMODVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs. *L'empereur Lucius Aurelius Commodus Auguste, Germanique, Sarmatique.* Buste à droite de Commode, lauré.

℞. TRibvnitiae Potestatis III COnSvl Pater Patriae. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la troisième fois, consul, père de la patrie.* Mêmes sujet et exergue qu'au n° 4. Dans le champ : S. C.

Grand bronze, de l'an 931.

N° 7.

Lvcivs AVRELivs COMMODVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs · TRibvnitiae Potestatis · IIII. *Lucius Aurelius Commodus Auguste, Germanique, Sarmatique,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* Buste à droite de Commode, lauré, imberbe, revêtu du paludamentum.

℞. IMPerator · II. Exergue : COnSvl II Pater Patriae. *Empereur pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Victoire conduisant un quadrige allant à droite.

Médaillon de bronze, de l'an 932

N° 8.

Marcvs COMMODVS ANTONINVS AVGvstvs PIVS · BRITannicvs. *Marc Commode Antonin Auguste, pieux, Britannique.* Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du paludamentum.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis · X · IMPerator VI · COnSvl III · Pater Patriae. *Souverain pontife,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, empereur pour la sixième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* La déesse Salus, assise sur un siége de marbre ayant à ses pieds une *tablette*, et présentant une patère au serpent d'Esculape, devant une statue de divinité portant une *ferula* posée sur un cippe derrière lequel s'élève une plante grimpante comme la vigne. Exergue : SALVS.

Médaillon de bronze, de l'an 938, qui fait sans doute allusion à des vœux faits pour la santé de l'empereur.

N° 9.

Marcvs COMMODVS ANTONINVS AVGvstvs PIVS BRITannicvs. *Marc Commode Antonin Auguste, pieux, Britannique.* Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du paludamentum.

℞. Légende fruste : Pontifex Maximvs · TRibvnitiae Potestatis VIIII IMPerator VII COnSvl IIII Pater Patriae. *Souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la neuvième fois, empereur pour la septième fois, consul pour la quatrième, père de la pâtrie.* Sacrifice solennel présidé par l'empereur qui, debout et voilé, comme souverain pontife, fait une libation sur un autel placé devant un temple hexastyle; sur le faîte de ce temple, qui est celui de Jupiter Capitolin, on distingue une statue; sur les deux acrotères, des Victoires; sur le fronton, l'aigle; en face de l'empereur, le victimaire immolant un taureau; devant la victime, un camille, un joueur de flûte et un guerrier; derrière l'empereur, plusieurs personnages revêtus de la toge. Exergue : VOTA PVBLICA. *Vœux publics.*

Médaillon de bronze, de l'an 937.

N° 10.

Lvcivs AVRELivs COMMODVS AVGvstvs GERManicvs SARMaticvs TRibvnitiae Potestatis IIII. *Lucius Aurelius Commode Auguste, Germanique, Sarmatique,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* Buste à droite de Commode, lauré, imberbe, revêtu d'une armure et du paludamentum.

℞. Légende effacée. Mêmes sujet et exergue qu'au n° 9, mais avec des variantes.

Médaillon de bronze, de l'an de Rome 932.

N° 11.

Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu d'une armure et du manteau impérial.

Intaille sur aigue-marine, du Cabinet des Médailles de France. Cette pierre porte le n° 473 dans l'histoire du Cabinet des Médailles de M. Du Mersan (Voy. p. 92.) Buonaroti a publié ce précieux monument dans ses *Medaglioni Antichi*, p. 146.

N° 12.

ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙϹαρ ΚΟΜΜΟΔΟϹ ϹΕΒαστος. *L'empereur César Commode Auguste.* Buste à droite de Commode, lauré, imberbe, revêtu du manteau impérial.

℞. ΓΕΡμανικος ΣΑΡματικος ΔΗΜαρχικης ΕΞουσιας · ΥΠΑΤος Β. *Germanique, Sarmatique,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois.* La ville d'Antioche, assise sur des rochers, tenant des épis; à ses pieds, le dieu de l'Oronte, nageant. Dans le champ, astre et tête de bélier.

Médaillon d'argent, du module 7, de la ville d'Antioche de Syrie.

Mionnet, t. V, 177, n° 245. (Ce médaillon, ainsi que celui de Marc-Aurèle (pl. XXXIV, n° 12), et celui de Pescennius Niger, que l'on trouvera plus bas (pl. XLI, n° 9), sont d'une rareté extrême.

PLANCHE XXXIX.

N° 1.

MARCVS AVRELIVS COMMODVS ANTONINVS AVGVSTVS. *Marc-Aurèle Commode Antonin Auguste*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du paludamentum.

℞. TRIBVNITIAE POTESTATIS VIII IMPERATOR V CONSVL IIII PATER PATRIAE. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la huitième fois, empereur pour la cinquième fois, consul pour la quatrième fois, père de la patrie*. Commode, revêtu du paludamentum, chassant un lion qu'il paraît prêt à percer de son javelot.

Médaillon de bronze, de l'an 936 de Rome.

Eckhel, t. VII, p. 126, cite des exemples nombreux de *venationes* exécutées par Commode en présence du peuple. Il voulait ainsi justifier le surnom d'Hercule qu'il s'était donné Il était, du reste, réellement d'une vigueur remarquable, et les auteurs anciens qui ont écrit la vie de Commode sont pleins de faits qui attestent son habileté dans tous les exercices du corps. Il excellait à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Hérodien (1) rapporte qu'en une seule journée il tua cent lions; Ammien (2) cite le même fait. Lampride (3) et Dion (4) nous apprennent qu'il se livra à cet exercice dans l'amphithéâtre de Lanuvium. C'est en raison de ces exploits qu'il se faisait appeler l'Hercule romain.

N° 2.

MARCVS AVRELIVS COMMODVS ANTONINVS AVGVSTVS *Marc-Aurèle Commode Antonin Auguste*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du paludamentum.

℞. TRIBVNITIAE POTESTATIS VIII IMPERATOR V CONSVL IIII PATER PATRIAE. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne pour la huitième fois, empereur pour la cinquième fois, consul pour la quatrième fois, père de la patrie*. Rome, assise sur une cuirasse, tenant un javelot et s'appuyant sur un bouclier sur lequel est représentée la louve; devant elle, un trophée. Exergue : VIRTVTI AVGVSTI. *A la valeur de l'Auguste*.

Médaillon de bronze, de l'an 936.

Cette médaille se rapporte sans doute aux succès obtenus en Grande-Bretagne par Ulpius Marcellus.

N° 3.

MARCVS COMMODVS · ANTONINVS · PIVS FELIX · AVGVSTVS BRITANNICVS. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du manteau impérial. Exergue :

℞. PONTIFEX MAXIMVS · TRIBVNITIAE POTESTATIS XI IMPERATOR VIII · CONSVL V. *Souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la onzième fois, empereur pour la huitième fois, consul pour la cinquième fois*. Navire voguant à pleines voiles. Exergue : PROVIDENTIA AVGVSTI. *Prévoyance de l'Auguste*. Dans le champ : SENATVS CONSVLTO.

Grand bronze.

Lampride nous apprend que Commode institua un voyage annuel d'une flotte destinée à aller chercher en Afrique des grains pour l'approvisionnement de Rome. Il voulut que cette flotte, qu'on appelait la flotte africaine, portât le nom de *Commodienne Herculéenne*. (Voyez Lampridius, *Commod.* 5.) Eckhel explique les initiales P. D. du droit de cette médaille par *Primis Decennalibvs*.

N° 4.

LVCIVS AELIVS AVRELIVS COMMODVS AVGVSTVS PIVS FELIX. *Lucius Ælius Aurelius Commode Auguste, pieux, heureux*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu.

℞. VOTA SOLVTA PRO SALVTE POPVLI ROMANI. CONSVL VII PATER PATRIAE. *Vœux accomplis pour le salut du peuple romain. Consul pour la septième fois, père de la patrie*. L'empereur, voilé, sacrifiant; en face de lui, le popa levant la hache sur un taureau qu'un victimaire force à baisser la tête; devant le victimaire, un joueur de flûte. Exergue : S. C.

Grand bronze, de la dernière année du règne de Commode.

N° 5.

MARCVS COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGVSTVS BRITANNICVS. *Marc Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du paludamentum.

℞. Commode, debout, revêtu du paludamentum, tenant de la main droite le parazonium, s'appuyant de la gauche sur la haste; à ses pieds, l'Afrique, couchée, coiffée d'une trompe d'éléphant, tenant des épis de la main gauche, et de la droite s'appuyant sur un lion; dans le fond, Victoire érigeant un trophée. Exergue : CONSVL VI. *Consul pour la sixième fois*.

Médaillon de bronze.

La phrase suivante de Lampride (1) est le meilleur commentaire de ce médaillon : « Cependant, tandis qu'il vivait ainsi, les *Maures* et les Daces furent vaincus par ses « lieutenans. . »

N° 6.

LVCIVS AELIVS AVRELIVS COMMODVS AVGVSTVS PIVS FELIX. *Lucius Ælius Aurelius Commode Auguste, pieux, heureux*. Buste à gauche de Commode, barbu, et coiffé de la peau de lion d'Hercule.

℞. HERCVLI ROMAE CONDITORI PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XVIII. *A Hercule, fondateur de Rome, souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la dix-huitième fois*. Hercule, ou plutôt Commode, couvert de la peau de lion, tenant la massue de la main gauche, et de la droite dirigeant une charrue traînée par deux bœufs, pour tracer le sillon d'enceinte d'une ville. Exergue : CONSVL VII PATER PATRIAE. *Consul pour la septième fois, père de la patrie*.

Médaillon de bronze, de l'an 945 de Rome.

On sait que Commode poussa la folie jusqu'à se faire appeler Hercule, fils de Jupiter; il voulut aussi être appelé le fondateur de Rome, et prétendit changer le nom de la ville éternelle en celui de *Colonia Lucia Antoniniana Commodiana*. Une médaille de moyen bronze porte pour légende ce nouveau nom imposé à Rome. Sur le présent médaillon, Commode, en Hercule, trace l'enceinte de la ville, dont il se suppose le fondateur C'est, du reste, le type constant des fondateurs de colonies sur les médailles grecques.

N° 7.

LVCIVS AELIVS AVRELIVS COMMODVS AVGVSTVS · PIVS FELIX. *Lucius Ælius Aurelius Commode, Auguste, pieux, heureux*. Buste à droite de Commode, lauré, barbu, revêtu du manteau impérial.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XVII IMPERATOR VIII CONSVL VII PATER PATRIAE. *Souverain pontife*, (*investi*) *de la puissance tribunitienne pour la dix-septième fois, empereur pour la huitième fois, consul pour la septième fois, père de la patrie*. L'empereur, revêtu de la toge, suivi par la Victoire qui le couronne, donne la main à Sérapis, qui est accompagné d'Isis tenant un sistre. Entre Séra-

(1) *In Commodo*, V
(2) XXXI, 10.
(3) Cap. 8.
(4) LXXII, 15.

(1) *Commod*, XIII.

pis et l'empereur, un autel sur lequel brûle le feu sacré. Exergue : S. C.

Grand bronze, de l'an 945 de Rome.

Lampride nous apprend que Commode était un sectateur zélé de le religion égyptienne « *Sacra Isidis coluit, ut et caput raderet et Anubis portaret.* — *Il pratiqua les rites d'Isis, tellement qu'il se rasa la tête et qu'il portait la coiffure d'Anubis.*

N° 8.

Lucius AELIVS COMMODVS AVGustus PIVS FELIX. *Lucius Ælius Commode Auguste, pieux, heureux.* Bustes conjugués à droite de Commode lauré et revêtu d'une armure, et d'Achille ou de Pyrrhus casqué.

℞. Les génies des Quatre-Saisons de l'année, comme au n° 1, pl. XXXVIII. Exergue : TEMPORVM FELICITAS. *Félicité des temps.*

Médaillon de bronze.

Eckhel, qui n'avait pas vu ce médaillon en original, décrit une tête de femme où nous voyons une tête de héros idéalisé.

Voyez au n° I, pl. XXXVIII.

N° 9.

COMMODVS ANTONINVS PIVS FELIX AVGustus BRITannicus. *Commode Antonin, pieux, heureux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Commode, lauré, barbu, portant l'égide.

℞. VOTIS FELICIBVS. *Avec des vœux propices.* Deux personnages debout, dont l'un, qui est voilé, paraît être l'empereur lui-même, et l'autre un prêtre debout, sur un rocher, au pied d'un phare, sur le bord de la mer, sacrifient en actions de grâces de l'arrivée de la flotte d'Alexandrie, remorquée par des galères qui la font entrer dans le port d'Ostie. Sérapis, qu'on distingue dans le principal des vaisseaux, protége la navigation de cette flotte; il semble même manœuvrer lui-même et tenir la barre du gouvernail.

Médaillon de bronze.

Eckhel, qui n'a point vu ce médaillon en nature, trompé par la mauvaise figure de Haym (1), le décrit assez incomplétement. Notre description, faite sur un original, est plus fidèle.

Voyez sur ce médaillon un Mémoire de M. A. Chabouillet, inséré dans la *Revue Numismatique*, année 1841, p. 349.

N° 10.

Buste à droite de Commode, lauré, revêtu d'une armure.

Intaille sur améthyste du Cabinet de France. Inédit.

Cette belle pierre porte le n° 474 dans l'*Hist. du Cabinet des Médailles*, de M. Du Mersan. (Voyez p. 92.)

N° 11.

Buste à droite de Commode, lauré et barbu, portant l'égide.

Intaille sur cornaline.

N° 12.

Buste à droite de Commode, lauré, barbu, portant l'égide.

Intaille sur améthyste.

PLANCHE XL.

N° 1.

IMPerator COMMODVS AVGustus GERManicus SARMAticus. CRISPINA AVGusta. *L'empereur Commode Auguste, Germanique, Sarmatique. Crispine Auguste.* Bustes affrontés de Commode, lauré, imberbe, et de Crispine.

℞. CONCORDIA. La Concorde, assise sur un siége sans dossier, la main gauche appuyée sur la tête d'une statue de l'Espérance, et tenant de la droite une patère.

Médaillon de bronze, frappé l'année même du mariage de Commode et à cette occasion.

Brutia Crispina, fille de Brutius Præsens, personnage consulaire, fut mariée à Commode sous le règne de Marc-Aurèle, l'an de Rome 930, de J.-C. 177. Commode l'ayant surprise en adultère, la chassa d'abord de son palais, puis la relégua à Caprée, et la fit périr à peu près à la même époque que sa sœur Lucille, c'est-à dire vers l'an de Rome 936, de J.-C. 183. Il est probable que ce mariage fut stérile.

N° 2.

CRISPINA AVGVSTA. *Crispine Auguste.* Buste à droite de Crispine, femme de Commode.

℞. CONCORDIA. La Concorde, assise sur un siége sans dossier, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite une patère. Dans le champ : S. C.

Grand bronze. (Voyez n° 1.)

N° 3.

CRISPINA AVGusta IMPeratoris COMMODI AVGusti. *Crispine Auguste, (femme) de l'empereur Commode Auguste.* Buste à droite de Crispine.

℞. SALVS. La déesse Salus, assise sur un siége à dossier, tenant une patère, dont elle offre le contenu au serpent d'Esculape qui sort d'une ciste. Exergue : S. C.

Grand bronze, frappé sans doute pendant la maladie de l'impératrice, peut-être pendant ses couches.

N° 4.

CRISPINA AVGVSTA. *Crispine Auguste.* Buste à gauche de Crispine.

℞. Diane Ilithyia debout, vêtue de la stola, tenant de la main gauche son arc, et de la droite une flèche.

Médaillon de bronze.

La beauté de ces pièces, frappées sous Marc-Aurèle, explique celle du beau buste de marbre de Crispine, du cabinet de M. le comte de Pourtalès-Gorgier, jusqu'à présent inédit.

§ VI. PERTINAX ET TITIANA.

N° 5.

IMPerator CAESar Publius HELVius PERTINax AVGustus. *L'empereur César Publius Helvius Pertinax Auguste.* Buste à droite de Pertinax, lauré.

℞. LAETITIA TEMPORVM. COnSul II. *Allégresse des temps. Consul pour la deuxième fois.* Femme debout, tenant d'une main une haste, de l'autre une couronne.

Le type du revers de ce dernier fait allusion à la joie que la mort de Commode répandit dans Rome et dans l'empire. A la mort de Néron, une joie semblable éclata et se manifesta de même sur la monnaie. (Voy. pl. XVIII, n° 4, au Commentaire.) Du reste, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici cette singularité, c'est qu'après Néron, Domitien et Commode, trois monstres couronnés, régnèrent trois grands princes, Galba, Nerva et Pertinax.

Denier d'or.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE PERTINAX.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
879	126	Publius Helvius Pertinax naît dans la Ligurie. Son père, Helvius Successus, était un affranchi d'une fortune médiocre, qui faisait le commerce de charbon de bois, et n'en fit pas

(1) Voyez *Tesoro Britannico*, pl. XII, n° 1, p. 225.

moins donner une éducation libérale à son fils. Puis Lollianus Avitus, personnage consulaire, son patron, fit nommer centurion le jeune Pertinax, qui monta bientôt aux grades les plus élevés de la milice.

Après des succès dans la Parthie, la Bretagne et le pays des Noriques, Pertinax est élevé au rang de sénateur par Marc-Aurèle.

Pertinax est fait preteur

932 179 Pertinax est consul suffecte

Sous Commode, Pertinax commande en Bretagne, puis en Afrique. Il est rappelé à Rome, nommé gouverneur de cette ville, et s'acquitte si bien de cet emploi, qu'il trouve grâce devant la cruauté de Commode, qui l'épargna seul des anciens amis de Marc-Aurèle.

945 192 Pertinax est consul pour la deuxième fois avec Commode La même année, le 31 décembre, Commode est assassiné. Lætus, préfet du prétoire, et Electus, chambellan de l'empereur, chefs de la conspiration, offrent l'empire à Pertinax, qui ne l'accepte qu'avec beaucoup de répugnance. Il est d'abord proclamé dans le camp, puis dans le sénat.

A peine sur le trône, Pertinax voulut rétablir l'ancienne administration; il chasse les délateurs, s'occupe de remplir le trésor épuisé, et donne le premier l'exemple de la frugalité.

946 193 Les prétoriens, irrités de ce changement de gouvernement, qui d'ailleurs s'était fait sans eux et malgré eux, se révoltent et le mettent à mort, le 5 avril. Il avait régné trois mois et quelques jours. Sa femme, Titiana, lui avait donné un fils et une fille. (Voyez même pl., n° 10, l'article de *Titiana*)

N° 6.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS HELVIVS PERTINAX · AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Helvius Pertinax Auguste*. Buste à droite de Pertinax, lauré.

℞. PROVIDENTIA DEORVM. CONSVL II. *La Providence des Dieux. Consul pour la deuxième fois*. Femme debout, les mains levées vers une étoile.

N° 7.

DIVVS PERTINAX PIVS PATER. *Le divin Pertinax, père pieux*. Buste à droite de Pertinax, la tête nue.

℞. CONSECRATIO. *Consécration*. Le bûcher de l'apothéose, surmonté d'un quadrige. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Aurelius Victor (1) nous apprend que Pertinax reçut par acclamations les titres de *Pater Pius*, c'est celui qui parait au droit de cette médaille; de *Père du Sénat*, et enfin de *Père de tous biens*. Après la mort de Didius Julianus, Pertinax fut mis au nombre des dieux par le sénat et le peuple; mais son successeur s'était contenté de lui faire faire de somptueuses funérailles

N° 8.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS HELVIVS PERTINAX AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Helvius Pertinax Auguste*. Buste à droite de Pertinax, lauré.

℞. PROVIDENTIAE DEORVM. CONSVL II. *A la Providence des Dieux. Consul pour la deuxième fois*. Même type qu'au n° 6. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Voyez au n° 6.

N° 9.

Buste à droite de Pertinax, lauré, revêtu du manteau impérial.

Intaille sur cornaline.

N° 10.

ΤΙΤΙΑΝΗ ΣΕΒΑΣΤΗ. *Titiana Auguste*. Buste à droite de Flavia Titiana.

℞. Victoire marchant, tenant de la main droite une couronne, et de la gauche une palme. Dans le champ : Λυκαβαντος Α. (An I.)

Bronze d'Alexandrie. Zoega, p. 246, n° 1. Mionnet, t. VI, p. 348, n° 2437, module 6.

Flavia Titiana, femme de Pertinax, était fille de Flavius Sulpicianus, que Pertinax fit gouverneur de Rome en parvenant à l'empire. Le jour même où Pertinax fut déclaré Auguste, le sénat donna le même titre à sa femme, mais l'empereur ne voulut pas admettre ce décret, non plus que celui qui avait nommé son fils *César*. C'est cette raison qui fait qu'on ne trouve pas de monnaies de Titiana de coin romain. Dans les provinces, on fut moins scrupuleux qu'à Rome, et même sur la présente monnaie, frappée à Alexandrie, on lit le titre d'Auguste qui avait été refusé officiellement à cette princesse. On avait été au-devant du décret qui ne fut pas accepté. Titiana survécut à son mari, mais on ignore la date de sa mort, elle donna à son mari un fils et une fille. On ne sait rien de la fille de Pertinax. Pour le fils, il habita hors du palais impérial comme un simple particulier, et lorsque le sénat le déclara César, son père répondit qu'il ne serait César que lorsqu'il l'aurait mérité. Le fils de Pertinax fut mis à mort par ordre de Caracalla, après la mort de Geta, en même temps que tous les personnages de sang impérial.

§ VII. DIDE JULIEN, MANLIA SCANTILIA ET DIDIA CLARA.

N° 11.

IMPERATOR CAESAR MARCVS DIDIVS SEVERVS · IVLIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Marc Dide Sévère Julien Auguste*. Buste à droite de Dide Julien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS CONSVL. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul.* La Fortune, debout, tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un gouvernail.

Denier d'or.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE DIDE JULIEN.

AN DE ROME DE J.-C.

886 133 Naissance de Marcus Didius Julianus Severus. Son père s'appelait Petronius Didius Severus; sa mère, Clara Aemilia.

933 179 Marc-Aurèle fait Dide Julien consul suffecte avec Pertinax Cette dignité était la récompense de l'entière soumission des Cauci, peuples germains qui habitaient sur les bords de l'Elbe.

Dide Julien succéda à Pertinax dans le gouvernement de l'Afrique

946 193 Rappelé à Rome, il est nommé préfet des *vigiles* sous l'empire de Pertinax

Pertinax ayant été tué par les prétoriens, le 5 avril, Dide Julien achète l'empire, que les prétoriens donnaient au plus offrant. Il n'eut pour compétiteur que Flavius Sulpicianus, gouverneur de Rome, beau-père de Pertinax

Une troupe choisie conduit Julien au sénat; pendant sa marche, il est injurié par le peuple, qui lui reproche d'avoir acheté l'empire sans avoir su le mériter.

Le mépris du peuple pour Dide Julien engage Pescennius Niger, gouverneur de Syrie, à se faire proclamer empereur par ses soldats. Celui-ci tardant à profiter de son premier succès, Septime Sévère, qui commandait en Pannonie, est proclamé empereur par son armée, et entre en Italie avec la plus grande promptitude A cette nouvelle, Julien le fait déclarer ennemi de la patrie par le sénat; mais il trouve les soldats peu disposés à une résistance vigoureuse Enfin, Sévère menaçant Rome de très-près, Julien obtient d'abord de conserver le pouvoir en le partageant avec ce redoutable compétiteur; puis, tous les esprits se tournant vers Sévère, abandonné de tous les siens, il est tué dans son palais, par un soldat envoyé par le sénat, le 1er ou le 11 juin; il avait régné deux mois et quelques jours. Son corps fut rendu par Sévère à sa femme qui le fit ensevelir dans le tombeau de son bisaïeul. Sa femme, Manlia Scantilla, lui donna une fille nommée Didia Clara. (Voyez même pl., n° 15, et pl. XLI, n° 2.)

N° 12.

IMPERATOR CAESAR MARCVS DIDIVS IVLIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Marc Dide Julien Auguste*. Buste à droite de Dide Julien, lauré.

℞. RECTOR ORBIS. *Arbitre de l'univers*. L'empereur, revêtu de la toge, tenant dans sa main droite le globe du monde.

Denier d'or.

C'est ici la première fois qu'on lit le titre *Rector Orbis* sur les monnaies impériales. On le retrouve sur les monnaies de quelques empereurs

(1) *In Epitome*, c. XVIII

N° 13.

IMPERATOR CAESAR MARCVS DIDIVS IVLIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Marc Dide Julien Auguste.* Buste à droite de Julien, lauré.

℟. CONCORDIA MILITVM. *Concorde des soldats.* La Concorde, tenant d'une main l'aigle romaine, et de l'autre une autre enseigne.

Denier d'argent.

N° 14.

IMPERATOR CAESAR MARCVS DIDIVS SEVERVS IVLIANVS · AVGVSTVS. *L'empereur César Marc Dide Julien Auguste.* Buste à droite de Dide Julien, la tête nue, revêtu d'une armure et du paludamentum.

℟. Légendes et types du n° 12. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 15.

MANLIA SCANTILLA AVGVSTA. *Manlia Scantilla Auguste.* Buste à droite de Manlia Scantilla, femme de Dide Julien.

℟. IVNO REGINA. *Junon reine.* La déesse, debout, tenant de la main droite une patère, et de la gauche s'appuyant sur un spectre; à ses pieds, le paon.

Denier d'argent.

Manlia Scantilla, femme de Dide Julien, fut décorée du titre d'Auguste, ainsi que sa fille Didia Clara. Spartien (1) prétend que Titiana et sa fille se rendirent au palais avec répugnance, prévoyant le sort funeste réservé à Julien. Hérodien (2), au contraire, dit que ce fut par les conseils de Titiana et de Didia Clara que Julien fut décidé à se porter acquéreur de l'empire.

PLANCHE XLI.

N° 1.

MANLIA SCANTILLA AVGVSTA. *Manlia Scantilla Auguste.* Buste à droite de Manlia Scantilla.

℟. Légende effacée. (IVNO REGINA. *Junon reine.*) Junon, debout. tenant de la main gauche un sceptre, et de la droite une patère; à ses pieds, un paon. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 2.

DIDIA · CLARA · AVGVSTA. *Didia Clara Auguste.* Buste à droite de Didia Clara, fille de Dide Julien.

℟. HILARITAS TEMPORVM. *Allégresse des temps.* Femme debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite une palme.

Denier d'or.

Didia Clara, fille de Dide Julien et de Manlia Scantilla, fut déclarée Auguste, ainsi que sa mère, comme on l'a dit plus haut (Voyez pl. XL, p. 15), lors de l'élévation de son père à l'empire. Elle fut mariée à Cornelius Repentinus, que son père fit gouverneur de Rome à la place de Sulpicien. On ne sait rien de plus sur la vie de Didia Clara.

N° 3.

Mêmes légende et sujet qu'au n° précédent. Au revers, on lit de plus les signes ordinaires de la monnaie de bronze : S. C.

Grand bronze.

N° 4.

Même sujet qu'au n° précédent.

Denier d'argent.

N° 5.

IMPERATOR CAESAR PESCENNIVS NIGER IVSTVS PIVS AVGVSTVS. *L'empereur César Pescennius Niger, juste, pieux, Auguste.* Buste à droite de Pescennius Niger, lauré.

℟. SALVTI AVGVS.... *Pour le salut de l'empereur.* La déesse Salus, debout devant un autel.

Denier d'argent.

Ce denier, fort rare, a été frappé hors de Rome, dans les camps, comme toute la monnaie de Pescennius Niger, prince qui ne régna qu'en Syrie, et ne fut pas reconnu à Rome.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE PESCENNIUS NIGER.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		On ignore la date de la naissance de Pescennius Niger. Son père, homme d'une condition obscure, se nommait Annius Fuscus, sa mère Lampridia. Après avoir rempli divers emplois militaires avec talent, il fut déclaré consul par Commode, au dire de Spartien (1). Comme son nom ne se trouve pas dans les fastes, il est probable qu'il fut consul suffecte. Enfin il fut élevé au commandement de l'armée de Syrie.
946-7	193-194	Lorsqu'il apprit, à Antioche, l'assassinat de Pertinax, et en même temps que Julien était odieux à tous, à cause de la manière honteuse dont il avait acheté l'empire, il accepta l'empire que lui offraient ses soldats. Il aurait peut-être occupé paisiblement le trône, si, au lieu d'être à Antioche, loin du centre de l'empire, il eût été au milieu de ce peuple romain qui le demandait hautement pour empereur, jusqu'en la présence de Julien. Il eut l'imprudence de séjourner à Antioche, au lieu de marcher sur Rome, et ce fut au sein de la plus grande confiance qu'il apprit la mort de Julien, l'occupation de Rome par Septime Sévère, et en même temps que ce nouveau compétiteur à l'empire se préparait à lui faire la guerre. Alors il mit des garnisons dans Byzance et dans les villes de l'Asie, et donna la garde des défilés du mont Taurus à une armée commandée par Aemilianus. Ce capitaine ayant été battu et tué à Cyzique, Niger se décida à courir une nouvelle chance près du golfe d'Issus, et sur le terrain même où Darius fut battu par Alexandre. L'issue de ce combat fut encore plus funeste pour Pescennius Niger que pour le roi de Perse; son armée fut taillée en pièces, et lui-même ayant été pris par les partisans de Sévère, fut mis à mort. Sa tête fut envoyée par Sévère à Byzance, mise au bout d'un pal, et montrée aux habitans, pour les engager à ne pas s'opiniâtrer dans la défense de leur ville. Ainsi finit Niger, l'an de Rome 947, de J. C. 194. C'était un général habile, et dont Sévère lui-même faisait grand cas.
		On ignore le nom de la femme et des enfans de Pescennius Niger; on sait seulement que Sévère, qui avait eu pour eux les plus grands égards lorsqu'il préparait la guerre à Niger, les bannit de Rome après la mort de celui-ci, et qu'il les fit tous périr à la nouvelle de la révolte d'Albin.

N° 6.

IMPERATOR · CAESAR PESCENNIVS · NIGER IVSTVS. . . . . *L'empereur César Pescennius Niger, juste.* . . . . Buste à droite de Pescennius Niger, lauré.

℟ PIETATI AVGVSTI. *A la Piété de l'empereur.* L'empereur, voilé, comme souverain pontife, faisant des libations sur un autel.

Denier d'argent.

N° 7.

. . . . PESCENNIVS · NIGER · IVSTVS AVGVSTVS. (*L'empereur César*) *Pescennius Niger, juste, Auguste.* Buste à droite de Pescennius Niger, lauré.

℟. FELICITAS TEMPORVM. *Félicité des temps.* Corbeille pleine de fleurs et de fruits.

Denier d'argent.

N° 8.

Buste à droite de Pescennius Niger, lauré. Autel sur lequel on voit du feu et le serpent d'Esculape; dans le champ, une inscription en initiales ainsi disposée : Α Ι CAB ΟΩΝ ΕΘΗ Υ. En exergue : ΑΚΓ ΠΕ Ν Δ.

(1) C 3. (2) L. II

(1) C 4

Jaspe rouge du Cabinet de France. (Ce jaspe porte le n° 479 dans l'*Hist. du Cab. des Méd.* de M. Du Mersan. Voy. p. 92.)

Cette pierre a été publiée pour la première fois par de Boze, en 1705, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Elle venait d'être achetée pour le Roi, du célèbre voyageur Paul Lucas. De Boze propose plusieurs interprétations des abréviations qui se lisent sur cette curieuse pierre; voici comment nous pensons qu'on peut les compléter; cette lecture, à peu de chose près, est une de celles proposées par de Boze (Voyez *loc. cit.* p. 33): Ἀσκληπιῳ, Ιουλιος ΣΑΒινος ΟιΩΝ στης ΕΘΗκε Υγιεια. Le reste des abréviations n'offre pas de difficultés; ce sont les noms de l'empereur Αυτοκρατωρος Καισαρος Γαιου ΠΕσκεννιου Νιγρου Δικαιου. *A Esculape, Julius Sabinus, devin, a consacré* (ce monument) *pour la santé de l'empereur César Caius Pescennius Niger, le Juste.*

N° 9.

ΑΥΤΟΚρατωρι ΚΑΙCΑΡι Γαιω ΠΕCΚΕννιω ΝΙΓΡΩ Δικαιω. *A l'empereur César Caius Pescennius Niger, Juste.* Buste à droite de Pescennius Niger, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ΠΡΟΝΟΙΑ ΘΕΩΝ. *Providence des Dieux.* Aigle posé sur la cuisse d'une victime. Argent 6 et demi. De Boze, *Mém. Acad. Inscr.*, t. XXIV, p. 109; Mionnet, t. V, p. 178, n° 246.

Cette pièce, extrêmement rare, a été frappée à Antioche de Syrie. De Boze la donne à Tyr.

§ VIII. ALBIN.

N° 10.

DECIVS CLODIVS SEPTIMIVS ALBINVS CAESAR. *Decius Clodius Septimius Albin César.* Buste à droite d'Albin, barbu, la tête nue.

℞. SAECVLO FRVGIFERO. *Au temps qui produit la fertilité.* Divinité barbue, coiffée de la tiare droite, surmontée d'un voile, vêtue d'une tunique talaire d'une étoffe fine et très-ample, chaussée des *persicæ*, assise sur un trône à dossier, entre deux sphynx ailés, debout, coiffés du bonnet phrygien (à ce qu'il semble); cette divinité a la main droite levée et une fleur ouverte dans la gauche. — Exergue : CONSVL II. *Consul pour la deuxième fois.*

Denier d'or.

Voyez, sur les médailles avec la légende *Sæcvlo frvgifero*, la dissertation de M. Ch. Lenormant, insérée dans la *Revue numismatique*, année 1842, p. 90

Les monnaies d'Albin, où il a le simple titre de César, furent frappées à Rome, par ordre de Septime Sévère; mais celles où on lit le titre d'Auguste ne purent être frappées que dans la Gaule ou dans la Grande-Bretagne.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE D'ALBIN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		Decius Clodius Septimius Albinus naquit à Hadrumète, en Afrique, d'une famille noble de ce pays, qu'on prétend être descendue des Postumes et des Albins de Rome. Son pere s'appelait Cejonius Postumus, et sa mère Aurelia Messalina Marc-Aurèle, à qui il fut cher à cause de sa fidélité et de ses succès militaires, l'éleva aux dignités et le nomma consul suffecte. Il fut tellement en faveur auprès de Commode, que ce prince l'invita par lettres à prendre le titre de César, honneur qu'Albin refusa prudemment, prévoyant déjà le sort funeste de Commode.
946	193	Pertinax ayant été tué, au moment où les légions de Syrie appelèrent à l'empire Niger, celles de Pannonie Sévère, les légions de Bretagne proclamèrent empereur Albin leur général Sévère, occupé de la guerre contre Julien, ne voulant pas être distrait par les inquiétudes que pouvait lui donner Albin, se décida à le saluer César par lettres, et trompant ainsi son compétiteur par cette fausse bienveillance, l'empêcha de se déclarer contre lui. Après la mort de Dide Julien et la prise de Rome, Sévère ayant encore à faire la guerre à Niger, continua de témoigner les plus grands égards à Albin, le désigna consul pour la deuxième fois, fit frapper des monnaies en son nom et à son image, lui fit élever des statues et le nomma son successeur à l'empire.
947	194	Albin est consul avec Sévère. Sévère défait Pescennius.
948	195	On ne sait rien de l'histoire d'Albin pendant cette année qui fut employée par Sévère à faire la guerre en Orient.
949-950	196-197	Albin ayant découvert une trahison méditée contre lui par Sévère, prit le titre d'Auguste, quitta la Bretagne, passa en Gaule, et fixa son séjour à Lyon A Rome, il fut déclaré ennemi public par le sénat, qui cependant le préférait secrètement à Sévère, et par l'armée D'abord il vainquit les généraux de Sevère; mais le 19 février 950 de Rome, de J-C 197, il fut battu près de Lyon, et tué Sévère envoya sa tête à Rome. On ignore le nom de la femme d'Albin, elle lui avait donné des enfans; mais Sévère, après sa victoire, fit massacrer toute la famille de son compétiteur, et fit jeter leurs cadavres dans le Rhône

N° 11.

DECIVS CLODIVS SEPTIMIVS ALBINVS CAESAR. *Decius Clodius Septimius Albin César.* Buste à droite d'Albin, la tête nue.

℞. FORTVNAE REDVCI. CONSVL II. *Pour la Fortune de retour. Consul pour la deuxième fois.* La Fortune, assise, tenant un gouvernail et une corne d'abondance.

Denier d'or.

N° 12.

. . . . SEPTIMIVS ALBINVS. . . . . (Légende fruste.) Buste à droite d'Albin, la tête nue.

℞. SAECVLO FRVGIFERO. *Au temps qui produit la fertilité.* Divinité debout, imberbe, vêtue de la chlamyde, tenant de la main droite un caducée et des épis, et de la gauche un trident. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Voyez au n° 10, pl. XLI

§ IX. SEPTIME SÉVÈRE.

N° 13.

ΑΥΤΟκρατωρ ΚΑΙσαρ CΕΟΥΗΡΟC CΕΒαστος. *L'empereur César Sévère Auguste.* Buste à droite de Septime Sévère, lauré.

℞. ΔΗΜΑΡΧικης ΕΞουσιας ΥΠΑΤΟC ΤΟ Γ. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Aigle tenant une couronne dans son bec; entre les jambes de l'aigle, une étoile.

Médaille frappée à Antioche de Syrie. Argent 8. Mionnet, t. V, p. 178, n° 248.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE SEPTIME SÉVÈRE

AN DE ROME	DE J-C	
899	146	Lucius Septimius Severus naît en Afrique, près de Leptis, sous le règne d'Antonin. Son père s'appelait Geta, sa mère Fulvia Pia. Septime Sévère reçut une excellente éducation, et connaissait parfaitement les littératures grecque et latine
931	178	Arrivé à Rome, Sévère recherche les emplois publics, et par les conseils et la protection d'un de ses parens de même nom que lui, qui avait été deux fois consul, il est désigné préteur à l'âge de trente-deux ans.
		Sévère commande la IVe légion Scythique aux environs de Marseille, et gouverne la Lyonnaise avec la plus grande sévérité.
		Il administre la Pannonie et la Sicile.
936	183	Il est du nombre des vingt-cinq consuls suffectes créés par Commode cette année.
		Il est fait général de l'armée de Pannonie et d'Illyrie
945	192	Commode ayant été tué, Sévère resta fidèle à son successeur Pertinax
946	193	Après la mort de Pertinax, Sévère fut proclamé empereur par ses soldats, qui, comme toutes les provinces, haïssaient et méprisaient Julien, l'acquéreur de l'empire. Prenant donc rapidement le chemin de Rome, Sévère, sans écouter les menaces de Julien, ni celles du sénat qui le déclare ennemi public, se proclame vengeur du meurtre de Pertinax. Lorsqu'il fut en vue de Rome, les sénateurs furent tellement effrayés, que peu de jours après son arrivée, Julien ayant abdiqué et ayant été mis à mort, il entra dans la ville et fut reconnu empereur par tous les ordres de l'Etat. Son premier soin fut de punir les auteurs du meurtre de Pertinax. La même année il déclare César, Albin qui commandait alors en Bretagne, et que ses troupes avaient nommé empereur Toutes ces

		affaires étant réglées, il part pour faire dans l'Orient la guerre à son compétiteur Niger, justement un mois après son arrivée devant Rome Sévère est consul pour la deuxième fois.
947	194	Niger, fait prisonnier à la bataille d'Issus, est tué. (Voyez plus haut le sommaire des événemens de la vie de ce prince.)
948	195	Les Osrhoènes et les Adiabènes se révoltent. Sévère passe l'Euphrate et envahit la Mésopotamie. Il soumet les Arabes Adiabènes et les Parthes. Le sénat lui donne les surnoms d'Arabique, d'Adiabénique et de Parthique.
949	196	Sévère s'empare de Byzance qui, ayant pris le parti de Niger, soutenait contre ses armes un siége opiniâtre depuis trois ans, et ne s'était pas même rendue lorsqu'on avait montré a ses habitans la tête de celui dont ils défendaient la puissance. Sévère démantèle cette ville, et la soumet à celle de Périnthe. Les tentatives d'assassinat qu'il avait dirigées contre Albin ayant échoué, il lui déclare ouvertement la guerre et quitte la Mésopotamie. Il proclame César son fils ainé Bassianus, dont il change le nom en celui d'Antoninus. Il fait déclarer Albin ennemi par le sénat, et passe en Gaule pour le combattre.
950	197	Albin est pris et tué entre Lyon et Trévoux. (Voyez Tillemont, *Hist. des Empereurs*, an de J C 197, note 18; et, plus haut, le sommaire de la vie de cet empereur.)
951	198	Le fils ainé de Septime Sévère, Antonin Caracalla, est déclaré Auguste; Geta, le second, est déclaré César. Sévère entre dans le pays des Parthes, et après s'être emparé de Séleucie et de Babylone, il assiége Ctésiphont, la résidence des rois, la prend et l'abandonne au pillage
952	199	Sévère tourne ses armes contre les Arabes de la Mésopotamie, pour les punir d'avoir secouru Niger; il assiége leur ville Atra, mais est forcé de lever le siége
953-4	200-201	Sévere reste dans l'Orient. L'an 954, il donne la robe virile à Caracalla. Sévère est consul pour la troisième fois, avec Caracalla
955	202	Après avoir parcouru l'Arabie et la Palestine, il visite l'Egypte et revient à Rome, où il s'acquitte des vœux décennaux, en forme d'autres, et marie Caracalla à Plautilla.
956	203	Sévère fait tuer Plautien, préfet du prétoire, père de Plautille, qui avait conspiré contre lui.
957	204	Célébration des Jeux Séculaires
960	207	Les Bretons se révoltent.
961	208	Sévère part pour la Bretagne avec ses fils et sa femme
962	209	Sévère donne le titre d'Auguste à son second fils Géta.
963	210	On croit qu'en cette année on construisit le mur célèbre qui séparait les Bretons soumis aux Romains, des Barbares qui ne cessaient de les harceler.
964	211	Sévère meurt à Eboracum (Yorck), le 4 février, âgé de soixante-cinq ans. Ses cendres furent rapportées à Rome par ses fils, et déposées dans le mausolée de Marc-Aurèle. Il avait eu deux femmes : 1° Martia, morte pendant qu'il était encore simple citoyen, et à laquelle il éleva des statues lorsqu'il fut empereur; 2° Julia Domna, qui lui donna Caracalla, Géta, et des filles.

N° 14.

DIVO SEPTIMIO SEVERO PIO. *Au divin Septime Sévère, pieux.* Buste à droite de Septime Sévère, la tête nue.

℞. CONSECRATIO. *Consécration.* Le bûcher de l'apothéose. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Cette pièce aurait dû être placée à la fin du règne de Septime Sévère

N° 15.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Sévère, lauré.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XVIIII COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la dix-neuvième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Rome, assise, tenant le palladium dans la main droite et la lance dans la gauche. A ses pieds, une ville personnifiée, tourellée, sans doute Ctésiphont, qui s'agenouille. Exergue : S. C.

Moyen bronze frappé sur un flan épais, ce qui le range parmi les médaillons. On pourrait considérer cette pièce comme analogue à nos *piéforts* modernes. Il faut remarquer que quelquefois sur les moyens bronzes ordinaires on voit un Parthe à la place de la ville.

PLANCHE XLII.

N° 1.

Deux groupes affrontés des bustes conjugués, d'une part de Septime Sévère, de l'autre de Caracalla et de Géta. Sévère porte la couronne radiée; Julia Domna le diadème et le voile. Caracalla a la couronne de laurier; la tête de Géta est nue. Le paludamentum couvre les épaules de Sévère, et l'égide celles de Caracalla.

Sardonyx à trois couches, d'un ovale parfait; la couche claire est d'un beau ton bleuâtre. Ce camée a sans doute été gravé à Alexandrie, à l'occasion du voyage de Sévère en Egypte (955 de Rome). C'est le dernier grand camée de beau style qui soit sorti de cette école.

Ce magnifique camée, l'un des plus beaux de la Collection de France, est aussi remarquable par la richesse de la matière (1) que par le travail et l'intérêt du sujet. Sa provenance est inconnue. L'artiste y a représenté toute la famille de Septime Sévère. Les deux fils de ce prince, qui furent toujours si ennemis l'un de l'autre, sont ici rapprochés; mais Caracalla seul est décoré de la couronne de laurier, ce qui nous apprend que ce camée dut être gravé avant que Geta fût déclaré Auguste, c'est-à-dire entre les années 951 de Rome, 198 de J.-C., et 962 de Rome, 209 de J.-C. Caracalla avait alors quatorze ans et était Auguste depuis cinq années. Géta avait six ans. Il fallait plusieurs années pour amener une pareille œuvre à sa perfection.

L'égide, comme marque de souveraineté, est d'origine égyptienne. (Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans le Commentaire du n° 5 *bis*, pl. IX. Voyez aussi pl. XV.) On remarquera deux trous au-dessus des têtes; ces trous, qui sont représentés par des taches noires sur la planche, ont été bouchés, probablement sous Louis XIV, avec des cylindres d'agate. Millin, dans sa description de ce camée, parle d'une pierre gravée qui ornerait le manteau de Caracalla; c'est tout simplement l'épaule nue du prince qui parait sous l'égide

Ce beau camée a été publié par Millin, dans ses *Monumens inédits* (Voy. t. I, p. 178, pl XIX), et dans l'*Iconographie romaine*, pl. XLVIII, n° 3. Il porte le n° 208 dans l'*Hist. du Cabinet des Méd.* par M. Du Mersan. (Voyez p. 120)

(1) La pierre est encore plus grande qu'elle ne le parait sur notre planche. Nous avons supprimé la partie qui est seulement d'encadrement, et qui aurait offert des difficultés à la gravure.

N° 2.

. . . . MAXimvs AVGvstvs IMPerator · IIII, (*Lucius Septimius Severus Augustus, empereur*), *très-grand Parthique, Auguste, empereur pour la quatrième fois.* Septime Sévère, lauré, nu, et vu presqu'à mi-corps, tourné à gauche, le parazonium sur les épaules, portant un bouclier, et tenant de la main droite un javelot.

℞. (Légende effacée). Mars, marchant à droite, portant un trophée sur l'épaule gauche, et tenant une haste de la main droite.

Médaillon de bronze.

Ce médaillon est un spécimen remarquable de l'état encore très florissant des arts du dessin sous Septime-Sévère.

Un autre médaillon, dont le droit est semblable, offre distinctement toute la légende : L. SEPTIMIVS SEVERVS PERTINAX IMP. IV. Le revers a pour type Apollon lyricine, représenté avec la légende APOLLINI AVGVSTO sur des deniers d'argent et des moyens bronzes de la même année (de Rome 948, de J. C 194).

N° 3.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Septime Sévère, lauré, revêtu d'une armure, tenant un javelot.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XVI (Exergue) COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la seizième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Pont d'une seule arche, muni

à chaque entrée d'une tour. Sur le pont, des soldats; sur les tours, des statues; sous l'arche, une barque.

Médaillon de bronze, de l'an 961 de Rome.

Ce pont pourrait être celui jeté sur le Danube par Hadrien. Sévère y fit peut-être quelques réparations.

Le monument représenté sur ce médaillon, et qu'on retrouve sur des moyen-bronze de la même année (de Rome 961, de J. C. 208), a été rapproché par Eckhel du pont jeté sur le Danube par Trajan, et dont la figure abrégée se voit sur des bronzes grands et moyens de ce dernier prince. Un denier d'or que nous donnons ensuite (nº 4) reproduit le même sujet. Nous remarquons néanmoins une assez grande différence entre ces deux monumens, pour croire qu'il s'agit ici d'un autre édifice sur lequel nous ne possédons d'ailleurs aucune indication historique.

Nº 4.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Septime Sévère, lauré.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XVI (Exergue) COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la seizième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Le même pont qu'au numéro précédent.

Denier d'or.

Nº 5.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Sévère, lauré.

℞. COnSvl III Pater Patriae. *Consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Un arc de triomphe, percé de trois portes; sur le faîte, un quadrige triomphal, dans lequel est placée une figure; à droite et à gauche, une statue équestre.

Denier d'argent.

Ce monument, qu'on trouve reproduit sur des moyen-bronze de Septime Sévère et de Caracalla avec l'inscription ARCVS AVGG, est le fameux arc de Septime Sévère, qui existe encore à Rome presque intact et ayant seulement perdu son couronnement. D'après la légende plus complète des moyen-bronze, diverses pièces qui montrent l'arc de Septime doivent avoir été frappées l'an de Rome 957, de J. C. 203. L'inscription dédicatoire de l'arc, qui est rapportée intégralement par Eckhel (*D. N.*, tom. VII, p. 206), donne la preuve que ce monument avait été dédié l'année précédente.

Nº 6.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Sévère, lauré.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XV COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quinzième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Buste à droite de Pallas casquée, avec un collier et des pendans d'oreilles. Le casque est orné sur le côté de la figure d'un sphinx.

Denier d'or, de l'an 960 de Rome.

Pallas, ici représentée, est *Athéné Pronoea* (*Minerve Providence*), qui présidait aux travaux accomplis à la même époque par Sévère dans la Grande-Bretagne. (Voyez Eckhel, *D. N.*, tome VII, page 186.)

Nº 7.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Septime Sévère, lauré.

℞. INDVLGENTIA AVGG (pour *Avgvstorvm*) (Exergue) IN CARTHaginem. *Bienveillance des empereurs envers Carthage.* Déesse tourellée, tenant un foudre de la main droite et un sceptre de la gauche, montée sur un lion courant à droite, et qui franchit un ruisseau jaillissant d'un rocher.

Denier d'argent.

Un autre denier d'argent montre au revers, avec la légende : INDVLGENTIA AVGG IN ITALIAM, une déesse tourellée, assise sur un globe, et tenant d'une main un sceptre, et de l'autre un trophée. En comparant cette personnification de l'Italie avec le type du revers de notre médaille, nous reconnaissons sur cette dernière pièce Carthage elle-même, figurée sous les traits de la divinité protectrice *Junon*, ou la déesse céleste. Nous ne pouvons, du reste, que renvoyer le lecteur à l'excellente explication de ce type qu'Eckhel en a donnée (*D. N.*, t. VII, p. 184). Pour rendre compte de la *source sortant du rocher*, le savant numismatiste propose deux conjectures : ou l'on a voulu indiquer ainsi la construction d'un aqueduc à Carthage sous Septime Sévère, ou cet emblème sert à désigner un des principaux attributs de la déesse, *dispensatrice des pluies*, *pluviarum pollicitatrix*, selon Tertullien (*Apolog* 53). Eckhel donne avec raison la préférence à la dernière conjecture. M. Falbe (*Recherches sur Carthage*, p. 53) a eu tort, selon nous, de reprendre pour son compte l'autre opinion, à laquelle Eckhel ne s'est pas sérieusement arrêté. Banduri (*Imp. orientales*, tome II, p. 56) a justement appliqué à notre médaille le passage du Digeste où il était dit que Septime Sévère avait concédé le droit italique à Carthage. Des pièces datées de Caracalla avec le même type prouvent que la médaille de Sévère a dû être frappée l'an de Rome 956, de J. C. 203

Nº 8.

SEVERVS PIVS AVGvstvs. *Sévère, pieux, Auguste.* Buste à droite de Septime Sévère, lauré.

℞. VICTORIAE BRITannicae. *Pour la victoire britannique.* Victoire portant un trophée sur l'épaule, et entraînant par la main un captif représenté dans des proportions beaucoup moindres.

Denier d'or.

Ce denier d'or, dont Eckhel n'a point fait mention, avait pourtant été publié dans le dix-septième siècle par Hemelar, *Num. Arschot.* tab. 34, nos 11 et 12 Vaillant (tome II, p. 228) a décrit le même type, d'après un denier d'argent qu'il considère comme un des plus rares de cet empereur. L'émission en appartenait à l'an de Rome 963, de J. C. 210

Nº 9.

IVLIA AVGVSTA. *Julie Auguste.* Buste à droite de Julie Auguste.

℞. VENERI GENETRICI. *A Vénus Génitrix.* Vénus Génitrice, debout, tenant d'une main une patère, et de l'autre un sceptre.

Denier d'or.

Julia Domna, femme de Septime Sévère, était issue d'une famille plébéienne de la ville d'Emèse en Syrie. Son père se nommait Bassianus, nom qui fut donné à Caracalla, et qu'il porta jusqu'à ce que Septime le lui eût fait quitter pour celui d'Antonin. Julia Domna avait une sœur nommée Julia Mœsa, dont les deux petits-fils furent empereurs sous les noms d'Elagabale et de Sévère Alexandre. Il lui avait été prédit qu'elle aurait un roi pour mari. Septime Sévère, alors simple particulier, l'épousa, après la mort de sa première femme, Martia, dans l'espoir de voir se réaliser en sa faveur cette prédiction. On doit croire que ce mariage fut célébré avant l'année 928 de Rome, de J.-C. 175, car Dion (1) nous apprend que Faustine, femme de Marc-Aurèle, prépara pour ce mariage le lit nuptial dans le temple de Vénus, qui était situé près du palais. Or Faustine mourut l'an 928. Malgré ses débauches et les tentatives de trahison dont on la soupçonna, Julie fut toujours chérie par Sévère. Après la mort de son mari, Julia Domna eut la douleur de voir ses fils mépriser ses prières et demeurer ennemis, et, pour comble de malheurs, Caracalla assassina Geta dans les bras de sa mère. Caracalla fut même sur le point de la tuer pour faire cesser les larmes que lui arrachaient ses regrets. Depuis, elle dissimula sa douleur, et Caracalla, en récompense de cette condescendance, lui fit rendre les plus grands honneurs, et lui donna même une part de son autorité. Spartien (2), Eutrope (3), Aurelius Victor (4) l'accusent de s'être prostituée à son fils, et même de l'avoir épousé; cette accusation pourrait être appuyée par le surnom de Jocaste que lui donnèrent les habitans d'Alexandrie, au rapport d'Hérodien (5).

Après la mort de Caracalla, elle resta à Antioche, et, ne pouvant se résoudre à la vie privée, elle résolut de se laisser mourir de faim; puis elle perdit cette envie, lorsqu'elle vit que Macrin ne lui enlevait aucune des marques de la dignité suprême, et qu'il lui écrivait des lettres pleines de bienveillance : mais lorsque le nouvel empereur se fut aperçu que Julie avait encore l'ambition de dominer, il lui ordonna de quitter Antioche. Désespérée de cet affront, Julie refusa toute nourriture, et mourut. Ses restes furent transportés à Rome, et déposés d'abord dans le monument de Caius et de Lucius; plus tard, sa sœur Mœsa les fit placer avec ceux de Geta, dans le mausolée d'Antonin. Les enfans de Julia Domna furent Caracalla, Geta, et des filles

Nº 10.

IVLIA AVGVSTA. *Julie Auguste.* Buste à droite de Julia Domna.

℞. CERES. Cérès, diadémée, debout, tenant de la main droite des épis, et de la gauche un grand flambeau; à ses pieds, un autel.

Médaillon de bronze.

(1) Cf. l. LXXVII, § 3.
(2) Cf. *Carac.*, c. 10.
(3) Cf. *Carac.*
(4) Cf. *Cæsar.*, c. 21.
(5) Cf. *Carac.*, l. IV.

N° 11.

IVLIA AVGVSTA. *Julie Auguste.* Buste à droite de Julia Domna.

℞. MATRI CASTRORVM. *A la mère des Camps.* Julia Domna, diadémée et voilée, tenant de la main gauche l'*acerra* (boîte à parfums), et de la droite une patère dont elle fait des libations sur un autel allumé; en face, trois enseignes militaires. Dans le champ, une petite figure de l'Abondance en contremarque. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Le titre de *mère des Camps* est commun à Faustine jeune, à Julia Domna et à Mammée

§ X. CARACALLA.

N° 12.

MARCVS AVRELIVS ANTONINVS CAESAR. *Marc-Aurèle Antonin César.* Buste à droite de Caracalla, la tête nue, revêtu du manteau des Césars.

℞. SEVERI AVGVSTI PII FILIVS. *Fils de Sévère Auguste, pieux.* Les instrumens pontificaux.

Médaillon de bronze.

Une médaille de Jules César, que nous avons reproduite pl. VII, n° 9, a déjà montré réunis les principaux instrumens de sacrifice chez les Romains : à ceux que donne ce monument, c'est-à-dire le *lituus*, le *præfericulum* ou *guttus*, l'*aspergillum* ou *aspersorium*, nommé aussi *labrica*, et le *simpulum* ou *capeduncula*, le médaillon de Caracalla ajoute la *secespita* ou couteau sacré, et la *patera* ou *patella*, qui servait soit à recevoir le sang des victimes, soit à contenir le vin consacré aux libations, soit enfin à porter les offrandes de toute nature que l'on faisait aux dieux.

Le type du revers de notre médaillon est conforme à celui qu'on trouve sur des grands et moyens bronzes de Caracalla, avec la même légende. L'or et l'argent n'ont pas la patère, sans doute à cause du manque d'espace Un denier d'argent de la même année, avec la légende : DESTINATO · IMPERAT., montre réunis le *lituus*, l'*apex* ou bonnet conique des Flamines, le *bucrane*, orné de deux bandelettes, le *simpulum*. Eckhel (*D. N.*, t. VII, p. 100) ajoute à ces quatre objets un *trépied*, d'après une médaille du cabinet de Vienne

Ce médaillon rappelle l'élévation de Caracalla aux honneurs du pontificat, l'an de Rome 950, de J.-C. 197; il avait alors neuf ans.

N° 13.

ANTONIVS PIVS AVGVSTVS BRITANNICVS. *Antonin pieux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Caracalla, lauré.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS XV CONSVL III PATER PATRIAE. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quinzième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Un éléphant. Exergue : S. C.

Moyen-bronze.

Cet éléphant rappelle ceux que l'empereur faisait venir pour les donner en spectacle dans le cirque. On remarquera le développement extraordinaire du lobe de l'oreille, particulier à la race africaine.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CARACALLA.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
941	188	Caracalla, fils de Septime Sévère et de Julia Domna, naît à Lyon, sous le règne de Commode, pendant que son père gouvernait cette province. Il porte d'abord le nom de Bassianus, qui était celui de son aïeul maternel.
		Pendant les premières années du règne de son père, Caracalla vit comme le fils d'un particulier.
949	196	Caracalla est créé César et prince de la Jeunesse; son nom de Bassianus est changé en celui d'Antoninus.
950	197	Caracalla est agrégé au collège des Pontifes.
		La même année, il est déclaré *destiné à l'empire*, *destinatus imperator*, titre qu'avait déjà porté Titus du vivant de Vespasien son père.
951	198	Caracalla est associé à l'empire par son père, qui lui donne le titre d'Auguste, et l'investit de la puissance tribunitienne.
952	199	Il séjourne en Orient avec son père.
953	200	Il prend part à la guerre des Parthes
954	201	Il revêt la robe virile à Antioche, et est désigné consul.
955	202	Caracalla est consul, pour la première fois, avec son père. Il revient à Rome, et épouse Plautille.
958	205	Caracalla est consul, pour la deuxième fois, avec Geta qui fut alors revêtu pour la première fois de cette dignité.
956	203	Les deux empereurs, de concert, font périr Plautien, beau-père de Caracalla. (Voy. le sommaire de la vie de Septime Sévère.)
957	204	Célébration des Jeux séculaires. A peu près à cette époque, Caracalla exile sa femme Plautille.
961	208	Caracalla part avec son père et son frère pour la guerre de la Grande-Bretagne. Les deux frères sont encore consuls ensemble cette année C'est le troisième consulat de Caracalla
962	209	Geta est associé à l'empire, décoré, comme son frère, du titre d'Auguste, et investi de la puissance tribunitienne
964	210	Septime Sévère meurt à York. Caracalla et Geta demeurent seuls empereurs. Après les funérailles de Septime Sévère, la paix est faite avec les Barbares. Caracalla essaie de persuader à l'armée de le reconnaître pour seul empereur, au détriment de Geta. Ses efforts ayant été vains, il feint de se réconcilier avec son frère. Les deux frères retournent à Rome avec les cendres de leur père. Sur la route, Caracalla médite diverses embûches contre la vie de son frère; il n'ose mettre à exécution ses odieux projets, par crainte de l'armée.
965	212	Caracalla tue son frère Geta dans les bras de sa mère Les soldats sont apaisés par de grandes largesses; ils déclarent Geta ennemi. Caracalla s'excuse devant le sénat de ce fratricide, qu'il représente comme accompli dans le cas de légitime défense; il fait périr tous les amis de Geta, tous les gens qui avaient été attachés à sa maison, et près de 20,000 suspects. Dans le nombre des victimes de cette proscription, on compte Papinien, le célèbre jurisconsulte, que Septime Sévère avait fait préfet du prétoire.
		La même année, il fait périr Plautille sa femme.
966	213	Quatrième consulat de Caracalla. Il part pour la Gaule, et après avoir opprimé ce pays, il revient à Rome. On voit paraître sur les médailles son surnom de Germanicus.
967	214	Il part pour faire la guerre aux Allemands, peuple d'origine germaine, qui est battu sur les bords du Mein. Les Barbares eux-mêmes le tournent en ridicule dans cette expédition. Il traverse la Dace, puis la Thrace, et passe l'hiver à Nicomédie sur l'Hellespont
968	215	Après avoir célébré la fête de sa naissance, le 4 avril, à Nicomédie, il part pour Antioche, pour faire la guerre aux Parthes. Ceux-ci s'étant soumis sans combattre, il va à Alexandrie, où il fait un grand massacre des habitans, pour se venger de quelques plaisanteries dirigées contre lui par ce peuple moqueur.
969	216	Caracalla retourne d'Egypte à Antioche, et demande en mariage la fille d'Artaban, roi des Parthes. Sur le refus de ce dernier, Caracalla passe l'Euphrate, envahit la Médie, s'empare d'Arbelles, porte partout le fer et le feu et vient prendre ses quartiers d'hiver à Edesse.
970	217	Il se prépare à soutenir la guerre contre les Parthes, qui voulaient se venger de leurs malheurs de l'année précédente. L'empereur quitte Edesse et va à Carrhæ pour visiter un temple célèbre du dieu *Lunus*, qui existait à quelque distance de cette ville; pendant le trajet, il est assassiné, le 8 avril, par Julius Martialis, officier des gardes, appelés *evocati* à l'instigation de Macrin, alors préfet du prétoire. Caracalla était dans sa vingt-neuvième année.

Sur le nom de Caracalla, par lequel les historiens modernes ont coutume de désigner ce prince, voyez les remarques judicieuses de Le Nain de Tillemont (*Histoire des Empereurs; Caracalla*, art. VIII) : « Il apporta des Gaules une espece d'habit dont « il fit une grande distribution au peuple, et il voulait qu'on le vint saluer en cet habit « Il le portait lui-même fort souvent, et voulait aussi que les soldats le portassent. On « l'appelait une *caracalle*, d'où Scaliger croit que vient encore notre mot de *casaque*; « et c'est ce qui a fait donner à ce prince le nom de Caracalla ou Caracallus, comme les « auteurs l'appellent souvent, surtout les Grecs. Et au contraire le peuple romain appe- « lait cet habit une *antoninienne*, à cause que le prince qui l'avait donné avait pris « le nom d'Antonin, et il avait changé quelque chose à la maniere dont on le por- « tait dans les Gaules .. Caracalla se fit fort aimer du peuple par ces habits qu'il lui « donna ..... »

N° 14.

ΑΥΤοκρατωρ ΚΑΙσαρ ΑΝΤΩΝΙΝΟC CΕβαστος. *L'empereur César Antonin Auguste.* Buste à droite de Caracalla.

℞. ΔΗΜΑΡΧικης ΕΞουσιας ΥΠΑΤος Γ. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois.* Buste à droite d'Hercule, imberbe, couronné d'olivier sauvage, ayant la peau de lion.

Médaille frappée à Antioche. Arg. 7. Mionnet, t. V, p. 179, n° 251.

Suivant Spartien (V), Caracalla, au milieu de ses excès, aurait pourtant refusé le nom d'Hercule, qu'avait affecté Commode, et que ses soldats lui avaient décerné, parce qu'il avait tué un lion et d'autres bêtes féroces. « Ne me donnez plus, s'écriait-il dans « un moment de désespoir affecté, ni le nom d'Hercule, ni celui d'aucune autre divi- « nité (1). » Aussi les habitans d'Antioche ne se firent-ils aucun scrupule de renouveler cette flatterie, en retraçant sur leur monnaie, au revers du buste de *Caracalla*, celui d'Hercule. Il avait quelques droits à cette distinction, à cause de sa force physique. Suivant Hérodien (2), c'était une chose merveilleuse que de trouver dans un corps aussi exigu une telle habitude des exercices qui demandent de la vigueur.

(1) Dion, LXXVII, *Exc. Peir.*, p. 742.
(2) IV, 7

PLANCHE XLIII.

N° 1.

Bustes en regard de Septime Sévère et de Caracalla, tous deux laurés, et revêtus du manteau impérial.

Intaille sur sardonyx du Cabinet de France. Cette pierre porte le n° 475 dans l'*Hist. du Cabinet des Médailles* de M. Du Mersan. V. p. 92.

Nous trouvons ici l'exemple fort rare d'une sardonyx à trois couches, gravée en intaille. Parmi les pierres à plusieurs lits, les anciens ne consacraient ordinairement à cet usage que les *onyx* à deux couches, de petite dimension, appelés communément *nicolos* (corruption de *onicolo*, en italien petit onyx). La couche blanche servait alors d'encadrement à la gravure prise tout entière sur le fond de la couche brune. Ici, nous avons à la surface un premier lit très-mince d'un brun clair et ardent; les têtes qui s'enlèvent en lumière sont prises sur la couche blanche, et le troisième lit, d'un brun foncé presque violet, ne s'aperçoit que par les bords, et n'a pas même été entamé. Cette pierre d'ailleurs est d'un excellent travail et digne des meilleures époques de la glyptique. Elle est fixée dans une monture d'or du seizième siècle, émaillée, très élégante, garnie de diamans et de rubis.

N° 2.

ANTONINVS PIVS AVGvstvs GERManicvs. *Antonin pieux, Auguste, Germanique.* Buste à gauche de Caracalla, portant la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℟. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XVIII COnSvl IIII Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la dix-huitième fois, consul pour la quatrième fois, père de la patrie.* La Lune, la tête surmontée du croissant, portant autour des bras une draperie volante, qui décrit un demi-cercle au-dessus de sa tête, montée dans un char, et conduisant par la bride les deux taureaux qui y sont attelés.

Petit médaillon d'or, encadré dans une bordure octogone à jour, du même métal, frappé l'an 968 de Rome, de J.-C. 215.

Des deniers des années 967 et 968 de Rome reproduisent le type de la Lune dans un char traîné par des taureaux, ou *Diane tauropole*. D'autres deniers de la même époque montrent le Soleil dans son quadrige. On adressait à ces deux astres, considérés comme des symboles de l'Eternité, des vœux pour le salut de l'empereur. Cet usage paraît avoir prévalu à l'époque de Septime Sévère. (Voyez ce qu'Eckhel a dit à ce sujet, *D. N. V.*, tom. VII, p. 181 et 214.) On désigne ordinairement, sous le nom de filigrane, le travail des montures à jour semblables à celle de notre médaillon. Cette qualification est impropre. « Le fabricant de *filigrane*, dit le *Dictionnaire de Technologie*, emploie le *fil* « *tiré* pour former de petits ouvrages à jour. » Les ouvrages en *fil d'or tiré* remontent à une haute antiquité; les bijoux grecs et étrusques en offrent de nombreux exemples. Quant au monument que nous donnons, le procédé employé y est tout différent. La bordure octogone forme une feuille d'or pleine et assez épaisse, que l'artiste a évidée de manière à produire l'effet du genre de broderie appelé *guipure*.

N° 3.

ANTONINVS PIVS AVGvstvs GERManicvs. *Antonin, pieux, Auguste, Germanique.* Buste à droite de Caracalla, portant la couronne radiée et le paludamentum.

℟. VENVS VICTRIX. *Vénus victorieuse.* Vénus victorieuse, debout, diadémée, drapée, tenant dans la main droite une victoire, s'appuyant sur un bouclier posé sur un casque; dans la gauche un sceptre.

Médaillon d'or dans un encadrement semblable au precedent, muni d'une bélière au sommet.

Le surnom de *Germanique* ayant été porté par Caracalla pendant les quatre dernières années de sa vie, on ne saurait assigner d'une manière plus précise l'époque de la fabrication de ce beau médaillon. Eckhel, qui ne l'a pas connu, aurait eu peine à donner de la *Venus Victrix* du revers une explication semblable à celle qu'il propose pour les types mythologiques des monnaies de Caracalla, dans lesquels il ne voit que les divinités protectrices de la santé de l'empereur. (Voy. *D. N. V.*, tom. VII, p. 211-14.) Ici la présence de Vénus nous paraît renfermer une allusion plus précieuse pour l'histoire. *Vénus victorieuse*, appuyée sur des armes, et portant une victoire, rappelle le titre de *Mater castrorum* que porta *Julia Domna* pendant l'empire de son fils (voy. pl. XLII, n° 11). Des historiens ont rapporté que des rapports incestueux avaient existé entre Caracalla et sa mère. Spartien (1), Aurélius (2), Victor et Eutrope (3) vont jusqu'à parler d'un *mariage* entre eux; mais comme ces mêmes écrivains considèrent Julia Domna comme la belle-mère de Caracalla, opinion que la critique moderne a condamnée, tout le récit doit être regardé comme suspect. Quoi qu'il en soit, rien n'empêche de croire que Caracalla a rendu un hommage public à la beauté de sa mère.

(1) Spartian., *Carac.*, 10.
(2) Aur. Vict., *Imp.*, 21.
(3) Eutrop., VIII, 20.

N° 4.

Collier d'or, composé alternativement de cylindres, et de bélières auxquelles sont suspendus deux camées, et de quatre médailles encastrées dans des bordures qui forment une dentelle d'or. Les cylindres sont au nombre de cinq; chacun d'eux forme une petite colonne septagone, avec base et chapiteau semblables, et dont les faces sont décorées d'un ornement courant en forme d'*ondes*. Les camées, de sardonyx à deux couches, sont de forme ovale et d'une matière assez commune : l'un offre le buste de Crispine ou de Julia Domna, l'autre celui de Minerve casquée. La bordure qui les entoure suit la forme des pierres, et n'est que médiocrement évidée. Ces quatre médailles ont des encadrement plus délicats. Les deux premiers sont ronds, les deux autres octogones. Le procédé qui a servi à l'exécution de ces cadres est celui que nous avons décrit sous le n° 2 de cette planche. Tous ont un envers, mais les deux côtés de chaque médaille sont visibles, tandis que le dessous des camées est garni d'une feuille d'or. Les médailles appartiennent à Hadrien, à Septime Sévère, à Caracalla, et à Geta. En voici la description :

1° HADRIANVS AVGvstvs. *Hadrien Auguste.* Buste à droite d'Hadrien, la tête nue.

℟. DIVIS PARENTIBVS. *A ses divins parens.* Bustes conjugués de Trajan, la tête nue, et de Plotine. Dans le champ, deux astres.

2° SEVERVS AVGvstvs PARThicvs MAXimvs. *Sévère Auguste, Parthique le plus grand.* Buste à droite de Sévère, lauré.

℟. AETERNITATI IMPERIi. *A la perpétuité de l'empire.* Bustes en regard de Caracalla, lauré, et de Geta, la tête nue, tous deux revêtus du paludamentum.

3° ANTONINVS AVGVSTVS. *Antonin Auguste.* Buste à droite de Caracalla, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. Pvblivs SEPTimivs GETA CAESar PONTifex. *Publius Septimius Geta César, pontife.* Buste à droite de Geta, la tête nue, revêtu du paludamentum.

4° Pvblivs SEPTimivs GETA CAESar PONTifex. *Publius Septimius Geta César, pontife.*

℟. SEVERI INVICTI AVGvsti PII FILivs. *Fils de Sévère, invincible, Auguste, pieux.* Geta (une seconde fois), vu à mi-corps, la tête radiée, revêtu du paludamentum.

Ce collier, que nous reproduisons en entier afin de montrer l'application que les anciens faisaient des médailles à la parure des femmes (usage qui d'ailleurs est encore universel en Orient), a été trouvé, avec un grand nombre d'autres objets de toilette, vers 1809, à *Naix*, village de l'ancien Barrois, situé sur l'Ornain, faisant aujourd'hui partie du canton de Ligny, arrondissement de Bar-le-Duc, département de la Meuse, et bâti sur les ruines de la ville antique de *Nasium*, mentionnée par Ptolémée comme appartenant au territoire des *Leuci*. Tous les objets provenant de cette découverte furent cédés au Cabinet des Médailles par le sieur Pierre Maulan, le 5 mai 1809. Nous ne connaissons aucun texte antique qui fasse mention de médailles employées à la décoration d'un collier. Les empereurs distribuaient des colliers aux officiers qui s'étaient distingués par leur bravoure, et l'on a fort justement cherché dans cet usage l'origine des insignes de la chevalerie, dont la distribution a passé comme privilége, des empereurs aux différens souverains de l'Europe. Les colliers des chevaliers étaient accompagnés du portrait du souverain qui les avaient donnés. On pourrait donc admettre qu'il en était de même chez les Romains, et que par conséquent les médailles encastrées et les médaillons étaient particulièrement affectés aux colliers militaires. Mais le monument que nous donnons est d'une nature trop délicate pour que nous lui assignions

une telle destination, et d'ailleurs il a été trouvé avec un grand nombre d'autres colliers qui ont évidemment fait partie de la toilette d'une femme.

Les cylindres creux placés entre les bélières me semblent indiqués par un texte du Digeste (Paul. *leg.* 32, § 2, ff. *de Auro*) *legavit quœdam ornamentum mamillarum ex cylindris triginta quatuor.* Ces *ornamenta mamillarum*, suivant l'opinion de Boettiger (*Sabina*, VII), n'étaient autre chose qu'un des rangs du collier qui descendait entre les mamelles. Je n'ai point osé assigner un nom précis à la tête d'impératrice qui orne le premier camée. Le voisinage des portraits numismatiques de Septime Sévère, de Caracalla et de Geta ferait songer à Julia Domna, et la tête de Minerve, mise en pendant avec celle de l'impératrice, rappellerait le titre de *Mater castrorum* porté par *Julia Domna*. Mais cette princesse ne paraît avoir conquis cet honneur que sous le règne de son fils, après la mort de Geta, et ici Caracalla et son frère, encore jeunes, n'ont que les titres qu'ils portèrent du vivant de leur père. D'un autre côté, le nez évidemment aquilin du portrait, et la belle proportion du cou, éloignent toute idée d'un rapprochement avec Julia Domna, et la coiffure *ondée* n'est pas tellement caractéristique qu'on ne puisse la faire remonter jusqu'à Lucille. La ressemblance avec Plautille, femme de Caracalla, n'est pas plus évidente, et ce dernier empereur ayant porté le surnom de *Pius*, à dater de l'année qui précède son mariage, il serait difficile d'admettre la présence du portrait de Plautilla dans un monument que toutes les autres indications semblent faire remonter plus haut que l'époque à laquelle cette princesse épousa Caracalla. Dans cette incertitude, j'inclinerais en faveur de Crispine, femme de Commode, qui sur les médailles porte souvent une coiffure presque semblable, et je serais porté à le faire, surtout à cause de la ressemblance de ce portrait avec l'admirable buste de Crispine, qui fait partie de la galerie de M. le comte de Pourtalès-Gorgier. On trancherait peut-être la question d'une manière plus sûre, en désignant ce portrait comme celui d'une *dame romaine inconnue;* mais à côté des médailles d'empereur, il est difficile de ne pas chercher une tête impériale.

On remarquera que les médailles ici rassemblées sont toutes d'un beau choix, et les plus rares des princes auxquels elles appartiennent. La disposition de notre planche nous a empêché d'en faire connaître les revers autrement que par la description que nous en avons donnée. Hadrien mourut l'an de Rome 891, Caracalla reçut le titre d'Auguste en 951; il s'était donc écoulé soixante ans entre le premier et le dernier des empereurs dont les effigies sont ici rassemblées. Peut-être un souvenir de patronage ou simplement de reconnaissance unissait-il à Hadrien la personne pour laquelle ce collier avait été arrangé; peut-être avait-on voulu seulement, par un sentiment de flatterie, joindre les têtes de Trajan et d'Hadrien à celle de Septime Sévère et de ses fils. Quoi qu'il en soit, on remarquera que la première médaille a subi par la circulation, et ce qu'on appelle le *frai*, une détérioration qu'on ne remarque pas sur les autres pièces qui sont toutes à *fleur-de-coin*. Ces trois médailles, qui présentent dans le même rapport de titres Septime Sévère et ses deux fils, ont été frappées sans doute la même année, ou au moins dans la période qui s'étend de l'an 951 de Rome à l'an 958, où Geta fut consul pour la première fois. L'interprétation n'en présente d'ailleurs aucune difficulté, à l'exception de la dernière médaille, qui nous montre le buste de Geta répété au revers, sous les traits du Soleil. Au premier abord, on pourrait s'imaginer que ce second portrait est celui de Caracalla, et l'extrême ressemblance des deux frères pendant leur enfance autoriserait cette opinion. Mais la double effigie de Geta est garantie par la légende du revers, qui n'est que la suite de celle du droit; Eckhel, d'ailleurs, n'a point insisté sur ce point. Le même interprète (*D. N.*, tom. VII, p. 229) fait ressortir la force de l'épithète INVICTI attribuée ici à Septime Sévère, et qui appartient au Soleil (SOLI INVICTO). D'après cette observation, on devrait restreindre l'intervalle pendant lequel les pièces ici réunies ont dû être frappées à la durée du séjour de Septime Sévère en Orient, c'est-à-dire aux années 951-55.

N° 5.

ANTONINVS PIVS AVGvstvs PONTifex TRibvnitiae Potestatis VII. *Antonin pieux, Auguste, pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la septième fois.* Buste à droite de Caracalla, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. COnSvl LVDos SAECvlares FECit. *Ayant été Consul — il célébra les Jeux Séculaires.* L'empereur debout, voilé, faisant des libations sur un autel entouré d'une guirlande; à la gauche du prince, un joueur de flûte; à ses pieds, à droite, la Terre couchée, appuyée sur un vase; devant l'autel, un victimaire amenant un porc; en face de l'empereur, Bacchus tenant le thyrse et le canthare, et Hercule tenant la massue, la peau de lion posée sur le bras gauche. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Nous avons reproduit (pl. XXIII, n° 9) un moyen-bronze de Domitien rappelant les jeux séculaires célébrés par cet empereur, l'an de Rome 841, et nous avons rappelé à cette occasion la célébration des mêmes jeux sous Auguste, en 841, et sous Claude en 800. La tentative que Claude avait faite pour régulariser le retour périodique de ces jeux ne réussit point, et la seule condition qu'on observa dans leur renouvellement, c'est qu'aucun de ceux qui en avaient été témoins à une époque antérieure, ne pussent les revoir une seconde fois. Cette décision était conforme à la définition que Censorinus (*de Die Natali*, XVII) donne du siècle : *Le plus long espace de la vie humaine entre la naissance et la mort; sæculum est spatium vitæ humanæ longissimum partu et morte definitum.* Cent quatre ans s'étaient écoulés entre les jeux d'Auguste et ceux de Domitien; il y eut cent seize ans d'intervalle entre les jeux de Domitien et ceux de Septime Sévère, célébrés l'an 957 de Rome, de J. C. 204. La médaille que nous donnons, offrant l'effigie de Caracalla, répond à celle de Septime Sévère de la même année, portant la même légende, et sur lesquelles on voit également Hercule et Bacchus, qualifiés de *dii auspices*, *Dieux protecteurs*, sur des pièces du même règne, de *Dii patrii* sur d'autres monumens numismatiques de Caracalla. Le monument le plus précieux de la faveur accordée par Septime Sévère au culte d'Hercule et de Bacchus, est la patère d'or trouvée à Rennes en 1774, au centre de laquelle on voit ces deux divinités accompagnées du thiase bachique, tandis que les plus récentes médailles encastrées dans les bords appartiennent au règne de Septime Sévère et de Caracalla. Voy. les réflexions intéressantes que Millin a faites à ce sujet (*Monum. inéd.*, tom. I, p. 249 et suiv.).

N° 6.

Marcvs AVRELIVS ANTONINVS PIVS AVGvstvs. *Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste.* Buste à droite de Caracalla, lauré.

℞. PONTIFex TRibvnitiae Potestatis · XIII COnSvl III. *Pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la treizième fois, consul pour la troisième.* Caracalla et Géta, tous deux revêtus du paludamentum et laurés, debout, entourés de trois guerriers qui portent des enseignes; aux pieds de l'un de ces guerriers, armé d'un bouclier, est un captif couché par terre, sans doute un Breton. Exergue : S. C.

Grand bronze de l'an 963 de Rome.

Pendant cette année, Caracalla et Géta accompagnaient leur père dans la campagne contre les Bretons.

N° 7.

Buste à droite de Caracalla, lauré, barbu, revêtu d'un manteau attaché par une fibule.

Intaille sur améthyste.

Cette belle pierre faisait partie de la décoration de la couverture d'un superbe évangélistaire manuscrit du XIVe siècle, conservé à la Bibliothèque Royale (*Suppl. lat.* 663.) Une main comparativement moderne a ajouté sur la pierre le nom de saint Pierre en grec (O ΠETPOC, les lettres disposées en colonne verticale), ainsi qu'une croix derrière l'épaule du saint, pour rendre cette améthyste digne d'orner un livre sacré. Cette pierre, remplacée par une imitation en verre sur la couverture du manuscrit, a été réunie en 1834 à la collection du Cabinet des Médailles. Elle porte le n° 476 dans l'*Hist. du Cabinet des Méd.* de M. Du Mersan. (Voy. p. 92.)

PLANCHE XLIV.

N° 1.

Septime Sévère, lauré, revêtu du paludamentum, faisant des libations sur un autel : il est accompagné de ses deux fils, vêtus aussi du paludamentum, qui sont couronnés chacun par une Victoire posée sur un globe; Caracalla a la tête laurée, et porte un globe dans la main droite; Geta a la tête nue, et porte une lance. En bas, une inscription à laquelle manquent le commencement et la fin; on lit : Ημων ΝΕΙΚΗΝ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ.... *la victoire de nos seigneurs.*

Camée sur sardonyx, à trois couches, du Cabinet de France.

Ce camée porte le n° 209 dans l'*Histoire du Cabinet des Méd.* par M. Du Mersan. (Voy. p. 120.)

Géta partit avec son père et son frère pour la Grande-Bretagne, l'an de Rome 961; il reçut en 963 le titre d'Auguste. Le joli et curieux camée que nous publions pour la première fois, exécuté à une époque où Géta, assez âgé pour supporter les fatigues de la vie militaire, ne portait encore que le titre de César, doit avoir été exécuté entre les deux années ci-dessus indiquées, la formule D. N., *Dominus noster, Domini nostri*, dont nous avons ici l'équivalent en grec, ne commence à paraître sur les monumens officiels que sous le règne de Dioclétien.

N° 2.

Marcvs AVRELivs ANTONINVS PIVS AVGvstvs BRITannicvs. *Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Caracalla, lauré et barbu.

℞. VICToriae BRITannicae Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis XIIII COnSvl III Pater Patriae. *Pour la victoire britannique — . Souverain pontife, (investi) de la puissance tribu-*

nitienne pour la quatorzième fois, consul pour la troisième, père de la patrie. Victoire érigeant un trophée, au pied duquel est assis un Breton captif; dans le fond, une divinité, la tête tourelée, debout. Exergue : S. C.

Grand bronze de l'an 959.

Eckhel a cru reconnaître *Isis* dans la divinité représentée au revers de cette pièce, et, rappelant la dévotion particulière de Caracalla envers cette divinité, il croit qu'on l'a représentée ici comme sa protectrice ; mais rien n'est plus douteux que l'attribution du nom d'Isis à cette figure. Sur trois exemplaires de la médaille que j'ai sous les yeux, le premier (reproduit sur notre planche) donne la déesse avec la tête tourrelée; le second substitue le *Modius* à la couronne de tours; le troisième n'offre aucune trace d'attribut au-dessus de la tête. La couronne de tours appartient à Cybèle, à Vénus et aux villes personnifiées. Le Modius appartient à la Junon de Samos, à la Diane d'Éphèse et à d'autres divinités asiatiques. Peut-être s'agit-il ici de quelque divinité locale, mais on ne peut rien affirmer.

N° 3.

Marcvs AVRELivs ANTONINVS PIVS AVGvstvs BRITAnnicvs. *Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste, Britannique.* Buste à droite de Caracalla, lauré, revêtu du paludamentum.

R. SECVRITATI PERPETVAE. *A la Sécurité perpétuelle.* La Sécurité, sous les traits d'une déesse diadémée, vêtue d'une longue tunique et d'un manteau, assise sur un trône, la tête appuyée sur sa main droite, tenant de la gauche un sceptre autour duquel s'enroule un serpent ; à ses pieds, une corbeille ornée d'une guirlande. Exergue : S. C.

Grand bronze.

L'explication de ce type purement allégorique et commun à un assez grand nombre d'empereurs ne présente pas de difficultés sérieuses. Le diadème et le sceptre sont les signes de la souveraineté; le serpent indique la santé de l'empereur, si nécessaire au repos du monde; la corbeille désigne l'abondance. Peut-être doit-on voir dans la position du coude une allusion à Némésis, déesse de la Justice. Nous ne pouvons déterminer l'époque à laquelle on doit placer l'introduction sur les monnaies romaines du type de la Sécurité. Les anciens numismatistes, tels que Mezzabarba et Occone, décrivent des revers semblables du règne de Néron et même d'Auguste; mais nous ne pouvons apprécier l'authenticité de ces pièces, parce qu'elles manquent à notre collection de la Bibliothèque royale. Il existe une magnifique imitation du type de la Sécurité, gravée au revers d'une médaille de Paul III par le Grechetto. Voy. *Méd. des Papes*, pl. VIII, n° 8.

N° 4.

Caracalla, la tête nue, sur le point de faire fouler aux pieds de son cheval deux ennemis renversés qu'il menace de son javelot.

Camée sur sardonyx, à deux couches, du Cabinet de France.

Il est difficile de donner une attribution exacte à ce camée, dont la composition est belle, sans pour cela que l'exécution et le mérite de la matière y répondent. Les anciens inventaires et la Notice de M. Du Mersan, n° 213, désignent l'empereur ici représenté sous le nom de Constantin; mais les cheveux bouclés de la tête et l'absence de la couronne me paraissent mieux convenir à Caracalla dans sa jeunesse. On remarquera, comme une singularité non sans exemple, que le cheval de l'empereur n'a ni mors ni bride.

N° 5.

ANTONinvs Pivs AVGvstvs PONtifex TRibvnitiae Potestatis V COnSvl. *Antonin, pieux, Auguste, pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois, consul.* Buste à droite de Caracalla, lauré, imberbe, revêtu du manteau impérial.

℞. PLAVTILLAE AVGVSTAE. *A Plautille Auguste.* Buste à droite de Plautille.

Denier d'or, frappé l'an de Rome 955, à l'occasion du mariage de Plautille avec Caracalla.

Fulvia Plautilla, femme de Caracalla, était fille de Fulvius Plautianus, préfet du prétoire et favori de Septime Sévère, qui fit ce mariage malgré la répugnance de son fils. Peu de temps après, Plautien ayant conspiré contre les empereurs, ou au moins en ayant été violemment soupçonné, fut tué dans le palais, l'an de Rome 956, de J.-C. 203. Par suite de cet événement, Caracalla exila Plautille, et peu après le meurtre de Geta, il la fit périr, l'an de Rome 965, de J.-C. 212.

N° 6.

PLAVTILLA AVGVSTA. *Plautille Auguste.* Buste à droite de Plautille.

℞. VENVS VICTRIX. Vénus Victorieuse debout, nue jusqu'à la ceinture, s'appuyant sur un bouclier, une palme passée sous le bras gauche, et tenant la pomme de la main droite ; à ses pieds, un Amour enfant tenant un casque.

Denier d'or.

On remarquera la différence des coiffures de Plautille sur ses médailles; l'espace pendant lequel l'effigie de cette impératrice a pu paraître sur les monnaies est cependant très-court, et Eckhel (*D. N. VII*, p. 225) démontre qu'il n'a pas pu s'étendre à plus d'une année. Ces coiffures étaient des *perruques*, qu'on changeait suivant l'influence de la mode. On ne se contentait pas de ces métamorphoses de la coiffure; on les étendait des personnes aux monumens, et un grand nombre de statues témoigne du soin qu'on prenait de substituer des *perruques* de marbre à celles qui ne répondaient plus au goût du moment.

N° 7.

PLAVTILLA AVGVSTA. *Plautille Auguste.* Buste à droite de Plautille.

℞. Mêmes figure et légende qu'au n° précédent. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 8.

PLAVTILLA AVGVSTA. *Plautille Auguste.* Buste à droite de Plautille.

℞. PIETAS AVGG (Avgvstorvm). *Piété des Augustes.* Femme debout, tenant de la main gauche un sceptre, et de l'autre un enfant. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

Ce type paraît faire allusion à une fondation semblable à celle des *Puellae Faustinianae*, ou à l'entretien des anciennes fondations de cette nature.

§ XI. GETA.

N° 9.

GETA CAESar PONTIFEX. *Geta César, pontife.* Buste à droite de Geta, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCeps IVVENTVTIS. *Prince de la jeunesse.* Une décursion. Exergue : COnSvl. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

Voyez pour l'explication du type de la *décursion*, pl. XVI, n° 15.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GETA.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
Vers 942	189	Lucius Publius Septimius Geta, frère puiné de Caracalla, naît à Milan.
949	196	Il accompagne son père dans l'Orient.
951-957	197-204	Caracalla ayant été nommé Auguste, les soldats demandent que Geta soit fait César. Son père et le sénat confirment ce vœu de l'armée. Il reçoit les titres de Prince de la Jeunesse et de Pontife.
958	205	Geta est consul pour la première fois.
961	208	Geta est consul pour la deuxième fois. Il accompagne son père et son frère dans la Grande-Bretagne.
962	209	Geta est associé à l'empire ; il reçoit le titre d'Auguste et est investi de la puissance tribunitienne.
964	210	Septime Sévère meurt. Caracalla et Geta font célébrer ses funérailles. La paix est conclue avec les Barbares. Les deux frères reviennent à Rome ; mais leur haine mutuelle éclate publiquement.
965	211	Caracalla assassine Geta, qui s'était réfugié entre les bras de sa mère. On ignore si Geta fut marié.

N° 10.

Pvblivs SEPTIMIVS GETA CAESar. *Publius Septimius Geta César.* Buste à droite de Geta, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. SAECVLARIA SACRA. *Sacrifices séculaires.* Septime Sévère et ses deux fils, Caracalla et Geta, tous trois

voilés, sacrifiant sur un autel placé devant un temple; à droite, un joueur de lyre; à gauche, un joueur de flûte, et le Tibre, couché. A l'exergue, au-dessous du mot *sacra*, S.C.

Grand bronze.

Voyez plus haut, pl. XLIII, n° 5.

N° 11.

PVBLIVS SEPTIMIVS GETA CAESAR. *Publius Septimius Geta César.* Buste à droite de Geta, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. PONTIFEX CONSVL II. *Pontife, consul pour la deuxième fois.* Minerve, assise, donnant un gâteau sacré à un serpent enroulé dans un arbre; près d'elle, un bouclier vu par le dedans, sur lequel est posée la chouette; à ses pieds, un sphinx. Exergue : S. C.

Moyen bronze.

Cette Minerve est la *Minerva Medica*, protectrice de la santé de l'empereur.

N° 12.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS SEPTIMIVS GETA PIVS AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Septimius Geta, pieux, Auguste.* Buste à droite de Geta, lauré, barbu.

℞. PONTIFEX TRIBVNITIAE POTESTATIS II CONSVL II. *Pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois.* Caracalla et Géta, tous deux voilés, sacrifiant ensemble sur un autel; derrière eux, un tibicine. Exergue : S. C.

Grand bronze de l'an de Rome 963, de J. C. 210.

N° 13.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS SEPTIMIVS GETA PIVS AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Septimius Geta, pieux, Auguste.* Buste à droite de Geta, lauré, barbu.

℞. VICTORIAE BRITANNICAE. *A la victoire britannique.* La Victoire, assise sur des armes, écrivant sur un bouclier. Exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 14.

Même type qu'au n° 12.

Grand bronze.

N° 15.

Buste à droite de Caracalla, lauré, portant l'égide.

Camée sur sardonyx, à trois couches, du Cabinet de France.

Cette belle pièce, franche de toute retouche, porte le n° 210 dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles* de M. Du Mersan. (Voyez p. 120.) Le nez a subi une légère mutilation.

N° 16.

Buste à droite de Geta, lauré, revêtu de la chlamyde.

Camée sur sardonyx, à trois couches, du Cabinet de France.

Ce camée porte le n° 211 dans l'*Hist. du Cabinet des Méd.* de M. Du Mersan. (Voyez p. 120.) Le type présente quelque incertitude : on pourrait songer à Elagabale. Le travail de ce camée est fin et très-franc. On a rendu non seulement les diverses couches de la pierre, mais encore la monture moderne en or qui l'entoure.

PLANCHE XLV.

§ XII. MACRIN.

N° 1.

IMPERATOR CAESAR MARCVS OPELIVS SEVERVS MACRINVS AVGVSTVS. *L'empereur César Marcus Opelius Severus Macrinus Auguste.* Buste à droite de Macrin, lauré, revêtu du manteau impérial.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS PATER PATRIAE. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, père de la patrie.* Déesse debout, tenant deux enseignes. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

La comparaison de ce type avec celui du n° 4 démontre que la figure ici représentée est la *Fidélité* (*Fides*).

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MACRIN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
917	164	Marcus Opelius Severus Macrinus naît de parens obscurs, à Césarée de la Mauritanie, sous le règne de Marc-Aurèle et de Vérus. Il se fait connaître à Rome par sa probité dans les affaires d'argent. Plautien le prend d'abord en affection; puis Caracalla, après lui avoir fait remplir divers emplois, le nomme préfet du prétoire.
970	217	Pendant la guerre contre les Parthes, Caracalla, informé que Macrin méditait sa mort, avait pris la résolution de le faire périr, lorsque celui-ci forma, avec un petit nombre d'amis, une conspiration dont fit partie un certain Martial qui avait été maltraité par l'empereur. On sait quelle fut l'issue de cette conjuration. Macrin, pour éviter d'être soupçonné par l'armée, resta dans l'inaction, et n'accepta qu'au bout de deux jours l'empire qui lui fut offert par les soldats, déterminés à cette démarche par les sollicitations de ses amis. Le sénat, que la nouvelle de la mort de Caracalla comblait de joie, consentit facilement à approuver l'élection de l'armée. L'empereur proclame César son fils Diaduménien. Macrin prend les ornemens consulaires et pousse la guerre commencée par Caracalla contre les Parthes, les Romains sont battus par Artaban V, frère et compétiteur de Vologèse V, dernier roi de la dynastie des Arsacides; Macrin achète la paix et retourne à Antioche.
971	218	Macrin est consul pour la première fois. Toutefois on trouve des médailles de cette année avec l'indication *Cos. II.* Eckhel cherche à expliquer cette apparente contradiction (Voyez t. VIII, p. 428). Les soldats, mécontens de Macrin à cause de la sévérité avec laquelle il rétablissait l'ancienne discipline militaire, regrettent hautement la familiarité et l'indulgence de Caracalla. Julia Maesa, tante maternelle de Caracalla, habitait alors la ville d'Emèse avec son petit-fils Elagabale. Cette femme pensa qu'elle pourrait profiter de l'affection des soldats pour la mémoire de Caracalla. Elle fit courir le bruit que son petit-fils était réellement le fils de sa fille Soaemias et de Caracalla, et non de Sextus Varius Marcellus. Elle ajoutait même que Sévère Alexandre, fils de sa seconde fille Mamée, était également le fruit de l'amour de Caracalla pour sa cousine. Maesa réussit en effet à faire proclamer Elagabale par le corps d'armée qui campait près d'Emèse. A cette nouvelle, Macrin quitta Antioche et vint livrer bataille aux partisans d'Elagabale, le 8 juin; mais il fut vaincu et forcé de s'enfuir, dépouillé de tous les ornemens impériaux. Il réussit à gagner Chalcédoine; mais il fut trahi, ramené en Cappadoce, et tué dans la soixante-quatrième année de son âge. Il avait régné un an et deux mois. Macrin avait évidemment de grandes qualités, et la rigueur de son caractère paraît avoir été fort exagérée. La promptitude de sa chute doit surtout être attribuée à l'effet désavantageux produit par l'issue de la campagne contre les Parthes.

La femme de Macrin se nommait Nonia Celsa, au rapport de Lampride (1). On ne connaît pas de médailles de cette princesse, qui donna à son mari un fils nommé Diaduménien.

N° 2.

IMPERATOR CAESAR MARCVS OPELIVS SEVERVS MACRINVS AVGVSTVS. *L'empereur César Marcus Opelius Severus Macrinus Auguste.* Buste à droite de Macrin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. SALVS PVBLICA. *Salut public.* La déesse de la Santé, la même qu'Hygie, assise sur un trône à dossier, présen-

(1) Cf. *Diad.* c. 7.

tant à boire dans une coupe au serpent *Agathodæmon*, qui s'enroule autour d'un autel. Exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 3.

IMPerator CAESar Marcvs OPELivs SEVervs MACRINVS AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Opelius Severus Macrinus Auguste.* Buste à droite de Macrin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. PONTIFex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis II COnSvl II Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Déesse debout, drapée, appuyée sur un cippe, tenant un sceptre de la main gauche. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

La figure du revers est la *Sécurité*. Toutes ces allégories monétaires, comparées avec l'histoire, produisent bien souvent l'effet d'*antiphrases*.

N° 4.

IMPerator CAESar Marcvs OPELivs SEVervs MACRINVS AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Opelius Severus Macrinus Auguste.* Buste à droite de Macrin, lauré, revêtu d'une armure.

℞. FIDES MILITVM. *Fidélité des soldats.* La Fidélité, debout, tenant quatre enseignes. Exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 5.

IMPerator CAESar Marcvs OPELivs SEVervs MACRINVS AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Opelius Severus Macrinus Auguste.* Buste à droite de Macrin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. VICToria PARThica. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis II COnSvl II Pater Patriae. *Victoire Parthique. — Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* La Victoire, assise sur un monceau d'armes, se disposant à écrire sur un bouclier. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Il paraît que Macrin n'avait rendu au sénat qu'un compte imparfait de sa campagne contre les Parthes. On crut à Rome qu'il avait été victorieux, et le sénat s'empressa de lui voter des sacrifices et de lui donner le surnom de Parthique; mais Macrin déclina cet honneur si peu mérité. La présente médaille atteste l'exactitude de ce que Dion (LXXXVIII, 27) a dit à ce sujet.

Il existe en or et en argent, en grand et en moyen bronze, d'autres médailles, résultat de la même méprise, au revers desquelles on voit l'empereur dans un quadrige triomphal, couronné par la Victoire.

§ XIII. DIADUMÉNIEN.

N° 6.

Marcvs OPELivs ANTONINVS DIADVMENIANVS CAESar. *Marcus Opelius Antoninus Diadumenianus César.* Buste à droite de Diaduménien, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCeps IVVENTVTIS. *Prince de la jeunesse.* Le jeune César, revêtu du paludamentum, debout, la tête nue, tenant de la main droite une enseigne et de la gauche une haste; à sa gauche, deux autres enseignes plantées en terre. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Les monumens numismatiques ne répondent pas à l'idée que Lampride (VIII) donne de l'extrême beauté de Diaduménien.

ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE DIADUMÉNIEN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
961	208	Marcus Opelius Diadumenianus, fils de Macrin et de Nonia Celsa, naît le 19 décembre, jour anniversaire de la naissance d'Antonin le Pieux.
970	217	Macrin, devenu empereur, donne à son fils le nom d'Antonin et les titres de César et de Prince de la Jeunesse.
971	218	Macrin donne à son fils le titre d'Auguste, bien qu'il ne fût âgé que de dix ans. La chute de Macrin suivit de si près l'élévation de son fils à la dignité d'Auguste, qu'on ne connaît pas de monnaies au nom de ce jeune prince avec ce titre. Macrin, ayant été battu, envoya son fils à Artaban, roi des Parthes; mais les soldats chargés de le conduire le livrèrent aux partisans d'Elagabale, et il fut tué.

N° 7.

Marcvs OPELivs ANTONINVS DIADVMENIANVS CAESar. *Marcus Opelius Antoninus Diadumenianus César.* Buste à droite de Diaduménien, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. Même sujet qu'au n° 6.

N° 8.

Marcvs OPELivs ANTONINVS DIADVMENIANVS CAESar. *Marcus Opelius Antoninus Diadumenianus César.* Buste à droite de Diaduménien, la tête nue, revêtu d'une armure et du manteau des Césars.

℞. SPES PVBLICA. *Espérance publique.* L'Espérance, debout, tenant une fleur ouverte dans la main droite, et relevant avec la gauche le bord de sa tunique. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

Sur le type archaïque de l'Espérance, consultez Winckelmann, *Mon. ined.*, cap. XXII; Visconti, *Museo Pio-Clement.*, tom. IV, p. VIII.

§ XIV. ELAGABALE.

N° 9.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs ANTONINVS Pivs FELix AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Elagabale, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. CONSVL II Pater Patriae. *Consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* L'empereur, debout dans un quadrige triomphal, tenant de la main droite une branche de laurier, et de la gauche un sceptre fleuronné.

Denier d'or, de l'an de Rome 972.

On remarquera que les monumens numismatiques justifient l'opinion relative à l'origine d'Elagabale, que Julia Maesa avait répandue parmi les soldats. La ressemblance entre Elagabale et Caracalla est presque toujours frappante.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE D'ELAGABALE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
958	205	Varius Avitus Bassianus, surnommé Elagabalus, du nom de la divinité dont il avait introduit le culte à Rome, naît à Emèse en Syrie. Il était fils de Sextus Varius Marcellus et de Julia Soaemias, fille de Julia Maesa et nièce de Julia Domna, et par conséquent cousine germaine de l'empereur Caracalla. Les richesses de son aïeule, sa parenté avec la maison impériale, lui valurent d'être nommé prêtre d'Elagabale, divinité particulièrement adorée à Emèse. Le même honneur fut conféré à son cousin germain Alexandre Sévère, fils de Mamée, la seconde fille de Julia Maesa.
971	218	Julia Maesa, méditant de donner l'empire à son petit-fils, changea ses noms en ceux de Marcus Aurelius Antoninus, et prétendit qu'il n'était pas le fils du mari de sa mère, mais bien le fruit de l'amour de Caracalla pour Soaemias. (Voy. le sommaire de la vie de Macrin.) Les soldats campés près d'Emèse, gagnés par l'or de Julia Maesa, et croyant peut-être à cette paternité adultérine, qui d'ailleurs n'avait rien d'invraisemblable, proclamèrent empereur le nouvel Antonin.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		Les troupes de Macrin ayant été défaites, le jeune Elagabale âgé de treize ans, demeura seul maître de l'empire. Après être entré à Antioche en vainqueur, Elagabale adressa au sénat des lettres dans lesquelles, sans attendre le décret des sénateurs, il prenait les titres de César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, Pieux, Heureux, Auguste, de proconsul, et s'attribuait la puissance tribunitienne. En même temps il se nommait consul à la place de Macrin; il prit ensuite la route de Rome, et vint passer l'hiver à Nicomédie.
972	219	Elagabale est consul pour la deuxième fois à Nicomédie. Il arrive à Rome, y donne des spectacles magnifiques, et y construit un temple en l'honneur du dieu Elagabalus.
973	220	Elagabale est consul pour la troisième fois.
974	221	Elagabale est consul pour la quatrième fois. Julia Maesa, s'apercevant que les mœurs d'Elagabale ne plaisaient pas aux Romains, lui persuade d'adopter son cousin Sévère Alexandre, fils de Mamée. Elagabale y consent, le nomme César, et le désigne consul avec lui-même pour l'année suivante. Peu après, se repentant de sa facilité, il cherche à s'en défaire; mais la vie de Sévère Alexandre est protégée par les soins de Julia Maesa et par l'affection que les soldats commençaient à porter à ce jeune prince.
975	222	Les prétoriens ayant découvert qu'Elagabale était décidé à faire périr son cousin, viennent en tumulte et exigent qu'Alexandre, qui était renfermé dans le palais depuis quelques jours, leur soit montré sur-le-champ. Elagabale, forcé de céder à la nécessité, se rendit au camp des prétoriens, sur un char, avec son cousin. Le lendemain, comme Elagabale voulait faire arrêter ceux qui s'étaient le plus signalés dans l'émeute de la veille, les autres saisirent cette occasion de se défaire d'un prince qu'ils détestaient, et tuèrent Elagabale, sa mère Soaemias et ses principaux affidés. Son corps, après avoir été traîné par la ville, fut jeté dans le Tibre. Cet événement arriva le 11 mars; il avait régné trois ans neuf mois, et n'était encore âgé que de dix-huit ans.

N° 10.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs ANTONINVS PIVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste.* Buste à droite d'Elagabale, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. AEQVITAS AVGVSTI. *Équité de l'empereur.* Les trois Monnaies (d'or, d'argent et de bronze), debout, tenant chacune une corne d'abondance et des balances; au pied de chacune d'elles, une masse de métal.

Médaillon de bronze.

Premier exemple d'un type devenu très-fréquent sous les règnes suivans, et qui se perpétua jusqu'à l'époque de Constantin.

N° 11.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs ANTONINVS PIVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste.* Buste à droite d'Elagabale, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis III COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la troisième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* Même sujet qu'au n° 9. Dans le champ, un astre. Exergue : S. C.

Grand bronze, de l'an de Rome 973.

N° 12.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs ANTONINVS PIVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, Auguste.* Buste à droite d'Elagabale, la tête ceinte d'une couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis V COnSvl IIII Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois, consul pour la quatrième fois, père de la patrie.* L'empereur, debout, portant une palme de la main gauche, offrant un sacrifice au dieu Elagabale, qui est représenté par un astre dans le champ de la médaille. L'empereur fait les libations sur l'autel où brûle le feu sacré. Au pied de l'autel, un taureau couché.

Moyen bronze, de l'an de Rome 975.

N° 13.

IVLIA PAVLA AVGvsta. *Julia Paula Auguste.* Buste à droite de Julia Paula.

℞. CONCORDIA. La Concorde, sur un trône à dossier, assise, diadémée, tenant dans la main gauche une corne d'abondance, et dans la droite une patère. Dans le champ, l'astre du dieu Elagabale.

Denier d'or, d'une grande rareté.

Julia Cornelia Paula, issue probablement de la famille patricienne Cornelia, fut la première femme d'Elagabale. Il l'épousa l'an de Rome 972, de J.-C. 219, la déclara Auguste, et célébra ses noces avec la plus grande magnificence. Une tache secrète qu'elle avait sur le corps servit de prétexte à Elagabale pour la répudier, vers l'automne de l'an de Rome 973, de J.-C. 220. Julia Cornelia Paula, privée de tous les honneurs des impératrices, passa le reste de ses jours dans l'obscurité : on ignore la date de sa mort.

N° 14.

IVLIA PAVLA AVGvsta. *Julia Paula Auguste.* Buste à droite de Julia Paula.

℞. CONCORDIA AETERNA. Elagabale lauré, revêtu de la toge, et Julia Paula, voilée et couronnée, joignant la main droite; entre eux une déesse qui les unit, et qu'on doit considérer ou comme la Concorde ou comme *Junon Pronuba.* Exergue : S. C.

Moyen bronze.

Voyez le commentaire du n° 2, planche XLVI.

N° 15.

IVLIA PAVLA AVGvsta. *Julia Paula Auguste.* Buste à droite de Julia Paula.

℞. CONCORDIA. La Concorde, assise, comme au n° 13. Dans le champ : Astre. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Voyez pl. XLVI, n° 2.

PLANCHE XLVI.

N° 1.

IVLIA AQVILIA SEVERA AVGvsta. *Julia Aquilia Severa Auguste.* Buste à droite de Julia Aquilia Severa.

℞. CONCORDIA. La Concorde, debout, tenant deux cornes d'abondance, faisant des libations sur un autel. Dans le champ, l'astre symbole du dieu Elagabalus, et les initiales ordinaires : S. C.

Grand bronze.

Elagabale, après avoir répudié Julia Paula, enleva la grande Vestale Julia Aquilia Severa, et l'épousa; c'était un sacrilége odieux aux Romains. Pour le colorer, il dit aux sénateurs qu'il avait fait ce mariage parce qu'il ne pouvait naître que des enfans divins de l'union d'un souverain pontife avec la grande Vestale. Peu de temps après ce scandaleux mariage, Elagabale répudia Julia Aquilia Severa; mais, selon Dion (1), il la reprit après avoir encore épousé plusieurs autres femmes, dont, excepté Annia Faustina, les noms sont inconnus. Le mariage d'Elagabale avec Julia Severa doit avoir eu lieu vers l'an de Rome 973, de J.-C. 220. On ignore ce que devint Aquilia Severa après la mort d'Elagabale.

N° 2.

IVLIA AQVILIA SEVERA AVGvsta. *Julia Aquilia Severa Auguste.* Buste à droite de Julia Aquilia Severa.

(1) LXXIX, 9

℞. CONCORDIA. La Concorde, réunissant l'empereur et sa femme, qui se donnent la main droite. Elagabale a une coiffure et une ceinture de femme, des colliers, et il porte une idole peu distincte dans la main gauche; à son côté est suspendu un attribut en forme de fourreau d'épée, également peu distinct.

Moyen bronze.

Il est permis de supposer que nous avons ici sous les yeux le costume de grand-prêtre d'Elagabalus, sous lequel le fils de Soëmias se montrait aux yeux des Romains.

N° 3.

ANNIA FAVSTINA AVGVSTA. *Annia Faustina Auguste.* Buste à droite d'Annia Faustina.

℞. CONCORDIA. L'empereur, lauré, vêtu de la toge, et sa femme, diadémée, joignant la main droite. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Cet exemplaire d'une des plus rares médailles qui existent porte les traces d'une dorure antique.

Annia Faustina, troisième femme d'Elagabale, était issue de la famille de Marc-Aurèle, dont le nom était Annius. Elle descendait sans doute, à la quatrième génération, de l'une des filles de cet empereur. Elagabale, voulant l'épouser, fit périr Bassus son mari, et lui défendit de le pleurer. Ce nouveau mariage eut lieu vers l'an 974 de Rome, de J.-C. 221. Comme les précédens, il fut dissous au bout de très-peu de temps. Annia Faustina ne suivit pas l'usage adopté par toutes les femmes qui eurent le titre d'Auguste à cette époque, d'ajouter le nom de Julie aux leurs. Sa naissance était assez illustre pour qu'elle n'eût pas besoin d'emprunter un éclat étranger. Le nom d'Annia Faustina n'est connu que par les médailles. Dion parle seulement d'une femme qui descendait de Marc-Aurèle. Les noms d'*Annia* et de *Faustina* appartiennent en effet à la famille de cet empereur.

N° 4.

Même sujet qu'au n° 3. Au revers, on remarque l'astre d'Elagabalus entre les deux personnages.

Grand bronze.

Admirable exemplaire, qui a appartenu à la reine Christine et au Vatican.

N° 5.

IVLIA SOAEMIAS AVGvsta. *Julie Soaemias Auguste.* Buste à droite de Soaemias.

℞. VENVS COELESTIS. *Vénus céleste.* La déesse, assise sur un trône, diadémée, tenant de la main gauche un sceptre, présente un fruit à un Amour enfant, debout devant elle, les mains levées. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Eckhel a reconnu avec raison, dans la *Vénus céleste* de notre médaille, Astarté ou la *Déesse céleste de Carthage.*

Julia Soaemias Bassiana, appelée Julie, par suite de l'usage adopté par les impératrices de cette époque, était fille de Julia Maesa et de Julius Avitus, et fut mère d'Elagabale, soit, comme Julia Maesa le disait, par suite d'un commerce adultère avec Caracalla, soit comme fruit de son union légitime avec Sextus Varius Marcellus, son mari. Soaemias avait accompagné Julia Domna, sa tante maternelle, à la cour de Septime Sévère, avec sa mère Julia Maesa et sa sœur Julia Mamea. Elagabale étant devenu empereur, sa mère fut déclarée Auguste, et il eut pour elle tant d'amitié et d'égards, qu'il ne faisait rien d'important sans la consulter. Elle fut la première qui, appelée dans le sénat par son fils, y siégea sur les bancs consulaires. On assure qu'elle établit un sénat de femmes sur le mont Quirinal, et où l'on rendait des sénatus-consultes sur les matières les plus frivoles. On a vu, à l'article de son fils, qu'elle fut tuée en même temps que lui par les prétoriens, vers le 11 mars de l'an de Rome 975, de J.-C. 224.

N° 6.

Même sujet qu'au n° 5.

℞. MATER DEVM. *La Mère des Dieux.* Cybèle, tourrelée, assise sur un trône à dossier, entre deux lions, tenant une branche de pin de la main droite. Exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 7.

IVLIA MAESA AVGvsta. *Julie Maesa Auguste.* Buste à droite de Julie Maesa.

℞. SAECVLI FELICITAS. *Félicité du siècle.* Femme debout, tenant de la main droite un long caducée, et faisant des libations sur un autel allumé. Dans le champ, à droite, l'astre d'Elagabalus.

Denier d'or.

Julia Maesa, fille de Bassien, sœur de Julia Domna, femme de l'empereur Septime Sévère, épousa Julius Avitus, et fut mère de Soaemias et de Mamée, et aïeule d'Elagabale et de Sévère Alexandre, tous deux empereurs. On a vu plus haut, à l'article de Macrin et à celui d'Elagabale, comment cette femme ambitieuse réussit à mettre son petit-fils sur le trône. Elle fut récompensée de ses soins par le titre d'Auguste. Julia Maesa ne tarda pas à s'apercevoir que les débordemens d'Elagabale, sa vie efféminée et ses mœurs asiatiques, déplaisaient aux Romains. Voulant donc s'assurer la continuation de ses honneurs pour le cas où Elagabale serait renversé du trône, elle lui persuada de faire César son cousin Sévère Alexandre. (Voyez l'article d'Elagabale.) Sévère Alexandre, devenu empereur après la mort de son cousin, conserva les plus grands égards pour son aïeule, et la plaça après sa mort au rang des dieux.

N° 8.

Même sujet qu'au n° 7. Derrière la tête, la contremarque du cabinet de Modène. Au revers, l'astre est placé dans le champ à gauche. On lit de plus les initiales ordinaires de la monnaie de bronze : S. C.

Grand bronze.

N° 9.

Même sujet qu'au n° précédent.

Grand bronze.

§ XV. SÉVÈRE ALEXANDRE.

N° 10.

IMPerator CAESar Marcvs AVRELivs SEVervs ALEXANDER PIVS FELIX AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. LIBERALITAS AVGVSTI.......... *Libéralité de l'empereur.* Sévère Alexandre, revêtu de la toge, assis sur une chaise curule, placée sur un *suggestus*, préside à un congiaire; devant lui est la *Libéralité*, personnifiée par une déesse tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite une tablette carrée, munie d'un manche et marquée de plusieurs points, afin d'indiquer que l'empereur avait donné au peuple des grains et de l'argent. Derrière l'empereur, un personnage debout, vêtu de la toge, sans doute le *præfectus urbis*, et un soldat de la garde prétorienne, appuyé sur sa lance. D'autres soldats, armés de la même manière, entourent le *suggestus*. Un homme, personnifiant le peuple romain, se présente sur l'escalier qui conduit au *suggestus*, et reçoit les dons de l'empereur dans les plis de son manteau.

Médaillon de bronze.

On trouve sur les médailles la mention de cinq *libéralités* ou *congiaires* donnés par Sévère Alexandre, bien que les historiens n'en mentionnent que trois. Le chiffre de la *libéralité* est effacé sur le médaillon que nous avons reproduit; mais en nous guidant, à l'exemple d'Eckhel, d'après les traits du visage, nous pensons que cette libéralité a été la deuxième. Le grand numismatiste viennois, regrettant l'absence des marques chronologiques qui seraient nécessaires pour classer rigoureusement les *libéralités* de Sévère Alexandre, a recours aux indications physionomiques mais ce moyen d'investigation n'est point le seul, au moins quant à la troisième *libéralité*, puisque des *moyens bronzes* la placent à la cinquième puissance tribunitienne d'Alexandre (an de Rome 979). La seconde peut répondre, selon Eckhel, à l'an 977.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE SÉVÈRE ALEXANDRE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
958	205	Bassianus Alexianus (depuis Sévère Alexandre), fils de Gessius Marcianus et de Julia Mamée, nièce de Julia Domna, naît à Arca Cæsarea, en Phénicie, dans un temple d'Alexandre le Grand, et le jour de la fête célébrée en l'honneur de ce prince divinisé. La date de la naissance de Sévère Alexandre est purement conjecturale. (Voyez Eckhel, *D. N.*, t. VII, p. 267 *seq.*)

AN DE ROME	DE J. C.	
974	221	Le jeune Bassianus, adopté par son cousin Elagabale (voyez l'article de cet empereur), est déclaré César et change son nom en celui d'Alexandre. Il est désigné consul pour l'année suivante. Elagabale, se repentant de l'élévation de son cousin, cherche à le faire périr; Julia Maesa s'oppose aux tentatives de l'empereur
975	222	Sévère Alexandre est consul pour la première fois, avec son cousin. Elagabale ayant de nouveau voulu attenter à la vie du jeune César, les prétoriens se révoltent. Elagabale et sa mère Soaemias sont tués, et Sévère Alexandre est déclaré Auguste et seul empereur; le sénat lui confère le même jour la puissance tribunitienne, le titre de souverain Pontife et celui de Père de la Patrie. Alexandre refuse comme trop glorieux les noms d'Antonin et de Grand, et prend ceux de Marcus Aurelius, auxquels il ajoute celui de Sévère, pour rappeler son aïeul véritable ou prétendu, Septime Sèvère. Julia Maesa avait en effet propagé aussi l'opinion que Sévère Alexandre était le fils de Caracalla, et ce prince, quoique si différent de son cousin, ne répudia pas une prétention qui inculpait aussi gravement l'honneur de sa mère. Par les conseils de sa mère et de son aïeule, il purge la ville des nouveautés introduites par Elagabale, rétablit les anciens rites, et donne les principales charges de l'État aux hommes les plus distingués par leur mérite.
979	226	L'empereur est consul pour la deuxième fois. Artaxerce défait Artaban. Les Arsacides sont remplacés sur le trône par la dynastie persane des Sassanides.
982	229	L'empereur est consul pour la troisième fois, avec Dion Cassius, le célèbre auteur de l'*Histoire Romaine*.
983	230	Artaxerce, se voyant maître de la Parthie, pense à reconquérir l'Asie tout entière, et commence par porter la guerre en Mésopotamie.
984	231	L'empereur part vers cette année pour combattre Artaxerce.
985	232	L'empereur entre dans la Mésopotamie avec une armée nombreuse; il bat Artaxerce, selon le témoignage de la plupart des historiens. Hérodien, qui n'est point favorable à Sévère Alexandre, prétend que l'issue de la campagne fut désastreuse. La vérité est peut-être entre ces deux récits. Sévère Alexandre peut avoir protégé la frontière romaine, tout en subissant des pertes considérables.
986	233	Sévère Alexandre, ayant appris que les Germains avaient passé le Rhin et ravageaient la Gaule, revient de l'Orient et triomphe des Perses.
987	234	L'empereur part pour la Gaule, afin d'en chasser les Germains qui y mettaient tout à feu et à sang.
988	235	Pendant l'expédition contre les Germains, l'empereur est entouré par quelques soldats dans un village des bords du Rhin, et tué ainsi que sa mère Mamée. On croit que ce fut Maximin, son successeur, qui le fit assassiner. Le sénat et le peuple romain apprirent sa mort avec la plus vive douleur. Sévère Alexandre avait régné treize ans neuf jours. Il avait vingt-neuf ans trois mois sept jours. On croit qu'il eut trois femmes. Une seule nous est connue par les médailles, c'est Sallustia Barbia Orbiana. (Voy. au nº 6, pl. XLVII.)

Nº 11.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS SEVERVS ALEXANDER PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de l'empereur, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ROMAE AETERNAE. *A Rome éternelle.* L'empereur, voilé, faisant des libations sur un autel allumé devant un temple distyle, dont le fronton est orné au faîte d'une statue de la Victoire; chacun des acrotères paraît orné d'un trophée; au milieu du tympan, une couronne. Dans le temple, la figure de Rome, assise, dans une perspective éloignée. Derrière l'empereur, deux femmes, vêtues de la stola, portant des palmes; en face de l'empereur, le popa, conduisant le taureau, et deux prêtres coiffés du bonnet pointu appelé *apex*.

Médaillon de bronze.

Successeur d'Elagabale, qui s'était rendu odieux aux Romains en faisant prévaloir les cultes étrangers, Alexandre Sévère se distingua au contraire par sa piété envers les divinités romaines, on le voit ici sacrifiant à la déesse Rome : une médaille du Musée de Vienne, décrite par Eckhel (1), donne à ce prince le titre de *Sacerdos Urbis*, ce qui nous apprend qu'il avait rétabli avec éclat dans sa personne le sacerdoce politique de la Ville Éternelle. La médaille (petit bronze) avec *Sacerdos Urbis* est du commencement du règne. Le médaillon que nous avons reproduit, nous montrant Sévère Alexandre avec une barbe naissante, doit être postérieur de six ans au moins.

Nº 12.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS. *L'empereur César Marc-Aurèle Sèvère Alexandre Auguste.* Buste à droite d'Alexandre Sévère, lauré, le manteau attaché sur l'épaule.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS II CONSVL PATER PATRIAE. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la deuxième fois, consul, père de la patrie.* Jupiter, lauré, vêtu de la chlamyde seulement, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre le foudre.

Denier d'or, enchâssé dans un encadrement également en or.

Voyez pour ce denier, et celui qu'on voit plus bas sous le nº 15, le commentaire de la planche XLIII, nºs 2, 3 et 4.

Nº 13.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré.

℟. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IIII CONSVL PATER PATRIAE. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois, consul, père de la patrie.* L'empereur, debout, la tête nue, revêtu d'une armure et du paludamentum, tenant de la main droite le globe du monde, et de la gauche un sceptre.

Denier d'or.

Nº 14.

IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS. *L'empereur Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré.

℟. LIBERALITAS AVGVSTI IIII. *Quatrième libéralité de l'empereur.* L'empereur, présidant à un congiaire. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Voyez, pour la description détaillée de cette médaille, le nº 10, auquel celle-ci est conforme, sauf la mention de la quatrième *libéralité* et l'absence des prétoriens autour du *suggestus*. Les rangées de clous qui décorent le *suggestus* paraissent indiquer un revêtement en plaques de métal. Les lettres S. C à l'exergue indiquent un grand bronze; mais le cercle d'un second métal qui entoure le flan principal, et fait de cette médaille une *pièce enchâssée*, doit la faire ranger parmi les médaillons. Eckhel place, par conjecture, la quatrième *libéralité* à l'an de Rome 981. (Voyez le commentaire du nº 10 de cette planche.)

Nº 15.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré.

℟. PAX AETERNA AVGVSTA. *La Paix impériale éternelle.* La Paix, debout, diadémée, appuyée de la main gauche sur un long sceptre, tenant dans la droite une branche d'olivier.

Denier d'or, enchâssé dans un encadrement également en or.

(1) D. N. t. VII, p. 270.

PLANCHE XLVII.

N° 1.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs SEVervs ALEXANDer AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IOVI VLTORI. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis III COnSvl Pater Patriae. *A Jupiter Vengeur.* — *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la troisième fois, consul, père de la patrie.* Temple exastyle, surmonté aux acrotères d'un quadrige et de deux biges; dans le temple, Jupiter assis, tenant le sceptre et la patère : le péribole de ce temple est formé par des portiques soutenus par des colonnes à l'intérieur, décoré de pilastres à l'extérieur : un arc, percé de trois ouvertures, et surmonté de statues, y donne accès : on se dirige vers l'arc par deux escaliers latéraux, et au-delà est une balustrade à jour, à hauteur d'appui. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Cette précieuse médaille a été publiée par Vaillant (*Numism. Imp. rom.*, tom. I, pag. 142, éd. rom.), mais Eckhel n'en a fait aucune mention dans son grand ouvrage. La défiance du numismatiste viennois s'explique par deux circonstances : 1° Vaillant donne cette pièce comme un médaillon (*primæ magnitudinis*), et cependant elle porte la mention du *sénatus-consulte;* 2° Vaillant a lu sur la pièce la mention du *second consulat* d'Alexandre jointe à celle de sa *troisième puissance tribunitienne*, ce qui est impossible, Alexandre n'ayant été consul pour la seconde fois qu'en 979 de Rome, l'année de la *cinquième puissance tribunitienne.* Mais Vaillant s'est trompé, quant à ces deux circonstances ; la pièce que nous avons sous les yeux n'est point un médaillon, mais un grand bronze ordinaire, ce qui justifie la mention du sénatus-consulte. La légende fruste, après les lettres COS., laisse néanmoins voir les initales de Pater Patriae. Cette pièce d'ailleurs, dont les données chronologiques ne fournissent matière à aucune objection, est d'une excellente fabrique. Le nettoyage assez profond qu'elle a subi n'en a point altéré la *patine*, et la légende, surtout du côté du revers, ne peut inspirer aucun doute. La tête imberbe d'Alexandre est bien celle qui convient à l'époque de son règne (977 de Rome), où cette médaille fut frappée. Les bords en sont relevés sur les deux faces, et il est plus que probable que la pièce a été encastrée dans un autre objet. Nous croyons qu'il était important de rendre toute sa valeur à un monument qui seul porte la mention de la représentation d'un édifice de Rome qui n'est pas même cité par les Régionnaires. Le surnom de *Jupiter Ultor* ne se trouve, à ce que nous croyons, que dans Pline (H. N. XXXV, 15), suivant lequel Agrippa aurait dédié le Panthéon à *Jupiter Vengeur*, avec l'attribution à l'édifice du nom de *Panthéon*, ou temple de tous les dieux. Comme on sait, par le témoignage de Dion, qu'Agrippa avait placé dans ce temple la statue de Jules-César, et que celle d'Auguste figurait avec la sienne dans le portique, on est en droit d'attribuer un sens politique à l'épithète de Jupiter, et de considérer ce dieu, dans cette circonstance, comme le vengeur de l'assassinat du dictateur. Mais ces réflexions sont nécessairement étrangères à l'édifice représenté sur la médaille d'Alexandre. Si, à la rigueur, on voulait reconnaître le Panthéon dans le temple dont elle offre l'élévation antérieure, en supposant que l'artiste eût supprimé deux colonnes du portique, afin de faire mieux voir la statue dans l'intérieur du temple, on aurait toujours droit de s'étonner que rien ne rappelât ni la *rotonde* ni la *coupole;* et surtout le péribole qui se dessine autour du temple ne peut avoir embrassé qu'un édifice d'une autre forme que le Panthéon, lequel se liait à la masse des thermes d'Agrippa. Dans l'incertitude où nous laisse cet examen, nous sommes obligés de nous borner au témoignage de Lampride, suivant lequel Sévère Alexandre aurait « restauré les « édifices élevés par les anciens empereurs, et en aurait construit lui-même un grand nombre de nouveaux. » *Opera veterum principum instauravit; ipse nova multa constituit* (*Alex. Sev.*, XXV.)

N° 2.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs SEVervs ALEXANDer AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis V COnSvl II Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Edifice élevé, décoré de trois niches sur la face principale, surmonté de statues, et s'élevant au-dessus d'un massif orné également de niches sur les trois faces qu'on en aperçoit; en avant on croit reconnaître un bassin et la vasque d'une fontaine. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Les interprètes n'ont rien pu, jusqu'à ce jour, avancer de certain sur l'édifice qu'on voit ici représenté au revers de ce grand bronze de Sévère Alexandre. Quelques-uns ont cru qu'il pouvait rappeler la *basilique Alexandrine;* mais comme la construction de cet édifice fut interrompue par la mort de l'empereur, on s'est généralement rejeté sur les thermes qu'Alexandre avait fondées ou amplifiées dans le voisinage du Panthéon d'Agrippa. La médaille que nous publions étant très-fruste, et les détails d'une trop petite dimension ou presque effacés, ne pouvaient fournir des documens assez précis pour qu'on arrivât à la détermination exacte du monument. Un grand médaillon de la même année, et qu'Eckhel a cité comme existant au Cabinet de France, me paraît destiné à résoudre la question. On remarque en effet, dans la niche centrale de l'édifice figuré sur ce médaillon, la statue de l'*empereur couronné par la Victoire*, et dans chacune des deux niches latérales un *trophée.* Je retrouve les mêmes détails, quoique plus fins et malheureusement plus confus, sur le moyen bronze qui suit, n° 3. Maintenant, si l'on compare cet édifice avec les ruines connues à Rome sous le nom de *trophées de Marus*, surtout dans les ouvrages qui nous montrent ce dernier monument avant la mutilation qu'il éprouva quand les trophées qui en faisaient l'ornement furent transportés au Capitole, on ne peut s'empêcher de reconnaître un rapport frappant entre les deux objets. Je citerais urtout, comme terme de comparaison, l'estampe de Du Perac, n° 27, dans le recueil qui a pour titre : *Vestigi dell' Antichità di Roma...* Rome, 1575. Toute incertitude doit donc cesser sur l'âge de ce monument, dans lequel il nous semble qu'on a eu raison de reconnaître un *castellum aquarum.* Il portait le nom de *Nymphæum divi Alexandri.* Voyez la *Revue Numismatique*, sept. et oct. 1842.

Le grand bronze que nous avons donné est, comme le précédent, relevé sur les bords ar le martelage, et provient peut-être du même meuble.

N° 3.

IMPerator CAESar Marcvs AVRelivs SEVervs ALEXANDER AVGvstvs. *L'empereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite d'Alexandre Sévère, lauré.

℞. PONTIFex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis V COnSvl II Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la cinquième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Même édifice que sur le n° précédent. Exergue : S. C.

Moyen bronze.

La belle conservation de cet exemplaire permet de distinguer un grand nombre de détails qui ne paraissent point sur le grand médaillon que j'ai cité dans le commentaire du numéro précédent. Outre l'*empereur couronné par la Victoire*, et les *deux trophées*, on remarque un *quadrige* au sommet de l'édifice, et de chaque côté de la plate-forme inférieure, deux groupes qui ne sont pas sans quelque analogie avec les colosses de *Monte-Cavallo.*

N° 4.

IMPerator SEVervs ALEXANDER AVGvstvs. *L'empereur Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du laticlave et du manteau consulaire, tenant à la main un sceptre terminé par un aigle.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis VIII COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la huitième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* L'empereur, couronné par la Victoire, dans un quadrige dirigé par deux guerriers; derrière, plusieurs figures portant des palmes.

Médaillon de bronze.

On ne sait pas après quelle guerre le triomphe fut décerné à Alexandre Sévère. La guerre des Perses ne fut terminée que l'an 986 de Rome, de J.-C. 233, tandis que la présente médaille est de l'an 983 de Rome, de J.-C. 230; et avant cette guerre, Sévère Alexandre n'avait fait aucune expédition. Hérodien, dans le discours aux prétoriens qu'il lui prête au moment du départ pour l'Asie, lui fait dire : *Après plusieurs années d'une paix profonde*, etc. C'est qu'en effet la cérémonie représentée sur ce médaillon n'est point un triomphe, mais le *processus consularis*, procession consulaire, laquelle avait lieu le 1er de janvier, à l'avènement de chaque empereur au consulat. Eckhel (*D. N.*, VIII, p. 333 et suiv.) a donné une dissertation spéciale sur ce sujet, et il y fournit les moyens de distinguer les pièces qui représentent des triomphes de celles qui ont pour objet de célébrer des *processions consulaires.* Le médaillon d'Alexandre Sévère que nous reproduisons avait été omis par Eckhel à l'an de Rome 983; mais il l'a mentionné dans la dissertation précitée, d'après un exemplaire de la Collection Albani, signalé par le cardinal Noris. Le plus ancien exemple des *processus consularis* se trouve sur un médaillon de Commode, de l'an de Rome 943, frappé pour le sixième consulat de cet empereur. Nous retrouverons la procession consulaire du deuxième consuat de Gordien III, sur un beau médaillon, planche XLIX, n° 1.

N° 5.

IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS. *L'empereur Sévère Alexandre Auguste.* Buste à droite de Sévère Alexandre, lauré.

℞. Même sujet qu'au n° 4.

Moyen bronze.

Voyez le commentaire du n° précédent

N° 6.

SALLVSTIA BARBIA ORBIANA AVGVSTA. *Sallustia Barbia Orbiana Auguste.* Buste à gauche de Sallustia Orbiana.

℞. FECVNDITAS TEMPORVM. *Fécondité des saisons.* L'impératrice, diadémée, assise, le bras gauche appuyé sur le dossier de son trône; la Terre, agenouillée devant elle, entre deux jeunes enfans, génies des Saisons, lui présente une corne d'abondance : la figure de femme placée dans le fond à la droite de l'impératrice devait tenir un caducée.

Médaillon de bronze.

Voici comment Vaillant (*Num. Imp. Rom. III*, p. 178, éd. rom.) décrit un médaillon de Sallustia Orbiana, qui, de son temps, faisait partie du Cabinet de la reine Christine :

« FECVNDITAS TEMPORVM. *Augusta sedens dextro brachio sellae innixa, sinistra cornu copiae gerit; duo pueruli, quorum unus hinc et inde; a dextris Felicitas stans, cum caduceo. ex adverso Augustae, tellus decumbans. Fécondité des Saisons.* L'impératrice, assise, le bras droit appuyé sur son siége, portant de la main gauche la corne d'abondance; de chaque côté deux enfans; à droite la Félicité, debout, tenant un caducée; en face de l'impératrice, la Terre prosternée. » Qui ne croirait lire une description inexacte de notre médaillon? En effet, Orbiane ne *porte pas* la corne d'abondance, mais elle la *touche* de la main : les deux enfans sont placés de chaque côté, non de l'impératrice, mais de la Terre; du reste, et en ajoutant que c'est la Terre qui porte la corne d'abondance, et en échangeant la désignation des bras de l'impératrice, on reconnait une indication fidèle de notre monument. Néanmoins, l'estampe placée au-dessus de la description de Vaillant n'a aucun rapport avec le médaillon que nous reproduisons, et, d'après cette estampe, Eckhel a rédigé la description suivante : « *Mulier sedens inter tres puellos quorum unius capiti sinistram imponit, adstat Felicitas d. caduceum oblongum tenens.* Femme assise entre trois enfans, posant la main gauche sur la tête de l'un d'entre eux. Auprès d'elle est la *Félicité*, debout, tenant un long caducée. » Cette description, qui évidemment ne peut se rapporter qu'à des *Puellae Faustinianae*, est jointe à la legende TEMPORVM FELICITAS, qui, en effet, accompagne la figure donnée par Vaillant. Il peut sembler étrange que le législateur de la numismatique n'ait pas fait remarquer l'étonnante contradiction qui existe entre la figure et la description de Vaillant. Nous ne pouvons décider si ce dernier avait effectivement connu deux médaillons d'Orbiana, et si, les confondant ensuite dans sa mémoire, il ne se serait pas borné à la *figure* du premier et à la description du second. En tout cas, la description de Vaillant est pour ainsi dire *mitoyenne*, et se compose de traits empruntés à l'un et à l'autre monument. En attendant que ce singulier problème soit résolu par la production du médaillon d'Orbiana, qui paraît se rapporter aux *Puellae Faustinianae*, nous restituons la figure et la description fidèles du médaillon de la reine Christine que nous avons sous les yeux, tout en convenant que le revers de ce monument, assez profondément retouché, laisse beaucoup d'incertitude dans l'esprit, et que particulièrement il ne reste aucune trace du *caducée* que nous avons donné à la figure placée derrière l'impératrice

Sallustia Barbia Orbiana, femme de Sévère Alexandre, n'est connue que par les médailles. On supposa longtemps que c'était une femme de Trajan Dèce, mère d'Herennius et d'Hostilien; mais la découverte de médaillons à son portrait qui se trouvent réunis à celui de Sévère Alexandre, vint fixer les incertitudes des archéologues. Nous donnons ici dans le texte un médaillon du Cabinet de France, qu'un oubli des artistes a empêché de figurer sur nos planches, ce médaillon est un de ceux dont nous venons de parler. Il est conservé au Cabinet de France. En voici la description :



IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER SALLVSTIA BARBIA ORBIANA · AVGVSTI. (Ce dernier mot en exergue.) *L'empereur Sévère Alexandre. Sallustia Barbia Orbiana, (femme) de l'Empereur.* Bustes en regard de Sévère Alexandre et de sa femme Sallustia Barbia Orbiana. L'empereur est lauré et porte le paludamentum.

℞. CONCORDIÆ AVGVSTORVM. *A la concorde des Augustes.* L'empereur et l'impératrice sacrifiant ensemble sur un autel placé devant un temple; l'empereur est suivi d'un guerrier qui s'appuie sur une haste; Sallustia est suivie de deux femmes voilées.

Médaillon de bronze.

N° 7.

SALLVSTIA BARBIA ORBIANA AVGVSTA. *Sallustia Barbia Orbiana Auguste.* Buste à droite de Sallustia Barbia Orbiana.

℞. CONCORDIA AVGVSTORVM. *Concorde des Augustes.* La Concorde, diadémée, assise sur un trône, tenant une corne d'abondance de la main gauche et une patère de la droite. Exergue : S. C.

Grand bronze. — Le coin a glissé.

N° 8.

SALLVSTIA BARBIA ORBIANA AVGVSTA. *Sallustia Barbia Orbiana Auguste.* Buste à droite de Sallustia Orbiana.

℞. CONCORDIA AVGVSTORVM. *Concorde des Augustes.* Sévère Alexandre et sa femme Orbiana se donnant la main droite. Exergue : S. C.

Moyen bronze.

N° 9.

IVLIA MAMAEA AVGVSTA. *Julie Mamée Auguste.* Buste à droite de Mamée, diadémée.

℞. VESTA. Vesta, debout, voilée, tenant la patère et le sceptre surmonté d'un fleuron. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Julia Mamaea, fille de Julius Avitus et de Julia Maesa, nièce de l'impératrice Julia Domna, avait épousé le Syrien Gessius Marcianus, auquel elle donna Sévère Alexandre, qu'elle éleva avec le plus grand soin, et qu'elle sut mettre à l'abri de la contagion corruptrice qui aurait pu résulter de ses relations avec son cousin Elagabale. Celui-ci lui conféra le titre d'Auguste. Elle fit reléguer en Afrique la première femme de son fils, dont on ignore le nom. On l'accuse d'une grande avidité pour l'argent; son influence fut illimitée pendant le règne de son fils. Cette princesse partagea le sort de son fils, et périt avec lui sous les coups des soldats, l'an 988 de Rome. Capitolin (1) lui donne une fille nommée Théoclée, qui aurait été promise à Maxime, fils de Maximin, par Sévère Alexandre. On a prétendu, non sans vraisemblance, que Julie Mamée avait été chrétienne. (Voyez à ce sujet l'intéressant Mémoire de M. l'abbé Greppo sur *les Essais de Christianisme de quelques empereurs; trois Mémoires*, etc. Paris, 1842).

N° 10.

IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS IVLIA MAMAEA AVGVSTA. *L'empereur Sévère Alexandre, Julie Mamée Auguste.* Bustes en regard de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du paludamentum, et de Julie Mamée, diadémée. Exergue : MATER AVGVSTI. *Mère d'Auguste.*

℞. ROMAE AETERNAE. *A Rome éternelle.* Même type qu'au n° 11, pl. XLVI.

Médaillon de bronze.

N° 11.

IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS IVLIA MAMAEA AVGVSTA. *L'empereur Sévère Alexandre Auguste. —. Julie Mamée Auguste.* Bustes en regard de Sévère Alexandre et de Mamée, comme au n° précédent. Exergue : MATER AVGVSTI. *Mère d'Auguste.*

(1) *Maxim.* 13

℞. FIDES MILITVM. *Fidélité des soldats.* Sévère Alexandre, revêtu du paludamentum, lauré, sacrifiant; il tient une longue haste de la main gauche, et de la droite il fait des libations sur un autel portatif en bronze. Rome, placée derrière l'empereur, lui pose un casque sur la tête. En face de l'empereur, Jupiter nu, la chlamyde jetée sur les épaules, tenant d'une main un long sceptre, et de l'autre le foudre. Derrière Jupiter, une enseigne prétorienne.

Cette pièce, du travail le plus délicat, doit être rangée parmi les médaillons, à cause de l'absence des initiales S. C.

N° 12.

IVLIA MAMAEA AVGVSTA. *Julie Mamée, Auguste.* Buste à droite de Julie Mamée, diadémée.

℞. VENERI VICTRICI. *A Vénus victorieuse.* Vénus, debout, drapée, diadémée, tenant un long sceptre de la main gauche, et dans la droite la figure de l'Amour enfant. Dans le champ : S. C. Grand bronze.

§ XVI. URANIUS ANTONINUS.

Voyez planche supplémentaire.

LVCIVS IVLIVS AVRELIVS SVLPICIVS VRANIVS ANTONINVS. Buste à droite d'Uranius Antoninus, lauré, avec le paludamentum.

℞. FECVNDITAS AVGVSTA. *Fécondité auguste.* La Fortune, debout.

Denier d'or.

Cette médaille, dont jusqu'à présent on n'a encore vu qu'un seul exemplaire, était conservée dans le Cabinet de France avant le vol de 1831; elle disparut à cette époque. Heureusement elle avait été moulée, et nous en avons retrouvé un soufre dans le médailler de l'Institut de France. Nous n'avons pas eu ce soufre en notre possession assez tôt pour qu'il nous fût possible de l'insérer sur notre planche XLVIII. On trouvera cette médaille aux planches supplémentaires.

Le type du revers a sans doute été accolé à tort au portrait d'Uranius par la précipitation ou l'ignorance du monétaire Il appartenait sans doute à Mamée ou à quelque femme de la famille d'Alexandre Sévère.

Lucius Julius Aurelius Sulpicius Antoninus n'est connu sous ces noms que par la médaille unique reproduite sur notre planche. Zozyme (1) nomme deux personuages qui, sous le règne de Sévère Alexandre, furent forcés par les soldats de revêtir la pourpre impériale Il nomme l'un Antonin, et dit qu'effrayé de l'audace de cette entreprise, il prit la fuite et ne reparut plus. Le second, nommé Uranius, issu d'une race servile, aurait été désigné pour succéder à Antoninus; mais peu après il aurait été fait prisonnier et conduit à Sévère Alexandre. Zozyme a très-probablement fait deux personnages d'un seul; au moins, la médaille qui réunit les deux noms Antoninus et Uranius semble-t-elle le prouver.

CHAPITRE V.

DÉCADENCE DU HAUT EMPIRE.

§ I. MAXIMIN, MAXIME ET PAULINE.

N° 13.

IMPERATOR MAXIMINVS PIVS AVGVSTVS. *L'empereur Maximin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Maximin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. LIBERALITAS AVGVSTA. *Libéralité de l'empereur.* L'empereur, monté sur un *suggestus*, assis sur un siége pliant, préside à une distribution. Quatre prétoriens armés de lances, la figure de la Libéralité tenant la corne d'abondance et le cartel sur lequel les libéralités sont inscrites, l'accompagnent debout sur le *suggestus*, ainsi qu'un sixième personnage qui doit être le *præfectus urbis*. Des gardes armés de lances garnissent le bas du *suggestus :* entre elles on aperçoit un homme et un enfant qui se hâtent d'arriver à la distribution. Un Romain, au milieu de l'escalier qui conduit au *suggestus*, tend les mains vers l'empereur.

Médaillon de bronze.

On remarquera que Maximin ayant passé à l'armée les quatre ans de sa domination, si la *libéralité* mentionnée par ce médaillon a été faite à Rome, ç'a été en l'absence et seulement au nom de l'empereur.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MAXIMIN.

On ignore la date de la naissance de Maximin. Selon les inscriptions, ses noms étaient Caius Julius Verus Maximinus. Il naquit en Thrace, de parens barbares; on croit que son père était un Goth; sa mère, la fille d'un Alain. Il fut d'abord berger; mais comme il était doué d'une force surhumaine, il espéra que cette qualité l'aiderait à s'avancer, et il se rendit à Rome, où il fut remarqué par Septime Sévère qui le fit entrer dans l'armée.

Il passa par les différens grades de la milice sous ce prince et sous son fils Caracalla

AN DE ROME	DE J.-C.	
970	217	Sous le règne de Macrin, qu'il haïssait, il retourne dans sa patrie.
971	218	A la mort de Macrin, Maximin reprend du service Sévère Alexandre, frappé de son infatigable constance et de son énergie militaire, le nomme préfet des recrues qu'il avait levées lui-même dans la Pannonie (Hongrie)
988	235	Maximin suit Alexandre dans la guerre de Germanie; là, fort d'un mécontentement assez violent des légions contre l'empereur, et de leur affection pour sa personne, il fait périr ce prince, à qui il devait tant de reconnaissance, au commencement de juillet. Après la mort de Sévère Alexandre, Maximin est proclamé empereur par l'armée. Le sénat, qui n'ose désapprouver le choix des légions, confirme cette élection. Maximin crée César son fils Maxime, et exile ou fait mettre à mort tous les amis de Sévère Alexandre. Il est désigné consul pour l'année suivante, passe le Rhin et pousse vivement la guerre contre les Germains.
989	236	Maximin est consul avec Julius Africanus. Il bat plusieurs fois les Germains et dévaste leurs campagnes. Il est décoré du titre de Germanique.
990	237	Après avoir pacifié la Germanie, Maximin fait prendre les quartiers d'hiver à ses troupes dans Sirmium (Sirmich, en Esclavonie).
991	238	Pendant que Maximin prépare une guerre contre les Sarmates, les deux Gordien sont proclamés Augustes en Afrique, et aussitôt Rome et toutes les provinces jurent fidélité à ces nouveaux princes. Ceux-ci ayant été tués peu de temps après, le sénat nomme à leur place Pupien et Balbin, et leur adjoint Gordien le jeune comme César. A cette nouvelle, Maximin, transporté de fureur, part pour l'Italie, ne respirant que la vengeance. Il assiége Aquilée; mais les soldats, irrités par les privations qu'ils endurent pendant le siége, exaspérés d'ailleurs contre lui à cause de sa cruauté, le massacrent, ainsi que son fils Maxime. Il avait épousé, à ce qu'on croit, Pauline

N° 14.

MAXIMINVS PIVS AVGVSTVS GERMANICVS. Buste de Maximin, lauré, à droite, revêtu du paludamentum.

℞. FIDES MILITVM. *Fidélité des soldats.* La Fidélité, debout, appuyée sur deux enseignes prétoriennes. Dans le champ : S. C. Grand bronze.

Maximin, qui avait rendu les légions *infidèles* à Sévère Alexandre, devient lui-même, quatre ans après, victime de l'*infidélité* de ses soldats. On peut considérer la plupart des monumens numismatiques de cette époque comme une suite d'*antiphrases*.

(1) L. I, c 12

PLANCHE XLVIII.

N° 1.

MAXIMINVS PIVS AVGvstvs GERManicvs. *Maximin, pieux, Auguste, Germanique.* Buste à droite de Maximin, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIA GERManica. *Victoire germanique.* La Victoire, debout, tenant une palme et une couronne; à ses pieds, un Germain captif.

Quinaire d'or.

Le quinarius (pièce de *cinq as*) est la moitié du *denarius* (pièce de *dix as*). On a toujours émis beaucoup moins de quinaires que de deniers, et le travail en est généralement très-soigné.

N° 2.

MAXIMINVS PIVS AVGvstvs GERManicvs. *Maximin, pieux, Auguste, Germanique.* Buste à droite de Maximin, lauré.

℟. SALVS AVGVSTI. *Salut de l'empereur.* Hygie, diadémée, assise sur un trône à dossier, donnant à boire dans une patère au serpent d'Esculape, qui sort de derrière un autel. Exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 3.

Caivs IVLivs VERVS MAXIMVS CAESar. *Caius Julius Verus Maxime, César.* Buste à droite de Maxime, la tête nue.

℟. PIETAS AVGvsta. *Piété impériale.* Les insignes du pontificat. Exergue : S. C.

Grand bronze.

Caius Julius Verus Maximus, fils de Maximin et peut-être de Pauline, fut créé César par son père, qui lui communiqua les surnoms de Germanique, de Dacique et de Sarmatique. Maxime partagea le sort de son père devant Aquilée, l'an 991 de Rome, 238 de J.-C. Une médaille lui donne le titre d'Auguste, bien qu'il ne paraisse pas qu'il ait jamais été autre chose que César. Selon Capitolin, il eut pour femme Junia Fadilla, arrière-petite-fille d'Antonin.

N° 4.

DIVA PAVLINA. Buste de Pauline, voilée, à droite.

℟. CONSECRATIO. *Consécration.* Pauline, en Junon, diadémée, le sceptre à la main, emportée sur les ailes d'un paon. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

On ne sait de la femme de l'empereur Maximin que le peu de mots qu'Ammien Marcellin (1) a consacrés à son éloge, sans toutefois la nommer, non plus qu'aucun autre écrivain de l'antiquité : « Elle fut, dit Marcellin, de mœurs douces, et souvent elle tempéra la férocité des ordres de son époux. » L'attribution des médailles qui portent le nom de *Paulina* à la femme de Maximin nous paraît justifiée par l'analogie de la fabrique et par la ressemblance frappante qui existe entre cette princesse et les traits du jeune César Maxime, présumé son fils. On ne connaît pas de médailles de cette princesse frappées de son vivant. Il résulte de ses médailles comparées avec le passage d'Ammien Marcellin, qu'elle est morte pendant l'empire de son mari.

N° 5.

DIVA PAVLINA. *La divine Pauline.* Buste à droite de Pauline, voilée.

℟. CONSECRATIO. Paon.

Denier d'argent.

N° 6.

MAXIMVS CAESar GERManicvs. *Maxime, César, Germanique.* Buste à droite de Maxime, la tête nue.

℟. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au Prince de la Jeunesse.* Maxime debout, tenant de la main droite un parazonium, et de la gauche un javelot; près de lui, deux enseignes prétoriennes. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

N° 7.

Même sujet qu'au n° 3. Répétition de la même médaille, faite par erreur.

§ II. GORDIEN L'AFRICAIN.

N° 8.

IMPerator CAESar Marcvs ANToninvs GORDIANVS AFRicanvs AVGvstvs. *L'empereur César Marc Antonin Gordien l'Africain, Auguste.* Buste à droite de Gordien l'Africain, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. VIRTVS AVGG (*Avgvstorvm*). *Valeur des Augustes.* Mars, debout, armé de la haste pure, et appuyé sur son bouclier. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GORDIEN I, DIT L'AFRICAIN OU LE PÈRE.

AN DE ROME	DE J.-C.	
		Gordien était issu d'une famille illustre. Son père était Metius Marulus, sa mère Ulpia Gordiana. Il naquit vers l'an 910 de Rome, de J.-C. 157; il obtint de bonne heure les charges publiques, et s'y fit remarquer par ses vertus et par sa modération. Son édilité fut brillante, car les richesses de sa famille lui permirent de donner un grand éclat à cette ruineuse magistrature.
966	213	Gordien est consul pour la première fois.
982	229	Il est consul pour la seconde fois, avec l'empereur Sévère Alexandre, et remplace, au milieu de l'année, Dion Cassius, l'historien. L'empereur envoie Gordien en Afrique comme proconsul, et lui donne son fils pour lieutenant. Gordien se fit chérir dans cette province, et cette affection de ses administrés lui fut à la fois glorieuse et funeste.
991	238	Un intendant (*procurator*) de Maximin étant venu en Afrique, et ayant indisposé le peuple par ses exactions, fut tué par quelques jeunes nobles; ceux-ci, pour échapper à la colère de Maximin, qui aurait certainement vengé la mort de son officier d'une manière cruelle, forcèrent Gordien, alors âgé de quatre-vingts ans, et qui se trouvait à Thysdras, d'accepter l'empire, qu'ils lui décernaient ainsi qu'à son fils. Cette élévation fut approuvée non-seulement par la province, mais encore par le sénat et par toute la ville de Rome, qui détestait Maximin. Un sénatus-consulte proclama la déchéance de Maximin et l'avénement des deux Gordien; mais les nouveaux Augustes ne jouirent pas longtemps du rang suprême; car Capellianus, procurator ou intendant de la Mauritanie, irrité contre Gordien qui lui avait envoyé un successeur, marcha sur Carthage avec une nombreuse armée. A cette nouvelle, Gordien le père, voyant qu'il ne pouvait résister à cette multitude, se pendit; son fils fut tué dans le trouble de l'entrée des partisans de Capellianus. Le sénat, pour adoucir ses regrets, plaça les deux Augustes au rang des dieux. Gordien avait épousé Fabia Orestilla, arrière-petite-fille d'Antonin, qui lui donna Gordien, son associé à l'empire, et Metia Faustina, femme de Junius Balbus, personnage consulaire.

N° 9.

IMPerator CAESar Marcvs ANToninvs GORDIANVS AFRicanvs AVGvstvs. *L'empereur César Marc Antonin Gordien l'Africain, Auguste.* Buste à droite de Gordien l'Africain, lauré.

℟. ROMAE AETERNAE. *A Rome éternelle.* Rome nicéphore, assise. Exergue : S. C.

Grand bronze.

(1) Cf. l. XIV, *sub init.*

N° 10.

IMPerator CAESar Marcvs ANToninvs GORDIANVS AFRicanvs AVGvstvs. *L'empereur César Marc Antonin Gordien l'Africain, Auguste.* Buste à droite de Gordien l'Africain, lauré.

℟. VICTORIA AVGG (vstorvm). *Victoire des empereurs.* Victoire tenant une palme et une couronne, courant à gauche. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 11.

IMPerator Marcvs ANToninvs GORDIANVS AFRicanvs AVGvstvs. *L'empereur Marc Antonin Gordien l'Africain, Auguste.* Buste à droite de Gordien l'Africain.

℟. ROMAE AETERNAE. *A Rome éternelle.* Rome nicéphore, assise.

Denier d'argent.

N° 12.

IMPerator Marcvs ANToninvs GORDIANVS AFRicanvs AVGvstvs. *L'empereur Marc Antonin Gordien l'Africain, Auguste.* Buste à droite de Gordien l'Africain, lauré.

℟. PROVIDENTIA AVGG (vstorvm). *Providence des Augustes.* La Providence, appuyée sur une colonne, symbole de stabilité, tenant une corne d'abondance de la main gauche, de la droite un *radius* ou bâton avec lequel elle décrit des lignes sur un globe placé à ses pieds.

Denier d'argent.

L'opération que nous attribuons ici à la Providence est celle dont on retrouve un exemple manifeste dans la mosaïque de la villa Albani (Winckelmann, *Mon. inéd.*, n° 185), représentant une assemblée de philosophes; l'un d'eux, au moyen d'un bâton, fait sur un globe une démonstration astronomique à laquelle les assistans prêtent une sérieuse attention. La même action, produite au moyen des mêmes instrumens, figure encore sur deux vases d'argent trouvés aux environs de Bernay, figurés pour la première fois par M. Le Prévost (*Mémoire sur les Antiquités de Berthouville*, pl. XV), et reproduits par M. R. Rochette, dans les *Nouv. Annales de l'Institut archéol.* (tom. II, p. 170.).

§ III. GORDIEN II.

N° 13.

IMPerator CAESar Marcvs ANToninvs GORDIANVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc Antonin Gordien, Auguste.* Buste à droite de Gordien II, radié.

℟. VIRTVS AVGvsti. *Valeur de l'Auguste.* Même sujet qu'au n° 8.

Denier d'argent de Gordien III. (Voyez plus bas, pl. XLIX.)

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GORDIEN II OU LE FILS.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
991	238	Gordien II était fils de Gordien l'Africain et de Fabia Orestilla Il était lettré et d'un caractère modéré; seulement il était trop adonné aux femmes. Il fut questeur sous Elagabale, préteur et consul sous Alexandre Sévère. Nommé lieutenant de son père en Afrique, il y trouva l'empire et la mort, comme on l'a vu n° 8, à la vie de son père. On ne sait pas le nom de sa femme. Son fils fut Gordien III, dit le Pieux.

Gordien père et Gordien fils ayant adopté la même légende, il est difficile de distinguer, parmi les médailles de ces empereurs, celles qui appartiennent à l'un ou à l'autre Eckhel (*D N. VII*, p. 31) a traité cette question d'une manière satisfaisante. Il convient avec Vaillant que les pièces qui portent la légende P. M. TR. P. COS. P. P. sont les seules qu'on doive attribuer avec certitude à Gordien père Quant aux autres pièces, on n'a pour guide que les indications iconographiques. Souvent la maigreur du père, l'embonpoint du fils, et ses traits plus prononcés, conduisent à des distinctions à peu près indubitables. Dans d'autres circonstances, l'incertitude reste complète, et on se demande surtout comment on a pu représenter d'une manière presque identique un vieillard octogénaire et un homme de quarante-six ans. Il est même possible qu'à Rome, où ces monnaies furent frappées en toute hâte, les artistes n'aient eu à leur disposition que des portraits de Gordien père déjà anciens, et qui remontaient à l'époque de sa virilité.

Si nous appliquons ces remarques aux monumens que nous avons reproduits, nous devrons reconnaître indubitablement Gordien I sur le denier n° 11, et Gordien II sur le denier n° 12. Les grands bronzes sont plus embarrassans, et en général il faut observer que ces pièces, frappées à Rome par l'autorité du sénat, sont celles dont les caractères iconographiques sont les moins distincts. Les n°s 8 et 9 doivent appartenir au fils : on pourra donner au père le n° 10, à cause des signes assez bien indiqués de la vieillesse.

§ IV. BALBIN.

N° 14.

IMPerator CAESar Decimvs CAELivs BALBINVS AVGvstvs. *L'empereur César Decimus Caelius Balbin, Auguste.* Buste à droite de Balbin, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl II Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* Figure barbue, debout, revêtue de la toge, portant d'une main un rameau, et de l'autre un sceptre court. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Ce type curieux n'a pas excité l'attention d'Eckhel; Vaillant y a reconnu le *Génie du Sénat.* Cette opinion est ingénieuse et vraisemblable. Ce type appartient en effet à Gordien père, à Balbin et à Pupien, empereurs élus par le sénat, en opposition avec les choix purement militaires. Dans cette hypothèse, le rameau serait d'olivier, symbole de paix et d'union.

AN DE ROME	DE J.-C.	
991	238	A la nouvelle de la mort des Gordien, le sénat, tremblant dans Rome, se rassemble dans le temple de Jupiter Capitolin, et nomme deux nouveaux Augustes. Les deux nouveaux empereurs furent Decimus Cælius Balbinus et Marcus Clodius Pupienus Maximus. Le premier était d'une race illustre; il avait été consul suffecte en 966-213, et consul en 980-227, avait gouverné plusieurs provinces, et jouissait d'une grande réputation due à ses talens, à sa modération et à ses richesses. Pupien, au contraire, né dans les derniers rangs du peuple, grandit par la faveur des soldats, et conquit les plus hautes magistratures de la république, et jusqu'au consulat, par sa seule réputation. Il avait été consul l'an de Rome 980, de J.-C. 227. Ses mœurs étaient irréprochables et sa sévérité bien connue. La décision du sénat ayant été publiée, le peuple n'eut pas de repos qu'il n'eût revêtu du titre de César le jeune Gordien, fils de Gordien II. Pupien quitte Rome, où il laisse Balbin, et se dirige vers la haute Italie, pour combattre Maximin; mais celui ci ayant été tué devant Aquilée, Pupien revient à Rome, où il est reçu par le peuple, par le sénat et par son collègue Balbin avec une joie incroyable Cependant les soldats, jaloux de ce que les nouveaux Augustes avaient été choisis par le sénat et non par eux, et profitant du désaccord qui avait commencé à s'établir entre eux, conspirent contre leur vie, et ayant choisi l'occasion des jeux Capitolins, ils les tuent tous deux à la fin de juillet, trois mois après leur avénement, 991 de Rome, de J.-C. 238.

N° 15.

IMPerator CAESar Decimvs CAELivs BALBINVS AVGvstvs. *L'empereur César Decimus Cœlius Balbin, Auguste.* Buste à droite de Balbin, lauré, revêtu du manteau impérial.

℟. LIBERALITAS AVGVSTORVM. *Libéralité des Augustes.* Un *suggestus* sur lequel sont assis Balbin, Pupien, et entre eux le jeune Gordien. La Libéralité et un soldat prétorien, debout, à côté des empereurs. Un Romain, montant l'escalier qui conduit au *suggestus*. A l'exergue : S. C.

Grand bronze.

N° 16.

IMPerator CAESar Decimvs CAELivs BALBINVS AVGvstvs. *L'empereur César Decimus Cœlius Balbin, Auguste.* Buste à droite de Balbin, lauré, revêtu du manteau impérial.

℞. Dans une couronne : VOTIS DECENNALIBVS. S. C. *Pour les vœux décennaux. — Par sénatus-consulte.*

Grand bronze.

§ V. PUPIEN.

N° 17.

IMPerator CAESAR Marcvs CLODivs PVPIENVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc Clodius Pupien, Auguste.* Buste à droite de Pupien, lauré.

℞. CONCORDIA AVGG (vstorvm). *Concorde des Augustes.* La Concorde, assise sur un trône, portant une corne d'abondance et une patère. Exergue : S. C.

Grand bronze.

L'accord de Balbin et de Pupien est célébré par une suite de médailles dont les légendes sont AMOR MVTVVS AVGG, CARITAS MVTVA AVGG, FIDES MVTVA AVGG, PIETAS MVTVA AVGG.

Voyez, pour les détails biographiques sur Pupien, le commentaire du n° 14, même planche

N° 18.

IMPerator CAESar Marcvs CLODivs PVPIENVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc Clodius Pupien, Auguste.* Buste à droite de Pupien, lauré.

℞. VICTORIA AVGG (vstorvm). *Victoire des Augustes.* La Victoire, debout. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

Il s'agit ici des *victoires* que Balbin et Pupien se promettaient de remporter sur Maximin. Ces *victoires* par anticipation commencent à devenir fréquentes sur les médailles, à dater de cette époque. Eckhel l'a remarqué (*D. N. VII*, p. 302).

PLANCHE XLIX.

§ VI. GORDIEN PIEUX, ou III.

N° 1.

IMPerator GORDIANVS PIVS FELIX AVGvstvs. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien, lauré, revêtu de la toge palmée, tenant de la main droite le sceptre consulaire, surmonté d'un aigle.

℞. PONTifex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis IIII. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* L'empereur, dans un quadrige, tenant de la main droite une branche de laurier, et de l'autre le sceptre consulaire; derrière lui, la Victoire, qui lui pose une couronne sur la tête; devant le char, Rome casquée, conduisant les chevaux, et deux Romains tenant des palmes. Exergue : COnSvl II Pater Patriae. *Consul pour la seconde fois, père de la patrie.*

Médaillon de bronze.

Voyez, sur les médaillons représentant le *processus consularis*, le commentaire de la planche XLVII, n° 4.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GORDIEN III.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		On ignore l'année de la naissance de Gordien III; on sait seulement que son anniversaire tombait le XIIIe des calendes de février (20 janvier). Gordien III était petit-fils de Gordien I; mais on ne sait pas si c'était par son fils Gordien II ou par sa fille
991	238	Le jeune Gordien, qui se trouvait à Rome pendant qu'on massacrait les deux Gordien en Afrique, est nommé César et Prince de la Jeunesse par le sénat. Le peuple, qui l'aimait en mémoire de ses parens, n'avait pas cessé d'assiéger le sénat jusqu'à ce qu'il en eût obtenu cette dignité pour lui. Il avait alors treize ou seize ans. Pupien et Balbin étaient Augustes. Cette même année, Pupien part pour aller combattre Maximin. Balbin et le jeune César restent à Rome. Une sédition s'étant élevée entre les prétoriens et le peuple, la vue du jeune Gordien suffit pour rétablir la paix. L'Empire est consolidé par la mort de Maximin et de son fils Maxime. A la fin du mois de juillet de cette année, Balbin et Pupien, qui était de retour de l'expédition contre Maximin, ayant été tués par les prétoriens, Gordien est nommé Auguste, du consentement unanime des prétoriens et du sénat.
992	239	Gordien III est consul pour la première fois
993	240	Cette année ou la suivante, Sabinianus usurpe l'Empire en Afrique. Trahi par les siens, il est fait prisonnier par le gouverneur de Mauritanie. Gordien établit à Viminacium, ville de la Mœsie supérieure (aujourd'hui *Widdin*), une colonie qui prit cette année pour ère.
994	241	Gordien est consul pour la deuxième fois Sapor I, roi des Perses, envahit la Mésopotamie, et la terreur de ses armes se répand non-seulement dans l'Orient, mais encore dans toute l'Italie. Gordien fait d'immenses préparatifs contre ce puissant ennemi; la même année, il épousa Sabinia Tranquillina, fille de Misithée ou Timésithée.
995	242	Gordien se rend en Asie par la Mœsie et la Thrace. Il défait Sapor en plusieurs rencontres, et lui reprend les villes que ce dernier avait enlevées aux Romains.
996	243	Le triomphe dans un quadrige d'éléphans est décerné à Gordien. Misithée, son beau père, qu'il avait fait préfet du prétoire, et qui avait grandement contribué à ses succès, triomphe dans un quadrige de chevaux. Cet ami de l'empereur meurt la même année, à ce qu'on croit empoisonné par Philippe, Arabe de nation, qui lui succède dans la dignité de préfet du prétoire.
997	244	Philippe, le nouveau préfet du prétoire, soulève contre Gordien l'armée, dont il avait intercepté l'approvisionnement, pour l'irriter contre l'empereur. Les soldats massacrent Gordien Il avait régné six ans

N° 2.

IMPerator GORDIANVS PIVS FELIX AVGvstvs. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien, lauré, avec une barbe naissante, revêtu du paludamentum, la lance appuyée sur l'épaule droite; sur le devant de la cuirasse, est figuré l'empereur à cheval, renversant deux Barbares.

℞. PONTifex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis VII COnSvl II Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la septième fois, consul pour la deuxième fois, père de la patrie.* L'intérieur d'un cirque; au centre de la *spina*, est un obélisque; aux deux extrémités, trois *metæ* de forme conique. Au devant, plusieurs groupes; le premier, à droite, de deux gladiateurs combattant; le deuxième, de deux lutteurs; le troisième, de deux athlètes s'exerçant à soulever des *altères;* le quatrième, de deux autres athlètes combattant avec le ceste; le cinquième, un gladiateur blessé, emmené hors du cirque par un appariteur. Derrière la *spina*, deux quadriges courant, conduits par leurs *auriges;* et enfin, tout à fait dans le fond, le char à six chevaux de l'empereur, tenant une branche de laurier, accompagné de la Victoire et précédé par trois prétoriens portant des palmes.

Médaillon de bronze. Ce beau monument appartient à la dernière année du règne de Gordien.

N° 3.

IMPerator CAESar Marcvs ANToninvs GORDIANVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc Antonin Gordien, Auguste.* Buste à droite de l'empereur, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'empereur.* L'empereur à cheval, lauré, vêtu du paludamentum, portant de la

main gauche la haste, précédé par la Victoire qui tient une palme et une couronne, accompagné et suivi de guerriers qui portent des trophées et des aigles.

Médaillon de bronze.

Cette médaille rappelle les victoires de l'empereur sur les Perses. (Voyez plus haut le sommaire de la vie de ce prince.)

N° 4.

IMPERATOR GORDIANVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien, lauré, revêtu du paludamentum, la poitrine couverte de l'égide, tenant de la main droite le globe nicéphore.

℞. VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'empereur.* Un temple rond; sur le fronton et la frise on lit : ΝΕΙΚΗ ΟΠΛΟΦΟΡΟϹ. *La Victoire qui porte les armes.* Dans l'intérieur du temple, on distingue la statue de la Victoire; l'empereur, voilé, assisté de deux personnages, fait des libations sur un autel; à gauche, le *popa* immole une victime.

Médaillon de bronze.

La pièce que nous reproduisons est, au droit, revêtue d'une feuille d'argent; au revers, le bronze est entouré d'un cercle également en argent; le tout encastré dans une riche monture de bronze. Le Cabinet de France possède du même prince d'autres médaillons dont la face et le revers étaient revêtus d'une *bractéate* d'argent. Autant qu'on peut se faire une idée du procédé employé dans cette circonstance par les artistes anciens, on étendait sur le fond lisse du bronze une espèce de mastic, et après qu'on avait appliqué la feuille d'argent sur le mastic, on la soumettait à la frappe, de même que les pièces de bronze; mais comme le mastic intermédiaire n'avait jamais ni la dureté ni la densité des métaux auxquels il était associé, la *bractéate* qui le recouvrait devenait sujette à des inégalités et à des renfoncemens, comme on peut en juger à l'aspect même de la planche.

Le type fort curieux du revers de ce médaillon a été décrit avec un assez grand nombre de variantes, lesquelles me paraissent procéder de la diversité et de la mauvaise conservation des exemplaires. Eckhel (*Numi Veteres*, p. 313), en publiant un de ces médaillons, tiré du Cabinet de Florence, avait émis l'opinion que celui du Cabinet de France devait offrir la légende ΝΕΙΚΗ ΟΠΛΟΦΟΡΟϹ, au lieu de ΠΕΡΙ ΟΠΛΟΦΟΡΟΝ que Vaillant avait donné : l'original que nous reproduisons justifie entièrement l'opinion d'Eckhel, et il doit en avoir été de même des pièces sur lesquelles on a lu ΘΕΟΝ ΟΠΛΟΦΟΡΟΝ, ΘΕΟϹ ΟΠΛΟΦΟΡΟϹ, ou simplement ΟΠΛΟΦΟΡΟϹ. On ne sait rien d'ailleurs de positif sur le monument représenté au revers de ce médaillon, et l'on est réduit à conjecturer que Gordien l'éleva dans quelque ville de l'Asie, après ses victoires sur les Perses.

N° 5.

IMPERATOR GORDIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien III, lauré, revêtu du paludamentum, portant dans la main droite le globe traversé par la bande zodiacale, et surmonté de la Victoire tenant une couronne.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS IIII. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* Même sujet qu'au n° 1; mais ici le char est de face : deux des chevaux sont tournés à droite, les deux autres à gauche. Il semblerait qu'on a sous les yeux la représentation d'un monument de sculpture érigé à la gloire de Gordien, tandis que sur le médaillon n° 1 c'est le *processus consularis* qui est figuré. Exergue : COS. II PP. *Consul pour la deuxième fois, père de la patrie.*

Médaillon de bronze.

L'an quatrième de son règne, de J.-C. 241, Gordien fut consul pour la seconde fois : il se préparait alors à son expédition contre les Perses, et n'obtint le triomphe que deux ans après. C'est donc le *processus consularis*, et non le triomphe, que nous avons ici sous les yeux. (Voyez le commentaire du n° 1.)

N° 6.

IMPERATOR GORDIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de l'empereur, lauré, revêtu d'une armure.

℞. IOVI STATORI. *A Jupiter Stator.* L'empereur, imberbe, en Jupiter Stator, entièrement nu, s'appuyant de la main gauche sur la haste, tenant le foudre de la main droite. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

L'émission de ce type qu'on trouve sur l'argent, le grand et le moyen bronze, doit se rapporter à l'époque (de J.-C. 242), où Gordien *arrêta* les progrès des Perses, dont l'invasion avait répandu la terreur dans l'empire romain. *Jupiter Stator* est celui qui *arrête*, *sistit*.

N° 7.

IMPERATOR GORDIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. TRAIECTVS AVGVSTI. *Traversée de l'empereur.* L'empereur, entouré de soldats, sur une galère, traversant l'Hellespont.

Médaillon de bronze.

Gordien, l'an de J.-C. 242, passa de la Thrace en Asie, pour aller combattre les Perses. C'est pour cette circonstance qu'eut lieu l'émission du type que nous reproduisons. La *galère* y est figurée avec un grand soin, et les diverses parties en sont reconnaissables. On y distingue un rang de rameurs, l'*acrostolium* à la proue, l'*aplustre* à la poupe, et au-dessous de l'aplustre, le *gubernator*. Eckhel, avec les interprètes plus anciens, croit voir des *dauphins* se jouant auprès de la galère impériale; mais sur l'exemplaire très bien conservé que nous donnons, on ne remarque que l'ondulation des flots. Ce n'est pas une raison pourtant pour que, dans l'explication du type, on substitue le passage de l'Euphrate à celui de l'Hellespont. Le navire n'est point de ceux qui servaient à la navigation des fleuves.

N° 8.

IMPERATOR GORDIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* L'empereur Gordien, lauré, revêtu d'une armure.

℞. PONTIFEX MAXIMVS TRIBVNITIAE POTESTATIS VI CONSVL II PATER PATRIAE. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la sixième fois, consul pour la seconde fois, père de la patrie.* Apollon, à demi-nu, la partie inférieure du corps enveloppée dans une draperie, assis sur un trône, s'appuyant sur la lyre, et tenant une branche de laurier. A l'exergue : S. C.

Moyen bronze dont les bords ont été dentelés.

N° 9.

IMPERATOR GORDIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Gordien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gordien, lauré, revêtu d'une armure.

℞. SECVRITAS PERPETVA. *Sécurité perpétuelle.* La Sécurité, debout, appuyée sur une colonne, tenant de la main gauche une lance. Dans le champ : S. C.

Moyen bronze.

Le type de cette médaille en reporte l'émission, comme celle de la précédente, à l'année du triomphe de Gordien, de J.-C. 243.

N° 10.

SABINIA TRANQVILLINA AVGVSTA. *Sabinia Tranquillina, Auguste.* Buste à droite de Sabinia Tranquillina, porté sur un croissant.

℞. CONCORDIA AVGVSTORVM. *Concorde des Augustes.* L'empereur et l'impératrice se donnant la main.

Denier d'argent.

Furia Sabinia Tranquillina était fille de Misithée ou plutôt de *Timésithée*, que Gordien fit préfet du prétoire après être devenu son gendre. Le mariage de Gordien avec Sabinia Tranquillina dut avoir lieu en 994 de Rome. On ne sait si cette princesse eut des enfans; on ignore également ce qu'elle devint après la mort de son mari.

Les pièces de Tranquillina de coin latin sont extrêmement rares : on rencontre au contraire très fréquemment celles qui portent des légendes grecques.

N° 11.

SABINIA TRANQVILLINA AVGVSTA. *Sabinia Tranquillina, Auguste.* Buste à droite de Sabinia Tranquillina.

℞. FELICITAS TEMPORVM. *Bonheur de son époque.* Femme

debout, tenant d'une main un sceptre surmonté d'un caducée, de l'autre une corne d'abondance. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 12.

Sous le n° 12 de la planche, on trouvera la répétition du droit de la médaille précédente, à laquelle on a accolé par erreur le revers du grand-bronze de Pupien, planche XLVIII, n° 18.

N° 13.

CABειvα TPANKYΛΛΕΙΝΑ CEBαστη. *Sabinia Tranquillina, Auguste*. Buste à droite de Sabinia Tranquillina, la tête ceinte d'une couronne radiée.

℞. Aigle tenant une couronne. Dans le champ : Λυκαβαντος Ζ, l'an VII.

Potin d'Alexandrie. Mionnet, t. VI, n° 2992.

Tranquilline est appelée *Sabina* sur les médailles grecques. La légende *Sabinia* des monumens latins est plus correcte.

PLANCHE L.

§ VII. PHILIPPE PÈRE.

N° 1.

IMPerator CAESar Marcvs IVLivs PHILIPPVS AVGvstvs. *L'empereur César Marc Jule Philippe, Auguste.* Buste à droite de Philippe, lauré, revêtu d'une armure.

℞. Pontifex Maximvs TRibvnitiae Potestatis COnSvl Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne, consul, père de la patrie.* L'empereur, lauré, revêtu du paludamentum, tenant un sceptre et marchant entouré de trois soldats. Le premier porte une enseigne surmontée d'une main; le second une autre enseigne, au-dessus de laquelle s'élève un dragon; le troisième, un bouclier rond et un javelot.

Médaillon de bronze à deux métaux.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE PHILIPPE PÈRE.

DE ROME.	DE J.-C.	
		Philippe était né dans la colonie de Bostra, de l'Arabie. Son père s'était rendu célèbre comme chef de voleurs.
996	243	Philippe se fait remarquer par sa valeur, et, après la mort de Témisithée, dont on le croit l'auteur, il lui succède comme préfet du prétoire.
997	244	Impatient de commander seul, Philippe fait assassiner Gordien par les soldats de l'armée d'Orient, et est proclamé par eux Auguste; l'approbation du sénat confirme cette révolution. Il nomme son fils Philippe César, et revient à Rome, après avoir fait la paix avec Sapor. La fondation de Philippopolis, en Arabie, date de cette année Philippe est consul pour la première fois.
998	245	Philippe remporte plusieurs victoires sur les *Carpi*, peuplade scythique ou gothique. Cette guerre dura deux ou trois ans; elle lui valut, ainsi qu'à son fils, les titres de *Germanicus Maximus, Carpicus Maximus.*
999	246	Continuation de la guerre carpique.
1000	247	Anniversaire millénaire de la fondation de Rome. Philippe est consul pour la deuxième fois dans cette année remarquable. Son fils, qu'il proclame Auguste, est aussi son collègue dans le consulat.
1001	248	Philippe est consul pour la troisième fois; son fils l'est pour la deuxième fois. Les Jeux millénaires sont célébrés à Rome avec la plus grande pompe. D'après les médailles qui ne les mentionnent que pendant l'année du troisième consulat de Philippe, on doit croire qu'on attendit pour les célébrer la révolution entière de la millième année de Rome
1002	299	Jotapien dans l'Orient, et Marinus dans la Mœsie et la Pannonie, se font proclamer Augustes, mais ils sont mis à mort peu après. Philippe envoie Trajan Dèce pour apaiser la sédition de l'armée de Pannonie; mais les soldats, pour éviter le châtiment qu'il leur apportait, le saluent Auguste. Philippe sort de Rome pour aller le combattre, mais il est battu et tué dans un combat près de Vérone. Peu après, son fils est tué à Rome par les prétoriens. Philippe avait épousé Otacilia, qui fut mère de Philippe le jeune. Cet empereur et sa famille étaient chrétiens; mais, à dater de son avénement au trône, il abandonna cette religion, ou cessa d'en faire publiquement profession

N° 2.

MARCIA OTACILia SEVERA AVGvsta. *Marcia Otacilia Severa.* Buste à droite, diadémé, d'Otacilia.

℞. SECVRITas ORBIS. *Sécurité du monde.* La Sécurité, assise comme au n° 3 de la pl. XLIV, mais tournée à gauche.

Denier d'or.

Marcia Otacilia Severa, femme de Philippe père, a été négligée par les historiens. Elle fut mère de Philippe le jeune.

N° 3.

MARCIA OTACILia SEVERA AVGvsta. *Marcia Otacilia Severa, Auguste.* Buste diadémé, à gauche, d'Otacilia.

℞. PVDICITIA AVGvsta. *Pudeur auguste.* La Pudeur, assise, ramenant son voile sur le visage, et tenant un sceptre dans la main gauche; à ses pieds, deux jeunes enfans. Derrière le siége de l'impératrice est la Félicité, tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un caducée.

Médaillon de bronze.

N° 4.

CONCORDIA AVGVSTORVM. *Concorde des empereurs.* Bustes conjugués de Philippe et d'Otacilia, et en regard le buste de Philippe le jeune. Les deux empereurs sont laurés et revêtus du paludamentum.

℞. VICTORIAE AVGVSTORVM. *Victoires des empereurs.* Deux Victoires tenant un bouclier rond, sur lequel on lit : VOTIS. *Pour les vœux.*

Médaillon de bronze encastré dans une large bordure.

N° 5.

Mêmes légende et type qu'au n° 4.

℞. GERManici MAXimi CARPICI MAXimi. *Germaniques très-grands, Carpiques très-grands.* Quadrige triomphal, dans lequel est montée la Victoire : celle-ci tend la main à Philippe père, voilé, et tenant le parazonium à la main; son fils l'accompagne; Mars plane au-dessus des deux empereurs. Sous le char, deux captifs renversés et adossés. Exergue : III ET II COnSvles. *Consuls pour la troisième fois et la deuxième fois.*

Médaillon de bronze de l'an de J. C. 248, pendant lequel eut lieu le troisième consulat de Philippe père et le second de Philippe fils.

N° 6.

Mêmes sujet et légende qu'au n° 5.

℞. PONTifex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis IIII. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois.* Quadrige triomphal. Dans le quadrige, les deux Philippe, tenant chacun une branche de laurier à la main; la Victoire, qui les accompagne, couronne le père; Rome et Mars guident les chevaux, dont deux sont tournés à droite et deux à gauche. Exergue : COnSvl II Pater Patriae. *Consul pour la deuxième fois, père de la patrie.*

Médaillon de bronze, de l'an 1000 de Rome, de J. C. 247.

N° 7.

Mêmes légende et type qu'au n° 5; seulement Philippe père a la tête nue.

℞. EX ORACVLO APOLLINIS. *D'après l'oracle d'Apollon.* Temple rond, au milieu duquel est la statue d'une divinité; sur le faîte, un aigle.

Médaillon de bronze.

On ignore absolument à quoi avait trait cet oracle d'Apollon; était-ce un ordre de bâtir le temple ici représenté? était-ce l'ordre d'accepter l'Empire? On ne saurait répondre à ces questions. Philippe fils n'étant pas lauré, la pièce appartient nécessairement à une des trois premières années du règne de son père.

§ VIII. PHILIPPE FILS.

N° 8.

Marcvs IVLivs PHILIPPVS NOBILissimvs CAESar. *Marc Jule Philippe, très-noble César.* Buste à gauche de Philippe fils, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au Prince de la Jeunesse.* Le jeune César debout, revêtu du paludamentum, la tête nue, tenant un sceptre de la main droite, placé entre deux enseignes prétoriennes plantées à terre; à sa gauche, un jeune guerrier armé et casqué, tenant une troisième enseigne.

Médaillon de bronze.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE PHILIPPE LE FILS.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
990	237	Naissance de Philippe le fils. On a vu plus haut que ce prince était fils de Philippe I et d'Otacilia
997	244	Il est fait César l'année de l'avénement de son père au trône.
1000	247	Philippe le fils est consul pour la première fois; il est déclaré Auguste et associé à l'Empire par son père, qui lui fait part de la puissance tribunitienne.
1001	248	Deuxième consulat de Philippe fils.
1002	249	Il est tué à Rome par les prétoriens. On présume qu'il avait alors douze ans.

N° 9.

Marcvs IVLivs PHILIPPVS NOBILis CAESar. *Marc Jule Philippe, noble César.* Buste à droite de Philippe le fils, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCIPI IVVENTVTI. *Au Prince de la Jeunesse.* Le César, debout, revêtu du paludamentum, tenant de la main gauche une lance; il est placé entre Rome et Mars, qui portent les enseignes prétoriennes; Mars place une couronne sur la tête du jeune prince.

Médaillon de bronze.

PLANCHE LI.

§ IX. MARIN.

N° 1.

ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ. *Au divin Marinus.* L'apothéose de Marin. Buste à droite, sur un aigle.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΚΟΛΩΝΙΑϹ. *Des habitans de Philippopolis, colonie.* Rome assise, casquée, ayant à ses pieds un bouclier, s'appuyant de la main gauche sur la haste, et tenant de la droite un aigle, surmonté de deux petites figures, sans doute celles des deux Philippe. Dans le champ: S. C.

Grand bronze.

Autrefois on attribuait ces pièces à Marinus, général qui se révolta en Mœsie contre Philippe, vers l'an 1002 de Rome, de J.-C. 249, et l'on supposait qu'elles avaient été frappées à Philippopolis de Thrace, province peu éloignée de la Mœsie. Eckhel (*D. N*, tom. II, p. 44) a soutenu cette opinion contre Vaillant, qui inclinait, à cause de la fabrique et du titre de colonie donné au lieu de l'émission, pour Philippopolis de l'Arabie. Dans cette dernière hypothèse, il était pourtant difficile d'admettre qu'une ville qui venait d'être fondée par l'empereur Philippe eût représenté avec les signes de l'apothéose un prétendant à l'Empire, qui avait succombé dans sa rébellion contre Philippe. Mais, d'un autre côté, la fabrique des pièces de Marinus se rapproche réellement beaucoup plus de celle de l'Asie méridionale que de celle de la Thrace; et d'ailleurs pourrait-on citer un second exemple d'une ville qui eût conféré, *motu proprio*, les honneurs de l'apothéose à un compétiteur à l'Empire récemment abattu, tandis que son adversaire, plus heureux, régnait encore? L'*apothéose* était un honneur officiel qui n'a jamais été conféré qu'à des princes reconnus par le sénat. Pour sortir de ce défilé, Tôchon d'Annecy a proposé une hypothèse aujourd'hui généralement adoptée. Selon cet érudit, qui a développé son opinion dans un mémoire spécial, Marinus ne serait plus le général révolté dans la Mœsie contre Philippe, mais le père même de Philippe, cet *illustre chef de brigands*, *nobilissimum latronum ducem*, suivant l'expression du second Victor. Contre cette manière de voir il ne s'élève qu'une seule objection, mais facile à écarter, celle de la communauté de nom entre le père et le compétiteur de Philippe. De semblables coïncidences, produit du hasard, ne sont pas rares dans l'histoire, et surtout à l'époque où les noms romains étaient devenus comme une monnaie commune à l'usage des habitans de l'Empire qui se rattachaient aux anciennes familles par l'affranchissement, ou qui avaient acquis le droit de cité romaine. Quelques personnes pourraient voir avec étonnement un chef de brigands rangé au nombre des dieux: mais d'abord on devait peu discuter les motifs qui avaient rendu célèbre le nom de Marinus dans la colonie conduite par son fils; et d'ailleurs ce que les Romains appelaient un *chef de brigands* était sans doute, en Arabie, le *scheikh* d'une tribu nomade. La tête de Marinus offre une certaine ressemblance avec celle de Philippe. Enfin nous possédons une suite de médailles (Mionnet, tom. I, p. 419, nos 339 et suiv; tom. V, p. 589, n° 50) dont le revers porte la même légende grecque, le même type de Rome assise, et dans le champ les lettres latines S. C; médailles analogues, pour la fabrique, à celles de Marinus, et qui offrent au droit les têtes de *Philippe père* et d'*Otacilia*. Si ces pièces étaient de Philippopolis de Thrace, comme le croyait Eckhel, l'association du rival vaincu par Philippe, avec Philippe lui-même et l'impératrice sa femme serait bien autrement difficile à admettre; tandis qu'en reportant, d'après l'ancienne indication de Vaillant, toutes ces médailles à Philippopolis d'Arabie, et en admettant l'hypothèse de Tôchon, qui voit dans le Marinus divinisé le père de Philippe, on rentre dans les données de la vraisemblance. Philippopolis d'Arabie n'était pas une ville nouvelle; elle avait porté, avant Philippe qui y était né, le nom de *Bostra*; c'est ce que dit positivement Zonaras, et cet historien ajoute que Philippe avait changé le nom de sa ville natale en celui de *Philippopolis*. Il est singulier qu'Eckhel, qui cite ce passage (*D. N.*, tom. II, pag. 45), n'ait point reconnu dans la colonie de Philippopolis celle qui existait plus anciennement à Bostra, et que nous connaissons par les monumens numismatiques (Mionnet, tom. V, p. 583, nos 20-25). Les médailles de cette colonie s'arrêtent précisément au règne de Philippe; et de ce qu'il existe des pièces de la colonie de Bostra avec les noms et l'effigie des deux Philippe et d'Otacilia, cela n'empêche point que les médailles frappées au nom des mêmes empereurs dans la colonie de Philippopolis n'appartiennent également à Bostra. La substitution du nom de Philippopolis à celui de Bostra n'aura pas eu lieu précisément à l'avénement de Philippe à l'Empire, et l'on comprend que les habitans de Bostra se soient hâtés de frapper des monnaies à l'effigie de leur compatriote. On objectera encore que les légendes de Bostra sont latines, *COLONIA BOSTRA*, et celles de Philippopolis conçues en grec; mais l'usage simultané des deux langues paraît avoir existé dans les deux colonies: nous trouvons en effet, d'un côté les initiales latines S. C. associées à la légende grecque sur les médailles de Philippopolis, et de l'autre la mention en grec des jeux AKTIA ΔΟΥϹΑΡΙΑ sur les pièces de Philippe frappées à Bostra, avec la légende latine: COL · METROPOLIS · BOSTRA. (Mionnet, t. V, p. 584, nos 32, 33 et 34)

§ X. JOTAPIEN.

N° 2.

IMPerator Marcvs Flavivs Rvfvs IOTAPIANVS AVGvstvs. *L'empereur Marcus Flavius Rufus Jotapien.* Buste à droite de Jotapien, radié.

℞. VICTORIA AVGvsta. *Victoire auguste.* La Victoire marchant à gauche, tenant de la main gauche une couronne et de la droite une patère.

Denier d'argent à très-bas titre.

Jotapien n'est nommé que par Aurelius Victor (1), qui nous apprend qu'on apporta à Trajan Dèce, pendant le règne de Philippe II, « la tête de Jotapien qui, enflé de ce

(1) *De Cæsaribus*, c. XXIX

« qu'il descendait d'Alexandre, avait été tué par les soldats, au moment où il tentait « des nouveautés en Syrie » On lit aussi dans Zozime (1) : « Les provinces de l'Orient, « accablées sous le poids des impôts, et ne pouvant souffrir le commandement de Pris- « cus (frère de Philippe), qu'on leur avait envoyé, se révoltèrent, et revêtirent du « pouvoir souverain Jotapianus. »

La première médaille de Jotapien que l'on ait connue est celle que nous reproduisons. Elle appartenait à M. Rousseau, consul de France à Bagdad, et, après sa mort, elle passa dans le Cabinet du Roi, en décembre 1817. Tôchon d'Annecy la publia la même année, dans sa dissertation intitulée : *Médailles de Marinus et de Jotapianus*, in-4° Ce savant est d'opinion que l'Alexandre dont Jotapien se vantait d'être descendu était plutôt le roi de Macédoine que Sévère Alexandre. Depuis cette époque on a vu d'autres médailles authentiques de Jotapien.

SPONSIANUS.

Afin de rendre notre recueil aussi complet que possible, nous donnons ici, d'après Neumann (*Numi veteres*, t. II, p. 130), la médaille en or d'un prétendu *Sponsianus* qui, à ce titre, figure dans les catalogues numismatiques des empereurs romains. Les pièces de ce genre, avec la légende IMPERATORIS SPONSIANI CAESARIS AVGVSTI, se trouvent assez fréquemment dans l'ancienne Dace, au nord du Danube, et c'est pourquoi les Cabinets de l'Autriche en sont ordinairement pourvus. Le travail en est barbare : la tête, radiée du droit, est une imitation des deniers d'argent de Gordien III, et le revers a été emprunté à un denier consulaire de la famille Minutia (Morell. 1-3). On trouve dans la même contrée des médaillons d'or de Gordien III et de Philippe, également barbares. Ceux de Philippe, au lieu de l'effigie impériale, offrent une imitation de la tête ailée et casquée des deniers romains de la république. Eckhel (tom. VII, p. 316, 329, 340) attribue la fabrication de toutes ces pièces à quelques-unes des tribus gothiques qui, dès l'époque de Caracalla, ayant fait irruption sur les terres de l'Empire, n'avaient été qu'imparfaitement soumises. Il résulte de ces explications qu'on ne peut faire aucun fonds certain sur le nom de *Sponsianus*, et que quand bien même, au milieu du troisième siècle de notre ère, un obscur prétendant à l'Empire aurait levé dans la Dace l'étendard de la révolte, les pièces en question ne nous offriraient pas la reproduction de ses traits.



§ XI. PACATIEN.

N° 3.

IMPERATOR TIBERIVS CLAVDIVS MARINVS PACATIANVS AVGVSTVS. *L'empereur Tiberius Claudius Marinus Pacatien, Auguste.* Buste à gauche de Pacatien, radié.

℞. ROMAE AETERNAE · ANNO MILLESIMO ET PRIMO. *A Rome éternelle, l'an* MI. Rome assise, appuyée sur la lance et tenant à la main une Victoire.

Denier d'argent.

Aucun historien ne fait mention d'un empereur ou d'un prétendant à l'Empire du nom de *Pacatianus;* mais il est probable, ainsi que l'ont conjecturé quelques savans, que le *Marinus* désigné par Zozime (I, 20) comme ayant été proclamé par les légions de la Pannonie et de la Mœsie, pendant une des dernières années du règne de Philippe, et dont on avait cherché l'effigie sur les médailles qui portent la légende ΘΕΩ mMAPINΩ (Voy ci-dessus, même planche, n° 1), n'est point différent du MAR. PACATIANUS des médailles. On possède un assez grand nombre de médailles de Pacatien, et Eckhel atteste que pour la plupart on les trouve dans les provinces voisines du Danube, ce qui tend à confirmer l'attribution de ces pièces au *Marinus* mentionné par Zozime. La pièce que nous reproduisons, et qui contient la mention tout-à-fait remarquable de l'an 1001 de Rome, époque à laquelle Philippe faisait célébrer à Rome de magnifiques Jeux séculaires en l'honneur du *milliarium*, a été publiée pour la première fois par Millin (*Monum. ant. inéd.*, tom. I, p. 49). Elle avait été trouvée à Langres, et entra au Cabinet de France en janvier 1802.

§ XII. TRAJAN DÈCE.

N° 4.

IMPERATOR CAESAR MESSIVS QVINTVS TRAIANVS DECIVS AVGVSTVS. *L'empereur César Messius Quintus Trajanus Decius, Auguste.* Buste à droite de Trajan Dèce, vêtu du paludamentum, la tête ceinte de la couronne radiée.

(1) I. 20

℞. FELICITAS SAECVLI. *Félicité du siècle.* Femme debout, tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un long sceptre surmonté d'un caducée. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE TRAJAN DÈCE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1002	249	Caius ou Cnœus Messius Quintus Trajanus Decius naquit à Bubalie, près de Sirmium, dans la Pannonie (près de Micowitz, en Hongrie). Lorsque Marinus eut été proclamé empereur par les troupes de la Mœsie, Philippe envoya une armée pour réprimer cette sédition; cette armée fut confiée à Trajan Dèce, dont l'empereur connaissait la fidélité éprouvée. Les soldats de Mœsie, pour éviter la punition qu'ils avaient encourue, imaginèrent de proclamer Trajan Dèce lui même. Celui-ci fut forcé d'accepter l'Empire; il leva le camp, et marcha vers l'Italie, où il trouva Philippe qui venait à sa rencontre. Les deux armées combattirent près de Vérone; Philippe fut vaincu et tué.
		La même année, Trajan est reconnu empereur; peu après, il fait César ses fils Etruscus et Hostilianus, et envoie Etruscus en Illyrie
1003	250	La Thrace est ravagée par les Goths. Trajan Dèce marche contre ces Barbares, qu'il repousse énergiquement. Il nomme Auguste son fils Etruscus.
1004	251	Dans un combat livré aux Goths, près d'Abricium en Thrace, l'empereur périt dans un marais, où son corps ne fut pas même retrouvé; on crut que ce fut par suite d'une trahison de Trébonien Galle, depuis empereur. Dans ce combat mourut aussi le fils de Trajan Dèce, Herennius Etruscus Sous le règne de Trajan Dèce eut lieu une violente persécution contre les chrétiens.

Trajan Dèce avait épousé Herennia Etruscilla, qui lui donna Etruscus et Hostilianus.

N° 5.

Légende et type comme au n° 4.

℞. VICTORIA AVGVSTA. *Victoire auguste.* La Victoire ailée, courant à gauche, tenant d'une main une palme, et de l'autre une couronne. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 6.

HERENNIA ETRVSCILLA AVGVSTA. *Herennia Etruscilla Auguste.* Buste à droite d'Etruscilla, porté sur un croissant.

℞. PVDICITIA AVGVSTA. *Pudeur Auguste.* Femme assise, tenant un sceptre, ramenant son voile en avant. Exergue : S.C.

Grand bronze.

Les monumens seuls nous ont transmis le nom de la femme de Trajan Dèce. Une inscription publiée par Muratori (1) a mis fin aux discussions élevées entre les antiquaires au sujet des médailles qui portaient le nom d'Etruscilla. Cette inscription la nomme Herennia Cupressenia Etruscilla, femme de *notre seigneur Decius*, etc. On ne sait rien de sa vie. Elle eut deux enfans, Herennius Etruscus et Hostilien. Les grands bronzes avec les sigles ordinaires : S. C., de la dimension des médaillons, comme ceux que nous reproduisons sous les n°s 4-6 de cette planche, sont particuliers au règne de Trajan Dèce. Ce prince, comme tous les empereurs d'un caractère modéré, chercha à relever l'autorité du sénat, pour s'opposer à la tyrannie des prétoriens On sait qu'il avait rendu au sénat d'importans priviléges. Peut-être, au nombre de ces faveurs, faut-il placer le droit de faire frapper des monnaies de bronze d'une dimension que les empereurs s'étaient réservée jusqu'alors. Eckhel (*D. N.*, VII, p. 546) émet cette conjecture, que nous trouvons vraisemblable

§ XIII. HERENNIUS ETRUSCUS.

N° 7.

QVINTVS HERENNIVS ETRVSCVS MESSIVS DECIVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Quintus Herennius Etruscus Messius Decius, très-noble César.* Buste à droite d'Herennius Etruscus, la tête nue.

℞. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au Prince de la Jeunesse.* Le jeune Herennius, la tête nue, revêtu du paludamentum,

(1) P. 1036, 4.

tient d'une main un parazonium, et de l'autre une haste. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

La vie d'Herennius, fils aîné de Trajan Dèce, se trouve racontée avec celle de son père. Déclaré César l'an 1002 de Rome, de J.-C. 249, Auguste l'an 1004 de Rome, de J.-C. 251, il fut tué cette même année et à la même bataille que Trajan Dèce.

§ XIV. HOSTILIEN.

N° 8.

IMPERATOR CAESAR CAIVS VALENS HOSTILIANVS MESSIVS QVINTVS AVGVSTVS. *L'empereur César Caius Valens Hostilianus Messius Quintus, Auguste.* Buste à droite d'Hostilianus, lauré.

℞. Dans une couronne de laurier : VOTIS DECENNALIBVS · S. C. *Pour les vœux décennaux, par délibération du sénat.*

Moyen bronze.

Hostilien, fils de Trajan Dèce et d'Herennia Etruscilla, fut déclaré César l'an 1002 de Rome, de J.-C. 249.

L'an 1004 de Rome, de J.-C. 251, le sénat et Trébonien Galle le déclarent Auguste, à cause de la popularité du nom de son père. Il meurt peu après de la peste ou empoisonné par Trébonien.

§ XV. TRÉBONIEN GALLE.

N° 9.

IMPERATOR CAESAR CAIVS VIBIVS TREBONIANVS GALLVS AVGVSTVS. *L'empereur César Caius Vibius Trebonianus Gallus, Auguste.* Buste à gauche de Trébonien Galle, lauré, revêtu de la *toga palmata*, et tenant de la main droite le sceptre consulaire surmonté de l'aigle.

℞. SAECVLI FELICITAS. *Félicité du siècle.* Quatre génies, avec les attributs des Saisons ; le premier (le Printemps) portant une corbeille de fleurs ; le second (l'Été) tenant une faucille et des épis ; le troisième (l'Automne) avec un plat rempli de fruits et un jeune faon ; le quatrième (l'Hiver), qui n'est pas nu comme les précédens, mais que distinguent un bonnet, une tunique et des bottines, porte un lièvre et deux bécasses attachées à un bâton.

Médaillon de bronze à deux métaux, portant des traces de dorure.

Cette pièce, mieux conservée que le médaillon de Commode, pl. XXXVIII, n° 8, nous a permis de compléter la description des attributs des Saisons.

PRINCIPALES ÉPOQUES DU RÈGNE DE TRÉBONIEN GALLE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		On ne connait l'origine de Trebonianus Gallus que par Sextus Aurelius Victor, qui le fait naître dans l'ile de Meninge ou Gerba (Zerbi), sur la côte d'Afrique, vers l'an de Rome 960, de J.-C. 207. Pendant une bataille livrée par Trajan Dèce aux Goths, on prétend que Trébonien attira l'empereur
1004	251	dans un marais où il mourut. Après la bataille, Trébonien est proclamé empereur par l'armée. La même année, il associe à l'Empire Hostilien, deuxième fils de Trajan Dèce, et nomme César son propre fils Volusien.
1005	252	Trébonien est consul pour la deuxième fois. On ne trouve pas son nom dans les fastes pour son premier consulat ; sans doute il avait été seulement suffecte. Son fils Volusien est son collègue au consulat. Il fait la paix avec les Goths, en leur permettant de se retirer avec leur butin et les prisonniers romains, et en convenant d'un tribut annuel, honteuse concession, qui fut la source de grands maux pour l'Empire. Après avoir ainsi réglé les affaires extérieures, il revient à Rome. Une peste terrible ravagea l'univers pendant cette année. Hostilien y succomba, dit-on ; cependant on soupçonne qu'il fut empoisonné par Trébonien.
1006	253	Volusien est consul pour la deuxième fois. Emilien est proclamé empereur dans la Mœsie. Trébonien charge Valérien, personnage consulaire (depuis empereur), de combattre Emilien. Pendant que Valérien rassemblait les troupes de la Gaule et de la Germanie, Emilien le prévenait et entrait en Italie.
1007	254	Trébonien sort de Rome pour aller combattre Emilien, mais il est tué, ainsi que son fils Volusien, à Interamna (Terni) par ses propres soldats, qui désespéraient du succès. On croit, d'après une inscription (1), que sa femme s'appelait Afinia : on retrouve le nom d'Afinius parmi ceux de Volusien.

N° 10.

Même légende qu'au n° 9. Buste à droite de Trébonien Galle, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. MONETA AVGG. (AVGVSTORVM). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies debout.

Médaillon de bronze argenté, ou plutôt d'argent du plus bas titre.

Nous avons décrit le type du revers de ce médaillon, pl. XLV, n° 15 ; la pièce d'Elagabale, que nous donnions alors, a pour légende : AEQVITAS AVG.

§ XVI. VOLUSIEN.

N° 11.

IMPERATOR VOLVSIANVS AVGVSTVS IMPERATOR GALLVS AVGVSTVS. *L'empereur Volusien, Auguste ; l'empereur Gallus, Auguste.* Bustes en regard des deux empereurs, laurés, revêtus du paludamentum.

℞. FORTVNAE REDVCI. *A la Fortune de retour.* Devant un temple hexastyle corinthien, les deux empereurs faisant un sacrifice ; au fond du temple, on voit la Fortune assise, tenant la corne d'abondance et le gouvernail, dans une niche ornée de deux colonnes corinthiennes. Au milieu du fronton, Ulysse et Diomède enlevant le Palladium ; à l'acrotère, la répétition de la Fortune, debout, tenant la corne d'abondance et le gouvernail ; aux deux extrémités du fronton, Pallas Nicéphore et peut-être Vénus, drapée, tenant la pomme ou un sceptre.

Médaillon de bronze à deux métaux.

Le temple représenté sur le présent médaillon est celui de la Fortune, situé à moitié de la montée du Capitole, vers le Forum, et dont il reste encore huit colonnes, vulgairement désignées comme appartenant au temple de la Concorde. Les colonnes, telles qu'elles existent aujourd'hui, sont surmontées de chapiteaux ioniques, mais les bases en sont corinthiennes, et il en était ainsi de tout l'ordre avant l'incendie du temple sous Maxence. (Voy. Nibby, *Roma Antica*, p. 548 e seg.)

La vie de Volusien se trouve dans celle de son père Trébonien Galle ; il mourut, comme on l'a vu plus haut, l'an de Rome 1007, de J. C. 254. Ses noms étaient Caius Vibius Afinius Gallus Veldumnianus Volusianus.

N° 12.

IMPERATORI CAESARI CAIO VIBIO VOLVSIANO AVGVSTO. *A l'empereur César Caius Vibius Volusianus, Auguste.* Buste à droite de Volusien, revêtu du paludamentum.

℞. SECVRITAS AVGG. *Sécurité des empereurs.* La Sécurité, debout, le bras gauche appuyé sur une colonne, le droit posé sur la tête. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

N° 13.

IMPERATORI CAESARI CAIO VIBIO VOLVSIANO AVGVSTO. *A l'empereur César Caius Vibius Volusianus, Auguste.* Buste à droite de Volusien, lauré.

℞. CONCORDIA AVGG. *Concorde des Augustes.* La Concorde, debout, tenant deux cornes d'abondance et une patère. Dans le champ : S. C.

Grand bronze.

(1) Muratori, p. 670, 4.

§ XVII. ÉMILIEN ET CORNELIA SUPERA.

N° 14.

IMPERATOR AEMILI[ANVS PIVS FELIX] AVGVSTVS. *L'empereur Emilien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Emilien, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. PAX AVGVSTA. *Paix auguste.* La Paix, debout, appuyée sur une colonne, tenant un sceptre de la main gauche et une branche d'olivier de la droite.

Grand bronze.

Nous avons préféré cette pièce, imparfaite par les bords, à toutes les autres, à cause de la netteté et de la beauté de la tête.

Emile Emilien, Aemilius Aemilianus, né en Mauritanie, fut d'abord préfet de la Pannonie sous Trébonien. Pendant que ce prince laissait tout à l'abandon, Emilien combattit vaillamment les Goths et les chassa des provinces qu'ils infestaient. Ses soldats, admirant sa valeur, le proclamèrent empereur l'an de Rome 1006, de J.-C. 253. Valérien fut chargé par Trébonien de rassembler des troupes en Gaule et dans la Germanie, afin de s'opposer aux progrès d'Emilien. Pendant que Valérien s'occupait de cette tâche, Emilien se hâta d'entrer en Italie, et, après la mort de Trébonien Galle et de Volusien, tués par leurs soldats, il fut reconnu par le sénat. Cependant, Valérien ayant enfin quitté la Germanie, rentra en Italie avec des forces supérieures. A son approche, les soldats d'Emilien le tuèrent auprès de Spolète.

Eckhel a prouvé que l'impératrice Cornelia Supera, dont on a des médailles, et qui n'est nommée par aucun historien, fut la femme d'Emilien.

N° 15.

CAIA CORNELIA SVPERA AVGVSTA. *Caia Cornelia Supera, Auguste.* Buste à droite de Cornelia Supera, porté sur un croissant.

℟. VESTA. Vesta, debout, voilée, tenant une phiale et une lance.

Denier d'argent.

L'histoire ne nomme pas Caia ou Cneia Cornelia Supera, mais Eckhel a très-bien démontré qu'elle dut être la femme d'Emilien. Voyez *D. N. V.*, t. VIII, p. 374.

PLANCHE LII.

§ XVIII. VALÉRIEN ET MARINIANA.

N° 1.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS LICINIVS VALERIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Licinius Valerianus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Valérien, lauré, revêtu du manteau impérial.

℟. MONETA AVGG. (VSTORVM). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, chacune tenant une corne d'abondance et une balance, et ayant à ses pieds une masse de métal de forme conique.

Médaillon d'argent à bas titre.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE VALÉRIEN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
943	190	Naissance de Publius Licinius Valerianus, issu d'une famille patricienne.
991	238	Valérien, qualifié de *Consulaire* par *Zozyme*, est envoyé à Rome par les deux Gordien, qui viennent d'être reconnus empereurs en Afrique. Valérien avait sans doute été consul suffecte, car on ne trouve pas son nom dans les fastes avant son avènement à l'Empire.
1004	252	Le Sénat, à qui Trajan Dèce avait restitué le droit de nommer les censeurs, désigne pour cette fonction Valérien, en déclarant qu'il est le meilleur des citoyens.
1006	253	Trébonien charge Valérien de soumettre Emilien. Pendant que Valérien rassemble des troupes pour exécuter ces ordres, Trébonien est tué par ses soldats. L'armée réunie par Valérien le nomme empereur. Valérien s'adjoint Gallien son fils, qu'il nomme César; peu après, Valérien le proclame Auguste.
1007	254	Emilien est tué près de Spolète par ses soldats, et Valérien et Gallien sont reconnus par le sénat empereurs et consuls pour cette année. Valérien consul pour la troisième fois.
1008	255	Valérien confie à son fils le soin de contenir les Barbares, qui attaquaient l'Europe de toutes parts, et lui-même se prépare à faire la guerre aux Perses.
1009	256	Les Francs et les Allemands ravagent les Gaules; les Goths, les Carpi et les Borani désolent l'Illyrie et l'Italie elle-même.
1011	258	Valérien part pour combattre Sapor, qui, après s'être emparé de presque toute la Mésopotamie, met la ville d'Antioche à feu et à sang.
1012	259	Cette année est remplie par la guerre de Valérien contre Sapor Ier, et par celles de ses lieutenans avec les Scythes, qui ravageaient la Bithynie, la Mœsie et la Thrace.
1013	260	Cette année, à ce qu'on croit, Valérien est fait prisonnier par les Perses, qui l'accablent d'outrages.
1020	267	On croit que Valérien mourut cette année. Cet infortuné prince avait eu deux femmes; on ignore le nom de la première, qui fut mère de Gallien. La seconde, suivant l'opinion commune, fut Mariniana. Trebellius Pollion dit positivement que Valérien eut deux fils, Gallien et Valérien le jeune, qui, selon Trebellius Pollion, fut tué devant Milan avec son frère l'empereur Gallien.

N° 2.

IMPERATOR CAESAR PVBLIVS LICINIVS VALERIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Publius Licinius Valerianus, Auguste.* Buste à gauche de Valerien, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIA AVGVSTORVM. *Victoire des empereurs.* Valérien et Gallien son fils, suivis chacun d'un prétorien porte-enseigne, soutiennent un globe nicéphore.

Médaillon de bronze.

N° 3 (4 de la planche).

PIETAS AVGVSTORVM. *Piété des empereurs.* Bustes en regard de Valérien et de Gallien, laurés, revêtus du paludamentum.

℟. MONETA AVGG. *Monnaies des empereurs.* Les trois Monnaies, comme au n° 1.

Médaillon d'argent du plus bas titre.

N° 4 (3 de la planche).

DIVAE MARINIANAE. *A la divine Mariniana.* Buste à droite de Mariniana, diadémée, portée sur un croissant.

℟. CONSECRATIO. Un paon dont la queue est déployée.

Denier d'argent.

Valérien eut deux femmes, dont le nom n'a pas été mentionné par les historiens. La première le rendit père de Gallien, la seconde de Valérien le jeune. Vaillant avait reconnu dans Mariniana la seconde de ces deux femmes, ajoutant qu'elle avait accompagné l'empereur dans son expédition contre Sapor, et partagé sa captivité. Le seul monument positif qui ait pu rattacher Mariniana au règne de Valérien, est une médaille de Viminiacum, colonie de la Mœsie supérieure, au droit de laquelle on voit la tête de *Mariniana*, avec la légende de consécration *divae Marinianae*, tandis que le revers porte la date de l'an XV de l'ère particulière à cette colonie (1). L'an XV de Viminiacum répond à l'an de Rome 1007, par conséquent à la seconde année du règne de Valérien, quatre ans avant son expédition en Perse. Il est donc certain que Mariniana appartenait à la famille de Valérien; il ne l'est pas moins qu'elle était morte en 1007, et que par conséquent elle n'a pu accompagner l'empereur dans sa campagne contre Sapor. C'est tout ce qu'on peut affirmer d'indubitable sur le compte de Mariniana; le reste appartient au domaine de la conjecture. L'analogie doit nous faire présumer que Mariniana était plutôt femme que sœur ou fille de Valérien. Les antiquaires sont aussi portés à croire que Mariniana était la seconde femme de cet empereur, et que les médailles de sa consécration furent frappées à l'occasion de sa mort, arrivée après l'avènement de Valérien à l'Empire. Voici la base de cette conjecture : suivant un usage assez généralement suivi à cette époque, les fils des empereurs, pour se distinguer de leur père, prenaient le nom de famille de leur mère, ou plutôt le nom de leur aïeul maternel. Ainsi Caracalla fut nommé

(1) Mionnet, *Suppl.*, tom. II, p. 53, n° 68. Un exemplaire de cette médaille, provenant de la Collection de Hedervar, fait maintenant partie du Cabinet de France.

Bassianus dans sa jeunesse, du nom du père de Julia Domna; Herennius *Etruscus*, fils de Trajan Dèce, emprunta son second nom à sa mère *Etruscilla;* et l'on présume que Volusien devait aussi à sa famille maternelle le nom d'*Afinius*, qu'il porte sur les monumens épigraphiques. D'après cette règle, *Gallien*, fils de Valérien, du premier lit, aurait dû son nom à une *Galliena*, femme de Valérien. Mais le nombre des exceptions à cette règle surpasse celui des applications: ni Diaduménien, ni Elagabale, ni Sévère Alexandre, ni Maxime, ni Philippe fils, n'ont porté le nom de leur mère ou de leur aïeul maternel. Par conséquent, Mariniana a pu être tout aussi bien la première que la seconde femme de Valérien; et pour diviniser une femme morte avant son avènement à l'Empire, ce prince avait pour lui l'exemple de Vespasien, qui avait mis au rang des dieux sa femme Domitilla, morte dans une condition privée. On a émis généralement la même conjecture à l'égard de Paulina, femme de Maximin. Eckhel, dans cette circonstance, a donc manqué à sa prudence habituelle, quand il a paru affirmer que Mariniana n'était pas la mère de Gallien.

§ XIX. GALLIEN ET SALONINE.

N° 5.

GALLIENVS AVGvstvs. *Gallien, Auguste.* Buste à gauche de l'empereur, vêtu du paludamentum, casqué, portant un bouclier et tenant un javelot.

℞. FIDES MILITVM. *Fidélité des soldats.* Femme tenant deux enseignes.

Médaillon d'or.

L'ajustement du buste est entièrement nouveau sur les médailles romaines. Il témoigne du faste de Gallien, de son goût pour la parure, et de ses prétentions militaires, qui faisaient un contraste si extraordinaire avec les malheurs de l'Empire, le mépris de l'autorité impériale et les progrès des Barbares dans les provinces romaines. Il versait une poudre d'or sur ses cheveux, dit Trebellius Pollion (XVI), et souvent il parut en public avec la couronne radiée. On le vit vêtu d'une chlamyde de pourpre agraffée avec des fibules chargées de pierreries; à Rome, où les empereurs ne portaient que la toge, sa tunique était à manches de pourpre et brodée d'or, son bouclier et sa chaussure chargés de pierres précieuses.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GALLIEN.

AN DE ROME.	DE J. C.	
		Publius Licinius Egnatius Gallienus était fils de Valérien et de sa première femme.
1007	254	Valérien crée Gallien César et presque en même temps Auguste. Gallien est consul avec son père.
1008	255	Gallien, consul pour la deuxième fois, est chargé par Valérien, son père, du soin de contenir les Barbares qui ravageaient l'Europe.
1010	257	Gallien consul pour la troisième fois. Ses victoires répétées dans la Germanie lui méritent, ainsi qu'à son père, le surnom de *Germanique*.
1011	258	Postume s'empare de l'Empire dans les Gaules.
1012	259	Postume tue Salonin, fils de Gallien, à Cologne. Gallien met son fils au rang des dieux.
1013	260	Valérien est fait prisonnier par les Perses. Gallien consul pour la quatrième fois.
1014	261	Pendant la captivité de Valérien, une foule de prétendans à l'Empire se font proclamer dans les provinces. Parmi eux on compte Ingenuus, dans la Moesie; mais celui-ci fut tué dans une bataille contre Gallien; Régalien en Illyrie, Macrien et ses fils en Orient, et d'autres moins importans. Balista, préfet du prétoire sous Valérien, de concert avec Odénat, prince de Palmyre, chasse Sapor de la Syrie, le poursuit jusque dans la Perse, et rétablit ou soutient la puissance romaine dans l'Orient.
1015	262	Gallien, consul pour la cinquième fois, triomphe des Perses, vaincus par Odénat. Des usurpateurs tombent, d'autres s'élèvent
1016	263	De retour à Rome, Gallien s'acquitte des vœux décennaux.
1017	264	Gallien, consul pour la sixième fois. Il décore Odénat, pour ses victoires sur les Perses, de tous les honneurs d'un Auguste.
1018	265	Valérien jeune, frère de Gallien, est consul.
1019	266	Gallien consul pour la septième fois.
1020	267	Les Goths ravagent de nouveau la Mœsie, et les Hérules la Grèce et l'Asie. Gallien part pour la Grèce, pour combattre ces Barbares.
1021	268	Rappelé en Italie à cause de la sédition d'Auréolus, il assiége dans Milan ce nouveau compétiteur Gallien est tué par ses soldats pendant ce siége. Il avait épousé Cornelia Salonina, qui lui donna Salonin, Quintus Julius Gallienus, et une fille nommée Julia. Les Actes des Martyrs, cités par Bréquigny (1), lui donnent même une autre fille, nommée Galla.

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, XXXII, p. 262.

N° 6.

GALLIENVS Pivs Felix AVGvstvs. *Gallien pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gallien, couronné d'épis.

℞. VICTORIA AVGvsti. *Victoire de l'empereur.* La Victoire, tenant une palme, couronnant l'empereur, qui tient un globe dans la main droite et le sceptre dans la gauche.

Denier d'or.

Sur la couronne de Gallien, voyez le n° suivant

N° 7.

GALLIENAE AVGVSTAE. *A Galliena, Auguste.* Buste à droite de Gallien, barbu, couronné d'épis.

℞. VBIQVE PAX. *La paix en tous lieux.* La Victoire, demi-nue, dans un bige, courant à droite.

Denier d'or.

Les médailles qui portent la légende GALLIENAE AVGVSTAE ont donné lieu à un grand nombre de conjectures, entre lesquelles l'opinion des savans n'a pas encore paru fixée jusqu'à ce jour. Les bornes de cet ouvrage nous empêchent d'exposer et de discuter ici ces diverses interprétations, et nous ne pouvons que choisir celle qui nous paraît la plus vraisemblable. Pour connaître les autres, il faudra consulter Eckhel (*D. N.*, t. VII, 411 et *seqq*), qui a résumé la question avec sa lucidité accoutumée, et tenté lui-même de résoudre un des plus difficiles problèmes que présente l'étude de la numismatique romaine. Nous croyons, pour notre compte, que la tentative d'Eckhel n'a pas été heureuse, et nous n'hésitons pas à préférer l'explication de Vaillant, l'une des premières qui aient été proposées. Vaillant considère la pièce en question comme l'ouvrage d'un des compétiteurs de Gallien à l'Empire, qui, voulant déverser sur lui le ridicule, et flétrir surtout sa mollesse et sa lâcheté au milieu des malheurs de l'Empire, lui aura *consacré* une pièce sous le nom féminin de *Galliena*. Gallien, sur cette médaille, a pour couronne des épis au lieu de lauriers: c'est qu'il donnait plus de soins à la table qu'à la guerre; le bige des revers désigne sa prédilection intempestive pour les jeux du Cirque; enfin la légende: VBIQVE PAX, *la paix en tous lieux*, est une contre-vérité sanglante, puisque jamais le fléau de la guerre ne sévit sur l'Empire avec plus de fureur que pendant le règne de Gallien. A l'appui de cette manière de voir, il faut dire d'abord que les écrivains de l'antiquité ont reproché à Gallien un caractère efféminé. Julien, dans ses *Césars* (XVI) nous le montre arrivant dans l'assemblée des dieux avec l'habit et la démarche d'une femme. Trebellius Pollion (XVII) le fait voir marchant au son des flûtes et des autres instrumens. La recherche de ses vêtemens était extrême: il paraissait en public couvert de pierreries; souvent il appelait des femmes à son conseil (Treb. Poll., XVI). L'historien que nous venons de citer ne se contente pas de ces détails sur les mœurs efféminées de Gallien: il oppose à la lâcheté de cet empereur la conduite énergique de plusieurs femmes de son temps. « Les femmes, dit-il (*ibid.*), gouvernaient mieux que lui: *Ita ut etiam mulieres eo melius imperarent.* » Il rend hommage à la vigueur virile de Zénobie presque dans les mêmes termes: « *Gallieno virago melius imperare potuisset* (XIII). » Ce parallèle de Zénobie et de Gallien devait, en effet, se présenter naturellement à l'esprit des contemporains. Peut-être aussi, dès lors, les grande qualités de Victorina s'étaient-elles manifestées dans la Gaule. Enfin, s'il est vrai, comme le raconte Trebellius Pollion (*in Celso*), qu'une parente de Gallien, nommée elle-même *Galliena*, eût en sept jours abattu un tyran qui venait de s'élever en Afrique, on comprend qu'on ait joué sur le nom de cette *Galliena*, plus digne de l'Empire que son parent, et que, dans une intention satirique, on ait proposé d'échanger entre eux la désignation des sexes. — On voit qu'un grand nombre de témoignages favorisent l'hypothèse de Vaillant; mais en adoptant le sens épigrammatique de la légende *Gallienae Augustae*, il faut reconnaitre quelque chose d'inexact et d'incertain dans le reste de l'explication. La couronne d'épis n'est point de l'invention des ennemis de Gallien; cet empereur la porte sur plusieurs monnaies d'or qui n'offrent aucune espèce d'intention satirique. Deux *aurei* du Cabinet de France offrent cette particularité, on lit au revers du premier *Fides militum;* à celui du second: *Victoria Aug.* (n° 6 de notre planche). Sur l'un et l'autre, la légende du droit donne *Gallienus*. Il faut donc admettre que, par un motif quelconque, Gallien avait adopté la couronne d'épis; c'était sans doute après la victoire de son lieutenant Théodote sur *AEmilianus*, qui, proclamé empereur par les soldats de la Haute-Egypte, avait affamé une partie de l'Empire, en accaparant les blés de cette fertile province (1). Gallien, en renversant cet Emilien, aurait ainsi mérité l'éloge que Trebellius Pollion (2) accorde à Balista, de *supérieur dans la question des approvisionnemens*, *in provisione annonaria singularis* Mais cette couronne d'épis avait été celle de plusieurs impératrices (3). C'était donc celle qui convenait le mieux à *Galliena*, et l'emblème qui, dans la pensée du fils de Valérien, devait rappeler les bienfaits de son règne, fut facilement détourné contre lui dans le sens de l'ironie et du dédain. — Le bige du revers n'a certainement aucun rapport avec les jeux du Cirque. La *Victoire* qui le monte est celle que Gallien s'est si souvent attribuée sur ses monnaies; c'est cette victoire qui avait établi *la paix dans tout l'Empire*. Il est certain que le type de *la Victoire dans le bige*, avec la légende VBIQVE PAX, avait été très-sérieusement adopté par Gallien. Banduri et Eckhel citent des pièces en argent et en or, au droit desquelles on lit: GALLIENVS P. F. AVG. L'auteur inconnu de la *Galliena Augusta* a donc encore ici employé dans un sens ironique un type et une légende que Gallien avait adoptés dans un moment de répit ou après quelques victoires partielles.

Nous convenons toutefois que ces conjectures seraient bien faibles, si nous ne pouvions

(1) Treb. Poll., *Gall.*, IV

(2) XXX, *Tyr.*, XVIII

(3) Eckhel, l. I, p. 413

pas plus que nos devanciers désigner d'une manière probable le pays dans lequel fut frappée la *Galliena Augusta*, et même l'auteur de cette monnaie satirique. En l'absence de ces renseignemens, on serait alors réduit à prêter, avec Eckhel, à Gallien lui-même l'intention de s'approprier les attributs d'une déesse et un nom de femme. Il lui suffisait, en ce cas, d'imiter de loin les exemples laissés par Elagabale; et on ne peut nier que Gallien, dans sa conduite, ne se soit proposé souvent cet infâme modèle. — Toutefois nous sommes convaincus que l'inspection et l'étude matérielle des pièces justifient et complètent l'hypothèse de Vaillant. Les pièces qui portent la légende *Gallienae Augustae* sont très-supérieures pour le style et la fabrique aux autres monnaies de Gallien : on y reconnait la main des artistes qui ont gravé les coins des médailles de Postume. Si l'on compare ensuite, sous le rapport du poids, ces médailles avec toutes celles de la même époque, l'analogie avec les *aurei* de Postume devient encore plus frappante. Pour faire comprendre au lecteur l'importance de cet argument, je donne ici les pesées d'un certain nombre de deniers d'or, les mieux conservés que j'aie pu rencontrer, depuis Sévère Alexandre jusqu'à Tetricus.

	gr.		gr.
Sévère Alexandre	6,60	Salonin : ℟. ORIENS AVGG	3,55
Gordien III	5,30		
Philippe père	4,25		
Trajan Dèce	4,80	Aurei *des tyrans de la Gaule.*	
Etruscille	4,70	Postume : ℟. HERCVLI THRACIO	7,40
Trébonien Galle	5,90	POSTVMVS AVG	6,30
Volusien	6,10	P. M. TR. P. IIII COS III PP.	6,20
Valérien	3,55	Laelianus	5,70
Gallien : ℟. FIDEI PRAET.	5,15	Marius : FIDES MILITVM	6,20
VICTORIA AVG	5,80	SAEC. FELICITAS	5,60
FIDES MIL.	3,00	Victorin : LEG. XXXVI. P. VICT. P. F.	5,10
VICT. AVG	2,15	VOTA AVGVSTA	5,35
Salonine : FELICIT. PVBLICA	4,30	Tetricus	4,40
IVNO REGINA	3,30	Claude le Gothique	4,65
Salonin : IOVI CRESCENTI	3,95	Aurélien	6,45

On voit par ce tableau que la monnaie de Sévère Alexandre est restée longtemps comme l'*étalon* des princes qui s'efforcèrent de rétablir dans l'Empire, avec l'ordre, ce que nous appelons le *crédit public*. La monnaie d'or, dépréciée sous Gordien, et surtout sous Philippe et sous Trajan Dèce, remonte sous Trébonien Galle, pour retomber ensuite au dernier degré sous Valérien et son fils. Les pièces des *tyrans* de la Gaule font exception à cette effrayante décadence. Laelianus et Marius s'éloignèrent peu de l'*étalon* laissé par Sévère Alexandre. Postume l'égale et même le surpasse dans une pièce qu'on peut, il est vrai, considérer comme un petit médaillon. Si quelques monnaies de Gallien se rapprochent, pour le poids, de celles de Laelianus et de Marius, c'est qu'elles ont été frappées au commencement du règne; ou peut-être seront-elles sorties des ateliers de la Gaule avant que Postume n'eût arboré l'étendard de la révolte. La monnaie d'or commence à retomber encore en Gaule sous Victorin; Tetricus la fait décheoir plus rapidement en Gaule; Claude le Gothique ne la relève point, et c'est seulement Aurélien, qui, par des victoires répétées et une sévérité salutaire, ayant rétabli l'autorité impériale, revient à la belle et forte monnaie d'Alexandre Sévère.

	gr.
Entre l'aureus de celui-ci dont le poids est de	6,60
Et celui d'Aurélien, qui s'élève à	6,45
A côté des Postumes de	6,30
	et 6,20
Se place la *Galliena Augusta*, dont le poids est de	6,70

En reconnaissant que, pour les pièces les mieux conservées, le *frai* a pu produire les différences que signale notre calcul, on devra reconnaitre qu'entre Sévère Alexandre et Aurélien, le seul prince auquel on puisse attribuer la *Galliena Augusta* est Postume. Or à qui convenait-il mieux de signaler au mépris public la lâche oisiveté de Gallien, qu'au guerrier qui, par ses victoires, venait de sauver l'Empire et de mériter le rang suprême?

D'après ces considérations, nous n'hésitons pas à attribuer à Postume la pièce satirique dédiée à *l'impératrice Galliena*. Nous ferons remarquer, en terminant, que cette pièce n'est ni le premier ni le seul monument satirique que renferme la série des monnaies romaines, s'il est vrai que la médaille de consécration de Claude (pl. XIII, nº 10) offre, derrière la tête de cet empereur, le *bolet* ou *champignon vénéneux* qui avait conduit le fils de Messaline aux honneurs de l'apothéose.

Nº 8.

IMPerator Caesar Pvblivs LICinivs GALLIENVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Publius Licinius Gallienus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Gallien, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ADLOCVTIO AVGVSTORVM. *Allocution des empereurs.* Valérien et Gallien, l'un et l'autre la main levée, faisant une allocution aux prétoriens. Sur le même *suggestus* que les empereurs, un personnage plus petit, qui doit être Salonin.

Médaillon de bronze à deux métaux.

Cette pièce doit avoir été frappée à l'époque où Valérien et Gallien se séparèrent, l'un pour se diriger vers l'Asie, l'autre pour porter secours à l'Empire, attaqué par les Germains (an de Rome 1008, de J.-C. 255).

Nº 9.

CORNELIA SALONINA AVGvsta. *Cornelia Salonina, Auguste.* Buste à droite de Salonine, diadémée.

℟. IVNO REGINA. *Junon reine.* Junon, debout, diadémée et voilée, tenant le sceptre et la patère.

Médaillon d'argent à très-bas titre.

On ne connait pas l'origine de Cornelia Salonina, femme de Gallien; mais on sait qu'il y avait déjà au moins dix ans qu'elle était mariée à Gallien, lorsque celui-ci fut créé empereur; car Salonin, son fils, qui fut tué la sixième année du règne de Gallien, allait atteindre sa seizième année. Elle survécut à son mari, car Zonare nous apprend qu'elle le vit mort devant Milan. Il est probable qu'elle fut enveloppée dans sa ruine.

Nº 10.

CORNELIA SALONINA AVGvsta. *Cornelia Salonina, Auguste.* Buste à droite de Salonine, diadémée.

℟. PIETAS AVGG. *Piété des empereurs.* Salonine, sous les traits de la Piété, assise, tenant de la main gauche un sceptre; à ses pieds, deux enfans. Exergue : S. C.

Grand bronze.

§ XX. SALONIN.

Nº 11.

LICinivs CORnelivs SALoninvs VALERIANVS NOBILissimvs Caesar. *Licinius Cornelius Saloninus Valerianus, très-noble César.* Buste à droite de Salonin, la tête nue.

℟. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au Prince de la Jeunesse.* Le jeune César, la tête nue, revêtu du paludamentum, s'appuyant sur la haste, et tenant de la main droite le globe du monde; à ses pieds, figure allégorique d'une province captive.

Médaillon de bronze.

Publius Licinius Cornelius Valerianus Saloninus était fils de Gallien et de Salonine. Son aïeul et son père ayant été élevés à l'Empire l'an de Rome 1006, de J.-C. 263, il fut en même temps déclaré César. Quelques années après, Gallien, qui commandait alors en Gaule, y fit venir son fils; mais, obligé de quitter ce pays pour aller réduire Ingenuus, il confia son fils à la fidélité de Sylvanus. Cette préférence ayant blessé Postume, alors préfet des Gaules, il assiégea Salonin dans Cologne, prit la ville, et le fit tuer, l'an de Rome 1012, de J.-C. 259.

Eckhel, dans une dissertation développée (*D. N.*, t. VII, p. 423 et *sqq.*), a restitué à Salonin les médailles que jusqu'à lui on avait attribuées à Valérien le jeune, frère de Gallien.

§ XXI. POSTUME.

Nº 12.

POSTVMVS AVGvstvs. *Postume Auguste.* Buste à droite de Postume, coiffé d'un casque sur lequel on voit un bas-relief; on y distingue une Victoire conduisant un bige.

℟. PROVIDENTIA AVGvsti. *Providence de l'empereur.* La Providence, appuyée sur une colonne, tenant d'une main une corne d'abondance et de l'autre un radius qu'elle dirige sur un globe céleste placé à ses pieds.

Denier d'or enchâssé dans une monture également en or, travaillée à jour.

Voyez, sur ce genre d'encadrement, le commentaire du nº 2, pl. XLIII.

Marcus Cassianus Latinius Postumus naquit dans les Gaules. Sa naissance était obscure; les historiens ne nous en donnent pas la date. Valérien le fit préfet de la Gaule, en récompense d'une victoire signalée qu'il avait remportée, et le chargea de défendre les frontières de cette province contre les attaques des Germains. Dans les premières années du règne de Gallien, Postume repoussa les Germains plusieurs fois, et bâtit sur les bords du Rhin des forteresses pour leur en défendre le passage. L'an de Rome 1010, Gallien, obligé de se rendre en Pannonie pour combattre Ingenuus, qui venait de se révolter, confia la garde de son fils Salonin à Sylvanus. Postume, alors, fit soulever les soldats, assiégea Sylvanus et Salonin dans Cologne, se rendit maitre de la ville, et fit mettre à mort Sylvanus et le jeune César, l'an de Rome 1012, 259 de J.-C. Les soldats le procla-

mèrent empereur, et il fut reconnu en cette qualité par toute la Gaule et même par toute la partie occidentale de l'Empire, l'Italie exceptée. Postume gouverna pendant dix années avec sagesse et fermeté. Ce fut l'un des plus grands princes qui aient porté le nom d'empereur; toutefois il est classé parmi les *tyrans*, parce qu'il ne fut jamais reconnu par Rome. L'an de Rome 1018, de J.-C. 265, Gallien voulut arracher la Gaule à Postume; mais celui-ci s'adjoignit pour collègue un de ses généraux, nommé Victorin, et Gallien renonça au projet de vaincre deux hommes aussi expérimentés dans l'art de la guerre. Deux années après cette tentative de Gallien, un des lieutenans de Postume, nommé Lælianus, prit les armes contre lui, et fut secouru par les habitans de Moguntia (Mayence). Postume battit Lælien et s'empara de Mayence. Ses soldats voulurent piller cette importante cité; Postume ayant refusé d'y consentir, les soldats, irrités, massacrèrent leur empereur. On chercherait vainement le nom de Postume dans les fastes consulaires; il ne fut consul que dans les pays soumis à son autorité. Son premier consulat est de l'an de Rome 1011, de J.-C. 258, c'est à-dire de l'année où il fut reconnu Auguste dans les Gaules. Il se donna encore cette qualité pendant les années 1012 et 1015; il l'abandonna alors, pour ne la reprendre que pendant les années 1018 et 1020. Pendant cette dernière année, qui fut celle de sa mort, il était consul pour la cinquième fois. Postume avait créé dans la Gaule un sénat auquel il avait attribué les mêmes prérogatives qu'à celui de Rome; ce qui paraît évident par celles de ses médailles où on lit les lettres consacrées S. C.

Postume eut un fils nommé comme lui Postume. Sa femme s'appelait Julia Donata, selon quelques auteurs.

N° 13.

Mêmes buste et légende qu'au n° 12.

℞. POSTVMVS AVGvstvs. Buste de face de Postume, la tête nue.

Denier d'or.

Cette médaille est remarquable en ce qu'elle offre des deux côtés le portrait de Postume; d'un côté il est idéalisé, et représenté en Mars; de l'autre, c'est le portrait réel du prince.

N° 14.

POSTVMVS AVGvstvs. *Postume Auguste.* Buste de face de Postume, la tête ceinte d'une couronne radiée.

℞. HERCVLI THRACIO. *A Hercule de Thrace.* Hercule domptant un cheval.

Denier d'or.

Postume, dans l'orgueil de ses victoires, se comparait à Hercule. Ses traits n'étaient pas sans analogie avec ceux que la statuaire prête à ce héros. On possède un grand nombre de pièces de Postume, au revers desquelles se voient les travaux d'Hercule, avec divers surnoms, les uns empruntés aux lieux où la fable place ces exploits, les autres renfermant des allusions directes à Postume et à la religion des pays témoins de ses victoires.

L'*Hercules Thracius* est le vainqueur de Diomède, roi de Thrace.

N° 15.

Même buste qu'au n° 12.

℞. Pontifex MAXimvs TRibvnitiae Potestatis IIII COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife, (investi) de la puissance tribunitienne pour la quatrième fois, père de la patrie.* Mars nu, casqué, passant à droite, portant un trophée sur l'épaule et tenant de l'autre un javelot.

Denier d'or de l'année de J.-C. 261.

PLANCHE LIII.

N° 1.

IMPerator Caesar POSTVMVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Postume, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Postume, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. AETERNITAS AVGvsti. *Eternité de l'empereur.* Trois têtes radiées; celle du milieu de face, les deux autres en regard.

Denier d'or.

Ce type paraît pour la première fois sur la monnaie impériale. Il rappelle un denier de Septime-Sévère, qui présente au revers la légende *Felicitas Saecvli*, et Julie Domna, de face, entre ses deux fils, Caracalla et Geta (1). Tristan, qui a publié le présent denier dans ses *Commentaires historiques*, t. III, p. 165, fait ce rapprochement, et émet la supposition qu'il faut voir ici la femme de Postume et ses deux enfans. L'histoire ne donne à Postume qu'un fils, qui portait le nom de son père, et la femme de cet empereur n'est pas nommée. D'un autre côté, les trois têtes radiées du revers de notre *aureus* sont viriles : ainsi, au lieu de la femme et des deux fils de Postume, il faudrait voir ici trois fils de ce prince, dont deux trop jeunes pour avoir excité l'attention des historiens. La tête de face est en effet celle d'un adolescent, et les deux autres ont encore l'aspect de l'enfance. Le sens de la légende s'accorderait avec cette interprétation. Julia Domna et ses fils doivent faire le *bonheur* de Septime Sévère et de l'Empire; de là la légende : FELICITAS SAECVLI; les enfans de Postume sont destinés à éterniser son nom et sa race; c'est ce qu'indique la légende : AETERNITAS AVG

§ XXII. POSTUME II, ou LE JEUNE.

N° 2.

IMPerator Caesar POSTVMVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Postume, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Postume, radié, revêtu du paludamentum.

℞. PACATOR ORBIS. *Pacificateur de l'univers.* Buste à droite de Postume fils, radié.

Denier de billon.

Trebellius Pollion nous apprend que Postume eut un fils de son nom; il ajoute qu'il le fit César, puis Auguste, et que ce fils fut tué avec lui devant Mayence. A l'époque où Valérien commença à distinguer Postume, il nomma son fils *tribun des voconces*. Ce jeune homme, qui paraît avoir été étranger à l'activité militaire de son père, s'était rendu célèbre dans les écoles par le mérite de ses déclamations.

Autrefois on attribuait à Postume le fils un grand nombre de pièces sur lesquelles la tête de Postume est répétée plusieurs fois, avec des insignes divers, soit seule, soit réunie au buste des divinités protectrices de l'empereur. Eckhel a, le premier, considéré comme chimériques les distinctions qu'on avait prétendu établir entre ces différentes têtes, en se fondant sur des variantes d'âge et de physionomie. M. Prosper Dupré, dans une dissertation (1) très-solide, a confirmé l'opinion d'Eckhel par une foule d'argumens. Aussi nous croyons-nous dispensés de revenir ici sur une discussion désormais épuisée. Toutefois nous continuons de partager l'opinion de M. Mionnet (2), qui, rejetant, avec Eckhel et M. Dupré, toutes les attributions d'une *tête barbue* à *Postume* le fils, persiste à reconnaître l'effigie de ce prince au revers du denier d'argent que nous reproduisons. On remarquera en effet une singulière analogie entre les traits du jeune homme imberbe représenté au revers de la pièce et ceux du Postume barbu dont le droit reproduit l'image, et l'on en conclut que l'un devait être le fils de l'autre. A cet argument M. Dupré oppose la reproduction fréquente du même type (le buste du Soleil radié) sous la plupart des règnes depuis Trajan. Le caractère de la tête et la longueur des cheveux, inusités chez les Romains, paraissent à cet habile numismatiste exclure l'idée d'un portrait. D'ailleurs il existe des deniers d'argent de Victorin avec la même tête et la légende INVICTVS au revers. Enfin le titre de *Pacificateur de l'univers*, PACATOR ORBIS, ne peut convenir qu'à Postume le père. Sur le premier point, il est facile de répondre que, sous un règne où l'on représentait habituellement l'empereur en *Hercule* et en *Mars*, il n'est pas étonnant qu'on ait donné à son fils les traits du *Soleil levant*. Dans cette hypothèse, il devait avoir les cheveux longs qu'on attribue à cette divinité, et son effigie devait être, autant que possible, idéalisée. Malgré cela, il nous semble que ce type offre encore quelque chose d'assez individuel pour qu'on persiste à y chercher le portrait de Postume le fils. Cette observation semblera plus convaincante encore, si l'on compare la tête de face placée au centre du revers, sur l'aureus *reproduit* ci-dessus n° I, et qui a aussi les insignes du Soleil radié. Disons ensuite que l'application faite sous Postume, du type propre au Soleil levant, au fils de l'empereur, ne doit pas avoir empêché plus tard Victorin d'employer ce type dans un sens purement allégorique. Enfin la légende PACATOR ORBIS ne s'applique pas nécessairement à Postume le fils, et nous croyons qu'elle renferme une triple allusion au Soleil levant, aux victoires de Postume, et aux espérances de paix que pouvait faire concevoir le mérite *naissant* de son fils.

Il n'existe, du reste, aucun monument qui démontre l'exactitude de l'assertion de Trebellius Pollion, relativement aux titres de César et d'Auguste que Postume le fils aurait portés.

§ XXIII. LAELIANUS.

N° 3.

IMPerator Caesar LAELIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Laelianus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à

(1) Mionnet, *Rareté des Médailles romaines*, p. 290.

(1) *Dissertation sur les Médailles attribuées au fils de l'empereur Postume*; Paris, 1825, in-8°.

(2) *De la Rareté des Méd. romaines*, tom. II, p. 70, note.

droite de Lælianus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. TEMPORVM FELICITAS. *Félicité des temps*, ou *abondance donnée par les saisons*. L'Espagne assise en Cérès couronnée d'épis, tenant un rameau d'olivier, et ayant près d'elle le lapin, son symbole ordinaire.

Denier d'or.

Trebellius Pollion nomme *Lollianus* le général qui poussa les soldats de Postume à la révolte et fut proclamé empereur à sa place. D'autres historiens donnent à ce *tyran* le nom d'*AElianus*. Il n'est point douteux que le personnage, qui sur les médailles porte le nom de *Laelianus*, ne soit le même. Les médailles qu'on a publiées sous les noms de *Lollianus* et d'*AElianus* sont plus que suspectes. Celle qu'Eckhel a rapportée sur la foi de l'auteur du Musée Tiepolo, et dont la légende aurait été : IMP. C. Q. VALENS AELIANVS P. AVG., appartenait sans doute à *Galère-Maximien*. Les lettres du *différent* de cette pièce indiquent en effet l'époque de Dioclétien. La légende devait se lire : IMP GAL. VAL. MAXIMIANVS P. P. AVG. Le revers, avec l'inscription IOVI CONSER. AVGG., est un des plus fréquens dans tous les métaux de cet empereur.

Laelianus ne jouit que très-peu de temps de l'autorité qu'il avait usurpée. Quoiqu'il eût de la bravoure, sa révolte lui fit perdre toute influence sur les Gaulois. Victorin excita contre lui une nouvelle sédition dans laquelle il périt. Toutefois il avait eu le temps de rétablir la frontière du Rhin, envahie par les Germains à l'époque de la mort de Postume, et la médaille que nous reproduisons prouve que son autorité, à l'exemple de celle de son prédécesseur, fut reconnue jusqu'en Espagne

§ XXIV. VICTORINUS.

N° 4.

IMPERATOR CAESAR VICTORINVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Victorin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Victorin, lauré, revêtu d'une armure et du paludamentum.

℞. RESTITVTORI GALLIARVM. *Au restaurateur des Gaules.* Victorin, debout, revêtu du paludamentum, et portant le parazonium dans la main gauche, tend la main droite à la Gaule, tourellée, agenouillée devant lui; debout, à ses côtés, l'Abondance et la Victoire tenant une palme et couronnant l'empereur. Exergue : VICTORIA AVGVSTI. *Victoire de l'Auguste.*

Médaillon de bronze.

M. Piauvonius Victorinus, dont les médailles sont nombreuses et presque aussi belles que celles de Postume, est un des empereurs dont il est le plus difficile d'éclaircir l'histoire. Trébellius Pollion et Aurélius Victor ont suivi sur son compte des données tout opposées. Suivant le premier de ces historiens, Postume, menacé par Gallien, *aurait associé à l'Empire, in participatum vocavit imperii*, Victorin, général d'une capacité reconnue. Les armées réunies de Postume et de Victorin furent battues par Gallien; mais celui-ci néanmoins ne put parvenir à rétablir son autorité dans la Gaule, et Postume continua de partager avec Victorin la domination dans les Gaules et dans l'Espagne. La mort violente de Postume, l'usurpation de Laelianus, n'auraient pas interrompu l'empire de Victorin : ce dernier, au contraire, aurait marché contre Laelianus, et l'aurait fait massacrer par ses troupes. Victorin possédait toutes les qualités d'un grand général et d'un administrateur habile; mais sa passion désordonnée pour les femmes lui devint fatale. Un conseiller d'État (actuarius), dont il avait séduit la femme, excita contre lui une sédition dans laquelle il fut massacré. La mère de Victorin, nommée Victorina ou Victoria, femme intrépide et qui avait dû contribuer à la fortune de son fils, ne désespéra pas, même après sa mort, de conserver le pouvoir suprême. Elle se hâta de faire proclamer le jeune fils de Victorin; mais cet enfant partagea presque immédiatement le sort de son père. Le jeune Victorin étant mort, son aïeule appela à l'Empire Marius, qui ne régna que deux ans, et fut à son tour massacré par les soldats. C'est alors que Victorina, ayant jeté les yeux sur Tetricus, un de ses parens, sénateur romain et gouverneur de l'Aquitaine, le fit proclamer Auguste, décerna en même temps au fils de Tetricus le titre de César, et s'intitula elle-même, comme Julia Mamaea, *Mater Castrorum*, *Mère des Camps*. Elle mourut sous le règne de Tetricus; on ignore si ce fut naturellement ou par violence

Suivant Aurelius Victor, Laelianus n'aurait pas réussi dans sa révolte contre Postume : ce dernier l'aurait forcé dans Mayence, et ce n'aurait été qu'après la prise de cette ville que les troupes, demandant le pillage, et Postume leur refusant cette faveur, à cause de l'appui qu'elles avaient donné à Laelianus, le mouvement dans lequel périt Postume aurait eu lieu. Alors, continue l'auteur des *Césars*, Marius fut proclamé empereur. Celui-ci ayant été égorgé deux jours après, Victorin fut élu à cause de ses talens militaires. Aurelius Victor assigne à l'assassinat de Victorin les mêmes motifs que Trebellius Pollion; il attribue à Victoria sa mère la même influence sur l'élection de Tetricus, mais ne dit rien du fils de Victorin.

Chacun de ces récits est sujet à de fortes objections. Le nombre et même la beauté des monnaies de Marius qu'on possède nous empêchent d'admettre qu'il n'ait régné que deux jours. L'influence accordée à Victoria sur l'élection de Marius, et généralement sur tous les événemens de cette époque, nous paraît avoir été fort exagérée par l'historien. On conçoit que Victorin ayant péri dans une émeute, et les soldats oubliant le désordre de sa conduite pour ne se rappeler que ses grandes qualités, Victoria, sa mère, ait profité de cette circonstance pour faire proclamer Tetricus; mais qu'après avoir échoué une première fois avec son petit-fils, et une seconde avec Marius, elle eût gardé assez d'ascendant pour faire monter Tetricus sur le trône, c'est ce qu'il est difficile d'admettre. Quant à la place qu'il faut assigner à Laelianus, le récit de Trebellius Pollion me paraît plus vraisemblable que celui d'Aurelius Victor. On pourrait néanmoins, à la rigueur, concilier les deux historiens, en admettant que Laelianus n'avait pas péri dans sa défaite, et que ce fut lui qui excita de nouveau les esprits contre Postume : en tous cas, les pièces d'or de Laelianus, inférieures pour le poids à celles de Postume, doivent avoir été frappées après la mort de cet empereur.

Victorin était-il dès lors associé à Postume? Laissa-t-il, comme Trebellius Pollion le fait entendre, passer le règne de Laelianus, pour régner paisiblement après lui? Les monumens numismatiques ne sont pas favorables à ces deux hypothèses. Les monnaies d'or de Victorin sont inférieures pour le poids, non-seulement à celles de Postume, mais encore à celles de Laelianus et de Marius. Il y a plus de deux grammes de différence avec les premières, plus d'un avec les secondes; elles sont au contraire conformes, pour le poids, à celles de Tetricus. Aurelius Victor paraît donc avoir eu raison de ne faire parvenir Victorin à l'Empire qu'après l'assassinat de Marius. Il est probable que Victorin jouissait d'une grande influence dès le règne de Postume : celui-ci, voulant se rendre favorable cet habile général, lui aura abandonné une notable portion de son autorité : c'est ce qui aura fait croire à des historiens dont Trebellius Pollion suit le témoignage, que Postume avait formellement associé Victorin à l'Empire.

Dans aucune hypothèse, la proclamation de Marius ne se place commodément sur les bords du Rhin, au milieu des armées que commandaient Postume et Laelianus. Aurelius Victor, d'accord avec Eutrope, se contente de dire qu'après la mort de Postume, Marius s'empara du pouvoir suprême, *imperium capit*. Il est probable que cette usurpation eut lieu dans une autre partie de la Gaule. La difficulté de placer commodément son règne entre Postume et Laelianus d'une part, et Victorin de l'autre, aura donné lieu au roman des deux jours d'Empire.

L'auteur des *Césars* assigne deux ans de durée à l'Empire de Victorin. Eutrope dit simplement qu'il périt l'an deuxième de son règne. Dans notre système, Marius ayant été proclamé dans une autre partie de la Gaule, à la nouvelle de la première révolte de Laelianus ou de la mort de Postume, les soldats, un moment indécis, auraient confirmé le choix des autres légions en adoptant Marius. Celui-ci même aurait pu se rendre de l'extrémité ou du centre de la Gaule vers le Rhin, en apprenant la chute de Postume, et son autorité, déjà reconnue ailleurs, n'aurait alors duré que deux jours dans l'armée qui venait de faire périr Laelianus. Nous attribuerions la chute rapide de Marius à Victorin, qui, apprenant dans la province dont Postume lui avait confié le commandement, l'assassinat de son ami, aurait, pour le venger, traversé la Gaule, et aurait trouvé, en arrivant, Laelianus déjà mort et Marius en possession du pouvoir suprême.

L'an deuxième de son règne, Victorin est massacré par ses soldats. Victoria, ayant répandu parmi les troupes de grandes sommes d'argent, fait proclamer les deux Tetricus, et devient elle-même *Mère des Camps*. Ce récit d'Aurelius Victor a tous les caractères de la vraisemblance; mais comment placer entre ces événemens la proclamation du jeune Victorin? Les légions, qui continuaient de subir l'influence de Victorin, auraient-elles ainsi massacré sans motif son petit-fils entre les bras de son aïeule? Trebellius Pollion, en exagérant l'influence de Victoria, a fini par la rendre invraisemblable. Nous sommes disposés à croire qu'elle n'eut pas plus de part à l'élection du jeune Victorin qu'à celle de Marius. Sans doute Victoria exerçait déjà un certain ascendant sous le règne de Posthume : elle avait probablement contribué à l'avénement de son fils. Trebellius Pollion, qui avait lu quelque part que Victoria avait fait empereur *son fils Victorin*, trompé d'un autre côté par la supposition que Victorin avait été associé à Postume, en aurait conclu que ce *Victorinus filius* devait être le fils du collègue de Postume et le petit-fils de Victorin. Il est vrai qu'il s'appuie sur le témoignage de l'épitaphe des deux Victorin qu'on voyait auprès de Cologne, mais le style de cette épitaphe est plus que suspect.

Les *deux ans* qu'Aurelius Victor assigne au règne de Victorin sont difficiles à placer entre les règnes de Postume, de Tetricus et de Claude le Gothique. Postume ayant compté *dix puissances tribunitiennes*, il est nécessaire de faire porter son règne sur dix années consécutives. D'un autre côté, comme il fut question de Tetricus dans les acclamations qui accueillirent l'avénement de Claude le Gothique, au mois de mars de l'an 1021 de Rome, nous devons admettre qu'à cette époque Victorin avait déjà cessé de vivre. Salonin fut mis à mort l'an 1012 ou à la fin de l'an 1011 (1). On est donc obligé de placer l'usurpation de Postume assez longtemps avant cette mort. Mais la date de la révolte d'Ingenuus, qui fit quitter la Gaule à Gallien, n'est pas connue. Gallien, qui était arrivé sur le Rhin en 1008, et qui prit le surnom de Germanique en 1009, put abandonner la Gaule dès cette année ou la suivante. Si l'on plaçait dans cette hypothèse l'usurpation de Postume à la fin de 1009 ou au commencement de 1010 (en admettant que cet empereur aurait respecté la vie de Salonin pendant plus d'un an, ce qui n'a rien d'impossible), la mort de Postume tomberait en 1019, et les deux ans de Victorin (qui ne furent pas complets) auraient pu s'étendre depuis cette année jusqu'à la fin de l'année suivante, époque à laquelle aurait eu lieu la proclamation de Tetricus.

§ XXV. MARIUS.

N° 5.

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS MARIVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Marcus Aurelius Marius, pieux,*

(1) On place cet événement en 1012, à cause des médailles de Salonin frappées à Alexandrie, qui ont pour date l'an VII du règne de Gallien; mais on a pu frapper des médailles au nom de Salonin à Alexandrie dans les premiers mois de l'an VII de Gallien, avant que l'on eût appris la nouvelle de la mort du jeune prince massacré sur les bords du Rhin

heureux, Auguste. Buste à droite de Marius, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. CONCORDIA MILITVM. *Concorde des soldats*. Deux mains jointes.

Denier d'or.

Cette pièce a été léguée au Cabinet de France par M. Gheerbrandt, employé au Cabinet. Elle avait été trouvée à Jublins (*Novodunum, Civitas Dablintum*), ville de la quatrième Lyonnaise.

Les ruines militaires de Jublins sont les plus importantes de l'époque romaine qui existent en France. On peut conjecturer que la proclamation de Marius avait eu lieu dans cette partie de la France, et cette hypothèse est d'accord avec ce que nous savons de Laelianus, que nous supposons avoir régné en même temps que Marius (voyez la notice de Victorin), et dont la domination s'étendait des bords du Rhin jusqu'à l'Espagne. Marius alors se serait d'abord fait reconnaitre par les contrées situées à l'ouest de la Gaule, au nord de la Loire.

Marcus Aurelius Marius fut d'abord forgeron. Sa prodigieuse vigueur corporelle le rendit cher aux soldats. (Voyez, sur les circonstances de son avénement à l'Empire et la durée de son règne, ce que j'ai dit dans la notice de Victorin, ci-dessus nº 4.) Marius fut tué dans une sédition par un soldat, qui lui dit en le frappant : « C'est une épée que « tu as fabriquée toi-même. »

N° 6.

IMPerator Caesar MARIVS P(ivs Felix AVGvstvs). *L'empereur César Marius, pieux, heureux, Auguste*. Buste à droite de Marius, la tête radiée, revêtu du paludamentum.

℞. CONCORDIA MILITVM. *Concorde des soldats*. Deux mains jointes.

Denier d'argent.

§ XXVI. TETRICUS PÈRE.

N° 7.

IMPerator Caesar TETRICVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Tetricus, pieux, heureux, Auguste*. Buste à droite de Tetricus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. ADVENTVS AVGvsti. *Arrivée de l'empereur*. L'empereur, revêtu du paludamentum, tenant un sceptre et faisant un geste pacifique de la main droite, monté sur un cheval marchant à gauche.

Denier d'or.

Caius Pesuvius Tetricus, sénateur et consulaire, fut proclamé empereur dans les Gaules, après la mort de Victorin et de Marius, par l'influence de la célèbre Victorine, dont il était parent. Valérien l'avait fait préfet des deux Aquitaines, à cause de sa réputation de sagesse et de modération. Tetricus prit la pourpre à Bordeaux, et c'est sans doute son entrée dans cette ville qui est rappelée par le denier que nous publions. Cet événement dut arriver à la fin de l'an 1020 de Rome, 267 de J.-C, ou dans les deux premiers mois de 1021, car la mort de Gallien arriva l'an 268, au mois de mars; Claude le Gothique lui succéda immédiatement, et Trebellius nous apprend qu'à ce moment on savait à Rome que Tetricus avait été proclamé dans les Gaules.

Tetricus ne fut pas troublé dans la possession de la Gaule et de l'Espagne pendant le règne de Claude, et même les monumens numismatiques prouvent qu'une alliance ou expresse ou tacite s'était établie entre ces deux princes (1). Il en fut de même pendant les premières années du règne d'Aurélien; mais les révoltes fréquentes des soldats décidèrent Tetricus à quitter la pourpre. Trebellius Pollion et Aurelius Victor racontent qu'il instruisit Aurélien de son projet, et qu'il termina sa lettre par cette citation de Virgile : *Eripe me his, invicte, malis* (2). Aurélien fit en conséquence l'invasion de la Gaule avec une forte armée; celle que commandait Tetricus le rencontra dans les plaines de Châlons. Tetricus avait eu soin de confier le commandement de l'aile droite, composée des soldats les plus séditieux, à Faustinus, dont les intentions lui étaient suspectes : à peine en fut-on venu aux mains, que Tetricus, laissant accabler les troupes de Faustinus par l'armée d'Aurélien, passa dans le camp de son adversaire. Les acclamations qui dans le sénat accueillirent l'approbation donnée par ce corps à l'élection de Claude le Gothique (*Tetricus nihil fuit, à bas Tetricus!*) prouvent qu'à Rome on avait vu avec indignation l'avénement du parent de Victoria. La cause de ce mécontentement devait remonter jusqu'à Postume, qui, non content de faire frapper des deniers d'or et d'argent à son effigie, comme l'avaient fait tous les *Augustes* proclamés par les armées, avait émis des grands bronzes avec la sigle S. C., marque de l'autorité du sénat, soit que, suivant l'opinion de quelques-uns, Postume eût institué en Gaule un sénat rival de celui de Rome; soit qu'il eût simplement contrefait la marque du sénat, ce qui paraît plus vraisemblable. Il n'existe pas de preuve d'une telle usurpation des droits du sénat par Tetricus : mais, à l'avénement de Claude le Gothique, Tetricus ne devait avoir pris le titre d'Auguste que depuis très-peu de temps, et le sénat pouvait craindre que, successeur de Postume, il ne suivît en tout les erremens de cet empereur. En tout cas, le sénat avait dû voir avec inquiétude et jalousie cette succession de rebelles justifiée par le succès, et qui avait fait de la Gaule comme le centre d'un second empire romain, aussi ce corps, qui n'avait dû prendre aucune part aux arrangemens de Tetricus avec Claude, vit, sans aucun doute, avec beaucoup de joie, la chute ou l'abdication du premier de ces empereurs. Il ne pouvait rentrer dans Rome sans s'humilier devant l'autorité du sénat qu'il avait bravée; et si Aurélien le fit paraître avec Zénobie dans la pompe de son triomphe, ce fut probablement pour flatter les esprits des Romains, alarmés de ces tentatives multipliées qui devaient finir par faire perdre à la ville qu'ils habitaient son privilége de métropole de l'univers. Après cette concession, Aurélien en revint avec Tetricus à des sentimens en apparence plus équitables, et le souverain de la Gaule, ainsi que la reine de Palmyre, purent jouir tranquillement de leurs richesses. L'estime et la confiance qu'Aurélien montra envers Tetricus doivent nous donner une haute idée du caractère de ce dernier personnage. Non-seulement Aurélien continua à lui donner les titres de collègue et même d'empereur, mais encore, au moment de son départ pour la Perse, il lui remit l'administration de la plus grande partie de l'Italie. On ignore l'époque de la mort de Tetricus et de son fils, lequel partagea toutes les phases de sa fortune.

Il est inutile de dire que ces renseignemens sur Tetricus sont uniquement puisés dans les monumens authentiques, tant de l'art que de la littérature. Les bas-reliefs, inscriptions et médailles destinés à célébrer ce prince et sa famille, qui ont un moment occupé l'attention publique dans le cours des dernières années, sont aujourd'hui reconnus comme l'œuvre de faussaires habiles, mais plus hardis encore qu'expérimentés.

Les médailles de Tetricus sont d'un travail presqu'aussi soigné que celles de Postume, et fort rares; les pièces de billon, au contraire, sont innombrables, misérablement gravées, et frappées avec une extrême négligence. La même observation doit déjà s'appliquer au bronze et au billon de Postume. Il existait à cette époque, en Gaule, un noyau d'esprits plus cultivés peut-être que ceux du reste de l'Empire : les artistes qui travaillaient pour cette société d'élite participaient de cette supériorité de la culture gauloise; mais hors des grandes villes, siége de l'administration romaine, la masse de la population devait être encore plongée dans la barbarie. Cependant il est hors de doute que les triomphes de Postume, en rétablissant la sécurité dans la Gaule, y avaient ranimé le commerce, et que les peuples de cette contrée avaient dû jouir à cette époque d'une grande prospérité. Aussi les ateliers monétaires durent se multiplier dans toute la province, et l'on ne put en confier la direction à des mains habiles que dans les lieux qui dépendaient immédiatement de l'autorité impériale. Tetricus fut empereur jusqu'en 273 de J.-C. (1026 de Rome)

(1) Banduri a produit un petit bronze offrant la tête radiée de *Claude* au revers de Tetricus, et s'est hâté d'en conclure l'alliance de Tetricus et de Claude. Eckhel, qui cite la pièce sur la foi de Banduri, adhère aux conclusions qu'il en a tirées. Toutefois on peut considérer ce jugement comme trop précipité. Il faudrait savoir si la pièce citée par Banduri est authentique, ou si elle a été bien lue. Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet, c'est qu'elle n'existe pas dans le Cabinet de France.

(2) *Æneid.*, VI, 365.

§ XXVII. TETRICUS FILS.

N° 8.

Caivs PESvvivs TETRICVS CAESar. *Caius Pesuvius Tetricus César*. Buste à droite de Tetricus fils, la tête nue, revêtu de la pourpre des Césars.

℞. SPES AVGvstorvm. *Espérance des empereurs*. L'Espérance debout.

Denier d'or.

Victorine avait fait proclamer César le jeune Tetricus, en même temps que son père. Tetricus fils suivit la même fortune; il fut avec lui traîné en triomphe à Rome, élevé comme lui aux plus hauts honneurs, quoique déchu de la dignité de César. On ignore la date de sa mort, mais Trebellius Pollion raconte que son aïeul avait été admis dans la familiarité de Tetricus le fils, et que ni Aurélien ni ses successeurs ne troublèrent sa tranquillité. Aujourd'hui, ajoute Trebellius Pollion, sa maison existe sur le mont Cœlius, entre deux bois sacrés, en face le temple d'Isis Metellin; elle est très-belle, et on y voit un tableau en mosaïque représentant Aurélien donnant au père et au fils la robe prétexte, et recevant de leurs mains un sceptre et une couronne civique. Le jour qu'ils en firent la dédicace, les deux Tetricus reçurent chez eux Aurélien dans un banquet.

§ XXVIII. MACRIANUS FILS.

N° 9.

IMPerator Caesar FVLvivs MACRIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Fulvius Macrianus, pieux, heureux, Auguste*. Buste à droite de Macrianus, la tête radiée, revêtu d'une armure et du paludamentum.

℞. SOLi INVICTO. *Au Soleil invaincu*. Le Soleil, debout, à demi-nu, le pallium rejeté derrière l'épaule, radié, tenant de la main gauche le globe du monde, la droite étendue.

Denier d'argent.

On ne connait pas de médailles de Macrien le père, compté parmi les empereurs (1); Sestini a cependant donné la description d'une pièce de coin grec, qu'il lui attribue à cause de la barbe; mais cette pièce est considérée par M. Mionnet (2) comme très-suspecte. Cette lacune dans la suite iconographique s'explique fort bien. Macrien, à qui l'Empire fut offert, en refusa les titres, qu'il transporta à ses fils. Après la défaite de Valérien par les Perses, Macrien délibéra avec Balista, préfet du prétoire, sur le choix du successeur à donner au malheureux Valérien; Gallien, son fils, était tellement méprisé, que les soldats agissaient comme s'il n'eût pas existé. Balista invita Macrien à revêtir la pourpre et à prendre ses deux fils pour collègues. Selon le récit de Zonare (3) et de Trebellius Pollion lui-même, il refusa pour lui-même les ornemens impériaux, mais il en revêtit ses deux fils, Macrien et Quietus. Les expressions de son entretien avec Balista, rapportées par Trebellius Pollion, d'après les Mémoires d'un historien qui avait été présent à l'entrevue, sont aussi formelles que possible sur la résolution de Macrien le père de refuser l'Empire pour son propre compte; et si, se mettant en contradiction avec lui-même, Trebellius Pollion a ajouté que Macrien avait été proclamé empereur, c'est à cause du besoin qu'il avait de compléter la liste de ses *trente tyrans*, qu'il rapprochait des *trente tyrans* d'Athènes, à l'époque de l'occupation de cette ville par les Lacédémoniens. Il faut dire aussi qu'à l'époque dont nous parlons il existait encore une certaine différence entre l'*Imperator* ou *chef militaire* et l'*Auguste;* et l'on peut penser, à la rigueur, que Macrien, en repoussant le premier de ces titres, accepta le second.

Après avoir combattu les Perses, Macrien passa en Occident pour aller arracher le trône à Gallien; il emmena son fils Macrien, et confia l'Orient à Quietus; mais Aureolus, qui fut proclamé sur ces entrefaites, lui livra bataille en Illyrie. Macrien fut tué, ainsi que son fils, par ses propres soldats, qu'ils conjurèrent de ne pas les laisser tomber entre les mains de l'ennemi. Eckhel place la révolte et la mort de Macrien l'an de Rome 1015, et de J. C. 262; mais, d'après le langage que tient Trebellius Pollion, il semblerait que Balista et Macrien ne se seraient résolus à arborer l'étendard de la rébellion qu'après avoir appris l'usurpation d'Aureolus dans l'*Illyrie* (*tuncque constitit Gallieno longe posito, Aureolo usurpante imperium debere aliquem principem fieri*). Or le règne d'Aureolus, dont malheureusement il est impossible d'apprécier la durée, ne put avoir lieu que dans les dernières années de Gallien, qu'après les tentatives promptement réprimées d'Ingenuus en *Pannonie* et de Regillianus en *Illyrie*. Ces deux provinces étaient en effet voisines l'une de l'autre, et l'on voit qu'en général, dans les démembremens de l'Empire, elles suivirent le même sort. Trebellius Pollion place l'entreprise d'Ingenuus sous le consulat de Fuscus (ou Tuscus) et de Bassus, c'est-à-dire l'an 258 après J.-C., et il résulte d'ailleurs du texte de l'écrivain et de toutes les vraisemblances historiques, que cette révolte n'a pu avoir lieu qu'après qu'on eut appris dans l'Occident la captivité de Valérien La plupart des critiques, qui font descendre ce dernier événement jusqu'à l'année 260, ont, il est vrai, en ce qui concerne Ingenuus, rejeté le témoignage de Trebellius Pollion; mais Tillemont est convaincu que rien ne démontre que la captivité de Valérien ait eu lieu plus tard que l'an 258; et, depuis l'époque de Tillemont, aucun témoignage irréfragable n'est venu donner une plus grande valeur au système qui prolonge le règne de Valérien au delà des six années que plusieurs historiens lui ont assignées. La révolte d'Ingenuus fut réprimée par Gallien en personne. Cet empereur exerça sa vengeance sur les contrées qui avaient reconnu l'autorité de son compétiteur. Il dut donc s'écouler assez de temps, probablement plusieurs années, avant qu'un nouveau prétendant ne se montrât dans la province voisine. Et en effet on déduit d'un passage de Trebellius Pollion (4) la conséquence que, lors des jeux décennaux, célébrés par Gallien l'an de J.-C. 263, Regillianus était encore paisible possesseur du fruit de sa révolte. D'un autre côté, le même historien affirme positivement que la conjuration de Balista et de Macrien contre l'autorité de Gallien eut lieu sous le consulat de Gallien (IV) et de Volusianus, c'est-à-dire l'an de J.-C. 261. On serait, par ce témoignage, conduit à placer la révolte de Macrien entre celle d'Ingenuus et celle de Regillianus. Quand on discute les assertions d'un historien tel que Trebellius Pollion, on doit faire une distinction entre ce qu'il paraît affirmer sur la foi d'un document certain et ce qui peut appartenir aux conjectures et aux développemens oratoires de l'historien. Dans la première catégorie, nous plaçons les dates de consulats attribuées aux événemens, et qui devaient être tirées des fastes. La part qu'Odénat prit à la mort de Quietus, second fils de Macrien, et la certitude que nous avons, d'après une indication semblable aux précédentes (5), qu'en 264 Odénat était maître de l'Orient, nous confirment dans l'idée que nous avons de l'exactitude des renseignemens fournis par Trebellius Pollion sur l'époque de la révolte de Macrien. Il est plus difficile de déterminer la durée de l'Empire de ses fils, et ce n'est que par conjecture qu'Eckhel a pu placer leur chute à l'année suivante, 261. Quant à ce point du récit de Trebellius Pollion, que dès avant l'entreprise de Macrien, Aureolus avait usurpé l'Empire, on a bien de la peine à admettre une telle assertion, puisqu'il en résulterait qu'Aureolus aurait joui de l'autorité suprême pendant les dix dernières années du règne de Gallien. S'il en était ainsi, nous devrions posséder un grand nombre de médailles d'Aureolus, et celles que nous avons, si leur authenticité n'est point révoquée en doute, sont au moins d'une extrême rareté. Pour tout concilier, il faudrait reconnaître que Trebellius Pollion n'a voulu parler que de l'indépendance de fait dont Aureolus jouissait dans la province dont le commandement lui avait été confié par Valérien. Quand Aureolus défit Macrien (6), il agissait sans doute d'après les ordres de Gallien; aussi ne devons-nous pas nous étonner, quand nous voyons plus tard Gallien s'unir avec Auréole contre Postume (7). Cette alliance se trouve expliquée plus loin, quand l'historien nous raconte (8) que Gallien marcha contre Postume avec Aureolus et Claude *qui depuis fut empereur, cum Aureolo et Clodio duce qui postea imperium obtinuit*. Aureolus nous apparait ici dans son vrai rang, c'est-à-dire comme *général* (*imperator*), sous les ordres de Gallien. Suivant toutes les vraisemblances, la proclamation d'Aureolus comme *Auguste* ne dut avoir lieu que peu de temps avant la résolution qu'il prît d'envahir l'Italie, c'est-à-dire la dernière année du règne de Gallien. Le système que nous suivons ici est celui de Zonaras, auquel Tillemont (1) n'est pas éloigné de donner son assentiment.

(1) *Lettere*, IV, p. 132.
(2) *Rareté*, etc., tom. II, p 87, nº 1.
(3) Lib. XII, c. XXIV.
(4) *Gallien*, IX.
(5) Treb. Poll. *Gallien*, X.
(6) *Ibid.*, III.
(7) *Ibid*, IV. — (8) *Ibid*, VII

§ XXIX. QUIETUS.

Nº 10.

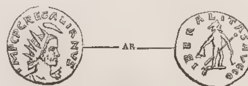
IMPERATOR CAESAR FVLVIVS QVIETVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Fulvius Quietus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Quietus, avec la couronne radiée, revêtu du manteau impérial.

℟. SPES PVBLICA. *Espérance publique.* Le jeune empereur, lauré, tenant d'une main une fleur, et de l'autre relevant le pan de sa toge, comme les figures de l'Espérance.

Denier de billon.

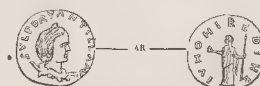
Caius Fulvius Quietus, fils de Macrien, fut décoré du titre d'Auguste avec son frère Macrien le jeune, l'an de Rome 1013, 260 de J.-C. Macrien le laissa seul en Orient, lorsqu'il passa en Europe pour y combattre Gallien. Le jeune Quietus fut tué peu de temps après, lors de la prise de la ville d'Emèse, où il était renfermé par Odénat, prince de Palmyre.

Le désir que nous avons d'être aussi complets que possible nous détermine à insérer ici le *fac simile* des médailles de *Regalianus* et de *Dryantilla*, telles qu'elles ont été reproduites dans l'*Iconographie romaine* de Mongez. Le Cabinet de France ne possède aucun exemplaire de ces pièces, et Mongez n'a pu les donner que d'après les dessins ou les empreintes qu'on lui avait envoyés de Vienne. Nous ne pouvons donc parler de ces monumens que sur la foi des antiquaires de l'Autriche, et d'Eckhel à leur tête, qui en garantit formellement l'authenticité. Il paraît que la conviction d'Eckhel n'avait pas entrainé celle de M. Mionnet, puisqu'en donnant l'estimation des médailles de Regalianus, ce numismatiste ajoute ces mots : *supposées antiques*, et qu'il traite la pièce de Dryantilla de médaille suspecte. Toutefois les doutes de M Mionnet ne semblent pas avoir été partagés par M. Arneth, conservateur du Cabinet impérial de Vienne. Nous trouvons en effet les monnaies de Regalianus et de Dryantilla comprises, sans observation, dans la *Synopsis* des médailles romaines du Cabinet de Vienne, publiée par M. Arneth. Il nous est donc impossible de résoudre la question d'authenticité soulevée à l'occasion de ces pièces, et nous nous contenterons de dire quelques mots sur l'histoire des princes dont, supposées antiques, elles reproduisent l'effigie monétaire.



REGALIANVS.

P. C. Regalianus, nommé *Regallianus* par Aurelius Victor, et *Regillianus* par Trebellius Pollion, était, à ce qu'il paraît, de la famille de Décebale, roi des Daces vaincu par Trajan. Il fut proclamé *Auguste* par les légions de la Mœsie, révoltées contre Gallien; et les troupes qui l'avaient fait empereur le tuèrent bientôt après, afin de se dérober à la vengeance de Gallien Trebellius Pollion raconte que parmi les vœux ironiques que le peuple romain proférait en présence de Gallien, au milieu des fêtes décennales célébrées par ce dernier empereur, figuraient des acclamations en l'honneur de Regillianus : on en a conclu que cet usurpateur vivait encore à l'époque de ces jeux, c'est-à-dire l'an de J.-C. 263.



DRYANTILLA.

Dryantilla n'est nommée par aucun historien. Eckhel la croit femme de *Regalianus*; les pièces de cette impératrice sont en effet de la même fabrique et presque du même poids que celles de Regalianus; on les a trouvées dans les mêmes lieux, c'est-à-dire dans l'ancienne Pannonie : enfin le revers des médailles de Regalianus : LIBERALITAS AVGGG., prouve, suivant Eckhel, que cet empereur était marié.

§ XXX. AUREOLUS.

Nº 11.

IMPERATOR CAESAR AVREOLVS AVGVSTVS. *L'empereur César Aureolus, Auguste.* Buste à droite d'Aureolus, avec la couronne radiée, revêtu du manteau impérial.

(1) *Règne de Gallien*, note VI.

℞. CONCORdia · IIOW (*sic*). *Concorde des soldats.* Deux mains jointes.

Denier de billon.

Marcus Acilius Aureolus, Dace de nation, d'abord berger, puis général sous Valérien, se révolta sous Gallien, et se fit proclamer empereur par les légions de la Germanie. Sur l'époque et la durée de son indépendance, voyez ce que nous avons dit dans la notice de Macrien.

Les événemens qui amenèrent presqu'en même temps la perte de Gallien et celle d'Aureolus sont rapportés par les historiens d'une manière si divergente, qu'il nous faudrait un temps considérable pour exposer seulement les différentes versions qu'ils nous en ont données. Les points sur lesquels tous sont d'accord, c'est que la révolte de Gallien ramena Aureolus en Italie; que le premier de ces empereurs fut tué avant qu'il eût abattu son compétiteur, et qu'Aureolus, à son tour, succomba devant Claude le Gothique, qui venait d'être proclamé par l'armée de Gallien.

Les pièces d'Aureolus sont extrêmement rares, et peut-être aucune de celles qu'on possède n'est authentique. Eckhel en a cité deux d'après Banduri. La première, dont la légende au revers était CONCORD. EQVIT., n'existe pas à la Bibliothèque royale; la seconde, qui est celle que nous reproduisons, est profondément retouchée, et nous la considérons comme un *Gallien* ou un *Carausius*, sur lequel on a refait au burin une tête imaginaire et une fausse légende. Aussi n'avons-nous pas à nous occuper de la singularité que présente la légende du revers.

§ XXXI. SULPICIUS ANTONINUS.

N° 12.

. . . . . ANTΩNINOC CEBαστος . . . . *Antonin, Auguste.* Buste à gauche de Sulpicius Antoninus, la tête radiée, revêtu du paludamentum, et la main droite levée.

℞. ΔΗΜΑΡΧιχης ΕΞΟΥCΙΑC. (*Investi*) *de la puissance tribunitienne.* Aigle éployé à gauche, tenant dans son bec une couronne. Dans le champ : S. C. A l'exergue : EMICA. *Emèse.*

Potin, 6 ½. Mionnet, t. V, p. 230, n° 614.

On a attribué cette médaille, ainsi que deux autres variétés de la même pièce, à un Antoninus, nommé par Zosime(1) comme ayant pris la pourpre sous Gallien, et ayant succombé dans son entreprise. Les deux autres médailles qui sont décrites dans l'ouvrage de M. Mionnet (2) donnent le nom de Sulpicius, qu'on ne peut lire sur l'exemplaire du Cabinet de France. Une de ces médailles, le n° 612 (bronze), citée d'après Haym, porte la date : ΕΞΦ an 565. Si c'est l'ère des Séleucides, ce serait l'an 1006 de Rome, 253 de J.-C., c'est-à-dire l'année même de l'avénement de Valérien, que cet Antoninus aurait pris la pourpre; ce qui est tout à fait invraisemblable. Eckhel n'a pas admis cette attribution; il préfère reconnaître Elagabale sur ces médailles, en supposant que le nom de *Sulpicius* est du même genre que ceux qu'on voit attribués à des empereurs et à des impératrices sur des médailles grecques, tandis que les monumens latins n'en offrent aucune trace. Quant à la date de la médaille donnée par Haym, ce doit être une erreur de monétaire. Nous n'avons pas sous les yeux la pièce citée par Haym, ainsi nous ne pouvons juger si la date qu'elle porte a été exactement figurée. L'an 535 (ΕΛΦ) de l'ère d'Emèse peut s'être rapporté à la dernière année du règne d'Elagabale, et peut-être faudrait-il lire cette date sur la médaille en question. Quoi qu'il en soit, il existe une certaine ressemblance entre les portraits d'Elagabale sur les médailles d'Emèse, particulièrement sur la pièce décrite par M. Mionnet (t. V, p. 230, n° 610), et celui qu'offre la monnaie que nous avons reproduite. D'après ces considérations, on devrait retrancher encore *Sulpicius Antoninus* du nombre des tyrans dont nous possédons l'effigie monétaire. Mais une comparaison rigoureuse établie entre la pièce d'Emèse qui porte le nom de *Sulpicius Antoninus* et l'empreinte du denier d'or d'*Uranius Antoninus*, qui existait naguère dans le Cabinet de France (3), ne permet pas de douter que ces deux effigies n'appartiennent à un seul et même prince : les traits du visage sont exactement les mêmes sur les deux médailles; l'un et l'autre portrait offrent des *favoris* disposés de la même manière. Sur la pièce grecque, l'empereur n'a que deux noms, *Sulpicius Antoninus*; la pièce latine, au contraire, offre une de ces accumulations de noms si fréquentes à cette époque : *Lucius Julius Aurelius Sulpicius Uranius Antoninus*. Il n'y a donc plus rien qui empêche de reconnaître sur les deux monumens le compétiteur de Sévère Alexandre, dont Zosime fait deux personnages différens, nommés l'un *Uranius* et l'autre *Antoninus*. Quant à la date 565 qu'Haym a lue sur la médaille d'Emèse qu'il a publiée, je ferai remarquer que trois autres exemplaires de la même pièce, celui du Cabinet d'Apostolo Zeno, cité par Eckhel, celui du Cabinet de Tôchon, décrit par M. Mionnet, n° 613, et celui de notre collection, que nous venons de reproduire, n'offrent la trace d'aucune date; et pourtant la pièce du Cabinet de France, un peu rognée du côté de la tête, est, au revers, où devait se trouver la date, d'une parfaite conservation. Il est donc plus que jamais permis de douter de l'exactitude de la description de Haym. Enfin, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, cette date, si elle existe, peut avoir été mal lue. L'année 545 de l'ère d'Emèse tombe en plein dans le règne de Sévère Alexandre. Cette date, qui s'exprime ainsi ΕΜΦ, est celle qui, pour la forme des caractères, se rapproche le plus de celle qu'Haym a cru lire ΕΞΦ.

(1) *In Valeriano et Gallieno*, 6.
(2) Voy. t. V, p. 230, n°s 612 et 613.
(3) Voy. plus haut, p. 89, § XVI, et la planche supplémentaire.

§ XXXII. CLAUDE LE GOTHIQUE.

N° 13.

IMPerator Caesar CLAVDIVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Claude, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Claude le Gothique, lauré, revêtu du manteau impérial.

℞. MONETA AVGvsti. *Monnaie Auguste.* Les trois Monnaies, debout, tenant des cornes d'abondance et des balances, ayant à leurs pieds des masses de métal.

Médaillon de bronze, portant des traces de dorure.

Marcus Aurelius Claudius était originaire d'Illyrie; sa naissance fut obscure; il dut sa fortune à sa valeur et à ses talens militaires. Sa réputation ne cessa de grandir depuis le règne de Trajan Dèce jusqu'à celui de Gallien. Lorsque ce prince se décida à comprimer la révolte d'Aureolus, il fit venir Claude en Italie, l'an 1021, et lui confia la garde de Pavie. Gallien fut tué pendant cette guerre par ses généraux; Claude passe pour voir eu connaissance de la conjuration; quoi qu'il en soit, il en profita, car l'armée tout entière le proclama empereur, et le sénat de Rome approuva ce choix aussitôt qu'il lui fut connu. La même année 1021, Claude défait les Allemands près du lac de Garde. L'année suivante, il est consul avec Paternus, et chasse les Goths qui s'étaient répandus dans la Thessalie et dans la Grèce. Claude les renferme dans la Macédoine et dans la Thrace, où une épidémie les détruisit presque tous. Claude reçut à cette occasion le surnom de *Gothique*; mais l'année suivante, 1023, il fut atteint lui-même par la contagion régnante, et mourut à Sirmium, dans la Pannonie. On ne sait pas le nom de la femme de Claude. Il eut des frères, Quintillus, empereur après lui, et Crispus, père de Claudia, qui, ayant épousé Eutrope, lui donna Constance Chlore, qui fut la tige de la famille des Constantins. Le mérite de Claude, qui était incontestable, paraît cependant avoir été exagéré, dans une intention de flatterie, par les historiens qui ont écrit sous Constance Chlore et sous ses descendans.

§ XXXIII. QUINTILLUS.

N° 14.

IMPerator Caesar Marcvs AVRelivs CLavdivs QVINTILLVS AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Aurelius Quintillus, Auguste.* Buste à droite de Quintillus, la tête radiée, revêtu du manteau impérial.

℞. AETER(*nitas aug*). *Éternité Auguste.* Le Soleil debout, la tête radiée, revêtu du manteau impérial, la main droite levée, tenant un fouet dans la gauche.

Denier de billon.

Marcus Aurelius Quintillus, frère de Claude le Gothique, fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandait près d'Aquilée, au moment où on apprit la nouvelle de la mort de Claude. Ce prince se montra sévère envers les soldats, qu'il voulut soumettre au joug de la discipline; aussi l'abandonnèrent-ils aussitôt qu'on eut appris qu'Aurélien avait été proclamé par l'armée de Pannonie. Quintillus se donna la mort, après un règne de quelques jours, ou, selon Zosime, de quelques mois, l'an de Rome 1023, de J.-C. 270.

§ XXXIV. AURÉLIEN.

N° 15.

IMPerator AVRELIANVS AVGvstvs. *L'empereur Aurélien, Auguste.* Buste à droite d'Aurélien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. CONCORDIA AVGvstorvm. *Concorde des Augustes.* L'empereur, lauré, debout, en costume militaire, portant une enseigne, donnant la main à sa femme Severina. Entre eux, et un peu au-dessus, le buste du Soleil.

Grand bronze, ou plutôt petit médaillon de bronze.

Sur le buste du Soleil, voyez la notice qui suit.

Lucius Domitius Aurelianus naquit en Hongrie ou dans la Transylvanie, mais on ne sait en quelle année. Il s'était acquis une telle réputation dans les camps, qu'Ulpius Crinitus, homme consulaire, et qui descendait de la famille de Trajan, l'adopta, avec l'au

torisation de Valérien. Au moment de la mort de Claude, l'armée de Pannonie nomma Aurélien empereur; Quintillus n'ayant pu ou n'ayant pas osé lui disputer l'empire, et s'étant tué, Aurélien fut seul empereur l'an 1023 de Rome, de J.-C. 270. Cette même année, Aurélien, après avoir tout réglé à Rome, partit pour la Pannonie, pour achever contre les Goths la guerre si bien commencée par Claude. Après les avoir chassés, il eut une nouvelle guerre avec les Allemands, qu'il battit près de Vienne, mais qui prirent leur revanche devant Vicence. Aurélien, ne se laissant pas abattre par ce revers, attaque de nouveau les Barbares, les chasse de l'Ombrie où ils avaient pénétré, en fait un massacre immense, et délivre l'Italie entière de la terreur qu'ils lui inspiraient. Cette invasion des Barbares avait semé de vives inquiétudes dans Rome, pour assurer la conservation de cette ville, Aurélien fit alors commencer la grande enceinte de murs qui subsiste encore. L'an 1014, Aurélien est consul; l'année suivante, il va en Orient attaquer Zénobie, reine de Palmyre, défait son armée, et l'assiége dans sa capitale Après un long siége, Zénobie s'enfuit de Palmyre, qui se rend à l'empereur. En 1026, des soldats surprirent Zénobie dans sa fuite, et la ramenèrent à Aurélien, qui l'emmena à Rome, où il lui fit suivre son char triomphal, avec ses deux fils, Herennianus et Timolaüs, ainsi que les deux Tetricus, qui lui avaient cédé l'empire de la Gaule. Avant ce triomphe, Aurélien avait détruit de fond en comble la ville de Palmyre, qui s'était révoltée de nouveau, quoique privée de sa reine. La même année, Aurélien apaise des troubles excités dans l'armée d'Egypte, et défait Firmus, qui s'était révolté et avait pris le titre d'Auguste. Aurélien, qui était fils d'une prêtresse du Soleil, éleva, en 1027, un temple magnifique à ce dieu, pour qui il eut toujours une grande vénération, et qu'il plaça souvent sur sa monnaie. La même année, Rome est troublée par une révolte des monétaires. Ceux-ci, inquiétés par les recherches de l'empereur, qui voulait mettre fin à l'altération des monnaies, si sensible sur les pièces frappées à Rome depuis Valérien, se retranchèrent au nombre de sept mille sur le mont Cœlius Aurélien en fit un grand massacre. Les pièces d'or qu'il fit frapper après cet événement se distinguent par le mérite de la fabrication et le poids, qui est le même que celui des deniers frappés sous les Antonins. En 1028, Aurélien est assassiné, comme il se disposait à faire la guerre aux Perses. Sa femme se nommait Ulpia Severina. (Voy. au nº 2, pl. LIV.)

PLANCHE LIV.

Nº 1.

IMPERATOR CAESAR AVRELIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Aurélien, Auguste.* Buste à droite d'Aurélien, la tête radiée, revêtu du paludamentum.

℞. ORIENS AVGVSTVS. *L'empereur semblable au Soleil levant.* Le Soleil, tenant un globe de la main gauche, la droite levée, marchant à gauche; à ses pieds, deux captifs coiffés du bonnet phrygien.

Denier d'or.

Voyez la notice sur Aurélien, vers la fin.

Nº 2.

IMPERATOR AVRELIANVS AVGVSTVS. *L'empereur Aurélien, Auguste.* Buste à droite d'Aurélien, avec la tête radiée, revêtu du paludamentum.

℞. SEVERINA AVGVSTA. *Severina, Auguste.* Buste à droite de Severina posé sur le croissant, symbole d'éternité.

Grand bronze.

Ulpia Severina, femme d'Aurélien, était sans doute la fille d'Ulpius Crinitus, qui avait adopté Aurélien, et qui appartenait à la famille Ulpia, de laquelle Trajan était sorti. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'elle donna une fille à son mari, et qu'elle lui survécut.

Les grands bronzes, à dater de l'époque d'Aurélien, ne portent plus les marques de l'autorité du sénat. Les dangers dans lesquels l'invasion des Barbares et les dissensions intérieures avaient jeté l'Empire autorisaient les princes à renverser les dernières apparences des formes républicaines. Domitien s'était rendu odieux pour s'être arrogé les noms de Seigneur et de Dieu; Aurélien reprit ces titres, sans qu'ils lui fussent contestés. Il était réservé à Dioclétien de compléter et de régulariser ce que nous appellerions aujourd'hui l'absolutisme des empereurs.

§ XXXV. ZÉNOBIE.

Nº 3.

CEΠTIMIA ZHNOBIA CEBαστη. *Septimia Zenobia, Auguste.* Buste à droite de Zénobie.

℞. L'Abondance debout. Dans le champ : Lυκαβαντος E. *L'an V.*

Petit bronze d'Alexandrie.

On trouve dans le *Musée Tiepolo* la description d'une médaille de Zénobie, de fabrique alexandrine, offrant au revers la tête d'Aurélien, accompagnée de la légende : AYT · K · A · Δ · AYPHΛIANOC · CEB. Cette pièce, sur l'authenticité de laquelle Eckhel conservait quelques doutes, manque au Cabinet de France; mais, en revanche, cette collection possède une médaille qu'Eckhel n'a point connue, et qui, au revers de la tête de Zénobie, montre celle de *Vabalathe*, avec les lettres LЄ, *l'an V*, dans le champ. La légende est effacée, mais il en reste des vestiges reconnaissables, entre autres la lettre Θ qui doit avoir appartenu au nom d'*Athénodore*.

Septimia Zenobia était la seconde femme d'Odénat, roi de Palmyre, à qui Gallien, en récompense de ses victoires sur les Perses, décerna le nom d'Auguste, l'an de Rome 1017, de J.-C. 264. Trebellius Pollion (*Gallien.*, XII) ajoute que Gallien avait fait frapper au nom d'Odénat une monnaie sur laquelle il était représenté traînant les Perses captifs, distinction que Rome, le sénat et tout le peuple virent avec satisfaction. Cette monnaie n'est pas parvenue jusqu'à nous, et ce n'est que par conjecture qu'on peut attribuer une autre médaille à Odénat, ainsi qu'on le verra plus bas. Après la mort d'Odénat, arrivée l'an 1019 de Rome, de J.-C. 266, Zénobie fit prendre la pourpre à ses enfans, Timolaüs et Herennianus, selon Trebellius Pollion, ou à Vabalathus seulement, selon Vopiscus et les médailles. Elle-même s'empara du titre d'Auguste, que Gallien n'avait sans doute concédé qu'à son mari. C'était un véritable partage de l'Empire, comme il eut lieu régulièrement sous Dioclétien. Zénobie, sous le nom de ses enfans, régnait en Orient; sa capitale était Palmyre, ville que Procope (1) dit avoir été fondée par cette princesse; mais cette assertion est le résultat d'une erreur évidente, et que les monumens ont depuis longtemps démentie. Claude le Gothique, occupé en Occident, laissa Zénobie en possession de son pouvoir; mais Aurélien porta ses armes dans l'Orient, chassa les Goths de l'Asie mineure, et poussa jusqu'à Antioche. Zénobie marcha contre Aurélien, pour défendre cette ville; après une campagne où elle remporta plusieurs fois l'avantage, elle fut enfin vaincue et contrainte à prendre la fuite, pour chercher un refuge auprès du roi de Perse. Des cavaliers la reconnurent et la ramenèrent à Aurélien. Après la prise de Zénobie, la ville se rendit, et Aurélien pardonna aux habitans, auxquels toutefois il enleva leurs richesses. Quelque temps après, Palmyre se révolta de nouveau; le vainqueur, qui se préparait déjà à revenir en Occident, s'empara de la ville et la détruisit de fond en comble. Aurélien ramena à Rome Zénobie et ses fils, qui suivirent son char avec les deux Tetricus. Aurélien triomphait ainsi de l'Orient et de l'Occident. Après cette cérémonie, dont j'ai expliqué le sens dans la notice de Tetricus, Zénobie n'eut plus que des grâces à rendre à Aurélien; il lui donna une habitation à Tibur, dans le voisinage de la villa d'Hadrien. Du temps de Trebellius Pollion (2), cette maison s'appelait encore du nom de Zénobie. On ne sait en quelle année cette femme célèbre mourut; mais ses descendans tenaient un rang distingué à Rome du temps de Trebellius Pollion. Les historiens qui, comme Zosime, font mourir Zénobie dans son voyage de Palmyre (3) à Rome, sont probablement dans l'erreur.

Nous apprenons par le même historien que Zénobie, pendant le règne de Claude, s'était emparée de l'Egypte. Eckhel a cru voir d'abord une contradiction à ce récit dans l'absence de monnaies de Zénobie frappées à Alexandrie pendant le règne de Claude; mais il s'est ensuite aperçu (tom. VII, p. 496) de la faiblesse de cet argument, et il a proposé une conciliation du récit de Zosime avec les monumens numismatiques, conciliation que nous adoptons complétement. Zénobie, qui n'était point menacée par les armes de Claude, ne faisait aucune difficulté de reconnaître l'autorité nominale de cet empereur en Egypte; elle se contentait d'en exploiter le *domaine utile.* Aussi, tant que Claude vécut, n'y eut-il pas d'autre effigie que la sienne sur la monnaie d'Alexandrie. A l'avénement d'Aurélien, les dispositions de Zénobie changèrent : Aurélien, pour plaire au sénat qu'humiliait l'usurpation des insignes impériaux par cette nouvelle Sémiramis, avait sans doute, dès les premiers jours de son règne, manifesté l'intention de la châtier et de la dépouiller, dès que les circonstances deviendraient favorables. Le projet qu'il avait formé de passer en Orient, et qu'il réalisa la troisième année de son règne, dut être connu au moins dès la seconde. Zénobie, à ces nouvelles, éprouva une incertitude évidente : tout en se préparant à résister à Aurélien, elle voulut se ménager des moyens de l'apaiser en cas de revers; c'est à cette disposition qu'il faut attribuer la variété des pièces frappées à Alexandrie pendant la première et la seconde année du règne d'Aurélien. Parmi ces pièces, les unes nous montrent la tête seule d'Aurélien, les autres le portrait d'Aurélien joint à celui de Vabalathe ou même à celui de Zénobie. Nous possédons en outre des monnaies de Zénobie seule, de Vabalathe seul, et j'ai cité plus haut la pièce inédite sur laquelle les portraits de Zénobie et de Vabalathe sont réunis. On place la mort d'Odénat à l'an de J.-C. 266 : Aurélien monta sur le trône en 270; on comprend par conséquent que les pièces qui montrent la figure de Vabalathe réunie à celle d'Aurélien indiquent l'an quatrième de l'un et l'an premier de l'autre.

Nº 4.

IMPERATOR CAESAR AVRELIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Aurélien, Auguste.* Buste à droite d'Aurélien, la tête radiée, revêtu du paludamentum. A l'exergue, la lettre monétaire A.

℞. VABALATHVS VCRIMDR. *Vabalathe.* . . . .
Buste à droite de Vabalathe, lauré, revêtu du paludamentum.

Petit bronze, frappé sans doute à Antioche.

(1) *Bell. Pers.*, II, v.
(2) *In Zenobiâ, sub fine*
(3) *In Herenniano, sub fine*

Les médailles qui portent les noms de *Valabathe* et d'*Athénodore*, après avoir excité l'attention des érudits et des numismatistes les plus distingués, les Vaillant, les Pellerin, les Froelich, les Ed. Corsini, ont paru, en fin de compte, à Eckhel offrir un dédale tellement inextricable, qu'il a dû renoncer à y faire pénétrer la lumière. Plus tard Saint-Martin, dans l'article *Odénat* de la *Biographie universelle*, prétendit avoir dissipé toutes les ténèbres, au moins sous le rapport de l'histoire; dans cet article, il offrit un tableau complet de la famille d'Odénat et de Zénobie, et résolut jusqu'aux moindres difficultés de la question. Il est vrai que l'auteur ne fournit aucune preuve à l'appui de son travail, mais il annonça que ses autorités se trouveraient toutes réunies dans l'*Histoire des Princes de Palmyre*, qu'il avait mise alors (1820) sous presse à l'Imprimerie Royale. Le livre ainsi annoncé n'a jamais paru; l'auteur fit mettre au pilon les *bonnes feuilles* qui en avaient été tirées, et nous savons positivement qu'on n'a trouvé dans ses papiers aucune trace de cet ouvrage. Cependant les assertions de Saint-Martin, quoique dénuées des preuves nécessaires, furent acceptées sans difficulté, à cause du crédit scientifique dont jouissait cet écrivain. M. Michelet, dans l'article *Zenobie* de la *Biographie universelle*, s'appuya entièrement sur l'article *Odénat* du même recueil; et M. Mongez inséra, dans son *Iconographie romaine*, le tableau de la famille d'Odénat dressé par Saint-Martin. Nous croyons être certain que Saint-Martin n'a pas eu d'autorités sérieuses pour le dresser dans tous ses détails, et que, quant aux conjectures auxquelles il s'est livré, il n'a pas eu même le mérite de l'originalité. Ainsi c'est Ed. Corsini qui a imaginé que *Vabalathe* pourrait avoir été le fruit d'un premier mariage de Zénobie, contracté avant celui qui unit cette princesse à Odénat, et cette opinion de Corsini n'avait d'appui que dans l'interprétation qu'on donnait au mot ΑΘΗΝΟΥ qui suit le nom de Vabalathe sur les médailles grecques de ce dernier prince. On divisait ce mot en deux : ΑΘΗΝΟυ Υἱος, et on faisait de Vabalathe le fils d'un *Athenas*, d'ailleurs entièrement inconnu. Dans l'hypothèse de Corsini, *Athenas* devenait le premier mari de Zénobie. La conjecture de Corsini et de ses devanciers sur *Athenas* n'était pas soutenable, et plus tard Pellerin et Froelich, sans s'être communiqué leurs idées, s'accordèrent pour placer sous le règne d'Aurélien deux princes dont l'un aurait porté les deux noms de *Vabalathe* et d'*Athénodore*, et dont l'autre, fils du précédent, aurait été un Vabalathe II, fils d'*Athénodore* (ΑΘΗΝΟδωρου Υἱος). Eckhel n'accepte pas cette dernière explication, quoiqu'il désespère d'en fournir une meilleure. Mais du moment qu'on a substitué le nom d'*Athénodore* à celui d'*Athenas*, ce qui est, dans tous les cas, incontestable, la *découverte* du premier mari de Zénobie tombe d'elle-même. C'est pourtant sur une opinion aussi dénuée de base que Saint-Martin paraît avoir construit le récit suivant lequel Zénobie aurait participé à la mort de son mari, dans l'intérêt de son fils du premier lit qu'elle voulait élever au trône! Au lieu de nous abandonner à d'aussi vaines inductions, contentons-nous des témoignages positifs que nous possédons, et tâchons de les concilier avec les monumens numismatiques. Trebellius Pollion prétend qu'après la mort d'Odénat, Zénobie revêtit de la pourpre ses deux fils *Herennianus* et *Timolaüs*. Vopiscus, au contraire, soutient que ce fut au nom de son fils *Babalatus* que Zénobie exerça l'autorité impériale : « *Hoc quoque ad rem pertinere arbitror*, BALBATI (MSS. BABALATI) *filii nomine Zenobiam, non Timolai et Herenniani, imperium tenuisse.* » En s'exprimant ainsi, Vopiscus avait peut-être sous les yeux un exemplaire des monnaies que nous reproduisons. Nous ne connaissons en effet, par les médailles, qu'un seul fils de Zénobie. Ce fils, sur les médailles latines, prend le nom de *Vabalathus;* sur les pièces grecques, la légende est tantôt ΑΥΤ · CΡΩΙΑCΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟCΑΘΗΝΟΥ ou ΑΘΗΝΥ, tantôt ΑΥΤ · Κ · ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟ · CΕΒ. D'autres pièces montrent en regard d'Aurélien la tête d'un prince qui porte simplement le nom de ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC. On n'a point songé à séparer le *Vabalathus* des monnaies à légende latine du ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟΥ ou ΑΘΗΝΟ des pièces grecques; mais on s'est refusé à confondre avec ce dernier celui qui ne prend que le nom d'Athénodore. Cette difficulté ayant aussi arrêté Pellerin et Froelich, le premier de ces numismatistes a cru devoir résoudre le problème en distinguant un *Vabalathe Athénodore*, nommé quelquefois ou *Vabalathe* ou *Athénodore* seulement, d'un Vabalathe II, fils du premier *Vabalathe Athénodore*. Le premier de ces princes est celui dont la légende se lit : ΑΥΤ · Κ · ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC · ΑΘΗΝΟ · CΕΒ. Pellerin a cru distinguer sur les médailles qu'il était plus âgé que le second, et que même son visage portait des traces de barbe. Nous avons sous les yeux la pièce d'après laquelle Pellerin a établi sa distinction, et nous devons déclarer que la différence de physionomie sur laquelle insiste Pellerin n'a pas d'autre origine que la mauvaise conservation de la pièce. Toutes les médailles qui offrent, réunies ou séparées, les noms de *Vabalathe* et d'*Athénodore*, nous semblent, au contraire, offrir une seule et même effigie. Celle qui nous montre la tête d'*Athénodore* en regard du buste d'Aurélien, présente tous les caractères d'une extrême jeunesse; d'ailleurs, comme on a des pièces du prétendu fils d'*Athénodore* des mêmes années que celles qu'on attribue à son père, il faudrait en conclure que trois générations auraient régné en même temps. Zénobie, Vabalathe Ier, et Vabalathe II, petit-fils de Zénobie; or aucun témoignage des historiens, aucune vraisemblance historique ne nous conduisent à cette conclusion

Nous n'hésitons pas, quant à nous, à reconnaître sur toutes ces pièces un seul et même personnage, fils aîné d'Odénat et de Zénobie. Le double nom qu'il porte est tout à fait dans les habitudes de l'Orient, à l'époque de l'influence grecque. Quelquefois on se contentait d'ajouter une désinence grecque à un nom oriental; c'est ce qui est arrivé pour celui d'*Odénat*, sans doute à cause de son euphonie. Dans d'autres occasions, on substituait au nom oriental un nom grec dont la prononciation orientale était à peu près la même. Nous trouvons, dans les inscriptions de Palmyre, un *Zenobius* nommé aussi *Zabdilas;* il est probable que la princesse appelée *Zenobia* par les Grecs avait pour nom national celui de *Zabdila*. Enfin un troisième procédé non moins usité consistait à *traduire* en grec le nom oriental. C'est ce qui est arrivé pour le nom de *Vabalathe;* dans ce nom, nous distinguons celui de la déesse *Baalath* ou *Baalthis*, que les Grecs ont pu assimiler à leur *Athené*, à la désinence δῶρος du nom grec répond le préfixe ΟΥΑ du nom semitique, qu'on peut rapprocher de l'hébreu אוא, *eligere*, ou du syriaque [illegible], *communis*, *par fuit :* *Vabalathe* veut donc dire le *préféré de Baalthis*, ou *semblable à Baalthis*, et l'on conçoit qu'ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC ait été la traduction élégante du nom syriaque. Vabalathe Athénodore prend tantôt les deux noms à la fois, comme le *Zenobius Zabdilas* des inscriptions de Palmyre, tantôt un de ces noms isolément

Il résulte de ces observations que, quand on lit à la suite du nom de ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC les mots ΑΘΗΝΟ, ΑΘΗΝΟΥ ou ΑΘΗΝΥ, on doit considérer ces mots comme l'abréviation de celui de ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC · ΟΥ ou Υ, à la place de Ο, est une faute d'orthographe qui ne doit pas étonner sur des monumens qui ne témoignent pas d'une profonde connaissance de la langue grecque. Il est impossible de rendre compte du mot CΡΩΙΑC ou CΡΙΑC, qui précède, sur les légendes terminées par ΑΥΤ, le nom de *Vabalathus*. La même observation s'applique aux médailles latines du même prince, dont le nom est suivi d'un certain nombre de lettres, VCRIMDR ou VCRIIVIDR, auxquelles on s'est efforcé inutilement de trouver un sens. Zénobie hésite évidemment sur la manière dont elle doit montrer l'association non consentie de son fils avec Aurélien : Vabalathe porte à la fois le bandeau des rois et le laurier des Augustes; ses légendes le nomment tantôt *Empereur*, tantôt *Auguste*. On dirait que sur les pièces latines on s'est contenté du symbole de l'autorité impériale, et qu'on a craint d'y joindre les titres de la même autorité. Mais, indépendamment de ce motif, il faut se rappeler combien la culture classique était nouvelle pour la famille d'Odénat. Zénobie avait puisé sans doute dans sa familiarité avec Longin une connaissance suffisante de la langue grecque; mais elle savait si mal le latin, que, dans la crainte de faire des fautes, elle s'abstenait d'employer cette langue en public : *Ipsa latini sermonis non usquequaque ignara, sed ut loqueretur pudore cohibita* (Trebell. Poll., *Zenob.*). Elle avait fait apprendre le latin à ses fils, mais ces jeunes gens ne savaient pas le grec : *Filios latinè loqui jusserat, adeo ut græcè vel difficilè vel rarò loquerentur* (*ibid.*). De ces témoignages on peut inférer qu'une grande partie des officiers de la cour de Zénobie devait être encore plus étrangère à la pratique du grec et du latin.

Ces premières difficultés étant éclaircies, il reste à savoir d'où vient que les médailles nous montrent, avec les insignes impériaux, le seul *Vabalathe Athénodore*, tandis que l'histoire nomme deux fils de Zénobie élevés par elle à l'Empire, et dont les noms sont tout différens, *Herennianus et Timolaüs*. Ces deux princes ne sont nommés que par Trebellius Pollion, historien très-peu exact, et déjà, dans l'antiquité, Vopiscus avait relevé l'erreur que Trebellius avait commise. Cette erreur peut d'ailleurs s'expliquer de plusieurs manières. Sur le point de savoir si Zénobie a couronné un ou deux de ses fils, nous restons dans l'incertitude : il y eut tant d'irrégularité et d'hésitation dans sa conduite, qu'on peut admettre sans peine qu'elle ait couronné deux princes, et qu'elle n'en ait fait placer qu'un sur la monnaie. Vabalathe Athénodore était certainement l'aîné de ces princes : si Zénobie n'a eu que deux fils, le second a pu porter les deux noms d'*Herennianus Timolaüs;* Zénobie avait de même un nom latin et un nom grec *Septimia Zenobia*. Dans cette hypothèse, Trebellius Pollion aurait négligé le nom de l'aîné des deux princes, et partagé entre eux les deux noms du second, ce qui n'a rien que de fort compatible avec les procédés habituels de cet historien. Eckhel remarque avec étonnement que Trebellius, quoique contemporain, a ignoré jusqu'au sort définitif des enfans de Zénobie. Si l'on supposait trois fils, au lieu de deux, à Zénobie, on parviendrait à se rendre compte du motif qui a fait hésiter l'historien. « On ne sait, dit-il, quelle fut leur fin; les uns disent qu'Aurélien les fit périr, les autres qu'ils moururent de mort naturelle (XXX, *Tyr.* 27) »; et plus loin : « On rapporte que Zénobie vécut avec ses enfans à la manière d'une dame romaine. » Qu'Aurélien ait mis à mort le jeune prince qu'on lui avait associé, et qu'il ait épargné les deux autres, toutes les contradictions qui existent entre ces divers récits disparaissent. Les deux derniers fils de Zénobie, ceux qui partagèrent sa vie privée, et dont la postérité tenait un rang distingué à Rome sous le règne de Constantin, seraient alors *Herennianus et Timolaüs*. Trebellius Pollion n'a connu, pour les fils de Zénobie, que les noms de ceux qui avaient vécu à Rome, et Vopiscus a relevé son erreur d'après les monumens numismatiques, sans pouvoir reconstituer l'*état civil* de la famille d'Odénat.

J'ai dit plus haut, à l'article de Zénobie, qu'on n'avait pas encore produit de médaille authentique d'Odénat. Toutefois un *denier d'or* rangé depuis longtemps parmi les *incertaines* du Cabinet de France, et dont nous ne connaissons malheureusement pas l'origine, nous paraît devoir, avec beaucoup de vraisemblance, combler cette lacune de la numismatique impériale. Nous donnerons d'abord la description de cette pièce, qui paraîtra sur notre planche de supplément :

Légende barbare. Buste lauré et légèrement barbu, tourné à droite. ℞. Légende également barbare. Dans un cercle de perles, femme coiffée d'une mitre élevée, tenant à la main un fouet ou aiguillon fourchu, et montée sur un cheval au galop. La légende est entre deux cercles; celui du dehors est composé d'un grainetis très-fin : on remarque le même ornement au droit de la pièce, A/.

La *fabrique* et le *style* de cette pièce conviennent parfaitement à l'époque qui s'est écoulée entre Sévère Alexandre et Aurelius : le *poids* (6 gr. 70 cent.) est rigoureusement le même que celui de la médaille de Gallien qui porte la légende GALLIENAE AVGVSTAE; enfin la *ressemblance* est frappante entre la tête *laurée* du droit et le portrait de Vabalathe sur les médailles latines de ce dernier prince. Entre ces deux effigies on ne remarque d'autre différence que celle de l'âge. Il n'est point présumable que Vabalathe ait atteint sur le trône l'âge qu'indique le portrait tracé sur le denier d'or. Toutes les médailles qu'on a de lui nous le montrent imberbe, et tout nous fait croire que Zénobie n'était pas d'âge alors à avoir un fils adulte. La ressemblance entre les deux effigies est donc celle qui existe entre un père et son fils : par conséquent, le denier d'or appartient à Odénat; par conséquent, Vabalathe était bien le fils de ce prince.

La tête d'Odénat, quoique gravée avec talent, offre de la rigidité dans le travail : nous voyons dans cette circonstance l'influence du goût oriental. La physionomie convient à un homme de race arabe, et Procope nous donne Odénat pour un chef des *Sarrasins*. La tête laurée indique d'ailleurs la dignité d'Auguste, conférée par Gallien à Odénat. L'examen du revers accroît les vraisemblances de l'attribution. Trebellius Pollion (XXX *Tyr* 30) dit de Zénobie qu'elle imitait de préférence la *vie des Perses*, *vixit regali pompâ, more magis Persico;* qu'elle paraissait en public avec *un casque sur la tête, ad conciones galeata processit*, avec *une robe de pourpre bordée de perles, cum limbo purpureo gemmis dependentibus per ultimam fimbriam*, et que la plupart du temps *elle montait à cheval, usa vehiculo carpentario,... equo sæpius*. Ces renseignemens servent de commentaire à notre médaille, surtout si l'on admet que le *casque* de Zénobie avait une forme orientale. Qui ne connaît d'ailleurs les vertus guerrières de Zénobie? On assurait que sa valeur *surpassait celle de son mari, fortior marito fuisse perhibitur* (*ibid.*, XV), et l'on ne peut douter que son génie n'ait contribué à la fortune de son mari. On admettra sans peine qu'Odénat, qui lui était en grande partie redevable des honneurs auxquels il venait d'être élevé, l'ait associée à sa monnaie, et qu'il ait voulu la faire voir au peuple dans ce costume et ces habitudes militaires qui la faisaient comparer à Sémiramis, dont elle prétendait descendre.

L'opinion que je viens de développer atteindrait à la certitude, s'il était possible de démêler dans les légendes de l'*aureus* les noms d'*Odénat* et de *Zénobie*. Malheureuse

ment ces légendes ne sont composées que de signes la plupart du temps arbitraires, et d'un mélange confus de lettres grecques et latines. On rencontre fréquemment de ces légendes simulées sur les imitations des monnaies grecques ou romaines que l'on a désignées sous le nom de *plagia barbarorum*. Mais alors la grossièreté du travail répond à celle des légendes. Ici le contraste est complet : la légende est barbare, et les figures sont traitées avec délicatesse et talent. Ces anomalies, inexplicables dans toute autre hypothèse, s'accordent parfaitement avec les circonstances dans lesquelles Odénat, proclamé Auguste, fit usage du droit que ce titre lui conférait de faire frapper une monnaie d'or à son effigie. Odénat, empereur romain, devait joindre à son portrait une *légende latine;* mais il n'avait sans doute autour de lui personne qui pût la lui fournir. Les monumens de Palmyre offrent des inscriptions bilingues, *syriaques et grecques;* mais la langue latine n'était pas en usage dans cette partie de l'Orient. Nous avons vu précédemment que Zénobie ne parlait latin qu'avec une extrême difficulté : son éducation, en effet, avait été grecque, et elle n'apprit sans doute le latin qu'à partir du moment où le titre d'Auguste, conféré inopinément à Odénat, lui imposa de nouveaux devoirs et lui inspira une nouvelle ambition. Zénobie profitait des leçons de Longin, mais on ne nous dit rien de semblable d'Odénat, qui, n'ayant pas la supériorité d'esprit de son épouse, devait avoir conservé la rudesse de sa première éducation. A la nouvelle que Gallien avait conféré à Odénat le titre d'Auguste, on dut se montrer pressé à Palmyre de constater cette haute position par l'émission de la monnaie d'or. On *simula* donc une *légende latine* qu'on ne savait ni composer ni écrire. Ce fut dès lors que Zénobie s'appliqua à donner à ses fils une éducation toute latine, ce qui n'empêcha pas qu'après la mort d'Odénat les légendes de Vabalathe ne conservassent, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les traces de cette ignorance de la langue latine.

N° 5.

Αυτοκρατωρ Καισαρ Λουκιος ΔΟΜιτιος ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC CΕΒαστος. *L'empereur César Lucius Domitius Aurelianus, Auguste.* Buste à droite d'Aurélien, lauré, revêtu du paludamentum. Dans le champ : Λυκαβαντος Α. *L'an Ier.*

℟. ΑCΡΩΙΑCΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟCΑΘΗΝΟΥΑΥΤοκρατωρ. *Vabalathe Athénodore, empereur.* Buste à droite de Vabalathe, lauré, revêtu du manteau impérial. Dans le champ : L. Δ. *L'an IV.*

Petit bronze d'Alexandrie. M., t. VI, p. 481, n° 3529.

N° 6.

ΑΥΡΗΛΙΑΝΟC ΑΘΗΝΟΔΩΡΟC. Têtes affrontées d'Aurélien et de Vabalathe Athénodore, tous deux laurés et revêtus du manteau impérial. Vabalathe a de plus le diadème.

℟. Dans une couronne de laurier, ces deux dates : Λυκαβαντος Α. An I Λυκαβαντος Δ. An IV.

Petit bronze d'Alexandrie. Mionnet, t. VI, p. 480, n° 3521.

Ces dates désignent la première année du règne d'Aurélien et la quatrième de celui de Vabalathe.

§ XXVI. TACITE.

N° 7.

IMPerator Caesar Marcvs CLavdivs TACITVS Pivs AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Claudius Tacitus, pieux, Auguste.* Buste à gauche de Tacite, avec la couronne radiée, revêtu d'une cuirasse sur laquelle on distingue une tête de Méduse; au bras gauche, un bouclier sur lequel on voit un cavalier combattant, et sur l'épaule gauche un javelot.

℟. ROMAE AETERNAE. *A Rome éternelle.* La déesse Rome nicéphore, assise.

Denier d'or.

Aurélien ayant été tué le 5 mars de l'an de Rome 1028, de J.-C. 275, les soldats, sans doute sous l'impression fâcheuse que ce crime avait produite, permirent au sénat de choisir l'empereur; mais ce corps renvoya cet honneur aux soldats; et comme ceux-ci persistaient à décliner cette prérogative, l'Empire resta sans chef pendant six mois. Enfin, le 25 septembre, Tacite, personnage consulaire, d'un âge assez avancé, et renommé pour son intégrité, fut élu par le sénat. Il passait pour ami des lettres, et Vopiscus assure qu'il descendait de l'illustre historien Tacite Le règne de ce prince fut si court, qu'il n'eut pas le temps de se signaler : cependant il repoussa les Goths et d'autres peuples barbares qui s'étaient jetés dans l'Asie mineure. Tacite mourut l'année suivante, 276 de J.-C., 1029 de Rome, après six mois de règne; on ne sait si ce fut de maladie ou par un assassinat.

N° 8.

IMPerator Caesar Marcvs CLavdivs TACITVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Claudius Tacitus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Tacite, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. RESTITVTORI REI · PVBLICAE. *A celui qui a rétabli la chose publique.* Tacite, lauré, revêtu du paludamentum, s'appuyant sur la haste, et tendant la main à une femme agenouillée devant lui, revêtue d'une tunique courte et d'une chlamyde, et coiffée de tours.

Médaillon de bronze.

Tacite, qui, contre l'usage des temps de troubles où il vécut, avait été élu régulièrement par le sénat et non par les soldats, pouvait à bon droit prétendre au titre de restaurateur de l'État.

§ XXVII. FLORIEN.

N° 9.

IMPerator Caesar Marcvs ANNivs FLORIANVS Pivs AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Annius Florianus, pieux, Auguste.* Buste à droite de Florien, lauré, revêtu du manteau impérial.

℟. MONETA AVGvsta. *Monnaie de l'empereur.* Les trois Monnaies, debout, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze argenté.

Marcus Annius Florianus, frère de Tacite, revêtit la pourpre après la mort de celui-ci, l'an de Rome 1029, de J.-C. 276, et fut reconnu par le sénat et par toutes les provinces, à l'exception de la Syrie, dont l'armée choisit Probus pour empereur. La rivalité entre ces deux concurrens ayant causé une guerre civile, Florien fut tué près de Tarse par ses propres soldats, après trois mois de règne.

§ XXVIII. PROBUS.

N° 10.

IMPerator Caesar Marcvs AVRelivs PROBVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Marcus Aurelius Probus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Probus, avec la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIAE AVGvstae. *Pour la victoire de l'empereur.* Deux Victoires, appendant à un palmier un bouclier sur lequel on lit : VOTis X. *Pour les vœux décennaux.* Au pied de ce palmier, deux captifs. Exergue : SIS.

Denier d'or.

Le revers de cette monnaie offre deux particularités entièrement nouvelles dans la numismatique impériale. C'est pour la première fois que nous lisons à l'exergue un *différent* indiquant l'atelier monétaire dans lequel la pièce a été frappée : SIS désigne *Siscia*, ville de la Pannonie, province où Probus était né. Les deux Victoires affrontées, tenant le bouclier sur lequel se trouve la mention des vœux décennaux, paraissent également ici pour la première fois. L'usage des *différens* s'établit comme une règle constante vers le règne de Constantin-le-Grand, et les deux Victoires tenant ensemble le bouclier deviennent un type favori, à dater de la même époque. On remarque déjà dans ce type l'influence du goût symétrique qui fut le principe dominant dans l'art byzantin.

Marcus Aurelius Probus était né à Sirmium, dans la Pannonie, l'an de Rome 985, de J.-C. 232. Son père était tribun des soldats; le fils suivit la même carrière, et parvint aux premiers grades par sa valeur et ses talens militaires. L'an de Rome 1025, de J.-C 272, il fit rentrer sous l'obéissance d'Aurélien l'Egypte, dont Zénobie s'était emparée. Plus tard, revenu dans l'Occident, il repoussa les Francs dans les marais de la Germanie Après la mort d'Aurélien, Tacite voulut faire porter le choix du sénat sur Probus; mais comme on le proclama lui-même malgré ses refus, il écrivit à Probus pour le nommer général de toutes les troupes de l'Empire. A la mort de Tacite, les soldats de Probus l'élevèrent à l'Empire, et après une courte guerre civile avec les partisans de Florien, il fut reconnu seul empereur. La même année 1029 de Rome, de J.-C. 276, il revient d'Orient en Europe. L'année suivante, il bat les Francs et autres barbares qui venaient de passer dans la Gaule. Après avoir donné la paix à l'Illyrie et à la Thrace, il chasse des bandits qui infestaient l'Isaurie, et défait les Meninges, barbares qui ravageaient l'Egypte. Il fait un traité de paix avec les Perses, et vient l'an 1032 de Rome, de J.-C. 279, triompher à Rome de ces diverses nations. Trois

compétiteurs à l'Empire se déclarèrent en même temps, l'an 1033 de Rome, 280 de J.-C., mais ils payèrent tous de leur vie cette tentative : ce furent Saturninus, Proculus et Bonosus. L'année suivante, l'Empire jouit de la paix générale. Probus employa les loisirs de son armée en chargeant les soldats de planter des vignes sur les coteaux des Gaules, de la Pannonie et de la Mœsie. Les vignobles créés par Probus en Hongrie sont encore célèbres aujourd'hui. Malheureusement les travaux continuels dont il accablait les soldats finirent par les lasser; ils s'ameutèrent contre lui et le tuèrent à Sirmium, l'an de Rome 1035, de J.-C. 282, comme il méditait une guerre contre les Perses. Probus était de famille romaine, quoique né en Pannonie. C'est ce que prouve un petit bronze de ce prince, dont le revers, représentant la louve qui allaite Romulus et Remus, porte la légende : ORIGINI AVG.

N° 11.

IMPerator PROBVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur Probus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Probus, lauré, revêtu d'une armure, portant sur l'épaule droite un javelot, et à gauche un bouclier sur lequel est représenté l'empereur à cheval, précédé de la Victoire, ayant à ses pieds un captif renversé et enchaîné.

℞. PROBVS Pivs Felix AVGvstvs. *Probus, pieux, heureux, Auguste.* L'empereur, dans un quadrige triomphal, couronné par la Victoire; trois personnages portant des palmes accompagnent le triomphateur; une femme précède le char et conduit les chevaux; c'est peut-être la Victoire *aptère* ou sans ailes. Sur le char sont représentées plusieurs Victoires en bas-relief. Exergue : COnSvL IIII. *Consul pour la quatrième fois.*

Médaillon d'un bronze rougeâtre, avec un cercle en bronze plus clair.

Le revers représente le *processus consularis* de l'an de Rome 1034, de J.-C. 281. Probus fut alors consul pour la quatrième fois. La répétition des noms et titres de l'empereur, qui est insolite, indique peut-être les acclamations qui accueillaient le nouveau consul pendant sa marche.

N° 12.

IMPerator Caesar Probvs INVICtvs Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Probus, invincible, pieux, heureux, Auguste.* Bustes conjugués de Probus et de la Fortune. L'empereur, lauré, revêtu d'une armure, porte au bras son bouclier, et tient à la main droite un parazonium.

℞. MONETA AVGvsta. *Monnaie de l'empereur.* Les trois Monnaies, debout, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze, saucé d'argent.

On a cru jusqu'ici que la tête conjuguée avec celle de Probus était celle de sa femme. Ce qui a pu porter à cette opinion, c'est l'apparence individuelle des traits de cette figure; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur les médailles de Postume, de Victorin et d'Aurélien, pour reconnaître que toute idéalité manquait désormais aux figures de divinités représentées sur les monumens numismatiques. L'épithète d'*Invictus*, que Probus porte sur notre médaillon, pourrait faire penser à une *Victoire, compagne de l'empereur*, VICTORIA COMES AVG. Cependant nous aimons mieux reconnaître ici la *Fortune*. Un autre médaillon de Probus, offrant au droit les mêmes têtes conjuguées, avec la légende : IMP. CAES. M. AVR. PROBVS P. AVG., nous montre au revers la *Fortune* tenant le *gouvernail*, et remettant à Probus le globe, emblème de la puissance impériale. La légende de ce revers : FIDES MAXIMA, indique clairement, comme Eckhel l'a bien vu (*D. N.*, t. VII, p. 504), que la *Fortune* avait mis sa plus *grande confiance* dans la valeur de Probus. La Fortune, sur les médaillons de Probus, porte une couronne de feuillage ou d'épis dont il est bien difficile de déterminer la nature.

N° 13.

IMPerator PROBVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur Probus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Probus, lauré, revêtu d'une armure, portant au bras gauche un bouclier sur lequel on distingue l'empereur, à cheval, précédé de la Victoire, avec un captif à ses pieds.

℞. TEMPORVM FELICITAS. *Félicité du siècle.* La Victoire, tenant une palme à la main gauche, pose une couronne sur la tête de l'empereur, qui, debout, lauré, et revêtu du parazonium, reçoit un globe des mains de la déesse Rome, assise sur un bouclier; la Félicité est debout près de l'empereur, et tient un caducée à la main.

Médaillon de bronze à deux métaux.

§ XXIX. CARUS.

N° 14.

IMPerator Caesar Marcvs AVRelivs CARVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Marc Aurèle Carus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Carus, lauré, revêtu du paludamentum, la cuirasse ornée sur le devant d'une tête de Méduse.

℞. MONETA AVGG. (*Augustorum*). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze argenté.

Suivant Eckhel (tom. VII, p. 516), le mot AVGG du revers n'indique point que Carin eût un ou plusieurs associés à l'Empire. Ce mot comprend les *Césars* ses fils. Dans cette période de décadence, l'emphase des termes croissant à mesure que la vraie puissance diminuait, on avait pris l'habitude de comprendre sous la dénomination communes d'*Augustes* tous les personnages qui participaient à l'autorité suprême; ce qui n'empêchait pas que les *Césars* ne fussent réduits individuellement à leur titre. Voyez néanmoins les inductions que nous tirerons plus bas du médaillon d'or de Carin qu'Eckhel n'a point connu.

Carus, né à Narbonne en Gaule, fut nommé préfet du prétoire par Probus, qui connaissait ses talens militaires. Les soldats le proclamèrent après la mort de celui-ci, l'an 1035 de Rome, de J.-C. 282. Carus commença son règne en associant à l'Empire ses deux fils Carin et Numérien, avec le titre de *Césars*. En partant pour la Perse, Carus laissa le pouvoir *impérial* dans l'Occident entre les mains de son fils aîné Carin, et emmena avec lui son second fils. Une guerre civile occupait alors le roi des Perses, Vararane II, ce qui facilita à Carus la conquête de la Mésopotamie. Il s'avança même jusqu'à Ctésiphon, dont il s'empara. L'empereur se préparait à poursuivre les Perses au delà de ce fleuve, lorsqu'il périt dans sa tente, l'an 1036 de Rome, 283 de J.-C., frappé par la foudre pendant un violent orage. On ignore le nom de sa femme.

§ XXX. NUMÉRIEN.

N° 15.

IMPerator Caesar NVMERIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Numérien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Numérien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. MONETA AVGG. (*Augustorum*). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, avec leurs attributs ordinaires.

Petit médaillon de bronze, offrant des traces de dorure.

Numérien, second fils de Carus, est placé habituellement avant Carin, parce que ce dernier lui survécut. Ce jeune prince, doué des plus heureuses qualités, et chéri de l'armée, fut assassiné, l'an 1037 de Rome, 284 de J.-C., par Aper, préfet du prétoire, son beau-père, comme il ramenait ses soldats de l'expédition contre les Perses. Numérien, qui avait mal aux yeux, se faisait porter dans une litière fermée. Aper profita de cette circonstance pour dérober à l'armée la connaissance de son assassinat. Mais la putréfaction du cadavre trahit le fatal secret; les soldats crièrent vengeance, et Aper fut tué de la main même de Dioclétien, que l'armée donna pour successeur à Numérien.

PLANCHE LV.

§ XXXI. CARIN.

N° 1.

MARCVS AVRELIVS CARINVS · NOBILISSIMVS CAESAR. *Marc Aurèle Carin, très-noble César.* Buste à droite de Carin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. MONETA AVGG. (*Augustorum*). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze argenté.

Marcus Aurelius Carinus, fils aîné de Carus, fut appelé à partager le pouvoir impérial sous le titre de César, du vivant de son père, l'an 1035 de Rome, de J.-C. 282, comme on l'a vu dans la vie de Carus. Ce dernier prince étant mort pendant son expédition de Perse, Carin lui succéda dans l'Occident; mais autant son père et son frère Numérien étaient chers aux soldats et au peuple, autant le nouvel Auguste était haï et méprisé de tous. Pendant l'absence de son père, il gouverna Rome et l'Occident tout entier, ou plutôt il se livra dans son palais aux plus honteuses débauches. La mort de Numérien et l'élection de Dioclétien le tirèrent du repos. L'an de Rome 1037, de J.-C. 284, Carin se rendit en Illyrie pour combattre Dioclétien, battit, en passant, Julianus, qui avait revêtu la pourpre en Pannonie, et ne fut pas moins heureux contre Dioclétien, qu'il vainquit en plusieurs rencontres, et surtout à Viminacium, dans la Mœsie; mais, ayant poursuivi les vaincus avec trop d'ardeur, il se trouva éloigné de ses gardes, et un tribun dont il avait souillé la couche nuptiale le tua, aidé par des soldats qui le haïssaient à cause de ses cruautés. Carin n'était âgé que de trente-six ans; il n'avait régné qu'une année. On croit que sa femme fut Magnia Urbica, dont on a des médailles, mais qui n'est pas nommée par les historiens. (Voy. au n° 2 de cette planche.)

(Voir planche LVII, lettre A.)

IMPERATOR CAESAR MARCVS AVRELIVS CARINVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Marc Aurèle Carin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Carin, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. VIRTVS AVGVSTORVM. *Valeur des Augustes.* Carus et son fils Carin, tous deux la tête nue, revêtus du paludamentum, sont couronnés, Carus par le Soleil, Carin par Hercule; Carus tient de la main gauche un long sceptre, et de l'autre une petite statue de la Victoire que Carin soutient également.

Médaillon d'or récemment acquis par le Cabinet de France.

Ce précieux monument numismatique prouve, contre l'opinion d'Eckhel (voyez plus haut, n° 14), que Carus, en partant pour l'Orient, non-seulement avait confié à son fils aîné le pouvoir impérial dans l'Occident, mais encore lui avait conféré le titre d'Auguste. Il est en effet impossible de voir au revers de cette pièce un autre personnage que Carus, et il fallait que celui-ci fût encore vivant pour que son fils le fit représenter sur sa monnaie; et pourtant Carin porte au droit et isolément le titre d'Auguste. Le personnage associé à Carin sur le revers ne peut être son frère Numérien. La couronne décernée par le Soleil conviendrait, il est vrai, à Numérien, à cause de son association aux victoires de son père; mais le personnage que le Soleil couronne est le plus important des deux il tient seul un long sceptre, et la Victoire repose dans sa main; son compagnon l'aide seulement à la soutenir. Cette supériorité marquée ne peut appartenir qu'à Carus. Tandis que l'Orient couronne cet empereur, la même faveur est accordée à son fils accompagné par Hercule. Hercule, en effet, depuis Postume surtout, est le défenseur de l'Occident; qui sait même si l'on ne rencontre pas ici une allusion aux honteuses victoires du débauché Carin?

§ XXXII. MAGNIA URBICA.

N° 2.

MAGNIA VRBICA AVGVSTA. *Magnia Urbica, Auguste.* Buste à droite de Magnia Urbica.

℞. VENERI VICTRICI. *A Vénus victorieuse.* Vénus, debout, diadémée, vêtue d'une tunique longue et d'un ample manteau, en relevant le bord avec sa main droite, et tenant la pomme dans la gauche.

Denier d'or.

On considérait autrefois *Magnia Urbica*, princesse qui n'est connue que par ses médailles, comme la femme de Carus. L'opinion qui a prévalu depuis, et qu'Eckhel a adoptée, la donne pour épouse à Carin. Cette dernière opinion n'a rien d'invraisemblable. Le poids des médailles d'or de Magnia Urbica est le même que celui des *aurei* de Carus et de ses fils (4gr,50, terme moyen). La jeunesse empreinte sur les traits de cette impératrice conviendrait difficilement à la mère de Carin et de Numérien. De ce que Carin répudiait ses femmes à mesure qu'elles étaient enceintes, il ne s'ensuit pas qu'une d'entre elles n'ait pu jouir d'une faveur assez longue pour obtenir les honneurs de la monnaie. Les revers habituels de Magnia Urbica: *Venus Victrix*, *Venus Cœlestis*, *Venus Genetrix*, vont naturellement à une princesse très-jolie, et qui dut peut-être le rang suprême à sa beauté. Mais on ne peut se dissimuler que le point de départ de l'opinion qui fait de Magnia Urbica la femme de Carin est un petit bronze sur lequel ces deux personnages étaient associés, que produisit le baron de Stosch dans le siècle dernier, et dont Eckhel considère l'authenticité comme plus que suspecte (*D. N.*, t. VII, p. 519): ce qui n'a pas empêché M. Mionnet d'en répéter deux fois la description dans la *Rareté des Médailles romaines* (t. II, p. 135 et 137). Nous savons, d'un autre côté, que les médailles de Magnia Urbica se rencontrent principalement sur les bords du Danube; on a trouvé plusieurs des monnaies d'or de cette princesse jointes à des *aurei* du tyran *Julien* et portant les mêmes marques. Devrait-on en conséquence ranger Magnia Urbica à la suite de Julien, usurpateur qui s'éleva en Pannonie après la mort de Numérien? Les *aurei* de Julien ont le poids de ceux de Carin et de sa famille; le travail de ces pièces est aussi beau; et si l'on compare certains petits bronzes de Julien, particulièrement celui que nous reproduisons plus bas, n° 51, avec ceux de Carin, on est tenté de croire que les coins de toutes ces pièces ont été gravés par le même artiste. Nous devons donc suspendre notre jugement sur la place qu'on a jusqu'ici assignée aux médailles de Magnia Urbica, et nous inclinons même à croire que cette princesse a été femme du tyran Julien.

N° 3.

MAGNIA VRBICA AVGVSTA. *Magnia Urbica, Auguste.* Buste à droite de Magnia Urbica.

℞. PVDICITIA AVGVSTA. *Pudicité auguste.* La Pudicité, assise, ramenant son voile, et tenant un sceptre; à ses pieds, deux jeunes enfans; la Félicité, tenant le caducée et la corne d'abondance, est appuyée sur le siége.

Médaillon de bronze rouge, encasté dans un cercle de métal jaune.

Le travail de ce médaillon, extrêmement remarquable pour l'époque, porterait à douter de l'attribution que nous avons proposée dans le commentaire du numéro précédent. On a peine à comprendre, en effet, que dans un règne aussi court que celui de Julien, on eût trouvé le temps et le loisir de faire graver une pièce aussi belle, et qu'à une époque où les bons artistes devenaient excessivement rares, Julien eût trouvé sous sa main, au fond de la Pannonie, un homme capable de l'exécuter. Il est vrai de dire pourtant que, sous Probus, la Pannonie avait joui d'une extrême faveur, dont les traces, sous Julien, étaient encore toutes récentes. Au reste, on aurait tort de tirer des inductions particulières à l'histoire de Magnia Urbica du sujet représenté au revers de son médaillon. Ce revers n'est qu'une copie fidèle de celui qui décore le médaillon d'Otacilia Severa, que nous avons reproduit pl. L, n° 3.

§ XXXIII. NIGRINIANUS.

N° 4.

DIVO NIGRINIANO. *Au divin Nigrinianus.* Buste à droite de Nigrinianus, la tête nue.

℞. CONSECRATIO. *Consécration.* Bûcher surmonté d'un bige, dans lequel paraît l'effigie de l'empereur.

Denier d'or.

Voici encore une de ces médailles sur l'attribution desquelles on ne peut proposer que des conjectures. *Nigrinien* n'est connu que par les monumens numismatiques. Jusqu'ici on n'avait possédé de ce prince que des petits bronzes: mais l'*aureus* que nous publions, et qui a récemment passé de la collection de Hedervar dans le Cabinet de France, comble une lacune importante dans la série des empereurs romains en or. Quelques-uns ont pensé que Nigrinien pourrait être le fils de Carin et de Magnia Urbica, et ont fait remarquer, à l'appui de leur opinion, que le différent KA, accompagné de lettres numérales, se retrouvait à la fois sur les petits bronzes de Carin, de Magnia Urbica et de Nigrinien. L'argument tiré du poids des pièces tend aussi à placer Nigrinianus à l'époque de Carin; il est vrai que si Magnia Urbica est l'épouse de Julien, l'argument que nous venons d'alléguer conserve la même valeur. Quant au différent KA, que nous considérons comme l'indication de l'atelier monétaire de Carthage, il conviendrait encore au fils de Julien, s'il est vrai, comme nous essaierons de le prouver bientôt, que l'autorité de ce tyran ait été un moment reconnue en Afrique. Toutefois nous éprouvons une certaine répugnance à admettre l'adjonction

de Nigrinien à la famille de Julien. La disposition de la tête de Nigrinien rappelle celle de *Romulus*, sur les médailles que Maxence a fait frapper en mémoire de ce dernier Ce rapprochement donne, ce nous semble, quelque valeur à l'opinion de Tristan, qui fait de Nigrinien le fils d'Alexandre, tyran en Afrique sous le règne de Maxence. La révolte et la chute de cet Alexandre sont fixées à l'an de Rome 1064, de J.-C. 311. Or Romulus fut consul pour la seconde fois avec son père Maxence, deux ans auparavant, et il est très-probable que sa mort suivit de très-près son second consulat, si elle n'eut pas lieu pendant sa durée. Il n'y a donc rien que de très-naturel à supposer chez le compétiteur de Maxence une intention d'imitation et presque de *singerie*. Maxence venait de donner un témoignage éclatant de sa douleur paternelle. Alexandre voulut à son tour consacrer une partie de sa monnaie à la mémoire du fils qu'il avait perdu. Dans cette hypothèse, la présence constante du différent KA sur les petits bronzes de Nigrinien trouve son explication, puisque Alexandre s'était révolté en Afrique, et qu'on a de ce prétendant à l'Empire des médailles avec l'inscription : FELIX CARTHAGO Si l'on s'étonne ensuite de la supériorité de travail des pièces de Nigrinien sur celles d'Alexandre, on répondra que la même remarque s'applique plus justement encore aux médailles de Romulus, véritables chefs-d'œuvre en comparaison de celles de Maxence. Voyez surtout le beau médaillon d'or de Romulus, que nous donnons dans notre Supplément. Le temps où vécurent ces princes offre un grand nombre de ces contrastes. Les arts du dessin tombaient alors dans la barbarie : les écoles ne fournissaient plus de nouveaux artistes, et les traditions ne s'étaient conservées sans doute qu'entre les mains d'un petit nombre d'hommes plus âgés. Il y a des médailles de Constantin dont le style rappelle l'époque d'Aurélien et de Probus : le plus grand nombre porte déjà l'empreinte de la raideur byzantine. On remarquera de plus que vingt-cinq ans seulement se sont écoulés entre Carin et Maxence, et que par conséquent les artistes qui gravaient les monnaies sous le premier de ces princes ont pu travailler encore à l'époque du second. Toutefois toutes ces considérations, en présence des monumens, ne conservent qu'une très-faible vraisemblance, et l'existence de petits bronzes saucés de Nigrinien, pareils pour le travail et le métal à ceux de Carin, empêche qu'on ne s'éloigne de l'époque de ce dernier prince. Nigritien aurait-il été un frère de Carin et de Numérien, mort avant l'avénement de Carus à l'Empire?

§ XXXIV. JULIEN.

N° 5.

IMPERATOR CAESAR IVLIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Julien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Julien, lauré, revêtu du manteau impérial.

℞. LIBERTAS PVBLICA. *Liberté publique.* La Liberté, debout, tenant de la main droite le bonnet des affranchis, et de la gauche une corne d'abondance.

Denier d'or.

Le premier Victor est celui qui donne, sur le *Julien* dont nous reproduisons ici la médaille, les renseignemens les plus exacts. Il raconte de lui (*Cæs.*, XXXIX, 10) qu'ayant appris la mort de Carus, dans la Vénétie dont il était gouverneur (*corrector*), il aspira à l'Empire, et marcha au-devant de l'armée de Carin; mais le sort de la bataille ne lui fut pas favorable, et Carin le fit périr après sa défaite. Comme on trouve les médailles de Julien principalement dans la Pannonie, le voisinage de la Vénétie conduit à penser que l'autorité de Julien avait été reconnue dans toute la partie de l'Empire située au nord-est de l'Italie. Le second Victor, dans son *Epitome*, ajoute à ces renseignemens cette circonstance, que Julien (qu'il nomme *Sabinus Julianus*) fut défait près de Vérone, *in campis Veronensibus*. Non contens d'avoir mentionné ce Julien, qui est certainement celui dont nous avons des médailles, les deux Victor parlent encore, le premier d'un Julien qui, sous Dioclétien, aurait causé des troubles en Afrique, à la même époque que les tribus des *Quinquegentani*, et le second d'un autre Julien encore qui aurait levé l'étendard de la révolte en Italie, également sous le règne de Dioclétien. Celui-ci se serait percé les flancs avec un poignard, et ensuite précipité dans le feu. Comme la victoire de Carin sur Julien ne dut précéder que d'un intervalle de temps très-court celle de Dioclétien sur Carin lui-même, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on eût placé sous le règne du second des événemens qui appartiendraient à celui du premier. D'après cette considération, il faudrait confondre le second Julien de l'auteur de l'*Epitome* avec le prétendant vaincu par Carin. L'Italie fut, en effet, le théâtre de la defaite de l'un et de l'autre, et le suicide du vaincu n'a pas moins de vraisemblance que son supplice ordonné par Carin. On éprouvera sans doute plus de répugnance à rapprocher le Julien de l'Afrique de celui de la Pannonie. Cependant ne serait-il pas possible que ce Julien, reconnu dans la Vénétie et l'Illyrie, eût été aussi proclamé en Afrique? Rien ne dit que les troubles excités par les *Quinquegentani* se soient liés à la révolte de Julien, ni qu'ils aient eu lieu précisément à la même époque, et nous trouvons tout simple qu'un abréviateur ait réuni dans la même phrase les événemens qui avaient agité l'Afrique au commencement du règne de Dioclétien. Ici même, la place assignée à la révolte de Julien sous Dioclétien peut être exacte : car Dioclétien pouvait avoir vaincu Carin avant qu'on eût appris en Afrique la victoire de Carin sur Julien. S'il était vrai que Magnia Urbica eût été la femme de Julien et non celle de Carin, les petits bronzes de cette impératrice qui portent le différent de Carthage, KA, confirmeraient notre hypothèse sur l'identité des trois Julien, hypothèse à laquelle la conformité des noms et la coïncidence des époques conduisent d'ailleurs naturellement.

CHAPITRE VI.

EMPIRE DE DIOCLETIEN.

§ I. DIOCLÉTIEN.

N° 6.

DIOCLETIANVS AVGVSTVS. *Dioclétien Auguste.* Buste à droite de Dioclétien, lauré.

℞. CONSVL VI PATER PATRIAE PROCONSVL. *Consul pour la sixième fois, père de la patrie, proconsul.* L'empereur, lauré, revêtu de la toge consulaire, tenant d'une main le globe et de l'autre le sceptre des consuls. Exergue : SMA Z *et étoile* (*signum monetae Antiochenae, Z, marque de la monnaie d'Antioche, atelier* ou *série* VII).

Denier d'or.

Le sixième consulat de Dioclétien est de l'an 296 de J.-C.; le septième, de l'an 299. C'est dans cet intervalle de temps que le présent denier a été frappé.

Le titre de *proconsul* ne parait sur la monnaie ordinaire des empereurs qu'à partir du règne de Dioclétien. C'est sur une pièce du quatrième consulat qu'il se pare de cette dignité, si souvent mentionnée dans ses inscriptions.

Le pouvoir proconsulaire des empereurs, décerné pour la première fois à Auguste, et qui dès lors fit partie des prérogatives du pouvoir suprême, avait ces trois caractères : 1° il était supérieur à tous les autres pouvoirs dans les provinces, à celui des gouverneurs nommés par le prince, comme à celui des proconsuls institués par le sénat; 2° il était perpétuel; 3° l'empereur ne le déposait pas en entrant dans la capitale, et l'exerçait au contraire, du fond de son palais, dans toutes les parties de l'Empire. Quoique cette charge se rattachât par son origine à l'institution républicaine des proconsuls, on voit néanmoins que, sous une forme modeste, elle achevait, avec l'accumulation dans la même main des fonctions d'*imperator*, de *tribun du peuple* et de *prince du sénat*, l'établissement du pouvoir absolu. Les prédécesseurs de Dioclétien négligèrent de prendre ce titre sur les monumens publics, à cause de sa simplicité apparente; mais on peut attribuer à Dioclétien, qui le premier régularisa le despotisme, si nécessaire alors au salut de l'Empire, l'intention d'en indiquer la légitimité par la production solennelle du titre qui annihilait l'autorité du sénat dans les provinces en apparence soumises à sa juridiction.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN.

Caius Valerius Diocletianus, nommé d'abord *Dioclès*, naquit en Dalmatie, à *Dioclée*, ville dont il tira son surnom, d'une famille obscure, ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, de se prétendre issu de Claude le Gothique.

AN DE ROME.	DE J.-C	
1036	283	Dioclétien, qui, formé dans l'art militaire par Probus, était arrivé aux premières dignités, suit Carus dans la guerre des Perses, et est fait consul suffecte cette même année. Carus étant mort, il fut du nombre de ceux qui reconnurent Numérien.
1037	284	Numérien ayant été assassiné, et les soldats demandant quel était le plus digne de l'Empire et quel serait celui qui vengerait la mort d'un si bon prince, Dioclétien tua de sa propre main Aper, préfet du prétoire, qu'on accusait de cet assassinat, et fut proclamé empereur à Chalcédoine. La même année, il se prépare à faire la guerre à Carin. Commencement de la célèbre ère de *Dioclétien*, appelée aussi *ère des Martyrs*.
1038	285	Dioclétien consul pour la deuxième fois. Dioclétien livre bataille à Carin près de Widdin, dans la Bulgarie (Viminacium, dans la haute Mœsie). Au commencement de la bataille, Dioclétien a le dessous; mais Carin ayant été tué par les siens, Dioclétien remporte une victoire devenue facile, et se trouve seul maître de l'Empire. Il crée Maximien César. Vers la fin de l'année, il part pour l'Orient.
1039	286	A Nicomédie, il donne à Maximien le titre d'Auguste. Le nouvel empereur apaise les séditions élevées dans les Gaules par Ælianus et Amandus.
1040	287	Dioclétien consul pour la troisième fois. Maximien défait les Allemands et autres Barbares qui avaient envahi les Gaules

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1041	288	Maximien poursuit avec bonheur la guerre contre les Allemands; il prépare une expédition contre Carausius, qui s'était fait proclamer Auguste dans la Bretagne.
1042	289	Maximien fait de vains efforts contre Carausius. Désespérant du succès, les deux empereurs lui cèdent la Bretagne.
1043	290	Dioclétien consul pour la quatrième fois.
1044	291	Dioclétien règle les affaires de l'Orient, pendant que Maximien s'occupe de celles de l'Occident.
1045	292	Comme à l'ancienne crainte des Barbares venaient se joindre de nouveaux périls, en Orient de la part des Perses, en Afrique de la part des Maures, dits *Quinquegentani*, en Egypte de celle d'un certain Achillée, Dioclétien, étant à Nicomédie, déclara Césars Constance Chlore et Galère Maximien, et décida que, de même que lui, *Diocletianus Jovius* gouvernerait l'Orient, et *Maximianus Herculius* l'Italie, l'Afrique et les îles, Galère gouvernerait la Thrace et l'Illyrie, et Constance Chlore les Gaules, l'Espagne et la Mauritanie.
1046	293	Dioclétien consul pour la cinquième fois.
1049	296	Dioclétien consul pour la sixième fois. Allectus qui, après la mort de Carausius, se déclara empereur dans la Grande-Bretagne, est vaincu, et cette province est remise sous le joug des empereurs.
1050	297	Galère Maximien ayant été envoyé contre Narsès, roi des Perses, par Dioclétien, est d'abord vaincu; mais la fortune ne tarde pas à abandonner les Perses, et Galère Maximien termine glorieusement cette guerre. La même année, Maximien Hercule subjugue les *Quinquegentani*.
1052	298	Dioclétien consul pour la septième fois. Les Marcomans sont battus.
1056	303	Dioclétien consul pour la huitième fois. Au commencement de cette année, à l'instigation de Galère Maximien, Dioclétien ordonne à Nicomédie une persécution contre les chrétiens. Il part pour Rome, où il triomphe avec Maximien des ennemis vaincus depuis leur avénement à l'Empire.
1057	304	Dioclétien est consul pour la neuvième fois. Il revient à Nicomédie, aussi malade d'esprit que de corps.
1058	305	Conseillé ou forcé par Galère Maximien, peut-être fatigué par la maladie et les soucis du pouvoir, il dépose la pourpre à Nicomédie. Le même jour, Maximien Hercule suit son exemple à Milan. Galère Maximien et Constance Chlore sont déclarés Augustes, Sévère et Maximien Césars. Dioclétien, devenu simple particulier, va s'établir à Salone en Dalmatie, province où il était né. Il conserve le titre d'Augute et les honneurs attachés à ce titre; seulement, pour le distinguer des Augustes en fonction, on l'appela *Beatissimus* ou *Felicissimus senior Augustus*.
1066	313	Dioclétien meurt sous le règne de Constantin le Grand. Il avait été marié, mais on ignore le nom de sa femme, qui lui donna une fille, Galeria Valeria, mariée à Galère Maximien.

N° 7.

IMPerator Caesar Clavdivs VALerivs DIOCLETIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Claude Valère Dioclétien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Dioclétien, la tête nue, les cheveux et la barbe courts.

℞ IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter conservateur.* Jupiter, lauré, à demi-nu, les pieds couverts d'une riche chaussure, tenant d'une main le foudre et de l'autre un long sceptre; à ses pieds, l'aigle portant une couronne dans son bec. Exergue : ALE (Alexandrie).

Médaillon d'or. (Poids, 55 gram. 5 décigr.)

Ce médaillon, l'un des plus remarquables de la suite du Cabinet de France, a été acquis récemment. Il faisait partie de la collection de feu M. Mimaut, consul de France à Alexandrie.

Jupiter avait été choisi comme divinité tutélaire par Dioclétien, et Hercule jouait le même rôle auprès de son collègue Maximien. Jupiter représentait pour Dioclétien la sagesse du conseil, comme Hercule auprès de Maximien la vigueur d'exécution.

N° 8.

IMPerator Caesar Caivs VALerivs DIOCLETIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Caius Valerius Dioclétien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Dioclétien, la tête nue.

℞. MONETA AVGG. *Monnaie des Empereurs.* Les trois Monnaies, debout, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze.

On ne trouve aucun exemple d'un Auguste représenté *la tête nue* sur les monumens monétaires entre Septime Sévère et Dioclétien. L'exemple donné par le dernier de ces princes ne paraît avoir été suivi plus tard que par Magnence.

N° 9.

IMPerator Caesar Caivs VALerivs DIOCLETIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Caius Valérius Dioclétien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Dioclétien, revêtu d'une armure. Sur la cuirasse est représentée l'égide, ayant au centre la tête de Méduse. Une seconde égide, également avec la tête de Méduse, est placée sur le bras de l'empereur; il tient dans la main un objet indéterminé, peut-être l'extrémité de la bride de son cheval.

℞. MONETA AVGvsta. *Monnaie de l'empereur.* Les trois Monnaies, debout, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze.

N° 10.

DIOCLETIANVS ET MAXIMIANVS AVGG. *Dioclétien et Maximien, Augustes.* Bustes affrontés, laurés, revêtus chacun de la toga picta ou palmata, et tenant chacun le sceptre consulaire.

℞. MONETA IOVI ET HERCVLI AVGG. *Monnaie (dédiée) à Jupiter et à Hercule, Augustes.* La Monnaie, debout, entre Jupiter-Dioclétien, tenant le foudre et le sceptre, et Hercule-Maximien, tenant la massue et la pomme des Hespérides.

Médaillon de bronze.

Sur Dioclétien *Jovius* et Maximien *Herculius*, voyez le commentaire du n° 7.

Dioclétien et Maximien furent consuls ensemble quatre fois, années de J.-C. 287, 290, 293 et 299. Il est probable que notre médaillon se rapporte au premier de ces consulats, dont on possède un monument précieux dans le grand médaillon d'or du Cabinet de Florence.

§ II. MAXIMIEN HERCULE.

N° 11.

MAXIMIANVS Pivs Felix · AVGvstvs. *Maximien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Maximien, lauré.

℞. PROVIDENTIA AVGG. *Prévoyance des empereurs.* La porte d'un camp fortifié. Exergue : PR (*percussum Romae*, frappé à Rome).

Denier d'or.

Afin d'assurer la situation des Romains aux frontières et dans les provinces, Dioclétien fit bâtir un grand nombre de camps fortifiés; c'est un de ces monumens militaires que nous voyons représenté sur la médaille ici reproduite.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MAXIMIEN HERCULE.

Marcus Aurelius Valerius Maximianus naquit à Sirmium de Pannonie, de parens d'une classe modeste. Il s'ouvrit par les armes la route des honneurs. Dioclétien, qui avait besoin d'un bras vigoureux pour le seconder dans l'impulsion énergique qu'il voulait donner au gouvernement et à la défense de l'Empire, le choisit pour son collègue, comme un homme fait pour en assurer l'exécution, et l'on peut dire qu'il fut à la hauteur de sa mission tant qu'il n'eut qu'à obéir à l'impulsion intelligente de Dioclétien.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1038	285	Dioclétien crée Maximien César.
1039	286	Maximien César est déclaré Auguste et nommé *Herculius* par Dioclétien à Nicomédie.
1040	287	Maximien est consul pour la première fois. Il bat les Allemands.
1041	288	Maximien est consul pour la deuxième fois. La guerre contre les Allemands est poursuivie; il prépare une expédition contre Carausius, qui s'était fait Auguste dans la Grande-Bretagne.
1042	289	Maximien fait de vains efforts pour détruire Carausius, dont la puissance maritime était redoutable. Désespérant du succès, les deux Augustes cèdent la Bretagne à ce compétiteur.
1043	290	Maximien est consul pour la troisième fois. Les deux empereurs se rencontrent à Milan pour y conférer sur les intérêts de l'Empire.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1044	291	Maximien se charge des affaires de l'Occident.
1045	292	(Voyez la même année, à Dioclétien.)
1046	293	Maximien consul pour la quatrième fois.
1047-8-9	294-5-6	(Voyez à Dioclétien.)
1050	297	Maximien consul pour la cinquième fois.
1052	299	Maximien consul pour la sixième fois. Les Marcomans sont battus.
1056	303	Maximien consul pour la septième fois. (Voyez la même année, à Dioclétien.)
1057	304	Maximien consul pour la huitième fois.
1058	305	Maximien dépose la pourpre impériale à Milan, et se retire en Lucanie. (Voyez au règne de Dioclétien.)
1059	306	Maximien reprend la qualité d'empereur, à la sollicitation de Maxence son fils.
1061	308	Après avoir essayé de détrôner son fils, Maximien est forcé de sortir de Rome; il abdique de nouveau l'Empire, et se retire dans la Gaule, auprès de son gendre Constantin.
1062	309	Maximien corrompt les soldats de Constantin pendant une absence de ce dernier, et se fait proclamer empereur pour la troisième fois. Au retour de Constantin, Maximien est obligé de prendre la fuite; il est fait prisonnier à Marseille. Constantin lui laisse la vie, et lui permet de continuer à habiter son palais.
1063	310	Il conspire de nouveau, et est enfin condamné à mourir : comme on lui laisse le choix de son supplice, il s'étrangle lui-même.

Les détails relatifs à la position de Dioclétien dans l'exil et aux titres honorifiques qu'il conserva s'appliquent également à Maximien.

Maximien avait épousé une Syrienne nommée Galeria Valeria Eutropia, qui, d'un premier mariage, avait eu une fille, *Flavia Maximiana Theodora*, mariée à Constance Chlore César. Eutropia donna à son nouvel époux un fils, qui fut l'empereur Maxence, et une fille nommée Fausta, femme de Constantin le Grand. (Voy. *Victor, Epit.* XXXV.)

N° 12.

IMPerator Caesar Marcvs AVRELivs MAXIMIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Marc Aurèle Maximien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Maximien, coiffé de la peau de lion, comme Hercule.

℞. Comme au n° 10.

Médaillon de bronze.

N° 13.

VIRTVS MAXIMIANI AVGvsti. *Valeur de Maximien, Auguste.* L'empereur, vu à mi-corps, lauré, revêtu de son armure ornée d'une tête de Méduse, tenant son cheval par la bride, portant au bras gauche son bouclier, sur lequel est représentée la louve allaitant Romulus et Rémus.

℞. MONETA AVGG. *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze saucé d'argent.

La forme employée dans la légende du droit se trouve déjà sur une monnaie de Gallien : VIRTVS GALLIENI (AVG. (Voy. Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 393.)

§ XXXVII. CARAUSIUS.

N° 14.

IMPerator Caesar CARAVSIVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Carausius, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Carausius, avec la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. PAX AVGvsti. *Paix de l'empereur.* La Paix, debout, tenant un long sceptre et une branche d'olivier.

Dans le champ : S. P. à l'exergue : ML., initiales qu'on peut expliquer ainsi : *Moneta Londinensis, monnaie de Londres.*

On a des petits bronzes de Carausius qui portent à l'exergue les initiales encore plus distinctes de la monnaie de Londres : LO.

Marcus Aurelius Valerius Carausius, né chez les Menapii, peuples qui habitaient entre l'Escaut et la Meuse, était un habile marin; il rendit de grands services à l'Empire en combattant les Francs qui infestaient les côtes de la Grande-Bretagne et de la Gaule. Mais ayant appris que Maximien Hercule lui tendait des piéges, il se fit déclarer empereur dans la Grande-Bretagne par ses soldats, l'an de Rome 1040, de J.-C. 287, et ses forces navales devinrent si redoutables, que Maximien Hercule, qui avait fait d'énormes préparatifs pour venir l'attaquer, non-seulement désespéra de réussir à le soumettre, mais encore traita avec lui, et lui abandonna, d'accord avec Dioclétien, la souveraineté de la Grande-Bretagne et le nom d'*Auguste*. Carausius gouverna paisiblement cette portion de l'Empire jusqu'en 1046, qu'il fut assassiné par Allectus.

(Voir planche LVII, lettre B.)

CARAVSIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Carausius, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Carausius, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. CONSERVATori AVGvsti. *Au conservateur de l'empereur.* Jupiter debout, tenant d'une main son sceptre et de l'autre le foudre; à ses pieds, l'aigle. Exergue : ML. (*Moneta Londinensis, monnaie de Londres*).

Denier d'or. Variété importante de celui qu'a décrit M. Mionnet, et qui porte Hercule au revers au lieu de Jupiter, et le mot AVGG. au pluriel. Ce denier d'or est conservé au Musée Britannique.

Ces deux types sont empruntés à la monnaie de Dioclétien et de Maximien Hercule.

N° 15.

IMPerator CARAVSIVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur Carausius, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Carausius, avec la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. PAX AVGvsti. *Paix de l'Auguste.* La Paix, debout, tenant d'une main un sceptre et de l'autre une branche d'olivier. Dans le champ : L. Exergue : ML. (*Moneta Londinensis*).

Argent à bas titre.

PLANCHE LVI.

§ XXXVIII. ALLECTUS.

N° 1.

IMPerator Caesar ALLECTVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Allectus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Allectus, avec la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. PAX AVGvsti. *Paix de l'empereur.* La Paix, debout, tenant d'une main une fleur et de l'autre un sceptre. Dans le champ : SA. Exergue : ML. (*Moneta Londinensis*).

Bronze.

Allectus était le lieutenant de Carausius. Il l'assassina et s'empara du pouvoir; mais, trois ans après, attaqué par Asclépiodore, général de Constance Chlore César, il fut battu et tué, l'an de Rome 1049, de J.-C. 296.

(Voir planche LVII, lettre C.)

IMPerator Caesar ALLECTVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Allectus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Allectus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. PAX AVGvsti. *Paix de l'empereur.* La Paix, debout. Exergue : ML. (*Moneta Londinensis*).

Denier d'or du Musée Britannique.

Nous devons la communication des monnaies d'or de Carausius et d'Allectus gravées pl. LVII, sous les lettres B et C, à M. Ed. Hawkins, conservateur du Musée Britannique.

(Voir planche LVII, lettre D.)

IMPERATOR CAESAR ALLECTVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur César Allectus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Allectus, lauré.

℞. ADVENTVS AVGVSTI. *Arrivée de l'empereur.* Allectus lauré, monté sur un cheval, marchant à gauche.

Ce beau médaillon d'or, qui est garni d'une bélière antique, nous a été communiqué par son possesseur, M. le marquis d'Herceville.

§ XXXIX. DOMITIUS DOMITIANUS.

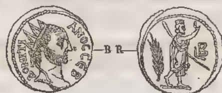
N° 2.

IMPERATOR CAESAR LVCIVS DOMITIVS DOMITIANVS AVGVSTVS. *L'empereur César Lucius Domitius Domitianus, Auguste.* Buste à droite de Domitius Domitianus, lauré.

℞. GENIO POPVLI ROMANI. *Au Génie du peuple romain.* Le Génie du peuple romain, nu, imberbe, tenant de la main gauche une patère et de l'autre une corne d'abondance; à ses pieds, un aigle. Dans le champ : Γ (indice de l'an III). Exergue : ALE (pour *Alexandria*).

Moyen bronze.

L'attribution de cette médaille, dont l'authenticité n'est pas douteuse, présente des difficultés qui sont loin d'avoir été résolues par les précédens numismatistes. La pièce que nous reproduisons n'est point isolée : il existe des monnaies grecques d'Alexandrie également indubitables, et qui appartiennent aussi à un Domitien. Nous donnons ici une de ces pièces :



En voici la description :

ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC CEBαστος. *Domitianus Auguste.* Tête radié de Domitien, tournée à droite.

℞. Sérapis, passant à droite, la main droite levée, tenant un long sceptre dans la gauche. Dans le champ, une palme et LB (Λυκαβάντος δευτέρου), *l'an II. Æ.* 4.

Quand on compare la pièce latine et la pièce grecque, il est impossible de douter qu'elles n'appartiennent toutes deux à un seul et même personnage. Par là l'opinion d'Eckhel, qui attribue la médaille grecque à un Domitianus, contemporain de Gallien et vainqueur des deux Macrin, tandis qu'il fait redescendre la pièce latine jusqu'à l'époque de Dioclétien; cette opinion, dis-je, se trouve infirmée dans sa base même. Du reste, l'avis des numismatistes qui ont reconnu dans la médaille latine le style et le travail de l'époque de Dioclétien, nous parait très-fondé, et nous n'hésitons pas à considérer le personnage dont elle offre le portrait comme un contemporain de cet empereur. Les deux pièces sont frappées à Alexandrie : l'une appartient à la série monétaire de cette ville, qui touchait alors à sa fin; l'autre est un moyen bronze latin, mais portant le même différent que le grand médaillon d'or de Dioclétien (voy. ci-dessus, n° 7, pl. LV), ALE, indication de la monnaie d'Alexandrie. La médaille grecque indique la deuxième année de Domitianus; le moyen bronze latin a dans le champ un Γ, qu'il n'est donc nullement téméraire de considérer comme la marque de la *troisième année*. Le prétendant représenté sur ces pièces n'est donc point un de ces usurpateurs éphémères dont la trace a pu disparaitre de l'histoire. Quoique les textes relatifs au règne de Dioclétien soient extrêmement succincts, il serait par trop extraordinaire qu'on n'eût conservé aucun souvenir littéraire d'un prince qui porta la pourpre en Egypte trois ou au moins deux ans. Ces textes néanmoins ne disent rien de Domitius Domitianus, mais ils racontent avec quelques détails l'usurpation d'un Achilleus qui fut, pendant assez longtemps, maitre d'Alexandrie Les médailles de cet Achilleus que Goltzius a publiées n'étaient point authentiques, et depuis lors on n'en a point produit auxquelles on puisse accorder plus de confiance. Ne serait-il pas possible de rapporter à cet *Achillée* les médailles qui portent le nom de Domitius Domitianus? Nous n'avons pas non plus de médailles au nom de *Caligula*, de *Caracalla* ou d'*Elagabale*, et pourtant nous rapportons à ces princes une foule de monumens authentiques. *Achillée* aussi a pu n'être connu des historiens que par son surnom; il est permis de conjecturer aussi qu'à l'époque où il se revêtit des insignes impériaux, il substitua ou ajouta des noms romains à son nom grec. Pour justifier notre soupçon, il suffirait d'une inscription qui donnât les noms de l'empereur d'une manière plus complète que les médailles.

Au reste, l'époque et la durée de l'usurpation d'Achillée n'ont point été fixées jusqu'ici d'une manière satisfaisante. Tillemont a démontré que Maximien Galère et Constance Chlore avaient été proclamés Césars au mois de mars de l'an de Rome 1045, de J.-C. 292, et la révolte d'Achillée a été mise avec vraisemblance au nombre des motifs qui déterminèrent Dioclétien à ce nouveau partage de l'autorité impériale. La lutte alors commencée contre les divers ennemis de l'Empire ne fut terminée qu'en 1050-297. Il y a donc quelque probabilité à placer la victoire de Dioclétien sur Achillée en 1047-294, puisque les monumens numismatiques que nous rapportons à Achillée paraissent indiquer jusqu'à l'an III de son règne. Tout cela néanmoins est on ne peut pas plus incertain.

§ XL. CONSTANCE CHLORE.

N° 3.

FLAVIVS VALERIVS CONSTANTIVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Valerius Constance, très-noble César.* Buste à droite de Constance Chlore, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. MONETA AVGG. (*Augustorum*). *Monnaie des empereurs.* Les trois Monnaies, avec leurs attributs ordinaires.

Médaillon de bronze argenté.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CONSTANCE CHLORE.

Constantius surnommé *Chlorus*, le *Jaune*, le *Pâle*, à cause de son teint, naquit en Dardanie (partie sud-est de la Servie moderne); il était fils d'Eutropius, personnage illustre, et de Claudia, nièce de Claude le Gothique Il entra de bonne heure dans la milice, et avança rapidement sous les ordres d'Aurélien et de Probus.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1027	274	Constance remporte quelques avantages sur les Germains.
1035	283	Carus donne à Constance le gouvernement de la Dalmatie. Cette province était voisine de celle où il était né.
1045	292	Dioclétien appelle Constance à la dignité de César en même temps que Galère Maximien. Dans le partage des provinces de l'Empire, les Gaules et l'Espagne sont assignées à Constance Chlore. Maximien Hercule adopte Constance, lui fait répudier sa première femme, sainte Hélène, et lui fait épouser Flavia Maximiana Theodora, fille de sa femme.
1047	294	Constance Chlore consul pour la première fois.
1049	296	Constance consul pour la deuxième fois. Constance passe dans la Grande-Bretagne, pour réduire Allectus; Asclépiodore, lieutenant de Constance, défait Allectus.
1053	300	Constance consul pour la troisième fois.
1055	302	Constance consul pour la quatrième fois.
1057	304	Dioclétien et Maximien abdiquent; Constance Chlore et Galère Maximien sont déclarés Augustes à leur place, tandis que Sévère et Maximien sont déclarés Césars. Galère laisse l'Occident à Constance, qui en détache l'Italie et l'Afrique pour Sévère, le nouveau César.
1058	305	Constance Chlore Auguste est consul pour la cinquième fois, avec son collègue Galère Maximien.
1059	306	Constance passe de nouveau dans la Grande-Bretagne, pour y combattre les Calédoniens et les Pictes; mais il meurt à Eboracum (York). Il avait cinquante-six ans.

Il n'avait eu qu'un fils de sa première femme, sainte Hélène, et ce fils fut Constantin le Grand; mais la seconde lui donna Dalmatius, Constantius et Hannibalianus, Flavia Constantia, femme de Licinius, Anastasia et enfin Eutropia, qui fut la mère de Népotien

N° 4.

FLAVIA HELENA AVGVSTA. *Flavia Helena, Auguste.* Buste à droite d'Hélène (sainte Hélène), diadémée, portant au cou un collier à deux rangs de perles.

℞. SECVRITAS REIPVBLICAE. *Sécurité de la république.* Femme debout, tenant d'une main un rameau, et de l'autre relevant sa robe. Exergue : SMTS. (*Signum monetæ Thessalonicensis, marque de la monnaie de Thessalonique, série* 5.)

Denier d'or.

Flavia Julia Helena était d'une basse naissance, selon plusieurs écrivains ses contemporains; on a même dit qu'elle n'était pas la femme légitime de Constance Chlore; mais la critique moderne a prouvé que cette dernière imputation était fausse. On ne sait ni la date de sa naissance, ni celle de son mariage. En 292, Maximien, en adoptant Constance Chlore que Dioclétien venait de faire César, le força à répudier Hélène, déjà mère de Constantin, pour lui donner sa belle-fille Théodora. Hélène, ou plutôt sainte Hélène, car l'Église l'a rangée au nombre des bienheureux, vécut dans la retraite jusqu'en 306. A cette époque, son fils Constantin, parvenu à l'Empire, lui donna le titre d'Auguste et de grands revenus. Elle visita par dévotion la Palestine, et y fit bâtir des églises. Sainte Hélène mourut vers l'an 328, âgée de plus de quatre-vingts ans, selon un auteur cité par Suidas, au mot Εστιαδες.

Hélène ayant été répudiée par Constance Chlore aussitôt après son avénement à l'Empire, il n'est pas étonnant qu'on manque de pièces de cette impératrice frappées du vivant de son mari. Mais les honneurs dont Constantin environna sa mère, avant et après sa mort, font reporter à la dernière partie de la vie de sainte Hélène les monnaies qui ont pu être émises en son honneur. En effet, Eusèbe (*Vita Const.* III, 47) dit formel-

lement que Constantin, entre autres honneurs rendus à sa mère, ordonna l'émission d'une monnaie d'or à son effigie (χρυσοῖς τε νομίσμασι καὶ τὴν αὐτῆς εκτυποῦσθαι εἰκόνα). On doit donc être porté naturellement à donner à sainte Hélène les deniers d'or assez nombreux qui montrent au droit une impératrice diadémée avec la légende : FL. HELENA AVGVSTA. Le droit et le revers de ce type se trouvent identiquement reproduits sur des petits bronzes très-communs, ce qui permet de constater, par des différences nombreuses de fabrique, le caractère de l'effigie. Or le résultat de cette comparaison démontre que la personne représentée sur ces pièces était une femme âgée : observation qui nous confirme dans l'opinion que cette femme est sainte Hélène. Cependant Eckhel s'est prononcé formellement contre cette attribution ; il a donné les monnaies d'or et de bronze qui portent au revers la légende SECVRITAS REIPVBLICE à Hélène, fille de Constantin le Grand et de Fausta, morte peu de temps après que Julien l'Apostat son mari, se fût emparé du pouvoir suprême dans les Gaules. Cette seconde Hélène épousa Julien à l'âge de trente et un ou trente deux ans, et mourut cinq ans après ; par conséquent, le caractère de vieillesse marqué sur quelques bronzes d'Hélène paraît peu lui convenir. D'un autre côté, les motifs qu'a donnés Eckhel pour refuser à sainte Hélène les monnaies d'or qui portent son nom ne paraissent pas sans réplique. Le savant numismatiste viennois se trompe quand il considère les monnaies d'or dont parle Eusèbe comme ayant été consacrées par Constantin à la mémoire de sa mère après sa mort. Eusèbe, il est vrai, mentionne l'honneur numismatique rendu à sainte Hélène par son fils, dans le chapitre où il est question des funérailles de l'impératrice ; mais à cette occasion il expose la conduite respectueuse de Constantin envers sa mère, soit vivante, soit après sa mort ; et comme, dans ce récit, l'effigie placée sur la monnaie d'or n'est que la conséquence des titres d'impératrice et d'Auguste, qu'il avait conférés à cette princesse, on ne peut douter qu'il ne soit ici question d'un honneur rendu à sainte Hélène de son vivant. C'est probablement cette erreur dans l'intelligence du texte d'Eusèbe qui aura porté Eckhel à taxer cet historien d'inexactitude et à nier l'existence des monnaies d'or de sainte Hélène, *hactenus id genus aureus nondum repertus*. Ne voyant pas sur ces monnaies le titre de DIVA, tandis que Constantin, quoique chrétien, fût honoré après sa mort de celui de DIVVS, il en aura conclu qu'aucune pièce ne pouvait, parmi les monumens existans, confirmer l'assertion d'Eusèbe. Mais puisque la monnaie d'or de sainte Hélène a été frappée du vivant de cette impératrice, rien ne nous empêche de lui attribuer les *aurei* d'Hélène que nous possédons. A l'appui de son attribution, Eckhel insiste sur la coiffure de l'impératrice, qu'il considère comme très-différente de celle qu'on remarque sur les bronzes du plus petit module qui portent la légende FL IVL. HELENAE AVG., bronzes qu'il attribue sans hésitation à la mère de Constantin. Mais cette différence de coiffure est à peine sensible Si l'on voulait à toute force établir une distinction entre ces pièces, il faudrait la chercher dans l'âge des princesses qu'elles représentent. La tête des plus petits bronzes est, en effet, beaucoup plus jeune, et l'on verra plus bas, dans le commentaire des monnaies de Théodora, que Constantin a dû faire frapper à deux reprises des monnaies en l'honneur de sa mère. Les deux pièces offrent donc l'effigie de sainte Hélène à deux âges différens.

Eckhel soutient encore que les *différens* des monnaies d'Hélène se rapportent à ceux des médailles de Julien L'observation trouve difficilement ici son application, puisque les mêmes différens se trouvent dans la monnaie de Constantin. Ainsi le Cabinet de France possède un denier d'or de Constantin, avec la légende FELICITAS PERPETVA SAECVLI, et dont le différent SMTS est exactement le même que celui de l'*aureus* d'Hélène que nous avons reproduit.

Eckhel fait remarquer encore que la légende des monnaies d'Hélène SECVRITAS REIPVBLICE, est celle d'un moyen bronze de Julien extrêmement répandu, SECVRITAS REIPVP. Mais cette légende n'a rien de particulier ; elle appartient aussi bien à Constantin qu'à Julien ; ce qui distingue les moyens bronzes de Julien, c'est le type tout à fait insolite qui accompagne une légende aussi commune ; or si, dans le *taureau* qui constitue ce type, ainsi que l'a pensé Eckhel lui-même, on doit reconnaître le *bœuf Apis* retrouvé en Égypte par les soins de Julien, comme cette découverte n'a eu lieu que quand Julien était à Antioche, après la mort de sa femme Hélène, il est bien difficile de tirer une conséquence certaine du rapprochement des médailles d'Hélène et de Julien. Je ferai remarquer, à cette occasion, que le type qui accompagne cette légende sur les pièces d'Hélène est moins l'emblème de la Sécurité qu'une statue d'*Hélène*, à qui la longue *stola*, la tête voilée et la branche d'olivier conviennent à merveille (1) En choisissant ce revers, Constantin paraît avoir eu un double but : d'abord celui de perpétuer le souvenir d'un monument élevé en l'honneur de sa mère, ensuite celui de mettre la *Sécurité* de l'État sous la protection des vertus de cette sainte princesse. Tout cela ne conviendrait guère à la femme de Julien.

Le seul des argumens produits par Eckhel qui paraisse digne d'attention, est puisé dans l'orthographe de la légende : *Securitas reipublicE*. Cette manière d'écrire le génitif est, en effet, plus fréquente aux environs du règne de Julien qu'à aucune autre époque. Mais pour que cette observation acquit une grande valeur, il faudrait qu'à cet égard le règne de Julien eût été signalé par une véritable révolution dans l'orthographe. Nous remarquons, au contraire, que la substitution de l'E à l'AE dans la transcription du génitif féminin n'a été qu'une exception sur les monumens numismatiques et épigraphiques, même à l'époque où les exemples de cette orthographe furent les plus fréquens. D'ailleurs les limites de cette variante peuvent-elles être aussi rigoureusement fixées ? Dix-huit ans seulement se sont écoulés entre la mort de Constantin et l'avénement de Julien. On trouve déjà ROME, REIPVBLICE sur les monnaies de Magnence, dont le règne précéda de cinq ans celui de Julien, ce qui réduit à vingt-sept ans l'espace qui sépare l'époque des monnaies de sainte Hélène de celles de Julien, en admettant que les monnaies d'Hélène aient été frappées du vivant de cette impératrice. L'espace qui sépare Constantin de Julien n'est pas une époque de rénovation ou de décadence : aucun changement ne s'opéra, par exemple, dans le poids de la monnaie d'or. Les *aurei* de Constantin, d'Hélène et de Julien sont identiques pour le poids ; j'ajouterai enfin que l'usage du génitif en AE ayant continué plusieurs siècles après Julien, nous avons une raison de plus pour considérer le génitif REIPVBLICE comme une variante d'orthographe presque insignifiante. On nous permettra donc de maintenir contre Eckhel l'attribution à sainte Hélène des médailles d'or et de bronze qui portent au revers SECVRITAS REIPVBLICE.

(1) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, année 327 de J -C., cite un passage de Suidas (au mot Αὐγουστος) qui nous apprend que Constantin fit élever à sa mère une statue dans le bourg de Daphné, près d'Antioche, auquel cette circonstance fit donner le nom d'Augustal.

N° 5.

FLavia MAXimiana THEODORA AVGvsta. *Flavia Maximiana Theodora, Auguste*. Buste à droite de Theodora, diadémée.

℞. PIETAS ROMANA. *La Piété romaine*. Femme debout, portant un enfant dans ses bras.

Petit bronze.

Flavia Maximiana Theodora était fille de Galeria Valeria Eutropia ; le nom de son père est inconnu ; sa mère, restée veuve, épousa Maximien Hercule, et celui-ci, étant devenu empereur, maria la fille de sa femme à Constance Chlore (Voyez la vie de ce prince plus haut). Elle donna à son mari trois fils et trois filles : Delmatius, Constantius et Hannibalianus, et Flavia Constantia, Anastasia et Eutropia, mère de Népotien. Ses fils furent exclus de la succession à l'Empire par le testament de Constance Chlore ; mais ses petits-fils, qui se nommaient aussi Delmatius et Hannibalianus, obtinrent les titres de César et de Roi, par la faveur de Constantin le Grand, leur oncle consanguin.

Eckhel est d'avis que les petits bronzes de Theodora, au revers de la *Piété romaine*, seuls monumens numismatiques que nous possédions de cette impératrice, n'ont pas été frappés du vivant de son mari ; il rapproche ces médailles de celles du même module et avec le même revers qui ont été frappées pour Hélène, première femme de Constance Chlore, et il constate le caractère dédicatoire des deux légendes : FL. MAX. THEODORAE AVG., FL. IVL HELENAE AVG. Eckhel ne recherche pas d'ailleurs à quelle époque on a pu frapper des pièces identiques en l'honneur des deux femmes de Constance Chlore, dont l'une avait été répudiée pour l'autre, et dont la première vit son fils préféré cependant à ceux de la seconde. Licinius avait épousé Fl. Constantia, fille de Constance Chlore et de Theodora ; on pourrait, en conséquence, imaginer qu'au moment de leur accord, qui dura depuis 314 jusqu'en 323, Constantin le Grand et Licinius s'entendirent pour rendre en commun cet honneur, l'un à sa mère, l'autre à sa belle-mère, toutes deux illustrées par leur union avec Constance Chlore. Mais cette conjecture est détruite par l'existence de petits bronzes de Theodora, avec le différent de Constantinople, ville qui ne fut fondée que plusieurs années après la mort de Licinius. On est donc obligé de se rejeter sur l'époque à laquelle Constantin, ayant conçu la plus vive affection pour ses neveux Delmatius et Hannibalianus, les associa au pouvoir suprême. Cette dernière opinion devient une certitude, quand on compare les petits bronzes de Theodora avec ceux de ses petits-fils. Toutes ces pièces, en effet, sont de la même époque, et ont dû être gravées par le même artiste. Les faveurs prodiguées par Constantin aux petits-fils de Theodora constataient l'entier oubli des divisions qui avaient existé dans la famille de Constance Chlore En élevant au rang suprême les descendans de celle qui avait fait éprouver à Hélène l'affront de la répudiation, Constantin proclamait que pour lui le souvenir de Constance Chlore avait seul survécu à ces orages. De là l'émission d'une monnaie commune aux deux femmes de cette empereur, et semblable à celle que Constantin venait de concéder aux fils de la seconde.

Delmatius fut proclamé César en 333 : quarante-trois ans s'étaient alors écoulés depuis la répudiation d'Hélène et le mariage de Constance Chlore avec Theodora. Hélène était morte depuis sept ans, dans un âge avancé. Theodora, dont on ignore la destinée après la mort de son mari, pouvait à la rigueur être encore vivante, mais elle aurait été trop vieille pour les traits que lui donnent les médailles. La forme dédicatoire de l'inscription peut donc faire conjecturer que, comme Hélène, elle avait alors cessé de vivre. On s'expliquerait ainsi pourquoi les deux impératrices paraissent si jeunes sur les pièces qui leur sont communes, tandis que les médailles frappées en l'honneur d'Hélène de son vivant, et dont la légende est au cas direct : FL. HELENA AVG., portent, au contraire, le caractère de la vieillesse. Hélène, comme Theodora, auront été rajeunies par l'apothéose, à laquelle néanmoins Constantin, très-occupé alors d'idées chrétiennes, ne voulut point donner le cachet païen, en ajoutant l'adjectif *diva* aux noms de sa mère et de sa belle-mère. scrupule qui ne fut pas partagé d'ailleurs par ses enfans, qui lui attribuèrent cette forme d'apothéose, avec une modification dans le ton des dédicaces, qui la rendait à peu près chrétienne.

§ XLI. GALÈRE MAXIMIEN.

N° 6.

GALerivs VALerivs MAXIMIANVS NOBilissimvs Caesar. *Galère Valère Maximien, très-noble César*. Buste à droite de Maximien, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. MONETA AVGG. (Avgvstorvm). *Monnaie des Augustes*. Les trois Monnaies avec leurs attributs.

Médaillon de bronze ordinaire, qui porte encore de nombreuses traces de dorure.

Nous aurions voulu marquer avec quelque précision les caractères iconographiques qui distinguent *Maximien Hercule* de *Galère Maximien* ; mais, après un examen réitéré des élémens de la question, nous avons dû nous convaincre, à notre grand regret, qu'Eckhel avait raison quand il déclarait qu'il n'existait probablement pas de moyens de sortir de cette difficulté : *Vix existimo exstare criterium, quod utriusque numos discriminet* (*D. N. V.*, t. VIII, p. 37). Et, en effet, les noms de ces deux empereurs sont communs à dater de l'époque où Galère fut proclamé Auguste ; et, bien qu'ils fussent étrangers l'un à l'autre par le sang, la ressemblance de leurs traits est évidente. Sous le rapport des noms, les pièces sur lesquelles on lit MAVR. paraissent appartenir au premier Maximien ; celles qui portent la trace du nom de Galère, GAL., reviennent infailli-

blement au second. Mais que penser des pièces qui n'offrent d'autres noms que ceux de *Valère* et de *Maximien*, qui ont été communs aux deux Augustes ? On tâchera alors de mettre d'un côté les portraits qui offrent la trace évidente d'une *cassure* dans le nez, et de l'autre ceux dont le nez, quoique légèrement creusé, affecte cependant un peu plus la ligne droite, et on donnera, avec quelque vraisemblance, les premiers à Maximien Hercule, les seconds à Galère. Mais pour les pièces d'un travail grossier, ou pour celles qui ont pu être frappées dans des provinces éloignées, où l'effigie du prince régnant n'était qu'imparfaitement connue, nous ne voyons pas quel moyen se présente pour sortir d'embarras. Le médaillon que nous reproduisons, quoique d'un beau travail, montre à quel point l'incertitude est portée sur cette question intéressante d'iconographie antique. Maximien Hercule n'a point été César, ou du moins on n'a point de monnaies de lui qui portent ce titre : on lit d'ailleurs sur la pièce les lettres GAL, qui font ranger sans contestation ce monument parmi ceux de Galère; et pourtant le caractère du profil rappelle, d'une manière frappante, les portraits de Maximien Hercule

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE GALÈRE MAXIMIEN.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		Galerius Valerius Maximianus naquit, on ne sait en quelle année, à Sardica (aujourd'hui Triaditza), dans la Dace, d'une famille de bergers. Il fut lui-même berger pendant sa jeunesse, ce qui lui valut le surnom d'*Armentarius*, mais il quitta de bonne heure cette humble profession, et servit sous Aurélien et Probus. Sa haute stature et sa bravoure le firent remarquer; il parvint promptement aux grades les plus élevés, et plus tard sa réputation militaire décida Dioclétien à le
1045	292	nommer César, alors que Maximien Hercule élevait Constance Chlore à la même dignité. Le nouveau César ajoute à ses noms celui de Jovius, que portait Dioclétien; il répudie sa femme, dont on ignore le nom, et épouse Galeria Valeria, fille de Dioclétien et de Prisca.
1047	294	Galère consul pour la première fois.
1050	297	Galère consul pour la deuxième fois. Dioclétien charge Galère d'une expédition contre Narsès, roi des Perses; mais le César, ayant attaqué imprudemment l'ennemi des Romains, est vaincu. Traité fort durement par Dioclétien au retour de cette malheureuse expédition, Galère leve promptement une nouvelle armée, qu'il mène en Arménie. Voulant effacer la honte de sa première défaite, le César se charge lui-même du soin de reconnaître les forces des Perses; dans ce but, il entre dans leur camp, sous l'habit d'un envoyé de Dioclétien : le lendemain, il attaque Narsès, le défait, le met en fuite, et fait prisonniers ses femmes, ses enfans, et les personnages les plus distingués de la Perse. Cette éclatante victoire enfla l'âme de Galère, et le porta aux actions les plus cruelles.
1053	300	Galère consul pour la troisième fois
1055	302	Galère consul pour la quatrième fois.
1856	303	Au commencement de cette année, Dioclétien, à l'instigation de Galère, ordonne à Nicomédie une persécution contre les chrétiens.
1958	305	Galère, consul pour la cinquième fois, oblige Dioclétien à abdiquer en même temps que Maximien Hercule, et à déclarer Augustes, lui Galère et son collègue Constance Chlore. Galère élit pour Césars, Sévère qui lui était dévoué, et Maximin Daza, son neveu, et rejette Maxence, son propre gendre, mais qui était le fils de l'empereur détrôné Maximien Hercule.
1059	306	Galère consul pour la sixième fois. Mort de Constance Chlore. Les soldats proclament Auguste son fils Constantin; mais Galère le réduit au simple titre de César, et demeure seul Auguste. Ne redoutant plus aucun concurrent, il se livre à la férocité de son caractère; il fait mourir les plus riches citoyens, et ordonne dans toutes les provinces un recensement général des biens, pour s'en approprier la plus grande partie. La crainte inspirée par cette mesure fit soulever les habitans de Rome, et Maxence, fils de Maximien Hercule, fut proclamé d'abord César, puis Auguste, par les soldats et le peuple. Galère accourt pour punir Maxence; mais ses troupes refusent de combattre, et il regagne l'Orient, laissant son compétiteur maître de l'Italie.
1060	307	Galère s'associe Licinius, en lui donnant le titre d'Auguste.
1061	308	Galère consul pour la septième fois. Maximin Daza, le César créé par Galère, force ce dernier à consentir à son élévation au titre d'Auguste.
1064	311	Galère, consul pour la huitième fois, meurt après une longue maladie. Ce prince avait eu de sa première femme une fille qu'il avait fait épouser par Maxence. Il n'eut pas d'enfant de sa seconde femme Valeria, fille de Dioclétien, mais il laissa un fils naturel nommé Candidianus, que Licinius fit tuer, l'an de Rome 1066, de J.-C. 313.

N° 7.

GALeria VALERIA AVGvsta. *Galeria Valeria, Auguste.* Buste à droite de Galeria Valeria. Dans le champ, contremarque du cabinet de Modène.

℞. VENERI VICTRICI. *A Vénus victorieuse.* La déesse, debout, tenant d'une main la pomme, et de l'autre relevant un pan de sa stola. A la fin de la légende, les lettres : GM. Exergue : SMNA.

Moyen bronze.

On peut ainsi interpréter les lettres du différent : *Signum monetæ Nicomedensis, marque de la monnaie de Nicomédie, première série.* Quant aux lettres GM qui suivent la légende du revers, ce sont sans doute les initiales de *Galère Maximien*, l'époux de Valeria. Le sens de la légende doit être : *A Vénus victorieuse de Galère Maximien.* La pièce fut frappée à l'occasion du mariage de Valeria et de Galère. La pomme rappelle-t-elle que Galère avait été berger comme Pâris? Il est probable que cette allusion n'aurait pas été du goût du nouveau César.

Galeria Valeria, fille de Dioclétien et de Prisca, fut mariée à Galère Maximien l'an de Rome 1045, de J.-C. 292, au moment où son père venait de créer ce dernier César. L'existence de cette princesse fut malheureuse. En effet, après avoir subi l'hymen d'un homme grossier et féroce, elle se vit recherchée, après sa mort, par Maximin, qu'elle refusa, et qui se vengea de ce refus en la privant des honneurs dus à son rang, et en l'empêchant de se réunir à son père, qui vivait encore et la réclamait vainement. A la mort de Maximin, en 314 de J.-C., 1067 de Rome, Valeria se rendit à la cour de Licinius, à qui son mari l'avait recommandée en mourant; mais celui-ci la fit tuer, ainsi que le jeune Candidianus. Cet événement arriva l'an de J.-C. 315, de Rome 1068.

§ XLII. FLAVIUS VALERIUS SEVERUS.

N° 8.

IMPerator Caesar SEVERVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Sévère, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Sévère, lauré.

℞. FIDES MILITVM AVGG ET CAESS NN (*Augustorum et Cæsarum nostrorum*). *Fidélité des soldats de nos Augustes et de nos Césars.* La Fidélité, assise sur un trône, tenant les enseignes prétoriennes. Exergue : AQS. (*Aquileiæ signatum, frappé à Aquilée.*)

Moyen bronze. L'exemplaire a été doré.

Flavius Valerius Severus était né en Illyrie, d'une famille obscure : soldat grossier, comme Maximien Hercule et Galère, il ne dut le choix de ce dernier qu'à sa médiocrité même. L'an de Rome 1058, de J.-C 305, Galère le nomma César, ou plutôt obligea Maximien Hercule à revêtir Sévère de la pourpre impériale, au lieu de Maxence, propre fils de ce dernier. Sévère eut dans son partage l'Italie, l'Afrique et la Pannonie. L'année suivante, Constance Chlore étant mort, Galère déclara Sévère Auguste à sa place, et fit César Constantin, fils de Constance Chlore. A cette nouvelle, Maxence prend la pourpre dans la capitale de l'Empire qui se prononce pour lui; Sévère l'assiége, ainsi que son père Maximien Hercule, dans Rome; mais, abandonné par les siens, il se réfugie à Raveune, où, également abandonné, il tombe entre les mains de Maximien Hercule, qui le fait mourir avant que deux années entières se fussent écoulées depuis la cérémonie où lui-même l'avait revêtu de la pourpre. Sévère fut consul suffecte avec Maximin, l'an de Rome 1058, de J.-C. 305. On ne sait pas le nom de la femme de Flavius Valerius Severus. Il laissa un fils nommé Severianus, que Licinius fit tuer six ans après la mort de son père.

§ XLIII. MAXIMINUS DAZA.

N° 9.

MAXIMINVS AVGVSTVS. *Maximin, Auguste.* Buste à droite de Maximin, lauré.

℞. IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter conservateur.* Jupiter, debout, lauré, tourné à gauche, portant seulement un manteau sur l'épaule, tenant de la main droite le foudre, et s'appuyant de la gauche sur un sceptre. Exergue : SMN. (*Signum monetæ Nicomedensis, marque de la monnaie de Nicomédie*).

Denier d'or.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MAXIMIN.

AN DE ROME	DE J.-C.	
		Galerius Valerius Maximinus, surnommé Daza, naquit en Illyrie; il était fils de la sœur de Galère, et dans sa jeunesse il garda les troupeaux, comme l'avait fait son oncle. Tiré de cette humble situation par Galère, au moment où celui-ci venait d'être nommé César, le jeune Maximin, quoique sans mérite, passa rapidement par tous les grades.
1058	305	Dioclétien, obligé de se démettre de l'Empire par les violences

AN DE ROME	DE J.-C.	
		de Galère, est encore forcé de choisir pour César Maximin alors très-jeune et qu'il ne connaissait pas La Syrie et l'Egypte sont attribuées à Maximin César, qui est consul suffecte avec Sévère. (*V.* Panvinius, *Fasti Consulares*, p. 262.)
1060	307	Licinius ayant été déclaré Auguste par Galère, Maximin demanda le même titre, mais Galère le lui refusa; cependant, vaincu par son opiniâtreté, il changea le titre de César, porté par Sévère et Maximin, en celui de *Fils des Augustes*.
1061	308	Maximin, qui n'était pas satisfait de la condescendance de Galère, se fait proclamer Auguste par ses troupes; son oncle confirme malgré lui cette élévation
1064	311	A la mort de Galère, Maximin envahit les provinces de l'Asie qui étaient restées sous la dépendance immédiate de ce prince.
1066	313	Maximin fait la guerre à Licinius, mais il est vaincu dans une bataille donnée en Bithynie entre Héraclée et Hadrianopolis. Peu après, il s'empoisonne à Tarse, en Cilicie. Maximin Daza avait eu plusieurs enfans, mais l'histoire n'a pas conservé leurs noms, non plus que celui de sa femme. Toute sa famille fut massacrée après lui.

Nº 10.

MAXIMINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Maximin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Maximin, lauré.

℞. SOLE (sic) INVICTO. *Au Soleil invincible.* Apollon, debout, vêtu de la stola et du manteau, la tête radiée, la main droite levée, et portant une Victoire dans la gauche. Exergue, croissant et étoile, et les lettres : SMAZ. (*Sacra moneta Antiochena, monnaie sacrée d'Antioche, atelier ou série* 6.)

Denier d'or.

Nº 11.

MAXIMINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Maximin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Maximin, lauré.

℞. CONSVL Pater Patriae · PROCONSVL. *Consul, père de la patrie, proconsul.* L'empereur, diadémé, revêtu de l'habit consulaire, tenant de la main droite le globe, et de la gauche le sceptre. Exergue : SMAN. (*Sacra moneta Antiochena, monnaie sacrée d'Antioche.*)

Denier d'or.

Eckhel, *D. N. V.*, t. VIII, p. 54, décrit un autre denier d'or de Maximin, avec la même légende que celui qui nous occupe dans le commentaire; il dit avec raison qu'on chercherait vainement le nom de Maximin dans les listes des consuls, et il ajoute qu'il fut sans doute consul en Orient, distinction qui était fréquente à cette époque. Cependant, tel n'est point le cas; Maximin pouvait porter le titre de consul, car il avait été suffecte avec Sévère, l'an de Rome 1058, de J.-C. 305, comme nous l'avons remarqué plus haut dans le sommaire de la vie de ce prince.

§ XLIV. MAXENCE.

Nº 12.

MAXENTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Maxence, pieux, heureux, Auguste.* Buste de face de Maxence, la tête nue, revêtu du manteau impérial.

℞. TEMPORVM FELICITAS AVGvsti Nostri. *Bonheur de notre empereur.* La louve allaitant Romulus et Remus. Exergue : PR. (*Percussum Romæ, frappé à Rome.*)

Denier d'argent.

Le type de la louve fait sans doute allusion au nom de Romulus, fils de Maxence. C'est en ce sens que nous avons traduit la légende, considérant *temporum felicitas* comme un groupe inséparable et destiné à exprimer une seule idée, dont le génitif *Augusti nostri* devient l'attribut.

L'exécution des têtes de face sur les monnaies présente de sérieuses difficultés devant lesquelles n'ont point reculé les graveurs de la plus belle époque de l'art. Nous possédons de nombreux et admirables exemples de leur habileté dans ce genre sur les médailles de Clazomène, Amphipolis, Rhodes, Crotone, Syracuse, etc Il est vrai que souvent les artistes auteurs de ces médailles se sont permis de donner aux têtes qu'ils exécutaient ainsi un relief extraordinaire. Les graveurs des monnaies romaines, qui évitaient ces hauts reliefs, se sont abstenus des portraits de face jusqu'à Posthume. Les têtes de face que l'on a de ce dernier empereur et de Tetricus sont exécutées avec talent, et témoignent du bon état des arts dans la Gaule, dans la seconde moitié du troisième siècle. On ne peut en dire autant du portrait de Maxence que nous reproduisons : bien que l'aspect de cette tête de face ne manque pas d'une certaine fierté, la rudesse et le convenu du travail annoncent qu'on entre en pleine décadence, et prépare aux portraits de face d'un style barbare qui dominèrent dans le Bas-Empire.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE MAXENCE.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
		Marcus Aurelius Valerius Maxentius, était fils de Maximien Hercule et d'Eutropie; mais on a pensé qu'il avait été supposé par Eutropie, qui voulut s'assurer, par cet artifice, le moyen de gouverner son mari.
1058	305	Lorsque Maximien Hercule et Dioclétien cédèrent leurs titres d'Augustes à Galère et à Constance Chlore, Maxence fut négligé. Il était cependant le gendre de Galère; mais soit que Maximien ne fut pas certain de la légitimité de la naissance de Maxence, soit qu'il se défiât de son caractère, il consentit à l'élévation de Sévère et de Maximin.
1059	306	Mort de Constance Chlore; Constantin son fils est nommé César; Maxence, indigné de se voir encore oublié, soulève les prétoriens de Rome et se fait proclamer en même temps César et Auguste. Toutefois on doit supposer qu'il y eut un intervalle entre ces deux dignités, car il y a des médailles qui ne lui donnent que la première qualité. A cette nouvelle, Galère envoie Sévère en Italie pour soumettre le rebelle Dans ce péril, Maxence rappelle son père Maximien Hercule de sa solitude de la Lucanie, et lui fait reprendre à Rome son titre d'Auguste.
1060	307	Sévère assiége Maximien et Maxence dans Rome; mais ce dernier séduit les soldats de Sévère à prix d'or. Sévère, abandonné, se réfugie à Ravenne, et Maximien le fait tuer.
1061	308	Maxence, ne reconnaissant pas le consulat de Galère, se crée consul avec son fils Romulus.
1062	309	Maxence est consul pour la deuxième fois.
1063	310	Maximien attente à la vie de Constantin, qui, l'ayant convaincu de ce crime, le force à s'étrangler.
1064	311	Alexandre se fait proclamer empereur en Afrique; Maxence envoie quelques cohortes qui le défont facilement. Maxence, pour se venger de la facilité avec laquelle Carthage avait reconnu cet usurpateur, fait incendier cette ville, qui était alors une des plus riches et des plus belles de l'Empire, et triomphe ensuite à Rome de cette indigne victoire.
1065	312	Sous prétexte de venger la mort de son père, Maxence déclare la guerre à Constantin. Ce prince arrive en Italie, et, après quelques combats près de Turin et de Vérone, il parvient jusqu'au pont Milvius (Ponte-Mole), aux portes de Rome. La bataille s'engagea entre les deux armées, mais Maxence resta d'abord dans Rome, où il présidait aux jeux du Cirque. Les huées du peuple le contraignirent à rejoindre ses troupes; mais lorsqu'il arriva, une partie de son armée passait déjà du côté de Constantin. Lui-même, entraîné par les fuyards, fut précipité dans le Tibre, où il périt. Sa tête fut portée au triomphe de Constantin. Maxence avait eu de la fille de Galère, dont on ignore le nom, un fils nommé Romulus, mort jeune, et un autre qui paraît avoir péri avec son père.

Nº 13.

IMPerator Caesar MAXENTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Maxence, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Maxence, lauré.

℞. AETERNITAS AVGvsti Nostri. *Eternité de notre Auguste.* Les Dioscures, tenant leurs chevaux. Exergue : MOSTP.

Moyen bronze.

Le différent de cette pièce est un des plus difficiles à interpréter; peut-être doit-on le lire ainsi : *Moneta signata Thessalonicæ series* P; *monnaie frappée à Thessalonique, série* P. Thessalonique est toujours indiquée par un T simple : la marque ordinaire de Trèves est TR.

Le type du revers doit indiquer, sous les traits des Dioscures, les deux fils par lesquels Maxence espérait perpétuer sa dynastie.

§ XLV. ROMULUS.

Nº 14.

IMPerator MAXENTIVS DIVO ROMVLO NV FILIO. *L'empereur Maxence, au divin Romulus son fils.* Buste à droite de Romulus, la tête nue.

℞. AETERNAE MEMORIAE. *Pour éternelle mémoire.* Temple

tétrastyle à coupole ronde, fermé. Un aigle est posé sur le faîte. Exergue : PER. (*Percussum Romæ, frappé à Rome, série* E.)

Sur toutes les monnaies de Romulus, la lettre variable et qui désigne les diverses séries d'émission est toujours placée au centre de l'exergue.

Moyen bronze, exemplaire du cabinet de Modène.

Romulus, fils de Maxence et de la fille de Galère, fut César, deux fois consul avec son père, et mourut très-jeune pendant son second consulat. Son père le divinisa.

Les lettres NV, qui font partie des légendes de Romulus, n'ont pas été expliquées d'une manière satisfaisante; la dernière interprétation proposée par un anonyme dans le *Numismatic Journal*, t. I, p. 25, ne nous paraît pas résoudre la question. Pour arriver à cette solution, il est important de remarquer que les lettres NV se lisent sur toutes les médailles de Romulus, quelle que soit d'ailleurs la teneur de la légende. Ainsi nous trouvons tour à tour : DIVO ROMVLO NV BIS CONS, DIVO ROMVLO NV FILIO, DIVO ROMVLO NV CONS FILIO. Quant à la légende rapportée par Eckhel, d'après Banduri : DIVO ROMVLO NVB AVG, celui ci l'avait empruntée au recueil de Mezzabarba, rempli de tant de médailles suspectes. Aussi ne l'admettons-nous pas dans notre liste. Dans l'hypothèse de l'interprète anglais, *Nostræ urbis conservatori*, n'est pas plus admissible que *Nostræ urbis filio*. *Bis cons.* désigne nécessairement le double consulat dont Romulus avait été honoré pendant sa vie. *Cons.* indique simplement qu'il avait été consul. Dans l'usage de la langue latine, *Bis consul*, *Consul tertium*, n'indiquait pas que le personnage auquel ces titres étaient attribués était alors consul, mais qu'il avait été revêtu deux ou trois fois du consulat. Ainsi Hadrien fut désigné comme COS III depuis son troisième consulat jusqu'à la fin de sa vie. Il est vrai que les médailles de consécration du haut et du moyen Empire n'indiquent jamais les consulats du prince déifié. Mais, au temps de Maxence, l'ancien protocole n'était plus observé à la rigueur; et dans celui dont on faisait alors usage, outre l'invasion des titres qui dominaient pendant le Bas-Empire, nous remarquons plus d'arbitraire et de caprice individuel qu'à aucune autre époque. Nous ne devons donc pas nous étonner de voir Maxence rappeler aux Romains les deux consulats dont ils avaient honoré Romulus, malgré son extrême jeunesse; et cette mention ne me paraît pas en contradiction avec le mot DIVO, qui indique l'apothéose. Sur ce dernier point, je ferai remarquer que, dès le temps de Maxence, les progrès du christianisme avaient jeté de l'incertitude sur le vrai sens qu'on devait attribuer à l'adjectif *divin*. Les chrétiens désignaient ainsi, non des hommes divinisés, mais les bienheureux qui avaient reçu dans le ciel la récompense de leurs vertus. Ainsi, peu de temps après, Constantin le Grand, quoique chrétien, fut honoré du titre de *divus*, par ses fils, chrétiens comme lui. Il n'y a donc aucune témérité à supposer chez Maxence l'intention d'insister sur le caractère de l'apothéose qu'il avait décernée à son fils. Romulus pour lui était *divus*, comme dieu véritable, et non comme un saint du christianisme. Afin de ne laisser sur ce point aucune équivoque, Maxence ajouta le mot de *numen*, DIVO ROMVLO NVMINI, *au divin Romulus, vraiment dieu*. On jugera si cette conjecture doit être préférée à toutes celles qui ont été proposées jusqu'à ce jour.

L'anonyme anglais qui a disserté sur les médailles de Romulus propose de voir au revers des pièces de ce jeune prince le temple de Romulus, premier roi de Rome. Chez Maxence, en effet, l'intention de flatter le parti païen à Rome, sur lequel il s'appuyait principalement, n'a rien que de très-naturel, et le rapprochement des deux Romulus se présentait aussitôt dans cet ordre d'idées. Ce qui appuierait encore cette conjecture, c'est l'existence à Rome d'un temple circulaire de Romulus, peu différent de celui qu'on voit au revers de nos médailles. Mais sur un grand nombre de ces pièces, au lieu de l'édifice orné de colonnes qui rappellerait le temple de Romulus, on trouve un monument sépulcral à peu près du même genre que celui de Théodoric à Ravenne. Il est donc plus prudent de s'en tenir à l'idée d'un monument sépulcral en l'honneur du jeune Romulus, et quant à la différence qui existe dans la manière de le représenter, elle provient ou de ce que l'artiste a voulu exprimer en général l'idée de tombeau, sans relation avec un monument particulier, ou de ce que différens projets avaient été produits et mis en balance pour l'exécution du mausolée que Maxence destinait à son fils

P. S. Au moment de publier cette partie de notre travail, nous recevons une dissertation spéciale de M. Chassot de Florencourt sur l'inscription de notre médaille qui vient d'être publiée à Trèves sous ce titre : *Erklärung* der *räthselhaften Umschriften des Consecrations-Münzen des Romulus*. L'auteur de ce travail intéressant propose d'expliquer les deux lettres NV par ces mots : Nominis Venerandi, et il démontre en effet par la citation d'une inscription découverte dans le Cirque de Maxence à Rome, où la dédicace à Romulus est exprimée par ces mots : DIVO ROMVLO N · M · V., que les lettres N et V doivent être considérées comme les initiales de deux mots différens. M. de Florencourt propose de compléter les lettres isolées N · M · V. à l'aide des mots *Nominis Maxime Venerandi*, et il justifie en général son interprétation par le titre de Venerandae Memoriae attribué à Constantin le Grand par quelques monnaies. On pourrait concilier notre explication avec celle du docte interprète, en lisant sur les monnaies de Romulus : NVMINI VENERANDO, et sur l'inscription du Cirque de Maxence : NVMINI MAXIME VENERANDO.

§ XLVI. ALEXANDRE.

N° 15.

IMPerator ALEXANDER Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur Alexandre, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Alexandre, lauré.

℞. INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO. *Rome est invincible, et Carthage est heureuse.* Carthage, debout, tenant des épis et des fruits. Exergue : P. K. *Percussum Karthagine, frappée à Carthage.*

Moyen bronze.

Alexandre, qui paraît ici avec le titre d'Auguste, était vicaire du préfet du prétoire et commandait en Afrique pour Galère. Maxence voulant enlever cette riche province à ce dernier, y envoya des troupes, et fit demander à Alexandre de lui donner son fils en otage. Alexandre refusa. Maxence, irrité, dépêcha plusieurs émissaires chargés de lui ôter la vie. Les soldats l'ayant appris, se révoltèrent, et proclamèrent Alexandre empereur à Carthage, l'an de Rome 1061, de J.-C. 308. C'était un vieillard peu actif et d'une naissance obscure; les uns le font Phrygien, d'autres Pannonien; il ne sut pas résister aux soldats de Maxence, et l'an 1064, 311, son armée, composée de nouvelles recrues, fut mise en fuite, et lui-même pris et mis à mort.

PLANCHE LVII.

§ XLVII. LICINIUS PÈRE.

N° 1.

LICINIVS AVGvstvs OB Decennalia Vota FILII SVI. *Licinius Auguste, à l'occasion des vœux décennaux décrétés pour son fils.* Buste de face de Licinius, la tête nue, revêtu du manteau impérial.

℞. IOVI CONServatori LICINIi AVGvsti. *A Jupiter, conservateur de Licinius, Auguste.* Jupiter Nicéphore, assis, tenant un sceptre de la main gauche; à ses pieds, aigle tenant une couronne dans son bec. Sur la base du siége : SIC · X. / SIC · XX. Exergue : SMNΓ.

Denier d'or.

L'an de Rome 1070, de J.-C. 317, Licinius avait atteint la dixième année de son règne : la même année, son fils Licinius, âgé de vingt mois seulement, fut proclamé César. La médaille que nous publions fut frappée à l'occasion des vœux solennels qui accompagnèrent cet anniversaire décennal et l'élévation du jeune Licinius au rang de César. On dut alors, suivant l'usage, *former* (*suscipere*) des vœux pour dix ans en faveur du fils en même temps on *accomplit* (*solvere*) les vœux décennaux formés à l'avénement du père, et on renouvela ces vœux pour les dix années suivantes, par conséquent pour vingt ans. Ces diverses circonstances se trouvent succinctement exprimées par ces mots : SIC X (sous-entendu *vota*), SIC XX, tracés au bas de la figure de Jupiter. Le différent qui occupe l'exergue (*Sacra Moneta Nicomedensis, Series* Γ, *monnaie sacrée de Nicomédie, série* 3) ne laisse pas de doute sur le lieu où la pièce a été frappée.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE LICINIUS.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1016	263	Publius Flavius Claudius Galerius Valerius Licinianus Licinius naquit cette année, de simples paysans de l'Illyrie.
1050	297	Licinius se distingue dans la guerre contre Narsès, et est remarqué par Galère Maximien.
1060	307	Sévère ayant été mis à mort, Galère engage Dioclétien et Maximien à choisir pour Auguste Licinius. On suppose qu'on donna seulement la Pannonie et la Rhétie au nouvel empereur.
1063	310	Licinius reste neutre pendant les démêlés de Constantin et de Maxence.
1064	311	Galère Maximien meurt, et Licinius s'empare des provinces d'Europe qu'il gouvernait.
1066	313	Licinius épouse Flavia Constantia, sœur de Constantin. La même année, Maximin, qui lui avait déclaré la guerre, ayant été vaincu près d'Héraclée de Bithynie, et ayant trouvé à Tarse une mort misérable, l'Orient tout entier tombe au pouvoir de Licinius.
1067	314	La guerre est déclarée entre Constantin et Licinius, alors arbitres du monde. Après beaucoup de sang versé, la paix se fit par un arrangement qui donnait l'Orient, la Thrace et une partie de la Mœsie à Licinius, et tout le reste à Constantin.
1076	323	La paix est rompue par Licinius. Vaincu d'abord à Andrinople, puis dans les environs de Chalcédoine, il est obligé de se livrer à la merci du vainqueur, qui se contente d'abord de reléguer son ennemi à Thessalonique, puis, bientôt après, se repentant de sa clémence, le fait mettre à mort.

Licinius avait eu de sa femme, Flavia Constantia, un fils nommé aussi Licinius, qu'il associa à l'Empire. (Voyez au § suivant.)

N° 2.

IMPerator LICINIVS PIVS FELIX AVGvstvs. *L'empereur Licinius, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Licinius, armé, le casque en tête, portant au bras gauche son bouclier, et un javelot sur l'épaule droite.

℞. VOTA ORBIS ET VRBIS SENatvs ET Popvli Romani. *Vœux du monde et de la capitale, du sénat et du peuple romain.* Cippe sur une base carrée, au sommet de laquelle est un globe radié ou enflammé; sur le cippe, inscription effacée, à l'exception de la dernière ligne, qui se lit ainsi : FEL. Dans le champ, à gauche, L. Exergue : AQ. *Aquilée.*

Médaillon d'argent.

Ce médaillon inédit de Licinius correspond à une pièce semblable de Constantin le Grand, publiée par Eckhel dans son Catalogue du Musée de Vienne (t. II, p. 560). Le revers du médaillon de Constantin est le même que celui de la pièce de Licinius, à l'exception de l'objet difficile à déterminer (peut-être un globe céleste) qui surmonte le cippe sur cette dernière, et qui manque à l'autre. L'inscription du cippe diffère également, et très-probablement on lisait sur le médaillon de Licinius les mots que Morell (1) avait relevés sur un second médaillon de Constantin : XX · XXX · MVLtiPLICATA · FELiciter, c'est-à-dire . *Vœux pour vingt ans, multipliés pour trente ans; vive l'Empereur!* Nous ne saurions affirmer que l'L gravée dans le champ l'ait été pour rappeler le nom de Licinius, et indiquer que les vœux s'adressaient particulièrement à cet empereur. En tous cas, la communauté des types entre les collègues à l'Empire est un caractère constant de l'époque.

N° 3.

IMPerator LICINIVS AVGvstvs. *L'empereur Licinius, Auguste.* Buste à droite de Licinius, lauré.

℞. Domini Nostri LICINIi AVGVSTI. Dans une couronne : VOTis XX. *Pour les vœux de vingt ans de notre seigneur Licinius, Auguste.* Exergue, les lettres SA (*signatum Antiochiæ, frappé à Antioche*) et un signe monétaire composé du croissant de la lune et du disque radié du soleil.

Billon.

§ XLVIII. LICINIUS LE FILS.

N° 4.

Dominvs Noster VALerivs LICINIanvs LICINIVS NOBilissimvs Caesar. *Notre seigneur Valerius Licinianus Licinius, très-noble César.* Buste à droite de Licinius le jeune, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter conservateur.* Jupiter, debout, nu, tenant d'une main le globe, surmonté de la statue de la Victoire, et de l'autre s'appuyant sur son sceptre; à ses pieds, aigle tenant une couronne dans son bec. Exergue : SMNE. (*Sacra moneta Nicomedensis, series* E, *monnaie sacrée d'Antioche, série V.*)

Denier d'or.

L'époque à laquelle appartient notre médaille offre une singularité qu'on n'a pu jusqu'ici expliquer d'une manière satisfaisante. Le titre *Dominus noster*, attribué à Dioclétien et à Maximien Hercule après leur abdication, est renouvelé en faveur du jeune Licinius; mais les empereurs véritables s'abstiennent d'user directement de ce titre, à l'exception de Licinius le père, qui encore ne se le permet qu'au cas indirect, ou en compagnie de son fils. Ce titre de *maître*, qui répugnait à l'amour-propre des Romains, s'imposait ainsi peu à peu et par des essais de plus en plus directs. Voyez ce qu'Eckhel dit à ce sujet (*D. N.*, t. VIII, p. 67).

Galère, adopté par Dioclétien, hérita de lui le surnom de *Jovius :* il le transmit lui même à Licinius, et celui-ci en fit part à son fils. Nous trouvons de même le surnom d'*Herculius* héréditaire par adoption dans la ligne de Maximien Hercule. Jupiter Conservateur figure sur notre médaille comme protecteur direct des deux Licinius.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE DE LICINIUS JEUNE.

AN DE ROME.	DE J-C.	
1068	315	Naissance de Flavius Valerius Licinianus Licinius; il était fils de Licinius et de Flavia Constantia, sœur de Constantin le Grand.
1070	317	Licinius fils est déclaré César. Il a pour collègues ses cousins Crispus et Constantin II.
1072	319	Licinius fils est consul, à l'âge de quatre ans, avec Constantin le Grand, son oncle.
1076	323	Licinius fils est dépouillé de la pourpre après la mort de son père.
1079	326	On croit que ce fût cette année que Constantin fit mettre à mort son neveu, alors âgé de huit ans.

N° 5.

LICINIVS IVNior NOBilissimvs CAESar. *Licinius jeune, très-noble César.* Buste à gauche de Licinius fils, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. CAESARVM NOSTRORVM. Dans une couronne, VOTis V. *Pour les vœux quinquennaux formés en faveur de nos Césars.* Exergue : TSEVI.

Billon argenté.

Le sens du différent est très-incertain; peut-être faut-il lire : *Thessalonicæ, seu Tarsi, series VI, à Thessalonique*, ou à *Tarse, série VI.*

Parmi les princes qui parurent temporairement sur le trône à l'époque de Licinius, il faut compter un Valens, que Licinius s'associa avec le titre d'Auguste, lors de sa première rupture avec Constantin, l'an de J.-C. 314, mais qu'il sacrifia bientôt par suite de sa réconciliation avec son rival. Valens, déchu du rang suprême, perdit en même temps la vie. On trouve dans le Catalogue de d'Ennery la mention d'un petit bronze de *C. Aur. Val. Valens* frappé à Alexandrie, et attribué par Eckhel au collègue de Licinius. Mais M. Mionnet a rangé avec raison parmi les *médailles suspectes* une pièce avec légende latine, frappée à Alexandrie dans un temps où l'usage de la langue grecque avait prévalu sur les monnaies Ce seul motif suffirait pour jeter des doutes sur l'authenticité du *Valens* du Cabinet d'Ennery, que, du reste, on n'a pas revu.

§ XLIX. MARTINIANUS.

N° 6.

Domino Nostro Marco MARTINIANO Pio Felici AVGvsto. *A notre seigneur Marc Martinien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Martinien, la tête ceinte de la couronne radiée, revêtu du paludamentum.

℞. IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter conservateur.* Jupiter, debout, tenant une statue de la Victoire, et s'appuyant sur un long sceptre; à ses pieds, à gauche, un aigle; à droite, un captif assis. Dans le champ : X. Exergue : SMNB. (*Sacra moneta Nicomedensis, series II, monnaie sacrée de Nicomédie, série II.*)

Petit bronze.

Marcus Martinianus était *maître des offices* de Licinius. Lorsque la guerre s'alluma pour la seconde fois entre ce prince et son beau-frère Constantin, l'an de Rome 1076, de J.-C. 323, il éleva le maître des offices à la dignité de César et d'Auguste. Martinianus ne jouit pas longtemps de cet honneur; il fut tué par ordre de Constantin

Les chiffres qu'on lit dans le champ du revers de la médaille de Martinien se retrouvent identiquement sur des pièces semblables des deux Licinius, et qui appartiennent à la même émission. On ignore complétement la signification de ces chiffres; peut-être indiquent-ils une monnaie de compte. Voyez, sur ce sujet jusqu'ici peu exploré, la Lettre numismatique du baron Marchant *sur le système monétaire de Dioclétien.*

(1) *Specim. rei num.*, p. 80.

CHAPITRE VII.

EMPIRE DE CONSTANTIN.

§ I. CONSTANTIN DIT LE GRAND.

N° 7.

CONSTANTINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constantin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche d'un Constantin, lauré, nu, le baudrier sur l'épaule, tenant un bouclier de la main gauche et un javelot de la main droite.

℞. VICTORIA AVGG ET CAESS NN (*Augustorum et Cæsarum nostrorum*). *Victoire de nos Augustes et de nos Césars.* La Victoire, assise sur un amas d'armes, tenant un bouclier sur lequel on lit, VOTis XX. *Pour les vœux de vingt années.* En face d'elle, un trophée; au pied du trophée, un Barbare. Exergue : SMKE. (*Sacra moneta Carthaginensis, series V, monnaie sacrée de Carthage, série V.*)

Denier d'or.

Il est très-difficile de distinguer les monnaies qui appartiennnent à Constantin jeune, *Auguste*, de celles de son père : Eckhel a attribué au fils un denier d'or avec la légende FLavivs CLavdivs CONSTANTINVS Pivs Felix AVGvstvs, ayant pour tout revers les trois lettres SIS, initiales de *Siscia*, ville de la Pannonie. Constantin le Grand n'a jamais pris, en effet, sur ses monnaies, le nom de *Claudius*, et d'ailleurs la figure que Pellerin (*Mel.*, t. I, pl. V, n° 8) a donnée de cette médaille rappelle tout à fait l'effigie de Constantin le jeune. D'après ce dernier motif, j'attribuerais sans hésitation la médaille que nous reproduisons sous notre n° 1 au jeune Constantin. Quoique la fabrique en soit très-belle pour le temps, on n'y retrouve aucun des traits du père, et la ligne droite du nez nous paraît surtout caractéristique de son fils. On remarquera d'ailleurs l'analogie du droit avec celui des deniers d'or de Crispus (voyez pl. LVIII, n° 4), et nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un ajustement semblable appliqué aux monnaies de Constantin le Grand. Si l'on adopte notre opinion, on devra reconnaître dans les *Césars* mentionnés au revers de la médaille, Delmatius et Hannibalianus, qui ne survécurent que fort peu de temps à Constantin Ier; la pièce aurait donc été frappée immédiatement après la mort de ce dernier.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CONSTANTIN LE GRAND.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1027	274	Naissance de Flavius Galerius Valerius Constantinus, à Naïssus, en Dardanie; il était fils de Constance Chlore et de Sainte-Hélène.
1045	292	Dioclétien ayant envoyé son père, alors César, dans les Gaules, retient près de lui le jeune Constantin comme otage.
1058	305	Abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule. Constance Chlore est proclamé Auguste Galère Maximien retient Constantin auprès de lui, et lui tend plusieurs embûches pour l'empêcher de rejoindre son père.
1059	306	Constantin s'échappe de Nicomédie et rejoint son père dans la Bretagne. Constance Chlore étant mort peu de temps après, l'armée, le même jour, nomme son fils Auguste. Galère, qui s'attribuait la suprématie sur ses collègues, parce qu'il était le successeur de Dioclétien, ne voulut pas reconnaitre Constantin pour Auguste; mais, n'osant pas résister ouvertement au vœu de l'armée, il le déclara César. Les provinces de son père, c'est-à-dire les Gaules et la Bretagne, sont confiées à Constantin. Sévère César est nommé Auguste à la place de Constance Chlore par Galère. La même année, Maxence se déclare Auguste à Rome, et rend la pourpre à son père, Maximien Hercule. Constantin bat les Francs et les Bructères, et commence un pont de pierre sur le Rhin.
1060	307	Constantin, consul pour la première fois. Maximien Hercule, après avoir fait tuer Sévère, part pour la Gaule, et là, voulant se rendre Constantin favorable, il lui donne en mariage sa fille Fausta, et le déclare Auguste. Galère, n'acceptant pas ce choix, nomme Licinius Auguste à la place de Sèvère.
1061	308	Maximin force Galère à l'accepter pour Auguste; en même temps Galère consent à accorder ce titre à Constantin, qui dès lors est reconnu comme Auguste dans tout l'Empire. On comptait alors six Augustes : Maximien Hercule, Galère Maximien, Constantin, Maximin Daza, Licinius et Maxence.
1063	310	Constantin ayant acquis la preuve de la trahison de Maximien Hercule, le punit de mort. (Voyez plus haut *Maximien Hercule*, pag. 112.) Il poursuit la guerre contre les Allemands.
1064	311	Mort de Galère Maximien. Licinius et Maximin se partagent ses provinces Constantin se prépare à faire la guerre à Maxence, qui renverse ses statues à Rome. Pour se faire un allié, il fiance sa sœur Constantia à Licinius. On place dans cette année le miracle du *signe de la croix*, vu par Constantin dans l'air, avec ces mots : *Hoc signo vinces.*
1065	312	Constantin bat les généraux de Maxence près de Turin, puis à Vérone, et enfin, dans un dernier combat, il bat Maxence lui-même, qui est précipité dans le Tibre. La guerre terminée, Constantin entre en triomphateur dans la ville. Les *indictions* commencent cette année.
1066	313	Licinius bat Maximin, qui meurt à Tarse peu après, et le laisse maître de tout l'Orient.
1067	314	Guerre entre Licinius et Constantin. Après des alternatives de succès et de revers, les deux rivaux font la paix et partagent le monde romain; Licinius a l'Orient avec la Thrace et la Mœsie, Constantin tout le reste de l'Empire.
1068	316	Crispus et Constantin, fils de Constantin, et Licinius, fils de Licinius, sont proclamés Césars.
1072	321	Guerre contre les Sarmates.
1076	323	Nouvelle guerre avec Licinius. Celui-ci est vaincu et se rend à la discrétion du vainqueur, qui le relègue d'abord à Thessalonique, puis, peu de temps après, le fait mettre à mort
1078	325	Constantin, seul maître de l'Empire, commence à persécuter les païens, renverse leurs temples, et les remplace par des édifices consacrés au culte du vrai Dieu, assiste au concile de Nicée, et s'occupe de la question de fixer la célébration de la Pâque.
1079	326	Constantin part pour Rome, et, après un court séjour dans la capitale de l'Empire, il passe dans la Pannonie. Il ne devait plus revoir Rome. Il fait tuer Crispus, fils de sa première femme Minervina, et, peu de mois après, sa seconde femme, Fausta. Il commence à construire Constantinople.
1083	330	Consécration solennelle de la ville de Constantinople. C'est à cette cérémonie que l'on rapporte les nombreuses médailles avec l'inscription *Constantinopolis*.
1085	332	L'empereur bat les Goths, qui faisaient la guerre aux Sarmates, alliés de l'Empire. Les Sarmates, délivrés de leurs ennemis, font des excursions sur les terres de l'Empire; l'empereur les combat en personne et les repousse loin du Danube.
1088	335	Il partage l'Empire entre ses fils et ses neveux, fils de son frère Dalmatius.
1090	337	Au milieu des préparatifs qu'il faisait pour porter la guerre dans les Etats de Sapor II, roi de Perse, Constantin meurt le 22 mai, à l'âge de soixante-quatre ans.

Constantin avait épousé deux femmes : 1° Minervina, mère de Crispus, que quelques-uns croient avoir été seulement sa concubine, et dont on n'a pas de médailles; 2° Fausta, fille de Maximien Hercule, qui lui donna Constantin II, Constance II, Constant Ier, et trois filles : 1° Constantine, mariée d'abord à son cousin Hannibalien, fils de Dalmatius, puis à Constantius Gallus; 2° Constantia, femme de Licinius; 3° Fl. Julie Hélène, mariée à Julien.

Mongez, *Iconog. romaine*, t. IV, p. 161, a donné tous ces enfans à Minervina, c'est une erreur échappée à ce savant : nous ne la rappelons ici que pour prévenir nos lecteurs qui pourraient comparer nos assertions avec les siennes, et s'étonner de cette différence.

N° 8.

CONSTANTINVS AVGvstvs. *Constantin Auguste.* Buste à droite de Constantin, armé, revêtu du paludamentum. Une couronne de laurier est sculptée sur son casque.

℞. VICTORIAE LAETAE PRINCIPIS PERPetvi. *Victoires de notre prince, répandant la joie; puisse-t-il régner longtemps* (1) ! Deux Victoires, soutenant un bouclier posé sur un cippe; on lit sur le bouclier : VOTis X. *Pour les vœux décennaux.* Exergue : PR. (*Percussum Romæ, frappé à Rome.*)

Denier d'or du module inférieur.

(1) Cette légende ne peut se traduire littéralement; on a besoin d'une paraphrase pour en faire comprendre le sens.

N° 9.

CONSTANTINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constantin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constantin; lauré.

℞. VIRTVS AVGVSTI. *Valeur de l'empereur.* Lion mar-

chant à gauche. Dans le champ, massue. Exergue : TARL. (*Trullum Arelatense?* les restes du *Trullum*, ou palais impérial d'Arles, portent encore le nom de *Trouille*.)

Denier d'or.

N° 10.

CONSTANTINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constantin, pieux, heureux, Auguste*. Buste à droite de Constantin, lauré.

℞. IOVI CONSERVATORI AVGG. (Avgvstorvm.) *A Jupiter, conservateur des empereurs*. Jupiter, nu, lauré, debout, tenant un globe surmonté d'une Victoire de la main droite, et son sceptre, sur lequel il s'appuie de la main gauche; à ses pieds, l'aigle. Dans le champ, astre. Exergue : SNN. (*Sacra moneta Nicomedensis, la monnaie sacrée de Nicomédie*); puis deux points, indiquant sans doute la seconde série d'émission.

Denier d'or.

Cette pièce, qui reproduit inexactement les traits de Constantin, a sans doute été frappée par l'autorité de Galère Maximien ou de Licinius, à l'époque où ces empereurs avaient accepté Constantin pour collègue.

N° 11.

CONSTANTINVS MAXimvs AVGvstvs. *Constantin, très-grand, Auguste*. Buste à droite de Constantin, coiffé d'un diadème orné de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. GAVDIVM AVGVSTI NOSTRI. *Joie de notre Auguste*. Deux génies tenant des guirlandes de fleurs. Exergue : CONS. (*Constantinople, à Constantinople*.)

Médaillon d'or.

Ce médaillon, encore inédit, est un de ceux qui furent découverts à Cherbourg et cédés au Cabinet du Roi en 1783. Sur le luxe des parures de Constantin, et sur son regard dirigé vers le ciel, voyez Eckhel, *D. N.*, t. VIII, p. 79 et 80.

La légende du revers de notre médaillon fait allusion à la satisfaction que devait causer à l'empereur sa nombreuse postérité. Les deux *génies* portent *trois* guirlandes qui doivent répondre aux *trois fils* issus de son second mariage, Constantin, Constant et Constance. Sur d'autres monumens, les trois jeunes Césars sont indiqués par trois épis, ou même par leur triple effigie, comme sur le médaillon d'argent qui suit. On remarquera l'intention évidente de *chasteté* suivant laquelle l'artiste a disposé les guirlandes : c'est une trace de l'influence des idées chrétiennes.

N° 12.

CONSTANTINVS MAXimvs AVGvstvs. *Constantin, très-grand, Auguste*. Buste à droite de Constantin le Grand, lauré; il est revêtu du paludamentum.

℞. FELICITAS ROMANORVM. *Félicité des Romains*. Sous une voûte soutenue par deux colonnes corinthiennes, les trois Césars, Constantin, Constantin le jeune et Constance II, la tête nue, revêtus du paludamentum et appuyés sur de longs sceptres. Exergue : SIRMii (*à Sirmium*).

Médaillon d'argent.

N° 13.

CONSTANTINVS MAXimvs AVGvstvs. *Constantin, très-grand, Auguste*. Buste à droite de Constantin le Grand, avec un diadème orné de pierres précieuses et de feuilles de laurier, revêtu du paludamentum.

℞. GLORIA SAECVLI VIRTVS CAESS. (Cæsarum.) *La valeur des Césars est la gloire du siècle*. Constantin, revêtu du paludamentum, portant un trophée, et offrant un globe surmonté d'un phénix à l'empereur assis sur une cuirasse, demi-nu, et s'appuyant sur un long sceptre; aux pieds du César, une panthère. Exergue : PR. (*Percussum Romæ, frappé à Rome*.)

Médaillon de bronze.

Eckhel n'a point mentionné ce médaillon, sur lequel Buonarotti (*Medagl. ant.*, p. 390) a fait un docte commentaire, sans cependant résoudre toutes les difficultés que soulève ce monument. Le César qui porte le trophée est pour nous indubitablement Constance II : nous reconnaissons ici les traits de ce prince ; le trophée qu'il porte, surmonté d'un bonnet phrygien, indique une victoire remportée sur les peuples de l'Orient, et Constance est le seul des fils de Constantin qui ait été chargé, deux ans avant la mort de son père, d'une expédition contre les Parthes. Le pluriel CAESARVM indique, il est vrai, plusieurs Césars; mais, suivant un usage déjà ancien à l'époque de Constantin, il est probable que les actions d'un César furent communiquées à l'autre. On peut encore fournir une explication plus précise de ce pluriel. Constantin le jeune, cinq ans avant l'expédition de Constance, avait remporté une grande victoire sur les Goths ; c'est probablement ce prince que la légende associé ici à son frère. La panthère indique sans doute les jeux célébrés avec les animaux que Constance avait rapportés de son expédition en Orient : on remarquera que le jeune prince a le pied posé sur la queue de l'animal, dont la gueule est entr'ouverte comme pour crier : c'est en effet en agissant sur la queue qu'on dompte les bêtes féroces. Quant au *phénix*, Buonarotti rappelle avec raison que ce symbole de rénovation avait été adopté par les premiers chrétiens, ce qui doit nous expliquer pourquoi on le rencontre sur un monument des dernières années du règne de Constantin. Il cite même un passage de Jean de Salisbury, auteur du XIIIe siècle, suivant lequel le *phénix* se serait montré lors de la fondation de Constantinople. A quel auteur plus ancien Jean de Salisbury avait-il emprunté ce renseignement? C'est ce que nous n'avons pu vérifier.

PLANCHE LVIII.

N° 1.

CONSTANTINVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constantin, pieux, heureux, Auguste*. Buste à droite de Constantin, lauré, revêtu de la *tunica palmata* et du *laticlave*, tenant le sceptre consulaire terminé par un aigle.

℞. SALVS ET SPES REIPVBLICAE. *Salut et espoir de la république*. Constantin, assis sur un trône élevé, ayant les pieds posés sur un scabellum, la main droite levée, et tenant un globe dans la main gauche. La tête de l'empereur est entourée d'un nimbe. Les deux fils du prince sont debout aux côtés du trône, tous deux appuyés sur un sceptre et revêtus du paludamentum. Exergue : PR. (*Percussum Romæ, frappé à Rome*.)

Médaillon de bronze.

Le nimbe paraît pour la première fois sur les monnaies de Constantin. Eckhel (t. VIII, p. 504) cite, d'après le *Specimen rei universæ numariæ*, de Morell, un denier de Constantin portant au droit la face de ce prince entourée d'un nimbe. Le revers porte pour légende : GAVDIVM ROMANORVM, et on lit à l'exergue : FRANC ET ALAMAN TR. Cette curieuse pièce était alors dans le cabinet des comtes de Schwarzburg; nous ignorons si elle existe encore; elle n'est pas mentionnée dans l'ouvrage de Mionnet

Ce denier était pour Eckhel le point de départ du type du nimbe; notre médaillon, qu'Eckhel n'a point connu, vient confirmer l'authenticité de la pièce publiée par Morell. Quant à la signification du nimbe, elle n'est point autre que celle de la couronne radiée ; c'est une transformation de ce symbole d'éternité et d'intelligence divine. Le nimbe, qui fut d'abord une flatterie pour les empereurs, devint plus tard un symbole de sainteté, et il fut appliqué au Christ lui-même, à la Vierge, aux anges et aux saints.

§ II. FAUSTA.

N° 2 (3 de la planche).

FLAVia MAXima FAVSTA AVGvsta. *Flavia Maxima, Auguste*. Buste à droite de Fausta, la tête nue. On distingue sa robe et l'attache de son manteau.

℞. SALVS REIPVBLICAE. *Salut de la république*. Femme allaitant deux enfans. Exergue : PT. (*Percussum Thessalonicæ, frappé à Thessalonique*.) Un croissant ou un autre symbole entre les deux lettres.

Denier d'or.

Flavia Maxima Fausta était fille de Maximien Hercule et d'Eutropie, sœur de Maxence et seconde femme de Constantin le Grand. Elle l'épousa l'an de Rome 1060, de J.-C. 307. Elle mourut l'an 1079 de Rome, de J.-C. 326, étouffée dans un bain chaud, par l'ordre de son mari, pour avoir causé la mort de Crispus, en l'accusant faussement de projets incestueux ou de révolte

N° 3 (4 de la planche).

FLAVIA MAXIMA FAVSTA AVGVSTA. *Flavia Maxima Fausta, Auguste.* Buste à droite de Fausta, diadémée.

℞. PIETAS AVGVSTAE. *Piété de l'impératrice.* Fausta, debout, portant un enfant sur le bras gauche, et offrant de la main droite un objet indistinct à un autre enfant, qui, debout à ses pieds, lui tend les mains.

Médaillon de bronze.

§ III. CRISPUS.

N° 4 (5 de la planche).

FLAVIVS IVLIVS CRISPVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Julius Crispus, très-noble César.* Buste à gauche de Crispus, lauré, nu, le baudrier sur l'épaule, portant au bras gauche un bouclier et tenant un javelot de la main droite.

℞. CONCORDIA AVGGNN. (*Augustorum nostrorum.*) *Concorde de nos Augustes* (Constantin le Grand et Licinius). La Concorde, assise sur un trône, tenant d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un caducée. Exergue : SNND (pour : *Sacra moneta Nicomedensis, séries II, monnaie sacrée de Nicomédie, série II.*)

Denier d'or.

Cette pièce, dont le droit est d'un assez bon travail, offre un revers barbare; les lettres de la légende sont mal formées, et on les devine plutôt qu'on ne les lit. La femme, assise, touche à peine le siége; on la croirait plutôt agenouillée qu'assise.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CRISPUS.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1053	300	Naissance de Flavius Julius Crispus, fils de Constantin et de Minervine; il était l'aîné des fils de cet empereur. Selon saint Jérôme, Crispus eut pour instituteur Lactance
1070	317	Crispus est déclaré César en même temps que son frère Constantin II et son cousin Licinius
1071	318	Crispus César est consul Il défait les Francs.
1076	323	Il défait les généraux de Licinius dans une bataille navale livrée dans l'Hellespont.
1079	326	Son père Constantin le fait tuer, sur les instigations de Fausta. (Voyez dans la Vie de Fausta)

N° 5 (6 de la planche).

FLAVIVS IVLIVS CRISPVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Julius Crispus, très-noble César.* Buste à droite de Crispus, lauré.

℞. GAVDIVM ROMANORVM. *Joie des Romains.* Un captif, revêtu du costume national, assis au pied d'un trophée. Exergue : ALAMANNIA.

Denier d'or.

Les *Alamanni* portaient-ils le bonnet phrygien comme les Orientaux? Peut-être n'avons-nous ici sous les yeux qu'une ancienne figure de la *Parthie*, appliquée sans beaucoup de discernement à l'*Alamannie*.

N° 6 (7 de la planche).

FLAVIVS IVLIVS CRISPVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Julius Crispus, très-noble César.* Buste à droite de Crispus, lauré, portant au bras gauche un bouclier sur lequel on distingue la louve de Rome, et tenant un javelot de la main droite.

℞. MONETAE CAESARVM. *Monnaies des Césars.* Les trois Monnaies, comme au n° 8, pl. XLV.

Médaillon de bronze.

Cette légende : *Monetae Caesarum*, appliquée aux trois Monnaies, n'a pas été mentionnée par Eckhel; nous ne croyons pas qu'il en existe un autre exemple. Les Césars dont il est ici question sont, Crispus, Constantin II et Licinius le jeune. Tous trois furent proclamés l'an de J.-C. 317.

§ IV. DELMATIUS.

N° 7 (8 de la planche).

FLAVIVS DELMATIVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Delmatius, très-noble César.* Buste à droite de Delmatius, diadémé, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au prince de la jeunesse.* Delmatius, la tête nue, revêtu du paludamentum, tenant une enseigne et un sceptre; derrière lui, deux autres enseignes. Exergue : TSE. (*Thessalonicæ signatum, series V, frappé à Thessalonique, série V.*)

Denier d'or.

Flavius Julius Delmatius ou Dalmatius, car on trouve ce nom écrit de ces deux manières, était fils de Delmatius, frère de Constantin, qui avait été censeur, et frère d'Hannibalien. Constantin, qui chérissait ses neveux, fit Delmatius consul, l'an de Rome 1086, de J. C. 333, et, deux ans après, le déclara César. Delmatius anéantit la rébellion de Calocerus, qui fut fait prisonnier dans l'île de Chypre, et brûlé vif. Dans le partage de l'Empire fait par Constantin, Delmatius eut la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe, mais après la mort de son oncle, il fut tué par les soldats, qui prétendirent ne vouloir obéir qu'aux fils et non aux neveux de Constantin.

N° 8 (9 de la planche).

FLAVIVS DELMATIVS NOBILISSIMVS CAESAR. *Flavius Delmatius, très-noble César.* Buste à droite de Delmatius, lauré.

℞. GLORIA EXERCITVS. *Gloire de l'armée.* Deux personnages debout et casqués, sans doute Delmatius et son frère, appuyés sur leurs lances; au milieu d'eux, une enseigne. Exergue effacée.

Petit bronze saucé, module du quinaire.

§ V. HANNIBALIEN.

N° 9 (10 de la planche).

FLAVIO HANNIBALIANO REGI. *A Flavius Hannibalien, roi.* Buste à droite d'Hannibalien, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. SECVRITAS PVBLICA. *Sécurité publique.* Fleuve couché, appuyé sur une urne, tenant un bâton à la main; à droite, roseau. Exergue : CONS. (*Constantinopoli signatum, frappé à Constantinople.*)

Petit bronze, module du quinaire.

Le fleuve du revers de cette médaille doit être l'*Euphrate*, qui couvrait la frontière orientale de l'Empire romain, confiée aux armes d'Hannibalien.

Sur l'époque de la fabrication de ce petit bronze et du précédent, voy. pl. LVI, n° 5

Flavius Hannibalianus était frère de Delmatius, et, comme lui, neveu de Constantin, qui lui donna d'abord le titre de *très-noble*. Puis, après lui avoir accordé sa fille aînée Constantine en mariage, il lui donna le titre de roi, inusité et tout à fait nouveau dans la famille des Césars; il lui assigna pour royaume le Pont. A la mort de Constantin, Hannibalien subit le même sort que son frère, il fut tué par les soldats révoltés, l'an de Rome 1090, de J.-C. 337. Sa femme Constantine, fille de Constantin le Grand, avait été décorée par celui-ci du diadème et du titre d'Auguste.

N° 10 (11 de la planche).

FLAVIVS CLAVDIVS CONSTANTINVS PIVS FELIX AVGVSTVS.

Flavius Claudius Constantin, pieux, heureux, Auguste. Buste de Constantin, diadémé, tourné à droite, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIA DD NN (*dominorum nostrorum*) AVGG. (*Augustorum.*) *Victoire de nos seigneurs les Augustes.* Victoire marchant à gauche, portant une palme d'une main et un trophée de l'autre. Exergue : TES. (*Thessalonique.*)

Denier d'or.

Les traits de l'effigie gravée sur cette pièce avec le titre d'Auguste nous paraissent indiquer Constantin le jeune : nous avons déjà vu ce prince avec le titre d'Auguste sur un denier d'or de la planche LVII, nº 7. (Voyez au *Supplément*, les médaillons d'or de Constantin le jeune.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CONSTANTIN II.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1069	316	Flavius Claudius Julius Constantinus, fils aîné de Constantin et de Fausta, naît à Arles.
1070	317	Constantin le jeune est déclaré César avec son frère Crispus et son cousin Licinius le jeune.
1073	320	Constantin le jeune consul avec son père.
1074	321	Consul pour la seconde fois
1077	324	Consul pour la troisième fois.
1082	329	Consul pour la quatrième fois
1088	335	Constantin partage l'Empire entre ses fils ; il donne à l'aîné la Bretagne, la Gaule et l'Espagne, c'est-à dire les provinces qu'il avait d'abord gouvernées lui-même.
1090	337	Constantin Ier étant mort, Constantin II devient Auguste, ainsi que ses frères
1093	340	Peu après, Delmatius et Hannibalien ayant été tués, et un nouveau partage des provinces opéré, Constantin, sous le prétexte qu'il lui en était dû plus qu'à son frère Constant, envahit ces provinces, mais il est vaincu et tué par les généraux de Constant, près d'Aquilée.

Nº 11 (12 de la planche).

CONSTANTINVS IVNIOR CAESar. *Constantin le jeune, César.* Buste à droite de Constantin II, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIA CONSTANTINI AVGvsti. *Victoire de Constantin, Auguste.* Victoire assise sur une cuirasse, et tenant un bouclier sur lequel on distingue : VOTis X, XX. (*Pour les vœux décennaux, renouvelés pour vingt ans.*)

Médaillon de bronze.

Cette pièce a été fortement retouchée, surtout au droit : la tête et la fin de la légende sont entièrement refaites. En aucun cas, la barbe, légèrement indiquée, n'a pu exister sur le monument original. Comme le revers se rapporte à Constantin le Grand, il n'est pas impossible que la tête de cet empereur ait été celle du droit, et qu'on ait buriné IVN · NOB CAES · à la place de MAX · AVG ·

§ VI. CONSTANTIN II.

Nº 12.

CAESAR. Buste à droite de Constantin II, lauré.

℟. Dans une couronne d'olivier XX (sous-entendu *votis*). *Pour les vœux de vingt ans.* Exergue : AQ. (*Aquileiæ, à Aquilée.*)

Médaillon d'argent.

Ce n'est que par conjecture qu'on attribue ce médaillon à Constantin le jeune. L'art était déjà tombé, à cette époque, dans une telle décadence, que les traits iconographiques peuvent à peine servir de guide. Il n'est donc pas impossible que cette pièce ait appartenu à Constant ou à Constance.

Banduri (t. II, p. 418) et Eckhel (*D. N.*, t. VIII, p. 126) donnent ce médaillon à Constantius Gallus.

PLANCHE LIX.

§ VII. CONSTANT.

Nº 1.

FLavivs IVLivs CONSTANS PERPetvvs AVGvstvs. *Flavius Julius Constant, Auguste pour toujours.* Buste à droite de Constant, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. VICTORIA AVGVSTORVM. *Victoire des empereurs.* La Victoire courant à gauche, et foulant aux pieds la figure terrassée de la *Germanie* ou *Alamannie;* elle tient de la main gauche une palme et un trophée, et de la main droite une couronne dans laquelle on lit : XXV. (*Pour des vœux de vingt cinq ans*). Exergue : SMNS. (*Sacra moneta Nicomedensis, séries VI*), *monnaie sacrée de Nicomédie, série VI.*)

Denier d'or.

La formule des vœux pour *vingt cinq* ans a paru inexplicable à Eckhel (*D. N.*, t. VIII, p. 112).

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CONSTANT.

AN DE ROME	DE J.-C.	
		Flavius Julius Constant était le dernier des fils de Constantin le Grand et de Fausta. On ignore l'année de sa naissance
1086	333	Constant est déclaré César par son père.
1088	335	Dans le partage que Constantin fait de l'Empire, Constant obtient l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique.
1090	337	A la mort de Constantin, Constant est appelé Auguste, ainsi que ses frères.
1093	340	Constantin II attaque Constant, auquel il demandait la cession de l'Italie et de l'Afrique. Les généraux de Constant défont l'armée de Constantin II, qui est tué. Constant est maître de tout l'Occident.
1093	340	Guerres avec les Francs.
1094	341	
1095	342	
1096	343	Séjour à Boulogne-sur-Mer. Expédition dans la Grande-Bretagne.
1103	350	Magnence se fait proclamer Auguste dans la Gaule, et dans les Pyrénées fait tomber Constant dans une embûche où il trouve la mort.

Nº 2.

FLavivs IVLivs CONSTANS Pivs Felix AVGvstvs. *Flavius Julius Constant, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constant, diadémé, revêtu du paludamentum.

℟. TRIVMFATOR GENTIVM BARBARARVM. *Triomphateur des nations barbares.* Constant, debout, lauré, revêtu du paludamentum, tenant un javelot la pointe en bas, et de l'autre main un labarum qui porte le monogramme du Christ, un X et un P formant une croix. Exergue : SIS (*Siscia*).

Médaillon d'argent.

Le monogramme du Christ paraît ici pour la première fois sur nos planches, mais on le trouve déjà sur les petits bronzes de Constantin le Grand

Nº 3.

CONSTANS Pivs Felix AVGvstvs. *Constant, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Constant, lauré.

℟. BONONIA OCEANENsis. *Boulogne-sur-Mer.* L'empereur, le casque en tête, revêtu du paludamentum, le bouclier au bras gauche, debout sur une galère, dans l'attitude du combat ; à la poupe, le pilote dirigeant le gouvernail ; la *dunette* ou *habitacle* de l'empereur et deux enseignes ; à la proue, deux rameurs, la Victoire portant une couronne et une palme. Un triton dans les flots paraît soutenir le navire.

Médaillon de bronze.

Ce rare et précieux médaillon a pour nous un intérêt particulier, puisqu'il porte le nom d'une des villes de la Gaule. Eckhel ne l'a connu que d'après les ouvrages de Banduri et de Tanini, et même, par une distraction bien rare chez cet écrivain, il n'a pas suivi la description fort exacte de Tanini, et, au lieu de voir l'empereur sur la galère, il parle d'une femme.

Ce médaillon fut frappé sans doute pour rappeler une expédition de Constant dans la Grande-Bretagne; Boulogne, nommé *Gessoriacum* avant l'époque de Constantin, était le port où s'embarquaient les empereurs pour passer dans cette province reculée de leur empire; c'est de là qu'était parti Claude. La suscription (citée par Eckhel) de la loi V du Code Théodosien, liv. XI, tit. 16, rappelle le séjour de Constant à Boulogne : *Data VIII kal. feb. Bononiae Placido et Romulo, coss.* Cette citation nous donne, sinon la date du médaillon, au moins celle de l'expédition qu'il rappelle. Placidus et Romulus furent consuls l'an de Rome 1096, de J.-C. 343. Il est aussi question de cette expédition dans une lettre de Julius Firmicus à Constant, citée également par Eckhel.

N° 4.

CONSTANS Pivs Felix AVGvstvs. *Constant, pieux, heureux, Auguste.* Buste à gauche de Constant, diadémé.

℞. VICTORIA AVGG. (*Augustorum.*) *Victoire des empereurs.* Constant, revêtu du paludamentum, la tête nue, sur un cheval marchant à gauche; la Victoire précède l'empereur, tenant une couronne.

Médaillon de bronze.

N° 5.

CONSTANS Pivs Felix AVGvstvs. *Constant, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constant, diadémé, revêtu du paludamentum.

℞. VICTORIA AVGG. NN. (*Augustorum nostrorum.*) *Victoire de nos empereurs.* La Victoire, assise sur une cuirasse, gravant avec un style, sur un bouclier, les mots : VOTis X. (*Pour les vœux décennaux.*)

Médaillon de bronze.

§ VIII. CONSTANCE II.

N° 6.

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS PERPetvvs AVGvstvs. *Flavius Julius Constance, toujours Auguste.* Buste à gauche de Constance II, revêtu du paludamentum.

℞. DEBELLATOR HOSTIVM. *Vainqueur de ses ennemis.* L'empereur, lauré, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval galopant à droite; sous les pieds du cheval, un serpent, emblème de la sédition. Exergue : SMMED. (*Sacra moneta Mediolanensis; monnaie sacrée de Milan.*)

Médaillon d'or inédit.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE CONSTANCE II.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1070	317	Flavius Julius Claudius Constantius, deuxième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naît à Sirmium en Pannonie.
1076	323	Constance est élevé à la dignité de César par son père.
1079	326	Constance consul pour la première fois.
1085	332	Constance, âgé de quinze ans, est chargé du gouvernement de la Gaule.
1088	335	Constantin, dans le partage des provinces de l'Empire, donne l'Orient à Constance, et lui confie le commandement de l'expédition contre les Perses.
1090	337	Mort de Constantin le Grand; Constance est déclaré Auguste, ainsi que ses frères. On dit qu'il prépara le soulèvement des soldats qui massacrèrent les neveux de Constantin
1091	338	Guerre contre Sapor II; alternative de revers et de succès : cette guerre n'est pas encore terminée à la fin du long règne de Constance, en 1114.
1092	340	Constantin II meurt; il ne reste plus que deux Augustes : Constance II et Constant.
1101	348	Les Romains sont défaits par les Perses à Singara.
1103	350	Magnence se déclare Auguste et fait tuer Constant. Népotien, neveu de Constantin, qui veut succéder à son cousin, est tué. En même temps Vétranion est proclamé Auguste par les légions de Pannonie; mais, abandonné par ses soldats, il dépose la pourpre et se retire à Prusa, en Bithynie, où il meurt dans la retraite quelques années après.
1104	351	Constance crée Constantius Gallus César pour l'Orient. Magnence, de son côté, charge de la défense des Gaules Décence son frère, qu'il fait également César. Gallus est chargé de la guerre contre les Perses, et Constance marche contre Magnence, qu'il bat à Marsa, en Pannonie (Esseck, en Esclavonie). Magnence se réfugie dans les Gaules, où il rétablit la guerre.
1106	353	Magnence est battu de nouveau par Constance en Dauphiné; il s'enfuit à Lyon, où il se donne la mort.
1107	354	Constance fait tuer Constantius Gallus, sous prétexte de sa trop grande cruauté.
1108	355	Constance nomme Julien, son cousin, César, à la place de Constance Galle.
1110	357	Constance vient à Rome pour la première fois de sa vie; il y triomphe de Magnence.
1113	360	Julien accepte le titre d'Auguste que lui donnent les soldats de la Gaule. Constance remet sa vengeance, et continue de poursuivre Sapor II, qui se retire devant son armée. Libre alors de combattre Julien, qui déjà avait établi son autorité en Italie et dans l'Illyrie, Constance se prépare à une guerre formidable
1114	361	Au milieu de ces préparatifs, il est atteint d'une grave maladie à Mopsucrène, en Cilicie, et y meurt.

Constance avait eu trois femmes : 1° une fille de Jules Constance, son oncle, frère de Constantin le Grand; l'histoire ne nous apprend pas son nom; 2° Flavia Aurelia Eusebia, fille d'un consulaire; 3° Maxima Faustina, qu'il épousa pendant les dernières années de sa vie, et qui fut mère de Constantia, surnommée Postuma parce qu'elle naquit après la mort de son père. Constantia Postuma épousa l'empereur Gratien

N° 7.

Même légende qu'au n° 6. Buste de face de Constance II, la tête couverte d'un casque orné d'un diadème de pierreries et d'une aigrette, revêtu du paludamentum, tenant de la main droite un javelot, et portant au bras gauche un bouclier sur lequel est représenté un cavalier combattant (l'empereur lui-même).

℞. GLORIA REIPVBLICAE. *Gloire de la république.* Rome casquée et Constantinople tourelée, le pied posé sur la proue d'un navire, soutenant un bouclier sur lequel on lit : VOTis XXX MVLTis. XXXX. *Pour les vœux de trente ans multipliés pour quarante années.* Exergue : SMNΓ. (*Sacra moneta Nicomedensis, series* Γ, *monnaie sacrée de Nicomédie, série III.*)

Denier d'or.

N° 8.

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Flavius Julius Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance II, diadémé, revêtu du paludamentum.

℞. TRIVMFATOR GENTIVM BARBARARVM. *Triomphateur des nations barbares.* L'empereur, la tête nue, revêtu du paludamentum, tenant d'une main un bouclier et de l'autre s'appuyant sur un labarum. Exergue : TES. (*Thessalonique.*)

Médaillon d'argent.

Le type en est semblable à celui du médaillon de Constant, même planche, n° 2. Les têtes des deux frères ne se distinguent que par la légende

N° 9.

Dominvs Noster FLavivs CLavdivs CONSTANTIVS NOBilissimvs CAESar. *Notre seigneur Flavius Claudius Constance, très-noble César.* Buste à droite de Constance II, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. FELICITAS ROMANORVM. *Bonheur des Romains.* Constance et son frère Constantin le jeune, tous deux laurés, revêtus du paludamentum, et s'appuyant sur un long sceptre; ils sont placés sous une arcade byzantine. Exergue : SMN

(*Sacra moneta Nicomedensis ; monnaie sacrée de Nicomédie.*)

Petit médaillon d'argent.

N° 10.

CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance II, diadémé.

℞. DEBELLATORI GENTIvm BARBARARvm. *Au vainqueur des nations barbares.* L'empereur, la tête nue, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval qui court à droite, frappe d'un coup de javelot un Barbare à demi-renversé; un autre Barbare sous le cheval.

Médaillon de bronze.

N° 11.

Dominvs Noster CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Notre seigneur Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance, la tête ceinte d'un diadème composé de pierreries et de feuilles de laurier, revêtu du paludamentum.

℞. VIRTVS AVGvsti NOSTRI. *Valeur de notre empereur.* L'empereur, revêtu du paludamentum, tenant d'une main une branche de laurier, et s'appuyant sur un javelot dont la pointe est posée à terre.

Médaillon de bronze.

N° 12.

Dominvs Noster CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Notre seigneur Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. L'enlèvement des Sabines; dans le fond trois obélisques. Exergue : SABINAE.

Médaillon de bronze.

Nous considérons cette pièce comme la *contorniate* la plus ancienne de toutes celles dont on peut assigner la date, d'après l'effigie dont elles sont ornées. L'*Enlèvement des Sabines* est un sujet qui n'a pas le moindre rapport avec le règne de Constance; mais on trouve la même composition au revers de plusieurs contorniates, avec l'effigie d'Alexandre le Grand (Havercamp, pl. I, n° 3), et de Néron (*ibid.*, pl. VII, n° 19). La pièce de Constance que nous reproduisons est plus petite que les contorniates ordinaires, et le style en est un peu meilleur. Nous ne la considérons pas moins, à l'égal de tous les monumens qui ont reçu cette désignation, comme une de ces tessères qu'on distribuait dans l'hippodrome ou dans le cirque, lors des jeux solennels donnés par les empereurs. On connaissait déjà une contorniate à l'effigie de Jovien (Haverc., pl. XX, n° 12), prince qui monta sur le trône deux ans après la mort de Constance. Notre médaille justifie l'opinion de ceux qui font remonter la fabrication des contorniates jusqu'à une époque voisine de Constantin le Grand.

N° 13.

CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance, diadémé, revêtu du paludamentum.

℞. LARGITIO. *Largesse.* L'empereur, vu de face, assis sur un trône, revêtu des habits consulaires, diadémé, le *volumen* dans la main gauche, répand ses dons dans un vase qui lui est présenté par une femme placée à sa droite, vêtue d'une longue draperie et portant une couronne radiée. A la gauche de l'empereur, Rome, debout, sous les traits d'une amazone casquée, portant une tunique courte qui laisse le sein droit découvert, armée d'un javelot, appuie sa main sur l'épaule de l'empereur.

Médaillon de bronze.

La figure allégorique à laquelle s'adresse la libéralité de l'Empire serait difficilement Constantinople : la couronne radiée de cette figure ne conviendrait qu'à une contrée tout à fait orientale relativement à l'Empire romain. Peut-être doit-on reconnaître ici l'*Arménie*, dont le roi Arsace reçut, au rapport d'Ammien Marcellin, des marques éclatantes de la générosité de Constance; peut-être aussi est-ce l'*Orient* en général, les contrées de l'Orient étant échues à Constance dans le partage de l'Empire entre les fils de Constantin.

§ IX. NÉPOTIEN.

N° 14.

FLavivs POPilivs NEPOTIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *Flavius Popilius Népotien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Népotien, la tête nue, revêtu du manteau impérial.

℞. GLORIA ROMANORVM. *Gloire des Romains.* L'empereur, la tête nue, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval lancé au galop, frappe de son javelot un ennemi agenouillé qui l'implore. Sous le cheval, un bouclier et une lance brisée. Exergue : RS. (*Romæ signatum ; frappé à Rome.*) Dans le champ, à droite, étoile.

Moyen bronze.

Flavius Popilius Nepotianus était fils de Popilius Nepotianus, personnage qui avait été consul l'an de Rome 1054, de J.-C. 301, sous le règne de Dioclétien et d'Eutropie, sœur de Constantin. Il fut lui-même consul l'an de Rome 1089, de J.-C. 326. L'an de Rome 1103, de J.-C. 350, Constant ayant été tué par les ordres de Magnence qui venait de se déclarer empereur, Népotien prit la pourpre à Rome, soutenu par quelques gladiateurs, et surtout par la haine que les Romains portaient à Magnence. Vingt-huit jours après, Népotien fut attaqué par Marcellin, lieutenant de Magnence, qui le battit et le fit tuer.

PLANCHE LX.

§ X. VÉTRANION.

N° 1.

Dominvs Noster VETRA (*le reste est effacé.*) *Notre seigneur Vétranion.* Buste à droite de Vétranion, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. SALVATOR REIPV. (*Le reste est effacé.*) *Sauveur de la république.* La Victoire couronnant Vétranion, qui, debout, et revêtu du paludamentum, tient d'une main un javelot et de l'autre s'appuie sur le labarum, sur lequel on distingue le monogramme du Christ. Exergue : SIS. *A Siscia.* (*Aujourd'hui Sisseck, en Hongrie.*)

Denier d'or.

A la nouvelle de la mort de Constant, Vétranion, maître de la cavalerie en Pannonie, se fit proclamer empereur à Sirmium, quoique déjà fort âgé, l'an de Rome 1103, de J.-C. 350. Constance était alors absent pour la guerre de Perse; lorsqu'il apprit les troubles que Magnence et Vétranion avaient excités dans l'Occident, il s'empressa de revenir, et ayant invité Vétranion à une entrevue à Serdica, il le força à abdiquer, le 25 décembre de la même année. Les soldats de Vétranion avaient été gagnés, et crièrent qu'ils ne voulaient point d'empereurs que les fils de Constantin. Constance laissa la vie à ce compétiteur, qui se retira à Prusa, en Bithynie, où il mourut.

N° 2.

Dominvs Noster VETRANIO Pivs Felix AVGvstvs. *Notre seigneur Vétranion, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Vétranion, lauré, revêtu du paludamentum. Dans le champ : A.

℞. CONCORDIA MILITVM. *Concorde des soldats.* Vétranion debout, la tête nue, revêtu du paludamentum, tenant de chaque main un labarum avec le monogramme du Christ; au-dessus de la tête de l'empereur, astre. Dans le champ : A. Exergue : A SIS. (*Siscia, série 1re.*)

Moyen bronze.

§ XI. MAGNENCE.

N° 3.

IMPerator CAESar MAGNENTIVS AVGvstvs. *L'empereur César Magnence, Auguste.* Buste à droite de Magnence, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. VICTORIA AVGvsti LIBertas · ROMANORvm. *La victoire de l'empereur est la liberté des Romains.* La Victoire portant une palme et la Liberté tenant un sceptre, soutenant un trophée. Exergue : TR. (*Treveris; à Trèves.*)

Denier d'or.

Flavius Magnus Magnentius était né de parens barbares; on ne sait s'il était Germain ou Breton. Il fut cher à Constant, qui l'éleva aux premières dignités militaires; en récompense de ces bienfaits, Magnence se fit proclamer Auguste à Autun, l'an de Rome 1103, de J.-C. 350, pendant une partie de chasse de l'empereur. A cette nouvelle, Constant voulut se réfugier en Espagne, mais il fut atteint dans les Pyrénées par des partisans de Magnence, qui le tuèrent. Ce crime donna à l'usurpateur toutes les provinces qui obéissaient à Constant; il défit Népotien par son lieutenant Marcellin, et vint à Rome, qu'il désola par ses cruautés. Magnence essaya d'abord de se maintenir en paix avec Constance; mais, désespérant de se concilier ce prince, il déclara César son frère Decentius, et se prépara à la guerre; mais il fut vaincu l'année suivante, 1104 de Rome, de J.-C. 351, près de Marsa, en Pannonie. Il se retira en Gaule, où il rétablit la guerre; vaincu de nouveau, l'an de Rome 1106, de J.-C. 353, dans le Dauphiné, il s'enfuit à Lyon, où il se donna la mort, après avoir tué son frère Desiderius, qu'il venait de faire César, et sa mère, qu'il ne voulut pas laisser tomber entre les mains du vainqueur. Magnence avait pour femme Justina, qui épousa plus tard l'empereur Valentinien Ier.

N° 4.

IMPerator CAESar MAGNENTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Magnence, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Magnence, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. VIRTVS AVGVSTORVM. *Valeur des Augustes.* Magnence debout, la tête nue, revêtu du paludamentum, s'appuyant sur un javelot la pointe en bas, et tenant de la main gauche une branche de laurier.

Médaillon de bronze.

Il suffit de comparer cette pièce avec le médaillon de Constance, reproduit pl. LIX, n° 11, pour reconnaître que ces deux monumens numismatiques sont sortis, à la même occasion, du même atelier monétaire. Magnence n'ayant jamais été reconnu par Constance, ce n'est pas à ce dernier empereur qu'il faut attribuer l'émission de ces pièces, mais à Magnence, lequel avait intérêt, après son usurpation, à ménager le fils de Constantin. Les *Augustes* dont il est question dans la légende du revers des deux médaillons sont donc Magnence et Constance II : il en est de même de la pièce qui suit, et du médaillon d'argent du Musée de Vienne, au revers duquel on lit : VICTORIAE · DD. NN. AVGG., inscription qu'Eckhel ne savait s'il devait entendre de Constance ou de Vétranion.

N° 5.

IMPerator CAESar MAGNENTIVS AVGvstvs. *L'empereur César Magnence, Auguste.* Buste à droite de Magnence, la tête nue.

℞. VICTORIA AVGG. *Victoire des empereurs.* La Victoire, posant une couronne sur la tête de Magnence revêtu du paludamentum et tenant un globe nicéphore.

Médaillon de bronze.

§ XII. DÉCENCE.

N° 6.

Dominvs Noster DECENTIVS FORTissimvs CAESar. *Notre seigneur Décence, très-courageux César.* Buste à droite de Décence, la tête nue, revêtu du manteau consulaire, et tenant un sceptre terminé par un aigle.

℞. VICTORIA AVGvsti LIBertas ROMANORvm. *La victoire de l'empereur est la liberté des Romains.* La Liberté et la Victoire soutenant un trophée. Exergue : TR. (*Treveris; à Trèves.*)

Médaillon d'or inédit.

Magnus Decentius, frère ou cousin de Magnence, fut nommé César par ce dernier à Milan, l'an 1104 de Rome, de J.-C. 351. Magnence le chargea de contenir les peuples Germains; mais il fut battu par les Allemands. En 1106 de Rome, 353 de J.-C., Décence se tue à Sens, en apprenant la mort de Magnence

N° 7.

Dominvs Noster DECENTIVS FORTissimvs CAESar. *Notre seigneur Décence, très-courageux César.* Buste à droite de Décence, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. VICToria CAESaris LIBertas ROMANORvm. *La victoire du César est la liberté des Romains.* La Victoire et la Liberté soutenant ensemble un trophée. Exergue : TR. (*Treveris; à Trèves.*)

Denier d'or.

N° 8.

MAGnvs DECENTIVS NOBilissimvs CAESar. *Magnus Décence, très-noble César.* Décence, vu à mi-corps, tourné à droite, la tête nue, revêtu du paludamentum, tenant d'une main un javelot et de l'autre un globe nicéphore.

℞. VIRTVS AVGG. *Valeur des empereurs.* Le César, la tête nue, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval galopant à droite, et frappant de son javelot un ennemi que son cheval foule aux pieds.

Médaillon de bronze.

On croirait, en voyant ce médaillon et le suivant, que, par le pluriel *Augusti*, Magnence a voulu faire entendre son association avec son frère, quoique ce dernier ne fût que César. Et, en effet, nous avons déjà cité (planche LIV, n° 14, page 109) des exemples d'un pareil abus à une époque antérieure. Toutefois il vaut mieux croire, ainsi que je l'ai dit dans le commentaire du n° 4, que le second *Auguste* est Constance, ou bien que l'inscription en a désigné trois. Or, comme les pièces de Magnence et de Décence avec le pluriel *Augusti* sont très-multipliées, il est probable que ces princes, jusqu'à leur chute, continuèrent de reconnaître officiellement les droits du fils de Constantin à l'empire d'Orient.

N° 9.

Droit comme au n° 8.

℞ VICTORIA AVGVSTORVM. *Victoire des empereurs.* La Victoire, couronnant un guerrier revêtu du paludamentum, la tête nue, et tenant d'une main un javelot, de l'autre une branche de laurier.

Médaillon de bronze.

§ XIII. CONSTANCE GALLE.

N° 10.

Dominvs Noster FLavivs CLavdivs CONSTANTIVS NOBilissimvs CAESar. *Notre seigneur Flavius Constance, très-noble César.* Buste à droite de Constance Galle, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. GLORIA REIPVBLICAE. *Gloire de la république.* Rome casquée et Constantinople tourrelée, posant le pied sur une proue de navire, soutiennent un bouclier sur lequel on lit : VOTIS V. *Pour les vœux quinquennaux.* Exergue : SMNS. (*Sacra moneta Nicomedensis, series VI; monnaie sacrée de Nicomédie, série VI.*)

Denier d'or.

Flavius Julius Gallus, fils de Julius Constantius, frère de Constantin le Grand et de sa première femme Galla, naquit en Toscane, l'an de Rome 1078, de J.-C 325. A la mort de Constantin, son père ayant été mis à mort, il fut épargné, ainsi que son plus jeune frère Julien, dans le massacre que l'on fit des neveux de ce prince, grâce à sa mauvaise santé, qui fit supposer à Constance qu'il ne parviendrait pas à l'âge viril. Plus tard, Constance, se voyant pressé par les Perses, et en même temps étant obligé de punir Vétranion et Magnence, créa César son cousin, auquel il donna son nom en lui ôtant celui de Gallus. Ceci se passait l'an de Rome 1104, de J.-C. 351. Constance ajouta à cette faveur inespérée la main de sa sœur Constantina, veuve d'Hannibalien. Constance Galle fut chargé par l'empereur de s'opposer aux progrès des Perses et de commander à tout l'Orient. La bonne intelligence ne régna pas longtemps entre les deux cousins, et les cruautés de Gallus servirent de prétexte à Constance pour se débarrasser de ce collègue. Constance fit d'abord dépouiller Gallus des ornemens impériaux; puis, quelque temps après, il le fit tuer près de Pola, en Istrie, l'an de Rome 1107, de J.-C. 354.

N° 11.

CONSTANTIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance, la tête ceinte du diadème, revêtu du paludamentum.

℞. GAVDIVM POPVLI ROMANI. *Joie du peuple romain.* Dans une couronne : SIC X SIC XX. *Comme ont été les dix années, qu'ainsi soient les vingt années!* Exergue : SIScia.

Médaillon d'argent.

Ce médaillon appartient incontestablement à Constance II, et pourtant, si l'on compare l'effigie qu'il porte avec celle du denier d'or n° 10, la ressemblance entre ces deux têtes paraitra frappante. Les élémens d'une iconographie constante et positive manquent dès lors à la suite des empereurs romains.

N° 12.

Dominvs Noster FLavivs CLavdivs CONSTANTIVS NOBilissimvs CAESar. *Notre seigneur Flavius Claudius Constance, très-noble César.* Buste à droite de Constance Galle, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. GLORIA ROMANORVM. *Gloire des Romains.* La Victoire courant à gauche, tenant d'une main une couronne et de l'autre une palme.

Médaillon de bronze.

Voyez pl. LVIII, n° 12, p. 123, ce qui a été dit au sujet d'un médaillon d'argent qui a été attribué à Constance Galle par Banduri et Eckhel.

§ XIV. JULIEN II, dit l'*Apostat.*

N° 13.

Dominvs Noster CLavdivs IVLianvs Nobilissimvs Caesar. *Notre seigneur Claude Julien, très-noble César.* Buste à droite de Julien, imberbe, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. FELix TEMPorvm REPARATIO. *Rétablissement de l'ancienne prospérité.* Les deux villes de Rome et de Constantinople, comme au n° 10, soutenant un bouclier sur lequel est une étoile. Exergue : RSMS. (*Romæ signata moneta, series VI; monnaie frappée à Rome, série VI.*)

Denier d'or.

Julien, qui avait porté la barbe dans sa jeunesse, la quitta quand il fut nommé César, et ne la reprit qu'après la mort de Constance.

PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA VIE ET DU RÈGNE DE JULIEN II, DIT L'APOSTAT.

AN DE ROME.	DE J.-C.	
1084	331	Flavius Claudius Julianus naît à Constantinople. Il était fils de Jules Constance, frère de Constantin le Grand, et de Basiline, sa seconde femme, et frère consanguin de Constance Galle.
1090	337	A la mort de Constantin, Julien échappe au massacre de toute sa famille. Il n'est épargné par son cousin l'empereur Constance qu'à cause de son enfance.
....	...	Julien est élevé, avec son frère Constance Galle, dans un palais de la Cappadoce. Il se livre avec ardeur à la culture des lettres, et entre comme *lecteur* dans les ordres sacrés.
1104	351	Constance Galle est nommé César par Constance. Julien obtient de quitter sa retraite pour aller dans les grandes villes étudier la philosophie. Julien séjourne à Athènes et à Constantinople; il abjure secrètement le christianisme.
1107	354	Constance Galle est tué par ordre de Constance.
1108	355	Constance nomme Julien César à la place de son frère, le fait venir à Milan, et lui donne en mariage sa sœur Hélène. Julien est chargé de chasser les Allemands de la Gaule.
1110	357	Julien remporte, près de Strasbourg, une victoire éclatante sur les Allemands.
1113	360	Séjour de Julien à Paris. Constance rappelle les troupes de Julien pour les envoyer en Perse. Les soldats indignés se soulèvent, appellent Julien Auguste; celui-ci accepte cet honneur avec une répugnance réelle ou simulée. Julien écrit à Constance pour le prier de le reconnaître comme Auguste, mais il n'en reçoit pour réponse que les injonctions les plus sévères de renoncer à ce titre.
1114	361	Julien, comprenant qu'il ne peut espérer de fléchir Constance, prend le parti de le combattre, et s'empare de l'Italie et de l'Illyrie. La guerre civile allait s'engager, lorsque Constance tombe malade à Mopsucrène, en Cilicie, et y meurt. Julien demeure seul empereur; il fait transporter le corps de Constance à Constantinople, et lui rend les derniers honneurs avec pompe. Julien rouvre les temples du paganisme.
1115	362	Julien vient à Antioche; il y fait des préparatifs pour recommencer la guerre contre Sapor II. Julien pousse rigoureusement la guerre; il prend des villes, et commence par de brillans succès.
1116	363	Julien est blessé d'un trait lancé par des Perses qu'il poursuivait sans cuirasse, et meurt, après avoir ordonné qu'on portât son corps à Tarse, en Cilicie. Julien avait eu un fils de sa femme Hélène, mais ce fils était mort presqu'en naissant.

N° 14.

FLavivs CLavdivs IVLIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *Flavius Claudius Julien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Julien, barbu, la tête ceinte du diadème, revêtu du paludamentum.

℞. VIRTVS EXERCITVS ROMANORVM. *Valeur de l'armée des Romains.* Un soldat romain portant un trophée sur l'épaule gauche et traînant de la main droite un ennemi par les cheveux. Exergue : ANTS. (*Antiochiae signatum; frappé à Antioche.*)

Denier d'or.

N° 15.

FLavivs CLavdivs IVLIANVS Pivs Felix AVGvstvs. *Flavius Claudius Julien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Julien, barbu, diadémé, revêtu du paludamentum.

℞ VICTORIA ROMANORVM. *Victoire des Romains.* Sous une arcade de style byzantin, portée par deux colonnes torses, la Victoire couronnant Julien, qui tient d'une main le globe du monde et de l'autre son sceptre. Il est tête nue et revêtu du paludamentum. Exergue : étoile et SIRM. (*Sirmii; à Sirmium.*)

Médaillon d'argent.

Médaille de date incertaine

N° 16.

INVICTA ROMA FELIX SENATVS. *Rome invincible; le sénat heureux.* Buste à droite de Rome casquée, le sein droit découvert, le col orné d'un riche collier.

℞. REPARATIO MVNERIS FELICITER. *Renouvellement des spectacles, vive l'empereur!* Bestiaire plongeant un

épieu dans le ventre d'un ours. Exergue : une couronne et une palme.

Bronze.

Cette médaille fait partie de celles qu'on appelle ordinairement *contorniates*, à cause du *cordon*, en italien *contorno*, dont elles sont généralement environnées. Sur le commencement des contorniates, voyez ce que nous avons dit, pl. LIX, nº 12. Voyez aussi le commentaire, pl. XVI, nº 16, écrit à l'occasion d'un camée de Néron; voyez enfin, pl. XXXIV, nº 8, p. 63, une contorniate de Faustine la mère. Quant à la présente médaille, nous l'avons placée ici à cause du type de la ville de Rome; cette pièce nous a semblé clore convenablement cet ouvrage.

SUPPLÉMENT

A L'ICONOGRAPHIE DES EMPEREURS ROMAINS.

PLANCHE LXI.

Nos 1-2.

SÉVÈRE ALEXANDRE.

(Voyez page 85.)

IMPERATOR SEVERVS ALEXANDER AVGVSTVS IVLIA MAMAEA AVGVSTA. (A l'exergue) MATER AVGVSTI. *L'empereur Sévère Alexandre, Auguste; Julie Mamée, Auguste, mère de l'empereur.* Bustes affrontés de Sévère Alexandre, lauré, revêtu du paludamentum, et de Julie Mamée, diadémée.

℟. FELICITAS TEMPORVM. *Bonheur du siècle.* L'empereur, lauré, revêtu de la toge, assis sur une chaise curule, tenant le globe de la main droite, et la *mappa* de la gauche; la Victoire, placée derrière le siége, couronne l'empereur; près du prince, deux femmes, dont l'une tient un sceptre, peut-être la Justice.

Médaillon d'or, de l'ancienne suite de France, volé en 1831, reproduit d'après une empreinte conservée à l'Institut de France.

Sur le sens de la légende FELICITAS TEMPORVM, voyez dans la *Revue Numismatique*, 1842, page 90, un article de M. Lenormant sur une médaille d'Albin, avec la légende : SAECVLO FRVGIFERO.

Nº 3.

URANIUS ANTONINUS.

La médaille de ce prince, qui figure sous le nº 3 sur cette planche supplémentaire, est décrite dans le corps de cet ouvrage, page 89, § XVI. Voir aussi le commentaire du nº 12, planche LIII, page 105.

Nº 3 *bis*.

LVCIVS IVLIVS AVRELIVS SVLPICIVS VRANIVS ANTONINVS. Buste à droite d'Uranius Antoninus, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. CONSERVATORI AVGVSTI. *Au conservateur de l'empereur.* La pierre conique d'Ephèse, revêtue d'étoffes précieuses, et portant l'empreinte du κτεις. De chaque côté, un parasol.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Cette médaille unique, dont M. Dupré a bien voulu nous communiquer une empreinte, a été publiée pour la première fois dans la *Revue Numismatique* de cette année 1843, quatrième livraison, par M. Ch. Lenormant, avec des développemens que le plan de cet ouvrage ne comporte pas. Nous dirons seulement que l'existence de cette pièce, révélée pour la première fois dans le travail que nous venons de citer, confirme pleinement l'opinion émise plus haut sur l'identité de Sulpicius Antoninus et d'Uranius Antoninus.

Nous avons dit plus haut, page 105, à la fin du commentaire du nº 12 de la pl. LIII, qu'il y avait trois autres exemplaires de la pièce sur laquelle Haym a lu la date 565. C'est une erreur. La pièce citée par Haym est en bronze, et diffère complétement de celles d'Apostolo Zeno, de Tôchon et de celle du Cabinet de France, qui sont en potin.

Nº 4.

ÉMILIEN.

(Voyez page 98.)

IMPERATOR AEMILIANVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *L'empereur Emilien, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite d'Emilien, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. ERCVLES (sic) VICTOR. *Hercule vainqueur.* Hercule debout, tenant d'une main son arc, et de l'autre s'appuyant sur sa massue.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

M. Mionnet, dans la *Rareté des Médailles Romaines*, cite un denier d'or d'Emilien avec une légende qui est une variété de celle de la présente pièce : *Erculi victori*. M. Mionnet estime cette pièce 1000 fr., mais avec cette phrase restrictive : « en la supposant antique. » S'il avait pu voir le bel exemplaire de M. Dupré, le savant numismatiste n'en aurait certainement pas contesté l'authenticité.

Nº 5.

MARINIANA.

(Voyez page 98.)

DIVAE MARINIANAE. *A la divine Mariniana.* Buste à droite de Mariniana, voilée.

℟. CONSECRATIO. *Consécration.* Paon.

Denier d'or. Cabinet de M. Prosper Dupré.

Mionnet ne croyait pas à l'existence de la pièce de Mariniana en or; cependant elle est citée par Banduri et Tanini; et enfin le P. Caroni, dans son *Catalogue du Musée Wiczay*, tom. II, pag. 89, nº 469, a publié l'exemplaire que nous reproduisons. Cet exemplaire, d'une authenticité incontestable, qui appartient aujourd'hui à M. P. Dupré, avait été payé 50 louis par le comte Wiczay à un avocat nommé Bondarca.

N° 6.

POSTUME PÈRE.

(Voyez page 100)

IMPerator Caesar POSTVMVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Postume, pieux, heureux, Auguste.* Têtes accolées de Postume et d'Hercule.

℞. FELICITAS AVGvsti. *Bonheur de l'empereur.* Bustes accolés de la Victoire tenant une couronne, et de la Paix tenant une branche d'olivier. Toutes deux sont laurées.

Médaillon d'or de la suite de France, publié dans la *Rareté des Médailles romaines* de M. Mionnet, t. II, p. 59. Volé en 1831. Gravé sur l'empreinte de l'Institut de France.

N° 7.

POSTVMVS PIVS AVGvstvs. *Postume, pieux, Auguste.* Buste à droite de Postume, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. Pontifex Maximvs Tribvnitiae Potestatis IMPerator COnSvl III Pater Patriae. *Souverain pontife,* (*investi*) *de la puissance tribunitienne, empereur, consul pour la troisième fois, père de la patrie.* L'empereur sacrifiant devant le temple de Vesta.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Cette pièce ne peut avoir été frappée avant l'an de Rome 1013, de J.-C. 260, ni après l'an de Rome 1017, de J.-C. 265, Postume ayant été consul pour la troisième fois en 1013, et pour la quatrième en 1017.

Le type du revers est fort intéressant; l'empereur, accompagné des Vestales, sacrifie à la déesse protectrice de Rome, ce qui nous apprend qu'il avait institué dans son empire ultramontain, non-seulement un sénat, des consuls, mais encore un collége de Vestales à l'instar de celui de Rome. Voyez plus haut, pl. XXXVII, n° 9, p. 68, un médaillon de Lucille, au revers duquel se trouve le temple de Vesta. Voyez aussi un médaillon de Faustine jeune, décrit par Eckhel (*D. N. V.*, t. VII, pag. 79), ainsi que par Mionnet (*Rareté*, etc., t. II, pag. 235).

N° 8.

VICTORIN.

(Voyez page 102.)

IMPerator VICTORINVS AVGvstvs. *L'empereur Victorin, Auguste.* Demi-figure de Victorin, lauré, revêtu du paludamentum, portant au bras gauche un bouclier, et un javelot sur l'épaule droite. Sur la cuirasse, on distingue un buste de Méduse.

℞. VICTORIA AVGvsti. *Victoire de l'empereur.* Buste à droite de la Victoire, tenant une couronne.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Quelques auteurs ont désigné la figure de femme qui paraît ici comme étant *Victoria* ou *Victorina*, mère de Victorin; ils se sont surtout appuyés sur le caractère plutôt individuel qu'idéal de la tête; mais nous ne croyons pas ces motifs suffisans pour voir ici autre chose que la Victoire. Il suffit de comparer la Victoire qui se trouve sur la médaille de Postume, n° 6, avec celle-ci, et l'on verra que ce caractère individuel tient à la main de l'artiste et au style qui régnait alors dans les Gaules, plutôt qu'à une intention de portrait.

N° 9.

TETRICUS PÈRE.

(Voyez page 103.)

IMPerator Caesar TETRICVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Tetricus, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Tetricus, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. IOVI CONSERVATORI. *A Jupiter Conservateur.* Jupiter colossal, debout, à demi nu, s'appuyant sur un sceptre; à ses pieds, la figure de l'empereur debout, revêtu de la toge.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Consultez sur *Jovis Conservator* la *Galerie Mythologique*, *Trés. de Num.*, pag. 48, pl. VIII, n° 3

N° 10.

IMPerator Caesar TETRICVS AVGvstvs. *L'empereur César Tetricus, Auguste.* Buste de trois quarts de Tetricus, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. VOTIS DECENNALIBVS. *Pour les vœux décennaux.* Victoire debout, le pied gauche sur un globe, écrivant sur un bouclier le chiffre X.

Quinaire d'or que nous croyons inédit. Cabinet de M. Prosper Dupré.

On trouve souvent VOTIS X sur les médailles, mais nous croyons que c'est ici le premier exemple de la légende VOTIS DECENNALIBVS, accompagnant un type disposé comme on le voit au revers de la présente médaille.

N° 11.

IMPerator Caesar TETRICVS Pivs Felix AVGvstvs. *L'empereur César Tetricus, pieux, heureux, Auguste.* Bustes conjugués, à droite, des deux Tetricus; Tetricus père est lauré; Tetricus le fils a la tête nue, et est revêtu du paludamentum.

℞. AETERNITAS AVGG. (Avgvstorvm). *Éternité de la race des empereurs.* Femme debout, tenant un globe sur lequel est posé le phénix.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Ce type paraît pour la première fois sur une médaille de grand bronze de Faustine mère. Vaillant (*Numism. Imp. præst.*, éd. de Rome, 1743, t. III, p. 28) fait observer avec raison que sur presque toutes les médailles où Tetricus paraît avec son fils, on trouve la légende AETERNITAS. La même observation s'applique à Treb. Galle, à Valérien, à Gallien et à Postume.

N° 12.

TETRICUS FILS.

(Voyez page 103.)

Caivs PESVvivs · TETRICVS · CAESar. *Caius Pesuvius Tetricus César.* Buste à droite de Tetricus César, la tête nue, revêtu de la *tunica palmata.*

℞. SPES AVGG. (Avgvstorvm). *Espoir des empereurs.* L'Espérance debout, relevant un pan de sa robe, et tenant une fleur de la main droite.

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Sur la médaille de Tetricus fils, publiée sous le n° 8, pl. LIII, le jeune prince paraît revêtu du manteau des Césars; ici il porte la *tunica palmata.*

N° 13.

DRYANTILLA.

(Voyez page 104.)

Cette pièce a été frappée, dans l'antiquité, sur une pièce de Julia Domna. On a placé la tête de Dryantilla sur le revers qui portait PIETAS, mot qui est resté lisible; sur cet exemplaire, il n'y a de lisible de la nouvelle légende que la fin du nom de Dryantilla : NTILL . Le buste de Dryantilla est représenté de profil, tourné à gauche, et posé sur le croissant.

℞. On a voulu mettre ici le revers IVNONI REGINE, mais on lit encore le commencement de la légende de la tête de la pièce de Julia Domna, IVLIA, et on ne voit que la fin de la légende nouvelle : NI REGINE. On distingue aussi très-bien la forme de la tête de Julia Domna. Toutefois le type de Junon Reine, debout, s'appuyant sur un sceptre, est également très-distinct.

Argent. Médaille d'une grande rareté, provenant du Cabinet d'Hédervar, qui nous a été communiquée par M. Rollin.

En publiant plus haut, page 104, les médailles de Regalianus et de Dryantilla, d'après les dessins de l'*Iconographie romaine* de Mongez, nous n'avons pu résoudre la question d'authenticité soulevée à l'occasion de ces pièces; mais l'examen attentif de la curieuse pièce que nous donnons ici nous autorise à déclarer que nous tenons pour antiques les pièces sur lesquelles la sentence portée par Mionnet avait laissé planer quelques doutes.

N° 14.

ODENAT.

(Voyez page 104.)

Médaille décrite dans le commentaire du n° 4, pl. LIV. Voyez p. 107, colonne 2, 2e alinéa.

N° 15.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN.

(Voyez pages 111 et 112.)

DIOCLETIANVS ET MAXIMIANVS AVGG. (Avgvsti). *Dioclétien et Maximien, Augustes.* Bustes affrontés de Dioclétien et de Maximien Hercule, laurés, revêtus du paludamentum.

℟. IOVIO ET HERCVLIO. *Au Jovien et à l'Herculien.* Les deux empereurs sacrifiant aux divinités auxquelles ils avaient emprunté leurs surnoms. Les images de ces divinités sont placées au-dessus de leurs têtes. Dioclétien a la toge; Maximien, au contraire, est revêtu du paludamentum; l'autel est placé entre eux deux. Exergue : SMVR. (*Sacra Moneta Urbis. Monnaie sacrée de Rome.*)

Médaillon d'or de l'ancienne suite de France. Volé en 1831. Reproduit sur une empreinte de l'Institut.

Le choix du costume de chacun des empereurs est ici en rapport parfait avec les attributions et les fonctions qu'ils s'étaient partagées, ainsi qu'avec les surnoms significatifs de ces princes. Voyez à ce sujet ce qui a été dit au commentaire du n° 7 de la planche LV, page 112.

N° 16.

CONSTANCE CHLORE.

(Voyez page 114.)

Flavivs VALerivs CONSTANTIVS NOBilissimvs CAEsar. *Flavius Valerius Constance, très-noble César.* Buste à droite de Constance Chlore, lauré, revêtu du paludamentum.

℟. HERCVLI CONServatori CAESaris. *A Hercule, conservateur du César.* Hercule, revêtu de la peau de lion, tenant sa massue et les pommes du jardin des Hespérides. Exergue : SMA. (*Sacra Moneta Antiochensis. Monnaie sacrée d'Antioche.*)

Petit médaillon d'or, inédit, du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Voyez, au commentaire du numéro précédent, et à celui du n° 7 de la pl. LV, ce qui a été dit sur les surnoms Jovius et Herculius. Constance Chlore était *Herculien*, du chef de son père adoptif, Maximien Hercule.

N° 17.

VALERIA.

(Voyez page 116.)

GALeria VALERIA AVGvsta. *Galeria Valeria, Auguste.* Buste à droite de Galeria Valeria.

℟. VENERI VICTRICI. *A Vénus victorieuse.* Vénus debout, tenant à la main la pomme, relevant le pan de son manteau. Exergue : SMN. Sacra Moneta Nicomedensis. *Monnaie sacrée de Nicomédie.*

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Voyez planche LVI, n° 7, page 116, une pièce de moyen-bronze frappée, comme ce denier, à l'occasion du mariage de Valeria.

N° 18.

MAXENCE.

(Voyez page 117.)

MAXENTIVS PRINCeps INVICTvs. *Maxence, prince invincible.* Buste à droite de Maxence, lauré.

℟. CONSERVATor VRBIS SVAE. *Conservateur de sa capitale* Rome nicéphore, assise. Exergue : PR. (*Percussum Romæ. Frappé à Rome.*)

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

N° 19.

ROMULUS.

(Voyez page 117.)

DIVO ROMVLO Nvmini Venerando BIS CONSvli. *Au divin Romulus, dieu vénérable, deux fois consul.* Buste à gauche de Romulus, la tête nue, revêtu du manteau des Césars.

℟. AETERNAE MEMORIAE. *Pour éternelle mémoire.* Monument sépulcral de Romulus. Ce monument est à coupole ronde; les portes sont entr'ouvertes. Exergue : POST. (*Percussum Ostiæ? Frappé à Ostie?*)

Médaillon d'or de l'ancienne collection de Cabinet de France, volé en 1831, reproduit sur une empreinte conservée à l'Institut.

Voyez, planche LVI, n° 14, pag. 118, colonne 2°, ce qui a été dit sur les médailles de Romulus. Nous ferons remarquer à nos lecteurs la beauté du travail de ce médaillon d'or, tout à fait extraordinaire pour l'époque.

PLANCHE LXII.

N° 1.

LICINIUS PÈRE.

(Voyez page 118.)

LICINIVS Pivs Felix AVGvstvs. *Licinius, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Licinius, coiffé d'un diadème orné de perles.

℟. CONSVL Pater Patriae PROCONSVL. *Consul, père de la patrie, proconsul.* (Sur la dignité proconsulaire des empereurs, voyez pag. 111, pl. LV, n° 6.) L'empereur, revêtu des habits consulaires, tenant le sceptre et le globe. Dans le champ, à gauche, soleil et croissant; à droite : IS INT. Exergue : ANT. (*A Antioche.*)

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Eckhel n'a pas cherché à expliquer les lettres IS INT qui se lisent sur le présent denier d'or; nous croyons qu'il faut lire : ISIDE INTVENTE : *Sous la protection d'Isis.* A l'époque à laquelle nous croyons devoir placer la fabrication de cette monnaie, c'est-à-dire sous le dernier consulat de Licinius, l'an de Rome 1071, de J.-C. 318, cet empereur commençait à favoriser le paganisme, en opposition à Constantin, et il est permis de croire qu'il aura voulu inaugurer son consulat en se plaçant sous la protection d'Isis. Il est à remarquer que lorsque Julien l'Apostat voulut ranimer le polythéisme, il mit aussi de préférence sur ses monnaies des noms de divinités égyptiennes. Du reste, le culte égyptien dura en effet plus que les autres, puisque les sacrifices à Isis ne furent abolis dans l'île de Philæ que vers l'an 560 de J.-C. (Voyez Letronne, *Mém sur l'Hist. du Christ. en Egypte*, pag. 100.)

N° 2.

LICINIUS FILS.

(Voyez page 119.)

Dominvs Noster VALerivs LICINIanvs LICINIVS NOBilissimvs Caesar. *Notre seigneur Valère Licinien Licinius, très-noble César.* Buste de face de Licinius fils, la tête nue, revêtu du manteau impérial.

℟. IOVI CONSERVATORI CAESaris. *A Jupiter, conservateur du César.* Jupiter sur un trône, à demi-nu, tenant un sceptre d'une main et une Victoire de l'autre. Aux pieds de Jupiter, aigle tenant un diadème.

Exergue : SIC · V. *Comme ont été ces cinq années,*
SIC · X. *Qu'ainsi soient les dix années qui suivront.*
SMNΓ. (*Sacra Moneta Nicomedensis Γ. Monnaie sacrée de Nicomédie, série III.*)

Denier d'or du Cabinet de M. Prosper Dupré.

Il y avait cinq ans que Licinius jeune avait été fait César, lorsque cette pièce fut frappée à Nicomédie; ce jeune prince portait le surnom de Jovien, comme son père, qui le tenait de Maximin. Ce dernier l'avait reçu de Galère Maximien, qui l'avait pris de Dioclétien son protecteur.

Voyez sur ces formules, SIC V SIC X, p. 118, nº 1, pl. LVII, et p. 119, 2 de la même pl., et p. 132, nº 14, pl. LXII suplémentaire.

Nº 3.

CONSTANTIN LE GRAND.

(Voyez page 120.)

CONSTANTINVS MAXIMVS AVGVSTVS. *Constantin, très-grand, Auguste.* Buste à droite de Constantin le Grand, la tête ceinte d'une couronne de laurier entremêlée de pierreries, le regard tourné vers le ciel, revêtu du paludamentum.

℞. PIETAS AVGVSTI NOSTRI. *Clémence de notre empereur.* La Victoire couronne l'empereur debout, revêtu du paludamentum, tenant un sceptre d'une main, relevant de l'autre une femme tourelée agenouillée devant lui, sans doute Nicomédie, qui lui est amenée par Rome personnifiée. Exergue : SMN. (*Sacra Moneta Nicomedensis. Monnaie sacrée de Nicomédie.*)

Médaillon d'or de l'ancienne suite du Cabinet de France, volé en 1831, reproduit d'après une empreinte conservée à l'Institut de France.

Ce médaillon a dû être frappé immédiatement après la défaite de Licinius. Nicomédie, qui parait au revers agenouillée devant l'empereur, était la capitale de l'Asie mineure, avant la fondation de Constantinople; cette ville avait été le séjour de Dioclétien et de ses successeurs.

Nous avons déjà donné un médaillon de Constantin, où ce prince est représenté, comme ici; avec le regard levé au ciel. (Voyez à ce sujet ce qui a été dit page 121, dans le commentaire du nº 11 de la planche LVII. Consultez aussi Eckhel, *D. N. V.*, tom. VIII, pag. 79 et 80.)

Nº 4.

CONSTANTINVS MAXIMVS AVGVSTVS. *Constantin, très-grand, Auguste.* Buste à droite de Constantin, la tête ceinte d'une couronne de laurier entremêlée de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. SALVS ET SPES REIPVBLICAE. *Salut et espoir de la République.* L'empereur nimbé, sur un trône supporté par une plinthe, revêtu du manteau impérial, tenant le globe et le sceptre; de chaque côté du trône, les Césars Constantin II et Constance II, fils de l'empereur, la tête nue, revêtus du paludamentum, tenant la lance renversée, s'appuyant sur leurs boucliers. Exergue : CONSTANTINOPOLI. (*A Constantinople.*)

Médaillon d'or du Cabinet de France, volé en 1831. Reproduit sur une empreinte conservée à l'Institut de France.

La date de ce médaillon doit être cherchée entre l'année 330, date de la dédicace de Constantinople, où il a été frappé, et 333, date de l'élévation de Constant à la dignité de César, puisqu'on ne voit ici que ses deux frères qui furent Césars avant lui.

Nº 5.

CONSTANTINVS PIVS FELIX AVGVSTVS. *Constantin, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constantin le Grand, lauré.

℞. FELICIA TEMPORA. *Bonheur du temps.* Les Génies des quatre Saisons. (Voyez planche LI, nº 9, page 97.) A l'exergue, le mot *tempora* et la lettre T qui indique sans doute l'atelier de Thessalonique.

Denier d'or du cabinet de M. Prosper Dupré.

Le type de ce denier est remarquable autant par son analogie avec celui du médaillon de Commode (voyez planche LI, nº 9, pag. 97) portant la légende FELICITAS TEMPORVM, dont il est une copie, que par l'élégance du style et la beauté de l'exécution. Il est curieux de voir ce revers, plein d'un sentiment souple et gracieux, au milieu des compositions déjà si raides du Bas-Empire.

Nº 6.

FAUSTA, 2ᵉ FEMME DE CONSTANTIN LE GRAND.

(Voyez pag. 121.)

FLAVIA MAXIMA FAVSTA AVGVSTA. *Flavia Maxima Fausta, Auguste.* Buste à droite de Fausta.

℞. PIETAS AVGVSTAE. *Piété de l'impératrice.* L'impératrice, nimbée, assise sur un trône, tenant un enfant dans ses bras; à gauche, la Paix tenant un caducée; à droite, une femme debout, la Piété ou la Pudeur, la main levée; de chaque côté du trône, deux petits génies soutenant chacun une couronne. Exergue : PTR. (*Percussum Treveris.*) *Frappé à Trèves.*

Médaillon d'or unique, de la collection de M. Prosper Dupré, qui a bien voulu nous en communiquer une empreinte; publié pour la première fois par Morell, *Specimen Rei Numariæ*, pag. 53.

Nous ferons remarquer la ressemblance frappante du type de cette pièce avec les représentations les plus anciennes de la Sainte-Vierge tenant l'Enfant-Jésus. On peut voir dans le *Trésor de Numism. et de Glypt.*, Recueil général de Bas Reliefs et Ornemens, IIᵉ partie, planche IX, un diptyque du IVᵉ siècle, c'est-à-dire presque contemporain de notre médaille, et où la Vierge est représentée dans une attitude très-semblable à celle de l'impératrice.

Nº 7.

SAINTE HÉLÈNE, MÈRE DE CONSTANTIN.

(Voyez page 114.)

HELENA NOBILISSIMA FEMINA. *Hélène, très-noble femme.* Buste à droite d'Hélène.

℞. Astre dans une couronne.

Petit bronze.

Cette pièce a été frappée au moment du mariage de Constantin avec Fausta, l'an 307 de J.-C., en même temps furent frappées des pièces, identiques de fabrique, à l'effigie de la femme du César. La pièce du Cabinet de France, que nous publions ici, étant très-fruste, on ne distingue pas bien l'âge de la femme qui y est représentée, et cette apparente jeunesse avait fait hésiter jusqu'ici les numismatistes, qui n'osaient l'attribuer à sainte Hélène; des pièces mieux conservées ont permis au baron Marchant de déterminer cette attribution. (Voyez Lettre XVIII, planche XXIV, nº 1.) M. Lenormant est venu confirmer cette idée de Marchant, en publiant dans la *Revue Numismatique* des pièces de la collection de M. Bourgeois de Suippes. (Voy. *Rev. Num.*, 1843, pag. 88, pl. VI.) En comparant la médaille *à fleur de coin* de M. Bourgeois et celle très-fruste du Cabinet, il est facile de se convaincre que la femme appelée *Helena* sur ces pièces ne peut être que la mère de Constantin.

Nº 8.

CONSTANTIN II.

(Voyez page 123.)

CONSTANTINVS IVNIOR NOBILISSIMVS CAESAR. *Constantin le jeune, très-noble César.* Buste à droite de Constantin le jeune, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. PRINCIPI IVVENTVTIS. *Au prince de la jeunesse.* Le César, la tête nue, revêtu du paludamentum, tenant d'une main un labarum terminé par une croix, et de l'autre une lance; à droite, deux enseignes militaires. Exergue : CONSTANTINOPOLI. (*A Constantinople.*)

Médaillon d'or de l'ancienne collection de France, volé en 1831, reproduit d'après une empreinte conservée à l'Institut de France.

Il faut placer la date de ce médaillon après 330, puisque Constantinople, où il a été frappé, n'a été achevée que cette année.

N° 9.

CONSTANTINVS IVNior NOBilissimvs CAESar. *Constantin le jeune, très-noble César.* Buste à droite de Constantin II, lauré, revêtu du paludamentum, et portant l'égide.

℞. FELICITAS PERPETVA AVGvsti ET CAESS (*Cæsarum*) NN (nostrorvm). *Félicité perpétuelle de notre Auguste et de nos Césars.* Constantin le Grand, nimbé, sur un trône, revêtu des habits impériaux, s'appuyant sur un sceptre; au pied du trône, les deux Césars ses fils, Constantin et Constance, la tête nue, revêtus du paludamentum, s'appuyant d'une main sur leur lance, et de l'autre sur leur bouclier. Exergue : SMN. (*Sacra Moneta Nicomedensis. Monnaie sacrée de Nicomédie.*)

Médaillon d'or de l'ancienne suite du Cabinet de France, volé en 1831. Reproduit d'après une empreinte conservée à l'Institut de France.

Nicomédie, comme nous l'avons dit plus haut (voyez même planche, n° 3), fut la capitale de l'Asie jusqu'à la fondation de Constantinople, en 330; après cette époque, on frappa à Constantinople les médaillons qui auparavant se frappaient à Nicomédie; ainsi celui-ci, où paraissent Constantin II et Constance II, a dû être exécuté entre les années 323 et 330.

N° 10.

CONSTANT I.

(Voy. page 123)

FLavivs IVLivs CONSTANS PIVS FELIX AVGvstvs. *Flavius Julius Constant, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constant I, avec une couronne de laurier entremêlée de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. FELICIA DECENNALIA. *Heureuses décennales.* Deux génies soutenant une couronne dans laquelle on lit : VOTIS X MVLTIS XX. *Pour les vœux décennaux, multipliés pour vingt ans.* Exergue : TES. (*A Thessalonique*).

Médaillon d'or du Cabinet de France, volé en 1831. Reproduit sur une empreinte de l'Institut.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer page 123, commentaire du n° 1, pl. LIX, Eckhel, *D. N. V.*, t. VIII, pag. 111, déclare que ce type est fort difficile à expliquer; nous ne pouvons partager cette opinion; le règne de Constant a duré plus de dix ans, ce qui justifie parfaitement la célébration des décennales.

N° 11.

CONSTANCE II.

(Voyez page 124.)

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS NOBilissimvs CAESar. *Flavius Julius Constance, très-noble César.* Buste à gauche de Constance II, lauré, revêtu du paludamentum.

℞. SALVS ET SPES REIPVBLICAE. *Salut et espoir de la République.* Même type qu'au n° 9. Exergue : CONStantinopoli. (*A Constantinople.*)

Médaillon d'or de l'ancienne collection de France, volé en 1831, gravé sur une empreinte de l'Institut de France.

N° 12.

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS PERPetvvs AVGvstvs. *Flavius Julius Constance, Auguste à toujours.* Buste à gauche de Constance II, avec une couronne de laurier entremêlée de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. GLORIA ROMANORVM. *Gloire des Romains.* Constantinople diadémée, revêtue d'une robe longue, assise sur un trône tourné à gauche, le pied posé sur une proue de navire, tenant d'une main un long sceptre, et de l'autre un globe surmonté d'une Victoire. Exergue : RM. (*Romana Moneta*, ou simplement *Roma*).

Médaillon d'or du Cabinet de France, volé en 1831, gravé sur une empreinte conservée à l'Institut.

Nous avons déjà donné bien souvent dans cet ouvrage des médailles représentant Rome personnifiée; ici c'est la ville de Constantinople qui a les honneurs numismatiques, bien que le médaillon ait été frappé à Rome, comme l'indique l'exergue. C'étaient là des politesses que les deux capitales de l'Empire échangeaient. Le type de Constantinople est bien distinct, et il suffit de comparer ce médaillon avec celui qui figure sur cette planche au n° 16, pour s'assurer de la vérité de notre observation. (Voyez aussi le médaillon de Valens, au ℞. Gloria Romanorvm, dans les *Médaillons de Vienne* de *Steinbüchel*, pl. I, n° 6)

N° 13.

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS PIVS FELIX AVGvstvs. *Flavius Julius Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance II, avec une couronne de laurier entremêlée de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. SALVS ET SPES REIPVBLICAE. *Salut et espoir de la République.* Les trois Augustes : Constantin II, Constance II et Constant, la tête nue, revêtus du paludamentum, s'appuyant d'une main sur leur lance, et de l'autre sur leur bouclier. Exergue : TES. (*A Thessalonique.*)

Médaillon d'or du Cabinet de France, volé en 1831, gravé sur une empreinte conservée à l'Institut.

Les deux côtés de ce médaillon n'ont pas été gravés en même temps; le revers est du temps où les trois fils de Constantin étaient Césars; le droit, au contraire, a été fait à l'époque où Constance II devint Auguste, c'est-à-dire l'an 1090 de Rome, 337 de J. C. Il faut croire que Constance II fit frapper ce médaillon immédiatement après la mort de son père, et sans se préoccuper de l'anachronisme du revers.

N° 14.

FLavivs IVLivs CONSTANTIVS PIVS FELIX AVGvstvs. *Flavius Julius Constance, pieux, heureux, Auguste.* Buste à droite de Constance, avec une couronne de laurier entremêlée de pierreries, revêtu du paludamentum.

℞. GAVDIVM POPVLI ROMANI. *Joie du peuple romain.* Dans une couronne de laurier : SIC XX SIC XXX. *Comme ont été les vingt années, qu'ainsi soient les trente années!* (Voyez sur cette formule, pag. 118, n° 1 de la pl. LVII, et pag. 119, n° 2 de la même planche.) Exergue : TES. (*A Thessalonique.*)

Médaillon d'argent.

N° 15.

MAGNENCE.

(Voy. page 126.)

IMPerator CAESar MAGNENTIVS AVGvstvs. *L'empereur César Magnence, Auguste.* Buste à droite de Magnence, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. LIBERATOR REIPVBLICAE. *Libérateur de la République.* L'empereur, nimbé, revêtu du paludamentum, monté sur un cheval avec un riche harnachement (*phaleratus*); aux pieds du cheval, une femme tourelée, portant une corne d'abondance, s'inclinant en signe de soumission. Exergue : Sacra Moneta AQvileiensis. *Monnaie sacrée d'Aquilée.*

Médaillon d'or de l'ancienne collection de France, volé en 1831, gravé sur l'empreinte conservée à l'Institut.

Nous avons parlé plus haut (voyez pag. 112, pl. LV, n° 8) de la rareté des représentations d'empereurs, la *tête nue*, sur les médailles. Nous disions que l'exemple donné

par Dioclétien ne paraissait avoir été suivi plus tard que par Magnence ; il fallait dire *Maxence*. Voyez en effet, pl. LVI, n° 12, une médaille de Maxence, la tête nue. Du reste, les deux empereurs ont tous deux affecté cette simplicité.

N° 16.

JULIEN DIT L'APOSTAT.

(Voyez page 127.)

FLavivs CLavdivs IVLIANVS NOBilissimvs CAESar. *Flavius Claudius Julien, très-noble César*. Buste à droite de Julien, imberbe, la tête nue, revêtu du paludamentum.

℞. GLORIA ROMANORVM. *Gloire des Romains*. Rome casquée, assise, s'appuyant d'une main sur la lance, et de l'autre portant une Victoire ; près d'elle, Constantinople représentée par une femme tourelée, assise sur un siége à dossier, tenant un sceptre et une Victoire. On ne distingue que le siége de la déesse Rome. Exergue : KONSTANtinopoli. *A Constantinople*.

Médaillon d'or de l'ancienne collection de France, volé en 1831, gravé sur l'empreinte de l'Institut.

Eckhel, *D. N. V.*, tom. VIII, pag. 132, a consacré quelques lignes à l'histoire des vicissitudes de la barbe de Julien Il la portait à Athènes comme philosophe ; mais on le força à la couper à Milan en 355 ; son premier soin, lors de son avènement à l'Empire, fut de la laisser repousser : les habitans d'Antioche trouvèrent mauvais d'avoir un empereur barbu ; Julien écrivit son *Misopogon* pour défendre sa barbe.



ANNIUS VERUS.

Camée du Cabinet des Médailles. (Voyez page 67, à la fin du commentaire du n° 11, planche XXXVI.)

FIN DE L'ICONOGRAPHIE DES EMPEREURS ROMAINS.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

DES EMPEREURS ROMAINS ET DES MEMBRES DE LEURS FAMILLES.

(Les chiffres romains indiquent les planches, les chiffres arabes les numéros des médailles et les pages du texte).

TABLE DES MATIÈRES

(Pour les légendes, chercher par le premier mot)

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 4, col. 2, dernière ligne de l'avant-dernier alinéa. Cystophore, *lisez :* Cistophore.

Page 5, col. 1, ligne 10. Même correction.

Page 7, planche III, n° 15, au revers : après la légende, *ajoutez :* Dans le champ, S. C. SENATVS CONSVLTO.

Page 11, planche VI, n° 9. *Ajoutez* cette description du droit de la pièce : Buste à gauche d'Agrippa, comme au n° 6.

Page 12, planche VII, n° 4, ligne 6. *Au lieu de :* Mantoue, *lisez :* Modène.

Page 16, première col., ligne 6 de l'avant-dernier alinéa. *Au lieu de :* Rodolphe, *lisez :* Rodolphe II.

Page 20, planche X, n° 14, col. 2, ligne 3. *Au lieu de :* pl. XII, *lisez :* pl. XI.

— — n° 15, ligne 5. *Au lieu de :* Oudine, *lisez :* Oudinet.

— — — ligne 6. Après pl. VII, *ajoutez :* et *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Bell.-Lettr.*, t. I, p. 278.

— — n° 16. Après la description, *ajoutez :* Voy. la biographie de Caius César (Caligula), planche XI, n° 13.

— — n° 17, ligne 2. *Au lieu de :* bige, *lisez :* quadrige triomphal.

Page 21, planche X, n° 18, ligne 2ᵉ du commentaire. *Au lieu de :* planche XI, n° 12, *lisez :* planche X, nᵒˢ 11 et 12, et planche XI, n° 8, vers la fin du commentaire.

— — n° 19. *Ajoutez* à la description : Les deux Césars président ici aux exercices d'équitation qu'on appelait *DECVRSIONES.* (Voyez le mot DECVRSIO à la deuxième table des matières.)

Page 22, planche XI, n° 6, au revers. Rectifiez ainsi la légende : M ACIIPVS... AC PLAAIIV..., pour : *M. Acilius ac Plancus. Marcus Acilius et Plancus.*

— — n° 10. GERMANICUS, *lisez :* GERMANICVS.

Page 28, col. 1ʳᵉ, ligne 1ʳᵉ. De camée, *lisez :* du camée.

Page 40, planche XXI, n° 13. Au commencement de la page, dans le sommaire de la vie de Titus, *au lieu de :* l'an de J.-C. 61, *lisez :* 68.

Planche XXII. Il y a deux médailles numérotées 6 sur cette planche; celle qui représente Julie devrait porter le n° 6 *bis*.

Page 40, planche XXII, n° 1, ligne 7. *Au lieu de :* Mantoue, *lisez :* Modène.

— — n° 5 *bis*, ligne 1ʳᵉ. *Au lieu de :* VESPASIANI AVGVSTI, *lisez :* VESPASIANVS AVGVSTVS.

— — — ligne 2. *Au lieu de :* César, fils de Vespasien, *lisez :* César Vespasien.

— — — après la 3ᵉ ligne, *ajoutez :* Buste à droite de Vespasien, lauré.

— — n° 5 *bis*, ligne 1ʳᵉ du ℞. *Au lieu de :* TRIBV, *lisez :* TRIBV.

— — — ligne 3ᵉ du revers. *Au lieu de :* César (fils de) Vespasien, Auguste, *lisez :* César (fils) de Vespasien Auguste.

Page 42, planche XXIII, n° 3, lignes 8 et 9. Au lieu de *Decursionse*, lisez *Decursiones.*

Page 52, après le n° 11, pl. XXVIII. Supprimer ce titre : § III. HADRIEN ET SA FAMILLE. — *N. B.* Le § III ne commence réellement qu'avec la planche XXIX.

Page 55, planche XXIX, n° 18. Après la description, *ajoutez :* Denier d'or.

Page 62, planche XXXIII, n° 6, ligne 3 du comment. *Au lieu de :* ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ, *lisez :* ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΛΟC

Page 63, planche XXXIV, n° 6, commentaire, ligne 3. *Au lieu de :* D. W. V., *lisez : D. N. V.*

Page 67, planche XXXVI, n° 11, ligne 2ᵉ du commentaire. *Au lieu de :* planche XXXVIII, n° 4, *lisez :* p. 69, après le n° 11 de la planche XXXVII.

Page 67, planche XXXVI, n° 11, ligne 6 du 3ᵉ alinéa du commentaire. *Au lieu de :* Nous en reproduisons ici le dessin, *lisez :* Voyez le dessin que nous donnons de ce beau monument, page 133, à la fin de cet ouvrage.

Page 69, planche XXXVIII, n° 2. Répétition faite par erreur du médaillon n° 11, planche XXXVI.

Page 69. Le sommaire de la vie de Commode, qui se trouve après le n° 11 de la planche XXXVII, devrait être placé après le n° 4, planche XXXVIII.

Page 69. Après le n° 3 de la planche XXXVIII, il devrait y avoir le titre et un § nouveau : COMMODE ET CRISPINE.

Page 74, planche XL. Entre le n° 4 et le n° 5, on devrait lire : § VIII, PESCENNIUS NIGER. Les paragraphes suivans seraient IX au lieu de VIII, etc., etc.

Page 89, § XVI, ligne 1ʳᵉ du 6ᵉ alinéa de la col. 2ᵉ. Après *Sulpicius*, ajoutez *Uranius.*

— — 2 et 7, *id.* Zozyme, *lisez :* Zozime.

Page 95, planche L, n° 9, ligne 1ʳᵉ. NOBILIS, *lisez :* NOBILISSIMVS.

— — — 2ᵉ. Noble, *lisez :* Très-noble.

Page 103, planche LIII, n° 5, commentaire, lignes 2 et 4. Jublins, *lisez :* Jublains.

— — n° 8, ligne 4. AVG., *lisez :* AVGG.

Page 105, planche LIII, n° 12. A la fin du commentaire, ligne 31, il est dit : *trois autres exemplaires de la même pièce ;* c'est une erreur ; la pièce d'Haym est en bronze, et diffère complétement de celles d'Apostolo Zéno, de Tôchon, et de celle du Cabinet de France, qui sont en potin. (Voy. pl. LXI, n° 3 *bis*, page 128, à la fin du commentaire.)

Page 107, col. 2ᵉ, ligne 2 du 5ᵉ alinéa. *Au lieu de :* Aurelius, *lisez :* Aurélien.

Page 111, planche LV, n° 6, ligne 6. *Au lieu de :* SIGNVM MONETAE, etc., *lisez :* SACRA MONETA ANTIOCHENSIS. *Series Z. Monnaie sacrée d'Antioche, série Z.*

Page 112, colonne 2ᵉ, ligne 2. Magnence, *lisez :* Maxence, *et ajoutez :* Voyez planche LVI, n° 1.

Page 114, planche LVI, n° 4, ligne 4; *au lieu de :* REIPVBLICAE, *lisez :* REIPVBLICE.

— — — ligne 6. *Au lieu de :* SIGNVM MONETAE, etc., *lisez :* SACRA MONETA THESSALONICENSIS S, *Monnaie sacrée de Thessalonique, série S.*

Page 115, col. 1, dernier alinéa, ligne 12. *Au lieu de :* —, ce qui réduit à 27 ans l'espace qui sépare, *il faut lire :* —; enfin, il ne s'est écoulé que 27 ans entre l'espace qui sépare, etc.

Page 115, col. 2, avant-dernière ligne du 2ᵉ alinéa. *Au lieu de :* cette empereur, *lisez :* cet empereur.

Page 116, planche LVI, n° 7, ligne 1ʳᵉ du commentaire. *Au lieu de : Signum*, etc., *lisez :* SACRA MONETA NICOMEDENSIS A, *Monnaie sacrée de Nicomédie, série A.*

— — n° 9, ligne 7. Même correction qu'au n° 7, même planche.

Page 121, planche LVII, n° 10, au revers, 5ᵉ ligne. *Au lieu de :* SNN., *lisez :* SMN.

Page 122, planche LVIII. Après le n° 9 (10 de la planche), il faut lire : § VI, CONSTANTIN II.

Page 123, planche LVIII. Après le n° 11 (12 de la planche), il faut supprimer ce titre : § VI. CONSTANTIN II.

— — *Au lieu du* n° 11 (12 de la planche), *lisez :* n° 11 (2 de la planche).

Page 128, n° 3 *bis*, planche LXI supplém., ligne 2 du revers. *Au lieu de :* Éphèse, *lisez :* Émise.

FIN.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE,



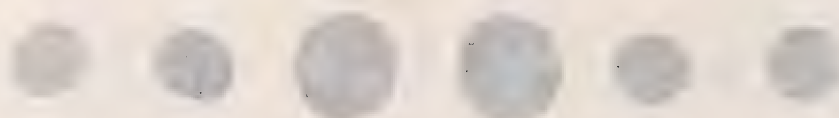
I 2



I 2





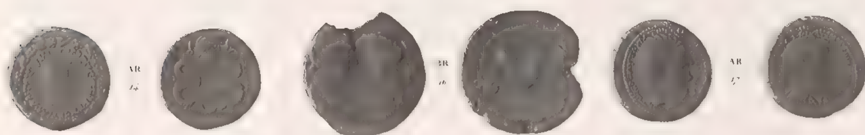
PL. II.

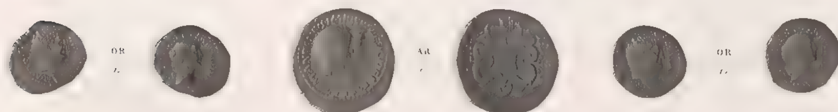

AR 1 · AR 3 · AR 4


BR 2 · 10 · AR 6 · BR 8

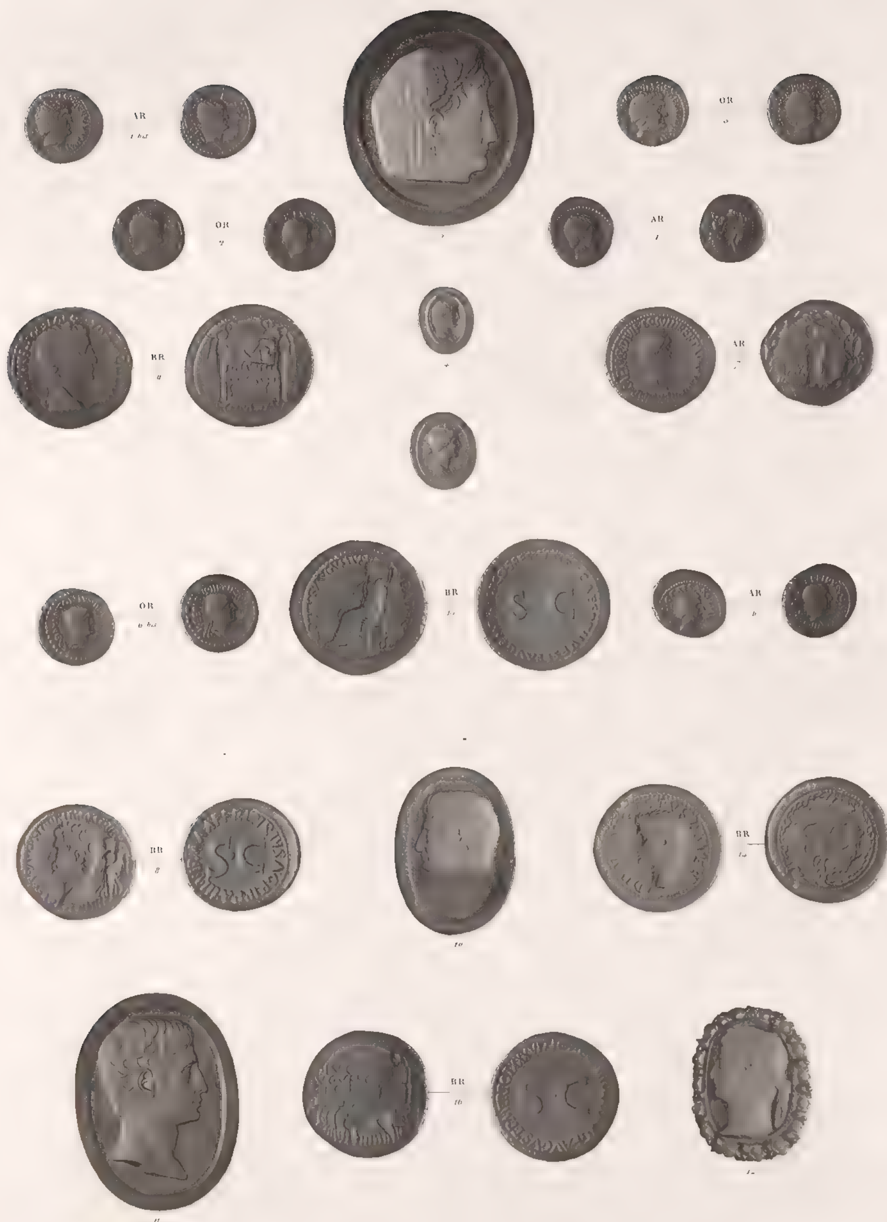

AR · 11 · OR


OR · BR · AR


AR 14 · BR 16 · AR

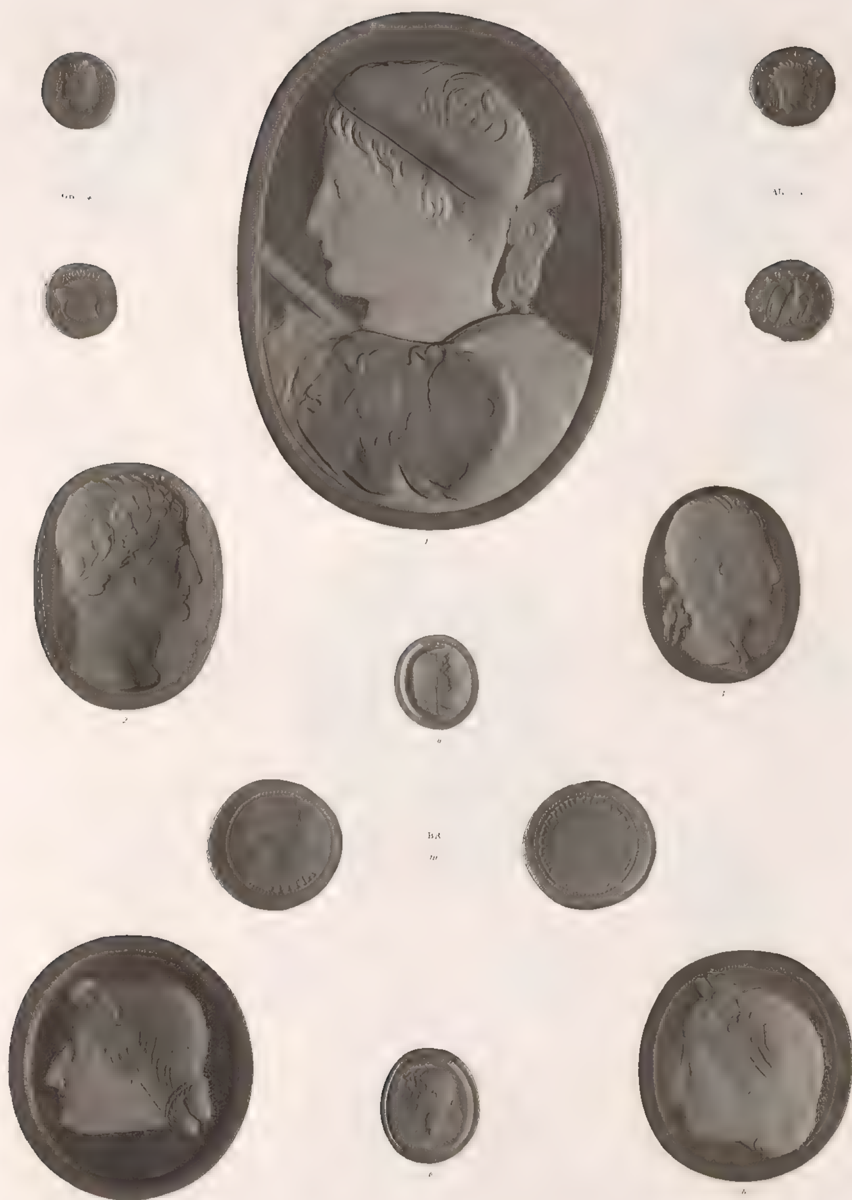

OR · AR · OR

















15



14









AR





BR





11



OR







AR







AR

8







BR

9



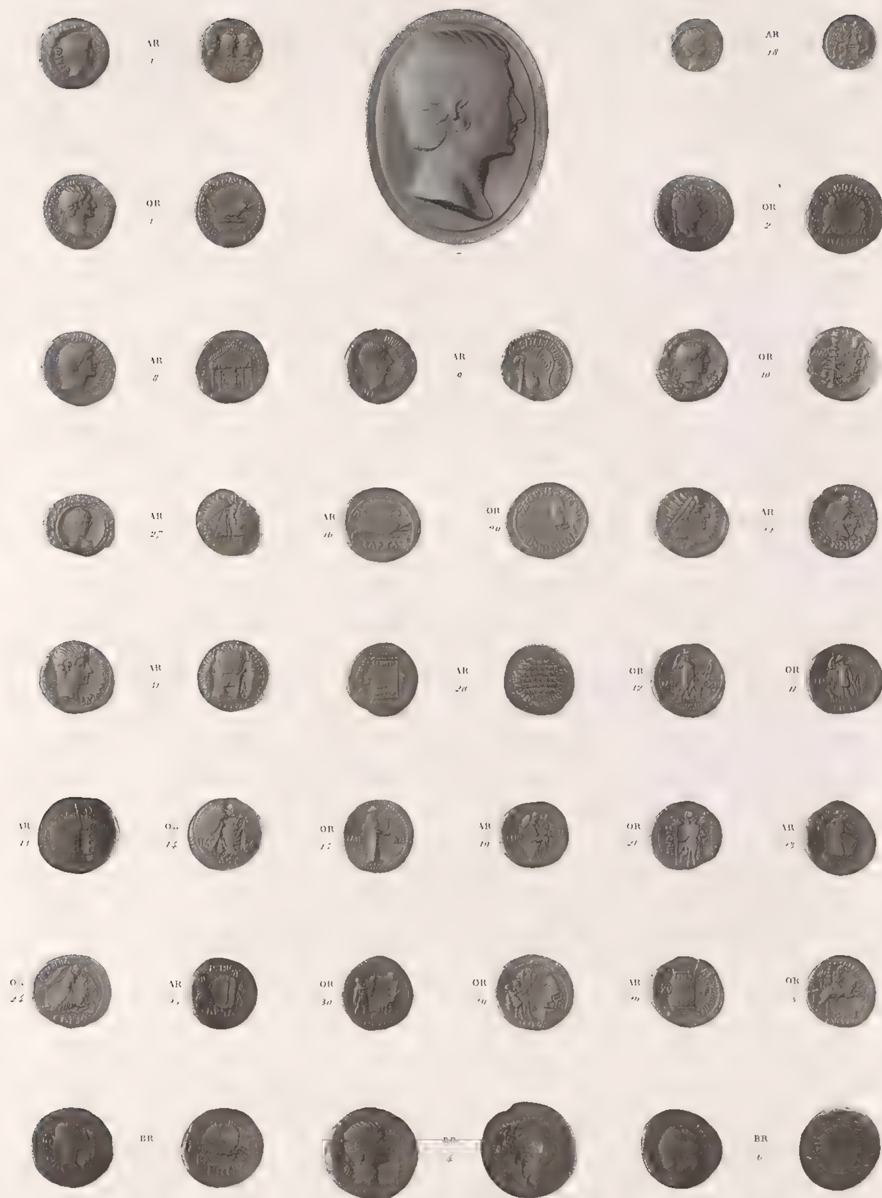
2



BR

9















BR

BR





BR

BR



OR


AR


OR






BR

BR





OR

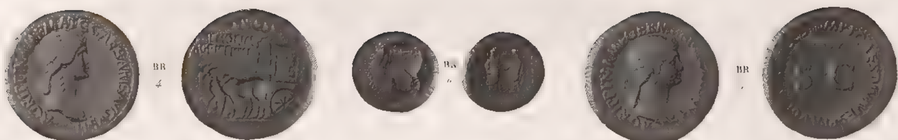








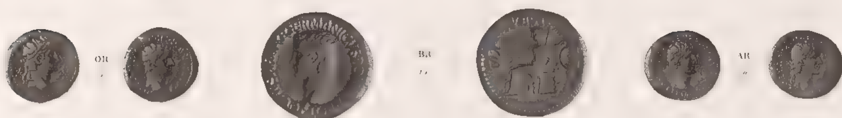










Pl. XII






BR
1



AR
2



OR
4



3


OR
6



Br


OR
10



BR






BR 8


12


AR 9




OR
11

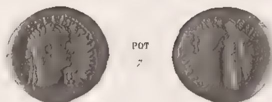






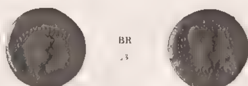






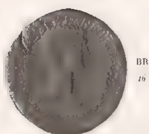


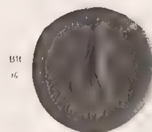

























OR


OR


AR
3








OR 14 OR 17 POT 8 BR BR








BR


OR





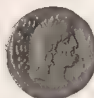




POT 19 BR BR 10 POT











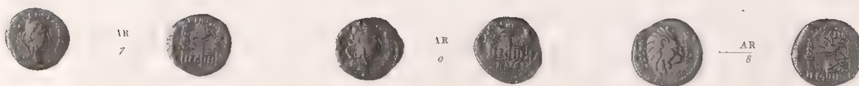




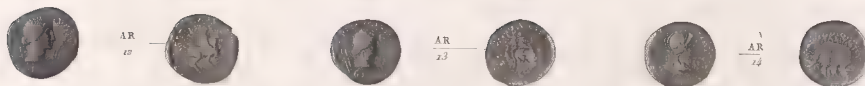


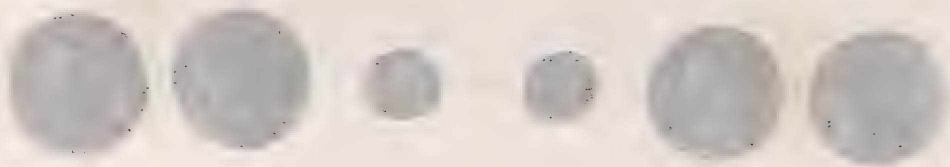


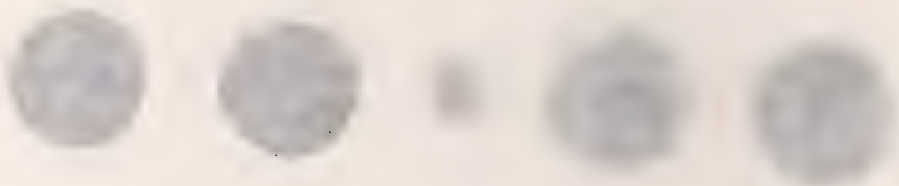
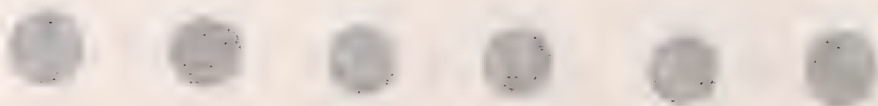








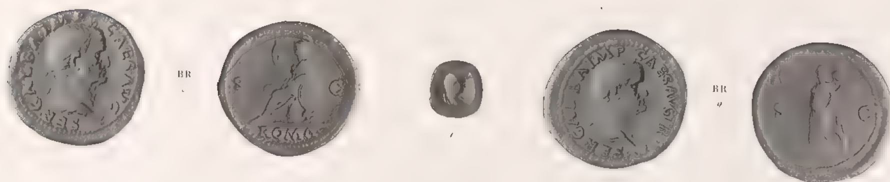


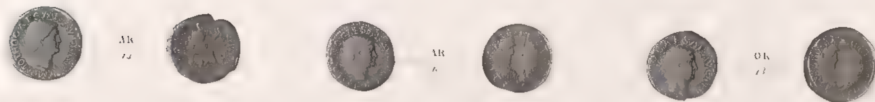




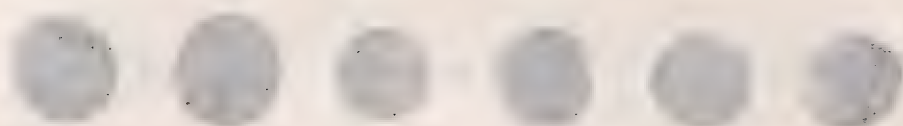


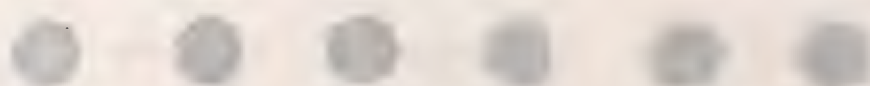








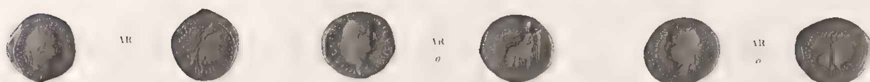




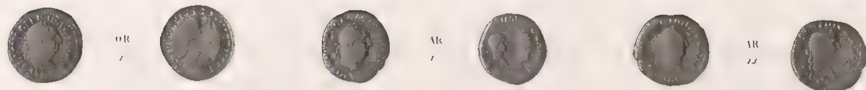














Pl. XX


BR 4



BR 6



OR 10



BR 9


BR


OR





AR


BR 9


BR



AR 11



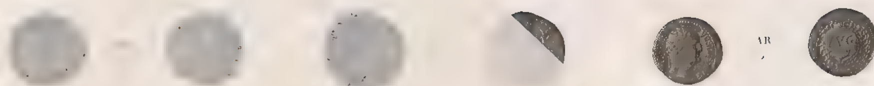
BR



BR

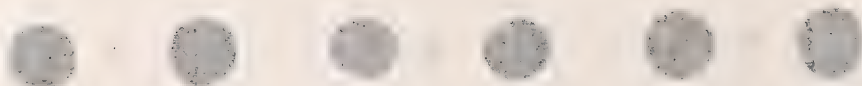


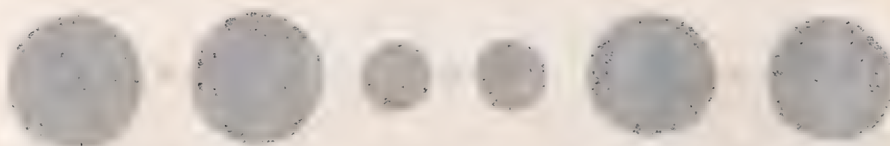
BR 5



AR



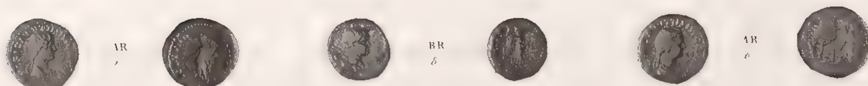


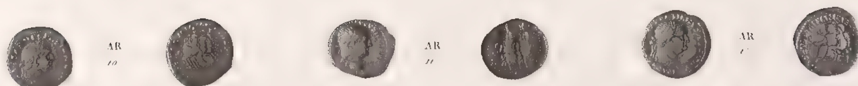


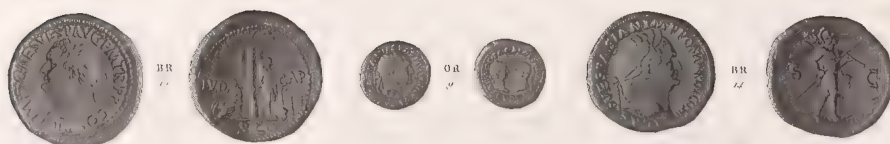








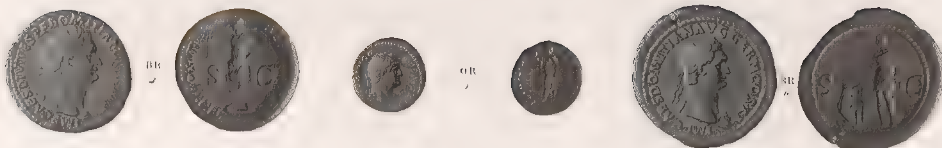







BR
1
BR
BR
OR
OR
BR
BR
BR
4
BR
AR
11
BR
BR
OR







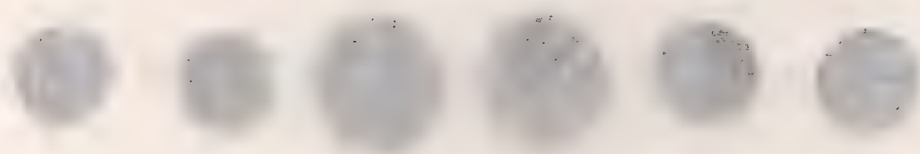




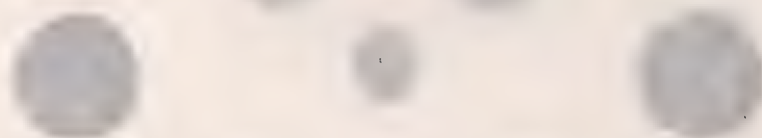
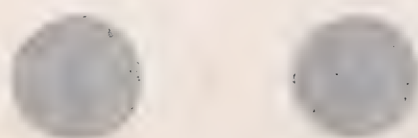






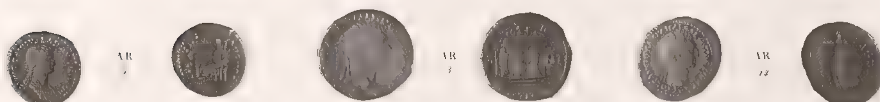






OR
1
OR
2
AR
3


AR
BR
BR


AR
AR
AR


BR
AR
BR

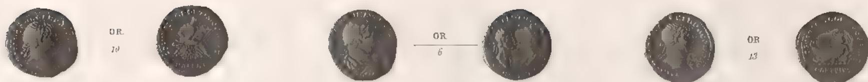



S C
BR













PROVINCIA

























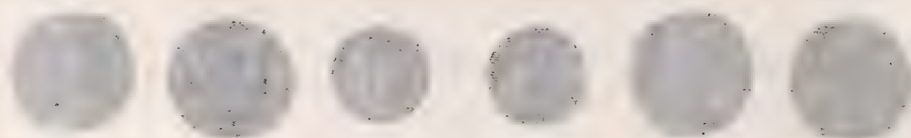




















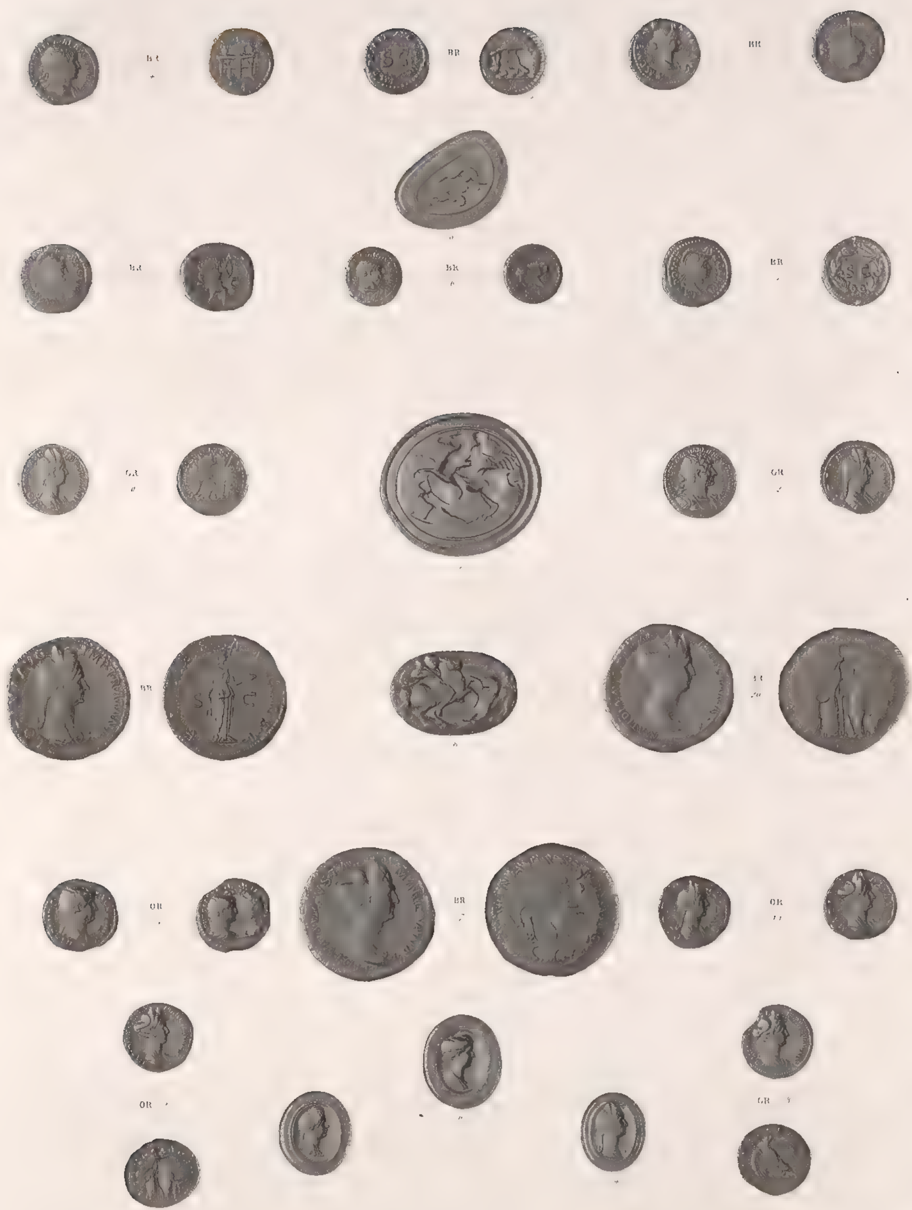






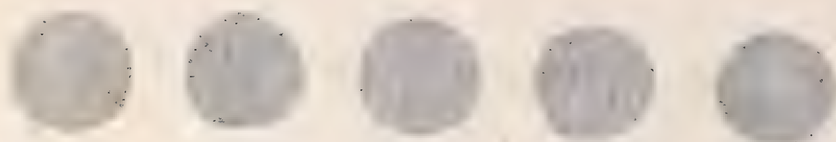
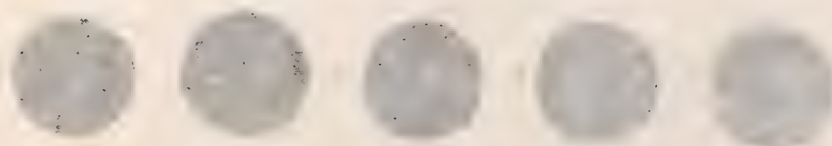






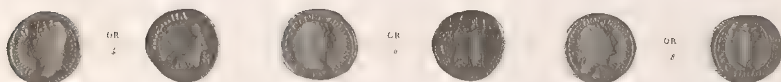






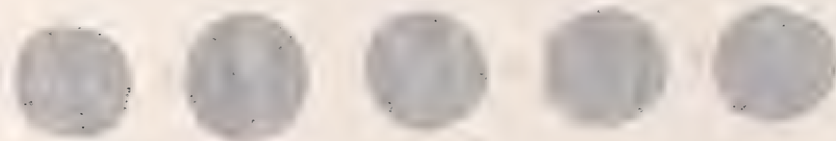
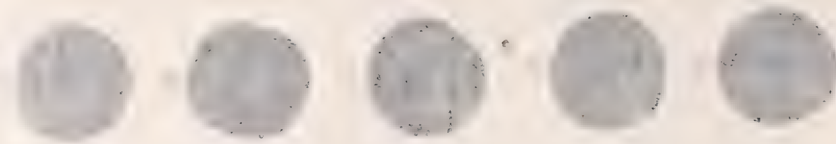




































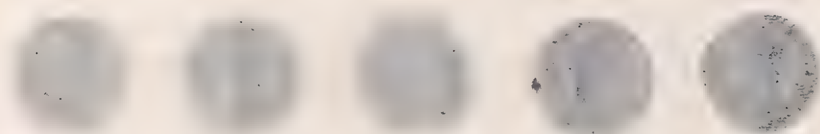


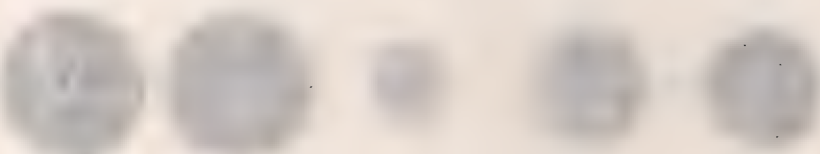






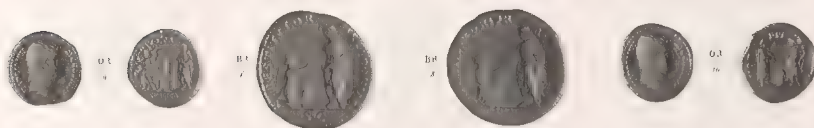

BR 22 BR 92 OR SR OR 10 BR 20 BR BR BR 4 BR 9 BR 11 BR BR 12 BR 8 BR BR 10 BR 13 BR BR BR 3







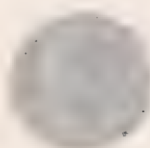




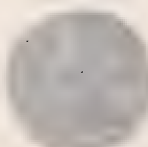












OR





BR



BR



OR



BR















BR BR BR BR









































































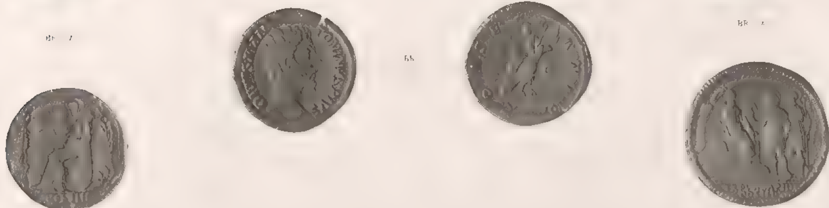










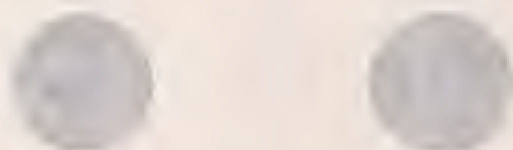




























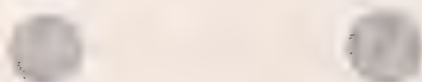












































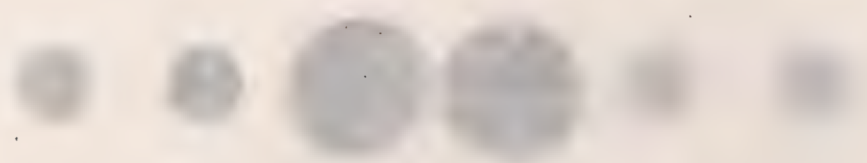










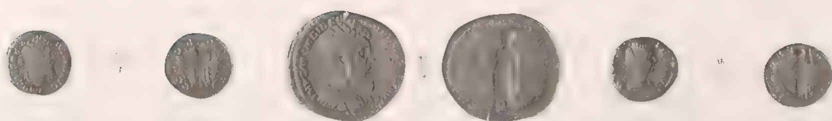




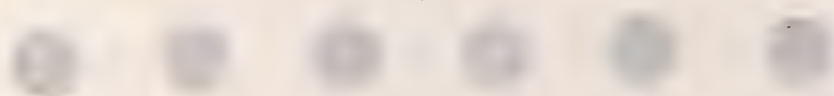












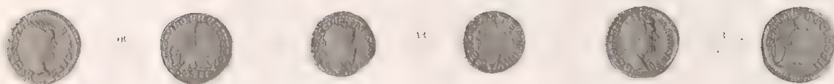








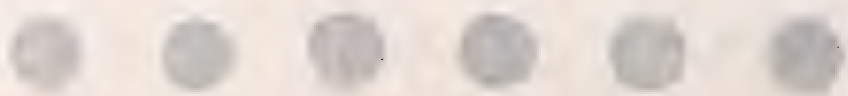


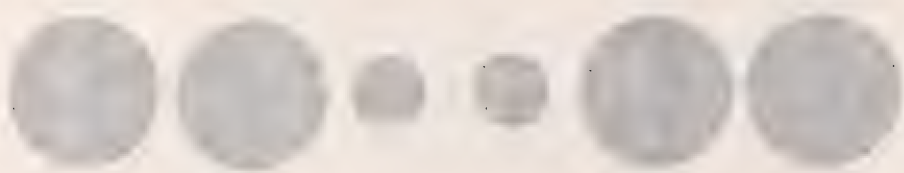






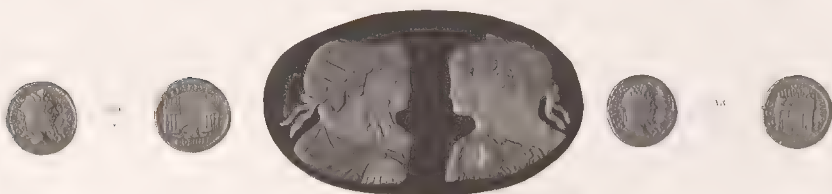


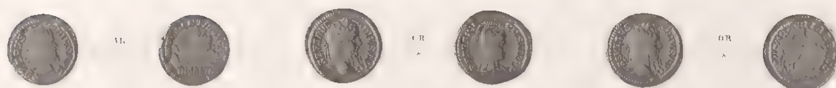










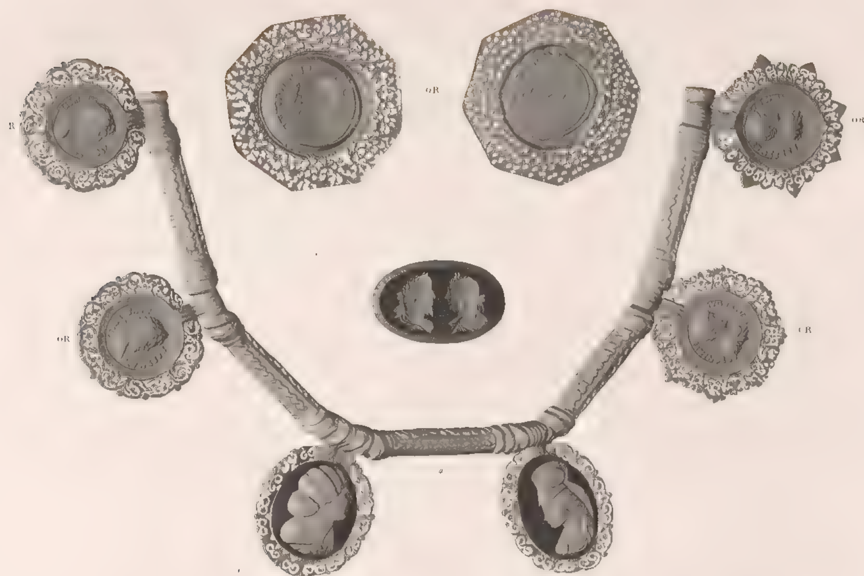








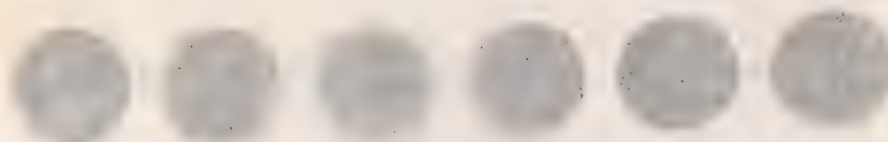


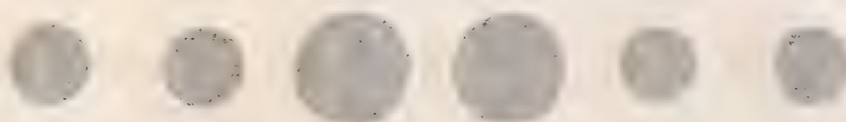








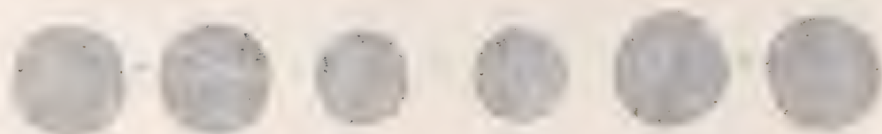




















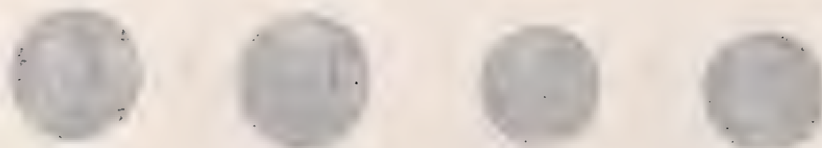




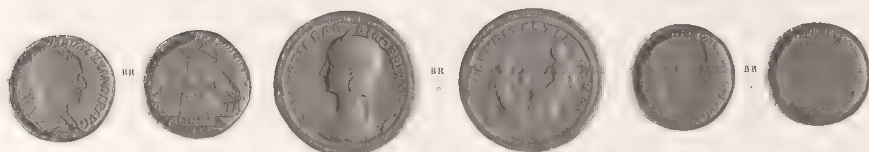






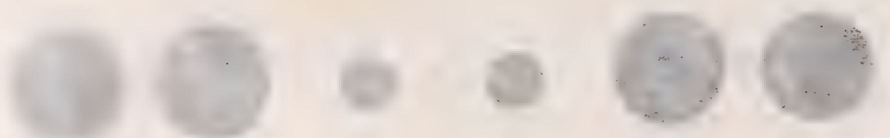


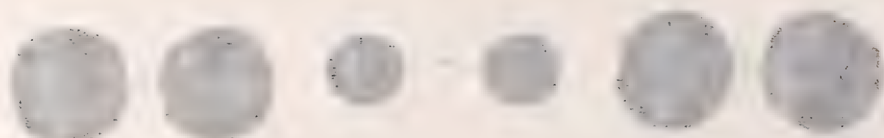


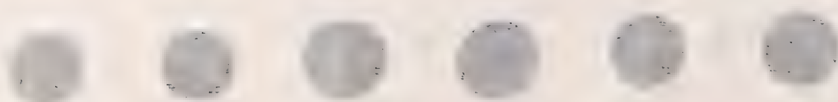
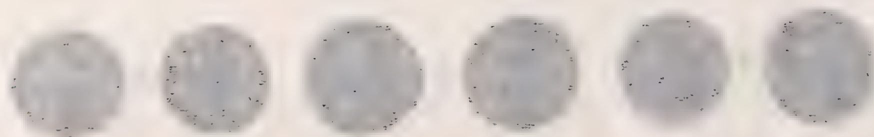


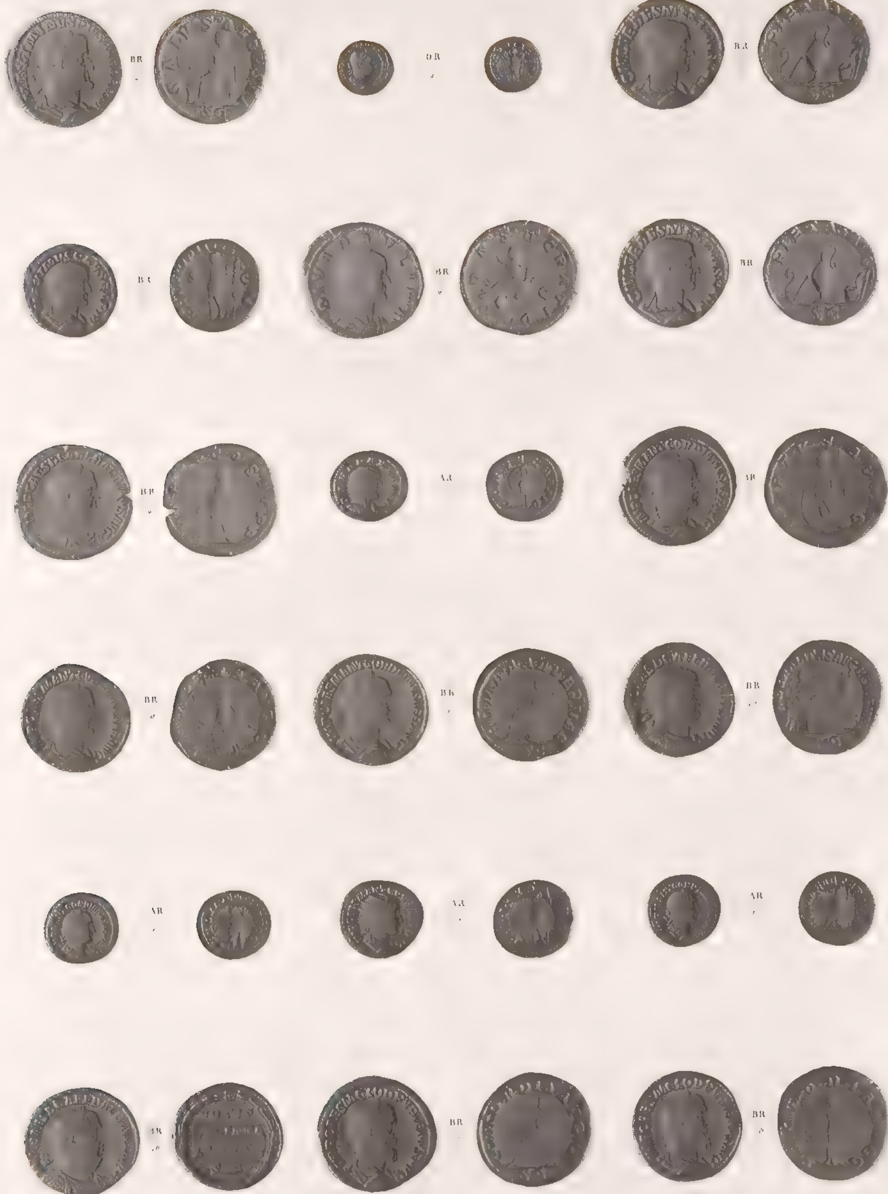








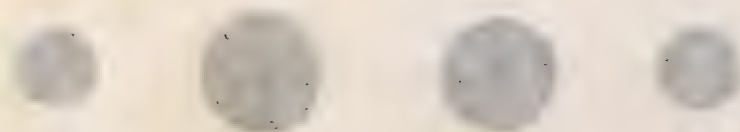




























BR BR







BR




BR 6



BR



OR



BR



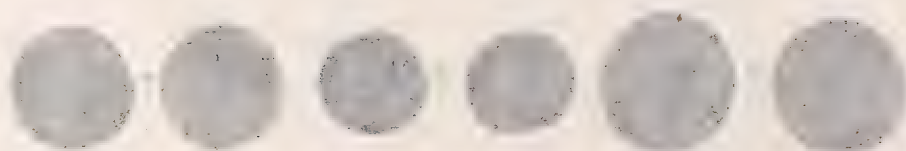


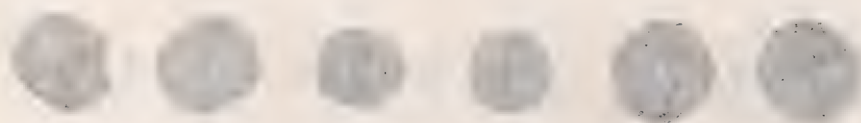
BR 8




BR







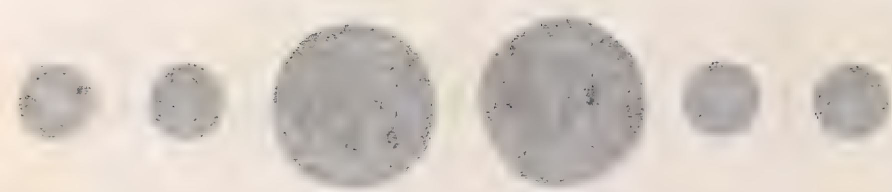




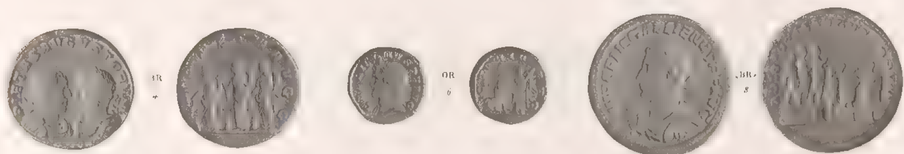








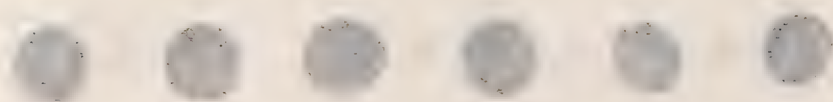


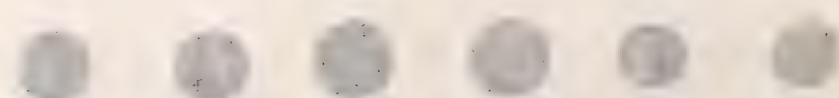


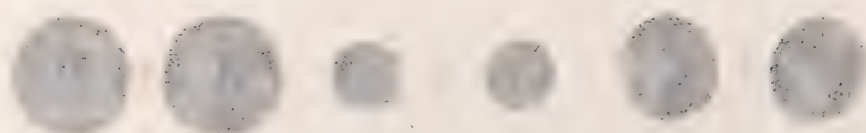


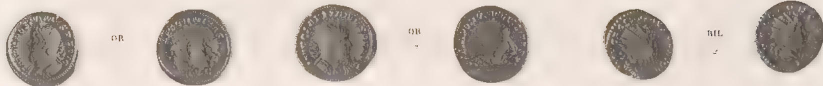


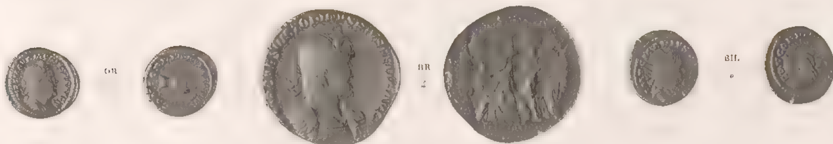


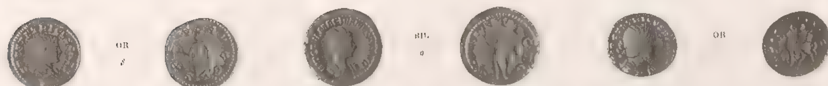








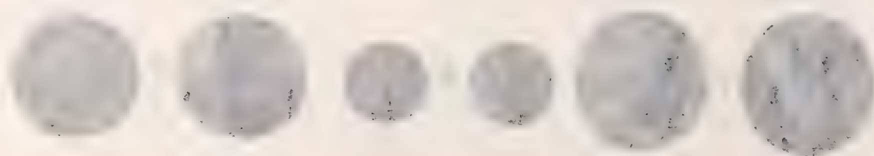
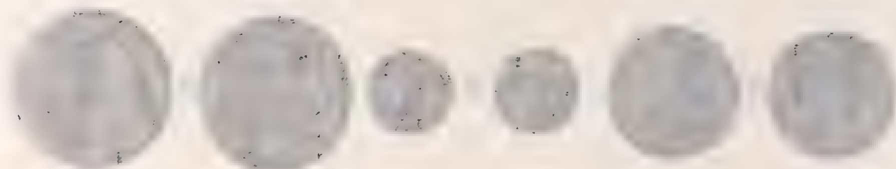
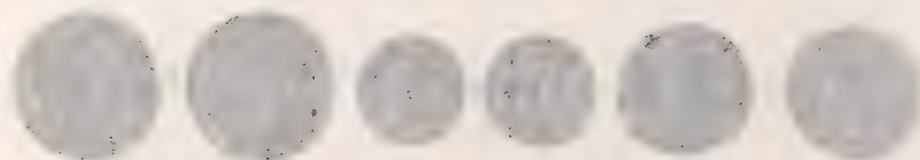












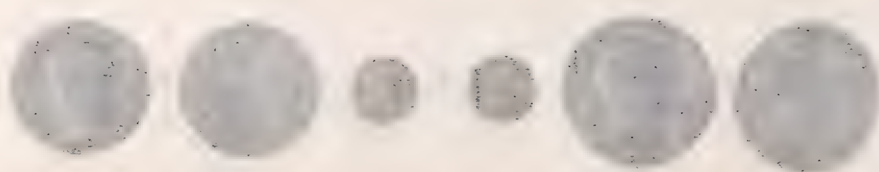


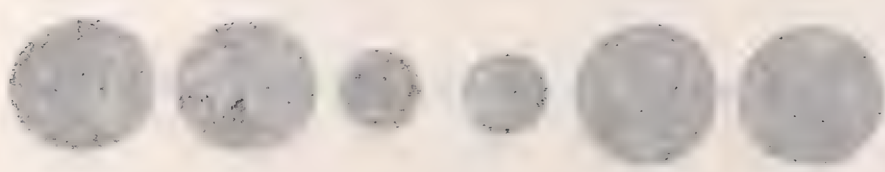




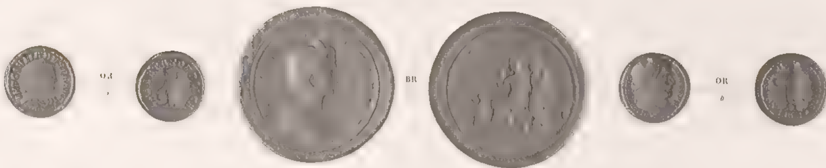




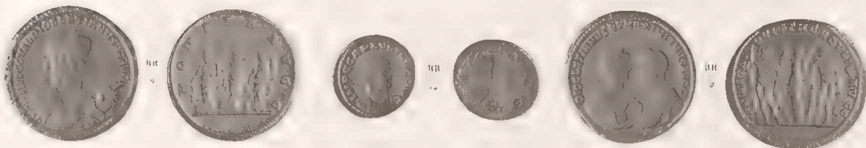




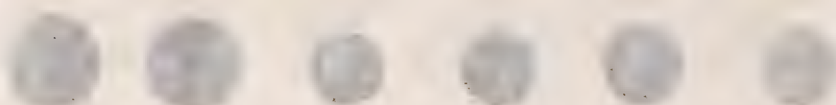






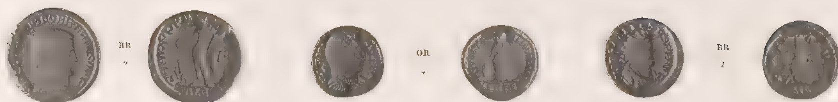




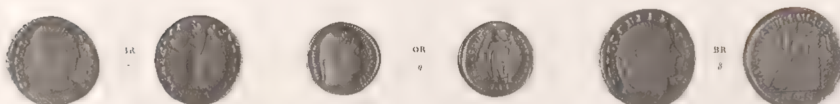


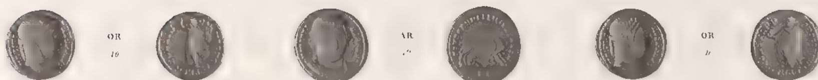






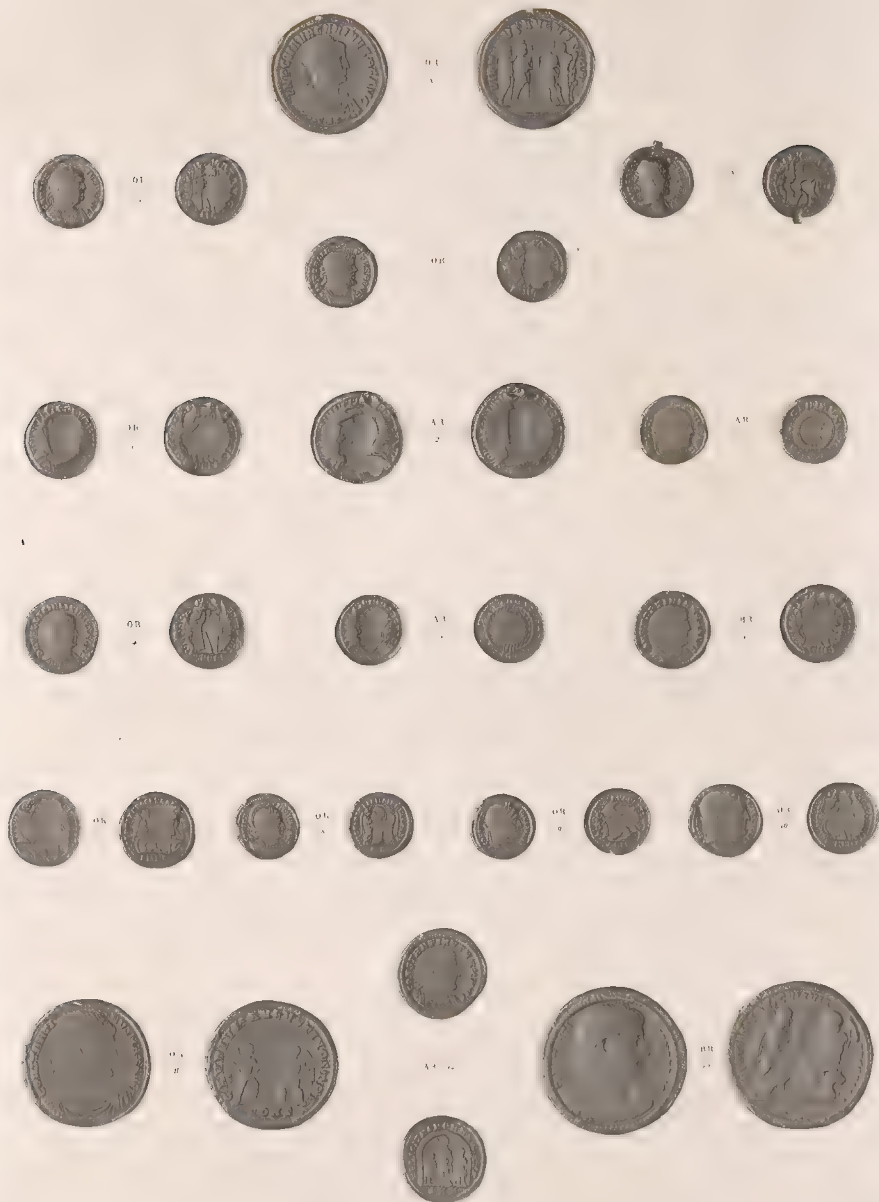






























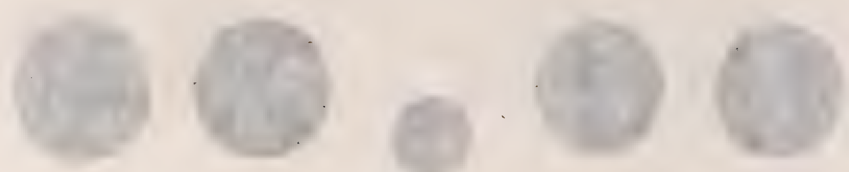


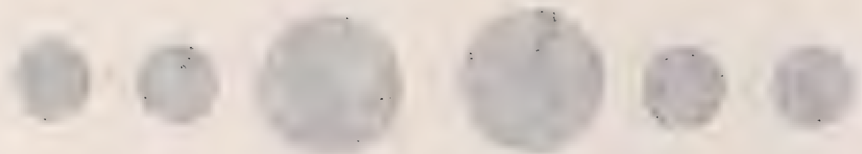




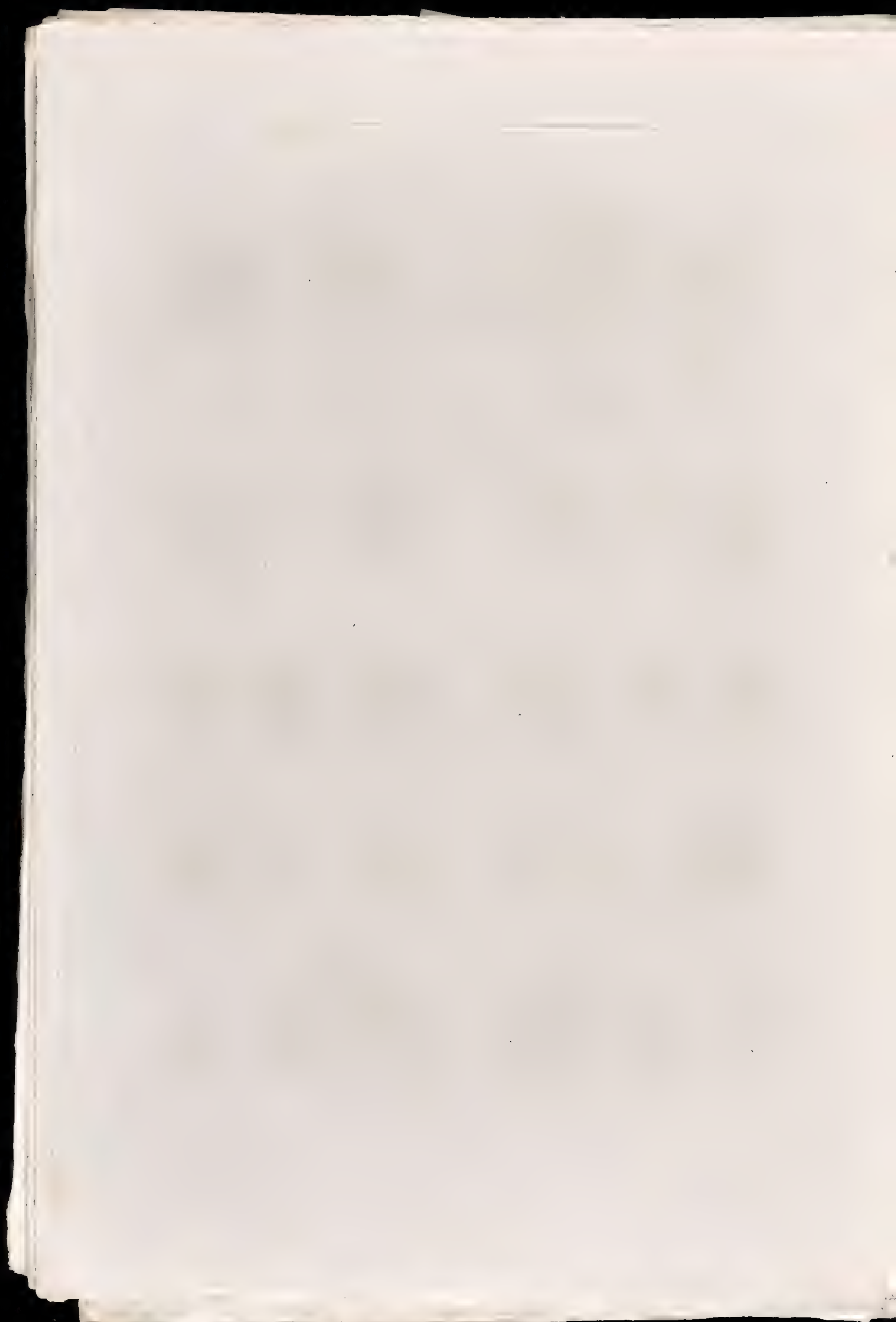


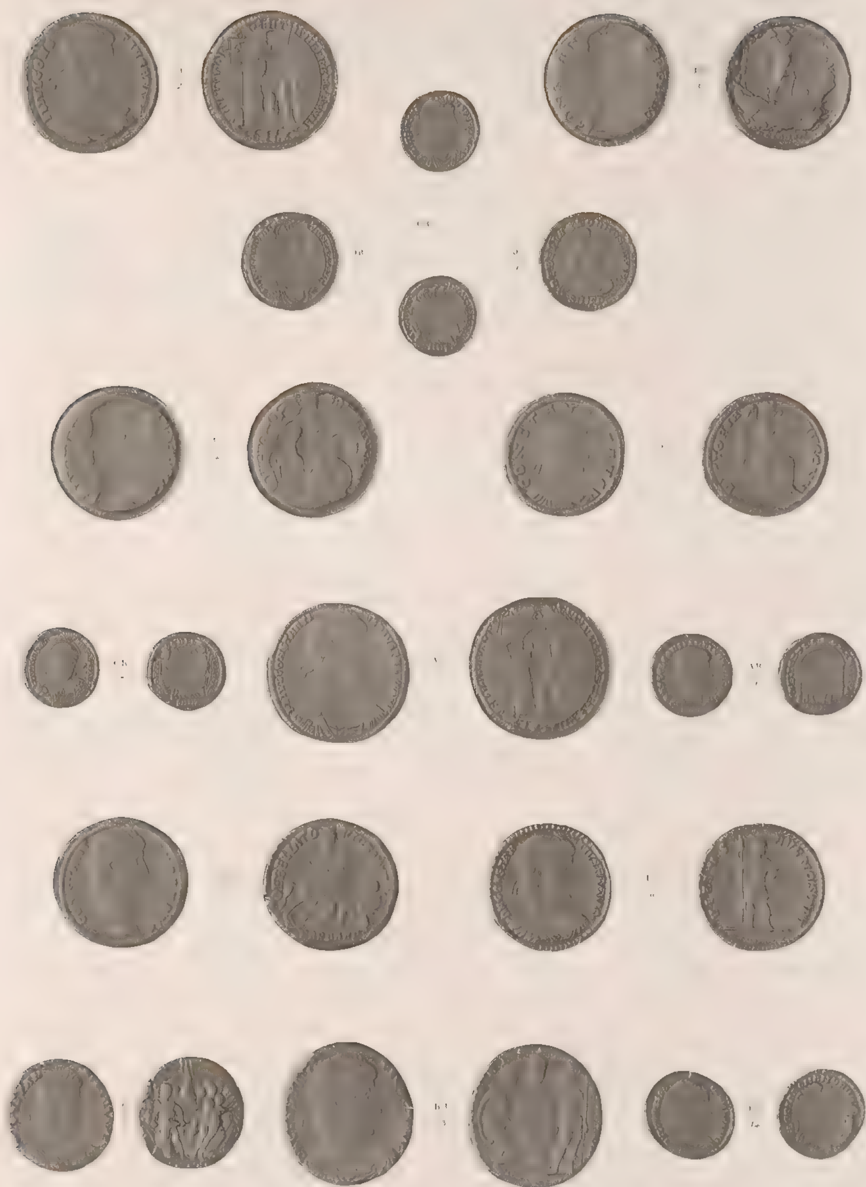


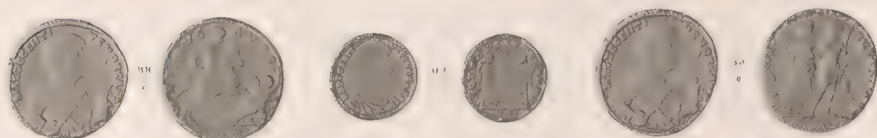


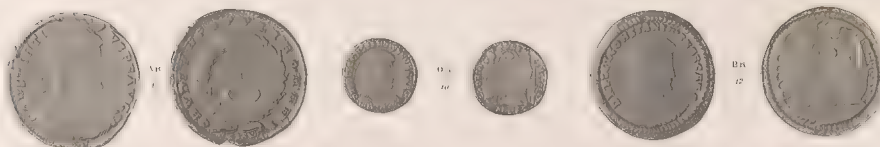


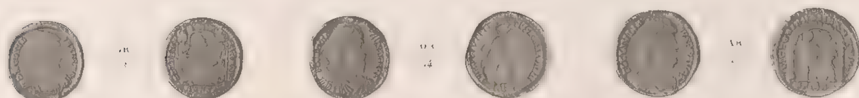


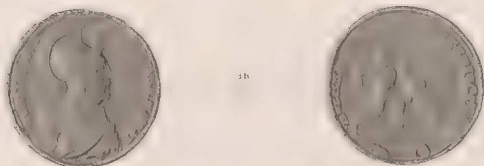


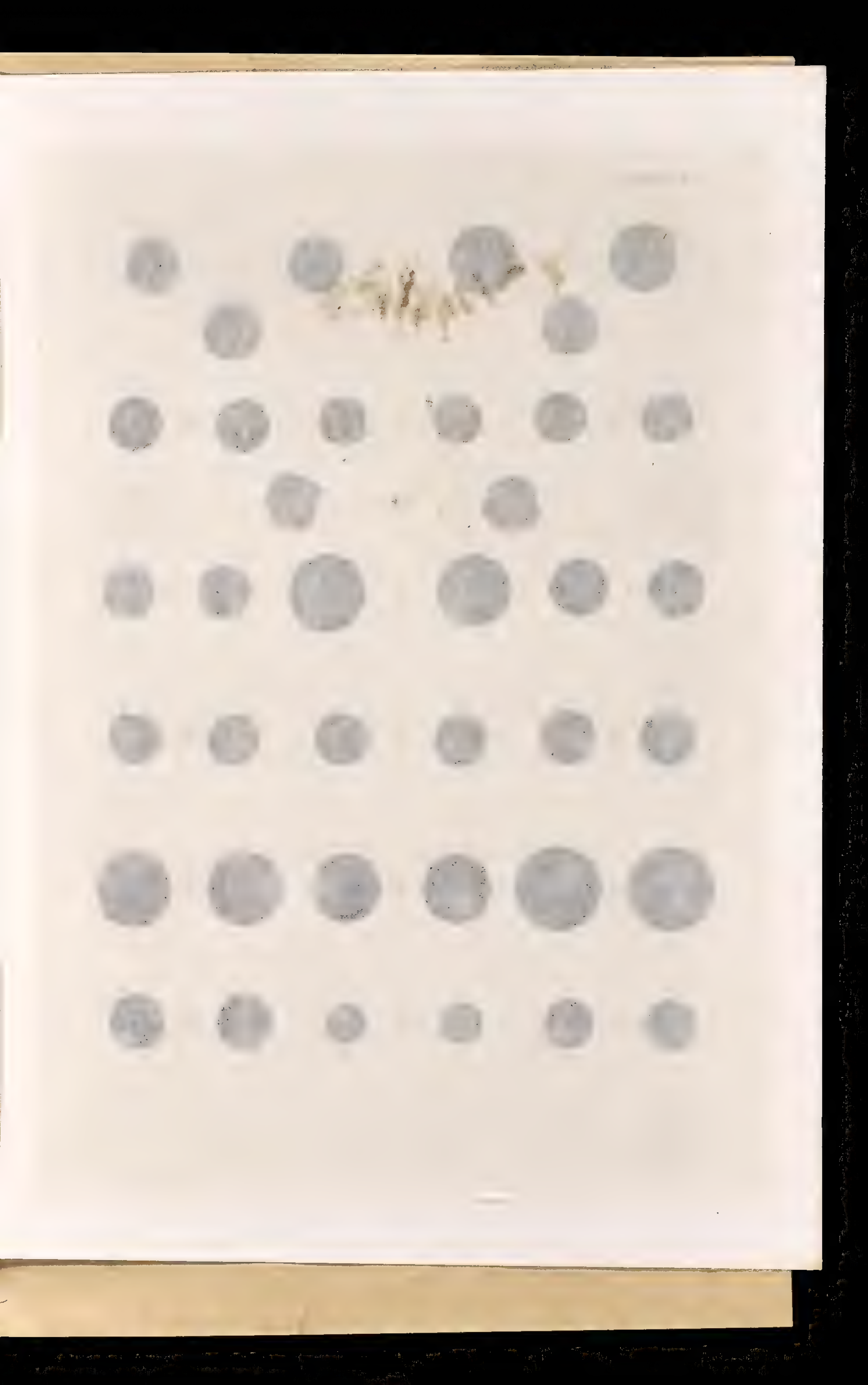


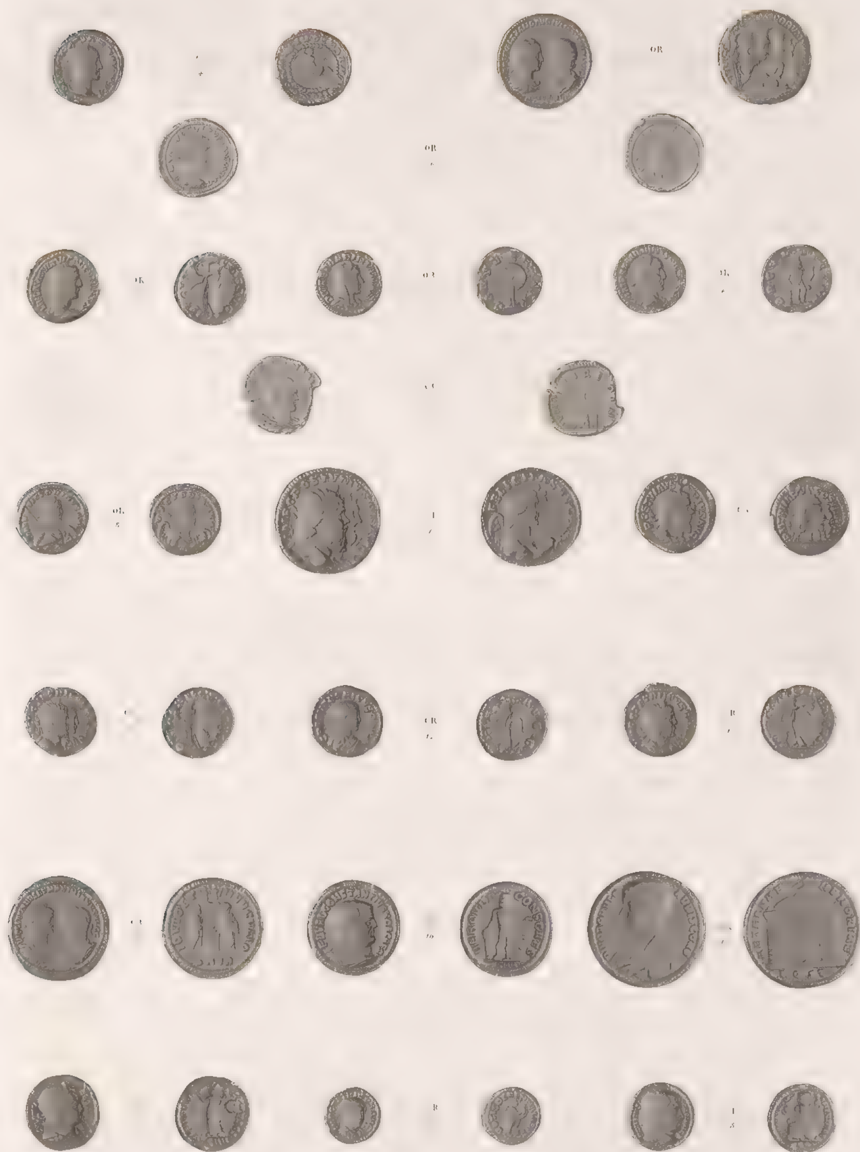




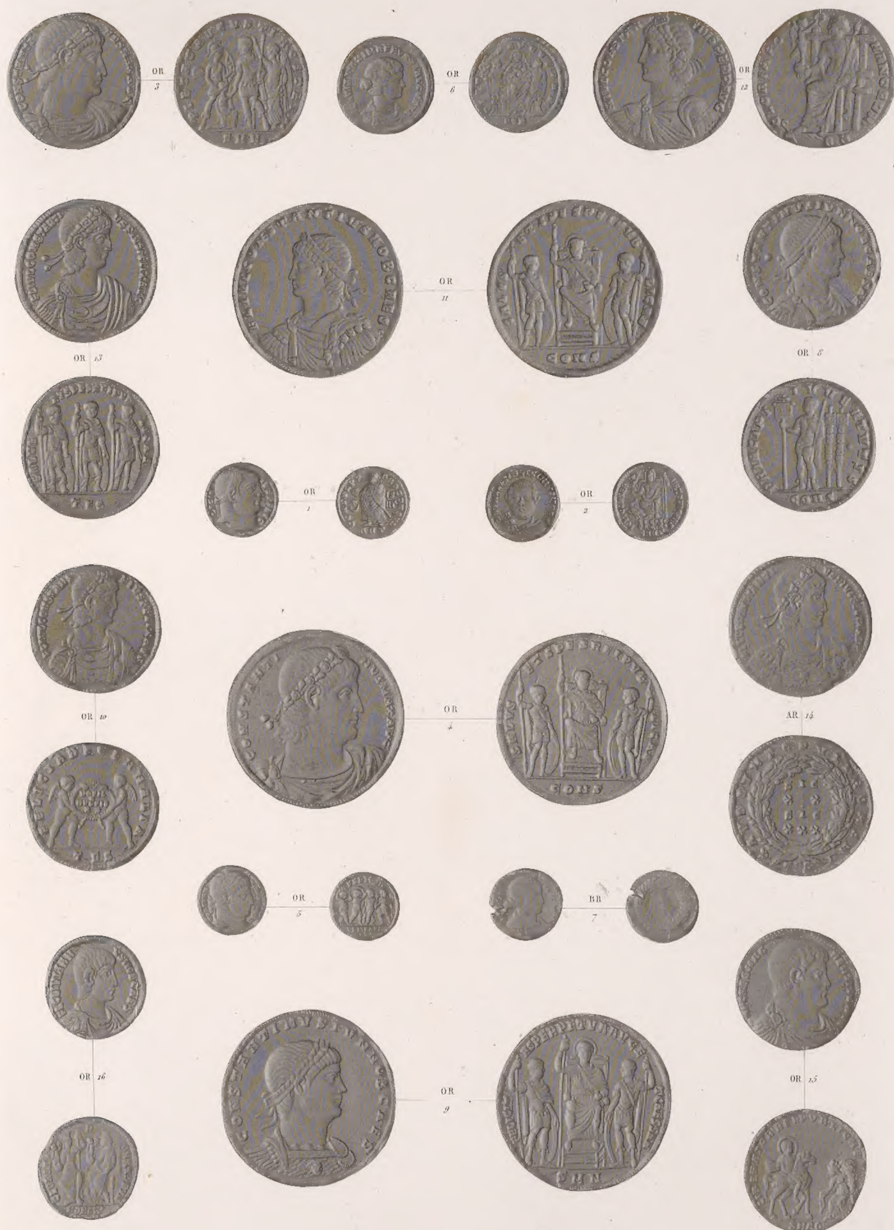












Procédé de A. Collas.

